RELATIONS

DES JÉSUITES.

RELATIONS

DES JÉSUITES

CONTENANT

CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE DANS LES MISSIONS DES PÈRES
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

DANS LA

NOUVELLE-FRANCE

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU GOUVERNEMENT CANADIEN

VOLUME I

Embrassant les années 1611, 1626 et la période de 1632 à 1641

QUÉBEC
AUGUSTIN COTÉ, ÉDITEUR-IMPRIMEUR
PRÈS DE L'ARCHEVÊCHÉ
1858

AVIS DE L'ÉDITEUR

Depuis l'incendie qui dévora, en 1854, le palais du parlement, à Québec, avec la riche bibliothèque des chambres législatives qu'il renfermait, quelques amis de notre histoire désespéraient de retrouver jamais réunis tous les volumes des *Relations des Jésuites* qui ont rapport à la Nouvelle-France; d'autres, plus confiants, croyaient qu'un sentiment de patriotisme finirait par engager quelque éditeur à réédifier ce monument historique de nos ancêtres. C'est à la sollicitation d'un grand nombre d'entre eux que nous avons entrepris de publier une nouvelle édition d'un ouvrage aussi considérable. Qu'il nous soit permis de dire que nous n'avons pas pu accomplir notre tâche sans rencontrer d'assez grandes difficultés ; car, afin de rendre cette édition complète, nous avons voulu qu'elle renfermât non seulement la collection qui était à la bibliothèque du parlement, mais aussi les *Relations* des années 1611 et 1626, qui n'y étaient pas.

Bien qu'au moment de voir notre tâche accomplie, nous sentions un peu d'orgueil—sans doute légitime—se mêler au sentiment de satisfaction que nous éprouvions depuis le jour où le gouvernement canadien nous avait promis de protéger généreusement cette œuvre importante, nous croirions manquer aux devoirs de la justice et de la reconnaissance, si nous ne disions hautement combien notre travail nous a été rendu facile, grâce à l'empressement qu'ont mis les possesseurs de manuscrits et d'exemplaires de l'ancienne édition Cramoisy, à nous prêter leurs richesses. De ce nombre se trouvent M. l'abbé Plante, chapelain des Dames - Hospitalières de l'Hôpital-Général de Québec, qui, à force de patience et de

sacrifices, a réuni la plus nombreuse collection des *relations* dans l'Amérique Britannique, le Séminaire de Québec, M. l'abbé Bois, curé de Maskinongé, à l'obligeance et au dévouement duquel nous devons de posséder plusieurs manuscrits copiés par son ordre à l'étranger, et M. l'abbé Ferland, attaché à l'archevêché de Québec, qui a profité de son voyage à Paris pour nous procurer des volumes très-rares. Ainsi de nos jours, comme autrefois, ce sont les établissements religieux du Canada et les ecclésiastiques qui sont les dépositaires de nos trésors historiques et qui conservent le plus religieusement, pour les temps opportuns, les monuments de nos gloires.

Nous n'oublierons pas non plus ce que nous devons à M. G. B. Faribault, qui eut la douleur de voir réduire en cendres cette bibliothèque *américaine* formée par lui pièce à pièce et avec tant d'amour; à M. Henri de Courcy, à M. Jean-Marie Shea, historien américain, à M. Francis Parkman, homme de lettres de Boston, et à la Bibliothèque Impériale de Paris.

A ce tribut de remercîments, nous devons ajouter ceux que méritent MM. les abbés Plante, Ferland, et plus particulièrement M. l'abbé Laverdière, professeur au Séminaire de Québec. Pleins de dévouement pour cette entreprise que l'on peut appeler nationale, pendant des années ils ont consacré leurs loisirs à la lecture des épreuves, afin de rétablir l'ancien texte avec un scrupule qui, par respect pour les antiquaires, est allé jusqu'à reproduire fidèlement les fautes mêmes des vieilles éditions.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Les premiers colons français avaient à peine commencé à défricher les collines qui couronnaient le bassin de Port-Royal, que deux missionnaires de la compagnie de Jésus vinrent partager leurs fatigues, bénir leur travaux, et annoncer aux nations sauvages de la Nouvelle France les consolantes vérités de l'évangile. Dès l'année 1611, vers la mi-juin, les PP. Pierre Biard et Enmond Masse arrivèrent en Acadie ; quelques années plus tard, en 1625, trois autres Pères de la même compagnie, avec deux Frères coadjuteurs, débarquaient au pied du rocher où Champlain avait fixé son habitation, et venaient seconder les efforts des PP. Récollets, qui cultivaient depuis dix ans la naissante église de Québec. De nouveaux ouvriers, de nouveaux apôtres vinrent, l'année suivante, augmenter le nombre de ces zélés missionnaires. Dix ans leur suffirent pour évangéliser les peuplades idolâtres répandues dans les immenses forêts qui s'étendaient depuis le golfe S. Laurent jusqu'au Lac Supérieur, et depuis le rivage de la Nouvelle Angleterre jusqu'au territoire glacé de la Baie d'Hudson.

Le sauvage ne connaissait encore d'autres européens que l'avide traiteur et l'aventurier armé, toujours prêts à l'opprimer ou à le chasser de ses terres. Il fut frappé de la douceur et du désintéressement, autant que du zèle de ces robes noires, qui venaient de si loin lui apprendre le prix de son âme, lui montrer le chemin d'une vie plus heureuse, sans autre motif que celui d'une charité plus qu'humaine. Déposant petit à petit ses premiers sentiments de défiance et de crainte, il prête bientôt une oreille plus attentive aux paroles de paix et de consolation qui tombent de leur bouche. C'est alors que le missionnaire de la Nouvelle-France commence son œuvre sublime de salut et de régénération, n'épargnant ni les sueurs, ni les travaux, ni les marches pénibles, ni les jeûnes, ni les veilles. Tantôt, luttant contre le cours impétueux des fleuves et des rivières, il rame sans relâche, jusqu'à ce qu'un rapide ou un portage le force à prendre sur ses épaules le frêle esquif qui vient de le porter ; et tantôt, à la suite d'un nombreux parti de chasse, à travers d'épaisses forêts, au milieu des neiges et des frimas, il marche les journées entières, sans repos, souvent sans nourriture. Pendant que le sauvage poursuit les bêtes fauves, il court lui-même à la poursuite de ces âmes dégradées, mais rachetées au prix du sang de Jésus-Christ ; et lorsque l'obscurité de la nuit contraint le chasseur d'interrompre sa course, le missionnaire récite son bréviaire à la lueur du brasier, puis retrace sur une écorce et raconte à son supérieur ses voyages, ses travaux, ses épreuves et ses succès. Faut-il s'étonner si ces relations ont un charme qui fait oublier les lon-

gueurs et les redites ? Ici il vous explique l'origine du nom que porte encore ce lac, cette rivière, cette pointe, cette île ; là vous êtes témoin des cérémonies bizarres et mystérieuses dont les jongleurs enveloppent les secrets de leur science divinatoire ; ailleurs vous assistez avec lui au conseil des *capitaines*, où vous vous surprenez à admirer l'éloquence naïve et sans fard de ces orateurs qui ne connaissent d'autre rhétorique que celle de la raison et du bon sens. Et quand vous aurez ainsi contemplé la nature dans sa simplicité primitive, il vous peindra, avec les traits les plus charmants, les admirables effets de la doctrine vivifiante et régénératrice qui sait faire de ces hommes barbares de vrais modèles de douceur et de générosité.

Voilà pourquoi les Relations des Jésuites sont également propres à ranimer la foi dans le cœur du vrai chrétien, et à guider la marche de l'historien à travers ces époques si peu connues de notre histoire. « Comme ces Pères, » dit Charlevoix, « étaient répandus dans toutes les nations avec qui les Français étaient en « commerce, et que leurs missions les obligeaient d'entrer dans toutes les affaires « de la colonie, on peut dire que leurs mémoires en renfermaient une histoire « fort détaillée. Il n'y a pas même d'autre source où l'on puisse puiser pour être « instruit de la religion parmi les sauvages, et pour connaître ces peuples, dont « ils parlaient toutes les langues. Le style de ces relations est extrêmement sim- « ple ; mais cette simplicité même n'a pas moins contribué à leur donner un « grand cours, que les choses curieuses et édifiantes dont elles sont remplies. »

Nous ne pouvons résister au désir de donner ici une courte notice biographique sur les missionnaires qui ont contribué à la formation de cette série des mémoires intéressants connus sous le nom de *Relations des Jésuites*. Ces quelques remarques sont le résumé d'un opuscule anglais du Dr. O'Callaghan sur ce sujet, et nous avons été heureux de pouvoir profiter des notes judicieuses de son traducteur.

Pierre Biard, natif de Grenoble, arriva à Port-Royal le 12 juin 1611, avec le P. Enmond Masse, prêcha l'évangile aux Canibas, et prit part à l'établissement du fort S. Sauveur, en 1613. Là il fut pris par les Anglais, et reconduit en France, où il mourut en 1622. Nous avons de lui une relation de son voyage et de ce qui s'est passé sous ses yeux en Acadie.

Charles Lalemant, qui avait suivi M. de la Saussaye à Pentagouet, fut un des trois Pères qui arrivèrent à Québec en 1625. Il traversa quatre fois la mer dans l'intérêt de sa chère mission du Canada, et il fit deux fois naufrage. Après que l'Angleterre eut remis le pays à la France, il prit soin, en 1635, de la résidence de Notre-Dame de Recouvrance, à Québec, et commença les premières écoles pour les enfants français. Ce fut ce Père qui assista Champlain à ses derniers moments. Le *Mercure Français* de 1626, a publié sous la date du 1er août de la même année, une lettre du Père C. Lalemant, dans laquelle ce missionnaire donne une notice courte, mais exacte du pays et des premiers travaux des Jésuites en Canada.

Paul Le Jeune peut être regardé comme le père des missions des Jésuites en ce pays, quoiqu'il n'y soit venu qu'en 1632, après la restitution de Québec à la France. Il avait toujours nourri dans son cœur le désir de venir évangéliser les sauvages du Canada, et les entretiens qu'il avait eus à la Flèche avec le P. Masse, qui avait été pris en Acadie par les Anglais, ne contribuèrent pas peu à exciter son ardeur. Aussitôt après la confirmation du traité de S. Germain, il partit de Honfleur avec le P. Anne de Noue, et arriva à Québec le 5 juillet 1632. En peu de temps il acquit une si parfaite connaissance de la langue montagnaise, qu'il put écrire en sauvage un catéchisme pour ses néophytes. En 1634, il établit une Résidence aux Trois-Rivières. C'est lui qui, en 1635, fit l'oraison funèbre de Champlain. Après avoir rempli la charge de supérieur jusqu'en 1639, il travailla encore dix ans parmi les sauvages. En 1649, il fut rappelé en France, et établi Procureur des Missions Etrangères. Le P. Le Jeune a écrit la Relation de 1632 et les huit suivantes.

Barthélemy Vimont, condisciple du P. Le Jeune, montra comme lui un grand désir de se consacrer aux missions sauvages. Le vaisseau qui l'amenait au Canada, en 1629, ayant, chemin faisant, chassé les Anglais établis au Cap-Breton, le capitaine lui confia la garnison qu'il y laissa. Le P. Vimont retourna en France l'année suivante, et ne revint qu'en 1639 à Québec, où il travailla jusqu'en 1659, époque où il retourna en France. Il fut supérieur depuis 1639 jusqu'en 1644, et écrivit six volumes des Relations pendant qu'il était en charge.

Jérome Lalemant, frère de Charles, et oncle du P. Gabriel Lalemant qui fut martyrisé avec le P. de Brebeuf par les Iroquois, alla en 1638 chez les Hurons, où il demeura jusqu'en 1645. Il avait été nommé supérieur l'année précédente; mais la lettre avait été interceptée par les Iroquois. En 1650, après la destruction de la nation huronne, il passa en France pour représenter à la compagnie des Cent-Associés les besoins urgents de la colonie et des missions, et revint l'année suivante avec M. de Lauzon. En 1656, il fut nommé recteur du collége de la Flèche, et, trois ans après, il obtint la permission de revenir auprès de ses chers néophytes. Il accompagna Mgr. de Laval en 1659, et fut encore nommé supérieur des missions du Canada. Il mourut dans ce pays le 26 janvier 1673, à l'âge de 80 ans, avec la réputation d'un théologien habile et profond. Nous lui devons trois volumes des Relations, outre cinq autres sur le pays des Hurons.

Paul Ragueneau, après avoir reçu la prêtrise, avait demandé à ses supérieurs qu'on l'envoyât dans quelque mission sauvage. Il arriva en Canada en 1636, et monta au pays des Hurons dès l'année suivante. Ce fut le P. Ragueneau qui, en 1650, conduisit à Québec les misérables restes de la nation huronne qui avaient échappé aux massacres des Iroquois. Cette même année, il succéda au P. Lalemant, et fut lui-même remplacé en 1653 par le P. Le Mercier. Après avoir travaillé encore plusieurs années à la conversion des Hurons et des Iroquois, il repassa en France en 1666, et mourut à Paris le 3 septembre 1680, âgé de 75 ans. Aucun missionnaire peut-être ne contribua davantage au progrès du christianisme

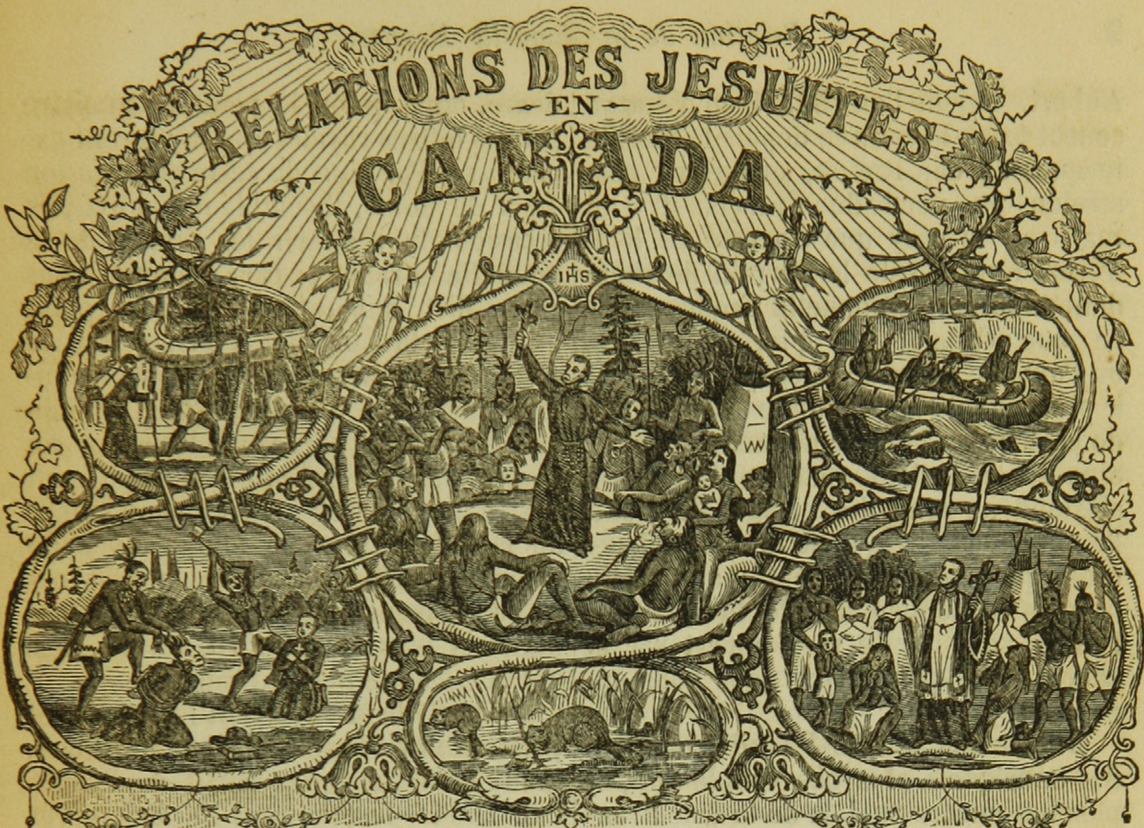
en Canada, et ne mérita mieux le titre d'apôtre. Il a écrit les Relations de 1649, 1650, 1651 et 1652.

JEAN DE BREBEUF, d'une famille noble de Normandie, fut du nombre des cinq premiers missionnaires jésuites qui vinrent avec Champlain en 1625. Après avoir passé l'hiver suivant chez les Montagnais, il fut envoyé en 1626 chez les Hurons, dont il fut le premier missionnaire jésuite. La prise du pays par les Anglais interrompit sa mission; mais le Canada ayant été restitué à la France, il se rendit une seconde fois, en 1634, sur le théâtre de ses premiers travaux. Au printemps de l'année 1649, les Iroquois, s'étant emparés de la bourgade S. Louis, où il travaillait avec le P. Gabriel Lalemant, emmenèrent prisonniers les deux missionnaires, et leur firent souffrir le plus cruel martyre. Le P. de Brebeuf était alors âgé de 56 ans. Il n'a écrit que deux Relations sur les Hurons.

FRANÇOIS JOSEPH LE MERCIER, qui vint en Canada en 1635, fut supérieur après le P. Ragueneau, de 1653 à 1656, et accompagna le capitaine Dupuis chez les Onontagués, où il prêcha l'évangile. Après avoir été trois ans à la mission des Trois-Rivières, il redevint supérieur pour la seconde fois en 1665, et remplit cette charge jusqu'en 1670. Les six volumes des Relations que nous avons de lui, sont intéressants surtout par les détails qu'ils renferment sur les pays de l'Ouest.

JEAN DEQUEN accompagna le P. Le Mercier au Canada en 1635. Il fut d'abord chargé de l'instruction des enfants à Québec. En 1652, remontant le Saguenay, il découvrit le lac S. Jean, appelé en sauvage *Pacouagami*. Il mourut à Québec en 1659, victime de son zèle, dans une épidémie. Il avait succédé au P. Le Mercier en 1656. Il écrivit la Relation de 1656, qui renferme des détails intéressants sur le pays des Iroquois.

CLAUDE DABLON, arrivé au Canada en 1655, fut envoyé cette même année à Onontagué. En 1668, il se rendit avec le P. Marquette à la mission du S. Esprit sur le lac Supérieur. Ensuite il établit celle du Saut Ste. Marie. Il envoya en Europe les deux dernières Relations de 1671 et de 1672, qui renferment, sur les pays situés à l'Ouest et au Nord de Québec, des détails d'une grande importance.



RELATION DE LA NOVVELLE FRANCE

DE SES TERRES, NATVREL DV PAYS, DE SES HABITANS,

ET

VOYAGE DES PERES IESVITES EN ICELLE. (*)

CHAPITRE I.

Quel païs est la Nouuelle France et ceux qui premierement l'ont voulu habiter.

Novs appellons nouuelle France les terres et païs de l'Amerique ou Indes Occidentales qui sont à l'autre bord de l'ocean de Guienne vers le soleil couchant, opposez à nous et correspondans directement en mesme ligne de l'Orient à l'Occident. On leur a imposé ce nom de nouuelle France pour deux raisons principales. La premiere, d'autant que, comme i'ay dit, ces terres sont parralleles à nostre France, n'y ayant rien entre la Guienne et ces dictes contrées, sinon nostre mer d'Occident, large en son plus estroit de huict cens lieuës et dauantage, et son plus ample peu moins de mille lieuës ou enuiron. La seconde raison est d'autant que ce païs a esté premierement descouuert par les François bretons l'an 1504, il y a 111. ans, et que depuis ils n'ont cessé de la frequenter. Les Normands de mesme ont contribué à ce trauail des premiers, entre lesquels nous lisons que le Capitaine Thomas Aubert, Dieppois, y fit voile l'an 1508. et en ramena des Sauuages du païs, lesquels il fit voir auec admiration et applaudissement à la France. Deux ans auant luy, le Capitaine Iean Denys de Honfleur auoit fait la mesme descouuerte ; mais parce qu'il n'en auoit rapporté que des poissons et des cartes geographiques, son renom en est demeuré plus obscur que celuy de Thomas

(*) D'après une copie de l'exemplaire conservé à la Bibliothèque Impériale à Paris.

Aubert. Depuis l'an 1523. Iean Verazan courut toute la contrée depuis la Floride iusques au Cap Breton, et en prit possession au nom de François I. son maistre. Ie croy que c'a esté ce Iean Verazan qui a esté le parrain de ceste denomination de nouuelle France : par ce que Canada (du quel nom aussi on l'appelle communement) n'est point à proprement parler toute ceste tenuë de pays qu'on nomme nouuelle France, ains est celle tant seulement laquelle s'estend au long des riuages du grand fleuue Canada et le golfe de Sainct Laurens, qui n'est seulement que la partie la plus septentrionale de la nouuelle France, ainsi qu'il vous appert par la charte geographique que nous vous apposons icy.

Au Canada touche l'Acadie ou pays des Souriquois plus bas vers le Sud, et plus bas encore au delà de la Baie Françoise, est la Norambegue (de ces deux mots de Norambegue et de Acadie, il n'en reste plus aucune memoire sur le pays, ou bien de Canada), laquelle fut principalement descouuerte par Iacques Cartier l'an 1524. et puis par vn second voyage dix ans apres, l'an 1534.

Or dés le commencement de ces découuertes, les François ont beaucoup traicté de culture et des habitans de ces deserts : deserts sont ce voirement tout le païs n'estant qu'vne forest infinië.

Aucuns particuliers en sont encore venus aux tentatiues, comme Roberval et le marquis de la Roche, et autres ; mais l'entreprise la plus haulte diuulguée et recente pour cét effect a esté celle du Sr de Monts Pierre du Gas, qui s'en est acquis grande recommandation. Iceluy, aïant fait vn assez notable fonds d'argent et à cét effect associé certains marchands de Rouën, de S. Malo et de la Rochelle, receut de Henry le grand, d'heureuse memoire, pleine puissance et auctorité de Lieutenant de Roy sur ces dictes contrées dés le 40. degré d'eleuation iusques au 46, car là aboutissoit la puissance qui luy estoit donnée de disposer des terres. Ses priuileges neantmoins de la traicte et gouuernement s'estendoient iusques au 54. degré, ainsi qu'on le peut recognoistre par les lettres royales qui luy furent expediées. Par ainsi de ceste commission du Sr de Monts, il semble qu'on ayt pris occasion de restrecir les limites de la nouuelle France : car, comme nous auons dict, auparauant elle s'estendoit iusques à la nouuelle Floride vers le sud, là où maintenant on la borne communement du 39. degré de latitude australe, ainsi que vous le voyez en nostre charte. Ses limites à l'Orient sont nostre mer ; à l'Occident ce sera la mer de la Chine, si nous auons assez de valeur et vertu : car autres bornes n'y a-il qui soyent certaines, le païs estant infiny et plus estendu 10. ou 12. fois que n'est toute nostre France.

Or le Sr de Monts ayant l'auctorité et puissance cy-deuant dicte, et assez bien muny et accompagné, partit de France l'an 1604. iustement 100. ans apres la descouuerte de ces terres. Il s'alla loger en la coste de la Norambegue, entre les peuples Eteminquois et vne petite isle qu'il appelle de Ste. Croix ; mais le mal-heur l'y accueillit, car il perdit de maladie vne grande partie de ses gens.

Et pendant l'année suiuante, constrainct par la necessité, il changea de demeure à Port-Royal, vers l'Est à quelques 26. lieuës de là, en Acadie au païs des Souriquois, là où il ne demeura que 2. ans, d'autant que les marchands associez, voyant que leur mise surmontoit la recette, ne voulurent plus tenir coup. Ainsi fallut que tous reuinssent en France, laissans pour monument de leurs exploits deux logemens vuides, celuy de Ste. Croix et celuy de Port-Royal, et n'en rapportans autre gain et plus grand fruict, que des topographies et descriptions des Mers, Caps, Costes et Riuieres qu'ils auoient parcouruës. Voilà les principaux actes de nos diligences iusques aux années 1610. et 1611. desquelles nous parlerons tantost, quand il nous y faudra conduire les Iesuites ; mais au prealable selon nostre promesse, et comme l'exige la condition de nostre desseing, nous monstrerons l'horoscope et geniture de ces

terres, ie veux dire l'aspect du ciel sur icelles, leurs temps, saisons, temperature et qualitez.

CHAPITRE II.

Des Temps, Saisons et Temperature de la nouuelle France.

Ces terres estant, comme nous auons dict, paralleles à nostre France, c'est à dire en mesme climat et mesme eleuation, par reigle d'Astrologie, elles doiuent auoir mesmes influences, mesmes inclinations et températures : car elles ne different en cela que comme different entre nous par exemple Grenoble, Vienne et Bourdeaux, Paris et Cornoaille, Marseille et Bayonne, sçauoir est, que seulement vn lieu est plus Oriental que l'autre ; quant au reste, il a mesme grandeur de iours, mesme aspect des estoiles, mesmes saisons et temperature. Vray est que la nouuelle France descend trois degrez plus bas vers le midy que ne fait la nostre, laquelle s'arreste à Fontarabie, c'est à dire au 42. degré ; là où la Nouuelle franchit iusques au 39. pour le moins, et plus loin, s'il plaist à sa Majesté de ne rien rabattre de ce que son predecesseur François I. auoit acquis.

Neantmoins, quoy qu'en disent les Astrologues, si faut-il aduouër que ce pays-là (parlant vniuersellement, et comme il est à ceste heure), est plus froid que n'est nostre France, et qu'il y a diuersité grande quant aux temps et saisons de l'vn à l'autre. Dequoy les causes n'en estans au ciel, il les faut rechercher en terre. Ie tesmoignerai fidelement des effects lesquels i'ay experimenté deux ans et demy continuels ; ie dirois trois ans et demy, n'estoit que i'ay consumé presqu'vn an à diuerses reprinses en nauigations faictes loin du Continent. Le lieu de ma plus longue demeure a esté Port-Royal, presque à 45. degrez de hauteur polaire. Là donc la neige nous arriuoit sur la fin de Nouembre, et ne se fondoit iamais entierement dedans les bois, que sur la fin de Feurier, s'il n'arriuoit comme souuent, quelque grosse pluye ou quelque fort vent de Midy qui la fondist. Mais elle n'estoit pas si tost fonduë qu'il en tomboit d'autre. Hors des bois, et au descouuert, elle n'y croupit guere plus qu'en France, mais il y nege plus souuent que d'ordinaire en France : la plus haute nege que i'y aye veuë c'a esté d'vn pied et demy, encore non pas. Quand le Noroüest (qu'icy nous appellons Galerne) se met en ses fougues, le froid y est intolerable ; mais cela ne dure que huict ou dix iours pour le plus, puis le temps s'adoucit pour vn espace, comme en France, et ne seroit-on non plus empesché de trauailler à quelque mestier, voire d'aller et venir, qu'en France, si l'on y estoit accommodé comme en France. Mais ce n'a esté qu'vne extreme pauureté, de tout ce que i'y ay veu : des miserables cabanes ouuertes en plusieurs endroits ; nostre viure, pois et febues, encore bien escharsement ; nostre boire, l'eau pure ; les hardes et habits de nos gens tout frippez ; nos prouisions, d'aller au bois du iour à la iournée ; nos medicaments, vn verre de vin aux bonnes festes ; nos restaurans, quelque peu de chasse ou de gibier par bonne auenture ; le lieu inhabité, les chemins sans vestige aucun, la chaussure du pied propre pour le foyer. Allez auec cela et dittes qu'il ne fait point d'hyuer en Canada. Mais au moins ne dittes, que les eaux n'y soyent fort bonnes, et l'air fort salubre : car c'est de vray chose merueilleuse comme nonobstant toutes ces miseres nous nous sommes tousiours fort bien portés, estans tousiours pour le moins vingt en nombre ; et si en trois ans n'en sont morts de maladie que deux tant seulement, vn de S. Malo, et vn autre Breton ; encore ce dernier mourut plus à faute d'auoir vn peu de pain et de vin pour le restaurer (tout cela nous estant failly), que non pour atrocité de symptome, ou cruauté de maladie.

Que si nous nous souuenons comme

Iacques Cartier perdit quasi tous ses gens la fois qu'il hyuerna premierement en ces pays, et comme de mesme le sieur de Monts en perdit bien la moitié la premiere année de S. Croix, et l'an suiuant, qui fut le premier de Port-Royal, encore sentit-il grand dechet, moindre toutes fois, et puis moindre la troisiesme année ; de mesme et aussi que depuis à Kebec la premiere année plusieurs furent troussés, et non pas tant à la seconde : cest amas de mesmes accidents nous pourra seruir à recognoistre les causes des maladies et de la santé, que tant diuersement nous auons senty. La maladie commune a esté le Scorbut, qu'on appelle maladie de la terre. Les iambes, cuisses et face enflent, les leures se pourrissent, et leur suruiennent de grandes excroissances, l'haleine est courte auec vne fascheuse toux, les bras meurtris et le cuir tacheté, toute la personne languit auec grand ennuy et douleur, sans rien pouuoir aualer si non quelque peu de liquide. Le sieur Champlain, philosophant sur cecy, attribue la cause de ces maladies aux vapeurs que ceux-là boiuent, qui labourent, renuersent et habitent premierement ces terres, lesquelles n'ont iamais esté descouuertes du soleil. Son dire n'est pas impertinent, ny sans exemples ; neantmoins on peut opposer que les mariniers, qui ne vont qu'à la coste pour pescher, et ne defrichent aucunes terres ny ne les habitent, nonobstant souuent tombent en ce mal, et sur tout les Bretons, car il me semble que ce mal les va triant d'entre tous les autres ; item, que nous qui nous sommes bien portés, comme i'ay dit, renuersions neantmoins prou de terres, et les euentions, et si n'auons-nous iamais sceu que c'estoit de ce mal, horsmis vn peu moy, qui au second hyuer que i'y ay passé deuins fort enflé auec vne fieure et alteration incroyable ; mais i'eus tousiours les genciues et leures entieres, et mon mal se perdit en dix ou douze iours. Ie croy bien que cela y seruoit de beaucoup, que nostre logis n'estoit point nouueau, et que tout estant essarté à l'entour de nostre habitation dés long temps, nous auions l'air pur et libre. Et c'est à mon aduis ce que Champlain a principalement voulu dire.

I'en ay ouy d'autres, qui philosophoyent autrement, et non sans Physique. Ceux-cy opinoyent, que le demeurer acroupy pendant vn long et sombre hyuer, tel qu'est celuy de Canada, auoit causé ce mal aux nouueaux habitans ; que de toutes les gens du sieur de Monts, qui premierement hyuernerent à Saincte Croix, onze seulement demeurerent en santé : c'estoyent les chasseurs, qui en gaillards compagnons aimoyent mieux la picorée que l'air du foyer, courir vn estang que de se renuerser paresseusement dans vn lict, de pestrir les neiges en abattant le gibier, que non pas de deuiser de Paris et de ses rotisseurs aupres du feu. Aussi de vray quant à nous autres, qui auons tousiours esté sains à Port-Royal, la disette en laquelle auons esté nous a affranchis de deux grands maux : sçauoir d'excés au boire et au manger, et de faineantise. Car tousiours nous auions quelque bon exercice ; nostre estomach d'autre part n'estoit point surchargé. Certe ie croy que ceste oppiate nous a beaucoup seruy.

Reprenons nostre tasche des temps et saisons. I'ay remarqué vne fois les deux iours de Feurier 26. et 27. estre aussi beaux, doux et printaniers qu'on en voye point en France enuiron ce temps-là ; neantmoins le troisiesme iour suiuant il negea quelque peu, et le froid reuint. En esté quelque fois le chaud y est autant ou plus intolerable qu'en France ; mais il ne dure pas. Bien tost le temps se brouille. Les arbres y feuillent plus tard qu'en France pour l'ordinaire et qu'ils n'ont fait ceste presente année 1614. Car arriuant en Picardie sur la fin d'Auril, ie n'y ay pas troué la saison plus auancée. Encore me sembloit-il qu'en Canada tout poussoit dauantage. En parlant uniuersellement, le temps et saison de ce pays-là est du tout ressemblant à celuy que nous auons experimenté ceste dicte année icy à Paris et en Picardie, horsmis

quant aux brumes et broüillars, ausquels le dit pays est plus subiect. A Port-Royal nous n'en auions gueres l'Esté, sinon prés la coste de mer ; mais aux Etechemins et à Pentegoet, ces broüées tiennent souuent en Esté les trois et quatre iours ; c'est chose fort melancholique, et nous a donné apprehension qu'elle ne permettroit point que nos moissons peussent meurir, neantmoins nous auons trop d'arguments au contraire. Car à Port-Royal, qui est plus froid et inegal, elles meurissent, et en ay l'experience de trois ans. Item Champlain asseure qu'à saincte Croix, qui est en ceste mesme coste, en vn endroit fort frileux et nuageux, toutesfois leurs bleds et semailles vindrent à maturité.

Voire, mais quelle peut estre la cause de ces frimas et de ce plus grand froid, que nous ne sentons d'ordinaire en France? Car il y a bien à considerer, veu mesme que la Norambegue, où estoit nostre habitation de S. Sauueur, est autant australe que nos Prouinces qui le sont le plus, la Guienne, Languedoc et Dauphiné. Si n'en faut-il point assigner la cause aux Montagnes : car nous n'en voyons point là de fort hautes, telles que sont nos Seuenes, Mesain, la Chartreuse et vne grande partie d'Auuergne, Velay, Dauphiné et Prouence ; et seroit hors de toute apparence que ce peu de haut pays qu'on remarque en la Norambegue, peust causer si grandes alterations en si vaste estenduë de Prouince ; mesmes que le grand froid de ce pays là ne vient pas du costé où plus y a de haut pays, qui est le Nord-est (ainsi que vous pouués apperceuoir en la charte), ains du Noroüest, qui est tout plat.

Les defenseurs des influences tiennent icy bon dans leur Casematte et auancent leurs armes defensiues estre tout, sçauoir est, leurs causes incognuës, disants qu'il y a ie ne sçay quoy au ciel, qui cause cest effect en ces terres ; et semblablement le Drach, passant par la mer Occidentale de ces regions, à l'endroit de la nouuelle Albion, au dessous du destroict d'Auian, à 40. 42. et 44. d'eleuation Septentrionale, il y trouua si grand froid qu'il fut constrainct de rebrousser chemin. De mesmes qu'au pays de Cannibas, qui est en mesme latitude au dedans des terres, les Espagnols y ont trouué de grandes montagnes, et si grand froid qu'ils n'y ont peu durer. Que ces pays-là sont à nostre Oüest, d'où les plus horribles froidures procedent, et que ceste pourroit bien estre la cause de ces gelées et gry-temps par vne continuation d'air. Mais pourquoy, et en la nouuelle Albion, et au pays de Cannibas y glace-il si fort? On n'en peut pas bien sçauoir la cause, disent-ils, et faut croire qu'il y a certaines influences que nous ne descouurons pas. C'est bien certes bailler de fortes aisles au froid, le nous faire venir de quatre ou cinq cents lieuës, car ie croy qu'il y en a bien autant, voire plus iusques à la nouuelle Albion ; cependant nous voyons que souuent vne seule lieuë de pays et encore moins, donne changement notable de chaud et de froid, de clair et d'obscur, de sec et d'humide, et toutes autres telles variations ainsi qu'il est notoire. De plus cela est ridicule, apres auoir fait cinq cents lieuës pour trouuer le froid en son giste, et cauerne originaire, ne rencontrer sinon ie ne sçay quelles influences qu'on ne peut nommer, et certaines impressions occultes. N'eussiez-vous pas plustost fait desloger ces aspects, impressions, et causes anonymes et absconses que vous dictes sur Canada mesme, ou dessous elle ou dedans, que de les aller chercher si loing en vn pays où vous ne fustes iamais.

Quant à nous, apres auoir prou disputé, nous n'auons trouué que deux causes de la disposition qu'il y a entre ce pays-là et cestui-cy, quant au temps et saisons. L'vne est, que Canada est plus aquatique, et l'autre qu'elle est inculte : car premierement si vous regardez mesmes la charte Geographique, vous verrez ceste region estre fort entrecoupée de seins et bayes de mer, et ses terres eschancrées d'eau ; elle est outre plus fort arrousée de riuieres, et occupée de plusieurs estangs et lacs, ce qui seroit vn grand ornement et commodité du pays s'il estoit habité, mais

aussi tout cela cause du froid et des brusmes, mesmement aux bords de la mer et riuieres. Or nous n'auons iamais demeuré autre part : car nous ne sommes point entrés dedans les terres, sinon par le moyen de la mer et des riuieres. L'Acadie, autrement ditte les Souriquoys, où est Port-Royal, est quasi peninsule : aussi est-elle plus frileuse et plus inegale que la Norambegue, laquelle sans doute est meilleure et en toutes façons plus habitable et plantureuse.

La seconde cause du froid est toute semblable, sçauoir est la sauuagine et friche du pays : car ce n'est tout qu'vne forest infinie. Par tout le sol ne peut estre de long temps eschauffé par le soleil, soit pour ce qu'il a la crouste dure, n'estant iamais labouré, soit à cause des arbres qui l'ombragent perpetuellement, soit parce que la nege et les eaux y croupissent long temps, sans pouuoir estre consumées. Par ainsi de ces terres ne se peuuent esleuer que des vapeurs froides, mornes et relentes ; et ce sont les bruines lors que le vent cesse, ce sont aussi nos gelées cuisantes, lors que l'agitation et le souffle les met en cholere. Là où si la terre estoit habitée et cultiuée, outre que d'elle et des logis des habitans monteroyent des exhalations, c'est à dire, des fumées chaudes et seches, le soleil de plus la trouueroit disposée à sentir ses rayons, et dissiper le froid et broüillards : ce qui nous estoit fort oculaire et sensible ; car en ce peu que nous auions labouré, tousiours la nege s'y fondoit plus tost qu'autre part, et de là d'ordinaire les broüées commençoyent à se dissiper, et peu à peu s'esuanouir.

CHAPITRE III.

Des terres, de leurs peuples et de ce qui abonde.

Les Terres à mon aduis, principalement en la Norambegue, sont aussi bonnes qu'en France ; cela cognoissez-vous à leur couleur noire, aux arbres hauts, puissans et droicts qu'elles nourrissent, aux herbes et foin aussi hauts souuent qu'vn homme, et choses semblables. A S. Sauueur nous auions semé à la my-Iuin des grains, des pepins, des pois, des febues et toute sorte d'herbage de iardinage. Trois mois apres, c'est à sçauoir à la my-Septembre, nous reuinsmes voir nostre labourage. Le fourment n'apparoissoit pas : aussi auoit-il esté semé hors de saison. L'orge estoit espié, mais non pas meur ; les pois et faisoles bonnes parfaitement, mais encore vertes ; les febues n'estoient qu'en fleur ; tout le reste estoit admirablement bien venu, mesme les oignons et ciboules ; les pepins auoient ietté, et et quelques-vns d'vn pied tout entier, les moindres d'vn demy pied.

Ie vous ay dit cy-deuant que tout le pays n'est qu'vne perpetuelle forest : car il n'a rien d'ouuert sinon les marges de la mer, et des riuieres se desbordant causent des prairies. Il y a quelques endroicts bien beaux et de vastes herbages et pasturages comme est la baie de Chenietou et la riuiere de Port-Royal et autres. Mais icy il faut euiter vne illusion dont plusieurs sont abusez par mesgarde : car entendans parler ceux qui viennent de pays lointains, et qui en racontent les biens et fertilité tres-souuent auec amplification (car ainsi pensent-ils debuoir faire pour estre plus attentiuement escoutez), ils estiment que tout ce qu'on leur vante de ce pays se trouue par tout abondamment ; comme par exemple qui parlant de la France diroit qu'il a veu les bois et forests n'estre que chastaigniers, orangers et oliuiers, poiriers et pommiers, tous si chargez qu'ils en rompoient, certes celuy là diroit vray, car il en est ainsi. L'estranger neantmoins l'escoutant y seroit trompé, parce qu'il s'imagineroit qu'en tous les quartiers de la France, ou en la pluspart, tout cela se trouue, et ne considereroit pas que les chastaigniers sont en Perigord, à cent lieuës des Orangers, qui sont en Provence, et les pommiers sont au pays de Caux en Normandie, à cent lieuës des

Chastaigniers, et à deux cens des Oliuiers. Or quand le pays est bien peuplé et habité comme est la France, ceste recommandation monstre grand bonheur, parce qu'au moyen du charroy et commerce on se communique toutes ces opulences ; mais en vn pays inculte et non ciuilisé comme est le Canada, il n'y a gueres plus de difference que s'il n'y auoit qu'vne chose en vn lieu. Je dis cecy parceque ceste prudence importe beaucoup à ceux qui vont deffricher ces nouuelles contrées, ainsi que nous autres François y allons volontiers à yeux clos et teste baissée, croyans par exemple qu'estans en Canada et ayans faim nous ne ferons qu'aller en vne isle, et là excrimans d'vn gros baston à gauche et à droicte, autant de coups autant arresterons-nous d'oiseaux dont chacun vaudra bien vn canard. Voilà qui est bien dit et ainsi l'ont fait nos gens plus d'vne fois et en plus d'vn lieu. Cela va fort bien, si vous n'auiez iamais faim qu'au temps où ces oiseaux se trouuent en ces isles, et si lors-mesme vous estiez proches d'eux ; car si vous en estes à cinquante ou soixante lieuës, que ferez-vous ?

Pour reuenir à mon propos, il n'y a pas de difficulté de rencontrer vn bon endroict en vne chose, vn bon et beau Haure, de belles prairies, vn sol fecond, vne colline de bel aspect, vne agreable riuiere, vn ruisseau, etc. ; mais bastir vne place où toutes les qualitez desirables soyent rassemblées, ce n'est pas la bonne fortune d'vn homme pratiquant, dit Aristote, ny le proiect de l'idée d'vn sage : car en fin dans la pratique, le bon sort et la perfection d'vne place, comme d'vn homme, ce n'est pas que rien ne manque, mais que rien d'essentiel et de principal ne manque. C'est ce qui m'a fait dire que le tout consideré, le prenant tant pour tant, i'estime que les terres de là vaudroient celles d'icy quand elles seroient bien cultiuées. Mais nous voudrions que là tout fust en vn petit detroict, ce que mesme nous ne trouuons pas icy en vn bien ample royaume, apres si long temps de culture.

En plusieurs endroicts nous auons trouué de la vigne et des lambrusches meures en leurs temps ; ce n'estoit pas le meilleur terroir où nous les trouuions, c'estoit quasi sable et grauier semblable à celuy de Bourdeaux. Il y en a beaucoup à la riuiere sainct Iean, à 46. d'eleuation ; là voit-on aussi plusieurs noyers et coudriers, et le fonds de terre n'y est guere bon. On ne trouue pas d'autre sorte d'arbre fruictier en tout ce pays, sinon toute espece de sauuageons et forestiers, comme chesnes, hetres, charmes, peupliers, etc. et des cedres, c'est ainsi toutefois que les François appellent ceste espece.

Si le pays estoit habité on pourroit profiter de ses mines ; car il y en a vne d'argent dans la baie saincte Marie, au rapport du sieur Champlain, et deux de beau et franc cuiure, l'vne à l'entrée du Port-Royal, et l'autre à la baie des Mines, vne de fer à la Riuiere S. Iean, et d'autres autre part. Le grés, l'ardoise, la pierre de taille, le charbon de terre et toutes sortes d'autres pierres n'y manquent pas.

Toute ceste nouuelle France est diuisée en diuers peuples ; chaque peuple a sa langue et sa contrée à part. Ils s'assemblent l'esté pour troquer auec nous, principalement en la grande riuiere. Là aussi viennent de bien loing plusieurs autres peuples. Ils troquent leurs peaux de Castors, de Loutres, d'Eslans, de Martres, de Loups-marins, etc. contre du pain, des pois, febues, pruneaux, petun, etc. chauldrons, haches, fers de flesches, aleines, poinçons, capots, couuertes et toutes autres commoditez que les François leur apportent. Quelques peuples ont maintenant vne implacable guerre contre nous, comme les Excomminquois, qui habitent au costé boreal du grand golfe S. Laurens, et nous font de grands maux. Ceste guerre a commencé, comme l'on dit, à l'occasion de certains basques, qui voulurent faire vn meschant rapt ; mais ils payerent bien leur maudite incontinence, et non seulement eux, mais aussi ceux de S. Malo et beaucoup d'autres, ont pati et patissent tous les ans : car ces Sauuages sont furieux et s'abandonnent desesperément à la mort

pourueu qu'ils ayent esperance de tuër ou mesfaire. Il n'y a que trois peuples qui nous soient familiers et bons amis, les Montagnais, les Souriquois et les Eteminquois. Pour les Etechemins et Souriquois, i'en suis tesmoin, car i'ay demeuré parmy eux ; pour les Montagnais, i'en ay ouï parler. Quant aux autres peuples, il n'y a point de confiance : aussi les François ne les hantent que pour descouurir leurs riuages, et encore s'en sont-ils mal trouuez, horsmis Champlain en ses dernieres descouuertes contre-mont la grande riuiere, qui ne s'en plaint pas.

Ceste amitié et fidelité des dits peuples enuers les François a paru remarquablement apres nostre deroute faicte par les Anglois, comme vous l'apprendrez : car eux, l'ayans sceu, s'en vindrent à nous la nuict, et nous consoloient du mieux qu'ils pouuoient, nous offrans leurs canots et leur peine, pour nous conduire où nous voudrions ; ils nous offroient encore, que s'il nous plaisoit de demeurer auec eux, ils estoient trois Capitaines Betsabes, Oguigueou et Asticou, dont chacun prendroit pour sa part dix de nostre troupe (puis que nous restions trente), et nous nourriroit iusques à l'an suiuant, quand les nauires françois arriueroient à la coste, et qu'en ceste façon nous pourrions repasser en nostre pays sans tomber aux mains des meschans Ingres (c'est ainsi qu'ils appellent les Anglois). Ce n'estoient point mines ou pieges pour nous surprendre, car vous entendrez cy-apres le bon traictement qu'ils firent au Pere Enemond et à sa troupe ; et à Port-Royal durant trois hyuers qu'on a eu bon besoin d'eux, on les a experimentez fideles et secourables ; que si leur dessein eust esté de nous mesfaire, les bonnes et belles occasions ne leur ont pas manqué.

CHAPITRE IV.

Du naturel des Sauuages, de leurs habits, habitations et viures.

Le naturel de nos Sauuages est de soy liberal et point malicieux. Ils ont l'esprit assez gaillard et net quant à l'estime et iugement des choses sensibles et communes, et deduisent fort gentiment leurs raisons, les assaisonnans tousiours auec quelque iolie similitude. Ils ont fort bonne memoire des choses corporelles, comme de vous auoir veu, des qualitez d'vne place où ils auront esté, de ce qui aura esté faict deuant eux depuis vingt et trente ans ; mais d'apprendre par cœur, là est l'écueil ; il n'y a pas moyen de leur mettre dans la teste vne tirade de paroles. Ils n'ont point de barbe, autant peu les hommes que les femmes, horsmis quelques-vns plus robustes et virils. Souuent ils m'ont dit que nous leur semblions du commencement fort laids, auec nos cheueux aussi bien sur la bouche que sur la teste ; mais peu à peu ils s'accoustument, et nous commençons à ne plus leur paroistre si difformes. Vous ne sauriez recognoistre les ieunes garçons d'auec les ieunes filles, sinon à la façon de se ceindre : parceque les femmes se ceignent dessus et dessous le ventre, et sont plus couuertes que les hommes ; elles sont aussi d'ordinaire plus parées de matachias, c'est à dire de chaisnes, affiquets et semblables parures à leur mode, à ce que vous sçachiez que par tout, telle est la nature du sexe amoureux d'embellissemens. Vniuersellement parlant ils sont de taille moindre que nous, principalement quant à l'espaisseur, belle toutefois et bien prise, comme si nous demeurions à l'estat que nous auons à 25. ans. Vous ne rencontreriez pas entre eux vn ventru, vn bossu, ny vn contrefaict ; ladres, goutteux, pierreux, insensés, ils ne sçauent ce que c'est. Ceux d'entre nous qui sont tarez, comme borgnes, lousches, camus, etc. sont aussi

tost remarquez par eux et mocquez largement, specialement par derriere et quand ils sont entre eux : car ils sont bons compagnons et ont le mot et sobriquet à commandement, fort aises quand ils peuuent auoir occasion de nous mespriser ; et certes c'est, à ce que ie vois, vne contagion dont personne n'est exempté que par la misericorde de Dieu, que de se trop estimer soymesme : vous verriez ces pauures barbares nonobstant leur si grand manque de Police, de puissance, de lettres, d'art et de richesses, neantmoins tenir si grand compte d'eux, qu'ils nous en deprisent, se magnifians par dessus nous.

Leurs habits sont chamarrés de peaux que les femmes passent et courroyent du costé qui n'est pas velu ; elles courroyent souuent les peaux d'Eslans de tous les costés comme nostre buffetin, puis les barriolent de peintures en forme de passemens fort ioliment, et en font des robes. De ces mesmes peaux, elles leur font des souliers et des greues. Les masles ne portent pas de hauts de chausses, parce que, disent-ils, cela les entraue trop et les met comme aux ceps ; ils portent seulement vn linge au deuant de leur nature. L'esté ils vsent fort de nos capots, et l'hyuer de nos couuertes de lict, des quelles ils s'accommodent en chamarre, les redoublans ; ils s'aydent aussi fort volontiers de nos chapeaux, souliers, bonnets de laine, chemises, et du linge, pour nettoyer leurs enfans au maillot : car on leur troque toutes ces denrées contre leurs peaux.

Quelque part qu'ils soyent arriuez, la premiere chose c'est de faire du feu et se cabaner ; ce qu'ils ont fait dans vne heure ou deux, souuent en demy-heure. Les femmes vont au bois, et en apportent des perches, les quelles on dispose par en bas à l'entour du feu et en rond, et par en haut on les enfourche entre elles pyramidalement, de maniere qu'elles se reposent l'vne contre l'autre droict au dessus du feu, car là est la cheminée. Sur les perches on iette des peaux ou bien des nattes ou des escorces ; au pied des perches, dessous les peaux, se mettent les sacs. Toute la place à l'entour du feu est ionchée de feuilles de pin, afin de ne sentir l'humidité de la terre ; dessus les feuilles de sapin, se iettent souuent des nattes, ou des peaux de loups-marins aussi delicates que le velours. La dessus ils s'estendent autour du feu, ayans la teste sur les sacs ; et ce qu'on ne croyroit pas, ils sont tres-bien là dedans à petit feu, voire aux plus grandes rigueurs de l'hyuer. Ils ne se cabanent qu'aupres de quelque bonne eau, et en lieu de plaisant aspect. En esté leurs logis changent de figure : car ils les font larges et longs, afin d'auoir plus d'air ; aussi les couurent-ils alors d'escorces ou de nattes faites de roseaux tendres et qui sont beaucoup plus minces et delicates que les nostres de paille, si artistement tissées, que lorsqu'elles pendent, l'eau coule dessus tout au long sans les percer.

Leur viure est ce que la chasse et la pesche leur donnent : car ils ne labourent point. Mais la prouidence paternelle de nostre bon Dieu, laquelle n'abandonne pas les passereaux mesmes, n'a pas laissé ces pauures creatures capables de luy, sans prouision conuenable, qui leur est comme par estape assignée à chaque lune : car ils comptent par lunes, et en mettent 13. en l'an. Par exemple donc en ianuier, ils ont la chasse au loup marin : car cét animal, quoy qu'il soit aquatique, fraie neantmoins sur certaines isles enuiron ce temps ; la chair en est aussi bonne que du veau, et deplus ils font de sa graisse vne huile qui leur sert de saulce toute l'année ; ils en remplissent plusieurs vessies d'orignac, qui sont deux ou trois fois plus grandes et fortes que les nostres de porc, et voilà leurs tonneaux de reserue. Au mois de feburier et iusques à la my-may, est la grande chasse des castors, loutres, orignacs, ours, qui sont fort bons, et des caribous, animal moitié asne moitié cerf. Si le temps leur dit, ils viuent lors en grande abondance, et sont aussi fiers que princes et rois ; mais s'il leur est contraire, c'est grande pitié d'eux, et souuent ils meurent de faim. Le temps leur est contraire, quand il pleut beaucoup et ne

gele pas, parce qu'alors ils ne peuuent chasser ny aux Eslans ny aux Castors ; de mesme quand il neige beaucoup et ne gele pas là-dessus, car ils ne peuuent pas mener leurs chiens à la chasse, parce qu'ils enfoncent dedans, ce qu'ils ne font pas eux, parce qu'ils s'attachent des raquettes aux pieds, à l'ayde desquelles ils demeurent dessus ; aussi ne peuuent ils tant courir qu'il faudroit, la neige estant trop molle. Il leur arriue tels autres accidens mal-heureux qu'il seroit trop long de raconter. Sur la my-mars, le poisson commence à frayer et à monter de la mer en haut contre certains ruisseaux, souuent en si grande abondance, que tout en fourmille : à peine le croyroit qui ne l'auroit veu ; on ne sçauroit mettre la main dans l'eau qu'on ne rencontre vne proie. Entre ces poissons, l'esplan est le premier. Cét esplan est deux ou trois fois plus grand que l'est le nostre de riuiere. Apres l'esplan, suit le hareng à la fin d'Auril ; et au mesme temps les outardes arriuent du midy, qui sont grosses cannes au double des nostres, et font volontiers leur nid aux isles. Deux œufs d'outarde en valent aisement cinq de poule. A la mesme epoque vient l'esturgeon, le saumon, la grande queste des œufs sur les islettes, car les oiseaux pescheurs qui sont là en grand nombre pondent alors et souuent couurent ces islettes de leurs nids. Dés le mois de May iusques à la my-Septembre, ils sont hors de crainte pour leurs viures : car les moules sont à la coste et auec toute sorte de poissons et de coquillages, et les nauires françois auec les quels ils troquent ; et sçauez-vous s'ils entendent bien à se faire courtiser, ils traictent de freres auec le roy, et ne leur faut rien rabattre de toute la piece ; il faut leur faire des presens et les bien haranguer autant qu'ils accordent la traicte, et celle-cy faicte, il faut encore les tabagier, c'est à dire, les banqueter ; alors ils danseront, harangueront et chanteront, *Adesquidez, adesquidez*, à sçauoir, qu'ils sont les bons amis, alliez, associez, confederez et comperes du roy et des François.

Le gibier d'eau y abonde, mais non celuy de terre, sinon à certain temps les oiseaux passagers comme outardes et oiës grises et blanches. On y trouue des perdrix grises qui ont vne fort belle queuë, et sont deux fois plus grosses que les nostres. On y void force tourtres, qui viennent manger les framboises au mois de Iuillet, plusieurs oiseaux de proië et quelques lapins et leurauts.

Or, nos Sauuages sur la my-Septembre se retirent de la mer, hors la portée du flux, aux petites riuieres où les anguilles frayent, et en font prouision ; elles sont bonnes et grasses. En Octobre et Nouembre est la seconde chasse des Castors et des Eslans ; et puis en Decembre, (admirable prouidence de Dieu), vient vn poisson appellé d'eux ponamo, qui fraye sous la glace. Item, lors les tortuës font leurs petits, etc. Tels donc, mais en plus grand nombre, sont les reuenus et censiues de nos Sauuages ; telle leur table et entretient ; le tout cotté et assigné chaque chose en son endroict et quartier. Iamais Salomon n'eut son hostel mieux ordonné et policé en viuandiers, que le sont ces pensions et les voituriers d'icelles. Aussi vn plus grand que Salomon les a constitués. A luy soit gloire à toute eternité.

Pour bien iouïr de ce leur apanage, nos syluicoles s'en vont sur les lieux d'iceluy auec le plaisir de peregrination et de promenade, à quoy facilement faire ils ont l'engin et la grande commodité des canots, qui sont petits, et esquifs faits d'escorce de bouleau, estroits et resserrez par les deux bouts, comme la creste d'vn morion ; le corps est en façon de berceau large et ventru ; ils sont longs de huict ou dix pieds, au reste si capables que dans vn seul logera tout vn mesnage de cinq ou six personnes auec tous leurs chiens, sacs, peaux, chaulderons et autre bagage bien pesant. Et le bon est qu'ils prennent terre où leur plaist, ce que nous ne pouuons faire auec nos chaloupes ou bateaux mariniers ; parce que le canot le plus chargé ne sçauroit cueillir demy pied d'eau, et deschargé il est leger, que vous le souspeseriez facilement et

transporteriez de la main gauche, si viste à l'auiron qu'à vostre belle aise de bon temps vous ferez en vn iour les trente et quarante lieuës ; neantmoins on ne void gueres ces Sauuages postillonner ainsi, car leurs iournées ne sont tout que beau passe-temps. Ils n'ont iamais haste, bien diuers de nous, qui ne sçaurions iamais rien faire sans presse et oppresse dis-ie, parce que nostre desir nous tyrannize, et bannit la paix de nos actions.

CHAPITRE V.

La police et gouuernement des Sauuages.

On ne peut auoir plus de police que de communauté, puis que police n'est autre que l'ordre et le regime de la communauté. Or ces Sauuages n'ayans point grande communauté ny en nombre de personnes, puisqu'ils sont rares, ny en biens, puisqu'ils sont pauures, ne viuans qu'au iour à la iournée, ny en lien et conionction, puis qu'ils sont espars et vagabonds, ils ne peuuent auoir grande police. Si ne peuuent-ils s'en passer, puis qu'ils sont hommes et associez. Celle donc qu'ils ont, est telle. Il y a le Sagamo, qui est l'aisné de quelque puissante famille, qui par consequent aussi en est le chef et le conducteur. Tous les ieunes gens de la famille sont à la table et suitte d'iceluy; aussi, est-ce à luy d'entretenir des chiens pour la chasse, et des canots pour les voituriers, et des prouisions et reserues pour le mauuais temps et voyages. Les ieunes gens le courtisent, chassent et font leur apprentissage sous luy, incapables de rien auoir auant qu'estre mariez : car lors seulement ils peuuent auoir chien et sac, c'est à dire auoir du propre et faire pour soy ; toutesfois ils demeurent encore soubs l'auctorité du Sagamo, et le plus souuent en sa compagnie, comme aussi plusieurs autres qui manquent de parens, ou encore qui de leur propre gré se rangent soubs sa protection et conduitte, pour estre foibles d'eux-mesmes et sans suitte. Tout ce donc que les garçons conquestent, appartient au Sagamo ; mais les mariez ne luy en donnent qu'vne partie. Que si ces mariez se departent d'auec luy, comme il le faut souuent pour la commodité de la chasse et du viure, retournans apres, ils payent leur recognoissance et hommage en peaux et semblables presens. A ceste cause, il y a des querelles et des ialousies entre eux aussi bien qu'entre nous, mais non pas si atroces : quand quelqu'vn par exemple commence à s'emanciper et faire le Sagamo, quand il ne rend pas le tribut, quand ses gens le quittent ou que d'autres les luy soustrayent, et comme entre nous, aussi entre eux il y a des reproches et mespris : Celuy-là n'est qu'vn demy Sagamo, c'est vn nouuellement esclos comme vn poussin de trois iours, la creste ne luy fait que de naistre, c'est vn Sagamodin, c'est à dire vn auberceau de Sagamo, vn petit nain. Et à celle fin que vous sçachiez que l'ambition a son reigne encore dessous le chaulme et les roseaux, aussi bien que soubs les toicts dorez, et qu'il ne faut point beaucoup nous tirer l'oreille pour apprendre ces leçons.

Ces sagamies se partagent la region, et sont quasi distribuées par baies ou riuieres : par exemple en la riuiere de Pentagoët, vn Sagamo ; vn autre à celle de Ste. Croix ; vn autre à celle de S. Iean, etc. Quand ils se visitent, c'est au reçeuant de bienueigner et faire tabagie à ses hostes autant de iours qu'il peut ; les hostes luy font des presens, mais c'est à la charge que le visité reciproque quand ce vient au depart, si le visitant est Sagamo, autrement non.

C'est l'esté principalement qu'ils font leurs visites et tiennent leurs estats ; ie veux dire, que plusieurs Sagamos s'assemblent et consultent par entre eux de la paix et de la guerre, des traictez d'amitié et de bien commun. Il n'y a que les dits Sagamos qui ayent voix en chapître, et qui haranguent, ne fussent

quelques vieux et renommés *Autmoins*, qui sont comme leurs prestres, car ils les honorent fort, et leur donnent seance la mesme qu'aux Sagamos. Il arriue quelquefois qu'vn mesme est tout ensemble et Autmoin et Sagamo, et lors il est grandement redouté. Tel a esté le renommé Membertou, qui se fit Chrestien, ainsi que vous ouyrez bien-tost. En ces assemblées donc, s'il y a quelques nouuelles d'importance, comme que leurs voisins leur veulent faire la guerre, ou qu'ils ayent tué quelqu'vn, ou qu'il faille renouueller alliance, etc. lors messagers volent de toutes parts pour faire la plus generale assemblée qu'ils peuuent de tous les confederez, qu'ils appellent Ricmanen, qui sont quasi tous ceux de mesme langue. Neantmoins, souuent la confederation s'estend plus loing que ne fait la langue, et contre ceux de mesme langue s'eleuent quelque fois des guerres. En ces assemblées aussi vniuerselles, se resout ou la paix, ou treue, ou guerre, ou rien du tout, ainsi qu'arriue souuent en deliberations où il y a plusieurs testes sans ordre et subordination, d'où l'on se depart plus confus souuent et desuny qu'on n'y estoit venu.

Leurs guerres ne se font quasi que de langue à langue ou de pays à pays, et tousiours par surprise et trahison. Ils ont l'arc et le pauois, ou targe ; mais ils ne se mettent iamais en bataille rangée, au moins de ce que i'en ay peu apprendre. Et de vray ils sont de leur naturel peureux et coüards, quoy qu'ils ne cessent de se vanter, et fassent leur possible d'estre censez et auoir le nom de Grand cœur, *Meskir Cameramon*: grand cœur chez eux, c'est toute vertu.

Si les offenses ne sont pas de peuple à peuple, mais entre compatriotes et combourgeois, lors ils se battent par entre eux pour les petites offenses, et leur façon de combat est comme icy celle des femmes, de se voler aux cheueux ; saisis par là, ils se luttent et secouënt d'vne terrible façon, et s'ils sont fort égaux, ils lutteront tout vn iour, voire deux sans se quitter iusques à ce qu'on les separe ; et de vray, pour la force du corps et des bras, ils nous sont egaux, le prenant de pareil à pareil, et si sont plus adroits à la lutte et plus agiles à courir, mais ils n'entendent point à l'escrime des poingts. I'ay veu vn de nos petits garçons faire fuyr deuant soy vn Sauuage plus grand que luy d'vn pied, quand se mettant en posture de noble combattant, il fermoit le pouce sur les doigts, luy disant : Approché. Mais aussi quand le Sauuage pouuoit le happer par le tronc du corps, il luy faisoit crier mercy.

Reuenant à mon propos, les petites offenses et querelles sont facilement appaisées par les Sagamos et communs amis. Et certes ils ne s'offensent guere qu'on sçache ; ie dis, qu'on sçache, car nous n'en auons rien veu, ains tousiours vn grand respect et amour entre eux ; ce qui nous donnoit vn grand creuecœur, lors que nous tournions les yeux sur nostre misere : car de voir vne assemblée de François, sans reproches, mespris, enuies et noises de l'vn à l'autre, c'est autant difficile que de voir la mer sans ondes, ne fust dedans les cloistre et couuents, où la grace predomine à la nature.

Les grandes offenses, comme si quelqu'vn auoit tué vn autre, s'il luy auoit derobé sa femme, etc., c'est à l'offensé de les venger de sa propre main, ou, s'il est mort, c'est à ses plus proches parens, ce qu'arriuant, personne ne s'en remuë, ains tous demeurant contens sur ce mot : *Habenque douïc*, il n'a pas commencé, il le luy a rendu : quittes et bons amis. Que si le delinquant, repentant de sa faute, desire faire la paix, il est receu d'ordinaire à satisfaction, moyennant presens et autres reparations conuenables.

Ils ne sont nullement ingrats entre eux, ils s'entredonnent tout. Nul n'oseroit esconduire la priere d'vn autre, ny manger sans luy faire part de ce qu'il a. Vne fois que nous estions allez bien loing à la pesche, passerent par là cinq ou six femmes ou filles bien chargées et lasses ; nos gens, par courtoisie, leur donnerent de leur prise, ce

qu'elles mirent cuire tout aussi-tost dans vn chaulderon que nous leur prestasmes. A peine le chaulderon boüilloit, que voicy vn bruit que d'autres Sauuages estoient là qui venoient ; alors nos pauures femmes à s'enfuyr viste dans les bois à tout leur chaulderon demy cuit ; car elles auoient bonne faim. La raison de la fuitte estoit pour autant que si elles eussent esté veuës, il eust fallu, par loy de ciuilité, qu'elles eussent fait part aux suruenants de leur viande, qui n'estoit pas trop grande. L'on rit bien alors, et plus encore quand elles, apres auoir mangé, voyant les dits Sauuages venus aupres de nostre feu, firent semblant de n'y auoir pas touché, et de passer tout ainsi que si elles ne nous eussent point veus auparauant ; elles dirent à nos gens tout bas, où c'est qu'elles auoient laissé le chaulderon, et eux, comme bons compagnons, cognoissans le mystere, sceurent bien seruir aux belles mines, et pour mieux ayder au ieu, les pressoient de s'arrester et gouster vn peu de leur pesche ; mais elles ne voulurent rien faire, tant elles auoient de haste, disans : *Coupouba, coupouba,* grand mercy, grand mercy. Nos gens respondirent : Or, allez de part Dieu, puis qu'auez si grande haste.

CHAPITRE VI.

De leurs mariages et petit nombre de peuple.

Au contraire de nous, ils font en leurs mariages, non que le pere donne doüaire à sa fille pour le loger auec quelqu'vn, mais que le poursuiuant fasse de bons et beaux presens au pere, à ce qu'il luy donne sa fille pour espouse. Les presens seront proportionnément à la qualité du pere et beauté de la fille : des Chiens, des Castors, des chaulderons et haches, etc. Mais la façon de courtiser est bien Sauuage : car l'amoureux, dés qu'il se professe pour tel, n'oseroit regarder la fille, ny luy parler, ny demeurer auprés d'elle, sinon par occasion, et lors il faut qu'il se commande de ne la point enuisager, ny donner aucun signe de sa passion ; autrement il seroit la mocquerie de tous, et sa fauorite en rougiroit. Aprés quelques temps, le pere assemble la parenté pour auec eux déliberer de l'alliance : si le recherchant est de bon aage, s'il est bon et dispos chasseur, sa race, son credit, sa gaillardise ; et s'il leur agrée, ils luy allongeront, ou accourciront, ou conditionneront le temps et la façon de sa poursuitte ainsi qu'ils aduiseront, au bout duquel temps pour les nopces il y aura solemnelle tabagie et festin, auec harangues, chants et danses.

Selon la coustume du païs, ils peuuent auoir plusieurs femmes ; neantmoins la plus part de ceux que i'ay veus n'en ont qu'vne. Plusieurs des Sagamos pretendent ne se pouuoir passer de ceste pluralité, non pas pour cause de luxure, car ceste nation n'est point fort incontinente, mais pour autres deux raisons : l'vne, afin de retenir leur auctorité et puissance, ayans plusieurs enfans, car en cela gist la force des maisons, en multitude d'alliez et consanguins ; la seconde raison est leur entretien et seruice, qui est grand et penible, puis qu'ils ont grande famille et suitte, et partant requiert nombre de seruiteurs et mesnagers ; or n'ont-ils autres seruiteurs, esclaues ou artisans que les femmes. Les pauurettes endurent toute la misere et fatigue de leur vie : elles font et dressent les maisons ou cabanes, les fournissent de feu, de bois et d'eau, apprestent les viandes, boucannent les chairs et autres prouisions, c'est à dire les sechent à la fumée pour les conseruer, vont querir la chasse où elle a esté tuée, cousent et radoubent les canots, accommodent et tendent les peaux, les corroyent et en font des habits et des souliers à toute la famille, vont à la pesche, tirent à l'auiron, enfin subissent tout le trauail, hors celuy seulement de la grande chasse, outre le soing et la tant oppressante nourriture de leurs

petits. Elles emmaillottent leurs enfans sur des petits ais, tels que sont ceux qui pendent aux espaules des crocheteurs de Paris, les aisles en estant ostées. Ces ais pendent à vne large courroye attachée à leur front, et ainsi chargées de leurs enfans, s'en vont à l'eau, au bois, à la pesche. Si l'enfant crie, elles se mettent à dansotter et chanter, berçant ainsi leur petit, lequel cessant de pleurer, elles poursuiuent leur besogne.

Pour ces raisons donc, aucuns Sauuages veulent deffendre leur polygamie, alleguant outre ce, qu'ils viendroient à deffaillance par extreme paucité, ignorans la benediction du mariage chrestien. Et partant est digne de plus grande louange ce leur insigne Membertou, qui quoy qu'il ait esté le plus grand Sagamo, le plus suiuy et le plus redouté qu'il y ait eu depuis plusieurs siecles ; aussi n'a-il voulu auoir plus que d'vne femme à la fois, mesme estant Payen, iugeant par instinct naturel que ceste pluralité estoit infame et incommode à raison des riottes qui en sourdent tousiours, tant entre les femmes qu'entre les enfans des diuers licts.

Or les femmes, quoy qu'elles aient tant de peines, comme i'ay dit, si n'en sont elles pas plus cheries. Les maris les battent comme plastre, et souuent pour bien leger subiect. Vn iour certain François osa tancer quelque Sauuage ; à ceste occasion le Sauuage luy repliqua en cholere : Eh quoy ? mais as-tu que voire dans ma maison, si ie bats mon chien ? La comparaison estoit mauuaise, la response estoit aiguë. Peu de diuorces arriuent entre eux, et (comme ie croy) peu d'adulteres. Si la femme s'oublioit en cela, ie ne pense pas qu'il y allast de moins que de la vie des deux adulterants. La faute des filles n'est pas tant estimée, ny elles ne perdent point pour cela de trouuer party. C'est tousiours honte neantmoins.

Quant à l'exterieur, habit, port et façon, les femmes et filles sont fort pudiques et honteuses ; les hommes aussi ne sont point impudents, et sont fort mal edifiez quand quelque fol François ose se iouër auec leurs femmes. Certain esceruelé s'estant vne fois licencié en cela, ils vindrent aduiser nostre Capitaine, qu'il reprimast ses gens, l'aduertissant que celuy n'auroit pas beau ieu, qui le recommenceroit ; qu'on l'estendroit par terre. On dresse tousiours vne cabane à l'escart pour les femmes qui ont leurs mois, car ils les estiment alors estre contagieuses.

Ils s'estonnent et se plaignent souuent de ce que dés que les François hantent et ont commerce auec eux, ils se meurent fort et se depeuplent. Car ils asseurent qu'auant ceste hantise et frequentation, toutes leurs terres étoient fort populeuses, et historient par ordre, coste par coste, qu'à mesure qu'ils ont commencé à trafiquer auec nous, ils ont plus esté rauagez de maladies, adioustans que la cause pour quoy les Armouchiquois se maintiennent en leur nombrosité, c'est à leur aduis parce qu'ils ne sont point nonchalants. Là dessus ils alambiquent souuent leur cerueau, et tantost ils opinent que les François les empoisonnent, ce qui est faux, tantost qu'ils donnent du poison aux scelerats et peruers de leur nation pour s'en seruir à l'execution de leur malice. Ceste posterieure conioncture n'est pas sans exemple : car nous auons vu du reagal et du sublime entre leurs mains, lequel ils disoient auoir achepté de certains Chirurgiens François, afin de faire mourir tous ceux qu'il leur plairoit, et se vantoient l'auoir desia experimenté sur vn captif, lequel, disoient-ils, estoit mort vn iour aprés la prise. Autres se plaignent qu'on leur deguise souuent et sophistique les marchandises et qu'on leur vend des pois, febues, prunes, pain et autres choses gastées, et que c'est cela qui leur corrompt le corps, et dont s'engendrent les dissenteries et autres maladies, qui ont coustume de les saisir en automne. Ceste raison de mesme ne se propose pas sans production d'exemples, dont ils ont esté souuent sur le poinct de rompre auec nous, et de nous faire la guerre. Certes il y auroit bon moyen de pouruoir à ces meurtres execrables, par des

remedes conuenables, si l'on en pouuoit trouuer aucun.

Neantmoins la principale cause de toutes ces morts et maladies n'est pas ce qu'ils disent, mais c'est à leur honte que l'esté, nos nauires venus, ils ne cessent de plusieurs sepmaines s'engorger outre mesure de plusieurs viandes non accoustumez auec oisiueté, d'iuronger, et au vin adiouster encore l'eau de vie, dont n'est pas de merueille si depuis l'automne suiuant il faut qu'ils endurent des tranchées de ventre. Ceste nation est fort peu soucieuse de l'aduenir, ainsi que tous les autres Americains, qui iouïssent du present, et ne sont poussez au trauail que par la necessité presente. Tandis qu'ils ont de quoy, ils font tabagie perpetuelle, chants, danses et harangues, et s'ils sont en troupe, n'attendez pas autre chose ; il y a alors belles treues par les bois. Parler de reserue, s'ils ne sont en guerre, sont propos de sedition. Ils auront faim l'hyuer, leur direz-vous : Endriex, vous respondront : C'est tout vn, nous l'endurons facilement ; nous passons les sept ou huict iours, voire les dix aucunesfois sans manger, si nous n'en mourons poinct pour cela. Toutesfois s'ils sont à part, et où leurs femmes puissent estre cruës (car les femmes sont par tout plus mesnageres), ils feront aucunes fois des magasins pour l'hyuer, où ils se reserueront quelques chairs boucanées, quelques racines, du gland espeluché en noyaux, quelques pois ou febues, ou pruneaux de la troque, etc. La façon de ces magasins est telle : ils mettent ces prouisions dans des sacs qu'ils enueloppent dans de grandes et amples escorces, lesquelles ils suspendent en l'air aux branches de deux ou trois arbres liées par ensemble, à ce que les rats ny les autres bestes, ny l'humidité de la terre ne les endommage : voilà leurs magasins. Qui les gardera ? eux s'en allans, car s'ils demeuroient, leurs magasins iroient bientost par terre ; ils s'en vont donc autre part iusques au temps de la famine : telles sont les gardes qu'ils y mettent. Aussi, de vray ceste nation n'est pas larronnesse. Pleust à Dieu que les Chrestiens qui vont à eux ne donnassent en cela poinct de scandale. Mais auiourd'huy si on soupçonne aucun Sauuage d'auoir derobé, aussi-tost il vous mettra deuant le nez cette belle deffense : Nous ne sommes poinct larrons comme vous, *ilinen anio aciquoan guiro derquir.*

Reuenans à la paucité de ce peuple, il y a encore des autres raisons d'icelle, celle-cy principalement, qu'en vne vie tant inegale, si disetteuse et tant laborieuse, le naturel luy peut durer, s'il est bien fort ; et le fort mesme y reçoit des accidents souuent et heurs irremediables. Leurs femmes aussi, à cause du grand trauail, ne sont pas si fecondes : car c'est le plus si elles enfantent de deux ans en deux ans. Aussi ne pourroient-elles nourrir leur fruict, si elles accouchoient plus souuent, veu mesme qu'elles allaitent leurs enfans iusques à trois ans, si elles peuuent. Leur couche ne dure gueres deux heures ; souuent en chemin elles se deliurent, et vn peu aprés reprendront leur trauail comme deuant.

Ie me suis enquis souuent combien grand pouuoit estre le nombre de ce peuple ; i'ay trouué par la relation des Sauuages mesmes, que dans l'enclos de la grande riuiere dés les Terres-neuues iusques à Chouacoët, on ne sçauroit trouuer plus de neuf à dix mille âmes. Regardez la charte, et ie vous en donneray le denombrement. Tous les Souriquois 3000. ou 3500. Les Eteminquois iusques à Pentegoët, 2500. Dés Pentegoët iusques à Kinibequi, et de Kinibequi iusques à Chouacoët 3000. Les Montagnets 1000. Voilà enuiron dix mille âmes, et ie croy que c'est pour le plus. Les autres peuples ne nous sont pas cogneus. Aduisez combien veritablement et emphatiquement a parlé le sainct Esprit par la bouche d'Isaïe de ces pauures Sauuages dispersez, soubs la metaphore propre et conuenable d'vn grand verger ou parterre sauuagin et forestier. Il ne faict que fleurir encore ; sur le temps de la recolte, dit-il, il germe quand il deburoit estre venu à maturité : il le faut lors esmonder et tailler ; c'est

pourquoy ses fruicts sont delaissez aux oiseaux des montaignes et aux bestes de la terre ; les oiseaux iucheront sur luy tout l'esté, et toutes les bestes de la terre hyuerneront sur luy. Car certainement ce pauure peuple, comme vn grand plant de Sauuageons mal nez et de mauuaise venuë, quand par le laps et experience des siecles il deburoit estre venu à quelques perfections des arts, sciences et raison, qu'il en deuroit auoir produit fruict abondant en philosophie, police, mœurs et commoditez de la vie, qu'il deburoit estre desia disposé à la maturité du sainct Euangile, pour estre recueilly en la maison de Dieu, voilà qu'on ne le void sinon chetif et rare, donné la pasture des corbeaux, hiboux et coucous infernaux, et la curée maudite des renards, ours, sangliers et dragons spirituels. O Dieu de misericorde ! n'aurez-vous poinct pitié de ce desastre ? ne ietterez-vous point vos yeux de douceur sur ce pauure desert? Benin et pieux laboureur, faictes que la prophetie qui suit, se verifie en nous en nostre aage. En ce temps là [vn] present sera apporté au Seigneur des armées, par le peuple rompu et deschiré ; par le peuple terrible, aprés qui n'y en a point d'autre, la nation attendante, attendante et mesprisée, de qui les fleuues ont gasté la terre ; au lieu où est inuoqué le nom du Seigneur des armées à la montaigne de Sion. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

De la medecine des Sauuages.

Il est asseuré que les disettes grandes suffoquent l'esprit, et l'oppressent de leur importun et tyrannique seruice, en sorte qu'à peine peut-il reuenir à soy iamais, ou se regaillardir en quelques gentilles considerations, non pas mesme songer aux autres moindres necessitez, pour leur aller au deuant, ou les alleger, preoccupé tousiours et violenté par les plus fortes. Nous voyons cecy en nos pauures Sauuages, lesquels pour ne viure qu'au iour à la iournée, et par consequent tousiours asseruis à la crainte de la faim, premiere et plus forte necessité de toutes, n'ont moyen de cultiuer leur esprit en la recherche des sciences, non pas mesme de se pouruoir des arts et industrie pour l'aisance et ameliorement de la vie, ny pour fournir aux autres deffauts, quoy que bien pressants. A ceste cause donc ils manquent non seulement de toutes lettres et beaux artifices, mais aussi (chose miserable) de medecine, soit pour l'entretien de leur santé, soit pour le secours de leurs maladies, sinon en ce peu que ie diray.

Ils entretiennent leur santé, l'esté principalement, par l'vsage des estuuées et sueries, et du baigner. Ils se seruent aussi de friction, aprés laquelle ils s'oignent tout le corps d'huile de loup marin, ce qui les rend fort fascheusement puans à qui n'y est accoustumé ; neantmoins ceste onction fait que le chaud et le froid leur en sont plus tolerables, que leurs cheueux ne sont pris par les bois, mais glissent ; que la pluië et mauuais temps ne leur nuit à la teste ny coule en bas et iusques aux pieds ; item que les moucherons, qui là sont cruels en esté et plus qu'on ne croiroit, ne les tourmentent point tant en parties nuës, etc. Ils vsent aussi du petun et en boiuent la fumée, de la façon commune en France. Celà leur profite sans doute, voire leur est du tout necessaire, veu les grandes extremitez qu'ils endurent de froid et mauuais temps, de faim et de repletion ou saturité ; mais aussi beaucoup de maux leur en aduiennent, à cause de leur excés en cela. C'est tout leur déduit quand ils en ont, et de certains François aussi bien que d'eux, qui s'y acoquinent tellement, que pour boire de ces fumées, ils vendroient leur chemise. Tous leurs deuis, traitez, bienveignements et caresses se font auec ce petun. Ils se mettent en rond à l'entour du feu, deuisants et se baillant le petunoir de main en main, et s'entretenants

en ceste façon plusieurs heures auec grand plaisir. Tel est leur goust et coustume.

Or ceux qui professent entre eux la medecine, sont les mesmes qui maintiennent l'estat de la Religion, sçauoir est, les Autmoins, qui en charge representeroient nos prestres d'icy et nos medecins, mais Triacleurs mensongers et trompeurs. Toute leur science est la cognoissance de quelque peu de simples laxatifs ou astringents, chauds ou froids, lenitifs ou corrosifs, pour le foie ou pour le rognon, et le hazard de bonne fortune, voilà tout. Mais leurs malices et tromperies sont grandes, desquelles ie vous presenteray icy vn eschantillon, vous asseurant n'y auoir rien de feint ou controuué en tout ce que ie vous en raconteray, quoy qu'il semble incroyable.

Le Sauuage, se sentant mal extraordinairement, se couche tout au long du feu ; lors on luy dit : *Ouëscouzi, ouëscouzi*, il est malade. En son temps on luy donnera sa part de ce qu'on aura rosty, boüilly ou traisné par les cendres, tout ainsi qu'aux autres, car de luy chercher ou apprester quelque chose de particulier, ils n'en ont point l'vsage. Si donc le malade mange ce qu'on luy aura baillé, bon prou luy fasse ; sinon l'on dira qu'il est bien malade. Et aprés quelques iours, si l'on peut, on mandera querir l'Autmoin, que les Basques appellent Pilotois, c'est à dire Sorcier. Or ce Pilotois, ayant consideré son malade, le souffle et ressouffle auec ie ne sçay quels enchantemens ; vous diriez que ces vents pectoraux doiuent dissiper la cacochymie du patient. Que s'il void aprés quelques iours, que pour tout son boursoufflement, le mal ne disparoist point, il en trouue bien la cause à son aduis : C'est, dit-il, pour autant que le Diable est là, au dedans du malade, le tourmentant et empeschant la guerison ; mais qu'il faut l'auoir, le mauuais, l'enleuer de force et le tuer. Lors tous se preparent à ceste heroïque action que de tuer Belzebut : et l'Autmoins les aduertit d'estre bien sur leurs gardes : car il se peut bien faire que cét audacieux, se voyant mal mené par luy, se rue sur quelqu'vn de la troupe et l'étrangle là. Pour ceste cause il distribue à chacun son acte de la fable. Mais elle seroit trop longue à raconter, car elle dure bien trois heures.

Le sommaire est que le iongleur enfouït dans vn creux bien profond en terre vne cheuille à laquelle il attache vne corde. Puis, ayant fait diuers chants, danses et hurlements sur le trou et sur le malade, qui n'en est pas loing, tel qu'il y en auroit assez pour estourdir vn homme bien sain, il prend vne espée toute nue, et s'en demeine si furieusement autour de luy, qu'il en suë à grosses gouttes par tout le corps, et baue comme vn cheual ; sur quoy les spectateurs estans desia intimidez, luy, d'vn effroyable et vrayment energumenique ton, redouble ses denonciations et mugissemens : Qu'on se garde, il est en fougues le satan, il y a du grand danger ! A ce cry, les pauures abusez deuiennent pasles à demy-morts comme linge, et tremblent comme la feuille sur l'arbre. En fin cét affronteur s'escrie d'vn autre accent plus gaillard : Il en a le maudit cornu : ie le voy là tout estendu, aux abois et pantelant dedans la fosse ; mais courage, il le faut auoir du tout, et l'exterminer entierement. Adonc le monde present bien-aise, et tous les plus robustes, de grande ioye se iettent à la corde pour enleuer Satan, et tirent, tirent ; mais ils n'ont garde de l'auoir, l'Autmoin ayant trop bien fiché la cheuille ; ils tirent encore vne autre fois tant qu'ils peuuent, mais pour neant, tandis que le Pilotois de temps en temps va descharger ses blasphemes dessus la fosse, et faisant semblant de donner à l'ennemy d'enfer grandes estocades, deschausse peu à peu la cheuille, laquelle enfin à force de tirer s'arrache, apportant auec soy quelques badineries que le Charlatan auoit attachées au bout, comme des ossements pourris de mouluës, de rongneures de peaux chargées de fientes, etc. Alors ioye par tout : Il a esté tué le meschant Lucifer, *nepq*, *nepq*, Tenez, en voyez-vous les marques ? O victoire ! vous guerirez, malade ; ayez

bonne esperance, si le mal n'est pas plus fort que vous, ie veux dire si le Diable ne vous a desia blessé à mort.

Car icy est la derniere scene de la farce. L'Autmoin dit que desia le Diable estant tué ou bien blessé, ou du moins dehors, ie ne sçay, ou bien loing, il reste à sçauoir s'il aura point laissé le malade blessé à mort. Pour deuiner cela, il faut qu'il songe ; aussi, a-il bon besoin d'aller dormir, car il est fort trauaillé ; cependant il gaigne temps pour voir les crises de sa maladie.

Ayant bien dormy et songé, il reuoit son malade, et selon les prognostics qu'il recognoist, il le prononce debuoir ou viure ou mourir. Il n'est desia si-tost de dire qu'il viura, s'il n'en a des prorrhetiques asseurez ; il dira donc qu'il mourra, par exemple dans trois iours. Or oyez maintenant vne belle façon de verifier ses propheties. Premierement le malade, dés qu'il est ainsi iugé à mort, ne mange point, et l'on ne luy donne rien plus ; que si le troisiesme iour venu, il ne meurt point encore, ils disent qu'il y a ie ne sçay quoy du Diable, qui ne le permet pas expirer à son aise ; par ainsi on s'en court à l'aide : Ou ? à l'eau ; quoy faire ? en apporter des pleins chaulderons. Pourquoy ? pour la luy verser toute froide dessus le ventre, et ainsi luy esteindre toute chaleur vitale, si aucune luy reste. Il faut bien qu'il trepasse le troisiesme iour, puis que s'il ne veut mourir de soy, on le tue.

Le Pere Enemond Masse se rencontra vne fois en vn tel badinage, et en conuainquit manifestement la piperie et fausseté ; mais on ne sçauroit dire combien peut la coustume et l'auctorité desia preiugée, encore mesme contre les demonstrations oculaires : car toutes vos raisons, et apportez-en mille si vous voulez, sont biffées par ce seul traict qu'il leur reste en main : *Aoti chabaya*, C'est, disent-ils, la façon de faire des Sauuages ; vous vsez de la vostre, nous de la nostre. Chacun prise ses merceries ; mais en despit de ces malencontreuses predictions autmoinales, nous en auons veu, par la grace de Dieu, qui sont eschappez et reuenus en santé par le bon soin et cure des François, comme Membertou, que Monsieur de Potrincourt retira d'vne toute telle mort, et depuis, de nostre temps, son fils Actodin ; ce qui a grandement discredité ces desastreux magiciens, et a ouuert les yeux à ceste pauure gentilité, à la grande gloire de nostre Sauueur et consolation de ses seruiteurs.

Pour la cure des playes, les Autmoins n'y entendent gueres plus : car ils ne sçauent que succer la blesseure et la charmer, y apposant quelques simples au rencontre de la bonne auenture. Cependant la commune opinion est, qu'il faut faire plusieurs et bons presens à l'Autmoins à celle fin qu'il ayt meilleure main : Car, disent-ils, cela y fait beaucoup en toutes sortes de symptomes. Les mesmes Pilotois ont aussi ce priuilege, que de receuoir de tous, et de ne donner à personne, ainsi que s'en vanta vn faux vieillard au dit Pere Enemond Masse. C'est vne belle exemption de taille que celle-là, ne rien donner et receuoir tout.

CHAPITRE VIII.

De leur testament, leurs obseques et enterremens, et de leur Religion.

Le malade ayant esté iugé à mort par l'Autmoin, ainsi que nous auons dit, toute la parenté et les voisins s'assemblent, et luy, au plus haut appareil qu'il peut, fait la harangue funebre, recite ses gestes, donne des enseignemens à sa famille, recommande ses amis, enfin dit à Dieu. Voilà tout leur testament : car de dons, ils n'en font point, mais tout au contraire de nous, les viuants en font au mourant, ainsi qu'ouyrez. Seulement faut excepter la Tabagie, parce qu'elle est vne rubrique generale qu'il faut obseruer par tout, afin que les ceremonies soyent suiuant le droit.

Donc si le mourant a quelques prouisions, il faut qu'il en fasse Tabagie à tous ses parens et amis. Cependant qu'elle cuit, les assistans luy font reciproquement leurs presens en signe d'amitié : des chiens, des peaux, des flesches, etc. On tue ces chiens pour les luy enuoyer au deuant en l'autre monde. Les dits chiens encore seruent à la Tabagie, car ils y trouuent du goust. Ayant banqueté, ils commencent leur harangue de commiseration et leurs adieux pitoyables : Que le cœur leur pleure et leur saigne de ce que leur bon ami les quitte et s'en va ; mais qu'il s'en aille hardiment, puis qu'il laisse de beaux enfans, qui seront de bons chasseurs et vaillans hommes, et des bons amis qui bien vengeront les torts qu'on luy a faicts, etc. Ce train dure iusques à ce que le trepassant expire ; ce qu'arriuant, ils iettent des cris horribles, et est chose curieuse que leurs manies, lesquelles ne cessent ny iour ny nuict, quelquesfois durent toute vne sepmaine, selon que le deffunct est grand, et que les complorans ont de prouision ; si la prouision defaut entierement, ils ne font qu'enterrer le mort et different ces obseques et ceremonies à vn autre temps et lieu, au bon plaisir du ventre.

Cependant tous les parens et amis se barbouillent la face de noir, et le plus souuent se peignent d'autres couleurs, mais c'est pour se faire plus beaux et iolis ; le noir leur est marque du deuil et tristesse.

Ils enterrent leurs morts en ceste façon : premierement ils emmaillottent le corps, et le garrottent dans des peaux, non de son long, mais les genoux contre le ventre, et la teste sur les genoux, tout ainsi que nous sommes dans le ventre de nostre mere. Aprés, la fosse estant faite fort creux, ils l'y logent, non à la renuerse ou couché comme nous, mais assis, posture en laquelle ils s'ayment fort, et qui entre eux signifie reuerence : car les enfans et ieunes s'assient en presence de leurs peres et des vieux qu'ils respectent. Nous autres nous en rions et disons que c'est s'asseoir en guenon ; eux prisent ceste façon, et la trouuent commode. Depuis le corps logé et n'arriuant pas à fleur de terre pour la profondeur de la fosse, ils voultent la dicte fosse auec des bastons, à celle fin que la terre retombe dedans, et ainsi couurent le tombeau au dessus. Si c'est quelque illustre personnage, ils bastissent vne sorte de Pyramide ou monument à tout des perches liées par ensemble, aussi cupides de gloire en cela, que nous en nos marbres et porphyres. Si c'est vn homme, ils y mettent pour enseignes et marque son arc, ses flesches et son pauois ; si c'est vne femme, des cuillers, des matachias ou ioyaux et parures, etc.

I'ay pensé m'oublier du plus beau : c'est qu'ils inhument auec le deffunct tout ce qu'il a, comme son sac, ses flesches, ses peaux et toutes ses autres besongnes et bagages, et encore ses chiens, s'ils n'ont esté mangez ; voire les viuans y adioustent encore plusieurs telles offrandes pour amitié. Estimez par là si ces bonnes gens sont loing de ceste maudite auarice que nous voyons entre nous, laquelle pour auoir les richesses des morts, desire et pourchasse la perte et trepas des viuans.

Ces obseques ainsi faictes, ils s'enfuyent du lieu, et haïssent dés lors toute la memoire du mort. S'il arriue qu'il en faille parler, c'est sous vn autre nom nouueau : comme par exemple, le Sagamo Schoudon, estant mort, il fut appellé le Pere ; Membertou, nommé le grand Capitaine, et ainsi du reste.

Or toute leur Religion, pour le dire en vn mot, n'est autre que sorcelleries et charmes des Autmoins, tel que nous vous auons recité cy-deuant, parlant de leurs maladies. Ils ont beaucoup d'autres semblables sacrifices faicts au Diable, pour auoir bonne fortune à la chasse, pour la victoire, pour le bon vent, etc. Ils croyent aussi aux songes, afin que nulle sorte de folie ne leur manque. Aussi, dit-on que souuent ces necromantiens de Pilotois prouoquent des spectres et illusions aux yeux de ceux qui les croyent, faisant apparoistre des serpens et autres bestes, qui entrent et sortent de leur bouche tandis qu'ils

haranguent, et plusieurs autres semblables traicts de Magiciens. Mais ie ne me suis iamais rencontré en semblables spectacles. On nous donnoit aussi à enentendre deuant qu'arriuer là, que le malin esprit tourmentoit sensiblement le corps de ces pauures gens, auant le baptesme et non aprés ; ie n'ay rien veu de tout cela, ny ouy dire estant sur le lieu, quoy que ie m'en sois fort enquesté. Ce que ie mets icy, afin de rembarrer lés faux tesmoins de Dieu, comme les appelle S. Paul, c'est à dire ceux qui racontent des faux miracles pour honorer Dieu, combien que l'escriuain du factum qui a controuué tel mensonge, n'auoit pas dessein d'honorer Dieu, en annonçant ces miracles, mais de charger les Iesuites comment que ce fust.

Les Sauuages m'ont bien souuent dit, que du temps de leurs peres et auant la venuë des François, le Diable les mastinoit fort, mais qu'il ne le faict plus maintenant, comme il appert. Membertou aussi m'a asseuré qu'estant encore autmoin (car il l'auoit esté, et fort celebre), le Diable s'estoit apparu souuentes fois à luy ; mais qu'il l'auoit quitté, ayant fort bien cogneu qu'il estoit meschant, parce qu'il ne commandoit iamais que de mal faire. Voila tout ce que i'en ay peu apprendre.

Ils croyent vn Dieu, ce disent-ils ; mais ils ne sçauent le nommer que du nom du Soleil *niscaminou,* ny ne sçauent aucunes prieres ny façon de l'adorer. Vn ieune Autmoin interrogé par moy sur cela, respondit que quand ils estoient en necessité, il prenoit sa robe sacrée (car les Autmoins ont vne robe precieuse expres pour leurs orgies), et se tournant vers l'Orient disoit : *Niscaninou hignemoüy ninem marcodam ;* Nostre Soleil, ou nostre Dieu, donnenous à manger. Qu'aprés cela ils alloient à la chasse, et volontiers auec bonheur. Autre chose ne me sceut-il dire. Ils tiennent l'immortalité de l'âme et la recompense des bons et des mauuais, confusément et en general ; mais ils ne passent point plus auant en recherches ny souci, comment cela doibt estre, occupez tousiours ou preoccupez ou des necessités de la vie, ou de leurs vs et coustumes. Voilà briefuement le plus principal de ce que i'ay peu aperceuoir de ces nations et de leur vie. Mais si ores nous uenons à sommer le tout, et apparier leurs biens et leurs maux auec les nostres, ie ne sçay si en verité ils n'ont point bonne raison de preferer, comme ils font, leur felicité à la nostre, au moins si nous parlons de la felicité temporelle que les riches et mondains cherchent en ceste vie. Car si bien ils n'ont pas toutes ces delices que les enfans de ce siecle recherchent, ils sont francs des maux qui les suiuent, et ont du contentement qui ne les accompagne pas. Il est vray, neantmoins, qu'ils sont purement et absolument miserables, tant parce qu'ils n'ont aucune part en la felicité naturelle qui est en la contemplation de Dieu et cognoissance des choses grandes et perfection des parties nobles de l'âme, comme principalement parce qu'ils sont hors la grace de nostre Seigneur Iesus-Christ.

CHAPITRE IX.

Quel moyen il y peut auoir d'aider ces Nations à leur salut eternel.

Vous auez ouy iusques icy, quel est le naturel des terres de la nouuelle France, et les façons, arts et coustumes principales des habitans. Or maintenant le tout bien consideré, enfin ie croy que le resultat de toutes les opinions, aduis, experiences, raisons, et coniectures des Sages ne pourroit estre guiere que cestuy-cy, sçauoir est qu'il n'y a point d'apparence de iamais pouuoir conuertir ny aider solidement à salut ces Nations, si l'on n'y fonde vne peuplade Chrestienne et Catholique, ayant suffisance de moyens pour viure, et de laquelle toutes ces contrées dependent, mesme quant aux prouisions et necessité du temporel. Tel est le resultat et conclusion des aduis.

Or comment est-ce que s'y pourroit dresser, fournir et entretenir ceste colonie et peuplade. Ce n'est point icy le lieu d'en minuter et articuler les chefs. Seulement aduertiray-ie, que c'est vne grande folie à des petits compagnons, que de s'imaginer des Baronnies et ie ne sçay quels grands fiefs et tenements en ces terres, pour trois ou quatre mille escus, par exemple, qu'ils auront à y foncer. Le pis seroit quand ceste folle vanité arriueroit à gens qui fuyent la ruine de leurs maisons en France : car à tels conuoiteux infailliblement aduiendroit, non que borgnes ils regneroient entre les aueugles, ains qu'aueugles ils s'iroyent precipiter en la fosse de misere, et possible feroient-ils au lieu d'vn chasteau Chrestien, vne cauerne de larrons, vn nid de brigands, vn receptacle d'escumeurs, vn refuge de pendards, vn atelier de scandale, et toute meschanceté. Qui seroit lors plus en peine à vostre aduis ? ou des gens de bien et craignants Dieu, se trouuants enueloppés emmy telle compagnie, ou telle compagnie se trouuant liée et contrainte par des gens de bien entremeslez. Il y auroit des secousses infailliblement des vns contre les autres, et Dieu sçait quelle en pourroit estre l'yssuë.

Aussi de l'autre costé, si ne faut-il point tant exaggerer les despenses, difficultez et inconuenients possibles, qu'on en desespere les moyens et bon euenement. Car à la verité, pourueu qu'il y eust du mesnage et bonne conduitte, i'estime qu'il y a plusieurs maisons particulieres dans Paris, et autre part, qui ont les moyens esgaux à l'entreprinse, voire et sans grandement incommoder leurs affaires par deçà, si Dieu leur en donnoit la volonté.

CHAPITRE X.

De la necessité qu'il y a de bien catechiser ces peuples auant que les baptiser.

C'est contre nature, en quelque espece que vous le voudrez prendre, que l'enfant aussi tost né, aussi tost se nourrisse et soustienne de soy-mesme : car enfin, ce n'est pas en vain que les mamelles grossissent aux meres pour vn temps. Aussi est-ce contre raison ce que quelques vns se sont imaginez iusques icy : qu'il n'est point necessaire de faire autre depense apres cette peuplade que nous establissons en la nouuelle France, sinon pour du commencement y porter et loger nos gens ; estimons du reste qu'ils y trouueront assés de quoy s'entretenir, soit par la trocque, soit autrement. Cela est vouloir faire naistre des enfans auec les dents et la barbe, et introduire des meres sans mammelles et sans laict, ce que Dieu ne veut pas. Il y faudra tousiours depenser les premieres années, iusques à ce que, la terre suffisamment cultiuée, les artifices introduicts, et les mesnages accommodés, le corps de la colonie ait prins vne iuste accroissance et fermeté ; et à cela faut se resoudre. Or de mesme faut proceder pour le temporel, aussi conuient-il le faire, et à semblable proportion, pour le spirituel. Bien catechiser, instruire, cultiuer, et accoustumer les Sauuages, et auec longue patience, et n'attendre pas que d'vn an ny de deux ils deuiennent Chrestiens qui n'ayent besoin ny de Curé, ny d'Euesque : Dieu n'a point faict encore de tels Chrestiens, ny n'en fera, comme ie croy. Car nostre vie spirituelle depend de la Doctrine et des Sacrements, et par consequent de ceux qui nous administrent l'vn et l'autre selon son institution saincte.

Mais si par tout il faut diligemment catechiser les peuples autant que les introduire dans l'Eglise, et leur communiquer le sacrement de regeneration, c'est en ces lieux où sur tout il le faut.

La raison est, parce que ces Canadiens sont vagabonds, comme nous auons dit, et ayans leur vie çà et là sans arrest, et qui partant ne pourront assister ordinairement ny à messe, ny à prieres ou offices publics, ny frequenter sermons, ny receuoir les sacrements, ny auoir des Prestres auec eux : comment est-ce donc que vous voulez qu'ils se puissent entretenir en la foy et grace de Dieu, s'ils ne sont bien instruits, et au double des autres ? Car nous, qui viuons entre les troupes des Religieux et sous la garde de tant de Pasteurs, et en l'affluence de tant de bons liures, exemples, loix et police, à peine le pouuons nous, qui sommes vieux, et pour le dire ainsi, naturalisés Chrestiens : comment le pourront-ils faire tout noueaux qu'ils sont, seuls, sans garde, sans lettres, sans institution, sans coustume ? Or de dire que c'est assés d'engendrer, sans penser comment on donnera l'entretien, c'est iustement dire que c'est bien fait de donner vie, pour l'oster auec cruauté, ce qui n'est pas acte de pere, ains de pire que meurtrier. Tout de mesme en est-il en la regeneration spirituelle, laquelle se faict par le Baptesme : car la donner sans pouruoir à la nourriture du regeneré, c'est faire ce qu'a dit nostre Sauueur, chasser le Diable d'vne maison, à celle qu'icelle estant balliée et parée, l'ennemy dechassé y rentre de noueau, non ja seul, ains accompagné de sept autres pires que luy, et par ainsi faire que le miserable regeneré soit apres son Baptesme en plus piteux estat de beaucoup qu'il n'estoit deuant qu'estre baptisé. Dauantage la pratique a des-ia monstré ceste necessité de bien catechiser auant le Baptesme en vn païs où la gent n'estoit point Sauuage, ains ciuile ; non coureuse, mais arrestée ; non abandonnée, ains surveillée de Pasteurs, sçauoir est, au Peru et Mexique. Car au commencement on y baptisa fort facilement. Qu'en aduint-il ? On se trouua subitement sur les bras, plustost vne synagogue de Samaritains qu'vne Eglise de fidelles. Car ces tost baptisez venoyent bien à l'Eglise, mais ils y marmotoyent leurs anciennes idolatries. Ils chommoyent les festes commandées, mais en faisant leurs anciens sacrifices, danses et superstitions ; ils alloyent à la saincte communion, si l'on vouloit, mais c'estoit sans sçauoir ny *Credo,* ny *Confiteor ;* et au sortir delà, s'en alloyent enyurer, et chanter au Diable leurs sorcelleries accoustumées. Quel remede à ces malheurs? Quelle couuerture à ces infamies? O qu'il a fallu que ceux-là ayent sué, qui sont suruenus depuis là où facilement et en peu de temps ceste yuraye eust peu estre desracinée dés le commencement, en bien labourant le champ auant que l'ensemencer, ie veux dire, en gardant l'ancien vsage de l'Eglise de donner le Baptesme reseruément, ayant premierement des Postulants et Requerants, et puis des Catechumenes, et à la parfin des Baptisés. Aussi le maistre de toute Sapience à dit tres-sagement : Que la terre fructifie premierement l'herbe, puis l'espy, et en fin le plein froment en l'espy. Ioseph Acosta a tres bien remarqué la faute que i'ay dite cy-deuant, et elle n'est point excusable apres le iugement formel et sentence de l'Eglise. Voyez le Canon, *ante baptismum. de consec. distinct.* 4. et les suiuants.

Certes ie suis marry de le dire, et m'en tairois fort volontiers, n'estoit la necessité qui me contraint, à cause que, ou par malice, ou bien par ignorance lourde, on accuse les Iesuites en chose où toutesfois ils ont paru estre vrayement sinceres, et constants seruiteurs de Dieu. Car il est vray qu'iceux arriués en la nouuelle France, ils trouuerent qu'on y auoit ja baptisé (à ce qu'on disoit) enuiron quatre vingts personnes, mais ils n'en peurent auoir la liste, quoy qu'ils missent peine de la recouurer. Or rencontrants aucuns de ces noueaux baptisés, ils tascherent à recognoistre leur portée, et recogneurent pour tout, qu'ils ne sçauoyent pas mesme faire le signe de la Croix ; aucuns ignoroyent leur nom de Baptesme, et interrogés s'ils estoyent Chrestiens, ils faisoyent signe de n'auoir iamais ouy ce mot. Ils ne sçauoyent point de prieres, ny de creance, et ne monstroyent aucun chan-

gement du passé, retenoyent tousiours les mesmes sorcelleries anciennes, ne venans encore à l'Eglise que comme les non baptisés, c'est à dire aucunesfois, par compagnie ou curiosité et assez indeuotement ; voire quelques François nous rapportoyent que quand ils estoient à part, ils se mocquoient insolemment de nos ceremonies, et qu'au fonds, et à les bien sonder, ils n'auoyent prins le Baptesme, que pour vne marque d'estre amis des Normans, car ainsi nous appellent-ils. On exceptoit de ce nombre le grand Membertou, car de vray cestuy-là estoit Chrestien de cœur, et ne desiroit rien tant que de pouuoir estre bien instruict pour instruire les autres. Les Iesuites donc, apperceuants tout cecy, se resolurent de ne point baptiser aucun adulte, sinon apres que selon les Saincts Canons, il auroit esté bien initié et catechisé : car le faire autrement ils recognoissoyent fort bien estre non seulement vne profanation du Christianisme, ains aussi vne iniustice enuers les Sauuages. Car puis que c'est iniustice d'induire quelqu'vn à signer vne promesse ou serment obligatoire sans luy donner à entendre les conditions ausquelles il s'astreint, combien plus le sera-il de pousser vn homme de sens et d'aage competent à faire profession solemnelle de la loy de Dieu (ce qui se faict par le Baptesme), sans qu'il ait esté iamais auparauant nouice, ny qu'on luy ait donné à entendre les regles et deuoirs de saditte profession ? Les Sauuages n'ont point esté si hebetés, qu'ils n'ayent fort bien sceu nous reprocher ceste iniustice, d'autant qu'apres ces Baptesmes, que nous auons dit, comme les Iesuites requeroyent qu'ils quittassent la Polygamie, et vescussent Chrestiennement, puis qu'ils s'y estoyent obligés ; ils leur dirent que nous estions de meschantes gens, qui leur voulions faire accroire qu'ils eussent contracté à des conditions lesquelles ils n'auoyent iamais entenduës ny peu entendre. A ces causes donc les Iesuites, dilayans le Baptesme de ceux qui le desiroyent, se mirent auec toute diligence possible à traduire en Canadois l'Oraison Dominicale et la salutation de l'Ange, le Symbole, et les Commandements de Dieu et de l'Eglise, auec vne petite explication des Sacremens et quelques oraisons, car c'estoit toute la Theologie de laquelle ils auoyent besoin ; si n'y eut-il moyen d'en venir à bout, non pas d'vn tiers ou quart de tout cela, ainsi que nous monstrerons tantost. Cependant voicy vn grand murmure qui s'eleue entre nos François, de ce qu'on ne baptisoit point. Car nous sommes en vn siecle, auquel qui sçait lire, est à son opinion grand Theologien, et qui a le moindre soin de son âme, est à son aduis le plus apte pour regir l'Eglise de Dieu, et pour entreprendre sur les oincts du Sauueur. Cecy n'est point tolerable, disoient-ils, ainsi que le *Factum* le professe ; ces gens-cy sont inutiles : il en faut escrire en France : et autres menaces lesquelles ils vindrent faire au P. Biard, lequel tascha de les appaiser, et entre autres choses leur dit : Mes amys, si les Iesuites eussent esté conuoyteux de vaine gloire, vous leur monstrez la route qu'ils deuoyent tenir, de tost baptiser le plus de gens qu'ils eussent peu, parce qu'il y a bien à presumer que ces conuersions estans sceües en France, les Imprimeurs de Paris n'eussent pas esté plus negligents, ny les Colporteurs plus enroüez à crier telles nouuelles par les ruës de la ville en leur recommandation. Mais à Dieu ne plaise, disoit-il, que nous voulions sembler Apostres, n'estans que miserables pecheurs, ny que nous voulions acquerir le bruict de bons mesnagers et diligens seruiteurs, en dissipant l'heritage de nostre Maistre. On mesdira de nous, nous le sentons prou, ne croyez pas que nous soyons si stupides ; mais il ne faut non plus laisser le bien pour l'infamie, que l'entreprendre pour les loüanges. C'est à Dieu à qui nous seruons, et à la maison de qui si nous deuons apporter aucun fruict, c'est en patience, car ainsi l'a-il dit : Il apportera fruict en patience. Nous baptisons les petits enfans, comme vous voyez, de la volonté de leurs parens, et soubs l'esperance que nous aurons moyen de les

instruire quand ils viendront à l'vsage de raison. Les aagez qui meurent, nous les baptisons aussi, les catechisants du mieux que nous pouuons et que le temps le permet ; quant aux autres qui sont hors le peril de mort, nous les baptiserons aussi, quand par vostre ayde nous les pourrons instruire en leur langage, et qu'eux nous sçauront respondre : car il faut que le baptisé adulte responde luy-mesme, et non le parrain pour luy. Aydez-nous et priez pour cela selon vostre grand zele, et ne vous tourmentez, pensans qu'ils periront s'ils n'ont receu le Baptesme : car aussi bien periront-ils, et pirement s'ils l'auoyent receu sans bonne disposition, comme si apres le Baptesme ils meurent en peché mortel, ils perissent. Que si vous repliquez qu'aprés le Baptesme leurs pechés leur seront pardonnez par la seule contrition, en cas qu'ils n'ayent point de Prophete pour se confesser, aussi vous dis-ie, que par la mesme detestation de leurs pechez, auec la volonté de receuoir le Baptesme, ils seront sauuez, en cas qu'ils ne rencontrent aucun qui puisse le leur appliquer. Partant vous voyez, que la premiere chose que nous taschons de leur apprendre, c'est la maniere de se conuertir à Dieu de tout leur cœur par vraye contrition et desir, de s'vnir et incorporer auec nostre Sauueur Iesus-Christ : car c'est vne disposition pour receuoir le Baptesme mesme ; et elle est telle, qu'elle suffit à salut quand on ne peut receuoir le Sacrement par effect. Il est vray, nous auons la iambe fort pesante pour monter mesme ce premier degré ; mais courage par vos prieres, Dieu nous renforcera de son Sainct Esprit. Telles et autres semblables raisons furent pour lors deduictes par le dit Pere Biard, et ont esté souuent repetées despuis, sans que iamais on s'en soit voulu contenter, marque infaillible que l'on cherchoit quelque autre chose que raison.

Or à l'occasion des Colonies et de leur bon establissement duquel nous parlions, nous sommes deuolez sur le propos du Catechisme, et sur la defense des Iesuites, non sans necessité à mon aduis, ny sans profit bien grand : ores, puis que nous auons fait mention du *Factum* escrit contre les dits Iesuites, et qu'il nous faudra d'ores-en-auant coup sur coup, en conuaincre les mensonges, c'est icy à nous d'exposer quel est ce *Factum,* qui son Escriuain, et quelles causes il se dit auoir euës de sortir au monde.

CHAPITRE XI.

A quelle occasion les Iesuites allerent en la Nouuelle France, l'an 1611. *et ce que les François y firent dés l'an* 1608. *iusques à leur venuë.*

Nous auons cy-deuant discouru des terres et peuples de la Nouuelle France, et parlans du moyen de pouuoir ayder ces Nations, à ceste occasion nous sommes tombez sur le *Factum* escrit et publié contre les Iesuites : or d'autant que ce diffamateur et factieux (ainsi le nommeray-ie d'ores-en-auant), commençant dés l'embarquement des Iesuites, les poursuit, comme à la trace, en Canada par boys et riuieres, mer et terres, de iour et de nuict, en tous leurs voyages et demeures, espiant par tout de tirer sur eux à couuert et proditoirement quelques impostures et calomnies, à ceste cause il nous faut de necessité prendre mesmes erres, pour defendre l'innocence et rapporter au vray ce qui est de leurs actions et deportements, ainsi que i'ay promis de faire en l'Auant-propos. Et jaçoit qu'à ceste occasion nous serons contraincts souuent de particulariser plusieurs petites affaires, non guiere bien conuenables à la grauité d'vne histoire, ny à la dignité d'vn Lecteur honorable, toutefois i'estime que de ceste mienne diligence on pourra tirer trois grands fruicts, outre la recognoissance de la verité d'auec les fraudes et bourdes, qui de soy-mesme seroit fort profitable.

Le premier emolument que le sage

lecteur en tirera, est que de la practique, actions, voyages et accidents que nous luy specifierons l'vn apres l'autre, il recognoistra beaucoup mieux ce qui est de ces terres, de leur naturel, du moyen de les ayder, et les accidens de telles expeditions et entreprinses.

Le second, qu'il rencontrera tant d'euenements, et si diuers, tant de fortunes et incidents auec leurs moments et articles, que sa prudence pourra beaucoup s'y former. Car en verité, c'est toute autre chose que philosopher en these, et practiquer en hypothese ; de mouler ses idées en chambre, et d'éclore ses actions entre les hommes ; de faire son compte sur la liberté du genre, et se trouuer puis apres asseruy au lieu, temps, personnes, et mille petits incidents, mais qui estreignent bien fort ; de nul prix, mais qui souuent neantmoins font changer de resolution et de fortune. Or c'est en l'exercice de ces particulieres circonstance et practique qu'on acquiert la prudence, non en vne veuë et recognoissance sommaire et vniuerselle.

Le tiers fruict sera de recognoistre vne vrayement paternelle, douce et admirable Prouidence de Dieu sur ceux qui l'inuoquent et qui se fient en luy parmy les hazards et varietés de ceste vie, tels qu'on en verra icy beaucoup. Ces trois profits, à mon aduis, pourront bien contre-balancer la longueur du temps qui s'employera en ceste lecture.

Mais à celle fin que le tout s'entende mieux, il nous conuient retourner à ceux qu'auons ja dés si long-temps laissés, sçauoir est aux François qui retournerent de Canada en leur pays, l'an 1607.

Il vous a esté raconté, comme sur la fin de la dicte année 1607. tout le train du sieur de Monts s'en reuint en France, et fut lors ceste nouuelle France entierement abandonnée des François. Neantmoins l'an suiuant 1608. le sieur de Monts constitua son Lieutenant le sieur Champlain, et le manda descouurir au long de la grande riuiere S. Laurens ; Champlain y fit vaillamment et fonda l'habitation de Kebec. Mais quant aux faicts, voyages et descouuertes du dit Champlain, il n'est ja besoin que ie vous les crayonne, puisque luy-mesme les a si bien et si au long depeints en ses liures.

Or le sieur Iean de Biencourt, appellé de Potrincourt, auant que le sieur de Monts partist de la nouuelle France, luy demanda en don Port Royal. Le sieur de Monts le luy accorda, moyennant que dans les deux ans prochains le dit de Potrincourt s'y transportast auec plusieurs autres familles pour le cultiuer et habiter, ainsi qu'il promettoit de faire. Doncques l'an 1607. tous les François estans reuenus (ainsi qu'a esté dict), le sieur de Potrincourt presenta à feu d'immortelle memoire Henry le Grand la donnation à luy faicte par le sieur de Monts, requerant humblement Sa Majesté de la ratifier. Le Roy eut pour agreable la dicte Requeste, et proiettant en soy de puissamment remettre sus ceste françoise peuplade, dit au Pere Coton, qu'il vouloit se seruir de leur Compagnie en la conuersion des Sauuages ; qu'il en escriuist au P. General, et qu'on designast aucuns qui se disposassent à ces voyages ; qu'il les appelleroit au premier temps, promettant dés lors deux mille liures pour leur entretien.

Le Pere Coton obeït à sa Majesté, et bien tost par tous les Colleges de la France fut entendu qu'on en deuoit choisir quelques-vns pour ceste mission. Plusieurs se presenterent pour estre de la partie, comme est la coustume en telles expeditions beaucoup penibles et peu honorables ; et entre autres se presenta le Pere Pierre Biard, enseignant pour lors la Theologie à Lyon. Dieu voulut que le dit Pere fust choisi et enuoyé à Bourdeaux sur la fin de l'an 1608. parcequ'on pensoit à Lyon, que le project d'vn Prince tant efficace ayant esté signifié dés tant de mois, l'execution n'en pouuoit estre que bien proche. Mais le P. Biard fut autant deceu du lieu que du temps. Car à Bourdeaux on fut estonné quand on ouyt ce pourquoy il y venoit : nulle nouuelle d'embarquement pour Canada, ouy bien du debris et desroute

passée, de laquelle chacun philosophoit à sa façon, nul apprest, nul bruit ou nouuelle.

Sur la fin de l'an suiuant 1609. le sieur de Potrincourt vint à Paris, où sa Majesté ayant sceu, que contre son opinion le dit sieur n'auoit bougé de France (car le Roy le croyoit auoir passé la mer aussi tost apres auoir obtenu la confirmation de Port Royal), il se fascha contre luy. Dequoy le dit sieur fort touché, respondit que, puis que sa Majesté auoit cest affaire tant à cœur, deslors il prenoit congé d'elle, et que de ce pas il s'en alloit mettre ordre à s'equipper pour son voyage. Or le P. Coton, qui estoit en peine pour le P. Biard, et pour la grande semonce qu'il auoit faicte au nom du Roy, ayant sceu le congé prins du sieur de Potrincourt, l'alla trouuer et luy offrit compagnie d'aucuns de son Ordre. Il receut response que mieux seroit d'attendre l'an suiuant ; qu'aussi tost estant arriué à Port Royal, il renuoyeroit son fils en France ; et qu'auec iceluy, toutes choses estant mieux disposées, ceux-là viendroyent qu'il plairoit au Roy d'enuoyer. Sur ce il partit de Paris, et consuma tout l'hyuer à se preparer.

L'an suiuant 1610. il s'embarqua sur la fin de Feurier, et n'arriua que bien tard à Port Royal, sçauoir est sur le commencement de Iuin, où ayant assemblé le plus de Sauuages qu'il peut, il en fit baptiser enuiron 24. ou 25. le iour de la sainct Iean, par vn Prestre appellé Messire Iossé Flesche, surnommé le Patriarche. Peu apres, il renuoya en France le sieur de Biencourt son fils aagé d'enuiron 19. ans, pour apporter ces nouuelles du Baptesme des Sauuages, et rapporter bien tost secours, car on estoit assez mal pourueu pour passer l'Hyuer contre la faim.

Le moyen de pouuoir trouuer secours estoit vne association qu'il auoit contractée auec le sieur Thomas Robin dit de Coloignes, fils de famille, et en puissance de pere ; par laquelle association il conuenoit entre eux, que le dict de Coloignes fourniroit l'habitation de Port Royal durant cinq ans, de toutes choses necessaires, et fonseroit abondamment pour pouuoir trocquer auec les Sauuages ; et que moyennant ce, il auroit les émoluments qu'il seroit icy trop ennuyeux de raconter.

Lesdicts de Coloignes et Biencourt arriuerent à Paris le moys d'Aoust suiuant, et par eux on sceut en Cour ces Baptesmes et nouuelles conuersions que nous auons dit. Tous en furent bien-aises, mais le mal fut que ceste feste ne se trouua pas estre celle des estreines.

Or Madame la Marquise de Guercheuille, comme entre ses autres rares et singulieres vertus, elle est ardemment zelée à la gloire de Dieu et conuersion des âmes, voyant vne si belle occasion, demanda au P. Coton si à celle foys aucuns de leur compagnie ne s'en iroyent point à la nouuelle France. Le P. Coton respondit, qu'il s'estonnoit fort du sieur de Potrincourt, qui luy auoit promis que renuoyant son fils il appelleroit ceux de son ordre, qui auoyent esté destinés par le Roy ; et ce nonobstant il ne faisoit aucune mention d'eux, ny par ses lettres, ny par ses commissions. Madame la Marquise voulut sçauoir comme alloit tout cest affaire, et s'en enquit du sieur Robin, qui respondit, que toute la charge de l'embarquement luy auoit esté baillée, mais qu'il n'auoit point de commission particuliere pour les Iesuites ; neantmoins qu'il sçauoit assez, que le sieur de Potrincourt se sentiroit fort honoré de les auoir aupres de soy ; que pour leur entretenement, luy-mesme s'en chargeroit, comme il faisoit aussi du reste de toute la despense. Vous n'en serés point chargé, respondit Madame la Marquise, parceque le Roy les defraye. Et auec tel propos enuoya le dict de Coloignes au P. Christofle Baltasar Prouincial, lequel sur ces promesses manda au P. Pierre Biard, qui lors estoit à Poictiers, de venir à Paris, et luy fut donné pour compagnon le Pere Enemond Masse, Lyonnois. Eux deux, ainsi destinés à ce voyage de Canada, s'abboucherent auec les sieurs Robin et Biencourt, et partie faicte, le rendez-vous fut assigné à Dieppe au 24. d'Octobre de la mesme année 1610.

Car en ce temps là, disoyent-ils, tout sera prest, si le vent et la marée le sont.

Ainsi les Iesuites furent bien tost en conche. Car la Royne leur fit deliurer cinq cents escus promis par le feu Roy, et adiousta vne fort honorable recommandation de bouche. Madame la Marquise de Verneuil les meubla richement d'vtensiles et habits sacrés pour dire Messe. Madame de Sourdis les fournit liberalement de linge, et Madame de Guercheuille leur aumosna vn bien honneste viatique. Ainsi garnis ils se rendirent à Dieppe au temps assigné.

CHAPITRE XII.

Les contradictions et difficultés qui s'éleuerent à Dieppe, et comment elles furent rompuës.

La persecutée et triomphante Dame que S. Iean vit en son Apocalypse, sçauoir est, l'Eglise de Dieu, ou encore mystiquement toute âme esleuë, *Cruciatur vt pariat,* endure beaucoup de conuulsions et tranchées à pouuoir enfanter. Aussi la conception et le proiect de toute bonne œuure a besoin de grace. Car en fin sans ceste semence et germe celeste, nos cœurs ne peuuent rien concepuoir ny former d'organique, fecond et viuant. Mais quand ce vient à esclore le bon œuure, ie veux dire, quand le terme de ce pieux enfantement de vertu approche, lors il semble que tout conspire à la suffocation de ceste diuine creature, lors faut-il sentir des douleurs et transes que Satan suscite, et craindre plus tost d'vn auortement infructueux, qu'auoir esperance d'vn heureux accouchement. Les Iesuites ont experimenté cecy par tout, et nommement aux effects salutaires qu'ils ont desiré produire à la conuersion de la nouuelle France. Nous auons dit cy-deuant, que l'assignation leur auoit esté baillée à Dieppe au 24. d'Octobre, qu'en ce temps-là le nauire deuoit estre comme l'oiseau sur la branche, n'attendant rien plus que de voler. Mais bien loin de ce compte, ils trouuerent à Dieppe, que le nauire n'estoit pas seulement radoubé. De plus, à leur arriuée, grand bruit parmy la Réforme : car le sieur Robin, qui (comme nous auons dit) soustenoit toute la charge de l'embarquement, auoit donné commission à deux marchands de la Pretendue, appellés du Chesne et du Iardin, de vaquer au radoub et cargaison du nauire, soubs promesse de satisfaire à leurs vacations et parties, et ensemble de les associer à quelque part du profit qui reuiendroit de la traicte du pelleterie et de la pesche des moluës. Or les marchands n'auoyent guieres auancé de la besogne iusques alors, ie ne sçay pourquoy, et deslors mesme ils commencerent encore à reculer ; car ils s'opiniastrerent, iurants par leur plus haut iuron, que si les Iesuites deuoyent entrer dans ce nauire, ils n'auoyent que faire d'y rien mettre ; qu'ils ne refusoyent point tous autres Prestres ou Ecclesiastiques, voire qu'ils s'offroyent à les nourrir ; mais que pour des Iesuites, insociable antipathie.

On escriuit de cecy en Cour, et la Royne manda au sieur de Cigoigne, Gouuerneur de Dieppe, qu'il fist sçauoir aux surintendans Consistoriaux estre de sa volonté, ce que son feu Seigneur et mary auoit projetté de son viuant, sçauoir est, que les Iesuites allassent en ses terres de la nouuelle France, et partant, que s'ils s'opposoyent à ce voyage, ils se bandoyent contre son intention et bon plaisir. Mais pauure esperon : nos marchands n'en auancerent point d'vn pas, et à faute d'argent, les sieurs Biencourt et Robin estoyent contraincts de passer sous leur barre, qui à ceste cause leur promirent et iurerent que iamais les Iesuites n'entreroyent dans leur nauire. Sous ceste promesse les Marchands se mirent à esquipper, veu mesmement que les Iesuites n'estoyent plus deuant leurs yeux, car ils s'estoyent retirez à leur College d'Eu.

Or Madame la Marquise de Guercheuille, ayant ouy ce mespris formel des

volontés de la Royne, comme elle est d'vn cœur genereux, s'indigna que des petits mercadants fussent esté si outrecuidés, et partant estima qu'il les falloit punir iustement en ce qu'ils ont de plus sensible, c'est qu'on se passast d'eux. Ayant doncques sceu que tout ce que les dicts Marchands pourroyent auoir fourni n'eust sceu monter plus haut de quatre mille liures, elle ne se desdaigna point (à fin que plusieurs eussent part à la bonne œuure) de faire vne queste par tous les plus grands Princes et Seigneurs de la Cour, moyennant laquelle ceste dicte somme de quatre mille liures fut bien tost cueillie.

Or ladicte Dame s'aduisa, comme elle est fort prudente, que ceste dicte somme, en payant les Marchands qui auoyent faict la cargaison et les déboutant de toute association, pourroit encore faire deux grands biens pour la nouuelle France. Le premier que ce seroit vn bon fonds pour y perpetuellement entretenir les Iesuites, sans qu'ils fussent à charge au sieur de Potrincourt ou autre quelconque, ou qu'il falust tous les ans retourner pour eux à la queste. Le second que par ainsi le profit des pelleteries et pesche que ce nauire rapporteroit, ne reuiendroit point en France pour se perdre entre les mains des Marchands, ains redonderoit sur Canada, et là, veu qu'il demeuroit en la possession et puissance des sieurs Robin et Potrincourt et s'employeroit à l'entretien de Port Royal et des François y residants, à ceste cause fut conclud, que cest argent ayant esté mis et employé au profit de Canada, les Iesuites auroyent part et association auec les sieurs Robin et Biencourt, et partageroyent auec eux les emoluments qui en prouiendroyent ; le gouuernement et debite desdictes marchandises demeurant riere lesdits Robin et Biencourt ou leurs Agents. Voila le contract d'association duquel l'on a tant crié iusques à l'enrouëment ; si auec cause, on le peut voir. Dieu fasse qu'on ne crie iamais contre nous auec plus de raison.

CHAPITRE XIII.

Le voyage et l'arriuée à Port Royal.

Iamais forte marée n'arriua plus à propos à nauire assablé pour le degager des basses eaux et le remettre en haute mer pour gaigner païs, que l'association des Iesuites se rencontra propice au sieur Robin pour auoir commodité de fournir son vaisseau de Canada et le deliurer des barres entre lesquelles il se trouuoit arresté. Car il estoit fils de famille, et partant vous pouuez estimer qu'il n'auoit pas les millions à commandement ; son pere aussi n'auoit que faire d'entendre aux nauigations d'outre mer, ayant tout fraischement entrepris le grand party du sel, qui requiert vn fonds et vne occupation si grande, que chacun sçait. Ie dis cecy parceque le factieux escriuain, iugeant mal des benefices de Dieu, impute aux Iesuites que le sieur de Biencourt ne partist plus tost de Dieppe pour la nouuelle France, estant neantmoins le contraire : car à leur occasion l'on trouua de l'argent pour mettre viste la voile au vent, ce qu'on ne pouuoit faire sans cela. On desmarre doncques le vingt sixiesme de de Ianuier l'an 1611. auec d'autant plus de resiouissance, que les disputes et l'attente auoyent causé d'ennuy. Encore partit-on trop tost pour arriuer si tard : car on consuma quatre moys en la nauigation, et alla-on surgir premierement à Campseau, à cause dequoy on fut contrainct puis apres de costoyer la terre auec surseance en plusieurs endroits. Ceste coste iusques à Port Royal est d'enuiron six vingts lieuës.

En nostre route nous eusmes le rencontre du sieur Champlain, qui tiroit à Kebec parmy les glaces, sur la fin du moys d'Auril. Ces glaces estoyent monstrueuses, car en aucuns endroits la mer en estoit toute couuerte, autant qu'on pouuoit estendre la veuë ; et pour passer à trauers, falloit les rompre auec barres et leuiers apposez aux escobilles ou bec du nauire. Elles estoyent d'eau douce,

et auoyent esté charriées plus de cent lieuës auant en haute et pleine mer par la grande riuiere S. Laurens. En aucuns endroits apparoissoyent des hauts et prodigieux glaçons nageants et flottants, esleuez de trente et quarante brasses, gros et larges comme si vous ioigniez plusieurs chasteaux ensemble, et comme vous diriés, si l'Eglise nostre Dame de Paris auec vne partie de son Isle, maisons et palais, alloit flottant dessus l'eau. Les Hollandois en ont bien veu de plus enormes et prodigieux à Spitbergen et au destroit de Vbaïgats, si ce qu'ils en ont publié est veritable. Nous arriuames à Port Royal le 22. de Iuin de la mesme année 1611. le S. iour de la Pentecoste.

Mais auant que mettre pied à terre, disons vn mot touchant l'estat auquel les Iesuites ont vescu pendant le voyage. Car quoy que ce soyent choses de peu de consequence, elles sont toutesfois necessaires pour fermer la bouche au mensonge. La verité doncques est, premierement qu'il n'eurent aucun seruiteur en tout ce voyage, sinon leurs propres pieds et bras : s'il falloit lauer leur linge, si netoyer leurs habits, si les rapiecer, si pouruoir à aultres necessités, ils auoyent priuilege de le faire eux-mesmes aussi bien que le moindre. Secondement, ils ne se mesloyent d'aucun gouuernement ni ne faisoyent aucun semblant d'auoir point de droict ou puissance dans le nauire ; le S. de Biencourt faisoit tout, seul maistre et absolu ; laquelle forme d'humilité ils ont tousiours continuée depuis à Port Royal. Leurs ordinaires exercices estoyent de chanter le seruice Diuin les Dimanches et Festes, auec vne petite exhortatiou ou sermon ; tous les iours, le matin et soir ils assembloyent toute la troupe pour la priere, et le Caresme par l'exhortation trois fois seulement la semaine. Leur conuersation estoit telle, que le capitaine Iean d'Aune et le pilote Dauid de Bruges, tous deux de la Pretenduë, en rendirent tesmoignage auec grande approbation au sieur de Potrincourt, et ont deposé souuent depuis dans Dieppe et autre part, qu'ils auoyent cogneu lors les Iesuites pour tout autres qu'on ne les leur auoit figurés auparauant, sçauoir est pour gens honnestes, courtois, et de bonne conuention et conscience.

CHAPITRE XIV.

L'estat auquel estoit le sieur de Potrincourt lors de ceste arriuée, et son voyage aux Etchemins.

La ioye de l'arriuée fut grande d'vn costé et d'autre : grande aux arriuants à cause de leur desir et de l'ennuy supporté en vne si longue nauigation, mais bien plus redoublée au sieur de Potrincourt, qui auoit esté en de grandes peines et apprehensions durant tout l'Hyuer : car ayant eu auec soy vingt et trois personnes, sans prouisions suffisantes pour les nourrir, il auoit esté contrainct d'en congedier aucuns, pour s'en aller auec les Sauuages, viure auec eux. Aux autres le pain auoit manqué six ou sept sepmaines durant, et sans l'assistance des mesmes Sauuages, ie ne sçay si tout ne leur eust miserablement failly. Or le secours que nous leur apportions n'estoit quasi que comme l'on dit, vn verre d'eau à vn bien alteré : premierement parce que nous estions trente-six en nostre equipage, lesquels adioustez à 23. hommes qu'il y auoit, cinquante neuf bouches se retrouuoyent tous les iours à sa table, et Membertou le Sauuage par dessus, auec sa fille et sa sequelle. En apres nous auions demeuré quatre mois sur mer, et par ainsi nos prouisions estoyent fort diminuées, veu mesmement que nostre vaisseau estoit fort petit, sçauoir est de cinquante ou soixante tonneaux, et plus prouisionné pour la pesche que pour autre chose. A ceste occasion donc ce fut à Monsieur de Potrincourt de penser plustost comme il renuoyeroit promptement ceste si grande famille, de peur qu'elle ne consumast tout, que non pas de procurer

la trocque et la pesche, esquelles neantmoins gisoit tout l'espoir de ressource pour vn second voyage. Si ne pouuoit-il s'empescher totalement de trocquer : car il falloit faire de l'argent et pour payer les gages de ses seruiteurs, et pour estant en France aller et venir.

A ces fins doncques il partit dans ce sien nauire, quelques iours apres auec quasi toutes ses gens, pour aller en vn port des Etchemins, appellé la Pierre Blanche, à 22. lieuës de Port Royal droict à l'oüest. Il esperoit de trouuer là quelques secours de viures au moyen des nauires François qu'il sçauoit y trafiquer. Le P. Biard l'y voulut accompagner, à fin de recognoistre le pays et disposition des Nationaires, ce qui luy fut accordé. Ils y trouuerent quatre vaisseaux françois : vn appartenant au sieur de Monts, vn Rochelois, vn Malouin, ou de S. Malo, de du Pont Graué, auquel commandoit vn sien parent appellé Capitaine la Salle, duquel nous parlerons tantost, et vne barque aussi Maloüine. Il se faut souuenir de ces quatre vaisseaux pour bien entendre ce qui suit.

Le sieur de Potrincourt, appellant vn chacun de ces quatre l'vn apres l'autre, leur fit recognoistre son fils pour vice-Admiral, puis leur demanda aide, remonstrant les necessités ausquelles il auoit esté reduit l'Hyuer passé, promettant de les rembourser en France, chacun contribua. Mais Dieu pardoint aux Rochelois, car ils tromperent la Gabelle, donnant des barils de pain gasté pour du bon.

Cependant que tout cecy se trafiquoit, le P. Biard ouyt que le ieune du Pont estoit à terre auec les Sauuages, que l'année prochainement passée il auoit esté faict prisonnier par le sieur de Potrincourt, d'où s'estant euadé subtilement, il auoit esté contrainct courir les bois en grande misere, et lors mesme il n'osoit aller à son nauire de peur qu'il n'y fust saisi. Le P. Biard oyant tous ces accidents, supplia le sieur de Potrincourt d'auoir esgard aux grands merites du sieur du Pont le pere, et aux belles esperances qu'il y auoit du fils, adioustant que vrayement c'estoit bien estre malheureux, si les François courants au bout du monde pour conuertir les Sauuages, y venoyent perdre leurs propres concitoyens. Le sieur de Potrincourt se fleschit à ces remonstrances, et permit au dit P. Biard d'aller chercher le ieune homme, auec promesse que s'il pouuoit l'induire à venir librement pour faire la reuerence au dit sieur de Potrincourt, aucun mal ne luy seroit faict, et tout le passé seroit mis sous les pieds et enseuely. Le Pere y alla et fut heureux en effort, car il amena ledit du Pont au sieur de Potrincourt, et paix et reconciliation faicte, on tira le canon. Du Pont, en action de graces et pour l'edification des François et des Sauuages, voulut se confesser le iour suiuant et faire ses Pasques, car il ne les auoit point faictes de ceste année là. Aussi les fit-il auec fort bon exemple de tous au bord de la mer, où se chantoit le seruice. Ses deuotions acheuées, il supplia le sieur de Potrincourt de permettre que le P. Biard vinst disner à son nauire, ce qui luy fut accordé. Mais le pauure inuitant ne sçauoit pas quelle desserte l'attendoit. Car ie ne sçay comment son nauire luy fut saisi et emmené. Lequel, pour le faire court, luy fut rendu à la sollicitation instante dudit P. Biard, qui en auoit le cœur tout transi ; en quoy le sieur de Potrincourt se monstra fort équittable, et voulut obliger ledit Pere, qui luy en sçaura gré à iamais.

CHAPITRE XV.

Le retour du sieur de Potrincourt en France, et la difficulté d'apprendre la langue des Sauuages.

Nous auons expliqué cy-deuant la necessité laquelle pressoit le sieur de Potrincourt de renuoyer tost ses gens en France. Or il voulut les reconduire luy-mesme en personne, à fin de plus efficacement donner ordre à toutes choses

et principalement à vn prochain rauitaillement : car sans iceluy, ceux qu'il delaissoit à Port Royal estoyent sans moyen de passer l'Hyuer, en manifeste danger d'estre troussés par la famine. Pour ceste cause donc il partit enuiron la my-Iuillet de la mesme année 1611. et arriua en France sur la fin du mois d'Aoust prochain lui suiuant. Il laissa son fils en sa place, le sieur de Biencourt, auec vingt et deux personnes, en comptant les deux Iesuites, lesquels voyants que pour la conuersion des Payens la langue du pays leur estoit totalement necessaire, se resolurent d'y vaquer en toute diligence. Mais on ne sçauroit croire les grandes difficultés qu'ils y rencontrerent, parce principalement qu'ils n'auoyent aucuns interpretes ny maistre. Le sieur de Biencourt et quelques autres y sçauoyent bien quelque peu, et assez pour la trocque et affaires communes ; mais quand il estoit question de parler de Dieu et des affaires de religion, là estoit le saut, là le cap-non. Partant ils estoyent contraincts d'apprendre le langage d'eux-mesmes, s'enquestants des Sauuages comme ils appelloyent chasque chose. Et la besongne n'en estoit point fort penible, tandis que ce qu'on demandoit se pouuoit toucher ou monstrer à l'œil : vne pierre, vne riuiere, vne maison ; frapper, sauter, rire, s'asseoir. Mais aux actions interieures et spirituelles, qui ne peuuent se demonstrer aux sens, et aux mots qu'on appelle abstracts et vniuersels, comme croire, douter, esperer, discourir, apprehender, vn animal, vn corps, vne substance, vn esprit, vertu, vice, peché, raison, iustice, etc. en cela il falloit ahanner et suer, là estoyent les tranchées de leur enfantement. Ils ne sçauoyent par quel endroit le prendre, et si en tentoyent plus de cent ; il n'y auoit geste qui exprimast suffisamment leur conception, et si ils en employoyent dix mille. Cependant nos messers de Sauuages à fin de se donner du passe-temps, se mocquoyent liberalement d'eux ; tousiours quelque sornette. Et à fin que la mocquerie fust encore profitable, si vous auiés vostre papier et plume pour escrire, il falloit qu'ils eussent deuant eux le plat remply et la seruiette dessous. Car à tel trepier se rendent les bons oracles ; hors de là, et Apollon et Mercure leur defaillent ; encore se faschoyent-ils et s'en alloyent quand on les vouloit retenir vn peu long temps. Qu'eussiez-vous faict là-dessus? Car de vray ce trauail ne peut estre apprehendé, que par ceux qui l'experimentent. En apres comme ces Sauuages n'ont ny Religion formée, ny police, ny villes, ny artifice, les mots aussi et les paroles propres à tout cela leur manquent : Sainct, Bien-heureux, Ange, Grace, Mystere, Sacrement, Tentation, Foy, Loy, Prudence, Subiection, Gouuernement, etc. D'où recourerés-vous tout cela qui leur manque ? Ou comme vous en passerez-vous ? O Dieu que nous deuisons bien à nostre aise en France ! Et le beau estoit, qu'apres qu'on s'estoit rompu le cerueau à force de demandes et recherches, comme l'on se pensoit enfin d'auoir bien rencontré la pierre philosophale, on trouuoit neantmoins puis apres que l'on auoit pris le phantosme pour le corps, et l'ombre pour le solide, et que tout ce precieux Elixir s'en alloit en fumée. Souuent on s'estoit mocqué de nous au lieu de nous enseigner, et aucunesfois on nous auoit supposé des paroles des-honnestes que nous allions innocemment preschotant pour belles sentences de l'Euangile. Dieu sçait qui estoyent les suggesteurs de tels sacrileges.

Vn expedient se presenta aux Iesuites pour se depestrer heureusement de ces embroüillements et entraues : c'estoit d'aller trouuer le ieune du Pont, duquel on apportoit nouuelle qu'il s'estoit resolu d'hyuerner à la riuiere S. Iean, à quelques dix-huict ou vingt lieuës de Port Royal. Car d'autant que ledit du Pont auoit ja long temps vescu au pays, et mesme à la Syluatique parmy les originaires, on disoit de luy qu'il entendoit fort bien la langue ; et ne falloit point douter qu'au moins il sçauroit proprement expliquer les demandes pour tirer des Sauuages la response à propos, ce qui estoit necessaire pour coucher par

escrit vn petit Catechisme et instruction Chrestienne. Le P. Biard donc se resolut d'aller chercher ledit du Pont, se determinant de plustost passer la Baye Françoise dans vn canot, deuant que de ne se seruir de ceste occasion de bien faire. Mais le sieur de Biencourt s'opposa fort à ceste deliberation, entrant à ceste occasion en de grands ombrages, ausquels il fallut ceder pour auoir paix.

CHAPITRE XVI.

Vn voyage faict à la riuiere de S. Croix et la mort de Sagamo Membertou.

Sur la fin du mois d'Aoust de la mesme année 1611. le sieur de Biencourt ayant eu nouuelles que le nauire du Capitaine Plastrier de la ville de Honfleur faisoit pescherie au Port aux Coquilles, à vingt-vne lieuës de Port Royal vers l'Oüest, il se delibera de l'aller trouuer, à celle fin de luy recommander vn de ses gens, qu'il renuoyoit en France auec lettres pour presser le secours attendu, et presenter l'estat pitoyable auquel on estoit. Le P. Biard l'accompagna ; et ils rencontrerent ce nauire tant à propos, que s'ils eussent tardé d'vn demy quart d'heure, la commodité en estoit perduë : car ja il faisoit voyle pour reuenir en France. Estans dedans, nous apprismes que le Capitaine Plastrier s'estoit resolu de passer l'Hyuer en l'Isle saincte Croix, et qu'il y estoit resté lui cinquiesme. Ceste nouuelle fit prendre resolution au sieur de Biencourt d'aller à saincte Croix de ceste mesme tirade, auant que le Capitaine Plastrier eust moyen de se fortifier : car il vouloit tirer de luy le Quint de toutes ses marchandises et traicte, parce qu'il hyuernoit sur le pays. L'Isle saincte Croix est à six lieuës du Port aux Coquilles, au milieu d'vne riuiere.

Doncques le sieur de Biencourt y vint accompagné de huict personnes, et y entra en armes, ayant laissé le P. Biard en vn bout de l'Isle sur des rochers attendant l'euenement, parce que ledit Pere auoit conuenu auec ledit sieur, qu'en cas d'aucune inuasion ou acte de guerre, ou force contre les François, il seroit delaissé en quelque lieu à l'escart, en telle façon, qu'vn chacun peust sçauoir qu'il estoit amy de tous les deux partys, et qu'il s'entremettroit fort volontiers pour accorder les differents, mais nullement pour estre partialiste.

Dieu mercy tout passa heureusement : Plastrier nous traicta le mieux qu'il peut ; et à son ayde le sieur de Biencourt recouura vne barque, laquelle estoit au Port aux Coquilles, auec laquelle il s'en retourna à Port Royal, où on trouua nouuelle besongne : car Henry Membertou, le Sagamo des Sauuages, qui premier d'iceux auoit receu le sainct Baptesme, estoit venu de la Baye saincte Marie pour se faire panser d'vne maladie qui l'auoit surprins. Le Pere Enemond Masse l'auoit logé dans sa petite Cabane, au lict mesme du P. Biard, et là le seruoit comme vn sien pere et domestique. Le P. Biard, trouuant ce malade dans son lict, fut bien ayse de l'occasion de charité que Dieu luy enuoyoit ; et tous deux se mirent à le seruir de iour et de nuict, sans qu'autre quelconque les y soulageast, hors l'Apoticaire Hebert, qui apportoit des medecines et viandes qu'il luy falloit donner. Vne de leurs plus grandes peines estoit de tant couper et apporter de bois qu'il en falloit pour le iour et la nuict : car la nuict commençoit à estre bien frilleuse, et tousiours il falloit bon feu, à cause de la mauuaise senteur, d'autant que c'estoit la dysenterie. Au bout de cinq ou six iours de tel seruice, la femme et la fille dudict Membertou vindrent à luy : à cause dequoy le P. Biard pria le sieur de Biencourt de faire changer le malade en quelque autre des cabanes de l'habitation, puisqu'il y en auoit deux ou trois vuides ; parce qu'il n'estoit ny beau ny bien seant que des femmes fussent iour et nuict en leur cabane, et moins encore qu'elles n'y fussent, estant la femme et la fille du malade. D'autre part, la cabane estoit si petite que quand

on y estoit quatre assemblez, l'on ne s'y pouuoit tourner.

Ces raisons estoyent par trop euidentes ; mais ledict sieur ne fut pas d'aduis qu'on remuast le malade en aucune des cabanes de l'habitation, ains luy en fit dresser vne au dehors, où le malade fut transporté. Ce changement ne luy profita point : car il deteriora déslors manifestement et mourut quatre ou cinq iours apres. Ce neantmoins les Iesuites ne manquerent iamais de l'aider et assister, luy fournissants toutes choses à leur possible, et le seruants iusques à sa mort. Ce bon Sauuage s'estant confessé, et receu l'extreme-onction, dit au sieur de Biencourt qu'il vouloit estre enterré auec ses peres et progeniteurs. Le P. Biard resista fort à ceste proposition, l'admonestant ne luy estre loisible estant Chrestien de vouloir estre enterré auec des Payens damnés, veu mesme qu'en cela il bailleroit vn grand scandale, d'autant que les Sauuages oyants et voyants qu'il n'auroit voulu estre enterré auecques nous, facilement entreroyent en soubçon qu'il n'auroit esté Chrestien que par apparence ; en tout cas que tout cela sembleroit tousiours vn mespris de la sepulture Chrestienne, etc. Le sieur de Biencourt repliqua pour Membertou qu'on feroit benir le lieu, et qu'on l'auoit ainsi promis audit Membertou. Le Pere Biard respondit que cela ne se pouuoit faire : d'autant que pour benir ledit lieu il faudroit deterrer les Payens y enseuelis, ce qui seroit pour se faire abominer de tous les Sauuages, et sentiroit par trop son impieté. Les raisons ne seruoyent de rien, parce que le malade, estimant que le sieur de Biencourt fust de son costé, persistoit en sa deliberation. Le P. Biard pour leur donner à entendre que cest affaire estoit plus important qu'ils ne pensoyent, leur denonça que cest enterrement se feroit sans luy, et qu'il le leur donnoit à entendre déslors, protestant qu'il renonçoit à tous tels conseils et resolutions, et sur ce s'en alla. Toutesfois, à ce que le malade ne pensast que ce qui estoit deuoir et charité ne fust cholere, il reuint en moins d'vne heure apres, et retourna seruir le malade comme auparauant. Dieu fauorisa son bon dessein, car le matin suiuant le Sauuage de soy-mesme changea d'aduis, et dit vouloir estre enterré au commun cemetiere des Chrestiens, à fin de tesmoigner à tous sa foy et pouuoir estre participant des prieres qu'il y auoit veu faire. Il mourut en fort bon Chrestien, et son decés contrista fort les Iesuites, car ils l'aimoyent et estoyent aimés de luy reciproquement. Souuent il leur disoit : Apprenés tost nostre langage : car quand vous l'aurés apprins vous m'enseignerez, et moi enseigné deuiendray prescheur comme vous autre, nous conuertirons tout le pays. Les Sauuages n'ont pas memoire d'auoir eu iamais vn plus grand Sagamo ny plus autorisé. Il estoit barbu comme vn François. Et pleust à Dieu que tous les François fussent autant auisés et discrets comme il estoit. Tel est le recit veritable de la maladie et mort de Membertou. Sur lequel ie ne m'amuseray pas plus long temps à refuter les calomnies du factieux, estant assez et icy et par tout conuaincu. Par quoy ie raconte la verité du faict sans perdre le temps à combattre les larues.

CHAPITRE XVII.

Le voyage à la riuiere S. Iean, et la querelle qui y suruint.

I'ay dict cy deuant que le sieur de Biencourt auoit amené vne barque du Port aux Coquilles, à fin qu'auec icelle il peust faire vn voyage iusques aux Armouchiquois. Ainsi l'on appelle les peuples qui sont dés le quarante troisiesme degré en bas vers le Sur-Oüest. Leur commencement est dés Chouacoët, et à ce qu'on dit, ils sont en grand nombre. La disette pressoit le sieur de Biencourt à ce voyage ; parce que ces peuples labourants et faisants prouision de grains, il esperoit par le moyen de

la trocque ou autrement tirer d'eux quelque secours pour se munir contre la famine qui nous attendoit au pas de l'Hyuer. Sa barque fut trop tard equippée pour vne si longue traicte : car nous ne fusmes prests qu'au troisiesme d'Octobre ; et encore voulut-il aller à la riuiere S. Iean auant que de prendre ceste route.

La riuiere de S. Iean est au Noroüest de Port Royal, y ayant entre-deux la Baye Françoise, large de 14. lieuës. L'entrée de ceste riuiere est fort estroite et tres dangereuse : car il faut passer au milieu de deux roches, desquelles l'vne iette sur l'autre le courant de la marée, estant entre deux aussi viste qu'vn traict. Apres les roches, suit vn affreux et horrible precipice, lequel si vous ne passez à propos et quand il est comblé doucement, de cent mille barques vn poil n'eschapperoit pas, que corps et biens tout ne perist.

Le ieune du Pont et le Capitaine Merueille s'estoyent allé loger à quelques six lieuës auant dedans ceste riuiere S. Iean, n'estants en tout que sept ou huict, tous Maloüins. Le sieur de Biencourt vouloit exiger d'eux le Quint de toutes leurs marchandises, parce qu'ils residoyent dans le pays comme il a esté dict ; à ceste cause il auoit entreprins ce voyage. Nous estions en tout seize François et deux Sauuages qui nous conduisoyent.

Or comme nous nauigions contremont, estants ja presque à vne lieuë et demy de l'habitation des Maloüins sur le commencement de la nuict, vn signacle nous apparut, qui nous espouuanta. Car le ciel rougit extraordinairement à costé de l'habitation desdits Maloüins, et puis la rougeur se decoupant en longs fuseaux et lances, s'en alla fondre droict dessus ceste maison. Cela se fit par deux fois. Nos Sauuages, voyants ce prodige, crierent en leur langage : *Gara, gara, Maredo ;* Nous aurons guerre, il y aura du sang. Les François faisoyent aussi des Almanachs là dessus, chacun selon son sens. Nous arriuasmes au deuant de leur habitation ja la nuict toute close, et n'y eut autre chose pour lors, sinon que nous les saluasmes d'vn coup de fauconneau, et ils nous respondirent d'vn coup de pierrier.

Le matin venu et les prieres accoustumées faictes, deux Maloüins se presenterent à la riue, et nous signifierent qu'on pouuoit aborder pacifiquement ; ce qu'on fit. On sceut d'eux que leurs Capitaines n'y estoyent point, ains s'en estoyent allez bien haut contre la riuiere, despuis trois iours, et qu'on ne sçauoit quand ils reuiendroyent. Cependant le P. Biard s'en alla preparer son Autel, et celebra la saincte Messe.

Apres la Messe le sieur de Biencourt posa vn corps de garde à la porte de l'habitation, et des sentinelles tout à l'entour. Les Maloüins furent bien estonnés de ceste façon de faire. Les plus timides s'estimoyent estre perdus, les plus courageux en escumoyent et despitoyent.

La nuict venue et ja close, le Capitaine Merueille s'en reuint à son logis, ne sçachant rien de ses hostes. La sentinelle l'oyant approcher cria son qui-va-là ? Le Maloüin qui pensoit que ce fust quelqu'vn des siens, respondit se mocquant : Mais qui va là toy-mesme ? Et tousiours poursuiuoit auançant. La sentinelle tout de bon luy delascha son mousquet contre ; et bien merueille fut que Merueille ne fut ny tué ny blessé. Mais il fut bien estonné et plus encore voyant aussi tost des gensd'armes sur soy l'espée nuë, qui le saisirent et emmenerent dans la maison, comme vous pouuez penser en tel accident que font gens de pouldre et de corde ; leurs crys, leurs menaces et leurs faicts. Le pauure homme ne se trouuoit point bien de sa personne ja dés plusieurs iours, et lors il estoit tout harassé du chemin. Plusieurs inconueniens de perte et de maladie luy estoyent arriuez ceste année là, comme pour l'accabler. Partant se voyant ainsi tombé comme dans vn abysme subitement, il ne sçauoit où il estoit. Il se coucha aupres du feu tout de son long, se lamentant ; les gardes estoyent tout à l'entour de luy. Le Pere Biard, voyant la confusion en laquelle

estoit toute la maison, et n'y pouuant donner ordre, se mit à prier Dieu au pied d'vn banc qui estoit contre vn des lict assez loin du feu. Merueille, ayant eu quelque respit pour sentir ses miseres et se recognoistre, et ayant apperceu le P. Biard qui prioit, se leuant subitement en sursaut, tout troublé, et à coup s'alla ietter à genoux aupres dudict Pere, à qui neantmoins il n'auoit iamais parlé auparauant, et luy dit : Mon Pere, ie vous prie, confessez-moy, ie suis mort. Le P. Biard se leua pour le consoler, s'apperceuant bien qu'il estoit troublé. Tout le corps-de-garde tourna les yeux de mesme sur eux, et chacun aduisoit autour de soy s'il y auoit rien à craindre. De fortune ou à dessein, comme que ce soit, ie n'en sçay rien, vn certain eceruellé va trouuer à deux bons pas de Merueille vn poictrinal tout chargé, amorcé, le chien abatu, et s'escria : O le traistre ! il auoit enuie de se saisir de ce poytrinal, et faire quelque coup. Le Maloüin respondit que cela ne pouuoit estre, parceque dés sa venuë il auoit tousiours esté entre leurs mains ; et partant il estoit impossible qu'il eust preparé ny mesme veu ce poytrinal, et que quand mesmes il l'eust veu, qu'il en estoit trop loin pour s'en saisir sans estre preuenu. Mais non obstant tout son dire, il fut garrotté, luy et trois de ses gens qui sembloyent estre les plus mauuais.

Merueille estoit garrotté les mains derriere le dos, et si estroictement que ne pouuant prendre aucun repos, il se lamentoit fort pitoyablement. Le Pere Biard en ayant compassion, pria le sieur de Biencourt de faire deslier cest affligé, lequel il plegeoit corps pour corps, alleguant que si on se craignoit dudit Merueille, qu'on l'enserrast dans vn des licts faicts à la Chartreuse, et qu'il se tiendroit à la porte à fin de luy empescher la sortie ; que si on entendoit du remuement, qu'on frappast sur luy aussitost que sur l'autre. Le sieur de Biencourt accorda au P. Biard sa demande, et Merueille fut deslié et confiné dans vn des licts, le P. Biard estant à la porte.

Or quelle fut ceste nuict, ie ne vous le sçaurois expliquer : car elle passa toute en alarmes, en escopeterie et impetuositez de quelques-vns, telles qu'à bon droict pouuoit-on craindre que les prognostiques veus au ciel la nuict precedente n'eussent lors leurs effects sanguinaires en terre. Le P. Biard fit promesse de ramenteuoir ce benefice toute sa vie, s'il plaisoit à Dieu de brider ces esprits mutins et meurtriers qui sembloyent d'estre estachés et voler par dessus la maison attendans leur curée. Dieu par sa bonté l'exauça, et les feruentes prieres du Capitaine Merueille, car certes il monstra vn cœur vrayment Chrestien dés qu'il fut à part deslié, ne cessant quasi toute la nuict de loüer et benir son Createur, nonobstant toutes les algarades qui luy furent faictes ; et le matin venu il se confessa et fit son bon-iour, luy et trois de ses gens auec vne grande tranquillité d'esprit. De vray c'est vn exemple bien rare et bien excellent à qui sçait estimer la vertu.

L'apres-disnée le P. Biard demanda congé d'aller trouuer du Pont, sous promesse du sieur de Biencourt, que tout bon traictement luy seroit faict. Mais comme ledict Pere fut à vn quart de lieuë, de soy-mesme ledict du Pont arriua, et toutes esmotions furent accoisées. Le sieur de Biencourt emprunta la barque de Merueille et l'emmena auec soy, et vn des Maloüins, qui despuis mourut de maladie à Port Royal.

CHAPITRE XVIII.

Le voyage de Quinibequi, et le retour à Port Royal.

Nous auons remarqué peu auparauant que ce voyage à la riuiere n'estoit qu'vn destour du plus grand entreprins aux Armouchiquois pour auoir du bled. Comme donc nous eussions ainsi transigé auec les Maloüins, nous mismes la voile au vent, prenants la route des

Armouchiquois. Auant que partir, le sieur du Pont et Merueille prierent le P. Biard de vouloir demeurer auec eux ; mais il leur respondit, que pour lors il ne le pouuoit faire, d'autant que ce ne luy seroit point beau de quitter le sieur de Biencourt en vn voyage tant perilleux, et qu'il importoit à sa charge de recognoistre les gens et disposition des lieux, et peu à peu domestiquer le sens des Sauuages à la veuë, vs et façon du Christianisme, les visitant et leur en donnant quelque goust de pieté, bien que ce ne fust qu'en passant ; mais qu'il esperoit auec la benediction de Dieu, le voyage accomply, de venir passer l'Hyuer auec eux, et auec leur ayde composer son Catechisme. A quoy il pria le sieur du Pont de se preparer, s'enquerant des Sauuages de la proprieté des mots, qui peuuent correspondre à ceux de nostre langue et religion ; et à fin qu'il le peust faire commodement, il luy laissa vne explication bien ample des principaux articles de nostre sainte foy.

Nous arriuasmes à Kinibequi sur la fin d'Octobre. Kinibequi est vne riuiere proche des Armouchiquois, à quarante trois degrez et deux tiers d'eleuation, et au Suroüest de Port Royal, à soixante dix lieuës ou enuiron. Elle a deux emboucheures bien grandes, distantes l'vne de l'autre au moins deux lieuës ; elle a aussi plusieurs bras et Isles qui la decoupent. Au reste, belle et grande riuiere, mais nous n'y vismes point de bonnes terres, non plus qu'à la riuiere S. Iean. On dit toutesfois qu'en haut loin de la mer, elles y sont fort belles, et le sejour agreable, et que les peuples y labourent. Nous ne montasmes pas plus auant de trois lieuës ; nous tournoyames par tant de vireuoltes et sautames tant de precipices, que grand miracle de Dieu fut que nous ne perismes plusieurs fois. Aucuns de nos gens s'écrierent par deux diuerses fois, que nous estions perdus ; mais ils crierent auant le temps. Nostre Seigneur en soit beny. Les Sauuages nous emmielloyent de l'esperance d'auoir du bled, puis ils changerent la promesse du bled en trocque de Castors.

Or pendant qu'on faisoit ceste trocque, le P. Biard s'en estoit allé en vne Isle proche, auec vn garçon, pour celebrer la saincte Messe. Les Sauuages à l'occasion de la traicte qui se deuoit faire, se reietterent fort auidement et à la foule dans nostre barque, de curiosité (comme i'estime), pource qu'ils ne voyent pas souuent tels spectacles. Nos gens auoyent peur que ce ne fust malice, et que soubs couleur de trocque, ils ne se voulussent saisir de la barque : aussi s'estoyent-ils armez et barricadez à fin de n'estre surprins. Voyant donc que nonobstant leurs menaces et crieries, ils ne cessoyent d'entrer à la file, et que ja ils estoyent bien trente sur le tillac, ils cuiderent que tout à faict c'estoit à bon jeu, qu'on les vouloit surprendre, et ja couchoient en ioue pour tirer. Monsieur de Biencourt a souuent dit et souuent repeté despuis, qu'il eut plusieurs fois sur la langue de crier, tuë, tuë ; mais que ceste consideration le retint, que le Pere Biard estoit à terre, qui ne falliroit d'estre massacré si l'on mesfaisoit à aucun Sauuage. Ceste consideration obligea le Pere Biard, et nous sauua trestous : car si l'on eust commencé la charge, il n'est pas croyable qu'on eust iamais peu eschapper la chaude chole et furieuse poursuite des Sauuages, dedans une riuiere qui a tant de tours et retours, et souuent bien estroicts et perilleux, outre que de cent ans apres ceste coste n'eust peu estre reconciliable ny hospitaliere aux François, tant les Sauuages eussent eu ceste offense dessus le cœur. Dieu doncques nous sauua par ceste consideration. Et de là tous Capitaines retiendront de n'estre point trop subits aux executions de perilleuse suite. Or les Sagamos s'apperceuans d'eux-mesmes de la iuste apprehension ou leurs gens poussoient nos François, se prindrent à les retirer hastiuement, et mirent ordre à la confusion.

Ce peuple ne monstre point d'estre meschant, quoy qu'il aye deffaict les Anglois qui vouloyent habiter parmy eux l'an 1608. et 1609. Ils s'excusoient à nous de ce faict, et nous racontoient les outrages qu'ils auoyent receus desdits

Anglois, et nous flattoyent, disans qu'ils nous aymoient bien, parce qu'ils sçauoient que nous ne fermions point nos portes aux Sauuages comme les Anglois, et que nous ne les chassions pas de nostre table à coups de baston, ny ne les faisions point mordre à nos chiens. Ils ne sont point larrons comme les Armouchiquois, et sont les plus grands harangueurs du monde ; ils ne font rien sans cela. Le P. Biard les alla voir par deux fois, et (ce qu'il faisoit par tout) pria Dieu en leur presence, et leur montra des images et marques de nostre creance, lesquelles ils baisoient volontiers, faisants faire le signe de la saincte Croix à leurs enfans, qu'ils luy offroyent à fin qu'il les benist, et oyoient auec attention grande et respect ce qu'on leur annonçoit. Le mal estoit qu'ils ont vne langue toute diuerse, et falloit qu'vn Sauuage seruist de truchement, lequel sçachant bien peu de la Religion Chrestienne, se bailloit neantmoins du credit enuers les autres Sauuages ; et à voir sa contenance et ouyr son long parler, il faisoit grandement du Docteur : si bien ou mal, ie m'en rapporte.

Nous fusmes à Kinibequi iusques au quatre ou cinquiesme de Nouembre, saison ja trop auancée pour passer outre selon nostre premier dessein : c'est pour quoy le sieur de Biencourt se mit au retour, d'autant qu'il pensoit estre moindre mal de souffrir l'Hyuer et la disette à Port Royal, y estans bien logés et chauffés, et attendants la misericorde de Dieu, que non pas de risquer sur mer en vn temps de tempeste parmy des Barbares et ennemis, ayant encore de plus la faim à craindre, car nos prouisions commençoyent fort à faillir : ainsi donc, nous nous adressasmes à Pentegoet, pour nous en retourner à Port Royal.

A Pentegoet nous trouuasmes vne assemblée de quatre vingts canots sauuages et vne chaloupe ; c'estoit en tout enuiron trois cents âmes. De là nous repassasmes à l'Isle saincte Croix, où Plastrier nous donna deux barils de pois ou de febues : l'vn et l'autre nous fut vn bien grand present.

Icy le P. Biard supplia le sieur de Biencourt de le faire passer à la riuiere S. Iean, à ce qu'il peust aller trouuer du Pont et trauailler au Catechisme, ainsi qu'ils auoyent conuenu au depart. Mais ledit sieur ne luy voulut point accorder sa requeste, sinon aux conditions qu'il entretinst et nourrist auec soy les matelots qui le conduiroyent iusques au Printemps suiuant, condition totalement impossible. Ainsi fallut qu'il laissast son Catechisme, et s'en reuinst auec les autres à Port Royal, à son grand regret.

Tandis que nous estions en voyage, aucun n'estoit resté dans l'habitation de Port Royal, sinon le P. Enemond Masse et vn ieune Parisien, appellé Valentin Pageau. Ledit Pere viuoit en Hermite bien austere, ne voyant aucun, sinon quelquefois deux ou trois François qui labouroyent à deux lieuës de là, et si par fortune quelque Sauuage passoit. Le P. Biard tomba peu apres son retour en vne legere maladie, mais lente et chronique, qui donna subiect de charité au dit Pere Enemond.

On leur auoit assigné vn garçon pour les aider en leurs necessités, et ils l'auoyent accommodé bien honnestement ; mais il les quitta au gros des neges et au cœur de l'Hyuer.

Les neges commencerent le 26. de Nouembre, et auec elles (ce qui faschoit le plus) le retranchement des viures. On ne donnoit à chaque personne pour toute la sepmaine, qu'enuiron dix onces de pain, demi liure de lard, trois escuellées de pois ou de febues, et vne de pruneaux. Les Iesuites n'en eurent iamais plus, ny autrement qu'vn chacun de la troupe, et est mensonge tres-impudent ce que le factieux allegue du contraire.

Pendant tout ce temps les Sauuages ne nous venoyent point voir, sinon rarement quelques-vns de la maison de Membertou, pour nous apporter quelque present de leur chasse. C'estoit lors bonne feste et iouine : nos gens en reprenoient vn peu de courage. Ce qui faschoit le plus estoit l'apprehension du temps, quand on consideroit l'estenduë

longue des mauuais moys qu'on auoit à passer.

Les Iesuites taschoient, et en priué et en public, de consoler tous, et vn chacun parmy ceste misere. Et aduint, que le troisiesme Dimanche apres Noël, auquel on lit l'Euangile *Vinum non habent*, le P. Biard exhorta la Compagnie à bien esperer, et prendre la glorieuse vierge Marie pour aduocate enuers son misericordieux fils, en toutes necessités, et spirituelles et corporelles, estant ainsi, que par son intercession iamais le vin de consolation ne manque à ceux qui l'ont pour hostesse et pour mere. Le seruice finy, le P. Biard, s'adressant au sieur de Biencourt et luy monstrant les compagnons, luy dit en riant, *Vinum non habent*, le priant de leur en donner de ce peu qui restoit, adioustant que le cœur luy disoit qu'on auroit bien tost secours, et au plus long dans le moys qui couroit, sçauoir est dans Ianuier, et que peut-estre verroit-on qu'il deuineroit sans y penser. Les Compagnons furent bien-aises, et se gaudissants apres auoir beu, disoyent : Or bien nous voycy de bon courage pour attendre si le Pere sera point Prophete. Et certes il le fut de bonne aduenture : car vn nauire nous arriua iustement huict iours apres, lequel il nous fallut aller querir assez loin.

CHAPITRE XIX.

Comme Madame la Marquise de Guercheuille obtint du Roy les terres de la Nouuelle France, et le secours qu'elle y moyenna.

Le sieur de Potrincourt estant reuenu en France au moys d'Aoust de l'an 1611. ainsi qu'a esté dit cy deuant, esuentoit de tous costés la trace et le moyen de pouuoir secourir ses gens, lesquels il sçauoit ne pouuoir long temps durer sans renfort et rauitaillement nouueau. La peine estoit de trouuer quelque bon Æole, Roy des Autans Bursins, qui les voulust donner non comme ils le furent à Vlysses, liés dans le cuir pour ne souffler pas, ains deliés et de bon cours pour bouffer dans les voiles, car sans cela point de nauire ne sçauroit auancer. Or considerant que Madame la Marquise de Guercheuille affectionnoit extremement la conuersion des Sauuages ; qu'elle auoit ja procuré des aumosnes aux Iesuites, à laquelle il faisoit fort bon accueil, et voyant que plusieurs rares vertus brilloyent en elle, il cuida qu'elle pourroit bien encliner à ceste bonne œuure. Il lui en parla, et ladicte Dame respondit, que volontiers elle entreroit en l'association que le sieur Robin et les Iesuites auoyent auecques luy pour le secours de Canada, moyennant que ce fust de la bonne volonté des associés, et qu'elle les aideroit tretous de bonne affection. Vous pouuez estimer si les Iesuites deuoyent resister à ceste proposition, ou si le sieur Robin en estoit malcontent, à qui ja Canada ne pesoit que trop. Ainsi donc contrat fut passé d'association, ladicte Dame estant à ce auctorisée par le sieur de Liencourt premier Escuyer de sa Majesté et Gouuerneur de Paris, son honoré et digne mary. Par ce contract estoit arresté qu'icelle Dame donneroit presentement mille escus pour la cargaison d'vn nauire, et moyennant ce elle entreroit en part, et des profits que le dit nauire rapporteroit du pays, et des terres que sa Majesté auoit donné audit sieur de Potrincourt, ainsi qu'il est amplement porté dans la minute. En ce contract, le sieur de Potrincourt se reserue Port Royal et ses terres, et dit n'entendre point qu'il entre en diuision, ny communication des autres Seigneuries, Caps, Haures et Prouinces qu'il donne à entendre d'auoir audit pays, outre Port Royal. Or Madame la Marquise somma le dit sieur de Potrincourt de produire les papiers et instruments par lesquels il constast de ces siennes appartenances et domaine si grand ; il s'excusa disant qu'il les auoit laissés en la Nouuelle France. Ceste response fit soubçonner ladicte Dame, et comme elle

est prudente, engin ne luy manqua pas pour se garder d'estre surprise : car elle fit auec le sieur Pierre du Gua, dit de Monts, qu'il luy retrocedast tous les droicts, actions et pretentions qu'il auoit, et auoit oncques eu en la Nouuelle France à cause de la donation à luy faicte par feu Henry le Grand. Item d'autre part, elle impetra lettres de sa Majesté à present regnant, par lesquelles donation luy est faicte de nouueau de toutes les terres, ports et haures de la Nouuelle France dés la grande riuiere iusques à la Floride, hormis seulement Port Royal. Et en ceste façon celuy qu'on eust pensé estre le plus fin, se retrouua contre son opinion serré et confiné comme en prison dedans son Port Royal ; parce qu'en vérité il n'a, ny n'a iamais eu autres terres, caps ny haures, isles ny continent, sinon Port Royal et sa coste. Là où maintenant ladicte Dame tient tout le reste par double tiltre, sçauoir est, et de donation ou cession du sieur de Monts, et de donation nouuelle faicte par sa Majesté à present regnant.

Or icelle craignant, que son argent ne fist naufrage auant que de monter sur mer, elle l'auoit confié entre les mains d'vn Iesuite coadiuteur, qu'on enuoyoit à la Nouuelle France pour aider les Prestres qui ja y estoyent. Le Iesuite deuoit consigner cet argent à Dieppe entre les mains d'vn marchand qui l'employast en l'achept de victuailles, marchandises et affretement ; mais il fut trop à la bonne foy, car à la requisition du sieur de Potrincourt, il s'en laissa tirer quatre cents escus sans autre caution que d'en retirer vne cedule. Ainsi il n'y eut que six cents escus employez en tout cet affretement, emplete bien digne de Canada.

Ce n'est pas tout. Le sieur de Potrintrincourt commit à l'administration du nauire et maniement des affaires vn certain sien seruiteur, appellé Simon Imbert, anciennement tauernier à Paris, et alors cherchant parmy les bois de la Nouuelle France dequoy payer ses creanciers. Le nauire appartenoit à vn Capitaine appellé Nicolas l'Abbé, de Dieppe, honneste et sage personne.

Ce nauire donc ainsi esquipé et freté partit de Dieppe le 31. de Decembre au plus fort de l'hyuer, et paruint heureusement à Port Royal le 23. de Ianuier en l'an suiuant 1612. n'ayant consumé que deux moys en chemin.

CHAPITRE XX.

Le commencement des disputes entre le sieur de Biencourt et les Iesuistes, et les causes d'icelles, l'accusation qu'on fit de Gilbert du Thet, et sa defense.

La ioye fut grande aux secourus de ceste arriuée de nauire, pour l'estroicte necessité où ils se retrouuoyent, et les frayeurs qu'ils auoyent conceuës de l'aduenir. Mais ceste resiouissance ne fut pas longue, le sieur de Biencourt n'estant point à son aise dés que Simon Imbert luy eut porté nouuelles de l'association faicte auec Madame la Marquise de Guercheuille. Or, parce que le Iesuite Gilbert du Thet, estant dans le nauire, quoy qu'il ne se fust meslé des affaires, toutesfois n'auoit pas esté si borgne (comme l'on dit) qu'il n'y eust tousiours veu d'vn œil, comme il en auoit charge et commandement, iceluy doncques, pour s'acquitter de son deuoir et garder le droict, s'en allant trouuer le sieur de Biencourt, en presence du P. Biard luy dit : Qu'il s'esmerueilloit bien fort, que Simon Imbert ayant eu l'administration de tout l'embarquement, ce neantmoins il n'auoit apporté aucun roole ny chartepartie, ny memoire de ce qui auoit esté embarqué, ny où, ny comment l'argent de Madame la Marquise auoit esté employé ; qu'il deuoit bien l'auoir faict au moins pour iustification de sa probité et bonne foy mesmes, puisqu'il apportoit plusieurs marchandises qu'il asseuroit estre à luy en proprieté, et desquelles on pourroit auoir soubçon qu'il se fust accommodé au détriment de la dicte

Dame et d'eux ; qu'ils ne vouloyent point l'accuser auant que de l'auoir trouué coulpable, neantmoins qu'auant aussi de le recognoistre non coulpable, il y auoit bien dequoy s'enquerir en tout cela et mesme de ce qu'il auoit vendu à Dieppe du bled qui luy auoit esté donné pour l'embarquement, chose qui tournoit au grand preiudice de l'habitation, laquelle defailloit principalement en victuailles ; item qu'il comptoit sept barils de Galette despensez durant le voyage, et il ne disoit rien que de ces sept il y en auoit deux qu'vn certain Robert de Roüen auoit fournis pour sa part : car en ceste façon il ne falloit pas compter sur la compagnie sept barils, ains cinq tant seulement ; qu'on supplioit le dit sieur de s'enquester de tout l'affaire prudemment, et s'y conduire tousiours comme nous deuons par tout, auec charité et retenuë. Telle fut la simple remonstrance que luy fit le Iesuite, et le sieur de Biencourt a souuent depuis rendu tesmoignage qu'on ne luy pouuoit indiquer ce mesnage auec plus de modestie que l'on fit. Neantmoins au lieu de faire ce dequoy on l'auoit requis, et à quoy il estoit tenu, il s'en alla rapporter le tout audit Simon Imbert, adioustant que le Iesuite coadiuteur l'auoit accusé.

Or quels conseils furent prins là-dessus, et quelles menées ou pretentions, ie n'en sçay rien. Tant y a que, comme de petites exhalaisons et vapeurs qui au commencement ne sont rien, s'esleuent d'espaisses nuées, vents furieux et horribles tempestes qui à traict de temps s'effarouchent et gastent les campagnes et moissons, ainsi de ce peu de cause par l'agitation de l'esprit malin se grossit en vn tourbillon malencontreux de discorde, qui a dissipé et rauagé tous les fruicts et les esperances de ce premier essartement. Car Imbert luy depeignit l'association faicte auec la Dame Marquise de Guercheuille comme vn moyen inuenté par les Iesuites, à fin de l'expulser hors de ses amples Seigneuries de Canada.

Or les Iesuites n'estants point aises de se voir loger en si ioly predicament, par deux fois, en presence du sieur de Biencourt et de toute l'habitation, conuainquirent de fausseté ledit Imbert par les tesmoins mesmes qu'il alleguoit, et en la seconde le presserent tellement qu'il fut contrainct de dire qu'il auoit esté yure quand il auoit ainsi parlé. Desquelles verités et innocence, y a bons et authentiques actes et tesmoignages faicts et rendus iuridiquement à Dieppe par deuant le Magistrat, apres le retour du nauire.

CHAPITRE XXI.

Vn voyage du P. Ennemond, meslé à vn autre du P. Biard.

Ma reconciliation ayant esté faicte depuis, et toutes choses pacifiées, les Iesuites se r'adonnant à l'estude et apprentissage du langage sauuage estimerent vn bon moyen de s'y constraindre et d'apprendre mieux les vs, façons de vies du pays, s'ils alloyent et demeuroyent auec les naturels, errans et courans auec eux par monts et par vallées, et viuans à leur mode quant au ciuil et corporel. Ils s'offrirent à Louis Membertou pour en ceste façon demeurer auec luy, s'il luy plaisoit l'agreer, ce qu'il accepta fort volontiers. Le P. Ennemond Masse, comme il est courageux, voulut que ceste entreprinse fust pour luy : aussi fut-il iugé plus propre à cela par la commune voix de la communauté à cause de son industrie et engin pratique, comme de trouuer tout remede à tout inconuenient. Il s'en alla donc auec Louis Membertou et sa famille au delà de la Baie-Françoise, à la riuiere S. Iean, et commença son nouiciat de ceste vie nomade, bien dure et de fort essay.

Ceste vie est sans ordre et sans ordinaire, sans pain, sans sel, et souuent auec rien ; tousiours en courses et changements, au vent, à l'air et mauuais temps, pour toict vne meschante cabane, pour reposoir la terre, pour repos

les chants et les cris odieux, pour remedes la faim et le trauail : c'estoit à la verité vne reigle bien forte. Le Pere Ennemond, à fin de garder par tout l'honnesteté religieuse, auoit amené auec luy vn ieune garçon françois bien gaillard, qui l'aidoit, l'assistoit par tout et luy seruoit la Messe. Mais maistre et seruiteur se trouuerent bien tost examinez par vne diette tres-grande : tout leur embompoint deschut, et leurs forces, couleurs et gaillardise ; les iambes leur deuindrent grosses et pesantes, les esprits assoupis ; à cela succeda vne fiebure lente, laquelle toutefois se passa bien tost, et depuis peu à peu ils prirent ply et revindrent à leur vigueur. Le Pere Ennemond y pensa perdre la vue sans aucun mal de yeux : l'atrophie à mon aduis causoit ceste debilité des sens et des esprits.

Pendant ce temps, le P. Biard demeuroit à Port Royal, ayant prins auec luy vn Sauuage qu'il nourrissoit et dont il se seruoit comme de maistre en langue sauuagine ; il le nourissoit, dis-ie, de ce qu'il auoit pu espargner de son ordinaire, et mesme le seruoit, parce que les Sauuages, ou de paresse, ou plus tost de hauteur de courage, ne se daigneroient faire aucun seruice, comme d'aller à l'eau, au bois, à la cuisine, d'autant que, disent - ils, cela appartient aux femmes. Il entretint donc ce Sauuage, et fut son apprenty au langage trois sepmaines ; mais il ne put plus longtemps, faute d'auoir dequoy se nourrir, ce qui luy fut fort grief, parce que ce Sauuage estoit de bon naturel, et demeuroit auec luy bien volontiers.

Or tandis que le P. Ennemond estoit malade entre les Sauuages, arriua vn plaisant rencontre. Le dict Pere s'étant cabané à part pour cause de sa maladie, Membertou le vint trouuer fort en peine, et luy dit : Escoute, Pere, tu t'en vas mourir, ie le deuine : escry donc à Biencourt et à ton frere que tu es mort de maladie, et que nous ne t'auons pas tué. Ie m'en garderay bien, dit le Pere Ennemond, car possible qu'apres que i'aurois escrit la lettre, tu me tuërois, pendant que tu porterois la lettre d'innocence que tu ne m'aurois pas tué. Le Sauuage reuint à luy et se recogneut, car il n'est pas lourd. Se prenant à rire : Bien donc, dit-il, prie Iesus que tu ne meurres pas, à fin qu'on ne nous accuse de t'auoir fait mourir. Aussi fais-ie, dit le P. Ennemond, n'aye peur, ie ne mourray pas.

Sur la fin d'Aoust de ceste année 1612. le sieur de Biencourt voulut aller à la Baie des Mines, à 21. ou 22. lieuës de Port Royal ; de vray il y alloit bien mal en conche, dans vne pietre chaloupe, n'ayant que pour 8. iours de viures, et manquant de toute autre prouision. Le P. Biard neantmoins s'offrit à l'accompagner, parce que ledit sieur promettoit de chercher des nouuelles du P. Ennemond, duquel depuis deux mois nous n'auions rien ouy, et nous craignions fort qu'il ne fust tombé en quelqu'inconuenient ou maladie.

Or quoy que si mal approuisionnez, toutesfois nous n'allasmes pas seulement à la Baie des Mines, mais à Chinictou. Champlain appelle ceste Baie, la Baie de Genes. A ce Chinictou, il y a de fort belles prairies à perte de vue ; plusieurs riuieres se deschargent dans ceste Baie, et par l'vne d'elles on monte bien hault pour aller à Gachepé. Les Sauuages de cét endroict peuuent monter à 60. ou 80. ames ; et ne sont pas si vagabonds que les autres, soit parce que le lieu est plus retiré, soit qu'il est plus abondant en chasse, n'estant pas besoin d'en sortir pour viure. Le pays est pour la pluspart agreable et à mon aduis de grande fertilité, s'il estoit cultiué. Il est dans le 46. degré d'éleuation polaire.

A nostre retour de la dicte Baie, Dieu nous preserua deux fois de la tempeste, et la troisiesme fut celle que ie vay raconter. Nous n'auions apporté que pour huict iours de viures, et desia il y en auoit quinze de nostre depart. Le mauuais temps nous tenoit au delà de la Baie des Mines du costé de la riuiere S. Iean. Si la contrarieté des vents eust duré, c'en estoit faict, il falloit mourir de faim, car nous n'auions rien. La nuict venuë, le P. Biard persuada à la compagnie de faire vn vœu à nostre Sei-

gneur et à sa benoite mere, que s'il leur plaisoit nous donner vent propice, les quatre Sauuages qui estoyent auec nous se feroient Chrestiens. Les Sauuages en furent bien contents, et ainsi le vœu fut fait. Le matin venu, le vent fut esueillé tel qu'il nous le falloit, et à sa faueur nous trauersasmes la Baie, qui est de huict lieuës de large. Or arriuez à terre du costé de Port Royal, le vent nous manqua, et nous auions la marée contre nous, et quinze lieuës iusques à Port Royal.

A ceste cause le sieur de Biencourt nous quitta, aymant mieux s'en aller à pied auec les Sauuages ; mais il fut trompé, car aussi-tost qu'il nous eut delaissez, le bon vent nous reuint, à l'aide du quel et du bon courage des compagnons, nous arriuasmes ce mesme iour à Port Royal, là où ledit sieur ne reuint que trois iours apres, ayant assez paty. Or les Sauuages estoient prests à receuoir le sainct Baptesme, mais on n'auoit pas dequoy les nourrir 4. ou 5. iours qu'il eust fallu pour les Catechiser, car tout nous manquoit. On les differa iusques à ce que le nauire fust reuenu, qu'on attendoit de iour en iour ; mais l'attente fut vaine et ainsi l'occasion de ce bien se perdit à nostre grand regret.

Or le P. Biard reuenu à la maison, comme il estoit bien aise d'auoir si merueilleusement euadé la mort, la faim et les orages, aussi estoit-il bien triste de n'auoir sceu aucune nouuelle de son cher confrere le Pere Ennemond, qu'il aimoit vniquement ; mais Dieu le résiouït pleinement ce mesme iour, car comme si le rendez-vous leur eust esté donné, il arriua le iour mesme sur le soir, sain et sauf et chargé de merites et bonnes œuures, tant pour auoir beaucoup paty, comme pour auoir mis au paradis quelques ames qui étoient passées aussi-tost le sainct Baptesme. De vray ils eurent tous deux grande occasion de benir leur bon Dieu et Seigneur, qui les consoloit si paternellement, et si visiblement les protegeoit en tout et partout.

CHAPITRE XXII.

Ce qui arriua l'hyuer et le printemps suiuant de l'an 1613.

Le sieur de Biencourt s'attendoit de receuoir secours de France auant l'hyuer, voire mesme on auoit dit qu'il y auoit trois ou quatre nauires en mer, et desia cherchoit-on où l'on pourroit loger tant de biens qui venoient en flotte. Sur ceste confiance, le sieur de Biencourt auoit trocqué quasi tout, et par consequent il se trouua bien esbahi quand à la Toussainct il se trouua hors d'espoir de secours pour ceste année.

Or les Iesuites, qui n'auoient pas mis cuire, comme l'on dit, sur ces imaginatiues attentes, auoient réserué dans leurs magasins cinq grands poinçons de bled, quatre de froment et vn d'orge qu'on leur auoit enuoyé de France pour leur particulier ; tout cela faisoit 14. barils de bon grain. Eux donc voyans la necessité du sieur de Biencourt, l'allerent trouuer et luy offrirent leurs moyens de bonne volonté, et qu'il prist tout leur bled hors seulement deux barils de froment et vn d'orge, qu'ils desiroient se reseruer pour diuers accidens de necessité et maladie tant d'eux que des autres ; quant au reste qu'on n'innoueroit rien, et qu'ils receuroient la distribution comme de coustume et quotidiennement. Le sieur de Biencourt accepta l'offre et les conditions, et suiuant icelles on commença de viure.

Cependant les Iesuites ayans Dieu pour appuy ne perdoient pas courage, ains suiuant la lumiere et l'engin qui leur estoit donné, pouruoyoient à l'aduenir ; partant ils s'aduiserent de bastir vne chalouppe, tandis que les autres demeuroient aupres du feu à leur aise sans trauailler : car ils preuoyoient que sans bateau il leur arriueroit de mourir de faim apres deux mois que leur pourroit durer leur orge, parce qu'ils ne pourroient aller sans bateau ny au gland ny aux coques, ny aux racines, ny à la pesche, ny autre part où seroit

quelqu'esperance de queste : parce que les chemins de ces pays là sont les riuieres et la mer.

Au commencement de ceste entreprinse de bastir vne chalouppe, on se mocquoit d'eux, car le conducteur de l'œuure estoit leur garçon, qui n'en sçauoit pas plus qu'vn apprenty. Ses aides estoient deux prestres qui iamais n'auoyent fait ce mestier. Neantmoins, disoit-on, le P. Ennemond sçait tout faire, et au besoin il se trouuera bon scieur d'ais, bon calfeutreur et bon architecte ; mais le P. Biard, dequoy seruira ? Et à cela, disoit l'autre, ne sçais-tu pas que quand la chalouppe sera faicte, il luy donnera sa benediction ? Ainsi causoient-ils et en auoient beau loisir aupres du feu. Mais les Iesuites ne perdoient pas de temps à scier planches, à raboter ais, à rechercher courbes, à faire estoupes des bouts de cordages qu'ils trouuoient, à courir les bois pour ramasser de la resine ; que voulez-vous, à la my-Mars leur gaillarde chaloupe fut dans l'eau, equippée, parée, accommodée brauement auec l'admiration de ceux qui s'en estoient mocquez ; et tout au contraire le sieur de Biencourt, qui au commencement de l'hyuer auoit eu trois bonnes chalouppes, ne s'en trouua pas à la fin et fut contrainct du bris des trois, de faire rauauder vn mauuais bateau tout au plus pour trois personnes, qui n'eust sceu faire trois lieuës continuëllement en mer sans sombrer, tant il faisoit eau.

Or la chalouppe estant preste et appareillée, le P. Biard s'en alla en haut contre la riuiere auec leur seruiteur et vn tiers qui se ioignit à eux appellé Iean Baptiste Charpentier. Ils allerent à la queste du gland et des racines. Ces racines sont appellées en Sauuage *chiquebi*, et s'engendrent volontiers aupres des chesnes ; elles sont comme des truffes, mais meilleures, et croissent sous terre enfilées l'vne à l'autre en forme de chapelet. Il y en a beaucoup en certains endroits ; il est vray qu'il est bien difficile d'aller quelque part où les Sauuages n'ayent desia fouillé : ainsi on n'en trouue guere que de bien petites, et encore faut-il bien trauailler pour en viure vn iour.

Apres auoir couru en haut contre la riuiere pour les glands et racines, il s'en alla à l'eplan. Eplan ou Epelan est vn petit poisson comme les Sardines de Roüen, qui, venant de la mer, fraye contre certains ruisseaux vers le commencement d'Auril. Il y en a vn à quatre lieuës de Port Royal qui quelquefois en fourmille tout ce temps là : pour ceste cause les Sauuages s'y viennent alors cabaner et en viuent.

Apres l'Eplan viennent les harencs, qui frayent de mesme vne autre riuiere. Le P. Ennemond entreprit ceste pesche des harencs, et apres celle-cy, celle des molües ; desia le mois de may estant venu en ceste façon, nous bourrasmes le temps, comme l'on dit, auec les espaules, ou plustost auec les pieds et bras, traisnant nostre miserable vie iusques à ce que le nauire arriua, le voyage et route du quel il nous faut reprendre de plus haut.

CHAPITRE XXIII.

L'arriuée de la Saussaye à Port Royal et delà à S. Sauueur.

On dressoit en France vn Equipage pour retirer les Iesuites de Port Royal, et fonder vne nouuelle habitation de François en vn autre lieu plus commode.

Le chef de cét equipage estoit le Capitaine la Saussaye, ayant 30. personnes qui debuoient hyuerner dans le pays, en comptant les deux Iesuites et leur seruiteur qu'il debuoit prendre à Port Royal. Il auoit de plus auec luy deux autres Iesuites le P. Quantin et Gilbert du Thet qu'il conduisoit ; mais ils deuoient reuenir en France au cas que les deux du Port Royal ne fussent pas morts, dequoy on se doutoit. Tout l'equipage, en comptant les matelots, estoit de 48. personnes ; le maistre du nauire estoit

Charles Flory de Hableuille, homme iudicieux, hardy et paisible. La Royne de sa bonne grace auoit contribué aux despenses de quatre tentes ou pauillons du roy, et quelques munitions de guerre ; le sieur Simon le Maistre auoit vacqué serieusement à tout l'affrettement et auitaillement, et Gilbert du Thet, Iesuite coadiuteur, homme fort industrieux, ne s'y estoit point espargné : de maniere qu'on estoit richement prouisionné de toutes choses pour plus d'vn an, outre les cheuaux et les cheures qu'on conduisoit pour commencement de mesnage. Le nauire estoit de cent tonneaux.

Cét equipage ainsi ordonné partit de Honfleur le 12. Mars 1613. et territ premierement au Cap de la Heue en Acadie le 16. May, ayant consumé en son traiect deux mois entiers. Au Cap de la Heue, ils dirent messe, et dresserent vne Croix, y apposant les armoiries de Mme la Marquise de Guercheuille, pour marque de possession prise en son nom ; delà se remettant en mer, ils vindrent à Port Royal.

A Port Royal, ils ne trouuerent que cinq personnes, sçauoir, les deux Iesuites, leur seruiteur, l'apothicaire Hebert, et vn autre ; le sieur de Biencourt et ses autres gens estoient tous bien loing, qui çà, qui là. Or parce que Hebert tenoit la place du dit sieur, on luy presenta les lettres de la Royne, par lesquelles iussion estoit faite de relascher les Iesuites et leur permettre d'aller où bon leur sembleroit : ainsi les Iesuites retirerent leurs hardes en bonne paix, et tant ce iour là que le suiuant, on fit bonne chere à Hebert et à son compagnon, à fin que ceste venuë ne leur fust pas triste. Au depart, quoy qu'ils ne fussent pas en disette, on leur laissa vn baril de pain et quelques flacons de vin, à ce que l'adieu fust pareillement de bonne grace.

La contrarieté des vents nous retint cinq iours à Port Royal, d'où s'éleuant vn prospere Nord-est, nous partismes en intention d'aller à la riuiere de Pentegoët, au lieu appellé Kadesquit, lieu qu'on auoit destiné pour la nouuelle habitation, et ayant à cét effect beaucoup de grands auantages. Mais Dieu en disposa autrement : car comme nous fusmes au Sud-est de l'isle de Menano, le temps se change, et suruint en mer vne si espaisse brume, que nous n'y voyons pas plus de iour que de nuict. Nous apprehendions grandement ce danger, parce qu'en cét endroict il y a beaucoup de brisans et rochers, contre lesquels nous craignions de donner, parmy les tenebres. Le vent ne nous permettant pas de nous tirer hors et nous mettre au large, nous demeurasmes en ceste façon deux iours et deux nuicts, virant tantost d'vn costé, tantost de l'autre, comme Dieu nous inspiroit. L'affliction nous esmut de faire prieres à Dieu de ce qu'il luy plust nous deliurer du peril et nous addresser à quelque bon lieu pour sa gloire. De sa bonté, il nous exauça, car le soir mesme nous commençasmes à voir les estoiles, et le matin les brouées se dissiperent ; nous nous reconnusmes estre au deuant des Monts deserts, isle que les Sauuages appellent Pemetiq. Le pilote adressa au costé oriental de l'isle, où il nous logea en vn beau et grand port, et nous y rendismes nos vœux, eleuant la croix et chantant à Dieu des loüanges auec le sacrifice de la saincte Messe. Nous appellasmes ce lieu et port S. Sauueur.

CHAPITRE XXIV.

A quelle occasion nous nous arrestasmes à S. Sauueur ; la bonté du lieu.

Or en ce port de S. Sauueur, grande contention s'éleua entre les matelots et nostre equipage ou nous autres passagers. La cause en estoit parce que, la charte partie et l'accord passé en France portant que les dits matelots seroient tenus encrer en vn port de l'Acadie que nous leur nommerions, et là seiourner pendant trois mois, les dits matelots se maintenoient estre arriués en vn

port de l'Acadie, et que partant le dit terme de trois mois debuoit partir de ceste arriuée. On leur repliquoit que ce port n'estoit pas celuy qu'on leur auoit nommé Kadesquit, et partant que le temps ne courroit point auant qu'ils y fussent. Le pilote s'opiniastroit là contre, maintenant que iamais nauire n'auoit esté iusques à Kadesquit et qu'il ne vouloit point se faire vn descouureur de nouuelles routes. Raisons de ça, raisons delà, rien que plaidoyeries : mauuais augure de l'aduenir.

Sur ces contestes, les Sauuages nous firent de la fumée. Ce signal veut dire qu'on les aille recognoistre, si on a besoin d'eux, ce qu'on fit. Le pilote par occasion leur dit que les Peres de Port Royal estoient dans son nauire. Les Sauuages repliquerent qu'ils verroient bien volontiers ceux qu'ils auoient cogneus il y auoit deux ans à Pentegoët ; c'estoit le P. Biard, qui les alla incontinent trouuer et s'informa d'eux touchant la route de Kadesquit, leur signifiant qu'il s'y vouloit habituer. Mais, dirent-ils, si tu veux te loger en ces quartiers, que ne demeures-tu plustost auec nous, qui auons bien vne autant et bonne place que Kadesquit ? Et commencerent à luy raconter les loüanges de leur demeure, asseurans qu'elle estoit si saine et si agreable, que quand les Sauuages sont malades autre part, ils se font porter en ce lieu, et y guerissent. Ces benedictions n'esmouuoient pas beaucoup le P. Biard, parce qu'il sçauoit assez que les Sauuages ne manquent pas de ce dont chacun abonde, c'est de priser ses denrées. Mais ils sceurent bien bander la machine pour l'enleuer : Car, dirent-ils, il faut que tu viennes, d'autant que Asticou nostre Sagamo est malade à la mort ; et si tu ne viens, il mourra sans Baptesme, et n'ira pas au ciel : tu en seras la cause, car pour luy il voudroit bien estre baptisé. Ceste raison ainsi naïfuement deduite, fit estonner le P. Biard, et luy persuada totalement de s'y en aller, veu mesme qu'il n'y auoit que trois lieuës à faire, et que pour tout il n'en resultoit pas grande perte de temps, que d'vne apres-disnée. Ainsi il se mit dans vn de leurs canots, auec le sieur de la Motte et Simon l'interprete, et s'en allerent.

Arriuez aux Cabanes d'Asticou, nous le trouuasmes malade, mais pas à mort, car ce n'estoit qu'vn rheume qui le tourmentoit : partant l'asseurance de ses forces nous donna beau loisir d'aller visiter ce lieu si vanté et meilleur que Kadesquit, pour vne habitation Françoise, et de vray nous ne trouuasmes pas que les Sauuages eussent eu mauuaïse raison de le haut louër, car nous mesmes nous en esmerueillons ; et en ayans porté les nouuelles aux principaux de nostre equipage, et eux encore l'étans venu recognoistre, tous vnanimement consentirent qu'il falloit s'arrester là, et ne pas chercher mieux, veu même que Dieu sembloit le dire par les heureux rencontres qui nous estoient arriuez, et par vn certain miracle qu'il fit en la guerison d'vn enfant, duquel nous parlerons autre part.

Ce lieu est vne iolie colline esleuée doucement sur la mer, et baignée à ses costez de deux fontaines. La terre y est essartée à 20. ou 25. arpens, herbuë en quelques endroicts presque à la hauteur d'vn homme. Son aspect est au midy et orient, quasi à l'emboucheure de Pentegoët, et où se deschargent plusieurs agreables et poissonnées riuieres. Le terroir y est noir, gras et fertile. Le port et haure sont des plus beaux que l'on puisse voir, et en endroict propre à commander toute la coste ; le haure spécialement est asseuré comme vn estang, car outre qu'il est separé de la grande isle des Monts deserts, il l'est encore de certaines petites islettes qui rompent les flots et les vents, et fortifient son entrée. Il n'y a flotte de laquelle il ne soit capable, et nauire si haut qui ne puisse s'approcher de terre pour décharger iusques à la longueur d'vn chable. Sa situation est à 44. degrez et ½ d'eleuation, position encore moins boreale que celle de Bourdeaux.

Or estant descendus en ce lieu, et y ayant planté la Croix, nous commençasmes à trauailler, et auec le trauail

commencerent nos contestations, second signal et prodige de nos mal-heurs. La cause de ces contestations, estoit que nostre Capitaine la Saussaye s'amusoit trop à cultiuer la terre, et tous les principaux le pressoient de ne pas distraire en cela les ouuriers et vacquer sans repit aux logemens et fortifications; ce qu'il ne vouloit pas faire. De ces contestations en vindrent d'autres, iusques à ce que l'Anglois nous mist d'accord, comme vous l'allez voir.

CHAPITRE XXV.

Nostre prinse par les Anglois.

La Virginie est le continent de Terre que les Anciens appelloient Morosa, entre la Floride et la Nouuelle France, sur les 36. 37. et 38. degrez d'eleuation. Ce pays auoit premierement esté descouuert et saisy par Iean Verazan, au nom de François I. ainsi que nous auons dit cy-deuant, mais les Anglois l'ayant recogneu depuis en 1593. et 1594. y sont en fin venus habiter depuis 7. ou 8. ans. Leur demeure principale, qu'ils appellent Iemton, est distante de S. Sauueur, où nous nous estions logez, d'enuiron 250. lieuës par droictes routes. Regardez s'ils ont bien dequoy nous quereller.

Or ces Anglois de la Virginie ont coustume de venir tous les ans aux isles de Pencoït qui sont à 25. lieuës de S. Sauueur, afin de se pouruoir de mouluës pour leur hyuer. S'y acheminans donc selon leur habitude en l'esté de l'année dont nous parlons 1613. aduint qu'en mer ils furent surprins de brumes et brouïllards, que nous auons dit cy-deuant s'espandre souuent l'esté sur ces terres et mers. Pendant qu'elles durerent quelques iours, la marée les ietta insensiblement beaucoup plus loing au N. E. qu'ils n'eussent pensé, car ils estoient bien quatre vingts lieuës plus auant dans la Nouuelle France qu'ils ne croyoient aupres de nostre port, mais ne se cognoissant point au lieu. Par mal-heur quelques Sauuages passerent par là qui les allerent trouuer croyans que c'estoient des François qui nous cherchoient. Les Anglois n'entendoient rien en Sauuage, mais aux gestes ils recogneurent assez qu'on leur faisoit signe qu'il y auoit vn vaisseau là aupres, et que ce vaisseau estoit François, car ils entendoient le mot de Normandia, dont ils nous appellent ; et aux ceremonies que les Sauuages faisoient pour leur complaire, ils recognoissoient que c'étoient ceremonies de courtoisie et ciuilitez françoises. Donc les Anglois, qui estoient en necessité et de viures et de tout, deschirez, demy-nuds et ne questans que proye, s'enquirent diligemment combien grand estoit nostre vaisseau, combien nous auions de canots, combien de gens, et ayant eu response suffisante et qui leur plaisoit, firent vn cry ioyeux, demonstrans que c'estoit bien ce qu'ils cherchoient, et qu'on les menast à nous, car ils ne desiroient autres ; aussi ne faisoient-ils, mais ce n'estoit pas en la façon que les Sauuages l'entendoient, car les Sauuages estimoient que ce fussent aucuns de nos bons amis, estans en grande peine de nous, et qui d'amitié desirassent surtout de nous voir : par ainsi vn d'eux demeura dans leur nauire pour les conduire à nous ; ce qu'il fit, le bon vent venu. L'Anglois, dés qu'il nous descouurit, commença à se preparer au combat, et ce fut alors que le bon homme de Sauuage recogneut qu'il auoit esté trompé : donc il se print à pleurer sa faute et maudire ceux qui l'auoient ainsi deceu. Souuent depuis il a pleuré et demandé pardon de son aduenture et à nous et aux autres Sauuages, parce que les autres Sauuages vouloient venger nostre mal-heur sur luy, pensant que de malice il en eust esté la cause.

Or nous, considerans ce nauire venir ainsi de loing à pleines voiles ne sçauions que penser, si c'estoient amis ou ennemis, François ou estrangers : à

ceste cause le pilote s'en alla au deuant dans vne chaloupe pour le recognoistre tandis que les autres s'armoient. La Saussaye demeura à terre, et y retint la pluspart des hommes. La Motte lieutenant, Ronferé enseigne, et Ioubert sergent, et tous les plus deliberez allerent au nauire. Aussi estoit-ce là où l'on debuoit recognoistre les gens de bien.

La nauire Anglois venoit plus viste qu'vn dard, ayant le vent à souhait, tout pauis de rouge, les pauillons d'Angleterre flottans, et trois trompettes et deux tambours faisans rage de sonner. Nostre pilote, qui estoit allé descouurir, ne reuint pas à son nauire, parce que, dit-il, les Anglois auoient le vent sur luy, et partant, pour ne tomber en leurs mains, il alla prendre le circuit d'vne isle : tant il y a qu'en ceste occasion le nauire se trouua destitué de la moitié de ses matelots, et n'auoit autre gens de defense que dix en tout, et encore n'y en auoit-il aucun qui fust entendu aux combats de mer, hors le Capitaine Flory, qui de vray ne manqua ny de conduite ny de courage ; mais il n'auoit ny assez de temps pour se preparer, ny des gens : à cause de quoy il ne put leuer l'anchre pour se désengager, ce qui est toutesfois la premiere chose que l'on doict faire aux combats de mer. En vain aussi eust-on leué l'anchre, les voiles estans engagées : car à cause que c'estoit l'esté et qu'on seiournoit au port sans crainte, on les auoit tenduës en forme de berceau de la dunette à la bitte, pour auoir de l'ombre sur le tillac, d'où l'on ne pouuoit les deffaire en si peu de temps. Mais ce mal-heur eut fort bonne chance, car nos gens demeurerent fort bien couuerts pendant le combat, de maniere que les Anglois n'en pouuant choisir aucun durant leurs escopetteries, moins de gens furent ou tuez ou blessez.

A l'approche, comme c'est la coutume de sommer à dire qui l'on est, nos gens crierent à la marinesque O. O. Mais l'Anglois ne respondit pas en ce ton, mais d'vn autre plus furieux, à grands coups de mousquets et de canon. Il auoit 14. pieces d'artillerie et 60. mousquetaires duits au nauigage, venans à la charge sur les costez, sur le beau pré, à la dunette et où il falloit, à la file et en ordre, aussi bien que gens de pied font sur terre.

La premiere escopetterie fut terrible du costé des Anglois ; tout le nauire estoit en feu et en fumée. De nostre part on respondoit froidement, et l'artillerie estoit muette. Le Capitaine Flory crioit bien : Lasche le canon, laschez. Mais le canonier n'y estoit pas. Or Gilbert du Thet, qui de sa vie n'auoit esté peureux, ny coüard, entendant ce cry, et ne voyant personne qui obeïst, prit la mesche, et nous fit parler aussi hault que l'ennemy ; le mal-heur est qu'il ne mira pas, et s'il l'eust faict, peut estre y eust-il eu quelque chose de pis que le bruict.

L'Anglois apres ceste premiere escopetterie, mit son nauire de costé, et tenoit vne anchre preparée pour accrocher nostre bitte. Le Capitaine Flory fila du chable fort à propos, ce qui arresta l'ennemy et le fit tourner de costé : car il eut peur qu'en poursuiuant on ne le voulust attirer sur des basses ; depuis voyant nostre nauire à requoi, et s'estant rasseuré, il recommença les approches auec escopetterie comme deuant. Ce fut en ceste seconde charge que le Pere du Thet receut vn coup de mousquet au trauers du corps, et tomba à l'enuers sur le tillac ; le Capitaine Flory fut aussi blessé au pied, et trois autres autre part ; ce qui fit faire signe et crier qu'on se rendoit. Aussi certes la partie n'estoit pas esgale. A ce cry l'Anglois se ietta dans nostre bateau pour venir à nostre nauire ; nos gens aussi par mauuais conseil se ietterent dans le leur pour faire à terre, car ils craignoient l'arriuée du victorieux. Le vainqueur fut plus tost dans nostre nauire, qu'eux ne furent loin, et partant il se prit à leur crier qu'ils retournassent et pour les y contraindre tiroit sur eux ; dequoy effrayez, deux de nos gens se ietterent à l'eau pour à mon aduis gaigner terre à la nage ; mais ils furent noyez, soit que desia ils fussent blessez, soit ce qui est plus vraysemblable, qu'ils

fussent atteints et tuez dans l'eau. C'estoient deux ieunes compagnons de bonne expectation, l'vn de Dieppe, appellé Le Moine, l'autre dit Neueu, de la ville de Beauvais. Leurs corps ne reparurent que neuf iours apres ; on eut moyen de les prendre et religieusement enterrer. Telle fut la prinse de nostre nauire.

CHAPITRE XXVI.

Le pillage de nostre nauire et de nos gens, les angoisses où nous estions.

L'Anglois victorieux s'en vint à terre, où nous auions nos tentes et logemens commencez, et fit rechercher nostre Capitaine de tous costez, disant qu'il vouloit voir nos commissions ; que ceste terre leur appartenoit, que pour cela ils s'estoient ruez sur nous, nous y trouuant ; neantmoins que si nous faisions apparoistre nostre bonne foy et que nous fussions là venus sous l'auctorité de nostre prince, qu'ils y auroient esgard, ne voulans en rien contreuenir à la bonne confederation de nos deux rois. Le mal-heur fut qu'on ne trouua pas la Saussaye ; à l'occasion dequoy l'Anglois fin et subtil se saisit de ses coffres, les crocheta industrieusement et y ayant trouué nos commissions et lettres royaux les saisit ; puis remettant toutes les besongnes en leur place, chaque chose comme il l'auoit trouuée, referma les dits coffres gentiment. Le lendemain la Saussaye estant venu, le Capitaine Anglois, qui sçauoit fort bien sa leçon, l'accueillit humainement et luy fit les premieres interrogations auec belles ceremonies, puis vint au poinct, luy demandant ses commissions, à ceste fin qu'il n'y eust aucun doute, quand reellement on considereroit les paroles et auctorités du roy nostre Sire. La Saussaye respondit que ses lettres estoient dans ses coffres. On luy apporta ses coffres, et auant qu'il les ouurist auec ses clefs, on l'aduisa qu'il regardast bien si personne y auroit touché ; car, quant à eux, ils y alloient fort simplement. La Saussaye recognoissoit tout estre en fort bon ordre, mais il n'y retrouuoit pas ses lettres. Icy le Capitaine Anglois changea de mine et de ton, et se refroignant comme il falloit : Quoy donc, dit-il, vous vous imposez icy. Vous donnez à entendre qu'auez commission de vostre roy, et n'en pouuez produire aucun tesmoignage : vous estes tous des forbans et pirates ; vous meritez la mort. Et dés lors il fit la part du butin aux soldats, en quoy il consuma toute l'apres disnée. Nous de la terre considerions le gaspillement de tous nos biens : car les Anglois nous laissoient à terre, eux se tenans en mer et ayant ioinct nos vaisseaux au leur, car nous en auions deux, sçauoir nostre nauire et vne barque construicte sur lieu et equipée de neuf. Nous estions reduicts en piteux estat, mais ce n'estoit pas la fin. Le iour suiuant, on vint à terre, et on nous pilla encore ce que nous y auions, non pas tout du commencement, mais à passades, et à chasque fois qu'on descendoit à terre, tousiours quelque destrousse de nos manteaux, habits et autres choses. Vne fois on fit quelques violences et atrocitez sur la personne de deux de nos gens ; ce qui espouuanta tellement vne partie de nos gens, qu'ils s'enfuyrent par les bois comme pauures bestes esgarées, demy-nuds et sans aucun viure, ne sçachans ce qu'ils pourroient deuenir.

Venons aux Iesuites. Ie vous ay dit que le P. du Thet fut outré d'vne mousquetade durant le combat ; les Anglois entrans dans nostre nauire le mirent entre les mains de leur Chirurgien, ainsi que tous les autres blessez. Ce Chirurgien estoit catholique et recogneu pour tel, et personne fort charitable, qui nous a faict mille bons offices. Or le P. Biard ayant sceu la blessure du P. Gilbert du Thet, fit demander au Capitaine que les blessez fussent portez à terre, ce qui fut accordé, et par ainsi le dit Gilbert eut le moyen de se confesser, et de loüer et benir Dieu iuste et misericordieux en

la compagnie de ses freres, mourant entre leurs mains ; ce qu'il fit auec grande constance, resignation et deuotion vingt-quatre heures apres sa blessure. Il eut son souhait, car au depart de Honfleur, en presence de tout l'equipage, il auoit haussé les mains et les yeux vers le ciel, priant Dieu qu'il ne reuinst plus en France, mais qu'il moureust trauaillant à la conqueste des ames et au salut des Sauuages. Il fut enterré le mesme iour au pied d'vne grande croix que nous auions dressée du commencement.

Les Iesuites n'estoient iusques alors recogneus des Anglois que pour prestres. Or le P. Biard et le P. Ennemond Masse s'en allerent au nauire parler au Capitaine Anglois, et luy expliquerent ouuertement comme ils estoient Iesuites, venus en ces quartiers là pour la conuersion des Sauuages ; puis le supplierent, par le sang de celuy qu'ils recognoissoient pour Sauueur et par les misericordes qu'il en attendoit, qu'il luy plust auoir pitié de ces pauures François sur lesquels Dieu luy auoit donné puissance, et qu'en leur misere il recognust combien les affaires de ce monde varient ; qu'il luy plust leur donner et moienner leur retour en France. Le Capitaine les ouït fort paisiblement, et leur respondit auec pareil honneur. Mais, dit-il dissimulant, ie m'estonne fort que vous autres Iesuites, qu'on tient communement pour hommes de conscience et religion, vous vous trouuiez icy en compagnie de forbans et picoteurs, gens sans aueu et sans loy ny honneur. Le Pere Biard respondit et prouua auec tant d'argument, que toute leur troupe estoit de gens de bien et recommandez par sa Maiesté tres chrestienne, et refuta si peremptoirement toute obiection contraire, que le Capitaine Anglois fut constrainct de faire semblant qu'il s'y accordoit vaincu par ses raisons. Certes, adiousta-il, il y a bien eu de la faute, à ce que ie vois, d'ainsi perdre vos lettres ; neantmoins ie traicteray de vostre retour auec vostre Capitaine. Et dés lors iusques au depart, il fit tousiours manger à sa table les deux Peres, leur monstrant beaucoup de respect et honnesteté. Or il auoit vne espine au pied qui le tourmentoit : c'estoit le pilote et les matelots qui estoient euadez, et desquels il ne pouuoit sçauoir nouuelles. Ce pilote appellé le Bailleur, de la ville de Rouën, s'en estant allé pour recognoistre, ainsi qu'il vous a esté dit, ne put point retourner à temps au nauire pour le deffendre, et partant il retira sa chaloupe à l'escart, et la nuict venuë, prit encore auec luy les autres matelots, et se mit en sureté hors la veuë et le pouuoir des Anglois. La nuict, il nous venoit trouuer pour aduiser auec nous ce qu'il y auroit à faire. Il fit en particulier ce bon office aux Iesuites : car il vint trouuer le Pere Biard, et le prenant par la main, le coniura de ne se point mesfier de luy, parce qu'il estoit de la pretenduë, l'asseurant qu'il ne manqueroit ny à luy, ny à aucun des Peres, et qu'il supplioit Dieu que tout ainsi il ne s'abandonnast point. Comme il le disoit de cœur sincere, le P. Biard le remercia de bonne affection, et luy promit de se souuenir de sa bonne volonté ; il luy dit neantmoins qu'il ne vouloit encore penser à luy iusques à ce qu'il vist tous les autres en beau chemin ; que alors il demanderoit ce qu'à Dieu plairoit, admonestant le dit pilote de se garder de tomber aux mains des Anglois, parce que le Capitaine desiroit fort de le pouuoir attrapper. Le dit pilote fit sagement son profit de cét aduertissement et de celuy des autres : car de là à deux ou trois iours, il passa à la barbe des François comme se sauuant et s'en allant chercher nauire, et leur disant que ce n'estoit pas pour ceste fois là qu'il le falloit attendre ; mais il se retira seulement derriere quelques isles, pour y estre aux escoutes et considerer quelle fortune nous arriueroit. Cela fit à mon aduis que le Capitaine Anglois se resolut plustost à ne nous pas faire pis ; toutesfois il en auoit quelque volonté, ce que ie ne sçay de vray par les coniectures de ce que nous auons experimenté depuis. Il estoit bien Capitaine fort sage et rusé, mais neantmoins gentil-homme

ayant le courage noble ; ses gens aussi n'estoient ny inhumains ny cruels contre personne de nous.

On ne sçauroit en croire les angoisses ausquelles nous estions de ce temps, car nous ne sçauions où donner de la teste : du costé des Anglois nous n'attendions que la mort, ou du moins la seruitude ; ou, de nous arrester sur ce pays et de viure parmy les Sauuages pendant vn an entier et tant de gens, nous sembloit estre vne mort bien miserable et longue. Ces bons Sauuages ayant ouï nostre desastre, s'en vindrent à nous et nous offroient leur possible, promettans de nous alimenter durant l'hyuer, et monstrans vne grande compassion. Mais nous ne pouuions pas esperer mieux qu'ils ; aussi, de trouuer autres expediens en vn tel desert, nous n'en voyons point. Voicy enfin comment Dieu nous pouruut.

CHAPITRE XXVII.

Les expedients trouuez pour reuenir en France, et comme trente de nos gens y arriuerent apres plusieurs trauaux.

Le Capitaine Anglois appellé Samuel Argal, et son lieutenant, dit Guillaume Turnel, commencerent à traicter de nostre retour, selon leur promesse, auec nostre Capitaine la Saussaye. Les Anglois offroient des conditions bien iniques ; mais pour le faire court, la conclusion fut qu'vne chaloupe nous restant de deux que nous auions, ils nous la laisseroient, et qu'auec nous allassions où Dieu nous conduiroit. Le Capitaine Anglois, cauteleux qu'il est, voulut auoir vn escrit signé de la main de la Saussaye, par lequel il tesmoignast que c'estoit de son choix que ce party auoit esté pris. Ceste conclusion ouïe, le Pere Biard s'en alla trouuer le Capitaine, et luy representa qu'ils restoient trente personnes, et qu'il estoit impossible que tant de gens peussent estre entassées dans vn si petit vaisseau, tant s'en faut qu'ils peussent dedans faire 150. lieuës, et trauerser les baies de 10. et 12. lieuës comme il leur falloit faire, auant de trouuer vn nauire François auquel ils se peussent refugier ; que cela estoit manifestement nous ietter à la mort et au desespoir. L'Anglois respondit que la Saussaye ne le croyoit pas ainsi ; mais que si on vouloit descharger la dite chaloupe, qu'il en ouuriroit bien vn moyen : qu'il conduiroit en Virginie les artisans qui voudroient, sous promesse qu'on ne les forceroit point en leur Religion, et que apres vn an de seruice, on les feroit passer en France. Trois accepterent ceste offre.

Pareillement le sieur de la Motte dés le commencement auoit consenty de s'en aller à la Virginie auec le Capitaine Anglois, qui l'honoroit beaucoup, parce qu'il l'auoit trouué l'espée au poing, et voyoit en luy plusieurs autres bonnes qualitez, ce qui profitoit de beaucoup à nostre troupe. On luy permettoit aussi de mener auec luy plusieurs personnes qui de mesme seroient asseurées sous sa faueur. Le Capitaine Flory se resolut pareillement de tenter la mesme fortune, parce qu'on luy donnoit esperance qu'il pourroit recouurer son nauire. Le P. Biard pria que quatre qu'ils estoient, sçauoir 2. Iesuites et deux autres, fussent portez aux isles de Pencoït, et que là on les recommandast aux pescheurs anglois qui y sont d'ordinaire, à fin que par ce moyen ils pussent repasser en France ; ce que le Capitaine Anglois luy octroya fort volontiers.

En ceste façon la chaloupe se trouua competemment deschargée, et toute nostre troupe fut diuisée en trois esgales bandes : car quinze estoyent auec le pilote, quinze restoient auec les Anglois, et quinze entroient dans la chaloupe accordée. De ces quinze le P. Ennemond Masse en estoit l'vn : car le choix ayant esté baillé à la troupe de ceux qui deuoient entrer dans la chaloupe, à ce qu'ils peussent eslire de tous les trois Iesuites celuy qu'ils aimeroient mieux pour leur faire compagnie, ce fut luy qu'ils agreerent le plus.

Ceste chalouppe donc fut deliurée entre les mains de la Saussaye, et dudit Ennemond Masse, Iesuite que le Capitaine Anglois honora beaucoup. Il la liura quelque peu amonitionnée de viures et autres prouisions. Mais nos pauures gens furent bien en peine quand il la fallut conduire : car ils n'estoient pour tout que deux ou trois mariniers, et iceux n'auoient ny carte ny cognoissance des lieux. En ceste detresse Dieu les secourut fort à poinct : car le pilote qui auoit mis ses gens en sureté, desireux de sçauoir en quel estat estoit le reste de la troupe, se deguisa en Sauuage, et s'en vint espier sur les lieux. L'Ange de Dieu le conduisit par le bon endroit ; car il rencontra tout à propos ceste chalouppe qui s'en alloit, et ne sçauoit comment. Ceste bonne fortune parut de si bon augure aux rencontrés, qu'ils s'asseurerent dés lors que Dieu leur vouloit faire misericorde ; mesmes que pour surcroit de grace, ils firent vne fort belle pesche de gros Aumars ou Canchres de mer, et les Sauuages leur donnerent liberalement force oyseaux et poissons, et de tout ce qu'ils auoient, auec grande signification de compassion.

En ceste façon ils se vindrent ioindre à la chaloupe des Matelots, et de compagnie gagnerent l'Isle de Menano. Ceste Isle est à l'emboucheure de la Baye Françoise, et d'icelle iusques à l'Isle Longue, où falloit qu'ils trauersassent dix lieuës de pleine mer fort fascheuses à cause des grandes marées qui y courent et bouillent ; et de malheur le mauuais temps les retint icy huict ou neuf iours. Leurs maux et apprehensions les firent recourir à Dieu par vœux et prieres, qui furent exaucées, comme il parut par le beau temps qui vint selon leur souhait ; à la faueur duquel ils paruindrent à l'Isle Longue, où pour tenir leur promesse ils planterent vne Croix, celebrerent la Saincte Messe et firent vne procession. Là aussi Dieu leur auoit preparé vn magasin : car ils y trouuerent vn bon monceau de sel, que le sieur de Biencourt y auoit autrefois delaissé, et pour l'employer ils firent vne fort bonne et heureuse pesche. Ainsi prouisionnez, ils passerent au Cap-Forchu, auquel lieu ils trouuerent le Sagamo Louis Membertou, qui fit grand accueil au P. Ennemond Masse, et le vouloit retenir à toute force. Mais ledit Pere s'excusa sur la necessité de ne point delaisser sa compagnie. Le Sauuage leur fit à tres tous Tabagie d'vn Orignac, ce qui leur fit grand bien, et en doublerent plus ioyeusement despuis le Cap de Sable. Estants ja proches du Port au Mouton, ils eurent au deuant d'eux quatre chalouppes de Sauuages qui reuenoient de la trocque. C'estoit Roland et autres Sagamos, qui aussi tost recogneurent ledit P. Ennemond, et luy firent leurs liberalités bien grandes certes, demie Galette de pain à chacun des compagnons, et vne entiere à luy. C'estoit le monde renuersé, les Sauuages fournissoient du pain aux François gratuitement. Ce pain sembloit de la Manne à nos tribulez : car de trois sepmaines ils n'en auoient mangé. Et pour le comble de souhait, les Sauuages leur dirent, que non guiere loin de là y auoit deux nauires François, l'vn à Sezambre, et l'autre à Passepec. Ce qui fit diligenter nos Pelerins, à ce qu'ils ne les perdissent.

Ces deux nauires estoient Maloüins, l'vn appartenant au ieune du Pont, duquel nous auons souuent parlé cy deuant, d'enuiron cinquante tonneaux seulement ; le Capitaine Vible Bullot commandoit à l'autre, qui estoit de cent tonneaux, et de bon augure s'appelloit le Sauueur. Chacun de ces deux print sa moitié de toute la troupe, mais ceux du petit vaisseau patirent beaucoup : car tout leur defailloit, place, viures, eau ; et furent horriblement agitez de tempeste et contrarieté de vents. Nostre meschef neantmoins arriua prosperement pour ce vaisseau, parce qu'il auoit perdu beaucoup de ses gens, et à peine s'en fust-il peu reuenir sans ce rencontre et nouueau renfort de nos debandez.

Au grand vaisseau, appellé le Sauueur, on fut mieux ; mesmes que les Matelots furent si charitables, que de leur propre gré ils retrancherent leur

ordinaire et quitterent plusieurs bonnes places pour accommoder leurs hostes. Le P. Ennemond Masse fut retiré en cestuy-cy, et le pilote Alain Yeon luy fit beaucoup de charitez. Ils furent accueillis pareillement de tempestes, et experimenterent estre vray, ce qu'on dit du feu S. Elme ou freres consolants, que quand ils apparoissent deux à la fois, c'est bon signe. Car deux apparurent vn quart d'heure sur leurs antennes, et bien tost apres les bourrasques et furies de mer s'accoiserent.

Tous les deux nauires arriuerent en saueté à S. Malo quasi en mesme temps, quoy que le Sauueur fust parti douze iours plus tard. La ioye qu'ils receurent, vous la pouuez estimer, repassant par la memoire les dangers dont ils se voyoient eschappez. Le P. Ennemond Masse et toute la troupe se loüent beaucoup de l'humanité et bon accueil qu'ils receurent en ladicte ville de S. Malo, de Monseigneur l'Euesque, de Monsieur le Gouuerneur, de MM. les Magistrats, Marchands, et generalement de tous.

CHAPITRE XXVIII.

Le voyage de la Virginie et le retour en la Nouuelle France.

Dieu soit beny. Voila ja les deux tiers de nostre troupe reconduicts en France sains et sauues parmy leurs parents et amis, qui les oyent conter leurs grandes auentures. Ores consequemment vous desirez sçauoir ce que deuiendra l'autre tiers qui est encore demeuré entre les Anglois. Certes bien plus longue et plus variable fortune les attend, et tous n'en sortiront pas bagues sauues.

Les Anglois auoyent trois vaisseaux, sçauoir est le leur, auec lequel ils nous auoyent prins, de cent trente tonneaux ; le nostre qu'ils auoyent saisi, de cent tonneaux, et vne barque de douze tonneaux, laquelle pareillement ils tenoyent de nous, et ne la nous auoyent point voulu quitter pour fournir à nostre retour. Ils remplirent ces trois vaisseaux de leurs gens et nous partagerent entre eux. Le sieur de la Motte, le Capitaine Flory, et le reste d'vne moitié faisant en tout huict personnes, furent logez en la Capitanesse, et les autres en nombre de sept, demeurerent dans le nauire captif, duquel le Lieutenant Turnel estoit faict Capitaine.

Or pour commencement de mal-heur, on ne conduisit point les Iesuites aux Isles de Pencoït, selon la promesse, ains on les mena droict à la Virginie auec le reste de la troupe, laquelle on consoloit par belles esperances, d'autant que, disoit-on, le Mareschal de la Virginie, qui a toute charge et auctorité de iurisdiction, estoit grand amy des François, comme ayant obtenu tous les principaux honneurs par la recommandation de feu Henry le Grand, et ayant esté son soldat et son pensionnaire. Cela nous prêchoit-on souuent.

Mais nos prescheurs ne prenoyent pas leur texte de l'Euangile. Car ce beau Mareschal, qui à leur dire auoit le fil et la trempe si françoise, ayant ouy nouuelles de nous, ne parloit que de harts et gibets, et de nous faire pendre trestous. L'espouuante nous en fut donnée, et aucuns en perdirent le repos, ne s'attendants plus qu'à monter ignominieusement par vne eschelle, et deualer miserablement par vne corde. Mais le Capitaine Argal se monstra genereux à nous deffendre : car il resista audit Mareschal, opposant la foy par luy donnée ; et comme il se vid trop foible en ceste opposition, il publia nos commissions et lettres Royaux, dont ie vous ay parlé cy-deuant, qu'il auoit subtilement enleués des coffres de la Saussaye. Et c'est par ce moyen que nous auons sceu qu'il auoit vsé de telle ruse, car autrement nous n'en eussions peu rien descouurir. Le Mareschal, voyant ces auctoritez de sa Majesté tres-Chrestienne, et la resolution du Capitaine, n'osa passer plus outre ; ainsi, apres quelques iours et quelques autres apprehensions,

on nous fit sçauoir que parole nous seroit gardée.

Or comment on nous la garderoit, et quel moyen on nous trouueroit de nous renuoyer en France, c'estoit vne grande question. Le General, le Mareschal et tous les Principaux Chefs de la Virginie s'assemblerent en conseil. Sur icelle le resultat et conclusion des opinions fut de pis faire que iamais, puis qu'il leur sembloit d'en auoir le moyen ; car il fut ordonné que le Capitaine Argal auec ses trois vaisseaux retourneroit en la Nouuelle France, pilleroit et raseroit toutes les forteresses et habitations des François qu'il trouueroit en toute la coste iusques à Cap Breton, c'est à dire, iusques au 46. degré et demy, parce qu'ils pretendent à tout tant de pays ; qu'il feroit pendre la Saussaye et tous ceux de ses gens lesquels il trouueroit estre demeurez dans ces confins, pilleroit de mesme tous les vaisseaux qu'il rencontreroit, trouuant toustesfois moyen aux personnes de se pouuoir retirer en France, en cas qu'ils ne fissent point de resistance ; et qu'on nous mettroit nous autres vieux prisonniers en compagnie de ceux à qui en ceste façon l'on feroit grace de la vie. Telle fut la deliberation. Mais Dieu estoit par dessus, et comme vous orrés, il en disposera autrement, quant à plusieurs articles.

Selon ceste conclusion, Argal reprint vne autre fois la route de la Nouuelle France, plus fort que deuant, car il auoit trois vaisseaux, et auec meilleure esperance : parce que le butin qu'il auoit faict sur nous luy accroissoit, et la cupidité et l'espoir. Il ne print cependant auec soy la moitié de nos gens, ie ne sçay pourquoy. Dans son vaisseau estoit le Capitaine Flory et quatre autres ; dans celuy du Lieutenant Turnel, qui estoit le nostre captif, les deux Iesuites et vn garçon.

Le premier lieu où ils tirerent fut S. Sauueur : car ils s'attendoyent d'y trouuer la Saussaye et vn nauire nouuellement venu. Ils furent trompez, d'autant que la Saussaye estoit en France, ainsi qu'a esté dit ; ils bruslerent nos fortifications, et abattirent nos Croix, en dressants vne pour marque qu'ils se saisissoyent du pays, comme Seigneurs.

Ceste Croix portoit le nom graué du Roy de la Grande Bretaigne. Ils pendirent aussi vn de leurs hommes, pour cause d'vne conspiration au mesme endroict où huict iours auparauant ils auoyent abattu la premiere de nos Croix.

De S. Sauueur ils addresserent à S. Croix, ancienne habitation du sieur de Monts, et parce qu'ils auoyent sceu que le P. Biard y auoit esté, Argal vouloit qu'il les y conduisist ; mais ledit Pere ne le voulut point, ce qui le mit entierement en la disgrace dudit Argal, et en grand danger de sa vie. Ce neantmoins Argal roda tant en haut qu'en bas, et rechercha tant tous leurs endroits, les confrontant auec les cartes qu'il nous auoit prinses, qu'enfin il la trouua de soy-mesme ; il en enleua vn bon monceau de sel qu'il y trouua, brusla l'habitation, et detruisit toutes les marques du nom et droict de France, ainsi qu'il auoit eu commandement.

CHAPITRE XXIX.

La prinse et incendie de Port Royal, deux grands dangers du P. Biard.

Le Capitaine Argal ayant ruiné saincte Croix, ne sçauoit comment addresser et faire voile à Port Royal, selon la commission qu'il en auoit, d'autant qu'il doutoit de s'aller engouffrer en si dangereuse plage sans conducteur bien cognoissant des lieux, et par l'exemple frais qu'il auoit du P. Biard, il n'osoit attendre qu'aucun François l'y voulust conduire ou l'y conseiller sincerement. A ceste cause il se mit en questes de quelque Sauuage, et fit tant par ses courses, embusches, enquestes et industries, qu'il surprint le Sagamo, homme tres experimenté et entendant au faict du pays. A la conduicte d'iceluy, il vint

à Port Royal. Or il y eust eu là sans doute de mal-heur pour le regard des François, parce que l'Anglois entrant à la lune dans le port, comme il fit, et venant anchrer à la veuë de l'habitation à plus de deux lieuës loin, si les François eussent veillé, ils auoyent beau moyen ou de se preparer au combat, ou de se desbagager : car à cause de la marée, l'Anglois ne fut deuant l'habitation qu'à dix ou onze heures du iour suiuant. Ie ne sçay ce qu'on fit. Tant y a que l'Anglois, mettant pied à terre, ne trouua personne dans le fort, et vit des souliers et des hardes esparses.

Par ainsi il eut double ioye dans ceste prinse : l'vne qu'il ne trouua aucune resistance, ce que iamais il n'eust pensé ; l'autre qu'il rencontra vn assez bon butin, à quoy il ne s'attendoit pas.

Ce rencontre du butin non attendu, pensa couster la vie au P. Biard : voicy comment. Les Anglois ayant ja perdu beaucoup de temps à chercher S. Croix, et despuis à attrapper vn Sauuage qui fust leur conducteur, le Lieutenant Turnel estoit d'aduis de laisser le voyage de Port Royal, et s'en retourner au plus tost à la Virginie, alleguant pour raisons que le lieu estoit tres dangereux et la saison par trop auancée (car c'estoit la fin d'Octobre) et qu'au bout de tant de peines, il n'y auroit poinct de profit, parce qu'on n'y trouueroit rien, sinon misere et la haine des François, qu'ils s'acquerroyent bien meritoirement par le bruslement qu'ils alloyent faire, sans recompense d'aucun emolument.

Le Lieutenant Turnel auoit ouy ces raisons du P. Biard, auec lequel il prenoit souuent plaisir de deuiser, et les estimoit fort valides. Or le Capitaine Argal ayant eu le bon-heur d'vne facile entrée, et despuis dans Port Royal (ainsi qu'a esté dit) vn assés bon butin en viures, hardes et vstensiles dans l'habitation, il reprochoit à son dit Lieutenant son conseil et la croyance qu'il auoit euë au Iesuite, et mesmes pour ceste cause luy faisoit moindre part de la proye. Le Lieutenant en estoit en grande cholere, et d'autant plus qu'on l'auoit tousiours eu en reputation d'homme d'esprit et de bon conseil ; dequoy il se voyoit deceu à l'occasion, comme il pensoit, du Iesuite.

Or il y auoit vn puritain Anglois, maistre du grand nauire, plus malin que tous les autres, dissimulé neantmoins, car il faisoit les plus beaux semblants du monde ; mais les autres Anglois nous aduertissoyent de nous point fier en luy, d'autant qu'il estoit malignement enuenimé contre nous. Cestuy-cy donc, voyant son coup, persuadoit au Capitaine et au Lieutenant, lesquels il voyoit esmeus, d'abandonner à terre le Iesuite, disant qu'il estoit indigne que les Anglois luy donnassent des viures, puisqu'il les auoit voulu empescher d'en auoir, et mille autres raisons qu'il alleguoit.

Ie ne sçay qui secourut tant à propos le Iesuite en ce danger que sa simplicité. Car tout de mesme que s'il eust esté bien fauorisé et qu'il eust peu beaucoup enuers ledit Anglois, il se mit à genoux deuant le Capitaine par deux diuerses fois et à deux diuerses occasions, à celle fin de le flechir à misericorde enuers les François du dit Port Royal esgarés par les bois, et pour luy persuader de leur laisser quelques viures, leur chaloupe et quelqu'autre moyen de passer l'hyuer. Et voyez combien differentes petitions on faisoit audit Capitaine : car au mesme temps que le P. Biard le supplioit ainsi pour les François, vn François crioit de loin auec outrages et iniures, qu'il le falloit massacrer.

Or Argal, qui est d'vn cœur noble, voyant ceste tant sincere affection du Iesuite, et de l'autre costé tant bestiale et enragée inhumanité de ce François, laquelle ne recognoissoit ny sa propre nation, ny biens-faicts, ny religion, ny estoit dompté par l'affliction et verges de Dieu, estima que ce luy seroit tousiours reproche et improperе si sans iugement et sans auoir ouy parties, il venoit à delaisser pour vne occupation subtile, celuy à qui il auoit donné sa parole, et par ainsi reietta tout ensemble et la suasion de l'Anglois et la forcenerie du François, d'autant plus

appaisé enuers le Iesuite que plus il le voyoit attaqué sans qu'il remarquast en luy changement ou alteration.

Or le dit Capitaine ayant enleué de Port Royal tout ce qui luy sembla commode, iusques aux ais, verroils, serrures et cloux, il y mit le feu, chose certes bien pitoyable : car dans vne heure ou deux on vit reduire en cendres le trauail et despense de plusieurs années et personnes de merite. Et plaise à nostre Seigneur que ce mesme feu aye tellement destruit tous les pechés qui peuuent auoir esté commis en ceste place, que iamais ils ne ressuscitent plus en aucune part, ny ne prouoquent la iuste et redoutable vengeance de nostre Dieu.

L'Anglois, comme i'ay dit autre part, effaçoit par tout tous monuments et indices de la puissance Françoise ; ce qu'il n'oublia pas icy, iusques à faire vser du pic et ciseau sur vne grosse et massiue pierre, en laquelle estoyent entaillés les noms du sieur de Monts et autres Capitaines, auec les fleurs de lys.

Ce faict, il leua l'anchre pour s'en aller ; mais il fut retenu par le mauuais temps à l'emboucheure du port, trois ou quatre iours.

Tandis qu'il seiournoit icy à l'anchre, vn François de ceux dudit port demanda de parlementer ; ce qui luy fut accordé. Or entre les bons affaires que ce beau parlementaire vint traicter, fut de dire au Capitaine Anglois, qu'il s'émerueilloit bien fort comment il n'auoit desia deliuré le monde du pernicieux Iesuite qui estoit en ses nauires. Si ce n'estoit peut estre que le mal-heur l'y conseruast pour reuencher les François par quelque trahison meschante que le dit Iesuite ioueroit à son coup et occasion. Car c'estoit, dit-il, vn vray et naturel Espagnol, qui ayant commis plusieurs forfaicts en France, à cause desquels il en estoit fuitif, leur auoit encore donné beaucoup de scandale à Port Royal, et qu'il ne falloit aucunement douter qu'encore ne fist-il pis aux Anglois. Argal, oyant dire que le Pere Biard estoit naturel Espagnol, ne le pouuoit croire, mais on luy donna ceste accusation par escrit, et soubsignée de cinq ou six ; et le pressoit-on fort à ce qu'il iettast en terre à l'abandon ledit P. Biard. Mais tant plus qu'on le pressoit, et tant moins l'Anglois y consentoit, parce que y consentant il ne pouuoit fuir le deshonneur d'auoir manqué de foy et de iustice ; là où le gardant pour la Virginie, il s'attendoit de l'y faire mourir en acquerant louange de fidelité à son office et de patience à supporter. Car en communiquant au Mareschal ceste deposition des François, et adioustant par dessus comme ledit Pere n'auoit voulu monstrer l'isle S. Croix, et auoit tasché de diuertir les Anglois d'aller à Port Royal, il n'auoit garde d'eschapper des mains du Mareschal, desquelles à peine auoit-on peu l'arracher, lors mesme qu'on n'auoit aucune prinse sur luy. Ainsi Dieu le voulut sauuer pour lors et encore plus merueilleusement despuis, comme vous orrez. Cependant vous remarquerez sagement iusques à quelle rage le malin esprit agite ceux qui se vendent à luy, et combien il faut estre reserué à croire les delations et detractions, puisque le P. Biard auoit vescu dans Port Royal et auoit tousiours esté notoirement recogneu pour ce qu'il est, c'est à dire bon François naturel, et qui iamais ne fut en Espagne, ny luy, ny son pere ou mere, ou aucun de ses parents. Or que ce neantmoins vn François se soit trouué si possedé par l'esprit sanguinaire, que pour le faire mourir il soit venu à l'imposture si furieusement, et receuant le chastiment de Dieu n'en aye faict autre profit que de se prostituer si desesperement à Sathan et à calomnie, cela surpasse toute apprehension commune de malice, et à peine peut on conceuoir qu'vn homme puisse deuenir si vendu et si desesperement asserui à peché.

CHAPITRE XXX.

Le depart de Port Royal, les diuerses auentures des nauires, et comme nous fusmes contraincts de relascher aux Açores.

Le neufuiesme de Nouembre de ceste année 1613. les Anglois departirent de Port Royal, en intention de s'aller rendre à leur Virginie et y iouir du butin l'hyuer suiuant. Or dés ce temps le Lieutenant Turnel ne regardoit plus le Pere Biard que comme vn pendard abominable ; il le detestoit encore dauantage, quand il repensoit au passé, car par le passé il auoit faict estat de le priser et l'aymer pour sa naïfue simplicité et ouuerte candeur. Mais ayant veu le tesmoignage par escrit de tant de François qui l'asseuroyent estre naturel Espagnol et meschant homme, il aimoit mieux croire que le Iesuite fust menteur que non pas tant d'autres qui l'accusoyent. Par ainsi il haïssoit d'autant plus irreconciliablement ceste si profonde et impenetrable dissimulation (comme il pensoit) d'vn Espagnol, contrefaisant le François, laquelle luy homme reputé pour accort et bien aduisé n'auoit sceu descouurir en tant de temps, ains à laquelle il s'estoit laissé surprendre iusques à vne familiarité et amitié grande. Telle estoit la cholere du Capitaine Turnel, lequel d'ores en auant i'appelleray absolument Capitaine et non plus Lieutenant parce que nous allons nous separer : escoutez comment.

Le second iour apres nostre depart, veille de S. Martin, vn si grand orage s'esleua qu'il escarta nos trois vaisseaux en telle façon que despuis ils ne sont point reuenus ensemble, ains ont tiré trestous bien diuerses routes.

La barque n'a point comparu despuis, et nouuelles aucunes n'en ayant esté ouyes, aucuns se doutent qu'elle soit perie, auec les six Anglois qui estoyent dedans.

La Nau Capitainesse, où commandoit Argal, nonobstant le contraste, vint à port heureusement à la Virginie dans trois sepmaines ou enuiron. Le Mareschal (duquel nous vous auons parlé cy-deuant) ouyt fort volontiers du Capitaine Argal tout ce qui s'estoit passé, et attendoit en bonne deuotion le Pere Biard pour luy tost accourcir les voyages, luy faisant trouuer au milieu d'vne eschelle le bout du monde ; mais Dieu, maistre de la vie et des puissances, dispose à son bon plaisir de ses creatures, et non à la fantaisie du bras humain, prenant plaisir au tiltre que luy donne le psalmiste d'estre le Seigneur, qui deliure le pauure des mains des plus forts, et le destitue de la puissance de ceux qui le pillent, comme ie m'en vay vous monstrer qu'il a faict.

Les deux Iesuites et vn garçon François estoyent dans le nauire captif, sur lequel auoit esté commis le Capitaine Turnel ; ce nauire separé d'auec Argal par la tempeste en fut tant incessamment poursuiuy seize iours durant, que le Capitaine perdant esperance de pouuoir aborder la Virginie, appella tous ses gens, et mit en deliberation qu'est-ce qu'il faudroit faire pour sauuer leurs vies : car de combattre les orages plus long-temps pour ne se pas esloigner de ladicte Virginie, il n'y auoit point d'apparence, parce que on auoit dans le nauire des cheuaux prins à Port Royal, qui les ruinoyent d'eau tant ils en buuoyent ; les tourbillons rompoyent tant de voiles, ausuents et cordages, qu'il n'y auoit plus dequoy les refaire, et les viures estoyent bien bas, hors la moluë seulement, de laquelle il y auoit assez ; mais de pain on n'en auoit eu par l'espace de trois mois, que deux onces chasque iour par teste, bien rarement trois, et si il en restoit fort peu. En ceste deliberation les mariniers furent d'aduis qu'il falloit soustenir encore quelques iours pour leur honneur. Et (approbation de leur conseil) le bon temps leur arriua au iour suiuant, et les conduisit si auant qu'ils ne s'estimoyent pas estre à plus de vingt et cinq lieuës de leur port.

Pour en confesser la franche verité, les Iesuites ne prioyent point pour ce

bon temps, car ils sçauoyent assez où c'est qu'il les conuoyoit.

Or Dieu, croy-ie, ayant pitié d'eux, suscita vn gaillard et fougueux Suroüest qui vint donner droict en en face à nos Anglois, et les contraignit de mettre le nauire en cappe (comme l'on dit), de plier toutes les voiles, et de penser à leur conscience.

Le Capitaine, voyant ceste rage de vents et de vagues, ne voulut pas s'opiniastrer, ains conclud qu'il falloit relascher aux Açores à sept cents lieuës de là, pour s'y pouruoir de leurs necessités et attendre le bon temps.

Il fit tourner le cap pour addresser là, et aussi-tost apres on tua les cheuaux, qui nous auoyent gasté et consumé nostre eau, de maniere qu'elle estoit infecte et puante ; et encore la donnoit-on en bien petite mesure. Mais la chair de cheual estoit fort bonne au goust des Iesuites.

Or durant ces furieuses et horribles tempestes, comme tous auoyent bien occasion de penser à leur conscience, Dieu particulierement disposoit le Capitaine ; de maniere qu'vne fois bien repentant il appella le P. Biard, et luy tint ce discours que ie vais inserer quasi de mot à mot : car le Capitaine parloit bon françois, et beaucoup d'autres langues vulgaires, outre le latin et le grec qu'il entendoit bien ; homme de grand esprit, et qui a bien estudié. Pere Biard, disoit-il, Dieu est courroucé contre nous, ie le voy bien ; il est courroucé contre nous, dis-ie, mais non pas contre vous ; contre nous, parce que nous vous sommes allez faire la guerre, sans la vous premierement denoncer, ce qu'est contre le droict des gens. Mais ie proteste que c'a esté contre mon aduis et mon gré. Ie n'eusse sceu qu'y faire, il me falloit suiure, i'estois seruiteur. Ainsi ie vous dy que ie voy bien, que Dieu est courroucé contre nous, mais non pas contre vous, ains à l'occasion de vous : car vous ne faictes que patir. Le Capitaine s'arresta icy ; vous pouuez estimer si le Iesuite manqua de respondre à propos. Le Capitaine le prit d'vn autre endroict : Mais, Pere Biard, dit-il, c'est chose estrange que vos François de Port Royal vous accusent ainsi. Le Pere respondit : Mais, Monsieur, m'auez-vous iamais ouy mesdire d'eux ? Nenny, dit-il, ains i'ay fort bien remarqué que quand on mesdisoit d'eux, et deuant le Capitaine Argal et deuant moy, tousiours vous les auez defendus, i'en suis bon tesmoin. Monsieur, dit le Pere, prenez argument de là, et iugés qui a Dieu et la verité de son costé, ou les mesdisants ou bien les charitables. Ie l'entends bien, dit le Capitaine ; mais, Pere Biard, la charité ne vous a-elle point fait mentir, quand vous me disiez que nous ne trouuerions que misere à Port Royal ? Le Pere repartit : Pardonnez-moy, Monsieur, vous priant de vous souuenir que ie ne vous ay dit sinon que moy estant là, ie n'y auois veu et trouué que misere. Cela seroit bon, dit le Capitaine, si vous n'estiez Espagnol, comme l'on dit que vous estes : car l'estant, ce que vous desirés tant de bien aux François n'est pas pour amour que vous leur portés, ains pour haine des Anglois. A cecy le Pere Biard respondit fort au long ; mais il ne luy peut iamais desraciner ceste opinion, disant qu'il n'estoit point croyable que cinq ou six François constitués en affliction eussent voulu signer vne fausse accusation contre vn de leur concitoyen Prestre, n'y ayant d'autre profit que de le faire pendre, et par ce moyen satisfaire à leur maudite passion.

Ie vous ay faict ce recit à fin que la suaue disposition de la diuine Prouidence soit recogneue, et que vous entendiez comme Dieu alloit preparant peu à peu le cœur du Capitaine. Car il se trouua bien perplexe et luy et ses gens, quand il se virent pres des Açores. La cause en estoit parce que ces Isles sont habitées des Portugais catholiques ; par ainsi les Anglois consideroyent que venants à y anchrer, il faudroit souffrir la visite du nauire. Que si en la visite on descouuroit les Iesuites, que c'estoit fait d'eux, parce qu'on deliureroit les dits Iesuites comme catholiques, et qu'eux seroyent pendus, ou pour le moins mis à la cadene, comme voleurs de prestres.

Le remede à ce mal estoit facile, faisant faire aux dits Iesuites vn sault dans la mer. Neantmoins, comme ie vous ay monstré, la crainte de Dieu s'estoit reueillée, qui combattoit pour eux. Nostre Seigneur en fin qui les protegeoit aux prieres de sa glorieuse mere, fit que le Capitaine se resolut de les cacher au fonds du nauire, esperant que cela suffiroit pour sureté, comme il suffit aussi, mais la bonne foy des Iesuites y aydant, ainsi que vous entendrez tout à ceste heure.

CHAPITRE XXXI.

Comme le nauire fut visité aux Açores, et la bonne foy que les Iesuites garderent aux Anglois.

La main de Dieu estoit euidemment sur les Iesuites pour les proteger, ainsi que vous auez peu apperceuoir par cydeuant, et fut manifeste en vn autre danger qu'ils passerent, que nous ne racontons pas icy pour n'estre longs, auquel neantmoins ils confessent d'auoir eu plus de peur qu'en beaucoup d'autres, et non sans cause. Ceste protection diuine se monstra encore clairement en ce qu'elle osta l'apprehension du peril au Capitaine. Car s'il eust preueu les grands dangers qu'il courut puis aprés, ie ne sçay s'il eust esté assez conscientieux, ou ses gens, pour ne se point resoudre au meurtre, auant que de tomber aux perplexités ausquelles ils furent reduits en ceste façon.

Ils arriuerent à l'Isle de Fæal, qui est vne des Açores, et ne se pensoyent à leur arriuée que d'anchrer pres de la ville, d'enuoyer leur batteau pour se charger d'eau, de laquelle ils auoyent principalement besoin, et achepter quelque peu de biscuit et autres necessités plus pressantes. En ceste façon il estoit fort facile de cacher les Iesuites, parce qu'on ne visite gueres que fort legerement ceux qui sont loin de terre ; et puis visite passée, tout le peril est passé.

Ceste consideration fit resoudre tant facilement le Capitaine à ne pas vser de cruauté. Mais la fortune trouua bien autres tours et destours qu'il ne pensoit: car il luy fallut entrer dans le haure et se tenir à la veuë de la ville et des autres nauires. Là, de sinistre accident, nostre nauire s'alla heurter contre vne carauelle Espagnole, chargée de sucre, et luy rompit son beau-pré ; l'Espagnol pensa que ce fut vn guet à pens, à celle fin de surprendre son vaisseau et le voler, tout ainsi qu'auoit faict vn François dans le mesme port, cinq sepmaines auparauant, et partant se print à crier au corsaire, faisant armer ses gens, et peu s'en fallut que l'on ne vinst aux mains. Grand bruit et grande esmeute dans la ville, et par tous les nauires qui estoyent là grand alarme. Il fallut que le Capitaine allast à terre, et y demeurast pour gages et asseurance. Encore ne pouuoit on croire qu'il fust autre que pirate. On vint visiter et reuisiter le nauire, et les Iesuites iouoyent comme l'on dit à esconsailles, de trou en cachot, et de cachot en fond, tousiours en quelque nouuelle musse.

Or sur le vif et le chaud des soubçons et grabuge, les Espagnols venants visiter, les pauures Peres et le garçon François estoyent derriere vne chaloupe se tenant coys et sans souffler, car si seulement ils eussent soufflé vn peu gros, ou remué la main ou le pied, ils eussent esté descouuerts.

La chose estoit si hazardeuse, que nos Anglois en transissoyent de male-peur. Mais les Iesuites leur voulurent constamment garder la foy pour plusieurs raisons et entre autres pour faire voir par effect aux calomniateurs de l'Eglise Catholique, qu'a tort et contre verité ils luy imposent d'enseigner qu'il ne faut point garder la foy aux heretiques. Ce qu'est totalement faux et contre sa doctrine.

Mais reuenons aux Espagnols. Ils n'apperceurent iamais lesdits Peres en leur visite, et s'en allerent en fort bonne opinion des Anglois, qui les voyants

dehors, et reuenans à soy de la grande apprehension en laquelle ils auoyent esté, se prindrent à faire tant de caresses aux Peres et tant de festes en recognoissance de leur sincerité qu'en pourroyent faire vne troupe de bons parens et amys s'entre rencontrants en paix apres vne absence et separation de bien long-temps.

Les mesmes Anglois ont souuent despuis louangé lesdicts Peres en la presence de leurs ministres en Angleterre de ceste leur fidelité, et les ministres en demonstroyent grands signes d'estonnement et d'admiration.

CHAPITRE XXXII.

La venue en Angleterre, et la deliurance des Iesuites.

Les Anglois demeurerent trois sepmaines entieres engagez en ceste Isle, que nous disons de Fæal, pendant lequel temps les pauures Iesuites ne peurent point voir le Soleil. Or parce que lesdits Anglois auoyent faute d'argent, ils ne peurent guiere s'y remplumer, ce qui les fit du tout resoudre à ne plus retenter la Virginie, ains s'en reuenir en Angleterre, attendu mesmement que ja ils se voyoyent dans la presente année 1614. qui estoit le terme de leur seruice.

Or estant en la course et voye d'Angleterre, la tempeste nous ietta hors la Manche (qu'on appelle), c'est à dire hors le canal qui est entre la France et l'Angleterre, et nous fallut refugier au Port de Milfier, en la prouince de Galles. Là vne autre fois toutes prouisions nous defaillirent, ce qui contraignit nostre Capitaine d'aller à Pembroch, ville principale de cest endroit et vice admirauté; mais à Pembroch il fut arresté prisonnier sur le soubçon qu'on auoit qu'il fust pirate. Le soubçon naissoit de ce que luy et ses gens estoyent Anglois, et leur nauire toutesfois estoit faict à la françoise, ce qui faisoit presumer qu'il venoit du port de Gryp, aux isles de Larcin, par deça le cap Escumant. Le Capitaine se iustifia du mieux qu'il peust, disant la verité ; mais on ne luy croyoit pas, d'autant qu'il n'auoit point de commission et n'en pouuoit auoir, parce que n'estant que lieutenant, il suiuoit son Capitaine, et ne s'estoit separé d'auec luy que par accident de tempeste, ainsi qu'auez ouy.

A ceste cause il fut contrainct de produire pour tesmoin de sa preud'homie les deux Iesuites qu'il auoit dans son nauire, gens irreprochables, ce disoit-il, et disoit vray.

Aussi-tost par commandement du magistrat lesdits Iesuites furent appellés à terre et interrogés en iustice auec grand respect. Eux conterent la verité du faict, et à leur deposition le Capitaine fut tenu gentil-homme d'honneur et de bien, sauf à demesler nos differents touchant la Nouuelle France deuant le Roy. Neantmoins il fallut seiourner vn grand long-temps audict Pembroch, attendant response de Londres ; car il fut necessaire d'y enuoyer, tant pour auoir de l'argent que pour aduertir de ceste affaire le grand Admiral et la compagnie des marchands, qui ont charge de la Virginie.

Et c'est icy où l'admiration arreste et mon haleine et mon pas, pour m'escrier auec le Sage : Que les dispositions de la diuine prouidence sont veritablement dressées au compas, articulées au nombre, et mesurées au poids et trebuchet, iusques à vn demy grain. Car cest appel des Iesuites fut sans doute vne industrie de ceste paternelle Prouidence, qui les assistoit par tout : d'autant que s'ils fussent demeurés dans le nauire, comme ils y estoyent destitués de tout au cœur de l'hyuer (car c'estoit en Feurier), et ce quatre sepmaines durant, il est vraysemblable qu'ils fussent morts de froid et de misere ; mais au moyen de cest appel, ils furent cogneus par le iuge, lequel fort honneste et graue personnage qu'il est, ayant entendu combien ils estoyent mal dans le nauire, les fit loger chez le Maire de la ville et

paya pour eux, disant que s'ils auoyent dequoy ils le luy rendroyent, sinon que cela seroit donné pour Dieu : car autrement ce nous seroit trop de honte, disoit-il, si gens tant honnestes et sçauants ne trouuoyent de la courtoisie parmy nous. Ce bon Seigneur s'appelle Nicolas Adams, vice admiral dudit Pembroch.

Or pendant ce seiour, toute sorte de gens les alloyent voir, et de bien loin, par curiosité de voir des Iesuites en leur habit ainsi qu'ils estoyent et ont tousiours esté iusques à leur retour en France.

Ministres, Iusticiers, Gentils-hommes et autres venoyent conferer auec eux. Vn Milord mesme du Grand Conseil voulut auoir le plaisir de les accarer en dispute rangée auec quatre ministres ; ie dis ministres, pour m'accommoder à l'intelligence françoise : car en Angleterre ils les appellent prestres. Et le chef de la dispute estoit vn archidiacre, parce que les Anglois retiennent encore beaucoup de l'Eglise Catholique, comme l'ordre de la hierarchie Ecclesiastique : Archeuesques, Euesques, Prestres, Archiprestres, Archidiacres, Curez, Chanoines, etc., l'imposition episcopale des mains en la creation des prestres, et moindres ordres, et en la confirmation des enfants, le chresme et les ceremonies, le signe de la croix, et l'image d'icelle et d'autres ; la psalmodie et culte ordinaire, les festes ordonnées des Saincts et Sainctes, les vigiles, les ieusnes, le caresme, l'abstinence des viandes au vendredy et samedy, les habits sacerdotaux et vaisseaux sacrés. Et ceux qui condamnent toutes ces choses, comme font les Calvinistes de France et d'Ecosse, et les appellent superstions damnables et inuentions de l'Antechrist, sont nommés des Anglois Puritains, et les detestent comme peste execrable.

Or enfin response venant de Londres, on sceut que Monsieur l'Ambassadeur de France auoit esté aduerty de l'arriuée de ce nauire, et en poursuiuoit la reddition, et particulierement des Iesuites, ayant eu commandement de ce faire de sa Maiesté tres Chrestienne.

Ce fut vn autre effect de la Prouidence Diuine, lors qu'elle moyenna ce nostre arrest en la prouince de Galles, à celle fin qu'il fust cogneu de tous : car nous auons de grands indices, et vous en verrez tantost aucuns, que si les marchands qui ont surintendance de la Virginie, en pouuoyent faire à leur gré, pas vn estranger qui auroit esté en ladicte Virginie ne reuiendroit iamais en son pays.

Pour tost finir nostre discours, notez que les Iesuites furent conduicts par vn long circuit au Port de Sanduicts, et delà ramenez à Douure par le commandement du Roy, et de Douure à Calais, où ils rendirent graces à Dieu pour tant de signalez benefices et prouidence sienne, et en auoyent bien occasion, ayans demeuré neuf mois et demy entre les mains des Anglois.

Le sieur d'Arquien, gouuerneur du dit Calais et Monsieur La Baulaye, doyen, leur firent de leur grace fort bon accueil, et leur aumosnerent assez pour se conduire iusques à leur college d'Amiens.

CHAPITRE XXXIII.

Du retour du sieur de la Motte, du Capitaine Flory et de quelques autres, et la reddition du nauire.

Peu apres ceste deliurance des Iesuites, Dieu recueillit encore par sa misericorde quasi tout le reste du naufrage en ceste façon.

Le garçon qui estoit auec les Iesuites, appellé Guillaume Crito, fut conduit à Londres, et delà renuoyé à son pere à Honfleur.

Sur ce mesme temps, le sieur de la Motte reuint aussi en Angleterre dans vn vaisseau de la Bermude, qui auoit passé par la Virginie.

Le Capitaine Argal combattit gene-

reusement contre le Mareschal Thomas Deel (que vous auez ouy estre fort aspre en ses humeurs), afin d'obtenir de luy permission du retour pour ledit sieur de la Motte, et l'obtint enfin.

Or ledict sieur de la Motte fut fort estonné que subitement estant arriué en Angleterre, personne ne luy parloit plus, personne ne le voyoit, il estoit delaissé de tous ; et le pis est que sur ce il tomba malade dans le nauire. Il se soubçonna incontinent du danger où il estoit, et d'où il venoit, sçauoir est des marchands de la Virginie, qui eussent desiré se deffaire de luy et ne sçauoyent comment. Il tascha donc par subtilité, et en trouua le moyen, de faire sçauoir de ses nouuelles à Monsieur de Bisseaux, digne ambassadeur de sa Majesté tres Chrestienne, qui aussi tost luy manda deux gentils-hommes et le fit deliurer et bien traicter, ainsi qu'il meritoit pour son courage et valeur.

En ce mesme temps aussi Madame de Guercheuille enuoya La Saussaye à Londres, à celle fin de solliciter la redition du nauire et la reparation des torts receus par vn vol tant inique. Le nauire a esté rendu, mais on n'a rien obtenu dauantage iusques à maintenant.

Or ainsi que nostre nauire ayant main leuée prenoit ja le vol en France, pays de son origine : voicy que le Capitaine Flory, son maistre, arriua comme à poinct nommé, pour entrer dedans et y commander.

Le Capitaine Argal, s'en reuenant en Angleterre, l'auoit encore arraché des mains du Mareschal, et luy et deux autres François. Certes ledit Argal s'est monstré tel que nous auons occasion de luy souhaitter qu'il serue d'ores en auant vne meilleure cause, et où sa noblesse de cœur puisse paroistre, non à la perte, ains à la manutention des gens de bien.

De tout nostre nombre trois sont morts à la Virginie et quatre y restent encore, à la deliurance desquels on trauaille autant que faire se peut. Dieu par sa misericorde leur donne patience, et tire de nostre affliction le bien que sa prouidence et bonté agréent. Ainsi-soit-il.

CHAPITRE XXXIV.

Quel profit a esté faict quant à la Religion Chrestienne en la Nouuelle France.

Maintenant quelqu'vn ayant ouy tout nostre recit à bon droict nous dira : Or sus, voila beaucoup de trauaux que vous nous auez contés, plusieurs entreprinses louables et diuers accidents bien sauuauges ; mais quoy ? est-ce là tout le profit quant à l'auancement du culte de Dieu ? N'auez vous couru que pour ainsi vous lasser ? despendu que pour consumer ? paty sinon pour encore par dessus en estre diffamez en France ? Car si Canada ne rend point autre reuenu, nous vous dirons, qu'aucun, s'il n'est fol, ne trauaille pour seulement patir, et ne despend pour seulement s'espuiser : Ains, a tres bien dit le S. Apostre : Que qui laboure, c'est en esperance de recueillir du fruict. Quel fruict doncques nous apportez-vous de vos trauaux ?

A cela ie responds que partout, et aussi bien en France qu'en Canada, il faut semer auant que moyssonner, et planter auant que recueillir, et ne point tant estre ou auare ou impatient, qu'on veuille comme les vsuriers, aussi-tost le profit que le prest. Combien que certes au seruice de Dieu il n'y auroit que despenses et trauaux, elles ont de soy-mesme assez grand emolument et salaire, non ja pour estre despenses et trauaux, ains pour estre preuues et exercice de nostre deuoir et pieuse volonté enuers nostre liberal donateur de toutes choses nostre Dieu tout puissant. Car il ne prise pas ny n'estime nos conseils et desseins à la balance et au poids des euenements, qui sont en sa main et ordonnance, ains à la solidité de nostre vouloir, à la massiueté de

l'entreprinse, à l'integrité de la deuotion et deliberation.

Il dispose les euenements comme il luy plaist, les rendant souuent plus heureux et plus fructueux que moins on les recognoist pour tels. Car celuy qui plante n'est rien, ny celuy qui arrose, ains celuy qui donne l'accroissement ; lequel accroissement se faict premierement soubs terre et hors la veuë des hommes.

Quant à moy i'estime vn tres grand profit en ce que nous auons tousiours mieux et mieux descouuert le naturel de ces terres et pays, la disposition des habitans, le moyen de les pouuoir ayder, les contrarietés qui peuuent suruenir au progres de l'œuure, et les secours qu'il faut opposer à l'ennemy. L'architecte qui faict et deffaict ses plans et modeles iusques à la cinq et sixiesme fois, ne se pense pas pour cela auoir rien faict en son premier et second essay, lesquels il aura deffaicts pour s'arrester au sixiesme : parce que, dira-il, ce dernier n'a sa perfection que de l'imperfection des premiers. De mesme en est-il de l'Orateur qui efface et raye deux et trois fois ce qu'il auoit escrit de premiere ardeur, parce que la beauté et force des concepts et paroles qu'il substitue pour la quatriesme fois luy naist de la reiection et du desplaisir des precedentes. Aussi de vray ce n'est pas autrement que Dieu nous donne pour l'ordinaire la prudence et l'ameliorement des choses, sinon par diuerses experiences, et pour la plus part de nos fautes et de celles d'autruy. Nous auons donc vne partie de nos pretensions : nous auons experimenté, nous sçauons ce qu'il faut et ce qui nuit, et où gist le poinct principal de l'affaire. Les moyens qu'on a employés n'ont point esté si grands, ne si proportionnez à plus haute fin, qu'il faille nous beaucoup mescontenter de ce que Dieu nous donne.

Mais encore d'autre costé c'est vn grand fruict que la confiance et amitié que les Sauuages ont prinse auecques les François par la grande familiarité et hantise qu'ils ont auec eux. Car tousiours faut-il mettre ceste base auant que d'esleuer le chapiteau, sçauoir est, de les nous rendre ou citoyens ou bons hostes et amys, auant que de les auoir pour freres. Or ceste confiance et ceste priuauté est ja si grande, que nous viuons entre eux auec moins de crainte que nous ferions dans Paris. Car dans Paris nous n'oserions dormir que la porte bien verrouillée ; mais là nous ne la fermons que contre le vent, et si n'en dormons pas pour cela moins asseurez. Au commencement ils nous fuyoyent et craignoyent ; ores ils nous desirent. A nostre premiere visite et descente de S. Sauueur, nous fismes semblant que la place ne nous agreoyt pas, et que voulions aller autre part ; ces bonnes gens du lieu en pleuroyent et lamentoyent. Au contraire le Sagamo de Kadesquit, appellé Betsabes, s'en vint pour nous y attirer auec mille promesses, ayant ouy que nous pretendions de nous y aller loger. Est-ce peu que d'auoir ce si bon fondement de iustice en nos peuplades, et ce tant asseuré gage de bons succes ? Et ne faut-il point estimer que les autres nations ayent porté ceste amitié aussi bien que nous. Car nous sommes tesmoins oculaires comme lesdicts Sauuages ayants rencontré vn auantage (à leur aduis) contre les Anglois, se ruerent sur eux furieusement, pensants comme ie croy, tirer quelque reuanche de l'iniure qui nous auoit esté faicte ; mais le bon-heur ne les seconda pas en leur attaque. Pareillement sur la fin de l'an 1611. les Hollandois voulants seulement descendre au Cap de la Heue, pour y faire aiguade, nos Sauuages les assaillirent brusquement et en defirent six, entre lesquels estoit le Capitaine du nauire. Il me semble que nous serons indignes de ceste bienueillance si nous ne faisons qu'elle leur profite à aymer celuy de qui nous receuons tous nos biens.

Outre plus, quoy que les Iesuites n'ayant pas baptisé communement les adultes, pour les raisons cy-deuant deduites, si les ont-ils catechisez tant qu'ils ont peu, et par les yeux et par les oreilles : par les yeux, dis-ie, leur

faisant voir nos vs et ceremonies, et les y accoustumants. En nos processions nous faisions aller les petits enfants au deuant de la Croix, et faire quelque seruice, comme de porter les luminaires ou autres choses ; et tant eux que leurs peres y prenoyent du plaisir comme s'ils eussent esté vrayement Chrestiens. Dieu mercy cela est ja communement gaigné, qu'ils ne veulent point mourir sans Baptesme, se croyants estre miserable à iamais s'ils trespassent sans iceluy, ou dumoins sans vne forte volonté d'iceluy et sans douleur de leurs pechez.

Le Patriarche Flesche (comme a esté dit) en auoit baptisé peut-estre quatre vingts, les Iesuites seulement vne vingtaine, et iceux petits enfants, hormis trois qui ont esté baptisez en extreme necessité de maladie, et sont allés iouïr de la vie bien-heureuse, apres auoir esté regenerés à icelle, comme aussi aucuns des petits enfants. Nous auions composé nostre catechisme en Sauuageois et commencions aucunement à pouuoir iargonner auec nos catechumenes. Nous dressions vne nouuelle peuplade fort commode ; c'estoit nostre automne, nostre temps des fruicts : et voila que sur ce poinct l'enuieux de tout bien, et specialement du salut humain, est venu de malice mettre le feu à nos trauaux et nous emporter hors du champ. Le victorieux Iesus de sa puissante main et inuincible sapience le confonde. Ainsi-soit-il.

CHAPITRE XXXV.

Aucunes merueilles que Dieu a opérées en la guerison des Sauuages.

Mais comme Dieu appelle ceste nation de Sauuages par sa misericorde et douceur conuenablement à leur portée et necessités, ainsi luy a-il pleu se monstrer à eux benin et secourable. Ie vous remarqueray icy trois de ces marques bien euidentes et certaines faictes en la guerison des maladies corporelles.

La premiere soit ceste-cy. Le Pere Biard estant allé à la riuiere de l'Eplan (ainsi qu'a esté dict cy-dessus), on luy dit, qu'à deux lieuës de là, en la Baye S. Marie y auoit vne femme proche de la mort, laquelle desiroit fort de le voir et luy parler. Le Pere pria vn certain La Pierre de l'y conduire, ce qu'il fit. Ils trouuerent ceste femme, suiuant la coustume de leurs malades, estendue au long du feu, et trauaillée de mal depuis trois sepmaines. Le Pere la catechise du mieux qu'il peut et l'encourage, faisant quelques prieres, puis s'en reuient, luy laissant vne croix penduë au col, parce qu'il ne l'estima point estre si bas qu'il la fallust baptiser, seulement il aduertit les assistants que si elle continuoit en maladie trois ou quatre iours ou qu'elle empirast, qu'on le vinst appeller. Il n'en fut pas de besoin, car le iour suiuant laditte femme se leua saine et gaillarde, et s'en alla trouuer son mary chargée d'vn pesant sac et sa croix au col, iusques à quatre lieuës de là. Celuy qui le premier la vit fut vn Huguenot de Dieppe, appellé Iean Bachelord, qui en vint porter les nouuelles au susdit Iesuite.

La seconde fut à Pentegoet. Le Pere Biard y estant en la compagnie du sieur de Biencourt, et selon sa coustume visitant les malades du lieu et recitant sur eux les saincts Euangiles, on luy en monstra vn, duquel on n'attendoit plus vie, malade depuis trois mois. Il estoit pour lors en vn fort acces, ne parlant qu'à grande peine, et suant d'vne sueur froide, presage de la mort. Le Iesuite luy fit baiser par plusieurs fois vne croix qu'il luy attacha au col, luy annonçant le mieux qu'il pouuoit les bonnes nouuelles du salut acquis en icelle. Il y auoit bonne compagnie de Sauuages qui escoutoyent, et à leur contenance monstroyent grand contentement en ce qui se disoit. Le Pere les laissa ainsi bien affectionnés et s'en reuint à la barque. Or ce que Dieu fit en son absence apparoit de ce que nous vismes vn iour apres. Car le sieur de Biencourt faisant

la trocque en sa barque, ce Sauuage y vint auec les autres, sain et gaillard, portant sa croix en parade, et fit recognoissance au Pere Biard deuant tous autres auec grande ioye.

La tierce est bien signalée, et partant ie la deduiray au long. Comme nous auons raconté cy-deuant le sieur de la Motte, Simon l'interprete, et le P. Biard estoyent allés visiter le lieu de S. Saueur, pour recognoistre s'il seroit bon pour leur demeure. Or reuenants de ceste visite et retournants aux cabanes des Sauuages, ils ouyrent de bien loin deux ou trois fois vn grand et lamentable heurlement ; et demandans au Sauuage qui les conduisoit, qu'est-ce que cela pourroit estre, le Sauuage leur respondit, que quelqu'vn estoit mort, et que c'en estoit les plaintes, qui fut cause que nous ne nous en mismes point en esmoy. Or comme nous estions ja fort à la portée de la voix, voicy que ce mugissement s'entend de nouueau ; et de fortune vn ieune garçon Sauuage se rencontrant sur le chemin, la curiosité poussa le P. Biard à luy demander qui estoit ce mort que l'on lamentoit? Le garçon respondit que ce n'estoit pas vn mort, ains vn mourant, et adiouste de soy-mesme : Cours viste, à l'aduenture le pourras-tu baptiser auant qu'il meure tout à faict. Lors comme si Dieu l'eust dit de sa bouche, nous nous mismes à courir de tout nostre possible. Arriués nous trouuasmes tous les Sauuages hors de leurs cabanes, rangés en haye comme des soldats en vne porte de ville ; au milieu se promenoit vn miserable pere tenant son enfant, qui se mouroit entre ses bras. Or quand l'enfant venoit à ietter des sanglots, croyant qu'il vouloit rendre l'ame, le pere se prenoit à hurler pitoyablement, et toute la compagnie le suiuoit de mesme ton ; car telle est leur coustume. Doncques le P. Biard voyant ce spectacle s'adressa au desconforté pere et luy demanda s'il luy plairoit bien qu'il baptisast son fils : le bon homme qui estoit presque hors de soy, ne luy respondit neu de parole, mais en effect il luy mit son enfant entre les bras. Le Pere cria que tost l'on apportast de l'eau, ce qu'on fit, et remettant l'enfant entre les mains du sieur de la Motte, qui de grand zele desiroit d'en estre parrain, le baptisa, l'appellant Nicolas, du nom du dit sieur. Les Sauuages attendants quelque grand effect, se presserent pour voir ce qu'en aduiendroit. Or le Pere Biard, apres auoir recité quelques oraisons à ce qu'il pleust à Dieu d'illuminer ces pauures payens, print le baptisé des mains du sieur de la Motte et le donna à sa mere qui estoit là, qui comme mere presenta incontinent le tetin à son fils, lequel teta de bon appetit. Quand les Sauuages virent ainsi cet enfant pendu aux mamelles de sa mere ; si la terre eust fondu dessous leurs pieds, ie ne sçay s'ils eussent esté plus estonnés. Ils demeuroyent là fixes et immobiles sans sonner mot comme des engelés. Le Pere leur dit quelques paroles d'edification, puis leur signifia de se retirer en leurs cabanes. Et sçauez-vous s'il fut obeï ? Ces bonnes gens le regardoyent lors comme s'il eust esté plus qu'homme, tremblants deuant luy, auec demonstration d'estre grandement touchez de Dieu. Cest enfant estoit encore sain et dispos vn mois apres ceste sienne guerison, peu auant nostre prinse par les Anglois : car sa mere l'apporta à nos tentes et fut veuë de la plus part de nos gens. Voilà comme Dieu ne laisse point sa loy sans authentique tesmoignage, ny sa bonté sans admirables effects.

CHAPITRE XXXVI.

Les raisons des François par lesquelles ils s'approprient à bon droict les terres de la Nouuelle France contre la pretention des Anglois.

Maintenant que i'ay satisfaict aux deux premieres parties de ma promesse, sçauoir est que i'ay faict ma relation du naturel des terres et des habitans de la Nouuelle France, et vous ay raconté

les comportements des Iesuites, et les accidents qui leur y sont suruenus, reste la tierce d'exposer en quoy consiste la dispute qui est ores suruenue entre les François et Anglois, touchant ces contrées, et les raisons de l'vn et de l'autre party. Car le curieux lecteur, à mon aduis, sera bien aise d'entendre en quoy gist ce poinct contentieux, et les raisons qu'on apporte de part et d'autre ; mesme que cela appartient à l'honneur des François de faire cognoistre à toutes nations à combien iustes tiltres, pertinentes raisons et sincere conscience nos Roys se sont faict maistres et ont possedé ces terres iusques à ce temps.

Il faut doncques sçauoir tout premierement que les Anglois ne nous disputent point toute la Nouuelle France ; car ils n'osent nous denier ce que tout le monde nous accorde, ains seulement ils contestent des confins. Ils nous accordent doncques vne Nouuelle France, mais limitée par les bords du golfe et la grande riuiere de S. Laurens, et nous restreignent dans les 47. 48. et 49. degrés d'eleuation polaire ; du moins ils ne nous permettent point de descendre plus bas vers le midy, que du 46. degré, s'attribuans tout ce qui est dés la Floride et le 33. degré iusques à Campseau et les Isles du Cap Breton.

Les fondements de ceste leur pretention sont parce que enuiron l'an 1594. il y a vingt deux ans, estants entrez dans ce grand sein de la mer Americane, que les anciens appelloyent de Moscosa, et y ayants trouué vne riuiere et pays qui leur agrea, ils commencerent à le vouloir habiter, luy imposants le nom de Virginie ; mais ayants esté contrariez par les naturels et autres accidents qui leur estoyent arriuez, ils furent en fin contraincts de le quitter entierement, n'y ayants pas demeuré plus de deux ou trois ans. Neantmoins despuis le Serenissime Roy Iacques à present regnant, venu à la couronne, ils ont prins resolution de le reconquester et cultiuer. A quoy ledit Roy fauorisant a baillé des grands priuileges à ceux qui entreprenoyent ceste peuplade, et entre autres a estendu le droict de leur tenue des le 33. degré d'eleuation iusques au 45. leur donnant puissance de courir sus à tous estrangers qu'ils trouueroyent dans ce district de terre et cinquante mille auant dedans la mer. Ces lettres du Roy ont esté expediées l'an quatriesme de son regne, et de grace 1607. le 10. Auril, il y a sept ans : car ie descry cecy l'an 1614.

Voila ce que i'en ay peu apprendre de toutes les panchartes et enseignements que nos contendants apportent pour se maintenir en droict et cause, et nous confiner dans le destroict de la vieille Canada, eux se tenants au large et à franches coudées, nous faisants la part à leur bon plaisir. Voicy ce que nous leur repartissons legalement.

1. En premier lieu, que par vne prouidence admirable de Dieu leurs propres lettres royaux sur lesquelles ils se fondent, les desdisent de leur pretention : parce qu'il est dit expressement dans icelles auec exception specifique : Nous leur donnons toutes les terres iusques au 45. degré, lesquelles ne sont point actuellement possedées par aucun Prince Chrestien. Or est-il que lors de la datte de ces lettres, le Roy de France actuellement et reellement possedoit pour le moins iusques au 39. degré desdittes terres. Tout le monde le sçait par les voyages de Champlain : car il conste par iceux, que l'an 1607. le sieur de Monts estoit à Port Royal, et par ses gens et authorité gouuernoit tout iusques au 39. degré, comme Lieutenant de sa Majesté tres Chrestienne.

2. En apres si les Anglois veulent dire qu'ils n'ont pas possedé leur Virginie des l'an seulement 1607. ains des l'an 1594. qu'ils la trouuerent (comme nous auons dit), nous respondons que la riuiere, laquelle ils commencerent lors à posseder, est au 36. degré, et que ceste leur allegation à l'auenture pourroit valoir, s'il n'estoit question que de retenir ceste dicte riuiere, et sept ou huict lieuës de l'vn et de l'autre costé d'icelle, car autant loin se peut porter nostre veuë pour l'ordinaire ; mais que subitement vn vaisseau pour entrer dans

vn fleuue enjambe par domination trente fois plus loin qu'il ne peut estendre sa veuë, c'est vouloir auoir les bras ou plustost la conuoitise bien monstrueuse. Mais posons que cela se puisse faire.

Il s'en suiura donc, que Ribaud et Laudoniere estants allez à la Floride en tres bel arroy, par authorité du Roy Charles IX. l'an 1564. 1565. et 1566. pour cultiuer le pays, et y ayant edifié la Caroline au 31. degré d'eleuation, ils prindrent possession iusques au 38. et 39. degré, et par ainsi voila les Anglois hors de leur Virginie, suiuant leurs propres maximes.

3. Quoy que, si pour estre en vn lieu, l'on possede aussi-tost (selon la presupposition des Anglois) huict ou neuf degrez plus auant, pourquoy est-ce, qu'eux estants au 36. auanceront plus tost iusques au 45. que nous (comme ils confessent) estants ja au 46. ne descendrons iusques au 37. ? Quel droict y ont-ils plus que nous ? Voila donc ce que nous respondons aux Anglois.

4. Mais pour mieux declarer le fond de nostre iustice, il faut se ressouuenir de ce que nous auons monstré cy-deuant : sçauoir est que Sa Majesté tres Chrestienne a prins possession de ces terres auant tout autre Prince Chrestien, par droict d'inuention premiere. Car il est asseuré et confessé de tous, que les Bretons et Normands trouuerent premierement le grand Banq et les Terres neufues, rangeants la coste iusques au Cap de Sable qui est au 43. degré, iusques où le grand Banq s'estend. Ceste inuention fut faicte l'an 1504. il y a ja cent et dix ans.

5. Dauantage tous confessent que par le commandement du grand Roy François, Iean Verazan print possession de ces dictes terres au nom de la France, commançant des le 33. degré d'eleuation iusques au 47. Ce fut par deux voyages, desquels le dernier fut faict l'an 1523. il y a quatre vingts et dix ans.

6. Outre plus, Iacques Cartier entra premierement dans la grande riuiere par deux voyages qu'il y fit, et descouurit les terres de Canada. Son dernier voyage fut l'an 1534. Donc c'est merueille que les Anglois nous accordent les terres de la descouuerture de Iacques Cartier, nous voulants oster le 45. degré : car il est asseuré que ceste descouuerture est de beaucoup posterieure aux autres cy-deuant dictes des parties plus meredionales. Et la grande riuiere est tellement située que la possession de ses terres est presque inutile à qui ne tient dumoins iusques au 40. degré. Qu'on regarde la charte.

7. Aussi est-ce merueille comme les dicts Anglois disent nous accorder les Terres neufues, et cependant ils y sont allez habiter depuis quatre ans, enuiron le 48. ou le 49, degré.

8. Or est-ce le commun consentement de toute l'Europe, que de depeindre la Nouuelle France l'estendant au moins iusques au 38. ou 39. degré, ainsi qu'il appert par les mappemondes imprimées en Espagne, Italie, Hollande, Allemagne et Angleterre mesme. Ce sont aussi les François qui en ont faict description, ont imposé les noms, ont appriuoisé les Sauuages, ont trocqué, et tousiours commercé auec eux des la premiere inuention iusques à ce temps, et non point autres. Et ce fut au quarante troisiesme degré que le Marquis de la Roche s'alla loger, dressant sa peuplade l'an 1598. Et depuis, l'an 1603. le sieur de Monts receut en don toutes ces terres, des le 40. degré iusques au 46. de feu d'heureuse memoire Henry le Grand, lequel aussi declara par lettres expresses que rien de ce qu'on apportoit de là, ou qu'on y emportoit ne deuoit traicte foraine, comme estant ce pays vne partie iuste et legitime accreuë à ce royaume et nullement estrangere.

9. Et certes outre les raisons apportées, l'equité naturelle fauorise à ceste declaration : parce que ces terres-là sont paralleles à nostre France et non point à l'Angleterre. Elles sont dis-ie, tout d'vne tenuë auecques nous : de maniere qu'ayant esté trouuées vaquantes par nous au delà de nostre riuage, elles accroissent à nostre heritage, ainsi que la loy des alluuions en

determine. *ff. acq. rer. domin. L.* 29. *inter multos, et L.* 30. *Ergo.*

10. En effect, feu Monsieur le Comte de Soyssons fut pourueu du Gouuernement desdictes contrées, et en a porté le tiltre de son viuant ; et auiourd'huy Monsieur le Prince met ceste là au rang de ses autres prerogatiues et principaux honneurs.

CHAPITRE XXXVII.

Raisons pour lesquelles on deuroit entreprendre à bon escient le cultiuage de la Nouuelle France.

Icy deuant que finir, ie suis contrainct de cotter aucunes raisons qui m'esmeuuent l'ame quand ie considere comme nous delaissons ceste pauure Nouuelle France en frische, et quant au temporel et quant au spirituel, en barbarie et paganisme. Ie sçay prou que ie profite bien plus de les alleguer aux oreilles de Nostre Seigneur par feruentes prieres, que de les marquer aux yeux des hommes par escriture morte. Neantmoins tant plus ardamment ie m'escrie deuant Dieu en les pesant, tant plus ie me sens pressé à les specifier aux hommes en les escriuant.

Et premierement si l'on considere le temporel, c'est vne autre France en influence et condition du ciel et des elemens, en estenduë de pays dix ou douze fois plus grande si nous voulons ; en qualité aussi bonne, si elle est cultiuée dumoins, il n'y a point d'apparence qu'elle doiue estre pire ; en situation à l'autre bord de nostre riuage pour nous donner la science et la seigneurie de la mer et nauigage, ie dy mille biens et vtilitez : en vn mot, quand ie dy vne autre France et vne autre Espagne à cultiuer.

2. En apres les tentatiues que nous auons ja faictes tant de fois des cent et dix ans nous obligent à constance, si nous ne voulons auec la mocquerie des estrangers perdre encore le fruict de tant de temps consumé, et des pertes de tant et d'hommes et de biens qu'il a conuenu faire pour acquerir la cognoissance de ces terres, costes, golfes et diuers endroicts, laquelle, Dieu mercy, nous auons acquise auec la bienueillance et familiarité du peuple ; peuple debonnaire, qui nous tend les mains auec vn desir incroyable et vne douleur bien grande de nous y voir mastinés ; non pour autre raison, sinon que les entreprinses qui ont esté faictes iusques à maintenant ayant esté quasi soustenuës par des particuliers, il n'est pas de merueille s'ils ont succombé au faix et aux frais qu'vne telle œuure requiert.

3. Que si nous nous lassons ou languissons, nous auons deuant les yeux prou d'autres qui nous ont monstré d'auoir courage. Et certes en cas que nous n'y faisions nostre deuoir, il n'y a point de raison d'empescher autruy. Considerons donc si cela nous est fort aduantageux de perdre le profit que rapportent de ces contrées tous les ans plus de cinq cens de nos nauires qui y vont, soit à la pesche des baleines, soit à celle des moluës et autres poissons, soit à la traicte de la pelleterie des Castors, Elans, Martres, Loups-marins, Loutres, etc. Car il ne faut pas attendre d'y auoir part, si d'autres saisissent le domaine, ainsi qu'a bien declaré ces années la dispute arriuée à Spits-bergen, et autre part.

4. Voila pour le temporel ; mais pour le spirituel, auquel l'indicible grace de Dieu nous surhausse iusques au surnom et gloire de tres Chrestien, calculons et supputons les benefices qui nous accompaignent et obligent incessamment en suite de ce premier, la vocation à l'Eglise saincte et cognoissance de nostre Sauueur Iesus-Christ ; et lors nous pourrons sommer combien grande seroit l'ingratitude et combien horrible chastiment elle porteroit en croupe, si nous ne taschions de faire priser ceste grace, la communiquant à nos proches à la proportion de nos moyens et redeuances. Tel chastiment a esté sagement remarqué par le venerable Bede. Car

quelque peu auant son aage, les Escossois furent illustrés de diuine lumiere, à ce qu'ils se recogneussent estre tombés en heresie par illusion et mesgarde, là où les Bretons ou ceux de la Prouince de Galles, furent precipités en l'abyme et tenebres des faux-bourgs d'enfer, les heresies ; desquels deux effects si contraires et si opposés ce grand Sainct et cognoissant veritable des œuures de la prouidence et diuine iustice eternelle en rapporte les causes à deux dispositions diuerses de l'vn et de l'autre peuple : Parce, dit-il, que les Escossois auoyent aumosné aux Anglois auparauant par grande charité et deuotion ce qu'ils auoyent receu de la verité Euangelique, et partant Dieu leur voulut faire misericorde à mesure comble et entassée, leur ouurant les yeux pour y se voir deceus et trompés ; là où les Bretons, soit par negligence soit par autre intemperie d'ame, ne s'estoyent guieres souciez de voir lesdicts Anglois perir miserablement en leur infidelité, et partant meriterent comme seruiteurs ingrats de perdre le talent de la foy Catholique, lequel ils n'auoyent daigné mettre à profit, et d'autruy et d'eux mesmes. O que de choses nous aurions à penser et dire sur ce subiect !

Mais soit assez d'auoir au deuant de nos yeux que ces pauures peuples, ces images de nostre Dieu comme nous, et capables de sa iouyssance, ces consorts de nostre espece et presque de mesme qualité auec nous, sont sur le bord de l'horrible gouffre des feux infernaux, voire plusieurs centaines d'iceux precipitez chaque iour dans les peines eternelles et abysmes de damnation sans espoir de deliurance. O Dieu nous nous estonnons de ces iugements espouuantables, comme il y a bien dequoy s'étonner ; mais nous n'auons pas le sens pour apperceuoir, ny l'entendement pour recognoistre, que le sang de ceste si cruelle exequution est dessus nos mains, qui ne nous euertuons pas de l'empescher ; dessus nos pieds, qui ne nous remuons point pour y remedier ; dessus nos maisons, qui les bastissons tant superbement sans nous soucier de l'eternelle demeure de nos freres ; dessus nos bourses, nos possessions, nos moyens et nostre cœur, qui sommes si peu esmeus de tels spectacles, et contribuons si peu là où le fils de Dieu nostre Sauueur n'a point espargné sa vie.

Plaise luy nous faire misericorde, et receuoir de nous et de toute creature louange et benediction à tous les siecles des siecles. Ainsi-soit-il.

TABLE

DES CHOSES PLUS REMARQUABLES.

A

B

C

D

E

F

Priuilege.

Michel Coyssard, Vice-Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de Lyon, permet (suiuant le Priuilege donné par les Roys tres-Chrestiens à la mesme Compagnie) à Louis Muguet, de faire imprimer et vendre la Relation de la Nouuelle France en Canada, et ce pour le terme de quatre ans. Faict à Lyon, ce 23. de Ianuier 1616.

M. COYSSARD.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA NOVVELLE FRANCE

OU

LETTRE DV P. CHARLES L'ALLEMANT,

Superieur de la Mission de Canada, de la Compagnie de Iesus,

AU PÈRE HIÉROSME L'ALLEMANT SON FRÈRE.

(Mercure François, Tome 13, p. 1.)

I'escrivis l'an passé à vostre Reuerence (enuiron la my-Iuillet) le succes de nostre voyage ; depuis ce temps ie n'ay peu vous rescrire à cause que les vaisseaux n'abordent icy qu'vne fois l'an. C'est pourquoy il ne faut attendre des nouuelles de nous que d'année en année ; et si ces vaisseaux venoient vne fois à manquer, ce seroit bien merueille si vous en receuiez deuant deux ans, outre qu'il nous faudroit ceste année attendre de l'vnique prouidence de Dieu les choses necessaires à l'entretien de ceste vie. Donc depuis mes dernieres, voicy ce que i'ay peu recognoistre de ce pays, et ce qui s'est passé. Ce pays est d'vne grande estenduë, ayant bien mille ou douze cents lieuës de longueur ; sa largeur, enuiron les 40. degrez. Vers l'Orient, il est borné de la mer Oceane, et vers l'Occident de la mer de la Chine. Plusieurs nations l'habitent ; on m'en a nommé 38. ou 40. sans celles que l'on ne cognoist pas, que les Sauuages neantmoins asseurent. Le lieu où les François se sont habitués, appelé Kebec, est par les 46. degrez et demy, sur le bord d'vn des plus beaux fleuues du monde, appelé par les François la Riuiere de Sainct Laurens, esloigné de prés de deux cents lieuës de l'emboucheure du dit fleuue, et cependant le flot monte encore 35. ou 40. lieuës au-dessus de nous. L'endroit le plus estroit de ceste riuiere est vis-à-vis de ceste habitation, et toutefois sa largeur y est de plus d'vn quart de lieuë. Or quoy que le pays où nous sommes soit par les 46. degrez et demy, plus sud que Paris de prés de deux degrez, si est-ce que l'hyuer, pour l'ordinaire y est de 5. mois et demy, les neiges de 3. ou 4. pieds de

hauteur, mais si obstinées qu'elles ne fondent point pour l'ordinaire que vers la my-Auril, et commencent tousiours au mois de Nouembre. Pendant tout ce temps on ne voit point la terre ; voire mesme nos François m'ont dit, qu'ils auoient traisné le may sur la neige, au premier iour de May, l'année mesme que nous arriuasmes, et ce auec des raquettes ; car c'est la coustume en ce pays de marcher sur des raquettes pendant l'hyuer de peur d'enfoncer dans la neige, à l'imitation des Sauuages qui ne vont point autrement à la chasse de l'Orignac.

Le plus doux hyuer qu'on ait veu est celuy que nous y auons passé (disent les anciens habitans), et cependant les neiges commencerent le 16. Nouembre, et vers la fin de Mars commencerent à fondre. La longueur et continuation des neiges est cause qu'on pourroit douter si le froment et seigle reussiroient bien en ce païs ; i'en ay veu neantmoins d'aussi beaux qu'en nostre France, et mesme le nostre que nous y auons semé ne luy cede en rien ; pour plus grande asseurance il faudroit y semer du bled mesteil. L'orge et l'auoine y viennent le mieux du monde, plus grainuës beaucoup qu'en la France.

C'est merueille de voir nos pois, tant ils sont beaux. Aussi la terre n'est pas ingrate (comme vostre Reuerence peut le voir). Plus on va montant la Riuiere, et plus on s'apperçoit de la bonté d'icelle. Les vents qui regnent en ce païs sont le Nord-Est, le Nor-Ouest et le Sur-Ouest. Le Nord-Est amene les neiges en hyuer, et les pluies en autre saison ; le Nor-Ouest est si froid qu'il penetre iusques aux moëlles des os ; le Ciel est fort serein quand il souffle.

Depuis l'embouscheure de ceste Riuiere iusques icy, il n'y a point de terre defrichée, ce ne sont que bois. Ceste Nation icy ne s'occupe point à cultiuer la terre, il n'y a que trois ou quatre familles qui en ont defriché deux ou trois arpens, où ils sement du bled d'Inde, et ce depuis peu de temps. On m'a dit que c'estoient les RR. PP. Recollets qui leur auoient persuadé. Ce qui a esté cultiué en ce lieu par les François est peu de chose ; s'il y a 18. ou 20. arpens de terre, c'est tout le bout du monde. A deux cens lieuës d'icy en remontant la Riuiere, se trouuent des Nations plus stables que celles-cy, qui bastissent de grands villages, lesquels ils fortifient contre leurs ennemis, et trauaillent à bon escient à la terre, d'où vient qu'elles ont quantité de bled d'Inde, et ne meurent pas de faim comme celles-cy : si sont-elles plus Sauuages en leurs mœurs, commettans sans se cacher et sans honte aucune, toutes sortes d'impudences.

Or, quoy que ceste Riuiere nous conduise à ces Nations là, si est-ce qu'il y a pourtant bien de la difficulté à y aller, à cause des saults qui se trouuent sur la Riuiere, qui sont de certains precipices d'eau, qui empeschent tout-à-fait qu'on ne puisse nauiger. C'est pourquoy lors que les Sauuages arriuent à ces saults-là, il faut qu'ils portent leurs batteaux sur leurs espaules auec tout leur bagage, et qu'ils s'en aillent par terre, quelquefois deux, trois, quatre et huict lieuës, et ainsi que passent les François lors qu'ils y vont. Les RR. PP. Recollets y sont allés quelquefois, et y ont porté tous leurs viures pour vn an, ou dequoy en achepter : car d'attendre que les Sauuages vous en donnent, c'est folie, si ce n'est qu'ils vous aient prins soubs leur protection, et que vous vouliez demeurer dans leurs villages et cabanes, car alors ils vous nourriront pour rien. Mais qui s'y pourroit resoudre ? les yeux religieux ne peuuent supporter tant d'impudicitez qui s'y commettent à découuert : c'est pourquoy les RR. PP. Recollets ont esté contraincts de bastir des cabanes à part ; mais aussi falloit-il qu'ils acheptassent leurs viures.

En ces Nations, il n'y a eu ceste année aucun religieux. Quand nous arriuasmes icy l'an passé, il y auoit vn Pere Recollet qui s'en venoit auec les Sauuages, au lieu de la traicte, 35. lieuës au dessous de ceste habitation ; mais au dernier sault qu'il passa, son canot se renuersa, et il se noya. En descendant, les Sauuages ne mettent pied à terre

pour les saults, mais seulement en montant. Ainsi ces saults font que ces Nations sont de difficile abord.

Or bien qu'il n'y ait point eu de Religieux en ces Nations, les marchands n'ont point laissé d'y enuoyer des François pour entretenir les Sauuages et les amener tous les ans à la traicte. Ces François par consequent n'ont ouy la messe de toute l'année, ne se sont confessés ny communiez à Pasques, et viuent dans les occasions tres grandes de pécher. *Quæritur*, s'ils peuuent en conscience y aller de la sorte. Vostre Reuerence me fera plaisir de consulter quelqu'vn de nos Peres pour en sçauoir la resolution et me l'escrire.

Quant aux façons de faire des Sauuages, c'est assez de dire qu'elles sont tout-à-fait sauuages. Depuis le matin iusques au soir, ils n'ont d'autre soucy que de remplir leur ventre. Ils ne viennent point nous voir si ce n'est pour nous demander à manger ; et si vous ne leur en donnez, ils tesmoignent du mescontentement. Ils sont de vrais gueux, s'il en fut iamais, et neantmoins superbes au possible. Ils estiment que les François n'ont point d'esprit au prix d'eux. Les vices de la chair sont fort frequents chez eux : tel espousera plusieurs femmes, qu'il quittera quand bon luy semblera, et en prendra d'autres. Il y en a vn icy qui a espousé sa propre fille, mais tous les autres Sauuages s'en sont trouuez indignez. De netteté chez eux, il ne s'en parle point. Ils sont fort sales en leur manger et dans leurs cabanes, ont force vermine, qu'ils mangent quand ils l'ont prise.

La coustume de ces Nations est de tuer leurs peres et meres lors qu'ils sont si vieux qu'ils ne peuuent plus marcher, pensans en cela leur rendre de bons seruices : car autrement ils seroient contraincts de mourir de faim, ne pouuans plus suiure les autres lors qu'ils changent de lieu ; et comme ie fis dire vn iour à vn, qu'on luy en feroit autant lors qu'il seroit devenu vieil, il me respondit qu'il s'y attendoit bien.

La façon de faire la guerre auec leurs ennemis, c'est pour l'ordinaire par trahison, les allans espier lors qu'ils sont à l'escart ; et s'ils ne sont assez forts pour emmener prisonnier celuy ou ceux qu'ils rencontrent, ils tirent des flesches dessus, puis leur coupent la teste, qu'ils emportent pour montrer à leurs gens. Que s'ils peuuent les emmener prisonniers iusques à leurs cabanes, ils leur font endurer des cruautés nompareilles, les faisant mourir à petit feu ; et chose estrange, pendant tous ces tourmens, le patient chante tousiours, reputant à deshonneur s'ils crient et s'ils se plaignent. Apres que le patient est mort, ils le mangent, et n'y a si petit qui n'en ait sa part : ils font des festins ausquels ils se conuient les vns les autres, et mesme ils inuitent quelques François de leur cognoissance, et en ces festins ils donnent à chacun sa part dans des plats ou escuelles d'escorce ; et lors que ce sont festins à tout manger, il ne faut rien laisser, autrement vous estes obligez à payer quelque chose, et perdriez la reputation de braue homme.

Aux festins qu'ils font pour la mort de quelqu'vn, ils font la part au defunct aussi bien qu'aux autres, laquelle ils iettent dans le feu, et se donnent bien garde que les chiens ne participent à ce festin, et pour ce ramassent tous les os et les iettent dans le feu.

Ils enterrent les morts et auec eux tout ce qu'ils auoient, comme chaudieres, peaux, cousteaux, etc. Et comme ie demanday vn iour à vn vieillard pourquoy ils mettoient tout ce bagage dans les fosses, il me respondit qu'ils le mettoient afin que le mort s'en seruist dans l'autre monde, et comme ie luy repartis que toutes les fois que l'on regardoit dans les fosses on y trouuoit tousiours le bagage, qui estoit vn témoignage que le mort ne s'en seruoit pas, il me respondit, qu'à la verité le corps des chaudieres, peaux, cousteaux, etc., demeuroit, mais que l'âme des chaudieres, cousteaux, etc., s'en alloit dans l'autre monde auec le mort, et que là il s'en seruoit.

Ainsi ils croyent (comme V. R. void) l'immortalité de nos âmes ; et de faict ils asseurent qu'apres la mort ils vont

au Ciel, où elles mangent des champignons, et se communiquent les vns auec les autres. Ils appellent le Soleil, Iesus ; et l'on tient en ce païs que ce sont les Basques qui y ont cy-deuant habité, qui sont autheurs de ceste denomination. De là vient que quand nous faisons nos prieres, il leur semble que comme eux nous adressons nos prieres au Soleil.

A ce propos du Soleil, ces Sauuages icy croient que la terre est percée de part en part, et que lorsqu'il se couche, il est caché en vn trou de la terre, et sort le lendemain par l'autre. Ils n'ont aucun culte diuin, ny aucunes sortes de prieres. Ils croyent neantmoins qu'il y en a vn qui a tout faict ; mais pourtant ils ne luy rendent aucun honneur.

Entr'eux ils ont quelques personnes qui font estat de parler au diable ; ceux-là font aussi les medecins et guerissent de toute maladie. Les Sauuages craignent grandement ces gens-là, et les caressent de peur qu'ils n'en reçoiuent du mal. Nous apprendrons peu à peu ce qui est des autres Nations, lesquelles sont plus stables en leurs demeures ; car pour celle-cy où nous sommes maintenant auec les François, elle est seulement vagabonde six mois de l'année, qui sont les six mois d'hyuer, errans ça et là selon la chasse qu'il trouuent, et ne se cabanent que deux ou trois familles ensemble en vn endroict, deux ou trois en l'autre, et les autres de mesme. Ez autres six mois de l'année, vingt ou trente s'assemblent sur le bord de la Riuiere prés de nostre habitation, autant à Tadoussac, et autant à quarante lieuës au dessus de nous, et là ils viuent de la chasse qu'ils ont faicte l'hyuer, c'est-à-dire de viande d'Orignac boucanée, et de viures qu'ils ont traictés auec les François.

Ie croy auoir escrit l'an passé ce qui est de leurs vestemens, et comme ils sont tousiours nud-teste, leurs corps sont seulement couuerts d'vne peau, ou d'Orignac ou d'vne robbe de Castor cousus ensemble, et vestent ces peaux comme sans comparaison les Ecclesiastiques les Chappes, n'estans attachez par-deuant que d'vne courroye ; quelque fois ils se ceignent d'vne ceinture, quelque fois ils n'en ont point du tout, et neantmoins pour lors on ne void rien de deshonneste, cachant fort decemment les parties que l'honnesteté veut estre couuertes. En hyuer ils ont des chausses et des souliers faicts de peau d'Orignac, mais les souliers tant dessus que dessous sont souples comme vn gand. Ils ont la pluspart du temps leurs visages peints de rouge ou de gris brun, et ce en diuerses façons, selon la fantaisie des femmes, qui peignent leurs maris et leurs enfans, desquels ils graissent aussi les cheueux de graisse d'Ours ou d'Orignac. Les hommes n'ont non plus de barbe que les femmes, ils se l'arrachent afin de plaire dauantage aux femmes. Ie n'en ay veu que trois ou quatre qui ne se la sont point arrachée depuis peu de temps à l'imitation des François ; mais pourtant ils n'en sont point fournis. La couleur de leur chair tire fort sur le noir ; on n'en voit pas vn qui aye la charnure blanche, neantmoins il n'y a rien de si blanc que leurs dents. Ils vont sur les riuieres dans de petits canots d'escorce de bouleau, fort proprement faicts ; dans les moindres il y peut tenir quatre ou cinq personnes, encore y mettent-ils leurs petits bagages. Les auirons sont proportionnez aux canots, l'vn deuant, l'autre derriere; c'est d'ordinaire la femme qui tient celuy de derriere, et par consequent qui gouuerne. Ces pauures femmes sont de vrais mulets de charge, portant toute la fatigue : sont - elles accouchées, deux heures apres elles s'en vont au bois pour fournir au feu de la cabane. En hyuer lorsqu'ils decabanent, elles traisnent les meilleurs paquets sur la neige ; bref, les hommes ne semblent auoir pour partage que la chasse, la guerre et la traicte.

A propos de la traicte ie n'en ay encore rien dit, aussi est-ce l'vnique chose qui me reste touchant les Sauuages. Toutes leurs richesses sont les peaux de diuers animaux, mais principalement de Castors. Auparauant l'Association de ces Messieurs, ausquels le Roy de

France a donné ceste traicte pour certain temps, moyennant quelques conditions portées par les articles, les Sauuages estoyent visitez de plusieurs personnes, iusques-là qu'vn des Anciens m'a dit qu'il a veu iusques à vingt nauires dans le port de Tadoussac ; mais maintenant que ceste traitte a esté accordée à l'association qui est aniourd'huy priuatiuement à tous autres, l'on ne void plus icy que deux nauires qui appartiennent à l'association, et ce vne fois seulement l'an, enuiron le commencement du mois de Iuin. Ces deux nauires apportent toutes les marchandises que ces Messieurs traittent auec les Sauuages, c'est à sçauoir, des capots, des couuertures, bonnets de nuict, chapeaux, chemises, draps, haches, fers de flesches, aleines, espées, des tranches, pour rompre la glace en hyuer, des cousteaux, des chaudieres, pruneaux, raisins, du bled d'Inde, des pois, du biscuit ou de la galette et du petun, et outre ce qui est necessaire pour le viure des François qui demeurent en ce pays là ; en eschange ils emportent des peaux d'Orignac, de Loup Ceruier, de Renard, de Loutre, et quelquefois il s'en rencontre de noires, de Martre, de Blaireau et de Rat musqué, mais principalement de Castor qui est le plus grand de leur gain. On m'a dit que pour vne année ils en auoyent emporté iusques à 22000. L'ordinaire de chaque année est de 15000. ou 20000. à vne pistole la piece, ce n'est pas mal allé ; il est bien vray que les frais qu'ils font sont assez grands, ayant icy quarante personnes et plus qui sont gagées et nourries, outre les frais de tout l'équipage des deux nauires où il se retrouue bien 150. hommes qui reçoiuent des gages et se nourrissent. Ces gages ne sont pas tous d'vne façon : l'ordinaire est de 106. liures, il y en a qui ont cent escus. Ie cognois vn Truchement qui a cent pistoles et quelque nombre de peaux qu'il luy est permis d'emporter chasque année ; il est vray qu'il les traicte de sa marchandise. Vostre Reuerence le verra ceste année, c'est vn de ceux qui nous ont grandement aydé. Vostre Reuerence luy fera, s'il luy plaist, bon accueil : il est pour retourner et rendre icy de grands seruices à Nostre Seigneur.

Reste maintenant à mander à Vostre Reuerence ce que nous auons faict depuis nostre arriuée en ce pays, qui fut à la fin de Iuin. Le mois de Iuillet et d'Aoust se passerent partie à escrire des lettres, partie à nous recognoistre vn peu dans le pays, et à chercher quelque lieu propre pour y establir nostre demeure, afin de tesmoigner aux RR. PP. Recollets que nous desirons les deliurer au plustost de l'incommodité que nous leur apportons. Aprés auoir bien consideré tous les endroits, et aprés auoir pris langue des François, et principalement des RR. PP. Recollets, le 1. iour de Septembre nous plantâmes la Saincte Croix au lieu que nous auions choisi, auec toute la solemnité qui nous fut possible. Les Reuerends Peres Recollets y assisterent auec les plus apparens des François, qui apres le disner se mirent tous à trauailler. Nous auons depuis tousiours continué nous cinq à deraciner les arbres, et à bescher la terre, tant que le temps nous a permis. Les neiges venant, nous fusmes contraincts de surseoir iusques au Printemps. Pendant le trauail nous ne laissions pas de penser comment nous viendrions à bout du langage du pays : car des Truchemens, disoit-on, il ne faut rien attendre ; si est-ce neantmoins qu'apres auoir recommandé l'affaire à Dieu, i'ay pris resolution de m'adresser au Truchement de ceste nation, quitte, disois-je en moy-mesme, pour estre refusé aussi bien que les autres. Donc apres m'estre efforcé, par des exhortations que ie faisois et par nostre conuersation, de donner d'autres impressions de nostre Compagnie, qu'on n'auoit en ce pays (Vostre R. croiroit-elle bien que nous y auons troué l'Anti-Coton, que l'on faisoit courir de chambre en chambre, et qu'enfin l'on a bruslé quatre mois apres nostre arriuée ?) ayant, dis-ie, tasché de donner d'autres impressions, ie m'adressay donc au Truchement de ceste nation, et le priay de

nous donner cognoissance du langage. Chose estrange, il me promit sur l'heure qu'il me donneroit pendant l'hyuer tout le contentement que ie pourrois desirer de luy.

Or c'est icy qu'il faut admirer vne particuliere prouidence de Dieu : car il faut remarquer que le General estoit chargé de ses Associez de le repasser en France, ou bien de luy diminuer ses gages, et luy pressoit si fort de retourner la mesme année que nous arriuasmes, qu'il fallut que le General usast de commandement absolu, auec asseurance que ses gages ne luy seroyent point diminuez, pour le faire demeurer ceste année, et de faict il est demeuré à nostre grand contentement.

Secundo Notandum, Que ce Truchement n'auoit iamais voulu communiquer à personne la cognoissance qu'il auoit de ce langage, non pas mesme aux Reuerends Peres Recollets, qui depuis dix ans n'auoyent cessé de l'en importuner, et cependant à la premiere priere que ie luy fis, il me promit ce que ie vous ay dit, et s'est acquitté fidellement de sa promesse pendant cet hyuer. Or neantmoins pendant que nous n'estions pas asseurez qu'il deust estre fidelle en sa promesse, craignant que l'hyuer se passast sans rien auancer en la cognoissance de la langue, ie consultay auec nos Peres, s'il ne seroit point à propos que deux de nous allassent passer l'hyuer auec les Sauuages bien auant dans les bois, afin que leur hantise nous donnast la cognoissance que nous cherchons ; nos Peres furent d'aduis que ce seroit assez qu'vn y allast, et que l'autre demeureroit pour satisfaire à la deuotion des François. Ainsi ce fut le Pere Brebeuf qui eut ce bonheur ; il partit le 20. d'Octobre et retourna le 27. de Mars, ayant tousiours esté esloigné de nous de vingt ou vingt cinq lieuës. Pendant son absence ie sommay le Truchement de sa promesse, à laquelle il ne manqua point. A peine eus-ie tiré de luy ce que ie desirois, que ie me resolus d'aller passer le reste de l'hyuer auec le premier Sauuage qui nous viendroit voir. Ie m'y en allay donc le 8. de Ianuier, mais ie fus contrainct de retourner onze iours aprés : car ne trouuans pas dequoy viure eux-mesmes, ils furent contraincts de retourner voir les François. A mon retour, sans perdre temps, ie sollicitay le Truchement d'vne autre nation de me communiquer ce qu'il sçauoit, dont ie m'estonne comme il le fit si franchement, ayant esté par le passé si reserué à l'endroit des Reuerends Peres Recollets. Il nous donna tout ce que nous luy demandasmes : il est bien vray que nous ne luy demandasmes pas tout ce qu'eussions bien desiré, car comme nous recognusmes en luy vn esprit assez grossier, ce n'eust pas esté nostre aduantage de le presser par delà sa portée ; nous fusmes neantmoins tres-contents de ce qu'il nous donna, et ce qui est à remarquer, afin de recognoistre dauantage la Prouidence de Dieu en ce faict, ce dit Truchement s'en deuoit retourner en France la mesme année que nous arriuasmes, et ce par l'entremise des Peres Recollets, et de nous qui le iugions necessaire pour le bien de son âme ; et de faict, nous l'emportasmes par dessus le General de la flotte, qui à toute force le vouloit renuoyer en la Nation de laquelle il est Truchement. Le voilà donc arriué icy où nous sommes auec des François qui reuenoyent de la traitte, en resolution de s'en retourner en France ; les vaisseaux sont sur le point de partir ; la veille du depart il vint nous voir chez les Reuerends Peres Recollets pour nous dire adieu. Ce grand Dieu fit ioüer tout à propos vn ressort de sa Prouidence : comme il estoit chez nous, voilà vne forte pleurisie qui le prend, et le voilà couché au lict, si bien et si beau qu'il fallut que les vaisseaux s'en retournassent sans luy ; et par ce moyen le voilà qui nous demeure, hors des dangers neantmoins de se perdre, ce qui nous auoit faict solliciter son retour. Ie vous laisse à penser si pendant sa maladie nous oubliasmes de luy rendre tout deuoir de charité : il suffit de dire qu'auparauant qu'il fut releué de ceste maladie, pour laquelle il n'attendoit que la mort, il nous asseura

qu'il estoit entierement à nostre deuotion, et que s'il plaisoit à Dieu de luy rendre la santé, l'hyuer ne se passeroit iamais sans nous donner tout contentement, de quoy il s'est fort bien acquitté, grace à Dieu.

Ie me suis peut-estre estendu plus que de raison à raconter cecy ; mais ie me plais tant à raconter les traits de la Prouidence de Dieu, qu'il me semble que tout le monde y doit prendre plaisir ; et de fait, s'il s'en fust retourné en France ceste année-là, nous estions pour n'auoir guere plus que les Reuerends Peres Recollets en dix ans. Dieu soit loué de tout. Voilà donc à quoy se passa la meilleure partie de l'hyuer.

Outre ces occupations ie n'ay point manqué à mon tour d'aller les Festes et Dimanches dire la messe aux François, ausquels i'ay fait exhortation toutes les fois que i'y ay esté ; le Pere Brebeuf de son costé en faisoit autant, et auons si bien auancé par la grace de Dieu, que nous auons gagné le cœur de tous ceux de l'habitation, auons fait faire des confessions generales à la pluspart, et auons vescu en tres-bonne intelligence auec le Chef. Enuiron le milieu du caresme ie me hazarday de prier le Capitaine de nous donner les charpentiers de l'habitation, pour nous ayder à dresser vne petite cabane au lieu que nous auons commencé à defricher, ce qu'il m'accorda auec beaucoup de courtoisie. Les charpentiers ne souhaitoient rien tant que de trauailler pour nous ; et de fait, ils nous auoyent donné le mot auparauant : aussi trauaillerent-ils auec tant d'affection, que nonobstant l'incommodité du temps et de la saison (car il y auoit encore vn pied et demy de neige), ils eurent acheué la cabane le lundy de la sepmaine saincte, et cependant ils scierent plus de deux cens cinquante ais, tant pour la couuerture que pour le tour de la cabane, vingt cheurons, et dolerent plus de vingt cinq grosses pieces necessaires pour l'erection de la cabane. Voilà des commencemens assez heureux, grace à Dieu. Ie ne sçay quel sera le progres à cause de la continuation de mes imperfections.

Au reste parmy ces Sauuages nos vies ne sont pas asseurées. Si quelque François leur a faict quelque desplaisir, ils s'en vengent par la mort du premier qu'ils rencontrent, sans auoir esgard à plaisir auscun qu'ils ayent receu de celuy qu'ils attaquent. S'ils ont songé la nuict qu'ils tuent quelque François, gare le premier qu'ils rencontrent à l'escart. Ils adioustent grande croyance à leurs songes. Quelques - vns d'eux vous diront, deux iours auparauant la venuë des vaisseaux, l'heure à laquelle ils arriueront, et ne vous diront autre chose sinon qu'ils l'ont veu en dormant. Ceux-là sont en reputation parmy eux de parler au Diable. Leur conuersion ne nous donnera pas peu d'affaires ; leur vie libertine et faineante, leur esprit grossier, et qui ne peut guere comprendre, la disette des mots qu'ils ont pour expliquer nos mysteres, n'ayans iamais eu aucun culte diuin, nous exercera à bon escient. Mais pourtant nous ne perdons pas courage, graces à Dieu, appuyez sur ceste verité que Dieu n'aura pas tant esgard au fruict que nous ferons qu'à la bonne volonté et au trauail que nous prendrons ; et puis, plus il y aura de difficultés en leur conuersion, et plus il y aura de défiance de nous - mesmes ; tant y a que nostre esperance est en Dieu.

Si ie puis, ie me transporteray en d'autres nations ; si cela est, il ne faut plus attendre de nouuelles : car ie seray si loin d'eux, qu'à grande peine pourray-ie leur escrire ; et au cas que cela arriue, ie vous dis adieu et à tout le monde, iusques à ce que nous nous reuoyons au Ciel. N'oubliez pas les suffrages pour nostre âme, et faictes-les de fois à d'autres. A tout hazard lors que vous vous souuiendrez de nous en vos saincts sacrifices, dites, pour vn tel vif ou mort.

Le secours qui nous est venu de France est vn bon commencement pour ceste Mission ; mais les affaires ne sont pas encore en tel estat que Dieu puisse y estre seruy fidellement. L'heretique y a autant encore d'empire que iamais ; c'est pourquoy ie renuoye le P. Noirot

selon la permission que les Superieurs m'en ont faicte, afin qu'il paracheue ce qu'il a commencé : il est le mieux entendu en ceste affaire. Si nos Peres desirent l'affermissement et le bon succés de ceste Mission, il est du tout expedient qu'ils le laissent faire. C'est bien à son corps defendant qu'il s'en retourne, veu principalement qu'il est tant incommodé dessus la mer. I'enuoye son compagnon auec le Pere Brebeuf à 300. lieuës d'icy à vne de ces nations qui sont stables en leur demeure. Ils y seront bien tost, s'ils trouuent des Sauuages qui les y veuillent conduire, autrement ils seront contraincts de retourner vers nous ; i'attends tous les iours de leurs nouuelles. Ie viens d'apprendre tout maintenant qu'ils sont partis. Le Diable qui craint la touche a voulu iouer des siennes : car nos Peres estans desia embarquez, les Sauuages par deux ou trois fois les voulurent faire desembarquer, alleguans que leurs canots estoyent trop chargez, mais enfin Dieu l'emporta par dessus luy. On gagna les Sauuages à force de presens. S'il plaist à Dieu faire reüssir ceste Mission, voilà vne entrée dans les nations infinies, pour ainsi dire, qui sont tousiours stables en leur demeure. I'eusse bien desiré estre de la partie, mais nos Peres ne l'ont pas iugé à propos, iugeans qu'il estoit necessaire que ie demeurasse icy, tant pour l'establissement de nostre petit domicile, que pour l'entretien des François.

Vostre Reuerence s'estonnera peut-estre de ce que i'ay enuoyé le Pere Brebeuf qui auoit desia quelque commencement à la langue de ceste nation ; mais les talents que Dieu luy a repartys m'y ont fait resoudre ; le fruict que l'on attend de ces nations là estant bien autre que celuy que l'on attend de celle-cy. S'il plaist à Dieu benir leurs trauaux, nous aurons grand besoin d'ouuriers. Les dispositions des Sauuages sont telles, qu'on en peut esperer quelque chose de bon. Le Truchement ayant demandé en ma presence à l'vn de leurs Capitaines, s'ils seroyent tous contens que quelques-vns des nostres allassent demeurer en leur pays pour leur apprendre à cognoistre Dieu, il respondit qu'il ne falloit demander cela, et qu'ils ne souhaittoyent rien tant ; puis ayans consideré la maison des Peres Recollets où nous estions, il adiousta, qu'à la verité ils ne pourroyent pas nous bastir vne maison de pierre semblable à celle-là : Mais demandez-leur, dit-il au Truchement, s'ils seroyent contents de trouuer à leur arriuée vne cabane faite semblable aux nostres ? Il ne pouuoit nous tesmoigner plus d'affection. De plus il y a eu de la sterilité dans leur pays ceste année, ils l'attribuent à cause qu'ils n'y ont point eu de Religieux. Tout cela nous fait bien esperer.

Pour ceux de ceste nation, ie les ay fait sommer de respondre, s'ils ne vouloyent pas se faire instruire, et nous donner leur enfants pour le mesme suiet : ils nous ont tous respondu qu'ils le desiroyent. Ils attendent que nous ayons basti, c'est à nous cependant de mesnager leur affection et apprendre bien leur langue. Au demeurant, ie supplierois volontiers ceux qui ont de l'affection pour ce pays, qu'ils ne se dégoutassent point. s'ils n'entendent promptement des nouuelles du fruict que l'on espere. La conuersion des Sauuages demande du temps. Les premieres six ou sept années paroistront steriles à quelques-vns. Et si i'adioûtois iusqu'à dix ou douze, possible ne m'esloignerois-ie pas de la verité. Mais est-ce à dire pourtant qu'il faille tout quitter là ? Ne faut-il pas des commencements pour tout ? Ne faut-il pas des dispositions pour arriuer où on pretend? Quand à moy ie vous confesse que Dieu me fait ceste misericorde, qu'encore que ie n'esperasse aucun profit tout le temps qu'il luy plaira me conseruer en vie, pourueu qu'il eust nos trauaux agreables et qu'il voulust s'en seruir comme de preparation pour ceux qui viendront apres nous, ie me tiendrois trop heureux d'employer et mes forces et ma vie, et n'espargner rien de ce qui seroit en mon pouuoir, non pas mesme mon sang, pour pareil suiet. Neant-

moins si nos Superieurs ne sont point d'aduis qu'on passe outre, me voicy tout prest de me sousmettre à leur volonté, et suiure leur iugement. Voicy vn petit Huron qui s'en va vous voir : il est passionné de voir la France. Il nous affectionne grandement, et fait paroistre vn grand desir d'estre instruict. Neantmoins le Pere et le Capitaine veulent le reuoir l'an prochain, nous asseurans que s'il est content il le nous donnera pour quelques années. Il est fort important de le bien contenter : car si vne fois cet enfant est bien instruict, voilà vne porte ouuerte pour entrer en beaucoup de nations où il seruiroit grandement. Et tout à propos le Truchement de ceste nation là est retourné en France, Truchement qu'il aime tant, qu'il l'appelle son pere. Ie prie Nostre Seigneur qu'il luy plaise benir le voyage. Au reste ie remercie Vostre Reuerence du courage qu'elle m'a donné. I'ai leu ses lettres quatre ou cinq fois ; mais ie n'ay peu gagner sur moy que ce n'ait esté la larme à l'œil, pour plusieurs raisons, mais specialement sur la souuenance de mes imperfections (coram Deo loquor) qui m'esloignent grandement du merite de ceste vocation, et me faict viuement apprehender que ie n'aille trauerser les desseins de la grace de Dieu, en l'establissement du Christianisme en ce pays. Apres cela ie ne crains rien. Ie vous supplie, en vertu de ce que vous aimez mieux dans le Ciel, de ne vous lasser point de solliciter la diuine bonté, ou qu'il me fasse la grace de m'en défaire, ou si mon indignité est venue iusques là qu'il m'y faille encore tremper, que ce ne soit au préiudice de nos pauures Sauuages, que mes miseres n'empeschent point les effects de sa misericorde, et le desordre de ma volonté fragile, l'ordre que sa bonté veut establir en ce pays.

Nous continuons plus que iamais les bonnes intelligences auec le Pere Ioseph, qui est icy l'vnique Prestre de son ordre, l'un estant allé avec nos Peres aux Hurons, et l'autre s'en retournant en France ; il a deux bons freres auec luy. Monsieur Champlain est tousiours fort affectionné en nostre endroit, m'a pris pour directeur de sa conscience, aussi bien que Gaumont, duquel i'auray vn soin particulier, selon les recommandations de Vostre Reuerence. L'aduis que V. R. me donne touchant la dedicace de nostre premiere Eglise, est fort conforme à ma deuotion ; si les Superieurs m'en laissent la liberté, elle ne sera iamais appelée autrement que N. Dame des Anges. C'est pourquoy ie supplie V. R. de nous faire auoir quelque beau tableau enuironné d'anges. C'est vne des grandes festes des Peres Recollets, qui ont dedié leur Chapelle à S. Charles ; et la Riuiere sur laquelle eux et nous sommes logez, s'appelle la Riuiere S. Charles, ainsi nommée quelque temps arparauant que nous vinssions. Pour les lettres, ie ne pense pas auoir obmis personne, tant de nos bienfaicteurs plus signalez que de ceux qui m'ont escrit. Aussi vous confessay-je que ie suis vn peu las : voicy la 68. et si ce n'est pas la derniere. Plaise à nostre bon Dieu que le tout soit à sa gloire. Nostre R. Pere Assistant se montre fort affectionné à ceste Mission, ie luy envoye vne charte de ce pays, asseurant que ie demeureray toute ma vie, de Votre Révérence,

Le seruiteur tres-affectionné en Nostre Seigneur,

CHARLES L'ALLEMANT.

A Kebec, ce 1. d'Aoust 1626.

BRIEVE RELATION

DV

VOYAGE DE LA NOVVELLE FRANCE

Fait au mois d'Auril 1632.

PAR LE P. PAVL LE IEVNE, DE LA COMPAGNIE DE IESVS.

Enuoyée au R. P. Barthelemy Iacquinot, Prouincial de la mesme Compagnie en la Prouince de France. (*)

MON R. PERE,

ESTANT aduerty de vostre part, le dernier iour de Mars, qu'il falloit au plus tost m'embarquer au Haure de grace, pour tirer droict à la Nouuelle France, l'aise et le contentement que i'en resenty en mon ame fut si grand, que de vingt ans ie ne pense pas en auoir eu vn pareil, ny qu'aucune lettre m'ayt esté tant agreable. Ie sortis de Dieppe le lendemain, et passant à Roüen, nous nous ioignismes de compagnie le Pere de Noüe, nostre Frere Gilbert et moy. Estant au Haure, nous allasmes salüer Monsieur du Pont, nepueu de Monseigneur le Cardinal, lequel nous donna vn escrit signé de sa main par lequel il tesmoignoit que c'estoit la volonté de mon dit Seigneur que nous passassions en la Nouuelle France. Nous auons vne singuliere obligation à la charité de Monsieur le Curé du Haure et des Meres Vrsulines ; car comme nous n'auions point preueu nostre depart, si le Pere Charles l'Allemant à Roüen, et ces honnestes personnes au Haure ne nous eussent assistez dans l'empressement où nous nous trouuions, sans doute nous estions mal. Du Haure nous tirasmes à Honfleur ; le iour de Quasimodo 18. d'Auril nous fismes voile.

Nous eusmes au commencement vn tres-beau temps, et en dix iours nous fismes enuiron six cents lieuës, mais à peine en peumes nous faire deux cents les trente trois iours suiuans. Ces bons iours passés, nous n'eusmes quasi que tempestes ou vent contraire, horsmis quelques bonnes heures qui nous venoient de temps en temps. I'auois quelquesfois veu la mer en cholere, des fenestres de nostre petite maison de

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1632.

Dieppe ; mais c'est bien autre chose de sentir dessous soy la furie de l'Ocean, que de la contempler du riuage ; nous estions des trois et quatre iours à la cappe, comme parlent les mariniers, nostre gouuernail attaché, on laissoit aller le vaisseau au gré des vagues et des ondes qui le portoyent par fois sur des montagnes d'eau, puis tout à coup dans les abysmes ; vous eussiez dit que les vents estoient dechaisnez contre nous. A tous coups nous craignions qu'ils ne brisassent nos mats, ou que le vaisseau ne s'ouurist ; et de fait il se fit vne voye d'eau, laquelle nous auroit coulez à fond, si elle fust arriuée plus bas, ainsi que i'entendois dire. C'est autre chose de mediter de la mort dans sa cellule deuant l'image du Crucifix, autre chose d'y penser dans vne tempeste et deuant la mort mesme. Ie vous diray neantmoins ingenuëment, qu'encor que la nature desire sa conseruation, que neantmoins au fond de l'ame ie sentois autant ou plus d'inclination à la mort qu'à la vie : ie me mettois deuant les yeux que celuy qui m'auoit conduit dessus la mer auoit de tres-bons desseins, et qu'il le falloit laisser faire ; ie n'osois luy rien demander pour moy, sinon de luy presenter ma vie pour tout l'équipage. Quand ie me figurois que peut estre dans peu d'heures ie me verrois au milieu de vagues et par aduanture dans l'espaisseur d'vne nuict tres obscure, i'auois quelque consolation en ceste pensée, m'imaginant que là où il y auroit moins de la creature, qu'il y auroit plus du Createur, et que ce seroit là proprement mourir de sa main ; mais ma foiblesse me fait craindre que peut estre si cela fust arriué i'eusse bien changé de pensée et d'affection.

Au reste, nous auons trouué l'hyuer dans l'esté, c'est à dire dans le mois de May et vne partie de Iuin, les vents et la brûme nous glaçoient ; le Pere de Nouë a eu les pieds et les mains gelées, adioustez vne douleur de teste ou de cœur qui ne me quitta quasi iamais le premier mois ; vne grande soif, pour ce que nous ne mangions que choses salées, et il n'y auoit point de fontaine d'eau douce dans nostre vaisseau. Nos cabanes estoient si grandes que nous n'y pouuions estre ny debout, ny à genoux, ny assis et qui pis est, l'eau pendant la pluie me tomboit parfois sur la face. Toutes ces incommoditez estoient communes aux autres ; les pauures matelots enduroient bien dauantage. Tout cela est passé ; Dieu mercy, ie n'eusse pas voulu estre en France. Tous ces petits trauaux ne nous ont point encor, comme ie croy, donné la moindre tristesse de nostre depart. Dieu ne se laisse iamais vaincre : si on luy donne des oboles, il donne des mines d'or ; encore me semble-il que ie me suis mieux porté que le Pere de Noüë, lequel a esté fort long temps sans quasi pouuoir manger ; pour nostre Frere, il est comme ces animaux Amphibies, il se porte aussi bien sur la mer que sur la terre.

Le iour de la Pentecoste, comme i'estois prest de prescher, ce que ie faisois ordinairement les Dimanches et bonnes Festes, vn de nos matelots se mit à crier, moluë, moluë. Il auoit ietté sa ligne et en tiroit vne grande. Il y auoit desia quelques iours que nous estions sur le banc, mais on n'auoit quasi rien pris. Ce iour là on en prit tant qu'on voulut. C'estoit vn plaisir de voir vne si grande tuerie et tant de ce sang repandu sur le tillac de nostre nauire. Ce rafraischissement nous vint fort à propos, apres de si longues bourrasques.

Le Mardy d'apres, premier iour de Iuin, nous vismes les terres, elles estoient encor tout couuertes de neiges, l'hyuer tousiours grand en ces païs, l'a esté extremement ceste année. Quelques iours auparauant, sçauoir est le 15. et 18. de May, estans encor esloignez des terres enuiron deux cens lieuës, nous auions rencontré deux glaces d'vne enorme grandeur, flottantes dans la mer, elles estoient plus longues que nostre vaisseau, et plus hautes que nos masts ; le Soleil donnant dessus, vous eussiez dit estre des Eglises ou plustost des montagnes de crystal : à peine auroy-ie creu cela si ie ne l'auois veu. Quand on en rencontre quantité, et qu'vn nauire

se trouue embarrassé là dedans, il est bien-tost mis en pieces.

Le Ieudy 3. de Iuin nous entrasmes dans le païs par l'vn des plus beaux fleuues du monde. La grande Isle de Terre neuue le ferme en son emboucheure, luy laissant deux endroits par où il se degorge dans la mer, l'vn au Nord, et l'autre au Sud : nous entrasmes par celuy-cy qui est large enuiron de 13. ou 14. lieuës. Si tost que vous estes entrez, vous decouurez vn golfe de 150. lieuës de largeur ; en montant plus haut au lieu où ceste grande riuiere commence à s'estressir, elle a bien encor de largeur 37. lieuës ; où nous sommes à Quebec, esloignez plus de 200. lieuës de l'emboucheure, elle a bien encor demie lieuë.

A l'entrée de ce golfe nous vismes deux rochers, l'vn paroissoit rond, l'autre quarré ; vous diriez que Dieu les a plantez au milieu des eaux comme deux colombiers pour seruir de lieux de retraitte aux oyseaux qui s'y retirent en si grande quantité, qu'on marche dessus eux ; et si on ne se tient bien ferme, ils s'eleuent en si grand nombre qu'ils renuersent les personnes ; on en rapporte des chalouppes ou petits bateaux tous pleins quand le temps permet qu'on les aborde : les François les ont nommez les Isles aux oyseaux. On vient dans ce Golfe pour pescher des baleines, nous y en auons veu quantité pour pêcher aussi des moluës. I'y ay veu grand nombre de loups marins, nos gens en tuerent quelques-vns. Il se trouue dans ceste grande riuiere nommée de Sainct Laurens, des marsoins blancs, et non ailleurs ; les Anglois les appellent des baleines blanches, pour ce qu'ils sont fort grands à comparaison des marsoins ; ils montent iusques à Quebec.

Le iour de Saincte Trinité nous fûmes contraints de relascher à Gaspay ; c'est vne grande baie d'eau qui entre dans ce païs. C'est icy où nous mismes pied à terre pour la premiere fois depuis nostre depart. Iamais homme apres vn long voyage n'est rentré dans son païs auec plus de contentement que nous entrions au nostre ; c'est ainsi que nous appellions ces miserables contrées. Nous y trouuasmes deux vaisseaux, l'vn de Honfleur, l'autre de Biscaye, qui estoient venus pour la pesche des moluës. Nous priasmes ceux de Honfleur de nous dresser vn autel pour dire la saincte Messe dans leur cabane. Ce fut à qui y mettroit la main, tant ils estoient aises : aussi leur disoy-ie en riant, qu'en bâtissant leur cabane, ils ne pensoient pas bastir vne Chapelle. Comme ie vins à l'Euangile qui se lit ce iour là à la Messe, et qui estoit le premier que ie prononçois en ces terres, ie fus bien estonné entendant ces paroles du Fils de Dieu à ses Disciples, ***Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ, euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, etc. Ecce ego vobiscum, etc.*** Ie pris bon augure de ces paroles, quoy que ie visse bien qu'elle ne s'addressoient pas à vne personne si miserable que moy ; aussi m'est-il aduis que ie viens icy comme les pionniers, qui marchent les premiers pour faire les tranchées, et par apres les braues soldats viennent assieger et prendre la place.

Apres la Messe nous entrasmes dans le bois ; il y auoit quantité de neige, si ferme qu'elle nous portoit. Le matin il gela assez fort ; comme i'allois lauer mes mains à vn torrent d'eau qui decouloit des montagnes, ie trouuay les bords tout glacez. Nos gens tuerent icy quelques perdrix fort grises, et aussi grosses que nos poulles de France. Ils tuerent aussi quelques lieures plus pattus que les nostres, et encor vn peu blancs, car les lieures en ce païs cy sont tous blancs pendant les neiges, et pendant l'esté ils reprennent leur couleur semblable à celle des lieures de l'Europe.

Le iour suiuant nous nous remismes sous voyles, et le 18. de Iuin nous moüillasmes à Tadoussac ; c'est vne autre baie d'eau ou vne ance fort petite, aupres de laquelle se trouue vn fleuue nommé Sagné qui se iette dans la grande riuiere de S. Laurens. Ce fleuue est aussi beau que la Seine, quasi aussi rapide que le Rosne, et plus profond que plusieurs endroits de la mer,

car on dit qu'il a bien 80. brasses de profondeur aux endroits où il est le moins profond. Comme nous allions dire la Saincte Messe à terre, l'vn de nos soldats tua vn grand aigle aupres de son aire ; il auoit la teste et le col tout blanc, le bec et les pieds iaunes, le reste du corps noiratre, il estoit gros comme vn coq d'Inde. Nous auons icy seiourné depuis le 14. Iuin, iusque au 3. de Iuillet, c'est à dire 19. iours. Il faisoit encor grand froid quand nous arriuasmes ; mais auant que d'en partir, nous y auons ressenty de grandes chaleurs, et cependant ce n'estoit que le printemps, puisque les arbres estoient seulement fleuris. En fort peu de temps les feüilles, les boutons, les fleurs et les fruicts paroissent icy, et meurissent ; i'entends les fruicts sauuages, car il n'y a point d'autres. Or, c'est icy que i'ay veu des Sauuages pour la premiere fois. Si tost qu'ils apperceurent nostre vaisseau ils firent des feux, et deux d'entre eux nous vindrent aborder dans vn petit canot fait d'escorce fort proprement. Le lendemain, vn Sagamo auec dix ou douze Sauuages nous vint voir , il me sembloit, les voyant entrer dans la chambre de nostre Capitaine, où i'estois pour lors, que ie voyois ces masques qui courent en France à Caresme prenant. Il y en auoit qui auoient le nez peint en bleu, les yeux, les sourcils, les ioües peintes en noir, et le reste du visage en rouge, et ces couleurs sont viues et luysantes comme celle de nos masques ; d'autres auoient des rayes noires, rouges et bleuës, tirées des oreilles à la bouche ; d'autres estoyent tout noirs horsmis le haut du front et les parties voisines des oreilles et le bout du menton, si bien qu'on eût vrayement dit qu'ils estoient masquez. Il y en auoit qui n'auoient qu'vne raye noire, large d'vn ruban, tirée d'vne oreille à l'autre, au trauers des yeux, et tres petites rayes sur les ioües. Leur couleur naturelle est comme celle de ces gueux de France qui sont demi rostis au Soleil, et ie ne doute point que les Sauuages ne fussent tres-blancs s'ils estoient bien couuerts. De dire comme ils sont vestus, il est bien difficile : les hommes, quand il fait vn peu chaud, vont tout nuds, hormis vne piece de peau qu'ils mettent au dessous du nombril iusques aux cuisses. Quand il fait froid, ou bien à l'imitation des Europeans, ils se couurent de peaux de Castor, d'Ours, de Renard, et d'autres tels animaux, mais si maussadement que cela n'empesche pas qu'on ne voye la pluspart de leurs corps. I'en ay veu de vestus de peaux d'Ours iustement comme on peint S. Iean Baptiste. Ceste peau veluë au dehors, leur alloit sous vn bras et sur l'autre, et leur battoit iusques aux genoux, ils estoient ceints au trauers du corps d'vne corde de boyau. Il y en a de vestus entierement ; ils ressemblent tous à ce Philosophe de la Grece, qui ne portoit rien sur soy qu'il n'eust fait. Il ne faut pas employer beaucoup d'années pour apprendre tous leurs mestiers. Ils vont tous teste nüe, hommes et femmes ; ils portent les cheueux longs ; ils les ont tous noirs, graissez et luysans ; ils les lient par derriere, sinon quand ils portent le deuil. Les femmes sont honnestement couuertes : elles ont des peaux iointes sur les espaules auec des cordes, et ces peaux leur battent depuis le col iusques aux genoüils ; elles se ceignent aussi d'vne corde ; le reste du corps, la teste, les bras et les iambes sont descouuerts ; il y en a neantmoins qui portent des manches, des chausses et des souliers, mais sans autre façon que celle que la necessité leur a apprise. Maintenant qu'ils traittent des capots, des couuertures, des draps, des chemises auec les François, il y en a plusieurs qui s'en couurent, mais leurs chemises sont aussi blanches et aussi grasses que des torchons de cuisine, ils ne les blanchissent iamais. Au reste ils sont de bonne taille, le corps bien fait, les membres tres bien proportionnez, et ne sont pas si massifs que ie les croyois ; ils ont vn assez bon sens. Ils ne parlent point tous ensemble, ains les vns apres les autres, s'escoutant patiemment. Vn Sagamo ou Capitaine disnant vn iour en la chambre du nostre, voulant dire quelque chose et ne trou-

uant point le loisir pour ce qu'on parloit tousiours, en fin pria la compagnie qu'on luy donnast vn peu de temps pour parler à son tour, et tout seul, comme il fit.

Or comme dans les grandes estenduës de ce païs cy, il y a quantité de nations toutes barbares, aussi se font-elles la guerre les vnes les autres fort souuent. A nostre arriuée à Tadoussac les Sauuages reuenoient de la guerre contre les Hiroquois, et en auoient pris neuf, ceux de Quebec en tenoient six, et ceux de Tadoussac trois. Monsieur Emery de Caën les fut voir, il desiroit sauuer la vie au plus ieune ; ie plaiday fort pour tous trois, mais on me dit qu'il falloit de grands presens et ie n'en auois point. Arriuez donc que nous fusmes aux cabanes des Sauuages, qui sont faites de perches et couuertes d'escorces assez grossierement (le faiste n'est point couuert pour receuoir le iour par là et donner issue à la fumée), nous entrasmes dans celle du Capitaine de guerre qui estoit longuette ; il y auoit trois feux au milieu, les vns esloignez des autres de cinq ou six pieds. Estans entrez, nous nous assismes de part et d'autre à platte terre, couuerte de petite branches de sapin ; ils n'ont point d'autres sieges. Cela faict, on fit venir les prisonniers qui s'assirent les vns aupres des autres : le plus aagé auoit plus de 60. ans, le second enuiron 30. le troisiesme estoit vn ieune garçon de 15. à 16. ans. Ils se mirent tous à chanter pour montrer qu'ils ne craignoient point la mort, quoy que tres cruelle. Leur chant me semble fort desagreable : la cadence finissoit tousiours par ces aspirations reïterées oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! hem ! hem ! hem ! etc. Apres qu'ils eurent bien chanté, on les fit danser les vns apres les autres, le plus aagé se leue le premier et commence à marcher du long de la cabane tout nud, hormis, comme i'ay dit, vn morceau de peau qui couuroit ce que la nature a caché. Il frappoit des pieds la terre en marchant, et chantoit incessamment. Voila toute sa danse, pendant laquelle tous les autres Sauuages qui estoient dans la cabane frappoient des mains, ou se battoient les cuisses, tirans ceste aspiration du fond de l'estomach a-ha, a-ha, a-ha, et puis quand le prisonnier s'arrestoit, ils crioient o-ho ! o-ho ! o-ho ! etc. l'vn se rasséant, l'autre se mettoit à danser. Monsieur de Caën demanda quand on le feroit mourir ? ils respondirent le lendemain. Ie les fus voir encor, et ie trouuay trois pieux de bois dressez, où on les deuoit executer : mais il vint nouuelle de Quebec qu'on traittoit de paix auec les Hiroquois, et qu'il faudroit peut-estre rendre les prisonniers, ainsi leur mort fut retardée. Il n'y a cruauté semblable à celle qu'ils exercent contre leurs ennemis. Si tost qu'ils les ont pris, ils leur arrachent les ongles à belles dents : ie vis les doigts de ces pauures miserables qui me faisoient pitié, et vne playe assez grande au bras de l'vn d'eux ; on me dit que c'estoit vne morsure de celuy qui l'auoit pris ; l'autre auoit vne partie du doigt emporté, et ie luy demanday si le feu luy auoit fait cela, ie croyois que ce fust vne bruslure ; il me fit signe qu'on luy auoit emporté la piece auec les dents. Ie remarquay la cruauté mesme des filles et des femmes, pendant que ces pauures prisonniers dansoient, car comme ils passoient deuant le feu, elles souffloient et poussoient la flamme dessus eux pour les brusler. Quand ils les font mourir, ils les attachent à vn potteau, puis les filles aussi bien que les hommes leur appliquent des tisons ardents et flambans aux partis les plus sensibles du corps, aux costez, aux cuisses, à la poitrine et en plusieurs autres endroits : ils leur leuent la peau de la teste, puis iettent sur le crane ou le test descouuert, du sablon tout bruslant ; ils leur percent les bras au poignet auec des bastons pointus, et leur arrachent les nerfs par ce trou. Bref ils les font souffrir tout ce que la cruauté et le Diable leur met en l'esprit. En fin pour derniere catastrophe, ils les mangent et les deuorent quasi tout crus. Si nous estions pris des Hiroquois, peut-estre nous en faudra-il passer par là, pour autant que nous demeurons auec les Montagnards, leurs ennemis. Ils sont

si enragez contre tout ce qui leur fait du mal, qu'ils mangent les poux et toute autre vermine qu'ils trouuent sur eux, non pour aucun goust qu'ils y ayent, mais seulement, disent-ils, pour se venger et pour manger ceux qui les mangent.

Pendant que ces pauures captifs chantoient et dansoient, il y en auoit de nostre equipage qui se rioient voyant ceste barbarie : mais ô mon Dieu quel triste subiect de rire ! c'est la verité que le cœur me fendoit. Ie ne pensois nullement venir en Canada quand on m'y a enuoyé : ie ne sentois aucune affection particuliere pour les Sauuages, si bien à faire l'obeissance, quand on m'eust deu enuoyer encor plus loin mille fois ; mais ie puis dire que quand i'aurois eu de l'auersion de ce païs, voyant ce que i'ay desia veu ie serois touché, eussé-ie le cœur de bronze. Pleust à Dieu que ceux qui peuuent assister ces pauures ames, et contribuer quelques choses à leur salut, fussent icy seulement pour trois iours : ie ne crois pas que l'affection de les secourir ne saisist puissamment leur ame. Qu'on ne s'estonne point de ces barbaries : auant que la Foy fust receüe en Allemagne, en Espagne, en Angleterre, ces peuples n'estoient pas plus polis. L'esprit ne manque pas aux Sauuages de Canada, si bien l'education et l'instruction. Ils sont desia las de leurs miseres, et nous tendent les bras pour estre assistez. Il me semble que les nations qui ont vne demeure stable se conuertiroyent aisement. Ie puis dire des Hurons tout ce que nous en a escrit il y a quelque temps le Pere d'vn ieune homme de Paraguais, sçauoir est qu'il y a grandement à souffrir parmy eux, mais qu'il s'y peut faire de grands fruicts, et que si les consolations de la terre y manquent celles du Paradis s'y goustent desia, il ne faut que sçauoir la langue, et si le Pere Brebeuf n'eust point esté constraint par les Anglois de s'en retourner d'icy, lesquels s'estoient emparez du fort des François, il auroit desia bien aduancé la gloire de Dieu en ce païs là. Pour les nations estranges et vagabondes, comme sont celles où nous sommes demeurant à Kebec, il y aura plus de difficulté. Le moyen à mon aduis de les ayder, c'est de dresser des Seminaires, et prendre leurs enfans qui sont bien esueillez et fort gentils : on instruira le pere par le moyen des enfans ; voire mesme, il y a desia quelques vns d'entre eux qui commencent à cultiuer la terre et semer du bled d'Inde, leur vie fâcheuse et tres miserable leur ennuye : mais en vn mot la promesse du Pere Eternel à son Fils s'effectuera tost ou tard : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ.* On a fait de grands fruicts dans les Indes Orientales et dans l'Amerique Meridionale, quoy qu'on ait trouué en ce païs là non seulement des vices à combattre, mais encor des superstitions estranges ausquels ces peuples estoient plus attachez qu'à leur propre vie ; en la nouuelle France, il n'y a que les pechez à destruire et encor en petit nombre, car ces pauures gens si esloignez de toutes delices, ne sont pas adonnez à beaucoup d'offenses. De superstition ou faulse Religion, s'il y en a quelques endroits, c'est bien peu. Les Canadiens ne pensent qu'à viure et à se venger de leurs ennemis ; ils ne sont attachez au culte d'aucune Diuinité. Ils peuuent prendre plusieurs femmes, cependant ils n'en ont qu'vne ; i'ay ouy parler d'vn seul qui en a deux, encor luy en fait on reproche. Il est vray que celuy qui sçauroit leur langue, les manieroit comme il voudroit ; c'est à quoy ie me vais appliquer, mais i'aduanceray fort peu ceste année, pour les raisons que i'escriray en particulier à vostre Reuerence. Mais retournons à la suite de nostre voyage.

Quelque temps auparauant que nous leuassions les ancres de Tadoussac, il s'esleua vn grain, comme parlent les mattelots, ou vne tempeste si furieuse, qu'elle nous ietta bien auant dans le peril, quoy que nous fussions en la maison d'asseurance ; c'est ainsi que i'appelle la baie de Tadoussac. Les tonnerres grondoient horriblement, les vents furieux firent tellement plier

nostre vaisseau, que si ce grain eust continué, il l'eust renuersé sens dessus dessous ; mais ceste furie ne dura pas, et ainsi nous eschapasmes ce danger.

Le 3. iour de Iuillet nous sortismes de Tadoussac et nous allasmes moüiller à l'echaffaut aux Basques ; c'est vn lieu ainsi appellé, à cause que les Basques viennent iusques là pour prendre des baleines. Comme il estoit grand calme et que nous attendions la marée, ie mis pied à terre : ie pensay estre mangé des maringoins, ce sont petites mouches importunes au possible. Les grands bois qui sont icy en engendrent de plusieurs especes : il y a des mouches communes, des mousquilles, des mouches luisantes, des maringoins, et de grosses mouches, et quantité d'autres : les grosses mouches piquent furieusement, et la douleur qui prouient de ceste piqueure, et qui est fort cuisante, dure assez long temps, il y a peu de ces grosses mouches ; les mousquilles sont extremement petites, à peine les peut on voir, mais on les sent bien ; les mouches luisantes ne font point de mal, vous diriez la nuict que ce sont des estincelles de feu ; elles iettent plus de lumiere que les vers luisants que i'ay veus en France ; tenant vne de ces mouches et l'appliquant auprés d'vn liure, ie lirois fort bien. Pour les maringoins c'est l'importunité mesme, on ne sçauroit trauailler notamment à l'air pendant leur regne, si on n'a de la fumée auprés soy pour les chasser : il y a des personnes qui sont contraintes de se mettre au lict venant des bois, tant ils sont offensez. I'en ay veu qui auoient le col, les ioües, tout le visage si enflé, qu'on ne leur voyoit plus les yeux ; ils mettent vn homme tout en sang quand ils l'abordent ; ils font la guerre aux vns plus qu'aux autres ; ils m'ont traité iusques icy assez doucement, ie n'enfle point quand ils me piquent, ce qui n'arriue qu'à fort peu de personnes si on n'y est accoustumé. Si le païs estoit essarté et habité, ces bestioles ne s'y trouueroient point ; car desia il s'en trouue fort peu au fort de Kebec, à cause qu'on couppe les bois voisins.

Le 4. de Iuillet nous leuasmes l'ancre pour aborder à quatre lieuës de Kebec : mais le vent estoit si furieux que nous pensasmes faire naufrage dans le port. Auant que d'arriuer à Kebec on rencontre au milieu de ceste grande riuiere vne Isle nommée de Sainct Laurens, qui a bien sept lieuës de long : elle n'est esloignée du bout plus occidental que d'vne lieuë de la demeure des François. Enuiron le milieu de ceste Isle, on ietta l'ancre pour s'arrester ; mais les vents et la marée poussoient nostre nauire auec vne telle impetuosité, que le cable se rompit comme vn filet, et l'ancre demeura dans l'eau. A vn quart de lieuë de là on en iette vne autre, le cable se rompit tout de mesme que le premier. Dedans ce trouble comme les vents redoubloient, le cable qui tenoit nostre bateau attaché derriere nostre nauire, se rompit aussi, et en vn instant nostre batteau disparut. A trois iours de là quelques Sauuages nous vindrent apporter nouuelle du lieu où il s'estoit allé échoüer ; s'il eust rencontré des roches aussi bien qu'il rencontra de la vase, il se fust brisé en cent pieces. Si ceste bourrasque nous eust pris vne heure plus tost, en vn endroit fort dangereux, nos Pilotes disoient que c'estoit fait de nous. Enfin quand nous fusmes enuiron trois quarts de lieues du bout de nostre pelerinage, on ietta le troisiesme ancre qui nous arresta : vne Barque Françoise que nous auions rencontrée à Tadoussac, et qui venoit auec nous, perdit deux ancres aussi bien que nous.

En fin le 5. de Iuillet qui estoit vn Lundy, deux mois et 18. iours depuis le 18. d'Auril que nous partismes, nous arriuasmes au port tant desiré ; nous moüillames l'ancre deuant le fort que tenoient les Anglois ; nous vismes au bas du fort la pauure habitation de Kebec toute bruslée. Les Anglois qui estoient venus en ce païs cy pour piller et non pour edifier, ont bruslé non seulement la plus grande partie d'vn corps de logis que le Pere Charles l'Allemant auoit fait dresser, mais encor toute cette pauure habitation en laquelle on ne

void plus que des murailles de pierres toutes bouleuersées ; cela incommode fort les François, qui ne sçauent où se loger. Le lendemain on enuoya sommer le Capitaine Thomas Ker, François de nation, né à Dieppe, qui s'est retiré en Angleterre, et qui auec Dauid et Louys Ker ses freres, et vn nommé Iacques Michel aussi Dieppois, tous huguenots, s'estoient venus ietter sur ce pauure païs, où ils ont fait de grands degats, et empesché de tres-grands biens. Ce pauure Iacques Michel plein de melancholie, ne se voyant point recompensé des Anglois, ou plus tost des François reniez et anglisez, comme il pretendoit, pressé en outre d'vn remord de conscience d'auoir assisté ces nouueaux Anglois contre ceux de sa patrie, mourut subitement quelques temps apres la prise de ce païs cy. Il fut enterré à Tadoussac. I'ay appris icy que les Sauuages le deterrerent, et firent toute sorte d'ignominie à son corps, le mirent en pieces, le donnerent à leurs chiens : voilà le salaire des perfides, ie prie Dieu qu'il ouure les yeux aux autres. Monsieur Emery de Caën auoit desia enuoyé de Tadoussac vne chalouppe, auec vn extrait des Commissions et Lettres Patentes des Roys de France et d'Angleterre, par lesquelles il estoit commandé au Capitaine Anglois de rendre le fort dans huict iours. Les Lettres veuës, il fit response qu'il obeiroit quand il auroit veu l'Original. On luy porta donc le lendemain de nostre arriuée ; cependant nous allasmes celebrer la saincte Messe en la maison la plus ancienne de ce païs cy, c'est la maison de Madame Hebert, qui s'est habituée aupres du fort, du viuant de son mary ; elle a vne belle famille, sa fille est icy mariée à vn honneste François, Dieu les benist tous les iours, il leur a donné de tres-beaux enfans ; leur bestial est en tres bon point, leurs terres leur rapportent de bon grain ; c'est l'vnique famille de François habituée en Canada. Ils cherchoient les moyens de retourner en France, mais ayant appris que les François retournoient à Kebec, ils commencerent à reuiure. Quand ils virent arriuer ces pauillons blancs sur les mats de nos vaisseaux, ils ne sçauoient à qui dire leur contentement ; mais quand ils nous virent en leur maison pour y dire la saincte Messe, qu'ils n'auoient point entenduë depuis trois ans, bon Dieu, quelle ioye ! les larmes tomboient des yeux quasi à tous, de l'extreme contentement qu'ils auoient. O que nous chantasmes de bon cœur le *Te Deum laudamus*, c'estoit iustement le iour de l'octaue de sainct Pierre et saint Paul. Le *Te Deum* chanté, i'offris à Dieu le premier sacrifice à Kebec. L'Anglois ayant veu les Patentes signées de la main de son Roy, promet qu'il sortiroit dans la huictaine, et de fait il commença à s'y disposer quoy qu'auec regret ; mais ses gens estoient tous bien aises du retour des François, on ne leur donnoit que six liures de pain au poids de France, pour toute leur semaine. Ils nous disoient que les Sauuages les auoient aidez à viure la plus part du temps. Le Mardy suiuant 13. de Iuillet, ils remirent le fort entre les mains de Monsieur Emery de Caën et de Monsieur du Plessis Bochart son Lieutenant. Et le mesme iour firent voile dans deux nauires qu'ils auoient à l'ancre. Dieu sçait si nos François furent ioyeux, voyant desloger ces François Anglisez, qui ont fait tant de maux en ces miserables contrées, et qui sont cause que plusieurs Sauuages ne sont pas baptisez, notamment aux Hurons où la Foy produiroit maintenant des fruicts dignes de la table de Dieu, si ces ennemis de la verité, de la vraye vertu et de leur patrie ne se fussent point iettez à la trauerse. Dieu soit beny de tout : c'est à nos François de penser à leur conseruation, et à mettre en peu de temps ce païs cy en tel estat, qu'ils ayent fort peu affaire des viures de France, ce qui leur sera bien aisé s'ils veullent trauailler. Les Anglois deslogeans, nous sommes rentrez dans nostre petite maison. Nous y auons troué pour tous meubles deux tables de bois telles quelles, les portes, fenestres, chassis, tous brisez et enleuez, tout s'en va en ruine, c'est encor pis en la maison des Peres Recollets ; nous auons trouué

nos terres defrichées couuertes de pois, nos Peres les auoient laissées à l'Anglois couuertes de fourment, d'orge et de bled d'Inde, et cependant ce Capitaine Thomas Ker a vendu la recolte de ces pois, refusant de nous les donner pour les fruicts qu'il auoit trouuez sur nos terres. Nostre Seigneur soit honoré pour iamais : quand on est en vn mauuais passage, il s'en faut tirer comme on peut ; c'est beaucoup qu'vn tel hoste soit sorty de nostre maison, et de tout le païs. Nous auons maintenant prou dequoy exercer la patience ; ie me trompe, c'est Dieu mesme qui porte la Croix qu'il nous donne : car en verité elle nous semble petite, quoy qu'il y ait dequoy souffrir. Retournons aux Sauuages et en disons encor deux petits mots.

La veille de nostre depart de Tadoussac, vindrent nouuelles que les prisonniers Hiroquois auoient esté mis à mort à Kebec, et que ceux de Tadoussac deuoient le lendemain passer le pas : ie me remets à plaider leur cause, et promets de donner ce qu'il faudroit pour les nourrir passant en France, voire de trouuer personnes qui les receuroient si tost qu'ils y seroient arriuez ; ie me confiois en la charité de plusieurs honnestes personnes qui n'auroient pas refusé vne aumosne pour rachepter le corps de ces miserables des supplices qu'ils ont endurez, et leur ame de la damnation eternelle. I'aborde donc Monsieur du Plessis nostre Lieutenant, ie luy fay apprehender l'affaire. On fait des aumosnes en France pour retirer des emprisonnez pour des dettes, et pourquoy ne trauaillera-on point pour ces pauures esclaues de Satan ? Ie luy fay mes offres, que nous donnerions tout ce que nous pourrions : il embrasse l'affaire et la propose le soir entre ceux qui mangeoient en la table de nostre Capitaine : on repart qu'il faudroit de grands presens pour leur sauuer la vie. Monsieur du Plessis dit qu'on donneroit ce qu'on pourroit, et qu'au reste il ne faudroit pas grande chose, qu'on pourroit demander ces trois personnes Hiroquois comme en eschange d'vn François qu'ils ont tué, il y a quelques années, ou à tout le moins en demander deux, et qu'asseurement on les auroit : le Truchement qui leur auoit parlé m'auoit asseuré que la chose estoit facile. Là dessus on forme mille difficultez, et l'vn de la compagnie s'écria qu'il falloit qu'ils mourussent, qu'il les estrangleroit plus tost, que c'estoient des coquins, et que parlant à vn Sauuage de Kebec il luy auoit donné aduis de les faire mourir. Si la mort de ces miserables apportoit quelque profit à la traicte de peaux qu'on vient faire en ce païs cy, ce zele de mort auroit quelque couleur, mais leur vie et leur mort ne fait rien pour la traicte. O qu'il importe beaucoup de bien choisir les personnes qu'on enuoye en ce païs cy ! Il est vray que Monsieur Emery de Caën n'approuua point ceste cruauté. Quoy que c'en soit, le vent nous estant fauorable le iour suiuant nous fismes voile et laissasmes-là ces trois pauures abandonnez entre les mains de leurs ennemis, qui en traitterent deux d'vne horrible façon, car ils n'ont point tué le plus ieune, à ce qu'on nous a dit.

Arriuez que nous fusmes à Kebec, on nous raconta la mort de six prisonniers que les Sauuages tenoient, laquelle est arriuée pour l'yurognerie que les Europeans ont icy apportée. Le ministre Anglois, qui au reste n'estoit point de la mesme Religion que les oüailles, car il estoit Protestant ou Lutherien, les Ker sont Caluinistes ou de quelque autre Religion plus libertine, aussi ont-ils tenu six mois en prison ce pauure Ministre dedans nostre maison ; lequel m'a raconté que les Montagnards vouloient traicter la paix auec les Hiroquois, et que celuy qui tenoit les prisonniers luy auoit promis qu'on ne les feroit point mourir : neantmoins ce miserable estant yure d'eau de vie, qu'il auoit traittée auec les Anglois pour des Castors, appella son frere, et luy commanda d'aller donner vn coup de cousteau à l'vn des Hiroquois et le tuer, ce qu'il fit. Voila les pensées de la paix éuanoüies ; on parle de la mort des autres. Le Ministre entendant cela, dit à ce

Sauuage qu'il n'auoit point tenu sa parole faisant mourir ce prisonnier. C'est toy, respond le Sauuage, et les tiens qui l'ont tué, car si tu ne nous donnois point d'eau de vie, ny de vin, nous ne ferions point cela. Et de fait depuis que ie suis icy ie n'ay veu que des Sauuages yures ; on les entend crier et tempester iour et nuict, ils se battent et se blessent les vns les autres, ils tuent le bestial de Madame Hebert, et quand ils sont retournez à leur bon sens, ils vous disent : Ce n'est pas nous qui auons fait cela, mais toy qui nous donnes ceste boisson. Ont-ils cuué leur vin, ils sont entre eux aussi grands amis qu'auparauant, se disant l'vn l'autre : Tu es mon frere, ie t'ayme, ce n'est pas moy qui t'ay blessé, mais la boisson qui s'est seruy de mon bras. I'en ay veu de tout meurtris par la face ; les femmes mesmes s'enyurent et crient comme des enragées ? ie m'attends bien qu'ils tueront l'vn de ces iours quelques François, ce qu'ils ont desia pensé faire, et passé huict heures du matin il ne fait pas bon les allez voir sans armes, quand ils ont du vin. Quelques vns de nos gens y estant allez apres le disner, vn Sauuage les voulut assommer à coup de haches ; mais d'autres Sauuages qui n'estoient pas yures vindrent au secours. Quand l'vn d'eux est bien yure, les autres le lient par les pieds et par les bras, s'ils le peuuent attrapper. Quelques-vns de leur Capitaines sont venus prier les François de ne plus traitter d'eau de vie, ny de vin, disant qu'ils seroient cause de la mort de leur gens. C'est bien le pis quand ils en voyent deuant eux d'autres autant yures qu'ils sçauroient estre. Mais finissons le discours de ces Hiroquois : on fit parler au Capitaine Anglois s'il en vouloit quelques-vns ; comme il entendit qu'il falloit faire quelque present, il respondit que non, et qu'ils en fissent ce qu'ils voudroient. Voicy donc comme ils les traitterent.

Ils leur auoient arraché les ongles auec les dents si tost qu'ils furent pris. Ils leur couperent les doigts le iour de leur supplice, puis leur lierent les deux bras ensemble par le poignet de la main auec vn cordeau, et deux hommes de part et d'autre le tiroient tant qu'ils pouuoient, ce cordeau entroit dans la chair et brisoit les os de ces pauures miserables, qui crioient horriblement. Ayans les mains ainsi accommodées, on les attacha à des potteaux, et les filles et les femmes donnoient des presents aux hommes à fin qu'ils les laissent tourmenter à leur gré ces pauures victimes. Ie n'assistay point à ce supplice, ie n'aurois peu supporter ceste cruauté diabolique : mais ceux qui estoient presens me dirent, si tost que nous fusmes arriuez, qu'ils n'auoient iamais veu rien de semblable. Vous eussiez veu ces femmes enragées, crians, hurlans, leur appliquer des feux aux parties les plus sensibles et les plus vergogneuses, les piquer auec des aleines, les mordre à belles dents, comme des furies, leur fendre la chair auec des cousteaux : bref exercer tout ce que la rage peut suggerer à vne femme. Elles iettoient sur eux du feu, des cendres bruslantes, du sable tout ardent, et quand les suppliciez iettoient quelques cris tous les autres crioient encor plus fort, à fin qu'on n'entendist point leurs gemissements et qu'on ne fust touché de compassion. On leur coupa le haut du front auec vn cousteau, puis enleua la peau de la teste, et ietta-on du sable ardent sur la teste decouuerte. Maintenant il y a des Sauuages qui portent ces peaux couuertes de leurs cheueux et moustaches par brauade ; on void encor plus de deux cents coups d'aleines dans ces peaux : bref ils exercent sur eux toutes les cruautez que i'ay dit cy dessus parlant de ce que i'auois veu à Tadoussac, et plusieurs autres, dont ie ne me souuiens pas maintenant. Quand on leur represente que ces cruautez sont horribles et indignes d'vn homme, ils répondent : Tu n'as point de courage de laisser viure tes ennemis ; quand les Hiroquois nous prennent, ils nous en font encor pis : voila pourquoy nous les traittons le plus mal qu'il nous est possible. Ils firent mourir vn Sagamo Hiroquois, homme puissant et courageux ; il chantoit dans ses tourmens. Quand on luy

vint dire qu'il falloit mourir, il dit, comme tout ioyeux : Allons, i'en suis content, i'ay pris quantité de Montagnards, mes amis en prendront encor, et vengeront bien ma mort. Là dessus il se met à raconter ses proüesses, et dire adieu à ses parents, ses amis, et aux alliez de sa nation, au Capitaine Flamand qui va traicter des peaux au païs des Hiroquois par la mer du Nord. Apres qu'on luy eut couppé les doigts, brisé les os des bras, arraché la peau de la teste, qu'on l'eut rosty et bruslé de tous costez, on le detacha, et ce pauure miserable s'en courut droit à la riuiere, qui n'estoit pas loin de là, pour se rafraischir : ils le reprirent, luy firent encor endurer le feu vne autre fois ; il estoit tout noir, tout grillé, la graisse fondoit et sortoit de son corps, et auec tout cela il s'enfuit encor pour la seconde fois, et l'ayant repris, ils le brûlerent pour la troisiesme ; en fin il mourut dans ces tourmens. Comme ils le voyoient tomber, ils luy ouurirent la poitrine, luy arrachant le cœur, et le donnant à manger à leurs petits enfans, le reste estoit pour eux. Voila vne estrange barbarie. Maintenant ces pauures miserables sont en crainte, car les Hiroquois sont tous les iours aux aguets pour surprendre les Montagnards, et leur en faire autant. C'est pourquoy nostre Capitaine voulant enuoyer quelqu'vn aux Hurons, n'a iamais peu trouuer aucun Sauuage qui y voulust aller. C'est assez parlé de leur cruauté, disons deux mots de leur simplicité. Vn Sauuage venant voir cét hyuer le Capitaine Anglois, et voyant que tout estoit couuert de neige, eut compassion de son frere qui est enterré aupres de l'habitation des François : voila pourquoy il luy dit : Monsieur, vous n'auez point pitié de mon pauure frere : l'air est si beau, et le Soleil si chaud, et neantmoins vous ne faites point oster la neige de dessus sa fosse pour le réchauffer vn petit. On eut beau luy dire que les corps morts n'auoient aucun sentiment, il fallut descouurir ceste fosse pour le contenter.

Vn autre assistant aux Litanies que disoient quelques François, et entendant qu'on disoit souuent ces paroles, *ora pro nobis*, comme il ne l'entendoit pas bien prononcer, il croyoit qu'on disoit *carocana ouabis*, c'est à dire du pain blanc, il s'estonnoit que si souuent on reiterast ces paroles, *carocana ouabis*, du pain blanc, du pain blanc, etc. Ils croyent que le tonnerre est vn oyseau, et vn Sauuage demandoit vn iour à vn François si on n'en prenoit point en France ; luy ayant dit qu'ouy, il le supplia de luy en apporter vn, mais fort petit ; il craignoit qu'il ne l'espouuantast s'il eust esté grand.

Voicy vne chose qui m'a consolé : vn certain Sauuage nommé la Nasse, qui demeuroit aupres nos Peres, et cultiuoit la terre, voyant que les Anglois le molestoient, s'estoit retiré dans des Isles, où il auoit continué à cultiuer la terre ; entendant que nous estions de retour, il nous est venu voir et nous a promis qu'il reuiendra à se cabaner aupres de nous, qu'il nous donnera son petit fils ; ce sera nostre premier pensionnaire, nous luy apprendrons à lire et à escrire. Ce bon homme dit que les Sauuages ne font pas bien, qu'il veut estre nostre frere, et viure comme nous. Madame Hebert nous a dit qu'il y a long temps qu'il souhaittoit nostre retour.

Plusieurs Sauuages nous demandent des nouuelles du R. Pere l'Allemant, du Pere Masse et du Pere Brebeuf, qu'ils appellent fort bien par leur nom, et s'enquestent s'ils ne retourneront point l'année qui vient : ces bonnes gens ont confiance en nous, en voicy vn exemple.

Le 6. d'Aoust, Monsieur Emery de Caën nous estant venu voir en nostre petite maison, esloignée du fort vne bonne demie lieuë, il demeura à disner auec nous. Pendant que nous estions en table, voila deux familles de Sauuages qui entrent iusques au lieu où nous estions, hommes, femmes et petits enfans. La premiere porte de nostre maison estant ouuerte, tout est ouuert, les Anglois ont brisé les autres : voila pourquoy ces bonnes gens furent plus

tost dans la chambre où nous estions, qu'on ne s'en fut pris garde. Ils me vouloient prier de leur garder quelque bagage, ie remarquay leur patience, car quoy qu'ils fussent en chemin d'vn long voyage qu'ils alloient faire, iamais neantmoins ils ne nous interrompirent pendant le disner, ny apres, tandis qu'ils me virent auec nostre Capitaine. Ils s'assirent de part et d'autre, et ie leur fis donner à chacun vn morceau de pain, ce qu'ils ayment fort : en fin Monsieur de Caën estant party, l'vn d'eux m'aborde et me dit : *Ania Ker Capitana ?* mon frere, es tu Capitaine? Ils demandoient le Superieur de la maison. Ils appellent leur Capitaine Sagamo, mais par la frequentation des Europeans, ils se seruent du mot de *Capitana.* Nostre frere leur respondit, *eoco*, c'est à dire oüy. Là dessus il me fait vne harangue, me disant qu'ils s'en alloient à la chasse ou à la pesche des Castors, et que ie leur gardasse leur équipage, qu'ils reuiendroient quand les feuilles tomberoient des arbres. Ils me demanderent fort souuent s'il n'y venoit point de larrons en nostre maison, et regardoient fort bien les endroits où leur bagage seroit plus à couuert. Ie leur repondy que tout estoit chez nous en asseurance, et leur ayant monstré vne chambrette qui fermoit à clef, ils furent fort contents, mettant là dedans trois ou quatre paquets couuerts d'écorces d'arbres fort proprement disans qu'il y auoit là dedans de grandes richesses. Ie ne sçay ce qu'il y a, mais au bout du compte toutes leurs richesses ne sont que pauureté, leur or et argent, leurs perles et diamans sont de petits grains blancs de porcelaine qui ne paroissent pas grand chose. Ayant serré leur bagage, ils me demanderent vn cousteau, ie leur en donnay vn, puis ils me demanderent vn peu de ficelle pour attacher apres vn fer de flesche ou vn dard, qui a dents comme vne cramaillere. Ils lancent ces dards contre le Castor, et tiennent tousiours le bout de la ficelle, la laissant filler iusques au fond de l'eau, où se retire le Castor blessé ; lequel ayant perdu son sang s'affoiblit, et ils le retirent par ceste ficelle, qu'ils ne quittent iamais qu'ils n'ayent leur proye. Leur ayant donc fait present d'vn morceau de ficelle, ils me dirent *Ania Capitana ouias amiscou*, mon frere le Capitaine, nous t'apporterons la chair d'vn Castor, et me firent tres bien entendre qu'elle ne seroit point bouquanée, ils sçauent bien que les François n'ayment point leur bouquan ; c'est de la chair sechée à la fumée, ils n'ont point d'autre sel que la fumée pour conseruer leur viande.

Vn autre Sauuage, estant encor à Tadoussac, m'apporta deux bouteilles de vin pour luy garder dans ma cabane. Comme il tardoit long temps à les venir requerir, i'aduerty le Pere de Noüe et nostre frere, que s'il s'addressoit à eux, qu'ils me l'enuoyassent, ie craignois qu'il ne les prist pour moy ; mais il ne se trompa point. Le soir comme ie disois mon breuiaire, il se vint asseoir aupres de moy, et attendit que i'eusse acheué, alors il me tira et me dit, *Ania cabana*, mon frere, allons à ta cabane. Ie l'entendy bien, et luy rendy ses bouteilles qui luy auoient cousté de bonnes peaux. Ces exemples font voir la confiance qu'ils ont en nous. En verité qui sçauroit parfaitement leur langue, seroit puissant parmy eux.

Ie suis deuenu regent en Canada : i'auois l'autre iour vn petit Sauuage d'vn costé, et vn petit Negre ou Maure de l'autre, ausquels i'apprenois à cognoistre les lettres. Apres tant d'années de regence, me voila en fin retourné à l'A, B, C, mais auec vn contentement et vne satisfaction si grande, que ie n'eusse pas voulu changer mes deux escoliers pour le plus bel auditoire de France : ce petit Sauuage est celuy qu'on nous laissera bien tost tout à fait ; ce petit Negre a esté laissé par les Anglois à ceste famille Françoise qui est icy ; nous l'auons pris pour l'instruire et le baptiser, mais il n'entend pas encor bien la langue, voila pourquoy nous attendrons encor quelque temps. Quand on luy parla du Baptesme il nous fit rire : sa maistresse luy demandant s'il vouloit estre Chrestien, s'il vouloit estre

baptisé, et qu'il seroit comme nous, il dit qu'oüy ; mais il demanda si on ne l'escorcheroit point en le baptisant, ie croy qu'il auoit belle peur : car il auoit veu escorcher ces pauures Sauuages. Comme il vit qu'on se rioit de sa demande, il repartit en son pattois, comme il peut : Vous dites que par le Baptesme ie seray comme vous, ie suis noir et vous estes blancs, il faudra donc m'oster la peau pour deuenir comme vous. Là dessus on se mit encor plus à rire, et luy voyant bien qu'il s'estoit trompé, se mit à rire comme les autres. Quand ie luy dy qu'il prist sa couuerture et qu'il s'en retournast chez son maistre iusques à ce qu'il entendist mieux la langue, il se mit à pleurer, il ne voulut iamais reprendre sa couuerture ; ie luy dy qu'il s'en allast au fort auec le Pere de Nouë qui s'y en alloit, il obeït, mais on le rendit en passant à son maistre qui ne s'en peut pas long temps passer, autrement nous l'aurions retenu auec nous. Sa maistresse luy demandant pourquoy il n'auoit point rapporté sa couuerture, il respondit : Moy point baptisé, point couuerture. Il disoit : Viens baptise toy et moy point baptisé, moy point baptisé, point retourné, point couuerture. Il vouloit dire que nous luy auons promis le Baptesme, et qu'il ne vouloit point retourner qu'il ne l'eust receu : ce sera dans quelque temps, s'il plaist à Dieu.

Ie supputois l'autre iour combien le Soleil se leue plus tost sur vostre horison que sur le nostre, et ie trouuois que vous auiez le iour six heures et vn peu dauantage plus tost que nous. Nos Mariniers comptent ordinairement 17. lieuës et demy pour vn degré de l'équinoctial et tout autre grand cercle, et d'ailleurs font estat qu'il y a d'icy iusques à vous 1000. lieuës et dauantage, qui feront par consequent 57. degrez et 12. minutes d'vn grand cercle, sur lequel se doit compter le droit chemin qu'il y a d'icy à vous. Supposant doncque nostre latitude de 46. degrez et deux tiers, et celle de Dieppe de 49. et deux tiers, la supputation faite exactement par la resolution d'vn triangle qui se fait sur la terre entre nos deux lieux et le pole, nous donnera 91. degrez et 38. minutes pour l'angle qui se fait au pole par nos deux meridiens, et par consequent pour la piece de l'équinoctial, qui est la mesure du dit angle, laquelle est iustement la difference de nos longitudes. Or de ce nombre de degrez estant reduit en temps, contre vne heure pour chaque 15. degrez, nous aurons six heures et six minutes pour le temps que le Soleil se leue plus tost chez vous que chez nous : si bien que quand vn Dimanche vous comptez trois heures du matin, nous ne sommes encor qu'à neuf heures du Samedy au soir. I'escry cecy enuiron les huict heures du matin et vous auez deux heures apres midy. Que si auec les Geographes pour vn degré d'vn grand cercle on comptoit 25. lieuës, comme on fait ordinairement des lieuës Françoises de moyenne grandeur, alors nos 1000. lieuës ne feroient que 40. degrez de droit chemin d'icy à vous, et par consequent la supputation faite comme dessus ne donneroit pour la difference de nos longitudes que 61. degrez et 34. minutes, c'est à dire 4. heures et 6. minutes de temps.

Au reste ce païs cy est tres bon : si tost que nous sommes rentrez en nostre petite maison enuiron le 13. de Iuillet, nous auons foüy et besché la terre, semé du pourpier, des naueaux, planté des faisoles, tout n'a point tardé à leuer ; nous auons bien tost apres receuilly de la salade. Le mal estoy que nos graines estoient gastées, ie dy d'vne partie, sçauoir est qu'on a enuoyé à Monsieur du Plessis : car celles que nostre Frere a apportées, ont tres-bien reussi. Vous seriez estonné de voir quelque nombre d'espics de seigle qui se sont trouuez parmy nos pois, elles sont plus longues et mieux grenées que les plus belles que i'aye iamais veu en France.

Vendredy dernier 20. d'Aoust, iour de Sainct Bernard, estant allé voir vn malade à nostre bord, c'est à dire à nostre vaisseau, pour allez de là saluër Monsieur de la Ralde et le Capitaine Morieult nouuellement arriuez, ie pen-

say estre noyé auec deux François qui estoient auec moy dans vn petit canot Sauuage, dont nous nous seruons. La marée estoit violente, celuy qui estoit derriere dans ce canot le voulant détacher du nauire, la marée le fit tourner, et le canot et nous aussi : nous voyla tous trois emportez par la furie de l'eau au milieu de ceste grande riuiere de Sainct Laurens. Ceux du nauire crient sauue, sauue, au secours ; mais il n'y auoit point là de chalouppe. Nous attrapons le canot ; comme ie vy qu'il tournoit si fort que l'eau me passoit de beaucoup par dessus la teste, et que i'estouffois, ie quittay ce canot pour me mettre à nager. Ie ne sceu iamais bien ce mestier, et il y auoit plus de 24. ans que ie ne l'auois exercé : à peine auois-ie auancé de trois brasses, que ma sotane m'enueloppant la teste et les bras, ie m'en allois à fond ; i'auois desia donné ma vie à nostre Seigneur, sans luy demander qu'il me retirast de ce danger, croyant qu'il valloit mieux le laisser faire, i'acceptois la mort de bon cœur : bref i'estois desia à demy estouffé, quand vne chalouppe qui estoit sur le bord de la riuiere, et deux Sauuages accoururent dans leur canot ; il ne paroissoit plus qu'vn petit bout de ma sotane, on me retira par là, et si on eust encor tardé vn *Pater* i'estois mort, i'auois perdu tout sentiment, pour ce que l'eau m'estouffoit ; ce n'estoit point d'apprehension, ie m'estois resolu à mourir dans les eaux, dés le premier iour que ie mis le pied dans le vaisseau, et i'auois prou exercé ceste resignation dans les tempestes que nous auons passées sur mer. Le iugement me dura tant que i'eus des forces, il me semble que ie me voyois mourir, ie croyois qu'il y eust plus de mal à estre noyé qu'il n'y en a ; bref nous fusmes tous trois sauuez, i'en suis resté indisposé de l'estomach, i'espere que ce ne sera rien ; la volonté de Dieu soit faite, cela ne m'estonne point. Deux Anglois s'estant noyez dans ces canots faits d'escorces, qui sont extremement volages, le Capitaine Ker fit faire vn petit bateau de bois pour passer de nostre maison au fort, car il y a vne riuiere entre deux : ie croiois que ce bateau nous demeureroit, celuy qui s'en est saisi l'auoit promis au Pere de Noüe, mais depuis il s'est rauisé ; s'il nous l'eut donné cela ne seroit pas arriué. Patience il importe peu où on meure, mais si bien comment.

Demain 25. d'Aoust, ie dois baptiser vn petit enfant Hiroquois qu'on doit porter en France pour ne retourner iamais plus en ce païs cy ; on l'a donné à vn François, qui en a fait present à Monsieur de la Ralde. C'est assez, nous sommes si empressez que ie n'ay gardé aucun ordre en ce narré ; V. R. m'excusera s'il luy plaist, ie la supplie de secourir ces pauures peuples qui sont en bon nombre, les Canadiens, Montagnards, Hurons, Algonquins, la Nation de l'Ours, la Nation du Petun, la Nation des Sorciers, et quantité d'autres. Ie vy arriuer les Hurons, ils estoient plus de 50. canots, il faisoit fort beau voir cela sur la riuiere, ce sont de grands hommes bien faits et tres dignes de compassion, pour ne cognoistre pas l'autheur de la vie dont ils ioüissent et pour n'auoir iamais oüy parler de celuy qui a donné sa vie, et repandu son sang pour eux.

Ie pensois conclure ce petit narré le 24. d'Aoust, mais ce ne sera qu'apres le baptesme du petit enfant. Ie viens donc de le baptiser, Monsieur Emery de Caën est son Parrain, Madame Couillart, fille de Madame Hebert, est sa Marraine, il a nom Louys, aussi a-il esté baptisé le iour de sainct Louys. Ce pauure petit qui n'a enuiron que quatre ans pleuroit incessamment deuant le Baptesme, et s'enfuioit de nous, ie ne le pouuois tenir : si tost que i'eus commencé les ceremonies, il ne dit pas vn mot, il me regardoit attentiuement et faisoit tout ce que ie luy faisois faire. Ie croiois qu'il fust Hiroquois, mais i'ay appris qu'il est de la Nation du Feu ; son pere et sa mere, et luy ont esté pris en guerre par les Algonquins, qui ont bruslé les parents et donné l'enfant à nos François.

Louys iadis Amantacha nous est venu

voir, et nous a promis qu'il viendroit l'année suiuante, pour s'en retourner auec le Pere Brebeuf en son païs ; il a de l'esprit, et me tesmoignoit qu'il auoit de bons sentimens de Dieu ; ceste Nation est rusée, ie ne sçauois qu'en dire. Mille recommandations aux saincts sacrifices de vostre R. et aux prieres de toute sa Prouince. De V. R.

Tres-humble et obeissant seruiteur selon Dieu,

PAVL LE IEVNE.

Du milieu d'vn bois de plus de 800 lieuës d'estenduë, à Kebec ce 28. d'Aoust 1632.

Priuilege du Roy.

NOVS BARTHELEMY IACQVINOT, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France, suiuant le Priuilege qui nous a esté octroyé par les Roys tres-Chrestiens, Henry III, le 10. May 1583. Henry IV. le 20. Decembre 1606. et Louys XIII à present regnant le 14. Feurier 1612. par lequel il est defendu à tous Imprimeurs ou Libraires, de n'imprimer ou faire imprimer aucun liure de ceux qui sont composez par quelqu'vn de nostre dite Compagnie, sans permission des Superieurs d'icelle : Permettons à Sebastien Cramoisy, Libraire Iure Bourgeois de Paris, de pouuoir imprimer pour six ans, *Brieue Relation du voyage de la Nouuelle France, etc.* En foy de quoy nous auons signé la presente le 15. Nouembre 1632.

B. IACQVINOT.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE EN LA NOVVELLE FRANCE

EN L'ANNEE 1633.

ENUOYEE

AU R. P. BARTH. IACQVINOT Prouincial de la Compagnie de Iesus en la prouince de France.

PAR LE P. PAVL LE IEVNE DE LA MESME COMPAGNIE, SVPERIEVR DE LA RESIDENCE DE KEBEC. (*)

MON R. PÈRE,

Les lettres qu'on enuoie en ces païs cy, sont comme des fruicts bien rares et bien nouueaux: on les reçoit auec contentement, on les regarde auec plaisir : on les sauoure comme des fruicts du Paradis terrestre. Il y auait vn an que V. R. ne nous auait parlé ; ce peu de mots qu'il luy a pleu nous coucher sur le papier, nous semblent des paroles de l'autre monde, ainsi sont elles pour moy, ie les prends comme des paroles du ciel. C'est assez dict pour tesmoigner les sentimens qu'a eu mon ame à la veue de ses lettres. Et afin que la ioye possedast entierement nostre cœur, il ne falloit point d'autres messagers pour les apporter, que ceux qui sont venus. On estoit icy en doubte si Monsieur de Champlain, ou quelque autre de la part de Messieurs de la Compagnie de la Nouuelle France, ou bien si le sieur Guillaume de Caën deuoit venir, comme il en auoit l'an passé donné parole publiquement dans nostre vaisseau au sortir de France. Chacun defendoit son party, et produisoit ses raisons probables auec respect et modestie, quand tout d'vn coup Monsieur de Champlain, auec les ordres de Monseigneur le Cardinal est venu terminer le differend en faueur de la Compagnie de la Nouuelle France : ce iour nous a esté l'vn des bons iours de l'année, nous sommes entrez dans de fortes esperances qu'en fin apres tant de bourrasques Dieu vouloit regarder nos pauures Sauuages de l'œil de sa bonté et de sa misericorde ; puis qu'il donnoit cœur à ces Messieurs de poursuiure leur pointe malgré les contrastes que les demons, l'enuie, et l'auarice des hommes

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris, en l'année 1634.

leur ont suscitez. Ie ne sçay comme cela se fait, mais ie sçay bien que puis qu'ils s'interessent en la gloire de Dieu, en la publication de l'Euangile, en la conuersion des ames, nous ressentons ie ne sçay quel interest d'affection dans leurs affaires, en telle sorte que si nos souhaits auoyent lieu, ils recueilleroyent plus en vn mois, qu'ils n'ont perdu en tant d'années que leurs desseins ont esté trauersez. Aussi sont ils nos Peres, puis qu'ils nourrissent icy vne partie de nous autres, et nous departent à tous leur affection abondamment. I'espere que dans quelques années ils verront des fruicts du Ciel, et de la terre sortir du grain qu'ils ont semé auec tant de peine. C'est la coniecture qu'on pourra tirer des petites remarques que ie vay briéuement tracer.

Et afin d'euiter la confusion, ie suiuray l'ordre du temps : Mais au prealable il faut que ie die que nous auons pris vn singulier plaisir dans les deportemens de nos François hyuernans. Il n'en faut point mentir, i'eus quelque apprehension dans la trauerse que le libertinage ne passast la mer auec nous : mais le bon exemple des chefs qui commandoyent icy, l'éloignement des débauches, le petit trauail que nous auons pris dans les predications, et administration des sacrements, les ont retenus tellement dans le debuoir, qu'encor bien que nous eussions des personnes de deux partis bien differents, neantmoins il sembloit que l'amour et le respect commandoit pour l'ordinaire et aux vns et aux autres. Plusieurs se sont confessez generalement de toute leur vie. Ceux qui n'auoyent quasi iamais parlé du ieusne que par risée, l'ont estroittement gardé, se rendans obéïssans à leur mere l'Eglise Chrestienne et Catholique.

Mais venons au depart des vaisseaux de l'an passé, pour suiure les mois qui se sont escoulez depuis ce temps là que nous auisames le Pere de Nouë et moy, qu'il falloit chercher les moyens de s'addonner à l'estude de la langue, sans la cognoissance de laquelle on ne peut secourir les Sauuages. Ie quittay donc tout autre soing, et commençay à feuilleter vn petit Dictionnaire escrit à la main, qu'on m'auoit donné en France ; mais tout rempli de fautes.

Le 12. d'Octobre voyant que i'auançois fort peu, apprenant auec beaucoup de peine des mots décousus, ie m'en allay visiter les cabanes des Sauuages à desseing d'y aller souuent, et me faire l'oreille à leur langue. Ils estoient cabanez à plus d'vne grande lieuë loing de nostre maison, et de peur de m'égarer dans les bois ie pris vn long destour sur le bord du grand fleuue de Sainct Laurens. O que de peine à trencher les roches de la pointe aux diamans ! C'est vn lieu ainsi appellé de nos François, pource qu'on y trouue quantité de petits diamants assez beaux. Ces chemins sont affreux : i'allois des pieds et des mains, auec belle peur de me laisser tomber. Ie passay par des endroits si estroits, que la marée montant, et m'empeschant de poursuiure mon chemin, ie ne pouuois retourner en arriere, tant le passage me sembloit dangereux. Ie grimpay au dessus des rochers, et m'agraffant à vne branche qui arrestoit vn arbre abbattu, cet arbre s'en vint rouler vers moy auec vne telle impetuosité, que si ie n'eusse esquiué son coup, il m'eût tout brisé, et ietté dans la riuiere.

Arriué que ie fus aux cabanes des Sauuages, ie vey leur secherie d'anguilles. Ce sont les femmes qui exercent ce mestier. Elles vuident ce poisson, le lauent fort bien, l'ouurant non par le ventre, mais par le dos, puis le pendent à la fumée, l'ayant faict au prealable esgoutter sur des perches hors de leurs cabanes. Elles le tailladent en plusieurs endroits afin que la fumée le desseche plus aisement. La quantité d'anguilles qu'ils prennent en ce temps là est incroyable : ie ne voyois autre chose dedans et dehors leurs cabanes. Les François et eux en mangent incessamment pendant ce temps là, et en gardent quantité pour les iours qu'on ne mange point de chair, i'entens les François, car les Sauuages n'ont point d'autres mets pour l'ordinaire que celuy-là, iusques à ce que les neges soient grandes pour la chasse de l'Orignac. Comme i'allois de cabane en cabane, vn petit garçon aagé d'enuiron

douze ans s'en vint droict à moy. Ie l'auois caressé l'ayant trouué quelques iours au parauant en quelque endroit, me semblant fort posé et modeste. M'ayant recogneu, il me dict *Ania achtam achtam :* Mon frère, viens, viens. Il me mene en la cabane de ses parens : i'y trouuay vne vieille femme qui estoit sa grand'mere ; il luy dit deux ou trois mots que ie n'entendis pas, et cette bonne vieille me presenta quatre anguilles boucanées. Ie n'osay les refuser, de peur de la facher. Ie m'assis à platte terre aupres de son petit fils : ie tiray vn morceau de pain que i'auois porté auec moy pour mon disner, i'en donnay à ce petit garçon, à sa grand'mere, et à sa mere qui suruint. Ils me firent rostir vne anguille auec vne petite broche de bois qu'ils picquent en terre aupres du feu ; puis ils me la presenterent sur vn petit morceau d'escorce : ie la mangeay auec cet enfant, auquel ie demanday de l'eau : il m'en alla querir dans vne escuelle ou plat fait d'escorce. Si tost que i'eus beu, tous ceux qui estoient dans la cabane beurent apres moy. Pour seruiette ce petit garçon ayant manié cette anguille cuite qui estoit fort grasse, il se seruoit de ses cheueux; les autres frotent leurs mains à leurs chiens : cette bonne vieille voiant que ie cherchois où essuier les miennes, me donna de la poudre de bois sec et pourry, c'est dequoy les meres nettoient leurs petits enfans, ils n'ont point d'autre linge. Apres que i'eus disné, cette bonne femme me fit vne harangue, me donna encore de l'anguille: elle me sembloit recommander son fils, mais ie ne l'entendois pas. Ie tiray mon papier, et luy dis le mieux que ie pû que son fils me vînt voir, et qu'il m'apportât les anguilles qu'elles m'auoyent données, ne les pouuant apporter auec moy pour la difficulté du chemin, lui promettant quelque chose pour sa peine. Ie ne sçay s'ils entendirent mon baragoin, mais ie ne l'ay point veu depuis. Estant de retour au logis, et racontant au Pere de Noüe la difficulté du chemin, il me dit pour me consoler, qu'allant aux Hurons on rencontroit quarante endroits plus difficiles que celuy dont ie luy parlois. Dieu soit beny de tout. Si nos Peres qui iront en ces païs là, ont de la peine, Dieu les sçaura fort bien recompenser. Voyant donc que ie perdois beaucoup de temps en ces allées et venues aux cabanes, ie cherchay vn autre moyen de tirer quelque chose de la langue, dont ie parleray tantost.

Le 13. du mesme mois d'Octobre le Sauuage nommé Manitougache, surnommé des François La Nasse, nous vint voir auec quantité d'autres, qui nous firent depositaires et gardiens de leurs sacs et richesses. Ie demanday à l'vn d'eux son nom, il baissa la teste sans rien dire : vn François le demanda à un autre, luy disant *Khiga ichenicasson?* comment t'appelles tu ? Il respondit, *namanikisteriten*, ie n'en scay rien. I'ay depuis appris qu'ils ne veulent point dire leur nom deuant les autres, ie ne scay pourquoy. Si neantmoins vous demandez à quelqu'vn comme vn autre s'appelle, il vous le dira librement, mais il ne dira pas son nom. Il est vray que ie l'ay faict dire à quelques enfans lesquels me demandans le mien, et voyans que ie le disois librement, ils me disoyent aussi le leur.

Le 24e estant allé dire la Messe à l'habitation de nos François, vn Capitaine des Sauuages vint voir le sieur Emery de Caen, et lui dict que les Algonquains estans allez à la guerre contre les Hiroquois vn de leurs hommes auoit esté tué, et l'autre pris prisonnier. Ce qui auoit tellement espouuanté les Montagnaits, qu'ils s'en reuenoyent tous de la chasse du castor, et de l'ours, pour se cabaner pres du fort, crainte d'estre surpris de leurs ennemis. Ils se vouloyent r'assembler pour estre plus forts : mais ils craignoient la faim en quittant leur chasse. Ils demanderent donc si on ne les secoureroit pas de viures au cas qu'ils demeurassent ensemble. La response fut qu'on ne vouloit rien donner à credit cette année là ; ce à quoy ils s'attendoyent. On me raconta vne generosité de ce capitaine, estant enuoié pour espion vers les Hiroquois, il rencontra l'espion des ennemis : se voians teste à teste, l'Hiroquois se croiant plus fort que le montagnaits, lui dit, Ne faisons point tuer nos

gens ; mais luitons ensemble, et voions qui pourra emporter son compagnon. La proposition acceptée, ce capitaine qui pour lors estoit espion des Montagnaits, fatigua si fort son homme, que l'ayant terrassé, il le lia, le chargea sur son dos comme vn fagot, et l'emporta vers ses gens. Voilà ce qu'on me dict de luy.

Le mesme iour le Sauuage Manitougache, autrement La Nasse (c'est celuy dont i'escriuis à V. R. l'an passé, qu'il se vouloit venir cabaner aupres de nous, comme il a faict depuis) retournant de la chasse aux ours, s'en vint souper et coucher chez nous. Ayant bien mangé, il commence en riant à frapper doucement son ventre tout nud, disant, *taponé nikispoun,* en verité ie suis saoul. Voilà comme ils remercient leurs hostes de la bonne chere qu'on leur a faict : quand ils disent *nikispoun,* ie suis saoul, c'est à dire qu'on les a bien traittez. Il portoit auec soy vn fort grand bouclier fort long et fort large : il me couuroit tout le corps aisement, et m'alloit depuis les piés iusques à la poictrine : ils le releuent et s'en couurent entierement. Il estoit fait d'une seule piece de bois de cedre fort leger : ie ne sçay comme ils peuuent doler vne si grande et si large planche auec leurs couteaux : il estoit vn petit plié ou courbé pour mieux couurir le corps, et afin que les coups de fleches ou de masses venans à le fendre, n'emportassent la piece, il l'auoit cousu hault et bas auec de la corde faite de peau : ils ne portent point ces boucliers au bras, ils passent la corde qui les soustient sur l'espaule droicte, abriant le costé gauche : et quand ils ont tiré leur coup, ils ne font que retirer le costé droict pour se mettre à couuert.

Ie diray icy que les Sauuageais aiment fort la sagamité; le mot de Sagamiteou en leur langue signifie proprement de l'eau, ou du broüet chaud : maintenant ils estendent sa signification à toute sorte de potage, de bouillie, et choses semblables. La sagamité qu'ils aiment beaucoup, est faite de farine de bled d'Inde : au defaut de cette farine nous leur en auons quelquefois donné de la nostre de France, laquelle estant bouillie auec de l'eau, ne fait que de la colle. Ils ne laissent pas de la manger auec appetit, notamment si on y met vn peu de pimi, c'est à dire d'huile, c'est leur sucre, ils en mettent dans les fraises et framboises quand ils en mangent, à ce qu'on m'a dict: et leurs plus grands festins sont de graisse, ou d'huile. Ils mordent par fois dans vn morceau de graisse blanche figée comme nous mordrions dans vne pomme : voila leur bonne chere. On m'a dict encor qu'auant qu'on leur apportât des chaudieres de France, ils faisoyent cuire leur chair dans des plats d'escorce, qu'ils appellent *ouragana.* Ie m'estonnois comme ils pouuoyent faire cela, car il n'y a rien si aisé à brusler que cette escorce. On me respondit qu'ils mettoyent leur chair et de l'eau dans ces plats, puis qu'ils mettoyent cinq ou six pierres dans le feu; et quand l'vne estoit toute bruslante, ils la iettoyent dans ce beau potage, et en la retirant pour la remettre au feu, ils en mettoyent vne autre toute rouge en sa place, et ainsi continuoyent ils iusques à ce que leur viande fût cuite. Pierre le Sauuage, dont ie parleray cy apres, m'a asseuré que quelques-vns ayant perdu ou rompu leur chaudiere, se seruoyent encor de cette ancienne coustume, et que la chair n'estoit point si long temps à cuire qu'on s'imagineroit bien.

Le 27. d'Octobre veille de sainct Simon et sainct Iude nous vismes vne eclipse de lune, qui me confirma dans la remarque que ie fis l'an passé que vous auiez en France le iour six heures et vn peu dauantage, plustost que nous : Car l'Almanach disoit que cette eclipse deuoit arriuer en France sur la minuict, et nous la vîmes sur les six heures du soir ; dont ie conclus que la difference du commencement de nos iours et de nos nuicts est de six heures : si bien que maintenant vous estes dans la profondeur de la nuict au temps que i'escris cecy sur les six heures du soir.

Le 28[e] quelques chasseurs François retournans des isles qui sont dans le grand fleuue S. Laurens nous dirent qu'il y auoit du gibier à foison, des outardes, des oyes, des canards, des sarcelles, et autres oiseaux. Ils nous as-

seurerent encore qu'il y auoit des pommes dans ces isles, fort douces, mais fort petites, et qu'ils auoyent mangé des prunes qui ne cederoient point à nos abricots de France si ces arbres estoyent cultiuez. Les Sauuages gastent tout, car rencontrans un arbre fruictier, ils l'abbattent pour auoir le fruict.

Le 31. vn Sauuage surnommé Brehault pource qu'il parloit fort haut, reuenant de la chasse demanda le couuert chez nous pour vne nuict, et à souper par consequent. On luy donna des pois, et à ses deux enfans qui l'accompagnoyent: il mangeoit auec si grand appetit, que pour exploitter dauantage il quitta vne cueiller d'estain qu'on luy auoit presentée, et prit la grande cueiller du pot, s'en seruant pour manger: Et pource que le plat n'estoit pas assez profond il puisoit dans la marmite, de laquelle il se seruoit pour écuelle, sans garder autre ciuilité que celle que son grand appetit luy fournissoit. Ie le laissay faire quelque temps : Apres qu'il eut bien mangé, il s'en va prendre de l'eau auec la mesme cueiller du pot, beuuant cela auec plaisir, et reiettant son reste dans le seau. Voila toute l'honnesteté qu'ils sçauent.

I'en ay veu quantité d'autres cherchans quelque chose pour puiser de l'eau, prendre vn petit poeslon, dont le dessous est comme celuy d'vne marmite, et boire brauement auec cela, et auec autant de contentement qu'on boiroit en France d'vn vin fort excellent dans un verre de crystal : les vaisseaux les plus gras leur sont les plus agreables, pource qu'il n'y a rien qu'ils aiment tant que la graisse. Ils boiuent chaud ordinairement, et mangent à terre : ceux qui maintenant nous cognoissent ne font plus ces grosses inciuilitez deuant nous.

Le premier iour de Nouembre feste de tous les Saints aiant appris qu'vn pauure miserable Sauuage mangé d'vn chancre ou des écroüelles, estoit dans vne meschante cabane delà le grand fleuue de S. Laurens, abandonné de tout le monde, horsmis de sa femme qui l'assistoit le mieux qu'elle pouuoit, nous fisme ce que nous peûmes pour le faire apporter prés de nostre maison, afin de le pouuoir secourir selon le corps et selon l'ame : le Pere de Noüe et nostre Frere le furent voir, ils en eurent grande compassion. Ie priay nostre truchement françois d'induire les Sauuages à nous l'apporter : car nous ne pouuions l'aller querir ; il en parla à l'vn d'eux en ma presence, qui demanda ce qu'on luy donneroit, on luy dit qu'on luy donneroit à manger. Ie luy fis dire qu'il estoit grandement ingrat, que cet homme estoit de sa nation, et que nous qui n'en estions pas, le voulions secourir, et cependant qu'il luy refusoit ce peu d'assistance. A cela point d'autre response, sinon qu'il s'en alloit bien-tost à la chasse, et qu'il n'auoit pas le loisir de mener là son canot.

I'ai remarqué que les Sauuages font tres-peu d'estat d'vn homme de la santé duquel ils desesperent ; voire mesme ils les tuënt par fois, où les laissent dans les bois pour s'en deffaire, ou pour ne les voir languir.

Le 5. du mesme mois de Nouembre, vn grand ieune Sauuage s'en vint chez nous retournant de la chasse aux castors, criant qu'il mouroit de faim: il apportoit quantité de racines, entr'autres force oignons de martagons rouges, dont il y a icy tres-grand nombre: nous luy donnasmes quelque chose, et goustasmes de ces oignons, ils sont tres-bons à manger; il n'y fit point d'autre saulce que de les faire boüillir dans l'eau sans sel, car les Sauuages n'en mangent point, quoy que maintenant ils s'y accoustument fort bien.

Le huictiesme, Manitougache surnommé la Nasse, et toute sa famille composée de deux ou trois menages, se vindrent cabaner auprés de nostre maison, ils nous dirent que deux ou trois cabanes de Sauuages auoient esté deuorées par de grands animaux incognus, qu'ils croioient que c'étoient des Diables, et que les Montagnaits ayant peur, ne vouloient point aller à la chasse du costé du Cap de Tourmente, et de Tadoussac : ces monstres ayans paru de ce costé là, on soupçonna par apres que les Sauuages auoient fait courir ce bruit pour tirer de l'autre costé de la riuiere.

Le 9. ie m'en allay voir ces nouueaux hostes ; comme i'estois dans leur cabane, i'entendois chanter deux hommes sans sçauoir où ils estoient; ie regarde dans toute la cabane, ie ne les voy point, et cependant ils estoient tout au milieu, renfermés comme dans vn four, où ils se mettent pour se faire suer. Ils dressent vn petit tabernable fort bas, entouré d'écorces, et tout couuert de leurs robbes de peaux : ils font chauffer cinq ou six cailloux qu'ils mettent dans ce four où ils entrent tous nuds, ils chantent là dedans incessamment, frappans doucement les costez de ces estuues. Ie les veis sortir tous moüillez de leur sueur ; voila la meilleure de leurs medecines.

Le 12. de Nouembre, l'hyuer fit ses approches, commençant à nous assieger de ses glaces. Ayant esté fort long temps ce iour là dans vne grande cabane de Sauuages, où il y auoit plusieurs hommes, femmes, enfans de toutes façons, ie remarquay leur admirable patience. S'il y auoit tant de familles ensemble en nostre France, ce ne seroient que disputes, que querelles, et qu'iniures. Les meres ne s'impatientent point apres leurs enfans, ils ne sçauent que c'est que de iurer, tout leur serment consiste en ce mot *taponé*, en verité, point de ialousie les vns enuers les autres, ils s'entr'aident et secourent grandement, pource qu'ils esperent le reciproque, cet espoir manquant, ils ne tiennent compte de qui que ce soit.

Tout ainsi qu'vn homme en Europe se compose et s'habille honnestement quand il veut aller en quelque honneste maison, de mesme les Sauuages se font peindre la face quand ils font quelques visites. Le fils de Manitougache voulant aller à l'habitation, ie vy sa mere qui le graissoit, et le peignoit de rouge, elle en fit autant à son mary : ils trouuent cela si agreable, que les petits enfans ne pensent pas estre beaux, s'ils ne sont barboüillez : i'en voiois vn qui frottoit ses doigts sur vne hache roüillée, puis se faisoit des rayes au visage auec cette roüillure; ie fis vne petite croix auec vn peu d'encre sur le front d'vn petit garçon, il se tenoit bien braue, et les autres trouuoient cela fort beau. O que le iugement des hommes est foible ! les vns logent la beauté où les autres ne voient que la laideur. Les dents les plus belles en France sont les plus blanches, aux Isles des Maldiues la blancheur des dents est vne difformité, ils se les rougissent pour estre belles : et dans la Cochinchine, si i'ay bonne memoire, ils les teignent en noir. Voyez qui a raison.

Le 13. Manitougache nostre hoste et voisin nous vint dire qu'on auoit veu quantité d'Hiroquois qui auoient paru iusques auprés de Kebec. Tous les Montagnaits trembloient de peur. Celuy-cy nous demanda si sa femme et ses enfans ne pourroient pas bien venir coucher chez nous, nous luy respondismes que luy et ses fils seroient les tres-bien venus, mais que les filles et femmes ne couchoient point dans nos maisons, voire mesme qu'elles n'y entroient point en France, et qu'aussi-tost que nous serions fermez, que la porte ne leur seroit plus ouuerte : il enuoya donc tout son train, tous les ieunes gens aux cabanes voisines de Kebec, où l'on disoit que l'on enuoyeroit quelques harquebusiers pour les garder : Pour luy estant inuité du Capitaine des Sauuages de prendre sa cabane iusques à ce que l'effroy fut passé, il fit response que s'il deuoit mourir, qu'il vouloit mourir aupres de nous, et ainsi ayant mis ses gens en asseurance, il nous reuint trouuer.

Ce mesme iour Pierre Pastedechouan nous vint voir pour demeurer auec nous. Ie ne puis obmettre icy vn trait fort particulier de l'admirable bonté et prouidence de Dieu en nostre endroit. Ce ieune homme a esté conduit en France en son bas âge par les RR. Peres Recolets, il a esté baptisé à Angers, Monsieur le Prince de Guimenée estoit son parrain, il parle fort bien François, et fort bon Sauuage; ayant esté ramené en son pays on le remit entre les mains de ses freres pour reprendre les idées de sa langue qu'il auoit presque oubliées : ce pauure miserable est deuenu barbare comme les autres, et a tousiours continué dans ses barbaries pendant que les Anglois ont icy seiourné. Sçachant le retour des

François, il vint voir le sieur Emery de Caën à Tadoussac, qui l'inuita de monter à Kebec, ce qu'il fit. Il le vouloit prendre pour son truchement, le faisant manger à sa table, luy témoignant vn fort bon visage. Moy cependant comme ie desirois grandement d'entrer dans la cognoissance de la langue, et voyant que ie n'auançois rien faute de maistre, ie deliberay de m'addresser à Dieu, esperant que nous aurions ce jeune homme pour quelque temps : nous nous mismes tous à solliciter cette affaire auprés de nostre Seigneur; ie sentois vn si grand desir, ioinct auec vne si grande confiance, qu'il me sembloit que nous l'auions desia contre toutes les apparences humaines : car comme on se vouloit seruir de luy au fort, on le traittoit fauorablement, veu d'ailleurs que ne respirant que la liberté, il abhorroit plustost nostre maison, qu'il ne l'aimoit. Dieu est plus fort que tous les hommes, il n'appartient qu'à luy de tirer le bien du mal. Ce pauure ieune homme estant trop à son aise ne s'y peut tenir; il mescontente le sieur de Caën vne et deux fois, il est disgracié, et remis en faueur, cependant ie sollicite le sieur de Caën de nous l'enuoyer au cas qu'il ne se pût accommoder au fort, qu'il nous obligeroit, et feroit du bien à ce pauure abandonné, luy qui nous faisoit l'honneur que de nous aimer, s'y accorde aisément. Or ce pauure garçon se voiant decheu de l'amitié du sieur de Caën, se iette du costé du sieur du Plessis, c'estoit tomber pour luy de fiéure en chaud mal : car le sieur du Plessis cognoissant ses friponneries, et desirant qu'il demeurast auec nous, le rebuta, luy promettant son amitié au cas qu'il voulust passer quelques mois en nostre maison pour se remettre dans les deuoirs d'vn bon Chrestien, Monsieur de Caën luy tesmoignoit le mesme : le voila donc exclus du fort. Il ne falloit plus qu'estre abandonné en quelque façon des Sauuages. Il auoit espousé la fille de Manitougache, elle ayant receu quelque mescontentement de luy, le quitta là : ce sont les mariages des Sauuages, qui ne se lient que par vn lacs courant, il faut peu de chose pour les separer, si ce n'est qu'ils ayent des enfans, car alors ils ne se quittent pas si aisement.

Estant donc ainsi rebuté, il se vint ietter entre nos bras qui n'estoyent que trop ouuerts pour luy; nous luy procurasmes vn habit de François, que le valet de chambre du sieur du Plessis luy donna, bref nous luy fismes tout l'accueil qui nous fut possible, rendans mille graces au bon Dieu de ce qu'il luy auoit pleu exaucer nos prieres.

Ayant donc ceste commodité, ie me mets à trauailler sans cesse, ie fay des coniugaisons, declinaisons, quelque petite syntaxe, vn dictionnaire, auec vne peine incroyable, car il me falloit quelquefois demander vingt questions pour auoir la cognoissance d'vn mot, tant mon maistre peu duit à enseigner varioit. O que ie suis obligé à ceux qui m'enuoierent l'an passé du Petum. Les Sauuages l'aiment déreglement. A toutes les difficultez que ie rencontrois i'en donnois vn bout à mon maistre pour le rendre plus attentif. Ie ne sçaurois assez rendre graces à Nostre Seigneur de cet heureux rencontre. En tant d'années qu'on a esté en ces païs on n'a iamais rien pû tirer de l'interprete ou truchement nommé Marsolet, qui pour excuse disoit qu'il auoit iuré qu'il ne donneroit rien du langage des Sauuages à qui que ce fût. Le Pere Charles Lallemant le gagna, ie pense auoir ce qu'il luy bailla, mais cela ne m'eut de rien serui, l'œconomie de la langue toute differente de celles d'Europe n'est point declarée là dedans. Que Dieu soit beny pour vn iamais, sa prouidence est adorable, et sa bonté n'a point de limites.

Il m'a fallu auant que de sçauoir vne langue faire des liures pour l'apprendre, et quoy que ie ne les tienne pas si corrects, si est-ce que maintenant de l'heure que ie parle, quand ie compose quelque chose, ie me fay bien entendre aux Sauuages ; le tout gist à composer souuent, à apprendre quantité de mots, à me faire à leur accent, et mes occupations ne me le permettent pas : ie pensois m'en aller cét hyuer prochain auec eux dans les bois, mais ie preuoy qu'il me sera impossible, lié comme ie suis : si mon maistre

ne m'eust point quitté, dans peu de mois i'aurois bien auancé.

I'ay remarqué dans l'estude de leur langue qu'il y a vn certain barragoin entre les François et les Sauuages, qui n'est ny François ny Sauuage; et cependant quand les François s'en seruent, ils pensent parler Sauuage, et les Sauuages en l'vsurpant croient parler bon François. I'en escriuy quelques mots l'an passé, que ie qualifiois de mots de Sauuages le pensant ainsi, par exemple le mot d'*Ania*, dont i'ay encore fait mention cy-dessus, est vn mot barbare, les Sauuages s'en seruent à tout bout de champ parlant aux François, et les François parlant aux Sauuages, et tous s'en seruent pour dire mon frere, mais en vray Sauuage de Montagnaits, *Nichtais*, c'est à dire mon frere aisné, *Nichim*, mon cadet : le mot de *Sagamo* ne s'vsurpe icy que par quelques-vns, pour dire Capitaine, le vray mot c'est *Oukhimau*, ie croy que ce mot de *Sagamo* vient de l'Acadie, il y en a quantité d'autres semblables. Au commencement qu'on entre en vn pays, on escrit plusieurs choses, les pensant vrayes sur le rapport d'autruy, le temps découure la verité.

On m'a discouru de plusieurs façons de faire de ces nations, nous aurons assez de temps pour voir ce qui en est.

Ie diray en passant que cette langue est fort pauure, et fort riche. Elle est pauure, pour autant que n'ayans point de cognoissance de mille et mille choses qui sont en l'Europe, ils n'ont point de noms pour les signifier. Elle est riche, pource qu'és choses dont ils ont cognoissance elle est fœconde, et grandement nombreuse, il me semble qu'ils ne la prononcent pas bien. Les Algonquains qui ne different des Montagnaits que comme les Prouençaux des Normands, ont vne prononciation tout à fait gaye et gentille.

Ie ne croy pas auoir ouy parler d'aucune langue qui procedast de mesme façon que celle-cy. Le Pere Brebeuf m'asseure que celle des Hurons est d'vne mesme œconomie. Qu'on les appelle Barbares tant qu'on voudra, leur langue est fort reglée; ie n'y suis pas encore grand maistre, i'en parleray quelque iour auec plus d'asseurance. Si ie n'auois peur d'estre trop long, ie mettrois icy vne grande et tout à fait estrange difference entre les langues d'Europe et celles-cy.

Le 14. de Nouembre, le Sauuage la Nasse estant chez nous, ie luy fis parler de la Creation du monde, de l'Incarnation, et de la Passion du Fils de Dieu, nous passasmes bien auant dans la nuict, tout le monde s'endormoit horsmis luy. Estant de retour en sa cabane, il dit à Pierre qu'il entendoit volontiers parler de cela.

Nous voiant vn iour prier Dieu apres le disner, il tira vn profond souspir, disant : O que ie suis malheureux de ce que ie ne sçay pas prier Dieu comme vous !

Il a souuent dit à Pierre, enseigne vistement cét homme là, parlant de moy, afin que nous puissions entendre ce qu'il dit. Il vient le soir aux Litanies en nostre Chappelle quand il couche chez nous, et comme il respondoit auec nous *ora pro nobis*, Pierre se riant de cela, luy demanda s'il entendoit bien ce qu'il auoit dit ; Non, dit-il, mais ie croy que cela est bon, puis que ces Peres le disent en priant Dieu. Il nous a tesmoigné qu'il vouloit mourir auec nous et qu'il ne s'en iroit point que nous ne le chassassions ; s'il n'estoit chargé d'vne si grande famille, ie souhaitterois bien qu'il fût nostre domestique. Il est quasi assez instruict pour estre baptisé s'il tomboit en danger de mort ; mais nous ne nous hasterons point que nous ne sçachions bien parler. Comme i'instruisois son petit fils, il me dit, instruis moy, ie retiendray plustost que luy, et ioignant les mains, il disoit la benediction de table.

Ie luy dis vne fois que Dieu defendoit de trauailler certains iours, pource qu'il trauailloit vn Dimanche ; il me dit, aduertis moy de ces iours, et ie les garderay. Lisant les Commandemens de Dieu en sa cabane, quand ie vins à celuy qui recommande aux enfans d'obeïr à leurs pere et mere, il se tourna vers les siens, et leur fit signe qu'ils escoutas-

sent ; ayant entendu cet autre Commandement, Tu ne tueras point, il me dit qu'on l'auoit voulu inciter à tuer quelqu'vn ; mais que voyant que c'étoit mal faict, qu'il ne l'auoit pas voulu faire. Voicy vn autre discours.

Pierre Pastedechouan nous a rapporté que sa grand'mere prenoit plaisir à raconter l'estonnement qu'eurent les Sauuages voyans arriuer le vaisseau des François qui aborda le premier en ces pays cy, ils pensoient que ce fust vne Isle mouuante, ils ne sçauoient que dire des grandes voiles qui la faisoient marcher, leur estonnement redoubla voyans quantité d'hommes sur le tillac. Les femmes commencerent à leur dresser des cabanes, ce qu'elles font ordinairement quand de nouueaux hostes arriuent, et quatre canots de Sauuages se hasarderent d'abborder ces vaisseaux, ils inuitent les François à venir dans les cabanes qu'on leur preparoit, mais ils ne s'entendoient pas les vns les autres. On leur donna vne barique de pain ou biscuit; l'ayant emporté et reuisité, n'y trouuant point de goust, ils la ietterent en l'eau : en vn mot ils estoient dans le mesme estonnement que fut iadis le Roy de Calecut à l'abbord du premier nauire European qu'il veit prés de ses terres ; car ayant enuoyé quelques personnes pour recognoistre quels gens amenoit ceste grande maison de bois, les messagers rapporterent à leur maistre que c'estoient des hommes prodigieux et espouuantables ; qu'ils s'habilloient de fer, mangeoient des os, et beuuoient du sang , ils les auoient veu couuerts de leurs cuirasses, manger du biscuit et boire du vin. Nos Sauuages disoient que les François beuuoient du sang, et mangeoient du bois, appellant ainsi le vin, et le biscuit.

Or comme ils ne pouuoient entendre de quelle nation estoient nos gens, ils leurs donnerent vn nom, qui est tousiours demeuré depuis aux François, *ouemichtigouchiou*, c'est à dire vn homme qui trauaille en bois, ou qui est en vn canot ou vaisseau de bois, ils voyoient nostre nauire fait de bois, leurs petits canots n'estans bastis que d'escorce.

Le 20. de Nouembre nostre Sauuage, c'est ainsi que i'appelleray ce bon Manitougache, surnommé la Nasse, se mit à faire vne cabane de bois dans le bastiment que nous ont bruslé les Anglois tout auprés de nostre petite maison; il fit luy-mesme de la planche auec vne hache, couppant certains arbres aisez à refendre : il alla brusler vne vieille challouppe qu'il auoit veu échoüée et abandonnée dans vne Isle, et du clou qu'il en retira, il se fit auec ses planches vne petite maisonnette ou cabane assez passable, les autres Sauuages la venoient voir, et nos François aussi, loüans son inuention. Ie luy donnay vn nom de Iesus en papier pour le mettre dedans en quelque endroict, il l'attacha au plus beau lieu.

Il arriua vne chose plaisante à vn Sauuage qui le venoit voir : ce bon homme regardoit cette maisonnette de bois, et ne sçauoit par où entrer, ne pouuant trouuer la porte; il tourne et retourne à l'entour de cette cabane, et croyant qu'il n'y auoit point d'entrée, il s'en alla comme il estoit venu ; on dira qu'il deuoit frapper, ce n'est point la coustume des Sauuages, ils entrent par tout sans dire mot, ny sans vous salüer : leurs cabanes ne ferment point, y entre qui veut, ils n'ont qu'vne vieille peau qui leur sert de porte ; on n'entend point neantmoins parler de larrons parmy eux, cela est fort rare, i'entend des Montagnaits : car les Hurons font mestier de dérober, aussi font ils de meilleures cabanes, estans sedentaires, et non vagabons et errans comme ceux de ce pays cy. I'apprend que ces Hurons tiennent vn homme pour auoir de l'esprit qui esquiue la main du larron, ou qui sçait dérober sans estre recognu : que s'il est surpris, battez-le tant que vous voudrez, il ne vous dira rien : il souffre patiemment ce chastiment, non en punition du larcin, mais de sa lourdise, s'estant laissé surprendre.

Le 27. du mesme mois de Nouembre, l'hyuer qui auoit desia paru comme de loin, de temps en temps, nous assiegea

tout à fait. Car ce iour et les autres suiuans, il tomba tant de neige, qu'elle nous déroba la veuë de la terre pour cinq mois.

Voicy les qualitez de l'hyuer, il a esté beau et bon, et bien long. Il a esté beau, car il a esté blanc comme neige, sans crottes et sans pluye. Ie ne sçay s'il a pleu trois fois en quatre ou cinq mois, mais il a souuent neigé.

Il a esté bon, car le froid y a esté rigoureux ; on le tient pour l'vn des plus fascheux qui ait esté depuis long temps. Il y auoit par tout quatre ou cinq pieds de neige, en quelques endroicts plus de dix, deuant nostre maison vne montagne : Les vents la rassemblans, et nous d'autre costé la releuans, pour faire vn petit chemin deuant nostre porte, elle faisoit comme vne muraille toute blanche, plus haute d'vn ou deux pieds que le toict de la maison. Le froid estoit par fois si violent, que nous entendions les arbres se fendre dans le bois, et en se fendans faire vn bruit comme des armes à feu. Il m'est arriué qu'en escriuant fort prés d'vn grand feu, mon encre se geloit, et par necessité il falloit mettre vn rechaut plein de charbons ardens proche de mon escritoire, autrement i'eusse trouué de la glace noire, au lieu d'encre.

Cette rigueur demesurée n'a duré que dix iours ou enuiron, non pas continuels, mais à diuerses reprises; le reste du temps, quoy que le froid surpasse de beaucoup les gelées de France, il n'y a rien d'intolerable, et ie puis dire qu'on peut icy plus aisément trauailler dans les bois, qu'on ne fait en France où les pluyes de l'hyuer sont fort importunes. Mais il se faut armer de bonnes mitaines, si on ne veut auoir les mains gelées : Nos Sauuages neantmoins s'en venoient quelquefois chez nous à demy nuds, sans se plaindre du froid : ce qui m'apprend que si la nature s'habituë à cela, la nature et la grace pourront bien nous donner assez de cœur et de force pour le supporter ioieusement ; s'il y a du froid, il y a du bois.

I'ay dit que l'hyuer a esté long; depuis le 27. de Nouembre iusques à la fin d'Auril la terre a tousiours esté blanche de neige : et depuis le 29. du mesme mois de Nouembre iusques au 23. d'Auril, nostre petite riuiere a tousiours esté glacée; mais en telle sorte, que cent carosses auroient passé dessus sans l'ébranler : les glaces sont de telle espaisseur, que quand on vint à les rompre, proche de Kebec, pour mettre vne barque à l'eau, le sieur du Plessis me dit qu'estant à terre, c'estoit tout ce qu'il pouuoit faire d'atteindre au haut d'vne glace auec la fourchette d'vn mousquet qu'il tenoit en sa main. Tout cela ne doit espouuanter personne. Chacun dit icy, qu'il a plus enduré de froid en France, qu'en Canada : le Scorpion porte son contrepoison : dans les païs plus subiects aux maladies, il se trouue plus de remedes : Si le mal est present, la medecine n'est pas loing.

Le 3. de Decembre nous commençasmes à changer de chaussure, et nous seruir de raquettes : quand ie vins à mettre ces grands patins tout plats à mes pieds : ie m'imaginois qu'à tous coups ie donnerois du nez dans la neige, mais l'experience m'a fait voir que Dieu pouruoit commodement toutes les nations des choses qui leur sont necessaires : ie marche fort librement auec ces raquettes ; Pour les Sauuages, cela ne les empesche ny de sauter comme des daims, ny de courir comme des cerfs.

Ils font des souliers de peaux d'Elan pour s'en seruir sur ces raquettes. Ils n'ont pas l'inuention de durcir ou tanner le cuir, aussi n'en ont ils que faire. L'esté ils vont pieds nuds, l'hyuer il faut que leurs souliers soyent d'vne peau maniable, autrement ils gasteroyent leurs raquettes : ils les font larges, et fort amples, pour les garnir de nippes ou de vieux haillons contre le froid ; si nous auions quelques peaux de France vn peu plus douces que les grosses ampaignes de vache, cela nous feroit vn bien incomparable, notamment sur le renouueau, quand les neges viennent à se fondre sur le midy ; car les souliers des Sauuages boiuent l'eau comme vne esponge, et ces peaux venues de France tiendroyent le pied sec.

Le 5ᵉ de Decembre il fit de grands

vents, ce qui est arriué par plusieurs fois. Le Nordest est icy violent, il emporta certain iour vne partie de la couuerture d'vn bastiment du fort. Le Pere de Nouë reuenant ce iour là d'y celebrer la saincte Messe, nous dit qu'ils estoient contraints luy et vn ieune garçon qui l'accompagnoit, de se tenir l'vn l'autre de peur que le vent ne les enleuast.

Passant vers ce mesme temps dans les bois où estoient cabanez quantité de Sauuages, ie trouuay vn corps mort, enseueli par les Sauuages, il estoit esleué fort haut sur des fourches de bois, accompagné de ses robes et autres richesses, couuert d'vne escorce (c'est leur drap mortuaire.) Ie demanday quand on l'enterreroit, ils me respondirent, quand il ne neigeroit plus ; la neige tomboit pour lors en abondance.

A l'occasion de ce rencontre quelqu'vn me dit qu'vn Sauuage estant mort, les autres frappent sur la cabane crians oué, oué, oué, etc. et comme i'en demandois la raison à vn Sauuage, il me dict que c'estoit pour faire sortir l'esprit de la cabane.

Le corps du mort ne sort point par la porte ordinaire de la cabane, ils leuent l'escorce voisine du lieu où il est mort, et le tirent par là. Ie demanday pourquoy : ce Sauuage me repartit que la porte ordinaire estoit la porte des viuans, et non des morts : et par consequent que les morts n'y deuoient point passer. Or comme il croioit m'auoir bien satisfait, et qu'il se mocquoit, ie luy demanday, si quand il auoit tué un Castor, il le faisoit entrer et sortir par la porte commune ? ouy, dit il : elle est donc, luy dis-ie, la porte des morts aussi bien que des viuans : il repart qu'vn Castor estoit vne beste : alors ie repliquay en riant, vostre porte est donc la porte des bestes, aussi bien que vous l'appelez la porte des viuans ; il s'écria, asseurément cela est vray, et se mit à rire.

Ie luy demanday encor pourquoy ils enterroient les robes des morts auec eux : Elles leur appartiennent, respondit-il, pourquoy leur osteroit-on ?

Si vous les pressez, ils ne s'opiniastrent point, ils suiuent vne certaine routine dans leurs superstitions, dont ils ne peuuent rendre aucune raison. Voila pour quoy ils sont les premiers à s'en mocquer quand vous leur faites voir qu'elles sont ridicules. Il est vray que i'en 'ay veu quelques-vns extrémement attachez à leurs songes.

Ils font de diuerses sortes de festins, i'en sçay quelques particularitez, mais i'attendray vne autre année pour en parler auec plus d'asseurance. Aux festins des morts ils iettent le reste dans le feu: aux autres festins, c'est à manger tout, et faut creuer plustost que de rien laisser.

Quasi tous les Sauuages ont vn petit Castipitagan, ou sac à petum ; les vns sont faits d'vne peau de rat musqué, en telle sorte que l'animal semble tout entier : il n'a qu'vne petite ouuerture par la teste par où ils l'ont écorché : les autres sont faits d'autres animaux, il y en a qui ont vne partie du bras et la main de quelque Hiroquois qu'ils ont tué : cela est si bien vuidé que les ongles restent toutes entieres : vous diriez vraiement vne main solide, quand ils l'ont remply de petum, ou autre chose ie n'en ay point veu, mais on m'a asseuré que cela estoit ainsi.

Quelquefois pour monstrer qu'ils ont du courage, vn Sauuage se liera le bras nud auec vn autre, puis mettant entre leurs deux bras sur la chair vn morceau de tondre allumé, ils le laissent consommer iusques au bout, se bruslans iusques aux os : celuy qui retire le bras, et secouë le feu, est tenu pour moins courageux : ie n'ay point veu cette barbarie ; on m'a dit qu'vn François estant aux Hurons pensa perdre le bras, voulant iouër à ce beau ieu contre un Sauuage.

Il est vray que les Sauuages sont fort patiens, mais l'ordre qu'ils gardent en leurs exercices les ayde à conseruer la paix dans leurs mesnages : les femmes sçauent ce qu'elles doiuent faire, et les hommes aussi : et iamais l'vn ne se mesle du mestier de l'autre : les hommes font le corps de leurs canots, les femmes cousent l'écorce auec de l'osier, ou un petit bois semblable : Les hommes font le bois des raquettes, les femmes la tissure : Les hommes vont à la chasse et

tuënt les animaux, les femmes les vont querir, les écorchent et passent les peaux : ce sont elles qui vont querir le bois qu'ils bruslent, bref ils se mocqueroient d'vn homme qui hors d'une grande necessité feroit quelque chose qui deust estre fait par vne femme. Notre Sauuage voyant le Pere de Nouë apporter du bois, se mit à rire, disant, En verité c'est vne femme ; voulant donner à entendre qu'il faisoit l'office d'vne femme: mais quelque temps apres la sienne tombant malade, et n'ayant personne en sa cabane qui le pût soulager, il fût contraint d'en aller querir luy mesme, vray est qu'il n'y alla que sur la nuict pour n'estre veu.

Vn vieillard auoit songé, ou plustost veu, à ce qu'il disoit, vne quantité d'Hiroquois, qui se dispersans çà et là cherchoient les Montagnaits : les autres Sauuages consultent là dessus ce qu'il falloit faire, quelques-vns dirent qu'il falloit prendre aduis de ces gens qui parlent à Dieu, entendant parler de nous autres. Ce songe s'en alla en fumée.

Comme ie demandois à Pierre Pastedechouan comment on disoit en sa langue où sont tes freres, vne femme Sauuage suruenant là dessus, il ne me vouloit pas respondre, me donnant pour raison qu'il attristeroit ceste femme, et qu'il la feroit pleurer, à cause que ses freres estoient morts ; On ne parle plus des morts parmy nous, me dit-il, voire mesme les parents du defunct ne se seruent iamais des choses dont le mort se seruoit pendant sa vie.

Le 15. du mesme mois de Decembre, quantité d'Algonquains nous estans venus voir, l'vn d'eux me voyant escrire, print vne plume, et voulu faire le mesme: mais voyant qu'il ne faisoit rien qui vaille, et que ie sousriois, il se mit à souffler sur ce qu'il auoit escrit, pensant le faire en aller comme de la poudre. Ie leur fis dire à tous que nous estions venus pour les instruire ; ils respondirent que ie faisois bien d'apprendre la langue, et quand ie la sçaurois, que tout seroit facile de part et d'autre.

Le 19. la neige estant desia fort haute, les Sauuages prirent huict élans ou orignaux. Vers ce temps-là l'un d'eux nommé Nassitamirincou, et surnommé des François Brehault, leur dit qu'il auoit songé qu'il falloit manger tous ces Orignaux, et qu'il sçauoit bien prier Dieu, et qu'il luy auoit parlé que telle estoit sa volonté, qu'on mangeast tout, et qu'on n'en donnast rien si on en vouloit prendre d'autres: les Sauuages le creurent, et n'en donnerent pas vn morceau aux François. On me raconta cecy en la presence du songeur, il n'aduoüoit pas tout, neantmoins la chose semble bien probable, car ayant cabané auprés de nous, et nous ayant ouy parler de Dieu, il estoit homme pour en parler par aprés, et faire de l'entendu parmy ses gens.

Le 21. de Decembre, le bon Dieu nous donna deux petits pensionnaires, Manitougache nous en ayant presenté vn petit à qui il auoit sauué la vie, nous l'acceptasmes ; et comme nous estions en crainte qu'il ne s'ennuyast tout seul, nous pensions à en trouuer encor vn autre pour luy tenir compagnie. Au mesme temps voila vne femme qui entre chez nous auec son petit fils aagé d'enuiron sept ans, nous le regardions, disans l'vn à l'autre, voila iustement ce qu'il nous faudroit. Ie prends la parole et m'addresse à sa mere, luy demandant si elle ne voudroit pas bien nous donner son enfant, que nous le nourririons le mieux qu'il nous seroit possible. Helas, dit-elle, i'estois venuë icy pour prier Manitougache de vous le presenter, et vous supplier de l'accepter. Dieu sçait si nous fusmes contens. O que sa prouidence est admirable !

Le plus aagé que nous a donné Manitougache n'a ny pere ny mere, celuy là nous est bien asseuré, nous luy auons donné nom Fortuné en attendant qu'il soit capable d'estre baptisé : ô qu'il a rencontré vne bonne fortune ! Estant à Tadoussac, comme il estoit delaissé de tout le monde, vn Sauuage presenta vne harquebuse à nostre Pierre, luy disant, tuë ce miserable enfant, aussi bien n'aiant point de parents, il sera toute sa vie abandonné d'vn chacun: Nostre Sauuage entendant cela en eut compassion, il le retira, et l'a nourry iusques à pre-

sent qu'il nous l'a donné. Nous auons appellé le plus ieune Bienuenu, celuy-cy a de l'esprit, il est d'vn naturel complaisant, et flatteur : Nous ne sommes pas si asseurez qu'il nous demeure, car les Sauuages sont extrémement changeans et volages. Vn sien parent entendant qu'il nous estoit donné, s'y voulut opposer, disant que leur Capitaine auoit defendu qu'on ne donnast aucun enfant aux François : la mere de l'enfant suruient là dessus, et dit que le Capitaine n'a point nourry son fils, et par consequent que ce n'est pas à luy d'en disposer, si bien à elle qui en estoit la mere, et qui l'auoit tousiours éleué dés sa ieunesse. Le pere de l'enfant ayant sceu que son ancienne femme qu'il a quittée nous l'auoit donné, en a esté bien aise, disant qu'il seroit tres-bien auec nous. Celuy qu'on nous auoit promis l'an passé voudroit bien estre maintenant auec les deux autres : mais il n'est pas encore temps de s'en charger, il ne faut point embrasser par dessus ses forces. C'est vn plaisir de voir ces deux enfans, ce sont mes petits escoliers, ils commencent à lire, ils sçauent prier Dieu en Latin, et en leur langue : Ils nous font quelquefois rire par leurs petits discours : deuant qu'ils mangent nous leur faisons dire le *Benedicite.* Voila pourquoy quand ils veulent manger, ils s'en viennent nous dire, mon Pere, *Benedicite:* c'est à dire, donnez moy à disner. Comme ils voyoient donner à manger à vn petit chien, il nous disoient qu'il n'auoit pas dit son *Benedicite.* Ie m'en vay, dit l'vn d'eux, le dire pour luy ; comme nous rions, son compagnon luy dit, *nama irinisionakhi attimoukhi,* les chiens n'ont point d'esprit, ils ne disent pas leur *Benedicite,* c'est à faire aux hommes seulement ; vous les entendriez allans et venans ruminer le *Pater noster,* en prononcer tantost vne partie, tantost l'autre, en quoy il arriua vn iour vn rencontre agreable. Le sieur Emery de Caën disnant en notre maison, comme on seruoit sur table le peu que nous auions, l'vn de ces enfans regardant ce qu'on presentoit, et voyant bien que ce n'estoit pas pour luy, commence à dire par rencontre ; *et ne nos inducas in tentationem,* cela fit rire toute la compagnie.

Le second iour de Ianuier, ie vey quelques Sauuages qui s'efforçoient de passer dans leurs canots la grande riuiere de S. Laurens : ce fleuue ordinairement ne gele point au milieu : il charie ou porte d'horribles glaces, selon le cours et mouuement de la marée. Ces pauures gens abordoient de grandes glaces flottantes, les sondoient auec leurs auirons, montoient dessus, tiroient leurs canots aprés eux pour s'en aller prendre l'eau à l'autre costé de ces glaces ; quoy qu'ils soient tres-habiles, il ne laisse pas de s'en noyer quelques-vns.

Voyant vn Sauuage qui traisnoit sa mere apres soy sur la neige : les chariots et carosses de ce pays-cy sont des traisnes faites d'escorce ou de bois, les cheuaux sont les hommes qui les tirent apres eux : voyant donc ceste pauure vieille liée sur vne d'icelles, son fils ne la pouuant commodement faire descendre par le sentier ordinaire d'vne montagne qui borde la riuiere où il alloit, la laissa rouler à bas par l'endroict le plus roide, et s'en alla la requerir par vn autre chemin. Ne pouuant supporter cette impieté, ie le dy à quelques Sauuages qui estoient aupres de moy : ils me respondirent, que veux-tu qu'il en fasse, aussi bien s'en va elle mourir, prens la et la tuë, puis que tu en as compassion, tu luy feras du bien, car elle ne souffrira pas tant, peut estre que son fils la laissera au milieu des bois, ne la pouuant ny guerir ny traisner apres soy, s'il ne trouue point dequoy manger. Voila comme ils soulagent les malades qu'ils croyent deuoir mourir, ils leur aduancent la mort par quelque coup de baston ou de hache, quand ils ont beaucoup de chemin à faire, et cela par compassion.

Le troisiesme du mesme mois, la femme de nostre Sauuage estant malade, il me vint demander mon canif pour la saigner. Les Sauuages se tirent du sang de la teste. Estant vn iour en vne cabane, vne Sauuage regardant vne escritoire que ie tenois, prit dextrement le canif sans que ie m'en apperceusse,

et s'en fit quelques ouuertures au hault du frond, puis elle me le rendit, ie fus estonné la voyant saigner ; elle me dit qu'elle auoit mal à la teste, et qu'elle se vouloit guerir. Or comme ils ont veu nostre façon de saigner, et qu'ils la trouuent bonne, La Nasse me vint prier d'aider en cela sa femme. Ie luy respondis que ie n'y entendois rien : et comme il vouloit prendre mon canif, ie luy dis qu'il attendist au iour suiuant, et que ie prierois le Chirurgien de la venir voir ; ce qu'il fit. Cependant ie l'allay visiter en sa cabane : il faisoit vn grand froid, elle estoit teste nue à leur accoustumée, mordant dans un peloton de nege ; c'estoit seulement pour guerir vn gros rhume qui l'estouffoit. Voila les delicatesses du païs. Le lendemain estant saignée elle ne tarda gueres à aller querir du bois à son ordinaire. Voiez si ceux qui font profession de souffrir quelque chose pour Dieu, ne doiuent pas estre confus voyans de tels exemples.

Nous n'auons point esté solitaires tout l'hiuer, nombre de Sauuages nous sont venus voir, ils sont passez à grosses bandes deuant nostre maison s'en allans à la chasse de l'Orignac.

Le Prince, et sa mere la Princesse, c'est ainsi que les François appellent vn Sauuage de bonne façon: Vous diriez que ceste famille a ie ne sçay quoy de noble ; et s'ils estoient couuerts à la Françoise, ils ne cederoient point en bonne mine à nos gentilshommes François.

Ce ieune homme nous estant venu visiter, ie luy demanday s'il auoit vn fils, et s'il ne seroit pas bien content de nous le donner pour l'instruire, il me dit que ouy ; sa mere conduisant vne petite fille, moy croyant que ce fut vn garçon, ie l'appelle, disant à sa grand'-mere qu'elle nous le donnast, elle se mit à rire : me doutant que c'estoit vne fille, ie luy dis que nous ne les prenions point, mais qu'il y viendroit quelque iour d'honnestes filles de France pour enseigner leurs filles ; alors, me dit-elle, ie donneray celle-cy.

Ie preuois qu'il est tout à fait necessaire, d'instruire les filles aussi bien que les garçons, et que nous ne ferons rien ou fort peu, si quelque bonne famille n'a soin de ce sexe ; car les garçons que nous aurons éleuez en la cognoissance de Dieu venans à se marier à des filles ou femmes Sauuages accoustumées à courre dans les bois, leurs maris seront obligez de les suiure, et ainsi retomber dans la barbarie, ou bien de les quitter, qui seroit vn autre mal fort dangereux.

N'y a-il point quelque Dame en France, qui ait assez de cœur pour fonder icy vn Seminaire de filles, dont la conduitte seroit premierement donnée à quelque bonne veufue courageuse, accompagnée de deux braues filles, qui demeureroient en vne maison qu'on pourroit dresser proche de ceste honneste famille qui est icy ? Il y a des Dames dans Paris qui emploient tous les ans plus de dix mille francs en leurs menus plaisirs : si elles en appliquoient vne partie pour recueillir les gouttes du sang du Fils de Dieu respandu pour tant d'ames qui se vont perdans tous les iours faute de secours, elles ne rougiroient pas de honte au iour qu'elles paroistront deuant Dieu, pour rendre compte des biens dont il les a faits œconomes; cela est bien plus aisé à dire qu'à executer.

Le 10. de Ianuier le froid estoit fort violent. Ie ne voy le iour la plus part de l'hyuer qu'au trauers des glaces : il se fait vne crouste de glace sur les chassis de ma cellule ou chambrette, laquelle tombe comme vne losange ou carreau de verre quand le froid se vient à relascher: C'est au trauers de ce crystal que le Soleil nous communique sa lumiere. I'ay souuent trouué de gros glaçons attachez le matin à ma couuerture, formez du souffle de l'haleine ; et m'oubliant de les oster le matin, ie les trouuois encore le soir : I'en ay quelquefois veu en France, mais peu souuent et bien petits, à comparaison de ceux-cy.

Comme nous n'auons ny fontaine, ny puy, il nous faut aller tous les iours puiser de l'eau à la riuiere, de laquelle nous sommes esloignez enuiron 200 pas : mais pour en auoir, il faut fendre la glace à grands coups de hache, et encor faut-il attendre que la mer monte, car la marée estant basse, on ne peut auoir

d'eau pour l'espaisseur des glaces. Nous iettons ceste eau dans vn poinçon qui n'est pas loing d'vn bon feu ; et cependant il faut auoir vn grand soin tous les matins de rompre la crouste de glace qui se forme dans ce vaisseau, autrement en deux nuicts tout ne seroit qu'vn glaçon, le poinçon fut-il plein.

Vn de nos François ayant soif dans les bois, et voulant lescher vn peu de neige qui estoit sur une hache qu'il tenoit, venant à toucher le fer, sa langue se cola et gela si promptement et si fortement, que venant à retirer soudainement la hache pour le froid qu'il sentoit, il enleua quant et quant toute la peau de sa langue.

Tout cecy m'auroit quasi fait croire en France que ce pays est insupportable : i'aduouë qu'il y a quelques iours bien serrans et pressans, mais ils sont peu en nombre, le reste est plus que tolerable. On se roule icy sur la neige, comme en France sur l'herbe de nos prairies, pour ainsi dire, ce n'est pas qu'elle ne soit aussi froide comme elle est blanche, mais les iours sont beaux, le Soleil plus chaud qu'en plusieurs endroicts de France; nous sommes, dit on, dans le mesme parallelle que la Rochelle ; la moindre action qu'on fait la pluspart du temps bannit la rigueur du froid.

Combien de fois trouuant quelque colline ou montagne à descendre, me suis-je laissé rouler à bas sur la neige, sans en receuoir autre incommodité, sinon de changer pour vn peu de temps mon habit noir en vn habit blanc, et encore cela se fait-il en riant ; car si on ne se soustient bien assis sur ses raquettes, on se blanchit aussi bien la teste, que les pieds.

Combien de fois ay-ie fait le mesme sur des glaces fort hautes, qui bordoient la riuiere sur laquelle ie voulois aller. Ce fut vn Sauuage qui m'apprit ce secret cognu de tout le monde : il passoit deuant moy, et voyant que sa teste estoit en danger d'arriuer à la riuiere plustost que ses pieds, il se laissa rouler tout du long des glaces, et moy apres luy : le bon est qu'il ne faut que faire cela vne seule fois, pour sçauoir le mestier. I'auois peur au commencement, car la marée montant, et sousleuant ces grands corps de glaces, les ouure en plusieurs endroits: et quelques boüillons rejaillissans sur les bords de la riuiere, font vne glace assez mince sur la plus épaisse : quand vous venez à marcher sur ceste premiere glace, elle rompt sous vous: si bien qu'au commencement ie pensois que tout alloit fondre, mais ie ne croy pas que des canons fissent bransler la plus grosse glace. Quand on vient sur le printemps, c'est alors qu'il y a du danger de rencontrer quelque ouuerture qui vous fasse couler là dessous.

Le 12. du mesme mois, vn Sauuage me vint dire que le Pere de Noue estoit cause d'vn vent qui souffloit : ie luy en demanday la raison ; Il me dit qu'encore bien que le ciel fut fort rouge au matin, le Pere n'auoit point laissé d'aller trauailler au bois de bonne heure, et que cela estoit cause du vent : Que les Montagnaits voyans le ciel enflammé, se tiennent en repos dans leurs cabanes, et par ce moyen arrestent le vent. I'aduertiray, dit-il, vne autrefois le Pere de Noue qu'il ne parte point si matin quand le temps sera rouge, et il verra par experience qu'il ne ventera point. Ie me mis à rire, et tachay le mieux que ie peu d'effacer de sa pensée cette superstition, en fin il s'en mocqua aussi bien que moy ; ce n'est pas pourtant qu'il la quitte si aisément, car les Sauuages vous accordent facilement ce que vous leur dites, mais ils ne laissent pas d'agir tousiours à leur façon.

Passans de discours en discours, ie luy parlay de Dieu qui a tout fait ; car c'est là où ie vise de leur donner quelque cognoissance de celuy qui leur a donné la vie, afin qu'ils s'en entretiennent les vns les autres, et que les enfans en oyent parler dés leur ieunesse. Luy discourant donc en mon barragoin, et plus souuent par gestes et par signes qu'autrement, car ie parle plus de la main que de la langue, ie luy fis conceuoir quelque chose de la puissance de Dieu : alors il me dit que le Dieu de France estoit bien plus puissant et plus grand Capitaine ou

Seigneur que le Dieu de son pays : Car, dit-il, vostre Dieu est grand, et le nostre, ou bien ses enfans viennent d'un rat d'eau que les François appellent rat musqué.

Mais à propos de musc, les Sauuages n'en peuuent supporter l'odeur : Quelqu'vn m'a dit qu'aiant sur soy quelque chose semblable, ils luy disoient qu'il sentoit mal ; aussi tiennent-ils cét animal puant, et quelque vieux morceau de graisse leur semblera de bonne odeur. Or iugez maintenant s'il y a des obiects plus conformes à l'odorat les vns que les autres, et si nos fantaisies auec l'accoustumance n'ont pas vn grand pouuoir sur nous.

Puis que ce Sauuage m'a donné occasion de parler de leur Dieu, ie diray que c'est vn grand erreur de croire que les Sauuages n'ont cognoissance d'aucune diuinité: ie m'étonnois de cela en France, voyant que la nature auoit donné ce sentiment à toutes les autres nations de la terre. Ie confesse que les Sauuages n'ont point de prieres publiques et communes, ny aucun culte qu'ils rendent ordinairement à celuy qu'ils tiennent pour Dieu, et que leur cognoissance n'est que tenebres : mais on ne peut nier qu'ils ne recognoissent quelque nature superieure à la nature de l'homme : comme ils n'ont ny loix ny police, aussi n'ont-ils aucune ordonnance qui concerne le seruice de ceste nature superieure, chacun fait comme il l'entend : ie ne sçay pas leurs secrets, mais de ce peu que ie vay dire, on verra qu'ils cognoissent quelque diuinité.

Ils disent qu'il y a vn certain qu'ils nomment *Atahocan*, qui a tout fait : parlant vn iour de Dieu dans vne cabane, ils me demanderent que c'estoit que Dieu ; ie leur dis que c'estoit celuy qui pouuoit tout, et qui auoit fait le Ciel et la terre : ils commencerent à se dire les vns aux autres *Atahocan, Atahocan*, c'est *Atahocan*.

Ils disent qu'un nommé Messou repara le monde perdu dans les eaux ; Vous voyez qu'ils ont quelque tradition du deluge, quoy que meslée de fables, car voicy comme le monde se perdit, à ce qu'ils disent.

Ce Messou allant à la chasse auec des loups ceruiers, au lieu de chiens, on l'aduertit qu'il faisoit dangereux pour ses loups (qu'il appelloit ses freres) dans vn certain lac aupres duquel il estoit. Vn iour qu'il poursuiuoit vn eslan, ses loups luy donnerent la chasse iusques dedans ce lac : arriuez qu'ils furent au milieu, ils furent abysmez en vn instant. Luy suruenant là dessus, et cherchant ses freres de tous costez, un oiseau luy dit qu'il les voyoit au fond du lac, et que certaines bestes ou monstres les tenoient là dedans : il entre dans l'eau pour les secourir, mais aussitost ce lac se desborde, et s'aggrandit si furieusement, qu'il inonda et noya toute la terre.

Le Messou bien estonné, quitte la pensée de ses loups, pour songer à restablir le monde. Il enuoye vn corbeau chercher vn peu de terre, pour auec ce morceau en restablir vn autre. Le corbeau n'en peut trouuer tout estant couuert d'eau. Il fait plonger vne loutre, mais la profondeur des eaux l'empescha de venir iusques à terre. En fin un rat musqué descendit, et en rapporta : Auec ce morceau de terre il remit tout en estat : il refit des troncs d'arbres, et tirant des fleches à l'encontre, elles se changeoient en branches. Ce seroit vne longue fable de raconter comme il repara tout : comme il se vengea des monstres qui auoient pris ses chasseurs, se transformant en mille sorte d'animaux pour les surprendre : bref ce beau Reparateur estant marié à vne soury musquée, eut des enfans qui ont repeuplé le monde.

On voit par ces contes que les Sauuages ont quelque idée d'vn Dieu : Ie dis bien dauantage, qu'ils ont quelque espece de sacrifice. Le Pere Brebeuf m'a asseuré qu'hyuernant auec eux, il leur vit mettre vn petit Eslan ou Orignac soubs la cendre, et le brusler. Il cognut depuis qu'à mesme temps on en auoit brûlé vn en la mesme façon en vne autre Cabane, et demandant la raison de cela, ils luy dirent que c'estoit pour la santé d'vn malade.

Il y a des hommes parmy eux qui font profession de consulter leur Manitou ; il me semble que par ce mot de Manitou ils entendent, comme entre nous, vn Ange, ou quelque nature puissante. Ie croy qu'ils pensent qu'il y en a de bons et de mauuais, i'en parleray plus asseurément quelque iour.

Le Gendre de nostre Sauuage voulant aller à la chasse, le consulta tout auprés de nostre maison : Il fit vne petite Cabane de bois, se renferma là dedans. Sur la nuict, chantant, criant, hurlant : les autres estoient à l'entour de luy, ie priay vn François de tirer vn coup d'arquebuse pour les espouuanter par le bruit, mais ie ne sçay s'ils l'entendirent, tant ils se demenoient. Le Manitou luy dit qu'il allast à la chasse d'vn certain costé, qu'il y trouueroit des Orignaux, et point d'Hiroquois ; le Manitou fut trouué menteur, car il reuint bien affamé, n'ayant quasi rien trouué. Pour les Hiroquois, il n'en pouuoit rencontrer, car il s'écartoit bien loin d'eux : ie croy que la pluspart de ces consulteurs de Manitou, ne sont que des trompeurs et des charlatans ; neantmoins quand ils recommandent quelque chose, cela est executé de point en point. S'il disoit aux Sauuages que le Manitou veut qu'on se couche nud dans la neige, qu'on se brusle en quelque endroict, il seroit obey : et au bout du conte, ce Manitou ou Diable ne leur parle non plus qu'à moy.

Ie me doute neantmoins qu'il y en a quelquesvns qui ont vrayement communication auec le Diable, s'il est vray ce qu'en disent les Sauuages, car on les voit marcher sur leurs cabanes sans les rompre: ils deuiennent furieux et comme possedez, donnent des coups capables d'assommer vn bœuf, et neantmoins la douleur passe en peu de temps : sans grand outrage on les void tout en sang, puis gueris en vn moment. Ils racontent quantité d'autres choses semblables, mais quand ie les presse, ils m'aduouent franchement qu'ils n'ont point veu cela, ains seulement qu'ils l'ont ouy dire. Il ne faut pas leur faire grandes obiections sur leurs fables, pour les arrester, et leur faire perdre terre.

Le 15. du mesme, nostre Sauuage nous vint trouuer, et nous dit qu'vn de ses gendres auoit songé que nous luy donnassions aussi long que la main de petum, ou tabac ; Ie luy refusay, disant que ie ne donnois rien pour les songes, et que ce n'estoit que folie, que ie leur expliquerois comme ils se forment quand ie sçaurois leur langue. Il me repart que toutes les nations auoient quelque chose de particulier ; que si nos songes n'estoient pas vrays, si bien les leurs : et qu'ils mourroient s'ils ne les mettoient en execution. A ce compte nos vies dependent des songes d'vn Sauuage, car s'ils resuoient qu'il nous faut tuer, infailliblement ils nous tueroient, s'ils pouuoient. On m'a dit qu'autrefois l'vn deux ayant songé que pour estre guery d'vne maladie qui le trauailloit, il luy falloit tuer vn certain François, il l'enuoye appeller. Entré qu'il fut en sa cabane, il luy disoit, approche mon frere, ie te veux parler : sa femme qui sçauoit le dessein de son mary, dit au François qu'il se donnast bien garde d'approcher: et de fait ce malade auoit mis vne hache à son costé pour l'assommer. Voila l'vne des risques de nostre vie ; cela ne m'estonne point, on peut mourir pour Dieu en mourant par vn songe.

Pour reuenir à nostre Sauuage, ie luy demanday s'il faudroit executer mon songe, au cas que i'eusse songé que ie le deurois tuer ? il repart que le songe de son gendre n'estoit point mauuais : et tout ainsi qu'il nous croyoit quand nous luy disions quelque chose, ou que nous luy monstrions quelque image : de mesme que nous luy deuions croire quand il nous disoit quelque chose propre de sa nation : qu'au reste il s'estonnoit que nous autres qui n'vsions point de tabac, l'aimions tant. En fin il luy en fallut bailler, en luy faisant bien entendre que ce n'estoit point en consideration de son songe, et qu'on luy refuseroit tout ce qu'il demanderoit sous ce pretexte. Il nous dit qu'il ne croiroit plus à ces fantaisies, mais que son gendre estoit libre : ceste superstition est

trop enracinée dans son esprit pour la quitter si aisément.

Le 21. du mesme, ie baptisay vn petit Sauuage âgé d'enuiron 3 ans, frappé d'vne maladie mortelle : et voyant qu'il estoit en danger de mourir dans les bois, sa grand'mere le traisnant auec soy de part et d'autre, nous luy demandasmes au cas qu'il guerît, si elle ne voudroit pas bien nous le donner pour le nourrir et l'instruire : Elle respondit que s'il n'estoit si malade, qu'elle nous le donneroit dés lors. Ses parents y consentirent : ce qui nous fit resoudre à le baptiser. Nostre Pierre luy donna son nom : ce pauure enfant pourra traisner quelques années, mais il n'y a gueres d'esperance qu'il puisse iamais recouurer sa santé.

Sur la fin de Ianuier, le fils et les gendres de nostre Sauuage estans vers le Cap de Tourmente, manderent à leur pere, qui estoit cabané aupres de nous, qu'il y auoit bonne chasse en ce quartier là : Il s'y en alla auec le reste de sa famille : puis nous retournant voir, il nous dit que si nous l'aimions nous l'allassions visiter en sa cabane, qu'il nous donneroit de la chair d'Eslan : Vous m'auez, disoit-il, donné de vos biens quand i'auois faim : mes gens croiront que vous estes faschez contre moy si vous ne nous venez pas voir. Il nous donna nouuelle que le Sauuage Brehault estoit mort, et qu'il auoit laissé deux enfans, vn garçon et vne petite fille. Or comme nous desirerions bien d'en enuoyer quelques-vns en France pour les faire instruire, afin qu'ils peussent par apres secourir leur nation, le Pere de Noüe prit resolution de suiure ce bon Sauuage, ce ne fut pas sans peine, voicy les particularitez de son voyage. Les hostelleries qu'on trouue en chemin sont les bois mesmes : à l'entrée de la nuict on s'arreste pour cabaner ; chacun desfait ses raquettes, desquelles on se sert comme de pesle pour vuider la neige de la place où on veut coucher. La place nette, et faite en rond ordinairement, on fait du feu tout au beau milieu, et tous les hostes s'assient à l'entour, estans abriez par le dos d'vne muraille de neige, ayans le Ciel pour couuerture de la maison. Le vin de ceste hostellerie c'est l'eau de neige fonduë dans vne petite chaudiere qu'on porte auec soy, si on ne veut manger la neige pour boisson : Les meilleurs mets sont vn peu d'anguille boucanée. Comme il faut porter sa couuerture auec soy pour se couurir la nuict, on ne se charge que le moins qu'on peut d'autres choses.

Le Pere estant arriué dans la cabane, on ne sçauoit quelle chere luy faire : Il n'y a point icy de complimens, on ne dit ny bon iour, ny bon soir. Tout leur tesmoignage de resioüyssance ou action de graces consiste en ceste aspiration, Ho ! ho ! ho ! ho ! etc. On saluë icy le monde par effects. Aussi-tost chacun se met en deuoir, l'vn met de l'eau dans la chaudiere, ou plustost de la neige ; l'autre la met sur le feu ; l'autre iette dedans de grandes pieces de chair d'Elan, sans la lauer de peur de perdre la graisse : cela estant cuit à demy, on le retire pour en remettre d'autre. Comme on estoit en cet exercice, voicy l'vn des gendres de la Nasse qui reuient de la chasse, apportant deux Castors : aussi-tost en tesmoignage de resiouyssance de la venuë du Pere, il les met en pieces, et les iette dans la chaudiere. Vn autre luy fait present d'vn ieune Castor fort delicat, mais auec prieres qu'on se donnast bien garde de donner les os aux chiens, autrement ils croient qu'ils n'en prendroient plus : ils bruslent ces os fort soigneusement, si les chiens les mangeoient, la chasse ne vaudroit plus rien. Le Pere me dit qu'il s'estonnoit du degast de viande qu'ils faisoient. Voila vn grand mal pour ce miserable peuple, quand il a dequoy, ce ne sont que festins ; et la pluspart du temps il meurt de faim le lendemain. On alla à trois lieuës de là chercher vn Orignac qu'ils auoient tué, pour en donner la chair au Pere, auec mille excuses, en deux mots, que peutestre ne le trouuerions nous pas bon. Ils pressoient le Pere de demeurer quelques iours auec eux, disans qu'ils auoient veu du bois rongé, et qu'infailliblement ils trouueroient d'autres Elans.

Le Pere voulant partir, l'on fait trois

traisnes qu'on charge de chair ; l'vne pour luy, l'autre pour nostre Pierre qui estoit allé là ; la troisiesme pour vn François qui accompagnoit le Pere. A peine auoient-ils fait deux cens pas apres leurs adieux, que le Pere demeure tout court, il ne voyoit goutte, et n'entendoit rien : la fumée de la cabane, les neiges de dehors, le defaut de nourriture, car il n'auoit mangé qu'vn peu de ceste chair à demy cruë, le trauail du chemin l'affoiblirent si fort, qu'il fut contraint de retourner d'où il venoit. Il auoit bien porté vn peu de pain et de pois, mais les Sauuages s'en saisirent incontinent, tant ils en sont auides, luy disant qu'il en mangeroit tant qu'il voudroit estant de retour en nostre maison. Le bon Sauuage La Nasse voyant la debilité du Pere, luy demande s'il veut demeurer ; Non, dit-il, mais ie ne puis traisner ce fardeau que tu m'as donné. Allons, respond le Sauuage, ie le traisneray pour toy, et ie prendray ceste grande peau de loup marin pour t'enuelopper dedans, et te traisner en ta maison : si tu es malade, prends courage, ie ne t'abandonneray point. Ils s'en reuindrent à la maison le mieux qu'ils peurent : nostre Pierre courut deuant apporter les nouuelles : Nous enuoyasmes viste vn garçon auec vne bouteille de cidre, et du pain, pour leur donner courage. Le vent leur donnoit si violemment en face, qu'ils furent contraints de laisser leurs traisnes à trois lieuës de Kebec, on les renuoya querir le iour suiuant. Le Pere qui n'estoit malade que de foiblesse et de trauail, ayant trouué le repos, se remit incontinent.

Voila, mon Reuerend Pere, vn eschantillon de ce qu'il faut souffrir courant apres les Sauuages, ce qu'il faut faire necessairement si on les veut ayder à se sauuer : Et partant que V. R. voye s'il luy plaist qui seront ceux qu'elle destinera pour ceste mission. On ne souffre point ces incommoditez demeurant dans la maison, tout ce qu'on y endure est tolerable : mais quand il faut deuenir Sauuage auec les Sauuages, il faut prendre sa vie, et tout ce qu'on a, et le ietter à l'abandon, pour ainsi dire, se contentant d'vne croix bien grosse et bien pesante pour toute richesse. Il est bien vray que Dieu ne se laisse point vaincre, et que plus on quitte, plus on trouue : plus on perd, plus on gaigne : mais Dieu se cache par fois, et alors le Calice est bien amer.

Vne chose me semble plus qu'intolerable, c'est qu'on est pesle-mesle, fille, femme, homme, garçons tous ensemble dans un trou enfumé ; et plus on s'auance en la cognoissance de la langue, plus on entend de saletés. Dieu veuille que les yeux n'en soient point offensez, on me dit que non. Ie ne pensois pas que les Sauuages eussent la bouche si puante comme ie le vay remarquant tous les iours. Coucher sur la terre couuerte d'vn peu de branches de pin, n'auoir qu'vne écorce entre la neige et vostre teste, traisner vostre bagage sur des montagnes, se laisser rouler dans des vallons espouuantables, ne manger qu'vne fois en deux ou trois iours quand il n'y a point de chasse, c'est la vie qu'il faut mener en suiuant les Sauuages. Il est vray que si la chasse est bonne, la chair ne vous est point épargnée : sinon il faut estre en danger de mourir de faim, ou de bien souffrir. Vn de nos François qui a demeuré auec eux cét hyuer passé, nous a dit qu'il n'auoit mangé en deux iours qu'vn petit bout de chandelle qu'il auoit porté par mesgarde dans sa pochette. Voila peut-estre mon traittement pour l'hyuer prochain, car si ie veux sçauoir la langue, il faut de necessité suiure les Sauuages. Ie crains neantmoins que nostre famille accreuë ne me retienne cette année, mais il faut aller tost ou tard, i'y voudrois desia estre, tant i'ay de mal au cœur de voir ces pauures ames errantes sans aucun secours faute de les entendre. On ne peut mourir qu'vne fois, le plustost n'est pas touiours le pire. Changeons de propos : Il faut que ie remarque icy vne iniure que les Sauuages donnent aux François, c'est qu'ils aiment ce qu'ils ont : quand vous refusez quelque chose à vn Sauuage, aussi-tost il vous dit ***Khisakhitan*** : tu aimes cela,

sakhita, sakhita, aime le, aime le, comme s'ils vouloient dire qu'on est attaché à ce qu'on aime, et qu'on le prefere à leur amitié.

Nostre Sauuage voudroit bien viure auec nous comme frere, en vn mot il voudroit entrer en communauté de tout. Ie te donneray, dit-il, de tout ce que i'ay, et tu me donneras de tout ce que tu as : Ce seroit le moyen de manger en vn mois toutes les prouisions d'vne année, car ils ne cessent de manger tant qu'ils ont dequoy, n'en ayant plus, ils en cherchent, et en demandent auec importunité. Il est vray que ce bon homme voit bien que ceste procedure n'est pas bonne : et quand ie luy represente qu'il ne fait pas bien, prodiguant ses viures en peu de temps : ce n'est pas moy, dit-il, qui fais cela, c'est ma femme. Il s'estonne quand nous luy faisons manger d'vn morceau d'Ours ou d'Orignac six sepmaines apres qu'il nous l'a donné ; car en ce temps-là on mangera deux et trois et quatre ours en sa cabane, si on en prend autant.

Le 13. de Feurier Dieu nous fit vne faueur fort signalée : Mon maistre nommé en sa langue, comme i'ay desia souuent dit, Pierre Pastedechouan, s'en alla sans nous rien dire. Depuis qu'il estoit auec nous, il s'estoit vn peu remis : il se confessoit de temps en temps sans se vouloir communier, quoy qu'on luy dît. Sa raison estoit que iamais il ne s'estoit communié en son pays, si bien en France : mais i'estois là mieux disposé qu'icy, disoit-il. Comme il sentit approcher le Caresme, il nous fit plusieurs interrogations sans que nous prissions garde où elles buttoient : sçauoir à quel âge on estoit obligé de ieusner ; si dans tout le Caresme on ne mangeroit point de chair, et choses semblables. La peur qu'il eut du ieusne, et la croyance qu'il auoit que les gens de la Nasse auroient bonne chasse, fit qu'il s'en alla les trouuer sans nous en parler. Voyant mon secours perdu pour la langue, nous demandasmes derechef à Dieu qu'il luy pleust nous donner pour la seconde fois celuy qu'il nous auoit donné pour la premiere. La Theologie de ce bon aueugle né n'est pas bonne, qui dit que Dieu n'exauce point les pecheurs, si fait bien quand il luy plaist. La Nasse ayant mangé toute sa chasse, et n'en trouuant plus dans les bois, la faim le pressa si fort, qu'il ne sçauoit de quel costé se tourner. Nostre Pierre se voyant dans le ieusne deuant que d'estre en Caresme, ayant pensé perdre la vie sur vne glace qui coula dessous luy, et passé quatre iours sans quasi rien manger, nous reuient voir tout defait apres 15 iours d'absence; il ne nous dit point que la famine le ramenoit, aussi attribuay-ie son retour à celuy qui nous le donnoit pour la seconde fois : Il demeura donc auec nous iusques à Pasques, m'aydant à conclurre ce que i'auois enuie d'acheuer de nostre Dictionnaire.

Le Vendredy Sainct, il s'en voulut aller à la chasse auec nostre Sauuage qui estoit de retour, mais ie luy dis qu'il n'iroit point qu'il ne se fust acquitté du deuoir que doiuent rendre à Dieu tous les Chrestiens en ce temps-là ; i'aduerty nostre Sauuage de ne le point receuoir en sa compagnie ; ce qu'il fit. Il se confessa donc et se communia le iour de Pasques. Le lendemain nostre Sauuage retournant pour vendre au sieur de Caën vn ieune Eslan qu'il auoit pris tout vif (lequel mourut depuis) nostre homme l'accosta, et luy dit que nous ne l'auions retenu sinon pour prier Dieu le iour precedent, et que l'ayant fait nous estions contens qu'il le suiuît : Il est vray que pour le contenter nous luy auions dit que s'estant acquitté de ses deuotions, il pourroit s'en aller à la chasse à la premiere occasion, ce qu'il a fait auec promesse de retourner, mais nous ne l'auons point veu depuis. Dieu soit beny de tout : ie ne m'osois promettre tout ce que i'ay tiré de luy, i'en ay assez pour me rendre capable d'aller hyuerner parmy les Sauuages, auec profit.

La Nasse reuenant de la chasse nous dit que ce pauure ieune homme auoit trauersé les bois pour aller trouuer ses freres à Tadoussac : pour moy i'estime qu'il a la foy, i'en ay de tres-grands indices : mais comme c'est vne foy de

crainte et de seruitude, et que d'ailleurs il est enchaisné par vne infinité de mauuaises habitudes, il a de la peine de quitter la liberté blasmable des Sauuages, pour s'arrester sous le ioug de la loy de Dieu.

Le 21. de Mars, vn Sauuage mangeant chez nous à terre, selon leur coustume, s'arresta tout court, disant qu'il ne mangeroit pas dauantage, autrement qu'il mourroit : Ie luy demanday pourquoy, il me dit qu'il auoit veu vne lumiere brillante tourner tout à l'entour du plat: ie voulus mettre la main sur le plat, il s'escria, ***Khiga nipin, khiga nipin,*** tu mourras, tu mourras : Or comme ie commence à cognoistre leurs fantaisies, pour luy faire voir sa simplicité, ie prends vne cuillerée ou deux de ce qu'il mangeoit, et en mangeay moy-mesme; il commence à me regarder comme tout estonné, et voyant que ie n'auois point de mal, i'en mangeray aussi, fit-il, puis que tu en as mangé.

On dit que quelques Basques ou Anglois leur ont baillé l'apprehension que les François les vouloient empoisonner. C'est pourquoy plusieurs vous inuitent de gouster le premier de ce que vous leur presentez. En quoy il arriua vne chose agreable à vn Sauuage fort adonné à boire : le sieur du Plessis luy ayant fait presenter vn verre de vin, ou de cidre ; il se tourne, et le donne à vn François pour en taster : ce François le tasta si bien, qu'il n'y laissa rien. Le Sauuage qui le voyoit faire, crioit prou *egouspé, egouspé*, c'est assez, c'est assez: mais l'autre tira iusques au bout, puis presenta le verre tout vuide au Sauuage, pour l'apprendre vne autre fois à quitter ces deffiances.

Le 22. Nostre Pierre ayant pris vn Castor, vne Sauuage l'ayant écorché, nostre frere le prit et le laua : ceste femme voyant qu'il faisoit tomber à terre le sang de cét animal, s'écria, en verité cét homme n'a point d'esprit, et se tournant vers Pierre, luy dit, tu ne prendras plus de Castors, on a respandu le sang du tien: c'est vne de leurs superstitions, qu'il ne faut point respandre à terre le sang pur du Castor, si on veut auoir bonne chasse, du moins Pierre nous le dit ainsi.

Le premier iour d'Auril le Capitaine des Algonquains nous vint voir, et nous apporta de la chair d'Elan, ses gens en auoient tué dix. Quoy qu'vn Sauuage vous donne pour vn grand mercy, (c'est vn mot qu'ils ont appris des François) il leur faut rendre quelqu'autre chose pour vn autre grand mercy, autrement vous serez tenu pour vn ingrat. Ils reçoiuent assez volontiers sans donner : mais ils ne sçauent que c'est de donner sans receuoir. Il est vray que si vous les voulez suiure dans les bois, ils vous nourriront sans vous rien demander, s'ils croient que vous n'ayez rien : Mais s'ils s'apperçoiuent que vous ayez quelque chose, et qu'ils en ayent enuie, ils ne cesseront de vous presser que vous ne leur ayez donné.

Pour retourner à ce Capitaine, ie lui demanday s'il auoit vn fils, et s'il ne vouloit point nous le donner pour l'instruire ; il me demanda combien ie voulois d'enfans, et que i'en auois desia deux : ie luy dis qu'auec le temps peut-estre i'en nourrirois vingt, il s'estonna. Habilleras-tu bien, me dit-il, tant de monde ? Ie respondis que nous ne les prendrions pas que nous n'eussions le moyen de les habiller; il repart qu'il seroit bien content de nous donner le sien, mais que sa femme ne le voudroit pas. Les femmes ont icy un grand pouuoir: qu'vn homme vous promette quelque chose, s'il ne tient pas sa promesse, il pense s'estre bien excusé, quand il vous a dit que sa femme ne l'a pas voulu. Ie luy dis donc qu'il estoit le maistre, et qu'en France les femmes ne commandoient point à leurs maris: cela est bien, dit-il, mais pour mon fils ie suis assez sçauant pour l'instruire, ie luy apprendray à haranguer : instruits premierement les Montagnaits, si cela reüssit bien, nous te donnerons nos enfans.

Ie luy parlay de Dieu, il m'escoutoit fort attentiuement : Ie luy enseignay quelque petite priere en langage Montagnaits qu'il entend fort bien ; il les prononçoit en sa langue, et me promit qu'il les diroit souuent. Or comme le temps

me pressoit d'aller reciter mon office, ie luy dis que i'allois prier Dieu, il me suiuit, entra dans ma chambrette, et s'y tint iusques à ce que i'eusse acheué, me faisant aprés plusieurs interrogations ; bref il ne s'en retourna qu'à la nuict.

Le 18. et le 20. d'Auril, il tonna fort et ferme auec de grands éclairs, et cependant la riuiere estoit encor glacée, et la terre couuerte de neige ; ce qui fait voir qu'il y a de la chaleur en l'air, et que ces neiges et froids sont accidentels, et contre la nature du climat: nous sommes parallelles à la Rochelle, comme i'ay desia dit. Tous les François pourront tesmoigner qu'ils n'ont point veu dans le cœur de la France mois de May si chaud, que celuy qu'ils ont esprouué à Kebec.

La chaleur est icy grande et brûlante; et cependant i'ay remarqué depuis que ie suis icy qu'il a gelé tous les mois de l'année. Ie ne m'estonne point de ces gelées: nous auons du costé du Nord vne chaisne de montagnes peut-estre de cent ou deux cens lieuës d'estenduë. Nous ne sommes pas éloignez de six lieuës de ces monts prodigieux, et peut-estre tousiours couuerts de neiges : Ie vous laisse à penser si les vents qui passent par là nous peuuent apporter beaucoup de chaleur. De plus nous sommes dans les bois de 800 ou mille ieuës. Nous habitons les bords de deux fleuues, dont l'vn engloutiroit les quatre beaux fleuues de France sans regorger. Voila les vrayes causes et alimens du froid. Si le pays estoit découuert iusques à ces montagnes, nous aurions peutestre l'vne des plus fœcondes vallées qui soient en l'uniuers : L'experience nous fait voir que les bois engendrent les frimas et les gelées. Les terres de ceste famille qui est icy estant plus découuertes que les nostres, sont plustost déchargées de neiges, et moins suiettes à ces froids du matin. Les nostres aussi ne sentent point ces rigueurs si souuent, que celles de la maison des RR. Peres Recolets qui sont plus reserrez dans les bois.

Il y a quantité de iours en hyuer dont l'ardeur du Soleil se fait bien plus fortement ressentir qu'en France. Le premier iour que ie vey nostre riuiere prise, ie m'estonnay, car le temps estoit fort doux ; et cherchant la raison de cela, celle-cy me vint en pensée. La riuiere se glace tousiours sur les bords, et quand la marée vient à monter, elle détache ces glaces, et les ameine en haut. Or est-il que non pas loin de nous il y a vn sault, ou des rochers qui empeschent les glaces et la marée de passer plus outre. Ces glaces estant donc ramassées et pressées sur cette riuiere, qui est au milieu d'vn si grand bois, où le froid et la neige se conseruent aisément, elles se lient ensemble, et ainsi de mille et mille glaces, il s'en fait vne qui se va grossissant tous les iours; et qui fait vn grand pont sur toute la riuiere. La Lombardie n'est pas loin des Alpes dont le sommet est tousiours blanc de neige, et neantmoins ie ne sçay si l'Europe a quelque vallée plus agreable et plus fertile que cette contrée : i'en dy le mesme du lieu que nous habitons, s'il estoit deserté et cultiué. Voila ma pensée touchant le pays : si ie me trompe ce n'est pas merueille, cela m'arriue assez souuent, tout gist à le deserter : mais ô mon Dieu, que de peine à purger vne forest embarassée d'arbres tombez! ie dirois volontiers depuis le deluge.

Le 23. du mesme mois d'Auril, nous veismes partir les glaces, cela est effroyable : on m'a dit qu'on en auoit veu passer deuant le fort longues d'vne demie lieuë; ce sont des ances d'eau glacée que la marée de la grande riuiere va détachant. Sur nostre petite riuiere les glaces n'y sont pas si affreuses, et neantmoins ie leur ay veu emporter de gros morceaux de terre, arracher des souches, briser quelques arbres qu'elles entouroient. On en voit marcher de tous droits dessus ces glaces au beau milieu de la riuiere, qui en vne seule marée paroist aussi belle et aussi claire, comme si elle n'auoit point esté glacée.

Le 7. de May, vn Sauuage estant venu voir la Nasse nostre voisin : comme ie vey qu'il se portoit mal, ie l'aborday, et luy parlay de Dieu, l'exhortant à auoir recours à luy ; il me respondit: Toy, tu

cognois Iesus, prie le pour moy; car moy ie ne le cognois point, ie ne cognois que nostre Manitou. Ie luy dis qu'il prononçast souuent de cœur ces paroles, O Iesus qui estes bon, ayez pitié de moy; il mourut quelque temps apres.

Les Montagnaits le tenoient pour l'vn de leurs grands sorciers, ou consulteurs de Manitou : ie sçauray quelque iour si vrayement il y a de la diablerie en leur fait; pour le present ie ne puis dire autre chose que les vns disent que ouy, les autres que non : c'est à dire qu'il n'y a rien d'asseuré.

I'estois l'an passé maistre de deux escoliers, ie suis deuenu riche, i'en ay maintenant plus de vingt. Aprés le depart de mon maistre, i'ay recueilly et mis en ordre vne partie de ce qu'il m'auoit enseigné, et que i'auois escrit ça et là, m'accommodant à son humeur, qui souuent ne me dictoit que ce qui luy venoit en fantaisie. Ayant donc rallié la pluspart de mes richesses, ie me suis mis à composer quelque chose sur le Catechisme, ou sur les principes de la foy : et prenant mon papier en main, i'ay commencé à appeller quelques enfans auec vne petite clochette. La premiere fois i'en auois six, puis douze, puis quinze, puis vingt; et dauantage ie leur fais dire le *Pater, Aue,* et *Credo,* en leur langue. Ie leur explique grossierement le mystere de la Saincte Trinité, et de l'Incarnation ; et à tous bouts de champ ie leur demande si ie dis bien, s'ils entendent bien; ils me respondent tous, *eoco,eoco, ninisitoutenan:* ouy, ouy, nous entendons. Ie les interroge par apres s'il y a plusieurs Dieux, et laquelle des trois personnes s'est fait homme: ie forge des mots approchans de leur langue, que ie leur fais entendre. Nous commençons le Catechisme par ceste priere, apres auoir fait le signe de la Croix : *Noukhimami Iesus, ïagoua Khistinohimaonitou Khikhitouina caié Khiteritamouïn. Ca cataouachichien Maria ouccaonìa Iesu, ca cataouachichien Ioseph aïamihitouinan.* Mon Seigneur ou Capitaine Iesus, enseignez moy vos paroles et vostre volonté ! ô bonne Marie Mere de Dieu ! ô bon Ioseph priez pour nous.

Nous finissons par le *Pater noster* que i'ay composé, quasi en rimes en leur langue, que ie leur fais chanter : et pour derniere conclusion, ie leur fais donner chacun vne escuellée de pois qu'ils mangent de bon appetit : quand ils sont beaucoup, i'en donne seulement à ceux qui ont bien respondu. C'est vn plaisir de les entendre chanter dans les bois ce qu'ils ont appris : les femmes mesme le chantent, et me viennent par fois escouter par la fenestre de ma classe, qui nous sert aussi de refectoir, de despense, de tout : I'estois prest d'aller par les cabanes assembler tous les enfans, mais la venuë de monsieur Champlain qui nous a amené du monde, m'occuppe pour quelque temps : si tost que ie me seray dégagé de la plus grande presse, ie commenceray cét exercice, ie prie Dieu pour lequel ie l'entreprens de le benir.

Mes escoliers me viennent trouuer d'vne demie lieuë loing pour apprendre ce qui leur est nouueau : il y en a desia quelques-vns qui sçauent fort bien qu'il n'y a qu'vn Dieu, que Dieu a tout faict, qu'il s'est faict homme pour nous, qu'il luy faut obeïr, et que ceux qui ne croiront pas en luy iront dans les feux, et ceux qui luy obeïront iront dans le ciel.

Quand ie leur parle du Fils de Dieu, ils me demandent si Dieu est marié, puis qu'il a vn fils ; ce sont les hommes qui font ceste question. Ils s'estonnent quand ie leur dis que Dieu n'est ny homme, ny femme, ils demandent comme il est donc fait : ie responds qu'il n'a ny chair, ny os, qu'il ressemble à l'ame. Il y en eut vn qui me fit rire, car il repartit : il est donc vray, l'ame n'a point d'os, ny de chair : i'ay veu la mienne, elle n'en auoit point. Ie voulus l'instruire là dessus, mais il n'ont point de paroles pour signifier vne chose purement spirituelle, ou s'ils en ont ie ne les sçay pas. Ie ne vay encore qu'à tastons, et ce qui me donne plus de regret ne les pouuant entendre, c'est que ie prevoy bien que mon ignorance sera de longue durée, tant pour ce qu'ils

n'arrestent point en vn lieu, que pour autant que mes soings vont estre plus partagez qu'ils n'estoient. Dieu pouruoira à tout, il est plus grand que nostre cœur.

Au reste le fruict qu'on peut recueillir de ceste mission sera grand, s'il plaist à Dieu : Si les Peres qui sont destinez pour les Hurons, nation stable, peuuent entrer dans le pays, et que les guerres ne troublent point ces peuples, il est croyable que dans vne couple d'années, on verra qu'il n'y a nation si barbare qui ne soit capable de recognoître et honorer son Dieu. On s'estonne que depuis tant d'années qu'on vient en la Nouuelle France, on n'entend rien dire de la conuersion des Sauuages. Il faut defricher, labourer, et semer, deuant que de recueillir. Qui des Religieux qui ont esté icy a iamais sçeu parfaitement la langue d'aucune nation de ces contrées? *fides ex auditu*, la Foy entre par l'aureille. Comment peut vn muet prescher l'Euangile ? Au temps que le Pere Brebeuf commençoit à se faire entendre, la venuë des Anglois le contraint de quitter ces pauures peuples, qui luy dirent à son depart : Escoute, tu nous as dit que tu auois vn Pere au Ciel qui auoit tout fait, et que celuy qui ne luy obeïssoit pas, estoit ietté dans des feux. Nous t'auons demandé d'estre instruicts, et tu t'en vais, que ferons nous? Vn Capitaine l'abordant luy dit, *Eschom*, ie ne suis pas baptisé, et tu t'en vais, mon ame sera donc perduë ? que feray-ie à cela ? Tu dis que tu reuiendras ; va-t'en donc, et prends courage, reuiens deuant que ie meure. Vn vieillard d'vn autre village que celuy où habitoit le Pere, l'entendant parler des choses dernieres, de la recompense des bons, et du chastiment des meschans, luy dit, *Eschom*, les gens de ton village ne vallent rien ; voila de meschans hommes, ils ne nous communiquent point ce que tu leur dis : et cependant cela est si important, qu'il en faut parler au Conseil de tout le pays. Sont-ce pas là des indices d'vne heureuse moisson? Le Diable preuoit bien ce fruict, car de l'heure que ie parle, il fait ce qu'il peut pour empescher la venuë des Hurons, et par consequent pour fermer la porte à l'Euangile, et à ceux qui l'annoncent.

Pour ces peuples errants et vagabonds, parmy lesquels Dieu m'a donné mon departement, quoy que mes souhaits me fissent pancher du costé des nations stables et permanentes, le fruict sera plus tardif ; il viendra neantmoins en son temps, i'y voy de bonnes dispositions. Premierement la crainte qu'ont les Algonquains de leurs ennemis les Hiroquois, leur fait abandonner leur pays : et comme ils l'aiment naturellement, ils demandent instamment qu'on aille faire vne habitation parmy eux, ayans dessein de fermer vn bourg à l'entour du fort qu'on dressera là, et de se ramasser là dedans : Ce que Messieurs de la Compagnie de cette Nouuelle France auront bien agreable. Secondement qui sçauroit parfaitement leur langue, il seroit tout puissant parmy eux, ayant tant soit peu d'eloquence. Il n'y a lieu au monde où la Rhetorique soit plus puissante qu'en Canadas : et neantmoins elle n'a point d'autre habit que celuy que la nature luy a baillé : elle est toute nuë et toute simple, et cependant elle gouuerne tous ces peuples, car leur Capitaine n'est esleu que pour sa langue: et il est autant bien obeï, qu'il l'a bien penduë, ils n'ont point d'autres loix que sa parole. Il me semble que Ciceron dit qu'autrefois toutes les nations ont esté vagabondes, et que l'eloquence les a rassemblées ; qu'elle a basti des villes et des citez. Si la voix des hommes a tant de pouuoir, la voix de l'esprit de Dieu sera-elle impuissante? Les Sauuages se rendent aisément à la raison; ce n'est pas qu'ils la suiuent tousiours, mais ordinairement ils ne repartent rien contre vne raison qui leur conuainc l'esprit.

Vn Capitaine demandant secours à l'Anglois qui estoit icy, pour aller en leurs guerres, l'Anglois voulant esquiuer, le payoit de raisons apparentes : sçauoir est qu'il auoit des malades, que ses gens ne s'accommoderoient pas bien auec les Sauuages. Et ce Capitaine refuta si pertinemment toutes ces de-

faites, que l'Anglois fut contraint de luy dire : i'ay besoin de mes gens, ie crains que les François ne nous viennent assaillir. Alors le Sauuage luy dit, Tu parles maintenant, nous t'entendons bien ; iusques icy, tu n'as rien dit : ils acquiescerent à ceste raison. Quand on leur fera voir la conformité de la loy de Dieu, auec la raison, ie ne croy pas qu'on trouue grande resistance en leur entendement : leur volonté qui est extrémement volage et changeante, appriuoisée par les graces de celuy qui les appellera, se rangera enfin à son deuoir. En troisiesme lieu, ce peuple peut estre conuerty par des seminaires : mais voicy comment il faut esleuer à Kebec les enfans des Sauuages, qui seront plus haut en ceste autre habitation. On les aura à la fin, ils les donneront s'ils voyent qu'on ne les enuoye point en France. Pour les enfans de ce païs-cy, il les faudra enuoyer là haut : La raison est que les Sauuages empeschent leur instruction, ils ne sçauroient supporter qu'on chastie vn enfant, quoy qu'il fasse, ils n'ont qu'vne simple reprehension : de plus c'est qu'ils pensent tellement vous obliger en vous donnant leurs enfans pour les instruire, nourrir, et habiller ; qu'en outre ils vous demanderont plusieurs choses, et vous seront extrémement importuns, vous menaçant de retirer leur enfant si vous ne leur accordez leur demande.

Le 14. de May, ie baptisay le petit Negre, duquel ie fis mention l'an passé : quelques Anglois l'ont amené de l'isle de Madagascar, autrement de Sainct Laurens, qui n'est pas loin du Cap de Bonne Esperance, tirant à l'Orient ; c'est son païs bien plus chaud que celuy où il est maintenant. Ces Anglois le donnerent aux Kers, qui ont tenu Kebec, et l'vn des Kers le vendit cinquante escus à ce qu'on m'a dit, à vn nommé le Bailly, qui en a fait present à ceste honneste famille qui est icy. Cét enfant est si content que rien plus, il m'a encor bien recreé en l'instruisant : car voulant recognoistre si les habitans de son païs estoient Mahometans, ou Payens ; ie luy demandois s'il n'y auoit point de maison en son païs où on priast Dieu, s'il n'y auoit point de Mosquées, si on n'y parloit point de Mahomet. Il y a, dit-il, des Mosquées en nostre païs. Sont-elles grandes ? luy repartis-ie ; elles sont, respond-il, comme celles de ce païs-cy. Et luy disant qu'il n'y en auoit point en France, ny en Canada : I'en ay veu, dit-il, entre les mains des François et des Anglois qui en ont porté en nostre païs, et maintenant on s'en sert pour tirer. Ie recognus qu'il vouloit dire des mousquets, et non des Mosquées, ie me sousris et luy aussi : il est grandement naïf, et fort attentif à la Messe et au Sermon. C'est le quatriesme que i'ay baptisé depuis mon arriuée ; car Dieu ayant donné à Madame Coullart vn petit enfant, ie luy ay administré ce Sacrement : ce que i'auois desia fait à 2 petits Sauuages.

Le 19. on nous vint apporter nouuelle qu'vn vaisseau Anglois estoit entré à Tadoussac depuis quelques iours : Nous ne sçauions si c'étoit vn courreur, ou s'il y auoit quelque trouble entre la France et l'Angleterre ; chacun bastissoit sur ses coniectures, et tout le monde se tenoit sur ses gardes. Le dimanche suiuant, iour de la Saincte Trinité, estant allé dire la Saincte Messe au fort, on me dit que si nous entendions tirer deux coups de canon, que nous nous retirassions promptement auec nos François dans la forteresse.

Le lendemain 22. du mesme mois de May, nous oüysmes ioüer le canon de bon matin. Sur l'incertitude de ce que ce pourroit estre, le Pere de Noüë prend nostre Sauuage, et s'en va à Kebec ; et sans y tarder, nous rapporte nouuelle que le sieur de Champlain estoit arriué : que le Pere Brebeuf s'en venoit incontinent en nostre petite maison. Nous allasmes remercier nostre Seigneur. Cependant voycy le Pere Brebeuf qui entre, Dieu sçait si nous le receusmes et embrassasmes de bon cœur. Quelques Sauuages estans chez nous, et voyans nostre ioye à cét heureux rencontre, s'écrierent selon leur coustume quand ils admirent quelque chose : *chteé ! chteé !* se ré-

iouïssans auec nous de l'arriuée du Pere, lequel apres auoir salué nostre Seigneur en nostre petite chapelle, nous dit que le pere Masse estoit à Tadoussac; que le Pere Daniel, et le Pere Dauost nous venoient voir du grand Chibou. Il m'apporta si grande quantité de lettres, que ie fus confus voyant le souuenir et tesmoignage d'affection de tant d'honnestes personnes : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi:* Qu'il soit beny pour vn iamais, s'il veut, en reconnoissance de ses bien-faits que nous beuuions son calice: *fiat, fiat,* ce nous sera trop d'honneur. Mais ie le prie d'appliquer en particulier vne seule goutte de celuy qu'il a beu pour ceux qui nous obligent tant, pour les associez de la Compagnie de cette Nouuelle France, desquels Dieu se veut seruir pour sa gloire, et pour V. R.

Ayant sceu l'arriuée de Monsieur de Champlain, ie l'allay saluer. Arriuant au fort, ie veis vne escoüade de soldats François armez de picques et de mousquets qui s'en approchoyent tambour battant. Si tost qu'ils y furent entrez, Monsieur de Caën remit les clefs du fort entre les mains de monsieur du Plessis Bochard, qui les remit le lendemain entre celles de Monsieur de Champlain, pour entrer dans la conduite des vaisseaux, selon l'ordonnance de Monseigneur le Cardinal.

Il me vient quelquefois en pensée, que ce Grand Homme, qui par son admirable sagesse, et non-pareille conduite ez affaires s'est tant acquis de renommée sur la terre, se prepare vne couronne de gloire tres-esclatante dans le Ciel, pour le soing qu'il tesmoigne auoir en la conuersion de tant d'ames que l'infidelité perd en ces pays sauuages: I'en prie tous les iours affectueusement pour luy, et nostre compagnie ayant par son moyen occasion de glorifier Dieu en cette si noble entreprise, luy en aura vne obligation eternelle.

Le 24. de May, dixhuict canots de Sauuages estans descendus à Kebec, le sieur de Champlain se doutant qu'ils pourroient passer iusques aux Anglois, qui auoient trois vaisseaux à Tadoussac, et vne barque bien haut dans la riuiere, s'en alla dans les Cabanes de ces Sauuages, et leur fit parler fort à propos par le sieur Oliuier, truchement, honneste homme, et bien propre pour ce pays-cy. Il leur dit donc par la bouche de cét interprete, que les François les auoient tousiours aimez et defendus, que luy les auoit secourus en personne dans leurs guerres: qu'il auoit grandement chery le Pere du Capitaine auquel il parloit; lequel fut tué à ses costez en vn combat où luy-mesme fut blessé d'vn coup de fleche: qu'il estoit homme de parole, que nonobstant les incommoditez des mers, il les estoit reuenu. voir comme ses freres : qu'eux ayant desiré et demandé qu'on fit vne habitation de François en leur pays pour les defendre contre les incursions de leurs ennemis, qu'il auoit eu dessein de leur accorder, et que cela seroit desia mis en execution sans le détourbier des Anglois: qu'au reste il estoit pour le present occupé à la reparation des ruines qu'auoient fait ces mauuais hostes: qu'il ne manquera pas de leur donner contentement si tost qu'il aura pourueu aux affaires plus pressantes; que les Peres (parlant de nous autres) demeureroient parmy eux, et les instruiroient comme aussi leurs enfans. Cependant, nonobstant les grandes obligations qu'ils auoient aux François, ils estoient descendus en intention d'aller voir des voleurs qui venoient pour derober les François, qu'ils auisassent bien à ce qu'ils feroient, que ces voleurs estoient passagers, et que les François demeuroient au pays comme leur appartenant. Voila vne partie du discours que leur fit tenir le sieur de Champlain, autant que i'ay peu sçauoir, par le rapport qui m'en a esté fait par ceux qui estoient presents.

Pendant cette harangue, le Capitaine et ses gens escoutoient fort attentiuement; luy entr'autres paroissoit profondement pensif, tirant de son estomach cette aspiration de temps en temps, pendant qu'on luy parloit, *ham! ham! ham!* comme approuuant le discours du truchement: lequel estant acheué, ce Capitaine prend la parole pour respon-

dre, mais auec vne rhetorique aussi fine et deliée, qu'il en sçauroit sortir de l'escolle d'Aristote, ou de Ciceron. Il gagna au commencement de son discours la bienueillance de tous les François par vne profonde humilité, qui paroissoit auec bonne grace dans ses gestes et dans ses paroles.

Ie ne suis, disoit-il, qu'vn pauure petit animal qui va rampant sur la terre : Vous autres François vous estes les grands du monde, qui faites tout trembler. Ie ne sçay comme i'ose parler deuant de si grands Capitaines : si i'auois quelqu'vn derriere moy qui me suggerast ce que ie dois dire, ie parlerois plus hardiment. Ie me trouue estonné, ie n'ay iamais eu d'instruction, mon pere m'a laissé fort ieune; si ie dis quelque chose, ie le vais recueillant çà et là à l'aduenture, c'est ce qui me fait trembler.

Tu nous dis que les François nous ont tousiours aimez, nous le sçauons bien, et nous mentirions si nous disions le contraire. Tu dis que tu as tousiours esté veritable, aussi t'auons-nous tousiours creu. Tu nous as assisté en nos guerres, nous t'en aimons tous dauantage, que veux-tu qu'on responde ? tout ce que tu dis est vray.

Tu dis que les François sont venus habiter à Kebec pour nous defendre, et que tu viendras en nostre pays pour nous proteger. Ie me souuiens bien d'auoir ouy dire à nos peres que quand vous estiez là bas à Tadoussac, les Montagnaits vous allerent voir, et vous inuiterent à nostre déceu de monter çà haut, où nos peres vous ayant veus, vous aimerent, et vous prierent d'y faire vostre demeure.

Pour l'habitation que tu dis que nous auons demandée aux trois riuieres, ie ne suis qu'vn enfant, ie n'ay point de memoire, ie ne sçay si ie l'ay demandée : vous autres vous auez vostre Massinahigan, (c'est à dire, vous auez cognoissance de l'escriture,) qui vous fait souuenir de tout: mais quoy que c'en soit, tu seras tousiours le bien venu. Remarquez la prudence de cét homme, à faire voir que non seulement les Sauuages, mais encor que les François desirent cette habitation ; il poursuiuit son discours, disant : Quand tu viendras là haut auec nous, tu trouueras la terre meilleure qu'icy : tu feras au commencement vne maison comme cela pour te loger (il designoit vne petite espace de la main :) c'est à dire tu feras vne forteresse, puis tu feras vne maison comme cela, designant vn grand lieu, et alors nous ne serons plus des chiens qui couchent dehors, nous entrerons dans cette maison, (il entendoit vn bourg fermé :) En ce temps-là on ne nous soupçonnera plus d'aller voir ceux qui ne vous aiment pas : tu semeras des bleds, nous ferons comme toy, et nous n'irons plus chercher nostre vie dans les bois, nous ne serons plus errans et vagabonds.

Voila le sieur de Caën qui a creu que i'auois enuoyé des Castors vers les estrangers ; i'ay enuoyé vers ce quartier là quelques peaux d'Orignac, non pour traitter, mais pour coupper les bras à nos ennemis. Tu sçais que les Hiroquois ont de grands bras ; si ie ne leur couppois, il y a long temps que nous serions tous pris : i'enuoye des presents aux nations qui leur sont voisines, afin qu'elles ne se ioignent pas auec eux ; ce n'est pas pour offenser les François, mais pour nous conseruer.

Tu dis que nous voulons aller à l'Anglois: ie m'en vay dire à mes gens qu'on n'y aille point ; ie te promets que ny moy, ny ceux qui ont de l'esprit n'iront pas : que s'il y a quelque ieune homme qui fasse vn sault iusques là sans estre veu, ie n'y sçaurois que faire, tu sçais bien qu'on ne peut pas tenir la ieunesse. Ie le defendray à tous; si quelqu'vn y va, il n'a point d'esprit : tu peux tout, mets des chalouppes aux auenuës, et prends les Castors de ceux qui iront.

Tu nous dis que les Peres viuront parmy nous, et nous instruiront ; ce bon-heur sera pour nos enfans, nous qui sommes desia vieux, nous mourrons ignorans : ce bien n'arriuera pas sitost que nous voudrions.

Tu dis que nous prenions garde à ce que nous ferons, tu nous pinses au bras, et nous fremissons: tu nous pinses puis apres au cœur, et tout le corps nous tremble.

Nous ne voulons point aller aux Anglois; leur Capitaine a voulu faire alliance auec moy, et me tenir pour son frere, et ie n'ay pas voulu, ie me suis retiré, disant, qu'il estoit trop grand Capitaine. Ie me souuenois bien d'vne parole que tu nous auois dit, que tu retournerois: Ie t'attendois tousiours, tu as esté veritable, tu le seras encore en nous venant voir en nostre pays: ie n'ay qu'vne crainte, c'est qu'en ce commerce des François auec nos gens, il n'y ait quelqu'vn de tué, et alors nous serions perdus : mais tu sçais que tout le monde n'est pas sage, les plus aduisez se tiendront tousiours dans leur deuoir.

Voila à peu pres la response de ce Sauuage qui estonna nos François, lesquels m'ont tesmoigné qu'il releuoit sa voix selon les suiets qu'il traitoit, puis la rabbaissoit auec tant d'humilité, et vne posture ou action si soubmise, qu'il gagnoit l'affection de tous ceux qui le regardoient sans l'entendre.

La conclusion fut que le sieur de Champlain leur dit: quand cette grande maison sera faite, alors nos garçons se marieront à vos filles, et nous ne serons plus qu'vn peuple. Ils se mirent à rire, repartans: Tu nous dis tousiours quelque chose de gaillard pour nous resiouïr, si cela arriuoit nous serions bien heureux. Ceux qui croient que les Sauuages ont vn esprit de plomb et de terre, cognoistront par ce discours qu'ils ne sont pas si massifs qu'on les pourroit depeindre.

Ce Capitaine nous vint voir quelques iours apres en nostre maison, mais ie n'eus pas le loisir de l'entretenir comme ie desirois.

Le 29. le sieur de Champlain vint entendre la Messe en nostre petite chapelle, nous le retinsmes à disner: de bonne fortune nostre Sauuage nous auoit apporté vn petit morceau d'Ours, nous lui en presentasmes ; en ayant gousté il se mit à rire, et me dit si on sçauoit en France que nous mangeons des Ours, on detourneroit la face de nostre haleine, et cependant vous voyez combien la chair en est bonne et delicate.

Apres le disner, i'allay salüer le Capitaine de Nesle dans son vaisseau, quantité de petits Sauuages me suiuoient. I'en pris seulement six ou sept auec moy, ie les fis chanter leur *Pater* en Sauuage dans le Nauire : nos François y prenoient grand plaisir. Le bon pour eux fut que le Capitaine de Nesle leur fit donner du Cascaracona, et du toutouch pimi ; c'est ainsi qu'ils appellent le biscuit et le fromage. Au depart comme le Capitaine eut fait tirer vn coup de canon par honneur, ces enfans regardoient auec estonnement, et se monstroient si constans, que si on leur vouloit payer leur chanson en mesme monnoye, ils voudroient gagner leur vie en chantant.

Le dernier iour de May, la Nasse nostre Sauuage nous vint dire qu'vn de leurs gens auoit songé qu'il y auroit des François tuez. Or soit que le Diable leur ait donné ce sentiment, soit que de plusieurs songes il s'en rencontre quelqu'vn de veritable par cas fortuit, quoy que c'en soit, le 2 iour de Iuin les Hiroquois tuerent deux de nos François, et en blesserent quatre autres, dont l'vn mourut bien-tost apres : voicy comme arriua ce malheur. Vne barque et vne chalouppe montoient dans le grand fleuue de S. Laurens; la chalouppe passa deuant, et pour aller plus viste, quelques mattelots mirent pied à terre pour la tirer, auec des amares ou des cordes: comme ils vindrent à doubler vne pointe de terre, trente à 40 Hiroquois qui estoient en embuscade viennent fondre dessus eux, auec des cris espouuantables : ils tuënt d'abbord les deux premiers qu'ils ont à la rencontre à coups de haches : ils decochent vne gresle de fleches auec vne telle vistesse et promptitude, que nos François ne sçauoient de quel costé se tourner, n'ayans pas preueu ce coup là. Ils eurent bien la hardiesse de vouloir aborder la chalouppe auec leurs canots, et n'eust esté qu'vn François les coucha en ioüe auec son harquebuse, et que la barque qui n'estoit pas loin, équippa viste vne chalouppe pour venir au secours, ayant entendu les cris du combat, il est croyable que pas vn n'en fût échappé.

Les Hiroquois voyant cette harquebuse, et ceste autre chalouppe qui venoit au secours, s'enfuirent, écorchans au prealable les testes de ceux qu'ils auoient tuez, remportans ces peaux par brauade.

Le 8. de Iuin, le Pere Masse arriua de Tadoussac, il réueilla nostre ioye, voyant qu'apres auoir esté si long temps malade sur la mer, il se portoit bien. Il nous dit que Pierre Pastedechouan estoit plus meschant que iamais ; que les Anglois qui estoient à Tadoussac l'auoient perdu par l'yvrongnerie. O que celuy-là sera coupable deuant Dieu, qui a introduict l'heresie en ces contrées ! Si ce Sauuage auoit de l'esprit, estant comme il est corrompu par ces miserables heretiques, il seroit vn puissant obstacle à la publication de la foy ; encore n'y apportera-il que trop d'empeschement, si Dieu ne luy touche le cœur. Il fait paroistre par ses deportemens qu'il nous estoit donné pour tirer de luy les principes de sa langue, et non pas pour le bien de son ame, puis qu'il se bande contre son Dieu et contre la verité.

Il fait icy des chaleurs si violentes en ce mois de Iuin, et vne si grande seicheresse, que ie n'ay rien veu ny senty de semblable en France; tout brusle sur la terre, rien n'aduance par ce temps-là ; et neantmoins il a gelé à glace en vn matin en la maison des Peres Recolets. La nuict fortifiant la fraicheur des bois, cause de ces gelées du matin ; nous sommes voisins de cette maison, et cependant cela n'est point arriué chez nous, pource que nous auons vn plus grand air.

Le 16. du mesme mois de Iuin, nous auons rendu l'vn de nos petits enfans à sa mere, vostre Reuerence nous ayant mandé qu'il n'y auoit pas encore de quoy establir vn seminaire : et par consequent n'ayant enuoyé ceux qu'elle destine pour auoir soin d'instruire les enfans que nous aurions peu auoir, craignant d'ailleurs que ceste femme ne retirast son fils en cachette, et s'enfuît dans les bois de peur qu'on ne le fist passer en France : i'ay mieux aimé luy rendre franchement, afin de luy donner à cognoistre que si nous tenons des enfans, ce n'est point pour les dérober à leurs parents, ains pour leur propre bien : afin aussi qu'elle dise aux autres Sauuages qu'ils sont bien nourris auec nous, pour les induire à nous donner les leurs quand on aura moyen de les nourrir. Cette pauure femme me demanda pourquoy ie luy rendois son fils? et quand elle le rameneroit? Ie luy respondis que depuis la venuë des vaisseaux, ie l'auois tousiours veuë en crainte qu'on ne l'enuoyast en France, nonobstant les asseurances que ie luy auois baillées qu'il n'iroit point : et pour luy monstrer que nous estions veritables, comme aussi pour lui oster toute crainte, que nous luy remettions entre les mains : qu'aussi-tost que ie sçaurois la langue, et que nous serions bastis, que nous le reprendrions auec plusieurs autres. Au bout du compte la principale raison qui m'a induit à luy rendre, est que i'apprehendois qu'elle ne l'emmenast à nostre desceu : car alors elle eût forgé mille menteries parmy les Sauuages pour se couurir, et comme ie ne sçay pas bien la langue, ie n'eusse peu nous iustifier ; ce qui auroit induit les Sauuages à nous refuser leurs enfans quand il sera temps de les demander. O que c'est vn grand mal de ne pouuoir produire ses raisons ! de ne parler qu'en begayant, et par signes !

Le 23. du mesme mois, le sieur du Plessis nous enuoya dire que douze ou quatorze canots de la nation des sorciers estoient descendus iusques à Saincte Croix, quinze lieuës ou enuiron au dessus de Kebec; quelques iours auparauant nous en auions veu descendre vne douzaine d'vne autre nation nommée la nation d'Iroquet, du nom de leur Capitaine ; Dieu soit beny, puis que la crainte des Hiroquois ne les a point empesché de venir. Ces sorciers, c'est ainsi que les François appellent ceste nation, pource qu'elle fait vne particuliere profession de consulter leur Manitou, ou parler au Diable ; ces sorciers, dis-ie, sont venus iusques à Kebec ; l'vn d'eux regardant fort attentiuement vn petit François qui battoit vn tambour, et

s'approchant fort prés pour le mieux considerer, ce petit garçon luy donna vn coup de l'vn de ses bastons, et le fit saigner par la teste à bon escient; aussi-tost tous ceux de sa nation qui regardoient ce tambour, voyant ce coup, s'offenserent: ils s'en vont trouuer le truchement François, et luy disent: voila l'vn de tes gens qui a blessé l'vn des nostres; tu sçais bien nostre coustume, fais nous des presens pour cette blessure. Comme il n'y a point de police parmy les Sauuages, si l'vn d'eux en tuë ou blesse vn autre, s'il peut euader, il en est quitte pour quelques presens qu'il fait aux amis du defunct, ou de l'offensé. Nostre truchement luy repartit: Toy-mesme tu sçais bien nos façons de faire, quand quelqu'vn de nous fait mal, on le chastie : cet enfant a blessé l'vn de vos gens, il sera tout maintenant foüetté en ta presence. On fait venir le petit garçon; quand les Sauuages veirent que c'estoit tout de bon qu'on despoüilloit ce petit batteur de Sauuages et de tambour, et que les verges estoient toutes prestes, ils commencerent à prier qu'on luy pardonnast, alleguans que c'estoit vn enfant, qu'il n'auoit point d'esprit, qu'il ne sçauoit pas encor ce qu'il faisoit ; mais comme on le vouloit chastier à toute force, l'vn d'eux se met tout nud, iette sa robe sur l'enfant, s'écriant à celuy qui le vouloit frapper ; touche sur moy, si tu veux, mais tu ne le frapperas point : voila comme le pauure petit euada. Toutes les nations Sauuages de ces quartiers, et du Bresil, à ce qu'on nous témoigne, ne sçauroient chastier ni voir chastier vn enfant: que cela nous donnera de peine dans le dessein que nous auons d'instruire la ieunesse !

Le 24. du mesme mois, le Pere Daniel arriuant, nous apporta nouuelle de la venuë du Capitaine Morieult, dans le vaisseau duquel il auoit laissé le Pere Dauost à Tadoussac; ayant pris le deuant par le moyen d'vne barque qui montoit à Kebec.

Le dernier iour de Iuin, le Truchement François qui a demeuré long temps parmy ces sorciers, et qui en est reuenu nouuellement, nous vint voir auec trois Sauuages ses hostes; nous leur donnasmes à manger. Ils recognurent fort bien le Pere Brebeuf, ayant hyuerné auec lui aux Hurons. Nous les menasmes en nostre petite Chappelle, qui a commencé ceste année à s'embellir. L'an passé pour tableau de l'Autel c'estoit vn meschant linceul, et deux petites images de carton : en vn mot il n'y auoit purement que ce qu'il falloit pour celebrer la Saincte Messe. Or comme on nous a enuoyé ceste année quelques petits ornements, nous l'auons embellie le mieux que nous auons peu. Ils regardoient tous fort attentiuement : iettans les yeux sur le ciel de l'Autel, ils veirent vn S. Esprit figuré par vne colombe, entourée de rayons: ils demanderent si cét oiseau n'estoit point le tonnerre, car ils croyent, comme ie remarquay l'an passé, que le tonnerre est vn oiseau ; et quand ils voyent quelque beau panache, ils demandent si ce ne sont point des plumes du tonnerre.

Ie leur fis demander s'ils seroient bien contens qu'on les allast instruire en leur pays, et qu'on leur donneroit l'explication des images que nous leur faisions voir ; ils témoignerent qu'ils en seroient bien contens.

Le second iour de Iuillet, vn de nos François fut assommé lauant la lessiue en vn ruisseau voisin du fort. On creut que c'estoit quelque Hiroquois; on court, on cherche, on ne trouue rien. Le Pere Brebeuf et le Pere de Noüe estoient proche de l'habitation, dans vne cabane de Hurons : ils accoururent au bruit, ils vont voir le pauure blessé, qui n'a point parlé, et n'a suruescu que deux iours depuis les coups receus. En fin deux Sauuages Montagnaits ont donné aduis aux François du meurtrier, qui a esté pris et conduit au fort, où il a confessé qu'il auoit fait ce meurtre : c'est vn Sauuage de la petite nation. Voicy le suiect qui l'a porté à cette cruauté ; Vn sien parent s'en allant à la guerre luy recommanda de tuer vn certain Sauuage qu'il luy nommoit : ce miserable auoit souuent tasché de le surprendre, et de le massacrer : mais voyant qu'il n'en pouuoit venir à bout,

l'autre se tenant tousiours sur ses gardes, il a deschargé sa cholere sur le premier François qu'il a trouué à l'escart.

Voila comme nos vies sont peu asseurées parmy ces Barbares : mais nous trouuons là dedans vne puissante consolation, qui nous met hors de toute crainte, c'est que mourans de la main des Barbares en venant procurer leur salut, c'est imiter en quelque façon nostre bon Maistre, à qui ceux-là mesme donnerent la mort, ausquels il venoit apporter la vie.

Le 3. du mesme mois, le Pere Dauost arriua de Tadoussac; il fut contrainct de se faire apporter dans vn canot par des Sauuages, voyant que le vaisseau auquel il estoit ne pouuoit monter faute de vent, craignant d'ailleurs que les Hurons ne descendissent, et ne s'en retournassent sans luy en leur pays. Dieu soit glorifié pour iamais, qui nous a rassemblez tous en nostre petite maisonnette, auec vne grande ioye et vn grand desir de luy offrir nos vies pour son seruice.

Le 4. Louys Amantacha, Huron qui a esté baptisé en France, et instruit par nos Peres, et qui auroit fait merueille en son pays s'il n'eût esté pris des Anglois, se vint confesser et communier en nostre petite Chapelle. Il y auoit deux iours qu'il estoit descendu à Kebec, nous venant visiter dés le commencement de son arriuée, ie l'inuitay à penser vn petit à sa conscience, il me promit qu'il le feroit, aussi n'y a-il pas manqué.

Le 5. trois Capitaines de diuerses nations nous vindrent voir, nous leur monstrasmes quelques tableaux, taschant de leur faire entendre ce qu'ils representoient; nous les fismes manger, puis ie leur fis present à chacun d'vn chapelet de rassade, ils estoient les plus contens du monde ; ie leur fis le meilleur accueil qui me fut possible, sçachant que nos Peres qui vont aux Hurons, deuoient passer par leur pays.

Le 10. on nous donna aduis sur le soir qu'vn petit Sauuage estoit malade à la mort; il y auoit vne bonne demie lieuë de chemin à faire depuis nostre maison iusques à sa cabane. La nuict approchoit, la mort du dernier François a ietté quelque défiance dans l'esprit des autres, si bien qu'on se tient vn peu sur ses gardes : nonobstant cela, ie ne pouuois permettre que ce pauure petit fût abandonné : i'auois desir de l'aller baptiser moy-mesme, mais ayant esté indisposé, et ressenty quelques accés de fiéure depuis quelque temps, nos Peres trouuerent plus à propos que le Pere Brebeuf y allast. Il part donc auec le Pere de Nouë dans vn canot, ils rencontrerent vn François aupres des Cabanes, qui leur dit que ces Sauuages ne vouloient point monstrer leur enfant aux François; cela ne les arreste point, ils entrent dans la Cabane, et le Pere Brebeuf qui iargonne aussi bien que moy en Sauuage, leur fit entendre le mieux qu'il put la cause de sa venuë : le Pere de Nouë courut incontinent vers le Truchement, pour le supplier de venir faire vn tour vers ce malade. Comme il est fort honneste homme et bien vertueux, il quitte son souper, et s'en vient trouuer les Peres, qui le supplient de declarer aux Sauuages pourquoy ils venoient si tard : sçauoir est qu'ils aimoient ce petit enfant, et que s'il mouroit sans baptesme, qu'il n'iroit point au Ciel : au contraire si on le baptisoit, qu'il seroit tousiours bien-heureux. Ils demandent en outre si ses parens ne seroient pas bien contens qu'on le baptisast : la mere respond que pour elle qu'elle en estoit tres contente, que son mary estoit yure, et qu'il dormoit dans vne autre Cabane. Le Pere passe outre, et demande si au cas qu'il mourût, ils ne voudroient pas bien l'apporter en nostre maison, pour l'enterrer en nostre Cimetiere; et s'il retournoit en santé, si elle ne voudroit pas bien nous le donner pour l'instruire : elle respond que son fils estoit mort, et que s'il rechappoit, qu'aussi-tost qu'il pourroit marcher (car il n'a enuiron que six mois) qu'elle nous l'ameneroit. Vn Sauuage entendant cela, courut voir le pere de l'enfant, et l'eueilla; luy ayant rapporté tout ce qu'auoient dit les Peres, il respondit : encore que ie sois yure, i'en-

tends bien tout ce que tu dis : va t'en, et dis à ces Peres qu'ils baptisent mon fils : ie sçay bien qu'ils ne luy feront point de mal ; s'il meurt, c'est qu'il est mortel ; s'il réchappe, ie le leur donneray pour l'instruire. Le Messager rapporta la nouuelle, et le Pere Brebeuf enuoye querir de l'eau à la riuiere; cependant le Pere de Nouë et le Truchement se mettent à genoux, recitent l'Hymne *Veni Creator* ; et le Pere Brebeuf baptise ce pauure petit, luy donnant le nom de François, en l'honneur de S. François Xauier : disant aux parens que d'oresnauant il le falloit nommer François, et que s'il mouroit, qu'il iroit tout droit au Ciel, où il seroit à iamais bien-heureux. Ces pauures gens témoignerent vn tres-grand contentement, reïterans souuent ce nom François, François : et faisans voir qu'ils auoient pris vn singulier plaisir en cette action. L'vn des Sauuages de la Cabane se mit à dire que si le Sauuage qui a tué le François dernier mort estoit de leur nation, qu'ils auroient prié le Capitaine des François de le faire mourir, voulant donner vne preuue de l'amour qu'il portoit à tous les François. Enfin les Peres retournerent à dix heures du soir bien ioyeux, et comme ie demandois au Pere Brebeuf s'il n'estoit pas bien content d'auoir si bien conclud la iournée : helas ! dit-il, ie viendrois tout exprés de France, et trauerserois tout l'Ocean pour gagner vne petite ame à N. Seigneur.

Il m'adiousta que le Pere de l'enfant s'appelloit la Grenouille; alors ie le cognus fort bien, c'est vn Capitaine des Algonquains ; il nous est venu voir, ie luy ay quelquefois parlé de Dieu, i'en fais mention cy-dessus : c'est luy qui me demandoit combien ie voulois d'enfans, et qui s'estonna quand ie luy repartis que nous en voulions vingt, et bien dauantage quand nous les pourrions nourrir.

Au reste, c'est chose estrange combien les Sauuages sont addonnés à l'yurongnerie, nonobstant les defenses du sieur de Champlain, il y a tousiours quelqu'vn qui leur traite, ou vend quelque bouteille en cachette : si bien qu'on ne voit qu'yurongnes hurler parmy eux, se battre et se quereler. Le Truchement m'a dit que les Sauuages de la nation de celuy qui est prisonnier au fort pour auoir tué ce François, luy reprochoient que c'estoit l'eau de vie, et non ce Sauuage, qui auoit commis ce meurtre, voulant dire qu'il estoit yure quand il fit ce coup : Tiens ton vin et ton eau de vie en prison, disent-ils, ce sont tes boissons qui font tout le mal, et non pas nous autres. Ils pensent s'estre bien excusez du mal qu'ils ont fait, quand ils disent qu'ils estoient yures : ie ne voudrois pas les croire aisément en ce poinct, car ils feignent fort bien cette manie quand ils veulent couurir leur malice.

Pour retourner à cét enfant nouuellement baptisé, il mourut le lendemain au soir, et le iour suiuant le Pere Brebeuf allant au fort, veit les Sauuages qui trauersoient le grand fleuue S. Laurens, pour le porter en terre à l'autre bord. Ie croy qu'ils ne l'apporterent pas chez nous pour auoir plus de liberté de faire festin sur sa fosse, selon leur coustume. Quasi à mesme temps vn ieune garçon huguenot qui a passé dans les vaisseaux, et qui deuoit retourner auec eux, s'est noyé tout deuant le fort: estrange effect de la prouidence et predestination du bon Dieu ! *vnus assumetur, alter relinquetur.*

Le Pere Brebeuf ne laissa point d'entrer dans la Cabane d'où on auoit tiré cét enfant mort. Il y en trouua encor vn autre malade ; il parla de le baptiser, sa grand'mere respondit : ie suis contente que tu le baptises, pourueu que tu le guerisses. Le Truchement des Algonquains qui se fait bien entendre des Montagnaits se trouuant là, le Pere leur fit vn petit discours du Baptesme, et de ses effects : Vous ne recherchez, leur disoit-il, que le corps, et nous recherchons l'ame, qui est purifiée par ce Sacrement, faisant approprier leurs paroles le mieux qu'il pouuoit à nos mysteres. Le Baptesme guerit tousiours l'ame, ne fait point de mal au corps : ains au contraire luy rend souuent la santé. Ils demanderent combien il falloit d'eau

pour baptiser: Le Pere respond qu'on n'auoit point d'esgard à la quantité. La conclusion fut que les parens prirent eux-mesmes l'enfant, et le disposerent pour receuoir cette benediction: mais le Pere iugeant qu'il n'estoit pas en danger de mort, ne se voulut point haster.

Le lendemain nous l'allasmes voir le Pere de Nouë et moy, la crainte que nous auions qu'il ne mourût sans estre baptisé, nous fit partir par vn temps tout à fait violent: les vents et la pluye sembloient vouloir tout rompre, et tout noyer. Ie voulois aussi aller entendre de confession vn Bengalois qui auoit esté blessé, et qui me demandoit: c'est vn ieune homme amené des Indes Orientales, et fait Chrestien en France, qui a hyuerné icy auec nous. Ie le veis, et le consolay le mieux que ie pûs. Pour le petit Sauuage m'estant presenté à l'vne des portes de sa Cabane, on me dit, *aouessé*, retire toy: mais ayans ouy ma voix, ils me dirent que ie passasse par l'autre porte: i'entre donc pendant que le Pere de Nouë cherchoit le Truchement. Vne femme m'arresta au premier pas, me disant, *appitou*, sieds toy là. Ie luy responds, ouy, ie veux voir l'enfant. Attend, attend, me dit-elle, tu le verras. Le plus grand sorcier d'entr'eux, à ce que me dit le Truchement, qui arriua bien-tost apres, chantoit et souffloit cét enfant pour le guerir. Ils auoient fait vn petit retranchement où estoit l'enfant, i'en voulus deux ou trois fois approcher, mais on ne me le voulut pas permettre. Les Sauuages m'arrestoient à tous coups. Attendant que ce beau medecin eut traité son malade, l'enfant estoit nud comme la main, couché dans vn petit berceau d'écorce, sur de la poudre de bois pourry. Il auoit vne grosse fieure qui le brusloit, et ce charlatan pour le guerir battoit et tournoit vn instrument remply de petites pierres, fait iustement comme vn tambour de Basque. Il chantoit auec cela à gorge desployée: en vn mot luy et son compagon pour oster la fieure à ce petit garçon faisoient vn bruit capable de la donner à vn homme bien sain. Le sorcier s'approchoit du malade, le souffloit par tout le corps, à ce que ie pouuois coniecturer, car ie ne le voiois pas, mais i'entendois son souffle tiré du profond de l'estomach: il battoit ce tambour à ses oreilles, cependant il y auoit vn grand silence parmy les autres Sauuages qui estoient dans la mesme cabane. Sa medecine donnée, il m'appelle et me dit que ie visse l'enfant, et que ie luy en disse mon aduis: pour luy qu'il croioit qu'il avoit ie ne sçay quoy de noir dans le corps, et que c'estoit cela qui le faisoit malade: voila le resultat de ce grand bruit. Ie m'approche, ie touche le poulx de l'enfant, ie luy trouue vne grosse fieure, et leur dy qu'il auoit vne maladie que nous appellions la fieure, et qu'il le falloit laisser reposer, et non pas le tuer auec ce grand bruit qui augmentoit sa maladie, et que depuis peu i'auois eu quelques accés de fieure, et que le repos m'auoit guery. Le sorcier me repart: cela est bon pour vous autres, mais pour nous c'est ainsi que nous guerissons les malades. Helas que les hommes qui ne cognoissent pas Dieu sont ignorans, voire mesme dans les choses naturelles! Pour conclure ce point, nous nous en retournasmes par eau comme nous estions venus, sans baptiser l'enfant, ne iugeant pas sa maladie mortelle, la fiebure quoy que bien grande estant intermittente.

A quelques iours de là ie le retournay voir, ses parents nous ayans signifié qu'ils estoient bien aises que nous y allassions; i'y rencontray encore vn sorcier qui le souffloit, mais celuy cy n'entendoit pas si bien son mestier que l'autre, aussi est il plus ieune, il me laissa voir ses beaux mysteres: il battoit son tambour aux oreilles de ce pauure petit qui s'égorgeoit de pleurer, il luy souffloit sur la teste avec vn sifflement qu'il faisoit bruire entre ses dents, il tournoit son tambour deçà delà à ses costés, derriere son dos, puis le ramenoit sur l'enfant: En vn mot il se tuoit de bien faire, et ne faisoit rien qui vaille. Il n'entendoit rien à faire le iongleur à comparaison de l'autre. C'est chose estrange que les Sauuages aient tant de creance à ces charlatans! ie ne sçay

comme le mensonge est plus adoré que la verité ! Bref ce petit enfant se gueris-sant, son pere et sa mere nous sont ve-nus voir, et l'ont apporté auec eux, nous remercians par cette visite de la peine que nous auions pris pour luy.

I'en ay esté voir d'autres depuis au delà du grand fleuue Sainct Laurens, où vne partie des Sauuages s'estoient ca-banés. Si ie continuë cet exercice, les meres me tiendront bien tost pour me-decin des petits enfans, car elles me di-sent desia leurs maladies, mais nous sommes appointés bien contraires : ils pensent seulement aux corps, et nous à l'ame.

Le 27. de Iuillet Louys de Saincte Foy, surnommé des Sauuages Amantacha, duquel i'ay parlé cy dessus, retourna vers le sieur de Champlain qui l'auoit enuoié au deuant de la grosse trouppe de Hurons qu'on attendoit de iour en iour: il en estoit desia venu quelques canots en diuers iours, tantost sept ou huit, et tantost dix ou douze à la fois, mais en fin le 28. de Iuillet il en est arriué cent quarante ou enuiron tout à la fois, qui portoient bien cinq cens Hurons, d'autres disent 700, auec leurs marchandises. Les Sauuages de l'Isle et les Algonquains qui sont deux nations qu'on rencontre venant des Hurons à Kebec, les auoient voulu dissuader de venir iusques aux François, disans qu'on leur iouëroit vn mauuais party à cause de la mort d'un nommé Bruslé qu'ils auoient tué, et qu'vn Algonquain de la petite nation aiant tué vn François, on l'auoit pris prisonnier, et que c'estoit fait de sa vie, qu'on en feroit autant à quelque Huron. Leur dessein estoit de tirer toute la mar-chandise de ces Hurons à tres-bas pris, pour la venir par apres traiter eux me-smes soit aux François, soit aux Anglois. Louys Amantacha se rencontrant là des-sus, asseura ceux de sa nation de la bien-ueillance des François, protestant qu'il estoit content qu'on le mît à mort au cas que les François ne leur fissent vn tres-bon accueil. Que pour Bruslé qui auoit esté massacré, on ne le tenoit point pour François, puis qu'il auoit quitté sa nation pour se mettre au seruice de l'Anglois. Enfin il a si bien fait que six ou sept cens Hurons sont venus iusques à Kebec : vn plus grand nombre s'estoit mis en chemin, mais les vns s'en sont retournés pour la peur qu'on leur don-noit, les autres pour auoir ioüé et perdu leurs marchandises ; car les Sauuages sont grands iouëurs, et quelques vns d'entre eux ne viennent à la traite auec les François que pour iouër, d'autres pour voir, quelques vns pour dérober, et les plus sages et les plus riches pour trafiquer. Ie ne croy pas qu'il y ait na-tion soubs le ciel plus portée au larcin que la Huronne, il faut tousiours auoir les yeux sur leurs pieds et sur leurs mains quand ils entrent en quelque en-droit. On dit qu'ils dérobent des pieds aussi bien que des mains. I'en regar-dois vn chés nous qui auoit ietté les yeux sur vn des outils de la menuiserie de nostre frere ; la pensée me venant qu'il s'en pourroit saisir, ie le veillay tant que ie peu, mais il fut plus adroit à prendre que moy à regarder. Il cache l'outil si dextrement que ie ne luy vy faire aucune action. Voiant neantmoins la place vuide, ie me doubtay de ce qui estoit, i'en donnay aduis au Pere Bre-beuf qui entend assés bien leur langue : il accoste mon homme qui voulut nier le fait au commencement, mais enfin il confesse la debte, rend son larcin en riant, tant il estoit contrit de son peché. Le Pere de Nouë en surprit vn autre qui enleuoit vn petit morceau de fer blanc qui seruoit d'aiguille à vn meschant quadran que i'ay tracé; vn autre déroba vne lettre par la fenestre de la chambre du Pere Masse : prendre et n'estre point decouuert estant vne marque d'esprit parmy eux. L'vtilité n'est pas tousiours le seul obiet de leur larcin. Vn Fran-çois aiant ouy dire que les Sauuages de cette nation estoient grands larrons, se moqua de leur subtilité, disant qu'il leur donnoit tout ce qu'ils luy prendroient : quelques vns l'allerent voir, il leur pre-senta à boire ; pour toutes actions de graces ils luy enleuerent sa tace, mais si finement qu'il ne s'en prit point garde qu'ils ne fussent partis.

Ie ne sçaurois dire comme cette na-

tion porte les cheueux, chacun suit sa fantaisie : les vns les ont longs et pendans d'vn costé comme les femmes, et courts et retroussez de l'autre, si bien qu'ils ont vne oreille cachée, et l'autre descouuerte. Quelquesvns sont iustement rasez à l'endroit où les autres portent vne longue moustache. I'en ay veu qui auoient vne grande raye toute rasée, qui leur trauersoit toute la teste, passant par le sommet et venant rendre au milieu du front: d'autres portent au mesme endroit comme vne queuë de cheueux qui paroist releuée à cause qu'ils se rasent de part et d'autre de cette queuë. O que l'esprit des hommes est foible ! Il y a plus de quatre mille ans qu'ils cherchent à s'embellir et à s'orner, et toutes les nations de la terre n'ont peu encore conuenir au point de la beauté et de l'ornement.

Le 29. du mesme mois de Iuillet, ayant appris que les Hurons deuoyent tenir conseil où il se debuoit agir de nos Peres qui sont destinez pour leur païs, nous les allasmes voir le Pere Brebeuf et moy. Ie trouuay Louys Amantacha au fort: ie m'entretins auec luy de choses bonnes, et passant de discours en discours, il me témoigna qu'il estoit tres content de ce que nos Peres alloyent secourir sa nation. Il s'est employé pour trouuer qui les embarquast, ou plustôt pour les choisir ; car vn grand nombre s'offroit au Pere Brebeuf, luy-mesme en vouloit prendre vn auec soy. Il nous promet merueille, et pour tesmoigner le sentiment qu'il a du secours que Vost. Reu. enuoye aux Hurons ses compatriotes, il luy rescrit de sa propre main, m'asseurant qu'il retournera l'an qui vient à Kebec pour mener en son païs les autres Peres qu'on y enuoyera. C'est trop peu (dit-il) de trois Religieux pour tant de milles ames qui se trouuent parmy nous. Il me demandoit vn liuret d'images des mysteres de nostre Foy, pour les faire voir à ceux de sa nation, à fin de prendre de là occasion de les instruire : mais comme ie n'en auois point, il me dit qu'il en escriroit au sieur le Maistre. I'ay mis les lettres qu'il enuoye à V. R. auec celles cy, ie prie Dieu qu'elle les reçoiue toutes. Ie croy que ce ieune homme luy est bien cogneu : il a esté conduit en France par nos Peres, baptisé à Rouën par leur entremise : Monsieur le Duc de Longueuille fut son parain, et Madame de Villars sa maraine : il demeura entre les mains des Anglois par la prise qu'ils firent de la flotte Françoise et de tout ce païs cy : il estoit si bien instruit, que l'vn des Capitaines nommez Kers, peu affectionné à nostre Compagnie, comme estant heretique, témoigna publiquement qu'il appartenoit aux Iesuistes de bien esleuer les enfans, voyant les deportemens de ce ieune Sauuage. Le sieur Oliuier, Truchement des François, m'a rapporté cecy comme l'aiant ouy de la bouche mesme de ce Capitaine Huguenot. Depuis cette prise ce pauure ieune homme a esté quelque temps auec les Anglois, et puis auec les Sauuages de sa nation. Dieu veuille que la cognoissance de leur heresie et de leurs vices (car il auouë que les Anglois sont dissolus iusques au dernier point) n'empesche pas que la premiere semence qu'on a iettée dans son ame ne produise les fruits que le Ciel attend, et que nous esperons. Mais venons au Conseil de sa nation. Estant assemblé, le sieur de Champlain nous fit appeller. I'ay appris que Louïs XI tint vn iour son conseil de guerre en la campagne, n'ayant pour throsne ou pour chaire qu'vne piece de bois, ou vn arbre abbattu qu'il rencontra par fortune au milieu d'vn champ. Voila le portraict du conseil des Hurons, excepté qu'ils sont assis encore vn peu plus bas, c'est à dire à platte terre, tous pesle-meslez sans aucun ordre, sinon que ceux d'vne nation ou village se mettent les vns pres des autres ; pendant qu'on dispute en France de la preseance, et qu'on s'amuse à presenter vne chaire à celuy qu'on iugeroit impertinent de l'accepter, on auroit acheué, et conclu trois conseils parmy les Sauuages, qui au bout du conte ne laissent point d'estre fort graues et serieux dans leurs harangues assez longues: ils estoient enuiron soixante hommes en leur assemblée, sans compter la ieunesse qui estoit esparse çà et là.

Chaqu'un s'estant placé le mieux qu'il pût, vn Capitaine commença sa harangue; le sommaire estoit que la nation des Hurons, des Ours et autres, estoient assemblées pour tenir conseil auec les François. Sa harangue finie, tous les Sauuages pour approbation de ce discours tirerent du profond de l'estomach ceste aspiration, *ho, ho, oh*, releuant fort la derniere syllabe. Ceste harangue finie, et le conseil declaré legitimement assemblé par cette belle approbation, le mesme Capitaine en recommença vne autre, qui ne vouloit dire autre chose sinon qu'ils estoyent venus voir leurs amis et leurs freres les François, et pour affermir ceste amitié et alliance, qu'ils offroient tous des presens à leur capitaine le Sieur de Champlain, et là dessus luy presenterent trois paquets de robbes de castor. La conclusion fut que tous les Sauuages approuuerent ceste harangue par leur aspiration de ho ! ho ! reïterée, et les François par l'acceptation des presens qu'on offroit. Le mesme capitaine poursuiuant son discours, disant que tous ces peuples se resiouïssoyent du retour du Sieur de Champlain, et qu'ils se venoyent tous chauffer à son feu: le bois qu'ils y mirent furent encore deux ou trois paquets de robbes de castor dont ils luy firent present. Sur l'heure mesme ce troisiesme discours fut approuué comme le second.

Là dessus le sieur de Champlain prit la parolle, et leur fit dire qu'il les auoit tousiours aimés, qu'il desiroit grandement de les voir comme ses freres, et qu'aiant esté enuoié de la part de nostre grand Roy pour les proteger, qu'il le feroit tres-volontiers; qu'il auoit enuoié au deuant d'eux vne barque et vne chalouppe, et que les Hiroquois auoient tué trois de nos hommes en trahison, que cela ne luy faisoit point perdre cœur, que les François ne craignoient rien, et qu'ils cherissoient grandement leurs amis; qu'ils ne creussent point ceux qui les voudroient diuertir de les venir voir, et que leur ayant donné leur parolle ils estoient veritables, ainsi qu'ils l'auoient peu remarquer par le passé ; qu'il recognoissoit encor les vieillards de leur nation pour auoir esté à la guerre auec eux ; qu'il les remercioit de leurs presens, et qu'il sçauroit bien les recognoistre. Il adiousta que nos Peres les alloient voir en leur païs en témoignage de l'affection que nous leur portions, disant des merueilles en nostre faueur. Ce sont nos peres, leur disoit-il, nous les aimons plus que nos enfans et que nous mesmes : on fait grand estat d'eux en France, ce n'est point la faim ny la disette qui les amene en ce païs cy; ils ne vous vont pas voir pour vos biens ny pour vos pelleteries. Voicy Louïs Amantacha de vostre nation, qui les cognoist, et qui sçait bien que ie dy vray : si vous aimez les François comme vous dites, aimez ces Peres, honorez les, ils vous enseigneront le chemin du ciel, c'est ce qui leur fait quitter leur païs et leurs amis et leurs commodités pour vous instruire, et notamment pour enseigner à vos enfans vne si grande science et si necessaire.

Deux Capitaines haranguerent apres cela ; ce fut à qui honoreroit le plus le sieur de Champlain et les François, et à qui nous tesmoigneroit de l'affection: l'vn d'eux disoit que les François n'étans plus icy, la terre n'estoit plus terre, la riuiere n'estoit plus riuiere, le ciel n'estoit plus ciel ; mais qu'au retour du sieur de Champlain tout estoit retourné à son estre, la terre estoit deuenuë terre, la riuiere estoit deuenuë riuiere, et le ciel auoit paru ciel. L'autre confessoit que les Sauuages estoyent tous craintifs et paoureux, mais que le sieur de Champlain estoit effroiable en ses regards; qu'estant en guerre il iettoit d'vne œillade la terreur dans le cœur de ses ennemis : et apostrophant la ieunesse de son païs il luy disoit: Prenez garde maintenant, escoutez ce qu'on nous dit : ne dites pas qu'on n'a point parlé de tout cecy en plein conseil: ie vous aduertis, afin que par apres vous obeïssiez.

La conclusion du conseil fut que le Pere Brebeuf leur dit en leur langue, que nous allions auec eux pour y viure et mourir : qu'ils seroyent nos freres, que doresnauant nous serions de leur

nation: et que si nos Peres ne demeuroyent point dans tous leurs villages, ce n'estoit point qu'ils n'aimassent toute la nation, mais qu'ils ne pouuoyent pas habiter en tant de lieux, estans vn si petit nombre: que le temps viendroit que nos freres nous viendroyent secourir, et que nous serions en chacune de leurs demeures: que nous leur enseignerions le moyen d'estre à iamais bien-heureux. Louys Amantacha confirma tout cecy, et tous les Sauuages à leurs accoustumées tesmoignerent leur contentement par leur profonde aspiration ho ho ho oh! Puis entourant le Pere Brebeuf, c'estoit à qui l'embarqueroit: les vns me venoient prendre et me toucher en la main, et se disoient l'vn l'autre, regarde comme ils se ressemblent, parlans du Pere et de moy, ce sont deux freres: bref les hommes du village où auoient demeuré nos Peres s'addressans au Pere Brebeuf luy dirent: Ouure nous ton cœur, ne cache rien, où veux tu demeurer en nostre païs? veux tu estre dans nos Cabanes, ou en auoir vne à part? I'en veux auoir vne à part, dit le Pere. Hé bien, repartent ils, nous irons tous nous cabaner à l'entour de toy, nous nous sommes separés, et auons rompu nostre village à la mort du François qui a esté tué en nostre pays: chacun s'en est allé qui deçà qui delà. Si tost que tu auras pris place, nous reuiendrons tous auec toy, et tu nous defendras; car que ferions nous sans toy? Voila comme nos Peres estoient aimez de ce pauure peuple. O que ie dirois volontiers mes sentimens, voiant ces pauures barbares caresser auec tant d'amour ceux qu'ils ne cognoissent pas! O s'ils penetroyent dans les desseins que nous auons! Que Dieu soit beny pour iamais, ie le supplie de leur ouurir le cœur: pour moy i'espere que si vn seul village se conuertit, le feu ne tardera point d'en brusler beaucoup d'autres, et que les nations voisines qui sont fort peuplées, se voudront chauffer aussi bien que les Hurons à ce diuin brasier.

Le dernier de Iuillet iour de la feste de nostre S. Pere Ignace, le Sieur de Champlain et les capitaines des vaisseaux qui estoyent icy estans venus gagner les Indulgences en nostre petite Chapelle, quantité de Hurons nous venans voir, nous fusmes contraints de fermer nostre porte, et de leur dire qu'on faisoit festin, afin de les empescher d'entrer. C'est vne maxime entr'eux qu'ils ne mettront iamais le pied dans la cabane de celuy qui fait festin: il n'y a que les conuiez à qui cela soit loisible. Or neantmoins comme ils desiroient de voir, l'vn d'eux ayant mis la teste à vne fenestre appella ses compagnons, et le sieur de Champlain prenant plaisir à les voir admirer, donna à l'vn d'eux vn morceau d'écorce de citron; il en gouste, et commence à s'escrier, ô que cela est bon! Il en depart à ceux qui estoient auec luy, qui furent saisis de la mesme admiration: ils demanderent ce que c'estoit; le sieur de Champlain leur dit en riant, que c'estoit de l'écorce des citrouilles de France; les voila bien estonnés, et commencent à se dire les vns aux autres, que nos citroüilles estoient admirables. là dessus ceux qui n'en auoient point gousté se mettent à la fenestre, et demandent au sieur de Champlain si toutes les citrouilles estoient mangées, et qu'ils voudroient bien en taster, pour en porter les nouuelles en leur païs. Ie vous laisse à penser si tous ceux qui estoient dans la chambre se mirent à rire. On les fit entrer apres les Vespres dans la Chappelle qui estoit gentiment ornée selon nos petites richesses; ce nous est vn contentement bien sensible de voir que nostre Seigneur ait vne petite maison au milieu des grands bois que nous habitons: c'est icy qu'ils furent estonnés tout à fait: nous auions mis les Images de S. Ignace, et de S. Xauier sur nostre autel: ils les regardoient auec estonnement, ils croyoient que ce fussent personnes viuantes, ils demandoyent si c'estoyent des Ondaqui: le mot *Oqui* et au pluriel *Ondaqui* signifie entre eux quelque diuinité, en vn mot ce qu'ils recognoissent par dessus la nature humaine: ils demandoient encor si le tabernacle estoit leur maison, et si ces *Ondaqui* s'habilloient des ornemens qu'ils voyoient à l'entour de l'Autel. Le

Pere Brebeuf leur aiant expliqué ce que representoient ces Images, ils mettoient la main à la bouche, et se la frappoient en signe d'estonnement. Il y auoit trois Images de la Vierge, en diuers endroits: ils demanderent successiuement de l'vne apres l'autre qui c'estoit : le Pere leur disant à toutes, que c'estoit la mere de celuy qui a tout fait, ils se mirent à rire, demandans comment cela se pouuoit faire qu'vne seule personne eût trois meres : car ils prenoient ces trois figures pour la representation de trois personnes différentes; on leur fit entendre que ces trois images figuroient la mesme personne. O qu'il seroit bon d'auoir tous les mysteres de nostre foy bien figurés ! ces images aident grandement, et parlent desia d'elles mesmes.

Sur le soir le Pere Brebeuf estant allé à Kebec ou au fort des François où estoient les Hurons, pour voir ceux auec lesquels nos Peres s'embarqueroient, le Capitaine de la Rochelle (c'est ainsi que nos François ont appellé l'vn de leurs villages ou Bourgades, donnans les noms des villes de France à ces pauures bicoques), ce Capitaine donc aborde le Pere Brebeuf, et s'efforce de luy persuader qu'il aille demeurer en sa bourgade, se presentant pour l'embarquer ou tout autre qu'il voudra : Viens, disoit il, auec moy; tu seras assuré parmy nous, on ne te dérobera point: ie soustiens tout le pays sur mes espaules, ie te protegeray, nous t'aimons tous, tu ne manqueras de rien, nostre pays est le meilleur entre les Hurons. Le Pere s'arrestant vn petit sans respondre : Ie voy bien, dit il, que tu crains d'offenser ceux du village où tu as demeuré qui te veulent auoir ; tu es maistre de tes actions, dy leur que tu veux venir auec nous, et ils ne te diront plus rien. Le Pere prend delay pour y penser. Nous aiant communiqué cette emulation entre les villages qui vouloient tous auoir nos Peres, ie luy dy qu'il me sembloit qu'ils deuoient imiter S. Pierre et S. Paul qui s'en allerent attaquer l'idolatrie dans la principale ville du monde, et ainsi que la Bourgade la plus renommée entre les Hurons deuoit estre le lieu de leur demeure : car celle cy faisant ioug à la loy de Dieu, toutes les autres s'y soubmettroient aisement. Le voilà donc deliberé de demeurer dans la Rochelle, cette bourgade estant l'vne des plus grandes, et des plus peuplées de cette nation, veu mesme que c'est là où les Conseils de tout le païs se concluent en dernier ressort : le mal estoit qu'il n'osoit declarer sa volonté, de peur d'encourir la disgrace des autres Bourgades. Il s'aduisa de prier le sieur de Champlain de tesmoigner à tous les Capitaines que sa volonté estoit que tous les François allassent demeurer à la Rochelle, ce qu'il fit. Ces Capitaines demanderent pourquoy les autres villages seroient priués de ce bien, et puis que six François alloient là, qu'il les falloit loger en six villages ou bourgades. Non pas, dit le sieur de Champlain, ie desire qu'ils soient tous ensemble, pour deux raisons (remarqués qu'il faut payer ces peuples de raison pour calmer leur esprit). I'enuoye, ce dit-il, deux petits garçons et vn ieune homme auec les Peres : s'ils sont separez, ils feront peut estre des querelles auec vos gens, car ils n'auront personne qui les gouuerne : de plus, si nos François sont dispersez, ils s'en iront où ils voudront, et si quelqu'vn des autres François ou de vous autres desire de luy parler, on ne sçaura où il est : mais s'ils demeurent tous ensemble, ceux qui demeureront à la maison sçauront le lieu où se seront transportez ceux qui en sortiront. Ayez vn peu de patience, et vous aurez tous des François en vos bourgades. Les voila donc tous contens, horsmis le Capitaine du village où le Pere Brebeuf et le Pere de Nouë auoyent demeuré ; car il s'attendoit qu'on retourneroit là pour restablir ce village, qui s'est dispersé. Voila donc le lieu de la demeure de nos Peres arresté, reste à voir qui les embarquera. Pour euiter toute enuie, le Pere Brebeuf fit assembler les capitaines et les plus âgez d'entr'eux en conseil. Ce capitaine mécontent ne s'y trouua point, ains reprocha au Capitaine de la Rochelle qu'il estoit cause que les François n'alloient point en son village. Celuy-cy se purge le mieux qu'il peut, disant que c'estoit

le Sieur de Champlain qui auoit desiré cela : au reste, pour ne point choquer cet homme fasché, il s'excusa d'embarquer l'vn de nos Peres, disant qu'il n'auoit dans son canot que de la ieunesse qui n'estoit pas propre à ramer, mais que nous ne trouuerions que trop de personnes qui nous porteroyent. Nos Peres auoyent bien desir d'estre embarquez dans les canots d'vn mesme village, mais il fut arresté dans leur conseil qu'il falloit donner ce contentement aux autres villages, d'en passer quelqu'vn iusques dans le pays : et ainsi nos Peres deuoyent estre portez en diuers villages, pour se rassembler par apres dans la Rochelle.

Le premier iour d'Aoust, les Hurons venoyent voir nostre Chapelle en ayant ouy parler à ceux qui l'auoient veuë, et ie croy que s'ils faisoient quelque seiour à Kebec qu'il n'y en a pas vn qui ne la vînt visiter. Leur foire est bien tost faicte. Le premier iour qu'ils arriuent ils font leur cabane, le second ils tiennent leurs conseils, et font leurs presents ; le troisiesme et quatriesme ils traittent, ils vendent, ils acheptent, ils troquent leurs pelleteries et leur petun contre des couuertures, des haches, des chaudieres, des capots, des fers de flêches, des petits canons de verre, des chemises, et choses semblables. C'est vn plaisir de les voir pendant cette traitte, laquelle estant finie ils prennent encore vn iour pour leur dernier conseil, pour le festin qu'on leur fait ordinairement, et pour danser, et puis le lendemain de grand matin ils passent comme vne volée d'oiseaux. Or ceux qui auoient debité leur marchandise de bonne heure venoyent voir nostre maison, allechez par le recit qu'on leur faisoit de la beauté de nostre Chappelle. Le Pere Brebeuf les entretenoit: et comme il eut parlé du Paradis et de l'Enfer à l'vne de leurs bandes, l'vn d'eux l'arreste, et luy dict : Et que ferons nous, *Eschom*, (c'est le nom qu'ils donnent au Pere) afin que nous n'allions point dans ces grands tourmens ? Le Pere leur ayant dit ce qu'il falloit faire, ils tesmoignerent qu'ils estoyent prests d'obeïr. Il leur dit que cette Chapelle estoit le lieu où nous prions le grand Dieu du ciel, et qu'ils se missent tous à genoux, et qu'ils luy fissent leurs prieres en leur cœur. Ie les vey tous s'y mettre les vns apres les autres, ou plustost s'accroupir deuant l'Autel, car ils ne sçauent que c'est de s'agenouiller, ce n'est point l'vne de leurs postures. Leur oraison faicte, qui ne fut pas longue, le Pere demanda à l'vn d'eux ce qu'il auoit dict à ce grand Dieu. Il repart : Ie luy ay dict, Prens courage à nous aider et à nous secourir, et à nous donner vn bon voyage. Voila la priere de ce pauure barbare. Pendant que l'vn d'eux prioit, vn autre luy dit : Regarde bien en ton cœur ce que tu diras à ce grand Maistre. O que ne sçauons nous les langues de ces pauures Sauuages ! Ce sera quand il plaira à Nostre Seigneur : Que son sainct nom soit beni pour vn iamais.

Le 3. du mesme mois d'Aoust, le Sieur de Champlain festina tous les Hurons. Les mets du festin furent de la sagamité composée de pois, de pain esmié ou de galette puluerisée, et de pruneaux; tout cela bouilly dans vne grande chaudiere dont on se sert pour faire de la biere, auec de l'eau sans sel, leur a semblé tres-excellent. Ie ne declareray point les particularitez de ce banquet, ny de leur chant et de leur danse : ce sera pour vne autre fois.

Le 4. on tint encore vn conseil : i'y assistay auec le P. Brebeuf, car on deuoit parler de l'embarquement de nos Peres. Le Sieur de Champlain fit ses presens, qui correspondoyent en valeur à ceux que les Hurons luy auoyent faicts; receuoir des presens des Sauuages, c'est s'engager à rendre le reciproque. On parla de plusieurs choses en ce conseil, entr'autres les Hurons demanderent l'eslargissement du prisonnier Sauuage qui a tué nouuellement vn François, comme i'ay remarqué cy dessus. Le sieur de Champlain fit merueille sur ce poinct, pour faire voir aux Hurons qu'il n'estoit pas à propos de le mettre en liberté ; et qu'ayant tué vn François qui ne luy auoit fait aucun tort, il meri-

toit la mort. Les Hurons furent satisfaits des raisons qu'on leur apporta. On parla encore de l'amitié contractée entr'eux et les François, et que nos Peres allans en leur païs confirmeroyent puissamment cette amitié. Les Hurons estoient les plus contens du monde : ceux qui deuoyent embarquer et conduire nos Peres auoyent desia receu le loyer de leur peine future, nous leur auions mis entre les mains leurs paquets ou leur petit bagage : nous estions allé coucher au Magasin le Pere de Nouë et moy auec nos trois Peres, pour les voir monter le lendemain de grand matin dans leurs petits canots, et leur dire le dernier adieu, quand tout à coup nostre ioye fut changée en tristesse. Sur les dix ou onze heures du soir, vn Sauuage borgne de la nation de l'Isle grandement allié de la nation du prisonnier, s'en alla crier par les cabanes de tous les Sauuages, qu'on se donnast bien garde d'embarquer aucun François, et que les parens du prisonnier estoyent aux aguets sur la riuiere pour tuer les François s'ils les pouuoyent attrapper au passage. Le Dimanche precedent ceux de la nation de ce prisonnier auoyent tenu conseil auec les capitaines des Montagnaits, des Sauuages de l'Isle, et des Hurons, pour voir comme ils pourroyent impetrer la grace de ce prisonnier. Les Hurons furent suppliez de la demander ; estans esconduits, ce Sauuage de l'Isle allié de la nation de l'homicide fit ce cri public par les cabanes qu'on n'embarquast aucun François si on ne le vouloit mettre en danger euident de sa vie. Ayant ouy ce cry, et le Pere Brebeuf qui l'escoutoit m'ayant interpreté ce qu'il vouloit dire, ie m'en allay auec le Pere de Nouë au fort, pour en donner aduis au Sieur de Champlain. Nous estions couchez dans le magasin des François, à l'entour duquel estoyent cabanez les Sauuages. Le Fort nous fut ouuert, et apres auoir declaré le subiet de nostre venue pendant la nuict, nous retournasmes d'où nous estions partis : nous trouuâmes en chemin les Capitaines des Sauuages en conseil, ausquels le Truchement, selon que le Sieur de Champlain luy auoit commandé, declara qu'on leur vouloit parler encore vne fois deuant leur depart. Le lendemain au point du iour vn Sauuage alla faire vne autre criée par les cabanes, disant qu'on ne partiroit point encore ce iour là, et que la ieunesse se tint en paix, et que ceux qui n'auoyent pas traitté toute leur marchandise, la traittassent. Sur les huict ou neuf heures du matin, le sieur de Champlain assembla de rechef les Capitaines des Hurons, le Sauuage de l'Isle qui auoit faict ce cri publicq, et le Capitaine des Montagnaits. Il demanda à ce Sauuage pourquoy il auoit fait cette deffense : il repartit que tout le païs estoit en alarme, et qu'il s'alloit perdre si on embarquoit des François pour les conduire aux Hurons ; car les parents du prisonnier ne manqueroient d'en tuer quelqu'vn, et que là dessus la guerre seroit declarée. Que les Hurons mesmes seroient de la partie ; car voulans deffendre les François, on s'en prendroit à eux, et qu'ainsi tout le païs seroit perdu. Qu'il n'auoit point fait de deffense, mais donné aduis de la meschante volonté qu'auoient les parents de l'homicide : que si on deliuroit le prisonnier, que tous ces troubles tomberoient d'eux mesme, et que la riuiere et tout le païs seroient libres. On demanda aux Hurons s'ils ne persistoient pas dans la volonté de nous conduire en leur païs, ils respondirent que la riuiere n'estoit pas à eux, et qu'on prît garde auec ces autres nations s'ils pourroient passer en asseurance : que pour eux ils ne demandoient pas mieux que d'embarquer des François. Ie remarquay la prudence de ces Sauuages, car ils tesmoignerent tellement l'affection qu'ils nous portoient qu'ils ne vouloient point choquer les nations par lesquelles ils doiuent passer venans à Kebec. L'vn d'eux s'addressant à ce Sauuage de l'Isle, luy dit : Preste l'oreille maintenant, ne dy point quand nous serons là hault en ton pays, que nous n'auons point parlé pour le prisonnier : nous auons fait ce que nous auons peu ; mais que veux tu que nous disions aux raisons du sieur de Champlain ? Les François nous sont amis à tous ; s'il ne tenoit qu'à nous,

nous les embarquerions. Il faut confesser que les Hurons monstroient grande inclination de mener nos Peres. Le sieur de Champlain voyant ce changement si subit, fit tout ce qu'il peut, et nous donna liberté de proposer toutes les raisons que nous pourrions pour faire en sorte que nos peres se peussent mettre en chemin. Il apporta des raisons tres-fortes, et tres-pertinentes ; il se seruit de menace ; il leur proposa la paix, et la guerre : bref on ne pouuoit rien souhaitter dauantage. A tout cela ce Sauuage repartit qu'on ne pouuoit pas tenir la ieunesse, et qu'il donnoit aduis de leur mauuais dessein, et qu'on attendît pour cette année; qu'ils dechargeroient leur cholere contre les Hiroquois leurs ennemis, et qu'à lors la riuiere seroit libre. Ne vous en prenés point à nous, disoit il, s'il arriue quelque mal-heur : car nous n'y sçaurions donner ordre. Là dessus pour gagner ce Sauuage, ie demande la grace du prisonnier, ayant au prealable conuenu auec le sieur de Champlain, lequel me repartit qu'il y alloit de sa vie, et que nostre grand Roy luy demanderoit compte de cet homme qu'on auoit tué : ie le prie donc de sursoir l'execution de sa mort iusques à ce qu'on eut parlé au Roy pour sçauoir sa volonté. Et là dessus poursuiuant ma pointe, ie m'addresse aux Sauuages, leur faisant paroistre l'affection que nous auions pour eux. Que nous ne poursuiuions iamais la mort de personne : que nous taschions de mettre la paix par tout. Le Sieur de Champlain adioustoit des merueilles de son costé, disant que nous parlions à Dieu, que nous estions aimez de ceux qui nous cognoissoyent, qu'il n'en vouloit point d'autres tesmoins que les Hurons mesmes qui nous auoyent tant cheris : que nous allions pour leur enseigner de grandes choses. Les Hurons repartirent que cela alloit bien, et que nous auions proposé vn bon expedient de retarder la mort de ce Sauuage iusques à ce que nous eussions des nouuelles de nostre grand Roy. Ie presse donc ce Sauuage de l'Isle, sçauoir mon si les parents de ce prisonnier, sçachans que nous plaidions pour luy, ne nous laisseroient pas passer s'ils nous rencontroyent ? Que veux tu que ie te die ? respondit-il, ils sont enragez : si le prisonnier ne sort, il n'y a point d'asseurance ; ils ne pardonneront à personne. Là dessus le Truchement repartit : S'ils font les diables, nous les ferons aussi. En vn mot le Sieur de Champlain les intimida, et leur dict qu'ils se donnassent garde eux-mesmes : et si vn Sauuage estoit aperceu auec des armes, qu'il donneroit permission à ses gens de le tirer et de le mettre à mort, et qu'ils l'auoyent menacé luy-mesme à cause qu'il va seul ; mais que d'oresnauant il ne marcheroit plus en enfant, mais en soldat. Ie suis amy de tous, vous estes mes amis, disoit-il aux Hurons, ie vous cheris, i'ay mis ma vie pour vous, ie la mettray encore, ie vous protegeray : mais ie suis ennemy des meschans.

On dira que le Capitaine de la nation de ce meurtrier se deburoit saisir de ceux qui ont mauuaise volonté contre les François. Il est vray, mais i'ay desia remarqué cy dessus que ces Sauuages n'ont aucune police, et que leur Capitaine n'a point cette authorité. Ce qu'il peut faire, c'est de prier ces meschans de se diuertir de leurs desseins, voire mesme il est arriué autrefois que les Sauuages craignans plus les Europeans qu'ils ne les craignent maintenant, si quelqu'vn de leurs hommes auoit quelque volonté de tuer vn François, soit qu'il eût songé qu'il le debuoit faire, ou autrement, les autre sle flattoyent et luy faisoyent des presens, de peur qu'il n'executast son mauuais dessein, et qu'il ne perdist par ce moyen tout le païs. Maintenant c'est beaucoup qu'ils aduertissent les François qu'ils se tiennent sur leurs gardes, comme ils ont fait n'a pas long temps, disans qu'il y auoit quelques ieunes hommes qui espioient dans les bois s'ils trouueroient quelque François à l'escart pour l'assommer, et ainsi on n'est point en asseurance parmy ces peuples; disons neantmoins, *Qui habitat in adiutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur.*

Mais concluons ce conseil. Le Pere

Brebeuf voiant que son voyage estoit rompu, et que ce seroit temerité de l'entreprendre, non pour la crainte de la mort, car ie ne les vy iamais si resolus, luy et ses deux compagnons le Pere Daniel et le Pere Dauost, qu'alors qu'on parla qu'ils pourroient laisser la vie au chemin qu'ils entreprenoient pour la gloire de nostre Seigneur : mais comme ils engageoient les François à vne guerre contre ces peuples au cas qu'on les mît à mort, nous iugeasmes auec l'aduis du sieur de Champlain que la conseruation de la paix entre ces nations estoit preferable à la consolation qu'ils auroient de mourir en telle occasion. Le Pere Brebeuf voyant donc ce passage fermé pour cette année, apostropha les Hurons, et leur dit : Vous estes nos freres, nous voulions aller en vostre païs pour viure et mourir auec vous : mais puisque la riuiere est bouchée, nous attendrons à l'année qui vient que tout sera paisible. C'est vous qui ferés la plus grande perte, car maintenant que ie commence à vous pouuoir parler sans truchement, ie voulois vous enseigner le chemin du ciel, et vous découurir les grandes richesses de l'autre vie ; mais ce mal-heur vous priue de tous ces biens. Ils repartirent qu'ils en estoient bien marris, et qu'vne année seroit bien tost passée.

A l'issue de cette assemblée, nous nous en allasmes par les cabanes retirer le petit bagage de nos Peres que nous auions desia mis entre les mains des Sauuages pour le porter en leur païs. Ces pauures gens estoient bien faschez de cet accident, et quelques-vns du village de la Rochelle dirent au Pere que s'il vouloit venir, qu'ils l'embarqueroyent, et qu'ils esperoyent le pouuoir faire passer : mais c'estoit se mettre luy et eux et les François en danger. Voila donc l'esperance d'entrer aux Hurons perdue pour cette année. Ie prie Dieu qu'il nous ouure la porte l'an prochain. Voicy deux raisons plus fortes que deux grosses serrures, qui semblent l'auoir fermée pour vn long temps.

La premiere est tirée de l'interest des Sauuages de l'Isle, des Algonquains, et des autres nations qui sont entre Kebec et les Hurons. Ces peuples voudroyent bien que les Hurons ne descendissent point aux François pour traitter leurs pelleteries, afin de remporter tout le gain de la traitte, desirans eux-mesmes aller recueillir les marchandises des peuples circonuoisins pour les apporter aux François : c'est pourquoy ils ne sont pas bien aises que nous allions aux Hurons, s'imaginans qu'on les sollicite de descendre, et que les François estans auec eux, on ne sçauroit si aisément leur fermer le passage. La seconde raison est tirée de la crainte des Hurons : ils voyent que les François ne veulent point receuoir de presens pour la mort de leurs hommes, quand on en a tué quelqu'vn ; ils craignent que leur ieunesse ne fasse quelque mauuais coup, car ils seroyent obligez d'amener vif ou mort celuy qui auroit commis quelque meurtre, ou bien de rompre auec les François : cela les tient en ceruelle. D'ailleurs, le sieur de Champlain leur tesmoignant qu'il n'y a point de vraye amitié si on ne s'entreuisite les vns les autres, ils desirent grandement, du moins en apparence, de nous auoir en leur païs. Dieu a placé des limites dans les temps, qu'on ne sçauroit outrepasser : quand le moment sera arriué auquel il a deliberé de donner secours à ces nations, il n'y a digue ny barriere qui puisse resister à sa puissance.

Au reste comme ie ne cognois point les secrets ressorts de sa prouidence, ie n'ay peu encor iusques à present m'attrister de ce retardement de nos Peres. Autant que nous pouuons conjecturer par les apparences humaines, il y auoit esperance d'vne grande moisson ; mais ayant fait tout ce que nous auons peu pour enuoier des ouuriers à cette recolte, nous croyons que le maistre du champ n'a pas voulu qu'on y mist encore la faucille : si ce coup est vn coup de sa bonté, qui void au delà de nos pensées, qu'il soit beny pour vn iamais ; si c'est vn coup de sa iustice qui ait voulu chastier si rigoureusement nos offenses, qu'il soit encor beny au delà des temps. Nous detestons la cause de ce chastiment, et adorons la main qui

nous frappe, auec vne tres-grande confiance que celuy qui a tiré la lumiere des tenebres, tirera du bien de ce malheur. Nos Peres ne seront point icy oisifs. Le Pere Brebeuf leur fera leçon, tous les iours soirs et matins, de la langue des Hurons. Ie me sens moy-mesme fort porté d'aller à cette eschole, afin que si V. Reuer. me veut enuoyer l'an qui vient auec eux, i'aye desia quelque auance : ie n'ay encor rien conclud d'assuré sur ce point : i'y veux penser plus à loisir deuant Dieu.

Pour retourner à nos Hurons, Louys Amantacha voyant que nous n'allions point en son païs, et qu'il s'en deuoit aller le lendemain au poinct du iour, il s'en vint coucher en nostre petite maison pour se confesser et communier encore vne fois auant son depart; ce qu'il fit, nous donnant vne grande consolation, et le iour suiuant 6 Aoust tous les Hurons trousserent bagage, et en moins de rien enleverent leurs maisons et leurs richesses, et les emporterent auec eux pour s'en seruir pendant le chemin d'enuiron 300 lieuës qu'on compte de Kebec en leur païs. I'entretins quelque temps Louys Amantacha, ie le sonday le mieux qu'il me fut possible ; car les Sauuages sont assez complaisans et dissimulez : ie ne trouuay rien que de bon en luy, c'est l'vn des bons esprits que i'aye veus parmy ces peuples. V. R. me permettra, s'il luy plaist, de le recommander à ses prieres et à celles de tous nos Peres et Freres de sa prouince ; car si vne fois l'esprit de Dieu s'empare de cette ame, ce sera vn puissant secours pour ceux qui porteront les bonnes nouuelles de l'Euangile en ces contrées, et au contraire comme il a frequenté les Anglois, s'il se porte au mal il gastera tout : mais nous auons plus de suiet d'esperer le bien, que de craindre le mal. Il semble d'ailleurs que Dieu veuille ouurir les tresors de sa misericorde à ces pauures Barbares, qui nous souhaittent du moins à ce qu'il semble auec affection. Ie voy vn grand desir en nos Peres de deuorer toutes ces difficultez qui se rencontrent dans l'estude de ces langues, et vous diriez quasi que Dieu les a arrestez pour les acquerir icy plus commodement, afin qu'ils puissent à mesme temps mettre le feu en diuers endroits des Hurons quand sa Maiesté leur y donnera entrée. Ie ne crains qu'vne chose en ce delay, que l'Ancienne France ne se lasse de secourir la Nouuelle, voiant que la moisson tarde tant à meurir : mais qu'on se souuienne que les potirons naissent en vne nuict, et qu'il faut des années pour meurir les fruicts de la palme. On a esté 38 ans, à ce que i'ay ouy dire, auant que de rien faire au Brasil. Combien a-on attendu aux portes de la Chine ? Dieu veuille qu'on y soit bien entré de l'heure que ie parle. Ceux qui courent et qui s'eschauffent si fort, se lassent bien souuent plus qu'ils n'auancent. Ie ne dy pas cecy pour reietter bien loing la conuersion des Sauuages. Si nos Peres fussent entrés cette année aux Hurons, ie m'attendois de rescrire à V. R. l'an prochain que, *receperat Samaria verbum Dei*, que ces barbares auoient receu la foy ; ce sera quand il plaira à celuy duquel dépend ce grand ouurage : car à mon aduis les hommes y peuuent bien peu, quoy qu'ils n'y doiuent espargner ny leurs trauaux, ny leur sang, ny leur vie. O qui verroit dans l'vne des grandes ruës de Paris ce que ie voyois il y a trois iours aupres du grand fleuue S. Laurens, cinq ou six cens Hurons vestus à la Sauuage les vns de peaux d'ours, les autres de peaux de castor, et d'autres de peaux d'Eslan, tous hommes bien faits, d'vne riche taille, hauts, puissans, d'vne bonne paste, d'vn corps bien fourny ; qui les verroit, dy ie, demandans secours et proferans les parolles que disoit ce Macedonien à Sainct Paul, *Transiens in Macedoniam adiuua nos*: Venés, secourés nous, apportés en nostre païs le flambeau qui n'y a iamais esclairé ! O que ce spectacle donneroit de compassion à ceux qui ont tant soit peu d'amour de celuy qui a versé tout son sang pour ces ames qui se perdent tous les iours, faute que personne ne le recueille pour leur appliquer.

Mais il est tantost temps de m'auiser que ie n'escry plus vne lettre, mais vn liure, tant ie suis long : ce n'estoit pas

mon dessein de tant escrire; les feuillets se sont multipliés insensiblement, et m'ont mis en tel point qu'il fault que i'enuoie ce brouillard pour ne pouuoir tirer et mettre au net ce que ie croirois debuoir estre presenté à V. R. I'escriray vne autre fois plus precisement et plus asseurement. On se fie beaucoup en ces premiers commencemens, comme i'ay dit, au rapport de ceux qu'on croid auoir prattiqué les Sauuages. *Plus valet oculatus testis quàm decem auriti.* I'ay remarqué qu'apres auoir veu quelque action commune à deux ou trois Sauuages, on l'attribue incontinent à toute la Nation: L'argument qui se fait du denombrement des parties est fautif, s'il ne les comprend toutes ou la plus grande partie. Aioustés qu'il y a quantité de peuples en ces contrées qui conuiennent en plusieurs choses, et different en beaucoup d'autres ; si bien quand on dit que les Sauuages ont coustume de faire quelque action, cela peut estre vray d'vne nation, et non pas de l'autre: Le temps est le pere de la verité.

C'est assez pour cette année: mille et mille actions de graces des soins et de la charité de V. R. en nôtre endroit et à l'endroit de tant de pauures peuples qu'elle oblige nous faisant icy subsister; car quoy que nous faisions peu, si est ce que i'espere que nous donnerons commencement à ceux qui viendront apres nous, et qui feront beaucoup. Nous sommes tous en bonne santé par la grace de nostre Seigneur, et supplions V. R. d'vn mesme cœur, de nous enuoier des personnes capables d'apprendre les langues. C'est ce que ie voy maintenant de plus necessaire pour le bien des ames en ces pays. Pour la terre, ie luy en enuoie des fruicts, ce sont des espics de forment, de seigle et d'orge, que nous auons semé pres de nôtre maisonnette. Nous ramassâmes l'an passé quelques touffes de segle que nous trouuions çà et là parmy des pois: ie comptay en quelquesvnes 60 épics, en d'autres 80, en d'autres 112. Nous battismes ces glannes, et en tirâmes vn peu de seigle, qui nous paiera bien cette année la peine qu'il nous donna de le glanner l'an passé. Le peu de fourment que nous auons semé deuant les neiges est fort beau, celuy qu'on a semé au printemps ne meurira point, car c'est du bled d'hyuer: il faudroit auoir du bled marsais et du bled sans barbe, on dit qu'il est meilleur. L'orge est plus beau qu'en France : et ie ne doute point que si le pays estoit découuert, qu'on ne rencontrast des vallées tres fertiles. Les bois sont malings: ils nourrissent les froids, engendrent les petites gelées, produisent quantité de vermines, comme des sauterelles, des vers, des pucerons qui mangent notamment le iardinage. Nous nous esloignerons d'eux petit à petit sans toutefois bouger d'vne place. Ie r'entre en discours contre ma pensée, quittons tout pour nous recommander aux prieres, et Saincts Sacrifices de V. R. et de toute sa prouince. Ie croy que cette mission est bien auant dans son cœur, et que ces pauures Sauuages y ont bonne place. Celuy là y est aussi auec eux qui est en verité

D. V. R.

Tres-obligé et tres-obeïssant seruiteur selon Dieu,

PAVL LE IEVNE.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy il est permis à Sebastien Cramoisy, marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France en l'année mil six cens trente trois, Enuoyée au R. P. Barthelemy Iacquinot Prouincial de la Compagnie de Iesus en la prouince de France, Par le Pere Paul le Ieune de la mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kebec*, et ce pendant le temps et espace de cinq années consecutiues. Auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer, ou faire imprimer le dit liure, souz pretexte de desguisement, ou changement qu'ils y pourroyent faire, à peine de confiscation, et de l'amende portée par le dit Priuilege. Donné à Sainct Germain en Laye, le 10 Decembre, mil six cens trente trois.

Par le Roy en son conseil.

Poicteuin.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA NOVVELLE FRANCE

SVR LE GRAND FLEVVE DE S. LAVRENS

EN L'ANNEE 1634.

ENVOYEE

AU R. PERE PROVINCIAL de la Compagnie de Iesus en la prouince de France.

PAR LE P. PAVL LE IEVNE DE LA MESME COMPAGNIE,
SVPERIEVR DE LA RESIDENCE DE KEBEC. (*)

MON R. PERE,

LES Lettres de vostre Reuerence, les tesmoignages de son affection pour la conuersion de ces peuples, les effets de son amour en nostre endroit, la venuë de nos Peres qu'il luy a pleu nous enuoyer pour renfort cette année, les desirs qu'ont vn si grand nombre des nostres de venir en ces contrées sacrifier leurs vies et leurs trauaux pour la gloire de Nostre Seigneur; tout cela ioinct auec le bon succez qu'eurent les vaisseaux l'an passé à leur retour, et l'heureuse arriuée de ceux qui sont venus cette année, auec le zele que tesmoignent Messieurs les associez de la Compagnie de la Nouuelle France pour la conuersion de ces peuples barbares ; tous ces biens ioincts ensemble venans fondre tout à coup dans nos grands bois par l'arriuée de Monsieur du Plessis, General de la flotte qui nous met dans la iouïssance des vns, et nous apporte les bonnes nouuelles des autres, nous comblent d'vne consolation si grande, qu'il me seroit bien difficile de la pouuoir bien expliquer : Dieu en soit beny à iamais, si sa bonté continuë de se respandre sur ces Messieurs, comme nous l'en prions de toute l'estenduë de nostre cœur, tant d'ames plongées dans vne nuict d'erreur qui dure depuis vn si long-temps, verront en fin le iour des veritez Chrestiennes : Et nostre bon Roy, Monseigneur le Cardinal, Messieurs les Associez, Monsieur le Marquis de Gamache grand appuy de nostre Mission,

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris, en l'année 1635.

et quantité d'autres, par la faueur desquels le Sang du Fils de Dieu leur sera vn iour appliqué, auront la gloire et le merite d'auoir contribué à vne si saincte œuure.

Ie distingueray la Relation de ceste année par chapitres, à la fin desquels ie mettray vn iournal des choses qui n'ont autre liaison que la suitte du temps auquel elles sont arriuées. Tout ce que ie diray touchant les Sauuages, ou ie l'ay veu de mes yeux, ou ie l'ay tiré de la bouche de ceux du pays, nommément d'vn vieillard fort versé dans leur doctrine, et de quantité d'autres auec lesquels i'ay passé six mois peu de iours moins, les suiuant dans les bois pour apprendre leur langue. Il est bien vray que ces peuples n'ont pas tous vne mesme pensée touchant leur creance, ce qui fera paroistre vn iour de la contrarieté entre ceux qui traicteront de leurs façons de faire.

Des bons deportemens des François.

CHAPITRE I.

Nous auons passé cette année dans vne grande paix et dans vne tres-bonne intelligence auec nos François. La sage conduitte et la prudence de Monsieur de Champlain Gouuerneur de Kebec et du fleuue sainct Laurens, qui nous honore de sa bien-veillance, retenant vn chacun dans son deuoir, a fait que nos paroles et nos predications ayent esté bien receuës, et la Chappelle qu'il a fait dresser proche du fort à l'honneur de nostre Dame, a donné vne belle commodité aux François de frequenter les Sacremens de l'Eglise, ce qu'ils ont fait aux bonnes Festes de l'année, et plusieurs tous les mois, auec vne grande satisfaction de ceux qui les ont assistez. Le fort a paru vne Academie bien reglée, Monsieur de Champlain faisant faire lecture à sa table le matin de quelque bon historien, et le soir de la vie des Saincts; le soir se fait l'examen de conscience en sa chambre et les prieres en suitte qui se recitent à genoux. Il fait sonner la salutation Angelique au commencement, au milieu et à la fin du iour, suiuant la coustume de l'Eglise. En vn mot nous auons subiect de nous consoler voyans vn chef si zelé pour la gloire de Nostre Seigneur et pour le bien de ces Messieurs.

Croiroit-on bien qu'il s'est trouué vn de nos François en Canada qui pour contrecarrer les dissolutions qui se font ailleurs au Carnaual, est venu le Mardy gras dernier, pieds et teste nuë sur la neige et sur la glace, depuis Kebec iusques en nostre Chappelle, c'est à dire vne bonne demie lieuë, ieusnant le mesme iour pour accomplir vn vœu qu'il auoit fait à Nostre Seigneur, et tout cela sans autres tesmoings que Dieu et nos Peres qui le rencontrerent.

Pendant le sainct temps de Caresme, non seulement l'abstinence des viandes defenduës et le ieusne s'est gardé; mais aussi tel s'est trouué qui a fait plus de trente fois la discipline, deuotion bien extraordinaire aux soldats, et aux artisans tels que sont icy la plus part de nos François.

Vn autre a promis d'employer en œuures pies la dixiesme partie de tous les profits qu'il pourra faire pendant tout le cours de sa vie. Ces petits eschantillons font voir que l'Hyuer n'est pas si rude en la nouuelle France, qu'on n'y puisse recueillir des fleurs du Paradis.

Ie mettray en ce lieu, ne sçachant où le mieux placer ailleurs, ce qu'vn de nos François, tres-digne de foy et recogneu pour tel, nous a raconté de Iacques Michel Huguenot qui amena les Anglois en ce païs cy : Ce miserable la veille de sa mort ayant vomy contre Dieu et contre nostre sainct Pere Ignace mille blasphemes, et s'estant donné cette imprécation, qu'il vouloit estre pendu s'il ne donnoit vne coupple de soufflets auant la nuict du iour suiuant à vn de nos Peres qui estoit pris de l'Anglois, vomissant contre luy des iniures fort messeantes, il fut surpris bien tost apres d'vne maladie qui luy osta toute cognoissance et le fit mourir le lendemain comme vne beste. Quatre circonstances de ce ren-

contre donnerent de l'estonnement aux Huguenots mesmes : la maladie qui le prit quelques heures apres ses blasphemes ; l'erreur des Chirurgiens qui estoient en nombre, lesquels donnerent des remedes soporiferes à vn letargique; son trespas si soudain et sans cognoissance, expirant sans qu'aucun s'en apperceust, quoy qu'il y eust six hommes aupres de luy ; la fureur des Sauuages enuers son corps, qui le deterrerent et le pendirent selon son imprecation, puis le ietterent aux chiens. Les Anglois qui estoient dans le fort de Kebec ayant sceu cette histoire tragique, dirent tous estonnez : que si les Iesuites sçauoient tout cela, qu'ils en feroient des miracles. Or nous le sçauons maintenant, et cependant nous n'en ferons ny prodiges ny miracles : mais nous dirons seulement, qu'il ne fait pas bon blasphemer contre Dieu ny contre ses saincts, ny se bander contre son Roy trahissant sa patrie : Mais venons maintenant à nos Sauuages.

De la conuersion, du Baptesme et de l'heureuse mort de quelques Sauuages.

CHAPITRE II.

Quelques Sauuages se sont faicts Chrestiens cette année, trois ont esté baptisez cest Hyuer en mon absence; en voicy les particularitez toutes pleines de consolation que nos Peres m'ont racontées à mon retour.

Le premier estoit vn ieune homme nommé Sasousmat âgé de 25. à 30. ans, les François le surnommoient Marsolet. Le ieune homme entendant vn iour vn Truchement parler des peines d'Enfer et des recompenses du Paradis, luy dit: Mene moy en France pour estre instruict, autrement tu respondras de mon ame. Donc estant tombé malade, il fut plus aisé de l'induire à se faire Chrestien; le Pere Brebeuf m'a donné de luy ce memoire.

« Ayant appris la maladie de ce ieune « homme, ie le fus visiter, et le trouuay « si bas qu'il auoit perdu le iugement ; « nous voilà donc dans vn regret de ne « le pouuoir secourir, ce qui fit prendre « resolution à nos Peres et à moy de « presenter à Dieu le lendemain le Sa- « crifice de la Messe à l'honneur du glo- « rieux S. Ioseph Patron de cette nou- « uelle France, pour le salut et conuer- « sion de ce pauure Sauuage : à peine « auions nous quitté l'Autel, qu'on nous « vint aduertir qu'il estoit rentré en son « bon sens ; nous le fusmes voir, et « l'ayans sondé, nous le trouuasmes rem- « ply d'vn grand desir de receuoir le S. « Baptesme ; nous differasmes neant- « moins quelques iours pour luy donner « vne plus grande instruction. En fin « il m'enuoya prier par nostre Sauuage « nommé Manitougatche, et surnommé « de nos François la Nasse, que ie l'al- « lasse baptizer, disant que la nuict pre- « cedente il m'auoit veu en dormant « venir en sa Cabane pour luy conferer « ce Sacrement, et qu'aussi-tost que ie « m'estois assis aupres de luy, que tout « son mal s'en estoit allé, ce qu'il me « confirma quand ie le fus voir : ie luy « refusay neantmoins ce qu'il deman- « doit, pour animer dauantage son de- « sir ; si bien qu'vn autre Sauuage qui « estoit present, ne pouuant souffrir « ce retardement, me demanda pour- « quoy ie ne le baptizois point, puis « qu'il ne falloit que ietter vn peu d'eau « sur luy et que c'en estoit fait ; mais « luy ayant reparty que ie me perdrois « moy mesme si ie baptizois vn infidelle « et vn mécreant mal instruict ; le ma- « lade se tournant vers vn François, luy « dit: Matchounon n'a point d'esprit, « c'est ainsi que s'appelloit cet autre « Sauuage, il ne croit pas ce que dit le « Pere, pour moy ie le crois entierement. « Sur ces entrefaites les Sauuages vou- « lans décabaner et tirer plus auant dans « les bois, Manitougatche qui commen- « çoit à se trouuer mal, nous vint prier « de le receuoir et le pauure malade « aussi en nostre maison ; nous prismes « resolution d'auoir soin des corps, pour « aider les ames que nous voyons bien « disposées pour le Ciel. On met donc « sur vne traîne de bois ce bon ieune

« homme, et on nous l'amene sur la
« neige; nous le receuons auec amour
« et l'accommodons le mieux qu'il nous
« est possible; luy tout remply d'aise et
« de contentement de se voir auec nous,
« tesmoigna vn grand desir d'estre ba-
« ptizé, et de mourir Chrestien. Le
« lendemain qui estoit le 26. de Ianuier,
« estant tombé dans vne grande syncope,
« nous le baptizasmes, croyans qu'il
« s'en alloit mourir, luy donnans le nom
« de François en l'honneur de S. Fran-
« çois Xauier; il reuint à soy et ayant
« appris ce qui s'estoit passé, il se mon-
« stra plein de ioye d'estre fait Enfant
« de Dieu, s'entretenant tousiours ius-
« ques à la mort, qui fut deux iours apres,
« en diuers actes que ie luy faisois ex-
« ercer tantost de Foy et d'Esperance,
« tantost d'Amour de Dieu et de regret
« de l'auoir offensé ; il prenoit en cela
« vn plaisir fort sensible, et recitoit tout
« seul auec de grands sentimens ce
« qu'on luy auoit enseigné. Demandant
« vn iour pardon à Dieu de ses pechez,
« il s'accusoit tout haut soy-mesme
« comme s'il se fust confessé, puis la
« memoire luy manquant: Enseigne moy
« (me disoit-il) ie suis vn pauure igno-
« rant, ie n'ay point d'esprit, suggere
« moy ce que ie dois dire. Vne autre
« fois il me pria de luy ietter de l'eau
« benicte pour l'aider à auoir douleur
« de ses pechez ; cela m'estonna, car
« nous ne luy auions pas encore parlé
« de l'vsage de cette eau. Nous ayant
« inuité à chanter aupres de luy quel-
« ques prieres de l'Eglise, nous le
« voyons pendant ce sainct exercice les
« yeux esleuez au Ciel auec vne posture
« si deuote que nous estions tous atten-
« dris, admirans les grandes miseri-
« cordes que Dieu operoit dedans cette
« ame, qui en fin quitta son corps fort
« doucement le 28. de Ianuier pour al-
« ler iouïr de Dieu. »

Quand la nouuelle de sa conuersion et de sa mort fut sceuë de nos François à Kebec, il y en eut qui ietterent des larmes de ioye et de contentement, benissans Dieu de ce qu'il acceptoit les premices d'vne terre qui n'a presque porté que des espines depuis la naissance des siecles.

Il arriua vne chose bien remarquable peu d'heures apres sa mort; vne grande lumiere parut aux fenestres de nostre maison, s'éleuant et s'abbaissant par trois fois; l'vn de nos Peres vid cét esclat, et plusieurs de nos hommes qui sortirent incontinent, les vns pour voir si le feu n'estoit point pris en quelque endroit de la maison, les autres pour voir s'il esclairoit, n'ayans trouué aucun vestige de cette flamme, ils creurent que Dieu declaroit par ce prodige la lumiere dont iouïssoit cette ame qui nous venoit de quitter. Les Sauuages de la Cabane du defunct virent dans les bois où ils s'estoient retirez cette lumiere, ce qui les espouuanta d'autant plus qu'ils creurent que ce feu estoit vn presage d'vne future mortalité en leur famille.

I'estois pour lors (moy qui escris cecy) à quelques quarante lieuës de Kebec dans la cabane des freres du defunct; cette lumiere s'y fit voir à mesme temps et à mesme heure, comme nous l'auons remarqué depuis, le Pere Brebeuf et moy, confrontans nos memoires; et mon hoste frere du trespassé l'ayant apperceuë sortit dehors tout espouuanté, et la voyant redoubler s'escria d'vne voix si estonnante, que tous les Sauuages et moy auec eux sortismes de nos cabanes: ayant trouué mon hoste tout esperdu, ie luy voulus dire que ce feu n'estoit qu'vn esclair, et qu'il ne falloit pas s'espouuanter, il me repartit fort à propos que l'esclair paroissoit et disparoissoit en vn moment, mais que cette flamme s'estoit pourmenée deuant ses yeux quelque espace de temps : De plus, as-tu iamais veu, me dit-il, esclairer ou tonner dans vn froid si cuisant comme est celuy que nous ressentons maintenant ? Il est vray qu'il faisoit fort froid ; ie luy demanday ce qu'il croyoit donc de ces feux. C'est, me fit-il, vn mauuais augure, c'est vn signe de mort. Il m'adiousta que le Manitou ou le diable se repaissoit de ces flammes.

Pour retourner à nostre bien-heureux defunct, nos Peres l'enterrerent le plus solemnellement qu'il leur fut possible,

nos François s'y trouuans auec beaucoup de deuotion. Manitougatche nostre Sauuage ayant veu tout cecy, en outre considerant que nous ne voulions rien prendre des hardes ou des robbes du trespassé, lesquelles il nous offroit, il resta si edifié et si estonné qu'il s'en-alloit par les cabanes des Sauuages, qui vindrent bien-tost apres à Kebec, raconter tout ce qu'il auoit veu, disant que nous auions donné toute la meilleure nourriture que nous eussions à ce pauure ieune homme, que nous en auions eu vn soin comme s'il eust esté nostre frere, que nous nous estions incommodez pour le loger, que nous n'auions rien voulu prendre de ce qui luy appartenoit, que nous l'auions enterré auec beaucoup d'honneur. Cela en toucha si bien quelques-vns, notamment de sa famille, qu'ils nous amenerent sa fille morte en trauail d'enfant, pour l'enterrer à nostre façon ; mais le Pere Brebeuf les rencontrant leur dit, que n'ayant pas esté baptizée, nous ne la pouuions mettre dans le Cimetiere des enfans de Dieu. De plus sçachant qu'ils font ordinairement mourir l'enfant quand la mere le laisse si ieune, croyans qu'il ne fera que languir apres son deceds, le Pere pria Manitougatche d'obuier à cette cruauté ; ce qu'il fit volontiers, quoy que quelques-vns de nos François estoient desia resolus de s'en charger, au cas qu'on luy voulust oster la vie.

Le second Sauuage baptizé a esté nostre Manitougatche autrement la Nasse, i'en ay parlé dans mes Relations precedentes. Il s'estoit comme habitué aupres de nous auant la prise du païs par les Anglois, commençant à defricher et à cultiuer la terre; le mauuais traictement qu'il receut de ces nouueaux hostes l'ayant esloigné de Kebec, il tesmoignoit par fois à Madame Hebert, qui resta icy auec toute sa famille, qu'il souhaittoit grandement nostre retour. Et de fait si tost qu'il sceut nostre venuë, il nous vint voir, et se cabana tout aupres de nostre maison, disant qu'il se vouloit faire Chrestien, nous asseurant qu'il ne nous quitteroit point si nous ne le chassions: aussi ne s'est-il pas beaucoup absenté depuis que nous sommes icy; cette communication luy a fait conceuoir quelque chose de nos mysteres. Le seiour qu'a fait en nostre maison Pierre Antoine le Sauuage son parent, luy a seruy, d'autant que nous luy auons declaré par sa bouche les principaux articles de nostre creance. O que les iugemens de Dieu sont pleins d'abismes ! Ce miserable ieune homme qui a esté si bien instruict en France s'estant perdu parmy les Anglois, comme i'escriuis l'an passé, est deuenu apostat, renegat, excommunié, athée, valet d'vn Sorcier qui est son frere (ce sont les qualitez que ie luy donneray cy apres parlant de luy), et ce pauure vieillard, qui a tiré de sa bouche infectée les veritez du Ciel, a trouué le Ciel, laissant l'Enfer pour partage à ce renegat, si Dieu ne luy fait de grandes misericordes. Mais, suiuans nostre route, apres la mort de François Sasousmat dont nous venons de parler, ce bon homme ennuyé de n'auoir auec qui s'entretenir (car pas vn de nous ne sçait encore parfaictement la langue), se retira auec sa femme et auec ses enfans, mais la maladie dont il estoit desia attaqué, s'augmentant, il presse sa femme et ses enfans de le ramener auec nous, esperant la mesme charité qu'il auoit veu exercer enuers son compatriote. On le receut à bras ouuerts : ce qu'ayant aperceu, il s'escria : Ie mourray maintenant content, puis que ie suis auec vous. Or comme ses erreurs auoient vieilly auec luy, nos Peres recogneurent qu'il pensoit autant et plus à la santé de son corps qu'au salut de son ame, tesmoignant vn grand desir de viure, remettant son Baptesme iusques à mon retour; neantmoins comme il s'alloit affoiblissant ils souhaitterent de le voir vn petit plus affectionné à nostre creance, ce qui les incita d'offrir à Dieu vne neufuaine à l'honneur du glorieux Espoux de la saincte Vierge pour le bien de son ame. Le commencement de cette deuotion fut le commencement de ses volontez plus ardentes: il se monstra fort desireux d'estre instruit, commençant à mespriser ses superstitions; il ne voulut plus dormir qu'il n'eust au prealable prié Dieu,

ce qu'il faisoit encore deuant et apres sa refection, si bien qu'il differa vne fois plus de demie-heure à manger ce qu'on luy auoit presenté, pource qu'on ne luy auoit pas fait faire la benediction, demandant au Pere Brebeuf qu'il luy fist dire douze ou treize fois de suitte pour la grauer en sa memoire. C'estoit vn contentement plein d'edification, de voir vn vieillard de plus de soixante ans, apprendre d'vn petit François que nous auons icy, à faire le signe de la Croix, et autres prieres qu'il luy demandoit. Le Pere Brebeuf voyant que ses forces se diminuoient, et que d'ailleurs il estoit assez instruict, luy dit que sa mort approchoit, et que s'il vouloit mourir Chrestien, et aller au Ciel, qu'il falloit estre baptizé. A ces paroles il se montra si ioyeux, qu'il se traisna luy mesme comme il peut en nostre Chapelle, ne pouuant attendre que les Peres, qui preparoient ce qu'il falloit pour conferer ce Sacrement, le vinssent querir : vn de nos François, son Parrain, luy donna le nom de Ioseph. Deuant et pendant son baptesme, qui fut le troisiéme d'Auril, le Pere l'interrogeant sommairement sur tous les articles du Symbole, et sur les commandemens de Dieu, il respondit nettement et courageusement qu'il croyoit les vns, et s'efforceroit de garder les autres, si Dieu luy rendoit la santé, monstrant de grands regrets de l'auoir offensé : sa femme et l'vne de ses filles estoient presentes, celle-là ne pouuoit tenir les larmes, et l'autre se monstroit tout estonnée, admirant la beauté des sainctes ceremonies de l'Eglise.

Ie retournay de mon hyuernement d'auec les Sauuages, six iours apres son baptesme; ie le trouuay bien malade, mais bien content d'estre Chrestien. Ie l'embrassay comme mon frere, bien réiouï de le voir enfant de Dieu; nous continuasmes de l'instruire, et de luy faire exercer des actes des vertus, notamment Theologales, pendant l'espace de douze iours, qu'il suruescut apres son baptesme.

Les Sauuages desirans le panser à leur mode auec leurs chants, auec leurs tintamarres, et auec leurs autres superstitions, tascherent plusieurs fois de nous l'enleuer, iusques là qu'ils amenerent vne traîne pour le reporter, et l'vn de leurs sorciers ou iongleurs le vint voir exprés pour le débaucher de nostre creance ; mais le bon Neophyte tint ferme, respondant, qu'on ne luy parlast plus de s'en aller, et qu'il ne nous quitteroit point, que nous ne l'enuoyassions. Ce n'est pas vne petite marque de l'efficacité de la grace du sainct Baptesme, de voir vn homme nourry depuis soixante ans et plus dedans la Barbarie, habitué aux façons de faire des Sauuages, imbu de leurs erreurs et de leurs resueries, resister à sa propre femme, à ses enfans, et à ses gendres, et à ses amis et à ses compatriotes, à ses *Manitousiouets*, sorciers ou iongleurs, non vne fois, mais plusieurs, pour se ietter entre les bras de quelques estrangers, protestant qu'il veut embrasser leur creance, mourir en leur Foy et dedans leur maison. Cela fait voir que la grace peut donner du poids à l'ame d'vn Sauuage naturellement inconstante.

Enfin, apres auoir instruit nostre bon Ioseph du Sacrement de l'Extreme-Onction, nous luy conferasmes, et iustement le Samedy Sainct son ame partit de son corps, pour s'en aller celebrer la feste de Pasques au Ciel. L'vn de ses gendres l'ayant veu fort bas, estoit demeuré aupres de luy pour voir comme nous l'enseuelirions apres sa mort, desirant qu'on luy donnast vne Castelogne et son petunoir, pour s'en seruir en l'autre monde ; mais comme il alloit porter la nouuelle de cette mort à la femme du deffunct, nous l'enseuelismes à la façon de l'Eglise Catholique, honorant ses obseques le mieux qu'il nous fut possible. Monsieur de Champlain pour tesmoigner l'amour et l'honneur que nous portons à ceux qui meurent Chrestiens, fit quitter le trauail à ses gens, et nous les enuoya pour assister à l'office; nous gardasmes le plus exactement qu'il nous fut possible les ceremonies de l'Eglise, ce qui agrea infiniment aux parens de ce nouueau Chrestien ; vne chose neantmoins leur depleut, quand on vint à mettre le corps dans

la fosse: ils s'apperceurent qu'il y auoit vn peu d'eau au fonds, à raison que les neiges se fondoient pour lors et degouttoient là dedans; cela leur frappa l'imagination, et comme ils sont superstitieux, les attrista vn petit. Cette erreur ne sera pas difficile à combattre, quand on sçaura bien leur langue. Voila à mon aduis les premiers des Sauuages adultes baptisez et morts constans en la foy, dans ces contrées.

Le troisiesme Sauuage baptizé cette année, estoit vn enfant âgé de trois à quatre mois seulement. Son Pere estant en cholere contre sa femme, fille de nostre bon Ioseph, soit pource qu'elle le vouloit quitter, ou qu'il estoit touché de quelque ialousie, il print l'enfant et le ietta contre terre pour l'assommer; vn de nos François suruenant là dessus, et se souuenant que nous leur auions recommandé de conferer le Baptesme aux enfans qu'ils verroient en danger de mort, au cas qu'ils ne nous peussent appeller, il prit de l'eau et le baptiza; ce pauure petit neantmoins ne mourut pas du coup, sa mere le reprit et l'emporta auec soy dans les Isles quittant son mary, qui nous a dit depuis, qu'il croit que son fils est mort, sa mere estant tombée dans vne maladie qu'il iuge mortelle.

Le quatriesme estoit fils d'vn Sauuage nommé Khiouirineou; sa mere s'appelloit Ouitapimoueou. Ils auoient donné nom à leur petit Itaouabisisiou; ses parens me promirent qu'ils nous l'apporteroient pour l'enterrer en nostre cimetiere au cas qu'il mourût, et qu'ils nous le donneroient pour l'instruire s'il guerissoit (car il estoit malade), faisans ainsi paroistre le contentement qu'ils auoient que leur petit fils receust le sainct Baptesme. Ie le baptisay donc, et luy donnay le nom de Iean Baptiste, ce iour estant l'octaue de ce grand Sainct. Le sieur du Chesne, Chirurgien de l'habitation, qui vient volontiers auec moy par les Cabanes, pour nous aduertir de ceux qu'il iuge en danger de mort, fut son parrain.

Le cinquiesme fut baptizé le mesme iour; son Pere auoit tesmoigné au sieur Oliuier truchement, qu'il eût bien voulu qu'on eust fait à son fils ce qu'on fait aux petits enfans François, c'est à dire qu'on l'eust baptizé; le sieur Oliuier m'en ayant donné aduis, i'allay voir l'enfant; ie differay le baptesme pour quelques iours, le trouuant encore plein de vie; en fin le P. Buteux et moy l'estans retournez voir, nous appellasmes Monsieur du Chesne, qui nous dit que l'enfant estoit bien mal. Ie demanday à son Pere s'il seroit content qu'on le baptizât: Tres-content, fit-il, s'il meurt ie le porteray en ta maison, s'il retourne en santé il sera ton fils, et tu l'instruiras. Ie le nommay Adrian, du nom de son Parrain, il se nommoit auparauant Pichichich; son Pere est surnommé des François Bapti-scan, il s'appelle en Sauuage Tchimaouirineou, sa mere Matouetchiouanoue-coueou. Ce pauure petit âgé d'enuiron 8 mois s'enuola au Ciel; la nuict suiuante son Pere ne manqua pas d'apporter son corps, amenant auec soy dix-huict ou vingt Sauuages, hommes, femmes et enfans; ils l'auoient enueloppé dans des peaux de Castor, et pardessus d'vn grand drap de toile, qu'ils auoient achepté au magazin, et encore pardessus d'vne grande escorce redoublée. Ie deueloppay ce pacquet, pour voir si l'enfant estoit dedans, puis ie le mis dans vn cercueil que nous luy fismes faire, ce qui agrea merueilleusement aux Sauuages: car ils croyent que l'ame de l'enfant se doit seruir en l'autre monde de l'ame, de toutes les choses qu'on luy donne à son depart. Ie leur dis bien que cette ame estoit maintenant dedans le Ciel, et qu'elle n'auoit que faire de toutes ces pauuretez; neantmoins nous les laissasmes faire, de peur que si nous les eussions voulu empescher (ce que i'aurois peu faire, car le Pere chanceloit desia,) les autres ne nous permissent pas de baptizer leurs enfans quand ils seroient malades, ou du moins ne les apportassent point apres leur mort. Ces pauures gens furent rauis, voyans cinq Prestres reuestus de surplis honorer ce petit ange Canadien, chantans ce qui est ordonné par l'Eglise, couurans son cercueil d'vn beau parement, et le parsemans de fleurs : nous l'enterrasmes

auec toute la solemnité qui nous fut possible.

Tous les Sauuages assistoient à toutes les ceremonies; quand ce vint à le mettre en la fosse, sa mere y mit son berceau auec luy et quelques autres hardes selon leur coustume, et bientost apres tira de son laict dans vne petite escuelle d'escorce qu'elle brusla sur l'heure mesme. Ie demanday pourquoy elle faisoit cela; vne femme me repartit, qu'elle donnoit à boire à l'enfant, dont l'ame beuuoit de ce laict. Ie l'instruisis là dessus, mais ie parle encore si peu qu'à peine me pût elle entendre.

Apres l'enterrement nous fismes le festin des morts, donnans à manger de la farine de bled d'Inde meslée de quelques pruneaux à ces bonnes gens, pour les induire à nous appeller quand eux ou leurs enfans seront malades. Bref ils s'en retournerent auec fort grande satisfaction, comme ils firent paroistre pour lors, et particulierement deux iours apres.

Le Pere Buteux retournant de dire la Messe de l'habitation, comme il visitoit les Cabanes des Sauuages, il rencontra le corps mort du petit Iean Baptiste qu'on enueloppoit comme l'autre; ses parents, quoy que malades, luy promirent de l'apporter chés nous. On m'a desia fait recit, dit la mere, de l'honneur et du bon traictement que vous faictes à nos enfans, mais ie ne veux point qu'on deueloppe le mien. Là dessus le pere du premier trespassé luy dit : On ne fait point de mal à l'enfant, on ne luy oste point ses robbes; on regarde seulement s'il est dedans le pacquet, et si nous ne sommes point trompeurs. Elle acquiesça et presenta son fils pour estre porté dans nostre Chapelle, dans laquelle le Pere Buteux nous l'amena en la compagnie de ses parens et des autres Sauuages; nous l'enterrasmes auec les mesmes ceremonies que l'autre, et eux luy donnerent aussi ses petits meubles pour passer en l'autre monde ; nous fismes encore le festin qu'ils font à la mort de leurs gens, bien ioyeux de voir ce peuple s'affectionner petit à petit aux sainctes actions de l'Eglise Chrestienne et Catholique.

Le quatorziesme de Iuillet, ie baptizay le sixiesme; c'estoit vne petite Algonquine âgée d'enuiron vn an. Ie ne l'eusse pas si tost fait Chrestienne, n'estoit que ses parens s'en vouloient aller vers leur pays : or iugeant auec Monsieur du Chesne, que cet enfant trauaillé d'vne fieure ethique, estoit en danger de mort, ie luy conferay ce Sacrement. Elle fut appellée Marguerite; on la nommoit en Sauuage *Memichtigouchiouiscoueou*, c'est à dire, femme d'vn European; son Pere se nomme en Algonquain *Pichibabich*, c'est à dire Pierre, et sa mere Chichip, c'est à dire vn Canard. Ils m'ont promis que si cette pauure petite recouure sa santé, qu'ils me l'apporteroient, pour la mettre entre les mains de l'vne de nos Françoises. Comme ce peuple est errant, ie ne sçai maintenant où elle est ; ie crois qu'elle n'est pas loing du Paradis, si elle n'y est desia.

La septiesme personne que nous auons mise au nombre des enfans de Dieu, par le Sacrement de Baptesme, c'est la mere du petit Sauuage, que nous auions nommé Bien-venu; elle s'appelloit en Sauuage *Ouroutiuoucoueu*, et maintenant on l'appelle Marie; ce beau nom luy a esté donné, suiuant le vœu qu'auoit fait autresfois le R. Pere Charles Lalemant, que la premiere Canadienne que nous baptizerions, porteroit le nom de la saincte Vierge, et le premier Sauuage, celuy de son glorieux Espoux sainct Ioseph: nous n'auions point cognoissance de ce vœu, quand les autres ont esté baptizés. I'espere que dans fort peu de iours, il sera entierement accomply: mais pour retourner à nostre nouuelle Chrestienne, l'ayant trouuée proche du fort de nos François, abandonnée de ses gens, pource qu'elle estoit malade, ie luy demanday qui la nourrissoit; elle me respondit que les François luy donnoient quelque morceau de pain, et que quelques vns reuenans de la chasse, luy iettoient par fois en passant vne tourterelle. Si vous vous voulez cabaner, luy dis-ie, proche de nostre maison, nous

vous nourrirons, et vous enseignerons le chemin du Ciel. Elle me repartit d'vne voix languissante, car elle estoit fort mal: Helas ! i'y voudrois bien aller, mais ie ne sçaurois plus marcher : aye pitié de moy, enuoye moy querir dans vn Canot. Ie n'y manquay pas; le lendemain matin 23. Iuillet, ie la fis apporter proche de nostre maison ; la pauure femme me demandoit bien si elle n'entreroit point chez nous : elle s'attendoit que nous luy ferions la mesme charité que nous auions fait aux deux premiers baptizés; mais ie luy respondis qu'elle estoit femme, et que nous ne pouuions pas la loger dans nôtre maisonnette qui est fort petite; que neantmoins nous luy porterions à manger dans sa Cabane, et que tous les iours ie l'irois voir pour l'instruire; elle fut contente. Quand ie commençay à luy parler de la saincte Trinité, disant, que le Pere, et le Fils, et le sainct Esprit, n'estoient qu'vn Dieu, qui a tout fait: Ie le sçay bien, me fit-elle, ie le crois ainsi. Ie fus tout estonné à cette repartie; mais elle me dit que nostre bon Sauuage Ioseph luy rapportoit par fois ce que nous luy disions; cela me consola fort, car en peu de temps elle fut suffisamment instruicte pour estre baptizée, I'estois seulement en peine de luy faire conceuoir vne douleur de ses pechez : les Sauuages n'ont point en leur langue, si bien en leurs mœurs, ce mot de peché ; le mot de meschanceté et de malice signifie parmy eux, vne action contre la pureté, à ce qu'ils m'ont dit. I'estois donc en peine de luy faire conceuoir vn deplaisir d'auoir offensé Dieu; ie luy leus par plusieurs fois les Commandemens, luy disant que celuy qui à tout fait, haïssoit ceux qui ne luy obeïssoient pas, et qu'elle luy dît qu'elle estoit bien marrie de l'auoir offensé. La pauure femme, qui auoit bien retenu les deffences que Dieu a fait à tous les hommes de mentir, de paillarder, de desobeïr à ses parents, s'accusa toute seule de toutes ses offenses par plusieurs fois, disant de soy mesme : Celuy qui as tout faict, aye pitié de moy; Iesvs, Fils de celuy qui peut tout, fais moy misericorde : ie te promets que ie ne m'enyureray plus, ny que ie ne diray plus de paroles deshonnestes, que ie ne mentiray plus; ie suis marrie de t'auoir fasché, i'en suis marrie de tout mon cœur, ie ne mens point: aye pitié de moy; si je retourne en santé, ie croiray tousiours en toy, ie t'obeïray tousiours; si ie meurs, aye pitié de mon ame. L'aiant donc veuë ainsi disposée, craignant d'ailleurs qu'elle ne mourust subitement, car elle estoit fort malade, ie luy demanday si elle ne vouloit pas bien estre baptizée: Ie voudrois bien encore viure, me dit-elle. Ie cogneu qu'elle s'imaginoit que nous ne donnions point le baptesme qu'à ceux qui deuoient mourir incontinent apres ; ie luy fis entendre que nous estions tous baptizés, et que nous n'estions pas morts; que le baptesme rendoit plustost la santé du corps, qu'il ne l'ostoit. Baptise moy donc au plustost, me fit elle. Ie la voulus esprouuer : il estoit arriué quelques canots de Sauuages à Kebec, ie luy dis: Voila vne compagnie de tes gens qui vient d'arriuer, si tu veux t'en aller auec eux, ils te receuront, et ie te feray porter en leurs cabanes. La pauure creature se mit à pleurer et à sanglotter si fort, qu'elle me toucha, me tesmoignant par ses larmes qu'elle vouloit estre Chrestienne, et que ie ne la chassasse point. Enfin voiant son mal redoubler, nous prismes resolution de la baptizer promptement ; ie luy fis entendre qu'elle pourroit mourir la nuict, et que son ame s'en iroit dans les feux, si elle n'estoit baptizée; que si elle vouloit receuoir ce sacrement en nostre Chappelle, que ie l'y ferois apporter dans vne couuerture. Elle tesmoigna qu'elle en estoit contente: Ie m'en vay, luy dis ie, preparer tout ce qu'il fault, prends courage, ie t'enuoieray bien-tost querir. La pauure femme n'eut pas la patience d'attendre, elle se traisne comme elle pût, se reposant à tous coups; en fin elle arriua à nostre maison esloignée de plus de deux cens pas de sa cabane, et se jetta par terre n'en pouuant plus; estant reuenuë à soy, ie la baptizay en presence de nos Peres, et de tous nos hommes : elle me respondit

brauement à toutes les demandes que ie luy fis, suiuant l'ordre de conferrer ce Sacrement aux personnes qui ont l'vsage de raison. Nous la reportasmes dans sa cabane toute pleine de joie, et nous remplis de consolation voians la grace de Dieu operer dans vne ame où le diable auoit fait sa demeure si long temps. Cecy arriua le premier iour d'Aoust.

Le lendemain quelques François m'estans venu voir, l'allans visiter, ils la trouuerent tenant vn Crucifix en main, et l'apostrophant fort doucement : Toy qui es mort pour moy, fais moy misericorde, ie veux croire en toy toute ma vie, aye pitié de mon ame. Ie rapporte expressement toutes ces particularitez, pour faire voir que nos Sauuages ne sont point si barbares qu'ils ne puissent estre faits enfans de Dieu. I'espere que là où le peché a regné, que la grace y triomphera. Cette pauure femme veit encore plus proche du Ciel que de la santé.

Ie concluëray ce Chapitre par vn chastiment assez remarquable d'vne autre Canadienne, qui ayant fermé l'oreille à Dieu pendant sa maladie, semble auoir esté rejettée à sa mort. Le Pere Brebeuf l'ayant esté voir, pour luy parler de receuoir la foy, elle se mocqua de luy, et mesprisa ses paroles. Sa maladie l'ayant terrassée, et les Sauuages voulans decabaner, la porterent à cette honneste famille, habituée icy depuis vn assez long temps ; mais n'ayant pas où la loger, ces Barbares la traînerent au fort. Si nous n'eussions esté si esloignez, asseurément ils nous l'auroient amenée: car ie me doute qu'ils la presentoient à nos François, voyans que nous auions receu auec beaucoup d'amour les deux Sauuages morts Chrestiens. Monsieur de Champlain voyant qu'il estoit desia tard, luy fit donner le couuert pour vne nuict; ceux qui estoient dans la chambre où on la mit, furent contraints d'en sortir, ne pouuans supporter l'infection de cette femme.

Le iour venu, Monsieur de Champlain fit appeller quelques Sauuages, et leur ayant reproché leur cruauté d'abandonner cette creature qui estoit de leur nation, ils la reprirent et la traînerent vers leurs Cabanes, la rebutans comme vn chien, sans luy donner le couuert. Cette miserable se voyant delaissée des siens, exposée à la rigueur du froid, demanda qu'on nous fist appeller ; mais comme il n'y auoit point là de nos François, les Sauuages ne voulurent pas prendre la peine de venir iusques en nostre maison, esloignée d'vne bonne lieuë de leurs Cabanes, si bien que la faim, le froid, la maladie, et les enfans des Sauuages, à ce qu'on dit, la tuerent; nous ne fusmes aduertis de cette histoire tragique que quelques iours apres sa mort. S'il y auoit icy vn Hospital, il y auroit tous les malades du pays, et tous les vieillards; pour les hommes nous les secourerons selon nos forces, mais pour les femmes il ne nous est pas bien seant de les receuoir en nos maisons.

Des moyens de conuertir les Sauuages.

CHAPITRE III.

Le grand pouuoir que firent paroistre les Portugais au commencement dans les Indes Orientales et Occidentales, ietta l'admiration bien auant dedans l'esprit des Indiens, si bien que ces peuples embrasserent quasi sans contreditte la creance de ceux qu'ils admiroient. Or voicy à mon aduis les moyens d'acquerir cet ascendant pardessus nos Sauuages.

Le premier est d'arrester les courses de ceux qui ruinent la Religion, et de se rendre redoutables aux Hiroquois, qui ont tué de nos hommes, comme chacun sçait, et qui tout fraischement ont massacré deux cens Hurons, et en ont pris plus de cent prisonniers. Voila selon ma pensée, la porte vnique par laquelle nous sortirons du mespris, où la negligence de ceux qui auoient cy-deuant la traicte du pays, nous ont iettés par leur auarice.

Le second moyen de nous rendre recommandables aux Sauuages, pour les

induire à receuoir nostre saincte foy, seroit d'enuoyer quelque nombre d'hommes bien entendus à defricher et cultiuer la terre, lesquels se ioignants auec ceux qui sçauroient la langue, trauailleroient pour les Sauuages, à condition qu'ils s'aresteroient, et mettroient eux-mesmes la main à l'œuure, demeurants dans quelques maisons qu'on leur feroit dresser pour leur vsage; par ce moyen demeurants sedentaires, et voyants ce miracle de charité en leur endroit, on les pourroit instruire et gaigner plus facilement. M'entretenant cét Hyuer auec mes Sauuages, ie leur communiquois ce dessein, les asseurant que quand ie sçaurois parfaictement leur langue, ie les aiderois à cultiuer le terre, si ie pouuois auoir des hommes, et s'ils se vouloient arrester, leur representant la misere de leurs courses, qui les touchoit pour lors assez sensiblement. Le Sorcier m'ayant entendu, se tourna vers ses gens, et leur dit: Voyez comme cette robe noire ment hardiment en nostre presence. Ie luy demanday pourquoy il se figuroit que ie mentois: Pource, dit-il, qu'on ne voit point d'hommes au monde si bons comme tu dis, qui voudroient prendre la peine de nous secourir sans espoir de recompense, et d'employer tant d'hommes pour nous aider sans rien prendre de nous; si tu faisois cela, adiousta-il, tu arresterois la pluspart des Sauuages, et ils croiroient tous à tes paroles.

Ie m'en rapporte, mais si ie puis tirer quelque conclusion des choses que ie vois, il me semble qu'on ne doit pas esperer grande chose des Sauuages, tant qu'ils seront errants: vous les instruisés auiourd'huy, demain la faim vous enleuera vos auditeurs, les contraignant d'aller chercher leur vie dans les fleuues et dans les bois. L'an passé ie faisois le Catechisme en begaiant, à bon nombre d'enfans; les vaisseaux partis, mes oyseaux s'enuolerent qui d'vn costé qui de l'autre. Cette année que ie parle vn petit mieux, ie les pensois reuoir, mais s'estans cabanez delà le grand fleuue de S. Laurens, i'ay esté frustré de mon attente. De les vouloir suiure, il faudroit autant de Religieux qu'ils sont de cabanes; encor n'en viendroit on pas à bout: car ils sont tellement occupez à quester leur vie parmy ces bois, qu'ils n'ont pas le loisir de se sauuer, pour ainsi dire. De plus ie ne crois point que de cent Religieux, il y en ait dix qui puissent resister aux trauaux qu'il faudroit endurer à leur suitte. Ie voulus demeurer auec eux l'Automne dernier; ie n'y fus pas huict iours, qu'vne fieure violente me saisit, et me fit rechercher nostre petite maison, pour y trouuer ma santé. Estant guery, ie les ay voulu suiure pendant l'Hiuer; i'ay esté fort malade la pluspart du temps. Ces raisons et beaucoup d'autres, que ie deduirois, n'estoit que ie crains d'estre long, me font croire qu'on trauaillera beaucoup, et qu'on auancera fort peu, si on n'arreste ces barbares. De leur vouloir persuader de cultiuer d'eux-mesmes sans estre secourus, ie doute fort si on le pourra obtenir de long temps: car ils n'y entendent rien. De plus où retireront ils ce qu'ils pourront recueillir? leurs cabanes n'estants faites que d'escorce, la premiere gelée gastera toutes les racines, et les citroüilles qu'ils auroient ramassées. De semer des poids et du bled d'Inde, ils n'ont point de place dans leurs todis; mais qui les nourrira pendant qu'ils commenceront à defricher? car ils ne viuent quasi qu'au iour la iournée, n'ayant pour l'ordinaire, au temps qu'il faut defricher, aucunes prouisions. En fin quand ils se tueroient de trauailler, ils ne pourroient pas retirer de la terre la moitié de leur vie, iusques à ce qu'elle soit defrichée, et qu'ils soient bien entendus à la faire profiter.

Or auec le secours de quelques braues ouuriers de bon trauail, il seroit aisé d'arrester quelques familles, veu que quelques vns m'en ont desia parlé, s'accoustumans d'eux-mesmes petit à petit à tirer quelque chose de la terre.

Ie sçay bien qu'il y a des personnes de bon iugement, qui croyent qu'encor que les Sauuages soient errants, que la bonne semence de l'Euangile ne laissera pas de germer et de fructifier en leur

ame, quoy que plus lentement, pource qu'on ne les peut instruire que par reprises. Ils se figurent encor que s'il passe icy quelques familles, comme on a desia commencé d'en amener, que les Sauuages prendront exemple sur nos François, et s'arresteront pour cultiuer la terre. Ie fus frappé de ces pensées au commencement que nous vinsmes icy; mais la communication que i'ay euë auec ces peuples, et les difficultez qu'ont des hommes habituez dans l'oisiueté, d'embrasser vn fort trauail, comme est la culture de la terre, me font croire maintenant que s'ils ne sont secourus, ils perdront cœur, notamment les Sauuages de Tadoussac. Car pour ceux des Trois Riuieres, où nos François font faire vne nouuelle habitation cette année, ils ont promis qu'ils s'arresteront là et qu'ils semeront du bled d'Inde ; ce qui me semble n'est pas tout à faict asseuré, mais probable, pour autant que leurs predecesseurs ont eu autresfois vne bonne bourgade en cet endroict, qu'ils ont quittée pour les inuasions des Hiroquois leurs ennemis.

Le Capitaine de ce quartier là m'a dit que la terre y estoit fort bonne, et qu'ils l'aimoient fort. S'ils deuiennent sedentaires, comme ils en ont maintenant la volonté, nous preuoyons là vne moisson plus feconde des biens du Ciel, que des fruicts de la terre.

Le troisiesme moyen d'estre bienvoulu de ces peuples, seroit de dresser icy vn seminaire de petits garçons, et auec le temps vn de filles, soubs la conduitte de quelque braue maistresse, que le zele de la gloire de Dieu et l'affection au salut de ces peuples fera passer icy, auec quelques Compagnes animées de pareil courage. Plaise à sa diuine Majesté d'en inspirer quelques vnes, pour vne si noble entreprise, et leur fasse perdre l'apprehension que la foiblesse de leur sexe leur pourroit causer, pour auoir à trauerser tant de mers, et viure parmy des Barbares.

A ce dernier voyage, des femmes enceintes sont venuës, et ont aisement surmonté ces difficultez, comme auoient faict d'autres auparauant. Il y a aussi du plaisir d'appriuoiser des ames Sauuages, et les cultiuer pour receuoir la semence du Christianisme. Et puis l'experience nous rend certains, que Dieu qui est bon et puissant enuers tous, au respect neantmoins de ceux qui s'exposent genereusement et souffrent volontiers pour son seruice, il a des caresses assaisonnées de tant de suauitez, et les secourt parmy leurs dangers d'vne si prompte et paternelle assistance, que souuent ils ne sentent point leurs trauaux, ains leurs peines leur tournent à plaisir, et leurs perils à consolation singuliere. Mais ie voudrois tenir icy où nous sommes, les enfans des Hurons. Le Pere Brebeuf nous faict esperer que nous en pourrons auoir, s'il entre auec nos Peres dans ces pays bien peuplez, et si on trouue dequoy fonder ce seminaire. La raison pourquoy ie ne voudrois pas prendre les enfans du pays dans le pays mesme, mais en vn autre endroict, c'est pour autant que ces Barbares ne peuuent supporter qu'on chastie leurs enfants, non pas mesme de paroles, ne pouuans rien refuser à vn enfant qui pleure; si bien qu'à la moindre fantaisie ils nous les enleueroient deuant qu'ils fussent instruicts; mais si on tient icy les petits Hurons, ou les enfans des peuples plus esloignez, il en arriuera plusieurs biens : car nous ne serons pas importunés ny destournés des peres, en l'instruction des enfants ; cela obligera ces peuples à bien traitter, ou du moins à ne faire aucun tort aux François qui seront en leur pays. Et en dernier lieu nous obtiendrons, auec la grace de Dieu nostre Seigneur, la fin pour laquelle nous venons en ce pays si esloigné, sçauoir est la conuersion de ces peuples.

De la creance, des superstitions et des erreurs des Sauuages Montagnais.

CHAPITRE IV.

I'ay desia mandé, que les Sauuages croyoient qu'vn certain nommé Ataho-

cam auoit creé le monde, et qu'vn nommé Messou l'auoit reparé. I'ay interrogé là dessus ce fameux Sorcier et ce vieillard, auec lesquels i'ay passé l'Hyuer ; ils m'ont respondu, qu'ils ne sçauoient pas qui estoit le premier Autheur du monde; que c'estoit peut-estre Atahocam, mais qne cela n'estoit pas certain; qu'ils ne parloient d'Atahocam, que comme on parle d'vne chose si esloignée, qu'on n'en peut tirer aucune asseurance, et de fait le mot *Nitatahokan* en leur langue, signifie, ie raconte vne fable, ie dis vn vieux conte fait à plaisir.

Pour le Messou, ils tiennent qu'il a reparé le monde, qui s'estoit perdu par le deluge d'eau: d'où appert qu'ils ont quelque tradition de cette grande inondation vniuerselle qui arriua du temps de Noë, mais ils ont remply cette verité de mille fables impertinentes. Ce Messou allant à la chasse, ses loups Ceruiers dont il se seruoit au lieu de chiens, estans entrez dans vn grand lac, ils y furent arrestez. Le Messou les cherchant par tout, vn oyseau luy dit qu'il les voyoit au milieu de ce lac. Il y entre pour les retirer; mais ce lac venant à se desgorger, couurit la terre, et abisma le monde. Le Messou bien estonné, enuoya le corbeau chercher vn morceau de terre pour rebastir cet element, mais il n'en peut trouuer ; il fit descendre vne Loutre dans l'abisme des eauës, elle n'en peut rapporter; enfin il enuoya vn rat musqué, qui en rappporta vn petit morceau, duquel se seruit le Messou, pour refaire cette terre où nous sommes. Il tira des flesches aux troncs des arbres, lesquelles se conuertirent en branches; il fit mille autres merueilles, se vengea de ceux qui auoient arresté ses Loups Ceruiers, épousa vne Ratte musquée, de laquelle il eut des enfans qui ont repeuplé le monde: voila comme le Messou a tout restably. Ie touchay l'an passé cette fable, mais desirant rassembler tout ce que ie sçay de leur creance, i'ay vsé de redittes. Nostre Sauuage racontoit au Pere Brebeuf que ses compatriotes croyent qu'vn certain Sauuage auoit receu du Messou le don d'immortalité dans vn petit pacquet, auec vne grande recommandation de ne le point ouurir. Pendant qu'il le tint fermé, il fut immortel, mais sa femme curieuse et incredule, voulut voir ce qu'il y auoit dans ce present: l'ayant deployé, tout s'enuola, et depuis les Sauuages ont esté sujets à la mort.

Ils disent en outre, que tous les animaux de chaque espece ont vn frere aisné, qui est comme le principe et comme l'origine de tous les indiuidus, et ce frere aisné est merueilleusement grand et puissant. L'aisné des Castors, me disoient-ils, est peut-estre aussi gros que nostre Cabane, quoy que ses Cadets (i'entends les Castors ordinaires) ne soient pas tout à faict si gros que nos moutons. Or ces aisnez de tous les animaux sont les cadets du Messou: le voila bien apparenté, le braue reparateur de l'Vniuers est le frere aisné de toutes les bestes. Si quelqu'vn void en dormant l'aisné ou le principe de quelques animaux, il fera bonne chasse: s'il void l'aisné des Castors il prendra des Castors, s'il void l'aisné des Eslans il prendra des Eslans, iouissans des cadets par la faueur de leur aisné qu'ils ont veu en songe. Ie leur demanday où estoient ces freres aisnez: Nous n'en sommes pas bien asseurez, me dirent-ils, mais nous pensons que les aisnés des oyseaux sont au ciel, et que les aisnez des autres animaux sont dans les eauës. Ils reconnoissent deux principes des saisons: l'vn s'appelle *Nipinoukhe*, c'est celuy qui ramene le Printemps et l'Esté ; ce nom vient de *Nipin*, qui en leur langue signifie le Printemps ; l'autre s'appelle *Pipounoukhe*, du nom de *Pipoun*, qui signifie l'Hiuer, aussi ramene il la saison froide. Ie leur demandois si ce *Nipinoukhe* et *Pipounoukhe*, estoient hommes ou animaux de quelque autre espece, et en quel endroict ils demeuroient ordinairement ; et ils me respondirent qu'ils ne sçauoient pas bien comme ils estoient faicts, encor qu'ils fussent bien asseurez qu'ils estoient viuants ; car ils les entendent, disent-ils, parler ou bruire, notamment à leur venuë, sans pouuoir distinguer ce qu'ils disent. Pour

leur demeure, ils partagent le monde entre eux, l'vn se tenant d'vn costé, l'autre de l'autre, et quand le temps de leur station aux deux bouts du monde est expiré, l'vn passe en la place de l'autre, se succedans mutuellement: voila en partie la fable de Castor et de Pollux. Quand *Nipinoukhe* reuient, il ramene auec soy la chaleur, les oyseaux, la verdure, il rend la vie et la beauté au monde; mais *Pipounoukhe* rauage tout, estant accompagné de vents froids, de glaces, de neiges, et des autres appanages de l'Hiuer. Ils appellent cette succession de l'vn à l'autre *Achitescatoueth*, c'est à dire, ils passent mutuellement à la place l'vn de l'autre.

De plus, ils croyent qu'il y a certains Genies du jour, ou Genies de l'air; ils les nomment *Khichikouai* du mot *Khichikou*, qui veut dire le jour et l'air. Les Genies, ou *Khichikouai*, connoissent les choses futures, ils voyent de fort loing; c'est pourquoy les Sauuages les consultent, non pas tous, mais certains iongleurs, qui sçauent mieux bouffonner et amuser ce peuple que les autres. Ie me suis trouué auec eux quand ils consultoient ces beaux Oracles: voicy ce que i'en ay remarqué.

Sur l'entrée de la nuict, deux ou trois jeunes hommes dresserent vn tabernacle au milieu de nostre Cabane; ils planterent en rond six pieux fort auant dans la terre, et pour les tenir en estat, ils attacherent au haut de ces pieux vn grand cercle, qui les enuironnoit tous; cela fait, ils entourerent cet Edifice de Castelognes, laissant le haut du tabernacle ouuert; c'est tout ce que pourroit faire vn grand homme, d'atteindre de la main au plus haut de cette tour ronde, capable de tenir 5 ou 6 hommes debout. Cette maison estant faite, on esteint entierement les feux de la cabane, iettant dehors les tisons, de peur que la flamme ne donne de l'espouuante à ces Genies ou *Khichikouai*, qui doiuent entrer en ce tabernacle, dans lequel vn ieune iongleur se glissa par le bas, retroussant à cét effect la couuerture qui l'enuironnoit, puis la rabbattant quand il fut entré (car il se faut bien donner de garde qu'il n'y ait aucune ouuerture en ce beau palais, sinon par le haut); le jongleur entré, commença doucement à fremir, comme en se plaignant; il esbranloit ce tabernable sans violence au commencement, puis s'animant petit à petit, il se mit à siffler d'vne façon sourde, et comme de loin; puis à parler comme dans vne bouteille, à crier comme vn chat-buant de ce pays-cy, qui me semble auoir la voix plus forte que ceux de France; puis à hurler, chanter, variant de ton à tous coups, finissant par ces syllabes, *ho ho, hi hi, gui gui nioué*, et autres semblables, contrefaisant sa voix: en sorte qu'il me sembloit ouïr ces marionnettes que quelques bateleurs font voir en France. Il parloit tantost Montagnais, tantost Algonquain, retenant tousiours l'accent Algonquain, qui est gay comme le Prouençal. Au commencement, comme i'ay dit, il agitoit doucement cét edifice; mais comme il s'alloit tousiours animant, il entra dans vn si furieux enthousiasme, que ie croyois qu'il deust tout briser, esbranlant si fortement et auec de telles violences sa maison, que ie m'estonnois qu'vn homme eust tant de force: car comme il eut vne fois commencé à l'agiter, il ne cessa point que la consulte ne fust faite, qui dura enuiron trois heures. Comme il changeoit de voix, les Sauuages s'escrioient au commencement *moa, moa*, escoute, escoute; puis inuitans ces Genies, ils leur disoient *Pitoukhecou, Pitoukhecou*, entrez, entrez. D'autrefois comme s'ils eussent respondu aux hurlements du jongleur, ils tiroient ceste aspiration du fond de la poitrine, *ho, ho*. I'estois assis comme les autres, regardant ce beau mystere auec defence de parler; mais comme ie ne leur auois point voüé d'obeïssance, ie ne laissois pas de dire vn petit mot à la trauerse: tantost ie les priois d'auoir pitié de ce pauure iongleur, qui se tuoit dans ce tabernacle; d'autrefois ie leur disois qu'ils criassent plus haut, et que leurs Genies estoient endormis.

Quelques vns de ces Barbares s'imaginent que ce iongleur n'est point là dedans, qu'il est transporté sans sçauoir

ny où, ny comment. D'autres disent que son corps est couché par terre, que son ame est au haut de ce tabernacle, où elle parle au commencement, appellant ces Genies, et iettant par fois des estincelles de feu. Or pour retourner à nostre consultation, les Sauuages ayans ouy certaine voix que contrefit le jongleur, pousserent vn cri d'allegresse, disants qu'vn de ces Genies estoit entré : puis s'addressants à luy, s'escrioient, *Tepouachi, tepouachi*, appelle, appelle ; sçauoir est tes compagnons. Là dessus le jongleur faisant du Genie, changeant de ton et de voix, les appelloit; cependant nostre sorcier qui estoit present prit son tambour, et chantant auec le iongleur qui estoit dans le tabernacle, les autres respondoient. On fit danser quelques ieunes gens, entr'autres l'Apostat, qui n'y vouloit point entendre, mais le sorcier le fit bien obeïr.

En fin apres mille cris et hurlements, apres mille chants, aprés auoir dansé et bien esbranlé ce bel edifice, les Sauuages croyans que les Genies ou *Kichikouai* estoient entrez, le sorcier les consulta ; il leur demanda de sa santé (car il est malade), de celle de sa femme qui l'estoit aussi. Ces Genies, ou plustost le jongleur qui les contrefaisoit, respondit que pour sa femme elle estoit desia morte, que c'en estoit fait; i'en eusse bien dit autant que luy, car il ne falloit estre ny prophete, ny sorcier pour deuiner cela, d'autant que la pauure creature auoit la mort entre les dents ; pour le sorcier, ils dirent qu'il verroit le Printemps. Or cognoissant sa maladie, qui est vne douleur de reins, ou pour mieux dire, vn appanage de ses lubricitez et paillardises, car il est sale au dernier poinct, ie luy dis voyant qu'il estoit sain d'ailleurs, et qu'il beuuoit et mangeoit fort bien, que non seulement il verroit le printemps, mais encore l'Esté, si quelque autre accident ne luy suruenoit; ie ne me suis pas trompé.

Apres ces interrogations, on demanda à ces beaux oracles s'il y auroit bientost de la neige, s'il y en auroit beaucoup, s'il y auroit des Eslans ou Orignaux, et en quel endroict ils estoient; ils repartirent ou plutost le iongleur, contrefaisant tousiours sa voix, qu'ils voyoient peu de neige et des orignaux fort loing, sans determiner le lieu, ayant bien cette prudence de ne se point engager.

Voila comme se passa cette consulte, apres laquelle se voulut arrester le iongleur: mais comme il estoit nuict, il sortit de son tabernacle, et de nostre cabane si vistement, qu'il fut dehors auant quasi que ie m'en apperceusse. Luy et tous les autres Sauuages qui estoient venus des autres Cabanes à ces beaux mysteres, estans partis, ie demanday à l'Apostat, s'il estoit si simple de croire que ces Genies entrassent et parlassent dans ce tabernacle; il se mit à iurer sa foy, qu'il a perduë et reniée, que ce n'estoit point le iongleur qui parloit, ains ces *Khichikouai* ou Genies du iour, et mon hoste me dit: Entre toy mesme dans le tabernacle, et tu verras que ton corps demeurera en bas, et ton ame montera en hault. I'y voulu entrer, mais comme i'estois seul de mon party, ie preueu qu'ils m'auroient faict quelque affront, et comme il n'y auoit point de tesmoins, ils se seroient vantez, que i'aurois recogneu et admiré la verité de leurs mysteres.

Or j'auois grande enuie de sçauoir de quelle nature ils faisoient ces Genies, l'Apostat n'en sçauoit rien. Le sorcier voyant que i'esuentois ses mines, et que i'improuuois ses niaiseries, ne me le vouloit point enseigner, si bien qu'il fallut que ie me seruisse d'industrie : ie laissay escouler quelques sepmaines, puis le jettant sur ce discours, ie luy parlois comme admirant sa doctrine, luy disant qu'il auoit tort de m'esconduire, puisque à toutes les questions qu'il me faisoit de nostre croyance, ie luy respondois ingenument, sans me faire tirer l'oreille. En fin il se laissa gagner à ses propres loüanges, et me descouurit les secrets de l'escole : voicy la fable qu'il me raconta, touchant la nature et l'essence de ces Genies.

Deux Sauuages consultans ces Genies en mesme temps, mais en deux diuers tabernacles, l'vn d'eux, homme tres-

meschant, qui auoit tué trois hommes à coups de hache par trahison, fut mis à mort par les Genies, lesquels se transportans dans le tabernacle de l'autre Sauuage pour luy oster la vie, aussi bien qu'à son compagnon, ils se trouuerent eux mesmes surpris ; car ce iongleur se defendit si bien, qu'il tua l'vn de ces *Khichikouai*, ou Genies, et ainsi l'on a sçeu comme ils estoient faicts, car ce Genie demeura sur la place. Ie luy demanday donc de quelle forme il estoit: Il estoit gros comme le poing, me fit il, son corps est de pierre, et vn peu long. Ie conceu qu'il estoit faict en cone, gros par vn bout, s'allant tousiours appetissant vers l'autre. Ils croient que dans ce corps de pierre il y a de la chair et du sang, car la hache dont ce Genie fut tué resta ensanglantée. Ie m'enquestay s'ils auoient des pieds et des ailes, et m'ayant dict que non: Et comment donc, leur fis-ie, peuuent ils entrer ou voler dans ces tabernacles, s'ils n'ont ny pieds ny aisles? Le sorcier se mit à rire, disant pour solution: En verité ceste robe noire n'a point d'esprit. Voila comme ils me payent quand ie leur fais quelque obiection à laquelle ils ne peuuent respondre.

Comme ils faisoient grand cas du feu que iettoit ce iongleur hors de son tabernacle, ie leur dis: Nos François en ietteroient mieux que luy; car il ne faisoit voler que des estincelles de quelque bois pourry qu'il porte auec soy, comme ie me persuade, et si i'eusse eu de la resine, ie leur eusse faict sortir des flammes. Ils me contestoient qu'il estoit entré sans feu dans cette maison, mais de bonne fortune, ie luy auois veu donner vn gros charbon ardent qu'il demanda pour petuner.

Voila leur creance touchant les principes des choses bonnes. Ce qui m'estonne, c'est leurs ingratitudes: car quoy qu'ils croyent que le Messou a reparé le monde, que Nipinoukhé et Pipounoukhé rameinent les saisons, que leurs Khichikouai leur apprennent où il y a des Eslans, ou Orignaux, et leur rendent mille autres bons offices: si est ce que ie n'ay peu iusques icy recognoistre qu'ils leur rendent aucun honneur: i'ay seulement remarqué que dans leurs festins, ils iettent par fois quelques cuillerées de gresse dans le feu, prononçant ces parolles *Papeouekou, Papeouekou*, faites nous trouuer à manger, faites nous trouuer à manger: ie crois que cette priere s'addresse à ces Genies, ausquels ils presentent cette gresse comme la chose la meilleure qu'ils ayent au monde.

Outre ces principes des choses bonnes, ils recognoissent vn Manitou, que nous pouuons appeller le diable; ils le tiennent comme le principe des choses mauuaises; il est vray qu'ils n'attribuent pas grande malice au Manitou, mais à sa femme, qui est vne vraye diablesse; le mary ne hait point les hommes, il se trouue seulement aux guerres, et aux combats, et ceux qu'il regarde sont à couuert, les autres sont tués: voila pourquoy mon hoste me disoit, qu'il priait tous les iours ce Manitou de ne point ietter les yeux sur les Hiroquois leurs ennemis, et de leur en donner tousiours quelqu'vn en leurs guerres. Pour la femme du Manitou, elle est cause de toutes les maladies qui sont au monde, c'est elle qui tuë les hommes, autrement ils ne mourroient pas; elle se repaist de leur chair, les rongeant interieurement, ce qui faict qu'on les voit amaigrir en leurs maladies ; elle a vne robe des plus beaux cheueux des hommes et des femmes qu'elle tuë, elle paroist quelquefois comme vn feu; on l'entend bien bruire comme vne flamme, mais on ne sçauroit distinguer son langage. D'icy procedent à mon aduis ces cris et ces hurlemens, et ces battements de tambours qu'ils font alentour de leurs malades, voulans comme empescher cette diablesse de venir donner le coup de la mort : ce qu'elle faict si subtilement, qu'on ne s'en peut defendre, car on ne la voit pas.

Deplus, les Sauuages se persuadent que non seulement les hommes et les autres animaux, mais aussi que toutes les autres choses sont animées, et que toutes les ames sont immortelles; ils se figurent les ames comme vne ombre de la chose animée, n'ayans iamais ouy parler

d'vne chose purement spirituelle; ils se representent l'ame de l'homme, comme vne image sombre et noire, ou comme vne ombre de l'homme mesme, luy attribuant des pieds, des mains, une bouche, vne teste, et toutes les autres parties du corps humain. Voila pourquoy ils disent que les ames boiuent et mangent, aussi leur donnent-ils à manger quand quelqu'vn meurt, iettans la meilleure viande qu'ils ayent dans le feu, et souuent ils m'ont dit qu'ils auoient trouué le matin de la viande rongée la nuict par les ames. Or m'ayans declaré ce bel article de leur croyance, ie leur fis plusieurs interrogations. Premierement, où alloient ces ames apres la mort de l'homme et des autres creatures? Elles vont, dirent-ils, fort loing, en vn grand village situé où le Soleil se couche. Tout vostre pays, leur dis-ie, (sçauoir est l'Amerique), est vne grande Isle, comme vous tesmoignez l'auoir appris : comment est ce que les ames des hommes, des animaux, des haches, des cousteaux, des chaudieres; bref les ames de tout ce qui meurt, ou qui s'vse, peuuent passer l'eau pour s'en aller à ce grand village que vous placez où le soleil se couche ? trouuent elles des vaisseaux tout prests pour s'embarquer et trauerser les eaux ? Non pas, mais elles vont à pied, me dirent-ils, passants les eaux à gay en quelque endroict. Et le moyen, leur fis ie, de passer à gay le grand Ocean que vous sçauez estre si profond? car c'est cette grande mer qui enuironne vostre pays. Tu te trompes, respondent-ils, ou les terres sont conjointes en quelque endroict, ou bien il y a quelque passage guayable par où passent nos ames : et de faict nous apprenons que l'on n'a peu encore passer du costé du Nord. C'est à cause, leur repartis-ie, des grands froids qui sont en ces mers, que si vos ames prennent cette route elles seront glacées et toutes roides de froid, deuant qu'elles arriuent en leurs villages.

Secondement, ie leur demande, que mangeoient ces pauures ames, faisant vn si long chemin : Elles mangent des escorces, dirent-ils, et du vieux bois qu'elles trouuent dans les forests. Ie ne m'estonne pas, leur respondis-ie, si vous auez si peur de la mort, et si vous la fuiez tant: il n'y a guere de plaisir d'aller manger du vieux bois et des escorces en l'autre vie.

Tiercement, Que font ces ames estans arriuées au lieu de leur demeure ? Pendant le iour elles sont assises tenans leurs deux coudes sur leurs deux genoux, et leurs testes entre leurs deux mains, (posture assés ordinaire aux Sauuages malades); pendant la nuict elles vont et viennent, elles trauaillent, elles vont à la chasse. Ouy, mais, repartis-ie, elles ne voient goutte la nuict. Tu es vn ignorant, tu n'as point d'esprit, me firent-ils: les ames ne sont pas comme nous, elles ne voyent goutte pendant le iour, et voyent fort clair pendant la nuict; leur iour est dans les tenebres de la nuict, et leur nuict dans la clarté du iour.

En quatriesme lieu, A quoy chassent ces pauures ames pendant la nuict ? Elles chassent aux ames des Castors, des Porcs epics, des Eslans, et des autres animaux, se seruans de l'ame des raquettes, pour marcher sur l'ame de la neige, qui est en ce pays là : bref elles se seruent des ames de toutes choses comme nous nous seruons icy des choses mesmes. Or quand elles ont tué l'ame d'vn Castor, ou d'vn autre animal, ceste ame meurt elle tout à faict, ou bien a-elle vne autre ame qui s'en aille en quelque autre village? Mon sorcier demeura court à cette demande ; et comme il a de l'esprit, voyant qu'il s'alloit enferrer s'il me respondoit directement, il esquiua le coup : car s'il m'eût dit que l'ame mouroit entierement, ie luy aurois dit que quand on tuoit premierement l'animal, son ame mouroit à mesme temps ; s'il m'eust dit que ceste ame auoit vne ame qui s'en alloit en vn autre village, ie luy eusse fait voir que chaque animal auroit selon sa doctrine plus de vingt, voire plus de cent ames, et que le monde deuoit estre remply de ces villages où elles se retirent, et que cependant on n'en voyoit aucun. Cognoissant donc qu'il s'alloit engager, il me dit: Tais toy, tu n'as point d'esprit, tu demandes des

choses que tu ne sçais pas toy-mesme; si i'auois esté en ces pays-là, ie te respondrois.

En fin ie luy dis que les Europeans nauigeoient par tout le monde; ie leur declaray, et leur fis voir par vne figure ronde, quel estoit le pays où le soleil se couche à leur regard, l'asseurant qu'on n'auoit point trouué ce grand village, que tout cela n'estoit que resueries, que les ames des hommes seulement estoient immortelles, et que si elles estoient bonnes, elles s'en alloient au ciel, que si elles estoient meschantes, elles descendoient dans les enfers pour y estre brûlées à iamais, et que chacun receuroit selon ses œuures. En cela, dit-il, vous mentez vous autres, d'assigner diuers endroicts pour les ames; elles vont en vn mesme pays, du moins les nôtres: car deux ames de nos compatriotes sont reuenuës autrefois de ce grand village, et nous ont appris tout ce que ie t'ay dit, puis elles s'en retournerent en leur demeure. Ils appellent la voye lactée, *Tchipaï meskenau,* le chemin des ames, pour ce qu'ils pensent que les ames se guindent par cette voye pour aller en ce grand village.

Ils ont en outre vne grande croyance à leurs songes, s'imaginans que ce qu'ils ont veu en dormant doit arriuer, et qu'ils doiuent executer ce qu'ils ont resué: ce qui est vn grand malheur, car si vn Sauuage songe qu'il mourra s'il ne me tuë, il me mettra à mort à la premiere rencontre à l'escart. Nos Sauuages me demandoient quasi tous les matins: N'as-tu point veu de Castors, ou d'Orignac en dormant: et comme ils voyoient que ie me mocquois des songes, ils s'estonnoient, et me demandoient: A quoy crois-tu donc, si tu ne crois à tes songes? Ie crois en Celuy qui a tout faict, et qui peut tout. Tu n'as point d'esprit, comment peus-tu croire en luy, si tu ne le vois pas? Ie serois trop long de rapporter toutes les badineries sur ces suiects, reuenons à leurs superstitions qui sont sans nombre.

Les Sauuages sont grands chanteurs; ils chantent comme la pluspart des nations de la terre par recreation, et par deuotion, c'est à dire en eux par superstition. Les airs qu'ils chantent par plaisir sont ordinairement graues et pesants; il me semble qu'ils ont par fois quelque chose de gay, notamment les filles; mais pour la pluspart, leurs chansons sont massiues, pour ainsi dire, sombres, et malplaisantes; ils ne sçauent que c'est d'assembler des accords pour composer vne douce harmonie; ils proferent peu de paroles en chantant, variants les tons, et non la lettre. I'ay souuent ouy mon Sauuage faire vne longue chanson de ces trois mots *Kaie, nir, khigatoutaouim,* et tu feras aussi quelque chose pour moy. Ils disent que nous imitons les gazoüillis des oyseaux en nos airs, ce qu'ils n'improuuent pas, prenans plaisir quasi tous tant qu'ils sont à chanter, ou à ouïr chanter, et quoy que ie leur die que ie n'y entendois rien, ils m'inuitoient souuent à entonner quelque air, ou quelque priere.

Pour leurs chants superstitieux, ils s'en seruent en mille actions, le sorcier et ce vieillard, dont i'ay parlé, m'en donnerent la raison: Deux Sauuages, disoient ils, estans jadis fort desolés, se voyans à deux doigts de la mort faute de viures, furent aduertis de chanter, et qu'ils seroient secourus; ce qui arriua, car ayans chanté, ils trouuerent à manger. De dire qui leur donna cest aduis, et comment, ils n'en sçauent rien: quoy que c'en soit, depuis ce temps là toute leur religion consiste quasi à chanter, se seruans des mots les plus barbares qu'ils peuuent rencontrer. Voicy vne partie des paroles qu'ils chanterent en vne longue superstition qui dura plus de quatre heures: *Aiasé manitou, aiasé manitou, aiasé manitou, ahiham, hehinham, hanhan, heninakhé hosé heninakhé, enigouano bahano anihé ouihini naninaouai nanahouai nanahouai aouihé ahahé aouihé.* Pour conclusion, *ho! ho! ho!* Ie demanday que vouloient dire ces parolles, pas vn ne m'en peut donner l'interpretation: car il est vray que pas vn d'eux n'entend ce qu'il chante, sinon dans leurs airs, qu'ils chantent pour se recréer.

Ils joignent leurs tambours à leurs

chants; ie demanday l'origine de ce tambour; le vieillard me dit, que peut estre quelqu'vn auoit eu en songe qu'il estoit bon de s'en seruir, et que de là l'vsage s'en estoit ensuiuy. Ie croirois plustost qu'ils auroient tiré cette superstition des peuples voisins, car on me dit (ie ne sçay s'il est vray) qu'ils imitent fort les Canadiens qui habitent vers Gaspé, peuple encore plus superstitieux que celuy-cy.

Au reste, ce tambour est de la grandeur d'vn tambour de basque; il est composé d'vn cercle large de trois ou quatre doigts, et de deux peaux roidement estenduës de part et d'autre ; ils mettent dedans des petites pierres ou petits caillous pour faire plus de bruit : le diametre des plus grands tambours est de deux palmes ou enuiron; ils le nomment *chichigouan*, et le verbe *nipagahiman*, signifie ie fais ioüer ce tambour. Ils ne le battent pas comme font nos Europeans; mais ils le tournent et remuent, pour faire bruire les caillous qui sont dedans; ils en frappent la terre, tantost du bord, tantost quasi du plat, pendant que le sorcier fait mille singeries auec cest instrument. Souuent les assistans ont des bâtons en mains, frappans tous ensemble sur des bois, ou manches de haches qu'ils ont deuant eux, ou sur leurs *ouragans*, c'est à dire, sur leurs plats d'escorce renuersés. Auec ces tintamarres, ils ioignent leurs chants et leurs cris, ie dirois volontiers leurs hurlements, tant ils s'efforcent par fois: ie vous laisse à penser la belle musique. Ce miserable sorcier auec lequel mon hoste et le renegat m'ont fait hiuerner contre leurs promesses, m'a pensé faire perdre la teste auec ses tintamarres : car tous les iours à l'entrée de la nuict, et bien souuent sur la minuict, d'autrefois sur le iour, il faisoit l'enragé. I'ay esté vn assez long temps malade parmy eux, mais quoy que ie le priasse de se moderer, de me donner vn peu de repos, il en faisoit encore pis, esperant trouuer sa guerison dans ces bruits qui augmentoient mon mal.

Ils se seruent de ces chants, de ce tambour, et de ces bruits, ou tintamarres en leurs maladies. Ie le declaray assez amplement l'an passé, mais depuis ce temps là, i'ay veu tant faire de sottises, de niaiseries, de badineries, de bruits, de tintamarres à ce malheureux sorcier pour se pouuoir guerir, que ie me lasserois d'escrire et ennuierois vostre reuerence, si ie luy voulois faire lire la dixiesme partie de ce qui m'a souuent lassé quasi iusques au dernier poinct. Par fois cest homme entroit comme en furie, chantant, criant, hurlant, faisant bruire son tambour de toutes ses forces : cependant les autres hurloient comme luy, et faisoient vn tintamarre horrible auec leurs bastons, frappans sur ce qui estoit deuant eux : ils faisoient danser des ieunes enfans, puis des filles, puis des femmes. Il baissoit la teste, souffloit sur son tambour, puis vers le feu; il siffloit comme vn serpent, il ramenoit son tambour soubs son menton, l'agitant et le tournoyant ; il en frappoit la terre de toutes ses forces, puis le tournoyoit sur son estomach ; il se fermoit la bouche auec vne main renuersée, et de l'autre, vous eussiez dit qu'il vouloit mettre en pieces ce tambour, tant il en frappoit rudement la terre ; il s'agitoit, il se tournoit de part et d'autre, faisoit quelques tours à l'entour du feu, sortoit hors la cabane, tousiours hurlant et bruyant : il se mettoit en mille postures, et tout cela pour se guerir. Voila comme ils traictent les malades. I'ay quelque croyance qu'ils veulent coniurer la maladie, ou espouuanter la femme du Manitou, qu'ils tiennent pour le principe et la cause de tous les maux, comme i'ay remarqué cy dessus.

Ils chantent encore et font ces bruits en leurs sueries; ils croiroient que cette medecine, qui est la meilleure de toutes celles qu'ils ont, ne leur seruiroit de rien, s'ils ne chantoient en suant. Ils plantent des bastons en terre faisants vne espece de petit tabernacle fort bas : car vn grand homme estant assis là dedans, toucheroit de sa teste le hault de ce todis, qu'ils entourent et couurent de peaux, de robes, de couuertures. Ils

mettent dans ce four quantité de grosses pierres qu'ils ont faict chauffer, et rougir dans vn bon feu, puis se glissent tout nuds dans ces estuues; les femmes suent par fois aussi bien que les hommes; d'autrefois ils suent tous ensemble, hommes et femmes, pesle et mesle; ils chantent, ils crient, ils hurlent dans ce four, ils haranguent; par fois le sorcier y bat son tambour. Ie l'escoutois vne fois comme il faisoit du prophete là dedans, s'escriant qu'il voyoit des Orignaux, que mon hoste son frere en tueroit; ie ne peus me tenir que ie ne luy disse, ou plustost à ceux qui estoient presens, et qui luy prestoient l'oreille comme à vn oracle, qu'il estoit bien croyable qu'on trouueroit quelque masle, puisque on auoit desia trouué et tué deux femelles; luy cognoissant où ie visois, me dit en grondant: Il est croyable que cette robe noire n'a point d'esprit. Ils sont tellement religieux en ces crieries, et autres niaiseries, que s'ils font sueries pour se guerir, ou pour auoir bonne chasse, ou pour auoir beau temps, rien ne se feroit s'ils ne chantoient, et s'ils ne gardoient ces superstitions. I'ay remarqué que quand les hommes suent, ils ne se veulent point seruir des robes des femmes pour entourer leurs sueries, s'ils en peuuent auoir d'autres: bref quand ils ont crié trois heures ou enuiron dans ces estuues, ils en sortent tout mouillés et trempés de leur sueur.

Ils chantent encore et battent le tambour en leurs festins, comme ie declareray au chapitre de leurs banquets: ie leur ay veu faire le mesme en leurs conseils, y entremeslant d'autres iongleries. Pour moy ie me doute que le sorcier en inuente tous les iours de nouuelles pour tenir son monde en haleine, et pour se rendre recommandable: ie luy vis vn certain iour prendre vne espée, la mettre la pointe en bas, le manche en hault (car leurs espées sont emmanchées à vn long baston); il mit vne hache proche de cette espée, se leua debout, fit iouër son tambour, chanta, hurla à son accoustumée; il fit quelques mines de danser, tourna à l'entour du feu: puis se cachant, il tira vn bonnet de nuict, dans lequel il y auoit vne pierre à esguiser, il la met dans vne cuiller de bois, qu'on essuya exprés pour cest effect; il fit allumer vn flambeau d'escorce, puis donna de main en main le flambeau, la cuiller, et la pierre, qui estoit marquée de quelques raies, la regardans tous les vns apres les autres, philosophant à mon aduis sur cette pierre, touchant leur chasse, qui estoit le subiet de leur conseil ou assemblée.

Ces pauures ignorants chantent aussi dans leurs peines, dans leurs difficultez, dans leurs perils et dangers: pendant le temps de nostre famine, ie n'entendois par ces cabanes, notamment la nuict, que chants, que cris, battements de tambours, et autres bruits: et demandant ce que c'estoit, mes gens me disoient qu'ils faisoient cela pour auoir bonne chasse, et pour trouuer à manger. Leurs chants et leurs tambours passent encore dans les sortileges que font les sorciers.

Il faut que ie couche icy, ce que ie leur vis faire le douziesme Feurier: comme ie recitois mes heures sur le soir, le sorcier se mit à parler de moy, *Aïamiheou*, il fait ses prieres, dit-il: puis prononçant quelques paroles, que ie n'entendis pas, il adiousta, *Niganipahau*, ie le tueray aussi tost. La pensée me vint qu'il parloit de moy, veu qu'il me haïssoit pour plusieurs raisons, comme ie diray en son lieu, mais notamment pource que ie taschois de faire voir que tout ce qu'il faisoit n'estoit que badinerie et puerilité. Sur cette pensée qu'il me vouloit oster la vie, mon hoste me va dire: N'as tu point de poudre qui tuë les hommes? Pourquoy? luy dis-ie. Ie veux tuer quelqu'vn, me respond il. Ie vous laisse à penser si i'acheuay mon office sans distraction, veu que ie sçauois fort bien qu'ils n'auoient garde de faire mourir aucun de leurs gens, et que le sorcier m'auoit menacé de mort quelques iours auparauant, quoy qu'en riant, me dit-il apres; mais ie ne m'y fiois pas beaucoup. Voyant donc ces gens en action, ie r'entre dans moy-mesme, suppliant nostre Seigneur de m'assister, et de prendre ma vie au moment et en

la façon qu'il luy plairoit; neantmoins pour me mieux disposer à ce sacrifice, ie voulus voir s'ils pensoient en moy, ie leur demanday donc où estoit l'homme qu'ils vouloient faire mourir; ils me repartent qu'il estoit vers Gaspé à plus de cent lieuës de nous. Ie me mis à rire, car en verité ie n'eusse iamais pensé qu'ils eussent entrepris de tuer vn homme de cent lieuës loin. Ie m'enquis pourquoy ils luy vouloient oster la vie. On me respondit que cest homme estoit vn sorcier Canadien, lequel ayant eu quelque prise auec le nostre, l'auoit menacé de mort, et luy auoit donné la maladie, qui le trauailloit depuis vn long temps, et qui l'alloit estouffer dans deux iours, s'il ne preuenoit le coup par son art. Ie leur dis que Dieu auoit deffendu de tuer, et que nous autres ne faisions mourir personne: cela n'empescha point qu'ils ne poursuiuissent leur pointe. Mon hoste preuoiant le grand bruit qui se deuoit faire, me dit: Tu auras mal à la teste, va-t'en en l'autre cabane voisine. Non, dit le sorcier, il n'y a point de mal qu'il nous voye faire. On fit sortir tous les enfans et toutes les femmes, horsmis vne qui s'assit aupres du sorcier. Ie demeuray donc spectateur de leurs mysteres, auec tous les Sauuages des autres cabanes qu'on fit venir. Estans tous assis, voicy vn ieune homme qui apporte deux paux ou pieux fort pointus; mon hoste prepare le sort composé de petits bois formez en langue de serpent des deux costez, de fers de flesches, de morceaux de cousteaux rompus, d'vn fer replié comme vn gros hameçon, et d'autres choses semblables, on enueloppa tout cela dans vn morceau de cuir. Cela fait, le sorcier prend son tambour, tous se mettent à chanter et hurler, et faire le tintamarre que i'ay remarqué cy-dessus. Apres quelques chansons, la femme qui estoit demeurée se leue et tourne tout à l'entour de la cabane par dedans, passant par derriere le dos de tous tant que nous estions. S'estant rassise, le magicien prend ces deux pieux, puis designant certain endroit, commence à dire: Voila sa teste (ie crois qu'il entendoit de l'homme qu'il vouloit tuer); puis de toutes ses forces, il plante ces pieux en terre, les faisant regarder vers l'endroict, où il croioit qu'estoit ce Canadien. Là dessus mon hoste va ayder son frere, il fait vne assez grande fosse en terre auec ces pieux; cependant les chants et autres bruits continuoient incessamment. La fosse faite, les pieux plantez, le valet du sorcier, i'entens l'Apostat, va querir vne espée, et le sorcier en frappe l'vn de ces paux, puis descend dans la fosse, tenant la posture d'vn homme animé qui tire de grands coups d'espée et de poignard; car il auoit l'vn et l'autre, dans cette action d'homme furieux et enragé. Le sorcier prend le sort enueloppé de peau, le met dans la fosse, et redouble les coups d'espée, à mesme temps qu'on redoubloit le tintamarre.

En fin ce mystere cessa: il retire l'espée et le poignard tout ensanglanté, les iette deuant les autres Sauuages; on recouure viste la fosse, et le magicien tout glorieux, dit que son homme est frappé, qu'il mourra bien tost, demande si on n'a point entendu ses cris: tout le monde dit que non, horsmis deux ieunes hommes ses parens, qui disent auoir ouy des plaintes fort sourdes, et comme de loing. O qu'ils le firent aise! Se tournant vers moy, il se mit a rire, disant: Voyez cette robe noire, qui nous vient dire qu'il ne faut tuer personne. Comme ie regardois attentiuement l'espée et le poignard, il me les fit presenter: Regarde, dit-il, qu'est cela? C'est du sang, repartis-ie. De qui? De quelque Orignac ou d'autre animal. Ils se mocquerent de moy, disants que c'estoit du sang de ce Sorcier de Gaspé. Comment, dis-je, il est à plus de cent lieuës d'icy? Il est vray, font-ils, mais c'est le Manitou, c'est à dire le Diable, qui apporte son sang pardessous la terre. Or si cest homme est vrayement Magicien, ie m'en rapporte, pour moy i'estime qu'il n'est ny Sorcier ny Magicien, mais qu'il le voudroit bien estre; tout ce qu'il faict selon ma pensée n'est que badinerie, pour amuser les Sauuages; il voudroit bien auoir communication auec le Diable ou Manitou, mais ie ne crois pas qu'il en ait; si bien

me persuaday-je, qu'il y a eu icy quelque Sorcier, ou quelque Magicien, s'il est vray ce qu'ils disent des maladies et des guerisons, dont il me parlent. C'est chose estrange, que le Diable qui apparoist sensiblement aux Ameriquains Meridionaux, et qui les bat et les tourmente de telle sorte, qu'ils se voudroient bien deffaire d'vn tel hoste, ne se communique point visiblement ny sensiblement à nos Sauuages, selon ce que ie crois. Ie sçais qu'il y a des personnes d'opinion contraire, croyans aux rapports de ces Barbares, mais quand ie les presse, ils m'aduouënt tous, qu'ils n'ont rien veu de tout ce qu'ils disent, mais seulement qu'ils l'ont oüy dire à d'autres.

Ce n'est pas le mesme des Ameriquains Meridionaux: nos Europeans ont oüy le bruit, la voix et les coups que ruë le Diable sur ces pauures esclaues, et vn François digne de creance m'a asseuré l'auoir oüy de ses oreilles ; surquoy on me rapporte vne chose tres remarquable, c'est que le Diable s'enfuit, et ne frappe point ou cesse de frapper ces miserables, quand vn Catholique entre en leur compagnie, et qu'il ne laisse point de les battre en la presence d'vn Huguenot: d'où vient qu'vn iour se voyans battus en la compagnie d'vn certain François, ils luy dirent : Nous nous estonnons que le diable nous batte, toy estant auec nous, veu qu'il n'oseroit le faire quand tes compagnons sont presents. Luy se douta incontinent que cela pouuoit prouenir de sa religion (car il estoit Caluiniste) ; s'addressant donc à Dieu, il luy promit de se faire Catholique si le diable cessoit de battre ces pauures peuples en sa presence. Le vœu fait, iamais plus aucun Demon ne molesta Ameriquain en sa compagnie, d'où vient qu'il se fit Catholique, selon la promesse qu'il en auoit faicte. Mais retournons à nostre discours. I'ay veu deux autres fois faire les mesmes sortileges à nostre Magicien pretendu, il garda toutes les ceremonies susdites, horsmis qu'il changea de sort : car vne fois il se seruit de quatre bastons faits en forme de fuseaux à filer, sinon qu'ils estoient plus gros, et qu'ils auoient comme des dents en certains endroits ; il se seruit encore du bout de la queuë et du pied d'vn Porc épic, et quelques poils d'Orignac, ou de Porc épic, liez ensemble en petit faisceau: l'autre fois il se seruit encore de ces fuseaux, d'vn pied de Porc épic, ou d'vn autre animal, d'os de quelque beste, d'vn fer semblable à celuy qu'on attache à vne porte pour la tirer, et de quelques autres badineries, son valet le renegat luy tenant tout cela prest, et battant le tambour pendant que son Maistre estoit occupé dans la fosse. Voila vne partie des actions esquelles se retrouuent leurs chants, leurs cris, hurlemens et tintamarres.

Leur Religion, ou plustost superstition, consiste encore à prier: mais, ô mon Dieu ! quelles oraisons font ils ? Le matin les petits enfans sortans de la Cabane, s'escrient à pleine teste : *Cacouakhi, Pakhais Amiscouakhi, Pakhais Mousouakhi, Pakhais*, venez Porcs épics, venez Castors, venez Eslans. Voila toutes leurs prieres.

Les Sauuages eternuans, et quelquefois mesme en autre temps, disent pendant l'Hiuer, criants tout haut : *Etouctaian miraouinam an Mirouscamikhi*, ie serois bien aise de voir le Printemps.

D'autrefois ie leur ay oüy demander le Printemps, ou la deliurance du mauuais, et autres choses semblables ; et tout cela se faict par desirs qu'ils expriment, criants tant qu'ils peuuent : Ie serois bien aise que ce iour continuast, que le vent se changeast, etc. De dire à qui ces souhaits s'adressent, ie ne sçaurois, car eux mesmes ne le sçauent pas, du moins ceux à qui ie l'ay demandé ne m'en ont pû instruire.

I'ay remarqué cy dessus qu'ils prient le Manitou de ne point ietter les yeux sur leurs ennemis, afin qu'ils les puissent tuer. Voila toutes les prieres et oraisons que i'ay oüy faire aux Sauuages, ie ne sçay s'ils en ont d'autres, ie ne le crois pas. O que ie me sentois riche et heureux parmy ces Barbares, d'auoir vn Dieu à qui ie peusse adresser mes souhaits, mes prieres et mes vœux ! Et qu'ils sont miserables de n'auoir point d'autres desirs, que pour la vie presente!

l'oubliois à dire icy, mais ie l'ay couché cy dessus, qu'ils ont vne image ou espece de sacrifice : car ils iettent au feu de la gresse qu'ils recueillent sur la chaudiere où cuit la viande, faisants cette prière : *Papeouekou, Papeouekou,* faictes nous trouuer à manger, faictes nous trouuer à manger. Ie crois qu'ils adressent cette oraison à leur *Khichikouai,* et peut-estre encore les autres. Voicy vne superstition qui m'a bien ennuyé.

Le vingt-quatriesme de Nouembre, le Sorcier assembla les Sauuages, et se retrancha auec des robes et des couuertures en vn quartier de la Cabane ; en sorte qu'on ne le pouuoit voir, ny ses compagnons. Il s'y trouua vne femme auec eux qui marquoit sur vn baston triangulaire long de demie picque, toutes les chansons qu'ils disoient. Ie priay vne femme de me dire ce qu'ils faisoient dans ces retranchemens, elle me respondit qu'ils prioient ; mais ie croy qu'elle me fit cette response, pour ce que quand ie faisois oraison, eux me demandans ce que ie faisois, ie leur disois : *Nataïamihiau missi ca Khichitât,* ie prie celuy qui a tout faict : et ainsi quand ils chantoient, quand ils hurloient, battans leurs tambours et leurs bastons, ils me disoient qu'ils faisoient leurs prieres, sans me pouuoir expliquer à qui ils les addressoient. Le renegat m'a dit que ceste superstition, qui dura plus de cinq heures, se faisoit pour vn mort ; mais comme il ment plus souuent qu'il ne dit vray, ie m'en rapporte à ce qui en est : ils appellent cette superstition *Ouechibouan.* En suite de ces longues oraisons, le Sorcier donna le patron d'vn petit sac, couppé en forme de jambe, à vne femme pour en faire vn de cuir, qu'elle remplit à mon aduis de poil de Castor, car ie maniay cette jambe qui me sembla molasse et pleine d'vn poil assez doux ; ie demanday prou ce que c'estoit, et pourquoy on faisoit ce petit sac tortu, mais iamais on ne me le voulut dire ; ie sçeu seulement qu'ils l'appelloient *Manitoukathi,* c'est à dire, jambe du Manitou, ou du Diable. Elle fut long temps penduë dans la Cabane au lieu où s'asseoit le Sorcier ; depuis on la donna à vn homme pour la porter penduë au col ; elle estoit des appartenances de ces longues prieres, que ie viens de cotter, mais ie n'ay peu sçauoir à quel dessein cela se faisoit.

Ils gardent par fois encore vn ieusne fort rigoureux, non pas tous, mais quelques vns qui ont enuie de viure long temps. Mon hoste voyant que ie ne mangeois qu'vne fois, pendant le Caresme, me dit que quelques vns d'entre eux ieusnoient pour auoir vne longue vie, mais m'adjousta qu'ils se retiroient tous seuls dans vne petite cabane à part, et que là ils ne beuuoient ny mangeoient, quelquefois huict iours, quelquefois dix iours durant ; d'autres m'ont dit qu'ils sortent comme des squelets de cette cabane, et que par fois on en rapporte à demy-morts ; ie n'ay point veu de ces grands ieusneurs, si bien de grands disneurs. Vray est que ie n'ay point de peine à croire cét excez : car toutes les fausses religions sont pleines de puerilitez, ou d'excés, ou de saletez.

I'ay veu faire vne autre deuotion au Sorcier, laquelle, comme ie crois, n'appartient qu'à ceux de sa profession : on luy dresse vne petite cabane esloignée des autres d'vn jet de pierre ou de deux ; il se retire là dedans pour y demeurer seul huict iours, dix iours, ou plus ou moins. Or vous l'entendez iour et nuict crier, hurler, et battre son tambour ; mais il n'est pas tellement solitaire, que d'autres ne luy aillent aider à chanter, et que les femmes ne le visitent ; c'est là où il se commet de grandes saletez.

Les Sauuages sont encore fort religieux enuers leurs morts ; mon hoste, et le vieillard dont i'ay souuent faict mention, m'ont confirmé ce que i'ay desia escrit vne autrefois, que le corps mort du deffunct ne sort point par la porte ordinaire de la Cabane, ains on leve l'escorce de l'endroict où l'homme est mort, pour faire passer son cadaure.

De plus, disent-ils, l'ame sort par la cheminée, ou par l'ouuerture qu'ils font au haut de leurs todis ; ils frappent à coups de baston sur leurs cabanes, afin que cette ame ne tarde point, et qu'elle ne s'accoste de quelque enfant, car elle

le feroit mourir. Ils enterrent les robbes, les chaudieres, et autres meubles auec le trespassé, pource qu'ils l'ayment, et afin aussi qu'il se serue de l'ame de toutes ces choses en l'autre vie. Ils iettent, comme i'ay desia dit, la meilleure viande qu'ils ayent au feu, pour en donner à manger à l'ame du deffunct, qui mange l'ame de ces viandes : ils n'étendent point les corps de leur long comme nous faisons les enseuelissants, mais ils les accroupissent et accourcissent comme vne personne qui est assise sur les talons ; ils couppent vn petit touffet de cheueux du deffunct, pour presenter à son plus proche parent ; ie n'en sçay pas la raison. Mais faisons vne autre liste de leurs superstitions et de leur ignorance : celles que ie viens de rapporter concernent en quelque façon leur religion ridicule ; les suiuantes se peuuent proprement appeller superstitions.

Les Sauuages ne iettent point aux chiens les os des Castors, Porcs épics femelles, du moins certains os determinez ; bref ils prennent garde tres soigneusement que les chiens ne mangent aucun os des oyseaux et des autres animaux qui se prennent au lacet, autrement ils n'en prendront plus qu'auec des difficultez incomparables ; encore y a-il là dedans mille obseruations, car il n'importe que les vertebres ou le croupion de ces animaux soient donnés aux chiens, pour le reste il faut le ietter au feu ; toutefois pour le Castor pris à la rets, c'est le meilleur de ietter ses os dans vn fleuue : c'est chose estrange qu'ils recueillent et ramassent ces os, et les conseruent auec tant de soin, que vous diriez que leur chasse seroit perduë s'ils auoient contreuenu à leurs superstitions. Comme ie me mocquois d'eux, et que ie leur disois que les Castors ne sçauoient pas ce que l'on faisoit de leurs os, ils me respondirent : Tu ne sçais pas prendre les Castors, et tu en veux parler : deuant que le Castor soit mort tout à faict, me dirent-ils, son ame vient faire vn tour par la cabane de celuy qui le tuë, et remarque fort bien ce qu'on fait de ses os ; que si on les donnoit aux chiens, les autres Castors en seroient aduertis, c'est pourquoy ils se rendroient difficiles à prendre ; mais ils sont bien aises qu'on iette leurs os au feu, ou dans vn fleuue, la rets notamment qui les a pris en est bien contente. Ie leur dis que les Hiroquois, au rapport de celuy qui estoit auec nous, iettoient les os de Castor aux chiens, et cependant qu'ils en prenoient fort souuent, et que nos François prenoient du gibier plus qu'eux (sans comparaison) et que neantmoins nos chiens en mangeoient les os : Tu n'as point d'esprit, me firent-ils, ne vois tu pas que vous et les Hiroquois cultiuez la terre et en recueillez les fruicts, et non pas nous, et partant que ce n'est pas la mesme chose. Ie me mis à rire, entendant cette response impertinente. Le mal est que ie ne fais que beguayer, que ie prends vn mot pour l'autre, que ie prononce mal, et ainsi tout s'en va le plus souuent en risée. Que c'est vne grande peine de parler à vn peuple sans l'entendre ! De plus, en leurs festins à manger tout, il faut bien prendre garde que les chiens n'en goustent tant soit peu ; mais de cecy en vn autre chapitre.

Ils croyent que la gresle a de l'esprit et de la connoissance: comme mon hoste faisoit festin pendant cet Hiuer, il dit à vn ieune homme : Va t'en aduertir les Sauuages de l'autre Cabane, qu'ils viennent quand ils voudront, que tout est prest, mais ne porte point de flambeau. Il estoit nuict et il gresloit fort et ferme ; i'entends aussi les Sauuages sortans de leurs Cabanes, s'écrier à leurs gens : Ne nous éclairez point, car il gresle. Ie demanday par apres la raison de cela, on me respondit que la grêle auoit de l'esprit, et qu'elle haïssoit la lumiere, ne venant ordinairement que sur la nuict : que si on portoit des flambeaux dehors, elle cesseroit, dont ils seroient bien marris, car elle sert à prendre l'Orignac. Voila des gens bien entendus aux meteores. Ie leur dis que la gresle n'estoit autre chose que l'eau de la pluye, qui se congeloit par la froidure, laquelle s'augmentant sur la nuict par l'esloignement du Soleil, il gresloit plustost qu'en plein

midy. Ils me repartirent à l'ordinaire : Tu es vn ignorant, ne vois tu pas qu'il a fait froid tout le iour, et que la gresle a attendu la nuict pour venir ? Ie voulus repartir que la nuée n'estoit pas encore disposée, mais on me dit : *Eca titou, eca titou, nama Khitirinisin,* tais toi, tais toi, tu n'as pas d'esprit. Voila la monnoye dont ils me payent, et dont ils payent bien souuent les autres sans s'alterer. Mon hoste coupoit par superstition le bout de la queuë de tous les Castors qu'il prenoit, et les enfiloit ensemble. Ie demanday pourquoy, le vieillard me dit : C'est vne resolution ou vne promesse qu'il a faicte, afin de prendre beaucoup de Castors. De sçauoir à qui il fait ce vœu, ny luy, ny moy ne le sçaurions dire.

Ils mettent au feu vn certain os plat de Porc épic, puis ils regardent à sa couleur s'ils feront bonne chasse de ces animaux.

Quand quelqu'vn de leurs gens s'est égaré dans les bois, voyans qu'il ne retourne point en la Cabane, ils pendent vn fusil à vne perche pour le redresser ; et cela fait, me disoient ils, qu'il voye du feu, et qu'il reconnoisse son chemin. Quand vn esprit s'est vne fois egaré du chemin de la verité, il donne bien auant dans l'erreur.

Mais à propos de leur fusil, ie diray icy qu'il n'est pas faict comme les nostres : ils ont pour mesche la peau d'vne cuisse d'vn d'aigle auec le duuet, qui prend feu aisement ; ils battent deux pierres de mine ensemble, comme nous faisons vne pierre à fusil, auec vn morceau de fer ou d'acier ; au lieu d'allumettes, ils se seruent d'vn petit morceau de tondre (c'est vn bois pourry et bien seché, qui brusle aisement et incessamment iusques à ce qu'il soit consommé) ; ayant pris feu, ils le mettent dans de l'escorce de Cedre puluerisée, et soufflants doucement, cette écorce s'enflamme. Voila comme ils font du feu. I'auois porté vn fusil françois auec moy, et cinq ou six allumettes ; ils s'estonnoient de la promptitude auec laquelle i'allumois du feu ; le mal fut que mes allumettes furent bien tost vsées, ayant manqué d'en porter vn peu dauantage.

Ils ont encore vne autre espece de fusil : ils tournent vn petit baston de Cedre, de ce mouuement sort du feu qui allume du tondre. Mais comme ie n'ay point veu l'vsage de ce fusil, plus familier aux Hurons qu'aux Montagnais, ie n'en diray pas dauantage.

Quand quelqu'vn d'eux a pris vn Ours, il y a bien des ceremonies deuant qu'il soit mangé. Vn de nos gens en prit vn ; voicy ce qu'on obserua :

Premierement l'Ours estant tué, celuy qui l'a mis à mort ne l'apporte point, mais il s'en reuient à la cabane en donner la nouuelle, afin que quelqu'vn aille voir la prise comme chose precieuse : car les Sauuages preferent la chair d'Ours à toutes leurs autres viandes. Il me semble que le ieune Castor ne luy cede en rien, mais l'ours a plus de graisse. Voila pourquoy il est plus aimé des Sauuages.

Secondement l'Ours apporté, toutes les filles nubiles et les ieunes femmes mariées qui n'ont point encore eu d'enfans, tant celles de la cabane où l'Ours doit estre mangé, que des autres voisines, s'en vont dehors, et ne rentrent point tant qu'il y reste aucun morceau de cet animal, dont elles ne goustent point. Il negeoit et faisoit vn temps fort fascheux ; il estoit quasi nuict quand cét Ours fut apporté en nostre Cabane : tout à l'heure les femmes et les filles sortirent, et s'en allerent cabaner ailleurs le mieux qu'elles peurent, non sans patir beaucoup : car ils n'ont pas tousiours des écorces à leur commandement pour dresser leur maison, qu'ils couurent en tel cas de branches de Sapin.

En troisiesme lieu, il faut bien éloigner les chiens, de peur qu'ils ne leschent le sang, ou ne mangent les os, voire les excrements de cette beste, tant elle est cherie. On enterre ceux-cy sous le foyer, et on iette ceux-là au feu : voila ce que i'obseruay en cette superstition. On fit deux banquets de cét Ours, l'ayant fait cuire en deux chaudieres, quoy qu'en mesme temps. On inuita les hommes et les femmes âgées

au premier festin, lequel acheué, les femmes sortirent, puis on dependit l'autre chaudiere, dont on fit festin à manger tout entre les hommes seulement. Cela se fit le soir de la prise ; le lendemain sur la nuict, ou le second iour, ie ne m'en souuiens pas bien, l'Ours estant entierement mangé, les ieunes femmes et les filles retournerent.

Si l'oiseau qu'ils nomment *Ouichcatchan*, qui est quasi de la grosseur d'vne pie, et qui luy ressemble, (car il est gris aux endroicts que la pie est noire, et blanc où elle est blanche) se presente pour entrer dans leur Cabane, ils le chassent fort soigneusement, pource, disent ils, qu'ils auroient mal à la teste. Ils n'en donnent point de raison ; ils l'ont, si on les croit, experimenté. Ie les ay veu prendre le gesier de cét animal, le fendans et regardans dedans fort attentiuement ; mon hoste me dit : Si ie trouue dedans vn petit os d'Orignac (car cét oyseau mange de tout), ie tueray vn Orignac ; si ie trouue vn os d'Ours, ie tueray vn Ours, et ainsi des autres animaux.

Dans la famine que nous auons endurée, nos Sauuages ne voulurent point manger leurs chiens, pource que si on tuoit vn chien pour le manger, vn homme seroit tué à coups de hache, disoient-ils.

Mon hoste iettant quelques branches de pin dans le feu, il prestoit l'oreille au bruit qu'elles feroient en se bruslant, prononçant quelques paroles ; ie luy demanday pourquoy il faisoit cette ceremonie : Pour prendre des Porcs épics, me respond il. De dire quel rapport il y a de ces branches bruslées auec leur chasse, c'est ce qu'ils ne sçauent pas, et ne sçauroient sçauoir.

Ils ne mangent point la moëlle des vertebres ou de l'espine du dos de quelque animal que ce soit, car ils auroient mal au dos, et s'ils fourroient vn baston dans ces vertebres, ils sentiroient vne douleur, comme si on le fichoit dans les leurs. Ie le faisois expres deuant eux pour les desabuser ; mais vn mal d'esprit si grand, comme est vne superstition inueterée depuis tant de siecles, et succée auec le laict de la nourrice, ne se guerit pas en vn moment.

Ils ne mangent point les petits embrions d'Orignac, qu'ils tirent du ventre de leurs meres, sinon à la fin de la chasse de cet animal ; la raison est que leurs meres les aiment, et qu'elles s'en rendroient fascheuses et difficiles à prendre, si on mangeoit leur fruict si ieune.

Ils ne reconnoissent que dix Lunes en l'année, i'entends la pluspart des Sauuages, car i'ay fait auouër au Sorcier qu'il y en auoit douze.

Ils croyent que la Lune de Feurier est plus longue de plusieurs iours que les autres, aussi la nomment ils la grande Lune. Ie leur ay demandé d'où venoit l'Eclipse de Lune et de Soleil ; ils m'ont respondu que la Lune s'éclipsoit ou paroissoit noire, à cause qu'elle tenoit son fils entre ses bras, qui empeschoit que l'on ne vist sa clarté. Si la Lune a vn fils, elle est mariée, ou l'a été, leur dis-je. Oüy dea, me dirent-ils, le Soleil est son mary, qui marche tout le iour, et elle toute la nuict ; et s'il s'eclipse, ou s'il s'obscurcit, c'est qu'il prend aussi par fois le fils qu'il a eu de la Lune entre ses bras. Oüy, mais ny la Lune ny le Soleil n'ont point de bras, leur disois-je. Tu n'as point d'esprit : ils tiennent tousiours leurs arcs bandés deuant eux, voila pourquoy leurs bras ne paroissent point. Et sur qui veulent ils tirer ? Hé qu'en sçauons nous ? Ie leur demanday que vouloient dire ces taches qui se font voir en la Lune : Tu ne sçay rien du tout, me disoient-ils : c'est vn bonnet qui luy couure la teste, et non pas des taches. Ie m'enquis pourquoy le fils du Soleil et de la Lune n'estoit pas luisant comme ses parents, ains noir et obscur : Nous n'en sçauons rien, me firent-ils, si nous auions esté au Ciel, nous te respondrions. Au reste ils croyent qu'il vient quelquefois en terre, et quand il se pourmene en leur pays, ils meurent en grand nombre. Ie leur ay demandé s'ils n'auoient point veu de Cometes, ces Estoilles à longue queuë, et ce que c'estoit : Nous en auons veu, me dirent ils, c'est vn animal qui

a une grande queuë, quatre pieds, et vne teste; nous voyons tous cela, disoient-ils.

Ie les interrogeay sur le tonnerre ; ils me dirent qu'ils ne sçauoient pas quel animal c'estoit, qu'il mangeoit les serpents et quelquefois les arbres, que les Hurons croyent que c'est vn oiseau fort grand, induits à cette creance, par vn bruit sourd que fait vne espece d'hirondelle qui paroist icy l'Esté. Ie n'ay point veu de ces oiseaux en France, i'en ay tenu icy ; il a le bec et la teste, et la figure du corps, comme vne hirondelle, sinon qu'il est vn peu plus gros; il se pourmene le soir en l'air, faisant vn bruit pesant par reprises. Les Hurons disent qu'il fait ce bruit du derriere, comme aussi l'oiseau qu'ils pensent estre le tonnerre, et qu'il n'y a qu'vn seul homme qui voye cét oiseau, et encore vne fois en sa vie; c'est ce que m'en dit mon vieillard.

Voila vne partie de leurs superstitions. Que de poussiere dedans leurs yeux, et qu'il y aura de peine à la faire sortir, pour leur faire voir le beau iour de la verité ! Ie croy neantmoins, que qui sçauroit parfaittement leur langue, pour les payer promptement de bonnes raisons, qu'ils se mocqueroient eux mesmes de leurs sottises : car par fois ie les rendois honteux et confus, quoy que ie ne parle quasi que par les mains, ie veux dire par signes.

Ie veux conclurre ce chapitre par vn estonnement : on se plaint en France d'vne Messe, si elle passe vne demie heure ; le Sermon limité d'vne heure semble parfois trop long, à peine exerce l'on ces actes de Religion vne fois la semaine, et ces pauures ignorants crient et hurlent à toute heure.

Le Sorcier les assemble souuent en plein minuict, à deux heures, à trois heures du matin, dans vn froid qui gele tout; iour et nuict il les tient en haleine, employans non vne ou deux heures, mais trois ou quatre de suitte, à faire leurs deuotions ridicules. On fait sortir les pauures femmes de leurs Cabanes, se leuants en pleine nuict, emportants leurs petits enfans parmy les neiges chez leurs voisins. Les hommes, harassez du trauail du iour, ayants peu mangé et couru fort long temps, au moindre cry qu'on leur faict, quittent leur sommeil, et s'en viennent promptement au lieu où se fait le Sabbat, et ce qui semblera au delà de toute creance, ie n'ay iamais veu former aucune plainte parmy eux, ny aux femmes ny aux hommes, ny mesme aux enfans, chacun se montrant prompt et allaigre à la voix du Sorcier ou du iongleur. Helas ! mon Dieu, les ames qui vous aiment seront elles sans sentiment, voyants plus de passion pour des folies, que pour la verité? Belial est-il plus aimable que Iesvs? pourquoy donc est-il plus ardemment aimé, obey plus promptement, et plus deuotement adoré ? Mais passons outre.

Des choses bonnes qui se trouuent dans les Sauuages.

CHAPITRE V.

Si nous commençons par les biens du corps, ie diray qu'ils les possedent auec auantage : ils sont grands, droicts, forts, bien proportionnez, agiles, rien d'effeminé ne paroist en eux. Ces petits Damoiseaux qu'on voit ailleurs, ne sont que des hommes en peinture, à comparaison de nos Sauuages. I'ay quasi creu autrefois que les Images des Empereurs Romains representoient plustost l'idée des peintres, que des hommes qui eussent iamais esté, tant leurs testes sont grosses et puissantes ; mais ie voy icy sur les épaules de ce peuple les testes de Iules Cesar, de Pompée, d'Auguste, d'Othon, et des autres que i'ay veu en France tirées sur le papier, ou releuées en des medailles.

Pour l'esprit des Sauuages, il est de bonne trempe. Ie croy que les ames sont toutes de mesme estoc, et qu'elles ne different point substantiellement; c'est pourquoy ces barbares ayans vn corps bien fait, et les organes bien rangez et bien disposez, leur esprit doit operer auec facilité ; la seule education et instruction leur manque. Leur ame est vn

sol tres bon de sa nature, mais chargé de toutes les malices qu'vne terre delaissée depuis la naissance du monde peut porter. Ie compare volontiers nos Sauuages auec quelques villageois, pource que les vns et les autres sont ordinairement sans instruction ; encore nos Paysans sont-ils precipuez en ce point ; et neantmoins ie n'ay veu personne iusques icy de ceux qui sont venus en ces contrées, qui ne confesse et qui n'adnoüe franchement que les Sauuages ont plus d'esprit que nos paysans ordinaires.

De plus, si c'est vn grand bien d'estre deliuré d'vn grand mal, nos Sauuages sont heureux, car les deux tyrans qui donnent la gehenne et la torture à vn grand nombre de nos Europeans, ne regnent point dans leurs grands bois, i'entends l'ambition et l'auarice. Comme ils n'ont ny police, ny charges, ny dignitez, ny commandement aucun (car ils n'obeyssent que par bien-veillance à leur Capitaine), aussi ne se tuent ils point pour entrer dans les honneurs ; d'ailleurs comme ils se contentent seulement de la vie, pas vn d'eux ne se donne au Diable pour acquerir des richesses.

Ils font profession de ne se point fâcher, non pour la beauté de la vertu, dont ils n'ont pas seulement le nom, mais pour leur contentement et plaisir, ie veux dire, pour s'affranchir des amertumes que cause la fascherie. Le sorcier me disoit vn iour, parlant d'vn de nos François : Il n'a point d'esprit, il se fasche ; pour moy rien n'est capable de m'alterer : que la famine nous presse, que mes plus proches passent en l'autre vie, que les Hiroquois nos ennemis massacrent nos gens, ie ne me fasche iamais. Ce qu'il dit n'est pas article de foy : car comme il est plus superbe qu'aucun Sauuage, aussi l'ai ie veu plus souuent alteré que pas vn d'eux ; vray est que bien souuent il se retenoit, et se commandoit auec violence, notamment quand ie mettois au iour ses niaiseries. Ie n'ay iamais veu qu'vn Sauuage prononcer cette parole, *Ninichcatihin*, ie suis fâché : encore ne la profera il qu'vne fois ; mais i'aduertis qu'on prît garde à luy, car quand ces Barbares se faschent, ils sont dangereux et n'ont point de retenuë. Qui fait profession de ne se point fascher, doit faire profession de patience. Les Sauuages nous passent tellement en ce poinct, que nous en deurions estre confus : ie les voyois dans leurs peines, dans leurs trauaux souffrir auec allegresse. Mon hoste admirant la multitude du peuple que ie luy disois estre en France, me demandoit si les hommes estoient bons, s'ils ne se faschoient point, s'ils estoient patients. Ie n'ay rien veu de si patient qu'vn Sauuage malade : qu'on crie, qu'on tempeste, qu'on saute, qu'on danse, il ne se plaint quasi iamais. Ie me suis trouué auec eux en des dangers de grandement souffrir ; ils me disoient : Nous serons quelquefois deux iours, quelque fois trois sans manger, faute de viure ; prends courage, *Chibiné*, aye l'ame dure, resiste à la peine et au trauail, garde toy de la tristesse, autrement tu seras malade ; regarde que nous ne laissons pas de rire, quoy que nous mangions peu. Vne chose presque seule les abbat, c'est quand ils voyent qu'il y a de la mort ; car ils la craignent outre mesure ; ostez cette apprehension aux Sauuages, ils supporteront toutes sortes de mespris et d'incommoditez, et toutes sortes de trauaux et d'injures fort patiemment. Ie produiray plusieurs exemples de tout cecy dans la suitte du temps, que ie reserue à la fin de ces chapitres.

Ils s'entr'aiment les vns les autres, et s'accordent admirablement bien : vous ne voyez point de dispustes, de querelles, d'inimitiez, de reproches parmy eux ; les hommes laissent la disposition du ménage aux femmes sans les inquieter ; elles coupent, elles tranchent, elles donnent comme il leur plaist, sans que le mary s'en fasche. Ie n'ay iamais veu mon hoste demander à vne ieune femme estourdie qu'il tenoit auec soy, que deuenoient les viures, quoy qu'ils diminuassent assez viste. Ie n'ay iamais oüy les femmes se plaindre de ce que l'on ne les inuitoit aux festins, que les hommes mangeoient les bons morceaux, qu'elles trauailloient incessamment, al-

sans querir le bois pour le chauffage, faisants les Cabanes, passans les peaux, et s'occupans en d'autres œuures assez penibles ; chacun fait son petit affaire doucement, et paisiblement sans dispute. Il est vray neantmoins qu'ils n'ont point de douceur ny de courtoisie en leurs paroles, et qu'vn François ne sçauroit prendre l'accent, le ton et l'aspreté de leur voix, à moins que de se mettre en cholere, eux cependant ne s'y mettent pas.

Ils ne sont point vindicatifs entr'eux, si bien enuers leurs ennemis. Je coucheray icy vn exemple capable de confondre plusieurs Chrestiens. Dans les pressures de nostre famine, vn ieune Sauuage d'vn autre quartier nous vint voir ; il estoit aussi affamé que nous. Le iour qu'il vint fut vn iour de ieusne pour luy et pour nous, car il n'y auoit dequoy manger ; le lendemain, nos chasseurs ayans pris quelques Castors, on fit festin, auquel il fut tres bien traitté ; on luy dit en outre qu'on auoit veu les pistes d'vn Orignac, et qu'on l'iroit chasser le lendemain ; on l'inuita à demeurer, et qu'il en auroit sa part : luy respondit qu'il ne pouuoit estre dauantage ; s'estant doncques enquis du lieu où étoit la beste, il s'en retourna. Nos Chasseurs ayans trouué et tué le lendemain cest Elan, l'enseuelirent dans la neige, selon leur coustume, pour l'enuoyer querir au iour suiuant. Or pendant la nuict mon ieune Sauuage cherche si bien, qu'il trouue la beste morte, et en enleue vne bonne partie sans dire mot ; le larcin connu par nos gens, ils n'entrerent point en des furies, ne donnerent aucune malediction au voleur ; toute leur cholere fut de se gausser de luy, et cependant c'estoit presque nous oster la vie, que de nous dérober nos viures, car nous n'en pouuions recouurer. A quelque temps de là, ce voleur nous vint voir ; ie luy voulus representer la laideur de son crime, mon hoste m'imposa silence, et ce pauure homme rejettant son larcin sur les chiens, non seulement fut excusé, mais encore receu pour demeurer auec nous dans vne mesme Cabane. Il s'en alla donc querir sa femme, qu'il apporta sur son dos, car elle a les iambes sans mouuement ; et vne ieune parente qui demeure auec luy apporta son petit fils, et tous quatre prirent place en nostre petit todis, sans que iamais on leur aye reproché ce larcin, ains au contraire on leur a tesmoigné tres-bon visage, et les a-on traittez comme ceux de la maison. Dites à vn Sauuage, qu'vn autre Sauuage a dit pis que pendre de luy, il baissera la teste, et ne dira mot ; s'ils se rencontrent par apres tous, ils ne feront non plus de semblant de cela, comme si rien n'auoit esté dit, ils se traitteront comme freres : ils n'ont point de fiel enuers leur nation.

Ils sont fort liberaux entr'eux, voire ils font estat de ne rien aimer, de ne point s'attacher aux biens de la terre, afin de ne se point attrister s'ils les perdent. Vn chien dechira n'a pas long temps vne belle robe de Castor à vn Sauuage, il estoit le premier à s'en rire. L'vne de leurs grandes iniures parmy eux, c'est de dire : Cét homme aime tout, il est auare. Si vous leur refusez quelque chose, voicy leur reproche, comme ie remarquay l'an passé : *Khisakhitan Sakhita*, tu aimes cela, aime le tant que tu voudras. Ils n'ouurent point la main à demy quand ils donnent, ie dis entr'eux, car ils sont ingrats au possible enuers les estrangers ; vous leur verrez nourrir leurs parents, les enfans de leurs amis, des femmes vefues, des orphelins, des vieillards, sans iamais leur rien reprocher, leur donnans abondamment quelquefois des Orignaux tout entiers : c'est veritablement vne marque d'vn bon cœur, et d'vne ame genereuse.

Comme il y a plusieurs orphelins parmy ce peuple (car depuis qu'ils se sont adonnez aux boissons de vin et d'eau de vie, ils meurent en grand nombre), ces pauures enfans sont dispersez dans les Cabanes de leurs oncles, de leurs tantes ou autres parents : ne pensez pas qu'on les rabrouë, qu'on leur reproche qu'ils mangent les viures de la maison ; rien de tout cela, on les traitte comme les enfans du pere de famille, ou du moins peu s'en faut, on les habille le mieux qu'on peut.

Ils ne sont point delicats en leurs viures, en leur coucher, et en leurs habits, mais ils ne sont pas nets. Iamais ils ne se plaignent de ce qu'on leur donne, qu'il soit froid, qu'il soit chaud, il n'importe ; quand la chaudiere est cuitte, on la partage sans attendre personne, non pas mesme le maistre de la maison, on luy garde sa part qu'on luy presente toute froide. Ie n'ay point oüy plaindre mon hoste de ce que l'on ne l'attendoit pas, n'estant qu'à deux pas de la Cabane. Ils couchent sur la terre bien souuent, à l'enseigne des estoiles. Ils passeront vn iour, deux et trois iours sans manger, ne laissans pas de ramer, chasser, et se peiner tant qu'ils peuuent. L'on verra dans la suite de cette relation, que tout ce que i'ay dit en ce chapitre est tres-veritable, et neantmoins ie n'oserois asseurer que i'aye veu exercer aucun acte de vraye vertu morale à vn Sauuage: ils n'ont que leur seul plaisir et contentement en veuë ; adioustez la crainte de quelque blasme, et la gloire de paroistre bons chasseurs : voila tout ce qui les meut dans leurs operations.

De leurs vices et de leurs imperfections.

CHAPITRE VI.

Les Sauuages estans remplis d'erreurs, le sont aussi de superbe et d'orgueil. L'humilité naist de la verité, la vanité de l'erreur et du mensonge: ils sont vuides de la connoissance de la verité, et par consequent tres remplis d'eux mesmes. Ils s'imaginent que par droit de naissance ils doiuent iouïr de la liberté des asnons Sauuages, ne rendant aucune subiection à qui que ce soit, sinon quand il leur plaist. Ils m'ont reproché cent fois que nous craignons nos Capitaines, mais pour eux qu'ils se mocquoient et se gaussoient des leurs ; toute l'authorité de leur chef est au bout de ses leures ; il est aussi puissant qu'il est eloquent, et quant il s'est tué de parler et de haranguer, il ne sera pas obey s'il ne plaist aux Sauuages.

Ie ne croy pas qu'il y aye de nation sous le ciel plus mocqueuse et plus gausseuse que la nation des Montagnais ; leur vie se passe à manger, à rire, et à railler les vns des autres, et de tous les peuples qu'ils cognoissent ; ils n'ont rien de serieux, sinon par fois l'exterieur, faisans parmy nous les graues et les retenus, mais entr'eux sont de vrais badins, de vrais enfans, qui ne demandent qu'à rire. Ie les faschois quelquefois vn petit, notamment le Sorcier, les appellant des enfans, leur tesmoignant que ie ne pouuois asseoir aucun iugement asseuré sur toutes leurs responses : car si ie leur demandois d'vn, ils me disoient d'autre, pour trouuer suiet de rire et de gausser, et par consequent ie ne pouuois connoistre quand ils parloient serieusement, ou quand ils se mocquoient. La conclusion ordinaire de leurs discours et de leurs entretiens, est : En verité nous nous sommes bien mocquez d'vn tel.

I'ay fait voir dans mes lettres precedentes combien les Sauuages sont vindicatifs enuers leurs ennemis, auec quelle rage et quelle cruauté ils les traittent, les mangeants apres leur auoir fait souffrir tout ce qu'vn demon incarné pourroit inuenter ; cette fureur est commune aux femmes, aussi bien qu'aux hommes, voire mesme elles les surpassent en ce poinct. I'ay dit qu'ils mangent les poux qu'ils trouuent sur eux, non pour aucun goust qu'ils y trouuent, mais pource qu'ils veulent mordre ceux qui les mordent.

Ce peuple est fort peu touché de compassion : quand quelqu'vn est malade dans leurs Cabanes, ils ne laissent pas pour l'ordinaire de crier, de tempester et de faire autant de bruit, comme si tout le monde estoit en santé ; ils ne sçauent que c'est de prendre soin d'vn pauure malade, et de luy donner des viandes qui luy sont bonnes : s'il demande à boire, on luy en donne, s'il demande à manger, on luy en presente, sinon on le laisse là ; de l'inuiter auec amour et charité, c'est vn langage qu'ils n'entendent pas ; tant qu'vn malade pourra manger, ils le porteront ou le

traisneront auec eux; cesse-il de manger, ils croient que c'est fait de sa vie, ils le mettent à mort, tant pour le deliurer du mal qu'il endure, que pour se soulager de la peine qu'ils ont de le porter quand ils vont en quelqu'autre endroit. I'ay admiré auec compassion la patience des malades que j'ay veu parmi eux.

Les Sauuages sont mesdisants au de là de ce qu'on en peut penser; ie dis mesme les vns des autres, ils n'espargnent pas leurs plus proches. Ils sont auec cela fort dissimulez: car si l'vn médit d'vn autre, ils s'en mocquent à gorge desploiée; si l'autre paroist là dessus, il luy tesmoignera autant d'affection, et le traittera auec autant d'amour, comme s'il l'auoit mis iusques au troisiesme ciel à force de le loüer. La raison de cecy prouient à mon aduis de ce que leurs detractions et mocqueries ne sortent point d'vn cœur enfielé, ny d'vne bouche empestée, mais d'vne ame qui dit ce qu'elle pense pour se donner carriere, et qui veut tirer du contentement de tout, voire mesme des mesdisances, et des gausseries : c'est pourquoy ils ne se troublent point, quoy qu'on leur die que d'autres se sont mocqués d'eux, ou qu'ils ont blessé leur renommée; tout ce qu'ils repartent ordinairement à ces discours, c'est: *Mama irinisiou,* il n'a point d'esprit, il ne sçait ce qu'il dit: et à la premiere occasion ils payeront leur detracteur en mesme monnoye, luy rendants le reciproque.

La menterie est aussi naturelle aux Sauuages que la parole, non pas entr'eux, mais enuers les estrangers; en suitte dequoy l'on peut dire, que la crainte et l'espoir, en vn mot, que l'interest est la mesure de leur fidelité; ie ne me voudrois confier en eux, qu'autant qu'ils craindroient d'estre punis s'ils manquoient à leur deuoir, ou qu'ils espereroient d'estre recompensés s'ils estoient fideles. Ils ne sçauent que c'est d'estre secrets, de tenir leur parole, et d'aimer auec constance, notamment ceux qui ne sont pas de leur nation: car ils sont de bon accord parmy eux, et leurs mesdisances et railleries n'alterent point leur paix, et leur bonne intelligence.

Ie diray en passant que les Sauuages Montagnais ne sont point larrons; l'entrée leur est libre dans les demeures des François, parce qu'ils ont la main seure; mais pour les Hurons, si on auoit autant d'yeux qu'ils ont de doigts aux mains, encore ne les empescheroit-on pas de derober, car ils derobent auec les pieds; ils font profession de ce mestier, et en suitte d'estre battus si on les descouure. Car comme i'ay desia remarqué, ils porteront les coups que vous leur donnerez patiemment, non pas en reconnoissance de leur peché, mais en punition de leur stupidité, s'estans laissez surprendre en leur larcin. Ie laisseray à parler d'eux aux Peres qui les sont allez voir, dont i'enuierois la condition, n'estoit que celuy qui nous assigne nos departemens est toujours aimable et toujours adorable, quelque part ou portion qu'il nous donne.

Il est du manger parmy les Sauuages, comme du boire parmy les yurognes d'Europe: ces ames seiches et touiours alterées, expireroient volontiers dans vne cuue de maluoisie, et les Sauuages dans vne marmite pleine de viande; ceux-là ne parlent que de boire, et ceux cy que de manger. C'est faire vne espece d'affront à vn Sauuage, de refuser les morceaux qu'il presente. Vn certain voyant que i'auois remercié mon hoste, qui me presentoit à manger, me dit: Tu ne l'aimes pas, puis que tu l'éconduis. Ie luy dis que nostre coustume n'estoit pas de manger à toutes heures, que neantmoins ie prendrois ce qu'il me donneroit, pourueu qu'il ne m'en donnast guieres souuent. Ils se mirent tous à rire, et vne vieille me dit, que si ie voulois estre aimé de leur nation, il falloit que ie mangeasse beaucoup. Quand vous les traittez bien, ils tesmoignent le contentement qu'ils prennent en vostre festin par ces paroles: *Tapoué nimitison,* en verité ie mange: comme si leur souuerain contentement estoit en cette action; et à la fin du banquet, ils diront pour action de graces: *Tapoué nikhispoun,* veritable-

ment ie suis saoul; c'est à dire, tu m'as bien traitté, i'en ay iusques à creuer. I'ay desia me semble remarqué cecy. Ils croyent que c'est bestise et stupidité de refuser le plus grand contentement qu'ils puissent auoir en leur Paradis, qui est le ventre. Ie m'écrierois volontiers : O iuste iugement de Dieu ! que ce peuple qui met sa derniere fin à manger soit tousiours affamé, et ne soit point repeu que comme les chiens ! car leurs festins les plus splendides ne sont pour ainsi dire, que les os et les reliefs des tables d'Europe. La premiere action qu'ils font le matin à leur reueil, c'est d'estendre le bras à leur escuelle d'écorce garnie de chair, et puis de manger. Au commencement que ie fus auec eux, ie voulus introduire la coustume de prier Dieu deuant que de manger, et de fait ie donnois la benediction quand ils le vouloient faire ; mais l'Apostat me dit : Si vous voulez prier autant de fois qu'on mangera dans la Cabane, preparés vous à dire vostre *Benedicite* plus de vingt fois auant la nuict. Ils finissent le iour comme ils le commencent, ils ont encore le morceau à la bouche, ou le calumet pour petuner, quand ils mettent la teste sur le cheuet pour reposer.

Les Sauuages ont tousiours esté gourmands, mais depuis la venuë des Europeans, ils sont deuenus tellement yurognes, qu'encore qu'ils voyent bien que ces nouuelles boissons de vin et d'eau de vie qu'on leur apporte, depeuplent leurs pays, et qu'eux mesmes s'en plaignent, ils ne sçauroient s'abstenir de boire, faisants gloire de s'enyurer, et d'enyurer les autres. Il est vray qu'ils meurent en grand nombre, mais ie m'estonne encore comme ils peuuent si long temps resister : car donnez à deux Sauuages deux et trois bouteilles d'eau de vie, ils s'asseoiront, et sans manger boiront l'vn apres l'autre, iusques à ce qu'ils les ayent vuidées. La compagnie de ces Messieurs est merueilleusement loüable, de defendre la traitte de ces boissons. Monsieur de Champlain fait tres sagement de tenir la main que ces deffenses soient gardées. I'ay appris que Monsieur le General du Plessis les a fait obseruer à Tadoussac. On m'auoit dit que les Sauuages estoient assez chastes ; ie ne parleray pas de tous, ne les ayant pas tous frequentez, mais ceux que i'ay conuersez sont fort lubriques, et hommes et femmes. Dieu ! quel aueuglement ! quel bon-heur du peuple Chrestien ! quel chastiement de ces Barbares ! au lieu que par admiration nous disons assés souuent : Iesvs qu'est cela ! mon Dieu qui a fait cela? ces vilains et ces infames prononcent les parties des-honnestes de l'homme et de la femme. Ils ont incessamment la bouche puante de ces ordures, et mesme iusques aux petits enfants : aussi leur disois-je par fois, que si les pourceaux et les chiens sçauoient parler, ils tiendroient leur langage. Il est vray que si l'impudique Sorcier ne fust pas venu dans la Cabane où i'estois, i'auois gaigné cela sur mes gens, qu'aucun n'osoit parler des choses des-honnestes en ma presence, mais cét impudent authorisoit les autres. Les femmes vn peu âgées se chauffent presque toutes nuës, les filles et les ieunes femmes sont à l'exterieur tres honnestement couuertes, mais entre elles leurs discours sont puants, comme des cloaques. Il faut neantmoins aduouër que si la liberté de se gorger de ces immondices estoit parmy quelques Chrestiens, comme elle est parmy ces peuples, on verroit bien d'autres monstres d'excez qu'on ne voit pas icy ; veu mesme que nonobstant les loix Diuines et humaines, la dissolution y marche plus à descouuert que non pas icy : car les yeux n'y sont point offensez. Le seul Sorcier a fait en ma presence quelque action brutale ; les autres battoient seulement mes oreilles, mais s'aperceuants que ie les entendois, ils en estoient honteux.

Or comme ces peuples connoissent bien cette corruption, ils prennent plustost les enfans de leurs sœurs pour heritiers, que leurs propres enfans, ou de leurs freres, reuoquans en doute la fidelité de leurs femmes, et ne pouuants douter que ces nepueux ne soient tirez de leur sang : aussi parmy les Hurons, qui sont plus sales que nos Montagnais,

pource qu'ils sont mieux nourris, l'enfant d'vn Capitaine ne succede pas à son pere, mais le fils de sa sœur.

Le Sorcier me disant vn iour que les femmes l'aimoient (car au dire des Sauuages, c'est son genie que de se faire aimer de ce sexe), ie luy dis que cela n'estoit pas beau, qu'vne femme aimast vn autre que son mary, et que ce mal estant parmy eux, luy mesme n'estoit pas asseuré que son fils qui estoit là present, fût son fils. Il me repartit : Tu n'as point d'esprit : vous autres François vous n'aimez que vos propres enfans, mais nous, nous cherissons vniuersellement tous les enfans de nostre nation. Ie me mis à rire, voyant qu'il philosophoit en cheual et en mulet.

Apres toutes ces belles qualitez, les Sauuages en ont encore vne autre plus onereuse que celles dont nous auons parlé, mais non pas si meschante ; c'est leur importunité enuers les estrangers. I'ay coustume d'appeller ces contrées là, le pays d'importunité enuers les estrangers, pource que les mouches, qui en sont le symbole et le hieroglyphique, ne vous laissent reposer ny iour ny nuict ; pendant quelques mois de l'Esté, elles nous assaillent auec telle furie, et si continuellement, qu'il n'y a peau qui soit à l'espreuue de leur aiguillon : tout le monde leur paye de son sang pour tribut. I'ay veu des personnes si enflées apres leurs picqueures, qu'on croyoit qu'ils perdroient les yeux, qui ne paroissoient quasi plus : or tout cela n'est rien, car enfin cette importunité se chasse auec de la fumée, que les mouches ne sçauroient supporter ; mais ce remede attire les Sauuages. S'ils sçauent l'heure de vostre disner, ils viennent tout exprez pour auoir à manger, ils demandent incessamment, mais auec des presses si reïterées, que vous diriez qu'ils vous tiennent tousiours à la gorge ; faites leur voir quoy que ce soit, s'il est tant soit peu à leur vsage, ils vous diront : L'aimes tu? donne le moy.

Vn certain me disoit vn iour, qu'en son pays on ne sçauoit point conjuguer le verbe *do*, au present, encore moins au preterit : les Sauuages ignorent tellement cette coniugaison, qu'ils ne vous donneroient point la valeur d'vne obole, s'ils ne croient, pour ainsi dire, retirer vne pistole ; ils sont ingrats au dernier point.

Nous auons icy tenu et nourry fort long temps nostre Sauuage malade, qui se vint ietter entre nos bras pour mourir Chrestien, comme i'ay remarqué cidessus. Tous ses compatriottes estoient estonnez du bon traittement que nous luy faisions ; ses enfants en sa consideration apporterent vn peu de chair d'Elan ; on leur demanda ce qu'ils vouloient en eschange, car les presents des Sauuages sont des marchez, ils demanderent du vin et de la poudre à canon. On leur repart qu'on ne leur en pouuoit donner ; que s'ils vouloient autre chose que nous eussions, on leur donneroit tres volontiers. On leur donna fort bien à manger, et pour conclusion ils remporterent leurs viandes, puisqu'on ne leur donnoit ce qu'ils demandoient, menaçants qu'ils viendroient requerir leur pere, ce qu'ils firent ; mais le bon homme ne voulut pas nous quitter. De cét échantillon, iugez de la piece.

Or ne pensez pas qu'ils se comportent ainsi entr'eux ; au contraire, ils sont tres reconnoissants, tres liberaux, et nullement importuns enuers ceux de leur nation. S'ils se comportent ainsi enuers nos François et enuers les autres estrangers, c'est à mon aduis que nous ne voulons pas nous allier auec eux comme freres, ce qu'ils souhaitteroient grandement ; mais ce seroit nous perdre en trois iours : car ils voudroient que nous allassions auec eux manger de leurs viures tant qu'ils en auroient, et ils viendroient aussi manger les nostres tant qu'ils dureroient, et quand il n'y en auroit plus, nous nous metterions tous à en chercher d'autres. Voila leur vie, qu'ils passent en festins pendant qu'ils ont dequoy ; mais comme nous n'entendons rien à leur chasse, et que ce procedé n'est pas loüable, on ne veut pas leur prester l'oreille. C'est pourquoy ne nous tenants point comme de leur nation, ils nous traittent à la façon que i'ay dit. Si vn

estranger quel qu'il soit se iette de leur party, ils le traitteront comme eux ; vn ieune Hiroquois, auquel ils auoient donné la vie, estoit comme enfant de la maison. Que si vous faites vostre mesnage à part mesprisants leurs loix, ou leurs coustumes, ils vous succeront s'ils peuuent iusques au sang. Il n'y a mouche, ny guespe, ny taon, si importun qu'vn Sauuage.

Ie suis tantost las de parler de leurs desordres, disons quelque chose de leur saleté, et puis finissons ce chapitre.

Ils sont sales en leurs habits, en leurs postures, en leurs demeures et en leur manger, et cependant il n'y a aucune inciuilité parmy eux : car tout ce qui donne du contentement aux sens, passe pour honneste.

I'ay dit qu'ils sont sales en leurs demeures : l'aduenuę de leurs Cabanes est vne grange à pourceaux. Iamais ils ne balient leur maison, ils la tapissent au commencement de branches de pin, mais au troisiesme iour ces branches sont pleines de poil, de plumes, de cheueux, de coupeaux, de raclure de bois, et cependant ils n'ont point d'autres sieges, ny d'autres licts pour se coucher, dont l'on peut voir de quelle saleté peuuent estre chargez leurs habits : vray est que ces ordures et saletez ne paroissent pas tant dessus leurs robes, que dessus les nostres.

Le Sorcier quittant nostre Cabane pour vn temps, me demanda mon manteau, pource qu'il faisoit froid, disoit-il ; comme si i'eusse esté plus dispensé des loix de l'Hiuer que non pas luy : ie luy prestay. S'en estant seruy plus d'vn mois, en fin il me le rendit si vilain, et si sale, que i'en estois honteux, car les flegmes et autres immondices qui le couuroient, luy donnoient vne autre teinture. Le voyant en cét estat, ie le dépliay exprez deuant luy, afin qu'il le vît ; connoissant bien ce que ie voulois dire, il me dit fort à propos : Tu dis que tu veux estre Montagnais et Sauuage comme nous : si cela est, ne sois pas marry d'en porter l'habit ; car voilà comme sont faites nos robes.

Quand est de leur posture, elle suit la douceur de leur commodité, et non les regles de la bien-seance : les Sauuages ne preferent iamais ce qui est honneste à ce qui est delectable. I'ay veu souuent le pretendu magicien couché tout nud, hormis vn meschant brayer plus sale qu'vn torchon de cuisine, plus noir qu'vn écouuillon de four, retirer vne de ses iambes contre sa cuisse, et mettre l'autre sur son genoüil releué, haranguant ses gens en cette posture ; son auditoire n'auoit pas plus de grace.

Pour leur manger, il est tant soit peu plus net que la mangeaille que l'on donne aux animaux, et non pas encore tousiours ; ie ne dis rien par exaggeration, i'en ay gousté et vescu quasi six mois durant. Nous auions trois écroüélés en nostre Cabane, le fils du Sorcier qui les auoit à l'oreille d'vne façon fort sale, et pleine d'horreur ; son neueu qui les auoit au col, vne fille qui les auoit sous vn bras. Ie ne sçay si ce sont vrayes escroüelles, quoy qu'il en soit, ce mal est plein de pus, couuert d'vne croûte fort horrible à voir. Ils en sont quasi tous frappez en leur ieunesse, tant pour leur saleté, que pource qu'on ne fait point de difficulté de boire et de manger auec des malades. Ie les ay veu cent fois patroüiller dans la chaudiere où estoit nostre boisson commune, y lauer leurs mains, y boire à pleine teste comme les bestes, reietter leurs restes là dedans, car c'est la coustume des Sauuages, y fourrer des bastons demy brûlés et pleins de cendre, y plonger de leur vaisselle d'escorce pleine de graisses, de poil d'Orignaux, de cheueux, y puiser de l'eau auec des chaudrons noirs comme la cheminée, et aprés tout cela, nous beuuions tous de ce broüet, noir comme de l'ambroisie. Ce n'est pas tout, ils reiettent là dedans les os qu'ils ont rongé, puis vous mettent de l'eau ou de la neige dans la chaudiere, la font boüillir, et voila de l'hypocras. Vn certain iour des souliers venants d'estre quittés, tomberent dans nostre boisson ; ils se lauerent à leur aise, on les retira sans autre ceremonie, puis on beut apres eux comme si rien ne fût arriué. Ie ne suis pas bien delicat,

si est-ce que ie n'eus point de soif tant que cette maluoisie dura.

Iamais ils ne lauent leurs mains exprés pour manger, encore moins leur chaudiere, et point du tout la viande qu'ils font cuire, quoy que le plus souuent (ie le dis comme ie l'ay veu cent et cent fois) elle soit toute couuerte de poil de bestes, et de cheueux de leurs testes. Ie n'ay iamais beu aucun boüillon parmy eux, qu'il ne m'aye fallu jetter quantité de ces poils et de ces cheueux, et bien d'autres ordures, comme des charbons, des petits morceaux de bois, et mesme du baston dont ils attisent le feu, et remuent bien souuent ce qui est dans la chaudiere ; ie les ay veu par fois prendre vn tison ardent, le mettre dans la cendre pour l'esteindre, puis quasi sans le secoüer, le tremper dans la chaudiere où trempoit nostre disner.

Quand ils font secherie de la chair, ils vous ietteront par terre tout vn costé d'Orignac ; ils le battent auec des pierres, ils marchent dessus, le foulent auec leurs pieds tout sales ; les poils d'hommes et de bestes, les plumes d'oiseaux s'ils en ont tué, la terre et la cendre, tout cela s'incorpore auec la viande, qu'ils font quasi durcir comme du bois à la fumée ; puis quand ils viennent à manger de ce boucan, tout s'en va de compagnie dans l'estomach, car ils n'ont point d'eau de despart : en vn mot ils croient que nous n'auons point d'esprit de lauer nostre viande, car vne partie de la graisse s'en va tousiours auec l'eau.

Quand la chaudiere commence à boüillir, ils recueillent l'écume fort soigneusement, et la mangent auec delices. Ils m'en presentoient auec faueur ; ie la trouuois bonne durant nostre famine, mais depuis venant parfois à les remercier de ce present, ils m'appelloient superbe et orgueilleux. Ils chassent aux rats et aux souris par plaisir, comme aux lieures, et les trouuent également bons.

Les Sauuages ne mangent pas comme nos François dans vn plat, ou autre vaisselle commune à tous ceux qui sont à table ; l'vn d'entreux descend la chaudiere de dessus le feu, et fait les parts à vn chacun, presentant par fois la viande au bout d'vn baston ; mais le plus souuent sans prendre ceste peine, il vous iettera vne piece de chair toute brûlante, et pleine de graisse, comme on ietteroit vn os à vn chien, disant : *Nakhimitchimi*, tiens, voila ta part, voila ta nourriture. Si vous estes habile-homme, vous la retenés auec les mains, sinon garde que la robe ne s'en sente, ou que les cendres ne seruent de sel, puisque les Sauuages n'en ont point d'autre.

Ie me suis veu bien empesché au commencement : car n'osant couper la chair qu'ils me donnoient dans mon plat d'écorce de peur de le blesser, ie ne sçauois comment en venir à bout, n'ayant point d'assiette. En fin il se fallut faire tout à tout, deuenir Sauuage auec les Sauuages : ie iettay les yeux sur mon compagnon, puis ie taschay d'estre aussi braue homme que luy. Il prend sa chair à pleine main, et vous la couppe morceaux apres morceaux, comme on feroit vne piece de pain ; que si la chair est vn peu dure, ou qu'elle cede au cousteau pour estre trop molasse, ils vous la tiennent d'vn bout par les dents, et de l'autre auec la main gauche, puis la main droitte ioüe là dessus du violon, se seruant de cousteau pour archet ; et cecy est si commun parmy les Sauuages, qu'ils ont vn mot propre pour exprimer cette action, que nous ne pouuons expliquer qu'en plusieurs paroles et par circumlocution. Si vous esgarez vostre cousteau, comme il n'y a point de couteliers dans ces grands bois, vous estes condamnez à prendre vostre portion à deux belles mains, et mordre dans la chair et dans la graisse aussi brauement, mais non pas si honnestement que vous feriez dans vn quartier de pomme ; Dieu sçait si les mains, si la bouche, et vne partie de la face reluisent par apres. Le mal est que ie ne sçauois à quoy m'essuyer : de porter du linge, il faudroit vn mulet, ou bien faire tous les jours la lessiue, car en moins de rien tout se change en torchon de cuisine dans leurs Cabanes. Pour eux ils torchent leurs mains à leurs cheueux, qu'ils nourrissent

fort longs, d'autrefois à leurs chiens; ie veis vne femme qui m'apprit vn secret, elle nettoya ses mains à ses souliers, ie fis le mesme; ie me seruois aussi de poil d'Orignac, et de branches de pin, et notamment de bois pourry puluerisé, ce sont les essuyemains des Sauuages; on ne s'en sert pas si doucement comme d'vne toile d'Hollande, mais peut-estre plus gayement et plus ioyeusement. C'est assez parlé de ces ordures.

Des viandes et autres mets dont mangent les Sauuages, de leur assaisonnement, et de leurs boissons.

CHAPITRE VII.

Entre les animaux terrestres, ils ont des Elans, qu'on appelle ordinairement icy des Orignaux, des Castors, que les Anglois nomment des Bieures, des Caribous, qualifiez par quelques vns asnes Sauuages; ils ont encore des Ours, des Blereaux, des Porcs épics, des Renards, des Lieures, des Siffleurs ou Rossignols, c'est vn animal plus gros qu'vn Lieure. Ils mangent en outre des Martres, et des Ecurieux de trois especes.

Pour les oiseaux, ils ont des Outardes, des Oyes blanches et grises, des Canards de plusieurs especes, des Sarcelles, des Bernaches, des Plongeurs de plusieurs sortes; ce sont tous oiseaux de riuiere. Ils prennent encore des Perdrix ou des Gelinottes grises, des Beccasses et Beccassines de quantité d'especes, des Tourterelles, etc.

Quand au Poisson, ils prennent en vn temps, des Saulmons de diuerses sortes, des Loups marins, des Brochets, des Carpes, et Esturgeons de diuerses especes, des Poissons blancs, des Poissons dorez, des Barbuës, des Anguilles, des Lamproyes, de l'Esplanc, des Tortuës et autres.

Ils mangent en outre quelques petits fruicts de la terre; des framboises, des bleuës, des fraises, des noix qui n'ont quasi point de chair, des noisettes, des pommes sauuages plus douces que celles de France, mais beaucoup plus petites; des cerises, dont la chair et le noyau ensemble ne sont pas plus grosses que les noyaux des Bigarreaux de France. Ils ont encore d'autres petits fruicts Sauuages de diuerses sortes, des Lambruches en quelques endroicts: bref tout ce qu'ils ont de fruict (ostez les fraises et les framboises qu'ils ont en quantité) ne vaut pas vne seule espece des moindres fruicts de l'Europe.

Ils mangent en outre des racines, comme des oignons de martagons rouges, vne racine qui a goust de reglisse, vne autre que nos François appellent des chapelets, pource qu'elle est distinguée par nœuds en forme de grains, et quelques autres en petit nombre.

Quand la grande famine les presse, ils mangent des racleures ou des escorces d'vn certain arbre, qu'ils nomment *Michtan*, lesquels ils fendent au Printemps pour en tirer vn suc doux comme du miel, ou comme du sucre, à ce que m'ont dit quelques vns; mais à peine s'amusent ils à cela, tant il en coule peu.

Voila les viandes et autres mets, dont se repaissent les Sauuages des contrées où nous sommes. I'obmets sans doute plusieurs autres especes d'animaux, mais ils ne me reuiennent pas maintenant en la memoire.

Outre ces viures que ce peuple tire de son pays sans cultiuer la terre, ils ont encore des farines et des bleds d'Inde, qu'ils troquent pour des peaux d'Orignac auec les Hurons, qui descendent iusques à Kebec, ou iusques aux Trois Riuieres. Ils acheptent encore du Petun de cette nation, qui quasi tous les ans en a porté en grande quantité.

De plus, ils ont de nos François de la galette, du biscuit, du pain, des pruneaux, des pois, des racines, des figues, et choses semblables. Voila dequoy se nourrit ce pauure peuple.

Quand à leurs boissons, ils n'en font aucune, ny de racines ny de fruicts, se contentans d'eau pure; il est vray que le boüillon dans lequel ils ont cuit la viande, et vn autre boüillon qu'ils font d'os d'Elan concassez et brisez, seruent

aussi de boisson. Vn certain villageois disoit en France, que s'il eust esté Roy il n'eût beu que de la gresse ; les Sauuages en boiuent assez souuent, voire mesme ils la mangent et mordent dedans, quand elle est figée, comme nous mordrions dans vne pomme. Quand ils ont faict cuire vn Ours bien gras ou deux ou trois Castors dans vne chaudiere, vous les verriez ramasser et recueillir la gresse sur le boüillon, auec vne large cuiller de bois, et gouster cette liqueur comme le plus doux Parochimel qu'ils ayent ; quelquefois ils en remplissent vn grand plat d'escorce, qui faict la ronde à l'entour des conuiez au festin, et chacun en boit auec plaisir. D'autres ayans ramassé cette gresse toute pure, ils iettent dedans quantité de neige ; ce qu'ils font encore dans le boüillon gras, quand ils veulent boire vn peu froid ; vous verriez de gros morceaux de gresse figée sur ce breuuage, et neantmoins ils le boiuent et l'auallent comme de l'Hypocras. Voila à mon aduis toutes les sortes de boissons qui se retrouuent parmy nos Sauuages, et dont ils m'ont faict gouster en Hiuer. Il a esté vn temps qu'ils auoient horreur de nos boissons d'Europe, mais ils se vendroient maintenant pour en auoir, tant ils les ayment. Ie me suis quasi oublié de dire qu'ordinairement ils boiuent chaud ou tiede ; ils me tançoient par fois, me voyans boire de l'eau froide, me disants que ie serois maigre, et que cela me refroidiroit iusques dans les os.

De plus, ils n'entremeslent point le manger et le boire comme nous, mais on distribue premierement la chair ou les autres mets, puis ayans mangé ce qu'ils veulent, on partage le boüillon, ou on le met en certain endroict, et chacun y va boire qui veut.

Disons pour conclusion de ce poinct, que les Sauuages auec tant d'animaux, tant d'oiseaux et de poissons, sont quasi tousiours affamez ; la raison est, que les oiseaux et les poissons sont passagers, s'en allans et retournans à certain temps, et auec cela ils ne sont pas trop grands gibboyeurs, et encore moins bons ménagers : car ce qu'ils tuent en vn iour ne void pas l'autre, excepté l'Elan et l'Anguille, dont ils font secherie quand ils en ont en grande abondance : si bien que pendant le mois de Septembre et Octobre, ils viuent pour la plus part d'anguilles fresches ; en Nouembre, Decembre, et souuent en Ianuier, ils mangent leurs anguilles boucanées, et quelques Porcs epics qu'ils prennent pendant les petites neiges, comme aussi quelques Castors s'ils en trouuent. Quand les grandes neiges sont venuës, ils mangent l'Orignac frais ; ils le font seicher pour se nourrir le reste du temps iusques en Septembre, auec quelques oiseaux, quelques Ours et Castors qu'ils prennent au Printemps et pendant l'Esté. Or si toutes ces chasses ne donnent point (ce qui n'arriue que trop souuent pour eux), ils souffrent grandement.

De leurs festins.

CHAPITRE VIII.

Il n'y a que les chasseurs effectiuement et ceux qui l'ont esté, qui soient ordinairement conuiez aux festins, les femmes vefues y vont aussi, notamment si ce n'est pas vn festin à manger tout ; les filles, les femmes mariées et les enfans en sont quasi tousiours exclus. Ie dis quasi tousiours, car par fois on les inuite ; ie leur ay veu faire des *Acoumagouchanai,* c'est à dire des festins à ne rien laisser, ausquels tout le monde se trouuoit, les hommes, femmes, et petits enfans : quand ils ont grande abondance de viures, les femmes font quelquefois des festins par entr'elles, où les hommes ne se trouuent point.

Leur façon d'inuiter est sans fard et sans ceremonie : quand tout est cuit et prest à manger (car on n'inuite personne auparauant), quelqu'vn s'en va par les Cabanes où sont ceux qui doiuent estre conuiez, ou bien mesme on leur criera ce mot du lieu où se faict le festin : *Khinatonmigaouinaouau,* vous estes inuitez au banquet. Les hommes ausquels ce mot s'adresse, respondent *ho ho,* et pre-

nans sur l'heure mesme leur plat d'écorce et leur cuiller de bois, s'en viennent en la Cabane de celuy qui les traitte. Quand tous les hommes ne sont pas inuitez, on nomme ceux qu'on veut conuier; le deffaut de ceremonies faict épargner beaucoup de paroles à ces bonnes gens. Il me semble qu'au siecle d'or on faisoit comme cela, sinon que la netteté y estoit en plus grande recommandation que parmy ces peuples.

Dans tous les festins, comme aussi dans leurs repas ordinaires, on donne à vn chacun sa part, d'où vient qu'il n'y en a que deux ou trois qui ayent les meilleurs morceaux, car ils ne les diuisent point : ils donneront par exemple la langue d'vn Orignac et toutes ses appartenances à vne seule personne, la queuë et la teste d'vn Castor à vn autre; voila les meilleures pieces, qu'ils appellent *Mascanou*, la part du Capitaine. Pour les boyaux gras de l'Orignac, qui sont leurs grands delices, ils les font ordinairement rostir et en font gouster à tous, comme aussi d'vn autre mets, dont ils font grand estat, c'est le gros boyau de la beste remply de gresse, et rosty auec vne corde qui pend et tourne deuant le feu.

Au reste ils sont magnifiques en ces festins, car ils ne presentent que les bonnes viandes les separants exprés, et donnant à chacun tres abondamment, quand ils en ont.

Ils ont deux sortes de festins, les vns à manger tout, les autres à manger ce qu'on voudra, remportant le reste pour en faire part à leur famille. Cette derniere façon me semble loüable, car il n'y a point d'excez, chacun prend autant qu'il luy plaist de la portion qui luy est donnée; voire i'oserois dire que c'est vne belle inuention pour conseruer l'amitié entr'eux, et pour se nourrir les vns les autres : car ordinairement les peres de famille ne mangent qu'vne partie de leurs mets, portans le reste à leurs femmes et à leurs enfans. Le mal est qu'ils font trop souuent des festins : dans la famine que nous auons endurée, si mon hoste prenoit deux, trois, et quatre Castors, tout aussi tost, fût-il iour, fût-il nuict, on en faisoit festin à tous les Sauuages voisins, et si eux auoient pris quelque chose, ils en faisoient de mesme à mesme temps : si que sortant d'vn festin, vous allez à vn autre et par fois encore à vn troisiesme et vn quatriesme. Ie leur disois qu'ils ne faisoient pas bien, et qu'il valoit mieux reseruer ces festins aux iours suiuans, et que ce faisant nous ne serions pas tant pressez de la faim ; ils se mocquoient de moy: Demain (disoient-ils) nous ferons encore festin de ce que nous prendrons. Oüy mais le plus souuent ils ne prenoient que du froid et du vent.

Pour leurs festins à ne rien laisser, ils sont tres blâmables, et c'est neantmoins l'vne de leurs grandes deuotions, car ils font ces festins pour auoir bonne chasse. Il se faut bien donner de garde que les chiens n'en goustent tant soit peu, tout seroit perdu, leur chasse ne vaudroit rien; et remarquez que plus ils mangent, plus ce festin est efficace : de là vient qu'ils donneront à vn seul homme, ce que ie ne voudrois pas entreprendre de manger, auec trois bons disneurs ; ils creueroient plustost; pour ainsi dire, que de rien laisser. Vray qu'ils se peuuent ayder les vns les autres ; quand quelqu'vn n'en peut plus, il prie son compagnon de l'assister, ou bien l'on fait passer son reste par deuant les autres, qui en prennent chacun vne partie, et apres tout cela s'il en reste on le iette au feu. Celuy qui mange le plus est le plus estimé ; vous les entendez raconter leurs proüesses de gueule, specifiants la quantité et les parties de la beste qu'ils ont mangé. Dieu sçait quelle musique apres le banquet, car ces Barbares donnent toute liberté à leur estomach et à leur ventre, de tenir le langage qui leur plaist pour se soulager ; quand aux odeurs qu'on sent pour lors dans leurs Cabanes, elles sont plus fortes que l'odeur des roses, mais elles ne sont pas si douces; vous les voyez haleter et souffler comme des gens remplis iusques au gosier; et de faict comme ils sont nuds, ie les voyois enflez iusques à la gorge ; encore ont ils du courage là dedans, leur cœur retient

ce qu'on luy donne ; ie n'ay veu que l'estomach du Sorcier mécontent de ce qu'on luy auoit donné, quantité d'autres en approchoient de bien prés, mais ils tenoient bon. I'en ay veu par fois de malades apres ces excez.

Mais venons à l'ordre qu'ils gardent en ces banquets. Ceux qu'on doit traitter estans conuiez à la façon que i'ay dit, ils s'en viennent auec leur *ouragan*, ou escuelle, leur cuiller ; ils entrent dans la Cabane sans ceremonie, chacun prenant sa place comme il vient ; ils s'asseoient en rond à l'entour de la chaudiere qui est sur le feu, renuersant leur plat deuant eux ; leurs sieges, c'est la terre couuerte de branches de pin. Il n'y a point de preseance, toutes les parties d'vn cercle sont aussi courbées, et aussi nobles les vnes que les autres ; quelques fois l'vn d'eux dira à celuy qui entre : *Outaiappitou*, viens icy, sieds toy là.

Chacun ayant pris sa place et s'estant assis en forme de Guenon, retirant ses jambes contre ses cuisses, si c'est vn festin à manger tout, on ne dit mot, on chante seulement, et s'il y a quelque Sorcier ou *Manitousiou*, il bat son tambour ; vray qu'ils ne sont pas tousiours si religieux qu'ils ne tiennent quelque petit discours. Si le festin n'est pas à ne rien laisser, ils s'entretiennent vn peu de temps de leurs chasses, ou d'autres choses semblables, le plus souuent de gausseries.

Apres quelques discours, le distributeur du festin, qui est ordinairement celuy qui le fait, descend la chaudiere de dessus le feu, ou les chaudieres s'il y en a plusieurs, les mettant deuant soy, et lors il fait quelque harangue ou se met à chanter, et tous les assistans auec luy ; quelque fois il ne faict ny l'vn ny l'autre, mais seulement il dit les mots de l'entrée du festin, qui ne s'obmettent iamais, c'est à dire qu'il declare dequoy il est composé : par exemple il dira : « Hommes qui estes icy assemblez, c'est vn tel qui faict le festin : » ils respondent tous du fond de l'estomach *hô-ô-ô ;* « le festin est composé de chair de Castor ; » ils poussent de rechef leur aspiration *hô-ô-ô ;* « il y a aussi de la farine de bled d'Inde » : *Hô-ô-ô*, respondent ils, à chaque diuersité de mets.

Pour les festins moins solennels, celuy qui le faict, s'addressant à quelqu'vn de ses amis, ou de ses parents, il luy dira : Mon cousin, ou mon oncle, voila le Castor que i'ay pris, nous le mangerons maintenant ; et alors tout le monde dit son *hô-ô-ô*, et voilà le festin ouuert, duquel on ne sort point, que les mots par lesquels on le conclud ne soient dicts. Cela fait, le distributeur ramasse quelquefois la gresse de dessus la chaudiere, et la boit luy tout seul, d'autres fois il en fait part à ses amis, quelquefois il en remplit vn grand et profond plat qui se presente à tous les conuiez comme i'ay dit, et chacun en boit sa part ; si le festin est de pois, de farine, de bled d'Inde, ou de choses semblables demy liquides, il prend les *Ouragans*, ou escuelles d'vn chacun, et distribue la chaudiere le plus esgalement qu'il luy est possible, leur rendant leurs plats bien garnis, sans regarder par quel bout il commence ; il n'y a ny honneur ny blasme d'estre party le premier ou le dernier. Si le festin est de viande, il la tire auec vn baston pointu, la met dans des plats d'escorce deuant soy, puis ayant ietté les yeux sur le nombre des conuiez, il la distribue comme il luy plaist, donnant à chacun abondamment, non pas egalement : car il donnera les friants morceaux à ses confidents, voire mesme quand il a donné à tous vne bonne piece, commençant par ceux qui ne sont pas de sa Cabane, il rechargera iusques à deux et trois fois et non pas pour les autres, personne ne s'offense de ce procedé, car c'est la coustume.

Il presente ordinairement la chair au bout d'vn baston, nommant la piece ou la partie de l'animal qu'il donne, en cette façon : si c'est la teste d'vn Castor, ou d'Asne sauuage, ou d'autre animal, il dira : *Nichta Koustigouanime ;* Mon cousin, voila ta teste ; si c'est vne espaule, il dira, voila ton espaule ; si ce sont des boyaux, il en dira de mesme ; d'autres fois ils disent simplement : *Khimitchimi*, voila ton mets. Mais prenez garde qu'ils

n'ont point l'equiuoque en leur langue que nous auons en la nostre. On raconte d'vn certain, lequel rencontrant son amy, luy dit par courtoisie : Si i'auois quelque chose digne de vous, ie vous inuiterois à des-ieuner en nostre maison, mais ie n'ay rien du tout. Son valet l'entendant luy repartit à la bonne foy : Excusez-moy, Monsieur, vous auez vne teste de veau. Cela dit en langage Montagnais n'a rien de ridicule, pource qu'ils n'ont point d'equiuoque en ces termes ; les mots qui signifient ma teste propre et la teste d'animal qui m'est donnée, estants differents.

Celuy qui fait le festin et qui le distribue ne fait iamais sa part, il se contente de voir manger les autres sans se rien retenir pour soy ; neantmoins quand il y a peu de viures, si tost qu'il a tiré la viande de la chaudiere, son voisin ou son amy choisit les meilleurs morceaux par courtoisie, et les met à part ; puis quand tout est distribué, il les presente au distributeur mesme, luy disant : Vn tel, voila ton mets ; il respond comme tous les autres, *hô-ô-ô.*

Ils ont quelques ceremonies que ie n'entends pas bien. Faisant festin d'vn Ours, celuy qui l'auoit tué, fit rostir ses entrailles sur des branches de pin, prononçant quelques paroles que ie n'entendis pas ; il y a quelque grand mystere là dedans ; de plus on luy donna l'os du cœur de l'animal, qu'il porte dans vne petite bourse matachiée, penduë à son col ; faisant festin d'Orignac, celuy qui luy auoit donné le coup mortel, et qui faisoit le festin, apres auoir distribué la chair, ietta de la gresse dans le feu, disant : *Papeouekou, papeouekou,* i'ay desia expliqué ce que cela veut dire.

Le festin distribué, si c'est à manger tout, chacun mange en silence, quoy que quelques vns ne laissent pas de dire vn petit mot en passant : aux autres festins, encore qu'il soit permis de parler ordinairement, ils parlent fort peu, s'estonnans des François qui causent autant et plus en table qu'en autre temps : aussi nous appellent-ils des Oyes babillardes. Leurs bouches sont quasi grosses comme des œufs, et c'est le plaisir qu'ils prennent à gouster et à sauourer ce qu'ils mangent, qui leur ferme la bouche, et non l'honnesteté. Vous prendriez trop de plaisir à leur voir assaillir dans leurs grandes escuelles d'escorce, vn Castor boüilly, ou rosty, notamment quand ils viennent de la chasse, ou de leur voir étudier vn os. Ie les ay vẽus tenir vn pied d'Orignac à deux mains par vn bout, la bouche et les dents faisants leur deuoir de l'autre : en sorte qu'ils me sembloient vouloir iouër de ces longues flutes d'Allemagne, sinon qu'ils alloient vn peu trop fort, pour auoir long temps bonne haleine. Quand ce qu'ils mangent leur agrée, vous leur entendez dire de fois à autre, ainsi que i'ay desia remarqué : *Tapoué nimitison,* en verité ie mange ; comme si on en doutoit. Voila le grand tesmoignage qu'ils rendent du plaisir qu'ils prennent à vostre festin ; au reste ayans succé, rongé, brisé les os qui leur escheent pour en tirer la gresse et la mouëlle, ils les rejettent dans la chaudiere pleine de boüillon qu'ils doiuent boire par apres ; il est vray qu'aux banquets à tout manger, ils sont deliurez de cette inciuilité, car il n'y a point d'os.

Ayans mangé les mets qu'on a presentés, on distribue le boüillon de la chaudiere, dont chacun boit selon sa soif, si c'est vn banquet de deuotion, c'est à dire à ne rien laisser ; quelquefois il faut aussi boire tout le boüillon ; d'autrefois il suffit qu'on mange toute la viande, estant libre de boire ce qu'on voudra du boüillon. Quand le Maistre du festin void qu'on cesse de manger, il dit les paroles qui terminent le banquet, qui sont celles-cy, ou autres semblables : *Egou Khé Khiouiecou ;* or vous vous en irez, supplé, quand il vous plaira. Le festin conclud, quelques vns demeurent vn peu de temps pour discourir, d'autres s'en vont aussi tost délogeans sans trompette, c'est à dire qu'ils sortent sans dire mot ; parfois ils disent : *Nikhiouan,* ie m'en vais ; on leur respond *Niagoulé,* allez à la bonne-heure. Voila le grand excez de leurs compliments.

De leur chasse et de leur pescherie.

CHAPITRE IX.

Commençons par l'Elan : quand il y a peu de neiges, ils le tuent à coups de fleches ; le premier que nous mangeasmes fut ainsi mis à mort. Mais c'est vn grand hazard quand ils peuuent approcher de ces animaux à la portée de leurs arcs, car ils sentent les Sauuages de fort loing, et courent aussi viste que les Cerfs. Quand les neiges sont profondes, ils poursuiuent l'Elan à la course, et le tuent à coups d'espées, qu'ils emmanchent à de longs bastons pour cét effect ; ils dardent ces espées quand ils n'osent ou ne peuuent aborder la beste ; ils poursuiuent par fois deux et trois iours vn de ces animaux, les neiges n'estant ny assez dures ny assez profondes ; d'autrefois vn enfant les tueroit quasi, car la neige venant à se glacer apres quelque petit dégel, ou quelque pluye, elle blesse ces pauures Orignaux, qui ne vont pas loing sans estre massacrez.

On m'auoit dit que l'Elan estoit grand comme vn mulet d'Auuergne : il est vray qu'il a la teste longue comme vn mulet, mais ie le trouue aussi gros qu'vn bœuf ; ie n'en ay veu qu'vn seul en vie, il estoit ieune, à peine le bois ou les cornes luy sortoient de la teste. Ie n'ay point veu en France, ny genisse, ny bouuillon, qui approchât de sa grosseur, ny de sa hauteur : il est haut monté comme le Cerf, son bois est haut branchu et plat en quelque façon, non rond comme celuy des Cerfs ; ie parle des bois que i'ay veu, peut-estre y en a-il d'autre façon. Quelqu'vn m'a dit que la femelle portoit touiours deux petits, et tousiours masle et femelle ; mes Sauuages, au contraire, disent qu'elle en porte tantost vn, tantost deux, et qu'vne seule fois ils en ont trouué trois dans vne femelle, ce qui les estonna comme vn prodige.

I'ay quelque pensée qu'on pourra auec le temps domestiquer ces animaux, qu'on s'en pourra seruir pour le labourage, et pour tirer des traînées sur la neige, ce seroit vn grand soulagement.

Quand les Sauuages ont tué plusieurs Eslans, et passé plusieurs iours en festins, ils pensent à leur prouision et à leur seicherie : ils vous étendront sur des perches les deux costez d'vn grand Orignac, en ayant osté les os ; si la chair est trop épaisse, ils la leuent par lesches, et en outre la tailladent, afin que la fumée la desseiche et la penetre par tout ; lors qu'elle commence à se seicher ou boucaner, ils la battent auec des pierres, la foulent aux pieds, afin qu'il n'y demeure dedans aucun suc qui la puisse corrompre ; enfin estant bien boucanée, ils la plient et la mettent en paquets : voila leur prouision. Le boucan est vn pauure manger ; la chair fraische de l'Elan est fort aisée à digerer, elle ne dure point dans l'estomac : voila pourquoy les Sauuages ne la font point tant cuire. Pour le goust, il me semble que la chair d'vn bœuf ne cede point à la chair d'vn bon Elan.

Le Castor ou le Bieure se prend en plusieurs façons. Les Sauuages disent que c'est l'animal bien aymé des François, des Anglois, et des Basques, en vn mot des Europeans. I'entendois vn iour mon hoste qui disoit en se gaussant : *Missi picoutau amiscou*, le Castor fait toutes choses parfaictement bien : il nous faict des Chaudieres, des haches, des espées, des couteaux, du pain, bref il fait tout. Il se mocquoit de nos Europeans qui se passionnent pour la peau de cest animal, et qui se battent à qui donnera le plus à ces Barbares, pour en auoir ; iusques là que mon hoste me dit vn iour me monstrant vn fort beau couteau : Les Anglois n'ont point d'esprit, ils nous donnent vingt couteaux comme celuy là pour vne peau de Castor.

Au Printemps, le Castor se prend à l'attrape amorcée du bois dont il mange ; les Sauuages sont tres-bien entendus en ces attrapes, lesquelles venants à se detendre, vne grosse piece de bois tombe sur l'animal et l'assomme. Quelquefois les chiens rencontrans le Castor hors la Cabane, le poursuiuent et le prennent aisement. Ie n'ay point veu cette chasse, mais on m'en a parlé, et les Sauuages

font grand estat d'vn chien qui sent et découure cét animal.

Pendant l'Hiuer ils le prennent à la rets et soubs la glace, voicy comment : on fend la glace en long, proche de la Cabane du Castor, on met par la fente vn rets et du bois qui sert d'amorce ; ce pauure animal venant chercher à manger, s'enlace dans ces filets faicts de bonne et forte ficelle double, et encore ne faut il pas tarder à les tirer, car ils seroient bien tost en pieces ; estant sorty de l'eau par l'ouuerture faite en la glace, ils l'assomment auec vn gros baston.

L'autre façon de le prendre sous la glace est plus noble, tous les Sauuages n'en ont pas l'vsage, mais seulement les plus habiles. Ils brisent à coups de haches la Cabane ou maison du Castor, qui est en effect admirable ; il n'y a mousquet qui la transperce à mon aduis : pendant l'Hiuer elle est bastie sur le bord de quelque petit fleuue, ou d'vn estang, faicte à double estage, sa figure est ronde ; les materiaux dont elle est composée sont du bois et de la terre, si bien liez et vnis par ensemble, que i'ay veu nos Sauuages en plein Hiuer suer pour y faire ouuerture à coups de haches ; l'estage d'en bas est dans ou sur le bord de l'eau, celuy d'en haut est au dessus du fleuue ; quand le froid a glacé les fleuues et les estangs, le Castor se tient retiré en l'estage d'en haut, où il a fait sa prouision de bois pour manger pendant l'Hiuer ; il ne laisse pas neantmoins de descendre de cest estage en celuy d'en bas, et de celuy d'en bas il se glisse sous les glaces, par des trous qui sont en ce bas estage, et qui respondent sous les glaces : il sort pour boire et pour chercher du bois qu'il mange, lequel croist sur la riue des estangs, et dans les estangs mesmes ; ce bois par en bas est pris dans les glaces, le Castor le va couper par dessous, et le porte en sa maison. Or les Sauuages ayans brisé cette maison, ces pauures animaux, qui sont par fois en grand nombre sous vn mesme toict, s'en vont sous les glaces, qui d'vn costé, qui d'vn autre, cherchans des lieux vuides et creux entre l'eau et la glace, pour pouuoir respirer : ce que sçachans leurs ennemis, ils se vont pourmenans sur l'estang ou sur le fleuue glacé, portans vn long baston en main, armé d'vn costé d'vne tranche de fer, faite comme vn ciseau de Menuisier, et de l'autre d'vn os de Baleine, comme ie croy ; ils sondent la glace auec cest os, frappans dessus et prenans garde si elle sonne creux, et si elle donne quelque indice de sa concauité, alors ils couppent la glace auec la tranche de fer, regardans si l'eau n'est point agitée par le mouuement ou par la respiration du Castor : si l'eau remuë, ils ont vn baston recourbé qu'ils fourrent dans le trou qu'ils viennent de faire, s'ils sentent le Castor, ils le tuent auec leur grand baston, qu'ils appellent *ca ouikachit*, et le tirans de l'eau, en vont faire curée tout aussi tost, si ce n'est qu'ils ayent grande esperance d'en prendre d'autres. Ie leur demandois pourquoy le Castor attendoit là qu'on le tuast: Où ira il ? me disoient ils, sa maison est rompuë, les autres endroits où il peut respirer entre l'eau et la glace sont cassez, il demeure là dans l'eau, cherchant de l'air ; cependant on l'assomme. Il sort quelquefois par la Cabane, ou par quelque trou, mais les chiens qui sont là, et qui le sentent et l'attendent, l'ont bien tost attrapé.

Lors qu'il y a quelque fleuue voisin, ou quelque bras d'eau conjoinct à l'estang où ils sont, ils se coulent là dedans ; mais les Sauuages barrent ces fleuues quand ils les découurent, ils cassent la glace et fichent quantité de pieux les vns pres des autres, en sorte que le Castor ne peut euader par là. I'ay veu de grands lacs qui sauuoient la vie aux Castors, car nos gens ne pouuans casser tous les endroicts où ils pouuoient respirer, aussi ne pouuoient ils attraper leur proye. Il y a quelquefois deux ménages de Castors dans vne mesme Cabane, c'est à dire deux masles et deux femelles auec leurs petits.

La femelle en porte iusques à sept, quatre, cinq, six pour l'ordinaire. Ils ont quatre dents, deux en bas et deux en haut merueilleusement acerées ; les autres deux sont petites, mais celles-cy

sont grandes et tranchantes, ils s'en seruent pour couper les bois de leur prouision, et les bois dont ils bâtissent leur demeure ; ils aiguisent ces dents quand elles sont emoussées, les frottans et pressants les vnes contre les autres, faisans vn petit bruit que i'ay oüy moy-mesme.

Le Castor a le poil fort doux, les chapeaux qu'on en fait en sont tesmoins ; il a des pieds fort courts et fort propres pour nager, car ils ont vne peau continue entre les ongles, à la façon des oyseaux de riuiere, ou des loups marins ; sa queuë est toute platte, assez longuette, faicte en ouale ; i'en mesuray vne d'vn gros Castor, elle auoit vne paulme et huict doigts ou enuiron de longueur, et quasi vne paulme de la main en largeur, elle estoit assez épaisse, elle est couuerte, non de poil, mais d'vne peau noire figurée en écailles, ce ne sont pas pourtant de vrayes écailles. On prend icy le Castor pour vn animal amphibie, voila pourquoy on en mange en tout temps : ma pensée est que sa gresse fonduë approche plus de l'huille que de la gresse ; la chair en est fort bonne, elle m'a semblé vn peu fade au Printemps, et non pas en Hiuer ; au reste si sa peau surpasse la peau du mouton, la chair de mouton surpasse à mon aduis celle de Castor ; tant pource qu'elle est de meilleur goust, comme aussi que le Mouton est plus gros qu'vn Castor.

Le Porc épic se prend à l'attrape et à la course : le chien l'ayant découuert, il est mort s'il n'est bien prés de son giste, qu'il faict sous de grandes roches, sous lesquelles s'estant retiré, il est en lieu d'asseurance : car ny les hommes, ny les chiens, ne se sçauroient glisser là dessous. Il ne peut courre sur la neige : voila pourquoy il est bien tost assommé, et n'est guere plus gros qu'vn gros cochon de laict ; ses pointes ou piquerons sont blancs, longuets et assez minces, entrelassez et entremeslez d'vn poil noir ou grisâtre : I'ay veu en France des armes où il y auoit des pointes de Porcs épics trois fois plus longues et dix fois plus grosses et bien plus fermes que celles des Porcs épics de ce païs cy : les Sauuages m'ont dit que vers le fleuue de Saguenay, tirant vers le Nord, ces animaux y estoient bien plus gros. Ils les brûlent comme nous faisons les pourceaux en France, puis les ayant raclez, les font boüillir ou rostir ; le manger en est bon, assez dur neantmoins, notamment des vieux, car les ieunes sont tendres et delicats ; mais ils n'approchent point, ny de nos Porcs Sangliers, ny de nos Porcs domestiques.

Cest animal a les pieds tortus, et les iette en dehors ; ses piquerons ont cette qualité, s'ils piquent vn chien ou quelque personne, ils entrent incessamment, s'insinuans ou glissans petit à petit, et s'en allans ressortir par la partie opposée à leur entrée ; par exemple s'attachans au dos de la main, ils la transperceront et sortiront par le dedans. I'ay souuent veu les chiens tous herissez de ces pointes, entrées desia à demy quand leurs Maistres les retiroient. Voulant considerer le premier qu'on apporta en la Cabane où ie demeurois auec les Sauuages, ie l'empoignay par la queuë, et le tiray vers moy ; tous ceux qui me regardoient se mirent à rire, voyans comme ie procedois, et de faict quoy que i'eusse tasché de le prendre dextrement, si est-ce que quantité de ces petites lances s'attacherent à mes mains, car il n'y a aiguille si pointuë ; ie les retiray aussi tost, et les iettay dans le feu.

L'Ours au Printemps se prend à l'attrape, l'Hiuer ils le trouuent dans des arbres creux où il se retire, passant plusieurs mois sans manger, et cependant il ne laisse pas d'estre fort gras ; ils couppent l'arbre pour faire sortir la proye, qu'ils assomment sur la neige, ou bien à la sortie de son giste.

Ils prennent les Lieures au lacet, ou les tuent auec leurs arcs ou matras ; i'ay desia remarqué autrefois que ces animaux sont blancs pendant les neiges, et gris en autre temps ; ie les trouue vn peu plus hauts et plus pattus que ceux de France. Ils tuent les Martres et les Escurieux en mesme façon. Voila les chasses d'animaux terrestres que i'ay veu.

Pour les oiseaux, ils en tuent quelques vns auec leurs arcs, se seruans de

fleches et de Matras, mais c'est fort rarement : depuis qu'ils ont traitté des armes à feu auec les Anglois, ils sont deuenus demy Gibboyeurs, quelques vns d'entr'eux tirent assez bien ; mon hoste est l'vn de leurs meilleurs harquebusiers, ie luy ay veu tuer quelques Outardeaux, quelques Canards et Becassines ; mais leur poudre est bien tost vsée.

Quand à leur pesche, ils se seruent de rets, comme nous, qu'ils traittent des François, et des Hurons. Ils ont vne façon particuliere de pescher le Saulmon, mais ne m'y estant pas trouué, ie n'en diray rien.

Pour l'Anguille, ils la peschent en deux façons, auec vne nasse, ou auec vn harpon. Ils font des nasses auec assez d'industrie, longues et grosses, capables de tenir cinq et six cens anguilles ; la mer estant basse, ils les placent sur le sable, en quelque lieu propre et reculé, les asseurans en sorte que les marées ne les emportent point ; aux deux costez ils ramassent des pierres qu'ils étendent comme vne chaisne ou petite muraille de part et d'autre, afin que ce poisson qui va tousiours au fond, rencontrant cest obstacle, se glisse doucement vers l'embouchеure de la nasse où le conduisent ces pierres. La mer venant à se grossir, couure la nasse, puis se rabaissant, on la va visiter ; par fois on y trouue cent ou deux cents Anguilles d'vne marée, d'autrefois trois cents, quelquefois point du tout, quelquefois, six, huict, dix, selon les vents et les temps : quand la mer est agitée, on en prend beaucoup, quand elle est calme, peu ou point, mais alors ils ont recours à leur harpon.

Ce harpon est vn instrument composé d'vn long baston, gros de trois doigts, au bout duquel ils attachent vn fer pointu, lequel ils arment de part et d'autre de deux petits bastons recourbés, qui se viennent quasi ioindre au bout de la pointe du fer : quand ils viennent à frapper vne anguille de ce harpon, ils l'embrochent dans ce fer, les deux bastons adioincts, cedans par la force du coup, et laissans entrer l'anguille ; puis se reserrans d'eux mesmes, car ils ne s'ouurent que par la secousse du coup, ils empêchent que l'anguille embrochée ne ressorte.

Cette pesche au harpon ne se fait ordinairement que la nuict : ils se mettent deux Sauuages dans vn canot, l'vn derriere qui le gouuerne et qui rame, et l'autre est deuant, lequel à la faueur d'vn flambeau d'écorce, attaché à la prouë de son vaisseau, s'en va cherchant la proye de ses yeux, rodans doucement sur le bord de ce grand fleuue ; apperceuant vne Anguille, il lance son harpon sans le quitter, la perce comme i'ay dit, puis la iette dans son canot ; il y en a tel qui en prendra trois cens en vne nuict, et bien dauantage, quelquefois fort peu. C'est chose estrange de la quantité de ce poisson qui se retrouue en cette grande riuiere, és mois de Septembre et d'Octobre, et cela deuant l'habitation de nos François, dont quelques vns de ceux qui ont demeuré plusieurs années sur le pays, se sont rendus aussi experts en cét art que les Sauuages.

On croit que cette grande abondance prouient de quelques lacs des pays plus hauts, qui venans à se dégorger nous font present de cette manne, qui nous nourrit, non seulement tout le Caresme et autres iours de poissons, mais aussi en autre temps.

Les Sauuages font secherie de ces longs poissons à la fumée : estans apportez dans leurs Cabanes, ils les laissent vn peu de temps égouster, puis leur couppent la teste et la queuë ; ils les ouurent par le dos, puis les ayans vuidés, ils les tailladent, afin que la fumée entre par tout : les perches de leurs Cabanes en sont toutes chargées. Estans bien boucannées, ils les accouplent et en font de gros paquets, en mettans enuiron vne centaine ensemble. Voila leurs viures iusques à la neige qui leur donne de l'Orignac.

Ils tuent le Loup marin à coups de baston, le surprenant lors que sortant de l'eauë, il se va éguayer sur quelques roches au Soleil ; car ne pouuant courir, s'il est tant soit peu esloigné de son element, il est perdu.

C'est assez pour ce chapitre : ie ne fais

pas profession de tout dire, mais seulement de remarquer vne partie des choses qui m'ont semblé deuoir estre escrites; qui voudra auoir vne pleine cognoissance de ces contrées, qu'il lise ce qu'en a escrit Monsieur de Champlain. Si faut il auant que ie passe outre, que ie dise deux mots de quatre animaux, que ie n'ay point veu en France; ie ne sçay où les loger, sinon au bout de ce chapitre.

L'vn se nomme des Sauuages *Ouinascou*; nos François l'appellent le Siffleur ou le Rossignol; ils luy ont donné ce nom, pource qu'encore qu'il soit de la chasse des animaux terrestres, il chante neantmoins comme vn oiseau; ie dirois volontiers qu'il siffle comme vne Linotte bien instruite, sinon qu'il m'est aduis qu'il ne sçait qu'vne chanson, c'est à dire qu'il n'a pas vne grande varieté de tons, mais il dit tres-bien la leçon que la nature luy a apprise. Il est enuiron de la grosseur d'vn Lieure, d'vn poil roux; quelques vns m'ont asseuré qu'il se roule en peloton, et que comme vn Liron il dort tout l'Hiuer, sans qu'on le puisse reueiller. Ie n'en ay point veu que l'Esté; cest animal est vn excellent manger, ny le Lieure n'en approche pas.

L'autre est vn animal basset, de la grandeur des petits chiens, ou d'vn chat; ie luy donne place icy, non pour son excellence, mais pour en faire vn symbole du peché; i'en ay veu trois ou quatre. Il est d'vn poil noir assez beau et luisant, il porte sur son dos deux rayes toutes blanches, qui se ioignans vers le col et proche de la queuë, font vne ouale qui luy donne tres belle grace; la queuë est touffuë et bien fournie de poil, comme la queuë d'vn Regnard, il la porte retroussée, comme vn Escurieux, elle est plus blanche que noire: vous diriez à l'œil, notamment quand il marche, qu'il meriteroit estre nommé le petit chien de Iupiter; mais il est si puant, et iette vne odeur si empestée, qu'il est indigne d'estre appellé le chien de Pluton, il n'y a voirie si infecte; ie ne l'aurois pas creu si ie ne l'auois senty moy mesme, le cœur vous manque quasi quand vous en approchez. On en a tué deux dans nostre court; plusieurs iours apres il sentoit si mal par tout nostre maison, qu'on n'en pouuoit supporter l'odeur. Ie croy que le peché que sentit saincte Catherine de Sienne, deuoit estre de mesme puanteur.

Le troisiéme est vn Escurieux volant, il y en a icy de trois especes. Les vns sont communs, et sont non si beaux que ceux de France; les autres que nos François nomment Suisses, pour estre bigarrez sur le dos, sont tres-beaux et fort petits. Les Escurieux volans sont assez beaux; leur excellence consiste en ce qu'ils volent; ce n'est pas qu'ils ayent des aisles, mais ils ont vne certaine peau aux deux costez, qu'ils replient fort proprement contre leur ventre quand ils marchent, puis l'estendent quand ils volent. Leur vol n'est pas à mon aduis de longue haleine; i'en ay veu voler vn, il se soustenoit fort bien en l'air, mon hoste me l'auoit donné; ie le voulois enuoyer à V. R. mais la mort l'a deliuré d'vn si long voïage.

Le quatriéme se nomme de nos François l'oiseau mouche, pource qu'à peine est il plus gros qu'vne abeille; d'autres l'appellent l'oiseau fleur, pource qu'il se nourrit sur les fleurs. C'est à mon iugement l'vne des grandes raretez de ce païs cy, et vn petit prodige de la nature; Dieu me semble plus admirable en ce petit oiseau qu'en vn grand animal. Il bruit en volant comme vne abeille; ie l'ay veu quelquefois se soustenir en l'air, becquetant vne fleur. Son bec est longuet, son plumage me sembloit d'vn verd paré: ceux qui l'appellent l'oiseau fleur diroient mieux en mon iugement, le nommans la fleur des oiseaux.

De leurs habits et de leurs ornements.

CHAPITRE X.

C'estoit la pensée d'Aristote, que le monde auoit fait comme trois pas, pour arriuer à la perfection qu'il possedoit de

son temps. Au premier, les hommes se contentoient de la vie, ne recherchants purement et simplement que les choses necessaires et vtiles pour sa conseruation. Au second, ils ont conjoint le delectable auec le necessaire, et la bienseance auec la necessité. On a trouué premierement les viures, puis les assaisonnements ; on s'est couuert au commencement contre la rigueur du temps, et par apres on a donné de la grace et de la gentillesse aux habits ; on a fait des maisons aux premiers siecles simplement pour s'en seruir, et par apres on les a fait encore pour estre veuës. Au troisiéme pas, les hommes d'esprit voyans que le monde iouyssoit des choses necessaires et douces pour la vie, ils se sont adonnez à la contemplation des choses naturelles et à la recherche des sciences, si bien que la grande Republique des hommes s'est petit à petit perfectionnée, la necessité marchant deuant, la bien-seance et la douceur venant apres, et les sciences tenant le dernier rang.

Or ie veux dire que nos Sauuages Montagnais et errans, ne sont encore qu'au premier degré des trois que ie viens de toucher : ils ne pensent qu'à viure, ils mangent pour ne point mourir, ils se couurent pour bannir le froid, non pour paroistre ; la grace, la bienseance, la connoissance des arts, les sciences naturelles, et beaucoup moins les veritez surnaturelles, n'ont point encore de logis en cét hemisphere, du moins en ces contrées. Ce peuple ne croit pas qu'il y ait autre science au monde, que de viure et manger, voila toute leur Philosophie. Ils s'estonnent de ce que nous faisons cas de nos liures, puisque leur connoissance ne nous donne point dequoy bannir la faim ; ils ne peuuent comprendre ce que nous demandons à Dieu en nos prieres. Demande luy, me disoient-ils, des Orignaux, des Ours et des Castors, dis luy que tu en veux manger ; et quand ie leur disois que cela estoit peu de chose, qu'il y auoit bien d'autres richesses à demander, ils se rioyent : Que pourrois tu, me respondoient-ils, souhaitter de meilleur, que de manger ton saoul de ces bonnes viandes ? Bref ils n'ont que la vie, encore ne l'ont-ils pas tout entiere, puisque la famine les tuë assez souuent.

Iugez maintenant quelle peut estre la gentillesse de leurs habits, la noblesse et la richesse de leurs ornements, vous prendriez plaisir de les voir en compagnie : pendant l'Hiuer toutes sortes d'habits leur sont propres, et tout est commun tant aux femmes comme aux hommes ; il n'y a point de difformité en leurs vestemens, tout est bon, pourueu qu'il soit bien chaud. Ils sont couuerts proprement, quand ils le sont commodement ; donnez leur vn chaperon, vn homme le portera aussi bien qu'vne femme ; il n'y a habit de fol dont ils ne se seruent sagement, s'ils s'en peuuent seruir chaudement : ils ne sont point comme ces Seigneurs qui s'attachent à vne couleur. Depuis qu'ils prattiquent nos Europeans, ils sont plus bigarrez que des Suisses. I'ay veu vne petite fille de six ans, vestuë de la casaque de son pere, qui estoit vn grand homme ; il ne fallut point de Tailleur pour luy mettre cét habit dans sa iustesse : on le ramasse à l'entour du corps, et on le lie comme vn fagot. L'vn a vn bonnet rouge, l'autre vn bonnet verd, l'autre vn gris, tous faits, non à la mode de la Cour, mais à la mode de la commodité. L'autre aura vn chapeau, que si les bords l'empeschent, il les couppe.

Les femmes ont pour robbe vne camisolle ou vn capot, ou vne casaque, ou vne castelogne, ou quelque peau dont elles s'enueloppent, se lians en autant d'endroits qu'il est necessaire, pour fermer les aduenuës au vent. L'vn porte vn bas de cuir, l'autre de drap ; pour le present ils couppent leurs vieilles couuertures ou castelognes, pour faire des manches et des bas de chausses. Ie vous laisse à penser si cela est bien vuidé et bien tiré ; en vn mot, ie reïtere ce que i'ay desia dit, leur proprieté est leur commodité, et comme ils ne se couurent que contre l'injure du temps, si tost que l'air est chaud, ou qu'ils entrent dans leurs Cabanes, ils iettent leurs atours à bas, les hommes restans tous nuds, à la

reserue d'vn brayer qui leur cache ce qui ne peut estre veu sans vergongne. Pour les femmes, elles quittent leur bonnet, leurs manches et bas de chausses, le reste du corps demeurant couuert. Voila l'equipage des Sauuages, pour le present qu'ils communiquent auec nos François.

Ce peuple va tousiours teste nuë, hormis dans les plus grands froids, encore y en a-il plusieurs qui ne se couurent iamais, ce qui me fait conjecturer que fort peu se seruoient de bonnets, auant qu'ils communiquassent auec nos Europeans ; aussi n'en sçauroient ils faire, ains ils les traittent tout faits, ou du moins les font tailler à nos François. Voila pour leur coiffure, qui n'est autre que leurs cheueux, tant aux hommes qu'aux femmes, et mesme aux enfans ; car ils sont testes nuës dans leur maillot.

Leurs robbes sont faictes de peaux d'Elans, d'Ours, et d'autres animaux. Les plus riches en leur estime sont faites des peaux d'vne espece de petit animal noir, qui se trouue aux Hurons ; il est de la grandeur d'vn Lapin, le poil est doux et luisant, il entre bien vne soixantaine de ces peaux dans vne robbe ; ils attachent les queuës de ces animaux aux bas, pour seruir de franges, et les testes au haut pour seruir d'vne espece de rebord. La figure de leur robbe est quasi quarrée ; les femmes les peignent, tirans des raïes du haut en bas ; ces raïes sont également distantes et larges enuiron de deux pouces : vous diriez du passement.

Les hommes portent leurs robbes en deux façons : quand il fait vn peu chaud, ils ne s'en enueloppent point, mais ils la portent sur vn bras et sous l'autre, ou bien estendue sur leur dos, retenue par deux petites cordes de peaux, qu'ils lient dessus leur poictrine ; ce qui n'empesche pas qu'ils ne paroissent quasi tout nuds. Quand il fait froid, ils la passent tous, hommes et femmes, sous vn bras et dessus l'espaule de l'autre, puis la croisent et s'en enueloppent assez commodément contre le froid, mais maussadement : car s'estans liez sous la poictrine, ils la retroussent, puis ils se lient et se garrottent vers la ceinture, ou vers le milieu du corps, ce retroussement leur faisant vn gros ventre ou vne grosse panse, dans laquelle ils mettent leurs petites besongnes. I'ay veu representer vn Caresme prenant sur vn theatre en France ; on luy bastit vn ventre iustement comme en portent nos Sauuages et Sauuagesses pendant l'Hiuer.

Or comme ces robbes ne couurent point leurs bras, ils se font des manches de mesme peaux, et tirent dessus ces rayes dont i'ay parlé, quelquefois de long, quelquefois en rond ; ces manches sont fort larges par haut, couurans les épaules, et se venans quasi ioindre derriere le dos ; deux petites cordes les tiennent liées deuant et derriere, mais auec si peu de grace, qu'il n'y a fagot d'épine qui ne soit mieux troussé qu'vne femme emmitouflée dedans ces peaux. Remarquez qu'il n'y a point de distinction, de l'habit d'vn homme à celuy d'vne femme, sinon que la femme est tousiours couuerte de sa robbe, et les hommes la quittent ou la portent à la legere, quand il fait chaud, comme i'ay dit.

Leurs bas de chausses sont de peau d'Orignac passée sans poil ; c'est la nature et non l'art, qui en a trouué la façon : ils sont tous d'vne venuë, suffit que le pied et la jambe y passent, pour estre bien faits ; ils n'ont point l'inuention d'y mettre des coins, ils sont faits comme des bas à botter, retenus sous le pied auec vne petite cordelette. La cousture qui n'est quasi qu'vn faux fil, ne se trouue pas derriere les jambes, mais entre-deux ; les cousans, ils laissent passer vn rebord de la peau mesme, qu'ils découpent en frange, apres laquelle ils attachent par fois quelques matachias. Ces bas sont assez longs notamment par deuant : car ils laissent vne piece qui passe bien haut, et qui couure vne grande partie de la cuisse ; au plus haut de cette piece sont attachées de petites cordes, qu'ils lient à vne ceinture de peau, qu'ils portent tous dessus leurs chairs.

Leurs souliers ne sont pas durs comme

les nostres, aussi n'ont-ils pas l'industrie de taner le cuir. Nos gands de cerf, sont d'vne peau plus ferme ou du moins aussi ferme que leurs peaux d'Orignac, dont ils font leurs souliers ; encore faut il qu'ils attendent que ces peaux ayent seruy de robbes, et qu'elles soient toutes grasses, autrement leurs souliers se retireroient à la moindre approche du feu, ce qu'ils ne laissent pas de faire tous gras qu'ils soient, quand on les chauffe vn peu de trop prés. Au reste, ils boiuent l'eau comme vne éponge, si bien que les Sauuages ne s'en seruent pas contre cét Element, mais bien contre la neige et contre le froid. Ce sont les femmes qui sont cousturieres et cordonnieres ; il ne leur coute rien pour apprendre ce mestier, encore moins pour auoir des lettres de maistrise ; vn enfant qui sçauroit vn peu coudre en feroit à la premiere veuë, tant il y a d'inuention.

Ils les font fort amples et fort capables, notamment l'Hiuer ; pour les garnir contre le froid, ils se seruent ordinairement d'vne peau de Lieure, ou d'vne piece de quelque couuerture, pliée en deux et trois doubles. Ils mettent auec cela du poil d'Orignac, et puis ayans enueloppé leurs pieds de ces haillons, ils chaussent leurs souliers, et par fois deux paires l'vne dessus l'autre ; ils les lient et les arrestent sur le coudepié, auec vne petite corde, qui regne tout à l'entour des coins du Soulier. Pendant les neiges, nous nous seruons tous, François et Sauuages, de cette sorte de chaussure, afin de pouuoir marcher sur des Raquettes ; l'Hiuer passé nous reprenons nos souliers François, et eux vont pieds nuds.

Voila non pas tout ce qui se peut dire de leurs habits et de leurs ornements, mais ce que i'en ay veu, et qui me vient pour l'heure en la pensée ; i'oubliois à dire, que ceux qui peuuent auoir ou troquer des chemises de nos François, s'en seruent à la nouuelle façon : car au lieu de les mettre comme nous par dessous, ils les mettent par dessus tous leurs habits, et comme iamais ils ne les essuyent, elles sont en moins de rien grasses comme des torchons de cuisine, c'est ce qu'ils demandent, car l'eau, disent-ils, coule là dessus, et ne penetre pas iusqu'à leurs robbes.

De la langue des Sauuages Montagnais.

CHAPITRE XI.

I'escriuy l'an passé, que leur langue estoit tres riche et tres pauure, toute pleine d'abondance et de disette ; la pauureté paroist en mille articles. Tous les mots de piété, de deuotion, de vertu, tous les termes dont on se sert pour expliquer les biens de l'autre ; le langage des Theologiens, des Philosophes, des Mathematiciens, des Medecins, en vn mot de tous les hommes doctes ; toutes les paroles qui concernent la police et le gouuernement d'vne ville, d'vne Prouince, d'vn Empire ; tout ce qui touche la iustice, la recompense et le chastiment, les noms d'vne infinité d'arts qui sont en nostre Europe, d'vne infinité de fleurs, d'arbres et de fruits, d'vne infinité d'animaux, de mille et mille inuentions, de mille beautez et de mille richesses : tout cela ne se trouue point ny dans la pensée, ny dans la bouche des Sauuages, n'ayans ny vraye religion ny connoissance des vertus, ny police, ny gouuernement, ny Royaume, ny Republique, ny sciences, ny rien de tout ce que ie viens de dire, et par consequent, toutes les paroles, tous les termes, tous les mots et tous les noms qui touchent ce monde de biens et de grandeurs, doiuent estre defalquez de leur dictionnaire ; voila vne grande disette. Tournons maintenant la medaille, et faisons voir que cette langue regorge de richesses.

Premierement, ie trouue vne infinité de noms propres parmy eux, que ie ne puis expliquer en nostre françois, que par circumlocutions.

Secondement, ils ont des Verbes que ie nomme absolus, dont ny les Grecs, ny les Latins, ny nous, ny les langues d'Europe, dont ie me suis enquis, n'ont rien

de semblable ; par exemple, ce Verbe *Nimitison*, signifie absolument ie mange, sans dire quoy, car si vous determinez la chose que vous mangez, il se faut seruir d'vn autre Verbe.

Tiercement, ils ont des Verbes differents pour signifier l'action enuers vne chose animée, et enuers vne chose inanimée, encore bien qu'ils conjoignent auec les choses animées, quelques nombres des choses sans âme, comme le petun, les pommes, etc. ; donnons des exemples. Ie vois vn homme, *Niouapaman iriniou ;* ie vois vne pierre, *niouabaten ;* ainsi en Grec, en Latin et en François, c'est vn mesme Verbe pour dire, ie vois vn homme, vne pierre, et toute autre chose. Ie frappe vn chien, *ni noutinau attimou ;* ie frappe vn bois, *ninoutinen misticou.* Ce n'est pas tout : car si l'action se termine à plusieurs choses animées, il faut vn autre Verbe : Ie vois des hommes, *niouapamaoueth irinioueth*, *ninoutin aoueth attimoueth,* et ainsi de tous les autres.

En quatriéme lieu, ils ont des Verbes propres pour signifier l'action qui se termine à la personne reciproque, et d'autres encore qui se terminent aux choses qui luy appartiennent, et l'on ne peut se seruir des Verbes enuers les autres personnes non reciproques sans parler improprement. Ie me fais entendre : le verbe *Nitaouin*, signifie, ie me sers de quelque chose, *nitaouin agouniscouehon*, ie me sers d'vn bonnet : que si ie viens à dire, ie me sers de son bonnet, sçauoir est du bonnet de l'homme dont on parle, il faut changer de verbe, et dire : *Nitaouiouan outagoumiscouhon :* que si c'est vne chose animée, il faut encore changer le verbe, par exemple, ie me sers de son chien, *nitaouiouan ontaimai*, et remarquez que tous ces verbes ont leurs meufs, leurs temps et leurs personnes, et que leurs conjugaisons sont dissemblables s'ils different de terminaisons. Cette abondance n'est point dans les langues d'Europe, ie le sçay de quelques vnes, ie le coniecture des autres.

En cinquiesme lieu, ils se seruent d'autres mots sur la terre, d'autres mots sur l'eau pour signifier la mesme chose. Voicy comment : Ie veux dire, i'arriuay hier ; si c'est par terre, il faut dire *nitagochinin outagouchi,* si c'est par eau, il faut dire *nimichagan outagouchi ;* ie veux dire, i'ay esté moüillé de la pluye, si ça esté cheminant sur terre, il faut dire, *nikimiouanoutan ;* si c'est faisant chemin par eau, *nikhimiouanutan ;* ie vay querir quelque chose, si c'est par terre, il faut dire *ninaten,* si c'est par eau *ninahen.* Si c'est vne chose animée et par terre, il faut dire *ninatau ;* si c'est vne chose animée et par eau, il faut dire *ninahouau ;* si c'est vne chose animée qui appartienne à quelqu'vn, il faut dire *ninahimouau ;* si elle n'est pas animée *ninahimouau.* Quelle varieté ! nous n'auons en François pour tout cela qu'vn seul mot, ie vay querir, auquel on adiouste pour distinction par eau, ou par terre.

En sixiesme lieu, vn seul de nos adiectifs en François se conioint auec tous nos substantifs ; par exemple, nous disons, le pain est froid, le petun est froid, ce fer est froid ; mais en nostre Sauuage ces adiectifs changent selon les diuerses especes des substantifs : *tabiscau assini*, la pierre est froide ; *tacabisisiou nouspouagan,* mon petunoir est froid ; *takhisiou khichtemau,* ce petun est froid ; *tacascouan misticou,* le bois est froid ; si c'est quelque grande piece, *tacascouchan misticou,* le bois est froid ; *siicatchiou attimou,* ce chien a froid. Voila vne estrange abondance.

Remarquez en passant, que tous ces adiectifs, voire mesme que tous les noms substantifs se conjuguent comme les verbes Latins impersonnels ; par exemple, *tabiscau assini,* la pierre est froide ; *tabiscaban,* elle estoit froide ; *cata tabiscan,* elle sera froide, et ainsi du reste. *Noutaoui*, c'est vn nom substantif, qui signifie mon pere ; *noutaouiban,* c'estoit mon pere, ou bien deffunct mon pere ; *Cata noutaoui,* il sera mon pere, si on pouuoit se seruir de ces termes.

En septiesme lieu, ils ont vne richesse si importune qu'elle me iette quasi dans la creance que ie seray pauure toute ma vie en leur langue. Quand vous cognoissez toutes les parties d'Oraison des lan-

gues qui florissent en nostre Europe, et que vous sçauez comme il les faut lier ensemble, vous sçauez la langue; il n'en est pas de mesme en la langue de nos Sauuages, peuplez vostre memoire de tous les mots qui signifient chaque chose en particulier, apprenez le nœud ou la Syntaxe qui les allie, vous n'estes encor qu'vn ignorant, vous pourrez bien auec cela vous faire entendre des Sauuages, quoy que non pas tousiours, mais vous ne les entendez pas : la raison est, qu'outre les noms de chaque chose en particulier, ils ont vne infinité de mots qui signifient plusieurs choses ensemble: si ie veux dire en François, le vent pousse la neige, suffit que i'aye cognoissance de ces trois mots, du vent, du verbe, ie pousse, et de la neige, et que ie les sçache conioindre ; il n'en est pas de mesme icy. Ie sçay comme on dit le vent *routin*, comme on dit, il pousse vne chose noble comme est la neige en l'estime des Sauuages, c'est *rakhineou*, ie sçay comme on dit la neige, c'est *couné ;* que si ie veux conioindre ces trois mots *Routin rakhineou couné*, les Sauuages ne m'entendront pas ; que s'ils m'entendent, ils se mettront à rire, pource qu'ils ne parlent pas comme cela, se seruans de ce seul mot *piouan*, pour dire, le vent pousse ou fait voler la neige. De mesme le verbe *nisiicatchin* signifie i'ay froid, ce nom *nissitai* signifie mes pieds ; si ie dis *nisicat chin niissitai*, pour dire i'ay froid aux pieds, ils pourront bien m'entendre, mais ie ne les entendray pas quand ils diront *Nitatagouasisin*, qui est le propre mot pour dire, i'ay froid aux pieds ; et ce qui tuë vne memoire, ce mot n'est parent, ny allié, ny n'a point d'affinité en sa consonance auec les deux autres, d'où prouient que ie les fais souuent rire en parlant, en voulant suiure l'œconomie de la langue Latine, ou Françoise, ne sçachant point ces mots qui signifient plusieurs choses ensemble. D'icy prouient encore, que bien souuent ie ne les entends pas, quoy qu'ils m'entendent : car ne se seruans pas des mots qui signifient vne chose simple en particulier, mais de ceux qui en signifient beaucoup à la fois, moy ne sçachant que ces premiers, et non encor à demy, ie ne les sçaurois entendre, s'ils n'ont de l'esprit pour varier et choisir les mots plus communs, car alors ie tasche de m'en demesler.

C'est assez pour monstrer l'abondance de leur langue ; si ie la sçauois parfaitement, i'en parlerois auec plus d'asseurance ; ie croy qu'ils ont d'autres richesses que ie n'ay peu encor découurir iusques icy.

I'oubliois à dire que nos Montagnais n'ont pas tant de lettres en leur Alphabeth, que nous en auons au nostre: ils confondent le B. et le P. ils confondent le C. le G. et le K. c'est à dire que deux Sauuages prononçans vn mesme mot, vous croiriez que l'vn prononce vn B. et que l'autre prononce vn P. que l'vn dit vn C. ou vn K. et l'autre vn G. Ils n'ont point les lettres F, L, V consonante, X. Z. ils prononcent vn R. au lieu d'vn L. ils diront Monsieur du Pressi pour Monsieur du Plessi, ils prononcent vn P. au lieu d'vn V. consonante, Monsieur Olipier pour Monsieur Oliuier ; mais comme ils ont la langue assez bien penduë, ils prendroient bientost nostre prononciation, si on les instruisoit, notamment les enfans.

Le P. Brebeuf m'a dit que les Hurons n'ont point de M. dequoy ie m'estonne : car ceste lettre me semble quasi naturelle, tant l'vsage en est grand.

Que si pour conclusion de ce Chapitre V. R. me demande si i'ay beaucoup auancé dans la cognoissance de ceste langue pendant mon hyuernement auec ces Barbares, ie luy diray ingenuëment que non : en voicy les raisons.

Premierement, le deffaut de ma memoire, qui ne fut iamais bien excellente, et qui se va deseichant tous les iours. O l'excellent homme pour ces pays icy que le Pere Brebeuf ! sa memoire tres-heureuse, sa douceur tres-aymable, feront de grands fruicts dedans les Hurons.

Secondement, la malice du sorcier, qui defendoit par fois qu'on m'enseignast.

Tiercement, la perfidie de l'Apostat, qui contre sa promesse, et nonobstant

les offres que ie lui faisois, ne m'a iamais voulu enseigner ; voire sa déloyauté est venuë iusques à ce point de me donner exprez vn mot d'vne signification pour vn autre.

En quatriesme lieu, la famine a esté long temps nostre hostesse ; ie n'osois quasi en sa presence interroger nos Sauuages : leur estomach n'est pas de la nature des tonneaux, qui resonnent d'autant mieux qu'ils sont vuides ; il ressemble au tambour, plus il est bandé mieux il parle.

En cinquiesme lieu, mes maladies m'ont fait quitter le soing des langues de la terre, pour penser au langage de l'autre vie où ie pensois aller.

En sixiesme lieu enfin la difficulté de ceste langue, qui n'est pas petite, comme on peut coniecturer de ce que i'ay dit, n'a pas esté vn petit obstacle pour empescher vne pauure memoire comme la mienne d'aller bien loing. Ie iargonne neantmoins, et à force de crier ie me fais entendre.

Vn point me toucheroit viuement, n'estoit que i'estime qu'il ne faut pas marcher deuant Dieu, mais qu'il faut le suiure, et se contenter de sa propre bassesse : c'est que ie ne croy quasi pas pouuoir iamais parler les langues des Sauuages auec autant de liberté qu'il seroit necessaire pour leur prescher, et répondre sur le champ sans broncher, à leurs demandes et à leurs obiections, estant notamment occupé comme i'ay esté iusques à present. Vray que Dieu peut faire d'vne roche vn enfant d'Abraham. Qu'il soit beny à iamais par toutes les langues des nations de la terre.

De ce qu'il faut souffrir hyuernant auec les Sauuages.

CHAPITRE XII.

Epictete dit que celuy qui veut aller aux bains publics, se doit au prealable figurer toutes les insolences qui s'y commettent, afin que se trouuant engagé dans la risée d'vn tas de canailles, qui luy laueront mieux la teste que les pieds, il ne perde rien de la grauité et de la modestie d'vn homme sage. Ie dirois volontiers le mesme à qui Dieu donne les pensées et les desirs de passer les mers, pour venir chercher et instruire les Sauuages : c'est en leur faueur que ie coucheray ce Chapitre, afin qu'ayant cogneu l'ennemy qu'ils auront en teste, ils ne s'oublient pas de se munir des armes necessaires pour le combat, notamment d'vne patience de fer ou de bronze, ou plustost d'vne patience toute d'or, pour supporter fortement et amoureusement les grands trauaux qu'il faut souffrir parmy ces peuples. Commençons par la maison qu'ils doiuent habiter s'ils les veulent suiure.

Pour conceuoir la beauté de cest edifice, il en faut décrire la structure ; i'en parleray auec science : car i'ay souuent aydé à la dresser. Estans donc arriuez au lieu où nous deuions camper, les femmes armées de haches s'en alloient çà et là dans ces grandes forests couper du bois pour la charpente de l'hostellerie où nous voulions loger ; cependant les hommes en ayans designé le plan, vuidoient la neige auec leurs raquettes, ou auec des pelles qu'ils font et portent exprez pour ce sujet. Figurez vous donc vn grand rond, ou vn quarré dans la neige, haute de deux, de trois, ou de quatre pieds, selon les temps, ou les lieux où on cabane ; ceste profondeur nous faisoit vne muraille blanche, qui nous enuironnoit de tous costez, excepté par l'endroit où on la fendoit pour faire la porte ; la charpente apportée, qui consiste en quelque vingt ou trente perches, plus ou moins, selon la grandeur de la cabane, on la plante, non sur la terre, mais sur le haut de la neige, puis on iette sur ces perches qui s'approchent vn petit par en haut, deux ou trois rouleaux d'écorces cousuës ensemble, commençant par le bas, et voila la maison faite. On couure la terre, comme aussi ceste muraille de neige qui regne tout à l'entour de la cabane, de petites branches de pin, et pour derniere perfection, on attache vne méchante peau

à deux perches pour seruir de porte, dont les iambages sont la neige mesme. Voyons maintenant en détail toutes les commoditez de ce beau Louure.

Vous ne sçauriez demeurer debout dans ceste maison, tant pour sa bassesse, que pour la fumée qui suffoqueroit, et par consequent il faut estre tousiours couché ou assis sur la platte terre, c'est la posture ordinaire des Sauuages; de sortir de hors, le froid, la neige, le danger de s'égarer dans ces grands bois, vous font rentrer plus vite que le vent, et vous tiennent en prison dans vn cachot, qui n'a ny clef ny serrure.

Ce cachot, outre la posture fascheuse qu'il y faut tenir sur vn lict de terre, a quatre grandes incommoditez, le froid, le chaud, la fumée et les chiens. Pour le froid, vous auez la teste à la neige, il n'y a qu'vne branche de pin entre deux, bien souuent rien que vostre bonnet, les vents ont liberté d'entrer par mille endroicts: car ne vous figurez pas que ces écorces soient iointes comme vn papier colé sur vn chassis, elles ressemblent bien souuent l'herbe à mille pertuis, sinon que leurs trous et leurs ouuertures sont vn peu plus grandes, et quand il n'y auroit que l'ouuerture d'en haut, qui sert de fenestre et de cheminée tout ensemble, le plus gros hyuer de France y pourroit tous les iours passer tout entier sans empressement. La nuict, estant couché, ie contemplois par ceste ouuerture et les Estoilles et la Lune, autant à découuert que si i'eusse esté en pleine campagne.

Or cependant le froid ne m'a pas tant tourmenté que la chaleur du feu: vn petit lieu, comme sont leurs cabanes, s'échauffe aisément par vn bon feu, qui me rotissoit par fois et me grilloit de tous costez, à raison que la cabane estant trop estroite, ie ne sçauois comment me deffendre de son ardeur: d'aller à droite ou à gauche, vous ne sçauriez, car les Sauuages qui vous sont voisins occupent vos costez; de reculer en arriere, vous rencontrez ceste muraille de neige, ou les écorces de la cabane qui vous bornent. Ie ne sçauois en quelle posture me mettre: de m'estendre, la place estoit si estroite que mes iambes eussent esté à moitié dans le feu; de me tenir en peloton et tousiours racourcy comme ils font, ie ne pouuois pas si long temps qu'eux: mes habits ont esté tout rostis et tout bruslez. Vous me demanderez peut estre si la neige que nous auions au dos ne se fondoit point quand on faisoit bon feu, ie dis que non; que si par fois la chaleur l'amolissoit tant soit peu, le froid la durcissoit en glace. Or ie diray neantmoins que le froid ny le chaud n'ont rien d'intolerable, et qu'on trouue quelque remede à ces deux maux.

Mais pour la fumée, ie vous confesse que c'est vn martyre: elle me tuoit, et me faisoit pleurer incessamment sans que i'eusse ny douleur ny tristesse dans le cœur; elle nous terrassoit par fois tous tant que nous estions dans la cabane, c'est à dire qu'il falloit mettre la bouche contre terre pour pouuoir respirer: car encor que les Sauuages soient accoustumez à ce tourment, si est-ce que par fois il redoubloit auec telle violence, qu'ils estoient contraincts aussi bien que moy de se coucher sur le ventre, et de manger quasi la terre pour ne point boire la fumée. I'ay quelque fois demeuré plusieurs heures en ceste situation, notamment dans les plus grands froids, et lors qu'il neigeoit: car c'estoit en ces temps là que la fumée nous assailloit auec plus de fureur, nous saisissant à la gorge, aux naseaux, et aux yeux: que ce breuuage est amer! que ceste odeur est forte! que ceste vapeur est nuisible à la veuë! i'ay creu plusieurs fois que ie m'en allois estre aueugle: les yeux me cuisoient comme feu, ils me pleuroient ou distilloient comme vn alambic, ie ne voyois plus rien que confusément, à la façon de ce bon homme, qui disoit: *Video homines velut arbores ambulantes*. Ie disois les Psaumes de mon Breuiaire comme ie pouuois, les sçachant à demy par cœur; i'attendois que la douleur me donnast vn peu de relasche pour reciter les leçons, et quand ie venois à les lire, elles me sembloient écrites en lettres de feu, ou d'écarlatte; i'ay souuent fermé mon liure, n'y voyant

rien que confusion qui me blessoit la veüe.

Quelqu'vn me dira que ie deuois sortir de ce trou enfumé, et prendre l'air, et ie luy répondray, que l'air estoit ordinairement en ce temps-là si froid, que les arbres, qui ont la peau plus dure que celle de l'homme, et le corps plus solide, ne luy pouuoient resister, se fendans iusques au cœur, faisans vn bruit comme d'vn mousquet en s'éclatans : ie sortois neantmoins quelquefois de ceste taniere, fuyant la rage de la fumée pour me mettre à la mercy du froid, contre lequel ie taschois de m'armer, m'enueloppant de ma couuerture comme vn Irlandois, et en cet esquipage assis sur la neige, ou sur quelque arbre abbattu, ie recitois mes Heures : le mal estoit que la neige n'auoit pas plus de pitié de mes yeux que la fumée.

Pour les chiens, que i'ay dit estre l'vne des incommoditez des maisons des Sauuages, ie ne sçay si ie les dois blasmer : car ils m'ont rendu par fois de bons seruices ; vray qu'ils tiroient de moy la mesme courtoisie qu'ils me prestoient, si bien que nous nous entr'aydions les vns les autres, faisans l'emblesme de *mutuum auxilium*. Ces pauures bestes ne pouuans subsister à l'air, hors la cabane, se venoient coucher tantost sur mes épaules, tantost sur mes pieds, et comme ie n'auois qu'vne simple castalogne pour me seruir de mattelas et de couuerture tout ensemble, ie n'estois pas marry de cet abry, leur rendans volontiers vne partie de la chaleur que ie tirois d'eux : il est vray que comme ils estoient grands et en grand nombre, ils me pressoient par fois et m'importunoient si fort, qu'en me donnant vn peu de chaleur, ils me déroboient tout mon sommeil, cela estoit cause que bien souuent ie les chassois, en quoy il m'arriua certaine nuict vn traict de confusion et de risée : car vn Sauuage s'estant ietté sur moy en dormant, moy croyant que ce fust vn chien, rencontrant en main vn baston, ie le frappe m'écriant, *Aché*, *Aché*, qui sont les mots dont ils se seruent pour chasser les chiens ; mon homme s'éveille bien estonné, pensant que tout fût perdu ; mais s'estant pris garde d'où venoient les coups : Tu n'as point d'esprit, me dit-il, ce n'est pas vn chien, c'est moy : à ces paroles ie ne sçay qui resta le plus estonné de nous deux, ie quittay doucement mon baston, bien marry de l'auoir trouué si pres de moy.

Retournons à nos chiens : ces animaux estans affamez, d'autant qu'ils n'auoient pas de quoy manger non plus que nous, ne faisoient qu'aller et venir, roder par tout dans la cabane : or comme on est souuent couché aussi bien qu'assis dans ces maisons d'écorce, ils nous passoient souuent et sur la face et sur le ventre, et si souuent, et auec telle importunité, qu'estant las de crier et de les chasser, ie me couurois quelque fois la face, puis ie leur donnois liberté de passer par où ils voudroient. S'il arriuoit qu'on leur iettast vn os, aussi tost c'estoit de courre apres à qui l'auroit, culbutans tous ceux qu'ils rencontroient assis, s'ils ne se tenoient bien fermes ; ils m'ont par fois renuersé et mon écuelle d'écorce et tout ce qui estoit dedans sur ma soutane. Ie sousriois quand il y suruenoit quelque querelle parmy eux lors que nous disnions : car il n'y auoit celuy qui ne tînt son plat à deux belles mains contre la terre, qui seruoit de table, de siege et de lict, et aux hommes et aux chiens : c'est de là que prouenoit la grande incommodité que nous receuions de ces animaux, qui portoient le nez dans nos écuelles plus tost que nous n'y portions la main. C'est assez dit des incommoditez des maisons des Sauuages, parlons de leurs viures.

Au commencement que ie fus auec eux, comme ils ne salent ny leurs boüillons ny leurs viandes, et que la saleté mesme fait leur cuisine, ie ne pouuois manger de leur salmigondis, ie me contentois d'vn peu de galette et d'vn peu d'anguille boucanée, iusques là que mon hoste me tançoit de ce que ie mangeois si peu ; ie m'affamay deuant que la famine nous accueillist. Cependant nos Sauuages faisoient tous les iours des festins, en sorte que nous nous vismes en peu de temps sans pain, sans farine et sans anguilles, et sans aucun moyen

d'estre secourus : car outre que nous estions fort auant dans les bois, et que nous fussions morts mille fois deuant que d'arriuer aux demeures des François, nous hyuernions de là le grand fleuue, qu'on ne peut trauerser en ce temps là pour le grand nombre de glaces qu'il charrie incessamment, et qui mettroient en pieces non seulement vne chalouppe, mais vn grand vaisseau. Pour la chasse, comme les neiges n'estoient pas profondes à proportion des autres années, ils ne pouuoient pas prendre l'Elan, si bien qu'ils n'apportoient que quelques Castors, et quelques Porcs epics, mais en si petit nombre, et si peu souuent, que cela seruoit plustost pour ne point mourir que pour viure. Mon hoste me disoit dans ces grandes disettes : *Chibiné,* aye l'ame dure, resiste à la faim ; tu seras par fois deux iours, quelque fois trois ou quatre sans manger, ne te laisse point abbattre, prend courage, quand la neige sera venuë nous mangerons. Nostre Seigneur n'a pas voulu qu'ils fussent si long temps sans rien prendre ; mais pour l'ordinaire nous mangions vne fois en deux iours, voire assez souuent ayans mangé vn Castor le matin, le lendemain au soir nous mangions vn Porc-epic gros comme vn Cochon de laict : c'estoit peu à dix-neuf personnes que nous estions, il est vray ; mais ce peu suffisoit pour ne point mourir. Quand ie pouuois auoir vne peau d'Anguille pour ma iournée, sur la fin de nos viures, ie me tenois pour bien déieûné, bien disné et bien soupé.

Au commencement ie m'estois seruy d'vne de ces peaux pour refaire vne soutane de toille que i'auois sur moy, ayant oublié de porter des pieces ; mais voyant que la faim me pressoit si fort, ie mangeay mes pieces, et si ma soutane eust esté de mesme estoffe, ie vous répond que ie l'eusse rapportée bien courte en la maison : ie mangeois bien les vieilles peaux d'Orignac, qui sont bien plus dures que les peaux d'Anguilles ; i'allois dans les bois brouter le bout des arbres et ronger les écorces plus tendres, comme ie remarqueray dans le iournal. Les Sauuages qui nous estoient voisins, souffroient encore plus que nous, quelques-vns nous venans voir, nous disoient que leurs camarades estoient morts de faim ; i'en vy qui n'auoient mangé qu'vne fois en cinq iours, et qui se tenoient bien heureux quand ils trouuoient de quoy disner au bout de deux ; ils estoient faits comme des squelets, n'ayans plus que la peau sur les os. Nous faisions par fois de bons repas ; mais pour vn bon disner, nous nous passions trois fois de souper. Vn ieune Sauuage de nostre cabane, mourant de faim, comme ie diray au Chapitre suiuant, ils me demandoient souuent si ie ne craignois point, si ie n'auois point peur de la mort, et voyans que ie me montrois assez asseuré, ils s'en estonnoient, notamment en certain temps que ie les vis quasi tomber dans le desespoir. Quand ils viennent iusques-là, ils ioüent pour ainsi dire à sauue qui peut, ils iettent leurs écorces et leur bagage, ils s'abandonnent les vns les autres, et perdans le soin du public, c'est à qui trouuera de quoy viure pour soy ; alors les enfans, les femmes, en vn mot ceux qui ne sçauroient chasser meurent de froid et de faim ; s'ils en fussent venus à ceste extremité, ie serois mort des premiers.

Voila ce qu'il faut preuoir auant que de se mettre à leur suitte : car encor qu'ils ne soient pas tous les ans pressez de ceste famine, ils en courent tous les ans les dangers, puis qu'ils n'ont point à manger, ou fort peu, s'il n'y a beaucoup de neige et beaucoup d'Orignaux, ce qui n'arriue pas tousiours.

Que si vous me demandez maintenant quels estoient mes sentimens dans les affres de la mort, et d'vne mort si langoureuse comme est celle qui prouient de la famine, ie vous diray que i'ay de la peine à répondre ; neantmoins, afin que ceux qui liront ce Chapitre n'apprehendent point de nous venir secourir, ie puis asseurer auec verité que ce temps de famine m'a esté vn temps d'abondance. Ayant recogneu que nous commencions à floter entre l'esperance de la vie et la crainte de la mort, ie fis mon compte que Dieu m'auoit condamné à mourir de faim pour mes pechez, et baisant mille fois la main qui auoit mi-

nuté ma sentence, i'en attendois l'execution auec vne paix et vne ioye qu'on peut bien sentir, mais qu'on ne peut décrire : ie confesse qu'on souffre, et qu'il se faut resoudre à la Croix; mais Dieu fait gloire d'ayder vne âme, quand elle n'est plus secouruë des creatures. Poursuiuons nostre chemin.

Apres ceste famine, nous eusmes quelques bons iours : la neige qui n'estoit que trop haute pour auoir froid, mais trop basse pour prendre l'Orignac, s'estant grandement accreuë sur la fin de Ianuier, nos Chasseurs prirent quelques Orignaux, dont ils firent seicherie ; or soit que mon intemperance, ou que ce boucan dur comme du bois et sale comme les ruës, fût contraire à mon estomach, ie tombay malade au beau commencement de Feurier. Me voila donc contraint de demeurer tousiours couché sur la terre froide : ce n'estoit pas pour me guerir des tranchées fort sensibles qui me tourmentoient, et qui me contraignoient de sortir à toute heure iour et nuict, m'engageant à chaque sortie dedans les neiges iusques aux genoux, et parfois quasi iusques à la ceinture, notamment au commencement que nous nous estions cabanez en quelque endroit. Ces douleurs sensibles me durerent enuiron huict ou dix iours, comme aussi vn grand mal d'estomach, et vne faiblesse de cœur qui se répandoit par tout le corps; ie guary de ceste maladie, non pas tout à fait, car ie ne fis que traisner iusques à la my-Caresme que le mal me reprit. Ie dis cecy pour faire voir le peu de secours qu'on doit attendre des Sauuages quand on est malade : estant vn iour pressé de la soif, ie demanday vn peu d'eau, on me répondit qu'il n'y en auoit point, et qu'on me donneroit de la neige fonduë si i'en voulois: comme ce breuuage estoit contraire à mon mal, ie fis entendre à mon hoste que i'auois veu vn lac non pas loing de là, et que i'en eusse bien voulu auoir vn peu d'eau ; il fit la sourde oreille, à cause que le chemin estoit vn peu fâcheux : si bien que non seulement ceste fois, mais encore en tous les endroits que quelque fleuue ou quelque ruisseau estoit vn peu trop esloigné de nostre cabane, il falloit boire de ceste neige fonduë dans vne chaudiere, dont le cuiure estoit moins épais que la saleté : qui voudra sçauoir l'amertume de ce breuuage, qu'il le tire d'vn vaisseau sortant de la fumée, et qu'il en gouste.

Quant à la nourriture, ils partagent le malade comme les autres : s'ils prennent de la chair fresche, ils luy en donnent sa part s'il en veut; s'il ne la mange, pour lors on ne se met pas en peine de luy en garder vn petit morceau quand il voudra manger; on luy donnera de ce qu'il y aura pour lors en la cabane, c'est à dire du boucan, et non pas du meilleur, car ils le reseruent pour les festins : si bien qu'vn pauure malade est contraint bien souuent de manger parmy eux, ce qui luy feroit horreur dans la santé mesme, s'il estoit auec nos François. Vne âme bien alterée de la soif du Fils de Dieu, ie veux dire des souffrances, trouueroit icy dequoy se rassasier.

Il me reste encore à parler de leur conuersation, pour faire entierement cognoistre ce qu'on peut souffrir auec ce peuple. Ie m'estois mis en la compagnie de mon hoste et du Renegat, à condition que nous n'hyuernerions point auec le Sorcier, que ie cognoissois pour tres-meschant homme; ils m'auoient accordé ces conditions, mais ils furent infidelles, ne gardans ny l'vne ny l'autre : ils m'engagerent donc auec ce pretendu Magicien, comme ie diray cy apres. Or ce miserable homme et la fumée m'ont esté les deux plus grands tourmens que i'aye endurés parmy ces Barbares : ny le froid, ny le chaud, ny l'incommodité des chiens, ny coucher à l'air, ny dormir sur vn lict de terre, ny la posture qu'il faut tousiours tenir dans leurs cabanes, se ramassans en peloton, ou se couchans, ou s'asseans sans siege et sans mattelas, ny la faim, ny la soif, ny la pauureté et saleté de leur boucan, ny la maladie : tout cela ne m'a semblé que ieu à comparaison de la fumée et de la malice du Sorcier, auec lequel i'ay tousiours esté en tres mauuaise intelligence pour les raisons suiuantes.

Premierement, pource que m'ayant

inuité d'hyuerner auec luy, ie l'auois éconduy, dequoy il se ressentoit fort, voyant que ie faisois plus d'estat de mon hoste, son cadet, que de luy.

Secondement, pource que ie ne pouuois assouuir sa conuoitise : ie n'auois rien qu'il ne me demandast ; il m'a fait fort souuent quitter mon manteau de dessus mes espaules pour s'en couurir : or ne pouuant pas satisfaire à toutes ses demandes, il me voyoit de mauuais œil, voire mesme quand ie luy eusse donné tout le peu que i'auois, ie n'eusse peu gagner son amitié : car nous auions bien d'autres sujets de diuorce.

En troisiesme lieu, voyant qu'il faisoit du Prophete, amusant ce peuple par mille sottises qu'il inuente à mon aduis tous les iours, ie ne laissois perdre aucune occasion de le conuaincre de niaiserie et de puerilité, mettant au iour l'impertinence de ses superstitions : or c'estoit luy arracher l'ame du corps par violence : car comme il ne sçauroit plus chasser, il fait plus que iamais du Prophete et du Magicien pour conseruer son credit, et pour auoir les bons morceaux ; si bien qu'esbranlant son authorité qui se va perdant tous les iours, ie le touchois à la prunelle de l'œil, et luy rauissois les delices de son Paradis, qui sont les plaisirs de la gueule.

En quatriesme lieu, se voulant recreer à mes dépens, il me faisoit par fois escrire en sa langue des choses sales, m'assurant qu'il n'y auoit rien de mauuais, puis il me faisoit prononcer ces impudences, que ie n'entendois pas deuant les Sauuages : quelques femmes m'ayans aduerty de ceste malice, ie luy dis que ie ne salirois plus mon papier ny ma bouche, de ces vilaines paroles ; il ne laissa pas de me commander de lire en la presence de toute la cabane et de quelques Sauuages qui estoient suruenus, quelque chose qu'il m'auoit dicté. Ie luy répondis, que l'Apostat m'en donnât l'interpretation, et puis que ie lirois ; ce Renegat refusant de le faire, ie refusay aussi de lire. Le Sorcier me le commande auec empire, c'est à dire auec de grosses paroles, ie le prie au commencement auec grande douceur de m'en dispenser ; mais comme il ne vouloit pas estre éconduit deuant les Sauuages, il me presse fort et me fait presser par mon hoste qui fit du fasché : enfin recognoissant que mes excuses n'auoient plus de lieu, ie luy parle d'vn accent fort haut, et apres luy auoir reproché ses lubricitez, ie luy addresse ces paroles : Me voicy en ton pouuoir, tu me peux massacrer, mais tu ne sçaurois me contraindre de proferer des paroles impudiques. Elles ne sont pas telles, me dit-il. Pourquoy donc, luy dis-je, ne m'en veut-on pas donner l'interpretation ? Il sortit de ceste meslée fort vlceré.

En cinquiesme lieu, voyant que mon hoste m'aymoit, il eut peur que cet amour ne le priuast de quelque friand morceau ; ie taschay de luy oster ceste apprehension, témoignant publiquement que ie ne viuois pas pour manger, mais que ie mangeois pour viure, et qu'il importoit peu quoy qu'on me donnast, pourueu que i'en eusse assez pour ne point mourir : il me repartit nettement, qu'il n'estoit pas de mon aduis, mais qu'il faisoit profession d'estre friand, d'aymer les bons morceaux, et qu'on l'obligeoit fort quand on luy en presentoit : or, iaçoit que mon hoste ne luy donnast aucun sujet de craindre en cet endroit, si est-ce qu'il m'attaquoit quasi en tous les repas, comme s'il eût eu peur de perdre la preseance ; ceste apprehension augmentoit sa haine.

En sixiesme lieu, comme il voyoit que les Sauuages des autres cabanes me portoient quelque respect, cognoissant d'ailleurs que i'estois grand ennemy de ses impostures, et que si i'entrois dans l'esprit de ses oüailles, que ie le perdrois de fond en comble, il faisoit son possible pour me détruire et pour me rendre ridicule en la creance de son peuple.

En septiesme lieu, adioustez à tout cecy l'auersion que luy et tous les Sauuages de Tadoussac ont euë iusques icy des François depuis le commerce des Anglois, et coniecturez quel traictement ie peux auoir receu de ces Barbares, qui adorent ce miserable Sorcier, contre lequel le plus souuent i'auois guerre de-

clarée. I'ay creu cent fois que ie ne sortirois iamais de ceste meslée que par les portes de la mort. Il ma traité fort indignement, il est vray; mais ie m'estonne qu'il n'a pis fait, veu qu'il est idolatre de ces superstitions, que ie combattois de toutes mes forces. De raconter par le menu toutes ses attaques, ses risées, ses gausseries, ses mépris, ie ferois vn Liure pour vn Chapitre; suffit de dire qu'il s'attaquoit mesme par fois à Dieu pour me déplaire, et qu'il s'efforçoit de me rendre la risée des petits et des grands, me décriant dans les autres cabanes aussi bien que dans la nostre; il n'eut neantmoins iamais le credit d'animer contre moy les Sauuages nos voisins, ils baissoient la teste quand ils entendoient les benedictions qu'il me donnoit. Pour les domestiques, incitez par son exemple, et appuyez de son authorité, ils me chargeoient incessamment de mille brocards et de mille injures; ie me suis veu en tel estat, que pour ne les aigrir, ou ne leur donner occasion de se fascher, ie passois les iours entiers sans ouurir la bouche. Croyez moy, si ie n'ay rapporté autre fruict des Sauuages, i'ay pour le moins appris beaucoup d'injures en leur langue. Ils me disoient à tout bout de champ: *Eca titou, eca titou, nama Khitirinisin,* tais toy, tais toy, tu n'as point d'esprit; *Achineou,* il est orgueilleux; *Moucachtechiou,* il fait du compagnon; *sasegau,* il est superbe; *cou attimou,* il ressemble à vn Chien; *cou mascoua,* il ressemble à vn Ours; *cou ouabouchou ouichtoui,* il est barbu comme vn Lieure; *attimonai oukhimau,* il est Capitaine des Chiens; *cou oucousimas ouchtigonan,* il a la teste faite comme vne citroüille; *matchiriniou,* il est difforme, il est laid; *Khichcouebeon,* il est yure. Voila les couleurs dont ils me peignoient, et de quantité d'autres que i'obmets. Le bon est qu'ils ne pensoient pas quelquesfois que ie les entendisse, et me voyans sousrire, ils demeuroient confus, du moins ceux qui ne chantoient ces airs que pour complaire au Sorcier. Les enfans m'étoient fort importuns, me faisans mille niches, m'imposans silence quand ie voulois parler. Quand mon hoste estoit au logis, i'auois quelque relache, et quand le Sorcier s'absentoit i'estois dans la bonace, maniant les grands et les petits quasi comme ie voulois. Voila vne bonne partie des choses qu'on doit souffrir parmy ces peuples: cecy ne doit épouuanter personne, les bons soldats s'animent à la veuë de leur sang et de leurs playes. Dieu est plus grand que nostre cœur, on ne tombe pas tousiours dans la famine, on ne rencontre pas tousiours des Sorciers, ou des iongleurs de l'humeur de celuy-cy: en vn mot si nous pouuions sçauoir la langue et la reduire en preceptes, il ne seroit plus de besoin de suiure ces Barbares. Pour les nations stables, d'où nous attendons le plus grand fruict, nous pouuons auoir nostre cabane à part, et par consequent nous deliurer d'vne partie de ces grandes incommoditez. Mais finissons ce Chapitre, autrement ie me voy en danger d'estre aussi importun que cet imposteur, que ie recommande aux prieres de tous ceux qui liront cecy. Ie coucheray au Chapitre suiuant quelques entretiens que i'ay eus auec luy, lors que nous estions dans quelque tréue.

CHAPITRE XIII.

Contenant vn Iournal des choses qui n'ont peu estre couchées sous les Chapitres precedens.

Si ce Chapitre estoit le premier dans ceste relation, il donneroit quelque lumiere à tous les suiuans; mais ie luy ay donné le dernier rang, pource qu'il se grossira tous les iours iusques au depart des vaisseaux, par le rencontre des choses plus remarquables qui pourront arriuer, n'estant qu'vn memoire en forme de Iournal, de tout ce qui n'a peu estre logé dans les Chapitres precedens.

Apres le depart de nos François, qui sortirent de la rade de Kebec, le 16. d'Aoust de l'an passé 1633. pour tirer à Tadoussac et de là en France, cherchant l'occasion de conuerser auec les Sauuages, pour apprendre leur langue, ie me

transportay delà le grand fleuue de Sainct Laurens, dans vne cabane de feuillages, et allois tous les iours à l'école dans celles des Sauuages qui nous enuironnoient, alleché par l'esperance que i'auois, sinon de reduire le Renegat à son deuoir, du moins de tirer de luy quelque cognoissance de sa langue. Ce miserable estoit nouuellement arriué de Tadoussac, où il s'estoit monstré fort contraire aux François; la faim qui pressoit l'Apostat et ses freres, les fit monter à Kebec pour trouuer dequoy viure. Estans donc occupez à leur pesche, i'étois fort souuent à leur cabane, inuitant par fois le Renegat de venir vne autre fois hyuerner auec nous dans nostre maisonnette; il s'y fust aysément accordé n'estoit qu'il auoit pris femme d'vne autre nation que la sienne, et qu'il ne la pouuoit pas renuoyer pour lors : voyant donc qu'il ne me pouuoit pas suiure, ie luy iettay quelque propos de passer l'hyuer auec luy. Mais sur ces entrefaictes vne furieuse tempeste nous ayant battus en ruine certaine nuict, le Pere de Noüe, deux de nos hommes et moy, dans nostre cabane, ie fus saisy d'vne grosse fiéure, qui me fit chercher nostre petite maisonnette pour y trouuer la santé.

L'Apostat ayant veu mon inclination, traicta de mon dessein auec ses freres. Il en auoit trois, l'vn nommé Carigonan, et surnommé des François l'Espousée, pource qu'il fait le grand comme vne espousée, c'est le plus fameux sorcier ou *manitousiou* (c'est ainsi qu'ils appellent ces iongleurs) de tout le pays, c'est celuy dont i'ay fort parlé cy-dessus; l'autre se nomme Mestigoït, ieune homme âgé de quelque trente-cinq ou quarante ans, braue Chasseur, et d'vn bon naturel ; le troisiesme se nommoit Sasousinat, c'est le plus heureux de tous : car il est maintenant au Ciel, estant mort bon Chrestien, comme ie l'ay fait voir au Chapitre second. Le Sorcier ayant appris du Renegat que ie voulois hyuerner avec les Sauuages, me vint voir sur la fin de ma maladie, et m'inuita de prendre sa cabane, me donnant pour raison qu'il aymoit les bons, pource qu'il estoit bon; qu'il auoit tousiours esté bon dés sa tendre ieunesse. Il me demanda si Iesus ne m'auoit parlé de la maladie qui le trauailloit? Viens, me disoit-il, auec moy, et tu me feras viure maintenant, ie suis en danger de mourir. Or, comme ie le cognoissois comme vn homme tres-impudent, ie l'éconduy le plus doucement qu'il me fut possible, et tirant à part l'Apostat, qui taschoit de m'auoir de son costé ayant tesmoigné au Pere de Noüe quelque desir de retourner à Dieu, ie luy dy que i'hyuernerois volontiers auec luy et auec son frere Mestigoït, à condition que nous n'irions point dela le grand fleuue, que le sorcier ne seroit point en nostre compagnie, et que luy qui entend bien la langue Françoise m'enseigneroit : ils m'accorderent tous deux ces trois conditions, mais ils n'en tindrent pas vne.

Le iour du départ estant pris, ie leur donnay pour mon viure vne barrique de galette, que nous empruntasmes au magazin de ces Messieurs, vn sac de farine, et des espics de bled d'Inde, quelques pruneaux, et quelques naueaux; ils me presserent fort de porter vn peu de vin, mais ie n'y voulois point entendre, craignant qu'ils ne s'enyurassent; toutefois, m'ayans promis qu'ils n'y toucheroient point sans ma permission, et les ayant asseuré qu'au cas qu'ils le fissent, que ie le ietterois dans la mer, ie suiuy l'inclination de ceux qui me conseillerent d'en porter vn petit barillet. Ie promis en outre à Mestigoït que ie le prenois pour mon hoste, car l'Apostat n'est pas Chasseur, et n'a aucune conduite; que ie luy ferois quelque present au retour, comme i'ay fait. C'est l'attente de ces viures qui leur fait desirer d'auoir vn François auec eux.

Ie m'embarquay donc en leur chaloupe, iustement le 18 d'Octobre, faisant profession de petit écolier, à mesme iour que i'auois autrefois fait profession de maistre de nos écoles. Estant allé prendre congé de Monsieur nostre Gouuerneur, il me recommanda tres-particulierement aux Sauuages. Mon hoste luy repartit: Si le Pere meurt, ie mourray auec luy, et iamais plus on ne me re-

uerra en ce pays icy. Nos François me tesmoignoient tout plein de regret de mon depart, veu les dangers esquels on s'engage en la suitte de ces Barbares. Les Adieux faits de part et d'autre, nous fismes voile enuiron les dix heures du matin ; i'estois seul de François auec vingt Sauuages, comptant les hommes, les femmes et les enfans. Le vent et la marée nous fauorisans, nous allasmes descendre au delà de l'Isle d'Orleans, dans vne autre Isle nommée des Sauuages *Ca ouahascoumagakhe.* Ie ne sçay si la beauté du iour se respandoit dessus ceste Isle, mais ie la trouuay fort agreable.

Si tost que nous eusmes mis pied à terre, mon hoste prend vne harquebuse qu'il a achetée des Anglois, et s'en va chercher nostre souper ; cependant les femmes se mettent à bastir la maison où nous deuions loger. Or l'Apostat, s'étant pris garde que tout le monde estoit occupé, s'en retourna à la chalouppe qui estoit à l'anchre, prit le petit barillet de vin, et en beut auec tel excez, que s'étant enyuré comme vne souppe, il tomba dedans l'eau, et se pensa noyer : enfin il en sortit apres auoir bien barbotté, il s'en vint vers le lieu où on dressoit la cabane, criant et hurlant comme vn demoniaque, il arrache les perches, frappe sur les écorces de la cabane, pour tout briser : les femmes le voyant dans ces fougues s'enfuyent dans le bois, qui deçà qui delà. Mon Sauuage, que ie nomme ordinairement mon hoste, faisoit boüillir dans vn chauderon quelques oyseaux qu'il auoit tuez : cet yurongne suruenant rompt la cramaillere, et renuerse tout dans les cendres. A tout cela pas vn ne fait mine d'estre fasché, aussi est-ce folie de se battre contre vn fol ; mon hoste ramasse ses petits oyseaux, les va luymesme lauer à la riuiere, puise de l'eau, et remet la chaudiere sur le feu ; les femmes voyant que cét homme enragé couroit çà et là sur le bord de l'Isle, écumant comme vn possedé, viennent viste prendre leurs écorces, et les emportent en vn lieu écarté, de peur qu'il ne les mette en pieces comme il auoit commencé : à peine eurent-elles le loysir de les rouler qu'il parut aupres d'elles tout forcené, et ne sçachant sur qui décharger sa fureur : car elles disparurent incontinent à la faueur de la nuict qui commençoit à nous cacher. Il s'en vint par le feu, qui se descouuroit par sa clarté, et voulant mettre la main sur la chaudiere pour la renuerser vne autre fois, mon hoste son frere, plus habile que luy, la prit et luy ietta au nez toute boüillante comme elle estoit : ie vous laisse à penser quelle contenance tenoit ce pauure homme, se voyant pris à la chaude ; iamais il ne fut si bien laué, il changea de peau en la face et en tout l'estomach : pleust à Dieu que son ame eust changé aussi bien que son corps ! il redouble ses hurlemens, arrache le reste des perches, qui estoient encor debout. Mon hoste m'a dit depuis, qu'il demandoit vne hache pour me tuer ; ie ne sçay s'il la demanda en effect, car ie n'entendois pas son langage, mais ie sçay bien que me presentant à luy pour l'arrester, il me dit, parlant François : Retirez-vous, ce n'est pas à vous à qui i'en veux, laissez-moy faire. Puis me tirant par ma soutane : Allons, disoit-il, embarquons-nous dans vn canot, retournons en vostre maison, vous ne cognoissez pas ces gens cy : ce qu'ils en font, c'est pour le ventre ; ils ne se soucient pas de vous, mais de vos viures. A cela ie répondois tout bas à part moy, *in vino veritas.*

La nuict s'auançant bien fort, ie me retiray dedans le bois pour fuir l'importunité de cet yurongne, et pour prendre quelque repos : comme ie faisois mes prieres aupres d'vn arbre, la femme qui faisoit le ménage de mon hoste me vint trouuer, et ramassant quelques feüilles d'arbres tombées, me dit : Couche toy là, et ne fais point de bruit. Puis m'ayant ietté vne écorce pour me couurir, elle se retira. Voila donc mon premier giste à l'enseigne de la Lune, qui me découuroit de tous costez, me voilà passé Cheualier dés le premier iour de mon entrée en ceste Academie. La pluye suruenant vn peu auant minuict, me donna quelque apprehension d'estre moüillé, mais elle ne dura pas long

temps : le lendemain matin ie trouuay que mon lict, quoy qu'on ne l'eût point remué depuis la creation du monde, n'étoit point si dur qu'il m'empeschât de dormir.

Le iour suiuant, ie voulus ietter le barillet et le reste du vin dans la riuiere, comme ie leur auois dit que ie ferois au cas qu'on en abusast : mon hoste me saisissant par le milieu du corps, s'écria : *Eca toute, eca toute,* ne fais pas cela, ne fais pas cela : ne vois tu pas que *Petrichtich* (c'est ainsi qu'ils nomment le Renegat par derision) n'a point d'esprit, que c'est vn chien? ie te promets qu'on ne touchera plus au barillet, que tu ne sois present. Ie m'arrestay auec resolution d'en faire largesse, afin de me deliurer de la crainte qu'vn peu de vin ne nous fît boire beaucoup d'eau : car s'ils se fussent enyurez pendant que nous faisions voile, c'estoit pour nous perdre.

Nous voulions sortir le matin de ceste Isle ; mais la marée se retirant plus tost que nous ne pensions, nostre Chalouppe s'échoüa : si bien qu'il fallut attendre la marée du soir, en laquelle nous nous embarquasmes, et voguans à la faueur de la Lune aussi bien que du vent, nous abordasmes vne autre Isle nommée *Ca ouapascounagate.* Comme nous arriuasmes sur la minuict, nos gens ne prirent pas la peine de nous bastir vne maison, si bien que nous couchasmes au mesme lict, et logeasmes à la mesme enseigne que la nuict precedente, abriez des arbres et du ciel.

Le lendemain nous quittasmes ceste Isle pour entrer dans vne autre appellée *Cachibariouachcate,* nous la pourrions nommer l'Isle aux Oyes blanches, car i'y en vis plus de mille en vne bande.

Le iour d'apres, nous la voulions quitter, mais nous fusmes contraints pour le mauuais temps de relascher au bout de ceste mesme Isle. Elle est deserte comme tout le pays, c'est à dire qu'elle n'a des habitans qu'en passant, ce peuple n'ayant point de demeure assurée ; elle est bordée de rochers si gros, si hauts et si entrecouppez, et peuplée neantmoins de Cedres et de Pins si proprement, qu'vn Peintre tiendroit à faueur d'en auoir la veüe pour tirer l'idée d'vn desert affreux pour ses precipices, et tres agreable pour la varieté de quantité d'arbres qu'on diroit auoir esté plantez par la main de l'art plustost que de la Nature. Comme elle est entretaillée de bayes pleines de vases, il s'y retire si grande quantité de gibier et de plusieurs especes que ie n'ay point veuës en France, qu'il le faut quasi voir pour le croire.

Sortans de ceste Isle au gibier, nous nauigeasmes tout le iour et vinsmes descendre sur la nuict dans vne petite Islette nommée *Atisaoucanich etagoukhi,* c'est à dire lieu où se trouue la teinture. Ie me doute que nos gens luy donnerent ce nom, pource qu'ils y trouuerent de petites racines rouges, dont ils se seruent pour teindre leurs *Matachias.* I'appellerois volontiers ce lieu l'Islette malheureuse : car nous y souffrismes beaucoup huict iours durant, que les tempestes nous y retindrent prisonniers. Il estoit nuict quand nous l'abordasmes, la pluye et les vents nous attaquoient, et cependant à peine peut-on trouuer cinq ou six perches pour seruir de poultres à nostre bastiment, qui fut si petit, si estroit et si découuert, et par vn temps si fascheux, que voulant euiter vne incommodité on tomboit dans deux autres : il se falloit racourcir, ou se rouler en herisson, sur peine de se brusler la moitié du corps. Pour nostre souper et pour nostre disner tout ensemble, car nous n'auions point mangé depuis le matin, mon hoste fit ietter à chacun vn morceau de la galette que ie luy auois donnée, m'aduertissant que nous mangerions sans boire : car l'eau de ce grand fleuue commence en ce lieu d'estre salée ; le lendemain nous recueillismes de l'eau de pluye, tombée dans des roches fort sales, et la beusmes auec autant de plaisir qu'on boit le vin d'Aï en France.

Ils auoient laissé nostre Chaloupe à l'anchre dans vn grand courant de marée, ie les aduerty qu'elle n'estoit pas bien, et qu'il la falloit mettre à l'abry derriere l'Islette ; mais comme nous

n'attendions qu'vn bon vent pour partir, ils n'en tindrent compte. La nuict, la tempeste redoublant, on eust dit que les vents deuoient deraciner nostre Islette. Mon hoste se doutant de ce qui arriua, éueille l'Apostat, et le presse de le venir ayder à sauuer nostre Chaloupe, qui s'alloit perdre : or, soit que ce miserable fust paresseux, ou qu'il eût peur des ondes, iamais il ne se voulut leuer, donnant pour toute réponse, qu'il estoit las. Dans ce retardement, les vents rompent l'amarre ou la corde de l'anchre, et en vn instant font disparoistre nostre Chaloupe. Mon hoste voyant ce beau ménage, me vint dire : *Nicanis*, mon bien-aymé, la Chaloupe est perduë, les vents qui l'ont enleuée la briseront contre les roches qui nous enuironnent de tous costez. Qui n'eust entré en verue contre ce Renegat, dont la negligence nous iettoit dans des peines inexplicables ? veu qu'il y auoit quantité de paquets dans nostre bagage, et beaucoup d'enfans à porter. Mon hoste cependant, tout barbare et tout sauuage qu'il est, ne se troubla point à cet accident, ains craignant que cela ne m'attristast, il me dit : *Nicanis*, mon bien-aymé, n'es-tu point fasché de ceste perte, qui nous causera de grands trauaux ? Ie n'en suis pas bien ayse, luy repartis-ie. Ne t'en attriste point, me fit-il, car la fascherie ameine la tristesse, et la tristesse ameine la maladie ; *Petrichtich* n'a point d'esprit, s'il m'eust voulu secourir, ce malheur ne fust point suruenu : voylà tous les reproches qu'on luy fit. Veritablement cela me confond, que l'interest de la santé arreste la cholere et la fascherie d'vn Barbare, et que la loy de Dieu, que son bon plaisir, que l'espoir de ses grandes recompenses, que la crainte de ses chastimens, que nostre propre paix et consolation ne puissent seruir de bride à l'impatience et à la cholere d'vn Chrestien.

Au malheur susdit en suruint vn autre. Nous auions outre la Chaloupe vn petit Canot d'écorce, la marée se grossissant plus qu'à l'ordinaire par le souffle des vents, nous le deroba : nous voilà prisonniers plus que iamais. Ie ne vis ny larmes, ny plaintes, non pas mesme parmy les femmes, sur le dos desquelles ce desastre tomboit plus particulierement, à raison qu'elles sont comme les bestes de voiture, portant ordinairement le bagage des Sauuages ; au contraire tout le monde se mit à rire.

Le iour venu, car ce fut la nuict que la tempeste commit ce larcin, nous courusmes tous sur les riues du fleuue, pour apprendre par nos yeux des nouuelles de nostre pauure Chaloupe et de nostre Canot : nous vismes l'vn et l'autre échoüez fort loing de nous, la Chaloupe parmy des roches, et le Canot au bord du bois de la terre continente ; chacun pensoit que tout estoit en pieces : si tost que la mer se fut retirée, les vns courrent vers la Chaloupe, les autres vers le Canot : chose estrange ! rien ne se trouua endommagé. I'en demeuray tout estonné : car de cent vaisseaux, fussent ils d'vn bois aussi dur que le bronze, à peine s'en sauueroit-il pas vn dans ces grands coups de vent et sur des roches.

Pendant que les vents nous tenoient prisonniers dans ceste malheureuse Islette, vne partie de nos gens s'en allerent visiter quelques Sauuages qui estoient à cinq ou six lieuës de nous, si bien qu'il ne resta que les femmes et les enfans, et *Lhiroquois* dans nostre cabane. La nuict vne femme estant sortie s'en reuint toute effarée criant qu'elle auoit oüy le *Manitou*, ou le diable : voilà l'alarme dans nostre camp, tout le monde remply de peur, garde vn profond silence. Ie demanday d'où procedoit ceste épouuante : car ie n'auois pas entendu ce qu'auoit dit ceste femme : *Eca titou, eca titou*, me dit-on, *Manitou;* tais-toy, tais-toy, c'est le diable. Ie me mis à rire, et me leuant en pied ie sors de la cabane, et pour les asseurer i'appelle en leur langage le *Manitou*, criant tout haut que ie ne le craignois pas, et qu'il n'oseroit venir où i'estois : puis ayant fait quelques tours dans nostre Islette, ie rentray et leur dit : Ne craignez point, le diable ne vous fera aucun mal tant que ie seray auec vous : il craint ceux qui croyent en Dieu, si vous y vou-

lez croire, il s'enfuira de vous. Eux bien estonnez, me demandent si ie ne le craignois point; ie repars pour les deliurer de leur peur, que ie n'en craignois pas vne centaine : ils se mirent tous à rire, se rasseurans petit à petit : or voyant qu'ils auoient ietté de l'anguille dans le feu, i'en demanday la raison : Tais-toy, me firent-ils, nous donnons à manger au diable, afin qu'il ne nous fasse point de mal.

Mon hoste à son retour ayant sçeu ceste histoire, me remercia fort de ce que i'auois rasseuré tous ses gens, me demandant si en effet ie n'auois point de peur du *Manitou*, ou du diable, et si ie le cognoissois bien; que pour eux qu'ils le craignoient plus que la foudre. Ie luy répondis, que s'il vouloit croire, et obeïr à celuy qui a tout fait, que le *Manitou* n'auroit nul pouuoir sur luy ; pour nous qu'estans assistez de celuy que nous adorions, le diable auoit plus de peur de nous, que nous n'auions de luy. Il s'étonna, et me dit qu'il eust bien voulu que i'eusse eu cognoissance de sa langue: car figurez vous que nous nous faisions entendre l'vn l'autre plus par les yeux et par les mains, que par la bouche.

Ie dressay quelques prieres en leur langue, auec l'ayde de l'Apostat : or comme le Sorcier n'estoit pas encore venu, ie les recitois le matin et auant nos repas, eux-mesmes m'en faisans souuenir, et prenans plaisir à les ouïr prononcer. Si ce miserable Magicien ne fust point venu auec nous, ces Barbares auroient pris grand plaisir de m'écouter : mon hoste me faisoit mille questions, me demandant pourquoy nous mourions, où alloient nos ames, si la nuit estoit vniuerselle par tout le monde, et choses semblables, se monstrant fort attentif à mes réponses. Changeons de discours.

Ie remarquay en ce lieu cy, que les ieunes femmes ne mangent point dans le plat de leurs marys ; i'en demanday la raison, le Renegat me dit que les ieunes filles à marier, et les femmes qui n'auoient point encore d'enfans, n'auoient rien en maniement, et qu'on leur faisoit leur part comme aux enfans : de là vient que sa femme mesme me dit vn iour : Dis à mon mary qu'il me donne bien à manger ; mais ne luy dis pas que ie t'ay prié de luy dire.

Pendant certaine nuict, tout le monde estant dans vn profond sommeil, ie me mis à entretenir ce pauure miserable Renegat, ie luy fis voir qu'estant en nostre maison, rien de tout ce que nous auions ne luy manquoit ; qu'il y pouuoit passer sa vie doucement, et qu'en quittant Dieu il s'estoit ietté dans vne vie de beste, qui enfin aboutiroit à l'enfer, s'il n'ouuroit les yeux ; que l'eternité estoit bien longue, et que d'estre à iamais compagnon des diables, c'estoit vn long terme. Ie voy bien, me fit-il, que ie ne fais pas bien, mais mon malheur est que ie n'ay pas l'esprit assez fort pour demeurer ferme dans vne resolution, ie croy tout ce qu'on me dit ; quand i'ay esté auec les Anglois, ie me suis laissé aller à leurs discours ; quand ie suis auec les Sauuages, ie fais comme eux ; quand ie suis auec vous, ie tiens vostre creance pour veritable : pleût à Dieu que ie fusse mort quand i'estois malade en France, ie serois maintenant sauué ; tant que i'auray des parens, ie ne feray iamais rien qui vaille : car quand ie veux demeurer auec vous, mes freres me disent que ie pouriray demeurant tousiours en vn endroit, cela est cause que ie quitte tout pour les suiure. Ie luy apportay toutes les raisons, et luy fis toutes les offres que ie peus pour l'affermir ; mais son frere le Sorcier qui sera bien tost auec nous renuersera tous mes desseins, car il manie comme il veut ce pauure Apostat.

Le trentiesme iour d'Octobre, nous sortismes de ceste malheureuse Islette, et vinsmes aborder sur la nuict dans vne autre Isle qui porte vn nom quasi aussi grand comme elle est, car elle n'a pas demy lieuë de tour, et voicy comme nos Sauuages me dirent qu'elle se nommoit: *Ca pacoucachtechckhi chachagou achiganikhi, Ca pakhitaouananiouikhi ;* ie crois qu'ils forgent ces noms sur le champ. Ceste Isle n'est quasi qu'vn grand rocher affreux ; comme elle n'a point de fontaine d'eau douce, nous fusmes con-

trains de boire des eauës de pluyes fort sales que nous ramassions dans des fondrieres et sur des roches. On ietta la voile de nostre chalouppe sur des perches quand nous y arriuasmes, et nous nous mismes à l'abry là dessous ; nostre lict estoit blanc et verd, c'est à dire qu'il y auoit si peu de branches de pin dessous nous, que nous touchions la neige en plusieurs endroits, laquelle auoit commencé depuis trois iours à couurir la terre d'vn habit blanc.

Nous trouuasmes en ce lieu la cabane d'vn Sauuage, que nostre hoste cherchoit, nommé *Ekhennabamate;* il apprit de luy que son frere le Sorcier estoit passé depuis peu, et qu'ayant eu le vent contraire, il n'estoit pas loing ; il n'attendit pas qu'il fût iour tout à fait pour le suiure, son Canot poussé par trois rameurs alloit comme le vent : bref le beau premier iour de Nouembre, dedié à la memoire de tous les Saincts, il nous ramena ce Demon, i'entends ce Sorcier. Ie fus bien estonné quand ie le vis, car ie ne l'attendois pas, me figurant que mon hoste estoit allé à la chasse : fût-il ainsi, et que ceste miserable proye luy eust eschappé des mains !

Si tost qu'il fut arriué, ce n'estoient plus que festins dans nos cabanes ; nous n'auions plus que fort peu de viures de reste, ces Barbares les mangeoient auec autant de paix et d'asseurance, comme si les animaux qu'ils deuoient chasser eussent esté renfermez dans vne estable.

Mon hoste faisant vn iour festin à son tour, les conuiez me firent signe que ie haranguasse en leur langue : ils auoient enuie de rire, car ie prononce le Sauuage comme vn Allemant prononce le François. Leur voulant donner ce contentement, ie me mis à discourir, et eux à s'éclatter de rire : eux bien aises de gausser, et moy bien ioyeux d'apprendre à parler. Ie leur dis pour conclusion, que i'estois vn enfant, et que les enfans faisoient rire leurs peres par leur begayement ; mais qu'au reste ie deuiendrois grand dans quelques années, et qu'alors sçachant leur langue, ie leur ferois voir qu'eux-mesmes sont enfans en plusieurs choses, ignorans de belles veritez, dont ie leur parlerois, et sur l'heure mesme ie leur demanday si la Lune estoit aussi hautement logée que les Estoilles, si elle estoit en mesme Ciel, où alloit le Soleil quand il nous quittoit, quelle figure auoit la terre (si ie sçauois leur langue en perfection, ie leur proposerois tousiours quelque verité naturelle deuant que de parler des points de nostre creance : car i'ay remarqué que ces curiositez les rendent attentifs). Pour ne m'éloigner de mon discours, l'vn d'eux prenant la parole apres m'auoir ingenuëment confessé qu'ils ne pouuoient répondre à ces questions, me dit : Mais comment pourrois-tu toy mesme cognoistre ces choses, puis que nous les ignorons? Ie tiray aussi tost vn petit cadran que i'auois dans ma poche, ie l'ouure, et luy mettant en main, ie luy dis : Nous voylà dans la nuict profonde, le Soleil ne nous paroist plus : dis-moy maintenant, enuisageant ce que ie te presente, en quelle part du monde il est ; designe moy le lieu où il se doit demain leuer, où il se doit coucher, où il sera en son midy ; marque moy les endroits du Ciel où il ne va iamais. Mon homme répondit des yeux me regardant sans dire mot. Ie prens le cadran et luy fais voir en peu de mots tout ce que ie venois de proposer, adioustant en suitte : Hé bien comment se peut il faire que ie cognoisse ces choses, et que vous les ignoriez? I'ay bien d'autres veritez plus grandes à vous dire, quand ie sçauray parler. Tu as de l'esprit, me dirent-ils, tu sçauras bien tost nostre langue. Ils se sont trompez.

Ce que i'escris dans ce iournal n'a point d'autre suitte, que la suitte du temps : voila pourquoy ie passeray souuent du coq à l'asne, comme on dit, c'est à dire que quittant vne remarque ie passeray à vne autre qui ne luy a point de rapport, le temps seul seruant de liaison à mon discours.

Comme l'arc et la fleche semblent des armes inuentées par la Nature, puis que toutes les Nations de la terre en ont trouué l'vsage, de mesme vous diriez qu'il y a de certains petits ieux que les enfans trouuent sans qu'on

leur enseigne. Les petits Sauuages ioüent à se cacher, aussi bien que les petits François; ils font quantité d'autres traits d'enfance, que i'ay remarqués en nostre Europe; entre autres i'ay veu les petits Parisiens ietter vne balle d'arquebuse en l'air, et la receuoir auec vn baston vn petit creusé: les petits Sauuages montagnards font le mesme, se seruans d'vn petit faisceau de branches de Pin, qu'ils reçoiuent ou picquent en l'air auec vn baston pointu. Les petits Hiroquois ont le mesme passe-temps, iettans vn osselet percé qu'ils enlacent en l'air dans vn autre petit os : vn ieune homme de ceste nation me le dit, voyant ioüer les enfants montagnards.

Mon Sauuage et le Sorcier son frere, ayant appris qu'il y auoit quantité de Montagnais és enuirons du lieu où ils vouloient hyuerner, prirent resolution de passer du costé du Nord, craignans que nous ne nous affamassions les vns les autres : les voylà donc resolus d'aller où m'auoit promis mon hoste et le Renegat ; mais à peine auions nous fait trois lieuës sur le grand fleuue pour le trauerser, que nous rencontrasmes quatre canots qui nous ramenerent au Sud, disans que la chasse n'estoit pas bonne du costé du Nord : si bien que ie fus contraint de demeurer auec le sorcier, et d'hyuerner au delà de la grande riuiere, quoy que ie peusse alleguer au contraire. Ie voyois bien les dangers dans lesquels ils me iettoient, mais ie ne voyois point d'autre remede que de se confier en Dieu, et le laisser faire.

Si tost que les nouueaux Sauuages venus dans ces quatre canots eurent mis pied à terre, mon hoste leur fit vn banquet d'anguilles boucanées, car nous n'auions déjà plus de pain. A peine ces conuiés furent-ils de retour en leur cabane, qu'ils dresserent vn festin de pois qu'ils auoient achetés passans à Kebec ; mais afin que vous voyez les excez de ce peuple, au sortir de ce banquet, on vint à vn troisiesme, que le sorcier auoit preparé, composé d'anguilles et de la farine que i'auois donnée à mon hoste. Cet homme me pressa fort d'estre de la partie : il auoit fait faire vn retranchement dans nostre cabane auec des peaux et des couuertures; tous les conuiez entrerent là dedans. On me donna ma part dans vne petite écuelle, mais comme ie n'estois pas encor tout à fait accoustumé à manger de leur boüillies si sales et si fades, apres en auoir gousté i'en voulus donner le reste à la parente de mon hoste. Aussi tost on me dit : *Khita, khita*, mange tout, mange tout, *acoumagouchan*, c'est vn festin à tout manger. Ie me mis à rire, et leur dis qu'ils ioüoient à se faire creuer, veu qu'ayans desia esté à deux festins, ils en faisoient vn troisiesme à ne rien laisser: mon hoste m'entendant me dit, que dis tu, *Nicanis?* Ie dis que ie ne sçaurois tout manger. Donne moy, ce fit-il, ton écuelle, ie t'ayderay. Luy ayant presenté, il auala tout ce qui estoit dedans en deux tours de gueule, tirant vne langue longue de la main pour la lecher au fond et par tout, afin qu'il n'y restast rien.

Quand ils furent saouls quasi iusqu'à creuer, le Sorcier prit son tambour et inuita tout le monde à chanter; celuy là chanttoit le mieux qui heurloit le plus fort. A la fin de leur tintamarre, les voyant d'vne humeur assez gaye, ie leur demanday permission de parler: cela m'estant accordé, ie commençay à leur declarer l'affection que ie leur portois: Vous voyez, disois-ie, de quel amour ie suis porté en vostre endroit : i'ay non seulement quitté mon pays, qui est beau et bien agreable, pour venir dans vos neiges et dans vos grands bois ; mais encore ie m'esloigne de la petite maison que nous auons en vos terres pour vous suiure et pour apprendre vostre langue. Ie vous chery plus que mes freres, puis que ie les ay quittez pour vostre amour; c'est Celuy qui a tout fait qui me donne ceste affection enuers vous, c'est luy qui a creé le premier homme d'où nous sommes tous issus: voylà pourquoy n'ayans qu'vn mesme pere nous sommes tous freres, et nous deuons tous recognoistre vn mesme Seigneur et vn mesme Capitaine, nous deuons tous croire en luy, et obeïr à ses volontez. Le Sorcier m'arrestant dit tout haut : Quand ie le ver-

ray, ie croiray en luy, autrement non ; le moyen de croyre en celuy qu'on ne void pas? Ie luy répondis: Quand tu me dis que ton pere, ou l'vn de tes amis a tenu quelque discours, ie crois ce qu'il a dit, me figurant qu'il n'est point menteur, et cependant ie n'ay iamais veu ton pere; de plus tu crois qu'il y a vn *Manitou*, et tu ne l'as pas veu ; tu crois qu'il y a des *Khichicouakhi*, ou des Genies du iour, et tu ne les a pas veus. D'autres les ont veus, me dit-il. Tu ne me sçaurois dire, luy reparty-ie, ny quand, ny comment, ny en quelle façon, ou en quel endroit on les a veus, et moy ie te puis dire comment se nommoient ceux qui ont veu le Fils de Dieu en terre, quand ils l'ont veu, et en quel lieu, ce qu'ils ont faict, et en quels pays ils ont esté. Ton Dieu, me fit-il, n'est point venu en nostre pays : voilà pourquoy nous ne croyons point en luy ; fais que ie le voye, et ie croiray en luy. Escoute moy et tu le verras, luy repliquay-ie : Nous auons deux sortes de veuë, la veuë des yeux du corps, et la veuë des yeux de l'âme ; ce que tu vois des yeux de l'âme peut estre aussi certain que ce que tu vois des yeux du corps. Non, dit-il, ie ne vois rien sinon des yeux du corps, si ce n'est en dormant, mais tu n'approuues pas nos songes. Escoute moy iusqu'au bout, luy fis-ie : Quand tu passes deuant vne cabane delaissée, que tu vois encor toutes les perches en rond, que tu vois l'aire de la cabane tapissée de branches de Pin, quand tu vois le fouyer qui fume encore, n'est-il pas vray que tu cognois asseürément, et que tu vois bien qu'il y a eu là des Sauuages? et que ces perches et tout le reste que vous laissez quand vous decabanez, ne se sont point rassemblées par cas fortuit? Ouy, me dit-il. Or ie dis le mesme : quand tu vois la beauté et la grandeur de ce monde, que le Soleil tourne incessamment sans s'arrester, que les saisons retournent en leur temps, et que tous les Astres gardent si bien leur ordre; tu vois bien que les hommes n'ont point fait ces merueilles, et qu'ils ne les gouuernent pas : il faut donc qu'il y ait quelqu'vn plus noble que les hommes, qui ait basty et qui gouuerne ceste grande maison ; or c'est celuy là que nous appellons Dieu, qui void tout, et que nous ne voyons pas maintenant ; mais nous le verrons apres la mort, et nous serons bien-heureux à iamais auec luy, si nous l'aymons et si nous luy obeïssons. Tu ne sçais ce que tu dis, me repart-il, apprends à parler, et nous t'entendrons.

Là dessus ie priay l'Apostat de déduire mes raisons et de les expliquer en Sauuage : car i'en voyois de fort attentifs : mais ce miserable Renegat, craignant de deplaire à son frere, ne voulut iamais ouurir la bouche. Ie le prie, ie le coniure auec toute douceur, en fin ie redouble ma voix, et le menace de la part de Dieu, luy protestant qu'il seroit responsable de l'âme de la femme de son frere le Sorcier, laquelle ie voyois fort malade, et pour laquelle i'estois entré en discours, esperant que si les Sauuages goustoient mes raisons, qu'ils me permettroient aisément de l'instruire ; ce cœur de bronze ne flechit iamais, ny à mes prieres, ny à mes menaces. Ie prie Dieu qu'il luy fasse misericorde. Mon hoste me voyant parler d'vn accent assez haut, me dit : *Nicanis*, ne te fasche point, auec le temps tu parleras comme nous, et tu nous enseigneras ce que tu sçais ; nous te presterons l'oreille plus volontiers qu'à cet opiniastre qui n'a point d'esprit, auquel nous n'auons nulle creance. Voilà les eloges qu'il donnoit à ce Renegat. Ie luy repliquay : Si ceste femme se portoit bien, ie serois consolé, mais elle est pour mourir dans peu de iours, et son âme faute de cognoistre Dieu sera perduë ; que si ton frere me vouloit prester sa parole, ie l'instruirois en peu de temps. Sa réponse fut que ie le laissasse, et que ie sçauois bien que c'étoit vn lourdaut; pour conclusion on dit les mots qui terminent le festin, et chacun se retira, moy bien dolent de voir ceste ame se perdre en ma presence sans la pouuoir secourir : car le Sorcier ayant commencé à leuer le masque, et l'Apostat à m'éconduire en sa consideration, toutes les esperances que ie pouuois auoir d'ayder ceste femme malade,

d'instruire les autres, commencerent à s'éuanoüir. I'ay souuent souhaitté qu'vn Sainct fust en ma place pour operer en Sainct; les petites âmes crient beaucoup et font peu, il se faut contenter de la bassesse. Poursuiuons nostre voyage.

Le douziesme de Nouembre, nous commençasmes en fin d'entrer dedans les terres, laissans nos Chalouppes et nos Canots et quelqu'autre bagage dans l'Isle au grand nom, de laquelle nous sortismes de mer basse, trauersans vne prairie qui la separe du continent. Iusques icy nous auons fait chemin dans le pays des poissons, tousiours sur les eauës, ou dans les Isles; doresnauant nous allons entrer dans le Royaume des bestes sauuages, ie veux dire, de beaucoup plus d'estenduë que toute la France.

Les Sauuages passent l'hyuer dedans ces bois, courans çà et là, pour y chercher leur vïe; au commencement des neiges, ils cherchent le Castor dans des petits fleuues, et le Porc-epic dans les terres; quand la neige est profonde, ils chassent à l'Orignac et au Caribou, comme i'ay dit.

Nous auons fait dans ces grands bois, depuis le 12. Nouembre de l'an 1633. que nous y entrasmes, iusques au 22. d'Auril de ceste année 1634. que nous retournasmes aux riues du grand fleuue de Sainct Laurens, vingt-trois stations, tantost dans des vallées fort profondes, puis sur des montagnes fort releuées; quelque fois en plat pays, et tousiours dans la neige. Ces forests où i'ay esté sont peuplées de diuerses especes d'arbres, notamment de Pins, de Cedres, et de Sapins. Nous auons trauersé quantité de torrens d'eau, quelques fleuues, plusieurs beaux lacs et estangs, marchans sur là glace. Mais descendons en particulier, et disons deux mots de chaque station; la crainte que i'ay d'estre long me fera retrancher quantité de choses que i'ay iugé assez legeres, quoy qu'elles puissent donner quelque iour à ces memoires.

A nostre entrée dans les terres, nous estions trois cabanes de compagnie: il y auoit dix-neuf personnes en la nostre, il y en auoit seize en la cabane du Sauuage nommé Ekhennabamate, et dix dans la cabane des nouueaux venus; ie ne compte point les Sauuages qui estoient à quelques lieuës de nous: nous faisions en tout quarante cinq personnes, qui deuions estre nourris de ce qu'il plairoit à la saincte Prouidence du bon Dieu de nous enuoyer; car nos prouisions tiroient par tout à la fin.

Voicy l'ordre que nous gardions leuans le camp, battans la campagne, et dressans nos tentes et nos pauillons. Quand nos gens remarquoient qu'il n'y auoit plus de chasse à quelques trois ou quatre lieuës à l'entour de nous, vn Sauuage qui cognoissoit mieux le chemin du lieu où nous allions, crioit à pleine teste, en vn beau matin hors de la cabane: Escoutez, hommes, ie m'en vais marquer le chemin pour decabaner demain au point du iour. Il prenoit vne hache et marquoit quelques arbres qui nous guidoient. On ne marque le chemin qu'au commencement de l'hyuer: car quand tous les fleuues et les torrens sont glacez et que la neige est haute, on ne prend pas ceste peine.

Quand il y a beaucoup de pacquets, ce qui arriue lors qu'ils ont tué grand nombre d'Eslans, les femmes en vont porter vne partie iusqu'au lieu où l'on doit camper le iour suiuant; quand la neige est haute, ils font des traisnées de bois qui se fend, et qui se leue comme par feuilles assez minces et fort longues; ces traisnées sont fort estroites à raison qu'elles se doiuent tirer entre vne infinité d'arbres fort pressez en quelques endroits, mais en recompense elles sont fort longues. Voyant vn iour celle de mon hoste dressée contre vn arbre, à peine peus-ie atteindre au milieu, estendant le bras autant qu'il me fut possible. Ils lient leur bagage là dessus, et auec vne corde qui leur vient passer sur l'estomach, ils traisnent sur la neige ces chariots sans rouës.

Pour ne m'éloigner dauantage de mon chemin, si tost qu'il est iour chacun se prepare pour déloger: on commence par le desieuner s'il y a dequoy, car par fois on part sans desieuner; on poursuit

sans disner et on se couche sans souper. Chacun fait son pacquet le mieux qu'il peut, les femmes battent la cabane pour faire tomber la glace et la neige de dessus les écorces qu'elles roulent en faisceaux ; le bagage estant plié, ils iettent sur leur dos ou sur leurs reins de longs fardeaux qu'ils supportent auec vne corde, qui passe sur leur front, soubs laquelle ils mettent vn morceau d'écorce de peur de se blesser ; tout le monde chargé, on monte à cheual sur des raquettes qu'on se lie aux pieds afin de ne point enfoncer dans la neige ; cela fait, on marche en campagne et en montagnes, faisant passer deuant les petits enfans qui partent bien tost et n'arriuent par fois que bien tard. Ces pauures petits ont leur pacquet, ou leur traisne, pour s'accoustumer de bonne heure à la fatigue, et tasche-on de leur donner de l'emulation à qui portera ou traisnera dauantage. De vous depeindre la difficulté des chemins, ie n'ay ny plume ny pinceau qui le puisse faire : il faut auoir veu cét obiect pour le cognoistre, et auoir gousté de ceste viande pour en sçauoir le goust. Nous ne faisions que monter et descendre, il nous falloit souuent baisser à demy corps pour passer soubs des arbres quasi tombez, et monter sur d'autres couchez par terre, dont les branches nous faisoient quelque fois tomber assez doucement, mais tousiours froidement, car c'estoit sur la neige. S'il arriuoit quelque dégel, ô Dieu quelle peine ! Il me sembloit que ie marchois sur vn chemin de verre qui se cassoit à tous coups soubs mes pieds : la neige congelée venant à s'amollir, tomboit et s'enfonçoit par esquarres ou grandes pieces, et nous en auions bien souuent iusques aux genoux, quelquefois iusqu'à la ceinture. Que s'il y auoit de la peine à tomber, il y en auoit encor plus à se retirer : car nos raquettes se chargeoient de neiges et se rendoient si pesantes, que quand vous veniez à les retirer il vous sembloit qu'on vous tiroit les iambes pour vous démembrer. I'en ay veu qui glissoient tellement soubs des souches enseuelies soubs la neige, qu'ils ne pouuoient tirer ny iambes ny raquettes sans secours : or figurez vous maintenant vne personne chargée comme vn mulet, et iugez si la vie des Sauuages est douce.

En France dans la difficulté des voyages, encor trouue-on quelques villages pour se rafraischir et pour se fortifier ; mais les hostelleries que nous rencontrions, et où nous beuuions, n'estoient que des ruisseaux, encor falloit il rompre la glace pour en tirer de l'eau ; il est vray que nous ne faisions pas de longues traites, aussi nous eust-il esté tout à fait impossible.

Estans arriuez au lieu où nous deuions camper, les femmes alloient couper les perches pour dresser la cabane, les hommes vuidoient la neige, comme ie l'ay plus amplement déduit au Chapitre precedent : or il falloit trauailler à ce bastiment, ou bien trembler de froid trois grosses heures sur la neige en attendant qu'il fût fait. Ie mettois par fois la main à l'œuure pour m'échauffer, mais i'estois pour l'ordinaire tellement glacé que le feu seul me pouuoit dégeler ; les Sauuages en estoient estonnez : car ils suoient soubs le trauail. Leur témoignant quelquefois que i'auois grand froid, ils me disoient : Donne tes mains, que nous voyons si tu dis vray ; et les trouuans toutes glacées, touchez de compassion, ils me donnoient leurs mitaines échauffées, et prenoient les miennes toutes froides : iusque là que mon hoste apres auoir experimenté cecy plusieurs fois, me dit : *Nicanis*, n'hyuerne plus auec les Sauuages, car ils te tuëront. Il vouloit dire, comme ie pense, que ie tomberois malade, et que ne pouuant estre traisné auec le bagage, qu'on me feroit mourir ; ie me mis à rire, et luy reparty qu'il me vouloit épouuanter.

La cabane estant faite, ou sur la nuit, ou vn peu deuant, on parloit de disner et de souper tout ensemble : car sortant le matin apres auoir mangé vn petit morceau, il falloit auoir patience qu'on fût arriué et que l'hostellerie fût faite pour y loger et pour y manger, mais le pis estoit que ce iour là nos gens n'allans point ordinairement à la chasse, c'estoit

pour nous vn iour de ieusne, aussi bien qu'vn iour de trauail. C'est trop retarder, venons à nostre station.

Nous quittasmes les riues du grand fleuue le 12. de Nouembre, comme i'ay desia dit, et vinsmes cabaner pres d'vn torrent, faisans chemin à la façon que ie viens de dire, chacun portant son fardeau. Tous les Sauuages se mocquoient de moy, de ce que ie n'estois pas bon cheual de malle, me contentant de porter mon manteau qui estoit assez pesant, vn petit sac où ie mettois mes menuës necessitez et leurs gausseries, qui ne me pesoient pas tant que mon corps, voila ma charge; mon hoste et l'Apostat portoient sur des bastons croisez en forme de brancard la femme du Sorcier qui estoit fort malade; ils la mettoient sur la neige en attendant que la cabane fut faite, où elle passoit plus de trois heures sans feu, et sans iamais se plaindre, et sans monstrer aucun signe d'impatience. Ie me mettois plus en peine d'elle qu'elle mesme: car ie criois souuent qu'on fît faire pour le moins vn peu de feu aupres d'elle; mais la réponse estoit qu'elle se chaufferoit la cabane estant faite. Ces barbares sont faits à ces souffrances, ils s'attendent bien que s'ils tombent malades qu'on les traittera à mesme monnoye. Nous seiournasmes trois iours en ceste station, pendant lesquels voicy vne partie des choses que i'ay marqué dans mon memoire.

C'est icy que les Sauuages consulterent les genies du iour, en la façon que i'ay couché au Chapitre quatriesme: or comme ie m'estois ri de ceste superstition, et qu'à toutes les occasions qui se rencontroient, ie faisois voir que les mysteres du Sorcier n'estoient que ieux d'enfans, m'efforçant de luy rauir ses oüailles pour les rendre auec le temps à celuy qui les a rachetées au prix de son sang, cét homme forcené fit le iour d'apres, ceste consulte que ie vay décrire.

Mon hoste ayant inuité au festin tous les Sauuages nos voisins, comme ils estoient desia venus et assis à l'entour du feu et de la chaudiere, attendans l'ouuerture du banquet, voila que le Sorcier qui estoit couché vis à vis de moy se leue tout à coup, n'ayant point encor parlé depuis la venuë des conuiez; il paroist tout furieux, se iettant sur vne des perches de la cabane pour l'arracher, il la rompt en deux pieces; il roule les yeux en la teste, regardant çà et là comme vn homme hors de soy, puis enuisageant les assistans, il leur dit: *Iriniticou nama Nitirinisin*, ô hommes, i'ay perdu l'esprit, ie ne sçay où ie suis, esloignez de moy les haches et les espées, car ie suis hors du sens. A ces paroles tous les Sauuages baissent les yeux en terre, et ie les leue au ciel, d'où i'attendois secours, me figurant que cét homme faisoit l'enragé pour se vanger de moy, en m'ostant la vie, ou du moins pour m'épouuanter, afin de me reprocher par apres que mon Dieu me manquoit au besoin, et de publier parmy les siens, qu'ayant si souuent témoigné que ie ne craignois pas leur *Manitou*, qui les fait trembler, ie palissois deuant vn homme. Tant s'en faut que la peur qui dans les dangers d'vne mort naturelle me faisoit quelquefois rentrer dans moy-mesme, me saisit pour lors, qu'au contraire i'enuisageois ce forcené auec autant d'asseurance que si i'eusse eu vne armée à mes costez, me representant que le Dieu que i'adorois pouuoit lier les bras aux fols et aux enragez aussi bien qu'aux demons; qu'au reste si sa Majesté me vouloit ouurir les portes de la mort, par les mains d'vn homme qui faisoit l'endiablé, que sa Prouidence estoit tousiours aymable. Ce Thrason redoublant ces fougues, fit mille actions de fol, d'ensorcelé, de demoniaque: tantost il crioit à pleine teste, puis il demeuroit tout court comme épouuanté; il faisoit mine de pleurer, puis il s'éclattoit de rire comme vn diable follet; il chantoit sans regles ny sans mesures, il siffloit comme vn serpent, il hurloit comme vn loup, ou comme vn chien, il faisoit du hibou et du chathuan, tournant les yeux tout effarez dedans sa teste, prenant mille postures, faisant tousiours semblant de chercher quelque chose pour la lancer. I'attendois à tous coups qu'il arrachast quelque perche

pour m'en assommer, ou qu'il se iettast sur moy ; ie ne laissay pas neantmoins, pour luy monstrer que ie ne m'estonnois pas de ses diableries, de faire toutes mes actions à l'ordinaire, de lire, d'écrire, de faire mes petites prieres, et l'heure de mon sommeil estant venuë, ie me couchay et reposay aussi paisiblement dans son sabbat comme i'eusse fait dans vn profond silence; i'estois déjà aussi accoustumé de m'endormir à ses cris et à ses bruits de tambour, qu'vn enfant aux chansons de sa nourrice.

Le lendemain au soir à mesme heure, il sembla vouloir entrer dans les mesmes fougues, et donner vne autrefois l'alarme au camp, disant qu'il perdoit l'esprit. Le voyant desià demy fol, il me vint vne pensée qu'il pourroit estre trauaillé de quelque fiéure chaude ; ie l'aborde et luy prens le bras pour luy toucher l'artere. Il me regarde affreusement, faisant de l'estonné, comme si ie luy eusse apporté des nouuelles de l'autre monde, il roule les yeux çà et là comme vn insensé ; luy ayant touché le poulx et le front, ie le trouuay frais comme vn poisson, et aussi éloigné de la fiévre comme i'estois de France. Cela me confirma dans mon opinion qu'il faisoit de l'enragé pour m'estonner, et pour tirer à compassion tous ses gens, qui dans nostre disette luy donnoient ce qu'ils pouuoient auoir de meilleur.

Le 20. du mesme mois de Nouembre, ne se trouuans plus de Castors, ny de Porcs-espics en nostre quartier, nous tirasmes pays, et ce fut nostre deuxiesme station. On porta la femme du Sorcier sur vn brancart, et la mit-on, comme i'ay desia dit, dessus la neige en attendant que nostre palais fût dressé. Ce pendant ie m'approchay d'elle, luy témoignant beaucoup de compassion ; il y auoit desià quelques iours que ie taschois de gagner son affection, afin qu'elle me prestast plus volontiers l'oreille, cognoissant bien qu'elle ne pouuoit pas viure long-temps, car elle estoit comme vne squelette, n'ayant quasi plus la force de parler. Quand elle appelloit quelqu'vn la nuit, ie me leuois moy mesme et l'éueillois, ie luy faisois du feu, ie luy demandois ce dont elle auoit besoin ; elle me commandoit de petites chosettes, comme de fermer les portes ou boucher quelque trou de la cabane qui l'incommodoit. Apres ces menus discours et offices de charité, ie l'aborday et luy demanday si elle ne vouloit pas bien croire en celuy qui a tout faict, et que son ame apres sa mort seroit bienheureuse. Au commencement elle me répondit qu'elle n'auoit point veu Dieu, et que ie luy fisse voir, autrement qu'elle ne pouuoit croire en luy ; elle auoit tiré ceste réponse de la bouche de son mary. Ie luy repartis qu'elle croyoit plusieurs choses qu'elle ne voyoit pas, et qu'au reste son ame seroit bruslée pour vne éternité, si elle n'obeïssoit à celuy qui a tout fait. Elle s'adoucit petit à petit, et me témoigna qu'elle luy vouloit obeïr; ie n'osois l'entretenir long temps, mais seulement par reprises, ceux qui me voyoient me crians que ie la laissasse.

Sur le soir, estans tous dans nostre nouuelle cabane, ie m'approchay d'elle, l'appellant par son nom ; iamais elle ne me voulut parler en la presence des autres. Ie priay le Sorcier de luy dire qu'elle me répondist, et de m'ayder à l'instruire, luy representant qu'il ne pouuoit arriuer que du bien de ceste action ; il ne répond non plus que la malade. Ie m'addresse à l'Apostat, le pressant auec de tres humbles prieres de me prester sa parole, point de réponse ; ie retourne à la malade, ie l'appelle, ie luy parle, ie luy demande si elle ne vouloit pas aller au Ciel, à tout cela pas vn mot. Ie sollicite de rechef le Sorcier son mary, ie luy promets vne chemise et du petun, pourueu qu'il dise à sa femme qu'elle m'escoute : Comment veux-tu, me dit-il, que nous croyons en ton Dieu, ne l'ayans iamais veu? Ie t'ay desia répondu à cela, luy fis-ie, il n'est pas temps de disputer, cette ame se va perdre pour vn iamais, si tu n'en as pitié : Tu vois bien que celuy qui a faict le Ciel pour toy, te veut donner de plus grands biens, que d'aller manger des escorces en vn village qui ne fut iamais ; mais aussi te punira

il seueremeut si tu ne crois en luy, et si tu ne luy obeïs. Ne pouuant tirer aucune raison de ce miserable homme, ie pressay encor vne fois la malade. Mon hoste me l'entendant nommer par son nom me tança : Tais toy, me dit-il, ne la nomme point, elle est desia morte, son ame n'est plus dans son corps. C'est vne grande verité que personne ne va à Iesvs-Christ, que son pere ne luy tende la main ; c'est vn grand present que la foy ! Quand ces pauures Barbares voyent qu'vn pauure malade ne parle plus, ou qu'il tombe en syncope, ou en quelque phrenesie, ils disent que son esprit n'est plus dans son corps ; si le malade retourne en son bon sens, c'est l'esprit qui est de retour ; en fin quand il est mort, il n'en faut plus parler, ny le nommer en aucune façon. Pour conclurre ce point, il me fallut retirer sans rien faire.

On tint conseil en ce lieu de ce qu'on deuoit faire pour trouuer à manger: nous estions desia reduits à telle extremité que ie faisois vn bon repas d'vne peau d'anguille boucannée, que ie iettois aux chiens quelques iours auparauant. Deux choses me toucherent ici le cœur : jettant vne fois vn os, ou vne arreste d'anguille aux chiens, vn petit garçon fut plus habile que le chien, il se ietta sur l'os et le rongea et mangea ; vne autre fois vn enfant ayant demandé à manger, comme on luy eust respondu qu'il n'y en auoit point, ce pauure petit s'en prit à ses yeux, les larmes rouloient sur sa face grosses comme des pois, et ses souspirs et ses sanglots me touchoient de compassion ; encor taschoit il de se cacher : c'est vne leçon qu'on fait aux enfans, de se monstrer courageux dans la famine.

Le 28. du mesme mois, nous decampasmes pour la troisiéme fois. Il neigeoit fort, mais la necessité nous pressant, le mauuais temps ne peut nous arrester. Ie fus bien estonné en cette troisiesme demeure, que ie ne vis point apporter la malade ; ie n'osois demander ce qu'elle estoit deuenuë, car ils ne veulent pas qu'on parle des morts. Sur le soir i'accostay le Renegat, ie luy demanday parlant François où estoit ceste pauure femme, s'il ne l'auoit point tuée, voyant qu'elle s'en alloit mourir, comme il auoit autrefois assommé à coups de bastons vne pauure fille qui tiroit à la mort, ainsi que luy mesme l'auoit raconté à nos François. Non, dit-il, ie ne l'ay pas tuée. Qui donc, luy fis ie, est-ce le ieune Hiroquois? Nenny, me répond-il, car il est party de grand matin. C'est donc mon hoste, ou le Sorcier son mary : car elle parloit encor quand ie suis sorty ce matin de la cabane. Il baissa la teste, m'aduoüant tacitement que l'vn des deux l'auoit mise à mort ; vn vieillard m'a ce neantmoins dit depuis, qu'elle mourut de sa mort naturelle vn peu apres que ie fus party. Ie m'en rapporte à ce qui en est ; quoy que c'en soit, ayant refusé de recognoistre le Fils de Dieu pour son Pasteur pendant sa vie, il n'est que trop probable qu'il ne l'a pas recogneuë pour vne de ses oüailles apres sa mort.

I'ay remarqué iusques icy de trois sortes de medecines naturelles parmy les Sauuages : l'vne c'est leur suërie, dont i'ay parlé cy-dessus ; l'autre consiste à se taillader legerement la partie du corps qui leur fait mal, la mettant toute en sang qu'ils font sortir de ces decoupeures en assez grande abondance; ils se seruirent vne fois de mon canif pour taillader la teste d'vn enfant de dix iours. La troisiesme de ces medecines est composée de racleure d'écorces interieures de bouleau, du moins cet arbre me sembloit tel ; ils font boüillir ces racleures dans de l'eau, qu'ils boiuent par apres pour se faire vomir. Ils m'ont souuent voulu donner ceste potion pendant que i'estois malade, mais ie ne la iugeois pas à mon vsage.

Le iour de sainct François Xauier, nostre pretendu Magicien ayant sur le soir battu son tambour, et bien hurlé à l'ordinaire, car il ne manquoit point de nous donner ceste aubade toutes les nuits à nostre premier sommeil, voyant que tout le monde estoit endormy, et cognoissant que ce pauure homme faisoit ce tintamare pour sa guarison, i'en-

tray en discours auec luy. Ie commençay par vn témoignage de grand amour en son endroit, et par des loüanges que ie luy iettay comme vne amorce pour le prendre dans les filets de la verité. Ie luy fis entendre que si vn esprit, capable des choses grandes comme le sien, cognoissoit Dieu, que tous les Sauuages induis par son exemple le voudroient aussi cognoistre: aussi tost il prit l'essor, et se mit à declarer la puissance, l'authorité et le credit qu'il a sur l'esprit de ses compatriotes ; il dit que dés sa ieunesse les Sauuages luy donnerent le nom de *Khimouchkouminau*, c'est à dire nostre ayeul et nostre maistre ; que tout passe par ses aduis, et que chacun suit ses conseils. Ie l'aydois à se loüer le mieux que ie pouuois : car il est vray qu'il a de belles parties pour vn Sauuage. Enfin ie luy dis que ie m'estonnois qu'vn homme de iugement ne peût recognoistre le peu de rapport qu'il y a entre ce tintamare et la santé. Quand tu as bien crié et bien battu ton tambour, que fait ce bruit, sinon de t'estourdir la teste ? pas vn Sauuage n'est malade, qu'on ne luy batte les oreilles de ce tambour, afin qu'il ne meure point : en as-tu veu de dispensez de la mort? Ie te veux faire vne proposition, escoute moy patiemment, luy dis-ie : Bats ton tambour dix iours durant, chante et fais chanter les autres tant que tu voudras, fais tout ce qui sera en ton possible pour recouurer ta santé ; si tu n'en guary dans ce temps-là, confesse que ton tintamare, que tes hurlemens et que tes chansons ne te sçauroient remettre en santé ; abstiens toy dix autres iours de toutes ces superstitions, quitte ton tambour et tous ces bruits dereglez, demande au Dieu que i'adore, qu'il te donne sa cognoissance, pense et crois que ton ame doit passer à vne autre vie que celle-cy, efforce toy d'aymer son bien comme tu aymes le bien de ton corps, et quand tu auras passé ces dix autres derniers iours en ceste façon, ie me retireray trois iours durant en oraison dans vne petite cabane qu'on fera plus auant dans le bois ; là ie prieray mon Dieu qu'il te donne la santé du corps et de l'ame, toy seul me viendras voir au temps que ie diray, et tu feras de tout ton cœur les prieres que ie t'enseigneray, promettant à Dieu que s'il luy plaist de te rendre la santé, tu appelleras tous les Sauuages de ce lieu, et en leur presence tu brûleras ton tambour et toutes les autres badineries dont tu te sers pour les amasser ; que tu leur diras que le Dieu des Chrestiens est le vray Dieu, qu'ils croyent en luy, et qu'ils luy obeïssent ; si tu promets cecy veritablement et de cœur, i'espere que tu seras deliuré de ta maladie, car mon Dieu est tout puissant.

Or comme cét homme est tres desireux de recouurer sa santé, il ouurit les oreilles, et me dit : Ton discours est fort bon, i'accepte les conditions que tu me donnes ; mais commence le premier, retire toy en oraison, et dis à ton Dieu qu'il me guarisse, car c'est par là qu'il faut commencer, et puis ie feray tout ce que tu m'as prescrit. Ie ne commenceray point, luy repartis-ie : car si tu estois guary, pendant que ie prierois, tu attribuerois ta santé à ton tambour, que tu n'aurois pas quitté, et non pas au Dieu que i'adore, lequel seul te peut guarir. Non, me dit-il, ie ne croiray pas que cela vienne de mon tambour : i'ay chanté et fait tout ce que ie sçauois, et n'ay peu sauuer la vie à pas vn ; moy-mesme estant malade ie fais ioüer pour me guarir tous les ressors de mon art, et me voila plus mal que iamais ; i'ay employé toutes mes inuentions pour sauuer la vie à mes enfans, notamment au dernier qui est mort depuis peu, et pour conseruer ma femme qui vient de trespasser, tout cela ne m'a point reüssi, et partant si tu me guaris, ie n'attribueray point ma santé à mon tambour, ny à mes chansons. Ie luy répondis que ie ne pouuois pas le guarir, mais que mon Dieu pouuoit tout ; qu'au reste il ne falloit point faire de marché auec luy, ny luy prescrire des conditions comme il faisoit, disant : Qu'il me guarisse premierement, et puis ie croiray en luy. Dispose toy, luy fis-ie, de ton costé, et sa bonté ne te manquera pas ; que s'il ne te donne la santé du corps, il te donnera la santé

de l'ame qui est incomparablement plus à priser. Ne me parle point de l'ame, me repart-il, c'est de quoy ie ne me soucie pas : voila (me monstrant sa chair) ce que i'ayme, c'est le corps que ie cheris, pour l'ame ie ne la voy point, en arriue ce qui pourra. As tu de l'esprit, luy fis-ie ? tu parles comme les bestes, les chiens n'ayment que les corps. Celuy qui a fait le Soleil pour t'éclairer, n'a-il rien preparé de plus grand à ton ame, qu'à l'âme d'vn chien ? si tu n'aymes que ton corps, tu perdras le corps et l'ame ; si vne beste pouuoit parler, elle ne parleroit que de son corps et de sa chair : n'as-tu rien par dessus les bestes qui sont faites pour te seruir ? n'aymes-tu que la chair et le sang ? ton ame est-elle l'ame d'vn chien, que tu la traites auec vn tel mépris ? Peut-estre que tu dis vray, me répond-il, et qu'il y a quelque chose de bon en l'autre vie ; mais nous autres en ce pays-cy n'en sçauons rien ; que si tu me rends la santé, ie feray ce que tu voudras. Ce pauure misérable ne peut iamais releuer sa pensée plus haut que la terre. Ne voyant donc aucune disposition en cét esprit superbe, qui croyoit pouuoir obliger Dieu, s'il croyoit en luy, ie le quittay pour lors et me retiray pour reposer, car il estoit bien auant dans la nuit.

Le 3. de Decembre, nous commençasmes nostre quatriesme station, ayans délogé sans trompette, mais non pas sans tambour, car le Sorcier n'oublioit iamais le sien. Nous plantasmes nostre camp proche d'vn fleuve large et rapide, mais peu profond ; ils le nomment, *Ca pititetchiouetz*, il se va dégorger dans le grand fleuue de sainct Laurens, quasi vis à vis de Tadoussac. Nos Sauuages n'ayans point icy de viandes pour faire des festins, ils faisoient des banquets de fumée, s'inuitans les vns les autres, dans leurs cabanes, et faisans la ronde à vn petit plat de terre remply de Tabac ; chacun en prenoit vne cornetée qu'il reduisoit en fumée, remettant la main au plat s'il vouloit petuner dauantage. L'affection qu'ils portent à ceste herbe est au delà de toute creance : ils s'endorment le calumet en la bouche, ils se leuent par fois la nuit pour petuner, ils s'arrestent souuent en chemin pour le mesme sujet, c'est la premiere action qu'ils font rentrant dans leurs cabanes ; ie leur ay battu le fusil pour les faire petuner en ramant dans vn canot ; ie leur ay veu souuent manger le baston de leur calumet, n'ayans plus de petun ; ie leur ay veu racler et pulueriser vn calumet de bois pour petuner. Disons auec compassion qu'ils passent leur vie dans la fumée, et qu'ils tombent à la mort dans le feu.

I'auois porté du petun auec moy, non pour mon vsage, car ie n'en prends point ; i'en donnay largement selon que i'en auois à plusieurs Sauuages, m'en reseruant vne partie pour tirer de l'Apostat quelque mot de sa langue, car il ne m'eust pas dit vne parole qu'en le payant de ceste monnoye. Quand nos gens eurent consommé ce que ie leur auois donné et ce qu'ils auoient en leur particulier, ie n'auois plus de paix : le Sorcier me pressoit auec vne importunité si audacieuse, que ie ne le pouuois souffrir ; tous les autres sembloient me vouloir manger, quand ie leur en refusois : i'auois beau leur dire qu'ils n'auoient point de consideration, que ie leur en auois plus donné trois fois que ie ne m'estois reserué : Vous voyez, leur disois-ie, que i'ayme vostre langue, et qu'il faut que ie l'achepte auec cét argent ; que s'il me manque, on ne m'enseignera pas vn mot ; vous voyez que s'il me faut vn verre d'eau, il faut que i'en aille chercher bien loing, ou que ie donne vn bout de petun à vn enfant pour m'en aller querir ; vous me dites que le petun rassasie, si la famine qui nous presse continuë, i'en veux faire l'experience, laissez moy ce peu que i'ay de reserue. Il me fut impossible de resister à leur importunité, il fallut tirer iusques au bout ; ce ne fut pas sans estonnement de voir des personnes si passionnées pour de la fumée.

Le sixiesme du mesme mois, nous délogeasmes pour la cinquiesme fois ; il m'arriua vne disgrace au départ. Au lieu de prendre le vray chemin, ie me iettay dans vn autre que nos chasseurs auoient

fort battu ; ie vay donc fort loing sans prendre garde que ie me perdois. Ayant fait vne longue traitte, ie m'apperceu que mon chemin se diuisoit en cinq ou six autres, qui tiroient qui deçà, qui delà; me voila demeuré tout court. Il y auoit vn petit enfant qui m'auoit suiuy ; ie ne l'osois quitter, car aussi-tost il se mettoit à pleurer. I'enfilay tantost l'vn, tantost l'autre de ces sentiers, et voyant qu'ils tournoient çà et là, et qu'ils n'étoient marquez que d'vne sorte de raquette, ie concluds que ces chemins ne conduisoient point au lieu où mes Sauuages alloient cabaner. Ie ne sçauois que faire du petit garçon : car s'estant apperceu de nostre erreur, il ne m'osoit perdre de veuë sans se pasmer ; d'ailleurs n'ayant qu'enuiron six ans, il ne me pouuoit pas suiure, car ie doublois mes pas. Ie m'aduisay de luy laisser mon manteau, pour marque que ie retournerois, si ie trouuois nostre vray chemin, luy faisant signe qu'il m'attendist, car nous ne nous entendions pas l'vn l'autre. Ie iettay donc mon manteau sur la neige, et m'en reuay sur mes brisées, criant de temps en temps pour me faire entendre de nos gens, si tant est que le bon chemin ne fust pas loing de moy. Ie crie, i'appelle dans ces grands bois, personne ne répond, tout est dans vn profond silence ; les arbres mesme ne faisoient aucun bruit, car il ne faisoit point de vent. Le froid estoit si violent que ie m'attendois infailliblement de mourir la nuit, au cas qu'il me la fallust passer sur la neige, n'ayant ny hache ny fusil pour faire du feu. Ie vay, ie viens, ie tourne de tous costez, ie ne trouue rien qui ne m'égare dauantage. La derniere chose que l'homme quitte c'est l'esperance, ie la tenois tousiours par vn petit bout, me figurant à toute heure que i'allois trouuer mon chemin ; mais enfin apres auoir bien tourné, voyant que les creatures ne me pouuoient donner aucun secours, ie m'arrestay pour presenter mes petites prieres au Createur, dont ie voyois ces grands bois tout remplis aussi bien que le reste du monde. Il me vint vne pensée que ie n'estois pas perdu, puis que Dieu sçauoit bien où i'estois, et ruminant ceste verité en mon esprit, ie tire doucement vers le fleuue que i'auois trauersé au sortir de la cabane ; ie crie, i'appelle de rechef, tout le monde estoit desia bien loing ; ie commençois desia à laisser cheoir de mes mains le petit filet de l'esperance que i'auois tenu iusques alors, quand i'aduisay quelques vestiges de raquette derriere des broussailles ; ie m'y transporte, *Et vidi vestigia virorum, et mulierum et infantium*, en vn mot ie trouue ce que i'auois cherché fort long-temps. Au commencement ie n'estois pas asseuré que c'estoit là vn bon chemin, voila pourquoy ie me dilígentay de le recognoistre : estant desia bien auancé, ie trouue l'Apostat qui nous venoit chercher ; il me demanda où estoit ce petit enfant, ie luy repars que ie l'auois laissé aupres de mon manteau. I'ay, me dit-il, trouué vostre manteau et l'ay reporté à la nouuelle cabane ; mais ie n'ay point veu l'enfant. Me voila bien estonné : de l'aller chercher, c'estoit me perdre vne autre fois. Ie prie l'Apostat d'y aller, il fit la sourde oreille ; ie tire droit à la cabane pour en donner aduis, où enfin i'arriuay tout brisé et tout moulu pour la difficulté et pour la longueur des chemins que i'auois faits sans trouuer hostellerie que des ruisseaux glacez : si tost que les Sauuages me virent, ils me demandent où estoit le petit garçon, crians que ie l'auois perdu. Ie leur raconte l'histoire, les asseurant que ie luy auois laissé tout exprez mon manteau pour l'aller retrouuer, mais ayant quitté ce lieu là, ie ne sçauois où l'aller chercher, veu mesmement que ie n'en pouuois plus, n'ayant point mangé depuis le grand matin, et deux ou trois bouchées de boucan tant seulement. On me donna pour reconfort vn peu d'eau glacée, que ie fis chauffer dans vn chaudron fort sale. Ce fut tout mon souper : car nos chasseurs n'ayans rien pris, il fallut ieusner ce iour là. Pour l'enfant, deux femmes m'ayans ouy depeindre l'endroit où ie l'auois laissé, coniecturans où il auoit tiré, l'allerent chercher, et le trouuerent. Il ne faut pas s'estonner si vn François se perd quelquesfois dans ces forests, i'ay veu de nos plus

habiles Sauuages s'y esgarer plus d'vn iour entier.

Le 20. de Decembre, quoy que les Sauuages ne se mettent pas ordinairement en chemin pendant le mauuais temps, si fallut-il decabanner durant la pluye, et desloger à petit bruit sans desieusner. La faim nous faisoit marcher, mais le mal est, qu'elle nous suiuoit par tout où nous allions : car nous ne trouuions par tout, ou fort peu, ou point de chasse. En ceste station, qui fut la sixiesme, le Renegat me vint dire que les Sauuages estoient fort espouuantez, et mon hoste m'abordant tout pensif, me demanda si ie ne sçauois point quelque remede à leur mal-heur. Il n'y a pas, me disoit-il, assez de neige pour tuer l'Orignac ; des Castors et des Porcs espics, nous n'en trouuons quasi point, que ferons nous? Ne sçais tu point ce qui nous doit arriuer ? ne sens tu point dans toy-mesme ce qu'il faut faire ? Ie luy voulus dire que nostre Dieu estoit tres-bon et tres-puissant, qu'il falloit que nous eussions recours à sa misericorde ; mais comme ie ne parlois pas bien, ie priay l'Apostat de me seruir de truchement ; ce miserable est possedé d'vn diable muet, iamais il ne voulut parler.

Le 24. Decembre, veille de la naissance de nostre Sauueur, nous decampasmes pour la septiesme fois. Nous partismes sans manger, nous cheminasmes vn assez long temps, nous trauaillasmes à faire nostre maison, et pour nostre souper, N. S. nous donna vn Porc-espic gros comme vn cochon de lait, et vn liéure ; c'estoit peu pour dix-huit ou vingt personnes que nous estions, il est vray, mais la saincte Vierge et son glorieux Espoux sainct Ioseph, ne furent pas si bien traictez à mesme iour dans l'estable de Bethleem.

Le lendemain, iour de resiouyssance parmy les Chrestiens, pour l'enfant nouueau né, fut pour nous vn iour de ieusne, on ne me donna rien du tout à manger ; la faim, qui fait sortir le loup du bois, m'y fit entrer plus auant, pour chercher des petits bouts d'arbres que ie mangeois auec delices ; des femmes ayans ietté aux chiens par mesgarde ou autrement, quelques rongeures de peaux dont on fait les cordes des raquettes, ie les ramassay et en fis vn bon disner, quoy que les chiens mesmes, quand ils auoient tant soit peu à manger, n'en voulussent pas gouster. I'ay souuent mangé, notamment ce mois cy, des racleures d'escorces, des rongneures de peaux, et autres choses semblables, et cependant ie ne m'en suis point troué mal.

Le mesme iour de Noël, ie m'en allay sur le soir visiter nos voisins. Nous n'étions plus que deux cabanes, celle du Sauuage Ekhenneabamate auoit tiré d'vn autre costé depuis cinq ou six iours, à raison qu'il n'y auoit pas assez de chasse pour nourrir tout le monde. Ie trouuay deux ieunes chasseurs tout tristes, pour n'auoir rien pris ce iour là, ny le precedent ; ils estoient comme tous les autres maigres et defaits, taciturnes et fort pensifs, comme gens qui ne pouuoient mourir qu'à regret : cela me toucha le cœur. Apres leur auoir dit quelque parole de consolation, et donné quelque esperance de chose meilleure, ie me retiray en ma cabane pour prier Dieu. L'Apostat me demanda quel iour il estoit? Il est auiourd'huy la feste de Noël, luy respondis-ie. Il fut vn peu touché, et se tournant vers le Sorcier, il luy dit, qu'à tel iour estoit né le Fils de Dieu que nous adorions, nommé Iesvs. Remarquant en luy quelque estonnement, ie luy dis que Dieu vsoit ordinairement de largesse en ces bons iours, et que si nous auions recours à luy, qu'il nous assisteroit infailliblement ; à cela point de parole, mais aussi point de contrarieté. Prenant donc l'occasion au poil, ie le priay de me tourner en sa langue deux petites Oraisons, dont i'en dirois l'vne, et les Sauuages l'autre. Esperant que nous serions secourus, l'extremité où nous estions reduits luy fit accorder que de bond, que de volée ce que ie demandois. Ie composay sur l'heure deux petites prieres, qu'il me tourna en Sauuage, me promettant en outre qu'il me seruiroit d'interprete, si i'assemblois les Sauuages : me voila fort content. Ie re-

commande l'affaire à N. S. et le lendemain matin ie dresse vn petit Oratoire ; ie pends aux perches de la cabane vne seruiette que i'auois portée, sur laquelle i'attachay vn petit Crucifix et vn Reliquaire, que deux personnes fort religieuses m'ont enuoyé ; ie tire encore quelque Image de mon Breuiaire. Cela fait, ie fais appeller tous les Sauuages de nos deux cabanes, et ie leur fais entendre, tant par mon begayement que par la bouche du Renegat, que la crainte de mourir de faim faisoit parler, qu'il ne tiendroit qu'à eux qu'ils ne fussent secourus ; ie leur dis que nostre Dieu est la bonté mesme, que rien ne luy estoit impossible, qu'encore bien qu'on l'eust mesprisé, que si neantmoins on croyoit et si on esperoit en luy d'vn bon cœur, qu'il se monstreroit fauorable. Or comme ces pauures gens n'auoient plus d'esperance en leurs arcs, ny en leurs flesches, ils me tesmoignerent vn grand contentement de ce que ie les auois assemblez, m'asseurans qu'ils feroient tout ce que ie leur commanderois. Ie prens mon papier, et leur lis l'Oraison que ie desirois qu'ils fissent, leur demandant s'ils estoient contens d'addresser au Dieu que i'adorois ces paroles de tout leur cœur et sans feintise ; ils me respondent tous : *Nimiroueritenan, nimirroueritenan,* nous en sommes contens, nous en sommes contens. Ie me mets le premier à genoux, et eux tous auec moy, iettans les yeux sur nostre petit Oratoire ; le seul Sorcier demeuroit assis, mais luy ayant demandé s'il n'en vouloit pas estre aussi bien que les autres, il fit comme il me voyoit faire. Nous estions testes nuës, ioignans tous les mains et les esleuans vers le Ciel ; ie commençay donc à faire ceste Oraison tout haut en leur langue.

Mon Seigneur qui auez tout fait, qui voyez tout, et qui cognoissez tout, faites nous misericorde. O Iesvs, fils du Tout-puissant, qui auez pris chair humaine pour nous, qui estes né pour nous d'vne Vierge, qui estes mort pour nous, qui estes resuscité et monté au Ciel pour nous, vous auez promis que si on demandoit quelque chose en vostre nom que vous l'accorderiez : ie vous supplie de tout mon cœur de donner la nourriture à ce pauure peuple, qui veut croire en vous et qui vous veut obeïr ; ce peuple vous promet entierement que si vous le secourez, qu'il croira parfaitement en vous, et qu'il vous obeïra de tout son cœur. Mon Seigneur, exaucez ma priere ; ie vous presente ma vie pour ce peuple, tres content de mourir à ce qu'ils viuent et qu'ils vous cognoissent. Ainsi soit-il.

A ces paroles, de mourir pour eux, que ie proferois pour gagner leur affection, quoy qu'en effect ie le disois de bon cœur, mon hoste m'arresta et me dit : Retranche ces paroles, car nous t'aymons tous, et ne desirons pas que tu meures. Ie vous veux tesmoigner, leur repartis-ie, que ie vous ayme, et que ie donnerois volontiers ma vie pour vostre salut, tant c'est chose grande que d'estre sauué. Apres que i'eus faict ceste Oraison, chacun d'eux à mains iointes, teste nuë et les genoux en terre, comme i'ay remarqué, profera la suiuante, que ie prononçois deuant eux fort posément.

Grand Seigneur qui auez fait le ciel et la terre, vous sçauez tout, vous pouuez tout, ie vous promets de tout mon cœur (ie ne sçaurois vous mentir), ie vous promets entierement, que s'il vous plaist nous donner nostre nourriture, que ie vous obeïray cordialement, que ie croiray asseurément en vous ; ie vous promets sans feintise, que ie feray tout ce qu'on me dira deuoir estre fait pour vostre amour ; aydez nous, vous le pouvez faire, ie feray asseurément ce qu'on m'enseignera deuoir estre fait pour l'amour de vous, ie le promets sans feintise, ie ne ments pas, ie ne sçaurois vous mentir ; aydez nous à croire en vous parfaictement, puis que vous estes mort pour nous. Ainsi soit-il.

Ils firent tous ceste priere, et l'Apostat et le Sorcier aussi bien que les autres ; c'est à Dieu de iuger de leurs cœurs. Ie leur dis apres cela qu'ils s'en allassent à la chasse auec confiance, ce qu'ils firent, la plus part témoignans par

leur visage et par leurs paroles qu'ils auo'ent pris plaisir en ceste action. Mais auant que d'en voir le succez, couchons en leur langue ces deux Oraisons, afin qu'on voye l'œconomie de leurs paroles, et leur façon de s'énoncer.

Noukhimame missi ca khichitaien, missi
Mon Capitaine tout qui as fait, tout
khesteritamen, missi outa batamen, cha-
qui sçais, tout qui vois, aye pi-
oueriminan. Iesus oucouchichai missi ca
tié de nous. Iesus Fils tout qui
nitaouitât niran, ca outchi arichiirini-
as faict de nous, qui à cause es fait hom-
casouien niran, ca outchi iriniouien
me de nous, qui à cause es né d'vne
iscouechich niran, ca outchi nipien ni-
fille de nous, qui à cause es mort de
ran, ca outchi ouascoukhi itoutaien ;
nous, qui à cause au ciel es allé ;
egou khisitate : nitichenicassouiniki
ainsi tu disois : en mon nom
khegoueia netou tamagaouian, niga cha-
quelque chose si ie suis requis, i'en au-
ouerikan, khitaia mihitin naspich ou
ray pitié, ie te prie entierement la
mitchimi a richiriniou miri, ca ouita-
nourriture à ce peuple donne, qui veut
pouetasc, ca ouipamitasc, arichiri-
croire en toy, qui te veut obeyr, ce peu-
niou khiticou naspich: Ouitchihien khi-
ple te dit entierement : Si tu m'aydes ie
gatapouetatin naspich, khiga pamtatim
te croyray parfaitement, ie t'obeïray
naspich, Noukhimame chaoueritami-
entierement, mon Capitaine aye pitié de
taouitou, oui michoutchi nipou-
ce que ie dis, si tu veux en contre-change
sin, iterimien ouirouau mag iri-
ma mort, pense quant à eux qu'ils
niouisonan. Egou inousin.
viuent. Ainsi soit-il.

Voicy celle qu'ils prononcerent :

Khicheoukhiman ca khichitaien ouascou
Grand Capitaine qui as faict le Ciel
mag asti, missi khikhisteriten, missi
et la Terre, tout tu sçais, toute chose
khipicoutan, khititin naspich, tan-
tu fais bien, ie te dis entierement, com-
té bona oukhiran ? khititin na-
ment pourrois-je mentir ? ie te dis sans
spich, oui miriatchi nimitchimi-
feintise, si tu nous veux donner nostre
nan, ochitau tapoué khiga pa-
nourriture, tout exprès asseurement ie
mitatin, ochitau tapoué khiga tapoue-
t'obeïray, tout exprès en verité ie te
tatin, khititin naspich, niga tin
croiray, ie te le dis entierement, ie feray
missi khé eitigaouané ; khir khe outchi
tout ce qu'on me dira ; de toy à cause
khian, ouitchihinan, khiga khi ouit-
ie le feray, ayde nous, tu nous peux ay-
chi hinan, naspich niga tin missi khé
der, absolument ie feray tout ce
eitigaouané, khir khe outchi khian,
qu'on me dira, de toy à cause ie le feray,
khititin naspich, nama nikhirassin,
ie te le dis sans feintise, ie ne mens pas,
nama khinita khirassicatin, ouitchihi-
ie ne te sçaurois mentir, ayde nous
nan khigai tapouetatinan naspich ;
afin que nous te croyons parfaictement ;
ouitchihinan mag missi iriniouakhi
ayde nous puisque de tous les hommes
ouetchi nipouané. Egou inousin.
à cause tu es mort. Ainsi soit-il.

Nos chasseurs ayans fait leurs prieres, s'en allerent qui deçà qui delà, chercher de quoy manger ; mon hoste et deux ieunes hommes s'en vont voir vne cabane de Castors, qu'ils auoient voulu quitter, desesperans d'y rien prendre : il en prit trois pour sa part. L'estant allé voir apres midy, ie luy en vis prendre vn de mes yeux ; ses compagnons en prirent aussi, ie ne sçay combien. Le Sorcier estant allé ce iour là à la chasse, auec vn sien ieune neueu, prit vn Porc-épic, et découurit la piste d'vn Orignac, qui fut depuis tué à coups de fleches, contre l'attente de tous tant qu'ils estoient, n'y ayant que fort peu de neige ; vn ieune Hiroquois, dont ie parleray cy apres, tua aussi vn fort beau Porc-epic : bref, chacun prit quelque chose, il n'y eut que l'Apostat qui reuint les mains vuides. Le soir mon hoste apportant trois Castors, comme il rentroit dans la cabane, ie luy tendis la main, il s'en vint tout ioyeux vers moy,

recognoissant le secours de Dieu, et demandant ce qu'il deuoit faire, ie luy dis : *Nicanis*, mon bien-aymé, il faut remercier Dieu qui nous a assisté. Voila bien dequoy, dit l'Apostat, nous n'eussions pas laissé de trouuer cela sans l'ayde de Dieu. A ces paroles ie ne sçais quels mouuemens ne sentit mon cœur ; mais si ce traistre m'eust donné vn coup de poignard, il ne m'eust pas plus attristé ; il ne falloit que ces paroles pour tout perdre. Mon hoste ne laissa point de me dire qu'il feroit ce que ie voudrois, et il se fust mis en deuoir, si le Sorcier ne se fust point ietté à la trauerse : car l'Apostat n'a point d'authorité parmy les Sauuages. Ie voulus attendre le festin qu'on deuoit faire, où tous les Sauuages se deuoient trouuer, afin qu'ayans deuant leurs yeux les presens que nostre Seigneur leur auoit faits, ils fussent mieux disposez à recognoistre son assistance ; mais comme ie vins à leur vouloir parler, le Renegat fasché de ce que luy seul n'auoit rien pris, non seulement ne me voulut pas ayder, ains au contraire il m'imposa silence, me commandant tout nettement de me taire. Non feray pas, luy dis-ie : si vous estes ingrat, les autres ne le seront pas. Le Sorcier voyant qu'on estoit assez disposé à m'écouter, croyant que si on me prestoit l'oreille il perdroit autant de son credit, me dit d'vne façon arrogante : Tais-toy, tu n'as point d'esprit, il n'est pas temps de parler, mais de manger. Ie luy voulus demander s'il auoit des yeux, s'il ne voyoit pas manifestement le seruice de Dieu, mais il ne me voulut pas écouter ; les autres qui estoient dans vn profond silence, voyans que le Sorcier m'estoit contraire, n'oserent pas m'inuiter à parler : si bien que celuy qui faisoit le festin se mit à le distribuer, et les autres à manger. Voila mes pourceaux qui deuorent le gland sans regarder celuy qui leur abbat, c'est à qui se réiouira dauantage ; ils estoient remplis de contentement, et moy de tristesse : si fallut-il bien se remettre à la volonté de Dieu. L'heure de ce peuple n'est pas encore venuë.

Cecy se passa le Lundy ; le Mercredy suiuant, mon hoste et vn ieune chasseur tuerent à coups de fleches l'Orignac dont ils auoient veu les traces ; ils en virent d'autres depuis, mais comme il y auoit fort peu de neige, ils n'en peurent iamais approcher à la portée de leurs arcs ; si tost qu'ils eurent ceste proye, ils la mirent en pieces, en apportans vne bonne partie dans nos cabanes, et enseuelissans le reste soubs la neige. Voila tout le monde en ioye : on fait vn grand banquet où ie fus inuité. Voyant les grandes pieces de chair qu'on donnoit à vn chacun, ie demanday à l'Apostat si c'estoit vn festin à manger tout, et m'ayant dit qu'ouy : Il est impossible, luy reparty-ie, que ie mange tout ce qu'on m'a donné. Si faut-il bien, me répondit-il, que vous le mangiez, les autres sont assez empeschez à manger leur part, il faut que vous mangiez la vostre. Ie luy fais entendre que Dieu deffendoit ces excez, et que ie ne le commettrois point, y allast-il de la vie ; ce méchant blasphemateur pour animer les autres contre moy, leur dit que Dieu estoit fasché de ce qu'ils auoient à manger. Ie ne dis pas cela, luy repliquay-ie en Sauuage, mais bien qu'il deffend de manger auec excez. Le Sorcier me repart : Ie n'ay iamais plus grand bien sinon quand ie suis saoul. Or comme ie ne pouuois venir à bout de ma portion, i'inuite vn Sauuage mon voisin d'en prendre vne partie, luy donnant du petun en recompense de ce qu'il mangeoit pour moy. I'en iette vne autre partie secrettement aux chiens; les Sauuages s'en estans doutez par la querelle qui suruint entre ces animaux, se mirent à crier contre moy, disans que ie contaminois leur festin, qu'ils ne prendroient plus rien, et que nous mourrions de faim ; les femmes et les enfans ayans sceu cela, me regardoient par apres comme vn tres-meschant homme, me reprochans auec dedain que ie les ferois mourir, et veritablement si Dieu ne nous eust donné rien de long temps, i'estois en danger d'estre mis à mort pour auoir commis vn tel sacrilege : voila iusques où s'estend leur superstition. Pour obuier à cét inconuenient, les autres fois

on me fit ma part plus petite, et encore me dit on que ie n'en mangeasse sinon que ce que ie voudrois, qu'eux mangeroient le reste, mais sur tout que ie me donnasse bien de garde de rien ietter aux chiens.

Le trentiesme du mesme mois de Decembre, nous decabanasmes. Faisans chemin, nous passasmes sur deux beaux lacs tout glacez ; nous tirions vers l'endroit où estoit la cache de nostre Orignac, qui ne dura guere en ceste huictiesme demeure.

Le Sorcier me demanda si en verité i'aymois l'autre vie, que ie luy auois figuré remplie de tous biens; ayant répondu que ie l'aymois en effect: Et moy, dit-il, ie la haï : car il faut mourir pour y aller, et c'est dequoy ie n'ay point d'enuie ; que si i'auois la pensée et la creance que ceste vie est miserable, et que l'autre est pleine de delices, ie me tuërois moy-mesme pour me deliurer de l'vne, et ioüir de l'autre. Ie luy repars que Dieu nous defendoit de nous tuer, ny de tuer autruy, et que si nous nous faisions mourir, nous descendrions dans la vie de malheur, pour auoir contreuenu à ses commandemens. Hé bien, dit-il, ne te tuë point toy-mesme, mais moy ie te tuëray pour te faire plaisir, afin que tu ailles au Ciel, et que tu ioüisses des plaisirs que tu dis. Ie me sousris, luy repliquant que ie ne pouuois pas consentir qu'on m'ostast la vie sans pecher. Ie vois bien, me fit-il en se moquant, que tu n'as pas encore enuie de mourir, non plus que moy. Non pas, repliquay-ie, en cooperant à ma mort.

En ce mesme temps, nos chasseurs ayans poursuiuy vn Orignac, et ne l'ayans peu prendre, l'Apostat se mit à blasphemer, disant aux Sauuages : Le Dieu qui est marry quand nous mangeons, est maintenant bien ayse de ce que nous n'auons pas dequoy disner : et voyant vne autre fois qu'on apportoit quelques Porcs-espics : Dieu, disoit-il, se va fascher de ce que nous nous saoulerons. O langue impie, que tu seras chastiée ! esprit brutal, que tu seras confus, si Dieu ne te fait misericorde ! que les Anges et les sainctes Ames redoublent autant de fois leur Cantique d'honneur et de loüanges, que cét athée le blasphemera. Ce pauure miserable ne laisse pas par fois d'auoir quelques craintes de l'enfer, qu'il tasche d'étouffer tant qu'il peut. Comme ie le menaçois vn iour de ces tourmens : Peut estre, me fit-il, que nous autres n'auons point d'ame, ou que nos ames ne sont pas faites comme les vostres, ou qu'elles ne vont point en mesme endroit : qui est iamais venu de ce pays là pour nous en dire des nouuelles ? Ie luy reparty qu'on ne pouuoit voir le Ciel, sans cognoistre qu'il y a vn Dieu ; qu'on ne peut conceuoir qu'il y a vn Dieu, sans conceuoir qu'il est iuste, et par consequent qu'il rend à vn chacun selon ses œuures, d'où s'ensuiuent de grandes recompenses, ou de grands chastimens. Cela est bon, repliqua-il, pour vous autres, que Dieu assiste, mais il n'a point soin de nous : car quoy qu'il fasse, nous ne laisserons pas de mourir de faim, ou de trouuer de la chasse. Iamais cét esprit hebeté ne peut conceuoir que Dieu gouuerne la grande famille du monde auec plus de cognoissance et plus de soin qu'vn Roy ne gouuerne son Royaume, et vn pere de famille sa maison ; ie serois trop long de rapporter tout ce que ie luy dis sur ses blasphemes et sur ses resueries.

Le quatriesme de Ianuier de ceste année mil six cens trente quatre, nous allasmes faire nostre neufiesme habitation depuis nostre depart des riues du grand fleuue, cherchant tousiours à viure. I'obiectay en cét endroit au Sorcier, qu'il n'estoit pas bon Prophete : car il m'auoit asseuré, les deux dernieres fois que nous auions decabané, qu'il neigeroit abondamment aussi tost que nous aurions changé de demeure, ce qui se trouua faux. Ie rapportay cecy à mon hoste, pour luy oster vne partie de la creance qu'il a en cét homme qu'il adore ; il me répondit que le Sorcier ne m'auoit pas asseuré qu'il neigeroit, mais qu'il en auoit seulement quelque pensée. Non, dis-ie, il m'a asseuré qu'il voyoit venir la neige, et qu'elle tomberoit aussi-tost que nous aurions cabané. *Khikhirassin*, me fit-il,

tu as menty. Si tost que vous leur dites quelque chose qu'ils ne veulent point accorder, ils vous payent de ceste monnoye.

La veille des Rois, mon hoste me dit qu'il auoit fait vn songe qui luy donnoit bien de l'apprehension. I'ay veu, dit-il, en dormant que nous estions reduits en la derniere extremité de la faim, et celuy que tu nous dis qui a tout fait, m'a asseuré que tu tomberas dans vne telle langueur, que ne pouuant plus mettre vn pied deuant l'autre tu mourras seul, delaissé au milieu des bois; ie crains que mon songe ne soit que trop veritable: car nous voila autant que iamais dans la necessité faute de neige. I'eus quelque pensée que ce songeur me pouuoit bien ioüer quelque mauuais traict, et m'abandonner tout seul pour faire du Prophete: voila pourquoy ie me seruy de ses armes, opposant *altare contra altare*, songe contre songe. Et moy, luy dis-ie, i'ay songé tout le contraire, car i'ay veu dans mon sommeil deux Orignaux, dont l'vn estoit desia tué, et l'autre encore viuant. Bon, dit le Sorcier, voila qui va bien, aye esperance, tu racontes de bonnes nouuelles. En effect i'auois fait ce songe quelques iours auparauant. Hé bien! dis-ie à mon hoste, lequel de nos deux songes sera trouué veritable? tu dis que nous mourrons de faim, et moy ie dis que non; il se mit à rire. Alors ie luy dis que les songes n'estoient que des mensonges, que ie ne m'appuyois point là dessus, que mon esperance estoit en celuy qui a tout fait, que ie craignois neantmoins qu'il ne nous chastiast, veu qu'aussi tost qu'ils auoient à manger, ils se gaussoient de luy, notamment l'Apostat. Il n'a point d'esprit, dirent-ils, ne prends pas garde à luy.

Le iour que les trois Rois adorerent nostre Seigneur, nous receusmes trois mauuaises nouuelles: la premiere, que le ieune Hiroquois estant allé à la chasse le iour precedent, n'estoit point retourné, et comme on sçauoit bien que la faim l'ayant affoibly il ne se pouuoit pas beaucoup éloigner, on creut qu'il estoit mort, ou demeuré en quelque endroit si debile, pour n'auoir dequoy manger, que la faim et le froid le tuëroient: en effect il n'a plus paru depuis. Quelques-vns ont pensé qu'il pourroit bien s'estre efforcé de retourner en son pays; mais que la plus part asseurent qu'il est mort en quelque endroit sur la neige. C'estoit l'vn des trois prisonniers à Tadoussac, dont i'ay parlé és premieres lettres que i'ay enuoyé de ce païs-cy; ses deux compatriotes furent executez à mort auec des cruautez nompareilles; pour luy comme il estoit ieune, on luy sauua la vie à la requeste du sieur Emery de Caën, que nous priasmes d'interceder pour luy. Ce pauure ieune homme s'en souuenoit fort bien, il auoit grande enuie de demeurer en nostre maison; mais le Sorcier à qui il appartenoit ne le voulut iamais donner ny vendre.

La seconde mauuaise nouuelle nous fut apportée par vn ieune Sauuage qui venoit d'vn autre quartier, lequel nous dit qu'vn Sauuage d'vne autre cabane plus esloignée estoit mort de disette; que ses gens estoient fort épouuantez, ne trouuans pas dequoy viure, et nous voyant dans la mesme necessité, cela l'estonnoit encore dauantage. La troisiesme fut que nos gens découurirent la piste de plusieurs Sauuages qui nous estoient plus voisins que nous ne pensions, car ils venoient chasser iusques sur nos marches, enleuans nostre proye et nostre vie tout ensemble. Ces trois nouuelles abattirent grandement nos Sauuages; l'alarme estoit partout, on ne marchoit plus que la teste baissée. Ie ne sçay comme i'estois fait; mais ils me paroissoient tous fort maigres, fort pensifs et fort mornes. Si l'Apostat m'eust voulu ayder à porter et à gagner le Sorcier, c'estoit bien le temps; mais son diable muet luy lioit sa langue.

Il faut que ie remarque en ce lieu le peu d'estime que font de luy les Sauuages: il est tombé dans vne grande confusion, voulant éuiter vn petit reproche. Il a quitté les Chrestiens et le Christianisme, ne pouuant souffrir quelques brocards des Sauuages, qui se gaussoient par fois de luy, de ce qu'il estoit sedentaire et non vagabond

comme eux, et maintenant il est leur ioüet et leur falot ; il est esclaue du Sorcier, deuant lequel il n'oseroit bran-ler. Ses freres et les autres Sauuages m'ont dit souuent qu'il n'auoit point d'esprit, que c'estoit vn busard, qu'il ressembloit à vn chien, qu'il mour-roit de faim si on ne le nourrissoit, qu'il s'égaroit dans les bois comme vn European. Les femmes en font leur entretien : si quelque enfant pleuroit n'ayant pas dequoy manger, elles luy disoient : Tais-toy, tais-toy, ne pleure point, *Petrichtrich* (c'est ainsi qu'on le nomme par mocquerie) rapportera vn Castor, et tu mangeras. Quand elles l'entendoient reuenir : Allez voir, di-soient elles aux enfans, s'il n'a point tué vne Orignac, se gaussant de luy comme d'vn mauuais chasseur, qui est vn grand blasme parmy les Sauuages : car ces gens là ne sçauroient trouuer ou retenir des femmes ; l'Apostat en a desia eu quatre ou cinq à la faueur de ses freres, toutes l'ont quitté. Celle qu'il auoit cét hyuer me disoit qu'elle le quitteroit au Printemps, et si elle eust esté de ce païs, elle l'auroit quitté dés lors ; i'ap-prends qu'en effect elle l'a quitté.

Certain iour nos chasseurs estans tous dehors, il se tint vn conseil des femmes dans nostre cabane : or comme elles ne croyoient pas que ie les peusse entendre, elles parloient tout haut et tout libre-ment, déchirans en pieces ce pauure Apostat ; l'occasion estoit que le iour precedent il n'auoit rien rapporté à sa femme d'vn festin où il auoit esté inuité, et qui n'estoit pas à tout manger. O le gourmand, disoient-elles, qui ne donne point à manger à sa femme ! encore s'il pouuoit tuer quelque chose ; il n'a point d'esprit, il mange tout comme vn chien. Il y eut vne grande rumeur entre les femmes sur ce sujet : car comme elles ne vont point ordinairement aux festins, elles seroient bien affligées, si leurs marys perdoient la bonne coustume qu'ils ont de rapporter leurs restes à leurs familles. Le Renegat suruenant pendant que ces femmes le depei-gnoient, elles sçeurent fort bien dissi-muler leur ieu, luy témoignans vn aussi bon visage qu'à l'ordinaire; voire mesme, celle qui en disoit plus de mal luy don-na vn bout de petun, qui estoit pour lors vn grand present.

Le neufiesme de Ianuier, vn Sauuage nous venant visiter, nous dit qu'vn homme et vne femme du lieu dont il venoit estoient morts de faim, et que plusieurs n'en pouuoient plus. Le pauure homme ieusna le iour de sa venuë aussi bien que nous, pource qu'il n'y auoit rien à manger ; encore fallut-il attendre iusques au lendemain à dix heures de nuit, que mon hoste rappor-ta deux Castors, qui nous firent grand bien.

Le iour suiuant, nos gens tuerent le second Orignac, ce qui causa par tout vne grande ioye ; il est vray qu'elle fut vn peu troublée par l'arriuée d'vn Sauuage et de deux ou trois femmes, et d'vn en-fant que la famine alloit bien tost égor-ger, s'ils n'eussent fait rencontre de nostre cabane. Ils estoient fort hideux, l'homme particulierement plus que les femmes, dont l'vne auoit accouché de-puis dix iours dans les neiges et dans la famine, ayant passé plusieurs iours sans manger.

Mais admirez s'il vous plaist l'amour que ces barbares se portent les vns aux autres : on ne demanda point à ces nou-ueaux hostes pourquoy ils venoient sur nos limites, s'ils ne sçauoient pas bien que nous estions en aussi grand danger qu'eux, qu'ils nous venoient oster le morceau de la bouche ; ains au contraire on les receut, non de paroles, mais d'effect, sans courtoisie exterieure, car les Sauuages n'en ont point, mais non pas sans charité. On leur ietta de grandes pieces de l'Orignac nouuellement tué, sans leur dire autre parole, *mitisoukau* mangez : aussi leur eust on fait grand tort d'appliquer pour lors leurs bouches à autre vsage. Pendant qu'ils man-geoient, on prepara vn festin, auquel ils furent traictez à grand plat, ie vous en réponds : car la portion qu'on leur donna à chacun, sortoit beaucoup hors de leurs *ouragans*, qui sont tres capables.

Le seiziesme du mesme mois, nous battismes la campagne, et ne pouuans

arriuer au lieu où nous pretendions, nous ne fismes que gister dans vne hostelerie que nous dressasmes à la haste, et le lendemain nous poursuiuismes nostre chemin, passans sur vne montagne si haute, qu'encore que nous ne montassions point iusques au sommet, qui me paroissoit armé d'horribles rochers, neantmoins le Sorcier me dit, que si le Ciel obscurcy d'vn broüillard eust esté serein nous eussions veu à mesme temps Kebec et Tadoussac, esloignez l'vn de l'autre de quarante lieuës pour le moins. Ie voyois au dessous de moy auec horreur des precipices, qui me faisoient trembler; i'apperceuois des montagnes au milieu de quelques plaines qui me paroissoient comme des petites tours, ou plustost comme de petits chasteaux, quoy qu'en effect elles fussent fort grandes et fort hautes. Figurez vous quelle peine ont ces barbares de traisner si haut leur bagage ; i'auois de la peine à monter, i'en trouuois encore plus à descendre : car quoy que ie m'esloignasse des precipices, neantmoins la pente estoit si roide, qu'il estoit fort aisé de rouler à bas, et de s'aller fendre la teste contre vn arbre.

Le vingt neufiesme, nous acheuasmes de descendre ceste montagne, portant nostre maison sur la pente d'vne autre où nous allasmes. Voila le terme de nostre pelerinage ; nous commencerons doresnauant à tourner bride et à tirer vers l'Isle où nous auons laissé nostre Chaloupe. Nous vismes icy les sources de deux petits fleuues, qui se vont rendre dans vn fleuue aussi grand au dire de nos Sauuages, que le fleuue de S. Laurens ; ils l'appellent *Oueraouachticou.*

Ceste douziesme demeure nous a deliuré de la famine, car les neiges se trouuant hautes assez pour arrester les grandes iambes de l'Elan, nous eusmes dequoy manger. Au commencement ce n'estoient que festins et que danses, mais cela ne dura pas, car on se mit bien-tost à faire seicherie. Passant de la famine dans la bonne nourriture, ie me portay bien ; mais passant de la chair fraische au boucan, ie tombay malade, et ne recouuray point entierement la santé que trois semaines apres mon retour en nostre petite maisonnette. Il est vray que depuis le commencement de Feurier iusques en Auril nous eusmes tousiours dequoy manger, mais d'vn boucan si dur et si sale et en si petite quantité, hormis quelques iours d'abondance qui se passoient en festins, que nos Sauuages comptoient ces derniers mois aussi bien que les precedens entre les mois et les hyuers de leurs famines. Ils me disoient que pour estre traicté mediocrement et sans patir, il nous falloit vn Elan gros comme vn bœuf en deux iours, tant à raison du nombre que nous estions, comme aussi qu'on mange beaucoup de chair quand on n'a ny pain ny autre chose pour faire durer la viande ; adioustez qu'ils sont grands disneurs, et que la chair d'Elan ne demeure pas long-temps dans l'estomach.

Ie me suis oublié de dire ailleurs que les Sauuages comptent les années par les hyuers ; pour dire quel âge as-tu, ils disent combien d'hyuers as-tu passés? Ils comptent aussi par les nuicts comme nous faisons par les iours ; au lieu que nous disons, il est arriué depuis trois iours, ils disent depuis trois nuicts.

Le cinquiesme de Feurier, nous quittasmes nostre douziesme demeure pour aller faire la treiziesme. Ie me trouuois fort mal ; le Sorcier me tuoit auec ses cris, ses hurlemens, et son tambour ; il me reprochoit incessamment que ie faisois l'orgueilleux, et que le *Manitou* m'auoit fait malade aussi bien que les autres. Ce n'est pas, luy disois-je, le *Manitou* ou le diable qui m'a causé ceste maladie, mais la mauuaise nourriture qui m'a gasté l'estomach, et les autres trauuaux qui m'ont debilité. Tout cela ne le contentoit point, il ne laissoit pas de m'attaquer, notamment en la presence des Sauuages, disant que ie m'estois mocqué du *Manitou*, et qu'il s'estoit vengé de moy comme d'vn superbe. Vn iour comme il faisoit ces reproches, ie me leue en mon seant, ie luy dis : Afin que tu sçaches que ce n'est point ton *Manitou* qui cause les maladies et qui tuë les hommes, escoute comme ie

luy parleray. Ie m'escrie en leur langue, grossissant ma voix : Approche *Manitou*, viens demon, massacre moy si tu as le pouuoir, ie te deffie, ie me mocque de toy, ie ne te crains point ; tu n'as point de pouuoir sur ceux qui croyent et qui ayment Dieu, viens et me tuë si tu as les mains libres, tu as plus de peur de moy que ie n'ay de toy. Le Sorcier fut espouuanté, et me dit : Pourquoy l'appelles tu ? puis que tu ne le crains pas, c'est signe que tu l'appelles afin qu'il te tuë. Non pas, luy dis-je, mais ie l'appelle afin que tu ayes cognoissance qu'il n'a point de puissance sur ceux qui adorent le vray Dieu, et pour te faire voir qu'il n'est pas la seule cause des maladies comme tu crois.

Le neufiesme du mesme mois de Feurier, nous battismes la campagne. Le Sorcier nonobstant ma maladie me vouloit faire porter du bagage à toute force, mais mon hoste eut pitié de moy, voire mesme m'ayant rencontré en chemin que ie n'en pouuois quasi plus, il prit de son bon gré ce que ie portois, et le mit sur sa traisne.

Le quatorziesme et quinziesme, nous fismes de longues traictes pour aller planter nostre cabane proche de deux petits Orignaux que mon hoste auoit tués. Faisant chemin, on reconneut la piste d'vn troisiesme, mon hoste fit arrester le camp pour l'aller descouurir ; i'estois en l'arriere garde de nostre armée, c'est à dire que ie venois doucement derriere les autres, quand tout à coup ie vis paroistre cét Elan qui couroit droit à moy, et mon hoste apres, qui luy donnoit la chasse ; la neige estoit fort haute, voila pourquoy il ne fit qu'enuiron cinq cens pas deuant que d'estre mis à mort. Nous cabanasmes aupres et en fismes curée.

L'Apostat continuant icy ses blasphemes, me demandoit deuant ses freres pour les animer contre Dieu, pourquoy ie priois celuy qui n'entendoit ny ne voyoit rien ; ie le repris fort vertement et luy imposay silence.

Le sixiesme iour de Mars, nous changeasmes de demeure ; le Sorcier, le Renegat et deux ieunes chasseurs tirerent deuant nous droit aux riues du grand fleuue. L'occasion de cette separation fut que mon hoste braue chasseur ayant descouuert quatre Orignaux et quantité de cabanes de Castors, ne pouuant luy seul en mesme temps chasser en tant d'endroits fort separez, le Sorcier mena ces ieunes chasseurs pour courre les Orignaux, et luy demeura pour les Castors : cette separation me fit du bien et du mal. Du bien, pour ce que ie fus deliuré du Sorcier : ie n'ay point de paroles pour declarer l'importunité de ce meschant homme. Du mal, pource que mon hoste ne prenant point d'Orignaux nous ne mangions que du boucan qui m'estoit fort contraire ; que s'il prenoit des Castors on en faisoit seicherie, excepté des petits, que nous mangions ; les plus beaux et les meilleurs estoient reseruez pour les festins qu'ils deuoient faire au Printemps, au lieu où ils s'étoient donnez le rendez-vous.

Le treiziesme du mesme mois, nous fismes nostre dix-huictiesme demeure, proche d'vn fleuue dont les eaux me sembloient sucrées apres la saleté des neiges fonduës que nous beuuions és stations precedentes dans vn chauderon gras et enfumé. Ie commençay à ressentir en ce lieu l'incommodité du coucher sur la terre bien froide pendant l'hyuer et fort humide au Printemps, car le costé droit sur lequel ie reposois s'estourdit tellement par la froidure qu'il n'auoit quasi plus de sentiment : or craignant de ne remporter que la moitié de moy-mesme dans nostre petite maison, l'autre demeurant paralytique, ie promis vne chemise et vne petite robbe à vn enfant, pour vn meschant bout de peau d'Orignac que sa mere me donna ; ceste peau non passée estoit bien aussi dure que la terre, mais non pas si humide ; i'en fis mon lict, qui se trouua si court que la terre qui auoit iusques alors pris possession de tout mon corps en retint encore la moitié.

Depuis le depart du Sorcier, mon hoste prenoit plaisir à me faire des questions, notamment des choses naturelles ; il me demanda vn iour comme la terre estoit faite, et m'apportant vne

écorce et vn charbon, il me la fit décrire. Ie luy despeins donc les deux Hemispheres, et apres luy auoir tracé l'Europe, l'Asie et l'Afrique, ie vins à nostre Amerique, luy monstrant comme elle est vne grande Isle ; ie luy décriuy la coste de l'Acadie, la grande Isle de Terre-neufue, l'entrée et golfe de nostre grand fleuue de sainct Laurens, les peuples qui habitent ses riues, le lieu où nous estions pour lors ; ie montay iusques aux Algonquains, aux Hiroquois, aux Hurons, à la nation neutre, etc., luy designant les endroits plus et moins peuplez ; ie passay à la Floride, au Perou, au Brasil, etc., luy parlant en mon jargon de ces contrées le mieux qu'il m'estoit possible. Il m'interrogea plus particulierement des païs dont il a connoissance, puis m'ayant escouté fort patiemment, il s'escria prononçant vne de leurs grandes admirations *Amonitatinaniouikhi!* Ceste robbe noire dit vray! parlant à vn vieillard qui me regardoit ; puis se tournant deuers moy il me dit : *Nicanis*, mon bien aymé, tu nous donnes en verité de l'admiration, car nous connoissons la plus part de ces terres et de ces peuples, et tu les as descrits comme ils sont. I'insiste là dessus : Comme tu vois que ie dis vray parlant de ton pays, aussi dois tu croire que ie ne ments pas parlant des autres. Ie le croy ainsi, me repartit-il. Ie poursuy ma pointe : Comme ie suis veritable en parlant des choses de la terre, aussi tu dois te persuader que ie ne voudrois pas mentir quand ie te parle des choses du Ciel, et partant tu dois croire ce que ie t'ay dit de l'autre vie. Il s'arresta vn peu de temps tout court, puis ayant vn peu pensé à part soy : Ie te croiray, dit-il, quand tu sçauras bien parler ; nous auons maintenant trop de peine à nous faire entendre.

Il m'a fait mille autres questions, du Soleil, de la rondeur de la terre, des Antipodes, de la France, et fort souuent il me parloit de nostre bon Roy ; il admiroit quand ie luy disois que la France estoit remplie de Capitaines, et que le Roy estoit le Capitaine de tous les Capitaines ; il me prioit de le mener en France pour le voir, et qu'il luy feroit des presens. Ie me mis à rire, luy disant que toutes leurs richesses n'estoient que pauureté à comparaison des grandeurs du Roy. Ie veux dire, me fit-il, que ie feray des presens à ceux de sa suitte ; pour luy ie me contenteray de le voir. Il racontoit par apres aux autres ce qu'il m'auoit ouy dire. Il me demanda vne autrefois s'il y auoit de grands saults dans la mer, c'est à dire des cheutes d'eau. Il y en a beaucoup dans les fleuues de ce païs cy · vous verrez vne belle riuiere coulant fort doucement tomber tout à coup dans vn lit plus bas, les terres ne s'abbaissans pas également, mais comme par degrez en certains endroits. Nous voyons vn de ces sauts proche de Kebec, nommé le Saut de Montmorency : c'est vne riuiere qui vient des terres, et qui se precipite de fort haut dans le grand fleuue de Sainct Laurens, les riues qui le bornent estans fort releuées en cét endroit. Or, quelques Sauuages croyoient que la mer a de ces cheutes d'eau dans lesquelles se perdent quantité de nauires ; ie luy ostay cét erreur, ces inegalitez ne se retrouuans point dans l'Ocean.

Le vingt-troisiesme de Mars, nous repassasmes le fleuue *Capititetchioneth*, que nous auions passé le troisiesme de Decembre.

Le trentiesme du mesme mois, nous vinsmes cabaner sur vn fort beau lac, en ayant passé vn autre plus petit en nostre chemin ; ils estoient encore autant glacez qu'au milieu de l'hyuer. Mon hoste me consoloit icy, me voyant fort foible et fort abattu : Ne t'attriste point, me disoit-il, si tu t'attristes, tu seras encore plus malade ; si ta maladie augmente, tu mourras. Considere que voicy vn beau pays, ayme-le : si tu l'aymes, tu t'y plairas ; si tu t'y plais, tu te resioüiras ; si tu te resioüis, tu guariras. Ie prenois plaisir d'entendre le discours de ce pauure barbare.

Le premier iour d'Auril, nous quittasmes ce beau lac et tirasmes à grande erre vers nostre rendez-vous ; nous passasmes la nuit dans vn meschant trou enfumé, et dés le matin continuasmes nostre chemin, faisans plus en ces deux

iournées que nous n'auions faict en cinq. Dieu nous fauorisa d'vn beau temps : car il gela bien fort, et l'air fut serein. S'il eust fait vn degel comme les iours precedens, et que nous eussions enfoncé dans la neige, comme quelques fois il nous est arriué, ou il m'eust fallu trais-ner, ou ie fusse demeuré en chemin, tant i'estois mal. Il est bien vray que la nature a plus de force qu'elle ne s'en fait accroire ; ie l'experimentay en ceste iournée, en laquelle i'estois si foible, que m'asseant de temps en temps sur la neige pour me reposer, tous les membres me trembloient, non pas de froid, mais par vne debilité qui me causoit vne sueur au front. Or comme i'estois alteré, vou-lant puiser de l'eau dans vn torrent que nous rencontrasmes, la glace que ie cas-sois auec mon baston tomba dessous moy, et fit vne grande escarre : quand ie me vis auec mes raquettes aux pieds sur ceste glace flottante sur vne eau fort ra-pide, ie sautay plus tost sur le bord du torrent que ie n'eus consulté si ie le de-uois faire, et la nature qui suoit de foi-blesse trouua assez de force pour sortir de ceste grande eau, n'en voulant pas tant boire à la fois ; ie n'eus que la peur d'vn peril qui fut plus tost esuité que re-cognu.

Le danger passé, ie poursuiuis mon chemin assez lentement ; aussi ne pou-uois-ie pas estre bien fort, car outre la maladie qui ne m'auoit point quitté par-faitement depuis le dernier iour de Ian-uier, ie ne mangeois ces derniers iours que trois bouchées de boucan le matin, et cheminois quasi tout le reste du iour, sans autre rafraîchissement qu'vn peu d'eau quand i'en pouuois rencontrer. Enfin i'arriuay apres les autres sur les riues du grand fleuue, et trois iours apres nostre arriuée, sçauoir est le qua-triesme du mesme mois d'Auril, nous fismes nostre vingt-troisiesme station, allans planter nostre cabane dans l'Isle où nous auions laissé nostre Chalouppe. Nous y fusmes tres-mal logez : car outre que le Sorcier s'estoit remis auec nous, nous estions si remplis de fumée que nous n'en pouuions plus ; d'ailleurs le grand fleuue estant icy salé, et l'Isle n'ayant aucune fontaine, nous ne beu-uions que des eaux de neige ou de pluye, encore tres sale. Ie ne fis pas long sejour en ce lieu ; mon hoste voyant que ie ne guerissois point, prit resolution de me remener en nostre maisonnette ; le Sorcier l'en voulut detourner, mais ie rompis ses menées. I'obmets mille par-ticularitez pour tirer à la fin.

Le cinquiesme du mois d'Auril, mon hoste, l'Apostat et moy, nous embar-quasmes dans vn petit canot pour tirer à Kebec sur le grand fleuue, apres auoir pris congé de tous les Sauuages : or comme il faisoit encore froid, nous ne fusmes pas loin que nous trouuasmes vne petite glace formée pendant la nuict, qui seruoit de superficie aux eaux. Voyant qu'elle s'estendoit fort loing, nous donnons dedans, l'Apostat qui estoit deuant la brisant auec son aui-ron. Or, soit qu'elle fût trop tranchante, ou l'écorce de nostre gondole trop foi-ble, il se fit vne ouuerture qui donna entrée à l'eau dans nostre canot et à la crainte dans nostre cœur. Nous voila aussi tost tous trois en action ; mes deux Sauuages de ramer, et moy de ietter l'eau ; nous tirons à force de rames dans vne Isle que nous rencontrasmes fort à propos, et mettans pied à terre les Sau-uages empoignent leur canot, le tirent de l'eau, le renuersent, battent leur fu-sil, font du feu, recousent l'escorce fen-duë, y appliquent de leur bray, qui est vne espece d'encens qui decoule des arbres, remettent le canot à l'eau ; nous nous rembarquons et continuons nostre chemin. Ie leur dy voyant ce peril, que s'ils croyoient rencontrer souuent de ces glaces tranchantes, qu'il valoit mieux retourner d'où nous estions partis, et attendre que le temps fût plus chaud. Il est vray, me fit mon hoste, que nous auons pensé perir : si l'ouuerture eust esté vn peu plus grande, c'estoit fait de nous ; poursuiuons neantmoins nostre chemin, ces petites glaces ne m'eston-nent pas. Sur les trois heures du soir nous apperceusmes deuant nous vn banc de glaces espouuantables qui nous bouchoit le chemin, s'estendant au trauers de ce fleuue à plus de quatre lieuës loin. Nous

fusmes vn peu estonnez ; mes gens ne laissent pas pourtant de les aborder; ayant remarqué vne petite esclaircie, ils se glissent là dedans, faisant tournoyer nostre petite gondole tantost d'vn costé et puis tantost de l'autre, pour gaigner tousiours païs ; en fin nous trouuasmes ces glaces si fort serrées qu'il fut impossible d'auancer ny de reculer, car le mouuement de l'eau nous enferma de toutes parts. Au milieu de ces glaces, s'il y fût suruenu vn vent vn peu violent, nous estions froissez et brisez et nous et nostre canot, comme le grain entre les deux pierres du moulin : car figurez-vous que ces glaces sont plus grandes et plus espaisses que les meules et la tremuë tout ensemble. Mes Sauuages nous voyans si empressez, sautent de glaces en glaces, comme vn écurieux d'arbres en arbres, et les repoussant auec leurs auirons, font passage au canot dans lequel i'estois tout seul, plus prest de mourir par les eaux que de maladie ; nous combattismes en cette sorte iusques à cinq heures du soir, que nous prismes terre. Ces barbares sont tres habiles en ces rencontres ; ils me demandoient par fois dans la plus grande presse des glaces, si ie ne craignois point. Veritablement la nature n'ayme point à ioüer à ce jeu là ; et leurs sauts de glaces en glaces me sembloient des sauts perilleux et pour eux et pour moy, veu mesme que leur pere, à ce qu'ils me disoient, s'est autrefois noyé en semblable occasion. Il est vray que Dieu, dont la bonté est par tout aymable, se trouue aussi bien dessus les eaux et parmy les glaces que dessus la terre. Nous eschappasmes encore de ce danger, qui ne leur sembla pas si grand que le premier.

Arriuez que nous fusmes à terre, nostre maison fut de nous coucher au pied d'vn arbre ; nous mangeasmes vn peu de boucan, beusmes vn peu d'eau de neige fonduë ; ie fis mes petites prieres, et me couchay aupres d'vn bon feu, qui contrequarra la gelée et le froid de la nuict.

Le lendemain nous nous embarquasmes de bonne heure. La marée, qui nous auoit amené ces armées de glaces, les porta la nuict d'vn autre costé ; nous fismes donc quelque chemin, deliurés de cette importunité ; mais le vent s'animant, et nostre petite gondole commençant à danser sur les vagues, nous nous iettasmes incontinent à terre. I'auois prié mes gens de prendre auec eux des escorces pour nous faire la nuict vne cabane, et des viures pour quelques iours, n'estant pas asseurez du retardement que le mauuais temps nous pourroit apporter : ils ne firent ny l'vn ny l'autre, si bien qu'il fallut coucher à l'air, et manger en quatre iours les viures d'vne iournée. Ils s'attendoient d'aller à la chasse, mais les neiges se fondans, ils ne pouuoient courre. Le temps faisant mine de s'appaiser, nous nous rembarquasmes ; mais à peine auions nous faict trois lieuës, que le vent se renforçant nous va ietter dans des glaces que la marée nous ramenoit, et nous d'enfiler viste vn petit ruisseau, de sauter tous trois sur ces grandes glaces qui estoient aux bords, et de gagner la terre, nos Sauuages portant sur les espaules nostre nauire d'escorce.

Nous voila donc logez à vne pointe de terre exposée à tous vents : nous mettons nostre canot derriere nous pour nous abrier, et comme nous craignions la pluye ou la neige, mon hoste iette vne meschante peau sur des perches, et voila nostre maison faicte. Les vents furent si violens toute la nuict qu'ils nous penserent enleuer nostre canot. Le lendemain, la tempeste continuant dessus l'eau, mes gens n'ayant dequoy manger, vont à la chasse par vn tres mauuais temps : le Renegat ne prit rien, mon hoste rapporta vn perdreau, qui nous seruit de desieusner, de disner, et de soupper ; vray que i'auois mangé quelques feuilles de fraisiers, que la terre nouuellement descouuerte de neige en quelques endroits, me donna. Nous passasmes donc cette iournée sans faire chemin ; la nuit, les tempestes, les foudres de vent et le froid nous assaillirent auec telle furie qu'il fallut ceder à la force. Nous estions couchez à platte terre, car ils n'auoient pas pris la peine de la couurir de branches de pin ;

nous nous leuasmes tout glacez pour entrer dans le bois et emprunter des arbres l'abry contre le vent, et le couuert contre le Ciel; nous fismes vn bon feu, et nous nous endormismes sur la terre, encore toute humide pour auoir seruy de lict à la neige peut-estre la nuict precedente. Dieu soit beny, sa prouidence est adorable: nous mettions ce iour et ceste nuict dans le catalogue des iours et des nuicts mal-heureux, et ce nous fut vn temps de bon-heur: car si ces tempestes et ces vents ne nous eussent tenus prisonniers sur terre pendant qu'ils escartoient les glaces les poussant à val la riuiere, elles se fussent resserrées au trauers des Isles où nous deuions passer, et nous eussent faict mourir de trop boire escrasans nostre canot, ou de trop peu manger, nous arrestans dans quelque Isle deserte; bref, si nous fussions eschappez, c'eust esté à grand peine. De plus i'estois si debile et si malade quand ie m'embarquay, que si i'eusse preueu les trauaux du chemin, i'aurois creu deuoir mourir cent fois, et neantmoins Nostre Seigneur commença à me fortifier dans ces difficultez, en sorte que i'ayday mes Sauuages à ramer, notamment sur la fin de nostre voyage.

Le iour qui suiuit ces tempestes paroissant encor animé de vents, mon hoste et l'Apostat s'en allerent à la chasse; vne heure apres leur depart, le Soleil paroist beau, l'air serein, les vents s'appaisent, les vagues cessent, la mer se calme, en vn mot il abonit, pour parler en matelot. Me voila bien en peine: de vouloir suiure mes Sauuages à la trace pour les appeller, c'estoit mettre vne tortuë apres des leuriers. Ie iette les yeux au Ciel comme au lieu de refuge; les abaissant vers la terre, ie vys mes gens courre comme des cerfs sur l'orée du bois, tirans vers moy; aussitost ie me leue, portant nostre petit bagage vers la riuiere. Mon hoste arriuant: *Eco, eco, pousitau, pousitau*, viste, viste, embarquons nous, embarquons nous. Plus tost fait qu'il n'est dit, le vent et la marée nous fauorisent, nous allons à rames et à voile, nostre petit vaisseau d'escorce fendant les ondes d'vne vitesse incomparable; nous arriuasmes en fin sur les dix heures du soir à la pointe de la grande Isle d'Orleans; il n'y auoit plus que deux lieuës iusques à nostre petite maison. Mes gens n'auoient point mangé tout le iour; ie leur donne courage, nous nous efforçons de passer outre; mais le courant de la marée qui descendoit encor estant fort rapide, il fallut attendre le flot pour trauerser la grande riuiere; nous entrasmes cependant dans vne anse de terre, et nous nous endormismes sur le sable aupres d'vn bon feu que nous allumasmes.

Sur la minuit, le flot retournant, nous nous embarquasmes, la Lune nous esclairant; le vent et la marée nous faisoient voler. Mon hoste n'ayant pas voulu tirer du costé que ie luy dis, nous pensasmes nous perdre dans le port: car comme nous vinsmes pour entrer dans nostre petite riuiere, nous la trouuasmes encore toute glacée; nous voulusmes approcher du riuage, mais le vent y auoit rangé vn grand banc de glaces, qui se choquoient les vnes les autres, nous menaçoient de mort si nous les abordions: si bien qu'il fallut tourner bride, mettre le cap au vent, et se roidir contre la marée. C'est icy que ie vy les vaillances de mon hoste: il s'estoit mis deuant, comme au lieu le plus important dans les grands perils; ie le voyois, au trauers de l'obscurité de la nuict qui nous donnoit de l'horreur et augmentoit nostre danger, bander ses nerfs, se roidir contre la mort, tenir nostre petit canot en estat, dans des vagues capables d'engloutir vn grand vaisseau. Ie luy crie: *Nicanis, ouabichtigoueiakhi, ouabichtigoueiakhi*, mon bien-aymé, à Kebec, à Kebec, tirons là. Quand nous vinsmes à doubler le saut au Matelot, c'est le detour de nostre riuiere dans le grand fleuue, vous l'eussiez veu ceder à vne vague, en couper vne autre par le milieu, éuiter vne glace, en repousser vne autre, combattre incessamment contre vn furieux vent de Nordest qu'il auoit en teste.

Ayans éuité ce danger, nous voulûmes aborder la terre; mais vne armée de glaces, animée par la fureur des vents, nous en deffendoit l'entrée: nous allons

donc iusques deuant le fort, costoyans le riuage, cherchans dans les tenebres vn petit iour ou vne petite éclaircie parmy ces glaces. Mon hoste, ayant apperceu vn rerin ou detour qui est au bas du fort, où les glaces ne branloient point pour estre à l'abry du vent, en detourne auec son auiron trois ou quatre furieuses qu'il rencontre, et vous iette là dedans ; il saute viste hors du canot, craignant le retour des glaces, criant : *Capatau*, desembarquons nous. Le mal estoit que les glaces estoient si hautes et si épaisses sur le riuage, qu'à peine y pouuois-ie atteindre auec les mains ; ie ne sçauois à quoy m'aggraffer pour sortir du Canot, et monter sur ces riues glacées. Ie prends mon hoste par le pied d'vne main, et de l'autre vn coing de glace que ie rencontre, et ie me iette en sauueté, auec les deux autres. Vn lourdaut deuient habile homme en ces occasions. Estant sorty du Canot, ils l'enleuent par les deux bouts, et le mettent en lieu d'asseurance ; cela fait, nous nous regardons tous trois, et mon hoste reprenant son haleine, me dit : *Nicanis, khegat nipiacou*, mon grand amy, nous auons pensé mourir. Il auoit encore horreur de la grandeur du peril. Il est vray que s'il n'eust eu des bras de Geant (il est homme grand et puissant, et d'vne industrie non commune ny aux François ny aux Sauuages), ou vne vague nous eust englouty, ou le vent nous eust renuersés, ou vne glace nous eust escrasés ; disons plustost que si Dieu n'eust esté nostre Nocher, les ondes qui battent les riues de nostre demeure auroient esté nostre sepulchre. De verité quiconque habite parmy ces peuples, peut bien dire auec le Roy Prophete : *Anima mea in manibus meis semper*. Depuis peu vn de nos François s'est noyé en semblable occasion, et encore moindre, car il n'y auoit plus de glaces.

Estant échappez de tant de perils, nous trauersâmes nostre riuiere sur la glace, qui n'estoit point encore partie ; et sur les trois heures apres minuict, le Dimanche de Pasques fleurie, 9. d'Auril, ie rentray dans nostre petite maisonnette, Dieu sçait auec quelle ioye de part et d'autre. Ie trouuay la maison remplie de paix et de benediction, tout le monde en bonne santé par la grace de nostre Seigneur. Monsieur le Gouuerneur, sçachant mon retour, m'enuoya deux des principaux de nos François pour sçauoir de ma santé ; son affection nous est tres sensible. L'vn des chefs de l'ancienne famille du pays accourut aussi pour se resioüyr de mon retour ; ils auoient connu par le peu de neige qu'il y a eu cét Hyuer, moins rigoureux que les autres, que les Sauuages et moy par consequent estions pressez de la faim ; c'est ce qui en resioüit quelques-vns iusques aux larmes, me voyans réchappé d'vn si grand danger. Nostre Seigneur soit beny dans les temps et dans l'eternité.

I'ay bien voulu descrire ce voyage, pour faire voir à V. R. les grands trauaux qu'il faut souffrir en la suitte des Sauuages ; mais ie supplie pour la derniere fois ceux qui auroient enuie de les ayder, de ne point prendre l'espouuante, non seulement pource que Dieu se faict sentir plus puissamment dans la disette et dans les delaissements des creatures, mais aussi pource qu'il ne sera plus de besoin de faire ces courses, quand on aura la connoissance des langues, et qu'on les aura reduites en preceptes. I'ay rapporté quelques particularitez qui se pouuoient obmettre, i'en ay passé beaucoup sous silence qu'on auroit peu lire auec plaisir ; mais la crainte d'estre long, et mon peu de loisir, me fait tomber dans le desordre ; il est vray que i'escris à vne personne, *quæ ordinabit me charitatem;* les autres qui verront cette Relation par son entremise, me feront la mesme faueur. Ie dirois volontiers ces deux mots, à quiconque lira ces escrits : *Ama et fac quod vis*. Retournons à nostre journal.

Le 31. de May, arriua vne chalouppe de Tadoussac, qui apportoit nouuelle que trois vaisseaux de Messieurs les Associez estoient arriuez ; deux estoient dans le port, et le troisiéme au Moulin Bande, c'est vn lieu proche de Tadoussac, que les François ont ainsi nommé ; on attendoit le quatriéme, dans lequel

commandoit Monsieur du Plessis, general de la flotte, qui vint bien-tost apres et loüa grandement le Capitaine Bontemps, pour s'estre rendu fort recommandable en la prise du nauire Anglois, dont i'ay parlé cy-dessus. Si tost que ces bonnes nouuelles furent portées à Monsieur de Champlain, comme il n'obmet aucune occasion de nous tesmoigner son affection, il nous en fit donner aduis par homme exprez, nous enuoyans en outre les lettres du R. P. Lallemant, qui m'escriuoit qu'il estoit arriué auec N. F. Iean Ligeois en bonne santé, et qu'au premier vent il seroit des nostres. Il est aisé à conjecturer auec quelle ioye nous benismes et remerciasmes nostre Seigneur de ces bonnes et si fauorables nouuelles. Il arriua deux iours apres dans la barque que commandoit Monsieur Castillon, qu'on dit s'estre fort bien comporté en la prise de l'Anglois.

Le quatriéme iour de Iuin, Feste de la Pentecoste, le Capitaine de Nesle arriua à Kebec. Dans son vaisseau estoit Monsieur Giffard, et toute sa famille, composée de plusieurs personnes qu'il ameine pour habiter le pays. Sa femme s'est monstrée fort courageuse à suiure son mary: elle estoit enceinte quand elle s'embarqua, ce qui luy faisoit apprehender ses couches; mais nostre Seigneur l'a grandement fauorisée, car huict iours apres son arriuée, sçauoir est le Dimanche de la Saincte Trinité, elle s'est deliurée fort heureusement d'vne fille, qui se porte fort bien et que le Pere Lallemant baptisa le lendemain.

Le 24. du mesme mois, Feste de S. Iean Baptiste, le vaisseau de l'Anglois, commandé par le Capitaine de Lormel, monta iusques icy, et nous apporta le P. Iacques Buteux en assez bonne santé. Monsieur le General, nous honorant de ses lettres, me manda que ce bon Pere auoit esté fort malade pendant la trauersée, et le Pere nous dit qu'il auoit esté secouru et assisté si puissamment et si charitablement de Monsieur le General et de son Chirurgien, qu'il en restoit tout confus. Maintenant il se porte mieux que iamais il n'a fait.

Le premier de Iuillet, le P. Brebeuf et le P. Daniel partirent dans vne barque, pour s'en aller aux Trois Riuieres, au deuant des Hurons; la barque alloit commencer vne nouuelle habitation en ce quartier là. Le P. Dauost, qui estoit descendu de Tadoussac pour l'assistance de nos François, suiuit nos Peres trois iours apres, en la compagnie de Monsieur le General, qui se vouloit trouuer à la traite auec ces peuples. Ils attendirent là quelque temps les Hurons, qui ne sont point descendus en si grand nombre cette année qu'à l'ordinaire, à raison que les Hiroquois estans aduertis que cinq cens hommes de ceste nation tiroient en leurs pays pour leur faire la guerre, leur allerent au deuant au nombre de quinze cens, dit-on, et ayans surpris ceux qui les vouloient surprendre, ils en ont tué enuiron deux cens, et pris plus d'vne centaine de prisonniers, dont Louys Amantacha est du nombre. On disoit que son pere estoit mis à mort, mais le bruit est maintenant qu'il s'est sauué des mains de l'ennemy. On nous rapporte que ces Hiroquois triomphans ont renuoyé quelques Capitaines aux Hurons pour traitter de paix, retenans par deuers eux les plus apparens, apres auoir cruellement massacré les autres.

Cette perte a esté cause que les Hurons sont venus en petites trouppes; au commencement ils ne sont descendus que sept Canots. Le Pere Brebeuf en ayant eu nouuelle, les aborde et fait tout ce qu'il peut pour les engager à le receuoir et ses compagnons, et les porter en leur pays; ils s'y accordent volontiers. Là dessus vn Capitaine Algonquain, nommé la Perdrix, qui demeure en ville, fit vne harangue, par laquelle il recommandoit qu'on n'embarquast aucun François; voila les Hurons qui doiuent passer par le pays de ce Capitaine à leur retour, entierement refroidis; sur ces entrefaites arriue Monsieur du Plessis. Tout cecy se passoit en vn lieu nommé les Trois Riuieres, trente lieuës plus haut que Kebec. Comme il desiroit ardemment que nos Peres penetrassent dans ces nations, il fit assembler les Algonquains en Conseil, no-

rendre raison de sa deffence : il en apporte plusieurs, on luy satisfaict sur le champ. Il insistoit, comme ie le coniecture des lettres du Pere Brebeuf, sur le desordre qui arriueroit, au cas que quelque François mourût aux Hurons ; on luy repart que les Peres n'estans point en son pays, la paix entre les François et ses Compatriotes, ne seroit point rompue, quoy qu'ils mourussent d'vne mort naturelle ou violente. Voila les Algonquains contents ; mais les Hurons commencerent à s'excuser sur leur petit nombre, qui ne sçauroit passer tant de François, sur la petitesse de leurs Canots, et sur leurs maladies ; en vn mot ils eussent bien voulu embarquer quelques François bien armez, mais non pas de ces longues robbes, qui ne portent point d'arquebuses. Monsieur du Plessis presse tant qu'il peut, prend nostre cause en main ; on trouue place pour quelques vns. Vn certain Sauuage s'adresse au Pere, et luy dit : Fais moy traiter mon petun pour de la porcelaine, et mon Canot estant deschargé, ie prendray vn François. Le Pere n'en auoit point ; mais Monsieur du Plessis sçachant cela, et Monsieur de l'Espinay, acheterent ce petun : voila donc place pour six personnes. Quand ce vint à s'embarquer, les Sauuages qui estoient malades en effect, disent qu'ils n'en sçauroient porter que trois, deux ieunes hommes François et vn Pere ; les Peres promettent qu'ils rameront, ils font des presents, Monsieur du Plessis en fait aussi, insiste tant qu'il peut : ils n'en veulent point receuoir dauantage.

Le Pere Brebeuf a recours à Dieu. Voicy comme il parle en sa lettre : Iamais ie ne veys embarquement tant balloté et plus trauersé par les menées, comme ie croy, de l'ennemy commun du salut des hommes ; c'est vn coup du Ciel que nous soyons passés outre, et vn effect du pouuoir du Glorieux sainct Ioseph, auquel Dieu m'inspira, dans le desespoir de toutes choses, de promettre 20 sacrifices en son honneur : ce veu fait, le Sauuage qui auoit embarqué Petit Pré, l'vn de nos François, le quitta pour me prendre, veu mesme que tamment ce Capitaine, pour luy faire Monsieur du Plessis insistoit fort que cela se fist. Et ainsi le Pere Brebeuf, le Pere Daniel et vn ieune homme nommé le Baron, furent acceptez de ces Barbares, qui les portent en leur pays dans des Canots d'escorce. Restoient le Pere Dauost et cinq de nos François. Ne demandez pas si le Pere estoit triste, voyant partir ses compagnons sans luy, et sans quasi rien porter des choses necessaires pour leur vie et pour leurs habits. De verité ils ont monstré qu'ils auoient vn grand cœur ! car le desir d'entrer dans le pays de la Croix leur fit quitter leur petit bagage, pour ne point charger leurs Sauuages qui se trouuoient mal, se contentants des ornements de l'Autel, et se confiant du reste en la prouidence de nostre Seigneur. Leur depart des Trois Riuieres fut si precipité, qu'ils ne peurent pas nous rescrire ; mais estans arriuez au Long Sault, à quelque quatre vingts lieuës de Kebec, et rencontrans des Hurons qui descendoient, ils nous enuoyerent quelques lettres, dans l'vne desquelles le Pere Brebeuf, ayant raconté les difficultez de son embarquement, parle ainsi : Ie prie V. R. de remercier, mais de bonne façon, M. du Plessis, auquel apres Dieu nous deuons certes grandement en nostre embarquement : car outre les presents qu'il a faits aux Sauuages, tant publics que particuliers, et la Porcelaine qu'il a traittée, il a tenu autant de conseils que nous auons desiré, il nous a fourny de viures au depart, et nous a honorez de plusieurs coups de Canon ; et le tout auec vn grand soing et vn tesmoignage d'vne tres particuliere affection. Nous nous en allons à petites iournées, bien sains, quant à nous, mais nos Sauuages sont tous malades ; nous ramons continuellement, et ce d'autant plus que nos gens sont malades : pour Dieu et pour les âmes racheptées du sang du Fils de Dieu, que ne faut-il faire ! Tous nos Sauuages sont tres-contents de nous, et ne voudroient pas en auoir embarqué d'autres ; ils disent tant de bien de nous à ceux qu'ils rencontrent, qu'ils leur persuadent de n'en embarquer point

d'autres : Dieu soit beny. V. R. excusera l'escriture et l'ordre, et le tout : nous partons si matin, gistons si tard, et ramons si continuellement, que nous n'auons quasi pas le loisir de satisfaire à nos prieres ; de sorte qu'il m'a fallu acheuer la presente à la lueur du feu. Ce sont les propres paroles du Pere, qui adjouste en vn autre endroit, que les peuples par où ils passent sont quasi tous malades et meurent en grand nombre. Il y a eu quelque espece d'Epidemie cette année, qui s'est mesme communiquée aux François, mais Dieu mercy personne n'en est mort ; c'estoit vne façon de rougeolle, et vne oppression d'estomach. Reuenons aux Trois Riuieres.

Ceux qui attendoient quelque autre occasion pour s'embarquer, furent consolez par la venuë de trois Canots, dans lesquels Monsieur du Plessis fit embarquer le Pere Dauost et deux de nos François, auec vne vigilance incomparable, comme m'escrit le Pere. A quelque temps de là, vindrent encore d'autres Hurons ; il plaça dans leurs Canots et hommes et bagages, en vn mot tout ce qui restoit ; si bien que trois de nos Peres et six de nos François sont montez aux Hurons.

Ils ont trois cents lieuës à faire dans des chemins qui font horreur, à en ouyr parler les Hurons, auec lesquels ils vous cachent, de deux iours en deux iours, de leur farine pour manger au retour. Il n'y a point d'autres hostelleries que ces cachettes ; s'ils manquent à les retrouuer, ou si quelqu'vn les derobe, car ils sont larrons au dernier point, il se faut passer de manger ; s'ils les retrouuent, ils ne font pas pour cela grande chere : le matin ils detrempent vn peu de cette farine auec de l'eau, et chacun en mange enuiron vne escuellée ; là dessus ils ioüent de leur auiron tout le iour, et sur la nuit, ils mangent comme au point du iour. C'est la vie que doiuent mener nos Peres iusques à ce qu'ils soient arriués au païs de ces barbares, où estants, ils se feront bastir vne maison d'escorce, dans laquelle ils viuront de bled et de farine d'Inde, de poisson en certain temps ; pour la chair, comme il n'y a point de chasse où ils sont, ils n'en mangent pas six fois l'an, s'ils ne veulent manger leurs chiens, comme fait le peuple qui en nourrit, comme on fait des moutons en France ; leur boisson c'est de l'eau. Voila les delices du païs, pour les sains et pour les malades ; le pain, le vin, les diuerses sortes de viandes, les fruits et mille raffraîchissements qui sont en France, ne sont point encore entrés dans ces contrées.

La monnoye dont ils acheteront leurs viures, leur bois, leur maison d'écorce et autres necessités, sont des petits canons ou tuyaux de verre, des couteaux, des alesnes, des castelognes, des chaudieres, des haches et choses semblables ; c'est l'argent qu'il faut porter auec soy. Si la paix se fait entre les Hurons et les Hiroquois, ie preuoy vne grande porte ouuerte à l'Euangile ; nous dirons alors auec ioye et auec tristesse : *Messis quidem multa, operarij vero pauci* : car on verra la disette de personnes qui entendent les langues. I'apprends qu'en 25 ou 30 lieuës de pays qu'occupent les Hurons, d'autres en mettent bien moins, il se trouue plus de trente mille ames ; la nation Neutre est bien plus peuplée, les Hiroquois le sont grandement, les Algonquains ont vn pays de fort grande estenduë. Ie ne souhaitterois maintenant que cinq ou six de nos Peres en chaqu'vne de ces nations, et cependant ie n'oserois les demander, quoy que pour vn qu'on desire, il s'en presente dix tout prests de mourir dans ces croix ; mais i'apprends que tout ce que nous auons en France pour cette mission est peu : comme donc prendrons nous les enfans, notamment de ces nations peuplées, pour les nourrir et les instruire ? las ! faut il que les biens de la terre empeschent les biens du Ciel ! que n'auons nous tant seulement les mies de pain qui tombent de la table des riches du monde, pour donner à ces petits enfans ! Ie ne me plains point, ie ne demande rien à qui que ce soit ; mais ie ne puis tenir mes sentiments, quand ie voy que la fange (que sont autres choses les biens d'icy bas ?) empesche que Dieu ne soit

conneu et adoré de ces peuples. Et si quelqu'vn trouue estrange que ie parle en cette sorte, qu'il vienne, qu'il ouure les yeux, qu'il voye ces peuples crier apres le pain de la parole de Dieu, et s'il n'est touché de compassion, et s'il ne crie plus haut que moy, ie me condamneray à vn perpetuel silence.

Le troisiesme d'Aoust, Monsieur de Champlain, retournant des Trois Riuieres où il estoit allé apres le depart de nos Peres, nous dit qu'vn truchement François pour la nation Algonquine, venant d'auec les Hurons, auoit rapporté nouuelle que le Pere Brebeuf souffroit grandement, que ses Sauuages estoient malades, qu'il ramoit incessamment pour les soulager, que le Pere Daniel estoit mort de faim, ou en grand danger d'en mourir, à raison que les Sauuages qui l'ont embarqué quittans le chemin ordinaire où ils auoient faict les caches de leurs viures, auoient tiré dans les bois, esperans trouuer vne certaine nation qui leur donneroit à manger, mais n'ayant point trouué ce peuple errant qui s'étoit transporté ailleurs, on coniecture qu'ils sont tous, Sauuages et François, en danger de mort; veu mesmement qu'il n'y a point de chasse en ce quartier là, et que la pluspart de ces Barbares sont malades. Dieu soit beny de tout. Ceux qui meurent allants au martyre, ne laissent pas d'estre martyrs. Quand au Pere Dauost, il se porte bien ; mais les Sauuages qui le menent luy ont derobé vne partie de son bagage : i'ay desia dit qu'estre Huron et Larron, ce n'est qu'vne mesme chose. Voila ce qu'a rapporté ce truchement. Les Peres nous escriront l'an qui vient, s'il plaist à Dieu, toutes les particularitez de leur voyage ; nous ne sçaurions pas auoir de leurs nouuelles deuant ce temps-là. Si leur petit equipage est perdu ou volé, ils sont pour beaucoup endurer, en ces contrées si esloignées de tout secours.

Le quatriéme, Monsieur du Plessis descendit des Trois Riuieres; comme ie l'allay saluër, il me dit qu'il nous amenoit vn petit Sauuage orphelin, nous en faisant present, pour luy seruir de pere. Si tost qu'on aura moyen de recueillir ces pauures enfans, on en pourra auoir quelque nombre, qui seruiront par apres à la conuersion de leurs Compatriottes. Il nous dit encore qu'on trauailloit fort et ferme au lieu nommé les Trois Riuieres ; si bien que nos François ont maintenant trois habitations sur le grand fleuue de Sainct Laurens : vne à Kebec, fortifiée de nouueau ; l'autre à quinze lieuës plus haut dans l'Isle de Saincte Croix, où Monsieur de Champlain a faict bastir le fort de Richelieu ; la troisiéme demeure se bastit aux Trois Riuieres, quinze autres lieuës plus haut, c'est à dire à trente lieuës de Kebec. Incontinent apres le depart des vaisseaux, le Pere Iacques Buteux et moy irons là demeurer, pour assister nos François ; les nouuelles habitations estant ordinairement dangereuses, ie n'ay pas veu qu'il fût à propos d'y exposer le Pere Charles Lalemant, ny autres. Le Pere Buteux y vient auec moy pour estudier à la langue.

V. R. connoistra maintenant, que la crainte qu'ont euë quelques vns que l'étranger ne vînt vne autre fois rauager le pays et empescher la conuersion de ces pauures Barbares, n'est pas bien fondée, puis que les familles s'habituent icy, puis qu'on y bastit des forts et des demeures en plusieurs endroits, et que Monseigneur le Cardinal fauorise cette entreprise, honorable deuant Dieu et deuant les hommes. Cet esprit capable d'animer quatre corps, à ce que i'apprends, void de bien loing, ie le confesse; mais i'ay quelque creance qu'il n'attend point de nos Sauuages, qui entendent la parole de Dieu et les veritez du Ciel par son entremise, car c'est luy qui nous a honorez de ses commandements, nous renuoyant en ces contrées auec la bienveillance de Messieurs les Associez, ie croy, dis-je, qu'il n'attend point de cette vigne qu'il arrouse de ses soings, les fruicts qu'elle luy presentera en terre, et qu'il les goustera vn iour dedans les Cieux. Pleust à Dieu qu'il veist cinq ou six cens Hurons, hommes grands, forts et bien faits, prester l'oreille aux bonnes nouuelles de l'Euangile, qu'on leur va porter cette année : ie me figure qu'il

honoreroit par fois la Nouuelle France d'vn de ses regards, et que cette veuë luy donneroit autant de contentement, que ces grandes actions dont il remplit l'Europe : car de procurer que le sang de Iesus-Christ soit appliqué aux âmes pour lesquelles il est respandu, c'est vne gloire peu connuë des hommes, mais enuiée des grandes intelligences du Ciel et de la terre.

Il est temps de sonner la retraitte : les vaisseaux sont prests à partir, et cependant ie n'ay pas encore releu ny interponctué cette grande Relation, qui peut suffire pour trois années. V. R. iugera par la necessité que i'ay euë d'emprunter la main d'autruy pour luy escrire, que ie n'ay pas tout le loisir que ie pourrois desirer. Ie ne sçay comme cela se fait, que les nouuelles s'escriuent tousiours auec empressement : aussi n'y recherche-t-on pas tant de politesse que la verité et la naïfueté. Mon cœur a plus parlé que mes leures, et n'estoit la pensée que i'ay, qu'en escriuant à vne personne, ie parle à plusieurs, il se respandroit bien dauantage.

Encore ce mot : puisque V. R. nous ayme si tendrement, et que ses soins nous viennent si puissamment secourir iusques au bout du monde, donnez-nous, mon R. P. s'il vous plaist, des personnes capables d'apprendre les langues. Nous pensions nous y appliquer cette année, le Pere Lallemant, le Pere Buteux et moy ; cette nouuelle habitation nous sépare. Qui sçait si le Pere Daniel est encore en vie ? et si le Pere Dauost arriuera auec les Hurons ? car ses Sauuages, ayans commencé à le derober, luy pourront bien iouër vn autre plus mauuais traict. Depuis la mort d'vn pauure miserable François massacré aux Hurons, on a découuert que ces Barbares auoient fait noyer le R. P. Nicolas Recolect, tenu pour vn grand homme de bien. Tout cecy nous fait voir qu'il est besoing de tenir icy le plus de Peres qu'on pourra : car si par exemple le Pere Brebeuf et moy venions à mourir, tout le peu que nous sçauons de la langue Huronne et Montaignaise se perdroit, et ainsi ce seroit tousiours à recommencer et à retarder le fruict que l'on desire recueillir de cette Mission. Dieu suscitera des personnes qui auront compassion de tant d'ames, secourans ceux qui les viennent chercher parmy tant de dangers ; c'est en luy que nous remercions tous V. R. de son affection si cordiale et de son assistance, la suppliant tres-humblement de se souuenir à l'Autel et à l'Oratoire, de ses enfans et de ses subjets, notamment de celuy qui en a plus de besoin, lequel se dira confidemment ce qu'il est de tout son cœur,

Mon R. Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeïssant
seruiteur en N. S. Iesvs-Christ,

Pavl le Ievne.

De la petite Maison de N. Dame des Anges, en la Nouuelle France, ce 7. d'Aoust 1634.

V. R. nous permettra, s'il luy plaist, d'implorer prieres de tous nos Peres et de tous nos Freres de sa Prouince. Nostre grand secours doit venir du Ciel.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy il est permis à Sebastien Cramoisy, Imprimeur ordinaire du Roy, marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France en l'année mil six cens trente-quatre, Enuoyée au R. P. Barthelemy Iacquinot Prouincial de la Compagnie de Iesus en la prouince de France, Par le Pere Paul le Ieune de la mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kebec*, et ce pendant le temps et espace de neuf années consecutiues. Auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer, ou faire imprimer le dit liure, sous pretexte de desguisement, ou changement qu'ils y pourroyent faire, à peine de confiscation, et de l'amende portée par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 8. Decembre, mil six cens trente-quatre.

Par le Roy en son conseil.

VICTON.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA NOVVELLE FRANCE

EN L'ANNÉE 1635.

ENVOYÉE

AV R. PERE PROVINCIAL de la Compagnie de Iesus en la prouince de France.

PAR LE P. PAVL LE IEVNE DE LA MESME COMPAGNIE,
SVPERIEVR DE LA RESIDENCE DE KEBEC. (*)

MON R. PERE,

Dieu soit beny pour vn iamais. C'est à ce coup que la Nouuelle France se va ressentir des benedictions de l'ancienne, et que l'équité triomphant de l'iniustice, fera que ces contrées cesseront d'estre ce qu'elles ont esté depuis tant de siecles, vne forest sans limites, la demeure de la barbarie, le pays de l'infidelité. Nous commençons à voir l'ouuerture de quelques campagnes, par les défrichements qu'on fait en diuers endroits. Les familles qui passent chaque année, changent la barbarie des Sauuages en la courtoisie naturelle aux François, et le petit aduancement que nous faisons par nos begayements, nous fait coniecturer que la foy bannira l'infidelité de son Empire. Bref, i'espere qu'on verra vn iour ces paroles accomplies dans nos grands deserts : *Multi filij desertæ, magis quàm eius quæ habet virum.* Il est bien conuenable que sous le Regne d'vn Roy si sainct, la vertu entre dans l'vne des grandes Seigneuries de sa Couronne ; que sous la faueur et la conduite d'vn Prince de l'Eglise, on voye naistre vne nouuelle Eglise, *Quæ extendet palmites suos vsque ad mare, et vsque ad flumen propagines eius ;* qui étendra ses pampres iusques à la mer, et prouignera ses seps du long des riues du premier de tous les fleuues. Mille raisons nous donnent ces pensées, et nous font entrer dans ces attentes. Cette entreprise est appuyée de personnes de merite et de condition, dont la vertu regardée des yeux de toute la France, reçoit vne ap-

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1636

probation generale, et vn applaudissement mesme de la bouche de nostre grand Roy. Le rebut qu'on a fait de ceux qui, ayans succé le bien qu'on peut recueillir en ces contrées, les ont laissées sans peuplades et sans culture, n'ayans pas, en tant d'années qu'ils en ont iouy, fait défricher vn seul arpent de terre ; les grandes dépenses que font Messieurs de la Compagnie de la Nouuelle France, soit sur le pays, soit en leurs équipages; l'affection que nous voyons en plusieurs personnes de fauoriser ce dessein, les vns de leurs moyens, les autres par leurs propres trauaux, nous font conclure que Dieu conduit cette affaire.

Ie ne diray rien du zele de ceux, dont l'ardeur nous échauffe et confond tout ensemble, dont les secours nous reiouyssent et nous renforcent ; ie ne parleray non plus des desirs brûlans d'vn tres-grand nombre de nos Peres, qui trouuent l'air de la Nouuelle France vn air du Ciel, puis qu'on y peut souffrir pour le Ciel, et qu'on y peut ayder les âmes à trouuer le Ciel ; ie passe sous silence quantité d'autres Religieux, qui ont les mesmes sentiments et les mesmes volontez. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'vn grand nombre de filles Religieuses, consacrées à nostre Seigneur, veulent estre de la partie, surmontans la crainte naturelle à leur sexe, pour venir secourir les pauures filles et les pauures femmes des Sauuages. Il y en a tant qui nous écriuent, et de tant de Monasteres, et de diuers Ordres tres-reformez en l'Eglise, que vous diriez que c'est à qui se mocquera la premiere des difficultez de la Mer, des mutineries de l'Ocean, et de la barbarie de ces contrées. On me mande que la Superieure d'vne Maison tres-reglée, sollicitée de donner de ses Filles pour fonder vn Conuent de son Ordre en quelque ville de France, a respondu qu'elle n'auoit point de Filles, sinon pour la Nouuelle France, et pour l'Angleterre, au cas que Dieu y fît rentrer la foy Catholique. Vne autre non moins zelée, m'ayant déduit les grandes deuotions qu'on fait en sa Maison, pour l'heureuse conuersion de ces Peuples, dit que la Relation de l'an passé, capable d'étonner vn courage assez fort, non seulement n'a point ébranlé le cœur de ses Filles, ains au contraire les a tellement animées, que treize d'entre elles ont signé de leur propre main vn vœu qu'elles ont fait à Dieu de passer en la Nouuelle France, pour y exercer les fonctions de leur Institut, s'il plaist à leurs Superieurs de leur permettre. I'ay receu, veu et leu ce vœu auec étonnement. I'en sçay vne autre, qui apres auoir étably plusieurs Monasteres de son Ordre en France, tiendroit à vne grande faueur de Dieu, si elle venoit finir ses iours dans vne petite maisonnette, dediée au seruice des petites Sauuages, qui vont errantes parmy ces grands bois. A tout cela ie ne dis rien autre chose, sinon que *Digitus Dei est hic*, que la main de Dieu conduit cette entreprise.

Mais il faut que ie donne cét aduis en passant à toutes ces bonnes Filles, qu'elles se donnent bien de garde de presser leur depart, qu'elles n'ayent icy vne bonne Maison, bien bastie et bien rentée, autrement elles seroient à charge à nos François, et feroient peu de choses pour ces Peuples. Les hommes se tirent bien mieux des difficultez ; mais pour des Religieuses, il leur faut vne bonne Maison, quelques terres défrichées et vn bon reuenu pour se pouuoir nourrir, et soulager la pauureté des femmes et des filles Sauuages.

Helas mon Dieu ! si les excés, si les superfluitez de quelques Dames de France s'employoient à cét œuure si sainct, quelle grande benediction feroient-elles fondre sur leur famille ! Quelle gloire en la face des Anges, d'auoir recueilly le sang du Fils de Dieu, pour l'appliquer à ces pauures infidelles ! Se peut-il faire que les biens de la terre nous touchent de plus prés que la propre vie? Voila des vierges tendres et delicates, toutes prestes à ietter leur vie au hazard sur les ondes de l'Ocean ; de venir chercher de petites âmes dans les rigueurs d'vn air bien plus froid que l'air de la France; de subir des trauaux qui étonnent des hommes mesmes, et on ne trouuera point quelque braue Dame qui donne vn

Passeport à ces Amazones du grand Dieu, leur dotant vne Maison, pour loüer et seruir sa diuine Majesté en cét autre monde? Ie ne sçaurois me persuader que nostre Seigneur n'en dispose quelqu'vne pour ce sujet.

Mais changeons de discours, et déduisons briéuement le peu que i'ay à dire pour cette année. Ie diuiseray cette Relation en quatre Chapitres seulement.

De l'estat et de l'employ de nostre Compagnie en la Nouuelle France.

CHAPITRE I.

Nous auons six Residences en la Nouuelle France. La premiere, commençant par les premieres terres qu'on rencontre venant en ces pays, se nomme la Residence de Saincte Anne; elle est au Cap Breton. La seconde, la Residence de Sainct Charles, à Miskou. La troisiéme, que nous allons habiter cette Automne, la Residence de Nostredame de Recouurance, à Kebec, proche du Fort. La quatriéme, la Residence de Nostredame des Anges, à vne demi-lieuë de Kebec. La cinquiéme, la Residence de la Conception, aux Trois Riuieres. La sixiéme, la Résidence de Sainct Ioseph, à Ihonatiria, aux Hurons; i'espere que nous en aurons bien-tost vne septiéme au mesme pays, mais dans vne Bourgade differente d'Ihonatiria. Or comme les Vaisseaux qui vont au Cap Breton et à Miskou, ne montent point iusques à Kebec, delà vient que nous n'auons aucune communication auec nos Peres qui sont és Residences de Saincte Anne et de Sainct Charles, si ce n'est par la voye de France, et par consequent il ne faut point nous adresser ny lettres, ny autres choses pour leur faire tenir, ains les donner aux Vaisseaux qui vont en ces habitations de nos François; il s'ensuit encor que ie ne puis rien dire des choses qui se passent en ces Residences, pour la distance des lieux, et le peu de commerce que nous auons auec elles. Toutes ces Residences sont entretenuës par Messieurs de la Compagnie de la Nouuelle France, qui font dresser des Forteresses et des demeures pour nos François en diuers endroits de ces contrées, excepté la Residence de Nostredame des Anges, appuyée principalement sur les liberalitez de Monsieur le Marquis de Gamache. Cette Residence a trois grands desseins pour la gloire de nostre Seigneur. Le premier, de dresser vn College pour instruire les enfans des familles qui se vont tous les iours multipliant. Le second, d'établir vn Seminaire de petits Sauuages, pour les éleuer en la foy Chrestienne. Le troisiéme, de secourir puissamment la Mission de nos Peres aux Hurons et autres Peuples sedentaires. Pour le College, bien qu'il ne soit pas encor erigé, si est-ce que nous commencerons dés cette année à enseigner quelques enfans. Toutes choses ont leur commencement; les plus doctes n'ont sçeu autrefois que les premiers elements de l'Alphabet.

Quant au Seminaire, nous le faisons bastir. Il sera pour vn temps en la Residence de Nostredame des Anges; mais s'il se trouue quelque personne de pieté qui le veüille fonder et nourrir de pauures petits barbares, pour les rendre enfans de Iesus Christ, il le faudra transporter plus haut; et là les Sauuages ne feront point de difficulté d'amener leurs enfans. I'en enuoye vn petit à V. R. laquelle s'il luy plaist nous le renuoyera dans vne couple d'années; il seruira à arrester et instruire ses petits compatriotes; celuy que i'auois enuoyé et qu'on nous a ramené, nous contente fort. Les Sauuages commencent à ouurir les yeux, et à connoistre que les enfans sont bien instruits auec nous.

Reste pour la Mission des Hurons et d'autres Peuples stables, elle est de tres grande importance pour le seruice de nostre Seigneur; Messieurs de la Compagnie la cherissent et la soulagent. C'est de ces Peuples que nous attendons de plus grandes conuersions; c'est là où il faudra enuoyer grand nombre d'ouuriers, si la foy commence à éclairer ces âmes plongées dans les tenebres depuis

tant de mille ans. Que si on ne peut trouuer quelque fondation pour l'entretenir, ie quitterois quasi volontiers et le soin d'vn College et d'vn Seminaire, pour la faire reüssir. Mais des personnes qui ayment mieux que leurs noms soient écrits au Liure de vie que sur ce papier, nons defendent bien fort de rien quitter de nos desseins, nous asseurant d'vne verité bien certaine, que Dieu a plus de force et plus de volonté de nous secourir, que nous n'auons de cœur d'entreprendre pour sa gloire.

Or pour ne m'éloigner de nos Residences, nous exerçons en icelles toutes les fonctions de Curé ou de Pasteur, n'y en ayant point d'autres que nous : nous annonçons la parole de Dieu ; nous administrons les Sacrements de Baptesme, de l'Autel et de Penitence, de l'Extréme-Onction ; nous assistons au Sacrement de Mariage ; nous enterrons et enseuelissons par fois les morts ; nous allons visiter les malades ; nous enseignons la Doctrine Chrestienne aux enfans, et comme ils se vont multipliant par la venuë des familles, nous leur donnerons bien-tost la premiere teinture des lettres, comme i'ay dit. Que si les commencemens sont petits, la fin en peut estre grande et bien-heureuse.

Outre cela vne partie de nous estudie fort et ferme à la langue, occupation qui sera vn iour d'autant plus vtile, qu'elle est maintenant épineuse. Nous visitons encor les Sauuages, et par nos begayements nous tâchons de ietter dans leurs âmes quelque petit grain de la semence Euangelique, qui fructifiera en son temps, s'il plaist à Dieu. Voila nos exercices plus ordinaires, outre les obseruances de la Religion, qui ne se doiuent iamais obmettre. Pour nos François, ils s'occupent à se fortifier, à bastir, à defricher, à cultiuer la terre ; mais ie ne pretends pas décrire tout ce qui se fait en ce pays, ains seulement ce qui tend au bien de la foy et de la Religion. Cét hyuer passé, la maladie de terre ou de scorbut, s'estant iettée dans la nouuelle habitation des Trois Riuieres, où le Pere Buteux et moy estions allez, nous a donné nouuelle occupation meslée de ioye et de tristesse. Nous estions marris d'vn costé, de voir souffrir quasi tous nos pauures François, et d'en voir mourir quelques vns ; de l'autre nous nous resiouyssions de voir des effects tout à fait admirables de la grace de nostre Seigneur dedans leurs âmes. Bon nombre des malades n'ont iamais voulu demander la santé à Dieu, disans ces paroles auec vne grande resignation : Il est nostre Pere, il sçait mieux ce qui nous est bon que non pas nous, laissons le faire, sa saincte volonté soit faicte. Ie croy qu'il n'y en a qu'vn seul de ceux qui sont passez en l'autre vie, qui n'aye fait vne confession generale deuant sa mort. Comme i'auois grand desir que l'vn d'eux, pour estre vn ieune homme de fort bonnes mœurs, retournast en santé, ie luy conseillay de faire vn vœu au glorieux Patriarche S. Ioseph, pour impetrer la deliurance de son mal. Ie vous obeyray, me fit-il, mais si vous me laissez en ma liberté, ie prieray seulement le bon S. Ioseph, de m'obtenir de nostre Seigneur la grace d'accomplir sa tres-saincte volonté. Vne autrefois vn ieune garçon fort et robuste, se pourmenant dans la chambre des malades, leur demanda ce qu'ils voudroient bien donner pour iouyr d'vne aussi forte santé que la sienne ; l'vn d'eux repartit fort sainctement : Ie ne voudrois pas détourner la teste d'vn costé pour iouyr de toute la santé du monde, si bien pour acquiescer au bon plaisir de Dieu. Cette repartie fit veoir combien la grace operoit fortement dans ceste âme. Vn autre qui auoit esté heritique, et d'vne vie assez libertine, estonna tous ses compagnons à la mort : car apres auoir rendu des preuues de sa croyance, apres s'estre reconcilié auec vne grande douleur de ses offenses, comme ie luy presentois le saint Viatique : Ie crois en vous mon Sauueur, disoit-il, ouy ie crois en vous ; venez, faites moy misericorde, vous estes assez puissant pour me pardonner tous mes pechez : et se sentant affoiblir, il nous pressa sur l'heure mesme de luy donner l'Extreme-Onction, ce que nous fismes.

L'ayant receuë auec beaucoup de sentimens de douleur, il apostrophe tous ses Camarades, et leur dit : Adieu mes camarades, adieu mes compagnons, il faut partir ; ie vous demande pardon, ie vous crie mercy à tous, ie suis bien marry d'auoir si mal vescu ; mais i'espere que Dieu me fera misericorde : mon Dieu ayez pitié de moy. Proferant ces paroles il expira. Qu'on mette la maladie tant qu'on voudra au rang des malheurs de ceste vie, ie tiens celle qui a emporté ces ieunes gens pour l'vne des plus signalées faueurs qu'ils ayent iamais receuës de la main de Dieu. Pour conclusion la santé est maintenant par toutes nos habitations, mais non pas encore la saincteté.

Ie crains fort que le vice ne se glisse dans ces nouuelles peuplades ; si neantmoins ceux qui tiendront les resnes du gouuernement en main, sont zelez pour la gloire de nostre bon Dieu, suiuant les desirs et les intentions de Messieurs les Directeurs et Associez de la Compagnie, il se dressera icy vne Hierusalem benite de Dieu, composée de Citoyens destinez pour le Ciel. Il est bien aisé dans vn pays nouueau, où les familles arriuent toutes disposées à receuoir les loix qu'on y establira, de bannir les meschantes coustumes de quelques endroits de l'ancienne France, et d'en introduire de meilleures. Ces Messieurs qui s'interessent dauantage dans la cause de Dieu et dans la vertu que dans le commerce, n'ont point de vaisseaux pour passer icy les yurongneries, les ieux et les dissolutions du Carneual, non plus que les saletez et les blasphemes : la Nouuelle France ne veut point de ces habitans de Cedar et de Babylone, qui ne laisseront pas de s'y glisser, si ceux qui peuuent tout ne leur font teste. Les dissimulations en cet endroit, et en ces commencemens, sont fort dangereuses, et Dieu demandera compte des obmissions aussi bien que des fautes commises.

De la Conuersion et de la mort de quelques Sauuages.

CHAPITRE II.

Vingt-deux Sauuages ont esté baptisez ceste année. Si nous auions la cognoissance des langues, ie croy que la foy prendroit de grands accroissemens. Nous n'osons encor confier le baptesme qu'à ceux que nous voyons en danger de mort, ou à des enfans qui nous sont asseurez : car ne pouuant encore pleinenement instruire ces Barbares, ils mépriseroient bien-tost nos saincts Mysteres, s'ils n'en auoient qu'vne legere cognoissance. Il est bien vray que si ce peuple estoit curieux de sçauoir, comme sont toutes les nations policées, que quelques-vns d'entre nous ont vne assez grande cognoissance de leur langue, pour les instruire : mais comme ils font profession de viure, et non pas de sçauoir, leur plus grand soucy est de boire et de manger, et non pas de cognoistre. Quand vous leur parlez de nos veritez, ils vous écoutent paisiblement ; mais au lieu de vous interroger sur ce sujet, ils se iettent incontinent sur les moyens de trouuer dequoy viure, monstrans leur estomach tousiours vuide et tousiours affamé. Que si on sçauoit haranguer comme eux, et qu'on se trouvast en leurs assemblées, ie croy qu'on y seroit bien puissant. La bonté de Dieu fera tout reussir en son temps : venons à nos Neophytes. Le 16. d'Aoust de l'année passée 1634. vn peu apres le depart des vaisseaux, ie baptisay à la mort un ieune garçon âgé d'enuiron 12. ou 14. ans ; les Sauuages le nommoient *Akhikouch*, nous luy auions destiné le nom de Dieudonné ; Monsieur du Plessis Bochard, General de la flotte, l'auoit amené des Trois Rivieres tout malade, et nous l'auoit donné pour luy sauuer si on pouuoit la vie du corps, et luy donner celle de l'ame : il n'a vescu chez nous que le temps necessaire pour estre sommairement instruit.

Le 3. de Novembre de la mesme

année, le Pere Charles Lallemant baptisa vn ieune Sauuage âgé d'enuiron vingt-cinq ans, nommé de ceux de sa nation *Matchonon*, surnommé des François Martin ; il receut le nom de Ioseph en son baptesme. Les iugemens de Dieu sont épouuantables : ce pauure miserable a fait vne mort horrible. C'est celuy dont ie parle au Chapitre deuxiesme de la Relation de l'an passé, lequel eust volontiers diuerty s'il eust peu le bon François Sasousmat de receuoir la Foy, et qui disputant certain iour contre le Pere Brebeuf, profera ce blaspheme, qui luy a fait perdre la vie du corps, et peut-estre de l'ame : Tu nous contes, que c'est par la conduite de ton Dieu, que nous trouuons dequoy manger; dis luy qu'il m'empesche tant qu'il pourra de prendre des Castors et des Elans, et tu verras que ie ne laisseray pas d'en prendre malgré luy. Vn de nos François saisy d'vn grand zele, entendant ceste impiété, fut tout prest de se ietter sur luy, et l'auroit bien battu n'eust esté la presence du Pere. Ce pauure impie n'a onques depuis ce blaspheme tué ny Castor ny Elan. Il s'en alla au dessus des Trois Riuieres, où la maladie le terrassa. Le Pere Brebeuf montant aux Hurons l'an passé, le rencontra, et le voyant dans vn estat pitoyable, luy demanda combien il auoit tué d'animaux depuis son blaspheme; le pauure homme demeura tout confus. Le Pere en eut compassion, et luy dit qu'il m'écriroit ce rencontre, et qu'il se promettoit bien qu'on le secoureroit, s'il vouloit demander à Dieu pardon, et recevoir sa creance. Quelque temps apres que i'eus receu la lettre du Pere, nous nous en allasmes le Pere Buteux et moy en la nouuelle habitation des Trois Riuieres, pour commencer la Residence de la Conception ; nous trouuasmes ce blasphemateur nud comme vn ver, tout malade, couché sur la terre, n'ayant pour toutes richesses qu'vne méchante écorce, vne cabane de Sauuages qui estoient là luy refusant le couuert. Son frere l'auoit amené proche de l'habitation de nos François, et l'auoit quitté là. Nous luy demandasmes s'il ne recognoissoit pas la vengeance de Dieu, n'ayant peu rien prendre depuis son impiété : Ie n'ay garde, fit-il, d'auoir peu rien prendre, car i'ay tousiours esté malade. Mais ne vois tu pas que c'est Dieu qui t'a chastié par ceste maladie? Peut-estre que tu dis vray, me respond il. Ie lui voulus dire que son frere n'auoit point de compassion de luy ; il l'excusa bien à propos : Que veux tu qu'il fasse ? comment me traisnera-il dans ce bois, où il va chercher sa vie? Mais encor si ta nation auoit pitié de toy ? Que ne dis-tu à ces Sauuages qu'ils te reçoiuent en leur cabane, ou bien qu'ils te donnent vn peu d'écorce pour en faire vne petite? Il n'osa iamais leur parler, tant ils sont honteux de s'importuner les vns les autres ; mais il me dit tout bas que ie leur demandasse. Ie le fis tout sur l'heure en sa presence : au commencement ils ne me donnerent aucune response, en fin vne femme me dit, qu'ils s'en alloient bien tost cabaner en vn autre endroit, et qu'ils n'auoient point trop d'escorce pour eux. Bref ce mal-heureux voyant que la barque qui nous auoit amenés retournoit à Kebec, me pria de l'y faire porter. Car nous ne le pouuions pas loger ; nostre maison en ce premier commencement n'estoit que quelques busches de bois iointes les vnes auprés des autres, enduites par les ouuertures d'vn peu de terre, et couuertes d'herbes ; nous auions en tout douze pieds en carré pour la Chapelle et pour nostre demeure, attendant qu'vn bastiment de charpente qu'on dressoit fust acheué. Voyant donc qu'il estoit impossible de le secourir, ie prie qu'on le reçoiue dans la barque, ce qui fut fait ; on l'apporte à Kebec, où les Sauuages le delaisserent. Le Pere Lallemant le voyant abandonné, le fait venir en nostre maison, ce qu'il souhaitoit grandement. Tous les iours vn de nos Freres le pansoit, et le Pere l'instruisoit pour le rendre capable du baptesme. Or comme on le iugeoit en danger de mort, le Pere le baptisa, et l'a fait nourrir et panser tout l'hyuer. Retournant sur le Printemps des Trois Riuieres, ie fus bien aise de le voir, esperant qu'il m'instrui-

roit en la cognoissance de sa langue, et que ie luy enseignerois plus à loisir les veritez de nostre creance. A peine estois-je arriué que son frere suruint; luy bien ioyeux de le voir, me demande permission de s'en aller auec luy aux Trois Riuieres. Ie l'en détournay le plus qu'il me fut possible, preuoyant bien sa ruine s'il retournoit parmy les Sauuages: ie luy promets toute assistance, s'il vouloit demeurer: Non, me fit-il, ie desire d'aller voir là haut mes parens. Or comme ie cognois bien le genie de ces Barbares, ie luy dis que les Sauuages le ietteroient bien-tost hors de leurs cabanes, qu'ils ne luy donneroient gueres à manger, et en fin se lassans de luy, qu'ils le tueroient. Il se mit à rire, me disant qu'ils n'en viendroient pas là. Ie le menace, que s'il s'en va, que nous ne le receurons plus iamais; il n'y eut pas moyen de l'arrester. Estant aux Trois Riuieres, le Pere Buteux qui estoit là, luy voulut faire recognoistre le mal qu'il luy pouuoit arriuer de nous auoir quitté; il s'en mocqua. Il le menaça des iugemens de Dieu; il repartit qu'il endureroit aussi bien les feux dans l'enfer, qu'il auoit souffert le froid pendant l'hyuer. Au commencement, les Sauuages le tenoient dans leurs cabanes; mais venans à s'en lasser, ils le placent dehors; le voilà abrié du Ciel et d'vne escorce; on ne luy donne plus qu'vn peu de poisson, et peu souuent. Luy se doutant quasi de ce que ie luy auois predit, car il n'ignore pas les coustumes de sa nation, dit au Pere Buteux, qui s'en reuenoit faire vn tour à Kebec: Ton frere m'a dit que si ie sortois de vostre maison, qu'il ne m'y receuroit iamais; i'y voudrois bien estre maintenant: dis-luy, que s'il m'y veut receuoir, qu'il en écriue à quelque François, et que ie m'y feray transporter à la premiere occasion. Le Pere estant arriué, et m'ayant donné cet aduis, nous nous transportasmes incontinent au fort de Kebec pour chercher quelque occasion de le mander, desirans sauuer ce pauure miserable, puis qu'il portoit le charactere de Chrestien; mais, ô iuste et épouuantable vengeance du grand Dieu! nous trouuasmes en chemin vn Montagnais, qui nous dit qu'incontinent apres le depart du Pere Buteux, vn Sauuage auoit donné vn coup de hache à ce deplorable homme pendant la nuict, qui luy auoit fait voler la ceruelle de la teste. Voila comme il est passé en l'autre monde.

Le huictiéme du mesme mois de Nouembre, Monsieur Giffart baptisa vn petit enfant sauuage, âgé d'enuiron six mois, le croyant si prés de la mort qu'on n'auroit peu nous appeller; il suruescut encor quelque temps. Sa femme allaictoit ce pauure petit, et en auoit vn soin comme s'il eust esté son propre enfant. Certaine nuict, s'éueillant toute pleine d'étonnement et de ioye, elle dit à son mary, qu'elle croyoit que ce petit Ange estoit passé au Ciel: Non, repart-il, ie le viens tout maintenant de veoir, il vit encore. Ie vous supplie, replique-elle, d'y regarder encore vne fois: ie ne puis croire qu'il ne soit mort, d'autant que ie viens de voir tout maintenant dans mon sommeil vne grande troupe d'Anges qui le venoient querir. Ils le visitent donc, et le trouuent trépassé, bien ioyeux d'auoir aydé à mettre au Ciel vne âme qui benira Dieu dans toute l'estendue de l'eternité. Le sixiéme iour de Ianuier de cette année mil six cens trente cinq, le Pere Lalemant laua des eaux du sainct Baptesme vne petite fille âgée d'enuiron neuf à dix ans, qu'vne famille Françoise éleue en sa maison. Cette enfant ayant fait prier le Pere de luy donner l'entrée en l'Eglise, il l'examina sur sa croyance, et la voyant suffisamment instruite, cognoissant d'ailleurs qu'elle n'auoit aucuns parens qui la peussent retirer des mains de nos François, il en fit vn present au petit Iesus le iour des Roys. Elle a tousiours continué depuis à bien faire, fuyant tellement les Sauuages, qu'on ne luy sçauroit faire parler.

Le deuxiesme iour de Feurier, la petite Sauuage qu'on porta en France l'an passé, fut baptisée au Monastere des filles de la Misericorde, c'est à dire, en l'Hospital de Dieppe; puis qu'elle estoit née en la Nouuelle France, ie luy donneray place entre ceux de sa patrie, qui

ont esté faits enfans de Dieu ceste année. On l'auoit mise en pension chez ces bonnes filles. Voicy ce que m'en écrit leur Mere Superieure, aussi zelée et toute sa maison, pour le salut des pauures Sauuages, que pas vne autre. Nostre petite Canadienne deceda le iour de la Purification de nostre Dame, de la petite verole qu'on ne put faire sortir, quoy qu'on y apportast tous les remedes possibles. Elle receut le baptesme demie heure auant sa mort; c'est quasi vn miracle que nous ne fusmes point surprises, à raison que comme elle estoit robuste pour son âge, elle ne paroissoit point si voisine de la mort comme elle estoit. Ses funerailles furent honorées de belles ceremonies, et de chants d'allegresse, au lieu de l'Office des morts, puisque son decés auoit suiuy de si prés son baptesme. Ceste enfant se faisoit aymer d'vn chacun; elle estoit fort officieuse, et tres-obeissante, aussi exacte à ne point entrer aux lieux defendus, qu'vne Religieuse ; et quand on luy vouloit faire entrer, soit par mégarde, ou pour faire preuue de son obeyssance, elle respondoit fort gentillement : Ie n'ay point permission, la Mere Superieure ne le veut pas. Elle sçauoit desia plusieurs leçons de son Catechisme, et entendoit beaucoup de la langue Françoise ; c'est pourquoy nous luy auions fait conceuoir les trois Articles principaux de nostre creance. Elle sçauoit fort bien dire que le Manitou ne valoit rien, qu'elle ne vouloit plus retourner en Canada ; mais qu'elle vouloit estre Chrestienne et baptisée, sçachant bien qu'on ne pouuoit aller au Ciel sans cela: nous prenions toutes grand plaisir en ces discours. Pour trancher court, suffit de dire qu'elle taschoit d'imiter tout le bien qu'elle voyoit faire selon sa capacité. Ce sont les propres termes de la Reuerende Mere Elizabeth de sainct François, Superieure de cét Hospital, l'vn des mieux reglez de l'Europe. Il ne faut qu'entrer dans la salle des paures, contempler la modestie des filles qui les seruent, considerer leur charité dans les plus fascheuses maladies, ietter les yeux sur la netteté de ceste maison, pour en sortir tout affectionné, et donner mille loüanges à nostre Seigneur. Si vn Monastere semblable à celuy-là, estoit en la Nouuelle France, leur charité feroit plus pour la conuersion des Sauuages, que toutes nos courses et nos paroles.

Le dix-huictiesme du mesme mois de Feurier, le Pere Buteux et moy receumes au nombre des Chrestiens, vne bonne femme Sauuage, qui fut solemnellement baptisée en nostre Chapelle de la Conception aux Trois Riuieres. Elle s'appelloit *Ouetata Samakheou*, et nous luy donnasmes le nom d'Anne. Les Sauuages s'en allans l'auoient delaissée auprés de nostre Habitation toute malade et couchée sur la terre dure; d'autres estans suruenus, nous la fismes entrer dans leur Cabane ; ceux-cy décampans apres quelque seiour, nous la logeasmes encore dans vne autre qui resta seule ; mais ceste Cabane s'en voulant aller apres les autres, nous priasmes les Sauuages de laisser quelques rouleaux de leur escorce pour faire vn méchant todis à ceste pauure creature ; ils font la sourde oreille. Or, comme nous ne pouuions point faire entrer ceste femme dans le fort, où il n'y auoit que des hommes, et que d'ailleurs nous ne la voulions pas voir mourir deuant nos yeux par la rigueur du froid, n'ayans pas dequoy luy faire vne maison, nos priasmes nos François d'intimider ces Barbares, si cruels enuers leur nation ; les voila aussi-tost le pistolet au poing, qui se saisissent par force de quelques escorces, leur disans que ceste femme mourroit ou gueriroit bien-tost, et qu'ils reprendroient ce qu'ils luy auroient presté. Cela les fascha fort, mais neantmoins comme ceste violence estoit raisonnable, l'vn d'eux pour expier leur cruauté, retourna du bois où ils s'estoient allez cabaner, et luy dressa luy mesme vne petite cabane, où tous les iours nous luy portions à manger, et en suitte nous l'instruisions. Coniecturez, s'il vous plaist, la grande necessité qu'il y a icy d'vn Hospital, et quel fruit il pourroit produire. Trois choses me consolerent

fort, en luy déduisant les Articles de nostre creance. La 1. fut que luy voulant faire exercer quelque acte de douleur de ses pechez pour la disposer au baptesme, ie luy rapportay le nom de plusieurs offenses, la menaçant du feu d'enfer, si ayant commis ces crimes, elle n'estoit lauée des eaux Sacramentales; ceste pauure malade épouuantée, commence à nommer tout haut ses offenses, disant: Ie n'ay point commis ces pechez que tu dis, mais bien ceux-là: s'accusant de plusieurs choses bien vergongneuses. Ie luy dis qu'il suffisoit d'en demander pardon en son cœur sans les nommer, la Confession n'estant point necessaire qu'apres le Baptesme ; elle ne laissa pas de poursuiure, et d'en crier mercy à celuy qui a tout fait. En second lieu, luy parlant vn iour de la mort, apres son baptesme, elle se mit à pleurer, se faschant contre moy de ce que ie luy parlois d'vne chose si horrible. Cela m'estonna vn petit; i'estois quasi fasché de l'auoir baptisée. Nous la recommandasmes à nostre Seigneur, qui luy toucha le cœur : car l'estant retourné voir, elle me fit plusieurs interrogations : Mon âme, disoit-elle, aura-elle de l'esprit, quand elle sera sortie de mon corps? verra-elle? parlera-elle ? Ie l'asseuray qu'en effet elle ne perdroit rien de ces facultez, qu'au contraire elle les auroit d'vne façon bien plus parfaite, et que si elle croyoit en Iesus Christ sans feintise, qu'elle cognoistroit des merueilles, et iouyroit de tres-grands contentemens. Tu m'as dit que ie resusciteray quelque iour; seray-ie semblable, me dit-elle, à moy-mesme, à celle que ie suis maintenant, ou bien à vne autre? C'est toy-mesme, c'est ton propre corps qui reprendra la vie, et qui sera beau comme le iour, si tu as eu la Foy; sinon il sera horrible et tout difforme, et destiné aux flammes esternelles. Que mangera mon âme apres ma mort? Ton âme n'est point corporelle, elle n'a point besoin des viandes d'icy bas ; elle se repaistra de plaisir qu'on ne peut conceuoir. Que verray-ie, si ie vay au Ciel? Tu verras ce qui se fait ça bas, la bestise de ceux de ta nation qui ne veulent pas receuoir la Foy, la beauté et la grandeur de celuy qui a tout fait; tu le prieras pour moy. Que luy diray ie? me repart-elle. Dis luy qu'il me fasse misericorde, qu'il aye pitié de moy, et qu'il m'appelle bien-tost pour aller auec luy au Ciel. C'est donc, fit-elle, vne chose bien bonne d'estre là haut, puisque tu voudrois bien mourir pour y aller? mais peut-estre que ie m'oublieray de ce que tu me dis. Non, tu ne t'en oublieras point, si tu crois en verité et sans mensonge. Que fera-on de mon corps quand ie seray morte? On le mettra dans vn beau cercueil, et tous les François le porteront auec honneur au lieu où nous enterrons nos morts. Dis moy encore vn coup, mon âme aura-elle de l'esprit quand elle sera sortie de son corps? Ouy elle en aura, elle verra, elle entendra, elle conceura fort bien et parlera d'vne façon plus noble que ne font tes leures. Escoutant mes réponses, son visage s'alloit espanoüissant. En fin elle me dit d'vn accent tout gay : *Nitapoueten*, *nitapoueten*, ie croy, ie croy, et pour preuue de ma creance, tu ne me verras iamais craindre la mort; iusques icy ie tremblois quand tu m'en venois parler; mais doresnauant ie la souhaitteray pour aller veoir celuy qui a tout fait; ie luy disois tousiours en mes prieres, gueris moy, tu me peux guerir; ie luy diray cy-apres, ie ne me soucie plus de la vie, ie suis contente de mourir pour te veoir. Et en effect le reste du temps qu'elle a vescu apres ces demandes, ie n'ay iamais remarqué en elle aucun petit indice de la crainte de la mort. La troisiesme chose qui nous réioüit fort, fut qu'vn Sauuage nommé *Sakapouan* la voulut diuertir de nostre creance, disant que nous estions des conteurs, et qu'il ne falloit pas nous croire, puis que nous ne sçaurions monstrer ny faire veoir à personne ce que nous enseignons. Ceste pauure Neophyte fortifiée de l'esprit de Dieu tint bon, et repartit fort bien qu'elle croyoit que nous disions la verité, et ainsi elle est morte fort bonne Chrestienne. Pour le Sauuage qui vouloit mettre obstacle à sa creance, il ne la fit pas longue, Dieu

en tira vne vengeance bien rigoureuse : ce miserable se trouuoit desia mal ; bientost apres son impieté il tomba en phrenesie, et mourut insensé. Nous l'auions assez bien instruit, mais les respects humains qui regnent puissamment parmy ces peuples, l'ont empesché de professer la Foy. Il nous a dit plusieurs fois : Ie croy bien que tout ce que vous dites est veritable ; mais si ie vous obeïs, quand ie me trouueray aux festins de mes Compatriotes, tout le monde se mocquera de moy ; fais en sorte, me disoit-il, qu'*Outaouau* (c'est l'vn des grands discoureurs d'entre les Sauuages) reçoiue la Foy quand il viendra icy, et pour lors ie ne feray plus aucune difficulté de vous croire. *Outaouau* l'a trouué mort et enterré à son retour.

Le septiesme d'Auril, le petit Sauuage que nous auions enuoyé en France, et que le Pere Lallemant nous ramena, fut fait Chrestien et baptisé solemnellement par le mesme Pere. Monsieur de Champlain, nostre Gouuerneur, luy donna nom Bonauenture. Tous les matins, venant donner le bon iour au Pere qui prenoit le soin de l'instruire, il ne manquoit pas de luy demander le baptesme. Il fait maintenant fort bien, Dieu mercy, se rendant fort docile. I'espere qu'il nous seruira grandement pour nostre Seminaire.

Le treiziesme de May, ie baptisay le fils de ceste bonne femme, que i'auois fait Chrestienne et nommé Marie l'an passé, laquelle ie laissay malade proche de nostre Maison, m'en allant hyuerner aux Trois Riuieres. Sa maladie se rengregeant, le Pere Lallemant luy donna l'Extreme-Onction, et venant à mourir, l'enterra solemnellement dans nostre Cimetiere. Elle laissa pour tout heritage sa maladie à son petit enfant, qu'vne fieure lente a faict passer au Ciel apres le baptesme ; il portoit en sa langue le nom d'*Aouetitin*, qui luy fut changé au nom de Pierre.

Le dix-neufiesme d'Aoust, le Pere Lallemant a baptisé vne fille âgée d'enuiron quatre ans ; elle est née au païs des Bissiriniens. On la mene en France pour estre esleuée et instruite en la Foy Chrestienne.

Le reste des personnes faites Chrestiennes depuis que nous n'auons escrit en France, ont esté baptisées aux païs des Hurons, comme V. R. pourra voir par la Relation que nos Peres m'ont enuoyée, que ie luy addresse. Ils ont entre autres conferé ce Sacrement à vn bon homme, dont le Pere de Noüé qui l'a cogneu en ces païs si esloignez, me parle en tres bons termes. Nous auons, dit-il, tousiours creu que cet homme mourroit Chrestien, et que Dieu luy feroit misericorde : car il estoit fort porté au bien, il faisoit volontiers l'aumosne, secourant ses compatriotes, voire mesme nous autres qui estions estrangers. Retournant de la pesche, il nous apportoit tousiours quelque poisson, non à la façon des autres Sauuages, qui ne donnent que pour auoir le reciproque, mais gratuitement ; il nous venoit visiter vne fois ou deux la semaine, et apres s'estre entretenu quelque temps auec nous, voyant que nous estions en bonne santé, il s'en alloit tout content. Or comme il gardoit passablement la Loy que la nature a grauée dans le cœur de tous les hommes, Dieu luy a donné auant son trespas, la cognoissance de la Loy de son fils.

Ie rapporteray en ce lieu le chastiment manifeste que Dieu a tiré du miserable Sorcier et de son frere, dont i'ay parlé bien amplement dans la Relation de l'an passé. Ce méchant homme pour me déplaire s'attaquoit par fois à Dieu, comme i'ay dit. Il disoit certain iour aux Sauuages en ma presence : Ie me suis auiourd'huy bien mocqué de celuy que la robbe noire nous dit qui a tout fait. Ie ne pus supporter ce blaspheme ; ie luy dis tout haut, que s'il estoit en France, on le feroit mourir ; au reste, qu'il se mocquast de moy tant qu'il voudroit, que ie le souffrirois ; mais qu'il me tueroit et massacreroit plustost, que d'endurer qu'il se rist de mon Dieu où ie serois present ; qu'il ne porteroit pas loing ceste impudence, Dieu estant assez puissant pour le brusler et le ietter dans les enfers, s'il continuoit ses

blasphemes. Il ne tint iamais plus ces discours deuant moy ; mais en mon absence, il ne relaschoit rien de ses bouffonneries et de ses impietez. Dieu n'a pas manqué de l'attraper : car l'année n'estoit pas encore expirée, que le feu s'estant mis en sa cabane, ie ne sçay par quel accident, il a esté tout grillé, rosty et miserablement bruslé, à ce que m'ont rapporté les Sauuages non sans estonnement.

Ils m'ont dit encor que Mestigoit, lequel i'auois pris pour mon hoste, a esté noyé. I'aurois bien plus souhaitté que Dieu leur eust touché le cœur ; i'ay esté marry particulierement de mon hoste : car il auoit de bonnes inclinations ; mais s'estant mocqué, en quelque compagnie de Sauuages, des prieres que ie leur auois fait faire en nostre extremité, il a esté enueloppé dans la mesme vengeance, tombant dans vne maladie qui luy fit perdre l'esprit, si bien qu'il couroit çà et là tout nud comme vn fol ; s'étant trouué de basse mer sur le bord du grand fleuue, la marée montante l'a estouffé dans ses eaux.

Quasi tous ceux qui estoient dans la cabane où le Sorcier m'a assez mal traité, sont morts qui d'vn costé, qui de l'autre, et tous d'vne mort deplorable. Il n'y a que trois iours qu'on m'a amené le fils du Sorcier, pour le mettre dans vn Seminaire que nous voulons commencer ; i'auois grand desir de le prendre, et de luy faire autant de bien, que son pere m'a fait de mal ; mais comme il a les escroüelles d'vne façon fort horrible auprés de l'oreille, la crainte que nous auons eu qu'il ne donnast ce mal aux petits garçons que nous tenons en nostre Maison, nous l'a fait éconduire. Monsieur Gand, homme tout à fait charitable, fait panser et panse luy-mesme cét enfant ; s'il guerit nous le mettrons en nostre Seminaire.

Quant à l'Apostat, il nous est venu voir, faisant mine de se vouloir reconcilier à l'Eglise. Nous luy auons demandé quelques preuues de sa bonne volonté : sçauoir est qu'il nous vînt voir non dans la famine des Sauuages, qui luy fait rechercher les François, mais dans leur abondance. Que s'il retourne en ce temps-là, nous le receurons, et retiendrons quelques mois auant que de luy donner l'entrée de l'Eglise.

Que c'est vn bien pour l'vne et l'autre France, d'enuoyer icy des Colonies.

CHAPITRE III.

Il est à craindre que dans la multiplication de nos François en ces contrées, la paix, la ioye et la bonne intelligence ne croissent pas à proportion que croîtront les Habitans de la Nouuelle France. Il est bien plus facile de contenir vn petit nombre d'hommes, que des peuples entiers ; si faut-il neantmoins confesser que ce seroit vne chose tres-honorable et tres-profitable à l'Ancienne France, et tres-vtile à la Nouuelle, de faire icy des peuplades, et d'y enuoyer des Colonies.

Les François seront-ils seuls entre toutes les Nations de la terre, priuez de l'honneur de se dilater et de se respandre dans ce Nouueau Monde ? La France, beaucoup plus peuplée que tous les autres Royaumes, n'aura des Habitans que pour soy ? ou bien, si ses enfans la quittent, ils s'en vont qui de-çà, qui de-là perdre le nom de François chez l'estranger.

Les Geographes, les Historiens, et l'experience nous fait voir, qu'il sort tous les ans de la France vn grand nombre de personnes, qui vont prendre party ailleurs : car encor que le Sol de nostre patrie soit tres-fecond, les Françoises ont ceste benediction, qu'elles le sont encore dauantage. De là vient que nos anciens Gaulois manquans de terres, en ont esté chercher en diuers endroits de l'Europe. Les Galates tirent d'eux leur origine, ils ont trauersé l'Italie, ils sont passez dans la Grece et en plusieurs autres endroits. Or maintenant nos François ne sont pas en moindre nombre que nos vieux Gaulois ; mais ils ne sortent plus en troupes, ains s'en

vont espars, qui d'vn costé, qui d'autre, busquer leur fortune chez l'Estranger. Ne vaudroit-il pas mieux décharger l'Ancienne France dans la Nouuelle, par des Colonies qu'on y peut enuoyer, que de peupler les pays estrangers?

Adioustez, s'il vous plaist, qu'il y a vne infinité d'artisans en France, qui faute d'employ, ou faute de posseder quelque peu de terre, passent leur vie dans vne pauureté et dans vne disette pitoyable. Vn tres-grand nombre vont mendier leur pain de porte en porte; plusieurs se iettent dedans les vols et dans les brigandages publics, d'autres dans les larcins et tromperies secrettes, chacun s'efforçant de tirer à soy ce que plusieurs ne sçauroient posseder. Or comme la Nouuelle France est de si grande estenduë, on y peut enuoyer si bon nombre d'habitans, que ceux qui resteront à l'Ancienne auront dequoy employer leur industrie honnestement, sans se ietter dans des vices qui perdent les Republiques. Ce n'est pas qu'il fallust enuoyer icy des personnes perduës et de mauuaise vie: car ce seroit bastir des Babylones; mais les bons faisans place aux meschants, leur donneroient occasion de fuyr l'oysiueté qui les corrompt.

De plus si ces Contrées se peuplent de nos François, non seulement on affoiblit les forces de l'Estranger, qui tient dans ses vaisseaux, dans ses villes, et dans ses armées, grand nombre de François à ses gages; non seulement on bannit la famine des maisons d'vne infinité de pauures artisans; mais encore fortifie-on la France: car ceux qui naistront en la Nouuelle France, seront François, et qui pourront dans les besoins rendre de bons seruices à leur Roy, ce qu'on ne doit pas attendre de ceux qui s'habituent chez nos voisins et hors la domination de leur Prince.

En fin si ces pays se peuplent de François, ils s'affermiront à la Couronne, et l'Estranger ne les viendra plus troubler. Et on nous dit que ceste année les Anglois ont rendu à Monsieur le Commandeur de Rasilly l'habitation de Pemptegoüet, qu'ils prirent aux François l'année mil six cens treize. D'icy prouiendra vn bien, qui attirera sur l'vne et l'autre France vne grande benediction du Ciel: c'est la Conuersion d'vne infinité de Nations Sauuages, qui habitent dans les terres, lesquelles se vont tous les iours disposans à receuoir le flambeau de la Foy.

Or il ne faut point douter qu'il ne se trouue icy de l'employ pour toutes sortes d'artisans. Pourquoy les grands bois de la Nouuelle France ne pourroient ils pas bien fournir de Nauires à l'Ancienne? qui doute qu'il n'y ait icy des mines de fer, de cuiure, et d'autre metail? On en a desia fait la descouuerte de quelques vnes, qu'on va bien-tost dresser; et par consequent tous ceux qui trauaillent en bois et en fer, trouueront icy dequoy s'occuper. Les bleds n'y manqueront non plus qu'en France. Ie ne fais pas profession de rapporter les biens du pays, ny de monstrer ce qui peut occuper icy l'esprit et le corps de nos François; ie me contenteray de dire, que ce seroit vn honneur et vn grand bien à l'vne et à l'autre France, de faire passer des Colonies, et dresser force peuplades dans les terres, qui sont en friche depuis la naissance du monde.

On me dira que Messieurs de la Compagnie de la Nouuelle France se sont chargez de le faire; ie réponds qu'ils s'acquittent parfaictement bien de leur deuoir, quoy qu'auec de tres grands frais; mais quand ils feroient passer trois fois autant de personnes qu'ils ont promis, ils déchargeroient de fort peu l'Ancienne France, et ne peupleroient qu'vn petit Canton de la Nouuelle. Neantmoins auec le temps il se fera progrés, et aussi-tost que par le défrichement on pourra recueillir de la terre ce qui est necessaire pour la vie, on trouuera mille vtilitez sur le pays, qui seront encore profitables à la France; mais il semble qu'il soit necessaire qu'vne grande estenduë de bois soit changée en terres labourables, auparauant que d'introduire plus grand nombre de familles, autrement la faim les pourroit égorger.

Ie m'estends trop sur vn point qui semble éloigné de mon sujet, quoy qu'il

y soit tres-conforme : car si ie voyois icy quelques villes ou bourgades, recueillir suffisamment des fruicts de la terre pour leurs besoins, nos Sauuages errans se rangeroient bien-tost à leur abry, et se faisans sedentaires à nostre exemple, notamment si on leur rendoit quelque assistance, on les pourroit aisément instruire en la Foy. Pour les peuples stables qui sont bien auant dans les terres, on iroit en grand nombre les secourir, et auec d'autant plus d'authorité et moins de crainte qu'on se sentiroit appuyé de ces Villes ou Bourgades. Plus la puissance de nos François aura d'éclat en ces Contrées, et plus aisément feront-ils receuoir leur creance à ces Barbares, qui se menent autant et plus par les sens que par la raison.

Ramas de diuerses choses dressé en forme de Iournal.

CHAPITRE IV.

Tout ce qui se dira en ce chapitre, n'est qu'vn mélange qui n'aura pas beaucoup de suitte, ny de liaison, sinon peut-estre du temps auquel les choses sont arriuées : encore ne se suiura-il que de loin à loin.

Le douziesme d'Aoust, de l'année precedente mil six cens trente quatre, Monsieur du Plessis Bochart, General de la flotte, leua l'ancre et quitta la Rade de Kebec, pour tirer à Tadoussac et de là en France, où l'on nous dit qu'il arriua enuiron la my-Septembre, n'ayant esté qu'vn mois à trauerser la mer.

Le vingt-sixiesme du mesme mois d'Aoust, quelques Sauuages passans proche de nostre Maison, nous firent veoir des prunes qu'ils auoient cueillies dans les bois, non pas bien loin de nostre Maison. Elles estoient aussi grosses que les petits abricots de France ; leur noyau est plat comme celuy de l'abricot. Cela me fait dire que les froids de ces Contrées n'empescheront pas qu'on en retire des fruits. Nous en verrons l'experience dans quelques années : car nous auons greffé quelques entes qui ont fort bien repris.

Le troisiesme de Septembre, nous nous embarquasmes le Pere Buteux et moy, pour aller secourir nos François en la Nouuelle Habitation, qu'on commençoit aux Trois Riuieres. Nous passasmes proche de l'Islet de Richelieu, nommé des Sauuages *Ka ouapassiniskakhi*. Monsieur de Champlain y a fait dresser vne platte forme, sur laquelle on a posé du Canon, pour commander à toute la Riuiere. Depuis cet Islet iusques à vne bonne traite de chemin au delà, le passage est fort dangereux, à qui n'a cognoissance du vray chenal, nous touchasmes vne fois, eschoüasmes vne autre, et nostre barque dans vn grand nordest, frisa vne roche qui donna de l'horreur à tous ceux qui la virent. Dieu semble auoir armé ce passage pour la conseruation du Pays, entre les mains des François qui le possedent.

Le huictiesme, nous arriuasmes aux Trois Riuieres. Le seiour y est fort agreable, la terre sablonneuse, la pesche en son temps tres-abondante ; vn Sauuage rapportera quelquefois dans son Canot douze ou quinze Esturgeons, dont le moindre sera par fois de la hauteur d'vn homme. Il y a quantité d'autres poissons tres-excellens. Les François ont nommé ce lieu les Trois Riuieres, pource qu'il sort des terres vn assez beau fleuue, qui se vient dégorger dans la grande Riuiere de sainct Laurens par trois principales emboucheures, causées par plusieurs petites Isles, qui se rencontrent à l'entrée de ce fleuue, nommé des Sauuages *Metaberoutin*. Ie décrirois volontiers la beauté de ce lieu, mais ie crains d'estre long. Tout le pays entre Kebec et ceste nouuelle Habitation, que nous appellerons la Residence de la Conception, m'a semblé fort agreable ; il est entrecoupé de ruisseaux et de fleuues, qui se déchargent d'espaces en espaces dans le Roy des fleuues, c'est à dire, dans la grande riuiere de S. Laurens, qui a bien encore en ce lieu là quelque deux à trois mille pas de large, quoy qu'il soit à trente lieuës au dessus de Kebec.

Le vingt-septiesme du mesme mois de Septembre, vn Elan parut de l'autre bord de ceste grande riuiere. Nos François en donnerent aduis à quelques Sauuages cabanez proche de l'Habitation ; quelques-vns d'eux s'en vont attaquer ce grand animal, qui se rafraîchissoit dedans l'eau, l'allans prendre du costé des terres, pour le pousser plus auant dans le fleuue ; ils voloient apres, dans leurs petits Canots d'écorce. Ils l'approcherent à la portée d'vn iauelot, et l'vn d'eux luy lança vne espée, qui le fit bondir et chercher le chemin de la terre pour se sauuer, ce qu'il eust fait aisément, s'il eust peu aborder ; mais voyant ses ennemis de ce costé là, il se iette à l'eau, où il fut bien-tost lardé de coups d'espées. Comme il tiroit à la mort, ils le repousserent vers le bord du fleuue, et là le mirent en vn moment en pieces, pour le pouuoir apporter en leur cabane. Nous voyons ceste chasse de nostre Habitation, esleuée sur vne platte forme naturelle, qui a veuë sur la grande Riuiere. Ie consideray particulierement la teste de cet animal ; il auoit poussé vn bois de la longueur seulement des cornes d'vn bœuf, car il estoit encore tout ieune ; ce bois estoit tout velu, assez mince, et d'vne grosseur quasi égale par tout.

Le vingt-huictiesme, le Pere Buteux et moy trouuasmes vne troupe de Sauuages, qui faisoient festin auprés des fosses de leurs parens trespassez ; ils leur donnerent la meilleure part du banquet qu'ils ietterent au feu, et s'en voulans aller, vne femme rompit des branches et des rameaux d'arbres, dont elle couurit ces fosses. Ie luy en demanday la raison ; elle repartit qu'elle abrioit l'âme de ses amis trespassez, contre l'ardeur du Soleil, qui a esté fort grande cet Automne. Ils philosophent des âmes des hommes et de leurs necessitez, comme des corps, conformément à leur doctrine, se figurans que nos âmes ont les mesmes besoins que nos corps. Nous luy dismes assez, que les âmes des creatures raisonnables descendoient aux enfers, ou montoient au Ciel ; elle ne laissa pas, sans nous rien respondre, de garder la vieille coustume de ses ayeux. Ceux qui ne resentent pas les obligations qu'ils ont à Dieu, d'auoir pris naissance en vn lieu où il est cogneu et adoré, peuuent icy veoir à l'œil quel preciput ils ont par dessus vn monde de barbares.

Le vingt-troisiesme iour d'Octobre, quinze ou vingt Sauuages reuindrent de la guerre, amenans vn prisonnier. Si tost qu'ils peurent découurir nostre Habitation et leurs cabanes, ils rassemblerent leurs canots, et s'en vindrent doucement par le milieu du grand fleuue, poussans de leur estomach des chants tout remplis d'allegresse. Si tost qu'on les apperceut, il se fit vn grand cry dans les cabanes ; chacun sortit au deuant pour veoir ces guerriers, qui firent leuer tout debout le pauure prisonnier, et le firent danser à leur mode au milieu d'vn canot. Il chantoit, et eux frappoient de leurs auirons à la cadence ; il estoit lié d'vne corde qui luy passoit de bras en bras derriere le dos, et d'vne autre aux pieds, et encore d'vne autre assez longue par le trauers du corps. Ils luy auoient arraché les ongles des doigts, afin qu'il ne se peust délier. Admirez ie vous prie la cruauté de ces peuples : vne Sauuage nous ayant apperceus le Pere Buteux et moy dans la meslée auec les autres, nous vint dire toute remplie de ioye et de contentement : *Tapoue kouetakiou nigamouau ;* en verité ie mangeray de l'Hiroquois. En fin ce pauure homme sorty du canot, fut conduit dans vne cabane ; à l'entrée les enfans, les filles et les femmes le frapoient, qui d'vn baston, qui d'vne pierre. Vous eussiez dit qu'il estoit insensible, passant chemin, et receuant ces coups, sans destourner la veuë. Si tost qu'il fut entré, on le fit danser à la cadence de leurs hurlemens. Apres auoir fait quelques tours, frapant la terre, et s'agitant le corps, en quoy consiste toute leur danse, on le fit asseoir, et quelques Sauuages nous apostrophans, nous dirent que cet Hiroquois estoit l'vn de ceux qui l'année precedente auoient surpris et massacré trois de nos François ; c'estoit pour estouffer en nous la compassion que

nous en pouuions auoir. Ils oserent bien demander à quelques-vns de nos François, s'ils n'en mangeroient pas bien leur part, puis qu'ils auoient tué de nos Compatriotes. On leur repartit que ces cruautez nous déplaisoient, et que nous n'estions point des anthropophages. Il ne mourut point neantmoins : car ces Barbares ennuyez de la guerre, parlerent à ce ieune prisonnier, qui est homme fort et d'vne riche et haute taille, de faire la paix ; ils ont esté longtemps à la traiter, mais en fin ils l'ont concluë. Ie croy bien qu'elle ne durera gueres, car le premier vertige qui prendra à quelque estourdy, sur le souuenir que l'vn de ses parens aura esté tué par les Hiroquois, en ira surprendre quelqu'vn, et le massacrera en trahison, et ainsi recommencera la guerre. Il ne faut pas attendre de fidelité des peuples qui n'ont point la vraye Foy.

Le vingt-quatriesme du mesme mois, grand nombre d'Algonquains estans arriuez, ie m'en allay chercher par leurs cabanes vne petite fillette que i'auois baptisée et nommée Marguerite l'an passé ; sa mere me recogneut bien, et me dit qu'elle estoit morte : c'est autant de gaigné pour le Ciel, ie ne l'auois fait Chrestienne qu'à fin qu'elle y allast. Comme ie vins à demander des nouuelles du pere de cet enfant que i'auois commencé d'instruire, vn Sauuage me respondit qu'il estoit mort ; à ceste parole, vne sienne fille âgée de dix-huict à vingt ans, fit vn grand cry tout éplorée ; on me fit signe que ie ne parlasse point de la mort, dont le seul nom leur semble insupportable.

Le vingt-neufiesme, il arriua vne chose assez facetieuse, que ie coucheray icy pour faire veoir la simplicité d'vn esprit qui ne cognoist point Dieu. Deux Sauuages, estans entrez en nostre Habitation pendant le Diuin Seruice, que nous faisions à la Chapelle, se disoient l'vn à l'autre : Ils prient celuy qui a tout fait ; leur donnera-il ce qu'ils demandent ? Or comme nous tardions trop à leur gré : Asseurément, disoient-ils, il ne leur veut pas donner, voyla ils crient tous tant qu'ils peuuent (nous chantions Vespres pour lors). Or vn ieune truchement venant à sortir, ils l'aborderent, et luy dirent : Hé bien ! celuy qui a tout fait vous a-il accordé ce que vous demandiez ? Ouy, respond-il, nous l'aurons. Asseurément, repartent-ils, il ne s'en est gueres fallu qu'il ne vous ait éconduit : car vous auez bien crié et bien chanté pour l'auoir ; nous disions à tous coups, que vous n'auriez rien ; mais encore que vous a-il promis ? Ce ieune homme sousriant, leur respondit, conformément à leur grande attente : Il nous a promis que nous n'aurions point faim. C'est la grande beatitude des Sauuages d'auoir dequoy contenter leur ventre.

Le cinquiesme de Nouembre, i'allay veoir les reliquas d'vne bonne pallissade, qui a autrefois entouré vne Bourgade, au lieu mesme où nos François ont planté leur Habitation. Les Hiroquois ennemis de ces Peuples ont tout bruslé ; on voit encore le bout des pieux tout noirs. Il y a quelques arpens de terre defrichée, où ils cultiuoient du bled d'Inde. I'espere qu'auec le temps nos Canadiens reprendront cet exercice, qui leur sera autant profitable pour le Ciel, que pour la terre : car s'ils s'arrestent, on aura moyen de les instruire.

Le septiesme, on nous décriuit vne façon de danse des Sauuages que nous n'auions point encore veuë. L'vn d'eux commence, pendant que les autres chantent ; la chanson finie, il va donner le bouquet, c'est à dire qu'il va faire vn present à celuy qu'il veut faire danser apres soy ; l'autre finissant la danse en fait de mesme, et si nos François se trouuent auec eux, on leur porte le bouquet et le present aussi bien qu'aux autres.

Le dix-huictiesme de ce mois, tous les Sauuages s'escarterent, qui deçà, qui delà dans les bois, pour aller pendant l'hyuer chercher l'Elan, le Cerf et le Caribou, dont ils viuent ; si bien que nous demeurasmes sans voisins, nos seuls François restans en nostre nouuelle Demeure.

Le trentiesme de Decembre, la neige n'estant ny assez dure ny assez pro-

fonde, pour arrester les grandes iambes de l'Elan, vne troupe de ces pauures Barbares s'en vindrent crier misericorde en nostre Habitation. La famine, qui fut cruelle l'an passé, les a encore traictés plus rudement cet hyuer, du moins en plusieurs endroits; on nous a rapporté que vers Gaspé les Sauuages ont tué et mangé vn ieune garçon que les Basques leur auoient laissé pour apprendre leur langue; ceux de Tadoussac, auec lesquels i'hyuernay il y a vn an, se sont mangez les vns les autres en quelques endroits. Monsieur du Plessis Bochart, montant à Kebec, nous a dit qu'il y en auoit encore quelques-vns dans les bois, qui n'osoient paroistre deuant les autres, à raison qu'ils ont meschamment surpris, massacré et mangé leurs compagnons. Nous auons esté témoins de leur famine aux Trois Riuieres: ils venoient par bandes, tout défigurez, décharnez comme des squelets, aymans, disoient-ils, autant mourir auprés des François, que dans leurs Forests. Le malheur pour eux estoit, que comme ceste Habitation ne faisoit que de commencer, il n'y auoit point encore de magasin aux Trois Riuieres, nos François et nous n'ayans apporté de Kebec que les viures necessaires pour le nombre des hommes qui y residoient. Nous nous efforçasmes pourtant de les secourir, chacun de son costé leur faisant la charité selon ses forces, ou selon son affection; pas vn de ceux qui vindrent vers nous ne mourut de faim.

Le Pere Buteux et moy entrans dans vne cabane, vne femme nous dit qu'il n'estoit resté qu'elle et sa compagne, de tous ceux auec lesquels elles auoient hyuerné dans les bois. On a trouué des Chasseurs roides morts sur la neige, tuez du froid et de la faim, entre autres celuy qui auoit pris le prisonnier Hiroquois duquel i'ay parlé cy-dessus.

Vn Sauuage me dit dans ceste famine, que sa femme et sa belle sœur estoient en deliberation de tuer leur propre frere; i'en demanday la raison. Nous craignons, fit-il, qu'il ne nous assomme pendant nostre sommeil pour nous manger. Nous vous apportons, luy dis-je, tous les iours vne partie de nos viures pour vous secourir. Cela est vray, répond-il, tu nous donnes la vie; mais cét homme est à demy fol; il ne mange point, il a quelque méchant dessein; nous le voulons preuenir, en seras-tu marry? Ie me trouuay vn peu en peine: de consentir à sa mort, ie ne pouuois; ie croyois d'ailleurs qu'ils auoient iuste occasion de craindre. Nous luy donnasmes conseil de ne point laisser de haches ny d'espées en sa cabane, sinon celle dont il auroit à faire, laquelle il poseroit sous sa teste en dormant; il s'accorda à cela, et nous donna ses haches et ses espées, pour les emporter en nostre chambrette. A trois iours de là, ce pauure miserable s'en alla à Kebec, où ayant voulu tuer quelque François, Monsieur le Gouuerneur recognoissant sa folie, le fit enchaisner pour le rendre aux premiers Sauuages qui viendroient.

Or ces allées et venuës des Sauuages affamez ont duré quasi tout l'hyuer; nous faisions ordinairement quelque festin de pois et de farine boüillie, à toutes les nouuelles bandes; i'en ay veu tels d'entre eux qui en mangeoient plus de huict escuellées, deuant que de sortir de la place.

Pendant qu'on leur preparoit le banquet, nous leur parlions de Dieu, nous leur representions leurs miseres; ils auoient tous la meilleure volonté du monde de cultiuer au Printemps, ce qu'ont fait quelques vns: mais ils ne demeurerent pas assiduëment auprés de leurs bleds d'Inde, les abandonnans pour aller pescher, qui deçà, qui delà.

Quand aux propositions que nous leur faisions de croire en Dieu, l'vn d'eux me dit vn iour: Si nous croyons en vostre Dieu, neigera-il? Il neigera, luy dis-je. La neige sera-elle dure et profonde? Elle le sera. Trouuerons nous des Orignaux? Vous en trouuerez. Les tuerons nous? Ouy, car comme Dieu sçait tout, qu'il peut tout, et qu'il est tres-bon, il ne manquera pas de vous assister, si vous auez recours en luy, si vous receuez sa Foy, et luy rendez obeyssance. Ton discours est bon, repart-il, nous penserons à ce que tu nous

as dit. Cependant ils s'en vont dans les bois, et mettent bien-tost en oubly ce qu'on leur a dit. Il est bien vray qu'à la parfin on fera quelque impression sur leur esprit, s'il n'est plus dur que la pierre, qui se caue par des gouttes d'eau.

Vne autre fois, ayant vn assez long-temps discouru sur nostre creance à vne escoüade, qui s'en retournoit chercher dequoy nourrir leurs femmes et leurs enfans, ie leur conseillay, au cas qu'ils ne peussent rien trouuer, de se mettre à genoux et de s'addresser à celuy qui a fait le Ciel et la terre, de luy promettre qu'ils croiront en luy, s'il les vouloit secourir; ils me promirent qu'ils le feroient. Nous leur presentasmes à cet effect vne petite Image de nostre Seigneur Iesus-Christ, et les aduertismes de la façon qu'ils la deuoient placer dans leurs grandes necessitez, des prieres qu'ils deuoient faire à celuy qu'elle representoit, leur donnant bonne esperance qu'ils seroient secourus. Ie mis cette Image entre les mains d'vn nommé *Sakapouan*, dont i'ay fait mention cy-dessus. Il me promit qu'il feroit de point en point ce que nous luy auions ordonné ; mais le miserable ne tint pas sa promesse : car il n'osa iamais produire ceste Image, de peur d'estre gaussé de ses Compagnons, voire mesme il se rioit auec les autres de ce que nous leur auions presché. Aussi Dieu le chastia-il : car il tomba malade, et fut contraint de venir rechercher les François. Nous luy redemandasmes l'Image, et il la rendit. Interrogé pourquoy il n'auoit point prié le Fils du Tout-puissant : Ie m'en estois allé, respond-il, auec bonne volonté de le prier ; i'auois conceu vne bonne esperance, qu'il nous donneroit à manger ; i'auois mesme retenu la meilleure de toutes les oraisons que tu nous as enseignées ; mais estant arriué à nos cabanes, i'ay eu peur que si ie produisois l'Image, qu'on ne s'en mocquast, et que celuy qui a tout fait ne se faschast contre moy, et nous fît mourir. En vn mot le respect humain retient ce peuple. I'eus beau luy dire, que s'il eust esté fidele dans ces gausseries, s'il n'eust point adheré à ces moqueurs, que Dieu l'auroit puissamment assisté : Il faut, dit-il, parler à nos Capitaines. Et en effet qui les auroit gaignez, il auroit tout gagné. Ie reuiens tousiours sur mes brisées, qui sçauroit parfaictement la langue, pour les accabler de raisons et pour refuter promptement leurs niaiseries, seroit bien puissant parmy eux. Le temps apportera tout, et Dieu donnant sa benediction, *Populus qui est in tenebris videbit lucem magnam.*

Or pour vuider tout cét article, ie demanday à ce Sauuage, quelle estoit ceste Oraison qu'il preferoit aux autres. Tu nous dis plusieurs choses, me fit-il, mais ceste priere m'a semblé la meilleure de toutes : *Mirinan oukachigakhi nimitchiminan ;* donne nous auiourd'huy nostre nourriture, donne nous à manger : voyla vne excellente Oraison, disoit-il. Ie ne m'estonne pas de ceste Philosophie : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei ;* qui n'a iamais esté qu'à l'escole de la chair, ne sçauroit parler le langage de l'esprit.

Le vingt-septiesme du mesme mois de Ianuier, vn Sauuage me vint apprendre vn secret bien cogneu des Algonquains, mais non pas des Montagnais ; aussi n'est-il pas de ce pays-cy, ains de bien auant dans les terres. Il me dit donc, que si quelqu'vn de nos François vouloit l'accompagner, qu'il s'en iroit pescher sous la glace d'vn grand estang, placé à quelque cinq mille pas au delà de la grande Riuiere, vis-à-vis de nostre Habitation. Il y alla en effet, et rapporta quelques poissons ; ce qui consola fort nos François : car ils peuuent maintenant au plus fort des glaces, tendre des rets dans cét estang. I'ay veu ceste pesche, voicy comme ils s'y comportent : ils font à grands coups de hache vn trou assez grandelet dans la glace de l'estang ; ils en font d'autres plus petits, d'espaces en espaces, et auec des perches ils passent vne fiscelle de trous en trous par dessous la glace ; ceste fiscelle, aussi longue que les rets qu'on veut tendre, se va arrester au dernier trou, par lequel on tire, et on estend dedans l'eau toute la rets qui luy est attachée. Voila comme on tend les filets

pour la premiere fois. Quand on les veut visiter, il est fort aisé : car on les retiré par la plus grande ouuerture pour en recueillir le poisson, puis il ne faut que retirer la fiscelle pour les retendre, les perches ne seruans qu'à passer la premiere fois la fiscelle. Quand Dieu aura beny ces contrées d'vne peuplade de François, on trouuera mille biens et mille commoditez sur le pays, que ces Barbares ignorent.

Le sixiesme de Feurier, la grande Riuiere fut gelée tout à fait, en sorte qu'on passoit dessus en asseurance ; elle gela mesme deuant Kebec, ce qui est fort extraordinaire, à raison que les marées sont là fort violentes. Il me semble que la rigueur de l'hyuer s'est fait sentir particulierement en ce mois cy.

Le huictiesme de Mars, mourut ceste femme Sauuage nommée Anne, dont i'ay parlé au Chapitre second. Comme les douleurs de la mort approchoient, elle disoit par fois toute seule : *Nitapoueten, nitapoueten*, ie croy, ie croy ; *nisadkihau, nisadkihau*, ie l'ayme, ie l'ayme ; *ouaskoucki nioui itoutan*, ie veux aller au Ciel. Et vne fois elle me dit, comme ie la quittois, apres l'auoir instruite et visitée en sa maladie : Tu m'as seruy de pere iusques icy, continuë iusques à ma mort, qui ne tardera pas ; retourne moy voir au plus tost, et si tu me vois si bas que ie ne puisse parler, souuienne toy que ie penseray tousiours à ce que tu m'as dit, et que ie croiray tousiours en mon cœur. Vn Sauuage m'ayant informé qu'elle n'estoit point de ce pays cy, ie l'interrogeay quelques iours deuant sa mort de sa patrie ; elle me dit, que ceux de sa Nation s'appelloient *ouperigoue ouaouakhi* ; qu'ils habitoient bien auant dans les terres plus bas que Tadoussac, de mesme costé ; qu'on pouuoit par des fleuues descendre de leur pays dans la grande riuiere de Sainct Laurens ; que ses Compatriotes n'auoient aucun commerce auec les Europeans ; c'est pourquoy, disoit-elle, ils se seruent de haches de pierres ; qu'ils ont des Cerfs et des Castors en abondance, mais fort peu d'Elans ; qu'ils parlent le langage Montagnais, et qu'ils ne manqueroient de venir à la traitte auec les François, n'estoit que les Sauuages de Tadoussac les veulent tuer quand ils les rencontrent. Ie ne sçay si ce ne sont point ceux que nous appellons Bersiamites, dont quelques-vns ont esté cruellement massacrez cette année à Tadoussac. Ces perfides Sauuages les accueillirent fort humainement, et quand ils les eurent en leur puissance, ils les mirent à mort traistreusement.

Le cinquiesme d'Auril, vn Sauuage Montagnais vint rapporter au Pere Buteux, que nos Peres et nos François qui les accompagnoient auoient esté delaissez dans les bois, et liez à des arbres par les Hurons qui les menoient en leur pays, lesquels s'estans trouuez mal d'vne certaine epidemie qui affligea l'Automne passé toutes ces Nations, creurent que ceste maladie leur estoit causée par les François, ce qui les auoit reduits à les traitter de la sorte, et ce Sauuage asseuroit auoir appris ceste nouuelle de la bouche de quelques Bissiriniens, voisins des Hurons. Nous remismes toute ceste affaire entre les mains de N. Seigneur, qui prendra nos vies dans les temps et dans les occasions qu'il luy plaira. Nous auions desia appris, comme i'escriuy l'an passé, des mauuaises nouuelles du P. Anthoine Daniel qu'on nous faisoit quasi mort, mais en fin la bonté de Dieu nous a consolez : car la pluspart de ces bruits se sont trouuez faux. Il est vray que le Pere Daniel et tous les autres, ont souffert incomparablement en leur voyage, comme V. R. pourra veoir par la Relation du Pere Brebeuf.

Le quatorziéme du mesme mois, toutes les glaces estant parties, ie m'embarquay dans vn canot auec vn de nos François et vn Algonquain, pour aller veoir ce beau lac ou estang, dont i'ay parlé cy dessus, que i'auois veu tout glacé pendant l'hyuer. En chemin ie vis la chasse du Rat musqué. Cét animal a vne fort longue queuë ; il y en a de gros comme des lapins. Quand ils paroissent sur l'eau, les Sauuages les suiuent dans leurs petits canots ; aussi-tost ces Rats se voyant poursuiuis, se plongent en l'eau,

et leurs ennemis s'en vont viste, où ils preuoyent qu'ils reuiendront au dessus pour prendre haleine : bref ils les poursuiuent tant, qu'ils les lassent, en sorte qu'ils sont contraints de rester quelque temps au dessus de l'eau, pour n'estre suffoquez ; alors ils les assomment auec leurs auirons, ou les tuent à coups de fleches. Quand cét animal a gaigné la terre, il se sauue ordinairement dans son trou. On l'appelle Rat musqué, pource qu'en effect vne partie de son corps prise au Printemps sent le musc ; en autre temps elle n'a point d'odeur.

Le vingt-vniesme, ie partis des Trois Riuieres pour venir à Kebec, afin de m'y trouuer, selon le desir de nos Peres, à la venuë des vaisseaux. Nous les attendions de bonne heure, ils sont venus bien tard ; le mauuais temps leur a causé vne rude trauerse. Nous esperions de les veoir sur la fin de May, et nous n'en auons eu nouuelle que le vingt-cinquiesme de Iuin ; auquel temps arriua vn canot enuoyé de Tadoussac, qui rapporta qu'vn vaisseau estoit à l'Isle du Bic, et qu'il en venoit encore cinq ou six, auec bonne deliberation de combattre tous ceux qu'ils trouueroient dans la Riuiere sans Commission.

Le quatriesme de Iuillet, vne chaloupe, enuoyée de la part de Monsieur du Plessis Bochart, general de la flotte, resioüit tous nos François, et nous asseura de sa venuë, et qu'il estoit suiuy de huict forts nauires, six pour Tadoussac, et deux pour Miscou, sans ce que l'on enuoyoit au Cap Breton et coste de l'Acadie à M. le Com. de Razilly.

Le dixiesme, vne barque montant en haut, nous apporta le Pere Pijart. A mesme temps, deux de nos François descendant des Hurons, nous presenterent les lettres de nos Peres qui sont en ce pays-là ; c'estoit nous réioüyr de toutes parts. D'vn costé le Pere nous témoignoit que V. R. nous enuoyoit 4. de nos Peres, et 2. de nos Freres pour renfort, et deux autres Peres pour la Residence de S. Charles ; qu'vne infinité de personnes cherissoient ceste Mission, et que V. R. toute pleine de cœur, nous donneroit tous les ans autant d'ouuriers Euangeliques que la Mission en pourroit nourrir, l'ardeur de venir souffrir quelques choses en ces contrées pour la gloire de nostre Seigneur, estant quasi incroyable. D'autre costé la santé de nos Peres dans les Hurons, où on les faisoit morts, les bonnes dispositions de ces Peuples, pour receuoir les veritez Chrestiennes, l'affection qu'ils nous portent, nous faisoit benir le sainct nom de Dieu, et luy rendre graces de tant de benedictions qu'il va respandant sur ceste entreprise.

Le douziesme, Monsieur le Cheualier de la Roche-Iacquelin, commandant le nauire nommé le Sainct Iacques, vint moüiller l'ancre deuant Kebec. Nostre Frere Pierre Fauté l'ayant remercié de sa bienueillance, nous vint veoir en nostre petite Maison de nostre Dame des Anges. Le lendemain nostre ioye s'accreut par la venuë du Pere Claude Quantin et de nostre Frere Pierre Tellier, portez dans le vaisseau du Capitaine de Nesle.

Le vingtiesme, Monsieur le General nous rendit le Pere le Mercier, qu'il amena dans sa barque. Tous ces iours nous estoient des iours de ioye et de contentement, voyans et nos François et nos Peres en bonne santé, apres beaucoup de tourmente sur la mer.

Le vingt-deuxiesme de Iuillet, se fit vne Assemblée ou vn Conseil entre les François et les Hurons. Le Pere Buteux, qui estoit descendu de la Residence de la Conception, et moy, y assistames. Apres les affaires communes, Monsieur de Champlain, nostre Gouuerneur, recommanda auec vne affection energique nos Peres et les François qui les accompagnoient à ces Peuples ; il leur fit dire, que s'ils vouloient conseruer et accroistre l'amitié qu'ils ont auec les François, qu'il falloit qu'ils receussent nostre creance, et adorassent le Dieu que nous adorons ; que cela leur seroit grandement profitable, car Dieu pouuant tout, les benira, les protegera, leur donnera la victoire contre leurs ennemis ; que les François iront en bon nombre en leur pays ; qu'ils espouseront leurs filles quand elles seront Chrestiennes ; qu'ils

enseigneront à toute leur nation à faire des haches, des cousteaux et autres choses qui leur sont fort necessaires, et qu'à cet effet ils deuroient dés l'an prochain amener bon nombre de leurs petits garçons ; que nous les logerons bien, que nous les nourrirons, et que nous les instruirons et cherirons comme s'ils estoient nos petits Freres ; et pour autant que tous les Capitaines ne pouuoient pas descendre en bas, qu'ils tiendroient Conseil sur ce sujet en leur Pays, auquel ils appeloient *Echom*, c'est ainsi qu'ils appellent le Pere Brebeuf. Et là dessus, leur donnant vne lettre pour luy porter, il adiousta : Voicy que i'informe le Pere de tous ces points ; il se trouuera en vostre Assemblée, et vous fera vn present, que ses Freres luy enuoyent ; là vous ferez paroistre si veritablement vous aymez les François. I'auois suggeré ces pensées à Monsieur nostre gouuerneur, qu'il approuua ; mais encore il les amplifia auec mille loüanges et mille tesmoignages d'affection enuers nostre Compagnie. Monsieur le General prit aussi la parole sur ce sujet, et fit tout son possible pour donner à cognoistre à ces Peuples, l'estime que font les grands Capitaines de France des Peres qu'on leur enuoye ; et tout cela, pour les disposer à recognoistre le Dieu des François et de tout l'Vniuers. A ce discours vn Capitaine repartit, qu'ils ne manqueroient pas de rendre ceste lettre, et de tenir Conseil sur les Articles proposez ; qu'au reste que toute leur Nation aymoit tous les François, et qu'il sembloit neantmoins, que les François n'aymoient qu'vne seule de leurs Bourgades, puisque tous ceux qui montoient en leur Pays la prenoient pour leur demeure. On leur respondit, que iusques icy ils n'auoient eu qu'vn petit nombre de nos François, et que s'ils embrassoient nostre creance, qu'ils en auroient en toutes leurs Bourgades.

Au sortir du Conseil, nous allasmes veoir ceux qui voudroient embarquer le P. le Mercier et le Pere Pijart auec leur petit bagage, pour les porter en leur Pays. Le Pere Brebeuf m'en auoit assigné quelques-vns dans ses lettres ; mais plusieurs se presentoient ; ils regardoient les Peres attentiuement, les mesuroient de leurs yeux ; ils demandoient s'ils n'estoient point meschants, s'ils rameroient bien ; ils les prenoient par les mains, et leur faisoient signe qu'il faudroit bien remuer l'auiron.

En fin le vingt-troisiesme du mesme mois de Iuillet, nos Sauuages bien contens, embarquerent nos deux Peres, et vn ieune garçon François, qui a desia passé vne année dans le pays. Iamais ie ne vy personnes plus ioyeuses que ces bons Peres. On les fit mettre pieds nuds à l'entrée de leur nauire d'escorce, de peur de les gaster ; ils s'y mettent gayement, portans vn œil et vn visage tout ioyeux, dans les souffrances qu'ils vont rencontrer. Ie me represente vn S. André volant à la Croix. On les separa en trois canots ; celuy qui portoit le Pere Pijart, estant le premier prest, tira droit au bord, c'est à dire au vaisseau de Monsieur le Cheualier, pour luy donner le dernier adieu, et le remercier encore vne fois des courtoisies fort particulieres qu'il auoit receuës de luy, passant dans son nauire depuis la France iusques à Tadoussac. Apres l'auoir salüé, Monsieur le Cheualier fit ietter des pruneaux dans son canot pour les Sauuages qui le menoient, et fit tirer trois volées de canon par honneur. Ces pauures Barbares tressailloient d'aise, mettans la main sur leur bouche en signe d'estonnement.

Le Pere le Mercier vint apres dans son canot, pour recognoistre les obligations qu'il a à Monsieur le General, et prendre congé de luy ; il ne sçauoit en quels termes nous tesmoigner le soin qu'il a des nostres qui passent auec luy dans son vaisseau. Apres les adieux, on ietta aussi des prunes à ses conducteurs, le canon du vaisseau et de la barque faisant entendre aux Sauuages, qu'ils deuoient auoir grand soin de ceux que nos Capitaines François honoroient auec tant d'affection.

Il arriua vne chose plaisante en ces entrefaites. Le Pere Buteux en mesme temps remontoit aux Trois Riuieres dans vn canot ; les Sauuages qui le condui-

soient, voyans l'accueil qu'on faisoit aux Peres et aux Sauuages qui alloient aux Hurons, tirerent, comme auoient fait les deux autres canots, au vaisseau où estoit Monsieur le General, et Monsieur le Cheualier. Le Pere Buteux leur crie : Ce n'est pas là où il faut aller, ie ne vay pas aux Hurons. Il n'importe : puis qu'on faisoit là du bien à ceux qui portoient nos Peres, ceux-cy en vouloient gouster aussi bien que les autres ; aussi leur fit on la mesme courtoisie.

Le premier iour d'Aoust, le Pere Buteux m'escriuit des Trois Riuieres, où il estoit allé, comme i'ay dit, que les Sauuages Montaignais auoient esleu vn nouueau Capitaine, celuy qu'ils auoient auparauant nommé Capitanal estant mort dés l'Automne passé. Ce Capitanal estoit vn homme de bon sens, grand amy des François : assemblant les Principaux de sa Nation à la mort, il leur enioignit de conseruer cette bonne intelligence auec ses amis, leur disant que pour preuue de l'amour qu'il nous portoit, qu'il desiroit encore apres sa mort demeurer auec nous, et sur l'heure il se fit rapporter de delà le grand fleuue où il estoit, pour mourir auprés de la nouuelle Habitation ; il demanda aussi qu'il fust porté en terre par les mains de nos François, ausquels il destina vn petit present ; bref, il supplia qu'on luy donnast sepulture auprés de ses amis. Tout cela luy fut accordé ; Monsieur de Champlain a fait mettre vne petite closture à l'entour de son tombeau, pour le rendre remarquable. Si nous eussions esté pour lors aux Trois Riuieres, ie ne doute point qu'il ne fust mort Chrestien. I'ay vn grand regret à la mort de cét homme : car il auoit tesmoigné en plein Conseil, que son dessein estoit d'arrester ceux de sa Nation aupres du fort de la riuiere d'Anguien ; il m'en auoit aussi donné parole en particulier. Il estoit aymé des siens et des François : c'est ce Capitaine qui rauit il y a deux ans tous ses auditeurs, en vne Harangue dont ie fis mention pour lors. S'il viuoit encore, il fauoriseroit sans doute ce que nous allons entreprendre ce Printemps, pour les pouuoir rendre sedentaires petit à petit.

Comme ainsi soit que ces pauures Barbares soient dés long temps accoustumez à estre faineants, il est difficile qu'ils s'arrestent à cultiuer la terre, s'ils ne sont secourus. Nous auons donc dessein de veoir, si quelque famille veut quitter ses courses ; s'il s'en trouue quelqu'vne, nous employerons au renouueau trois hommes à planter du bled d'Inde, proche de la nouuelle Habitation des Trois Riuieres, où ce peuple se plaist grandement. Si cette famille s'arreste pendant l'hyuer, nous la nourrirons de bled de nostre recolte et de la sienne, car elle mettra aussi la main à l'œuure ; si elle ne s'arreste point, nous retirerons nostre part, et la laisserons aller.

Ce seroit vn grand bien, et pour leurs corps, et pour leurs âmes, et pour le trafic de ces Messieurs, si ces Nations estoient stables, et si elles se rendoient dociles à nostre direction ; ce qu'elles feront comme i'espere auec le temps. S'ils sont sedentaires, et s'ils cultiuent la terre, ils ne mourront pas de faim, comme il leur arriue souuent dans leurs courses ; on les pourra instruire aisément, et les Castors se multiplieront beaucoup. Ces animaux sont plus feconds que nos brebis de France : les femelles portent iusques à cinq et six petits chaque année ; mais les Sauuages trouuans vne cabane, tuent tout, grands et petits, et masles et femelles ; il y a danger qu'en fin ils n'exterminent tout à fait l'espece en ces Pays, comme il en est arriué aux Hurons, lesquels n'ont pas vn seul Castor, allans traitter ailleurs les pelleteries qu'ils apportent au Magazin de ces Messieurs. Or on fera en sorte que nos Montaignais, auec le temps, s'ils s'arrestent, que chaque famille prenne son quartier pour la chasse, sans se ietter sur les brisées de ses voisins ; de plus on leur conseillera de ne tuer que les masles, et encore ceux qui seront grands. S'ils goustent ce conseil, ils auront de la chair et des peaux de Castor en tres-grande abondance.

Quant aux hommes que nous desirons employer pour l'assistance des Sauuages, Monsieur de Champlain nous a promis qu'il nous en accommoderoit de ceux

qui sont en l'habitation des Trois Riuieres, à raison que ne faisans point défricher pour nous là haut, nous n'y tenons point d'hommes, mais deux Peres tant seulement qui ont soin du salut de nos François. Nous satisferons pour les gages et pour la nourriture de ces ouuriers, à proportion du temps que nous les occuperons à défricher et cultiuer auec les Sauuages. Si i'en pouuois entretenir vne douzaine, ce seroit le vray moyen de gaigner les Sauuages. Nostre Seigneur, pour lequel nous entrons dans ce dessein, la veuille benir par sa bonté, et ouurir les oreilles à ce pauure Peuple abandonné.

Le dixiesme de ce mois, le Pere Masse et le Pere Buteux nous écriuent de la Residence de la Conception, que le bruit est là haut que les Hiroquois ont défait sept canots de la petite Nation des Algonquains. Si cela est, la paix dont i'ay parlé cy-dessus est desia rompuë : car nos Montaignais alliez des Algonquains suiuront leur party.

On m'a rapporté, ie ne sçay s'il est vray, qu'vn certain Sauuage nommé la Grenoüille, qui fait icy du Capitaine, a dit que les Hiroquois, auec lesquels il auoit traitté la paix, les ont incités à tuer quelques Hurons, et de prendre guerre auec eux.

Les plus auisez croient que c'est vne ruse de ceux qui traittent auec ces Peuples, et qui s'efforcent par leur entremise de diuertir les Hurons de commerce qu'ils ont auec nos François ; ce qui arriueroit, si nos Montaignais leur faisoient la guerre, et alors ils les attireroient à leurs Habitations, d'où s'ensuiuroit vn tres-notable detriment pour Messieurs les Associez de la Compagnie de la Nouuelle France.

Le dix-septiesme du mesme mois d'Aoust, le Pere de Quen arriua à Kebec dans vne chalouppe, qu'enuoyoit le Capitaine Bontemps pour donner aduis de sa venuë à Tadoussac. Or comme on a veu ceste année les glaces espouuantables sur la mer, vne entre autres de trente à quarante lieuës, d'autres disent de soixante lieuës d'estenduë ; vn Pilote m'a asseuré qu'ils la costoierent trois iours et trois nuits, ayans vn assez bon vent en poupe, et qu'en quelques endroits elle auoit des campagnes toutes rases, et en d'autres elle se releuoit en collines et en hautes montagnes ; de plus on a veu quelques vaisseaux Turcs, au sortir de la Manche, et quelques nauires degradez voguer en mer çà et là sans vergues et sans voiles, qu'on croit auoir esté pris de ces infideles, lesquels abandonnent souuent les vaisseaux qu'ils rauissent, apres auoir enleué tout ce qui est dedans; comme, dis-ie, tous ces bruits couroient, nous auions tous perdu l'esperance de veoir le Capitaine Bontemps, la saison de voguer icy se passant ; c'est pourquoy sa venuë inesperée a causé d'autant plus de ioye, qu'on eust esté marry qu'vn si braue Capitaine et vn si bel equipage se fust perdu. Le Pere de Quen nous raconta l'occasion de leur retardement, et nous donna sujet de loüer Dieu, qui les a tirés des ombres de la mort, les sauuant d'vn naufrage qui sembloit ineuitable.

Le vingt-sixiesme du mesme mois, vn ieune homme qui est passé en la Nouuelle France, comme Soldat volontaire dans le vaisseau commandé par Monsieur le Cheualier de la Roche Iacquelin, a abiuré publiquement les erreurs de Caluin, et embrassé les veritez Chrestiennes et Catholiques. Monsieur le Cheualier, le voyant d'vn assez bon naturel, et l'ayant disposé à nous prester l'oreille, prit la peine luy-mesme de l'amener en nostre petite Maison, où par apres il m'est venu trouuer plusieurs fois luy tout seul, pour conferer auec moy ; en fin apres luy auoir éclaircy les principaux points de nostre creance, il a voulu reporter à l'Ancienne France, le thresor de la verité que Dieu luy a fait trouuer en la Nouuelle.

Le vingt-septiesme du mesme mois, nous auons veu, sur les neuf heures du soir ou enuiron, vne grande éclipse de Lune, laquelle à mon aduis n'aura paru en France que sur les deux ou trois heures apres minuit.

Mais il est temps d'arrester ma plume, laquelle ne pourra pas cette année répondre à plusieurs lettres qu'vne bar-

que qui descend à Tadoussac nous apportera apres le départ des vaisseaux. Il arriue par fois, soit par oubliance ou autrement, qu'on nous rend les lettres quand la flotte a desia fait voile, ce qui fait qu'on ne peut enuoyer les responses la mesme année. Pour nos François et pour nos Peres qui sont au pays des Hurons, on ne doit attendre la response des lettres qu'on leur enuoye de France que deux ans apres ; voire mesme, si on nous donne icy les lettres qu'on leur adresse pour leur faire tenir, apres le depart des Hurons, qui ne descendent à Kebec qu'vne fois l'an, les responses ne seront portées en France qu'au bout de trois ans. I'ay donné cét aduis tout exprés, pour nous excuser enuers plusieurs personnes qui nous font l'honneur de nous escrire, et qui ne voyent point de réponses la mesme année, et quelques-fois n'en voyent point du tout, les lettres ou les responses se perdans dans vne si grande longueur de temps et de chemin. Ie prie Dieu que celles-cy arriuent à bon port auec toute la flotte; elles porteront à vostre Reuerence, pour derniere conclusion, vne supplication tres-humble de se souuenir à l'Autel et à l'Oratoire de nos pauures Sauuages et de nous tous qui sommes ses enfans, et de moy particulierement qui en ay plus de besoin que les autres, et qui me diray auec vostre permission, ce que ie suis,

Mon R. P.

Elle nous permettra, s'il luy plaist, d'implorer les prieres de tous nos Peres et de tous nos Freres de sa Prouince, ce que nous faisons encore tous tant que nous sommes, moy qui suis

Vostre tres-humble,
Et tres-obligé seruiteur,
En nostre Seigneur,

PAVL LE IEVNE,

et

P. Charles Lallemant.	P. François Mercier.
P. Iean Brebeuf.	P. Charles Turgis.
P. Iean Daniel.	P. Charles du Marché.
P. Ambroise d'Auost.	P. Claude Quantin.
P. Anne de Noüe.	P. Iacques Buteux.
P. Enemond Masse.	P. Iean de Quen.
P. Antoine Richard.	P. Pierre Pijart.

Et nos Freres Gilbert Burel, Iean Liegeois, Pierre le Tellier, Pierre Feauté.

En la Residence de nostre Dame des Anges, proche Kebec, en la Nouuelle France, ce 28. d'Aoust 1635.

RELATION DE CE QVI S'EST PASSÉ

AVX HVRONS,

EN L'ANNÉE 1635,

Enuoyée à Kebec au Pere le Ieune, par le Pere Brebeuf.

MON R. PERE,

C'EST pour vous rendre compte de nostre voyage en ce Pays des Hurons, lequel a esté remply de plus de fatigues, de pertes et de cousts que l'autre, mais aussi qui a esté suiuy et le sera, Dieu aidant, de plus de benedictions du Ciel.

Dés que l'an passé mil six cens trente quatre, nous arriuasmes aux Trois Riuieres, où se faisoit la traitte, nous nous trouuasmes dans plusieurs difficultez et perplexitez. Car d'vn costé il n'y auoit qu'vnze canots de Hurons pour nous embarquer dix personnes que nous estions de surcroist, et qui pretendions aller en leur Pays. D'autre costé on

estoit extremement en doute s'il en descendroit cette année là d'autres, attendu le grand eschet qu'ils auoient receu en guerre par les Hiroquois, nommez *Sonontrerrhonons*, au Printemps dernier, et la crainte qu'ils auoient d'vne nouuelle armée. Cela nous mettoit fort en doute, si nous deuions prendre l'occasion d'aller telle qu'elle s'offroit, ou en attendre vne meilleure.

En fin tout bien consideré, nous resolusmes de tenter fortune, iugeans qu'il importoit du tout, d'auoir vn pied dans le Pays, afin d'en ouurir la porte, qui sembloit estroittement fermée à la Foy. Cette resolution fut encore plus aisée que l'execution, qui parauenture eust esté impossible sans le soin, la faueur et la liberalité de Monsieur du Plessis Bochard, General de la flotte : car incontinent apres son arriuée, qui fut le cinquiesme Iuillet 1634, il fit tenir Conseil auec les Bissiriniens, ausquels il proposa le dessein qu'il auoit d'enuoyer quelques-vns auec eux, et de nous ioindre aux Hurons. Ils en firent plusieurs difficultez, et l'vn des Capitaines de l'Isle, nommé la Perdrix, par dessus tous ; neantmoins les raisons et les presens les gagnerent.

Le lendemain matin, l'Assemblée se fit de rechef, par le commandement de Monsieur du Plessis Bochard, où les Bissiriniens et les Hurons se trouuerent. Le mesme dessein leur fut representé ; mais pour respect les vns des autres, ils resolurent tous ensemble de n'embarquer aucun François, et n'y eut pour lors aucune raison qui les peust fléchir. Surquoy nostre entreprise sembloit encore estre rompuë pour ce coup ; mais au depart de l'Assemblée, vn des *Attiguenongha* me tirant à quartier, me dit que ie l'allasse veoir en sa cabane. Là il me fait entendre que luy et son camarade en embarqueroient trois ; ie respons que nous ne pouuions aller moins de cinq, sçouoir nous trois et deux de nos hommes.

Sur cela les *Arendarhononons* s'estant eschauffez à nous embarquer, nous trouuasmes place pour six ; si bien que nous resolusmes de partir et laisser les deux petits garçons que nous deuions mener, iusqu'à quelque autre occasion : aussi tost nous distribuasmes nos pacquets, et fismes des presens à vn chacun pour les encourager, et le lendemain septiéme du mois, Mr du Plessis Bochard leur en fit encore d'autres, en consideration seulement de ce qu'ils nous embarquoient, et les festoya tous ensemble d'vn festin de trois grandes chaudieres. Mais la contagion qui a couru l'année passée parmy ces Peuples auec de grands rauages, ayant en vn instant saisi plusieurs de nos Sauuages, et remply tout le reste de peur, nous causa de rechef vne grande confusion, et nous mit en de grandes peines, veu qu'il falloit partir sur le champ. Nos six canots estans reduits à trois, et nos deux Peres et moy nous trouuans desembarquez, il me falloit chercher de noueaux hommes, reprendre nostre petit equipage, deliberer qui s'embarqueroit et qui demeureroit, choisir entre nos pacquets ceux que nous porterions, et donner ordre pour le reste, et tout cela en moins de demieheure, où il eust esté besoin des iournées entieres. Neantmoins recognoissans bien que nostre embarquement estoit vn coup de partie pour le Ciel, nous pensasmes qu'il falloit y faire tous nos efforts, pour resister à ceux de l'ennemy commun du salut des hommes, que nous ne doutions nullement s'estre meslé dans ceste affaire. I'y fis tout mon pouuoir, nous redoublasmes les presens, nous diminuasmes nostre petit bagage, et prismes seulement ce qui concernoit le sainct Sacrifice de la Messe, et ce qui estoit absolument necessaire pour la vie. Monsieur du Plessis y interposa son authorité, Monsieur Oliuier et Monsieur Coullart leur industrie, et tous les François leur affection. Cependant ie vis par plusieurs fois tout renuersé et desesperé, iusqu'à ce que i'eus particulierement recours à nostre Seigneur Iesvs, pour l'vnique gloire duquel nous entreprenions ce penible voyage, et que i'eus fait vn vœu au glorieux sainct Ioseph, nouueau Patriarche des Hurons. Car aussi-tost ie vis tout se calmer, et nos Sauuages si contens, que ceux qui em-

barquerent le Pere Daniel l'auoient desia mis dans leur canot, et sembloit qu'ils l'alloient emmener, sans auoir encore receu la paye ordinaire. Mais le dit Pere, voyant qu'ils n'auoient point de capots comme les autres, sort du canot, m'en aduertit, et ie leur en fais donner.

En fin donc apres auoir briéuement remercié Mr du Plessis, luy auoir recommandé l'embarquement du reste de nos gens, si l'occasion se presentoit, et luy auoir dit adieu et à tous nos François, ie m'embarquay auec le Pere Antoine Daniel et vn de nos hommes ; les deux autres venoient auec les Algonquains. Monsieur du Plessis honora nostre depart de plusieurs canonnades, afin de nous rendre encore plus recommandables à nos Sauuages. Ce fut le septiesme Iuillet. Le P. Ambroise Daouost s'embarqua huict iours apres, auec deux autres de nos gens. Le reste suiuit huict iours apres, pour prendre sa part des fatigues d'vn voyage tres fascheux non seulement à raison de sa longueur et de la mauuaise chere qu'on y fait, mais encore pour les circuits qu'il faut faire de Kebec iusques icy par les Bissiriniens et la Petite Nation ; ie croy qu'il y en a pour plus de trois cens lieuës. Il est vray que le chemin est plus court par le Saut de S. Louys et par le Lac des Hiroquois, mais la crainte des ennemis, et le peu de commodité qui s'y rencontre, en rend le passage desert. De deux difficultez ordinaires, la premiere est celle des sauts et portages. Vostre Reuerence a desia assez veu de sauts d'eau vers Kebec, pour sçauoir ce qui en est ; toutes les riuieres de ces Pays en sont pleines, et notamment la riuiere de S. Laurens, depuis qu'on a passé celle des Prairies. Car de là en auant elle n'a plus son lit égal, mais se brise en plusieurs endroits, roulant et sautant effroyablement, à guise d'vn torrent impetueux, et mesme en quelques endroits elle tombe tout à coup de haut en bas, de la hauteur de plusieurs brasses. Ie me souuenois en passant des Catadoupes du Nil, à ce qu'en disent nos Historiens. Or quand on approche de ces cheutes ou torrens, il faut mettre pied à terre, et porter au col, à trauers les bois ou sur de hautes et fascheuses roches, tous les pacquets et les canots mesmes. Cela ne se fait pas sans beaucoup de trauail : car il y a des portages d'vne, de deux et de trois lieuës, ioint qu'il faut en chacun faire plusieurs voyages, si on a tant soit peu de pacquets. En quelques endroits, qui ne sont pas moins rapides que ces portages, mais neantmoins plus aisez à l'abord, les Sauuages entrans dans l'eau, traînent et conduisent à la main leurs canots, auec d'extremes peines et dangers : car ils en ont par fois iusques au col, si bien qu'ils sont contraints de quitter prise, et se sauuer comme ils peuuent de la rapidité de l'eau, qui emporte et leur arrache le canot. Cela est arriué à vn de nos François, qui demeura seul dans le canot, tous les Sauuages l'ayans laissé aller au gré du torrent ; mais son adresse et sa force luy sauuerent la vie, et le canot aussi, auec tout ce qui estoit dedans. I'ay supputé le nombre des portages, et ie trouue que nous auons porté trente cinq fois, et traisné pour le moins cinquante. Ie me suis quelquefois meslé d'aider à mes Sauuages ; mais le fond de la riuiere est de pierres si tranchantes, que ie ne pouuois marcher long-temps, estant nuds pieds.

La deuxiesme difficulté ordinaire est pour le viure : souuent il faut ieusner, si l'on vient à perdre les caches qu'on a faites en descendant, et quand on les retrouue, on ne laisse pas d'auoir bon appetit apres s'y estre traicté : car le manger ordinaire n'est que d'vn peu de bled d'Inde, cassé assez grossierement entre deux pierres, et quelquefois tout entier, dans de l'eau pure ; cela n'est pas de grand goust. Quelquesfois on a du poisson ; mais c'est hazard, excepté quand on passe quelque Nation où l'on en peut acheter. Adioustez à ces difficultez, qu'il faut coucher sur la terre nuë, ou sur quelque dure roche, faute de trouuer dix ou douze pieds de terre en quarré pour placer vne chetiue cabane ; qu'il faut sentir incessamment la puanteur des Sauuages recreus, marcher

dans les eaux, dans les fanges, dans l'obscurité et l'embarras des forest, où les piqueures d'vne multitude infinie de mousquilles et cousins vous importunent fort.

Ie laisse à part vn long et ennuyeux silence où l'on est reduit, i'entends pour les nouueaux qui n'ont par fois en leur compagnie personne de leur langue, et ne sçauent celle des Sauuages. Or ces difficultez, comme elles sont ordinaires, aussi nous ont elles esté communes auec tous ceux qui viennent en ces Pays. Mais en nostre voyage, nous en auons eu tous d'extraordinaires. La premiere a esté qu'il nous a fallu continuellement ramer, ny plus ny moins que les Sauuages : de sorte que ie n'auois le loisir de reciter mon Breuiaire sinon à la couchée, lors que i'eusse eu plus de besoin de repos que de trauail. L'autre a esté qu'il nous falloit porter nos pacquets, és portages, ce qui nous estoit aussi dur que nouueau, et encore plus aux autres qu'à moy, qui sçay desia vn peu ce que c'est que de fatiguer. A chaque portage, il me falloit faire au moins quatre voyages, les autres n'en faisoient gueres moins. I'estois desia venu aux Hurons vne autre fois, mais ie n'auois point manié l'auiron, ny porté de fardeaux non plus que les autres Religieux, qui auoient aussi fait le mesme chemin. Mais en ce voyage, il nous a fallu tous commencer par ces experiences à porter la Croix que Nostre Seigneur nous presente pour son honneur, et pour le salut de ces pauures Barbares. Certes ie me suis trouué quelquesfois si las, que le corps n'en pouuoit plus. Mais d'ailleurs mon âme ressentoit de tres-grands contentemens, considerant que ie souffrois pour Dieu : nul ne le sçait, s'il ne l'experimente. Tous n'en ont pas esté quittes à si bon marché.

Le Pere Dauost, entre autres, a esté tres-mal mené ; on luy a dérobé beaucoup de son petit equipage ; on l'a contraint de ietter vn petit moulin d'acier et quasi tous nos liures, quelques linges et vne bonne partie du papier que nous portions, dont nous auons grand besoin. On l'abandonna à l'Isle parmy les Algonquains, où il a eu dequoy souffrir à bonnes enseignes. Quand il arriua aux Hurons, il estoit si défait et abattu, que de long-temps il ne put se remettre.

Le Pere Daniel fut delaissé et contraint de changer de canot, comme aussi pareillement Pierre l'vn de nos hommes ; le petit Martin fut bien rudement traitté et en fin abandonné aux Bissiriniens, où il demeura si long-temps, qu'il fut quelques deux mois en chemin, et n'arriua aux Hurons que le dix-neufiéme de Septembre. Baron fut volé par les siens la mesme iournée qu'il arriua en ces contrées, et eust encore bien plus perdu, s'il ne les eust contraints par la peur de ses armes à luy en rendre quelque partie. Bref tous les François y ont souffert de grandes peines, fait de grosses dépenses, eu égard à leurs petites commoditez, et couru de notables dangers. Et quiconque montera icy haut, se doit resoudre à tout cela et à quelque chose de plus, mesme à la mort, dont on voit à chaque moment l'Image deuant les yeux. Pour moy qui ne sçais point nager, ie m'en suis veu vne fois fort proche : car au partir des Bissiriniens, en descendant vn saut, nous nous en allions tomber dedans vn precipice, si mes Sauuages n'eussent promptement et habilement sauté en l'eau, pour destourner le canot que le courant emportoit. Il est croyable que les autres en pourroient bien dire autant et plus, veu le nombre qu'il y a de semblables rencontres. Trois autres difficultez m'ont donné de la peine en mon particulier. La premiere, l'importunité que mes gens me firent du commencement, pour cacher en quelque part vne quaisse qu'vn de nos François auoit mise dans nostre canot. La seconde, le soing de ceux de nos gens que nous auions laissés derriere. La troisieme, que les Algonquains par où nous passions taschoient de nous intimider, disans que les Hurons nous tueroient, comme ils auoient fait en la personne de Brulé, desirans de nous retenir chez eux, auec beaucoup de demonstration de bienueillance. Depuis nostre arriuée, i'ay appris que le Maistre de mon canot auoit ietté en auant de me

degrader en quelque part, auec mon petit bagage, mais que sa proposition auoit esté aussi-tost rebuttée ; aussi ne m'en fit-on iamais aucun semblant. Tout cela, Dieu mercy, ne me tourmenta pas beaucoup : car leur ayant declaré que ie porterois moy-mesme la quaisse dont il estoit question, quoy qu'ils en eussent receu le port, ie me resignay, quand au reste, à la volonté de Dieu, prest à mourir pour l'honneur de son Fils nostre bon Seigneur, et pour le salut de ces pauures Peuples.

Ie ne sçay pas quand on parla de me quitter ; mais mes Sauuages me témoignoient tant d'affection, et disoient tant de bien de nous aux autres, qu'ils faisoient enuie à tous les Hurons que nous rencontrions, d'embarquer quelqu'vn des nostres. Cela me fait douter, si ce qu'on m'a dit du Maistre de mon canot est vray. Car ceux qui auoient embarqué le Pere Daniel et Baron, voulurent les quitter à l'Isle ; mais le Maistre du canot où estoit le Pere Daniel, le voyant mescontent de cela, le fit aussi-tost embarquer, et le porta iusques à ce qu'ils eussent rencontré le Capitaine de la Rochelle, lequel estant de la cognoissance du Pere, pour l'auoir voulu conduire l'an passé, le mit volontiers dans son canot, auec ses deux pacquets. Il luy fit plaisir, et aux Sauuages aussi : car le Pere eust eu encore bien de la peine, dans vn canot fort chetif, qui n'auoit que trois hommes languissans et dont la demeure estoit à douze lieuës loing de la nostre, là où ce Capitaine demeuroit, au village où nous auions quelque dessein de nous habituer, et assez proche du lieu où nous sommes ; et d'ailleurs son canot estoit fort et equippé de six puissans Sauuages tous sains et gaillards. Ce bon eschange luy arriua la veille de sainct Ignace au matin, ayant fait le iour precedent naufrage par deux fois. Pour Baron, n'eust esté le Capitaine de l'Isle, qui fit remettre ses pacquets dans les canots, il y fût demeuré. Encore ses gens ne luy furent pas si barbares, comme furent autrefois à vn de nos François, ceux qui le ramenoient des Hurons à Kebec. Ce ieune homme, surnommé la Marche, fust mort dans les bois, si nous n'eussions eu le soin et le credit de le renuoyer chercher plus d'vne lieuë loing du lieu où nous nous en apperceusmes.

Il ne faut quelquefois qu'vn mot, quelquefois qu'vn songe, quelque fantaisie, ou la moindre pensée d'incommodité, pour faire dégrader ou mettre à terre, i'ose dire, pour faire massacrer vn homme, ainsi qu'il arriua l'an passé à vn pauure Algonquain, qui fut abandonné en vn saut par son propre neueu ; et il n'y a pas vn mois, qu'vn pauure ieune homme aussi Algonquain, estant tombé dans le feu, fut tué auprés de nostre village par ceux de sa Nation, de peur qu'ils auoient d'en estre incommodez dans le canot. Ce qui me persuade qu'ils l'assommerent, c'est la coustume qu'ils en ont, que les Hurons le disoient, et que le soir auparauant, il mangeoit bien et en bonne quantité de ce que nous luy donnions ; outre que deux Algonquains nous asseurerent, qu'on estoit dans la pensée de le trépaner d'vn coup ou deux de hache. Vostre Reuerence a veu ou sceu de semblables cas en son hyuernement auec les Sauuages. En vn mot, il faut se resoudre à beaucoup de dangers euidens et de grandes fatigues, qui veut venir icy. I'attribue neantmoins toutes ces difficultez extraordinaires à la maladie de nos Sauuages. Car nous sçauons assez combien les maladies alterent les humeurs et les complexions mesmes des plus sociables. Ie ne sçay pas à quel prix nos François et les Montagnais en auront esté quittes. Bien scay-je que la plus-part des Montagnais qui estoient aux Trois Riuieres quand nous nous embarquasmes, estoient malades, et que plusieurs en mouroient ; comme aussi, qu'il n'est quasi point reuenu de canot de la traitte, qui n'aye esté affligé de ceste contagion. Elle a esté si vniuerselle parmy les Sauuages de nostre cognoissance, que ie ne sçay si aucun en a euité les atteintes. Tous ces pauures gents en ont esté fort incommodez, notamment pendant l'Automne, tant en leurs pesches qu'en leurs moissons.

quand on nous dit que tu estois à Kebec à dessein de remonter icy. D'autres disoient : Nous voyla bien aises, les bleds ne mourront plus : pendant ton absence, nous n'auions eu que famine. Et en effet, ie croy qu'à nostre arriuée, il n'y auoit que deux familles, en tout le village, qui eussent prouision de bled ; tout le reste en alloit acheter ailleurs, ce qui estoit commun à plusieurs autres villages. Depuis nostre arriuée, il y en a eu tres-grande abondance par tout le Pays, quoy qu'au Printemps il y aye fallu semer par trois fois, à l'occasion des gelées blanches et des vers.

Bref ceux de nostre village me disoient : Si tu ne fusses reuenu, la traite des François estoit perduë pour nous : car les Algonquains, et mesmes les Hurons des autres villages, ne nous menaçoient que de mort, si nous y allions, à cause du massacre de Brulé ; mais maintenant nous irons traiter sans crainte. I'ay esté quelques quinze iours à visiter les villages, et à ramasser auec beaucoup de frais et de peine tout nostre monde, qui abordoit ça et là, et qui ne sçachant pas la langue, n'eust pû venir nous trouuer qu'apres beaucoup d'ennuy. Il est vray qu'vn de nos hommes n'a pas laissé de venir, sans autre addresse que de ces deux mots, *Echom, Ihonatiria,* qui sont mon nom, et celuy de nostre village. Entre tous les François, ie n'en trouue point qui aye eu plus de peine que le P. Dauost et Baron. Le Pere, pour le mauuais traitement de ses Sauuages, Baron pour la longueur du voyage. Il a demeuré quarante iours par les chemins ; souuent il estoit luy seul auec vn Sauuage, à nager dans vn canot fort grand et fort chargé ; il luy falloit porter luy mesme tous ses pacquets ; il a couru risque trois ou quatre fois dans les torrens, et pour comble de ses peines, on luy a dérobé beaucoup de ses marchandises. Certes il faut icy auoir bien de la force et de la patience, et qui croira y venir chercher autre que Dieu, ny trouuera pas son compte.

Iean Nicolet, en son voyage qu'il fit auec nous iusques à l'Isle, souffrit aussi tous les trauaux d'vn des plus robustes Sauuages. Estans en fin tous ralliez, nous prismes resolution de nous habituer icy à *Ihonatiria,* et y bastir nostre cabane, pour les raisons suiuantes. La premiere est, qu'apres auoir serieusement recommandé ceste affaire à Dieu, nous iugeasmes que telle estoit sa volonté, parce que la moisson des ames y est plus meure qu'en aucun autre endroit, tant à cause de la cognoissance que i'ay auec les habitans du lieu, et de l'affection qu'ils m'ont tesmoignée autresfois, que pour ce qu'ils sont desia à demy instruits en la Foy. En effet nous y en auons baptizé huict, dont les sept sont allez au Ciel, auec la grace du Baptesme, et tout le village est en telle disposition, qu'il ne tient qu'à nous de le baptiser ; mais nous attendons qu'ils soient mieux instruits, et qu'ils ayent quitté par effect leurs principales superstitions.

La seconde raison est, que horsmis ce village, il n'y auoit que la Rochelle où nous deussions auoir inclination de nous arrester, et c'auoit esté nostre pensée dés l'an passé. Tous les habitans, qui le desiroient fort, nous y inuitoient, disans que nous serions comme au centre de la Nation, et adioutans d'autres motifs et raisons qui nous aggreoient assez ; mesme sur le chemin, ie m'entretenois en ceste pensée, que ie ne quittay que long-temps apres estre icy arriué ; si bien que nous laissasmes assez bon espace de temps à ce village de la Rochelle, les pacquets du Pere Daniel chez le Capitaine qui l'auoit accueilly dans son canot, en intention d'y faire porter les autres, et nous y loger. Mais ayant consideré, qu'ils deuoient à ce Printemps changer de place, comme ils ont déja fait, nous ne voulusmes point bastir vne cabane pour vn hyuer. D'ailleurs, quoy qu'il ne soit fort à desirer, pour cueillir plus de fruit, d'auoir beaucoup d'auditeurs en nos assemblées, ce qui nous peut faire choisir les grands villages, plutost que les petits ; neantmoins pour le commencement, nous auons trouué plus à propos de nous tenir comme à l'ombre, prés d'vne petite bourgade, où les habitans sont desia

faits à hanter les François, que de nous mettre tout à coup en vne grande, où l'on ne fust point accoustumé à nos façons de faire. Autrement c'eust esté exposer des hommes nouueaux et ignorans en la langue, à vne ieunesse nombreuse, qui par ses importunitez et mocqueries eust peu apporter quelque desordre. De plus si nous fussions allez ailleurs, ceux de ce village eussent creu estre encore en la disgrace des François, et eussent peut-estre abandonné le commerce auec eux, veu mesmement que cét Hyuer dernier le Borgne de l'Isle a fait icy courir le bruit, que Monsieur de Champlain n'en vouloit pas demeurer là, pour la mort de Brulé, et qu'il demandoit quatre testes ; et il est croyable que si nous n'eussions esté icy, et si nous n'y demeurions comme pour gages, plusieurs craignans d'estre arrestez, soit pour leurs fautes, soit pour celles d'autruy, ne retourneroient plus à la traicte. En outre ces bonnes gents ont pretendu que nous deuions demeurer chez eux, s'il estoit vray que nous les aimassions : car, disoient-ils, si vous allez ailleurs, non seulement nous aurions sujet de craindre pour nostre particulier, mais encore pour tout le Pays, nos interests estans vnis ensemble ; mais maintenant que vous nous prenez pour vos hostes, nous n'auons plus que craindre comme nous eussions fait : car si vous eussiez choisi vn autre lieu, et que quelque meschant vous eust fait du mal, non seulement les François, mais encore les Hurons, s'en fussent pris à nous. Ie pourrois encore icy alleguer quelques autres raisons et considerations qui ne sont pas à mépriser, comme seroit vne plus grande commodité, tant pour le poisson et pour le gibier, comme pour l'embarquement. Mais la principale est la premiere que i'ay apportée : entre les villages qui nous ont voulu auoir, ceux d'*Oënrio* en ont fait plus d'instance. Ce petit village, assez proche du nostre, faisoit autresfois vne partie de celuy où nous estions iadis ; mais nous n'auons pas iugé à propos de nous y arrester ceste fois ; seulement, ayans reconneu qu'il estoit expedient, que de ce village et du nostre il s'en fist vn en quelque autre part, tant pour leurs affaires communes, que pour nos fonctions et ministeres particuliers, nous auons fait depuis peu quelques presens à tous les deux ensemble à cette fin : nos presents sont de grande consideration parmy eux ; neantmoins ils ne sont pas encore resolus. Ayant donc arresté de nous tenir où nous sommes, il fut question de bastir vne cabane. Les cabanes de ce pays ne sont ny des Louures ny des Palais, ny rien de semblable aux riches bastimens de nostre France, non pas mesme aux plus petites chaumines ; c'est neantmoins quelque chose de meilleur et plus commode, que les taudis des Montagnais. Ie ne vous sçaurois mieux exprimer la façon des demeures Huronnes, que de les comparer à des berceaux ou tonnelles de iardin, dont au lieu de branches et de verdure, quelques-vnes sont couuertes d'escorce de cedre, quelques autres de grosses escorces de fresne, d'orme et de sapin, ou perusse ; et quoy que celles de cedre soient les meilleures, suiuant l'aduis et l'vsage le plus commun, il y a neantmoins ceste incommodité, qu'elles sont quasi aussi susceptibles du feu que des allumettes, d'où procede quantité d'embrasemens des bourgades entieres, et sans aller plus loing que ceste année, nous en auons veu en moins de dix iours deux grandes entierement consommées, et vne autre, qui est celle de Louys, brûlée en partie. Nous auons veu aussi vne fois nostre propre cabane en feu ; mais Dieu mercy nous l'esteignismes aussi tost. Il y a de ces cabanes ou berceaux de diuerse grandeur, les vnes de deux brasses en longueur, d'autres de dix, d'autres de vingt, de trente, et de quarante ; la largeur ordinaire est d'enuiron quatre brasses, la hauteur est presque pareille. Il n'y a point de diuers estages ; il ne se voit icy ny caue, ny chambre, ny grenier. On n'y veoit autre fenestre ny cheminée, qu'vn meschant trou au haut de la cabane, qu'on y laisse à dessein pour chasser la fumée. C'est ainsi qu'on nous a basty la nostre.

Ceux d'Oënrio et de nostre village s'y

sont employez, au moyen de quelque present que nous leur fismes. Nous n'auons pas manqué d'exercice pour la faire acheuer, tant à cause de la maladie vniuerselle de quasi tous les Sauuages, qu'à cause de la coopération de ces deux villages : car encore que l'ouurage ne fust pas grand, toutesfois ceux de nostre village regardans ceux d'Oënrio, qui sous esperance de nous attirer à eux à la longue, ne faisoient que s'amuser sans rien auancer, nous estions quasi au mois d'Octobre auant que nous fussions à couuert. Pour le dedans, nous l'auons accommodé nous mesmes ; en sorte que bien que ce ne soit pas grand chose, les Sauuages ne laissent de la venir veoir, et la voyant de l'admirer. Nous l'auons séparée en trois. La premiere partie du costé de la porte, sert d'antichambre, de briseuent et de magazin pour nos prouisions de bled, à la façon des Sauuages. La seconde est celle que nous habitons, et où est nostre cuisine, nostre menuiserie, nostre moulin, ou lieu à battre le bled, nostre Refectoire, nostre salle, et nostre chambre. Aux deux costez, à la façon des Hurons, sont deux establies, qu'ils nomment *Endicha*, sur lesquelles sont des quaisses pour mettre nos habits et autres petites commoditez ; mais au dessous, au lieu que les Hurons y logent leur bois, nous y auons pratiqué de petites cabanes pour nous coucher, et retirer quelque chose de nos hardes hors de la main larronnesse des Hurons. Pour eux, ils couchent auprés du feu ; mais cependant eux et nous n'auons que la terre pour chalit ; pour paillasse et pour matelats quelque escorce, ou quelque branchage couuert d'vne natte de ionc ; car pour les linceuls et couuertes, nos habits et quelques peaux en font l'office. La troisiesme partie de nostre cabane est encore diuisée en deux, par le moyen d'vn ouurage de menuiserie, qui luy donne assez bonne grace, et qui se fait admirer icy pour sa noueueauté. En l'vne est nostre petite Chapelle, où nous celebrons tous les iours la saincte Messe, et nous y retirons de iour pour prier Dieu. Il est vray que le bruit qu'on fait quasi continuellement nous en empesche d'ordinaire, horsmis le matin et le soir que tout le monde est retiré, et nous contraint de gaigner le dehors pour faire nos prieres. En l'autre partie, nous y mettons nos vstensiles. Toute la cabane n'a que six brasses de longueur, et enuiron trois et demie de large. Voyla comme nous sommes logez, non sans doute si bien que nous n'ayons dedans ce logis assez bonne part à la pluye, à la neige et au froid. Cependant, comme i'ay dict, on ne laisse pas de nous venir visiter par admiration, principalement depuis que nous auons eu deux portes de menuiserie, et que nostre moulin et nostre horloge ont commencé à ioüer. On ne sçauroit dire les estonnemens de ces bonnes gens, et combien ils admirent l'esprit des François. Mais ils ont tout dit, quand ils ont dit qu'ils sont *ondaki*, c'est à dire des Demons ; et nous releuons bien ce mot à leur profit, quand nous leur disons : Or ça mes freres, vous auez veu cela et l'auez admiré, et vous pensez auoir raison, voyant quelque chose d'extraordinaire, de dire *ondaki ;* qu'il faut que ceux qui font tant de merueilles soient des Demons ; et qu'y a-t-il d'admirable, comme la beauté du Ciel et du Soleil ? qu'y a-t-il d'admirable, comme de voir tous les ans les arbres quasi morts durant l'Hyuer, tout nuds et défigurez, reprendre sans manquer à chaque Printemps vne nouuelle vie et vn nouuel habit? Le bled que vous semez pourrit, et de sa pourriture va poussant de si beaux tuyaux et de meilleurs espics? Et cependant vous ne dites point : Il faut que celuy qui a fait tant de beautez, et qui nous estalle tous les ans deuant les yeux tant de merueilles, soit quelque excellent *oki*, et quelque intelligence sureminente, etc. Il n'est venu personne qui n'aye voulu tourner le moulin ; neantmoins nous ne nous en seruons point, d'autant que nous auons veu par experience, que nos Sagamités sont meilleures estant pilées dedans des mortiers de bois, à la façon des Sauuages, que broyées dedans le moulin. Ie croy que c'est à cause que le moulin fait la farine

trop fine. Pour ce qui est de l'horloge, il y auroit mille choses à dire : ils croyent tous que c'est quelque chose viuante, car ils ne se peuuent imaginer comment elle sonne d'elle mesme, et quand elle vient à sonner, ils regardent si nous sommes tous là, et s'il n'y a pas quelqu'vn de caché pour luy donner le branle.

Ils ont pensé qu'elle entendoit, principalement quand, pour rire, quelqu'vn de nos François s'escrioit au dernier coup de marteau, c'est assez sonné, et que tout aussi tost elle se taisoit. Ils l'appellent le Capitaine du iour. Quand elle sonne, ils disent qu'elle parle, et demandent, quand ils nous viennent veoir, combien de fois le Capitaine a desia parlé. Ils nous interrogent de son manger. Ils demeurent les heures entieres, et quelquesfois plusieurs, afin de la pouuoir ouyr parler. Ils demandoient au commencement ce qu'elle disoit ; on leur respondit deux choses, qu'ils ont fort bien retenuës : l'vne, que quand elle sonnoit à quatre heures du soir pendant l'hyuer, elle disoit : Sortez, allez vous en, afin que nous fermions la porte ; car aussi tost ils leuent le siege, et s'en vont ; l'autre, qu'à midy elle disoit, *yo eiouahaoua*, c'est à dire, sus dressons la chaudiere, et ils ont encore mieux retenu ce langage : car il y a de ces écornifleurs, qui ne manquent point de venir à cette heure là, pour participer à nostre Sagamité. Ils mangent à toutes heures, quand ils ont dequoy ; cependant d'ordinaire ils ne font que manger deux chaudieres par iour, sçauoir est, au matin et au soir : partant ils sont bien aises pendant le iour de prendre part à la nostre.

A propos de leurs admirations, i'en pourrois icy coucher plusieurs faites au sujet de la pierre d'aymant, en laquelle ils regardoient s'il y auoit de la colle, et d'vne lunette à onze facettes, qui leur representoit autant de fois vn mesme obiet ; d'vne petite phiole dans laquelle vne pulce paroist comme vn hanneton ; du verre triangulaire, des outils de menuiserie ; mais sur tout de l'escriture, car ils ne pouuoient conceuoir comme ce qu'vn de nous, estant au village, leur auoit dit et couché en mesme temps par escrit, vn autre, qui cependant estoit dans la maison bien esloignée, le disoit incontinent en voyant l'escriture. Ie crois qu'ils en ont fait cent experiences. Tout cela sert pour gaigner leurs affections, et les rendre plus dociles, quand il est question des admirables et incomprehensibles mysteres de nostre Foy : car la croyance qu'ils ont de nostre esprit et de nostre capacité, fait que sans replique ils croyent ce qu'on leur annonce.

Reste maintenant à dire quelque chose du pays, des meurs et coustumes des Hurons, de la disposition qu'ils ont à la Foy, et de nos petits trauaux.

Quand au premier, le peu de papier et de loisir que nous auons, m'oblige à vous dire en peu de mots ce qui pourroit faire vn iuste volume. Le pays des Hurons n'est pas grand, sa plus longue estenduë se peut trauerser en trois ou quatre iours ; l'assiette en est belle, la plus part toute en plaines. Il est enuironné et entrecoupé d'vne quantité de tres-beaux lacs ou plustost mers, d'où vient que celuy qui leur est au Nord et au Nord-nordouest, est appellé mer douce. Nous passons par là en venant des Bissiriniens. Le sol de ce pays est tout sablonneux, quoy que non esgalement. Cependant il produit quantité de tres-bon bled d'Inde, et peut-on dire que c'est le grenier de la plus part des Algonquains. Il y a vingt Bourgades, qui disent enuiron trente mille ames, sous vne mesme langue, et encore assez facile à qui a quelque maistre. Elle a distinction de genres, de nombre, de temps, de personnes, de mœuds, et en vn mot tres-parfaite et tres accomplie, contre la pensée de plusieurs. Ce qui me resioüit, c'est que i'ay appris que cette langue est commune à quelques douze autres Nations toutes sedentaires et nombreuses. Sçauoir est aux *Conkhandeenrhonons, Khionontaterrhonons, Atiouandaronks, Sonontoerrhonons, Ontaerrhonons, Oüioenrhonons, Onoiochrhonons, Agnierrhonons, Andastoerrhonons, Scahentoarrhonons, Rhiier-*

rhonons et Ahouenrochrhonons. Les Hurons sont amis de tous ces peuples, excepté des *Sonontoerrhonons, Onontaerrhonons, Oüioenrhonons, Onoiochrhonons et Agnierrhonons,* que nous comprenons tous sous le nom d'Hiroquois. Encore ont ils desia la paix auec les *Sonontoerrhonons,* depuis qu'ils furent par eux defaits l'année passée au Printemps.

Les deputez de tout le Pays sont allez à *Sonontoen,* pour confirmer cette paix, et dit on que les *Onontaerhonons, Ouioenrhonons, Ouiochrhonons et Agnierrhonons,* veulent entrer en ce party. Mais ce n'est pas chose asseurée ; que si cela est, voila vne belle grande porte ouuerte à l'Euangile. On m'a voulu mener au dit *Sonontoen,* mais ie n'ay pas iugé à propos d'aller encore en aucune part, iusques à ce que nous ayons icy mieux estably les fondemens de la Loy Euangelique, et que nous y ayons tiré vn crayon, sur lequel les autres Nations qui se conuertiront se puissent reigler. Ie voudrois bien n'aller en aucun lieu, qu'on ne nous recogneust aussi tost pour Predicateurs de Iesus-Christ.

Il est si clair et si euident, qu'il est vne Diuinité qui a fait le Ciel et la terre, que nos Hurons ne la peuuent entierement mécognoistre. Et quoy qu'ils ayent les yeux de l'esprit fort obscurcis des tenebres d'vne longue ignorance, de leurs vices et pechez, si est-ce qu'ils en voyent quelque chose. Mais ils se méprennent lourdement, et ayant la cognoissance de Dieu, ils ne luy rendent pas l'honneur, ny l'amour, ny le seruice qu'il conuient : car ils n'ont ny Temples, ny Prestres, ny Festes, ny ceremonies aucunes.

Ils disent qu'vne certaine femme nommée *Eataentsic,* est celle qui a fait la terre et les hommes. Ils luy baillent pour adioint vn certain appellé *Iouskeha,* qu'ils disent estre son petit fils, auec lequel elle gouuerne le monde ; cet *Iouskeha* a soin des viuans et des choses qui concernent la vie, et par consequent ils disent qu'il est bon ; *Eataentsic* a soin des âmes, et parce qu'ils croyent qu'elle fait mourir les hommes, ils disent qu'elle est meschante. Et ce sont parmy eux des mysteres si cachez, qu'il n'y a que les vieillards qui en puissent parler auec credit et authorité, pour estre creus. D'où vient qu'vn certain ieune homme m'en ayant discouru, me dit en se vantant : Ne suis-ie pas bien sçauant? Quelques vns me disent que la maison de ces deux Diuinitez est au bout du monde vers l'Orient ; or chez eux le monde ne passe point leur Pays, c'est à dire l'Amerique ; d'autres les logent au milieu.

Ce Dieu et cette Déesse viuent comme eux, mais sans disette ; font des festins comme eux, sont lascifs aussi bien qu'eux ; bref ils se les figurent tous tels qu'ils sont eux-mesmes. Et encor qu'ils les fassent hommes et corporels, ils semblent neantmoins leur attribuer vne certaine immensité en tous lieux. Ils disent que cette *Eataentsic* est tombée du Ciel, où il y a des habitans comme icy, et que quand elle tomba, elle estoit enceinte. Que si vous leur demandez qui a fait le Ciel et ses habitans, ils n'ont autre repartie, sinon qu'ils n'en sçauent rien. Et quand nous leur preschons vn Dieu Createur du Ciel et de la terre et de toutes choses ; de mesme quand nous leur parlons d'vn Enfer et d'vn Paradis, et du reste de nos mysteres ; les opiniastres respondent, que cela est bon pour nostre Pays, non pour le leur ; que chaque Pays a ses façons de faire. Mais leur ayant monstré par le moyen d'vn petit globe que nous auons apporté, qu'il n'y a qu'vn seul monde, ils demeurent sans replique. Ie trouue dans leur mariage deux choses qui me plaisent fort : l'vne qu'ils n'ont qu'vne femme, l'autre qu'ils ne se marient point à leurs parens en ligne directe ou collaterale, pour esloignez qu'ils puissent estre ; il y a assez d'ailleurs à y reprendre, quand ce ne seroit que le frequent changement que les hommes font de leurs femmes, et les femmes de leurs maris. Ils croyent l'immortalité des âmes, qu'ils feignent estre corporelles. Toute la plus grande partie de leur Religion consiste en ce poinct. Ce ne sont d'ailleurs que superstitions, que nous esperons auec la

grace de Dieu changer en vraye Religion, et comme despoüilles enleuées sur l'ennemy, les consacrer à l'honneur de nostre Seigneur, et en profiter pour leur soulagement particulier. Certes si estans vn iour Chrestiens, ils viennent à les aider à proportion de ce qu'ils font à present pour elles en vain, il faudra que nous leur cedions, ou que nous les imitions : car ils n'y espargnent rien, non pas mesme les plus auaricieux. Nous en auons veu quelques-vns dénuez ou peu s'en faut, de toutes leurs commoditez, pource que plusieurs de leurs amis estoient morts, aux âmes desquels ils en auoient fait largesse. Au surplus les chiens, les cerfs, les poissons et autres animaux ont des âmes immortelles et raisonnables, à leur dire. Pour preuue dequoy les vieillards racontent certaines fables qu'ils font passer pour veritez ; ils ne font mention ny de peine ny de recompense au lieu où vont les âmes apres la mort ; aussi ne mettent-ils point de distinction entre les bons et les mauuais, les vertueux et les vicieux, et ils honorent également la sepulture des vns et des autres ; ainsi que nous auons veu en celle d'vn ieune homme qui s'étoit empoisonné du déplaisir qu'il auoit conceu, à raison qu'on luy auoit osté sa femme. Ils ont vne infinité de superstitions ; leurs festins, leurs medecines, leurs pesches, leurs chasses, leurs guerres, bref quasi toute leur vie ne roule que sur ce piuot ; les songes sur tout ont icy grand credit.

Tout ce pays, et ie crois qu'il en va de mesme ailleurs, ne manque pas d'hommes meschans, lesquels par enuie ou par vengeance ou autre motif, empoisonnent ou ensorcellent, et en fin tost ou tard font mourir ceux qu'ils entreprennent. Quand telles gens sont surpris, on les execute sur le champ, sans autre forme de procés, et il n'en est autre bruit. Pour les autres meurtres, ils les vengent sur toute la Nation du meurtrier ; aussi ne sçay-je que cette sorte de gens qu'ils fassent mourir impunément. I'ay bien connu vne fille larronnesse, qui fut aussi-tost assommée sans aucune recherche, mais ç'auoit esté par son propre frere ; s'il paroist quelque traistre qui machine la ruine du Pays, ils taschent en commun de s'en défaire au plus tost ; mais ces accidens sont fort rares.

Ils disent que ces Sorciers les ruinent : car si quelqu'vn a reüssy en quelque entreprise, si la traitte, si la chasse luy a succedé, aussi-tost ces meschans l'ensorcellent, ou quelque autre de sa maison, afin qu'il consomme tout en Medecins et Medecines. Aussi pour remedier à ces sorts et autres maladies, il y a vne infinité de Medecins, qu'ils appellent *Arendiouane*. Ces gens à mon aduis sont vrays Sorciers, qui ont accez au Diable. Les vns ne font que iuger du mal, et ce en diuerses façons, sçauoir est par Pyromancie, par Hydromancie, Negromancie, par festins, par danses et chansons ; les autres s'efforcent de guerir le mal par soufflemens, breuuages et autres singeries ridicules, qui n'ont aucune vertu ny efficacité naturelle. Mais les vns et les autres ne font rien sans grands presens, et sans bonnes recompenses.

On void en ce Pays quelques Deuins, qu'ils appellent encore *Arendiouane*, et qui se meslent de faire tomber ou cesser la pluye, et predire les choses futures. Le Diable leur reuele quelques secrets, mais auec tant d'obscuritez, qu'on n'a garde de les arguer de mensonge : témoin vn du village de *Scanouaenrat*, lequel, vn peu auparauant l'embrasement des bourgades cy dessus mentionnées, auoit veu en songe trois flammes qui tomboient du Ciel sur lesdites bourgades. Mais le Diable ne luy auoit declaré le sens de cet enigme : car ayant obtenu du village vn chien blanc pour en faire festin, et en impetrer l'intelligence, il demeura aussi ignorant apres comme auparauant.

Dernierement, comme i'estois chez Louys de Saincte Foy, vne vieille sorciere ou deuineresse du dit village, dit qu'elle auoit veu ceux qui estoient allez à la guerre, qu'ils reuenoient et amenoient vn prisonnier. Nous verrons si elle a dit vray. Son procedé est par pyromancie : elle vous figure en sa cabane

le lac des Hiroquois; puis d'vn costé elle fait autant de feux comme il y a de personnes qui ont marché en campagne, et de l'autre costé encore autant de feux qu'ils ont d'ennemis à combattre. Puis si son sort reüssit, elle donne à entendre que les feux de deça ont trauersé, et cela signifie, que les guerriers ont desia passé le lac. Vn feu qui y esteint l'autre, marque vn ennemy défait; que si il l'attire à soy sans l'esteindre, c'est un prisonnier pris à mercy. C'est ainsi, pour finir ce discours, qui seroit trop long si ie voulois tout dire, que le Diable amuse ce pauure peuple, substituant ses impietez et superstitions, en la place de la conformité qu'ils deuroient auoir à la prouidence de Dieu, et du culte qu'ils luy deuroient rendre.

Quand à ce qui concerne les mœurs, les Hurons sont lascifs, quoy qu'en deux chefs moins que plusieurs Chrestiens, qui rougiront vn iour deuant eux. Vous n'y verrez point de baisers, ny de caresses deshonnestes ; et dans le mariage, vn homme y demeurera les deux et trois ans entiers, sans cognoistre sa femme, tandis qu'elle est nourrice. Ils sont gourmands iusques à rendre gorge ; vray est que cela n'est pas souuent, mais seulement en quelques festins superstitieux ; encore ne s'y trouuent-ils pas volontiers ; et d'ailleurs ils supportent beaucoup mieux la faim que nous : si bien qu'apres auoir ieusné les deux ou trois iours entiers, vous en verrez encore ramer, porter, chanter, rire, gausser, comme s'ils auoient bien disné. Ils sont forts faineants, menteurs, larrons, importuns demandeurs. Quelques-vns les estiment vindicatifs; mais pour moy ie crois que ce vice est plus notable ailleurs qu'icy. On y voit reluire d'assez belles vertus morales. Vous y remarquez en premier lieu vne grande amour et vnion, qu'ils sont soigneux de cultiuer par le moyen de leurs mariages, de leurs presens, de leurs festins et de leurs frequentes visites. Au retour de leur pesche, de leur chasse et de leur traitte, ils s'entredonnent beaucoup ; s'ils y ont pris quelque chose d'exquis, ou mesme s'ils l'ont acheté, ou si on le leur a donné, ils en font festin à tout le village. L'hospitalité enuers toute sorte d'estrangers y est remarquable : ils leur presentent en ces festins ce qu'ils ont preparé de meilleur, et comme i'ay desia dit, ie ne sçay si ailleurs il se rencontre rien de pareil en ce sujet. Il me semble auoir leu dans les vies des Peres, qu'vne armée Payenne se conuertit, voyant la charité et l'hospitalité d'vne ville Chrestienne, dont les habitans s'efforçoient à l'enuie de caresser et festoyer les Estrangers, iugeans bien que ceux-là deuoient professer la vraye Religion, et adorer le vray Dieu Pere commun de tous, qui auoient vn cœur si benin, et faisoient indifferemment tant de bien à toute sorte de personnes. Nous auons aussi esperance que nostre Seigneur donnera en fin la lumiere de sa cognoissance, et communiquera l'ardeur de ses graces à cette Nation, qu'il semble y auoir disposée par la pratique de cette belle vertu. Ils ne refusent iamais la porte à vn Estranger ; et l'ayans receu vne fois en leur maison, ils luy font part de ce qu'ils y ont de meilleur ; ils ne luy donnent iamais son congé, et quand il le prend de soy-mesme, il en est quitte pour vn simple grand-mercy. Cela me fait esperer, que si vne fois il plaist à Dieu de les illuminer, ils correspondront parfaictement aux graces et aux inspirations de son Fils ; et puis qu'il est venu comme Estranger en sa propre maison, ie me promets que ces bonnes gens le receuront à toutes heures en leur cœur, sans le faire attendre à la porte par trop de dureté, sans luy rien espargner en toute l'estenduë de leurs affections, sans le trahir et le chasser dehors par quelque faute signalée, et sans rien pretendre en son seruice que son honneur et sa gloire : qui est tout ce qu'on peut souhaitter de fidelité en vne âme, pour le bon vsage et sainct employ des faueurs du Ciel.

Que diray-je de leur estrange patience dans leur pauureté, disette et maladies? Nous auons veu cette année les villages entiers sur la litiere, nourris d'vn peu de sagamité insipide, et cependant pas vn mot pour se plaindre, pas vn mouue-

ment d'impatience. Ils reçoiuent bien plus constamment la nouuelle de la mort, que ces Messieurs et Dames de la Chrestienté, à qui on en oseroit ouurir la bouche. Nos Sauuages l'entendent non seulement sans desespoir, mais sans se troubler, sans pallir ou blesmir tant soit peu. Nous auons sur tout admiré la constance de nos nouueaux Chrestiens: le penultiéme qui est mort, nommé Ioseph *Oatij*, a demeuré sur la dure l'espace de quatre ou cinq mois, tant deuant qu'apres son Baptesme, si décharné qu'il n'auoit que les os ; dans vne cabane si chetiue, que les vents y souffloient de tous costez, couuert pendant les froidures de l'hyuer d'vne peau fort legere, de bestes noires ou d'escurieux noirs, nourry fort pauurement ; on ne l'a cependant iamais ouy faire aucune plainte. Nostre Seigneur Iesus-Christ soit à iamais loüé. C'est sur ces dispositions et fondemens, que nous esperons auec la grace de Dieu bastir l'edifice de la Religion Chrestienne parmy ce peuple, qui desia d'ailleurs nous est grandement affectionné, et a vne grande opinion de nous. C'est à nous maintenant à correspondre à nostre vocation et à la voix de N. S. qui nous dit, *videte regiones, quoniam albæ sunt iam ad messem.* Il est vray, mon R. P. que *messis multa, operarij pauci,* et de plus nous nous trouuons fort foibles pour vne si grande entreprise, au moins moy, et partant ie supplie nostre R. P. Prouincial et V. R. de nous enuoyer du secours. Sur quoy ie m'escrierois volontiers au bon Dieu, *mitte quem missurus es*: car pour nous, nous sommes des enfans qui ne faisons que begayer. Cependant nous confians en la bonté de N. Seigneur et non en nos propres forces et industries, voicy ce que nous auons fait pour la conuersion de ce Peuple, depuis nostre arriuée. Premierement nous nous sommes employez en l'estude de la langue, qui, à cause de la diuersité de ses mots composez, est quasi infinie. On ne peut neantmoins rien faire sans cét estude. Tous les François qui sont icy s'y sont ardemment portez, ramenant l'ancien vsage d'escrire sur des escorces de bouleau faute de papier. Les P. Dauost et Daniel y ont trauaillé par dessus tous ; ils y sçauent autant de mots que moy, et peut-estre plus. Mais ils n'ont pas encore la prattique pour les former et assembler promptement, quoy que le Pere Daniel s'explique desia passablement. Pour moy qui y fais leçon à nos François, si Dieu ne m'assiste extraordinairement, encor me faudra-il aller longtemps à l'escole des Sauuages, telle est la fecondité de leur langue. Cela n'empesche pas que ie n'entende quasi tout ce qu'ils disent, et que ie ne leur fasse assez comprendre mes conceptions, mesme dans l'explication de nos plus ineffables mysteres. Apres cela, nous nous sommes employez à la visite, sollicitation et instruction des malades, qui ont esté comme i'ay dit en tres-grand nombre ; c'a esté dans ce pieux exercice que nous auons acquis des âmes à nostre Seigneur, iusques au nombre de treize. La premiere fut vne petite fillette de ce village, âgée seulement de quatre ou cinq mois ; elle mourut vn quart d'heure apres son baptesme, auquel elle fut nommée Iosephe, pour accomplir vn vœu que i'auois faict de donner ce nom au premier que nous regenererions des sainctes eaux, en recognoissance de tant de faueurs que nous auons receuës et receuons par l'entremise de ce grand Sainct. Ce fut le sixiesme Septembre 1634. La deuxiesme, fut vne autre petite fille d'enuiron deux ans, que nous baptisasmes le lendemain ; elle mourut l'onziesme du mesme mois et an, ayant esté nommée Marie.

Le 26. du mesme mois, ie baptisay Marie *Oquiaendis,* mere du Capitaine de ce village, ayeule de l'autre Marie. Celle-cy vit encore, et attribuë sa guerison à la vertu du S. Baptesme, le publiant par tout. En effet elle estoit quasi aux abois, et dés qu'elle fut lauée de ces sacrées eaux, elle commença à se mieux porter. Le 20. d'Octobre, ie partis pour aller à la Nation du Petun. En ce voyage Dieu me fit la faueur de baptiser et enuoyer au Ciel trois petits enfans, l'vn desquels entre autres alloit ietter les derniers souspirs quand i'arriuay dans sa cabane,

où à peine eus-je le loisir de l'ondoyer. Au retour du voyage, ie trouuay que le P. Daniel auoit baptisé Ioseph *Ioutaya*, qu'on croyoit deuoir expirer sur le champ. Ie l'auois instruit auparauant. Il a suruécu long temps, tousiours languissant, et faisant beaucoup d'actes de vertu. Nous l'auons assisté corporellement et spirituellement; si bien que luy et toute sa cabane n'attribuoient la prolongation de sa vie, qu'au double secours qu'il a receu de nostre part. En fin estant mort heureusement dans la confession et inuocation du vray Dieu, et dans la repentance de ses pechez, nous l'enterrasmes solennellement comme il l'auoit desiré. Nous auons admiré le soin, la charité et la perseuerance de sa femme, dans les deuoirs et seruices qu'elle luy rendoit pendant vne fort longue, fort sale et fort puante maladie. Elle et toute sa cabane (où nous en auons déja baptisé trois) nous est demeurée fort affectionnée, et ils m'ont protesté plusieurs fois qu'ils seroient tous, à la vie, à la mort et au delà, en nostre disposition. Mais nous ne les iugeons pas encore assez instruits. C'est en ceste cabane où demeure le premier Huron que i'aye iamais baptisé, qui fut l'an mil six cens vingt-neuf, auant nostre depart de ce Pays. C'estoit vn petit enfant tenu pour mort, lequel sembla renaistre et reuiure doublement dans les eaux viuifiantes du sainct Baptesme. Il vit encore, âgé d'enuiron cinq ans, et est fort gentil.

Le vingt-vniesme d'Octobre, fut baptizé Ioseph *Sondaarouhané*, âgé d'enuiron quarante ou cinquante ans; il auoit vne grande bonté et douceur naturelle, et m'estoit de longue main affectionné; il rendit son bien-heureux esprit à Dieu le vingtiesme de Nouembre. Le mesme iour, fut baptisé Ioachim *Tsindacaiendoua*, vieillard de 80. ans; c'étoit vn des Hurons du meilleur naturel que i'aye connu. Le lendemain, il quitta cette vie pour en commencer vne meilleure, comme nous croyons; nous l'enterrasmes solemnellement en vn lieu separé. Cette ceremonie attira sur nous les yeux de tout le village, et causa à plusieurs le desir qu'on honorast leur sepulture de cette façon, notamment à Ioseph *Ioutaia*, cy dessus mentionné, lequel, apres les obseques acheuées, me dit qu'il eust esté bien aise que nous eussions passé au trauers de sa cabane en l'estat que nous estions habillez, pour nous veoir du lieu où la maladie le tenoit attaché: car on luy en auoit fait tant de cas, qu'il declara authentiquement vouloir estre enterré de nos mains, ce qui fut fait.

Puisque ie suis retombé sur le propos de cét homme, ie diray vne chose memorable qui luy arriua apres son Baptesme. Le Diable luy apparut vn iour en forme d'vn sien frere decedé. Entrant dans sa cabane, il ne le salüa pas, et s'asseyant de l'autre costé du feu, vis à vis de nostre nouueau Chrestien, il demeura long-temps sans parler. En fin prenant la parole, il luy dit: Quoy donc, mon frere, vous nous voulez quitter? Nostre Ioseph, qui n'estoit pas encore assez duit en cette milice, respondit: Non, mon frere, ie ne vous veux pas quitter, ie ne vous quitteray point; et dit-on qu'alors ce faux frere commença à le caresser. Toutesfois il a depuis protesté plusieurs fois qu'il desiroit aller au Ciel.

Le vingt-septiesme de Nouembre, Martin Tsicok, vieillard desia fort âgé, et d'vne humeur fort douce, fut baptisé. Ce bon homme ne cessa d'inuoquer Iesus et Marie depuis son baptesme iusques au 15. Decembre qu'il mourut. Ie commençay à l'instruire par cette verité: que nos âmes apres la mort alloient toutes en Enfer ou en Paradis; que le Paradis estoit vn lieu remply de delices et de contentemens, et au contraire l'Enfer, vn lieu de feux, de peines et de tourmens eternels; qu'au reste, il auisast, tandis qu'il estoit encore en vie, auquel de ces deux lieux il vouloit aller et demeurer pour iamais. Alors ce bon vieillard se tournant vers sa femme: Ma femme, luy dit-il, ne vaut-il pas bien mieux aller au Ciel? i'ay peur de ces effroyables feux d'enfer. Sa femme fut de mesme aduis, et ainsi il presta vo-

lontiers l'oreille aux instructions qu'on luy donna.

Le dix-neufiesme Ianuier, ie partis pour aller en la maison de Louys de saincte Foy, distante de nostre village de sept ou huict lieuës. Ie n'auois peu ny deu y aller plus tost, pour ce qu'il estoit allé en la Nation neutre querir son Pere, qui y estoit demeuré perclus.

En ce voyage, passant par *Onnentissati*, i'allay voir vn nommé *Oukhahitoüa*, qui auoit l'an passé embarqué vn de nos hommes; le trouuant à l'extremité, ie l'instruisis; il creut, il détesta sa vie passée, il fut baptisé sous le nom de François, et deux iours apres quitta ce monde pour s'enuoler au Ciel.

Le vingt-neufiesme de Mars, nous baptisasmes solemnellement en nostre petite Chapelle Ioseph Oatij. François petit Pré luy seruit de Parain; plusieurs y assisterent. Il y auoit long-temps que nous l'instruisions; c'est pourquoy il respondit luy-mesme aux interrogations que ie luy faisois en langue Huronne. Ce bon ieune homme estoit d'vne complexion fort valetudinaire; nous l'auions gaigné par vne continuelle assistance, qui l'auoit remis par deux fois; de sorte que tres-volontiers il remit entre nos mains le soin de son âme, laquelle alla heureusement à Dieu le quatorziesme Auril, apres auoir esté fortifiée du Sacrement d'extreme-Onction.

Nous auons sur tout admiré sa patience et sa tranquillité d'esprit, principalement depuis le baptesme. A peine auions nous commencé à l'instruire, qu'il commença à dire fort souuent et de iour et de nuict: Iesus, ayez pitié de moy; Marie et Ioseph, secourez moy.

Finalement le vingtiesme d'Auril, ie baptisay à Oënrio vne femme fort vieille. Elle deceda le vingt-quatriesme. Du commencement que ie l'abborday et que ie luy demanday si elle vouloit aller au Ciel ou en Enfer, elle ne respondoit autre chose, sinon qu'elle iroit où son fils voudroit. Mais luy ayant esté dit que son pere, feu Ioachim *Tsindacaiendoua*, estoit allé au Ciel: I'y veux donc aller, dit-elle.

Ce sont là les fruicts que nous auons recueillis de nos visites et instructions particulieres. Ie croy que la moisson eust esté plus grande, si i'eusse peu abandonner nostre village, et parcourir les autres. Plaise à nostre Seigneur accepter ces petites premices, et nous donner les forces et les moyens d'en faire dauantage. On en a instruit beaucoup d'autres, qui demandoient le Baptesme fort instamment; mais ne les voyant pas en danger de mort, nous les auons reseruez pour vne grande instruction.

Enuiron le mois de Decembre, les neiges commencerent à prendre pied, et les Sauuages se rendirent sedentaires dans le village. Car tout l'Esté et tout l'Automne, ils sont la plus-part ou dans des cabanes champestres à prendre garde à leurs bleds, ou sur le lac à la pesche, ou en traitte; ce qui n'est pas vne petite incommodité pour les instruire. Les voyant donc ainsi reünis, au commencement de cette année, nous resolusmes de prescher publiquement à tous, et leur faire cognoistre le sujet de nostre venuë en leur Pays, qui n'est pas pour leur pelleteries, mais pour leur annoncer le vray Dieu et son fils Iesus-Christ, Sauueur vniuerselle de nos âmes.

Nous faisons cette instruction ou Catechisme en nostre cabane: car nous n'auons point encore d'autre Eglise capable. C'est le plus souuent que nous pouuons: car leurs festins, leurs danses et leurs ieux, les occupent tellement, qu'on ne les assemble pas comme l'on veut.

La façon ordinaire que nous y tenons est celle cy. Nous appellons le monde par le moyen du Capitaine du village, qui les assemble tous chez nous comme en Conseil, ou bien au son de la clochette. Ie me sers du surplis et du bonnet carré, pour donner plus de maiesté. Au commencement nous chantons à genoux le *Pater noster*, reduit en vers Hurons. Le P. Daniel, comme autheur de cela, chante vn couplet tout seul, et puis nous le rechantons tous ensemble, et ceux d'entre les Hurons, principalement les petits enfans, qui le sçauent desia,

prennent plaisir de chanter auec nous, et les autres d'escouter. Cela fait, comme vn chacun est assis, ie me leue et fais faire le signe de la Croix à tous, puis ayant recapitulé ce que i'ay dit la derniere fois, i'explique quelque chose de nouueau. Apres cela nous interrogeons les ieunes enfans et les filles, donnans ou vn petit canon de verre, ou de la raçade à ceux qui l'ont merité. Les parents sont fort aises de veoir leurs enfans bien dire et remporter quelque petit prix, dont ils se rendent dignes par le soin qu'ils ont de venir en particulier se faire instruire. Nous de nostre costé, pour leur donner plus d'emulation, faisons reprendre chaque leçon, par nos deux petits garçons François, qui s'entr'interrogent l'vn l'autre ; ce qui rauit les Sauuages en admiration. En fin tout se conclud par le discours des Anciens, qui proposent leurs difficultez, et quelquesfois me font escouter à mon tour le narré de leur creance.

Nous commençasmes nos Catechismes par cette verité memorable, que les âmes qui sont immortelles, vont toutes apres la mort en Paradis ou en Enfer. Et c'est ainsi que nous les abordons, soit en public, soit en particulier. I'adioustay qu'ils auoient le choix pendant la vie, de prendre party apres la mort icy ou là, où ils aduiseroient presentement. A quoy vn bon vieillard m'ayant dit : Aille qui voudra dans les feux d'Enfer, pour moy ie desire aller au Ciel ; tous les autres le suiuirent, et vsans de la mesme response, nous prierent de leur en monstrer le chemin, et oster les pierres, les arbres et les halliers qui y sont et qui pourroient les arrester.

Nos Hurons, comme vous voyez, ne sont pas si massifs qu'on croiroit bien ; ils me semblent auoir le sens commun assez bon, et ie les recognois vniuersellement fort dociles. Il y en a neantmoins d'opiniastres, et attachez à leurs superstitions et mauuaises coustumes ; ce sont notamment les vieillards : car horsmis ceux là, qui ne sont pas en grand nombre, tout le reste ne sçait rien en leur croyance. Nous en auons en nostre village deux ou trois de ce nombre. Ie suis souuent aux prises auec eux, où ie les conuaincs et les mets en contradiction, de telle sorte qu'ils aduoüent ingenuement leur ignorance, et les autres se mocquent d'eux ; neantmoins ils ne se rendent pas, ayans pour tout refuge, que leur Pays n'est pas comme le nostre, qu'ils ont vn autre Dieu, vn autre Paradis, en vn mot d'autres coustumes.

Ils nous racontent que cette femme, nommée *Eataentsic*, tomba du Ciel dedans les eaux dont estoit couuerte la terre, et que peu à peu la terre se descouurit. Ie leur demande qui a creé le Ciel, où cette femme n'a peu se tenir, et ils demeurent muets ; comme aussi quand ie les presse de me dire qui auoit produit la terre, veu qu'elle estoit au fond des eaux auparauant la cheute de ceste femme. Vn certain me demanda assez subtilement sur ce propos, où estoit Dieu auant la creation du monde. La response me fut plus facile, apres S. Augustin, qu'à eux l'intelligence de la question qu'ils me faisoient. Vn autre bon vieillard, estant tombé malade, ne vouloit point oüyr parler d'aller au Ciel, disant qu'il desiroit aller où estoient ses ancestres. Quelques iours apres il se rendit, et me fit vn plaisant conte : Réioüys toy, me dit-il, car ie suis reuenu du pays des âmes, et ie n'y en ay plus trouué, elles sont toutes allées au Ciel. Il n'y a rien qui ne serue à salut, quand il plaist à Dieu, iusques aux songes.

Deux choses entre autres nous ont fort aydés, pour si peu de profit que nous auons desia fait icy, par la grace de nostre Seigneur. La premiere est, comme i'ay desia dit, la santé que Dieu nous a conseruée parmy vne si grande et si vniuerselle contagion : car nos Hurons ont pensé que s'ils croyoient en Dieu et le seruoient comme nous, ils ne mourroient pas en si grand nombre.

La seconde est l'assistance temporelle qu'on a rendue aux malades. Ayans apporté pour nous quelques petits rafraîchissemens, nous leur en donnions, à l'vn vn peu de prunes, à l'autre vn peu de raisins ; aux autres quelque autre

chose. Les pauures gens venoient de fort loin pour en auoir tous leur part.

Nos François ayant assez heureusement reüssy à la chasse pendant l'Automne, nous en portions quelque morceau à tous les malades ; cela leur gagnoit le cœur, veu principalement, qu'ils mouroient n'ayant ny chair ny poisson, pour assaisonner leur sagamité. Adioustez que tous nos François se sont Dieu mercy comportez si vertueusement et si paisiblement dedans et dehors, pendant toute cette année, qu'ils ont attiré la benediction du Ciel. Nous deuons aussi beaucoup au glorieux sainct Ioseph, espoux de nostre Dame, et protecteur des Hurons, dont nous auons touché au doigt l'assistance plusieurs fois. Ce fut vne chose remarquable, que le iour de sa feste et durant l'Octaue, les commoditez nous venoient de toutes parts.

Auant que de finir, ie diray seulement ce mot de Louys de saincte Foy, que i'aymerois mieux taire, n'estoit qu'il peut seruir pour reconnoistre plus iudicieusement cette Nation : c'est qu'il n'est pas tel qu'il deuroit estre et que nous l'eussions souhaitté ; neantmoins nous en auons encore bonne esperance. Il fut pris l'année passée par les Hiroquois en la défaite commune, et emmené prisonnier. Il luy en a cousté vn doigt ; ce coup de foüet deuroit estre bastant pour le remettre en son deuoir. Son Pere ne fut pas pris ; il se sauua à la fuite, mais en fuyant il patit à bon escient dedans les bois, où il demeura, à ce qu'il dit, trente iours, combattu de trois puissans ennemis : sçauoir est du froid, car c'estoit au Printemps, et il estoit nud et sans feu ; de la maladie, car il demeura comme perclus des deux iambes, et n'en est pas encore guery ; et en fin de la faim, à propos de laquelle il raconte vne chose remarquable, si elle est vraye : il dit qu'ayant demeuré dix ou douze iours sans manger, et priant Dieu, duquel il auoit oüy parler à son fils, il vit comme vn pot de grais tel qu'il en auoit veu à Kebec, remply d'vne tres suaue liqueur, et oüit vne voix, qui luy disoit : *Sarankes*, aye bon courage, tu n'en mourras pas ; prens, boy de ce qui est dans ce pot, afin de te fortifier : ce qu'il fit, et en fut merueilleusement soulagé. Que peu apres il rencontra en vn arbrisseau vn sachet de bled, dont il sustenta petitement sa vie, iusques à ce que quelques Sauuages de la Nation neutre, l'ayans fortuitement trouué, l'enleuerent en leur village.

Cét homme m'a témoigné qu'il desiroit se conuertir, luy et toute sa famille, et cooperer à ce que tout son village seruist à Dieu, comme nous. Mais c'est vn esprit deslié aussi bien que son fils, ie ne me fie pas encore en luy. Nostre esperance est en Dieu et en nostre Seigneur Iesus-Christ, qui a respandu son sang pour le salut des Hurons, aussi bien que pour le reste du monde.

C'est sur cét appuy, et non sur nos industries, que nous esperons de veoir vn iour icy vne Chrestienté florissante. Les esprits certes y sont dociles et flexibles ; ie ne voy que la liberté des femmes, qu'ils changent à plaisir, et quelques superstitions difficiles à abolir : car d'ailleurs ils n'ont point d'auersion de la Foy, ny de la Loy Chrestienne ; ils recourent volontiers à Dieu en leurs necessitez, viennent faire benir leurs bleds auant que de les semer, et demandent ce que c'est que nous desirons d'eux. Nous n'auons à apprehender que nos pechez et imperfections, et moy sur tous. Certes ie me sens extremement indigne de cét employ ; mais enuoyez nous des saincts, ou faites enuers Dieu nostre Seigneur, que nous soyons tels qu'il desire. Mille recommandations aux saincts sacrifices de vostre Reuerence, et de tous nos Peres et Freres.

De V. R.

Tres-humble et tres-obeyssant
seruiteur en nostre Seigneur,

IEAN DE BREBEVF.

De nostre petite Maison de S. Ioseph au village d'Ihonatiria és Hurons, ce 27. May 1635, iour auquel le S. Esprit descendit visiblement sur les Apostres.

Mon R. Pere,

Depuis la presente escrite, nous auons baptisé vn enfant malade, arriere petit neueu de feu Ioachim *Tsindacaiendoua*, et ce d'autant plus hardiment que ceste famille semble estre toute disposée à la Foy. Nostre Seigneur luy a rendu la santé auec admiration de ses parens, qui remarquerent qu'incontinent apres le baptesme, il reposa fort doucement. Cela seruira pour renuerser vne mauuaise opinion que le Diable va semant dans quelques esprits, ausquels il persuade qu'on ne guerit iamais apres le baptesme. C'est là vne des ruses du Diable contre nous ; il en a bien d'autres, dont il a fait l'essay desia en partie, mais N. Seigneur le confondra ; c'est en luy en qui nous nous confions. Paraduenture V. R. sera-elle bien aise de sçauoir que l'Hyuer a esté icy fort court et fort moderé. Le Pays est tel, qu'il porte assez pour la nourriture des habitans. Tout ce Printemps a esté grandement beau et sec ; les bleds commencent à pâtir faute de pluye. Ie prie nostre Seigneur, qu'il luy plaise y remedier, et nous donner ce qui sera necessaire pour sa gloire, pour les heureux commencemens de ceste Chrestienté, et pour la benediction des petits trauaux que nostre Compagnie entreprend en ces terres éloignées, sous la protection des Fleurs de Lys, et de nostre Grand Roy, qui les fait fleurir auiourd'huy si glorieusement.

RELATION
DE QVELQVES PARTICVLARITEZ, DV LIEV ET DES HABITANS
DE L'ISLE DV CAP BRETON.

Enuoyée par le P. Iulien Perrault, de la Compagnie de Iesus, à son Prouincial, en France, l'an 1634. *et* 35.

L'Isle du Cap Breton est esloignée de nostre France d'enuiron neuf cens lieuës par mer. Elle en a soixante et dix ou quatre-vingts de circuit. Les montagnes y sont fort hautes et en nombre, au pied desquelles se voyent de grandes fondrieres et precipices affreux. La terre y est couuerte de toutes sortes d'arbres, comme de chesnes, hestres, bouleaux, pins, sapins et autres.

Le Chibou, principale partie de ceste Isle, est vne grande Baye d'enuiron deux lieuës de large en son entrée, qui va peu à peu s'estrecissant le long de six ou sept lieuës, qu'elle comprend en estenduë. Sur le milieu, à main gauche en montant, au haut de la coste, qui regarde le Noroüest, est basti le fort de saincte Anne, à l'entrée du port, vis à vis d'vne petite Anse. L'assiette du lieu est si auantageuse, au rapport de ceux qui s'y cognoissent, qu'auec dix ou douze pieces de canon, on pourroit couler à fonds tous les vaisseaux ennemis qui s'y presenteroient.

Ceux qui ont vieilly sur mer, protestent qu'ils n'ont iamais veu vn Port plus recommandable pour sa capacité, ny pour la facilité de son abord. Trois mille nauires y peuuent estre à l'aise et à l'abry de tout vent, en vn beau rond tres-agreable à veoir, car sa figure est circulaire, ou peu s'en faut. Les marées y sont fort douces et reiglées ; il y a tousiours de dix à douze brasses d'eau. Au reste nonobstant que toute l'Isle soit de quarante six degrez et demy en son eleuation, si est-ce que le froid y est extréme, parmy des neiges de cinq à six mois l'année. Voila pour ce qui est de

la situation du lieu; venons aux commoditez de la vie, qu'il offre aux habitans : surquoy on peut dire en general, que les Sauuages sont icy plus à leur aise, qu'en beaucoup d'autres endroits. Si l'Hyuer leur y fournit moins de Castors sur eau, il leur donne aussi en recompense plus d'Orignacs sur terre. En esté ils y viuent assez doucement de Marmettes, de Perroquets, de Cormorans et autres oyseaux de marine. Ils y ont aussi les Outardes, l'Esplan, les Maquereaux, les Moruës, et semblables prouisions selon la diuersité des saisons, dans les forests, ou sur les costes de la mer.

Quant à eux, pour ce qui est du corps, ils n'ont rien de monstrueux; vous y voyez des gens bien-faits, d'vn beau visage et d'vne riche taille, forts et puissans. Leur charnure est blanche naturellement, comme en font foy les petits enfans; mais le hasle du Soleil, et les frictions d'huile de Loup marin et de graisse d'Orignac, les rend fort basanez, à mesure qu'ils croissent. Ils vont la plus-part la teste nuë, et portent de longs cheueux noirs, auec fort peu ou point de barbe, tellement que les femmes n'y sont recogneües, qu'en ce qu'elles se seruent d'vne ceinture, et qu'elles sont moins découuertes que les hommes; tout au rebours de ce qui se pratique en plusieurs lieux de la Chrestienté, à la honte du Christianisme. On void icy des vieillards de quatre-vingts et cent ans, qui n'ont presque pas vn poil gris. Pour le regard de l'esprit, s'il en faut iuger de leurs deportemens et de leurs façons de traitter auec nos François, ils ne l'ont pas mauuais. Vous ne voyez paroistre en leurs gestes et démarches aucune sottise ou niaiserie, mais plutost vne certaine grauité et modestie naturelle, qui les rend aimables. Ils sont bien si industrieux, que de déguiser leur langage, adioustans à chaque mot vne syllabe, qui ne sert qu'à troubler l'imagination de ceux, dont ils ne veulent point estre entendus.

Ce qui leur manque, est la cognoissance de Dieu, et du seruice qu'ils sont obligez de luy rendre, comme aussi de l'estat des âmes apres la mort; c'est merueille, que nous n'en auons sceu encore découurir aucun vestige, en ce que nous sçauons de leur langue. Peut-estre qu'en descouurirons nous quelque chose de plus, quand nous y serons plus sçauans : car il n'est pas croyable que la lumiere naturelle soit tout à fait esteinte en eux pour ce regard, ne l'estant point en d'autres Nations plus barbares; ou qu'ils ne parlent iamais entre-eux de ce qu'ils ne peuuent tout à fait ignorer. Tant y a que iusqu'à maintenant, nous n'auons non plus remarqué de Religion parmy ces pauures Sauuages, que parmy les bestes. C'est ce qui nous fend le cœur de compassion pour des âmes rachetées au mesme prix que nous et dont elles feroient leur profit volontiers mieux que nous, si elles sçauoient ce qu'elles vallent et ce qu'elles ont cousté à celuy qui nous a tant aimez tous ensemble.

Or ce qui nous console parmy cette ignorance et barbarie, et ce qui nous fait esperer d'y veoir vn iour la Foy plantée bien auant; c'est en partie la docilité qu'ils nous font paroistre à vouloir estre instruits, et en partie la fidelité et l'honnesteté que nous y remarquons.

Ils se rendent fort assidus et attentifs aux instructions que nous leur donnons; ie ne sçay si c'est par complaisance, car ils en ont beaucoup naturellement, ou par instinct d'en haut, qu'ils nous escoutent si volontiers sur les mysteres de nostre Foy, et redisent apres nous, soit qu'ils l'entendent ou non, tout ce que nous leur en declarons. Ils font tres-volontiers le signe de la Croix, comme ils nous voyent faire, leuans les mains et les yeux au Ciel, prononçans, Iesus Maria, comme nous; iusque-là qu'ayans remarqué l'honneur que nous rendons à la Croix, les pauures gens se la peignent au visage, à l'estomach, aux bras et aux iambes, sans en estre priez. Ie veux bien qu'ils fassent tout cela en ces commencemens par vne simplicité naturelle, qui les porte à imiter tout ce qu'ils voyent, plus que pour aucune meilleure consideration; si est-ce qu'auec le temps, ils en peuuent estre aidez, et ils ne se-

ront pas les premiers, quand ils viendront à pratiquer par election, ce qui leur a esté en vsage comme par rencontre et par hazard. Au surplus, ce qui n'est pas peu, ils nous pressent par fois de prier nostre bon Iesus pour eux, pour les succez de leurs chasses et pour la deliurance de leurs maladies.

L'autre aduantage que nous remarquons icy, pour la predication de l'Euangile, est en la fidelité et en l'honnesteté que nous y voyons reluire, comme deux clairs rayons de lumiere, au milieu des tenebres. On n'a que faire de se défier de nos Sauuages, ou de prendre garde à leurs mains et à leurs pieds, comme en quelques autres, qui attirent tout à eux et s'accommodent de tout ce qu'ils trouuent à leur bien-seance. Tout leur est ouuert en tout lieu, et si rien n'est en danger deuant eux, quand ils seroient seuls en vne cabane et sans pouuoir estre apperceus de personne. Pour l'honnesteté, ils l'ont en telle recommandation, au moins quant à ce qui se void à l'exterieur en leurs actions et paroles, qu'il y a de l'apparence qu'ils se leueront au dernier iour, et condamneront plusieurs Chrestiens, qui l'auront moins cultiuée en la Loy de grace, que ne font ces pauures gens, en celle de nature.

Nous ne leur auons iamais oüy dire parole messeante, ny veu faire aucune action trop libre, quoy que nous ayons vescu assez familierement auec eux, dedans et hors de leurs cabanes.

Vous diriez qu'ils veulent pratiquer par aduance ce beau mot de l'Apostre, qui commande aux Chrestiens, de n'auoir pas mesme, si faire se peut, en leur bouche, vne parole qui signifie le vice contraire. Quelqu'vn repliquera volontiers, que si nous eussions esté plus versez en leur langue, nous n'eussions pas manqué d'y en remarquer. Mais n'est-ce pas beaucoup, que si peu que nous en sçauons ne nous ait encore appris rien de semblable? Et n'y a-t-il pas grande occasion de rougir pour beaucoup de Nations Chrestiennes, parmy lesquelles il ne faut pas auoir fait grand apprentissage en leur Grammaire, pour se trouuer honteux et confus és compagnies, à qui a tant soit peu l'honneur en affection. Que si nous n'auons pas encore les oreilles assez ouuertes, pour rendre tesmoignage asseuré de l'indifference ou de l'honnesteté de leurs discours, sommes nous aueugles, ou ne pouuons nous pas recognoistre ce que c'est qu'vn geste ou vn deportement honteux? et neantmoins nous n'y auons rien veu de semblable, non pas mesme parmy les gens mariez. Que diray-je, sur ce que m'estant vn iour apperceu, qu'vn ieune Sauuage auoit baisé sa femme, que ie ne croyois pas estre la sienne; comme cela me sembloit extraordinaire parmy eux, ie luy demanday sur le champ, si c'estoit sa femme, et il me respondit, qu'oüy; mais ce ne fut pas sans confusion de l'vn et de l'autre qui se trouuerent surpris. Ioignez cela auec cette grauité, que i'ay desia dit leur estre naturelle, et vous iugerez que Dieu aidant, ils receuront à bras ouuerts vne Loy qui ne recommande rien tant que cette vertu, qui rend les hommes semblables aux Anges, et qu'ils n'auront pas si grande difficulté, qu'ont plusieurs Chrestiens mal appris, de se conformer à tout ce qui est des paroles de l'Euangile, quand on le leur annoncera aux termes de l'Apostre: qu'ils ayent à faire paroistre leur modestie aux yeux de tout le monde, veu que le Seigneur est proche. Il est vray qu'ils ont la polygamie, et ne gardent point l'indissolubilité du Mariage; mais il faut esperer, que quand ils viendront à recognoistre les obligations qu'ils ont, auec toutes les Nations de la terre, à vn Dieu qui s'est fait homme pour eux, ils se soumettront volontiers à ses Loix toutes sainctes, nommément en ce qui concerne vne vertu, au moyen de laquelle il veut que nous le portions et glorifions sans cesse en nos corps, luy qui a liuré le sien pour nous aux tourmens, et qui nous le donne tous les iours en viande, pour cét effect singulier.

DIVERS SENTIMENS ET ADVIS

DES PERES QVI SONT EN LA NOVVELLE FRANCE.

Tirez de leurs dernieres lettres de 1635.

1. La Nouuelle France est vn vray climat où on apprend parfaictement bien à ne chercher que Dieu, ne desirer que Dieu seul, auoir l'intention purement à Dieu, et à ne s'attendre et ne s'appuyer qu'en sa diuine et paternelle prouidence ; et cela c'est vn riche thresor du cœur, qui ne se peut estimer.

2. Viure en la Nouuelle France, c'est à vray dire viure dans le sein de Dieu, et ne respirer que l'air de sa Diuine conduite ; on ne sçauroit croire la douceur de cét air là, si ce n'est quand actuellement on le respire.

3. Il n'est pas à propos que tout le monde sçache, combien il fait bon dans les sacrées horreurs de ces forests, et combien on trouue de lumieres du Ciel dans les tenebres espaisses de cette barbarie : nous aurions trop de monde qui y voudroit venir, et nos Habitations ne seroient pas capables de loger tant de gens ; et c'est ce qui nous confond, que Dieu nous ait choisis pour nous faire participans de cette misericorde, voyant qu'il y a tant de nos Peres en France, qui feroient mieux que nous.

4. La ioye qu'on a quand on a baptisé vn Sauuage, qui se meurt peu apres, et qui s'enuole droit au Ciel pour deuenir vn Ange, certainement c'est vne ioye qui surpasse tout ce qu'on se peut imaginer ; on ne se souuient plus ny de la mer, ny du mal de la mer, ny de l'horreur des tempestes passées ; on voudroit, auec la souffrance de dix mille tempestes, pouuoir aider à sauuer vne ame, puisque Iesus-Christ pour vne seule âme auroit volontiers respandu tout son precieux sang.

5. Le plus grand combat que nous ayons eu parmy nous, c'est qui seroit celuy qui auroit la bonne aduenture d'estre choisi pour aller aux Hurons. Dieu a fait tomber le sort sur ceux qu'il luy a plû choisir, et qui sont allez à ces Nations barbares, comme si c'eust esté le Paradis Terrestre. Vne fois qu'on a gousté à bon escient la douceur de la Croix de Iesus-Christ, on la prefere à tous les Empires de la terre.

6. Nous trouuans nagueres dans vne tempeste si furieuse, que tout l'Ocean sembloit se bouleuerser, on nous dit que nous estions cause de cét horrible orage ; cela nous estonna d'abord, estant dit par des gens de bien, et en demandans la raison, il nous fut dit, que voyant vne si furieuse et enragée tourmente, il falloit croire que l'Enfer enrageant de nous veoir aller en la Nouuelle France pour conuertir les infidelles et diminuer sa puissance, par dépit il sousleuoit tous les Elemens contre nous, et vouloit abysmer la flotte et tout ce qui estoit dedans. Mais nous leur dismes tout doucement : Souuenez vous, Messieurs, que Dieu est plus puissant pour nous defendre, que Lucifer pour nous persecuter ; que la mer s'esleue tant qu'elle voudra, si faut-il que Dieu soit le Maistre : *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.* Nous craignons bien plus la cholere de Dieu contre nos infidelitez, que celle de la mer contre nos infirmitez humaines.

7. En Europe on a coustume de dire, que quiconque veut apprendre à prier Dieu, il faut aller sur la mer ; mais c'est toute autre chose d'y estre effectiuement. Dernierement nous fusmes plus de deux iours et deux nuicts en continuel danger d'estre absorbez de l'Ocean ; chaque moment sembloit deuoir estre le dernier moment de nos vies. Vous voyez venir des montagnes, qui sembloient nous deuoir engloutir. Nous estions nous deux prosternez à genoux,

priant Dieu de bon cœur ; la plus grande peur estoit que quelqu'vn ne mourust sans Confession. C'est là où on fait bien les Oraisons iaculatoires, et où on regarde le Ciel de bon œil ; mais on ne croiroit iamais l'efficace de la grace et les puissantes asseurances que Dieu donne à ses seruiteurs, au milieu des tempestes et des desespoirs les plus espouuantables.

8. Iamais ie n'auois entendu que c'est d'arriuer à vn poinct de vertu, que pour passer plus auant, il faudroit faire miracle : tant il est vray qu'on se trouue quelquefois si auant ou dans la souffrance, ou dans les hazards, ou dans l'abandonnement des creatures, qu'on ne trouue plus rien que Dieu. Mais on le trouue tousiours au bout de l'eschelle de Iacob, à bras et cœur ouuerts pour embrasser les Anges et les ames qui volent droit à luy ; et c'est chose admirable comme Dieu prend plaisir à se communiquer abondamment aux âmes qui ont tout abandonné, et se sont toutes abandonnées à luy. Perdre tout pour trouuer Dieu, c'est vne douce perte, et vne saincte vsure.

9. Le cœur croist à mesure que les trauaux croissent pour Iesus-Christ ; et la Nouuelle France est le pays du monde le plus propre, pour entendre le sens litteral de ces belles paroles, *Sicut misit me viuens Pater, ita et ego mitto vos*, Ie vous enuoye de mesme sorte que mon Pere m'a enuoyé ; *Ecce ego mitto vos sicut oues in medio luporum*, Voicy que ie vous enuoye comme des brebis au milieu des loups. Parmy ces forests, en voyant ces Sauuages, nous, pauures Estrangers et seruiteurs de Dieu, que pouuons nous attendre sinon vn coup de dent et quelque effect de leur barbarie naturelle? Qui craind bien Dieu, ne sçauroit plus rien craindre en ce monde.

10. Il est vray que faire neuf cens lieuës sur les flots de la mer, et auec cent et cent rencontres de Turcs, de glaces, de bancs, d'orages assez horribles, cela peut estonner la nature, et donner de la palpitation au cœur humain ; là on experimente ce que veut dire Dauid, *Anima mea in manibus meis semper*, Ie tiens mon âme tousiours dans mes mains, et ie suis tout prest à tout moment de la sacrifier à Dieu ; trop heureux helas ! de pouuoir faire tant de fois vn precieux holocauste de moymesme ; mais les infusions de Dieu dans les cœurs, et le renfort qu'il verse dans nos âmes surpasse tous nos maux. Ie confesse que i'ay mieux appris sur la mer que sur la terre, que c'est qu'infusion de Dieu dans vne ame bien faite.

11. Quand on void ces Sauuages, bien faits, forts, de bonne façon, doüez d'vn bon sens naturel, et qu'il ne tient qu'à vne goutte d'eau qu'ils ne deuiennent enfans de Dieu, et que Iesus-Christ a respandu tout son sang pour eux, on sent vne ardeur incroyable de les attirer à l'Eglise et à Dieu ; et il est vray qu'on aimeroit mieux la conuersion d'vn de ces pauures Sauuages, que la conqueste d'vn Empire tout entier. La peine qu'on y prend est si agreable, qu'on ne la prend point pour vne peine, mais pour vne faueur du Ciel bien extraordinaire, *Charitas Dei vrget nos*, tant il est vray que la charité presse les cœurs.

12. Ie fus vingt-quatre heures, que, nous voyant poursuiuis par les Turcs au sortir de la Manche, ie n'attendois plus rien que de tomber entre leurs mains, et estre couuert de chaisnes, et viure en esclauage. Parmy ces frayeurs naturelles, voyla vne forte pensée qui se va saisir de mon cœur, et me dit : Ha! quel bon-heur seroit-ce de pouuoir imiter sainct Paul, et me veoir enchaisner pour l'amour de Iesus, qui fut lié pour moy, et traitté comme vn esclaue et comme le Roy des volleurs. Ceste douce pensée eut tant de pouuoir sur mon âme, que i'auois plus d'enuie de ces chaînes, que de crainte de la captiuité.

13. Trois puissantes pensées consolent vn bon cœur, qui est dans les forests infinies de la Nouuelle France, ou parmy les Hurons. La premiere est, ie suis au lieu où Dieu m'a enuoyé, où il m'a mené comme par la main, où il est auec moy, et où ie ne cherche que luy seul. La deuxiéme est, ce que dit

Dauid : selon la mesure des douleurs que ie souffre pour Dieu, ses Diuines consolations réjoüyssent mon âme. La troisiéme, que iamais on ne trouue ny Croix, ny clous, ny espines, que si on regarde bien, on ne trouue I. C. au milieu. Or peut-on estre mal, quand on est en compagnie du Fils de Dieu viuant?

14. Quand ie me veois assiegé de flots homicides, de forests infinies et de mille dangers, il me vient à l'esprit ceste riche parole de St. Ignace, martyr : *Nunc incipio esse Christi discipulus*, c'est auiourd'huy que ie commence d'estre de la Compagnie de Iesus : car à quoy seruent tant d'exercices, tant de Meditations feruentes, tant de desirs boüillans? tout cela n'est que du vent, si on ne les met en pratique ; tellement que la vieille France est bonne pour conceuoir de bons desirs, mais la Nouuelle est propre pour l'execution ; ce qu'on desire en l'ancienne France, c'est ce qu'on fait dans la Nouuelle.

15. Ie ne sçay que c'est que le pays des Hurons, où Dieu m'enuoye par vne misericorde infinie ; mais ie sçay bien que i'ayme mieux y aller qu'au Paradis Terrestre, puisque ie vois que Dieu en a ordonné de la sorte. Chose estrange ! que plus i'y vois de Croix preparées, et plus le cœur me rit et y volle : car quel bon-heur de ne voir rien de ses yeux que des Sauuages, des Croix et Iesus-Christ ! en ma vie ie n'ay bien compris en France, que c'estoit de se défier totalement de soy-mesme, et se confier en Dieu seul ; mais ie dis seul, et sans meslange d'aucune creature. *Maior est Deus corde nostro,* Dieu est plus grand que nos cœurs : cela est euident en la Nouuelle France, et c'est vne consolation du tout ineffable, que quand on ne trouue plus rien, aussi tost on rencontre Dieu, qui se communique plus abondamment aux bons cœurs.

16. Ma consolation parmy les Hurons, c'est que tous les iours ie me confesse, et puis ie dis la Messe, comme si ie deuois prendre le Viatique et mourir ce iour là, et ie ne crois pas qu'on puisse mieux viure, ny auec plus de satisfaction et de courage, et mesme de merites, que viure en un lieu, où on pense pouuoir mourir tous les iours, et auoir la deuise de S. Paul, *Quotidie morior, fratres, etc.* mes freres, ie fais estat de mourir tous les iours.

17. Pour conuertir les Sauuages, il n'y faut pas tant de science que de bonté et vertu bien solide. Les quatre Elemens d'vn homme Apostolique en la Nouuelle France, sont l'Affabilité, l'Humilité, la Patience et vne Charité genereuse. Le zele trop ardent brusle plus qu'il n'eschauffe, et gaste tout ; il faut vne grande magnanimité et condescendance, pour attirer peu à peu ces Sauuages. Ils n'entendent pas bien nostre Theologie, mais ils entendent parfaictement bien nostre humilité et nostre affabilité, et se laissent gaigner.

18. La Nation des Hurons se dispose à receuoir la lumiere de l'Euangile, et on espere vn bien incroyable en tous ces quartiers là ; mais il y faut deux sortes de personnes pour bien faire cela : les vns en l'ancienne France assistant de leurs sainctes prieres et de leur charité ; les autres en la Nouuelle, trauaillant auec grande douceur et infatigabilité. De la bonté de Dieu et de ce doux concert, dépend la conuersion de plusieurs milliers d'âmes, pour chacune desquelles Iesus-Christ a versé tout son precieux sang.

19. Si on pouuoit fonder à Kebec vn petit Seminaire d'vne douzaine de petits Hurons, dans peu d'années on en tireroit vn secours incroyable, pour aider à conuertir leurs Peres, et planter vne Eglise fleurissante dans la Nation des Hurons. Helas ! combien y en a-t-il en Europe qui perdent à trois coups de dez, plus qu'il ne faudroit pour conuertir vn monde.

20. Vne des pensées qui pressent dauantage ceux qui sont si heureux, que de seruir Dieu parmy ces forests, c'est d'estre indignes d'vne vocation Apostolique et si releuée, et auoir si peu de vertus dignes d'vn bel employ. Qui ne void la Nouuelle France que par les yeux de chair et de nature, il n'y void que des bois et des croix ; mais qui les considere

auec les yeux de la grace et d'vne bonne vocation, il n'y void que Dieu, les vertus et les graces, et on y trouue tant et de si solides consolations, que si ie pouuois acheter la Nouuelle France, en donnant tout le Paradis Terrestre, certainement ie l'acheterois. Mon Dieu, qu'il fait bon estre au lieu où Dieu nous a mis de sa grace! veritablement i'ay trouué icy ce que i'auois esperé, vn cœur selon le cœur de Dieu, qui ne cherche que Dieu.

21. On dit que les premiers qui fondent les Eglises, d'ordinaire sont saincts: cette pensée m'attendrit si fort le cœur, que quoy que ie me voye icy fort inutile dans ceste fortunée Nouuelle France, si faut-il que i'auoüe que ie ne me sçaurois defendre d'vne pensée qui me presse le cœur: *Cupio impendi, et superimpendi pro vobis,* Pauure Nouuelle France, ie desire me sacrifier pour ton bien, et quand il me deuroit couster mille vies, moyennant que ie puisse aider à sauuer vne seule âme, ie seray trop heureux, et ma vie tres bien employée.

22. Ie ne sçay pas que c'est d'entrer en Paradis, mais ie sçay bien qu'en ce monde, il est mal-aisé de trouuer vne ioye plus excessiue et surabondante, que celle que i'ay sentie entrant en la Nouuelle France, et y disant la premiere Messe, le iour de la Visitation. Ie vous asseure que ce fut bien voirement le iour de la Visitation. Par la bonté de Dieu et de nostre Dame, il me sembla que c'estoit Noël pour moy, et que i'allois renaistre en vne vie toute nouuelle, et vne vie de Dieu.

23. Le mal de la mer qui m'auoit donné de la peine flottant sur la marine, fut bien-tost effacé par le bien du Ciel, et la ioye que Dieu respandit en mon âme touchant le Cap Breton. En rencontrant nos Peres, il me sembla d'embrasser des Anges du Paradis; ie ne me pus empescher de crier: Helas! que sera-ce quand on entrera en Paradis, et que Dieu et les Anges receuront vne belle âme, qui sortira des orages de la vie miserable qu'on mene sur la terre ?

24. I'auois creu qu'il falloit des miracles pour conuertir ces Sauuages volans; mais ie me suis trompé, car les miracles propres de la Nouuelle France sont ceux-cy : leur faire bien du bien, et souffrir bien des maux, ne s'en plaindre qu'à Dieu, s'en estimer indigne, et se tenir pour fort inutile. Quiconque aura ces vertus, fera des miracles plus grands que les miracles, et deuiendra vn Sainct. En effect il y a bien plus de peine de s'humilier profondément deuant Dieu et les hommes, et de s'aneantir, que de resusciter vn mort: car cela ne couste que le dire, quand on a le don des miracles; et pour s'humilier comme il faut, à vray dire, il y faut la vie tout entiere d'vn homme.

25. Nous auons esté fort estonnez et infiniment resioüys, voyans que dans nos petites cabanes et dans nos Habitations la discipline Religieuse y estoit aussi exactement gardée, qu'aux plus grands Colleges de la France, et que la ferueur interieure est d'autant plus grande, que l'exterieur semble y estre plus suiet à beaucoup de diuertissements : c'est l'ordinaire de la bonté infinie de Dieu, qui selon les besoins multiplie la benediction de ses graces; et en effect à mesure qu'vn seruiteur de Dieu s'abandonne à sa saincte conduite, nostre Seigneur s'eslargit aussi dauantage et répand plus abondamment la pluye precieuse de ses graces.

26. Ces pauures Barbares ont coustume de nommer tous les Prestres Patriarches, et portent grand respect aux hommes vertueux. Ils nous promettent de nous apporter leurs enfans, quand ils seront malades à la mort, pour les baptiser ; en effect on en a baptisé quelques vns, qui sont morts peu apres le baptesme Ils sont bien prédestinez à bon escient, et bien-heureux de sortir de la Barbarie, et entrer aussi tost dans le Paradis. Quand on ne feroit iamais autre chose, quel bon-heur d'auoir esté instrument de la predestination de ces petites âmes !

27. On en trouue de si ignorants de toute sorte de Religion, qu'on ne sçauroit trouuer vn nom pour leur faire entendre Dieu ; il le faut appeller le grand Capitaine des hommes, celuy qui nour-

rit tout le monde, celuy qui demeure là haut. On fait tout ce qu'on peut. Quelle obligation auront-ils à ceux qui les instruisent, et qui s'efforcent de leur faire cognoistre vn Dieu, pour le seruir le moins mal qu'ils pourront! Là il ne faut pas grande doctrine, mais vne profonde humilité, vne patience inuincible et vne charité Apostolique, pour gaigner ces pauures Sauuages, qui d'ailleurs ont vn bon sens commun. Que si vne fois on commence à les gaigner, le fruict sera inestimable.

28. La pensée de sainct François Xauier nous passe mille fois par l'esprit, et a vn grand pouuoir. Si les hommes du siecle, pour auoir des peaux de Castor, de la mouluë et ie ne sçay quelles denrées, n'apprehendent ny les orages de la mer, ny les Sauuages de la terre, ny la mer, ny la mort ; quelle horrible confusion seroit-ce à des seruiteurs de Dieu, d'apprehender cela ou quelques petits trauaux, pour tascher de gaigner des ames rachetées auec le sang precieux de Iesus-Christ, et empourprées de son sang de valeur inestimable? Se leueront-ils point au iour du iugement contre nous, ces petits facteurs et pescheurs de mouluë, pour nous condamner, s'ils prennent plus de peine pour gaigner vne piece d'argent, que nous pour aider à sauuer les Sauuages. Ceste pensée pique si fort nos cœurs, qu'on ne sent point son mal, ou si on le sent, on ne s'en oseroit plaindre.

29. Il y a mille personnes en France qui sont fort inutiles, et qui n'ont nul employ; ils sont sçauans, et puis c'est tout, et cela ne sert de rien du tout à l'Eglise de Dieu. Helas ! en la Nouuelle France, ce seroient des Apostres, s'ils vouloient y venir employer leur talent; moins de sçauoir, et plus d'humilité et de zele, feroit miracle icy, et ils gagneroient possible plus en vn an, qu'ils ne feront toute leur vie en France.

30. L'experience nous fait voir, que ceux de la Compagnie qui viennent en la Nouuelle France, il faut qu'ils y soient appellez par vne vocation speciale et bien forte; que ce soit gens morts et à soy et au monde, hommes veritablement Apostoliques, qui ne cherchent que Dieu et le salut des âmes, qui aiment d'amour la Croix et la mortification, qui ne s'espargnent point, qui sçachent supporter les trauaux de la mer et de la terre, et qui desirent plus la conuersion d'vn Sauuage que l'Empire de toute l'Europe, qui ayent des cœurs de Dieu et tous remplis de Dieu, qui soient comme des petits Iean Baptistes, criant parmy ces deserts et ces forests, comme des voix de Dieu, qui appellent tous ces pauures Sauuages à recognoistre Iesus-Christ ; en fin, que ce soit des hommes qui ont tous leurs contentemens dans Dieu, et ausquels les souffrances soient leurs plus cheres delices. Voila ce que l'experience nous fait veoir tous les iours ; mais aussi il est vray qu'il semble que Dieu respande bien plus abondamment les rosées de ses graces sur cette Nouuelle France, que sur la vieille, et que les consolations interieures et les Diuines Infusions y sont bien plus solides, et les cœurs bien plus embrasez. *Nouit Dominus qui sunt eius*, Mais il n'appartient qu'à Dieu de faire le choix de ceux dont il se veut seruir, et ausquels il fait cette misericorde de les amener en la Nouuelle France, pour en faire des saincts. Sainct François Xauier disoit qu'il y auoit vne Isle en Orient, qui estoit bien propre pour faire perdre la veuë à force de plorer de ioye excessiue du cœur : ie ne sçay si nostre Nouuelle France ressemble point ceste Isle ; mais nous experimentons que si quelqu'vn icy s'abandonne à Dieu à bon escient, il court hazard d'y perdre la veuë, et la vie, et tout, et auec grande ioye, à force de trauailler ; il n'appartient qu'à ceux qui y sont et qui goustent Dieu, d'en parler par experience.

31. Nous recognoissons euidemment, qu'il faut que ce soit le Ciel qui conuertisse la terre de la Nouuelle France, et que nous ne sommes pas assez forts. Nous ne craignons rien tant, sinon que nos imperfections n'empeschent la conuersion de ces pauures Sauuages : c'est pourquoy nous auons tous esté d'auis de recourir au Ciel et à la tres saincte Vierge Mere de Dieu, par laquelle Dieu

a coustume de faire ce qui ne se peut faire, et conuertir les cœurs les plus abandonnez. A cet effet nous auons resolu de faire vn vœu fort solemnel, dont voicy la teneur.

Mon Dieu et mon Sauueur Iesus, quoy que nos pechez nous doiuent esloigner de vostre presence, si est-ce qu'épris d'vne affection de vous honorer et vostre tres-Saincte Mere, poussez d'vn desir de nous veoir dans la fidelle correspondance que vous desirez de vos seruiteurs, souhaittans en outre de vous veoir reconneu et adoré de ces pauures peuples : Nous vous promettons et faisons vœu, comme aussi à la tres-saincte Vierge vostre Mere, et à son glorieux Espoux S. Ioseph, de celebrer douze fois és douze mois suiuants, le sacrifice de la saincte Messe, pour ceux qui sont Prestres, et pour les autres, de reciter douze fois la Couronne ou le Chappellet de la Vierge en l'honneur et en action de grace de son immaculée Conception, et de ieusner tous la veille de ceste feste ; vous promettans en outre que si on erige quelque Eglise ou Chapelle stable dans ces païs, dans le cours de ce temps limité, que nous la ferons dedier à Dieu sous le tiltre de l'Immaculée Conception, si cela est en nostre pouuoir, le tout pour obtenir de la bonté de N. S. la conuersion de ces Peuples, par l'entremise de sa saincte Mere, et de son sainct Espoux. Receuez cependant, ô l'Emperiere des Anges et des hommes, les cœurs de ces pauures Barbares abandonnez, que nous vous presentons par les mains de vostre glorieux Espoux et de vos fidelles seruiteurs S. Ignace et S. François Xauier, et de tous les Anges Gardiens de ces miserables contrées, pour les offrir à vostre Fils, afin qu'il leur donne sa cognoissance, et leur applique le merite de son precieux sang. Ainsi soit-il.

Dieu par son infinie bonté nous rende dignes de cette excellente vocation, pour dignement cooperer à sa grace, au profit de ces pauures Sauuages.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy il est permis à Sebastien Cramoisy, marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy, d'imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France en l'année mil six cens trente-cinq, Enuoyée au Reuerend Père Prouincial de la Compagnie de Iesus en la prouince de France, Par le Pere Paul le Ieune de la mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kebec,* et ce pendant le temps et espace de cinq années consecutiues. Auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer le dit liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroyent faire, à peine de confiscation, et de l'amende portée par le dit Priuilege. Donné à Paris, le douziesme Ianuier, mil six cens trente six.

Par le Roy en son conseil.

VICTON.

Approbation.

Novs Estienne Binet, Prouincial de la Compagnie de Iesvs en la Prouince de France. Suiuant le Priuilege qui nous a esté octroyé par les Roys Tres-Chrestiens Henry III., le 10. May 1583. ; Henry IV., le 10. Decembre 1605. ; et Louys XIII, à present regnant, le 14. Feurier 1612, par lequel il est defendu à tous Libraires de n'imprimer aucun Liure de ceux qui sont composez par quelqu'vn de nostre dite Compagnie, sans permission des Superieurs d'icelle : Permettons à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré à Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy, de pouuoir imprimer pour dix ans la *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France, en l'année* 1635., à nous enuoyée par le Pere Paul le Ieune, de nostre mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kebec. En foy dequoy nous auons signé la presente à Paris, ce quinziesme Ianuier 1635.

Signé, E. BINET.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE EN LA NOVVELLE FRANCE

EN L'ANNEE 1636.

ENVOYEE

AV R. PERE PROVINCIAL de la Compagnie de Iesus en la prouince de France.

PAR LE P. PAVL LE IEVNE DE LA MESME COMPAGNIE,
SVPERIEVR DE LA RESIDENCE DE KEBEC. (*)

MON R. PERE,

Pvis qu'il faut payer le tribut annuel, qu'exige de nous, non seulement V. R. mais aussi vn grand nombre de personnes de vertu, de merite et de condition, qui se vont interessant dans les affaires de la Nouuelle France, comme dans celles de Dieu ; Ie commenceray par la ioye que nostre Seigneur a versée dans nos cœurs à l'arriuée de la flotte. Quelques-vns estoient dans l'incertitude si nous verrions cette année des Vaisseaux, à raison des grands preparatifs de guerre, qu'on faisoit en l'ancienne France ; mais les plus aduisez n'en pouuoient douter, comme ayans cognoissance de l'affection du Roy enuers ses nouuelles Terres, qui se vont rendre l'vn des beaux fleurons de sa Couronne. N'ignorans pas d'ailleurs que Monseigneur le Cardinal, estant le Chef de cette honorable Compagnie, l'appuy des familles qui passent en ces contrées, le Pere de cette nouuelle Patrie, et le Genie puissant qui doit faire reüssir, souz la faueur et l'authorité de sa Majesté, les desseins que Dieu a de la conuersion de ce nouueau monde, ne manqueroit pas de faire cognoistre quelle place tient en son cœur cette saincte entreprise. Vne autre apprehension nous tenoit entre la crainte et l'espoir, sur le changement de Gouuerneur: Monsieur de Champlain nous ayant quitté en la derniere année de son Gouuernement pour s'en aller au Ciel, nous estions en suspens, quel zele auroit son successeur pour cette Eglise naissante.

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1637.

Mais les Nauires paroissans, toutes ces craintes se sont dissipées; le nombre des vaisseaux nous a fait cognoistre que les affaires de la Nouuelle France tiennent rang dans les grands soins de l'Ancienne, et que les affections de Messieurs de la Compagnie se vont tous les iours augmentant, et les premieres actions de Monsieur de Montmagny, nostre Gouuerneur, nous ont fait esperer tout ce qu'on peut attendre d'vn esprit remply de pieté, de resolution et de conduitte. On m'a dit autrefois, que la premiere action que fit nostre grand Roy au moment de sa naissance, fut vne augure de sa grande pieté : car le premier vsage qu'il fit de ses mains innocentes fut de les ioindre, comme s'il eust voulu prier Dieu, et le premier mouuement de ses yeux luy porta la veuë vers le ciel. Si les premieres actions sont les prognostiques des suiuantes, nous auons dequoy benir Dieu en la personne de Monsieur de Montmagny, comme ie feray voir dans la suitte de cette Relation. Estant arriué deuant Kebec la nuict de la sainct Barnabé, il moüilla l'ancre sans se faire cognoistre; le lendemain matin nous eusmes aduis qu'il estoit dans le Vaisseau, que la nuict nous auoit caché; nous descendismes sur le bord du grand Fleuue pour le receuoir. Le P. Pierre Chastellain et le P. Charles Garnier étoient en sa compagnie. Apres les complimens ordinaires, nous le suiuismes droit à la Chapelle; en chemin ayant apperceu l'Arbre de nostre salut: Voicy, dit-il, la premiere Croix que ie rencontre sur le Païs, adorons le Crucifié en son image. Il se iette à deux genoux, et à son exemple toute sa suitte, comme aussi tous ceux qui le venoient salüer. De là il entre dans l'Eglise, où nous chantasmes solemnellement le *Te Deum*, comme aussi les Prieres pour nostre bon Roy. A l'issuë de son action de graces et des loüanges que nous rendismes à Dieu pour sa venuë, Monsieur de Chasteaufort, qui tenoit la place de defunct Monsieur de Champlain, luy vient presenter les clefs de la forteresse, où il fut receu par plusieurs salues de mousqueteries, et par le tonnerre de plusieurs canons. A peine estoit il entré, qu'on luy fit demander s'il auroit agreable d'estre Parrain d'vn Sauuage, qui desiroit le Baptesme: Tres volontiers, dit-il, se reioüissant d'auoir ce bon-heur, qu'à l'entrée de son Gouuernement il aidast à ouurir les portes de l'Eglise à vne pauure âme qui se vouloit ranger dans le bercail de Iesus-Christ; et afin que les Peres qui l'auoient accompagné missent la main à la moisson mettant pied à terre, le P. qui auoit instruit ce barbare, demande au P. Chastellain, s'il ne seroit pas bien aise de donner commencement à ses actions en la Nouuelle France, par vn Baptesme. Dieu! quel sentiment de ioye ne fit-il point paroistre à cette proposition! Le voila tout disposé, Monsieur le Gouuerneur se transporte aux Cabanes de ces pauures barbares, suiuy d'vne leste Noblesse. Ie vous laisse à penser quel estonnement à ces Peuples de voir tant d'écarlate, tant de personnes bien faites souz leurs toits d'écorce! quelle consolation receut ce pauure malade, quand on luy dit que le grand Capitaine qui venoit d'arriuer vouloit luy donner nom, et estre son Parrain. Le Pere l'interroge derechef sur les mysteres de nostre creance, il répond, qu'il croit à celuy qui a tout fait, et à son fils Iesus, comme aussi au bon Esprit; qu'il est fasché d'auoir offensé celuy qui s'est fait homme et qui est mort pour nous, bien marry de l'auoir cogneu si tard. Monsieur le Gouuerneur le nomma Ioseph, à l'honneur du sainct Espoux de la Vierge, Patron de la Nouuelle France, et le Pere le baptisa. Pendant le disner, car tout cecy se passa le matin, ce noble Parrain dit tout haut en bonne compagnie, qu'il auoit receu ce iour là le plus grand honneur et le plus sensible contentement qu'il auroit peu souhaitter en la Nouuelle France. Sont-ce pas là des sujets capables de nous réioüir? Ce n'est pas tout: ce mesme iour parut vn Vaisseau commandé par Monsieur de Courpon, qui nous rendit le P. Nicolas Adam et nostre Frere Ambroise Cauuet. Ces entreueuës en vn païs si éloigné de nostre Patrie, apres auoir trauersé tant de mers, sont

sensibles par fois aux yeux, aussi bien qu'au cœur. Nostre ioye ne se tint pas là : la quantité de familles qui venoient grossir nostre Colonie, l'accreut notablement; celles entre autres de Monsieur de Repentigny et de Monsieur de la Poterie, braues Gentilshommes, composées de quarante cinq personnes. C'estoit vn sujet où il y auoit à loüer Dieu, de voir en ces contrées, des Damoiselles fort delicates, des petits enfans tendrelets sortir d'vne prison de bois, comme le iour sort des tenebres de la nuict, et ioüir apres tout d'vne aussi douce santé, nonobstant toutes les incommoditez qu'on reçoit dans ces maisons flotantes, comme si on s'estoit pourmené au cours dans vn carosse. Voila comme ce iour nous fut doublement vn iour de feste et de réioüissance. Mais entrons en discours. Ie distribueray tout ce que i'ay à dire cette année en quelques Chapitres, que i'abregeray ou estendray selon le loisir que Dieu m'en donnera.

CHAPITRE PREMIER.

Des sentimens d'affection qu'ont plusieurs personnes de merite pour la Nouuelle France.

Ie ne sçay pas quel succez auront les affaires de la Nouuelle France, ny quand nous y verrons la porte pleinement ouuerte à l'Euangile ; mais ie sçay bien neantmoins, que c'est Dieu qui conduit cette entreprise. La nature n'a pas les bras assez longs pour atteindre au point où elle est paruenuë ; elle ayme trop ses interests sensibles, pour reünir tant de cœurs et tant d'affections à la poursuitte d'vn bien qu'elle ne cognoît pas. Fuïr ses parens et ses amis, abandonner ses cognoissances, sortir de sa patrie si douce et si polie, passer les mers, defier l'Ocean et ses tempestes, sacrifier sa vie aux souffrances, quitter les biens presens pour se ietter dans des esperances éloignées de nostre veuë, conuertir le trafic de la terre en celuy du ciel, vouloir mourir dans la Barbarie, est vn langage qui ne se parle point dans l'école de la nature : ces actions vont au delà de sa portée, et cependant ce sont les actions et le langage de mille personnes de merite, qui s'attachent aux affaires de la Nouuelle France auec autant et plus de courage qu'ils feroient aux leurs propres en l'Ancienne. Ie ne voy pas, ny ie ne peux entendre tout ce qui tend à ce dessein ; on ne me parle qu'vne fois l'an de ces affaires, et encore sur vn morceau de papier, qui ressemble à ces muets du grand Seigneur, qui parlent sans dire mot ; si est-ce que ie puis dire, voyant tant de feu, tant de zele, tant de sainctes affections en des personnes si differentes d'âge, de sexe, de condition, de profession, qu'autre qu'vn Dieu ne peut causer ces pensées, ny allumer ces brasiers qui ne se nourrissent que des bois aromatiques du Paradis. Ie ne dis rien des tendres et nobles affections qu'a nostre grand Roy pour la conuersion de ces Peuples : c'est pour ce dessein qu'il a étably la Compagnie de la Nouuelle France, l'a honorée de sa faueur et de plusieurs grands Priuileges. Ie ne parle non plus des soins de Monseigneur le Cardinal : c'est assez de dire qu'il s'est fait Chef de cette honorable Compagnie, et qu'il a releué, soustenu et animé cette grande entreprise, qu'on ne peut choquer à moins que de toucher à la prunelle de ses yeux. Monseigneur le Duc d'Anguien, fils aisné de Monseigneur le Prince, m'honorant d'vn mot de sa propre main, m'asseura l'an passé, qu'il auoit de grands sentimens pour nous, et que nous en verrions les effects, à mesure que Dieu luy feroit la grace de croistre en âge. J'ay d'autant plus volontiers remercié nostre Seigneur, d'auoir desia inspiré à ce ieune Prince ces bons desseins pour son seruice, qu'il a l'esprit plus capable de s'en acquitter. Ie sçay de bonne part et sans flatterie, qu'il l'a fait paroistre auec autant d'admiration, durant le cours de ses estudes, au iugement de ceux qui l'y ont veu, que sa qualité le rendra tousiours digne de respect enuers ceux qui le cognoistront. Dieu soit loüé ! tout le ciel de nostre chere Patrie, nous promet

de fauorables influences, iusques à ce nouuel astre, qui commence à paroistre parmy ceux de la premiere grandeur.

Personne ne peut ïgnorer, que Monsieur le Marquis de Gamache, est le principal appuy de nostre Mission. I'ay appris cette année qu'il a receu lettres de Fondateur d'vn College en la Nouuelle France ; nostre R. P. General me l'a ainsi récrit, et de l'heure que ie parle on a presenté mille et mille sacrifices à sa diuine Majesté, dans toute l'estenduë de la terre où se répand nostre Compagnie, pour la prosperité de sa Maison et pour le bon succez de ce dessein. Nous auons commencé à enseigner dés l'année passée : le Pere Lallemant, et puis apres le Pere de Quen ont instruit nos petits François, et moy quelques petits Sauuages. Nous nous étonnons de nous voir desia enuironnez de tant de ieunesse, en ces commencemens.

I'apprends que quelque personne benite du ciel pense à fonder vn Seminaire de petits Hurons : ô la sainte pensée ! c'est de ces ieunes plantes qu'on doit esperer de bons fruicts. Dieu soit à iamais beny du soin qu'il a de cette nouuelle Colonie, la fauorisant du secours de personnes qui cherissent ces pauures barbares, beaucoup plus qu'ils ne se sont iamais aymez eux-mesmes.

Ie ne voulois pas quasi parler de Messieurs les Associez de cette Compagnie : car ce n'est pas merueille s'ils ont de l'amour pour vn pays, dont le Roy les a fait Seigneurs ; mais cette amour en la plus saine partie de leur corps, me semble si épurée, que ie suis ioyeux et confus tout ensemble de voir vn dégagement aussi grand en des personnes attachées au monde par leur condition, qu'on en trouueroit dans vne âme éloignée de presence et d'affection, des ennuis et des tracas de la terre. Ie ne parle point par cœur : ces Messieurs, m'ayans fait l'honneur de m'écrire par la main de Monsieur l'Amy leur Secretaire, me confondent en ces termes : *La lettre qu'il vous a pleu nous escrire, a tellement satisfait nostre Compagnie, que nous confessons tous, que nos peines et nos soins, ont déja receu leur recompense. Ce que nous faisons pour la Colonie de la Nouuelle France, peut bien estre recommandable à cause du zele au seruice de Dieu, et de l'affection que nous auons au soulagement des hommes ; mais d'auoir là dessus l'aide et la consolation de ceux qui sont les Maistres experimentez en ces vertus, c'est estre payez dés l'entrée, et receuoir son salaire entier pour le trauail des premieres heures de la iournée. Le remerciment que vous nous faites vaut beaucoup mieux, que tout ce que nous auons fait ; mais il conuiendroit bien à ce que nous desirons faire, quand Dieu nous aura donné la grace de l'executer.*

Voila les propres mots de leur lettre. Ce n'est pas tout ; apres auoir tesmoigné que leurs plus grands desseins ne tendent qu'à la gloire de nostre Seigneur, ils se resiouyssent d'estre deliurés de l'importunité d'vn homme dont il a fallu lier les mains auec des chaisnes d'or : *Et encor que cela nous couste beaucoup,* disent-ils, *si est-ce que nous estimons y auoir gaigné, puis que personne ne peut plus pretendre aucun droit sur la Nouuelle France, et que nous la pouuons dedier tout entiere à Dieu par vostre sainct ministere.* Ne pouuant encherir sur ces pensées, et sur ces affections, ie ne diray qu'vn mot à ces Messieurs : que s'ils font les affaires de Dieu, Dieu fera les leurs ; qu'ils ne perdront rien au change, s'ils poursuiuent dans ces genereux desseins, et qu'ils sement des benedictions que leurs enfans recueilliront en la terre et au Ciel. Voila les sentimens de Messieurs les Directeurs et Associez de cette honorable Compagnie.

Ie suis fasché que des personnes grandes en vérité deuant les yeux de Dieu et des hommes, me lient si fort les mains, et m'obligent à garder le secret de leurs lettres, ou plustost de leurs vertus : ils dérobent aux yeux de la France les tendres et fortes affections qu'ils ont pour la gloire de nostre saincte foy dans l'étendue de cette Barbarie, se contentans d'en donner la veuë à celuy auquel il ne la sçauroient cacher. Ie parle de personnes employées dans les premieres char-

ges du Royaume. L'vn d'eux embrasse tout le païs ; il a soin et des François et des Sauuages, et fait du bien à tous. Vn autre va protestant qu'il s'est voulu interesser dans cette Compagnie, non pour l'esperance d'aucun lucre, mais pour l'amplification du Royaume de Dieu. Voicy quelques paroles tirées de l'vne de ses lettres addressée à quelque personne qui me l'a confidemment communiquée : *I'ay interest de sçauoir des nouuelles du pays, par le desir que i'ay de l'aduancement de la religion.* C'est l'vnique raison, à ce qu'il asseure, qui l'a meu de s'allier de ces Messieurs ; et plus bas il dit, que les plus grandes villes et les plus celebres ont commencé par vn ramas de vagabons, et que nous auons icy cét aduantage qu'il y a des gens de bien parmy nous ; *Que le plus grand soin qu'on y doit auoir, est que Dieu soit seruy fidellement ; qu'on verra vn notable changement, quand la Compagnie generale entrera dans l'entiere administration des affaires, la résolution estant de laisser tout le profit pour ameliorer le pays, et y faire passer grand nombre de François, sans rien rapporter d'vn long temps entre les Associez, du profit qui prouiendra de la Nouuelle France.* Voila parler en homme desinteressé : les inclinations de la nature ne nous incitent point à transporter en vn pays barbare les vtilitez dont nous pouuons iouyr dans vn Royaume bien policé. Disons donc que ces mouuements secrets viennent des ressorts de la sacrée prouidence du grand Dieu, qui semble avoir de grands desseins pour tant de pauures Peuples abandonnez depuis vn si long temps. Voicy ce que d'autres Associez me mandent : *I'espère que le secours qu'on vous enuoye fera augmenter la moisson : c'est la principale fin qu'ont ceux qui se meslent de cette affaire. Ie voudrois auoir autant de pouuoir, que i'ay d'affection pour l'aduancement de la gloire de Dieu en ce pays, et pour la conuersion de ces pauures Sauuages.* Vn autre me tient ce discours : *Il y a apparence que nostre Compagnie continuant son trafic sans fortune, vostre colonie pour le spirituel s'augmentera de plus en plus ; l'intention de la plus part des interessez d'icelle n'a esté à autre dessein, que pour ayder à la conuersion de ces pauures Sauuages ; ce qui ne peut estre faict sans vos peines, trauaux et grandes incommoditez, voire de vostre vie.*

Ie n'aurois iamais faict, si ie voulois recueillir tout ce qu'escriuent sur ce suiet vn grand nombre de personnes, dont la modestie me condamne au silence, autant que leur bon exemple m'obligeroit à en parler, si ie ne craignois de les offenser : c'est pour cette raison que ie me tais sur les saincts desirs de plusieurs Religieux, sur les fortes affections qu'ont vn très-grand nombre de nos Peres, de venir trauailler en cette nouvelle vigne de nostre Seigneur, et défricher cette Barbarie. Il est vray que ces volontez de viure et mourrir en la Croix de Iesvs, sont conformes à leur profession ; mais c'est chose bien plus estonnante, de voir des hommes attachez comme de grandes intelligences aux plus hautes spheres des affaires du monde, se délasser dans les soins de la Nouvelle France, tant ils la cherissent. Bien plus, il se trouue des Dames qui veulent partager cette gloire auec eux, surmontant l'infirmité de leur sexe par la generosité de leur courage.

Ie cherchois l'an passé vne ame courageuse qui peût arborer le grand estendart de la charité en ces contrées : ce grand Dieu des bontez y a pourueu. I'apprends que Madame de Combalet y veut mettre la main, et fonder vn Hospital en la Nouvelle France. Voicy comme il luy a pleu m'en donner aduis : *Dieu m'ayant donné le désir d'aider au salut des pauures Sauvages, après auoir leu la Relation que vous en avez faicte, il m'a semblé que ce que vous croyez qui puisse le plus seruir à leur conuersion, est l'establissement des Religieuses Hospitalieres dans la Nouuelle France : de sorte que ie me suis resoluë d'y enuoyer cette année six ouuriers, pour défricher des terres, et faire quelque logement pour ces bonnes Filles. Ie vous supplie de vouloir prendre soin de cét establissement ; i'ay prié le P. Chastel-

lain de vous en parler de ma part, et de vous declarer plus particulierement mes intentions; si ie puis contribuer quelque autre chose pour le salut de ces pauures gens, pour lesquels vous prenez tant de peine, ie m'estimeray bien-heureuse. Là dessus que diray-ie autre chose, si ce n'est que tout le Ciel presente deuant le throsne de Dieu ces sainctes pensées, ces grandes resolutions, et que tous les Anges redoublent leurs Cantiques d'honneur et de louanges pour vne si saincte entreprise; ce sont les actions de graces que nous faisons à cette illustre Dame, au nom de tous les saincts Anges gardiens de ces pauures Barbares, qui ne sçauroient comprendre la grandeur de l'amour qu'on leur porte. Ie leur ay faict entendre qu'vne grande Dame alloit faire dresser vne grande maison, où on receuroit tous leurs malades, qu'on les coucheroit dans de bons lits, qu'on les nourriroit delicatement, qu'on leur donneroit des medecines et des onguens necessaires pour les guerir et qu'on ne leur en demanderoit aucune recompense. Ils me respondent auec estonnement, que cela va bien: mais neantmoins ie cognois par leurs sous-ris, qu'ils ne croiront point ce miracle que par les yeux. En vn mot, ils ne sçauroient comprendre la grandeur de cette charité; suffit que le Dieu des cœurs, qui fait germer cette saincte pensée dans vn bon cœur, voit son diuin ouurage, et y prend plaisir. Certes il n'y a rien si puissant que cette inuention pour attirer ces pauures Barbares, voire mesme pour peupler parmy eux des seminaires de garçons et de filles. Nostre Seigneur soit beny dans les temps et dans l'eternité.

Si ie m'engage plus auant dans les sentimens de deuotion qu'vne infinité d'ames sainctes, qu'vn tres-grand nombre mesme de Religieuses nous tesmoignent auoir pour l'amplification de la foy en la Nouuelle France, ie passeray de beaucoup la iuste grandeur d'vn Chapitre; mais n'importe, la charité couure tout. I'apprends qu'en l'Eglise de Montmartre, lieu si sacré pour les despoüilles de tant de Martyrs, et par la presence de tant d'ames espurées, les Religieuses font à leur tour oraison iour et nuict pour solliciter et forcer le Ciel à respandre ses sainctes benedictions sur nos trauaux. Les Carmelites sont toutes en feu; les Vrsulines remplies de zele; les Religieuses de la Visitation n'ont point de paroles assez significatiues pour témoigner leur ardeur; celles de Nostre Dame coniurent qu'on leur donne part aux souffrances qu'il faut subir parmy ces Peuples, et les Hospitalieres crient qu'on les passe dés l'année prochaine. La nature n'a point de souffles si sacrez, qui puissent allumer ces brasiers; ces flammes prouiennent d'vn feu tout diuin, d'vn feu increé et subsistant. *Nous vous portons plus d'enuie, que de compassion dans vos souffrances,* écriuent quelques vnes. *Nous vous accompagnons de nos petites prieres, particulierement vers la saincte Vierge, à qui nous sommes dédiées, et vers nostre Pere sainct Ioseph, et nostre Mere saincte Terese, et aux Anges du pays où vous estes, afin que leurs forces et leur puissance soient avec vous.* O le grand secours! *S'il estoit aussi facile,* dit vn autre, *de bastir vn Conuent de Carmelites, que de dresser vne Cabane de Sauuages, et que nous eussions autant de pouuoir, que d'impuissance et de foiblesse, vous trouueriez dès à present grand nombre de Sœurs tres disposées de vous aller ayder.*

Voicy les propres termes d'vne autre: *Il faut que vous sçachiez que la Nouuelle France commence d'entrer dans les esprits de plusieurs personnes, ce qui me fait croire que Dieu la regarde d'vn œil fauorable. Helas! que diriés vous, mon R. Pere, si sa diuine Majesté disposoit les affaires en sorte, que nous eussions bien tost le courage et le moyen de vous aller trouuer. Ie vous diray que si telle est la volonté de Dieu, qu'il n'y a rien en ce monde, qui m'en puisse empescher, quand mesme ie deurois estre engloutie des ondes en chemin.*

Voila le cœur d'vne vraye Vrsuline, qui me va découurant les voyes par où son Ordre pourra vn jour passer en ces grandes forests. Pendant que i'écris cecy, i'ay deuant mes yeux les noms de

treize Religieuses du mesme Ordre, qui protestent dans vne lettre commune enuoyée au R. P. Adam, qu'elles ont toutes le mesme dessein, et leur Superieure brusle du mesme feu. *I'ay laissé*, dit-elle, *prendre l'essor aux desirs de nos bonnes Sœurs, qu'elles ont couchés sur ce papier selon leur ferueur ; il n'y a rien de moy que l'approbation que i'en fay par l'apposition de mon nom, pour vous témoigner que ie n'en quitte pas la partie. Ie vous porte plus d'enuie que vous ne me faites de pitié dans les trauaux où vous allez entrer.* Mais écoutons ces âmes resoluës. *Il n'y a point de difficultez qui nous épouuantent, et bien que la foiblesse et l'infirmité de nostre sexe soit grande, nostre Seigneur fortifie et rehausse si puissamment nostre courage, que nous nous enhardissons de dire auec sainct Paul : Nous pouuons tout en celuy qui nous conforte ; la mer ny les tempestes n'ont point assez d'horreur pour épouuanter des cœurs qui n'ont ny vie, ny mouuemens, que pour celuy qui a mis la sienne pour les racheter, et qui ne desirent rien tant que de pouuoir donner la leur pour son amour, et pour le salut des Sauuages.* N'est-il pas vray de dire apres cela, que la parfaite amour bannit la crainte ? Ie passe souz silence d'autres termes aussi pathetiques, et desaffections aussi fortes que celles-cy, sorties des cœurs et de la bouche d'vn grand nombre de bonnes âmes d'autres saincts Ordres, voire mesme de personnes engagées dans le monde. *Si des femmes tendres et delicates, pour ie ne sçay quels interests*, disent quelques-vnes, *se sont iettées courageusement dans le hazard des mers, nostre cœur blesmira-il à la veuë des mesmes dangers, puis que nous ne pretendons passer dans cette Barbarie, que pour honorer et benir le Dieu des mers?* Celles qui pretendent passer les premieres, apres s'estre deffiées de leur foiblesse, disent tout haut, que se confiant en Dieu, elles ne craignent plus rien, sinon que le trop grand delay. Or ie réponds aux vnes et aux autres, qu'elles ne sçauroient auoir trop de deuotion pour prier le Ciel de fauoriser cette entreprise ; mais qu'elles pourroient auoir trop de precipitation, si elles passoient sans qu'on leur donnast aduis que le Païs est en estat de les receuoir. Chaques choses ont leur temps. Dieu prend le sien quand il luy plaist ; c'est celuy qu'il faut attendre en patience et en douceur. Finissons, i'en ay assez dit pour faire voir que la Nouuelle France est bien auant dans le cœur de Dieu, puis qu'elle a si bonne place dans ceux de tant de personnes qui luy sont si cheres.

CHAPITRE II.

Des Sauuages Baptisez cette année, et de quelques enterremens.

Il semble que nostre Seigneur veüille authoriser la pureté de l'Immaculée Conception de sa saincte Mere, par les grands secours qu'il donne à ceux qui honorent cette premiere grandeur de la Vierge. I'enuoyay l'an passé à V. R. la formule d'vn vœu, que nous fismes suiuans son conseil dans toutes nos Residences le huictiesme de Decembre, iour dedié à cette Conception sacrée. Nous cachions cette deuotion, et V. R. l'a publiée, la faisant imprimer en mesmes termes que nous l'auons voüée et que nous la voüerons encore Dieu aydant tout les ans à mesme iour. La benediction que le ciel a versée sur nos petits trauaux depuis ce temps-là, est si sensible, que ie conuierois volontiers tous nos Peres de l'Ancienne France, voire de tout le monde, et toutes les bonnes âmes qui cherissent la conuersion de ces Peuples, de s'allier de nous par ces saincts vœux, vnissant tous les ieusnes, toutes les prieres, toutes les souffrances, toutes les saintes actions les plus secrettes de ceux qui entreront dans ces alliances, pour estre presentées à la Diuinité en l'honneur et en action de grace de l'Immaculée Conception de la saincte Vierge, afin d'obtenir par son entremise l'application du sang de son Fils à nos pauures Sauuages, l'entier dénuëment, et l'amour de Iesvs en la Croix, auec vne mort vrayment Chrestienne, à ceux qui procurent leur salut, et à tous les associez en la pratique de

cette deuotion, dont la formule est à la fin de la Relation de l'an passé. I'écriuois dans cette Relation, que nous auions baptizé vingt deux personnes, nous en auons baptizé cette année plus d'vne centaine depuis ces vœux présentez à Dieu, et fort peu auparauant. En tout, on a fait enfans de l'Eglise, depuis le depart des Vaisseaux iusques à present, cent quinze Sauuages. De plus, Dieu nous a donné de grandes ouuertures pour le salut de ces Peuples, les faisant resoudre à deux points, qui font voir que la foy entre dans leur âme. Le premier est, qu'ils ne sont pas marris qu'on baptize leurs enfans malades, voire ils nous appellent pour ce faire. Le deuxiesme, que les plus âgez mesmes commencent à desirer de mourir Chrestiens, demandans le baptesme en leurs maladies, pour ne point descendre dans les feux, dont on les menace. Bref nous auons obtenu ce que nous n'osions quasi demander, tant nous les voyons alienez de ces pensées: c'est de donner quelques petites filles. Mais ie parleray de cecy en son lieu. Toutes ces faueurs sont venuës du ciel par les merites de la sainte Vierge et de son glorieux Espoux, depuis les vœux dont i'ay fait mention. Descendons en particulier, et suiuons l'ordre du temps de ces Baptesmes.

Le neufiesme de Decembre, iustement le lendemain de la feste de la Conception, le sieur Iean Nicolet, Truchement pour les Algonquins aux Trois Riuieres, vint donner aduis aux Peres, qui demeuroient en la Residence de la Conception sise au mesme lieu, qu'vn ieune Algonquin se trouuoit mal, et qu'il seroit à propos de le visiter. Les Peres se transportent incontinent en sa Cabane, demandant permission à son pere de l'instruire ; Dieu sembloit auoir disposé les cœurs de ces Barbares, que nous luy auions presentez, faisant nos vœux le iour precedent : ce pauure Barbare se monstre fort content du bien qu'on procuroit à son fils. Le Pere Buteux l'instruit, et pource que le malade estant Algonquin n'entendoit qu'à demy la langue Montagnese, dont se seruoit le Pere, vne femme Sauuage, bien versée en ces deux langues, seruoit d'interprete, faisant couler par sa bouche la foy et les veritez Chrétiennes dans l'âme de ce pauure ieune garçon, sans les retenir pour soy, iustement à la façon de ces canaux, ou de ces aqueducs, qui versent les sources d'eau tout entieres, sans rien reseruer pour eux. Enfin le douziesme du mois, voyant que leur malade abaissoit, ils le baptiserent apres l'auoir instruit, et luy donnerent nom Claude. Il mourut bien tost apres, prononçant les saincts noms de Iesvs et de de Marie. Ses parens demanderent aux Peres, s'ils ne seroient pas bien contents qu'on mis ce corps aupres des François: C'est bien nostre desir, repartent-ils. Nous luy ferons vn honneur, leur dismes nous, que nous denierions au plus grand Capitaine du monde, s'il n'estoit Chrestien. Hastez vous donc de preparer ce ce qui est necessaire pour l'enterrer à vostre mode, dirent-ils, puis qu'il est à vous. Il se fit vn beau conuoy de tous nos François, apres lesquels venoient les Sauuages deux à deux, auec vne modestie qui ne sentoit rien du Barbare. A l'issuë de l'enterrement, le pere du defunct fit vn festin aux Sauuages, pendant lequel, comme il ne mangeoit point selon leur coustume, tantost il chantoit, maintenant il discouroit : I'ay perdu l'esprit, disoit-il; la mort de mon fils me tire hors de moy-mesme. Ie me suis veu autrefois entre les mains de nos ennemis, tout prest d'estre mis en pieces, et d'estre dechiré à belles dents; iamais ie ne perdy courage: il ne faut pas que ie le perde maintenant; i'ay dequoy me consoler, puisque mon fils, s'il eust vécu, n'auroit pas manqué de tirer vengeance des Hiroquois. Et se tournant vers les Peres : Vous auez de beaucoup allegé ma douleur, rendans les derniers honneurs à mon fils. Voila la harangue de ce pauure Barbare, sur les funerailles de son fils, qui a bien d'autres pensées maintenant dans le ciel.

Le vingt-deuxiesme du mesme mois, les mesmes Peres ressentirent l'effect des bontez de la saincte Vierge, au baptesme d'vn ieune garçon âgé d'enuiron dix ans : cét enfant ne vouloit point du

tout ouïr parler de nostre creance, s'imaginant qu'estre baptizé, et mourir incontinent apres, estoit la mesme chose. Et en effect comme nous ne confions pas aisément ces eaux sacrées, sinon à ceux qu'on voit n'en deuoir point abuser pour estre voisins de la mort, ces Barbares ont eu pour vn temps cette pensée, que le Baptesme leur estoit fatal. Nous auions beau leur representer que nous estions tous baptisez, et que nous viuions plus long-temps qu'eux : Ces eaux, disoient-ils, sont bonnes pour vous, mais non pas pour nous. Les Peres voyans ces resistances, s'adressent à nostre commune Mere, et luy demandent cette âme pour son Fils. Chose estrange ! l'enfant non seulement ne les fuit plus, mais il demande d'estre porté en leur maison. Le Pere Quentin à ces paroles, le prend, l'embrasse, l'apporte tout languissant en sa chambre, où il fut baptizé et nommé André par Monsieur de Malapart, son parrain. Ce pauure petit estoit d'vne humeur si douce et si facile, qu'il se rendoit aymable à tout le monde : voila pourquoy le Pere Buteux l'ayant autrefois demandé à sa mere : Ie n'ay garde, fit-elle, de te le donner, ie l'ayme comme mon cœur. C'est vne prouidence bien particuliere du bon Dieu, que cette mere fust absente pendant son instruction et son baptesme : car il est croyable qu'elle y auroit apporté de l'empeschement, suiuant l'erreur qui les a tenus long-temps, que ce qui nous donne la vie, leur cause la mort. On eut bien de la peine d'auoir le corps de ce petit innocent apres sa mort, comme ie vay dire tout maintenant.

Le vingt-septiesme, Monsieur de Maupertuis donna le nom de Marie à vne petite fille âgée de deux ans, que les Peres baptizerent. Elle estoit fille de defunct Capitanal, Capitaine des Sauuages, homme vaillant, et fort sage pour vn Barbare. Il auoit laissé trois enfans à sa femme, vn garçon âgé d'enuiron dix-sept ans, et deux petites filles ; la plus petite de ces filles est au ciel, le garçon est mort tres-miserablement, comme ie diray cy apres. A mesme temps qu'il mourut, le petit André trépassa ; or comme ils estoient parens, on les enterra dans vn mesme sepulchre, au desceu de nos Peres, qui en ayant eu le vent, se vindrent plaindre à la grande mere d'André, de ce qu'on auoit enterré ce petit baptizé sans les aduertir. Le Pere Buteux prie qu'on leur rende le corps pour le placer auec nous ; vn Sauuage luy repart : Va-t'en, on ne t'entend pas. C'est vne réponse que nous font par fois les Sauuages, quand on les presse de faire vne chose qui ne leur agrée pas. Il est vray que nous ne parlons encore qu'en begayant ; mais neantmoins quand nous leur disons quelque chose conforme à leurs desirs, iamais ils ne nous font ces reproches. Le Pere voyant cela, va querir l'Interprete ; on luy répond que l'affaire est faite, que l'enfant est enterré auec le fils du Capitanal, et que la femme du Capitanal s'offenseroit, si on foüilloit en la fosse de son fils. Le Pere la va trouuer, la prie de laisser tirer du sepulchre le corps de ce petit enfant ; elle ne répond aucun mot. Vn Capitaine se trouuant là dessus, prend la parole : Hé bien, dit-il, les deux corps sont à toy, porte les auec les François ; mais ne les separe point, car ils s'entr'ayment. Si sont ils bien loing l'vn de l'autre, fit le Pere : l'vn a esté baptizé, et l'autre non, et par consequent l'vn est bien heureux, et l'autre gemit dans les flammes. Ne tient-il qu'à cela pour estre ensemble et pour estre bien heureux? fit ce Sauuage : tu n'as point d'esprit, déueloppe celuy qui n'est pas baptisé, et luy iette tant d'eau sur la teste que tu voudras, et puis les enterre en mesme sepulchre. Le Pere se sousrit, et luy fit entendre que cela ne seruiroit de rien. Ce Barbare en fin acquiesça, et nos Peres tirerent le petit André du sepulchre profane, et le mirent en terre saincte. *Vnus assumetur, et alter relinquetur*. Apres l'enterrement, la mere de celuy qui estoit mort sans Baptesme, voyant qu'on auoit rebuté son fils, comme le corps d'vne ame damnée, pleuroit à chaudes larmes. Ah ! mon fils, disoit-elle, que je suis marrie de ta mort! Le Pere alors qui auoit veu les Iongleurs soufflant ce jeune garçon

en sa maladie, luy dit : Voila la gueri-son que ces badins promettoient à ton fils ; ta petite fille est malade, donne toy bien de garde de les appeller, ny de la faire chanter. Iamais, dit-elle, ils n'en approcheront; si elle empire, ie vous ap-pelleray. Quelque temps apres, les Peres la iugeant bien malade, la baptiserent au grand contentement de la mere.

Le trente-vniesme, vne fille âgée d'en-uiron seize ans fut baptisée, et nommée Anne par vn de nos François. Le Pere Buteux l'instruisant luy dit, que si estant Chrestienne elle venoit à mourir, son âme iroit au Ciel dans les ioyes eter-nelles. A ce mot de mourir, elle eut vne si grande frayeur, qu'elle ne voulut plus iamais prester l'oreille au Pere ; on luy enuoya le Sieur Nicolet truchement, qui exerce volontiers semblables actions de charité ; elle l'escoute paisiblement ; mais comme ses occupations le diuertis-sent ailleurs, il ne la pouuoit visiter si souuent : c'est pourquoy le Pere Quen-tin s'efforça d'apprendre les premiers rudimens du Christianisme en Sauuage, afin de la pouuoir instruire. Cela luy reüssit si bien, que cette pauure fille ayant pris goust à cette doctrine salu-taire, desira le Baptesme, que le Pere luy accorda. La grace a plusieurs ef-fects : on remarqua que cette fille, fort dedaigneuse et altiere de son naturel, deuint fort douce et traittable, estant Chrestienne.

Le septiesme de Ianuier de cette an-née mil six cens trente six, le fils d'vn grand Sorcier ou Iongleur fut faict Chre-stien, son pere s'y accordant apres de grandes resistances qu'il en fit : car, comme nos Peres éuentoient ses mines, et le decreditoient, il ne pouuoit les sup-porter en sa Cabane. Cependant comme son fils tiroit à la mort, ils prierent le sieur Nicolet de faire son possible pour sauuer cette âme : ils s'en vont donc le Pere Quentin et luy en cette maison d'écorce, pressent fortement ce Sauuage de consentir au baptesme de son petit fils. Comme il faisoit la sourde oreille, vne bonne vieille luy dit; Quoy, penses-tu que l'eau que ietteront les Robes noires sur la teste de ton enfant, le fasse mourir ? Ne vois tu pas qu'il est déja mort, et qu'à peine peut il respirer? Si ces gens là te demandoient ta Pource-laine ou tes Castors, pour les offices de charité qu'ils veulent exercer enuers ton fils, tu aurois quelque excuse ; mais ils donnent et ne demandent rien. Tu sçay le soin qu'ils ont des malades, laisse les faire ; si ce pauure petit meurt, ils l'enterreront mieux que tu ne sçau-rois faire. Le malade fut donc baptizé, et nommé Adrien par le sieur du Chesne, Chirurgien de l'habitation ; il mourut quelque temps apres. Le Pere Buteux le demanda pour l'enseuelir à nostre fa-çon. Non, non, dirent les parens, tu ne l'auras pas tout nud ; attends que nous l'ayons paré, et puis nous te le donnerons. Ils luy peignent la face de bleu, de noir et de rouge ; ils le vestent d'vn petit Capot rouge, puis l'enfourrent de deux peaux d'Ours et d'vne robe de peau de Chat sauuage, et par dessus tout cela d'vn grand drap blanc, qu'ils auoient acheté au Magazin ; ils accommodent ce petit corps dans tout ce bagage, en forme d'vn pacquet bien lié de tous costez, et le mettent entre les mains du Pere, qui baise doucement ces sacrées dépoüilles pour témoigner aux Sauuages l'estime que nous faisons d'vn petit Ange ba-ptizé. On l'enterra au Cimetiere de nos François, auec solemnité : ce qui plaist fort à ces Barbares, et qui les induit bien souuent à permettre qu'on fasse Chre-stiens leurs enfans.

Le huictiesme du mesme mois de Ian-uier, vne ieune fille vniquement aymée de ses parens, mais encor plus de Dieu, s'en alla au Ciel, apres auoir esté lauée dans le sang de l'Agneau. Ie remarque-ray en cét endroit les folies que fit son pauure pere pour la pouuoir guerir. Son beau frere luy vint dire qu'il auoit songé que sa niepce gueriroit, si on la faisoit coucher sur vne peau de mouton, variée de diuerses figures. On en cherche aussi tost, on en trouua ; on peint dessus mille grotesques, des canots, des auirons, des animaux, et chose semblable. Les Peres, qui n'auoient pas encore instruit cette fille, font instance que ce remede est inutile ; mais il le faut éprouuer. La

malade repose sur ces peintures, et n'en reçoit aucune reelle guerison. Vn autre Charlatan fut d'auis, que si on donnoit à la malade vn drap blanc pour cheuet, sur lequel on auroit figuré des hommes chantans et dansans, que la maladie s'en iroit. On se met incontinent en deuoir de peindre des hommes sur vn drap; mais ils ne firent que des marmousets, tant ils sont bons Peintres : ce remede ne succeda non plus que le premier. La pauure fille se couche sur ce drap, sans reposer, ny sans guerir. Que ne peut l'affection naturelle des peres et des meres enuers leurs enfans? Ces bonnes gens cherchoient par tout la santé de leur fille, horsmis en celuy qui la pouuoit donner. Ils consultent vne fameuse Sorciere, c'est à dire vne fameuse badine. Cette femme dit qu'elle auoit appris, soit du Manitou, soit d'vn autre, ie m'en rapporte, qu'il falloit tuer vn chien, et que les hommes le mangeassent en festin; de plus, qu'il falloit faire vne belle robe de peau de Cerf, l'enrichir de leurs matachias rouges, faits de brins de Porc épic, la donner à la malade, et qu'elle en gueriroit. Comme on preparoit ce festin, vn Sauuage songea, que pour la guerison de cette fille, il falloit faire vn banquet de vingt testes d'Elans. Voila les parens de la fille bien en peine : car comme il n'y auoit gueres de neige, on ne pouuoit courre, encore moins prendre l'Eslan. Sur cette grande difficulté, on consulte les Interpretes des songes; il fut conclud qu'il falloit changer ces vingt testes d'Orignac en vingt grands pains tels qu'ils en achetent de nos François, et que cela auroit le mesme effect. Ils ne se tromperent pas, d'autant que ces pains et ce festin de chien ne firent autre chose que remplir le ventre des Sauuages ; c'est tout ce qu'auroient peu faire ces vingt testes d'Orignac : car pour guerir vn malade, ny les banquets, ny les belles robes ne seruent de rien.

Pendant qu'on appliquoit ces beaux remedes, les Peres s'addressoient à Dieu pour le salut de cette pauure âme. Ils venoient voir cette pauure fille ; mais les parens ne vouloient pas permettre qu'on luy parlast de nostre creance, s'imaginant que le Baptesme nuisoit au corps, quoy qu'il en fust de l'âme. Attendez, disoient-ils, quand nostre fille n'en pourra plus, quand nous aurons cherché tous les remedes, dont nous nous seruons, s'ils ne reüssissent, nous vous permettrons de l'instruire. Les Peres voyans cela, desisterent pour vn temps de visiter la malade, traictant de la guerison de son âme auec Dieu. La mere de la fille se sentit portée à desirer qu'on la vinst instruire ; son mary y contrarioit. Enfin Dieu, qui tient les cœurs de tous les hommes entre ses mains, amollit ceux de ces Barbares, pour le bien de leur enfant : non seulement ils n'ont plus d'auersion des Peres, mais au contraire ils les font inuiter, leur donnant asseurance que leur fille les escouteroit volontiers. Les Peres y volent aussi tost ; le Pere Buteux prend la parole, déduit le mieux qu'il peut les principaux articles de nostre Foy. Les parens, pour ayder le Pere, qui n'a pas encore la perfection de la langue, et pour soulager leur enfant, reïteroient doucement, et expliquoient en termes plus significatifs ce qu'on disoit à cette pauure âme, qui se montroit alterée de cette doctrine, comme vne terre seiche de la rosée du Ciel. On employe quelque temps à l'enseigner, tousiours auec le contentement des parens et beaucoup plus de la malade. Pendant la nuict, elle disoit par fois à sa mere : Ne sera-il pas bien tost iour? le Pere ne viendra-il pas de bon matin? Puis s'addressant à Dieu, luy disoit : ***Missi ka khichitaien chaouerimitou,*** toy qui as tout fait, fais moy misericorde; ***Khiranau, oue ka nipien khita pouetatin khisadkihitin,*** toy qui es mort pour nous, ie crois en toy, ie t'ayme, secours moy. Le Pere la visitant, elle luy disoit : Tu me réioüis, quand tu me viens voir ; i'ay retenu ce que tu m'as enseigné : et là dessus luy expliquoit fidellement. Le soir auant sa mort, vn sien oncle estant venu voir les Peres, et soupant auec eux, leur dit : Ma niepce est bien malade, vous la deuriez baptiser. On luy replique, qu'on la veut pleinement instruire : Si toutes-

fois, luy dit-on, tu la voyois notablement baisser, appelle nous, et nous l'irons voir. Sur les dix ou onze heures de nuict, ce pauure Sauuage s'en vint au trauers de la neige, et d'vn froid tres piquant, crier à pleine teste proche de l'habitation de nos François, qu'ils vinssent viste baptiser la malade, et qu'elle s'en alloit mourant. Les peres s'éueillent à ces cris, bien estonnez que ny les grands chiens, qu'on détache la nuict, ny la rigueur du froid, n'auoient point empesché ce bon homme de les venir appeller. Le sieur Nicolet et le sieur de Launay les accompagnerent ; celuy cy fut le Parrain, et la nomma Marie. Son pere et sa mere, quoy que Barbares, témoignerent receuoir du contentement de cette action, et remercierent les Peres et nos François, d'auoir pris la peine de sortir pendant vne nuict si fascheuse que le sieur Nicolet s'en trouua mal. La pauure fille n'eut qu'autant de paroles, qu'il en falloit pour accepter le baptesme, qu'elle auoit tant desiré : car si tost qu'elle l'eut receu, elle entre en l'agonie, et bien tost apres s'en alla en Paradis, auec l'étolle d'innocence, dont le Ciel la venoit de couurir. Son oncle la voyant morte, fit appeller le Pere Buteux, et luy dit : Vous n'aymez pas seulement pendant la vie, mais encore apres la mort : ma niepce est à vous, enterrez la à vostre mode ; faites vne grande fosse : car mon frere, à qui la tristesse a dérobé la parole, veut loger auec elle son petit bagage. Ils vouloient enterrer auec cette fille deux chiens et plusieurs autres choses. Pour les chiens, on leur dit que les François ne seroient pas bien aises qu'on logeast auec eux de si laides bestes : Permets nous donc, dirent-ils, de les enterrer prés de vostre Cimetiere : car la defuncte les aymoit, et c'est nostre coustume de donner aux morts ce qu'ils ont aymé ou possedé pendant leur vie. On combat tant qu'on peut cette superstition, qui se va abolissant tous les iours ; neantmoins on tolere en ces premiers commencemens beaucoup de choses, qui se détruiront d'elles mesmes auec le temps. Si on refusoit à ces pauures ignorans, de mettre dans la fosse de leurs trespassez leur petit equipage, pour aller en l'autre vie, disent-ils, ils nous refuseroient aussi l'abord de leurs malades, et ainsi plusieurs âmes se perdroient, qu'on va petit à petit recueillant, iusques à ce que les iours de la grande moisson viennent. Ils enuelopperent donc le corps mort de plusieurs robes ; ils luy donnerent ses affiquets, ses braueries, quantité de porcelaine, qui sont les diamans et les perles du païs, et de plus on mit dans la fosse deux auirons et deux grands sacs remplis de leurs richesses, et de diuers outils ou instrumens, dont se seruent les filles et les femmes. Pour conclusion le pere de cette fille tant aymée, voyant l'honneur qu'on rendoit à son enfant, et comme on luy auoit fait faire vn beau cercueil, ce qui plaist infiniment à ces Barbares, il se ietta sur le col du Pere Buteux, et luy dit : *Nicanis*, mon bien-aimé, en verité ie cognois que tu m'aymes, et tous vous autres qui portez cét habit, vous cherissez nostre Nation. Puis apostrophant son enfant : Ma fille, que tu es heureuse d'estre si bien logée ! Cét homme est l'vn des principaux de sa nation ; sa femme s'est fait Chrestienne, comme nous dirons en son lieu ; nous esperons qu'il mourra Chrestien, aussi bien que ses plus proches. Ainsi soit-il.

Le vingtiesme du mesme mois, Dieu fit paroistre sa bonté en la conuersion et au Baptesme d'vn Sauuage, dont nos Peres sembloient quasi auoir desesperé. Ce ieune homme estant malade, le Pere Buteux l'alla visiter ; comme il y alloit grand nombre de personnes dans sa cabane, il l'inuita de venir faire vn tour en nostre maison, si sa maladie luy permettoit. Il s'y transporte incontinent ; apres quelques discours, le Pere le iette sur les articles de nostre creance, mais auec peu de succés, car ayant espousé la fille d'vn des plus grands Charlatans du païs, il n'estoit pas pour se rendre à la premiere semonce. Comme on le pressoit sur les biens de la vie future, s'il n'en vouloit pas iouïr, il repartit, qu'il ne pouuoit pas croire cela : Car mon âme, disoit-il, apres ma mort, n'aura point d'esprit, et par consequent ne sera pas

capable de ces biens. Comment sçais tu, luy fit le Pere, que les âmes apres leur trespas sont stupides et sans connoissance? Deux de nos hommes, replique-il, sont retournez autresfois apres leur mort, et l'ont dit à ceux de nostre nation. Ces âmes qui retournerent, auoient-elles de l'esprit? Non, fit-il. Tu te trompes, dit le Pere, car c'est auoir de l'esprit de cognoistre qu'on n'a point d'esprit; mais laissons cette subtilité, est-ce pas auoir de l'esprit que d'estre bon chasseur? Iamais les Sauuages ne nieront cette proposition, car leur plus grande Philosophie et Theologie n'est pas en leur teste, mais en leurs pieds. Or est-il, poursuiuit le Pere, qu'il y a des âmes des Sauuages, qui chassent brauement aux âmes des Castors et des Eslans: donc elles ont de l'esprit. A cét argument, vn peu trop pressant pour vn Sauuage, il ne respondit autre chose, sinon que puis que ses gens n'alloient point au Ciel, qu'il n'y vouloit point aller: Vous autres, disoit-il, vous asseurez que vous allez là haut, allez y donc à la bonne heure, chacun aime sa nation; pour moy, i'iray trouuer la mienne. Le Pere voyant bien qu'il s'opiniastreroit, change de discours, l'interroge sur son mal: C'est, respond-il, vn meschant Algonquain qui m'a procuré cette maladie qui me tient dans le corps, pource que m'estant fasché contre luy, la peur qu'il eut que ie ne le tuasse l'a induit à traitter de ma mort auec le Manitou. Et comment sçais-tu cela? I'ay fait consulter le Manitou, qui m'a dit que ie me hastasse de faire des presens aux *Manitousiouekhi* (ce sont leurs Iongleurs), et qu'il preuiendroit mon ennemy, luy ostant la vie, et par ainsi que ie guerirois; mais mon malheur est que ie n'ay plus rien, i'ay donné ma Pourcelaine et mes Castors, et à faute de pouuoir continuer ces presens, il faut que ie meure. Voila l'vnique vtilité de l'art de ces Iongleurs, c'est qu'ils tirent tout ce qu'ils peuuent des pauures malades, et quand ils n'ont plus rien, ils les abandonnent. Les Iaponnois ont des erreurs toutes semblables: ils croyent que les pauures ne pouuans rien donner aux Bonzes, ne sçauroient aller en Paradis. Les Chrestiens sont obligez d'adorer et de recognoistre la bonté de leur Dieu. Que la Foy a de clarté, pour estre vn flambeau obscur! et que nostre creance, pour estre releuée par dessus les forces de la nature, s'accorde bien auec la raison! Les Theologiens disent bien à propos, qu'il faut auoir *piam motionem*, pour donner consentement aux propositions de nostre foy; il faut que la volonté s'amollisse, et qu'elle quitte sa dureté naturelle; ce qui se fait par vn doux souffle ou mouuement du S. Esprit, lequel nous induit à croire. Ie voy tous les iours des hommes conuaincus sur cette verité, que nostre creance est bonne, qu'elle est saincte, qu'elle est conforme à la raison, et apres tout cela, ne voyant aucune conclusion de ces premices, ie m'escrie: Qu'auons nous faict à Dieu, pour nous auoir donné la Foy, qui a tant de peine d'entrer en l'âme de ces pauures Sauuages? Mais pour retourner à nostre ieune homme, les Peres auoient comme desesperé de son salut; neantmoins comme la conuersion d'vne âme depend de celuy qui est tout puissant, ils ne laissoient pas de le visiter, pour luy donner de fois à autre quelque crainte de l'enfer, ou quelque esperance de la vie eternelle. En fin ce pauure ieune homme fut touché tout à coup; cét entendement plein de tenebres commence à voir le iour, et sa volonté deuient soupple et obeyssante aux volontez de Dieu, comme vn enfant bien né aux desirs de ses parens. Les Peres entrans certain iour en sa Cabane, il leur fait present d'vn morceau d'Eslan qu'on luy auoit donné; le Pere Buteux luy dit: Nous ne venons pas icy pour receuoir, mais pour te donner; nous ne cherchons pas tes biens, mais nous te voulons donner ceux du Ciel; si tu voulois croire en Dieu, que tu serois heureux! Oüy, dit-il, i'y veux croire, et ie veux aller auec luy. Il disoit cela les mains iointes, les yeux esleuez au Ciel, d'vn accent si deuot, auec vne posture si composée, que les Peres resterent tout remplis de ioye et d'estonnement, voyant que Dieu en fait plus en vn moment que

tous les hommes en cent ans : aussi est-il le Dieu des cœurs. Voila ce cœur de pierre changé en vn cœur de chair : il escoute auidement ce qu'il croyoit déja, il est tout plein de regrets de ses resistances, il ne peut assez admirer la bonté de celuy qui l'a si doucement vaincu. Les Peres l'ayant veu si bien disposé, offrent pour luy le sacré sainct sacrifice de la Messe, et apres vne bonne instruction luy changerent en fin le nom sauuage d'*Amiskoueroui* au nom de Nicolas, qui luy fut donné au sainct Baptesme. Dieu sçait prendre son temps quand il luy plaist. A l'heure qu'il fut touché, qu'il fut baptisé et qu'il mourut, certains gausseurs et badins, qui demeuroient en sa Cabane et qui auroient faict leur possible pour le détourner du Christianisme, estoient allez à la chasse ; ils retournerent iustement deux heures apres sa mort, bien estonnez de ce qui s'estoit passé ; mais *quis vt Deus?* Qui pourra détourner la bonté de Dieu, non plus que ses foudres ? *Non est qui se abscondat à calore eius*, Il n'y a cœur de bronze qui ne se liquefie, quand Dieu le veut brusler.

Le vingt-cinquiesme, iour de la Conuersion de sainct Paul, vn ieune Sauuage fut nommé Paul. Son pere luy procura dans sa maladie, ce qu'il ne prenoit pas pour soy dans la santé ; tant s'en faut qu'il se monstrast fasché qu'on instruisist son fils, âgé de quinze à seize ans, qu'au contraire il l'exhortoit à prester l'oreille aux Peres, et par fois, les venant visiter luy-mesme et les ayant ouy parler des choses de l'autre vie, il racontoit par apres à ses enfans ce qu'il auoit appris, n'ayant pas assez de courage d'embrasser et professer les veritez qu'il approuuoit en son cœur. Les respects humains font bien du mal par tout.

Le vingt-huictiéme et vingt-neufiéme, deux sœurs ont esté enroolées au Catalogue des enfans de Dieu. La plus petite, âgée de deux ans, chante maintenant ses grandeurs parmy les Chœurs des Anges. L'aisnée l'a suiuie quelque temps apres ; elle auoit enuiron seize ans, quand elle prit vne nouuelle naissance en Iesus-Christ ; estant tombée malade, il ne fut pas difficile de luy persuader qu'elle se fist Chrestienne. Il semble qu'elle auoit déja la foy, deuant que les Peres luy parlassent. Son frere frequentoit en nostre Maison, instruisant nos Peres en sa langue, et comme on luy parloit souuent de nos Mysteres, il racontoit à sa sœur ce qu'il auoit appris. Il estoit plus heureux iettant cette semence sacrée, que les Peres mesmes : car on n'a point remarqué qu'elle ait encore germé en son âme, et elle a porté des fleurs et des fruicts dans le cœur de sa sœur, laquelle interrogée en sa maladie, si elle ne vouloit pas estre baptisée, répondit, qu'elle en auoit vn grand desir. Les Peres la voulans instruire, trouuerent qu'elle en sçauoit assez pour receuoir le sainct Baptesme, ce qui les étonna et consola. Elle fut donc nommée Ieanne, receuant auec ce nom si grande abondance de grace, qu'il sembloit que le Fils de Dieu prist vn plaisir particulier en cette nouuelle Espouse. Le Pere Buteux, la voyant sur son depart pour s'en aller dans les bois auec sa mere et les autres Sauuages, luy dit : Adieu, ma fille, souuenez vous que vous estes maintenant amie de Dieu, et que si vous mourez, il vous menera dans sa maison, remplie de tout bonheur. Adieu, mon Pere, repartit-elle, ie ne vous verray plus ; mais il importe peu que ie meure, puisque ie dois aller en si bon lieu. Elle dit cela auec vn tel sentiment de pieté, que les larmes en vindrent aux yeux des deux Peres, rauis de voir vne petite Barbare, parler en Ange de Paradis. Mais que vous pourrions nous donner, Ieanne, puis que vous nous quittez pour vn si long temps ? luy dirent-ils. Si vous auez du raisin, donnez m'en vn peu, ce sera la derniere fois que vous me soulagerez en ma maladie, car ie m'en vais mourir dans les bois ; mais ie croy que i'iray au Ciel ; à vostre auis, mon Pere ? Oüy, ma fille, vous y irez, si vous perseuerez en la foy. Asseurez vous, dit-elle, que ie croy en Dieu, et que i'y croiray toute ma vie. Ils luy donnerent tout le raisin qu'ils auoient de reste, qui n'estoit pas

grande chose, le peu qu'on leur auoit enuoyé, ayant déja esté distribué à beaucoup d'autres malades. Quant on vint à lier cette pauure fille auec sa petite sœur, toutes deux nouuellement baptisées, sur leurs longues traisnes, pour les mener dans ces grandes forests, il sembloit aux Peres qu'on leur arrachast le cœur : car ces pauures gens n'auoient autres viures qu'vn peu de pain qu'ils leur donnerent; leur disner et leur souper estoit en la prouidence de Dieu, leurs hostelleries la neige et les arbres, et vn peu d'écorce. Vn grand Nordoüest, qui est le vent le plus froid de ces contrées, souffloit sur ces pauures malades, et cependant ils s'en alloient tous aussi contens, comme s'ils eussent deu entrer dans vne terre de promission. O que ie me voulois de mal, m'écrit le Pere qui m'a enuoyé ces memoires, voyant ce beau spectacle ! ces gens me condamnoient de pusillanimité, ne iettant pas si fortement ma confiance en Dieu, qu'ils la iettent en leurs arcs et en leurs fleches, et ne faisant par vertu, ce que ces Barbares font par nature.

CHAPITRE III.

Continuation de la mesme matiere.

Comme les Sauuages se plaisent dauantage aux Trois Riuieres, que non pas à Kébec, aussi font-ils là plus souuent leur sejour, et en plus grand nombre : c'est pourquoy les Peres qui ont demeuré cette année en nostre Residence de la Conception, ont baptisé plus de personnes, que ceux qui sont restez à Kébec, où ces Barbares n'arrestent pas si long-temps. On n'a pas laissé neantmoins d'y faire quelque fruit auec eux, puis qu'on a obtenu qu'ils nous donnassent quelques enfans, dont ie parleray cy apres, et que quelques-vns d'entre eux ayent receu le sainct Baptesme. Ie ne les distingue point des autres, qui ont receu ce Sacrement à la Conception, parlant d'eux tous, selon l'ordre du temps qu'ils sont entrez en l'Eglise.

Le neufiesme de Feurier, vn Sauuage nommé *Attikamegou*, et surnommé le Prince par nos François, s'estant cabané assez proche de nostre Dame des Anges, enuoya querir en diligence vn de nos Peres, pour baptiser vn sien petit fils, qui se mouroit. Le Pere prend vn peu d'eau auec soy, craignant de n'en point trouuer en leur maison d'écorce, à raison que le froid auoit gelé les ruisseaux et les fleuues. Il se presse le plus qu'il luy est possible, arriue enfin tout hors d'haleine, où estoit l'enfant, qui s'en alloit expirer. Son pere s'écrie qu'on le fasse Chrestien auant sa mort; sa mere s'y oppose, disant tout cruëment, qu'elle ne vouloit point qu'il fût baptisé, et que tous ceux qui estoient baptisez mouroient. On luy replique, que tous les François estoient baptisez ; on luy nomme quelques-vns de sa nation, qui l'estoient aussi, et qui cependant ioüissoient d'vne parfaite santé. Que si apres le baptesme plusieurs Sauuages mouroient, cela ne prouenoit pas du Sacrement, mais de la maladie, qui ne laisseroit pas de les tuer, quand ils ne seroient point baptisez, comme elle le voyoit en quelques-vns, qui mouroient sans receuoir ce Sacrement. Son mary la tanse : Est-ce le baptesme, dit-il, qui fait mourir maintenant ton fils? et cependant le voila qui trépasse : ie veux qu'il soit Chrestien. La mere resistoit tousjours, et l'enfant s'en alloit mourant, ne pouuant quasi plus respirer. Le Pere pressoit la mere de son costé, l'asseurant que le baptesme, non seulement ne faisoit mourir personne, mais au contraire qu'il rendoit quelquefois la vie du corps et la vie de l'âme tout ensemble, et que si elle vouloit croire que Dieu peust operer cette merueille, que son fils pourroit guerir. Tout sur l'heure mesme, sur ce propos, cette femme commence à ouurir les oreilles : Si tu le peux guérir, repart-elle, baptise le, sinon ne le touche pas. Pour moy, dit le pere de l'enfant, ie crois que celuy qui a tout fait le peut guerir. Si ta femme auoit la mesme creance, lui dit-on, tu verrois bien-tost ton fils en vie. Il commence à la presser : Tu n'as point d'e-

sprit: tu crains que le baptesme ne le fasse mourir, et tu vois qu'il meurt sans baptesme ; celuy qui a tout fait et qui peut tout, est assez fort pour luy rendre la vie, et quand il ne la luy rendroit pas, il aura tousiours pitié de son âme. Qu'on le baptize donc, dit la mere, Prends courage, fait son mary, et considere bien si tu crois: car si tu ments en ton cœur, Dieu ne guerira pas ton enfant. Ie croy, dit-elle, qu'on le baptise. Le Pere se vit vn peu en peine car il cognoissoit bien que cette femme ne s'accordoit au baptesme de son enfant, que souz esperance de guerison ; et par consequent si l'enfant venoit à mourir, à quoy tous s'attendoient, qu'asseurément elle décrieroit fort ce Sacrement ; neantmoins, comme il ne le pouuoit voir perir deuant ses yeux, il prend resolution de le baptiser, demandant aux parens, qu'au cas qu'il guerist, qu'on nous le donnast, quand il seroit grandelet, pour l'instruire. A cette demande la mere se rebute derechef : Ie voy bien qu'il veut auoir mon fils, il ne l'aura pas. Son mary se tournant vers le Pere : Demandes-tu mon fils pour tousjours, ou seulement pour l'enseigner? Ie ne le demande que pour l'instruire, et encor quand il sera âgé de six ou sept ans. Baptise le, tu l'auras, et pressant sa femme, il l'asseura qu'on luy rendroit son enfant, quand il seroit bien instruit, au cas que Dieu luy rendist la santé. Les Sauuages qui estoient là, s'étonnoient qu'on debattoit d'vn enfant qui estoit aux abois: Le voila qui meurt, et vous debattez à qui l'aura. En effect, dit son pere, il est mort, si le baptesme ne le guerit. On les asseure donc derechef, que s'ils croyoient que Dieu fust assez puissant, et assez bon pour rendre la vie à leur enfant, qu'il le feroit. La mere enfin le presente elle mesme au baptesme. En témoignage de sa foy et de son esperance, l'enfant est baptisé sur l'heure mesme, sans ceremonie, et sans luy donner nom, car la maladie n'en permettoit pas dauantage. Chose estrange ! Le Pere qui le baptisoit n'eut pas acheué de prononcer les paroles saintes, versant vn peu d'eau sur la teste de ce pauure petit, que sa mere découuroit, qu'il ouure les yeux, commence à respirer, à s'étendre et à se remuer dans son petit berceau portatif. Sa mere toute éperduë, luy presente le tetin, qu'il ne pouuoit plus prendre ; il le prend sans difficulté, et deuant que le Pere sortist de la Cabane, il fut entierement guery. Quelques Sauuages accourent ; le pere de l'enfant, leur dit ce qui estoit arriué ; ils demeurent estonnez sans mot dire. Maintenant ce petit Chrestien est beau et grasset, la ioye de ses parens, et l'admiration de ceux qui l'ont veu dans sa maladie.

Cét effet du Sacrement a beaucoup seruy pour arracher de l'esprit de ces Barbares, que la mort estoit dans ces eaux salutaires, et qu'il ne falloit qu'estre baptisé pour bien-tost mourir. Le Prince, c'est le surnom du pere de l'enfant, allant depuis aux Trois Riuieres, racontoit cecy par tout. Si bien que le Pere qui l'auoit baptisé, entrant certain iour dans vne Cabane, par où il auoit passé, ceux qui l'habitoient luy demanderent, s'il n'auoit plus de cette eau qui auoit guery le fils d'*Attikamegou*, et qu'il en donnast vn peu à vn malade qu'ils auoient. Helas ! il en auoit assez ; mais le pauure malade n'en peut boire, c'est à dire que le Pere ne le voyant qu'en passant chemin, il n'eut pas le loisir de l'instruire, de sorte qu'il le trouua mort au retour. Mais pour acheuer ce point, le Prince, voyant son fils guery, dit à sa femme : Aye soin de cét enfant, et garde toy bien d'empescher vn iour qu'il ne soit instruit: car la mort dont il deuoit mourir tomberoit sur ta teste. Le Pere luy demanda s'il ne seroit pas bien aise qu'on luy appliquast les saintes Ceremonies dans la Chapelle de Kébec. Fais luy, répond il, tout ce que tu fais aux enfans des François. Il luy assigne iour pour l'apporter, et luy donne aduis de choisir vn François et vne Françoise, pour estre Parrain et Marraine de son enfant, luy expliquant ce que vouloient dire ces mots. Il doutoit si les François luy voudroient faire cette faueur ; mais l'ayant asseuré qu'ils en seroient bien aises, il

inuita le sieur Oliuier, Commis et Interprete, et Madame Hebout, qui exercerent volontiers cét acte de charité. Vn Dimanche au matin, ces deux pauures Barbares apporterent eux-mesmes leur enfant à l'Eglise de Kébec. Le Pere qui l'auoit baptisé, declara à nos François, qui estoient assemblez pour entendre la grande Messe, comme tout s'estoit passé : que les eaux sacrées du Baptesme auoient rendu la vie à ce petit enfant, et qu'ils le venoient presenter eux-mesmes pour receuoir les saintes Ceremonies, qu'on ne luy auoit peu appliquer ; qu'au reste ils promettoient de le donner vn iour pour le faire instruire ; et comme on leur demanda derechef, en la presence de tout le monde, ils confirmerent la promesse qu'ils auoient faite. La dessus on sonne la cloche ; vne de nos Françoises prend ce petit, et le presente; son Parrain et sa Marraine, luy donnent nom François Oliuier; on luy applique les Huiles sacrées, et les autres saintes Ceremonies, auec vne grande consolation de tous nos François, et vn contentement si sensible du pere et de la mere, que la ioye en redondoit sur leur face.

On auoit emmaillotté ce petit Chrestien à la Françoise, sa mere le tenant disoit à son mary : Ie ne sçay qu'a nostre petit François Oliuier : quand il est accommodé à la Françoise, il rit tousiours; quand ie l'accommode à nostre façon, il pleure et se chagrine, et quand ie le tiens, il est tout triste et tout morne, et quand vne Françoise le tient, vous diriez qu'il veut tousiours sauter. Elle vouloit par ce discours tesmoigner le contentement qu'elle auoit de voir son fils comme deuenu François. Son pere auoit bien de meilleures pensées, car certain iour ie l'escoutois comme il disoit à sa femme, que les Sorciers n'auoient plus de pouuoir sur son fils, et que par le Baptesme il auoit esté mis en la protection de celuy qui a tout fait. Il tenoit ce discours à l'occasion de deux Sorciers qui s'estoient entrebattus, et qui s'étoient reprochez qu'ils auoient tué par leur art les parens l'vn de l'autre. Les Sauuages craignent grandement ces Iongleurs, et quelqu'vn de nos François m'a asseuré qu'ordinairement ils font mourir ceux contre lesquels ils dressent leur sort, et que neantmoins ils n'ont iamais rien pû faire aux Chrestiens. Or soit qu'en effect ils ayent quelque communication tacite auec le Diable, dequoy ie doute fort, ou qu'ils n'en ayent point, ayant eu prise auec l'vn de ces deux Sorciers, ie le défiay de me tuer par ses sortileges, l'asseurant qu'estant baptisé et croyant en Dieu, i'estois hors de ses prises. Le pere du petit François Oliuier estoit present quand ie disois cela : Quoy donc, fit-il, mon fils estant baptisé, ne peut il point estre mis à mort par ces gens là? Non, luy repartis-je, ne les crains pas, et qu'ainsi ne soit, porte leur parole de ma part, que ie leur pardonne ma mort, s'ils me tuent par leurs iongleries ; mais aussi, qu'au cas que leurs enchantemens soient trop foibles pour me nuire, dis leur que ie les prie de se ietter auec moy souz la sauuegarde de celuy qui tient tous les demons à l'attache. Ce pauure homme auoit bien retenu cette leçon, voila pourquoy il se réioüissoit auec sa femme de ce que son fils estoit hors des prises de ces loups-garous. Vne autre fois il me vint trouuer tout tremblant de peur qu'il ne luy mes-arriuast, sur ce que sa femme ayant porté son enfant en vn banquet où elle alloit à sa place, vn Iongleur le luy ayant pris et l'ayant chanté, auoit dit tout haut pour nous decrediter, que nous estions des trompeurs, que le Baptesme n'auoit pas guery cette enfant, puis qu'il ne paroissoit aucune marque qu'il eust esté malade. Ie l'asseuray, et me mocquay de ce baladin. Au surplus le pauure homme m'a souuent tesmoigné desirer le Baptesme ; ie luy ai donné quelque instruction, et pour l'arrester, ie l'auois mis, en la compagnie de quelques François, à cultiuer la terre, mais il n'a pas tenu bon. Or comme depuis peu il estoit en la compagnie de trente à quarante Sauuages, qui s'en alloient à la guerre, ie le sonday en la presence de ses compatriotes, luy reprochant qu'il les craignoit, et que par respect humain

il ne vouloit pas croire en Dieu, encor que souuent il m'eust asseuré qu'il y falloit croire. Il me répondit deuant tous, qu'il auoit eu cette volonté, et qu'il l'auoit encor ; qu'il ne craindroit point de professer sa creance deuant tout le monde : Mais toy-mesme, me fit-il, tu m'as quitté, sur la difficulté que i'ay eu auec l'vn de tes François. Ie fus fort aise de cette réponse, car il n'y a rien qui retienne tant les Sauuages de professer la foy, que la crainte d'estre mocquez de leurs semblables. Arriuez que nous fusmes aux Trois Riuieres, faisant festin à ces guerriers, ie luy donnay encor vne attaque, et il me tesmoigna deuant tous qu'il n'estoit ni menteur, ny enfant, et qu'il seroit constant en nostre foy, quand il l'auroit embrassée. Cela fut cause que ie l'appellay en particulier, et que ie luy dis qu'au retour de la guerre où il alloit, que ie l'instruirois, s'il vouloit se faire instruire. I'en suis content, me fit-il. Va t'en donc, luy repartis-ie, en la Chapelle, et prie celuy qui a tout faict de te conseruer, afin que tu puisses estre baptisé. Il le fit, et à son depart il me pria d'auoir soin de son petit François Oliuier, s'il mouroit en guerre, et de secourir sa femme. S'il retourne, i'espere que Dieu luy fera misericorde. Ie le recommande aux prieres de ceux qui liront cecy : car si vne fois Dieu en auoit fortement touché quelqu'vn qui fust capable de bien intruire les autres, cela seroit puissant pour les attirer à la cognoissance de la vérité.

Le dix-septiesme de Mars, vn ieune François hiuernant auec les Sauuages baptisa vn petit enfant, qui s'en alloit mourir. Dieu est admirable dans le choix des vns et dans le rebut des autres. Ce ieune François, voyant que quelques Sauuages se venoient pourmener aux Trois Riuieres, escriuit sur vn bout d'escorce à son frere, qu'il y auoit des malades en la Cabane où il estoit, et qu'il en donnast aduis aux Peres, notamment d'vn petit garçon qui s'en alloit mourant. Les Peres iugerent que ce seroit assez de bien informer ce ieune garçon, ou plustost de luy rescrire de poinct en poinct tout ce qu'on luy auoit déia enseigné, pour baptiser les petits enfans ; ce qu'ils firent. Le Fils de Dieu, qui dit qu'on laisse aller vers luy les petits, receut celuy-cy : car comme ce ieune François lisoit les lettres que nos Peres luy auoient enuoyées, le pere du petit malade l'interrogea sur ce qu'on luy mandoit. Les Peres, respond-il, m'escriuent qu'ils ayment ton fils ; qu'ils sont bien marris de son mal, et m'instruisent comme il le faut baptiser, au cas qu'il soit en danger de mort ; ils m'escriuent aussi que si les grandes personnes sont bien malades, ils viendront icy. Le Sauuage repartit : Ie suis bien aise que mon fils soit baptisé ; tiens, voila de l'eau, baptise-le, car il s'en va mourir. Si tost qu'il sera mort, ie leur enuoyeray son corps, afin qu'ils l'honorent d'vne sepulture à la Françoise. L'enfant fut baptisé, et le pere tint sa parole, nous l'enuoyant apres sa mort par quelques Sauuages, auec ses dépoüilles. Sur quoy nos Peres eussent esté en peine de sçauoir s'il auoit esté baptisé et s'ils le pouuoient mettre en terre sainte, si l'vn des Sauuages ne les en eust asseurez, exprimant ce qu'il auoit veu faire au ieune François.

Le premier iour d'Auril, le Pere Buteux baptisa vne petite fille, qu'il alla chercher enuiron dix bonnes lieuës plus haut que la demeure de nos François. En voicy l'occasion. Quelques Algonquins, estant venus chercher du Petun au Magasin, vindrent voir nos Peres deuant que de s'en retourner, et leur donnerent aduis qu'ils auoient quelques personnes fort malades en leurs Cabanes. Surquoy le Pere Buteux, prenant vn ieune garçon qui demeure en nostre Residence, fait déieuner ces Barbares, et puis se met en leur compagnie. Il ne fut pas bien loing de la maison, qu'il trouua, comme l'on dit, à qui parler : les chemins sont icy plus blancs qu'en France, et bien plus fascheux ; il leur falloit tantost prendre des raquettes, tantost les quitter ; ils marchoient sur le grand Fleuue glacé, qui leur déroboit bien la veuë de ses eaux, mais non pas

l'apprehension du danger de s'y perdre: car le Soleil auoit commencé à fondre ses glaces, qui en plusieurs endroits n'auoient plus qu'vn doigt d'épaisseur. La neige aux autres endroits, venant à mollir sur le haut du iour, les faisoit enfoncer auec leurs raquettes, qui se chargeoient de ces glaçons, et leur donnoient vne espece de torture aux iambes; si fallut-il tirer cette charruë depuis six heures du matin iusques à six heures du soir, sans deteler, sinon peut-estre l'espace d'vn petit quart d'heure, qu'ils s'arresterent pour boire vn peu d'eau, dans vne hostellerie de glace. En verité, si Dieu ne donnoit d'autres rafraîchissemens que ceux-cy, à des personnes qui ne sont accoutumées à ces courses, la chair succomberoit; mais c'est chose étrange, que ces iours de peines sont des iours de douceurs, et le corps semble mettre en oubly ses foiblesses, quand l'esprit gouste la force de Dieu. Ie n'auois garde, dit le Pere, de me repentir d'auoir entrepris ce voyage, puis que ie trouuois du contentement dans ce trauail, et de l'asseurance dans la crainte. Enfin estant arriué dans les Cabanes, il trouue que ses Sauuages l'auoient trompé, décriuans comme moribons, ceux qui n'estoient pas quasi malades. Il leur témoigne neantmoins qu'il estoit bien aise de les voir hors de danger; qu'il estoit venu pour les instruire, et qu'il y auroit plus de moyen de le faire, quand ils seroient de retour vers les François. La pluspart s'étonnoient de la peine qu'il auoit prise, et se reiouïssans de le voir, luy faisoient festin de langues et de muffles d'Orignac, dont ils auoient abondance. La neige ayant esté profonde et dure cette année, a causé la mort à vn tres grand nombre d'Elans, et a donné la vie à plusieurs Sauuages. Dieu ne voulut pas que le Pere s'en retournast les mains vuides: il estoit venu pour de grandes personnes, et il luy donna le salut d'vne petite fille: car comme il visitoit les taudis de ces pauures Barbares, il apperceut cette enfant toute abattuë. Il recogneut qu'il auoit eu déja enuie de la baptiser, auant qu'elle fust conduite dans les bois; mais l'occasion luy ayant eschappé, il en auoit du scrupule en son âme, la demandant à ce sujet tous les iours à l'Autel à nostre Seigneur. Se voyant donc en main l'occasion qu'il n'attendoit pas, il demande à sa grande mere permission de la baptiser. Cette bonne vieille luy répond: Vous estes bons, vous autres, vous auez pitié des malades, tu as bien eu de la peine à nous venir visiter: fais tout ce que tu iugeras à propos, ie te la donne. Le ieune homme qui accompagnoit le Pere, luy donne nom Marie, et le Pere la baptise. Apres cette action, vn Sauuage, sçachant que le Pere auoit dessein de s'en retourner, se presente pour le reconduire; le Pere s'étonnant de cette courtoisie, ce Barbare luy dit qu'il auoit esté delegué auec son gendre par les autres Sauuages, pour le remercier, adioustant qu'il vouloit aussi mener auec soy le corps d'vn sien fils mort depuis quinze iours, pour estre enterré au Cimetiere des François. Le Pere l'ayant remercié, luy fit entendre, que cét enfant n'ayant pas esté baptisé, n'auroit point de place parmy les François. Ces bonnes gens nonobstant s'opiniastrerent, et se mirent en chemin, deuançans le Pere de beaucoup; ce qu'ils y gagnerent, fut de s'en retourner, apres vn assez bon traitement qu'on leur fit.

Le dix-septiesme du mesme mois d'Auril, vne ieune fille receut le sainct Baptesme, qu'elle auoit ardemment desiré. Nostre Seigneur, ayant chastié fort rudement tous ceux auec lesquels i'ay hiuerné, pour n'auoir pas voulu accomplir la promesse qu'ils luy auoient faite de le recognoistre, m'a consolé en la conuersion de deux enfans de ces Barbares: l'vn est le fils du Sorcier defunct, qu'on nommoit *Carigouan*, ie parleray de cét enfant en son temps; l'autre est cette fille, qui par fois me rendoit quelque petit secours, quand i'estois malade en la Cabane de son parent, m'allant querir vn peu d'eau, ou me faisant fondre de la neige pour boire. Cette pauure enfant, estant restée sans pere ny mere, affligée d'vne maladie

fort fascheuse, estoit delaissée, et en horreur à ceux de sa nation ; Dieu voulut que nos Peres, qui estoient aux Trois Riuieres, où elle se trouua, luy payassent au centuple la charité qu'elle auoit exercée en mon endroit : car ils prirent soin de son corps et de son âme. On luy fit vne Cabane au Fort, et tous les iours les Peres la nourrissoient, la faisoient panser, et l'instruisoient. Comme elle auoit l'esprit bon, m'écriuent les Peres, elle conceut bien tost et gousta la doctrine du Fils de Dieu, s'affectionnant particulierement à la saincte Vierge, dont elle voulut prendre le nom au baptesme. En peu de temps elle sembla se mieux porter : si bien qu'on parloit de la remettre entre les mains des Sauuages ; cette pauure fille apprehendoit ce retour plus que la mort. Dieu, qui la vouloit auoir pour soy, luy enuoya vne fiéure qui la mit si bas, qu'elle cogneut bien que c'estoit fait de sa vie : c'est pourquoy on luy confera le baptesme, ce qui la consola fort : car quelqu'vn luy disant qu'elle s'en alloit mourir : Ie le voy bien, répond-elle, mais ie me console de ce que i'iray au Ciel. O que vous serez heureuse, luy dit-on, de voir celuy qui a tout fait dans sa grandeur ! Ne verray-ie pas aussi, dit-elle, la bonne Marie mere de Dieu? Et comme on luy eut asseuré qu'elle la verroit : Ie luy diray, repliqua-elle, ce que ie luy ay tousiours dit d'vn bon cœur : *Ou kaouia* Iesvs *Khisadkihitin* ; ie vous ayme, ô la Mere de Iesvs. Cette bonne âme, lauée dans le sang de l'Agneau, prie maintenant pour sa Nation et pour tous ceux qui la secourent en quelque façon que ce soit.

Le vingt-quatriesme du mesme mois, vn Algonquain voulant mourir Chrestien, fut baptisé et nommé Iacques. Apres sa mort, en l'absence de nos Peres, le Capitaine de la Nation ayant esté gagné par vn disné à découurir le lieu de sa sepulture, et permettre qu'on l'enleuast, comme on estoit à mesme, on fut contraint de desister sur les plaintes de quelques femmes, qui crioient à pleine teste, qu'on leur déroboit leurs morts. Il faut par fois condescendre à leur foiblesse.

Le trentiesme du mesme mois, les mesmes Peres baptiserent deux petits enfans, vn garçon et vne fille. Comme ils demanderent au pere du petit garçon s'il ne troueroit pas bon qu'on fist à son enfant, ce qu'on faisoit aux enfans des François, il répondit fort sagement : Ie vous ay troué si bons et si charitables, que ie ne croy pas que vous vouliez faire du mal à l'enfant, ayant fait du bien au pere. Au commencement de cette Lune, vous ayant amené mon fils aisné mort, pour l'enterrer à vostre façon, vous me répondites, que vous ne le pouuiez faire, pource qu'il n'estoit pas Chrestien : ie ne desire pas que le mesme arriue à ce pauure petit. De plus, comme le temps estoit fascheux, et que ie ne pouuois m'en retourner en ma Cabane, sans danger de me perdre dans les glaces qui se deprenoient, vous me retintes et nourristes quelques iours en vostre maison, auec mon gendre, quoy que nous nous en voulussions aller de peur de vous estre à charge. Ie ne croy pas, que des hommes qui font tant de bien, voulussent faire mal à nos enfans. Tenez voila mon fils, faites luy ce que vous voudrez. On luy fit vn bien, dont il iouïra dans l'étenduë de tous les siecles, et au delà : car on luy confera le sainct Baptesme, auec le nom de Iacques, que son Parrain le sieur Hertel luy donna.

Pour la petite fille, sa mere fut tres contente de l'offrir à Dieu ; le sieur Godefroy la nomma Magdeleine. Elle estoit fille d'vn nommé *Eroachi*, qui tranchoit du Capitaine parmy les Sauuages. Ce pauure miserable gemira aussi longtemps dans les enfers, que sa fille se réioüira dedans les Cieux. O que ces deux conditions sont differentes ! à iamais damné, et à iamais sauué ; à iamais compagnon des Anges, et à iamais compagnon des diables ! Nous rapporterons sa mort en son lieu.

Le troisiesme de May, fut baptisé vn petit Sauuage Algonquain, âgé d'enuiron neuf ans ; il fut appellé Iean. Les Peres qui m'ont mis ces memoires en main,

n'écriuent point les circonstances de ce baptesme ; c'est beaucoup que son nom soit écrit au liure de vie.

Le vingt-vniesme du mesme mois, Monsieur Gand, estant allé faire vn tour aux Trois Riuieres, donna le nom de Ioseph à vn ieune garçon, âgé d'enuiron quinze ans. Les Peres le faisoient venir tous les matins en leur chambre, pour luy donner la nourriture du corps et de l'âme, le renuoyans sur le soir en sa Cabane, voisine du Fort ; mais quand ce pauure enfant ne peut plus marcher, le Pere Quentin l'alloit querir luy mesme, et l'apportoit sur ses bras, auec grande edification de nos François, qui loüoient cette charité. Le Pere Buteux luy demandant apres son baptesme, s'il estoit bien aise d'estre Chrestien, et s'il ne craignoit point la mort, il repartit qu'il estoit bien ioyeux de n'estre plus Sauuage, et qu'il ne vouloit plus qu'on l'appellast *Miskouaskoutan* (c'estoit son ancien nom), mais qu'on le nommast Ioseph : Pour la mort, ie ne la crains non plus que cela, monstrant le petit bout du doigt ; pourquoy la craindray-ie, puis qu'en mourant ie m'en iray au Ciel ? Le Pere Quentin le voulant aller querir vn beau matin le trouua en l'agonie. Vne vieille Sauuage luy dit : Emporte le, puis qu'il est mort. Il attendit qu'il fust expiré, puis l'embrassant il le porta chez nous, où l'ayant enseuely on luy fit ses funerailles comme aux autres.

CHAPITRE IV.

Continuation des Sauuages baptisez.

Si quelqu'vn trouue ces narrez vn peu longs, ie le prie d'auoir égard, que de gagner quelque pauure Sauuage à Dieu et à l'Eglise, c'est tout nostre trafic en ce nouueau monde, toute la manne que nous cueillons en ces deserts ; que nous ne chassons qu'à cela dans ces grands bois, et que nous ne faisons autre pesche sur ces larges Fleuues.

Le vingt-troisiesme de May, la mere de cette fille tant aymée, dont i'ay parlé au Chapitre second, suiuit son enfant au baptesme, à la mort, à la sépulture et, comme nous croyons, en Paradis. C'estoit la femme d'vn nommé *Mataouau*, surnommé des François le grand Oliuier, que i'ay dit auoir du credit parmy les siens. Il est grand en trois façons, grand de corps, grand discoureur et grand Iongleur. Il s'est monstré autant porté au baptesme de sa femme, qu'il auoit eu de peine à se resoudre qu'on baptisast sa fille. Et comme il auoit fait ioüer tous les ressorts de son art, pour donner la vie du corps à l'enfant, aussi n'a-il rien épargné pour donner celle de l'âme à la mere. Cette femme qui auoit obtenu de son mary permission de faire sa fille Chrestienne, ne vouloit pas l'estre, et auoit si grand horreur des Peres, qu'elle ne leur vouloit rendre aucune réponse. Estant allé pour quelque affaire aux Trois Riuieres, ie la fus visiter ; elle cogneut que ie n'estois pas celuy qui auoit instruit sa fille, et me répondit. Ie luy represente doucement le danger où elle se iettoit, d'estre à iamais separée de son enfant, qu'elle aymoit auec si grande passion, qu'à mon aduis elle en estoit malade de regret et de tristesse : Ta fille, luy disois-ie, est bien-heureuse, et tu seras malheureuse à iamais ; elle est au Ciel, et tu seras dans le fond des abysmes ; tu dis que tu l'aymes, et tu ne veux pas aller auec elle ; tu ne la sçaurois suiure, si tu ne crois, et si tu n'es baptisée. Elle se mit à pleurer. I'adioûtay, que si ie faisois sejour aux Trois Riuieres, ie la verrois souuent ; mais puis qu'il me falloit descendre à Kébec, ie la priois de prester l'oreille à mon frere. Elle le fit veritablement, mais non pas si tost. Les Peres apres mon depart, l'ayant plusieurs fois visitée, la quitterent pour vn temps, comme vne acariastre. Son mary s'en formalisa, et se vint plaindre à l'Interprete, disant qu'on auoit tort de laisser mourir sa femme sans baptesme ; qu'il est vray que iusques à present elle auoit perdu l'esprit, mais qu'elle estoit rentrée en son bon sens, et que les Peres en fissent l'experience. Iamais plainte ne leur fut plus agreable ; ils visitent cette pauure

femme malade, l'instruisent quelques iours durant, son mary se trouuant toûiours present, et luy disant beaucoup de bien des Peres, pour la rendre plus affectionnée à nostre creance. Tu sçais, disoit-il, que ces gens-là sont grands Capitaines, que tous les François les ayment, qu'ils font perpetuellement du bien à nos malades, que tout l'hyuer quand nous sommes affamez, ils donnent à manger à ceux qui n'en ont point, pourquoy ne leur croiras tu pas? Si feray bien, respond-elle, ils disent vray. Le Pere Buteux là dessus luy demanda, si retournant en santé elle ne promettoit pas d'estre fidelle à la creance qu'elle vouloit embrasser: Soit que ie viue, ou que ie meure, ie croiray tousiours en Dieu, respondit-elle. Estant suffisamment instruite, son mary enuoya certain iour querir les Peres et tous les parens de la malade, pource qu'elle se mouroit. Le Pere Buteux l'approchant la voulut interroger, mais on luy dit qu'elle auoit perdu la parole depuis minuit, et qu'il se hastast de la baptiser, puis qu'elle mouroit. Le Pere la regarde, et luy dit qu'elle ouurist les yeux pour marque de sa creance, et pour tesmoigner qu'elle desiroit le sainct Baptesme; aussi tost elle ouure les yeux, regarde le Pere, et luy dit: Ie croy en Dieu, et ie croy aussi ce que tu m'as dit. C'estoit plus qu'on n'en deuoit esperer d'vne femme tenuë pour morte: on la baptise donc, et son parrain luy donna nom Michelle. Si tost qu'elle fut lauée dans ce sacré bain, elle parle plus librement, et appellant son mary le pria de faire sortir beaucoup de personnes qui estoient entrez en sa Cabane. Feray-je aussi sortir les Peres, luy dit-il? Non pas, répond-elle, mais bien les autres. Apres que le Pere l'eut consolée, il loüa le mary d'auoir aymé sa femme d'vn vray amour. Si ie ne l'eusse pas aymée, replique-il, ie ne l'aurois pas pressée de croire en celuy qui a tout faict; mais ie me réioüis de ce qu'elle verra au Ciel celuy qui est tout bon, estant baptisée en son nom. C'est chose estrange, que ces Barbares trouuent nos veritez tres-adorables, ie veux dire que plusieurs d'entre eux approuuent nostre creance, et cependant ils ne la veulent receuoir qu'à la mort: ils ont peur d'estre mocquez de leurs compatriotes, faisant comme plusieurs Chrestiens, qui iugent au fond de leur âme, que c'est vn bien tres-grand de frequenter les Sacremens, mais comme ils ont peur d'estre tenus pour deuots, et de receuoir quelque petit coup de dent des bouffons ou des impies, la crainte d'vn petit mal leur faict perdre le fruit d'vn tres grand bien.

Le trentiesme du mesme mois, Dieu fit vne espece de miracle au baptesme d'vne fille Algonquine. Les Peres l'ayant trouuée sans parole et sans iugement desesperoient de la pouuoir instruire; ils s'addressent à S. François Xauier, luy promettant de faire porter son nom à cette pauure creature, s'il luy plaisoit de luy obtenir autant de force qu'il estoit necessaire pour receuoir le Baptesme. Chose estrange! cette moribonde, que ses parens auoient desia peinte de noir comme vne trespassée, reuint à soy; on appelle le truchement Algonquain, on l'instruit, elle croit, elle souhaite le Baptesme, on le luy donne, et suiuant la promesse faicte à ce grand Sainct, le truchement la nomma Françoise. Si tost qu'elle fut deschargée du fardeau de ses pechez, elle s'endormit en terre pour se resueiller au Ciel: ô quelles benedictions! ô quelles actions de graces! de se voir au mesme moment dans la creance, dans le souhait et dans la ioüissance d'vn bien que l'œil n'a veu, ny l'esprit conceu.

Le cinquiesme iour de Iuin, vne bonne femme Sauuage porta son petit fils malade en nostre Chappelle des Trois Riuieres pour receuoir le sainct Baptesme. Monsieur Rousseau le nomma Denys. Cette bonne mere auoit desia donné deux enfans à Dieu; ces trois âmes adoreront à iamais les trois adorables personnes, et obtiendront le salut d'vne si bonne mere, comme nous esperons.

Le sixiesme de Iuin, le Pere de Quen baptisa vn grand ieune Sauuage, à qui Monsieur Gand donna le nom de Ioseph; il se nommoit en sa langue *Echkanich*,

c'est à dire vne petite corne. Ce pauure homme estant tombé malade aux Trois Riuieres pendant l'hyuer, et souhaittant d'estre auec ses parens qui couroient les bois voisins de Kébec, vn autre Sauuage son parent l'attache sur sa traisne, et le traisne trente lieuës durant sur la neige et sur les glaces; ie vous laisse à penser quels restaurans il donnoit à ce pauure malade, en quelle hostellerie il passoit les nuicts; il n'y a que les corps de bronze qui resistent aux fatigues des Sauuages. Ce pauure miserable fut amené encor en vie iusques à Kébec. Vn de nos Peres le va voir, aussi estonné de l'entreprise de celuy qui se portoit bien, comme de la resolution du malade; il donne à manger à tous deux, et pendant qu'ils estoient attentifs à leurs corps, le Pere pensoit au salut de leur âme. Comme il les instruisoit, il vit que le pauure malade prenoit plaisir à ouyr parler de l'autre vie, cognoissant bien que celle qu'il menoit tres miserable luy alloit eschapper; pour celuy qui estoit en santé, comme il se vit deceu de son esperance, croyant rencontrer à Kebec les parens du malade, il le quitte là sous vn meschant taudis, et les va chercher dans les bois. Le Pere en attendant prit le soin de ce Sauuage, et sur tout demanda à nostre Seigneur au sainct sacrifice de la Messe qu'il offrit pour son salut, que sa Majesté accordast le Baptesme à cette pauure âme qui sembloit gouster sa parole. Il se trouua à l'Autel dans vne grande confiance qu'il estoit exaucé; mais au sortir de là, il creut quasi tout le contraire: car voicy arriuer les plus proches parens de cette carcasse, qui n'auoit plus que les os, lesquels ayans garrotté ce fardeau mourant sur les traisnes, l'emmenent auec eux bien auant dans les forests. Ceux qui le virent partir, ne luy donnoient pas cinq iours de vie. Cependant il a passé l'hyuer, sa pauure mere et ses parens le traisnant par toutes les stations des Sauuages, tantost sur des Montagnes, tantost dans des Vallées, maintenant sur des Fleuues ou des Lacs tout glacez, le plus souuent sur la neige, et tousiours dans les bois; le Printemps venu, ils l'ont amené à Kébec. Le Pere qui l'auoit demandé à Dieu, le voyant fut bien estonné. Il s'approche de luy pour l'instruire; ce pauure homme n'auoit plus que le sentiment necessaire pour la foy, c'est à dire les oreilles, car il auoit perdu la veuë, et tous les autres sentimens estoient fort assoupis, ressemblant à vn squelet plustost qu'à vn homme. Il écoute volontiers ce qu'on luy dit; sa mere mesme luy inculque, et luy fait doucement rendre réponse. En vn mot il croit et donne des preuues de sa creance, inuoquant tantost l'vne, tantost l'autre des trois personnes de la saincte Trinité, particulierement le sainct Esprit, lequel enfin il receut par le Baptesme, que luy confera le Pere de Quen. Il ne resta que cinq ou six iours en terre apres cette faueur; sa Patrie estoit le Paradis, où il se retira, laissant son corps à sa pauure mere, qui l'enueloppa dans diuerses robbes, et sans nous en donner aduis, l'alla loger sur de hautes fourches, pour l'enterrer par apres selon leur ancienne coustume. Le Pere qui l'auoit instruit eut le vent qu'on auoit enleué ce corps; il se transporte aux Cabanes des Sauuages, demande à sa mere et à ses parens, où on l'a mis; ils ne sonnent mot. Il va voir le Capitaine de cette Nation, le prie de luy faire rendre ces dépoüilles; que cét homme estoit baptisé, et que Monsieur le Gouuerneur seroit fasché, si on ne le plaçoit au Cimetiere des François. Attends, fit-il au Pere, ie te feray donner ce que tu desires. Il s'en va de ce pas voir les parens du defunct, leur fait vne belle harangue, declarant l'affection que nous portions à leur Nation, l'assistance que nous rendions à leurs malades, et les honneurs que nous faisions à leurs morts. Aussi-tost la mere acquiesce à nostre desir, et ce Capitaine presse la ieunesse d'aller querir le corps, et de nous le mettre entre les mains. Comme le Pere les pressoit, l'vn d'eux repartit: Ne te haste pas tant, peut estre que son âme n'est pas encore sortie de son corps, qu'elle est encor au bout de sa teste. Et cependant il y auoit deux iours qu'il estoit mort. Le Pere ayant receu ce depost, fit preparer les

choses necessaires au conuoy, et donner aduis à Monsieur de Montmagny, nostre Gouuerneur, de tout ce qui se passoit. Cét homme de pieté et de courage, ayant trois iours auparauant, faisant son entrée au Pays, aydé à donner l'entrée à l'Eglise et à la grace, à vn pauure Sauuage, comme ie vay dire tout maintenant, quitta les delineamens des fortifications qu'il traçoit et qu'il fait maintenant bastir, pour honorer ces funerailles de sa presence. Il prend luy mesme vn flambeau, ou vn cierge en main ; Monsieur le Cheualier de l'Isle, son Lieutenant, en fit autant; Monsieur de Repentigny, Monsieur de sainct Iean, tous braues Gentilshommes, quantité de soldats et d'autres personnes rendirent les derniers deuoirs à ce nouueau Chrestien. Le Pere Garnier et le Pere Chastellain, portoient son corps, que les Sauuages suiuoient auec beaucoup de modestie et de silence. Comme on vint à le descendre dedans la fosse, ses parens y ietterent, outre les robbes dont il estoit couuert, vne Castelogne, vn Capot, vn sac contenant son petit equipage, et vn rouleau d'escorce. Le Pere leur dit assez, que cela ne seruoit de rien à vne âme qui estoit au Ciel ; mais ils repartirent, que c'est leur coustume, et qu'ils n'ostent rien au mort, de ce qui luy appartient. Ie vous laisse à penser si nos François et nos Françoises nouuellement venus, qui assistoient à cét enterrement, s'estonnoient de ces façons de faire. Ils portoient compassion aux viuans, et vne sainte enuie au mort, croyans ceux-là miserables, et celuy-cy bienheureux.

L'onziesme du mesme mois, iour de sainct Barnabé, nous fut vn iour de réiouïssance en toutes façons, comme i'ay témoigné à l'entrée de cette Relation. Monsieur nostre Gouuerneur, mettant pied à terre, voulut estre Parrain d'vn Sauuage qui demandoit le baptesme ; il luy donna nom Ioseph. Le Pere Chastellain, comme i'ay déja dit, descendant du Vaisseau, commença son apprentissage en la Nouuelle France, par ce baptesme. Ayant fait mention de cette action, ie diray seulement ce que i'ay obmis, touchant ce Neophyte, l'vn des mieux disposez pour le Ciel, que nous ayons veu. Le Pere qui l'instruisoit, le voyant d'vn bon naturel, et cognoissant que la foy s'enracinoit dans cette âme, eut grand desir de luy sauuer la vie. Il employe nos Chirurgiens François, le panse luy mesme, le visite, luy porte quelques raffraîchissemens ; mais la maladie estant plus forte que les remedes, ce pauure homme luy dit : *Nikanis*, mon grand amy, pensons à l'âme, baptise moy ; pour le corps, ie voy bien qu'il faut mourir. Le Pere le differoit, pour luy faire desirer plus ardemment vn si grand bien. Or il arriua qu'en le visitant certain iour, il trouua vn Iongleur qui le souffloit, criant, hurlant, battant son tambour, faisant mille grimaces à leur façon. Il les tanse tous deux fort seichement, le malade d'auoir eu recours à d'autres qu'à Dieu, le Charlatan de s'estre ingeré à cymbaliser vne personne qui croyoit déja en Iesus-Christ. Celuy cy regarde le Pere sans dire mot, et tire païs ; le pauure patient prenant la parole, luy dit : *Nikanis*, pourquoy te fasches-tu ? cét homme m'est venu faire selon la coustume de nostre Nation : s'il y a du mal, il le faut quitter ; nous ne faisons pas ces choses à mauuais dessein. Ceux qui estoient presens, adiousterent, parlant au Pere : Tu n'as point d'esprit : tu fais ce que tu peux pour guerir ce malade, tu n'en sçaurois venir à bout ; l'autre te veut ayder, et tu t'en fasches ? Ce n'est pas trop de deux personnes, pour guerir vne si grande maladie. Fais de ton costé, et luy du sien : voila comme il se faut accorder. Ils faisoient iustement comme les Philistins, qui vouloient ioindre l'Arche et Dagon tout ensemble. Iesvs ne s'accorde point auec Belial. Il est bien vray neantmoins, que ces badineries sont plus innocentes, que ie ne pensois au commencement. Les plus simples croyent qu'ils sont secourus par ces chants, sans sçauoir comment ; d'autres les prennent, pour ainsi dire, comme on prendroit vne medecine ; quelques vns pensent que ces bruits chassent le Manitou ; et les Charlatans font ces singeries pour en

tirer du profit. Nostre malade s'estoit laissé souffler pour suiure la coustume de ses Ancestres ; il me promit fort de n'auoir iamais plus de recours à ces remedes. Mais ils ont beau faire, leurs parens les leur procurent contre leur gré. Comme donc on continuoit de luy declarer les veritez Chrestiennes, il pressa le Pere de le faire Chrestien, et de penser à son âme : Tu vois, disoit-il, que ie croy, et que pour t'obeïr, ie ne veux pas que nos Medecins m'approchent ; ie ne sçaurois quasi plus me mouuoir. Si ie meurs sans Baptesme, tu dis que i'iray dans des feux qui iamais ne s'éteignent ; pourquoy retardes tu tant? Les vaisseaux arriuans sur cette entrefaite, on luy donna l'accomplissement de son desir. Estant baptisé, il appelle le Pere, et luy dit : *Nikanis,* mon âme est toute consolée ; elle a neantmoins encor vn souhait, c'est de voir mes parens pour la derniere fois, ils sont là haut aux Trois Riuieres, trouueras-tu à propos que i'y aille ? Si tu n'en es pas content, ie mourray icy aupres de toy ; mais tu as là des freres, escris leur qu'ils ayent soin de mon âme, comme tu as eu. Le Pere luy repliqua qu'il mourroit en chemin : Non, dit-il, ie ne mourray pas, ie sens bien mon cœur ; i'arriueray aux Trois Riuieres, i'y feray quelque séjour, et puis ie mourray : tout cela fut vray. Le Pere luy donne des lettres, on l'embarque dans vn Canot, sa femme et ses enfans l'emmenent. Estant arriué, il enuoye querir le Pere Buteux, le fait asseoir aupres de soy, et luy rend les lettres qu'on luy auoit données. Le Pere cognoissant par ces lettres, qu'il estoit Chrestien et filleul de Monsieur le Gouuerneur, l'embrasse étroitement, et luy promet toute assistance. Ses parens, qui l'estoient venus voir, admiroient ces caresses et ces témoignages de charité, qui ne se voyent point parmy eux. Prenant donc la parole, il dit au Pere : Ton frere aisné m'a bien secouru à Kébec. Nous ferons le mesme icy, repart le Pere ; mais te souuiens tu bien de ce que mon frere t'a enseigné? Ouy da, fit-il, et quittant vn plat d'écorce qu'il tenoit entre ses mains, il commence à marquer sur ses doigts les trois personnes de la saincte Trinité, et à reciter les premiers rudimens du Chrestien ; s'il oublioit quelque chose, sa femme le luy remettoit en memoire. Veritablement à peine pouuois-ie retenir mes larmes, écrit le Pere, voyant vn homme de quarante ans, instruit dans le fond de la Barbarie, parler le langage des enfans de Dieu, et rendre compte de sa Foy et de son Catechisme, auec l'humilité d'vn enfant, et la deuotion d'vne grande personne. Il mourut enfin le trentiesme de Iuin, apres auoir passé quelques iours aux Trois Riuieres, comme il auoit predit ; et son corps nous fut donné pour l'enterrer, non sans en faire instance, en vne assemblée que ces Barbares firent exprez.

Le seiziesme du mesme mois, deux petits Sauuages furent changez en deux petits Anges. Le sieur Iean Paul vint donner aduis aux Peres, de la maladie pressante de l'vn des deux. Les Peres se transportent aux Cabanes, le font Chrestien, et le nom de Iean Paul luy fut donné par celuy qui auoit donné aduis de sa maladie, lequel desira d'estre son Parrain. Il estoit âgé d'vn an seulement ; son pere promit qu'il le feroit François, s'il réchappoit. A mesme temps qu'on venoit de baptiser celuy-cy, Robert Hache, c'est le nom d'vn ieune homme qui demeuroit auec nos Peres aux Trois Riuieres, vint crier qu'on se dépeschast de venir baptiser vn enfant de huict iours qui estoit aux abois. Le Pere Buteux y accourt, et, sur la remonstrance que fit à la mere la femme du Capitanal, obtint permission de le baptiser, de le nommer Ignace, et de l'enterrer bien tost apres.

Le vingt-sixiesme du mesme mois, Monsieur le Cheualier de l'Isle fut Parrain d'vne petite fille Sauuage, qu'vn de nos Peres baptisa à Kébec, et la nomma Marie, la voyant presque mourir aussitost.

Le septiesme de Iuillet, vne femme Sauuage vint offrir vne petite fille qu'elle auoit, à nos Peres des Trois Riuieres, pour estre baptisée, auec promesse de la faire instruire en la foy, quand elle

seroit grande. Le Pere Garnier, qui estoit là attendant les Hurons pour s'embarquer auec eux, la baptisa solemnellement en nostre Chapelle. Le sieur de la Treille la nomma Marie.

Le huictiesme du mesme mois, vn Sauuage âgé d'enuiron quarante ans, desirant de passer le reste de ses iours en la loy de Dieu, fut baptisé par le Pere Charles du Marché ; il receut le nom de Ioseph, que luy donna Monsieur de Repentigny son Parrain. Il y auoit longtemps qu'il auoit esté guery, à ce qu'il disoit, d'vne maladie, par les prieres qu'vn de nos Peres auoit faites pour luy, ou plustost qu'il luy auoit apprises : car le Pere qui l'auoit instruit en la foy, visitant vne Cabane des Sauuages, vne femme malade luy dit : Apprends moy les paroles que tu as enseignées à *Naaktuch*, c'est ainsi qu'il se nommoit, pource qu'il dit qu'elles luy ont seruy, et qu'estant en danger de sa vie, il s'est veu deliuré prononçant ces paroles. Quand les Sauuages, auant son Baptesme, tomboient sur le propos de nostre Religion, ce pauure homme se monstroit triste, voyant que quelques-vns la blasmoient et s'en mocquoient. Le Pere l'a tenu long temps fort suspect, le croyant dissimulé, mais en fin il a fait voir qu'il auoit bon cœur. Quelque-fois il entroit tout seul en la Chapelle, et faisoit sa priere. Il demanda certain iour de son propre mouuement vne image pour se ressouuenir de celuy qui estoit mort pour nous. Le Pere le voyant tesmoigner publiquement deuant tous ceux de sa Cabane, qu'il vouloit estre Chrestien, l'instruisit pleinement, et puis luy accorda le sainct Baptesme. Sa femme, voyant qu'on se disposoit pour le baptiser, se mit à pleurer, disant que si on le baptisoit, qu'il mourroit bien-tost. Luy, l'entendant, s'écria : Tu ne sçais ce que tu dis ; tais-toy, ie n'en mourray pas, et quand i'en deurois mourir, ie voudrois estre baptisé, pour purifier et lauer mon âme. Monsieur et Madamoiselle de Repentigny, et quelques autres personnes qui estoient presentes, furent tous attendris, quand le Pere leur eut expliqué ce qu'il disoit ; mais leur sentiment de deuotion s'accreut quand ils le virent receuoir le Baptesme d'une façon pleine de pieté. L'ayant receu, il prit la main du Pere qui l'auoit enseigné, et de celuy qu'il l'auoit baptisé, comme aussi de Monsieur de Repentigny, et les baisa d'vne grande tendresse, les remerciant du bien qu'ils luy auoient procuré. Après le Baptesme de ce pauure homme, ie fus contraint de m'en aller au deuant des Hurons, pour faire embarquer les Peres que nous y destinions. Estant aux Trois-Riuieres, ie receus vne Lettre du Pere de Quen, qui parloit en ces termes de ce Neophyte, que ie luy auois recommandé. *Ioseph, iadis nommé Nahakhich, a pensé mourir auiourd'huy. Il m'a enuoyé querir comme i'allois dire Vespres ; i'y suis allé promptement auec le sieur Hebert, qui m'a fort assisté ; il perseuere dans la bonne volonté de croire. Nous luy auons fait faire quelques actes de contrition, il les fait volontiers ; il dit qu'il ne veut pas estre bruslé auec les méchans, qu'il veut tousiours croire ce que luy a dit le Pere le Ieune ; en disant cela, il pleuroit. Il a un grand desir de vous voir, ie dis tres-grand ; ie crains neantmoins qu'il ne vous voye plus qu'en l'autre monde. Pour moy, vostre retour m'apporteroit vne grande consolation et vn grand soulagement : car tandis qu'il sera malade, il sera necessaire que ie l'aille souuent voir durant le iour ; et ce qui me fasche, c'est que ie ne sçaurois parler.* Ce sont les propres mots du Pere, qui est fort occupé et diuerty aussi bien que les autres ; voila pourquoy il n'aduance pas tant en la cognoissance de la langue comme il desireroit. De verité c'est vne chose bien fascheuse de voir vn pauure homme demander le pain de l'Euangile à la mort, et de ne luy pouuoir donner que de petites mies, qui ne sont pas capables de le rassasier. Le Pere du Marché, qui m'a rendu les Lettres du Pere de Quen, m'adioustoit que ce pauure Sauuage pleuroit de tendresse, et qu'au rapport du truchement, il exhortoit vn sien compatriote la larme à l'œil à croire en Dieu, et embrasser sa saincte

foy. En fin il mourut le dernier iour de Iuillet. Les Sauuages auoient déja mis son corps dans vn Canot pour le porter au Sault de Montmorency, quand le Pere Masse suruenant les arresta, et le fit rendre pour l'enterrer auec les Chrestiens. Le Pere de Quen m'écriuit sa mort : *Ioseph*, dit-il, *tant et si souuent recommandé, a quitté cette vie le iour de nostre bien-heureux Pere et Fondateur sainct Ignace. Ie l'ay visité tous les iours trois fois ; i'ay fait mon apprentissage à l'enseigner et luy faire faire des actes de foy et de douleur, sans emprunter la langue d'autruy. Il me faisoit par fois reïterer ce que ie luy faisois dire, pour marque qu'il y prenoit goust. Monsieur de Repentigny son Parrain l'a souuent visité dans sa maladie, luy faisant porter tantost des œufs, tantost des Tourterelles, quelquefois des confitures ; en fin il luy a rendu les derniers deuoirs, l'accompagnant à la sepulture, comme aussi Madamoiselle sa mere, et Madamoiselle sa femme, et autres personnes de sa maison.* Ie donneray cette loüange à nos François, qu'ils honorent volontiers les obseques et les Baptesmes de nos Sauuages de leur presence, ce qui edifie grandement ces Barbares, voyans qu'on fait estat de ceux de leur nation, qui reçoiuent nostre saincte foy. Quatre François portoient le corps de celuy-cy ; Monsieur de Courpon, Monsieur Gand, Monsieur de Castillon, et plusieurs autres, se trouuerent au conuoy, suiuy des Sauuages qui se trouuoient pour lors à Kébec.

Le quatorziesme du mois d'Aoust, le Pere Antoine Daniel, descendant du Pays des Hurons, et passant par la petite Nation des Algonquains, baptisa vn pauure prisonnier Hiroquois, que les Sauuages alloient supplicier. Voyant donc que cét homme entendoit bien le Huron, il fait quelques presens à ses gardes pour le pouuoir aborder et luy parler auec liberté ; il luy represente que c'est fait de sa vie, qu'apres sa mort son âme doit souffrir des tourmens incomparablement plus grands, que ceux qu'il auoit desia experimenté, et deuoit experimenter en son corps ; que si neantmoins il veut croire en celuy qui a tout fait, il échappera ces tourmens, et ioüira des delices du Ciel. En vn mot il l'instruit, et le baptise immediatement deuant qu'on le menast à la mort. Il nous disoit qu'estant vn soir aupres de luy, les Sauuages le vindrent lier, afin qu'il ne se sauuast point la nuict ; ils luy attachoient les bras et les pieds à deux gros bastons, qui ioignoient son pauure corps tout estendu sur la terre, et placé en telle posture qu'il ne le pouuoit remuer. Pendant que l'vn le lioit, vn autre éclairoit auec vn flambeau d'écorce, et tout exprez secoüoit ce flambeau, parsemant de feu ce pauure miserable, nud comme la main, lequel ne pouuoit se défaire de ces flammes, qui s'attachoient à sa chair, et la brusloient auec vne grande douleur ; il ne crioit point neantmoins, endurant ce tourment auec vne constance digne d'étonnement.

Le vingt-deuxiesme du mesme mois, vne femme Sauuage apporta son petit fils au Fort, demandant pour luy quelques raisins ou quelques pruneaux. Voyant ce pauure enfant fort malade, ie m'enquis si elle ne seroit pas bien contente qu'on le baptisast ; elle s'y accorda fort volontiers. On le porte tout sur l'heure à la Chapelle ; Monsieur le General, se trouuant là, voulut estre son Parrain ; il luy donna nom Theodore. Il fut baptisé solemnellement en la presence de la plus part de nos François.

Voila tous ceux qui ont esté baptisez aux Residences plus proches de Kébec ; tous les autres ont esté faits Chrestiens aux Hurons. La Relation de ces Païs si éloignez, que i'enuoye, en fera mention, comme aussi de beaucoup d'autres choses fort remarquables.

CHAPITRE V.

De la mort miserable de quelques Sauuages.

Vn certain disoit que Dieu auoit des pieds de laine, et des mains de plomb ;

il me semble qu'il a eu des pieds de Cerf, et des bras de fer ou de bronze, en la punition de quelques Sauuages. L'Apostat duquel i'ay amplement parlé les années passées menera la bande. Ie me suis souuent estonné repassant par ma memoire, comme Dieu auoit foudroyé, pour ainsi dire, les trois freres auec lesquels i'ay hyuerné, pour auoir méchamment faussé la promesse qu'ils luy auoient faite de le recognoistre pour leur souuerain, de l'aymer et de luy obeïr, comme à leur Seigneur. Ils auoient eu recours à sa bonté dans leur famine extreme ; il les auoit secourus, leur donnant de quoy manger abondamment: *Adhuc escæ erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit super eos,* Ils n'auoient pas encore aualé le morceau, que Dieu les prit à la gorge. Auant que l'année fust expirée, l'aisné, qui estoit ce miserable Sorcier qui m'a bien donné de l'exercice, fut bruslé tout vif dans sa propre maison. Le second, qui estoit mon hoste, homme d'vn assez bon naturel, mais qui pour complaire à son frere, voulut déplaire à Dieu, fut noyé, ayant perdu la ceruelle, comme i'ay déja écry. Restoit l'Apostat, le plus ieune des trois. Ie croy que le charactere de Chrestien luy a pour vn peu de temps arresté la iustice diuine ; mais comme il ne s'est pas voulu recognoistre, le mesme carreau de foudre, qui a frappé ses freres, l'a reduit en cendres. Ce miserable est mort cette année de malfaim, delaissé dans les bois, comme vn chien ; chose bien remarquable, qu'il n'ait pas eu dequoy manger dans l'abondance, car il y a peut estre dix ans que les Sauuages n'ont tué tant d'Elans qu'ils ont fait cét hyuer, la neige ayant eu toutes les conditions qu'ils desirent pour leur chasse. Ie ne sçay pas bien les particularitez de cette accident ; les Sauuages nous ont dit seulement, qu'on l'auoit trouué mort de faim dans les bois. C'estoit bien la raison, que cette bouche impie manquast de viures, qui auoit si souuent blasphemé Dieu, et que Dieu condamnast à ce genre de mort, celuy qui auoit veu mourir deuant ses yeux de pauures malades, sans iamais me vouloir ayder à leur donner vn morceau de pain de la parole de Dieu. En vn mot l'Apostat est mort ; s'il est mort Apostat, ie n'en sçay rien, du moins il est mort sans aucun secours de la terre ; ie ne sçay s'il en a eu du Ciel, ie serois bien aise qu'il fust ainsi. Quelqu'vn me témoignant, n'y a pas longtemps, qu'il estoit bien aise de sa mort, m'obiectoit que ie l'auois encor cette année inuité à me venir trouuer, sçachant bien que c'estoit vn meschant homme. I'auouë qu'il estoit meschant ; ie confesse que l'année passée et encore celle-cy, i'auois écry à *Tadoussac*, pour le faire venir aupres de moy ; ie dy bien dauantage, s'il estoit en mon pouuoir de le tirer des fers et de la cadene, où peut estre il est maintenant, que ie l'en tirerois, pour, en contre-eschange du mal qu'il m'a fait, luy procurer le plus grand bien que l'on puisse procurer à vne creature raisonnable, le salut eternel : helas ! est ce donc si peu de chose qu'vne âme soit damnée ? Toutes les grandes affaires des Conclaues, des Cours souueraines, des Palais et des Cabinets, ne sont que ieux d'enfans, en comparaison de sauuer ou de perdre vne âme. Mais passons outre.

Vne femme Sauuage estant tombée malade à Kébec, vn de nos Peres la voulut instruire ; elle faisoit semblant de l'écouter. Mais quoy qu'on die que les Sauuages nous trompent par fois, faisant mine de prester l'oreille à vne doctrine que leur cœur ne gouste pas, si est-ce qu'il est bien aisé de recognoistre dans vne instruction de durée, si le cœur s'accorde auec la langue. Iamais le Pere n'eut opinion, qu'elle se voulust veritablement faire Chrestienne. Elle vit de ses yeux la guerison soudaine du petit fils du Prince, dont i'ay parlé au Chapitre III ; cela luy fit demander souuent le Baptesme, pour estre aussi guerie. Le Pere qui ne voyoit qu'vn soin du corps en cette âme, ne le luy voulut pas accorder, luy promettant qu'aussi tost qu'elle seroit mieux instruite, qu'on la baptiseroit. Baptise moy, disoit elle, et puis tu m'instruiras. Cét ordre n'estoit pas bon. Enfin *Attikamégou*, c'est ce

Sauuage nommé le Prince, s'en voulant aller à la chasse dans les bois, luy demanda si elle vouloit rester pour estre instruite, que nos François l'assisteroient, et que nous la nourririons ; iamais elle n'y voulut consentir. On la iette donc sur vne traisne pour l'emmener. Le Pere defendit fort au Sauuage qui la traisnoit, de la tuer : car c'est ainsi qu'ils se déchargent de leur fardeau. Il ne la tua pas en effet ; mais elle mesme par desespoir, ou par accident, disons plustost par vn iuste chastiment de Dieu, se fit mourir. Pendant certaine nuict, comme il y auoit bon feu dans sa Cabane, et que tout le monde dormoit profondément, cette femme se voulant leuer tomba dans les flammes, et fut estouffée en vn moment, beuuant le feu dés cette vie, qu'elle alloit trouuer bien plus ardent en l'autre. Le Prince nous estant venu voir, et nous ayant raconté cette catastrophe, le Pere qui l'instruit luy demanda, s'il ne sçauoit point la raison, pourquoy cette femme n'auoit pas voulu croire, ny demeurer pour estre instruite. Elle disoit, répondit-il, que mourant parmy les François, on ne luy donneroit qu'vn drap apres sa mort. Et que luy as-tu donné ? luy demanda-on. Ie l'ay enueloppée dans la peau d'Ours, que vous luy auiez donnée, qui estoit déja à demy pourrie. Ie m'asseure, dit-il, en se gaussant, que son âme ne prendra pas la peine de la venir querir, car elle ne l'empescheroit guieres de ressentir les feux, qui bruslent les infidelles.

Ceux qui aydent à la conuersion des âmes ne sont pas tousiours sauuez ; la premiere conuersion qu'on doit faire c'est de soy mesme. Malheur à celuy qui fait comme les balais, qui nettoyent la maison, et se sallissent eux-mesmes ; c'est ce qu'vn Sauuage a fait cette année. Ce misérable a fait baptiser son propre fils, sa fille, sa niepce et quelques autres, et luy ne l'a pas voulu estre. Estant tombé malade aux Trois Riuieres, le Pere Buteux l'allant visiter trouua vn Iongleur aupres de luy. Il le voulut faire sortir de la Cabane ; mais ce Charlatan repartit qu'il écouteroit luy mesme ce qu'on enseigneroit au malade. Le Pere luy demande donc, s'il ne vouloit pas croire en Dieu, qui seul le pouuoit guerir en cette vie, et le rendre bien-heureux en l'autre. Ouy da, fit-il, ie croy que vostre Manitou est tout puissant ; dis luy qu'il me guerisse, et ie te donneray dix Castors. Tu sçay bien, repartit le Pere, que nous ne voyons pas les malades pour tirer d'eux quelque present, mais plustost pour leur en faire. Ie le sçay bien, et partant reuiens moy voir sur le midy. Il se vouloit faire chanter par ce Iongleur ; mais le Pere le fit venir secrettement, et l'intimida en sorte qu'il ne chanta point, ny ne souffla ce pauure miserable, comme il s'y attendoit. Le Pere l'estant retourné voir sur le midy, soit qu'il fust tousché par les prieres de ses enfans, qui sont au Ciel, ou qu'il fist l'hypocrite, il promit merueille ; mais comme il estoit extremement superbe, la foy ne peut entrer, ou faire long sejour dans son âme. *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab inuicem accipitis?* L'orgueil met de grands obstacles entre Dieu et l'âme, et ferme la porte à la Foy, aussi bien qu'à la Charité. Quelques iours apres, il fit venir le Pere, et luy dit qu'on l'auoit asseuré qu'il gueriroit, s'il dormoit auec vn chappeau, le suppliant de luy en donner vn. Comme on le voulut détourner de cette superstition, cette âme altiere ne voulant pas estre contredite, se cabre, dit des iniures aux Peres et à tous les François, les appellant menteurs et imposteurs. On le voulut ramener à la raison par la douceur ; mais il se tourna par dépit de l'autre costé, sans iamais vouloir répondre. Quelque temps apres, son frere le voyant approcher de l'agonie, dit à vn ieune garçon François, qu'il en aduertist les Peres ; celuy-cy s'en oublia. La mort le poursuiuant de prés, vn autre Sauuage vint frapper à la porte des Peres ; mais l'vn d'eux disoit la saincte Messe, et l'autre estoit empesché ailleurs, si bien qu'il ne trouua personne. Il retourne encore vne fois, rencontre le Pere Buteux, l'emmene auec soy ; mais comme ils entroient en la Cabane, ce

superbe rendit le dernier souspir. Ces accidens deuant les hommes, ne sont que des accidens, mais deuant Dieu sont de grands iugemens. Il estoit tenu des François pour vn meschant homme ; quoy que sur la fin de ses iours il eust tasché par quelques bonnes actions d'effacer cette mauuaise reputation. Nous auons remarqué souuent, que ceux qui auoient quelque bonté naturelle ont esté secourus de Dieu, et que les luxurieux, les arrogans, et autres semblables, n'ont point ioüy des mesmes faueurs à la mort. On m'a dit que c'estoit ce Sauuage qui auoit mis le feu dans la Cabane du Sorcier, dont ie viens de parler, le faisant brusler tout vif pour se deliurer de l'importunité qu'il luy causoit par sa maladie, semant par apres vn bruit pour couurir sa cruauté, que ce feu s'estoit pris par l'operation d'vn autre Sorcier, auec lequel celuy-cy auoit eu quelques prises, iusque là que quelqu'vn me dit, que ce feu estoit venu par dessous terre.

Le fils du Capitanal, âgé d'enuiron dix-huict ans, a ressemblé à ce malheureux, passant en l'autre vie d'vne façon tres-miserable. Il estoit enfant de bons parens pour estre Sauuages ; son Pere mourut il y a deux ans en reputation de sage et de vaillant Capitaine parmy son peuple ; sa mere est encore viuante, c'est la femme Sauuage la plus modeste que i'ay point veu ; leur fils degeneroit de ces bonnes qualitez. Il y a vn an que le Pere Buteux et vn autre de nos Peres s'estant rencontrez en vn festin des morts que faisoient les Sauuages proche du sepulchre de son pere, ils furent contraints de luy donner la chasse publiquement, sur vne action brutale qu'il alloit commettre à leurs yeux. Les assistans recogneurent sa faute pour luy, et firent cas de la remonstrance de nos Peres : car ces Sauuages ont cela de bon, de ne contredire iamais la verité cogneuë, bien qu'ils ne la suiuent pas tousiours. Ie ne sçay pas ce que fit du depuis cét infame, mais voicy sa mort déplorable. Estant tombé malade, le Pere Buteux l'alla visiter, demande à sa mere si elle ne seroit pas bien-aise qu'il parlast à son enfant ; elle repart qu'elle en estoit fort contente, mais que pour l'heure il y auoit quelque empeschement dans la Cabane, et partant qu'il retournast dans quelque temps. Cét empeschement prouenoit de deux Iongleurs. Le Pere nonobstant cela le voulut aborder, mais ces beaux Medecins luy firent signe qu'il le congediast absolument, ce qu'il fit. A peine le Pere estoit-il sorty que ces trompeurs se mettent à crier, hurler, battre leur tambour, et faire leur tintamarre ordinaire. Cela fait, ils abordent le pauure malade, font retirer ceux qui l'auoisinoient de trop prés, luy crient : Prens courage, mon enfant, nous auons trouué la cause de ta maladie ; ferme les yeux seulement, et nous laisse faire. Ce pauure patient ferme les paupieres tant qu'il peut, pendant que ces Iongleurs visitent son corps, et tirant de leur sac vn grand cousteau de boucher, ils font semblant de luy ouurir le costé, et comme s'ils eussent foüillé dans la playe, ils produisent vn petit cousteau tout sanglant, qu'ils monstrent aux assistans, s'écrians : Voila la cause du mal, courage, le Manitou t'auoit mis cela dedans le corps, te voila soulagé, ne le sens tu pas bien ? Oüy, repart le malade, ie me porte bien mieux. Tous les assistans s'estonnent regardans ce cousteau auec admiration. Là dessus mes Charlatans, pour couurir leur ieu et leur tromperie, font vne emplastre de cendres détrempées auec de l'eau, et l'appliquent sur le costé qu'ils feignoient auoir ouuert, auec defenses bien expresses à la mere et à l'enfant de toucher à ce baume, qui le deuoit guerir de tout mal, s'il se fust recogneû. Vn Sauuage donne aduis de tout ce procédé aux Peres ; ils courent à la Cabane du malade. Le Pere Buteux presse la mere de luy dire ce qu'on a fait à son fils ; apres quelques resistances elle decouure le secret, et le Pere la fourbe des Iongleurs, car ayans leué doucement ce beau cataplasme, il ne trouua ny playe ny cicatrice. Ne vois tu pas, fit-il à cette pauure mere, que ces *Manitosiouekhi* t'abusent, te faisant croire que ce cousteau est sorty du corps de ton fils, sans qu'il en paroisse aucun

vestige? C'est en cela qu'est la merueille, repart-elle, qu'ils ayent si dextrement fait leur operation, que le corps en soit soulagé, en rien du monde endommagé; peux-tu nier que mon fils ne se porte mieux? tu le vois à l'œil. En effet soit que le malade eust quelque relasche, ou que l'imagination, qui opere par tout puissamment, luy fist croire qu'il se portoit mieux, on le voyoit plus gay qu'à l'ordinaire; ie croy que l'esperance que luy auoient donnée ces faux Esculapes d'vne vraye guerison luy causoit cette ioye trompeuse. Le Pere conteste, mais en vain, que l'absence de ce cousteau sanglant ne luy rendroit non plus la santé, que sa presence l'auoit fait malade, et pour n'alterer dauantage cette femme, il la quitte. Le lendemain matin, elle enuoye vn Capitaine Montagnés porter la nouuelle aux Peres que son fils estoit mort la nuit, sans que personne l'eust veu expirer; qu'elle estoit fort désolée, et qu'elle leur donnoit mort celuy qu'ils auoient désiré en vie, et qu'encor bien qu'il eust souhaitté d'estre enterré auprés de son pere, qu'elle leur laissoit l'entiere disposition de son corps. Les Peres repartent qu'estant mort en Barbare, il ne pouuoit pas estre enterré en Chrestien. Voila vne mauuaise fin d'vn ieune homme qui auoit commencé vne mauuaise vie.

I'aime mieux parler des rosées du Ciel, que de ses foudres, et des benedictions de la bonté de Dieu, que des rigueurs de sa iustice. Ie laisse ce discours pour en cemmencer vn plus doux, apres auoir dit qu'vn ieune homme Algonquain receut pareille et encore pire recompense de s'estre fié à ces Iongleurs: car ils luy fendirent en effet la gorge en trois endroits, comme s'ils en eussent tiré trois morceaux de fer recourbé, qu'ils luy mirent en main. Nos Peres de la residence des Trois Riuieres le visiterent, et sans profit: car voulant pactiser auec Dieu d'vne santé passagere, il mourut et s'en alla commencer vn tourment eternel.

CHAPITRE VI.

Des esperances de la conuersion de ce Peuple.

Entre quelques propositions qu'on m'a fait de l'Ancienne France, quelqu'vn me demande, d'où vient qu'en tant d'années on a baptisé si peu de personnes? Il me semble qu'il faudroit renuerser la proposition, et dire, d'où vient qu'en si peu d'années on a baptisé tant de personnes? L'Escriture saincte parlant de Saül, dit qu'il n'a regné que deux ans; et cependant il est asseuré qu'il a porté le Sceptre et la Couronne bien plus longtemps. Le sainct Esprit compte en cét endroit sa vertu, et non pas les années de son Sceptre et de sa Couronne. I'en dis le mesme: si vous comptez combien il y a d'années qu'on vient rechercher en la Nouuelle France la depoüille des animaux, vous en trouuerez bon nombre; mais si vous demandez combien il y en a qu'on leur annonce le sainct Euangile, ie réponds qu'à peine a-t-on encore commencé: car à bien prendre la chose, il ne faut compter que depuis le temps que Messieurs de la Nouuelle Compagnie sont rentrez dans Kébec. Et si vous remontez plus haut, vous ne vous estonnerez point que la foy n'aye rien auancé en ces contrées, pendant qu'vn heretique y auoit la principale conduite des affaires, et l'authorité sur ceux qui eussent peü s'y employer. Or le terme est si court du depuis, qu'on a sujet de donner mille loüanges à Dieu du progrez qui s'est faict en la Religion, dans les premiers begaiemens d'vne langue qu'il faut apprendre, maniant la truelle d'vne main, et l'espée de l'autre, c'est à dire en faisant mille autres choses. Ceux qui sçauent ce que c'est des langues, iugeront bien que d'en apprendre vne sans liures, et presque sans Truchement, parmy des peuples vagabonds, et au milieu de plusieurs autres occupations, n'est pas l'œuure d'vn iour. N'est-ce rien de prescher auec cela à nos François, entendre les confessions, ad-

ministrer les Sacremens, visiter les malades, assoupir les petits diuorces qui peuuent suruenir, et faire beaucoup d'autres fonctions, capables d'employer tout vn homme ? Ie veux conclure, que faute d'auoir vne pleine cognoissance de la langue, nous n'auons pas encor bien commencé à déployer les grandeurs de nostre croyance. Themistocle disoit au Roy de Perse, que la parole ressembloit à vne belle tapisserie, qu'il faut dérouler pour en voir les beautez : en effect il faut parler pour estre entendu ; c'est ce que nous ne pouuons encore faire qu'en enfans. S'il ne falloit que proposer en begayant quelques veritez, pour conuaincre les Sauuages pleinement, ce seroit bientost fait ; mais il faut interroger et répondre, satisfaire aux demandes, obuier aux obiections, disposer son auditeur. Bref nos veritez, qui sont plus nouuelles à ces Barbares, que ne seroient les operations de l'Algebre à qui ne pourroit compter iusqu'à dix, leur deuroient presque faire oublier leur langue, quand nous nous en seruons pour les leur expliquer, tant s'en faut que nous ayons peu si tost nous la rendre familiere en de si hauts mysteres. Et puis on demande d'où vient qu'on ait si peu auancé en la conuersion des Barbares ? Les grandes affaires ne se font que dans vn grand temps pour l'ordinaire. Celuy qui entreprit la bâtisse du Temple de saincte Sophie, à Constantinople, s'enfuit si tost qu'il eut posé les fondemens de ce miracle de l'industrie humaine. On le fit souuent chercher, mais en vain ; au bout de trois ans parut ce braue Architecte. L'Empereur luy demandant pourquoy il s'estoit esloigné, il repart qu'vne si grande Machine ne se pouuoit faire en peu de temps ; qu'il falloit laisser reposer et affermir ses fondemens deuant que de les charger, et qu'il se doutoit bien que sa Majesté n'auroit pas eu la patience requise en cette affaire. C'est la vertu qu'il faut auoir, non seulement pour bastir vne Eglise de pierres, mais encore plus, pour vne Hierusalem celeste. Les âmes qui doiuent estre les materiaux de cét edifice, ne ressemblent pas aux pierres dont fut basty le Temple de Salomon, qu'on tailloit et qu'on mettoit en œuure sans bruit : elles ne crient que trop, elles resistent, et d'vne double resistance naturelle et acquise ; estre Barbare et bon Chrestien, viure en Sauuage et en enfans de Dieu, sont deux choses bien differentes. Cette metamorphose ne se fait pas en vn mot, ny en vn moment. Plusieurs, estant en France, se figurent qu'il ne faut qu'ouurir la bouche, et dire quatre paroles, et voila vn Sauuage conuerty. Et quand ils sont icy, et qu'ils voyent ces Barbares dans leurs resistances, ils crient que c'est temps perdu de leur prescher la parole de Dieu. Quel moyen de les contenter, et de peupler le Ciel de cette Barbarie? Si ie n'entrois point déja dans la longueur, ie ferois voir que la pluspart des Chrestiens font de plus grandes resistances à Dieu, que les Sauuages. Laissez ces gueux, disent quelques-vns, vous perdez vos peines, vous vous rompez la teste sans fruict. Ie dirois volontiers vn mot à l'oreille à ces gens-là. Combien de fois ou vostre Confesseur, ou les Predicateurs, ou quelque bon Liure, ou vostre propre conscience, vous ont-ils repris de ce peché secret, que vous commettez il y a dix ans ? Que de sollicitations de la part du Ciel et de vostre bon Ange, pour vous le faire quitter? Vous auez resisté à toutes ces batteries, et à tous ces canons ? Vous qui auez esté nourry dans la maison de Dieu, qui estes marqué à sa marque, qui croyez que ce monstre luy déplaist, qui ne doutez pas que sa iustice ne soit épouuantable ; et vous criez qu'vn pauure Sauuage est vn coquin, vn gueux, vn opiniastre ; que c'est perdre le temps que de l'enseigner, pour le voir faire le rétif à la premiere ou seconde proposition qu'on luy fait d'vne doctrine si nouuelle à luy et à tous ses ancestres. Et pour autant que vous ne le voyez pas courir à bras ouuerts apres ces veritez, qu'il ne croit pas encor, vous le dedaignez, et condamnez ceux qui l'instruisent, vous qui auez des pieds de plomb pour aller apres la vertu, que vous croyez adorable. Hé pour Dieu, donnez vous patience ! *Refe-*

runt fructum in patientia, les affaires les plus precipitées ne sont pas les mieux faites ; qui court trop fort, est bien tost hors d'haleine. Iusques icy, nous n'a-uons pas sujet de nous plaindre, graces à Dieu. Pour le futur, nous entrons dans de bonnes esperances, que ie vous vay brièuement deduire.

. Premierement vous m'auouërez, que s'il y a des bontez en Dieu, qu'il en fait participans ses amis ; que s'il a des oreilles, c'est notamment pour ses fa-uoris : *Voluntatem timentium se faciet*, Il fait la volonté de ceux qui le craignent auec amour et respect. Or est il qu'vne infinité d'âmes tres pures le sollicitent incessamment pour la conuersion de ces Peuples. I'ay fait mention de quelques-vnes cy-dessus ; i'en sçay plusieurs au-tres, et toutes celles dont i'ay parlé, ou dont i'ay cognoissance, ne sont qu'vn petit nombre, en comparaison de tant d'autres qui combattent pour nous, comme Moïse pour le peuple d'Israël. Le sainct Esprit, qui cause ce grand vuide dans ces volontez si pures, n'est-il pas assez puis-sant pour le remplir ? Ie coniure toutes ces bonnes âmes de continuer : leurs prieres ne sont pas sans benediction. Vne marque, que Dieu veut donner, est quand il se fait demander, et demander auec amour, auec ardeur et auec perse-uerance. Nous sentons les effets de ce puissant secours ; si ce bruit des trom-pettes du Ciel dure, les murs de Ie-richo tomberont ; ils semblent déja s'é-branler.

Secondement, la bonté de Dieu leuant quelques obstacles à la foy, iette petit à petit sa crainte dans ces âmes. *Initium sapientiæ timor Domini*. Plusieurs Sau-uages se sont estonnez aussi bien que nous, des chastimens du Sorcier et de ses complices ; la mort de l'Apostat ne nuira point à fomenter les apprehensions que plusieurs ont de se ioüer à Dieu. Mais ie ne puis assez admirer, comme il a abbaissé l'orgueil des plus superbes d'entre eux, notamment d'vn certain nommé *Oumastikoueiau*, surnommé des François, la Grenoüille. Ce meschant homme auoit plus d'authorité que les Capitaines ; mesme son credit s'esten-doit parmy toutes ces nations.. Ses des-seins estoient de les diuertir entiere-ment du commerce et de l'amitié des François. Il auoit à cette fin traicté de paix auec ses ennemis ; mais Dieu qui cognoissoit la malice de son cœur, l'a foudroyé, et a permis que les plus mé-chants des Sauuages se trouuassent en-ueloppés dans ses crimes. Car voulant frayer le chemin chez l'Estranger par les terres de ses ennemis, qu'ils croyoit auoir gagné, ils ont trempé leurs mains dans son sang, l'égorgeant miserable-ment auec tous ceux dont l'orgueil nous faisoit plus de resistance. Quand Goliat fut terrassé, l'armée des Philistins n'eut plus de force. La mort de ceux-cy rend les autres plus souples et mieux dispo-sez à nous accorder ce que nous desi-rons d'eux.

En troisiesme lieu, plus la splendeur des François ira croissant en ces Païs, plus les Barbares les respecteront-ils, et plus grande crainte auront-ils de les of-fenser. Les Peuples de l'Inde Orientale, ayans les Portugais en grande estime, receurent plus aisément leur creance ; et les Sauuages venans petit à petit à admirer la puissance, l'industrie et les bonnes mœurs de nos François (ie trem-ble écriuant ces derniers mots, tant i'ay peur d'estre frustré de mon attente en ce point) feront estat de leur foy, et l'embrasseront plus aisément.

En quatriesme lieu, s'ils commencent déja à procurer le Baptesme à leurs en-fans malades, il faut esperer qu'vn iour ils desireront pour eux, ce qu'ils pensent estre bon pour les autres. Ie vous sup-plie de remarquer ce point icy, et celuy qui vient apres. Vous voyez des meres qui apportent elles mesmes leurs enfans au Baptesme, quand elles les voyent en danger de mourir, et quelques-vns pleu-rent abondamment, entendans dire que leurs enfans sont dans les flammes, pour n'auoir voulu croire, ou qu'ils sont pri-uez des plaisirs du Ciel, pour n'estre baptisez. Est-ce pas là vn bon com-mencement ? Il est tel, que ie ne l'eusse osé esperer en si peu de temps. On voit par ces actions comme Dieu va exauçant

les prieres de ceux qui le sollicitent pour cette Nation.

En cinquiesme lieu, nous auons vn indice encor bien plus certain, que la semence de l'Euangile commence à germer dans les cœurs de ces Barbares : c'est que beaucoup d'entre eux sont bien aises de mourir Chrestiens ; non tant à la verité par amour, que pour la crainte de tomber dans les feux, dont on les menace ; tousiours n'est-ce pas peu. Encore plus, de ce qu'ils commencent à perdre l'apprehension qu'ils auoient du Baptesme, et la croyance que ce Sacrement leur doiue causer la mort ; qu'ils s'asseurent que leur âme est nettoyée par ces saintes eaux ; qu'ils desirent d'estre enseuelis auec nous : si cette foy n'est pas encor si forte dans leurs âmes, c'est quelque chose qu'elle commence d'y germer. I'en ay veu qui m'ont dit : Ie sçay bien que ie suis mort, laissons là le corps, pensons à l'âme. Cela se peut-il dire sans auoir la foy? Tout ce que nous disons n'est que resuerie, s'écrient quelques-vns ; vous autres vous auez cognoissance de la verité. Ces pensées ne monstrent-elles pas que le iour commence à poindre dans leurs cœurs? Le filieul de Monsieur le Gouuerneur, estant allé aux Trois Riuieres, demandoit au Pere Buteux, s'il estoit permis de demander à Dieu la santé, comme s'il eust voulu sçauoir, s'il ne seroit pas meilleur de le laisser faire.

En sixiesme lieu, l'Hospital qu'on nous fait esperer, aura, comme nous croyons, de puissans effets. Il est certain que tous les Sauuages malades viendront fondre là dedans : car estre malade, parmy ces Barbares, et auoir déja vn pied dans la fosse, c'est la mesme chose, ils cognoissent fort bien cela ; voila pourquoy ie n'en sçache point parmy eux qui ne prefere en sa maladie la plus pauure maison des François à la plus riche Cabane des Sauuages. Quand ils se verront bien couchez, bien nourris, bien logez, bien pansez, doutez vous que ce miracle de charité ne leur gagne le cœur? Il nous tarde en verité que nous ne voyons cette merueille. Mais ie supplie ces bonnes filles, qui en doiuent prendre le soin, de ne point passer la mer, que leur Maison ne soit en estat d'exercer leurs fonctions. Ce n'est pas tout que d'estre icy, il y faut estre auec fruict ; autrement il vaudroit bien mieux estre en France. Si tost qu'elles seront basties, on les mandera ; vne grande maison ne se fait pas bien en peu de temps, et par vn petit nombre de personnes. Nous auons plus grand desir de voir nos malades entre leurs mains, qu'elles n'ont de les panser, quoy qu'elles en bruslent, pour ainsi dire. Nous voyons bien que leur Hospital peuplera les Seminaires de garçons et de filles : car les enfans de ceux qui y mourront leur demeureront. Ie dy bien dauantage, qu'en secourant les peres et les meres, il leur faudra nourrir et vestir les enfans ; c'est iustement ce qu'on demande pour les pouuoir instruire. Pleust à Dieu qu'elles fussent déja chargées d'vne cinquantaine de petites filles pensionnaires ; elles auroient bien tost de braues Vrsulines, qui prendroient ces enfans, et leur laisseroient leurs malades, qui leur donneront prou d'exercice ; et par consequent, que les vnes et les autres s'exercent dans les solides vertus, elles auront icy enquoy les employer. Et puis il faudra qu'elles soient bien rentées pour nourrir et entretenir des personnes, qui vseront plus d'habits en vn an, que d'autres ne feroient en trois. Bref qu'elles se souuiennent qu'elles quittent la France, vn Païs plein de douceur et de courtoisie, pour venir en vn Païs sauuage et barbare.

En septiesme lieu, nous auons tant fait enuers ces pauures mécreans, qu'ils nous ont donnez quelques-vnes de leurs filles, ce qui me semble vn coup de Dieu. Ces petites filles, estans nourries à la façon des Chrestiens, puis mariées à quelques François, ou quelques Sauuages baptisez, retireront tant d'enfans de leur Nation que nous voudrons. Tout consistera à les secourir, à les doter, à les ayder dans leur mariage ; c'est ce que ie ne croy pas qui leur manque, Dieu est trop bon et trop puissant. Ces enfans sont nourris chez le sieur He-

bout, qui a espousé la vefue de defunct Monsieur Hebert, premier habitant de Kébec ; luy mesme en a vne à soy, qu'il nourrit et entretient. Le sieur Oliuier le Tardif en tient vne autre dans la mesme maison, que les Sauuages luy ont donnée ; il paye sa pension, comme nous faisons celle des autres qui sont au mesme logis. Ces petites filles sont vestuës à la Françoise ; elles ne se soucient non plus des Sauuages, que si elles n'estoient pas de leur Nation : neantmoins afin de les dépaïser et de leur donner le moyen d'apprendre la langue et l'honnesteté Françoise, pour secourir par apres leurs compatriotes, nous auons deliberé d'en enuoyer deux ou trois en France, pour les faire loger et instruire en la maison des Hospitalieres qu'on desire faire passer en la Nouuelle France. Ie supplie toutes les Communautez qui m'en demandent d'auoir patience, et de croire que si ie ne satisfais à leur desir, que c'est par impuissance. Pour ces premieres, il me semble que la gloire de nostre Seigneur requiert qu'elles soient instruites en la maison des Filles qui les doiuent ramener, en la façon qu'on leur prescrira. Il ne me semble non plus à propos de les séparer, de peur qu'elles ne perdent la cognoissance de leur langue. O s'il nous estoit permis d'en enuoyer vne qui doit rester en la maison dont i'ay parlé, que ie consolerois les personnes qui l'auroient ! cette enfant n'a rien de sauuage que le teint et la couleur ; sa douceur, sa docilité, sa modestie, son obeyssance la feroient passer pour vne petite Françoise bien née et bien capable d'instruction. Son pere ne nous l'a donnée que pour deux ans, à condition qu'elle n'iroit point en France: ah, que i'ay peur que cette enfant ne nous échappe ! ie prie Dieu de luy donner vn si puissant desir de perseuerer auec les François, que ses parens ne l'en puissent iamais retirer. Puis que ie parle des enfans qu'on enuoye en France, ie diray aussi que Monsieur Gand fait present à Monsieur de Noyers, Secretaire d'Estat, d'vn petit Sauuage ; i'ay bonne esperance qu'vne si bonne main nous le rendra vn iour si bien instruit, qu'il pourra seruir d'exemple à ceux de sa nation.

En dernier lieu, ie tiens pour tres-probable, que si nous estions bien bastis à Kébec, que nous aurions beaucoup d'enfans par les mesmes voyes par lesquelles nous desesperions d'en auoir. Nous auions tousiours pensé que l'amour excessif que les Sauuages portent à leurs enfans nous empescheroit de les auoir ; c'est par ce moyen là mesme qu'ils seront nos pensionnaires : car en ayant quelques-vns affidez, qui appellent et retiennent les autres, les peres et meres qui ne sçauent ce que c'est de contrarier leurs enfans, les laisseront sans contredit ; et comme on leur permettra les premieres années de viure dans vne grande liberté, ils s'accoustumeront tellement à nos viures et à nos habits, qu'ils auront horreur des Sauuages et de leurs saletez. Nous auons veu l'exemple de cecy en tous les enfans nourris parmy nos François ; ils font telle cognoissance les vns auec les autres dans leurs ieux d'enfans, qu'ils ne regardent les Sauuages que pour les fuir, ou se mocquer d'eux. Nostre grande difficulté est à bastir et à trouuer dequoy nourrir ces enfans. Il est vray que nous auons dequoy les loger à Nostre Dame des Anges ; mais comme ce lieu est solitaire, qu'il n'y a point d'enfans François, nous changeons la pensée que nous auons euë autrefois d'arrester là le Seminaire. L'experience nous fait voir qu'il le faut necessairement placer où est le gros de nos François, pour arrester les petits Sauuages par les petits François. Et puis qu'vne personne de merite et de vertu a commencé de donner quelque chose pour vn Seminaire, nous allons quitter le soin de défricher quelques terres, pour faire vn effort de bastir à Kébec ; ie dis vn effort, car ce sont des frais et des peines incroyables de bastir en ces commencemens. Quelle benediction de Dieu, si nous écriuions l'an prochain qu'on regente en trois ou quatre langues en la Nouuelle France. I'espere, si nous pouuons auoir du logement, de voir trois classes à Kébec : la premiere de petits François, qui seront peut-estre vingt ou

trente Escoliers ; la seconde de quelques Hurons ; la troisiesme de Montagnés. Nous pouuons auoir ceux-cy tout l'hyuer ; mais ie m'attends bien qu'ils passeront plus auant, ayans gousté la douceur d'vne vie qui ne crie pas tousiours à la faim, comme font ces Barbares. Bien-heureux ceux qui contribuent du leur à ces genereuses entreprises ! Il y a nombre de riches au monde, mais il y en a peu de choisis pour ces grands ouurages. Auoir des biens de la terre, c'est vne benediction de la terre ; les employer pour le Ciel, c'est vne benediction du Ciel ; les employer pour recueillir et appliquer le sang de Iesus-Christ, c'est entrer dans les merites des Apostres, se ranger au nombre des amis plus intimes de Iesus-Christ.

Voila vne partie des raisons qui nous font esperer qu'auec le temps on tirera quelque chose de nos Sauuages errans. Ie ne parle point des sedentaires, comme des Hurons et autres Peuples qui habitent des bourgades, et cultiuent la terre : si nous auons vn grain d'esperance de ces premiers inconstans et fugitifs, nous en auons vne liure, pour ainsi dire, des derniers, qui viuent ramassez ensemble. La Relation qu'on nous enuoye de leur païs, et que nous faisons tenir en France, fera voir les grandes dispositions qu'ils ont à la foy.

CHAPITRE VII.

De quelques particularitez remarquables en ces quartiers.

I'entreprends ce discours pour adiouster ou corriger en mes Relations precedentes ce que de iour en iour ie découure de nouueau, ou de plus asseuré. Commençons par les festins des Sauuages. Ils en ont pour la guerre ; et c'est à chanter, à danser par tour, selon l'âge ; que si les plus ieunes prennent le deuant, les vieillards leur portent compassion, de s'exposer à la mocquerie des autres. Chacun a sa chanson, qu'vn autre n'oseroit chanter, et il s'en offenseroit. C'est pour ce mesme suiet que pour déplaire à leurs ennemis, ils entonnent quelquefois de celles du party contraire. Il s'y glisse aussi quelques nuditez affectées, non par lasciueté, mais par complaisance enuers le Manitou, qui s'y plaist, disent-ils. Le Pere Buteux m'escrit que le Prince s'abstint vn iour de la danse des filles nuës, pour ce, disoit-il, que celuy qui a tout fait haït ces vilainies, et que le Pere le Ieune se fascheroit contre moy, si ie m'y trouuois. Leurs viandes en ces festins, sont les ordinaires ; si ce n'est qu'en suitte de leurs songes, ils y mangent quelque chien par fois, qui est vn mets aussi honteux pour nos Montagnés, que rare et delicieux pour les Hurons.

I'ay déja fait mention, comme les Charlatans, ou Iongleurs et Sorciers, sont icy obeïs, par fois mieux que n'est celuy qui a tout fait, comme nous parlons en ce Païs, parmy ceux qui le recognoissent. Vn de ces nouueaux Medecins ordonna vn iour à vn malade vne paire de bas de chausses à la façon des robbes Noires, c'est ainsi qu'ils nous appellent ; le Pere Buteux visitant ce pauure homme, ses parens luy dirent qu'il ne tenoit qu'à luy que le malade ne guerist. Le Pere en demandant la raison, ils luy repartirent : Donne luy tes chausses noires, et bien tost tu le verras sur pied, car le Manitou l'a ainsi asseuré. Le Pere leur replique, que ces songes n'estoient que folie, et que pour en voir la preuue, qu'il luy donneroit ce qu'il demandoit, à condition que les ayant portées quatre iours, plus ou moins, s'il ne guerissoit, il quitteroit ces resueries, et croiroit en Dieu. Ils répondirent, qu'il les falloit donner sans condition, et que le malade mesme les deuoit emporter en l'autre monde, s'il venoit à mourir. Quel discours ! N'estoit-ce pas vne bonne medecine, qui deuoit profiter en ce monde, et en l'autre ; et qui ayant, d'asseurance, à guerir son malade ne laissoit pas neantmoins de pouruoir qu'il n'eust froid aux pieds apres la mort, si d'auenture elle l'emportoit ?

I'ay parlé fort amplement en la Rela-

tion de l'année mil six cens trente quatre, d'vn certain Tabernacle qu'ils font, dans lequel les Iongleurs font venir, et consultent les Genies de l'Air, ou du iour. Or non seulement les hommes, mais encor les femmes entrent dans ce beau Tabernacle. Aux Trois Riuieres, vn Iongleur ayant appellé le Manitou ou autre Genie, et ne l'ayant peu faire venir, vne femme y entra ; elle commence à si bien ébranler sa maison, et à chanter et crier si fortement, qu'elle fit venir le diable, qui dit plus qu'on ne vouloit. Premierement il dit, que le malade pour lequel on le consultoit en mourroit, et que sa maladie prouenoit de ce qu'ayant fait quelque iniure à la fille d'vn Algonquain, cette fille auoit prié son pere d'en tirer vengeance, et que son pere auoit si bien fait par ses sortileges, que sa femme, c'est à dire la femme du diable, s'estoit iettée dedans son corps, et le rongeoit interieurement, et partant que c'estoit fait de sa vie. Secondement, ce Diable, ou ce Manitou, témoigna que s'il n'auoit point répondu au Iongleur qui auoit precedé, c'estoit pour autant que ce Iongleur estoit Algonquain, et de la Nation de celuy qui auoit fait le mal. En troisiesme lieu, comme quelqu'vn luy demanda s'il ne voyoit point d'Hiroquois, sortir de leur Païs pour les venir surprendre, il répondit, apres que cette femme l'eut inuoqué par ses sifflemens et agitations et tintamarres : Hastez-vous, hastez-vous d'aller à la guerre, ie voy le Païs des Hiroquois remply de toute sorte d'armes, d'arcs et de fleches, qu'on prepare pour vous venir attaquer. Ce Demon, ou plustost cette Demoniaque, car c'estoit cette impudente qui faisoit croire que c'estoit le Manitou qui parloit, adiousta qu'il auoit mangé quelques *Attikamegouekhi* (ce sont des Peuples qui demeurent au dessus du Fleuue qu'on nomme les Trois Riuieres) ; qu'il en mangeroit bien d'autres, s'il n'estoit appellé ailleurs ; mais qu'*Atchen*, c'est vne espece de loup garou, viendroit en sa place pour les deuorer, s'ils faisoient vne bourgade, comme ils s'y estoient resolus ; qu'il les viendroit prendre iusques aupres du Fort des François ; qu'il égorgeroit des François mesmes. O la meschante femme ! comme elle est habituée à courre deçà, delà, elle auoit peur d'estre retenuë dans vn bourg, et par consequent elle voulut donner l'épouuante, et en effet la donna à sa Nation, qui ne pensa plus qu'à la guerre. Le Pere Buteux la reprenant de sa malice, elle tira vn cousteau, et le menaça de le tuer. Mais ne seroit-ce pas icy vne ruse de l'ennemy, qui craint de perdre en vne vie sedentaire, ceux qui luy sont tous acquis dans leurs courses vagabondes.

Voicy quelques menuës superstitions qui leur iettent bien de la poussiere aux yeux, et des tenebres dans l'esprit. Ils ne sont pas bien aises d'ouïr parler de la mort, ny de la maladie, ny d'aucun malheur, quel qu'il soit, de peur que le Manitou entendant ce discours, ne prenne de là occasion de les affliger, ou de les faire mourir. I'ay dit autrefois qu'ils craignent fort la mort ; cela est veritable, car ils n'en peuuent supporter le nom ; neantmoins quand ils sont malades, ils ne l'abhorrent pas tant, notamment quand ils souffrent beaucoup, et quelques-vns mesmes prient qu'on les tuë, ou pour se deliurer des tourmens qu'ils endurent, ou pour deliurer de peine ceux qui les doiuent traisner auec eux.

Ils portent par fois au bas de leurs robbes de petits ornemens faits en pattes d'Ours, afin de tuer aisément ces animaux, et de n'estre point offensez d'eux.

Il y en a certains d'entre eux, qui disent que la poitrine, ou la mammelle leur fremit, quand quelqu'vn doit arriuer. Vn d'entre eux, asseurant que les Sauuages de l'Isle estoient proche de la Riuiere des Hiroquois, où se faisoit cette année l'assemblée de guerre, n'en donna point d'autre raison, sinon que la poitrine luy fremissoit. Vn de nos François, qui a longtemps conuersé auec ces Barbares, m'a asseuré qu'il a plusieurs fois experimenté qu'ils estoient veritables en leurs fausses prophetiés, et de nouueau, disoit-il, vne telle femme Sauuage sentant fremir sa mammelle, dit à sa mere et aux autres, qui estoient dans

trente Escoliers ; la seconde de quelques Hurons ; la troisiesme de Montagnés. Nous pouuons auoir ceux-cy tout l'hyuer ; mais ie m'attends bien qu'ils passeront plus auant, ayans gousté la douceur d'vne vie qui ne crie pas tousiours à la faim, comme font ces Barbares. Bien-heureux ceux qui contribuent du leur à ces genereuses entreprises ! Il y a nombre de riches au monde, mais il y en a peu de choisis pour ces grands ouurages. Auoir des biens de la terre, c'est vne benediction de la terre ; les employer pour le Ciel, c'est vne benediction du Ciel ; les employer pour recueillir et appliquer le sang de Iesus-Christ, c'est entrer dans les merites des Apostres, se ranger au nombre des amis plus intimes de Iesus-Christ.

Voila vne partie des raisons qui nous font esperer qu'auec le temps on tirera quelque chose de nos Sauuages errans. Ie ne parle point des sedentaires, comme des Hurons et autres Peuples qui habitent des bourgades, et cultiuent la terre : si nous auons vn grain d'esperance de ces premiers inconstans et fugitifs, nous en auons vne liure, pour ainsi dire, des derniers, qui viuent ramassez ensemble. La Relation qu'on nous enuoye de leur païs, et que nous faisons tenir en France, fera voir les grandes dispositions qu'ils ont à la foy.

CHAPITRE VII.

De quelques particularitez remarquables en ces quartiers.

I'entreprends ce discours pour adiouster ou corriger en mes Relations precedentes ce que de iour en iour ie découure de nouueau, ou de plus asseuré. Commençons par les festins des Sauuages. Ils en ont pour la guerre ; et c'est à chanter, à danser par tour, selon l'âge ; que si les plus ieunes prennent le deuant, les vieillards leur portent compassion, de s'exposer à la mocquerie des autres. Chacun a sa chanson, qu'vn autre n'oseroit chanter, et il s'en offenseroit. C'est pour ce mesme suiet que pour déplaire à leurs ennemis, ils entonnent quelquefois de celles du party contraire. Il s'y glisse aussi quelques nuditez affectées, non par lasciueté, mais par complaisance enuers le Manitou, qui s'y plaist, disent-ils. Le Pere Buteux m'escrit que le Prince s'abstint vn iour de la danse des filles nuës, pour ce, disoit-il, que celuy qui a tout fait haït ces vilainies, et que le Pere le Ieune se fascheroit contre moy, si ie m'y trouuois. Leurs viandes en ces festins, sont les ordinaires ; si ce n'est qu'en suitte de leurs songes, ils y mangent quelque chien par fois, qui est vn mets aussi honteux pour nos Montagnés, que rare et delicieux pour les Hurons.

I'ay déja fait mention, comme les Charlatans, ou Iongleurs et Sorciers, sont icy obeïs, par fois mieux que n'est celuy qui a tout fait, comme nous parlons en ce Païs, parmy ceux qui le recognoissent. Vn de ces nouueaux Medecins ordonna vn iour à vn malade vne paire de bas de chausses à la façon des robbes Noires, c'est ainsi qu'ils nous appellent ; le Pere Buteux visitant ce pauure homme, ses parens luy dirent qu'il ne tenoit qu'à luy que le malade ne guerist. Le Pere en demandant la raison, ils luy repartirent : Donne luy tes chausses noires, et bien tost tu le verras sur pied, car le Manitou l'a ainsi asseuré. Le Pere leur replique, que ces songes n'estoient que folie, et que pour en voir la preuue, qu'il luy donneroit ce qu'il demandoit, à condition que les ayant portées quatre iours, plus ou moins, s'il ne guerissoit, il quitteroit ces resueries, et croiroit en Dieu. Ils répondirent, qu'il les falloit donner sans condition, et que le malade mesme les deuoit emporter en l'autre monde, s'il venoit à mourir. Quel discours ! N'estoit-ce pas vne bonne medecine, qui deuoit profiter en ce monde, et en l'autre ; et qui ayant, d'asseurance, à guerir son malade ne laissoit pas neantmoins de pouruoir qu'il n'eust froid aux pieds apres la mort, si d'auenture elle l'emportoit ?

I'ay parlé fort amplement en la Rela-

tion de l'année mil six cens trente quatre, d'vn certain Tabernacle qu'ils font, dans lequel les Iongleurs font venir, et consultent les Genies de l'Air, ou du iour. Or non seulement les hommes, mais encor les femmes entrent dans ce beau Tabernacle. Aux Trois Riuieres, vn Iongleur ayant appellé le Manitou ou autre Genie, et ne l'ayant peu faire venir, vne femme y entra ; elle commence à si bien ébranler sa maison, et à chanter et crier si fortement, qu'elle fit venir le diable, qui dit plus qu'on ne vouloit. Premierement il dit, que le malade pour lequel on le consultoit en mourroit, et que sa maladie prouenoit de ce qu'ayant fait quelque iniure à la fille d'vn Algonquain, cette fille auoit prié son pere d'en tirer vengeance, et que son pere auoit si bien fait par ses sortileges, que sa femme, c'est à dire la femme du diable, s'estoit iettée dedans son corps, et le rongeoit interieurement, et partant que c'estoit fait de sa vie. Secondement, ce Diable, ou ce Manitou, témoigna que s'il n'auoit point répondu au Iongleur qui auoit precedé, c'estoit pour autant que ce Iongleur estoit Algonquain, et de la Nation de celuy qui auoit fait le mal. En troisiesme lieu, comme quelqu'vn luy demanda s'il ne voyoit point d'Hiroquois, sortir de leur Païs pour les venir surprendre, il répondit, apres que cette femme l'eut inuoqué par ses sifflemens et agitations et tintamarres : Hastez-vous, hastez-vous d'aller à la guerre, ie voy le Païs des Hiroquois remply de toute sorte d'armes, d'arcs et de fleches, qu'on prepare pour vous venir attaquer. Ce Demon, ou plustost cette Demoniaque, car c'estoit cette impudente qui faisoit croire que c'estoit le Manitou qui parloit, adiousta qu'il auoit mangé quelques *Attikamegouekhi* (ce sont des Peuples qui demeurent au dessus du Fleuue qu'on nomme les Trois Riuieres) ; qu'il en mangeroit bien d'autres, s'il n'estoit appellé ailleurs ; mais qu'*Atchen*, c'est vne espece de loup garou, viendroit en sa place pour les deuorer, s'ils faisoient vne bourgade, comme ils s'y estoient resolus ; qu'il les viendroit prendre iusques aupres du Fort des François ; qu'il égorgeroit des François mesmes. O la meschante femme ! comme elle est habituée à courre deçà, delà, elle auoit peur d'estre retenuë dans vn bourg, et par consequent elle voulut donner l'épouuante, et en effet la donna à sa Nation, qui ne pensa plus qu'à la guerre. Le Pere Buteux la reprenant de sa malice, elle tira vn cousteau, et le menaça de le tuer. Mais ne seroit-ce pas icy vne ruse de l'ennemy, qui craint de perdre en vne vie sedentaire, ceux qui luy sont tous acquis dans leurs courses vagabondes.

Voicy quelques menuës superstitions qui leur iettent bien de la poussiere aux yeux, et des tenebres dans l'esprit. Ils ne sont pas bien aises d'ouïr parler de la mort, ny de la maladie, ny d'aucun malheur, quel qu'il soit, de peur que le Manitou entendant ce discours, ne prenne de là occasion de les affliger, ou de les faire mourir. I'ay dit autrefois qu'ils craignent fort la mort ; cela est veritable, car ils n'en peuuent supporter le nom ; neantmoins quand ils sont malades, ils ne l'abhorrent pas tant, notamment quand ils souffrent beaucoup, et quelques-vns mesmes prient qu'on les tuë, ou pour se deliurer des tourmens qu'ils endurent, ou pour deliurer de peine ceux qui les doiuent traisner auec eux.

Ils portent par fois au bas de leurs robbes de petits ornemens faits en pattes d'Ours, afin de tuer aisément ces animaux, et de n'estre point offensez d'eux.

Il y en a certains d'entre eux, qui disent que la poitrine, ou la mammelle leur fremit, quand quelqu'vn doit arriuer. Vn d'entre eux, asseurant que les Sauuages de l'Isle estoient proche de la Riuiere des Hiroquois, où se faisoit cette année l'assemblée de guerre, n'en donna point d'autre raison, sinon que la poitrine luy fremissoit. Vn de nos François, qui a longtemps conuersé auec ces Barbares, m'a asseuré qu'il a plusieurs fois experimenté qu'ils estoient veritables en leurs fausses propheties, et de nouueau, disoit-il, vne telle femme Sauuage sentant fremir sa mammelle, dit à sa mere et aux autres, qui estoient dans

la Cabane: Les François arriueront bien tost icy : ce qui fut vray ; il estoit l'vn de ceux qui parurent. Ie ne sçay si le diable s'y fourre ; cela sçay-ie bien, qu'examinant toutes ces fourbes de plus prés, vous trouuerez que les premiers autheurs en sont morts ou absens.

Le ieune homme qui est auec nos Peres des Trois Riuieres, ayant pris certain poisson, qui ressemble en quelque façon à vn gros lezard, car il a quatre pattes et vne queuë assez longue, quelques Sauuages s'en estant apperceus, vindrent dire aux Peres, qu'on auoit mal fait de prendre cét animal, qui causoit les vents, et que de long-temps les barques n'arriueroient à cause de cela, et partant qu'on feroit bien de le ietter au plus tost à la riuiere pour appaiser le vent qui estoit contraire. Ces bonnes gens n'entendent pas que Dieu tire les vents de ses thresors, et non pas du ventre et de l'estomach d'vne beste. Les ieunes femmes et les filles ne veulent point manger de testes de brochets, de peur de n'auoir point d'enfans.

Il y en a qui portent sur eux quelque chose par l'ordonnance du Manitou, pour viure long-temps, à ce qu'on m'a dit ; en quoy il arriua vne chose agreable à l'vn de nos Peres aux Trois Riuieres. Voyant vn Sauuage paré d'vne belle ceinture, il luy demanda s'il l'aymoit beaucoup : Ouy, répond-il, car le Manitou m'a fait dire, que ie la portasse pour viure long-temps. Et celuy qui a tout fait, repart le Pere, dit que cela ne sert de rien, pour la mort, ny pour la vie. Ce Sauuage s'en va ; mais ruminant à part soy, ce que luy auoit dit le Pere, le retourne voir, et luy dit : Tiens, voila ma ceinture, donne m'en quelque chose ; i'ay pensé que ton Manitou auoit plus d'esprit que le nostre, et par consequent ie ne me soucie pas de m'en deffaire. Le Pere se mit à rire, voyant vn homme si dégagé.

Vn autre, voyant la solemnité qu'on fait la veille de la sainct Iean, croyoit qu'on faisoit cette feste pour chasser le Manitou, et disoit que nous entendions bien mieux à l'éloigner et le bannir de nous, que non pas eux ; c'est pourquoy nous viuions plus long-temps. Cela me confirme dans l'opinion que i'ay qu'ils font leurs tintamarres et battent leurs tambours pour chasser le diable, afin qu'il ne tuë point les malades. Ie crains que l'vn de ces iours ils ne nous viennent prier de tirer nos canons pour les guerir.

Il arriue par fois, que les Sauuages se faschants l'hyuer contre la rigueur du froid, qui les empesche de chasser, déchargent leur colere d'vne façon ridicule : tous ceux qui sont nez l'esté, sortent de leurs Cabanes, armez de feux et de tisons ardens, qu'ils lancent contre *Kapipou noukhet*, c'est à dire contre celuy qui a fait l'hyuer, et par ce moyen le froid s'appaise. Ceux qui sont nez l'hyuer, ne sont point de la partie, car s'ils se mesloient auec les autres, le froid s'augmenteroit au lieu de s'appaiser. Ie n'ay point veu cette ceremonie ; ie l'ay apprise de la bouche d'vn Sauuage.

Vn Sauuage, voyant qu'vn François mangeoit le cœur d'vn certain oyseau : Comment, luy dit-il, toy qui es homme, oses tu manger de cela ? Si nous en mangions nous autres, nos ennemis nous surprendroient, et nous tueroient ; c'est vn manger de femme.

Vn autre disoit, que les oiseaux faisoient ordinairement leurs festins pendant les plus courtes nuits de l'année, les Orignaux dans les longues, et les Castors dans les mediocres.

Vn des nostres, visitant vn Sauuage malade, et le trouuant tout déconforté, luy demanda ce qui luy estoit suruenu de nouueau. Helas, luy dit-il, ie commençois à me mieux porter ; ie suis sorty de ma Cabane, vne fille qui a ses mois m'a regardé, ie suis retombé dans la rigueur de mon mal. I'ay déja dit que ces filles se retirent hors la Cabane quand elles ont cette infirmité, et que les Sauuages apprehendent mesme leur rencontre. Le Pere le consola, luy faisant entendre que ce regard estoit incapable de luy nuire.

Voicy le voyage admirable d'vn *Nipisirinien*, qui m'a esté raconté par vn Montagnés. Cét homme s'en estant allé bien loing, arriua en fin à la Cabane ou

maison de Dieu, qu'il nommoit celuy qui donne à manger. Il le trouua seul, mais sa fille suruint bien-tost apres ; il n'a que cette fille, et encor ne sçait-on comme il l'a euë, car il n'a point de femme. Toutes sortes d'animaux l'enuironnent ; il les touche, les manie comme il veut, sans qu'ils s'enfuient ; aussi ne leur fait-il aucun mal, car comme il ne mange point, il ne les tuë pas. Il demanda neantmoins à ce nouuel hoste, ce qu'il desiroit manger, et ayant sceu qu'il mangeroit volontiers d'vn Castor, il en prend vn sans peine, et le luy fait manger, puis luy demanda quand il s'en vouloit aller? Dans deux nuits, respond-il : Bien, dit-il, vous serez deux nuits auec moy. Ces deux nuits furent deux années : car ce que nous appellons vn an, ce n'est qu'vn iour, ou vne nuit, au compte de celuy qui fait trouuer à manger ; et on est si content auec luy, que deux hyuers, ou deux années ne semblent que deux nuits. Quand il fut retourné en son pays, il fut bien estonné du retardement qu'il auoit fait. Ie demanday si on ne pouuoit pas aller encor vne fois où ce Sauuage auoit esté : Il n'y a, me dit-on, qu'vne seule personne qui puisse y aller, et non pas encor tousiours, et cela au rapport de celuy qui en est reuenu. Cela ressent ie ne sçay quoy de bon, qui en prendroit le suc, comme aussi ce que ie m'en vay raconter. Le Pere Buteux entrant dans vne Cabane auec le Sieur Nicolet, qui entend fort bien la langue Algonquine, vn Algonquin qui fait du Docteur les inuita de s'asseoir aupres de luy, ce qu'ils firent ; et là dessus il leur dit que les Sauuages recognoissent deux Manitous, mais pour luy qu'il en recognoissoit vn troisiesme, qui presidoit aux guerres ; que l'vn de ces trois auoit fait la terre, du moins celle de son pays, car pour celle du païs des François, qu'il n'en estoit pas bien asseuré ; ayant fait la terre, il produisit les animaux et toutes les autres choses de son païs. Il luy donnoit vn grand lac, ou vn Sault d'eau pour residence, comme on donne la mer à Neptune. Ce bon Createur de la terre tirant certain iour sur vn Castor, pour le chasser bien loing, afin d'en peupler le païs, il le manqua, et la flèche rencontrant vn arbre, elle le rendit beau et fort poly ; et que cela ne fut vray : I'ay, disoit-il, cognu des vieillards, lesquels ont veu cét arbre. Il rapporta mille autres badineries. Le Pere luy fit demander où estoit ce Dieu deuant qu'il creast la terre : Dans son canot, répond-il, lequel flottoit sur les eaux. S'il auoit vn Canot, luy dit-on, il falloit qu'il y eust des arbres, car il est fait d'écorce d'arbres ; s'il y auoit des arbres, il y auoit de la terre ; si la terre estoit, comment l'a il creée? La terre, repart-il, auoit esté auparauant, mais elle auoit esté inondée par vn deluge. Et deuant ce deluge, qui auoit creé cette terre ? Ie n'en sçay rien, vous auez plus d'esprit que moy, n'en demandez pas dauantage. Puis que tu l'ignores, preste nous l'oreille, luy dit-on. Si i'estois ieune, vous auriez raison de me vouloir instruire, mais estant déja vieil, vous perdrez vos peines, car ie n'ay plus de memoire. C'est pour autant que tu es âgé, luy dit le truchement, qu'il te faut haster d'apprendre ces veritez, car si tu ne les crois, tu seras tres malheureux apres ta mort. Là dessus il luy toucha quelque chose de la creation du monde, et de la redemption, des peines et des recompenses de l'autre vie. Ie n'ay pas, repartit-il, l'esprit de pouuoir retenir tant de choses, enseignez-le aux enfans qui ont bonne memoire. Neantmois cette doctrine fit quelque impression sur son esprit, car du depuis il enseignoit à quelques malades ce qu'il auoit retenu.

Ie logeray en cét endroit, ne sçachant où le mieux placer ailleurs, ce que i'ay appris de nouueau du Castor. Cét animal est amirable : il fait sa Cabane, comme i'ay dit, sur le bord d'vn Fleuue ou d'vn Estang ; il a comme vn double estage dans sa maison toute ronde, faite à la façon d'vn four, tres bien massonné. Le premier estage, c'est le fond de sa Cabane, où l'eau entre par son ouuerture ; mais le Castor met de gros bois en trauers, sur lesquels il iette des branches de sapin, et d'autres arbres qui luy seruent de plancher. Il perce le second estage sur le milieu, et par l'ouuerture il descend dans l'eau, qui est au fond de

de sa Cabane, c'est à dire au plus bas estage, d'où il se coule dans l'Estang, par la porte de sa maison. On m'auoit dit qu'il portoit sa prouision de bois pour manger pendant l'hyuer dans sa demeure; mais vn Sauuage m'a asseuré du contraire. Il dit donc qu'il couppe force bois pendant l'Automne, et le met dans le Fleuue ou Estang sur le bord duquel il fait sa maison; et afin que ce bois ne surnage, et ne se prenne auec les glaces, quand le dessus de l'eau se gele, il fait couler sa prouision au fonds, au moyen d'vn certain bois plus pesant, dont il la charge, et la garantit par ce moyen. Que Dieu est admirable en ses œuures! L'hyuer estant venu le dessus de l'eau se glace, et la glace couure l'ouuerture, ou la porte de sa maison; en sorte neantmoins que le profond de l'eau n'estant point gelé, cét animal ne laisse pas de sortir de sa petite tour, pour s'aller pourmener dans l'Estang, ou dans le Fleuue par dessous les glaces. Mais voicy vne chose qui me semble encore plus merueilleuse. Les Castors se trouuant par fois en trop grand nombre en quelque endroit, et ne se pouuans accorder, quelques-vns se retirent, et vont chercher païs ailleurs. Trouuant quelque ruisseau commode, ils s'arrestent là, et si ce ruisseau n'est pas assez profond, ils le barrent, et font vne chaussée qui donne de l'estonnement à l'esprit de l'homme. Ils couppent de gros arbres auec les dents; ils iettent des bois à trauers le Fleuue de toutes façons, puis ils massonnent auec de la terre, si proprement, du costé qu'ils veulent retenir l'eau, que des artisans seroient bien empeschez de mieux faire. Ces chaussées ont enuiron trois toises de large, et de longueur, plus ou moins, selon la largeur du Fleuue ou du Ruisseau qu'ils ont barré. Le sieur Oliuier m'a rapporté, qu'il auoit passé sur vne de ces chaussées, longue de plus de deux cens pas. Le sieur Nicolet en a veu vne autre quasi d'vn quart de lieuë, si forte et si bien faite, qu'il en estoit tout estonné. Les eauës arrestées par cette chaussée deuiennent profondes, et font comme vn bel Estang, où le Castor se va pourmener. On m'a dit iusques-là, que la terre manquant au lieu où ils font ce grand trauail, ils en vont querir ailleurs, et l'apportent sur leur dos; ie ne sçay qu'en croire, sinon que *mirabilis Deus in omnibus operibus suis.*

Comme nous auons icy quelques Elans deuant nos yeux, que Monsieur nostre Gouuerneur fait domestiquer, i'ay remarqué que ce haut animal se met aussi aisément à genoux que le Chameau, soit pour boire ou manger, ou pour se coucher. La Nature, ou plustost son Autheur, pouruoit sagement à tout: comme l'Elan est haut monté, il luy a donné cette facilité de plier les genoux, et de se soustenir aisément dessus, ce qu'il n'a pas accordé aux autres animaux, plus petits et plus bas.

CHAPITRE VIII.

De l'estat present de la Nouuelle France, sur le grand Fleuue de S. Laurens.

Il me semble qu'en contemplant le progrez des affaires de la Nouuelle France, ie voy sortir vne Aurore des profondes tenebres de la nuict, laquelle embellissant de ses rayons dorez la surface de la terre, se change à la parfin en ce grand Ocean de lumiere que le Soleil apporte. Les grandes pertes qu'ont fait ces Messieurs en la premiere naissance de leur Compagnie, sont iustement comme vne nuict tres espaisse, qui couuroit d'horreur toutes ces contrées. On n'y pensoit que pour les rebutter; on ne les regardoit que pour les fuïr; on debattoit en France la iuste possession de ces terres, pendant que la famine et l'Anglois les partageoient et les affligeoient l'vn apres l'autre. Les Lys y mouroient en leur naissance, le peu de François qui les habitoient estoient Estrangers dans leur propre Païs. Bref ces grandes Prouinces ne pouuoient aspirer à vne plus grande fortune que d'estre faites vn magazin de peaux de bestes mortes, que de nourrir des bouches sauuages, des Elans, des Castors et grand nombre

d'Arbres. Voila iusques où se pouuoit éleuer la gloire de la Nouuelle France, souz la captiuité de l'Estranger, ou souz la conduite de ceux qui ne l'aymoient que pour ses dépoüilles ; mais Dieu ayant versé sa benediction sur cette nouuelle Compagnie, cette nuict s'est dissipée, et maintenant l'Aurore d'vne douce et paisible prosperité se va répandant le long de nostre grand Fleuue : ce qui nous fait esperer que le Soleil de l'abondance suiura ces heureux commencemens, s'auançant tous les iours iusques au plus haut point de son Apogée, pour n'en iamais descendre ; puis que la plus grande abondance qu'on luy souhaite, c'est l'abondance des vertus, dont les fruicts sont eternels. Mais découurons quelques rayons de cette Aurore, qui commence à produire ses beautez.

Ie donne à cognoistre par l'inscription de ce Chapitre, que ie ne parle point de ce qui se passe, ou de ce qui se rencontre dans toute l'étenduë de la Nouuelle France, comme par exemple de l'Acadie, ny de la Residence de saincte Anne au Cap Breton, ny de l'habitation de S. Charles en l'Isle de sainct Louis à Miscou : car encor bien que le premier des Fleuues nous ouure vn grand chemin royal pour nous entre-visiter, et nous entre-communiquer les biens que Dieu depart à chaque contrée, si est-ce que nos havres ne sont pas encor assez peuplez de vaisseaux, ny nos demeures d'vn assez grand nombre de personnes pour entreprendre ce commerce. Les Sauuages seulement, trauersans les terres, ou nauigeans dans leurs petites gondoles sur les Fleuues, nous rapportent par fois quelques nouuelles de ces habitations plus esloignées ; comme de nouueau, vn grand ieune homme, venu de l'Acadie, nous a fait entendre que Monsieur de Rasilly estoit dans l'estime d'vn tres grand Capitaine, non seulement parmy les François et les Anglois, mais encor dans la creance de tous les Peuples de son Païs. Il ne s'est pas trompé. La vertu de ce grand homme merite d'estre honorée, mesme au milieu de la Barbarie. Ce preambule est long, entrons dans nos demeures.

Quatre choses rendent vn Païs recommandable, la bonté du sol, les places fortes et munies, la qualité et la quantité des habitans, et la police.

Pour la bonté des terres qui font les riues du grand Fleuue, i'en parleray cy apres. Quand aux places fortes, ie diray simplement ce qui en est. Monsieur de Champlain deuant que de mourir, fortifia la place que les Anglois auoient vsurpée, et qu'ils ont renduë ; depuis sa mort, on y a encor trauaillé, on a entretenu vne redoute qu'il auoit dressée pour commander le long du Quay, et l'on a multiplié les canons qui battent sur la riuiere, renforçant la platte forme qui les porte. L'Islet de Richelieu demeure comme il estoit auec ses pieces de batterie. I'en parlay l'an passé, et n'en diray pas dauantage à present. Les desseins croissent auec le temps. Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur a tracé le plan, comme i'ay déja dit, d'vne forteresse qu'on doit bastir regulierement. Les vns trauaillent à la chaux, les autres à la brique, les autres tirent de la pierre, d'autres explanadent la place. On a tiré les allignemens d'vne ville, afin que tout ce qu'on bastira doresnauant soit en bon ordre ; on a visité vn endroit sur la riuiere, qui pourra empescher, non seulement les grands Vaisseaux de passer outre, mais encor les petites Barques, et peut-estre encor les Chalouppes.

L'habitation des Trois Riuieres est agrandie de deux corps de logis, d'vn magazin, et d'vne platte forme garnie de canon. Voila ce qui s'est fait, mais non pas tout ce qui se doit faire pour la conseruation du Païs.

Ie ne dis rien des maisons des particuliers, qu'ils ont fait et font dresser encor tous les iours, qui deçà, qui delà, suiuant l'affection, et la commodité d'vn chacun. Ceux qui n'ont point veu le Pays dans sa pauureté, n'admirent pas peut-estre ces commencemens encore assez petits ; pour moy ie confesse ingenuëment que Kébec me semble vn autre Païs, et qu'il n'est plus ce petit coin caché au bout du monde, où on ne voyoit que quelques mazures et quel-

que petit nombre d'Europeens. Le courage de ces Messieurs passe bien plus auant ; ils meditent diuerses demeures ou habitations, iusques au grand Sault de sainct Louys, qui seront peut estre vn iour autant de Villes. Voire mesme, auec le temps ils pourront s'asseurer de la grande riuiere, iusques à la mer douce des Hurons ; c'est vn lac de plus de cinq cens lieuës d'estenduë. Mais il faut reünir, et rallier nos forces en quelques endroits stables et bien conseruez, deuant que de nous répandre si loing.

Quand aux habitans de la Nouuelle France, ils se sont multipliez au delà de nos esperances. Entrant dans le Païs, nous y trouuasmes vne seule famille, qui cherchoit passage en France, pour y viure souz les loix de la vraye Religion ; et maintenant nous voyons tous les ans aborder bon nombre de tres-honorables personnes, qui se viennent ietter dans nos grands bois, comme dans le sein de la paix, pour viure icy auec plus de pieté, plus de franchise, et plus de liberté. Le bruit des Palais, ce grand tintamarre de Sergens, de Plaideurs et de Solliciteurs, ne s'entend icy que de mille lieuës loing. Les exactions, les tromperies, les vols, les rapts, les assassins, les perfidies, les inimitiez, les malices noires, ne se voyent icy qu'vne fois l'an sur les papiers et sur les Gazettes, que quelques vns apportent de l'Ancienne France. Ce n'est pas que nous n'ayons nos maladies, mais elles sont plus aisées à guerir ; et encor ne faut-il point d'argent pour payer le soin des Medecins. Pleust à Dieu que les âmes amoureuses de la paix peussent voir combien douce est la vie esloignée des gehennes de mille complimens superflus, de la tyrannie des procez, des rauages de la guerre, et d'vne infinité d'autres bestes sauuages qu'on ne rencontre point dans nos forests. Mais ie ne prends pas garde, que voulant parler des nouueaux habitans de la Nouuelle France, ie vay discourant de la paix qu'elle possede. Disons donc que nous auons icy deux braues Cheualiers, l'vn pour Gouuerneur, c'est Monsieur de Montmagny ; l'autre pour son lieutenant, c'est Monsieur de l'Isle. Nous y auons aussi de tres honnestes Gentilshommes, nombre de soldats de façon et de resolution ; c'est vn plaisir de leur voir faire les exercices de la guerre, dans la douceur de la paix, de n'entendre le bruit des mousquetades et des canons, que par reioüissance, nos grands bois et nos montagnes répondans à ces coups par des Echos roulans, comme des tonnerres innocens qui n'ont ny foudres, ny éclairs. La Diane nous réueille tous les matins, nous voyons poser les sentinelles. Le corps de garde est tousiours bien muny ; chaque escoüade a ses iours de faction ; en vn mot, nostre forteresse de Kébec est gardée dans la paix comme vne place d'importance dans l'ardeur de la guerre. Le reste des habitans fait vn gros de diuerses sortes d'artisans, et de quelques honorables familles, qui s'est notablement accreû cette année. Nos Sauuages mesmes, qui ne sont pas des grands admirateurs de l'Vniuers, s'étonnent de voir, disent-ils, tant de Capitaines, et tant d'enfans de Capitaines. Entre les familles qui sont venuës de nouueau, celles de Monsieur de Repentigny, et de Monsieur de la Poterie, braues Gentilshommes, tiennent le premier rang. Quand on nous dit à Kébec, qu'il y auoit nombre de personnes à Tadoussac, qui venoient grossir nostre Colonie, qu'on ne voyoit là bas qu'hommes, femmes et petits enfans ; nous loüasmes Dieu, et le priasmes de répandre sa saincte benediction sur cette nouuelle Peuplade ; mais quand on nous asseura qu'il y auoit entre autres six Damoiselles, des enfans beaux comme le iour ; que Messieurs de Repentigny, et de la Poterie, composoient vne grosse famille, qu'ils estoient en bonne santé ; ie vous laisse à penser, si la ioye ne s'empara pas de nostre cœur, et l'estonnement de nostre esprit. Tout cela redoubla par leur presence ; leur grace, leur entretien nous fit voir la grande difference qu'il y a entre nos François et nos Sauuages. Qui fera maintenant difficulté de passer nos mers? puis que des enfans si tendres, des Damoiselles si delicates, des femmes naturellement apprehensiues se mocquent et

se rient de la grandeur de l'Ocean? Finissons bien tost ce Chapitre. Reste à parler de nostre police Ecclesiastique et Ciuile. I'ay déja dit qu'il n'y a point icy de pratique pour les Chicaneurs. Les differens que i'y ay veu naistre iusques à present, n'ont paru que pour disparoistre bien tost; chacun est son propre Aduocat, et la premiere personne qu'on rencontre, iuge en dernier ressort sans appel; s'il y a quelque chose qui merite d'estre rapporté à Monsieur le Gouuerneur, il l'expedie en deux mots, ou le fait conclure et terminer par ceux qui peuuent auoir cognoissance de l'affaire. Ce n'est pas qu'on ne puisse proceder icy iuridiquement, et que par fois on ne l'ait fait; mais comme il n'y a point de grandes occasions de disputer, aussi n'y peut-il y auoir de grands procez, et par consequent toute la police est douce et agreable. Il y a par tout quelques esprits plus libertins, qui croyent que les loix les plus douces sont des chaisnes; mais leurs mécontentemens sont les maladies de leur esprit, et non la rigueur des ordonnances qui n'ont point d'amertume. Au reste celles qui se font icy, y sont gardées en mesme temps. En voicy des preuues. Le vingtneufiesme Decembre de l'an mil six cens trente cinq, furent mises à vn pilier deuant l'Eglise, des affiches et defenses, sur certaines peines: de blasphemer, de s'enyurer, de perdre la Messe et seruice diuin aux iours de Festes. En suite dequoy, vn carcan fut attaché au mesme pilier, et vn cheualet aupres, pour les delinquants, où fut mis par effet le sixiesme Ianuier vn yurongne et blasphemateur. Et le vingt-deuxiéme, vn de nos habitans fut condamné à cinquante liures d'amende, pour auoir fait enyurer quelques Sauuages. Les meilleures loix du monde ne valent rien, si on ne les fait garder. Pour la Iurisdiction Ecclesiastique, elle ne s'est encor exercée que dans les cœurs et dans les consciences. Veritablement nous auons sujet de benir Dieu, voyant que l'accroissement de nos Paroissiens est l'augmentation de ses loüanges. Les premiers sacrifices de la Messe, que nous presentasmes en ces contrées, furent offerts dans vn meschant petit taudis, qui maintenant nous feroit honte; nous nous seruismes par apres d'vne chambre; puis on fit bastir vne Chapelle; on a tasché de la changer en Eglise, l'augmentant de moitié ou enuiron, et auec tout cela les iours de Festes, les deux premieres Messes qui se disent à Kébec sont si frequentées, que cette grande Chapelle, ou cette petite Eglise, se voit remplie *vsque ad cornu altaris*, d'vn bout à l'autre. Le seruice se fait maintenant auec solemnité; outre les Messes basses, on en chante vne tous les Dimanches et toutes les Festes, où se fait l'Eau benite et le Pain benit; on recite le Prosne, pour l'Instruction des plus ignorans; on ne manque pas de prescher en son temps, d'expliquer le Catechisme apres les Vespres. Nos François y assistent, les vns pour y estre mieux instruits, les autres pour donner courage aux enfans, qui font aussi bien qu'en aucune Paroisse que i'ay veu en France. Si tost qu'on nous eut logés proche de l'Eglise, le Pere Lallemant, commençant d'habiter cette Residence, donna en mesme temps commencement à ses solemnitez; le Pere de Quen luy a succedé dans la mesme affection et splendeur. Ie confesse ingenuëment que mon cœur s'attendrit la premiere fois que i'assistay à ce diuin seruice, voyant nos François tous réjoüis d'entendre chanter hautement et publiquement les loüanges du grand Dieu au milieu d'vn Peuple barbare, voyans de petits enfans parler le langage Chrestien en vn autre monde. Il me sembloit qu'vne Eglise bien reiglée où Dieu est seruy auec amour et respect, auoit trauersé la mer, ou que ie me trouuois tout d'vn coup dans nostre France, apres auoir passé quelques années au païs des Sauuages. Ce qui vous est commun en l'Ancienne France, et qui ne touche que les âmes les mieux disposées, nous réioüit iusques au fond du cœur dans nos petites Eglises basties de bois estranger. Autant de fois que nous presentons au Dieu du Ciel l'adorable sacrifice de l'Autel, en quelque nouuel endroit, il nous semble que nous en

bannissons les demons, et que nous prenons possession de ces terres au nom de Iesus-Christ nostre souuerain Seigneur et Maistre, que nous desirons de voir regner pleinement dans les cœurs de nos François, et dans la creance de nos Sauuages. Le zele de Monsieur Gand à procurer de toutes ses forces, que nos François aiment ces deuotions solemnelles et publiques, me semble fort loüable ; mais les ordonnances de Monsieur nostre Gouuerneur, son exemple tres-remarquable et la pieté des plus apparens tiennent tout en deuoir ; qui refusera d'assister à l'explication du Catechisme, puis que ces personnes de merite et d'authorité l'honorent de leur presence, et prennent vn grand plaisir d'entendre par fois chanter en langue Sauuage l'oraison du Fils de Dieu, et les articles de nostre creance par les bouches encore enfantines de petits garçons et de petites filles Françoises et Sauuages ? Dieu soit loüé dans le temps et dans l'eternité par les langues de toutes les Nations de la terre.

Ie m'oubliois de dire que l'establissement d'vn College sert encor beaucoup pour le bien du pays : aussi quelques personnes tres-honnestes nous sçauent fort bien dire, que iamais elles n'eussent passé l'Ocean pour venir en la Nouuelle France, si elles n'eussent eu cognoissance qu'il y auoit des personnes capables de diriger leurs consciences, de procurer leur salut, et d'instruire leurs enfans en la vertu et en la cognoissance des Lettres.

CHAPITRE IX.

Réponses à quelques propositions qui m'ont esté faites de France.

Quelques personnes de condition m'ont fait proposer sous main et de diuers endroits, certaines difficultez dont elles desirent estre éclaircies, pour se resoudre à passer en ces contrées. Il est raisonnable de leur satisfaire auec fidelité.

I. On demande si le païs est hors des incursions de l'Espagnol, et là dessus on desire vne Chorographie, pour voir la distance qu'il y a entre la Nouuelle France et les terres qu'il possede en l'Amerique.

Ie responds qu'il n'est pas besoin de Chorographie pour cognoistre cét éloignement ; adioustez que ie n'en sçaurois faire que sur les cartes qui ont déia cours, n'en ayant ny le temps, ny le loisir, ny les moyens de me transporter en tant d'endroits pour prendre les hauteurs necessaires ; neantmoins ce que ie vay dire satisfera pleinement à la demande. L'Espagnol ne nous sçauroit venir trouuer que par mer ou par terre : de venir par terre, c'est l'impossibilité mesme, et quiconque a tant soit peu de cognoissance du Païs se rendroit ridicule, s'il apprehendoit sa venuë au trauers de tant de centaines de lieuës de bois, de forests, de fleuues, de lacs et de montagnes. Pour venir par eau, il a vn tres-grand chemin à faire, car entre nous et luy il y a toute la Floride, et peut-estre plusieurs autres contrées au delà, toute la Virginie et toutes les autres terres qui appartiennent à la France, qui sont de tres-grande estenduë. Ce n'est pas tout, ayant trouué l'emboucheure de nostre grand fleuue, il faut monter quasi deux cens lieuës selon les mariniers, qui ne donnent qu'enuiron dix-sept lieues et demy pour degré. Que si nous suiuons les Geographes qui en assignent vingt-cinq, il faut monter plus de trois cens lieues sur cette grande Riuiere pour nous rencontrer ; et quand tout ce chemin seroit fait, nous sommes maintenant en tel estat et en tel nombre, que nous ne craindrions pas ses forces. Si Monsieur de Champlain eust eu des viures, et de la poudre et autres munitions de guerre, iamais l'Anglois ne fust entré dans le fort de Kébec ; il auoit le courage trop bon, et la place estoit d'ailleurs trop tenable, bien que ce ne fust encore rien, au prix de ce qu'on y a adiousté, et qu'on y adiouste tous les iours. Pour les munitions de bouche, on nous en enuoye tousiours pour deux ans, et si nous serons bien-tost sur le poinct de nous nourrir icy de nostre trauail.

Mais c'est ce qu'on me demande en second lieu.

II. Si défrichant les terres et les labourant, elles produiront assez pour leurs habitans.

Ie responds qu'ouy; c'est le sentiment de ceux qui s'y entendent. Le Sieur Giffard, qui n'a défriché que durant deux ans, et encor laissant plusieurs souches, espere recueillir cette année, si son bled correspond à ce qu'il monstre maintenant, pour nourrir vingt personnes; dés l'an passé il recueillit huit poinçons de fourment, deux poinçons de pois, trois poinçons de bled d'Inde; et tout cela au moyen de sept hommes qui ont encor esté bien diuertis à bastir, à faire des foins, et à d'autres manufactures. Sa terre est bonne, toutes ne sont pas semblables.

III. S'il y a esperance que les pommiers et autres arbres fruictiers y puissent porter du fruict.

Ie n'en puis répondre auec asseurance, pour n'en auoir aucune experience oculaire. Le sieur Hebert auoit planté quelques pommiers pendant sa vie, qui ont porté de fort bons fruicts, à ce qu'on m'asseure; le bestail a gasté ces arbres. Nous auons greffé quelques sauuageons cette année, les entes sont tres-bien reprises; le temps nous apprendra ce qui en est. On voit icy des poiriers, pommiers, pruniers, cerisiers et autres arbres portant des fruits sauuages; s'ils resistent aux rigueurs de l'hyuer, ie ne vois pas pourquoy ils doiuent mourir pour estre entez de bons greffes. Il y a en quelques endroits force lambruches chargées de raisins; quelques-vns en ont fait du vin par curiosité, i'en ay gousté, il m'a semblé fort bon. Plusieurs tiennent pour certain que la vigne reüssiroit icy, et comme i'opposois la rigueur des froids, on me répondit que les seps seront en asseurance tout l'hyuer souz la neige, et qu'au Printemps on ne doit pas tant craindre que les vignes gelent, comme on fait en France, pour ce qu'elles ne s'auanceront pas si tost. Tout cela semble probable.

IV. Combien vingt hommes seroient de temps à défricher vn arpent de terre? ce que cousteroit vn chacun à nourrir durant vn an? et quelles prouisions il faudroit faire?

Vingt hommes défricheront en vn an trente arpens de terre, au net, en sorte que la charruë y passe; s'ils estoient interessez dans l'affaire, peut estre en feroient-ils dauantage. Il y a des endroits bien plus aisez les vns que les autres; la tasche ordinaire de chaque homme par an est vn arpent et demy, n'estant point diuerty en d'autres choses. On donne à chacun pour son viure deux pains d'enuiron six ou sept liures par semaine, c'est à dire qu'il faut vn poinçon de farine par an, deux liures de lard, deux onces de beurre, vne petite mesure d'huile, et de vinaigre, vn peu de moluë seiche, c'est enuiron vne liure, vne écuellée de pois, c'est enuiron vne chopine, tout cela par semaine. Pour leur boisson, on leur donne vne chopine de sydre par iour, ou vn pot de biere, et par fois vn coup de vin, comme aux bonnes festes. L'hyuer on leur donne vne prise d'eau de vie le matin, si on en a. Tout ce qu'on peut retirer sur le Païs, soit par la chasse, ou par la pesche, n'est point compris là dedans. Suiuant ce memoire, on peut voir ce qu'il couste pour nourrir vn homme, et les prouisions qu'il faut faire. Ie ne parle point des autres rafraîchissemens, qu'il est bon d'apporter, des pruneaux, riz, raisins, et autres choses qui peuuent seruir pour les malades. Ie ne parle non plus des habits, des couuertures, des mattelats, et autres choses semblables, qu'vn chacun peut apporter selon sa condition et selon son pouuoir.

V. Comme est fait le grand Fleuue sainct Laurens? quels sont ses riuages? iusques où vont les grands Nauires? de quel port sont ceux qui montent iusques à Kébec et iusques aux Trois Riuieres? quel est l'estat des fortifications qu'on a faites pour la seureté du Païs?

Voila bien des demandes tout à la fois, ausquelles il est bien difficile de répondre, sans faire de longues pourmenades. Quand on monte à Kébec, et qu'on a le vent en pouppe, on ne s'arreste gueres

à remarquer les riues du grand Fleuue, qui par fois ne paroissent point, soit pour leur esloignement, le Fleuue estant fort large, soit pour les bruines qui en dérobent la veuë. D'aller costoyer ces riuages, il faudroit faire quatre cens lieuës, et mener des hommes et des viures pour vn long temps. Si faut-il toutesfois donner quelque réponse. Quand on est entré dans les terres, on rencontre vn Golphe grand comme vne mer ; montant plus haut, ce Golphe se change en vn Fleuue fort large, car à peine en voit-on les riues nauigeant au milieu. Il se va tousiours étrecissant, en sorte neantmoins qu'il a bien encor dix lieuës de large à plus de cent lieuës de son emboucheure. Deuant Kébec, où il se rétreint fort, il a six cens septante deux toises ; on l'a mesuré sur la glace. Quatre lieuës au dessus, il élargit encore son lict, et deuant l'habitation des Trois Riuieres, qui est à trente lieuës au dessus de Kébec, il a bien encor deux ou trois mille pas communs, comme ie l'écriuy l'an passé ; vn peu plus haut, il fait le grand Lac de sainct Pierre, large d'enuiron sept lieuës. Ce Roy de tous les Fleuues est bordé, tantost de montagnes, tantost d'vn païs plat, ou bien peu releué. I'ay souuent nauigé de Kébec aux Trois Riuieres. I'ay remarqué des riues pierreuses, d'autres sablonneuses ; en d'autres on trouue de l'argile, des terres grasses, tres-bonnes pour faire de la brique ; le Païs est beau et bien agreable, entre-couppé de riuieres, de ruisseaux, de torrens qui viennent des terres. Les Sauuages m'ont monstré quelques endroits, où les Hiroquois ont autrefois cultiué la terre. I'vse à mon aduis de redite ; mais ceux qui demandent ces réponses le souhaitent ainsi. Ce Fleuue depuis le Cap de sainct Laurens, c'est à dire depuis son emboucheure iusques à Tadoussac, tire en partie au Nordoüest, quart d'Oüest, en partie à l'Oüest, quart de Suroüest, selon les cartes de Monsieur de Champlain : car ie n'ay point fait ces obseruations voguant dessus, ne me figurant pas que cela fust necessaire à mon dessein. Pour la grandeur des Vaisseaux qui peuuent entrer dans ce Fleuue, ie me persuade que tous ceux qui marchent en asseurance sur l'Ocean peuuent venir en seureté iusques à Tadoussac, et peut-estre encor iusques à Kébec, et vn peu plus haut ; neantmoins on n'y en fait ordinairement monter que de cent à deux cens tonneaux. Au delà de Kébec, on n'enuoye que des Barques, qui passent bien loing au dessus des Trois Riuieres. C'est assez sur ce point. I'ay répondu au Chapitre precedent à la demande des fortifications.

VI. Remarquer la qualité des terres, exprimer celles qui sont propres au labourage, au plant, aux pasturages ; s'il sera necessaire pour les labourer de harnois, de bœufs, de cheuaux ; quelles graines on peut apporter.

Si tous nos grands bois estoient abattus, ie satisferois bien aisément à ces demandes ; mais comme ils sont encor debout, et qu'on ne les visite pas aisément, ie diray que i'ay veu de bonnes et de mauuaises terres aux lieux que i'ay frequentés. Il faut philosopher sur ce point de la Nouuelle France, comme de l'Ancienne. Il y a des terres fertiles, en quelques endroits des sables, en d'autres il y a des prairies et des lieux tres propres pour en faire. Ie croy qu'il y a quelques quartiers propres pour la vigne, pour le plant ; mais tout cela n'est pas rassemblé, et c'est ce pendant ce qu'on desireroit. En ces commencemens, comme on n'a point encor fait toutes ces experiences, ie ne sçaurois marquer la proprieté d'aucun terroir auec asseurance. Les Trois Riuieres me semblent comme l'Anjou ; c'est vn païs sablonneux, ie croy que la vigne s'y plairoit. Kébec est diuersifié : il y a des endroits fort bas, les bleds y pourront estre bons ; sur le haut, la vigne et les bleds y pourroient profiter ; pour le bled, l'experience en fait foy ; on peut faire des prairies en mille endroits. Il y en a sur le bord du grand Fleuue, mais les marées les incommodent. Il n'est pas besoin d'apporter des grains pour semer, on en trouuera icy en échange d'autre bled, ou autre chose. Le bled marsais semé au renouueau reüssit bien

mieux que le bled semé deuant l'hyuer; ce n'est pas que ie n'en aye veu de tres-beau semé en Octobre, mais comme on ne sçait pas bien encor recognoistre le temps et la nature du sol et du climat, il est plus asseuré de le semer au Printemps, que deuant l'Hyuer. L'orge commun et l'orge mondé reüssissent en perfection ; le seigle y vient fort bien ; au moins ie puis asseurer que i'ay veu croistre icy de tous ces grains aussi beaux comme en France. Les pois sont plus tendres et meilleurs que ceux qu'on y apporte par la navigation. Les herbes potageres y viennent fort bien, il en faut apporter des graines. Il est vray que le voisinage des forests, et tant de bois pourry, dont les terres se sont comme formées et nourries, nous engendrent par fois des vermines qui rongent tout ; ces animaux venans à mourir parmy les chaleurs de l'Esté, tout vient en perfection, mais quelquefois plus tard qu'il ne faudroit pour retirer des graines et des semences. Nous auons icy des bœufs et des vaches qui nous seruent à labourer les terres défrichées ; on a cette année amené quelques asnes qui rendront de tres-bons seruices ; les cheuaux pourroient seruir, mais rien ne presse d'en amener.

VII. Trouue-t-on de la pierre pour bastir, de l'argile, du sable? Tout cela est icy en abondance en quelques endroits, en d'autres non ; à deux lieuës à la ronde de Kébec, on fait de la chaux, on tire de bonne pierre à bastir, qui se taille fort bien ; on y fait d'excellente brique ; le sable se trouue quasi par tout.

VIII. Remarquer les commoditez que le pays produit pour la vie de l'homme, les especes d'animaux, etc.

La chasse des oiseaux de riuiere est abondante en son temps, c'est à dire au Printemps et à l'Automne ; mais comme elle est fort battuë aux endroits plus habitez, elle s'éloigne de plus en plus : Il y a des Isles toutes pleines d'Oyes, d'Outardes, de Canards de diuerses especes, de Sarcelles, et d'autre Gibbier ; comme on s'occupe aux choses les plus necessaires, on va peu souuent apres ces animaux. Il y a des Elans, des Castors, des Porcs-épics, des Liéures, et quelques bestes fauues, comme des Cerfs, vne espece de vaches, qui semblent auoir quelque rapport aux nostres. Cette chasse des plus grandes testes n'appartient quasi encor qu'aux Sauuages, qui éloignent par leurs courses ces animaux de nos habitations ; quelques François neantmoins ont tué des Elans, mais peu. Le temps viendra qu'on pourra les domestiquer, et en tirer de tres bons seruices, traisnant sur la neige les bois et autres choses dont on aura besoin. Ces Messieurs en nourrissent trois, deux masles et vne femelle ; nous verrons comme ils reüssiront ; s'ils s'appriuoisent, il sera aisé de les nourrir, car ils ne mangent que du bois. On pourra quelque iour faire des parcs pour tenir des Castors ; ce seroit vn thresor, outre qu'on auroit en tout temps de la chair fraische. Que si on voit tant de brebis, tant de moutons et tant d'aigneaux en France, encor que la Brebis pour l'ordinaire ne fasse tous les ans qu'vn aigneau, ie vous laisse à penser combien les Castors se multiplieroient dauantage, puis que la femelle en porte plusieurs.

Pour le poisson il est icy comme en son empire ; il y a vn grand nombre de Lacs, d'Estangs, et de Riuieres tres-poissonneuses. Le grand fleuue est remply d'Estourgeons, de Saumons, d'Aloses, de Brochets, de Barbuës, de poissons dorez, de poissons blancs, de Carpes de diuerses especes, d'Anguilles, etc. non qu'on les prenne en mesme quantité par tout, mais il y a des endroits où la pesche semble prodigieuse. De l'heure que i'écris cecy, voila vn garçon qui apporte vingt-cinq ou trente Barbuës prises en vne nuit. Il y a des Lacs où on se peut nourrir de poisson hyuer et esté ; nos François cét hyuer passé y prenoient des Brochets de trois ou quatre pieds, des Estourgeons de quatre ou cinq pieds, et d'autres poissons en abondance ; c'est vn Sauuage qui m'en découurit l'industrie. Elle fait maintenant grand plaisir à nos François qui sont aux Trois Riuieres, où la pesche

sans mentir surpasse la creance qu'on en peut auoir ; il n'en est pas de mesme par tout. Quand on pourra faire icy comme on fait en France, que les vns s'adonnent seulement à pescher, les autres à chasser, d'autres à cultiuer la terre, d'autres à bastir, on sera soulagé autant qu'en France; mais nous ne pouuons pas encore esperer cela, n'estans pas en assez grand nombre.

IX. Quelles marchandises on peut enuoyer d'icy en France, comme les Pelleteries, les Mouluës seiches et vertes, les huiles de Baleine et d'autres grands poissons, les mineraux que l'on y peut trouuer, les bois goumeux qui donnent la resine, les Pins, Sapins, Cedres, les ais de chesnes, la commodité de bastir des Nauires ?

Ie réponds que tout cela se trouue en ce pays-cy, mais il n'est pas encor assez fort de monde pour recueillir ses richesses. Nous auons de la Moluë à nostre porte, pour ainsi dire ; on la vient pescher de France dans nostre grand fleuue à Gaspé, à l'Isle percé, à Bonauenture, à Miskou ; et cependant la Moluë qu'on mange à Kébec vient ordinairement de France, pource qu'il n'y a point encore assez d'hommes icy pour descendre à cette pesche. I'en dis de mesme du charbon de terre et du plastre : tout cela se trouue icy, mais il faut des vaisseaux pour l'aller querir; ces forces nous manquent encor, pource que le soin principal doit estre de se loger, fortifier, et défricher la terre. Les Basques viennent tuer les Baleines iusques dans Tadoussac et plus haut ; on s'efforcera cette année, me dit-on, de prendre des Marsoins, ou des Baleines blanches, qui passent sans nombre deuant Kébec. Il y a si long temps que nous les voyons se pourmener deuant nos yeux, et cependant les affaires plus pressantes ont retardé iusques icy cette entreprise ; et encor s'il les falloit aller chercher à dix ou vingt lieuës d'icy, on les y laisseroit dans leur liberté : tout se fera en son temps. Quelques personnes soigneuses de leurs affaires, telles qu'il en faut en ce pays-cy, me témoignent qu'elles enuoyent en France du Mairin et des ais de Chesne, et quelques autres bois pour des Nauires iusqu'à la valeur de dix mille francs, et tout cela n'est pas le trauail d'vn an, car ils ont employé vne partie du temps au défrichement des terres; ie souhaitterois vne cinquantaine de familles semblables à celle là, tout le monde n'a pas la mesme industrie. Si on peut retirer quelque profit des Sapins, des Cedres, des Pins, des Pruches, il y en a icy vne infinité, et en plusieurs endroits. Pour les mines il faut auparauant auoir des terres défrichées, à cause qu'il ne faut pas attendre de France la quantité de farines necessaires à tant de bouches, et à tant de personnes, qui se doiuent occuper aux forges. Quelqu'vn pense y auoir trouué vne mine d'or, et vn autre vne d'argent ; ie m'en rapporte à ce qui en est. On peut non seulement trouuer des Moluës de toutes sortes, mais encor du Saumon en quelques endroits ; on peut encor saler de l'Anguille en abondance, qui est fort bonne; nous peschons et faisons prouision de ces longs poissons, pour ce qu'ils se rencontrent à Kébec, le Saumon et la Moluë estans plus esloignez sont hors de nos prises ; mais ce ne sera pas pour tousiours. Quant aux Pelleteries de Castors, de Loutres, de Renards, et autres, c'est à quoy il ne faut point penser, ces Messieurs se reseruent cette traitte. On en peut neantmoins tirer quelque profit sur le Païs, car ils ne se soucient pas par quelles mains passent leurs Castors, pourueu qu'ils viennent en leurs magazins. Les habitans en peuuent acheter des biens qu'ils recueillent sur leurs terres ; mais à condition qu'ils ne les feront point passer en France ; ce qui semble tres raisonnable : car il est impossible de fournir aux grands frais de leurs embarquemens, s'ils ne retirent quelque vtilité de ces contrées. Ie voudrois que tout le monde prist ma pensée ; qu'on conceust bien cette verité, que la force de cette honorable Compagnie est l'appuy du Païs ; si on leur coupe les bras, nous donnerons tous du nez en terre ; si nous conspirons tous à leur prosperité, nous bastissons et affermissons la nostre.

Or à propos de ces Traictes, V. R. m'écrit, et me cite l'ordonnance de la septiesme Congregation generale de nostre Compagnie, qui defend absolument toute sorte de commerce et de negotiation, souz quelque pretexte que ce soit. Quelques autres de nos Peres me mandent, qu'il ne faut pas mesme regarder du coin de l'œil, ou toucher du bout du doigt la peau d'aucun de ces animaux, qui sont icy de prix; d'où peuuent venir ces aduis ? Sans doute, ce n'est pas que nostre Compagnie se défie de ceux qu'elle enuoye en ces quartiers, en ce qui est de ce point, non plus qu'en beaucoup d'autres ; il me semble que i'ay eu le vent, qu'en France quelques-vns qui ne nous cognoissent, ni ne nous veulent cognoistre, crient que nous n'auons pas les mains nettes de ce trafic : Dieu les benisse, et leur fasse recognoistre la verité, telle que ie m'en vay la dire, quand il sera à propos pour sa gloire : car il ne faut pas s'attendre de seruir long-temps le Maistre que nous seruons sans estre calomniez ; ce sont ses liurées, il ne nous recognoistroit pas luy-mesme, pour ainsi dire, si nous ne les portions.

Voicy donc ce que i'en puis écrire auec la mesme sincerité, dont ie voudrois rendre vn iour compte à Dieu de toutes mes actions. La Pelleterie est non seulement la meilleure étoffe et la plus facile à mettre en vsage, qui soit en ces contrées ; mais aussi la monnoye de plus haut prix. Et le bon est, qu'apres qu'on s'en est seruy pour se couurir, on trouue que c'est de l'or et de l'argent tout fait. On sçait en France, combien vaut la façon d'vn habit. Icy, il n'y a qu'à le coupper sur vne peau de Castor ; aussi-tost vne Sauuagesse vous le coud à son petit enfant, auec du nerf d'Orignac, d'vne promptitude admirable. Qui veut icy payer en cette monnoye les denrées qu'on y achete, y sauue les vingt-cinq pour cent, que le prix du marché leur donne plus qu'en France, pour les dangers qu'elles courent sur mer. Les iournaliers aussi ayment mieux y receuoir le salaire de leur trauail en cette mesme monnoye, qu'en aucune autre. Et certes il semble que la iustice commutatiue veut, que si ce qui nous vient de France encherit, pour auoir flotté sur mer, ce que nous auons icy y vaille quelque chose pour auoir esté couru dans les bois et sur la neige, et pour estre les richesses du Païs : veu nommément que ceux qui se payent de cette monnoye, y trouuent tousiours leur compte et quelque chose de plus. C'est ce qui fait que Messieurs de la Compagnie permettent raisonnablement cette pratique à vn chacun, et ne se soucient pas qu'on employe ces peaux pour le commerce, ou pour se garantir du froid ; moyennant qu'apres tout, elles reuiennent en leur magazin, et qu'elles ne passent la mer, que sur leurs Vaisseaux. En suite dequoy, si par fois il nous en vient quelqu'vne entre les mains, nous ne faisons point de difficulté de les employer selon le cours du marché ; non plus que d'en couurir les petits Sauuages qui sont à nos frais, ou de nous faire des souliers de celles d'Orignac, pour marcher sur les raquettes, à quoy les ordinaires ne valent rien, à raison de leur dureté. Tel est icy l'vsage des François et des Barbares. Nous enuoyons aussi quelques peaux d'Eslan passées, à nos Peres qui sont aux Hurons, et de la Pourcelaine, quand nous en pouuons auoir ; c'est la meilleure partie de la monnoye, dont ils achetent leurs petites prouisions de bled d'Inde et de poisson fumé, auec les materiaux ou la façon de leurs Palais d'écorce. Voila en verité tout le profit que nous tirons icy de la Pelleterie, et des autres raretez du Païs, tout l'vsage que nous en faisons. Si on iuge sans passion qu'il y ait quelque espece de trafic, ou mesme si V. R. trouue plus à propos de retrancher tout cela, pour ne donner aucun ombrage, nous sommes tous prests de nous en deporter entierement ; ie dis, tous tant que nous sommes icy, et si i'ose esperer de la bonté de nostre Seigneur, que ceux qui viendront apres nous, garderont la mesme loy. Quel aueuglement nous seroit-ce de venir icy, pour desobeïr à nos Superieurs, ou pour scandaliser ceux à qui nous voudrions auoir

immolé nos vies ! Que si au contraire on nous écrit, que tout cela est selon Dieu, sans aucune apparence de trafic, bien que quelques médisants, dont il ne faut point se mettre en peine, en fomentent leur passion et le tournent en venin, nous ne laisserons pas de continuer, apres auoir supplié ces mesmes esprits noirs et ombrageux, de croire que s'il leur plaist de nous obliger à quitter cette pratique innocente, il faut qu'ils ouurent leurs coffres, pour nous secourir en ces Païs éloignez, quand ils nous auront retranché par caprice vne partie de ce qui nous y estoit necessaire. Quelque bon ménage que nous ayons peu faire iusques à cette heure, les dernieres lettres de celuy de nos Peres qui manie nos rentes ou nos aumosnes par delà, et qui nous en enuoye nos prouisions, portent que sans vn petit miracle qu'il a experimenté nouuellement en l'assistance de sainct Ioseph, il n'auroit peû nous fournir cette année. Que seroit-ce donc s'il nous falloit acheter icy le surplus, et luy en enuoyer les parties plus hautes d'vn tiers ou d'vn quart ? Outre que, s'il y a de la charité au monde, il ne faut point porter enuie à nos petits Seminaristes, de ce que nous les couurons des étoffes qui naissent chez eux, et qui sont plus de durée, nommément sur leurs épaules assez fripponnes, et les garantissent mieux du froid qu'aucune autre ; non plus qu'on ne nous doit blasmer, si nous nous seruons de la monnoye du Païs, pour épargner quelque chose au profit de ces pauures abandonnez, leur donner le couuert et la nourriture pendant qu'ils se laissent instruire, et veulent estre Chrestiens, s'ils ne le sont déià, et pour auoir dequoy les mettre en terre, quand ils viennent à mourir. Si la France en estoit reduite là, que la monnoye n'y ayant cours, on fust contraint de se seruir pour le commerce des choses mesmes, et des denrées, les troquant les vnes auec les autres, ou mesme qu'il y eust du gain à le faire hors de cette necessité, et si l'vsage y estoit tel, pourroit-on trouuer mauuais, que quelque profession que nous fassions de pauureté, nous suiuissions le train des autres, et quand quelques denrées de prix nous seroient, ou venduës, ou données, soit en échange, soit en pur don, nous nous en seruissions selon les occasions ? Nous n'auons pas de plus grands attraits pour ces pauures gens, que l'esperance qu'ils ont de tirer de nous quelque assistance corporelle ; ils ne cessent de nous demander. Si nous les refusons, c'est les étranger. Si nous leur donnons tousiours sans rien prendre d'eux, nous serons bien tost au bout, et si encore nous leur osterons la liberté de demander, ou ils ne se poliront iamais. Que reste-il donc ? de leur dire qu'ils donnent à ceux qui en ont plus que nous ? Cela ne nous soulagera guieres, ny ne nous les rendra guieres plus familiers. De prendre pour donner à ceux qui nous fourniroient dequoy leur satisfaire ? ce seroit nous rendre leurs Facteurs. Mais qui s'est iamais imaginé, que ce soit trafiquer de prendre et donner, selon la necessité des occurrences ordinaires en la vie humaine, pour autant que ce que vous prenez en vn endroit, excedera le prix de ce que vous y aurez donné, quand vous vous trouuerez en vn autre ? Voila ce que i'auois à dire sur ce point, m'en remettant apres tout, à ce que l'obeïssance en iugera, ou que l'edification y reglera, comme i'ay déja protesté. Car de vouloir répondre à ceux qui nous calomnient, comme si nous faisions souz main quelqu'autre employ de ces peaux, et en enuoyons en France, ce seroit se rendre ridicule. Il faut bien leur laisser quelque chose à dire, et s'ils trouuent des oreilles susceptibles de ces niaiseries, ie serois coupable de penser les trouuer ouuertes à la verité. Quoy donc ? des hommes qui ont quitté plus de bien au monde, qu'ils n'en sçauroient esperer dans les imaginations de ces calomniateurs, se seront finalement resolus de changer la France en Canada, pour y venir chercher deux ou trois peaux de Castor, et en trafiquer au desceu de leurs Superieurs ; c'est à dire aux dépens de leur conscience et de la fidelité qu'ils doiuent à celuy, pour lequel imiter ils se sont reduits à ne

pouuoir pas disposer librement d'vne épingle?

Credite posteri.

Au surplus, ie sçay mauuais gré à toute cette tres-honorable Compagnie de la Nouuelle France, si elle apperçoit quelque chose de semblable en nous, et le dissimule ; quel fruict peut-elle esperer de nos trauaux, pour le Ciel, si elle nous voit attachez à la terre, par quelque sorte d'auarice ? Quelqu'autre aussi auancera pour nous, que si nous trempions dans ces infamies, sans que ces Messieurs en eussent cognoissance, ils seroient bien peu vigilants en leurs affaires, et au poinct principal de leur traicte. Mais i'abuse de mon loisir, et de vostre patience, d'estre si long sur ce qui ne meritoit pas de réponse.

X. On me demande finalement ce que c'est du Païs des Hurons, et quelle esperance il y a pour ceux qui voudroient y aller.

A cela ie ne sçaurois mieux répondre que par la Relation, que i'en enuoye auec celle-cy. Ie prie Dieu, qu'il y attire nombre de ieunes hommes forts, vaillants et courageux, mais sur tout singulierement vertueux, et qui ayment mieux perdre tout que sa saincte grace, quand ce ne seroit que pour vn moment; sans cette qualité, ils s'y ruineroient corps et âme, veu les occasions qui s'y rencontrent ; auec cette qualité ils y feront l'office d'autant d'Apostres. Et si en outre ils pourront dans quelque temps y viure à leur aise, et y estre en honneur comme de petits Roys. Mais il vaut mieux qu'ils entreprennent ce voyage, pour le respect de Dieu seul. Qui ne cherche que luy, se trouue étonné de se voir enuironné de tout le reste.

CHAPITRE X.

Quelques aduis pour ceux qui desirent passer en la Nouuelle France.

Tous ceux qui desirent venir grossir cette Colonie, sont gens moyennez, ou personnes pauures ; ie parleray aux vns et aux autres. Commençons par les pauures.

Vn pauure homme chargé de femme, et d'enfans, ne doit point passer icy les premieres années auec sa famille, s'il n'est aux gages de Messieurs de la Compagnie, ou de quelque autre qui les y veuille prendre ; autrement il souffrira beaucoup, et n'auancera rien. Le Païs n'est pas encor en estat de soulager les pauures qui ne sçauroient trauailler. Mais s'il se rencontroit de bons ieunes garçons, ou hommes mariez bien robustes, qui sceussent manier la hache, la houë, la besche et la charruë, ces gens là voulans trauailler se rendroient riches en peu de temps en ce Païs, où enfin ils pourroient appeller leurs familles. Voicy comme ils deuroient proceder.

Il faudroit qu'ils se ioignissent quatre ou cinq ensemble, et qu'ils s'engageassent à quelque famille pour cinq ou six ans, aux conditions suiuantes : qu'on les nourriroit pendant tout ce temps-là sans leur donner aucun gage ; mais aussi qu'ils auroient la moitié en fonds et en propre, de toute la terre qu'ils défricheroient ; et pour ce qu'il leur faut quelque chose, pour se pouuoir entretenir, le marché porteroit que tout ce qu'ils retireroient tous les ans des terres qu'ils auroient déia défrichées, seroit partagé par moitié ; cette moitié, auec les petits profits qu'ils peuuent procurer sur le Païs, suffiroit pour leur entretien, et pour payer apres la premiere ou seconde année le moitié des outils dont on se sert au defrichement et au labourage. Or si quatre hommes peuuent défricher par an huit arpens de terre, ne faisant autre chose ny hyuer ny esté ; en six ans voila quarante-huit arpens, dont les vingt-quatre leur appartiendroient ; auee ces vingt-quatre arpens ils pourroient nourrir trente-six personnes, ou mesme quarante-huict, si la terre est bonne. N'est-ce pas là le moyen de s'enrichir en peu de temps ? et ce d'autant plus que la terre sera vn iour icy tres-vtile, et rapportera de grands grains. On fait maintenant venir de France tant

de farines, qu'on risque sur la mer; si quelqu'vn auoit icy des bleds pour racheter ces risques et l'embarrassement des vaisseaux, il en tireroit bien du profit. Il y a tant de forts et robustes païsans en France, qui n'ont pas du pain à mettre souz la dent; est-il possible qu'ils ayent si peur de perdre la veuë du clocher de leur village, comme l'on dit, qu'ils ayment mieux languir dans leurs miseres et pauuretez, que de se mettre vn iour à leur aise, parmy les habitans de la Nouuelle France, où auec les biens de la terre ils trouueroient bien plus aisément ceux du ciel et de l'âme, les débauches, les dissolutions, les procez n'ayant point encor icy de cours. Mais à qui est-ce que ie parle? à des personnes qui n'ont garde de sçauoir rien de ce que i'écris, si plus capables qu'eux ne leur en font le recit. Ie les en prie, au nom de Dieu et du Roy: car il y va de l'interest des deux, que ce Païs se peuple.

Pour les personnes riches et de condition, ie leur conseillerois deuant que de passer icy d'obtenir de Messieurs de la Compagnie, vne place pour bastir vne maison dans la ville designée, comme aussi quelques arpens de terre proches de la ville, capables de nourrir leur famille. En outre vne concession de quelque bel endroit qu'ils choisiront auec le temps. Cecy fait, il faut faire passer du moins deux Massons, deux Charpentiers, et des manœuures, et s'ils veulent encor des défricheurs armez d'outils propres de leur mestier; sur tout qu'ils fassent faire des haches exprez, et qu'ils n'y épargnent pas l'argent: car l'hyuer est plus dure que le meschant acier. Il faut vn homme qui ait soin de tous ces gens là, qui soit d'authorité et de prudence, pour les diriger et pour conseruer les viures, qu'on fera venir. Le plus de bonnes farines qu'on peut faire passer, c'est le meilleur, et le plus asseuré. Monsieur de Repentigny en a apporté pour deux ans, en quoy il a fait sagement. Il seroit bien à propos d'apporter en faisseau quelque gribane, ou grand batteau, capable de voguer dans les marées; c'est à dire qu'il doit estre releué de bord, il peut estre plat pour tirer moins d'eau. Il faut qu'il soit fort et grand pour porter du bois, de la pierre, de la chaux et autres choses semblables; on le pourroit faire dresser à Tadoussac. Tous ces hommes rendus sur le Païs s'occuperont les vns à defricher selon le dessein de celuy qui leur commandera. Le bastiment fait, propre pour les loger, eux et leurs gens, toute la famille passera et amenera du bestial, si on luy mande qu'il soit à propos: car peut estre en pourra on recouurer sur les lieux; d'en auoir d'abord, cela détourne de chose meilleure, et couste infiniment, si ce n'est qu'on les mette auec celuy qui est au Cap de Tourmente, s'acordant auec les Messieurs, qui en tiennent là. Si on suit cét ordre, les femmes et les enfans arriuans icy seront tous consolez de trouuer vn logement pour eux, vn iardin pour leurs rafraîchissemens, et des personnes à leur seruice, qui auront cognoissance du Païs. Puis qu'on me dit, sans me nommer personne, qu'il y a de tres-honorables familles qui veulent venir gouster la douceur du repos et de la paix dans la Nouuelle France, i'ay creu que l'amour que ie leur porte déja, sans auoir l'honneur de leur cognoissance, m'obligeoit à leur donner ces aduis, qui ne leur sçauroient nuire; ie leur diray encor deux petits mots. Le premier, que si pour le défrichement de la terre, ils peuuent auoir des hommes interessez en l'affaire, selon que ie viens de dire, ce sera le meilleur. Les hommes qu'on tient à gages, pour la plus part, veulent ressembler à ceux d'entre nos voisins, qui à peine ont-ils passé la ligne de l'Equateur, qu'ils se disent tous Gentilshommes, et ne veulent point trauailler; quand ils se verront obligez à faire pour eux, ils ne s'y endormiront pas.

En second lieu, ie prie ceux qui viendront, de venir auec enuie de bien faire. La Nouuelle France sera vn iour vn Paradis terrestre, si nostre Seigneur continuë à la combler de ses benedictions tant corporelles que spirituelles: mais il faut en attendant, que ses premiers

habitans y fassent ce qu'Adam auoit receu commandement de faire en celuy qu'il perdit par sa faute. Dieu l'y auoit mis pour l'engraisser de son trauail, et le conseruer par sa vigilance, et non pour y estre sans rien faire. I'ay plus d'enuie de voir ce païs defriché, que peuplé. Les bouches inutiles y seroient à charge pour ces premieres années.

CHAPITRE XI.

OU

Iournal des choses qui n'ont peu estre rapportées sous les Chapitres precedens.

Le quinziesme Septembre, m'estant embarqué pour nostre residence de la Conception, ie fus consolé de voir que les Nipisiriniens, peuple voisin des Hurons, entendoient mon baragoin Montagnés. Qui sçauroit parfaitement la langue des Sauuages de Kébec, se feroit entendre, comme ie coniecture, de tous les Peuples qui sont depuis la grande Isle de Terre-neufue iusques aux Hurons du costé du Nord : car la difference qu'il y a entre ces langues ne consiste qu'en certains Dialectes qu'on apprendroit aisément, si on frequentoit ces Nations.

Le neufuiéme Octobre, le Pere Buteux estant entré en la Cabane d'vn Capitaine Montagnés, où estoient arriuez quelques Estrangers, ce Capitaine le fit asseoir auprés de soy, puis s'addressant à ses hostes, leur dit tout plein de bien de nous. Ces gens, disoit-il, ont de grandes connoissances, ils sont charitables, il nous font du bien dans nos necessitez ; l'vn d'eux a guery ma fille, qui s'en alloit mourant. Le Pere Quentin luy auoit donné quelques onguents, dont elle se trouua bien. Cependant, adioustoit il, ils ne demandent aucune recompense, au contraire ils donnent à manger aux malades, en leur procurant la santé. Et afin que vous cognoissiez leur esprit, il dit au Pere : Prends ton *Massinatrigan*, c'est à dire ton Liure, ou tes Tablettes, écris ce que ie te diray. Il luy nomme les noms de douze ou treize petites Nations qui sont vers le Nord, et le prie de les prononcer tout haut ; le Pere luy obeist. Quand ces Estrangers entendirent nommer ces Nations, ils s'estonnoient de voir tant de Peuples renfermez dans vn petit morceau d'écorce, c'est ainsi qu'ils appelloient les feuillets de ses Tablettes. Là dessus le Pere prit occasion de leur dire, que Dieu par l'entremise de son liure nous auoit donné à cognoistre les biens du Ciel et le tourment des Enfers ; l'vn d'eux luy demanda, s'il ne luy auoit point dit de quelle profondeur seroit la neige l'hyuer suiuant. *Omnes quæ sua sunt quærunt*, Les hommes de terre ne pensent qu'à la terre.

Le premier de Decembre, le feu s'étant pris à l'habitation des Trois Riuieres, vn Capitaine des Sauuages les exhorta si viuement de nous secourir, et de sauuer le pain et les pois, qu'en effet le magazin se sauua : Autrement, disoit-il, nous sommes perdus, si cela brusle.

Le sixiéme du mesme mois, vn Sauuage voyant vne Image de Nostre Seigneur en nostre Maison, me dit que i'auois tué son frere avec vn semblable pourtraict ; ie fus bien estonné, ie luy demanday donc comment ie m'estois seruy de cette Image pour tuer vn homme. Te souuiens-tu, me fit-il, que l'hyuer passé tu donnas à *Sakapoüan* mon beaufrere vne Image semblable à celle-là ? il fut malade bien tost apres, et en mourut. Alors ie me souuins qu'en effet, voyant la misere de ces Peuples qui crioient à la faim, apres en auoir fait manger chez nous vne bonne bande, ie leur parlay d'auoir recours au Dieu du Ciel, et qu'asseurément il les secourroit ; ie leur fis voir l'Image de son Fils, et la mis entre les mains de ce *Sakapoüan*, les instruisant tous comme ils deuoient auoir recours dans leurs necessitez à celuy qu'elle representoit, les asseurant aussi que s'ils croioient et esperoient en luy, qu'ils seroient secou-

rus ; mais s'ils se gaussoient, qu'il les puniroit. Ce miserable n'eut iamais la hardiesse de monstrer cette Image, ny de prier celuy qu'elle figuroit, de peur d'estre gaussé des siens : peut-estre qu'en punition de cette perfidie, Dieu le punit d'vne maladie qui l'emporta, comme ie l'écriuis l'an passé. Voila ce que me vouloit dire mon Sauuage, m'imputant la mort de cét homme en la presence de plusieurs autres de sa Nation ; mais leur ayant expliqué comme la chose s'estoit passée, ie commençay à reprocher à mon accusateur que ie luy auois sauué la vie, comme il est vray. Il voulut me dementir ; mais quand i'eus mis au iour toutes les circonstances de l'affaire, tous les Sauuages luy dirent : Tais toy, tu n'as point d'esprit, le Pere dit vray. Il fut bien estonné quand ie luy declaray que son beau frere et sa propre sœur auoient determiné de le tuer en dormant, et que si ie ne les eusse empesché, qu'il ne seroit plus au monde. Ce pauure homme tout estourdy commence à me dire qu'il n'auoit point de ceruelle, et que la menace qu'il m'auoit faite se deuoit décharger contre les Hiroquois, et non pas contre aucun François, que ie ne me faschasse point contre luy. I'ay remarqué que les Sauuages ressemblent aux Demons en vn poinct : si on leur tient teste, ils sont poltrons ; si on leur cede, ils sont furieux ; ie veux dire qu'il y a danger d'vser de trop grande rigueur, ou de trop de dissimulation enuers eux ; l'vne de ces deux extremitez les armera vn iour contre nous, si on n'y prend garde. Vous voyez des personnes qui ne leur oseroient dire mot, d'autres les menent à baguette : ceux-là les rendront insolens et insupportables ; ceux-cy les feront cabrer. Faire du bien aux Sauuages, les secourir dans leurs necessitez, ne leur faire aucun tort, ny aucune iniure, exercer quelque espece de iustice contre les particuliers qui font les insolens, notamment si leurs Capitaines n'en peuuent tirer raison, c'est le moyen de tenir long-temps ces Barbares dans leur deuoir.

Le dixiéme du mesme mois de Decembre, le Pere Buteux estant entré en vne Cabane où on faisoit vn festin de graisse d'Ours à tout manger, s'estant mis en rang auec les autres sans y prendre garde, on luy donne vn grand plat tout plein de ce Nectar ; luy bien estonné le refuse, disant qu'il venoit de disner ; le distributeur du festin se fasche luy disant : Pourquoy es-tu donc entré icy, si tu ne veux pas estre du festin ? Il faut que tu manges tout cela, autrement nostre banquet seroit gasté. Le Pere pour le contenter en gouste vn peu. Là dessus arriue le Pere Quentin, qui entre aussi sans y penser ; le voila condamné à en manger sa part. Comme ils disoient tous deux, que cela leur estoit impossible, on les condamna de stupidité, et de n'auoir qu'vn petit cœur, puis qu'ils n'auoient pas vn grand estomach. I'en ay plus mangé, disoit l'vn d'eux, que n'en sçauroient manger toutes les robbes noires. Les Peres luy repartirent : Puis que tu es si vaillant homme, mange encore nostre mets. Ouy da, répond-il. Il le fit en effect, à condition qu'on luy donneroit encore à manger en nostre petite maison.

Le mesme iour, qui estoit le second depuis le vœu que nous auions fait à Dieu en l'honneur de la Conception de la saincte Vierge, pour la conuersion de ces Peuples, vn Sauuage me vint amener de son propre mouuement, ou plustost par vne conduite secrette du saint Esprit, vne petite fille pour m'en faire present ; cela nous réioüit fort, car iusques icy la difficulté d'auoir des filles a esté fort grande. Or pour me deliurer de l'importunité de ces Barbares, ie leur conseillay de la presenter à quelque Capitaine François ; c'est ainsi qu'ils nomment tous ceux qui ont quelque authorité ; ie luy insinuay Monsieur Gand, lequel ie suppliay d'accepter cét enfant, et de faire quelque present à ce Sauuage, l'asseurant que nous satisferions à tout. Il n'y manqua pas : il se monstra fort content, il témoigna de l'affection à ce Barbare, luy fit present d'vne couuerture et d'vne barrique de galette qu'on mit sur nos parties, la fit loger chez le sieur Hebout, et incontinent nous la fismes habiller à la Françoise, payans en

outre sa pension ; il est vray que Monsieur Gand luy voulut donner vne robbe à ses propres cousts, tant il estoit ioyeux de voir cette pauure fille dans les voyes de son salut, et encore de plusieurs autres. Nous auons gardé et garderons le mesme procedé en celles qu'on nous a données depuis, et qu'on nous donnera doresnauant, pour ce que ces Barbares se voulans dédire, ie les renuoye au Capitaine François, et leur dy qu'ils l'offenseront, s'ils se comportent comme des enfans, qui changent à tous momens de volonté ; cecy les retient dans leur devoir.

Le dix-huictiesme du mesme mois, Monsieur de Champlain estant fort malade, Monsieur Gand s'en alla aux Cabanes des Sauuages, pour mettre ordre aux traictes qu'on faisoit d'eau de vie et d'autres boissons qui enyurent et tuënt ces Barbares, lesquels à la parfin assommeront dans leur yurognerie quelque François ; les François se defendans tuëront quelques Sauuages, et voila la ruine de la traicte pour vn temps. Les defenses de vendre de ces boissons, ayant esté reïterées parmy nos François, on voulut en donner vn bon aduis aux Sauuages. Monsieur Gand leur fit dire, que si quelqu'vn d'eux s'enyuroit dorénauant, qu'on luy demanderoit, estant retourné en son bon sens, qui luy auroit donné ou vendu cette boisson ; que s'il disoit la verité, qu'on ne le luy feroit aucun mal; mais qu'on feroit payer aux François l'amende portée dans les defenses ; qu'au cas qu'il refusast de declarer celuy duquel il auoit tiré cette boisson, qu'on luy defendroit l'entrée aux maisons des François, et que si quelque François l'admettoit chez soy, que tous les deux en seroient chastiez également. Voila vne excellente inuention pour obuier à ce mal, qui exterminera ces Nations, si on n'y remedie efficacement. Les Sauuages furent trescontens de ce procedé, disans, que si les François ne leur donnoient ny vin, ny eau de vie, que leurs femmes et leurs enfans auroient dequoy manger, d'autant qu'ils auroient de bons viures de leurs Pelleteries; mais que les échangeans contre des boissons, il n'y auoit que les hommes et quelques femmes qui s'en ressentissent, et encor auec detriment de leur santé et perte de leur vie ; et afin de nous presser de faire garder ces ordonnances, ils demanderent plus de trois fois si Monsieur Gand parloit tout de bon, s'il ne donnoit point seulement des paroles comme on auoit fait, disoient-ils, iusques alors. On les asseura que les François et eux aussi seroient chastiez à la façon susdite, s'ils n'obeïssoient. Voila qui est bien, répondent-ils : si, quand nous allons dans vos maisons, on nous donnoit vn morceau de pain au lieu d'vn coup d'eau de vie, nous serions bien plus contens. Ouy bien selon le discours de la raison, qui leur fait voir que ces eaux de vie leur donnent la mort, mais non pas selon le sens : car ils sont trop auides de nos boissons, et hommes et femmes, prenans vn singulier contentement, non à boire, mais à s'enyurer, faisans gloire d'estre yures, et d'auoir enyuré les autres. Or l'execution des peines portées par ces ordonnances, ayant suiuy bien tost apres, en quelques François oublieux de leur deuoir, les Sauuages eurent bien l'esprit de dire, que iadis on parloit, mais qu'à present on faisoit. Les maux ne se corrigent qu'estans cogneus.

Ie remarqueray deux particularitez sur ce point, deuant que de passer outre. La premiere est, que l'vn des Sauuages qu'on auoit enyuré pensa tuer vn ieune François ; en effect il l'auroit assommé s'il l'eust peû attraper ; ayant cuué son vin, il sceut que le François qui luy auoit donné cette boisson auoit esté condamné à cinquante francs d'amende. On m'a dit, ie ne sçay s'il est vray, qu'il promit de luy donner la valeur en Pelleteries : c'est vne marque d'vne bonté naturelle ; mais ie cognois le pelerin, il dit bien plus aisément qu'il ne fait. La deuxiéme est, que Monsieur Gand parlant aux Sauuages, comme i'ay dit cy-dessus, leur remonstroit, que s'ils mouroient si souuent, il s'en falloit prendre à ces boissons, dont ils ne sçauroient vser par mesure : Que n'écris tu à ton grand Roy, firent-ils, qu'il defende d'apporter

de ces boissons qui nous tuent? Et sur ce qu'on leur repartit, que nos François en auoient besoin sur la mer, et dans les grandes froidures de leur païs: Fais donc en sorte qu'ils les boiuent tout seuls. On s'efforcera, comme i'espere, d'y tenir la main ; mais ces Barbares sont importuns au dernier point. Vn autre prenant la parole, prit la defense du vin et de l'eau de vie. Non, dit-il, ce ne sont pas ces boissons qui nous ostent la vie, mais vos écritures: car depuis que vous auez décry nostre païs, nos fleuues, nos terres et nos bois, nous mourons tous, ce qui n'arriuoit pas deuant que vous vinssiez icy. Nous nous mismes à rire, entendans ces causes nouuelles de leurs maladies. Ie leur dy que nous décriuions tout le monde, que nous décriuions nostre païs, celuy des Hurons, des Hiroquois, bref toute la terre, et cependant qu'on ne mouroit point ailleurs, comme on fait en leur païs, qu'il falloit donc que leur mort prouînt d'ailleurs. Ils s'y accorderent.

Le vingt-cinquiéme Decembre, iour de la naissance de nostre Sauueur en terre, Monsieur de Champlain, nostre Gouuerneur, prit vne nouuelle naissance au Ciel ; du moins nous pouuons dire que sa mort a esté remplie de benedictions. Ie croy que Dieu luy a fait cette faueur en consideration des biens qu'il a procurés à la Nouuelle France, où nous esperons qu'vn iour Dieu sera aimé et seruy de nos François, et cognu et adoré de nos Sauuages. Il est vray qu'il auoit vescu dans vne grande iustice et equité, dans vne fidelité parfaite enuers son Roy et enuers Messieurs de la Compagnie ; mais à la mort il perfectionna ses vertus, auec des sentimens de pieté si grands, qu'il nous estonna tous. Que ses yeux ietterent de larmes ! que ses affections pour le seruice de Dieu s'échaufferent ! quel amour n'auoit-il pour les familles d'icy ! disant qu'il les falloit secourir puissamment pour le bien du Pays, et les soulager en tout ce qu'on pourroit en ces nouueaux commencemens, et qu'il le feroit, si Dieu luy donnoit la santé. Il ne fut pas surpris dans les comptes qu'il deuoit rendre à Dieu : il auoit preparé de longue main vne Confession generale de toute sa vie, qu'il fit auec vne grande douleur au Pere Lallemant, qu'il honoroit de son amitié ; le Pere le secourut en toute sa maladie, qui fut de deux mois et demy, ne l'abandonnant point iusques à la mort. On luy fit vn conuoy fort honorable, tant de la part du Peuple, que des Soldats, des Capitaines et des gens d'Eglise ; le Pere Lallemant y officia, et on me chargea de l'Oraison funebre, où ie ne manquay point de suiet. Ceux qu'il a laissez apres luy ont occasion de se loüer ; que s'il est mort hors de France, son nom n'en sera pas moins glorieux à la Posterité.

Au sortir de ces deuoirs funebres, Monsieur de Chasteau-fort, qui commande à present aux Trois-Riuieres, prit sa charge, selon le pouuoir que luy en donnoient Messieurs de la Compagnie, par les Lettres qui furent ouuertes et leuées à l'heure mesme en presence du Peuple assemblé en l'Eglise: ces Messieurs m'en auoient fait le depositaire pour les produire en temps et lieu, comme ie fis.

Le trentiéme du mesme mois, vn Sauuage estant entré en dispute auec vn de nos Peres, sur la cause de la mort, soustenoit tousiours que le Manitou causoit les maladies et la mort. Le Pere luy ayant parlé du peché, et voyant que cela estoit trop subtil pour luy, le conuainquit par vne similitude grossiere, laissant à part la cause morale de la mort, pour luy faire comprendre la physique. Quand ta hache est émoussée, luy fit il, ou qu'elle est vn peu ébrechée, tes bras ne s'en seruent pas si bien, pource qu'elle est malade en sa façon ; quand elle est toute rompuë, et qu'elle ne vaut plus rien, tu la iettes là, tu l'abandonnes ; elle est comme morte, tes bras ne s'en sçauroient plus seruir. Or ce qu'est ta hache entre tes mains, cela est ton corps au regard de ton âme ; quand tu es blessé en l'œil, ton âme ne s'en sert pas si aisément pour voir, pource ce qu'il est malade : ainsi en est-il des autres parties estant offensées, l'âme ne s'en sert pas si aisément ; mais si le poulmon, si

la rate, si le cœur ou autre partie noble, viennent à estre gastées tout à faict, ton âme, ne s'en pouuant plus seruir, les quitte là, et voila comme l'on meurt. Or ce n'est pas le Manitou qui gaste ces parties, mais le trop grand froid, le trop de chaleur, les excés de quoy que ce soit. Ne sens tu pas que tu brusles quand tu as beu de l'eau de vie? cela consomme ton foye, et le desseiche; cela altere les autres parties interieures, et cause la maladie, qui venant à se rengreger corrompt entierement quelque partie; d'où s'ensuit que ton âme s'en va, et te voila mort, sans que le Manitou t'ait touché. Ie croy, disoit-il, que tu as raison, nous autres nous manquons d'esprit, de croire que c'est le Manitou qui nous tuë.

Le quinziéme du mesme, il fit vn grand vent de Nordest accompagné d'vne pluie qui dura fort long temps, et d'vn froid assez grand pour geler ces eaux aussi tost qu'elles touchoient à quelque chose que ce fust; si bien que, comme cette pluie tomboit sur les arbres depuis la cime iusques au pied, il s'y fit vn cristal de glace, qui enchassoit et la tige et les branches; en sorte qu'vn fort long temps durant, tous nos grands bois ne paroissoient qu'vne forest de cristal: car en verité la glace qui les reuestoit vniuersellement par tout estoit épaisse de plus d'vn teston; en vn mot toutes les brossailles et tout ce qui estoit sur la neige estoit enuironné de tous costez et enchassé de glace. Les Sauuages m'ont dit qu'il n'en arriuoit pas souuent de mesme.

I'ay veu ton Manitou, et moy ton Iesvs, disoient enuiron ce temps deux Sauuages venans voir vn de nos Peres; ô qu'il nous promet bonne année! que de Castors, que d'Eslans! moyennant que tu nous donnes bien du Petun pour luy sacrifier. Allez, Galands, ce n'est ny ce qu'il demande en sacrifice, ny ce que vous voulez luy donner: croyez en luy, et seruez-le comme on le vous enseignera, et vous serez trop heureux, leur répondit le Pere. Ce sont de leurs inuentions pour auoir ce qu'ils pretendent, ou celles qu'ils ont retenuës de quelques-vns de nos François, qui les trompoient iadis sous ces belles apparences.

Le douziéme de Feurier, vn de nos Peres parlant aux Sauuages de la Iustice de Dieu, et qu'il nous mesuroit à la mesme mesure que nous mesurions nos semblables, vn Sauuage, duquel i'ay parlé cy-dessus, luy dit par apres en particulier: Ie croy ce que tu as dit de la Iustice de Dieu, i'en ay veu vn exemple de mes yeux. Nous estions allez chasser, vn mien frere et moy, et comme nous n'auions que fort peu de viures, mon frere me dit, que nous missions à mort vn pauure garçon orphelin qui nous accompagnoit, et en disant cela luy iette vne corde au col, et me fait tirer d'vn costé, luy tirant de l'autre; ie luy obeïs à contre cœur. Quoy que c'en soit, ayans tué ce ieune homme, nous nous separasmes pour trouuer la piste de quelque Orignac; en ayant troué vne, ie la suy, ie rencontre la beste, ie la tuë, i'en porte la monstre en nostre Cabane, où ie ne trouuay point mon frere. Comme il ne retournoit point, et qu'il se faisoit tard, ma mere le va chercher, elle le rencontre tout malade et tout effaré. Cette pauure femme bien étonnée, le presse doucement de retourner: Non, dit-il, il faut que ie meure. Enfin ayant fait mine d'obeïr, il dit à ma mere qu'elle marchast deuant, qu'il la suiuroit doucement. Ma pauure mere estant vn peu éloignée, ce miserable tourne visage, et s'en va, si bien que iamais depuis on ne l'a reueu, ny ouy parler de luy, quoy qu'on l'aye diligemment cherché. En cela, disoit ce Sauuage, ie recognois, que celuy qui a tout fait nous paye à la mesme monnoye, que nous nous traittons les vns les autres.

Le deuxiéme iour d'Auril, le Pere Quentin fit vn voyage à quelques lieuës des Trois Riuieres, pour quelques malades, dont on nous auoit donné aduis. Le fruict qu'il en rapporta fut d'auoir exposé plusieurs fois sa vie pour Dieu, parmy les dangers des glaces et du mauuais temps. Il se contenta de leur donner quelque instruction, sans en baptiser aucun, ne les voyant ny en peril de

mort, ny suffisamment instruits. Le sieur Iean Nicolet luy seruit de truchement, auec sa charité et fidelité ordinaire, dont nos Peres tirent de grands seruices en semblables occasions. I'ay quelques memoires de sa main, qui pourront paroistre vn iour, touchant les Nipisiriniens, auec lesquels il a souuent hyuerné, et ne s'en est retiré, que pour mettre son salut en asseurance dans l'vsage des Sacremens, faute desquels il y a grande risque pour l'âme, parmy les Sauuages.

Le quatriéme de May, Monsieur Gand allant faire vn tour aux Trois Riuieres, ie montay dans sa barque, desirant me trouuer en vne assemblée de Sauuages qui se deuoit tenir là. Le vent nous estant contraire, de bonne fortune pour moy passa vn canot de Sauuages qui m'enleua et me rendit bientost où ie desirois estre. Monsieur Gand estant enfin arriué, les Sauuages le vindrent voir, et tindrent conseil pour le supplier de faire aupres des Capitaines qui viendroient, qu'on leur donnast secours pour leurs guerres. Le premier qui parla nous contenta fort; il commença par vne exclamation : Que puis-ie dire? ie n'ay plus de voix, ne prestez point l'oreille à mes paroles, écoutez ces pauures vefues et ces pauures orphelins, qui crient qu'ils n'ont plus de peres et de maris ; voulez vous seuls, vous autres François, subsister en ce païs-cy? tenés vous en repos, ne nous secourez point, et dans peu de temps vous ne verrez plus que des femmes et des enfans : nous allons mourir auec nos Capitaines, que nos ennemis ont égorgez. Ie me trompe, vous auez trop de bonté pour nous voir courre à la mort, sans nous prester la main. Vn petit nombre de vous autres nous peut à tous sauuer la vie, et faire reuiure tous le païs ; prenez donc courage, et quand les Capitaines seront arriuez, parlez pour nous. Monsieur Gand, visant autant et plus au salut de leurs âmes qu'au bien de leurs corps, leur fit répondre qu'il les aymoit, et qu'il parleroit volontiers pour eux aux Capitaines ; neantmoins qu'il craignoit que ces Capitaines n'eussent non plus d'oreilles pour ses paroles, que les Sauuages n'auoient monstré d'affection pour les François. Premierement vous ne vous estes point alliez iusques icy de nos François; vos filles se marient à toutes les Nations voisines, et non pas à nous autres. Vos enfans demeurent au païs des Nipisiriniens, des Algonquins, des Attikamegues, des peuples du Sagné, et dans les autres Nations. Iusques icy vous ne les auez point presentez aux François pour les instruire. Si vous eussiez fait cela dés nostre premiere entrée dans le Païs, vous sçauriez tous maintenant manier les armes comme nous, et vos ennemis ne subsisteroient pas en vostre presence; vous ne mourriez pas tous les iours comme vous faites. Celuy qui a tout fait et qui nous protege, vous conserueroit aussi bien que nous, puis que nous ne serions plus qu'vn mesme Peuple. Secondement, nous nous souuenons bien que les Hiroquois ont tué de nos gens, nous en prendrons raison ; mais nous ne nous precipitons pas. Vous voyez que nous nous peuplons tous les iours. Quand nous serons bon nombre, nous les attaquerons, et ne quitterons point la guerre, que nous ne les ayons exterminez. Si vous voulez venir auec nous, vous y viendrez, mais comme vous ne sçauez pas obeïr en guerre, nous ne nous attendrons pas à vostre secours. En troisiesme lieu, si les Capitaines me demandent si vous n'allez point voir l'Estranger pour vos traictes, ie ne sçay ce que ie leur pourray répondre; neantmoins si vous aymez nostre alliance, ie les prieray pour vous, ce n'est point que nous ayons besoin de vos filles ny de vos enfans, nous sommes peuplez comme les feüilles de vos arbres; mais nous voudrions bien ne voir plus qu'vn Peuple en toutes ces terres. Ils répondirent que tout cela estoit raisonnable, et que Monsieur de Champlain en auoit autrefois parlé en particulier ; qu'il en falloit parler en la face de toutes les Nations.

Le vingt-deuxiesme du mesme mois, à Kébec, i'appris vne fort mauuaise nouuelle. Vn ieune Sauuage baptisé, qui demeuroit en nostre maison, estant auec

vn de nos François qui chassoit delà le Sault de Montmorency, l'arquebuse du François s'estant creuée entre ses mains, et l'ayant offensé, il s'en reuint en diligence pour se faire panser, laissant du feu et dequoy viure au petit Sauuage, qui ne le pouuoit suiure ; cét enfant ayant peur de rester seul, comme nous coniecturons, venant au torrent qui tombe du Sault de Montmorency, le voulut passer, mais comme il est fort rapide, il se noya. O que cét accident nous a causé de douleur! car ce pauure petit estoit fort docile, et nous donnoit de bonnes esperances de secourir vn iour par son bon exemple ses compatriotes; son innocence nous console, et nous esperons qu'il ne sera pas moins puissant au ciel, qu'il eust esté sur la terre. Ie craignois fort que les Sauuages ne nous reprochassent cette mort, et de fait quelques-vns m'en parlerent ; mais comme ils furent informez du fait, et qu'ils sceurent les diligences qu'on apporta pour aller au deuant de luy, comme ils virent que nous leur offrions mesme de beaux presens s'ils le pouuoient trouuer vif ou mort, cela les appaisa. Il est vray que ie me seruy de leur coustume pour me defendre contre eux: car comme ils donnent des iniures à ceux qui leur parlent de leurs morts, ie les tansois quand ils en ouuroient la bouche, disant qu'ils réueilloient ma douleur, que ie l'aymois comme mon frere; cela les faisoit taire, se disans l'vn l'autre : N'en parle plus, car tu l'attristes; ne voids-tu pas qu'il l'aymoit? Or pour monstrer que la seule education manque aux Sauuages, cét enfant, n'ayant esté qu'vne année en France, se rangea si bien icy à son deuoir, qu'il se rendoit aymable à nos François. Nostre Seigneur l'auoit beny, notamment depuis son Baptesme, de trois ou quatre belles qualitez bien contraires aux grands defauts des Sauuages: il n'estoit ny menteur, ny acariastre, ny gourmand, ny paresseux. Ce sont les quatre vices qui semblent estre nés auec ces Peuples faineans et libertins au dernier point. Or ce pauure petit auoit les perfections toutes contraires. Ie ne sçache aucun François qui l'ayt cogneu, qui ne l'ayt aymé, et qui n'ayt témoigné vn grand regret de sa mort. Il se confessoit auec tant de candeur, et faisoit paroistre tant de douleur de ses offenses fort legeres, qu'on iugeoit bien qu'il y alloit de cœur. Il prioit Dieu fort volontiers, entendoit tous les iours la Messe d'assez bon matin. Que si pour quelque occupation il ne l'entendoit pas à son heure, et qu'on luy presentast à déieuner en quelque endroit, il n'y touchoit point qu'il n'eust assisté à ce sainct Sacrifice. Si quelque petit Sauuage faisoit quelque chose messeante deuant luy, il en estoit honteux, et disoit: Il n'est pas encor baptisé, il n'a pas d'esprit. Nous auons sceu que le méchant Apostat, voyant que nous l'aymions pour sa docilité, le sollicita fort souuent de nous quitter, iusques à le battre et le foüetter deux ou trois fois pour ce sujet ; mais ce bon petit garçon ne luy voulut obeïr. Il recognoissoit bien la saleté et la cruauté de sa Nation, et l'auoit en horreur. Il me monstra certain iour l'endroit où sa mere mourut, et me dit qu'aussi tost qu'elle eut expiré, les Sauuages tuerent vn sien petit frere, peut estre pour le deliurer de la peine qu'il auroit souffert apres le decez de sa mere ; ils en auroient fait tout autant de luy, s'il n'eust déja esté grandelet. Nous l'auions nommé Fortuné deuant son baptesme. Monsieur de Champlain, luy donna nom Bonauenture, quand il fut fait Chrestien; et certes, *funes ceciderunt ei in præclaris.* Son exemple nous fait esperer, qu'il n'y aura naturel si farouche en ces deserts, que nostre Seigneur n'adoucisse par sa grace, quand il luy plaira.

Le quatriéme de Iuin, arriua des Hurons vn ieune François, lequel s'estant mis auec quelques Algonquins au commencement de l'hyuer, à dessein d'apprendre leur langue, ils le conduisirent par terre, ou plustost par neige, iusques aux païs des Hurons ; ce fut vne hardie entreprise et bien difficile. Nos Peres furent bien estonnez, et bien ioyeux de le voir en vn temps si extraordinaire ; ils nous écriuirent à son retour, qu'ils auoient baptisé prés de soixante Sauuages, depuis le vœu que nous fismes

tous le iour de la Conception de la saincte Vierge ; et que les Peres que nous leur enuoyasmes l'an passé estoient arriuez en bonne santé par la grace de nostre Seigneur, qui va tous les iours applanissant les plus grandes difficultez de ce voyage. Ces Algonquins alloient là pour solliciter les Hurons de venir en guerre auec eux contre les Hiroquois.

Le vingt-huictiesme du mesme mois, Monsieur du Plessis Bochart, General de la flotte, monta iusques à Kebec, et nous réioüit fort par sa presence ; nous le remerciasmes de sa faueur ordinaire, et de la charité qu'il exerce enuers les Peres qui passent dans son Vaisseau ; le Pere Ragueneau et nostre Frere Louis Gobert estoient dans sa Barque.

Le premier de Iuillet, le Pere Chastellain et le Pere Garnier s'embarquerent pour aller attendre les Hurons, à la Residence de la Conception aux Trois Riuieres ; Monsieur nostre Gouuerneur les conduisit iusques au bord du grand Fleuue, auec vne courtoisie et vne affection nompareille, faisant tirer trois coups de canon de salut à leur depart. Ce grand Dieu qui nous donne le cœur et l'amour de tant de personnes de merite, nous oblige par mesme moyen à vne saincte et fidelle recognoissance.

Le second du mesme mois, le Pere Iogues et le Pere du Marché vindrent accroistre nostre ioye, qui nous fut d'autant plus sensible, que nostre Seigneur nous les auoit tous rendus en bonne santé. Ie prie sa bonté qu'elle nous donne à tous les forces necessaires pour accomplir fidellement ses sainctes volontez en l'auancement du salut de nos François et de nos Sauuages.

Ce mesme iour, le Capitaine des Sauuages de Tadoussac estant à Kébec, auec vne escoüade de ses gens, qui s'en alloient à la guerre, desira de parler en conseil à Monsieur le Gouuerneur et à Monsieur le General, en vn mot aux François. Le Capitaine des Sauuages de Kébec y assista ; l'assemblée se faisoit au magazin de Messieurs de la Compagnie, où ie me trouuay par le commandement de Monsieur le Gouuerneur. Chacun estant assis, les François d'vn costé, les Sauuages de l'autre ; le Capitaine de Tadoussac commença à haranguer. Il estoit vestu à la Françoise, d'vn fort bel habit, souz vne casaque d'écarlate. Voulant parler, il osta son chapeau, et fit vne reuerence assez gentiment à la Françoise, puis addressant sa parole aux Capitaines, notamment à Monsieur du Plessis, qu'il appella son puisné : Vous voyez, dit-il, que ie suis François ; tu sçais, mon frere, que ma Nation me tient pour tel ; on croit que i'ay le bon-heur d'estre aimé des Capitaines, et que ie suis leur parent ; pour moy vous sçauez que i'ay le cœur François, ie vous ay tousiours aimez, dois-ie douter du reciproque ? Dites moy, ie vous prie, si ie me puis preualoir de vostre amitié, comme vous estes asseuré de la mienne ? Cela dit, il s'arresta pour ouïr la réponse : comme on l'eust asseuré qu'on l'aimoit, il poursuiuit : Mes compatriotes me pressent fort de faire paroistre le credit que i'ay aupres de vous ; ils croyent que vous m'aimez, mais ils le voudroient voir par effet : quelle parole leur porteray-ie là haut, où ie les vay trouuer ? Vous sçauez que c'est le propre des amis de secourir ceux qu'ils aiment au besoin : le secours que vous nous donnerez dans nos guerres sera le tesmoin fidelle de vostre amitié ; vostre refus me couurira le visage de confusion. Voila à peu prés le discours de ce Barbare, qui estonna Monsieur nostre Gouuerneur. L'autre Capitaine prenant la parole, dit : Quand il fait mauuais temps, nous entrons dans nos maisons, nous prenons nos robbes, nous fermons nos portes pour nous defendre des iniures de l'air : nous voicy dans vne saison de guerre fort fascheuse, nous n'auons pas assez de force pour nous mettre à couuert de nos ennemis, nous recherchons vostre abry, ne le refusez pas ; vostre amy vous en coniure : si vous ne luy prestez la main vous le verrez disparoistre dans la meslée de ses ennemis ; vous le chercherez des yeux et de la bouche, demandans, où est vn tel, qui nous aimoit tant, et que nous aimions ? apprenant son desastre vous serez tristes, et vostre cœur vous dira : Si

nous l'eussions secouru nos yeux prendroient plaisir à le voir, et nostre cœur à l'aimer, et nous voila dans l'amertume : or il ne tient qu'à vous de vous deliurer de cette angoisse, et de vous donner le contentement de le voir retourner du combat plein de vie et de gloire. Ie n'adiouste rien au discours de ce Sauuage, il toucha toutes ces raisons, et plusieurs autres qu'il déduisit fort grauement en son langage. Vn vieillard tout chenu parla par apres à l'antique. Ces bonnes gens auoient fait ietter aux pieds de nos Capitaines vn paquet de peaux de Castors, suiuant la coustume qu'ils ont de faire des presens, quand ils veulent obtenir quelque chose; c'est par où commença ce vieillard. Quand nous visitons les Peuples qui nous sont voisins et alliez, nous leur faisons des presens, qui parlent pendant que nous nous taisons ; ceux qui reçoiuent ces presens s'addressent à leur ieunesse, et les apostrophent en cette façon : Courage, ieunes hommes, faites voir vostre generosité, voila de belles robbes, qui vous attendent au retour du combat ; souuenez-vous de ceux qui vous ont fait ces dons, tuez beaucoup de leurs ennemis : voila vne bonne coustume, vous la deuriez garder aussi bien que nous, disoit ce bon vieillard. On prit de là suiet de leur répondre, que quand ils rempliroient la maison de Castors, qu'on n'entreprendroit pas la guerre pour leurs presens ; que nous secourions nos amys, non pour l'espoir d'aucune recompense, mais pour leur amitié ; qu'au reste on n'auoit pas amené d'hommes pour eux, ne sçachant pas qu'ils fussent en guerre ; que ceux qu'ils voyoient ne portoient pas tous les armes, et que ceux qui les portoient n'estoient pas contens de ce que les Sauuages ne s'estoient point encor alliez des François par aucun mariage, et qu'on voyoit bien qu'ils ne vouloient pas estre vn mesme Peuple auec nous, donnans leurs enfans deçà delà aux Nations leurs alliées, et non pas aux François. Le Capitaine de Tadoussac repliqua, que le moyen de faire vne forte alliance estoit de faire paroistre nostre courage et nostre bonne volonté : car, disoit-il, vos ieunes gens retournans de la guerre apres le massacre de nos ennemis, n'auront pas de peine à trouuer de nos filles en mariage. Pour les enfans, on ne voit, dit-il, autre chose que petits Sauuages aux maisons des François ; on y voit des garçons, on y voit des filles ; que voulez vous dauantage? ie croy que l'vn de ces iours on nous demandera nos femmes. Vous nous demandez incessamment nos enfans, et vous ne donnez point les vostres : ie ne sçache aucune famille parmy nous, qui tienne auec soy aucun François. Monsieur le Gouuerneur entendant cette réponse, me dit : Ie ne sçay ce qu'vn Senateur Romain auroit répondu de plus à propos sur le suiet proposé. Ie luy repliquay, qu'on faisoit nos Sauuages en France bien plus massifs qu'ils ne sont. Mais mettons fin à cette assemblée. On leur repliqua que defunt Monsieur de Champlain de bonne memoire les auoit secourus en guerre, et que pour cela ils ne s'estoient pas alliez de nous ; on leur fit entendre qu'on ne vouloit leurs enfans que pour les instruire, et pour n'estre vn iour qu'vn mesme Peuple auec eux ; que nous n'auions aucun besoin de nous en charger ; que si nous ne leur en donnions pas des nostres, c'est pour autant qu'ils demandent de grandes recompenses, quoy qu'ils n'ayent pas dequoy les nourrir ; mais que nous entretenions et instruisions les leurs gratuitement. Cette verité les arresta tout court. Pour ce qui concernoit la guerre, on repliqua qu'on ne pouuoit leur donner ny vn grand, ny vn petit nombre de François : d'en donner vn grand nombre, ils voioient bien que la chose ne se pouuoit pas faire, les vaisseaux ne se voulans pas dégarnir de leurs hommes ; d'en donner peu, nos François ne vouloient point aller auec eux, pour ce, disent-ils, que les Sauuages ne sçauroient obeïr, ny tenir pied ferme en guerre ; à la premiere fantaisie ils s'enuolent comme des oyseaux, si bien qu'il faudroit aussi que nos François, estans vn petit nombre, prissent la fuitte, ce qui les rendroit fort honteux, car on se moque parmy nous

des fuyards. Les braues soldats, tels que nous icy, veulent vaincre ou mourir. Ils furent satisfaits de ces raisons, et ainsi le conseil finit.

Le neufiéme du mesme mois de Iuillet, ie montay dans vne barque pour aller au deuant des Hurons, qui ne deuoient pas descendre iusques à Kébec. Il se faut trouuer au rendez-vous, pour faire passer nos Peres qui y vont, et répondre aux lettres de ceux qui y sont. Nous n'estions gueres auancez, quand vn vent contraire nous arreste au milieu du grand Fleuue ; et comme i'ay déja souuent experimenté que nos Vaisseaux ne sont ny asseurez ny si vistes, si ce n'est dans les bons vens, que les petits Canots d'écorce des Sauuages, i'auois donné le mot à quelques-vns qui deuoient monter aux Trois Riuieres, d'aborder nostre Barque, pour me prendre en passant ; ils n'y manquerent pas. Ie me mets donc auec eux. Ils estoient douze Canots et enuiron trente ou quarante ieunes gens pour la plus part, qui s'en alloient à la guerre ; ils m'enuironnent de tous costez, et me prient de les accompagner iusques au païs des Hiroquois ; ie me mis à rire, et les entretiens d'autres choses. Sur les trois ou quatre heures apres midy, comme ils estoient las de ramer contre vn vent assez violent, ils mirent tous pied à terre ; chacun prend son Nauire, le range aupres du bois, dans lequel nous entrons pour preparer nostre maison, et pour faire du feu, ou plustost de la fumée pour chasser les maringoins. Nostre hostellerie fut bien tost faite : car on rompit quelques bouts de branches d'arbres, on les ietta sur la terre, et voila nostre palais dressé ; ie iettay là dessus vne méchante peau pour distinguer ma chambre et mon lit des autres. Quand nous allons à la campagne, François et Sauuages, Religieux et autres, nous n'auons point d'autres licts que quelque méchante peau, ny de tente que le ciel, quand il ne pleut pas ; pendant la pluye, on se couure comme l'on peut ; les Sauuages ont à cét effet des écorces fort legeres et fort commodes. Comme ie m'estois retiré pour faire mes prieres, vn Capitaine me vint trouuer, et me tirant encor plus à l'écart, me dit : Tu nous a souuent fait entendre, que si celuy qui a tout fait ne nous fauorise, que nous aurons du pire ; que faudroit-il faire afin qu'il m'aydast ? Ie vis bien qu'il parloit pour sa personne, et qu'il n'auoit pas assez de courage de proposer à son escoüade ce qu'on luy auroit conseillé. Ie luy dy donc que Dieu se plaisoit fort qu'on creust en luy et qu'on s'y confiast, et par conséquent que dés à present il deuoit croire que luy seul le pouuoit secourir; qu'il luy deuoit dedemander secours, et luy promettre, qu'au cas qu'il retournast sain et sauue, qu'il croiroit publiquement en son Nom. Luy donnant aduis, que s'il se trouuoit inuesty de ses ennemis, ou en danger de sa vie, il se souuinst de luy demander la deliurance, pour auoir moyen d'estre baptisé, il me promit de le faire. La nuict s'approchant, les principaux d'entre eux m'accostent, et me parlant de nos façons de faire, me dirent que quand ie priois Dieu, qu'ils approuuoient fort cela, comme aussi quand ie leur disois quelque chose, et par consequent qu'il falloit aussi que i'approuuasse leurs coustumes, et que ie creusse en leurs façons de faire ; que l'vn d'eux alloit bien tost prier à leur mode, et que ie l'écoutasse patiemment. Ie vy incontinent qu'ils preparoient vn petit tabernacle, pour consulter le Manitou ou quelque Genie ; ie leur demanday s'ils croyoient que le Manitou ou les Genies deussent venir dans cette petite tour, et si ce n'estoit pas le Sorcier qui ébranloit cette maison ou ce tabernacle : ils me protesterent que ce n'estoit pas luy. Là dessus ie leur fay vn offre : Quand ce tabernacle sera ébranlé, leur dy-ie, permettez-moy que i'entre dedans, et si me saisissant des deux mains du Iongleur, vous voyez encore branler son tabernacle, ie vous promets de vous donner vn baril de pois, si tost que nous serons arriuez aux Trois Riuieres. Donne nous vne Barique de pain, dit la ieunesse : I'en suis content, faites entrer le Iongleur. Mais les plus âgez ne voulurent pas accepter la proposition, et

comme il estoit déja fort nuict, le Capitaine s'écria : Dormez, ieunesse, et prenez garde à ce que vous songerez, ne cachez rien de ce que vous aurez veû en songe. Là dessus tout le monde s'endort, ie me iette sur mon grabat, et fais comme les autres. Enuiron la minuict, i'entends trois ou quatre hommes qui chantoient et hurloient dans les bois ; ie me leue, mais ces chanteurs se teurent bien tost apres ; c'estoit le Charlatan qui vouloit faire sa consulte. Or ie ne sçay s'il m'entendit, quoy que c'en soit, il sortit de son tabernacle sans rien faire, disant que le Manitou ne vouloit pas venir. Le lendemain matin ayant veu la piste de quelques Castors, et rencontré là du bois propre pour faire des boucliers, ils y vouloient passer la iournée, ce qui me faschoit fort, car ie desirois d'offrir le sainct Sacrifice de la Messe le iour suiuant, qui estoit vn Dimanche, esperant que nous arriuerions aux Trois Riuieres. Ie les prie, ie les presse ; point de nouuelles. Ils me demandoient si i'estois enfant pour m'attrister, et que ie serois encore bien loing si ie fusse resté dans la Barque. Enfin leur ayant dit que ie voulois le iour suiuant prier celuy qui peut tout, que ie le prierois pour eux, afin qu'il les aydast dans leurs combats, ils laisserent partir celuy qui me menoit dans son Canot, et eux-mesmes s'embarquerent bien tost apres ; le mauuais temps nous fit demeurer à six lieuës prés des Trois Riuieres. Le soir deuant qu'on s'endormît, le Capitaine s'écria : Tenez vos armes prestes, ô ieunesse, que chacun ayt son épée, sa hache et son cousteau aupres de soy en dormant. Ils commençoient à craindre les surprises de leurs ennemis. Sur la minuict, voila vne abondance d'eau, qui se décharge sur ceux qui n'estoient pas abriez. Ie me mis en peloton sous la peau qui me seruoit de mattelas, et que ie fis seruir de couuerture, et là dessous aussi content, que sous vn lambry doré, ie reçoy plus d'vn poinçon d'eau sans me beaucoup moüiller. Le iour suiuant, l'Aurore commençant à poindre, i'éueille mes gens, ie les presse tant que ie peux, et m'addressant à mon hoste, ie luy promets, que si nous arriuions deuant midy aux Trois Riuieres, ie luy ferois vn beau present ; mais aussi ie l'asseuray, que si nous arriuions plus tard qu'il n'en auroit que la moitié. Ne voids tu pas, me fait-il, que ie ne puis pas fausser compagnie ? Ie m'estois iustement addressé à vn Canot, dans lequel il y auoit vn ieune homme qui tomboit du haut mal, et qui en fut saisi deuant mes yeux, vn peu deuant que de nous rembarquer ; cela m'étonna, car si ce mal l'eust pris au milieu de la riuiere, c'estoit pour renuerser et nous et le Canot, et nous faire perdre ; ie ne voulus pas neantmoins changer de vaisseau pour le peu de chemin qui restoit. Nous arriuasmes enfin comme il falloit pour auoir le temps d'offrir à Dieu le saint sacrifice de l'Autel. Approchans des Trois Riuieres, nos Canots se rassemblerent en vn gros, et nos Peres les voyans venir de loing, se doutans que ie serois dans cette trouppe, vindrent au deuant de moy. Mes Sauuages les voyans me dirent : Voicy tes Freres qui te viennent receuoir. Ie mets donc pied à terre, et comme nous vinsmes à nous entre-salüer, nous embrassans par signe de charité, mon escoüade de Sauuages commence à pousser vn grand cry du fond de la poitrine, témoignans tous ensemble par cette voix d'allegresse, qu'ils approuuoiont ces marques d'affection et de deference, que nous nous portions les vns aux autres. Le Pere Buteux et le Pere Chastellain estoient les deux premiers ; ie me mis auec eux, marchant sur la greue, pendant que mes Sauuages ramoient doucement en bel ordre, sur le bord du Fleuue, n'aduançant pas plus que nous. Rencontrant par apres le Pere Quentin et le Pere Garnier, qui estoient venus au premier bruit, et les saluant comme les autres, ces pauures Barbares redoublans tous ensemble leurs cris de ioye, nous donnerent vn second témoignage de leur affection. Le lendemain nous leur fismes festin, qu'ils agreerent fort selon leur coustume. Ce mot de festin parmy eux leur est infiniment agreable ; c'est par là qu'on les gaigne.

Le quinziesme du mesme mois, arriua Monsieur le General dans sa Barque aux Trois Riuieres. Le mesme iour arriuerent sept Hurons dans vn Canot, qui nous apporterent des lettres du Pere Brebeuf, lesquelles nous réioüirent fort: car on nous auoit comme asseurez que les Hurons ne descendroient point cette année, pour les grands bruits de guerre qui couroient par toutes les Nations par lesquelles ils doiuent passer.

Le dix-huictiesme, Monsieur le General partit des Trois Riuieres, pour monter à la riuiere des Hiroquois, où il estoit attendu des Sauuages iusques au nombre de deux ou trois cens, pour parler de leurs guerres. Il me dit qu'il y alloit aussi pour les reconcilier, car il y auoit quelque dissention entre eux ; et de fait vn Capitaine Montagnés s'estoit comme venu ietter sous sa protection. Il n'y a plus que toy et le Pere le Ieune, luy disoit-il, qui m'aymiez ; mes Alliez se bandent contre moy, les Algonquins me veulent mettre à mort, et perdre le Païs. On le soupçonnoit, mais à tort, d'auoir receu des presens des Hiroquois, et d'auoir trahy la Grenoüille et les autres qui auoient esté massacrez ; ils en pensoient autant d'vn autre, qu'ils vouloient aussi égorger. Monsieur du Plessis a appaisé tout cela, comme nous dirons bien tost.

Le vingt-vniesme du mesme mois de Iuillet, le Pere Chastellain et le Pere Garnier s'embarquerent le plus heureusement du monde pour aller aux Hurons. Il y eut tant de facilité en cette affaire, que nous l'auions presque pour suspecte : les affaires de Dieu sont au commencement trauersées, mais elles ne laissent pas d'auoir leur effet. Ces sept Hurons que i'ay dit estre arriuez le quinziesme de ce mois, partans de leur Païs, n'auoient pas dessein de venir iusques aux François, mais seulement d'aller iusques à l'Isle, pour voir si leur Nation auroit le passage libre : car le bruit couroit que ces Sauuages de l'Isle, les plus superbes de tous ces Peuples, vsoient de quelques menaces. Tout fut appaisé par les Hurons, qui renuoyerent deux des leurs donner aduis que la riuiere estoit libre, et cependant descendirent aux Trois Riuieres. Or comme l'vn de ces sept estoit Capitaine de la Bourgade où sont nos Peres aux Hurons, et qu'il auoit porté l'an passé le P. le Mercier, et témoigné beaucoup d'affection, il nous demanda si personne de nos Peres n'alloit à son Païs ; qu'il en voudroit bien mener vn, pourueu qu'on luy donnast vn Canot, car ils estoient sept dans celuy qu'ils auoient. On luy trouue aussi tost vn Canot de Montagnés, bien plus petit que les Canots des Hurons ; l'ayant veu il s'en contenta. L'affaire estant concluë, on luy fait des presens, et à ceux qui s'embarquoient auec luy ; les voila tres contens, et le Pere Chastellain encor plus, de se voir destiné pour partir auec ce Capitaine. Ceux qui estoient dans l'autre Canot, voyans qu'il y auoit encor vn Pere à embarquer, nous vindrent dire qu'il ne falloit pas le separer d'auec son Compagnon, et qu'ils seroient bien aises de le loger auec eux dans leur petit Nauire d'écorce. Voila les temps bien changez : les années passées il falloit aller et venir, interposer l'authorité de tout le monde, et l'affection de plusieurs, pour trouuer place à vn de nos Peres parmy ces Barbares, et cette année les sept premiers qui sont descendus en ont eux-mesmes demandé. On donna aux deux chefs et gouuerneurs de ces deux Canots, chacun vne couuerture, aux autres chacun vn capot, vn baril de pois, du pain et quelques pruneaux ; c'est la nourriture de nos Peres et de leurs Sauuages, qui n'auoient point fait de caches en descendant, et tout cela pour vingt ou trente iours, dans des chemins qui font horreur à en ouïr parler. Nostre Seigneur leur veüille donner sa saincte benediction.

Le dernier iour de ce mois, Monsieur le General retourna aux Trois Riuieres. Voicy les particularitez de son voyage. Ayant trouué les Sauuages assemblez à la Riuiere des Hiroquois, il leur parla des differens qu'ils auoient les vns auec les autres, et leur fit faire quelques presens, pour aualer plus doucement, comme ils parlent, leurs mécontente-

mens. En vn mot, il mit la paix parmy eux, et pour accoustumer tousiours leurs oreilles à entendre parler de nostre creance, il leur disoit, que s'ils aymoient les François, ils deuoient aymer et écouter ceux que les François cherissent, et ausquels ils prestent l'oreille ; qu'ils leur deuoient donner leurs enfans pour les instruire (il parloit de nous), adioustant que le grand Capitaine venu de nouueau à Kebec auoit esté instruit dans nos écoles ; que luy mesme auoit esté enseigné de nostre main, et que s'ils desiroient que nous ne fussions qu'vn Peuple par ensemble, qu'il falloit commencer par là. A tout cela ils répondirent, hô ! hô ! hô ! selon leur coustume, quand ils approuuent quelque discours.

Au depart, ces Barbares s'en allerent chercher quelque pauure miserable Hiroquois : car la plus part de leurs guerres se passent dans les surprises, se guettans les vns les autres, comme on feroit vn Sanglier. Cependant Monsieur le General monte plus haut, donne iusques à la Riuiere des Prairies. A son retour, il nous décriuit ces lieux comme vn Paradis terrestre : Les terres, disoit-il, y sont meilleures, les arbres mieux nourris, les prairies en abondance, la beauté du Païs rauissante, la pesche monstrueuse en quantité, en qualité et grandeur de poisson : voila bien des richesses assemblées en vn endroit ; mais les Maringoins sont les petits dragons qui gardent ces belles pommes d'or, qu'on n'aura pas sans peine, non plus que les autres presens de la terre.

Le treiziéme iour d'Aoust, arriua vn Canot du Païs des Hurons qui auoit rencontré le Pere Garnier et le Pere Chastellain à la petite Nation des Algonquins. Les Peres m'écriuoient ce peu de mots sur vn feüillet de tablettes, faute de papier. *Ces porteurs vous diront mieux comme s'appelle le lieu où ils nous ont rencontrés que nous autres ; nous sommes en bonne santé, graces à Dieu ; nous nous en allons tous courans dans nos gondoles d'écorce ; nous volons à ce Paradis tant desiré auec vn surcroist de courage, que Dieu nous a donné.* Kionché *fait pour le moins aussi bon traittement au Pere Garnier, qu'*Aenons *au Pere Chastellain ; ils ont bien ménagé nos viures, nous auons encor vn peu de pain.* Ie n'ay peu lire le reste.

Le dixiesme du mesme mois, le Capitaine de Tadoussac retourna de la guerre auec son escoüade ; il nous dit qu'ils auoient trouué vne Cabane delaissée, où peut estre trois cens Hiroquois auoient couché ; qu'vne partie de leurs trouppes les poursuiuoient, plusieurs ayant tourné visage, dont il estoit du nombre, pour quelque dispute qui estoit suruenuë entre eux. Le lendemain vindrent nouuelles que le reste de l'armée retournoit, et qu'on auoit mis à mort quelques ennemis. Enfin le treiziéme parurent vne partie de ces guerriers dans leur Canot, ils portoient en forme de Guidons les perruques de ceux qu'ils auoient tuez, car c'est leur coustume d'arracher la peau de la teste auec tout le poil de celuy qu'ils massacrent. Ces peaux sont de grands trophées. On les voyoit voltiger auec leurs moustaches chacune au bout d'vn long baston qu'ils éleuoient en l'air, comme des guidons ; les femmes accoururent incontinent à la veuë de ces palmes et de ces lauriers, quitterent leurs robbes, et se ietterent à la nage apres ces guirlandes ; c'estoit à qui en attraperoit quelqu'vne pour la pendre dans leurs Cabanes, comme vne marque de leur generosité. On nous vint raconter cette barbarie ; nous nous transportasmes aux Cabanes. Comme ie regardois ces perruques, les femmes qui s'en estoient saisies, s'en voulurent glorifier ; mais elles furent bien estonnées quand elles entendirent les reproches que nous leur fismes de leur vanité. Or pour déduire en deux mots le succez de cette guerre, quelques cent Sauuages et plus s'estans debandez, le reste poursuiuit sa pointe. Ils s'en vont à costé d'vne bourgade de leurs ennemis ; rencontrans vn ou deux pauures miserables, ils les saisissent, et leur promettent la vie s'ils découurent en quel endroit on pourroit faire rencontre de leurs compatriotes. Ils leur enseignent vne riuiere non pas bien esloignée de là, où quelques hommes estoient allez, partie pour la pesche,

partie pour faire de grands collets d'écorces propres à prendre des Cerfs. Il y auoit aussi plusieurs femmes qui recueilloient le chanvre du païs, ce sont des horties, dont ils font de fort bons cordages. Ces Barbares y accourent aussi tost, se iettent sur ces pauures gens, comme des loups dessus leur proye; voila vn cry qui se fait de tous costez, les vns s'enfuient, les autres se defendent, les femmes hurlent et taschent de se sauuer : bref ils prennent, et tuent en tout vingt-huict personnes, à ce qu'ils disent, tant hommes, que femmes et enfans; la plus grande partie estoit de femmes. Ils ramenerent en vie trois hommes, vne ieune femme et vne ieune fille. Les Sauuages qui sont au dessus des Trois Riuieres eurent pour leur part deux hommes et la fille, ceux d'icy bas en eurent vn et la ieune femme ; ils en eussent amené dauantage, mais comme ils craignoient d'estre poursuiuis de leurs ennemis, ils tuoient en chemin ceux qui ne marchoient pas bien. Ils disent que cette ieune femme voyant qu'on en tuoit pour ne pouuoir cheminer, estoit la premiere en teste de toute l'armée, portant la fatigue mieux qu'vn homme : car figurez vous qu'ils furent plusieurs iours sans rien manger du tout, fuyans à perte d'haleine, par vn temps de pluie fort fascheux; on ne trouue point là de maison de retraitte pour se seicher, celuy qui les moüille les seiche, comme l'on dit. Cette pauure femme ne disoit aucun mot, paroissant sans crainte au milieu de ces Loups ; elle auoit la face modeste, mais l'œil si asseuré, que ie la prenois pour vn homme. Il est vray que les Barbares ne font point ordinairement de mal aux femmes, non plus qu'aux enfans, sinon dans leurs surprises; voire mesme, quelque ieune homme ne fera point de difficulté d'épouser vne prisonniere, si elle trauaille bien, et par apres elle passe pour vne femme du pays. Pour les hommes il n'en va pas ainsi, c'est la cruauté mesme qui les martyrise. Si tost que celuy qui fut conduit aux Trois Riuieres eut mis pied à terre, les femmes et les enfans se iettent dessus ; c'est à qui luy assenera le mieux son coup ; cependant le prisonnier chante, passe chemin sans se retourner pour voir qui le frappe. Vn miserable boitteux le voyant tout nud prend vne grosse corde en double et la décharge sur ce pauure corps, sur le dos et sur le ventre, et sur l'estomach, en sorte qu'il chancela et pensa tomber, sa chair en resta toute liuide et toute morte; d'autres luy mirent du feu dans la bouche, d'autres approchoient des tisons en diuers endroits, pour le faire rostir, puis on luy donnoit vn peu de relâche, le faisant chanter et danser. Vne femme le vint mordre par vn doigt, taschant de l'arracher, comme feroit vn chien; en fin n'en pouuant venir à bout, elle prend vn cousteau, et le coupe, puis luy met dans la bouche pour luy faire aualer, il tasche de le faire, mais il ne pût. L'ayant rendu à cette Tygresse, elle le fait rostir pour le donner à manger à des enfans, qui le succçoient déja. Vn de nos soldats suruenant le demanda ; à peine ces enfans le vouloient-ils quitter. Il s'en saisit donc, et le ietta dans la riuiere, abhorrant ces cruautez. Deux ieunes hommes prirent vne autre fois ce pauure miserable par les deux bras, et à belles dents comme des Loups enragez, mordoient dedans, le secouant comme vn dogue furieux secouë vne charongne pour en emporter la piece. Dés que i'eus appris que ces rages se faisoient à nostre porte, et deuant les yeux de nos François, ie descendis aux Cabanes, et tansay fort et ferme ces bourreaux, les menaçans que les François ne les aimeroient plus ; et en effet il faudroit remarquer ceux qui exercent ces manies, et les exclure des maisons de tous les François, cela les retiendroit. Les hommes ne me repartirent rien, baissans la teste tout honteux et confus. Quelques femmes nous dirent que les Hiroquois faisoient encore pis à leurs peres, à leurs maris et à leurs enfans, me demandant si i'aimois vne si meschante Nation : ie leur repars que ie ne l'aimois pas, mais qu'ils pouuoient tuer ce miserable sans le traitter auec cette fureur. En vn mot ie leur fis entendre que si leurs ennemis n'auoient point d'esprit, qu'il ne

falloit pas les imiter ; que ce n'estoit pas vne marque de courage et de generosité de battre et de mordre vn homme lié ; que parmy eux mesmes les plus vaillans n'exerçoient point ces cruautez, et me tournant vers ceux que ie iugeois les plus genereux. Ce sont ceux là qui poursuiuent les Hiroquois, qui les tuent dans la chaleur du combat, qui les prennent, qui les lient et qui les amenent, et les poltrons qui demeurent au foyer des Cabanes en font curée comme des chiens. Ils se mirent à rire, et m'aduouërent qu'ils n'eussent pas voulu exercer cette boucherie. Il y eut neantmoins vn Capitaine estranger, nommé la Perdrix, qui se fascha, me dit-on, par apres de ce que i'auois dit, asseurant que si le prisonnier luy eust appartenu, qu'il m'auroit chassé de sa Cabane. Ie sçay bien qu'il ne l'auroit pas faict, car ie n'aurois garde de parler aux Algonquins, notamment à ceux de l'Isle, comme ie parle à nos Montagnés. Ie me suis laissé dire que Monsieur de Champlain les estant allé secourir dans leurs guerres, et voyant que l'vn d'eux traittoit rudement quelque femme prisonniere, ou quelque enfant, il leur voulut faire entendre que cette barbarie estoit aliene de la bonté naturelle à l'homme ; vn Sauuage de l'Isle l'entendant luy dit: Regarde comme ie feray, puis que tu en parles. Il prend par le pied vn enfant qui estoit encor à la mammelle, et luy casse la teste contre vne roche, ou contre vn arbre. Si ces superbes ont parlé en cette sorte à vn Capitaine qui auoit les armes en main, que feroient-ils à vne personne qui n'a que sa parole? Ie sçay bien qu'il faut vser de grande discretion auec ces Peuples, qui ne veulent receuoir aucun ioug ; ie sçay bien encor qu'ils ont quelque sorte de raison, ou plustost d'excuse, traittans leurs ennemis en cette sorte, car les Hiroquois les tenans, sont encor plus enragez qu'eux ; mais ie sçay bien aussi que qui iamais ne commence vne affaire, iamais ne l'acheue ; ie ne preste point l'oreille à ceux qui pensent auoir tout dit, quand ils vous ont representé que c'est leur coustume, qu'il les faut laisser faire, qu'on n'y gaignera rien : ils se trompent ; nous ne sommes pas seuls qui cognoissons à l'œil qu'on a beaucoup gaigné depuis quelque temps sur vne bonne partie de ces Barbares, quand ce ne seroit que de se donner la hardiesse et l'authorité de les reprendre lors qu'ils commettent ces grands desordres, cela profite tousiours. La premiere année que nous vinsmes icy, quand i'eusse sceu la Langue en perfection, ie n'aurois eu garde de prendre sur eux l'ascendant que ie pourrois prendre maintenant auec mon begayement : ils m'auroient bien-tost imposé le silence. Mais quand ie voy des hommes crians tous les iours à la faim à nos portes, que nous obligeons incessamment, qui n'ont point d'autres appuy que nos François ; il me semble qu'en contre-change des secours qu'ils reçoiuent de nos mains, nous pouuons exiger d'eux quelque courtoisie. Il est vray que quand on les reprend il ne faut iamais les menaçer d'aucune violence, ce seroit tout perdre : aussi leur dis-ie ordinairement que s'ils veulent estre opiniastres dans leurs coustumes, que nous tiendrons ferme dans les nostres ; que s'ils ne nous aiment iusques à ce poinct de quitter quelque chose de leur cruauté en nostre consideration, qu'à la verité nous ne leur ferons aucun mal, mais que nous ne les cherirons pas iusques là, que nous nous ostions le morceau de la bouche pour les assister dans leurs besoins ; que nous remarquerons fort bien ceux qui feront quelque impudence publique, ou qui entreront dans ces rages et dans ces manies, pour leur fermer la porte, et l'ouurir à ceux qui sont bons parmy eux : pleust à Dieu que nos François fissent le mesme. Les Sauuages nos voisins dependent beaucoup de nous ; si nous nous accordions tous à renuoyer sans iniure ceux qui font des choses si éloignées de la raison et de la nature, on verroit bien tost du changement parmy eux. Au reste ils sçauent que ie les aime, c'est pourquoy ils ne me veulent pas si aisément choquer. Ce n'est pas qu'il n'y en ait encor qui se gaussent et qui se rient de ce que nous leur disons ; mais ce n'est rien en comparaison des

iniures que i'ay beuës autrefois ; et apres tout cela ie ne puis dire qu'on trouue plus de resistance interieure en vn Chrestien enchaisné des mauuaises habitudes de ses vices, qu'en vn Sauuage tant barbare soit-il. Pour conclure ce poinct, le Capitaine que i'auois notamment tansé (car c'est à luy le prisonnier, on le luy a donné en échange d'vn sien frere tué par les Hiroquois), ce Capitaine, dis-ie, m'estant venu voir le lendemain, ie luy representay qu'il deuoit prendre tout ce que ie luy auois dit comme vne marque de mon affection en son endroit ; que i'estois marry dans le cœur que luy qui fait profession d'aimer les François, permist qu'on fist en leur presence des actions qu'ils haïssent comme la mort ; que nos soldats s'en retournans en France diroient à nos compatriotes, que ces Peuples icy sont des chiens, et qu'ils sont prouenus de quelques chiens ; et que moy qui les aime serois fasché de cette nouuelle ; qu'il ne peut pas douter de mon amitié ; que luy mesme a dit à Monsieur le General qu'il n'y auoit plus que luy et moy qui l'aimassions ; que i'ay prié ce grand Capitaine de le prendre souz sa protection, contre ceux qui le vouloient tuer ; qu'il a fait des presens en sa consideration pour appaiser leurs differens ; qu'il sçait bien que ie l'ay secouru dans sa necessité ; qu'il a tousiours esté assisté des François ; qu'il veut hyuerner à Kébec, où ie me dois trouuer aupres du grand Capitaine de tous les Capitaines François qui sont en leur païs ; que ce Capitaine est vn homme doux et humain ; qu'il n'aime point le sang, ny le carnage, sinon dans la fureur de la guerre. Nous vous accordons quelquefois ce que vous nous demandez, accordez nous aussi ce que nous vous demandons, afin que nous venions petit à petit à n'estre plus qu'vn mesme Peuple. Il m'auoüa que i'auois raison, et qu'il aimeroit tousiours son amy Monsieur nostre Gouuerneur, me priant de le secourir en ses necessitez, qui vont estre d'autant plus grandes, que l'âge luy va interdire la guerre et la chasse.

Le quatorziéme du mesme mois d'Aoust, les Sauuages vindrent voir en corps Monsieur le General, pour luy presenter cette ieune Hiroquoise. Celui qui l'auoit prise, voyant tout le monde assis de part et d'autre, se leua et harangua en cette sorte : Escoutez, François, ie vous vais tanser, car que pourroit faire autre chose vn gros animal comme moy, qui prend la hardiesse de parler deuant des Capitaines ? Si i'estois Capitaine, i'aurois droit de parler ; ie ne suis qu'vn chien, si faut-il que ie parle, et que ie vous fasse vne querelle d'amitié. Nos Peres et nos vieux Capitaines se sont entr'aimez, ils sont morts maintenant, nous nous entr'aimons et François et Sauuages, nous nous entr'aimons, oüy nous nous entr'aimons : c'est pourquoy il eust esté bien à propos de voir quelques vns de vos ieunes gens parmy nous à la guerre ; mais cela nous ayant manqué, nous auons fait ce que nous auons pû. Voicy vne ieune prisonniere que nous vous presentons pour mettre en la place de l'vn des trois François qui ont esté tuez il y a quelque temps bien prés d'icy. Ie voy encor le sang tout rouge qui accuse la cruauté de nos ennemis et des vostres : ce present en cachera vne partie. C'est peu de chose, mais c'est tout ce que nous auons, le reste ayant esté tué ; si nous eussions esté secourus, nous eussions fait dauantage, mais on nous a quitté de tous costez. Ce fut à peu prés le sommaire de son discours, qui finit par cette acclamation hô, hô, hô, tirée du creux de l'estomach de tous ses compagnons. Cela fait, on presente cette pauure ieune femme, qui me parut cette fois fort triste, et me semble que baissant les yeux elle ietta quelques larmes. On luy demanda neantmoins si elle n'estoit pas bien-aise d'estre donnée à vn si braue Capitaine, qui l'aimeroit fort, et qui la mettroit auec sa sœur; elle tesmoigna qu'elle en estoit bien contente ; mais on la réiouyt grandement puis apres, quand on luy dit que les François estoient fort honnestes, et qu'on ne luy feroit aucune iniure ; qu'elle seroit accompagnée passant en France de quelques filles de ce pays-cy ; elle sousrit de bonne grace à cette nouuelle,

qui luy agrea fort. Ie luy fis dire par vn Sauuage deux iours apres, que si quelqu'vn dans vn si grand nombre de personnes qu'elle rencontreroit en la flotte qui repasse en France, luy vouloit faire quelque insolence, qu'elle en auertist le Capitaine, Monsieur le General, ou bien l'vn de mes Freres qui deuoit repasser. Elle repartit qu'elle estoit maintenant de leur Nation, qu'elle ne craignoit point qu'on luy fist aucune iniure ; que si on luy commandoit de se marier, qu'elle obeïroit, mais qu'autre que celuy qu'on lui auroit donné ne l'approcheroit. Ie supplierois Messieurs de la Compagnie à qui on la doit presenter, de la loger auec les Hospitalieres qui doiuent passer en la Nouuelle France, pour apprendre en leur maison à connoistre Dieu, et à secourir les malades, à dessein de la mener auec elles, si elle reüssit. Mais retournons à nostre harangueur. Monsieur le General luy fit répondre, qu'il cheriroit ce present en consideration de la main de ses amis, dont il partoit, et non pas du Païs d'où il estoit sorty, qu'il haïssoit à mort : qu'au reste ils voyoient bien eux-mesmes, que si les François les eussent suiuis, qu'ils les auroient abandonnez sur le discord suruenu parmy eux ; et que si nous allions iamais en guerre, nous irions forts et puissans, pour ne point retourner que nous n'ayons détruit les bourgades entieres. Ils prirent plaisir à cette réponse, supplians qu'en signe de reioüissance et d'amour mutuel les vns les autres, on fist danser quelques-vns de nos ieunes gens au son d'vne vielle, que tenoit vn petit François. Ce qui leur fut accordé à leur grand contentement.

Le quinziesme du mesme mois, iour dedié à la glorieuse Assomption de la sainte Vierge, quelques Canots descendans à Kébec, car tout cecy se passoit aux Trois Riuieres, emmenerent le prisonnier pour le faire mourir là ; ie marqueray cy apres les particularitez de sa mort, si on me les mande, ou si ie les apprends descendant bien tost là bas : car i'écry maintenant iour pour iour, ce que ie pense meriter vn traict de plume.

Ce mesme iour, arriua vn Canot des Hurons, qui réioüit fort Monsieur le General, ayant pris resolution de partir dans cinq iours, s'il n'eust receu cette nouuelle, la saison de nauiger estant fascheuse sur le declin de l'Automne. Ce Canot fut enuoyé deuant par le Pere Daniel, lequel ayant appris de nos Peres, qu'il auoit rencontrés en chemin, que Monsieur le General ne s'engageroit pas dans l'arriere saison pour retourner, luy enuoya, auec bien de la peine, ce Courrier d'enuiron cent cinquante lieuës au dessus des Trois Riuieres, pour l'asseurer de la descente des Hurons. Voicy comme il m'écrit. *Ie demeure à l'Isle, en attendant le gros de la bande, tant des Hurons, que des Nipisiriniens. Les Sauuages de ce lieu auoient déja renuoyé treize Canots de Hurons, leur defendant de passer aux François ; mais leur Capitaine nommé* Taratouan, *ayant appris que ie descendois, a tenu ferme iusques à mon arriuée : car comme il est party deuant nous des Hurons, aussi sommes nous arriuez apres luy à l'Isle. Il m'a donc dit, que les habitans de cette Isle luy defendoient le passage ; comme ie luy en demandois la raison, il m'a répondu, qu'on ne luy a dit autre chose, sinon que le corps d'vn Capitaine nouuellement mort, c'estoit le Borgne de l'Isle, n'estoit pas encore caché ; vous sçauez ce que c'est à dire, et partant que passer par deuant, c'estoit ietter du feu pour accroistre leur douleur, et irriter de nouueau les ieunes gens, qui sont fort fascheux et mutins. Ie luy ay reparty qu'il prist courage, que ie parlerois à ce Capitaine. En effet ie l'ay veu, il m'a fait assez bon accueil, Dieu mercy. Leur proposition estoit, qu'ils nous remeneroient nous autres François vers vous, mais que les Hurons eussent à s'en retourner. Or i'ay pris resolution de ne point passer, si les Hurons ne passent ; ie le leur ay déja promis, dont ils ont esté fort ioyeux. Ces difficultez leur font voir qu'il est important que nous demeurions dans leur Païs, ce qu'ils cognoissent fort bien. I'ay prié le Capitaine*

de trouuer bon que i'enuoyasse deuant vn Canot pour donner aduis de nostre descente; c'est celuy qui vous porte ces lettres. Ie rencontray nos Peres le troisiéme d'Aoust, trois iournées au dessus de l'Isle; ils estoient tous deux chaussez dans leurs Canots sans ramer, ce qui me fait penser qu'ils sont doucement traittez; cela me fit faire pour leur gens, ce que ie n'auois pas encor voulu faire pour les miens, ce fut de leur faire present d'vne herbe qu'ils adorent, et que nous n'aymons point; c'est du Petun, dont la cherté est grande cette année. Ie voudrois bien en estre quitte pour dix fois autant à l'Isle, et vous voir au plustost auec de ieunes Hurons; ie n'épargneray rien pour ce sujet. Cette affaire est trop importante. De douze petits enfans, qui m'auoient promis de me suiure auec le consentement de leurs parens, ie n'en ay que trois auec moy, dont l'vn est petit fils d'vn fort grand Capitaine; i'en espere assez de grandelets, si vous en voulez, nous les verrons ensemble, quand i'auray le bonheur de vous voir; les petits ont de la peine à quitter leurs meres pour faire trois cens lieuës. I'écry à Monsieur du Plessis qu'il y a peu de Canots, mais qu'ils portent tres grande quantité de marchandises. Ie vous recommande les porteurs, que mes promesses s'il y a moyen se trouuent veritables; cela est de consequence. Voila le contenu, voicy la datte de sa Lettre. *De l'Isle ce septiéme d'Aoust, à la lueur d'vne écorce brûlante; ce sont les chandelles et les flambeaux du Païs.*

Ie pense auoir déja dit autrefois que cette Isle, dont il est icy parlé, est dans le grand Fleuue de sainct Laurens, enuiron à cent cinquante lieuës au dessus des Trois Riuieres; que les Sauuages qui l'habitent sont extremement superbes. Les Hurons et les François qui demeurent en leur païs, voulans descendre ça bas, passent premierement par les terres des Nipisiriniens, et puis viennent aborder cette Isle, dont les habitans leur font tous les ans quelque peine. Ces Insulaires voudroient bien que les Hurons ne vinssent point aux François, et que les François n'allassent point aux Hurons, afin d'emporter eux seuls tout le trafic; c'est pourquoy ils ont fait tout ce qu'ils ont peû pour nous boucher le chemin: mais comme ils craignent les François, ceux qui accompagnent les Hurons leur facilitent le chemin. C'est chose estrange, que quoy que les Hurons soient dix contre vn seul Insulaire, si est-ce qu'ils ne passeront pas, si vn seul Insulaire s'y oppose, tant ils gardent étroittement les loix du Païs. Les presens ouurent pour l'ordinaire cette porte, quelque fois on les fait plus grands, quelque fois plus petits, selon les occurences. Cette année ils doiuent estre plus riches, pour ce qu'vn Capitaine de l'Isle estant mort ce Printemps, les larmes n'estans pas encor essuyées, aucune Nation estrangere ne peut passer par là qu'elle ne fasse quelque don, pour leur faire aualer, comme ils disent, plus doucement la tristesse qu'ils ont receuë à la mort de leur Capitaine. Quand on a fait reuiure ce trépassé, c'est à dire, quand on a donné son nom à vn autre, et des presens à ses parens, alors on dit que le corps est caché, ou plustost que le mort est resuscité, et ainsi on ne paye que le tribut ordinaire quand on passe sur les marches, et sur les limites de ces Insulaires.

Puis que i'ay dit cecy pour l'intelligence de cette Lettre, i'adiousteray encor sur ce que le Pere Daniel conclud, que le Pere Garnier et le Pere Chastelain estoient doucement traittez par leurs hostes, puis qu'ils estoient chaussez, et qu'ils ne ramoient point; c'est à dire, que quand on va auec ces Barbares, il se faut bien donner de garde de porter tant soit peu de terre ou de sable dans leurs Canots; c'est pourquoy les Peres y entrent pieds nuds, qu'il fasse froid ou chaud, il en faut passer par là, si on ne rencontre de bons Sauuages, qui nous laissent faire à nostre mode. De plus il faut sçauoir manier l'auiron, qui veut voguer auec eux; et comme c'est vn grand trauail, notamment au commencement qu'on n'y est pas accoustumé, nous donnons à chaque Canot où s'embarque quelque Pere vn grand drap qui sert de voile, pour les racheter de cette

peine; mais encore qu'on dise à ces Barbares, que cette voile est l'auiron des Peres, qu'ils n'en manient point d'autres, ils ne laissent pas quelquefois de leur en faire prendre vn de bois, qu'il faut bien remuer pour les contenter. Quant aux enfans dont le Pere fait mention, c'est vne Prouidence de Dieu, qu'il n'en amene pas ce qu'il esperoit, car nous n'auons ny bastimens à Kébec pour les loger, ny viures pour les nourrir, ny estoffes pour les couurir commodément, comme nous desirerions, et qu'il est à propos en ces commencemens, veu mesme qu'il nous en faut déja entretenir quelques autres; nous ne laisserons pas d'en esperer vne demy douzaine. Dieu qui nourrit les oiseaux du ciel ne les abandonnera pas; il a commencé l'ouurage, il sçaura bien le mettre à chef.

Le dix-huictiesme du mesme mois, le sieur Godefroy, ieune homme fort leste et dispost de son corps, deuança à la course vn Huron, aux yeux de quatre ou cinq Nations, sur vne gageure qu'auoit fait pour luy vn Montagnés; dequoy les Hurons demeurerent bien estonnez, car ils nous tiennent pour des tortuës, au respect de tous les Sauuages.

Le dix-neufiesme du mesme mois d'Aoust, arriua vne partie du gros des Hurons. Si tost que nous vismes paroistre leurs Canots sur le grand Fleuue, nous descendismes du Fort pour receuoir le Pere Daniel et le Pere Dauost, et quelques-vns de nos François que nous attendions; Monsieur le General s'y trouua luy mesme. Le Pere Daniel estoit en cette premiere trouppe, le Pere Dauost en l'arriere garde, qui ne paroissoit point encor; et mesme on nous faisoit douter si les Sauuages de l'Isle ne les feroient point retourner. A la veuë du Pere Daniel, nostre cœur s'attendrit: il auoit la face toute gaye et ioyeuse, mais toute défaite; il estoit pieds nuds, l'auiron à la main, couuert d'vne méchante soutane, son Breuiaire pendu au col, sa chemise pourrie sur son dos. Il salüa nos Capitaines et nos François; nous l'embrassasmes, et l'ayans conduit en nostre petite chambre, apres auoir beny et adoré nostre Seigneur, il nous raconta en quel point estoient les affaires du Christianisme aux Hurons, me rendant les Lettres et la Relation qu'on enuoyoit de ce Païs, et nous obligeant à chanter vn *Te Deum*, en action de graces des benedictions que Dieu va versant sur cette Nouuelle Eglise. Ie ne parleray point des difficultez de son voyage, tout cela est déja dit; ce luy estoit assez d'auoir baptisé vn pauure miserable qu'on menoit à la mort, pour adoucir tous ses trauaux.

I'appris de luy, que Louys de saincte Foy, deuant que de partir pour aller à la guerre, tint ce discours à son pere, comme il l'a sceu du pere mesme. Mon pere, puis que vous desirez d'estre Chrestien, et que vous voulez descendre là bas aux François, ie vous supplie de prendre garde pourquoy vous desirés le Baptesme; n'y meslez point les considerations humaines, faites le pour honorer Dieu, et pour le salut de vostre âme, et non pour l'attente de quelque bien, ou de quelque faueur des François. Vous auez déja assez de colliers de Porcelaine; i'en ay encor que ie vous laisse. Tout est à vous, n'en recherchez pas dauantage; nous aurons assez de bien, si nous croyons en Dieu, et si nous luy obeïssons. Quand vous serez là bas aux François n'allez point ioüer de Cabanes en Cabanes, n'allez point par les maisons des François, faire l'importun, ou le caimand; visitez souuent Monsieur de Champlain, et ne vous esloignez que fort peu des Peres. Voila les conseils que le fils donnoit au pere: il le cognoissoit porté au ieu et aux biens de la terre; c'est pourquoy, comme il voyoit que nos Peres parloient de le baptiser, pour les instances qu'il en faisoit, il pria qu'on ne se hastast point, desirant voir vne plus grande disposition en son pere, pour vn Sacrement de si grande importance. Or nos Hurons estans arriuez, ils tindrent leurs conseils, et firent des presens pour essuyer les larmes, et aualer plus doucement l'amertume que nos François reçoiuent de la mort de feu Monsieur de Champlain; item, pour confirmer l'amitié qui estoit

contractée dés long temps entre eux et nous. Le Pere Daniel assista à ce conseil, et me dit que Monsieur le General auoit fort satisfait ces Sauuages par ses réponses. Apres ces conseils, ils se mirent à traitter ou vendre leurs marchandises, et cela fait, ils tindrent encor vne assemblée auec nos François; et comme les premieres assemblées s'estoient faites en leur consideration, celle-cy se faisoit pour les affaires des François. Ayant donc quelque chose à leur representer, ie priay Monsieur le General de m'ouïr sur ce que i'auois à dire ; ce qu'il fit, et m'obligea. Ie voulois notamment parler pour auoir des enfans, et commencer vn Seminaire, comme vne chose tres importante au salut de ces Nations, et au bien de Messieurs de la Compagnie ; car leurs enfans nous seront autant d'ostages, pour l'asseurance des François qui sont parmy eux, et pour l'affermissement du commerce. Monsieur le General auoit déja bien conceu cette raison. Voila pourquoy il n'épargna rien pour en auoir ; il dit et nous laissa dire sur ce sujet, tout ce que l'esprit nous pouuoit suggerer. Où il faut remarquer que nos Peres auoient disposé dans le Païs douze petits garçons, fort gentils, et tres-contens de descendre ça bas ; le Pere Daniel venoit pour les dresser et instruire, comme ayant déja vne assez bonne cognoissance de leur langue ; mais quand ce vint à partir, les meres, et notamment les grandes meres, ne pouuoient laisser sortir leurs enfans, pour faire trois cens lieuës, et demeurer auec des Estrangers de façons de faire et de mœurs bien differentes des leurs. Quelques-vns neantmoins s'embarquerent ; mais quand ils furent arriuez, les peres de ces enfans reculoient, et cherchoient mille excuses. Le pauure Pere Daniel alloit et venoit de tous costez, amadoüoit les vns, faisoit quelques presens aux autres, et apres tout cela, il se vit quasi maistre sans écoliers, et pasteur sans oüailles ; vn seul ieune homme, petit fils d'vn Capitaine, tint ferme, n'abandonnant iamais la resolution qu'il auoit prise de le suiure. Là dessus on tient conseil, tout le monde assemblé. Monsieur le General fait ses presens, en consideration de l'amour qu'ils nous portoient, et de leurs visites ; item, pour alleger leurs bras des trauaux qu'ils auoient pris ramans si longtemps pour nous venir trouuer ; pour les induire aussi à continuer leur bienveillance et leur affection enuers les Peres et enuers tous les François qui sont en leur Païs ; bref, pour les exciter à venir de bonne heure l'an prochain. Le Truchement qui sçait les façons de faire du païs, se seruoit de leurs façons de s'enoncer. Voila, disoit-il, vn present pour graisser vos bras, et les fomenter pour les délasser du trauail qu'ils ont pris en chemin. En voicy vn autre pour attacher vne corde à vos Canots, afin de les tirer çà bas de bonne heure l'an prochain. Bref, apres que ces presens furent faits, Monsieur le General leur dit, qu'il auoit encor quelques points d'importance à leur communiquer. Il leur fit donc demander, s'ils nous aymoient autant que nous les aymions ; ils répondirent, qu'en effet ils nous aymoient. D'où vient donc que vous ne témoignez pas vostre amitié ? Vous donnez des robbes de Castors aux François, et ils vous donnent des haches et d'autres marchandises : tout cela s'appelle trafiquer ; ce ne sont point les marques du vray amour que ie recherche. Mais s'entre-visiter, s'entre-secourir, aller les vns dans le païs des autres, s'allier par ensemble comme les doigts de la main : ce sont des actes d'amitié ; c'est ce que nous faisons, nous allons dans vostre païs, nous y enuoyons nos Peres, nos Maistres, ce que nous auons de plus cher, ceux qui nous enseignent le chemin du Ciel, et pas vn de vous ne veut demeurer auec nos François. Pourquoy ne vous confiez vous pas autant en nous, comme nous nous confions en vous ? Quoy donc n'y a-t-il qu'vne Bourgade aux Hurons qui nous ayme ? Nous mettons l'amitié en ce point que nous gardons ; pourquoy n'y correspondez-vous ? I'auois fait asseoir le ieune homme qui auoit esté constant, entre le Pere Daniel et moy ; Monsieur le General le caressant, dit tout haut, qu'il l'aymoit comme son

frere, que rien ne luy manqueroit; que pour faire entendre à ceux de sa Bourgade l'estat que nous en faisons, il leur faisoit vn present; que pour luy il ne pouuoit faire festin à ceux qui estoient venus, estant fort pressé de son retour, mais que ce ieune homme le feroit en sa place, qu'il luy donneroit dequoy les traitter; qu'au reste s'ils vouloient l'an prochain nous témoigner leur affection, qu'ils deuoient amener des enfans pour demeurer auec les François. Il leur fit encor dire, qu'ils estoient tous les iours dans les alarmes en leur païs, qu'ils souhaitteroient bien auoir des François pour le defendre: que cela estoit en leur pouuoir; car s'ils vouloient donner vingt petits Hurons, on leur donneroit vingt François; que nous ne parlions qu'auec grande raison. A tout cecy, ils repartirent, premierement qu'il falloit parler de cela dans le païs. Le Pere Daniel prit la parole, et dit: que le Pere Brebeuf en auoit parlé dans la Rochelle, c'est le nom de l'vne de leurs Bourgades; qu'il auoit fait des presens sur ce sujet, qu'on les auoit acceptez, et qu'ils manquoient maintenant de parole. Secondement ils dirent qu'il y auoit de grands dangers de descendre çà bas, pour les courses de leurs ennemis. On leur demande, s'il y auoit plus de danger pour eux à nous venir voir, que pour nous à nous transporter en leur païs. Ils dirent que les enfans dependoient des parens, que le chemin estoit rude et fascheux, que les meres auoient le cœur tendre. On leur replique que nos meres nous aymoient, et que nous enuoyons là haut des enfans qui n'estoient pas moins aymez de leurs parens, que les petits Hurons des leurs; qu'on ne laissoit pas de leur faire passer ce grand chemin pour marque de nostre amour en leur endroit, et qu'ils deuoient nous imiter en ce point, s'ils vouloient cultiuer nostre amitié. Nous voyons bien que ces pauures gens estoient conuaincus, qu'on les pressoit de raisons fortes, et qu'ils estoient en peine. Enfin vn vieillard prenant la parole, dit qu'on laissoit ce ieune homme comme à l'épreuue; qu'on le traitast bien, et que, selon le rapport qu'il feroit l'année suiuante, qu'on pourroit auoir des enfans. On receut son excuse, leur faisant entendre, que s'ils auoient du cœur et de l'amour pour nous, qu'ils nous témoigneroient autant d'affection qu'auoit fait cette Bourgade, d'où estoit *Satouta*, c'est le nom de celuy qui demeuroit. Ils se departirent là dessus, mais ils ne furent pas bien loing, que quelques-vns des principaux d'vne certaine Bourgade, ne tinssent entre eux vne consulte, en laquelle le Capitaine commence à dire, qu'ils deuoient auoir honte de se monstrer moins affectionnez aux François, que la Nation des Ours, d'où estoit *Satouta;* que nous estions bons et courtois, qu'il n'y auoit point de danger de demeurer auec nous. Et là dessus se tournant vers son neueu, il luy dit: Mon neueu, il faut que vous demeuriez auec les François, prenez courage, ne craignez point, ils vous aymeront; et vous vn tel, parlant à vn autre, il faut que vous luy teniez compagnie. Comment n'auons nous point d'amour? Sommes nous des hommes? N'auons nous point de cœur, de ne pas aymer vne nation si bonne? Soyez constans, demeurez auec eux, et vous y comportez sagement. Ces deux ieunes hommes s'y accordent aisément, et tout sur l'heure vn de leurs parens en vint donner aduis au Pere Daniel. Nous l'allons témoigner à Monsieur le General, qui ne sçauoit comment declarer sa ioye, tant il estoit content, faisant mille caresses au Sauuage qui en apportoit la nouuelle. Comme il estoit déja nuict, on attendit le lendemain à nous amener ces deux ieunes garçons. Le pere de l'vn d'iceux, luy fit vne belle harangue, et luy dit: *Mon fils, sois constant, ne desiste point de ta resolution; tu t'en vas auec de bonnes personnes, tu ne manqueras de rien auec ces gens-là; ne prends rien sans le congé d'Antoine;* c'est ainsi qu'ils appellent le Pere Antoine Daniel; *ne frequente point les Montagnés, mais les François seulement; sur tout obey à ceux qui portent des habits noirs, auec lesquels tu dois demeurer; si tu prends des Cerfs à la chasse, donne la chair, et retiens la peau; n'entre point dans les Canots auec les*

François, de peur que ne vous entendans pas les vns les autres, vous ne vous faschiez; prends courage iusques à l'an qui vient, que ie te verray. Nous fismes quelques presens à leurs parens, et les inuitasmes au festin deuant nostre depart. La dessus on vint demander au Pere Daniel, de la part du Capitaine et des habitans de la Rochelle, si nous portions moindre affection à cette Bourgade qu'aux autres ; pourquoy donc nous ne leur donnions point de François à embarquer? Nous répondismes, que s'ils en desiroient, qu'ils en auroient, et comme le Pere Brebeuf me demandoit plusieurs Peres, pour les disposer là haut à la moisson, ie leur donnay le Pere Isaac Iogues ; le Pere Daniel leur fait des presens, pour le porter et le traiter doucement, et les voila les plus contens du monde. Or comme le temps pressoit Monsieur le General, et qu'il se trouuoit incommodé de sa santé, il voulut partir. Comme nous acheuions quelques affaires, et que nous ne conduisions point nos Seminaristes, ils nous venoient déja demander, si nous ne les embarquerions pas auec nous, tant ils en auoient d'enuie; nous les prismes et menasmes à la Chalouppe. Il faisoit beau voir leurs parens les apostrophans et leur recommandans d'auoir courage, de ne rien prendre parmy nous; que ce n'estoit point nostre coustume d'estre larrons ; bref, ils firent cette action auec tant de témoignage d'amour, que tous nos François en estoient consolez. Nous montasmes donc dans la Barque ; on leue l'ancre, on tire le canon du Fort, et les pierriers, et autres pieces de fonte de la Barque pour salut, et nous voila sous voile. Arrestons nous vn peu.

Voila déja, par la grace de Dieu, vn Seminaire de Hurons commencé. Si vous en voulez deux autres, vous les aurez: l'vn sera encor de Hurons et d'autres Nations voisines dans le mesme païs des Hurons, où l'on pourroit instruire plus de cinq cens enfans, si on auoit assez de monde et de forces ; le troisiesme sera de Montagnés; i'ay déja dit qu'il ne manque plus sinon dequoy loger et entretenir leurs enfans. Si Messieurs de la Compagnie continuënt, comme nous esperons, de nous enuoyer des personnes, qui employent l'authorité qu'ils leur donnent pour le seruice de Dieu, tout ira bien, et la Nouuelle France imitera vn iour la pieté de sa sœur aisnée. I'ay déja dit que Monsieur nostre Gouuerneur s'y monstre zelé au possible. Monsieur le General de la flotte s'en retourne auec cette loüange deuant Dieu, de n'auoir rien oublié icy pour la gloire de sa Majesté.

Le lendemain de nostre depart des Trois Riuieres, nous arriuasmes à Kébec. Nos Hurons, qui sont ieunes hommes lestes et bien-faits, le Pere Daniel et moy, ayans salué nostre Gouuerneur, nous nous retirasmes à Nostre Dame des Anges, où ie trouuay le Pere Nicolas Adam frappé d'vne paralysie, qui luy interdit quasi tout l'vsage des pieds et des mains ; ce sont les reliques d'vne fiéure qui le saisit quelques iours apres son arriuée. On me parle de le renuoyer pour le recouurement de sa santé; mais il dit qu'il est venu icy pour y donner sa vie à nostre Seigneur et aux âmes qu'il a rachetées; qu'il est prest d'obeïr, mais que le sentiment de son cœur seroit de ne point reculer, et d'aller au Ciel du haut de la Croix où Dieu l'a mis. Nous le retiendrons donc ; son exemple nous instruira, et sa patience obtiendra de nouuelles benedictions sur ces deserts.

Ie me souuiens d'auoir dit cy-dessus que le quinziéme de ce mois le prisonnier Hiroquois estoit descendu à Kébec pour y estre mis à mort par les Sauuages: voicy les particularitez de son supplice, selon que le Pere de Quen m'en a informé. Si tost, dit-il, que cette pauure victime mit pied à terre, les femmes s'en saisirent, et le menerent en leurs Cabanes; là on le fit danser. Cependant vne Megere parut armée d'vn foüet de cordes à plusieurs nœuds, qui luy décharge des coups à tour de bras auec autant de rage, qu'elle auoit de force ; vne autre luy frappe la poictrine, l'estomach et le ventre d'vn gros caillou ; et vne troisiéme luy decouppe les épaules auec vn couteau, et luy fait ruis-

seler le sang de tous costez. Quelque temps apres, vn Sauuage sec et défait comme vn squelet, estant malade depuis plusieurs mois, reprit des forces à la veuë de ce miserable, il luy saute au collet, l'attrappe par l'oreille comme vn chien, la luy emporte à belles dents, la luy met dans la bouche ; le prisonnier la prend sans se troubler, la mâche quelque temps, et ne la pouuant aualer, la crache dans le feu : voila l'accueil qu'on luy fit. Apres cela on luy donne quelque relasche, on le traitte des meilleures viandes qui fussent en la Cabane ; et ce qui semble incroyable cét homme se réioüyssoit, comme s'il eust appris nouuelle de sa liberté. Sur le soir ils le traînent lié de cordes de Cabane en Cabane, pendant qu'vne femme enragée le foüettoit à la cadence d'vne chanson ; on dit qu'ils exercerent vne autre cruauté sur luy, qui feroit rougir ce papier. Monsieur le Gouuerneur, estant informé de tout cecy, leur fit signifier qu'il estoit mécontent de ces cruautez, et qu'ils se retirassent ailleurs, pour ne blesser la veuë de nos François par des barbaries insupportables à nos yeux ; cela leur fit abreger leur manie. Ils passerent donc delà le grand fleuue, et firent estrangler cette victime, qu'ils rostirent au feu, puis la donnerent aux chiens, iettant les os dans la riuiere. C'est iusques où peut aller la rage et la furie des âmes qui ne cognoissent point Dieu ; ceux ou celles qui s'attachent plus asprement à ces cruautez sont gens dont les peres, ou les maris, ou les plus proches parens ont esté traittez auec pareilles furies aux terres de leurs ennemis ; c'est le souuenir de la mort de leurs plus proches, qui iette cette rage dans leur cœur.

Comme i'écry cecy le vingt-huictiéme d'Aoust, voila que le Pere Buteux me mande le départ du Pere Iogues, l'arriuée d'vne autre troupe de Hurons, de qui le sieur Nicolet a encore obtenu trois ieunes garçons, sur le rapport que leur ont fait leurs compagnons du bon traittement que Monsieur le General et tous les autres François leur auoient fait. Ie finis, priant Nostre Seigneur de vouloir estre le Pere nourricier, pour l'âme et pour le corps, de ceux qu'il nous enuoye de surcroist. Dés l'hyuer prochain nous allons congedier vne partie de nos hommes, à raison du manquement de viures : car de refuser cette benediction du Ciel, et de renuoyer vne partie de nos Sauuages, nous ne le ferons iamais, nous leur donnerions plustost la moitié de nous mesmes ; l'affaire est trop importante pour la gloire de Nostre Seigneur : qu'il soit beny à iamais dans les temps et dans l'eternité.

Nous sommes icy, à défricher ce petit coin de la vigne du grand Pere de famille, vingt-six des nostres pour le present, vingt Prestres et six de nos Freres coadiuteurs ; voicy les lieux de leur demeure, commençant par les plus esloignez. En la residence de sainct Ioseph aux Hurons, le R. Pere Iean Brebeuf Superieur de cette Mission, le P. François Mercier, le P. Pierre Pijart, le P. Pierre Chastellain, le Pere Charles Garnier, et le Pere Isaac Iogues.

En la Residence de la Conception aux Trois Riuieres, le Pere Iacques Buteux, et le Pere Charles du Marché. On bastit en cette Residence ; nous y enuoyerons encore vn Pere, quand on l'y pourra loger.

En la Residence de Nostre Dame de Recouurance à Kébec, le Pere Iean de Quen et moy. On bastit encor icy, pour le Seminaire et pour le College ; si tost qu'il y aura place, i'y feray venir des Peres ; cependant le Pere de Quen enseignera les Escoliers François, moy quelques Sauuages ; et auec tout cela, il faut secourir nos François, qui font déja vne petite paroisse, et estudier à la langue Montagnaise.

En la Residence de Nostre Dame des Anges, le R. Pere Charles Lallemant Superieur de cette Maison, le Pere Nicolas Adam, le Pere Enemond Masse, le Pere Anne Denouë, le Pere Antoine Daniel, le Pere Ambroise Dauost, nos Freres Gilbert Burel, Pierre le Tellier, Iean Liegeois, Pierre Feante, Ambroise Cauuet et Loüys Gobert.

En la Residence de Miskou, le Pere

Claude Quentin, s'il y peut arriuer, et le Pere Charles Turgis.

En la Residence de S. Anne au Cap-breton, le Pere Daudemare et le Pere André Richard. Dieu sçait si nous implorons tous auec ardeur, pour nous et pour ces pauures Peuples, le secours des prieres de V. R. et de tous nos Peres et Freres. Ie le fais pour mon particulier, de toute l'étenduë de mon cœur, comme celuy qui me diray au nom de tous, ce que ie suis en verité,

Vostre tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en nostre Seigneur,

PAVL LE IEVNE.

I'ay tracé fort à la haste cette Relation, tantost en vn endroit, tantost en vn autre; quelquefois sur les eaux, d'autre fois sur la terre; enfin ie la conclud en la Residence de nostre Dame des Anges, proche de Kébec en la Nouuelle France, ce 28. d'Aoust 1636.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ

DANS LE PAYS DES HVRONS.

EN L'ANNÉE 1636.

Enuoyée à Kébec au R. P. Paul le Ieune, Superieur de la Mission de la Compagnie de IESVS, *en la Nouuelle France.*

MON R. PERE,

AYANT appris, tant par vos lettres, que par le recit des Peres qui arriuerent heureusement l'an passé, comme l'ancienne France brusle de tres-ardens desirs pour la Nouuelle; que nostre R. P. General cherit cette Mission comme la prunelle de ses yeux; que le P. Prouincial s'y porte de tout son cœur; que le feu est si grand dans nos Colleges, qu'il est plus difficile d'appaiser les larmes de ceux qu'on éconduit et ausquels on refuse de nous venir ayder, que de trouuer des ouuriers; qu'vne infinité de personnes Religieuses et seculieres, offrent continuellement à Dieu leurs prieres et leurs vœux pour la conuersion des pauures Barbares de tout ce pays, et qu'en la Maison de Montmartre, sans parler des autres, il y a incessamment nuict et iour vne Religieuse prosternée deuant le S. Sacrement, qui prie à ceste intention: tout cela fait croire et esperer, que Dieu veut maintenant ouurir les thresors de ses graces et faueurs dessus ces pauures Peuples, et leur dessiller les yeux de l'âme pour cognoistre la verité. Car il n'inciteroit pas tant de deuotes personnes à demander, s'il n'auoit enuie de les exaucer. Ioint que nous sçauons que la peuplade de Kébec se va grandement multipliant par les soins de Messieurs les Associez de la Compagnie de la Nouuelle France, qui n'espargnent rien de leur costé; et que nous esperons que le bon exemple de nos François seruira grandement, tant à ramasser et encourager les Sauuages errants, et faineants au trauail, qu'à les porter à vouloir faire pour Dieu ce qu'ils verront estre faisable.. Outre que ie puis dire auec raison, que si la diuine Bonté continue à répandre ses faueurs et benedictions sur nos Hurons et sur nous qui les cultiuons, ainsi comme elle a fait depuis nostre arriuée, il faut sans doute

attendre icy vn iour vne plantureuse moisson des âmes. Ce n'est pas qu'il n'y ait parmy ces Peuples beaucoup d'erreurs, de superstitions, de vices et de tres-mauuaises coustumes à déraciner, encore plus que nous ne nous estions figurez au commencement, ainsi qu'il se verra au cours de ceste Relation ; mais auec Dieu rien n'est impossible ; c'est par son ayde que nous auons desia planté la Croix parmy ceste Barbarie, et que nous commençons et continuërons, s'il luy plaist, à publier le nom et les merueilles de celuy, qui par la Croix a racheté le monde. Mais en voila assez en general, il faut descendre plus en particulier ; ce que ie feray volontiers, et amplement, vous asseurant que ie n'aduanceray rien que ie n'aye veu moy-mesme, ou que ie n'aye appris de personnes dignes de foy.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la conuersion, Baptesme et heureuse mort de quelques Hurons, et de l'Estat du Christianisme en ceste Barbarie.

Il y en a eu ceste année quatre-vingts six de baptisez, ausquels ioignant les quatorze de l'année passée, ce sont en tout cent, que nous croyons estre sortis de la seruitude du diable en ce pays depuis nostre retour. De ce nombre Dieu en a appellé dix au Ciel, six en bas âge, et quatre plus aduancez. L'vn d'iceux, nommé François *Sang8ati*, estoit Capitaine de nostre village ; il estoit naturellement bon, et consentit tres volontiers à estre instruit, et receuoir le S. Baptesme, qu'il auoit auparauant loüé et approuué en autruy. I'admiray la douce Prouidence de Dieu en la conuersion d'vne femme, qui est l'vne des quatre decedez ; laquelle ie baptisay cet Automne au village de *Scanonaenrat*, en retournant de la maison de Louys de saincte Foy, où nous estions allez instruire ses parens, La surdité de ceste malade, et la profondeur des mysteres que ie luy proposois, faisoit qu'elle ne m'entendoit pas suffisamment, ioinct que l'accent de ceste Nation, vn peu different de celuy des Ours où nous sommes, mesme mon ignorance en la langue, accroissoient la difficulté, et me rendoient moins intelligible. Mais Nostre Seigneur, qui vouloit sauuer ceste âme, nous pourueut incontinent d'vn ieune homme, lequel nous seruit de truchement. Il s'estoit trouué auec nous en la Cabane de Louys, et nous auoit ouy discourir de nos mysteres, de sorte qu'il en possédoit desia vne bonne partie, et conceuoit fort bien ce que ie luy disois. On dit que ceste femme, qui fut nommée Marie, dans ses plus grandes foiblesses, predit qu'elle ne mourroit de huict iours ; ce qui arriua.

Ils ne recherchent presque le Baptesme que pour la santé. Nous taschons de purifier ceste intention, et les disposer à receuoir également de la main de Dieu la maladie et la santé, la mort et la vie, et leur enseignons que les eaux viuifiantes du S. Baptesme nous conferent principalement la vie de l'âme, et non celle du corps. Cependant ils ont ceste opinion si fort imprimée, que les baptisez, nommément les enfans, ne sont plus maladifs, qu'ils l'auront tantost diuulguée et publiée par tout, de sorte qu'on nous apporte plusieurs enfans à baptiser de deux, de trois, voire mesmes de sept lieuës.

Au reste la diuine Bonté, qui agit en nous suiuant la mesure de la Foy, a conserué iusques à present ces petits enfans en bonne santé : de sorte que la mort de ceux qui sont decedez, a esté attribuée aux maladies incurables et desesperées dont ils estoient malades auparauant, et si quelqu'autre a esté par fois atteint de quelque petite maladie, les parens bien qu'encore infideles, l'ont rapportée à la negligence et au mespris qu'ils ont fait paroistre au seruice de Dieu.

Il y a en nostre village vne petite fille

Chrestienne nommée Louyse, laquelle à six mois a commencé à marcher toute seule ; les parens asseurent n'auoir encor rien veu de semblable, et l'attribuent à l'efficace du S. Baptesme. Vn autre nous disoit vn iour auec beaucoup de ioye, que son petit garçon, qui estoit presque tousiours malade et comme tout etique auant le Baptesme, s'estoit du depuis parfaictement bien porté. Cecy suffira pour monstrer comme Nostre Seigneur va leur imprimant vne grande opinion de ce diuin Sacrement, laquelle se fortifie par la bonne et entiere santé que Dieu nous donne, et qu'il a tousiours donnée à tous les François qui ont esté en ce pays : car, disent-ils, c'est merueille qu'horsmis vn seul qui est mort icy de sa mort naturelle, tous les autres, depuis vingt-cinq ans ou enuiron qu'on y hante, n'ayent quasi pas esté malades.

De tout cecy on pourra facilement recueillir l'estat present du Christianisme naissant en ce pays, et l'esperance du futur. Deux ou trois choses y seruiront encor. La premiere est la methode que nous tenons à l'instruction des Sauuages. Nous assemblons les hommes le plus souuent que nous pouuons, car leurs conseils, leurs festins, leurs ieux et leurs danses ne nous permettent pas de les auoir icy à toute heure, ny tous les iours. Nous auons égard particulierement aux Anciens, d'autant que ce sont eux qui determinent et decident des affaires, et tout se fait suiuant leurs aduis. Tous viennent volontiers nous entendre, tous vniuersellement disent qu'ils ont enuie d'aller au Ciel, et qu'ils redoutent ces braises ardentes de l'enfer. Ils n'ont quasi rien à nous repliquer ; nous souhaitterions quelquefois qu'ils proposassent plus de doutes, ce qui nous donneroit tousiours plus d'occasion de leur déchiffrer par le menu nos saincts Mysteres. En verité les Commandemens de Dieu sont tres-iustes et tres-raisonnables, et ceux là doiuent estre moins qu'hommes qui y trouuent à redire : car nos Hurons, qui n'ont encor que la lumiere naturelle, les ont trouués si beaux et si conformes à la raison, qu'apres en auoir ouy l'explication, ils disoient par admiration : *Ca chia at-8ain aa arrih8aa*, certes voila des affaires d'importance, et dignes d'estre proposées dans des conseils ; ils disent la verité, ils ne disent rien hors de propos, nous n'auons iamais entendu de tels discours. Entre autres choses qui leur ont fait auoüer la verité d'vn Dieu Createur, Gouuerneur et Conseruateur de toutes choses, fut l'exemple que ie leur apportay de l'enfant conçeu dans le ventre de la mere : Car qui est-ce, disois-ie, sinon Dieu, qui organise le corps de cet enfant, qui d'vne mesme matiere forme le cœur, le foye, le poulmon, bref vne infinie varieté de membres si necessaires, et tous si bien proportionnez et ioints les vns auec les autres? ce n'est pas le pere, car ces merueilles s'accomplissent en son absence, et quelquesfois apres sa mort ; ce n'est non plus la mere, car elle ne sçait ce qui se passe dedans son ventre. Que si c'est le pere ou la mere qui forment ce corps à discretion, pourquoy n'engendrent-ils vn fils ou vne fille quand ils veulent? pourquoy ne produisent-ils des enfans beaux, grands, forts et adroits? Et si les parens donnent l'âme à leurs enfans, pourquoy ne leur departent-ils à tous de grands esprits, vne heureuse memoire et toutes sortes de belles et loüables qualitez, veu qu'il n'y a personne qui ne desirast auoir de tels enfans, s'il estoit en son pouuoir? A cela nos Hurons s'estonnent, et n'ayant que respondre, ils confessent que nous disons la verité, et qu'en effet il y a vn Dieu ; que doresnauant ils le veulent recognoistre, le seruir et honorer, desirans d'estre promptement instruits, de sorte qu'ils demandent que nous leur fassions tous les iours le Catechisme ; mais comme i'ay desia dit, leurs occupations et diuertissemens ne le permettent pas.

Outre cela, la conformité de tous les poincts de la Doctrine Chrestienne leur plaist merueilleusement : Car, disent-ils, vous parlez conformément et tousiours consecutiuement à ce que vous auez dit ; vous n'extrauaguez point, vous ne dites rien hors de propos ; mais nous autres

nous parlons à l'étourdy, sans sçauoir ce que nous disons. C'est le propre de la fausseté de s'embarrasser dans vne infinité de contradictions.

Le mal est, qu'ils sont si attachez à leurs vieilles coustumes, que cognoissant la beauté de la verité, ils se contentent de l'approuuer sans l'embrasser. Leur réponse ordinaire est, *oniondech8ten*, la coustume de nostre païs est telle. Nous auons combattu ceste excuse, et la leur auons ostée de la bouche, mais non encore du cœur; nostre Seigneur le fera quand il luy plaira.

C'est ainsi que nous agissons auec les Anciens; car pour autant que les femmes et les enfans nous causoient beaucoup de trouble, nous auons trouué ceste inuention, qui nous reüssit assez bien: le P. Antoine Daniel et les autres Peres vont tous les iours par toutes les Cabanes enseigner aux enfans, soit baptisez ou non, la doctrine Chrestienne, sçauoir est le signe de la Croix, le *Pater*, l'*Aue*, le *Credo*, les Commandemens de Dieu, l'Oraison à l'Ange Gardien, et autres briefues prieres; le tout en leur langue, pource que ces Peuples ont vne ineptitude naturelle d'en apprendre vne autre.

Les Dimanches, nous assemblons toute ceste ieunesse par deux fois dans nostre Cabane, qui nous sert de Chappelle. Le matin nous les faisons assister à la Messe iusques à l'offertoire; deuant laquelle nous faisons solemnellement l'eau benite, puis ie leur fais dire à tous ensemble apres moy le *Pater*, l'*Aue* et autres prieres qu'ils sçauent. L'apres-dinée ie leur propose quelque petite demande du Catechisme, et leur fais rendre compte de ce qu'ils ont appris pendant la semaine, donnant à chacun quelque petit prix selon son merite.

Ceste methode, conioints auec ces petites recompenses, a des effects incroyables: car premierement cela a allumé parmy tous les enfans vn si grand desir d'apprendre, qu'il n'y en a point du tout, pourueu qu'ils sçachent tant soit peu beguayer, qui ne veuillent estre instruits, et comme ils sont quasi tous d'vn assez bon esprit, c'est auec vn grand progrez, car mesme ils s'instruisent les vns les autres.

Ie ne sçaurois dire le contentement et la consolation que nous donne ceste petite ieunesse. Quand nous considerons leurs Peres plongez encor dans leurs superstitions, quoy qu'ils recognoissent suffisamment la verité, il nous vient en pensée de craindre que Dieu irrité par leurs pechez ne les ayt rebutez encor pour vn temps: car pour les enfans, sans doute il leur tend les bras, et les attire à soy; l'ardeur qu'ils tesmoignent à apprendre ce qui regarde le deuoir d'vn Chrestien, nous empesche d'en douter; les plus petits se viennent ietter entre nos bras, quand nous allons par les Cabanes, et ne se font point prier pour dire et estre instruits. Le P. Daniel a trouué l'inuention d'appaiser vn petit enfant, quand il le trouue pleurant entre les bras de sa mere, qui est de luy faire faire le signe de la Croix. Et de fait, vn iour que ie venois de leur faire le Catechisme en nostre Cabane, cet enfant nous fit rire: sa mere le portoit entre ses bras, et s'en alloit; mais elle ne fut pas si tost sur le seüil de la porte, qu'il se prit à pleurer, de sorte qu'elle fut contrainte de rentrer; elle luy demande ce qu'il auoit: Que ie recommence, dit-il, que ie recommence, ie veux encor dire. Ie luy fis donc faire derechef le signe de la Croix, et il se prit incontinent à rire, et à sauter d'aise. I'ay veu le mesme vne autre fois pleurer bien fort pour auoir eu le doigt froissé, cependant s'appaiser et rire, aussi-tost qu'on luy eust fait faire le signe de la Croix. Ie m'estends volontiers sur ce suiet, ne doutant point que les bonnes âmes ne prennent plaisir d'entendre toutes ces particularitez; dans les commencemens de ceste Eglise naissante, que pouuons nous raconter sinon les begayemens de nos enfans spirituels? Nous auons vne petite fille entre autres, nommée Marie *Aoesi8a*, qui n'a point sa pareille: vous diriez que tout son contentement soit de faire le signe de la Croix, et de dire son *Pater* et *Aue*; à peine auons nous mis le pied dans sa Cabane, qu'elle quitte tout pour prier Dieu. Quand

nous assemblons les enfans pour la priere ou pour le Catechisme, elle se trouue tousiours des premieres, et y accourt plus gayement que plusieurs ne feroient au ieu ; elle ne bouge de chez nous, et ne se lasse point de faire le signe de la Croix, et de dire et redire cinquante fois le iour le *Pater* et *Aue ;* elle le fait faire aux autres, et vn de nos François estant arriué de nouueau, pour tout compliment, elle luy prit la main, et luy fit faire le signe de la Croix. Souuent elle se trouue dans la campagne, quand nos Peres y recitent leur Office ; elle se tient dans le chemin, et presque autant de fois qu'ils se retournent, elle se met à faire le signe de la Croix, et à prier Dieu à haute voix.

Vne autre petite nommée Catherine, auoit fait souuent la difficile à se faire instruire, et ensuite n'auoit point esté recompensée comme les autres ; quelques iours apres, vne sienne compagne l'amena à vn des nostres, luy faisant accroire qu'elle estoit toute disposée à dire ; mais quand ce fut au fait et au prendre, elle fit à l'ordinaire ; alors ceste petite qui l'auoit amenée se mist en humeur, et employa toute sa petite rhetorique naturelle pour luy déserrer les levres, et la faire parler, tantost vsant de menaces, tantost luy faisant esperer quelque recompense de moy, si elle disoit bien, et fit si bien qu'elle en vint à bout, au grand contentement de celuy des nostres qui l'escoutoit.

Vn autre bien qu'apporte ceste practique conforme à nostre Institut, est que les grands mesmes demeurent par ce moyen instruits : car le desir que les peres et meres ont que leurs enfans soient loüez et recompensez de quelque prix, fait qu'ils s'instruisent eux-mesmes, pour instruire leurs enfans ; particulierement beaucoup de grandes filles prennent plaisir à imiter les petites. Quand elles retournent du bois, souuent elles s'arrestent au premier de nos Peres qu'elles rencontrent, et luy disent, *ta arrih8aienstan sen*, enseigne moy, ie te prie, et quoy qu'elles soient bien chargées, elles ne sont point contentes qu'on ne leur ait fait dire le *Pater* et l'*Aue*. Quelquesfois mesmes elles nous preuiennent, et de si loin qu'elles aperçoiuent quelqu'vn de nous autres, elles se mettent à dire ce qu'elles sçauent. Quelle consolation d'entendre retentir ces campagnes du nom de Iesvs, où le diable a esté, pour ainsi dire, adoré et recognu pour Dieu par tant de siecles !

Ce mesme exercice fait que nous profitons beaucoup en l'vsage et cognoissance de la langue, qui n'est pas vn petit fruict. Vniuersellement parlant, ils loüent et approuuent la Religion Chrestienne, et blasment leurs meschantes coustumes ; et quand sera-ce qu'ils les quitteront tout à fait ? Quelques-vns nous disent : Pensez-vous venir à bout de renuerser le Pays ? c'est ainsi qu'ils appellent le changement de leur vie Payenne et Barbare, en vne vie ciuile et Chrestienne. Nous respondons que nous ne sommes pas si presomptueux, mais que ce qui est impossible aux hommes, est non seulement possible, mais facile à Dieu. Voicy encor vn autre indice de leur bonne volonté pour la Foy. Monsieur de Champlain et Monsieur le General du Plessis Bochart nous obligerent grandement l'année passée, exhortant les Hurons en plein conseil à embrasser la Religion Chrestienne, et leur disant que c'estoit là l'vnique moyen non seulement d'estre vn iour veritablement heureux dans le Ciel, mais aussi de lier à l'auenir vne tres-estroite amitié auec les François, lesquels en ce faisant viendroient volontiers en leur Pays, se marieroient à leurs filles, leurs apprendroient diuers arts et mestiers, et les assisteroient contre leurs ennemis ; et que s'ils vouloient amener quelques-vns de leurs enfans l'an prochain, qu'on les instruiroit à Kébec, que nos Peres en auroient vn grand soin ; et pour autant que les Capitaines du pays n'estoient pas là bas, ils leur dirent qu'ils tinssent conseil tous ensemble quand ils seroient de retour, touchant les poincts susdits, et qu'ils me rendissent les lettres dont il leur pleust m'honorer, par lesquelles ces Messieurs nous donnoient aduis de ce qui auoit esté dit, afin que nous assistassions au Conseil des

Hurons, et sceussions nous preualoir de ce qu'ils auoient fait. Conformement à cela, au mois d'Auril dernier ayant esté inuité à vne Assemblée ou Conseil, où estoient tous les Anciens et les Chefs de la Nation des Ours, pour deliberer sur leur grande feste des morts, ie pris l'occasion de leur representer la lettre de ces Messieurs, et demander qu'ils deliberassent meurement ce qu'ils desiroient y respondre ; ie leur dis, que tous les hommes ayant l'âme immortelle alloient finalement apres ceste vie en l'vn de ces deux lieux, sçauoir en Paradis ou en Enfer, et ce pour vn iamais ; mais que ces lieux estoient grandement differents, car le Paradis estoit vn lieu remply de toutes sortes de biens, et exempt de toutes sortes de maux ; et l'Enfer estoit vn estat destitué de tout bien, et remply de toutes sortes de maux ; que c'estoit vne fournaise tres-ardente, au milieu de laquelle les damnez seroient à iamais tourmentez et brûlez sans estre consommez ; qu'ils auisassent maintenant auquel de ces deux lieux ils desiroient vn iour aller pour vn iamais, et ce pendant qu'ils estoient encore en vie, car pour tous les defunts pour qui ils auoient fait et alloient faire la feste, que c'estoit vne affaire decidée ; que tous ayant ignoré Dieu, et outre-passé ses commandemens, auoient suiuy le chemin de l'Enfer, où ils estoient maintenant tourmentez de supplices qui ne se peuuent imaginer, et qu'il n'y auoit plus de remede ; que pour eux, s'ils vouloient aller au Ciel, nous leur enseignerions le chemin ; et pour autant que toutes les affaires d'importance se font icy par presens, et que la Pourcelaine, qui tient lieu d'or et d'argent en ce Pays, est toute puissante, ie presentay en ceste Assemblée vn collier de douze cens grains de Pourcelaine, leur disant, que c'estoit-là pour applanir les difficultez du chemin de Paradis ; ce sont les termes dont ils ont coustume de se seruir quand ils font quelques presens pour venir à bout de quelque difficile entreprise. Alors tous opinans à leur tour, dirent qu'ils redoutoient ces feux ardens de l'Enfer, et qu'ils aymoient mieux prendre le chemin du Ciel ; il y en eut neantmoins vn, lequel ou serieusement, ou plutost en gaussant dit, que cela alloit bien, que tous voulussent aller au Ciel, et estre bien-heureux ; pour luy qu'il n'importoit pas quand il seroit brûlé dedans l'Enfer. Ie repartis que Dieu nous donnoit à tous l'option de l'vn et de l'autre, mais qu'il ne sçauoit pas quel estoit le feu d'Enfer, et que i'esperois qu'il changeroit de resolution, quand il en seroit mieux informé.

Voila la disposition qu'ont les Hurons, et notamment la Nation des Ours, à receuoir le Christianisme, à quoy seruira grandement que nous auons desia baptisé beaucoup d'enfans : Car, disent-ils, nous ne voulons pas abandonner nos enfans, nous desirons aller au Ciel auec eux. Tu peux iuger, disent-ils, combien nous agreons tes discours, puis que nous nous y trouuons volontiers et sans mot dire, et que nous permettons que nos enfans soient baptisez. Il ne faut pas que ie m'oublie à ceste occasion de tesmoigner la satisfaction que nous donne Louys de saincte Foy : il est vray qu'il nous a autant edifiez et contentez dans le deuoir de Chrestien, qu'il y auoit manqué par le passé. A ce mois de Septembre, il eut vn desir de retourner pour hyuerner chez nous à Kébec, afin d'y rapprendre paisiblement les bons enseignemens qu'il auoit eus autrefois de nos Peres en France, et se remettre parfaictement dans le train de la vertu et pieté Chrestienne. Nous approuuions fort ce dessein, veu mesmement qu'il eust mené auec luy quelque ieune homme de ses parens, qui eust pû estre instruit et baptisé là bas ; mais quelque difficulté ayant trauersé ceste resolution, il se delibera de passer vne bonne partie de l'Hyuer auec nous, ce qu'il a fait auec beaucoup de contentement et de profit, tant de son costé que du nostre : car il s'est remis dans la hantise des Sacremens, et dans l'vsage de la priere. A Noël il fit vne fort bonne Confession generale depuis son Baptesme ; d'autre part, en nos Catechismes et instructions

que nous faisions aux Sauuages, il nous seruoit de Truchement, et nous a traduit plusieurs choses en langue Huronne, où nous admirions la facilité qu'il auoit à entendre nostre langue, et à comprendre et expliquer les mysteres les plus diffi-ciles. Bref, il tesmoigne que veritable-ment il a la crainte de Dieu.

Pour conclusion de ce chapitre, nous esperons vous renuoyer les Peres An-toine Daniel et Ambroise Dauost auec vne bande de braues petits Hurons, afin de donner commencement au Seminaire, duquel on peut esperer auec raison de grands fruits pour la conuersion de ces Peuples. Que s'il y auoit à Kébec des Religieuses, ie croy qu'on vous pourroit aussi enuoyer de petites Seminaristes : il y a icy quantité de braues petites filles, lesquelles si elles estoient bien esleuées, ne cederoient en rien à nostre ieunesse Françoise. Ce nous est vn grand creue-cœur de voir ces petites in-nocentes soüiller incontinent la pureté de leur corps et beauté de leur âme faute de bon exemple et bonne instruction ; ie ne doute nullement que la diuine Bonté ne comble de grands biens parti-culierement ceux qu'elle inspirera de contribuer à la fondation de ces Semi-naires, et à l'education de ces petites plantes de ceste Eglise naissante.

CHAPITRE II.

Contenant selon l'ordre des temps les autres choses remarquables aduenuës pendant ceste année.

La premiere chose est la secheresse de l'Esté passé, laquelle a esté fort vni-uerselle en tous ces Pays, autant que i'ay peu apprendre tant de lettres de Kébec, comme de diuers Sauuages re-uenans des traittes loingtaines ; tout estoit si sec et si aride, qu'à la moindre étincelle de feu, les forests et les cam-pagnes estoient incontinent embrasées : d'où arriua que plusieurs Sauuages, al-lans par pays, et n'estans pas sur leurs gardes, eurent leurs Cabanes et viures bruslez, comme aussi deux de nos hom-mes. Mais pour ne parler que du Pays des Hurons, la secheresse y fut tres-grande : car depuis Pasques iusques à la my-Iuin, il ne pleut point, ou fort peu ; rien ne profitoit, tout deperissoit, de sorte qu'on apprehendoit vne grande famine, et à bon droit, car tout le ter-roir des Hurons et des lieux circonuoi-sins estant tout sablonneux, s'il est trois iours sans estre arrousé des pluyes du Ciel, tout commence à faner et à baisser la teste. Dans ces apprehensions, tout le Pays estoit en alarme de la famine, veu mesmement que le Printemps passé trois villages auoient esté bruslez, qui sans cet accident eussent pû seruir dans la necessité de greniers à tout le Pays. Tous crioient à l'ayde, et imploroient à leur ordinaire le secours des Sorciers ou *Arendio8ane*, qui se font icy adorer, promettans qu'ils detourneroient les malheurs dont le Ciel les menace. Ces abuseurs firent ioüer tous les ressorts que les songes et leur ceruelle creuse leur peut suggerer, afin de faire pleu-uoir ; mais en vain, le Ciel estoit d'ai-rain à leurs sottises. Il y eut vn de ces Sorciers, nommé *Tehorenhaegnon*, plus fameux que les autres, qui promit merueilles, pourueu que tout le Pays luy fist vn present de la valeur de dix haches, sans compter vne infinité de festins ; mais ces efforts furent en vain, il auoit beau songer, festiner et danser, il n'en tomboit pas vne goutte d'eau, de sorte qu'il confessoit qu'il n'en pou-uoit venir à bout, et asseuroit que les bleds ne meuriroient point ; mais le mal estoit pour nous, ou plutost le bon-heur, qu'il disoit qu'il estoit empesché de faire pleuuoir par vne Croix qui est vis à vis de nostre porte, et que la mai-son des François estoit vne maison de de-mons, ou de gens méfaisans qui estoient venus en leur Pays afin de les faire mourir. Quelques-vns encherissans là dessus disoient que parauenture nous auions des ressentimens de la mort d'E-tienne Paslé, et que nous voulions ti-rer vengeance de tout le Pays pour la mort d'vne seule personne. D'autres adioustoient que les Algonquins leur

auoient dit que les François ne venoient icy que pour les faire mourir, et que d'eux estoit prouenuë la contagion de l'année passée. En suite de ces discours, on nous disoit, que nous abattissions la Croix, et que si les bleds ne meurissoient pas, on nous pourroit bien assommer ainsi comme on fait icy les Sorciers et autres gens pernicieux. Quelques-vns, à nostre grand regret et creue-cœur, disoient qu'ils abattroient la Croix, et vinrent iusques à ce poinct, que des ieunes gens en ayants fait vne autre, et l'ayans plantée sur le faiste d'vne Cabane, se mirent à tirer à l'encontre, comme au blanc, auec leurs arcs et leurs fleches; mais nostre Seigneur ne permit pas qu'ils la frappassent d'vn seul coup. D'autres estoient d'autant plus méchans qu'ils estoient desia mieux informez de la cognoissance, d'vn Dieu Createur et Gouuerneur de toutes choses: car ils accusoient sa Bonté et Prouidence auec d'horribles blasphemes. Il eust fallu estre de bronze pour n'estre pas irrité de ces insolences. Ce qui nous touchoit dauantage estoit la misere de ce pauure Peuple, son aueuglement, et sur tout l'iniure qu'on faisoit à Dieu, le quittant pour des Sorciers : car pour la mort, ie croy que tous eussent esté tres aises de la subir pour la defense de la Croix. Nous assemblasmes donc en nostre Cabane les hommes et les femmes de nostre village, attendu particulierement qu'eux seuls n'auoient point eu recours aux Sorciers, ains nous demandoient continuellement que nous fissions pleuuoir. Ils ont ceste pensée que rien ne nous est impossible. Ie leur dis que ny nous, ny aucun homme ne disposoit de la pluye, ou du beau temps ; que celuy qui a fait le Ciel et la terre en estoit seul le maistre, et la distribuoit selon son bon plaisir ; que c'estoit à luy à qui il falloit auoir recours ; que la Croix que nous auions plantée n'empeschoit point la pluye, veu que depuis que nous l'auions erigée il auoit pleu et tonné par plusieurs fois ; mais que parauenture Dieu estoit fasché de ce qu'ils en parloient mal, et de ce qu'ils recouroient à de meschans *Arendio8ane*, lesquels ou n'auoient point de pouuoir, ou bien peut-estre causoient eux-mesmes les secheresses par les hantises et pacts qu'ils auoient auec le diable ; et qu'au reste tout ce qu'ils en faisoient n'estoit que pour auoir des presens ; que s'ils y pouuoient quelque chose, qu'ils fissent donc plouuoir. Partant, que s'ils vouloient obtenir ce qu'ils desiroient, ie leur dis qu'ils s'adressassent à celuy qui a tout fait, et qui est seul Auteur de tous biens, duquel nous leur auions tant parlé, et que nous leur enseignerions la façon de le prier. Ceste Nation est fort docile, et sous la consideration des biens temporels vous les flechissez où vous voulez. Ils me respondirent tous, qu'ils n'adioustoient point foy à leurs deuins, et que c'estoient des abuseurs, qu'ils ne vouloient point d'autre Dieu que celuy que nous leur enseignions, et qu'ils feroient ce que nous leur dirions. Ie leur dis donc qu'ils deuoient detester leurs pechez, et se resoudre à bon escient à seruir ce Dieu que nous leur annoncions, et que doresnauant nous ferions tous les iours vne Procession pour implorer son ayde, que c'estoit ainsi que faisoient tous les Chrestiens; qu'ils fussent constans et perseuerans, ne perdant pas courage s'ils n'estoient incontinent exaucez ; nous adioustasmes à cela vn vœu de neuf Messes en l'honneur du glorieux Espoux de nostre Dame, Protecteur des Hurons; nous exposasmes aussi le S. Sacrement à l'occasion de sa Feste, qui arriua en ce temps-là.

Or il auint iustement que la neufuaine estant accomplie, qui fut le treiziesme Iuin, nous ne peusmes paracheuer la Procession sans pluye, qui suiuit fort abondante, et dura à diuerses reprises l'espace de plus d'vn mois auec vn grand amendement et accroissement des fruicts de la terre ; et d'autant que, comme i'ay dit, ces terres sablonneuses demanderoient quasi des pluyes de deux iours l'vn, vne autre secheresse estant suruenuë depuis la my-Iuillet iusques à la fin du mois, nous entreprismes vne autre neufuaine en l'honneur de nostre B. Pere S. Ignace, par les prieres duquel nous eusmes dés le lendemain de

la neufuaine encommencée, et du depuis, telle abondance de pluyes qu'elles firent parfaictemant espier les bleds, et les amenerent à maturité, de sorte qu'il y a eu ceste année autant de bled que de long temps.

Or ces pluyes ont fait deux biens : l'vn en ce qu'elles ont accreu les fruicts de la terre, et l'autre en ce qu'elles ont étouffé toutes les mauuaises opinions et volontez conceuës contre Dieu, contre la Croix et contre nous ; car tous les Sauuages de nostre cognoissance, et notamment de nostre village, sont venus expressément nous trouuer pour nous dire qu'en effet Dieu estoit bon, et que nous estions aussi bons, et qu'à l'aduenir ils vouloient seruir Dieu, adioustant mille poüilles à l'encontre de leurs *Arendio8ane*, ou deuins. A Dieu soit pour iamais la gloire de tout : il permet la secheresse des terres, pour arrouser les cœurs de ses benedictions.

L'année 1628. que les Anglois deffirent la flotte de la Compagnie de la Nouuelle France, dont la perte a esté la damnation de plusieurs Canadois, et le retardement de la conuersion de quelques autres, comme il est à croire, il m'arriua en ce pays vne histoire quasi pareille à la precedente, laquelle à raison de la conformité ie pense estre bon de raconter icy. La secheresse estoit extraordinaire par tout, mais singulierement en nostre village et aux enuirons. Certes ie m'estonnois de voir quelquesfois l'air tout chargé de nuées ailleurs, et ouyr bruire les tonnerres, et au contraire en nos quartiers le Ciel y estre tres pur, tres serein et tres ardent. Il sembloit mesme que les nuées se diuisoient à l'abord de nostre contrée. Ce mesme suppost du diable, que i'ay nommé cy-deuant *Tehorenhaegnon*, estant prié de faire plouuoir, respondit qu'il ne le pouuoit pas faire, et que le tonnerre qu'ils feignent estre vn oyseau, auoit peur de la Croix qui estoit deuant la maison des François, et que ceste couleur rouge dont elle estoit peinte, estoit comme vn feu ardent et flamboyant qui diuisoit les nuées en deux, quand elles venoient à passer par dessus.

Les Capitaines du village, ayant entendu ces nouuelles, me firent appeller, et me dirent : Mon nepueu, voila ce que dit vn tel, que responds-tu à cela? nous sommes perdus, car les bleds ne meuriront point. Si au moins nous mourrions par la main et les armes de nos ennemis, qui sont prests de venir fondre sur nous, encor à la bonne heure, nous ne languirions pas ; mais si estans eschappez de leur fureur, nous tombons dans la famine, c'est aller de mal en pis, qu'en penses-tu ? tu ne voudrois pas estre cause de nostre mort? et puis il t'importe autant qu'à nous : nous serions d'auis que tu abattisses ceste Croix, et que tu la cachasses pour vn temps ou dedans ta Cabane, ou bien dans le lac, afin que le tonnerre et les nuées ne la voyent plus, et qu'ils n'en ayent plus de peur, et puis apres la moisson tu la replanteras. A cela ie respondis : Pour moy, iamais ie n'abattray ny ne cacheray la Croix où est mort celuy qui est la cause de tous nos biens. Pour vous, si vous la voulez abattre, auisez-y, ie ne pourray pas vous en empescher, mais prenez garde qu'en l'abattant vous n'irritiez Dieu, et que vous n'accroissiez vostre misere. Croyez-vous à cet abuseur? il ne sçait ce qu'il dit : il y a plus d'vn an que ceste Croix a esté plantée, voyez combien de fois il a pleu icy du depuis. C'est vn ignorant de dire que le tonnerre craint; ce n'est pas vn animal, mais vne exhalaison seiche et embrasée, qui estant enfermée court çà et là pour sortir ; et puis que craint le tonnerre ? ceste couleur rouge de la Croix? ostez donc aussi vous mesmes toutes ces figures et peintures rouges qui sont sur vos Cabanes. A cela ils ne sçauoient que me repartir, ils s'entre-regardoient et disoient : Il dit vray, il se faut bien garder de toucher à ceste Croix ; et cependant, adioustoient-ils, *Tehorenhaegnon* dit cela. Il me vint vne pensée : Puis, dis-ie, que *Tehorenhaegnon* dit que le tonnerre apprehende ceste couleur de la Croix, si vous voulez, nous la peindrons d'vne autre couleur, de blanc

ou de noir, ou en quelqu'autre façon ; et si incontinent apres, il vient à plouuoir, vous croirez que *Tehorenhaegnon* a dit vray, sinon, que c'est vn imposteur. C'est fort bien auisé, dirent-ils, ainsi le faut-il faire. On peint donc la Croix de blanc ; mais vn, deux, trois et quatre iours se passent, qu'il ne plouuoit non plus qu'auparauant ; et cependant tous ceux qui voyoient la Croix se faschoient contre ce Sorcier, qui auoit esté la cause de la défigurer de la sorte. Sur cela i'allay trouuer les Anciens : Eh bien, a-il pleu dauantage qu'auparauant ? Estes vous contens ? Ouy, dirent-ils, nous voyons bien que *Tehorenhaegnon* n'est qu'vn abuseur ; mais dis nous toy, qu'est-ce que nous ferons, et nous t'obeyrons. Alors nostre Seigneur m'inspira de les instruire du mystere de la Croix, et de l'honneur que par tout on luy rendoit, et de leur dire que i'estois d'auis qu'ils vinssent tous en corps, hommes et femmes, adorer la Croix, pour reparer l'honneur d'icelle ; et d'autant qu'il s'agissoit de faire croistre les bleds, qu'ils apportassent chacun vn plat de bled pour en faire offrande à nostre Seigneur, et que ce qu'ils donneroient fust puis apres distribué aux pauures du village. L'heure est donnée au lendemain ; ils ne l'attendent pas, mais la preuiennent. Nous entourons la Croix, repeinte de ses premieres couleurs, sur laquelle i'auois mis vn Crucifix ; nous faisons quelque priere ; puis i'adoray et baisay la Croix, pour leur monstrer comme ils deuoient faire ; ils me suiuirent les vns apres les autres, apostrophants nostre Seigneur crucifié par des prieres que la Rhetorique naturelle et la necessité du temps leur suggeroit. Certes leur feruente simplicité me donnoit de la deuotion ; bref ils firent si bien que dés la mesme iournée Dieu leur donna de la pluye, et enfin vne tres heureuse recolte, auec vne tres-grande admiration de la Puissance diuine.

Pour conclusion de ces deux histoires, ie diray que ces Peuples sont grands admirateurs et font estat des personnes qui ont quelque chose de releué par dessus le commun ; à ceste occasion ils les appellent, *oki*, du mesme nom qu'ils donnent aux demons : partant s'il y auoit icy quelqu'vn doüé du don de miracles, ainsi qu'estoient les premiers qui ont annoncé l'Euangile au monde, il conuertiroit à mon aduis sans difficulté tous ces Barbares ; mais Dieu depart telles faueurs, quand, à qui et comment il luy plaist, et parauenture veut-il que nous attendions la recolte des âmes auec patience et perseuerance. Aussi certes ne se portent-ils encore à leur deuoir que par vn respect temporel, sur lequel on pourroit bien leur faire ce reproche de l'Euangile : *Amen, amen dico vobis, quæritis me, non quia vidistis signa, sed quia manducastis ex panibus, et saturati estis.*

Nous auons eu ceste année deux alarmes, dont enfin, Dieu mercy, il ne nous est resté que la peur ; ç'a esté sur l'apprehension des ennemis. La premiere, qui auoit quelque apparence, fut l'Esté passé, et dura tout le mois de Iuin ; c'est vn des temps des plus propres à semblables espouuantes, d'autant que pour lors le Pays est desnué des hommes, qui vont en traitte qui d'vn costé, qui d'vn autre. L'autre a esté cet Hyuer, et s'est trouuée fausse ; en l'vne et en l'autre, on la nous donnoit bien verte assez souuent, tant de iour que de nuict ; les femmes et les enfans commençoient à plier bagage sur le rapport des crieurs ; ce sont icy nos espions. La fuite est aucunement tolerable en Esté : car on se peut échapper en quelque Isle, ou cacher dans l'obscurité de quelque épaisse forest ; mais en Hyuer, quand les glaces seruent de pont pour aller fureter les Isles, et que la cheute des feuilles a éclaircy les forests, vous ne sçauriez où vous retirer ; puis on descouure incontinent les vestiges sur la neige ; ioinct qu'il fait bien froid en Hyuer, pour coucher long temps à l'enseigne de la Lune. Il y a quelques villages assez bien fortifiez, où on pourroit demeurer, et attendre le siege et l'assaut ; ceux qui peuuent s'y retirent, les autres gagnent au pied, ce qui est le plus ordinaire : car le petit nombre d'hommes, le man-

quement d'armes, le grand nombre d'ennemis, leur font redouter la foiblesse de leurs forts ; il n'y a que les vieilles gens qui pour ne pouuoir aller attendent de pied coy la mort dans leurs Cabanes. Voilà où nous en sommes d'ordinaire. Cet Hyuer nous fusmes sur le poinct de fuyr ; mais où cacher nos petites commoditez ? car les Hurons en sont aussi frians que les Iroquois. D'ailleurs neantmoins ces espouuantes n'ont pas esté inutiles ; car outre les prieres et les vœux que nous auons faits pour detourner les fleaux, outre le soin que chacun apportoit pour se disposer à la mort, ou à l'esclauage, et outre que de là nous prenions occasion d'instruire les Sauuages du secours qu'ils doiuent attendre de Dieu, nous nous sommes rendus aymables, recommandables et vtiles à tout le Pays, tant en leur donnant des fers de fleches, comme en nous disposant de les aller secourir dans leurs forts selon nostre pouuoir. En effect nous auions quatre de nos François munis de bonnes arquebuses, qui estoient tous prests de courir au premier village où se fust donné l'assaut, et moy i'estois resolu de les aller accompagner, pour les assister spirituellement, et pour prendre les autres occasions qui se fussent presentées d'auancer la gloire de Dieu. De là ie vous laisse à penser si nous auons besoin du secours d'en haut, et que ceux qui viuent en repos et en asseurance, le nous obtiennent par leurs prieres ; c'est ce que nous leur demandons humblement.

Les Hurons nous sont demeurez fort affectionnez de la promptitude que nous leur auons monstrée à les assister. Nous leur auons dit aussi que doresnauant ils fissent leurs forts quarrez, et tirassent leurs pieux en ligne droicte, et qu'au moyen de quatre petites tourelles aux quatre coings, quatre François pourroient facilement auec leurs arquebuses ou mousquets conseruer et defendre tout vn village. Ils ont fort gousté cet aduis, et ont desia commencé à le practiquer à la Rochelle, où ils souhaittent passionnément auoir des nostres. Dieu se sert de tout pour donner entrée aux porteurs de l'Euangile.

L'Esté est icy vne saison fort incommode pour instruire les Sauuages ; les traittes et les champs emmenent tout, hommes, femmes et enfans, il ne demeure quasi personne dans les villages. Voicy comme nous passasmes le dernier.

En premier lieu, nous nous recueillismes tous par les exercices spirituels, à la façon de nostre Compagnie. Nous en auons d'autant plus besoin, que l'excellence de nos fonctions requiert plus d'vnion auec Dieu, et que nous sommes contraints de viure continuellement dans le tracas ; c'est ce qui nous fait souuent recognoistre qu'il faut que ceux qui viennent icy y apportent vn bon fonds de vertu, s'ils veulent y en cueillir les fruicts. Apres nos exercices, nous fismes vn memorial confus des mots que nous auions remarquez depuis nostre arriuée, et puis nous esbauchasmes vn dictionnaire de la langue des Hurons, qui sera tres-profitable. On y verra les diuerses significations, on y recognoistra aysément la difference des mots par ensemble, qui ne consiste quelquesfois qu'en vne seule lettre, ou mesme en vn accent. Finalement nous nous occupasmes à reformer, ou plutost à ranger vne Grammaire. Ie crains qu'il ne nous faille faire souuent de semblables reformes, car tous les iours nous allons descouurans de nouueaux secrets en ceste science ; ce qui nous empesche d'enuoyer rien à imprimer pour le present. Nous en sçauons, graces à Dieu, tantost suffisamment, tant pour entendre que pour estre entendus, mais non encor pour mettre au iour. C'est à la verité vne chose bien laborieuse, de vouloir comprendre de tous poincts vne langue estrangere, tres-abondante, et autant differente de nos langues Europeanes, qu'est le Ciel de la terre, et ce sans maistre et sans liures. Ie n'en dis pas dauantage, parce que i'en fais vn Chapitre plus bas. Nous y trauaillons tous auec ferueur ; c'est vne de nos plus ordinaires occupations. Il n'y en a point qui ne iargonne desia, et ne se fasse

entendre, les Peres nouuellement venus aussi bien que les anciens; i'espere en particulier que le P. Mercier y sera bientost maistre.

Le neufiesme d'Aoust, arriua de Kébec vn de nos hommes, deux mois et douze iours apres son embarquement d'icy; Dieu sçait auec quel contentement nous l'écoutasmes sur l'estat de tous les François de Kébec et des Trois Riuieres, que le bruit nous auoit dépeints comme tous morts de la contagion. Nous fusmes aussi tres-aises d'entendre l'heureuse arriuée des cinq vaisseaux de Messieurs de la Compagnie, commandez par Monsieur le General du Plessis Bochart, qu'on nous faisoit croire s'estre perdus dans les glaces. Nostre ioye fut vn peu rabattuë par la crainte qu'on auoit qu'il ne fust arriué quelque accident au Capitaine Bontan; mais on nous a releuez de ceste apprehension.

Le treiziesme du mois d'Aoust, le P. Mercier arriua, et le P. Pijart le dix-sept. Le P. Mercier, s'estant tres-bien porté depuis la France, fut saisi d'vne petite fiéure vn iour ou deux auant son arriuée aux Hurons; mais dés le lendemain qu'il fut arriué, il en fut quitte pour vne legere émotion, qui fut suiuie d'vne parfaite santé. C'est vne benediction du Ciel, ce semble, que ce nous est assez d'estre aux Hurons pour nous bien porter. Au reste tous les Peres ont esté fort doucement conduits; ils n'ont ny ramé, ny porté, sinon leurs petites hardes, mais plutost ont esté honorez et portez eux-mesmes aux endroits fascheux et difficiles: et partant qu'aucun n'apprehende les difficultez qu'il y a à monter icy, pour auoir leu nostre Relation de l'an passé; les commencemens sont tousiours difficiles, et puis les causes de nos peines estoient extraordinaires, et enfin ie croy que mes pechez qui demandoient cela pour moy, redonderent encor sur les autres; mais plaise à Dieu que nous ayons épuisé le calice des amertumes iusques à la derniere goutte; quoy que nul ne deuroit perdre courage quand les trauaux seroient tousiours égaux, nostre Seigneur en a bien enduré dauantage pour le salut des ames. Nostre petit bagage nous a esté aussi apporté tres fidelement, et assez bien conserué; vous ne sçauriez croire le bien qu'ont fait les pois, le pain et le sagamité que vous distribuâtes l'an passé à nos Hurons, et le bon visage que vous leur montrâtes. Ce bon traictement vous a gagné, et à nous aussi, leurs cœurs; nous n'allons en aucun lieu, qu'on ne nous dise que nos Freres de Kébec sont tres courtois et tres liberaux. Toutes choses nous disposent ces Peuples à receuoir la semence de l'Euangile, car l'affection qu'ils nous portent leur rend croyable ce que nous leur disons.

Sur l'Eclipse de Lune du vingt-septiesme d'Aoust, nos Barbares s'attendoient à vne grande defaite des leurs, parce qu'elle parut sur le Pays ennemy, qui est à leur égard au Su-est: car si elle paroist en Orient, c'est à leur compte que la Lune est malade, ou qu'elle a receu quelque desplaisir; iusques à nous inuiter, ie ne sçay si c'estoit en riant, de tirer contre le Ciel, pour la deliurer du danger, nous asseurans que c'estoit leur coustume d'y décocher plusieurs fleches à cet effect. Il est vray qu'ils crient tous tant qu'ils peuuent en ces occasions, et font des imprecations à leurs ennemis, disans, que telle et telle Nation perisse. I'estois pour lors en vn autre village, où demeuroit ce fameux Sorcier, dont i'ay desia parlé, *Tehorenhaegnon;* il fit festin, ce dit-on, pour destourner les mal-heurs de ceste Eclipse.

Le vingtiesme Octobre, mourut dans son infidelité vn vieillard de nostre village, dont la fin estonna plusieurs, et leur laissa de bons desirs de se conuertir. Il semble que nostre Seigneur luy auoit communiqué depuis vn an plusieurs bons mouuements: il assistoit volontiers à toutes nos Assemblées, escoutant nos instructions; c'estoit le premier à faire le signe de la Croix; mais apres il taschoit d'accorder nostre creance auec leurs superstitions et resueries, et disoit qu'il vouloit aller auec ses Ancestres. Quelque songe sembloit l'auoir disposé au bien; mais comme il aymoit

à faire bonne chere,. et à dire le mot, Dieu le chastia. Estant malade pour la derniere fois, il fit son *Athataion*, ou festin d'adieu, en vne grande Assemblée, où il se traicta des mieux à leur façon, renouuellant ces caresses à chaque syncope qui luy suruenoit. Nous l'allasmes voir, et ce fut à nous inuiter d'autant, nous menaçant que si nous ne luy faisions raison de chanter à nostre mode, il renuerseroit tout apres sa mort dans nostre Cabane, et mesme l'emporteroit. Vn iour il nous demanda le Baptesme, mais comme il sembloit se remettre, nous nous défiasmes de son humeur. Sur le soir y estans retournez, il dormoit. A peine estions nous hors de sa Cabane, qu'il expira, et Dieu ne permit pas que ce qu'il auoit mesprisé pendant la vie, luy fust accordé à la mort. *Iudicia Dei abyssus multa.*

Le vingtiesme de Septembre, le pere de Louys de saincte Foy nous vint visiter en nostre Cabane, et nous dire la volonté qu'il auoit luy et toute sa famille de se faire baptiser, poussé à cela, disoit-il, entre autres motifs, parce que en leur défaite par les Iroquois Dieu luy auoit conserué extraordinairement la vie.

Le quatriéme de Nouembre, nous partismes pour aller instruire ceste maison, et considerer plus exactement la disposition qu'ils auoient à la Foy. En chemin nous baptisasmes deux malades, que nous croyons estre maintenant dans le Ciel; nous demeurasmes sept iours en nostre voyage, pendant lequel nous instruisismes toute cette famille de tous les poincts importans de la Religion Chrestienne. Louys nous seruoit en cela de truchement, lequel possede fort bien nos mysteres, et les explique auec affection. Tous approuuoient et goustoient grandement les veritez Chrestiennes, et tant s'en faut qu'ils iugeassent aucun des commandemens de Dieu difficiles, que mesme ils les trouuoient faciles. La continence coniugale et l'indissolubilité du mariage, leur sembloit deuoir plus empescher le progrez de l'Euangile, et en effect ce nous sera entre autres vne pierre d'achoppement. Cependant ils disoient qu'eu égard à vne vie eternellement heureuse, ou eternellement malheureuse, rien ne deuoit sembler difficile. Et puis, disoit le pere de Louys, si vous disiez qu'il fallust passer les deux, les trois, et plusieurs iours sans manger, on y pourroit trouuer de la peine, mais en tout le reste il n'y en a point. Il disoit que les François qui auoient esté icy, ne leur auoient iamais parlé de Dieu, ains s'estoient eux-mesmes adonnez comme eux à courir et folastrer auec les femmes. Au reste il disoit au P. Pijart, qui estoit auec moy, qu'il apprist promptement la langue, afin d'aller demeurer à leur village, et y estre le Superieur d'vne maison.

En ceste visite, ie remarquay deux ou trois choses. Le pere de Louys, entendant qu'il falloit apprendre le signe de la Croix, le *Pater*, l'*Aue* et le Symbole des Apostres, dit que tout cela estoit peu, et qu'il n'auroit gueres d'esprit s'il ne pouuoit l'apprendre; qu'estant allé en diuerses Nations, on luy auoit commis quelquesfois plus de vingt sortes d'affaires, et qu'au retour il les auoit toutes rapportées tres-fidelement, et partant qu'il auroit bien-tost appris et retenu ce peu que nous luy imposions. Cependant ce bel esprit trauailla fort à apprendre le signe de la Croix. C'est merueille combien les hommes sont prompts et éueillez aux affaires du monde, estans hebetez en celles de Dieu.

I'eus du plaisir à oüir Louys expliquant nos Mysteres à ses parens; il le faisoit auec grace, et monstroit qu'il les comprenoit et possedoit tres-bien. Ah! que ie souhaitterois parler en Huron aussi bien que luy: car il est vray qu'en comparaison ie ne fais que begayer, et cependant la façon de dire donne toute vne autre face. Comme i'eus mis en auant l'embrasement des cinq villes abominables, et la preseruation de Loth et de sa famille, pour monstrer comme Dieu chastie seuerement dés ceste vie les meschans et les vilains, et comme il sauue les bons, Louys en tira ceste consequence pour ses parents, que s'ils seruoient fidelement Dieu, leur Cabane ne

brûleroit pas, quand bien tout le village seroit embrasé.

Parauenture trouuera-on ces choses trop basses pour estre escrites; mais quoy? *Cùm eram paruulus, loquebar vt paruulus, sapiebam vt paruulus; cùm autem factus ero vir, euacuabo quæ erant paruuli.* Quand ceste Eglise sera creuë, elle produira d'autres fruits; on escrira peut-estre vn iour les grandes aumosnes, les ieusnes, les mortifications, la patience admirable, voire les martyres des Hurons Chrestiens. Maintenant qu'ils ne sont encor qu'au berceau, on ne doit attendre que des begayemens d'enfans; et partant ie continueray dans le recit de ces petites choses, qui seront, Dieu aydant, la semence de plus grandes.

Exposant aux parens de Louys le commandement de ne point desrober, et disant qu'en France on faisoit mourir les larrons, son pere demanda si deuenant Capitaine il les feroit aussi mourir? Et Louys luy repartit, que le Pays seroit bien tost dépeuplé, car il faudroit tout tuer, vn Huron et vn larron estant presque la mesme chose. Tandis que nous estions icy, nous fismes obseruer le premier Vendredy et le premier Samedy qui ayt esté iamais obserué par les Hurons. Dés le Ieudy, ils porterent ailleurs le reste de leur sagamité et de leur viande, et le Vendredy et Samedy, ayans esté inuitez au festin, ils disoient que si on leur donnoit de la viande, ils la garderoient pour le Dimanche; et de fait nous auons veu vne fois en nostre village le pere de Louys refuser en vn festin le Vendredy, vn morceau de chair qu'on luy presentoit, ne faisant pas neantmoins de scrupule de manger du sagamité où on l'auoit cuit. Ce nouueau proselyte n'en sçauoit pas dauantage. Nous les laissasmes en bonne disposition et bonne volonté, et ce fut tout; le fruict n'est pas encor meur.

Le quinziéme d'Octobre, nous allasmes au village d'*8enrio* visiter quelques malades, où nostre Seigneur nous ayda, par le moyen d'vne ieune fille de nostre village qui s'y trouua, et des-abusa si à propos vne pauure femme malade, sur la crainte qu'elle auoit que le Baptesme ne luy aduançast ses iours, qu'elle se rendit enfin, et vne autre auec elle.

Le premier de Nouembre, voyant vne femme grosse aux abois de la mort, nous fismes vn vœu à sainct Ioseph, au cas qu'elle guerist, et que l'enfant fust baptisé; aussi tost elle commença à se bien porter, et quelque temps apres accoucha d'vne fille, laquelle par le Baptesme a esté mise au rang des enfans de Dieu.

Le huictiesme de Decembre, nous celebrasmes auec toute la solemnité possible, la Feste de l'Immaculée Conception de la Vierge, et voüasmes de dire chacun vne Messe tous les mois de l'année en l'honneur de ce mesme sainct Mystere, auec les autres particularitez que vostre R. nous auoit prescrites. Nous croyons que la Bien-heureuse Vierge a eu pour agreables nos petites deuotions, car dés la mesme iournée nous baptisasmes trois petites filles, dont l'vne, nommée Marie de la Conception, est ceste petite qui est si feruente à apprendre, dont nous auons parlé cy-dessus, et deuant la fin du mois nous en eusmes baptisé vingt-huict; et du depuis nous y voyons vn notable changement, si bien que chaque mois nous en auons tousiours gagné bon nombre, en suite de ceste offrande.

Le iour de la Purification, ayant assemblé tous les enfans Chrestiens parez le mieux qu'il se peût, auec leurs parens, nous fismes en leur presence la benediction des cierges; puis ayant expliqué aux grands comme à tel iour nostre Dame auoit offert son Fils au Temple au Pere Eternel, et qu'à son imitation ils deuoient aussi presenter leurs enfans au seruice de Dieu, et qu'en ce faisant Dieu en prendroit vn soin plus particulier, ils en furent tres-contens. C'est pourquoy, prenant vn Crucifix en main, ie prononçay en leur langue ceste Oraison :

Sus escoutez vous qui auez fait la terre, et vous
Io sakhrihote de Sondechichiai, dinde
qui Pere vous appellez, et vous son Fils
esa d'Oistan ichiatsi, dinde de hoen
qui vous appellez, et vous Esprit Sainct qui vous appel-
ichiatsi, dinde de Esken d'oatatoecti ichi-

lez ; Sus escoutez, car ce n'est pas chose de peu d'im-
atsi ; Io sakhrihote, onekindé oeron
portance que nous faisons ; regardez ces assem-
d'ic8akerha ; atisacagnren cha ondikhu-
blez enfans, desia ce sont tes creatures tous,
c8até Atichiahà, onne atisata8an a8eti,
parce que on les a baptisez. Mais voicy que vne
aerhon onatindec8aesti. Caati onne 8ato
autrefois nous te les presentons eux tous, nous te les
esataanc8as echa a8eti, a8eti
abandonnons tous, c'est ce que pensent ce que
esatonkhiens, ondayee echa 8enderhay
voila assemblées femmes, elles pen-
cha 8endikhuc8até otindekhien, 8ender-
sent maistre qu'il soit de tous les enfans. Sus
hay a8andio a8aton e8a tichiaha. Io
donc maintenant prenez courage gardez les, defen-
ichien nonh8a etsaon hatsacaratai, atsa-
dez les. Qu'ils ne deuiennent point malades, qu'ils
tanonstat. Enonche 8atinonh8aké, enon-
ne pechent iamais,
ché 8atirih8anderâké, aonh8entsannen-
detournez tout ce qui est mal ; que si la
han, serre8a e8a d'otechienti ; din de
contagion nous attaque derechef, detourne-la aus-
ongnratarrié etsesonachien, serre8aiton-
si ; que si la famine nous attaque, detourne-la
di ; din de orendich esonachien, serre8a
aussi ; que si la guerre nous assault,
itondi ; din de 8skenraetac esonachien,
detourne-la aussi ; que si le demon nous prouoque,
serre8a itondi ; din de oki esoniatoata,
c'est à dire le mauuais demon, et les meschans qui par
ondayee d'okiasti, chia daononc8aiessa
poison font mourir, detourne les aussi. Finalement
d'oki asaoio, serre8a itondi. Oc8etac8i
detourne tout ce qui est de mauuais. Iesus nostre Sei-
serre8a e8e d'otechienti. Iesus onanda-
gneur de Dieu Fils, c'est ce à quoy tu exhorteras
erari Dieu hoen, ondayee achichersaron
ton Pere, car il ne te refuse point. Et vous
de hiaistan, oneke tehianonstas. Chia
aussi Marie, de Iesus la Mere qui estes Vierge,
desa 8arie, Iesus ond8e de chikhonc8an,
cela aussi dis. Ainsi soit-il.
ondayee itondi chihon. To haya8an.

Ceste Oraison entre autres leur aggrea, d'autant que nous demandions à Dieu qu'il les preseruast de la contagion, de la famine et de la guerre ; ils n'y desirerent de plus que ces deux prieres : Qu'ils ne fissent point naufrage, et ne se bruslassent point, *Enonche, 8ati8areha, enonche 8atiatalé ;* cela y estant, ils la iugerent accomplie. Dieu soit infiniement loüé, et la B. Vierge, car nous pouuons dire que de ce iour-là nous prismes possession de ceste petite ieunesse, qui a continué depuis à s'assembler tous les Dimanches dans nostre Cabane pour prier Dieu. Il estoit bien raisonnable que puis qu'ils auoient commencé à naistre enfans de Dieu le iour de l'Immaculée Conception de ceste saincte Vierge, ils commençassent aussi le iour de sa Purification à practiquer le deuoir de Chrestien, pour le continuer le reste de leur vie ; c'est ce que nous esperons par l'entremisé de ceste Mere de Misericorde, qui nous fait assez paroistre que sans doute elle veut estre la Mere de ceste nouuelle Eglise.

Le vingt-vniesme de Mars, vne femme qui auoit esté enuiron vingt-quatre heures en trauail d'enfant, accoucha heureusement, aussi tost qu'on luy eut appliqué vne Relique de N. B. P. S. Ignace ; son fruict ne vesquit qu'autant qu'il fallut pour aller au Ciel par le Baptesme.

Le vingt-huictiesme de Mars, François Marguerie, qui estoit allé hyuerner auec les Sauuages de l'Isle, nous en amena quatre. Ce nous fut vne grande consolation de receuoir des visites Françoises en vne telle saison, et d'entendre des nouuelles de Kébec, et des Trois Riuieres. Nous fusmes aussi surpris d'estonnement de voir qu'vn ieune homme comme luy, âgé de vingt à vingt-deux ans, eust le courage de suiure les Sauuages sur les glaces, dans les neiges, et au trauers des forests, quarante iours continus, et l'espace de quelques trois cens lieuës, portant, traînant et trauaillant autant et plus que pas vn de sa bande, car ces Barbares estans arriuez au giste, luy faisoient faire leur chaudiere, tandis qu'ils se chauffoient et se reposoient. Il nous fait au reste vne belle leçon : car si, pour contenter vn desir de voir, il a tant pris de peine, et deuoré tant de difficultez, venant en vne saison si fascheuse et par des chemins si estranges, certainement des personnes Religieuses, poussées du sainct desir de gagner des âmes à Dieu, ne doiuent nullement redouter l'aspreté des chemins, que la commodité des Canots, la saison plaisante de l'Esté et la compagnie des Sauuages assez secourables, rendent non seulement beaucoup moin-

dre, mais aussi en quelque façon agreable; outre que Dieu a des consolations admirables pour ceux qui le craignent, mais beaucoup plus pour ceux qui l'ayment.

L'occasion de la venuë des Sauuages de l'Isle en ce pays des Hurons, estoit la mort de vingt-trois personnes que les Iroquois auoient massacrées nonobstant la paix. Cette perfidie leur causoit vn grand desir de se venger. Ils auoient amassé quelques vingt-trois colliers de Pourcelaine, afin de sousleuer les Hurons et les Algonquins à prendre les armes, et leur prester main forte, se promettant que nos François seroient de la partie, comme contre vn commun ennemy ; mais ny les Hurons ny les Algonquins n'y ont point voulu entendre, et ont refusé leurs presens; les Bissiriniens n'y ont non plus voulu entendre à cause des extorsions qu'ils souffrent des dits Sauuages de l'Isle, en descendant à la traitte. Pour les Hurons, ils ont couuert leurs refus de l'apprehension d'vne armée dont on les menaçoit en bref ; mais en effet ça esté pour ce que la Nation des Ours, qui fait la moitié des Hurons, s'est piquée de ce que les Sauuages de l'Isle ne les inuitoient point comme les autres, ne leur faisants point part de leurs presens, au contraire defendant qu'on ne leur en parlast.

Cependant d'vn autre costé nous apprehendons que ce ne soient tous stratagémes de Satan pour empescher la conuersion de ces Peuples: car ceux de l'Isle se voyans éconduits s'en sont retournez fort mescontens tant des Hurons, que des Bissiriniens, et ont menacé qu'ils ne laisseroient passer ny les vns, ny les autres pour aller aux François.

Le Borgne de l'Isle disoit aux Hurons en nostre presence, pour recommander le suiet de son Ambassade, que son corps estoit des haches ; il vouloit dire, que la conseruation de sa personne et de sa Nation, estoit la conseruation des haches, des chaudieres et de toute la traitte des François pour les Hurons. Mesme on dit, soit vray, soit faux, qu'il s'est vanté qu'il estoit maistre des François, et qu'il nous remeneroit à Kébec, et nous feroit repasser la mer à tous ; ie dis qu'on le dit, et qu'on luy attribuë ces rodomontades, car nous ne les auons pas ouyes, au contraire ils se departirent d'auec nous auec toute sorte de satisfaction et de contentement.

Ils nous firent à la verité vn grand discours comme d'amis, qui tendoit, ou à nous faire quitter tout à fait le Pays des Hurons, ou au moins la Nation des Ours, comme la plus meschante de toutes, qui auoit massacré Etienne Bruslé et le bon Pere Nicolas Recolet auec son compagnon, et qui pour vn coup leur auoit autresfois assommé huict de leurs hommes; et pour moy en particulier, en me flattant et me loüant, ils me dirent que plustost que de risquer ma vie parmy vne Nation si perfide, ils me conseilloient de descendre à Kébec, au moins apres auoir passé icy encor vn an, pour sçauoir parfaictement la langue, que ie serois vn grand Capitaine, et qu'il n'y auroit que moy qui parleroit dans les conseils. C'est ainsi que ces braues conseillers nous donnoient des aduis, auec plusieurs et longs discours, pour monstrer l'amitié qu'ils auoient tousiours portée aux François par dessus toutes les Nations. Nous leur respondismes que nous n'estions pas venus en ces Pays pour seruir de truchement, ny sous esperance de nous y enrichir, ou de deuenir vn iour grands Capitaines ; mais que nous auions abandonné nos parens, nos moyens et toutes nos possessions, et auions trauersé la mer afin de leur venir enseigner la voye de salut au peril de nos vies; qu'au reste nous taschions et que nous tascherions de si bien nous comporter, que les autres Nations auroient plus de suiet de nous aymer, que de nous malfaire ; bref nous leur dismes qu'vn iour quelqu'vn des nostres pourroit demeurer en leur Pays pour les instruire, et qu'il y en auroit desia, n'estoit leur vie errante. Ils tesmoignerent en estre fort contens, et acquiescerent à nos raisons, pour comble desquelles nous leur donnasmes vn Canot, auec quelques autres petits presens, dont ils demeurerent tres-satisfaits, disans qu'ils estoient

desia de retour en leur Pays, et firent mille remerciemens auec force promesses de bien traitter les nostres quand ils passeront sur leurs terres. Nous taschons de nous concilier l'amitié de tous ces Peuples afin de les conquester à Dieu.

La Semaine Saincte, Louys de saincte Foy nous vint visiter, et fit ses Pasques auec nous, pour se disposer à aller à la guerre auec vn sien oncle contre les Iroquois. Il n'est pas encor de retour ; on nous veut faire accroire qu'il est descendu à Kébec ; ie m'en rapporte.

Le quatorziesme d'Auril, le fils du Capitaine Aenons, apres auoir perdu au ieu de pailles vne robe de Castor et vn collier de quatre cens grains de Pourcelaine, eut vne telle apprehension de ses parens, que n'osant entrer dans la Cabane, il se desespera et se pendit à vn arbre. C'estoit vn esprit fort melancholique ; dés cet Hyuer, il auoit esté desia sur le point de se défaire soy-mesme, mais vne petite fille le prit sur le fait ; comme on luy demandoit qui l'auoit porté à ceste meschante resolution : Ie ne sçay, dit-il, mais il me semble que i'ay quelqu'vn dedans moy qui me dit continuëllement, pends toy, pends toy. Le ieu ne porte iamais à rien de bon ; en effect les Sauuages mesmes remarquent que c'est quasi l'vnique cause des batteries et des meurtres.

Le huictiesme de May, estant allé à la Rochelle, vne femme qui venoit d'accoucher, me presenta son petit enfant à baptiser. Comme il se portoit bien, et que nostre coustume est, sinon en cas de necessité, de ne baptiser que dans nostre Cabane, auec les ceremonies de l'Eglise, pour plus grand respect de ce Sacrement, ie fus tout pres de luy dire que ce seroit assez qu'elle nous l'apportast à la premiere commodité ; neantmoins ie me senty inspiré de passer outre, et sans doute ce fut vne Prouidence toute particuliere, car peu de iours apres ses parens nous vinrent apporter la nouuelle de sa mort.

Le huictiesme de Iuin, le Capitaine des Naiz percez, ou de la Nation du Castor, qui est à trois iournées de nous, vint nous demander quelqu'vn de nos François, pour aller auec eux passer l'Esté dans vn fort qu'ils ont fait, pour la crainte qu'ils ont des *A8eatsi8aenrrhonon*, c'est à dire, des gens puants, qui ont rompu le traicté de paix, et ont tué deux des leurs, dont ils ont fait festin.

Le neufiesme, aborda icy vn Sauuage mort sous les glaces. Tout le village y accourut, et rendit à ses parens les deuoirs accoustumez de si bonne grace, que parmy les presens mutuels l'intendance des ceremonies leur fut deferée en ceste occasion, le mort s'estant trouué n'estre point des leurs.

Le treiziesme du mesme mois, nous eusmes nouuelle qu'vne troupe de Hurons, qui s'en alloient en guerre et s'estoient cabanez à la portée d'vn mousquet du dernier village, à vne iournée de nous, apres auoir passé pres de deux nuicts à chanter et à manger, furent surpris d'vn si profond sommeil, que l'ennemy suruenant en fendit la teste à douze sans resistance, le reste se sauua à la fuite.

I'eusse pû adiouster icy beaucoup de choses qui se sont passées ceste année, et dont nous auons esté tesmoins oculaires ; mais i'ay iugé plus à propos de les reseruer à la seconde partie de ceste Relation ; i'espere que i'éuiteray par ce moyen plus aysément la confusion, et contenteray à mon aduis dauantage tous ceux qui sont curieux de sçauoir les mœurs et les coustumes de ces Peuples.

CHAPITRE III.

Aduertissement d'importance pour ceux qu'il plairoit à Dieu d'appeller en la Nouuelle France, et principalement au Pays des Hurons.

Nous auons appris que le salut de tant d'âmes innocentes lauées et blanchies dans le Sang du Fils de Dieu, touche bien sensiblement le cœur de plusieurs, et y allume de nouueaux de-

sirs de quitter l'ancienne France, pour se transporter en la Nouuelle. Dieu soit beny à iamais, qui nous fait paroistre par là qu'il a enfin ouuert à ces Peuples les entrailles de son infinie misericorde. Ie ne suis pas pour refroidir ceste genereuse resolution : helas ! ce sont ces cœurs selon le cœur de Dieu que nous attendons ; mais ie desire seulement leur donner vn mot d'aduis.

Il est vray que *fortis vt mors dilectio*, l'amour de Dieu a la force de faire ce que fait la mort, c'est à dire de nous détacher entierement des creatures et de nous mesmes ; neantmoins ces desirs que nous sentons de cooperer au salut des Infideles, ne sont pas tousiours des marques asseurées de cet amour épuré ; il peut y auoir quelquesfois vn peu d'amour propre et de recherche de nous mesme, si nous regardons seulement le bien et le contentement qu'il y a de mettre des âmes dans le Ciel, sans considerer meurement les peines, les trauaux et les difficultez qui sont inseparables de ces fonctions Euangeliques.

Doncques, afin que personne ne soit abusé en ce point, *ostendam illi quanta hic oporteat pro nomine Iesu pati*. Il est vray que les deux derniers venus, les Peres Mercier et Pijart, n'ont pas eu tant de peine en leur voyage, mais en comparaison de nous qui estions montez l'année precedente ; ils n'ont point ramé, leurs gens n'ont point esté malades comme les nostres, il ne leur a point fallu porter de pesantes charges. Or nonobstant cela, pour facile que puisse estre la trauersée des Sauuages, il y a tousiours assez dequoy abattre bien fort vn cœur qui ne seroit pas bien mortifié : la facilité des Sauuages n'accourcit pas le chemin, n'applanit pas les roches, n'esloigne pas les dangers. Soyez auec qui que vous voudrez, il faut vous attendre à estre trois et quatre semaines par les chemins tout au moins, de n'auoir pour compagnie que des personnes que vous n'auez iamais veuës, d'estre dans vn Canot d'escorce en vne posture assez incommode, sans auoir la liberté de vous tourner d'vn costé ou d'autre, en danger cinquante fois le iour de verser ou de briser sur les roches. Pendant le iour, le Soleil vous brusle ; pendant la nuict, vous courez risque d'estre la proye des Maringoins. Vous montez quelquesfois cinq ou six saults en vn iour, et n'auez le soir pour tout reconfort qu'vn peu de bled battu entre deux pierres, et cuit auec de belle eau claire ; pour lit, la terre et bien souuent des roches inégales et raboteuses, d'ordinaire point d'autre abry que les estoiles, et tout cela dans vn silence perpetuel ; si vous vous blessez à quelque rencontre, si vous tombez malade, n'attendez de ces Barbares d'assistance, car où la prendroient-ils ? Et si la maladie est dangereuse, et que vous soyez éloignez des villages, qui y sont fort rares, ie ne voudrois pas vous asseurer, que si vous ne vous pouuez ayder vous mesme pour les suiure, ils ne vous abandonnent.

Quant vous arriuerez aux Hurons, vous trouuerez à la verité des cœurs pleins de charité ; nous vous receurons à bras ouuerts comme vn Ange de Paradis, nous aurons toutes les bonnes volontez du monde de vous faire du bien ; mais nous sommes quasi dans l'impossible de le faire ; nous vous receurons dans vne si chétiue Cabane que ie n'en trouue point quasi en France d'assez miserables pour vous pouuoir dire, voila comment vous serez logé. Tout harassé et fatigué que vous serez, nous ne pouuons vous donner qu'vne pauure natte et tout au plus quelque peau pour vous seruir de lict ; et de plus vous arriuerez en vne saison où de miserables petites bestioles, que nous appellons icy *Ta8hac*, et pulces en bon François, vous empescheront quasi les nuits entieres de fermer l'œil ; car elles sont en ces pays cy incomparablement plus importunes qu'en France ; la poussiere de la Cabane les nourrit, les Sauuages nous les apportent, nous les allons querir chez eux, et ce petit martyre, sans parler des Maringoins, Mousquites, et autre semblable engeance, dure d'ordinaire les trois et quatre mois de l'Esté.

Il faut faire estat, pour grand maistre

et grand Theologien que vous ayez esté en France, d'estre icy petit Escolier, et encor, ô bon Dieu, de quels maistres ! des femmes, des petits enfans, de tous les Sauuages, et d'estre exposé à leur risée. La langue Huronne sera vostre sainct Thomas et vostre Aristote, et tout habile homme que vous estes, et bien disant parmy des personnes doctes et capables, il vous faut resoudre d'estre assez long-temps muet parmy des Barbares ; ce sera beaucoup pour vous, quand vous commencerez à begayer au bout de quelque temps.

Et puis comment penseriez-vous passer icy l'Hyuer ? apres auoir ouy tout ce qu'on endure hyuernant auec les Sauuages Montagnets, ie puis dire que c'est à peu prés la vie que nous menons icy parmy les Hurons ; ie le dis sans exaggeration, les cinq et six mois de l'Hyuer se passent dans ces incommoditez presque continuelles, les froidures excessiues, la fumée, et l'importunité des Sauuages ; nous auons vne Cabane bastie de simples écorces, mais si bien iointes, que nous n'auons que faire de sortir dehors pour sçauoir quel temps il fait ; la fumée est bien souuent si espaisse, si aigre et si opiniastre, que les cinq et six iours entiers, si vous n'estes tout à fait à l'espreuue, c'est bien tout ce que vous pouuez faire que de cognoistre quelque chose dans votre Breuiaire. Auec cela nous auons depuis le matin iusques au soir nostre foyer quasi toujours assiegé de Sauuages ; sur tout ils ne manquent gueres à l'heure du repas ; que s'il arriue que vous ayez quelque chose d'extraordinaire, si peu que ce soit, il faut faire estat que la plus part de ces Messieurs sont de la maison ; si vous ne leur en faites part, vous passerez pour vn vilain. Pour la nourriture, elle n'est pas si miserable, bien que nous nous passions d'ordinaire d'vn peu de bled, auec vn morceau de poisson sec et fumé, outre quelques fruicts dont ie parleray icy bas.

Au reste iusques à present nous n'auons eu que des roses ; doresnauant que nous auons des Chrestiens quasi en tous les villages, il faut bien faire estat d'y faire des courses en quelque saison de l'année que ce soit, et d'y demeurer selon les occurrences les quinze iours et les trois semaines entieres, dans des incommoditez qui ne se peuuent dire. Adioustez à tout cela que nostre vie ne tient quasi qu'à vn filet, et si en quelque lieu du monde que nous soyons nous deuons attendre la mort à toute heure, et auoir tousiours nostre âme entre nos mains, c'est particulierement en ce pays : car outre que vostre Cabane n'est que comme de paille, et que le feu y peut prendre à tout moment, nonobstant le soin que vous apportez pour detourner ces accidens, la malice des Sauuages vous donne sujet de ce costé-là d'estre dans des craintes quasi perpetuelles : vn mescontent vous peut brusler, ou fendre la teste à l'escart. Et puis vous estes responsable de la stérilité ou fecondité de la terre, sous peine de la vie ; vous estes la cause des secheresses ; si vous ne faites plouuoir, on ne parle pas moins que de se défaire de vous. Ie n'ay que faire de parler du danger qu'il y a du costé des ennemis, c'est assez de dire que le treiziesme de ce mois de Iuin ils ont tué douze de nos Hurons auprés du village de Contarrea, qui n'est qu'à vne iournée de nous ; que peu de temps auparauant à quatre lieuës du nostre, on descouurit dans les champs quelques Iroquois en embuscade, qui n'espioient que l'occasion de faire vn coup aux despens de la vie de quelque passant. Ceste Nation est fort craintiue ; ils ne se tiennent pas sur leur garde, ils n'ont pas quasi le soin de preparer des armes, et de fermer de pieux leurs villages ; leurs recours ordinaire, principalement quand l'ennemy est puissant, est à la fuite. Dans ces alarmes de tout le Pays, ie vous laisse à penser si nous auons suiet nous autres de nous tenir en asseurance.

Or apres tout, si nous estions icy pour les attraits exterieurs de la pieté, comme en France, encore seroit-ce. En France la grande multitude et le bon exemple des Chrestiens, la celebrité des Festes, la maiesté des Eglises si bien parées, vous preschent la pieté ; et dans nos

Maisons la ferueur des nostres, leur modestie et tant de belles vertus qui éclatent en toutes leurs actions, sont autant de voix puissantes qui vous crient sans cesse, *respice et fac similiter*. Vous auez la consolation de celebrer tous les iours la saincte Messe ; en vn mot vous estes quasi hors des dangers de tomber, ou au moins les cheutes ne sont que fort legeres, et vous auez incontinent les secours en main. Icy nous n'auons rien, ce semble, qui porte au bien ; nous sommes parmy des Peuples qui s'estonnent quand vous leur parlez de Dieu, qui n'ont souuent que d'horribles blasphemes en la bouche. Souuent il vous faudra vous priuer du sainct Sacrifice de la Messe, et quand vous aurez la commodité de la dire, vn petit coing de vostre Cabane vous seruira de Chapelle, que la fumée, la neige, ou la pluye vous empeschent d'orner et embellir, quand mesme vous auriez de quoy. Ie laisse à part le peu de moyen qu'il y a de vous recolliger parmy des Barbares, qui ne vous quittent presque point, qui ne sçauent ce que c'est de parler bas. Sur tout ie n'oserois parler des dangers de se perdre parmi leurs impuretez, à qui n'a le cœur plein de Dieu, pour reietter fortement ce poison. En voila bien assez, le reste se cognoist en l'experience.

Mais quoy, me dira quelqu'vn, n'y a-il que cela ? Pensez-vous par vos raisons auoir ietté de l'eau sur le feu qui me brûle, et diminué tant soit peu le zele que i'ay pour la conuersion de ces Peuples ? Ie vous declare que cela n'a seruy qu'à me confirmer dauantage dans ma vocation, que ie me sens plus porté que iamais d'affection pour la Nouuelle France, et que ie porte vne saincte enuie à ceux qui sont desia aux prises auec toutes ces souffrances ; tous ces trauaux ne me semblent rien en comparaison de ce que ie voudrois endurer pour Dieu ; si ie sçauois vn lieu sous le Ciel où on souffrist encor dauantage, ie voudrois y aller. Ah ! qui que vous soyez à qui Dieu donne ces sentimens et ces lumieres, venez, venez, mon cher Frere, ce sont des ouuriers tels que vous estes que nous demandons icy ; c'est à des âmes semblables à la vostre, que Dieu a destiné la conqueste de tant d'autres que le Diable tient encor maintenant en sa puissance ; n'apprehendez aucunes difficultez, il n'y en aura point pour vous, puis que toute vostre consolation est de vous voir crucifié auec le Fils de Dieu ; le silence vous sera doux, puis que vous auez appris à vous entretenir auec Dieu, et à conuerser dans les Cieux auec les Saints et les Anges ; les viandes seroient bien insipides, si le fiel de nostre Seigneur ne vous les rendoit plus douces et plus sauoureuses que les mets les plus delicieux du monde. Quel contentement d'aller par ces saults, et de grauir sur les roches, à celuy qui a deuant les yeux cét aymable Sauueur harassé de tourmens, et montant le Caluaire chargé de sa Croix ; l'incommodité du Canot est bien aisée à souffrir à qui le considerera crucifié. Quelle consolation ! car il faut que i'vse de ces termes, autrement ie ne vous ferois pas plaisir ; quelle consolation donc de se voir mesme par les chemins abandonné des Sauuages, languir de maladie, ou mourir de faim dans les bois, et de pouuoir dire à Dieu : mon Dieu, c'est pour faire vostre sainte volonté que ie suis reduit au poinct où vous me voyez ; sur tout considerant cét homme-Dieu qui expire en la Croix, et crie à son Pere, *Deus meus, Deus meus, vt quid dereliquisti me*. Que si Dieu parmy toutes ces incommoditez vous conserue en santé, sans doute vous arriuerez doucement au pays des Hurons dans ces sainctes pensées. *Suauiter nauigat quem gratia Dei portat.*

Maintenant pour ce qui est de l'habitation, du viure et du coucher, oseray-ie dire à vn cœur si genereux, et qui se mocque de tout ce que i'en ay touché cy-dessus, qu'encore bien que nous n'ayons en cecy gueres d'auantage par dessus les Sauuages, neantmoins ie ne sçay comment la diuine Bonté adoucit tout ce qu'il y pourroit auoir de difficile, et tous tant que nous sommes nous trouuons tout cela quasi aussi peu étrange que la vie de France. Le sommeil que nous prenons couchez sur nos nattes,

nous semble aussi doux que dans vn bon lit ; les viandes du Pays ne nous dégoustent point, quoy qu'il n'y ait gueres d'autre assaisonnement que celuy que Dieu y a mis, et nonobstant les froidures d'vn hyuer de six mois passé à l'abry d'vne Cabane d'écorces, percée à iour, nous sommes encor à en ressentir les effets, personne ne s'est plaint de mal de teste ou d'estomac ; nous ne sçauons ce que c'est que fluxions, rheumes, catarres ; ce qui me fait dire que les delicats n'entendent rien en France à se defendre contre le froid ; ces chambres si bien tapissées, ces portes si bien ioinctes, et ces fenestres fermées auec tant de soin, ne seruent qu'à en faire ressentir des effets plus cuisans ; c'est vn ennemy auec lequel on gagne quasi plus à luy tendre les bras, qu'à luy faire vne si cruelle guerre. Pour le viure, ie diray encor cecy, que Dieu nous a fait paroistre à l'œil sa Prouidence tres-particuliere : nous auons fait en huict iours nostre prouision de bled pour toute l'année, sans faire vn seul pas hors nostre Cabane ; on nous apporte aussi du poisson sec en telle quantité, que nous sommes contraincts d'en refuser, et de dire que nous en auons assez ; vous diriez que Dieu, voyant que nous ne sommes icy que pour son seruice, afin que nous ne trauaillions que pour luy, nous veuille luy mesme seruir de pouruoyeur. Ceste mesme Bonté ne laisse pas de nous donner de temps en temps quelques rafraîchissemens de poissons frais. Nous sommes sur le bord d'vn grand Lac qui en porte d'aussi bons que i'aye gueres veu ou mangé en France ; il est vray, comme i'ay desia dit, que nous n'en faisons point d'ordinaire, et encore moins de la chair, qui se void icy plus rarement. Les fruicts mesmes, selon la saison, pourueu que l'année soit vn peu fauorable, ne nous manquent point ; les fraises, les framboises et les meures y sont en telle quantité, qu'il n'est pas croyable. Nous y cueillons force raisins, et assez bons ; les citroüilles nous durent quelquesfois les quatre et cinq mois, mais en telle abondance, qu'elles se donnent presque pour rien, et si bonnes qu'estant cuites dans les cendres, elles se mangent comme on fait les pommes en France : de sorte qu'à vray dire, pour ce qui touche les viures, nous nous pouuons fort aisément passer de la France ; le seul bled du Pays est vne nourriture suffisante, quand on y est vn peu habitué ; les Sauuages l'apprestent en plus de vingt façons, et ne se seruent cependant que de feu et d'eau ; il est vray que la meilleure saulce est celle qu'il porte auec soy.

Pour les dangers de l'âme, à parler nettement, il n'y en a point pour celuy qui apporte aux Pays des Hurons la crainte et l'amour de Dieu ; au contraire i'y trouue des aduantages nompareils pour acquerir la perfection. N'est-ce pas desia beaucoup de n'auoir dans le viure, le vestir et le coucher aucun attrait que la simple necessité ? N'est-ce pas vne belle occasion de s'vnir à Dieu, quand il n'y a creature quelconque qui vous donne suiet de vous y attacher d'affection ? quand les exercices que vous practiquez vous obligent sans violence à la recollection interieure ? Outre vos exercices spirituels, vous n'auez point d'autre employ que l'estude de la langue et la conuersation auec les Sauuages. Ah ! qu'il y a de plaisir pour vn cœur selon Dieu de se faire le petit Escolier d'vn Sauuage et d'vn petit enfant pour les gagner par apres à Dieu, et les rendre Disciples de nostre Seigneur ! Que Dieu se communique volontiers et liberalement à vne âme qui practique pour son amour ces actes heroïques d'humilité ! Autant de mots qu'il apprend, ce luy sont autant de thresors qu'il amasse, autant de depoüilles qu'il enleue sur l'ennemy commun du genre humain ; de sorte qu'il auroit suiet de dire cent fois le iour, *Lætabor super eloquia tua, tanquam qui inuenit spolia multa.* Pour ceste consideration, les visites des Sauuages, quoy que frequentes, ne luy peuuent estre importunes ; Dieu luy apprend ceste belle leçon qu'il fit autrefois à Saincte Catherine de Sienne, de luy faire vn cabinet ou vn temple de son cœur, où il ne manque iamais de le trouuer toutes et quantes-

fois qu'il s'y retire : que s'il y rencontre des Sauuages, ils ne luy apportent aucun trouble dans ses prieres, ils ne seruent qu'à les rendre plus feruentes ; il prend de là occasion de presenter ces pauures miserables à ceste souueraine Bonté, et la supplier instamment pour leur conuersion.

Il est certain que nous n'auons point icy cet appareil exterieur, qui réueille et entretient la deuotion. Nous n'y voyons proprement que le substantiel de nostre Religion, le sainct Sacrement de l'Autel, où il faut que nostre Foy ouure les yeux sur ses merueilles, sans y estre aidée d'aucune marque sensible de sa grandeur, non plus que les Mages iadis en l'estable. Mais il semble que Dieu, suppleant à ce qui nous manque, et comme en recompense de la faueur qu'il nous a faite de le transporter, pour ainsi dire, au deça de tant de mers, et de luy auoir trouué place dans ces pauures Cabanes, nous veuille combler des mesmes benedictions parmy ces Peuples infideles, dont il a accoustumé de fauoriser quelques Catholiques persecutez en Pays heretique. Ces bonnes gens ne voyent gueres ny d'Eglises ny d'Autels; mais ce peu qu'ils en voyent leur sert au double de ce qu'il feroit en pleine liberté. Quelle consolation à vostre aduis de se prosterner par fois deuant vne Croix au milieu de ceste Barbarie? de porter les yeux et penetrer au milieu de nos petites fonctions domestiques, iusques au departement que le Fils de Dieu a daigné prendre dans nostre petite habitation? N'est-ce pas estre en Paradis iour et nuict, de n'estre separé de ce Bien-aymé des Nations, que de quelque escorce ou branche d'arbre? *En ipse stat post parietem nostrum. Sub vmbra illius quem desideraueram, sedi.* Voila pour le dedans. Sortons-nous hors du logis, le Ciel nous est ouuert, et ces grands bastiments qui portent leur teste dans les nuës, au milieu des bonnes villes, ne nous en dérobent point la veuë; de façon que nous pouuons faire nos prieres en toute liberté deuant ce bel Oratoire, que sainct François Xauier aymoit mieux qu'aucun autre. Que s'il est question des vertus au fond, ie me glorifieray, non pas en moy, mais au partage qui m'est escheu, ou s'il faut le recognoistre humblement, au costé de la Croix que nostre Seigneur de sa grace nous donne à porter apres soy. Il est certain que ce Pays, ou l'employ que nous y auons, est beaucoup plus propre à engraisser vne âme des fruicts du Ciel, que de ceux de la terre. Ie ne sçay si ie me trompe, si est-ce que ie me represente, qu'il y a beau moyen d'y croistre en la Foy, en l'Esperance et en la Charité. Y ietterions-nous la semence de la Foy sans en profiter pour nous? Seroit-il possible que nous missions nostre confiance hors de Dieu, en vne Region où du costé des hommes toutes choses nous manquent? Pourrions-nous souhaitter vne plus belle occasion d'exercer la Charité, que dans les aspretez et mes-aises d'vn monde nouueau, que pas vn art ny industrie humaine n'a encore pourueu d'aucune commodité? et d'y viure pour ramener à Dieu des hommes si peu hommes, qu'il faut s'attendre iournellement de mourir de leur main, si la fantaisie leur en prend, si vn songe les y porte, si nous ne leur fermons et ne leur ouurons le Ciel à discretion, leur donnant la pluye et le beau temps à commandement? Ne nous font-ils pas responsables de ces dispositions de l'air? et si Dieu ne nous inspire, ou que nous ne voulions pas cooperer à la foy des miracles, ne sommes nous pas continuellement en danger, comme ils nous en ont menacé, de les voir courir sus à ceux qui n'auront point le tort? Certes si celuy qui est la Verité mesme ne l'auoit aduancé, qu'il n'y a pas plus grande charité que de mourir par effect vne fois pour ses amis, ie conceurois quelque chose d'égal ou de plus releué, à faire ce que disoit l'Apostre aux Corinthiens, *Quotidie morior per vestram gloriam, fratres, quam habeo in Christo Iesu Domino nostro;* à traisner vne vie assez penible dans des dangers assez frequens et ordinaires d'vne mort inopinée, que ceux-là vous procureront que vous pretendiez sauuer. Ie me remets par fois en memoire

ce qu'escriuoit iadis Sainct François Xa-Xauier au P. Simon, et souhaitte qu'il plaise à Dieu de faire en sorte que pour le moins on puisse dire ou escrire vn iour le mesme de nous, quoy que nous n'en soyons pas dignes. Voicy ses termes : *Optimi è Moluco perferuntur nuntij, quippe in maximis ærumnis perpetuisque vitæ discriminibus, Ioannes Beira eiusque socij versantur, magno cum Christianæ Religionis incremento.*

Vne chose, ce semble, auroit à donner icy de l'apprehension à vn Enfant de la Compagnie, de se voir au milieu d'vn Peuple brutal et sensuel, de qui l'exemple pourroit ternir le lustre de la vertu la plus et la moins delicate d'entre toutes, qui n'en prendroit vn soin particulier, c'est la Chasteté.

Oseray-ie dire, pour essuyer cette difficulté, que s'il y a lieu au monde où ceste vertu si precieuse soit en asseurance, pour vn homme d'entre nous qui veut estre sur ses gardes, c'est icy. *Nisi Dominus custodierit ciuitatem, frustrà vigilat qui custodit eam. Sciui quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det. Et hoc ipsum erat sapientia, scire cuius esset hoc donum.* On dit que les victoires que ceste Fille du Ciel emporte sur son ennemy, se gagnent en fuyant ; mais ie croy que c'est Dieu sans plus, qui fait fuyr ce mesme ennemy aux plus grandes occasions, deuant ceux qui, ne craignans rien tant que ses approches, vont la teste baissée, et le cœur plein de confiance en sa Bonté, où sa gloire les appelle. Et où pourrions nous chercher ceste gloire ? ie diray mieux, où la trouuer plus épurée et desgagée de nos propres interests, qu'en vn lieu auquel il n'y a rien à esperer que la recompense de les auoir tous quittés pour l'amour de celuy de qui S. Paul disoit, *Scio cui credidi ?* Vous souuient-il de ceste herbe, nommée la crainte de Dieu, dont on disoit au commencement de nostre Compagnie, que nos Peres charmoient l'esprit d'impureté ; elle ne croist point dans la terre des Hurons, mais il y en tombe du Ciel à foison ; si peu qu'on soit soigneux d'y cultiuer celle qu'on y apporte. La barbarie, l'ignorance, la pauureté et la misere, qui rend la vie de ces Sauuages plus déplorable que la mort, nous est vne leçon continuelle, de regretter la cheute d'Adam, et de nous sousmettre entierement à celuy qui chastie encore sa desobeyssance en ses enfans, d'vne façon si remarquable, apres tant de siecles. Saincte Therese disoit autrefois, qu'elle ne se trouuoit iamais mieux en ses meditations, que dans les mysteres où elle trouuoit nostre Seigneur à l'escart et sans compagnie, comme si elle eust esté au iardin des Oliues ; et elle appeloit cela vne de ses simplicitez. On comptera cecy si l'on veut parmy mes sottises ; mais il me semble que nous auons icy d'autant plus de loisir pour caresser, par maniere de dire, et entretenir nostre Seigneur à cœur ouuert, au milieu de ces terres inhabitées, que moins il y a de personnes qui s'en mettent en peine. Et moyennant ceste faueur, nous pouuons dire hardiment, *Non timebo mala, quoniam tu mecum es.* Bref ie me represente que tous les Anges Gardiens de ces Nations incultes et delaissées, sont continuellement en peine et en action, pour nous sauuer de ces dangers. Ils sçauent bien que s'il y auoit chose au monde qui nous deust donner des aisles pour retourner d'où nous sommes venus, et par obeyssance et par inclination propre, ce seroit ce malheur, si nous n'en estions à couuert sous la protection du Ciel. C'est ce qui les rëueille à nous en procurer les moyens, pour ne perdre la plus belle esperance qu'ils ayent iamais euë par la grace de Dieu, de la conuersion de ces Peuples.

Ie finis ce discours et ce Chapitre auec ce mot. Si dans la veuë des peines et des Croix qui nous sont icy preparées, quelqu'vn se sent si fortifié d'en-haut, que de pouuoir dire que c'est trop peu, ou comme S. François Xauier, *Ampliùs, ampliùs,* i'espere que nostre Seigneur tirera aussi de sa bouche, au milieu des consolations qu'il luy donnera, ceste autre confession, que ce sera trop pour

luy, qu'il n'en pourra plus. *Satis est, Domine, satis est.*

CHAPITRE IV.

De la langue des Hurons.

Ce n'est que pour en donner quelque petit auant-goust, et en marquer quelques particularitez, attendant vne Grammaire et vn Dictionnaire entier.

Ils ont vne lettre dont nous n'auons point la pareille, nous l'exprimons par khi ; l'vsage en est commun aux Montagnés et Algonquins. Ils ne cognoissent point de B. F. L. M. P. X. Z. et iamais I. E. V. ne leur sont consonnes. La plus part de leurs mots sont composez de voyelles. Toutes les lettres labiales leur manquent ; c'est volontiers la cause qu'ils ont tous les léures ouuertes de si mauuaise grace, et qu'à peine les entend-on quand ils sifflent, ou qu'ils parlent bas. Comme ils n'ont presque ny vertu, ny Religion, ny science aucune, ou police, aussi n'ont-ils aucuns mots simples, propres à signifier tout ce qui en est. De là est que nous demeurons courts à leur expliquer plusieurs belles choses tirées de ces cognoissances. Les mots composez leur sont plus en vsage, et ont la mesme force que l'adiectif et substantif ioints ensemble parmy nous. *Andatarasé*, pain frais. *Akhitetsi*, vn pied long. La varieté de ces noms composez est tres-grande, et c'est la clef du secret de leur Langue. Ils ont diuersité de genres comme nous, de nombre comme les Grecs ; de plus vne certaine declinaison relatiue, qui enueloppe tousiours auec soy le pronom possessif, *meus, tuus, suus*, par exemple : *Iatacan*, mon frere ; *aiatacan*, mes freres ; *satacan*, ton frere ; *tsatacan*, tes freres ; *otacan*, son frere ; *atotacan*, ses freres.

Pour les cas, ils les ont tous, ou les suppléent par des particules fort propres.

La merueille est que tous leurs noms vniuersellement se coniuguent ; par exemple : *Assé*, il est frais ; *assé chen*, il estoit frais. *Gaon*, vieux ; *agaon*, il est vieux ; *agaonc*, il estoit vieux ; *agaonha*, il va deuenir vieux ; et ainsi du reste. De mesme en est-il de ce mot *iatacan*, qui signifie, mon frere ; *oniatacan*, nous sommes freres ; *oniatacan chen*, nous estions freres ; cela est riche. Voicy qui ne l'est gueres. Vn nom relatif parmy eux enueloppe tousiours la signification d'vne des trois personnes du pronom possessif ; si bien qu'ils ne peuuent dire simplement, Pere, Fils, Maistre, Valet, mais sont contrainets de dire l'vn des trois, mon pere, ton pere, son pere. Quoy que i'aye traduit cydeuant en vne Oraison vn de leurs noms par celuy de Pere, pour plus grande facilité. Suiuant cela nous nous trouuons empeschez de leur faire dire proprement en leur Langue, *Au nom du Pere, et du Fils, et du sainct Esprit.* Iugeriez-vous à propos, en attendant mieux, de substituer au lieu, *Au nom de nostre Pere, et de son Fils, et de leur sainct Esprit?* Certes il semble que les trois Personnes de la tres-saincte Trinité seroient suffisamment exprimées en ceste façon, la troisiesme estant en effect l'Esprit sainct de la premiere et de la seconde ; la seconde, le Fils de la premiere ; et la premiere, nostre Pere, aux termes de l'Apostre, qui luy affecte ces propres mots aux Ephes. 3. Adioustez que nostre Seigneur a donné exemple de ceste façon de parler, non seulement en l'Oraison Dominicale, ainsi que nous la nommons pour son respect, mais aussi commandant à la Magdeleine, en sainct Iean 20. de porter de sa part ces beaux mots à ses Freres ou Disciples : *Ie monte à mon Pere et au vostre.* Oserions-nous en vser ainsi, iusqu'à ce que la langue Huronne soit enrichie, ou l'esprit des Hurons ouuert à d'autres langues? nous ne ferons rien sans conseil.

Or à propos de ce nom de *Pere*, ie ne veux pas oublier la difficulté qui s'est aussi rencontrée à faire dire, *Nostre Pere qui es aux Cieux*, à ceux qui n'en auoient point sur terre : leur parler des morts qu'ils ont aymés, c'est les iniurier. Peu s'en fallut qu'vne femme à qui sa mere estoit morte depuis peu, ne perdist tout à fait l'enuie de se faire baptiser, sur ce

qu'on luy auoit aduancé par mesgarde, *Pere et Mere honoreras.*

Quant aux verbes, ce qui est de plus remarquable en leur langue, est : 1. Qu'ils en ont d'autres pour signifier des choses animées, et d'autres pour celles qui sont sans vies. 2. Qu'ils varient leurs temps en autant de façons que les Grecs : leurs nombres aussi, outre que la premiere personne tant du duel que du plurier, est encor double, car pour dire, par exemple, nous partons toy et moy, il faut dire, *kiarasc8a ;* et pour dire nous partons luy et moy, *aiarasc8a.* De mesme au plurier, nous partons nous autres, plusieurs, *a8arasc8a ;* nous partons auec vous, *c8arasc8a.*

Outre tout cela, il se remarque double coniugaison, et ie croy que cecy est commun aux langues Americaines : l'vne est simple et absoluë, semblable à nos coniugaisons Latine et Françoise ; par exemple, ce verbe *ahiaton,* qui signifie escrire, se coniugue absolument de ceste façon : *iehiaton,* i'escris ; *chiehiatonc,* tu escris ; *ihahiatonc,* il escrit ; *a8ahiatonc,* nous escriuons ; *sc8ahiatonc,* vous escriuez ; *attihiatonc,* ils escriuent.

L'autre façon de coniuguer se peut nommer reciproque, d'autant que l'action signifiée par le verbe se termine tousiours à quelque personne, ou à quelque chose ; de sorte que, au lieu que nous disons en trois mots ie m'ayme, les Hurons disent seulement *iatenonh8é ;* ie t'ayme, *onnonh8é ;* ie vous ayme tous deux, *inonh8é ;* ie vous ayme vous plusieurs, *8anonh8é,* et ainsi du reste.

Ce que ie trouue de plus rare, est qu'il y a vne coniugaison feminine, au moins en la troisiesme personne, tant du singulier que du plurier ; car nous n'en auons pas découuert dauantage, ou bien peu. En voicy vn exemple : *ihaton,* il dit ; *i8aton,* elle dit ; *ihonton,* ils disent ; *ionton,* elles disent. La principale distinction de ceste coniugaison feminine d'auec la masculine, est le manquement de la lettre H. dont la masculine abonde, peut-estre pour donner à entendre aux femmes, qu'il ne doit y auoir rien d'aspre ny de seuere en leurs paroles et en leurs mœurs, mais que la grace et la loy de clemence doiuent estre posées sur leurs langues, suiuant ce traict du Sage, *lex clementiæ in lingua eius.* C'est assez de ce suiet pour ceste heure, si ce n'est que quelqu'vn soit bien ayse d'apprendre aussi quelque chose de leur style. Ils vsent de comparaisons, de mots du temps, et de prouerbes assez souuent. En voicy vn des plus remarquables : *Tichiout etoatendi ;* voila, disent-ils, l'estoile cheute, quand ils voyent quelqu'vn qui est gras et en bon poinct ; c'est qu'ils tiennent qu'vn certain iour vne estoile tomba du Ciel en forme d'vne Oye grasse. *Amantes sibi somnia fingunt.*

SECONDE PARTIE.

DE LA CREANCE, DES MŒVRS ET DES COVSTVMES DES HVRONS.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que pensent les Hurons de leur origine.

On s'estonnera de voir tant d'aueuglement pour les choses du Ciel, en vn Peuple qui ne manque point de raison et de lumiere pour celles de la terre : c'est ce que leurs vices et leurs brutalitez leur ont merité enuers Dieu. Il y a quelque apparence qu'ils ont eu autrefois quelque cognoissance du vray Dieu pardessus la nature, comme il se peut remarquer en quelques circonstances de leurs fables ; et quand ils n'en auroient point eu que celle que la Nature leur pouuoit fournir, encore eussent-ils deu estre plus raisonnables en ce suiet, s'il ne leur fust arriué selon le dire de l'Apostre : *Cum cognouissent Deum, non sicut Deum glorificauerunt, aut gratias egerunt, sed euanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum.* Pour n'auoir pas voulu recognoistre Dieu en leurs mœurs et actions, ils en ont perdu la pensée, et

sont deuenus pires que bestes pour son regard et pour l'estime qu'ils en ont.

Or pour commencer par ce qui est comme le fondement de leur croyance, la plus part se vantent de tirer leur origine du Ciel, ce qu'ils fondent sur ceste fable, qui passe parmy eux pour vne verité.

Ils recognoissent pour chef de leur Nation vne certaine femme qu'ils appellent *Ataentsic*, qui leur est, disent-ils, tombée du Ciel : car ils supposent que les Cieux estoient long-temps auparauant ceste merueille, et ne sçauroient vous dire, ny quand, ny comment ces grands corps ont esté tirez des abysmes du neant ; ils supposent mesme que sur les voûtes des Cieux il y auoit, et y a encor maintenant, vne terre semblable à celle-cy, des bois, des lacs, des riuieres et des champs, comme nous auons icy bas, et des Peuples qui habitent ces terres. Ils ne s'accordent pas en la façon qu'arriua ceste cheute si heureuse. Les vns disent qu'vn iour qu'elle trauailloit dans son champ, elle apperceut vn Ours ; son chien se mit à le poursuiure, et elle mesme apres ; l'Ours se voyant pressé de prés, et ne cherchant qu'à esquiuer les dents du chien, tomba par mesgarde dans vn trou ; le chien le suiuit. *Aataentsic*, s'estant approchée de ce precipice, voyant que ny l'Ours ny le chien ne paroissoient plus, touchée de desespoir, s'y ietta aussi ; neantmoins sa cheute se trouua plus fauorable qu'elle n'eust pensé, car elle tomba icy bas dans les eaux sans se blesser, quoy qu'elle fust enceinte, apres quoy les eaux s'estant assechées peu à peu, la terre parut et se rendit habitable.

Les autres attribuent ceste cheute à vne autre cause, qui semble auoir quelque rapport au fait d'Adam, mais le mensonge y a preualu. Ils disent que le mary d'*Aataentsic*, estant fort malade, songea qu'il falloit couper vn certain arbre dont viuoient ceux qui demeuroient dans le Ciel, et qu'il n'auroit pas si tost mangé de son fruict, qu'il seroit incontinent guery. *Aataentsic* cognoissant la volonté de son mary, prend sa hache, et s'en va auec la resolution de n'en faire à deux fois ; mais elle n'eust pas plutost assené le premier coup, que l'arbre fondit en mesme temps presque sous ses pieds, et tomba icy bas, dequoy elle demeura si estonnée, qu'apres en auoir porté la nouuelle à son mary, elle retourna et se ietta apres. Or comme elle tomboit, la Tortuë, leuant par hasard la teste hors de l'eau, l'apperçeut, et ne sçachant à quoy se resoudre, estonnée qu'elle estoit de ceste merueille, elle appelle les autres animaux aquatiques pour prendre leurs aduis. Les voila incontinent assemblez ; elle leur monstre ce qu'elle voyoit, leur demande ce qu'ils iugent à propos de faire ; la pluspart s'en rapportent au Castor, lequel par bienseance remet le tout au iugement de la Tortuë, qui fut donc enfin d'aduis qu'ils missent tous promptement la main à l'œuure, qu'ils se plongeassent au fond de l'eau, et en apportassent de la terre, et la missent sur son dos. Aussi-tost dit, aussi-tost fait, et la femme tomba fort doucement sur ceste Isle. Quelque temps apres, comme elle estoit tombée enceinte, elle se deliura d'vne fille, laquelle ne demeura gueres sans estre grosse ; si vous leur demandez comment, vous les mettez bien en peine : Tant y-a, vous disent-ils, qu'elle se trouua grosse. Quelques-vns en reiettent la cause sur quelques estrangers qui aborderent à ceste Isle. Ie vous prie accordez cecy auec ce qu'ils disent, qu'auant qu'*Aataentsic* fust tombée du Ciel, il n'y auoit point d'hommes sur la terre. Quoy que c'en soit elle enfanta deux garçons, *Ta8iscaron* et *I8skeha*, lesquels estant deuenus grands eurent quelque pique par ensemble ; iugez si cela ne ressent point quelque chose du massacre d'Abel. Ils en vindrent aux mains, mais auec des armes bien differentes ; *I8skeha* auoit le bois d'vn Cerf, *Ta8iscaron* se contenta de quelques fruicts de rosier sauuage, se persuadant qu'il n'en auroit pas si tost frappé son frere, qu'il tomberoit mort à ses pieds ; mais il en arriua tout autrement qu'il ne s'estoit promis, et *I8skeha* au contraire luy porta vn si rude coup dans les

flancs, que le sang en sortit en abondance. Ce pauure miserable se mist aussitost en fuite, et de son sang, dont ces terres furent arrousées, nasquirent certaines pierres semblables à celles dont nous nous seruons en France pour battre le fusil, que les Sauuages appellent encor auiourd'huy *Ta8iscara*, du nom de cet infortuné. Son frere le poursuiuit et l'acheua. Voila ce que la pluspart croyent de l'origine de ces Nations.

Il y en a qui ne montent pas si haut, et ne sont pas ambitieux iusques à ce poinct, que de croire qu'ils ayent tiré leur origine du Ciel. Ils disent qu'au commencement du monde, la terre estoit toute couuerte d'eau, à la reserue d'vne petite Isle qui portoit toute l'esperance du genre humain, sçauoir est vn seul homme, qui n'auoit pour toute compagnie qu'vn Renard et vn petit animal semblable à vne Foüine, qu'ils appellent *Ts8hendaia*. L'homme ne sçachant que faire, se voyant retranché dans vne si petite étenduë de pays, inuita le Renard à se plonger dans l'eau pour voir s'il y auoit fond ; mais il ne se fut si tost moüillé les pattes, qu'il se retira, craignant que ceste experience ne luy coustast la vie. De quoy l'homme s'estant indigné : *Tessandion*, tu n'as point d'esprit, luy dit-il, et le ietta dans l'eau d'vn coup de pied, où il beut vn peu plus que son saoul. Cependant il ne desista point de son dessein, et encouragea si bien ce petit animal qui luy restoit de compagnie, qu'il se resolut en fin de se plonger, et comme il ne s'imaginoit pas qu'il y eust si peu de fond, il le fit si rudement, qu'il se heurta bien fort contre la terre, et en rapporta le muzeau tout couuert de vase. L'homme, bien resiouy de ceste heureuse descouuerte, l'exhorte de continuer, et d'apporter de la terre pour croistre ceste Islette ; ce qu'il fit auec tant d'assiduité, qu'il luy fit perdre son nom, et la changea en ces vastes campagnes que nous voyons. Si vous les pressez encor icy et leur demandez ce qu'ils pensent de cet homme? qui luy a donné la vie? qui l'a mis sur ceste petite Isle? comment il a peu estre le pere de toutes ces Nations, puis qu'il estoit seul, et n'auoit point de compagne ; vous ne gagnerez rien de leur faire toutes ces questions, au moins n'aurez vous que ceste solution, qui ne seroit pas mauuaise, si leur Religion estoit bonne : *Nous ne sçauons, on le dit ainsi, nos Peres ne nous en ont pas enseigné dauantage.* Que diriez vous à cela ? tout ce que nous faisons, c'est de leur tesmoigner que nous leur portons compassion de les voir dans vne si grossiere ignorance ; nous prenons de là suiet, quand nous les en iugeons capables, de leur expliquer quelques vns de nos Mysteres, et de leur monstrer combien ils sont conformes à la raison. Ils les entendent fort volontiers, et en demeurent grandement satisfaits.

Mais pour retourner à *Aataentsic* et *I8skeha*, ils tiennent que *I8skeha* est le Soleil, et *Aataentsic* la Lune, et toutesfois que leur Cabane est située au bout de la terre, c'est à dire vers nostre mer Oceane : car au delà c'est vn pays perdu peur eux, et auant qu'ils eussent eu quelque commerce auec nos François, ils ne s'imaginoient pas qu'il y eust sous le Ciel vne autre terre que la leur, et maintenant qu'ils sont des-abusez de ce costé-là, encor croyent-ils, au moins plusieurs, que leur terre et la nostre sont deux pieces tout à fait détachées, et parties des mains de diuers ouuriers. Ils disent donc que quatre ieunes hommes entreprirent autresfois ce voyage pour s'informer eux-mesmes de la verité, qu'ils trouuerent *I8skeha* tout seul dans sa Cabane qui les reçeut fort humainement. Apres quelques complimens de part et d'autre à la mode du Pays, il leur donna aduis de se cacher en quelque coing, autrement qu'il ne respondoit pas de leur vie ; qu'*Aataentsic* estoit pour leur ioüer vn mauuais tour, s'ils ne se tenoient sur leur garde. Ceste Megere arriue sur le soir, et comme elle prend telle figure que bon luy semble, s'apperceuant qu'il y auoit de nouueaux hostes en la maison, elle prist la forme d'vne belle ieune fille bien parée, auec vn beau collier, et des bracellets

de Pourcelaine, et demanda à son fils où estoient ses hostes; il respond qu'il ne sçauoit ce qu'elle vouloit dire. Là dessus elle sort de la Cabane; *I8skeha* se seruit de l'occasion pour auertir ses hostes, et leur sauua la vie. Or encor que leur Cabane soit si fort esloignée, ils se trouuent neantmoins l'vn et l'autre aux festins et aux danses qui se font par les villages. *Aataentsic* y est souuent bien bourrée; *I8skeha* en reiette la faute sur vn certain *oki* cornu, appellé *Tehorressandeen*, mais il se trouue au bout du compte que c'est luy mesme qui se desguise et outrage ainsi sa mere.

Au reste ils s'estiment grandement obligez à ce personnage: car premierement, au dire de quelques-vns qui sont dans vne opinion toute contraire à ceux dont nous auons parlé iusques à present, sans luy nous n'aurions pas tant de belles riuieres et tant de beaux lacs. Au commencement du monde, disent-ils, la terre estoit seiche et aride, et toutes les eaux estoient ramassées sous l'aisselle d'vne grosse grenoüille, de sorte que *I8skeha* n'en pouuoit auoir vne goutte que par son entremise. Vn iour il se resolut de se deliurer, luy et toute sa Posterité, de ceste seruitude, et pour en venir à bout, il luy fit vne incision sous l'aisselle, d'où les eaux sortirent en telle abondance, qu'elles se répandirent par toute la terre, et de là les fleuues, les lacs et les mers ont pris naissance. Voiés si ce n'est pas souldre subtilement la question de nos Echoles sur ce poinct. Ils tiennent aussi que sans *I8skeha* leur chaudiere ne pourroit bouillir, et qu'il a appris de la Tortue l'inuention de faire du feu. Sans luy ils ne feroient pas si bonne chasse, et n'auroient pas tant de facilité à prendre, comme ils font, les animaux à la course; car ils sont dans ceste croyance que les animaux n'ont pas esté en liberté dés le commencement du monde, mais qu'ils estoient renfermez dans vne grande cauerne, où *I8skeha* les gardoit: peut-estre y a-il en cela quelque allusion à ce que Dieu amena tous les animaux à Adam. Qu'vn iour il se resolut de leur donner congé, afin qu'ils multipliassent et remplissent les forests, en telle feçon neantmoins qu'il en peust aysément disposer quand bon luy sembleroit. Voicy ce qu'il fit pour en venir à bout. A mesure qu'ils sortirent de cét antre, il les blessa tous au pied d'vn coup de fleche; toutesfois le Loup esquiua le coup; de là vient, disent-ils, qu'ils ont de la peine à le prendre à la course.

Ils passent encor plus auant, et le regardent comme faisoit iadis l'Antiquité profane, vne Cerés; à les entendre, c'est *I8skeha* qui leur donne le bled qu'ils mangent, c'est luy qui le fait croistre et le conduit à maturité; s'ils voyent leurs campagnes verdoyantes au Printemps, s'ils recueillent de belles et plantureuses moissons, et si leurs Cabanes regorgent d'espics, ils n'en ont l'obligation qu'à *I8skeha*. Ie ne sçay ce que Dieu nous garde ceste année, mais à entendre les bruits qui courent, nous sommes menacez tout de bon d'vne grande sterilité. On a veu, dit-on, *I8skeha* tout défait et maigre comme vne squelette, auec vn épy en sa main mal fourny; d'autres adioustent qu'il portoit vne iambe d'homme, et la déchiroit à belles dents; tout cela, disent-ils, est vne marque indubitable d'vne fort mauuaise année. Mais le plaisir est, qu'il ne se trouue dans le Pays qui dise, ie l'ay veu, ou ay parlé à homme qui l'a veu, et cependant tout le monde croit cecy comme vne chose indubitable, et personne ne se met en peine de faire vne plus curieuse recherche de la verité. S'il plaisoit à la diuine Bonté faire mentir ces faux Prophetes, ce ne nous seroit pas vn petit auantage pour authoriser nostre croyance dans le Pays, et donner cours à la publication du sainct Euangile. Nous auons receu, et receuons tous les iours tant de faueurs du Ciel, que nous auons suiet d'esperer encor celle-cy, si tant est que ce soit la gloire de Dieu.

———

CHAPITRE II.

Quel est le sentiment des Hurons touchant la nature et l'estat de l'âme, tant en ceste vie, qu'apres la mort.

C'est vn plaisir de les entendre parler des âmes, ou pour mieux dire, c'est vne chose tout à fait digne de compassion, de voir des hommes raisonnables auoir des sentimens si bas, d'vne essence si noble, et qui porte des traicts si vifs de la Diuinité. Ils luy donnent diuers noms selon ses diuers estats ou diuerses operations. En tant qu'elle anime seulement le corps et luy donne la vie, ils l'appellent *khiondhec8i ;* en tant qu'elle est raisonnable, *oki andaérandi,* semblable à vn demon, qui contrefait le demon ; en tant qu'elle pense et delibere sur quelque chose, ils l'appellent *endionrra,* et *gonennonc8al,* en tant qu'elle se porte d'affection vers quelque obiect : d'où vient qu'ils disent souuent : *Ondayee ihaton onennonc8at ;* voila ce que le cœur me dit, voila ce que mon appetit desire. Maintenant, si elle est separée du corps, ils l'appellent *esken,* et les os mesmes des morts *atisken* ; à mon auis sur cette fausse persuasion qu'ils ont, que l'âme y demeure en quelque façon attachée quelque temps apres la mort, au moins qu'elle n'en est pas beaucoup éloignée. Ils se la figurent diuisible ; et vous auriez toutes les peines du monde à leur faire croire, que nostre âme est tout entiere en toutes les parties de nostre corps ; ils luy donnent mesme vne teste, des bras, des iambes, en vn mot vn corps ; et pour les mettre bien en peine, il ne faut que leur demander par où l'âme sort à la mort, si tant est qu'elle soit corporelle, et ayt vn corps aussi grand que celuy qu'elle anime : car à cela ils n'ont point de réponse.

Pour ce qui est de l'estat de l'âme apres la mort, ils tiennent qu'elle se separe tellement du corps, qu'elle ne l'abandonne pas incontinent. Quand on le porte au tombeau, elle marche deuant, et demeure dans le cimetiere iusques à la feste des Morts ; de nuict elle se pourmene par les Villages, et entre dans les Cabanes, où elle prend sa part des festins, et mange de ce qui est resté le soir dans la chaudiere ; d'où vient que plusieurs, pour cette consideration, n'en mangent pas volontiers le lendemain ; il y en a mesme qui ne se trouuent point aux festins qui se font pour les âmes, croyans qu'ils mourroient indubitablement, s'ils auoient seulement gousté des viandes qui leur sont preparées ; d'autres neantmoins ne sont pas si scrupuleux, et en mangent tout leur saoul.

A la feste des Morts, qui se fait enuiron de douze en douze ans, les âmes quittent les cimetieres, et au dire de quelques-vns se changent en Tourterelles, qu'ils persecutent par apres à coups de fleches dans les bois, pour en faire grillade et les manger ; neantmoins la plus commune creance est, qu'apres cette ceremonie, dont ie parleray icy bas, elles s'en vont de compagnie, couuertes qu'elles sont des robbes et des colliers qu'on leur a mis dans la fosse, à vn grand Village, qui est vers le Soleil couchant, excepté toutefois les vieillards et les petits enfans, qui n'ont pas si bonnes iambes que les autres, pour pouuoir faire ce voyage : ceux-cy demeurent dans le pays, où ils ont leurs Villages particuliers ; on entend quelquefois, disent-ils, le bruit des portes de leurs Cabanes, et les voix des enfans qui chassent les oyseaux de leurs champs, ils sement des bleds en la saison, et se seruent des champs que les viuans ont abandonnez ; s'il se brusle quelque Village, ce qui arriue souuent en ce pays, ils ont soin de ramasser du milieu de cette incendie le bled rosty, et en font vne partie de leurs prouisions.

Les âmes qui sont plus fortes et plus robustes, ont leur rendez-vous, comme i'ay déja dit, vers l'Occident, où chaque Nation a son Village particulier, et si l'âme d'vn Algonquin estoit si hardie de se presenter au Village des âmes de la Nation des Ours, elle n'y seroit pas la bien venuë.

Les âmes de ceux qui sont morts en

guerre font bande à part; les autres les craignent, et ne leur permettent point l'entrée de leur Village, non plus qu'aux âmes de ceux qui se sont défaits eux-mesmes. Quant aux âmes des larrons, elles y sont les bien venuës, et si elles en estoient bannies, il n'y resteroit âme qui viue: car, comme i'ay dit, Huron et larron ne sont qu'vn; et le plus homme de bien du Pays fera tout ce qu'il pourra pour faire sa main, s'il trouue quelque chose chez vous à l'écart qui luy agrée.

Ie demandois vn iour à vn de nos Sauuages, où ils pensoient que fust le Village des âmes, il me répondit qu'il estoit vers la Nation du Petun, c'est à dire vers l'Occident, à huict lieuës de nous, et que quelques-vns les auoient veuës comme elles y alloient; que le chemin qu'elles tenoient estoit large et assez battu; qu'elles passoient auprès d'vne roche, qu'ils appellent *Ecaregniondi*, qui s'est trouuée souuent marquée des peintures, dont ils ont accoustumé de se barboüiller le visage.

Vn autre me dit, que sur le mesme chemin, auant que d'arriuer au Village, on rencontre vne Cabane, où loge vn certain nommé *Oscotarach*, ou Perce-teste, qui tire la ceruelle des testes des morts, et la garde. Il faut passer vne riuiere, et pour tout pont, vous n'auez que le tronc d'vn arbre couché en trauers et appuyé fort legerement. Le passage est gardé par vn chien, qui donne le sault à plusieurs âmes et les fait tomber; elles sont en mesme temps emportées par la violence du torrent, et étouffées dans les eaux. Mais, luy dis-ie, d'où auez vous appris toutes ces nouuelles de l'autre monde? Ce sont, me dit-il, des personnes resuscitées qui en ont fait le rapport. C'est ainsi que le diable les abuse dans leurs songes; c'est ainsi qu'il parle par la bouche de quelques-vns, qui ayans esté laissez comme pour morts, reuiennent par apres en santé, et discourent à perte de veuë de l'autre vie, selon les idées que leur en donne ce mauuais maistre. A leur dire, le Village des âmes n'est en rien dissemblable du Village des viuans; on y va à la chasse à la pesche, et au bois; les haches, les robbes et les colliers y sont autant en credit, que parmy les viuants. En vn mot tout y est pareil, il n'y a que cette difference, que iour et nuict elles ne font que gemir et se plaindre; elles ont des Capitaines, qui de temps en temps mettent le hola, et taschent d'apporter quelque moderation à leurs soupirs et à leurs gemissemens. Vray Dieu, que d'ignorance et de stupidité! *Illuminare his qui in tenebris et in vmbra mortis sedent.*

Or cette fausse creance qu'ils ont des âmes s'entretient parmy-eux, par le moyen de certaines histoires que les peres racontent à leurs enfans, lesquelles sont si mal cousuës, que ie ne sçaurois assez m'estonner de voir comme des hommes les croyent et les prennent pour veritez. En voicy deux des plus niaises, que ie tiens de personnes d'esprit et de iugement parmy eux.

Vn Sauuage, ayant perdu vne sienne sœur qu'il aymoit vniquement, et ayant pleuré quelque temps sa mort, se resolut de la chercher, en quelque part du monde qu'elle peust estre, et fit douze iournées tirant vers le Soleil couchant, où il auoit appris qu'estoit le Village des âmes, sans boire ny manger; au bout desquels sa sœur luy apparut sur le soir, auec vn plat de farine cuite à l'eau, à la façon du pays, qu'elle luy donna, et disparut en mesme temps qu'il voulut mettre la main sur elle pour l'arrester. Il passa outre, et chemina trois mois entiers, esperant tousiours venir à bout de ses pretensions; pendant tout ce temps elle ne manquoit pas tous les iours de se monstrer, et luy rendre le mesme office qu'elle auoit commencé, allant ainsi augmentant sa passion, sans luy donner autre soulagement, que ce peu de nourriture qu'elle luy apportoit. Les trois mois expirez, il rencontra vne riuiere, qui le mit en peine d'abord, car elle estoit fort rapide, et ne paroissoit pas gayable; il y auoit bien quelques arbres abattus qui tenoient le trauers, mais ce pont estoit si branlant, qu'il n'auoit pas la hardiesse de s'y fier. Que fera-il? il y auoit au delà quelque piece

de terre défrichée, ce qui luy fit croire qu'il y auoit là quelques habitans. De fait apres auoir regardé de costé et d'autre, il apperceut à l'entrée du bois, vne petite Cabane. Il crie à diuerses reprises ; vn homme paroist et se renferme incontinent en sa Cabane, ce qui le réioüit, et le fit resoudre à franchir le pas ; ce qu'il fit fort heureusement. Il va droit à cette Cabane, mais il y trouue visage de bois ; il appelle, il heurte à la porte ; on luy répond qu'il attende, et qu'il passe premierement son bras, s'il veut entrer. L'autre fut bien estonné de voir vn corps ; il luy ouure, et luy demande, où il alloit, et ce qu'il pretendoit, que ce pays n'estoit que pour les âmes. Ie le sçay bien, dit cét Auenturier, c'est pourquoy i'y viens chercher l'âme de ma sœur. Oüy da, repart l'autre, à la bonne heure ; allez, prenez courage, vous voila tantost au Village des âmes, vous y trouuerez ce que vous desirez ; toutes les âmes sont maintenant assemblées dans vne Cabane, où elles dansent pour guerir *Aataentsic*, qui est malade ; ne craignez point d'y entrer, tenez voila vne courge, vous y mettrez l'âme de vostre sœur. Il la prend, et demande en mesme temps congé à son hoste, bien aise d'auoir fait vne si bonne rencontre. Sur le depart, il luy demande son nom : Contente toy, dit l'autre, que ie suis celuy qui garde la ceruelle des morts ; quand tu auras recouuré l'âme de ta sœur, repasse par icy, ie te donneray sa ceruelle. Il s'en va donc, et arriué qu'il est au Village des âmes, il entre dans la Cabane d'*Aataentsic*, où il les trouue en effet qu'elles dansoient pour sa santé ; mais il ne peut encor voir l'âme de sa sœur : car elles furent si effrayées à la veuë de cét homme, qu'elles s'éuanoüirent en vn instant ; de sorte qu'il demeura maistre de la Cabane toute la iournée. Sur le soir, comme il estoit assis aupres du foyer, elles retournerent, mais elles ne se monstrerent du commencement que de loing; petit à petit s'estant approchées, elles se mirent de rechef à danser ; il recogneut sa sœur parmy la troupe, il s'efforça mesme de la prendre, mais elle s'enfuit de luy ; il se retira à l'écart, et prit enfin si bien son temps, qu'elle ne peut échapper ; neantmoins il ne fut pas asseuré de sa proye qu'à bonnes enseignes : car il luy fallut lutter contre elle toute la nuict, et dans le combat elle diminua tellement et deuint si petite, qu'il la mit sans difficulté dans sa courge. L'ayant bien bouchée, il s'en retourne sur le champ, et repasse chez son hoste, qui luy donne dans vne autre courge la ceruelle de sa sœur, et l'instruit de tout ce qu'il deuoit faire pour la resusciter. Quand tu seras arriué, luy dit-il, va-t'en au cimetiere, prends le corps de ta sœur, porte le en ta Cabane, et fais festin ; tous les conuiez estans assemblez, charge le sur tes espaules, et fais vn tour par la Cabane, tenant en main les deux courges ; tu n'auras pas si tost repris ta place, que ta sœur resuscitera, pourueu que tu donnes ordre que tous tiennent la veuë baissée, et que pas vn ne regarde ce que tu feras, autrement tout ira mal. Le voila donc retourné dans fort peu de temps à son Village ; il prend le corps de sa sœur, fait festin, et execute de point en point tout ce qui luy auoit esté prescrit ; et de fait il sentoit déja du mouuement dans ce cadaure demy pourry ; mais comme il estoit à deux ou trois pas de sa place, il y eut vn curieux qui leua les yeux, et en mesme temps cette âme s'échappa, et ne luy demeura que ce cadaure sur les bras, qu'il fut contrainct de reporter au tombeau d'où il l'auoit tiré.

Si credere fas est.

Voicy vne autre de leurs fables de mesme tissure. Vn ieune homme des plus qualifiez d'entre eux, apres s'estre bien fait prier, répondit enfin estant malade, que son songe portoit vn arc roulé en écorce ; que si on vouloit luy faire escorte, il n'y auoit qu'vn seul homme sur terre qui en eust vn. Vne troupe de deliberez se mettent en chemin auec luy ; mais au bout de dix iours il ne luy resta que six compagnons, le reste rebroussa à cause de la faim qui les pressoit. Les six vont auec luy à grandes iournées, et sur les pistes d'vne

petite beste noire rencontrent la Cabane de leur homme, qui les aduertit de ne manger rien de ce qu'vne femme qui alloit reuenir leur appresteroit pour la premiere fois ; à quoy ayant obeï, et renuersé les plats par terre, ils s'apperceurent, que ce n'estoient que bestes venimeuses, qu'elle leur auoit présenté. S'estans refaits du second seruice, il fut question de bander l'arc roulé, dont pas vn n'ayant pû venir à bout, que le ieune homme pour qui le voyage auoit esté entrepris. Il le receut en don de son hoste, qui l'inuita de suer auec luy, et au sortir de la suerie, metamorphosa vn de ses compagnons en Pin. De là ils aborderent au Village des âmes, d'où ils ne reuindrent que trois en vie et tous effarez chez leur hoste, qui les encouragea de retourner chez eux, à la faueur d'vn peu de farine, telle que les âmes la mangent, et qui sustente les corps à merueille. Qu'au reste ils alloient passer à trauers des bois où les Cerfs, les Ours, les Orignacs estoient aussi communs que les feüilles des arbres ; et qu'estans pourueus d'vn arc si merueilleux, ils n'auoient rien à craindre ; que leur chasse seroit des meilleures. Les voila de retour en leur Village, et tout le monde à l'entour d'eux, à se réiouïr et apprendre leurs diuerses rencontres. *Forsan et hæc olim meminisse iuuabit*, lors que ces pauures gens éclairez du ciel se riront de leurs sottises, comme nous l'esperons.

CHAPITRE III.

Que les Hurons recognoissent quelque diuinité; de leurs superstitions, et de la creance qu'ils ont aux songes.

Comme ces pauures Sauuages pour estre hommes n'ont pû mécognoistre Dieu tout à fait, et pour estre vicieux n'en ont sceu auoir que des conceptions indignes de sa grandeur, ils ne l'ont ny cherché ny recogneu qu'en la surface des creatures, où ils ont esperé leur bonheur, ou redouté quelque malheur. Ils s'addressent à la Terre, aux Riuieres, aux Lacs, aux Rochers dangereux, mais sur tout au Ciel, et croyent que tout cela est animé, et qu'il y reside quelque puissant Demon. Ils ne se contentent pas de former de simples vœux, ils les accompagnent souuent d'vne espece de sacrifice. I'en ay remarqué de deux sortes. Les vns sont pour se les rendre propices et fauorables ; les autres pour les appaiser, quand ils en ont receu, selon qu'ils s'imaginent, quelque disgrace, ou se persuadent auoir encouru leur ire et leur indignation. Voicy les ceremonies qu'ils gardent en ces sacrifices. Ils iettent du Petun dans le feu, et si c'est par exemple au Ciel qu'ils s'addressent, ils disent : *Aronhiaté onné aonstani8as taitenr;* Ciel, voila ce que ie t'offre en sacrifice, aye pitié de moy, assiste moy : si c'est pour impetrer la santé, *taenguiaens*, gueris moy. Ils ont recours au Ciel presque en toutes leurs necessitez, et respectent ces grands corps sur toutes les creatures, et y remarquent particulierement quelque chose de diuin : aussi est-ce apres l'homme la plus viue image que nous ayons de la Diuinité ; il n'y a rien qui nous la represente si clairement : nous y remarquons sa toute-puissance dans les prodigieux effets qu'ils causent icy bas, son immensité dans leur vaste estenduë, sa sagesse dans l'ordre de leurs mouuemens, sa bonté dans les benignes influences qu'ils versent continuellement sur toutes les creatures, et sa beauté dans le Soleil et sur le front des Estoilles. Ie dis cecy pour monstrer combien il sera facile auec le temps et l'assistance diuine, de conduire ces Peuples à la cognoissance de leur Createur, puis qu'ils honorent déja si particulierement vne creature, qui en est vne si parfaite image ; et encore puis-ie dire que c'est proprement Dieu qu'ils honorent, quoy qu'à l'aueugle : car ils s'imaginent dans les Cieux vn *Oki*, c'est à dire vn Demon, ou vne puissance qui regle les saisons de l'année, qui tient en bride les vents, et les flots de la mer, qui peut rendre fauorable le cours de leurs nauigations, et les assister en

toutes leurs necessitez ; ils redoutent mesme son ire, et l'appellent à tesmoin pour rendre leur foy inuiolable, quand ils font quelque promesse d'importance, ou passent quelque accord ou traitté de paix auec l'ennemy. Voicy les termes dont ils se seruent: *Hakhrihoté ekaronhiaté t8t Ic8akhier ekentaté,* Le Ciel entend ce que nous faisons auiourd'huy : et croyent apres cela que s'ils venoient à contreuenir à leur parole ou à rompre cette alliance, le Ciel les chastieroit infailliblement. Bien dauantage, ils estiment qu'il ne fait pas bon se moquer du Ciel. En voicy vne preuue bien remarquable. Vn Sorcier fort renommé dans le Païs nous menace cette année d'vne grande famine : Les bleds croistront, dit-il, et monteront en épics, les enfans mesmes en feront rostir en leur verdure ; mais vne gelée blanche suruiendra, qui moissonnera les esperances du Païs. Au reste il ne fonde pas son dire sur ces apparitions pretenduës d'*I8skeha* ; voicy ce qui le fait parler de la sorte. On crie, dit-il, tous les iours au Ciel, *Aronhiaté onne aonstaanc8as,* et cependant on ne luy donne rien ; cela irrite le Ciel, il ne manquera pas de s'en venger, et lors que les bleds commenceront à entrer en maturité, il fera sans doute éclater les effets de sa colere.

Ils croyent encor que le ciel est courroucé, quand quelqu'un se noye ou meurt de froid ; il faut vn sacrifice pour l'appaiser : mais, ô bon Dieu ! quel sacrifice, ou plustost quelle boucherie ! la chair du mort est la victime qui doit estre immolée. Il se fait vn concours des villages circonuoisins ; on fait force festins, et on n'épargne point les presents, comme estant question d'vne chose à laquelle tout le Pays a interest. On porte le mort dans le cimetiere, on l'estend sur vne natte ; d'vn costé est vne fosse, et de l'autre vn feu pour le sacrifice ; en mesme temps quelques ieunes hommes choisis par les parens se presentent, et se rangent autour du corps, chacun le couteau à la main ; et le protecteur du defunt ayant marqué auec du charbon les parties qui doiuent estre coupées, ils trauaillent à qui mieux mieux sur ce cadaure, et en enleuent les parties les plus charnuës ; enfin ils luy ouurent le corps, et en tirent les entrailles, qu'ils iettent au feu auec toutes ces pieces de chair qu'ils ont couppées, et mettent dans la fosse la carcasse toute décharnée. I'ay remarqué que pendant cette boucherie les femmes tournent tout autour à diuerses fois, et encouragent ces ieunes hommes qui decouppent ce corps à rendre ce bon office à tout le Païs, leur mettant des grains de Pourcelaine dans la bouche. Quelquefois mesme la mere du defunt toute baignée dans ses larmes se met de la partie, et chante d'vn ton pitoyable en se lamentant sur la mort de son fils. Cela fait, ils croyent fermement auoir appaisé le Ciel : s'ils manquent à cette ceremonie, ils regardent toutes les mauuaises dispositions de l'air, et tous les sinistres accidens qui leur arriuent par apres comme autant d'effets de sa colere.

L'an passé au commencement de Nouembre, vn Sauuage se noya retournant de la pesche; on l'enterra le dix-septiéme, sans autres ceremonies ; le mesme iour les neiges tomberent en telle abondance, qu'elles nous cacherent la terre pour tout l'hyuer ; et nos Sauuages ne manquerent pas d'en reietter la cause sur ce qu'on n'auoit pas decoupé le mort à l'ordinaire. Voila les sacrifices qu'ils font pour se rendre le Ciel fauorable.

Sur le chemin des Hurons à Kébec, il y a des Rochers qu'ils respectent particulierement, et ausquels ils ne manquent iamais, quand ils descendent pour la traitte, d'offrir du Petun. Ils appellent l'vn *Hihih8ray,* c'est à dire vne Roche où le Chahuan fait son nid ; mais le plus celebre est celuy qu'ils appellent, *Tsanhohi Arasta,* la demeure de *Tsanhohi,* qui est vne espece d'oiseau de proye. Ils disent des merueilles de cette Roche : à les entendre c'estoit autrefois vn homme qui a esté ie ne sçay comment changé en pierre ; tant y a qu'ils y distinguent encore la teste, les bras et le corps; mais il falloit qu'il fust merueilleusement puissant, car cette masse est si vaste et si haute, que leurs fleches

n'y peuuent atteindre. Au reste ils tiennent que dans le creux de ce Rocher il y a vn Demon qui est capable de faire reüssir leur voyage ; c'est pourquoy ils s'y arrestent en passant, et luy offrent du Petun, qu'ils y mettent simplement dans vne des fentes, en luy addressant cette priere : *Oki ca ichikhon condayee aen8aen ondayee d'aonstaanc8as*, etc. Demon qui habites en ce lieu, voila du Petun que ie te presente, assiste nous, garde nous de naufrage, défends nous contre nos ennemis, et fais qu'après auoir fait vne bonne traitte, nous retournions sains et saufs à nostre Village. Ie dirois volontiers là dessus, *Voluntaria oris eorum beneplacita fac Domine* : Mon Dieu, escoutez-les, et vous faites cognoistre à eux, car ils veulent s'addresser à vous.

Ils tiennent les poissons raisonnables, comme aussi les Cerfs et Orignaux ; c'est ce qui fait qu'ils ne iettent aux Chiens ny les os de ceux cy, quand ils sont à la chasse, ny les arrêtes de ceux là tandis qu'ils peschent ; autrement sur l'aduis que les autres en auroient, ils se cacheroient et ne se laisseroient point prendre. Ils marient tous les ans leur rets ou Seine à deux petites filles, qui ne doiuent estre que de six à sept ans, de peur qu'elles n'ayent déja perdu leur virginité, qui est vne qualité bien rare parmy eux. La ceremonie de ces épousailles se fait en vn bon festin, où la Seine est placée au milieu de ces deux vierges : c'est pour la rendre heureuse à prendre du poisson. Encore suis-je bien aise que la virginité reçoiue parmy eux cette sorte d'honneur ; cela nous pourra seruir vn iour pour leur en faire conceuoir le prix. Les poissons, disent-ils, n'aiment point les morts, et là dessus ils s'abstiennent d'aller à la pesche quand quelqu'vn leur est mort. Nagueres qu'ils tirerent du cimetiere les corps de leurs parens, et les porterent dans leurs Cabanes, à l'occasion de la feste des morts, quelques-vns nous apporterent chez nous leurs rets, allegants pour pretexte la crainte qu'ils auoient du feu, car c'est d'ordinaire en cette saison que le feu ruine souuent les Villages entiers ; que chez nous nous estions quasi tousiours sur pied, et dormions fort peu ; que nous estions éloignez du village, et par consequent moins en danger de ce costé là. Mais tout cela n'estoit que discours ; la vraye raison estoit, comme nous apprismes par apres, qu'ils craignoient que leurs rets ne fussent profanez par le voisinage de ces carcasses. Voila bien quelque chose ; mais voicy le fond de la plus grand part de leurs superstitions.

Ils ont vne croyance aux songes qui surpasse toute croyance, et si les Chrestiens mettoient en execution toutes les inspirations diuines auec autant de soin, que nos Sauuages executent leurs songes, sans doute ils deuiendroient bien tost de grands Saincts. Ils prennent leurs songes pour des ordonnances et des arrests irreuocables, et dont il n'est pas permis sans crime de differer l'execution. Vn Sauuage de nostre Village songea cét hyuer dés son premier sommeil, qu'il deuoit faire promptement festin, et sur le champ, toute nuit qu'il estoit, se leua, s'en vint nous éueiller, et nous emprunter vne de nos chaudieres.

Le songe est l'oracle que tous ces pauures Peuples consultent et escoutent, le Prophete qui leur predit les choses futures, la Cassandre qui les aduertit des malheurs qui les menacent, le Medecin ordinaire dans leurs maladies, l'Esculape et le Galien de tout le Pays ; c'est le maistre le plus absolu qu'ils ayent. Si vn Capitaine parle d'vn costé, et vn songe de l'autre, le Capitaine a beau se rompre la teste à crier, le songe est le premier obey. C'est leur Mercure dans leurs voyages, leur Œconome dans leurs familles. Le songe preside souuent à leurs conseils ; la traitte, la pesche et la chasse s'entreprennent ordinairement souz son aueu, et ne sont quasi que pour luy satisfaire ; ils ne traittent rien de si precieux dont ils ne se priuent volontiers en vertu de quelque songe ; s'ils ont fait vne heureuse chasse, s'ils retournent de la pesche leurs Canots chargez de poisson, tout cela est à la discretion du songe ; vn songe leur enleuera quelque-

fois leur prouision de toute vne année. Il prescrit les festins, les danses, les chansons, les ieux; en vn mot le songe fait icy tout, et est à vray dire comme le principal Dieu des Hurons. Au reste, qu'on ne pense pas que ie fasse icy vne amplification ou exaggeration à plaisir; l'experience de cinq ans qu'il y a que ie suis à estudier les mœurs et les façons de faire de nos Sauuages, m'oblige de parler de la sorte.

Il est vray que tous les songes ne sont pas dans ce credit: on a égard aux personnes, et il y en a tel qui aura beau songer, pas vn ne s'en remuëra pour cela; de mesme si c'est vn pauure, ses songes sont en fort peu de consideration; il faut que ce soit vne personne assez accommodée, et dont les songes se soient trouuez plusieurs fois veritables, et encore ceux qui ont le don de bien réuer n'écoutent pas tous leurs songes indifferemment; ils en recognoissent de faux et de veritables; et ceux-cy, disent-ils, sont assez rares. Toutefois dans la pratique ils agissent d'vne autre façon, et en executent de si mal fagotez, et composez de tant de pieces qui ont si peu de rapport, qu'il ne me seroit pas possible de dire quels sont à leur iugement les faux songes, ou les veritables; ie pense qu'eux mesmes y seroient bien empeschez: c'est pourquoy, de peur de manquer en ce point, plusieurs en executent la plus part. S'il y a quelque obscurité dans vn songe, ou si les choses qu'ils ont songées, sont, ou impossibles, ou difficiles à recouurer, ou hors de saison, il se trouue des Artemidores qui les interpretent, et qui y coupent et tranchent comme bon leur semble. Quand les enfans sont malades, les peres, ou les meres songent pour eux; nous en vismes vn exemple cét hyuer dans nostre Village. Vn de nos petits Chrestiens estoit fort malade; sa mere songea qu'il luy falloit pour sa santé cent pains de Petun, et quatre Castors, dont elle feroit festin; mais parce que le Petun estoit rare, les cent pains furent reduits à dix, et les Castors qui estoient hors de saison, changez en quatre grands poissons qui passerent pour Castors dans le festin, et dont les queuës furent données aux principaux pour des queuës de Castor. Apres cela ce petit Ange ne laissa pas de s'enuoler au ciel, au grand regret de ses parens, mais auec beaucoup de consolation de nostre costé. Ces âmes innocentes ont sans doute vn grand pouuoir aupres de Dieu, pour moyenner la conuersion de leurs peres, et pour impetrer mesme des graces fort particulieres pour ceux qui s'employent au salut de ces Peuples, et qui leur ont procuré le bien, dont ils se voyent en possession pour iamais. Mais passons, nous ne sommes pas encor au bout de leurs superstitions.

CHAPITRE IV.

Des festins, danses, ieux de plat et de crosse, de ce qu'ils appellent Ononharoia.

Ie n'entreprends pas de deduire par le menu tout ce que nos Sauuages ont coustume de faire en vertu de leurs songes, il faudroit étaler sur ce papier trop de chimeres; ie me contenteray de dire que leurs songes se rapportent ordinairement, ou à vn festin, ou à chanter, ou à danser, ou à ioüer, ou enfin à vne certaine espece de manie qu'ils appellent en effet *Ononharoia*, c'est à dire renuersement de ceruelle. Si donc il eschet que quelqu'vn de quelque consideration tombe malade, le Capitaine luy va demander si souuent, de la part des Anciens, ce qu'il a songé, qu'enfin il tire de luy ce qu'il desire pour sa santé, et lors ils se mettent tous en peine de le luy trouuer; n'en fût-il point, il en faut auoir. De cette façon d'agir, et de ce qu'ils exercent entr'eux l'hospitalité gratuitement, ne prenant rien que de nous, de qui ils attendent tousiours quelque chose, i'entre en esperance, qu'ils se rendront vn iour susceptibles de la charité Chrestienne.

L'*ononhara* est pour les fols, quand quelqu'vn dit qu'il faut qu'on aille par les Cabanes dire qu'on a songé. Alors

dés le soir vne troupe d'insensez s'en vont par les Cabanes, et renuersent tout; le lendemain ils y retournent crians à pleine teste, Nous auons songé, sans dire quoy. Ceux de la Cabane deuinent ce que ce peut estre, et le presentent aux compagnons, qui ne refusent rien, iusqu'à ce qu'ils ayent rencontré. Vous les voyez sortir le col chargé de Haches, de Chaudieres, de Pourcelaine, et semblables presens à leur façon. Quand ils ont trouué ce qu'ils cherchoient, ils remercient celuy qui le leur a donné, et apres auoir receu encore quelques accompagnemens de ce present mysterieux, comme du cuir, ou vne aleine, si c'estoit vn soulier, ils s'en vont de compagnie au bois y ietter, disent-ils, la folie hors du Village; et le malade commence à se guerir. Pourquoy non? il a ce qu'il cherchoit, ou ce que le Diable pretendoit.

Pour le regard des festins, c'est vne chose infinie; le Diable les y tient si fort attachez, qu'il n'est pas possible de plus, sçachant bien que c'est le moyen de les rendre tousiours plus brutaux et moins capables des veritez surnaturelles. Ils en rapportent l'origine à vne certaine entreueuë des Loups et du Hibou, où cét animal nocturne leur predit la venuë d'*Ontarraoura*, c'est vne beste qui retire au Lyon par la queuë; lequel *Ontarraoura*, resuscita, disent-ils, vn ie ne sçay quel bon Veneur, grand amy des Loups, au milieu d'vn bon festin: d'où ils concluent qu'ils faut que les festins soient capables de guerir les malades, puis que mesme ils rendent la vie aux morts. N'est-ce pas bien raisonné pour des gens de ventre et de table?

Tous ces festins peuuent estre reduits à quatre especes. *Athataiou*, est le festin des adieux; *Enditeuh8a*, d'action de graces et de conioüissance; *At8ront aochien*, est vn festin à chanter autant qu'à manger; *A8ataerohi*, est la quatriesme espece, et se fait pour la deliurance d'vne maladie ainsi appellée.

Les ceremonies y sont presque semblables à celles des Montagnés; c'est pourquoy ie m'en remets de la plus part aux Relations des années precedentes.

Ie rougis de dire que souuent ils y sont les iours et les nuicts entieres: car enfin, il faut vuider la chaudiere. Et si vous ne pouuez aualer tout ce qu'on vous a seruy en vn iour, si vous ne trouuez qui vous veuille ayder, pour quelque present, quand les autres auront fait leur deuoir, on vous laissera là dans vn petit retranchement, où personne n'entrera que vous, les vingt-quatre heures entieres. C'est vne chose d'importance qu'vn festin, crient-ils, en chassant ceux qui se presentent quand le ieu des dents a commencé, et que le distributeur a remply à chacun son écuelle, où d'ordinaire il y a à manger depuis le matin iusqu'au soir; et qui a le plus tost fait, c'est à luy en seruir tousiours de nouueau, iusqu'à ce que la chaudiere soit nette. N'est-il pas vray, à ouïr tout cecy et plusieurs autres traicts de gourmandise que i'obmets par bienseance, de dire, que *si Regnum Dei non est esca et potus*, si le Royaume de Dieu n'est pas à boire et à manger; si est bien celuy que le Diable a vsurpé sur ces pauures aueugles. Plaise à nostre Seigneur auoir pitié d'eux, et les deliurer de cette tyrannie.

Mais il n'y a rien de magnifique comme les festins qu'ils appellent *At8ronta ochien*, c'est à dire festins à chanter. Ces festins dureront souuent les vingt-quatres heures entieres, quelquefois il y aura trente et quarante chaudieres, et s'y mangera iusques à trente Cerfs; cét hyuer dernier, il s'en fit vn au village d'*Andiata* de vingt-cinq chaudieres, où il y auoit cinquante grands poissons, qui valent bien nos plus grands Brochets de France, et six vingts autres de la grandeur de nos Saulmons. Il s'en fit vn autre à *Contarrea*, de trente chaudieres, où il y auoit vingt Cerfs et quatre Ours: aussi y a-t-il ordinairement bonne compagnie; les huict et neuf villages y seront souuent inuitez, et mesme tout le Païs; et en ce cas, le maistre du festin enuoye à chaque Capitaine autant de buchettes qu'il inuite de personnes de chaque Village.

Ils font ces Festins quelquefois purement par magnificence, et pour se faire renommer ; d'autrefois lors qu'ils prennent vn nouueau nom, principalement s'ils resuscitent, comme ils disent, le nom de quelque Capitaine defunct, qui ait esté en consideration dans le Païs pour sa valeur et sa conduite au maniement des affaires ; mais sur tout lors qu'ils se disposent à prendre les armes, et aller à la guerre. La plus grande Cabane du Village est destinée pour receuoir la compagnie ; ils ne font point de difficulté de s'incommoder les vns pour les autres en ces occasions. La chose est estimée de telle importance, qu'en mesme temps qu'on bastit quelque Village, on dresse vne Cabane exprez, plus grande de beaucoup que les autres ; quelquefois ou luy donnera iusques à vingt-cinq et trente brasses de longueur.

La compagnie estant assemblée, quelquefois on se met à chanter auant que de manger, quelquefois pour auoir meilleur courage, on mange auparauant ; si le festin doit durer, comme il arriue souuent, toute la iournée, vne partie des chaudieres se vuide le matin, et l'autre partie se reserue pour le soir.

Parmy ces chants et ces danses, quelques-vns prennent occasion d'assommer comme en ioüant leurs ennemis. Leurs cris plus ordinaires sont *hen*, *hen*, ou *hééééé*, ou bien 8*iiiiii*. Ils rapportent l'origine de tous ces mysteres à vn certain Geant plus qu'homme, qu'vn des leurs blessa au front, lors qu'ils habitoient sur le bord de la mer, pour n'auoir point répondu le compliment *K*8*ai*, qui est la repartie ordinaire de ceux qu'on saluë. Ce monstre leur ietta la pomme de discorde en punition de sa blessure, et apres leur auoir recommandé les festins de guerre, l'*Ononharoia*, et ce refrain 8*iiiiii*, il s'enfonça dans la terre, et disparut. Auroit-ce bien esté quelque esprit infernal ?

Puis que nous sommes sur ce propos, ie diray qu'ils recognoissent comme vne espece de Dieu en guerre ; ils le figurent comme vn petit Nain. A les entendre, il paroist à plusieurs, lors qu'on est sur le poinct d'aller en guerre ; il caresse les vns, et c'est vn signe, disent-ils, qu'ils retourneront victorieux ; les autres, il les frappe au front, et ceux-là peuuent bien dire qu'ils n'iront point à la guerre sans y laisser la vie.

Retournons aux festins. L'*A*8*taerohi* est vn remede qui n'est que pour vne certaine sorte de maladie, qu'ils appellent aussi *A*8*taerohi*, du nom d'vn petit Demon gros comme le poing, qu'ils disent estre dans le corps du malade, et sur tout dans la partie qui luy fait mal ; ils recognoissent qu'ils sont malades de cette maladie par le moyen d'vn songe, ou par l'entremise de quelque Sorcier. Estant vn iour allé visiter vne femme qui se faisoit malade de l'*A*8*taerohi*, comme ie luy assignois vne autre cause de sa maladie, et me mocquois de son *A*8*taerohi*, elle se mit à dire apostrophant ce Demon : *A*8*taerohi hechrio Kihenkhon ;* A8taerohi, ah ! ie te prie, que cettuy-cy cognoisse qui tu es, et luy fais sentir les maux que tu me fais souffrir.

Or pour chasser ce Demon, ils font des festins qu'ils accompagnent de quelques chansons, que fort peu sçauent bien chanter. Voila bien de quoy pleurer aux pieds des Autels ; mais helas ! ce n'est pas encor tout. Outre ce que ie viens de dire, ie pourrois distinguer encor autant d'especes differentes de festins, qu'il y a de diuerses extrauagances dans leurs songes : car, comme i'ay dit, ce sont ordinairement les songes qui commandent les festins, et ordonnent mesmes iusques aux moindres ceremonies qui y doiuent estre obseruées. De là viennent ces festins à rendre gorge, qui font horreur à la plus part, et neantmoins, quiconque y est inuité, il faut qu'il en passe par là, et se resolue d'écorcher le renard, autrement le festin sera gasté. Quelque fois vn malade songera qu'il faut que les conuiez entrent par vne certaine porte de la Cabane, et non par l'autre, qu'ils ne passent que par vn certain costé de la chaudiere ; autrement faute de cela il ne sera pas guery. Y a-t-il rien de plus ridicule?

Il y a iusques à douze sortes de danses, qui sont autant de souuerains remedes pour les maladies ; de sçauoir maintenant si celle-cy, ou celle là est propre pour telle ou telle maladie, il n'y a qu'vn songe qui le puisse determiner, ou bien l'*Arendio8ane,* c'est à dire le Sorcier.

De trois sortes de ieux qui sont particulierement en vsage parmy ces Peuples, sçauoir de crosse, de plat, et de paille, les deux premiers sont tout à fait, disent-ils, souuerains pour la santé. Cela n'est-il pas digne de compassion ? Voila vn pauure malade qui a le feu dans le corps, et l'âme sur le bout des leures, et vn miserable Sorcier luy ordonnera pour tout remede refrigeratif vn ieu de crosse; ou le malade mesme quelquefois aura songé qu'il faut qu'il meure, ou que tout le pays crosse pour sa santé, et en mesme temps s'il a tant soit peu de credit, vous verrez dans vn beau champ Village contre Village, à qui crossera le mieux, et parient l'vn contre l'autre, pour s'animer dauantage, les robes de Castor et les colliers de Pourcelaine.

Quelquefois aussi vn de ces Iongleurs dira que tout le Pays est malade, et qu'il demande vn ieu de crosse pour sa guerison ; il ne faut pas en dire dauantage, cela se publie incontinent par tout, et tous les Capitaines de chaque Village donnent ordre que toute la ieunesse fasse son deuoir en ce point, autrement quelque grand malheur accueilleroit tout le Pays.

Le ieu de plat est aussi en grand credit en matiere de medecine, surtout si le malade l'a songé. Ce ieu est purement de hazard : ils vous ont six noyaux de prunes, blancs d'vn costé et noirs de l'autre, dedans vn plat qu'ils heurtent assez rudement contre terre, en sorte que les noyaux sautent et se tournent tantost d'vn costé, tantost de l'autre. La partie consiste à amener tous blancs, ou tous noirs; ils iouënt d'ordinaire Village contre Village. Tout ce monde s'amasse dans vne Cabane, et se range sur des perches dressées iusques au haut, de part et d'autre. On y apporte le malade dans vne couuerture, et celuy du Village qui doit remuer le plat (car il n'y en a qu'vn de chaque costé étably pour cet effet), celuy là, dis-ie, marche apres, la teste et le visage enueloppé de sa robe. On parie fort et ferme de part et d'autre. Quand celuy de la partie aduerse tient le plat, ils crient à pleine teste *achinc, achinc, achinc*, trois, trois, trois, ou bien *ioio, ioio, ioio*, souhaitans qu'il n'amene que trois blancs ou trois noirs. Vous en eussiez veu cét hyuer vne bonne trouppe s'en retourner d'icy à leurs Villages, ayans perdu leurs chausses, en vne saison où il y auoit prés de trois pieds de neige, aussi gaillards neantmoins en apparence, que s'ils eussent gagné. Ce que ie trouue de plus remarquable en ce point, c'est la disposition qu'ils y apportent : il s'en trouue qui ieusnent plusieurs iours auparauant que de iouër ; la veille ils s'assemblent tous dans vne Cabane, et font festin pour cognoistre quelle sera l'issuë du ieu. Celuy qui est choisi pour tenir le plat, prend les noyaux, et les met indifferemment dans vn plat, et le couure, en sorte que personne n'y puisse mettre la main. Cela faict, on chante ; la chanson acheuée, on découure le plat, et les noyaux se trouuent ou tout blancs, ou tout noirs. Là dessus ie demanday à vn Sauuage, si ceux contre lesquels ils deuoient iouër, ne faisoient pas le mesme de leur costé, et s'ils ne pouuoient pas rencontrer les noyaux en mesme estat ; il me dit qu'ouy ; et cependant, luy dis-ie, tous ne peuuent pas gagner ; à cela il ne sceut que répondre. Il m'apprit encor deux choses remarquables : premierement qu'on choisissoit pour manier le plat, quelqu'vn qui auoit songé qu'il gagneroit, ou qui auoit vn sort ; au reste ceux qui en ont pour quoy que ce soit, ne s'en cachent point, et le portent par tout auec eux ; nous en auons, dit-on, vn dans nostre Village, qui frotte les noyaux d'vn certain onguent, et ne manque quasi iamais de gagner. Secondement, qu'en faisant l'essay, quelques-vns des noyaux disparoissoient, et se retrouuoient quelque temps apres dans le plat auec les autres.

Parmy toutes ces niaiseries, ie n'oserois dire les infamies et lubricitez que le Diable y fait glisser, leur faisant voir en songe, qu'ils ne sçauroient guerir, qu'en se veautrant dans toute sorte d'ordures. Celuy qui nous a sauuez par le sang de l'Agneau immaculé, y veüille remedier au plustost, acceptant pour cet effect, si besoin est, nos âmes et nos vies, que nous luy offrons de tres-bon cœur, pour le salut de ces Peuples et la remission de nos pechez.

CHAPITRE V.

S'il y a des Sorciers aux Hurons.

En voicy quelques coniectures ; les plus sages en iugeront. Premierement ce Peuple n'est pas si hebeté, qu'il ne cherche et ne reconnoisse quelque chose de releué au dessus des sens ; et d'ailleurs sa vie licencieuse et ses débordemens l'empeschans de rencontrer Dieu, il est bien facile au Diable de s'ingerer et luy offrir son seruice dans les necessitez pressantes où il le void, se faisant payer d'vn culte qui ne luy est pas deub, et se familiarisant à quelques esprits plus subtils, qui le mettent en credit auprés de ces pauures gens.

2. Vous ne voyez icy rien de plus frequent que les sorts ; les enfans en heritent de leurs peres, s'ils ont esté trouuez bons, et ils ne s'en cachent point, comme ie viens de dire. Nous auons vn Sauuage en nostre Village, surnommé le *Pescheur* pour l'heure qu'il a à pescher ; cét homme attribuë tout son bien aux cendres d'vn certain petit oyseau qu'on appelle *Ohguione*, qui penetre, à l'entendre dire, les troncs des arbres sans resistance. Allant à la pesche, il demesle auec vn peu d'eau ses cendres, et en ayant frotté son rets, il s'asseure que le poisson donnera dedans en abondance ; en effect il en a acquis le renom.

3. Il y a parmy ce Peuple des hommes qui font estat de commander aux pluyes et aux vents, d'autres de predire les choses à venir, d'autres de trouuer celles qui sont perduës, d'autres finalement de rendre la santé aux malades, et ce auec des remedes qui n'ont aucun rapport aux maladies. Qu'ils ayent ces dons de Dieu, personne, à mon aduis, ne l'osera dire ; que tout leur faict soit tromperie ou imagination, cela ne s'accorde gueres bien auec le credit qu'ils ont acquis, et le long-temps qu'il y a qu'ils font cette profession. Quel moyen que leurs fourbes n'eussent point esté découuertes depuis tant d'années, ou que leur mestier eust esté si bien accredité et si bien recompensé de tout temps, s'il n'eust iamais reüssy que par pure fantaisie ? Personne n'ose leur contredire ; ils sont continuellement en festins, qui se font par leur ordonnance. Il y a donc quelque apparence, que le Diable leur tient la main par fois, et s'ouure à eux pour quelque profit temporel, et pour leur damnation eternelle. Voyons-en quelques exemples. *Onditachiaé* est renommé en la Nation du Petun, comme vn Iuppin parmy les Payens iadis, pour auoir en main les pluyes et les vents, et le tonnerre. Ce tonnerre, à son compte, est vn homme semblable à vn coq-d'Inde ; le Ciel est son Palais, il se retire là quand l'air est serein ; il en descend et vient sur terre faire sa prouision de couleuures et de serpens, et de tout ce qu'ils apppellent *Oki*, quand les nuës grondent ; les éclairs se font à mesure qu'il étend ou replie ses aisles. Que si le tintamarre est vn peu plus grand, ce sont ses petits qui l'accompagnent et l'aydent à bruire du mieux qu'ils peuuent. Opposant à celuy qui m'en faisoit le conte, d'où venoit donc la seicheresse, il me repartit qu'elle venoit des chenilles, sur lesquelles *Ondiaachiaé*, n'a point de pouuoir. Et luy demandant pourquoy le tonnerre tomboit sur les arbres. C'est là, dit-il, qu'il fait ses prouisions. Pourquoy brusle-il les Cabanes ? pourquoy tuë il les hommes ? *Chieske ;* que sçay-ie, me dit-il : c'est leur refrain quand ils demeurent courts. Pour la prediction

du futur, mais qui n'est gueres esloigné, ny difficile à connoistre en ces causes, Louys de saincte Foy m'a asseuré, qu'allant à la guerre, vn de ces Iongleurs leur predit à poinct nommé la rencontre des Iroquois, au sortir de la Suerie. Il y a bien de la probabilité, que le Diable estoit en sentinelle pour luy. I'en dirois bien d'autres qui à la verité se sont trouées fausses, et sur lesquelles vn bon vieillard me rauit il y a quelque temps. *Ah,* dit-il, *il y a vn plus grand Maistre que luy;* il parloit d'vn certain faux Prophete qui s'estoit trompé en son calcul. N'estoit-ce pas bien dit pour vn Sauuage? et n'y a-il pas en cela dequoy esperer quelque chose de ce que nous cherchons icy?

Les plus fameux d'entre ces Sorciers ou Trompeurs sont les *Arendiȷ8ane,* qui se meslent de dire à vn malade le poinct et la qualité de sa maladie, apres vn festin ou vne Suerie, et le laissent là. Il est vray que quelques-vns ordonnent, qui de faire festin d'vn chien, qui de faire crosser ou ioüer au plat, qui de dormir sur vne telle et telle peau, et autres extrauagances niaises ou diaboliques, qui vn vomitoire, pour faire sortir le sort s'il y en a; comme ie veis moy-mesme estant à la Rochelle vne pauure femme, qui ietta vn charbon gros d'vn poulce, apres quelques prises d'eau; et vn Sauuage m'a asseuré auoir veu sortir du sable de toutes les parties du corps d'vne autre qui estoit ethique, apres que son *Arendi8ane* l'eut secoüée comme on feroit vn crible. Autrefois ces offices d'*Arendi8ane* estoient à plus haut prix qu'à present; ils les ont à cette heure à force de festins. Vn temps fut, qu'il falloit ieusner les trente iours entiers dans vne Cabane à l'escart, sans que personne en approchast, qu'vn seruiteur, qui pour estre digne d'y porter du bois, s'y disposoit luy-mesme en ieusnant. Les honneurs et les émoluments en sont tousiours grands. Ces pauures gens n'ayans rien de plus cher que cette vie, faute d'en connoistre vne meilleure, mettent tout à cela, au recouurement de leur santé, et à qui fait mine de les ayder. Ils nous ferment quelquefois la bouche, lors que nous les voulons desabuser sur ces charlatanneries, disans: Guerissez nous donc. Si quelque sage et vertueux Medecin vouloit venir icy, il y feroit de belles cures pour les âmes, en soulageant les corps; et ie m'asseure que Dieu prendroit plaisir vn iour de luy dire comme à Abraham: *Ego ero merces tua magna nimis.* Les miracles de la nature sont de grandes dispositions à ceux de la grace, quand il plaist à l'Autheur des vns et des autres de s'en seruir.

Ie laisse à part vne infinité d'autres remarques sur ce sujet, pour raconter vne partie de ce qui a tenu vn mois entier tout ce pays en haleine. Vn Sauuage, nommé *Ihong8aha,* songea vne nuict qu'il deuiendroit *Arendi8ane,* c'est à dire maistre Sorcier, pourueu qu'il ieunast trente iours sans manger. Le lendemain à son réueil, il trouua cette qualité si honorable et si aduantageuse qu'il se resolut de garder ce ieusne tres-estroictement. Sur ces entrefaites on l'inuite à vn festin d'*A8taerohi:* il y en a peu qui sçachent chanter au gré de ce Demon; cettui-cy est vn des Maistres. Il se laisse enfin emporter, et y mangea si bien, et y chanta auec telle contention, qu'il en sortit la ceruelle en écharpe; le voila en mesme temps la tortuë, ou pour mieux dire, la marotte à la main, en la saison la plus fascheuse de l'hyuer, en l'estat qu'il estoit sorty du ventre de sa mere; il court par les neiges, et chante nuict et iour. Le lendemain, c'estoit le vingt-huictiéme de Ianuier, il alla au village d'*8enrio,* où on luy fit trois ou quatre festins pour sa santé, et en retourna aussi fol qu'il y estoit allé. Quelques Sauuages disoient que nous estions causes de tout cela; mais les plus sages remarquerent qu'il s'estoit mocqué lors qu'expliquant les Commandemens de Dieu, i'auois condamné l'*A8etarohi,* et attribuerent sa folie à vne punition diuine.

La nuict du trente-vn, il songea qu'il luy falloit vn Canot, huict Castors, deux Rays, six vingts œufs de Mauue, vne Tortuë et vn homme qui l'adoptast pour son fils; ie vous prie, quelle chimere! et

cependant on luy doit faire comme vn cataplasme de tout cela, pour luy guerir la ceruelle. De fait, il n'a pas plus tost fait recit de son songe, que les anciens du village s'assemblent pour aduiser là dessus ; ils se mettent en peine de luy trouuer ce qu'il auoit demandé auec autant de soin et d'empressement, que s'il eust esté question de la conseruation de tout le Pays; le pere du Capitaine le prit pour son fils, et tout ce qu'il auoit songé luy fut liuré le mesme iour ; pour les œufs de Mauue, ils furent changez en autant de petits pains qui donnerent de l'exercice à toutes les femmes du village. Le festin se fit sur le soir, et tout cela sans effect : le Diable n'auoit pas encor tout.

Le premier de Feurier, on le dansa derechef ; i'eusse souhaitté que plusieurs Chrestiens eussent assisté à ce spectacle, ie ne doute point qu'ils n'eussent honte d'eux-mesmes, voyans combien ils symbolisent auec ces Peuples dans leurs folies du carnaual ; ils se trauestirent et se déguiserent, non à la verité si richement, mais à peu prés aussi ridiculement qu'on fait ailleurs.

Vous en eussiez veu les vns auec vn sac en la teste, percé seulement aux yeux ; les autres en auoient vn plein de paille à l'entour du ventre pour contrefaire les femmes grosses. Plusieurs estoient nuds comme la main, blanchis par tout le corps, noirs par le visage comme des Diables, des plumes ou des cornes à la teste ; les autres barboüillez de rouge, de noir et de blanc ; enfin chacun se para auec le plus d'extrauagance qu'il peut pour danser ce Balet, et contribuer quelque chose à la santé du malade. Mais ie m'oubliois d'vne circonstance notable : les bruits de guerre estoient grands, ils estoient dans des alarmes continuelles, on attendoit l'Ennemy à toute heure ; on auoit inuité toute la ieunesse à se transporter au village d'*Ang8iens*, pour trauailler à vne pallissade de pieux qui n'estoit qu'à demy faite ; le Capitaine eut beau crier à pleine teste, *enon8 eienti ec8arhakhion*, ieunes gens, allons. Personne ne s'en remua, aymans mieux escouter ce fol, et executer toutes ses volontez. Cette medecine n'opera pas plus que les precedentes.

Apres auoir ieusné dix-huit iours, sans manger, ce dit-on, que du petun, il me vint voir, ie luy donnay sept ou huit raisins ; il me remercia, et me dit qu'il en mangeroit vn tous les iours, ce n'estoit pas pour rompre son ieusne. Le quatorziéme de Feurier, faisant la ronde par les Cabanes à son ordinaire, il trouua qu'on preparoit vn festin, et alors, Ce sera moy, dit-il, qui feray festin, ie veux que ce soit icy mon festin, et en mesme temps il prend des raquettes, et s'en va luy mesme pour inuiter ceux des Villages circonuoisins ; mais il y a bien de l'apparence qu'il ne fut pas plustost en campagne, qu'il s'oublia de son dessein, car il ne retourna que prés de deux fois vingt-quatre heures apres, et fit, où il se trouua, sept ou huit festins pour vn. Il luy arriua, dit-on, en cette course trois choses memorables. La premiere, qu'il n'enfonça point du tout dans les neiges, quoy qu'elles fussent de trois pieds de haut. La seconde, qu'il se ietta du haut d'vne grosse roche sans se blesser. La troisiéme, qu'estant de retour, il ne parut non plus moüillé, et ses souliers aussi secs, que s'il n'eust pas mis le pied hors la Cabane. Celuy qui nous racontoit cecy, adiousta qu'il ne falloit pas s'en estonner, qu'vn Diable le conduisoit. Sur la fin de sa maladie, il me fit prier de l'aller voir ; ie le trouuay en apparence en assez bon sens. Il me raconta le progres et la cause de sa maladie, qu'il attribuoit à la rupture de son ieusne, et me dit qu'il estoit resolu d'aller iusques au bout, c'est à dire iusques au terme que son songe luy auoit ordonné. Vn autre iour, il nous vint visiter, et nous dit, que c'estoit tout de bon qu'il estoit deuenu *oki*, c'est à dire Demon ; c'estoit bien encherir par dessus la qualité de Sorcier, à laquelle seulement il aspiroit ; toutefois il n'estoit pas hors de sa folie, il luy fallut encor réuer vne bonne fois pour en sortir ; il songea donc qu'il n'y auoit qu'vne certaine sorte de danse, qui luy peust rendre tout à fait la santé. Ils l'appellent

akhrendoiaen, d'autant que ceux qui sont de cette danse, s'entredonnent du poison ; elle n'auoit iamais esté pratiquée parmy cette Nation des Ours. La saison estoit fort fascheuse, la troupe estoit grande, et ne pouuoit qu'apporter beaucoup de desordre dans vn petit Village ; on ne s'arresta point à toutes ces considerations. Voila incontinent des courriers en campagne, quinze iours se passent à les assembler ; la bande estoit composée d'enuiron quatre-vingts personnes, il y auoit six femmes ; ils se mettent en chemin sans delay. Il faut remarquer icy qu'ils estiment que le ieusne leur rend la veuë perçante à merueille, et leur donne des yeux capables de voir des choses absentes et les plus éloignées, n'est-ce pas renuerser toute l'Escole, qui tient, ce me semble, que rien n'affoiblit tant la veuë, que le ieusne excessif? Quoy que c'en soit, il y a bien de l'apparence que nostre fol n'auoit pas encor assez ieusné, car sa veuë le trompa bien fort, et commença fort mal pour se mettre en credit de Prophete. La troupe n'estoit pas partie, qu'il la faisoit à deux lieuës du Village.

Or estans arriuez enuiron à la portée d'vn mousquet, ils s'arresterent et se mirent à chanter ; ceux du Village leur répondirent. Dés le soir mesme de leur arriuée, ils danserent, pour prendre cognoissance de la maladie ; le malade estoit au milieu de la Cabane sur vne natte. La danse finie, parce qu'il estoit tombé à la renuerse et auoit vomy, ils le declarerent tout à fait de la Confrairie des fols, et en vinrent au remede qui leur est ordinaire en cette maladie, et qui seroit capable de les faire passer pour tels, quand ils seroient les plus sages du monde. C'est la danse qu'ils appellent *Otakrendoiae*, les Confreres *Atirenda*. I'en décrirois les particularitez, si ie n'auois peur d'estre trop long. Ce sera pour vne autre fois, si i'apprends qu'on desire les sçauoir. Suffit pour le present de dire en general, que iamais les Bacchantes forcenées du temps passé ne firent rien de plus furieux en leurs orgyes. C'est icy à s'entretuer, disent-ils, par des sorts qu'ils s'entreiettent, dont la composition est d'ongles d'Ours, de dents de Loup, d'ergots d'Aigles, de certaines pierres et de nerfs de Chien ; c'est à rendre du sang par la bouche et par les narines, ou plustost d'vne poudre rouge qu'ils prennent subtilement, estans tombez sous le sort, et blessez ; et dix mille autres sottises que ie laisse volontiers. Le plus grand mal est, que ces malheureux, sous pretexte de charité, vengent souuent leurs iniures, et donnent à dessein vn boucon à leurs malades au lieu de medecine. Ce qui y est de plus remarquable, est l'experience qu'ils ont pour guerir les ruptures ; à quoy s'entendent aussi plusieurs autres en ces quartiers. La superstition la plus notoire est, que leurs drogues et leurs onguens se plaisent, à leur dire, au silence et aux tenebres. S'ils sont recogneus, ou si leur secret est découuert, il est sans succez. L'origine de toute cette folie vient d'vn nommé *Oatarra*, ou d'vne petite idole en forme d'vne poupée, qu'il demanda pour sa guerison à vne douzaine d'Enchanteurs qui l'estoient venus voir, et laquelle ayant mis en son sac de Petun, elle se remua là dedans, ordonna les banquets et autres ceremonies de la danse, à ce qu'ils content. Certes, voila bien des sornettes, et i'ay bien peur qu'il n'y ait quelque chose de plus noir et de plus caché.

CHAPITRE VI.

De la police des Hurons, et de leur gouuernement.

Ie ne pretends pas icy mettre nos Sauuages en parallele auec les Chinois, Iaponnois et autres Nations parfaitement ciuilisées, mais seulement les tirer de la condition des bestes, où l'opinion de quelques-vns les a reduits, leur donner rang parmy les hommes, et faire paroistre qu'il y a mesme parmy eux quelque espece de vie Politique et Ciuile. C'est déja beaucoup à mon aduis de dire qu'ils viuent assemblez dans des Vil-

lages, quelquefois iusques à cinquante, soixante et cent Cabanes, c'est à dire trois cens et quatre cens ménages ; qu'ils cultiuent des champs, dont ils tirent à suffisance pour leur nourriture de toute l'année, et qu'ils s'entretiennent en paix et amitié les vns auec les autres. Il est vray que ie ne pense pas qu'il y ayt peut-estre Nation souz le ciel plus recommandable en ce point, qu'est la Nation des Ours ; ostez quelques mauuais esprits, qui se rencontrent quasi par tout, ils ont vne douceur et vne affabilité quasi incroyable pour des Sauuages ; ils ne se picquent pas aisément, et encor s'ils croyent auoir receu quelque tort de quelqu'vn, ils dissimulent souuent le ressentiment qu'ils en ont ; au moins en trouue-on icy fort peu qui s'échappent en public pour la colere et la vengeance. Ils se maintiennent dans cette si parfaite intelligence par les frequentes visites, les secours qu'ils se donnent mutuellement dans leurs maladies, par les festins et les alliances, si leurs champs, la pesche, la chasse ou la traitte ne les occupe. Ils sont moins en leurs Cabanes que chez leurs amis ; s'ils tombent malades, et qu'ils desirent quelque chose pour leur santé, c'est à qui se monstrera le plus obligeant. S'ils ont vn bon morceau, ie l'ay déja dit, ils en font festin à leurs amis, et ne le mangent quasi iamais en leur particulier. Dans leurs mariages, il y a cecy de remarquable, qu'ils ne se marient iamais dans la parenté en quelque degré que ce soit, ou direct ou collateral, mais font tousiours de nouuelles alliances, ce qui n'est pas vn petit auantage pour maintenir l'amitié. Dauantage en cette frequentation si ordinaire, comme ils ont la plus part l'esprit assez bon, ils s'éueillent et se façonnent merueilleusement ; de sorte qu'il n'y en a quasi point qui ne soit capable d'entretien, et ne raisonne fort bien et en bons termes sur les choses dont il a la cognoissance. Ce qui les forme encor dans le discours sont les conseils qui se tiennent quasi tous les iours dans les Villages en toutes occurrences ; et quoy que les anciens y tiennent le haut bout, et que ce soit de leur iugement que dépende la decision des affaires, neantmoins s'y trouue qui veut, et chacun a droit d'y dire son aduis. Adioûtez mesme que l'honnesteté, la courtoisie et la ciuilité, qui est comme la fleur et l'agréement de la conuersation ordinaire et humaine, ne laisse pas encor de se remarquer parmy ces Peuples ; ils appellent vn homme ciuil, *Aienda8asti*. A la verité vous n'y voyez pas tous ces baise-mains, ces complimens et ces vaines offres de seruice, qui ne passent pas le bout des léures ; mais neantmoins ils se rendent de certains deuoirs les vns aux autres, et gardent par bienseance de certaines coustumes en leurs visites, danses et festins, ausquelles si quelqu'vn auoit manqué, il ne manqueroit pas d'estre releué sur l'heure ; et s'il faisoit souuent de semblables pas de clerc, il passeroit bien tost en prouerbe par le village, et perdroit tout à fait son credit. A la rencontre, pour toute salüade, ils s'appellent chacun de leur nom, ou disent mon amy, mon camarade, mon oncle, si c'est vn ancien. Si vn Sauuage se trouue en vostre Cabane lors que vous mangez, et que vous luy presentiez vostre plat, n'y ayant encor guieres touché, il se contentera d'en gouster, et vous le rendra. Que si vous luy presentez vn plat en particulier, il n'y portera pas la main, qu'il n'en ait fait part à ses compagnons ; et ceux-cy se contentent d'ordinaire d'en prendre vne cuillerée. Ce sont petites choses à la verité, mais qui monstrent neantmoins que ces Peuples ne sont pas tout à fait si rudes et mal polis que quelqu'vn se pourroit bien figurer. En outre, si les loix sont comme la maistresse roüe qui regle les Communautez, ou pour mieux dire l'âme des Republiques, il me semble que i'ay droit, eu égard à cette si parfaite intelligence qu'ils ont entr'eux, de maintenir qu'ils ne sont pas sans loix. Ils punissent les meurtriers, les larrons, les traistres et les Sorciers ; et pour les meurtriers, quoy qu'ils ne tiennent pas la seuerité que faisoient iadis leurs ancestres, neantmoins le peu de desordre qu'il y a en ce point, me fait iuger que leur procedure n'est

guieres moins efficace qu'est ailleurs le supplice de la mort : car les parens du defunct ne poursuiuent pas seulement celuy qui a fait le meurtre, mais s'addressent à tout le Village, qui en doit faire raison, et fournir au plustost pour cét effet iusques à soixante presens, dont les moindres doiuent estre de la valeur d'vne robbe neufue de Castor ; le Capitaine les presente luy mesme en personne, et fait vne longue harangue à chaque present qu'il offre, de façon que les iournées entieres se passent quelquefois dans cette ceremonie. Il y a de deux sortes de presens : les vns, tels que sont les neuf premiers, qu'ils appellent *andaonhaan*, se mettent entre les mains des parens, pour faire la paix, et oster de leur cœur toute l'aigreur et les desirs de vengeance, qu'ils pourroient auoir contre la personne du meurtrier ; les autres se mettent sur vne perche, qui est étenduë au dessus de la teste du mort, et les appellent *Andaerraehaan*, c'est à dire qui se mettent sur la perche. Or chacun de ces presens a son nom particulier. Voicy ceux des neuf premiers, qui sont les plus considerables, et quelque fois chacun de mille grains de Pourcelaine. Lē Capitaine parlant et haussant sa voix au nom du coulpable, et tenant en sa main le premier present, comme si la hache estoit encor dans la playe du mort : *Condagee onsahach8ta8as;* voila, dit-il, dequoy il retire la hache de la playe, et la fait tomber des mains de celuy qui voudroit venger cette iniure. Au second present, *condayee oscota8eanon ;* voila dequoy il essuie le sang de la playe de sa teste : par ces deux presens il tesmoigne le regret qu'il a de l'auoir tué, et qu'il seroit tout prest de luy rendre la vie, s'il estoit possible. Toutefois comme si le coup auoit reiailly sur la Patrie, et comme si le Païs auoit receu la plus grande playe, il adiouste au troisiéme present, en disant, *condayee onsahondechari*, voila pour remettre le Païs ēn estat; *condayee onsahond8aronti, etotonh8entsiai*, voila pour mettre vne pierre dessus l'ouuerture et la diuision de la terre qui s'estoit faite par ce meurtre. Les metaphores sont grandement en vsage parmy ces Peuples ; si vous ne vous y faites, vous n'entendez rien dans leurs conseils, où ils ne parlent quasi que par metaphores. Ils pretendent par ce present reünir les cœurs et les volontez, et mesme les Villages entiers, qui auoient esté comme diuisez. Car ce n'est pas icy comme en France et ailleurs, où le public et toute vne ville entiere n'espouse pas ordinairement la querelle d'vn particulier. Icy vous n'y sçauriez outrager qui que ce soit, que tout le Païs ne s'en ressente, et ne se porte contre vous et mesme contre tout vn Village ; c'est de là que naissent les guerres, et c'est vn sujet plus que suffisant de prendre les armes contre quelque Village, quand il refuse de satisfaire par les presens ordonnez, pour celuy qui vous auroit tué quelqu'vn des vostres. Le cinquiéme se fait pour applanir les chemins, et en oster les brossailles, *condayee onsa hannonkiai*, c'est à dire afin qu'on puisse aller doresnauant en toute seureté par les chemins, et de Village en Village. Les quatre autres s'adressent immediatement aux parens, pour les consoler en leur affliction, et essuyer leurs larmes, *condayee onsa hoheronti*, voila, dit-il, pour luy donner à petuner, parlant de son pere, de sa mere, ou de celuy qui seroit pour venger sa mort : ils ont cette creance qu'il n'y a rien si propre que le Petun pour appaiser les passions ; c'est pourquoy ils ne se trouuent iamais aux conseils, que la pippe ou calumet à la bouche ; cette fumée qu'ils prennent leur donne, disent-ils, de l'esprit, et leur fait voir clair dans les affaires les plus embroüillées. Aussi en suitte de ce present, on en fait vn autre pour remettre tout à fait l'esprit à la personne offensée, *condayee onsa hondionroenkhra*. Le huictiesme est pour donner vn breuuage à la mere du defunct, et la guerir comme estant griefuement malade à l'occasion de la mort de son fils, *condayee onsa a8eannonc8a d'oc8eton*. Enfin le neufiéme est, comme pour luy mettre et étendre vne natte, sur laquelle elle se repose, et se couche durant le temps de son deüil, *condayee onsa hohiendaen*. Voila

les principaux presens ; les autres sont comme vn surcroist de consolation, et representent toutes les choses dont se seruoit le mort pendant sa vie: l'vn s'appellera sa robbe, l'autre son collier, l'autre son Canot, l'autre son auiron, sa rets, son arc, ses fleches, et ainsi des autres. Apres cela, les parens du defunt se tiennent pleinement satisfaits. Autrefois les parties ne s'accordoient pas si aisément et à si peu de frais : car outre que le public payoit tous ces presens, la personne coupable estoit obligée de subir vne honte, et vne peine que quelques-vns n'estimeroient peut estre gueres moins insupportable que la mort mesme. On étendoit le mort sur des perches, et le meurtrier estoit contraint de se tenir dessous, et receuoir dessus soy le pus qui alloit dégoustant de ce cadaure ; on luy mettoit aupres de luy vn plat pour son manger, qui estoit incontinent plein de l'ordure et du sang pourry qui peu à peu en tomboit, et pour obtenir seulement que le plat fust tant soit peu reculé, il luy en coustoit vn present de sept cens grains de Pourcelaine, qu'ils appelloient *hassaendista;* pour luy, il demeuroit en cét estat tant et si long temps qu'il plaisoit aux parens du defunct, et encore apres cela pour en sortir, luy falloit-il faire vn riche present, qu'ils appelloient *akhiataendista*. Que si les parens du mort se vengeoient de cette iniure par la mort de celuy qui auoit fait le coup, toute la peine retomboit de leur costé ; c'estoit aussi à eux à faire des presens à ceux mesmes qui auoient tué les premiers, sans que ceux cy fussent obligez à aucune satisfaction, pour montrer combien ils estiment que la vengeance est detestable, puis que les crimes les plus noirs, tel qu'est le meurtre, ne paroissent quasi rien en sa presence, qu'elle les abolit, et attire dessus soy toute la peine qu'ils meritent. Voila pour ce qui est du meurtre. Les blessures à sang ne se guerissent aussi qu'à force de presens, de colliers, de haches, selon que la playe est plus ou moins notable.

Ils punissent aussi seuerement les Sorciers, c'est à dire, ceux qui se meslent d'empoisonner et faire mourir par sort ; et cette peine est authorisée du consentement de tout le Païs ; de sorte que quiconque les prend sur le fait, il a tout droit de leur fendre la teste et d'en défaire le Païs, sans crainte d'en estre recherché, ou obligé de faire aucune satisfaction.

Pour les larrons, quoy que le Païs en soit remply, ils ne sont pas pourtant tolerez ; si vous trouuez quelqu'vn saisi de quelque chose qui vous appartienne, vous pouuez en bonne conscience ioüer au Roy dépoüillé, et prendre ce qui est vostre, et auec cela le mettre nud comme la main ; si c'est à la pesche, luy enleuer son Canot, ses rets, son poisson, sa robbe, tout ce qu'il a : il est vray qu'en cette occasion le plus fort l'emporte : tant y a que voila la coustume du Païs, qui ne laisse pas d'en tenir plusieurs en leur deuoir.

Or s'ils ont quelque espece de Loix qui les maintiennent entre eux, il y a aussi quelque ordre estably pour ce qui regarde les Peuples estrangers : et premierement pour le commerce ; plusieurs familles ont leurs traittes particulieres, et celuy-là est censé Maistre d'vne traitte, qui en a fait le premier la découuerte ; les enfans entrent dans le droict de leurs parens pour ce regard, et ceux qui portent le mesme nom ; personne n'y va sans son congé, qui ne se donne qu'à force de presens ; il en associe tant et si peu qu'il veut ; s'il a beaucoup de marchandise, c'est son aduantage d'y aller en fort petite compagnie, car ainsi il enleue tout ce qu'il veut dans le Païs ; c'est en cecy que consiste le plus beau de leurs richesses. Que si quelqu'vn estoit si hardy que d'aller à vne traitte, sans le congé de celuy qui en est le Maistre, il peut bien faire ses affaires en secret et à la desrobée, car s'il est surpris par les chemin, on ne luy fera pas meilleur traittement qu'à vn larron, et il ne rapportera que son corps à la maison, ou il faut qu'il soit en bonne compagnie : que s'il retourne bagues sauues, on se contente de s'en plaindre, sans en faire autre poursuitte.

Dans les guerres mesmes où regne

souuent la confusion, ils ne laissent pas d'y tenir quelque ordre : ils n'en entreprennent point sans suiet, et le suiet le plus ordinaire qu'ils ayent de prendre les armes, est lors que quelque Nation refuse de satisfaire pour quelque mort, et de fournir les presens que requierent les conuentions faites entre eux; ils prennent ce refus pour vn acte d'hostilité, et tout le païs mesme espouse cette querelle ; sur tout les parens du mort s'estiment obligez par honneur de s'en ressentir, et font vne leuée pour leur courir sus. Ie ne parle point de la conduite qu'ils tiennent en leurs guerres, et de leur discipline militaire, cela vient mieux à Monsieur de Champlain qui s'y est trouué en personne, et y a commandé; aussi en a-t-il parlé amplement, et fort pertinemment, comme de tout ce qui regarde les mœurs de ces Nations barbares. Ie diray seulement, que si Dieu leur faisoit la grace d'embrasser la Foy, ie trouuerois à reformer en quelques vnes de leurs procedures : car premierement il y en a tel qui leuera vne trouppe de ieunes gens deliberez plustost, ce semble, pour venger vne querelle particuliere et la mort d'vn amy, que pour l'honneur et la conseruation de la Patrie; et puis quand ils peuuent tenir quelques-vns de leurs ennemis, ils les traittent auec toute la cruauté qu'ils se peuuent imaginer : les cinq et six iours se passeront quelquefois à assouuir leur rage, et les brûler à petit feu, et ne se contentent pas de luy voir la peau toute grillée, ils luy ouurent les iambes, les cuisses, les bras et les parties les plus charnuës, et y fourrent des tisons ardens, ou des haches toutes rouges; quelquefois au milieu de ces tourmens ils l'obligent à chanter; et ceux qui ont du courage le font, et vomissent mille imprecations contre ceux qui les tourmentent ; le iour de sa mort, il faut encor qu'il passe par là, s'il a les forces ; et quelquefois la chaudiere dans laquelle on le doit mettre boüillir sera sur le feu, que ce pauure miserable chantera encore à pleine teste. Cette inhumanité est tout à fait intolerable ; aussi plusieurs ne se trouuent pas volontiers à ces funestes banquets. Apres l'auoir enfin assommé, s'il estoit vaillant homme, ils luy arrachent le cœur, le font griller sur les charbons, et le distribuent en pieces à la ieunesse; ils estiment que cela les rend courageux. D'autres luy font vne incision au dessus du col, et y font couler de son sang, qui a, disent-ils, cette vertu, que depuis qu'ils l'ont ainsi meslé auec le leur, ils ne peuuent iamais estre surpris de l'ennemy, et ont tousiours connoissance de ses approches, pour secrettes qu'elles puissent estre. On le met par morceaux en la chaudiere ; et quoy qu'aux autres festins la teste soit d'vn Ours, soit d'vn Chien, d'vn Cerf, ou d'vn grand poisson est le morceau du Capitaine, en cetuy-cy la teste se donne au plus malotru de la compagnie : en effet quelques-vns ne goustent de ce mets non plus que de tout le reste du corps, qu'auec beaucoup d'horreur. Il y en a qui en mangent auec plaisir ; i'ay veu des Sauuages en nostre Cabane parler auec appetit de la chair d'vn Iroquois, et loüer sa bonté en mesmes termes que l'on feroit la chair d'vn Cerf, ou d'vn Orignac : c'est estre bien cruel ; mais nous esperons auec l'assistance du Ciel, que la cognoissance du vray Dieu bannira tout à fait de ce Païs cette barbarie. Au reste pour la garde du Païs, ils entourent les principaux Villages d'vne forte pallissade de pieux, pour soustenir vn siege. Ils entretiennent des pensionnaires dans les Nations neutres, ou mesme parmy les ennemis, par le moyen desquels ils sont aduertis souz main de toutes leurs menées; ils sont bien si aduisez et circonspects en ce poinct, que s'il y a quelques Peuples auec lesquels ils n'ayent pas entierement rompu, ils leur donnent en effet la liberté d'aller et venir dans le Païs; mais neantmoins pour plus grande asseurance on leur assigne des Cabanes particulieres où ils se doiuent retirer ; si on les trouuoit ailleurs, on leur feroit vn mauuais party.

Pour ce qui regarde l'authorité de commander, voicy ce que i'en ay remarqué. Toutes les affaires des Hurons se rapportent à deux chefs : les vnes sont

comme les affaires d'Estat, soit qu'elles concernent ou les citoyens, ou les Estrangers, le public ou les particuliers du Village, pour ce qui est des festins, danses, ieux, crosses, et ordre des funerailles. Les autres sont des affaires de guerre. Or il se trouue autant de sortes de Capitaines que d'affaires. Dans les grands Villages, il y aura quelquefois plusieurs Capitaines tant de la police, que de la guerre, lesquels diuisent entre eux les familles du Village, comme en autant de Capitaineries ; on y void mesme par fois des Capitaines, à qui tous ces gouuernemens se rapportent à cause de leur esprit, faueur, richesses, et autres qualitez qui les rendent considerables dans le Pays. Il n'y en a point qui en vertu de leur election soient plus grands les vns que les autres. Ceux là tiennent le premier rang, qui se le sont acquis par leur esprit, eloquence, magnificence, courage et sage conduite, de sorte que les affaires du Village s'addressent principalement à celuy des Capitaines, qui a en luy ces qualitez; et de mesme en est-il des affaires de tout le Pays, où les plus grands esprits sont les plus grands Capitaines, et d'ordinaire il n'y en a qu'vn qui porte le faix de tous ; c'est en son nom que se passent les Traictez de Paix auec les Peuples estrangers ; le Pays mesme porte son nom, et maintenant, par exemple, quand on parle d'*Anenkhiondic* dans les Conseils des Estrangers, on entend la Nation des Ours. Autrefois il n'y auoit que les braues hommes qui fussent Capitaines, et pour cela on les appelloit *Enondecha*, du mesme nom qu'ils appellent le Pays, Nation, terre, comme si vn bon Capitaine et le Pays estoient vne mesme chose ; mais auiourd'huy ils n'ont pas vn tel égard en l'élection de leurs Capitaines ; aussi ne leur donnent-ils plus ce nom là, quoy qu'ils l'appellent encor *ati8arontas, ati8anens, ondakhienhai*, les grosses pierres, les anciens, les sedentaires. Cependant ceux là ne laissent pas de tenir, comme i'ay dit, le premier rang tant dans les affaires particulieres des Villages, que de tout le Pays, qui sont les plus grands en merites et en esprit. Leurs parens sont comme autant de Lieutenans et de Conseillers.

Ils arriuent à ce degré d'honneur, partie par succession, partie par élection, leurs enfans ne leur succedent pas d'ordinaire, mais bien leurs neueux et petits fils. Et ceux cy encor ne viennent pas à la succession de ces petites Royautez, comme les Dauphins en France ou les enfans en l'heritage de leurs peres ; mais en tant qu'ils ont les qualitez conuenables, et qu'ils les acceptent et sont acceptez de tout le Pays. Il s'en trouue qui refusent ces honneurs, tant parce qu'ils n'ont pas le discours en main, ny assez de retenuë ny de patience, que pource qu'ils ayment le repos : car ces charges sont plustost des seruitudes, qu'autre chose. Il faut qu'vn Capitaine fasse estat d'estre quasi tousiours en campagne : si on tient Conseil à cinq ou six lieuës pour les affaires de tout le Pays, Hyuer ou Esté, en quelque saison que ce soit, il faut marcher ; s'il se fait vne Assemblée dans le Village, c'est en la Cabane du Capitaine ; s'il y a quelque chose à publier, c'est à luy à le faire ; et puis le peu d'authorité qu'il a d'ordinaire sur ses suiets, n'est pas vn puissant attrait pour accepter ceste charge. Ces Capitaines icy ne gouuernent pas leurs suiets par voye d'empire et de puissance absoluë ; ils n'ont point de force en main, pour les ranger à leur deuoir. Leur gouuernement n'est que ciuil ; ils representent seulement ce qu'il est question de faire pour le bien du Village, ou de tout le Pays. Apres cela se remuë qui veût. Il y en a néanmoins, qui sçauent bien se faire obeyr, principalement quand ils ont l'affection de leurs suiets. Quelques vns sont aussi reculez de ces charges, pour la memoire de leurs ancestres qui ont déseruy la Patrie. Que s'ils y sont receus, c'est à force de presens, que les Anciens acceptent en leur Assemblée, et mettent dans les coffres du Public. Tous les ans enuiron le Printemps se font ces resurrections de Capitaines, si quelques cas particuliers ne retardent ou n'aduancent l'affaire. Ie demanderois volontiers icy à ceux qui ont peu d'opinion

de nos Sauuages, ce qu'il leur semble de cette conduite.

Mais en preuue de ce que ie viens de dire de l'esprit de nos Capitaines, il faut que ie concluë ce Chapitre par vn discours que me fit ce Printemps vn Capitaine, nommé *Aenons*; il pretendoit nous persuader de transporter nostre Cabane en son Village. Surquoy nous auons à loüer Dieu, de ce qu'il nous fait la grace d'estre aymez et recherchez dans le Pays : c'est à qui nous aura en son Village; les *Arendoronnon* nous en ont souuent porté la parole, les *Attignenonghac* et ceux du Village *Ossossané*, que nous appellons la Rochelle, nous font encor plus d'instance ; mais si nous auons égard aux importunitez, asseurément ce Capitaine l'emportera ; il y a plus de six mois qu'il ne nous donne aucun repos, quelque affaire du Païs qu'il nous raconte, il ne manque point d'en tirer expressément ou tacitement cette conclusion ; mais sur tout à ce Printemps il a employé toute sa Rhetorique pour nous faire dire le mot, et obtenir tout à fait nostre consentement. Allant donc vn iour à 8*enrio*, pour assister vn de nos Chrestiens malade à la mort, ie trouuay par le chemin vn Sauuage qui me venoit querir de la part d'*Aenons;* ie l'allay voir apres auoir satisfait à nostre malade, qui nous menoit particulierement. Il me fit ce discours ; mais ie luy feray tort de le mettre icy, car ie ne luy donneray pas la grace qu'il auoit en la bouche de ce Capitaine ; n'importe on verra tousiours ses pensées, que i'ay rangées à mon aduis à peu prés dans leur ordre. Voicy comme il commença.

Echon, ie vous ay mandé pour sçauoir au vray vostre derniere resolution. Ie ne vous eusse pas donné la peine de venir iusques icy, n'eust esté que ie craignois de ne pas trouuer chez vous la commodité de vous parler : vostre Cabane est tousiours pleine de tant de personnes qui vous visitent, qu'il est quasi impossible de vous y communiquer quelque chose en particulier ; et puis maintenant que nous sommes sur le poinct de nous assembler pour deliberer touchant l'establissement d'vn nouueau Village, cette entreueuë eust peû estre suspecte à ceux qui desirent vous retenir.

Les François ont tousiours esté attachez à moy, et m'ont aymé ; ie les ay aussi tousiours assisté en tout ce que i'ay peu, et n'ont pas trouué en toutes ces terres de meilleur amy que moy ; ce n'a pas esté sans encourir l'enuie de tout le Païs, qui m'en regarde il y a longtemps de mauuais œil, et a fait tout ce qu'il a peu pour me mettre mal aupres de vous ; iusques là que, comme vous sçauez, on m'a imputé la mort de Bruslé, et incontinent apres qu'il eut esté tué, quand il fut question de descendre à Kébec, on disoit haut et clair que si i'y allois, sans doute i'y laisserois la teste : nonobstant tout cela, l'année suiuante (car pour cette année là i'allay en traitte ailleurs) ie ne laissay pas de m'embarquer et descendre, appuyé que i'estois sur mon innocence. Au reste si ce malheur me fust arriué, la hache estant leuée sur ma teste, i'eusse demandé vn peu de temps pour parler, et ie croy que ie me fusse si bien iustifié, que i'eusse obligé celuy qui commandoit ou de faire manifestement vne iniustice, ou me laisser la vie. Mais ie n'en fus pas en la peine, et ceux qui s'attendoient de me voir assommer furent bien estonnez, quand ils virent l'honneur qu'on me fit ; iusques là que quelques vns disoient, que puis qu'on traittoit si fauorablement vn meurtrier, le vray moyen de se faire aimer des François estoit de fendre la teste à quelqu'vn. Tous ces discours n'ont point empesché que mon innocence n'ait esté tousiours au dessus de l'enuie ; quoy qu'on dise, i'aimeray et obligeray toute ma vie les François en tout ce que ie pourray.

Echon, nous pensions que vostre Village deust nous suiure et se ioindre à nous, maintenant que nous sommes sur le poinct d'en faire vn autre ailleurs, et il n'a pas tenu à vous, les presens que vous fistes l'an passé sur ce suiet n'estoient que trop capables de les porter à cette resolution ; mais cependant, à ce

que nous voyons, il n'en faut plus parler; c'est vne piece tout à fait détachée, et nagueres que i'allay chez vous pour sçauoir vostre resolution, ie perdis courage; vous me respondistes si froidement, que ie m'estois comme resolu de ne vous en plus parler.

Toutefois la chose est de telle importance, tant pour vos interests que pour les nostres, que i'ay iugé à propos de vous en dire mon sentiment encore vne fois; si vous ne me respondez auiourd'huy distinctement, iamais plus ie ne vous en ouuriray la bouche. Nous nous assemblerons demain, cinq Villages que nous sommes, pour conclure le dessein que nous auons de nous vnir et n'en faire qu'vn. Nous auons suiet de prendre cette resolution, puis que si nous sommes en paix cette année, nous ne pouuons manquer le Printemps suiuant d'auoir l'ennemy sur les bras : nous n'en sommes que trop bien informez ; en l'estat que vous nous voyez maintenant nous serions en peine, au moins pour nos femmes et nos enfans, si la necessité nous contraignoit de prendre les armes ; au lieu que si nous sommes en vn bon Village bien fermé de pieux, nostre ieunesse aura suiet de faire paroistre son courage, et nous mettrons nos femmes et nos enfans en asseurance. A cette occasion tout le Païs iette les yeux sur vous ; nous nous estimerons tout à fait hors de crainte, pourueu que nous vous ayons auec nous ; vous auez des armes à feu dont le seul bruit est capable de donner l'espouuante à l'ennemy, et le mettre en fuite.

Au reste, il y va aussi de vos interests ; voyez en quel peine vous estes au moindre bruit de guerre ; et puis si on vous fait quelque tort, à qui aurez vous recours, demeurans en ce petit Hameau où vous estes ? Vous n'auez point là de Capitaine qui vous prenne en sa protection, et vous fasse faire raison ; il n'y a personne qui tienne la ieunesse en deuoir ; si les bleds vous manquent, qui donnera ordre qu'on vous en pouruoye ? car vostre Village n'est pas capable de vous en fournir à suffisance, et quelle peine d'en aller vous mesmes chercher ailleurs ! Au lieu que si vous estes des nostres, rien ne vous sçauroit manquer; comme nous vous aurons voulu auoir aupres de nous, aussi serons nous obligez de vous nourrir : et au cas que l'on se portast laschement à vous fournir vostre prouision, ie vous donne parole que i'employeray tout mon credit pour representer à nos gens l'obligation qu'ils vous auront, et ie sçay bien qu'il n'y en a pas vn qui ne se mette incontinent en deuoir de vous seruir ; de mesme quand il sera question de dresser vostre Cabane, ie commanderay à toute la ieunesse de mettre la main à l'œuure, et vous vous verrez incontinent aussi bien logez que vous pouuez souhaitter dans le Païs.

Il s'arresta icy, et il me dit qu'il n'auoit pas neantmoins encor acheué, mais qu'il desiroit auant que de passer outre, que ie communiquasse à vn de nos Peres qui estoit auec moy ce qu'il venoit de dire. Puis il continua en ces termes :

Echon, ie vois bien que vous m'allez dire que vous craignez d'estre plus éloignez du Lac que vous n'estes maintenant ; et moy ie vous donne parole que vous n'en serez pas si éloignez que vous pourriez bien penser ; et puis quand ainsi seroit, dequoy vous mettez vous en peine ? Vous n'allez point à la pesche, tout le Village y ira pour vous. Vous aurez de la peine à embarquer vos paquets pour Kébec ; rien moins, il n'y aura personne dans le Village qui ne se tienne heureux de vous seruir en cette occasion. Il est vray que vous ne serez pas au bord du Lac, pour receuoir les paquets qu'on vous enuoyera ; mais qu'importe, puis qu'on vous les apportera iusques chez vous : et au cas que vous desiriez vous seruir de ceux de la Rochelle, s'ils vous aiment, comme ils doiuent ordinairement passer deuant le Village que nous pretendons bastir, ils ne vous donneront pas la peine de les aller querir à leur Village. *Echon*, voila ce que i'auois à vous dire : ie vous prie que ie sçache maintenant vostre derniere resolution, afin que i'en fasse demain le rapport au Conseil.

Voila la harangue de ce Capitaine, qui passeroit, à mon aduis, au iugement de plusieurs pour vne de celles de Tite Liue, si le suiet le portoit : elle me sembla fort persuasiue. En effet ie luy fis response, qu'il nous obligeoit de l'affection qu'il tesmoignoit pour nous ; qu'il l'auoit assez faict paroistre en plusieurs occasions, mais sur tout en celle cy ; que nous estions tres-contens de transporter nostre Cabane en son Village ; qu'il y auoit long temps que nous en auions le dessein ; que nous ne nous estions arrestez à *Ihonatiria*, que comme en vn Village qui releuoit de luy, et qui ne faisoit bande à part que pour vn temps ; mais neantmoins que nous ne pouuions pas encor nous resoudre à engager nostre parole, que les Capitaines des cinq Villages qui se deuoient assembler ne nous promissent premierement au nom de tous leurs suiets, qu'ils seroient contens de receuoir la Foy, croire tout ce que nous croyons, et viure comme nous. Ie pris de là occasion de luy repeter quelques principaux mysteres de nostre Foy, et taschay sur tout de luy monstrer quelle facilité ils deuoient auoir en ce poinct, puis que Dieu ne nous commandoit rien qui ne fust tres-raisonnable, et qu'ils iugeassent eux-mesmes par apres tres-aduantageux pour le Païs. Il m'écouta fort attentiuement, et me promit d'en faire fidelement son rapport au Conseil, adioustant que pour luy il estoit dans la resolution de se faire baptiser, et que toute sa Cabane auoit la mesme pensée.

Le Conseil se tint quelques iours apres ; ce Capitaine s'y trouua. On luy demanda quel estoit enfin le sentiment et la resolution des François. Il leur répondit, que nous faisions quelque difficulté. Ils luy demanderent, quelle difficulté nous pouuions faire. Ils ne veulent point, dit-il, se mettre dans vn Village, qu'ils ne soient asseurez d'auoir affaire à des personnes, qui écouteront et feront tout ce qu'ils enseignent. A cela ils repartirent : Voila qui va bien : nous en sommes contens. Il nous enseignera, puis nous ferons tout ce qu'il desirera. En effect ils creurent l'affaire si bien concluë, qu'ils nous vindrent dire par apres qu'ils venoient querir nostre Cabane pour la transporter ; mais ce ne sera pas encor pour cette année, la feste des Morts a trauersé, dit-on, ce dessein. Cependant ce Capitaine qui est si échauffé à nous auoir auec luy en ce nouueau Village, voyant que nostre Cabane estoit quasi inhabitable, et qu'il sembloit que nostre Village se voulust dissiper, et craignant que nous ne prissions party ailleurs, nous vint offrir sa Cabane, à peine de s'incommoder, luy et toute sa famille. Neantmoins nous auons iugé plus à propos de passer encor vn Hyuer où nous sommes, tant pour cultiuer ces nouuelles plantes que nous y auons acquises à nostre Seigneur par le moyen du sainct Baptesme, que parce que nous esperons que les Chefs de ces Villages qui pretendent de s'assembler, et sont maintenant en diuision auec le reste du Pays, pourront entre cy et le Printemps se reünir, et ainsi nous pourrons plus aisément tourner du costé que nous iugerons plus à propos pour la gloire de Dieu, sans crainte d'offenser personne, ce qui nous seroit maintenant bien difficile en l'estat où sont les affaires.

Cette resolution prise nous a obligez de penser à restablir et accroistre nostre Cabane. I'en fis ouuerture au Capitaine de nostre Village ; il assembla incontinent les Anciens, et leur communiqua nostre dessein. Ils en furent si contens, qu'ils nous en vinrent faire des conioüissances : car ils craignoient de iour en iour que nous ne les quittassions.

Pour les encourager, ie leur fis present d'vne douzaine de pains de Petun, et quelques peaux ; ils me rendirent les peaux, disant que c'estoit à eux à nous en donner, et que d'ailleurs ils nous auoient déja assez d'obligation ; que nous les obligions tous les iours à vne infinité d'occasions ; que si quelques-vns auoient besoin d'vn cousteau, ou d'vne alaisne, ils n'auoient qu'à venir chez nous, et que nous les leur donnions incontinent. Au reste ces témoignages de bien-veillance ne furent pas seulement des pa-

roles, ils furent suiuis de bons effets; ils mirent diligemment la main à l'œuure, et trauaillerent auec tant d'assiduité, qu'ils nous dresserent presque en trois iours vne nouuelle Cabane; aussi personne ne s'y épargna, les vieillards y estoient les premiers. Quelques-vns mesmes, s'oublians de leur âge, montoient iusques au haut de la Cabane, les autres alloient querir et preparoient force écorces pour lier, ou trauailloient à dresser le bas de la Cabane.

La diligence du Capitaine empescha le dernier iour quatre d'entre nous de dire Messe : car dés le point du iour il se mit en besogne, et du haut de la Cabane où il estoit crioit à pleine teste, et inuitoit au trauail toute la ieunesse qui n'estoit pas encor bien éueillée. Mais disons vn mot de leurs Conseils.

CHAPITRE VII.

De l'ordre que les Hurons tiennent en leurs Conseils.

Ie parleray icy principalement des Conseils ou Assemblées generales, les particuliers estant quasi ordonnez de mesme façon, quoy qu'auec moins d'appareil.

Ces Assemblées generales sont comme les Estats de tout le Païs, et partant il s'en fait autant et non plus que la necessité le requiert. Le lieu d'iceux est d'ordinaire le Village du principal Capitaine de tout le Païs; la Chambre de Conseil est quelque fois la Cabane du Capitaine, parée de nattes, ou ionchées de branches de Sapin, auec diuers feux, suiuant la saison de l'année. Autrefois chacun y apportoit sa busche pour mettre au feu; maintenant cela ne se pratique plus, les femmes de la Cabane supportent cette dépense; elles font les feux, et ne s'y chauffent pas, sortant dehors pour ceder la place à Messieurs les Conseillers. Quelquefois l'assemblée se fait au milieu du Village, si c'est en Esté, et quelquefois aussi en l'obscurité des forests à l'écart, quand les affaires demandent le secret; le temps est plustost de nuict que de iour; ils y passent souuent les nuicts entieres.

Le Chef du Conseil est le Capitaine qui l'assemble. Les affaires s'y decident à la pluralité des voix, où l'authorité des Chefs en attire plusieurs à leur opinion; de fait la commune façon d'opiner est de dire aux Anciens: *Aduisez-y vous autres, vous estes les Maistres.*

Les gages ordinaires de ces Messieurs sont assignez sur la force de leurs bras, sur leur diligence et bon ménage: s'ils essartent mieux que les autres, s'ils chassent mieux, s'ils peschent mieux, bref s'ils sont heureux à la traitte, ils sont aussi plus riches qu'eux; sinon ils sont les plus necessiteux, ainsi comme l'experience le fait voir en quelques-vns.

Leurs parties casuelles sont premierement les meilleurs morceaux des festins, où on ne manque point de les inuiter. 2. Quand quelqu'vn fait quelque present ils y ont la meilleure part. 3. Quand quelqu'vn soit Citoyen, soit Estranger, veut obtenir quelque chose du Païs, la coustume est de graisser les mains des principaux Capitaines, au branle desquels tout le reste se remuë. Ie suis tres asseuré de ce que ie viens de dire: le regret que quelques particuliers ont de semblables desordres, et l'enuie mesme des autres Capitaines qui ne sont pas appellez au butin, en découurent plus qu'on ne desireroit; ils se décrient les vns les autres, et le seul soupçon de ces presents secrets émeut quelquefois de grands debats et diuisions, non pas tant pour le desir du bien public, que pour le regret de n'estre pas de la partie; et cette ialousie empesche par fois de bonnes affaires. Mais venons à l'ordre qu'ils tiennent en leurs Conseils.

Premierement le Chef ayant déja consulté en particulier auec les autres Capitaines et Anciens de son Village, et iugé que l'affaire merite vne assemblée publique, il enuoye conuier au Conseil par chaque Village autant de personnes qu'il desire; les Messagers sont ieunes hommes volontaires, ou aucunefois vn Ancien, afin que la semonce soit plus

efficace, d'autant qu'on n'adiouste pas tousiours foy aux ieunes gens. Ces Messagers addressent leur commission au principal Capitaine du Village, ou bien en son absence à celuy qui le suit de plus prés en authorité, designant le iour auquel on se doit assembler. Ces semonces sont des prieres, non pas des commandemens, et partant quelques-vns s'excusent tout à fait, d'autres dilayent à partir ; d'où vient que ces assemblées sont quelquefois longues, car ils ne se mettent pas volontiers en chemin auec le mauuais temps, et certainement ils ont encor assez de peine de venir à beau pied par fois de dix et douze lieuës, et ce en Hyuer et sur les neiges.

2. Tous estans arriuez, ils prennent seance chacun en son quartier de la Cabane, ceux d'vn mesme Village ou mesme Nation proche l'vn de l'autre, afin de consulter par ensemble ; si d'auenture quelqu'vn manque, on met en question, si nonobstant son absence cette assemblée seroit legitime, et quelquefois faute d'vne ou de deux personnes toute l'assemblée se dissout et se remet à vne autre fois. Que si tous sont assemblez, ou que nonobstant ils iugent deuoir passer outre, alors on donne ouuerture au Conseil. Ce ne sont pas tousiours les Chefs du Conseil qui la font ; la difficulté de parler, leur indisposition, ou mesme leur grauité les en dispense.

Apres les salutations, les remerciemens de la peine qu'ils ont prise à venir, les actions de graces renduës ie ne sçay à qui, de ce que tout le monde est arriué sans fortune, que personne n'a esté surpris des ennemis, n'est point tombé en quelque ruisseau ou Riuiere, ou ne s'est point blessé, bref de ce que tous sont arriuez heureusement, on exhorte tout le monde à deliberer meurement ; en apres on propose l'affaire dont il est question, et dit on à Messieurs les Conseillers qu'ils y aduisent.

C'est alors que les Deputez de chaque Village, ou ceux d'vne mesme Nation consultent tout bas ce qu'ils doiuent répondre. Lors qu'ils ont bien consulté par ensemble, ils opinent par ordre, et s'arrestent à la pluralité des opinions, où plusieurs choses sont dignes de remarque. La premiere est en la maniere de parler, laquelle à cause de sa diuersité a vn nom different, et s'appelle *ac8entonch;* elle est commune à tous les Sauuages: ils haussent et flechissent la voix comme d'vn ton de Predicateur à l'antique, mais lentement, posément, distinctement, mesme repetant vne mesme raison plusieurs fois. La seconde chose remarquable est, que les opinans reprennent sommairement la proposition, et toutes les raisons qu'on a alleguées auant que de dire leur aduis.

I'ay autrefois ouy dire à quelque Truchement, que ces Nations icy auoient vn langage particulier en leurs Conseils, mais i'ay experimenté le contraire. Ie sçay bien qu'ils ont quelques termes particuliers, ainsi qu'on a en toutes sortes d'arts et de sciences, comme au Palais, aux Escoles, et ailleurs ; il est vray que leurs discours sont d'abord difficiles à entendre, à cause d'vne infinité de Metaphores, de plusieurs circonlocutions et autres façons figurées : par exemple, parlant de la Nation des Ours, ils diront, l'Ours a dit, a fait cela ; l'Ours est fin, est meschant; les mains de l'Ours sont dangereuses. Quand ils parlent de celuy qui fait le festin des Morts, ils disent, celuy qui mange les âmes; quand ils parlent d'vne Nation, ils n'en nomment souuent que le principal Capitaine, comme parlant des Montagnets, ils diront, *Atsirond* dit : c'est le nom d'vn des Capitaines. Bref, c'est en ces lieux où ils releuent leur style, et taschent de bien dire. Quasi tous ces esprits sont naturellement d'vne assez bonne trempe, ratiocinent fort bien, et ne bronchent point en leurs discours ; aussi font-ils estat de se mocquer de ceux qui bronchent ; quelques vns semblent estre nés à l'eloquence.

3. Apres que quelqu'vn a opiné, le Chef du Conseil repete, ou fait repeter ce qu'il a dit : de sorte que les choses ne peuuent qu'elles ne soient bien entenduës, estans tant de fois rebattuës ; ce qui m'arriua fort heureusement au Conseil dont ie vous ay parlé, où ie leur fis vn present pour les encourager à prendre

le chemin et la route du Ciel, car vn des Capitaines repeta fort heureusement tout ce que i'auois dit, et le dilata et amplifia mieux que ie n'auois fait, et en meilleurs termes : car en effet dans le peu de cognoissance que nous auons de cette Langue, nous ne disons pas ce que nous voulons, mais ce que nous pouuons.

4. Chacun conclud son aduis en ces termes : *Condayauendi Ierhayde cha nonh8ic8ahachen;* c'est à dire, Voila ma pensée touchant le suiet de nostre Conseil : puis toute l'assemblée répond par vne forte respiration tirée du creux de l'estomach, *Haau !* I'ay remarqué que quand quelqu'vn a parlé au gré, ce *Haau* se tire auec beaucoup plus d'effort.

La cinquiéme chose remarquable est leur grande prudence et moderation de paroles : ie n'oserois pas dire qu'ils vsent tousiours de cette retenuë, car ie sçay que quelquefois ils se picquent; mais cependant vous remarquez tousiours vne singuliere douceur et discretion. Ie n'ay gueres assisté en leurs Conseils, mais toutes les fois qu'ils m'y ont inuité, i'en suis sorty auec estonnement sur ce poinct.

Vn iour ie vis vn debat pour la preseance entre deux Capitaines de guerre: vn Vieillard qui espousoit le party de l'vn, dit qu'il estoit sur le bord de sa fosse, et que parauenture le lendemain son corps seroit placé dans le Cimetiere; mais cependant qu'il diroit ingenuëment ce qu'il croyoit estre de iustice, non pour aucun interest qu'il y eust, mais pour l'amour de la verité : ce qu'il fit auec ardeur, quoy qu'assaisonnée de discretion. Et lors vn autre Ancien reprenant la parole le reprit, et luy dit fort à propos : Ne parle point maintenant de ces choses, ce n'en est pas la saison ; voila l'ennemy qui nous va assieger, il est question de nous armer, et de fortifier vnanimement nos pallissades, et non pas de disputer des rangs. Sur tout ie fus estonné de la sage conduite d'vn autre Conseil, où i'assistay, qui sembloit estre confit en humeur condescendante et belles paroles, nonobstant l'importance des affaires dont il s'agissoit.

Ce Conseil estoit l'vn des plus importans que les Hurons ayent, sçauoir de leur feste des Morts; ils n'ont rien de plus sacré : la chose estoit fort chatoüilleuse, car il s'agissoit de faire que tout le Païs mît ses morts en vne mesme fosse, suiuant leur coustume ; et cependant il y auoit quelques Villages mutinez qui vouloient faire bande à part, non sans vn regret de tout le Païs. Cependant la chose se passa auec toute la douceur et paix imaginable : à tous coups les Maistres de la Feste qui auoient assemblé le Conseil exhortoient à la douceur, disant que c'estoit vn Conseil de paix. Ils nomment ces Conseils, *Endionraondaoné,* comme si on disoit, Conseil égal et facile comme les plaines et rases campagnes. Quoy que dissent les opinans, les Chefs du Conseil ne faisoient que dire, Voila qui va bien. Les mutins excusoient leur diuision, disant qu'il n'en pouuoit arriuer du mal au Païs ; que par le passé il y auoit eu de semblables diuisions, qui ne l'auoient pas ruiné. Les autres adoucissoient les affaires, disans que si quelqu'vn des leurs s'égaroit du vray chemin, il ne falloit pas incontinent l'abandonner; que les freres auoient par fois des riotes par ensemble. Bref, c'estoit chose digne d'estonnement de voir dans des cœurs aigris vne telle moderation de paroles. Voila pour leurs Conseils.

CHAPITRE VIII.

Des Ceremonies qu'ils gardent en leur sepulture, et de leur deuil.

Nos Sauuages ne sont point Sauuages en ce qui regarde les deuoirs que la Nature mesme nous oblige de rendre aux morts : ils ne cedent point en cecy à plusieurs Nations beaucoup mieux policées. Vous diriez que toutes leurs sueurs, leurs trauaux et leurs traittes ne se rapportent quasi qu'à amasser de quoy honorer les Morts. Ils n'ont rien

d'assez precieux pour cét effet ; ils prostituent les robbes, les haches et la Pourcelaine en telle quantité, que vous iugeriez à les voir en ces occasions, qu'ils n'en font aucun estat, et toutefois ce sont toutes les richesses du Païs; vous les verrez souuent en plein hyuer quasi tout nuds, pendant qu'ils ont de belles et bonnes robbes en leurs quaisses, qu'ils mettent en reserue pour les Morts; aussi est-ce là leur point d'honneur. C'est en cette occasion qu'ils veulent sur tout paroistre magnifiques. Mais ie ne parle icy que de leurs funerailles particulieres. Ces bonnes gens ne sont pas comme beaucoup de Chrestiens, qui ne peuuent souffrir qu'on leur parle de la mort, et qui dans vne maladie mortelle, vous mettent en peine toute vne maison pour trouuer moyen de faire porter cette nouuelle au malade, sans le faire mourir par auance. Icy quand on desespere de la santé de quelques-vns, non seulement on ne fait point de difficulté de leur dire que c'est fait de leur vie, mais mesme on prepare en leur presence tout ce qui est necessaire pour leur sepulture; on leur monstre souuent la robbe, les chausses, les souliers et la ceinture qu'ils doiuent emporter; souuent on les enseuelit à leur mode auant qu'ils ayent expiré, ils font leur festin d'adieu à leurs amis, où ils chantent quelquefois sans monstrer aucune apprehension de la mort, qu'ils regardent fort indifferemment, ne se la figurant que comme vn passage à vne vie fort peu differente de celle cy. Aussi-tost que le malade a rendu le dernier souspir, ils le mettent en l'estat qu'il doit estre dans le tombeau; ils ne l'étendent pas de son long comme nous faisons, mais ils le mettent en peloton, quasi en la mesme posture que les enfans sont au ventre de la mere. Iusques là ils tiennent la bonde de leurs larmes. Apres luy auoir rendu ces deuoirs, toute la Cabane commence à retentir de souspirs, de gemissemens et de plaintes ; les enfans crient *Aistan*, si c'est leur pere, et la mere *Aien, Aien*, mon fils, mon fils. Qui ne les verroit tout baignez de leurs larmes, iugeroit à les entendre, que ce ne sont que pleurs de ceremonies; ils fléchissent leurs voix tous d'vn mesme accord, et en vn ton lugubre, iusques à ce que quelque personne d'authorité fasse le hola ; en mesme temps ils s'arrestent, le Capitaine s'en va promptement par les Cabanes aduertir qu'vn tel est mort. A l'arriuée des amis, ils recommencent de nouueau à pleurer et se plaindre. Souuent quelqu'vn des plus considerables prendra la parole, et consolera la mere et les enfans, tantost s'étendant sur les loüanges du defunct, loüant sa patience, sa debonnaireté, sa liberalité, sa magnificence, et s'il estoit guerrier, la grandeur de son courage ; tantost il dira : Que voulez-vous, il n'y a plus de remede, il falloit bien qu'il mourust: nous sommes tous suiets à la mort; et puis il y auoit trop long temps qu'il traînoit, etc. Il est vray qu'en cette occasion, ils ne manquent point de discours. Ie me suis quelquefois estonné de les voir long temps sur ce propos, et apporter auec tant de discretion, toutes les considérations capables de donner quelque consolation aux parens du defunct.

On enuoye aussi donner auis de cette mort aux amis qui demeurent és autres Villages ; et comme chaque famille en a vn autre qui a le soin de ses Morts, ceux-là viennent au plustost pour donner ordre à tout, et determiner le iour des funerailles: d'ordinaire ils enterrent les Morts le troisiéme iour ; et dés le matin le Capitaine donne ordre que par tout le Village on fasse chaudiere pour le mort. Personne n'épargne ce qu'il a de meilleur. Ils font cecy à mon auis pour trois raisons. Premierement pour se consoler les vns les autres, car ils s'entr'enuoyent des plats, et quasi personne ne mange de la chaudiere qu'il a preparée. Secondement, à l'occasion de ceux des autres Villages, qui viennent souuent en assez bon nombre. Tiercement et principalement, pour obliger l'âme du defunct, qu'ils croyent y prendre plaisir et en manger sa part. Toutes les chaudieres estant vuidées, ou au moins distribuées, le Capitaine publie par le Village, que l'on va porter le mort au Cimetiere. Tout le Village

s'assemble en la Cabane ; on renouuelle les pleurs, et ceux qui ont soin des funerailles apprestent vn brancard, où le mort est couché sur vne natte et enueloppé d'vne robbe de Castor, et puis ils le leuent et le portent à quatre ; tout le Village suit en silence iusques au Cimetiere. Il y a là vn Tombeau fait d'écorce et dressé sur quatre pieux d'enuiron huit à dix pieds de haut. Cependant que l'on y accommode le mort, et qu'on agence les écorces, le Capitaine publie les presens qui ont esté faits par les amis. En ce Païs aussi bien qu'ailleurs, les consolations les plus agreables dans la perte des Parens sont tousiours accompagnez de presens, qui sont chaudieres, haches, robes de Castor, et colliers de Pourcelaine. Si le defunct estoit en quelque consideration dans le Païs, non seulement les amis et les voisins, mais mesmes les Capitaines des autres Villages viendront en personne apporter leurs presens. Or tous ces presens ne suiuent pas le mort dans le tombeau ; on luy mettra quelquefois au col vn collier de Pourcelaine, et aupres de luy vn peigne, vne courge pleine d'huile, et deux ou trois petits pains : voila tout. Vne grande partie s'en va aux parens pour essuyer leurs larmes ; l'autre partie se donne à ceux qui ont donné ordre aux funerailles pour recompense de leur peine. On met aussi souuent en reserue quelques robbes ou quelques haches, pour faire largesse à la Ieunesse. Et le Capitaine met entre les mains de quelqu'vn d'entre eux vn baston d'enuiron vn pied, proposant vn prix à celuy qui le luy ostera. Ils se iettent dessus en troupe à corps perdu, et demeurent quelquefois vne heure entiere aux prises. Cela fait, chacun s'en retourne paisiblement en sa Cabane.

Ie m'estois oublié de dire que d'ordinaire, pendant toute cette ceremonie, la mere ou la femme seront aux pieds du tombeau appellant le defunct en chantant, ou plustost en se plaignant d'vn ton lugubre.

Or toutes ces ceremonies ne se gardent pas tousiours ; car pour ceux qui sont morts en guerre, ils les mettent en terre, et les parens font des presens à leurs patrons, s'ils en auoient, ce qui est assez ordinaire dans le Païs, pour les encourager à faire vne leuée de soldats, et venger la mort du defunct. Pour les noyez, on les enterre aussi apres auoir enleué par pieces les parties du corps les plus charnuës, comme i'ay expliqué plus en particulier, parlant de leurs superstitions. On double les presens en cette occasion, et tout le Païs s'y trouue souuent, et y contribuë du sien ; et tout cela, disent-ils, pour appaiser le Ciel ou le Lac.

Il y a mesme des ceremonies particulieres pour les petits enfans decedez au dessous d'vn mois ou deux : ils ne les mettent pas non plus comme les autres dans des sepulchres d'écorce dressez sur des pieux, mais les enterrent sur le chemin, afin, disent-ils, que quelque femme passant par là, ils entrent secretement en son ventre, et que de rechef elle leur donne la vie et les enfante. Ie me doute que le bon Nicodeme y eust trouué bien de la difficulté, quoy qu'il n'opposast que pour les vieillards, *Quomodo potest homo nasci cum sit senex?* Cette belle ceremonie se fit cét Hyuer en la personne d'vn de nos petits Chrestiens, qui auoit esté nommé Ioseph au baptesme. Ie l'appris à cette occasion de la bouche mesme du pere de l'enfant.

Les funerailles faites, le deüil ne cesse pas, la femme le continuë toute l'année pour le mary, et le mary pour la femme; mais le grand deüil proprement ne dure que dix iours ; pendant ce temps, ils demeurent couchez sur leurs nattes et enueloppez dans leurs robbes, la face contre terre, sans parler ny respondre, que *C8ay*, à ceux qui les viennent visiter. Ils ne se chauffent point mesme en Hyuer, ils mangent froid, ils ne vont point aux festins, ne sortent que de nuit pour leurs necessitez ; ils se font couper au derriere de la teste vne poignée de cheueux, et disent que ce n'est pas sans grande douleur, principalement quand le mary pratique cette ceremonie à l'occasion de la mort de sa femme, ou la femme à l'occasion de la mort du

mary. Voila pour ce qui est du grand deüil.

Le petit deüil dure toute l'année. Quand ils veulent visiter, ils ne saluënt point et ne disent point *C8ay*, ils ne se graissent point les cheueux; les femmes neantmoins le font quand leurs meres le leur commandent, qui ont en leur disposition leur cheuelure et mesme leurs personnes ; c'est à elles de les enuoyer aux festins, sans cela plusieurs n'y iroient point. Ce que ie trouue de remarquable, est que pendant toute l'année la femme ny le mary ne se remarient point, autrement ils feroient parler d'eux dans le Pays.

Les sepultures ne sont pas perpetuelles; comme leurs Villages ne sont stables que pour quelques années que dure la commodité des bois, les corps ne demeurent dans les Cimetieres que iusques à la feste des Morts, qui se fait d'ordinaire de douze en douze ans. Or dans ce terme ils ne laissent pas d'honorer souuent les defuncts : de temps en temps ils font faire chaudiere pour leurs âmes par tout le Village, comme le iour des funerailles, et ressuscitent leur nom le plus tost qu'ils peuuent. A cét effet ils font des presens aux Capitaines, pour donner à celuy qui sera content de prendre le nom du defunct ; et s'il estoit en consideration et en estime dans le Païs de son viuant, celuy qui le ressuscite, apres vn festin magnifique à tout le Païs pour se faire cognoistre sous ce nom, fait vne leuée de ieunes gens deliberez, et s'en va en guerre pour faire quelque braue coup, qui fasse paroistre à tout le Païs, qu'il a non seulement herité du nom, mais aussi des vertus et du courage du defunct.

CHAPITRE IX.

De la Feste solennelle des Morts.

La feste des Morts est la ceremonie la plus celebre qui soit parmy les Hurons ; ils luy donnent le nom de festin, d'autant que, comme ie diray tout maintenant, les corps estans tirez des Cimetieres, chaque Capitaine fait vn festin des âmes dans son Village ; le plus considerable et le plus magnifique est celuy du Maistre de la Feste, qui est pour cette raison appellé par excellence le Maistre du festin.

Cette Feste est toute pleine de ceremonies, mais vous diriez que la principale est celle de la chaudiere, cette-cy étouffe toutes les autres, et on ne parle quasi de la feste des Morts, mesme dans les Conseils les plus serieux, que sous le nom de Chaudiere : ils y approprient tous les termes de cuisine, de sorte que pour dire auancer ou retarder la feste des Morts, ils diront détiser ou attiser le feu dessous la chaudiere, et quand on est sur ces termes, qui diroit, la chaudiere est renuersée, ce seroit à dire, il n'y aura point de feste des Morts.

Or il n'y a d'ordinaire qu'vne seule feste dans chaque Nation ; tous les corps se mettent en vne mesme fosse : ie dis d'ordinaire, car cette année que s'est faite la feste des Morts, la chaudiere a esté diuisée, et cinq Villages de cette pointe où nous sommes ont fait bande à part et ont mis leurs morts dans vne fosse particuliere. Celuy qui estoit Capitaine de la feste precedente, et qui est comme le Chef de cette pointe, a pris pour pretexte que sa chaudiere et son festin auoit esté gasté, et qu'il estoit obligé d'en refaire vn autre ; mais en effet ce n'estoit qu'vn pretexte, la principale cause de ce diuorce est que les grosses testes de ce Village se plaignent il y a long temps de ce que les autres tirent tout à eux, qu'ils n'entrent pas comme ils voudroient bien dans la cognoissance des affaires du Païs, et qu'on ne les appelle pas aux Conseils les plus secrets et les plus importans, et au partage des presens. Cette diuision a esté suiuie de défiance de part et d'autre ; Dieu veuille qu'elle n'apporte point d'empeschement à la publication du sainct Euangile. Mais il faut que ie touche briefuement l'ordre et les circonstances de cette feste, et que ie finisse.

Les douze ans ou enuiron estant ex-

pirez, les Anciens et les Notables du Païs s'assemblent pour deliberer precisément de la saison en laquelle se fera la feste, au contentement de tout le Païs et des Nations estrangeres qui y seront inuitées. La resolution prise, comme tous les corps se doiuent transporter au Village où est la fosse commune, chaque famille donne ordre à ses morts, mais auec vn soin et vne affection qui ne se peut dire : s'ils ont des parens morts en quelque endroit du Païs que ce soit, ils n'épargnent point leur peine pour les aller querir; ils les enleuent des Cimetieres, les chargent sur leurs propres épaules, et les couurent des plus belles robes qu'ils ayent. Dans chaque Village ils choisissent vn beau iour, se transportent au Cimetiere, où chacun de ceux qu'ils appellent *Aiheonde*, qui ont eu soin de la sepulture, tirent les corps du tombeau en presence des parens, qui renouuellent leurs pleurs, et entrent dans les premiers sentimens qu'ils auoient le iour des funerailles. Ie me trouuay à ce spectacle, et y inuitay volontiers tous nos domestiques : car ie ne pense pas qu'il se puisse voir au monde vne plus viue image et vne plus parfaite representation de ce que c'est que l'homme. Il est vray qu'en France nos Cimetieres preschent puissamment, et que tous ces os, entassez les vns sur les autres sans discretion des pauures d'auec les riches, ou des petits d'auec les grands, sont autant de voix qui nous crient continuellement la pensée de la mort, la vanité des choses du monde et le mepris de la vie presente ; mais il me semble que ce que font nos Sauuages à cette occasion touche encor dauantage, et nous fait voir de plus prés et apprehender plus sensiblement nostre misere : car apres auoir fait ouuerture des tombeaux, ils vous étallent sur la place toutes ces Carcasses, et les laissent assez long temps ainsi découuertes, donnant tout loisir aux spectateurs d'apprendre vne bonne fois ce qu'ils seront quelque iour. Les vnes sont toutes décharnées, et n'ont qu'vn parchemin sur les os ; les autres ne sont que comme recuites et boucannées, sans monstrer quasi aucune apparence de pourriture ; et les autres sont encor toutes groüillantes de vers. Les parens s'estans suffisamment contentez de cette veuë, les couurent de belles robes de Castor toutes neufues; en fin au bout de quelque temps ils les décharnent, et en enleuent la peau et la chair, qu'ils iettent dans le feu auec les robes et les nattes dont ils ont esté enseuelis. Pour les corps entiers de ceux qui sont nouuellement morts, ils les laissent en mesme estat, et se contentent seulement de les couurir de robes neufues. Ils ne toucherent qu'à vn Vieillard dont i'ay parlé cy-deuant, qui estoit mort cette Automne au retour de la pesche : ce gros corps n'auoit commencé à se pourrir que depuis vn mois, à l'occasion des premieres chaleurs du Printemps; les vers fourmilloient de toutes parts, et le pus et l'ordure qui en sortoit rendoit vne puanteur presque intolerable; cependant ils eurent bien le courage de le tirer de la robbe où il estoit enueloppé, le nettoyerent le mieux qu'ils peurent, le prirent à belles mains, et le mirent dans vne natte et vne robbe toute neufue, et tout cela sans faire paroistre aucune horreur de cette pourriture. Ne voila pas vn bel exemple pour animer les Chrestiens, qui doiuent auoir des pensées bien plus releuées, aux actions de charité et aux œuures de misericorde enuers le prochain. Apres cela, qui aura horreur de la puanteur d'vn Hospital? et qui ne prendra vn singulier plaisir de se voir aux pieds d'vn malade tout couuert de playes, dans la personne duquel il considere le Fils de Dieu? Comme ils estoient à décharner toutes ces carcasses, ils trouuerent dans le corps de deux vne espece de sort, l'vn que ie vis de mes yeux estoit vn œuf de Tortuë auec vne courroye de cuir; et l'autre que nos Peres manierent estoit vne petite Tortuë de la grosseur d'vne noix; ce qui fit croire qu'ils auoient esté ensorcelez, et qu'il y auoit des Sorciers en nostre Village ; d'où vint la resolution à quelques-vns de le quitter au plus tost : en effet deux ou trois iours apres, vn des plus

riches, craignant qu'il ne luy arriuast quelque malheur, transporta sa Cabane à deux lieuës de nous, au Village d'*Arontaen*.

Or les os estans bien nettoyez, ils les mirent partie dans des sacs, partie en des robbes, les chargerent sur leurs épaules, et couurirent ces pacquets d'vne autre belle robbe pendante. Pour les corps entiers, ils les mirent sur vne espece de brancart, et les porterent auec tous les autres chacun en sa Cabane, où chaque famille fit vn festin à ses morts.

Retournant de ceste feste auec vn Capitaine qui a l'esprit fort bon et est pour estre quelque iour bien auant dans les affaires du Païs, ie luy demanday pourquoy ils appelloient les os des morts *Atisken*. Il me répondit du meilleur sens qu'il eust, et ie recueilly de son discours, que plusieurs s'imaginent que nous auons deux âmes, toutes deux diuisibles et materielles, et cependant toutes deux raisonnables; l'vne se separe du corps à la mort, et demeure neantmoins dans le Cimetiere iusques à la feste des Morts, apres laquelle, ou elle se change en Tourterelle, ou selon la plus commune opinion, elle s'en va droit au Village des âmes. L'autre est comme attachée au corps, et informe pour ainsi dire le cadaure, et demeure en la fosse des morts apres la feste, et n'en sort iamais, si ce n'est que quelqu'vn l'enfante de rechef. Il m'apporta pour preuue de cette metempsychose, la parfaite ressemblance qu'ont quelques-vns auec quelques personnes defuntes. Voila vne belle Philosophie. Tant y a que voila pourquoy ils appellent les os des morts, *Atisken*, les âmes.

Vn iour ou deux auparauant que de partir pour la feste, ils porterent toutes ces âmes dans vne des plus grandes Cabanes du Village, où elles furent vne partie attachée aux perches de la Cabane, et l'autre estallée par la Cabane, et le Capitaine les traitta et leur fit vn festin magnifique au nom d'vn Capitaine defunct, dont il porte le nom. Ie me trouuay à ce festin des âmes, et y remarquay quatre choses particulieres. Premierement, les presens que faisoient les parens pour la feste, qui consistoient en robbes, colliers de Pourcelaine et chaudieres, estoient étendus sur des perches tout le long de la Cabane, de part et d'autre. Secondement, le Capitaine chanta la chanson du Capitaine defunct, selon le desir que luy mesme auoit témoigné auant sa mort, qu'elle fust chantée en cette occasion. Tiercement, tous les conuiez eurent la liberté de se faire part les vns aux autres de ce qu'ils auoient de bon, et mesme d'en apporter chez eux, contre la coustume des festins ordinaires. Quatriesmement, à la fin du festin pour tout compliment à celuy qui les auoit traittez, ils imiterent, comme ils disent, le cry des âmes, et sortirent de la Cabane en criant *haéé, haé*.

Le maistre du festin, et mesme *Anenkhiondic*, Capitaine general de tout le Païs, nous enuoya inuiter plusieurs fois auec beaucoup d'instance. Vous eussiez dit que la feste n'eust pas esté bonne sans nous. I'y enuoyay deux de nos Peres quelques iours auparauant, pour voir les preparatifs et sçauoir au vray le iour de la feste. *Anenkhiondic* leur fit tres-bon accueil, et à leur depart les conduisit luy-mesme à vn quart de lieuë de là où estoit la fosse, et leur monstra auec grand témoignage d'affection tout l'appareil de la feste.

La feste se deuoit faire le Samedy de la Pentecoste ; mais quelques affaires qui suruindrent et l'incertitude du temps la fit remettre au Lundy. Les sept ou huict iours de deuant la feste se passerent à assembler, tant les âmes, que les Estrangers qui y furent inuitez ; cependant depuis le matin iusques au soir, ce n'estoit que largesse que faisoient les viuans à la ieunesse en consideration des defuncts. D'vn costé les femmes tiroient de l'arc à qui auroit le prix, qui estoit quelque ceinture de Porcépic, ou quelque collier ou chaisne de Pourcelaine ; de l'autre costé en plusieurs endroits du Village les ieunes hommes tiroient au baston à qui l'emporteroit. Le prix de cette victoire

estoit vne hache, quelques cousteaux, ou mesme vne robbe de Castor. De iour à autre arriuoient les âmes. Il y a du contentement de voir ces conuois, qui sont quelquefois de deux et trois cens personnes ; chacun porte ses âmes, c'est à dire, ses ossemens empacquetez sur son dos, à la façon que i'ay dit, souz vne belle robbe. Quelques-vns auoient accommodé leurs pacquets en figure d'homme, ornez de colliers de Pourcelaine, auec vne belle guirlande de grand poil rouge. A la sortie de leur Village, toute la troupe crioit *haéé, haé*, et reïteroient ce cry des ames par le chemin. Ce cry, disent ils, les soulage grandement ; autrement ce fardeau, quoy que d'âmes, leur peseroit bien fort sur le dos, et leur causeroit vn mal de costé pour toute leur vie. Ils vont à petites iournées ; nostre Village fut trois iours à faire quatre lieuës, et à aller à *Ossossané*, que nous appellons la Rochelle, où se deuoient faire toutes les ceremonies. Aussi-tost qu'ils arriuent aupres de quelque Village, ils crient encor leur *haéé, haé*. Tout le Village leur vient au deuant ; il se fait encor à cette occasion force largesses. Chacun a son rendez-vous dans quelqu'vne des Cabanes ; tous sçauent où ils doiuent loger leurs âmes ; cela se fait sans confusion. En mesme temps les Capitaines tiennent Conseil pour deliberer combien de temps la troupe seiournera dans le Village.

Toutes les âmes de huict ou neuf Villages, s'estoient rendus à la Rochelle dés le Samedy de la Pentecoste ; mais la crainte du mauuais temps obligea, comme i'ay dit, de remettre la ceremonie au Lundy. Nous estions logez à vn quart de lieuë de là, au vieux Village dans vne Cabane, où il y auoit bien cent âmes penduës et attachées à des perches, dont quelques vnes sentoient vn peu plus fort que le musq.

Le Lundy sur le midy, on vint auertir qu'on se tinst prest, qu'on alloit commencer la ceremonie ; on détache en mesme temps ces pacquets d'âmes, les parens les déueloppent derechef pour dire les derniers adieux ; les pleurs recommencerent de nouueau. I'admiray la tendresse d'vne femme enuers son pere et ses enfans ; elle est fille d'vn Capitaine, qui est mort fort âgé, et a esté autrefois fort considerable dans le Païs : elle luy peignoit sa cheuelure, elle manioit ses os les vns apres les autres, auec la mesme affection que si elle luy eust voulu rendre la vie ; elle luy mit aupres de luy son *Atsatone8ai*, c'est à dire son pacquet de buchettes de Conseil, qui sont tous les liures et papiers du Païs. Pour ses petits enfans, elle leur mit des brasselets de Pourcelaine et de rassade aux bras, et baigna leurs os de ses larmes ; on ne l'en pouuoit quasi separer, mais on pressoit, et il fallut incontinent partir. Celuy qui portoit le corps de ce vieux Capitaine marchoit à la teste, les hommes suiuoient et puis les femmes, ils marchoient en cét ordre, iusques à ce qu'ils arriuerent à la fosse.

Voicy la disposition de cette place. Elle estoit enuiron de la grandeur de la place Royale à Paris. Il y auoit au milieu vne grande fosse d'enuiron dix pieds de profondeur et cinq brasses de diametre, tout autour vn échaffaut et vne espece de theatre assez bien fait, de neuf à dix brasses de diametre et de dix à neuf pieds de hauteur ; au dessus du theatre, il y auoit quantité de perches dressées et bien arrangées, et d'autres en trauers pour y pendre et attacher tous ces pacquets d'âmes. Les corps entiers, comme ils deuoient estre mis au fond de la fosse, estoient dés le iour precedent sous l'échaffaut, étendus sur des écorces, ou des nattes dressées sur des pieux de la hauteur d'vn homme aux enuirons de la fosse.

Toute la Compagnie arriua auec ses corps enuiron à vne heure apres Midy, et se departirent en diuers cantons, selon les familles et les Villages, et dechargerent à terre leurs pacquets d'âmes, à peu prés comme on fait les pots de terre à ces Foires de Villages ; ils déployerent aussi leurs pacquets de robbes, et tous les presens qu'ils auoient apportés, et les étendirent sur des perches, qui estoient de 5. à 600. toises d'étenduë : aussi y auoit il iusques à douze cens presens

qui demeurerent ainsi en parade deux bonnes heures, pour donner loisir aux Estrangers de voir les richesses et la magnificence du Païs. Ie ne trouuay pas que la Compagnie fust grande comme ie m'estois figuré ; s'il y auoit deux mille personnes, c'estoit quasi tout. Enuiron les trois heures, chacun serra ses pieces, et plia ses robbes.

Sur ces entrefaites, chaque Capitaine par ordre donna le signal, et tout incontinent chargez de leurs paquets d'âme, courans comme à l'assaut d'vne ville, monterent sur ce Theatre à la faueur des échelles qui estoient tout autour, et les pendirent aux perches ; chaque Village y auoit son departement. Cela fait, on osta toutes les échelles, et quelques Capitaines y demeurerent, et passerent tout le reste de l'apresdînée iusques à sept heures à publier des presens qu'ils faisoient au nom des defuncts à quelques personnes particulieres.

Voila, disoient-ils, ce qu'vn tel defunct donne à vn tel son parent. Enuiron les cinq à six heures, ils pauerent le fond de la fosse, et la borderent de belles grandes robes neufues de dix Castors, en telle façon qu'elles s'estendoient plus d'vn pied au dehors de la fosse. Comme ils preparoient les robbes qui deuoient estre employées à cét vsage, quelques-vns descendirent au fond, et en apporterent leurs mains pleines de sable ; ie m'enquis que vouloit dire cette ceremonie, et appris qu'ils ont cette creance que ce sable les rend heureux au ieu. De ces douze cens presents qui auoient esté étallez sur la place, quarante-huit robbes seruirent à pauer et border la fosse, et chaque corps entier, outre la robbe dont il estoit enueloppé, en auoit encor vne, et quelques-vns iusques à deux, dont ils furent couuerts ; voila tout : de sorte que ie ne pense pas que chaque corps eust la sienne, l'vn portant l'autre, qui est bien le moins qu'il peust auoir pour sa sepulture ; car ce que sont les draps et les linceux en France, sont icy les robbes de Castor. Mais que deuient donc le reste? ie le diray tout maintenant.

Sur les sept heures, ils descendoient les corps entiers dans la fosse. Nous eusmes toutes les peines du monde d'en aborder ; iamais rien ne m'a mieux figuré la confusion qui est parmy les damnez. Vous eussiez veu décharger de tous costez des corps à demy pourris, et de tous costez on entendoit vn horrible tintamarre de voix confuses de personnes qui parloient et ne s'entendoient pas : dix ou douze estoient en la fosse, et les arrangeoient tout autour les vns aupres des autres. Ils mirent tout au beau milieu trois grandes chaudieres qui n'étoient bonnes que pour les âmes ; l'vne estoit percée, l'autre n'auoit point d'anse, et la troisiéme ne valoit gueres mieux. I'y vis fort peu de colliers de Pourcelaine ; il est vray qu'ils en mettent beaucoup dans les corps. Voila tout ce qui se fit cette iournée.

Tout le monde passa la nuit sur la place, ils allumerent force feux, et firent chaudiere. Nous autres nous nous retirasmes au vieux Village auec resolution de retourner le lendemain au poinct du iour qu'ils deuoient ietter les os dans la fosse ; mais nous ne peusmes quasi arriuer assez à temps, nonobstant toute la diligence que nous apportasmes, à raison d'vn accident qui arriua. Vne de ces âmes, qui n'estoit pas bien attachée, ou peut-estre trop pesante pour la corde qui la portoit, tomba d'elle mesme en la fosse ; ce bruit éueilla la compagnie, qui courut et monta incontinent à la foule sur l'échaffaut, et vuida sans ordre chaque paquet dans la fosse, reseruant neantmoins les robbes desquelles elles estoient enueloppées. Nous sortions pour lors du Village ; mais le bruit estoit si grand, qu'il nous sembloit quasi que nous y estions. Approchans nous vismes tout à fait vne image de l'Enfer : cette grande place estoit toute remplie de feux et de flammes, et l'air retentissoit de toutes parts des voix confuses de ces Barbares ; ce bruit neantmoins cessa pour quelque temps, et se mirent à chanter, mais d'vn ton si lamentable et si lugubre, qu'il nous representoit l'horrible tristesse et l'abysme du desespoir dans lequel sont plongées pour iamais ces âmes malheureuses.

Tout estoit presque ietté quand nous arriuasmes, car cela se fit quasi en vn tour de main ; chacun s'estoit pressé, croyant qu'il n'y eust pas assez de place pour toutes ces âmes ; nous en vismes neantmoins encore assez pour iuger du reste. Ils estoient cinq ou six dans la fosse auec des perches, à arranger ces os. La fosse fut pleine à deux pieds prés ; ils renuerserent par dessus les robbes, qui la debordoient tout autour, et couurirent tout le reste de nattes, et d'écorces. Pour la fosse, ils la comblerent de sable, de perches et de pieux de bois, qu'ils y ietterent sans ordre. Quelques femmes y apporterent quelques plats de bled, et le mesme iour et les suiuants plusieurs Cabanes du Village en fournirent des mannes toutes pleines, qui furent iettées sur la fosse.

Nous auons quinze ou vingt Chrestiens enterrez auec ces infideles ; nous dismes pour leurs âmes vn *De profundis*, auec vne ferme esperance, que si la diuine bonté n'arreste le cours de ses benedictions sur ces Peuples, cette feste ne se fera plus, ou ne sera que pour les Chrestiens, et se fera auec des ceremonies aussi sainctes, que celles là sont sottes et inutiles : aussi commencent-elles à leur estre à charge, pour les excez et dépenses superfluës qui s'y font.

Toute la matinée se passa en largesses ; et la plus-part des robbes, dans lesquelles auoient esté toutes ces âmes, furent coupées par pieces et iettées du haut du Theatre au milieu de l'assemblée à qui les emporteroit : c'estoit vn plaisir quand ils se trouuoient deux ou trois sur vne peau de Castor ; car pour s'accorder il falloit la couper en autant de pieces, et ainsi ils se trouuoient quasi les mains vuides, car ce lambeau ne valoit pas quasi le ramasser. I'admiray icy l'industrie d'vn Sauuage : il ne se pressoit pas bien fort pour courir apres ces pieces volantes ; mais comme il n'y a rien eu de si precieux cette année dans le Païs que le Petun, il en tenoit quelque morceau dans ses mains, qu'il presentoit incontinent à ceux qui disputoient à qui auroit la peau, et en conuenoit ainsi à son profit.

Auant que de sortir de la place, nous apprismes que la nuict qu'on auoit fait des presens aux Nations estrangeres de la part du maistre du festin, on nous auoit aussi nommez ; et de fait comme nous nous en allions *Anenkhiondic*, nous vint presenter vne robbe neufue de dix Castors, en consideration du collier, dont ie leur auois fait present en plein Conseil, pour leur faire le chemin du ciel. Ils s'estoient trouuez si fort obligez de ce present, qu'ils en auoient voulu témoigner quelque recognoissance en vne si belle assemblée. Ie ne l'acceptay pas neantmoins, luy disant, que comme nous ne leur auions fait ce present, que pour les porter à embrasser nostre foy, ils ne nous pouuoient obliger dauantage qu'en nous écoutant volontiers, et en croyant en celuy qui a tout fait. Il me demanda ce que ie desirois donc qu'il fist de la robbe ; Ie luy respondis qu'il en disposast comme bon luy sembleroit, dequoy il demeura parfaitement satisfaict.

Pour le reste des douze cens presens, quarante-huict robbes furent employées à parer la fosse. Chaque corps entier emporta sa robbe, et quelques-vns deux et trois. On en donna vingt au maistre du festin, pour remercier les Nations qui auoient assisté à la feste. Les defuncts en distribuerent quantité, par les mains des Capitaines, à leurs amis viuans. Vne partie ne seruit que de parade, et fut retirée de ceux qui les auoient exposées. Les Anciens et les grosses testes du Païs, qui en auoient l'administration et le maniement, en tirerent aussi souz-main vne assez bonne quantité, et le reste fut coupé en pieces, comme i'ay dit, et ietté par magnificence au milieu de l'assemblée. Cependant il n'y a que les riches qui ne perdent rien, ou fort peu à ceste feste. Les mendians et les pauures y apportent et y laissent ce qu'ils auoient de plus precieux, et souffrent beaucoup pour ne point paroistre moins que les autres en cette celebrité. Tout le monde se picque d'honneur.

Au reste il ne s'en est presque rien fallu, que nous n'ayons aussi esté de la feste · dés cét Hyuer le Capitaine *Aenons*,

dont i'ay parlé cy-deuant, nous en vint faire ouuerture de la part des Anciens de tout le Païs. Pour lors la chaudiere n'estoit pas encor diuisée. Ils nous proposa donc, si nous serions contens de leuer les corps des deux François qui sont morts en ce Païs, sçauoir est de Guillaume Chaudron et Estienne Bruslé, qui fut tué il y a quatre ans, et que leurs os fussent mis dans la fosse commune de leurs morts. Nous luy répondismes d'abord, que cela ne se pouuoit faire, que cela nous estoit defendu ; que comme ils auoient esté baptisez et estoient comme nous esperions dans le ciel, nous respections trop leurs os pour permettre qu'ils fussent meslez auec les os de ceux qui n'ont point esté baptisez ; et puis que ce n'estoit pas nostre coustume de releuer les corps.

Nous adioustasmes neantmoins apres tout cela, que comme ils estoient enterrez dans les bois, et puis qu'ils le desiroient si fort, nous serions contens de leuer leurs os, à condition qu'ils nous accordassent de les mettre en vne fosse particuliere auec les os de tous ceux que nous auions baptisez dans le Païs.

Quatre raisons principales nous porterent à leur faire cette réponse. 1. Comme c'est le plus grand témoignage d'amitié et d'alliance qu'ils ayent dans le Païs, nous leur accordions déja en ce point ce qu'ils souhaittoient, et faisions paroistre par là, que nous desirions les aymer comme nos freres, et viure et mourir auec eux. 2. Nous esperions que Dieu en seroit glorifié, principalement, en ce que separant par l'aueu de tout le Païs les corps des Chrestiens, d'auec les corps des infideles, il n'eust pas esté difficile par apres d'obtenir des particuliers que leurs Chrestiens fussent enterrez en vn Cimetiere à part, que nous benirions pour cét effect. 3. Nous pretendions les enterrer auec toutes les ceremonies de l'Eglise. 4. Les Anciens de leur propre mouuement desiroient que nous y fissions dresser vne belle et magnifique Croix, comme ils nous témoignerent par apres plus particulierement. Ainsi la Croix eust esté authorisée de tout le Païs, et honorée en cette Barbarie, et ils n'eussent eu garde par apres de luy imputer, comme ils ont fait par le passé, les malheurs qui leur arriueroient.

Ce Capitaine trouua nostre proposition fort raisonnable, et les Anciens du Païs en demeurerent fort contens. Quelque temps apres la chaudiere fut diuisée, et comme i'ay dit, cinq Villages de cette pointe où nous sommes se resolurent de faire leur feste à part.

Au Printemps il se fit vne Assemblée generale des Notables de tout le Païs, pour aduiser à tout ce qui concernoit cette feste, et pour tascher d'oster ce schisme, et reünir la chaudiere. Ces esprits mécontens s'y trouuerent ; i'y fus aussi inuité. On me fit la mesme proposition ; ie respondis que nous en serions tres-contents, pourueu que cela se fist auec les conditions que nous auions demandées. On me fit instance sur la diuision de la chaudiere, et me demanderent, puis qu'il y auoit deux chaudieres, c'est à dire deux fosses, de quel costé ie desirois que fust nostre fosse particuliere. A cela ie leur fis response, pour n'offenser personne, que ie remettois la chose à leur iugement, qu'ils estoient bons et sages, qu'ils y aduisassent entre eux. Le Maistre du festin de la Rochelle dit là dessus par condescendance, que pour luy il n'y pretendoit rien, et qu'il estoit content que l'autre, qui est le Chef de cette pointe, eust de son costé les corps de nos deux François. Cetui-cy respondit qu'il ne pretendoit rien à celuy qui auoit esté enterré à la Rochelle ; mais que pour le corps d'Estienne Bruslé, il luy appartenoit, que c'estoit luy qui l'auoit embarqué et emmené en ce Païs : ainsi voila les corps diuisez l'vn d'vn costé, l'autre de l'autre. Là dessus quelqu'vn dit sous main, qu'en effet il auoit droit de demander le corps d'Estienne Bruslé, et qu'il estoit bien raisonnable qu'ils rendissent quelque honneur à ses os, puis qu'ils l'auoient tué. Cecy ne se peut dire si discrettement, que ce Capitaine n'en eust le vent ; il dissimula neantmoins sur l'heure ses sentimens. Apres le

Conseil, comme nous estions déja sortis, il releua cette reproche, et se prit bien fort de parole auec le Capitaine de la Rochelle ; et en fin se deporta entierement du corps de Bruslé, pour ne point aigrir et ensanglanter dauantage cette playe, de laquelle ceux de cette pointe n'ont peu encor se purger ; ce qui nous fit aussi resoudre à faire trouuer bon à ceux de la Rochelle, que nous ne touchassions ny à l'vn, ny à l'autre.

Veritablement il y a dequoy admirer icy les secrets iugemens de Dieu : car cét infame aussi bien ne meritoit pas cét honneur ; et pour dire le vray, nous eussions eu assez de peine à nous resoudre de faire à son occasion vn Cimetiere particulier, et de transporter en Terre saincte vn corps qui a mené vne vie si scandaleuse dans le Païs, et donné aux Sauuages vne si mauuaise impression des mœurs des François. D'abord quelques-vns trouuerent mauuais que nous en demeurassions là, et s'en offenserent, nous alleguant que cela estant, ils ne pourroient pas se vanter, comme ils esperoient, aupres des Peuples estrangers d'estre parens des François ; autrement qu'on leur pourroit dire qu'il n'y en auoit gueres d'apparence, puis que nous n'auons voulu mettre les os des nostres auec les leurs : par apres neantmoins ayant ouy toutes nos raisons, ils iugerent que nous faisions prudemment, et que c'estoit le vray moyen de nous maintenir en amitié les vns auec les autres.

Finiray-ie la presente par cette ceremonie funebre ? Ouy, puis qu'elle est vne marque assez claire de l'esperance d'vne vie future, que la nature semble nous fournir dans l'esprit de ces Peuples, comme vn moyen tres-propre à leur faire gouster les promesses de Iesus-Christ. N'y a-t-il pas occasion d'esperer qu'ils le feront, et au plus tost ? Certes i'oseray bien asseurer que, eû égard à ce qui paroist, nous auons dequoy fortifier nos courages, et dire sur nos Hurons ce que sainct Paul escriuoit aux Philippiens : *Confidens hoc ipsum, quia qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet vsque in diem Christi Iesu.* Ces pauures gens ouurent les oreilles à ce que nous leur disons du Royaume du Ciel ; ils le trouuent fort raisonnable, et n'osent y contredire. Ils apprehendent les iugemens de Dieu en l'autre vie ; ils commencent à auoir recours auec nous à sa bonté en leurs necessitez, et Nostre Seigneur semble les y fauoriser par fois de quelque assistance particuliere. Ils procurent le Baptesme à ceux qu'ils voyent en danger de mort ; ils nous donnent leurs enfans pour estre instruits, iusques à permettre qu'ils fassent les trois cens lieuës à cét effet, nonobstant les tendres affections qu'ils ont pour eux ; ils se promettent de les suiure vn iour, et nous témoignent qu'ils ne nous donneroient pas des gages si precieux, s'ils n'auoient enuie de nous tenir parole. Vous diriez qu'ils ne s'attendent qu'à en voir vn d'entre eux qui franchisse le premier ce pas redoutable, et qui ose aller contre la coustume du Pays. C'est au reste vn Peuple qui a sa demeure arrestée, iudicieux, capable de raison, et assez multiplié.

Ie fis mention l'an passé de douze Nations toutes sedentaires et nombreuses, qui entendent la langue de nos Hurons ; et nos Hurons font en vingt Villages enuiron trente mille âmes ; si le reste est à proportion, en voila plus de trois cens mille de la seule langue Huronne. Dieu nous donne du credit parmy eux, nous y met en estime, et fait que nous y soyons aimez iusques là, que nous ne sçauons à qui entendre, tant vn chacun est aspre à nous auoir. En verité nous serions bien ingrats à la grace de Dieu, si nous perdions courage parmy tout cela, et ne luy donnions le loisir de porter son fruit en sa saison.

Il est vray que i'ay quelque peu d'apprehension pour le temps auquel il faudra leur tenir vn langage nouueau sur leurs mœurs, et leur apprendre à clouër leurs chairs, et les retenir dans l'honnesteté du Mariage, en retranchant les dissolutions par la crainte des iugemens de Dieu sur les luxurieux ; lors qu'il sera question de leur dire en tout plein d'occasions, *Quoniam qui talia agunt regnum Dei non possidebunt.* I'ay peur qu'ils fassent les retifs, quand on leur

parlera de se reuestir de Iesus-Christ, de porter sa liurée, et se distinguer en qualité de Chrestiens d'auec ce qu'ils auront esté auparauant, par vne vertu dont à peine cognoissent-ils le nom; quand on leur criera auec l'Apostre : *C'est là la volonté de Dieu, vostre sanctification, qu'vn chacun sçache conseruer son corps comme vn vase precieux en sanctification et en honneur, et non le laissant aller aux passions de ses desirs, comme les Gentils qui ne cognoissent point Dieu.* Il est, dis-ie, bien à craindre qu'ils ne s'effrayent sur le propos de la pureté et chasteté, et qu'ils ne se rebutent à son occasion de la doctrine du Fils de Dieu, disans auec les Capharnaïtes sur vn autre suiet, *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* Toutefois, puis qu'auec la grace de Dieu nous auons déia obtenu d'eux, par la profession ouuerte que nous auons fait de cette vertu, qu'ils n'osent ny faire ny dire en nostre presence chose aucune qui luy soit contraire, iusques à menacer les Estrangers quand ils s'échappent deuant nous, et les aduertir que les François et sur tout les Robbes noires detestent ces priuautez, n'est-il pas plus croyable que si le sainct Esprit les entreprend vne fois, il leur imprimera si auant en tout lieu et en tout temps le respect qu'ils doiuent à sa diuine presence et immensité, qu'ils seront bien aises d'estre chastes pour estre Chrestiens, et demanderont auec instance d'estre Chrestiens pour pouuoir estre chastes? Ie me figure que c'est pour ce dessein particulier que Nostre Seigneur nous a inspiré de les mettre en la protection de saint Ioseph. Ce grand Sainct, qui a esté donné autresfois pour Espoux à la glorieuse Vierge, et pour cacher aux yeux du monde et du Diable vne virginité que Dieu honora de son Incarnation, a tant de pouuoir enuers cette Saincte Dame, entre les mains de laquelle son Fils a mis comme en depost nommément toutes les graces qui concourent à cette vertu celeste, qu'il n'y a presque rien à craindre dans le vice contraire pour ceux qui luy sont deuots solidement, tels que nous desirons estre nos Hurons et nous. C'est à cét effet, et pour la conuersion entiere de tous ces Peuples, que nous nous recommandons cordialement aux prieres de tous ceux qui aiment ou veulent aimer Dieu, et en particulier de tous nos Peres et Freres.

Vostre tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en nostre Seigneur,

IEAN DE BREBEVF.

De la Residence de S. Ioseph, aux Hurons, au Village nommé *Ihonatiria*, ce 16. de Iuillet, 1636.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy il est permis à Sebastien Cramoisy, marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy, d'imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France en l'année mil six cens trente-six. Enuoyée au Reuerend Père Prouincial de la Compagnie de Iesus en la prouince de France, Par le Pere Paul le Ieune de la mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kebec*, et ce pendant le temps et espace de dix années consecutiues. Auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer le dit liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroyent faire, à peine de confiscation, et de l'amende portée par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 22 Decembre, 1636.

Par le Roy en son conseil. VICTON.

Approbation.

NOVS ESTIENNE BINET, Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France. Suiuant le Priuilege qui nous a esté octroyé par les Roys Tres-Chrestiens Henry III., le 10. May 1583.; Henry IV., le 10. Decembre 1605.; et Louys XIII, à present regnant, le 14. Feurier 1612, par lequel il est defendu à tous Libraires de n'imprimer aucun Liure de ceux qui sont composez par quelqu'vn de nostre dite Compagnie, sans permission des Superieurs d'icelle : Permettons à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré à Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy, de pouuoir imprimer pour dix ans la *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France, en l'année* 1636., à nous enuoyée par le Pere Paul le Ieune, de nostre mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kebec. En foy dequoy nous auons signé la presente à Paris, ce quinziéme Decembre 1636.

Signé, E. BINET.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA NOVVELLE FRANCE

EN L'ANNÉE 1637.

ENVOYÉE

AV R. PERE PROVINCIAL de la Compagnie de Iesus en la prouince de France.

PAR LE P. PAVL LE IEVNE DE LA MESME COMPAGNIE,
SVPERIEVR DE LA RESIDENCE DE KEBEC. (*)

MON R. PERE,

PRENANT la plume en main pour donner commencement à la Relation de ce qui s'est passé cette année en quelques endroits où nostre compagnie fait sa demeure en la nouuelle France, mon esprit s'est quasi troué sans pensées, sinon bien confuses ; ie me suis veu saisi d'vn estonnement, qui ne laissoit à mon âme qu'autant de forces qu'il en falloit pour ietter les yeux sur la grandeur de Dieu, et pour adorer sa conduitte. Puis reuenant à moy-mesme, ie ruminois les differentes nouuelles qu'on m'escriuoit de vostre Europe et de quelques endroits de nostre Amerique ; i'apprenois par les yeux et par les oreilles, comme la France estoit en feu pour nous, et les païs plus hauts des Sauuages n'estoient que glaces. Ie lisois d'vne part que les grands de la terre nous donnoient leur cœur pour le Ciel, et que les petits du monde (c'est ainsi que i'appelle ceux qui ne cognoissent pas Dieu) nous auoient en horreur.

I'entendois mille applaudissemens du costé de nostre Orient, et des contrées que nous auons quasi à l'Occident, il ne venoit que des iniures ; si bien que nous estions à mesme temps couuerts de gloire et d'opprobres. On m'escriuoit de vostre France que nous prissions courage, que Dieu estoit pour nous, puis qu'il nous donnoit les affections de ses amis, qu'vne infinité d'âmes sainctes benissoient nos petits trauaux ; et l'on me mandoit du fond de nostre Barbarie,

(*) D'après l'édition de Iean le Boulenger, publiée à Rouen en l'année 1638.

qu'il n'arriuoit là aucun malheur, ny pluie, ny contagion, ny secheresse, que ces infideles n'imputassent à tous nos François, et à nous tres-particulierement. On me crioit de loin ces paroles : Que craignez vous? vous auez le cœur trop serré, la main de Dieu est elle racourcie? demandez des Peres, et des hommes pour ietter le feu par tout; et d'autres me disoient comme à l'oreille, vous marchez à grand pas, vous estes desia chargez de monde par dessus vos forces ; ne demandez pas selon les besoins de ces contrées, mais selon vostre puissance ; vous entrez dans vn excez qui fera souffrir d'excellens hommes, si on se lasse de vous secourir ; le païs n'est pas encor en estat de nourrir et François et Sauuages tout ensemble, si les vaisseaux vous manquent, il faudra demeurer dans la confusion. Ie cognoissois par vn grand nombre de lettres, que des personnes de condition tres-releuée et d'vne vertu tres-insigne, combattoient pour nous au ciel et en la terre, et l'on me faisoit voir sur vn bout d'escorce ou de papier, que les Demons estoient déchaisnez, s'opposans puissamment à nos desseins. Bref nous nous voions dans la vie et dans la mort. L'ancienne France nous souhaittoit des siecles, et vne partie de la Nouuelle ne nous pouuoit quasi supporter vn moment. En vn mot on nous prenoit pour des Anges, et pour des Diables tout ensemble. Voila les nouuelles que i'ay apprises à la veuë des vaisseaux venus de France, et des canots d'escorce arriuez des Algonquins et des Hurons. Roulant tout cela dans mes pensées, ie me suis trouué, comme i'ay desia dit, dans vn estonnement de la grandeur de Dieu : car ie puis dire auec verité, que ces nouuelles pleines d'horreur, apportées d'vn païs Barbare, ne m'ont pas moins resiouy que les douces faueurs dont nous a benits le ciel de la France. C'est vne marque que les Demons sont puissamment attaquez, puis qu'ils se mettent puissamment en deffence. L'ennemi qui ne rend point de combat est dangereux, car il ne perd point ses forces; plus la bataille est sanglante, plus noble en est la victoire, et plus glorieux le triomphe. Plus cette Eglise naissante a de rapport auec la primitiue, plus nous donne elle d'esperance de luy voir porter des fleurs et des fruicts dignes du Paradis. Mais reiettons ce discours au chapitre quatorziesme, et à la Relation que l'on m'enuoie des Hurons. Parlons de nostre Colonie Françoise et des Sauuages errans, lesquels seront d'autant plus tardifs à embrasser nostre foy, que moins ils nous font de résistance. Mais en fin les vns et les autres sont à Dieu ; sa bonté leur desillera les yeux quand il luy plaira. Cette taie qui leur couure la veuë semble deuenir plus mince ; nous la verrons tomber quelque iour auec ioie et benediction. Ainsi soit-il.

Des secours que l'ancienne France donne à la nouuelle.

CHAPITRE PREMIER.

Ie croyois auoir parlé si amplement l'année passée, des sentimens d'affection qu'ont plusieurs personnes de merite pour la nouuelle France, que ie ne pourrois plus rien escrire sur ce suiet, sans vser de redites; mais l'amour qu'on porte au salut de nos pauures Sauuages se va dilatant auec des accroissemens si notables, que nous serions condamnez d'ingratitude deuant Dieu et les hommes, si nous n'en benissions le ciel, et n'en rendions quelque tesmoignage à la terre. Ie ne veux pas reïterer ce que i'ay dit des affections de nostre grand Roy, des soins de Monseigneur le Cardinal, des grandes despenses de Messieurs les Associez et Directeurs, lesquels me tesmoignent n'auoir receu aucune lettre particuliere de ma part au retour de la flotte, ce qui ne les a pas empeschés de m'honorer d'vn grand tesmoignage de leur affection ; mais ie les supplie tres-humblement de croire que ie leur auois rendu ce deuoir, comme aussi

à quantité de personnes tres-honorables, qui n'ont receu aucune de mes nouuelles, ie ne sçay par quel sort mes lettres ne leur ont esté renduës. Au reste ces Messieurs me parlent en des termes, dignes d'estre mis au iour, apres m'auoir declaré le desir qu'ils ont d'amplifier le Royaume de Iesus-Christ. Voicy comme ils poursuiuent:

Nous auons appris et tenons pour regle certaine, que pour former le corps d'vne bonne Colonie, il faut commencer par la Religion, elle est en l'estat comme le cœur en la composition de l'homme, la premiere et viuifiante partie; c'est sur elle que les fondateurs des grandes Republiques ont ietté le plan de leurs edifices, qui ne dureroient pas s'ils auoient vn autre fondement: ainsi nous protestons qu'elle sera tousiours precieusement traittée, et qu'en toutes rencontres nous la ferons presider en la nouuelle France. Mon cœur tient vn long discours, lisant ces paroles, ausquelles ma bouche ne donnera pour response que ces deux mots. *Fiat, fiat, in nomine Domini.* Dauid voulant bastir la maison de Dieu, establit puissamment la sienne.

L'affection qu'on porte à nostre Colonie et à nos pauures Sauuages, n'est point bornée par les Alpes. Sa Saincteté nous voulant combler de ses benedictions, nous a fait expedier cette année des Indulgences plenieres pour les iours de la Conception de la saincte Vierge, et de nostre glorieux patron et protecteur saint Ioseph. De plus il a desiré de nostre R. Pere General vne briefue Relation de tout ce qui se fait icy pour la gloire de nostre Seigneur, pour nous accorder les graces et les faueurs nécessaires pour le bien de cette Eglise naissante.

Le grand Maistre de Malte, homme plein de courage, de sagesse et de vertu, se plaist, à ce qu'on me fait entendre, dans les discours qu'on luy fait de la nouuelle France. Sa Majesté tres-Chrétienne, Monseigneur le Cardinal et Messieurs les Directeurs et Associez, nous ont donné pour Gouuerneur l'vn de ses Cheualiers, que ie nommerois volontiers, auec le respect que ie dois à tous ces braues soldats de Iesus-Christ, l'honneur de Malte et le bonheur de nostre Colonie. Monsieur son Lieutenant, qui porte cette mesme croix honorable, marche si parfaictement sur ses brisées, que nous auons tous suiet de recognoistre les grandes obligations que nous auons à cette saincte milice, incessamment armée pour la gloire du nom Chrestien.

Si i'osois violer le secret, ie mettrois icy les noms de quantité de personnes, tres releuées en honneur, en vertus, en merites, dont le cœur et les mains combattent auec nous au ciel et en la terre L'vn d'eux voyant qu'on disposoit vn Hospital pour les pauures Sauuages, iette les fondemens d'vn Seminaire de petites filles. Ie ne sçay où vont mes pensées quand i'escry cecy: ie veux parler, et on me condamne au silence; ie veux rendre des actions de graces en faueur de ces pauures petites creatures, et on me commande d'estre ingrat.

D'autres se vont disposans de ietter les fondemens d'vn Seminaire de Montagnets, d'Algonquins et de Hurons. Vn grand cœur bien cogneu de Dieu, et fort peu des hommes, a desia ietté quelques pieces de ce noble edifice. Voila, dit vn autre, pour nourrir trois Peres, ou trois enfans Hurons, et auec ces trois paroles, fait vne action de sa droicte, que sa gauche ignore. Tout cela et plusieurs autres choses me sont dites à l'oreille, auec defense d'obeyr à ces paroles du fils de Dieu, *Quod in aure auditis prædicate super tecta*: Preschez publiquement ce que vous aurez entendu en secret. Les secrets des Rois doiuent estre des secrets; mais desrober aux hommes la cognoissance des bontez de Dieu dans le cœur des hommes, c'est vne espece d'iniustice, dans laquelle on me fait tomber. Il est vray que si on met des sceaux sur nos bouches, qu'on n'en sçauroit poser dessus nos cœurs; si l'on nous rend muets deuant les hommes, on ne sçauroit nous desrober la parole deuant Dieu: nous le benirons donc dans les temps et dans l'eternité, et nous procurerons qu'il soit beny à iamais au ciel et en la terre, en action de grace de toutes les faueurs que ses

amis departent, soit à nostre Colonie, soit à nos Sauuages, soit à nous autres. Le temps viendra, il n'est pas loing, car la vie est courte, que toutes choses se verront en leur iour, et que les âmes iadis barbares, maintenant lauées dans le sang de l'agneau, donneront mille benedictions à ceux qui les ont tirées de l'abysme, soit par leurs prieres, soit par leurs liberalitez, soit par leurs trauaux. O que l'eternité est longue! quand on n'auroit mis qu'vne seule âme dans le ciel, quelles actions de graces ne rendra point cette espouse de Iesus-Christ, dans l'estenduë de tous les siecles, à ceux qui auront cooperé à son salut? elle verra le bon-heur dont elle iouyra, et le mal-heur qu'elle a euité; elle conuersera au delà des temps, dans vne priuauté et dans vne amitié tres-parfaicte, auec ceux qui auront diuerti son mal-heur et procuré son bon-heur. Dieu! qui peut conceuoir les sentimens qu'elle aura pour eux? mon cœur est liquefié quand ie pense aux âmes que ie voy partir de ce monde, encore toutes rouges du sang de Iesus-Christ. Helas! quelles doux regards elles iettent sur la Diuinité! quelles pensées, et quel amour ont elles pour ceux qui de pres ou de loing, leur ont presté la main, pour les loger dans le sein de la gloire!

Mais ie ne sçaurois obmettre sans quelque espece de crime, que la Reine, aussi hautement releuée par ses vertus que par les degrez de son throsne, n'est point tellement esblouye par les brillans de sa couronne, qu'elle ne iette par fois quelques regards vers sa nouuelle France. Ie l'ay appris par les lettres de la mere Magdeleine de sainct Ioseph Carmelite, du grand Couuent des faux-bourgs sainct Iacques. Cette bonne âme me tesmoigne aussi que Madame la Princesse a de l'affection pour nos desseins, aussi bien que Monseigneur le Duc d'Anguien son fils. Voicy ses paroles.

Iusques icy il y a vne grande benediction sur ces pauures petites (elle parle des petites filles Sauuages, que nous auons enuoyées en France), *et la main de Dieu se voit manifestement dans l'affection que tout le monde leur porte, et mesme Madame la Princesse qui dit qu'elle prendra celle qui nous reste, quand elle aura quatorze ou quinze ans. C'est vn grand bien, car vne bonne et vertueuse Princesse comme elle est, peut beaucoup faire.* Oseroy-ie bien dire vn petit mot en faueur de cette nouuelle Chrestienne. Si on luy vouloit donner son mariage, quand elle sera dans l'âge nubile, et puis la faire repasser en ces contrées, ie croy qu'on feroit beaucoup pour la gloire de nostre Seigneur: pource qu'vne petite fille Sauuage, estant icy à son aise mariée à quelque François ou Sauuage Chrestien, seroit vne puissante chaisne pour arrester quelques-vnes de ses compatriotes errantes; c'est où il faut viser, si on veut puissamment secourir cette nation. Ie me promets bien de la bonté de nostre Seigneur, qu'il fera ouurir les mains de quelques vns de ses amis pour en marier vne autre que nous auons icy, en la maison de l'vn de nos François, qui la nourrit et entretient maintenant. Comme ie la voy grandir tous les iours, ie demanday n'a pas longtemps à nos Peres qui sont icy, quel secours nous luy pourrions donner en cas qu'elle se mariast. Ie proposois de luy faire bastir vne petite maison, et luy faire defricher quelques terres, et la nourrir iusques à ce qu'elle eust dequoy suffisamment. Cela fut trouué grand dans nos grandes difficultez: car en verité les premiers commencemens sont remplis de tres-grandes despenses; neantmoins, apres auoir recommandé l'affaire à Dieu, voicy ce que m'en rescriuit le R. Pere Charles Lallemant, Superieur de la residence de nostre Dame des Anges: *I'ay pensé à ce que vostre Reuerence nous dit l'autre iour du mariage d'Amiskouetan* (*c'est le nom de cette fille*) *qui n'est pas encore baptisée; si celuy qui la veut espouser est vn homme craignant Dieu, faisons vn effort: que sçauons nous si Dieu ne veut point entrer par cette porte? ie m'en remets neantmoins à vostre Reuerence.* Dieu fera tout en son temps; il sçaura si bien mesnager cét effort, qu'il ne disloquera point nos bras,

lesquels n'ont point d'autre appuy qu'en sa puissance.

Encor que ie sois desia bien auant dans la longueur, si faut-il que ie rende mille et mille actions de graces à Madame de Comballet. Ie ferois plustost vn chapitre à part, que de m'oublier d'vn cœur qui n'a point d'autre excez que dans l'amour de son Dieu, où on ne peut trouuer d'excez. Cette Dame est doüée d'vn grand esprit, elle regarde dans l'eternité les biens qu'elle fait dans les temps; mais si ses yeux moüillez par les eaux d'vn seul baptesme, voyoient que le salut de ces peuples depend du puissant secours qu'elle leur donne par l'establissement et la fondation d'vn Hospital, son cœur tiendroit vn langage qui ne se parle que dans le silence ; c'est le langage qu'elle tient souuent à Dieu, le benissant de l'auoir choisie pour vn si grand ouurage.

Au reste on fait tant de prieres, tant de vœux, on offre tant de Sacrifices pour faire reussir son honneur, et procurer sa gloire en ces contrées, que cela passe nostre estonnement. Ie diray icy pour la derniere fois ce que i'ay souuent reïteré dans les precedentes Relations, qu'vne infinité de Religieux tres-saincts en la maison de Dieu, respandent leur âme deuant sa bonté, pour luy faire répandre ses misericordes sur vn peuple extremement barbare.

On me mande que les Congregations de la saincte Vierge, establies en nos maisons, que les escholiers de nos Colleges, ont presenté mille et mille fois nostre Sauueur à son Pere pour arracher l'infidelité de l'âme des Sauuages.

La mere Prieure des Carmelites d'Aix en Prouence, m'apprend que Madame la Premiere Presidente de cette ville, fondatrice de leur maison, a pareillement estably vn hermitage dans leur enclos, où toutes les prieres et oraisons qui s'y feront iamais, seront dressées à Dieu pour le salut de la nouuelle France. Tout ce sainct Ordre prend les armes pour nous auec telle ardeur, que i'en suis tout confus. Ie n'aurois iamais fait si ie voulois produire les sentimens de leur cœur que ie voy deuant mes yeux, couchez dedans leurs lettres ; c'est à qui s'abbaissera dauantage deuant Dieu, pour esleuer iusques au ciel, des âmes qui ne craignent point l'enfer.

Il est tombé entre mes mains vn vœu signé par les Religieuses de l'Annonciade, nouuellement establies à Paris, par lequel elles offrent toutes leurs mortifications, leurs ieusnes, leurs prieres, en vn mot, toutes leurs sainctes actions, pour estre vnies et presentées à Dieu auec nos petits trauaux, à ce qu'il luy plaise d'ouurir les yeux d'vn peuple aueugle depuis tant de siecles. Ie ne diray rien des meres Vrsulines, elles m'escriuent auec vn tel feu, et en si grand nombre, et de tant de diuers endroits, que si on ouuroit la porte à leurs desirs, on composeroit vne ville de Religieuses, et il se trouueroit dix maistresses pour vne escholiere. Le sexe, l'âge, les maladies, les coliques tres-sensibles n'empeschent point le sacrifice qu'elle font à Dieu de leurs personnes. Si elles pouuoient apporter des villes toutes faites et des terres toutes défrichées, ie serois d'auis qu'on frestast des vaisseaux tout expres pour les passer ; autrement non, Dieu les entend aussi bien en l'ancienne France, qu'en la nouuelle. Le temps viendra que quelques-vnes d'entre elles obtiendront ce que demande vne armée, nostre Seigneur en fera le choix.

S'il me falloit rapporter toutes les deuotions des Dames de Montmartre, des Religieuses de l'Aue Maria à Paris, des filles de saincte Marie, de nostre Dame, en vn mot d'vne infinité de sainctes maisons, ie ferois vne Relation de ce qui se passe dans vostre France, pour le bien de la nostre.

Mettons en dernier lieu les Hospitalieres. Puis qu'elles doiuent passer les premieres, ie leur auois mandé qu'elles m'enuoyassent les noms de celles qui souhaittoient venir en ces contrées, pour commencer cét establissement : elles me rescriuent vne lettre pleine d'edification, puis elles concluent qu'il faudroit marquer les noms de toute la maison. Cette ardeur est loüable, mais qu'elles se persuadent, s'il leur plaist, que celles

qui s'attristeroient par trop de ne point passer les premieres, ne sont pas propres de passer les dernieres : l'esprit de Dieu n'est point dans vn souffle violent et plein de trouble, *Sed in aura tenui, factus est in pace locus eius ;* il est dans la douceur de paix.

En fin pour conclusion de ce chapitre, ie diray que nostre Seigneur embrasant tant de cœurs, animant tant de personnes grandes en vertu et en honneur, voulant estre prié de tant d'endroits, par des âmes tres-espurées, nous donne suiet de croire qu'il veut estre cogneu de ces Peuples, et que nostre bassesse ne retardera point la grandeur de sa bonté, sollicitée par les prieres et les vœux, et par les secours de tant d'âmes qui n'ont point d'autre interest que sa gloire ; nostre espoir est renfermé en ces quatre paroles : *In patientia vestra possidebitis animas vestras,* c'est dans la seule patience qu'on recueille le fruict des âmes. Il me semble que ie voy deux extremitez bien differentes en quelques personnes : les vns attendent trop tost, les autres reiettent trop loing la conuersion des Sauuages ; la patience se loge au milieu, elle emportera ce que les vns pensent desia tenir, et qu'ils n'auront pas si tost ; elle iouyra en son temps de ce que les autres desesperent. O que ie serois heureux d'estre vn petit grain de sable, ietté dans les plus creux fondemens de cette Eglise ! Si l'edifice n'est pas si tost esleué, il en sera plus ferme et mieux fondé. Ainsi soit-il.

Des bons deportemens de nos François.

CHAPITRE II.

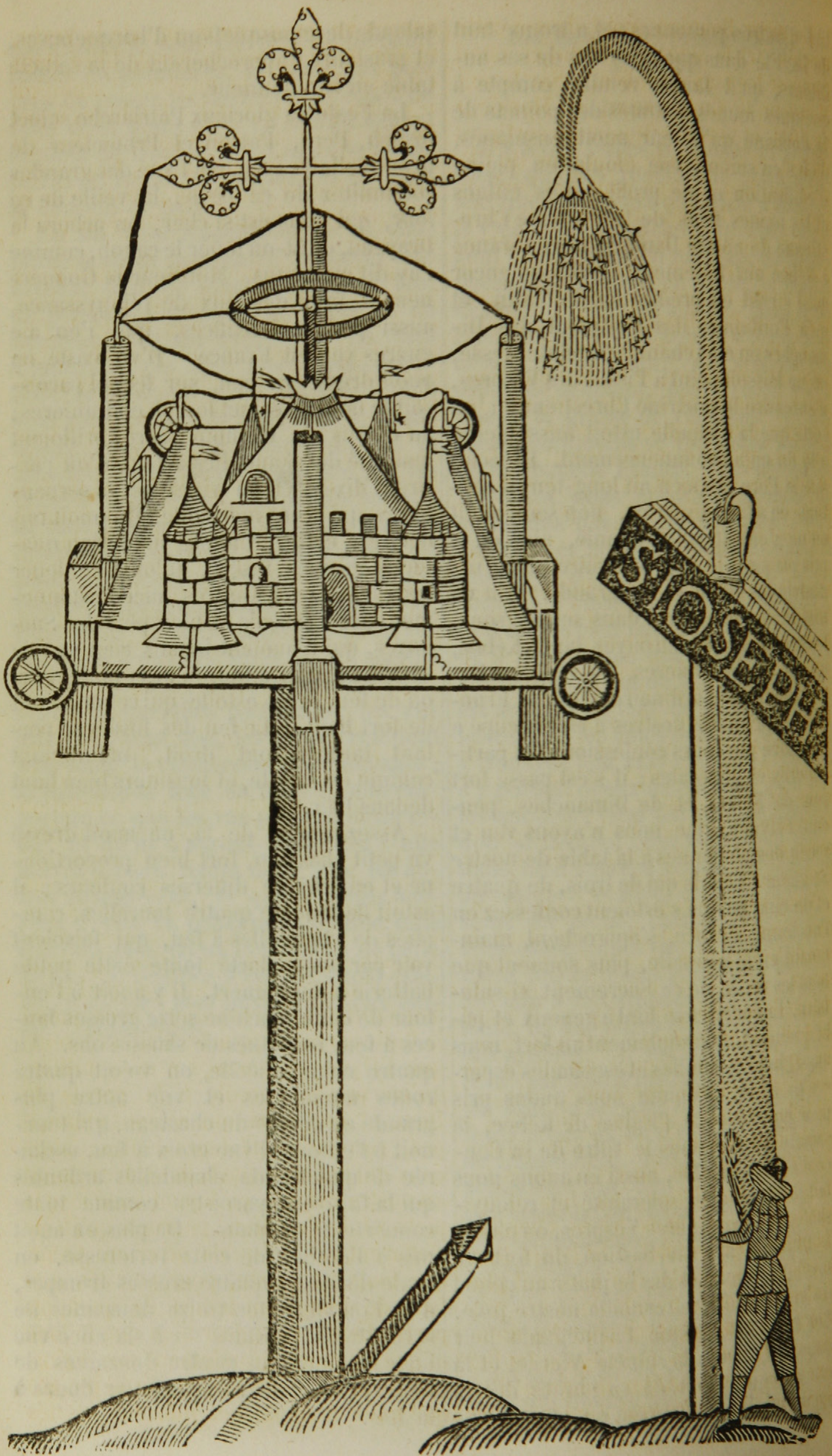
Il y a des terres si bonnes et si fertiles, qu'elles rendent le grain meilleur que la semence qu'on leur a donnée. Il y en a de si malignes, qu'elles changent le bon grain en mauuais, metamorphosant le froment en seigle, et faisant degenerer l'orge en auoine. Mais ie ne crois pas qu'il s'en trouue aucune dans le sein de la nature, qui produise des espics de froment, pour n'auoir receu que de la graine de chardons. Ce miracle neantmoins se fait assez souuent en la nouuelle France. Tous les ans les vaisseaux nous apportent quantité de personnes qui viennent grossir nostre Colonie ; ce nombre est meslé comme la monnoye d'or et de faux aloy, il est composé d'âmes d'elites et bien choisies, et d'autres bien basses et bien raualées. Or il me semble que ie puis dire auec verité, que le Sol de la nouuelle France est arrousé de tant de benedictions celestes, que les âmes nourries à la vertu y trouuent leur vray element, et partant s'y portent mieux qu'ailleurs ; pour celles que leurs vices ont renduës malades, non seulement elles n'empirent point, mais bien souuent venant à respirer vn air salubre et bien esloigné des occasions du péché, changeant de climat, elles changent de vie, et benissent cent mille fois la douce prouidence de Dieu, qui leur a fait trouuer la porte de la felicité, où les autres n'apprehendent que des miseres. Il est vray qu'on prend peine par tout d'instruire nos François ; par tout on presche la parole de Dieu ; il n'y a lieu où on n'explique la doctrine de Iesus-Christ. Nos Eglises ou nos Chapelles sont par tout trop petites ; c'est vne consolation bien sensible, de les voir ordinairement remplies, *vsque ad cornu altaris.* Le P. Adam, qui a quitté la plus grande partie de sa paralysie dans les grands froids de l'Hyuer, où les autres la prennent ordinairement, auoit pris pour sa part l'instruction de ceux qui demeurent à nostre Dame des Anges ; mais il a esté escouté de quan-

tité d'autres personnes, et a trouué tant de facilité dans quelques vns de ses auditeurs, qu'il faisoit rendre compte à quelques ieunes hommes des poincts de la doctrine qu'il leur auoit enseignés, d'où s'en suiuoit vne emulation pleine d'edification et de profit. Les enfans et les ieunes gens de la doctrine Chrestienne de nostre Dame de Recouurance à Kébec ont tellement agreé, qu'encor qu'il y eust eu predication le matin, et qu'à l'ordinaire des Festes et des Dimanches on eust chanté vne haute Messe, on ne laissoit point à l'issuë des Vespres, d'entendre la doctrine Chrestienne : en sorte que la Chapelle estoit aussi pleine à la fin qu'au commencement. Et iaçoit que le Pere de Quen ait long-temps continué ce sainct exercice, non seulement on ne s'en est point ennuié, ains on a pris plaisir à le voir instruire auec industrie les petits et les grands. En vn mot Dieu a esté serui dans ses maisons, les predications bien ouyes, tant à Kébec, qu'aux Trois Riuieres, où le Pere Buteux instruisoit ordinairement nos François ; chacun des nostres a esté occupé à entendre plusieurs confessions, et particulieres et generales ; il s'est passé fort peu de Festes et de Dimanches, pendant l'Hyuer, que nous n'ayons veu et receu des personnes à la table de nostre Seigneur. Et tels qui de trois, de quatre et de cinq ans ne s'estoient confessez en l'ancienne France, s'approchent maintenant en la nouuelle, plus souuent que tous les mois, de ce Sacrement si salutaire. Les prieres se font à genoux et publiquement, non seulement au fort, mais aussi chez les familles et escoüades espar-ces çà et là. Comme nous auons pris pour patronne de l'Eglise de Kébec, la saincte Vierge, sous le tiltre de sa Conception Immaculée, aussi en auons nous fait la Feste auec solemnité et reiouyssance. Aux premieres Vespres, on planta le Drapeau sur vn bastion du fort au bruit du canon, et dés le matin au poinct du iour l'artillerie resueilla nostre joye. Les habitans mesme tesmoignans leur deuotion enuers la saincte Vierge, et la creance qu'ils ont de sa pureté dés le moment de sa Conception, firent vne saluade de mousquets ou d'harquebuses, et plusieurs s'approcherent de la saincte table en son honneur.

La Feste du glorieux Patriarche sainct Ioseph, Pere, Patron et Protecteur de la nouuelle France, est l'vne des grandes solemnitez de ce pays ; la veille de ce iour, qui nous est si cher, on arbora le Drapeau, et fit-on ioüer le canon, comme i'ay dit cy-dessus. Monsieur le Gouuerneur fit faire des feux de réiouyssance, aussi pleins d'artifices, que i'en aie gueres veu en France. D'vn costé on auoit dressé vn pau, sur lequel paroissoit le nom de sainct Ioseph en lumieres ; au dessus de ce nom sacré, brilloient quantité de chandelles à feu, d'où partirent dix-huit ou vingt petits serpenteaux, qui firent merueille. On auoit mis derriere cette premiere inuention quatorze grosses fusées, qu'on fit enleuer les vnes apres les autres, auec l'estonnement des François et bien plus des Sauuages, qui n'auoient iamais rien veu de semblable ; ils admiroient la pluie d'or, ou de feu, et les estoiles qui retomboient de fort haut. Le feu des fusées se portant tantost tout droit, maintenant comme en arcade, et tousiours bien haut dedans l'air.

Assez proche de là, on auoit dressé vn petit chasteau, fort bien proportionné et enrichi de diuerses couleurs ; il estoit flanqué de quatre tourelles, remplies de chandelles à feu, qui faisoient voir par leur clarté toute cette petite batterie à descouuert. Il y auoit à l'entour de cette machine seize grosses lances à feu, reuestuës de saussissons. Au quatre coins d'icelle, on voioit quatre roües mouuantes et vne autre plus grande au dessus du chasteau, qui tournoit à l'entour d'vne croix à feu, esclairée de quantité de chandelles ardentes qui la faisoient paroistre comme toute couuerte de diamans. De plus on auoit mis à l'entour de cette forteresse, en égale distance, quatre grosses trompes, d'où l'on vit sauter treize douzaines de serpenteaux, sortans six à six auec vne iuste distance, et quatre douzaines de fusées, qui se deuoient enleuer douze à la fois.

Voicy la figure de cét edifice.



Le sieur Bourdon auoit dressé cette machine, et le sieur de Beaulieu auoit composé les feux d'artifice. Sur le soir Monsieur le Gouuerneur, et Monsieur de l'Isle, et tous nos Messieurs sortirent du fort, et s'en vindrent aupres de l'Eglise, au lieu destiné pour ces feux de joye. Tous les habitans de la nouuelle France, voisins de Kébec, se trouuerent à cette réjouïssance ; les tenebres de la nuict ayant couuert le ciel et la terre, le sieur de Beaulieu presenta vn boutefeux à Monsieur le Gouuerneur, qui alluma cette machine, et fit dire aux Sauuages, notamment aux Hurons, que les François estoient plus puissans que les Demons, qu'ils commandoient au feu, et que s'ils vouloient brusler les bourgades de leurs ennemis, qu'ils auroient bien tost fait.

Le iour de la Feste, nostre Eglise fut remplie de monde et de deuotion, quasi comme en vn iour de Pasques, chacun benissant Dieu de nous auoir donné pour protecteur, le protecteur et l'Ange Gardien (pour ainsi dire) de Iesus-Christ son Fils. C'est à mon aduis par sa faueur et par ses merites, que les habitans de la nouuelle France demeurans sur les riues du grand fleuue sainct Laurens, ont resolu de receuoir toutes les bonnes coustumes de l'ancienne, et de refuser l'entrée aux mauuaises.

Voicy vne loy saincte, publiée et receuë auec amour et honneur dans le sein de nos temples : c'est qu'en ces lieux sacrez, où on va adorer le crucifix chargé de mespris, on n'a point d'égard du tout à la preseance ; mal-heur à celuy, qui par son orgueil attentera de violer cette saincte coustume. Helas ! s'il falloit prendre garde à qui c'est à passer deuant, quand il faut aller adorer Iesus-Christ attaché en croix, nous ferions vne Babylonne, au lieu d'vne saincte Sion, et nous irions chercher l'humilité auec orgueil. Ie benis Dieu de ce que les esprits, qui auroient plus d'interets selon le monde dans ces preseances, ou messeances pour les nommer ainsi, sont les premiers à fouller aux pieds ces puerilitez indignes d'vn esprit fort. Et à dire vrai, tant que nous aurons vn gouuerneur ami de la vertu, et que nous aurons la parole libre dans l'Eglise de Dieu, le monstre d'ambition n'y aura point d'Autel. I'oubliois quasi de dire que nous auons parlé de Dieu en sa maison, en langue Latine, Françoise, Montagnése et Huronne ; mais cela se deduira plus particulierement és chapitres suiuans.

Les vaisseaux nous auoient laissé deux personnes de la Religion pretenduë ; elles se sont rangées à la verité de l'Eglise Catholique, et ont protesté publiquement qu'ils desiroient viure et mourir en cette saincte creance.

I'aurois icy vne priere à faire à tous ceux qui veulent porter iugement de l'estat de nostre peuplade : c'est de fermer les yeux pendant que les nauires sont à l'ancre à nos ports, et de les ouurir à leur depart, ou quelque temps apres, dans la douce veuë de nos compatriotes. On se veut resiouïr, et on tombe dans l'excez ; les bonnes coustumes s'assoupissent, le vice commence à vouloir leuer la teste, on fait plus de degast de boissons et de rafraîchissemens pendant ce temps-là, qu'en tout le reste de l'année. Ceux qui arriuent de nouueau, et qui ont leu dans la Relation que tout procedoit icy dans vn bon ordre, voyans quelques dissolutions nous condamnent aisément, et peut estre couchent encor dans les lettres qu'ils envoient en France l'arrest de nostre condamnation, ayans en effect quelque suiet d'improuuer vn mal, auquel il est assez difficile de remedier. Mais quand la flotte est partie, que les visites cessent, que l'Hyuer commence à nous rallier, qu'on preste l'oreille à la parole de Dieu, et que ceux qui se sont emancipez, recognoissent leurs fautes ; alors ceux qui ont creu que le desordre regnoit en nostre Colonie, en louënt auec ioye la pieté et la deuotion, pourueu qu'ils ne s'effarent pas, et qu'ils ne crient point, que tout est perdu, pour voir les deffauts de temps en temps de quelques particuliers : car encor bien que ie louë et que i'honore grandement nos François de la nouuelle France, ie ne nie pas que nous n'aions des infirmes et des

malades. Ie sçais qu'il y a des âmes sales, qui par leurs paroles brutales scandalisent les Sauuages. Ces Barbares me disent assez souuent : Tu dis qu'il ne faut point desrober, et tes François nous ont pris telles choses ; tu dis que les yurongnes iront en enfer dans les feux, vn tel sera donc damné, car il est tousiours yure. Il est certain qu'il vaudroit mieux estre attaché à vne meule de moulin, et estre ietté dans la mer, que de scandaliser ces pauures infideles, et quiconque le fait rendra compte du sang de Iesus-Christ, qu'il empesche d'estre appliqué à ces pauures âmes ; mais ces deffauts sont de peu de personnes, et de gens de neant. Tous ceux qui tiennent icy quelque rang d'honneur, ne tombent point dans ces excez qui se voilent et se cachent dans la nuict, car ils n'oseroient paroistre à descouuert. La vertu par la grace de nostre Seigneur marche icy la teste leuée ; elle est dans l'honneur et dans la gloire, le peché dans l'obscurité et dans la confusion. Tous les principaux de nostre Colonie honorent la Religion ; ie le dis auec ioye, et benediction de Dieu, ceux que sa bonté nous a donnés pour commander, et ceux encor qui se vont establissant en ces contrées, goustent, cherissent et veulent suiure les maximes les plus sinceres du vrai Christianisme. N'est-ce pas vne chose bien loüable d'accorder des soldats auec des artisans, des François ramassez de diuers endroits auec des Sauuages, tenir tout en bride et dans vne profonde paix, gaigner l'affection des vns et des autres. C'est l'industrie, la prudence et la sagesse de Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouuerneur, qui fait cette espece de miracle ; ie crois que ie parle auec le sentiment de tous ceux qui sont sous sa conduitte. Nous auons de tres-particulieres obligations à nostre grand Roy, à Monseigneur le Cardinal et à Messieurs de la Compagnie, et nous leur rendons de tres-humbles actions de graces, de nous auoir donné vn homme si vaillant, si bien versé dans toutes sortes de cognoissances, si propre à commander, et ce que ie mets deuant toutes ces grandes perfections, si peu interessé pour la terre, et grandement interessé pour Dieu. Il est le premier dans les actions de piété, se trouue aux exercices des plus petits, et par ce moyen les rend honorables aux plus grands. Le premier mobile emporte et rauit dans son mouuement tous les autres cieux, et cét homme de Dieu, aimé de Dieu et des hommes, marchant dans les voies de Dieu, y tire apres soy les hommes. Ie demandois n'a pas long-temps, à vn bon vieillard, s'il ne mariroit point sa filleule, ayant appris que plusieurs la recherchoient : Son pere et sa mere, ny moy, respondit-il, ne sommes point pressez de l'esloigner de nous, tant que Monsieur nostre Gouuerneur sera icy, et que vous autres, mes Peres, aurez toute liberté et authorité de reprendre nos vices, et nous monstrer le chemin du ciel ; rien ne nous obligera de la marier. La iustice regne icy, l'insolence en est bannie, l'impudence n'oseroit leuer la teste ; mais quand Monsieur nostre Gouuerneur s'en ira, nous serons en peine de la mettre en lieu d'asseurance : car nous ne sçauons pas qui viendra apres luy. Dieu nous le conserue pour vn long temps. Il est extremement important d'introduire de bonnes loix, et de sainctes coustumes, en ces premiers commencemens : car ceux qui viendront apres nous, marcheront sur nos brisées, et suiuront aisément la pente que nous leur aurons donnée, soit à la vertu, soit au vice.

Des Sauuages qui ont receu le Baptesme.

CHAPITRE III.

Nos Sauuages sont tousiours sauuages, ils ressemblent aux oyseaux de passage de leur pays ; parfois il se trouue en certaine saison, des tourterelles en si grande abondance, qu'on ne voit point les extremitez de leur armée quand elles volent en gros ; d'autrefois en la mesme saison, elles ne paroissent qu'en bien

plus petites trouppes ; il en est de mesme de quantité d'autres oiseaux, de poissons et d'animaux terrestres, ils varient selon les années, et nos Sauuages les imitent en cette inconstance, *Ephrahim sicut auis auolauit ;* tantost ils viennent en gros, puis en detail. Quoy qu'il en soit, voicy les fruicts qu'on a recueillis de ceux qui ont demeuré proche de nos habitations.

L'an passé nous baptisasmes enuiron cent Sauuages; cette année nous en auons baptisé plus de trois cens en tout, tant aux Hurons qu'à Kébec et aux Trois Riuieres. Le premier qui a receu cette faueur à Kébec, se nommoit *Tisiko* en sa langue; c'est l'vn des Seminaristes Hurons, dont ie parlerai en son lieu. Le P. Charles Lallemant le baptisa estant presque à l'agonie, et luy donna le nom de François.

Le 19. de Septembre, vn autre Seminariste, nommé *Satouta*, fut fait Chrestien et nommé Robert en son baptesme; nous en parlerons aussi au chapitre du Seminaire des Hurons.

La troisiesme qui a eu entrée en l'Eglise de Dieu, a esté vne petite fille, qui me fut apportée, comme i'estois à la Riuiere des prairies, auec Monsieur nostre Gouuerneur. Sa mere la voyant malade, et me rencontrant là par cas fortuit, me dit : Nous venons de bien haut sur le grand fleuue ; ie me suis depeschée de venir deuant les autres, qui viennent apres moy, pour vous presenter ma fille malade, afin que vous la baptisiez, comme vous auez fait mes autres enfans. Ie la voulois mener à Kébec, mais puis que ie te rencontre icy, tiens, la voila, prie pour elle. Or voiant que l'enfant se portoit assez bien, ie luy dis qu'elle descendist iusques aux Trois Riuieres, qu'elle y trouueroit mon frere le P. Buteux, qui luy accorderoit sa demande ; elle entre donc dans son canot, et ne manque pas d'aller trouuer le Pere, qu'elle aborda la larme à l'œil, luy parlant en ces termes.

Voicy le quatriesme de mes enfans, que ie vous presente, i'espere que le baptesme luy sera plus fauorable pour le corps, qu'il n'a esté aux trois autres ; mais quand elle ne deuroit pas guerir, ne laisse pas de luy faire selon vostre coustume : car ce que vous faites, ne peut estre mauuais, puis que vous nous cherissez tous. Le P. la baptisa le 26. de Septembre ; Monsieur de Chasteaufort fut son parrain, et luy donna nom Marie ; bien tost apres, elle s'enuola au ciel, auec ses freres et sœurs, si bien que cette pauure femme barbare, a quatre enfans en Paradis. Dieu luy veuille donner le bien qu'elle procure à ses enfans.

Le 5. de Nouembre, le P. de Quen baptisa vn ieune garçon, âgé d'enuiron quatorze ans ; nous l'auions instruit auparauant ; le sieur Oliuier fut son parrain, et luy donna nom Martin. Ses parens firent voir qu'ils estoient fort contens qu'on enseignast leur fils. Ie suis estonné que ces barbares, voyans leurs enfans desesperez pour la santé du corps, sont tres-aises, du moins plusieurs d'entr'eux, qu'on leur procure le ciel, et quand ils se portent bien, ils ne se soucient que de la terre. Mais helas ! ce malheur n'est pas si particulier aux Payens, que ceux mesme qui ont la foy et qui portent le nom de Chrestien n'y participent. Combien voit-on de personnes dans l'Europe, dont l'âme est si attachée à la terre, qu'elle ne la quitte, que lors qu'on met leur corps en terre. Ie remarquay en l'instruction de cét enfant, la bonté d'vn Sauuage ; lequel voyant ce pauure malade tomber en quelque deffaillance, accourt vers nostre maison, et me rencontrant en chemin, me dit tout hors d'haleine : Ce pauure garçon s'en va rendre l'âme, ie t'allois appeller, cours tant que tu pourras. Cette ferueur monstre quelque creance en nos mysteres. Dieu veuille donner accroissement à ces petits commencemens d'vne foy qui n'est pas encor assez forte, pour les induire à quitter leurs meschantes habitudes.

Le mesme iour nous baptisasmes aussi vn grand Sauuage, âgé d'enuiron quarante cinq ans; il se nommoit *Chibanagouch* en sa langue ; le sieur Oliuier fut encor son parrain, et luy donna le nom de Paul. Celuy-cy estoit aimé de ceux

de sa nation, tant pource qu'il estoit l'vn des principaux d'entre eux ; que pour autant qu'il estoit bon guerrier et homme hardi. Il tomba malade retournant de l'Acadie, et comme ie le voiois déchoir tous les iours, ie l'abordai plusieurs fois pour luy parler de Dieu, mais en vain, son cœur rempli d'orgueil ne pouuoit donner lieu à la verité. Il haïssoit ses ennemis auec rage et fureur : comme on eut amené vn Hiroquois à Kébec, le voyant entrer dans sa cabane, il se leue tout malade qu'il estoit, se iette sur ce pauure homme, comme vn chien enragé sur quelque autre animal, et à belles dents luy arrache l'oreille, s'animant d'vne passion si brutale, qu'elle causoit de l'horreur en ceux qui le voioient. Cette manie est bien esloignée de la douceur de IesusChrist; mais Dieu a plus de bonté que le cœur de l'homme n'a de malice. Ce miserable voiant en fin qu'il luy falloit partir de cette vie, ouure les yeux, et se vient cabaner proche de Kébec pour estre instruit. I'estois allé en ce temps-là à Beaupré, qu'on nomme ordinairement le Cap de Tourmente ; Monsieur le Gouuerneur et Monsieur Gand, desirans voir ces belles prairies, m'y menerent pour secourir spirituellement vne famille de François, qui reside en ce lieu-là. Comme nous retournions, le sieur Hebert nous rencontrant me dit, que *Chibanagouch* s'estoit venu loger proche de nos François, et qu'il y auoit long temps qu'il m'attendoit, pour entendre la doctrine de Iesus-Christ, et receuoir le S. Baptesme; ie le trouuai en effet dans cette bonne disposition. *Nikanis*, me dit-il, il y a long temps que ie t'attends, instruis moy, car ie ne veux pas aller dans les feux. D'où vient, luy dis-ie, que tu m'as resisté si long temps, quand ie t'ay parlé de ton salut ? Ie n'auois point d'esprit, me repart-il, mais maintenant que ie me meurs, ie pense à ce que tu m'as enseigné. Mais en effect est-ce tout de bon que tu veux croire en Dieu? Tu le verras en m'instruisant, car ie perseuererai aupres de toy iusques à la mort. Nous l'allions donc voir ordinairement le P. de Quen et moy. Comme ie luy portois quelques images, luy ayant expliqué ce qu'elles representoient, il l'enseignoit aux autres : Tenez, disoit-il, voila la figure de ceux qui n'ont pas voulu croire, voyez comme ils sont liez de fers, comme ils sont dans les feux, comme ils sont enragez ; ces autres là qui vont là haut, ce sont ceux qui ont creu et obei à celuy qui a tout fait. Les heretiques sont grandement blasmables, de condamner et de briser les images, qui ont de si bons effets. Ces sainctes figures sont la moitié de l'instruction qu'on peut donner aux Sauuages. I'auois desiré quelques portraits de l'enfer et de l'âme damnée ; on nous en a enuoyé quelques vns en papier, mais cela est trop confus. Les diables sont tellement meslez auec les hommes, qu'on n'y peut rien recognoistre, qu'auec vne particuliere attention. Qui depeindroit trois ou quatre, ou cinq demons, tourmentans vne âme de diuers supplices, l'vn luy appliquant des feux, l'autre des serpens, l'autre la tenaillant, l'autre la tenant liée auec des chaisnes, cela auroit vn bon effet, notamment si tout estoit bien distingué, et que la rage et la tristesse parussent bien en la face de cette âme desesperée : la crainte est l'auancouriere de la foy, dans ces esprits barbares. Mais pour conclure ce poinct, ce pauure Neophyte, ayant esté baptisé le 5. de Nouembre, vescut iusques à l'onziesme du mois suiuant, exerçant des actes de foy et d'esperance, et donnant assez à cognoistre qu'il auoit receu ce diuin Sacrement pour le salut de son âme, et non pour esperer quelque secours pour son corps : car encor qu'il fust dans vne grande disette, si est-ce neantmoins qu'il ne nous demandoit rien, contre la coustume de sa nation, qui est l'importunité mesme enuers les estrangers. Estant mort, Monsieur le Gouuerneur et Monsieur le Cheualier de l'Isle, son Lieutenant, honorerent ses funerailles, comme aussi plusieurs autres de nos François.

L'onziesme iour de Nouembre, le P. de Quen baptisa un petit Sauuage malade ; il se nommoit *Penoutet*, vn de nos François luy changea ce nom, et l'appella

Iean Baptiste; sa mere permit volontiers qu'on l'instruisist et qu'on le fist Chrestien.

A mesme iour nous en baptisasmes encor vn autre, qui fut nommé Louys. Ses parens furent bien aises qu'on luy conferast ce grand bien deuant qu'ils entrassent dans les terres.

Les iugemens de Dieu sont estranges; son esprit se respand sur ceux qu'il luy plaist. Le chemin estoit fort fascheux; pour aller aux cabanes des Sauuages, il falloit descendre vne montagne fort roide, ou y aller par eau, ce que nous ne pouuions faire; nous estions fort occupez en ces temps-là. Cependant vn desir nous aiant pris d'aller voir ces Barbares, nous quittasmes toute autre affaire, et arriuasmes si à propos, que si nous eussions encor retardé fort peu de temps, ces deux pauures petits fussent partis et d'aupres de Kébec et de cette vie, sans estre lauez dans le sang de l'agneau: car leurs parens les aloient traisner dans les bois auec eux, où ils moururent bien tost apres leur baptesme, comme nous auons appris.

Le 14. du mesme mois, nous baptisasmes en nostre Chappelle de Kébec, auec les sainctes ceremonies de l'Eglise, vn petit enfant âgé de quelques mois; ses parens le nommoient *Oüasibiskounesout*, et Monsieur Gand l'appella François. Ce pauure petit estoit fort malade; Dieu luy rendit bien tost apres la santé. Son pere se nomme *Mantoueabeouichit*, et sa mere, *Outchibahabanoukoueou*. Ils ont donné vne petite fille de leurs enfans au sieur Oliuier, qui la cherit tendrement; il l'entretient et la fait esleuer à la Françoise; si cette enfant s'en retourne par fois és Cabanes des Sauuages, son pere extremement aise de voir sa fille bien couuerte et en fort bon point, ne l'y laisse pas demeurer long-temps, la renuoiant en la maison où elle demeure. Mais pour reuenir à nostre petit François, ses parens retournans de dedans les bois, au commencement du Printemps, Monsieur Gand, qui est charitable au possible enuers ces pauures barbares, recognut son petit filleul; l'appellant par son nom, ce pauure petit luy respondit en begaiant, mais d'vne façon si gentille, aussi est-il fort bel enfant, qu'aussi tost Monsieur Gand luy fit faire vn petit habit à la Françoise. Si tost qu'il sera en estat d'estre instruit, i'espere que nous l'aurons pour l'instruire; son pere et sa mere l'ont ainsi promis en son baptesme.

Le 12. de Decembre, nos Peres qui demeurent à la Conception aux Trois Riuieres, baptiserent vne petite fille, que Madame Godefroy nomma Marie. Les secrets de Dieu nous sont incognus. Les Sauuages, s'estans retirez dans les bois, auoient emporté cette pauure enfant, âgée seulement de deux ou trois ans. Les Peres la voiant malade ne l'auoient osé baptiser, sur l'incertitude de sa santé. En fin ces Barbares la rapporterent vn peu deuant sa mort, contre ce propos qu'ils auoient fait de tarder bien plus long-temps, et Dieu la receut en sa grace, puis en sa gloire. *Qui habitat in adiutorio altissimi in protectione Dei cœli commorabitur.*

Le 5. de Ianuier, deux petites filles Sauuages, furent solennellement baptisées en l'Eglise du grand Couuent des Carmelites de Paris. La flotte, retournant l'an passé de nos haures, emporta cinq Sauuages de ce païs cy, vne ieune femme Hiroquoise, vn petit garçon et trois petites filles Montagnaises. Cette ieune Hiroquoise demeure en la maison de Madame de Combalet, qui prend la peine de l'instruire quelquefois elle mesme en la foy de Iesus-Christ et en la crainte de Dieu, comme ie l'ay appris. Si la vertu s'emparoit tellement de son cœur, qu'elle fust propre pour retourner auec les Religieuses, qui viendront en son temps, elle leur seruiroit grandement: car elle instruiroit les petites filles Sauuages, qui seront auec elles, à planter du bled d'Inde; mais il seroit souhaitable qu'elle fust auec le temps en lieu où elle peust s'addonner au iardinage; autrement, aiant trop gousté la douceur du repos et l'abondance d'vne grande maison, elle refuiroit par apres le trauail; c'est à quoy i'apprends que l'on

songe. Pour le petit garçon, on m'asseure qu'il esten bon lieu ; i'espere qu'estant bien esleué, on le renuoiera quelque iour pour secourir ses compatriotes.

Quant aux trois petites filles, l'vne d'icelles estoit desia Chrestienne. Nous l'auons addressée à l'hospital de Dieppe ; la Superieure de cette maison fort bien reglée, m'en escrit en ces termes : *Nostre petite Louise fait tres-bien ; elle est extremement douce, souple, obeïssante et deuote ; quand il y a quelque petite deuotion à faire dans la classe des petites Seminaristes, c'est la premiere à la demander ; elle est tellement modeste et attentiue durant le sainct seruice de l'Eglise, qu'elle fait honte à nos petites Françoises ; pour moy elle me donne de la deuotion. Ie m'entretiens souuent auec elle des choses qui concernent nostre saincte Religion ; elle y fait paroistre tant de contentement, que ie crois qu'elle sera capable de faire vn grand bien en son pays, si nostre Seigneur luy donne vne longue vie. Nous esperons qu'elle communiera à Pasques, eu esgard à sa deuotion. Il y a des millions de Chrestiens, qui ont receu nostre Seigneur, qui n'en sçauent pas tant qu'elle. Ie vous enuoie vne pale de calice, dont elle a fait la dentelle de point couppé ; si elle n'eust point esté malade, nous l'eussions renduë ou remenée plus sçauante ; elle dit qu'elle veut estre Religieuse, et qu'elle ne veut point retourner en Canadas, qu'auec nos sœurs.* Ce sont les paroles de la mere superieure, qui deuoit renuoier l'année prochaine cette pauure petite ; mais le sieur Hebout, qui luy a serui de pere, la voiant si contente, la laisse volontiers, iusques à la venuë des Religieuses. Cette pauure enfant m'a escrit trois mots, que ie coucherai volontiers icy. *Mon R. P. La paix de nostre Seigneur. Ie suis fort contente d'estre en France, pour les faueurs que i'y ay receuës, et que ie pretends y receuoir, me voiant à la veille de ma premiere Communion, ce qui me donne vne telle allegresse, que ie n'ay point de paroles pour l'expliquer ; ie prends l'asseurance de supplier en toute humilité V. R. d'en remercier la Diuine Majesté. Ie vous enuoie le premier ouurage que i'ay fait ; i'ay esperance d'estre plus sçauante, et de repasser quand et nos Meres en Canada, pour rendre le deuoir d'hospitalité à celles de ma nation, si Dieu m'en fait la grace.* Et plus bas elle s'excuse, si elle escrit fort mal, ne pouuant pas encor former ses lettres. Dieu veille respandre sa saincte benediction sur ces pauures enfans. Mais parlons des deux autres. Ie les auois presentées à Madame de Combalet, comme à celle dont la grandeur ne dedaigne point la bassesse de ces pauures creatures. Cette Dame aiant pris resolution de les faire baptiser, les fit conduire en l'Eglise des Carmelites, où elles quitterent le nom de Barbares, pour entrer dans la liberté des enfans de Dieu. La mere Magdeleine de sainct Ioseph me descrit leur baptesme en peu de mots. *Vous apprendrez*, dit-elle, *la benediction que Dieu a donnée au baptesme des deux petites Sauuages, tant pour la celebrité de l'action, que pour la grande deuotion qu'vn grand peuple, qui se trouua dans nostre Eglise, y tesmoigna. La plus grande fut tenuë sur les fonds par Madame la Princesse de Condé, qui la nomma Marguerite Therese ; le parrain fut Monsieur le Chancelier. La seconde fut tenuë par Madame de Combalet, et nommée Marie Magdeleine ; le parrain a esté Monsieur des Noiers, Secretaire d'Estat. Nous eusmes en nostre Eglise pour predicateur Monsieur l'Euesque de sainct Papoul, vn des plus estimez Predicateurs de nostre temps, et tres-sainct homme, lequel aiant ce beau suiet de la vocation des Gentils, parce que c'estoit le iour des Rois, il n'oublia pas de recommander l'action de nos deux petites Canadoises, et de loüer la charité de ceux qui trauaillent à acquerir ces âmes au fils de Dieu.* Et plus bas elle adiouste : *Ie vous diray encor, que Marguerite Therese, qui nous est restée des deux petites Sauuages, l'autre estant trespassée, est la plus iolie qu'il est possible ; elle paroist fort bonne enfant, et auoir bien de l'esprit ; elle fait de petites questions, comme est de sçauoir, si nous ressusciterons, si nous verrons Dieu,*

si nos corps seront glorieux; sur le S. Sacrement, si c'est Dieu qui y est caché sous les especes sacramentelles, et ainsi plusieurs autres choses qu'elle demande sur cela. I'espere que Dieu la benira, et en aura soin.

Ah! que ie dirois volontiers à cette enfant: Helas! ma fille, qui vous a tirée de la bassesse pour vous loger dans l'affection des grands? qu'auez vous donné à Dieu pour sortir de vostre esclauage, et pour estre enroolée au nombre de ses enfans? vous souuient-il des resistances que vous me faisiez, quand vostre pere vous aiant mise entre mes mains, vous en vouliez eschapper à toute force, pour courir apres vostre malheur? vous ne croyez pas ce que vos compatriotes ne sçauroient encor se persuader, que nous desirions vous procurer le plus grand de tous les biens; priez pour eux maintenant, et vous disposez de les venir secourir. Ie vois tous les iours vos compagnes mal vestuës, logées sous des escorces, quasi tousiours affamées, et vous estes en l'abondance; benissez celuy qui vous a fait ces biens, et le coniurez d'auoir compassion de vostre pauure et miserable nation. Pour tous ces grands personnages que ie viens de nommer, lesquels ont cooperé à vostre baptesme, ie ne leur puis dire autre chose sinon, *Benedicti vos à Domino*, qu'ils sont les benis de Dieu. Ce n'est pas, ma fille, pour la noblesse de vostre extraction, qu'ils vous ont tenuë sur les fonds, qu'ils prennent la peine de vous instruire, qu'ils vous honorent de leur affection; mais ces âmes sont des âmes d'eslite, qui sçauent la grandeur et le prix du sang de Iesus-Christ, qu'ils vous veulent appliquer, pour l'amour qu'ils luy portent: recognoissez ces faueurs, abaissez vous deuant eux, et bien dauantage deuant Dieu; prenant ces belles paroles pour votre deuise: *Misericordias Domini in æternum cantabo*, Ie chanterai à tout iamais les misericordes de mon Dieu. C'est assez sur ce point, i'ay creu que ces deux enfans, nez en nostre nouuelle France, deuoient auoir place entre ceux que Dieu a pris pour ses enfans en leur pays.

Le 20. de Ianuier, nous baptisasmes le petit fils d'vn Sauuage nommé *Itaouigabaouïou*. Comme nous auions remarqué que son enfant estoit malade, nous luy recommandions fort de nous aduertir quand il le verroit en danger de mort, afin de luy procurer l'entrée du ciel; il n'y manqua pas, car voiant qu'il ne pouuoit plus manger, il nous vint dire que c'estoit fait de son fils, et que nous luy fissions ce que nous auions destiné. Nous luy demandasmes s'il le pourroit apporter à la Chappelle, car ils estoient cabanez assez proche de Kébec, et s'il ne cognoissoit point quelque François, pour le prier d'estre parrain de son enfant; il repart qu'il feroit apporter le malade, et qu'il prieroit Monsieur de sainct Sauueur de luy donner nom; cela fut fait, l'enfant fut consacré à Iesus-Christ, et nommé Nicolas. Trois iours apres, ce pauure petit Chrestien tirant aux abois, son pere nous enuoia querir pour le voir mourir; toute la Cabane estoit remplie de Sauuages, inuitez à vn festin, qu'on faisoit pour la mort de l'enfant. Nous entrasmes apres que le festin fut acheué: le pere tenoit son pauure petit enfant, qui enduroit et souffroit de grandes conuulsions; sa mere se lamentoit fort, tous les Sauuages estoient dans vn triste et morne silence. Estans entrez nous gardasmes le silence quelque temps aussi bien que les autres, afin de leur tesmoigner que nous participions à leur deuil. Veritablement nous admirions la constance du pere de ce petit innocent: car quoy que ses yeux vissent les douleurs bien sensibles de son fils vnique, et que ses oreilles entendissent les tristes sanglots et lamentations de sa femme, il ne donna iamais aucun signe ny aucune marque d'vn cœur foible, mais auec vne grande egalité d'esprit, qui paroissoit sur son visage, il soulageoit son fils auec vn amour de mere, gardant neantmoins la constance d'vn pere. Apres auoir imité quelque temps leur silence, ie commençai à vouloir consoler la mere, non pas tant pour esperance de luy oster sa tristesse, que pour entrer dans vn meilleur discours. Nous sommes en Europe dans vn erreur: quand

quelqu'vn est triste, nous l'accablons de raisons pour arracher son mal, et c'est cela mesme qui luy augmente sa douleur. La meilleure façon de consoler vne âme affligée, c'est de suiure le conseil de sainct Paul, *Flere cum flentibus*, pleurer auec ceux qui pleurent, afin de leur faire ietter par les yeux, notamment aux femmes, l'amertume qui noie leur cœur; cela fait, il ne faut plus parler de l'obiet qui cause la tristesse. Les Sauuages gardent cecy parfaitement, car ils ne veulent point qu'on fasse mention des trespassez dans leurs discours familiers, mais seulement quand on veut (comme ils disent) releuer ou faire reuiure le deffunt, faisant porter son nom à quelque autre. Mais reprenons nostre discours. Ie pris donc la parole, et m'addressant à la mere, ie luy dis : Ie garderai parmi vous la coustume des François : quand quelque enfant meurt en France, et que la mere s'en afflige, on luy dit qu'en effet elle a raison de s'attrister de la perte d'vn si gentil enfant, mais neantmoins qu'elle doit bien tost essuier sa douleur, si son enfant meurt Chrestien, car le ciel luy est ouuert, où il s'en va en vn lieu plein de delices, où la maladie, la faim, la pauureté, les douleurs et la mort n'entre point. En vn mot, ie taschai en mon patois Sauuage, de leur faire voir vn petit eschantillon des grands biens dont ce petit enfant de Dieu alloit iouïr. Ils escouterent cela dans vn grand silence, et monstrerent y prendre plaisir; pour conclusion ce petit Ange, aiant encor resisté quelque temps, s'enuola au ciel, et son corps fut enterré solennellement, auec vn autre Chrestien, dont ie vay parler.

Le 25. du mesme mois, le fils d'vn Sauuage, que les François surnomment Le Cadet, receut le sainct Baptesme. Le P. de Quen le fit Chrestien, et Monsieur Gand le nomma Paul ; il estoit âgé de dix-sept ans ou enuiron. Ce pauure garçon nous ferma fort long temps l'oreille, ne voulant point en aucune façon ouïr parler de Dieu ; ie ne sçay s'il ne se figuroit point, qu'il estoit mal pris à vn sien frere d'auoir receu la foy, s'imaginant que le Sacrement de vie luy auroit causé la mort ; quoy que c'en soit, quand ie l'abordois pour l'instruire, estant fort malade, il s'enueloppoit dans sa robbe, et ne me vouloit point escouter en aucune façon : c'est pourquoy ie taschai de l'espouuanter par l'apprehension de l'enfer, si bien que ie le fis pleurer ; dequoy m'estant apperceu, ie redoublai mon discours, et rehaussai ma voix : Tu ne crains pas la mort eternelle, et tu crains la mort de ton corps ; soit que tu croies, ou que tu ne croies pas, tu es mort, tu n'en peux plus, et non content de souffrir la langueur de ta maladie, tu veux souffrir les tourmens horribles de l'enfer ; si ie te haïssois, ie te laisserois aller dans le feu, mais i'ay pitié de ton âme, escoute et prends garde si ce qu'on t'enseigne est mauuais. Son pere voiant que ie le pressois, luy dit : Mon fils, tu deurois obeïr au Pere, ce qu'il t'enseigne est bon. En fin Dieu luy toucha le cœur, il me promit qu'il m'escouteroit, ce qu'il fit. L'aiant iugé assez instruit, nous le baptisasmes; cinq iours apres son baptesme, il mourut, la mesme nuict que le petit Nicolas, c'est pourquoy on les enterra tous deux ensemble. Or comme on eut beaucoup de peine à faire la fosse, la terre estant fort gelée, les Sauuages qui venoient au conuoi, se retirerent en nostre maison, attendant qu'elle fust faite ; ie me mis donc en ma chambrette. L'vn d'eux me voiant parti, prit la parole, et commence à dire à ses compatriotres : I'admire ce que disent ces gens icy : ils prennent beaucoup de peine pour nous, ils nous disent que les morts qui ont creu, s'en vont deuant nous iouïr d'vn grand bon-heur, et que nous irons apres eux, si nous voulons croire, qu'il y a des peines ordonnées pour les meschans ; ie pense qu'ils disent vray, nous ne sçaurions dire le contraire : car comme ce qu'ils disent nous est nouueau, et que pas vn de nous n'en a cognoissance, si nous n'en voions la verité, du moins n'oserions-nous les accuser de mensonge ; si nos ancestres eussent sceu escrire, ils nous auroient laissé de gros liures de fables et de faussetez :

pour moy ie trouue que la doctrine des François est bonne. I'escoutois ce discours de ma chambre, que les autres à la verité n'improuuoient pas, mais aussi ne donnoient ils pas assez de tesmoignages qu'ils l'approuuassent fort.

Le 14. de Feburier, vne femme paralytique fut mise au nombre des Chrestiens. Voicy comme en parle le P. Buteux. Cette pauure creature n'auoit plus que les léures et la parole de libre, elle estoit couchée sur vn bout de peau de cerf, large et long enuiron de deux pieds, couuerte de la moitié d'vne demie couuerture tres-simple et toute vsée, elle estoit dans vne cabane percée à iour de tous costez. Comme elle ne pouuoit s'approcher du feu, ny en faire quand il s'esteignoit la nuict, elle estoit par fois toute roide et glacée de froid. Les Sauuages, qui n'ont point de foy, et par consequent de charité, luy laissoient demander à boire plus de quatre fois deuant que de luy en donner vne seule fois. Ie la faisois manger moy-mesme, dit le P. et l'appâtois comme vn enfant; quand i'allois aux cabanes, ces barbares me disoient, qu'elle auoit les reins tout escorchez, et cependant iamais dans tout le temps que nous l'auons visitée, nous n'auons veu aucun acte d'impatience, ny entendu aucune plainte de ceux de sa cabane; seulement comme elle vit qu'ils parloient de decabaner : Helas! dit-elle, ils me tuëront, ou m'abandonneront en quelque endroit. Cela mesme arriua le lendemain de son baptesme, car le P. du Marché estant allé aux cabanes luy porter à manger, ils l'arresterent, et luy dirent: Attends tu entreras bien tost. Ils enseuelissoient cette pauure creature, laquelle se portoit assez bien deux heures deuant, aiant fait le signe de la croix, et prononcé le doux nom de Iesus et de Marie. Il est assez probable qu'ils la mirent à mort. L'hospital remediera à ces grands desordres.

Le 18. du mesme mois, vne femme Sauuage receut le baptesme; mais il vaudroit bien mieux pour elle, que iamais elle ne l'eust receu, car elle est morte dans l'apostasie. Comme le P. de Quen et moy la visitions fort souuent durant sa maladie, si nous ouurions la bouche pour luy parler de nostre creance: Guerissez moy, disoit elle, et ie croirai, autrement non, ie veux viure ; si vous me voulez rendre la santé, i'obeïrai à vos paroles. I'auois beau luy dire que cela n'estoit pas en nostre pouuoir. Comme vn Sauuage, nommé *Makheabichtichiou*, s'estoit trouué mal, et que nous l'auions assisté en sa maladie, le faisant par fois coucher en nostre maison, cette femme voiant qu'il se portoit bien, attribuoit le recouurement de sa santé à nostre pouuoir et à la cognoissance que nous auions auec le *Manitou*, c'est à dire, auec celuy qui oste ou rend la vie, si bien qu'elle nous demandoit tousiours la vie du corps, ne se souciant pas beaucoup de celle de l'âme. Ie me sers de toute la douceur possible pour gagner son esprit, ie passe de la douceur aux menaces; mais ny l'huile ny le vinaigre n'estoient pas assez puissans, pour guerir vne si grande maladie comme est l'opiniastreté: qui aime trop cette vie, est en danger de perdre l'autre, comme il est arriué à cette pauure miserable, selon qu'on en peut probablement iuger. Aiant donc quasi desesperé de son salut, i'en aduertis le sieur Oliuer, qui cognoissoit et cherissoit ses parens de longue main, et qui assistoit fort charitablement cette pauure languissante; il la va voir, luy demande si elle se veut perdre, d'où venoit qu'elle ne me vouloit point escouter. Il ne fait que me tancer, et me parler de la mort, m'estourdissant en ma maladie, respondit elle. En effet ne pouuant faire entrer la foy dans son esprit, par l'esperance du ciel, i'auois tasché de luy donner entrée par la terreur de l'enfer. Or soit qu'elle feignist, ou qu'en verité elle eust quelque bonne volonté, elle promit au sieur Oliuier de croire en Dieu et d'obeïr à ce que ie luy dirois. Nous la visitasmes plusieurs fois; elle nous escouta auec paix et repos, monstrant prendre goust en nostre doctrine. La voiant suffisamment instruite, nous luy accordons le baptesme, qu'elle souhaittoit, du moins en apparence ; le sieur Oliuier luy donna nom Marie; ie confesse

que mon âme ressentoit ie ne sçay quel dégoust, qu'elle n'a pas de coustume de ressentir au baptesme des autres. Ie ne me peus tenir, que ie ne tesmoignasse au sieur Oliuier, que mon cœur n'estoit point satisfait. Le P. de Quen auoit les mesmes sentimens ; mais qu'eussions nous fait? il n'y a point d'apparence de refuser ce Sacrement à vne personne qui fait paroistre qu'elle a desir de s'en bien seruir. Aiant receu ces eaux sacrées, nous taschions bien d'en conceuoir quelque ioie ; mais mon âme n'en pouuoit receuoir, quoy que ie l'y contraignisse à force de raisons. Quelques iours s'escoulerent, sans qu'elle fist paroistre aucune alienation de la foy ; mais rentrant dans les pensées de la vie presente, elle nous prit en horreur, en sorte qu'elle ne nous vouloit plus parler, ny respondre à nos demandes ; on a beau l'amadoüer pour la flechir, ses oreilles sont bouschées à nos paroles, et son cœur fermé aux inspirations de Dieu. Voiant donc qu'elle s'alloit perdre, ie l'entrepris certain iour, formant les plaintes que feroit son âme dans le desespoir et dans les feux, peut estre auant que trois iours se passassent. Ie luy racontai quelque chose de la rage et de la fureur des diables ; elle ne peut supporter ces menaces, elle se met à pleurer et à grincer des dents, et sans me rien dire, elle sort de la cabane à quatre pattes, comme on dit, car elle ne se pouuoit plus tenir sur ses pieds, et se couche sur la neige. Ie pensois qu'elle fust sortie pour quelque necessité ; mais le P. de Quen me dit : Non, i'ai bien cogneu à son geste qu'elle est sortie de despit et de rage. Voiant qu'elle ne retournoit point, ie m'imaginois qu'elle estoit entrée dans quelque autre cabane voisine : c'est pourquoy aiant tardé encor enuiron vne demie heure à instruire ceux auec lesquels nous estions, nous sortismes pour nous en retourner ; nous fusmes estonnez que nous trouuasmes cette pauure abandonnée exposée à l'air et sur la neige, n'aiant sur soi qu'vn meschant bout de peau, dont elle se couuroit. Ie me presente pour la reconduire en sa cabane, luy parlant affablement et auec compassion ; elle me rebuta opiniastrement ; son mary, qui estoit bon Sauuage, en estoit bien triste, mais il n'y pouuoit apporter aucun remede.

Peu de iours apres, vne femme Sauuage me vint trouuer, et me dit que cette miserable apostate s'estoit voulu tuer, qu'on auoit esloigné d'elle tous les cousteaux, qu'on l'auoit veuë enleuée en l'air plus d'vne coudée, qu'elle s'estoit derobée de ses gens, s'enfuiant la nuict pour disparoistre et estre emportée du diable, que ses gens l'auoit rattrappée, que si elle eust disparu, elle auroit consommé et fait mourir les Sauuages. Tout cecy m'estonna. Ie m'enquestai si par fois quelque Sauuage disparoissoit sans estre reueu, on me dit que cela arriuoit. Mais ie parlerai de cecy en vn autre endroit. Desirant donc sçauoir si cette femme nous auoit raconté de vraies ou de fausses nouuelles, nous priasmes Monsieur Oliuier d'aller visiter cette desesperée, pour voir si elle vouloit perseuerer dans son malheur, et pour s'enquerir de ce qui luy estoit arriué. Il la fut voir ; elle ne voulut point respondre à ses demandes, ny luy parler en aucune façon. Il interrogea sa mere sur ce qui s'estoit passé ; elle donna assez à cognoistre qu'en effect elle s'estoit voulu tuer, qu'elle leur estoit eschappée la nuict, sans sçauoir comment ; mais qu'ils l'auoient attrappée et ramenée en sa cabane. Comment s'enfuioit elle, demanda-il, veu qu'elle ne se peut remuer? Qu'en sçauons nous? respondent-ils, c'est peut-estre, dit sa mere, que son âme s'en veut aller, et elle couroit apres pour ne la point laisser eschapper. Voila ce que le sieur Oliuier nous en rapporta. En fin la pauure miserable, aiant la mort entre les dents, fut portée de l'autre costé du grand fleuue, où les Sauuages alloient chercher de l'Orignac, et mourut bien tost apres son depart, ainsi qu'il nous fut rapporté.

Le 28. du mesme mois de Feburier, Monsieur Gand fut parrain d'vne femme Sauuage, et la nomma Anne en son baptesme. Le desespoir de la santé du corps luy fit penser à la santé de l'âme ;

tant qu'elle eut quelque esperance de la vie temporelle, elle ne se mit point en peine de l'eternelle ; mais voiant que le temps luy alloit eschapper, elle se voulut ietter dans l'eternité. Comme ie m'estonnois de la longue resistance qu'elle nous auoit faite, vn ieune Sauuage me dit, que ie ne m'en estonnasse pas, et que plusieurs de leur nation ont cette pensée, que le baptesme nuit à la vie, mais qu'il est bon pour se defendre du feu dont nous les menaçons. Voila pourquoy quelques-vns ne veulent point estre baptisez, qu'ils n'aient perdu toute esperance de pouuoir recouurer leur santé ; c'est vn erreur que le diable leur iette dans l'esprit, semblable à celuy de nos heretiques, qui donnent des passeports aux enfans pour aller au ciel sans baptesme ; mais les vns et les autres sont trompez. Cette pauure femme estant Chrestienne, suruescut quelques iours ; comme nous l'allions souuent consoler, pour l'aider à se fortifier en la foy qu'elle auoit receuë, ie luy demandai si elle n'auoit point ouy parler de Marie, qu'elle cognoissoit fort bien (c'est cette Apostate dont ie viens de parler), et si elle ne vouloit point se perdre aussi bien qu'elle. Helas! nenny, me fit elle ; ie veux croire iusques à la mort, ie ne veux point descendre sous la terre, dans ces brasiers dont vous m'auez parlé. Aiant perseueré dans cette saincte resolution, en fin elle alla iouïr des biens qu'elle auoit esperés. Le 7. iour de Mars, nous enterrasmes son corps à la façon des Chrestiens. Or il arriua que ses parens, aians enueloppé ie ne sçay quel petit paquet d'escorce auec son corps, la vouloient deterrer le lendemain ; ie m'y opposai et pressai fort le Sauuage qui me portoit cette parole, de me dire ce que c'estoit ; en fin il me dit que c'estoit vn peu de ses cheueux, qu'ils auoient couppés et enueloppés dans de l'escorce, et que ce petit paquet auoit esté mis auec le corps par mégarde ; qu'il le falloit retirer pour le donner au plus proche parent de la deffuncte. Ie me moquai de leurs superstitions, et comme il me dit que cét homme se pourroit fascher, ie luy dis en riant, qu'il couppast vn petit des cheueux de sa teste, ou qu'il prist vn peu de poil d'Orignac, pour donner à son parent ; que cela luy seroit bien aussi vtile, que ce qu'il demandoit. Il se mit à rire, et s'en alla.

Le 13. de May nous fismes Chrestien, m'escriuent nos PP. des Trois Riuieres, vn petit garçon âgé de quatre à cinq ans, fils d'vn Sauuage nommé *Aouesemenisk*. Il n'estoit pas si voisin de la mort, mais comme son pere l'emmenoit dans les terres pour vn an, promettant de nous le donner, s'il recouuroit sa santé, nous iugeasmes à propos de luy faire vn bien, dont il ne cognoistra la grandeur que dans le ciel. Le Chirurgien du fort le nomma Aimé.

Le 14. iour du mesme mois, le P. Adam confera le S. baptesme à vn petit garçon âgé d'enuiron 9. à 10. ans. Vn de nos hommes, nommé Christofle, luy donna nom Ignace. Nous nous estions retirez, le P. de Quen et moy, en la maison de nostre Dame des Anges, pour iouïr par quelque temps du repos d'vne douce solitude auec Dieu, suiuant la coustume de nostre Compagnie. Le pere de ce petit Chrestien, sçachant que nous estions là, nous vint trouuer, et nous amena deux de ses enfans, qu'il nous auoit desia presentés à Kébec ; nous en receusmes vn au baptesme, et luy promismes de prendre l'autre pour le Seminaire. Il vit conferer ce Sacrement à son fils, auec les sainctes ceremonies de l'Eglise, et s'en alla fort satisfait.

Le 25. du mesme mois, le P. de Quen baptisa vn grand ieune homme languissant, qui nous consola fort en l'instruisant. Le sieur de la Porte fut son parrain, et le nomma Pierre. Comme nous estions en sa cabane, pour luy expliquer les poincts de nostre creance, sa mere, qui reuenoit d'vne autre cabane, nous entendant, luy cria tout haut deuant que d'entrer : Mon fils, crois ce que te disent les PP. Si i'estois malade, ie les croirois, car ils disent vrai ; si tu ne peux parler, pense en ton cœur à celuy qui a tout fait, et luy dis qu'il aie pitié de toy ; ie viens de voir vne femme malade, laquelle m'a dit que quand les

PP. l'instruisent, elle dit en son cœur ce qu'ils disent de bouche ; celuy qui a tout fait voit ce que tu penses. Ce pauure garçon entendant cela, se rendoit fort attentif. Il mourut bien tost apres son baptesme ; comme sa mere refusoit de donner son corps pour l'enterrer en nostre cimetiere, le P. Lallemant, qui estoit pour lors à Kébec, m'escriuit qu'il seroit à propos que ie m'y transportasse, pour tirer ces sainctes despoüilles des mains de cette femme. Ie priai le P. de Quen d'y aller, pource que i'auois quelque empeschement. Il tasche de sçauoir pourquoy cette femme faisoit difficulté de donner le corps de son fils. Elle en donna trois raisons : la premiere, que le cimetiere de Kébec estoit fort humide ; la seconde, que nous ne voulions pas permettre qu'ils missent des escorces dans leur fosse, et la troisiesme, qui estoit la plus forte en sa pensée, c'est que nous auions baptisé son fils auec de l'eau de la riuiere, et que nous baptisions les autres auec de l'eau que nous apportions de nostre maison ; que l'eau de la riuiere n'auroit aucun effect, et que son fils n'iroit point au lieu que ie luy auois dit. Elle s'opiniastra là dessus, et retint ce pauure corps trois iours sans l'enterrer ; enfin aiant encor plus de confiance en nous qu'en ceux de sa nation, elle nous l'apporta à nostre Dame des Anges, s'asseurant que nous ne desroberions rien du bagage qu'elle luy donneroit pour aller en l'autre monde. La necessité nous auoit contraint de baptiser ce pauure garçon sans ceremonie, mais nous l'enterrasmes auec le chant de l'Eglise, ce qui consola fort les barbares, qui assisterent à ses funerailles. Comme ie leur disois que l'âme n'auoit que faire de tout ce bagage qu'ils iettoient dans la fosse, ils me repartirent : Nous le croions ainsi, mais nous esloignons de nos yeux ce qui nous causeroit de la douleur, nous faisant ressouuenir du trespassé.

Le mesme iour vn homme âgé d'enuiron 50. ans, de la nation des *Attikamegues*, fut enrôllé au nombre des Chrestiens, aux Trois Riuieres. Le P. Buteux me mande que le voiant malade, il luy demanda, où il pensoit aller apres sa mort : Au ciel, repartit-il. Ie pris de là occasion de luy enseigner, dit le P. ce qu'il falloit faire pour obtenir ce grand bien. Ie le trouuai fort bien disposé, et à demi instruit, m'aiant ouy parler de nostre foy dans leurs cabanes : c'est pourquoy nous le fismes Chrestien. L'vn des interpretes fut son parrain, et l'appela François. Comme ie luy faisois prononcer son nom : Ie suis bien aise, dit-il, qu'on me nomme ainsi doresnauant, et non plus *Memegouechiou*, comme on faisoit.

Le 5. iour de Iuin, le sieur Oliuier baptisa vne ieune fille âgée d'enuiron douze ans. Nous auions commencé de l'instruire, mais comme nous n'en estions pas encor satisfaits, nous ne luy auions point conferé ce Sacrement. Le sieur Oliuier se rencontrant dans les cabanes, la trouua agonisant : c'est pourquoy n'esperant pas que nous en peussions estre aduertis assez tost, la baptisa sans ceremonies ; elle fut enterrée le mesme iour.

Le 8. de Iuillet, vn ieune enfant Algonquin, receut la santé du corps et de l'âme par le moyen des eaux sacrées du baptesme. Or vn Montagnez voiant qu'il s'en alloit mourant, en vint donner aduis au P. Buteux, luy disant que le pere de l'enfant ne seroit pas marri qu'il l'allast voir, aiant tout donné ce qu'il auoit aux sorciers, iusques à sa propre robbe, pour le faire chanter et souffler à leur façon, et tout cela sans aucun effect. Le P. s'y transporte, tesmoigne à ce barbare qu'il n'entroit point en sa cabane pour auoir, ains au contraire pour donner secours au corps et à l'âme de son fils ; que s'il vouloit qu'on le baptisast, que peut estre nostre Seigneur luy rendroit la santé. Ce pauure homme en fut très-content. Monsieur de Châteaufort, qui commande aux Trois Riuieres voulut estre son parrain, et le nomma Iean. Ce pauure petit estant fait enfant de Dieu, guerit pleinement dans les deux iours suiuans, auec l'estonnement de ses parens.

Le 18. du mesme mois, le P. Daniel

baptisa vn Huron, de ceux qui estoient arriuez pour la traitte, et qui estoit descendu iusques à la residence de la Conception aux Trois Riuieres. Comme il ne le trouuoit point capable d'instruction, tant il estoit oppressé de sa maladie, il s'auisa de faire mettre à genoux ses Seminaristes Hurons qui l'accompagnoient, les faisant prier Dieu auec foy pour le salut de leur compatriote ; à mesme temps qu'ils recitoient leurs prieres, le malade ouure les yeux, les jette sur le P. qui luy demande aussi tost, s'il l'entendoit bien; ayant répondu qu'il l'entendoit, luy represente que les remedes humains et tout le secours que luy auoit donné le sieur de la Perle, Chirurgien de l'habitation, ne pouuans remettre son corps en santé, qu'il falloit penser à son ame, laquelle n'iroit point en leur *Eskendendé,* c'est le païs où vont leurs âmes, mais qu'elle seroit portée au ciel, ou bien dans les enfers ; que toutes les âmes alloient en fin dans l'vne de ces deux extrémitez, les bonnes dans le plaisir, les meschantes et infideles dans le malheur. Ce pauure homme caressoit le Pere, l'embrassant et lui tesmoignant qu'il prenoit plaisir à son discours. Il continuë donc de l'instruire sur le mystere de la saincte Trinité et de l'Incarnation, luy fait entendre que s'il croit ces veritez, il peut estre baptisé, et que dans le baptesme ses pechez luy seroient pardonnez, et son âme purifiée et toute disposée pour le ciel ; qu'il falloit seulement qu'il fust marri d'auoir offensé celuy qui a tout fait. A ces paroles, ce bon homme tout morribond, commence à frapper des mains, en signe de resiouïssance, mais si fortement, que si on n'eust desia veu ses yeux noiez dans le sommeil de la mort, on l'eust pris pour vn homme plein de santé. Voila qui va bien, disoit il, voila qui va bien. Il fut donc baptisé et nommé Robert ; à peine fut-il fait enfant de Dieu, qu'il rendit l'esprit à son pere, mourrant plus heureusement, qu'il n'auoit vescu. Ses compagnons vindrent aussi tost donner la nouvelle de sa mort au P. qui se transporta en leur cabane, et leur demanda ce qu'ils vouloient faire de son corps. Ils ont coustume de brusler la chair des corps qui meurent hors de leur païs, et d'en tirer les os, puis les emporter auec eux ; mais voians que le P. leur disoit qu'estant mort Chrestien, il seroit à propos qu'il fust enterré en Chrestien, ils luy dirent qu'il estoit le maistre, qu'il en fist ce qu'il iugeroit à propos. Le P. aussi tost en donne aduis à Monsieur de Chasteau-fort, lequel fit faire vn beau conuoi à ce Neophyte. Cela pleut tant aux Hurons, que les principaux d'entre eux, se tenans à la porte du fort, au retour des funerailles, remercierent courtoisement nos François, du soin qu'ils auoient eu du malade, et de l'honneur qu'ils lui avaient rendu après sa mort.

Le jour de la feste de nostre P. S. Ignace, le P. Claude Pijart, nouvellement arrivé en la nouuelle France, répandit les eaux qui donnent la vie de l'âme sur le corps d'vne petite fille Algonquine. Comme on eut parlé à son pere de la baptiser, luy, qui n'auoit point encore ouy parler du baptesme, se voulut informer des autres Sauuages, s'ils sçauoient bien ce que c'étoit. De bonne fortune, il s'addressa à l'oncle du petit Iean, dont je viens de parler ; lequel luy dit, que le baptesme ne faisoit aucun mal, qu'au contraire il avait rendu la santé à son petit nepueu. Ce bon homme entendant cela, permit qu'on donnast le nom de Marguerite à sa fille, la faisant chrestienne.

Le 4. d'Aoust, le P. Buteux voiant vne petite fille malade dans les cabanes, demanda à son pere s'il ne seroit pas bien aise qu'on enrichist son âme ; il respondit qu'il en seroit tres content, et qu'il sçauoit bien que nous ne faisions point de mal aux enfans. Si tu veux, luy dit-il, qu'elle soit baptisée, fais la porter en nostre Chapelle. Cet homme sans retarder dauantage, vint chez nous auec sa femme qui apportoit son enfant. Ie fus bien bien consolé de voir cette promptitude ; ie l'interroge s'il ne nous donneroit pas sa fille pour l'instruire, au cas qu'elle retournast en santé : Asseurement, dit-il, ie te la donnerai. Ie fais

estat de sa parole, non seulement pour ce qu'il est Capitaine, mais aussi parce qu'il est tenu de ses gens pour homme paisible et veritable. Comme ie le pressois ce Printemps de se faire Chrestien, luy demandant si ce qu'on luy enseignoit estoit mauuais, il dit que non. Pourquoy donc ne me promets tu pas de le croire? Si ie te l'auois promis, repart-il, ie serois obligé de le faire. En effet vn Sauuage me dit certain iour, que ie le pressasse d'embrasser nostre foy: Car s'il te promet, disoit-il, de le faire, il tiendra sa parole; pour les autres, ne t'y fie pas aisement. Nous auons donc suiet de croire, que si son enfant guerit, qu'il le donnera en son temps pour estre esleué en la foy qu'il a receu au S. Baptesme. Cette pauure petite se nommoit *Ouemichtigouchiou iskouëou*, c'est à dire femme d'European. Deux ieunes soldats qui ont esté au seruice de Madame de Combalet, se trouuans à son baptesme, l'vn d'eux la nomma Marie Magdeleine.

Le 6. le P. Pierre Pijart baptisa celuy qui l'auoit amené des Hurons. C'estoit le Capitaine de leur Bourgade; ce bon homme se nommoit *Aënon*. Estant tombé malade en chemin, il fut fait Chrestien, et mourut aux Trois Riuieres. Deuant sa mort, il recommanda fort à ses gens, qu'on ne fist aucun mal aux François en son païs. Il estoit assez instruit, mais la chair et le sang le retenoient dans sa vie barbare. Il approuuoit les commandemens de Dieu, mais il ne croioit pas les pouuoir garder. Se voiant donc proche de la mort et hors des dangers de pouuoir plus offenser Dieu, il receut volontiers le Sacrement de vie, pour éuiter le malheur d'vne mort eternelle.

Le 8. le P. Daniel fit Chrestien vn autre Huron malade, nommé *Tsondaké*; on le nomma Iean en son baptesme. Il estoit des plus continens entre les Hurons, c'est pour cette raison peut estre que Dieu luy a fait misericorde.

Le 9. il en baptisa encor vn autre nommé *Arachiokouan*; il fut appellé Noël. Ce ieune homme ne sçauoit quelle caresse faire à celuy qui luy procuroit le ciel; il le prenoit par les mains, et luy disoit: Tu ne me dis pas choses petites, de me parler d'aller au ciel, i'y veux aller; i'ay veu quelques vns de mes compatriotes baptisez, qui m'inuitoient d'aller auec eux. Le P. luy demanda s'il se souuiendroit de luy, quand il seroit en ce lieu de delice: Ouy dea, faisoit-il, ie m'en souuiendrai, et ie dirai à celuy qui a tout fait, qu'il t'aime bien.

Le mesme iour, le P. Buteux receut au nombre des Chrestiens vn Sauuage Montagnez, auquel on changea le nom de *Nenaskoumat* au nom de Pierre. Le Pere, le voulant disposer au baptesme, luy demandoit souuent s'il ne vouloit pas croire: Ouy, dit-il, ie veux croire; si ie n'en auois pas enuie, ie te dirois tout maintenant, va-t'en, ie ne te veux pas escouter. Pour marque de sa croiance, vn peu deuant que de tomber en l'agonie, il faisoit le signe de la Croix auec grande edification de nos François qui le regardoient. Estant mort, son frere vint prier le Pere de l'inhumer à nostre façon.

Le 16. du mesme mois, les Hurons estant sur leur depart des Trois Riuieres. Le Pere Raymbaut en baptisa vn, que le P. Pierre Picart auoit instruit; il fut appellé Robert par vn ieune garçon qui demeure auec nous. A peine fut il Chrestien, que ses gens le iettent dans vn Canot pour l'emmener auec eux; peut estre qu'à deux lieuës de là, ils auront ietté son corps dans vne fosse, pendant que son esprit s'en ira ioüir du Paradis.

Le 24. du mesme mois, le Pere Buteux baptisa vne petite fille âgée d'enuiron sept ans; l'vn des soldats enuoyez icy par Madame de Combalet, luy donna nom Marie. Le Pere estant entré dans la cabane où estoit cette enfant, demanda à son pere s'il ne seroit pas content qu'on la baptisast; luy, tout melancolique de voir trois enfans qu'il a, tous malades, luy dit: Fais ce que tu voudras: mes amis et moy, auons fait tout nostre possible pour la guerir, nous n'y auons rien gaigné, voy si tu reüssiras mieux. Comme le Pere l'enseignoit, l'enfant ne pouuant retenir, sa mere apprenoit l'in-

struction pour l'inculquer à sa fille ; en vn mot estant baptisée, elle se porte mieux ; on luy fit boire de l'eau benite, cela la soulageoit: en sorte que ses parens s'en resiouyssoient fort, et les autres malades nous demandoient la mesme medecine.

Voila tous ceux qui ont esté baptisez parmy nos Sauuages errans et vagabonds. Le reste a receu ce Sacrement aux pays des Hurons, comme il se verra dans la Relation de ces contrées, que i'enuoye à vostre R.

Ie sçay bien que plusieurs Sauuages m'ont demandé le sainct baptesme, mais nous n'auons garde de le conferer à aucun adulte en santé, sinon apres vne longue espreuue. Il est certain qu'on ne le peut refuser à vn pauure homme quasi agonisant, lequel donne des preuues qu'il a la foy, et qui rend compte d'vne instruction suffisante ; ce seroit vne estrange cruauté, de voir descendre vne âme toute viuante dans les enfers, par le refus d'vn bien que Iesus Christ luy a acquis au prix de son sang. Ouy, mais si cét homme retourne en santé, et qu'il viue dans sa Barbarie ordinaire, vous profanez ce Sacrement dira quelque vn ? Ie responds que le Sacrement est fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le Sacrement, et par consequent il vaut mieux hazarder le Sacrement que le salut de l'homme. Adioustez que ce qui se fait auec raison et charité, se fait sans offense et sans profanation de nos merites ; si quelques Sauuages en abusent par apres, cela ne rend pas coupables ceux qui luy ont conferé, non plus que le Sacrilege que fait vne personne au Sacrement de penitence, n'endommage pas la conscience du Confesseur qui s'est prudemment comporté.

I'aduouë bien qu'il faut soigneusement prendre garde de ne point baptiser ceux qui sont en santé, sans les auoir esprouuez et tenus au rang des Catecumenes, comme il se faisoit en la primitiue Eglise ; mais d'assigner 4. ou 5. ans, c'est vn terme que sainct Pierre ne garda pas en ses premieres predications ; la prudence Chrestienne doit limiter ce temps : il y a des fruicts meurs dés le commencement de l'Esté, les autres au milieu, quelques vns à l'Automne. Il y en a qui ne sont bons qu'en hyuer. Il y a des Sauuages ausquels ie ne voudrois pas confier nos mysteres apres six ans d'instruction ; il y en a d'autres, notamment és pays sedentaires, qui meuriront plus tost, ausquels on ne sçauroit sans iniustice denier ce qui leur appartient autant qu'à nous. C'est l'estat du postulant ou du Neophyte, qui doit determiner du temps de son baptesme ou de la reception de nostre Sacrement adorable de l'autel, et non pas vne regle generale et commune à tous.

Au reste si nos Peres qui sont aux Hurons auoient autant d'ascendant sur les sauuages de ces contrées, que nous en auons sur nos Sauuages de Kébec et des enuirons, et si nos barbares errans et vagabonds estoient rassemblez aupres de nos habitations et se rendoient sedentaires comme les Hurons, nous n'attendrions pas tant d'années pour les baptiser : car nos François, ayans les biens-faits et la force en la main, feront bien ranger à leur deuoir ceux qui se seroient volontairement soubmis aux doux ioug de l'Euangile. Mais les Hurons sont si forts et si peuplez, et les François qui demeurent en leur pays en si petit nombre, qu'ils ne sçauroient gagner ces peuples par de grands biens-faits, ny bannir d'eux la Barbarie par la crainte ; et nos Montagnez sont si accoustumez à leurs courses, leur camp est si leger et si volant, que s'ils voyoient qu'on les voulût ietter dans quelque contrainte quoy que raisonnable, ils auroient plus tost ietté leurs tentes et leurs pauillons hors la portée de nos canons, qu'on ne les auroit pointez et amorcez : si bien qu'il ne nous reste que les biens-faits pour les arrester. Tous les ans sur le printemps, ils parlent fort de le faire, mais comme ils voyent la difficulté qu'il y a de defricher la terre, d'abattre tant d'arbres, d'enleuer tant de souches, d'arracher tant de racines, ils perdent cœur, aimans mieux viure dans le repos et dans la faineantise des bestes, que de iouïr du fruict de leurs trauaux. Ceste

année ie me suis trouué en quelques conseils qu'ils ont tenus ; ils me pressoient de les secourir d'homme, ils en ont demandé à Monsieur nostre Gouuerneur, disans que leur païs s'alloit dépeupler d'Elans et d'autres animaux, et par consequent que si la terre ne les nourrissoit, ils s'alloient perdre de fond en comble. On leur respond à cela, que le pays n'est pas encor en tel estat, qu'on puisse diuertir pour eux nos François, puis que nous n'auons pas de terres suffisamment defrichées pour vn si grand nombre, comme nous sommes. Cela est tres-veritable ; on fait d'ailleurs tout ce qu'on peut pour les aider. Monsieur nostre Gouuerneur m'a dit plusieurs fois : Mon Pere, n'espargnez rien ny de mes biens en particulier, ny du pouuoir et de l'authorité que Dieu, le Roy, Monseigneur le Cardinal et Messieurs les Associez m'ont mis entre les mains pour le bien et salut de nos François et des Sauuages : car ie sçay que Dieu veut cela de moy, et que telle est la volonté de ces Messieurs. Monsieur le Cheualier de l'Isle, son Lieutenant, qui est homme de bonne conduitte et de resolution, a les mesmes sentimens. Monsieur Gand n'a rien à soy, quand il faut exercer quelque acte de charité ; il panse quelquefois de sa propre main les Sauuages malades. Les Sieurs Oliuier et Nicolet, en vn mot tous nos François, excepté quelques personnes de nulle consideration, sont fort portez au salut de ces pauures barbares, et les secourent qui d'vne façon, qui d'vne autre ; mais *rationabile debet esse obsequium nostrum*, nous deuons proceder auec raison : le petit nombre de defricheurs, et le grand nombre de François qui sont icy, empesche qu'on ne puisse donner ce secours aux Sauuages ; à la verité cela est pitoyable, que le deffaut du temporel retarde si puissamment le spirituel. On fait tant de vaines pensées en France ; il y a tant de superfluitez en habits, en festins, en bastimens, tant de pertes au ieu : ces excez qui seront rigoureusement brusllez, seruiroient bien icy à procurer la benediction du Ciel sur l'vne et l'autre France. Pleût à Dieu que ces Dames que nostre Seigneur va touchant d'vn costé, et que la vanité retient encor à sa cadene, vissent pour vn moment vne escoüade de petits garçons et de petites filles Sauuages assister au Cathechisme vestus à la sainct Iean Baptiste, auiourd'huy prier Dieu, et demain s'enuoler dans les bois, faute que leurs parens ne sont pas arrestez. Ie m'assure que leur cœur s'attendriroit, et comme leur sexe est plein de compassion et de tendresse, elles feroient seruir à Iesus Christ, ce qui ne sert qu'à Belial, et rapporteroient à vne tres-haute vertu ce qui ne s'employe que pour les vices.

Pour conclusion ie feray vn homme de Dieu, qui marche dans les voyes de Dieu, dont le nom est escrit dans les liures de Dieu ; c'est celuy-là qui commença le miracle, qu'il fait faire pour arrester quelque famille de Sauuages : son cœur parlera à Dieu pour eux, et ses mains les enchaisneront par ses bien-faits et par le secours d'hommes qu'il a desia enuoyé et qu'il leur donnera, et nous autres qui sommes icy, nous presserons ces barbares de se seruir des benedictions que le Ciel leur enuoye par vn homme celeste. Si vne fois on les peut arrester, ils sont à nous, ie me trompe, ie voulois dire qu'ils sont à Iesus Christ, auquel soit honneur et gloire dans les temps et dans l'Eternité. Mais voyons ce que nous auons fait cét hyuer auec vne petite escouade qui se vint cabaner proche de Kébec.

De l'Instruction d'vn Capitaine Sauuage.

CHAPITRE IV.

Ce Sauuage dont ie pretends parler, se nomme en sa langue Makheabichtichiou ; il est homme fort et hardy, bon guerrier, et a la langue assez bien penduë. C'est pourquoy, encor bien qu'en effet il ne soit pas le Capitaine de sa Nation, si est-ce, comme ils se separent les vns des autres par escoüades, on le prend ordinairement pour le chef de sa

bande. De là vient qu'on luy donne le nom de Capitaine, puis qu'il en fait l'office assez souuent. C'est luy qui donna l'an passé cette ieune femme Hiroquoise, que Monsieur le General a menée en France. S'estant donc venu cabaner proche de Kébec, il s'efforça d'entrer és bonnes graces de Monsieur nostre Gouuerneur et par ce moyen de tous nos François. Comme il cognoissoit assez particulierement le Pere Buteux, il luy auoit demandé vn mot de lettre pour me l'apporter, afin d'auoir libre accés en nostre maison. Or comme Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur est riche en pieté, en courtoisie et en magnanimité, et qu'il se sçait seruir de ces armes auec industrie, il receut ce Sauuage auec vn grand accueil, mais en sorte qu'il luy fit cognoistre qu'il ne departoit son amitié particuliere, qu'à ceux qui se faisoient instruire en nostre creance. C'est ainsi qu'il faut faire seruir son credit et son authorité à la gloire du Roy souuerain, et non à nostre vanité. Ce Sauuage eut la puce à l'oreille; comme ils honorent le grand Capitaine des François, il voulut entrer bien auant dans ses bonnes graces. Il tesmoigne donc qu'il veut entendre nos mysteres; en certains temps qu'il n'estoit point à la chasse, il estoit quasi aussi souuent en nostre maison, qu'en sa cabane. Il monstre tant d'ardeur, que nous voyant bien souuent empeschés auec nos François, il me dit: Nicanis, ie ne voy que monde dans la maison, pendant le iour les François ne font que te diuertir; donne leur le iour et à moy la nuict, fais moy venir coucher chez toy, et pendant le silence de la nuict nous conferons plus à nostre aise. Nous luy accordasmes ce qu'il desiroit; le soir donc apres auoir fait nos prieres, au lieu de dormir nous nous entretenions des articles de nostre creance, ce que nous faisions aussi pendant le iour quand le temps nous le permettoit. Ie luy expliquay la creation du Ciel et de la terre, la cheute des Anges rebelles; comme nostre premier Pere auoit esté creé, les contentemens dont il eust ioüy dans le Paradis terrestre, s'il eust obey à son Dieu; comme la mort, les maladies, la disette prouenoient de son peché; que les animaux auroient obey à l'homme, si l'homme eust obey à Dieu; que la mort n'auroit point exercé son Empire sur le genre humain; que la terre auroit comme volontairement et sans trauail des hommes donné des bleds et des fruicts aux hommes. En effet, me dit-il, sur ce point, ie croy que comme elle produit de soy mesme tant d'arbres et tant de sortes d'herbes, qu'elle auroit aussi peu produire des bleds sans culture. Ie luy fis entendre que Dieu, voyant la desobeyssance de l'homme, le voulut ietter dans les feux, mais que son fils se presenta pour payer et satisfaire pour les hommes; cependant comme il retardoit de se faire homme, pour instruire et sauuer les hommes, la corruption se iettant dans le monde gasta tout; Dieu s'en offensa si fort qu'il fit pleuuoir 40. iours et 40. nuicts sur la terre, comme si on eust versé l'eau, si bien que tous les hommes et les animaux furent noyés, excepté vne seule famille composée de huit personnes, laquelle dressa vn grand vaisseau, dans lequel se ietterent deux animaux de chaque espece. En fin les eaux se retirerent et desseicherent. Dieu appaisa sa colere, et de ceste famille et de ces animaux sont prouenus tous les hommes et les animanx de la terre, lesquels petit à petit ont repeuplé le monde; que leur nation est prouenuë de ceste famille; que les premiers qui sont venus en leur païs, ne sçauoient ny lire ny escrire, voila pourquoy leurs enfans auoient demeuré dans la mesme ignorance; qu'ils auoient bien conserué la memoire de ce deluge, mais par vne longue suitte d'années ils auoient enueloppé ceste verité dans mille fables; que nous ne pouuions estre trompez en ce point ayant la mesme creance que nos ancestres, puisque nous voyons leurs liures. Il me demanda, si dans ceste longue succession de temps, on ne parloit point du fils de Dieu; ie respondis que les gens de bien en auoient cognoissance, et que depuis le deluge iusques à sa venuë, Dieu enuoya des hommes que

nous appellons Prophetes, pour ce qu'ils apprennent des veritez de Dieu, et les enseignent aux hommes, pour annoncer la venuë de son fils ; iusques là mesme que ces Prophetes declarerent plusieurs années deuant sa naissance, où deuoit naistre ce Prince, comme il deuoit mourir et ressusciter, que sa Mere deuoit estre Vierge, que les peschez des hommes luy donnoient suiet de retarder sa venuë, qu'il vouloit faire cognoistre aux hommes, combien ils deuoient le desirer, puisque sans son secours ils ne sçauoient que des fables ; bref estant venu il a enseigné les peuples, guery les malades, ressuscité les morts, et comme il reprenoit les meschans ils le lierent et le cloüerent en vne Croix, luy ostant la vie dans ces tourmens ; que s'il les eût voulu abysmer tous, il l'auroit peu faire aisement par vne seule parole, mais au contraire comme il estoit bon, il disoit à son Pere : Mon Pere, les hommes meritent la mort, ils vous ont offensé, ils meritent le feu ; mais voicy que ie paye pour eux, ie vous supplie de faire misericorde à tous ceux qui croiront en moy, et qui seront faschez de vous auoir offensé ; oubliez leurs pechez, ne les iettez point dedans les feux. Voila qui est bien, disoit ce pauure Barbare, mais i'ay bien peur qu'il ne me rebute, car ie ne sçay pas ce qu'il faut faire, ny comme il le faut prier. Ie te l'enseigneray, luy dy-ie. Ne t'ennuye donc pas, me fit il, et si le sommeil ne te presse point, passe la nuict en m'intruisant. C'est comme nous faisons quand nous traictons de quelque grand affaire : car nous nous assemblons pendant la nuict pour n'estre point diuertis. Ie luy declarois les miracles qui arriuerent à la mort de nostre Seigneur, comme il parut plein de gloire trois iours apres qu'on eut mis son corps au sepulchre, comme il enuoya douze hommes par le monde pour enseigner ses verités, et que ceux qui croiroient leur doctrine iroient au Ciel, où il est monté ; que les infidelles seroient iettés dans les enfers ; que nous appellons ces hommes Apostres, lesquels en ont instruits d'autres par leurs escrits, et que ceux-cy vont par tout annoncer ces bonnes nouuelles ; que c'est pour cela que nous estions venus en leur pays, qu'ils voyoient bien que nous ne traficquions point, que nous ne demandions aucune recompense ; que i'auois des freres par tout le monde. Le fils de Dieu n'a pas aymé nostre pays, disoit-il, car il n'y est point venu, et ne nous a rien dit de tout cela. Ie repars qu'il n'estoit né qu'en vn seul païs, qu'il n'estoit pas aussi venu au nostre ; qu'au commencement nous ne croyons point, mais qu'ayant presté l'oreille à ses enseignemens, nous les auons recognus tres-bons, et les auons embrassés, veu tant de miracles qu'il auoit faits, et comme ie luy demandois ce qu'il luy sembloit de ce que ie luy auois declaré de nostre creance : Ie ne sçaurois, me respond il, te dementir, car ie n'ay point de cognoissance du contraire ; tu me dis des choses nouuelles, que ie n'ay iamais entenduës ; si i'auois esté sur les lieux où cela s'est passé, ie parlerois, mais maintenant ie n'ay rien à dire, sinon que tu sçais beaucoup de choses, i'admire ton discours ; mais recommence vn petit, et me fais passer depuis la creation du monde iusques à nous. Ie luy obey, declarant en peu de mots ce qui s'estoit passé dans tous les siecles, touchant nostre sainte creance. Il prenoit vn craion, et marquoit sur la terre les diuers temps de suitte. Voila celuy qui a tout fait, me disoit-il, il commence en cét endroit de creer les Anges et le monde ; là il crea le premier homme et la premiere femme ; voila comme le monde croissant, se separe et offense Dieu ; voicy le deluge, icy sont les Prophetes. Bref il vint iusques à nostre temps ; puis se releuant il se mit à rire : Ie ne m'estonne pas, fit-il, si nous sommes las, car nous auons fait vn grand chemin ; en verité nos Peres n'ont esté que des ignorans, car ils n'ont eu aucune cognoissance de toutes ces choses, sinon des grandes eaux du deluge, encor n'en parlent ils pas comme vous. Ie n'ay rien à dire contre tout cela, car on ne m'a rien enseigné de contraire.

Or ie recognus bien qu'encor que ce procedé fust bon, ce n'est pas neant-

moins par là qu'il faut commencer à instruire vn infidele : car comme toutes ces chosessont historiques, l'espritqui n'a pas cognoissance de celuy qui nous a reuelé ces veritez, demeure libre de croire ou de ne pas croire. Il luy faut apporter des veritez naturelles pour le conuaincre, et quand on l'a rendu soupple aux veritez de la nature qui sont conformes à nostre foy, alors il embrasse les veritez surnaturelles par la foy. Ie vy donc bien qu'il falloit changer de batterie.

Et par consequent és autres conferences, ie me mis à luy prouuer qu'il y auoit vn Dieu, vn esprit sublime, qui auoit basty la grande maison du monde, et qui la gouuernoit, qui faisoit rouler les astres et marcher les eaux contre leur cours par les flux de l'Ocean, qui formoit les enfans dans le ventre de leurs meres, en vn mot qui conduisoit toute la nature. Les hommes, luy disois-je, ne font rien de toutes ces choses, et neantmoins elles paroissent tous les iours à nos yeux : il faut donc qu'il y ait vn autre principe plus puissant. Ie luy apportay plusieurs autres raisons, pour luy faire recognoistre ce grand Prince ; ie luy fis entendre qu'il estoit iuste, qu'il recompensoit vn chacun selon ses œuures : Vous aimez vous autres les gens de bien, vous haïssez les meschans, vous faites du bien à vos amis, vous bruslez vos ennemis : Dieu en fait de mesme, notamment apres la mort ; pourrois tu bien croire que deux hommes, mourans l'vn tres bon, l'autre tres abominable, soient egalement contens en l'autre vie ? ça bas on n'a donné aucune recompense à celuy qui est bon, on n'a point puny le meschant, voire mesme on a mesprisé l'homme de bien, et honoré le meschant, seroit-il bien possible que cela passast sans iustice, sans que rien s'en ensuiuist ? si ce desordre estoit en l'vniuers, il vaudroit mieux estre meschant que bon, et tu vois bien le contraire : vois donc que celuy qui a tout fait mesure aussi les actions des hommes, et qu'il les traictera selon leurs œuures. Vous dites que vous allez tous en mesme endroit : il y a parmy vous des hommes tres-detestables ; veux-tu aller auec eux ? Vous vous battrez donc et querellerez en l'autre vie, comme vous faictes icy ? Cela n'est point croyable. Les bons vont tous ensemble au Ciel, les meschans tous ensemble dans les feux. Dieu nous a mis entre le Ciel et l'Enfer, pour nous apprendre que nous pouuions aller en l'vne de ces deux extremitez ; et comme nostre âme est immortelle, elle sera à iamais bien-heureuse ou malheureuse ; ceste vie est courte, l'autre est bien longue. Ne fais pas comme les chiens, qui ne pensent qu'à leur corps. Ces raisons et autres semblables firent quelque impression sur son esprit. Il me fit plusieurs questions dont ie pourray parler cy-apres. Il me disoit parfois : Nostre croyance est bien sotte, nous n'auons point d'esprit ; nous suiuons seulement ce que croyent nos yeux ; nous ne raisonnons point. D'autrefois il me disoit : Nikanis, ie n'ay point dormy toute la nuict, i'ay suiuy dans mon esprit tout ce que tu m'as enseigné, comme vn homme qui suiuroit vn chemin. Parfois la crainte entrant dedans son âme, il apprehendoit la longueur de l'autre vie. Ceste vie, faisoit-il, est bien courte ; l'autre est bien longue, puis qu'elle n'a point de bout. Estre triste sans consolation, auoir faim et ne manger que des serpens et des crapaux, auoir soif et ne boire que des flammes, vouloir mourir et ne se pouuoir tuër, et demeurer vn iamais, vne eternité dans ces peines : c'est à cela que ie pense quelquesfois ; tu me ferois bien plaisir de me baptiser bien tost.

Pendant que ie l'instruisois, il eut vne forte tentation : c'est qu'en quittant ses façons de faire pour en prendre de nouuelles, il mourroit bien tost. Le Diable se seruoit de quelques-vns pour luy mettre ceste pensée bien auant dans l'esprit, luy disant que la plus grande partie de ceux qu'on baptisoit, passoient bien tost en l'autre vie. Ie luy represente que nous estions tous baptisez : Toutes les nations, disoit-il, ont quelque chose de particulier ; le Baptesme vous est bon à vous autres, et non pas à nous. Si le Baptesme, luy repliquay-je, vous causoit la mort, pas vn de ceux qui sont baptisez n'en eschapperoit, et

tu vois bien qu'il n'y a que les malades et tres-malades qui meurent apres leur baptesme, voire mesme quelques-vns guerissent soudainement : que crains-tu ? Dieu a deffendu de tuër, penses-tu que ie te voudrois faire mourir ? tu es basty de chair et d'os comme nous ; Dieu est ton Pere aussi bien que le nostre ; il te veut aymer plus que nous, si tu crois en luy plus fortement. En fin Dieu luy fit la grace de surmonter ceste tentation. Il n'importe, dit-il, que ie meure, ie ne veux point aller dedans les feux. Nous mourons tous les iours dans nostre infidelité ; i'ayme autant mourir en croyant, que restant infidelle. Nous l'assurasmes le plus qu'il nous fut possible. A peine estoit-il libre de ceste tentation qu'il tomba malade.

C'est icy que la pluspart des Sauuages le tenoient pour mort : ie le fis demeurer quelque temps en nostre maison. Nous auions soin de luy auec amour, nous nous addressions à Dieu et aux Medecins. On le fait seigner, on le traicte le mieux qu'on peut. Il se monstra constant et nous consola. Nikanis, s'escria-il vn iour, ne doute point de mon cœur, ie croiray iusques à la mort. Ie ne me feray point souffler par nos Sorciers. Ses compatriotes nous attristoient dauantage : car allans aux Cabanes ils nous demandoient comme il se portoit, et s'il mourroit bien tost ; nous repartismes que nous ne croyons pas qu'il deut mourir. Il en mourra, dirent quelques-vns, n'en doute point. Leur prophetie se trouua fausse par la grace de N. S. Au bout de quelques iours il se trouua sain et gaillard. Ce qui nous apporta de la ioye, et de l'admiration à quelques Sauuages qui croyoient que nostre cognoissance enuers Dieu l'auoit guery. C'est pourquoy ceste pauure Apostate dont i'ay parlé cy dessus, nous soustenoit tousiours qu'il ne tenoit qu'à nous de la remettre en santé.

Pendant sa maladie, qui ne fut pas si grande que nous craignions, comme ie luy disois que i'auois demandé à Dieu de mourir en sa place, si tant est que nostre Seigneur le voulust appeler : Non pas cela, Nikanis, me fit-il, tu ne fais pas bien : il faut que tu viues pour instruire nostre nation ; pour moy il importe peu que ie meure. Ie trouuay ceste affection bien estrange, car ces peuples ayment extremement la vie, ils se cherissent demesurément. Mais fermons ce chapitre, il est desia trop long ; disons deux mots de ses bons sentimens.

De quelques bons sentimens que Dieu donnoit à ce Capitaine.

CHAPITRE V.

Comme il couchoit parfois en nostre petite maison, ainsi que i'ay remarqué cy dessus, il nous disoit qu'il n'auoit iamais creu bien fortement la pluspart de leurs resueries. A la mort de mes enfans, faisoit-il, ie n'ay pas mis grande chose dans leur fosse. Ie ne m'attendois guere que nos sorciers les peussent guerir en leurs maladies. Ie voyois bien que nos festins nous destruisoient ; ie faisois neantmoins comme les autres pour suiure la coustume du pays. Mais ie m'en vay ietter par terre toutes ces vieilles façons de faire. Tu me deffends les festins à tout manger, ie n'en feray plus. Tu me deffends de croire à mes songes, ie n'y croiray plus. Tu me deffends de suër pour faire bonne chasse ou bonne pesche, ie ne suëray plus pour ces sujets là, mais seulement pour ma santé. Il nous disoit quantité d'autres choses semblables, deuant que de s'endormir. Il faisoit ses prieres comme nous luy auions recommandé, mais il crioit à pleine teste, comme ils ont coustume de faire quand ils addressent leurs souhaits à celuy qui a faict le iour, ou à quelque autre qu'ils nomment leur grand Pere. Celuy qui as tout fait, disoit-il, ayde moy, ie veux croire en toy ; enseigne moy tes façons de faire, car ie les veux suiure. Le meschant Manitou me veut tromper, deffends moy de ses embusches. Le matin estant esueillé, il en faisoit de mesme criant tousiours fort haut, en sorte qu'on l'entendoit de bien

loin. Comme il auançoit en la cognoissance de nos mysteres, aussi augmentoit-il les prieres qu'il faisoit de luy-mesme, s'escriant à sa façon : Toy qui as tout faict, ie veux croire en toy, ayde moy ; enseigne moy tes façons de faire, ie veux faire comme toy, ie te veux imiter. Toy Manitou qui es meschant, ie n'ay plus de croyance en toy, tu es vn trompeur, ie croy en celuy qui a tout faict et qui mesure tout. Toy qui es la pensée de Dieu, qui t'es faict homme pour nous, ie t'ayme ; secoure moy, garde moy, deffends moy contre le Manitou. Il appelle nostre Seigneur la pensée de Dieu, pource que ie luy auois faict entendre, que Dieu n'estoit point marié, quoy qu'il eût vn fils, et que sa cognoissance ou son Verbe estoit son fils ; c'est pourquoy de luy-mesme il l'appelloit la pensée de Dieu.

Voicy ce qu'il disoit vne autrefois : Celuy qui as tout faict, escoute moy ; ie ne te parleray pas François, car ie ne sçay pas ceste langue, ie te parleray à ma façon ; ie te diray peu de chose, car ie sçay peu, si i'en sçauois dauantage, ie t'en dirois dauantage. Tu es bon, enseigne moy comme tu fais, car ie veux faire tout de mesme. Ie ne feray plus ce qu'on m'a deffendu. Ie veux croire en toy, ayde moy. Il adiousta plusieurs autres choses que ie n'entendy pas, car il faisoit ses prieres quand nous estions retirez en nos chambres. Et comme il voyoit que nous ne crions pas comme luy faisant les nostres, il commençoit à parler plus bas. Or tout cecy estoit aux premiers commencemens ; car quand il eut appris le *Pater*, l'*Aue* et le *Credo*, en sa langue, il le disoit à deux genoux et d'vne voix assez basse, imitant nostre façon de prier. Il me demanda neantmoins si c'estoit mal fait, de crier tout haut comme il faisoit : Ie respondy que non, mais que Dieu cognoissant toutes nos pensées, nous n'auions que faire de parler bien haut pour nous faire entendre. Depuis ce temps là il parloit plus bas, et disoit les oraisons qu'on luy faisoit dire.

Il me demandoit vn iour si les Diables n'estoient point damnez faute d'esperer en Dieu : Car si Dieu, disoit-il, est si bon, il est croyable qu'il auroit pitié des Demons, s'ils esperoient en luy. Ie luy reparty, que pendant qu'on est en la voye de se sauuer, qu'on peut esperer en Dieu, mais que dans les Enfers il n'y a plus qu'vn eternel desespoir.

Comme il m'eut dit qu'il cognoistroit en ce poinct si nous l'aymions, sçauoir est si nous le baptisions bien tost, ie luy reparty que nous esprouuerions sa constance deuant que de le faire ; ie luy representay aussi les obligations qu'il encouroit par le Baptesme : Cela va bien, dit-il, c'est la raison que vous m'esprouuiez ; donnez moy vn François qui demeure auec moy quand ie me retireray dedans les bois pour chasser, il m'enseignera à prier Dieu soir et matin, il épiera toutes mes actions, et vous rapportera si ie fay des festins à tout manger, si i'ay encor croyance à mes songes, si i'obey à nos Sorciers ; bref vous sçaurez par son moyen si i'ay contreuenu aux deffenses que vous m'auez faictes.

Ie grossirois trop ce chapitre si ie voulois rapporter tout l'entretien que nous auons eu auec luy. Reste maintenant à dire le succez de ceste instruction, car c'est iustement ce qu'on attend.

Sur la fin de l'hyuer, le Diable luy fit faire deux rodomontades, l'vne en nostre endroit, l'autre enuers le sieur Oliuier. Nous ayant demandé ie ne sçay quoy, que nous ne pouuions pas luy donner, il se dépita, et sur ce dépit le diable le sollicitant, il nous rendit le Chappelet et l'Agnus Dei que nous luy auions donné, et s'en alla ; nous ne fismes autre chose sinon de le recommander à Dieu, ceste affaire estant plus de son ressort que du nostre. A peine ce pauure miserable fust-il en sa cabane, qu'il se trouua accueilly de crainte et de tristesse. Il n'osa par apres nous venir voir ; mais la conscience le remordant, il s'adressa au sieur Oliuier, luy declare sa peine et la faute qu'il auoit faite, l'asseurant que la colere l'auoit transporté, qu'il n'estoit point enfant, qu'il tiendroit la parole qu'il nous auoit donnée de croire

en Dieu. Le sieur Oliuier nous le ramena : ce pauure homme ne nous osoit regarder, tant il estoit confus. Il me redemanda par apres son chappelet, mais ie luy voulus pas rendre. Il nous demanda si nous auions donné aduis à Monsieur le Gouuerneur de sa faute ; nous dismes que tout presentement nous venions de l'en informer, voyant qu'il auoit tardé vn iour sans se recognoistre. Allons, dit-il, menez moy vers luy, ie luy veux parler. Nous y allasmes donc ensemble ; à peine estoit il entré dans sa chambre, qu'il s'escria : Ah ! Nikanis, que i'ay fait vne chose meschante ! i'en suis bien marry ; ie n'ay point d'esprit, la colere m'a pensé perdre. Non ie ne suis point enfant, ie seray ferme dans la parole que ie vous ay donnée. Nous auons passé l'hyuer dans vne si grande paix : il ne faut pas faire le fol sur la fin. Ma faute est grande, mais ie n'ay battu ny frappé personne, ie hay ce que i'ay fait. Monsieur le Gouuerneur luy fit dire qu'il se doutoit bien que le Diable n'auroit pas si grand pouuoir que de l'empescher de se recognoistre ; que s'il perseueroit dans la bonne volonté de croire en Dieu, que ceste faute ne pouuoit effacer l'amour qu'il luy portoit.

Depuis ce temps là, il se remit en son deuoir, de sorte que faisant festin quelques iours apres il dit tout haut deuant ses compatriotes s'addressant à moy : Pere le Ieune, ce que ie t'ay promis au commencement de l'hyuer ie te le promets à la fin, ce que ie dis maintenant ie le diray l'Esté ; ie ne suis pas enfant pour mentir. Ie sçay que ie seray moqué, mais les risées ne me tuëront pas, et quand i'en deurois mourir, ie perseuereray iusques à la fin ; aussi bien faut-il que ie meure quelque iour. Ces bonnes resolutions n'empescherent pas qu'il ne se laissast vne autrefois emporter à sa colere contre le sieur Oliuier, pour ie ne sçay quelle mauuaise entente ; il ne sçauoit comment rentrer en grace auec luy. En fin le iour du Vendredy Sainct, il le va aborder et luy parle en ceste sorte : Respons moy, ie te prie, sçay-tu bien l'oraison que le fils de Dieu a faite et qu'on m'a enseignée ? Ie la sçay bien en effet, dit le sieur Oliuier. Ne la dis tu pas quelquesfois ? Ie la dis tous les iours. Ces mots ne sont-ils pas dans ceste oraison : *Pardonne nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé ?* Le sieur Oliuier voyant bien ce qu'il vouloit dire, l'embrasse et luy dit que de bon cœur il luy pardonnoit la faute qu'il auoit commise en son endroit. Au sortir de là, il me vint trouuer tout remply de ioye de s'estre reconcilié, donnant mille loüanges à celuy qui luy auoit accordé son pardon.

Or iaçoit que nous soyons tous fautifs, et qu'il ne faille pas rebuter vn homme quand il recognoist ses pechez, si faut il prendre garde en ces premiers commencemens de quel esprit sont portez ceux qui se veulent ranger au Christianisme. Cét homme estant bien touché seroit puissant parmy les siens ; mais comme il est colere et superbe, nous ne le pressons pas tant, veu mesme qu'il a plusieurs femmes, qu'il promet de quitter et qu'il ne quitte point. Il pretend quelques excuses là dedans. Ie me souuiens qu'estant certain iour deuant Monsieur le Gouuerneur, il luy dit : Nikanis, ie desire à la verité d'embrasser vostre creance ; mais vous faites deux commendemens qui se choquent l'vn l'autre : vous me deffendez d'vn costé de tuër, de l'autre vous me deffendez d'auoir plusieurs femmes, cela ne s'accorde pas ; de trois femmes que i'ay espousées, ie n'en ayme qu'vne, que ie veux retenir auec moy ; ie congedie les deux autres, mais elles retournent malgré que i'en aye, si bien qu'il faut que ie les souffre ou que ie les tuë ; i'espere neantmoins que dans quelque temps, ie les feray retourner en leur pays. Ie croyrois aisément qu'il n'en tient qu'vne pour sa femme, qu'il ayme fort, hayssant les deux autres ; mais il faut euiter le scandale, et donner ceste impression à ces barbares, que les Chrestiens ne peuuent tenir qu'vne seule femme. Neantmoins comme ceste coustume sera difficile à exterminer, nous tolerons et attendons doucement que la foy se fortifie

dans l'âme de ce pauure homme, pour luy faire faire vn effort bien difficile à vne âme quasi de chair ; mais encor il me semble que son corps n'est pas le plus grand obstacle à la foy, ains plustost son esprit remply d'orgueil. Si Dieu le rebute, ie me figure qu'il le fera en punition de sa superbe plustost que de sa luxure, quoy qu'il soit profondément abysmé dans ces deux gouffres.

Au reste il dit merueille de nostre Saincte doctrine ; il la presche publiquement. Le P. Buteux m'escrit des Trois Riuieres, qu'il dit tout haut qu'il croit en Dieu, qu'il garde tous ses commandemens, excepté celuy de n'auoir qu'vne femme. Ie l'ay veu à Kébec parler fort hardiment en faueur de nostre saincte Foy, dire en la presence de ses compatriotes qu'il alloit ietter bas ses façons de faire, qu'il ne feroit iamais des festins à tout manger, qu'il n'appelleroit point les Sorciers pour le panser en ses maladies, qu'il ne croyoit plus aux songes, et qu'il vouloit estre baptisé et croire ce que croyent les François. Apres tout cela il rampe encor sur terre, son entendement cognoist ce que la volonté accoustumée au mal ne peut ou ne veut pas encor embrasser fortement. Ie supplie de tout mon cœur ceux à qui Dieu a donné la foy, diray-je quasi par heritage, d'auoir pitié de ce pauure homme, de supplier nostre Seigneur qu'il luy donne l'humilité. Ah ! qu'on faict peu d'estat du don de la Foy dans l'Europe ! Il semble que ce soit vne chose connaturelle de croire en Dieu. O quel present ! grand Dieu, quelle faueur ! c'est icy qu'on voit quel thresor c'est que de croire en Iesvs-Christ ; c'est icy qu'on cognoît la difficulté qu'il y a de faire entrer ceste creance dans l'esprit d'vn Barbare infidelle ; c'est icy que les obligations d'aimer celuy qui nous a preuenu d'vn si grand bien faict, paroissent à découuert. Il est vray que l'opiniastreté des heretiques est vn vray pourtrait de la dureté de nos Sauuages. Passons outre.

Ie sçay bien que quelques-vns de nos François, voyant ce Sauuage retif apres tant de promesses faictes en particulier et en public, ont voulu dire que tout ce qu'auoit faict cét homme, n'estoit que pour se donner du credit aupres des François, afin d'espouser vne ieune femme, qu'il n'auroit peu auoir autrement. C'est vn erreur, car ie sçay nettement le fond de ceste affaire, et y ay contribué sans y penser : mon dessein estoit qu'il en retînt vne des deux plus âgées qu'il auoit, mais comme ceste ieune femme l'aymoit et cependant ne l'osoit espouser, pour la crainte qu'elle auoit qu'vn Sorcier qui la vouloit prendre pour seconde femme ne la fist mourir par ses sorts, il arriua que nostre Sauuage en quelque autre occasion m'ayant tesmoigné qu'il redoutoit l'art de cet homme, ie luy fis entendre qu'il ne deuoit point craindre, s'il croyoit en Dieu ; que sa foy luy seruiroit de bouclier contre les charmes, et pour le confirmer en ceste verité ie prouoquay moy-mesme le Sorcier, ie l'attaquay si viuement que soit qu'il craignist les chastimens de Dieu, ou qu'il me creût plus grand sorcier que luy, il fit la paix auec ce Capitaine dans nostre propre maison, s'imaginant peut-estre que ie le tuërois par des charmes plus puissans que les siens, s'il perseueroit dans la mauuaise volonté qu'il auoit contre vn homme que i'aymois. Si tost qu'ils furent reconciliez, ceste ieune femme deliurée de sa crainte l'espousa contre mon sentiment, car veritablement si i'eusse pensé que cette reconciliation eût deu faire ce mariage ie ne l'aurois pas procurée comme ie fis. Au reste tout ainsi qu'en vostre France, si tost qu'vne personne s'adonne à suiure la deuotion, les hommes imparfaits ne la sçauroient plus supporter, si elle tombe dans quelques fautes, comme si en vn moment elle pouuoit deuenir Saincte ; de mesme en la nostre vous en trouuerez, mais bien peu et bien peu considerables, en ces affaires où ils ne voyent goutte, qui voudroient qu'vn Sauuage fust tres-feruent Chrestien, et se despouillast tout à coup de sa vieille peau, si tost qu'il a fait paroistre quelque bonne inclination pour nostre creance, autrement tout ce qu'il

fait n'est que feintise. Si leur conclusion estoit bonne, ie les conuaincrois de grande tromperie et peut estre des sacrileges : car apres auoir promis à Dieu tant de fois de s'amender de leurs fautes, ils ne s'acquittent pas de la promesse qu'ils en ont faite en sa presence, donc ils procedent par feintise. La conclusion n'est pas bonne ny pour eux ny pour nos Sauuages. Finissons auec ces paroles, *eâdem quippe mensurâ quâ mensi fueritis remetietur vobis.*

Ce qu'on a fait pour l'instruction des autres Sauuages.

CHAPITRE VI.

Ie ne sçaurois assés benir Dieu de nous auoir donné pour Gouuerneur vn homme selon son cœur : il est tout plein d'amour pour nos François, et ne manque pas d'affection pour nos Sauuages ; il a vne dexterité admirable à rapporter au bien de la Religion tous les presens, tous les festins, en vn mot tous les secours et toutes les gracieusetés qu'on doit faire à ces barbares pour s'entretenir en paix auec eux, en sorte que ce qu'on fait ordinairement par vne police non blasmable, il le fait par vne prudence vraiement Chrestienne, et vraiement loüable, faisant comme on dit d'vne pierre deux coups, car par les mesmes faueurs et par les mesmes bienfaits dont il se sert pour les attacher aux François, il les attire encor à la foy, qui est le bien et la vraie fin pour laquelle Dieu fait voguer les vaisseaux d'Europe en ce nouueau monde. Suiuant donc ces maximes, les Sauuages au commencement de l'Hyuer s'estans retirés qui deçà qui delà dans leurs grandes forests pour aller chercher leur vie, vne petite trouppe d'Algonquins, comme i'ay dit, estans restés aupres du fort, apres y auoir passé quelques iours il les fit assembler le 15. de Decembre pour leur faire festin ; ils s'y trouuerent tous, hommes, femmes et enfans, n'aians laissé que peu de personnes pour garder leurs cabanes. Chacun aiant pris place, Monsieur le Gouuerneur, accompagné de plusieurs François, leur fit dire par le Sieur Oliuier truchement, qu'il estoit bien-aise de ce qu'ils se comportoient fort paisiblement, et qu'il les aimeroit et protegeroit tousiours, tant qu'ils perseuereroient en cette bonne intelligence ; qu'aiant desiré de les auoir, il les auoit inuités au festin pour se conjouyr auec eux de l'amour qu'ils s'entreportoient, les François et les Sauuages. A cela ils repartirent auec leur exclamation, hô, hô, hô, mais auec vn ton qui donnoit à cognoistre la satisfaction qu'ils auoient de ce témoignage d'affection. Apres cela le Sieur Oliuier, suiuant la volonté de Monsieur, fit faire l'ouuerture du banquet par vn Capitaine, qui garda leurs ceremonies, declarant qui estoit celuy qui les inuitoit, et dequoy estoit composé le festin ; et à chaque diuersité de mets, quoy que meslés tous ensemble, ils témoignent leur contentement par leur hô, hô, hô, tiré du profond de l'estomach. Aians bien mangé, on fit la conclusion du banquet, et on r'enuoya toutes les femmes et les enfans ; les hommes âgés firent quelque harangue en recognoissance de l'amour que Monsieur le Gouuerneur leur portoit, lequel prenant de là occasion de leur parler, leur dit qu'en effet il les aimoit, mais qu'il s'estonnoit comme estant vis à vis des François depuis vn si long-temps, ils n'auoient pas encor receu leur creance, les asseurant que le Dieu qui les conserue, les conserueroit s'ils l'embrassoient. Il leur demanda, si ce qu'on leur enseignoit estoit mauuais, il les pressa fort sur ce point ; ils respondirent que veritablement ce qu'ils auoient ouy dire, estoit bon ; mais qu'il falloit accuser la dureté de leur esprit, et le defaut de personnes qui entendissent bien leur langue pour les instruire. I'auois prié le Sieur Oliuier de haranguer, nous auions disposé quelques raisons pour les presser ; mais ils sçauent assés bien se deffaire et destourner le propos qui ne leur aggrée pas ; dequoy m'apperceuant et rehaussant ma voix, ie com-

mençay en la presence de nos François, et des Sauuages à parler publiquement pour la premiere fois en leur langue, ie m'estois retenu iusques alors, non pas tant crainte de confusion pour moy, que pour n'auilir nos mysteres, les exposans à leurs risées par mes begaiemens. Ie leur dis donc qu'à la verité on ne leur auoit point presché la foy iusques alors dans leurs assemblées publiques ; qu'on les auoit seulement inuités à faire comme nous, mais sans leur pouuoir declarer la beauté de nostre creance ; qu'on le pourroit faire doresnauant, puisque nous nous auancerions en la cognoissance de leur langue, et que s'ils vouloient correspondre à l'amour que leur portoit nostre grand Capitaine, ils s'assembleroient parfois en nostre maison, pendant l'hyuer, pour entendre parler de Dieu et conferer de sa doctrine ; que le sieur Oliuier s'y trouueroit pour m'expliquer ce qu'ils diroient, et que ie respondrois par ma propre bouche, puis qu'ils m'entendoient bien ; que Monsieur nostre Gouuerneur les inuitoit à cela ; que Dieu mesme ne les pouuoit aimer, voiant qu'ils ne le vouloient pas cognoistre, et m'addressant à vn Capitaine ie luy dis : Si ton fils ne t'aimoit point, s'il se mocquoit de toy, n'en serois tu pas fasché? or sçache que tu es plus enfant de Dieu, que ton fils n'est ton fils : ce n'est pas toy qui as compassé le corps de ton fils ; tu n'as point enchassé ses yeux dans sa teste, tu n'as point emboité ses os dans leurs iointures, attaché et lié ses bras aux espaules ; si tu as conduit cét ouurage, que ne luy as tu donné quatre bras? que ne luy as tu enclaué des yeux derriere la teste? c'est Dieu qui a dressé ce bastiment, c'est luy qui en est l'autheur, il s'est seruy de toy pour le mettre au iour et le conseruer. Or regarde maintenant quelle ingratitude de ne vouloir pas croire et obeir à nostre vray pere ! Vous me dirés que vous ne le cognoissés pas ; venés nous voir, et nous vous l'enseignerons. Ie leur dis plusieurs autres choses, leur demandant de temps en temps, s'ils m'entendoient? Oüy, respondoient-ils, nous t'entendons bien. Ce que ie dis est-il mauuais? Non. Voulez vous estre instruits sur cette doctrine? Nous le voulons bien. Assemblés vous donc parfois en nostre maison pour en conferer. Nous le ferons, respondent ils. Serés vous marris que i'assemble vos enfans, pour leur enseigner les mesmes choses ? Nous en serons trescontens, et tu feras plus de profit auec eux, qu'auec nous, car nous manquons de memoire, estans desia âgez. Recommandez leur donc qu'ils viennent quand on les ira appeller. Nous n'y manquerons pas. Monsieur le Gouuerneur et nos François tesmoignerent bien du contentement de ces bonnes resolutions, lesquelles ont eu quelque bon effet, car et les peres et les meres, et les enfans ont receu quelque instruction, et encor bien qu'ils n'aient pas embrassé nostre creance, ils ne laissent pas pour la plus part de la respecter ; cette diuine semence operera en son temps. Ie dis bien dauantage, que s'ils estoient renfermez dans vne bourgade, et qu'on les eust veus vne couple d'années sedentaires, ie ne ferois point de difficulté de baptiser vne partie des grands, et tous les enfans qui seroient instruits : car aians receu la Loy de Iesus-Christ, on leur en feroit bien faire l'exercice, et ainsi petit à petit ils s'habituëroient au chemin de la verité, et dans peu d'années ce seroit vn peuple de benediction. Tout gist à ietter la ieunesse dans de bonnes coustumes, ce qu'on ne peut faire aisément qu'en les arrestant, ou aians des Seminaires bien fondez ; c'est cela qui manque, comme i'ay desia dit : car les dépenses en vn païs nouueau et tout neuf, sont fort grandes. Mais venons aux conferences que nous auons euës auec eux. Ils me vindrent donc voir plusieurs fois, et quand il n'y auoit que des Algonquins, ie suppliois le sieur Oliuier de s'y trouuer : car, comme i'ay dit souuent, ie ne les entends quasi pas, quoy qu'ils m'entendent fort bien, tout de mesme que ie n'entendrois pas vn vray Gascon ou Prouençal, quoy qu'il m'entendît bien, parlant François. Les premiers qui vindrent apres ce festin, estoient les plus apparens d'entr'eux ; ils nous proposerent trois ou quatre

questions, deuant que d'entrer en discours de nostre Religion.

Premierement ils demanderent pourquoy ils mouroient si souuent? disans que depuis la venuë des François, leur nation se perdoit entierement; qu'auparauant qu'ils eussent veu des Europeans, que les seuls vieillards mouroient, mais qu'à present il en meurt plus de ieunes que de vieux.

Secondement, l'vn d'eux dit qu'ils auoient ouy dire à son grand pere, que plus il y auroit icy de François, moins il y auroit de Sauuages, et que lors particulierement qu'on ameneroit des femmes, qu'ils mourroient en grand nombre. Il disoit encor qu'il y viendroit des robbes noires pour les instruire, et que cela mesme les feroit mourir, comme en effet, disoit-il, la plus part de ceux qui ont esté baptisés sont morts.

En troisiesme lieu, il racontoit qu'vn certain Basque au commencement, venant en ce païs cy, ne se laissoit point approcher des Sauuages; il les repoussoit et crachoit en terre, disant qu'on les esloignast, qu'ils sentoient mal ; cependant il descriuoit nos noms, disoit-il, sur vn papier, et peut-estre par ce moyen nous a-il ensorcelés et fait mourir.

En quatriesme lieu, vn autre dit que le Manitou luy auoit reuelé en songe que ceux là seulement receuroient nostre doctrine, qui deuiendroient sedentaires; que les autres s'en mocqueroient. Voila ce qu'ils nous obiectent et ce qu'ils reïterent assez souuent.

I'aduouë que les Sauuages errans ne sçauroient pas se peupler beaucoup. I'en pourrois donner beaucoup de raisons ; suffit de dire qu'ils meinent vne vie si miserable, qu'il n'y a que les plus robustes qui puissent resister à leurs trauaux. Mais i'aurois bien de la peine de rendre vne raison naturelle, pourquoy ils meurent bien plus souuent qu'ils ne faisoient par le passé ; on attribuë cela aux boissons d'eau de vie et de vin, qu'ils aiment auec vne passion entierement dereglée, non pour le goust qu'ils trouuent en les beuuant, mais pour le contentement qu'ils ont d'estre yures ; ils s'imaginent dans leur yuresse, qu'ils sont bien escoutés, qu'ils sçauent bien discourir, qu'ils sont vaillans et redoutés, qu'on les admire comme des Capitaines : c'est pourquoy cette folie leur agreant, il n'y a quasi petit ny grand Sauuage, iusques aux filles et aux femmes, qui n'aiment cét étourdissement, et ne prennent ces boissons quand ils en peuuent auoir, purement et simplement pour s'enyurer. Or, comme ils les prennent sans manger et auec vn tres-grand excés, ie croirois aisement que les maladies qui les vont exterminant tous les iours, pourroient en partie prouenir de là ; on tasche d'y remedier, mais on a bien de la peine d'empescher nos François de cooperer à ce desordre, lequel en fin pourroit esteindre, s'il estoit libre, toute la nation des Montagnés, qui se retire ordinairement aupres de nos habitations Françoises. Ils ont tiré cette coustume des Anglois, à ce que quelques vns d'entre eux m'ont dit. Or comme le diable preuoit peut-estre leur ruine, il leur en donne des sentimens, reiettant la cause de leur mort, non sur leurs excés, ains sur la loy de Dieu et sur la multitude des François, afin d'esloigner tant qu'il pourra ces pauures barbares de leur salut. Voions ce qu'on respondit aux points qu'ils nous proposerent. Au premier le sieur Oliuier leur repartit, qu'auant mesme que les François vinssent icy, ils tomboient dans certaines grandes maladies qui en emportoient plusieurs: Et qu'ainsi ne soit, estant fort ieune, disoit-il, i'appris que les premiers qui aborderent vos contrées y trouuerent peu de monde, et qu'on leur dit que l'hyuer precedent en auoit tué vne tres-grande quantité. Ie leur dis aussi qu'ils considerassent tous les peuples errans, et qu'ils les trouueroient en petit nombre en comparaison des sedentaires; que nous auions oüy dire que les nations du Nord, où les Nipisiriniens vont en marchandise, estoient quasi toutes esteintes par la famine de l'hyuer passé. Vous ne pouués, leur disoy-ie, attribuer cette mort aux François, puisque les François ne communi-

quent point ces peuples. Ils repliquerent que les Nipisiriniens leur portoient diuerses denrées de France, et que leur mort pouuoit prouenir de là. Ie respondis que certains peuples, demeurans fort auant dans les terres, au dessous de Tadoussac, n'auoient aucun commerce auec l'Europe, ne se seruans que de haches de pierre, à ce qu'vne femme de ce païs là m'auoit raconté, et que cependant ils mourroient aussi souuent que les autres nations errantes. Enfin la meilleure response fut que nous craignions Dieu, que nous croions en luy, et partant qu'il nous conseruoit, d'où prouenoit que nous estions fort peuplés ; qu'au reste ce grand et souuerain Seigneur nous deffendoit de tüer, sinon en guerre, et par consequent que nous n'auions garde de les faire mourir, estans nos alliés et nos amis. Vous autres, adiousta le sieur Oliuier, si tost que vous estes en nombre, vous estes orgueilleux et insupportables, vous prenés guerre à vos voisins sans sujet, vous vous assommés les vns les autres ; celuy qui mesure et pese tout, voiant cela ne permet pas que vous multipliés. Ils confesserent que cela estoit vray. On leur representa leur intemperance és boissons ; mais comme ils ne sçauroient se commander, ils repartirent qu'il faudroit que nostre grand Roy defendist de passer icy des boissons qui enyurent. On repliqua qu'il ne falloit pas ietter les cousteaux et les haches dans la riuiere, encor que les enfans et les estourdis s'en blessassent par fois.

Au second point, on leur fit entendre que tant s'en faut que le grand nombre de François les fist mourir, qu'au contraire plus il y en aura, plus il y aura de viures sur le païs, et par consequent plus ils seront secourus ; qu'ils voioient bien que les François n'auoient encor tiré aucun Sauuage, et que Dieu leur deffend ; pour nous autres, ie leur dis que s'ils ouuroient les yeux, qu'ils verroient bien que nous taschions de leur sauuer la vie du corps et de l'âme ; que nous demandions leurs enfans pour les nourrir et entretenir, et pour les apprendre à cognoistre Dieu, afin que si les grands veulent mourir par leurs excés et pour ne vouloir point croire en celuy qui a tout fait, leur nation puisse subsister et se restablir par ces ieunes plantes, que Dieu conseruera comme il nous conserue ; que si vne partie de ceux qui sont baptisés, sont morts, il ne s'en falloit pas estonner, car ils n'ont receu ce Sacrement qu'à l'extremité, pour mettre leur âme en asseurance ; qu'ils fussent morts, encor qu'ils ne l'eussent point receu ; qu'ils voioient bien que pas vn de ceux qui sont baptisés en santé, n'est mort soudainement, ains au contraire quelques malades ont mesme recouuré la santé dans ce bain sacré. Ils se rendent à ces raisons ; mais comme le Diable ne les veut pas laisser eschapper de ses mains, il les fait bientost apres retomber dans leurs premiers doutes.

Au troisiesme point, nous tesmoignâmes que nous n'auions point oüy parler de ce Capitaine Basque ; qu'il est probable que n'estant pas accoustumé à voir les Sauuages, il auoit de la peine à en supporter l'odeur ; que pour escrire, on n'ensorcele pas ceux dont on fait mention en escriuant, autrement toutes les nations de la terre seroient ensorcelées, car nous en parlons dans nos liures ; qu'il ne falloit pas qu'ils nous mesurassent à leur aulne, parmy eux on ne chastie point les sorciers, mais que nous les faisons mourir en nostre païs, et par consequent si ce Basque eust esté sorcier, que ses gens l'auroient tué.

Au quatriesme point, nous taschasmes de leur faire entendre que les songes n'estoient que des songes, c'est à dire des tromperies et des faussetés : Car si tu songes que personne ne se conuertira, nous songerons que vous vous conuertirés tous, qui dira vray des deux? Ils se mirent à rire.

Or pendant quelques mois de l'hyuer, lors qu'ils estoient de loisir, ils nous venoient voir assés souuent, comme i'ay desja fait mention, me disant que ie les instruisisse ; d'autrefois nous les allions inuiter, imitans leurs façons de faire ; nous passions le P. de Quen et moy aupres de leurs cabanes et ie m'escriois :

O hommes, venez en nostre maison, nous parlerons de celuy qui a tout faict, ie vous enseigneray sa doctrine. Ils respondoient, hô, hô, hô, et ne manquoient pas de venir. Parfois ils me demándoient si ie ferois festin ; repondant que non : Il n'importe, nous ne laisserons pas de t'aller entendre, disoient-ils. Or remarqués qu'apres auoir repeu leurs âmes, nous donnions pour l'ordinaire à manger à leurs corps, afin de les gagner ; quelques vns en effet venoient pour manger, d'autres par curiosité et pour la nouueauté, et les autres aians quelque bonne volonté. Comme ces conferences durerent quelques temps, ie leur expliquay à diuerses fois diuers points de nostre creance ; quelques vns me resisterent, mais i'en parleray au chapitre des prises que nous auons euës auec eux ; d'autres m'expliquoient leur doctrine, comme pour l'opposer à la nostre, i'en toucheray quelque chose en son lieu ; d'autres se gaussoient, quelques vns approuuoient ; vniuersellement parlant, ils paroissoient assés satisfaits, soit que nostre Seigneur commençast d'operer en leurs âmes, soit qu'ils dissimulassent, car ils sont assés condescendans et complaisans. Ordinairement ie m'efforçois de leur prouuer qu'il estoit raisonnable que celuy qui a tout fait prist cognoissance de nos actions, qu'il nous recompensast ou nous punist selon nos œuures ; ie leur disois que ce grand Capitaine nous comble de biens, c'est luy qui nous esclaire auec le Soleil, qui nous conserue les poissons auec les eaux, les animaux auec la terre, c'est luy qui forme nos corps dans le ventre de nos meres, qui crée nos âmes auec sa parole ; que si nous ne pouuons supporter l'ingratitude d'vn homme lequel nous tourneroit le dos quand nous luy aurions fait beaucoup de presens, pensons nous que ce grand Capitaine supportera ceux qui ne le veulent pas recognoistre? I'en prenois quelqu'vn en particulier, et luy disois : Le Soleil ne t'a-il pas fait plaisir quelquefois en te réioüissant par la veuë de quelque beau iour? pourquoy donc ne dis tu point à celuy qui a tout fait : ie te remercie de ce que tu me réioüis, de ce que tu me fais plaisir en m'esclairant et m'eschauffant par le Soleil que tu as fait ? tu me remercies de ce que ie te donne à manger, et tu ne remercies pas Dieu de ce qu'il te conserue la vie. Ie ne le cognois pas, me disoit-il ; si ie le voiois, ie le remercierois. Il n'est pas necessaire que tu le voies, suffit-il qu'il te considere incessamment ; si tu faisois du bien à vn aueugle, ou si tu enuoiois quelque present à vn amy absent, il ne laisseroit pas de t'en aimer, quoy qu'il ne te vist point : Tu as raison, respondoit quelque autre : aussi auonsnous de coustume de remercier celuy qui nous faict du bien, nous luy crions tout hault: Nostre grand Pere, nous sommes bien aises d'estre en santé, nous voudrions bien estre en assurance, nous voudrions bien auoir vne belle iournée. Qui est celuy la, leur demandois-ie, que vous appellés vostre grand Pere? qu'en sçauons nous, c'est peut estre, repartoient-ils, celuy qui a faict le iour. Or sçachez que c'est celuy qui a tout faict, lequel auec sa parole a creé le premier homme et la premiere femme, et le Soleil et tous les astres. Ie serois ennuieux, si ie voulois descrire ce qui se passoit en ces assemblées, ie trancheray court.

Il me souuient que leur aiant parlé bien amplement de l'Enfer et du Paradis, du chastiment et de la recompense, l'vn d'eux me dit : La moitié de ton discours est bon, l'autre ne vault rien ; ne nous parle point de ces feux, car cela nous dégouste ; parle nous des biens du Ciel, de viure long-temps ça bas, de passer nostre vie à nostre aise, d'estre dans les plaisirs apres nostre mort, c'est par là que les hommes se gaignent ; quand tu nous parles de ces biens, nous pensons dans nos cœurs que cela est bon et que nous en voudrions bien ioüir ; si tu parles ainsi, tous les Sauuages t'escouteront bien aisément, mais ces paroles de menaces dont tu te sers ne valent rien à cela. Ie reparty que si ie les croiois en danger de tomber dans quelque grand malheur, que ie serois meschant si ie ne leur en donnois point d'auis ; cette raison les contenta.

Vn autre me demanda comme il se pouuoit faire que Dieu fût bon, puis qu'il iettoit les hommes dans des feux eternels. Ie repliquay qu'il estoit bon, mais aussi qu'il estoit iuste, payant vn chacun selon ses œuures. Si tu offensois vn ieune homme, tu ne serois pas si puny, que si tu auois offensé vn sage vieillard, et si tu faisois du mal à vn simple homme, on ne te chastieroit pas tant, que si tu auois offensé vn Capitaine : or sçache que Dieu est vn tres-grand Capitaine ; il punit comme vn Dieu et recompense comme vn Dieu, et comme il nous fait de grands biens, aussi nous punit il auec rigueur, s'il nous voit méchans et superbes, nous qui ne sommes que des vermisseaux de terre. I'adioustay plusieurs choses qu'il n'est pas besoin de rapporter.

D'autres me firent quelques questions, sçauoir si apres la resurrection, nos corps seroient semblables à ceux que nous auons maintenant, si on se mariera, si on aura des enfans, si on aura des maisons comme les nostres, si on aura des robbes à nostre façon, si les hommes auront de la barbe, si les animaux reuiuront, et quelques autres choses semblables dont il ne me souuient pas.

A tout cela nous respondismes selon la verité de nostre creance ; ie me trouuay seulement empesché à satisfaire à la demande si les hommes auroient de la barbe : car ils prennent cela pour vne grande difformité. I'exquiuay comme ie peu, disant que les hommes, quoy qu'ils aient ou n'aient point de barbe, ne laissent pas d'estre hommes, et que Dieu nous assuroit que tous ceux qui luy auroient obeï seroient tres-beaux et plus luisans que le Soleil.

Comme ie leur disois que nous auions vn liure qui contenoit la parole et les enseignemens de Dieu, ils estoient bien en peine comme nous pouuions auoir eu ce liure ; quelques-vns d'entre eux croioient qu'il estoit descendu du Ciel, pendu à vne corde, et que nous l'auions ainsi trouué suspendu en l'air. Cette simplicité me fit rire ; ie m'efforçay de les contenter sur cette pensée.

Fût-il ainsi que ces barbares fussent curieux de sçauoir, ce seroit vne entrée à la vraie science ; mais ils sont froids comme marbres, et sont tellement nourris là dedans que vous diriés qu'ils n'admirent rien. Cela leur pourroit seruir s'ils estoient Chrestiens, car leur esprit seroit moins subjet aux erreurs ; pour le present, ie voudrois bien qu'ils eussent vn petit plus d'actiuité et vn peu plus de feu. O Dieu, quelle difference il y a d'vn François à vn Sauuage ! si vn François reuient de la chasse, il n'est pas dans la maison, qu'on sçait desja s'il a pris quelque chose, ou s'il n'a rien pris ; il n'a pas la patience que la table soit dressée pour manger, estant affamé comme vn chasseur ; s'il retourne de quelque voyage, quoy qu'il soit bien lassé, on n'attend pas qu'il soit en repos pour luy faire raconter tout ce qu'il sçait de nouuelles : nos Sauuages sont bien esloignez de cette ardeur. Voicy ce que i'ay veu fort souuent parmy eux. Vn Sauuage retournant de la chasse iettera parfois hors de la cabane ce qu'il rapporte ; estant entré, il ne dit pas vn mot, aussi ne luy dit on rien ; il s'asseoit proche du feu, se deshabille ; sa femme prend ses bas de chausses et ses soulliers, les tord s'ils sont moüillez, et les fait seicher ; luy, prend vne robbe sur son dos et se chauffe, et tout cela se passe en silence ; si sa femme luy a gardé quelque chose à manger, elle luy presente dans vn plat d'écorce sans mot dire, il le prend et le mange en silence ; a-il mangé il petune, aiant petuné il commence à parler ; si on n'a point regardé dehors, pour voir ce qu'il a rapporté, il auertit qu'il y a quelques Castors ou quelques Porcs-Epics. Cette froideur m'estonnoit au commencement, mais ils me disoient fort bien qu'il ne falloit pas estourdir vn homme qui a plus besoin de repos que de paroles. Si quelqu'vn arriue de quelque autre quartier, estant entré dans la cabane, il se met à son aise en la façon que ie viens de dire ; comme on cognoît qu'il apporte des nouuelles, on le vient voir, on s'asseoit prés de luy, et cependant personne ne luy dit mot, car venant pour parler, c'est à luy à commencer ; aiant pris quel-

que repos, il parle sans qu'on l'interroge ny sans qu'on l'interrompe en aucune façon; apres qu'il a raconté ses nouuelles, les vieillards l'interrogent et s'entretiennent auec luy. I'ay veu arriuer deux Sauuages en nostre maison, qui venoient du quartier où vn ieune Sauuage qui estoit chez nous auoit ses parens; ils furent long temps de loisir, et iamais ce ieune homme ne leur demanda comme on se portoit, ny ce qu'on faisoit au lieu d'où ils venoient. Ie luy demanday la cause d'vn si grand silence: C'estoit à eux, me disoit-il, à parler, car comme ils sont âgés ie n'ay pas osé les interroger. O que ces âmes sont peu curieuses! I'attribuerois cela à stupidité, n'estoit que quand il venoit quelque ieune garçon de sa sorte, il s'entretenoit fort bien auec luy. Or comme quelques-vns de nos François remarquent cette froidure, ils s'imaginent quasi que tous ces tesmoignages que ces pauures gens donnent de vouloir receuoir nostre creance ne sont que feintes, puis qu'ils sont sans feu et sans ardeur; mais si, en choses qui leur sont si naturelles, ils paroissent de glaces, ie ne m'estonne pas s'ils gardent les mesmes façons de faire en des sujets si esloignez de leurs sens. Mais disons maintenant quel bien ont apporté ces conferences, et puis nous passerons à vn autre chapitre.

Ie dis en premier lieu, que ces discours leur ont donné vne grande opinion de nostre creance; cette graine de la parole de Dieu fructifiera en son temps. Ce n'est pas tout d'ensemencer les terres: il faut que le Ciel opere, et quand le bléd est en verdure, il n'est pas encor en espics; quand il est en espics, il faut du temps pour le meurir. Si vne partie de ceux qui nous ont entendus tomboient malades, ie m'asseure qu'ils demanderoient le baptesme; la grace sollicitant ces cœurs fera germer en son temps ce que nous y auons semé; c'est dequoy nous deuons prier la bonté de nostre Seigneur.

Ie dis en second lieu, que ie ne trouue plus ces Barbares si reuesches. La crainte des supplices commence à prendre vn tel ascendant sur leur esprit, qu'encor qu'ils ne se rangent pas si tost, si est-ce qu'ils demordent petit à petit de leurs meschantes coustumes; en voicy vn exemple. Quelques Sauuages estoient arriuez de Tadoussac pour aller à la guerre; le P. de Quen et moy les fusmes voir en leur cabane. Apres plusieurs discours, ils nous dirent que nous allassions voir l'appareil d'vn grand festin qui se faisoit en vn endroit qu'ils nous nommerent, mais ils nous donnerent aduis de n'y pas tarder longtemps, pour ce, disoient-ils, qu'estant vn festin de guerre, les femmes y seruiroient toutes nuës. Nous allasmes donc à la cabane qu'ils nous auoient enseignée, et discourans auec le maistre du festin, nous luy demandasmes s'il garderoit cette meschante ceremonie. Au commencement il sembla vouloir tesmoigner qu'il la garderoit; mais luy remettant en memoire ce que nous luy auons dit l'hyuer sur ces badineries, en luy representant la colere et la Iustice de celuy qui a tout fait, il nous dit: Allés, ie vous promets que cela ne se fera point. En effet ny en leurs festins ny en leur depart ils ne garderent point cette sale coustume.

En troisiesme lieu, quand nous entrions ce printemps dans leurs cabanes, ils nous prioient de les enseigner, ce que nous faisions d'autant plus volontiers, qu'ils se monstroient fort attentifs. Celuy la mesme à qui nous persuadasmes de quitter cette façon de faire si brutale me dit: Parle nous de nostre guerre, et prie Dieu qu'il nous assiste; enseigne nous comme il nous faut comporter. Nous leur dismes qu'il falloit qu'ils fissent cette oraison: Toy qui as tout fait, aide nous; tu nous commandes de nous entr'aimer, nous voulons bien aimer les Hiroquois nos ennemis, mais ils sont meschans, fais en sorte qu'ils deuiennent bons, ou bien nous aide à les tuër; nous n'auons pas dessein de les tuër, sinon qu'à cause qu'ils sont meschans et qu'ils ont violé la paix que nous auions faite auec eux; secours nous et nous fais retourner sains et sauues en nostre païs; nous voulons croire en toy, car tu es veritable, et t'obeïr, car tu es bon; aide nous, afin que nous croions

et que nous obeyssions. Ils trouuerent cette oraison si bonne, qu'vn Sauuage me tesmoigna qu'ils s'en alloient auec esperance d'estre secourus de Dieu, et qu'ils goustoient particulierement ces mots : nous n'auons pas dessein de tuër les Hiroquois, sinon à cause qu'ils sont meschans, et qu'ils ont violé la paix. Voila, disoient-ils, ce que celuy qui a tout fait trouuera bon. Ie leur auois encor dit qu'ils fissent quelques prieres deuant que de partir ; ils ne le firent pas à Kébec, mais le Pere Buteux m'escrit des Trois Riuieres, qu'auant que de passer plus auant, quelques vns d'eux demanderent d'entrer à la Chappelle pour y demander secours à Dieu. Ie crois bien que ce qu'ils en font n'est fondé que sur la crainte qu'ils ont, qu'il ne leur arriue quelque mal, mais *initium sapientiæ est timor Domini*. Au reste i'ay appris qu'approchans des terres de leurs ennemis, ils entrerent dans vn orgueil insupportable, faisans mille insolences, se promettans merueille. Dieu les humilia bien, car leurs Capitaines et quelques autres furent mis à mort. I'en pourray parler dans le iournal.

De l'instruction des petits Sauuages.

CHAPITRE VII.

Nous partagions nostre temps pendant cét hyuer, en sorte que nous donnions quelques iours aux petits Sauuages, aussi bien qu'aux grands ; voire mesme, comme nous attendons plus de fruit de ces ieunes plantes que de ces vieux arbres quasi tout pourris, nous en prenions vn soing plus particulier. Nous ne les inuitasmes qu'vne seule fois de nous venir voir ; ils y vinrent si souuent que nous fusmes contrains de leur dire, que nous les irions querir nous mesmes, ou que nous y enuoierions quelqu'vn. Les filles composoient vne bande, et les garçons l'autre ; il n'y auoit neige, ny vent ny froid qui les empeschast de venir, quelquefois d'vn quart de lieuë, quoy qu'ils ne soient pas trop chaudement vestus ; mais leurs parens prenans plaisir à les voir instruire, nos François les applaudissans, les petits presens que que nous leur faisions, et le petit desir qu'ils auoient de sçauoir choses nouuelles, les attiroit. Estant arriuez en la Chappelle, ie faisois mettre les garçons d'vn costé, et les filles de l'autre ; aupres des petits garçons Sauuages, ie faisois asseoir quelques petits garçons François, et de petites Françoises aupres des ieunes filles Sauuages, afin que ces pauures enfans barbares qui n'ont aucune instruction, apprissent à ioindre les mains, à se mettre à genoux, à faire le signe de la Croix, à se tenir debout posément quand on les interroge, à répondre modestement, à faire la reuerence en voiant faire ces actions à nos petits François et Françoises. Ie m'estois figuré qu'il seroit difficile d'appriuoiser et d'instruire les petites filles ; il est sans comparaison plus facile de les retenir que les petits garçons ; elles aiment grandement nos petites Françoises, et se piquent entre elles de les imiter. Dieu les benisse tous par sa bonté.

Deuant que de commencer leur instruction, ie les faisois mettre à genoux auec moy ; nous commencions par le signe de la Croix, prononçans ces paroles, au nom du Pere, et du Fils, et du S. Esprit, premierement en Latin, puis en Sauuage ; ie recitois vne petite oraison en leur langue, pour implorer le secours du S. Esprit et la grace de croire en Dieu ; ils la disoient tous auec moy. Cela fait, chacun prenoit sa place ; bien souuent il se trouuoit de grands Sauuages auec les petits, ils faisoient tous pour l'ordinaire comme ils me voioient faire. Chacun estant assis, ie prononçois doucement le Pater, ou le Credo, que i'ay dressé quasi comme en vers pour le pouuoir faire chanter ; ils me suiuoient mot à mot, l'apprenant fort gentiment par cœur. En ayant appris quelque couplet ou strophe, nous la chantions, enquoy ils prenoient vn grand plaisir ; les plus âgés mesmes chantoient auec eux. Apres auoir chanté, ie leur faisois dire apres moy quelques interrogations et

réponses de nostre creance, qu'ils retenoient fort bien, et m'en rendoient bon compte, respondans puis apres sans broncher à mes demandes, quoy que ie les variasse par fois ; puis ie leur faisois vn petit discours, ou sur quelque article du Credo ou sur les choses dernieres, ou bien refutant ou me mocquant de leur sotte creance. Pour conclusion ils se mettoient tous à genoux pour demander à nostre Seigneur la grace de retenir ce qu'on leur auoit enseigné, sa lumiere pour croire en luy, la force de luy obeïr, et sa protection contre la malice du diable. Voila comme se passoit l'explication de nostre catechisme, à l'issuë duquel nous les faisions chauffer, et bien souuent nous leur dressions quelque petit festin, deuant lequel et apres ils prioient Dieu à la façon des Chrestiens.

Cecy se faisoit les iours de trauail en particulier ; pour les iours de festes, nous le faisions quelque fois en public. Le P. de Quen a coustume de faire le catechisme à nos François apres vespres ; les petits et les grands y assistent. Or pour encourager nos petits Sauuages, nous les auons fait venir quelquefois, et le Pere me cedant la place, ie leur parlois en Sauuage en la presence de tous nos François, lesquels prenoient grand plaisir de voir ces pauures petits barbares respondre aussi hardiment aux interrogations que ie leur faisois, comme s'ils eussent esté instruits dés la mamelle. Le mal est que nostre Chappelle est trop petite pour les François et pour les Sauuages ensemble, c'est pourquoy nous ne pouuons pas faire souuent cet exercice en public.

Desirant certain iour que quelques vns de leurs parens les vissent respondre en public deuant nos François, ie priay Makheabichtichiou d'en amener quatre des principaux qui assisteroient à vespres, et apres vespres entendroient répondre leurs enfans. Au lieu de quatre, il y en vint dix ou douze ; les petits Sauuages estoient tous sur des petits bancs, les grands se mirent qui deçà, qui delà, comme ils peurent ; pendant le seruice ils se comporterent tous fort modestement. Apres les vespres, ie fis prier Dieu nos petits cathechistes, ie les fis chanter, ie les interrogay sur nostre creance ; ils me respondoient hardiment en la presence de Monsieur nostre Gouuerneur et de tous nos François et de leurs parens Sauuages, qui remplissoient toute l'Eglise auec grande presse. I'expliquois de fois à autre en François leurs responses afin qu'on cognust comme ils satisfaisoient bien aux interrogations qu'on leur faisoit. Au lieu de petits agnus et d'images qu'on donne aux François, ie leur faisois present de petits cousteaux, de fers de flesches, de bagues, d'alesnes et d'aiguilles, qu'ils reçoiuent fort gentiment, baisant la main, et faisant la reuerence à la Françoise. Il ne faut pas doubter que nos François ne prissent vn grand plaisir en cét exercice, mais bien plus les Sauuages, voyans l'honneur qu'on faisoit à leurs enfans. Il y en auoit vn entr'autres, qui a trois filles, lesquelles respondirent tres-bien et eurent toutes trois quelque prix ; ie remarquay en la face de leur pere, que la ioye s'estoit répanduë dans son cœur, encor bien que ces barbares sçachent assez bien couurir et dissimuler leurs sentimens. Ce bon homme disoit par apres à ses enfans, comme ils me l'ont rapporté : Mes enfans, écoutez le Pere, ce qu'il dit est vray ; vous estes ieunes, vous pouués mieux retenir cela que nous autres qui sommes âgés. Nos François estoient tellement satisfaits de ces premiers commencemens, qu'ils les venoient voir quelquefois les iours mesmes qu'ils ne s'assembloient qu'en particulier. Monsieur de Repentigny, Monsieur de la Poterie, et quantité d'autres s'y sont trouués quelquefois, Monsieur Gand fort souuent, ce qui encourageoit ces petits à bien faire. Monsieur nostre Gouuerneur prenoit tant de contentement, et approuuoit si fort cette instruction, que m'aiant bien fait munir des petits presens que ie leur donnois, il me dit plusieurs fois qu'il seroit mescontent s'il sçauoit que i'espargnasse aucune chose qui fust en son pouuoir, pour continuer vn si saint exercice. Monsieur Gand m'en disoit tout de mesme ; quantité d'autres benis-

soient Dieu entendant chanter ses loüanges en langue estrangere.

Or afin qu'on voye quelque petit échantillon de leurs responses, i'en coucheray icy quelques vnes. Ie leur demande, comme s'appelle celuy qui a tout fait. Ils respondent fort bien qu'il se nomme Dieu. Combien y a-il de Dieux ? Il n'y en a qu'vn, disent-ils. Combien y a-il de personnes en Dieu? Trois, qui se nomment le Pere, le Fils et le sainct Esprit, et ces trois personnes ne sont qu'vn Dieu.

Laquelle de ces trois personnes s'est-elle fait homme? Le Fils, lequel est né d'vne Vierge nommée Marie. Pourquoy s'est-il fait homme? Pour mourir pour nous, et en mourant satisfaire pour nos peschez. Pourquoy falloit-il qu'il satisfist? Nostre premier pere, aiant desobey à Dieu, deuoit estre ietté dans le feu, et ses enfans, c'est à dire tous les hommes, ne deuoient point aller au Ciel, mais le Fils de Dieu a dit à son Pere: Mon Pere, ayez pitié des hommes, et ie me feray homme et endureray pour eux: voila pourquoy il s'est fait homme et est mort pour nous. Est-il point resuscité apres sa mort? oüy, il est resuscité en effet, et a instruit douze hommes, qu'on appelle Apostres, leur disant qu'ils enseignassent les peuples, et que ceux qui croiroient, iroient au Ciel, ceux qui ne voudroient point croire, seroient condamnez au feu.

Comment se nomme le Fils de Dieu? Il se nomme Iesus.

Où est-il ? Il est monté au Ciel, et de là il viendra vn iour pour payer tous les hommes selon leurs œuures.

Combien de choses sont necessaires pour aller au Ciel? Trois, croire, estre baptisé et obeïr. Que faut-il croire? Ce que nous chantons en ces parolles, Nitapouëtaouau outanimau Dieu, et ce qui s'ensuit, c'est le symbole des Apostres. Pourquoy baptise on les personnes ? Pour purifier leurs âmes, et en arracher les pechez. A qui faut il obeïr pour aller au Ciel? A Dieu, lequel nous commande de l'aimer, nous deffend de tuër, de desrober, de paillarder, de s'enyurer, etc.

Voila iusques où nous sommes paruenus; mais il y auoit vn ieune garçon entre les autres lequel retenant ce que ie disois en expliquant nos mysteres, me respondoit merueilleusement bien; dequoy m'estant apperceu, ie l'interrogay sans ordre, tantost sur vn point, tantost sur l'autre, luy demandant où estoit Dieu. Il est icy, il est au Ciel, il est par tout. Nous voit-il bien ? Il voit tout ce qui se fait au Ciel, en terre et dans les enfers. Les Sauuages iront ils en Paradis? oüy bien, s'ils croient en Dieu, s'ils sont baptisez et s'ils obeyssent. Les François iront-ils? Non pas tous, car il y en a de meschans parmy eux; ceux qui obeïront à Dieu, iront. Tu dis qu'il faut croire pour aller au Ciel, crois-tu ? oüy ie crois, ie m'efforce de croire. Que crois-tu? Ie crois au Pere, au Fils et au sainct Esprit; ie croy que le fils s'est fait homme au ventre d'vne Vierge nommée Marie, que nous mourrons tous, que nous resusciterons, que Iesus viendra et nous payera selon nos œuures. La Vierge est elle Dieu? Il songea vn peu, puis respondit: Non, elle n'est pas Dieu, car tu dis qu'il n'y a qu'vn Dieu. Ie vous confesse que ie m'estonnay, entendant ces responses données auec plus de promptitude que ie ne l'interrogeois, car ie n'auois pas dit par ordre et de suitte ce que ie luy proposois, mais en discourant tantost d'vn sujet, tantost d'vn autre. Ce pauure ieune garçon m'a demandé le baptesme plus de trois fois; vne fois entre autres s'en allant dans les bois il me dit: Tu ne me veux pas baptiser, et ie m'en vais bien loing d'icy; si ie tombe malade, et si ie meurs, que deuiendray-ie ? Or nous n'auons pas encor osé luy conferer ce Sacrement, pource qu'estant ieune et n'aiant pas d'authorité parmy les siens, il retombera aisement s'il est attaqué par les autres infidelles, ce qui n'arriuera que trop. Il faut ou voir de grands indices de l'esprit de Dieu dans leurs âmes, ou attendre qu'ils soient protegez par l'authorité de quelque personne qui soit de credit parmy eux. S'ils estoient arrestez parmy les François, ie ne ferois nulle difficulté de le baptiser, non seu-

lement luy, mais tous les autres que nous auons instruits, apres les auoir éprouuez quelque temps : car l'exercice de la Religion les fortifieroit, et la puissance des François les retiendroit aisément et doucement dans cét exercice.

Or neantmoins, cette explication de nostre doctrine leur profitera, car ils se mocquent de leurs niaiseries, et se forment et accoustument l'esprit à receuoir nos veritez, lesquelles en effet sont puissantes. Ie n'ay iusques icy trouué aucun barbare qui n'ait aduoüé et confessé, que ce que nous enseignons est tres-bon.

Ie preuois qu'on me demandera si nous ne continuons pas dans vn si sainct employ. Ie dis que non. Le printemps venu, nos oüailles se sont esparses çà et là ; vne bonne partie s'est retirée proche de la Residence de la Conception aux Trois Riuieres. Voicy ce que m'en escrit le Pere Buteux : *Vostre Reuerence ne sçauroit croire comme les Catechismes qu'elle a faits à Kébec font icy d'éclat et de fruit. On ne se rit plus, entendant parler de Dieu. On me demande tous les iours, quand ie feray le catechisme. Mes escoliers me pressent plus que ie ne les presse. Mais le deffaut du lieu et mon incapacité en la langue me font retarder. Vne bonne vefue entre autres ne me parle d'autre chose. Elle me vint hier trouuer pour me prier, disoit-elle, d'escrire au Pere le Ieune, que sa fille qu'il a instruite se portoit bien, qu'elle deuoit sa santé à ce bon Pere, lequel luy auoit appris à prier Dieu. Ie l'allay visiter en sa cabane. Ie la trouuay en bonne santé, et en bonne volonté de continuer ses prieres. Vostre Reuerence ne sçauroit se persuader quelle consolation* (*In domino loquor*) *ie receus voiant ces petits germes du Paradis.* Ce sont les propres mot du Pere qui m'en escrit. Cette bonne veufue dont il parle, voyant cét Hyuer sa fille malade, me la voulut donner ; ie ne sçauois où la mettre, car nous ne tenons point de filles en nostre maison, d'ailleurs nous estions fort courts de viures. Ie la consolay le mieux que ie peu, et luy dis que si sa fille apprenoit à seruir Dieu, qu'il la gueriroit. Cette pauure enfant ne laissoit pas de venir au catechisme, toute malade qu'elle estoit. Dieu en a eu soin, luy rendant la santé.

Dans vne autre lettre, le mesme Pere me mande qu'il seroit necessaire que ie me transportasse là haut pour le bien des Sauuages, notamment pour continuer ce sainct exercice. Ce seroit bien mon souhait ; mais ie n'ay peu quitter si tost Kébec, la venuë des vaisseaux donne trop d'occupations. Ie luy ay enuoyé ce que i'ay escrit en Sauuage sur le catechisme ; comme il parle où begaie quasi comme moy, il taschera d'aider ces petites âmes. Auec le temps les Sauuages s'arresteront, et quand ils ne s'arresteroient pas, leur principal et plus grand sejour sera aupres de nos François, tantost en vne habitation, tantost à l'autre, si bien que s'ils rencontrent des Peres qui sçachent la langue, ils seront par tout vn peu instruits. Nostre Seigneur par sa saincte bonté leur veuille ouurir les yeux.

De quelques prises ou contrarietés que nous auons euës auec les Sauuages.

CHAPITRE VIII.

Le grand Prestre n'entroit point jadis au Sancta sanctorum qu'apres l'effusion du sang de quelque victime. I'ay bien de la peine à me persuader que ces peuples, notamment és païs où ils sont en nombre, entrent en l'Eglise sans sacrifice, ie veux dire, sans que quelqu'vn de ceux qui les instruiront soit mis à mort. A peine a on commencé à leur descouurir quelques veritez de l'Euangile, qu'on a ressenty des oppositions ; si on dit qu'elles ont esté petites, aussi ne les a on pas encor fortement preschez. Le diable ne laissera pas destruire son Empire sans rendre combat ; il a commencé d'aiguiser quelques langues contre nous, mais à sa confusion.

Si tost que nous eusmes ouuert la parole en public, et que *Makheabichtichiou* eust tesmoigné de l'affection pour nostre creance, vn Capitaine Montagnez, jaloux de l'amour qu'on luy portoit, se mit à descrier sous main nostre saincte foy et ceux qui la publioient. Il disoit que nostre creance leur estoit fatale, que mourir et croire n'estoit qu'vne mesme chose pour eux; il tesmoignoit en particulier à ses gens, qu'il seroit marry s'ils se faisoient instruire ; il assûroit que son ayeul luy auoit dit qu'il y viendroit des robbes noires qui seroient cause de leur mort. Comme on recogneut sa malice, et que d'ailleurs il n'est pas homme d'authorité, tout cela ne faisoit pas grande impression sur l'esprit des Sauuages. Se voyant foible de ce costé là, il change de batterie.

Il fait courir vn bruit, que i'auois dit que les gens de *Makheabichtichiou* et les siens les vouloient tuër tous deux ; qu'on m'auoit dit qu'il me vouloit tuër, pource qu'il auoit songé qu'il me tuëroit, et que ie ne l'aimois pas à cause de cela. Estant informé de ses menées, ie pris l'occasion et le temps de luy parler, m'estant venu voir en compagnie de plusieurs Sauuages. Ie luy fis entendre qu'il se faisoit tort de semer ces mauuais discours, et que les François et les Sauuages, sçachans que ie les aimois, il n'auoit gagné autre chose par ses menteries, sinon qu'on le tenoit pour vn méchant homme. Tu fais mal, luy dis-je, de croire que ie te haïsse, mon cœur est assés grand pour vous loger tant que vous estes. Quelques Sauuages te voulans tuër l'an passé, pource qu'aiant esté au païs des Hiroquois on te soupçonnoit de trahison, tu sçais que toy m'en aiant donné aduis, ie suppliay Monsieur le General de te prendre en sa protection, et de te sauuer la vie, ce qu'il fit, pacifiant les differens qui estoient entre vous autres. Tu luy dis mesme qu'il n'y auoit que luy et moy qui t'aimassions, comme tu m'en as assûré de ta propre bouche, et pour recognoissance de cét amour, tu fais semer de faux bruits qui font paroistre ton infidelité. Tu te plains que les François te quittent et que Monsieur le Gouuerneur ne t'aime pas. Tu te trompes en ce point, il vous aime, et vous protege tous. Mais tu es jaloux de l'affection qu'il porte à vn autre ; n'est-il pas vray que tu cheris dauantage ceux de ta nation, que les Algonquins qui sont vos alliez ? Monsieur le Gouuerneur en fait de mesme. Tous ceux qui croient en Dieu sont de sa nation, il les tient pour tels, et les aime comme tels ; pour les autres, il ne les hait pas, il ne leur fait aucun mal ; mais l'empescheras tu de vouloir du bien à ceux qui veulent embrasser nostre creance ? Ne te souuiens tu pas que, descendant auec toy l'an passé des Trois Riuieres, ie te donnay de bons aduis pour conseruer vostre nation qui se va perdre, et que toy mesme tu dis tout haut qu'en effet ie vous aimois, et que si on suiuoit mon conseil, on s'en troueroit bien, mais que tu ne croiois pas que les ieunes gens s'y voulussent resoudre? Ne t'ay-je pas dit ce qui nous amene en ce païs cy ? As tu recognu que i'aimasse vos Castors? vous ay-je iamais rien demandé ? Tu vois au contraire que ie vous donne selon mon petit pouuoir. Nous auons quitté nos parens et nos amis, nous nous sommes esloignez de nostre patrie, plus douce et plus agreable que la vostre, ie me suis mis tant de fois en danger de mort pour apprendre vostre langue afin de vous instruire, ie t'ay protegé dans tes difficultez et apres tout cela seroit-il possible que ie ne vous aimasse point? ie vous cheris tous, mais i'ay vn soin particulier de ceux qui prestent l'oreille à nostre doctrine, et qui veulent recognoistre nostre commun Seigneur, celuy qui a tout fait. A tout cela il respondit qu'en effet il voyoit bien que nous aimions leur nation ; qu'au reste il auoit dit à Monsieur le Gouuerneur que quand ses gens seroient rassemblez, il leur proposeroit nostre creance, et que s'ils la vouloient receuoir, il l'embrasseroit auec eux ; que s'il faisoit autrement, il seroit mocqué. *Makeabichtichiou* qui estoit present repartit : Pour moy ie me doubte bien que ceux de ma nation se riront de ce que ie veux croire en Dieu, mais ie ne

doibs point estre honteux de faire vne bonne action; si i'ay des personnes contraires, i'en trouueray peut estre quelques autres qui suiuront mon party.

Je m'oubliois de dire que ce mesme barbare, voyant comme la ieunesse nous venoit voir auec grande affection, pour estre instruite, l'auoit pensé diuertir par vne tres meschante calomnie. Il faisoit entendre qu'il m'auoit rapporté que les Sauuages me vouloient empoisonner, et que i'auois respondu que ie les preuiendrois. Le mesme iour que ce bruit courut par les cabanes, le Pere de Quen et moy qui ne sçauions rien de cela, y allasmes pour faire venir les enfans. Nous fusmes estonnés qu'il n'y en eust que trois qui nous suiuissent; nous attribuions cela à leur ieu, ausquels nous les voyons fort attentifs. Apres auoir instruit et renuoyé ces trois petits, *Makheabichtichiou* nous vint voir et me dit: *Nikanis,* sçay tu bien ce qu'on dit par nos cabanes? Non, luy respondis-je. Es tu venu en nostre quartier auiourd'huy? Oüy, nous y sommes allés, mon frere et moy. Avez vous amenez les enfans? Nenny, trois seulement nous ont suiuis. En sçauez vous bien la raison? Non pas. La voicy: on dit sourdement que quelqu'vn t'a donné aduis que les Sauuages te vouloient empoisonner, et que tu as reparty que tu les preuiendrois; là dessus les parens ont deffendu à leurs enfans de vous venir trouuer. Ie me mis à rire entendant cette imposture, et luy dis: *Nikanis,* personne ne m'a dit que vous me voulussiez faire mourir, et quand on me l'auroit dit, ie ne le croirois pas, et si ie le croyois ie ne voudrois pas m'en venger: tu sçais que nous ne portons point d'armes, que nous appaisons les differens qui s'esleuent et parmy les François et parmy les Sauuages. Ne te souuiens tu pas des conseils que ie t'ay donnés de prier Dieu pour ton ennemy, qui te vouloit mettre à mort, t'asseurant que celuy qui a tout fait prenoit la deffence de l'innocent? Ne sçay tu pas que ie t'ay dit cent fois que Dieu deffendoit non seulement de tuër, mais de vouloir tuër, et qu'il voioit aussi bien les pensées qu'il entendoit les paroles? Sçache que celuy qui a semé cette graine de discorde est fasché de ce que ie t'aime et tous tes gens.

Tout ce que tu dis est veritable, me respondit-il, ie n'ay rien creu de toutes ces impostures; ie te prie, Nikanis, ne pense point, me disoit-il, que les Sauuages qui sont auec moy te veulent du mal. Tu verras maintenant comme ils se fient en vous autres. Veux tu que ie fasse venir les petits ou les grands tout maintenant? Non pas, luy repliquay-ie, il est trop tard, demain nous continuerons l'instruction de la ieunesse. Ils ne manqueront pas, dit-il, de te venir voir; mais comme tu vois qu'il y a des meschans parmy nous, ie te prie, ne crois point aisément aux faux bruits. On te rapportera plusieurs choses de moy-mesme, si tu y adioustes foy, tu me haïras et ne m'instruiras plus. Ie dis bien dauantage: comme vous commencez à entendre nostre langue, ne rapportez à vostre Capitaine et aux François ce que vous pourrez entendre de fascheux dans nos cabanes, cela engendreroit du discord entre les deux nations. Vous auez de l'esprit vous autres, pour sçauoir ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire. Ce pauure homme tout Sauuage qu'il est a vn bon sens; pleût à Dieu qu'il fût vn peu plus humble qu'il n'est, la foy ne tarderoit pas à prendre racine dans son âme, car il est assez instruit.

Nous aiant quitté, il s'en alla faire vn cry public par leurs cabanes, suiuant leur coustume quand ils veulent donner quelque aduertissement general; il crioit à pleine teste, se pourmenant à l'entour de leurs loges. Ecoutez, ô hommes, ne croiez point les faux bruits qu'on a fait courir parmy nous, ne craignez point que le Pere nous fasse du mal: n'est-ce pas luy qui nous enseigne qu'il ne faut point tuër, et que celuy qui a tout fait prend vengeance des meurtriers? il est homme comme nous, il craint aussi bien que nous celuy qui mesure et qui regle tout. Et vous, ieunesse, ne manquez pas de l'aller demain voir, pour vous faire instruire: ce qu'il vous dit est bon, escou-

tez-le. Ces pauures enfans vindrent le lendemain en bon nombre à l'ordinaire. Mais nous nous estonnasmes aiant appris cette nouuelle, comme ces trois enfans dejà assez grands n'auoient pas laissé de nous suiure le iour precedent, nonobstant la deffense de leurs parens, et la menace qu'on les feroit mourir. Pour ce grand semeur de calomnies, il a si peu de credit, qu'il ne nous épouuante guere; son propre fils mesme en fait fort peu d'estat, à ce que m'a dit le sieur Oliuier, iusques là qu'il luy dit vn iour: Ie ne sçaurois demeurer auec toy, pource que n'ayant point d'esprit tu veux neantmoins faire du Capitaine, c'est pourquoy on se mocque de toy, et i'en reçois de la confusion; si tu veux que ie demeure auec toy, quitte cette vanité d'estre Capitaine, puis que tu n'as ny discours, ny conduitte. En effet i'ay entendu plusieurs de sa bande se mocquer de luy.

Nous auons eu vne autre prise auec vn sorcier nommé Pigarouïch. Celuy-cy estoit au quartier de *Makheabichtichiou*, et comme il le haïssoit à mort, voyant qu'il entroit en credit aupres des François, il en estoit jaloux, aussi bien que cét autre pretendu Capitaine; et à mon aduis, ce qui l'anima encor fut qu'il apprit que nous nous mocquions de ses sortileges, et que nous assûrions *Makheabichtichiou*, que son ennemy ne luy pourroit rien faire, s'il se confioit en Dieu. Estant donc, certain iour, venu auec les hommes, pour conferer des points de nostre creance et de la vanité de la leur, *Makheabichtichiou* dit tout haut parlant le premier, que ce que i'auois dit estoit bon, et qu'il vouloit quitter leurs façons de faire pour prendre les nostres. Le sorcier là dessus prend la parole, et s'addressant à moy me dit: Pere le Ieune, ie parleray à mon tour, sçache donc que quoy qu'il en soit de vostre creance, qu'il y a cinq choses que ie ne veux point quitter: l'amour enuers les femmes, la creance à nos songes, les festins à tout manger, le desir de tuër des Hiroquois, croire aux sorciers, et leur faire festin iusques au creuer. Voila, dit-il, ce que nous ne quitterons iamais. Le sieur Oliuier m'expliqua tout cela, car ce Sauuage a la parole et l'accent tout à fait Algonquin; ayant oüy ce discours de cheual et de mulet, ie luy respondis en cette sorte.

Pour les femmes, il t'est permis d'en tenir vne aupres de toy; n'ayant qu'vn corps, tu n'as besoing que d'vne femme, et comme tu ne voudrois pas qu'on débauchast la tienne, aussi ne t'est-il pas permis de toucher à celles des autres. Il repliqua qu'il ne laisseroit pas de le faire, s'il pouuoit. Ie repliquay que si ce desordre estoit parmy eux, qu'ils n'estoient pas asseurés de leurs enfans: Tu penses quelquefois caresser ton fils, mais tu te trompes, tu caresses le fils d'vn autre: car si tu es meschant comme tu dis, les autres te paient en mesme monnoye, et ainsi il n'y a qu'vne confusion de chiens parmy vous. Il demeura tout confus, et les autres se mocquerent de luy.

Pour les songes, ie luy demanday s'il tüeroit son Pere, au cas qu'il eust songé qu'il le deût faire? Le diable se mesle la nuit dans vos imaginations, et si vous luy obeyssez, il vous fera les plus meschans du monde. I'adjoustai plusieurs autres choses.

Quant aux festins à tout manger, ie luy dis, que les demons estoient bien aises de les faire creuer pour les faire mourir au plustost; que Dieu au contraire, desirant qu'ils vescussent longtemps, defendoit ces excez, qui ruinoient leur santé. Les autres trouuerent cette response tres-bonne. Pour ce qui concerne les Hiroquois, puis que vous auez guerre auec eux, tüe les tous si tu peux. Quant aux sorciers, puis que vous voyez tous les iours qu'ils ne sçauroient guerir aucun malade auec leurs tambours et autres badineries, si vous auez de l'esprit, vous quitterés tout cela. Ie m'estendis dauantage, mais ie serois trop long si ie voulois tout rapporter. Pour conclusion, ie leur declarai qu'il y auoit deux vies, l'vne bien courte, et l'autre bien longue, et que la longue seroit tres-heureuse ou tres-malheureuse; qu'il pouuoit maintenant choisir celle qui luy agreoit dauantage. Il repliqua qu'il ai-

moit seulement la vie qu'il auoit en ce monde. Le sieur Oliuier luy dit : Et moy i'ayme l'autre. Si on te presentoit, luy dit-il, deux robbes, vne meschante qui ne deût plus durer que trois iours. et vne belle toute neufue qui peût durer plusieurs années, laquelle prendrois tu des deux? sans doute tu prendrois celle qui seroit de durée, et cependant tu aimes, dis-tu, vne vie qui t'eschappe tous les iours et que tu perdras peut-estre dans peu de temps, et tu méprises la vie future, qui doit durer à iamais.

Vn autre Sauuage de la compagnie parlant apres, dit qu'ils n'estoient point de l'aduis de cét homme, mais qu'ils trouuoient bon ce qu'on leur auoit enseigné. Et quelques iours apres deux ou trois nous venans voir en particulier nous dirent que nous tinssions bon contre ce sorcier, qu'on le craignoit dans les cabanes, et qu'il nous vouloit tenir teste. Nous ne manquasmes pas de l'attaquer. Nous estant venu voir vne autrefois, et nous aiant dit que dans peu de iours il deuoit consulter *Ka-Khichigou Khetikhi*, ceux qui font le iour (dans mes relations i'ay appellé ceux qu'ils inuoquent dans leurs tabernacles, *Khichikouekhi*, que i'interpretois genies du iour ; il me semble que ie les entendois nommer ainsi ; mais ce sorcier et ses gens les nomment du mot que ie viens de dire, ou d'vn autre approchant qui signifie ceux qui font le iour); m'ayant donc dit qu'il vouloit consulter ces demons, ie luy repliquay qu'il trompoit ses gens, leur faisant croire que ces beaux faiseurs du iour, mouuoient son tabernacle, et cependant que c'estoit luy. Il me demanda si ie voulois gager contre luy, que son tabernacle trembleroit, encor que luy ny autres ne le touchassent point. Ie me mettray, disoit-il, tout couché au fond de mon tabernacle, ie feray sortir dehors mes bras et mes jambes, et neantmoins tu le verras trembler auec fureur. I'accepte la gageure, et mets au triple de ce qu'il disoit. Les Sauuages se rejoüissoient fort de cette dispute ; les vns me disoient, tu perdras, les autres disoient, non, il gagnera, car il est plus grand sorcier que *Pigarouich.* Ie leur dis que ie ne voulois tirer aucun gain de cette gageure, que ie leur donnois ce que le sorcier auroit perdu ; cela les animoit fort, ils se mettoient tous d'vn costé. M'addressant donc au sorcier, ie luy dis : Prends garde à ce que tu fais : car si c'est toy qui meus ton tabernacle, ie couperay en vn moment tous les liens qui le tiennent en estat, et ie te feray paroistre imposteur ; si c'est quelque esprit ou quelque vent comme tu dis, sçache que c'est le diable : or le Diable nous craint; si c'est luy, ie luy parleray fortement, ie le tanceray et le contraindray de confesser son impuissance contre ceux qui croyent en Dieu, et luy feray auoüer qu'il vous trompe. Or, se voyant gaussé, s'il entre en fureur et s'il te tuë, qu'on ne s'en prenne pas à nous autres ; s'il sort et s'il bat ceux qui l'auront appellé, n'en rejettez pas la cause sur nous : car vous verrez que nous le deffierons de nous aborder, et qu'il ne pourra pas, pource que Dieu nous protege. En effect i'auois dessein de me seruir d'vne espece d'exorcismes, et ie craignois que Dieu ne permist au Demon de faire mal à ces infideles et mescreans, et qu'ils ne creussent que cela se fist à nostre sollicitation. Quand ce pauure homme entendit cela, il eut peur ; il fit neantmoins bonne mine, mais changeant de discours, il me dit : Veux tu gager que ie te mettray vn baston de Porcelaine dans la main, tu le verras, tu le toucheras, tu l'enfermeras dans ta main, puis venant à l'ouurir tu ne le trouueras plus? C'en est fait, luy dis-je, j'accepte la gageure : car si c'est toy qui doiues retirer ce baston, tu seras bien subtil si tu me trompes ; si c'est le Diable, il a peur de ceux qui se confient en Dieu ; il ne me touchera point, mais peut-estre t'espoustera t'il bien serré. Mon pauure sorcier serrant les espaules, eust bien voulu retirer son espingle du jeu, comme on dit, mais ie le pressois fort, et m'addressant à ses gens : Vous voyez comme il vous abuse, il n'oseroit gager ; pressez-le vous autres, afin que vous recognoissiez ses fourbes et ses tromperies.

Luy, voyant cela, me donna heure au lendemain. I'en donne incontinent aduis au sieur Oliuier, le priant de se trouuer auec le P. de Quen et moy, et quelques François que nous aurions pris pour estre tesmoins du fait. Le lendemain i'attendois qu'on nous vînt appeller, selon que nous auions conuenu ; mais au contraire on nous vint dire que le sorcier s'en estoit allé dés le poinct du iour à la chasse au lieure, qui n'est icy la chasse que des ieunes garçons. Ses gens disoient entr'eux qu'il auoit eu peur, qu'il n'auoit point de courage ; les vns s'en estonnoient, admirans nostre creance ; les autres disoient que les François estoient plus grands sorciers qu'eux. Il est vray qu'ils nomment ces gens-là Mantouisiouekhi, c'est à dire, qui ont cognoissance auec le Manitou, auec celuy qui est superieur aux hommes, appliquans le nom de Manitou tantost à Dieu tantost au Diable.

Quelques iours s'estans escoulez, ce sorcier tascha de me venir trouuer en particulier. Ie serois trop long de rapporter icy comme il s'efforça doucement de me gagner ; ie laisseray vne partie de ces choses pour le Iournal. Comme il estoit auec nous, plusieurs Sauuages entrerent. Ie voulus les remettre sur ce qui s'estoit passé ; il me tira par la robbe, et me pria secrettement de quitter ce discours. Ie luy obey en ce poinct ; mais ie l'estourdy et ses compagnons par ce que ie vay dire. Ie pris vne feuille de papier, et ie leur fis tenir par les quatre coins ; puis ayant mis par dessus quelques aiguilles, ie passois doucement ma main par dessous, tenant entre mes doigts vne petite pierre d'aymant. Ces aiguilles attirées par ceste pierre, alloient et venoient, auançoient ou reculoient selon le mouuement de ma main ; cela les estonna, voyans courir et tourner ces aiguilles sans qu'on les touchast. Les voyant dans l'estonnement, ie dy au sorcier qu'il en fist autant ; il respondit par les yeux, me regardant sans dire mot. Ie leur declaray que cela se faisoit naturellement, que ie ne me seruois point du diable pour le faire, et que c'estoit vne chose meschante de s'en seruir ; qu'en France on mettoit à mort tous les Sorciers et Magiciens, quand on les pouuoit descouurir ; que le malin esprit ne faisoit iamais plaisir à personne, qu'il s'efforçoit au commencement de couurir sa malice, mais qu'en fin il trompoit ceux qui auoyent recours à luy. Pour toy, Pigarouich, dis-ie au Sorcier, si tu veux croire mon conseil, tu ne consulteras iamais les Demons, ce sont des menteurs : ils te disent que ce sont eux qui font le iour, c'est vne imposture : c'est Dieu qui a fait le iour, creant le Soleil. Apres que ces Demons t'auront bien fait faire du mal aux autres, ils te tueront et t'entraisneront dans les flammes. Pense à ce que ie te dis. Il me respondit qu'il nous viendroit voir. Il y est venu en effect, et nous a proposé quelques questions, que ie vay déduire.

Quelques entretiens auec le Sorcier susdit.

CHAPITRE IX.

Cet homme, ayant veu que nous luy faisions teste, que souuent nous le deffions d'exercer ses charmes contre nous, que nous nous mocquions mesme du Manitou qu'ils redoutent comme la mort, que nous disions hautement que les Sorciers n'auoyent aucun pouuoir que celuy que le Dieu des Chrestiens leur permet, et que tous ceux qui croyent en luy ne les deuoyent pas craindre, commença, comme ie m'imagine, à nous tenir plus grands Sorciers que luy. Il me vint voir en secret, et me proposa diuerses questions grandement ridicules.

Estant donc seul en nostre maison, il me dit : Ie te veux raconter ce que ie fay : si tu l'improuues, ie le quitteray, car ie veux croire en celuy qui a tout fait. Ie fay des festins ausquels il faut tout manger ; ie chante fort pendant ces festins ; ie croy à mes songes, ie les interprete, comme aussi les songes des autres ; ie chante et ie bats mon

Tambour, pour estre heureux à la chasse et pour guerir les malades ; ie consulte ceux qui ont fait le Iour ; ie tuë les hommes auec mes sorts, et auec mes inuentions ie prends des robbes et d'autres presens, pour la guerison des malades ; i'ordonne qu'on en donne aussi aux malades : dy moy ce que tu trouues de mauuais en tout cela. Ie luy refutay tous ces articles par bonnes raisons, le mieux qu'il me fut possible.

Vne autre fois, il me dit que durant leur mortalité, il y a trois ou quatre ans, qu'estant presque à l'agonie comme les autres, il auoit veu en songe vne Maison faite comme la nostre, dans laquelle il y auoit des Images comme celles qu'il voyoit chez nous, et qu'apres ce songe il guerit, et depuis autant de fois qu'il s'est trouué malade, s'il a peu auoir le mesme songe, qu'il n'a point retardé à recouurer la santé : Hé bien, me fit-il, cela n'est-il pas bon ? Ie prins peine de luy descouurir la vanité de leurs resueries.

Il me dit vn autre iour, que pour deuenir sorcier, c'est à dire pour auoir communication auec le Manitou, et estre heureux aux songes, il auoit jeusné cinq iours et cinq nuicts, sans boire ny manger, retiré dans vne petite cabane au milieu des bois.

Comme ie l'auois repris de ses lubricitez, il me proposa quelques cas de Conscience : Tu dis, me faisoit-il, que Dieu deffend la pluralité des femmes : hé bien, pour le contenter, ie n'en auray qu'vne à mes costez ; mais y aura-il du mal d'en aller chercher d'autres que ie ne tiendray point pour femmes? Ie luy reparty : Voudrois-tu bien que quelqu'vn vînt desbaucher ta femme ou ta fille ? Non pas, respond-il. Tu vois donc bien que c'est mal fait de solliciter à mal les femmes ou filles d'autruy.

Cela est vray, me fit-il ; mais si les femmes me recherchent, feray-ie mal de condescendre à leur desir? Si ta femme ou ta fille recherchoyent quelque homme pour se prostituër, feroyent elles bien ? Non, ce n'est pas bien fait. Donc les femmes qui te recherchent font mal ? Il est vray, elles n'ont point d'esprit, respond-il. Si elles font mal de te demander vne chose illicite, aussi fais tu mal de leur accorder. Tu as raison, repart-il, ie cognois bien ce que tu dis.

Il me demanda si en effect Makheabichtichiou vouloit croire en Dieu ; ie luy dy qu'il le disoit ainsi : Au reste, luy adioustay-ie, on m'a dit que tu le voulois tuer par tes sorts ; donne t'en de garde, car maintenant qu'il veut croyre en celuy qui a tout fait, il est en sa protection, et le Diable, ne luy pouuant faire aucun mal, deschargeroit peut-estre sa colere sur toy. Pour Makheabichtichiou, ie luy ay conseillé, non pas de te vouloir du mal, mais de prier Dieu qu'il te fasse sage et te fasse quitter tes sortileges : car nostre Dieu nous deffend de hayr personne ; il prend luy-mesme la vengeance pour nous contre nos ennemis. Ce bon homme espouuanté fit incontinent la paix auec Makheabichtichiou, se promettans l'vn l'autre en ma presence de s'entr'aymer et de se tenir comme freres. Depuis ce temps-là, ce Sorcier se rendit plus curieux de sçauoir quelle estoit nostre doctrine. Il me fit diuerses interrogations touchant la vie eternelle, touchant l'enfer, touchant la resurrection des corps, et se monstroit si attentif que i'en estois estonné. Il me promit qu'il prieroit Dieu en secret, il me faisoit dire quelque Oraison pour l'apprendre. Il m'asseura qu'il ne consulteroit plus les Demons et qu'il s'abstiendroit des autres choses que ie luy auois deffenduës. Il a gardé cela tandis qu'il a esté nostre voisin ; mais comme il est peu instruit, et que s'il a la foy c'est vne foy de crainte et tres-seruile, il oublie aisément ses promesses. Estant certain iour à la chasse, comme ils se trouuerent pressez de faim, n'ayans rien pris, Makheabichtichiou dit aux Sauuages : Vous sçauez que le P. nous a dit que nous eussions recours à Dieu en nos necessitez, prions-le maintenant qu'il nous assiste. Tous les autres se mirent à rire, excepté le Sorcier qui ne contraria point la proposition faite de prier Dieu. Or pour le present ie ne sçay où est ce pauure homme. C'est le malheur de ceste Nation ; ie croy qu'ils sont de-

scendus de Cayn, ou de quelque autre errant comme luy.

Des Sorciers, et s'ils ont communication auec le Diable.

CHAPITRE X.

Les Sauuages Montagnets donnent le nom de Manitou à toute Nature superieure à l'homme, bonne ou mauuaise. C'est pourquoy quand nous parlons de Dieu, ils le nomment par fois le bon Manitou, et quand nous parlons du Diable, ils l'appellent le meschant Manitou. Or tous ceux qui ont quelque cognoissance particuliere auec le Manitou bon ou mauuais se nomment parmy eux Mantouisiouekehi. Et pour autant que ces gens-là ne cognoissent que le meschant Manitou, c'est à dire le Diable, nous les appellons Sorciers. Ce n'est pas que le Diable se communique à eux si sensiblement qu'il fait aux Sorciers et aux Magiciens d'Europe ; mais nous n'auons point d'autre nom pour leur donner, veu mesme qu'ils font quelques actions de vrays sorciers, comme de se faire mourir les vns les autres par sorts ou desirs, et imprecations, par prouocations du Manitou, par des poisons qu'ils composent ; et cela est si ordinaire parmy eux, du moins dans leur estime, que ie n'en voy quasi mourir aucun, qui ne pense estre ensorcelé. C'est pourquoy ils n'ont point d'autres Medecins que ces Sorciers, dont ils se seruent pour rompre les sorts desquels ils pensent estre liez : en effet ils meurent quasi tous etiques, desseichans, en sorte qu'ils n'ont plus que la peau et les os, quand on les porte en terre. D'icy prouient que ces sorciers sont extrémement redoutez, et qu'on ne les oseroit fascher, pource qu'ils peuuent, à ce qu'ils croyent, tuer les hommes par leur art. Ils sont aussi grandement recherchez, pour autant qu'ils ont pouuoir, à ce qu'ils disent, d'oster la maladie qu'on leur a donnée. C'est chose pitoyable de voir comme le Diable se ioüe de ces peuples, lesquels s'estonnent voyans que nous prouoquons et defions si aisément leurs Sorciers. Ils attribuent cela à vne plus grande cognoissance du Manitou. Ils croyent qu'il y a des hommes parmy eux, qui n'ont aucune communication auec le Diable ; ce sont des Iongleurs qui font les mesmes singeries que les Sorciers pour tirer des autres quelques presens. Comme nous crions certain iour contre la malice des Sorciers, l'vn des Sauuages qui estoyent presens et qu'on tenoit pour tel, dit tout haut : Pour moy, ie ne sçay point ces malices : mon pere battoit son tambour aupres des malades, ie l'ay veu faire, ie fay comme luy : voyla toute la finesse que i'y sçay. Ces pauures Barbares, mourans tous les iours, disent qu'il n'y a plus de vray Mantouïsiou parmy eux, c'est à dire de vray Sorcier.

C'est l'office du Sorcier d'interpreter les songes, d'expliquer le chant ou le rencontre des oiseaux. Les Romains auoyent les Augures, qui faisoyent la mesme chose. Ils disent que quand on songe qu'on a veu beaucoup de chair d'Orignac, que c'est signe de vie ; mais si on a des songes d'Ours, c'est signe de mort. I'ay desia dit plusieurs fois que ces Charlatans chantent, et battent leurs tambours pour guerir les malades, pour tuer des ennemis en guerre et prendre des animaux à la chasse. Pigarouich, c'est le Sorcier dont i'ay parlé cy-dessus, nous chanta vne fois la chanson qu'il dit voulant aller à la chasse. Il ne profera que ces paroles, *Iagoua mou itoutaouj ne e-é*, qu'il reïtera plusieurs fois auec diuers tons sombres et pesans, quoy qu'assez doux à l'oreille. Nous luy demandasmes pour quoy il chantoit cela pour prendre des animaux. I'ay veu, dit-il, en songe ceste chanson, c'est pourquoy ie l'ay retenuë et m'en suis seruy depuis. Il nous pria fort de luy enseigner ce qu'il falloit chanter pour guerir les malades, et pour auoir bonne chasse, nous promettans de l'obseruer de poinct en poinct.

Voicy l'vne des façons dont se seruent les meschans pour tuer leurs compatriotes. Quelqu'vn m'a dit qu'ils s'e-

stoyent autresfois voulu seruir de ces diableries contre les François, mais qu'ils n'auoyent peu les faire malades. Si le Chrestien sçauoit sa dignité, il en feroit grande estime. Vn Sorcier voulant tuer quelqu'vn, entre dans son Tabernacle, fait venir les Genies du iour, ou ceux qui font le iour : ils les nomment ainsi, et nous les appellons des Diables. Estans entrez, il leur enuoye querir l'âme de celuy ou de ceux qu'ils veulent tuer. Si ces personnes sont d'autre Nation, ils changent leur nom, de peur que leurs parens, en ayans le vent, prennent vengeance du sorcier. Ces Genies apportent ces pauures âmes en forme de pierres ou d'vne autre façon. Alors le sorcier les frappe à coups d'espées ou de haches : en sorte que le sang en decoule si fort, que l'espée ou la hache en demeure toute teinte et toute rouge. Cela fait, celuy dont on a frappé l'âme, tombe malade et languit iusques à la mort. Voilà comme ces pauures gens sont abusez des Demons. Quand vn Sauuage en hayt quelqu'autre, il se sert d'vn sorcier pour le tuer en ceste maniere ; mais ils disent que si le malade vient à songer qui est celuy qui l'a ensorcelé, qu'il guerira, et que le sorcier mourra. Ces Genies ou faiseurs de Iour leur font accroire qu'ils ayment beaucoup leur Nation, mais que le meschant Manitou les empesche de leur procurer les biens qu'ils leur desirent.

Ils s'imaginent que celuy qui souhaitte ou desire la mort à vn autre, notamment s'il est sorcier, obtient souuent l'effect de son desir ; mais aussi le sorcier qui a eu ce souhait, meurt apres les autres. C'est chose estrange de voir comme ces peuples s'accordent si bien à l'exterieur, et comme ils se hayssent à l'interieur. Ils ne se faschent pas et ne s'entrebattent pas souuent ; mais au fond du cœur ils se veulent bien du mal. Ie ne sçay comme cela se peut accorder auec le bien et le secours qu'ils se prestent les vns les autres.

Vn de ces Sorciers ou Iongleurs m'a dit, que parfois le diable parle à quelque Sauuage ; on entend seulement sa voix sans rien voir. Il luy dira par exemple : Tu trouueras vne pierre sur la neige ou en tel endroit, ou dans le cœur, ou dans l'espaule ou autre partie d'vn Eslan ou d'vn autre animal ; prends ceste pierre, et tu seras heureux à la chasse. Celuy-cy m'asseuroit qu'il auoit trouué vne de ces pierres dans le cœur d'vn Elan, et qu'il l'auoit donnée à vn François : C'est pourquoy, disoit-il, ie ne tueray plus rien.

Il disoit encore que le Diable se communiquoit par songes. Vn Orignac se presentera à quelqu'vn en dormant, et luy dira, Viens à moy, le Sauuage esueillé va chercher l'Orignac qu'il a veu ; l'ayant trouué, s'il lance ou darde sur luy son espée, la beste tombe roide morte ; l'ouurant il trouue par fois du poil ou quelque pierre dans son corps ; il le prend et le garde soigneusement, pour estre heureux à rencontrer et tuer force animaux.

De plus il adioustoit que les Demons leur enseignoyent à faire des vnguens de crapaux et de serpens pour faire mourir ceux qu'ils ont en hayne. S'il dit vray, il n'y a point de doute qu'ils n'ayent communication auec le Diable. Ie croy que de cette superstition ou reuerie est prouenuë vne coustume qu'ont les Sauuages, d'auoir vn sac si particulier pour eux, que pas vn autre n'oseroit regarder dedans ; ils s'en offenseroyent peut-estre iusques à s'entretuer. Ils ne veulent pas qu'on voye ceste pierre ou chose semblable, s'ils en ont ; et l'vn d'eux me dit vn iour : En ce poinct, tu cognoistras si vn Sauuage veut croire veritablement en Dieu, s'il te donne ceste pierre, s'il en a quelqu'vne.

Makheabichtichiou m'a raconté qu'estant encor jeune garçon et chassant tout seul dans les bois, il vit venir à soy vn Genie du iour ; il estoit vestu et paré comme vn Hiroquois, il estoit porté par l'air : Ie m'arrestay, disoit-il, tout remply de peur, il s'arresta aussi vn peu loing de moy ; toute la terre à l'entour de luy sembloit trembler ; il me dit que ie ne mourrois pas si tost, mais qu'il n'en seroit pas de mesme de mes gens. En fin, ie le vy enleuer en l'air, dispa-

roissant de deuant mes yeux. Ie retourne en la Cabane tout espouuanté, ie raconte ce que i'auois veu à mes compatriotes ; ils prirent cela à mauuais augure, et dirent que quelqu'vn d'eux seroit tué par leurs ennemis. Incontinent apres, on leur vint dire que l'vn de leurs jeusneurs séparé des autres auoit esté surpris et massacré des Hiroquois. Si la crainte, qui fait voir à l'imagination ce qui n'est pas, ne troubloit point la fantasie de cét homme, sans doute le Diable luy estoit apparu, quoy qu'il n'estoit point Sorcier.

Ie me suis laissé dire par vn Sauuage qu'ils croient que les Genies du Iour ont les yeux de trauers, l'vn haut et l'autre bas. Comme i'ay parlé d'eux aux autres Relations, ie n'en dirai point dauantage en ce lieu. Respondons à la question proposée en teste de ce Chapitre, sçauoir : si ces Sorciers ont vraiement communication auec le Diable ? Si ce que ie viens de dire est veritable, il ne faut point douter que les Demons ne se manifestent par fois à eux ; mais i'ay creu iusques à maintenant qu'en effect le diable les abusoit, remplissant leur entendement d'erreurs, et leur volonté de malice. Mais ie me persuadois qu'il ne se descouuroit point sensiblement, et que tout ce que faisoyent leurs Sorciers n'estoient que des Iongleries qu'ils inuentoient, pour en tirer quelque proffit. Ie commence maintenant à douter, voire à pencher de l'autre costé, pour les raisons suiuantes.

I'ay dit autresfois que voulans consulter les Genies du Iour, ils dressoient des Tabernacles, fichans des pieux en terre, les lians et arrestans auec vn cercle, puis les entourans de robbes ou de couuertures ; quand le sorcier est entré là dedans, et qu'il a chanté et inuoqué ces Genies ou Demons, le Tabernacle commence à bransler : or ie me figurois que le Sorcier l'esbransloit ; mais Makheabichtichiou me parlant à cœur ouuert, et le Sorcier Pigarouich me descouurant auec grande sincerité toutes ses malices, m'a protesté que ce n'estoit point le Sorcier qui mouuoit cét edifice, mais vn vent qui entroit fort promptement et rudement ; et pour preuue de cecy, ils me disoient que le Tabernacle est par fois si fort, qu'à peine vn homme le peut-il faire remuer : Et cependant tu le verras, si tu y veux assister, s'agiter et se courber de part et d'autre, auec vne telle impetuosité et par vn si long temps, que tu seras contraint de confesser qu'il n'y a force d'homme qui puisse faire ce mouuement. Hyuernant auec les Sauuages, ie vy faire ceste diablerie, ie vy suër de grands ieunes hommes, dressant ce Tabernacle ; ie le vy bransler, non pas auec la violence qu'ils me disent, mais assez fort, et si long temps, que ie m'estonnois qu'vn homme eust eu tant de force pour resister à ce trauail. Neantmoins comme ie n'esprouuai point si ceste tour ronde estoit fortement plantée, ie me figurai que c'estoit le Iongleur qui l'esbransloit.

De plus, ceux que ie viens de nommer, et d'autres, m'ont fortement asseuré que le haut de ce Tabernacle, esleué de sept pieds ou enuiron, est par fois porté iusques à terre, tant il est puissamment agité ; item, qu'on voioit quelquesfois les bras et les iambes du Sorcier couché sur terre, sortir par le bas du Tabernacle, pendant que le haut se mouuoit tres-fortement ; que le Demon ou le vent qui entre dans ceste maisonnette, s'y iette auec vne telle impetuosité, et trouble tellement le sorcier, luy representant qu'il va tomber dans vne abysme, la terre luy paroissant comme s'entr'ouurir, qu'il sort tout espouuanté de son Tabernacle, qui ne laisse pas de branler par quelque temps en son absence. Aniskaouaskousit, c'est le nom d'vn ieune Sauuage, nous a asseuré qu'Etouet, c'est le Capitaine de Tadoussac, estant entré l'Automne passé dans son Apitouagan, c'est ainsi qu'ils nomment ce Tabernacle, son braié fut ietté hors du Tabernacle par le haut, et son corps enleué, en sorte que ceux qui regarderent dedans ne le virent plus ; qu'en fin on l'entendit retomber, faisant vn cri plaintif, comme d'vn homme qui ressent le coup de sa cheute. Estant sorti de ceste diablerie, il dit

qu'il ne sçauoit où il auoit esté, ny ce qui s'estoit passé.

Le mesme m'a dit fort familierement, car il estoit nostre domestique, et nous l'instruisions à la Foy, qu'estant sur vn Lac glacé pendant l'hyuer auec vn autre ieune homme, ils virent vn sorcier entrer en fureur, lequel fut enleué sans sçauoir comment, car il disparut tout à coup de deuant leurs yeux ; sur le soir on trouua sa robe sans son corps ; à quelques iours de là, il revint tout harassé, sans pouuoir dire où il auoit esté, ny ce qu'il auoit fait. I'ay dit cy-dessus que par fois dans leurs grandes famines quelqu'vn d'eux disparoissoit sans iamais plus retourner ; ils m'ont asseuré que cela se faisoit et que c'estoit vn tres-mauuais augure pour eux, que alors le Manitou les consommoit.

De plus ce mesme ieune Sauuage dit auoir veu de ses yeux le Sorcier Karigouan, auec lequel i'ay hyuerné, tirer vne pierre de son sac, la mettre sur vn bouclier et le brusler : il m'asseuroit qu'on n'auoit point chauffé ceste pierre.

Enfin, Makheabichtichiou m'a rapporté que les Algonquins, qui sont plus haut sur le grand fleuue, deuinent par Pyromantie ; mais pource qu'elle n'est point différente de celle des Hiroquois, dont le P. Brebœuf a parlé en ses relations, ie ne l'expliquerai pas dauantage. Toutes ces raisons font voir qu'il est probable que le Diable se communique par fois sensiblement à ces pauures Barbares ; lesquels ont besoin d'vn grand secours, et temporel et spirituel, pour les tirer de l'esclauage qui les oppresse. Depuis la conclusion de ce Chapitre, le Pere Pijart nouuellement arriué des Hurons, m'a apporté vne pierre, que le P. Brebœuf m'enuoie, laquelle a serui à vn Sorcier en ceste sorte : cet homme voulant panser vn malade, mit ceste pierre au feu, l'y laissa si long temps qu'elle estoit toute rouge et tout enflammée. Il entre cependant en fureur retire du feu cette pierre ardente, la prend avec les dents, court comme vn enragé par la Cabane, rejette la pierre encore toute estincelante, sans en auoir receu aucun dommage. Le Pere Pijart fut tesmoin oculaire de cette action, et comme la pierre est assez grosse, il voulut voir si elle luy auroit point bruslé les léures ou la langue ; il trouua que non, ce qui luy fit croire que cela ne se pouuoit faire sans l'operation de quelque Demon. I'enuoye la mesme pierre à V. R. laquelle est encore marquée des dents du Sorcier. Comme elle estoit en feu, elle estoit comme calcinée, et plus tendre : c'est pourquoy la serrant auec les dents, il y a fait les deux bresches qui paroissent.

De leurs Coustumes et de leur Croyance.

CHAPITRE XI.

Ie ne pretends pas reïterer ce que i'ay dit autresfois sur ce sujet ; mais i'ay dessein d'adiouster seulement ce que i'en ay appris de nouueau. Si i'vse de redite, c'est pour auoir oublié ce que i'ay desia dit, ou pour l'expliquer plus amplement. Entre les superstitions dont se seruent les malades pour guerir, ils font quelquesfois demeurer aupres d'eux quelque homme, ou femme, ou enfant, s'imaginans que cela les aide à recouurer leur santé. Ils sont si condescendans en ce poinct, que si vn malade demande quelque personne pour demeurer en ceste sorte aupres de luy, il est tellement obey, qu'on croiroit celuy-là bien ingrat qui luy refuseroit ceste courtoisie, quoy que bien ennuieuse, car il faut demeurer là faineant sans autre exercice que d'estre assis aupres du patient.

Ils font prendre des vomitoires à leurs malades, ils font boüillir des feuilles ou branches de Cedre, dont ils boiuent le jus contre la dyssenterie. Le P. Buteux dit auoir veu guerir vn enfant en fort peu de temps, ayant prins ceste medecine.

Ils iettent le fiel de l'Ours dans le feu, pour voir s'il petillera, conjecturans par ce bruit s'ils en prendront d'autres.

Le P. Buteux, demandant à vn Sauuage pourquoy ils plantoient leurs espées la pointe en haut, il repartit que le tonnerre ayant de l'esprit, et voyant ces espées nuës, se detourneroit, et se donneroit bien de garde d'approcher de leurs cabanes. Le P. demandant à vn autre d'où venoit ce grand bruit du tonnerre : C'est, dit-il, le Manitou qui veut vomir vne grosse couleuure qu'il a aualée, et à chaque effort de son estomach, il fait ce grand tintamarre que nous entendons. En effect, ils m'ont souuent dit que la foudre n'estoit autre chose que des couleuures qui tomboient sur la terre ; ce qu'ils recognoissent aux arbres frappez de la foudre : car, disent-ils, on y remarque la figure de ces animaux comme imprimée par replis et tortuëmens à l'entour de l'arbre. On a trouué mesme de grandes couleuures sous ces arbres, disent-ils. Voilà vne Philosophie bien nouuelle.

Les Sauuages, ayant eu du pire en guerre, enuoient deuant quelqu'vn de leurs gens comme vn Heraut, qui crie à pleine teste, si tost qu'il apperçoit les Cabanes, prononçant les noms de ceux qui sont prins ou tuez ; les filles et les femmes entendans nommer leurs parens, respandent leurs cheueux sur leur visage, et fondent toutes en larmes, se peignant de noir.

Quand ils retournent de la guerre, ils pendent à vn arbre d'où ils commencent à tourner visage pour se retirer en leur pays, autant de petits bastons qu'ils estoyent de soldats, peut-estre pour donner à cognoistre à leurs ennemis, s'ils passent en ces lieux-là, combien d'hommes ils estoient, et iusques où ils sont venus, afin de les intimider. Ie n'en sçay point d'autre raison.

Dans le conflict de leurs guerres, ils crient à chaque fois que quelqu'vn de leurs ennemis est frappé, s'ils s'en apperçoiuent. Ie me doute que c'est pour se resiouyr et se donner courage.

Ils croient que la terre est toute platte, qu'elle a ses extrémitez couppées perpendiculairement, et que les âmes s'en vont à l'extremité qui est au Soleil couchant ; qu'elles dressent leurs Cabannes sur le bord du grand precipice que fait la terre, au fond duquel il n'y a que des eaux. Ces âmes passent le temps à danser, mais quelquesfois, badinant sur la riue de ce precipice, quelqu'vne tombe dedans cét abysme, et aussi tost elle est changée en poisson. Il est vrai qu'il y a des arbres sur ces bords, mais ils sont si polis que les âmes ne s'y peuuent que tres difficilement aggraffer. I'ay desia dit qu'ils s'imaginent que les âmes boiuent et mangent. I'adiouste encor qu'ils s'imaginent qu'elles se marient, et que les enfans qui meurent icy, sont enfans en ce bout du monde, et deuiennent grands, comme ils auroient fait au pays où ils sont nez. Or ceste creance toute pleine de badinerie, nous donne beau moyen de les conuaincre d'erreur. Premierement, nous leur disons que si la terre estoit toute platte, elle seroit bien tost inondée du flux de l'Ocean. De plus, nous leur faisons entendre qu'il seroit iour en mesme temps par tout le monde. Or est-il qu'estant icy Midy, il est nuict en France pendant l'Hyuer. Nous les asseurons que nos vaisseaux voguent au Soleil leuant et couchant, et qu'on ne rencontre point le pays des âmes. Ils s'estonnent quand on leur parle des Antipodes, et s'en rient, aussi bien que d'autres de plus bel esprit qu'eux s'en sont autresfois mocquez.

Nous leur disons souuent que si les âmes mangeoient, qu'elles vieilliroient et mourroient : or est-il qu'ils les croient immortelles. En outre, si elles se marioient et engendroient, comme elles ne meurent point, toute la terre seroit bien tost remplie d'âmes, on les rencontreroit par tout : car depuis le temps qu'elles vont en ces païs du Couchant, elles se seroient infiniement multipliées. Ils conçoiuent bien ces raisons et autres que nous leur alleguons.

Voicy vne admirable raison de l'Eclypse du Soleil : ils disent qu'il y a vn certain, soit homme, soit autre creature, qui ayme fort les hommes ; il est fasché contre vne tres-meschante femme, et par fois mesme il luy prend enuie de la tuër ; mais il en est retenu pource qu'il

tueroit le iour, et introduiroit sur la terre vne nuit eternelle. Ceste meschante est la femme du Manitou, c'est elle qui fait mourir les Sauuages. Le Soleil est son cœur, et par consequent qui la tueroit feroit mourir le Soleil pour vn iamais. Par fois cét homme se faschant contre elle, et la menaçant de mort, son cœur tremble et paslit : et c'est de là, disent-ils, qu'on void quand le Soleil s'esclypse. Quand le Soleil de Iustice ne luit pas dans vne âme, elle ne cognoist pas mesme le Soleil qui esclaire ses yeux. Ils varient si fort en leur creance qu'on ne peut rien auoir de certain de ce qu'ils croient. Helas ! le moyen de trouuer de la certitude dedans l'erreur.

Ils croient, à ce que m'a rapporté Makheabichtichiou, que tout le monde mourra, excepté deux personnes, vn homme et vne femme ; que tous les animaux mourront aussi, horsmis deux de chaque espece, et que le monde se repeuplera de nouueau, de ce peu qui doit rester.

Ie leur ay ouy raconter quantité de fables, du moins ie me figure que les plus sensez d'entr'eux tiennent ces contes pour des fables. I'en toucherai vne seule, qui me semble fort ridicule. Ils content qu'vn homme et vne femme estans dans les bois, vn Ours vint qui se ietta sur l'homme, l'estrangla et le mangea. Vn liéure d'espouuantable grandeur se ietta sur la femme et la deuora ; il ne toucha point neantmoins à son enfant qu'elle portoit encore dans son ventre, dont elle estoit preste d'accoucher. Vne femme passant en cét endroict vn peu apres ce carnage, fut fort estonnée voyant cét enfant viuant, elle le prend, l'esleue comme son fils, l'appellant neantmoins son petit frere, auquel elle donna le nom de Tchakabech. Cét enfant ne creut point en grandeur, demeurant tousiours comme vn enfant au maillot ; mais il paruint à vne force si espouuantable, que les arbres seruoient de flesches à son arc. Ie serois trop long de raconter toutes tes auentures de cét homme-enfant : il tua l'Ours qui auoit deuoré son pere, et luy trouua encore dans l'estomach sa moustache toute entiere ; il fit aussi mourir le grand Liéure qui auoit mangé sa mere, ce qu'il recogneut à la trousse de cheueux qu'il luy trouua dans le ventre. Ce grand Liéure estoit quelque Genie du Iour, car ils nomment l'vn de ces Genies, qu'ils disent estre grand causeur, du nom de Michtabouchiou, c'est à dire grand Liéure. Pour abreger, ce Tchakabech voulant aller au Ciel, monte sur vn arbre ; estant quasi à la cime, il souffle contre cét arbre, lequel s'esleua et grandit au souffle de ce petit Nain ; plus il montoit, plus il souffloit, et plus l'arbre s'esleuoit et grandissoit, en sorte qu'il paruint iusques au Ciel, où il trouua le plus beau pays du monde ; tout y estoit rauissant, la terre excellente, et les arbres tres beaux. Ayant bien tout consideré, il vint rapporter la nouuelle de tout cecy à sa sœur, pour l'induire à monter au Ciel et y demeurer à iamais. Il descend donc par cét arbre, dressant dans ses branches des Cabanes d'espaces en espaces, où il logeroit sa sœur en remontant. Sa sœur au commencement faisoit la retiue, mais il luy representa si fortement la beauté de ce pays-là, qu'elle prit resolution de surmonter la difficulté du chemin. Elle mene auec soy vn sien petit nepueu, et monte sur cét arbre, Tchakabech allant apres à dessein de les retenir s'ils tomboient ; à chaque giste ils trouuoient tousiours leur Cabane faite, ce qui les soulageoit fort. En fin, ils arriuerent au Ciel, et afin que personne ne les suiuist, cét enfant rompit le bout de l'arbre iusques assez bas, en sorte qu'on ne peut atteindre de là au Ciel. Apres auoir tout admiré le pays, Tchakabech s'en va pour tendre des lacets, ou comme les autres les nomment, des colets, esperant peut-estre de prendre quelque animal. La nuict se leuant pour aller voir à ses lacets, il les vit tout en feu, et n'en osa approcher ; il retourne à sa sœur, et luy dit : Ma sœur, ie ne sçay qu'il y a dans mes lacets, ie ne voy qu'vn grand feu, duquel ie n'ay osé approcher. Sa sœur, se doutant de ce que c'estoit, luy dit : Ah ! mon frere, quel mal-heur ! asseurément que vous

aurez prins le Soleil au lacet : allez viste le desgager, peut-estre que marchant la nuict, il s'est jetté là dedans sans y penser. Tchakabech bien estonné, s'en retourne, et ayant bien consideré, trouue qu'en verité il auoit prins le Soleil au colet. Il s'efforce de le deliurer, mais il n'en ose approcher. Il rencontre par cas fortuit vne petite souris, la prend, la souffle et la faict deuenir si grande qu'il s'en seruit pour detendre ses colets, et desgager le Soleil, lequel se trouuant libre, continua sa course à l'ordinaire. Pendant qu'il fut arresté dans ces lacets, le iour manqua çà bas en terre. De dire combien de temps, ny qu'est deuenu cét enfant, c'est ce qu'ils ne sçauent pas et qu'ils ne sçauroient sçauoir. Ie me suis laissé dire que les Mahometans croient que la Lune tomba jadis du Ciel, et se rompit. Mahomet voulant remedier à ce desordre la prit, la fit passer par sa manche, et par ce mouuement la refit et la renuoia en sa place. Ce conte de la Lune est autant croiable que celuy que ie viens de rapporter du Soleil. Pour conclusion, *Beati oculi qui vident quæ nos videmus*, Bien heureux ceux que la bonté de Dieu a appellés à l'eschole de la verité. Que rendront-ils à sa Majesté pour ce bien faict? Vne constance en la Foy, et vne resolution ferme de viure conformément aux maximes qu'elle nous enseigne, puis que ceux qui ne suiuent pas les sentiers que ce flambeau leur découure, meritent de cheminer dans les tenebres.

Du Seminaire des Hurons.

CHAPITRE XII.

Nostre glorieux Pere et fondateur S. Ignace, estant informé de diuers endroits que ses enfans trouuoyent de grandes contrarietez dans leurs sainctes entreprises, s'en resioüissoit fort, disant, que les affaires de Dieu commençoient par les difficultez et par les bassesses, et en fin aboutissoient à la gloire ; iusques-là qu'il eut mauuaise opinion de l'establissement de nostre Compagnie en quelque Prouince, apprenant qu'on l'auoit receuë auec tant d'honneur et auec vne si generale approbation de leurs fonctions, qu'ils n'auoyent troué aucune resistance. Si les Croix et les peines sont les fondemens les plus solides de l'edifice, qui doit porter son faiste iusques au Ciel, le Seminaire des Hurons est tres-bien establi ; sa naissance est pleine de trauaux, son premier progrez de tristesse, ie prie Dieu que sa fin soit accompagnée de ioye et de repos. Vostre R. nous ayant rescrit que nous nous efforçassions de commencer vn Seminaire, Dieu semblant disposer quelques bonnes âmes à le fonder, i'en escriuis au R. Pere de Brebeuf, afin qu'il nous enuoiast de petits Hurons : aussi tost nos Peres qui sont en ce pays-là se mettent en deuoir d'en trouuer ; ils en choisissent entre vn grand nombre vne douzaine de fort gentils, destinent le P. Antoine Daniel pour auoir soing de ces jeunes plantes. Les conclusions estoient prises sur le pays ; le P. s'embarque pour descendre çà bas, esperant que ses Escholiers ne manqueroient pas de prendre place chacun dans les Canots de ses parens ou de ses amis : car de venir tous ensemble dans vn mesme vaisseau, ils ne sçauroient, n'aians point d'autres nauires ni chalouppes que leurs canots d'escorce qui sont fort petits. Mais quand il fut question de separer les enfans de leur mere, la tendresse extraordinaire que les femmes Sauuages ont pour leurs enfans arresta tout, et pensa estouffer nostre dessein en sa naissance. Vn braue ieune homme, nommé Satouta, s'estoit ioint au Pere, auec parole de demeurer auec lui et mesme de passer en France si on le desiroit. Celui ci fut seul constant, perseuerant au milieu des plus grandes difficultez, dans la resolution qu'il auoit prise de se faire instruire et de demeurer auec nous. Quand le Pere fut arriué aux Trois Riuieres, où de long temps nous l'attendions auec les douze petits Hurons, comme on nous l'auoit mandé, nous

fusmes bien estonnez lors que nous le vismes auec vn seul ieune homme, desia assez âgé. Nous ne perdismes pas courage pour ceste premiere difficulté; nous auons recours à Dieu et aux hommes. Tout concourt du costé des François à auoir quelques ieunes Hurons qui estoient descendus auec leurs parens. Monsieur le General s'y emploie auec affection, comme ie l'escriuis en ma derniere Relation. Le sieur Nicolet et les autres Truchemens font ce qu'ils peuuent; on parle tantost à vn Sauuage, tantost à l'autre, on fait des presens; le P. Daniel prie, coniure les enfans de demeurer, et leurs parens de leur donner ceste liberté. Cela en esbranla quelques-vns; mais s'ils restoient au matin auec nous, le soir ils s'en alloient. En fin, comme c'est la coustume de ces peuples de tenir vne assemblée ou conseil auec nos François deuant que de s'en retourner en leur pays, Monsieur le General fit asseoir aupres de soi Satouta, c'estoit le seul constant et perseuerant dans son dessein, l'honora deuant tous les Principaux de sa Nation, luy attribüa le festin qu'il leur fit, et enuoia quelques presens à ses amis. Tout cela fit dire aux Hurons que nous aimions leur Nation, mais ne les fit point resoudre sur l'heure à nous laisser leurs enfans. L'Assemblée partie, nous perdions quasi l'esperance de pouuoir commencer le Seminaire ceste année-là; quand tout à coup nostre Seigneur, sollicité par les prieres de l'ancienne et de la nouuelle France, touche l'vn de ces Barbares, lui fait tenir vne assemblée auec les principaux Hurons, en laquelle il harangua si fortement en faueur du Seminaire et du bien qu'ils pouuoient esperer de l'alliance des François, que les Capitaines enjoignirent à deux ieunes hommes de tenir Compagnie à Satouta, et demeurer auec nous. Vous pouuez penser si ceste nouuelle nous releua le courage, et si elle anima nostre esperance qui commençoit bien fort à chanceler. On peut dire auec grande verité que *Deus deducit ad inferos et reducit, attollit et deprimit, exaltat et humiliat.* Nous voila donc auec trois ieunes hommes, au lieu de douze petits Seminaristes que nous attendions. Comme le temps pressoit, Monsieur le General nous embarque auec ces trois ieunes hommes pour descendre à Kébec. A peine estions nous partis, qu'vne autre bande de Hurons, arriuant aux Trois Riuieres et apprenant ce qui s'estoit passé, en donna encore trois autres que le sieur Nicolet amena à Kébec. Quelque temps apres d'autres Hurons, suruenans au mesme lieu des Trois Riuieres, offrirent encor de leurs enfans, disans, qu'on ne parloit d'autre chose sur le grand fleuue que de la resolution qu'auoient prise les Hurons de demeurer auec les François, qu'il en seroit fort parlé dans le pays et qu'on s'en resiouïroit grandement. Or comme il n'y auoit personne qui peust tenir Conseil auec eux, les Truchemens estans descendus à Kébec, on ne passa pas outre. Ce fut vne prouidence de Dieu qu'on n'en enuoyast pas dauantage, car nous eussions manqué de viures et d'autres choses necessaires pour les entretenir.

Voila donc le Seminaire commencé auec de tres-grandes difficultez. On caresse ces ieunes gens, on les fait habiller à la Françoise, on les fournit de linge et d'autres choses necessaires, on les loge en vn lieu destiné pour ce suiet, auec le Pere qui doit auoir soing d'eux. Il semble que tout est en paix. Nos François prennent plaisir de voir de ieunes Sauuages jaloux de viure à la Françoise; chacun sembloit fort content. Qui loge son contentement ailleurs qu'en la Croix, ne sera pas long temps sans tristesse : l'vn de ces ieunes hommes, estant d'vne humeur melancholique, demande bien tost apres son arriuée de s'en retourner en son pays, ne pouuant, disoit-il, s'accorder auec les autres. Sur ces entrefaites, vn Capitaine Huron ayant appris aux Trois Riuieres les nouuelles du Seminaire, descendit à Kébec pour voir ces ieunes gens et les encourager de bien faire, notamment l'vn de ses neueux qui estoit de la bande. Ce bon vieillard (car il est bien âgé de soixante ans), aiant veu l'ordre qu'on gardoit au Seminaire, et le traitement qu'on faisoit

à ceux de sa Nation, s'escria : O ! qu'il sera parlé de tout ceci en nostre païs ! mes enfans, que vous estes heureux d'estre si bien accommodez ! nous ne sçauons que c'est parmi nous de ces viandes si bien apprestées qu'on vous donne : prenez courage, soiez paisibles et bien obeïssans ; remarquez bien tout ce que vous verrez de bon parmi les François, pour vous en seruir par apres en nostre pays ; vous pouuez aspirer aux plus grandes charges, car doré-nauant on fera estat de vous. Le pauure ieune homme qui s'en vouloit aller, voiant qu'on loüoit si fort ceux qui demeuroient, changeoit de volonté ; mais comme on l'eut recogneu plus inconstant et moins accort que les autres, on fut bien aise qu'il s'en retournast. Le Pere Daniel luy demanda en la presence de ses Compatriotes, s'il se plaignoit de nous autres : Non pas, dit-il, car vous m'auez bien aimé, mais i'ai de la peine à m'accorder auec mes Compagnons. Il estoit venu sans habits et sans robbe, on le renuoia bien couuert. On fait de grands frais pour gaigner ces Nations. Quand les Sauuages vous donnent leurs enfans, ils les donnent tous nuds comme la main, c'est à dire qu'aussi tost que vous les auez, il les faut faire habiller, et rendre leurs robbes à leurs parens. Il les faut bien loger et bien nourrir, et encore ces Barbares se persuadent-ils que vous leur estes beaucoup obligez. I'adiouste bien dauantage, il faut ordinairement faire des presens à leurs parens, et s'ils sont pres de vous, il les faut aider à viure vne partie du temps. C'est la coustume qu'ils ont entr'eux : si quelqu'vn voiant son ami sans enfans, lui en donne des siens pour le consoler, l'autre ne manque pas de faire quelque present aux parens ou amis de l'enfant. Ceste coustume nous fera faire de grandes despenses, mais Dieu y pouruoira s'il lui plaist. Pour retourner à nostre propos, ce ieune homme estant parti, les autres qui resterent faisoient si bien et viuoient si paisiblement par entr'eux, que nous en estions tous consolez. Ils estoient contens, ioyeux, obeïssans, bref il nous sembloit quasi que toutes les tempestes estoient passées, et qu'apres les pluies venoit le beau temps sur nostre horizon. Mais voila que l'vn des principaux d'entr'eux est saisi tout à coup d'vne forte fiéure continuë ; on le fait panser, on le traitte auec vn tres-grand soing, on le veille iour et nuict, on prie Dieu pour lui auec ardeur ; apres tout cela ce pauure ieune homme aiant long temps souffert, tombe en l'agonie ; le Pere Lallemant le baptisa, et peu apres il rend l'esprit à Dieu. Hélas ! que ceste mort nous fut sensible, notamment au Pere Daniel qui a soing d'eux ! il estoit iour et nuict aupres de son malade, luy rendoit tous les offices de charité possible ; mais si fallut-il le voir mourir deuant ses yeux.

A peine celuy-cy estoit-il enterré, que Satouta tombe dans vne mesme maladie. Le pauure ieune homme estoit vn exemple d'humilité et de patience en son mal, d'vn naturel graue et serieux. On le fait purger et saigner aussi bien que son compagnon, on apporte toute sorte de diligence pour luy sauuer la vie ; maïs nostre Seigneur le voulant auoir, on luy confera le sainct Baptesme, qui luy donna bien tost l'entrée dedans le Ciel. Voila les deux yeux de nostre Seminaire esteins en peu de temps, les deux colonnes renuersées. Car sans contraste ils estoient doüez de tres-belles qualitez pour des Sauuages. Adorans les conseils de Dieu, dans lesquels nous ne voions goutte, le Pere Daniel entr'autres les secouroit et veilloit si assiduellement qu'il en tomba malade, dans vne si grande maladie, qu'on croioit quasi que le Maistre mourroit auec ses Escholiers. Nostre Seigneur nous le rendit, pour gouuerner les autres, qui ont eu quelques legeres maladies, mais Dieu merci ils sont en bonne santé.

Il est vrai que la mort de ces deux ieunes hommes nous affligeoit, voians qu'ils donnoient de tres-grandes esperances de secourir vn iour puissamment leur Nation ; mais vne circonstance arriuée vn peu auant leur trépas nous iettoit tous dans de grandes apprehensions. Tsiko (c'estoit le nom du premier mort), se riant auec vn de

nos François fort estourdi, celuy-cy se fascha et commença à quereller le Huron ; ils en vindrent iusques à se donner quelques coups de poing, non pas dommageables, comme il est aisé à penser ; neantmoins le Huron tombant malade vn peu apres, accusoit le François, se plaignant des coups qu'il auoit receus à la teste ; on le visita et ne trouua-on aucune vestige ni marque dangereuse. En effet il est mort non pas de ceste batterie fort legere, mais de trop grande repletion, comme ie diray maintenant. Neantmoins comme il auoit raconté à ses camarades ce qui lui estoit arriué auec ce François, nous estions dans de grandes apprehensions du succez de ceste affaire : car si vne fois les Hurons se fussent persuadez que leurs enfans estoient morts par quelque violence, ils auroient tué autant de François qu'on en auroit peu enuoier en leur pays. La mesme chose arriua à la mort de Satouta. Ce pauure ieune garçon carressant vn François et luy passant la main sur le visage, l'autre prenant cela à affront, comme s'il lui eust voulu releuer le nez, le repoussa auec cholere ; quelques-vns mesme ont dit qu'il le frappa ; c'est pourquoi le Huron print des pierres pour se deffendre, et le François mit la main à l'espée, à ce qu'on m'a rapporté. I'aduouë qu'il ne lui donna aucun coup capable de l'offenser notablement ; toutesfois comme ce pauure Huron tomba malade et mourut incontinent apres, nous nous vismes saisis d'vne nouuelle crainte, d'autant qu'vn Algonquin, qui cognoist les parens de Satouta, se trouua present à toute ceste tragedie bien mal ioüée. Ces deux actions estoient capables de tout perdre. Nostre Seigneur y a remedié par sa bonté. Qu'il soit benit à iamais des Anges et des hommes et de toutes les creatures. I'estois aux Trois Riuieres auec Monsieur le Gouuerneur quand ie receus ces funestes nouuelles ; on iugea à propos de les assoupir de peur de fortifier les Sauuages dans vne mauuaise pensée. La vraye cause de leur mort prouient du changement d'air et d'exercice et notamment de nourriture : la sagafmité ou broüet de farine d'Inde que mangent ces peuples, n'est pas ferme ni solide comme le pain et la viande des François. Ces ieunes gens, sauourans auec plaisir ce qu'on leur donnoit en table, mangeoient incessamment, si bien que la trop grande repletion les a tuez. Pour obuier à cela, nous donnons à manger aux autres, partie à la Huronne, partie à la Françoise ; cela fait qu'ils se portent mieux. Adioustez que les Sauuages estans malades ne sçauent que c'est de se conseruer : s'ils ont chaud, ils se mettent en lieu frais, se font ietter de l'eau froide sur le corps, sans considerer qu'vne crise ou vne bonne sueur les pourroit guerir.

Mais disons deux mots de ces pauures ieunes hommes. Satouta qui fut nommé Robert en son baptesme, estoit petit fils de Tsondechaoüanouan, qui est comme l'Admiral du pays. C'est à luy auquel se rapportent tous les affaires de la nauigation, et toutes les nouuelles des nations où ces Hurons vont par eau sur leur mer douce. Son nom est tellement cogneu, que si l'on veut dire quelque chose des Hurons aux peuples plus esloignez, on le dit ordinairement au nom de Tsondechaouanouan. Il prend encor cognoissance de tous les affaires du costé des Hiroquois et de la Nation neutre, sans parler des differends qu'il vuide iournellement entre ses Compatriotes. Ce Capitaine auoit promis à son petit fils nostre Seminariste de luy donner son nom, et en suite de le faire entrer dans toutes les charges qu'il auoit en son pays ; nostre Seigneur en a disposé autrement. Ce pauure garçon, se voiant malade à la mort, remercioit auec grand respect ceux qui le veilloient, et qui luy rendoient quelque office de charité. Le Pere de Noüë m'a tesmoigné qu'il se monstroit si recognoissant dans ces petits secours, qu'il en restoit tout attendri et estonné. Le P. Daniel qui m'a donné les memoires de ce qui touche le Seminaire, marque que ce pauure malade, se tournant par fois vers nostre Seigneur, luy disoit : *Mon Dieu, vous m'auez fait vostre fils, et ie vous ay pris pour mon Pere, gardez-moy donc*

s'il vous plaist, ayez pitié de moy, effacez mes offenses, ie les hai, iamais plus ie ne les veux commettre. D'autres fois il disoit : *Iesus, mon Capitaine, puis que vous auez tant enduré pour m'ouurir le Ciel, faites que ie ne tombe point là bas dans le feu : ains au contraire faites que ie vous voye au plus tost dans les Cieux.*

Il se sentit affligé de ie ne sçay quel songe ou representation mauuaise : Qu'est-ce que ie vois, disoit-il ? qui sont ces gens-là ? Qu'est-ce qu'ils me conseillent ? Ne les cognois-tu point, luy dit le Pere ? Non, repart-il, ie ne sçais qui ils sont. Alors le Pere l'encouragea et luy fit entendre, que les diables enragez de ce qu'il auoit esté fait enfant de Dieu par le Baptesme, s'efforceroient de le faire renoncer à la creance qu'il auoit embrassée, et partant qu'il tînt bon, que Dieu ne l'abandonneroit pas. Addressant là dessus sa parole aux Demons : *Allez, meschans,* leur disoit-il, *retirez-vous de moy, ie vous ay en horreur. Ie ne recognoy point d'autre Maistre que celuy qui a faict le ciel et la terre, et qui m'a pris pour son enfant. Ah ! mon Dieu, ne me quittez pas, ie ne vous quitterai iamais. Mon Capitaine, vous auez payé pour moy, ie suis à vous ; vous m'auez achepté le ciel, donnez-le moy.* Les douleurs de sa maladie le pressant, il souspiroit par fois doucement et poussoit ces mots entrecoupez de sanglots : *Mon Capitaine, prenez en gré ce que i'endure, prenez-le pour mes offenses. Ce que ie souffre est bien peu à comparaison de vos tourmens ; mais permettez que l'vn se mesle auec l'autre, et il y en aura assez pour payer tous mes pechez, et pour auoir encor le ciel par dessus mon pardon.*

Il prenoit vn singulier plaisir quand ie luy disois, rapporte le Pere, qu'on le regardoit souffrir du plus haut du Ciel, et que plus on enduroit constamment, plus on ressembloit à nostre Seigneur, plus on luy aggreoit, et par consequent plus grande en estoit la recompense. En fin, apres auoir passé deux nuicts et vn iour apres son Baptesme, exerçant des actes de Foy et d'esperance, voire encore de Charité enuers Dieu, il rendit son âme à son Createur, toute rouge et toute teinte du sang de son fils bien-aimé Iesus Christ nostre Sauueur.

Son Compagnon, nommé Tsiko, qui mourut le premier et fut appellé Paul, estoit fils de Ouanda Koca, c'est vn Capitaine des mieux disans de son pays, et par consequent fort estimé. Son fils estoit pour le surpasser, car il auoit vne tres-rare eloquence naturelle. Le soir comme ie le faisois quelquesfois discourir, dit le P. Daniel, il coloroit son discours de figures, de Prosopopées, sans auoir autre estude ni aduantage qu'vne belle naissance ; il formoit des Dialogues fort naturels ; bref, il s'animoit en discourant auec vne telle grace et naïfueté en son langage, qu'il rauissoit ses compagnons et moi auec eux. Il n'estoit pas tant instruict que Robert Satouta, d'autant que celui-ci conuersoit ordinairement auec nos Peres en son pays, et Paul Tsiko n'auoit iamais ouy parler de la Foy qu'au Seminaire. Il estoit d'vne humeur gaye, se faisant aimer de tous ceux qui le cognoissoient. L'affection qu'il auoit monstrée à nostre Creance, pendant qu'on l'instruisoit, fut cause qu'on le baptisa dans sa maladie, quoy qu'il perdist bien tost le sens de l'aureille.

De l'ordre qu'on garde au Seminaire, et de quelques particularitez des Seminaristes.

CHAPITRE XIII.

Il n'y a rien de si difficile que de regler les peuples de l'Amerique. Tous ces Barbares ont le droict des asnes sauuages : ils naissent, viuent et meurent dans vne liberté sans retenuë ; ils ne sçauent que c'est de bride ni de caueçon ; c'est vne grande risée parmi eux de dompter ses passions, et vne haute Philosophie d'accorder à ses sens tout ce qu'ils desirent. La Loy de nostre Seigneur est bien éloignée de ces disso-

lutions: elle nous donne des bornes et nous prescript des limites hors desquelles on ne peut sortir sans choquer Dieu et la raison ; or est-il tres-difficile de mettre ce joug, quoi que tres-doux et bien leger, sur le col de personnes qui font profession de ne s'assuiettir à aucune chose qui soit au ciel ou en la terre. Ie dis qu'il est tres-difficile, mais non pas impossible: en effect ie me persuade que cela est au delà de la puissance et de l'industrie des hommes, mais qu'il est tres-facile à Dieu. Nous nous sommes estonnez comme de jeunes gens libertins, accoustumez à suiure leurs volontez, se sont captiuez auec tant de douceur, qu'on ne voit rien si souple qu'vn Seminariste Huron. Ce n'est pas qu'il ne faille vne grande dexterité à les conduire, vne douceur et vne patience tres-insigne: car de se seruir d'aigreur parmi ces Nations, c'est les jetter dans la reuolte. Ie crois bien que ces ieunes gens, se voyans trois cens lieuës esloignez de leur pays, se rendent plus souples ; mais il faut confesser que leur docilité et obeïssance a esté vn grand present de la part de nostre Seigneur. Comme ils se picquoient au commencement de viure à la Françoise, le Pere leur fit entendre que nous reglions toutes nos actions ; que nous ne faisions pas ce qui nous venoit en la fantasie, mais ce qui estoit raisonnable, et ce que nous auions projetté ; qu'il seroit bon qu'ils nous imitassent en ce poinct. S'en estans monstrez tres-contens, on leur dressa ce petit ordre, qu'ils gardent tous les iours auec beaucoup d'obeïssance et de submission.

Le matin estans leuez, on les fait prier Dieu : ils le remercient de ce qu'il les a creez, et de ce qu'il les a conseruez, et de ce qu'il lui plaist les appeller à sa cognoissance ; ils lui demandent son secours et sa grace pour ne le point offenser pendant la iournée, et puis luy offrent toutes les actions, les consacrant à la tres saincte Trinité, en l'honneur de laquelle ils recitent trois fois l'oraison de nostre Seigneur, et trois fois la salutation Angelique, pour honorer la saincte Vierge. Ils recitent aussi le symbole des Apostres, et quelques autres prieres. Apres leur priere ils vont à la Chappelle, où ils assistent à la saincte Messe, iusques à l'offertoire seulement ; ils sont si ponctuels, que la Messe qu'on leur a assignée estant sonnée, ils s'y trouuent ordinairement tous les premiers, iusques là qu'on les a souuent proposez pour exemple à quelques vns de nos François, bien plus negligens qu'eux en cét endroit.

Apres la Messe on les fait desieuner, puis on leur monstre à lire et à escrire, apres quoy aians pris quelque relasche, le P. leur fait le Catechisme, leur expliquant les mysteres de nostre creance, ausquels ils se rendent fort attentifs.

L'heure du disner estant venuë, eux mesmes dressent leur table auec vn ou deux ieunes François, qui ont demeuré auec eux, et quelque temps apres auoir pris leur refection, ils ne manquent pas d'aller saluer et adorer nostre Seigneur en la Chappelle, luy presentant cette petite oraison : Mon Dieu, ie vous remercie de m'auoir conserué depuis le matin iusques à maintenant ; conseruez moy le reste du iour, oubliez mes fautes, et m'aidez à n'y plus retomber ; ie vous presente toutes mes actions, donnez moy vostre grace pour les bien faire.

Apres cela on leur enseigne encore vn peu à lire, puis on leur donne la liberté de s'aller promener, ou de s'addonner à quelque exercice ; ils s'en vont ordinairement à la chasse, ou à la pesche, ou font des arcs et des flesches, ou defrichent quelque terre à leur façon, ou font quelqu'autre action qui leur aggrée.

Sur le soir aiant soupé, ils font l'examen de leur conscience, comme aussi leurs prieres à genoux, puis s'en vont prendre leur repos. Estre né Sauuage et viure dans cette retenuë, c'est vn miracle ; estre Huron et n'estre point larron (comme en effect ils ne le sont point), c'est vn autre miracle ; auoir vescu dans vne liberté qui les dispense d'obeïr mesme à leurs parens, et ne rien entre-

prendre sans congé, c'est vn troisiesme miracle. Mais descendons à quelques particularitez que leur maistre et instructeur a remarquées.

L'vn d'eux, aiant offensé quelqu'vn de nos François, luy alla demander pardon, apres auoir fait son examen immediatement deuant que de se mettre au lict, ne voulant pas s'endormir sur la faute qu'il auoit faite.

Vn autre, n'aiant pas esté esueillé assez tost pour assister à la saincte Messe, en receut tel regret, qu'il en ietta des larmes; le P. luy disant qu'il n'estoit pas encore obligé d'y assister, cela ne le consoloit point; en fin on l'enuoia faire ses prieres à la Chappelle, ce qui le contenta.

C'est chose incroiable comme ils s'accordent entr'eux, et comme les plus ieunes deferent aux plus âgez; mais aussi les plus grands ne commandent point aux autres auec empire ou auec orgueil, ains d'vne façon aimable et deferente, comme en exhortant et témoïgnant de l'amour. Ils sont si vnis, que si on offense le moindre d'entr'eux, ils se tiennent tous esgalement offensez.

C'est vne douce consolation de les en-entendre chanter publiquement dans nostre Chappelle le symbole des Apostres en leur langue. Or afin de les animer dauantage, nos François en chantent vne Strophe en nostre langue, puis les Seminaristes vne autre en Huron, et puis tous ensemble en chantent vne troisiesme, chacun en sa langue auec vn bel accord; cela leur aggrée tant, qu'ils font retentir par tout cette chanson saincte et sacrée; on les fait aussi publiquement respondre aux interrogations du Catechisme, afin de les bien fonder et establir en la foy. I'ay ouy chanter les François, les Montagnez et les Hurons tous ensemble, les articles de nostre creance, et iaçoit qu'ils parlassent en trois langues, ils s'accordoient si gentiment qu'on prenoit grand plaisir à les ouïr.

Ils m'ont fort pressé, dit le P., de les baptiser, et pour m'induire à cela, ils me representoient entre autres raisons, que ie ne pouuois douter de leur bonne volonté, puis qu'ils auoient pris resolution de ne iamais nous quitter. L'vn d'eux disoit qu'il feroit fort bien ce que font les Chrestiens: Ie ieusnerai bien, disoit-il, ie resisterai bien aux mauuaises pensées que le diable iette dans nostre esprit; ie n'ai desia plus de mauuais songes, si bien que ie ne demande plus à Dieu qu'il me garde de mon mauuais songe, mais qu'il esloigne de moy toute mauuaise pensée. Vn autre disoit que si on les baptisoit, ils auroient plus d'esprit, et apprendroient mieux ce qu'on leur enseigne.

Le P. leur expliquant certain iour les Commandemens de Dieu, leur faisoit voir la difference qu'il y a, de ces belles ordonnances si conformes à la raison, auec ce que leur enjoignent leurs Charlatans. Ils vous commandent, disoit-il, des festins de bestes, ils assemblent par fois quantité de personnes de plusieurs bourgades, font faire des ceremonies ridicules ou abominables, et tout cela au despends du malade, qui ne reçoit autre soulagement de ces demoniacles que d'estre tourmenté par leurs cris et par leur tintamarre, et mangé iusques aux os par leur gourmandise, sans compter les presens qu'il leur faut faire. Quand nous desirons obtenir quelque chose, nous ne sommes point subiets à tant de Demons, à des pierres et à des rochers, à des courants d'eaux, à des ceremonies badines comme vous faites; nous auons recours à vn seul Dieu, qui peut tout, qui sçait tout, qui est la bonté mesme.

Là dessus l'vn d'eux prenant la parole, dit: Nous faisons encore d'autres choses plus fascheuses que tu ne dis pas. Quand nous voulons faire bonne chasse, nous ieusnons par fois iusques à huict iours, sans boire ny manger; nous nous decoupons et tailladons le corps, en sorte que le sang en decoule abondamment; nous voions bien que cela n'est pas bon.

Ces bons enfans, voulans entreprendre quelque action, ou retournans de quelque exercice, s'en vont à la Chappelle pour demander secours à Dieu, ou le

benir et remercier de son assistance. Nostre Seigneur leur a fait voir qu'il demandoit d'eux cette recognoissance : car assez souuent il leur est arriué quelque petit malheur ou affliction, quand ils manquoient à ce deuoir.

Certain iour ils s'en allerent à la chasse sans congé et sans auoir esté demander secours à Dieu en sa maison. Ils se perdirent dans les bois, en sorte qu'ils ne retournerent à la maison qu'apres auoir bien souffert et enduré parmi les neges ; ils recogneurent que ce malheur leur estoit arriué pour auoir entrepris cette action à la façon des Sauuages.

Vne autre fois estans sortis sans auoir esté à la Chappelle, et voulant abattre quelque arbre, l'vn d'eux pensa tuër son compagnon, sa hache aiant manqué le coup. Ils s'en reuindrent honteux et pleins de confusion, si bien que le P. leur demandant s'ils auoient esté prier Dieu en la Chappelle deuant que de partir, eux sans faire autre response sortent tout sur l'heure, et s'y en vont demander pardon de la faute qu'ils auoient faite.

L'vn d'eux, estant retourné de dehors auec precipitation et sans aller faire sa petite priere, fit tomber vn aix dessus sa teste, qui l'offensa fort. La premiere parole que luy dit l'vn de ses camarades fut : As-tu esté à la Chappelle, quand tu es rentré à la maison ? Le blessé confessant que non : Voila, luy fit-il, la cause de ton mal. Et comme il faisoit paroistre quelques indices de la douleur qu'il sentoit lors qu'on le pansoit, l'vn d'eux dit à l'aureille à son compagnon : Tout nostre malheur ne vient, sinon de ce que nous ne prions pas Dieu.

Le P. leur expliquant quelques circonstances de la passion de nostre Seigneur, et leur parlant de l'eclypse du Soleil et du tremblement de terre qui se fit sentir en ce temps-là, ils repartirent, qu'on parloit en leur païs d'vn grand tremble-terre, arriué autrefois ; mais qu'ils ne sçauoient ny le temps, ny la raison de cét esbranlement. On parle encor, disoient-ils, d'vn fort notable obscurcissement du Soleil, lequel on croit estre arriué, pource que la grande tortuë qui soustient la terre, changeant de posture ou situation, opposa son escaille au Soleil, et en desroba la veuë au monde. Tous ceux qui n'ont point la cognoissance de Dieu, ont plus de tenebres dans l'esprit, que la terre n'en reçoit par l'absence du Soleil. Ils admirent nos veritez à comparaison de leurs fables.

Le P. de Nouë estant allé aux cabanes des Sauuages, esloignées de Kébec d'enuiron sept ou huict lieuës, deux Seminaristes Hurons le voulurent accompagner. Les Montagnez les voians, leur presenterent de la chair d'Eslan ; or comme c'estoit vn Samedi, ils n'en voulurent iamais manger. Le P. leur dit, que n'estans pas encore baptisez, ils n'estoient point obligez à ce Commandement de l'Eglise. Il n'importe, direnl-ils, nous ne desirons pas d'en manger, puis que vous n'en mangez point. Le mesme P. me raconta, que ces bons garçons faisoient si bien leurs prieres à deux genoüils, et leur examen de conscience, qu'il en estoit interieurement touché.

Il est vrai, Dieu nous a affligés par la mort de leurs compagnons, mais aussi nous a-il consolés par la docilité et deference de ceux qui restent en vie. Ils se picquent de viure à la Françoise, et si quelqu'vn commet quelque inciuilité, ils l'appellent Huron, et demandent depuis quel temps il est arriué de ce païs là. Ils font gentiment la reuerence et saluent humblement nos François, mettans la main au chappeau aux rencontres. Tous nos Peres et nos Freres m'ont rendu de grands tesmoignages de leur docilité. Ce n'est pas que quelqu'vn n'ait fait paroistre par fois quelque petit despit et mouuement de cholere, mais cela ne dure point, aussi les gouuerne-on auec vne grande douceur. Le plus âgé, aiant fait vn coup de sa teste, demeura quelque temps dans son opiniastreté. Le P. Daniel, estant venu à Kébec, me raconta ce qui s'estoit passé. Ie fis venir ce ieune homme, ie luy demandai si aiant tousiours bien fait, il se vouloit tout d'vn coup et par cholere

esloigner du bon chemin ; qu'aiant veu tant de preuues de nostre amour en son endroit, ce seroit vne marque de peu d'esprit, de n'y pas correspondre ; qu'au reste Dieu se fascheroit fortement contre luy s'il le quittoit; que pour nous autres, nous n'y perdrions rien, que tout le malheur tomberoit sur sa teste ; qu'on m'auoit dit qu'il auoit desisté de le prier. Il me respondit qu'en effect, il s'estoit mis en grande cholere, se figurant qu'on le vouloit induire à croire en Dieu par menaces et par force, et pour monstrer que son cœur ne se laissoit pas saisir de crainte, il auoit fait vn coup de teste ; qu'au reste il auoit bien cessé de prier Dieu en public, mais qu'il le prioit toutesfois en son particulier. Il ne faut, adiousta-il, s'estonner des petites fascheries qui suruiennent : nous auons bien quelques differens en nostre païs, entre nos plus proches parens ; nous ne les haïssons, ny ne les quittons pas pour cela ; nous tenons icy le P. Daniel comme nostre Pere, nous n'auons garde de le quitter pour de petites fascheries. Sa response m'aggrea fort, et me confirma dans la pensée que i'ay, qu'il faut gouuerner ces peuples auec vne grande prudence, puis que la seule menace des feux et des peines eternelles, les rebute par fois. Si faut-il bien leur inculquer cette verité : c'est par cette bride qu'on les retiendra dans la creance, si vne fois ils la peuuent tenir en bouche sans se cabrer.

Voicy vne chose pleine de consolation. La veille de la Conception de la saincte Vierge, que nous honorons fort en la nouuelle France, ils prirent resolution par ensemble de deserter de la terre et de l'ensemencer, et en suite, de faire vne maison ou cabane à la façon de leur païs. Nous prenions cela au commencement, comme vne pensée ou resolution de ieunes gens qui changent d'aduis à tout propos ; mais l'effect surpassa nostre attente : ils se mirent petit à petit à esbrancher des arbres, et le Printemps venu, ils preparent vne telle espace de terre, qu'ils nous estonnerent, se rendant fort assidus à ce trauail. Vn malheur en ce poinct leur est arriué : le bled d'Inde qu'ils auoient planté, estant trop vieil et trop sec, ou l'aiant poussé trop auant dans terre n'a pas reüssi. Leur maison a eu vn meilleur succez : ils l'ont acheuée gentiment, quoy qu'elle ne serue de rien, car ils l'auoient dressée pour aller garder et recueillir leurs grains, qui n'ont point ou fort peu leuez. Or jaçoit que ce trauail n'ait pas eu grand effect temporel, peut estre en aura-il vn tres-grand selon l'esprit : se voiant secourus de viures, d'outils et d'habits, et en outre bien cheris des François, ils auoient resolu de faire aupres de leurs parens tout leur possible pour demeurer, non seulement l'an prochain auec nous, mais encore pour s'y habituer le reste de leurs iours, auec desir d'attirer de leurs compatriotes, et de plus faire descendre quelques filles de leurs païs pour les faire instruire et les espouser en la religion Chrestienne et Catholique ; si ce dessein reüssissoit, ce seroit vn grand coup et tres-important pour la gloire de nostre Seigneur, et mesme pour le bien de Messieurs les Directeurs et Associés, qui sont Seigneurs de ces contrées. Premierement dans peu d'années il se feroit icy vne bourgade de Hurons Chrestiens, qui ne seruiroient pas peu pour reduire leurs compatriotes à la foy, par le commerce des vns auec les autres, et nos Montagnez errans s'arresteroient petit à petit à leur exemple et par leur alliance. Secondement Messieurs les Directeurs et Associés auroient icy des hostages pour asseurer la vie de nos François au païs des Hurons, et pour conseruer le commerce qu'ils ont auec tous ces peuples et nations plus esloignées. Ie dis bien dauantage : que si les peuples errans voioient des Hurons sedentaires aupres de nous, qu'ils seroient diuertis de nous faire la guerre s'ils en auoient la volonté, pour ce qu'ils sçauent que ces Sauuages estans pres de nous et sous nostre protection, ne nous quitteroient point, et d'ailleurs aiant cognoissance des bois et courans aussi bien que le reste des Sauuages, ils les redouteroient plus que les François mesmes, et ainsi nous garderions auec nos armes la bourgade des Hurons,

et eux par leurs courses donneroient la chasse ou du moins descouuriroient les ennemis.

Quiconque pesera solidement ces raisons, concluëra qu'il faut entierement s'efforcer et n'espargner aucune dépense pour dresser pres de nous vne bourgade de Hurons. Ceux que nous auons y sont desia bien disposés par la grace de nostre Seigneur. Voicy vn autre traict de leur affection.

Comme les vaisseaux sont arriués fort tard, la trauerse aiant esté longue et fascheuse ceste année, les viures nous manquans, nous estions bien en peine ce que nous ferions de ces pauures enfans. Ie demandai sur ce poinct l'aduis de Monsieur de Montmagni nostre Gouuerneur. I'honore son courage : il me repartit qu'aiant eu tant de peine d'auoir ces ieunes gens, qu'il ne croioit pas que nous eussions le cœur de les renuoier, puis qu'ils se comportoient si bien. C'est à faire à souffrir, disoit-il, et à espargner quelque chose de vos viures et des nostres. Il cognoît bien l'importance de ce Seminaire, pour la gloire de nostre Seigneur et pour le commerce de ces Messieurs. Aiant rapporté ceste response si sage à nos Seminaristes, le plus âgé dit là dessus : Voilà qui va bien : c'eust esté vn grand mal de nous renuoier en nostre païs, car jaçoit que nous eussions pris resolution de demeurer auec *Echon* (c'est le P. Brebeuf) et auec Antoine (c'est le Pere Daniel), s'il remontoit là haut, si est-ce qu'il vaut bien mieux vn peu souffrir çà bas que de retourner dans de si grands dangers. Helas ! c'est ce pauure garçon qui a pensé tout perdre. Nous en verrons l'occasion au chapitre suiuant. Dieu l'a ramené par d'estranges auentures.

De l'Estat du Seminaire à la venuë des Hurons leurs compatriotes.

CHAPITRE XIV.

Si la Mission et le Seminaire des Hurons n'eussent esté establis sur ceste pierre de laquelle il est dit *Petra autem erat Christus*, c'en estoit fait ceste année, l'edifice estoit à bas : les troubles, les guerres, les Maladies, les calomnies, en vn mot toutes les machines qui peuuent sortir de l'Arsenal des Demons, ont esté pointées contre ceste sainte entreprise ; en sorte que nous pouuons dire *morimur et ecce viuimus :* nous voions tout renuersé et tout affermi quasi en mesme temps. Tous les mal-heurs, toutes les pestes, les guerres et les famines qui affligeoient le monde au premier âge de l'Eglise naissante, s'attribuoient jadis à la foy de Iesus Christ et à ceux qui l'embrassoient, ou qui la preschoient ; ce qui s'est passé touchant ce poinct en la primitiue Eglise, se voit tous les iours en la Nouuelle France, notamment au païs des Hurons. Il n'y a malice noire dont nous ne soions chargez. En voicy les occasions.

Comme la contagion a fait mourir grand nombre de Hurons, ces peuples, ne recognoissant point la iustice de Dieu, qui prend vengeance de leurs crimes, se sont imaginez que les François estoient cause de leur mort. Vn certain Algonquin fort meschant homme leur rapporta l'an passé, que deffunct Monsieur de Champlain, d'heureuse memoire, auoit dit à vn Capitaine Montagnez, vn peu deuant que de rendre l'âme, qu'il emporteroit auec soy tout le païs des Hurons. C'est la coustume des Capitaines Barbares, de souhaitter que d'autres leur tiennent compagnie à leur trespas, iusque là qu'ils enuoieront par fois tuër quelqu'autre Capitaine, pour aller ensemble en l'autre monde. Ces ignorans, pleins de malice, se figurent aisément que nous participons à leurs detestables sentimens : c'est pourquoy ils soupçon-

noient Monsieur de Champlain d'auoir procuré leur mort à son trespas.

Quelques autres attribuoient la cause de leur contagion à nostre vengeance, disans que nous n'estions montés en leur païs que pour sacrifier tous leurs corps à l'âme d'vn nommé Estienne Bruslé qu'ils ont miserablement assassiné. Tout paroist jaune aux icteriques, qui ont les yeux iaunes : les peuples que l'ardeur d'vne vengeance enragée contre ceux qui leur font mal, va consommant, nous croient tous eschauffés et bruslez d'vn mesme feu.

Bref, ils philosophoient encore de leur maladie d'vne autre façon : ils disoient que nos François auoient ensorcelé vn capot, ou vne robbe, et l'auoient enterré aux Trois Riuieres, mais en tel lieu qu'ils se doutoient bien que les Hurons, tres-grands larrons, l'enleueroient ; ce qu'ils firent. L'aiant donc transporté en leur païs, ils y ont quand et quand porté la peste et la contagion.

Ces nations se persuadent qu'ils ne meurent quasi que par des sorts, c'est pourquoy nous mesurans à mesme aulne, ils nous pensent et croient plus grands sorciers qu'eux-mesmes. Sur ces bruicts autant esloignés de la verité, qu'ils sont proportionnés à l'esprit des Sauuages et conformes à leurs coustumes, ces barbares ont attenté sur la vie de nos Peres, iusques-là qu'ils ont parlé en plein conseil de les massacrer ; mais Dieu est plus puissant que les hommes et que tous les Demons. Sa bonté nous suscita pour protecteur vn Barbare contre les Barbares mesmes : vn Capitaine, nommé *Taratouan*, dont nous auons le neueu au Seminaire, entendant ce discours, tire vn grand collier de pourcelaine, le iette au milieu de l'assemblée, disant : Voilà pour fermer vos bouches, et arrester vos paroles. C'est la coustume du païs, de n'agir ordinairement que par des presens : ce coup fut arresté. Ie ne sçais si nos Peres des Hurons l'ont sceu, mais le neueu de ce braue Capitaine nous l'a raconté aux Trois Riuieres. Ie parleray bien tost de sa prise déplorable. Vne autre fois, dans la propre bourgade où estoient nos PP., on traitta de les renuoier çà bas, ou de les faire mourir : leur Capitaine nommé *Aënon* prit la parole, et harangua de telle sorte qu'on vint prier les PP. qu'ils ne nous escriuissent rien de ces mauuaises pensées, de peur qu'ils ne fussent mal traittez aux lieux où sont nos François. Ce Capitaine est l'vn de ceux qu'on croit qui ont tué ce miserable Bruslé, dont les plaies sont encore toutes sanglantes ; mais il a tellement reparé ceste faute par l'affection qu'il a depuis portée aux François, que nostre Seigneur luy a fait la grace de venir mourir Chrestien entre nos bras. Or iugez maintenant si ces dispositions estoient bien grandes pour peupler vn Seminaire : car si en public on parloit de nous perdre, ie vous laisse à penser quelles calomnies vomissoient contre nous les plus insolens. On n'entendoit qu'iniures, que menaces ; en sorte que les plus gens de bien d'entr'eux, craignoient qu'on n'en massacrast quelques-vns de nous autres, et par consequent ils se pouuoient persuader qu'on esgorgeroit ça bas leurs enfans s'ils nous les enuoioient, suiuant la coustume tres-meschante de tous ces peuples, lesquels se vengent sur le premier venu, des torts qu'ils ont receus de quelque particulier d'autre nation. Or nonobstant la rage des demons, le Seminaire subsiste. Ie l'ay veu à deux doigts de sa ruine, puis tout à coup celuy qui le sembloit renuerser l'a appuié, et si la maladie et la guerre n'eussent affligé les Hurons en chemin, nous eussions peut-estre esté contraints de renuoier des enfans, car nous n'auons pas les reins assez forts pour nourrir et entretenir tous ceux que nous pourrions auoir. Mais voions les accidens assez estranges qui sont arriuez à ce pauure Seminaire.

De six ieunes Hurons qui le composoient, l'vn d'eux, d'assez mauuaise humeur, quitta ses compagnons et s'en retourna en son païs, (comme i'ay dit cy dessus) ; mais il nous fit plus de bien que nous n'esperions : car il dit merueille du bon traittement qu'il auoit receu de nous, ce qui consola fort les Hurons. La

mort nous fit bien plus de mal : car elle nous enleua les deux meilleurs esprits du Seminaire. Comme ces barbares sont remplis de soupçons nous auions belle peur qu'ils ne s'imaginassent, que ces pauures ieunes hommes n'eussent perdu la vie par nostre faute, veu les circonstances que i'ay dites estre arriuées à leur mort, et par consequent nous craignions qu'ils n'en prinssent quelque vengeance sur nos Peres, ou plustost, ce qui nous sembloit plus probable, nous apprehendions qu'ils ne se persuadassent que nos maisons leur fussent fatales, et par ainsi qu'ils ne voulussent plus nous donner de leurs enfans. Dieu par sa prouidence a remedié à ces craintes ; aussi n'auions nous esperance qu'en sa pure bonté. Le bruit de ces deux morts estant porté aux Hurons par quelques Algonquins, le Pere de *Tsiko*, l'vn de ces deux braues ieunes hommes trespassez, entendant ces nouuelles, non seulement n'entra poinct dans la cholere d'vn barbare, mais parla en homme bien prudent et bien sage : Hé bien ! dit-il à nos PP. qui sont là haut, on dit que mon fils est mort : si le cadet est mort, ie vous donneray son aisné ; ie ne m'attristerois point quand tous mes enfans seroient morts entre vos mains, car ie sçais bien que vous en auez grand soing. Lors qu'on me rapporta ces paroles, mes yeux en furent aussi tost frappez que mes oreilles.

Les parens de *Satouta*, voiant que la contagion esgorgeoit les Hurons en leur païs, ne s'estonnerent point d'entendre le bruit de la mort de leur fils. C'est ainsi que Dieu abbaisse et releue, qu'il attriste et console ceux qui trauaillent pour sa gloire : qu'il soit benit à iamais. Voilà donc que l'vne des causes que nous pensions deuoir ruiner le Seminaire, demeure sans effect ; voions les autres.

Il restoit trois Seminaristes : l'vn nommé *Teouatirhon*, l'autre *Arielhoua*, et le troisiesme *Aïacidace*. Disons deux mots de leurs auentures. Nous les auions enuoiez aux Trois Riuieres sur le commencement de l'Esté, pour y voir leurs parens, qu'on attendoit à l'arriuée des Hurons. Comme vne bande arriua, le P. Buteux m'enuoia querir à Kébec par l'vn d'eux, nommé *Andehoua*. Sur ces entrefaites, arriue vn oncle de *Teouatirhon*, Capitaine de Guerre, homme assez leger ; celuy-cy dit à son neueu, qu'estant à l'Isle, vn Algonquin luy auoit rapporté que les Hurons auoient tué deux François. A cette nouuelle ce pauure ieune homme, et son compagnon, se disposent à la fuitte : car ce Capitaine leur faisoit assez entendre qu'on leur feroit paier la mort des François. Au commencement ils vouloient partir auec congé ; mais comme ils auoient esté donnez publiquement, on ne les vouloit pas receuoir à la sourdine, du moins le plus ieune nommé *Aiandace*, dont les parens n'estoient pas encore descendus ; pour *Teouatirhon*, puisque son parent le demandoit, on le laissoit aller. Ie serois trop long si ie voulois expliquer toutes les particularitez de cette affaire. Comme les secrets des Sauuages sont des voix publiques, on vint à sçauoir le bruit qui couroit de la mort de deux François : on arreste ce Capitaine Huron, qui promet de rester quelques iours ; mais la nuict venuë il veut prendre la fuitte auec son neueu et auec l'autre Seminariste, qui se ietta à bas d'vn bastion du fort pour se sauuer ; nos François accourent les armes au poing, retiennent ce Capitaine comme prisonnier, voiant qu'il contreuenoit à sa parole, et qu'il nous vouloit enleuer nos Hurons. Là dessus Monsieur le Gouuerneur arriue aux Trois Riuieres ; i'estois auec luy, ramenant nostre troisiesme Seminariste. A peine estions nous en terre, que quelques canots Hurons parurent, lesquels dissiperent ces faux bruits et nous asseurerent que les François se portoient tous bien en leur païs, et qu'on en verroit bien-tost descendre quelques-vns. Voilà la face des affaires toute changée : le Seminaire que nous pensions dissout, est estabIi ; le Capitaine est tout confus, chacun est bien aise d'auoir appris la verité. Neantmoins nostre Seminariste *Teouatirhon* perseuerant dans la volonté de retourner voir ses parens, notamment sa

mere qui est fort âgée, pour la soulager en ce qu'il pourroit dans leur maladie commune, nous luy donnasmes congé, d'autant plus volontiers qu'il nous promit d'aller voir le P. de Brebeuf, pour continuer dans la bonne instruction qu'on a commencé de luy donner au Seminaire. Et afin de l'obliger dauantage à garder ce bon propos, le P. Paul Ragueneau, que i'enuoiois aux Hurons, s'embarqua auec luy dans vn mesme canot. Comme ils s'en alloient tous deux bien contens, l'vn de ce qu'il s'alloit sacrifier à la croix de Iesus-Christ pour sa gloire, l'autre de ce qu'il s'en retournoit en son païs, voilà qu'ils rencontrent en chemin *Taratouan*, braue Capitaine qui descendoit aux François. Celuy cy, voiant nostre *Teouatirhon* son nepueu, le tance : Comment, luy fit-il, mon nepueu, quittez vous ainsi les François, qui vous ont si bien traittez ? Ce pauure ieune garçon n'eut plus de parole, sinon pour tesmoigner qu'il estoit prest de retourner d'où il venoit. Allons donc, luy fit son oncle, embarquez vous dans l'vn des canots qui me suiuent, car ie vous veux moy-mesme remener. Il obeït sans replique, prend congé du P. Ragueneau, qui tire outre pour suiure son chemin, auec les autres Hurons qui le conduisoient, se mit en la compagnie de *Taratouan*, pour nous venir revoir. Comme ils s'en venoient doucement dans le grand lac de S. Pierre, qui n'est pas beaucoup esloigné de nostre habitation, ils tombent dans vne embuscade d'Hiroquois, leurs ennemis et les nostres. *Taratouan*, marchant le premier, est le premier entouré. Ces demi demons sortent comme de leur enfer, et se iettent auec de grandes huées sur ce braue homme, qui se vit plus tost pris qu'il n'eut descouuert l'ennemi. Aussi tost la nouuelle nous est apportée que *Taratouan* et *Teouatirhon*, nostre Seminariste, estoient prisonniers. Nous pensions tous que le Pere Ragueneau estoit de la bande, mais quelques Hurons, eschappez de ce danger, nous raconterent comme, vn peu de temps auparauant, *Teouatirhon* l'auoit quitté pour descendre çà bas auec son oncle. Ie m'oubliois de dire que nos PP. qui estoient en la residence de la Conception aux Trois Riuieres, entendant les bruicts dont i'ay fait mention cy dessus, du massacre des deux François aux Hurons, et voians que *Teouatirhon*, s'en voulant aller, renuersoit le Seminaire, s'addresserent à Dieu, par l'entremise de nostre Pere S. Ignace, donnans vne neufuainé de sacrifices en son honneur, à ce qu'il luy pleust conduire cét affaire à la gloire de nostre souuerain Maistre. Ils prierent à l'Autel, et ce grand Patriarche opera dans les cieux, quasi contre nostre attente. Car nous pensions tous que ce Seminariste ne retourneroit iamais. Au commencement nous iugions qu'il s'alloit perdre en son païs, nonobstant toutes ses bonnes resolutions, car les occasions y sont trop pressantes ; puis aians entendu qu'il estoit tombé entre les mains des Hiroquois, nous croions aisément qu'il seroit bruslé et mangé de ces loups deuorans. Comme les pensées affligeoient nostre cœur, et que l'alarme des ennemis, faisans vn gros de cinq cens hommes, battoit nos aureilles, voila qu'on vit paroistre vn canot d'Hiroquois sur la riuiere, dans lequel on ne voioit qu'vn homme seul armé d'vne grande perche seulement, on ne sçauoit qu'en iuger. Le iour precedent on en auoit apperceu vn autre voltigeant deuant nos yeux et comme nous brauant, sçachant bien que nous n'estions que peu de personnes dans nostre reduict. Comme donc on voioit approcher ce canot, conduit par vn seul homme, les vns disoient, que c'estoit quelque prisonnier qui se sauuoit, les autres s'imaginoient que c'estoit vn Hiroquois qui nous venoit amuser, pendant que le gros nous viendroit surprendre par dedans les bois ; quelques Sauuages vont au deuant pour le recognoistre, lesquels aians apperceu que c'estoit vn canot, non de Huron, ny de Montagnez, mais d'Hiroquois, prirent la fuite tant qu'ils peurent, s'escriant : Hiroquois, Hiroquois, Hiroquois ; c'est l'ennemi, c'est l'ennemi. Le canonier, voiant cét homme à la portée du canon, le voulut tirer, mais Monsieur le Gouuerneur

l'arresta. Nous estions tous sur vne platte forme, regardans ce pauure garçon, lequel aiant mis pied à terre, prit sa route vers nous ; alors nous vismes bien que c'estoit quelque pauure Huron, sorti des griffes de ces tigres : Pleust à nostre Seigneur, dismes nous, que ce fust nostre pauure Seminariste *Teouatirhon !* A peine auions nous lasché la parole, que Monsieur nostre Gouuerneur s'escria : C'est luy mesme, ie le cognois à son port et à sa façon. C'estoit luy en effect, lequel se venoit reietter entre nos bras, comme en vn port de salut. Il estoit nud comme la main, excepté vn meschant braier qui luy couuroit ce que les yeux ne sçauroient regarder sans pudeur. Estant arriué, il nous raconta, qu'aiant veu son oncle *Taratouan* puissamment assailli, il s'estoit efforcé auec ses camarades à grandes tires de rames de se sauuer. Nous fusmes, disoit-il, poursuiuis par plusieurs canots d'Hiroquois ; mais aians quelque auance, nous abordasmes les premiers la terre du costé du Sud, et abandonnant nostre canot et tout nostre esquipage, nos robbes mesmes, pour estre plus legers, nous nous iettasmes dans les bois, qui d'vn costé, qui de l'autre. L'ennemi nous suiuoit à la course ; la nuict nous cacha, et nous rendit la vie, car ces voleurs, nous perdans de veuë, perdirent aussi l'esperance de nous attrapper. Aiant demeuré vn iour caché, ie trauersai à la desrobée vers le grand fleuue, tirant vers les Trois Riuieres. Comme i'approchois de ces riues, i'apperceus vn canot d'Hiroquois ; ie demeure là tout espouuanté, m'imaginant que i'estois retombé entre les pattes de ces bestes farouches, i'escoutai si ie n'entendrois aucun bruict. En fin voiant que tout estoit dans le silence, ie m'approche doucement, ie regarde de tous costez, et ne voiant personne, ie prens vne perche et me iette dans ce canot, pour me venir sauuer au lieu que i'auois abandonné. Nous le receusmes de bon cœur, comme vne pauure oüaille errante. Le P. Daniel luy demanda s'il ne s'estoit point recommandé à Dieu dans ce desastre. Ah ! dit-il, que ie le priois de bon cœur ! L'auenture de ce pauure ieune Huron fut iugée si grande, que quelques vns le voiant eschappé creurent qu'il estoit deuenu espion, et que les Hiroquois luy auoient sauué la vie pour nous venir trahir, ou plustost ceux de sa nation. Mais helas ! le pauure garçon fit bien paroistre le contraire, desirant de s'en aller en diligence à Kébec, pour prendre quelque repos et se faire panser d'vne blessure qu'il s'estoit faite en fuiant, les orties et les halliers luy auoient deschiré la peau courant dedans les bois.

Le P. Daniel luy aiant tesmoigné de la tristesse pour la perte de son oncle *Taratouan,* lequel n'estoit pas encore instruit, il repartit qu'il luy auoit declaré les principaux articles de nostre creance, selon qu'on luy auoit enseigné au Seminaire. Au reste quelques iours apres, vn Huron se sauuant raconta qu'il s'estoit caché dedans des joncs sans bransler, d'où il entendoit ces bourreaux tourmentans ses pauures camarades prisonniers. I'entendois, disoit-il, *Taratouan,* chanter aussi fortement et aussi gaiement, que s'il eust esté parmi ses amis. Comme i'estois couché nud dans la vase, caché seulement par des joncs, et que ceste posture me contraignoit fort, ce pauure Capitaine me donnoit tant de courage, par sa constance et par la fermeté de sa voix, que ie me pensai leuer plus de trois fois, pour m'aller rendre compagnon de ses tourmens. Voila vne estrange auenture ; le ieune Seminariste sera bien chastié, s'il ne recognoist la main de Dieu en sa conduite. Ce n'est pas la premiere fois que sa bonté l'a deliuré des mains et de la dent de ses ennemis. Comme il est déia grand et courageux, il voulut suiure quelques Montagnez qui s'en alloient à la guerre ce Printemps ; nous l'empeschasmes, luy representant qu'il deuoit obeïr, puis qu'en son païs mesme on ne faisoit pas d'estat d'vn ieune homme desobeïssant à son Capitaine. S'il y fust allé, il estoit pour y perdre la vie, aussi bien que les autres, qui furent surpris et mis en partie à mort. C'est assez,

parlons des deux autres, ses compagnons.

I'ay dit que le second de nos Seminaristes se nommoit *Andehoua ;* celuy cy est d'vn bon naturel. Comme ie l'eus remené aux Trois Riuieres, il fut bien estonné, voiant que *Trouatichon*, l'vn de ses camarades, s'en vouloit aller. Il se perdra, disoit-il, si tost qu'il sera arriué au païs. Comme il le vit sur son depart, il luy dit : Tu sçais bien, mon cher compagnon, comme nous auons tousiours vescu en bonne intelligence : continuons dans cette amitié ; souuienne toy qu'auparauant que nous cogneussions Dieu, nous viuions comme des bestes, ne retournons point à nostre premiere ignorance ; prends garde à toy, n'oublie point ce qu'on nous a enseigné. Il disoit cela auec vne grande douceur, et pour conclusion il luy fit vn petit present que nous leur donnasmes, en signe de l'amour qu'il luy portoit. Il a fait d'autres actions pleines d'edification. Quelques canots estans arriuez de son païs, voiant qu'ils apportoient des malades, il les alloit visiter, et à peine estant catechumene, il faisoit du Predicateur. Ce n'est pas merueille, leur disoit-il, si nous guerissons si rarement, et si nous mourons si souuent : nous ne cognoissons point le Maistre de la vie, nous ne le prions point, au contraire nous le faschons sans cesse. Ses compatriotes luy demandans, en quoy ils le pouuoient fascher, il leur expliquoit les Commandemens de Dieu, et puis leur disoit : Nous menons vne vie toute contraire à ces paroles. Mais encor, luy repliquoient-ils, les François ne desrobent-ils iamais ? iamais ne sont-ils impudiques ? Les bons, respondoit-il, ne commettent iamais ces malices ; les autres, y estans tombez, s'en repentent, en demandent pardon à Dieu, qui leur fait misericorde ; mais nous autres nous nous plongeons dans nos offenses, sans iamais les reuoquer. Les pauures gens se regardoient les vns les autres auec estonnement, voiant vn ieune Barbare de leur nation deuenu Predicateur de la loy du grand Dieu. Comme ils entroient assez souuent en nostre maison, et qu'ils iettoient les yeux sur quelques images de papier, ce ieune Catechumene leur expliquoit ce qu'elles vouloient dire. Il leur preschoit Iesus-Christ crucifié, à la veuë de sa croix, n'oubliant pas ses grandeurs, apres auoir parlé de ses bassesses. En vn mot ce nous estoit vne grande ioie de voir de nos yeux la verité de ces paroles, *Pauperes Euangelizantur*. Or iaçoit que ce bon ieune homme nous donne de grandes esperances, neantmoins il est né dans la barbarie, c'est à dire, dans l'inconstance ; c'est pourquoy il a bon besoin d'estre secouru des prieres de V. R. et de tous ceux qui cherissent cette Mission, afin que celuy qui donne du poids au vents, l'affermisse dans le bien que luy mesme a commencé.

Nostre troisiesme Seminariste se nommoit *Aïandacé ;* c'estoit le plus ieune de ses compagnons. Nous le regardions au commencement comme vn petit Benjamin. En effet il s'est fort bien comporté : il s'est rendu fort obeïssant ; mais comme il estoit le moins esloigné de la mammelle, pour ainsi dire, de tous les autres, aussi a-il desiré plus ardemment de retourner voir sa mere et sa nourrice. Il s'est embarqué auec le P. Pierre Pijart, promettant de l'aller voir souuent sur le païs, voire mesme demeurer vne année auec Echon, s'il l'a pour agreable, et en fin de nous reuenir voir l'an prochain auec quelques vns de ses camarades, qu'il ameneroit, dit-il, au Seminaire. Ie m'en rapporte, Dieu le veuille conseruer et luy donner bon conseil. Voila comme se sont comportez nos Seminaristes à la venuë de leur compatriotes. S'ils nous consoloient d'vn costé, la contagion qui affligeoit ces peuples, nous attristoit de l'autre, car elle nous rauissoit les ieunes gens qui nous estoient destinez. *Teouatirhon*, voiant arriuer apres soy vn sien camarade sauué du feu aussi bien que luy, l'emmena auec soy au Seminaire, pour luy estre compagnons dans vn grand bon-heur, comme ils l'auoient esté dans le malheur. Ils partirent trois de compagnie auec le P. Daniel, qui les reconduisoit à Kébec, où nous auons dressé le Seminaire. Comme

ils s'embarquoient dans vn canot, Monsieur de Chasteau-fort, imitant volontiers l'affection de Monsieur nostre Gouuerneur, qui estoit allé donner la chasse aux Hiroquois, les fit saluer à coups de canon, pour tesmoigner à ces ieunes Sauuages et à tous leurs compatriotes, que nos Capitaines cherissent et honorent tous ceux qui se veulent ranger sous l'estendard de nostre creance.

Ceux-cy estans partis, quelques iours apres vne escouade de Hurons leuerent leurs tentes et leurs pauillons d'aupres de nostre habitation, pour s'en retourner en leur païs, remenant auec eux, comme i'ay dit, le P. Pijart. Or ils n'étoient pas encor à demie-lieuë de nous, que voicy paroistre vn ieune garçon, lequel auoit quitté là ses compatriotes pour s'en venir, disoit-il, demeurer en nostre Seminaire ; vne heure apres il en vint encor vn autre, nous demander la mesme faueur. Ie ne sçai si l'honneur que Monsieur nostre Gouuerneur venoit de faire au P. qui sortoit d'auec nous, le conduisant iusques à son canot, caressant les Sauuages par quelques presens, pour marque de l'estime qu'il faisoit de nous, les auoit incités à cela, ou s'ils auoient appris de nos Seminaristes le bon traittement que nous leur faisions, ou plustost si Dieu ne les auoit point fortement touchez ; quoy que c'en soit, ils se vindrent ietter entre nos bras, sans nous demander si nous les voulions accepter. Ie remerciai Dieu de bon cœur, apprenant de quelques-vns de nos hommes qui auoient esté aux Hurons, que l'vn d'eux pour le moins, estoit d'vn excellent naturel, et qu'il frequentoit souuent là haut en son païs, nostre maison ou cabane. Car, encore que nous soions bien aises d'auoir des Seminaristes, si est-ce que, comme nous n'en pouuons pas tenir si grand nombre, il est à propos de n'en prendre aucun de mauuaise humeur ; c'est ce qui nous en a fait refuser vn, qui se presentoit de bon cœur, mais *Teouatirhon* nous aduertit en secret qu'il estoit possedé par fois de quelque demon, ou de quelque noire melancholie, c'est pourquoy nous le congediasmes, de peur qu'il n'offensast les autres.

Outre ces ieunes plantes, il en venoit deux autres de la bourgade de *Teanosteaé ;* mais helas ! les pauures enfans ont esté pris en chemin auec leurs parens par les Hiroquois, leurs cruels ennemis. Quand ie les vis depeints dans le nombre des captifs, comme ie dirai au journal, cela me fit saigner le cœur.

De l'heure que i'escris cecy, nous en attendons encor trois de Ossosandué, et cinq ou six de diuers autres endroits ; ils ont tous donné leur parole à nos Peres ; voire mesme le Capitaine de *Khiondaësahan*, voiant que la ieunesse de diuers endroits se disposoit pour venir demeurer auec les François, dit au P. Pierre Pijart, qu'il vouloit estre de la partie, et qu'il nous en enuoieroit de sa bourgade. On dit par vn vieux prouerbe qu'à quelque chose malheur est bon : l'Epidemie et la mort mesme, et peut estre encore la nouuelle de la guerre, qui empeschera parauenture ces peuples de descendre et d'apporter leurs enfans au Seminaire, nous soulagera : car vn plus grand nombre nous oppresseroit. Les despenses qu'il faut faire pour habiller et nourrir ces ieunes gens, sont plus grandes qu'on ne sçauroit penser : ils viennent nuds comme vn ver, ils s'en retournent bien vestus, il leur faut entretenir maison, vn bon emmeublement, des matelats et des couuertures, de bons habits, quantité d'estoffes et de linge, vne grande nourriture, des personnes pour les instruire et seruir, quand ce ne seroit que pour les aider l'Hiuer à tirer du bois de chauffage.

Ce n'est pas tout, il faut des presens pour leurs parens et pour leurs amis. Voilà comme on gaigne au commencement des hommes Barbares. Deuant que tous ces grands besoings aient fait mille lieuës, pour nous venir trouuer, il y a bien de faux frais et bien du dechet. Tout cela ne nous estonne point : les coffres de Dieu sont grands ; si sa Maiesté veut entrer par ces voies dans l'âme de ces pauures Sauuages, elle en

trouuera bien l'ouuerture. Que tous les Anges luy rendent honneur et loüange dedans les cieux.

Ce nous est assez de consolation apres tant de bourasques, de voir ces ieunes gens en bonne intelligence, bien deliberez de prester l'aureille à nostre creance, et de viure non plus en barbares et en Sauuages, mais en bons Chrestiens.

Disons encore deux mots deuant que de conclure ce chapitre. Le Pere Brebeuf m'a enuoié vne instruction, que ie fais lire à tous nos Peres que i'enuoie aux Hurons. I'ay creu qu'il seroit à propos de la mettre icy, afin que ceux qui seroient destinez pour cette mission, vissent dés la France les difficultez qu'ils ont à combattre : ie sçais bien que plus on les fait grandes, plus nous voions d'ardeur dedans nos Peres iusques à les desirer trop auidement. C'est mieux fait à mon aduis, quand on est encore en France, de ne point penser ny aux Hurons, ny aux Algonquins, ny aux Montagnez, ny à Kébec, ny à Miskou, ni mesme à conuertir les Sauuages, mais à prendre la Croix par où Iesus Christ nous la presentera. Venons au poinct.

INSTRUCTION

pour les Peres de nostre Compagnie qui seront enuoiez aux Hurons.

Les Peres et Freres que Dieu appellera à la Sainte Mission des Hurons, doiuent diligemment preuoir tous les trauaux, les peines et les perils qu'il faut encourir en faisant ce voiage, afin de se resoudre de bonne heure à tous les accidens qui peuuent arriuer.

Faut aimer de cœur les Sauuages, les regardans comme rachetez du sang du fils de Dieu, et comme nos freres, auec lesquels nous deuons passer le reste de nostre vie.

Pour agreer aux Sauuages, faut prendre garde de ne se faire iamais attendre pour s'embarquer.

Il faut faire prouision d'vn fusil ou d'vn miroir ardent, ou de tous les deux, afin de leur faire du feu, pendant le iour pour petuner, et le soir, quand il faudra cabaner : ces petits seruices leur gagnent le cœur.

Il faut s'efforcer de manger de leurs sagamitez ou salmigondits, en la façon qu'ils les apprestent, encor qu'elles soient sales et demi cuites, et tres-insipides. Pour les autres choses qui sont en grand nombre, qui peuuent desplaire, il les faut supporter pour l'amour de Dieu, sans en dire mot, ou sans en faire semblant.

Il est bon au commencement, de prendre tout ce qu'ils baillent, encore que vous ne le puissiez tout manger : car quand on est vn peu accoustumé, on n'en a pas trop.

Il faut s'efforcer de manger dés le poinct du iour, n'estoit que vous puissiez embarquer vostre plat, car la iournée est bien longue, pour la passer sans manger. Les barbares ne mangent qu'au resueil et au coucher du Soleil, quand ils sont en chemin.

Il faut estre prompt à s'embarquer et à se desembarquer, et retrousser tellement ses habits, qu'on ne se moüille point, et qu'on ne porte ny eau ny sable dans le canot. Il faut aller nuds pieds et nuës iambes, afin d'estre mieux appareillé ; passant les sauts, on peut prendre ses souliers, et aux longs portages, on peut mesme prendre ses bas de chausses.

Il se faut comporter en sorte, qu'on ne soit point du tout importun à pas vn de ces Barbares.

Il n'est pas à propos de faire tant d'interrogations, il ne faut pas suiure le desir qu'on a d'apprendre la langue, et de faire quelques remarques sur le chemin : on peut exceder en ce poinct. Il faut deliurer de cét ennui ceux de vostre canot, veu mesme qu'on ne sçauroit profiter beaucoup dans ces trauaux. Le silence est vn bon meuble en ce temps là.

Il faut supporter leurs imperfections sans mot dire, voire mesme sans en faire semblant ; que s'il est besoin de

reprendre quelque chose, il le faut faire modestement, et auec des paroles et des signes qui tesmoignent de l'amour, et non de l'auersion ; bref, il faut tascher de se tenir et monstrer tousiours ioieux.

Vn chacun doit estre pourueu d'vne demi-grosse d'alesnes, de deux ou trois douzaines de petits cousteaux qu'on appelle jambettes, d'vne centaine d'hains, auec quelques canons et rassades, afin d'achepter du poisson ou autres commoditez, au rencontre des nations, pour festoier ses Sauuages, et seroit bon de leur dire dés le commencement : Voila pour achepter du poisson. Vn chacun és portages s'efforcera de porter quelque petite chose selon ses forces : si peu qu'on porte aggrée fort aux Sauuages, ne fussent qu'vne chaudiere.

Il ne faut point estre ceremonieux auec les Sauuages, ains accepter les biens qu'ils vous presentent, comme seroit quelque bonne place dans la cabane. Les plus grandes commoditez, sont pleines d'assez grandes incommoditez, et ces ceremonies les offensent.

Qu'on prenne garde de ne nuire à personne dans le canot auec son chappeau. Il faut plustost prendre son bonnet de nuict : il n'y a point d'indecence parmi les Sauuages.

Ne donnez pied à rien, si vous n'auez enuie de continuer : par exemple, ne commencez point à ramer, si vous n'auez enuie de ramer tousiours. Prenez dés le commencement la place dans le canot que vous desirez conseruer ; ne leur prestez point vos habits, si vous n'auez enuie de leur laisser tout le voiage. Il est plus aisé de refuser du commencement, que de redemander, de changer ou desister par apres.

En fin persuadez vous que les Sauuages retiendront la mesme pensée de vous dans le païs, qu'ils auront euë par le chemin, et quiconque auroit passé pour vne personne fascheuse et difficile, auroit par apres bien de la peine d'oster cette opinion. Vous auez affaire non seulement à ceux de vostre canot, mais encore, s'il faut ainsi dire, à tous ceux du païs; vous en rencontrez, auiourd'huy les vns, et demain les autres, qui ne manquent pas de s'enquerir de ceux qui vous ont amené, quel homme vous estes. C'est vne chose quasi incroiable, comme ils remarquent et retiennent iusques au moindre defaut. Quand vous rencontrez en chemin quelque Sauuage, comme vous ne pouuez encore leur donner de belles paroles, au moins faites leur bon viſage, et monstrez que vous supportez ioieusement les fatigues du voiage. C'est auoir bien emploié les trauaux du chemin, et auoir desia bien auancé, que d'auoir gagné l'affection des Sauuages.

Voila vne leçon bien aisée à apprendre, mais bien difficile à pratiquer : car sortans d'vn lieu bien poli, vous tombez entre les mains de gens barbares, qui ne se soucient gueres de vostre Philosophie, ny de vostre Theologie ; toutes les belles parties qui vous pourroient faire aimer et respecter en France, sont comme des perles foulées aux pieds par des pourceaux, ou plustost par des mulets, qui vous mesprisent au dernier point, voians que vous n'estes pas bon mallier comme eux ; si vous pouuiez aller nuds, et porter des charges de cheual sur vostre dos comme ils font, alors vous seriez sçauant en leur doctrine et recogneu pour vn grand homme, autrement non. Iesus-Christ est nostre vraie grandeur ; c'est luy seul et sa croix qu'on doit chercher, courant apres ces peuples : car si vous pretendez autre chose, vous ne trouuerez rien qu'vne affliction de corps et d'esprit. Mais aiant trouué Iesus Christ en sa croix, vous auez trouué les roses dans les espines, et la douceur dans l'amertume, le tout dans le neant.

Iournal contenant diuerses choses, qui n'ont peu estre mises sous les chapitres precedens.

CHAPITRE XV.

Il reste tousiours quelque chose à dire, que le temps ou le suiet ne permettent pas d'estre inseré dedans les chapitres de la Relation ; c'est pourquoy ie dresse ce iournal à la fin, qui se grossit ordinairement iusques au depart des vaisseaux. Nous le commencerons par le 29. d'Aoust de l'an passé. Ce iour, Monsieur le General leua l'ancre du port de Kébec. I'ay escrit qu'il emmenoit auec soy trois petites filles Sauuages. Comme i'auois peur qu'elles fissent dificulté de s'embarquer, ie me voulois seruir de stratageme pour les engager à monter dans la barque, mais il ne fut besoin d'aucune inuention. Elles estoient plus portées à voir la France, qu'à rester en leur païs, iusques là que, deux seulement y deuant aller, la troisiesme, qui est baptisée, se mit tellement à pleurer, voiant que ses compagnes la quittoient, qu'il la fallut embarquer auec les autres.

Le 4. de Septembre, le P. Buteux nous fit entendre que le P. Dauost estoit arriué des Hurons depuis peu de iours ; qu'il estoit encor descendu quelques escoüades de Sauuages de ce païs là, lesquels en vn conseil ou assemblée qu'ils tindrent à la Conception aux Trois Riuieres, dirent que Monsieur de Champlain leur auoit promis l'année precedente, que les François et les Hurons ne seroient plus qu'vn peuple ; c'est pourquoy ils demandoient de nos Peres et de nos François, pour emmener en leur païs. Nous auons, disoient-ils, parlé de cét affaire auec Echon (c'est ainsi qu'ils nomment le P. Brebeuf) ; nos compatriotes trouuent bonne cette communication : nous vous donnerons des Hurons, et vous nous donnerez des François. A tout cela, on ne peut repartir autre chose, sinon qu'ils estoient arriuez bien tard, que les François estoient partis pour retourner en France, et que le truchement mesme estoit descendu à Kébec.

Ie receus en mesme temps deux lettres, l'vne du P. Garnier, l'autre du P. Chastellain, qui sont montez en ces païs plus haut ; voicy comme parle le P. Chastellain. Dieu soit eternellement benit, qui par vne prouidence particuliere, nous a procuré vne rencontre si fauorable, pour vn voiage extremement difficile ; ie puis dire en verité : *Propter verba labiorum tuorum ego custodiui vias duras.* Ouy, mon R. P. qui me tenez la place de Dieu en cette mission, vos paroles m'ont engagé dans des chemins bien durs ; neantmoins il est tres-vrai, que ie ne me suis iamais mieux porté, que ie fai maintenant. Dans le grand nombre d'incommoditez que Dieu nous a voulu faire goûter, ie n'ay pas ressenti la moindre indisposition. Ie luy auouë franchement que ie n'eusse peu cy-deuant demeurer vne heure assis sur la terre, sans estre endommagé de ma santé ; i'y ay passé les nuicts les plus froides sans autres matelas qu'vn petit bout de branches d'arbres, auec vn repos nompareil. Ie ne dis rien du Soleil et du viure. Quant à l'estat de l'âme, dans les plus grands abandonnemens exterieurs et mesme en partie interieurs, Dieu m'a tousiours fait la grace de me faire cognoistre, qu'il me faisoit vne faueur que ie ne recognoistrai iamais bien que dans le ciel, et que mille vies ne pourroient assez paier ; que i'en estois tout à fait indigne, qu'il se plaisoit toutesfois à m'accabler sous le poids de ses bien-faits, plus i'en estois incapable. Les consolations qu'il m'a données, ont esté plus diuines que sensibles, et telles, que ie me fusse encor mille fois plus abandonné pour vn si grand Dieu d'amour et de bonté en mon endroit. Ie prie V. R. de le remercier pour moy, et le supplier de ne se point rebutter de mes froidures et ingratitudes.

Le P. Garnier escrit en ces termes. Dieu soit benit à iamais : nous voicy aux Nipissiriniens depuis hier, si ioieux et en

si bonne santé, que i'en suis tout honteux. Car si i'eusse eu assez de cœur et de courage, ie ne doute point que nostre Seigneur ne m'eust donné vn bout de sa croix à porter, comme il a fait à nos Peres qui sont passez deuant nous. S'il m'eust fait cette faueur ie serois vn peu plus abbattu que ie ne suis ; qu'il soit benit de tous les Anges. Il a traitté l'enfant, comme vn enfant : ie n'ay point ramé, ie n'ai porté que mon sac, sinon que depuis trois iours que i'ai pris aux portages vn petit paquet qu'on m'a presenté, à raison qu'vn de nos Sauuages est tombé malade. Est-ce pas là estre traitté en enfant? Le mal est que celuy qui se plaint de ne pas souffrir beaucoup, reçoit auec beaucoup de lascheté les souffrances que nostre Seigneur luy presente ; mais que faire à cela? sinon de ietter mon pauure, foible et chetif cœur entre les bras de mon bon maistre, et de vous prier de benir ce Seigneur de toute l'estenduë de vos forces, de ce que *Humilia de cœlo respicit*, et de ce qu'il me donne l'esperance d'estre vn iour tout à luy. Nous arriuasmes à l'Isle la veille de S. Ignace ; nous acheptasmes du bled d'Inde, nos pois nous manquans. Ce bled nous a conduits iusques icy, nos Sauuages n'en aians serrez en aucun lieu, au moins ils n'en ont pris qu'vne cache ; nous n'auons guere trouué de poisson iusques à present. Nous attendons icy auiourd'huy le P. Dauost. A Dieu, mon R. P., faites moy tel par vos saincts Sacrifices, qu'il faut que ie sois au lieu où vous m'enuoiez de la part de Dieu. Du lac des Nipissiriniens, ce 8. d'Aoust.

Si les trauaux qu'on souffre dans ces chemins affreux, où on n'a que le ciel et la terre pour hostellerie, sont grands, Dieu l'est encor plus ; on cognoist par ces lettres que sa bonté ne se laisse pas vaincre. Qu'honneur et gloire luy soient renduës à iamais, dans les temps et dans l'eternité.

Le 13. du mesme mois, Monsieur nostre Gouuerneur, desirant voir la residence de la Conception aux Trois Riuieres et le païs plus haut, me prit auec soy. Nous arriuasmes le 16. aux Trois Riuieres, et le 18. nous trauersasmes le lac S. Pierre. Le grand fleuue sainct Laurens, se resserrant deuant Kébec, s'élargit de rechef montant plus haut ; mais vne lieuë ou deux au dessus des Trois Riuieres, il s'eslargit en sorte qu'il fait vn estang ou lac si spacieux, qu'vn bon œil posé au milieu, n'en voit qu'à peine les extremitez. Au haut de ce grand lac poissonneux, on rencontre quantité de belles Isles fort agreables. Nous prismes en allant, le costé du Sud, et au retour le costé du Nord. Nous visitasmes le fleuue des Hiroquois, ainsi nommé pource qu'il vient de leur païs. Monsieur de Montmagny nomma la grande Isle qui correspond à ce fleuue, du nom de sainct Ignace. Le lac sainct Pierre commence à se fermer en cét endroit, le fleuue s'estrecissant, non pas en sorte qu'il n'ait encor bien vn quart de lieuë ou enuiron de large, iusques au sault sainct Louys, ou iusques à la Riuiere des Prairies ; là il se fait comme vn autre lac, par le rencontre de trois fleuues, qui ioignans leurs eaux tous ensemble, font vne autre petite mer parsemée d'Isles. Les terres en cet endroit sont hautes ; c'est pourquoy ces trois fleuues font trois saults d'eau, comme nous les appellons icy, c'est à dire, que rencontrans vn fond ou vn lict penchant et inegal, ils vont d'vne grande roideur et rapidité. Les Barques peuuent approcher de ces cheutes d'eau, mais elles ne sçauroient passer plus auant, non pas mesme les chaloupes. Dans toutes les Isles que nous vismes là, il n'y en a que deux ou trois remarquables ; le reste est petit, et à mon aduis, est noié au Printemps. Voicy comme les Isles sont couppées : le grand fleuue S. Laurent baigne la terre d'vn de nos Messieurs, du costé du Sud ; trauersant au Nord, il fait deux Isles, l'vne qui a peut-estre vne lieuë et demie de long, mais elle est fort estroite ; l'autre c'est la grande Isle, nommée de Mont-Real. Cette Isle paroist couppée par le milieu, d'vne double montagne qui semble la trauerser. A l'endroit de ces montagnes est le sault sainct Louys qui se trouue dans le fleuue sainct Laurent.

I'apprends que les Sauuages de l'Isle ont autrefois defriché, et tenu vne bourgade vers cette montagne, mais ils l'ont quittée, estant trop molestez de leurs ennemis; ils nomment encor ce lieu, l'Isle où il y auoit vne bourgade. Au costé du Nord de l'Isle de Mont-Real, passe la Riuiere des Prairies, qui est bornée par vne autre Isle, belle et grande, nommée l'Isle de Montmagny. Au delà de cette Isle, est la Riuiere S. Iean, qui touche aux terres fermes du costé du Nord ; au milieu ou enuiron de cette Isle, il y a deux saults ou cheutes d'eau, correspondans au sault S. Louys. L'vn est dans la Riuiere des Prairies, l'autre dans la Riuiere S. Iean. Ie dirai en passant d'où sont tirez les noms de ces fleuues. La Riuiere S. Iean tire sa denomination du sieur Iean Nicolet, truchement et commis au magasin des Trois Riuieres; il a souuent passé par tous ces endroits. La Riuiere des Prairies fut ainsi appellée, pource qu'vn certain nommé des Prairies, conduisant vne Barque, et venant à cét affour ou rencontre de ces trois fleuues, s'egara dans les Isles qu'on y rencontre, tirant à cette riuiere, qu'on nomma puis apres de son nom, au lieu de monter dans le fleuue de S. Laurent où on l'attendoit. Pour le grand fleuue, ie ne sçay à quelle occasion on luy a fait porter le nom de S. Laurent, peut estre pour auoir esté trouué en ce iour là.

Nous descendismes à terre en ces trois isles, que nous trouuasmes toutes fort bonnes et bien aggreables ; ie celebray le premier Sacrifice de la Messe qui ait iamais esté dit, à ce qu'on me rapportoit, en l'Isle de Montmagny, qui est au Nord de l'Isle de Montreal. Apres auoir consideré la beauté du pays, nous fismes voile au Trois Riuieres.

Le 4. d'Octobre, nous quittasmes les Trois Riuieres. A peine en estions nous esloignez de 4. ou 5. lieuës, que nous apperceusmes vn Elan se pourmener sur le bord des bois ; nous voguions doucement au milieu du grand fleuue, dans la beauté d'vn iour tout doré. Monsieur le Gouuerneur, aiant veu ce grand animal, fit aussi tost mettre bas les voiles, et tenir tout le monde en silence, pendant que deux ou trois de nos François s'en allerent doucement dans vn petit canot, pour faire ietter à l'eau cette grande beste, ou la tuër à coups d'harquebuse, si elle tiroit dans les bois. Entendant le bruit, elle se iette à l'eau ; incontinent Monsieur fit equipper vne chaloupe, qui tire dessus à force de rames. La pauure beste ne sçauoit de quel costé se ietter : elle voyoit des harquebuses à terre, et vers l'eau vne chalouppe qui luy courroit sus; en fin on la mit à mort et l'apporta-on sur nostre tillac. Si tous les voiages qui se font en la Nouuelle France se passoient aussi doucement que celuy-ci, il y auroit trop d'attrait, et peut estre que le corps y gagneroit plus que l'esprit. Le gibier, la chair d'Elan et parfois de Castor, et le poisson ne nous manquerent point en son temps. Dieu soit loué par tous ses Anges des biens qu'il fait aux hommes. Pour conclusion, nous nous rendismes à Kébec le 7. iour d'Octobre.

Le 17. du mesme, Monsieur le Gouuerneur, voulant aller à Beau-pré, autrement le cap de Tourmente, pour auoir cognoissance du païs, me dit que puis qu'vn des Peres de nostre compagnie y deuoit aller pour administrer les Sacremens de l'Eglise à nos François qui demeurent en ce quartier là, qu'il trouueroit à propos que i'y allasse. Ie luy obeïs volontiers. A mesme temps le Pere Masse et le Pere du Marché s'embarquerent pour aller aux Trois Riuieres. Mais le temps fut si rude et si fascheux, que leur barque relascha, et les vens nous retindrent 13. iours au lieu où nous ne pensions estre que trois ou quatre pour le plus. A la verité c'est auec bonne raison qu'on a nommé les lieux voisins du Cap de Tourmente, Beau-pré: car les prairies y sont belles et grandes et bien vnis; c'est vn lieu tres commode pour nourrir quantité de bestial.

Le 26. de Nouembre, nous commençasmes de faire le catechisme aux petits Sauuages. Monsieur le Gouuerneur, en aiant oüy la nouuelle, nous dit qu'il les vouloit traitter, et recompenser ceux qui retiendroient bien ce qu'on leur au-

roit enseigné ; ce qu'il ne manqua pas de faire. Nous continuasmes cét exercice vn assez long temps.

Le 5. de Decembre, le froid aiant dé-ja commencé de nous visiter, la Riuiere de S. Charles, sur laquelle est sise la maison de nostre Dame des Anges, se gela et fit vn pont qui se ruina seulement sur la my Auril.

Le 21. du mesme mois, qui estoit iour de Dimanche, vne escouade de petits Sauuages garçons et filles s'en vindrent frapper à nostre porte, disans qu'ils ve-noient à la Messe. Ils entendent bien maintenant, quand on la sonne, voire mesme ils se seruent du propre mot, l'apprenant de nos François. Nous leur dismes qu'ils ne pouuoient assister à la Messe, qu'ils ne fussent baptisez. Bapti-sez nous donc, disoient-ils, car nous y voulons assister. On les admit seulement pendant la predication, afin qu'ils vissent comme les François se rendent attentifs à l'instruction qu'on leur donne, et en les congediant on leur dit qu'ils retour-nassent apres midy, et qu'ils prieroient Dieu. Ils ne manquerent pas de se trouuer à vespres.

Ie marqueray en ce lieu, que les Sau-uages sçauent dé-jà si bien que nous cherissons les malades et que nous en auons soing, qu'ils croient que c'est assez d'alleguer quelques vns de leurs maux, pour obtenir quelque chose de nous ; vous en verrez, qui viendront de-mander des pruneaux, pource qu'ils ont mal au pied ou à la main.

Le iour de Noël, comme le Pere de Quen et moy reconduisions sur le soir nos Peres de nostre Dame des Anges, qui nous estoient venus aider à entendre les confessions de nos François, passans où estoient les Sauuages, nous trou-uasmes *Makheabichtichiou* qui faisoit vn cry public par les cabanes. Il crioit d'vne voix si forte et auec vn accent si violent, que ie pensois au commence-ment qu'il fust yure. Il estoit indigné de ce que quelques ieunes Sauuages estans entrez en vne maison de Fran-çois, auoient pris du pain et quelques espics de blé d'Inde qu'ils auoient ren-contré. Il s'escrioit donc à pleine teste : Vous ieunesse, qui vous allez faire in-struire tous les iours, vous derobez, et cependant on vous enseigne que celuy qui a tout fait vous le deffend ; est-ce ainsi que vous obeïssez? vous n'auez point d'esprit ; ne craignez vous point que les François ne vous pendent ? ce ne sont pas les vieillards qui font ces coups là, ce sont les ieunes gens qui n'ont point d'esprit. Il parloit auec telle ardeur, que ie m'en estonnay.

Le 26. du mesme, vne femme Sauuage me demanda si les femmes ne pouuoient pas bien aller au Ciel, aussi bien que les hommes et les enfans ; luy aiant respon-du que oüy : Pourquoy donc, replique elle, n'instruis tu point les femmes, n'appellans que les hommes et les en-fans ? Ie luy respondis qu'elle auoit rai-son, et que nous les ferions venir à leur tour, ce que nous fismes ; mais il les fal-lut bien-tost congedier, pource qu'elles apportoient les petits enfans, qui faisoient vn tres-grand bruit.

Le 10. de Ianuier, *Makheabichtichiou* me faisoit plusieurs questions des choses naturelles, comme, d'où prouenoit l'E-clypse de la lune. Luy aiant respondu qu'elle prouenoit de l'interposition de la terre entre elle et le Soleil, il me repliqua qu'il auoit de la peine à croire cela, pource, disoit-il, que si cette noir-ceur de la lune estoit causée par ce ren-contre de la terre entre elle et le Soleil, comme ce rencontre arriue souuent, on verroit la lune Eclypsée, ce qui ne se fait pas. Ie luy fis voir que le Ciel estant si grand comme il est, et la terre si petite, cette interposition n'arriuoit pas si souuent qu'il s'imaginoit ; voiant la figure auec vn flambeau à l'entour d'vne boule, il fut fort satisfait. Il me deman-doit d'où prouenoit que le Ciel parois-soit tantost rouge, tantost d'autre cou-leur. Ie luy repliquay que la lumiere renduë dans des vapeurs, ou dans des nuës, faisoit cette diuersité de couleurs selon la diuersité de la nuë où elle se trouuoit, et sur l'heure ie luy monstray vn verre trigonal. Tu ne vois, luy dis-je, aucune couleur en ce verre ; mets le sur tes yeux, et tu le verras plein de belles couleurs qui prouiendront de la

lumiere. L'aiant appliqué à sa veuë, et voiant vne grande varieté de couleurs, il s'escria : Vous estes des Manitous, vous autres François, qui cognoissés le Ciel et la terre.

Le 26. de Feburier, les Sauuages qui n'estoient cabanez qu'à vn quart de lieuë de nous, s'approcherent entierement de Kébec. Vn de leurs sorciers auoit veu sept feux en dormant ; c'estoit autant de cabanes d'Hiroquois, ils estoient dé-jà en deça les Trois Riuieres, à son dire. La terreur les saisit si puissamment qu'ils se logerent à vn jet de pierre de nostre maison, me demandans pourquoy nous ne tenions point d'armes chez nous, pour resister au cas que leurs ennemis parussent. Ils voient des François cabanez de tous costez, et vne terreur panique ne laisse pas de les terrasser. *Fugit impius nemine persequente.* Ce sont effets du diable, qui les trouble par la representation des horribles tourmens que leurs ennemis leur font souffrir quand ils les tiennent.

Le premier iour de Mars, le Pere de Nouë me racontoit qu'estant allé aux cabanes de quelques Sauuages qui s'estoient retirez sept ou huit lieuës dedans les bois, il fut fort edifié de deux Hurons du seminaire qui le suiuoient. Ces bons enfans, comme i'ay dé-ja dit cy-dessus, faisoient leur examen de conscience à deux genoux auec autant de modestie, comme s'ils eussent esté instruits dés leur ieunesse. Le Pere estant arriué aux cabanes, fut tres-bien receu des Sauuages. Comme il allumoit vn peu de bougie pour reciter ses heures, vn Sauuage luy dit : Ie voy bien que tu veux prier Dieu, retire toy en ce petit coin là, tu seras plus commodement ; moy-mesme ie le veux prier : et là dessus se mit à faire ses prieres fort posement. Son frere le reprenoit quand il ne disoit pas bien. Ie ne suis pas encor bien instruit, disoit-il, mais ie le seray auec le temps. Le Pere retourna fort consolé, et nous dit entre autre chose qu'il y auoit vne petite fille du catechisme qui prenoit vn singulier plaisir à seruir et apporter aux François ce dont ils auoient besoin, faisant cela auec vne telle ferueur et gaieté, qu'ils en estoient estonnez.

Le mesme iour sur le soir, vne trouppe de petits Sauuages garçons et filles se vindrent ietter dans nostre maison pour y passer la nuit ; ces pauures enfans trembloient de la crainte qu'ils auoient de leurs ennemis les Hiroquois. Nous leur dismes que nous receurions les garçons, mais que les filles ne couchoient point en nos maisons ; ces pauures petites Sauuages ne vouloient point sortir ; enfin nous nous auisasmes de prier Monsieur Gand de les receuoir, ce qu'il fit fort volontiers, les faisant dormir aupres d'vn bon feu. Ils firent le mesme quelque autre fois, et tousjours nous prenions les garçons, et les filles se retiroient en la chambre de Monsieur Gand ; les matins nous les faisions prier Dieu, et les renuoions fort contens.

Le 2. iour de Mars, Monsieur le Gouuerneur alla visiter vn lac esloigné enuiron quatre lieuës de Kébec. Il ne trouua point là d'autre hostellerie que la neige. Monsieur Gand et autres l'accompagnerent. Comme le froid estoit fort vehement, nous auions peur que la nuict n'endommageast leur santé, car il la fallut passer entre le feu et la neige soubs le grand toict ou la grande voûte du Ciel ; mais ils reuindrent sans autre mal qu'vne grande lassitude. C'est vn grand trauail que de cheminer sur la neige, notamment quand on n'y est pas accoustumé. Si ce lac fit du mal en le cherchant, il fit du bien estant trouué, et en fera encor : Monsieur le Gouuerneur y fit pescher soubs la glace pendant le caresme ; on y prit quelques carpes et des truites saumonées dont il fit plusieurs presens aux vns et autres, car il n'a rien à soy.

Le 9. du mois d'Auril, vn Sauuage, admiré de ses gens pour estre grand mangeur, nous rencontrant le Pere de Quen et moy dans les cabanes, se voulut vanter de ses proüesses de gueule. I'ay, nous disoit-il, mangé en vn festin la longueur de deux brasses de graisse d'Ours, large de plus de quatre doigts. Il s'imaginoit que nous l'admirerions ; mais il fut bien estonné quand nous luy repartismes

qu'il se glorifioit d'estre deuenu loup: C'est la gloire d'vn loup, et non d'vn homme, luy dismes nous, de manger beaucoup. Si tu disois que tu as fait artistement vn canot, vn loup ne te dis-puteroit pas cette loüange ; mais si tu te glorifies de manger, tu es moins qu'vn loup et qu'vn chien. Tous les autres se mirent à rire, et mon pauure homme demeura tout confus.

Le 16. du mesme mois d'Auril, plu-sieurs Sauuages estans retournez des terres, se rassemblerent selon leur cou-stume sur le bord du grand fleuue. *Makheabichtichiou* nous en amena six ou sept des principaux pour entendre parler de nostre doctrine. Estans assis et aians petuné, car c'est par là qu'ils commencent et finissent la plus part de leurs actions, ie leur touchay trois points : l'vn de leur vaine creance, re-futant leurs resueries, l'autre de la verité d'vn Dieu, et le troisiesme de sa iustice, que ie taschois de prouuer par raisons naturelles. Le plus apparent d'entre eux, m'aiant escouté fort attentiuement, me repartit que pour leur doctrine, ils n'en auoient pas si grande certitude et n'y estoient pas beaucoup attachez ; en effet, quand on leur apporte quelque rai-son qui renuerse leur creance, ils sont les premiers à se rire de la simplicité de leurs aieuls, d'auoir creu des badine-ries et des puerilitez.

Quant aux autres points, de l'vnité d'vn Dieu et de sa iustice, il repartit que leurs esprits ne pouuoient pas at-teindre iusques à ces cognoissances, qu'ils n'auoient pas assez de iugement pour discerner ce qui arriuoit apres la mort. La dessus *Makheabichtichiou* se mit à discourir sur ce que nous auions enseigné aux Sauuages qui auoient passé l'hiuer aupres de nous.

Il expliqua la creation de l'homme, l'inondation du monde arriuée pour les pechez des hommes, comme l'vniuers s'estoit repeuplé par Noë et par ses en-fans, comme tous les hommes mour-roient et resusciteroient ; que le Ciel gardoit de tres grands biens pour les bons, et qu'il y auoit d'horribles sup-plices preparés pour les meschans ; que Dieu defendoit la polygamie, que si on quittoit sa femme, on n'en pouuoit re-prendre vne autre ; qu'il ne falloit ny tuër, ny desirer la mort à personne ; qu'il ne falloit faire aucun cas des son-ges, qu'il falloit quitter ces tambours et autres tintamarres qui ne seruoient de rien, qu'il ne falloit point faire de fe-stins à tout manger ; que ceux qui croient en Dieu sont protegez contre les sor-ciers. Ils approuuerent la pluspart de tous ces articles ; mais pour le regard des femmes, ils respondirent que les ieunes gens ne s'accorderoient pas aisé-ment à cette doctrine. En fin ils con-clurent comme les Atheniens : Nous t'en-tendrons encor vne autrefois discourir sur ce sujet.

Le 17. du mesme mois, deux Sau-uages, estans de l'autre costé du grand fleuue et voulans passer à Kébec, furent si bien enuironnez de glaces, que les marées font monter et descendre quel-quefois en tres grande quantité, que leur canot estant brisé ils coulerent à fond, et furent noiez. L'vn d'eux estoit homme fort paisible et qui aimoit beaucoup les François ; sur la fin du mois de may, on retrouua l'vn de ces deux corps qui flottoit sur la riuiere. Le mesme iour que ces pauures miserables se perdirent, le sieur Nicolet et quelques vns de nos François, descendans des Trois Riuieres, penserent tomber dans le mesme des-astre. Ils trouuerent le grand fleuue encor glacé ou embarrassé de glaces de-uant eux, et par derriere il en venoit vne si grande quantité qu'ils furent contraints de sortir de leur canot, et de se ietter sur des glaces. Dieu voulut qu'ils en trouuassent d'assez fermes pour se sau-uer, mais auec beaucoup de peine et de trauail.

Le 24. vn Capitaine de Tadoussac, passant par Kébec pour aller à la guerre, alla salüer Monsieur le Gouuerneur, qui luy fit quelques presens, puis nous l'en-uoia pour entendre quelque chose de nostre saincte foy. Ce bon homme dé-jà âgé trouuoit nos maximes fort raison-nables, il nous promit qu'il nous reuien-droit voir. Deux iours apres, il nous vint dire qu'il estoit sur son depart,

nous suppliant de le mener au fort, pour prendre congé de son amy, c'est ainsi qu'il nommoit Monsieur le Gouuerneur; le Pere de Quen et moy, le conduisismes. Estant entré, il se ietta incontinent sur ses propres loüanges, disant qu'en sa presence tout estoit paisible à Tadoussac ; il fit vne grande enumeration des peuples de ce païs cy, et pour conclusion protesta qu'il n'y en auoit point de si posez et de si rassis, que luy et ses gens. Prenant vn craion en main, il nous depeignit le pays des Hiroquois, où il alloit. Voila, disoit-il, le fleuue qui nous doit mener dans vn grand lac ; de ce lac nous passons dans les terres de nos ennemis, en cét endroit sont leurs bourgades. Quand ce Capitaine fut sorty du fort, ie luy dis : *Nikanis*, ie n'ay pas bonne opinion de vostre guerre, ie crains quelque mal-heur contre vous autres. Pourquoy cela, me dit-il ? Vous menez auec vous vn meschant homme, c'est vn sorcier, qui s'est mocqué de celuy qui a tout fait. Hier estant tombé en discours auec luy, il blasphema disant que Dieu ne sçauroit empescher le succez de vostre guerre ; voila pour vous perdre. Si vous estes tuez, il s'en faudra prendre à luy : si tu me croiois, tu le renuoyerois à Tadoussac. Ce pauure homme, qui n'apprehende pas les iugemens de Dieu, me respondit : Il n'a pas d'esprit, ie luy diray qu'il fait mal. Ce n'est pas assez, luy fis-je ; s'il estoit François, on le mettroit à mort : car si nous protegions les ennemis de Dieu, il se fascheroit contre nous. Cela ne fit pas beaucoup d'impression sur son esprit. Ils s'en allerent donc auec quelques Algonquins, pour chercher quelque pauure miserable à l'escart ; mais Dieu les chastia. Comme ils virent vn Hiroquois, ils le poursuiuirent si bien qu'ils s'engagerent sans ordre dans leur païs. La terre estoit tout en feu, et la fumée déroboit la veuë de ceux qui brusloient où fumoient leurs champs selon leur coustume ; au bruit de cét homme qui fuioit, les autres accoururent, et voians leurs ennemis, mettent la main aux armes, enuironnent vne partie de ces pauures miserables, les tuent à coups de flesches, en prennent quelques vns, ausquels ils feront souffrir d'estranges cruautez, les autres se sauuent à la course. L'vn d'eux estant de retour, me dit qu'en se sauuant il auoit esté cinq iours sans manger et sans dormir, qu'il estoit nud comme vn ver, et qu'il ramoit nuict et iour. Vn autre ne pouuant retourner sur ses pas, les Hiroquois luy fermant le passage, tire plus auant dans leur païs; la nuict venant, il repasse à la desrobée pres de leur bourgade, les entend crier et hurler de ioye, bruslans ses compagnons, ce qui augmenta tellement sa peur qu'il se ietta dans vn fleuue, le trauersa à la nage, fuit tant qu'il peut. Il auoit ietté sa robe pour estre plus leger, si bien qu'il estoit tout nud. Au bout de neuf iours, il arriue aux Trois Riuieres, raconte à ses gens qu'il n'a point mangé pendant tout ce temps-là ; que la nuit il ne prenoit qu'vn peu de sommeil, ramassant des feuilles seiches de l'an passé, dans lesquelles il s'enseuelissoit, n'aiant point d'autres habits. Il prit vn bout d'escorce qu'il accommoda en forme de canot, voguant là dessus auec plus de peur de ses ennemis que du naufrage. Se trouuant dans le grand lac de Champlain, et le vent l'empeschant d'auancer, il se mit à terre, continuant son chemin dans les halliers et dans les ronces des bois, si bien qu'il auoit les jambes toutes en sang, et découpées comme si on les luy eust tailladées auec des cousteaux. Ie le vis moy mesme par apres à Kébec, où il me raconta tout cela. A mesme temps que ces pauures fuiarts furent retournez à Kébec, ie rencontray dans les cabanes, le sorcier blasphemateur, qui ne s'estoit pas ietté bien auant dans la meslée, aiant tourné visage des premiers ; ie luy dis publiquement deuant tous ses gens, qu'il estoit cause de leur deroute, qu'il auoit fait mourir ses compatriotes ; que ie l'auois excité à demander pardon à Dieu de son blaspheme, et qu'il ne m'auoit pas voulu croire. Ton Capitaine, ne t'aiant pas voulu chasser de sa compagnie, est mort en ta place ; c'est toy qui l'as massacré, donne toy bien de garde de plus parler comme tu as fait; l'amour

que ie te porte me faisoit donner vn bon auis, mais tu ne l'as pas voulu suiure. Ce pauure miserable ne dit pas vn seul mot, mais vn autre prenant la parole l'excusa disant : Il ne fera plus cela, il ne cognoissoit point celuy qui a tout fait. Le P. du Marché escriuit en ce temps là au Pere Lallemant, des Trois Riuieres, que c'estoit chose lugubre de voir arriuer ces pauures guerriers. Voicy comme il parle. Ils retournerent hier de leur guerre, non point chantans comme ils firent l'an passé, mais tellement abattus de deuil et de tristesse, qu'ils n'auoient pas le courage de tirer leurs canots hors de l'eau, non plus que leurs femmes qui faisoient retentir le riuage de leurs tristes et lugubres lamentations. Les deux Capitaines qui les conduisoient, ont esté tuez dans le combat. Tous deux sont à regretter, mais particulierement celuy de la nation Algonquine, qui nous aimoit et qui sembloit se vouloir faire instruire. Il auoit hyuerné pres de nous, et nous auoit permis de baptiser sa femme, et de l'inhumer apres sa mort en nostre cimetiere auec les ceremonies de l'Eglise ; elle est bien-heureuse comme nous croions, et luy bien miserable. Voilà ce qu'en escriuit le Pere.

I'ay appris que le Capitaine de Tadoussac, se comporta fort vaillamment, car se voiant inegal en nombre et en force à ses ennemis, il dit à ses gens : Retirez-vous, et sauuez vos vies, pendant que ie soustiendrai l'effort du combat, mourant pour vous. Il fut bien-tost obeï des plus coüards. Aiant reçeu vn coup de fleche dans la cuisse, il tomba par terre ; mais se mettant sur ses genoux, il se defendit long temps auec son espée ; si fallut-il à la fin perdre la vie.

Le Pere Buteux adiouste quelques particularitez. Ie ne vous mande rien, dit-il, de la mort des guerriers, ceux qui vous vont voir vous raconteront comme la chose s'est passée. C'est chose pitoiable de les voir dans leurs cabanes. Ils ne retournerent pas en trouppe comme l'an passé ; les canots descendoient les vns apres les autres, tous debandez. Il y en eut vn qui vint deuant les autres donner aduis de ce desastre ; il crioit d'vne voix lugubre, à peu pres comme ceux qui recommandent les trespassez en France ; il nomma par leur propre nom, tous ceux qui estoient morts ou pris des ennemis. Ils auoient tué quelques animaux en chemin, leurs canots estoient remplis de chair ; mais ils estoient si abattus, que cette viande demeuroit là sans que personne l'emportast. Estans entrez dans leurs cabanes, ils furent quelque temps dans vn morne silence, puis l'vn d'eux prenant la parole raconta toute la Catastrophe. Ils dirent que les Hiroquois n'estoient qu'à quatre iournées des Trois Riuieres, et qu'il en estoit venu cét Hyuer vne trouppe de cent cinquante, qui s'approcherent pres de l'habitation des François, enuiron de deux iournées, ce qu'ils recogneurent aux petits bastons, qu'ils attachent à vn arbre, pour faire cognoistre à ceux qui passeront par là combien ils estoient en nombre.

Le 27. vn Capitaine des Montagnez me vint trouuer auec *Makheabichtichiou*, me priant d'aller auec eux trouuer Monsieur le Gouuerneur, pour parler de leurs affaires ; ie les accompagnai. Ce dernier print la parole et dit, qu'ils auoient appris de leur Capitaine deffunt, qu'en vne assemblée qui se fit de leur nation auec les François, il y a quelques années, que Monsieur de Champlain leur promit de les aider à fermer vne bourgade aux Trois Riuieres, à defricher la terre, à bastir quelques maisons ; qu'ils auoient souuent pensé à cela, et qu'ils estoient resolus, du moins vne partie d'entre-eux, de s'arrester là et de viure paisiblement auec les François. Nous auons, disoit-il, deux puissans ennemis qui nous perdent : l'vn est l'ignorance de Dieu qui tuë nos âmes, l'autre sont les Hiroquois, qui massacrent nos corps ; ils nous contraignent d'estre vagabonds, nous sommes comme vne graine qui se seme en diuers endroits, ou plustost comme la poussiere emportée du vent ; les vns sont enterrez d'vn costé, les autres de l'autre ; le païs nous va manquer, il n'y a quasi plus de chasse proche des François, si nous ne recueillons quel-

que chose de la terre, nous nous allons perdre. Voiez, vous autres, disoit-il, si vous nous desirez secourir, selon la promesse qu'en a fait deffunct Monsieur de Champlain.

Monsieur le Gouuerneur demanda là dessus au sieur Oliuier et au sieur Nicolet, qui estoient presens, s'il estoit vray que Monsieur de Champlain leur eust fait cette promesse. Ils respondirent qu'en effet, Monsieur de Champlain leur auoit dit, qu'aussi tost que l'habitation des Trois Riuieres seroit bastie, qu'on les secourroit. Or comme ie m'estois trouué en cette assemblée, ie priai Monsieur le Gouuerneur de me laisser respondre aux Sauuages; ce que m'aiant accordé, ie leur dy qu'ils oublioient vne partie de ce qui fut conclud en cette assemblée. Ils repartirent qu'ils n'auoient pas la plume en main comme nous, pour conseruer sur le papier la memoire de ce qui se traittoit parmi eux. Ie leur dy donc qu'on leur auoit promis le secours qu'ils disoient, pourueu qu'ils se rendissent sedentaires et qu'ils donnassent leurs enfans pour estre instruits et esleuez en la Foy Chrestienne. Monsieur le Gouuerneur aiant ouy cela, leur fit tesmoigner qu'il estoit prest de garder les conditions de son costé, pourueu qu'ils voulussent executer celles qui les concernoient. Ils donnerent à cognoistre qu'ils en estoient contens, mais qu'ils eussent esté bien aises qu'on eust instruit leurs enfans aux Trois Riuieres. On leur repliqua, qu'on y bastiroit; qu'en attendant ils les laissassent à Kébec, et qu'aussi tost que le Seminaire seroit dressé aux Trois Riuieres, qu'on les y meneroit. *Makheabichtichiou* dit que pour luy, il s'accorderoit aisément à ce que nous desirions, mais qu'il falloit sçauoir quel estoit le sentiment des autres sur ce poinct, et qu'ils en parleroient par entre eux. Pour moy, disoit-il, ie tesmoigne encor publiquement que ie veux croire en Dieu; plusieurs de mes compatriotes me disent assez que le Pere le Ieune nous veut perdre, qu'il commence de commander parmi nous, qu'il ordonne desia du nombre de femmes que nous deuons tenir: à tout cela ie respons, que ie trouue bon tout ce qu'il enseigne, que nous nous perdons nous mesmes, et qu'il ne nous sçauroit arriuer plus de mal qu'il nous arriue tous les iours, puisque nous mourons à tous momens. Depuis que i'ay presché parmy eux, qu'vn homme ne deuoit tenir qu'vne femme, ie n'ay pas esté bien venu des femmes, lesquelles estant en plus grand nombre que les hommes, si vn homme n'en peut espouser qu'vne, les autres sont pour souffrir; c'est pourquoy cette doctrine n'est pas conforme à leur affection. O que la chair et le sang ont de peine à gouster Dieu!

Pour reuenir à mon discours, quand ce Capitaine et *Makheabichtichiou* furent de retour aux cabanes, ils declarerent tout ce qui s'estoit passé deuant Monsieur le Gouuerneur. Les vieillards conclurent tous qu'il se falloit mettre à defricher, et se seruir du secours des François; neantmoins qu'il falloit attendre que *Tchimiouiriniou*, l'vn de leurs Capitaines, fust arriué. Quand ils declarerent qu'il falloit mettre leurs enfans parmy nous, ils eurent diuers sentimens: les vns en estoient contens, les autres non. Quelques Algonquins dirent que ceux qui se ioignoient auec nous mouroient. Vn vieillard Montagnez parla là dessus en ces termes: Deuant que les robbes noires vinssent en ce païs cy, les François mouroient fort souuent; depuis qu'ils sont arriuez, ils ne meurent plus, et nous au contraire nous mourons: il faut qu'ils sçachent quelque chose qui conserue leur nation. Vn autre tira de là vne bonne conclusion: Si depuis qu'ils sont auec les François, les François ne meurent plus, il est croiable que s'ils auoient nos enfans, qu'ils les empescheroient aussi de mourir, car nous voions qu'ils aiment la ieunesse. Bref, l'vn d'eux prit resolution de nous amener deux de ses garçons. Si en ce temps là nous eussions eu des hommes pour les secourir, et des viures pour nourrir leurs enfans, nous les eussions peut-estre fait resoudre à nos volontez; mais comme nous estions foibles de viures et d'hommes, le païs

n'estant pas encor en estat, comme i'ay desia dit, de faire cette depense à leur occasion, nous ne pressions point, bien marris neantmoins de laisser perdre vne si belle occasion. C'est chose pitoiable, ie ne le sçaurois dire assez souuent, que le bien spirituel de ces pauures barbares, soit retardé par le deffaut du temporel.

Le 1. iour de May, Monsieur le Gouuerneur fit dresser deuant l'Eglise vn grand arbre enrichi d'vne triple couronne, au bas de laquelle il y auoit trois grands cercles l'vn sur l'autre, enrichis de festons, qui portoient ces trois beaux noms escrits, comme dans vn Ecusson, *Iesus, Maria, Ioseph.* C'est le premier May dont la nouuelle France ait honoré l'Eglise. Il fut salué d'vne escoüade d'harquebusiers, qui le vindrent entourer. Les soldats en planterent vn autre deuant le fort, portant vne couronne, sous laquelle on appliqua les armes du Roy, de Monsieur le Cardinal et de Monsieur nostre Gouuerneur.

Le 3. du mesme mois, quelques Sauuages nous venans voir, dirent qu'on leur auoit raconté qu'vn European de l'Acadie auoit tesmoigné qu'on manderoit aux François qui sont en ce païs cy, qu'ils ensorcellassent tous les fleuues et toutes les eaux de ces quartiers, afin de faire mourir tous les Sauuages originaires. En effet, disoient-ils, nous sentons desia que les eaux sont ameres. Ils me prierent fort, que si les vaisseaux apportoient ces nouuelles, que i'empeschasse ce coup, et que ie leur en donnasse aduis. Ces pauures gens ne sçauent à quoy attribuer la cause de leur mort. Le diable les trouble et les espouuante, faisant tous les ans courir de meschans bruits parmi eux. Ie leur dis que si vn François se seruoit de sortilege, qu'on le mettroit à mort; qu'ils en deuroient faire de mesme de leurs sorciers. L'vn d'eux me repliqua fort à propos: Vous autres, vous obeïssez à vn chef; s'il faisoit mourir quelque meschant homme, les autres François, ses parens, n'oseroient en parler; mais si nous tuions vn homme de nostre nation, tant meschant fust il, et ses parens et ses amis nous tuëroient, et ainsi nous nous perdrions tous. Helas! qui auroit pouuoir d'arrester les Sauuages, et en authoriser l'vn d'eux pour commander aux autres, on les verroit conuertis et policez en peu de temps.

Le 18. du mesme mois, ie receus vne lettre des Trois Riuieres dattée du 16. qui parloit des Sauuages en ces termes. Vne terreur panique se ietta Ieudy dernier parmi nos Sauuages, sur l'apprehension qu'ils eurent de la venuë des Hiroquois. Ils prierent qu'on fist entrer leurs femmes et leurs enfans dans le fort, pour estre en lieu d'asseurance. On leur repliqua qu'on leur presteroit le lendemain matin des pieux pour fermer vne espece de bourgade, à l'abri du fort. A peine le Soleil estoit-il leué, qu'ils vindrent tous, petits et grands, pour enleuer ces pieux; ils trauailloient d'vne si grande ardeur, les vns portans ces bois assez pesans, les autres disposans le lieu où on les deuoit planter, les autres les dressans, qu'en moins de quatre heures ils se virent barricadez. Pleust à Dieu que la resolution qu'ils ont de s'arrester fust stable, il y auroit bien moien de les instruire.

Le 27. du mesme, le P. Buteux me manda ce qui suit : Les Sauuages se rassemblans icy, nous iugeasmes à propos de leur faire festin, pour gagner tousiours dauantage leur affection; nous en inuitasmes enuiron vne vingtaine, dont la moitié estoit de la nation des *Attikamegues*. Les voiant tous assis, ie leur dis, que puis que les François les traitoient, il falloit aussi qu'ils priassent Dieu deuant que de manger, comme faisoient les François. Alors *Makheabichtichiou*, qui estoit l'vn des conuiez, print la parole, et dit à ses compatriotes: Vous autres, qui n'auez point encor esté instruits, vous ne sçauez pas encor la coustume des François, ie vous l'enseignerai : là dessus il leur expliqua que vouloit dire le benedicité, et me demanda permission de le dire, deuant que personne mangeast. Ie le dis en Latin, et luy en sa langue Sauuage. Pendant qu'ils mangeoient, comme ie leur voulus expliquer quelques poincts de nostre

creance : Laisse moy parler, dit le Sauuage. Là dessus il leur deduisit auec telle emphase la creation du monde et le deluge, et plusieurs autres articles de nostre foy, que i'en demeurai tout raui, et enuieux d'en pouuoir dire autant. O quelle difference entre vn homme qui parle, et vn enfant qui begaie ! non ie ne doute pas que si on auoit la perfection de la langue, qu'on n'obtînt beaucoup sur ces peuples. Au reste ie ne sçaurois iuger de l'intention de cét homme, mais ie puis asseurer qu'il disoit bien, et qu'il conceuoit ce qu'il disoit ; ie ne sçai pas s'il le goustoit. Ces barbares ont redoublé leur palissade, en plantant vne seconde, esloignée d'vn pied et demy ou enuiron de la premiere, auec dessein de remplir ce vuide de fascines et de terre. Il semble qu'ils se veulent fortifier tout de bon. Ils ont fait vne ordonnance, que personne ne iettast aucune ordure dedans leur fort. Ce matin toutes les femmes sont allées à la Riuiere lauer leurs chauderons, et leurs plats ou escuelles d'escorces. Il n'y a que deux familles qui se soient mises à defricher, celle de *Etinechkaëuant*, et de *Nenaskoumat*. Celuy-cy a desia plus de demi arpent d'ensemencé ; il asseure qu'il fera vn grand champ l'an prochain, si on le peut aider ; il a plusieurs enfans, et de bonne façon ; s'ils prennent la mesme volonté, ils reüssiront. Ie luy ay promis toute sorte d'assistance, selon nostre petit pouuoir, et par auance ie leur ay fait present à tous deux de la graine de bled d'Inde qu'ils ont semée. Dieu leur veuille donner la constance. Puis que vos occupations ne vous permettent pas de venir si tost, il faut me resoudre à faire le Catechisme ; mais i'ay peur que mes escholiers ne m'entendent pas, la discontinuation des estudes et de la frequentation des Sauuages m'a grandement nuit, et m'a fait cognoistre que ma memoire oublie aussi aisement, qu'elle apprend facilement.

Le 6. iour de Iuin, les Sauuages m'enuoierent querir, pour assister à la mort du petit Ignace qui agonisoit. Comme nous eusmes esté là vne espace de temps, le P. de Quen et moy, apres auoir fait quelques prieres, nous nous retirasmes, donnans parole aux Sauuages que nous retournerions dans quelque temps. A peine fusmes nous partis, que ce pauure petit trespassa. Vne pauure femme Sauuage voiant cela, dit au sieur Oliuier, que ie me deuois trouuer à sa mort : pour autant que i'eusse fait en priant Dieu, que l'âme ne se fust point destournée du chemin du ciel, où nous disions qu'elle deuoit aller. Peut estre, adioustoit cette femme, que cette pauure âme s'égarera de son chemin, faute d'auoir esté bien dirigée en partant. Cette simplicité monstre quelque sorte de creance. Le sieur Oliuier me raconta vne autre pareille simplicité. Vn Sauuage estant auec luy et auec quelques autres de nos François, dans vne Chappelle, les glaces les aians mis en danger de mort, le sieur Oliuier luy demanda par apres, quelles pensées il auoit dans ce danger. Ie me souuenois, respondit-il, que i'ai ouy dire que les François vont en vn lieu plein de plaisir apres leur mort. C'est pourquoy ie disois à part moy : Voila qui va bien, que ie meure auec eux, car ie ne les quitterai pas, i'y prendrai bien garde, ie tiendrai le mesme chemin qu'eux, apres ma mort.

Le 12. quelques escoüades de Sauuages, estans retournez des terres, me demanderent, si ie ne recommencerois pas à les instruire. Ie repliquai que ie n'auois pas dequoi leur faire festin. Ils repartirent que cela n'importoit pas, qu'ils ne laisseroient pas de venir escouter, quoy que nous ne leur donnassions point à manger. I'en voulus faire l'experience, nous les allasmes inuiter en leurs cabanes : ils ne manquerent pas de venir ; si bien qu'vn certain iour, ie remarquai des Sauuages de sept et huict nations, qui m'escoutoient. La Chappelle estoit toute pleine, depuis le haut iusques en bas. Mais la venuë des vaisseaux me fait quitter cét exercice.

Le 18. du mesme mois, Monsieur de sainct Iean, descendant des Trois Riuieres, nous raconta vne histoire gentille, qui fait voir la crainte qu'ont les

Sauuages de leurs ennemis. Il disoit donc qu'estant dans vne barque, en la Riuiere des Prairies, ils apperceurent vn canot, qui rodoit doucement à l'entour des Isles, pour voir s'il ne decouuriroit point quelque Hiroquois ; aussi tost on tira quelques coups d'harquebuses, pour le faire venir. Le Sauuage qui estoit dedans, voiant la barque, la vint aborder. Apres qu'on l'eut interrogé sur diuerses choses, on luy demanda s'il ne voudroit point descendre aux Trois Riuieres, pource que Monsieur de S. Iean et le sieur Hertel désiroient y aller ; il respondit qu'en effet il voudroit bien y estre, mais qu'infailliblement les Hiroquois le tuëroient en chemin. Le sieur Nicolet luy repart, qu'il ne deuoit rien craindre auec ces deux ieunes hommes, tous deux vaillans et enfans de braues Capitaines ; qu'ils estoient armez de bonnes harquebuses, et qu'aucun mal ne luy pouuoit arriuer en leur compagnie. Il dit tousiours que la mort luy est infaillible, s'il se met en chemin. Mais en fin comme on le pressoit viuement, il asseure bien qu'il embarquera ces deux ieunes gens, mais à condition que le premier canot d'Hiroquois qu'il verra sur la riuiere, qu'il les plantera sur le bord du fleuue et s'enfuira dans les bois, n'aiant pas enuie de mourir si tost. Ils accepterent cette condition, et firent paroistre qu'aiant le pied ferme sur la terre, ils ne craignoient pas l'abord des Hiroquois. Mon Sauuage, pensant intimider nos François par cette menace de les quitter, fut bien estonné, les voians si resolus. Cela luy mit le cœur au ventre, comme on dit, et luy fit proferer ces paroles : Allons, ie vous menerai, et qui plus est ie ne vous abandonnerai point, ie mourrai auec vous. Puis se tournant vers le sieur Nicolet, luy dit : Quand tu auras appris la nouuelle de ma mort, dis, ie te prie, à ceux de ma nation, que ie suis mort courageusement, en la compagnie de deux braues Capitaines François. Encor ce pauure barbare vouloit-il auoir de la gloire et de la vanité à sa mort. Il embarqua donc nos François, et les amena aux Trois Riuieres, sans rencontrer autre chose que des eaux et des bois.

Le 20. ie receus lettres, qui portoient qu'vn Sauuage aiant voulu tuer vn François aux Trois Riuieres, *Makheabichtichiou* ne s'estoit pas comporté comme il falloit, en cette action. Cét homme, escrit le Pere Buteux, a vn grand pouuoir sur ses gens, mais fort peu sur soy : il fait des fautes et puis il les recognoist ; il voit que ce que nous enseignons est le meilleur, le dit à tout le monde, mais cependant il ne quitte point ses trois femmes. A la procession du sainct Sacrement, il fit sortir tous ses gens pour venir adorer nostre Seigneur ; il assista à la Procession, et puis à Vespres et au Sermon, auec *Ekhinechkaouat*, c'est le nom d'vn Capitaine Montagnez.

Le 25. comme nous instruisions quelques Sauuages malades, l'vn d'entr'eux nous dit que nous faisions mal d'improuuer leurs coustumes, et là dessus nous raconta que l'Hyuer passé, vn petit enfant s'estant trouué fort mal, l'vn de leurs Iongleurs, entrant dans son tabernacle, fit venir l'âme de ce pauure petit ; il eut de la peine à l'attrapper, mais en fin il la prit auec la main, la remit sur la teste de l'enfant, et à force de soufler, la fit rentrer dans son corps, et ainsi l'enfant commença à reuiure. Ie luy dis que ce Iongleur deuroit appeller dans son tabernacle, les âmes de tant de malades qu'on voit parmi eux, et les remettre dans leurs corps, afin qu'ils guerissent ; mais il me repartit, qu'on n'attrappoit pas les âmes comme on vouloit. Voila d'estranges erreurs. Cela nous paroist si ridicule en France, qu'il semble qu'à la premiere parole, on les doit dissiper. Mais la malice des diables, la subtilité des charlatans, colore si bien ces impostures, qu'elles passent pour des veritez, ausquelles ces Barbares sont attachez par vne habitude tres-difficile à desraciner.

Le 27. ie fus informé d'vn combat des Sauuages de la nation d'Iroquet contre les Hiroquois. Les vns et les autres s'estans rencontrez dans des canots, ils se battirent fort et ferme sur l'eau.

Comme les canots des Algonquins sont plus legers que ceux des Hiroquois, et que d'ailleurs ils estoient en plus grand nombre, ils remporterent la victoire, ramenans auec eux treize prisonniers en vie, ausquels ils ont fait souffrir d'horribles tourmens. Ils enuoierent aux Trois Riuieres l'vn de ces prisonniers ! ô Dieu, quelle cruauté n'exercerent point sur ce pauure miserable, les femmes de ceux qui depuis peu auoient esté tués au païs des Hiroquois ! Le Pere Buteux m'a escrit toute cette histoire tragique, me descriuant la barbarie de ces tygres ; leur fureur m'a semblé si horrible, que ie ne l'ay peu coucher sur le papier ; ce qui m'attriste, c'est que cette manie s'exerce en la presence et à la veuë de nos François. I'espere neantmoins que doresnauant ils s'esloigneront de nos habitations, s'ils veulent exercer cette rage. Monsieur nostre Gouuerneur auoit mandé aux Trois Riuieres qu'on les empechast ou qu'on les fist retirer d'aupres les François ; mais les lettres arriuerent trop tard. Le dernier iour de Iuin, arriua vne chalouppe dans laquelle estoit le Pere Paul Regueneau, qui nous apporta la nouuelle des vaisseaux qu'on attendoit il y auoit des-jà quelques iours. Comme ils arriuent parfois en May à Tadoussac, si tost qu'on vient sur le declin du mois de Iuin sans en apprendre des nouuelles, on commence à entrer en doubte de leur venuë. Or jaçoit que cette année on ait bien trauaillé au defrichement, et que les bleds soient fort beaux, neantmoins comme le pays n'est pas encor assés riche pour nourrir le monde qui passe tous les ans, si les vaisseaux manquoient, on souffriroit.

Le premier iour de Iuillet, vn Capitaine de la petite nation des Algonquins m'apporta des lettres, qui portoient que ce Capitaine descendoit à Kébec pour voir le Capitaine des François. On le tient, disoit ce Sauuage, pour grand personnage, en nostre pays : on dit qu'il est grand amy du Soleil, et qu'il donne des lettres qui empeschent de mourir, du moins si tost. Ie m'en vay, faisoit-il, luy en demander. Ie fis bien rire Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur, quand ie luy communiquay cette lettre. En effet ce pauure Barbare le vint voir et luy demanda pourquoy ils se dépeuploient à veuë d'œil, et nous autres au contraire nous viuions si long-temps. Il faut bien, disoit-il, que tu sçaches quelque secret pour conseruer tes gens, et que tu ayes grande cognoissance du Manitou. Monsieur le Gouuerneur, l'aiant entretenu quelque temps et donné quelque response conforme à sa portée, nous l'enuoia auec quelques vns de ses gens qui l'accompagnoient, luy disant que s'ils faisoient ce que ie leur enseignerois, ils auroient trouué le secret de conseruer leur nation et ne pas mourir si souuent. Le sieur Oliuier, me les aiant amenés, m'expliqua le sujet de leur venuë. La dessus ie leur fis vn petit discours de la grandeur de Dieu, de sa puissance et de sa bonté ; que c'estoit luy qui nous conseruoit, qu'il vouloit conseruer toutes les nations de la terre, et que s'ils vouloient croire en luy et luy obeir, il les aimeroit comme il nous aime ; qu'il defendoit de tuër, de desrober, de paillarder, bref qu'il haïssoit tout ce qui est mauuais, et aimoit tout ce qui est bon. L'vn d'eux prit la parole, et dit en Algonquin tout ce que i'auois dit en Montagnez. Il adjousta mesme quelques autres choses de nostre creance qu'il auoit ouïes de ceux que nous auons instruits. Pour conclusion, il dit à ses compatriotes : Ces gens cy ne sont point en deux paroles ; ils n'ont qu'vne mesme doctrine, ils sont constans en ce qu'ils nous enseignent : ie me persuade qu'il est quelque chose de ce qu'ils disent. Ils nous defendent de tuer ; si les Europeans qui sont auec les Hiroquois les enseignoient comme ceux cy nous enseignent, nous serions en asseurance. Bref, ils approuuerent la parole de Iesus C. et respondirent qu'ils voudroient bien estre aupres de nous, pour le pouuoir entendre plus souuent.

Le 5. du mesme mois, la barque qu'on auoit enuoiée à Tadoussac au deuant des vaisseaux apporta quelques habitans.

Le 9. vn Capitaine Montagnez me vint

trouuer et me dit que nous allassions voir Monsieur le Gouuerneur, qu'il luy vouloit parler. Le Pere Lallemant s'y trouua. Le sujet de sa harangue fut que les Abenaquiois estans venus à Kébec, il leur auoit deffendu de monter aux Trois Riuieres, et qu'ils n'auoient tenu compte de son commandement. Si Monsieur le Gouuerneur, disoit-il, me veut prester secours, i'iray fermer tous les fleuues par où ils peuuent retourner en leur païs. Comme nos Sauuages vont parfois au païs des Abenaquiois, ceux-ci les veulent aussi venir visiter à Kébec et plus haut. Mais ce n'est pas le bien de Messieurs les Associez, car ces barbares viennent enleuer les Castors de ces contrées pour les porter ailleurs: c'est pourquoy Mr. le Gouuerneur, considerant ce desordre, fit venir le Capitaine des Montagnais et des Abenaquiois pour leur faire entendre qu'il n'estoit pas content que ces marchans vinssent trafiquer sur les brisées de nos François, si bien qu'il menaça les Montagnez de faire defense au magazin de leur traitter aucuns viures iusques à ce que les Abenaquiois fussent partis. Ce Capitaine Montagnez tesmoigna qu'il n'estoit point content que ces estrangers montassent aux Trois Riuieres, ains plustost qu'ils s'en retournassent en leur pays. Ces bonnes gens là dessus se rembarquerent, feignans leur retour, mais en effet ils tirerent droit aux Trois Riuieres pour changer leur porcelaine auec les Castors des Algonquins et autres nations qui abordent en ces quartiers là. Monsieur le Gouuerneur l'aiant appris, dépesche au plus tost vn messager aux Trois Riuieres pour rompre ce coup. Il en escriuit à Monsieur de Chasteau fort, lequel fit assembler les chefs des Montagnez et les Abenaquiois qui estoient douze en nombre ; il demanda pourquoy ils auoient outrepassé le commandement de Monsieur le Gouuerneur. Ils respondirent qu'ils n'estoient pas venus pour aucune traitte de pelleteries, mais pour secourir leurs alliez dans leurs guerres. Comme ils virent neantmoins qu'on les pressoit, ils prirent resolution de se retirer ; Monsieur de Chasteau fort fit visiter leur cabane et tout leur equipage; il ne trouua point de Castors, mais bien trois harquebuses, qu'il fit enleuer ; enfin ils trousserent bagage et s'en allerent. Vn Capitaine Montagnez s'estoit presenté pour leur aller boucher le passage suiuant la façon de faire de ces nations. Ces barbares ont vne coustume assez remarquable : quand quelques autres nations arriuent en leur pays, elles n'oseroient passer outre sans la permission du Capitaine du lieu, autrement on briseroit leurs canots. Cette permission de passer se demande les presens en la main ; si le Capitaine n'agrée pas leurs presens, n'aiant pas enuie de les laisser passer, il leur dit qu'il a bouché les chemins, et qu'ils ne sçauroient passer. A ces paroles, il faut rebrousser chemin ou se mettre en danger de guerre.

Ce mesme Capitaine Montagnez qui s'estoit presenté pour aller boucher le passage, me fit dire à Monsieur le Gouuerneur qu'il enuoiast force viures et prouisions en l'habitation des Trois Riuieres : Pour ce, disoit-il, que nous nous assemblerons là en grand nombre cét Hyuer. Il m'inuita aussi de m'y trouuer et d'y sejourner pendant ce temps là pour les instruire. Tu retourneras si tu veux, me disoit-il, à Kébec sur le printemps ; pour nous, le bruit est que nous passerons là l'Hyuer, l'Esté venu nous descendrons à Kébec.

Le 10. du mesme mois, aiant fait demander en la maison de nostre Dame des Anges, si quelqu'vn n'auroit point fait quelque remarque pour la Relation, le P. Adam m'escriuit en ces termes: Ie n'auois pas enuie de rien contribuer de ce qui me touche, pour grossir la Relation que V. R. enuoie en France, neantmoins depuis quelque temps il m'est venu vne pensée que i'amoindrirois la gloire de la mere de Dieu, si ie cachois vne faueur que i'ay receuë par ses mains. C'est qu'estant malade depuis trois mois et receuant tous les iours la Ste. Communion au lit, d'où ie taschois d'entendre toutes les Messes qui se disoient en nostre Chappelle, n'y aiant qu'vn ais entre l'Autel et moy, il pleut à Dieu

m'inspirer vne neufuaine de Communions en l'honneur des neuf mois que sa saincte Mere auoit logé dans le ventre de sainte Anne, afin de pouuoir dire la Messe le iour de la natiuité de nostre Dame. Aiant obey à l'inspiration, et le dit iour estant venu, ie me resolus de presser V. R. quelle me laissast dire la saincte Messe. Elle eut de la peine à me l'accorder, voiant ma faiblesse ; neantmoins elle se laissa gagner et consentit à mon desir, à condition que le Pere de Nouë m'assisteroit comme si i'eusse dit ma premiere Messe. Le lendemain le Pere Daniel me rendit le mesme office de charité. Depuis ce temps-là ie n'ay manqué vn seul iour à dire la Messe, quoy que ie fusse bien foible.

I'auois aussi dit vne neufuaine de Messes, à l'honneur des neuf chœurs des Anges, pour obtenir la grace de pouuoir faire les genuflexions deuant le Roy des Anges, à l'Autel ; mais nostre Seigneur a voulu encor que ie fusse redeuable à sa saincte Mere de cette faueur, ne me l'aiant octroiée que vers le temps de l'Annonciation, afin de pouuoir rendre cét honneur exterieur au mystere de l'Incarnation saincte. Si V. R. iuge que cecy doiue seruir à resueiller la deuotion à l'endroit de nostre Dame, l'inserant dans la Relation, elle en fera ce qu'il luy plaira.

Le 14. arriua à Kébec vne chalouppe, laquelle nous apporta le Pere Claude Quentin et le Pere Claude Pijart. Les vens contraires retardans leurs vaisseaux animoit nostre affection, et leur presence combla nostre ioye.

Le 16. parut enfin vn vaisseau qui vint moüiller deuant Kébec. Il estoit commandé par Monsieur Fournier.

Le 19. vne barque montant aux Trois Riuieres, i'enuoiay le Pere Paul Ragueneau pour s'embarquer dans quelque canot de Hurons, s'il s'en presentoit.

Le 22. nos Peres des Trois Riuieres m'enuoierent vn canot à Kébec, afin que ie m'embarquasse au plus tost pour venir au deuant de ces peuples, que l'on disoit deuoir arriuer dans peu de iours. Aiant porté cette nouuelle à Monsieur nostre Gouuerneur, il me dit que dans deux iours luy mesme partiroit, pour se trouuer aussi à la descente de ces nations, et que nous irions de compagnie. Nous montasmes donc dans sa barque, et à la faueur d'vn petit Nordest, nous vinsmes sur le soir moüiller deuant la riuiere de saincte Croix. Les iours suiuans, le vent s'estant changé, nous auançasmes peu. Comme nous n'estions encor qu'au trauers du Cap à l'arbre, vn canot de Sauuage nous vint aborder, lequel apportoit des lettres en diligence pour informer Monsieur le Gouuerneur de ce qui s'estoit passé le iour precedent aux Trois Riuieres. Vn Capitaine de guerre descendant des Hurons, aiant appris par vn Algonquin, que depuis son depart deux François auoient esté tuez par les Hurons, ne laissa point de descendre iusques à nostre habitation à dessein de remener nos Seminaristes. C'est ce qui a esté dit au chapitre du Seminaire des Hurons.

Le 2. Monsieur le Gouuerneur tint conseil auec quelques autres Hurons, pour les induire à amener ça bas quelques familles Huronnes, lesquelles demeureroient paisiblement aupres de nos François. On leur representa les biens qui pourroient prouenir de cette communication : ils promirent d'en parler en leur pays. Ce mesme iour ie fis venir quelques petits enfans Sauuages que i'auois instruits pendant l'Hyuer. Ie les interrogeay publiquement apres les vespres, en la Chappelle de la Conception aux Trois Riuieres. Ils respondirent fort gentiment, me monstrant qu'ils n'auoient pas oublié ce qu'on leur auoit enseigné. Ie leur fis chanter le Symbole des Apostres en leur leur langue, le Pere Daniel le fit chanter en Huron à ses Seminaristes, quelques ieunes enfans le chanterent en François; si bien qu'il fut chanté en trois langues. A mesme temps, comme nous sortions de ce sainct exercice, parut vn canot qui nous amenoit le Pere Pierre Pijart des Hurons. Monsieur le Gouuerneur, en aiant eu le vent, descend au bord de l'eau ; nous accourusmes tous, quantité de nos François et de nos Sauuages s'y trouuerent.

Le pauure Pere estoit tout defait, aiant esté fort fatigué et bien malade en chemin. Il estoit pieds nuds, portant sur sa teste et sur son corps vn chappeau et vne soutane qui ne valoient pas deux doubles, et cependant il ne s'en trouua pas vne en la maison pour le faire changer. Monsieur le Gouuerneur l'accueillit auec vne singuliere bien-veillance et le mena au fort ; nous allons tous à la Chappelle, pour benir Dieu de ce qu'il auoit conserué le Pere de mille dangers.

Le Pere estant entré en nostre petite chambrette, nous raconta en peu de mots l'estat de la nouuelle Eglise des Hurons, nous donnant esperance, de la voir vn iour fleurir, mais non pas sans peine et sans trauaux. Puis discourant de son voiage, il nous dit que la contagion estant sur tous les chemins, il auoit pensé mourir, la maladie l'aiant saisi aussi bien que les autres. Qu'aiant rencontré vn François à l'Isle, il auoit receu de luy vn grand soulagement. O ! qu'il me fit grand plaisir, disoit-il ! Nous pensions tous que ce François eust porté auec soy quelque raffraîchissement ; nous luy demandasmes en quoy ce bon ieune homme l'auoit tant obligé : Il auoit, respond-il, vne clef sur soy, qu'il fit rougir et la trempa dans de l'eau pour en oster la crudité, et me la fit boire ; cela me fit vn grand bien, car ie n'en pouuois plus. Est-ce là, dismes nous, tout le grand secours qu'il vous rendit ? Qu'eust-il peu faire autre chose repliqua-il ? Nous nous mismes à rire et à benir Dieu tout ensemble, voians que le grand secours qu'on peut donner à vn pauure malade dans ces rencontres, consiste en vn peu d'eau ferrée. Il s'estoit embarqué dans le canot du Capitaine de leur bourgade, nommé Aënons ; ce pauure homme, tombant malade par les chemins, arriua tout languissant aux Trois Riuieres ; nous le secourusmes le mieux qu'il nous fut possible. Le Pere Daniel et le Pere Pierre Pijart l'instruisirent, ou plustost luy remirent en memoire l'instruction qu'on luy auoit desjà donnée. Comme il se sentit proche de la mort, il fit venir les interpretes, offrit vn present à Monsieur le Gouuerneur, le suppliant de gratifier les Hurons. Les Peres le voiant sensiblement baisser, luy demandent s'il ne vouloit pas mourir chrestien. Or sus, dit-il, on m'a sollicité de venir aux François, i'y suis venu ; cela va bien que deuant mourir, ie meure aupres d'eux. Bref il fut baptisé, comme i'ay desjà remarqué cy dessus, et mourant quelques heures apres son baptesme, nous l'enterrasmes en nostre cimetiere.

Le 6. du mesme mois d'Aoust, deux canots de Hurons estans partis, l'vn d'eux retourna sur les dix heures du soir, criant de loing : Oüai ! oüai ! oüai ! Les Sauuages prestent l'oreille à ce cry, que les Hurons font ordinairement quand ils rapportent de mauuaises nouuelles ; chacun estant dans le silence, ces bonnes gens s'escrient qu'ils ont rencontré les Hiroquois, que le canot auec lequel ils estoient allez de compagnie estoit pris. Voila tous les Sauuages en alarme, toutes les femmes vouloient venir fondre dans le fort ; on delegue quelques auenturiers pour aller descouurir l'ennemy ; ceux-ci retournent sur le point du iour, remplissent toutes les cabanes de terreur, racontent qu'ils ont ouy grand nombre de voix, comme de larrons qui se réioüissoient de leur proie, qu'ils ont mesme entendu quelques coups d'harquebuses, et qu'ils s'imaginent qu'ils sont bien deux cens hommes en embuscade à l'entrée du lac S. Pierre. Chacun est en haleine : les femmes montent dans leurs canots dés quatre heures du matin, s'enfuient auec leurs enfans, qui à Kébec, qui dans les Trois Riuieres, qui en d'autres endroits ; les hommes se viennent presenter pour entrer dans le fort. Nos François ne sçauoient que dire de cette espouuante : car ces barbares sont souuent alarmés sans sujet. Ils nous assûroient que les Hiroquois nous viendroient assieger dans nostre reduit ; tout cela ne faisoit aucune impression sur nos esprits, la plus part des François n'adjoustant point de foy au rapport des Sauuages. En fin on vit paroistre vn canot d'Hiroquois au milieu du grand fleuue, presentant tantost la

pointe, tantost le flanc, tousiours se promenant comme s'il nous eust voulu brauer aussi bien que les Sauuages ; on cogneut par là qu'ils estoient en nombre. On laisse entrer les Montagnez et les Hurons dans le fort ou plustost dans nostre reduict, pour les assûrer. Ces pauures gens s'animent ; chascun prend qui vne espée, qui vn bouclier, qui vne hache, qui vn cousteau, qui vne perche. Ils se rassemblent tous, crians comme des enragés, les Capitaines hurlent plustost qu'ils ne haranguent ; estans armés à leur mode, et quelques-vns parés de plumes, ils se mettent à danser, poussans de leur estomach des chansons de guerre. Comme ces barbares ne se conduisent que par boutades, et que la passion les porte plustost que la raison, ils s'excitent les vns les autres au combat par des chants et des mouuemens assez violens ; en quoy ils manquent beaucoup, car ils sont à demy recreus et lassez quand il faut venir aux mains. Monsieur nostre Gouuerneur procedoit tout d'vne autre façon : car sans bruit il faisoit disposer ses gens, les faisoit armer par escoüades, plustost pour tenir en echec les Sauuages entrez, quoy qu'il les eust mis en vn retranchement où ils ne pouuoient nous nuire, que pour se deffendre contre les Hiroquois. Or comme ce canot brauache paroissoit de temps en temps pour attirer quelques François où quelques Sauuages dans leurs embuscades, ainsi que nous coniecturions, Monsieur le Gouuerneur, voiant qu'il s'esleuoit vn petit vent, commande à vne barque de leuer l'ancre et déploier ses voiles pour les aller recognoistre. La chose fust quasi aussi tost executée que commandée : la barque tire vers le lieu où estoient les Hiroquois, le canot disparoist, la barque s'aduance et descouure l'ennemy, lequel se promenoit partie sur la riuiere, partie sur le bord du bois. Le Sieur Nicolet, qui la conduisoit, rapporta qu'ils estoient enuiron cinq cens hommes bien armez. Il voulut les approcher ; mais craignant d'echouër, il ne les peut ioindre à la portée du mousquet. Comme il en vit quelques-vns se traisner dans des ioncs, il fit tirer dessus vn coup d'espoir de fonte si dextrement, qu'on vit les autres Sauuages releuer les corps blessez ou tuez, autant qu'ils en pouuoient iuger. Ils apperceurent aussi dans vn canot quelques hommes dont les testes seulement paroissoient ; ils creurent que c'estoient les pauures Hurons pris le iour precedent, qu'ils retenoient prisonniers.

Vous pouuez bien penser que nous faisions bon guet ; de verité, nous benissions Dieu de bon cœur de ce qu'il auoit amené en ce temps-là Monsieur le Gouuerneur aux Trois Riuieres. Il mit tout en si bon ordre, et François et Sauuages, qu'il y auoit sujet de loüer nostre Seigneur, voiant la disposition et la resolution des vns et des autres. Les Sauuages attendans le choc faisoient de grandes huées ou de grands hurlemens, pour faire entendre à l'ennemy qu'ils estoient sur leur garde, et qu'ils ne les craignoient pas. Mais Monsieur le Gouuerneur leur enuoia dire qu'ils gardassent le silence, et fit auertir leur Capitaine qu'ils se tinssent tous à l'endroit où on les auoit placez, et qu'en cas qu'on luy vînt demander trois ou quatre, ou cinq de ses gens, pour les placer ailleurs, qu'il les enuoiast, les nommant par leur nom, de peur de confusion. Nous estions six Religieux de nostre Compagnie dedans nostre reduit. I'enuoiay le P. Pierre Pijart, venu des Hurons, dans la barque pour assister nos François, au cas qu'on l'attaquast, comme ils ont fait autrefois vne barque Flamande qu'ils coulerent à fond, à ce qu'on ma dit. Ie destinai le P. Buteux pour prendre garde aux Montagnez et les secourir, s'il y en auoit de blessez, et le P. Daniel aux Hurons ; le Pere Claude Pijart se deuoit mettre auec le Chirurgien pour assister nos François, le P. du Marché à la Chappelle, pour la garder et entendre les confessions de ceux qui se presenteroient ; pour moy ie m'estois resolu de me trouuer en tous ces endroits, afin de voir comme tout s'y passeroit, et de secourir ceux qui seroient tellement blessez aux approches, qu'on ne les peust aisément porter au Chirurgien. Or soit que ces barbares redou-

tassent nos armes à feu, notamment se voians descouuerts, soit qu'ils s'en voulussent aller au deuant des Hurons, où il y auoit moins de danger pour eux, et plus grande esperance de proie, ils se contenterent de nous regarder de loing, sans en venir aux mains. Sur ces entre-faites, vn Huron du canot que i'ay dit auoir esté pris, s'estant eschappé, nous vint asseurer que ces barbares estoient aux aguets à l'entrée du grand lac de Saint Pierre, où ils prendroient infailliblement, tous ceux des nations plus hautes, qui descendroient aux François. Ce pauure homme disoit que luy et ses camarades, se voians inuestis de tous costez, abandonnerent leur canot, se ietterent dans les bois, mais ils furent bien-tost suiuis à la course. Ses compagnons furent bien-tost pris ; pour luy, comme il est alaigre, il laissa bien loing derriere soy cinq grands Hiroquois qui le poursuiuoient. En fin les orties et les halliers luy descoupant les jambes et les cuisses, car il estoit tout nud, il se ietta dans vn arbre creux qu'il rencontra par bonne fortune ; ses ennemis approcherent iusques au pres de cét arbre, cherchans et furetans tout à l'entour, iusques là qu'abattans quelques orties, ils le toucherent au pied ; luy cependant pointoit son espée vers eux, afin d'en tuër pour le moins vn, s'il estoit descouuert ; nostre Seigneur luy voulut sauuer la vie. Si tost qu'il fut arriué, Monsieur le Gouuerneur despeche vn canot à Kébec, pour faire venir du secours, afin de pouuoir donner la chasse à ces barbares, de sauuer la vie aux Hurons et autres peuples que nous attendions tous les iours. Sur l'entrée de la nuict, parut vn canot de Hurons, lequel nous apporta de tristes nouuelles. Nous estions, fit-il, dix canots de compagnie ; comme nous fusmes aux Isles du grand Fleuue, *Taratouan*, braue Capitaine entre les Hurons, prit le costé du Nord, emmenant auec soy neuf canots ; nous autres tirasmes au Sud. Arriuans à l'emboucheure du lac voisin des François, nous auons esté poursuiuis viuement par l'ennemy, ce qui nous fait croire que *Taratouan* est pris auec sa bande, car le gros des Hiroquois s'est campé au Nord, par où il a passé. Il nous dit encore que *Teouatirhon*, nostre Seminariste, estoit tombé dans le mesme desastre, comme ie l'ay expliqué cy dessus. Sur la minuict, arriua vn autre canot, conduit par cinq Hurons, lesquels nous asseurerent que le lac estoit rempli d'ennemis, et qu'ils tenoient toutes les auenuës aux François. Nous estions, disoient-ils, deux canots ensemble ; estans paruenus à l'entrée du lac, vers les Isles, nous vismes deux autres canots. Le canot qui nous accompagnoit les voulut aller recognoistre ; eux, dissimulans leur malice, faisoient tousiours semblant de tenir leur route, iusques à ce qu'aiant apperceu nos compagnons, bien esloignez de nous, ils se ietterent dessus ; comme ils les prenoient, nous euadasmes sur la nuict. Approchant de l'autre emboucheure, nous entendismes vn bruit horrible ; on nous crie : Qui va là ? de quelle nation estes vous ? Aussi tost prenans la fuitte d'vn autre costé, nous nous vinsmes ietter dans vn autre peril : car estans desia dans la riuiere, bien pres de la demeure des François, nous nous voulusmes cabaner pour prendre quelque repos, apres auoir excessiuement trauaillé pour nous sauuer. Abordans donc la terre, nous descouurismes vne embuscade ; voulans tourner visage, à mesme temps deux canots se iettent apres nous, auec telle ardeur qu'ils nous ont poursuiuis quasi iusques à vostre habitation. Voila ce que nous racontoient ces pauures barbares. C'estoit vn grand creue-cœur à Monsieur le Gouuerneur et à tous nos François, de ne pouuoir esloigner de nous ces coureurs, à raison du petit nombre d'hommes que nous estions, n'estant pas à propos de laisser nostre reduit ou palissade sans defense. Ces pauures gens m'apporterent vn petit mot de lettre du Pere Paul Ragueneau, qui parle ainsi : Ce canot, que i'ay trouué derriere les autres comme tenant l'arriere-garde d'vn petit gros de Hurons, m'a donné le moien de vous asseurer que ma santé va tres-bien, Dieu mercy : ie suis aussi robuste qu'au premier iour ; me voilà

des-ja fait aux viures des Sauuages. Ie trouue plustost le sommeil en leur lict, qui est la belle terre, que sur la plume ; mesme la pluie ne me resueille point, quoy que des-ja par deux fois elle nous ait bien moüillés ; ie n'en ay point eu de cognoissance, sinon quand il s'est fallu leuer. Ie vous ay escrit en haste par *Teouatirhon*, lequel a remporté auec soy le paquet de nos petites hardes qu'on luy auoit confié. Ie ne m'en suis pas auisé qu'apres son départ, il vous dira comme nostre canot a esté brisé d'vne roche, et comme hier nous fusmes surpris d'vne furieuse tempeste. Ie me recommande, etc.

Le 9. du mesme mois d'Aoust, *Teouatirhon* nostre Seminariste, s'estant sauué du danger dont i'ay parlé cy-dessus, arriua aux Trois Riuieres. Il nous dit que son oncle, voiant le paquet des hardes ou petits besoins que nous enuoions à nos Peres, le mit et l'embarqua dans son canot, disant qu'il se vouloit charger luy mesme de le rendre fidellement ; mais comme ce Capitaine a esté pris, le paquet a esté perdu ; nos pauures Peres qui sont là haut, en patiront, mais Dieu sçaura bien les consoler d'ailleurs.

Le mesme iour sur la nuict parut vn grand feu de l'autre costé de la Riuiere. Quelques Hurons et Montagnez allerent recognoistre ce que c'estoit ; ils trouuerent les deux compagnons de *Teouatirhon* qui s'estoient eschappez auec luy, et demandoient par la lumiere de ce feu qu'on les vînt querir. C'est vne chose bien remarquable, que ces Sauuages, estans tout nuds, n'aians ny fusil, ny cousteau, ny hache, trouuent le moien de faire du feu.

L'vnziesme du mesme, arriuerent de Kébec deux chalouppes bien esquippées en guerre. Monsieur de l'Isle, aiant receu les lettres de Monsieur nostre Gouuerneur, arma aussi tost ces deux chalouppes en grande diligence, fit venir du monde des vaisseaux, en prit des familles, et nous enuoia encor quatre autres chalouppes bien equippées, et en suitte vne bonne barque, que le Capitaine Raymbaut commandoit. Les vents contrarians nos desseins, Monsieur le Gouuerneur n'attendit pas tout ce secours. Aiant veu les deux premieres chalouppes bien deliberées, dont l'vne estoit commandée par le Capitaine Fournier, l'autre par le sieur DesDames, il monte dans sa barque, et moy auec luy, selon sa volonté ; nous faisons voile le plus promptement qu'il nous est possible. La nuit nous fauorisa d'vn bon vent, pour trauerser le lac de sainct Pierre, où nous n'entendismes aucun bruict, ces barbares s'estans retirez à la riuiere qui porte leur nom. Le Surouest s'éleuant nous arresta dans les Isles du lac. La nuict le temps se trouuant assez calme, nous montasmes iusques au fleuue, où nous pensions trouuer ces barbares. Il estoit desia grand iour, quand nous l'approchasmes. A l'emboucheure nous apperceusmes vne grosse fumée, qui nous fit croire que l'ennemi n'estoit pas loing. Alors chacun s'efforce de ramer auec violence, on se dispose à donner dessus ; mais comme nous fusmes arriuez au lieu d'où prouenoit cette fumée, nous trouuasmes que les oiseaux s'en estoient enuolez ; vn iour deuant, nous eust fait combattre, car nous creusmes qu'ils n'estoient partis que du iour precedent. Nous n'auions pas peu diligenter dauantage ; de les suiure, c'est peine perduë, car leurs canots sont bien plus legers que nos chalouppes et que nos barques. Nous voians donc dans le repos, au moment que nous pensions combattre, et dans la paix au point de la guerre, nous descendismes à terre. Visitans les lieux que ces voleurs venoient de quitter, nous trouuasmes sur les riues du fleuue vne planche, qui auoit serui de trauers à vne croix, que Monsieur le General du Plessis auoit dressée l'année precedente. Ces barbares l'auoient arrachée, et sur cette planche ils auoient peint les testes de trente Hurons, qu'ils ont pris. Nous les considerasmes attentiuement ; aussi auoient-ils attaché cette peinture à vn arbre esbranché, en sorte que les passans la pouuoient aisement descouurir ; les diuers traicts faisoient paroistre la qualité et l'âge des prisonniers, comme

quelques Sauuages qui se trouuerent là nous l'expliquoient. Ils auoient figuré deux testes bien plus grosses que les autres, pour representer deux Capitaines qu'ils tiennent entre leurs mains, dont l'vn est ce braue *Taratouan*, duquel i'ay parlé cy dessus ; on y voioit aussi la teste de deux enfans, et de deux autres ieunes garçons, qu'on amenoit au Seminaire. Ils auoient fait des raies en forme de panaches, sur les testes des plus vaillans. Toutes ces testes estoient griffonnées en rouge, excepté vne qui estoit peinte en noir, pour marque que celuy-là auoit esté tué, et que tous les autres estoient comme des victimes destinées au feu. Quelques Sauuages trouuerent le corps de celuy qui auoit esté massacré, flottant dans le lac. Nous cogneusmes par ces marmousets (car les Sauuages ne sçauent point l'art de peinture) le dégast qu'auoient fait ces infideles, lesquels s'en alloient triomphans, chargez de quantité de pelleteries, que ces pauures Hurons apportoient au magazin de ces Messieurs. Ce qui augmentoit encor nostre tristesse, c'est que ces coureurs ne nous auoient point veus. Ie me persuade aisement que s'ils eussent esprouué la cholere de ceux qui les suiuoient, qu'ils ne seroient pas pour retourner si tost. En fin il falloit repasser sur nos brisées. Descendans vers les Trois Riuieres, nous rencontrasmes dans le lac quatre chalouppes qui nous venoient au secours. Le sieur Coüillart estoit de la partie, comme aussi le sieur Giffart et le sieur Pinguet, et quelques autres qui meritent d'estre loüez de s'estre embarquez si promptement, pour venir faire teste à l'ennemi, et defendre au peril de leur vie, les biens et le païs de Messieurs les Associez. Estans arriuez en la residence de la Conception aux Trois Riuieres, nous trouuasmes encor quelques Hurons, qui estoient eschappez des mains et de la dent de leurs ennemis ; ils arriuoient tantost l'vn, tantost l'autre, tous deffaits, plus affamez que des chasseurs, et couuerts de leur peau tant seulement.

Le 16. du mesme mois d'Aoust, le P. Pierre Pijart, qui nous estoit venu voir du païs des Hurons, pour prendre soin du Seminaire de cette nation, en cas de mort du P. Daniel, lequel a esté fort malade, se rembarqua dans vn canot de Sauuages, pour retourner en ces contrées. L'amour de la croix, rend les croix douces. Le chemin de Kébec aux Hurons, tout parsemé d'horreurs, se fait plus gayement par des âmes alterées de la soif de Iesus-Christ, qu'on ne roule en ces cours où les cheuaux traisnent vn carosse, et la vanité, ceux qui sont dedans. Monsieur nostre Gouuerneur ne se lasse point de tesmoigner deuant les Sauuages l'estime qu'il fait des predicateurs de l'Euangile ; il conduisit le Pere iusques sur le riuage du grand fleuue, le recommanda auec des presens, aux Hurons qui le conduisoient. Cét amour, esclattant en public, donne dans la veuë de ces peuples, qui nous escoutent plus volontiers, nous voians cheris de personnes de tel merite et de telle authorité.

Le 23. du mesme, ie receus lettre du P. de Quen, lequel me mandoit la mort d'vn ieune enfant Montagnez, qu'on nous auoit donné. Son pere, nous estant venu trouuer, me dit : Ie n'ai plus que deux enfans, l'vn est malade, et l'autre est encor en santé ; ie te les donne tous deux, car tu les conserueras mieux que moy. Ie luy repliquai, que pour le malade, ie ne sçauois où le loger ; qu'il le tînt en sa cabane, et que nous l'irions souuent visiter, ce que nous auons fait. Le pauure enfant a esté instruit et baptisé, et mort enfant de Dieu. Pour l'autre, nous le prismes auec nous. Monsieur le Gouuerneur luy fit faire vn bel habit à la Françoise, et luy donna tout son petit équipage, comme on fait à vn Seminariste. Or comme il estoit volage, et que nous estions souuent diuertis à la venuë des vaisseaux, cét enfant s'ennuiant se retira auec son pere, lequel auoit dessein de le ramener auec vn sien parent, si tost que nous serions libres. Mais helas ! il ne l'a peu faire, vne maladie soudaine a saisi et emporté en peu de temps ce pauure petit sans baptesme. C'est vn malheur bien sen-

sible. Les iugemens de Dieu sont des secrets : il en a pris vn, et rebuté l'autre.

Le mesme iour, ie receu le fragment d'vne lettre, lequel portoit ces paroles. Il y a subiet de grande edification en tout ce qui est inseré dans la Relation qu'on a enuoiée ; on demanderoit neantmoins quelque esclaircissement, en ce qu'on peut esperer d'establissement de la Religion Chrestienne, et en suitte, de communication auec les païs attenans aux Sauuages, leurs frontieres et aboutissemens. Ie responds à cela, que si celuy qui a escrit cette lettre, a leu la Relation de ce qui se passe au Paraguay, qu'il a veu ce qui se fera vn iour en la nouuelle France.

La Religion Chrestienne, moiennant la grace de Dieu, florira en ce païs cy, comme elle fait en celuy-là, notamment aux Hurons. Ces peuples où nous sommes, sont tout semblables à ces autres Ameriquains, mommez Paraguais, lesquels se mangeoient, il n'y a pas long-temps, les vns les autres ; la grace abonde neantmoins, où le peché a regné fort long-temps; la cruauté s'est changée en douceur, et les loups en des agneaux. Nous deuons esperer icy la mesme faueur du ciel. Mais au nom de Dieu, prenons tous patience ; c'est iustement l'humeur du François, de vouloir acheuer quand il commence. On voit de petites estincelles, on voudroit desia se chauffer à vn grand brasier. Comptez combien il y a d'années que les Portugais tiennent ces endroits de l'Amerique, d'où nous apprenons ces belles conuersions. Il y a plus de quarante ans que nos Peres trauaillent pour les reduire. Il y en a plus de quatre-vingts, que ces peuples ont ouy parler de nostre creance. Ils ne se sont pas rendus si tost ; et nostre promptitude voudroit que la glace prist feu, comme la poudre à canon. I'ay souuent dit, et ie le dis encor, que ie m'estonne de l'auancement que Dieu donne à cette Eglise naissante, veu le peu de temps qu'on a emploié iusques à present à l'instruction de ces barbares. Ie croy que ceux qui nous pressent, pressent encor Dieu dauantage. C'est celuy là qu'il faut puissamment solliciter, c'est son affaire, c'est luy qui la fera reüssir.

Pour la communication auec les païs voisins, on a pleinement satisfait dans les autres Relations, les liures qui traittent de ces contrées. Il y a quantité de nations sedentaires, voisines des Hurons ; l'Euangile doit porter là son flambeau. Il y en a plusieurs d'errantes, celles-cy sont moins peuplées ; elles ne se rangeront pas si tost, mais elles viendront aussi bien que les autres ; Iesus Christ sera leur Roy, c'est son heritage, *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* Les errans du Midy s'estans reduits, il n'est pas impossible de conuertir les Septentrionaux. C'est assez pour cette question.

Le mesme iour, le pere de cette fille tant aimée qui fut baptisée l'an passé, le 8. de Ianuier, me vint trouuer, et me dit : *Nikanis,* entrons dans ta chambre, car ie te veux parler. Estans donc tous deux assis, il me demanda pourquoy ie l'auois fait sortir le matin de la Chappelle, puis qu'il y estoit entré à dessein de prier Dieu, desirant croire en luy. Ie luy repliquai, qu'il ne pouuoit point assister à certaines prieres que nous faisons le matin (c'est au S. Sacrifice de la Messe, que i'allois offrir), mais que s'il estoit baptisé, qu'il s'y trouueroit comme les François. Là dessus il me fit vn long discours : N'as-tu point, disoit-il, ouy parler de ma fille, que tes freres ont baptisée cét Hiuer, laquelle est morte en vostre creance, et enterrée au lieu où on enterre les François ? Ne t'a t-on point raconté comme ma femme a aussi creu en Dieu deuant sa mort, et comme on luy a fait la mesme faueur qu'à ma fille ? C'est moy qui les ay induit à embrasser ce que vous enseignez. Ie veux prendre pour moy le conseil que ie leur ay donné. Ie veux mourir Chrestien, et estre enseueli auec vous autres. Crois moy, *Nikanis,* mon cœur a tousiours dit que vostre doctrine estoit bonne, ie me plais à l'entendre ; pendant que tu es icy, enseigne moy; tu es tousiours si empesché, qu'on ne sçau-

roit te parler. Ie te viendrai voir, ie t'escouterai attentiuement; ie suis vieux, il est temps que ie pense à moy. Ce bon homme me disoit cela auec vn tel accent, qu'il m'attendrit le cœur. De verité ie bois quelquefois vn calice assez amer, passant par les cabanes en ce temps icy, de la venuë des vaisseaux : car les petits et les grands me demandent fort bien, pourquoy ie ne les enseigne plus, pourquoy ie ne les vais plus voir, pourquoy ie ne les assemble plus ? Ie les remets de iour en iour, et cependant trois grands mois se passent que ie ne suis point libre. Pour ce bon vieillard, comme ie l'incitois à parler en faueur de nostre Religion, dans les cabanes, il me respondit, qu'il craignoit que la ieunesse ne prist vn mot pour l'autre ; s'il l'instruisoit, qu'il auoit peur que la langue ou la parole ne leur variast, et qu'il n'en arriuast quelque malheur. Pour moy, disoit-il, qui sçais bien parler, il ne sortira rien de ma bouche que bien à propos. C'est vne des craintes de ces barbares, de ne pas bien dire ou prononcer ce qu'on leur enseigne, mettant toute la force de la doctrine dans les paroles. Mais ie luy fis entendre que Dieu regardoit le cœur, et non les léures, et que la bouche se trompant, il n'en pouuoit arriuer aucun inconuenient, pourueu que le cœur fust bon. Il se contenta de cette response. Ie luy declarai que i'auois escrit à vn grand Capitaine de France (c'est ainsi que nous appellons les personnes de condition, car il n'ont point d'autre tiltre de grandeur que celuy de Capitaine) : I'ay donc mandé, luy disois-ie, à vn grand Capitaine, que tout vostre malheur vient de ce que vous estes errans et vagabons ; que vous vous arresteriez, si on vous aidoit à defricher et à vous loger. Comme ce Capitaine est bon, il donnera les gens qu'il y a icy pour vous secourir ; alors vous ne serez plus enterrez qui decà, qui delà, vous ne mourrez plus si souuent comme vous faites : car vous ne souffrirez pas tant. O que voila qui va bien, disoit-il ! veux-tu que ie parle de cecy dans nos cabanes ? car ie suis âgé, on m'escoutte, et tous les Capitaines sont mes ieunes gens. Ie luy repartis que i'en estois content.

Le 27. arriuerent quatre canots de Hurons. L'vn d'eux me rendoit vn petit mot de lettre du P. Pierre Pijart, lequel m'escriuoit du long sault, et me mandoit que la maladie continuoit son massacre dans les Hurons ; qu'elle auoit fait rebrousser chemin à plusieurs, qui venoient en traitte aux François ; qu'il s'en retournoit fort ioieux au païs des souffrances ; puis il m'adioustoit qu'vn petit Seminariste, qu'il remeine auec soy, nommé *Aïandacé*, l'edifioit grandement. Il prie Dieu, dit-il, à genoux le matin et le soir, il fait tousiours la benediction auant que de manger, sans honte de ses compagnons. Ie prie nostre Seigneur qu'il luy donne la perseuerance. Ainsi soit-il.

Ie remarquerai en cét endroit, vn poinct qui seroit mieux placé au chapitre dixiesme. Comme nous estions sur le poinct de retourner à Kébec, perdans l'esperance de plus voir des Hurons, pour cette année, vn Sauuage Montagnez dit au Sieur Oliuier : Ne vous hastez point de partir, la mamelle a fremi à quelqu'vn de nos deuins : vous aurez demain des nouuelles, asseurément il viendra des Hurons. Le sieur Oliuier vint rapporter cette Prophetie à Monsieur le Gouuerneur, auec lequel i'estois pour lors ; nous la receusmes en riant, cependant nous ne laissasmes pas le lendemain d'estre estonnez, voians arriuer ces quatre canots qu'on n'attendoit pas. Cela m'a fait ressouuenir qu'estant à Kébec, deux Sauuages, voians que nous doutions de la venuë des vaisseaux, nous dirent : Ne doutez point qu'ils ne viennent, demain sans faillir vous en aurez nouuelles, car la mamelle a fremi bien fort à nos gens ; cela se trouua veritable ; le lendemain, vne chalouppe en apporta nouuelle. Tout cecy me fait coniecturer que le diable se fourre la dedans, et leur cause ce fremissement, pour les lier à soy dauantage, les amusans par ces belles propheties, qui se trouuent fausses assez souuent, Dieu le le disposant ainsi pour faire paroistre

qu'elles prouiennent de l'autheur de mensonge.

Le 28. passant dans les cabanes, et voiant quelque enfant malade, ie demandai à sa mere, si mon frere ne l'auoit point baptisé ; cette bonne femme me fit rire par sa response : Ouy, dit-elle, il l'a baptisé, mais si peu que rien, baptise le dauantage. Comme on instruit ces bonnes gens de la vertu des eaux sacrées du baptesme, quelques-vns s'imaginent que plus on en verse, et plus de force a ce Sacrement ; on les desabuse de cette erreur.

Le 29. Monsieur le Gouuerneur, voiant que ces quatre derniers canots nous asseuroient, que les François que nous attendions en l'arriere-garde des Hurons estans arriuez à la petite nation des Algonquins, auoient esté contraints de rebrousser chemin à raison que les malades affligeoient leur escoüade, se delibera de retourner à Kébec, pour congedier la flotte ; il me fit monter auec soy dans sa barque. I'estois vn peu triste, voiant qu'à faute des Hurons, qui peussent porter le petit bagage que nous enuoions à nos Peres, la plus grande partie restoit aux Trois Riuieres. Et ce qui augmentoit ce mal-heur, c'est que nous auions enuoié là haut de noueaux hommes ; les vieux qui ont acheué leur terme n'ont peu descendre, et ainsi nos Peres se trouueront chargez d'vn plus grand nombre de personnes, et n'auront pas la moitié de leurs necessitez, soit pour leurs habits, soit pour achepter des viures du païs ; ie crains fort qu'ils ne soient contrains de se seruir de la premiere robbe que Dieu fit à Adam et à sa femme, *fecit quoque Dominus Adœ et vxorj eius tunicas pelliceas.* Pour leur nourriture, celuy qui repaist les oiseaux du ciel ne les oubliera pas ; il touchera le cœur de ces barbares, pour les secourir, puis que nous n'auons peu leur enuoier les denrées qui leur seruent de monnoie.

A la verité il estoit assez descendu de canots, mais comme ils estoient remplis de malades, ils ne se vouloient pas charger des hardes ou des paquets d'autruy, et ceux qui s'en chargeoient, nous faisoient paier le port au double et au triple. C'est assez pour cette année, aussi bien allons nous aborder à Kébec. I'écris de la Sainte Marie, c'est vne barque qui nous porte maintenant sur le grand fleuue. Ie n'imploreray point les secours de ceux qui liront tant cette Relation, que celle qu'on m'a enuoiée des Hurons, laquelle se va de compagnie presenter à vostre Reuerence : ie sçay bien que Dieu parle à leur cœur, et que leur cœur parle à Dieu ; pour nous, sans que nous le sollicitions, nous leur en sommes plus estroitement obligez, comme aussi à la douce charité de tous nos Peres et de tous nos Freres de sa Prouince, voire de toute la France, et notamment à l'amour et au souuenir qu'a vostre Reuerence de tous ses enfans à l'Autel et à l'Oratoire. Nous la saluons tous de toute l'estendüe de nostre affection, moy tres-particulierement, qui me dirai auec sa permission, ce que ie suis de cœur,

Mon R. P.

Vostre tres-humble et obeissant seruiteur en nostre Seigneur,

PAVL LE IEVNE.

Du bord de la sainte Marie,
au trauers du Cap Rouge,
en la Nouuelle France,
ce dernier d'Aoust, 1637.

DERNIERE LETTRE

DV P. PAVL LE IEVNE, AV R. P. PROVINCIAL.

Mon R. Pere,

Depvis que i'ay fermé la Relation, plusieurs choses se sont presentées, que i'ay iugé deuoir estre escrites sommairement à V. R. mais sans autre ordre que celuy qui me viendra en la pensée, car l'empressement des affaires ne me permet pas de digerer ce que i'ay à dire.

I'ay remarqué dans la Relation, que Monsieur le Gouuerneur estoit monté au deuant des Hurons, pour communiquer auec ces peuples, qui viennent voir tous les ans nos François. Comme le retour de la Flotte le pressoit, apres auoir long temps seiourné aux Trois Riuieres, en fin il descendit à Kébec le 29. d'Aoust, aiant perdu toute esperance de voir plus de Hurons, pour ceste année. Ie l'accompagnai tousiours dedans sa barque par son commandement; nous arriuasmes la nuict du 31. du mesme mois. Le iour d'apres nostre arriuée, parut vn canot, qui vint nous apporter nouuelle, qu'enuiron cent cinquante Hurons estoient descendus, et qu'il seroit à propos que Monsieur le Gouuerneur remontast pour les voir, ces peuples souhaittans luy parler. Nos Peres m'escriuoient qu'il estoit entierement necessaire que i'y retournasse aussi, pour les affaires de nostre Mission des Hurons, et pour le Seminaire. Monsieur le Gouuerneur, occupé à expedier les despesches de la flotte, et à la congedier, ne peut quitter Kébec; il enuoia en sa place Monsieur le Cheualier de l'Isle, son Lieutenant, fort honneste Gentil-homme. Ie voulois m'embarquer dans vn canot de Sauuages, mais il me fit prendre place aupres soy, dans sa chalouppe. Nous voguasmes autant la nuict que le iour, combattant contre la contrarieté des vents, iusques à la nuict du cinquiesme de Septembre, que nous mismes pied à terre aux Trois Riuieres. Les Hurons accoururent incontinent au bruit des rames de deux chalouppes, qui nous portoient. Le tonnerre du canon venant à esclatter du fort, à nostre desembarquement, i'en vis quelques vns qui se ietterent par terre d'étonnement. Allant visiter Monsieur de Chasteau-fort, nous le trouuasmes bien malade, en sorte que le iour suiuant, ie luy portai la saincte communion; apres cela, ouurant les lettres de nos Peres qui sont aux Hurons, i'appris que la contagion continuoit en ce païs là, que les calomnies redoubloient, que les demons nous faisoient ouuertement la guerre. Ces peuples croient que nous les empoisonnons et ensorcelons, iusques là que quelques vns ne se seruent plus de chaudiere des François. Ils disent que nous auons empesté les eaux, et que les vapeurs qui en sortent les tuënt; que nos maisons leur sont fatales; que nous auons chez nous vn corps mort, qui nous sert pour vne magie noire; que pour faire mourir leurs enfans, quelques François sont entrez dans l'horreur des bois, portant auec eux le portraict d'vn petit enfant, que nous auons piquotté de pointes d'alesnes, et que voila iustement la cause de leur mort. Ils passent bien plus auant, ils attaquent nostre Sauueur Iesus Christ, car ils publient qu'il y a ie ne sçai quoy dedans le petit Tabernacle de nostre Chappelle, qui les fait mourir malheureusement; les diables ne gaigneront rien de se prendre à leur maistre. Ils tiennent qu'il y a vn fameux sorcier parmi nous; qu'ils gueriroient, si on le faisoit mourir. Toutes ces persecutions

nous consolent en quelque façon, car c'est sur ce fondement que la foy et la Religion s'est establie. C'est vn contentement bien doux, de voir auec quelle ioie tous nos Peres respirent la vie au païs de la mort, et ce qui m'estonne dauantage, c'est que quelques ieunes hommes François qu'ils ont auec eux, se voians enueloppez dans les mesmes dangers, n'en veulent pas sortir, voulans courir les mesmes risques que nos Peres. Si ie n'estois pressé, ie coucherois icy les sentimens pleins d'amour et de feu qui brusle leur cœur. Vous diriez qu'ils souhaittent comme à l'enuie, d'estre tenus pour ce fameux sorcier qu'on destine à la mort comme vne miserable victime. Remarquez cependant qu'ils ne laissent pas de baptiser tousiours quelques pauures malades; si bien que ie puis dire, que nous auons bien baptisé trois cens Sauuages cette année. Voicy qui passe mon estonnement : nonobstant tous ces bruicts et toutes ces impostures, on nous a presenté plus de Seminaristes que nous n'en auons peu accepter ; en effet nous en auons esconduit plusieurs, faute d'auoir dequoy les nourrir et entretenir ; nous nous contentons de six en ces premiers commencemens ; cette derniere bande de Hurons nous en amenoit en bon nombre, cela me fait leuer les yeux aux ciel et dire : *Digitus Dei est hic*, c'est Dieu qui conduit cette affaire, qu'il soit benit à iamais des Anges et des hommes, dans les temps et dans l'eternité. Ces barbares nouuellement descendus, auoient en leur compagnie le premier Chrestien baptisé en leur païs, en pleine santé, apres vne longue instruction ; cét homme nous a raui le cœur.

Le P. Pierre Pijart, remontant aux Hurons, l'a rencontré en chemin ; voici comme il m'en escrit : Ie vous prie donc (mais i'ay tort de vous prier d'vne chose qui n'est autre que le desir de vostre cœur) de tesmoigner bon visage à nostre premier Chrestien. Ie vous aduouë que d'abord que ie l'ay rencontré, auant mesme qu'il m'eust dit qu'il auoit des lettres à me donner, lesquelles ie vous enuoie, ie fus touché de sa douceur et modestie; il me vint en pensée ce qu'autrefois i'ay appris des anciens Chrestiens, conuertis de l'idolatrie, et ce que i'ay leu depuis peu des Iapponnois, sçauoir est que le baptesme receu dignement, outre les graces qui luy sont infailliblement attachées, confere vne douceur exterieure aux nouueaux Chrestiens, dedans leurs mœurs et dedans leurs paroles. Le peu de temps que ie l'ay veu en passant, il m'a tellement touché, que si i'eusse peu, ie me fusse ietté à ses pieds pour les baiser. Ce sont les paroles du P. Celuy qui peut changer les loups en des agneaux, a changé vn barbare en enfant de Dieu. Comme les Hurons tomboient malades en chemin, ce bon Neophyte les instruisoit pour les rendre capables du baptesme. Son nepueu estant frappé de la contagion, Mathurin (c'est ainsi qu'on appelle l'vn de nos hommes) luy dit : Pierre (c'est le nom qu'il a receu au S.t Baptesme), aie soin de ton nepueu. Ie prie Dieu, respond-il, tous les iours et toutes les nuicts pour luy, prie le aussi pour le mesme subiect. Mais prends garde, luy repliqua-il, qu'il ne meure sans instruction. Ie l'ay desia instruit, respondit le bon homme, il sçait tout ce qu'il faut croire pour estre Chrestien, il le croit : s'il baisse, ie t'appellerai pour le baptiser, ou tu me diras les paroles qu'il faut dire ; s'il se porte bien, ie le menerai au Seminaire, en la maison des Peres. Estant arriué aux Trois Riuieres, le P. Claude Pijart allant par les cabanes, porter des pruneaux aux malades, il le prenoit auec soy, et luy faisoit signe qu'il instruisist ses compatriotes ; il le faisoit auec affection, comme aussi l'vn de nos hommes nommé Petit-pré ; ce qui fut cause que le P. en baptisa quelques vns. Mais nous en parlerons l'an prochain. C'est la coustume, quand ces peuples descendent pour venir voir les François, de tenir quelques conseils ou assemblées ; au commencement ce sont eux qui parlent et qui traittent de leurs affaires, sur la fin ce sont les François qui les assemblent et qui leur recommandent ce qu'ils ont à leur dire.

Aians donc à leur arriuée demandé de parler au Capitaine des François, Monsieur le Cheualier de l'Isle s'y trouua en l'absence de Monsieur le Gouuerneur. Pour tesmoigner l'estime qu'il faisoit de ceux qui embrassoient nostre saincte foy, il fit asseoir nostre Neophyte aupres de soy, lequel fut bien estonné se voiant tant honoré des François. Nous estions assis sur des bancs, et les Hurons estoient assis en terre, selon leur coustume. Chaqu'vn aiant pris place, et tout le monde gardant le silence, deux Capitaines Hurons exposerent leurs presens. L'vn d'eux voulant haranguer, demanda premierement comme se nommoit Monsieur le Cheualier de l'Isle, puis il l'apostropha, et luy dit : L'Isle (c'est ainsi que ces peuples nomment chaque chose par son nom, sans autre ceremonie), vous estes des *Okhi*, c'est à dire, vous estes des Demons, ou des creatures extraordinaires et hors le commun des hommes. Quoy que nostre païs soit perdu, que la contagion et la guerre rauagent tout, vous nous attirez vers vous, faisans que nous surmontions toutes sortes de difficultez pour vous venir voir. Puis nous monstrant leurs presens : Voila qui parle peu, aussi sommes nous en petit nombre, tout le monde se mourant dans nos bourgades et par les chemins ; cela n'empesche pas que nous ne soions venus confirmer la paix et l'amitié qui est entre nous. Monsieur le Cheualier de l'Isle fit repartir, qu'il estoit fort aise de les voir, que nostre grand Capitaine Monsieur le Gouuerneur, estoit monté là haut pour leur parler, qu'il les auoit long-temps attendus, qu'il auoit enuoié vne barque au deuant d'eux pour les proteger contre les Hiroquois, que les viures manquans, la barque estoit descenduë, puis remontée pour la seconde fois, mais en fin voians que la saison se passoit, elle auoit esté contrainte de retourner ; que ce grand Capitaine, aiant appris que cinq cens Hiroquois tenoient le lac S. Pierre, prenans les Hurons au passage, auoit enuoié querir du secours à Kébec ; qu'on luy auoit enuoié vne barque, et quatre chalouppes, pleines de braues guerriers, et que luy mesme auoit voulu poursuiure leurs ennemis ; qu'au reste il estoit fort marry de n'auoir peu remonter iusques aux Trois Riuieres, qu'il y auoit quantité de nauires et vn tres-grand nombre de François, tant à Kébec, qu'à Tadoussac ; qu'il estoit empesché à les congedier, mais qu'il l'auoit delegué en sa place, qu'il les verroit tres-volontiers l'an prochain. Pour moy, leur fit-il, ie suis bien resiouï de vous voir, mais tres-marri de vostre maladie. Ie vous remercierai de vos presens, qui me sont fort agreables ; mais i'ai vn poinct à vous recommander puissamment, c'est que vous ne croiez iamais les faux bruicts, comme celuy qui portoit, que Monsieur de Champlain auoit voulu perdre tout le païs à sa mort. Ils dirent que les Algonquins de l'Isle auoient semé ces faux rapports. Là dessus Monsieur le Cheualier fit venir vn nommé *Oumastikoueian*, lequel est allié de ces insulaires, et luy fit demander pourquoy les Algonquins semoient des discordres entre les François et les Hurons, disans que Monsieur de Champlain auoit voulu perdre le païs et l'entraisner à la mort auec soy, qu'vn Capitaine mesme des Sauuages Montagnez estoit tesmoin de cette meschante volonté. Où est ce Capitaine, luy dit-on ? parle maintenant, fais le venir, qu'il nous dise, si Monsieur de Champlain a iamais tenu tel discours. Ce pauure homme se mit à crier contre les Hurons, disant que c'estoit eux qui faisoient courir vn bruict, que les François auoient ensorcelé vn capot pour les faire mourir. Nous demandasmes aux Hurons s'ils inuentoient ces mensonges. Ceux d'vne bourgade reprocherent aux habitans d'vne autre, que ces bruits venoient de leur costé, et qu'ils s'en purgeassent. Bref, chacun denioit ces calomnies, disans qu'il ne falloit plus parler de cela, et qu'on reiettoit la cause de leur mort sur certains colliers de porcelaine que les Montagnez ramassoient, pour les inuiter à la guerre. On les pressa fort de ne plus prester l'oreille à ces impostures. Demandez à vostre compatriote que voi-

la, leur dit Monsieur de l'Isle, si ce que nous croions est mauuais, si nous enseignons à tuër les hommes ; nous vous aimons tous, il sçait bien que ce qu'on luy a enseigné est fort bon. Il parloit à nostre Neophyte, qui approuua nostre creance auec vne grande modestie. Ce conseil ou assemblée estant terminé, ces barbares s'en allerent au magazin pour changer leurs pelleteries contre des haches, des cousteaux, des couuertures, et autres denrées, que Messieurs les Directeurs et Associez leur enuoient. Aiant fait leurs traites, pour me seruir du mot qui court icy, on tient le dernier conseil. La saincte Vierge y presida, car cette assemblée se fit le iour de sa naissance. Monsieur le Cheualier de l'Isle me fit asseoir aupres de soy, et en suitte nostre nouueau Chrestien Huron. Les presens des François estoient exposez au milieu de la place, et les chefs et principaux de cette nation, estoient assis en rond deuant nous. Monsieur le Cheualier me dit: Mon pere, commençons par les affaires du Christianisme, car ce poinct est le plus important. En effect, c'est par où il faut tousiours commencer le conseil des François : car quand on entre en discours par la declaration des presens, ceux qui n'ont point d'affection pour la foy, se leuent et s'en vont sans ceremonies, si tost qu'on commence à parler de nostre creance ; mais tandis que les presens frappent leurs yeux, leur esprit ny leur corps ne s'esloigne pas beaucoup des discours qu'on leur tient. C'est la coustume de ces peuples de parler par des presens et par des festins ; pendant que la marmitte bout, vous aurez les Sauuages attentifs, tant que vous voudrez ; le festin est-il distribué, les Sauuages ferment leurs oreilles, et ouurent leurs bouches ; ils ne donnent point tant d'occupation à leurs sens tout à la fois. Mais entrons en conseil.

Monsieur le Cheualier de l'Isle prenant la parole leur dit, qu'il agreoit fort les presens qu'ils luy auoient faits ; qu'il honoroit la constance de leur amitié, puis que la prise de leurs compatriotes par leurs ennemis, ny la maladie qui les affligeoit de tous costez, ne les auoit empeschez de nous venir visiter ; que cette communication estoit le nœud de la paix et de la bonne intelligence, qui est depuis long temps entre les deux nations, Françoise et Huronne ; qu'au reste nous estions quelquefois affligez dans nostre païs des mesmes fleaux de la peste, dont ils sont battus, qu'alors nous demandions à nos Peres qui sçauent bien prier Dieu, ce qu'il falloit faire pour appaiser les maladies ; que s'ils vouloient faire le mesme, qu'ils s'en trouueroient bien ; et si tout presentement ils vouloient m'escouter, que ie leur dirois, comme ils se deuoient comporter. Ils respondirent qu'ils en estoient fort contens. Là dessus, ie tire vn beau tableau de nostre Sauueur Iesus Christ, ie le descouure, et le place deuant leurs yeux, puis prenant la parole, ie leur dis que nous n'estions point les maistres de la vie et de la mort ; que celuy dont ils voioient l'image estoit Fils du Tout-puissant, qu'il estoit bon, qu'il aimoit les hommes, que les démons, qui font tant de mal, n'estoient que ses esclaues ; que quand nous offensions ce grand Capitaine, fils de Dieu, soit en dérobant, ou en refusant de croire en luy, et de luy obeïr, qu'il permettoit aux diables de nous affliger ; mais que lors que nous auions recours à luy, demandant pardon de nos offenses, promettans de luy estre fideles ; qu'il nous guerissoit de nos maux, et lioit les mains aux malins esprits, lesquels ne nous pouuoient plus nuire ; que s'ils desiroient faire le mesme, ie donnerois ce beau portraict à Pierre *Tsioüendaentaha*, nostre Neophyte, pour le porter en leur païs afin de prier ce grand Capitaine, d'auoir pitié d'eux. Ils respondirent que *Echon*, c'est le nom du Pere Brebeuf, leur disoit la mesme chose que ie leur venois d'enseigner ; qu'ils parleroient de cette affaire à leurs vieillards, et que tous ensemble feroient ce que nous leur auions recommandé. Là dessus nostre nouueau Chrestien prit le Tableau, et se mit à prescher. Il y a long temps qu'aucune predication

ne m'a tant touché, encor que ie ne l'entendisse que par la bouche du Sieur Nicolet, qui fait volontiers seruir sa langue à la Religion de Iesus Christ. Pourquoy, disoit ce bon Neophyte, ne voulez-vous pas croire ce qu'on vous enseigne? est-il mauuais? faites en l'experience, esprouuez la verité des paroles qu'on vous dit, aiez recours à celuy qui peut tout, cela est de valeur. Pour moy, ie ne sçay pas encor grande chose, ie m'efforce et prends peine d'escouter, et d'apprendre ; puis en les tançant, il les reprenoit doucement de ce qu'és assemblées où se trouuoient nos Peres, la plus part s'en alloient, si tost qu'on commmençoit à parler de la foy. Ne vous l'ay-ie pas dit quelquefois là hault? pourquoy sortez vous quand on vous veut instruire? Cela est veritable, dit le Sieur Nicolet, i'ay veu quelquefois que tout le monde estant attentif à escouter *Echon*, si quelqu'vn venoit inuiter l'assemblée au festin, elle le quittoit là, au milieu de son discours. Les Hurons entendans cela, se parlerent les vns aux autres quelque temps, disans qu'il falloit prendre garde à ce qu'on leur disoit, pour en faire leur profit en leur païs. En fin nostre bon Chrestien desploiant le petit Tableau ou *Saluator*, que ie luy auois donné, s'escria : Si nous auons les ennemis à la rencontre en nostre retour, esleuons cét estendard hault, iettons tous les yeux dessus, et nous serons secourus. Les yeux ont de la peine à se tenir, quand les oreilles entendent ces paroles sortir de la bouche d'vn barbare, qui peut estre a mangé plus de vingt fois de la chair humaine, et maintenant presche les loüanges du grand Dieu. Cela dit, il me presente le Tableau, me priant de le bien enuelopper afin qu'il ne se gastast point.

Ce poinct estant conclud, Monsieur de l'Isle en entame vn autre, exhortant ces peuples d'amener quelques familles Huronnes, pour demeurer aupres des François, les asseurant qu'on les secourroit, que nous leur donnerions des habits, et les aiderions à defricher et faire bastir vne bonne maison. Il leur expliqua les raisons qui les pouuoient induire à embrasser cette affaire, qu'ils n'executeront point si tost, car les femmes ne se ietteront pas aisement dans vn chemin d'enuiron deux à trois cens lieuës, pour venir demeurer auec des estrangers. Il ne faut pas laisser de battre et rebattre le mesme poinct, la perseuerance l'emportera ; et si iamais on l'obtient, ce sera vn bien qui ne se peut dire, pour le Christianisme. C'est pour lors que si on dresse des Seminaires, ils seront remplis de petites Huronnes. Mais à propos, nous ne fismes point mention du Seminaire de garçons, pource que nous auions peur qu'ils ne nous pressassent d'en prendre plus que nous n'en pouuons entretenir. Seulement Monsieur de l'Isle print auecques soy vn ioli garçon, qu'ils nous auoient donné, le caressant deuant eux, pour marque que les Capitaines cherissoient ceux qu'on nous confioit. Voila vne estrange prouidence du grand Dieu. Nous importunions le ciel et la terre pour auoir ces enfans, tout sembloit tendre à la destruction du Seminaire, nous n'en attendions que la ruine à tous momens, et nous sommes contrains de nous taire, de peur d'estre pressez d'en prendre. Les affaires du Christianisme estans concluës, on en vint aux presens.

Monsieur le Cheualier fit dire à ces peuples, qu'il leur presentoit vn baril de haches et de fers de flesches, partie pour repousser doucement leurs canots en leurs païs, partie pour les attirer vers nous l'année prochaine. C'est la coustume des Sauuages de se seruir de semblables metaphores. Il fit venir en suitte vn autre present d'vne belle chaudiere, de quelques haches et de quelques fers de flesches, qu'il offrit aux habitans *d'Ossosaüé*, pource qu'ils auoient receu nos Peres et nos François en leur bourgade, leur aiant fait vne belle cabane. C'est vne riche prudence de ces Messieurs, d'appliquer pour la Religion, ce qui ne s'est donné quasi iusques à present, que par police. Il ne couste rien d'offrir auec vne saincte

intention, ce qui d'ailleurs doit estre donné, pour entretenir l'amitié de ces peuples. C'est l'vne des belles industries de Monsieur le Cheuallier de Montmagni et de Monsieur de l'Isle, son Lieutenant. Les presens faits, Monsieur de l'Isle se tourne vers nostre Neophyte, et luy dit : Mon frere, ie ne t'ay rien donné, cependant nous ne sommes plus qu'vne mesme chose, car tu es Chrestien et enfant de Dieu, aussi bien que moy. Viens moy voir en particulier, ie te veux parler ; il ne manqua pas de luy faire vne belle gracieuseté, et nous aussi de nostre costé, en tesmoignage de l'amour que nous portons à ceux qui reçoiuent nostre creance. La conclusion du conseil, fut que comme on auoit fait retarder ces bonnes gens, lesquels manquoient de viures, Monsieur de l'Isle leur fit donner quelques barils de pois, pour leur prouision en chemin, en appliquant vn en consideration du nouueau Chrestien. Les Capitaines les vns apres les autres, firent de grands remerciemens. L'vn disoit : L'Isle, tu fais comme il faut faire ; c'est ainsi que les freres se secourent dans leurs besoins. L'autre asseuroit que tout leur païs alloit estre rempli de la renommée du Capitaine des François, et de sa liberalité. Il y en eut vn qui s'escria : L'Isle, ie te remercie, ie remercie les vestus de noir, ie remercie le Truchement qui nous parle, ie remercie toute la ieunesse qui est à tes costez; tout nostre païs vous remercie. Et là dessus tous les autres firent resonner, en signe d'approbation, leur ho, ho, ho, et puis chacun se despartit. Remarquez la promptitude de ces nations en leurs affaires. Nous arriuasmes le Samedi à la nuict, et le Mardi d'apres, tout cecy fut conclud et terminé.

Ie me suis oublié de dire, que Monsieur de l'Isle recommanda, dans ces conseils, tres-efficacement, tous nos François et nos Peres qui sont en ces contrées fort esloignées, aduertissant ces peuples de bien prendre garde à eux, de ne point perdre leur païs ; que tous les Capitaines François nous tenoient fort chers ; que c'estoit nous qui instruisions les plus grands ; qu'ils sçauoient bien que nous n'allions point en leur païs par interest temporel, ce qu'ils aduoüerent publiquement. Bref, ie ne sçaurois souhaitter dauantage que fit ce braue Gentil-homme pour le bien de cette Eglise naissante, et pour tesmoigner de l'amour au nouueau Chrestien, qui se trouua parmi ces barbares. Personne ne sçauroit dire, que ce bon Neophyte se soit rangé sous les estendards de Iesus-Christ pour quelque consideration humaine. Quoy que les Sauuages soient importuns à demander, iusques au dernier poinct, iamais il ne nous a demandé, ny monstré inclination d'auoir de nous aucune chose ; il venoit à la Messe et à Vespres, il frequentoit nostre Chappelle pour prier Dieu, et n'eust pas mis le pied dans nostre maison, si on ne l'eust inuité, contre la coustume de ses compatriotes, qui s'ingeroient à tous momens, et demandoient qui vne chose, qui l'autre. Nous l'auons laissé long temps, sans luy donner mesme à manger, ny sans le beaucoup caresser : il ne s'est point venu presenter, demeurant en paix dans vne grande modestie, qui a raui nostre cœur ; aussi a-il dit souuent au P. Brebeuf: Ie me suis fait Chrestien, non pour le corps, mais pour l'âme. Il s'est confessé et communié, deuant que de partir de son païs, auec vne singuliere consolation de nos Peres ; il faut que ie confesse ingenuëment à V. R. que ie ne m'attendois pas de voir en toute ma vie, en vn Sauuage, ce que ie pense auoir veu et ressenti en celuy-cy. Il y a vne certaine modestie, qui prouient de l'esprit interieur, il me semble que ie la sentois en cét homme, quand il s'approchoit de moy. I'ay actuellement consideré les autres Sauuages, pour voir si ie pouuois remarquer vne mesme simplicité colombine que ie voiois en celui-ci, ie n'en ay point veu. Ie m'estonnois de ce qu'on l'auoit admis à la communion apres son baptesme ; mon estonnement s'est changé en vn autre, quand ie l'ai veu et pratiqué. Dix personnes comme celuy là mettroient le feu dans

toutes les bourgades des Hurons, ausquels on peut desia dire par auance : *Leuate capita vestra, appropinquauit enim redemptio vestra.* Amen.

Cependant i'ay remarqué que cette contagion ou Epidemie qui egorge tant de Hurons, ne s'est point communiquée aux François aux Trois Riuieres, quoy qu'ils aient agi et conuersé auec ces peuples. Ie raconteray en passant vne chose assez gaïe que le Pere Paul Ragueneau m'a escrit de son voiage. Comme il gardoit vn perpetuel silence auec ces pauures barbares, n'entendant pas leur langue, sa conuersation estoit ordinairement au Ciel ; parlant donc quelquefois au Dieu du Ciel et poussant de son cœur quelques oraisons jaculatoires, ces bonnes gens estoient bien en peine de sçauoir à qui il adressoit sa voix ; ils se mettoient aux aguets, les vns d'vn costé, les autres de l'autre, pour le descouurir ; et comme ils n'aperceuoient rien, ils redoubloient leur diligence, changeans de place, regardans qui d'vn costé, qui d'vn autre, auec estonnement. Le depart des vaisseaux me presse, mais deuant que de finir, ie dirai ce que i'ai appris fraischement de la mort du Pere Charles Turgis.

Il y a enuiron trois ans qu'il fut enuoié auec le Pere du Marché aux isles de *Mishcou*, pour assister principalement les François qui y alloient establir vne demeure, et par occasion faire ce qui se pourroit auec les Sauuages qui s'y rencontreroient. Ils y ont demeuré ensemble enuiron vn an, en assez bonne santé, au bout duquel les affaires de cette residence aians obligé le Pere du Marché de prendre l'occasion de quelque vaisseau qui alloit à Kébec, pour me communiquer quelque point d'importance, le Pere Turgis demeura seul. Depuis aiant esté inuité, à l'occasion d'autres vaisseaux, de se retirer, n'y aiant guere d'apparence du retour de son compagnon, ou de quelque autre en sa place, lequel en effet i'enuoiai de Kébec, mais il ne peut aborder à *Mischou* à raison des vents contraires qui regnoient en ce temps, et que d'ailleurs il y auoit beaucoup de sujet de craindre là quelque disgrace de maladie ou misere, ou quelque irruption de Sauuages, il respondit courageusement qu'il ne pouuoit mourir en lieu plus auantageux, qu'en celuy où l'obeïssance l'auoit mis, et en la Croix que la paternelle bonté et prouidence de Dieu luy auoit choisie, outre que la charité l'obligeoit de ne point quitter ceux qui par son depart demeureroient abandonnés de tout secours spirituel.

Il semble que cette action ait mis le Ciel en ialousie contre la terre de posseder vn si bon courage, car la maladie du scorbut, ordinaire en ces nouuelles habitations, s'estant mise parmy ces noueaux habitans, le Pere en fut atteint et en fin abattu le deuxiesme de Mars, et en mourut apres plusieurs autres, le quatriesme de May ; aiant eu, parmy vne si grande desolation, cette consolation, d'auoir presque assisté tous ceux qui moururent, se faisant parler au lict des malades selon le besoin qu'ils auoient de luy, et d'auoir disposé les autres sains et malades à souffrir patiemment tout ce que Dieu ordonneroit d'eux ; il n'y en eut qu'vn qui mourut apres luy. Ce bon Pere en outre a eu cette consolation, de se voir au moins en mourant, en quelque façon semblable au grand Apostre des Indes du siecle passé, sainct François Xauier, ne pouuant en ce passage estre secouru et assisté de personne pour le spirituel, et fort peu pour le temporel. C'est le premier de nostre Compagnie qui soit mort de maladies en ces terres. Il a esté esgalement regretté des François et des Sauuages, qui l'honoroient et aimoient tendrement.

Quoy qu'en deux ans ou enuiron, que ce bon Pere a esté en ce lieu, il n'ait baptisé qu'vn ou deux petits enfans Sauuages, qui moururent incontinent apres le baptesme, toutesfois ce seul bien estoit capable d'essuier tous ses trauaux, et luy appportera eternellement vne recompense et vne consolation pour la-

quelle il exposeroit encore mille vies, s'il estoit en estat de les donner. Dieu soit à iamais loüé de la fidelité et du courage qu'il a donné à ce sien seruiteur. Ie prie V. R. et tous nos Peres de se souuenir de luy deuant Dieu et ne point oublier nos pauures Sauuages. C'est la requeste que luy en fait le moindre de ses enfans, qui se dira encor ce qu'il est,

Mon R. Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en N. S. Iesus Christ,

PAVL LE IEVNE.

De Kébec, ce 11. de Septembre, 1637.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE EN LA MISSION DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

AV PAYS DES HVRONS,

EN L'ANNEE 1637,

Enuoyée à Kébec au R. P. Paul le Ieune, Superieur des Missions de la Compagnie de Iesus, en la Nouuelle France.

Recit des choses plus memorables qui sont passées depuis le mois de Iuillet iusques au mois de Septembre, dressé en forme de Iournal.

CHAPITRE PREMIER.

QVELQV'VN pourroit peut-estre trouuer que ie fais icy passer plusieurs choses moins considerables que ne porte ce tiltre ; mais i'escris à vostre R. et en ceste consideration, i'appelle choses memorables tout ce qui est capable de luy apporter quelque consolation, et luy donner cognoissance des mœurs de nos Sauuages.

Ie commenceray du terme de l'embarquement pour la traicte de Kébec, qui fut le 22. de Iuillet 1636. Il y auoit long temps que nous estions dans l'attente de ceste iournée ; ce retardement si notable et les bruits de guerre, qui auoient faict changer l'auiron à plusieurs en vn arc et des fleches, nous donnoient quelque suject de craindre qu'ils ne se contentassent de leurs vieilles chaudieres pour ceste année ; ce qui ne se pouuoit faire sans vn notable interest des affaires du Christianisme : les secours tant spirituels que temporels ne nous viennent icy que par l'entremise et les mains des Sauuages.

Doncques le P. Antoine Daniel s'embarqua auec deux de nos domestiques en compagnie de huict ou dix canots. La iournée estoit belle, et le lac fort paisible ; mais il ne faut pas dissimuler, ceste separation nous fut vn peu sensible d'abord : car nous iugions dés lors, que pour trauailler plus efficacement à la conuersion de ces peuples, il nous falloit vne nouuelle habitation dans le cœur du pays, et le Pere sembloit nous estre tout à faict necessaire pour cét effect, n'y ayant que luy qui pust, apres le R. Pere Iean de Brebeuf nostre Superieur, se desmesler aisément en la langue. Mais nous iugeasmes que de donner commencement à vn Seminaire de Ieunesse Huronne, estoit vne chose si auantageuse pour la gloire de Dieu, que nous auons passé par dessus ceste con-

sideration, auec esperance que Dieu nous dénoüeroit bien tost la langue, et ne manqueroit pas de nous enuoyer des personnes qui s'appliqueroient efficacement à cette estude, selon toute l'estenduë de leur zele ; nous n'auons pas esté trompez dans nostre esperance, et ce nous est maintenant vn nouueau suject de remercier ceste infinie bonté qui a vn soin si particulier de ceste Mission.

Le 27. le P. Ambroise Dauost s'embarqua. Il sembloit necessaire en ces commencemens, au cas que Dieu disposast du P. Daniel, que quelqu'vn se trouuast sur les lieux pour prendre sa place, et puis, comme vostre R. a souvent à agir auec nos Sauuages aux Trois Riuieres, ayant l'intelligence de la langue, il luy pourra rendre de bons seruices.

Le P. Pierre Pijart et moy, nous succedasmes au benefice du P. Antoine Daniel, en l'instruction des petits enfans de nostre Bourgade ; le P. Superieur nous assigna à chacun vn certain nombre de cabanes, que nous commençasmes dés lors à visiter tous les iours iusques au fort de la maladie, où nous iugeasmes à propos de desister pour des raisons que ie toucheray par apres en son lieu. Nous tirions beaucoup d'auantage de ce petit exercice, pour profiter en la langue : outre qu'enseignans les enfans, nous prenions l'occasion d'expliquer aux peres et meres quelques-vns de nos mysteres; en quoy pour l'ordinaire nous vsions de preuoyance. Au reste les discours n'estoient pas bien longs : il faut apprendre à mettre vn pied deuant l'autre, auant que de marcher. Nous estions bien consolez de voir qu'on nous entendît, et qu'vn Sauuage prist la parole et repetast ce que nous auions dict. Incontinent apres l'embarquement, nous ne fismes quasi que prendre possession de nostre benefice, le repos et la douceur du temps nous inuitant à faire les exercices spirituels ; aussi bien en ceste saison les visites par les villages seroient quasi inutiles, les femmes estans toute la iournée occupées à leur champ, et les hommes en traicte.

Le 6. d'Aoust, il arriua vn accident qui demande icy quelques lignes, les circonstances en sont tout à fait notables. Vn ieune homme Huron fut assassiné miserablement par son propre frere. Ce n'est pas d'auiourd'huy que la rage et la vengeance faict passer par dessus les droicts de l'amour naturel, mais ie ne sçay si ç'a esté iamais auec vn pretexte si noir et si detestable. Ce malheureux, qui n'estoit pas moins larron que cruel, ayant pris vn iour son temps, déroba son beau pere, et transporta son larcin en vn autre village chez sa mere ; neantmoins il ne put si bien couurir son ieu, que le soupçon ne luy en demeurast : de sorte que, suiuant la coustume du pays, ce dit beau pere, vsant auantageusement du droict de represaille, luy alla piller sa cabane, luy enleua tout ce qu'il auoit, et ne laissa quasi à personne dequoy se couurir. Voila bien des esprits aigris, mais sur tout celuy qui auoit faict le premier coup ; il en machine vn second pour prendre vengeance du soupçon dont il auoit esté chargé, et pour obliger son beau pere, en apparence par voye de iustice, s'il y en peut auoir parmy ces Barbares, à rendre et à luy payer au double ce qu'il pretendoit luy auoir esté rauy iniustement. Il se laisse tellement aueugler de sa passion, que pour l'assouuir il se resout d'employer le sang de son frere et le respandre de ses propres mains : voilà vne voye bien extraordinaire et inoüye. Pour executer son dessein, il le meine à l'escart vers le Bourg d'Onnentisati, d'où estoit son beau pere, sous pretexte d'aller cueillir des meures ; il choisit particulierement ce lieu, afin que comme on n'ignoroit pas leur different, le meurtre luy pust estre imputé plus aysément, ou au moins, que le Bourg en demeurast chargé, et ainsi que ceste personne particuliere, ou le public, fussent obligez de le satisfaire, et aux parens du deffunct par les presens que porte la coustume du pays : car vostre R. sçait desià que parmy ces peuples, ce crime ne demeure iamais impuny ; si le coulpable ne se trouue, le Bourg aupres duquel le coup a esté faict

en est responsable. En effect la chose arriua, selon qu'elle auoit esté projectée, et cét accident ne fut pas si tost publié, que l'autheur eut bien l'effronterie de paroistre et maintenir que son beau pere estoit le meurtrier, que l'on sçauoit bien la mauuaise volonté qu'il auoit pour sa famille, que non content de les auoir pillez, il auoit encor voulu leur faire tort en ostant la vie à vne personne qui les touchoit de si prés. Ils parlerent si haut, luy et ses parens, qu'ils fermerent la bouche à plusieurs qui auoient les yeux assez ouuerts pour voir la fausseté de ceste calomnie ; ils poursuiuirent si viuement l'affaire, que nonobstant les raisons que les accusez allegueremt pour leur descharge, et qui eussent esté receuës en bonne iustice, le bourg d'Onentisati fut condamné à faire la satisfaction. Il est vray que l'amende fut moderée, à raison que la personne du mort et ses parens estoient gens de neant et de fort petite consideration. Sur ces entrefaites vne fille du mesme Bourg se presente, et rapporte qu'elle auoit veu ce meurtre de ses yeux, que l'homicide n'estoit point de leur Bourg, que c'estoit vn coup de la main de celuy qui faisoit tant de bruit, et que le sang de ce pauure miserable ne crioit vengeance que contre son propre frere. Elle cotta les circonstances du faict. Ie reuenois, dit-elle, de mon champ, lors que i'entendis du bruit comme de personnes qui estoient en quelque different ; ie m'approche doucement, et me cache dans des brossailles voisines, d'où ie pourrois ouyr et voir sans estre veuë, tout ce qui se passeroit ; de fait i'apperceus fort distinctement Sendetsi (c'est le nom de ce Barbare) et son frere, et comme ie considerois leur maintien, et prestois l'oreille pour entendre ce qu'ils disoient, ie fus toute estonnée que Sendetsi le saisit à la gorge d'vne main et de l'autre luy deschargea vn coup de hache sur la teste. Ce pauure miserable s'escria plusieurs fois : Mon frere, aye pitié de moy ; mon frere, aye pitié de moy : mais ces paroles trouuerent des oreilles impitoyables. Ceste lasche et infame action ne fut pas plus tost acheuée, que ie m'écoulay secrettement et m'enfuy, craignant que le mesme ne m'arriuast : si ce malheureux m'eust apperçeuë, il n'eust eu garde de laisser vn tesmoin de son forfait, nommément vne fille qu'il eust peu tuër sans resistance.

Les Anciens et les plus considerables de ce Bourg trouuerent le faict si plausible selon que la fille le racontoit, qu'ils voulurent se seruir de sa deposition contre Sendetsi, et descharger par ce moyen celuy qui estoit accusé, et pour lequel ils estoient en peine ; mais ce fut en vain, car cét esprit noir et plein de ruses sans changer de visage leur dit que c'estoit vn tesmoignage aposté ; que si neantmoins ils vouloient persister à descharger son beau pere, il en estoit content, mais qu'il prendroit doresnauant cette fille à party ; qu'il y auoit bien sujet de croire qu'elle mesme estoit coupable de ce crime, n'estant nullement probable qu'vn frere voulût iamais attenter sur la vie de son frere. Ces paroles, dites auec vn front d'airain et vne audace incroyable, rendirent muette toute l'assistance, et les parens furent incontinent liurez, selon qu'il auoit esté conuenu. Ie laisse à penser à vostre R. plus que ie ne pourrois dire sur ce faict. Les bonnes nouuelles que nous receusmes incontinent apres, m'emportent et m'obligent de passer outre.

Le 8. nous receusmes vn pacquet de lettres de vostre R. par le moyen d'vn Sauuage, oncle de Louys de Saincte Foy. Les fruicts hastifs semblent auoir quelque douceur que n'ont pas ceux qui viennent en la saison, aussi ces nouuelles reçeuës auant le temps nous apporterent vne consolation toute particuliere. Nous fusmes bien resjoüys d'entendre des nouuelles de la flotte, qu'elle estoit composée de huict beaux vaisseaux sous la conduite de Monsieur du Plessis Bochart. Nos Peres qui nous sont venus voir ceste année, et sur tout le P. Pierre Chastellain et le P. Charles Garnier, qui ont eu l'honneur de passer dans son vaisseau, ont ioüy d'vne faueur qui ne se peut assez estimer, de celebrer la

Saincte Messe quasi tout le long de la trauerse, au grand contentement de l'equipage. Nous apprismes aussi par mesme moyen le nombre et le nom des Peres que Dieu nous enuoyoit, c'est à dire, la continuation des benedictions du Ciel sur les Missions de la nouuelle France ; mais nostre ioye fut trauersée par les asseurances que vostre Reuer. nous donnoit de la mort de feu Monsieur de Champlain ; ie dis asseurances, car il y auoit long temps que les bruits en auoient couru, et s'estoient portez iusques à nous, mais on en parloit si diuersement, mesme pour la personne, que nous auions quelque suject de nous persuader, que ce que nous craignions ne fust pas arriué ; nous n'auions pas cependant laissé de satisfaire dés lors à vne partie de nos deuoirs, et recommandé bien particulierement à Dieu le salut de son âme à nos prieres, et nommément à l'Autel. Nous redoublasmes nos vœux à ceste occasion : nous ne sçaurions trop faire pour vne personne de son merite, qui a tant faict et souffert pour la nouuelle France, pour le bien de laquelle il sembloit auoir sacrifié tous ses moyens, voire mesme sa propre vie ; aussi Dieu l'a il recompensé dés ceste vie d'vne mort accompagnée de tant de sentimens de deuotion et de pieté, que sa memoire en demeurera à iamais honorable. Nostre Compagnie en particulier luy aura vne eternelle obligation pour la bien-veillance qu'il luy a tousiours tesmoignée, et de son viuant et à sa mort, ayant legué vne partie de ce qui luy restoit pour le soustient de la Mission de nos Peres en ces contrées.

Le 12. le P. Pierre Chastellain arriua sur le soir. Nous fusmes surpris d'abord à la nouuelle de son arriuée, car il n'y auoit que trois semaines que nos Sauuages estoient partis pour Kébec ; aussi la voye estoit extraordinaire. Le P. Superieur et le P. Pijart luy allerent au deuant ; pour moy i'estois encor à la retraicte. Ie luy preparay de ce que nous auions, pour le receuoir, mais quel festin ! vne poignée de petit poisson sec auec vn peu de farine ; i'enuoyay chercher quelques nouueaux espics, que nous luy fismes rostir à la façon du pays ; mais il est vray que dans son cœur et à l'entendre, il ne fit iamais meilleure chere. La ioye qui se ressent à ces entreueuës semble estre quelque image du contentement des bien-heureux à leur arriuée dans le Ciel, tant elle est pleine de suauité. Aussi Dieu nous la ménagea de telle sorte, que nous ne la receusmes pas tout entiere en vn iour, car le P. Charles Garnier n'arriua que le lendemain ; quoy qu'à deux ou trois iournées prés ils fussent tousiours venus de compagnie luy et le P. Chastellain, ils eurent le bien de cabaner ensemble tout le long du chemin, et parmy ces roches affreuses et ces solitudes escartées ils eurent toute la consolation qu'ils pouuoient souhaitter, à la reserue du sainct Sacrifice de la Messe depuis leur depart des Trois Riuieres ; ils estoient entre les mains de bons Sauuages qui les traicterent doucement ; tout cela, auec l'heureuse rencontre qu'ils firent du P. Antoine Daniel et quatre ou cinq iours apres du P. Ambroise Dauost aux Bissiriniens, leur ayda grandement à essuyer vne grand partie des fatigues de ce voyage : aussi les receusmes nous en tres-bonne santé, et aussi forts et vigoureux que s'ils n'eussent bougé de Paris. Nous apprismes d'eux que Monsieur le Cheualier de Montmagny auoit pris la place de feu Monsieur de Champlain, en quoy nous admirasmes la prouidence de Dieu, qui voulant disposer de l'vn, auoit donné la pensée à ces Messieurs d'en procurer vn autre à tout le pays, qui sçauroit ioindre en son gouuernement vne rare doctrine et experience, auec vne integrité de vie tout à fait exemplaire.

Le 24. vn Sauuage nous auertit en passant chez nous que Soranhes, pere de Louys de Saincte Foy, estoit malade. Il le fit si froidement, que nous ne nous en mismes pas autrement en peine ; neantmoins, comme le P. Superieur auoit vn voyage à faire vers ces quartiers là, il partit le lendemain à dessein de l'aller visiter par mesme moyen ; mais il apprit par le chemin qu'il estoit

mort : il y a bien dequoy adorer icy les iustes iugemens de Dieu. Ce Sauuage auoit eu souuent des pensées de sa conuersion : c'estoit desià vn grand aduantage pour luy, d'auoir vn fils si bien instruit en tous les mysteres de nostre Foy ; outre cela dés l'an passé, sur le desir qu'ils nous auoient tesmoigné luy et toute sa famille de receuoir le S. Baptesme, le P. Superieur alla passer huict ou dix iours chez luy, et l'informa pleinement de tout ce qu'il iugea à propos pour le disposer à vne vraye conuersion ; il leur satisfit de telle sorte, à ce qu'ils tesmoignerent, et demeurerent si contens et si pleins de bonne volonté, qu'ils ne trouuoient rien difficile, et ne restoit plus ce sembloit qu'à venir à la pratique : en effet quoy qu'il y eust de la chair en la maison, il voulut que toute la famille gardast l'abstinence du Vendredy et Samedy ; ils commencerent dés lors à dessein de continuer par apres, mais ie m'en rapporte. De temps en temps il nous venoit visiter, et demeuroit quelques iours auec nous ; le P. Superieur continüoit tousiours à l'instruire, et nous luy apprenions quelques petites prieres. Il nous pressoit fort de le baptiser ; mais nous remarquasmes si peu de solidité dans ses resolutions, et le trouuasmes si fort attaché aux interests temporels, que nous ne iugeasmes pas à propos de passer outre. Il nous fit de nouuelles instances vers le Printemps, non tant pour le Baptesme que pour tirer de nous quelques lettres de recommandation, pretendant, à ce qu'il disoit, descendre au plus tost à Kébec, pour passer quelques semaines auec nos Peres, et estre par apres baptisé solemnellement à l'arriuée des vaisseaux. Le P. Super. voyant qu'il n'y auoit que vanité à son faict, et que le propre interest le portoit à faire ceste proposition, luy répondit là dessus, que cela alloit fort bien, qu'il continüast dans la volonté d'estre baptisé, mais que le principal estoit qu'il fust bien instruit, et prist vne bonne resolution de quitter ses mauuaises habitudes, et viure doresnauant en vray Chrestien ; au reste qu'il importoit fort peu pour le lieu de son baptesme, que nous y auiserions par apres, seulement qu'auant que de s'embarquer il vînt passer quelques iours auec nous, afin de prendre plus meurement les dernieres resolutions, sur vne affaire de telle importance. Il promit de le faire, mais il ne tint pas sa parole ; il s'embarqua incontinent apres sans nous voir, et au lieu de tirer droit à Kébec, il s'arresta à l'Isle, où il sejourna pres de deux mois à iouër et faire la vie ordinaire ; estant aux Trois Riuieres, il ne se monstra quasi pas. Dieu ce semble auoit dés lors abandonné ce miserable : il eut le bien à son retour d'auoir vn de nos Peres dans son canot ; ce luy deuoit estre vne belle occasion pour nous venir reuoir par apres, se remettre auec nous et reprendre ses premieres resolutions ; mais estant arriué aux Bissiriniens, il changea de canot et s'embarqua auec d'autres, et ainsi il alla droit à Ieanausteaiae son village ; nous ne le vismes en aucune façon, et les premieres nouuelles que nous ouysmes de luy, furent qu'il estoit malade, et quasi en mesme temps nous apprismes sa mort. Nous en eusmes d'autant plus de ressentiment, que quelques vns nous rapporterent qu'elle n'auoit pas esté naturelle, mais que la tristesse qu'il auoit euë de la perte de son fils, l'auoit ietté si auant dans le desespoir, qu'il s'étoit auancé luy-mesme ses iours. Voicy, à ce que l'on dit, comme la chose se passa. Vn iour qu'il se trouua luy seul en sa cabane auec vne sienne petite fille, il l'enuoya chercher d'vne certaine racine qu'ils appellent Ondachienroa, qui est vn poison présent ; cet enfant y alla fort innocemment, croyant que son pere auoit dessein de faire quelque medecine, car il auoit tesmoigné quelque petite indisposition : elle luy en apporte, mais non assez à son gré, elle y retourne pour la seconde fois ; il en mange son saoul, vne grosse fieure le saisit, et l'emporte en peu de temps. Toutefois ses parens n'auoüent pas ce genre de mort ; quoy que c'en soit, il est mort miserable, puis qu'il s'est rendu indigne de la grace du Baptesme. I'ay voulu toucher toutes ces circonstances, parce que ie sçay l'af-

fection que vostre R. tous nos Peres et tant de gens de bien auoient pour la conuersion de ceste famille. Quelque temps apres, sa petite fille mourut; nous n'eusmes nouuelle que de sa mort. Ce fut auec vn regret bien particulier, c'étoit vn esprit fort ioly et docile à merueille ; mais *Iudicia Dei abyssus multa.* Voicy vn suject de consolation.

Le 30. nous commençasmes vne neufuaine en l'honneur de la bien-heureuse Vierge ; nous auions fait ce vœu, afin qu'il plust à Dieu tirer sa gloire de la maladie d'vne femme de nostre bourgade. Ce qui nous auoit porté particulierement à ceste deuotion, estoit la bonne volonté que nous auions remarquée en toute la cabane pour receuoir le S. Bapteme, et que nous esperions tirer pour l'aduancement de ce dessein, de grands aduantages du baptesme de ceste femme, de quelque façon qu'il plust à Dieu par apres en disposer, fust pour la vie ou la mort. La bien-heureuse Vierge sembla agreer nostre deuotion : car le mesme iour que le P. Superieur l'alla voir sur le soir, et la trouua assez mal, il ne luy eut pas si tost faict ouuerture du Baptesme, qu'elle respondit qu'elle en estoit tres-contente, et que quand elle perdroit la parole, elle le souhaiteroit tousiours en son cœur, et qu'elle entendoit qu'on ne laissast pas pour cela de passer outre : Car, dit-elle, s'il est vray, comme vous m'en asseurez, que nostre âme apres le baptesme aille au Ciel, ie desire estre baptisée et aller trouuer mon frere. Ce Sauuage fut baptisé et mourut il y a deux ans. Ceste bonne disposition, auec le mauuais estat de sa santé qui menaçoit de mort, inuita le P. Superieur à l'instruire amplement, auec beaucoup de satisfaction et de consolation de nostre costé. Le P. Pierre Chastellain la baptisa, et fut nommée Marie, pour l'accomplissement d'vn vœu qu'il auoit faict. Elle mourut quelques peu de iours apres. La cause de sa maladie, à entendre ses parens, auoit esté la perte d'vn bonnet rouge ; en effect on nous pressa importunément de luy en donner vn, comme si ce bonnet eust deu luy rendre la santé, et mesme apres sa mort son pere auoit grande deuotion de la voir porter au tombeau auec vn bonnet rouge en sa teste ; voicy sa raison : Comment, disoit-il, voulez-vous que les François la reconnoissent dans le Ciel, si elle n'en porte les liurées ? Cela n'est-il pas tout à faict pitoyable, que ce vieillard, apres auoir ouy tant de fois parler du Ciel, fust encore demeuré dans ceste ignorance ?

Ie diray encor cecy, que ceste femme, sur le commencement de sa maladie, s'imagina qu'elle auoit veu entrer vn homme noir qui l'auoit touchée au corps, et qu'en mesme temps elle s'étoit trouuée tout en feu. Au reste que ce spectre, auant que de disparoistre, s'étoit mis à danser auec le reste de la troupe. Comme elle racontoit cecy, tous ceux qui estoient là presens conclurent que sans doute c'estoit le Demon Aoutaerohi, qui la faisoit malade. On fit force festins pour sa santé, et entr'autres, vn iour qu'elle estoit bien malade, on fit festin d'vn chien, dont à leur dire elle se trouua merueilleusement bien, et mesme, parce que le chien estant encor demy vif sur les charbons elle commença à ouurir les yeux, ils creurent que ceste medecine operoit, et qu'elle en ressentoit desià quelques effects. On inuita vn medecin pour trauailler apres sa guerison. Il fit vne suërie pour prendre cognoissance de la maladie ; il ietta du petun dans le feu, et apperceut, dit-il, cinq hommes ; puis il porta ce iugement qu'elle estoit ensorcelée, qu'elle auoit cinq sorts dans le corps ; que le plus dangereux et celuy qui estoit pour luy causer la mort, estoit au nombril. Il fallut s'addresser à vn autre pour les tirer, car ces Messieurs se contentent de designer le mal ; cestuy-cy se fit prier. Il demande d'ordinaire trois choses, quand il vient traitter quelque malade : il ne faut point que les chiens jappent, ses cures ne se font que dans le silence ; il n'applique ses remedes qu'à l'escart, et souuent il vous fera porter vn pauure malade dans les bois, et si il faut que le Ciel soit serein. Neantmoins il ne s'arresta pas à toutes

ces ceremonies en ceste occasion, car la malade ne fut point transportée hors la cabane, peut-estre parce qu'en effect le Ciel estoit couuert, et plut vne partie de la iournée. Ce iour là mesme i'y accompagnay le R. P. Superieur. Ce charlatan estoit encor dans la cabane; nous trouuasmes le Pere, la mere et quasi toute la famille à la porte. Ce vieillard nous fit incontinent signe, et nous dit tout bas, que nous nous en retournassions: Contentez-vous, dit-il, qu'elle est baptisée, allez et priez seulement Dieu qu'elle guerisse. Ce Sorcier luy donna vn breuuage qui deuoit, à son dire, descendre tout droit au nombril, où estoit le fort de son mal; mais il monta, dit-on, aux oreilles, qui luy enflerent aussi tost, et peu de temps apres elle mourut. On luy demanda pourquoy son remede auoit esté sans effect; il se trouua qu'on ne luy auoit pas donné tout ce qu'il demandoit, sur tout vn petunoir de pierre rouge, et vn sac à mettre son petun: voilà comme ces iongleurs abusent ce pauure peuple. Le principal est qu'elle mourut Chrestienne. Toutes ces medecines luy estoient procurées de ses parens, qui les regardoient, comme font la pluspart des Sauuages, de mesme œil que nous faisons en France nos remedes les plus ordinaires.

Ie m'estois obligé de dire à vostre R. que le P. Charles Garnier auoit baptisé solemnellement dés le 27. de ce mois vn petit enfant, qui fut nommé Ioseph, en vertu du vœu qu'il en auoit faict en l'honneur de ce Sainct Patriarche, et le R. P. Superieur peu de iours auparauant en auoit aussi baptisé deux autres auec les ceremonies de l'Eglise. Mais il faut que ie luy donne icy la consolation tout entiere: à quel propos differer plus long temps à luy dire, que depuis la derniere qu'elle a receuë de nous, Dieu nous a faict la grace de baptiser, iusques à maintenant que ie commence à escrire la presente, deux cens, tant adultes que petits enfans, dont la pluspart n'ont esté baptisez qu'en danger de mort. Ie ne m'arresteray gueres doresnauant en particulier qu'à ceux en la conuersion desquels nous auons remarqué des effets plus notables de la misericorde de Dieu, et de sa prouidence sur le salut de ses esleuz; nous esperons que le nombre en croistra encor auant que nos Sauuages descendent pour la traitte de Quebec.

Les excessiues cruautez des hommes, et les grandes misericordes de Dieu sur la personne d'vn prisonnier de guerre, Iroquois de Nation.

CHAPITRE II.

Le 2. de Septembre, nous apprismes qu'on auoit amené au bourg d'Onnentisati vn prisonnier Iroquois, et qu'on se disposoit à le faire mourir. Ce Sauuage auoit esté pris luy huictiesme, au lac des Iroquois, où ils estoient 25. ou 30. à la pesche; le reste s'estoit sauué à la fuitte. Pas vn, dit-on, n'eust eschappé si nos Hurons ne se fussent point si fort precipitez; ils n'en amenerent que sept, pour le huictiesme ils se contenterent d'en apporter la teste. Ils ne furent pas si tost hors des prises de l'ennemy, que selon leur coustume toute la trouppe s'assembla, et tinrent conseil, où il fut resolu que six seroient donnez aux Atignenonghac et aux Arendarrhonons, et le septiesme à ceste pointe où nous sommes. Ils en disposerent de la sorte d'autant que leur bande estoit composée de ces trois nations. Quand les prisonniers furent arriuez dans le pays, les Anciens, ausquels les ieunes gens au retour de la guerre laissent la disposition de leur proye, firent vne autre assemblée, pour auiser entr'eux, du bourg où chaque prisonnier en particulier seroit bruslé et mis à mort, et des personnes qui en seroient gratifiées: car c'est l'ordinaire que lors que quelque personne notable a perdu en guerre quelqu'vn de ses parens, on luy fasse present de quelque captif pris sur les ennemis, pour essuyer ses larmes, et appaiser vne partie de ses regrets. Cestuy-cy donc, qui auoit esté destiné pour ceste pointe, fut

amené par le Capitaine Enditsacone au bourg d'Onnentisati, où les chefs de guerre tinrent Conseil, et resolurent que ce prisonnier seroit donné à Saoüandaoüascoüay, qui est vne des grosses testes du pays, en consideration d'vn sien neueu qui auoit esté pris par les Iroquois. La resolution prise, il fut mené à Arontaen, qui est vn bourg esloigné de nous enuiron deux lieuës. D'abord nous auions quelque horreur d'assister à ce spectacle ; neantmoins tout bien consideré, nous iugeasmes à propos de nous y trouuer, ne desesperans pas de pouuoir gaigner ceste âme à Dieu : la charité fait passer par dessus beaucoup de considerations. Nous partismes donc, en compagnie du P. Superieur, le P. Garnier et moy, nous arriuasmes à Arontaen vn peu auparauant le prisonnier ; nous vismes venir de loin ce pauure miserable, chantant au milieu de 30. ou 40. Sauuages qui le conduisoient. Il estoit reuestu d'vne belle robbe de castor, il auoit au col vn collier de pourcelaine, et vn autre en forme de couronne autour de la teste. Il se fit vn grand concours à son arriuée ; on le fit seoir à l'entrée du bourg, ce fut à qui le feroit chanter. Ie diray icy que iusques à l'heure de son supplice nous ne vismes exercer en son endroit que des traicts d'humanité ; aussi auoit-il desià esté assez mal mené dés lors de sa prise, il auoit vne main toute brisée d'vn caillou, et vn doigt non coupé, mais arraché par violence ; pour l'autre main il en auoit le poulce et le doigt d'aupres emporté d'vn coup de hache, et pour tout emplastre quelques feuilles liées auec des escorces ; il auoit les ioinctures des bras toutes bruslées, et en l'vn vne grande incision. Nous nous approchasmes pour le considerer de plus prés ; il leua les yeux, et nous regarda fort attentiuement, mais il ne sçauoit pas encor le bon heur que le Ciel luy preparoit par nostre moyen au milieu de ses ennemis. On inuita le P. Superieur à le faire chanter, mais il fit entendre que ce n'étoit pas ce qui l'auoit amené, qu'il n'étoit venu que pour luy apprendre ce qu'il deuoit faire pour aller au Ciel, et estre bien-heureux à iamais apres la mort ; il s'approcha de luy, et luy témoigna que nous luy portions tous beaucoup de compassion. Cependant on luy apportoit à manger de tous costez, qui du sagamité, qui des citroüilles et des fruicts, et ne le traittoient que de frere et amy ; de temps en temps on luy commandoit de chanter, ce qu'il faisoit auec tant de vigueur et vne telle contention de voix, que, veu son âge, car il paroissoit auoir plus de 50. ans, nous nous estonnions comment il y pouuoit suffire, veu mesme qu'il n'auoit quasi faict autre chose nuict et iour depuis sa prise et nommément depuis son arriuée dans le pays. Sur ces entrefaites vn Capitaine, haussant sa voix du mesme ton que font en France ceux qui proclament quelque chose par les places publiques, luy adressa ces paroles : Mon neueu, tu as bonne raison de chanter, car personne ne te faict mal, te voilà maintenant parmy tes parens et tes amis. Bon Dieu, quel compliment! tous ceux qui estoient autour de luy, auec leur douceur estudiée et leurs belles paroles, estoient autant de bourreaux, qui ne luy faisoient bon visage que pour le traitter par apres auec plus de cruauté. Par tout où il auoit passé on luy auoit donné dequoy faire festin ; on ne manqua pas icy à ceste courtoisie, on mit incontinent vn chien en la chaudiere ; il n'étoit pas encor demy cuit, qu'il fut mené dans la cabane, où il deuoit faire l'assemblée pour le banquet. Il fit dire au P. Superieur qu'il le suiuist et qu'il estoit bien aise de le voir : sans doute cela luy auoit touché le cœur, de trouuer, parmy des barbares que la seule cruauté rendoit affables et humains, des personnes qui auoient vn veritable ressentiment de sa misere. Nous commençasmes dés lors à bien esperer de sa conuersion. Nous entrasmes donc et nous mismes aupres de luy ; le P. Superieur prit occasion de luy dire qu'il eust bon courage, qu'il estoit à la verité pour estre miserable le peu de vie qui luy restoit, mais que s'il le vouloit escouter, et croire ce qu'il auoit à luy dire, il l'asseuroit d'vn bon heur eternel dans le

Ciel apres la mort. Il luy parla amplement de l'immortalité de l'âme, des contentemens dont iouyssent les bien-heureux dans le Paradis, et du malheureux estat des damnez dans l'Enfer. Cependant le P. Garnier et moy, pour contribuer quelque chose à la conuersion de ce pauure Sauuage, nous fismes vn vœu de dire quatre Messes en l'honneur de la bien-heureuse Vierge, afin qu'il plust à Dieu luy faire misericorde et luy donner la grace d'estre baptisé. Vostre R. eust eu de la consolation de voir auec quelle attention il escouta ce discours ; il y prit tant de plaisir et le comprit si bien, qu'il le repeta en peu de mots, et tesmoigna vn grand desir d'aller au Ciel. Tous ceux qui estoient aupres de luy, conspiroient ce sembloit auec nous dans le dessein de l'instruire, entr'autres vn ieune homme, lequel quoy que sans aucune necessité faisoit le deuoir de truchement, et luy repetoit ce que le P. Superieur luy auoit expliqué. Mais ie deuois auoir dit à vostre R. que ce prisonnier n'estoit pas proprement du pays des ennemis ; il estoit natif de Sonontoüan ; neantmoins, d'autant que depuis quelques années les Sonontoüanhrronon auoient fait la paix auec les Hurons, cestui-cy n'ayant pas agreé cét accord s'estoit marié parmy les Onontaehronon, afin d'auoir tousiours la liberté de porter les armes contre eux. Voilà comme la sage prouidence de Dieu a conduit ce pauure Sauuage dans les voyes de Salut. Peut-estre que demeurant à Sonontoüan, il fust aussi demeuré iusques à la mort dans l'ignorance de son Createur.

Mais retournons au festin qui se preparoit. Aussi tost que le chien fut cuit, on en tira vn bon morceau, qu'on luy fit manger, car il luy falloit mettre iusques dans la bouche, estant incapable de se seruir de ses mains ; il en fit part à ceux qui estoient aupres de luy. A voir le traittement qu'on luy faisoit, vous eussiez quasi iugé qu'il estoit le frere et le parent de tous ceux qui luy parloient. Ses pauures mains luy causoient de grandes douleurs, et luy cuisoient si fort, qu'il demanda de sortir de la cabane pour prendre vn peu d'air ; il luy fut accordé incontinent. Il se fit deuelopper ses mains ; on luy apporta de l'eau pour les rafraîchir. Elles estoient demy pourries et toutes groüillantes de vers ; la puanteur qui en sortoit estoit quasi insupportable. Il pria qu'on luy tirast ces vers qui luy rongeoient iusques aux moüelles, et luy faisoient, disoit-il, ressentir la mesme douleur que si on y eust appliqué le feu. On fit tout ce que l'on pût pour le soulager, mais en vain, car ils paroissoient et se retiroient au dedans, comme on se mettoit en deuoir de les tirer. Cependant il ne laissoit pas de chanter à diuerses reprises, et on luy donnoit tousiours quelque chose à manger, comme quelques fruicts ou citroüilles.

Voiyant que l'heure du festin s'approchoit, nous nous retirasmes dans la cabane où nous auions pris logis : car nous ne iugions pas à propos de demeurer en la cabane du prisonnier, n'esperans pas trouuer la commodité de luy parler dauantage iusques au lendemain. Mais Dieu, qui auoit dessein de luy faire misericorde, nous l'amena, et nous fusmes bien estonnez et bien resiouys quand on nous vint dire qu'il venoit loger auec nous ; et encor plus par apres, lors que, en vn temps auquel il y auoit tout sujet de craindre que la confusion et l'insolence de la ieunesse amassée de tous les bourgs circonuoisins ne nous interrompist en nostre dessein, le P. Super. se trouua là dans vne belle occasion de luy parler, et eut tout loisir de l'instruire de nos mysteres, en vn mot de le disposer au S. Baptesme. Vne bonne troupe de Sauuages, qui estoient là presens, non seulement ne l'interrompoient point, mais mesme l'escouterent auec beaucoup d'attention ; où il prist suject de les entretenir sur la bonté de Dieu, qui ayme vniuersellement tous les hommes, les Iroquois aussi bien que les Hurons, les captifs aussi bien que ceux qui sont en liberté, les pauures et les miserables à l'esgal des riches, pourueu qu'ils croyent en luy et gardent ses Ss. Commandemens. Que c'est vn grand auantage d'auoir la

langue en maniment, d'estre aymé de ces peuples, et en credit parmy eux ! Vous eussiez dit que tout ce monde se fust assemblé, non pour passer le temps autour du prisonnier, mais pour entendre la parole de Dieu. Ie ne pense pas que les veritez Chrestiennes ayent esté iamais preschées dans ce pays en vne occasion si fauorable, car il y en auoit quasi là de toutes les nations qui parlent la langue Huronne. Le Pere Superieur le trouua si bien disposé, qu'il ne iugea pas à propos de differer plus long temps son baptesme ; il fut nommé Ioseph. Il estoit bien raisonnable que le premier baptisé de ceste nation fust en la protection de ce Sainct Patriarche. Nous auons desià receu de Dieu tant de faueurs par son entremise, que nous esperons que quelque iour, et peut-estre plus tost que nous ne pensons, il nous moyennera aupres de ceste infinie misericorde l'entrée dans ces nations Barbares, pour y prescher courageusement le Sainct Euangile. Cela faict, nous nous retirasmes d'aupres de luy bien consolez, pour prendre vn peu de repos; pour moy, il me fut impossible de clorre quasi l'œil, et remarquay autant que ie puis entendre, qu'vne grande partie de la nuict, les Anciens du bourg et quelques Capitaines qui le gardoient l'entretindrent sur les affaires de son pays et le suject de sa prise, mais auec des tesmoignages de bien veillance qui ne se peuuent dire. Le matin le Pere Superieur trouua encor moyen de luy dire vn bon mot, de luy remettre en memoire la faueur qu'il auoit receuë du Ciel, et le disposer à la patience dans ses tourmens. Et puis il fallut partir pour aller à *Tondakhra*, qui est à vne lieuë d'*Arontaen ;* il se mit en chemin bien accompagné et chantant à son ordinaire. Nous prismes donc occasion nous autres, de faire vn tour chez nous, pour dire la Messe et faire part de ces bonnes nouuelles à nos Peres. Le mesme iour nous allasmes à *Tondakhra*, où par vne Prouidence particuliere, nous nous logeasmes sans le sçauoir, dans la cabane qu'on auoit destinée pour le prisonnier. Le soir il fit festin, où il chanta et dansa à la mode du pays vne bonne partie de la nuict. Le Pere l'instruisit plus particulierement de tout ce qui touche le deuoir d'vn Chrestien et nommément sur les saincts Commandemens de Dieu. Il y auoit vne bonne compagnie, et tous tesmoignoient prendre vn singulier plaisir à cét entretien ; ce qui donna suject au Pere, à l'occasion du sixiéme Commandement, de leur faire entendre iusques à quel poinct Dieu faisoit estat de la chasteté, et que pour cette consideration nous nous estions obligez par vœu de cultiuer cette vertu inuiolablement iusques à la mort. Ils furent bien estonnez d'apprendre que parmy les Chrestiens il se trouue tant de personnes de l'vn et l'autre sexe qui se priuent volontairement pour toute leur vie des voluptez sensuelles, ausquelles ils mettent toute leur felicité; ils firent mesme plusieurs questions, entre autres quelqu'vn demanda pourquoy les hommes auoient honte de se voir nuds les vns les autres, et sur tout nous autres pourquoy nous ne pouuions supporter qu'ils fussent sans brayes. Le Pere leur respondit que c'estoit vn effect du peché du premier homme, qu'auparauant qu'il eust transgressé la loy de Dieu, et que sa volonté se fust dereglée, ny luy ny Eue sa femme ne s'apperceuoient pas de leur nudité, que leur desobeyssance leur auoit ouuert les yeux, et leur auoit fait chercher dequoy se couurir. Ie ne touche icy qu'en deux mots les longs et beaux discours que le P. Superieur leur fit en telles et semblables occasions. Vn autre luy demanda d'où nous sçauions qu'il y auoit vn Enfer, et d'où nous tenions tout ce que nous disions de l'estat des damnez ; le Pere dit là dessus que nous en auions des asseurances indubitables, que nous le tenions par reuelation diuine ; que le S. Esprit auoit luy-mesme dicté ces veritez à des personnages, et à nos Ancestres qui nous les ont laissées par escrit, que nons en conseruions encor precieusement les liures. Mais nostre histoire ira trop loin, si ie ne tranche ces discours.

Le lendemain matin, qui fut le 4. de

Septembre, le prisonnier confirma encor la volonté qu'il auoit de mourir Chrestien, et son desir d'aller au Ciel; et mesme il promit au Pere qu'il se souuiendroit dans les tourmens de dire : Iesus taïtenr, Iesus ayez pitié de moy. On attendoit encor le Capitaine Saoüandaoüascoüay, qui estoit allé en traitte, pour arrester le iour et le lieu de son supplice, car ce captif estoit tout à fait en sa disposition; il arriua vn peu apres, et dés leur premiere entreueuë, nostre Ioseph, au lieu de se troubler dans la crainte et l'apprehension de la mort prochaine et d'vne telle mort, luy dit en nostre presence que le Pere l'auoit baptisé, haiatachondi ; il vsa de ce terme tesmoignant en estre bien aise. Le Pere le consola encor, luy disant que les tourmens qu'il alloit souffrir seroient de peu de durée, mais que les contentemens qui l'attendoient dans le Ciel n'auroient point d'autre terme que l'Eternité.

Saoüandaoüascoüay luy fit bon visage et le traicta auec vne douceur incroyable. Voicy le sommaire du discours qu'il luy fit: Mon neueu, il faut que tu sçaches qu'à la premiere nouuelle que ie receus que tu estois en ma disposition, ie fus merueilleusement ioyeux, m'imaginant que celuy que i'ay perdu en guerre estoit comme resuscité et retournoit en son païs; ie pris en mesme temps resolution de te donner la vie. Ie pensois desià à te preparer vne place dans ma cabane, et faisois estat que tu passerois doucement auec moy le reste de tes iours ; mais maintenant que ie te vois en cét estat, les doigts emportez, et les mains à demy pourries, ie change d'auis, et ie m'asseure que tu aurois toy-mesme regret maintenant de viure plus long temps : ie t'obligeray plus de te dire que tu te disposes à mourir, n'est-il pas vray ? Ce sont les Tohontaenras qui t'ont si mal traitté, qui sont aussi la cause de ta mort. Sus donc, mon neueu, aye bon courage, prepare toy à ce soir, et ne te laisse point abattre par la crainte des tourmens. Là dessus Ioseph luy demanda d'vn maintien ferme et asseuré, quel seroit le genre de son supplice ; à quoy Saoüandaoüascoüay répondit qu'il mourroit par le feu : Voilà qui va bien, repliqua Ioseph, voilà qui va bien. Tandis que ce Capitaine l'entretenoit, vne femme qui estoit la sœur du deffunct, luy apportoit à manger auec vn soin remarquable ; vous eussiez quasi dit que c'eust esté son propre fils, et ie ne sçay si cét obiect ne luy representoit point celuy qu'elle auoit perdu ; mais elle estoit d'vn visage fort triste, et auoit les yeux comme tous baignez de larmes. Ce Capitaine luy mettoit souuent son petunoir à la bouche, luy essuyoit de ses mains la sueur qui luy couloit sur le visage, et le rafraischissoit d'vn esuentail de plumes.

Enuiron sur le midy, il fit son Astataion, c'est à dire festin d'adieu, selon la coustume de ceux qui sont sur le poinct de mourir ; on n'y inuita personne en particulier, chacun auoit la liberté de s'y trouuer, on y estoit les vns sur les autres. Auant qu'on commençast à manger, il passa au milieu de la cabane, et dit d'vne voix haute et asseurée : Mes freres, ie m'en vay mourir, au reste ioüez vous hardiment autour de moy, ie ne crains point les tourmens ny la mort. Incontinent il se mit à chanter et à danser tout le long de la cabane ; quelques autres chanterent aussi et danserent à leur tour ; et puis on donna à manger à ceux qui auoient des plats, ceux qui n'en auoient point regardoient faire les autres ; nous estions de ceux cy, aussi n'estions nous pas là pour manger. Le festin acheué, on le remena à Arontaen pour y mourir ; nous le suiuismes pour l'assister et luy rendre tout le seruice que nous pouuions. Estant arriué, aussi tost qu'il vist le P. Superieur, il l'inuita à se seoir aupres de luy, et luy demanda quand il le disposeroit pour le Ciel, pensant peut-estre qu'il le deust baptiser encor vne fois, et d'autant que le Pere n'entendoit pas bien ce qu'il vouloit dire, luy ayant respondu que ce ne seroit pas encor si tost : Enonske, dit-il, fais le au plustost. Il fit instance, et luy demanda s'il iroit au Ciel. Le Pere luy respondit qu'il ne deuoit point en douter, puis qu'il estoit baptisé ; il luy

repeta encore que les tourmens qu'il alloit souffrir finiroient bien tost, et que sans la grace du S. Baptesme il eust esté tourmenté à iamais dans les flammes eternelles. Il prit de là suject de luy expliquer comme Dieu hayssoit le peché, et auec quelle rigueur il punissoit les pecheurs ; que tous les hommes estoient sujects au peché, que la misericorde de Dieu nous auoit neantmoins laissé vn moyen tres-facile et tres-efficace pour retourner en grace, et le disposa à faire vn acte de contrition.

Ceux qui estoient là presens auoient des pensées bien differentes : les vns nous consideroient, et s'estonnoient de nous voir si fort attachez à luy, de voir que nous le suiuions par tout, que nous ne perdions point d'occasions de luy parler et luy dire quelque mot de consolation ; d'autres ne songeoient ce semble qu'à luy faire du bien ; plusieurs s'arrestoient à sa condition, et consideroient l'extremité de sa misere ; entr'autres vne femme, pensant comme il est à presumer, que ce pauure patient seroit bien-heureux et espargneroit beaucoup de ses peines, s'il pouuoit se tuër et preuenir l'insolence et la cruauté de la ieunesse, demanda au Pere s'il y auroit du mal en ceste action. C'est ainsi que la diuine bonté donnoit tousiours de nouuelles ouuertures pour faire cognoistre et expliquer sa sainte Loy à ce peuple barbare : le Pere les instruisit amplement sur ce poinct, et leur fit entendre qu'il n'y auoit que Dieu qui fust le maistre de nos vies, et qu'il n'appartenoit qu'à luy d'en disposer ; que ceux qui s'empoissonnoient ou deffaisoient eux-mesmes par violence, pechoient griefuement, et que Saoüandanoncoüa, parlant de nostre Ioseph, perdroit le fruict de son baptesme, et n'iroit iamais au Ciel, s'il auançoit d'vn seul moment l'heure de sa mort.

Cependant le Soleil qui baissoit fort nous aduertit de nous retirer au lieu où se deuoit acheuer ceste cruelle Tragedie. Ce fut en la cabane d'vn nommé Atsan, qui est le grand Capitaine de guerre : aussi est-elle appellée Otinontsiskiaj ondaon, c'est à dire la maison des testes couppées. C'est là où se tiennent tous les Conseils de guerre ; pour la cabane où se traittent les affaires du pays, et qui ne regardent que la police, elle s'appelle Endionrra ondaon, la maison du Conseil. Nous nous mismes donc en lieu où nous peussions estre aupres du patient, et luy dire vn bon mot si l'occasion s'en presentoit. Sur les 8. heures du soir, on alluma onze feux tout le long de la cabane, esloignez les vns des autres enuiron d'vne brasse. Incontinent le monde s'assembla, les vieillards se placerent en haut, comme sur vne maniere d'echaffauts qui regnent de part et d'autre tout le long des cabanes ; les ieunes gens estoient en bas, mais tellement pressez qu'ils estoient quasi les vns sur les autres, de sorte qu'à peine y auoit-il passage le long des feux. Tout retentissoit de cris d'allegresse ; chacun luy preparoit qui vn tison, qui vne escorce pour brusler le patient ; auant qu'on l'eust amené, le Capitaine Aenons encouragea toute la troupe à faire son deuoir, leur representant l'importance de ceste action, qui estoit regardée, disoit-il, du Soleil et du Dieu de la guerre. Il ordonna que du commencement qu'on ne le bruslast qu'aux iambes, afin qu'il pust durer iusques au poinct du iour ; au reste que pour ceste nuict on n'allast point folastrer dans les bois. Il n'auoit pas quasi acheué, que le patient entre ; ie vous laisse à penser de quel effroy il fut saisi à la veuë de cét appareil. Les cris redoublerent à son arriuée ; on le faict seoir sur vne natte, on luy lie les mains, puis il se leue, et faict vn tour par la cabane, chantant et dansant ; personne ne le brusle pour ceste fois. Mais aussi est-ce le terme de son repos ; on ne sçauroit quasi dire ce qu'il endurera iusques à ce qu'on luy coupe la teste. Il ne fut pas si tost retourné en sa place que le Capitaine de guerre prit sa robbe, disant : Oteiondi, parlant d'vn Capitaine, le despoüillera de la robbe que ie tiens, et adiousta : Les Ataconchronons luy coupperont la teste, qui sera donnée à Ondessone, auec vn bras et le foye pour en faire festin. Voila sa sentence prononcée. Cela faict, cha-

cun s'arma d'vn tison ou d'vne escorce allumée, et luy commença à marcher ou plustost à courir autour de ces feux ; c'estoit à qui le brusleroit au passage ; cependant il crioit comme vne âme damnée, toute la troupe contrefaisoit ses cris, ou plustost les estouffoit auec des esclats de voix effroyables ; il falloit estre là pour voir vne viue image de l'Enfer. Toute la cabane paroissoit comme en feu, et au trauers de ces flammes, et ceste espaisse fumée qui en sortoit, ces barbares entassez les vns sur les autres, hurlans à pleine teste, auec des tisons en main, les yeux estincellans de rage et de furie, sembloient autant de Demons, qui ne donnoient aucune trèue à ce pauure miserable. Souuent ils l'arrestoient à l'autre bout de la cabane, et les vns luy prenoient les mains et luy brisoient les os à viue force, les autres luy perçoient les oreilles auec des bastons qu'ils y laissoient, d'autres luy lioyent les poignets auec des cordes qu'ils estreignoient rudement, tirant les vns contre les autres à force de bras. Auoit-il acheué le tour pour prendre vn peu d'haleine, on le faisoit reposer sur des cendres chaudes et des charbons ardens. I'ay horreur d'escrire tout cecy à vostre R. mais il est vray que nous eusmes vne peine indicible à en souffrir la veuë ; et ie ne sçay pas ce que nous fussions deuenus, n'eust esté la consolation que nous auions de le considerer, non plus comme vn Sauuage du commun, mais comme vn enfant de l'Eglise, et en ceste qualité demander à Dieu pour luy la patience, et la faueur de mourir en sa saincte grace. Pour moy, ie me vis reduit à tel poinct que ie ne pouuois quasi me resoudre à leuer les yeux pour considerer ce qui se passoit ; et encor ie ne sçay si nous n'eussions point faict nos efforts pour nous tirer de ceste presse et sortir, si ces cruautez n'eussent eu quelque remise. Mais Dieu permit qu'au septiesme tour de la cabane, les forces luy manquerent ; apres s'estre reposé quelque peu de temps sur la braise, on voulut le faire leuer à l'ordinaire, mais il ne bougea, et vn de ces bourreaux luy ayant appliqué vn tison aux reins, il tomba en foiblesse ; il n'en fust iamais releué, si on eust laissé faire les ieunes gens. Ils commençoient desià à attiser le feu sur luy comme pour le brusler ; mais les Capitaines les empescherent de passer outre, ils ordonnerent qu'on cessast de le tourmenter, disans, qu'il estoit d'importance qu'il vist le iour ; ils le firent porter sur vne natte, on esteignit la pluspart des feux, et vne grande partie du monde se dissipa. Voilà vn peu de tréues pour nostre patient, et quelque consolation pour nous. Que nous eussions souhaitté que ceste pasmoison eust duré toute la nuict ! car de moderer par vne autre voye ces excez de cruauté, ce n'estoit pas chose qui nous fust possible. Tandis qu'il fut en cét estat, on ne pensa qu'à luy faire reuenir les esprits ; on luy donna force breuuages qui n'estoient composez que d'eau toute pure : au bout d'vne heure il commença vn peu à respirer et à ouurir les yeux ; on luy commanda incontinent de chanter. Il le fit du commencement d'vne voix casse et comme mourante, mais en fin il chanta si haut qu'il se fit entendre hors la cabane. La ieunesse se rassemble, on l'entretient, on le fait mettre à son seant, en vn mot, on recommence à faire pis qu'auparauant. De dire en particulier tout ce qu'il endura le reste de la nuict, c'est ce qui me seroit quasi impossible ; nous eusmes assez de peine à gaigner sur nous d'en voir vne partie, du reste nous en iugeâmes de leur discours, et la fumée qui sortoit de sa chair rostie, nous faisoit connoistre ce dont nous n'eussions peu souffrir la veuë. Vne chose à mon aduis accroissoit de beaucoup le sentiment de ses peines, en ce que la colere et la rage ne paroissoit pas sur le visage de ceux qui le tourmentoient, mais plustost la douceur et l'humanité ; leurs paroles n'estoient que railleries, ou des tesmoignages d'amitié et de bienueillance. Ils ne se pressoient point à qui le brusleroit, chacun y alloit à son tour ; ainsi ils se donnoient le loisir de mediter quelque nouuelle inuention, pour luy faire sentir plus viuement le feu ; ils ne

le bruslerent quasi qu'aux iambes, mais il est vray qu'ils les mirent en pauure estat, et tout en lambeaux. Quelques-vns y appliquoyent des tisons ardens, et ne les retiroyent point qu'il ne jettast les hauts cris, et aussi tost qu'il cessoit de crier, ils recommençoient à le brusler iusques à sept et huict fois, allumans souuent de leur souffle le feu qu'ils tenoient collé contre la chair ; d'autres l'entouroient de cordes, puis y mettoient le feu qui le brusloit ainsi lentement, et luy causoit vne douleur tres-sensible. Il y en auoit qui luy faisoient mettre les pieds sur des haches toutes rouges, et appuyoient encor par dessus. Vous eussiez ouy griller sa chair, et veu monter iusques au haut de la cabane la fumée qui en sortoit. On luy donnoit des coups de bastons par la teste, on luy en passoit de plus menus au trauers les oreilles, on luy rompoit le reste de ses doigts, on luy attisoit du feu tout autour des pieds : personne ne s'espargnoit, et chacun s'efforçoit de surmonter son compagnon en cruauté. Mais, comme i'ay dit, ce qui estoit capable parmy tout cela de le mettre au desespoir, c'estoit leurs railleries, et les complimens qu'ils luy faisoient, quand ils s'approchoient de luy pour le brusler : cestuy-cy luy disoit : Ça, mon oncle, il faut que ie te brusle ; Et estant apres, cét oncle se trouuoit changé en vn canot : Ça, disoit-il, que ie braye et que ie poisse mon canot : c'est vn beau canot neuf que ie traictay nagueres, il faut bien boucher toutes les voyes d'eau ; Et cependant, luy pourmenoit le tison tout le long des iambes. Cestuy-là luy demandoit : Ça, mon oncle, où auez vous pour agreable que ie vous brusle ? Et il falloit que ce pauure patient luy designast vn endroit particulier. Vn autre venoit là dessus, et disoit : Pour moy, ie n'entends rien à brusler, et c'est vn mestier que ie ne fis iamais, Et cependant faisoit pis que les autres. Parmy ces ardeurs, il y en auoit qui vouloient luy faire croire qu'il auoit froid : Ah ! cela n'est pas bien, disoit l'vn, que mon oncle ait froid ; il faut que ie te rechauffe. Vn autre adioustoit : Mais puis que mon oncle a bien daigné venir mourir aux Hurons, il faut que ie luy fasse quelque present, il faut que ie luy donne vne hache ; Et en mesme temps, tout en gaussant, luy appliquoit aux pieds vne hache toute rouge. Vn autre luy fit tout de mesme vne paire de chausses de vieilles nippes auxquelles il mit par apres le feu. Souuent apres l'auoir bien fait crier, ils luy demandoient : Eh bien, mon oncle, est-ce assez ? Et luy, ayant respondu : Onna choüatan, onna, ouy mon neueu, c'est assez, c'est assez : ces barbares repliquoient, non ce n'est pas assez, et continuoient encor à le brusler à diuerses reprises, luy demandant tousiours à chaque fois si c'estoit assez. Ils ne laissoient pas de temps en temps de le faire manger, et luy verser de l'eau dans la bouche, pour le faire durer iusques au matin, et vous eussiez veu tout ensemble des espics verds qui rotissoient au feu, et aupres des haches toutes rouges, et quelquesfois quasi en mesme temps qu'on luy faisoit manger les espics, on luy mettoit les haches sur les pieds ; s'il refusoit de manger : Eh quoy, luy disoit-on, penses-tu estre icy le maistre ? Et quelques-vns adioustoient : Pour moy ie croy qu'il n'y auoit que toy de Capitaine dans ton pays ; mais viens ça, n'estois-tu pas bien cruel à l'endroit des prisonniers ? dis nous vn peu, n'auois tu pas bonne grace à les brusler ? tu ne pensois pas qu'on te deust traitter de la sorte ? mais peut estre pensois-tu auoir tué tous les Hurons ?

Voilà en partie comme se passa la nuict, qui fut tout à fait douloureuse à nostre nouueau Chrestien, et merueilleusement ennuyeuse à nous, qui compatissions de cœur à toutes ses souffrances ; neantmoins vne âme bien vnie auec Dieu, eust eu là vne belle occasion de mediter sur les mysteres adorables de la Passion de N. S. dont nous auions quelque image deuant nos yeux. Vne chose nous consola, de voir la patience auec laquelle il supporta toutes ces peines, parmy ces brocards et ces risées ; iamais il ne luy eschappa aucune parole iniurieuse ou d'impatience ; outre cela Dieu fit naistre 3. ou 4. belles occasions

au P. Sup. de prescher son S. nom à ces barbares, et leur expliquer les veritez Chrestiennes : car quelqu'vn luy ayant demandé si nous portions compassion au prisonnier, il luy tesmoigna qu'ouy, et que nous souhaittions grandement qu'il en fust bien tost deliuré, et allast au Ciel pour y estre à iamais bienheureux. De là il prit sujet de leur parler des ioyes de Paradis, et des griefues peines de l'Enfer, et leur monstra que s'ils estoient cruels à l'endroit de ce paure miserable, les Diables l'estoient encore plus à l'endroit des reprouuez ; que ce qu'ils luy faisoient endurer n'estoit qu'vne peinture fort grossiere des tourmens que souffroient les damnez dans l'Enfer, soit qu'ils en considerassent la multitude, ou la grandeur et l'estenduë de leur durée ; que ce que nous auions baptisé Saüandanoncoüa, n'estoit que pour l'affranchir de ces supplices, et afin qu'il pust aller au Ciel apres la mort. Et comment, repartirent quelques-vns, il est de nos ennemis : il n'importe pas qu'il aille en Enfer, et qu'il y soit bruslé à iamais. Le P. leur repartit fort à propos, que Dieu estoit Dieu des Iroquois aussi bien que des Hurons, et de tous les hommes qui sont sur la terre ; qu'il ne mesprisoit personne, fust-il laid ou paure ; que ce qui gagnoit le cœur de Dieu n'estoit pas la beauté du corps, la gentillesse de l'esprit ou l'affluence des richesses, mais bien vne exacte obseruance de sa saincte Loy ; que les flammes de l'Enfer n'estoient allumées et ne brusloyent que pour les pecheurs de quelque nation qu'ils fussent ; qu'à l'article de la mort et au depart de l'âme d'auec le corps, celuy qui se trouuoit auec vn peché mortel, y estoit condamné pour vn iamais, fust il Iroquois ou Huron ; que pour eux, c'estoit bien tout ce qu'ils pouuoient faire, de brusler et tourmenter ce captif iusques à la mort ; que iusques là il estoit en leur disposition, qu'apres la mort il tomboit entre les mains et en la puissance de celuy qui seul auoit le pouuoir de l'enuoyer aux Enfers ou Paradis. Mais penses-tu, dit vn autre, que pour ce que tu dis là, et pour ce que tu fais à cestuy-cy, les Iroquois t'en fassent meilleur traictement, s'ils viennent vne fois à rauager nostre pays ? Ce n'est pas dequoy ie me mets en peine, repartit le Pere ; ie ne pense maintenant qu'à faire ce que ie dois, nous ne sommes venus icy que pour vous enseigner le chemin du Ciel ; pour ce qui est du reste, et ce qui est de nos personnes, nous le remettons entierement à la prouidence de Dieu. Pourquoy, adiousta quelqu'vn, es-tu marry que nous le tourmentions? Ie ne trouue pas mauuais que vous le fassiez mourir, mais de ce que vous le traittez de la sorte. Et quoy, comment faites vous, vous autres François? n'en faites vous pas mourir? Ouy dea, nous en faisons mourir, mais non pas auec ceste cruauté. Et quoy, n'en bruslez vous iamais? Assez rarement, dit le Pere, et encore, le feu n'est que pour les crimes enormes, et il n'y a qu'vne personne à qui appartienne en chef ceste execution ; et puis on ne les faict pas languir si long temps, souuent on les estrangle auparauant, et pour l'ordinaire on les iette tout d'vn coup dans le feu, où ils sont incontinent estouffez et consommez. Ils firent plusieurs autres questions au P. Super. comme, où estoit Dieu, et d'autres semblables, qui luy donnerent dequoy les entretenir sur ses diuins attributs, et leur faire cognoistre les mysteres de nostre foy. Ces discours estoient fauorables à nostre Ioseph : car outre qu'ils luy donnoient de bonnes pensées, et estoient pour le confirmer en la foy, tandis que cét entretien dura, personne ne pensoit à le brusler, tous escoutoient auec beaucoup d'attention, exceptez quelques ieunes gens qui dirent vne fois ou deux : Ça il faut l'interrompre, c'est trop discourir ; Et incontinent se mettoient à tourmenter le patient. Luy-mesme entretint aussi quelque temps la compagnie sur l'estat des affaires de son pays, et la mort de quelques Hurons qui auoient esté pris en guerre : ce qu'il faisoit aussi familierement et d'vn visage aussi ferme qu'eust fait pas vn de ceux qui estoient là presens ; cela luy valoit tousiours autant de diminution de ses peines : aussi, disoit-il,

qu'on luy faisoit grand plaisir de luy faire force questions, et que cela luy dissipoit vne partie de son ennuy. Dés que le iour commença à poindre, ils allumerent des feux hors du village, pour y faire éclater à la veuë du Soleil l'excez de leur cruauté; on y conduisit le patient. Le P. Superieur l'accosta pour le consoler et le confirmer dans la bonne volonté qu'il auoit tousiours tesmoignée de mourir Chrestien ; il luy remit en memoire vne action deshonneste qu'on luy auoit fait faire dans les tourmens, et quoy que tout bien consideré il n'y eust gueres d'apparence de peché, au moins grief, il luy en fit neantmoins demander pardon à Dieu, et apres l'auoir instruit briefuement touchant la remission des pechez, il luy en donna l'absolution sous condition, et le laissa auec l'esperance d'aller bien tost au Ciel. Sur ces entrefaictes ils le prennent à deux, et le font monter sur vn eschaffaut de 6. à 7. pieds de hauteur ; 3. ou 4. de ces barbares le suiuent. Ils l'attacherent à vn arbre qui passoit au trauers, de telle façon neantmoins qu'il auoit la liberté de tournoyer autour ; là ils se mirent à le brusler plus cruellement que iamais, et ne laissent aucun endroit en son corps qu'ils n'y eussent appliqué le feu à diuerses reprises ; quand vn de ces bourreaux commençoit à le brusler et à le presser de prés, en voulant esquiuer, il tomboit entre les mains d'vn autre qui ne luy faisoit pas meilleur accueil. De temps en temps on leur fournissoit de nouueaux tisons ; ils luy en mettoient de tout allumez iusques dans la gorge, ils luy en fourrerent mesme dans le fondement, ils luy brusleront les yeux, ils luy appliquerent des haches toutes rouges sur les espaules, ils luy en pendirent au col, qu'ils tournoient tantost sur le dos, tantost sur la poitrine, selon les postures qu'il faisoit pour euiter la pesanteur de ce fardeau ; s'il pensoit s'asseoir et s'accroupir, quelqu'vn passoit vn tison de dessous l'eschaffaut, qui le faisoit bientost leuer. Cependant nous estions là, prians Dieu de tout nostre cœur qu'il luy plust le deliurer au plus tost de ceste vie. Ils le pressoient tellement de tous costez, qu'ils le mirent en fin hors d'haleine ; ils luy verserent de l'eau dans la bouche pour luy fortifier le cœur, et les Capitaines luy crierent qu'il prist vn peu haleine ; mais il demeura seulement la bouche ouuerte, et quasi sans mouuement. C'est pourquoy, crainte qu'il ne mourust autrement que par le cousteau, vn luy coupa vn pied, l'autre vne main, et quasi en mesme temps le troisiesme luy enleua la teste de dessus les espaules, qu'il ietta parmy la troupe à qui l'auroit pour la porter au Capitaine Ondessone, auquel elle auoit esté destinée pour en faire festin. Pour ce qui est du tronc, il demeura à Arontaen, où on en fist festin le mesme iour. Nous recommandasmes son âme à Dieu, et retournasmes chez nous dire la Messe. Nous rencontrasmes par le chemin vn Sauuage qui portoit à vne brochette vne de ses mains demy rostie. Nous eussions bien souhaitté empescher ce desordre ; mais il n'est pas encor en nostre pouuoir, nous ne sommes pas icy les maistres, ce n'est pas vne petite affaire que d'auoir en teste tout vn pays, et vn pays barbare comme est cestuy-cy ; si quelques-vns et vn assez bon nombre des plus considerables nous escoutent et aduoüent que ceste inhumanité est tout à faict contre la raison, les vieilles coustumes ne laissent pas tousiours d'auoir leur cours, et il y a bien de l'apparence qu'elles regneront iusques à ce que la foy soit receuë et professée publiquement : des superstitions et des coustumes enuieillies et authorisées par la suitte de tant de siecles, ne sont pas si aisées à abolir ; souuent il arriue dans les meilleures villes de France, qu'vne troupe d'enfans mettant à se battre à coups de fonde, toute vne ville, ses Magistrats ont bien de la peine d'empescher ce desordre ; et qu'y pourroient profiter deux ou trois estrangers qui voudroient s'en mesler, sinon de se faire massacrer ? Nous sommes neantmoins pleins d'esperance, et ces nouuelles residences que nous allons establir aux principales bourgades du pays, seront comme nous esperons autant de forts d'où, auec l'assistance du Ciel, nous

ruinerons entierement le Royaume de Sathan. Tandis que ceste heure bienheureuse s'approche, Dieu ne laisse pas de temps en temps, pour nous animer le courage, de nous consoler en la conuersion de plusieurs, nommément de ceux dont le Baptesme semble estre accompagné de marques plus euidentes de predestination.

Le pays des Iroquois est encor vne terre inaccessible pour nous, nous ne pouuons pas y prescher le S. Euangile, et Dieu nous les amene icy entre les mains. Que les pensées des hommes sont esloignées des desseings de ceste sage Prouidence ! Cependant que nos Hurons estoient à espier les occasions de prendre ce pauure Sauuage, le Ciel meditoit sa liberté ; sans doute que ses parens et ses amis auront estimé ceste pesche bien malheureuse qui luy a esté vne occcasion de tomber entre les mains de ses ennemis, et ne sçauent pas qu'en iettant ses rets, il est luy-mesme heureusement tombé dans les filets de S. Pierre. Tous ceux qui l'ont veu conduire par ces bourgades le regardoient comme vn homme qu'on menoit au supplice et à la mort ; mais les esprits celestes et les Anges tutelaires de ces contrées luy disposoient icy des personnes, par l'entremise desquelles il seroit exempt des peines de l'Enfer, et iouyroit à iamais d'vne vie bien-heureuse. Que i'ay regret que nous ne sçauons quelques particularitez de sa vie ! peut estre que nous trouuerions, sinon vne parfaite integrité de mœurs, au moins quelque bonté morale qui aura prouoqué Dieu à luy faire part de ses misericordes par des voyes si extraordinaires. Le P. Antoine Daniel nous manda l'an passé que descendant à Kébec, il auoit aussi baptisé à l'Isle vn prisonnier Iroquois de la nation des Agniehroron ; nous en lusmes les particularitez auec beaucoup de consolation, et ie les insererois icy volontiers, n'estoit que ie croy qu'il en aura pleinement informé vostre R. et qu'elle en aura desià faict part au public.

Suitte du Iournal, où principalement est declarée la maladie dont a esté affligée nostre petite maison, et du bon succez qu'elle a eu.

CHAPITRE III.

Avant que de m'engager dauantage dans ce mois de Septembre, la saison et la beauté des bleds, qui commençoient dés lors à entrer en maturité, m'inuite à dire à vostre R. que la prophetie de ce Sorcier s'est trouuée fausse, qui auoit menacé de famine le pays, et auoit predit qu'vne gelée blanche perdroit toutes les moissons ; l'année graces à Dieu a esté fauorable en toutes façons. Si les raisins du pays estoyent aussi bons qu'ils estoient beaux, ils nous auroient seruy ; nous en recueillismes neantmoins suffisamment pour en dire la Messe iusques à Noël ; cela soulage les petits barillets qu'on nous enuoye, qui n'arriuent icy d'ordinaire qu'auec beaucoup de dechet.

Le 10. le P. Superieur baptisa à nostre bourgade vne femme fort vieille. Il y auoit long temps qu'elle souhaittoit et demandoit instamment le Baptesme, disant souuent qu'elle ne vouloit pas mourir comme Ianontassa, son beau frere. Nous escriuismes l'an passé à vostre R. la mort miserable de ce Sauuage. Elle mourut cét hyuer, auec de tres-bons sentimens et vne grande esperance d'aller au Ciel. Le iour precedent, estant allé visiter vne sienne petite fille que le P. Pijart auoit baptisée quelques iours auparauant, comme ie l'instruisois et luy faisois faire quelques actes de foy et de contrition, ceste bonne vieille prit la parole, et me dit : Mon petit fils, tu fais bien, i'entends volontiers ce que tu dis. Mais ie ne pensois pas qu'elle fust si proche de sa mort, car elle ne paroissoit pas quasi malade. Le P. Pijart alloit tous les iours instruire les petits enfans de sa cabane ; elle estoit la premiere à luy demander qu'il la fist prier Dieu, et le faisoit auec vne can-

deur nompareille, et exhortoit les autres à bien escouter le Pere. Ceste femme auoit vne bonté et vne douceur naturelle tout à faict par dessus l'ordinaire des Sauuages.

Le 11. le P. Isaac Iogues arriua auec le petit garçon, qui luy auoit donné le long du chemin de belles occasions d'exercer la charité. Cét enfant estoit tombé malade dés le septiesme iour, et auoit tout à faict perdu l'appetit, ce qui l'affoiblit si fort, qu'au bout de quelques iours il n'auoit pas les forces de descendre du canot, beaucoup moins pour cheminer le long des saults. Les Sauuages le soulagerent de ceste peine du commencement, et le porterent deux ou trois fois; s'estans neantmoins bien tost lassez, ce fut à la charité du Pere de s'en charger. Ce fardeau luy sembloit fort leger, et l'eust apporté volontiers iusques aux Hurons ; mais la mesme charité qui luy auoit faict entreprendre quasi au dessus de ses forces, luy fit quitter apres l'auoir porté 4. ou cinq saults assez longs, crainte de le perdre et se perdre auec luy. Il s'accorda donc auec vn Sauuage, et le changea contre vn pacquet de haches plus pesantes en effect : il y a tels passages où les cheutes ne seroient pas moins que mortelles ; les Sauuages ont le pied plus ferme que nous. Auec tout cela, il eut assez de peine à gaigner les Bissiriniens ; là il commença à se mieux porter : vn peu de nourriture faict du bien en ces rencontres ; le poisson frais y abonde d'ordinaire en ceste saison. Toutesfois il estoit encor assez mal quand nous le receusmes, et fut trois semaines ou vn mois à se remettre.

Pour le Pere Iogues, Dieu nous l'amena en assez bonne santé, mais ce ne fut que pour peu de iours : ce qui me feroit aisément croire que s'il ne ressentoit dés lors de son arriuée des effects des fatigues du voyage, c'estoit en partie à cause de la ioye et du contentement qu'il auoit de se voir en possession d'vn bien qu'il auoit si longtemps souhaitté, et qu'il luy estoit presque eschappé des mains. Miscou l'auoit pensé arrester en chemin, et les PP. Pierre Chastellain et Charles Garnier, qui estoient arriuez des premiers, auoient desià faict tant d'instance au Ciel pour la Mission des Hurons, que suruenant par apres, les conclusions auoient desià esté comme prises, que pour luy il demeureroit à Kébec ; mais vostre R. eut esgard à ses saincts desirs et sur tout à la requeste que nous luy auions faite, de nous enuoyer s'il estoit possible trois ou quatre de nos Peres. Tant y a que la consolation fut bien grande de son costé, et du nostre d'autant plus sensible que, deux iours auparauant que nous auions receu quelques nouuelles, nous n'y pensions quasi plus, et ne nous attendions que pour l'année suiuante. Dieu soit infiniment beny. Le 17. il tomba malade, et que du commencement ce ne fust pas grand chose en apparence, neantmoins au bout de quelques iours la fieure parut quotidienne et assez violente. De tous les pays du monde, il est vray que voicy peut-estre le plus souhaittable à vn malade pour pouuoir dire auec verité : Dieu mercy, au lieu et en l'estat où ie suis, ie n'ay point d'autre medecin que sa paternelle prouidence, et de toutes les douceurs que peut desirer vn malade, ie n'ay à proprement parler que celles qui me viennent immédiatement du Ciel. Le P. Superieur me fit la faueur de me donner le soin du P. Iogues ; i'auois cét office dés l'an passé, mais sans pratique, Dieu nous auoit conserués tous en bonne santé ; neantmoins ie ne fus gueres long temps seul en ceste charge, car nostre cabane fut bien tost apres changée en vne infirmerie, ou plustost en vn hospital ; de sorte qu'il y auoit autant d'infirmiers que de personnes saines, et peu pour les malades. Le mesme iour, Mathurin l'vn de nos domestiques arriua auec bien de la peine, qui fit le troisiesme de nos malades cinq iours apres ; c'estoit vne recidiue qui l'empescha vn mois entier, auec toute sa bonne volonté, de nous pouuoir rendre aucun seruice ; il auoit esté assez mal mené par les chemins. C'est vn pauure pacquet à porter par les saults, qu'vne fieure ; ce fut vn bon-heur pour luy de trouuer des Sauuages assez faciles : ils ne le presserent point de ramer, si tost

qu'ils s'apperceurent de son indisposition ; ils le debarquerent mesme plusieurs fois, et quand ils auoient cabané, ils luy faisoient le meilleur traittement qu'ils pouuoient. Il eut bien de la peine à se traisner iusques aux Bissiriniens, où il fut laissé ; ses Sauuages luy firent entendre par signe le mieux qu'ils pûrent, qu'ils le iugeoient trop foible pour passer outre, qu'il y auoit encor quatre ou cinq saults à passer, où il pourroit bien demeurer. Cela alloit bien iusques là ; mais ils manquerent, en ce qu'ils luy laisserent quatre de nos pacquets, cela estoit bien empeschant pour vn malade. Là il trouua autant et plus de secours et d'assistance qu'il en eust sceu esperer, en vn pays incogneu et barbare : ils le prirent à deux, et le porterent dans vne cabane. Il y demeura trois iours; pendant ce temps là, le poisson ne luy manquoit point; mais ce n'estoit pas son faict, aussi n'en pouuoit il manger ; dequoy s'estant apperceu, Oraoüandindo (c'est vn Sauuage qui auoit coustume d'obliger les François au passage) s'en alla par les cabanes luy chercher de la chair, et fit si bien qu'il luy apporta vn canard. Au bout de trois iours, la fieure l'ayant quitté, il trouua heureusement vn canot de Hurons, qui l'embarquerent luy et ses pacquets, et l'amenerent fort doucement.

Le 23. Dominique tomba malade. Vostre R. n'entendra doresnauant parler que de maladie. Nous fusmes dés lors quasi sans domestiques ; car François Petit-pré, qui restoit seul, estoit d'ordinaire occupé nuict et iour à la chasse, c'estoit de là que nous attendions tout nostre secours, apres Dieu. Les premiers iours que nous n'auions pas encor de gibier, nous n'auions presque rien à donner à nos malades que quelques boüillons de pourpier sauuage cuit à l'eau, auec vn filet de verjus du pays : voilà nos premiers consommez. Nous auions bien vne poule, mais elle ne nous donnoit pas vn œuf tous les iours, et puis qu'est-ce qu'vn œuf à tant de malades ? C'estoit vn grand plaisir de nous voir nous autres qui estions sains, dans l'attente de cét œuf ; et encor apres, falloit-il consulter à qui nous le donnerions, et voir qui en auoit le plus de besoin : pour nos malades, c'estoit à qui ne le mangeroit pas.

Le 24. le P. Iogues se trouua en tel estat, que nous iugeasmes qu'vne saignée luy estoit tout à fait necessaire ; il y auoit deux ou trois iours que nous ne pouuions venir à bout de luy arrester le sang qui luy couloit par le nez en telle abondance et si importunément qu'il n'estoit pas possible de luy faire rien prendre qu'auec beaucoup de difficulté ; cela l'affoiblissoit fort, et la fieure ne diminuoit point, ce qui nous faisoit desià porter assez mauuais iugement de sa maladie : il fut donc conclu qu'on le saigneroit ; le tout estoit de trouuer vn Chirurgien. Nous estions tous si habiles en ce mestier, que le malade ne sçauoit qui luy ouuriroit la veine, et tous tant que nous estions, nous n'attendions que la benediction du P. Super. pour prendre la lancette en main et faire le coup ; neantmoins il s'y resolut luy-mesme, aussi bien auoit il desià saigné autrefois vn Sauuage fort heureusement, et il plut à Dieu que ceste seconde saignée fust aussi fauorable que la premiere, et que ce qui manquoit à l'art fust suppleé auec auantage par la charité. Nous en vismes de bons effects dés le mesme iour : son sang s'arresta, et le lendemain sa fieure diminua de beaucoup. Ce mesme iour le Pere Pierre Chastellain fut pris, et s'alita sur le soir. Le Pere Charles Garnier, qui faisoit les exercices spirituels, demanda ceste occasion au P. Superieur, à les interrompre pour nous ayder à assister nos malades, quoy que dés lors il commençast à sentir quelque petite indisposition, qu'il dissimula neantmoins, ne la iugeant pas telle qu'il en deust parler en ces circonstances, où il y auoit plus besoins d'infirmiers que de malades. Il luy fallut neantmoins se rendre le 27. apres auoir dit la Messe ; nous voilà reduits à trois personnes, le P. Superieur, le Pere Pijart et moy. Le P. Superieur eust esté desià assez occupé du soin de toute la maison, et le P. Pijart alloit de temps en temps faire des cour-

ses aux villages circonuoisins ; et non-obstant cela, il falloit aller au bois, à l'eau, faire la cuisine, et auoir soin de nos malades. Ce mesme iour, le P. Pijart, estant allé auec vn de nos domestiques, baptisa deux petits enfans qui luy furent presentez par leur pere mesme, qui tesmoigna souhaitter grandement que ils allassent au Ciel. Vn de ces petits innocens mourut deux ou trois mois apres, et ce miserable pere le suiuit bien tost, mais il ne voulut iamais ouyr parler du Baptesme, et les flammes de l'Enfer ne firent aucune impression sur son esprit. Nous fusmes doublement consolez à leur retour. Nous voyons à veuë d'œil la paternelle prouidence de Dieu sur ceste petite maison : car le gibier alloit croissant à mesure que croissoit le nombre des malades. Nous n'en manquasmes qu'vn seul iour, et ce fut sans doute pour nous faire vne belle leçon : vn de nos Sauuages nourrissoit vne outarde en sa cabane ; nous l'auions obligé en vne infinité d'occasions, nous la luy demandasmes à achepter, et ne la pusmes tirer de luy qu'à bonnes enseignes ; vne peau de cerf est precieuse en ce pays, encor auoit-il de la peine à s'en contenter ; mais que ne luy eussions nous point donné en ceste occasion ? sans cela nous estions sur le poinct de tuër vn de nos chiens, on n'en a pas icy d'auersion comme en France, nous n'eussions pas laissé d'en faire des boüillons à nos malades. Nous auons bien de l'obligation à la diuine bonté, qui nous combla de consolation pendant ceste petite affliction domestique : nous ne fusmes iamais plus ioyeux les vns et les autres ; les malades estoient aussi contens de mourir que de viure, et par leur patience, pieté et deuotion, rendoient bien legeres les petites peines que nous prenions apres eux nuict et iour. Pour nos Peres, ils iouyssoient d'vn bien qui n'est pas ordinaire en France, de receuoir tous les iours le S. Sacrement de l'Autel ; le P. Superieur ou vn autre, leur portoit pendant la nuict : c'est de ce thresor qu'ils tiroient tant de sainctes resolutions, et tant de bons sentimens qui leur faisoient aymer et cherir tendrement leur condition, et preferer leur pauureté à toutes les commoditez de la France. Le P. Iogues ne fut pas si tost hors de danger, que le P. Chastellain y entra ; il fut trauaillé d'vne fieure chaude qui luy causa de grandes inquietudes, et le tint iusques au 7. d'Octobre. Le P. Superieur le saigna deux fois fort heureusement, et vne fois Dominique, lequel alla si bas que nous luy donnasmes l'Extréme Onction. Sa maladie estoit vne fieure pourpreuse. Pour le P. Garnier sa fieure n'estoit pas si violente, et nous ne la iugeasmes pas autrement dangereuse, seulement elle luy causoit de grandes debilitez. Le P. Superieur essaya par deux fois à le saigner, mais le sang ne voulut point sortir ; c'est ainsi que Dieu luy gouuernoit la main selon la necessité. Parmy tout cela, il est vray qu'ils enduroient beaucoup, et nous leur portions assez de compassion, car le soulagement que nous leur pouuions donner estoit fort petit : si vn lict de plume semble souuent bien dur à vn malade, ie laisse à penser à vostre R. s'ils pouuoient estre mollement sur vn lict qui n'estoit qu'vne natte de joncs estenduë sur quelques escorces, et tout au plus vne couuerture ou quelque peau par dessus ; outre cela vne des choses les plus fascheuses et à laquelle il nous estoit presque impossible de remedier, estoit le bruit continuel tant dehors que dedans la cabane, car vous n'eussiez peu empescher les visites et l'importunité des Sauuages, qui ne sçauent ce que c'est que de parler bas, et si, souuent trouuoient-ils estrange qu'on leur donnast vn petit mot d'aduertissement sur ce point. Comme ie disois vn iour à vn Sauuage : Mon amy, ie te prie, parle vn peu plus bas ; Tu n'as pas d'esprit, me dit-il, voilà vn oiseau, parlant de nostre coq, qui parle plus haut que moy, et tu ne luy dis rien.

Le 1. iour d'Octobre, ie senty quelques attaques ; la fieure me prit sur le soir, et il fallut me rendre aussi bien que les autres ; mais i'en fus quitte à trop bon marché, ie n'eus que trois accez ; neantmoins le deuxiesme fut si vio-

lent, que ie me condamnay moy-mesme à vne saignée ; mais mon sang tint bon. Dieu me reseruoit vn remede plus naturel, qui parut à la fin du troisiesme accez, et me mit en estat de pouuoir dire la saincte Messe dés le lendemain ; toutesfois ie fus incapable six ou sept iours de rendre quasi aucun seruice à nos Peres. Les Sauuages admiroient l'ordre que nous tenions à gouuerner nos malades, et le regime que nous leur faisions obseruer ; c'estoit vne curiosité pour eux, car ils n'auoient point encor veu de François malades. Ie n'ay pas dit à vostre R. que Tonneraoüanont, vn des fameux Sorciers du pays, ayant ouy dire que nous estions malades, nous estoit venu visiter; le personnage estoit de merite et de consideration à l'entendre, quoy qu'en apparence ce fust fort peu de chose, c'estoit vn petit bossu, malfait à l'extremité, vn bout de robbe sur l'espaule, c'est à dire, quelques vieils castors gras et rapiecez : voilà vn des Oracles de tout le pays, et qui a faict plier cét Hyuer, les bourgs entiers sous ses ordonnances. Il estoit pour lors venu souffler quelques malades de nostre bourgade. Il dit d'abord au P. Super. qu'il auoit pensé s'en retourner sans nous venir voir, ne doutant point que nous n'eussions des remedes pour guerir, mais que ce qu'il nous visitoit, n'estoit que pour contenter Tsioüandaentaha. C'est vn Sauuage qui se picque de nous aymer et de faire estat de nous, et vn des esprits les plus adroits et les plus aduisez que nous connoissions. Il adiousta qu'il le faisoit d'autant plus volontiers qu'il nous regardoit comme les parens de son deffunt frere, qui auoit esté baptisé l'année precedente. Or pour nous faire venir l'eau à la bouche, et vendre mieux sa Theriaque : Ie ne suis pas, dit-il, de l'ordinaire des hommes, ie suis comme vn Demon ; aussi n'ay-je jamais esté malade ; trois ou quatre fois que le pays a esté affligé de contagion, ie ne m'en suis pas remüé dauantage pour cela ; ie n'ai iamais apprehendé le mal, i'ay des remedes pour m'en preserver. Partant si tu me veux donner quelque chose, ie me fais fort dans peu de jours, de te remettre sur pied tous tes malades. Le Pere Superieur, pour en auoir le plaisir tout entier, lui demanda ce qu'il desiroit : Tu me donneras, dit-il, dix canons de verre, et de plus vn pour chaque malade. Le P. luy respondit que pour le nombre il ne s'en mist pas en peine, que ce n'estoit pas chose de consequence, que la bonté de ses remedes ne dependoit pas de cela, outre que ce seroit tousiours à recommencer, veu que le nombre des malades alloit croissant de iour à autre ; ainsi, qu'il tînt pour tout asseuré que nous le contenterions. Il dit là dessus, qu'il nous enseigneroit les racines dont il se faudroit seruir, mais que pour expedier plus promptement, si nous voulions il trauailleroit luy-mesme, qu'il prieroit, et feroit vne suërie en son particulier, en vn mot toutes ses charlataneries ordinaires, et que dans trois iours tous nos malades seroient gueris. Il s'estoit parfaitement bien addressé. Le Pere le contenta, ou plustost l'instruisit là dessus, luy fit entendre que nous ne pouuions approuuer ceste sorte de remede, que la priere qu'il faisoit ne valoit rien et n'estoit qu'vn pacte diabolique, veu qu'il n'auoit pas la cognoissance ou la la croyance du vray Dieu, auquel seul il est permis d'adresser des vœux et des prieres ; que pour ce qui estoit des remedes naturels, nous nous en seruirions volontiers, et qu'il nous obligeroit de nous en apprendre quelques-vns. Il ne fit pas dauantage d'instance sur sa suërie, et nous nomma deux racines, à ce qu'il disoit, fort excellentes contre les fieures. Il nous instruisit de la façon d'en vser ; mais nous ne nous mismes guerres en peine d'en voir les effects : nous ne sommes pas habituez à ces remedes, et puis deux ou trois iours apres nous vismes tous nos malades quasi hors de danger. Mais il faut que vostre R. sçache icy à fonds la genealogie de ce personnage, au rapport qu'il en a fait luy mesme ; elle entendra parler de sa mort en son temps : voicy ce qu'il en a dit, au rapport que nous en a faict vn nommé Tonkhratacoüan. Ie suis vn Demon ; ie demeurois autrefois sous

terre en la maison des Demons, lors qu'il me prit fantasie de me faire homme ; voici comme la chose arriua. Ayant vn iour entendu de ce lieu sous-terrain les voix et les cris de quelques enfans qui gardoient les bleds et en chassoient les animaux et les oiseaux, ie pris resolution de sortir ; ie ne fus pas si tost sur terre, que ie rencontray vne femme. I'entre subtilement dans son ventre, et m'y forme vn petit corps ; i'auois auec moy vne diablesse, qui fit tout le mesme. Si tost que nous fusmes enuiron de la grosseur d'vn espy de bled, ceste femme voulut se deliurer de son fruict, sçachant qu'elle n'auoit pas conceu par voye humaine, et craignant que cét ocki ne luy apportast quelque malheur. Elle trouua donc moyen d'auancer son terme. Or il me semble que sur ces entrefaites ayant honte de me voir suiuy d'vne fille, et craignant qu'on ne la prist par apres pour ma femme, ie la battis tant, que ie la laissay pour morte; en effet elle vint morte au monde. Ceste femme s'étant deliurée nous prit tous deux, nous enueloppa dans vn castor, nous porta dans les bois, nous mit dans le creux d'vn arbre, et nous abandonna ; nous demeurasmes là iusques à ce qu'vn Sauuage passant par là, ie me mis à pleurer et à crier, afin qu'il m'entendist ; de faict il m'apperceut, il en porte la nouuelle au bourg; ma mere vient, elle me reprend, m'emporta en sa cabane, et m'éleua tel que tu me vois. Ce charlatan racontoit encor de soy, qu'estant ieune, comme il estoit fort mal fait, les enfans luy faisoient la guerre, et se moquoient de luy, et qu'il en auoit faict mourir plusieurs ; neantmois qu'il s'étoit enfin resolu d'endurer doresnauant, de peur de perdre le pays, s'il eust tout tué : voilà vne belle rodomontade. Vostre R. en entendra bien de plus extrauagantes en son temps. Tant y a que voilà vn des grands Medecins du pays ; il ne manquoit point de pratique. Pour nous, nous nous passasmes bien Dieu mercy de ses remedes. Nous eusmes recours à vn autre Medecin, qui nous a fait cognoistre sensiblement, comme vostre R. peut voir, son secours et son assistance, et ne s'est pas contenté de nous rendre à tous la santé, mais il a tellement disposé ceste petite affliction, que de quelque biais que nous la considérions, nous ne pouuons que nous ne la prenions comme vne faueur tres-signalée. C'est vne chose tout à faict desirable (quoy qu'on ait eu desjà auparauant vne infinité d'occasions d'apprendre à ne se confier qu'en Dieu), d'auoir icy à son arriuée vne leçon si claire et si intelligible de ceste belle vertu. Nous sçauions bien tous que *non in solo pane viuit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei*; mais nous n'auions pas encor experimenté que dans vn si grand denuëment de remedes humains, tant de personnes peussent si aisément et si doucement recouurer la santé à la faueur de la seule prouidence diuine. Pour ne point obliger Dieu à nous guerir par quelque sorte de miracle, de huict mois que dure ceste contagion, nous ne pouuions tomber malades en vn temps plus fauorable qu'en Automne, qui est la seule saison du gibier ; tout le reste de l'année il est assez rare. Nous n'auions que François Petit-pré qui nous pust assister en ce poinct, et Dieu nous le conserua tousiours en bonne santé, nonobstant les trauaux continuels de la chasse, outre les veilles ordinaires de la maison, quand il y estoit. Nous eussions tous volontiers donné nos vies pour la conseruation de la personne du P. Superieur, qui a vne si parfaite cognoissance de la langue; et il plut à ceste diuine bonté luy maintenir tousiours des forces suffisantes pour exercer sa charité en nostre endroit nuict et iour. Dauantage Dieu ayant resolu de tirer de nous quelques petits seruices pour la consolation et conversion de nos Sauuages, n'estoit il pas bien raisonnable que nous fussions malades des premiers pour être dauantage hors des prises du mal, leur faire estimer quelques petits remedes, dont nous les deuions ayder, et auoir vne belle entrée pour leur faire cognoistre le maistre de nos vies, leur donnant à entendre que nous luy

estions priuatiuement à tout autre redeuables de nostre guerison? Mais en fin, mon R. Pere, nous pouuons dire que *perieramus nisi perijssemus*, et que nous serions peut-estre morts maintenant, si nous n'eussions esté malades : c'est vne chose qui a souuentesfois esté dite durant les mauuais bruits qui couroient de nous par le pays, que si nous n'eussions esté affligez aussi bien que les autres, on n'eust point douté que nous n'eussions esté la cause du mal. Vostre R. sçait comme on traitte icy les empoisonneurs ; nous luy mandions l'an passé et nous en auons veu nagueres vn exemple de nos yeux, et la chose n'a esté que trop auant pour pouuoir dire que nous n'en eussions pas esté quittes à meilleur marché. Nous nous estimions tous heureux de mourir en ceste occasion, mais puis qu'il a pleu à ceste diuine misericorde nous conseruer la vie, ce nous est vne nouuelle obligation de l'employer pour sa gloire, et ne nous point espargner en tout ce qui pourra auancer la conuersion de nos Sauuages.

Le secours que nous auons rendu aux malades de nostre bourgade, et la Prouidence de Dieu en la conuersion des vns et l'abandonnement des autres.

CHAPITRE IV.

Enuiron le 15 d'Octobre, que nos malades furent tout à fait hors de danger, et commencerent à reprendre la nourriture ordinaire du pays, nostre principal employ iusques au 17. de Nouembre fut d'assister les malades de nostre bourgade. De bonne fortune la saison de la chasse n'estoit pas encor passée, et nos hommes eurent bien la charité de prendre pour eux vne partie de la peine qu'ils auoient prise pour nous ; ie dis pour eux, car nous nous contentasmes d'ordinaire pendant ce temps là des viures du pays, et si nous nous passons bien de gibier tout le reste de l'année, nous nous en priuasmes pour lors d'autant plus volontiers que nous esperions que par ces petits offices de charité, Dieu nous feroit la grace de cooperer au salut de quelque âme. Voicy l'ordre que nous tenions : nous les visitions deux fois le iour, le matin et le soir, et leur portions des boüillons et de la viande, selon l'état et la disposition des malades, prenans tousiours l'occasion de les exhorter à auoir recours à Dieu, et les disposer doucement au Baptesme. Nous auions mangé pendant nos maladies le peu de raisins et de pruneaux, et quelques petits remedes que vostre R. nous auoit enuoyés, ne nous en seruant que dans la necessité, de sorte qu'il nous en restoit encore une bonne partie, que nous auons fait filer iusques à present ; tout s'est donné par compte, deux ou trois pruneaux, ou 5. ou 6. raisins à vn malade, c'estoit luy rendre la vie. Nos medecines ont eu des effets qui ont esclatté par tout le pays, et cependant ie vous laisse à penser quelles medecines, vn petit sachet de sené a seruy à plus de 50. personnes ; on nous en a demandé de tous costez ; et quelquesfois le plaisir estoit que si le malade se trouuoit trauaillé d'vne retention d'vrine, nostre medecine n'operoit iustement que pour cela. Simon Baron a rendu de bons seruices en ceste occasion, car ayant appris autresfois au Chibou en vne pareille necessité à manier la lancette, il n'a pas manqué icy de practique tout le long de l'hyuer, et les lancettes nous ont plustost manqué qu'à luy la bonne volonté, et à nos Sauuages le désir d'estre saignez, pour en auoir veu de bons effets en la guerison de plusieurs personnes presque abandonnées. Si nous ne commençasmes que pour lors à nous employer tout à faict à les secourir, ce n'est pas qu'ils n'eussent esté quelque temps auparauant accueillis du mal ; nostre cabane estoit encore saine et entiere, qu'il y auoit desià des malades en nostre bourgade et à la Rochelle. Dés le 29. de Septembre que le mal alloit croissant, deux vieillards estoient venus trouuer le P. Superieur pour s'assembler et faire quelque priere publique, pour chasser la contagion et l'enuoyer ailleurs, c'est ainsi qu'ils parloyent. Le Pere les instruisit là dessus,

et agrea leur requeste ; mais cela ne se put faire encor si tost, la pluspart estoient à la pesche. Nous les auions assistez dés lors, principalement pour ce qui est du spirituel, car pour le reste nous auions vsé de quelque reserue : les enfans de la maison sont preferables aux estrangers ; nous voyons bien chez nous le commencement du mal, mais nous n'auions pas la veuë assez perçante pour en voir la fin.

Or auant que de passer outre, vostre R. me permettra, s'il luy plaist, de repasser vn peu sur mes pas, et ramasser ce que i'ay obmis pour euiter la confusion, et d'abord ie tombe sur vn suject qui nous a souuent touchés bien sensiblement, et maintenant que ie me dispose à l'escrire, ie me sens le cœur tout saisi, et peu s'en faut que les larmes ne me tombent des yeux.

Le 2. iour d'Octobre, vn ieune enfant âgé d'onze à douze ans mourut sans baptesme en nostre bourgade. Il s'appelloit Arakhié, c'est à dire iour faillant ; ce nom ne luy conuint iamais mieux qu'en sa derniere maladie et sur le poinct de sa mort ; iusques alors c'auoit esté comme vn petit Soleil qui montoit à veuë d'œil. Vostre R. s'estonnera que ie parle en ces termes d'vn enfant et d'vn Sauuage, neantmoins ie ne pense pas vser beaucoup d'exaggeration : il auoit des aduantages de nature qui surpassoient non seulement le commun de ces peuples barbares, mais mesme l'ordinaire de la France. Il auoit le corps assez bien fait, et l'esprit encor mieux, et si sa stature et la grandeur de son corps montoit au dessus de son âge, la gentillesse de son esprit et la force de son iugement le faisoit marcher quasi de pair auec les hommes faits. Il estoit posé, graue, officieux, et d'vn aggreable entretien ; il estoit complaisant et se picquoit de paroistre serieux parmy les insolences de ses compagnons, sur tout en nostre presence ; il estoit docile à merueille, et comme il auoit la memoire fort heureuse, il apprenoit aisément tout ce qu'on luy enseignoit, et tesmoignoit vne grande inclination pour nos Ss. mysteres ; il sçauoit fort bien le *Pater*, l'*Aue*, le *Credo*, les Commandemens de Dieu, et quelques autres petites prieres. Le P. Daniel estoit son maistre l'an passé, et en auoit vne satisfaction qui ne se peut dire, il ne tint pas à luy qu'il ne fust vn de nos Seminaristes, mais l'amour que ses parens auoient pour luy le priua de ce bien ; ils en sont maintenant aux regrets. Il fut par apres vn des escoliers du P. Pijart, qui trouuoit aussi beaucoup de consolation à l'instruire. Vn iour, en l'absence du pere, apres que ie luy eus fait dire les Commandemens de Dieu : Il est vray, me dit-il, que voilà vn beau discours. Ce n'estoit pas la premiere fois qu'il auoit faict ceste reflexion. Il se plaisoit grandement auec nous ; il demeuroit souuent vne grande partie de la iournée en nostre cabane, et ne nous quittoit qu'à l'occasion de la nuict. Quelque temps apres la mort du pere de Louys de Saincte Foy, comme le Pere Pijart le faisoit prier Dieu, il luy dit de son propre mouuement, parlant de ce miserable, qu'il n'estoit pas allé au ciel, d'autant qu'il estoit mort sans baptesme, et n'auoit pas eu soin de se recommander à Dieu ; et en ceste mesme occasion, vn sien petit cousin faisant le difficile pour dire quelques petites prieres que le Pere luy auoit apprises, cét enfant perd la parole. Courage, luy dit-il, mon cousin, priez bien Dieu : c'est lui qui nous donne tout ce que nous auons, le blé, les fruicts, le poisson. Cela est remarquable pour vn enfant. Mais voici ce qui nous fait baisser les yeux, et admirer en toute humilité les secrets iugemens de Dieu. Vn mois auant sa mort et plus de quinze iours auant que de tomber malade, il fit de grandes instances pour estre baptisé, et continua plusieurs iours en sa requeste, tantost s'addressant au Pere Pijart, tantost au P. Superieur ; nous fusmes tout prets de luy accorder ce qu'il nous demandoit auec tant de ferueur, veu mesme qu'il estoit fort bien instruit, et que nous auions le consentement de ses parens. Neantmoins, tout bien consideré, nous iugeasmes plus à propos de differer pour quelque temps : nous n'auions point encore baptisé per-

sonne qui eust l'vsage de raison, sinon en danger de mort; c'eust esté par trop exposer le sainct Baptesme, d'estre lui seul de Chrestien en sa cabane, et quoi que toute la famille temoignast assez bonne volonté pour le Baptesme, neantmoins ils remettoient la chose au retour de *Satouta* leur parent, et maintenant vn de nos Seminaristes à Québec. Sur ces entrefaites, le voila accueilli de la contagion; cét enfant est pris le premier, sa grand mere et sa mere le suiuent, et en peu de iours les voila 4. ou 5. sur la litiere. Il y auoit ce sembloit quelque sujet de bien esperer des vns et des autres en ceste occasion, et que le danger de mort et la crainte des peines eternelles preuaudroient à toutes les considerations qu'ils auoient alleguées pour iustifier leur pesanteur en vne affaire de telle importance; et sur tout nous nous resioüissions de voir que Dieu nous presentoit vn moien de contenter l'enfant et lui accorder sa requeste. Mais il en arriua tout autrement. Le P. Superieur alla souuentesfois pour les visiter; mais ou il trouuoit la porte fermée, ou on lui fermoit la bouche aussi tost qu'il vouloit faire quelque ouuerture du Baptesme; ils auoient fait vn retranchement dans la cabane où estoit l'enfant, iamais ils ne voulurent permettre au P. de le voir, ou lui parler, et puis à peine auoit il dit trois mots, qu'on lui disoit incontinent qu'il s'en allast. Nous n'en auions pas si mauuaise opinion, iusques à ce que se voians vn iour pressez par le Pere, ils se declarerent tout à fait, et la mere dit nettement que ni l'enfant, ni personne ne seroit baptisé, puisque *Akhioca* ne l'auoit point esté. Ce Sauuage estoit vn de leurs parens, qui estoit mort à la Rochelle dés le 23. de Septembre. Cét enfant ne disoit mot à tout cela, et cependant il empiroit de iour en iour. Les occupations continuelles que nous donnoient nos malades, ne nous empeschoient pas de rechercher toutes sortes de voies pour les gagner; nous les assistions de tout nostre possible de tout ce qu'ils pouuoient souhaitter, et preuenions souuent leurs demandes; ils persisterent tousiours dans leur opiniastreté. Quoi que les parens n'aient pas ici beaucoup d'ascendant sur leurs enfans, neantmoins les enfans deferent grandement aux sentimens des peres et meres, quand il est question du Baptesme; nous ne l'auons que trop experimenté, aussi dirai-ie en passant que plusieurs de ceux qui se sont opposez au Baptesme des autres et nommement de leurs enfans, tombans par apres eux mesmes malades, ou ont resisté opiniastrément au Baptesme et sont morts miserables, ou ont esté emportez auant que nous en eussions eu quelque cognoissance. Ie ne sçai pas quelle sera la fin de ceste miserable mere, elle est encore pleine de santé; mais tant y a qu'elle fut en partie la cause du malheur de son fils. Le Pere Pijart l'alla voir la veille de sa mort, et trouua moien de luy parler; il s'adressa premierement à la grand'mere, mais n'en tirant aucune satisfaction, nonobstant toutes les considerations qu'il luy pût alleguer, il se tourna vers l'enfant, luy demanda ce qu'il lui en sembloit, luy representant que la chose estoit tout à fait en sa disposition; qu'il voioit bien le danger où il estoit, et qu'il ne tenoit qu'à lui qu'il n'allast au ciel apres la mort. Il lui demanda aussi s'il ne croioit pas tout ce qu'on luy auoit enseigné; il lui repeta mesme les principaux poincts de nostre croiance. A tout cela il ne fit autre réponse sinon, *chieske*, que sçai-ie. Le Pere vouloit poursuiure à lui faire plus d'instance; mais outre que la grand'-mere se tenoit tousiours sur la negatiue pour ce qui estoit du Baptesme, sa mere, qui estoit pour lors dans vne fiéure chaude, print vn tison ardent, et se tournant vers le Pere, fit mine de lui vouloir ietter, luy criant qu'il s'en allast. Il se retira donc, et ce pauure enfant mourut la nuict; ce fut bien vne nuict pour luy: helas que cette nouuelle nous affligea! et que cette mort nous donne encor bien auant au cœur, quand nous y pensons!

L'onziesme du mesme, arriua Simon Baron, amené par *Endahiaconc*, premier Capitaine du bourg de *Teanaostahé* et de la Nation des *Atignenongach*. Ce

Sauuage nous tesmoigna vne grande satisfaction du traittement que l'on faisoit à Quebec à nos Seminaristes, et nommément à son nepueu, adioustant qu'il les auoit exhortez à se tenir tousiours dans le deuoir et à ne donner aucun mescontentement à nos Peres ; que pour lui il faisoit estat maintenant d'estre de nos parens, et qu'en ceste qualité il pretendoit estre des maistres de la grande riuiere.

Le douziesme, le P. Pijart fit vne course à *Khinonascarant*, ce sont trois petites bourgades à deux lieuës de nous. Il y rencontra vn homme qui en apparence s'en alloit mourant ; il prit occasion de l'instruire et lui parler du Baptesme. Ce malade l'escouta volontiers du commencement, et tesmoigna mesme qu'il seroit bien aise d'estre baptisé ; mais sa femme suruenant, le diuertit de ce dessein, lui representant qu'il n'étoit pas à propos qu'il allast au ciel, veu qu'il n'y auoit là aucun de ses parens, et dit au Pere, qu'il ne se mist pas dauantage en peine, qu'aussi bien il n'auoit pas de iugement, et qu'il ne sçauoit ce qu'il disoit : si bien qu'ils en demeurerent là ; mais de bonne fortune pour lui, sa maladie ne fut pas mortelle. C'est vne chose tout à fait digne de compassion, de voir comme quelques-vns prennent les discours que nous leur faisons du ciel. Vn Sauuage disoit en quelque occasion au P. Superieur, qu'ils n'étoient pas bien aises, quand nous demandions aux malades, où ils desiroient aller apres la mort, au ciel, ou en enfer : Cela n'est pas bien, disoit-il, nous ne faisons point ces sortes de demandes nous autres, car nous esperons tousiours qu'ils ne mourront pas et qu'ils recouureront leur santé. Vn autre disoit : Pour moi, ie n'ai point enuie d'aller au ciel, ie n'y ai point de cognoissance, et les François qui y sont n'auroient garde de me donner à manger. Ils ne pensent pour la pluspart qu'au ventre et aux moiens de prolonger ceste vie miserable.

Le 13. vn Sauuage nommé *Teientoen*, se trouuant bien malade, enuoia de son propre mouuement querir le P. Superieur, et lui demanda instamment le Baptesme, luy tesmoignant qu'il auoit tousiours creu tout ce que nous enseignions, et qu'il desiroit aller au ciel. Ce bon homme parloit de cœur, et le Pere lui aiant expliqué briefuement les Articles de nostre croiance et les Commandemens de Dieu : Oui dea, dit-il, ie crois tout cela, et suis resolu de garder tout ce que Dieu a dit. Il fut donc baptisé et nommé Ioseph. Nous auions aimé ce Sauuage pour l'affection qu'il auoit tousiours fait paroistre à entendre nos saincts Mysteres : il n'auoit point manqué d'assister aux Catechismes de l'Hyuer precedent, et ce auec vne attention remarquable ; il nous auoit lui mesme amené ses petits enfans pour estre baptisez, et vne sienne petite fille faisant quelque difficulté, il voulut neantmoins qu'on passast outre, disant que ce n'étoit qu'vn enfant, et que la chose n'étoit pas en sa disposition. Nous auions desia admiré sa douceur, sa patience, et sa charité à assister sa femme pendant vne maladie de trois et quatre mois, et si ceste femme estoit d'vne humeur assez fascheuse. Nous auions bien eu de la peine à la disposer au Baptesme, et depuis qu'il auoit esté veuf, il auoit eu vn tres-grand soin de 3. ou 4. petits enfans qui lui estoient demeurez ; il auoit pour eux l'amour et la tendresse d'vne bonne mere. Ce nous estoit vne consolation de le visiter et l'assister, pendant sa maladie ; nous le trouuions tousiours disposé à prier Dieu, et à lui demander pardon de ses pechez ; souuent il nous preuenoit, et nous témoignoit le soin qu'il auoit nuict et iour de se recommander à Dieu. Il perseuera dans ces bons sentimens iusques à la mort, et immediatement auant que de mourir, il dit à sa mere : Ie m'en vai au Ciel auec vn beau François qui me vient querir ; Et elle, lui aiant respondu qu'il seroit bien-heureux, et se disposant à lui faire prendre quelque chose, il expira doucement. Plaise à ceste diuine misericorde nous donner souuent de semblables consolations. Ce sont des effects des feruentes prieres de tant d'âmes saintes qui importunent le ciel

nuict et iour pour le salut de ces pauures âmes abandonnées.

Cependant le Diable faisoit des siennes ailleurs, et parlant par la bouche du Sorcier *Tonneraüanont*, destournoit ces peuples d'auoir recours à Dieu. Il y auoit desia quelque temps que ce petit bossu auoit declaré que tout le païs estoit malade, et lui auoit ordonné vne medecine, ie veux dire vn ieu de crosses pour sa guerison. Ceste ordonnance auoit esté publiée par toutes les bourgades ; les Capitaines s'estoient mis en deuoir de la faire executer, et la ieunesse n'y auoit point espargné ses bras, neantmoins sans effet ; le mal n'auoit pas laissé de croistre et de gagner tousiours dauantage, et le 15. d'Octobre nous comptions dans nostre petite bourgade treize à 14. malades : aussi nostre Sorcier ne se faisoit fort pour lors d'entreprendre la guerison de tout le païs. Neantmoins, il auança vne parole aussi temeraire qu'elle estoit auantageuse pour le bourg *Onnentisatj*, d'où il estoit : il ne se contenta pas de donner quelque esperance que personne ne seroit malade, il en donna des asseurances qu'il faisoit indubitables, fondées sur le pouuoir qu'il pretendoit auoir sur la contagion en qualité de Demon ; on lui donna incontinent dequoi faire festin. Ceste rodomontade courut par tout, et fut prise comme vne verité ; on estimoit desia heureux et hors de danger tous ceux qui estoient d'*Onnentisatj* ; ce qui nous obligea de nous emploier aupres de Dieu, et supplier sa diuine bonté de confondre le diable en la personne de ce malheureux, et tirer sa gloire de ceste affliction publique. Et le lendemain 14. nous fismes vœu de dire à ceste intention 30. Messes en l'honneur du glorieux Patriarche sainct Ioseph. Nous n'auons pas esté long temps sans auoir dequoi fermer la bouche à ceux qui nous vantoient ses proüesses, et ce Bourg n'a esté gueres moins espargné que les autres ; il y a eu grand nombre de malades, plusieurs en sont morts ; le ciel y a gagné, comme nous esperons. Le mesme iour nous baptisames en nostre bourgade vn Sauuage nommé *Onendoüerha* et sa femme, tous deux bien malades ; ils auoient demandé quelques iours auparauant le Baptesme auec beaucoup de ferueur, et satisfirent grandement au P. Superieur, quand il fallut venir à vne instruction plus particuliere ; neantmoins ils sont encor tous deux en pleine santé. C'est vn desplaisir pour nous, que, comme nous n'auons pas encor de Bourgs entierement conuertis, nous ne tirons par apres que de belles paroles de ces nouueaux Chrestiens que nous n'auons baptisez que dans l'extremité ; le torrent des vieilles coustumes et des superstitions ordinaires les emporte. Nous attendons tous les iours qu'il plaise à Dieu y mettre la main, et nous esperons bien tost ceste faueur du Ciel.

Le 20. mourut vne malheureuse femme nommée *Khiongnona ;* ie dis malheureuse, d'autant que, comme il est à presumer, par vne malice pure, suiuie d'vn abandonnement de Dieu manifeste, elle auoit refusé le Baptesme. Le P. Superieur l'en auoit sollicitée plusieurs fois ; souuent ie lui auois fait compagnie, nous lui portions tous les iours des boüillons et quelque morceau de viande. Du commencement elle s'étoit laissé instruire en partie et auoit donné quelque consentement pour le Baptesme ; mais depuis, cinq ou six iours durant auant sa mort, nous n'en pûmes tirer aucune satisfaction ; tantost elle faisoit la sourde oreille, tantost elle disoit elle mesme qu'elle n'entendoit point, et cependant, si vous parliez de lui donner quelque chose, elle vous entendoit fort bien. Il me sembloit voir sur son visage des traces d'vne âme reprouuée. Vn iour que le P. Superieur la pressoit sur le poinct de sa conuersion : Chassez les moi, dit-elle, qu'ils s'en aillent. Ceux qui estoient-là presens nous vouloient faire croire que ce n'estoit pas de nous qu'elle parloit, mais que quelques chiens qui estoient-là autour l'importunoient. Vne sienne sœur la desobligea bien en ceste occasion, car elle fut en partie la cause de son endurcissement ; c'est vn esprit fort mal fait. Elle auoit souuent tesmoigné au P. Superieur qu'elle n'aggreoit pas les

discours qu'il faisoit du Baptesme. Entre autres, vn iour qu'il representoit à la malade, qu'elle eust à faire choix du lieu où elle vouloit aller apres la mort, et la pressoit fort de prendre la derniere resolution : Mon frere, dit-elle, tu n'as pas d'esprit, il n'est pas encor temps, elle y aduisera quand elle sera morte. Ie ne sçay pas quelle fin Dieu luy reserue, mais son mari et vne sienne fille moururent aussi sans Baptesme quelque temps apres. Pour le mari, nous ne pouuons auoir recours qu'aux iustes iugemens de ceste diuine Prouidence, car d'ailleurs il paroist assez bon Sauuage. Sur le commencement de sa maladie, ie l'auois visité en l'absence du P. Superieur, et en estois sorti fort satisfait : il m'auoit tesmoigné dés lors qu'il estoit fort content d'estre baptisé, mais il n'y auoit pas encor d'apparence. Le P. Superieur estant de retour, le trouua dans la mesme volonté iusques à la veille de sa mort ; neantmoins le danger ne paroissant pas encor manifeste, il iugea à propos de differer son Baptesme iusques au lendemain, mais sa mort nous preuint ; nous fusmes bien estonnez le matin quand nous entendismes la cabane retentir de plaintes. Pour sa fille, ce fut à mon aduis par vn iuste chastiment de Dieu qu'elle fut priuée de la grace du Baptesme. Deux choses contribuerent beaucoup à son malheur : la premiere, qu'elle estoit débordée auec excez, et quoy que les Sauuages n'vsent gueres de retenuë en matiere de chasteté, neantmoins elle s'estoit renduë remarquable en ce poinct, et se prostituoit à toute rencontre ; l'autre cause fut vne affection déreglée qu'elle et ses parens auoient pour sa santé, de sorte qu'elle estoit quasi incapable de toute autre pensée pendant sa maladie, et sa mere ne nous parloit d'autre chose que des moiens de lui procurer sa guerison. Aussi Dieu, qui se sert souuent des pechez des hommes comme d'instrumens pour les punir, permit qu'à l'occasion d'vn medecin qui la souffloit et lui donnoit quelque breuuage, elle ne fut pas sollicitée efficacement du Baptesme. Comme nous allions, le P. Garnier et moi, instruire à l'ordinaire les petits enfans, le P. Superieur nous auoit donné commission de la voir et luy rapporter l'estat de sa santé ; mais la porte de sa cabane se trouua fermée, les operations de ce sorcier demandoient le silence. Nous fismes nostre petite ronde par les autres cabanes, à dessein de retourner par là, mais nous trouuasmes que ce n'estoit pas encor fait ; nous ne nous en mismes pas autrement en peine, d'autant que iusques alors nous ne l'auions pas iugée si mal ; il n'est pas croiable comme ceste sorte de contagion est trompeuse, de fait elle ne passa pas la nuict.

Le 21. on apporta de la Pesche vn pauure vieillard assez malade, nommé *Anerraté*, pere de *Khiongnona*. Ce Sauuage auoit autant d'inclination et d'affection pour le Baptesme, que sa fille en auoit eu d'auersion. Le 23. le P. Superieur l'instruisit et ne iugea pas neantmoins à propos de precipiter si fort son Baptesme ; mais comme si ce bon vieillard eust senti les approches de la mort, il pria instamment le pere de ne pas differer long temps, et qu'il ne manquast pas de le venir baptiser le lendemain matin dés le poinct du iour, lui tesmoignant qu'il croioit fermement tous nos Mysteres, et qu'il souhaittoit aller au ciel. Le P. lui accorda sa requeste, et ce auec tant de consolation de part et d'autre, qu'il estoit aisé à voir que c'estoit vn coup du ciel, et vne misericorde de Dieu bien particuliere ; de fait il perdit le iugement fort peu de temps apres, et mourut dés le mesme iour. Ce Sauuage estoit *Algonquin* de Nation, et auoit esté esleué dés son bas âge parmi les Hurons. Quelle prouidence de Dieu ! sans doute que ceste si heureuse fin lui aura esté octroiée de ceste infinie bonté en consideration de la grande assiduité qu'il auoit tousiours apportée à entendre la parole de Dieu. Les bonnes qualitez que i'ai loüées ci-deuant en quelques autres, estoient beaucoup plus notables en cestui ci ; il auoit vne douceur naturelle qui gaignoit tout le monde ; ce n'estoit pas vn homme sujet à son ventre, il estoit

sobre par dessus le commun des Sauuages. Ses visites quoi qu'assez frequentes ne nous estoient point importunes : les autres ont d'ordinaire quelque chose à demander ; pour lui il ne nous visitoit que par amitié, et vous le trouuiez tousiours disposé à entendre quelques bons discours. Dans les catechismes que faisoit le P. Sup. l'hyuer precedent, il estoit tousiours des premiers à prendre la parole et à loüer nos Mysteres, et nous auoit souuent tesmoigné vne bonne volonté de se faire Chrestien. Ce sont des pierres precieuses que Dieu nous decouure au milieu de ces terres abandonnées, et nous auons tout sujet de croire qu'elles ne nous seront pas si rares à l'auenir, puisque nous sommes resolus de les aller chercher doresnauant dans les bourgades les plus peuplées et les plus considerables du païs, où la prouidence de Dieu ne manquera pas d'en faire paroistre et esclatter à nos yeux vn plus grand nombre.

Le 4. de Nouembre, vn Sauuage, que nous auions baptisé quelques iours auparauant, nous pria de baptiser sa femme, qui estoit fort malade ; et du commencement elle tesmoignoit en estre fort contente, mais le P. Sup. lui aiant representé, qu'estant baptisée elle deuoit faire estat de ne se separer iamais d'auec son mari, à cela elle demeura muette ; et en suite, se voiant pressée sur le Baptesme, elle respondit en sa presence *teoüastato*, c'est à dire ie ne veux pas, quoi que son mari eust desia fait entendre au Pere, que pour lui il estoit content de ne la quitter iamais. Nous n'en pûmes rien tirer autre chose ; graces à Dieu elle est encor viuante. Voilà deux beaux mariages.

Le 5. nous eusmes encor deuant nos yeux vn exemple de la Iustice de Dieu, en la mort d'vn nommé *Oronton ;* il ne voulut iamais ouïr parler du Baptesme, pour toutes les considerations que le P. Superieur lui put representer. Ie lui en parlai encor fort particulierement vn peu auant sa mort, mais ie ne pûs tirer de lui autre response, sinon qu'il vouloit aller au lieu où estoient ses ancestres. Il y auoit desia long temps que ce mauuais esprit s'estoit declaré, et auoit souuent fait paroistre qu'il ne croioit point ce que nous enseignions ; il s'en estoit mesme mocqué, et s'il assistoit quelquesfois au Catechisme, ce n'estoit que pour auoir quelque morceau de Petun. Outre cela c'estoit vn Lyon et vn Tygre dans sa colere, et s'offensoit de rien ; il auoit par fois mis quelques-vns de nos domestiques en des peurs et des apprehensions qui n'estoient pas trop agreables ; il auoit mesme témoigné quelque mauuaise volonté, et vsé de menaces. Neantmoins nous l'assistasmes de tout ce que nous pûmes pendant sa maladie, pour tascher de le gaigner à Dieu ; mais nous auons desia souuent remarqué en plusieurs de nos Sauuages, que le mespris de nos saincts Mysteres est vne fort mauuaise disposition à vne bonne conuersion à l'article de la mort ; ie ne me souuiens point d'en auoir veu vn seul qui ait fait vne heureuse fin, au contraire i'ai remarqué que la plus part sont sortis de ceste vie auec des signes manifestes d'vn abandonnement de Dieu et de reprobation.

Ossosané, affligé de contagion. Diuerses courses que nous y auons faites au temps le plus fascheux de l'hyuer. Continuation de la mesme maladie dans nostre Bourgade, et l'assistance que nous auons renduë aux lieux circonuoisins accueillis du mesme mal.

CHAPITRE V.

Nous auions esperé que, comme il arriue d'ordinaire en France et ailleurs, les premieres froidures arresteroient le cours de ceste maladie contagieuse ; mais il en est arriué tout autrement, et le fort de l'Hyuer a esté aussi la force du mal ; de sorte que dés le 10. ou 12. de Nouembre nous nous en vismes presque inuestis de tous costez. Ce qui nous fit resoudre à diuiser nos soins, et ouurir nos cœurs aux necessitez de ce

pauure peuple. Pour eux, ils n'auoient recours qu'à leurs Sorciers, et n'espargnoient point les presens pour tirer d'eux quelques remedes imaginaires; mais leurs bons Anges, ausquels leurs âmes estoient precieuses, nous tendoient les bras, et Dieu mesme qui auoit dessein de toute eternité de faire misericorde à plusieurs, nous donnoit de fortes inspirations de les aller secourir, mésprisans toutes sortes de considerations humaines, et nous abandonnans à la conduite de son amoureuse prouidence. Nous auions besoin de prendre ces saintes pensées pour animer nos pas, car d'ailleurs nous n'auions gueres de motifs humains qui nous portassent à ceste entreprise. On auoit dés lors semé de fort mauuais bruits de nous par le païs: ce petit Sorcier faisoit desia sonner bien haut, qu'il auoit veu venir la maladie du costé du grand Lac; on ne parloit que d'vn capot supposé, et empoisonné, disoit-on, par les François, et le Capitaine *Aënons* auoit desia rapporté d'vn Sauuage de l'Isle, que feu Monsieur de *Champlain* estoit mort auec la resolution de ruiner tout le païs. Outre cela, apres auoir assisté les malades de nostre Bourgade auec tant d'assiduité l'espace d'vn mois, et nous estre osté les morceaux de la bouche pour leur donner, encor s'en trouuoit-il qui disoient que ce que nous leur portions les faisoit mourir, et d'autres qui nous voioient tous les iours tirer la graisse des boüillons que nous leur preparions, qu'eux mesmes estiment fort nuisible aux malades, adioustoient, qu'il n'y auoit pas dequoi nous auoir beaucoup d'obligation; que si nous donnions quelque chose aux malades, ce n'estoit que ce que nous eussions ietté; que nous en reseruions tousiours le meilleur pour nous; que ce pot, qui estoit nuict et iour aupres de nostre feu, n'estoit que pour amasser force graisse: voilà comme ils parloient. Et enuiron ce temps-là estant allé instruire les petits enfans à l'ordinaire, vn Sauuage me donna vn morceau de poisson, et me fit ce compliment: Regarde, voilà comme il faut faire, quand on se mesle de donner: vous autres, vous estes des vilains; quand vous donnez de la viande, c'est si peu, qu'il n'y en a pas quasi pour en gouster: Et ce pendant sa cabane estoit vne de celles qui auoient plus de suiet d'estre satisfaites de nos liberalitez. Toutes ces mescognoissances nous sont comme autant de faueurs du ciel, qui nous mettent en vne sainte necessité en toutes nos actions de ne chercher purement que Dieu.

Doncques le 17. de Nouembre, le P. Superieur, voiant que tout estoit assez paisible en nostre Bourgade, et que ce qu'il y restoit de malades commençoit à se mieux porter, partit pour aller à *Ossosané*, accompagné du P. Isaac Iogues et de François Petitpré. Ce premier voiage ne fut pas bien long; il y baptisa neuf malades, trois petits enfans, et six adultes. Il retourna le 20. sa presence estoit ici necessaire, sur le commencement de ces mauuuis bruits; et puis nos Sauuages auoient donné quelque parole qu'ils desiroient s'adresser à Dieu en ceste affliction publique et implorer solennellement son secours; il falloit les disposer à ceste action.

Le 27. vne femme mourut à nostre Bourgade; elle auoit esté baptisée le iour precedent. Le mesme iour son pere nous vint raconter vn songe tout à fait agreable, qu'elle euoit eu, à l'entendre, vn peu auant sa mort: ce songe supposé ne tendoit qu'à auoir quelques cordes de rassade. Il nous dit donc qu'elle auoit esté quelque temps comme morte, et qu'estant reuenuë de ce profond assoupissement, elle nous auoit demandez, et auoit tesmoigné qu'elle ne desiroit point aller où vont les Hurons apres la mort, qu'elle vouloit aller au Ciel où alloient les François; qu'elle en venoit, qu'elle y auoit veu vne infinité de François, beaux à merueille, et quelques Sauuages de sa cognoissance, qui auoient esté baptisez, entre autres vn sien oncle et sa sœur qui estoit morte Chrestienne peu de iours auparauant; que son oncle lui auoit dit: Eh bien, ma niepce, vous voila donc venuë; et que sa sœur luy auoit demandé, si *Echon* (parlant du P. Superieur)

ne lui auoit rien donné en partant ; à quoi elle auoit respondu que non ; que l'autre lui auoit reparti : Pour moi, voila vn bracelet de rassade qu'il me donna ; et que là dessus celle-ci s'estoit resoluë de retourner et nous en venir demander autant ; qu'elle estoit reuenuë à soi, et qu'ayant raconté son songe, elle auoit incontinent perdu le iugement, et estoit morte : c'est pourquoi il prioit qu'on lui donnast autant de rassade, qu'on en auoit donné à sa sœur pour la contenter. Voilà vn homme qui a de belles idées du ciel et de l'estat des bienheureux.

Le mesme iour Dieu nous aiant donné vn morceau de cerf, nous en fismes festin à nos Sauuagas pour prendre occasion de leur tesmoigner le ressentiment que nous auions de leur affliction ; et pour y proceder à la mode du pays, nous leur fismes vn present de 400. grains de Pourcelaine, vne couple de haches et vne peau d'Orignac. Le P. Superieur prit aussi occasion de les exhorter à croire en Dieu, à implorer sa misericorde, et luy faire vn vœu solennel en cette necessité publique ; ils agreerent la proposition, et promirent de tenir entre eux conseil là dessus. Apres le festin, le P. Pijart partit pour aller coucher à *Arontaen,* où il baptisa 3. petits enfans. Ce n'estoit pas ce qui l'auoit amené ; il estoit allé voir vne pauure femme bien malade. Mais elle ne fit point d'estat du baptesme, et fit au Pere la response ordinaire des Sauuages, qu'elle ne vouloit point quitter ses parens, et qu'apres la mort elle estoit resoluë de les aller trouuer en quelque lieu du monde qu'ils pussent estre ; et le pere luy ayant representé que ceux qui mouroient sans baptesme alloient aux enfers, elle repliqua qu'elle ne se soucioit pas d'aller aux enfers et d'y estre bruslée à iamais. Le pere fut contraint de l'abandonner, n'en pouuant tirer autre chose. Le lendemain elle fut quelque temps comme morte, et estant hors de cét assoupissement, elle voulut en effect qu'on la prist comme vne personne ressuscitée. I'estois morte, dit-elle, et passois desia par le cimetiere pour m'en aller droit au village des âmes, lors que i'ay rencontré vn mien parent defunt, qui m'a demandé où i'allois et ce que ie pensois faire ; que si ie ne changeois de resolution, ils estoient perdus, qu'ils n'auroient plus de parents qui fissent doresnauant à manger pour les âmes ; c'est ce qui m'a fait retourner, et prendre resolution de viure. Telles et semblables resueries passent parmy eux pour de veritables resurrections, et seruent de fondement et d'appuy à la croyance qu'ils ont de l'estat des âmes apres la mort.

Le 28. le P. Pierre Chastellain et moy nous fismes vn tour à vne petite bourgade à vne lieuë de nous, où le pere baptisa vn petit enfant malade ; nous trouuasmes aussi l'occasion d'instruire quelques Chrestiens qui auoient esté baptisez l'esté passé. Nous leur repetâmes quelques vns de nos principaux mysteres, leur aprismes à demander pardon à Dieu quand ils pescheroient, et à faire quelque petite priere matin et soir. Estans de retour, i'accompagnay le P. Superieur, qui auoit esté prié par vn vieillard de nostre bourgade, nommé *Tandoutsahoronc,* d'aller passer la nuit en sa cabane, pour assister sa petite fille qui estoit à l'extremité. Il n'y auoit pas grande necessité d'ailleurs, car cét enfant n'auoit que sept à huict ans, et auoit esté baptisé dés l'an passé ; mais il nous auoit fait ceste requeste par vne grande confiance qu'il a en nous, esperant tirer beaucoup de consolation de nostre compagnie dans son affliction, et que nous apporterions quelque soulagement à ceste petite malade. Nous voions ici des traits de l'amour naturel tout à fait remarquables : il y auoit sept ou huict iours que ce pauure vieillard et sa femme se donnoient vne peine incroiable nuict et iour ; cét enfant n'auoit point d'autre lict que le sein de son grand pere, tantost il luy falloit estre assis, tantost couché d'vn costé tantost de l'autre, et changer de posture à tous moments, car elle estoit dans des inquietudes et des conuulsions qui durerent presque toute la nuict. Quelques petits raisins que nous lui donnions de

temps en temps, seruirent plus à contenter le pere qu'à soulager la fille, qui mourut peu de temps apres ; ce vieillard nous en est demeuré fort obligé, et nous l'a tesmoigné depuis en plusieurs rencontres. Nous estimons precieuses les moindres occasions que Dieu nous presente, de gaigner l'affection de nos Sauuages.

Enuiron ce temps-là, vn autre vieillard de nostre bourgade se trouua fort en peine : on ne parloit que de lui aller fendre la teste ; il y auoit desia long temps qu'on s'en deffioit comme d'vn Sorcier et d'vn empoisonneur, et tout fraischement vn nommé *Oaca* auoit témoigné qu'il estoit dans ceste creance que ce Sauuage le faisoit mourir, et quelques-vns disoient l'auoir veu de nuict roder autour des Cabanes, jettant des flammes par la bouche. N'en voila que trop pour lui faire vn mauuais parti. En effect vne fille, voiant sept ou huict de ses parens emportez en peu de iours, eut bien la hardiesse d'aller en sa Cabane, auec resolution de lui maintenir qu'il estoit la cause de leur mort ; et lui n'y estant pas, elle parla si ouuertement et auec tant de passion à sa femme, que le fils suruenant là dessus, mit sa robbe bas, et prenant vne hache, s'en alla tout transporté de colere en la cabane où s'estoient formez ces mauuais soupçons, et s'estant assis tout au beau milieu, s'adressa à vn nommé *Tioncharon*, et lui dit d'vn visage ferme et auec vn maintien assuré : Si tu penses que ce soit nous qui te fassions mourir, prends maintenant ceste hache, et me fends la teste, ie ne branslerai pas. *Tioncharon* lui repliqua : Nous ne te tuerons pas maintenant à ta parole, mais la premiere fois que nous t'aurons pris sur le fait. La chose en demeura là pour lors ; mais ils sont tousiours regardez de fort mauuais œil. Ces peuples-ci sont grandement soupçonneux, nommément quand il y va de la vie ; les experiences qu'ils pensent auoir en ceste matiere et les exemples de mille personnes qu'ils croient estre mortes par sort ou par poison, les tiennent dans ces deffiances. Le mesme iour que ceste histoire se passa, le P. Sup. estant allé visiter vn malade, on lui monstra quelque espece de sort qu'on lui venoit de faire ietter par la force d'vn vomitoire, sçauoir est quelques cheueux, vne graine de petun, vne feuille verte et vne petite branche de cedre ; mais le malheur voulut, à leur opinion, que l'vn de ces sorts estoit rompu, l'autre partie estant demeurée dans le corps, ce qui lui causa la mort. Vous n'entendez parler d'autre chose en ce païs ; il n'y a gueres de malades qui ne croient estre empoisonnez ; et tout fraischement, le P. Super. passant par le bourg *Andiatae*, on lui fit voir vne jambe de sauterelle, entortillée de quelques cheueux, qu'vn malade venoit de vomir. Si les Sorciers sont aussi communs dans le païs, qu'ils sont souuent à la bouche des Sauuages, nous pouuons bien dire que nous sommes par excellence *in medio nationis prauæ*, et si, auec tout cela dans l'opinion de plusieurs, nous sommes passez maistres en ce mestier, et auons de l'intelligence auec les diables. Vostre R. voirra bien tost esclatter ceste calomnie. Dieu en soit glorifié à iamais. Nous auons cogneu à veuë d'œil sa paternelle prouidence en nostre endroit ; et nous eusmes la consolation, pendant que l'on ne parloit que de nous fendre la teste, d'assister tousiours nos malades et de cooperer à la conuersion de plusieurs et de prescher autant que iamais son sainct Nom.

Le 29. tous les principaux de nostre bourgade s'assemblerent en nostre cabane, bien resolus de faire tout ce que nous iugerions à propos pour fleschir Dieu à misericorde, et obtenir de sa bonté quelque soulagement en ceste calamité publique. Le P. S. leur auoit desia representé que le vrai et vnique moien de destourner ce fleau du ciel, estoit de croire en Dieu et prendre vne ferme resolution de le seruir et garder ses Commandemens ; dauantage que Dieu prenoit grand plaisir aux vœux que nous lui addressions en telles ou semblables necessitez ; que fort souuent en France nous en auions veu et experimenté de bons effects ; et ainsi que s'ils

vouloient lui promettre, au cas qu'il lui plût faire cesser tout à fait ceste contagion, de bastir au Printemps vne cabane ou vne petite Chappelle en son honneur, comme il est le maistre et l'autheur de nos vies, ils auroient tout sujet d'esperer l'enterinement de leur requeste. Ils auoient desia deliberé là dessus en leur particulier, et la resolution qu'ils auoient prise estoit le sujet de ceste seconde assemblée, où le P. Superieur les instruisit encor fort particulierement sur l'importance de l'action qu'ils alloient faire, et les exhorta à auoir vne grande confiance en Dieu, s'ils y procedoient en toute sincerité, adioustant que pour ceux qui n'estoient là que par ceremonie ils prissent bien garde à ce qu'ils alloient faire, qu'ils auoient à faire à vn Dieu qui cognoissoit le fond de leurs cœurs et ne manqueroit pas de les punir rigoureusement, s'ils ne se comportoient en son endroit auec le respect et la reuerence que requiert sa diuine Majesté. L'exhortation acheuée, le Pere les fit tous prosterner à genoux deuant vn image de nostre Seigneur, et prononça à haute voix la formule du vœu, qui contenoit vne ferme resolution de croire en Dieu, et le seruir fidelement, et en suite vne promesse de dresser au Printemps vne petite Chappelle en son honneur, au cas qu'il lui pleust leur faire misericorde, et les deliurer de ceste maladie contagieuse. Nous n'eusmes pas toute la satisfaction que nous souhaittions en ceste action : tous ceux qui y auoient esté inuitez, ne s'y trouuerent pas ; et entre autres, celui qui passoit pour Capitaine, quoi qu'il n'en portast que le tiltre, estoit sorti dehors auant qu'on commençast la Ceremonie, et s'amusoit à folastrer et à rire auec quelques-vns de sa Cabane. Aussi ontils esté chastiez la pluspart d'vne mort miserable. Dieu dissimula pour lors : la mesure de leurs pechez n'estoit pas encor comblée ; ils auoient à adiouster d'horribles blasphemes et de tres-mauuais desseings sur la vie de ceux qu'ils n'auoient que trop de suiet de croire n'estre ici dans leur païs que pour les obliger : ie parlerai plus clairement en son lieu. Il s'en trouua neantmoins qui nous donnerent de la consolation, sur tout vn nommé *Tsioandaentaha ;* quoi que le P. Superieur parlast fort distinctement, neantmoins comme ils auoient quelquefois de la peine à le suiure et à repeter ce qu'il auoit dit, cestui-ci leur seruoit de maistre, et outre qu'il ne perdoit pas vne seule parole du Pere, il les repetoit si fidelement et d'vne voix si intelligible, qu'il estoit aisé à croire qu'il parloit de cœur, et plusieurs à son exemple s'efforçoient de faire paroistre qu'il n'y auoit point de dissimulation à leur fait. Mais les euenemens ne nous donnent que trop de suiet d'en douter. Pour ce Sauuage, Dieu l'a preserué de maladie, lui et tous ceux de sa cabane, qui est des plus peuplées de nostre bourgade : il y a trois menages bien fournis, et grand nombre de petits enfans. La chose est d'autant plus remarquable, que, ostez vne autre petite cabane de laquelle nous auons aussi beaucoup de satisfaction, il n'y en a point qui n'ait eu plusieurs malades, et la pluspart assez grand nombre de morts.

Le lendemain 30. nous fismes aussi vn vœu de nostre costé, nous et nos domestiques, tant pour le bien de toute nostre bourgade, que pour la conseruation de nostre petite maison. Le P. Superieur le prononça au nom de tous, à la Messe, prenant en main le S. Sacrement de l'autel. Nous nous obligeasmes de dire chacun trois Messes, l'vne en l'honneur de nostre Seigneur, l'autre de la bien heureuse Vierge, et la troisiesme de S. Ioseph, auec resolution de renouueller à cette mesme intention, le iour de l'Immaculée Conception de la mesme Vierge, le vœu que nous auions fait dés l'an passé. Pour nos domestiques, ils s'obligerent à trois communions extraordinaires, et à reciter douze fois le chapelet. Pour nostre particulier, nous n'auons maintenant que tout sujet de loüer Dieu, qui nous a fait la grace a tous de passer l'hyuer en tres-bonne santé, quoy que nous ayons esté la pluspart du temps parmy les malades et les morts, et que nous en aions veu tomber et mourir plusieurs par la seule commu-

nication qu'ils auoient les vns auec les autres. Les Sauuages s'en sont estonnez et s'en estonnent encor tous les iours, et disent parlant de nous : Pour ceux là, ce ne sont pas des hommes, ce sont des Demons. Dieu leur fera s'il lui plaist la grace de cognoistre quelque iour que *misericordiæ domini, quia non sumus consumpti, quia non defecerunt miserationes eius ;* ce n'est que par sa seule misericorde que nous ne sommes pas reduits en poussiere auec les autres, et que le Ciel verse sans cesse sur nous les torrents de ses faueurs et de ses benedictions. Nostre pauure bourgade a esté dans l'affliction iusques au printemps, et est presque toute ruinée ; nous ne nous en estonnons pas, ils ont monstré la pluspart que leur croyance ne consistoit qu'en belles paroles, et que dans leur cœur ils n'ont point d'autre Dieu que le ventre et celuy qui leur promettra absolument de leur rendre la santé dans leurs maladies.

Le quatriesme de Decembre, aiant appris des nouuelles *d'Ossosané* que le mal y alloit croissant, et que quelques vns y estoient morts tout fraischement, le P. Superieur nous y enuoia, le P. Charles Garnier et moi ; nous fismes ce voiage ioieusement, et auec d'autant plus de confiance en Dieu que i'estois conuaincu de mon insuffisance en la langue. Dés nostre arriuée nous instruisismes et baptisasmes vn pauure homme qu'on ne croioit pas deuoir passer la nuict. Nous n'y fismes pas grand sejour, nous auions ordre de nous trouuer pour la Feste de la Conception nostre Dame ; sans cela nous n'eussions eu garde de quitter les malades, qui estoient iusques au nombre de cinquante, de compte fait ; nous les visitasmes tous en particulier, leur donnant tousiours quelque mot de consolation. Nous fusmes tres-bien venus, et tous nous firent tres-bon visage. Le voiage que le P. Superieur y auoit fait nous auoit disposé les cœurs et les affections de tout le monde ; la plus part ne nous regardoient que comme des personnes desquelles ils attendoient de la consolation et mesme quelque soulagement en leur mal. Vn peu de raisins auoient esté tres-bien receus, nous n'auions eu garde d'en oublier ; ce peu que nous en auons, n'est que pour les Sauuages, et vostre R. ne croiroit pas comme ils prennent ces petites douceurs. Ie lui dirai ici en general, que souuent elles nous ont donné entrée aupres des malades, et s'il arriuoit qu'en les instruisant, ils tombassent dans vn assoupissement, vn peu de sucre ou de bonne conserue dans vne cuillerée d'eau tiede, nous seruoit à leur faire reuenir les esprits. I'adiousterai mesme que quelques petits innocents ont esté baptisez dans l'extremité, au desceu et contre la volonté de leurs parents, soubs pretexte de leur vouloir donner semblables douceurs. Nous en baptisasmes 8. en ce voyage, 4. adultes et 4. petits enfans ; ce fut vne prouidence de Dieu pour nous qui estions encor nouueaux en ce mestier, de trouuer presque par tout des personnes qui fauoriserent nostre dessein, et nous ayderent grandement à tirer des malades ce que nous pretendions. Entre autres, vn des plus considerables du bourg nous seruit de truchement pour instruire vne sienne fille, ce qu'il fit de son propre mouuement et auec beaucoup d'affection ; il faisoit mesme plus que nous ne voulions, et au lieu que nous nous contentions de tirer de la malade vn oüy, et vn non, il vouloit qu'elle repetast de mot à mot l'instruction que nous luy donnions. Auant que de partir, nous vismes le Capitaine Anenkhiondic et quelques vns des anciens, ausquels nous parlâmes du vœu que ceux de nostre bourgade auoient fait, pour arrester le cours de la maladie ; ils tesmoignerent vn grand desir d'en faire autant, et nous donnerent charge de rapporter au Pere Superieur qu'ils estoient tous prests de faire tout ce qu'il iugeroit à propos en cette occasion. L'affection qu'ils auoient pour la vie les faisoit parler de la sorte, et de fait ils feront la mesme promesse que les autres et mesme auec plus d'appareil, et au reste quand il faudra venir à l'execution de ce qu'ils auront promis, ils ne se troueront pas meilleurs que les autres.

Cependant que nous estions à *Osso-*

sané, le Pere Superieur et nos Peres ne demeuroient pas les bras croisez à Ihonatiria: les malades leur donnerent d'vn costé assez d'exercice, et d'vn autre costé les habitants d'Oenrio, qui est vne bourgade à vne lieuë de nous, se voyants accueillis du mal, tesmoignerent quelque volonté d'auoir recours à Dieu. Le P. Superieur les alla voir, pour les sonder là dessus; il baptisa vn petit enfant dés son arriuée. En mesme temps le Capitaine fit assembler le conseil, et y inuita le pere, où d'abord il luy demanda ce qu'ils auoient à faire afin que Dieu eust pitié d'eux. Le P. Superieur leur respondit que le principal estoit de croire en luy et d'estre bien resolus de garder ses commandemens, et leur toucha en particulier quelques vnes de leurs coustumes et superstitions ausquelles ils auoient à renoncer, s'ils faisoient estat de le seruir. Entre autres il leur proposa que puis qu'ils estoient dans cette volonté, ils eussent doresnauant à quitter la croyance qu'ils auoient à leurs songes ; 2. que leur mariage fussent stables et à perpetuité, qu'ils gardassent la chasteté coniugale ; 3. il leur fit entendre que Dieu defendoit les festins à vomir ; 4. ces assemblées impudiques d'hommes et de femmes (ie rougirois de parler plus clairement) ; 5. de manger la chair humaine ; 6. ces festins qu'ils appellent Aoütaerohi, qu'ils font, disent-ils, pour appaiser vn certain petit demon auquel il donne ce nom. Voila les points que le pere leur recommanda particulierement, et en suite leur parla du vœu que nos Sauuages d'Ihonatiria auoient fait, de bastir au prin-temps vne petite Chappelle pour y loüer et remercier Dieu, s'il plaisoit à sa diuine bonté les deliurer de cette maladie. Le Pere fut escouté de tous auec beaucoup d'attention ; mais ces articles les estonnerent grandement, et *Onaconchiaronk*, que nous appellons le vieil Capitaine, prenant la parole : Mon nepueu, dit-il, nous voila bien trompez, nous pensions que Dieu se deust contenter d'vne Chapelle, mais à ce que ie vois il demande bien dauantage: Et le Capitaine Aënons encherissant là dessus : Echon, dit-il, il faut que ie vous parle franchement ; ie croy que vostre proposition est impossible. Ceux d'Ihonatiria disoient l'an passé qu'ils croyoient afin qu'on leur donnast du petun, mais tout cela ne me plaisoit point ; pour moy ie ne sçaurois dissimuler, ie dis nettement mes sentimens, i'estime que ce que vous proposez ne seruira que d'vne pierre d'achoppement. Au reste nous auons nos façons de faire, et vous les vostres, aussi bien que les autres nations ; quand vous nous parlez d'obeïr et de recognoistre pour maistre celuy que vous dites auoir fait le Ciel et la terre, ie m'imagine que vous parlez de renuerser le pays. Vos ancestres se sont autrefois assemblez et ont tenu conseil, où ils ont resolu de prendre pour leur Dieu celuy que vous honorez, et ont ordonné toutes les ceremonies que vous gardez ; pour nous, nous en auons appris d'autres de nos Peres.

Le Pere luy respondit qu'il se trompoit tout à fait en son opinion ; que ce n'estoit pas par vne pure election que nous auions pris Dieu pour nostre Dieu, que la nature mesme nous enseignoit à recognoistre pour Dieu celuy qui nous a donné l'estre et la vie. Pour ce qui estoit de nos ceremonies, que ce n'étoit pas vne inuention humaine, mais diuine, que Dieu mesme nous les auoit prescriptes, et qu'elles se gardoient estroitement par toute la terre ; quant à nos façons de faire qu'il estoit bien vray qu'elles estoient tout à fait differentes des leurs, que nous auions cela de commun auec toutes les nations, qu'en effet il y auoit autant de diuerses coustumes qu'il y a de peuples differents sur la terre, que la façon de viure, de se vestir et de bastir des maisons estoit tout autre en France que non pas icy, et aux autres contrées du monde, et que ce n'estoit pas ce que nous trouuions mauuais ; mais quant à ce qui estoit de Dieu, que toutes les nations deuoient auoir les mesmes sentimens ; que la verité d'vn Dieu estoit vne, et si claire qu'il ne falloit qu'ouurir les yeux pour la voir escrite en gros characteres sur le front de toutes les creatures. Le Pere leur fit vn beau et assez long discours

sur ce sujet, duquel il tira cette conclusion, que pour plaire à Dieu ce n'estoit pas assez de bastir vne Chapelle en son honneur, comme ils pretendoient, mais que le principal estoit de garder ses commandemens et de quitter leurs superstitions. *Onaconchiaronk* aduoüa que le pere auoit raison, et fit tout son possible pour exhorter toute la compagnie à passer par dessus toutes ces difficultez ; mais chacun baissa la teste, et faisant la sourde oreille, la chose fut remise au lendemain.

Le 6. le conseil se rassembla dés le matin, où *Onaconchiaronk* tesmoigna qu'il auoit esté toute la nuict presque sans dormir, pensant aux points que le pere auoit proposés ; que pour luy il les iugeoit tres raisonnables, mais qu'en effet il voyoit bien que la ieunesse y trouueroit beaucoup de difficulté ; toutefois que tout bien consideré, il concluoit qu'il valoit mieux auoir vn peu de peine et viure, que de mourir miserablement, comme ceux qui auoient desia esté emportez par la maladie. Il parla en si bons termes, et les pressa si fort, que pas vn n'osa luy contredire, et tous s'accorderent à ce que le pere auoit demandé, adjoustants qu'ils s'obligeoient aussi de bastir au prin-temps vne belle Chappelle. Cette resolution prise, le Pere s'en retourna à Ihonattiria, bien consolé de les auoir laissez en cette bonne disposition ; il prenoit de-jà dessein de les aller catechiser de temps en temps ; mais outre que Dieu nous a donné de l'employ ailleurs, ils reprirent incontinent leurs vieilles coustumes. Il est vray que ceux de nostre bourgade auoient commencé les premiers, et dés le lendemain qu'ils s'estoient assemblez en nostre cabane, ils danserent habillez en masques, pour chasser la maladie. Auec tout cela, ils ne laisserent pas de nous dire qu'ils estoient les meilleurs Chrestiens du monde et estoient tous prests d'estre baptisez. Estant allé incontinent apres pour instruire les petits enfans, ie rencontray iustement celuy qui auoit esté comme le maistre de ces folies ; il m'aborda, et faisant l'hypocrite : Eh bien, mon frere, me dit-il, quand nous assemblerons nous pour prier Dieu ? Il me donnoit beau ieu de luy lauer la teste ; mais c'est grand pitié de ne pouuoir pas dire tout ce qu'on voudroit bien. Ie me contentay de luy dire : Tu n'as pas d'esprit, ne sçais tu pas bien ce que tu viens de faire ? tu te mocques. Mais cela n'est rien, V. Reuerence les verra bien tost tout à fait tourner casaque, et adresser leurs vœux et faire des offrandes à tout autant qu'il y a de sorciers dans le pays ; ils auront mesme recours aux demons, et feront des choses si extrauagantes, qu'on aura sujet de dire que l'affection qu'ils ont pour la vie, leur aura tourné la ceruelle.

Le 7. nous retournasmes d'Ossossané, le Pere Garnier et moy, et le lendemain iour de la feste de l'Immaculée Conception de la Vierge, nous renouuellâmes tous ensemble le vœu que nous auions fait l'an passé le mesme iour, pour supplier plus instamment que iamais cette mere de misericorde de s'employer aupres de son fils pour la conuersion de ces peuples, dont la misere nous perce le cœur. Sur le soir le Pere Superieur assembla les anciens de nostre bourgade, et leur fit vne petite exhortation pour leur donner courage, leur remettre en memoire la promesse qu'ils auoient faite, les exciter à n'auoir confiance qu'en Dieu, et à obseruer sa saincte loy, qu'eux mesmes auoient iugée si raisonnable. Il leur recommanda aussi fort particulierement les points qu'il auoit proposés aux habitants d'Oenrio, ausquels ils acquiescerent tous à leur ordinaire, promettans de les garder. Ce sont des pecheurs inueterez, qui apres leurs bons propos ne laissent pas de reprendre la route de leur vie passée. Le Pere à cette occasion leur ayant parlé du Ciel et des grandes recompenses que Dieu reserve à ses fideles seruiteurs, vn vieillard, nommé *Tendoutsahoronc*, luy dit qu'ils auoient quelque regret de ce que nous auions baptisé ce prisonnier Hiroquois, d'autant qu'il estoit pour les chasser du Paradis quand ils iroient pour y entrer, et le pere luy aiant repliqué que le Paradis estoit vn lieu de paix : Comment, dit-il,

nous pensons nous autres que les morts se fassent la guerre aussi bien que les viuants. Ces pauures peuples ont toutes les peines du monde à prendre les idées du Ciel. Vous en trouuez qui renoncent au Ciel quand vous leur dites qu'il n'y a point de champs et de bleds, qu'on n'y va point en traitte ou à la pesche, qu'on ne s'y marie point. Vn autre nous dit vn iour qu'il trouuoit mauuais qu'on ne trauaillast point dans le Ciel, que cela n'estoit pas bien d'estre oisif, et que pour ce sujet il n'auoit pas enuie d'y aller. Nous entendons vne infinité de contes semblables, qui nous donnent sujet cent fois le iour de remercier cette infinie misericorde, de nous auoir preuenu si auantageusement de ses graces, et esclairé nos esprits de ses veritez eternelles. Cette faueur n'est pas sensible au milieu de la France comme parmy ces barbares: en France ces cognoissances nous semblent estre connaturelles, nous les suççons auec le laict, le sainct nom de Dieu est vn de nos premiers begaiements, et ces grossieres impressions du bas âge vont se perfectionnans presque insensiblement à mesure que nous croissons par l'instruction, le bon exemple et la pieté de nos parents; de sorte que ces auantages nous creuent bien souuent les yeux, et plusieurs se trouuent à l'article de la mort, qui n'ont pas peut estre vne fois en leur vie remercié Dieu cordiallement de cette faueur si particuliere. Vn sainct personnage a dit, que la sage prouidence de Dieu auoit ordonné que les pauures malades fussent gisants par les ruës et les places publiques, non seulement pour exercer la charité des gens de bien, mais aussi pour nous faire cognoistre l'obligation que nous luy auons de nous conseruer la santé; qu'autant de playes que nous voyons, sont autant de faueurs qu'il nous fait, et comme autant de langues qui nous parlent et nous inuitent à luy en rendre vn million d'actions de graces. Aussi l'ignorance et l'aueuglement de nos Sauuages nous fait gouster le bon heur que nous auons de cognoistre les veritez eternelles, et tout autant que nous en voyons, sont comme autant de voix qui nous crient: *Beati qui vident quæ vos videtis, vobis autem datum est nosse mysteria regni Dei.*

Le 9. le Pere Superieur retourna à *Ossosané*, auec le Pere Pierre Chastellain et Simon Baron. Ie ne mande rien icy à vostre Reuerence de la difficulté des chemins, elle sçait assez quels ils peuuent estre en cette saison; ie diray seulement qu'il n'estoit question que de quatre lieuës, et cependant la iournée ne se trouuoit gueres trop longue pour en venir à bout.

Ce voyage fut de huict iours; les Peres baptiserent cinquante personnes, quatorze adultes, et le reste tous petits enfans tant sains que malades. Simon Baron fit aussi plus de deux cens saignées, et en vn seul iour iusques à cinquante; c'estoit à qui luy tendroit le bras, les sains se faisoient saigner par precaution, et les malades s'estimoient à demy gueris quand ils voyoient couler leur sang, entre autre vn vieillard qui estoit demy aueugle. Si tost qu'il fut saigné: Ah! dit-il, mon nepueu, tu m'as rendu la veuë, ie voy maintenant. Tant y a qu'il se trouua sur l'heure merueilleusement soulagé. Mais ce qui nous consola particulierement fut de voir tant de petits innocents et tant d'âmes reconciliées auec Dieu. Ie luy toucheray seulement trois particularitez assez notables, dont l'vne est pleine de deuotion, l'autre montre vn esprit qui agit par raison, la troisiesme est tout à fait naïfue. Cependant que le Pere Superieur estoit à instruire trois malades en la cabane d'vn nommé Ochiotta, ce bon homme prenoit souuent la parole et les aydoit auec beaucoup de ferueur à faire l'acte de contrition, et depuis, quoy que la maladie luy eust emporté vne grande partie de sa famille, dont la pluspart auoient esté baptisez, il n'a pas fait à l'ordinaire des Sauuages, qui nous regardent souuent de mauuais œil et ne veulent point oüyr parler du baptesme si tost que quelqu'vn de ceux que nous auons baptisez est mort en leur cabane; pour luy il nous a tousiours fait le meilleur accueil du monde et a tousiours mon-

stré qu'il faisoit vn grand estat de ce que nous enseignions. Mais ce que ie veux dire à vostre Reuerence, c'est que sa femme receut le baptesme auec tant de deuotion, que les larmes en tomberent des yeux à quelques vns des assistants. Apres auoir de-jà donné dans l'instruction beaucoup de satisfaction au Pere, comme il commençoit à luy verser l'eau sur la teste et à prononcer les paroles Sacramentales, elle s'escria de son propre mouuement : Ah ! mon Dieu, que ie vous ay offensé ! que ie vous ay offensé ! i'en ay vn grand regret ; mon Dieu, ie ne vous offenseray plus. Cette bonne femme mourut la mesme nuit. Le Pere demandoit à vne autre si elle croyoit fermement tout ce qu'il luy enseignoit : Oüy dea, dit-elle, ie le croy ; ie ne t'escouterois pas, si ie ne croyois. Vne autre tesmoigna qu'elle estoit bien contente d'estre baptisée : Mais ie te prie, dit-elle au Pere, oblige moy, ne me donne point de nouueau nom, ie suis ennuyée de changer de nom.

Le 10. le Pere Superieur fit ouuerture au Capitaine *Anenkhiondic* sur la parole que luy mesme nous en auoit donnée quelques iours auparauant, de faire quelque vœu à Dieu en cette necessité publique ; et le lendemain le conseil s'assembla, où le Pere les instruisit sur la verité d'vn Dieu, qui estoit le maistre de nos vies, leur fit vn sommaire des principaux mysteres de nostre croyance, leur expliqua les commandements de Dieu et les points qu'il auoit proposés aux autres. L'affliction en laquelle ils estoient (car il en mouroit tous les iours) mit l'affaire hors de deliberation, et tous conclurent qu'ils recognoistroient doresnauant Dieu pour leur Dieu, qu'ils croyoient en luy, en vn mot qu'ils se resoluoient de quitter toutes leurs coustumes qu'ils sçauroient luy deplaire, et luy faisoient vœu tres volontiers de dresser au prin-temps vne cabane en son honneur. L'inconstance des autres nous donnoit assez de sujet de nous deffier de la bonne volonté de ceux-cy ; neant-moins tout bien consideré, le Pere Superieur iugea que ce seroit peut estre s'opposer aux desseings du Ciel, de ne pas seconder cette bonne pensée. Ils s'y estoient portez en partie de leur propre mouuement, ils nous témoignoient vne affection toute particuliere, les graces que Dieu faisoient à plusieurs au point de leur conuersion, nous faisoient croire qu'il regardoit ce bourg d'vn œil tout particulier et luy preparoit de grandes benedictions ; outre cela c'est l'abord de tout le païs, et dés lors nous auions de grandes inclinations à nous y habituer au plus tost. Toutefois le Pere ne iugea pas à propos de precipiter la chose, la derniere conclusion fut remise au lendemain. Cependant comme il y en auoit là de toutes les cabanes, chacun eut tout loisir d'en conferer auec ceux de sa famille, et leur proposer les points desquels despendoit le bon succez de toute l'affaire.

Le 12. le vœu fut entierement ratifié, on ne delibera que de la façon de le publier en sorte que tout le monde l'entendist. Ils proposerent deux voyes, la premiere de monter sur le haut d'vne cabane, l'autre d'en faire la proclamation par les ruës du bourg ; celle cy fut iugée la meilleure ; on en donna la commission à vn nommé Okhiarenta, qui est vn de leurs Arendioané, c'est à dire vn des sorciers du païs, qui alla crier à haute voix que les habitants d'Ossosané prenoient Dieu pour leur Seigneur et leur maistre, qu'ils renonçoient à toutes leurs erreurs que doresnauant ils n'écouteroient plus leurs songes, qu'ils ne feroient plus de festins au demon Aoütaerohi, que leurs mariages seroient stables, qu'ils ne mangeroient de chair humaine et s'obligeoient au printemps de bastir en son honneur vne cabane, au cas qu'il luy pleust arrester le cours de la maladie. Quelle consolation de voir Dieu glorifié publiquement par la bouche d'vn barbare et d'vn des supposts de satan ! iamais on n'auoit veu chose semblable parmy les Hurons.

Cependant que tout cela se passoit à Ossosané, Dieu par sa bonté nous donnoit aussi de temps en temps l'occasion de pratiquer la charité et de prescher son sainct nom.

Le 14. vn malade de nostre bourgade

se trouua si bas, que nous estions presque hors d'esperance d'en pouuoir rien tirer pour le baptesme ; neantmoins le iugement luy estant reuenu sur le soir, le Pere Pierre Pijart l'instruisit, et fut baptisé en mesme temps.

Le Pere Charles Garnier et moy nous allâmes coucher à Anenatea, qui n'est qu'vne lieuë de nous. Nous auions oüy parler qu'il y auoit quelques malades assez en danger ; à nostre arriuée on nous inuita à vn festin qui se faisoit iustement en la cabane où nous auions le plus à faire, et où il y auoit vne pauure fille à l'extremité ; nous y allasmes pour prendre occasion de luy parler et l'instruire. Ce festin estoit vn *Aoutaerohj*, où nous vismes vn vrai sabat : les femmes chantoient et dansoient, tandis que les hommes frappoient rudement sur des escorces ; iamais ie n'ouïs vn tel tintamarre et des esclats de voix si des-agreables. Elles prenoient comme à la cadence, des braises ardentes et des cendres toutes rouges à belles mains, puis passoient la main sur l'estomac de la malade, qui, fust par ceremonie ou autrement, se tourmentoit comme vn demoniacle, et bransloit sans cesse la teste. Le festin acheué, elle demeura fort paisible. Nous luy parlasmes du baptesme ; d'abord elle nous témoigna en estre fort contente, mais luy aiant fait entendre qu'elle ne deuoit pas prendre le baptesme comme vne medecine corporelle, et qu'il ne seruoit que pour nous faire aller au ciel apres la mort, elle n'en vouloit point ouïr parler ; de sorte que ce soir, nous ne peusmes rien gaigner dauantage, ce qui nous fit resoudre à coucher dans la cabane. Nous luy donnions de temps en temps quelques raisins ; ces petits soulagements luy firent passer la nuict, à entendre ses parents. En effect elle estoit fort mal, et Dieu voulut qu'elle se portast vn peu mieux sur le matin ; nous luy parlasmes derechef du baptesme, et lui aiant fait entendre ce que nous pretendions, nous la trouuasmes bien disposée à nous escouter ; ie l'instruisis assez briefuement et la baptisai ; elle mourut deux heures apres. De là nous fismes vn tour iusques aux Bissiriniens, qui estoient venus hyuerner à vn demy quart de lieuë de là ; nous y trouuasmes assez de malades, et leur donnasmes quelques raisins, c'estoit tout ce que nous pouuions faire. Qui auroit entendu la langue Algonquine, auroit peut estre gaigné quelque chose apres eux ; il en est mort quantité. Estans de retour, nous apprismes qu'vn de nos Sauuages, nommé *Sononresk*, estoit fort malade, ie l'allai voir et le trouuai fort abattu. Ie lui fis ouuerture du baptesme ; il me respondit qu'il en estoit bien content, mais comme ie commençois à l'instruire, il me pria de differer iusques sur le midy, d'autant qu'il n'auoit pas, disoit-il, l'esprit assez libre pour m'escouter. Nous y retournasmes donc sur le midy, le Pere Iogues et moy ; aussi tost qu'il nous vist, il nous dit que nous venions à la bonne heure, et qu'il se trouuoit vn peu mieux. Nous l'instruisismes amplement, en quoy nous aida beaucoup vn nommé *Tehondeguan*, qui mourut par apres fort chrestiennement. Ce vieillard luy repetoit et luy inculquoit ce que ie luy enseignois, auec vne affection tout à fait remarquable, nous en demeurasmes fort satisfaits, le Pere Iogues le baptisa. Ie l'allai reuoir quelque temps apres ; ie le trouuai assis, et me dit, qu'il pensoit estre guery, que l'eau du baptesme luy estoit entrée dans la teste, et estoit descenduë iusques à la gorge, qu'il n'y sentoit plus du tout de mal. Il estoit plus pres de sa fin qu'il ne pensoit, il mourut vn iour apres. Sa femme nous tesmoigna que pendant la nuict, elle luy auoit souuentesfois ouy dire *Rihouiosta*, ie crois. Ce mesme iour le Pere Pierre Pijart auoit instruit et baptisé vne fille qui luy auoit donné beaucoup de consolation ; elle auoit demandé le baptesme de son propre mouuement, et aussi tost apres, elle s'escria : Ho, ho, ho, ie vous remercie, mon Dieu, de ce que vous m'auez fait la grace d'estre baptisée. Sur le soir on tint conseil chez le Capitaine, ie me trouuai dans sa cabane. Comme la compagnie en sortoit, son pere m'appella et me dit, qu'on auoit fort parlé de la maladie, et

que son fils auoit dit, qu'il ne falloit pas s'estonner qu'elle ne diminuast point, parce qu'on ne croioit pas à bon escient. Ie m'en rapporte à ce qui en estoit, ie doute fort qu'il eust parlé si librement ; mais la pluspart disoient fort bien que ce pouuoit bien estre la cause de leur malheur.

Le 17. le P. Superieur partit d'*Ossosané*, et s'en vint coucher à *Anonatea*, où il trouua vn nommé *Isonnaat*, pere de cette fille que nous y auions baptisée bien malade ; neantmoins il ne peut se resoudre à le baptiser, quoy qu'il en tesmoignast quelque sorte de desir, il ne le trouua pas assez bien disposé. Ce pauure Sauuage auoit fort en teste, d'aller trouuer vne sienne sœur vterine qui estoit morte, et à son dire auoit esté changée en vne couleuure.

Le 19. le P. Superieur nous renuoia à *Ossosané*, le P. Charles Garnier et moy, auec commission de nous arrester en passant à *Anonatea* pour voir encor *Isonnaat ;* mais il estoit desia mort. Nous allasmes loger chez vn nommé *Chiateandaoua*, aians appris qu'il estoit fort malade ; nous eusmes de la peine à y entrer, d'autant qu'il y auoit festin. C'est vn crime en ces rencontres, de mettre le pied dans vne cabane ; nous y entrasmes neantmoins sur la fin, il n'y restoit plus que deux ou trois personnes, ausquelles le malade auoit fait donner à chacun à manger pour quatre ; ils trauaillerent apres fort long temps, s'encourageans les vns les autres ; en fin il leur fallut rendre gorge, ce qu'ils firent à diuerses reprises, ne laissants pas pour cela de continuer à vuider leur plat. Cependant *Chiateandaoua* les remercioit, leur tesmoignant qu'ils faisoient bien, et qu'il leur auoit beaucoup d'obligation. Vous eussiez dit à l'entendre et à le voir faire, que sa guerison despendoit de cét excez de gourmandise. C'estoit vne fort pauure disposition pour le baptesme, aussi ne luy en parlasmes nous pas ; il n'estoit encor que sur le commencement de sa maladie.

Le 20. nous allasmes à *Onnentisati*, où nous apprismes qu'il y auoit trois malades ; nous trouuasmes deux pauures femmes bien bas ; l'vne ne parloit n'y n'entendoit, et l'autre estoit dans des conuulsions presques continuelles : de sorte que nous ne peusmes lui faire entendre nostre dessein, et de mauuaise fortune il n'y auoit que des enfans dans la cabane ; nous nous contentasmes de luy donner vn peu de conserue et 4. ou 5. grains de raisins, auec resolution d'y retourner auant que de partir : nous auions bien du regret de les voir en cét estat, et ne les pouuoir aider, pour ce qui estoit de l'âme. En cette extremité, Dieu nous inspira de luy vouër quelques Messes en l'honneur de S. Ioseph. Nous nous retirasmes cependant chez nostre hoste, où nous baptisasmes vn petit enfant. Il n'y auoit pas demi-heure que nous y estions, qu'vn Sauuage nous vint querir pour aller voir cette femme, que nous auions visitée la premiere, nous priant bien fort de luy porter encor vn peu de conserue, adioustant que ce que nous luy auions donné, luy auoit fait reuenir l'esprit, et entendoit fort bien. Nous voilà bien consolez ; et de fait nous la trouuasmes si bien disposée qu'apres l'auoir instruite nous la baptisasmes, au grand contentement des assistants, qui nous escouterent auec beaucoup d'attention. De ce pas nous allasmes reuoir l'autre, où nous eusmes aussi beaucoup de consolation, sans doute par les merites du glorieux Patriarche S. Ioseph : elle estoit vn peu plus en repos, et Dieu nous pourueut d'vn truchement, c'estoit vne femme d'assez bon esprit, qui nous tesmoignoit beaucoup d'affection ; elle exhorta la malade à nous escouter, et luy fit entendre nostre dessein. Comme ie vis qu'elle luy expliquoit si nettement ce que ie pretendois, ie me resolus de songer plustost à l'instruire que la malade ; mais comme nous continuions de la sorte, la malade prit la parole, et dit : C'est assez qu'il parle luy, ie l'entends assez bien, seulement qu'il expedie en peu de mots. Ie poursuiuis donc, et elle me respondit à tout fort distinctement. Nous la baptisasmes, et nous apprismes à nostre retour qu'elle estoit morte la mesme iournée. Voila sans

doute de grandes marques d'vne âme predestinée.

Nous arriuasmes sur le soir à *Ossosané,* où la maladie continuoit à faire beaucoup de rauage. Nous nous enquismes de l'estat de quelques vns, dont le P. Superieur nous auoit donné les noms, entre autres d'vne femme qui mourut la nuict : on nous dit qu'elle se portoit vn peu mieux, ce qui nous détourna de la visiter, pour auoir à voir les plus pressez. On nous adressa chez vn nommé *Aonchiare,* qui estoit à la verité bien mal ; nous l'instruisismes et le baptisasmes ; il est encor plein de vie. Il estoit desia trop tard ; neantmoins entendant que le Capitaine *Anenichiendis*, qu'on nous auoit fait demi gueri par le chemin, estoit à l'extremité, nous y courusmes ; il estoit temps, car il ne parloit quasi plus et auoit encore plus de peine à entendre. Ie luy parlai du baptesme et de son importance, il me répondit ce qu'il nous auoit souuent témoigné, qu'il estoit fort content d'estre baptisé. Sa femme nous aida à l'instruire ; ce ne fut pas sans peine, car outre qu'elle estoit d'vne nation estrangere et parloit d'vn langage que ie n'entendois pas si bien, souuent ce vieillard sembloit s'assoupir, et luy demandant de temps en temps s'il m'entendoit, quelquefois il ne me respondoit pas à la premiere fois. Ce qui fut cause que nous ne le baptisasmes que sous condition. Il mourut le lendemain sur le poinct du iour.

Le 21. nous baptisasmes vne femme, qui nous arresta sur deux poincts. Premierement, luy aiant parlé du Paradis, et luy aiant fait entendre, que sans le baptesme il n'estoit pas possible d'y aller iamais, et que ceux qui mouroient sans estre baptisez, alloient aux enfers, elle me dit nettement que pour elle, elle ne pretendoit point aller ailleurs que là où estoient ses parents defunts ; neantmoins elle changea bien tost d'auis, quand elle ouït parler de l'estat miserable des damnez, et qu'ils ne receuoient aucune consolation les vns des autres. Ie luy expliquai le reste de nos mysteres, iusques aux Commandements de Dieu ; là elle m'arresta encor, et comme ie l'exhortois à estre marrie d'auoir offensé Dieu, et luy disois que sans cela ses pechez ne luy seroient point pardonnez, elle me respondit qu'elle ne pouuoit, qu'elle n'auoit point offensé Dieu, et qu'elle ne sçauoit ce que c'estoit que peché. Ceux qui estoient là presens, et qui auoient esté fort portez pour son baptesme, penserent gaster toute l'affaire, disans qu'en effet elle auoit tousiours bien vescu ; et elle mesme, tant que ie peus entendre, s'estendit fort sur ses loüanges, protestant qu'elle ne sçauoit ce que c'estoit que du libertinage et la vie ordinaire du païs. Ie luy respondis que i'en estois bien aise, mais au reste, qu'elle ne pensast pas estre sans peché, et que tous les hommes estoient suiets au peché. Toutesfois persistant tousiours sur son innocence, ie luy representai que cela estant, ie ne pouuois pas la baptiser, et que quand bien mesme ie la baptiserois, le baptesme ne luy seruiroit de rien. Ie luy adioustai que ie ne luy demandois pas qu'elle me fist vn denombrement de tous ses pechez, mais seulement qu'elle me tesmoignast vn grand regret de les auoir commis. Nous demeurasmes là dessus vn bon quart d'heure ; de temps en temps elle me demandoit le baptesme, mais ie luy répondois qu'il ne m'estoit pas possible de la baptiser, tandis qu'elle me tiendroit ce langage ; que ie ne souhaittois autre chose, que c'estoit ce qui m'auoit amené, mais qu'elle mesme me lioit les mains, et m'empeschoit de luy faire cette faueur. Ie la menaçai de l'enfer, et luy en parlai plus en particulier que ie n'auois fait au commencement, luy disant que l'enfer estoient plein de ceux qui ne s'estoient point recogneus pour pecheurs. En fin il pleust à la misericorde de Dieu luy toucher le cœur ; elle nous aduoüa qu'elle auoit peché, qu'elle en estoit marrie, et qu'elle ne pescheroit plus ; nous la baptisasmes, et elle mourut peu de iours apres.

En ce mesme voiage vn ieune homme nous fit la mesme difficulté. Il estoit fort malade, et nous l'auions instruit auec autant de consolation et de satis-

faction qu'il se peut dire ; ses parens auoient aussi pris grand plaisir à entendre nos saincts mysteres ; tout alloit le mieux du monde ; mais il ne vouloit point ouïr parler de se repentir de ses pechez. Or apres m'estre serui de tous les moiens que Dieu m'inspira pour luy faire franchir ce pas, ie m'aduisai de luy dire, que pour moy i'auois souuentesfois offensé Dieu, mais que ie luy en demandois pardon de tout mon cœur, et estois bien resolu de plustost mourir que de l'offenser iamais. Il se rendit en fin, et nous contenta tellement sur ce poinct, que nous ne iugeasmes pas à propos de differer plus long temps son baptesme. Nous esperons qu'il est maintenant bien heureux dans le ciel.

Ce mesme iour le sorcier *Tonneraoüanont*, qui commençoit à faire des siennes dans ce bourg et auoit entrepris de guerir les malades, vint sur le soir faire vne suerie en nostre cabane, pour prendre cognoissance de cette maladie. Ils vous croiserent quatre ou cinq perches en rond, et firent comme vne maniere de petit berceau, qu'ils entourerent d'vne escorce d'arbre ; ils s'entasserent là dedans douze ou treize, presque les vns sur les autres ; au milieu il y auoit cinq ou six grosses pierres toutes rouges. Si tost qu'ils furent entrez, on les couurit à l'ordinaire, de robbes et de peaux, pour tenir la chaleur, et ce petit sorcier commença à chanter, les autres chantoient apres luy ; il y auoit vn Sauuage au dehors, qui n'estoit que pour le seruir en tout ce qu'il desireroit. Apres auoir bien chanté, il demanda du petun, qu'il ietta sur ces pierres rouges, en s'addressant au diable en ces termes *Io sechongnac*.

Les autres de temps en temps l'excitoient à bien faire ; ce sabat dura bien vne bonne demi heure, apres lequel ils se mirent à manger. Ie m'approchai pour escouter ce qui se diroit ; qui auroit bien compris tout le discours du sorcier, obligeroit vne personne curieuse de luy en faire part et de le coucher icy de mot à mot ; ie n'entreprends pas cela. Ie remarquerai neantmoins que son entretien ne fut qu'vne suite de vanteries et d'extrauagances ; il ne declara pas la source du mal, car il a souuent depuis aduoüé qu'il n'y cognoissoit rien, mais il se fit fort d'y remedier, si l'on vouloit executer ses ordonnances. Il se vanta faussement d'en auoir desia gueri beaucoup en nostre bourgade et ailleurs, que pour luy il estoit hors de crainte de gaigner la maladie ; en fin à l'entendre, il n'auoit quasi qu'à commander, et tous les malades seroient incontinent sur pied ; il demanda quelques biens pour faire festin, et ordonna quelques danses. Toute la compagnie l'escoutoit auec des applaudissemens nonpareils, et nostre hoste, qui estoit vn des principaux, luy dit : Courage, mon nepueu, assiste nous. Ces paroles me donnerent bien auant dans le cœur ; il n'y auoit rien qu'ils auoient renoncé publiquement au diable et à tous ceux qui pactisoient auec luy, et auoient protesté qu'ils n'auroient recours qu'à Dieu seul, duquel ils auoient aduoüé tenir l'estre et la vie ; et voila qu'auiourd'hui ils mettent toute leur confiance aux fausses promesses d'vn charlatan et d'vn imposteur. Ie ne peus me tenir de parler aussi à mon tour ; mais que pouuois-ie dire ? c'est vne chose bien sensible de se trouuer court de termes, pour s'expliquer en vne si belle occasion. Voicy tout le discours que ie leur fis : Vous auez grand tort de faire ce que vous faites ; vous monstrez bien que vous ne croiez pas ce que *Echon* vous a enseigné : cettui-là, parlant de ce sorcier, n'a pas le pouuoir que vous pensez ; il n'y a que Celuy qui a fait le ciel et la terre qui soit le maître de vos vies ; ie ne condamne pas les remedes naturels, mais ces sueries, ces danses et ces festins ne valent rien et sont tout à fait inutiles pour la santé. Ils m'escouterent fort patiemment et sans replique, soit qu'ils ne fissent pas grand estat de cette reprimande, soit de confusion qu'ils auoient, ne doutans point que ie ne fisse le rapport au Pere de ce que i'auois veu, qui ne manqueroit pas de leur en parler dans l'occasion en bons termes. Quoy que c'en soit, nous gaignasmes tousiours cecy :

que tout le soir le monde estant couché, nostre hoste fit la priere tout haut au nom de toute la famille, en ces termes: Escoutez, vous qui auez fait le ciel et la terre, prenez toute cette cabane en vostre protection, vous estes le maistre de nos vies. C'est dommage que cela n'est dit de bon cœur. Nous partismes de là le vingt-troisiesme, et passant par *Anonatea*, nous baptisasmes vn Sauuage bien malade, qui fit le quinziesme de ceux que Dieu nous fit la grace de baptiser en ce voiage. Estant de retour nous fusmes bien consolez, d'entendre que le P. Pijart auoit baptisé huict petits enfans à *Oüenrio*, et le P. Superieur deux au mesme lieu et vne femme en nostre bourgade. Mais nous eusmes vn grand regret de trouuer morte sans baptesme la mere d'vn de nos Chrestiens ; nous auions tousiours en esperance iusques-là, que cette femme ne mourroit iamais autre que Chrestienne. Elle paroissoit fort docile, et auoit témoigné estre fort satisfaite du baptesme de ses enfans; nous l'auions visitée fort souuent, et tout fraischement nous luy venions de guerir vne plaie qu'elle s'étoit faite à la iambe, prenans tousiours l'occasion de l'exhorter à se recommander à Dieu ; de sorte qu'elle auoit souuent ouy la pluspart de nos saincts mysteres. Neantmoins iamais le P. Superieur ne la peut faire consentir au baptesme en cette extremité, apportant pour toute raison, qu'absolument elle desiroit aller où estoit vn sien petit fils qui estoit mort sans baptesme. Ie dirai icy à vostre Reuerence, auant que de passer outre, que les bruits alloient tousiours croissans, et qu'on parloit de nous en tres-mauuais termes, nommement à quatre ou cinq bourgades d'icy autour; car pour ce qui est d'*Ossossané*, nous y auons tousiours esté les bien venus. Ce mesme vingt-troisiesme, vn nommé *Entaraha* dit au Pere Superieur, que ce collier de porcelaine, qu'ils auoient accepté l'année passée en vn conseil general qui s'estoit tenu à l'occasion de la feste des morts, estoit maintenant la cause de leur mort, et que c'estoit la croiance de tout le monde. D'autant que le Pere leur auoit dit, que ce present n'estoit pour les morts, et que son intention n'estoit pas qu'on le mist en leur fosse, mais que ce qu'il pretendoit estoit de faire le chemin du ciel aux viuans, et de les encourager par là à passer par dessus toutes les difficultez qui les empeschoient de prendre cette route.

Le 25. vn vieillard de nostre bourgade, nommé *Noel Tehondecoüan* mourut et alla comme nous esperons, celebrer dans le ciel la feste de la glorieuse Natiuité de nostre Seigneur. Ie dirai encor icy de ce Sauuage, ce que i'ay desia dit d'vn autre, qu'il estoit vn de ceux qui assistoient le plus assiduëment aux Catechismes et auoient le plus approuué la doctrine que nous enseignions. C'estoit luy qui auoit porté des premiers la parole au P. Superieur pour faire quelque priere publique, en cette derniere necessité ; et tout fraischement il m'auoit beaucoup aidé à instruire vn Sauuage de sa cabane ; Dieu luy fit aussi beaucoup de grace en son baptesme, qui fut la vigile de Noël. Il arresta vn peu le Pere sur l'acte de contrition : Ce seroit, luy dit-il, pour neant que ie me repentirois d'auoir peché, d'autant que ie n'ay iamais peché. Neantmoins apres auoir esté bien instruit sur point, il s'en acquita excellemment, et tenant le crucifix en main, il demanda pardon à nostre Seigneur auec beaucoup de ressentiment, et luy promit de garder toute sa vie ses saints commandements. Parmy eux, vn homme n'est point censé pecheur qui ne tuë, ne desrobe, n'ensorcelle quelqu'vn, ou ne fait quelque chose extraordinaire. Il pria aussi le P. de luy laisser la croix, pour le garder des esprits qui le tourmentoient de nuict, à ce qu'il disoit, adioustant que quand il les voioit, il iettoit les yeux sur ce signe adorable de nostre redemption, et prioit nostre Seigneur de le deffendre.

Le 27. le P. Superieur retourna à *Ossossané*, auec le P. Isaac Iogues et Simon Baron. Il passa par *Anonatea*, où il visita les Bissiriniens, pour leur témoigner le ressentiment que nous auions de leur affliction : car ils comptoient déia iusques à 30. à 40. morts. Le Pere

fit ouuerture à quelques-vns du S. baptesme, mais sans effect ; nos Ss. mysteres en langue Huronne sont des tenebres pour eux, outre qu'ils sont encor plus attachez à leur superstition que nos Sauuages. Il apprit là ce qu'ils pensoient de la maladie, qui leur estoit procurée, disoient-ils, aussi bien qu'aux Hurons, par *Andesson* Capitaine de l'Isle, en vengeance de ce qu'ils n'auoient pas voulu ioindre leurs forces auec eux pour faire la guerre aux Hiroquois. Mais en passant par *Onnentisatj*, il apprit bien vne autre nouuelle, que *Tonneraoüanoné* qui estoit à *Ossossané* et vendoit là sa theriaque, nous accusoit comme estans la cause de cette contagion, adioustant que c'estoit le sentiment de ceux de nostre bourgade, qui disoient mesme que quand ils se portoient mieux, nous leur donnions ie ne sçay quoy qui les faisoit mourir. Neantmoins il desauoua tout cela par apres, parlant au pere, soustenant auoir dit seulement que dés l'Automne il auoit veu la maladie venir du costé du lac, en forme d'vn puissant demon, du reste qu'il n'en cognoissoit pas la cause. Le pere l'ayant repris de son procedé, il luy respondit à l'ordinaire des Sauuages : Vous auez vos façons de faire, et nous les nostres; *Oniondechanonkhron*, c'est à dire, nos pays sont differents. Simon Baron fit encor force saignées en ce voiage, et le P. Superieur ayant donné vne petite medecine au Capitaine *Endahiach*, vn sien parent fit vne suerie pour la faire operer, pendant laquelle ils s'adressa pour cét effect à vn certain demon. Ce mesme Capitaine, vn iour qu'il se trouuoit fort mal, demanda quel temps il faisoit, on luy respondit qu'il negeoit : Ie ne mourray donc pas, dit-il, encor auiourd'huy, car ie ne dois partir de cette vie que de beau-temps. Neuf malades eurent le bien de receuoir le saint baptesme.

Tonneraouanont ne reüssit pas en ses cures, non plus qn'en ses propheties : il auoit predit qu'il n'en mourroit plus que cinq, et que la maladie cesseroit au bout de 9. iours, et cependant auant le depart du Pere il en estoit mort dix et depuis, plus de 50. et le 4. de Ianuier que le Pere partit, il n'y auoit gueres moins de malades qu'à l'ordinaire, et si c'estoit le 13. de cette belle Prophetie : aussi perdit-il vne grande partie de son credit, et toute sa practique se reduisit à vne seule cabane, en laquelle il estoit luy mesme malade. Toute sorte de malheurs luy en vouloient, ou pour mieux dire, Dieu commençoit à chastier cet esprit superbe : quelques-iours auparauant il estoit tombé si rudement sur la glace à la sortie d'vne cabane, qu'il s'étoit rompu la iambe, et ceste blessure luy causa la mort au bout de trois semaines.

Le Pere Superieur retourna donc à *Ihonatiria* le 4. de Ianuier. En son absence nous auions veu de nos yeux des effects de la iuste vengeance de Dieu sur le famille d'vn nommé *Taretandé*. Ce Sauuage estoit Capitaine de nostre bourgade, et auoit ietté feu et flamme contre nous en plein festin ; il auoit dit que sans doute que nous estions la cause de la maladie, et que si quelqu'vn de sa cabane venoit à mourir, il fendroit la teste au premier François qu'il trouueroit. Il n'auoit pas esté seul qui auoit parlé à nostre desauantage ; pas vn de la compagnie, au moins des plus considerables, ne nous auoit espargnez, et vn nommé *Achioantaeté*, qui fait estat de nous aimer, auoit esté si auant que de dire que s'il eust esté l'*Aondechio*, c'est à dire le maistre du païs, ce seroit bien tost fait de nous, et nous auroit desia mis en estat de ne pouuoir plus nuire. Là dessus le Capitaine *Aënons* prit la parole, au moins à ce qu'il dit, et leur representa qu'ils parloient là d'vne affaire bien dangereuse, c'est à dire de perdre et ruiner le païs ; que s'ils auoient esté deux ans sans descendre à Kebec pour la traitte, qu'ils se verroient reduits à telle extremité, qu'ils s'estimeroient heureux de s'associer auec les Algonquins, et s'embarquer dans leurs canots. Racontant cecy au P. Superieur, il adiousta qu'apres tout cela nous n'eussions point de peur, et que quand nous voudrions nous habituer en son bourg, nous y serions tousiours les tres-bien

venus. *Taretandé*, ne se contenta pas d'auoir parlé si mal à propos de nous en cette occasion, luy et *Sononkhiaconc* son frere vindrent nous quereller dans nostre cabane, et nous reprocher que nous estions des sorciers, et que c'étoit nous qui les faisions mourir. Adioustant qu'ils auoient resolu de se deffaire de nous, et qu'au moins la conclusion estoit prise de nous rembarquer au prin-temps, tous tant que nous estions, et nous ramener à Kébec. La chose alla plus loing que nostre bourgade, et les chefs de cinq ou six bourgs de cette pointe nous ont depuis aduoüé qu'ils auoient esté sur le point de faire vn mauuais coup. Helas! c'eust esté vn tres-grand bon-heur pour nous. Ces bruits estoient si communs, que les enfans mesmes ne parloient de nous que comme des personnes à qui on alloit bien-tost fendre la teste. Vn iour de Dimanche qu'ils nous ouïrent chanter sur le soir les Litanies de nostre Dame, ils auoient creu, à ce qu'ils nous dirent eux mesme par apres, que nous pleurions, attendants l'heure en laquelle on nous deuoit venir tous esgorger, ou brusler dans nostre cabane. Nous voilà encor tous pleins de vie, graces à Dieu; et presque en mesme temps, le fleau tomba sur cette malheureuse famille, qui auoit parlé le plus à nostre desauantage. Il y auoit long-temps que ce chastiment luy estoit deu pour le mespris qu'elle auoit tousiours fait de nos saints mysteres: souuent l'an passé nous n'y allions instruire les petits enfans qu'auec beaucoup de repugnance, et enfin nous fusmes contraints de desister tout à fait, *Taretandé* et ses freres ne se trouuoient d'ordinaire aux Catechismes, que pour auoir vn morceau de petun, ou pour se rire par apres entre eux de ce qu'ils auroient entendu. Outre cela souuent ils nous auoient aduoüé, qu'ils nous prenoient pour des menteurs, et ne croioient en façon du monde ce que nous enseignions, et que ce que nous disions n'estoit aucunement probable, qu'il n'y auoit aucune apparence que nous eussions eux et nous vn mesme Dieu, Createur de leur terre aussi bien que de la nostre, et que nous eussions tous pris naissance d'vn mesme pere. Comment, disoit vn iour *Sononkhiaconc*, qui nous auroit amenés en ce païs? comment aurions nous trauersé tant de mers dans de petits canots d'escorce? le moindre souffle nous auroit abysmez, ou au moins serions nous morts de faim au bout de 4. ou 5. iours; et puis si cela estoit, nous sçaurions faire des cousteaux et des habits aussi bien que vous autres. Ie perdrois trop de papier si ie voulois entreprendre de coucher icy toutes leurs extrauagances. Mais la iustice que Dieu à exercée sur eux est tout à fait remarquable. Ils auoient veu la plus part des autres cabanes infectées du mal sans que la vie s'en ressentist, ils auoient mesprisé ouuertement les moiens que nous leur donnions pour obtenir du ciel d'estre deliurez de cette maladie, ils marchoient teste leuée au milieu de tant de cadaures, comme s'ils eussent esté d'vne autre paste que les autres et hors des atteintes de la mort, lors que le bras de Dieu s'appesantit sur eux: trois tomberent malades presque en mesme temps. La mere fut la premiere, c'estoit vne Chrétienne renegate, et qui aiant esté baptisée il y a deux ans, auoit depuis souuentesfois retracté son baptesme. Iamais nous n'auions peu luy apprendre aucuns de nos mysteres, et mesme quand nous luy parlions quelquefois de faire le signe de la croix, ou de dire le Pater, elle nous arrestoit au premier mot et se mettoit à nous quereller. V. R. sçait desia, qu'il n'y a rien qui soit capable de mettre en cholere vn Huron qui a perdu son pere ou sa mere, que de luy dire, Ton pere est mort, ta mere est morte; le seul terme de pere ou de mere les met hors d'eux mesmes, et ie dirai icy, puis que l'occasion s'en presente, que dés le mois de Decembre nous fusmes contrains pour cette mesme raison de desister d'aller par les cabanes instruire les petits enfans et les assembler chez nous tous les Dimanches pour les faire prier Dieu, veu que il leur estoit mort tout fraischement quantité de leurs parens; et puis ceux qui leur restoient en vie, ont esté

tout l'Hyuer si fort occupez apres la recherche des remedes pour la santé des malades, et ont tesmoigné si peu d'affection à nos saincts mysteres, que nous auons iugé que cét exercice pourroit plustost nuire, qu'apporter quelque aduancement aux affaires du Christianisme. Mais, pour retourner à cette malheureuse renegate, nous la visitasmes plusieurs fois pendant sa maladie, et entre autres vn peu auant que de mourir. Nous y estions allez, le P. Pierre Chastellain et moy, en resolution de faire tout ce que nous pourrions pour la disposer à la penitence, en cette extremité ; mais elle nous arresta au premier pas, car luy aiant demandé si elle n'estoit pas bien contente d'auoir esté baptisée, elle nous respondit que non. Et mesme vn de ses enfans, d'enuiron 15. à 16. ans, qui estoit dés lors fort malade, estant sollicité plusieurs fois du baptesme, et s'en estant rapporté à ce qu'elle en ordonneroit, cette marastre respondit iusques à la mort, qu'elle ne vouloit point qu'il fust baptisé. Le R. P. Superieur pressa aussi bien fort sur le mesme suiet *Sononkhiaconc*, frere du Capitaine, qui estoit aussi à l'extremité ; mais ce fut sans effect. Ce ieune homme estoit de 25. ou 30. ans, et pouuoit bien de luy-mesme independamment de la volonté de sa mere consentir au baptesme ; mais vn esprit de superbe qui le possedoit et tant de blasphemes qu'il auoit faits, le priuerent de cette si signalée faueur. Ces trois miserables ne passerent pas le 7. de Ianuier. Le Capitaine *Taretandé* les suiuit de bien pres, et fut emporté en 4. ou 5. iours ; le iour de sa mort, ie l'allois voir du matin, et luy portois quelque petit remede ; ie le trouuai assis à l'ordinaire des Sauuages, et la pensée ne me vint pas qu'il deust mourir si tost ; nous ne fismes le Pere Garnier et moy, que visiter quelques personnes malades à *Anonatea*, que nous le trouuasmes à nostre retour dans l'agonie, et mourut sur le soir. Voila vne cabane bien desolée. Le mesme iour 7. de Ianuier, le P. Superieur nous renuoia à *Ossossané*, le P. Garnier et moy, où nous demeurasmes iusques au 15. nous baptisasmes douze personnes malades, quatre petits enfans et le reste adulte. A nostre arriuée nous instruisismes et baptisasmes vne femme chez nostre hoste, qui mourut au bout de deux ou trois iours, nous l'assistasmes des prieres de l'Eglise, iusques au dernier souspir. Le lendemain nous visitasmes vne grande partie des cabanes du bourg. Quand nous trouuions quelque cabane sans malades, nostre entretien ordinaire estoit de nous conioüir auec eux, de ce qu'ils estoient encor pleins de santé, de leur parler de Dieu, les exhorter à s'addresser à luy pour la conseruation de leur famille, et leur apprendre quelque petite priere pour cét effet. Nous vismes le petit sorcier, qui estoit bien humilié auec sa iambe rompuë, de se voir comme cloüé sur vne natte. S'il estoit immobile, il remuoit assez les autres, qu'il faisoit danser et chanter nuict et iour pour sa santé. Il estoit vn peu confus de se voir en cét estat ; neantmoins ses discours estoient accompagnez de faste et d'orgueil ; nous ne fusmes pas quasi entrez en la cabane où il estoit, qu'il nous dit que nous ne iugeassions pas que son mal fust la maladie ordinaire des autres, qu'vne cheute l'auoit alicté depuis quelques iours. Ie luy monstrai quelques onguents que nous auions, luy disant que c'estoit de quoy nous auions coustusmes de nous seruir en semblables rencontres ; mais il desdaigna l'offre que nous luy faisions de nostre petit seruice. C'est vne chose remarquable, que tandis que ce demon incarné fut dans cette cabane, nous ne peusmes presque rien gaigner aupres des malades ; nous voulusmes faire ouuerture du baptesme à vn ieune homme, duquel on auoit fort mauuaise opinion, il nous respondit fort mal à propos, et vn sien parent prenant la parole se mit à nous chanter poüille, nous reprochant tous les bruits qui couroient de nous par le païs ; et le sorcier nous dit tout net que nous nous en allassions. La veille de nostre depart, nous instruisismes vne ieune fille ; nous differasmes neantmoins son baptesme iusques au lendemain ; ce ne fut pas

sans quelque changement dans sa volonté, car elle songea la nuict qu'elle ne deuoit pas estre baptisée, autrement qu'elle mourroit ; la croiance qu'elle adioustoit à ce songe et l'apprehension qu'elle auoit de mourir, la fit persister tout à fait sur la negatiue, et refuser le baptesme. Mais apres luy auoir representé que le diable estoit l'autheur de ce songe, et qu'il ne pretendoit autre chose que de la voir miserable pour iamais dans les flammes de l'enfer, et que Dieu au contraire, qui ne souhaittoit rien tant que de la voir bien heureuse à toute eternité dans le ciel, l'inuitoit à recevoir le S. Baptesme, elle nous donna son consentement ; nous la baptisasmes aussi tost ; il a pleu à la diuine bonté luy rendre la santé du corps auec celle de l'âme. Nous sommes heureux de trouuer de semblables experiences, pour esbranler et renuerser la croiance qu'ils ont aux songes.

Cependant vn autre sorcier, presque aueugle, nommé *Sondacoüané*, se mettoit fort en credit au bourg d'*Onnentisati*, et abusoit de ses resueries les bourgades circonuoisines ; dés le neufuiesme de ce mois, que le P. Superieur estoit allé à *Ouenrio*, auec le P. Chastellain, baptiser deux petits enfans, il en auoit appris des particularitez qui ne sont pas à obmettre. Doncques l'histoire ou le conte porte, que cét aueugle aiant songé qu'il luy falloit ieusner six iours, il se resolut d'en ieusner sept, et à ce dessein fit faire vn retrenchement en vn des bouts de la cabane, où il se retira luy seul, se contentant de boire de temps en temps vn peu d'eau tiede, à ce qu'on disoit, pour se rechauffer l'estomac. Au bout de quelques iours, les demons commencerent à s'apparoistre à luy, tournoians simplement autour du foyer, sans faire autre chose, iusques au sixiesme iour, qu'ils luy parlerent, et luy dirent : *Tsondacoüané*, nous venons icy pour t'associer auec nous ; nous sommes des demons, c'est nous qui auons perdu le païs par la contagion. Et là dessus quelqu'vn d'entr'eux nomma tous les autres par leur nom : Cettui-là, dit-il, s'appelle *Atechiategnon*, c'est à dire qui se change et se deguise, et est le demon de *Tandehouaronnon*, qui est vne montagne aupres du bourg *Onnentisati* ; Et apres luy auoir dit le nom de cinq ou six qu'ils estoient : Mais il faut que tu sçaches, luy dit-il, que le plus meschant de tous est celuy d'*Ondichaouan* (qui est vne grande Isle que nous auons icy à nostre veuë) ; ce demon est comme vn feu. C'est celuy qui se repaist des cadaures de ceux qui se noient dans le grand lac, et excite les orages et les tempestes dans l'obscurité desquels il abysme les canots. Mais maintenant nous desirons auoir pitié du païs, et t'associer auec nous, pour remedier à la contagion qui court. A quoy *Tsondacoüané* aiant respondu qu'il en estoit fort content, ils luy enseignerent quelques remedes, dont il se seruiroit pour la guerison des malades. Entre autres, ils luy recommanderent fort les festins d'*Aoütaërohi*, adioustant qu'ils ne craignoient rien tant que cela. On dit aussi qu'ils firent mine de le vouloir emporter, mais qu'il leur resista si bien, qu'ils le quitterent à faire festin d'vn chien, le menaçant de le venir querir dés le lendemain, au cas qu'il y manquast. Ces demons aiant disparu, *Tsondacoüané* raconta toute l'affaire au Capitaine *Enditsaconc*, lequel en aiant fait le rapport en plein conseil, on luy trouua incontinent vn chien, dont il fit festin dés le mesme iour. Tout le monde estant assemblé, ce sorcier se print à crier que les diables venoient pour l'emporter, mais qu'il ne les craignoit point, seulement que tous chantassent vne certaine chanson ; tandis qu'on chantoit : En voilà, dit-il, deux qui s'approchent, et ce que ie dis n'est pas vne imagination, mais vne verité. Vn peu apres, il dit à ceux qui preparoient le festin : Retirez vous, les voicy tous proches. Et en mesme temps ils commencerent à parler, à luy reprocher plusieurs manquemens qu'il auoit faits touchant les choses qui luy auoient esté ordonnées, et à dire qu'ils estoient venus pour l'emporter ; en vn mot le festin acheué, comme il voulut sortir dehors, il rencontra ces demons qui luy dirent : *Tsondacoüané*,

sois maintenant en asseurance, nous ne te sçaurions plus rien faire; te voila associé auec nous, il faut que tu viues dorénauant comme nous, et que nous te découurions nostre mangé, qui n'est autre chose que du boüillon clair auec des fraises. Il y auoit bien de l'apparence de trouuer des fraises au mois de Ianuier ; mais nos Sauuages en gardent de seiches. Ce fut à qui en mangeroit, afin de n'estre point malade. Ils ordonnerent encore que ceux qui voudroient estre deliurez tout à fait de la maladie, pendissent à l'entrée des portes, de grandes faces et des figures d'hommes au dessus de leurs cabanes, semblables à ces espouuantaux qu'on met en France dans les vergers pour chasser les oyseaux. Cela fut bien tost executé, et en moins de deux fois 24. heures, toutes les cabanes d'*Onnentisati* et des lieux circonuoisins en furent presque couuertes ; tel auoit 4. ou 6. de ces archers de paille pendus aux perches de son foyer, c'estoient leurs idoles et leurs dieux tutelaires. Ce fut en ces marmousets qu'ils mirent toute leur confiance, fondez sur ce qu'vn miserable aueugle leur auoit dit que les diables en auoient peur et l'auoient ainsi ordonné pour le bien du païs. Vn vieillard de nostre bourgade, nommé *Tendoutsaharoné*, nous exhorta à faire le mesme, pour l'affection qu'il auoit pour nostre maison, tant il adioustoit de croiance aux resueries de ce sorcier. Le P. Superieur luy respondit qu'ils se trompoient, de penser faire peur aux demons, et chasser la maladie auec des bouchons de paille ; que s'il se souuenoit bien de ce que nous luy auions tant de fois enseigné, il sçauoit bien que tout cela estoit inutile pource qu'ils pretendoient ; que s'il y auoit chose au monde qui fust capable de donner l'espouuante aux demons, c'estoit la croix ; que nous en auions desia vne deuant nostre porte, mais qu'à cette occasion nous en erigerions vne autre au dessus de nostre cabane, afin que tous ceux qui la verroient entendissent que c'est en la croix que nous mettons toute nostre confiance, et qu'en vertu de ce signe nous ne redoutions point les demons, et esperions que Dieu preserueroit nostre petite maison de cette maladie contagieuse. Au reste ce sorcier, quoy que demi aueugle, voioit ce semble vn peu plus clair en ses affaires, que cét autre petit bossu, qui auoit promis qu'en huict iours *Ossossané* seroit sans malades ; cettuy-cy ne promettoit vne parfaite et entiere guerison, qu'à la fin de la Lune de Ianuier. Encor, disoit-il, que si ceux du bourg d'*Arenté*, et les sorciers ou *Bissiriniens* ne luy faisoient present d'vne rets, c'estoit fait d'eux. Ie ne sçai pas ce qu'ils ont fait, et s'ils luy ont accordé sa demande, mais il est vray que les pauures *Bissiriniens*, ont esté bien mal traittez ; il en est mort iusques à septante ; pour eux ils disoient qu'vne des causes de cette si grande mortalité, c'estoit de ce qu'ils n'auoient pas de chaudiere assez grande pour faire festin.

Le 16. les principaux de nostre bourgade s'assemblerent et firent inuiter au conseil le P. Superieur, où le Capitaine *Aënons* fit vn long discours, pour nous supplier au nom de tous tant qu'ils estoient, de ne plus penser à ce qui s'étoit passé, et de ne point faire esclatter les mauuais desseins qu'ils auoient eus sur nos vies ; le Pere les contenta là dessus, et prit occasion de les reprendre doucement, de ce qu'ils auoient manqué de fidelité à Dieu, et n'auoient eu soin d'auoir recours à son infinie bonté pendant leur affliction, s'arrestans plustost aux folles imaginations d'vn homme de neant, qui les abusoit et ne cherchoit que ses interests. A cela *Aënons* ne respondit autre chose, sinon : *Onanonharaton*, que veux-tu, nous auons la ceruelle renuersée. Et vn peu auparauant, vn vieillard luy auoit dit : Mon neueu, nous ne sçauons où nous en sommes ; il n'y a rien que nous ne fassions pour nous conseruer la vie, et s'il faut danser nuict et iour pour chasser la maladie, tout decrepit que ie suis, ie commenceray le premier, pour sauuer la vie à mes enfans. Ils ouirent dire qu'vn autre sorcier du bourg *Andiatae*, nommé *Tehorenhaegnon*, promettoit mer-

ueille, pourueu qu'on luy fist quelque present ; on fit incontinent assommer vn chien, qui luy fut porté auec beaucoup de ceremonies, mais sans effect.

Le 17. la maladie qui alloit tousiours continuant à *Ossossané*, obligea le P. Superieur de continuer aussi les secours que nous auions rendus aux malades iusques à lors. Il prit auec soy le P. Isaac Iogues et Mathurin, qui fit aussi quelques saignées fort heureuses. Le Pere passant par *Ouenrio* y trouua assez de malades, mais pas vn ne voulut oüir parler du baptesme, et vn Sauuage d'Arenté luy auoüa, ce qu'on auoit rapporté, qu'il auoit dit que nous n'auions que faire de les aller voir pour les baptiser, qu'ils ne faisoient point d'estat du baptesme ; ce miserable mourut quelque temps apres, et fut priué de cette faueur ; nous sçeusmes aussi tost sa mort que sa maladie. Nous n'auons pas laissé depuis de les aller visiter dans le besoin, d'y prescher nos saints mysteres, baptiser quelques malades, sur tout quelques petits enfans qui sont maintenant dans le ciel, et à l'heure mesme que i'escris cecy, les Peres Garnier et Isaac Iogues partent pour y aller visiter quelques-vns. Le P. Superieur continua de là son voyage, et s'arresta à *Angoutenc*, où il baptisa deux petits enfans. Le lendemain 28. il arriua à *Ossossané*, où il trouua les demons deschaînez, et vn pauure peuple dans l'affliction plus que iamais, attentif aux impertinences d'vn certain *Tehorenhaegnon*, qui se faisoit fort d'auoir vn secret pour cette sorte de maladie, qu'il disoit auoir appris des demons mesmes, apres vn ieusne de 12. ou 13. iours, dans vne petite cabane qu'il s'estoit faite à ce dessein sur le bord du lac. Doncques les habitants d'*Ossossané* entendant parler de ce qu'il sçauoit faire, et voiants que de toutes parts on luy faisoit des presens, pour gaigner sa bien-veillance et tirer de luy quelque soulagement, luy deputerent quelques-vns des principaux d'entre-eux, pour eux le supplier bien humblement d'auoir pitié de leur misere, et de se transporter à leur bourg, pour voir les malades et leur donner quelques remedes. *Tehorenhaegnon* tesmoigna agréer leur requeste, et ne pouuant, ou plustost ne daignant pas y aller en personne, y enuoia vn de ses associez nommé *Saossarinon*, auquel il communiqua toute sa puissance ; en preuue dequoy il luy donna son arc et ses fleches, qui representeroient sa personne. Aussi tost qu'il fut arriué, vn des Capitaines publie par le bourg à haute voix, que tous les malades prissent courage ; que *Tehorenhaegnon* promettoit de chasser bien tost la maladie, que ne pouuant pas venir en personne *Saossarinon* estoit enuoyé de sa part auec pouuoir de leur donner toute sorte de contentement ; qu'il ordonnoit que trois iours consecutifs on fist trois festins, promettant que tous ceux qui y assisteroient et y obserueroient toutes les ceremonies, seroient guarantis de maladie. Sur le soir le monde s'assemble, iustement en la cabane de nostre hoste, qui est vn des plus grands du bourg ; nos Peres y demeurerent, pour voir tout ce qui s'y passeroit. La compagnie n'estoit composée que d'hommes, les femmes deuoient auoir par apres leur tour ; il y en auoit de toutes les familles. Auant que de commencer la ceremonie, vn des Capitaines monta sur le haut de la cabane, et cria à pleine teste en cette sorte : Or sus nous voilà assemblez, escoutez, vous autres demons que *Tehorenhaegnon* inuocque, voilà que nous allons faire vn festin et vne danse en vostre honneur : sus que la contagion cesse et quitte ce bourg ; que si vous auez encor enuie de manger la chair humaine, transportez vous au païs de nos ennemis, nous nous associons maintenant auec vous, pour leur porter la maladie et les perdre. Cette harangue finie, on commence à chanter. Cependant *Saossarinon* va visiter les malades, et fait la ronde par toutes les cabanes. Au reste le festin ne se fit qu'au point du iour ; toute la nuit se passa dans vn tintamarre perpetuel : tantost ils chantoient, et en mesme temps ils frappoient rudement à la cadence sur des escorces, tantost ils se leuoient et se mettoient à danser, chacun s'efforçoit à bien faire, comme

estimant qu'il y alloit de sa vie. Ce substitut de *Tehorenhaegnon,* apres auoir veu les malades, deuoit se rendre en cette cabane ; mais il trouua tant de practique, que le iour le surprit dans sa course. Cependant on l'attendoit auec grande impatience, et comme ils chantoient les vns apres les autres, il y en eut vn qui commença en ces termes : Venez, grand *Arendiouane,* venez, voilà le iour qui commence à poindre. Pour ne les point tenir plus long temps en attente, il passa quelques cabanes qui luy restoient ; à son arriuée, il se fit vn grand silence. Vn Capitaine marchoit deuant luy, tenant en vne main l'arc de *Tehorenhaegnon,* comme la marque du pouuoir qu'auoit ce substitut, et en l'autre vne chaudiere pleine d'eau mysterieuse dont il arrousoit les malades ; pour luy, il portoit vne aisle de cocq d'Inde dont il les euentoit grauement et de loing, apres leur auoir donné quelques breuuages. Il fit les mesmes ceremonies à l'endroit des malades de cette cabane ; puis ayant donné courage et bonne esperance à toute la compagnie, il se retira. Le festin se fit, et apres, les hommes quitterent la place aux femmes, qui vindrent aussi chanter et danser à leur tour ; pour de festins, elle n'en firent point.

Ce 20. *Saossorinon* fit luy mesme le second festin. On y inuoqua l'assistance des demons en mesme termes que le iour precedent, et apres auoir mangé, quelqu'vn dit que le Medecin en auoit desia guery douze ; cette nouuelle réioüit bien la compagnie ; le Capitaine *Andahiach* le remercia, et son maistre *Tehorenhaegnon,* auec tous les Capitaines du bourg d'*Andiataé,* tesmoignant que tout le bourg leur demeuroit obligé, et les pria de leur continuer cette faueur. Le 3. festin ne se fit point, faute de poisson.

Le 21. *Saossarinon* s'en retourne à *Andiataé,* associant à son depart auec soy et *Tehorenhaegnon,* vn nommé *Khioutenstia* et *Iandatassa,* auxquels il enseigna les secrets de l'art, et communiqua sa puissance, pour marque dequoy il leur laissa à chacun vne aisle de coq d'Inde, adioustant que doresnauant leurs songes se trouueroient veritables ; il donna aussi commission qu'au bout de quelques iours on leur allast rapporter le succez de leurs remedes. 4. ou 5. iours apres on parcourut toutes les cabanes pour sçauoir au vray le nombre des gueris et des malades, afin d'en informer *Tehorenhaegnon.* Suiuant leur calcul, il s'en trouua 25. de gueris, et 25. malades ; on va incontinent à *Andiataé,* en faire le rapport à ce personnage, qui renuoye dés le lendemain *Saossarinon,* pour trauailler à guerir le reste, mais ce fut à sa confusion. Il ne voulut pas prendre la peine d'aller visiter les malades, il donna charge qu'ils se traînassent eux mesmes, ou qu'on les luy apportast en la cabane d'vn nommé *Oonchiarré,* où il y auoit desia force malades ; mais ce dessein luy reüssit fort mal, et on ne vit cette seconde fois aucuns bons effects de ses remedes, car quelques-vns ne voulurent pas y aller, pour se sentir trop faibles ; la mesme nuict vne femme de la cabane mourut, et le lendemain matin vne autre qu'on y auoit apportée ; pour celle-cy le P. Superieur l'instruisit et la baptisa auec beaucoup de satisfaction. Au reste il fit si bien, que ces messieurs les substituts de *Tehorenhaegnon* furent contraints de ietter leur aisle de coq d'Inde et renoncer à leur office.

Le 25. *Tonneraoüanont,* ce petit sorcier dont ie parlois cy deuant, mourut au bourg *d'Onnentisati.* Il estoit encor à *Ossossané* le 23. mais se trouuant extraordinairement mal, et voiant qu'il n'y auoit plus de remede, il se fit transporter à *Onnentisatj,* tesmoignant qu'il vouloit mourir au lieu de sa naissance ; il ordonna aussi qu'on le mist en terre, afin que comme il estoit vn demon, il retournast au lieu d'où il estoit venu. Pendant sa maladie il se plaignit, à ce qu'on dit, d'vne certaine diablesse, qu'il appelloit sa sœur, d'autant qu'elle s'étoit incarnée en mesme temps que luy dans le ventre de sa mere ; c'estoit elle à l'entendre qui estoit la cause de sa mort, et qui luy auoit rompu la iambe,

d'autant que contre sa volonté, il auoit voulu traitter d'autres malades que ceux de la cabane de *Tondaaiondi*.

Le P. Superieur baptisa quinze personnes en ce voyage. La Prouidence de Dieu parut particulierement en la conuersion de deux, dont l'vne apres auoir resisté plusieurs iours au baptesme tousiours en vn danger manifeste de mort, et en tel estat qu'il n'y auoit gueres d'apparence qu'elle deust passer la iournée, Dieu luy conserua la vie, iusques à ce que son mary suruînt, qui ayant esté baptisé auparauant par le pere en vne semblable extremité, l'exhorta si bien et si efficacement qu'elle se laissa vaincre, et tesmoigna en fin estre fort contente de receuoir le baptesme. L'autre fut vn ieune homme qui faisoit paroistre assez bonne volonté pour le baptesme, mais son beau-pere et sa belle-mere s'y opposoient de telle sorte qu'il n'y auoit pas moien de passer outre ; cependant le danger de mort alloit croissant ; le pere y alloit 3. et 4. fois le iour, sans pouuoir trouuer la commodité de luy parler. Il y auoit tousiours quelque empeschement : tantost on y faisoit festin, tantost le Medecin y estoit, et iamais presque le beau-pere ou la belle mere n'en partoient. Dieu enfin voulut que le beau pere n'y estant pas, la belle mere fust inuitée à vn festin dans vne autre cabane, de sorte que le P. Superieur se trouua fort heureusement seul auec le malade ; comme il l'auoit des-ia instruit quelques iours auparauant, l'affaire fut bien tost faite, et le baptisa incontinent auec beaucoup de consolation de part et d'autre. Le pere ne faisoit que d'acheuer, que la belle mere entra ; elle ne s'estoit mise qu'en chemin pour aller à ce banquet, et en auoit incontinent quitté le dessein. La diuine bonté auoit disposé ce moment pour faire misericorde à ce pauure ieune homme, sans doute par les merites de S. Ioseph qui fut inuoqué fort particulierement en cette occasion, aussi bien qu'en la precedente. C'est nostre refuge ordinaire en semblables necessitez, et d'ordinaire auec tels succez, que nous auons sujet d'en benir Dieu à iamais, qui nous fait cognoistre en cette barbarie le credit de ce S. Patriarche aupres de son infinie misericorde.

Le 28. le P. Superieur retourna à *Ihonattiria*. Pendant son absence, nous auions fait quelques courses à *Oüenrio*, et à *Anonatea*, où il y auoit force malades. Le 21. le P. Pierre Pijart auoit baptisé deux femmes : l'vne à *Anonatea*, que nous auions veuë et instruite, le P. Chastellain et moy, deux iours auparauant; l'autre à *Oüenrio*, qui mourut incontinent apres, auec de grands signes de predestination. Ce fut vne prouidence de Dieu que le Pere fit ce petit voiage dés le 20. car s'il eust attendu au lendemain, comme le dessein en auoit esté pris, il l'eust trouuée incapable du baptesme ; mais il se sentit interieurement inspiré d'y aller coucher dés le iour precedent de sa mort ; à son arriuée auant que d'aller à la cabane de celle-cy, il en auoit visité d'autres, qui auoient refusé nettement le baptesme, et mesme il passa le soir à instruire vne femme, qui estoit tout aupres d'elle, qui paroissoit bien mal, et demandoit fort instamment le baptesme. Pour l'autre, à qui Dieu preparoit le ciel, le pere n'y pensa quasi pas ; aussi ne iugea il pas necessaire de luy parler encor des affaires de son salut, ne s'apperceuant pas du danger auquel elle estoit ; cependant elle eut assez de peine à passer la nuict. Le lendemain matin le Pere les retourna visiter : car il s'estoit retiré dans vne autre cabane ; son dessein principal estoit de baptiser celle qu'il auoit instruite, et Dieu le conduisit tout droit à l'autre ; en vn mot il l'instruisit et la baptisa. Elle mourut au bout d'vne heure ou deux ; et celle qui auoit demandé si ardemment le baptesme le soir precedent, n'en voulut ouyr parler en façon du monde, *Vnus assumetur, alter relinquetur*. Nous visitasmes encor ces deux bourgades quelques iours apres, le P. Pierre Chastellain et moy ; mais nous n'y auions trouué aucune disposition pour le baptesme ; les vns auoient perdu le iugement, et les autres manquoient de bonne volonté.

Le 30. nostre grand lac se prit tout à

fait. Il y auoit long temps qu'il estoit glacé iusques à quelques Isles ; mais au delà, les vents presque continuels auoient tousiours rompu les glaces. Il ne se gele par tout que de grand calme ; c'est vne commodité pour ces peuples, car aussi tost que la glace est assez forte, ils portent des bleds aux Algonquins, et en rapportent force poisson. Nous auons eu vn long Hyuer cette année, il a commencé dés le 10. ou 12. d'Octobre, et a beaucoup anticipé sur le Printemps ; il n'y a gueres d'apparence d'vne bonne année, si la bonté de Dieu n'y met la main : nous voicy au 30. de May, et à peine les bleds commencent ils à leuer, encor n'est-ce qu'en quelques endroits. Plusieurs n'ont pas encor semé, et les autres se plaignent que leurs grains sont pourris dans terre ; il y a 15. iours que nous auons des pluyes presque continuelles.

Le 1. de Feburier, nous partismes pour aller à *Ossossané,* le Pere Pierre Pijart et moy ; nous y seiournasmes iusques au 13. nous y baptisasmes cinq personnes. Nous en instruisismes plusieurs autres ; mais ne les trouuant pas encor en danger, nous n'auions pas iugé à propos de precipiter leur baptesme. Nous trouuasmes vn grand changement dans la cabane d'vn nommé *Tondaïondi* : tandis que le petit sorcier *Toeneraoüanont* y estoit, nous y auions tousiours esté fort mal receus, nommement sur le suiet du baptesme ; nous y auions esté chargez d'iniures, et tout fraischement le P. Superieur auoit fait tout son possible pour gaigner vne pauure femme malade, mais outre qu'elle auoit escouté fort froidement le discours qu'il luy auoit fait du Paradis et de l'enfer, son pere n'auoit tesmoigné aucune inclination pour son baptesme, et auoit donné à cognoistre au pere, qu'ils ne faisoient pas grand estat de ce que nous enseignions ; que pour eux ils auoient aussi bien que nous vn lieu asseuré, où alloient les âmes de leurs parens defuncts. *Ahahabreti onaskenonteta,* nous auons, dit-il, vn chemin asseuré, que tiennent nos âmes apres la mort. Depuis la mort de ce petit sorcier, Dieu leur auoit, ce semble, changé le cœur. Nous n'auions quasi point d'esperance de trouuer encor en vie cette malade, que ses parens auoient comme abandonnée dés le depart du P. Superieur ; de fait nous trouuasmes qu'on l'auoit desia chaussée et bottée selon la coustume du païs, et auec si peu de iugement, que nous la iugeasmes pour lors incapable du baptesme. Le 3. l'esprit luy estant reuenu, Dieu nous fit la grace de la baptiser. Elle mesme de son propre mouuement fait entendre à son pere, qu'elle desiroit estre baptisée ; luy, respondit qu'il en estoit fort content, et apres son baptesme se conjoüit auec elle du bonheur qu'elle auoit d'estre en estat d'aller au ciel, luy representant que desia plusieurs de ses parens qui estoient morts Chrestiens y estoient, et qu'il desiroit aussi luy mesme estre baptisé. Ce mesme iour nous rencontrasmes vn ieune homme qui nous tint vn discours qui consolera V. R. Il s'estoit desia rencontré fort heureusement en vn de nos premiers voiages comme i'instruisois vn malade, et auoit pris grand plaisir d'entendre les commandemens de Dieu, et m'auoit prié dés lors de les repeter encor vne fois ; et en cette seconde rencontre, me parlant d'vne femme vefue que i'auois baptisée, et qui s'estoit guerie, il me demanda ce qu'elle deuoit faire pour aller au ciel, luy aiant respondu qu'elle deuoit garder les commandemens de Dieu, et luy en ayant dit le sommaire : Pour moi, me dit-il, ie les ay gardez depuis que ie les ay appris, et suis resolu de les garder toute ma vie. Il me repeta les poincts que le P. Super. leur auoit particulierement recommandés, et adiousta que quand il luy arriuoit de songer la nuict, le matin il s'addressoit à Dieu et luy disoit : Mon Dieu, i'ay songé, mais puis que vous ne voulez pas que nous nous arrestions à nos songes, ie ne m'en mettrai pas en peine. Au reste qu'il auoit soin de prier Dieu tous les iours, et pour cette ieune femme, qu'elle estoit pour se remarier, mais que ce mariage seroit stable. Là dessus il me fit vne question, et me demanda ce que deuoit faire vne femme, à qui

son mary ne luy gardoit pas la fidelité, et si elle ne pouuoit pas aussi mener la mesme vie de son costé ; ie luy respondis que non, qu'elle pecheroit griefuement, et feroit contre les Commandements de Dieu ; pour conclusion ie l'exhortai à continuer dans la bonne volonté qu'il auoit de seruir Dieu, luy promettant que nous l'instruirions quelque iour plus particulierement. Ce ieune homme a l'esprit bon et paroist fort honneste pour vn Sauuage.

Le 4. Dieu nous enuoia dequoy faire du bien à nos malades, et resiouïr nostre hoste, qui estoit court de poisson. Robert, que nous auions mené auec nous, tua deux Outardes; il n'y auoit de bonne fortune que 4. ou 5. personnes bien malades, de sorte que nous les peusmes aisement obliger, sans faire parler les autres ; et le gibier est si rare parmi les Sauuages, que quoy qu'ils fussent 20. ou 25. dans nostre cabane, et que nostre hoste en eust enuoyé à ses amis, ils s'estimerent encor auoir fait tres-bonne chere, et toute la cabane retentissoit de ho, ho, ho, et entre autres vne vieille, qui est la femme de nostre hoste, s'adressant à nostre chasseur, luy fit son remerciement en ces termes : Ho, ho, ho, *Echiongnix et sagon achitec*, Ah ! mon nepueu, ie te remercie, prends courage pour demain. De fait il en tua encor 4. ou 5. de sorte que nous eusmes de quoy faire quelques boüillons à deux malades de la cabane, et en porter à quelques autres qui en auoient le plus de besoin, et neantmoins nostre hoste ne le trouuant pas bon, nous nous contentasmes par apres de leur porter quelques morceaux d'Outarde toute cruë, et de leur apprendre à en faire des boüillons. En cette occasion nous fismes vne agreable rencontre : comme nous portions vn boüillon à vn malade, le Medecin s'y trouua, c'est vn des Sauuages des plus graues et des plus serieux que i'aie veu ; il prend le boüillon, le regarde et tire d'vne certaine pouldre qu'il auoit dans son sac, il en prit dans sa bouche, et la cracha sur le boüillon ; puis choisissant le meilleur, le fait manger à la malade.

Le 5. nous baptisasmes chez nostre hoste vne vieille femme. Ie l'auois instruite quelques iours auparauant auec beaucoup de satisfaction ; depuis son baptesme particulierement, nous l'entendions, de l'autre bout de la cabane où nous estions, se recommander à Dieu le matin et le soir, et faire quelque petite priere que nous luy auions aprise. Elle ressentoit de grandes douleurs, et cependant nous la trouuions tousiours disposée à auoir recours à Dieu. Le Capitaine *Andahiach*, son frere, nous pria fort instamment de luy donner quelque remede pour le mal de teste, dont elle se plaignoit, nous disant que le P. Superieur et Simon Baron en auoient donné à quelques vns, qui s'en estoient bien trouuez ; ie ne pûs m'imaginer autre chose sinon qu'il parloit de quelques vnguens dont on s'estoit seruy pour quelques enflures de ioües qui auoient abouty par dehors. Ie luy monstray vne petite boîte où il y en auoit de plusieurs sortes ; il se trouua que c'estoit iustement ce qu'il demandoit. Ie luy dis d'abord que ie ne pensois pas que cela fust bon pour le mal de cette femme ; neantmoins luy persistant tousiours et me pressant de luy en donner, ie luy demanday de quelle couleur il en vouloit, car i'en auois de 5. ou 6. façons, et m'ayant monstré du rouge, du blanc et du vert, ie luy en fis vn grand emplastre que ie luy appliquay au front. Que l'imagination est puissante icy aussi bien qu'en France ! le lendemain elle se trouua grandement soulagée, et *Andahiach* me pria de ne point faire part de ce remede à d'autres, et le reseruer seulement pour leur cabane ; ie luy respondis qu'il ne se mist pas en peine, et que tandis que nous en aurions, ils n'en manqueroient point. Si ie l'eusse voulu croire, ie luy en eusse fait aussi vn emplastre pour luy couurir l'estomac, où estoit tout son mal. Elle ne laissa pas de mourir deux ou trois iours apres.

Le mesme 5. iour de Feburier, le conseil s'assemble chez le Capitaine *Andahiach*, où presidoit le sorcier *Tsendacoüane* du bourg d'*Onnentisati* : car le sieur *Tehorenhachnen* et ses substi-

tuts n'estoient plus en credit. Cettui cy parla en maistre et en Prophete, et dit que si on ne faisoit ce qu'il ordonneroit, que la maladie dureroit iusques au mois de Iuillet; au contraire si on luy obeissoit et si on luy accordoit ce qu'il demanderoit, il donnoit parole que dans dix iours le bourg en seroit tout à fait garanty. Il ordonna donc premierement que doresnauant on mist les morts en terre, et qu'au prin-temps on les tireroit pour les mettre dans des tombeaux d'écorces dressez sur quatre piliers à l'ordinaire. Secondement qu'on ne leur donnast point de nattes au moins neufues. Troisiesmement qu'on luy fist present de 5. pains de petun. Sa requeste luy fut incontinent accordée ; vn des gendres de nostre hoste fournit à cette contribution. On se rassembla sur le soir hors du bourg, on m'inuita à ce conseil par deux foix, et vn des Capitaine aduertit à haute voix les enfans de ne point faire de bruit. Ils allumerent vn grand feu, et le sorcier apres auoir representé aux assistans l'importance de la chose, y ietta les 5. pains de petun qu'on luy auoit donnés, en adressant sa priere au Soleil, aux Demons et à la Peste, les coniurant de quitter leur païs et se transporter au plus tost au pays des Hiroquois.

Le 8. nostre hoste, ayant fait tout fraischement bonne chere et prenant goust aux outardes, voyant que nostre chasseur manquoit de pouldre, s'offrit luy mesme pour en aller querir ; nous luy accordâmes plus volontiers, pour auoir dequoy faire du bien à nos malades, aussi bien estions nous au bout de quelques petites douceurs que nous auions apportées. Ce nous fut vne belle leçon, de voir vn vieillard âgé de plus de 60. ans entreprendre 4. grandes lieuës en la saison la plus fascheuse de l'année, en esperance de manger vn morceau de viande. Il y auoit trois pieds de neige par tout, et si il n'y auoit point encore de chemins faits, aiant neigé toute la iournée precedente et si ie ne me trompe vne partie de la nuit.

Sur le soir, le Capitaine *Andahiach* alla par les cabanes publier vne nouuelle ordonnance du sorcier *Tsondacoüanné*. Ce personnage estoit à Onnentisati, et ne deuoit retourner qu'vn iour apres ; il faisoit ses preparatifs, c'est à dire quelques sueries et festins pour inuocquer l'assistance des demons et rendre ses remedes plus efficaces. Cette ordonnance consistoit à prendre de l'écorce de fresne, de sappin, de prusse, de merisier, faire bien bouillir le tout dans vne grande chaudiere, et s'en lauer par tout le corps ; il adiousta que ses remedes n'estoient point pour les femmes qui estoient dans leur moys, et qu'on se gardast bien de sortir le soir nuds pieds hors des cabanes.

Le 9. nostre hoste retourna et nous apporta de la pouldre ; mais de malheur pour luy, la chasse ne luy reüssit plus ; aussi auoit ce esté vne retraite, car ce n'estoit pas la saison du gibier. Auant que de se coucher, il ietta du petun au feu, et pria les demons d'auoir soin de sa cabane. Quel creue cœur pour nous de ne pouuoir empescher ces infames Sacrifices !

Le 10. on fit vne danse pour la santé d'vn malade. Il y auoit deux iours qu'il en auoit eu le songe, et qu'on trauailloit apres les preparatifs ; tous les danseurs estoient contre-faits en bossus, auec des masques de bois tout à fait ridicules, et chacun vn baston en main : voila vne excellente medecine. A la fin de la danse, au commandement du sorcier *Tsondacouane*, tous ces masques furent pendus au dessus d'vne perche au dessus de chaque cabane, auec des hommes de paille aux portes, pour faire peur à la maladie et donner l'espouuante aux demons qui les faisoient mourir.

Ce mesme iour le sorcier, qui estoit venu dés le iour precedent, s'en retourna et demanda 8. pains de petun et trois poissons de diuerses especes, à sçauoir vn Atsihiendo, vn poisson qu'ils appellent du bord de l'eau, et vne anguille ; des pains de petun il en emporta 4. et les 4. autres seruirent à faire vn Sacrifice aux diables, comme on auoit fait deux iours auparauant. Nostre hoste fit aussi le sien ; nous leur en tesmoignions dans l'occasion nostre sentiment, mais

sans effet; ils auoient la ceruelle comme renuersée, c'estoit presque paroles perduës que de leur en parler : aussi nous remarquions que Dieu les abandonnoit à veüe d'œil ; nonobstant la diligence que nous apportions à visiter les cabanes, deux ou 3. moururent sans baptesme. L'vn auoit esté instruit en partie, mais on nous le faisoit comme vne personne qui alloit se guerissant ; les autres auoient esté emportez à l'improuiste dés le commencement de leur maladie.

L'onze, nous visitasmes vne femme fort malade, esperans que Dieu luy auroit peut estre changé le cœur, car nous n'y auions rien peu gaigner iusques alors ; mais nous la trouuasmes aussi opiniastre que iamais, et pour tout ce que nous luy pûmes dire de l'enfer, elle ne nous respondit autre chose sinon qu'elle ne vouloit en aucune façon estre baptisée ; elle mourut sur le soir. Le Capitaine *Andahiach* fit vne ronde par toute les cabanes, et exhorta à haute voix les femmes à prendre courage, et à ne se point laisser abattre de tristesse pour la mort de leurs parents, et que quand les ieunes hommes viendroient leur apporter du chamure pour filer, qu'elles leur rendissent volontiers ce petit seruice ; que leur dessein estoit de faire des armes pour aller au Prin-temps à la guerre contre les Hiroquois, et les mettre en asseurance et en estat de pouuoir trauailler paisiblement à leurs champs. Au reste ces armes ne sont pas à l'épreuue du mousquet, comme sçait V. R. aussi est-ce bien assez que la fleche ne les puisse fausser.

Le 12. de grand matin, nostre hoste addressa sa priere aux demons, iettant du petun dans le feu, pour la conseruation de sa famille. Sur le soir on leur fit publiquement vn 3. sacrifice de 4. pains de petun, qui fut suiuy d'vn tintamare et d'vn chariuary qui se fit par toutes les cabanes, et dura bien vn bon quart d'heure ; ils frappoient si rudement contre des escorces, qu'il n'estoit pas possible de s'entendre. Leur desseing estoit, à ce qu'ils nous dirent par apres, de faire peur à la maladie et la mettre en fuite ; et afin que rien ne manquast à cette ceremonie comme ces marques de bois et ces hommes de paille n'auoient esté pendus au dessus des cabanes que pour donner l'epouuante à la maladie et aux demons, nostre hoste les coniura de faire bonne garde, et pour se les rendre plus fauorables, il ietta vn morceau de petun dans le feu en leur honneur. Quelles extremitez pour des hommes raisonnables ! Tout cela nous fit resouldre le lendemain à penser efficacement à nostre retour, voyant que parmy tous ces desordres nos S. Mysteres ne pouuoient pas estre receus et traictez auec le respect et la reuerence qu'ils meritent, et que nous estions souuent contraints de souffrir beaucoup de choses, tant pour ne les pouuoir empescher, que pour n'estre pas encore capables de leur en témoigner comme il faut nos sentimens. Nous prismes d'autant plus aysement cette resolution qu'il y auoit pour lors fort peu de maladies.

Nous partismes doncques le 13. et ariuâmes au giste bien auant dans la nuit auec beaucoup de peine, car les chemins n'estoient larges qu'enuiron d'vn demy pied où la neige portoit, et si vous détourniez tant soit peu à droitte ou à gauche, vous en auiez iusques à my cuisse.

Pendant nostre seiour d'*Ossossané,* le P. S. et le P. C. G. firent vn petit voiage qui n'est pas à obmettre. Le 5. de ce mois ils baptiserent 2. malades à Anonnatea, et le lendemain 6. aux Bissiriniens qui hiuernoient à 1. quart de lieüe, vn petit enfant tout fraischement né. Par vne prouidence de Dieu bien particuliere, ils auoient esté iusques là dés le iour precedent, et auoient visité toutes les cabanes ; mais n'ayant rien trouué qui fust capable de les y arrester plus longtemps, ils en estoient partis à dessein de retourner dés le soir à la maison. A vn quart de lieüe de là, ils s'estoient apperceus qu'vn chien qui les auoit suiuis ne paroissoit (vn chien n'est pas peu de chose en ce pays, et cettuy-cy fait beaucoup en ce rencontre) ; neantmoins ils ne s'en estoient pas mis autrement en peine, sçachant bien que ce n'estoit pas la premiere fois qu'il estoit retourné tout seul. Estant aupres d'Aneatea, la

neige commença à tomber si espaisse qu'ils auoient assez de peine à se conduire, de sorte qu'il leur fallut contre leur dessein passer la nuict en cette bourgade. Le lendemain matin, par vne prouidence particuliere de Dieu, le chien ne se trouuant point, ils se resolurent de l'aller chercher iusques aux Bissiriniens. Ils ne furent pas plustost au village, qu'on les auertit qu'vne femme estoit accouchée la nuict, mais que son enfant estoit mort ; c'estoit assez dire pour ne s'en remuer pas dauantage, neantmoins Dieu, qui auoit dessein de sauuer cette petite âme, les inspira d'aller voir la mere ; ils trouuerent cette femme bien malade, et l'enfant encor auec vn peu de vie ; le P. Garnier le baptisa sans que ses parents s'en apperceussent ; il auoit à ce dessein par preuoyance trempé son mouchoir dans l'eau, auant que d'entrer dans la cabane ; peut estre si on eust consulté là dessus la mere elle n'en eust pas esté d'auis : les Agonquins ne sont encor gueres capables du sainct baptesme. Peu de temps apres ce petit Ange s'enuola au Ciel.

Le 20. nous apprismes d'Anons vne nouuelle opinion touchant la maladie, qu'il couroit vn bruit qu'elle estoit venuë des Agniehenon, qui l'auoient apportée des *Andastoerhonon*, qui est vne nation vers la Virginie. Ces peuples, dit on, en auoient esté infectez par Ataentsic, qu'ils tiennent estre la mere de celuy qui a fait la terre. Qu'elle auoit passé par toutes les cabanes de deux bourgs, et qu'au second on luy auoit demandé : Mais en fin pourquoy est-ce que tu nous fais mourir? Et qu'elle auoit fait cette response : D'autant que mon petit fils Iouskeha est fasché contre les hommes : ils ne font que se faire la guerre et s'entretuër les vns les autres ; il est maintenant resolu en punition de cette inhumanité, de les faire tous mourir. Vostre R. me permettra s'il luy plaist de retrencher doresnauant semblables contes ; aussi bien on me presse de tous costez, et on me menace tous tous les iours qu'on va mettre incontinent les canots à l'eau. I'iray iusques où ie pourray, et escriray iusques au iour de l'embarquement ; si ie n'arriue au terme, quelque autre s'il luy plaist, luy mandera le reste l'année prochaine.

Depuis enuiron le 20. de Feuvrier iusques à la semaine de la Passion, nostre principal employ fut l'estude de la langue. Le P. S. nous auoit deja composé quelques discours qui nous auoient grandement façonnés dans l'instruction des Sauuages ; et pendant le Caresme il nous a expliqué quelques Catechismes que Louys de ste. Foy nous auoit tournés l'an passé, sur les mysteres de la vie, mort et passion de N. S. qui nous ont encor grandement aydés nommement en ce point. Nous auions dessein de trauailler cette année au Dictionnaire, mais Dieu nous a mis dans la necessité de nous contenter de ce que nous auions ; on n'a pas laissé par sa ste. grace de faire vn grand progrez en la langue, de sorte que maintenant, s'il est question de faire quelques petites courses pour visiter et instruire quelque Sauuage, le P. S. trouue des personnes toutes disposées à partir, et n'y en a pas vn de nous autres qui ne se tienne heureux d'aller cooperer au salut de quelque âme. Nous auons bien suiet de remercier cette infinie bonté, qui nous donne vne si grande affection pour cette langue barbare : apres nos exercices de deuotion, nous n'auons point de plus grande consolation que de vaquer à cette estude ; ce sont nos entretiens les plus ordinaires, et nous recueillons tous les mots de la bouche des Sauuages comme autant de pierres precieuses pour nous en seruir par apres à faire éclatter à leurs yeux la beauté de nos s. mysteres. Depuis peu le P. S. a trouué de belles ouuertures pour distinguer les coniugaisons des verbes, en quoy consiste tout le secret de la langue, car la plus part des mots se coniuguent; tant plus on ira en auant, on ira tousiours decouurant noueau pays.

Le 2. iour de Mars vne vieille femme mourut en nostre bourgade ; le P. S. l'auoit baptisée quelques iours auparauant. Le lendemain il baptisa à Annonatea vn ieune enfant de 9. à 10 ans. La maladie y continuoit touiours et n'en est pas encore partie.

Le 7. on trouua vn ieune homme roide mort étendu sur la neige à vne portée de mousquet de nostre cabane. Le P. S. et F. Petitpré, allant du matin à Ouenrio, auoient ouy sa voix comme d'vne personne qui se mouroit, et estans en resolution de l'aller chercher s'il eut crié encor vne fois ; mais les forces luy ayans manqué, et quelques Sauuages disans, les vns que c'estoit vne âme qui se plaignoit, les autres vn chien, ils auoient continué leur chemin sans se mettre dauantage en peine. Nos Sauuages discoururent fort sur la mort de ce pauure ieune homme : entre autres choses plusieurs attribuerent la cause de sa mort à vn larcin qu'il auoit fait aux Algonquins, dont on le trouua saisi ; ce qui les faisoit parler de la sorte n'étoit pas la cognoissance qu'ils ont que Dieu deffend et punit le larcin, c'est à quoy ils ne pensoient gueres, mais ils fondoient leur opinion sur la parole du sorcier *Tsondacoüane,* qui auoit dit quelque temps auparauant que quiconque déroberoit les lignes des Algonquins où les amorces de leurs hameçons, il ne manqueroit point d'estre incontinent saisi de la maladie.

Le 9. le Pere Superieur et le Pere Charles Garnier allerent visiter quelques malades au bourg d'Onnentisati, où ils baptiserent vn petit enfant.

Le 12. le Pere Garnier et moy nous baptisasmes vne femme à vne petite bourgade que nous appellons Arendaonatia ; ce fut auec vne consolation toute particuliere ; de fait Dieu luy ayant depuis rendu la santé, il luy est demeuré vn grand estime du sainct baptesme, nous a tesmoigné beaucoup de bonne volonté pour garder les commandemens de Dieu, et a seruy mesme à instruire quelques autres Sauuages.

Le 15. i'accompagnay le Pere Superieur à *Anonatea,* où il baptisa vne femme fort malade. De là nous allasmes visiter les Algonquins, où nous auions appris qu'il y auoit aussi quantité de malades ; nous vismes entre autres vn nommé *Oraoüandindo,* qui mourut deux ou trois iours apres ; nous auions vne particuliere obligation à ce Sauuage. Le P. Superieur fit tout son possible pour le rendre capable de nos mysteres et du baptesme. De fait il sembloit du commencement y vouloir prester l'oreille, par apres neantmoins se voyant pressé de respondre distinctement il prit pour pretexte qu'il n'entendoit pas bien ; on fait venir vn Sauuage de sa nation qui en effet entend et parle excellemment bien Huron, qui luy repetoit fort fidelement en sa langue tout ce que disoit le Pere. Apres tout cela nous ne pûmes tirer autre chose de luy, sinon qu'il ne sentoit aucune inclination d'aller au Ciel, veu qu'il n'auoit là aucune cognoissance, et pour tout ce que le Pere luy peut dire, iamais il ne fit autre response. Nous eusmes tousiours cette consolation, que le Capitaine et plusieurs qni estoient là furent à cette occasion pleinement informez de ce que nous pretendons en ce pays, et qui nous sommes : car ils nous aduouërent ingenuëment que iusques alors ils ne nous auoient pas pris pour des hommes engendrez à l'ordinaire des autres, mais pour de vrays demons incarnez, et nous dirent que ceux de l'isle les auoient mis dans cette creance. A entendre les vns et les autres, ie veux dire les Hurons et les Algonquins, ces messieurs là nous prestent souuent de semblables charitez.

Le 17. i'accompagnai encor le P. S. à Iahenhouton, où demeure le chef du conseil de cette pointe ; le suiet de ce voyage estoit pour leur faire 3. propositions. La 1. s'ils n'estoient pas enfin en resolution de croire ce que nous enseignons, et d'embrasser la foy ; la 2. s'ils auroient pour agreable que quelques vns de nos François se mariassent au plustost dans leurs pays ; la 3. s'il y auoit quelque apparence de reünion entre eux et ceux d'*Ossossané* et de quelques bourgs circonuoisins. Vostre R. sçait le suiet de leur diuision, nous luy en escriuismes amplement l'an passé à l'occasion de la feste des Morts. Pour ce qui est de la premiere proposition, nous n'eusmes pas toute la satisfaction possible, ce Capitaine n'est pas des plus grands esprits du monde, au moins hors du tracas de leurs affaires ; pour la se-

conde et la troisiesme, ils la gousterent fort, et tesmoignerent nous auoir beaucoup d'obligation de cette si étroitte alliance que nous voulions faire auec eux, et de ce que nous nous interessions si fort pour le bien du pays ; à cette occasion ils nous aduouerent les mauuais desseins qu'ils auoient eus cet hyuer sur nos vies, aians appris à ce qu'ils pensoient de bonne part, que l'oncle de feu Estienne Bruslé, en vengeance de la mort de son nepueu, dont on n'auoit tiré aucune satisfaction, auoit entrepris la ruine de tout le pays, et auoit causé cette maladie contagieuse. Et sur ce que le Pere témoigna qu'il souhaitteroit bien fort que ces articles fussent proposez en vne assemblée generalle, il répondit que la chose n'estoit pas impossible, qu'ils en confereroient entre eux, et nous en diroient par apres leur sentiment; neantmoins que pour ce qui estoit des mariages, qu'il n'estoit pas necessaire de faire tant de ceremonies ; que ceux des François qui estoient en resolution de se marier, auoient la liberté de prendre des femmes où bon leur sembleroit, que ceux qui s'estoient mariez par le passé n'auoient point demandé vn conseil general pour cela, mais qu'ils en auoient pris par où ils en auoient voulu. Le Pere respondit à cela qu'il estoit bien vray que les François qui s'estoient autrefois mariez dans le pays n'auoient point fait tant de bruit, mais aussi que leurs pretensions estoient bien esloignées des nostres ; que leur dessein auoit esté de se faire barbares et se rendre tout à fait semblables à eux, et que nous au contraire nous pretendions par cette alliance les rendre semblables à nous, leur donner la cognoissance du vray Dieu et leur apprendre à garder ses saints commandemens, et que les mariages dont nous parlions seroient stables et perpetuels ; et leur proposa tous les autres auantages qu'ils en tireroient. Ces esprits brutaux ne s'arresterent gueres aux spirituels ; les temporels furent plus à leur goust, ils n'en eussent souhaitté que des asseurances bien certaines. Quelques iours apres, ce Capitaine nous vint trouuer en l'absence du Pere Superieur, nous tesmoignant qu'ils auoient conferé entre eux touchant les trois propositions qui auoient esté faites; que les anciens les auoient fort agreés, et qu'il estoit venu pour s'esclaircir sur quelques doutes qu'ils auoient sur le mariage, et premierement il nous dit qu'ils seroient bien aise de sçauoir ce qu'vn mary donneroit à sa femme, que parmy les Hurons la coustume estoit de donner beaucoup, au reste c'est à dire vne robe de castor, et peut estre quelque collier de pourcelaine ; 2. si la femme auroit tout en sa disposition ; 3. s'il prenoit enuie au mary de retourner en France, s'il emmeneroit sa femme auec soy, et au cas qu'elle demeurast, qu'est-ce qu'il luy laisseroit à son depart ; 4. si la femme venoit à manquer, et que son mary la chassast, ce qu'elle emporteroit ; tout de mesme, si de son plein gré la fantaisie luy prenoit de retourner chez ses parens. Toutes ces questions monstrent qu'ils y auoient pensé. Nous fismes ce que nous peusmes pour les contenter là dessus, luy tesmoignant au reste que quand il en auroit conferé auec le P. Sup. qui l'expliqueroit en bons termes, ils auroient tout suiet de demeurer pleinement satisfaits de nostre procedé en ce point. Voyla où nous en sommes de ces mariages ; quelques vns de nos François auoient bien eu la pensée de passer plus outre et d'en venir à l'execution, et la chose semble estre bien auantageuse pour le Christianisme ; mais quelques empeschemens se sont iettez à la trauerse. La chose merite bien vne meure deliberation : il y a bien des considerations à faire auant que de s'engager dans le mariage, sur tout parmy des peuples barbares comme ceux-cy.

Pour ce qui regarde la reünion de toute cette nation des Ours, c'est vne affaire encor indecise. Le P. Superieur a fait à ce dessein plusieurs voyages, soubs l'esperance qu'on nous auoit donnée d'vn conseil general ; il leur auoit mesme donné parole, que s'il n'estoit question que de quelque present, nous estions resolus de ne rien espargner en cette occasion ; et tout fraischement, estant à *Ossossané*, où quelques anciens

tenoient la chose comme faite, il nous auoit mandé que nous luy enuoiassions douze cens grains de pourcelaine, pour presenter aux deux parties qui deuoient s'assembler à *Andiataé*. De fait la plus-part des Capitaines des bourgades de cette pointe, s'estoient mis en chemin ; mais celuy qui a esté l'autheur et le chef de la diuision, aiant refusé de s'y trouuer, l'affaire est demeurée penduë au croc ; neantmoins on ne la tient pas encore desesperée.

Le 21. nous allasmes à Ouenrio, le P. Garnier et moy, où nous baptisâmes la femme du Capitaine, fort âgée. Son mary tesmoigna en estre assez content; neantmoins craignant que le baptesme ne la fist mourir, il me dit, me monstrant trois de ses doigts : Mon neueu, regarde, trois iours sont d'importance, me donnant à entendre qu'il estoit important qu'elle ne mourust dans le troisiesme iour, autrement qu'ils croiroient que nous serions cause de sa mort, et me pressa de luy dire si elle gueriroit. Ie luy respondis qu'il n'y auoit que Dieu qui le peust dire asseurément, qui seul estoit le maistre de nos vies, et en disposoit à sa volonté; mais que ie l'asseurois bien d'vne chose, que le baptesme ne luy auanceroit point ses iours ; au contraire que Dieu, qui a vn soin particulier de tous ceux qui sont baptisez, luy pourroit bien aussi rendre la santé. De fait au bout de quelques iours elle fut parfaitement guerie, et depuis nous a beaucoup aydés pour en baptiser quelques autres. Le 26. le P. Pijart et le P. Garnier baptiserent deux petits enfans à *Onnentisatj*.

Le vingt-neufiesme, nous assemblasmes les principaux de nostre bourgade, pour sçauoir premierement, s'ils estoient en resolution de passer encor icy l'Hyuer ; secondement si le dessein qu'ils auoient eu de se reünir auec ceux d'*Ouenrio* estoit tout à fait rompu, autrefois ce n'estoit qu'vn bourg ; troisiesmement, si enfin ils ne vouloient pas prester l'oreille aux propositions qu'on leur auoit faites si souuent touschant leur salut. A ce dernier article ils respondirent que quelques vns d'entre eux croyoient ce que nous enseignions, que pour les autres ils n'en pouuoient pas respondre ; au reste qu'ils n'estoient pas encor en disposition pour cette année de changer le lieu de leur demeure, et que l'année prochaine il ne tiendroit pas à eux qu'ils ne s'assemblassent en vn mesme bourg auec ceux d'Ouenrio. Quoy que c'en soit nous sommes resolus pour nous, d'establir ailleurs d'autres residences.

Ce mesme 29. le P. Sup. partit pour aller à *Teanaostaiaé* auec le P. Garnier, afin qu'il peust témoigner sur les lieux aux parens de Louys de Ste. Foy le ressentiment que nous auions de l'affliction de leur famille, et essuier par quelques petits presens le reste de leurs larmes. Ce voyage ne fut pas inutile pour plusieurs, dont les vns receurent le S. baptesme, et les autres eurent le bien d'estre informez de nos saincts mysteres, que nous aurons doresnauant plus de commodité de leur prescher, maintenant que nous sommes habituez à *Ossossané*, qui est comme le cœur du pays. Au bourg de *Scanonaenrat*, le P. Sup. aiant ietté quelques propos de nostre croyance à nostre hoste, quelques autres de la cabane s'approcherent et escouterent fort attentiuement sans destourner le discours ailleurs, selon la coustume des Sauuages, mais luy faisans plusieurs questions fort à propos, entre autres, comment nous sçauions qu'il faisoit si bon au Ciel ? ce qu'il falloit faire pour y aller ? comment s'entendoient les commandemens de Dieu, que le Pere leur proposoit ? Ils les goustoient et approuuoient grandement.

Le 30. ils arriuerent à *Teanaostaiaé*, où ils rencontrerent vne bonne partie des parens de Louys de Ste. Foy, et à cette premiere entreueüe, se renouuelerent les ressentimens de la perte qu'ils auoient faite ; le Pere leur témoigna d'abord que dés le mois d'Octobre il auoit eu dessein de les aller consoler à la premiere commodité, mais que la maladie de nostre maison, les occupations de tout l'hyuer et les mauuais bruits qui auoient couru par le pays, l'auoient faict differer ce voyage iusques

en vn temps auquel, la maladie estant diminuée de beaucoup, ils auroient moins de suiet d'auoir ombrage de nous et de craindre que nous ne leur portassions le mal ; puis il les consola, et comme selon la coustume du païs, vne personne qui est dans l'affliction ne s'estime gueres consolée, si vous ne luy donnez que des paroles, le Pere leur fit vn present de 400. grains de pourcelaine, et de 2. petites haches. Vn des oncles de Louys de sainte Foy, nous auoit voulu faire croire que Louys n'estoit pas mort ; il y auoit plus de deux mois qu'il nous auoit dit en secret, qu'il auoit appris de bonne part qu'il estoit encor plein de vie ; neantmoins la mere leur dit en ceste occasion, qu'elle n'en croioit rien : elle a depuis changé d'auis comme ie diray en son lieu.

Le 31. au retour de *Teanaostaiaé*, les Peres coucherent à *Ekhiondaltsaan*, qui est vn bourg assez beau et assez peuplé. Nostre hoste fit vne question au P. Superieur, que iamais aucun de nos Sauuages ne nous auoit faite ; il luy demanda pour quel vsage il y auoit à l'entrée de nostre Chapelle de Kébec, vn vase plein d'eau. Le P. leur dit qu'entre-autres vsages cette eau seruoit à chasser les diables ; ils demanderent si cette eau leur pourroit seruir à mesme fin. Le P. Superieur leur respondit qu'ouy, moyennant qu'ils creussent en Dieu, et prit de là occasion de les instruire sur la croiance d'vn Dieu, et sur la fin de l'homme. Ils firent retirer toute la ieunesse, qui s'estoit amassée à la foule pour voir les Peres, et assemblerent les chefs du bourg pour conferer ensemble sur ce suiet. Tous conclurent qu'il falloit auoir de l'eau benite ; neantmoins trouuans quelque difficulté à ce que le Pere leur disoit, que Dieu nous deffendoit de nous seruir de *Arendiouané* ou sorciers, en nos maladies, ils proposoient de s'assembler encor le lendemain matin auant nostre depart. Mais le Pere leur aiant fait entendre que Dieu ne defendoit pas l'vsage des remedes naturels que prescriroient les *Arendiouané* ; ils se tindrent pleinement satisfaits, et conclurent qu'il n'estoit point besoin de s'assembler le lendemain, mais seulement de venir au plus tost querir de l'eau benite. Nous les attendons encore ; il y a bien de l'apparence qu'ils ne s'en mettent plus gueres en peine, maintenant qu'ils ne sont plus dans l'apprehension de la maladie, leur bourg en ayant esté preserué iusques à present.

Le 1. iour d'Auril, estant arriuez à *Andiataé*, ils visiterent quelques malades, entre autres vn ieune enfant de 13. ans. Vostre Reuerence aura de la consolation d'entendre quelques particularitez de son baptesme, que nous auons tout suiet d'attribuer aux merites de S. Ioseph. Les Peres le trouuerent en tel estat que ses parents n'attendoient plus que l'heure qu'il expirast ; tout ce qu'ils peurent faire pour lors, fut de luy faire aualler vn peu d'eau sucrée, et de demander à Dieu son âme ; ils firent vn vœu à Dieu de quelques Messes en l'honneur de S. Ioseph. Il y auoit encore quelques autres malades dans le bourg ; le P. Superieur les alla voir, et laissa le Pere Garnier aupres de cét enfant, afin que s'il reuenoit à soy il peust en estre auerty incontinent. Cependant le Pere Garnier ne laissa pas de dire quelque bon mot aux parents, et leur parler du Paradis et de l'Enfer. Ils sembloient du commencement auoir quelque inclination, que cét enfant allast apres la mort où estoient ses parents deffunts, neantmoins, le P. Superieur estant retourné sur le soir, et leur ayant demandé leur auis, ils dirent qu'ils desiroient que leur fils allast où il faisoit le meilleur, et leur aiant respondu que c'estoit au ciel où il faisoit le meilleur, ils dirent qu'ils desiroient donc qu'il y allast. Or de peur de perdre l'occasion de mettre au Ciel l'âme de ce pauure malade, le P. Superieur laissa coucher aupres de luy le P. Garnier. Il s'entretint vne partie de la nuict auec les parents, et sur tout auec vn fameux sorcier, sur la verité d'vn Dieu, et quelques autres bons discours, le malade passa la nuict assez doucement, et la nature mesme fit quelques efforts, de sorte que le iugement luy reuint, au

grand contentement du pere et de la mere, qui à cette occasion disoient merueille d'vn peu de sucre qu'on luy auoit donné. Le P. Garnier ne perdit point de temps, mais si tost qu'il le vit tant soit peu à soy, il se mit à l'instruire, pour le baptiser; il n'acheua pas neantmoins voyant qu'il y auoit bien de l'apparence, qu'allant auertir le P. Superieur ils le trouueroient encor en bon iugement. Le Pere vient, l'instruit, et en vn mot le fait baptiser par le P. Garnier. Il fut nommé Ioseph en recognoissance de la faueur qu'ils auoient receuë de ce S. Patriarche, qui nous tesmoigne tousiours que c'est à bonne raison que nous l'auons pris pour nostre patron et nostre Pere.

Le 2. iour d'Auril, ils trouuerent aussi à *Ossossané*, vne ieune femme à l'extremité, elle auoit encor assez de iugement ; mais il ne leur fut pas possible de luy persuader le baptesme, nonobstant toutes les considerations qu'on luy peust representer du Paradis et de l'enfer ; elle mourut miserablement quelques iours apres.

Le 5. vn Capitaine d'*Ossossané* enuoia inuiter le P. Superieur à vn conseil general qui s'y deuoit tenir ; il partit le 6. ie luy fis compagnie. En passant par *Ouenrio,* il fit assembler les anciens pour traitter de leur reünion auec ceux de nostre bourgade ; mais ils ne resolurent rien, seulement ils promirent d'en conferer entr'eux encor plus particulierement. Estans arriuez à *Ossossané,* nous attendismes deux iours apres le conseil, et apres cela il nous en fallut reuenir comme nous estions allez, l'absence du Capitaine du bourg, Angouteus, en fut la cause. Cependant le Capitaine d'*Ossossané* loüa fort le dessein que nous auions de les rallier tous ensemble, que ce seroit vn nouueau suiet de nous faire aimer, et nous rendre considerables dans le païs, que si la chose reüssissoit, il en seroit parlé à iamais en toutes les assemblées solemnelles, et aux Festes des morts. Tandis que nous estions à attendre ce conseil ; vn des gendres de nostre hoste retourna de la chasse de l'Ours ; mais à l'entendre, ce qu'ils auoient pris ne recompensoit pas la perte qu'ils auoient faite. Nous eusmes du plaisir à ce narré, il raconta la mort d'vn chien, qu'ils croioient auoir esté deuoré d'vn Ours, si pathetiquement, que vous eussiez presque creu qu'il parlast de la mort d'vn des braues Capitaines du païs : il loüa son courage à poursuiure l'Ours, et à luy faire teste, il adiousta que l'aiant perdu de veuë et l'aiant suiui long temps à la piste iusques à vne petite riuiere, il s'estoit en fin arresté et auoit dit, en fichant sa hache en terre : Qouy donc, *Oüatit* (c'estoit le nom du chien), es-tu mort ? voila ma hache que ie risque auec toy. Celuy à qui estoit le chien, escoutoit ce discours auec vn cœur si saisi qu'il eust trompé ceux qui eussent ignoré le suiet de sa douleur. Ah ! il est vray, disoit-il, que i'aimois bien fort *Oüatit :* i'auois resolu de le garder auec moy toute sa vie, il n'y auoit point de songe qui fust capable de me porter à en faire festin, pour rien du monde ie ne l'eusse donné ; et encor me seroit-ce maintenant quelque consolation, si on m'auoit apporté vn petit Ours qui peust prendre sa place et porter son nom. Mais voicy vn suiet plus serieux et tout à fait plein de consolation.

Le 13. à l'occasion de quelques vns de nos domestiques, qui alloient faire vn voyage à la nation du Petun, qui est à deux iournées de nous, le P. Garnier demanda au P. Superieur de leur faire compagnie, simplement pour y visiter les malades, qui estoient, à ce qu'on nous auoit dit, en assez bon nombre. Ce voiage, fut de 14. iours; le pere baptisa 15. personnes malades : vn enfant à *Arenté,* deux autres à *Ossossané,* qui moururnnt peu de iours apres, le reste à la nation du Petun, sçauoir est deux femmes fort âgées, et dix petits enfans, dont deux moururent le mesme iour de leur baptesme. Ce fut vne prouidence de Dieu bien particuliere, nommement pour vn petit garçon de dix ans : il y auoit trois ans qu'il languissoit, et n'attendoit ce semble, que le baptesme pour mourir.

Le 15. nous apprismes qu'vn ieune

homme s'estoit empoisonné à *Ossossané*, et à cette occasion quelques Sauuages nous dirent, qu'vne des principales causes pourquoy ils vsoient d'vne si grande indulgence enuers leurs enfans, c'estoit d'autant que lors que les enfans se voioient traittez de leurs parens auec quelque rigueur, ils en venoient d'ordinaire à ces extremitez et se pendoient, ou mangeoient d'vne certaine racine, qu'ils appellent *Andachienrra*, qui est vn poison fort present.

Le 19. les *Bissiriniens* voians les glaces rompuës et le lac ouuert, s'embarquerent pour retourner en leur païs, et emporterent dans sept canots soixante et dix corps, de ceux qui estoient morts pendant leur hyuernement parmi les Hurons. Nous nous seruismes de cette occasion pour faire sçauoir de nos nouuelles à vostre R. veu mesme qu'vn Sauuage nommé *Outaeté* auoit dessein de tirer droit à Kébec.

Le 20. on fit mourir à *Ossossané* vne femme en qualité de sorciere : parmi ces barbares, moins que demi preuue en cette matiere suffit pour vous faire fendre la teste. Voicy comme la chose arriua : Celuy qui se croioit auoir esté ensorcelé d'elle, l'enuoia querir sous pretexte de l'inuiter à vn festin ; elle n'est pas si tost arriuée qu'on luy prononce sa sentence, sans autre forme de procez. Cette pauure miserable, voiant qu'il n'y auoit point d'appel, nomma celuy qui luy donneroit le coup de hache ; en mesme temps on la traisne hors la cabane, on luy brusle la face, et vne partie du corps auec des escorces ardentes, et en fin celuy qu'elle auoit pris pour parrain, luy fendit la teste ; le lendemain son corps fut bruslé et mis en cendre au milieu du bourg. Quelques vns disent qu'elle aduoüa le fait, et mesme qu'elle nomma quelques vns de ses complices, d'autres disent qu'elle parla seulement en general, disant qu'ils s'estoient tous accordez de ne se point descouurir l'vn l'autre, au cas que quelqu'vn fust pris sur le fait. *Aondaenchrio*, vn des Capitaines voiant qu'elle estoit prise, fut d'auis qu'on l'expediast promptement, disant que les anciens estoient trop lasches, et que si on la gardoit iusques au lendemain, elle seroit pour auoir la vie sauue.

Le 21. on nous rapporta qu'vn Sauuage, venu fraischement de *Sonontoüan*, auoit aduerti que nos Hurons se tinssent hardiment sur leurs gardes, et que les ennemis leuoient vne armée, soit pour venir fondre dans le païs, tandis qu'ils seront allez en traitte, soit pour les attendre au passage quand ils descendront à Kébec. Toutes les années en cette saison, on ne manque pas de faire courir semblables bruits, qui sont d'autant moins croiables qu'ils sont ordinaires, et d'autant plus à craindre que nos Sauuages s'en mettent peu en peine. On dit que les anciens et les plus considerables du païs sont souuent les autheurs de ces fausses alarmes, pour retenir tousiours dans les bourgs vne bonne partie des ieunes gens, et de ceux qui sont capables de porter les armes, et empescher qu'ils ne s'escartent tous ensemble en mesme temps pour leur traitte.

Le 23. le P. Superieur nous enuoia, le Pere Isaac Iogues et moy, visiter les malades de deux ou trois petites bourgades. Nous baptisâmes quatre petits enfans ; deux moururent dés le lendemain, et le troisiesme peu de iours apres. Quelle faueur du ciel pour ces petits Anges ! et quelle consolation pour nous, de voir que cette diuine bonté daigne se seruir de nous pour tirer des mains du diable tant d'âmes creées à son image et leur appliquer les merites du sang de son fils ! Que nous auons bien suiet de dire en ces si heureuses occasions: *Quis sum ego et quæ est domus patris mei, quia me deduxisti vsque huc !*

Le 1. iour de May, le P. Superieur partit auec le P. Charles Garnier, pour aller à *Ossossané*. Le suiet de ce voiage estoit quelque esperance qu'on nous auoit donnée d'vne assemblée generale qui se deuoit tenir au bourg d'*Andiataé ;* mais le ciel auoit d'autres desseings : ce conseil fut remis, et les Peres eurent le bien de baptiser en diuers endroits quatre malades, vne femme qui mourut incontinent apres, son mari

estoit à l'extremité, mais il refusa opiniastrement le baptesme.

Le 3. le P. Pierre Pijart baptisa à *Anonatea* vn petit enfant de deux mois, en danger manifeste de mort, sans que ses parens s'en apperceussent, n'aiant peu obtenir leur consentement; voicy l'inuention dont il se seruit. Nostre sucre fait icy des merueilles. Il fait semblant de luy vouloir faire boire vn peu d'eau sucrée, et par mesme moien trempe le doigt dans l'eau, et voiant que le pere entroit en quelque defiance et luy recommandoit fort de ne le pas baptiser, il met la cuiller entre les mains d'vne femme qui estoit là aupres, et luy dit: Fais luy prendre toy-mesme. Elle s'approche et trouua que l'enfant dormoit, et en mesme temps le Pere sous pretexte de voir si en effet il dormoit, luy appliqua son doigt moüillé sur le visage et le baptisa; au bout de deux fois vingt quatre heures il alla au ciel. Quelques iours auparauant, il s'estoit serui à peu pres de la mesme industrie pour baptiser vn petit garçon de six à sept ans. Son pere estoit fort malade, et auoit refusé plusieurs fois le baptesme; le Pere luy demanda s'il ne seroit pas bien content que son fils fust baptisé; à quoi ayant respondu que non: Au moins, dit le Pere, tu ne trouueras pas mauuais que ie luy donne du sucre. Oui dea, mais ne le baptise pas. Le Pere luy en fait donc prendre vne fois, deux fois, et à la troisiesme cuillerée, auant que d'y mettre le sucre, laissa tomber de l'eau sur l'enfant en prononçant les paroles Sacramentales. En mesme temps vne petite fille, qui le regardoit faire, se prit à crier: Mon pere, il le baptise. Ce pere se met en peine; mais le P. Pijart lui dit: N'as-tu pas bien veu que ie lui ai donné du sucre? Cét enfant ne la fit pas longue: pour son pere, Dieu lui a fait vne belle grace, car il est encor plein de santé.

Ce mesme iour 3. de Mai, sur les onze heures du soir, le feu prit en nostre bourgade à vne cabane qui n'estoit esloignée de la nostre qu'enuiron de la portée d'vn mousquet. Il n'y auoit dedans que quatre ou cinq pauures enfans; sept ou huict de leurs parens estoient morts de contagion pendant l'hyuer. Ils sortirent tous nuds; encore eurent-ils assez de peine à se sauuer. Le feu courut si promptement, qu'en moins de rien la cabane fut toute embrasée; nous courusmes pour les secourir, mais ce ne fut que pour regarder et tesmoigner que nous leur portions compassion; le vent, qui estoit Noroüest, se trouua graces à Dieu grandement fauorable tant pour le reste des cabanes des Sauuages que pour la nostre; autrement vn bourg entier est bien tost expedié et reduit en cendres, des escorces de cedre, dont la pluspart des cabanes sont couuertes, prenant quasi aussi aisément feu que du salpetre.

Le 4. les anciens s'assemblerent pour conuenir ensemble de quelque contribution pour assister ces pauures orfelins: chaque cabane s'obligea à fournir trois sacs de blé, car on n'en auoit peu sauuer vn seul grain: en vn mot chacun les aida de ce qu'il pût; qui leur donnoit vn plat, qui vne quaisse, quelques vns mesme quelques robes de Castor. Nous les assistâmes aussi fort liberalement; il n'y eut gueres de nos domestiques qui ne leur fist aussi quelque gracieuseté. De sorte que ces pauures enfans se trouuerent plus riches, au moins en robes et en habits, qu'ils n'estoient auparauant.

Le 5. le P. Chastellain estoit allé auec le P. Pijart visiter quelques malades à à *Anendaonactia;* il baptisa vn ieune homme qui estoit à l'extremité.

Le 10. le P. Pijart partit pour aller chercher de ieunes enfans pour mener à Québec. Si tous ceux dont il a quelque parole, se resoluent d'y demeurer, le seminaire ne sera pas mal fourni pour vn commencement. Si nous croyons les bruits qui courent ici dés l'hiuer, il y en a deux de morts de ceux de l'an passé; mais peut estre que ce ne sont que des bruits: plust à Dieu que ceux qu'on a fait courir de la mort de Louys de saincte Foy, ne fussent pas plus asseurez, et qu'au contraire, ce qui s'en dit maintenant, fust aussi veritable que nous estimons les autres mal fondez. Sa mere qui ne pouuoit auparauant escou-

ter ce qui s'en disoit, pense maintenant auoir des asseurances infaillibles qu'il est parmi les *Agnietironons ;* on lui a mesme nommé celui qui l'a adopté pour son fils : si cela est, nous auons quelque esperance que Dieu nous le rendra par quelque voie que ce soit. Ie sçais bien que s'il demeure en ceste captiuité, ce ne sera pas faute d'auoir ici et en France des personnes qui importunent le Ciel de vœux et de feruentes prieres pour sa deliurance.

Le 12. le P. Charles Garnier et le P. Isaac Iogues baptiserent à *Anonatra* 3. personnes bien malades ; entre autres vne pauure femme, qui mourut dés le lendemain. Et parce qu'vn de ceux-là auoit esté baptisé sous condition, à raison du peu de iugement que il faisoit paroistre, le P. Chastellain, y retourna vn peu apres, et l'aiant trouué vn peu plus à soi l'instruisit derechef et le baptisa auec les conditions requises.

Le 19. nous eusmes tout à fait vne iournée d'hiuer : il tomba pres d'vn demi pied de neige et gela bien fort la nuit suiuante. *Sondacouane* perdit vn peu de son credit, en ceste occasion. Deux ou 3. iours auparauant, on s'estoit tué de crosser en toutes les bourgades d'ici autour, ce sorcier aiant asseuré que le temps ne dependoit que d'vn ieu de crosse ; aussi nos Sauuages disoient à pleine bouche que ce n'estoit qu'vn charlatan et vn imposteur ; cependant c'est grand cas que ces experiences ne les rendent gueres plus sages.

Le 28. le P. Charles Garnier et le P. Iogues allerent visiter vn vieillard fort malade à *Arontaen.* On nous auoit fait entendre que ceux de cette bourgade auoient quelque auersion du baptesme ; neantmoins ce bon homme, à la premiere ouuerture qu'on lui en fit, tesmoigna des sentiments tout contraires, et apres auoir esté suffisamment instruit et receu le sainct Baptesme, il en remercia nos peres auec beaucoup d'affection.

Le premier iour de Iuin, le P. Charles Garnier et le Pere Chastellain furent enuoiez à *Ouenrio,* à l'occasion d'vne femme qu'on nous auoit fait bien malade. Quelle prouidence de Dieu ! cette femme se trouua hors de danger, et fut en partie cause que 3. autres malades, qui moururent peu apres, receurent le baptesme, dont le dernier mourut hier quatriesme de ce mois. Voici comme la chose arriua. Les Peres estant à *Ouenrio*, apprirent qu'vn petit enfant estoit à l'extremité ; ils coururent et le baptiserent, il mourut auant hier. De là ils allerent iusques à *Onnentisatj,* pour visiter vn nommé *Onendich,* vn des premiers supposts du Sorcier *Sondacouané,* qui leur parla comme vn homme qui estoit en estat de se guerir, et qui n'auoit pas auec cela beaucoup de disposition à receuoir des auis touchant son salut. Mais sans doute quelque Ange du ciel conduisoit leurs pas : on leur donna auis de se transporter à vne petite cabane dressée à l'escart dans les champs, et qu'il y auoit vne femme malade, qui seroit bien aise de les voir ; il se presenta mesme vn ieune homme plein de bonne volonté qui les y conduisit ; mais le malade qu'ils alloient voir estoit desia sur pieds. Ils estoient sur le poinct de s'en retourner, lors qu'ils entendirent vne voix plaintiue, qui leur fit demander s'il y auoit quelque autre malade ; on répondit que ouï, qu'il y auoit dehors vne femme qui tiroit à la fin. De fait ils la trouuerent couchée sur quelques feuillages, et exposée aux ardeurs du soleil ; ceste pauure femme venoit d'accoucher deuant terme d'vn enfant mort ; il sembloit qu'elle n'attendist plus que le baptesme, dés le lendemain elle mourut. Au retour ils passerent par *Anonatea,* selon qu'ils auoient ordre du P. Superieur, pour visiter encor vne femme malade, mais elle estoit morte dés le iour de la Pentecoste. Ils se trouuerent là tout à propos pour instruire et baptiser vn pauure vieillard que nous ne sçauions pas estre malade ; nous lui auions pansé trois ou quatre mois durant quelques vlceres qu'il auoit aux pieds, dont il commençoit à se mieux porter ; il a esté emporté en peu de iours. Les Peres le baptiserent auec bien de la consolation. Comme les Peres lui demandoient s'il ne seroit pas bien aise d'aller au ciel:

Helas! dit-il, il y a bien loing, et j'ai de bien mauuaises iambes, comment pourroi-ie y aller? Nous receusmes hier les nouuelles de sa mort. Vostre R. voit que nos pauures Sauuages ne sont pas encor hors de maladie; si Dieu par sa misericorde n'y met bien tost la main, les grandes chaleurs qui regnent icy en cette saison ne sont pas pour dissiper ce mauuais air. Il y a deux bourgades qui en sont particulierement affligées, *Andiataé* et *Onnentisatj*, où demeurent les deux plus grands sorciers du païs, sçauoir est *Sondacoüané* et *Tehorenhaegnon*. Pendant l'hyuer ils auoient desia perdu vne grande partie de leur credit aupres des malades des autres bourgades, et maintenant ils sont plus que iamais dans la confusion, voians que leurs sueries, festins, breuuages et leurs ordonnances ne seruent de rien à leurs compatriotes. Depuis peu *Sacondouané* s'est auisé de defendre aux malades la neige de France, c'est ainsi qu'ils appellent le sucre, et a persuadé à quelques vns que c'estoit comme vn espece de poison; il est aisé de iuger qu'il est le principal autheur de ceste defence. Le diable sçait assez bien combien ces petites douceurs nous ont desia serui, pour luy tirer des mains tant d'âmes qu'il tenoit captiues. Il a fait tous ses efforts cét hyuer pour nous fermer la bouche, et nous empescher de prescher à ces peuples barbares les grandeurs et les infinies misericordes du maistre que nous seruons; mais ses desseins n'aians pas reüssi (car Dieu nous a fait la grace de baptiser deux cens trente à quarante personnes), il a depuis peu suscité contre nous de nouuelles tempestes. On dit encor presque autant que iamais, que nous sommes la cause de la maladie; ces bruits sont en partie fondez sur ce qu'elle est en ceste saison beaucoup plus mortelle qu'elle n'estoit pendant les froidures de l'hyuer, et par consequent la plus part de ceux que nous baptisons meurent. Auec cela tout fraischement vn certain capitaine *Algonquin* a fait entendre à nos Hurons, qu'ils se trompoient de penser que les diables les fissent mourir, qu'ils ne deuoient s'en prendre qu'aux François, et qu'il auoit veu comme vne femme Françoise qui empestoit de son souffle et de son haleine tout le pays; nos Sauuages s'imaginent que c'est la sœur de feu Estienne Braslé qui se venge de la mort de son frere. Ce Sorcier adiouste que nous nous meslons aussi nous mesme d'ensorceler, que nous nous seruions à ce dessein des images de nos saincts; qu'en les montrant, il en sort de certaines influences empestées, qui se coulent iusques dans la poictrine de ceux qui les regardent, et ainsi qu'il ne faut pas s'estonner s'ils se trouuent par apres accueillis du mal. Les principaux et les chefs du pays nous font assez paroistre qu'ils ne sont pas dans cette creance, mais neantmoins qu'ils craignent que quelque estourdi ne fasse quelque mauuais coup qui leur donne suiet de rougir. Nous sommes entre les mains de Dieu, et tous ces dangers ne nous font pas perdre vn moment de nostre joye: ce nous seroit vn trop grand honneur, de perdre la vie en nous emploiant à sauuer quelque pauure âme. Pour tous ces bruits et toutes ces menaces, nous sommes resolus dans la prudence et la discretion, de ne rien demordre de nos fonctions et exercices ordinaires. Si nous en faisions autrement, nous croirions faire tort à la grace que Dieu nous a faite, degenerer de nostre condition; et ce seroit sans doute ignorer que les Apostres n'ont iamais planté la croix du fils de Dieu, que parmi les persecutions et en fin aux depends de leur vie.

Le 4. de ce mois, i'ai receu vne lettre du P. Pierre Pijart, qui est maintenant au bourg *d'Ossossané*, où il a l'œil sur ceux qui trauaillent à dresser nostre cabane. Puisque l'embarquement de nos Sauuages est encor differé pour quelques iours, ie me garderai bien de trencher en deux mots ce qui ne peut qu'apporter beaucoup de consolation à V. R.

De la Residence de la Conception de nostre Dame au bourg d'Ossossané.

CHAPITRE VI.

En fin voicy nos desirs accomplis ; ie ne donnerai plus maintenant de simples esperances à V. R. on trauaille à bon escient à nous dresser nostre cabane à *Ossossané ;* et nous attendons qu'elle nous enuoie, s'il lui plaist, des ouuriers pour y bastir vne chapelle en l'honneur de l'Immaculée Conception de nostre Dame.

Le 17. de Mai, le P. Super. fit ouuerture de nostre resolution au Capitaine, à dessein de faire mettre la main à l'œuure au plus tost. Le Capitaine fit assembler le Conseil, où la proposition fut receuë auec beaucoup de contentement ; ils s'obligerent de nous faire vne Cabane d'enuiron douze brasses, nous priant s'ils ne la faisoient plus grande de considerer que la maladie auoit emporté vne partie des jeunes gens, et que le reste estoient presque tous allez en traitte ou à la pesche, et nous donnant parole de nous la faire si longue et si ample que nous voudrions l'année prochaine. Le Conseil fini, chacun prit sa hache, et s'en allerent tous en troupe disposer la place.

Le 21. le P. Pierre Pijart partit pour mettre en besogne les ouuriers auec deux de nos domestiques. Là il eut de l'exercice en toutes façons ; les malades luy ont donné dequoi exercer la charité, et ceux qui trauailloient à nostre cabane vn beau suiet de pratiquer la patience. Voici ce qu'il m'en escrit du quatriesme de Iuin.

Ie me trouue ici dans vn tracas bien extraordinaire : i'ai d'vn costé à faire trauailler à nostre cabane, et de l'autre des malades à visiter ; ceux-là ne font qu'vne partie de ce qu'ils veulent, et aupres de ceux-ci ie rencontre plus de sorciers et d'*Arendioouané* que d'occasions de leur parler de Dieu et des affaires de leur salut. Ie remercie mon Sauueur de la patience qu'il me donne, et de ce que parmi tant de sujets de distractions, il ne me laisse point sans consolation interieure : autrement ce me seroit vn petit enfer, de me voir en cet estat, et d'estre priué comme ie suis de l'vsage des Sacremens. Ie me console dans la pensée que i'ai que nous ne bastissons pas ici vne simple cabane, mais vne maison de nostre Dame, ou plustost plusieurs belles chappelles aux principales bourgades du païs, puis que c'est icy où nous esperons auec l'assistance du Ciel jetter les semences d'vne belle et plantureuse moisson des âmes. Depuis que ie suis ici, Dieu m'a fait la grace de baptiser trois malades, vn petit enfant, nostre hoste et sa fille ; pour ce qui est de ceux-ci, s'ils ne guerissent, ce ne sera pas pour auoir espargné les remedes du pays. Ce bon homme a tousiours esté disposé pour danser, chanter et faire l'*Aoutaerohj* pour les autres ; en cette occasion ci, on n'a pas manqué de lui rendre la pareille. On nous a souuentesfois raconté des choses presque incroiables de ces festins qu'ils appellent d'*Aoutaerohj ;* voici ce que i'en ai veu de mes yeux.

Le 24. de May, on fit vn de ces festins, pour sa santé et celle de sa fille. Ils danserent et hurlerent comme des démons vne grande partie de la nuict ; mais ce qui nous estonna le plus, fut qu'vn certain nommé *Oscouta* prit de sa bouche vn gros charbon de feu tout rouge, et le porta iusques aux malades, qui estoient assez loing de lui, faisant force grimaces et grondant comme vn ours à leurs oreilles. Neantmoins la chose ne reüssit pas à son gré : ce charbon n'estoit pas assez dur et s'estoit rompu dedans sa bouche, ce qui empescha l'operation de ce remede ; c'est pourquoi il fut ordonné qu'on recommenceroit le lendemain, et qu'on se seruiroit de cailloux ardents au lieu de charbons. Cependant i'estois en peine pour le malade, qui alloit en empirant, et ie fus presque sur le point de lui faire ouuerture du Baptesme ; neantmoins aiant recommandé la chose à Dieu,

ie pensai qu'il valoit mieux attendre qu'il fust au bout de toutes ses fantasies, esperant qu'apres auoir recognu par experience le peu de soulagement qui se tire en ces extremitez de ces remedes imaginaires, ie le trouuerois plus disposé à m'escouter et à ne mettre sa confiance qu'en Dieu. Doncques le lendemain on se dispose pour vn second festin d'*Aoutaerohj* : on apporte force cailloux, pour les faire rougir ; on fait vn feu à brusler la cabane. I'auois eu quelque pensée de m'aller retirer ailleurs pour cette nuict que se deuoit faire ce sabat, toutesfois ie iugeai à propros de m'y trouuer pour voir si en effet tout ce que i'en auois ouï dire estoit veritable. 24. personnes furent designées pour chanter et faire toutes les ceremonies ; mais quel chant et quels tons de voix ! pour moi ie crois que si les demons et les damnez chantoient dans l'enfer, ce seroit à peu pres de cette sorte ; ie n'ouïs iamais rien de plus lugubre et de plus effroiable. I'attendois tousiours ce qu'ils feroient de ces cailloux qu'ils faisoient chauffer et rougir auec tant soin. Vous me croirez, puisque ie parle d'vne chose que i'ai veuë de mes yeux ; ils escarterent les tisons, les tirerent du milieu du feu, et aiant les mains derriere le dos les prirent à belles dents, les porterent iusques aux malades, et demeurerent assez long temps sans lascher prise, soufflans sur eux et grondans à leurs oreilles. Ie garde vn de ces cailloux expressément pour vous le monstrer ; vous vous estonnerez comme vn homme peut auoir la bouche si bien fenduë : il est enuiron de la grosseur d'vn œuf d'oie ; cependant i'ai veu vn Sauuage le mettre dans sa bouche, en telle façon qu'il y en auoit plus dedans que dehors ; il le porta assez loing, et apres cela il estoit encor si chaud, que l'ayant ietté contre terre il en sortit des estincelles de feu. Ie m'oubliois de vous dire qu'apres ce premier festin d'*Aoutaerohj*, vn de nos François eut la curiosité de voir si en effet tout cela se faisoit sans que personne se bruslast ; il s'adressa à cét *Oscouta* qui auoit empli sa bouche de charbons allumez, il lui fit ouurir et la trouua si saine et entiere sans aucune apparence de bruslure ; et non seulement ceux-ci ne se brusloient point, mais les malades mesmes. Ils se laisserent frotter par le corps de cendres toutes rouges, sans tesmoigner aucun sentiment de douleur, et sans que leur peau en parust tant soit peu interessée. Ce festin acheué, ils ne se trouuerent pas au bout de leurs douleurs, au contraire il y auoit plus d'apparence de danger : aussi fit on venir deux autres sorciers, qui firent mille singeries autour de ces paures malades ; mais tout cela n'est rien au pris de ce que ie vous viens de dire. Voici vne chose assez remarquable. Le 26. sur le soir, on disposa vne suerie, qui fut suiuie d'vn festin. Ie ne vis de ma vie chose pareille : ils y entrerent 20. hommes, et s'entasserent presque les vns sur les autres ; le malade mesme s'y traîna quoi qu'auec beaucoup de peine, et fut de la troupe ; il chanta aussi assez long temps, et au milieu des ardeurs de cette suerie, il demanda de l'eau pour se rafraischir, il en bût vne partie et ietta le reste sur son corps. Voilà vn excellent remede pour vn malade à l'extremité ; aussi le lendemain ie le trouuai en bel estat. De fait ce fut vn bel estat pour lui, puisque Dieu lui fit pour lors la grace de conceuoir l'importance des affaires de son salut, et à moy de me mettre en la bouche des paroles pour lui expliquer les principaux de nos mystere. Comme ie lui disois que le Baptesme n'estoit pas vn remede pour la santé du corps : Nous le sçauons bien, me dit-il, lui et vn des anciens qui se trouua lors que ie l'instruisois ; nous le sçauons assés. C'est vn grand auantage pour nous, que dans ce bourg ils sont pleinement informez de ce que nous pretendons par le Baptesme. La fille suiuit bien tost l'exemple de son pere, qui l'exhorta lui mesme à demander le Baptesme, à l'occasion de la mort de leurs enfans qui auoient esté baptisez. Le pere mourut le iour de la Pentecoste ; pour sa fille, il semble qu'elle se porte vn peu mieux. I'auois bien de l'obligation à ce bon vieillard, de m'auoir amené en ce païs, et ie me resioüis main-

tenant de ce qu'il a pleu à Dieu se seruir de moi pour le conduire dans le ciel. Ce Sauuage auoit des qualitez qui le rendoient tout à fait aimable ; ie ne me fusse iamais imaginé pouuoir trouuer en vn barbare tant de douceur et de debonnaireté : pendant mon voyage, il me traittoit comme son propre fils.

Le mesme iour que ie receus la presente, le P. Superieur et le P. Chastellain retournerent d'*Ossossané*, où ils estoient allez le iour precedent pour consoler par quelque present les parents de nostre hoste : le bien que nous auions receu d'eux pendant tout l'hiuer, demandoit de nous ce tesmoignage du ressentiment que nous auions de leur affliction. Ils prirent aussi ceste occasion pour s'asseurer des bruits qui courroient en ces quartiers, qu'à raison de la mort de ce Sauuage, on auoit tout à fait abandonné l'entreprise de nostre cabane, pour n'y plus remettre la main. Mais en y allant, ils passerent par *Auenté*, où ils trouuerent les esprits vn peu aigris et rebutez du Baptesme, à cause de la mort d'vn ieune enfant baptisé dans l'extremité depuis deux iours ; si, qu'étans entrez dans vne cabane pour voir vne petite fille de cinq ans, qui estoit en pareil danger et qui auoit tesmoigné auparauant par ses larmes et ses pleurs l'auersion qu'elle auoit du Baptesme, à la premiere ouuerture qu'ils firent de ce Sacrement, on les pria de n'en parler pas dauantage ; neantmoins l'estat de cette petite malade leur fit iuger qu'il falloit passer par dessus le refus des parents, qui estoient là en grand nombre. C'est pourquoi le P. Pierre Chastellain pria le P. Superieur de parler vn peu de la fieure et de la maladie, à fin qu'il eust occasion de faire le medecin et taster le poulx à l'enfant ; cependant il moüilla vn mouchoir le plus secrettement qu'il pût dans vn seau qui estoit là, et fit mine de s'en frotter le visage ; puis s'approchant, d'vne main il lui tasta le poulx, et de l'autre sous pretexte de voir si elle auoit la teste extraordinairement eschauffée, il la baptisa sans qu'aucun des assistans s'en apperceust, quoi qu'ils eussent tous les yeux ouuerts sur ce qu'il alloit faire.

Estans arriuez à *Ossossané*, ils apprirent que les bruits qui auoient couru estoient faux, et que la seule absence du Capitaine estoit cause de l'interruption de l'ouurage ; les Peres eurent moien de sçauoir de la bouche mesme du Capitaine ce qui en estoit, qui leur tesmoigna des sentimens tout contraires, et mesme leur fit entendre que les chefs et les principaux des dernieres bourgades du païs, auec lesquels ils venoient de tenir Conseil, lui auoient fait paroistre beaucoup de contentement de ce que nous nous approchions d'eux, veu qu'ils auroient doresnauant plus de commodité de nous venir visiter, adioustans qu'ils eussent à nous donner toute sorte de satisfaction, et nous bastir vne belle cabane. Le P. Superieur fit ses presens aux parens de nostre hoste deffunt; les remercîments s'en firent sur l'heure et par apres en plein festin.

Au retour, ils estoient desia au de-là du bourg d'*Angouteus*, par lequel ils estoient passez, lors qu'ils rencontrerent vne femme qui s'en alloit en son champ, et qui entre autres discours leur parla d'vne sienne petite fille qu'elle faisoit fort malade, priant le Pere de l'aller baptiser, ce qui les obligea à retourner sur leurs pas. Comme ils estoient sur le point de baptiser cét enfant, la grand' mere voiant que la ieunesse entroit à la foule pour les voir : Et comment, leur dit-elle, n'auez vous iamais veu des François ? ne sçauez vous pas que quand nos sorciers viennent visiter les malades, ils ne veulent point qu'on les voie, qu'on les interrompe ? Il n'en fallut pas dire dauantage. Sur ces entrefaites, on vint aduertir le Pere qu'vne femme estoit extremement malade ; de fait il la trouua en tel estat, qu'il iugea à propos de l'instruire. Elle estoit bien contente d'estre baptisée ; mais quand on lui dit qu'il estoit necessaire de faire vne ferme resolution de changer de vie et de ne plus pecher, elle s'escria : Est-il possible que ie ne peche plus ? il n'est pas possible. Et en mesme temps se couurit le visage de sa robe, donnant à entendre

que cela estant, elle n'auoit que faire d'estre baptisée. Le Pere lui representa qu'elle ne deuoit pas se rebuter pour cela; qu'il estoit bien vrai que nous estions tous suiets au peché, aussi qu'il ne lui demandoit pas absolument qu'elle ne pechast plus, seulement qu'elle prist vne bonne resolution de ne plus retourner à sa vie passée. Au reste que s'il arriuoit apres le baptesme qu'elle pechast, qu'elle ne pensast pas pour cela que tout fust perdu ; qu'il lui enseigneroit encor vn autre moien par lequel les pechez s'effaçoient. Vne sienne parente prit là dessus la parole : Courage, lui dit-elle, puis que les pechez s'effacent, et ne perds point vne si belle occasion d'estre baptisée : tu as maintenant la commodité des François, regarde qu'ils s'en vont et que peut estre nous ne les reuerrons de long temps. Elle la prescha si bien, qu'elle franchit ce pas et promit de faire son possible pour ne plus pecher, et ainsi le Pere la baptisa.

Le septiesme, ie receus vne seconde lettre du Pere Pierre Pijart ; il m'escriuit en ces termes : Depuis ma derniere ie continuerai à vous mander l'estat de nostre nouuelle Residence. Le cinquiesme de ce mois, ie dis la premiere Messe en nostre maison de la Conception de nostre Dame, offrant ce tres sainct Sacrifice par vne Messe votiue de la tres-saincte Trinité à ces mesmes diuines personnes pour la disposition des cœurs de ces pauures Sauuages, et pour l'heureux succez des labeurs de ceux qui y seront emploiez. Le lendemain ie dis la Messe de l'Immaculée Conception, l'inuoquant comme patronne particuliere de cette nouuelle habitation, vous pouuez penser auec quelle consolation de mon âme, et ie fus tellement soulagé des petits trauaux et importunitez des Sauuages que i'auois enduré les iours precedents, que ie m'imaginois estre en vne autre vie. Ie me trouuai si plein de courage, qu'il me sembloit que le passé auoit esté fort peu de chose en comparaison de ce que ie souhaittois endurer, ie me les representois desia deuant les yeux, et quoi que ie m'y sois tousiours consacré, neantmoins ie m'y voüe maintenant par vne affection plus particuliere de suiure celui qui a tant enduré pour nous.

Le quatriesme de ce mois, ie baptisai vn petit enfant par vne particuliere prouidence de Dieu. Le iour precedent, i'auois esté en la mesme cabane, et ne l'auois point veu, de fait il n'y estoit pas pour lors. Vn de nos François y estant allé par apres, pour y voir vn petit fan qu'on vouloit vendre, le trouua couché sur le dos, abandonné de sa mere qui n'attendoit que l'heure qu'il expirast ; il me vint querir promptement, ie le baptisai. Ie viens d'apprendre qu'il y a des malades à *Angoutenc*, cependant ie ne sçaurois quitter ce bourg. I'ai baptisé ce matin vne femme à l'extremité ; ie l'auois instruite dés hier au soir : Dieu lui fasse misericorde, qu'il soit à iamais beni. Maintenant que i'escris la presente, il ne reste que dix escorces pour acheuer la cabane ; on les est allé querir, le soir c'en sera fait. Priez Dieu qu'il m'attire tout à soy, et estant parfaictement conuerti à lui, croiez que vous n'aurez iamais trouué personne qui soit dauantage vostre tout en Iesus. De la Residence de la Conception de Nostre Dame, ce septiesme de Iuin.

L'heureuse Conuersion du Tsiouendaentaha, premier Sauuage adulte baptisé en estat de santé, dans le Pays des Hurons.

CHAPITRE VII.

En mesme temps que le Diable semble auoir le dessus, que le sainct Baptesme est décrié en deux ou trois bourgades d'ici autour, à raison de la mort de quelques baptisez ; que les Sorciers, dont les paroles sont receuës pour des oracles, defendent aux malades l'vsage de quelques douceurs qui nous donnoient entrée

aupres d'eux; que quelques anciens qui font estat d'estre de nos amis taschent de nous persuader de nous en retourner en France, et qu'on crie de tous costez que c'est trop endurer de nous, et qu'il faut nous fendre la teste ; vn Sauuage âgé d'enuiron cinquante ans, homme d'esprit, des plus iudicieux et des plus considerables du païs, apres y auoir pensé meurement depuis trois ans qu'il a assisté à l'explication de la doctrine Chrestienne, et aiant esté instruit fort particulierement, depuis quelques mois a demandé instamment le baptesme, et le iour de la tres saincte Trinité a esté baptisé publiquement et auec les ceremonies de l'Eglise, en presence des principaux de cette bourgade, dont les vns ont regardé cette action auec estonnement, et les autres auec vn desir de l'imiter.

La France a eu l'honneur et la gloire d'ouurir la porte de l'Eglise au premier de ces peuples barbares, et s'attendoit qu'il deust estre vn des Apostres du pays ; mais Dieu ayant permis par les secrets ressors de sa diuine prouidence, qu'il soit tombé entre les mains des ennemis, où il est mort ou captif, il a plû à cette infinie bonté nous en rendre auiourd'hui vn autre, ce qui nous donne suiet d'esperer qu'il sera suiui de plusieurs. Il est vray que ce ieune homme auoit des qualitez qui le rendoient recommandable : comme il estoit d'vn naturel fort docile, auoit l'esprit assez bon, et vne suffisante cognoissance de nostre langue, il pouuoit sans doute rendre de bons seruices à Dieu, et nous aider grandement en la predication du S. Euangile ; mais ie trouue en cettui-ci quelque chose dauantage, au moins de plus ferme et de plus solide. Ce fut vne chose pleine de consolation de voir vn Sauuage tiré de son pays en la fleur de la ieunesse, baptisé et reuestu de la robe d'innocence en vne ville et vne assemblée des plus celebres de toute la France ; toutesfois i'estime que plusieurs seront en quelque façon plus consolez d'entendre qu'vn homme fait, de bonne famille, qui est en la reputation d'vn homme d'esprit et de iugement, en vn pays barbare parmi ses parens encor infideles, en vn temps auquel le Baptesme est mesprisé, et les Predicateurs de l'Euangile regardés comme sorciers et empoisonneurs, ait produit auiourd'huy vne ferme resolution de viure en Chrestien le reste de sa vie, et renoncé publiquement et pour iamais à toutes ses superstitions. Il y auoit desia long temps qu'il nous auoit tesmoigné quelque desir d'en venir à ce poinct ; neantmoins le peu d'effets que nous voions de ses belles paroles, et la cognoissance que nous auons que cette nation est peut estre vne des plus dissimulées qui soit sur la terre, faisoit que nous ne nous pressions pas bien fort de l'engager dans le Baptesme. Il nous auoit fait quelques traicts qui nous faisoient entrer en deffiance et craindre qu'il n'y eust bien du propre interest en son fait ; entre autres l'an passé, ie ne sçai si nous l'auons mandé à vostre R. mais l'action est assez gentille. Apres auoir assisté à quelques Catechismes, où le P. Superieur auoit parlé amplement contre leurs Superstitions, et où lui mesme auoit applaudi à tout ce qui s'estoit dit, il tomba malade, quoi qu'assez legerement; deux ou trois iours consecutifs on ioüa au plat dans sa cabane, comme il est croiable, de l'ordonnance du medecin, ou en suite de quelque songe : ce ieu est vn des excellents remedes qu'ils aient. Au bout de sept ou huict iours qu'il eut tout fait recouuré sa santé, il sembloit qu'il eust quelque honte de se monstrer; neantmoins aiant rencontré le P. Superieur, il lui dit qu'il auoit quelque chose à lui communiquer, et qu'il trouuast bon qu'il vînt passer la nuict chez nous. Il ne fut pas si tost entré, qu'il nous dit qu'il auoit pesché. Nous voila bien aise de le voir au moins dans quelque recognoissance de sa faute ; nous pensions desia qu'il s'allast accuser d'auoir contreuenu à ce que le Pere leur auoit enseigné ; mais quand il vint à s'expliquer, il se trouua que ce peché estoit qu'on lui auoit desrobé son bonnet. Il est fort probable que le motif de cette confession estoit l'esperance qu'il auoit que pour penitence on luy en rendroit vn

autre. Le Pere prit la parole et lui dit, que le larron auoit peché et non pas lui, et que pour lui s'il auoit peché c'éstoit en ce qu'il auoit fait iouër au plat pour sa santé ; à cela il ne manqua point de repartie, tesmoignant que ce qu'il en auoit faict n'auoit pas esté qu'il creust que cela lui deust rendre la santé, mais simplement pour se diuertir.

Cette année il a tesmoigné plus de sincerité en ses paroles, et Dieu lui a sans doute touché le cœur. Cét hyuer que nos Sauuages s'assemblerent en nostre cabane, pour faire quelque priere publique à l'occasion de la maladie, ce fut lui qui fit paroistre le plus de foi et de confiance en Dieu ; aussi est-il encor, lui et toute sa famille, à ressentir des effects de cette contagion, qui n'a quasi espargné personne.

Le mercredy des Cendres, il vint trouuer le P. Sup. et lui demanda instamment le Baptesme ; le Pere lui respondit qu'il estoit bien aise de le voir dans cette bonne volonté, mais neantmoins que la chose estoit de telle importance qu'elle meritoit bien qu'il y pensast encor serieusement quelques mois, pendant lesquels il prendroit vn soin plus particulier qu'auparauant de l'instruire de tout ce qui est de nos saincts mysteres. Vne grande partie du Caresme il venoit nous voir tous les iours de grand matin, et le Pere l'instruisoit et lui racontoit les Euangiles de chaque iour. Il y prenoit vn grand plaisir ; et ces cognoissances lui firent dés lors conceuoir vn grand estime de nostre Seigneur. Vn iour que le Pere lui demandoit s'il croioit fermement tout ce qu'il lui auoit enseigné : Oüi dea, dit-il, ie le crois ; il m'est resté seulement quelque petit doute sur la proposition que tu me fis vn iour que le Ciel tournoit autour de la terre, veu que i'ay remarqué que l'Etoille *Theandihar* ne change point de place (il parloit de celle que nous appellons Polaire). Le Pere le contenta, lui monstrant que la stabilité apparente de cette estoille n'estoit pas contraire aux mouuements des Cieux.

Or de tous nos mysteres celui qui lui a tousiours le plus agreé et qui a fait le plus d'impression sur son esprit, c'a esté le mystere de la glorieuse Resurrection de nostre Seigneur : Car, disoit-il souuent et quelquefois mesme aux Sauuages, ie ne trouue point de marques plus infaillibles de la diuinité de celui qu'on nous preche, que sa resurrection : comment eust-il pû resusciter s'il n'eust esté Dieu ? Mais ce qui nous agrée le plus en ce Sauuage, c'est la liberté qu'il prend de parler ouuertement de nos saincts mysteres deuant les autres, et de la resolution qu'il a prise de viure doresnauant en Chrestien. Au commencement du Printemps, la maladie estant tout à fait cessée en nostre bourgade, le P. Sup. assembla les principaux de ceux qui estoient eschappez, pour leur declarer qu'il n'estoient point obligez, selon la promesse qu'ils en auoient faite à Dieu, de lui bastir vne petite chapelle, puisque s'estants adressez aux sorciers et mesme aux demons, et aians mis toute leur confiance en leurs superstions ordinaires, Dieu les auoit iugez indignes de ressentir les effects de sa misericorde. Et comme il les exhortoit à recognoistre Dieu pour leur maistre, à n'auoir recours qu'à lui, et se plaignoit de ce qu'il y en auoit si peu qui creussent ce que nous enseignions : Pour moi, dit *Tsiouendaentaha,* ie crois tout ce que vous croiez vous autres, et me trouue volontiers en vostre cabane quand vous priez Dieu. Au reste, *Echon,* tu ne dois pas t'estonner, si quelques vns ne croient point et se mocquent mesme de ce que tu enseignes : tu sçais bien que tous les hommes n'ont pas creu au fils de Dieu pendant qu'il viuoit sur terre, que plusieurs ont mesprisé sa doctrine, l'ont persecuté et mis à mort. Sur ces entrefaites, vn certain nommé *Ihongoüaha* s'estant leué de sa place pour sortir : Eh bien, dit-il, *Echon,* ne t'auois-ie pas bien dit que *Ihongouana* ne croioit point et ne prenoit point plaisir à tes discours ? si tost que tu as ouuert la bouche pour parler de Dieu, s'est leué. Puis s'adressant à lui mesme : *Ihongouaha,* parle, et dis franchement ton sentiment, si tu n'agrées pas ces discours ne t'y trouue point. Le P.

Garnier le rencontra en son voiage de la nation du Petun, et ayant pris le temps pour dire son chapelet auec lui, le lendemain il le vint prier de le lui faire dire, et le Pere l'aiant entretenu de quelques bons discours, nommément sur la Passion de nostre Seigneur aux Pelerins d'Emaus, il en fit le recit lui mesme par apres à d'autres Sauuages. Parmi toutes ces belles dispositions, nous nous estonnions vn peu de ce qu'il ne pressoit pas son baptesme auec plus d'instance ; neantmoins la constance qu'il apportoit à nous venir voir tous les iours pour estre instruit, nous donnoit occasion de croire qu'il procedoit en ce point auec beaucoup de simplicité. De fait le P. Super. lui aiant demandé ce qu'il en pensoit, et s'il ne seroit pas bien content d'estre baptisé : Oüi dea, dit-il, mon nepueu, mais attends encor vn peu, ie te prie. Sa raison estoit, qu'il n'en sçauoit pas encor assez. Comme le pere lui racontoit souuent quelques histoires tant du vieil que du nouueau Testament, il s'imaginoit qu'il falloit tout sçauoir auant que d'estre baptisé, et se plaignoit souuent de sa memoire. Ie pense, disoit-il, auoir assez d'esprit, et cependant ie ne sçaurois bien retenir, et si ie n'en sçay dauantage, comment pourray-ie m'entretenir tout seul comme vous faites vous autres ? Il se trouuoit d'ordinaire chez nous lors que nous faisions nos oraisons. Mais enfin le P. luy ayant fait entendre, que c'étoit assez de bien sçauoir les articles de nostre croyance, et que le principal estoit d'auoir vne ferme resolution de garder les commandemens de Dieu, il prit pour terme de son baptesme le iour de la tres-sainte Trinité. 15. iours auparauant le Pere l'instruisit sur les principaux mysteres de nostre foy, et les ceremonies et obligations du baptesme ; pendant ce temps là le P. Garnier a tasché de luy apprendre le *Pater* et l'*Aue*, et quelques petites prieres ; ie dis tasché, car il n'en a peu encor venir à bout ; ce n'a pas esté faute de diligence de part et d'autre. C'estoit vn plaisir de luy voir quelques fois estudier sa leçon : il vous repetoit trois ou quatre fois vne mesme chose, tenant sa teste à deux mains, et se bouchant les yeux. Au reste il estoit tousiours disposé à prier Dieu ; souuent il preuenoit le Pere, et le venoit chercher pour cét effect ; quelquefois il faisoit ses prieres à deux genoux deuant le saint Sacrement, quelque fois dans les champs, et, ce qui nous a pleu dauantage, en presence des Sauuages, demandant luy mesme de son propre mouuement à prier Dieu. Vn iour le Pere Garnier luy monstrant vn Crucifix, il le prit entre ses mains et se mit à prescher en presence de ceux de sa cabane, sur le mystere de nostre redemption ; et en vn autre occasion que le Pere luy fit voir vne image de nostre Seigneur fort bien faite, il commença à l'apostropher en ces termes : Ha ! donne nous ta benediction, garde nous, aye pitié de nous ; tu es le maistre de nos vies, tu nous as rachetés. Ie luy ay veu faire tout le méme de son propre mouuement en vne semblable rencontre. Tout cela nous contentoit grandement ; neantmoins nous ne pouuions nous lasser de le sonder sur la disposition de sa volonté, pour renoncer à toutes ses superstitions et viure Chrestiennement le reste de sa vie ; en quoy il nous a tousiours monstré beaucoup de courage, disant que pour ce qui estoit des superstitions il n'auoit point de regret de les quitter, puisque ce n'estoit que peché, et que pour ce qui estoit des femmes, son temps estoit passé, que ce ne seroit pas ce qui luy donneroit de la peine ; et le P. Superieur luy aiant expliqué à cette occasion, comme nous pouuons offenser Dieu par pensée : Pour moy, dit-il, ie ne sçay ce que c'est que d'auoir de mauuaises pensées : nos pensées ordinaires sont, voylà où ie seray, et maintenant que nous sommes pour aller en traitte, ie pense quelquefois que l'on me feroit bien plaisir quand ie descendray à Kébec, de me donner vne belle et grande chaudiere pour vne robe que i'ay. Dieu luy fera la grace quelque iour, s'il luy plaist, de voir plus clair dans son interieur. Le terme de son baptesme s'approchant, nous souhaittions pour son plus grand bien, et pour sa consolation

et la nostre, qu'il fist publiquement ouuerture de son dessein, afin que par apres il eust plus de liberté de changer de vie et faire comme nous : il s'y accorda tres volontiers, et se proposa de faire vn festin, pour assembler plus commodément tous ceux de nostre bourgade. Nous y assistasmes, le Pere Superieur et moy, auec vn de nos domestiques ; là il ne fit point la petite bouche, et declara nettement la resolution qu'il auoit prise. La pluspart se conioüirent auec luy, mais pas vn ne parla encor pour soy. Pendant le festin il entretint la compagnie sur nos saints mysteres ; il leur expliqua celuy de l'Annonciation de nostre Dame, quelques miracles de N. S. sa mort et Passion. En fin le P. Super. inuita la compagnie à son baptesme pour le lendemain matin iour de la tres-saincte Trinité. Cette iournée nous a esté peut-estre vne des plus belles que nous ayons iamais eu en ce païs. Du grand matin le P. Superieur baptisa vn vieillard fort malade, qui mourut deux ou trois iours apres ; de là nous allasmes pour voir nostre catechumene, mais il estoit chez nous. Le Pere l'instruisit encor auant la ceremonie, nommément sur la communion. Nostre Chapelle estoit extraordinairement bien ornée ; elle occupoit la moitié de nostre cabane, aussi n'y fismes nous point de feu ce iour là : nous auions dressé vn portique entortillé de feüillage, meslé d'oripeau, en vn mot nous auions estallé tout ce que vostre R. nous a enuoié de beau ; iamais on n'auoit rien veu de si magnifique en ce pays. Toutefois la piece la plus rare estoit nostre proselite, aussi toute l'assistance auoit les yeux arrestez sur luy : on auoit bien veu baptiser quantité de petits enfans en nostre cabane, mais qu'vn homme de son âge et en estat de santé se presentast pour receuoir le baptesme, c'est ce qui ne s'estoit point encor veu. Au commencement de la ceremonie il parut vn peu honteux, et trembloit de tout le corps ; et comme le P. Superieur l'interrogeoit, il se perdit et luy dit tout bas : *Echon*, ie n'entends rien à respondre. Neantmoins quand il n'estoit question que d'vn oüy ou d'vn non, il parloit si haut et si distinctement qu'il vous ostoit tout sujet de douter de la sincerité de son cœur, et mesme cette pudeur qui paroissoit sur son front, nous faisoit voir comme à decouuert la droiture de ses intentions en vne affaire de telle importance. Cependant il y eut vn vieillard nommé *Tendoutsahoriné*, qui ne se peut tenir de parler et de dire tout haut, que cela estoit bien mieux d'estre ainsi baptisé, qu'en estat de maladie, qui nous oste souuent le iugement et l'esprit ; et exhorta toute l'assemblée à imiter *Tsiouendaentaha*, et se faire baptiser comme luy au plus tost. Du reste nous eusmes assez de silence : vn peu d'appareil extra-ordinaire y faisoit beaucoup. Simon Baron fut son parrain, et le nomma Pierre. Nous esperons qu'il sera comme la pierre fondamentale du Christiasnisme en ce pays, que Dieu se seruira de luy pour la conuersion de plusieurs, et que ce S. Apostre, dont il porte le nom, prendra ces peuples en sa protection, et leur ouurira la porte du ciel. Apres son Baptesme le P. Superieur dit la Messe, qu'il entendit auec assez de deuotion pour vn Sauuage. De temps en temps ie luy disois quelque petit mot : tantost ie luy faisois faire vn acte de foy, tantost demander à Dieu pardon de ses pechez, tantost ie luy disois qu'il s'entretînt interieurement sur les grandes obligations que nous auions à nostre Seigneur ; à la fin de la Messe il communia auec beaucoup de modestie, et le P. Superieur luy aida par apres à faire son action de graces. Vne heure ou deux apres, nous fismes vn festin à tous ceux de nostre bourgade, pour nous conioüir par ensemble de la grace que Dieu venoit de faire à nostre Chrestien ; on sçait assez que tous les festins ordinaires consistent en deux ou trois poissons boucanez et cuits dans le blé du païs. Il se tint plusieurs bons discours touchant le baptesme et nos saints mysteres. Nous laissasmes nostre Chapelle en mesme estat tout le long du iour : ce qui donna aux Sauuages dequoy admirer, et à nous vn beau sujet de les instruire. Vn vieillard re-

gardant nostre Crucifix me demanda qui estoit celuy qui y estoit attaché ; et luy ayant expliqué, il se mit à parler à nostre Seigneur en ces termes : *Etsagon ihouaten etsagon taouacaratat*, courage, mon neueu, courage, garde nous. C'est ainsi que les vieillards appellent les ieunes gens. Ie luy fis entendre qu'il estoit nostre pere à tous, et que c'estoit de luy que nous tenons l'estre et la vie ; sa simplicité le rendoit excusable. Nos images et nos tableaux sont grandement desirez en quelques endroits, sur tout à *Arenté*. Il arriua iustement qu'vne femme de cette bourgade nous vint visiter ce iour là ; elle fut merueilleusement surprise à l'entrée de nostre cabane : elle s'arresta quelques temps, n'osant s'auancer et passer outre. Ce fut vn plaisir de la voir dans ce combat : car d'vn costé elle se sentoit puissamment attirée par la nouueauté de cét obiet ; d'vn autre costé la crainte qu'elle auoit, qu'approchant de plus pres nos tableaux elle ne fust incontinent saisie du mal, la faisoit reculer en arriere. Neantmoins apres auoir bien disputé, la curiosité l'emporta : Ça, dit-elle, il n'y a remede, *Iariscon*, il faut que ie m'hazarde, il faut que ie voye, quand il m'en deuroit couster la vie. Cette action en toucha plusieurs, et i'espere (moyennant la continuation des feruentes prieres de tant de sainctes âmes, qui s'emploient si constamment aupres de Dieu, pour le bien de ces peuples) que nous luy en manderons l'année prochaine de bons effets. Cét exemple donna bien à songer à *Enditsaconc*, Capitaine d'*Onnentisati*, c'est vn fort bon esprit et curieux à merueille d'entendre nos façons de faire de France : à l'occasion d'vne image du iugement que nous auions exposée, il s'enquit fort particulierement du P. Superieur, qui estoient ceux qui alloient aux enfers, et de ce qu'il falloit faire pour aller au ciel ; le Pere l'instruisit amplement. Deux iours apres, vne autre famille de nostre bourgade s'en vint nous demander le baptesme, auec beaucoup d'instance ; le P. Superieur est maintenant apres à les instruire. C'est vn grand aduantage que quelqu'vn ait commencé, et encore vne personne de consideration comme est Pierre *Tsiouendaentaha ;* il ne manque point de venir prier Dieu tous les iours, et d'entendre la Messe les Festes et les Dimanches ; nous esperons que toute sa famille suiura bien tost son exemple. Dieu soit infiniment beni : c'est vne grande consolation pour nous, d'auoir vn tel Chrestien que celuy-là, qui fasse profession publique de nostre saincte foy, en vn temps auquel ses mysteres les plus adorables sont tenus pour suspects, et ceux qui les preschent, regardez plus que iamais comme autant d'empoisonneurs et de sorciers.

Ce n'est pas seulement dans ce païs que nous sommes en cette reputation, ces faux bruits ont couru iusques aux nations estrangeres, qui nous prennent comme les maistres et les arbitres de la vie et de la mort. Il n'y a pas long temps qu'vne nation Algonquine, que nous nommons des Cheueux releuez, nous enuoia vne ambassade expres, auec des presens pour nous supplier de les espargner dans ce commun desastre, et d'auoir esgard à l'affection qu'ils nous portoient. Nous leur fismes entendre que nous ne pouuions receuoir ces offrandes, que ce n'estoit pas à nous qu'ils se deuoient adresser, et qu'il n'y auoit qu'vn souuerain Seigneur de la vie et de la mort, et que c'estoit à luy à qui ils deuoient auoir recours ; que c'estoit l'vnique remede dont nous nous estions serui dans nos maladies, et dont nous nous estions tres-bien trouuez. Ils s'en retournerent bien satisfaits, auec resolution de suiure nostre conseil. Neantmoins la prouidence de Dieu a permis qu'ils ayent esté depuis affligez comme les autres, si qu'en leur bourg ils comptent iusques à soixante et dix morts, ce qui leur donne bien à penser ; toutesfois apres auoir recherché tout ce qu'ils s'imaginoient pouuoir estre la cause de ce malheur, ils s'arresterent enfin à vne chose, que la seule lumiere que l'autheur de la nature a imprimée sur le front de tous les hommes, leur pouuoit découurir. Quelques-vns se souuindrent

qu'ils auoient autre fois desrobé vn collier de 2400 grains de pourcelaine à feu Etienne Bruslé; ils se deffererent eux-mesmes aux anciens, qui à ces nouuelles s'assemblerent incontinent, et apres auoir tout bien consideré, iugerent qu'ils auoient trouué la source de leur maladie, et ainsi que l'vnique moyen d'y remedier estoit d'en faire au plus tost la restitution; et afin que la chose reüssist mieux, ils se resolurent de venir en personne trouuer les François, et satisfaire au tort qu'on leur auoit fait. La resolution ne fut pas si tost prise, qu'ils se mirent en chemin. Ie laisse à penser à vostre R. si nous fusmes estonnez du suiet de cette seconde ambassade, que ces vieillards declarerent, auec des termes dignes de compassion : ils estalerent sur vne natte les deux mille quatre cens grains de pourcelaine, qu'ils auoient amassés par vne contribution qu'auoient faite ceux qui restoient dans leur bourg; ils nous coniurerent tres-instamment et à diuerses reprises, de receuoir ce collier en satisfaction du larcin fait à vn François, d'auoir pitié d'eux et de conseruer ce peu que la maladie auoit iusques à present espargné. Le P. Superieur respondit que c'estoit tres-bien aduisé à eux, de vouloir faire cette restitution, que c'estoit vne action de iustice et tres-raisonnable de ne point retenir le bien d'autrui; neantmoins que nous ne pouuions pas accepter ce collier, puis qu'il ne nous auoit pas esté desrobé, et que celuy à qui il auoit esté pris estoit mort, et n'y auoit personne dans le pays qui le peust receuoir en son nom; dauantage que c'étoit vne chose trop dangereuse pour nous, nommement en ce temps, de receuoir des presens de nations estrangeres; que ceux de ce païs, qui auroient bien tost le vent de cette affaire, ne prendroient pas cecy pour vne simple restitution, mais plustost pour quelque secrette intelligence à leur desauantage; enfin qu'ils deuoient se contenter de s'estre mis en deuoir de rendre ce qu'ils iugeoient ne leur appartenir pas, qu'ils satisfaisoient en cela suffisamment à leur obligation, et que l'acceptation que nous en ferions, seroit tout à fait inutile pour eux, et nous pourroit estre extremement dommageable, s'ils venoient à guerir desormais; que si au contraire le mal continuoit, ils ne manqueroient pas de nous estimer des trompeurs, comme n'aians pas respondu à leur attente. Ils se contenterent de ces raisons, et s'en retournerent auec leur pourcelaine et mesme auec quelque petit present. Mais ce n'est iamais fait: ceux-cy ne sont pas si tost partis, qu'en voici d'autres qui nous donnent suiet de chercher de nouueaux expediens pour satisfaire à leur imagination. Le iour du baptesme de Pierre *Tsiouendaentaha,* nous auions exposé vne fort belle image du iugement, où les damnez sont dépeints, les vns auec des couleuures et des dragons qui leur deschirent les entrailles, et la pluspart auec quelque espece d'instrumens de leurs supplices. Plusieurs tirerent quelque profit de cette veuë; neantmoins quelques vns se sont persuadez que cette multitude d'hommes desesperez et entassez les vns sur les autres, estoit tous ceux que nous auions fait mourir cét Hyuer; que ces flammes representoient les ardeurs de cette fieure pestilentielle, et ces dragons et ces serpens, les bestes venimeuses dont nous nous estions seruis pour les empoisonner. Cela fut dit en plein festin à *Ouenrio,* au rapport du Capitaine *Enditsacon.* Vn autre depuis nous demanda si en effet il estoit vrai que nous nourrissions chez nous la maladie comme vn animal domestique, disant que c'étoit vne opinion assez commune dans le païs. Et tout fraischement que ie retournois d'*Ossossané,* vne femme qui venoit de son champ, prit vne sauterelle et me l'apporta, me priant instamment de luy enseigner quelque inuention pour faire mourir ces bestioles, qui mangent les bleds, adioustant qu'on luy auoit dit, que nous estions passez maistres en ce mestier.

Le 9. nostre cabane d'*Ossossané* estant tout à fait acheuée, quarante à cinquante Sauuages, tant hommes que femmes, vindrent icy à *Ihonattiria* querir vne partie de nostre bled, et quelques petits

meubles; les Capitaines estoient de la troupe. Ce sont des seruices qu'ils vous rendent gratuitement en ces occasions.

Le 16. tomba malade de la contagion, vne ieune fille, des parentes et de la cabane de nostre nouueau Chrestien. La sage prouidence de Dieu a des desseins que nous ne voions pas : tout l'Hyuer ils n'auoient esté occupez qu'à consoler les autres, et maintenant les voila seuls de nostre bourgade dans l'affliction. C'est vne secousse vn peu bien forte pour vne nouuelle plante, et pour nous vn suiet d'adorer auec soubmission les secrets iugemens de Dieu. La voila maintenant dans le cinquiéme iour de sa fiebure, auec des signes assez manifestes de danger; aussi l'auons nous desia disposée au S. Baptesme, pour lequel elle et ses parens nous ont donné leur consentement, auec des tesmoignages d'vne grande foy et resignation à la volonté de Dieu. Ce nous est encor vne consolation de ne rien voir dans la cabane iusques à present, de contraire aux premieres promesses et resolutions du baptesme. Pour luy il continuë constamment depuis son baptesme, dans les deuoirs de Chrestien ; il a changé de maistre, le Pere Garnier est à *Ossossané ;* maintenant le P. Chastellain prend le soin de le faire prier Dieu soir et matin. Il ne manque pas desia de personnes qui le persecutent ; il se comporte neantmoins courageusement. Dieu luy donne le don de perseuerance, et continuë à toute sa famille l'inclination qu'elle a à receuoir la foy. Dieu soit beni, nous venons tout maintenant de nous seruir de la bonne disposition que nous auions trouuée dans cette cabane. Le P. Chastellain vient de baptiser cette pauure malade ; nous auons encor exhorté ses parens à se conformer au bon plaisir de Dieu. Cette fille fait le 50. par dessus les deux cens que nous auons baptisez cette année en ce païs. Vne partie reste encor en vie, et bien nous en prend qu'ils ne sont pas tous dans le ciel, il y auroit à craindre qu'ils ne fermassent la porte à beaucoup d'autres ; quelques vns n'ont desia que trop d'auersion du S. Baptesme. Neantmoins ce nous est vne consolation bien sensible, d'auoir veu mourir en cette barbarie vn si grand nombre de Sauuages auec de grandes marques de predestination. Et quand nous n'aurions que l'asseurance du bon-heur eternel de trente à 40. petits enfans qui ont esté emportez par cette maladie contagieuse, apres auoir receu le baptesme, nous estimerions auoir desia receu la recompense de mille fois plus de trauaux que nous n'en pouuons souffrir à la recherche de tant de pauures brebis esgarées, et à la conqueste de ce nouueau monde. C'est vne partie de l'heritage de Iesus Christ qui luy est bien acquise : *Postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam;* ce sont autant d'auocats pour nous, pour tout le païs et pour tous ceux qui s'interessent pour le salut de ces peuples, et vn motif bien puissant pour moienner la conuersion des parents, qui n'ont rien tant à cœur que de suiure leurs enfans apres la mort.

Maintenant ie puis finir la presente quand ie voudrai, puis que ie ne sçaurois laisser vostre R. dans vn suiet de consolation qui luy puisse agréer dauantage ; aussi bien l'embarquement presse, il y a deux iours qu'vn de nos domestiques est parti ; ie m'en vais à nostre nouuelle Residence, pour prendre la place du P. Pijart, qui vient icy pour se preparer au voyage. Le P. Superieur l'enuoie à Kébec, pour pouuoir conferer de bouche auec vostre R. de tout ce qui regarde le bien de cette mission. Le grand zele que nous sçauons qu'elle a pour le salut de ces pauures âmes, nous feroit souhaitter la voir icy en personne ; au moins il nous remplit d'esperance qu'elle nous enuoiera tousiours de braues ouuriers, et qu'elle nous aidera de ses bons conseils, pour commencer heureusement cette nouuelle Eglise, apres l'establissement de laquelle nous allons trauailler plus courageusement que iamais. Tant d'adultes eschappez de la mort apres le baptesme nous y obligent, la guerre que nous ont declarée ouuertement les puissances des tenebres, ne permettent pas que nous

soions sans auoir les armes au poing, et tant de bons sentimens que Dieu nous donne, et à mille et mille personnes qui sont en France, nous accuseroient d'infidelité si nous nous comportions laschement parmi tant de si belles occasions et sur tout les asseurances que nous auons sur le secours des sainctes prieres et saincts sacrifices de vostre R. ausquels nous nous confions tous, et moy particulierement qui suis,

Mon R. Pere,

Vostre tres humble et tres-obeïssant seruiteur, en N. S. Iesus Christ,

FRANÇOIS IOSEPH LE MERCIER.

De la Residence de S. Ioseph, à Ihonattiria, aux pays des Hurons, ce 21 Iuin, iour du bien-heureux Gonzague, 1637.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy il est permis à Iean le Boullenger, marchand Libraire, et Imprimeur à Roüen, d'imprimer ou faire imprimer et exposer en vente, vn liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France en l'année mil six cens trente-sept. Enuoyée au R. P. Prouincial de la Compagnie de Iesus en la prouince de France. Par le Pere Paul le Ieune de la mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kebec*, et ce pendant le temps et espace de sept années consecutiues. Auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer le dit liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation, des exemplaires qui seront trouuez, et de sept cens liures d'amende ainsi qu'il est porté par le Priuilege. Donné à Paris, le 5. de Feurier 1638.

Par le Roy en son conseil,

PETIT.

Approbation.

IE ESTIENNE BINET, Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France. Suiuant le Priuilege qui nous a esté octroyé par les Roys Tres-Chrestiens Henry III. le 10. May 1583. Henry IV. le 10. Decembre 1605. et Louys XIII. à present regnant, le 14. Feurier 1612. par lequel il est defendu à tous Libraires de n'imprimer aucun Liure de ceux qui sont composez par quelqu'vn de nostre dite Compagnie, sans permission des Superieurs d'icelle : Permets à Iean le Boullenger Marchand Libraire et Imprimeur en la ville de Roüen, de pouuoir imprimer pour dix ans la *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France, en l'année* 1637. qui m'a esté enuoyée par le Pere Paul le Ieune, de nostre mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kebec En foy dequoy i'ay signé la presente à Paris, ce 22. Ianuier 1638.

Signé,

E. BINET.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE EN LA NOVVELLE FRANCE

EN L'ANNEE 1638.

ENVOYEE

AV R. PERE PROVINCIAL de la Compagnie de Iesus en la prouince de France.

PAR LE P. PAVL LE IEVNE DE LA MESME COMPAGNIE,
SVPERIEVR DE LA RESIDENCE DE KEBEC. (*)

MON R. PERE,

PVIS que nous ne pouuons auoir de treue pour la Relation de ce qui se passe en ce nouueau monde, et qu'il en faut encor payer le tribut cette année, ie me comporteray enuers ceux qui la souhaittent, comme on fait enuers des estomacs desia rassasiés, ausquels on ne presente que peu de choses, et encor bien delicates, de peur de les débaucher. On est desia si remply des façons de faire de nos Sauuages et de nos petits trauaux en leur endroit, que i'apprehende le degoust ; c'est pourquoy ie diray peu de beaucoup, omettant des chapitres entiers, de peur d'estre accusé de longueur.

CHAPITRE PREMIER.

Des moyens que nous tenons pour publier et amplifier la Foy parmy les Sauuages.

LA superstition, l'erreur, la barbarie et en suite le peché, sont icy comme dans leur empire. Nous nous seruons de quatre grandes machines pour les renuerser : Premierement nous faisons des courses pour aller attaquer l'ennemy sur ses terres par ses propres armes, c'est à dire, par la cognoissance des langues Montagnese, Algonquine et Hu-

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1638.

ronne. Quand les portes nous seront ouuertes dans d'autres nations encor plus esloignées, nous y entrerons, si Dieu nous preste secours. Or ie diray en passant sur ce poinct, que plusieurs n'attendoient rien des vieilles souches Sauuages, toute l'esperance n'estoit que dans la ieunesse ; mais l'experience nous apprend qu'il n'y a bois si sec, que Dieu ne fasse reuerdir, quand il luy plaist. Nous commençons à voir, dans les Hurons et parmy nos Montagnets et Algonquins, quelques familles professer publiquement la Foy, et frequenter les Sacremens auec vne deuotion et modestie qui n'a rien de Sauuage que l'habit. Cette basse estime qu'on auoit de nos pauures Sauuages errans, se doit changer en des actions de grace et de benediction, comme nous verrons cy apres.

Secondement, comme ces peuples sont attaqués de grandes maladies, nous procurons qu'on leur dresse vn hospital. On y trauaille maintenant fort et ferme, selon que le païs le peut permettre. Madame la duchesse d'Aiguillon, qui a jetté les fondemens de ce grand ouurage, peut dés cette année gouster les fruicts de ses liberalités : car les hommes qui trauaillent icy pour son dessein, rendans cet hyuer quelque assistance à de pauures Sauuages delaissés, Dieu les toucha tellement, qu'en verité ie souhaitterois vne semblable mort à celle qu'il a donnée à deux de ces barbares deuenus enfans de Dieu dans le sang de Iesus-Christ.

En troisiesme lieu, nous nous efforçons de commencer des seminaires de Hurons, d'Algonquins et de Montagnets. Nous en auons maintenant de ces trois sortes à Kébec ; i'en diray deux mots cy apres.

En quatriesme lieu, nous taschons d'arrester les Sauuages errans. Ie confesse qu'il faut des chaînes d'or pour ce dessein ; mais leurs âmes sont plus precieuses que l'or et que les perles, c'est bien gagner au change que de les prendre à cet appas. Vne personne de grande vertu a commencé de leur tendre ce piege : ayant gagé quelques hommes pour ayder ces pauures Barbares à se bastir et à cultiuer la terre, il a pris du premier coup à cette diuine attrappe deux familles, composées d'enuiron vingt personnes ; ie me trompe, il en a pris dauantange, car bien qu'on n'ait encor logé que ces deux familles, il y en a beaucoup d'autres gagnées par ce miracle de charité. C'est vne benediction, de voir ces pauures Sauuages deuenus enfans de Dieu, les vns en effet par le sainct Baptesme, les autres par desir et par bonne volonté. Nous en parlerons plus amplement en son lieu.

Voyla les quatre batteries qui détruiront l'empire de Sathan, et qui arboreront le drappeau de Iesus-Christ en ces contrées. Ce sont les mains et les cœurs de quelques personnes cheries de Dieu, qui font ioüer ces machines par leurs bien-faits et par leurs prieres. Les Chapitres suiuans leur vont donner subiet de croire que leurs oraisons sont agreables à Dieu, puis qu'il se plaist à les exaucer, et par consequent ie les coniure de nous continuer ce grand secours. Ie confesse ingenuëment ma pusillanimité, ie ne m'attendois pas le reste de mes iours de voir de si puissans effets de la grace en des âmes si barbares. Iusques icy quelques Sauuages approuuoient le Baptesme en leurs enfans et en leurs malades ; maintenant ceux qui sont en santé et qui demeurent vne partie de l'année proche de nos habitations, l'honorent et le pourchassent auec affection pour euxmesmes. Ce changement a esté si soudain et si sensible, que ceux qui n'esperoient quasi rien de ces peuples errans, ont esté contrains de confesser que le Dieu du Ciel estoit aussi bien le Dieu des Barbares, que le Dieu des François. Ie ne parle point des Sauuages de Tadoussac, ce sont les moins disposés de tous, mais de ceux qui se retirent ordinairement à Kébec ou aux Trois Riuieres. Nous en auons baptisé plus de cent cinquante cette année, sans compter ceux qui ont esté faits Chrestiens aux Hurons. Ie ne rapporteray pas tout ce qui s'est passé de remarquable en ces Baptesmes ; i'en diray peu, et ce peu rassemblé, approchera peut-estre

plus pres de la longueur, que ie ne desirerois. Entrons en discours.

CHAPITRE II.

Du Baptesme d'vn Sauuage, et de quelques-vns de sa famille.

I'escriuy l'an passé les entretiens que nous auions eus auec vne escoüade de Montagnets et d'Algonquins qui s'estoient campés proche de nous pendant l'hyuer, pource que la graine de l'Euangile ne germa pas si tost que quelques vns attendoient; cela leur fit dire que c'estoit peine perduë, de prescher des Sauuages, veu mesme que celuy qui tranchoit du Capitaine parmy eux, nommé Makheabichtichiou, n'auoit pas correspondu à l'esperance qu'on auoit euë de luy. C'est chose estrange, qu'on voudroit en vn moment introduire le Christianisme dans l'Infidelité, la politesse dans la Barbarie ; et il a fallu des siecles pour établir nostre creance dans l'Europe, parmy des nations sedentaires et policées ! Or ie puis dire que cette graine sacrée qu'on ietta cét hyuer dans leurs cœurs, a rapporté au centuple.

Premierement, ce Capitaine Makheabichtichiou n'est point dans le desespoir de son salut, ie crois qu'il a la foy ; quoy qu'il en soit de la charité, il y a bien de la difference entre croire et obeïr à Dieu. Nous estant venu voir ce Printemps, il n'osoit entrer dans nostre maison. Ie le tançay vertement ; il m'escouta patiemment, puis il me repliqua : Si tu sçauois le regret qui me ronge le cœur, tu me porterois compassion au lieu de me tancer. Ie pensois que tu m'interrogerois sur la creance que tu m'as enseignée ; ie t'en eusse rendu bonne raison, car i'ay prié Dieu tout cét hyuer ; et au lieu de me monstrer bon visage, tu me reçois auec des reproches ? Tu me dis que i'ay tousiours plusieurs femmes : penses-tu qu'on se defasse si aisément de ses vieilles habitudes? peut-estre que vous autres aués eu autant de peine que nous, de quitter vos anciennes coustumes, quand on a commencé de vous annoncer la Foy? Prescris moy laquelle tu desires que ie retienne de mes femmes, et ie chasseray les autres. En vn mot, il est dans vne bonne disposition ; ie n'en parleray neantmoins qu'en passant, iusques à ce que ie le voie Chrestien, si Dieu luy en fait la grace.

En second lieu, le sorcier nommé Pigarouïch, auec lequel nous auions eu quelques prises comme ie l'ay escrit en la Relation precedente, a bruslé toutes les ustensilles de son art, et iamais plus ne s'en est voulu mesler depuis, quoy qu'on l'en ait sollicité plusieurs fois en cachette et par de grands presens. S'étant fait pleinement instruire, il a fait des merueilles pour la Foy ; mais pource qu'il a terny ce lustre par quelques actions de promptitudes, que nous ne pouuons supporter en vn Catechumene, ie n'en diray pas dauantage, encor bien qu'il nous soit venu depuis peu tesmoigner ses regrets iusques aux larmes ; s'il continuë fortement à frapper, on luy ouurira les portes de l'Eglise.

En troisiesme lieu, la maladie s'estant iettée sur ces pauures peuples, tous ceux qui auoient assisté aux instructions que nous leur donnasmes, se trouuans saisis de cette épidemie, se sont fait catechiser plus amplement, et pas vn d'eux n'est mort sans Baptesme, s'il a peu auoir accés à quelqu'vn de nos Peres.

Mais enfin, celuy dont ie vay parler estoit de cette escoüade ; il fut touché viuement dés lors, quoy qu'il n'en ait rien fait paroistre que cette année. Ce feu qui brusloit son âme ne luy donnant aucun repos, il nous vint trouuer et nous dit que dés les premieres instructions que nous donnasmes aux Sauuages, son cœur auoit creu tout ce que nous disions de la grandeur de Dieu, et que pour cela il enuoioit ses enfans au Catechisme, leur recommandant d'écouter attentiuement ce qu'on leur enseignois : Ie n'osois pas, faisoit-il, vous aborder, ny ne sçauois comment vous declarer les pensées de mon âme ; ie

souhaittois que vous m'appellassiez. En fin Negabamat (c'est le nom d'vn Sauuage, son amy) me parlant du dessein que vous auiez de nous aider à deuenir sedentaires, ie luy dis que ie desirois estre de la partie, non tant pour le secours temporel que vous promettiez, que pour vous entendre parler du salut de nostre âme. Il me semble, disoit-il, que i'ay eu dés ma ieunesse quelque petite cognoissance des choses que vous enseignez ; ie pensois ainsi à part moy : il y en a vn qui a tout fait, de qui nous dependons, qui nous a donné la vie, et nous fait trouuer dequoy la soustenir, et celuy là haït les meschans. I'auois desir de le cognoistre, c'est pourquoy ie me suis beaucoup resioüy quand ie vous en ay oüy parler. En fin il nous promit de venir passer l'hyuer aupres de nous pour estre plus particulierement instruit. A peine estoit-il Catechumene, que Dieu le mit dans de fortes espreuues : il auoit vne belle et grosse famille, la maladie se iette là dedans, et en liure vne bonne partie à la mort ; vne femme âgée sa parente, qui gouuernoit son ménage, est enleuée en peu de iours ; sa propre femme et deux de ses enfans meurent deuant ses yeux, quelques-vns de ses parens et alliez demeurans auec luy, sont emportez en mesme temps ; il se consoloit sur leurs Baptesmes, car il n'y en eut pas vn qui ne prist à sa mort vne nouuelle naissance en I. C. Apres les auoir quasi tous enseuelis de ses propres mains, luy mesme est terrassé, le voila dans la mesme contagion que les autres ; et pour surcroist d'affliction, son fils aisné le croiant mort, se marie contre sa volonté : c'estoit pour accabler l'esprit d'vn Geant, et pour resueiller les pensées que plusieurs Sauuages auoient euës, que vouloir estre Chrestien, c'estoit vouloir partir de ce monde. Mais Dieu, qui tient le fond de l'Ocean en repos durant la furie des vents, calma son cœur dans ces tempestes. Ce pauure homme se iette entre nos bras, qui ne luy estoient que trop ouuerts. M. le Cheualier de Montmagny, nostre Gouuerneur, voiant la bonté de ce Sauuage, n'espargne rien de tout ce qui luy pouuoit donner quelque soulagement : il luy enuoye et perdrix et volailles, et autres oiseaux qu'on gardoit pour sa table ou plustost pour les malades ; il n'espargne ny les confitures, ny le trauail, ny la boutique de son Medecin et Chirurgien tout ensemble. Veritablement ce grand cœur est loüable de n'auoir rien pour soy que les cœurs et l'amour de tous ceux qui sont sous son gouuernement ; il n'y a famille Françoise qui ne se ressente de ses bontez dans son affliction. Au bout du conte, nostre Catechumene alloit tousiours s'affoiblissant, en sorte que se voyant à deux doigts de la mort, il fit venir le reste de ses enfans, et leur dit : Mes enfans, croyez en Dieu, imitez en ce poinct vostre Pere : ie croy en luy auec autant d'asseurance que si ie le voyois de mes yeux. Ne l'offensez point, et il vous aidera. Ie suis desia mort ; quand mon corps sera en terre, demeurez aupres des Peres, et leur obeïssez. Ie serois trop long de rapporter tout ce qu'il leur dit. Il tira les larmes des yeux de ceux qui l'entendoient. Les ayant fait retirer, il nous pressa de luy accorder le S. Baptesme. Hastez vous, nous disoit-il, ie me meurs, ie suis pressé d'aller au Ciel. Quelquefois pensant estre seul, nous l'escoutions d'vn lieu voisin, faisant ses prieres à Dieu auec vne tendresse et vne deuotion toute pleine de confiance. Enfin le iour de la feste du glorieux S. François Xauier, M. le Gouuerneur, M. le Cheualier de l'Isle et M. Gand estans presens, nous le fismes Chrestien. M. de l'Isle le nomma François Xauier. Il tesmoigna tant de cœur et tant de satisfaction de cette faueur, que ces Messieurs s'en retournerent tous consolez. A huict iours de là, M. le Gouuerneur et M. de l'Isle m'estans venus prendre pour l'aller visiter dans vne petite Cabane où il s'estoit retiré pour mourir en paix et sans bruit, il nous declara auec vne simplicité toute naïfue vne grande communication qu'il auoit euë auec Dieu. Hier sur le soir, me disoit-il, pensant en Dieu, ie me suis veu entouré d'vne grande lumiere ; i'ay veu les beautez du Ciel, dont tu nous

parles ; i'ay veu la maison de ce grand Capitaine qui a tout fait. I'estois dans vn plaisir qui ne se peut exprimer. Cecy disparoissant tout à coup, ie rabbaisse mes yeux vers la terre, et vis vn gouffre épouuantable, qui m'a transi de peur. Il me semble qu'on me dit, ne va pas là ; ie n'auois garde de m'en approcher, car ie tremblois comme la feüille sur l'arbre poussé du vent. Cette horreur s'euanoüissant, aussi bien que la beauté et la lumiere qui m'auoit enuironné, ie suis demeuré tout esperdu, auec vn desir de croire et d'obeyr à Dieu toute ma vie. Asseure nostre Capitaine que voila, que ie croy du profond du cœur. Or ie puis asseurer V. R. que nous auons fait nostre possible pour descouurir, si ce n'estoit point vne fourbe ou vn songe. Nous l'auons sondé plusieurs fois et en diuers temps ; iusques là que le croiant auoir l'âme sur les leures, nous le fismes souuenir de cette vision, le menaçant d'vn rigoureux chastiment s'il mentoit en chose de telle importance. Ce pauure homme espouuanté s'efforça de se leuer en son seant, et nous dit d'vn œil constant : Ie vous asseure en toute verité que la chose est comme ie vous l'ay descrite ; ie ne vous ay pas menty à la vie, ie ne vous mentiray pas à la mort. A cela que peut-on dire autre chose sinon que le Dieu du Paradis répand ses benedictions aussi bien sur les Barbares, que sur les Grecs. M. le Gouuerneur et M. de l'Isle le retournans encore voir vne autre fois auec le sieur Marsolet, qui entend fort bien la langue des Sauuages, furent si satisfaits, que le sieur Marsolet m'assura puis apres qu'il luy auoit pensé tirer les larmes des yeux. Luy demandant s'il n'auoit point besoin d'aucune chose qui fust en son pouuoir : Non, repart-il, sinon que tu pries Dieu pour moy tous les iours et tous les matins. Combien de fois, s'adressant à Dieu, luy a-il dit : Vous estes mon Seigneur et mon maistre, ordonnez de ma vie et de ma mort, ie souhaitte la mort pour vous voir, et ie voudrois viure pour le bien de mes enfans. Sa famille l'affligeant, il disoit : Que tout le monde me quitte, ie ne vous quitteray pas. Estre né Barbare et parler en ces termes, c'est publier les bontez du Dieu des Scythes et des Chrestiens.

Sa maladie tirant en longueur (car il fut plus de trois mois tantost dans vn peu de vie, maintenant quasi dans la mort), il appelloit ceux qui restoient de sa famille, et leur donnoit des conseils admirables. Enfin on fit tant de prieres pour luy, nos Peres s'adressans à Dieu par quelques vœux et par quelques mortifications, qu'au mesme temps qu'on l'auoit abandonné, et qu'on luy donnoit comme à vn mort tout ce qu'il desiroit, Dieu luy renuoye sa santé, le voila sorty du tombeau auec l'estonnement des François et des Sauuages. Il s'en va chercher sa prouision de chair d'Eslan dans les bois ; il part en Mars apres tous les Sauuages, et reuient en Auril, et cependant il en rapporte plus que six autres ensemble. Au retour il est accueilly d'vne tempeste dans les glaces ; il a recours à Dieu, fait prier sa famille, il sort du peril qui l'alloit engloutir, et qui abysma l'vn de ses canots chargé de viande. Comme il vit que quelques vns de ses gens ne prioient pas de bon cœur, il leur dit : Voicy que nous abordons la maison des François où on a promis de me loger : ie ne veux personne auec moy qui ne croye en Dieu ; si quelqu'vn de vous autres n'a le cœur ferme, qu'il prenne sa part de nostre prouision, et qu'il se retire ailleurs. Il auoit deux femmes auant son baptesme, la plus forte et la plus ieune mourut Chrestienne ; l'autre qui n'a guiere d'esprit se monstroit froide en la foy. C'est à celle-là qu'il parloit tacitement, et à sa sœur ; celle-cy respondit tout haut, qu'elle croioit desia dans son cœur ; en effet elle fut baptizée peu de iours apres. Pour sa femme, voyant qu'elle se range vn petit, il ne l'a pas voulu repudier, quoy qu'elle ne le soulage quasi point en son mesnage. Nostre nouueau Chrestien, professant hautement la foy et publiant par tout que Dieu luy auoit rendu la santé du corps et de l'âme, desira de s'approcher de la Sainte Table ; il s'y prepara auec vne grande pureté : il fit vne bonne Confession depuis son Ba-

ptesme, ieusna la veille du S. Sacrement, iour destiné pour sa premiere communion. Monsieur nostre Gouuerneur nous parla de luy donner l'vn des bastons du Poesle, soubs lequel on portoit le S. Sacrement, en prenant vn luy mesme par vne humilité vrayment genereuse. C'estoit vn spectacle agreable au Ciel et à la terre, de voir ce Neophyte couuert d'vne modestie vrayment Chrestienne sous vne belle robbe de Sauuage, porter le dais à la procession auec la premiere personne du pays. Les Mousquetades et les canons venant à bruire et à tonner, les autels et reposoirs estant bien parez, donnoient ie ne sçay quelle deuotion, que nostre nouueau soldat goustoit auec vne douceur incroyable. Enfin il receut celuy qui le venoit d'honorer publiquement, ne se pouuant saouler de le benir. Il dit par apres à l'vn de nos Peres : Ie ne me soucie plus des choses de la terre ; il importe peu que ie sois pauure ou riche, sain ou malade, puisque le Ciel m'est ouuert, et que mon vray Capitaine m'est venu visiter. Quand vous me chasseriez, quand vostre gouuerneur me rebuteroit, quand vous sortiriez tous de nostre pays, ie ne quitterois iamais Dieu. Quel changement ! cét homme, qui a mangé plusieurs fois la chair de ses ennemis, reçoit maintenant Iesvs-Christ auec vn cœur plein de deuotion, le confesse auec vne candeur toute naïfue ! bref, il est dans l'exercice de la Religion, se comportant en vray Chrestien. Dieu luy fasse la grace de perseuerer iusques à sa mort. Disons deux mots de ses enfans. Il auoit trois garçons et trois filles ; Dieu prit l'vn de ses garçons dans la contagion, et l'vne de ses filles, doüée d'vne grace non commune aux Sauuages. Pour marque que la foy estoit dedans son cœur, voyant vn Pere de nostre Compagnie qui la visitoit à la mort, elle s'escria en resuant, car elle auoit vne violente fiéure : Ah ! mon Pere, ie m'en vay dans les feux, ie suis damnée. Cela fit voir que la crainte estoit dans son âme. Le P. luy parlant de Dieu, elle reuint à soy, se rasseura et mourut dans l'innocence de son Baptesme.

Sa sœur iumelle, née à mesme iour, et quasi dans les mesmes perfections naturelles, se presentant aux sainctes Ceremonies du Baptesme, Monsieur nostre Gouuerneur la voyant si gentille, voulut estre son parrain ; et ayant appris que nostre grande Reine ietoit parfois quelques regards vers le Ciel pour le salut de nos pauures Barbares, qu'elle auoit mesme souhaitté qu'on esleuast quelque ieune fille Sauuage en la Foy en sa consideration, il luy fit porter son nom, l'appellant Anne. Cette nouuelle plante croist tous les iours en la foy, frequentant les Sacremens à l'imitation de son pere. Il arriua certain iour que celuy qui la deuoit entendre de confession, l'instruisant auparauant et luy recomandant la candeur, elle le regarda comme estonnée, et luy dit : Ne m'auez vous pas enseigné que c'est à Dieu à qui on declare ses pechez en la presence du Prestre ? le moyen donc de luy mentir et de luy cacher quelque chose, puis qu'il sçait tout ?

Entre ces trois enfans baptisés, l'vn des Peres que V. R. nous a enuoyés cette année, mettant pied à terre, a receu à mesme temps en l'Eglise de Dieu le plus petit fils de nostre Neophyte ; reste encore à Baptiser son fils aisné, et vne autre fille plus ieune, que Dieu benira s'il luy plaist en son temps.

Cette femme qui gouuernoit sa famille, se disposant au Baptesme, vit entrer la nuict en sa petite Cabane vn animal gros comme vn ours. Croyant que ce fust vn demon, elle eust recours à Dieu, et cette beste ou fantosme disparut. Le lendemain elle fut receuë dans l'Eglise militante, et peu de temps apres dans la triomphante.

CHAPITRE III.

De quelques autres Sauuages baptisez.

Vn ieune Sauuage, se voyant malade, demanda le Baptesme auec instance; mais comme on le tenoit dans les épreuues : Ne voyez-vous pas, nous fit-il, qu'on me va mener à la mort ? car mes parens me traînans apres eux dans les bois, ne manqueront iamais, pour se deliurer de la peine que ie leur donneray, de m'assommer ou de m'abandonner seul dans ces grandes forests. Oüy, mais si tu gueris, luy dit-on, perseuereras tu dans la foy que tu professes maintenant? Comme il est d'vn naturel violent et assez orgueilleux, nous craignons en luy l'Apostasie : Ne me parlez pas de guerison, respond il, ie vous demande le Baptesme comme vn homme qui s'en va à la mort. Là dessus il se leue en son seant, prie qu'on le fasse Chrestien. Sa demande accomplie, on le voulut faire recoucher, car il estoit fort debile : Attendez, dit-il, que i'aye vn petit remercié Dieu du grand present que ie viens de receuoir. Apres son Baptesme, il fut traisné en mille endroits; on ne l'assomma pas, mais on le fit bien souffrir : il fut quelquefois delaissé tout seul au coin d'vn bois auec vn peu de viures qu'on mettoit aupres de luy. Iamais ie ne vy homme tant endurer; ie ne croy pas que Iob fust plus pauure, car il n'auoit plus que la peau collée sur ses os, et vne meschante escorce d'arbre qui luy seruoit de lict, de robe et de maison. Il s'escryoit par fois : Ie hay mon corps, ie ne crains point la mort. Puis en pinçant sa peau toute noire et affreuse à voir : Ce n'est pas cette pourriture que i'aime, c'est le Ciel où mon âme doit aller. Les Sauuages s'en voulans deffaire, firent courre vn bruit qu'il estoit deuenu loup garou, et qu'il vouloit manger tous ceux qui l'approchoient. Comme nous eusmes appris toutes ces belles nouuelles, nous le fismes apporter, et le secourusmes si bien, que cette carcasse reprit corps, ce mort resuscita ; et ce pauure muet delia si bien sa langue, que c'est vn plaisir de l'entendre maintenant benir Dieu ; il presche ses gens, leur reproche leurs vices et leur ingratitude auec vne liberté qui nous console, et le bon est qu'il s'accuse le premier tout publiquement, d'auoir autrefois commis les pechez qu'il reprend en eux. Il conçoit si bien nos mysteres, que ie ne croy pas que beaucoup de vieux Chrestiens procedent plus sincerement et plus nettement au Sacrement de Penitence, que ce Neophyte.

Vn autre plus ieune que luy, fut aussi delaissé dans sa maladie. Le Sauuage qui l'abandonna vint trouuer vn de nos Peres, et luy dit : Va-t-en trouuer vn ieune garçon que i'ay laissé en tel endroit, pource que ie m'en vay à la chasse dans les bois, et ie ne le sçaurois traîner apres moy. Cela dit, mon homme s'en va sans autre ceremonie. Nous prismes ce pauure enfant, desia fait Chrestien par le Baptesme ; nous luy rendons toute l'assistance possible l'espace de plus de trois mois qu'il fut en nostre petite maison. Dieu le voulut appeller à soy; il se confessa et receut le Sacrement de l'Extreme-Onction. Vn peu deuant sa mort, il nous demanda qui estoient ceux qu'il auoit oüy chanter fort melodieusement toute la nuict, ce qui l'auoit recreé au possible ; il pensoit que nous les auions entendus. Comme il disoit cela, il se monstra estonné, et nous dit : Ne voyez vous pas ces gens là fort épouuantables qui me regardent d'vn mauuais œil? On le rassura aussitost. Le soir dont-il mourut la nuict, il appella fort vn de nos Peres, qui accourut incontinent ; mais on ne pût sçauoir ce qu'il vouloit dire. Il s'escrioit seulement : le Pere le sçaura, le Pere le sçaura. Quelques temps apres, il rendit son âme bien-heureuse à nostre Seigneur.

I'ay parlé dans les Relations precedentes d'vn certain surnommé des François Le grand Oliuier, lequel fit bapti-

ser il y a deux ans sa fille, et puis apres sa femme, se promettant bien de mourir Chrestien aussi bien que les autres. Ce bonheur luy est arriué non sans vne faueur particuliere de Dieu, car il estoit fort superstitieux, et ne manquoit pas d'esprit pour deffendre ces niaiseries: il se mesloit de deuiner. Or soit que le diable se communiquast à luy par leur fremissement de mammelle, soit qu'il rencontrast quelquefois par hazard, ie l'ay veu assurer qu'vne certaine nouuelle qu'on attendoit arriueroit le lendemain matin, et cela fut trouué veritable. Estant tombé malade, il nous fit appeller; nous y allasmes trois de compagnie. Ce bon homme desia conuaincu sur ses superstitions, nous dit : Ah ! mes chers amis, vous me faites plaisir, ie n'ay plus de paroles qu'autant qu'il en faut pour vous tesmoigner que ie croy en Dieu, que ie renonce à nos badineries pour embrasser la Foy que vous m'auez enseignée. Là dessus il se voulut mettre à genoux, mais il n'eut pas assez de force, on luy confera le premier Sacrement de grace, et tout sur l'heure il passa dans la gloire.

Nous verrons quelques exemples, bien plus notables que celuy que ie vay deduire, comme il ne faut point desesperer de la bonté de Dieu, nonobstant la barbarie des Sauuages. Vn de nos Peres abordant vne ieune fille malade pour la disposer au Baptesme, cette pauure creature l'apperceuant, luy dit : Sors d'icy, ie ne te veux pas voir. Le Pere faisant semblant de ne la pas entendre, luy dit : Ma fille, ie voudrois bien sçauoir où est ta plus grande douleur, pour y apporter quelque remede. La malade, incitée par l'esprit malin, se tourne de l'autre costé toute en colere ; ce que sa sœur qui la gardoit ayant apperceu, dit au Pere : N'entends-tu pas qu'elle te dit que tu t'en ailles, et que tu luy romps la teste ? Les deux Peres qui estoient là, recognoissant la tentation du diable, ont recours à Dieu, et le demon s'enfuit. Ma fille, dit l'vn de ces Peres, nous te voudrions donner vn bon conseil, et tu le mesprises ; quoy donc, sortirons-nous sans que tu nous parles? A ces paroles elle se tourne la face, et s'escrie : Ah ! mon Pere, ie me meurs, ie n'en puis plus, c'est fait de ma vie ! Non, ma fille, vous ne mourez pas tout à fait, luy dit le Pere, si vous croyez en Dieu ; car vostre âme ioüira d'vn plaisir eternel. Ie croy, respond-elle, ie croy, ie suis marrie de l'auoir offensé. On l'interroge sur les principaux articles de nostre creance ; comme elle auoit assisté au Catéchisme, elle respondit, fort bien. On luy demanda si elle voudroit bien receuoir le S. Baptesme, elle respondit, non de paroles, mais par effet : car encore qu'elle fust aux abois de la mort, elle se sousleue doucement, met vn plat d'écorce sous sa teste, faisant signe qu'on versast dessus ces eaux sanctifiantes pour guerir les playes de son âme ; on luy obeyt, on la fait Chrestienne et à mesme temps citoyenne du Paradis, car en rabbaissant son corps vers la terre, son âme s'enuola dans les Cieux. C'est vne saincte pensée de mediter par fois, quels sont les estonnemens et les sainctes épouuantes, pour ainsi dire, qu'a l'âme d'vn Sauuage passant en vn moment de l'extremité de la barbarie et de la bassesse dans le sein de la gloire. Quelle action de grace ne fait-elle point à ceux qui luy ont procuré cette grandeur ! quelle benediction du Ciel, ne demande-elle point à Dieu pour ceux qui n'ont point espargné les biens de la terre, afin qu'on luy appliquast le sang de Iesvs-Christ ! Passons outre, i'ay peur d'estre long.

CHAPITRE IV.

D'autres personnes adultes baptisées solemnellement.

Le seminaire des Hurons nous a donné cette année deux ieunes hommes, aussi constans en la Foy que leur nation est variable et changeante. Ie n'ay pas connoissance du futur, mais ie sçay bien que le seiour qu'ils ont fait parmy nous les a fait iuger tres-disposez pour rece-

uoir le caractere du Chrestien. M. le Cheualier de Montmagny en nomma vn Armand-Iean, du nom de Monseigneur le Cardinal, iugeant qu'il estoit à propos qu'vn Prince de l'Eglise qui fauorise cette Eglise naissante, en recueillist les premiers fruicts. Son compagnon est celuy qui se sauua l'an passé des mains des Hiroquois par vne espece de miracle. Monsieur Gand et Mademoiselle de Repentigny, ses parrain et marraine, l'appellerent Ioseph, au nom de Messieurs de la Nouuelle France. Le Chapitre du Seminaire des Hurons nous fera voir les bonnes dispositions et les vertus de ces deux ieunes hommes vrayment touchés de Dieu. I'ay parlé dans les Relations precedentes, d'vne ieune fille donnée à vne famille Françoise pour deux ans, à condition que ce temps expiré elle se pourroit retirer aupres de ses parens si elle en auoit la volonté. Le terme approchant, son pere la pressa fort de le suiure : elle fit la sourde oreille. Il enuoie vn ieune homme pour luy parler de mariage, et afin de gagner plus fortement son amitié et la diuertir des François, il luy fait present de brasselets et de pendans d'oreille, et d'vn collier de pourcelaine, ce sont les perles et les diamans du pays. Cette bonne Cathecumene, âgée de 12 à 14 ans, respondit en fuyant, laissa là ces presens et celuy qui les offroit, sans luy dire vn seul mot. Ayans donc recognu sa constance, nous la disposasmes au Baptesme. Le diable s'y voulut opposer : car elle fut saisie d'vne espece d'obsession si violente, qu'en vn moment elle tournoit la teste auec vne deformité fort horrible ; son estomac s'esleuoit demesurement ; on la voyoit toute épouuantée sans pouuoir dire autre parole sinon, i'ay peur, i'ay peur. Cecy luy arriua par trois fois, et tousiours en des temps que pas vn de nous ne pouuoit estre appellé pour la voir en cét estat. On pressa fort de luy faire prendre quelque medecine, pour luy purger le cerueau, disoit-on. Nous en auions la volonté, mais l'oubly nous saisissoit incontinent. Le Baptesme la deuoit guerir ; car depuis que les eaux sacrées l'eurent faite enfant de Dieu, iamais plus le diable ne luy donna cette épouuante. Elle fut appelée Magdeleine de S. Ioseph. I'espere qu'vne âme cherie de Dieu luy trouuera son mariage.

Le sorcier Pigarouch, auec lequel nous eusmes tant de prises l'an passé, comme i'ay desia dit, a instruit et fait Baptiser sa femme, et trois de ses enfans à la mort. Vn sien frere se rendant opiniastre et se moquant des feux d'Enfer, il le pressa si fortement qu'il le flechit. Comment, luy faisoit-il, tu crois que ton âme n'aura aucune connoissance apres ta mort ? Est-ce toy qui l'as creée, pour en parler auec cette opiniastreté ? Tu mets toute ton asseurance en tes apprehensions remplies d'erreurs, et moy qui croy en Dieu, ie m'appuye sur sa parole ; c'est luy qui a tiré les âmes du neant, et par consequent qui en peut parler auec toute verité. La raison t'apprend que celuy qui t'a donné l'estre, en demande quelque reconnoissance sur peine de chastiment. Il fit si bien que ce bon homme se rendit, et fut nommé Chrysostome.

Ayant baptisé vne bonne femme dans vne grosse maladie, en sorte qu'elle répondoit auec vne entiere connoissance à toutes les demandes qu'on luy fit, sans que iamais elle parust extrauaguer, arriue qu'elle retourne en santé ; nous luy demandasmes si elle se souuenoit bien du nom qu'on luy auoit donné : Non, dit-elle, ie ne sçay pas seulement si on m'a baptisée. Mais ne te souuiens-tu pas, luy dismes nous, des responses que tu nous as faittes touchant nostre creance ? Non, respondit-elle, ie ne sçay ce que vous m'auez demandé, ny ce que ie vous ay respondu, mais ie me souuiens bien qu'il me sembloit quand vous me parliez, que le Diable me vouloit tuer, et que ie disois en mon cœur : c'est bien à luy à m'offenser, puisque ie crois en Dieu, il n'en sçauroit venir à bout. Ie me senty par apres deliurée de ce danger, ce fut sans doute par ce Baptesme. Cette pauure femme se comporte bien maintenant, fort ioyeuse d'auoir esté malade, pour auoir receu vne faueur qu'on ne luy eust pas si tost ac-

cordée. Ie ne sçaurois me lasser de dire que ceux qui desesperent de la conuersion des Sauuages, font vne iniure à la bonté de Dieu. Nous auons secouru cét Hyuer vn ieune homme auec vne grande patience, car sa maladie a duré plus de cinq mois. Apres toute la charité qu'on luy eut fait, et l'instruction qu'on luy eut donnée, le Diable luy renuersa quasi la ceruelle. Ce pauure miserable entre en fureur, blaspheme contre Dieu, proteste qu'il ne croit plus en luy. Tout l'Hyuer, faisoit-il, ie l'ay prié, et ie m'attendois qu'il me gueriroit, et me voilà plus mal que iamais: qu'il me damne s'il veut, ie ne m'en soucie pas. Ceux qui entendirent ces blasphemes, creurent incontinent que les Sauuages ne croyent que par interest. C'est chose estrange que le mal est mieux receu que le bien. Tout le monde croit au premier recit toutes les simplicités que nous escriuons de ces peuples, mais si on remarque quelque traict d'esprit, de bon sens, en vn mot, quelque faueur de la nature ou de la grace, cela est comme reuoqué en doute. Qui eust iamais cru que nostre blasphemateur deust chanter les loüanges de Dieu ? Nous le fismes porter dans la Cabane de quelques Sauuages ses parens; et au mesme temps que nous ne luy donnions plus aucun secours, sinon de luy remontrer doucement son peché, il fut si contrit, qu'il nous tira les larmes des yeux. Il demanda le Baptesme, protesta qu'il estoit marry d'auoir offensé son Seigneur, luy donne sa vie sans le prier de la prolonger d'vn moment, dit tout haut qu'il croit et qu'il veut croire à iamais en celuy qui luy a touché le cœur. On le baptize dans cette ferueur ; le Diable suruient à la trauerse : vn sien frere songe que si on mettoit vn baston aupres de luy qui ressemblast à vne couleuure, qu'il gueriroit; on en fait vn aussi-tost, on le place aupres de sa teste. Ayant eu aduis de cette superstition, nous l'allasmes visiter ; comme nous luy demandions si ce baston n'auoit point fait son corps, puis qu'on le mettoit auprez de luy pour le refaire, il le prit et nous le donna : Emportez-le, fit-il, afin qu'il n'en soit plus de nouuelle, ils l'ont mis aupres de moy sans que i'y aye aucune creance. Ie l'enuoye à V. R. encore qu'il n'ait autre rareté sinon qu'il fera vn long voyage. Ayant suruescu quelque temps apres son baptesme, il se confessa et receut l'extreme-Onction auec vn tel sentiment de deuotion, que sa face en estoit toute épanoüie. Nous luy demandasmes, s'il ne craignoit point la mort : Non, je ne la crains plus depuis mon baptesme; au contraire, ie desire fort d'aller voir mon Pere et mon Dieu. Nous luy remismes en memoire quelques offenses qu'il pourroit auoir faites depuis qu'il estoit Chrestien, afin d'en demander pardon à Dieu. Il pensa vn petit à part soy, puis il nous dit : Non, ie ne suis pas tombé dans ces pechez : car me presentant au Baptesme, ie fis mon compte qu'estant enfant de Dieu ie ne le deuois plus offenser ; et puis il me semble que ceux qui sont baptizés ne tombent point dans ces offenses. Sa mort estonna ceux qui auoyent desesperé de sa conuersion.

CHAPITRE V.

De la conuersion et du Baptesme d'vn ieune homme et de quelques autres Sauuages.

Non est abbreuiata manus Domini vt saluare nequeat; neque aggrauata est auris eius vt non exaudiat. Dieu n'a pas les mains plus foibles, ny les aureilles plus fermées qu'il auoit il y a mille ans. Ces paroles nous seruiront de garant contre ceux qui prendroient les faueurs que sa bonté commence à faire aux Sauuages, pour des exagerations. Nous verrons en ce ieune homme vn triomphe de la prouidence et de la misericorde du grand Dieu. Il y a tantost deux ans que Monsieur Gand, homme fort charitable enuers les pauures Sauuages, recueillit ce miserable à demy mort de faim, de froid et de maladie ; quoy qu'il fust tres-bien apparenté par-

my les siens, il l'habille, le loge, luy procure des viures, et nous le met entre les mains pour l'instruire. On le presse par diuerses raisons ; on le fait prier Dieu soir et matin, il sçait la pluspart de nos mysteres ; mais il ne les croit qu'en apparence : en vn mot, il cherchoit la vie du corps, et non de l'âme. L'hyuer passé, le froid continuë dans son cœur ; dequoy nous apperceuans, nous le chassasmes comme vne personne qui nous suiuoit à la façon des chiens pour auoir du pain. Il passe l'Esté auec ses compatriotes, parlant tousiours honorablement de nous. Sur l'Automne, il luy arriue vne disgrace : faisant vne suërie, il tomba sur les pierres ardentes qui eschauffoient ces estuues, il se grilla et brusla vne grande partie du corps : c'estoit chose affreuse de le voir. Le voila donc aussi prés de la mort que de l'hyuer : car il connoit bien qu'il ne le passera iamais, s'il n'est fortement secouru ; ce qu'il n'attendoit point de ses gens, qui ne sçauent non plus ce que c'est de charité que de chirurgie. Il nous iette plusieurs œillades, nous parle de retourner auec nous ; mais nous n'auions plus d'oreilles pour luy, croians qu'il n'en auoit point pour Dieu. En ce mesme temps nous reçeusmes lettres de nos Peres des Trois Riuieres, lesquels nous demandoient quelque ieune Sauuage pour passer l'hyuer auec eux, afin qu'en l'instruisans ils se formassent tousiours en la cognoissance de leur langue. Nous ne pensions guere à ce pauure corps tout rosty ; mais en fin apres en auoir trouué d'autres qui nous manquerent de parole, nous fusmes contraints de leur enuoier ce pauure miserable, qui n'auoit plus que la moitié de son corps. O mon Dieu, quelle prouidence ! ils le font panser, ils le traittent auec toute sorte d'amour et de cœur ; estant guery, cét homme de pierre demeura tousiours froid comme vne glace. En fin nos Peres ne pouuans souffrir cette langueur, ont recours à Dieu, lui font quelques vœux par l'intercession du glorieux Apostre sainct Paul, presentent le sainct Sacrifice de la Messe le iour de sa conuersion, pour la conuersion de cette statuë insensible. Chose estrange ! le voila changé en vn moment : son cœur est plein de regrets d'auoir si long temps resisté à Dieu, il presse qu'on le baptise pour estre déchargé du fardeau de ses pechez ; il ieusne de soy-mesme, faisant semblant de manger, et remettant dextrement à l'escart ce qu'on luy donnoit pour son viure ; il passe dans la rigueur de l'hyuer les heures entieres dans la Chapelle, attiré par vne vertu secrette, qu'il adore sans la cognoistre. Son esprit qui iusques à lors auoit paru massif et pesant comme du plomb, se subtilise en sorte qu'il conçoit sans peine tout ce qu'on luy enseigne de nos mysteres. Nos Peres s'en estonnans, il respondit : C'est vne faueur de mon bon Ange, auquel ie demande secours autant de fois que vous m'appellez pour estre instruit. Comme on luy vint à parler de la presence de Iesus-Christ au Sainct Sacrement, il fit vn geste comme d'vn homme plein de ioye. Ie ne m'estonne plus, fit-il, si ie prenois tant de plaisir d'approcher de l'Autel quand ie faisois mes prieres en la Chapelle : plus i'en estois proche, plus ie ressentois de contentement dans mon âme, sans pouuoir comprendre d'où cela procedoit.

Ses parens ayant rapporté force chair fraische de leur chasse pendant le Caresme, on luy dit qu'il en pouuoit manger, puis qu'il n'estoit pas encore baptizé. Il repartit, vous vous en abstenez pour vn bien, ie desire me procurer ce bien à moy-mesme. Pour le sonder on luy fit entendre que le Baptesme luy seroit peut estre occasion de mort, Dieu punissant la feintise de son cœur par ce supplice. Il respondit en ces termes : Si le Baptesme ne me doit faire mourir qu'en cas de feintise, ie ne le dois pas craindre ; mais quand il tueroit absolument mon corps, ie le demanderois pour faire reuiure ma pauure âme. Dieu est admirable dans ses procedures : à mesme temps qu'on promet le Sacrement de lumiere à ce pauure Catechumene, il luy oste les yeux du corps ; vne defluxion luy tombe en vn moment sur la veuë, et le rend aueugle, ou peu s'en faut, car il ne voit pas assez pour se conduire. Ce

coup ne l'estonna point, il tint ferme dans sa resolution ; le diable n'eut pas la force de resueiller dans son âme l'erreur des Sauuages, qui s'imaginoient il n'y a pas long temps, qu'ils ne pouuoient procurer la vie de leur âme qu'en perdant celle du corps. Comme on le vit constant dans cette tentation et dans cette épreuue que Dieu luy donna, on le mit au nombre des enfans de Dieu ; il fut nommé Paul, suiuant la promesse qu'on en auoit faite à ce grand Apostre.

Quelque temps apres son Baptesme, nos Peres des Trois Riuieres nous l'enuoierent à Kébec auec vn mot de lettre, dont voicy la teneur : Le peu de viures que nous auons, et le grand nombre de Sauuages qui ont besoin de nostre secours, nous ont fait resoudre de vous enuoier ce nouueau soldat de Iesus-Christ ; peut-estre encore luy pourra-on trouuer là bas quelque remede à ses yeux. Au reste, il est vraiment touché, il a vne humilité vraiment Chrestienne, vne grande resignation à la volonté de Dieu. Nous luy auons souuent demandé s'il ne s'affligeoit point d'auoir perdu les yeux ; il a tousiours respondu que n'estant pas maistre de soy-mesme, il falloit laisser agir Dieu, lequel estant nostre Pere cognoissoit bien ce qui nous estoit le meilleur. Tout de mesme, disoit-il, que si mon corps n'eust esté bruslé cét Automne, mon âme fust tombée cét hyuer dans les feux ; car i'eusse suiuy les Sauuages, et perdu la vie auec eux dans la faiblesse en laquelle ie me trouuois : de mesme, peut-estre que ie perdrois la veüe du Ciel, si Dieu ne m'ostoit la veuë de la terre. La Foy luy a fait perdre la honte de parler de Dieu deuant ses compatriotes. I'espere qu'il vous donnera de la consolation.

Aussi-tost qu'il fut arriué, il se confessa et communia, et le iour mesme il tomba malade, mais si brusquement et si fortement, qu'on me vint viste appeller pour le voir mourir. Estans aupres de luy, nous luy demandâmes en la presence des Sauuages, s'il craignoit la mort ; il sousrit doucement, quoy qu'il fust extremement abattu. Ie suis baptisé, repliqua-il, ie ne crains plus ny la mort ny le diable. Si ie ne croiois pas en Dieu, i'aurois peur ; mais Dieu estant auec moy, ie ne crains plus rien sinon de l'offenser. N'estes vous point triste de mourir si tost? luy fismes nous. Demandez moy plustost, si ie ne suis pas bien ioyeux d'aller au Ciel ; que ceux-là s'attristent de la mort, qui n'ont point d'esperance en Dieu, pour moy ie croy en sa parole, i'espere en sa bonté, c'est pourquoy ie ne suis point triste. Ces paroles nous toucherent d'autant plus, qu'elles furent profitables à ses gens qui admiroient ce grand changement en vn ieune homme de leur nation. Ils furent encor plus estonnés, quand à peu de iours de là ils le virent en santé contre leur esperance. Il frequente maintenant les Sacremens, voire mesme il gouste Dieu dans l'Oraison : voila où la grace peut porter vn Sauuage. Dieu luy donne la perseuerance : car si les estoilles tombent du Ciel, personne ne vit en asseurance.

Nous adiouterons à ce ieune homme la conuersion d'vne famille plus heureuse pour le Ciel que fortunée sur la terre. Vn grand homme bien fait et bien renommé parmy les Sauuages, apres nous auoir vn assés long temps presté l'oreille, nous aborda, pour nous tesmoigner les sentimens de son cœur : il nous dit, venant d'inhumer l'vn de ses enfans : I'ay l'âme remplie de tristesse, non de la mort de mon fils, mais de ce qu'il est mort sans baptesme. Or comme il eut appris que son enfant estant mort en bas âge ne ressentoit point la peine du feu, pour n'auoir commis aucun peché actuel, il nous remercia fort de luy auoir enseigné vne doctrine si fauorable, disoit-il. Puis il adiousta : Il court vn bruit là haut, que vous auez écrit à vn grand Capitaine de France, pour nous ayder à loger à la Françoise et à défricher la terre, cela est-il vray ? Luy aiant respondu que cela estoit veritable : Souuenez-vous, dit-il, que ie suis des premiers qui me veux ranger sous vos drapeaux ; ie ne seray pas seul, ie vous en ameneray plusieurs auec moy. Mais vn poinct, faisoit-il, me tient en halene : si ce Capi-

taine auquel vous auez rescrit vous enuoie vn meschant papier, desisterez-vous de nous enseigner? A Dieu ne plaise, luy dismes nous, iamais nous ne vous abandonnerons. Voila, repart-il, le meilleur de vos discours: car ie ne veux m'arrester aupres de vous que pour le salut de mon âme. Sur ces entrefaites, se preparant pour faire vn voiage, à Tadoussac, il nous dit plusieurs fois: Visitez souuent ma famille, si quelqu'vn meurt sans baptesme, vous en respondrez: car nous voulons tous croire en Dieu. Vn autre mien fils est malade, faites le Chrestien au plus tost, de peur de surprise. Les iugemens de Dieu sont des abysmes: ce bon homme, lequel nous resioüissoit iusques au fond du cœur, non pour sa seule conuersion, mais pour l'esperance que nous auions que plusieurs imiteroient son exemple, tomba malade le iour qu'il se deuoit embarquer, et dans quatre iours apres il est baptisé et mis au tombeau. Trois iours apres sa femme est saisie du mesme mal; se sentant frappée à mort, elle nous appelle et nous dit: L'amour que vous nous portez me fait croire que ie ne peux mieux laisser mes deux petits fils qu'entre vos mains: puisque vous auez chery le pere, cherissez les enfans; ie vous les donne, esleuez-les en vostre creance, et me baptisez, car ie suis morte. Comme on les transportoit, cette pauure mere les regardant, leur dit d'vne voix dolente: Adieu, mes enfans, c'est pour la derniere fois que ie vous verray ça bas en terre. Cela dit, on la fait Chretienne, et du Baptesme on la porte au tombeau; ses deux enfans sont deux petits germes du Seminaire. Sur ces entrefaites, sa sœur arriue toute malade, c'estoit l'vne des meschantes femmes du païs; elle se mesloit de leur sorcellerie, en quoy elle reüssissoit mieux que les hommes. L'affliction ouure les yeux de l'entendement, cette miserable demande le Baptesme, crie mercy à Dieu, proteste qu'elle croit, elle nous estonne par vn changement si subit, nous luy accordons ce qu'on ne luy pouuoit refuser sans impieté. A peine est-elle purgée de ses offenses, qu'on la met en terre; son mary, se voiant chargé de son enfant encor fort ieune, nous le donne pour estre mis auec ses cousins. La mort de ces deux pauures creatures n'empesche pas que leur troisiesme sœur ne se fasse maintenant instruire pour viure à Iesus-Christ. En mesme temps vn ieune homme bien instruit, frappé de la mesme contagion, recherchant le salut de son âme dans les eaux du Baptesme, y trouua encor celuy du corps: car il guerit à mesme temps qu'il fut Chrestien. Cette guerison bien soudaine nous estonna, d'autant qu'il estoit aux abois quand on le baptisa. Reuenu à soy, il nous donna son petit frere pour le ietter au port du salut tant pour le corps que pour l'âme. Vn Pere passant aupres d'vne cabane sans entrer dedans, vne femme sauuage luy dit en se plaignant: Ie croy que tu ne nous aimes plus, puis que tu passes sans nous visiter. Le Pere sousrit à cette plainte, entre dans la Cabane, y trouue vne pauure femme fort malade, qui luy dit: Sied toy vn petit aupres de moy, car ie me meurs. Puis en luy monstrant son petit fils, elle luy demande la larme à l'œil, s'il ne voudroit pas bien seruir de pere au pauure petit enfant qu'elle alloit laisser. Le Pere la consola bien tost, il fit emporter ce petit innocent pour estre esleué auec les autres; puis comme cette femme estoit baptisée, il l'enquist si elle ne seroit pas bien aise de se confesser des pechés qu'elle auroit commis depuis son baptesme. Elle le fit auec tant de preparation et tant de candeur, que le Pere demeura quelques iours comme estonné, voiant comme la Foy iettoit de profondes racines dans les âmes de ces pauures Barbares.

Quelque temps apres, vn Capitaine étant tombé malade et ayant receu le sainct Baptesme, nous donna sa propre fille âgée d'enuiron trois ou quatre ans; nous la faisons esleuer chés vne famille Françoise. La mere de cette enfant ne la pouuoit quitter qu'auec peine, mais ce bon Neophyte la pressa tant, qu'elle nous l'apporta elle-mesme, cognoissant bien qu'elle seroit mieux dans nos maisons Françoises, que sous l'vne de leurs ca-

banes. I'obmets vn grand nombre de baptesmes, pour ne passer les limites que ie me suis proposé, encor qu'on y peut remarquer quelque chose de notable, quand ce ne seroit qu'vne prouidence de Dieu tres particuliere. Par exemple, quelqu'vn de nous entre par cas fortuit dans vne cabane, voit vn petit mouuement sous vne peau d'Eslan, trouue vn enfant mourant, le baptise et l'enuoye au Ciel à mesme temps.

Vn Sauuage vient querir vn de nos Peres pour aller baptiser vn malade dans sa cabane. Le Pere le suit, tous deux passent sur le fleuue glacé ; à peine sont-ils à l'autre bord, que la glace se creue et s'en va à vau l'eau ; s'ils eussent encor vn peu attendu, ils estoient morts. Entrés qu'ils sont en la cabane, le P. rencontre vn enfant qui n'a plus que ce qu'il faut de vie pour receuoir le S. Baptesme ; estant fait enfant de Dieu, il s'enuole au Ciel, et le P. retournant sur ses pas, trouue le pont sur lequel il auoit passé mis en pieces : il restoit encor vne grosse glace eschoüée sur les bords du grand fleuue ; il monte dessus, appelle tant qu'il peut, afin qu'on le vienne querir auec vn canot. On l'apperçoit, on y court, il s'embarque, et la glace qui le portoit flotte aussi-tost qu'il l'a quittée, et s'en va dans le courant de la riuiere : vous eussiés dit qu'elle n'attendoit sinon que le P. fut en lieu de sauueté. Toutes ces rencontres sont vn prodige de la prouidence de Dieu.

Vn Pere descendant à Kébec, arriue en mesme temps que ceux qui alloient visiter les Sauuages qui estoient malades : il s'en va donc luy-mesme en leurs cabanes, en baptise trois ou quatre à l'article de la mort, s'en retourne d'où il estoit venu, sans qu'on ait quasi peu cognoistre ce qui l'auroit peu appeler au lieu où Dieu le conduisoit pour le salut de ces âmes. Quant sa majesté veut sauuer vne âme, tous les demons ne la sçauroient perdre. Vne autre fois les Sauuages vindrent encor querir vn de nous pour aller visiter leurs malades à quelques lieuës de nos demeures. Le P. s'embarque auec eux; le diable preuoiant le bien qu'il deuoit faire, ramasse tant de glaces à l'entour de leur canot, qu'ils furent contraints de se desembarquer sur vne isle noiée et couuerte d'vne seule glace. Les Sauuages trouuerent l'inuention de faire du feu sur ce foyer sans le fondre : ils coupent vn grand arbre de bois blanc, lequel ne brusle guere au feu, ils en font leur atre, allument du feu dessus, et pour maison et lict tout ensemble, prennent des morceaux de bois sur lesquels ils se couchent auec le P. et y passent la nuict. Le matin ils se rembarquent ; les glaces les enuironnent de rechef, ils crient au secours : les Sauuages du lieu où ils alloient les entendans, accourent, leur tendent de longues perches, et les tirent des portes de la mort. Le P. ayant remercié Dieu de cette faueur, instruit les sains et les malades, en baptize quelques-vns, entre autres vn enfant qui perdit la vie aussi-tost. Cela fait, il s'en retourne auec facilité, admirant dans son âme les voyes que Dieu tient pour sauuer ses esleus.

CHAPITRE VI.

Des grandes dispositions d'vn Catechumene Algonquin.

Ie ne sçay pas bon gré à ceux qui ont crû qu'on ne remarquoit dans l'esprit des Sauuages aucun petit rayon de lumiere, ny de cognoissance touchant la Diuinité. I'ay autrefois escrit contre cet erreur. Voicy deux exemples qui le combattent : Vne femme nous disoit, il n'y a pas long temps, qu'estant bien malade, elle eut vne pensée qu'il falloit qu'il y eust quelqu'vn qui la peust guerir ; elle l'inuoque et recouure la santé. A quelque temps de là, disoit-elle, ie descendis vers Kébec, ie vous entendis parler de Dieu et de sa Toute-Puissance, aussi-tost ie commençay à dire en mon cœur : voyla celuy que i'ay prié et qui m'a guery, ie ne sçauois pas son nom, ie ne le cognoissois

pas : il faut que i'escoute ce qu'on en dit, pour croire en luy.

Ce ieune homme dont ie vay parler, estant deliuré d'vne maladie qui en auoit enleué plusieurs autres, philosophoit en cette sorte : Il faut bien qu'il y ait dans l'Vniuers quelque puissant genie qui m'ait conserué : car ie n'ay rien apporté à ma guerison, non plus que les autres et si mon corps n'est point d'vne autre trempe, ie voudrois bien cognoistre ce bien-facteur.

Vne autre-fois estant seul, et contemplant sa main, il disoit : Ce n'est pas moy qui ay composé cette main, ny estendu ces doigts ; cela ne peut estre non plus attribué à mon pere ny à ma mere : car outre qu'ils n'auoient point de cognoissance quand ma main se formoit, ils ne sçauroient donner aucun mouuement à leur ouurage ; ils ne sçauroient faire ny auiron, ny canot, ny autre manufacture qui s'ouure et se ferme par vn mouuement secret comme font mes doigts : sans doute il y a quelque grand ouurier qui fait ces merueilles. Fust-il ainsi que quelqu'vn m'en donnast la cognoissance. Ie prie V. R. de croire que ie n'adiouste rien aux pensées de ce Sauuage. Nous sommes dignes de reproche d'en auoir perdu plusieurs semblables, pour ne les auoir marquées sur le papier.

Ce bon ieune homme estant dans cette disposition, descendit par cas fortuit vers nos demeures : car il est de l'Isle, nation fort esloignée des François. Nous ayant entendu parler du grand Architecte de l'Vniuers, son cœur prend feu, il nous vient aussi-tost trouuer en particulier ; le voila touché, plus on luy parle de Dieu, et plus il en veut oüir parler, il gouste à longs traicts cette eau sacrée qui altere en rassasiant, il deuient importun, mais d'vne importunité qui nous estoit fort agreable ; on l'enseigne tous les iours deux fois, et apres vne grosse heure d'instruction, il demandoit permission d'aller à la Chappelle, pour demander à Dieu la grace de retenir ce qu'on luy auoit enseigné ; au sortir de là il se retiroit pour l'ordinaire à l'escart dans le bois pour ruminer à part soy ce qu'il auoit appris ; retournant en sa cabane, il en faisoit part aux siens auec vne ardente affection, accompagnée d'vne insigne modestie.

Quand il se sentit fortifié dans la Foy, il fit vn festin à tous les Sauuages qui estoient dans les cabanes voisines, pour leur décharger son cœur. Estant assemblés, il leur dit : Mes chers compatriotes, ie vous ay fait venir pour vous declarer publiquement que dés ce moment ie quitte toutes les sottes coustumes de nostre nation, et pour preuue de mon dire, ie ne chanteray point, ie ne feray point les cris et les bruits que nous faisons à nos banquets, mais ie prieray Dieu et le beniray de ce qu'il nous a donné ce que ie vous presente à manger de bon cœur : voiés si vous le voulés prier auec moy. A ces paroles les voila bien estonnés, ils baissent les yeux, le suiuent mot à mot dans les prieres qu'il presenta à Dieu.

Voicy vne autre preuue de sa foy : comme nous lui faisions quelque present pour gagner plus fortement son amitié, il le refusa, disant, qu'il ne croioit point pour tirer aucune vtilité des François : Tous vos biens ne saueront pas mon âme ; c'est la Foy seule que i'attends de vous ; si ie prenois quelque autre chose, ceux de ma nation s'imagineroient que ie ne croirois pas en Dieu, mais en vous autres. Ie souhaitterois vne seule faueur, c'est qu'on m'aidast à deuenir sedentaire, afin d'estre aupres de vous pour entendre la parole de Dieu. On parle icy qu'on a desia bâty vne maison prés de Kébec pour ce sujet. Mandez, s'il vous plaist, au Pere qui en a la conduitte, qu'il me fera plaisir de m'accorder la mesme courtoisie qu'il pretend faire aux autres ; mais faites luy bien entendre, qu'encor qu'il m'esconduise, ie ne laisseray pas de croire en Dieu. Ce n'est pas luy qui a fait mon âme, et qui luy doit pardonner mes pechés ; quand il n'y auroit plus aucun de vous autres sur le païs, ie ne pourrois pas quitter Dieu. Il nous a dit iusques là : Quand tous les François me traitteroient auec rigueur, iusques à me frapper, et me mettre en pieces, ie n'a-

bandonnerois point la Foy, car ce n'est pas en eux que ie croy, mais en Dieu. Cette foy est accompagnée d'vn grand zele qu'il a du salut de ses compatriotes, il les presse incessamment par viues raisons, il nous les amene pour entendre la doctrine de I. C. Quelques-vns faisans la sourde oreille, il dit vn iour au P. qui les enseignoit : Allons, mon Pere, quittons ces opiniastres ; allons parler de Dieu aux nations plus esloignées, ie m'asseure que si elles entendoient ce que vous enseignés ça bas, qu'elles receuroient la Foy à bras ouuerts, et nous faisons les retifs. Sa confiance en Dieu est d'autant plus digne d'admiration, qu'elle a commencé lors qu'il n'estoit encore que Catechumene. Estant bien esloigné dans les bois, où il estoit allé à la chasse, vne femme de son escoüade tomba malade : cela les incommodoit fort dedans leurs courses ; d'abandonner cette pauure creature, c'est ce qu'il ne pouuoit plus gouster. Il s'adresse à son mary, et luy dit : Tu as appris ce qu'on nous a enseigné de la bonté et de la puissance de Dieu, il est maistre de nostre vie, il nous l'a donnée, il nous la peut rendre quand nous l'aurons perduë : prions-le qu'il guerisse ta femme, mais prions-le de bon cœur, et nous confions en luy. Ce bon homme et toute la cabane s'y estant accordée, il fait mettre tout le monde à genoux, il inuoque la bonté de Dieu, et tous les autres prient mot pour mot apres luy. Ce n'est pas tout, desirant d'estre exaucé, il passa luy seul vne partie de la nuit en prieres. Nostre Seigneur soit beny à iamais. Deuant que le iour suiuant fut passé, cette femme trauailloit aussi gaiement, et auec autant de santé que toutes les autres.

Il experimenta le secours de Dieu dans sa chasse. Tous les matins et tous les soirs il faisoit prier Dieu à tous ses gens, et luy mesme luy adressoit ces paroles : C'est vous, ô mon Dieu, qui m'auez fait, et par consequent ie suis à vous ; vous pouuez disposer de moy comme ie dispose des petits meubles que i'ay faits. Regardez-moy donc comme vne chose qui vous appartient : comme l'vsage d'vn auiron que i'ay fait est à moy, aussi faut-il que l'vsage de mon corps et de mon âme, et de toutes mes puissances, que vous auez basties, soit à vous. Ie vous offre tout, et le corps et l'âme, et toutes mes actions ; ie me repose sur vous de ma chasse, me souuenant que vous estes mon Pere. Il s'en alloit auec cette confiance, et faisoit merueille, iamais il ne disoit, i'ay pris, i'ay tué, mais Dieu m'a donné telle chose. Retournant certain iour de la chasse, il songeoit à part soy aux prieres qu'on luy auoit enseignées. Sur ces entrefaites, il apperçoit vn Ours, le poursuit et le tuë. Estant mort, il s'arreste tout court : Cét animal n'est pas à moy, faisoit-il, car Dieu me l'a fait tuer non par mes merites, mais en vertu des prieres que font les François : c'est donc à eux qu'il appartient, et non à moy. Il l'apporte, nous le presente pour le distribuer, disoit-il, à ceux qui faisoient bien leurs prieres.

Ie ne sçay pas s'il a la charité, mais ie sçay bien qu'il en donne de grands indices. Entendant vn iour vn de nos Peres parler de Dieu, il le deuoroit des yeux ; et pour conclusion luy dit : Que ne suis-je eternellement auec toy ! C'est la verité que ce Catechumene ne se lasse iamais de semblables discours ; y aiant passé les trois heures entieres, comme on le renuoioit de peur qu'il ne s'ennuiast, vous eussiez dit qu'on ostoit le morceau de la bouche à vn affamé. Ne craignez pas, disoit-il, de me lasser, i'ay prou de regret d'auoir passé ma vie sans cognoistre Dieu ; le plus grand plaisir que i'aye au monde, c'est d'en ouïr parler. Il alla bien iusques dans cét excés, qu'ayant consommé toutes ses prouisions, il s'abstenoit d'aller à la pesche ou à la chasse, de peur d'estre priué de nous venir voir, pour parler de Dieu et de nostre creance, passant quelquefois quasi les deux iours sans manger. Nous en estans apperçeu, nous le reprismes de cette ardeur dereglée, le secourant selon nostre pouuoir. Ie sçay bien qu'à peine me croira-on, mais ie ne sçaurois cacher les merueilles de Dieu.

Il n'y a pas long temps que regardant

vn Huron fort âgé, il nous dit : Helas ! que Dieu est bon, qu'il est bon ! il y a peut-estre soixante et dix ans qu'il nourrit et qu'il conserue ce vieillard, et ie m'asseure qu'il ne luy a iamais rendu vne parole d'action de grâces ! Si i'auois donné dix fois à manger à vn homme sans qu'il en fist aucune recognoissance, ie ne le voudrois plus voir ; nous dependons de Dieu en toutes nos actions, et nous pensons si peu en luy !

Il n'entreprend iamais aucun voiage qu'il ne vienne demander secours à N. Seigneur dans la Chapelle, et se recommander à nos prieres. Que vous estes heureux, dit-il par fois, d'auoir cogneu Dieu dés vostre ieunesse, et de le sçauoir prier ! Pour moy depuis que i'en ay la cognoissance, ie pense incessamment en luy. C'est vne chose bien remarquable, que les Sauuages fortement touchés, sont ordinairement deuots à leurs bons Anges. Relisant les memoires de nos Peres, dispersés en diuers endroits, i'ay esté estonné, considerant comme le sainct Esprit va donnant les mesmes sentiments à ces Neophytes. Car sans se rien communiquer les vns aux autres, ils demandent lumiere à leur bon Ange, quand ils viennent pour estre instruicts. Ils ont les mesmes estonnemens de la grandeur et de la bonté de Dieu, quoy qu'ils les expliquent diuersement. Nostre Catechumene en a des sentimens fort doux. Oüy, mais, dira quelqu'vn, pourquoy retient-on encore au nombre des Catechumenes vn homme si bien disposé ? Ie responds qu'il ne se faut pas trop haster dans les affaires d'importance. L'empressement qu'apportent les vaisseaux, nous a fait differer son Baptesme iusques apres leur départ ; deuant qu'ils ayent ietté l'Anchre dans vos haures, ce bon Catechumene sera Chrestien.

CHAPITRE VII.

De quelques Sauuages errans deuenus sedentaires.

Ce Chapitre donnera de la consolation à V. R. et à toutes les personnes qui prennent plaisir de voir regner Iesvs-Christ dans nos grands bois : car il nous met dans vne grande esperance de la conuersion des Sauuages, si tant est qu'on les puisse secourir à la façon que ie le vay deduire.

L'vn des plus puissans moyens que nous puissions auoir pour les amener à Iesvs-Christ, c'est de les reduire dans vne espece de Bourgade, en vn mot de les aider à defricher et cultiuer la terre, et à se bastir. Comme nous cherchions tousiours quelque secours pour faire cette entreprise, arriue qu'vne personne de vertu de vostre France, bien cognuë au Ciel et en la terre, et dont le nom ne peut sortir de ma plume sans luy deplaire, me donna aduis d'vn dessein qu'il auoit de seruir Nostre Seigneur en ces contrées. Il gage à cét effet quelques artisans et quelques hommes de trauail pour commencer vn bastiment, et pour defricher quelques terres, m'asseurant dans ses lettres qu'il n'auoit point d'autre but en ce trauail que la plus grande gloire de Dieu. Nous mismes ses ouuriers dans vn bel endroit, nommé à present la residence S. Ioseph, vne bonne lieuë au dessus de Kébec sur le grand fleuue. Monsieur Gand auoit pris ce lieu pour soy, mais il le consacra volontiers à vn si bon dessein. Les affaires estant en cette disposition, nous mandasmes à ce bon Seigneur, qu'il feroit vn grand sacrifice à Dieu s'il vouloit appliquer le trauail de ses hommes à secourir les Sauuages. Il falloit attendre vne année pour auoir response. Cependant il arriue que demandans à vn Sauuage ses enfans pour les mettre au Seminaire, il nous respondit : C'est trop peu de vous donner mes enfans, prenez le pere et la mere et toute la famille, et

logez-nous aupres de vostre demeure, afin que nous puissions entendre vostre doctrine, et croire en celuy qui a tout fait. Nous luy demandasmes s'il parloit sans feintise. Ie vous parle nettement, respond-il, selon les pensées de mon cœur. Cecy nous fit resoudre de luy offrir tout sur l'heure la maison qu'on bastissoit en la residence de S. Ioseph, à condition neantmoins que si celuy à qui nous en auions rescrit n'en estoit pas content, qu'il en sortiroit. Ce bon Sauuage, nommé des siens Negabamat, nous dit qu'il nous viendroit voir pour parler de cette affaire, et qu'il prendroit auec soy vn sien amy de mesme volonté. Il s'allia d'vn nommé Nenaskoumat. C'est nostre François Xauier dont i'ay parlé cy-dessus. Ils nous vindrent trouuer tous deux en vn soir, et nous dirent que les bonnes affaires se faisoient bien mieux dans le silence de la nuict, que dans le bruit du iour, et par consequent que nous leur donnassions le couuert pour traitter auec nous de ce que nous leur auions parlé.

Le Soleil estant couché et tout le monde en repos, Negabamat me fit cette harangue : Pere le Ieune, tu es desia âgé, et partant il ne t'est plus permis de mentir : sus donc, prends courage, dis hardiment la verité. Est-il pas vray que tu m'as promis de nous loger en cette maison qu'on bastit, et de nous ayder à défricher, moy et vne autre famille ? Voicy Nenaskoumat auec lequel ie me suis associé, c'est vn homme paisible, tu le cognois bien : nous venons voir si tu persistes en ta parole. Tous les Sauuages à qui nous auons parlé de ce dessein l'admirent, mais ils ne croient pas que tu le mettes iamais en execution : prends garde à ce que tu feras ; si tu veux mentir, ments de bonne-heure, deuant que de nous engager dans vne maison pour nous en faire sortir. Nous sommes en quelque credit parmy ceux de nostre nation, s'ils nous voyoient deceus par vous autres, ils se mocqueroient de nous, ce qui nous fascheroit. Cette harangue si naïfue nous fit sousrire. Ie leur reparty que cette maison n'estoit point à nous, que les hommes qui la bastissoient, n'estoient point à nos gages, mais que i'auois rescrit en France à celuy qui auoit entrepris ce dessein de l'appliquer pour le bien de leur nation, et qu'eux se presentans les premiers pour estre secourus, on les ayderoit aussi les premiers, si nous auions de fauorables responses ; qu'au reste ie me promettois tant de la bonté de cét homme de Dieu, qu'il leur accorderoit aisément cette grande et singuliere faueur.

Ils nous firent là dessus mille questions : Ce grand homme à qui tu as rescrit, n'est-il pas bien aussi bon que vous autres ? Bien meilleur, luy dismesnous. Voila qui va bien, repliquent-ils ; car puisque vous nous voulés du bien, et que vous nous en faites, si ce Capitaine est meilleur que vous, il nous en fera encore dauantage. Mais est-il bien âgé ? Il l'est en effet, leur fismes-nous. Ne mourra-il point bien tost ? Nous n'en sçauons rien. Prie-il bien Dieu? grandement bien. C'en est fait, dirent-ils, nous serons secourus : car s'il prie bien Dieu, Dieu l'aimera ; si Dieu l'aime, il le conseruera, et s'il vit long-temps, il nous aidera, puis qu'il est bon. Vous pouuez penser si ce raisonnement si naïf nous consoloit. Voicy, firent-ils poursuiuant leurs discours, encore vn autre poinct d'importance : comme nous tirons desia sur l'âge, si nous venons à mourir, ne chasserez vous point nos enfans de cette maison? ne leur refuserez-vous point le secours que vous nous aurez donné? Leur ayant expliqué comme parmy nous les biens des parens appartenoient aux enfans apres leur mort, ils s'escrierent : Ho, ho, que tu dis de bonnes choses, si tu ne ments point ! mais pourquoy mentirois-tu, n'estant plus enfant?

Voila donc mes gens les plus contents du monde ; ils vont voir la maison qu'on bastissoit, ils ne se sçauroient saouler de la regarder ; ils demandent d'y loger au Printemps, si tost qu'elle sera acheuée et meublée. Cependant, disoit Negabamat, nous irons faire nostre chasse durant l'Hyuer. Nenaskoumat, qui pensoit autant aux biens du Ciel, qu'au se-

cours de la terre, nous dit tout bas : Pour moy ie viendray passer l'Hyuer au-pres de vous pour estre instruit.

Les voila donc separez ; l'vn trauerse le grand fleuue pour aller chercher des Castors, l'autre se vient cabaner tout pres de Kébec. Les affaires de Dieu ne s'establissent que dans les difficultés, ils tombent tous deux fort malades à mesme temps. Qui n'eust pensé que tout ce dessein estoit renuersé ? Nena-skoumat trouua la vie de l'âme dans la maladie du corps ; il fut fait Chrestien et nommé François Xauier, comme i'ay desia remarqué. Pour Negabamat, nous ne luy pouuions donner aucun secours, estant trop esloigné de nous.

La bonté de Dieu qui a commencé cet ouurage, et qui le mettra en son dernier poinct, comme nous esperons, nous ren-dit nos deux proselytes en bonne santé, non sans crainte et sans beaucoup de vœux et de mortifications qu'on luy pre-senta. Le Printemps venu, mes gens se presentent à la maison qui les atten-doit, on les reçoit à bras ouuerts. Leur cœur est tout plein de ioye, les autres Sauuages d'étonnement, et nous de con-solation, voyant les premiers fondemens iettés d'vne bourgade, et en suitte d'vne Eglise qui produit desia des fleurs et des fruicts tres-agreables aux yeux des Anges et des hommes. Ces deux familles sont composées d'enuiron vingt personnes, dont la pluspart sont desia baptisés, le reste le sera bien tost s'il plaist à Dieu. De l'heure que i'escris cecy, il y a desia plusieurs mois qu'ils sont ensemble dans vne chambre assez petite, et cependant ie puis dire auec verité que ie suis en-core à remarquer la moindre querelle ou la moindre dispute qu'ils ayent euë par entr'eux.

Les autres Sauuages circonuoisins se vinrent cabaner à l'entour de cette mai-son demandans la mesme faueur, mais ils voyent bien qu'on ne les peut pas si tost secourir : nos maisons ne se dres-sent pas en deux heures comme leurs Cabanes.

Le bruit de cette assistance qu'on vouloit donner aux Sauuages, se respan-dit incontinent dans toutes les nations circonuoisines ; cela les a tellement tou-chées que si nous auions les forces de leur donner les mesmes secours, on les reduiroit toutes en fort peu de temps. Et remarqués s'il vous plaist vne grande benediction en cette affaire : pas vn n'e-spere estre logé ny secouru qui ne se resolue d'estre homme de bien, et de se faire Chrestien ; si bien que c'est vne mesme chose en vn Sauuage de vouloir estre sedentaire, et de vouloir croire en Dieu.

Dans ces ioyes communes et publi-ques, vn poinct tenoit nos deux prose-lytes en haleine, le doute qu'ils auoient tousiours que cét homme de bien, qui faisoit bastir cette maison à ses despens, ne nous enuoiast point de bon papier, comme ils parloient, c'est à dire, ne ré-pondist pas fauorablement à leur dessein ; ils souhaittoient auec passion la venuë des vaisseaux. Enfin en ayant eu nou-uelles, ils nous vindrent trouuer et nous demanderent si le papier venu de France estoit bon. Ils auoient belle peur qu'vn mot de lettre ne les fist sortir de leur demeure, qu'ils cherissent ex-tremement. Nous leur respondismes que les Peres qui apportoient ce papier estoient en chemin, de Tadoussac à Kébec, dans vne barque qui les ame-noit. Comme ils virent que le vent les pouuoit retarder, ils me demandent vn mot de lettre pour les aller querir dans leur canot ; ie leur donne aussi-tost, et s'embarquent encore plus viste : ils vont comme le vent, abbordent la barque, enleuent les deux Peres, et nous les amenent. Nostre ioye fut double, et de voir nos Peres en bonne santé et d'apprendre les sainctes volontés de cét homme vraiment de Dieu, lequel ac-cordoit ce secours aux pauures Sauua-ges auec vn cœur si denué et plein d'a-mour que nous en restions tous eston-nés. Si tost que i'en eus ouuert la bouche à nos deux sedentaires, ils triom-phent de ioye, font mille actions de grace à leur mode, et me disent cent fois, que ie n'estois point menteur, que ce braue homme estoit vrayment Capi-taine, qu'ils connoissoient bien que i'é-tois maintenant de leur nation, qu'ils

alloient dire par tout qu'ils estoient aussi de la nostre, et que ie ne manquasse point d'escrire vn bon papier en France pour asseurer ce bon Capitaine qu'ils ne mentiroient iamais en ce qu'ils nous auoient promis de seruir Iesvs-Christ toute leur vie. Negabamat tenoit ce discours. Pour François, desia Chrestien, il me dit que sa grande ioye estoit de se voir auprez de nous, pour pouuoir apprendre à mieux prier Dieu.

Au sortir de là ils publient par tout que nous estions veritables, que nous estions leurs peres, que nous voulions resusciter leur nation, qui s'en alloit mourant. C'est merueille, combien la charité de cét homme de bien a de puissans effets sur ces barbares. Ils nous pressent maintenant, et nous ne pouuons subuenir à tous, la difficulté de bastir en ce pays cy, pour la longueur de l'Hyuer et pour les frais qu'il faut faire, estant extreme. S'ils voient iamais vn hospital dressé, et leurs malades bien logez et bien secourus, c'est vn autre estonnement qui les rauira tous. La pauureté du pays soulage peu ou point les grandes despenses qu'il faut faire pour ces entreprises vrayment heroïques ; mais pleust à Dieu que ceux qui peuuent fauoriser ces entreprises, vissent du moins vne seule fois les exercices de deuotion qui se font tous les iours en la maison de ces deux nouueaux sedentaires. Si ie n'auois peur d'ennuyer, ie raconterois icy les grands desirs qu'ils ont de bien cognoistre Dieu, leur naïueté, leur bonté naturelle, leurs questions gentilles, le contentement qu'ils ont de se voir non seulement logez à la Françoise, mais encore instruits en la Foy. Nostre Seigneur les veuille tenir sous sa saincte protection. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

De l'Estat present des Sauuages touchant la Foy.

Pour faire conceuoir à V. R. la disposition dans laquelle Dieu a mis nos Sauuages, ie luy diray ce qui se passa au desembarquement des quatre Peres qu'elle nous a enuoiés de renfort, lesquels sont tous arriuez en bonne santé par la grace de Nostre Seigneur. Mettant pied à terre, ils baptizerent tous quelques Sauuages. Mais ce qui les toucha plus viuement, fut que les ayant menez à diuerses reprises en la residence de S. Ioseph, où demeurent ces deux familles dont ie viens de parler, où s'estoit encore retiré quelque nombre de nos Sauuages, nous les fismes assister aux prieres et à l'instruction que nous donnons à ces pauures brebis égarées, qui ne demandent sinon qu'on leur ouure la porte du bercail. Le signal donné pour les assembler, ils viennent tous, hommes, femmes et enfans, excepté fort peu, dont la pluspart sont malades ou gardent les Cabanes. Ils quittent souuent leur souper, ou leur jeu, ou quelque autre action que ce soit, pour venir aux prieres. Entrant en la Chapelle, ils saluënt l'Autel, puis se vont retirer aupres des bancs qu'on leur a preparés à cét effet. Estans assemblés, le Pere qui les instruit se met à genoux, fait les prieres propres du matin et du soir, car ils s'assemblent deux fois le iour ; ils suiuent tous le Pere mot apres mot, priant auec luy les genoux en terre et les mains iointes : apres les prieres ils s'assoient, et le Pere leur explique quelque poinct de la doctrine de Iesvs-Christ, ou refute quelqu'vnes de leurs superstitions, eux demeurans fort attentifs et faisans par fois quelques interrogations pour estre mieux éclaircis. Apres ce discours, ils chantent tous, ou le Symbole des Apostres, ou l'Oraison Dominicale, ou les Commandemens de Dieu, ou quelque autre hymne en leur

langage auec vn accord bien agreable ; ensuite ils se remettent à genoux, demandent à Dieu la grace de retenir ce qu'on leur a enseigné, font la reuerence à l'Autel et s'en retournent en leurs Cabanes. Les Peres nouuellement arriués, estans dans la Chapelle, et voyans cét agreable spectacle, parlerent du cœur, des yeux et de la bouche, et nous dirent : On ne croit pas en France ce que nous voions. Quoy que vous nous en ayez rescrit, quand nous estions encore à Tadoussac, il falloit se seruir de nos yeux pour voir vne si grande benediction. Nous voions bien maintenant que les miracles necessaires pour conuertir ces pauures peuples, c'est de les aider à demeurer et viure par ensemble, et qu'en leur faisant tirer leur nourriture de la terre, vous leur ferez ioüir des biens du Ciel.

Or ce n'est pas seulement en la residence de S. Ioseph qu'on fait prier les Sauuages, et qu'on les instruit ; le mesme se fait aux Trois Riuieres, où ils se monstrent également affectionnés à nostre creance : *Hæc est mutatio dexteræ excelsi*, c'est vn changement de Dieu bien soudain : car l'année passée ils n'étoient point en cét estat. Voicy vn exemple qui fait voir le respect qu'ils portent à nos prieres. Vne femme estant tombée en phrenesie par la violence de la fiéure, renuersoit tout dans sa Cabane ; vn Pere y arriuant pour les faire prier Dieu, cette pauure insensée se mit à genoux aupres du Pere, sans donner aucune marque de sa folie ; et autant de fois qu'on alloit faire les prieres, autant de fois paroissoit-elle en son bon sens ; hors de là elle estoit phrenetique. Ie ne cognois plus aucun Sauuage qui ait demeuré quelque temps aupres de nos habitations, qui ose publiquement resister à nostre Foy. Ie ne dis pas que tous la suiuent ou en ayent enuie ; mais Iesvs-Christ est maintenant si cognu parmy eux, que pas vn n'en oseroit parler mal à propos deuant nous. Il n'y a plus que ceux qui ne nous ont point encore entendus, qui fassent difficulté de nous presenter leurs enfans et leurs malades au Baptesme. Ces eaux sacrées, ayant sauué la vie par fois à quelques familles entieres, sont maintenant en grand credit parmy eux.

Si plusieurs ne demandent pas le Baptesme, c'est qu'ils s'en iugent indignes ; d'autres, ne voulant pas quitter leurs vices, approuuent nostre creance, mais ils la croyent fâcheuse et difficile. C'est vne marque que le S. Esprit est l'Esprit de l'Eglise, puisque pas vn Sauuage n'a pas plustost la volonté d'y entrer, que d'estre homme de bien. Ils s'imaginent que ceux qui sont baptisez doiuent quitter leurs pechez et leurs vices, pour mener vne vie nouuelle, ce qui est veritable.

Les Sorciers et les Iongleurs ont tellement perdu leur credit, qu'ils ne souffient plus aucun malade, et ne font plus ioüer leur tambour sinon peut-estre la nuict, où en des lieux écartez, mais iamais plus en nostre presence. On ne voit plus de festins à tout manger, plus de consultes de demons. Tout cela est banny de deuant nos yeux ; les autres superstitions s'estoufferont petit à petit. Quand quelqu'vn d'eux s'en sert, il fait ce qu'il peut afin que nous n'en soyons point aduertis, de peur d'estre tancé. Si tous les Sauuages estoient arrestés comme ces deux familles sedentaires dont i'ay parlé cy-dessus, nous ne ferions point difficulté de les baptiser bien-tost : car vous les entendriez demander à Dieu la grace de croire en luy, de luy obeyr et de iamais plus ne l'offenser. En vn mot, c'est tout de bon que plusieurs de ces pauures Sauuages pensent à leur salut. Il n'est pas iusques aux enfans mesmes, qui ne prennent plaisir d'estre instruits. Vn Pere leur faisant vn iour le Catechisme à l'air, la pluye suruenant, cinq ou six petits garçons prirent vne grande escorce, qu'ils taschoient d'esleuer sur la teste du Pere pour le mettre à couuert. Cette action pleine d'innocence monstre que Nostre Seigneur prend encore plaisir qu'on luy amene des enfans. Quelques Sauuages des Attikamegues, de la nation des Porcs-epics et de l'Isle, ont demandé le mesme secours qu'on donnoit aux autres, notamment pour

estre instruicts. Helas, si le pays estoit plus facile à faire reüssir, ou si plusieurs mains s'ouuroient à ces pauures barbares, qu'on feroit vne belle Eglise! Ce que fait ce grand homme, dont i'ay parlé cy-dessus, en la residence de S. Ioseph proche de Kébec, il le faudroit faire encore aux Trois Riuieres, à la Riuiere des Prairies et aux nations plus hautes: ce seroit le moyen d'amener des âmes à Iesvs-Christ. Peut-estre que nous enuoierons à ce Printemps vn de nos Peres à l'Isle, où on dit que la petite nation des Algonquins s'est retirée.

Voila en general l'estat de cette Eglise naissante. Les chastimens arriués à quelques mécréans, et les faueurs accordées à ceux qui ont eu recours à Dieu, n'ont pas peu serui pour en reduire quelqu'vns à leur deuoir. Vn miserable Sauuage, se gaussant fort de nostre creance, deuint phrenetique au milieu de ses gausseries. Comme il estoit sale et impudent dans ses folies, les Sauuages pour s'en défaire luy attacherent vne corde au col et au pied, qu'ils ramenent contre sa cuisse, afin que venant à s'estendre et à bander cette corde, il s'estranglast soy-mesme; là dessus ils font sa fosse, et disent qu'il est mort. Nos Peres suruenans, le voyent remuer sous vn bout de couuerture, l'ayant descouuert, couppent viste la corde qu'il auoit au col, mais trop tard, il estoit déja estouffé; il mourut incontinent apres. Vn autre, resistant publiquement à la Foy, donna vn coup de pied à vn de nos Peres, qui baptisoit vn enfant dans sa Cabane; à quelque temps de là il est emporté par vne maladie aussi fâcheuse comme elle estoit estrange. Les Sauuages ont mesme recognu en quelques vns, que Dieu leur dénioit le baptesme à la mort, dont ils s'estoient mocqués pendant leur vie. Laissons ces tristes discours, voicy quelqne chose de meilleur.

Deux ieunes Sauuages, s'estans embarqués cét Hyuer dans un canot pour porter des viures à quelqu'vns de leurs gens au delà du grand fleuue, furent tellement assaillis des glaces, qu'en vn moment leur canot et tout ce qui estoit dedans fut froissé et mis en pieces. Eux se iettent sur vne grande glace portée auec impetuosité par le courant de la marée. Ils s'attendoient à tous coups que cette glace venant à se briser, ou à se culbuter contre les autres, ils couleroient à fond. De secours, ils n'en pouuoient esperer: car outre qu'il estoit nuict, la riuiere estoit si chargée de glaces, qu'homme du monde n'en eust osé aborder. Se voyant donc pourmenez plus d'vne grande lieuë loing, plus pres de la mort que de la vie, l'vn des deux dit à son compagnon, qui se mesloit de leurs sorcelleries ou de leurs iongleries: Sers toy maintenant de ton art pour nous sauuer la vie. L'autre respondit, il n'est pas temps de penser à cela, mais bien à ce que les Peres nous enseignent. Ils disent que nous auons vn Pere au Ciel qui peut tout et qui voit tout, que t'en semble? si nous le prions, seroit-ce pas bien fait? Son camarade s'y accordant, celuy-cy fit la priere tout haut, et à mesme instant la glace qui les portoit au milieu du grand fleuue, tire à bord au trauers de quantité d'autres, ils quittent d'vn plein saut ce pont flottant; à peine estoient-ils à bord, que cette glace qui les auoit amenés au port de salut, s'alla briser entre mille autres en vne pointe qui leur eust seruy de sepulchre. Ces pauures gens bien estonnés, publierent par apres comme ils auoient esté sauués. L'vn d'eux est desia baptisé, et sa femme et son enfant; le sorcier a quitté toutes ses badineries, et nous a promis de se faire instruire.

Dans la grande contagion qui a massacré quasi tous ces peuples, sans s'attacher aux François, quelques-vns, ayans eu recours à Dieu tout de bon, sont réchappez des portes de la mort. Le Baptesme a sauué la vie à plusieurs: car en verité il n'y auoit ailleurs aucune esperance de guerison pour eux, selon toutes les raisons humaines. Tout cela joint au secours qu'on donne à ces pauures Sauuages, a faict brêche dans leurs cœurs. I'obmets vne infinité de bons sentimens que Dieu leur donne, pour trouuer la fin de ce Chapitre.

CHAPITRE IX.

Du Seminaire des Hurons.

On a tousiours bien iugé que les puissances d'Enfer banderoient toutes leurs forces contre le dessein de ce Seminaire, et de leurs semblables, et que s'il auoit à reüssir comme on a beaucoup de suiet de l'esperer, ce ne seroit qu'apres auoir soustenu plusieurs batailles et essuyé tout plein de disgraces. Nous vismes l'an passé comme il pensa estre estouffé dans son berceau : Voicy la suitte des efforts de ces malheureux esprits, qui veillent continuellement à la ruine des hommes.

Les ieunes Sauuages Hurons qui auoient passé l'année d'auparauant auec nous au Seminaire de Nostre-Dame des Anges, en auoient dit tant de bien à leurs compatriotes, descendus l'année d'apres pour la traitte, qu'ils firent venir l'enuie à plusieurs de se presenter pour y estre receus ; mais il ne fut pas possible de donner satisfaction à tous, on se contenta du nombre de six, l'vn desquels fut bien-tost apres desbauché par vn de ses parens, qui le ramena au pays ; de sorte qu'il n'en resta que cinq, les deux qui nous estoient demeurez de l'an passé, et trois nouueaux. Mais, comme les deux anciens faisoient iugement du bon-heur de leur demeure en ce lieu, plus par le succés et par le profit de l'esprit, que par l'agréement de la nature corrompuë, les nouueaux venus au contraire n'y pretendans que la satisfaction de leurs plaisirs et sensualités, l'issuë des vns et des autres a esté bien differente : car ces nouueaux hostes s'emportans selon leur coustume au larcin, à la gourmandise, au ieu, à la faineantise, aux mensonges et à semblables desordres, ne purent souffrir les aduertissemens paternels qui leur furent donnés de commencer à changer de vie, et sur tout les reproches tacites des exemples de leurs compagnons, qui estoient autant dans la retenuë, que ceux-cy estoient dans le desordre et dans le dereglement. Ce fut lors que le malin esprit prit son temps, et leur fit enfin prendre la resolution de s'enfuir ; pour cela il falloit vn canot, des viures, et dequoy en auoir par les chemins : ils font si bien par leurs larcins, par leurs feintes et par leurs dissimulations, qu'ils se trouuent fort bien equipés, et vn beau matin ils s'en vont à la dérobée, enleuant tout ce qu'ils peurent, sans qu'on en ait eu depuis aucune nouuelle.

Voyla donc derechef le Seminaire reduit au petit pied, et au nombre de deux ; ce qui n'est pas arriué sans vne speciale prouidence de Dieu : car d'vn costé les Sauuages du païs ayant esté malades extraordinairement, on a eu le moien d'en assister dauantage qu'on n'eust fait, et de sauuer les corps et les âmes de plusieurs, reduits à l'extreme necessité ; de l'autre les anciens Seminaristes demeurans seuls, n'ont receu aucune altération dans leur bonne disposition, par le mauuais exemple et par les mauuais discours des autres ; ce qui estoit quasi necessaire pour les establir dans l'estat auquel en fin par la grace de Dieu, on les a veus apres leur Baptesme auec edification et satisfaction d'vn chacun, tout le monde aduoüant qu'on ne pouuoit desirer plus de pieté, plus de douceur et plus de retenuë dans des Chrestiens de naissance. Voicy ce qu'en escrit leur instructeur.

Armand-Iean, qui a esté baptisé le premier, a l'esprit bon et le iugement assés ferme : ie ne l'ay point veu chanceler depuis qu'il a conceu ce qui est de nostre creance ; il est porté à se vaincre dans son naturel vn peu brusque, en quoy il n'a pas peu profité.

Parlant vn iour auec son compagnon de l'indissolubilité du mariage, comme il voioit de grandes difficultés parmy ceux de sa nation touchant ce poinct, il monstra d'estre fort en peine. Car ou nous nous marierons, ou non, disoit-il, si nous prenons femme, la premiere quinte qui la prendra, elle nous quittera là, et partant nous voila reduits à vne vie miserable, attendu que ce sont les femmes en nostre païs qui sement, qui

plantent et qui cultiuent la terre, et qui nourrissent leurs maris. De refuir le mariage parmy les Hurons, c'est ce qui demande vne chasteté que nostre païs n'a iamais cogneuë. Que ferons-nous donc? Pour moy, dit ce braue ieune homme, ie ne prendray iamais de Huronne, si ie n'y voy vne constance extraordinaire, ie rechercheray vne Françoise; si ie suis éconduit, ie suis en resolution de viure et mourir chaste. Remarqués qu'il n'estoit pas encore baptisé. Pendant l'hyuer il a bien le courage de se faire quelquefois violence, par le motif d'vne patience vraiement Chretienne, soit à tenir ses mains dans l'eau glacée, soit à y entrer parfois iusqu'à la ceinture, sous pretexte de quelque necessité qui s'en presente, soit trauaillant teste nuë quand il pleut, lors mesme que tous les autres se mettent à couuert. Ce n'est pas là l'humeur des Sauuages qui ne cognoissent pas Iesus-Christ.

Il est de si bon exemple parmy les ouuriers, que iamais il ne mettra la main à l'œuure, qu'auparauant il n'ait leué le cœur et les mains à Dieu pour luy dedier son action. Au reste il s'applique si bien à tout ce qu'on luy commande, qu'il n'y a trauail auquel il ne reüssisse passablement.

Depuis son baptesme il se confesse et se communie tous les huict iours auec vne deuotion et vne modestie qui nous fait recognoistre en luy la presence de la grace. Sur tout il a vne auersion grande du peché, nommément de l'impureté. Il ne faut que se figurer les debordemens d'vn Sauuage lubrique, pour admirer ce que ie vay dire.. Se sentant attaqué la nuict en songe de quelque pensée messeante, il se leue en sursaut, se met à genoux pour prier Dieu iusqu'au son de quatre heures pour le leuer; alors il me vient trouuer auec tant de confusion et d'humilité, qu'il me fut aisé de cognoistre que le Prince des superbes auoit quitté la place. Il s'accusoit comme coulpable, d'vn grand acte de vertu qu'il auoit exercé. Il desiroit fort ieusner les Vendredis et les Samedis de l'année, pour la deuotion sensible que Dieu luy communique à la passion du Fils, et aux douleurs de la Mere; mais nous le contentasmes sur ce que nostre Seigneur auroit esgard à sa bonne volonté dans son trauail. Voicy vn trait de sa grande resignation. Il auoit vne iambe gelée; son compagnon voulant aller à la chasse et ne sçachant rien de son incommodité, le presse de luy tenir compagnie; luy de peur de luy déplaire, se leue de grand matin, et se dispose comme s'il eust deu partir quant et luy; durant la Messe il prie Dieu à ce qu'il inspire son instructeur ce qui seroit de sa volonté, estant tout prest de partir, si on le iugeoit à propos; Dieu y pourueut, car de bonne rencontre ie l'arrestay, aiant veu la mauuaise disposition de sa iambe.

Son compagnon semble vn peu plus morne; c'est ce pauure fugitif que Sainct Ignace nous ramena l'an passé, apres vn vœu que nous luy fismes pour son retour; le changement et la constance d'Armand luy a beaucoup seruy. Depuis qu'il le vit Chrestien, il se rangea de soy-mesme aux ieusnes de l'Eglise. Il a monstré vn desir extraordinaire du Baptesme, il entend volontiers quand on l'aduertit de ses manquemens, il est d'vne humeur assez affable et complaisante. N'estant encore que Catechumene, il s'abstint de manger d'vn Eslan qu'il auoit pris à la chasse, pendant le Caresme, nonobstant les fatigues de ses courses.

Il se prepara au sainct Baptesme, 1. par vn ieusne extraordinaire; 2. par le retranchement des plaisirs de la chasse, où il est fort enclin; 3. par vn recueillement interieur, s'entretenant quelques sepmaines sur les Commandemens de Dieu.

Depuis qu'il a esté fait enfant de l'Eglise, on a remarqué en luy toute vne autre docilité, vne modestie et vne honesteté exterieure, qui part d'vne pureté interieure de l'âme, auec vne soubmission de sa volonté à la conduite du sainct Esprit et à la direction de ses maistres.

Ie ferme ce Chapitre, disant vn mot de l'vnion et de la concorde qui se re-

trouue entre ces deux ieunes Sauuages, si qu'on ne les a iamais veus se quereler l'vn l'autre. Ie sçay bien qu'il y a de la nature, et qu'vne mesme langue et les mesmes exercices leur lient naturellement les cœurs ; mais aussi s'apperçoit-on bien de la grace qui agit là dedans, en sorte qu'ils se preuiennent l'vn l'autre auec des motifs d'vne veritable charité. Le chapitre suiuant fera voir comme ils ont bien reüssy en leur pays.

CHAPITRE X.

Continuation du Seminaire.

Apres le depart de la flotte de l'année passée, les nouuelles que nous receuions des Hurons alloient tousiours de mal en pis, si bien que nous n'attendions qu'vn massacre general de nos Peres et de nos François en ce pais-là, ou quelque effect extraordinaire de la douce prouidence du grand Dieu en leur endroit. Nous auons passé l'hyuer dans ces craintes et dans ces esperances, sollicitans le Ciel de respandre ses benedictions sur ceux qui nous chargeoient de mille maledictions. En fin le printemps venu, Mr. le Cheualier de Montmagny nostre Gouuerneur, homme vraiement sage et prudent, voulant conseruer la Religion en ces contrées, et le commerce de ces peuples auec nos François, se delibere d'y enuoier quelques-vns de ses hommes, pour sçauoir en quel estat estoient les affaires ; mais comme on auoit peur qu'vn petit nombre de François ne fussent massacrés des Hurons au cas qu'ils nous eussent declaré la guerre, nos Seminaristes se presenterent pour rendre ce seruice à Dieu, à Mr. nostre Gouuerneur et à tous ces Messieurs de la Nouuelle France. On les fit promptement équipper auec vn ieune François bien courageux, et pour conseruer ces deux ieunes Neophytes, nous enuoiasmes auec eux le P. qui les auoit instruits au Seminaire, afin de nous les ramener, au cas que tous nos Peres et nos François fussent mis à mort par vne conspiration generale de tout le païs. Que si ce meurtre prouenoit seulement de quelques particuliers, ils auoient ordre d'asseurer les innocens de l'amitié des François. Les voila donc embarqués auec des Algonquins qui vont comme le vent malgré le courant des eaux merueilleusement grosses et rapides au Printemps, à raison d'vne infinité de neiges fonduës qui se viennent ietter dans les grands fleuues. Ie serois trop long si ie voulois rapporter toutes les particularités de ce voiage, ie me contenteray d'en toucher quelques-vnes en passant.

Comme nous auons fait publiquement prier Dieu nos Sauuages, soit à Kébec, soit aux Trois Riuieres, soit en la Riuiere des Prairies, le bruit de cette bonne action s'estant respandu par tout, les Algonquins voulurent estre de la partie. Ils prierent le Pere de les instruire ; mais comme il ne sçauoit pas la langue, il prit quelques Litanies que nous auons dressées des attributs de Dieu, et leur fit chanter tous les soirs et tous les matins, faisant le mesme dans les nations qu'ils rencontroient, ces peuples publians volontiers en leur langue les grandeurs du maistre qu'ils ne cognoissent pas encor. Ils n'estoient pas trop auancés dans leurs voiages, qu'vne disgrace arriua à l'vn de nos deux Seminaristes nommé Armand : doublant vne pointe, les bouïllons d'eau comme d'vne grosse marée, venant à choquer son canot, le renuerserent et tout ce qui estoit dedans, en sorte qu'on croioit que tout fust perdu. Le ieune Algonquin qui n'auoit rien que son corps dans le canot, ne pensa qu'à se sauuer. Il fut bien-tost à bord hors du danger ; mais Armand, voulant sauuer vne Chapelle que le Pere portoit pour dire la saincte Messe, et quantité de pourcelaine et autre bagage renfermé dans vne caisse, s'engagea si auant qu'on le perdit de veuë : voila la caisse et le calice, et l'aube, et la chasuble, et tout son equipage abysmé d'vn costé, et luy de l'autre. Le P. ne le voiant plus

en terre ny sur les eaux, le cherche au Ciel, se iettant à genoux au coing d'vn bois. Ce pauure ieune Chrestien, aiant combattu contre la mort iusques à auoir les mains toutes écorchées, et le corps tout brisé, se trouue assis au fond de l'eau sur vne roche ; il en fait vne Chapelle plus fauorable que celle qu'il venoit de perdre, ie veux dire qu'il s'adresse à Dieu du fond des abysmes, non de la bouche qu'il tenoit bien fermée, mais du cœur, qu'il respandit deuant sa bonté. Vous estes le Maistre de la vie, luy disoit-il, la mienne n'est plus à moy, car ie ne la sçaurois conseruer ; vous pouués tout, laissez-moy mourir, faites-moy reuiure, vous estes mon Dieu. A peine son âme auoit-elle poussé ces affections, que son corps se vit esleué sur l'eau, où il rencontre des brossailles, qu'il attrappe en telle sorte qu'il trouua tousiours dequoy se tirer iusques au bord du torrent malgré sa rapidité. Ses compagnons l'aiant veu disparoistre, regardoient si les ondes ne ietteroient point vn corps mort ; quand ils en virent vn viuant, iis s'escrierent de ioye ; le P. accourt pour voir son pauure nourrisson ressuscité. La perte que ce ieune homme venoit de faire des ornemens Ecclesiastiques, le rendoit confus et le iettoit dans des excuses, quand le P. l'embrassant, luy dit : C'est assés, mon fils, c'est assés que vous soiés viuant, ne parlons point de nostre perte, mais benissons Dieu de ce qu'il vous a retiré de la mort.

A peine ce ieune homme estoit-il retiré de ce danger, que le P. tombe dans vn autre. Les canots s'estans separés, celuy qui menoit le P. demeura le dernier ; comme ils arriuerent à vne iournée de l'Isle, il fallut aller à pied ; le pauure P. pensa mourir en ce chemin ; voicy comme il m'en rescrit. Nous partismes dés le grand matin sans boire ny manger ; nous cheminions à grand pas par vn tres-mauuais chemin, et dans de grandes chaleurs ; i'estois chargé de mon petit bagage, ie croiois que mes gens s'arresteroient sur le Midy pour manger, mais ils me laisserent derriere, gagnant tousiours païs ; ma foiblesse croissant auec la chaleur du iour, ie demeure là comme tout euanoüy, ie me iette à terre n'en pouuant plus ; puis aiant pris vn peu de repos, ie trouue trois ou quatre grosseilles, qui ne me soulagerent pas beaucoup, car voulant reprendre mon chemin, ie fus contraint de me coucher vne autre fois, tant i'auois de mal à la teste, et de faiblesse par tout le corps. Ie me souuenois assez de la pauure Agar et du Prophete Elie, que Dieu auoit secourus dans leurs necessités, mais mes pechés me defendoient d'esperer cette faueur temporelle ; mon âme neantmoins se consoloit se voiant partir de ce monde par obeïssance, au cas qu'on ne me vinst point secourir. Ie demeuray vne heure ou deux en cét état, quand mes gens s'estans apperceu que ie tardois trop, me vindrent chercher. Ie leur demanday vn peu à manger, mais ils me répondirent qu'ils n'auoient rien ; ils prennent mon petit bagage, et m'excitent à prendre cœur ; nous trouuasmes vn ruisseau, qui me raffraischit et qui me donna quelques forces pour arriuer sur le soir à l'Isle, où ie trouuay mes Seminaristes et nostre François bien en peine, car ils m'attendoient depuis deux iours. Ie fis rencontre de quelques Hurons parens de nostre Armand, auec lesquels ie me retiray. Les Algonquins m'enuoierent querir sur le soir pour les faire prier Dieu, et pour chanter les Litanies en leur langue dans leurs Cabanes. Ma debilité ne me pût empescher de leur donner ce contentement, qui m'estoit plus doux qu'à eux-mesmes. En fin nous apprismes icy que nos Peres et nos François se portoient bien aux Hurons, et qu'ils nous raconteroient à nostre arriuée les dangers qu'ils auoient encourus pendant l'hyuer. Apres nous estre rafraischis quelque temps dans cette isle, nous nous embarquasmes auec les Hurons, quittans les Algonquins en leur païs ; à deux iours de là nous trouuasmes les amis et les alliés de Ioseph The8athiron, qui descendoient vers les François ; ie fus d'aduis qu'il se mist en leur compagnie, pour passer encor vn hyuer à Ké-

bec, afin de s'y fortifier dauantage en la Foy. Bref, continuant nostre route, nous arriuasmes aux Hurons le 9. de Iuillet, estant partis de la Riuiere aux Prairies le 11. de Iuin, feste de sainct Barnabé. Voila vne partie des choses que le Pere m'escriuoit. Dieu sçait quel contentement receurent nos Peres à cette entreueuë : ils se consoloient tous comme de gens retirés du tombeau, quoy qu'en diuerses façons. Ie ne raconteray point les persecutions qu'ils auoient souffertes pendant tout l'hyuer, la Relation qu'ils m'ont enuoiée et que i'adresse à V. R. rapporte tout cela ; ie diray seulement qu'ils furent bien estonnés de voir les deportemens de nostre Seminariste : ce ieune homme s'estant retiré dans sa bourgade, deuient Predicateur, il loüe nostre foy, dit mille biens de la liberalité des François, crie par tout que nous sommes les Peres de tous ces Peuples, que nous leur venons annoncer des paroles de vie, il ne peut souffrir qu'on nous soupçonne d'auoir causé leurs maladies ; la honte naturelle aux ieunes Sauuages deuant les vieillards, est bannie de son cœur, la foy le rend hardy comme vn lion, ses gens l'escoutent, admirent ses discours, quittent petit à petit les pensées noires qu'ils auoient prises de nous. La vertu et la chasteté de ce nouueau Predicateur les rauit. Voicy ce qu'en mande vn de nos Peres. Priez Dieu pour nostre pauure Armand, il fait merueille, mais il est au milieu des perils, il couche dans les cabanes des Hurons ses parens, où les filles font gloire de rechercher les ieunes hommes ; il a rendu de grands combats et remporté de signalées victoires, il tesmoigne hautement qu'il est Chrestien, et qu'il se veut comporter comme tel en toutes ses actions ; il se vient confesser et communier tous les Dimanches en la bourgade où nous sommes, esloignée d'vne bonne lieuë de la sienne. Nous estions si décriés dans cette bourgade, que plusieurs personnes sont mortes cét hyuer sans Baptesme, pource que nous n'en osions approcher ; les enfans mesmes nous regardoient comme des sorciers et comme des empoisonneurs ; si bien qu'vn Pere se trouuant auec ce Neophyte, vn petit enfant voiant qu'on luy faisoit bon visage, demanda à ses parens si les François ne faisoient plus mourir les Hurons. Que le Ciel donne à iamais des benedictions à ceux qui ont soustenu et qui soustiennent les Seminaires des Sauuages. Ditesmoy, ie vous prie, toutes les grandes despenses qu'on a faites iusques à present pour establir et pour conseruer ce Seminaire et les autres, peuuent-elles estre mises en parangon auec le fruict que ce ieune homme a commencé de faire ? En verité nous sommes dans l'estonnement et dans les benedictions de Dieu, voians ce que nous n'osions attendre d'vne plante née au milieu de la Barbarie, et si nouuellement entée en l'Eglise de Dieu.

Nos Peres des Hurons voians le fruict que faisoit ce ieune homme, et comme dés cét hyuer prochain, peut-estre, deux de nos Peres iront demeurer auec luy en sa bourgade, nous rescriuent que nous leur renuoyassions au plustost Ioseph The8athiron, pour auoir vn autre Predicateur en sa ville ou bourgade bien belle et bien peuplée, nous coniurans de faire nos efforts, d'arrester autant que nous pourrions de ieunes Hurons qui voudroient rester au Seminaire, qu'ils n'auoient osé en demander sur le païs dans la difficulté du temps, et pour les dangers qui sont sur la riuiere qui les doit apporter. Nous y ferons nos efforts, on nous en a desia donné quelques-vns ; mais comme ce peuple descend cette année à la debandade, ie ne sçay pas le nombre que nous pourrons auoir. Il s'en presente assés de grands et de fort âgés, mais nous craignons qu'ils n'enleuent les plus ieunes. Entre ceux que nous auons rebutés, il s'est trouué vn homme âgé de plus de 40. ans, lequel a voulu demeurer à toute force : voiant que nous luy fermions l'oreille, il est allé prier nos François de le receuoir auec eux, s'adressant tantost à l'vn, tantost à l'autre. Si on craint que ie ne derobe, disoit-il, tenés, voila mon bagage, que ie ne renuoie point au païs, ie ne sçaurois commettre larcin qui vaille cela :

The8athiron que i'ay rencontré en chemin (c'est nostre Seminariste Ioseph), m'a tant dit de bien des François et de leur creance, que ie veux croire en Dieu, et demeurer auec eux pour estre instruit. Il tira vn Chapelet en nostre presence, que ce ieune Seminariste luy auoit donné pour tesmoignage qu'il vouloit estre Chrestien, neantmoins comme ces peuples sont assés dissimulés, nous l'auons laissé aux Trois Riuieres pour l'éprouuer dauantage. Ce pauure homme nous faisoit compassion, car il pressoit la larme à l'œil. Si ses compatriotes qui doiuent encor descendre ne l'esbranlent point, nous le receurons : nous n'auons que trop de cœur pour luy, mais comme il est âgé, et par consequent plus attaché à ses volontés que les ieunes gens, nous auons peur qu'il ne se iette dans quelque débauche.

Au reste, ie voy bien que si Dieu nous en donne beaucoup, nous serons accablés : car au lieu d'vn Seminaire, en voila trois sur pied dans peu de temps, l'vn d'Algonquins, l'autre de Montagnets, et le troisiesme de Hurons. On m'a donné sept petits enfans, tant Montagnets qu'Algonquins, il les faut pouruoir; on m'en presente encor 4. ou 5. autres, pour mettre au Seminaire, et on m'a promis d'en amener encor au Printemps: ie ne sçay comment satisfaire à tout cela ; ie me trompe, la main de Dieu est grande, son cœur est plus grand que le nostre, tous les ans il me semble que nous allons manquer de forces, et tous les ans ie les voy croistre à proportion que les occasions d'exercer la charité se presentent. *Confide in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui.* Nous luy demandons le salut de ces pauures Sauuages, dont nous en auons quinze sur les bras, qu'il faut nourrir et secourir plus particulierement que les autres, ausquels il faut faire l'aumosne de temps en temps, iusques à ce qu'ils soient en estat de tirer leur vie de la terre. Outre ceux-cy, on auoit donné deux enfans à Monsieur Gand, l'vn desquels est monté au Ciel apres son Bapteme, il fait esleuer l'autre auec vn grand amour ; il rend bien d'autres secours à ces pauures peuples. Le sieur Oliuier a aussi deux petites filles Sauuages et vn petit garçon ; comme il est icy Commis au Magazin de Messieurs de la Nouuelle France, ie ne doute point que ces Messieurs ne seruent de bras droit à la charité qu'ils exercent enuers ces ieunes plantes de l'Eglise de Dieu.

CHAPITRE XI.

Ramas de diuerses choses.

Le iour de Sainct Barnabé nous auons eu vn tremble terre en quelques endroits ; il se fit si bien sentir, que les Sauuages estoient bien estonnés de voir leurs plats d'écorces se choquer les vns les autres, et l'eau sortir de leurs chaudieres. Cela leur fit ietter vn grand cry plein d'estonnement.

Voicy vne façon gentille de terminer vn procés. Vn Sauuage s'estant esloigné du païs pour ie ne sçay quel sujet, sa femme se voiant recherchée dans son absence, en espouse vn autre. Quelques mois apres ces secondes nopces, le premier mary retourne et veut rauoir sa femme ; l'autre ne la voulant pas rendre, les voila en procés. Le pere de cette femme iugea ce different en dernier ressort : il prend vn baston, le porte vn peu loin, le fiche en terre, puis s'adressant aux plaideurs, leur dit : Celuy qui rapportera le premier ce baston, aura ma fille : eux de courre. La femme fut adiugée à celuy qui auoit meilleures iambes, et le procés fut tellement esteint, qu'il n'en fut plus parlé que pour rire. Ce traict est aussi gaillard que l'inconstance dans leurs mariages nous causera de tristesse. Le lien si serré qui tient l'homme et la femme sous vn mesme giou, aura bien de la peine d'y arrester les Sauuages. Messieurs de la Nouuelle France me semblent auoir apporté quelque commencement de remede à ce malheur ; veritablement ils sont loüables pour l'affection qu'ils portent au salut

de ces pauures peuples : i'apprends qu'ils ont donné cette année quatre arpens de terre defrichée à deux ieunes filles Sauuages qui se marieroient à quelques Chrestiens, sans preiudice du secours qu'ils pourront donner aux autres à l'aduenir. Ie les remercie de tout mon cœur de cette charité, au nom de deux Neophytes à qui cette aumosne est desia destinée. Ce sont deux ieunes filles baptisées, dont les bons Anges ne seront pas ingrats enuers ces Messieurs. Vne honneste Dame, dont on ne m'a point escrit le nom, a fait present d'vne bonne piece d'argent pour marier aussi quelque fille Sauuage baptisée. Tout cela est desia appliqué. Dieu, qui pouruoit aux petits oiseaux du Ciel, benira ces âmes d'eslite, puis qu'elles prennent les interests de Iesus Christ son Fils en la personne de ces nouueaux enfans. Voila iustement les moiens de rendre les mariages des Sauuages stables et indissolubles : car vn mary ne quittera pas si aisément vne femme qui luy apporte vn honneste dot, et vne femme aiant ses biens aupres de nos habitations Françoises, ne s'en esloignera pas facilement non plus que de son mary. Adioustés que s'estans donnés parole pres de nos Autels, la crainte des loix les retiendra dans le deuoir. Les biens qu'on fait et qu'on procure à ces pauures Neophytes, donnent vn puissant empire sur eux à ceux qui les gouuernent, et vne grande authorité à la foy Chrétienne pour se faire rendre obeïssance. En voicy vn exemple.

Quatre cabanes affligées de maladies, se voiant vn peu secouruës par nostre entremise, se sont assemblées au conseil, où ceux qui sont encor en santé, ont conclud qu'il falloit croire en Dieu, et auoir recours à sa bonté. Voila la premiere assemblée qu'ils ont faite entre eux purement pour la Foy, d'autant plus remarquable, qu'en mesme temps Mr. nostre Gouuerneur nous parloit de les secourir fortement, et pour la foy et pour leur maladie ; si bien qu'eux et nous, sans sçauoir rien l'vn de l'autre, estions assemblés pour le mesme sujet. Depuis ce temps là ils n'ont point manqué, tant qu'ils ont esté proches de nos demeures, de venir tous les iours soir et matin à la Chapelle pour prier Dieu, et pour estre instruits en sa doctrine. I'apprends que Makheabichtichiou parla le premier en ce conseil, et dit : Mes compatriottes, i'ay presté l'oreille vn long temps aux Peres, ce qu'ils m'ont enseigné est tres-bon ; ie leur auois promis de croire en Dieu, i'ay manqué de parolle, i'en suis marry : c'est à ce coup qu'ils feront preuue de ma constance. Sus, rangeons nous tous sous la protection de celuy qui a tout fait ; ne perdons point courage, si quelqu'vn de vous luy promet de croire en luy, qu'il tienne sa parole, et n'imite pas mon inconstance. En suite de ces bonnes resolutions, les Sauuages de ces quatre cabanes se trouuerent tous en nostre maison le iour de la glorieuse Assomption de la Vierge, afin d'assister à la procession que nous fismes pour recognoistre cette grande Princesse comme Superieure et protectrice de l'vne et de l'autre France, selon les sainctes affections de nostre bon Roy, et encor pour benir Dieu de ce qu'il a pleu à sa bonté de luy donner vn enfant de miracle et de benediction. Mr. nostre Gouuerneur n'oublia rien de toute la magnificence possible pour honorer cette procession. Il faisoit beau voir vne escoüade de Sauuages marcher apres les François auec leurs robes peintes et figurées, tous deux à deux et fort modestement. Les hayes de soldats en diuers endroits, les salues de mousquetades, les canons qui estoient sur la terre et sur l'eau, ioüans auec vn bel ordre, causoient ie ne sçay quelle resioüissance, accompagnée d'vne saincte deuotion que tous offroient à Dieu pour l'accomplissement des desseins de nostre grand Roy, et pour le salut de ces peuples. En ce mesme temps trois iongleurs ou sorciers nous apporterent cinq tambours, dont ils s'estoient seruis dans leurs Sabbats, protestans par cette action qu'ils abandonnoient le party de Belial pour suiure Iesvs Christ. Comme ce Chapitre n'est qu'vn ramas de diuerses choses qui n'ont point de liaison, il contiendra quelques articles bien differens les

vns des autres. Voicy vne nouuelle assés fascheuse.

Le Pere Hierosme Lallemant nous aiant quittés pour aller aux Hurons, fit rencontre en chemin de quatre cabanes d'Algonquins de l'Isle ; les Hurons qui les menoient, mettans pied à terre, entrerent dans l'vne de ces cabanes, et le Pere se retira à part pour prier Dieu ; mais on le fit bien tost appeller, et on luy fit signe qu'il se mist aupres d'vn certain Sauuage de mauuaise façon. Celuy-cy voyant le Pere, entre en colere, et se plaint de ce qu'vn François, passé par là depuis peu de iours, auoit saigné l'vn de ses malades, dont la mort s'en estoit ensuiuie. Là dessus se mettant en humeur et en furie, il me monstre vn licol et vne hache (dit le P. qui m'a rescrit toute cette tragi-comœdie), me faisant signe qu'il falloit mourir. En suitte il dispose ce cordeau par vn nœud courant, et auec vne action de furieux et d'enragé, il me prend la teste auec les deux mains pour me la faire passer dans ce licol ; ie l'arreste auec la main, luy faisant entendre mon innocence le mieux qu'il m'estoit possible. Luy se mocquant de tout cela, deuenoit tousiours plus furieux, et leuant la hache, me donne à entendre que si ie ne finissois par l'vn, ie finirois par l'autre. Voyant que le collet de ma soutane l'empechoit de m'estrangler, il s'efforça de la degraffer. Dans cette contraste nos Hurons petunoient sans dire vn seul mot ; deux de nos François qui estoient hors la cabane coururent aux armes, mais ie les arrestay de peur de plus grand mal-heur, les aduertissant qu'ils agissent plustost auec les Hurons qui nous auoient pris en leur protection et sauuegarde. Enfin ce barbare fit sortir nos Hurons de sa cabane, et me tirant par vn pied, me retint prisonnier pour m'expedier. Les Hurons venoient par fois regarder dans la cabane ce qu'on y faisoit, disans qu'ils demeureroient là toute la nuict pour auiser à ce qu'ils auoient à faire, se portans pour respondans de ma personne, au cas qu'on me voulust deliurer ; ce qui fit que ce barbare me lascha. Ie m'en retournay dire mon breuiaire, et nos Hurons s'en vont au conseil, dans lequel ils arrestent de faire des presens à cét homme forcené ; ils le font venir en leur cabane pour luy donner des haches et vne lame d'épée. Le plus âgé de nos Hurons leuant ces haches l'vne apres l'autre, s'escrioit à chacune : Voila pour deliurer les François qui sont auec nous. Ce barbare ayant regardé toutes ces haches, dit : La pensée de tuer les François commence à sortir de mon esprit ; mais à ce que ie sois content, et qu'elle sorte tout à fait, il me faut encore vne chaudiere ; ne s'en trouuant point, il demande en la place vne chemise : on la luy donne, alors il tesmoigna d'estre parfaitement content ; et se faisant apporter vn plat d'écorce plein d'eau, il en laue sa face et ses yeux, puis aualant le reste : Voila, dit-il, pour essuyer mes larmes et changer mon visage ; voila pour aualer toute l'amertume et le fiel de ma colere : ie ne suis plus fâché. Là dessus s'en va emportant les presens. Estant de retour en sa cabane, il enuoia la chair d'vn Castor à nos gens pour témoignage de reconciliation. Nos Hurons m'ont fort pressé d'escrire cette histoire à Monsieur le Gouuerneur ; le déplaisir qu'ils ont de ce qui s'est passé en a tellement irrité l'vn d'eux, qu'il pensa tuer ce barbare d'vn coup de hache le lendemain matin. Il ne m'est pas possible d'escrire dauantage, les Maringuoins ou cousins me massacrent à milliasse, ne me donnant pas la permission d'escrire vne seule syllabe sans douleur. C'est bien à ce coup qu'il me faut pardonner si i'escris mal, et m'excuser aupres de Monsieur le Gouuerneur, dont ie ne vous puis dire la charité pendant que i'ay eu l'honneur d'estre auec luy ; c'est l'inuariable, et tousiours luy mesme et tousiours l'incomparable. Dieu le benisse à iamais. Tout cecy est tiré des lettres du Pere. Ie me promets bien que Monsieur le Cheualier de Montmagny ne manquera pas d'arrester l'orgueil de cét Insulaire.

Le Pere Le Moine, que nous enuoyons aussi aux Hurons, a couru vne autre fortune non moins dangereuse. Ses gens

ayant gaspillé les viures qu'on leur auoit donnés, voire mesme en ayant vendu vne partie aux Algonquins, desembarquerent le Pere et deux François qui estoient auec luy. D'autres François, descendans des Hurons, se trouuerent à ce beau rencontre ; et comme ils tançoient ces barbares de n'auoir pas conserué leurs viures, ils repartirent qu'ils estoient courageux, et qu'ils passeroient bien huict iours sans manger. Ces François firent donner au Pere vn peu de bled et de farine d'Inde pour viure dans le grand desert où il estoit abandonné, en attendant que l'vn des canots qui descendoient le prît en repassant. Le pauure Pere m'escrit son desastre en peu de mots. Ie ne sçay si mes pechez me ferment la porte au pays que i'ay tant desiré ; mais quoy que c'en soit, me voila dégradé et délaissé à vne pointe de sable au delà de la petite nation des Algonquins, n'ayant point d'autre maison que le grand monde. Il n'y a que trois iours que l'vn des canots qui portoit nostre petit bagage tourna dans l'eau ; nos paquets furent emportés par le courant, nous en repechasmes vn auec grande peine, l'autre fut perdu ; Dieu soit beny de tout.

I'ay desia dit comme le Pere qui remenoit les Seminaristes Hurons, auoit aussi perdu son equipage dans le mesme chemin. Si les Sauuages se rient dedans leurs pertes, nous ne deuons pas pleurer dedans les nostres, puisque Dieu les sçaura bien reparer.

Le Pere du Perron, qui monte aussi là haut, aura peût estre vn plus heureux succez que ces trois premiers ; sa gayeté à son depart, et l'honneur que luy fit Monsieur nostre Gouuerneur aussi-bien qu'aux autres, ietta les Sauuages dans vne allegresse qui nous promet quelque chose de bon. Celuy qui le mene nous dit en s'embarquant : Ie suis Capitaine, il ne peut arriuer aucun mal au Pere en ma presence. Ils nous promirent de prendre en passant le Pere Le Moine, et les François qui estoient auec luy.

Voicy vn bout de lettre du Pere que que i'ay laissé à la residence de S. Ioseph, où les Sauuages se rendent sedentaires. Apprenant qu'vne barque montoit aux Trois Riuieres, ie dy aux Sauuages : Que voulez-vous que i'escriue au Pere le Ieune par la barque qui doit monter là haut? Tu luy manderas, me respondirent-ils vniuersellement, que nous desirons tous croire en Dieu, que nous voulons tous estre baptisez, et que nous le prions qu'il retourne au plus tost ça bas pour nous donner le baptesme. Ayant receu cette response, ie me retiray plein de consolation ; n'en auois-je pas bien suiet? Ce sont les propres mots du Pere. Si tost que ie fus descendu à Kébec, ces bons Sauuages me vindrent voir, les Chrestiens se confesserent et communierent ; ceux qui ne sont pas encore baptisés me presserent de leur donner le baptesme. Le mesme Pere m'escriuit vne autrefois en ces termes : Makheabichtichiou, Pigarouich, Oucheskouetou et plusieurs autres Sauuages sont arriués à S. Ioseph ; mettant pied à terre, ils sont venus droit en ma chambre pour les conduire en la chapelle, afin de remercier Dieu de ce qu'il les auoit conserués dans leurs voiages ; ne m'ayant point trouué, ils ont esté prier vn autre de nos Peres qui estoit icy, lequel s'excusant sur le peu de cognoissance qu'il a de la langue, ils ont pris Paul le bon aueugle, l'ont mené à la chapelle, et l'ont fait prier Dieu. Ce bon Neophyte leur a fait faire les prieres qu'il recite soir et matin. Que pouuez-vous esperer dauantage des Sauuages ? On croioit que ces pauures errans seroient les derniers à se ranger, et ils se presentent des premiers : aidez-les à cultiuer la terre et à se loger, et vous les aurez tous.

Le Pere Charles Lallemant, qui passe en France pour nos petites affaires au lieu du Pere Quentin, qui a esté enuoié à Miskou, dira de bouche ce que ie ne puis coucher sur le papier sans longueur.

Il est temps de tirer à la fin ; ie croy que ie n'ay point contreuenu à la resolution que i'auois prise d'estre court, puisque i'obmets quantité de choses de peur d'estre long. I'auray cette con-

solation cette année que disant peu, il se glissera peu de fautes sous le rouleau de la presse.

La Relation de l'année passée en est remplie ; il faut que i'en cotte vne, pour inuiter l'Imprimeur à prendre quelque ialousie de son ouurage. Au Chapitre 8. page 145. où il s'agit de quelque prise que i'eus auec vn sorcier, au lieu de me seruir d'exorcismes contre le diable, l'Imprimeur me fait seruir d'vne épée. Voicy ce que i'auois couché dans l'original : En effet i'auois dessein de me seruir d'vne espece d'exorcismes ; l'Imprimeur a mis : En effet i'auois dessein de me seruir d'vne épée desormais. Ie vous confesse que ce beau rencontre m'a fait rire. Quand on parle de si loing, on ne fait pas si bien entendre ses pensées : l'escriture est vne parole muette, qui se change aussi facilement, qu'il est aisé de prendre vn caractere pour vn autre ; on fait dire à vn enfant ce qu'on veut, quand son pere est absent. C'est assez pour ce coup.

Cependant nous demanderons à Dieu sa grande benediction pour ces âmes d'élite, qui par leurs mains et par leurs vœux attirent nos pauures Sauuages à Iesvs-Christ. Nous coniurons tous V. R. et tous nos Peres et nos Freres de sa Prouince, de ioindre vos prieres auec les nostres, afin que nostre recognoissance aupres de Dieu attire les graces et les faueurs du Ciel, et sur nostre Colonie, et sur nos Neophytes, et sur ces pauures peuples, et sur ses enfans, lesquels se professent tous en general, et moy en particulier, ce que ie suis de tout mon cœur,

De V. R.

Tres-humble et tres-obligé seruiteur selon Dieu,

Pavl le Ievne.

Aux Trois Riuieres en la Residence de la Conception, ce 25. d'Aoust, 1638.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

DANS LE PAYS DES HVRONS,

EN L'ANNEE 1637 ET 38,

Enuoyée à Kébec au R. P. Paul le Ieune, Superieur des Missions de la Compagnie de Iesus en la Nouuelle France.

Mon R. Pere,

Pax Christi.

Vostre Reuerence, nous a tous extremement consolez par ses dernieres, de nous mander qu'elle nous porte plus d'enuie que de compassion, nous voyant de tous costez chargez d'horribles calomnies, et entendant que nous sommes dans des perils de mort presque continuels. Ce qu'elle en apprit l'an passé, n'estoit que des dispositions à ce qui est depuis arriué ; ce n'estoit que des bruits qui couroient assez confusement

dans le païs ; et ces discours qui s'étoient tenus si souuent pendant tout l'hyuer dans les festins et les conseils des Sauuages, n'auoient esté que de simples paroles, et des menaces de personnes assez peu considerables. Mais depuis le depart des canots pour la traite de Kébec, la maladie, qui n'auoit encor accueilly que quelques bourgades, s'étant répanduë vniuersellement par tout, toutes ces Nations se sont déclarées ouuertement dans des assemblées générales faites à ce dessein ; nous y auons comparu en personne, nous y auons oüy les depositions faites contre nous de la bouche des chefs du païs ; nos Amis ne nous auoient point dissimulé leur sentiment touchant les dangers ausquels nous estions ; ils nous auoient mesme demandé des lettres de confiance pour pouuoir par apres en toute seureté descendre à Kébec, et y porter la nouuelle de nostre mort ; nous auions desia fait nostre testament, et couché nos dernieres paroles, pour faire entendre que nous nous estimions trop heureux de mourir enfants de la Compagnie, et de répandre nostre sang pour la conuersion de ces pauures peuples.

Le Diable se sentoit pressé de prés, il ne pouuoit supporter le Baptesme solennel de quelques Sauuages des plus signalez. Mais Dieu luy a enfin lié les bras, pour donner cours à ses misericordes, et nous faire voir vn autre Ioseph dans cette Egypte, qui est desia si auant dans ses bonnes graces, qu'il semble luy auoir mis entre les mains la disposition de ses thresors, pour les ouurir à ses freres, les tirer de la misere, et leur donner entrée dans la cour du Roy du Ciel et de la terre. Son exemple en a desia touché plusieurs, et des meilleurs esprits, qui pensent à l'imiter. On sera consolé de voir que ces peuples sont non seulement capables de nos Saincts mysteres, mais mesme d'vne vertu non commune.

Ie m'en vay ramasser ce qui est de plus memorable soubs quelques Chapitres, que i'étendray selon le temps que Dieu me donnera.

CHAPITRE PREMIER.

Des Persecutions que nous auons souffertes en l'année 1637.

Ie dis vn mot l'an passé de nostre nouuelle Residence en la bourgade qui est comme le cœur du païs. Nostre Cabane n'estoit pas encore demy-faite qu'elle attiroit ces peuples de toutes parts pour nous venir voir ; la foule y estoit si grande, que c'estoit vn plus que suffisant employ que de prendre garde à leurs mains, outre le grand nombre de malades qu'il falloit continuëllement visiter.

Nos Peres auoient dressé comme vne maniere d'Autel, où ils auoient placé quelques petits tableaux, pour prendre de là suiet de leur faire entendre quel estoit le principal motif qui nous amenoit icy, et nous auoit attirés dans leur bourg. Toute la Cabane retentit de voix d'admiration à la veuë de ces objects extraordinaires ; sur tout ils ne pouuoient se lasser de regarder deux tableaux, l'vn de Nostre Seigneur, et l'autre de Nostre Dame ; nous auions de la peine à leur faire croire, que ce ne fust que de plattes peintures, aussi les pieces sont-elles de grandeur naturelle, car les petites figures ne font que fort peu d'impression sur leurs esprits. Il nous les fallut laisser exposées tout le iour, pour contenter tout le monde.

Ceste premiere veuë nous cousta bien cher : car sans parler de l'importunité que nous ont depuis causée les curieux, c'est à dire tout autant de personnes qui arriuent des autres bourgades, si nous en auons tiré quelqu'aduantage pour leur parler de nos Saincts mysteres et les disposer à la cognoissance du vray Dieu, plusieurs en ont pris suiet de semer de nouueaux bruits, et authoriser les premieres calomnies, sçauoir est que nous faisions mourir ces peuples par nos Images.

Dans peu de iours le païs se trouua tout à fait imbu de cette opinion, qu'infailliblement nous estions les autheurs de ceste contagion si vniuerselle. Il y a bien de l'apparence que ceux qui controuuoient ces calomnies n'en croyoient rien ; neantmoins ils parloient en termes si exprez, que la pluspart n'en doutoient plus. Les femmes et les enfants nous regardoient comme des personnes qui leur portions malheur. Dieu soit beny à iamais, qui a voulu que, l'espace de trois ou quatre mois qu'a duré le fort de ceste persecution, nous ayons esté priuez quasi de toute consolation humaine. Ceux de nostre bourgade sembloient nous espargner plus que les autres ; neantmoins ces mauuais bruits estoient si constants, et seruoient d'entretien si ordinaire dans les assemblées, qu'ils entrerent bien fort dans le soupçon ; et les plus notables, qui nous auoient aymez et auoient coustume de parler en nostre faueur, en perdirent tout à fait la parole, et quand on les obligeoit de parler, ils auoient recours aux excuses, et se iustifioient le mieux qu'ils pouuoient de ce qu'ils nous auoient basty vne cabane.

Le 6. Iuin, la niepce de Pierre nostre premier Chrestien mourut, nonobstant les vœux et les prieres que nous auions faits pour sa guerison, ce fut la premiere secousse de ceste famille, qui fut suiuie quelque temps apres de la mort de sa femme ; et depuis son retour de la traitte, la maladie luy enleua vne sienne fille et son beau-frere. Plusieurs langues mesdisantes, qui estoient desia d'elles mesmes assez fécondes en fourbes et calomnies, pensoient auoir vn nouueau sujet de nous ietter le chat aux jambes, alleguants pour raison, que l'affliction n'auoit accueilly ceste cabane que depuis le Baptesme solemnel de Pierre. En effect, ils auoient passé l'hyuer fort doucement, la pluspart des autres cabanes ayant esté fort mal traitez de la maladie.

Ceste opinion entra si auant dans l'esprit de quelques-vns, qu'vne bourgade entiere, selon le rapport qu'on nous en fit, prit resolution de ne se plus seruir des chaudieres de France, s'imaginant que tout ce qui venoit en quelque façon de nous, estoit capable de leur communiquer le mal.

Il vint vne autre nouuelle de la Nation du Petun (car ces bruits alloient croissants, mesme dans les Nations circonuoisines) : on asseura qu'vn Sauuage frappé de ceste maladie pestilentielle auoit vomy dans du sang vne dragée de plomb, d'où ils concluoient qu'vn François l'auoit ensorcellé. Nous auions tous les iours à respondre à des porteurs de semblables nouuelles, et s'en trouuoit fort peu de capables des raisons que nous leur apportions, pour leur faire voir combien nous estions esloignez de ces pensées noires. Leur response ordinaire estoit, que cela se disoit constamment par tout, et qu'au reste toute l'Isle où ces peuples habitent auoit la ceruelle renuersée, que la mort d'vn si grand nombre de leurs parents leur auoit troublé l'esprit, et ainsi qu'il ne falloit pas s'estonner, si comme des insensez ils s'en prenoient à la volée à tout ce qui se presentoit. Pour nostre regard, nous nous estimions trop honorez de porter les livrées de Nostre Seigneur ; vne seule chose nous affligeoit, de voir l'Enfer triompher pour vn temps et enleuer vn si grand nombre d'Ames, dont nous entendions le danger sans leur pouuoir tendre la main et les mettre en voye de salut. Nous ne desistames neantmoins iamais de faire nos courses ordinaires, qu'à toute extremité, lors que nous vismes que nos saincts Mysteres n'estoient plus receus auec le respect qu'ils meritent, et que nous iugeâmes que ces visites pourroient estre preiudiciables au progrez du Sainct Euangile.

La mortalité estoit par tout, mais sur tout au bourg d'Angoutenc, qui n'estoit qu'à trois quarts de lieuë de nous. On y fit deux voyages, mais sans effect ; nous y retournâmes le 3. de Iuillet, nous trouuâmes vn assez bon nombre de malades, mais les vns s'enueloppoient dans leur robe et se couuroient le visage de peur de nous parler ; d'autres nous voyant couroient fermer la

porte de leur cabane ; nous auions desia le pied sur la porte de deux autres, qu'on nous en chassa, apportant pour raison qu'il y auoit des malades. Helas c'estoit iustement ce que nous cherchions ! Nous ne perdismes pas courage pour cela ; et d'autant plus que le diable joüoit des siennes, nous nous sentions d'autant plus inspirez à ne point abandonner ce pauure bourg. Tout bien consideré, nous iugeâmes que ce mauuais visage ne venoit que de ce qu'ils n'estoient pas encore bien informez de ce que nous pretendions par ces visites : car ils n'ont pas coustume de s'entre-visiter ainsi les vns les autres dans leurs maladies, sinon entre proches parents. Et ce leur estoit vne grande nouueauté de voir des personnes qui ne cherchoient que des malades, et encore les plus miserables et les plus abandonnez ; c'est pourquoy nous y retournâmes le 8. du mesme, non tant pour les malades, que pour voir quelques anciens et ceux qui auoient le maniement des affaires, pour tâcher de les rendre capables de nostre dessein. Nous fismes rencontre fort heureusement d'vn Capitaine plein d'esprit: on luy fit entendre combien nos visites leur deuroient estre precieuses ; il nous escouta volontiers, nous donnant parole qu'il en communiqueroit auec les Anciens, que pour luy il nous asseuroit desia qu'il nous verroit tousiours de bon œil. De ce pas nous fusmes voir les plus malades, mais nous n'y fusmes pas mieux receus qu'au premier voyage. Vn certain Capitaine de guerre ne nous vit pas plustost à la porte de sa cabane, qu'il nous menaça de nous fendre la teste si nous passions outre.

Sur l'apres-disnée Ondesson, vn des premiers chefs de guerre de tout le païs, nous vint voir auec vn autre notable d'Ang8tenc. Sur le sujet de nos courses, ils nous aduoüerent que plusieurs auoient peur de nous, et que pour leuer ces craintes, il seroit fort à propos de tenir conseil là dessus, où nous nous trouuerions en personne ; nous ne souhaitions autre chose.

De plus, vne des grosses testes de nostre bourg nous vint tirer à l'escart. Mes nepueux, nous dit-il, i'ay vne chose d'importance à vous dire, c'est qu'Antoine (il parloit du P. Daniel) a lasché vne parole inconsiderément, qui donne bien à parler au monde. L'Esté passé vn ieune homme se faisant prier pour demeurer à Kébec, estant sur le point de mettre le pied dans le canot: Que penses-tu faire? luy dit-il, tu vas à la mort, la peste s'en va ruiner ton païs, croy moy, passe l'hyuer auec nous, si tu veux te tirer de ce danger. Voyla ce que ie viens d'apprendre à Onnentisati, où on parle de vous autres en fort mauuais termes ; on tient tout asseuré que vous estes la cause de nostre malheur. A toutes nos raisons il n'eut autre chose à nous repliquer, sinon que cela se disoit; ce qui laissoit tousiours de fortes impressions dans leurs esprits.

Estant retournez à Ang8tenc pour le conseil, nous y trouuons tous les Capitaines (car il y en a plusieurs dans vn mesme bourg, selon la diuersité des affaires), qui nous firent vn assez bon accueil : le plus qualifié inuite les autres à l'assemblée, criant à pleine teste autour de la bourgade. Les Anciens, les femmes, la ieunesse et les enfans y accourent à nostre sollicitation. L'ouuerture du conseil se fit par vn pain de Petun que nous leur presentasmes dans vn plat à la mode du païs ; vn des Capitaines le rompt, pour le distribuer aux plus considerables de la troupe. Iamais ils ne parlent d'affaires et ne tirent aucune conclusion que le calumet à la bouche, ceste fumée qui leur monte au cerueau leur donne, disent-ils, de l'esclaircissement dans les difficultez qui se presentent. Cela fait, le President hausse la voix, à peu prez du mesme ton que nos crieurs publics font par les carefours de France, faisant entendre que ses Nepueux les François alloient parler, qu'on les escoutast bien, et qu'on ne s'ennuyast pas de la longueur de leur discours ; que la chose estoit d'importance et meritoit d'estre bien conceuë. Nous leur exposasmes ce qui nous auoit amenés en leur païs, et particulierement

ce que nous pretendions dans les visites de leurs malades. Ils nous escouterent auec assez d'attention ; mais lors que nous estions sur le point de conclure, on vint inuiter ces Messieurs à vn festin, et par ce que le temps pressoit, il nous fallut briser, car il n'y a affaire d'importance qu'ils ne quittent pour vn festin. Ayant donc acheué, ils se regardent quelque temps, à qui parleroit, par deference. En fin celuy qui presidoit prenant la parole, repeta à la haste le principal de nostre discours, et insista particulierement sur ce que nous les aymions, et que ce n'estoit que par affection que nous les allions visiter, auec dessein de viure et mourir dans leur païs. Vn des plus âgez adiousta qu'il seroit à propos que ceste parole retentist par toute la terre ; qu'au reste nous les obligions grandement de les consoler dans leurs larmes ; que nos personnes leur estoient cheres ; que la ieunesse prist bien garde à ne pas faire vn coup dont tout le païs gemiroit. Tous enfin conclurent, auec des termes pleins de bien-veillance, nous inuitant à les visiter doresnauant. Voyla le naturel du païs : pour des paroles tant que vous en voudrez. Nous iugeâmes pourtant que nous auions pour lors tout sujet de satisfaction.

Depuis, dans nos visites nous fismes rencontre d'vn vieillard fort malade. Nos Nepueux, nous dit-il d'abord, soyez les bien-venus. Il changea bien-tost de compliment, quand il sçeut ce qui nous amenoit, car la colere luy montant au visage : C'est vous autres, dit-il, qui me faites mourir, depuis six iours que vous mistes le pied ceans, ie n'ay pas mangé, et ie vous ay veus en songe comme des personnes qui nous portez malheur ; c'est vous qui me faites mourir. Notez que parmy ces peuples il n'en faut pas dire dauantage pour faire fendre la teste à vn homme. En effect, nonobstant les belles promesses que ie viens de dire, nous remarquâmes par apres tant de froideur par tout, et vne si grande défiance de nous autres, que nous iugeâmes à propos de desister tout à fait de nos visites ; ioint que sur l'aduis que nous enuoya N. Pere Superieur, nous demeurâmes quelque temps à l'anchre pendant la tempeste. Il nous escriuoit de plus, qu'à l'issuë de ce festin qui auoit interrompu nostre conseil, ils s'estoient rassemblez, et auoient resolu entr'eux de tuer vn François, qui que ce fust.

Ils ne laissoient pas pourtant de nous consoler par leurs visites ; Dieu ce semble nous enuoyoit les Principaux pour estre informez de nostre procedé les vns apres les autres. Ce dernier mesme qui nous chassa si rudement de sa cabane, ne feignit pas de nous dire chez nous, qu'en verité il nous croyoit les autheurs de leur maladie. Vn autre se plaignit à nous qu'vn sien parent auoit expiré incontinent apres nostre visite.

Si nous estions aux prises en ceste habitation de la Conception, nos autres Peres ne l'estoient pas moins en celle de S. Ioseph : car ceste pointe de terre se refroidissoit de plus en plus en nostre endroit, à l'occasion des calomnies que quelques mauuais esprits alloient forgeants de iour en iour. Voicy bien d'autres bruits : quatre barques, ce dit-on, de ceux qui ne sont pas de nos parents (ils vouloient dire les Anglois), sont montez malgré tous les François, iusques à la Riuiere des Prairies ; et ceux qui les conduisent maintiennent que les robes noires sont la cause de toutes les maladies. Nous auions beau leur remonstrer par fortes raisons comme quoy la chose sembloit incroyable, ils perseueroient dans leurs pensées.

Nostre premier Chrestien nous aduisa d'vn autre bruit semblable à celuy dont nous escriuismes l'an passé, qui certes a eu vn grand cours : sçauoir que nous auions apporté de France vn cadaure, et qu'il y auoit sans doute dans nostre tabernacle quelque chose qui les faisoit mourir. Ces pauures gens s'en prennent à vn sort qu'ils cherchent par tout ; possible que ce bon homme, ou quelqu'vn de nos Neophytes, aura parlé trop cruëment de ce precieux depost ; car pour nous, nous ne leur en parlons qu'apres vne longue espreuue de leur foy.

Ce bruit icy n'estoit pas encore estouffé, qu'il s'en esleue vn autre. Nostre

crime estoit, ce disoient-ils, que nous nous estions logés au cœur du païs pour en procurer plus aisément la ruine totale ; pour quoy faire, nous aurions tué dans les bois vn petit enfant à coups d'alesnes, ce qui auroit causé la mort à tout plein d'enfans : le diable enrageoit peut-estre de ce que nous auions placé dans le ciel quantité de ces petits innocents. Bref nous voyla rebutez par tout ; si que taschant vn iour d'entrer dans l'esprit d'vn de leurs malades, qui est icy des plus considerables, et luy et ses parens nous chanterent poüilles. Ils s'ombragent de la moindre de nos actions : qui se plaint de ce que les matins nous tenons nostre porte fermée, possible, disent-ils, pour quelque sort ; qui nous soupçonne de quelque sinistre dessein, lors que sur le soir nous chantons nos Litanies. En vn mot ils concourent tous en ce point, que pour mettre fin à leurs miseres il falloit se desfaire de nous au plus tost, ou bien nous renuoyer en France. N'y eut pas iusques à vne floüette que nous auions fait mettre au haut d'vn sapin qui ne leur donna matiere de parler. Car, où auez-vous l'esprit, ce dit vn des plus qualifiez, vous autres mes Nepueux ? que veut dire ce morceau de toile que ie voy là si haut monté ? Mais ceste plainte se termina plaisamment, quand apres auoir sçeu qu'on la plaçoit-là, pour sçauoir de quel costé souffloit le vent, il nous reprit d'y auoir espargné la toile, à ce qu'on la vist de plus loing.

Nostre horloge ne paroissoit plus, à raison qu'ils la croyoient le Demon qui tuë ; et nos images enluminées ne leur representoient plus que ce qui arriuoit à leurs malades. A nous voir pourmener, sans plus, on croyoit qu'il y eust de la sorcellerie.

Voicy la nouuelle qui nous effraya le plus : le bruit est que N. Pere Superieur auoit esté massacré. Vn Sauuage tout effaré nous la vint apporter le premier. Deux Capitaines de consideration en dirent les particularitez aux autres de nos Peres, iusques à leur nommer le meurtrier. Nous voyla enfin comme de miserables excommuniez, car pour lors tout le monde nous quitte, et on ne nous regarde plus qu'auec effroy. Cét assassinat pretendu se respandoit par tout le Païs, lors que le Pere pour nous consoler se hasta de nous venir mettre hors de peine. Il alla d'abord visiter nostre Capitaine qui l'accueillit comme vn homme ressuscité. Les Anciens du bourg le vinrent bienueigner les vns apres les autres ; nous ne pûmes faire sçauoir de la santé du Pere, à l'habitation de sainct Ioseph, qu'apres la huictaine, faute de messager. Les lettres qu'ils nous escriuirent monstrent euidemment que la chose passoit pour veritable parmy ceux de leur bourgade. De fait, et le peu d'estat que ces peuples font de la vie d'vn homme, et la reputation de sorcier qui entraisne infailliblement la mort apres soy, nous font toucher au doigt les obligations sensibles que nous auons à celuy qui est le Maistre de nos vies.

CHAPITRE II.

Assemblée generale de tout le païs, où on délibere de nostre mort.

Il a pleu à Dieu nous exaucer, en ce qu'en fin il a fait naistre l'occasion d'vne assemblée generale, pour informer les Chefs du païs de ce que nous pretendons chez eux.

Il fut question de deliberer meurement sur vne guerre. Les Anciens de chaque bourg en concerterent auparauant par ensemble dans leurs conseils particuliers. Y estant inuitez nous leur fismes vn present de trois à quatre cent grains de pourcelaine (ce sont les pistoles du païs) ; c'estoit pour leur donner quelque tesmoignage comme nous prenions part aux interests du public. Or comme nous sçauions bien qu'on deuoit parler de nous en ceste assemblée generale. Le Pere Superieur tâchoit de

nous purger aupres des vns et des autres, en particulier sur les calomnies qu'on nous auoit imposées; mais ils estoient desja si aigris que les Capitaines qui nous estoient les plus fauorables, luy disoient nettement que la plus grande faueur que nous pouuions esperer, estoit d'estre chassés du païs et renuoyez à Kébec.

Enfin l'ouuerture de la grande assemblée se fit sur le soir du 4. d'Aoust, où apres les complimens ordinaires on ne toucha pour ce coup que les affaires de la paix auec leurs alliez, d'où ils consulterent quasi toute la nuict, auec la prudence qu'on ne se pourroit imaginer.

Le bon fut que sur la fin du conseil, N. Pere Superieur prenant sujet de répondre tantost à l'vn, tantost à l'autre de ces Conseillers, sur les poincts indifferents du Ciel, du Soleil et des Astres, il tomba insensiblement sur ceux de nostre Foy, et toucha puissamment ces esprits assez indifferents d'ailleurs, par la consideration des flammes eternelles.

L'autre assemblée s'ouurit sur les huict heures du soir ; ce conseil estoit composé de trois Nations, sçauoir de celle dite des Ours, nos premiers hostes, qui font en tout quatorze tant bourgs que villages ; ceux-cy tenoient vn des costez de la cabane, on nous plaça au milieu du mesme ; à costé l'opposite estoient les deux autres Nations, au nombre chacune de quatre bourgades bien peuplées. C'est icy qu'il s'agit du fait des robes noires, que l'on croit par tout estre la cause de tous les malheurs du païs. Ils deferent tous la qualité de President à vn certain vieillard aueugle, vn des plus recommandables de nostre bourg, et le plus âgé de la compagnie, respecté parmy les siens, par la reputation qu'il s'estoit acquise d'homme d'esprit et de conduite. Voicy à peu pres comme tout se passa.

Le premier des Capitaines met comme en la bouche d'Ontitarac (c'est ce President aueugle) les termes dont il se deuoit seruir pour faire l'ouuerture du conseil. Alors ce vieillard, d'vne voix tremblante et neantmoins assez forte, salüa ces Nations en general, et chacun des Chefs en particulier, se conioüissant auec eux de ce qu'ils s'estoient heureusement assemblez pour deliberer sur vne affaire la plus importante qui fust dans le païs. Puis il exhorte toute l'assistance à proceder serieusement en ceste occasion, où il s'agissoit de leur conseruation, car il est question de descouurir les autheurs de la maladie publique, et de remedier au mal : Parlez donc franchement, disoit-il, et que personne ne dissimule ce qu'il sçaura estre de la verité. Là dessus le Maistre de la feste solennelle des morts, qui est le chef du conseil de tout le païs, prit la parole, et exaggera l'estat déplorable de sa nation ; il conclud son discours en nous taxant comme personnes qui en auions de longue main quelque cognoissance. Il parloit si peu distinctement, que nous perdions beaucoup de ses paroles ; c'est pourquoy N. P. Superieur ayant representé que, puis qu'il s'agissoit de nous, il estoit à propos que nous comprissions bien tout ce qui se diroit, pour y pouuoir respondre. Nous montasmes plus haut, et prismes place auprés de ceux qui auoient les pieces les plus sanglantes à produire contre nous.

Ie ne sçache auoir rien veu iamais de plus lugubre que ceste assemblée : du commencement ils se regardoient les vns les autres comme des cadaures, ou bien comme des hommes qui ressentent desia les affres de la mort ; ils ne parloient que par souspirs, chacun se mettant à faire le desnombrement des morts et des malades de sa famille. Tout cela n'estoit que pour s'animer à vomir contre nous auec plus d'aigreur le venin qu'ils cachoient au dedans. Il ne se trouua personne qui prist ouuertement nostre defense ; et tel pensoit nous auoir grandement obligé de s'estre teû tout à fait. Ils estoient tous comme autant d'accusateurs qui pressoient viuement l'Arrest de nostre condamnation. Ils firent leur possible par leurs dites et redites, de surprendre le Pere en quelqu'vne de ses paroles. Deux vieillards nommément nous entreprirent, car les autres ne firent que rebattre viuement

ce que ceux-cy auoient dit : l'vn d'eux parla quasi en ces termes.

Mes Freres, vous sçauez bien que ie ne parle quasi iamais que dans nos conseils de guerre, et que ie ne me mesle que des armes ; neantmoins il faut que ie parle icy, puisque tous les autres Capitaines sont morts. Auant donc que ie les suiue au tombeau, il faut que ie me descharge, et peut-estre que ce sera le bien du païs, qui s'en va perdu ; tous les iours c'est pis que iamais, ceste cruelle maladie a tantost couru toutes les cabanes de nostre bourg, et a fait vn tel rauage dans nostre famille, que nous voyla reduits à deux personnes, et encore ne sçay-ie si nous eschaperons la furie de ce Demon. I'ay veu autrefois des maladies dans le païs, mais ie n'ay iamais rien veu de semblable, deux ou trois Lunes nous en faisoient voir la fin, et en peu d'années nos familles s'estant restablies, nous en perdions quasi la memoire : mais maintenant nous comptons desia vne Année depuis que nous sommes affligez, et ne voyons encore aucune apparence de voir bientost le terme de nostre misere. Ce qui nous a mis iusques à present le plus en peine, est que nous ne voyons goutte dans ceste maladie et que nous n'auons peu encor en descouurir la source. Ie vous diray ce que i'en ay appris depuis peu de iours ; mais auparauant il faut que vous sçachiez que ie parle sans passion, et que ie ne fais estat qne de dire la pure verité. Ie ne hays ny n'ayme les François, iamais ie n'ay rien eu à demesler auec eux, et c'est d'aujourd'huy que nous nous entrevoyons ; ie ne pretens point leur faire aucun tort, seulement ie rapporteray fidelement le discours d'vn de nostre nation reuenu fraischement de la traite de Kébec.

Ie serois trop long de rapporter icy les chefs de son accusation, qui consistoient en ie ne sçay quels sortileges pretendus, desquels nous aurions la cognoissance. Au reste il enrichit le tout de tant de belles paroles, et le deduisit auec tant de passion, que toute la compagnie receut ces fourbes comme des veritez. Notez que cét esprit malicieux, pour donner plus de couleur à ses contes, faisoit difficulté de receuoir le témoignage de ceux qu'il sçauoit estre descriez pour leurs mensonges ; mais s'il en reiettoit vn, il en rapportoit cinquante autres, prests, ce disoit-il, à soustenir son dire.

N. P. Superieur voulant parler, laissa quelque temps ietter son feu à ce Capitaine ; puis ayant demandé audience, luy ferma la bouche en peu de mots, par des raisons ausquelles il n'eut point de response ; la confusion de cét accusateur n'empescha pas qu'vn autre vieillard ne nous prist à partie auec autant de subtilité, que ce qu'il nous obiectoit estoit esloigné de la verité. Apres tout les Conseillers pressent importunément le Pere de produire ie ne sçays quelle piece d'estoffe ensorcelée qu'il gardoit à la ruine du païs, auec asseurance de vie sauue, au cas qu'il voulust aduoüer qu'elle estoit chez nous. Le Pere insistant tousiours sur la negatiue : Il n'importe, dit le President, lasche seulement le mot, mon Nepueu, ne crains point, il ne te sera fait aucun tort. En fin le Pere se voyant importuné et pressé si opiniastrément : Si vous ne me croyez, leur dit-il, enuoyez chez nous, qu'on y visite partout, et si vous craignez de vous tromper, comme nous auons diuerses sortes d'habits et d'étoffes, iettez tout dans le lac. Voyla iustement comme parlent les coulpables et les sorciers, repliqua-il. Comment donc veux-tu que ie parle? dit le Pere. Encore si tu nous disois ce qui nous fait mourir, dit vn autre. C'est ce que ie ne sçay pas, et ce que ie ne vous puis dire ; mais neantmoins, puis que vous me pressez si fort, il faut que ie parle.

Ie vous ay desia dit souuent, mes Freres, que nous n'auions aucune cognoissance de ceste maladie, et veritablement ie ne croy pas que vous en puissiez decouurir la source, cela vous est caché ; mais ie m'en vay vous exposer des veritez infaillibles. Apres leur auoir parlé hautement de la grandeur de nostre bon Dieu, de ses recompenses pour les bons, et des chastiments pour les meschants, il tombe sur le sujet de

la contagion, les causes de laquelle il ne deduisit qu'auec peine, pour les interruptions que ces Barbares luy faisoient. Le pis fut, que le President rompit tout le discours, en ce que, disoit-il, nous sommes apres pour recognoistre les autheurs de nos maladies; et comme si le Pere n'eust encore rien dit, il se met à le presser plus que iamais de monstrer ceste piece ensorcelée ; mais voyans qu'ils n'auançoient rien de ce costé-là, quelques-vns s'endorment, d'autres s'ennuyant s'en vont sans rien conclure. Vn vieillard entr'autres sortant, salüa le Pere ainsi : Si on te fend la teste, nous n'en dirons mot. Les principaux demeurerent, quoy qu'il fust desia apres minuict ; bref ils remirent la conclusion de tout au retour des Hurons, qui estoient descendus à Kébec ; ce fut vn coup de la tres-douce prouidence de Dieu en nostre endroit, veu les bonnes nouuelles que ceux-cy deuoient rapporter des François. Quelques-vns, ayans plus particulierement presté l'oreille aux discours du Pere, le prierent de les instruire des moyens qu'ils deuoient tenir pour appaiser Dieu. Le Pere tâchoit encore de les contenter là dessus; quand voyla tout à coup le Capitaine de nostre bourg, lequel iusques alors auoit gardé le silence par maxime d'estat, qui s'écrie : Hé quelles gens sont-ce-cy ! ils disent tousiours le mesme, ils ne se lassent point de nous tenir cent fois vn mesme langage; ils parlent sans cesse de leur Oki, c'est à dire, de ce grand Esprit qu'ils adorent, de ce qu'il a commandé, de ce qu'il defend, de l'Enfer et du Paradis.

Voyla toute l'issuë de ce miserable conseil. Plaise à la diuine Bonté le rendre heureux pour quelques-vns, qu'il aura possible touchés de sa saincte Parole. Si les effects n'en ont esté plus funestes, selon qu'ils auoient proietté, nous en sommes redeuables apres Dieu à la tres saincte Vierge, nostre recours ordinaire, ayant fait vœu en ceste occasion d'vne neufuaine de Messes en l'honneur de son Immaculée Conception.

Ce Capitaine de guerre qui parut le plus animé contre nous, se voyant si fort trompé de son attente, ne feignit pas de dire qu'il se repentoit de n'auoir pas retenu celuy des Nostres qui est arriué le dernier, et de ne l'auoir pas mis à la question, pour tirer de luy, disoit-il, toutes les veritez que ses freres nous celent : Ie l'eusse sans doute perdu et pris en quelqu'vne de ses paroles. Mais que pouuoit-il tirer d'vn homme qui ne pouuoit encore sçauoir ny entendre ce qu'on luy eûst demandé ?

Apres tout cela, vn de ces Messieurs nos Iuges, fut fort heureux de s'en venir passer chez nous le reste de la nuict, où nous l'accommodasmes comme nous mesmes, et la pluspart nous vinrent demander, qui vne chose, qui vne autre; mais il n'y a rien de si commun parmy les Sauuages que la mescognoissance. Par tout le païs on auoit eu fort mauuaise opinion de ceste assemblée ; plusieurs estoient dans l'attente de la nouuelle de nostre mort, et quelques-vns firent courir le bruit qu'vn de Chefs du conseil auoit leué la hache sur le Pere.

Les mauuais bruits s'augmenterent encor apres ce conseil. Vn certain de la nation des Arendahronons, disoit-on, ressuscité depuis peu, dit auoir rencontré en l'autre monde deux femmes, lesquels se disoient d'Angleterre, qui l'auiserent qu'il n'iroit pas encore au païs des Ames ; mais qu'estant reuenu en vie, il eût à brusler sa robe pour remedier à la maladie ; qu'au reste les robes noires qui demeuroient auec eux, auoient de mauuais desseins, auec resolution de ne s'en retourner en France, que lors qu'ils auront fait mourir tout le païs.

De fraische date, ie ne sçay quel Sauuage a pensé estrangler vn ieune garçon François proche nostre cabane; mais me voyant courir au bruit, le cruel gaigna au pied. Quelques autres ieunes esuentez ont couué de mauuais desseins sur quelques-vns des Nostres. Tout cela nous apprend à nous vnir fortement à celuy qui s'appelle la Vie par excellence.

CHAPITRE III.

Assistance particuliere de Dieu sur nous dans nostre persecution.

Bien que ce Conseil, dont ie viens de parler, ne determina rien à l'encontre de Nous, si causa-il de grandes alterations dans les esprits : en sorte que ceux qui auoient escouté iusques icy auec assez d'indifference les bruits qu'on semoit de nous, commencerent à entrer dans de grandes deffiances de nos façons de faire. Peu de temps apres vn des Oncles de Louys de saincte Foy nous vint voir, et nous ayant tiré à part nous aduisa, que plusieurs des Capitaines qui s'estoient trouuez au conseil, et auoient parlé contre nous, estoient tombez malades ; qu'il venoit de leur part pour sçauoir sur cela nos sentiments, en ce qu'ils auoient à faire pour recouurer leur santé. Ce nous fut vne belle occasion pour l'instruire. Il nous adiousta que les Anciens n'estoient plus en credit, mais bien que la ieunesse gouuernoit tout ; tesmoins, disoit-il, les deux sorciers qu'ils massacrerent n'y a pas long-temps. Nous nous apperceûmes assez où il visoit ; mais celuy qui craint Dieu, ne craint plus rien.

Le 3. d'Octobre, le feu prit à nostre cabane. Nous auions sujet de iuger probablement que c'estoit vn coup de quelque mauuais esprit ; et il y auoit desia long-temps qu'on nous auoit menacés de nous brusler tous, lors que nous y penserions le moins. Enuiron ce temps-là nostre flotte d'escorces, i'entends les Hurons descendus aux François, arriuerent. Ils estoient tous les plus contents du monde ; ils nous consolerent puissamment, quand ils nous firent entendre comme quoy tant de personnes signalées en vertu et en merite s'employent auec tant d'ardeur et de zele pour le salut de ces pauures abandonnez. Nous vismes des effects admirables de l'accueil qu'on leur fit au conseil que vous tinstes aux Trois Riuieres. Ils ne croyent plus, ce disent-ils, que nous les fassions mourir, attendu qu'ils n'ont rien veu ny ouy par delà, qui ne les esloignast grandement de ces sinistres soupçons.

Il est vray que c'est vn coup de Dieu qui donne iusques dans vn miracle, que vous leur ayez dit sur le sujet de leur maladie, non seulement la substance des choses que nous leur disons icy, mais aussi dans le mesme ordre, et dans la mesme suite que nous leur inculquons ; si qu'ils ont recognu distinctement, ce que nous auons souuent en la bouche, que la verité est vne par tout. Ce fut sans doute le sainct Esprit qui vous inspira de parler auec tant d'aduantage de nos saintes Images, que plusieurs d'entr'eux auoient prises auparauant pour autant de Demons. Ceste image du Sauueur, que vous fistes esleuer en l'air afin qu'ils la peussent tous voir, leur fit croire qu'vn objet que tant de monde respectoit publiquement ne pouuoit seruir à quelque magie noire et cachée. Nous benissons Dieu, de ce que sans nous estre communiqué, rien ne se pouuoit faire de plus à propos dans les necessitez où nous nous trouuions pour lors.

Tant y a que l'affliction et le desespoir auoit si fort troublé l'esprit de ces Barbares, que si par malheur ceux qui retournoient des Trois Riuieres eussent parlé de nous autres en termes moins fauorables, nous estions en proye à leur fureur ; mais vous les auiez tellement satisfaits, qu'ils fermoient la bouche à ceux qui ne nous aymoient pas, faisant cesser pour quelque temps la persecution publique ; ie dis publique, car quelques particuliers ne laisserent pas tousiours de nous donner de l'exercice ; et vn des parens du Capitaine Aënons, qui estoit mort aux Trois Riuieres, pensa faire vn mauuais coup en la personne d'vn des Nostres, qui auoit fait le voyage dans son canot. Voicy le precis de ce que ce bon Pere nous en manda. Quelques Sauuages, dit-il, vinrent chez nous, auec vne assez mauuaise volonté, ce me sembloit ; le plus ieune d'entr'eux tenant son Arc bandé, faisoit

mine de le vouloir décocher sur moy, disant à ses compagnons, c'est celuy-là ; cependant vn autre, pour me donner plus à cognoistre, m'appella par mon nom, luy donnant asseurance que c'étoit moy : en mesme temps vn de la troupe, regardant nos Images, les monstroit aux autres par mespris ; et lors il se fit vn petit bruit sourd entr'eux, comme s'ils se fussent animez à quelque mauuaise action. Ie ne sçay qui le destourna de me tirer cest heureux coup. Iusques icy le Pere ; mais voicy bien d'autres attaques.

Nous eusmes bien de la peine à nous desfaire de certains Sauuages venus exprés de la Nation du Petun, lesquels apres auoir veu et admiré nostre Chapelle, nous offrirent vne robe de castor, à ce que, disoient ces pauures gens, nous fissions cesser la maladie qui faisoit vn si grand rauage dans leur païs. Ce nous fut vne heureuse rencontre pour leur parler de nostre saincte Foy.

Peu apres vn de nos Amis nous vient dire tout hors d'haleine : Mes Nepueux, vous estes morts, les Attigueenongnahac vous viendront fendre la teste, lors que ceux du bourg seront allez à la pesche, ie l'ay appris du Capitaine. Nous iugeasmes cependant à propos de ne pas mespriser cét aduis, pour la probabilité que nous y voyons. Nous disposons donc nos domestiques à ce qu'ils se conformassent en tout cas aux saintes volontez de Dieu ; c'est la verité qu'ils se disposerent sainctement, mais en resolution neantmoins, disoient-ils, de ne pas mourir les bras croisez, ne se voulans pas laisser massacrer sans se mettre en defense. Pour nous autres nous estions resolus d'attendre paisiblement la mort deuant le sainct Autel.

Ie party aussi-tost de nostre Residence de la Conception, pour informer de tout ce qui se passoit, nostre P. Superieur, qui estoit en la Residence de sainct Ioseph. Sur le soir de mon départ, vn de nos meilleurs amis vint querir en haste les Peres que ie venois de quitter, pour comparoistre deuant ceux qui ne nous pouuoient souffrir en vie qu'à regret ; il nous parla en ces termes : Sus venez respondre au conseil, vous estes morts. Ils trouuerent tous les Anciens assemblez auec ce Capitaine qui nous auoit si mal traités aux autres conseils. D'abord cét homme leur parle brusquement sur le fait de la contagion, dont il attribuë la cause aux robes noires. Sur tout qu'Echon remontant au païs, il y a bien quatre ans, auoit dit que ce voyage ne seroit que de cinq ans ; que voyla le terme prefix tantost expiré ; que ce méchant homme auoit desia trop profité de leur ruine, et que partant on demande vn conseil general pour l'entendre là dessus et terminer l'affaire. Nos Peres sans s'estonner dirent qu'ils fissent à la bonne heure vn autre conseil quand il leur plairoit, que pour eux, ils y assisteroient volontiers. Et certes Dieu les assista bien en ceste rencontre : car s'ils eussent changé de visage ou chancelé en leur response, on estoit pour vuider sur le champ leur procés, ainsi que depuis ces barbares nous ont conseillé. En effect nous auons sçeu que la conclusion estoit prise de nous faire tous mourir.

N. P. Superieur vint en diligence pour comparoistre en personne en ceste nouuelle assemblée, estant bien aduerty par ceux de nos meilleurs Amis, que sans doute il basteroit mal pour luy et pour nous dans ceste confusion d'ennemis. A son arriuée il va salüer les plus remarquables du bourg, qui ne firent que baisser la teste, donnans à entendre par ceste posture que c'estoit fait de nous. Bref, Dieu voulut qu'vn seul Capitaine de nos Amis, à qui nous pouuions auoir recours, fust pour lors esloigné du bourg, peut-estre à ce que toute nostre esperance fust en celuy qui nous veut entierement à luy. Le Pere donc prend son temps pour dresser vne forme de testament, qu'il laisseroit entre les mains de quelques Chrestiens affidez, ainsi qu'ils s'y offrirent d'eux-mesmes, pour le porter en son temps à Kébec ; voicy les termes :

MON R. PERE,

Pax Christi.

NOVS sommes peut-estre sur le point de respandre nostre sang, et d'immoler nos vies pour le seruice de nostre bon Maistre Iesus-Christ. Il semble que sa bonté veuille accepter ce sacrifice de moy pour l'expiation de mes grands et innombrables pechez, et pour couronner dés ceste heure les seruices passez et les grands et enflammez desirs de tous nos Peres qui sont icy.

Ce qui me donne la pensée que cela ne sera pas, est d'vn costé l'excez de mes malices passées, qui me rendent du tout indigne d'vne si signalée faueur; et d'autre costé, par ce que ie ne croy pas que sa Bonté permette qu'on fasse mourir ses ouuriers, puisque par sa grace il y a desia quelques bonnes âmes lesquelles reçoiuent ardemment la semence de l'Euangile, nonobstant les mesdisances et persecutions de tout le monde contre nous. Mais d'ailleurs ie crains que la diuine Iustice, voyant l'opiniastreté de la pluspart de ces Barbares en leurs folies, ne permette tres-iustement qu'ils viennent à oster la vie du corps à ceux qui de tout leur cœur souhaitent et procurent la vie de leurs âmes.

Quoy que c'en soit, ie vous diray que tous nos Peres attendent le succez de ceste affaire auec vn grand repos et contentement d'esprit. Et pour moy ie puis dire à V. R. auec toute sincerité, que ie n'ay pas eu encore la moindre apprehension de la mort pour vn tel sujet. Mais nous sommes tous marris de ce que ces pauures Barbares par leur propre malice bouchent la porte à l'Euangile et à la grace. Quelque conclusion qu'on prenne, et quelque traitement qu'on nous fasse, nous tascherons auec la grace de Nostre Seigneur de l'endurer patiemment pour son seruice. C'est vne faueur singuliere que sa Bonté nous fait, de nous faire endurer quelque chose pour son amour. C'est maintenant que nous nous estimons vrayement estre de sa Compagnie. Qu'il soit beny à iamais de nous auoir, entre plusieurs autres meilleurs que nous, destinez en ce païs, pour luy ayder à porter sa Croix. En tout, sa sainte volonté soit faite; s'il veut que dés ceste heure nous mourions, ô la bonne heure pour nous! s'il veut nous reseruer à d'autres trauaux, qu'il soit beny; si vous entendez que Dieu ait couronné nos petits trauaux, ou plustost nos desirs, benissez-le: car c'est pour luy que nous desirons viure et mourir, et c'est luy qui nous en donne la grace. Au reste si quelques-vns suruiuent, i'ay donné ordre de tout ce qu'ils doiuent faire. I'ay esté d'aduis que nos Peres et nos domestiques se retirent chez ceux qu'ils croyront estre leurs meilleurs amis; i'ay donné charge qu'on porte chez Pierre nostre premier Chrestien tout ce qui est de la Sacristie, sur tout qu'on ait vn soin particulier de mettre en lieu d'asseurance le Dictionnaire et tout ce que nous auons de la langue. Pour moy, si Dieu me fait la grace d'aller au Ciel, ie prieray Dieu pour eux, pour les pauures Hurons, et n'oublieray pas Vostre Reuerence.

Apres tout, nous supplions V. R. et tous nos Peres de ne nous oublier en leurs saincts Sacrifices et prieres, afin qu'en la vie et apres la mort, il nous fasse misericorde; nous sommes tous en la vie et à l'Eternité,

De vostre Reuerence,

Tres-humbles et tres-affectionnez seruiteurs en Nostre Seigneur,

IEAN DE BREBEVF.
FRANÇOIS IOSEPH LE MERCIER.
PIERRE CHASTELLAIN.
CHARLES GARNIER.
PAVL RAGVENEAV.

En la Residence de la Conception, à Ossosané, ce 28 Octobre.

I'ay laissé en la Residence de sainct Ioseph les Peres PIERRE PIIART, et ISAAC IOGVES, dans les mesmes sentimens.

Voyla les pensées que Dieu nous inspiroit alors. Or en ceste extremité d'affaires, nostre recours fut au grand saint Ioseph, faisants tous vœu à Dieu de dire neuf iours consecutifs la saincte Messe en son honneur, lesquelles nous commençasmes le iour des Saincts Simon et Iudes. De plus, comme il estoit important que ce peuple sceût l'affection que nous auions à leur bien, et le peu d'estat que nous faisions de ceste vie miserable, le Pere trouua bon de les inuiter à son Atsataïon, c'est à dire festin d'Adieu, tel qu'ils ont coustume de faire quand ils approchent de la mort. Nostre cabane regorgeoit de monde ; il eut là vne belle occasion de leur parler de l'autre vie ; le morne silence de ces bonnes gens nous attristoit plus que nostre propre danger.

Cependant vn, deux et trois iours s'écoulerent auec l'estonnement de tout nostre bourg, sans que ces Messieurs nous menacent plus de mourir dans leur assemblée. Ie ne sçay pas si le diable auoit mutiné ces Barbares contre nous ; si puis-ie dire que nous n'auions pas encor acheué nostre neufuaine, que toutes ces tempestes s'appaiserent ; en sorte qu'eux-mesmes s'en estonnoient entr'eux auec raison. Pouuons nous pas esperer qu'vn iour ce grand Patron de nos Infideles fera paroistre des effects encore plus admirables dans le changement de leurs cœurs ? Tant y a que depuis le 6. de Nouembre que nous acheuasmes nos Messes votiues à son honneur, nous auons iouy d'vn repos incroyable, nous nous en emerueillons nous-mesmes de iour en iour, quand nous considerons en quel estat estoient nos affaires il n'y a que huict iours.

CHAPITRE IV.

Des Hurons baptisez ceste année 1638.

Si nous auons trouué la porte fermée aux autres bourgades, où les deux et trois cens mouroient, helas sans assistance ! Dieu nous a disposé en ce bourg des esprits et des oreilles, qui ont receu tres-volontiers sa saincte parole. Nous auons baptisé plus de cent personnes tant hommes faits, que petits enfans, dont quarante-quatre sont maintenant, comme nous croyons, dans le Ciel ; au moins sommes-nous bien asseurez de vingt-deux petites Ames innocentes, que la mort a tirées du berceau, et la grace du S. Baptesme a mises au nombre des bien-heureux. La plus grande de nos peines estoit de sçauoir ceux qui estoient malades, tant ceste recherche leur estoit odieuse. Vous n'aymez que les malades et les morts, nous disoit-on. Si que sans cesse nous faisions la ronde par les cabanes : car souuent tel estoit pris et emporté en moins de deux iours. Le plus ordinaire de nos mestiers estoit celuy de Medecins, en dessein de decrediter de plus en plus leurs sorciers, auec leurs regimes imaginaires ; quoy que pour toute medecine nous n'eussions rien à leur donner qu'vn petit morceau d'escorce de citron, ou citroüille de France qu'ils appellent, ou quelques grains de raisin dans vn peu d'eau tiede, auec vne pincée de sucre : tout cela pourtant, auec la benediction que Dieu luy donnoit, faisoit des merueilles, et à les entendre rendoit la santé à plusieurs. Nous estant trouuez au bout d'vn peu de conserue de trois ou quatre ans, il nous fallut, pour contenter ces pauures languissans, lauer et tordre dans vn peu d'eau le papier qui luy auoit seruy d'enueloppe ; ceste eau sentoit plus le papier et l'encre que le sucre, et cependant c'est vne chose incroyable comme ces pauures gens la trouuoient bonne. Dieu benie ces cœurs charitables qui nous

enuoyerent il y a deux ans quelques onguents : ils seront bien consolez d'entendre que ce qui n'est ordonné que pour les corps, a seruy pour guerir quantité d'âmes abandonnées. Ie ne sçay comme cela se fait, mais on n'a icy aucune horreur de ce qui feroit bondir le cœur en France. Aussi nostre plus grand creue-cœur est, qu'apres toutes ces assistances pour le corps, la pluspart de ces âmes abandonnées se rebutent à l'ouuerture de nostre saincte creance ; tant il est mal-aisé de ramener vn pauure Sauuage à son Createur. C'est pitié de voir icy le domaine que le Diable va exerçant sur vn esprit infidelle ! par exemple, si vous leur parlez de l'Enfer, ils vous respondront froidement, qu'ils ne voudroient pas aller ailleurs qu'auec leurs Parents qui y sont desia. O que ces difficultez nous font cognoistre le peu que nous pouuons ! c'est pourquoy nostre refuge ordinaire apres Dieu, est en la bien-heureuse Vierge, sa saincte Mere, et à son tres-glorieux Espoux sainct Ioseph. Le cœur nous dit, que c'est par ces sacrez canaux que Dieu veut faire couler sur nous et nos Sauuages les torrens de ses graces.

Voicy les choses plus notables dans quelques Baptesmes. Vn des nostres venoit de baptiser vne fille, qui n'attendoit que la mort, quand quelques-vns des parents de la malade entrent, parmy lesquels vne femme tenoit vn petit enfant d'enuiron deux mois ; il apprend que c'est vn pauure orfelin qui ne tette quasi plus ; il le baptise, du consentement de celle qui le portoit. Le lendemain la malade meurt, et ce petit innocent estant pris de la contagion, s'en alla bien-tost tenir son rang parmy ses semblables.

N. Pere Superieur, pendant son dernier voyage pour le conseil, eut aduis qu'vne pauure femme d'assez bon naturel luy vouloit parler ; il ne fut pas plustost entré dans la cabane, que ceste pauure malade luy dit assez haut : O Echon, que i'ay eu ceste nuict vn beau songe ! il m'a semblé voir vn ieune homme vestu d'vne robe blanche comme neige, et beau comme vn François, qui alloit baptisant tout nostre bourg ; ie prenois grand plaisir à le voir : et maintenant ie te pries de me baptiser. Le Pere l'instruisit pour ce qui estoit du songe, et luy expliqua le Catechisme auec beaucoup de consolation de part et d'autre. La cognoissance qu'elle eut des peines de l'Enfer, et des joyes du Paradis, luy firent souhaitter et demander le sainct Baptesme auec plus d'instance. Il n'y auoit rien en apparence qui pressast du costé de sa maladie, mais le Pere se sentant inspiré fortement, luy accorda sa requeste. Elle ne passa pas deux iours sans aller receuoir dans le Ciel la recompense de sa Foy.

Dans le mesme mois, Dieu attira à soy vn ieune enfant de quatre ou cinq ans, par vne faueur bien particuliere. Nous parcourions les cabanes, lors qu'vne fille toute espleurée nous vient au deuant : Helas ! disoit-elle, le pauure enfant vient de mourir. Nous rentrons (car nous n'en venions que de sortir), nous trouuons le pauure petit qui tiroit à la fin, nous le baptisons du consentement de son grand Pere ; deux heures apres il estoit au Ciel. Il auoit esté rapporté le mesme iour du bord de l'eau, où ses parents estoient à la pesche, et n'estoit tombé malade que du iour precedent.

Vn petit innocent de deux mois n'auoit pas la mine de la faire bien longue : vne fille qui le portoit sur son dos, selon leur coustume, s'amusant apres le Chapellet d'vn des Peres, l'autre le baptise lestement ; le pauure petit n'attendoit que ceste faueur du Ciel pour s'y enuoler.

CHAPITRE V.

La Conuersion de Ioseph Chi8atenh8a, natif de ce bourg d'Ossossané.

Il faut icy que quelques-vns de nos François corrigent l'imagination qu'ils ont euë de nos Sauuages, se les figurant comme des bestes farouches, pour n'auoir rien d'humain que l'Economie exterieure du corps. Voicy vn Neophyte entre les autres à qui Dieu a touché le cœur, qui ne cede en rien au plus zelé Catholique de la France.

Ce Sauuage, surnommé Chi8atenh8a, en danger de mort, receut le 16. d'Aoust le nom de Ioseph au Sainct Baptesme ; deslors il ne nous promettoit rien de mediocre, mais depuis sa foy a esté tellement esprouuée par la persecution, et va tous les iours cooperant auec tant de fidelité aux graces de Dieu, que si ceste infinie misericorde, qui l'a preuenu si auantageusement de ses benedictions, luy donne la grace de perseuerer, il est pour seruir de modele à tous les croyants de ceste nouuelle Eglise. Ie me persuade assez que tant d'âmes sainctes, qui, par les secours qu'elles rendent continuellement à ces Missions, et par leurs feruentes prieres ont veritablement engendré en N. Seigneur ces premiers Chrestiens, seront bien aises de sçauoir que leurs enfants spirituels commencent desia à begayer.

Ce braue Neophyte est âgé de trente-cinq ans ou enuiron, et n'a quasi rien de Sauuage que la naissance. Or quoy qu'il ne soit pas des plus accommodez de ce bourg, il est neantmoins d'vne famille des plus considerables, et neueu du chef de ceste Nation. Il a l'esprit excellent, non seulement en comparaison de ses compatriotes, mais mesme, à nostre iugement, il passeroit pour tel en France. Pour sa memoire nous l'auons souuent admirée : car il n'oublie rien de ce que nous luy enseignons, et c'est vn contentement de l'entendre discourir sur nos Saincts Mysteres. Dés sa ieunesse il s'est engagé dans le mariage, et n'a eu iamais qu'vne seule femme, contre l'ordinaire des Sauuages, qui ont coustume en cét âge d'en changer quasi en toutes les saisons de l'année ; il n'est point ioüeur, et ne sçait mesme manier les pailles, qui sont les cartes du païs ; il n'vse point de Petun, qui est comme le vin et l'yurongnerie du païs ; s'il en fait chaque année en vn petit jardin proche sa cabane, ce n'est, dit-il, que par passe-temps, ou pour en donner à ses amis, ou pour en achepter quelques petites commoditez pour sa famille ; il ne s'est iamais seruy de sort pour estre heureux, à leur opinion, soit au jeu, soit à la pesche, etc. qui est toute l'ambition de ces pauures Barbares : et mesme son Pere en ayant laissé vn apres la mort, dont il s'estoit, dit-on, seruy heureusement plusieurs années, le pouuant prendre pour luy, il ne s'en est pas mis en peine, se contentant de sa petite fortune ; iamais il ne s'est adonné aux festins diaboliques. Adjoustez à tout cela vn beau naturel, docile à merueilles, et contre l'humeur du païs, curieux de sçauoir.

Le premier coup de grace qui l'ébranla, ce fut le premier discours que fit iamais le P. Superieur en vn de leurs conseils au sujet de leur feste des Morts : car il demeura deslors si fort affectionné et à nous et à nos Saincts Mysteres, que peu apres il presenta au P. Superieur vn sien petit fils pour estre baptisé, et en suite, comme il disoit, pour aller au Ciel. Presque en mesme temps le Pere consolant ceux de son bourg, sur la maladie qui rengregeoit de iour en iour, et leur ouurant les moyens les plus efficaces pour appaiser Dieu, ce bon Sauuage fut tellement touché, que deslors il se rendit à la raison et au S. Esprit. Il commence donc à prier Dieu de soy-mesme, à rouler en sa pensée ses SS. Commandements, lesquels il iugeoit si raisonnables, à se mocquer de ses songes ; bref il passe desia pour Chrestien parmy les siens. *Beatus quem tu erudieris Domine, et de lege tua docueris eum.*

Depuis nostre demeure en sa bour-

gade, il nous est tousiours venu visiter, auec vne tres-grande consolation de part et d'autre ; son entretien le plus ordinaire n'estoit que de Dieu et de sa loy, et ce qui est bien rare parmy nos Sauuages, iamais il ne nous demandoit rien, quoy qu'il n'ignorast pas l'affection que nous auions pour luy. Il procuroit aux petits enfants le S. Baptesme, et Dieu le luy procura par le danger d'vne fieure pestilentielle, qui sembloit le vouloir estouffer ; il ne s'en sentit pas plustost frappé, que tout esmeu qu'il estoit, il accourt chez nous, nous prie de l'instruire comme quoy il se deuoit comporter pendant sa maladie, au cas qu'il pleût à Dieu, ce disoit-il, l'affliger comme les autres, et de quelle sorte de remedes il luy seroit permis de se seruir. Ce fut pour nous vne consolation bien sensible, d'entendre les beaux actes de resignation que faisoit ce bon Proselyte dans nostre Chapelle.

Le lendemain nous le trouuasmes assez mal : ô que Dieu luy auoit touché le cœur ! doutant si vn certain remede estoit permis, il nous fait chercher par les cabanes. Mes freres, disoit-il, si vous me dites que ceste medecine desplaist à Dieu, i'y renonce dés maintenant, et pour rien du monde ie ne m'en veux seruir. Il nous obeïssoit en tout fort ponctuellement, non seulement pour la conduite de son âme, mais mesme pour le regime de sa santé. Arriua que l'ayant couuert pendant l'accez, il demeura ainsi tout le iour auec assez d'incommodité, iusques à nostre retour ; et lors il nous fit rougir, nous demandant auec sa candeur naturelle, s'il pouuoit se mettre vn peu plus à l'air. Iugeants enfin que le mal pressoit, nous luy parlasmes de son Baptesme : Ce n'est pas à moy, dit-il, à parler là dessus, non ce n'est pas à moy. Mais la sincerité de son cœur parut bien-tost, en ce qu'il adiousta incontinent : Ie vous ay si souuent tesmoigné que ie croyois, ie vous ay cent fois demandé le Baptesme, et depuis le temps de ma maladie vous ne m'estes iamais venu voir, que ie n'aye dit en moy-mesme : Hé que ne me baptisent-ils ? c'est à eux à en disposer, car ils sçauent trop bien que i'en seray tres-content. Son Baptesme donc, et le nom de Ioseph, luy remplirent le cœur de consolation, se voyant en estat comme il pensoit d'aller au Ciel. Il continuë dans sa resignation amoureuse à la saincte volonté de Dieu, pour la vie ou pour la mort. Et c'est par ce beau chemin que Dieu l'a tousiours conduit depuis sa conuersion, ne desirant en ce monde que le bon plaisir de son Createur.

Quel cœur ne se fust attendry de voir vn Sauuage au lict de la mort, parler non seulement en vray Chrestien, mais aussi en bon Religieux. Ce spectacle seul nous essuyoit le peu de ressentiment que nous pouuions auoir de tout ce qui se brassoit pour lors contre nous. Vn de nos souhaits estoit, que quelques personnes qui sont en France eussent le bien de voir ce que nous ne pouuions voir sans larmes de deuotion. Dans le plus fort de la resuerie, on ne luy parloit pas plustost de nostre bon Dieu, qu'il reuenoit à soy auec des actes de vertu, capables de toucher les plus endurcis. Il ne sçauoit quels remerciements nous faire, pour les petits seruices que nous luy rendions, selon nostre petit pouuoir.

Nous attribuons sa santé à son sainct Patron, car il parut hors de danger deux iours apres que nous l'en suppliasmes de bon cœur. Dieu sans doute, disoit-il, aura eu esgard à ma resignation : maintenant donc, puis qu'il luy a pleu me rendre la santé, ie suis resolu de luy estre tres-fidelle toute ma vie ; ie feray en sorte que les autres le cognoissent. Depuis nous auons admiré tous les iours en ce Sauuage les effects de la grace de Dieu ; c'est assez de dire que l'escolier va surpassant de beaucoup l'esperance de ses Maistres. Son festin de conjoüissance qu'il fit, selon leur coustume, fut veritablement vn des beaux Auditoires qu'on puisse voir ; là ce nouueau Predicateur fit merueilles, commençant par le *Benedicite* des Chrestiens, qu'il dit tout haut en sa langue, les loix du banquet n'y contribuant pas peu, qui portent que le Maistre du festin

se contente d'entretenir les conuiez ; tous l'admirerent, et disoient entr'eux qu'il auoit vn grand esprit, et s'estonnoient de le voir dans la resolution de viure en Chrestien.

CHAPITRE VI.

La conduite de Dieu sur nostre nouueau Chrestien.

Deslors que nostre Ioseph eut recouuré ses forces, il vint remercier Dieu en nostre petite Chapelle de la santé qu'il auoit reçeuë de luy, luy promettant de mieux viure cy-apres, et de faire profession publique de son seruice. La vie qu'il a menée depuis n'a en rien démenty ceste saincte et genereuse resolution. Vn mot de ses vertus plus insignes.

Sa Foy. Il est si bien fondé en la Foy, qu'il fait grand scrupule de faire quoy que ce soit, deuant que d'auoir offert à Dieu son action ; iusques-là qu'il se plaignit vn iour à nous de ce qu'il visitoit par fois ses parents, sans considerer si Dieu agréeroit ses visites. Pendant sa pesche ou sa chasse, il s'adresse à Dieu luy disant de cœur : Vous qui auez tout fait, vous estes le Maistre des animaux, si vous en faites tomber quelqu'vn dans mes pieges, soyez beny ; sinon, ie ne veux que ce que vous voulez. Il ne manque pas de venir prier Dieu en nostre Chapelle, le matin et le soir, où il employe chaque fois vn bon quart-d'heure ; il fait quantité d'actes d'Adoration, lesquels il termine par celuy de la contrition ; il n'a pas de honte de s'agenoüiller et prier Dieu en presence des autres, sans s'interrompre pour ceux qui sortent et entrent dans sa cabane.

Son Esperance. En moins d'vn mois, sa cabane et celle de son Frere fut pleine de malades ; il perdit quantité des siens et sur tout le dernier de ses enfans, qui estoit le cœur de son cœur. Ces afflictions domestiques ne le troublerent aucunement, il ne chancela pas dans l'esperance qu'il auoit en celuy qui l'éprouuoit ; il apprit à tous ses malades la pratique de l'entiere resignation d'eux-mesmes entre les mains d'vn si bon Pere. Iamais il ne permit qu'aucun Sorcier, qui sont icy les Medecins, mist le pied dans sa cabane. Tout son recours estoit à Dieu, qu'il prioit ardemment pour leur santé. Il eût bien de la peine à se roidir contre les reproches de ses parents, qui luy remonstroient le danger manifeste de mort. ensemble l'experience qu'ils pensent auoir de leurs remedes ou sortileges. Son courage anima mesme son beau-frere à fermer la bouche à sa femme languissante, qui auoit songé ie ne sçay quel festin : N'importe, luy dit ce bon homme, que tu meures, pourueu que Dieu soit obey. Son premier soing qu'il prenoit des malades, c'estoit de les faire baptiser sans attendre l'extremité. Nous baptisasmes son aisné âgé de six à sept ans, croyants qu'il n'en eschaperoit pas ; il receut le nom de nostre sainct Fondateur. Celuy qui nous contenta le plus, ce fut vn sien nepueu à l'âge de dix-neuf à vingt ans, que nous appellasmes Pierre, il est Dieu mercy l'imitateur de son bon Oncle. Il y auoit du plaisir à parler de Dieu aux malades dans ceste grande cabane de cinq familles. Trois de ses petites niepces, dont la plus âgée est d'enuiron de dix à douze ans, et les deux autres de cinq à six, toutes filles d'esprit, furent du nombre ; elles receurent au Baptesme les noms des Sainctes Agathe, Cecile et Therese. Il procura le nom d'Anne à sa belle-sœur, laquelle, Dieu mercy, retourna en santé, auec vn petit poupon à la mammelle, qui suruescut au grand estonnement de tout le monde. Voyla bien des malades dans vne cabane, mais aussi voyla de grandes faueurs du Ciel en peu de temps ! Or pour reuenir à nostre Pere de famille, il nous creuoit le cœur à tous, en l'offrande heroïque qu'il alloit reïterant de son Benjamin ; car pour vaincre le sentiment naturel que luy donnoit le danger de ce cher enfant, il l'offroit cent fois le iour

à Dieu, auec des termes d'vne confiance vrayement Chrestienne ; par fois il le prenoit entre ses bras, et parloit à ce petit, comme s'il eût eu bien de la raison : Thomas, mon cher enfant, luy disoit ce bon Pere, nous ne sommes pas les Maistres de ta vie, si Dieu veut que tu ailles au Ciel, nous ne sçaurions te retenir sur terre. Iugeant enfin qu'il alloit mourir : Vous m'auez, nous dit-il, enseigné ce que ie deuois dire à Dieu pour sa santé, dites-moy maintenant comme ie m'adresseray à luy quand il sera mort. O que ceste demande nous fut sensible ! Ce petit Ange s'estant enuolé au Ciel, nous iugions à propos d'attendre vn peu, et laisser couler les premieres larmes ; mais il vint luy-mesme nous en apporter la nouuelle. Nous le menasmes deuant le sainct Sacrement, où il parla en vray Abraham. Nous allasmes pour consoler la pauure Mere, et assister aux funerailles : la saison n'est pas encore d'obtenir de ces peuples que nous ayons vn cimetiere particulier.

Sa Charité. Il ayme Dieu auec tant de sincerité, que nous sommes rauis de l'entendre par fois parler à Dieu dans ses prieres (car nous le faisons encore prier à haute voix) ; il les fait auec des sentiments qu'il n'a peu apprendre que du sainct Esprit. Il ne sçait bonnement de quels termes se seruir, pour luy faire les remerciements de luy auoir donné la foy. Il prie Dieu tous les iours pour toute sa Nation, de si bonne grace, qu'il faudroit estre de bronze pour n'en estre pas esmeu. Il trouue de soy-mesme de iour en iour de nouueaux motifs, pour former des actes de contrition, concluant ainsi d'ordinaire : Ouy mon bon Dieu, ie vous honoreray toute ma vie, et vous aimeray de tout mon cœur ! Il nous asseura vn iour que les pensées du Ciel et de la bonté de Dieu luy touchoient le cœur, plus que celles de l'Enfer ne luy donnoient de crainte. Il fut vne autre-fois bien surpris, quand ayant manqué à se trouuer à la Messe le Dimanche, il nous dit tout esperdu qu'il estoit : Comment donc, aurois-ie bien fait vn peché grief ? ie ne le pense pas, car vous ne m'auiez pas encore parlé de ce peché. Aussi, luy dismesnous, il n'y a que ton ignorance qui t'excuse. L'estant allé voir sur le soir, nous le trouuasmes tout pensif : Ah ! ce dit-il, mes Freres, i'ay fait vne faute ce matin, mais i'en demande pardon à Dieu de tout mon cœur. Dans l'explication du sainct Sacrement de Penitence, il fut tout consolé de la bonté de Dieu, qui nous a laissé vn moyen si facile et si efficace pour rentrer en sa grace. Il auoit fait partie pour aller à quelques lieuës d'icy assister vn sien nepueu en quelque ouurage, où il alloit, à son dire, d'autant plus volontiers que Nostre Seigneur nous commandoit de nous entr'aymer les vns les autres ; mais ayant sceu que le lendemain c'estoit le vray iour (c'est ainsi qu'en leur langue nous exprimons le Dimanche), il voulut differer à vn autre. C'est bien assez, disoit-il, d'auoir fait la premiere faute, sans en faire vne seconde ; que si on me demande la cause de mon retardement, ie veux bien qu'on sçache que i'aime Dieu, et que ie fais estat de ses sainctes Ordonnances. En vn mot, tout son deduit est de s'entretenir des choses de Dieu ; ce qui nous est vn grand aduancement pour la langue, car il s'énonce brauement et en bon termes.

Ie serois trop long, si ie voulois raconter par le menu toutes les autres circonstances de ses vertus ; ie me contenteray de dire ce qui ne se peut assez dire : 1. Qu'il a vne horreur extreme du peché, ne nous parlant quasi iamais, qu'il ne nous propose quelque cas de conscience, laquelle il a tres-delicate. 2. Qu'il presche hautement et à toutes rencontres Iesus-Christ, et d'exemple et de paroles ; il le fit bien paroistre dans les conseils dont i'ay parlé cy-dessus. Nommément il est admirable en l'instruction continuelle de sa cabane, leur inculquant à tout propos les Saincts Commandements de Dieu. 3. Qu'il a vne particuliere communication auec Dieu, le priant chaque iour la larme à l'œil, à ce qu'il luy plaise regarder en pitié son pauure païs. Si que c'est vne de nos plus sensibles consolations, de

nous trouuer auprez de luy quand il fait ses prieres, sur tout son action de grace apres la Communion. 4. Deuant et apres les instructions qu'on luy fait, il y a du plaisir de le voir à genoux pour demander la grace de l'Esprit diuin ; iusques-là qu'il s'est captiué luy-mesme à apprendre cét hyuer à escrire, pour retenir et repeter ce qu'on luy dit, mais sur tout pour remarquer, disoit-il, plus clairement le nombre de ses pechez. 5. Il s'adonne à vne pureté de conscience incroyable, se iettant souuent à nos pieds pour se confesser, faisant scrupule de la moindre chose. 6. Il se tiendra par fois en prieres les trois quarts-d'heure entiers à deux genoux, qui est vne posture tres-difficile à vn Sauuage. 7. Au reste c'est merueille des forces que Dieu luy donne pour combattre à tout propos les grandes difficultez que le Diable luy va suscitant par ceux de sa Nation, qui à l'inuiter à leurs festins infames et superstitieux, qui à se mocquer ouuertement de luy. Il nous dit vn iour auec sa naïfueté ordinaire : Ouy, mes Freres, ie suis tellement resolu de garder iusques à la mort la fidelité que i'ay voüée à mon Dieu, que si quelqu'vn me vouloit faire retourner à mes premieres folies, il m'arracheroit plustost la vie. Bref, le precis de sa deuotion consiste en vne saincte tendresse de cœur que Dieu luy donne pour le grand et amoureux respect qu'il porte au sainct Sacrement, pour l'honneur qu'il rend à son Ange gardien et son grand Patron, pour recommander à la saincte Vierge son païs, et les âmes des fidelles Trespassez.

Du commencement vne seule chose luy faisoit de la peine, c'estoit quand nous l'asseurions que Dieu a de coustume d'esprouuer ses plus fidelles seruiteurs par les souffrances et les tribulations ; de fait il nous disoit nagueres, qu'à propos de l'histoire de Iob il auoit souuent dit à Dieu : Mon Dieu, ie vous prie ne faictes pas espreuue de ma foy, vous cognoissez mes plus secrettes pensées, vous sçauez que c'est tout de bon que ie croy en vous, helas ne m'affligez point. Mais ceste infinie bonté qui le comble de iour en iour de nouuelles graces, luy fit bien peu apres changer de sentiment et de langage.

Ie finiray ce Chapitre, en disant, que sa constance au bien l'a rendu remarquable luy et toute sa famille, non seulement à ceux du bourg, mais mesme à tout le païs, en sorte qu'on en parle fort diuersement : les plus raisonnables l'ont admiré, et l'admirent encore tous les iours ; d'autres s'en mocquent, et appellent sa famille, par derision, la famille des Croyants. Il s'en est trouué quantité qui luy ont reproché les dangers où il se mettoit luy et les siens, ne se voulant seruir des remedes de tout le païs. Bref, le bruit a esté quasi vniuersel, que ces bons Chrestiens s'estoient possible associez auec nous pour perdre toute leur nation par maladie. Où Dieu l'a le plus esprouué, eu égard aux langues mesdisantes, ce fut à mon aduis en vn voyage qu'il fit pour la chasse de l'Ours : car bien que ceux qui songent icy le mieux et croyent ce qu'ils ont songé, passent, par vne tromperie diabolique, pour les meilleurs chasseurs ; nostre Chrestien neantmoins, qui se mocquoit de tous les songes, retourna les mains vuides, auec le mespris, ce luy sembloit, de nostre saincte Foy dans l'esprit de ses compagnons, lesquels attribuants le bon-heur de leur chasse à leurs songes, luy donnerent bien du sujet de patience, et le gausserent sanglamment sur sa croyance. Il tint bon cependant, se retranchant tousiours dans l'entiere et forte resignation à la saincte volonté de Dieu.

CHAPITRE VII.

Iour de S. Ioseph solemnel dans les Hurons pour quelques circonstances.

Deslors que nous vismes nostre bon Ioseph dans le train d'vn veritable Chrestien, nous souhaitasmes la mesme grace à sa femme pour le bien de toute sa famille: car bien qu'elle creust en Dieu, elle ne se desfit pas si tost de tout ce qui estoit contraire à la loy de Dieu. Il pleut donc enfin, comme nous croyons, au grand sainct Ioseph, Patron de ceste famille et de tout le païs, luy toucher le cœur, en sorte que nous iugeames à propos de disposer son Baptesme pour le iour de sa feste. La veille de ce beau iour, son mary fit vn festin solemnel à ses parents et à ses amis les plus considerables du bourg, où nous assistasmes. Il le commence par la benediction de l'Eglise, et pendant que la chaudiere se vuide, il les entretient brauement; voicy ce qu'il leur disoit: Mes Freres, ie veux bien que vous sçachiez que ma femme est entierement resoluë de croire en Dieu et le seruir, et que dés maintenant elle abandonne pour iamais toutes les superstitions du païs, pour estre baptisée. Pour moy et le reste de nostre famille, nous auons tous esté baptisez pendant la maladie. Echon paracheuera seulement quelque chose qui y manque. Il termina toute la ceremonie auec l'action de graces des Chrestiens, qu'il fit à haute voix.

La nouuelle ne fut pas plustost répanduë par la bourgade, que nous allions ouurir la Feste, quand nostre cabane se trouua pleine non seulement des plus considerables, mais d'vne plus grande partie de la ieunesse; en sorte que si elle eût esté capable, ie ne sçay s'il fust resté personne dans le bourg. La cabane estoit parée assez honnestement pour nostre pauureté; sur tout nous y admirions vn silence extraordinaire pendant toute la ceremonie; soit que l'éclat que nous y apportions leur donnast dans les yeux, soit que le S. Esprit leur touchât pour lors les cœurs. Ce qui nous rauissoit le plus, ce furent nos Neophytes, le bon Ioseph, Marie sa femme, Pierre son nepueu, et deux de ses petites niepces baptisées en danger de mort. Son frere eust esté de la partie, ne manquant pas de foy ny de bonne volonté pour cela; mais parce qu'il auoit de la peine à quitter vn mestier diabolique, auquel il est passé maistre, nous l'auions remis pour vn autre temps, lors que nous suppleerions les ceremonies du baptesme, que nous auions esté contraints d'obmettre à celuy de sa femme et de ses deux enfans. Mais ceste femme, qui n'estoit venuë qu'en intention de voir, touchée, comme il est à croire, du S. Esprit, fendit la presse auec son petit garçon qu'elle auoit à la mammelle, et vne petite fille de 5. à 6. ans, demandant la mesme faueur qu'on alloit faire aux autres. Chose qui augmenta beaucoup la ioye de ce grand iour.

Nous commençasmes la celebrité par vne priere, que nous chantasmes en leur langue, laquelle nous auions composée exprez, en faueur de cette heureuse famille. Ie ne dis rien de la deuotion du Pere de famille, qui redoubla en ceste celebre action. Apres les ceremonies du baptesme, N. Superieur, s'addressant à toute l'assemblée, leur parla hautement de la saincteté du Mariage parmy les Chrestiens. Puis interrogeant là dessus nostre Ioseph et Marie sa femme, qui luy satisfirent pleinement, il procede aux ceremonies de l'Eglise pour leur mariage, dont il est à croire qu'ils receurent la grace, que sembloit meriter la fidelité qu'ils s'étoient gardez iusques alors. La foule estant escoulée, nos deux mariez et leur nepueu Pierre approcherent de la Saincte Table, reseruant cette faueur aux autres, quand elles en seroient capables. Nous les bienueignasmes, en compagnie de six des plus notables, d'vn petit festin de quelques poissons enfumez. Ils monstrerent par leur Ho ho

ho redoublez le contentement qu'ils en receurent, possible pour les beaux discours auec lesquels N. Superieur assaisonnoit ce peu que nous gardions depuis l'Automne.

Dieu nous destrempa vn peu cette ioye, en ce qu'Anne la belle sœur de Ioseph (c'est elle qui se presenta de son bon-gré pour accompagner les autres au baptesme auec ses deux enfans) fut prise le soir mesme d'vne fiebure si maligne, que la voila au tombeau en moins de 2. fois 24. heures. Nous auions beau nous consoler sur ce qu'elle estoit morte apres les deuoirs d'vne bonne Chrestienne : car d'vn costé l'affliction soudaine de cette bonne famille, et d'ailleurs l'estonnement vniuersel de toutes les cabanes, nous donnoient bien de quoy penser, et recommander à Dieu son affaire. En effect il s'en trouua qui demenderent froidement à vn de nos domestiques, quel present nous auions fait pour satisfaire aux parens de la defuncte, que nous auions fait mourir si tost, en la baptisant. Ce fut vn coup du Ciel, de ce que ceste mort n'esclata pas dauantage, laquelle sans doute eust esté d'vne consequence plus sinistre ; tant y a que peu de personnes en ont parlé, et la famille Chrestienne n'a rien perdu de la confiance qu'elle auoit en nous. Rien ne tenoit tant en ceruelle le bon Ioseph son beau-frere, que l'apprehension d'vn costé, que cette mort si soudaine, ne fust la naissance d'vne nouuelle persecution ; d'autre part, que son petit nepueu, faute de Nourrice (lesquelles on ne rencontre pas icy comme en France) ne la suiuist tost apres. Nous venant voir sur le soir, il fit ses prieres accoustumées, lesquelles il accompagna de tout plein d'actes heroïques de resignation. Mon bon Dieu, ie ne suis qu'en peine, disoit ce Chrestien, de mon petit nepueu ; conseruez-le, mon Dieu, pour vostre seruice. Si vous luy faites la grace d'atteindre l'vsage de raison, ie m'oblige dés maintenant à l'instruire, car tout mon souhait n'est autre que de le voir vn iour capable de vous recognoistre, pour vous honorer et vous aymer de tout ce que vous luy auez donné.

Pour dire vn mot de Marie Aonnetta sa femme, elle est trop heureuse d'auoir rencontré vn si bon Pere en vn si fidelle mary. Elle se confesse souuent ; ce qui nous fait esperer qu'elle perseuerera, c'est qu'elle va rondement et à cœur ouuert ; de plus elle n'a iamais vescu dans le libertinage où se iettent icy les filles et les femmes. Ce nous est vne consolation inexplicable, de ce que les actions vertueuses de ces nouueaux Chrestiens, contraignent en fin ces peuples d'aduoüer ce qu'ils ne pouuoient croire, Que les Hurons aussi bien que les François, peuuent garder la loy de Dieu. Ils n'osent plus nous dire que nos pays sont differents, et que, comme leur terre ne peut pas leur fournir les fruicts qui croissent en France, aussi ne sont-ils pas, à leur dire, capables comme nous des vertus du Christianisme. Ils n'ont donc plus rien qui les retienne, que leur infirmité et la foiblesse de courage, qui manque autant à plusieurs Chrestiens d'Europe, pour quitter leurs mauuaises inclinations, qu'aux barbares de ce nouueau monde. Nous changeons donc maintenant de batterie, nous resoluant d'entreprendre particulierement les adultes, attendu que le chef d'vne famille estant à Dieu, le reste ne nous fera pas beaucoup de resistance.

CHAPITRE VIII.

Nostre employ pendant tout l'hyuer, quand ces peuples sont plus sedentaires.

Nous auons esté sept des Nostres ceste année parmy ces Peuples, en deux Residences : le R. P. Iean de Brebeuf nostre Superieur, les PP. Charles Garnier, Paul Ragueneau et moy, en ceste nouuelle du bourg Ossossané, sous le titre de l'Immaculée Conception ; les PP.

Pierre Pijart, Pierre Chastellain et Isaac Iogues, à sainct Ioseph à Ihonattiria.

Le peu de temps que nous a laissé l'instruction, et le secours que nous rendons icy aux malades, nous l'auons employé à sonder quelques bons esprits, que nous iugions les plus dociles et les plus capables d'authoriser la doctrine que nous preschions. Entr'autres la famille de Ioseph a occupé vne bonne partie de nos soins ; Dieu nous en ayant fait present, dés nostre arriuée en ce bourg. L'opinion qu'il a de nous, luy fit naistre vn grand desir de sçauoir lire et escrire comme il nous voyoit faire : il trouua incontinent des Maistres tous pleins de bonne volonté. Il a passé vne bonne partie de l'hyuer en cét estude, auec vne patience et vne assiduité digne de son courage, au reste auec vne telle pureté d'intention, qu'il nous demandoit nagueres s'il y auroit du peché, de desirer sçauoir l'escriture, non seulement pour pouuoir coucher par escrit ce qui regarde l'aduancement de son âme, mais aussi les affaires du païs. Ce trauail n'a pas esté inutile : pour l'escriture il y aura vne grande facilité ; la lecture luy coustera vn peu plus. La difficulté que nous auons euë à luy en expliquer le secret, l'a vn peu retardé ; neantmoins nous esperons que dans peu de temps il en viendra à bout. Vous serez consolé de receuoir vne de ses lettres ; ie vous donne desia parole qu'elle est toute de sa main. En eschange, le profit a esté bien grand pour nous : car en luy seruants de Maistres pour la lecture, nous nous sommes façonnez vn bon Maistre en la langue ; quand nous luy demandons les initiales ou finales des mots, ce qui est quelque-fois quasi imperceptible, il nous les dit fort distinctement ; si qu'il nous seruira fort, auec l'ayde de Dieu, pour les coniuguaisons. Il nous a mesme dicté plusieurs beaux discours sur nos Saincts Mysteres, dans vne suite fort iudicieuse, mais si distinctement que vous ne perdez pas vne syllabe.

Le 8. de Decembre, nos Sauuages estants de retour de leur pesche, nous prismes resolution de les enseigner publiquement. Or comme les festins sont les grosses cloches du païs, nous en fismes vn, auquel nous inuitasmes les Chefs de chaque cabane. La compagnie estoit d'enuiron cent cinquante personnes. Ils approuuerent nostre dessein, et à les entendre, au moindre mot ils se deuoient rendre chez nous. Mais leur pesche ayant esté fort heureuse, les festins continuels les occuperent en sorte nuict et iour, que nous ne pûsmes les assembler auant le 9. de Ianuier. Ce iour donc le premier Capitaine, secondant nostre dessein, fit vn festin chez luy, à l'issuë duquel il arresta la compagnie. Mes Nepueux, leur dit ce bon vieillard, demeurez icy, nous allons tenir conseil, ie m'en vay y inuiter les principaux, qui ne sont pas icy. Tous ne furent pas plustost assemblez, que ce bon homme leue sa voix, et dit : C'est Echon qui assemble icy le Conseil ; or bien que ie ne sçache pas son dessein, ie iuge pourtant que l'affaire qu'il a à nous traiter est importante, c'est pourquoy que tous l'escoutent attentiuement.

Le Pere auoit vne belle occasion, aussi s'en seruit-il tres à propos, et les toucha si puissamment, qu'vn des Anciens sembla luy reprocher d'auoir trop differé à leur parler d'vne chose de telle importance, comme est la vie qui nous attend apres nostre mort, et cela auec vne eloquence qui ne sentoit rien du Sauuage. Mais comme il deffendoit vne mauuaise cause, on luy monstra doucement qu'il se plaignoit à tort de nostre silence. Et ce que l'assemblée admira le plus, ce fut la repartie de nostre Ioseph, qui nous seruit icy d'Aduocat : car ce braue Chrestien reprit courageusement vn de ses cousins, qui se plaignoit malicieusement, de ce que pas vn des François n'estoit mort pendant la contagion. Le remede, disoit-il, dont ils se seruent c'est de croire en celuy qui a tout fait, il ne tient qu'à toy de t'en seruir. Nous leur sommes trop obligez de ce qu'ils sont venus de si loing, pour nous donner la cognoissance de ce remede si salutaire, lequel, Dieu mercy, ils m'ont enseigné : ce m'est trop de gloire, de

croire comme les François. Le reste de son discours va de mesme air en faueur de nostre Foy. Ceste generosité fut loüée des plus sages. Le succez de ce premier conseil ou assemblée fut, que ce qu'on y auoit deduit touchant l'Enfer et le Paradis, auoit grandement remeüé les consciences, chacun en tirant les conclusions que sa passion luy fournissoit. Vn vieillard entr'autres, homme d'esprit et respecté pour son âge et sa prudence, tesmoigna au sortir qu'il souhaitoit fort que nous voulussions les assembler ainsi plus souuent.

Cependant si nous eusmes de la peine à assembler ce premier, le second ne nous cousta pas moins. Il nous fallut attendre quinze iours, pour obeïr aux songes d'vn vieil richard, pour la santé duquel ce bourg estoit tous les iours de feste. En fin le Pere gaigna le plus considerable de tous les Anciens ; il l'engage fortement dans nostre dessein, sçauoir, qu'il auoit à leur dire des choses nouuelles de l'Enfer, et sur tout comme ce ne sont pas fables, ainsi que la pluspart s'estoit imaginé. Donc le 1. de Feburier, voyla l'auditoire plus beau que deuant, auec bonne deuotion de prester l'oreille à nostre Predicateur. Il prit le suiet de son discours, sur ce que, si pour eschaper les mains des Iroquois leurs ennemis, ils n'espargnoient aucune industrie, à plus forte raison deuoient-ils se tenir sur leur garde, pour ne tomber vn iour entre les mains d'vn ennemy cruel, qui les tourmentera pour vn iamais. C'est à mon grand regret que ie ne puis icy rapporter la naïfueté du langage, que le Pere possede parfaitement, sans doute ie iugeay ce discours capable de conuaincre le cœur le plus endurcy. Mais ce qui fut, à mon aduis, le plus persuasif, ce fut le discours de ce bon Capitaine, qui pour encherir sur ce que le Pere leur auoit auancé, loüa tout haut nostre Ioseph, et exhorta ceux du bourg à se faire instruire. A tout cela ils redoublent leur Ho, ho, ho, ce qu'ils font quand ils agréent la conclusion d'un Capitaine. Ils demeurent en suite dans vn profond silence, iusques à ce qu'vn autre vieillard s'adressant au Pere l'aduertit de tesmoigner sa ioye en plein conseil, attendu qu'il auoit obtenu ce qu'il pretendoit. Nous chantasmes alors l'Hymne, *Veni Creator*, que nous iugeasmes le plus conuenable à ceste rencontre. Les prieres finies, chacun s'entretint vn assez long temps sur le sujet du conseil. Or n'estoit que ie crains d'estre ennuyeux, ie coucherois icy les diuers sentimens de ces Barbares ; ils butoient tous à ce point, qu'en fin il falloit nous croire et croire en Dieu. Apres tout, ils adiousterent d'vn commun consentement, que doresnauant ils recognoistroient le Pere Superieur comme vn des Capitaines de la bourgade ; et qu'en suite, il assembleroit le conseil en nostre cabane toutes et quantes fois qu'il trouueroit bon.

Depuis ce Sermon nous auons remarqué vn notable changement dans toutes les cabanes : chacun ne parloit plus que de la resolution qu'on auoit prise de croire. Il s'en est troué mesme qui ont fait des festins exprés, pour faire entendre que toute leur famille desiroit embrasser nostre foy. Quelques estrangers mesmes ayant sçeu le tout comme il s'estoit passé, se promettoient de suiure ceux-cy. Mais helas ! *Non omnis qui dicit mihi Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum* : ils ressemblent quasi tous à leur bon Capitaine dont ie viens de parler, cét homme gouste veritablement les veritez eternelles de nostre saincte creance ; mais il n'est pas pour se resoudre en vn moment à quitter vne vie qu'il meine il y a tant d'années. Ie le recommande et tous ses sujets à ces sainctes Ames de France, à ce qu'il plaise au Maistre souuerain des cœurs de regarder enfin ce bon vieillard en pitié, car il seroit pour fauoriser ceste Eglise naissante par son exemple, autant qu'il l'authorise tous les iours dans les assemblées, où il parle de nostre Foy auec aduantage. Helas ! s'il est difficile en Europe de conuertir vn grand Pecheur, il est icy encore plus mal aisé de faire changer de cœur à vn Infidelle : c'est battre l'air que de luy parler de l'vnité d'vn Dieu. Tous nos

motifs de credibilité qu'on apporte touchant la venuë du Fils de Dieu sur terre, leur sont des tenebres en plein midy.

Voicy à peu prés ce qui les fait ioindre à la Verité que nous leur preschons : 1. L'art de coucher sur le papier les choses esloignées. 2. La grande conformité auec la raison qui se retrouue en toutes nos maximes. 3. L'vnité de nostre doctrine, s'estonnans qu'on leur dit à Kébec le mesme que nous leur preschons icy. 4. Nostre asseurance à maintenir ce que nous enseignons. 5. Le mespris qu'ils nous voyent faire de la mort et de tous les dangers qu'il nous faut essuyer. 6. L'auersion qu'ils admirent aux François, de toute sorte de sensualité, à laquelle ils se laissent emporter par vne pente qui leur est naturelle. 7. L'opinion qu'ils ont maintenant, que nous ne sommes pas gens à nous tromper en chose de si grande importance. 8. Ceste confiance Chrestienne en la bonté de Dieu, qu'on leur monstre dans les aduersitez qui se rencontrent. 9. Ce principe, que l'homme ne s'est pas formé soy-mesme, et qu'en suite il faut monter iusques à son origine, qui ne peut estre qu'vn Estre independant. 10. La vanité qu'ils vont descouurant en leurs resueries ordinaires.

Depuis le bon succez de ce conseil, la curiosité de voir nos Images, et d'entendre nostre chant, attire ces peuples les Dimanches et les Festes en nostre cabane, où nous paroissons auec nos surplis pour les prieres publiques. En voicy l'ordre : N. Superieur commence par vne Oraison en leur langue, qu'il prononce dans le ton ordinaire des Conseils. Elle est vn peu longue, comme estant faite pour leur instruction, aussi bien que pour les recommander à Dieu. A mesme dessein nous chantons en suite le symbole des Apostres en rhymes du païs. Tout cecy n'est que pour les disposer au Catechisme, où il nous faut autant de varieté qu'en France, car ils ont vniuersellement l'esprit bon. Icy nostre Ioseph fait merueilles, car par fois faisant du retif, tantost de l'ignorant, ores du Docteur, il donne sujet à Nostre Catechiste d'expliquer par Dialogue et auec plus de clarté, ce qui d'ailleurs ne se conceuroit qu'à demy. Il n'est pas croyable comme quoy ces demandes et ces responses leur agréent, et les tiennent dans l'attention. Suit quelque Hymne de l'Eglise, pour finir le tout par vne priere sur le ton de quelque air approchant de leurs chansons qu'ils aiment fort. Ces Catechismes leur plaisent grandement, et n'en sortent quasi iamais sans leur acclamation de ioye et d'approbation : Ho, Ho. Ce qui est le plus admirable pour le païs est, que ny les grands ny les petits n'y ont autre attrait que le desir d'entendre et la curiosité de voir, aussi nostre paureté ne suffiroit pas ou aux presents, ou aux festins. Vn certain aueugle d'enuiron cent ans, voulut à son tour faire son obiection au Catechisme, et apporta la pluspart de ses resueries; mais nostre Ioseph luy respondit auec tant de modestie et de prudence qu'il se fit admirer de tout le monde. Iamais il n'eut si beau jeu, et c'est de verité à regret que ie tranche ses beaux discours.

Celuy de qui nous esperons le plus apres Ioseph, c'est vn des plus honorables Capitaines. Il parle de nostre saincte Foy auec honneur, y exhortant la ieunesse. Il se mocque de ses songes, et se plaist fort à prier Dieu, si qu'il nous inuita nagueres à vn sien festin, apportant, pour nous y attirer puissamment, que nous y donnerions la benediction des Chrestiens, et dirions les graces de l'Eglise ; mais nous en estant dispensez, force nous fut de luy donner vn de nos domestiques qui suppléroit pour nous le *Benedicite* et les graces qu'il demandoit. Ce fut là où ce bon vieillard prit sujet de parler honorablement de nostre bon Dieu et de sa saincte Loy, attribuant à nos prieres la bonne pesche qu'il auoit faite ceste Automne. Les plus touchez d'entr'eux adressent souuent ceste priere au Ciel : O vous qui auez fait le Ciel et la terre, assistez moy, ie desire me desfaire de tout ce que vous auez defendu : aydez-moy en cecy et en cela qui me donne bien encore de la peine. Dieu veuille benir ces belles semences, qui ne nous promettent que de bons fruits.

Bref quelques ieunes hommes se rangent chez nous constamment depuis l'Hyuer, l'instruction desquels nous employe grandement. Ils se sont d'eux-mesmes offerts à nous, auec beaucoup de tesmoignages de bonne volonté. Nous ne precipiterons pas neantmoins leur baptesme, à raison que nous les mettrions quasi dans l'impossibilité de trouuer party, n'y ayant point encore icy de ieunes filles bien Chrestiennes. Iusques à ce que nous ayons vn bourg qui soit tout à Dieu, les mariages de nos nouueaux Chrestiens nous donneront de la peine. Nous recommandons d'affection à V. R. et à tous nos Peres et Freres ces bons vieillards, lesquels bien qu'ils ne soient pas Chrestiens, ne laissent pas de donner vn credit à nostre saincte Foy.

Ce que nous battons maintenant, est de leur leuer les difficultez que le diable leur fait naistre aux rencontres, sur leurs songes, leurs danses, suëries et festins. La raison que nous leur alleguons de nostre propre experience en tout plein d'idolatres et d'infidelles, comme ceux fraischement du Paraguay, les contente le plus; lesquels en fin ont ouuert les yeux à la verité de l'Euangile. Quoy qu'il en soit, le plus grand fruict que nous esperons de ce pays, sera, Dieu aydant, dans les conferences particulieres, pour y persuader ceux que nous iugerons pouuoir gaigner à Dieu. Ce qui n'est pas l'affaire d'vn iour. Si nous eussions esté le nombre que nous souhaiterions en ces commencemens, ie ne doute pas que le salut de ces peuples n'en fust de beaucoup plus aduancé.

CHAPITRE IX.

La Residence de S. Ioseph à Ihonatiria.

Nostre Pere Superieur et le P. Chastellain qui ont icy passé tout l'Esté, y ont baptisé onze personnes tant adultes que petits enfans. Le Baptesme de quelques-vns est remarquable. Ils estoient à la recherche d'vne pauure malade, laquelle d'abord on leur fit morte; cependant ces bonnes gens, gaignez qu'ils furent par quelque gratification, apportent aux Peres deux petits enfans pour estre baptisez, ce qu'ils firent, eu égard à l'estat déplorable où estoit toute la bourgade. Là dessus vn d'entr'eux s'aperçoit que celle qu'ils croyoient defuncte auoit le visage extraordinairement vermeil, ils apprennent qu'elle n'étoit pas encore passée, mais bien qu'elle auoit entierement perdu la parole et l'vsage des sens. Le desir qu'ils eurent de la baptiser leur fit faire vn vœu de trois Messes en l'honneur de S. Ioseph. En vn mot elle reuient à soy suffisamment pour estre instruite. Bref, interrogée si elle estoit contente de receuoir le Baptesme, ne pouuant parler elle respondit fauorablement en portant la main sur sa teste, ils le luy octroyerent, et elle mourut tost apres.

Vn Sauuage leur vint donner aduis qu'vne pauure femme estoit à l'extremité, qui venoit d'arriuer de dix lieuës loing. Par vne heureuse rencontre pour elle, ils y accourent ; ils l'instruisent autant que le temps le pouuoit permettre, elle meurt incontinent apres le Baptesme. Ils doiuent, ce disent-ils, ceste autre faueur à N. Dame et à son glorieux Espoux.

Vn des Nostres ayant disposé vne petite fille âgée de huict ans pour mourir Chrestienne, sans toute fois la baptiser, ne voyant rien qui pressast du costé de la maladie, quelques heures apres ses parens la trouuant extraordinairement

mal, vinrent appeller le Pere, à ce qu'il luy fist la faueur tout entiere. Elle quitta bien-tost la vie du corps, pour aller ioüir de celle de l'âme dans le Ciel. Presque le mesme est arriué à vne autre, qui apres son instruction sembla chanceler en sa demande, pour le respect du Sacrement ; mais le lendemain il luy resta encore assez de temps, pour se disposer au S. Baptesme, et alla voir sa Patrone S. Elizabeth.

Voicy deux mots de consolation. Atsan, premier Capitaine de guerre dans tout le païs, nous vint voir et nous demanda instamment le Baptesme. Ayant eu pour response que ce n'estoit pas vne petite affaire, et qu'il falloit estre bien instruit auparauant : Ie le sçay bien, dit-il ; c'est bien mon intention de vous voir plus d'vne fois pour ce sujet, mais i'ay esté bien aise que vous sceussiez mes pensées et ma volonté. En effect il se mocque desia de toutes leurs superstitions, et ne peut souffrir ce qu'il croit estre desplaisant à Dieu.

Pierre nostre premier Chrestien, estant frappé de la maladie, se comporta tousiours en bon Chrestien ; car il n'eut pas recours aux sottises du païs (non plus qu'il n'auoit fait pendant l'affliction de sa famille), tesmoignant tousiours qu'il mettoit toute sa confiance en Dieu. Aussi ne luy auons-nous pas manqué au besoing, tant spirituel que temporel, selon nostre heureuse pauureté. Nagueres vn de nous l'estant allé voir, il fit de son propre mouuement ce qu'on n'eust pas attendu de luy à l'extremité : car ayant troué son Chapellet à tastons il baisa deuotement l'Image de N. Seigneur et de N. Dame qui estoient à sa medaille ; puis faisant le signe de la Croix, il commença à rouler les grains entre ses doigts, disant sur les gros : Iesus ayez pitié de moy, et sur les petits : Marie ayez pitié de moy ; entre-coupant souuent sa priere par des actes de Resignation : Seigneur, vous estes le seul Maistre de nos vies, disposez de la mienne selon vostre saincte volonté. Saincte Marie gardez-moy ceste nuict. Il a esté exaucé, car il eut vne crise fauorable, qui a esté le commencement de sa santé.

Dans nos visites nous auons fait rencontre d'vn vieillard si touché de ce que nous luy preschions, qu'il se plaignoit mesme de ce que, disoit-il, on ne prenoit plus à cœur ceste affaire comme elle meritoit. Il adiousta qu'il estoit resolu de quitter ses songes, danses et festins superstitieux. Depuis il nous est venu voir souuent, auec resolution de se faire Chrestien auec toute sa famille, qui monte iusques à treize personnes. Nous auons tousiours remarqué de bonnes inclinations en ceste famille : les espreuues feront voir ce qu'ils ont dans le cœur.

CHAPITRE X.

Bref iournal des choses qui n'ont peu entrer dans les Chapitres precedents.

Vous aurez sçeu la risque que courut le Pere qui arriua icy le premier de Septembre, et comme il pensa tomber entre les mains des Iroquois : bon Dieu que ces entre-veuës sont douces !

Le Pere qui est remonté icy ceste année remarque auec raison, que nos Hurons sont loüables, pour leur humanité par dessus les Algonquins, car au lieu que ceux-cy s'abandonnent pour l'ordinaire les vns les autres dans leur maladie, les Hurons au contraire s'incommodent pour assister vn malade iusques à la mort. Il dit les auoir veu faire des brancarts, et porter par les Sauts leurs carcasses languissantes, si que s'il arriuoit que quelqu'vn des leurs mourût, ils l'enseuelissoient et l'enterroient auec autant de soing que s'ils eussent esté sur le païs ; au lieu que les Algonquins laissent souuent les leurs sans sepulture.

Il auoit disposé vn pauure malade d'vn autre canot, qui fut baptisé auant de mourir par vn ieune François, qui

luy donna le nom de S. Barthelemy à l'occasion de sa feste. Il en baptisa vn autre, qu'il eut assez de peine à instruire, pour ce que d'autres Sauuages s'y opposoient; il mourut tost apres, pour porter le nom d'Augustin au Ciel.

Passant aux Bissiriniens, il trouua ceste pauure Nation fort affligée de la maladie, et vn Arendi8ané entr'autres des plus suiuis, qui se plaignoit aux autres de ce que le mestier de Sorcier, ce disoit-il, ne valoit plus rien, attendu que le Manitou se mocquoit d'eux, les faisant mourir aussi bien que les autres.

Ahiendasé, l'vn de ces ieunes hommes, que l'on auoit esleué en N. Seminaire, descendant auec son pere aux Trois Riuieres pour retourner à Kébec, tomba en danger de mort, et fut baptisé par vn de nos domestiques, auec vne marque euidente de sa predestination : car peu apres, son pere, hélas ! fut pris au passage et tué par les Iroquois. Ce ieune homme estoit d'vn fort bon naturel, il ne luy manquoit plus que la faueur que Dieu luy a faite à la fin de sa vie. Que ce petit Seminaire a desia attiré de benedictions celestes !

Remarquez que pas vn de nos domestiques n'est monté icy cette année, qui n'ait gagné à Dieu quelque âme par les chemins. Ce sera vn tres-grand bonheur pour cette mission, s'il plaist à Dieu nous donner tousiours des domestiques qui prennent en affection de cooperer, comme ils peuuent beaucoup, à la conuersion de ces peuples. On ne sçauroit croire le grand bien qu'a fait le bon exemple de ceux que nous auons eus depuis 4. ans. Nos Sauuages en parlent auec admiration, et voians que des personnes qui ne portent pas nostre habit, pratiquent neantmoins si exactement ce que nous enseignons, ils font plus d'estat de nostre foy ; ce leur pourra estre quelque iour vn motif pour l'embrasser.

Nous fismes nostre petite moisson et nos vendanges pour le sainct Autel, au mois de Septembre. La recolte a esté d'enuiron vn demy boisseau de bon froment, c'estoit trop pour le peu que nous auions semé, et d'vn petit barillet de vin, qui s'est fort bien conserué pendant tout l'hyuer, on le trouue encore passable. Trois Prestres s'en seruent il y a tantost six mois.

Nous sommes sur les termes de leuer nostre nouuelle Chapelle. Elle aura 30. pieds de longueur, seize de largeur, et 24. de hauteur. Si Dieu nous fait la grace de voir cét ouurage accomply, ce sera non pas vn des plus grands, mais vn des plus ioly qui ait encore paru en la Nouuelle France.

Vne eclypse de Lune, qui arriua le dernier de Decembre au matin, et dura iusques au leuer du Soleil, qui fut à 7. heures 4. minutes, nous donna icy vn grand credit pour faire approuuer ce que nous croions. Car, leur disions nous, vous auez veu comme la Lune s'est eclypsée le mesme iour et au mesme moment que nous auions predit ; au reste, nous n'eussions pas voulu mourir pour vous maintenir cette verité, comme nous sommes prests de faire, pour vous maintenir que Dieu vous brûlera eternellement, si vous ne croiez en luy.

Ie ne puis icy rapporter sans rougir les beaux eloges que certains Capitaines nous donnent en leurs conseils de guerre, où ils ont coutume de nous appeller. Nous en esperons de tres bons effects. Desia les chefs du pays font gloire du Christianisme, nous desirans dans leurs bourgades ; ils recognoissent desia les torts qu'ils ont eus de nous persecuter auec si peu de raison. Ils ont desaduoüé publiquement ce qu'ils auoient controuué du P. Antoine Daniel, si que toute l'assemblée agrea fort cette reparation d'honneur. Pour le faire court, nos nouueaux Chretiens continuent dans leurs premiers sentimens ; ils se confessent et communient auec la deuotion que nous pourrions souhaitter. Ils redoublerent leur pieté les saincts iours de la Pentecoste et de la feste Dieu.

Nous allons en fin transporter la residence de Sainct Ioseph, qui est encore à Ihonattiria, en vne autre bourgade plus belle et plus grande. Elle est comme la capitale d'vne nation qui est estroittement alliée auec celle des Ours, nos meilleurs amis. Nous vous enuoions le P. Pierre Pijart, qui vous informera de tout plus en particulier, comme aussi de tout ce qui nous touche. *Quæ circà nos sunt, quid agamus, omnia vobis nota faciet fidelis minister in Domino, quem mittimus ad vos in hoc ipsum, vt cognoscatis quæ circa nos sunt, et consoletur corda vestra.* Nous nous recommandons tous bien humblement aux Saincts sacrifices et prieres de V. R. et de tous nos P. P. et F. F. et moy sur tout,

Vostre tres-humble et
tres-obeïssant seruiteur,
en N. Seigneur,

FRANÇOIS IOSEPH LE MERCIER.

De la Residence de la Conception
au pays des Hurons, au bourg
d'Ossosané, ce 9. Iuin 1638.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy, Bourgeois de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France en l'année mil six cens trente-huit. Enuoyée au R. P Prouincial de la Compagnie de Iesus en la prouince de France. Par le Pere Paul le Ieune de la mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kebec*, et ce pendant le temps et espace de dix années consecutiues. Auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer le dit liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 14. iour de Decembre 1638.

Par le Roy en son conseil,

DEMONCEAVX.

Permission du P. Prouincial.

NOVS ESTIENNE BINET, Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand-Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Faict à Paris le 26. Mars 1638.

ESTIENNE BINET.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE EN LA NOVVELLE FRANCE

EN L'ANNEE 1639.

ENVOYEE

AV R. PERE PROVINCIAL de la Compagnie de Iesus en la prouince de France.

PAR LE P. PAVL LE IEVNE DE LA MESME COMPAGNIE,
SVPERIEVR DE LA RESIDENCE DE KEBEC. (*)

MON R. PERE,

La naissance d'vn Dauphin, les affections et les presents de nostre grand Roy pour nos Sauuages, les soings de Monseigneur le Cardinal pour ces contrées, et ses aumosnes pour la Mission des Hurons, les gratifications de Messieurs de la Nouuelle France pour nos Neophytes ou nouueaux Chrestiens, la continuation de Monsieur le Cheualier de Montmagny dans son gouuernement, la venuë des Religieuses, le secours qu'il a pleu à Vostre Reuerence de nous enuoyer, l'assistance de plusieurs personnes de merite et de condition, les vœux et les prieres des bonnes âmes, les sainctes Associations que l'on fait pour attirer les benedictions du Ciel sur ces peuples, ont esté les sujets de nos entretiens à l'abord des vaisseaux, non seulement en public dans la conuersation des hommes, mais encore en secret deuant Dieu. Toutes ces joyes m'ont esté d'autant plus sensibles, que ie les ay goûtées auec la douce liberté que ie respirois il y a long temps, et qu'en fin V. R. m'a accordée nous enuoyant le R. P. Vimont, la vertu duquel reparera tous les defauts que i'ay commis dans la charge que ie luy ay remise entre les mains. Il m'a fait entendre que V. R. desiroit que ie traçasse encore cette année la Relation, commençons.

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1640.

CHAPITRE PREMIER.

De la joye qu'a receuë la Nouuelle France pour la Naissance de Monseigneur le Daulphin, et d'vn conseil que tindrent les Sauuages.

Le retardement de la flotte bien extraordinaire cette année, nous iettoit dans l'impatience, quand vn vaisseau paroissant quarante lieuës au dessous de Kébec, enuoya vn petit mot de lettre à Monseigneur nostre Gouuerneur. Tout le monde accourt pour sçauoir des nouuelles; mais le papier, ne disant mot de la naissance de Monseigneur le Daulphin, arrestoit le cours de nostre ioye. Nous auions appris l'an passé que la Reine estoit enceinte, et nous attendions vn enfant de benediction et de miracle; nous croyons tous que les dons de Dieu seroient parfaits, et que nous aurions vn Prince. Ce vaisseau qui nous deuoit donner cette premiere nouuelle, n'en dit mot; il nous aduertit seulement qu'il en venoit d'autres desquels il s'estoit separé sur mer dans des brumes fort espaisses. En fin les vents se rendans fauorables à nos desirs, nous apprismes que le Ciel nous auoit donné vn Daulphin. Ce mot de Daulphin ne sortit pas si tost de la bouche des Messagers, que la ioye entra dans nos cœurs, et les actions de graces dedans nos âmes. La nouuelle fut bien-tost répanduë par tout; on chante le *Te Deum laudamus*, on prepare des feux de reioüyssance auec tout l'artifice possible en ces contrées. Messieurs de la Nouuelle France recommandoient les actions de ioye, mais toute leur recommandation ne seruit qu'à donner vne preuue de leur amour enuers ce nouueau Prince; car deuant que leurs lettres eussent paru, la joye s'estoit desia emparée de nos cœurs, et tous les ordres estoient donnez par Monsieur nostre Gouuerneur, pour la faire paroistre deuant Dieu et deuant les hommes. On fait voler des feux au Ciel, tomber des pluyes d'or, briller des estoilles; les serpentaux brulans courent par tout, les chandelles ardentes éclairent vne belle nuict; bref le Canon fait vn grand tonnerre dans les Echos de nos grands bois. Les Hurons qui se trouuerent presens mettoient la main sur leur bouche en signe d'admiration et d'estonnement. Ces pauures Sauuages, n'ayans iamais rien veu de semblable, croyoient que l'empire des François s'étendoit iusques à la Sphere du feu, et que nous faisions de cét Element tout ce qui nous venoit en pensée.

En suitte de cette merueille, on leur fit entendre que Monseign. le Cardinal contribuoit puissamment à l'entretien des Ouuriers Euangeliques qu'on enuoyoit en leur pays; ce qui les fit passer au delà de l'estonnement; et n'étoit qu'ils sont Chrestiens, iamais ils n'auroient peu croire qu'on peut rencontrer sur la terre, des hommes qui voulussent faire des despenses pour les secourir au bout du monde, sans autre interest que le bien de leurs âmes et de la gloire de nostre Seigneur, dont les barbares ne se soucioient gueres deuant que la foy leur eust ouuert les yeux.

Nostre joie ne se contint pas dans l'éclat de nos feux, nous fismes quelque temps apres vne procession qui auroit rauy toute la France si elle auoit paru dans Paris. Deuant que d'en parler, il faut que ie dise deux mots des presents de sa Majesté, qui parurent en cette action si saincte, que nous offrismes à Dieu en action de graces de son Daulphin, et pour vne marque que la Nouuelle France recognoissoit auec son Roy la Saincte Vierge, comme la Dame et Protectrice de sa couronne et de tous ses Estats. L'année passée vn Sauuage Canadien, fils d'vn nommé *I8anch8*, Capitaine Sauuage, bien connu des François, estant passé en France, fut veu d'vn fort bon œil de sa Majesté, aux pieds de laquelle il posa sa Couronne de Porcelaine, pour marque qu'il reconnoissoit ce grand Prince au nom de tous ces peuples pour leur vray et legitime Monarque. Le Roy et la Reine, tout remplis d'amour pour le salut de ces pauures peuples, luy firent voir leur

Daulphin, et apres plusieurs marques de bienueillance, luy firent present de six paires d'habits vrayment royaux ; ce n'est que toile d'or, velours, satin, panne de soye, écarlatte, et le reste à l'aduenant. Ce ieune Sauuage, estant de retour en son pays, monta iusques à Kébec auec vne escoüade de ses Compatriotes, vint trouuer monsieur le Cheualier de Montmagny, nostre Gouuerneur, auquel ces presents furent apportez. Il se trouua pour lors des Sauuages Hurons, des Algonquains et des Montagnets, qui tous ensemble admirerent la bonté de nostre Prince, qu'ils appelloient leur Roy. Or comme on vint à faire l'ouuerture de ces presents, on iugea à propos pour répandre l'honneur du Roy parmy ces peuples, et pour éuiter la ialousie qui pourroit naistre parmy ces barbares si vne seule nation ioüissoit de ces faueurs, de les distribuer à plusieurs, veu mesme que ce Sauuage estoit allé rendre hommage au Roy, non pas seulement au nom de son pere et de sa nation, mais encore au nom des autres nations du pays. On donna donc trois habits magnifiques à ce ieune Sauuage, l'vn pour luy, l'autre pour son fils, et le troisiesme pour son pere. Comme on songeoit à qui on distribueroit les trois autres, Monsieur nostre Gouuerneur dit qu'il falloit choisir trois Chrestiens Sauuages de trois nations; que sa Maiesté agreeroit ce dessein, puisqu'elle mesme auoit demandé à ce Sauuage s'il n'estoit point encore baptisé, et s'il n'estoit point sedentaire, donnant à cognoistre par cette demande l'affection qu'elle porte aux nouueaux Chrestiens arrestez auprez de nous pour professer nostre creance. Quand ie vins à declarer à trois de nos Chrestiens les presents que le Roy leur faisoit, les exhortans à prier pour sa Maiesté et pour son Daulphin, ils furent tous estonnez ; puis en prenant la parole, ils firent vne response que ie n'attendois pas de la bouche d'vn Sauuage : Nikanis, dis à nostre Capitaine qu'il escriue à nostre Roy (c'est ainsi qu'ils parloient) que nous le remercions et que nous l'admirons ; et que quand il ne nous auroit rien enuoyé, nous ne laisserions pas de l'aymer. Au reste, garde toy-mesme ces habits, car nous ne nous en voulons point seruir, sinon quand on marchera en priant Dieu pour luy et pour son fils, et pour sa femme (ils vouloient dire qu'ils ne s'en seruiroient point, sinon quand on feroit quelque Procession pour le Roy, pour la Reine et pour Monseigneur le Daulphin) et quand nous serons morts, si toy ou tes freres faites prier Dieu pour le Roy, faites porter ces habits à nos enfans, afin que ceux qui viendront apres nous, sçachent l'amour que nostre Roy nous a porté. Venons maintenant à la premiere procession qui s'est faite auec ces habits magnifiques.

Le iour dedié à la glorieuse et triomphante Assomption de la saincte Vierge, fut choisi. Dés le grand matin, nos Neophytes Chrestiens vindrent entendre la saincte Messe, et se confesser et communier. Tous les autres Sauuages qui estoient pour lors és enuirons de Kébec se rassemblerent, nous les mismes dans l'ordre qu'ils deuoient tenir. La procession commençant à marcher, la Croix et la banniere passoient deuant ; Monsieur Gand venoit apres, marchant en teste des hommes Sauuages, dont les six premiers estoient reuestus de ces habits royaux, ils alloient tous deux à deux fort posément, auec vne belle modestie. Apres les hommes marchoit la fondatrice des Vrsulines, tenant à ses costez trois ou quatre filles Sauuages vestuës à la françoise, et en suite venoient toutes les filles et femmes des Sauuages en leur propre habit, gardant parfaitement bien leur rang ; suiuoit le Clergé, apres lequel marchoit monsieur nostre Gouuerneur, et nos François, et puis nos Françoises, sans autre ordre que celuy de l'humilité.

Si tost que la Procession commença à marcher, les Canons firent vn tonnerre qui donna vne saincte frayeur à ces pauures Sauuages ; nous marchasmes à l'Hospital, où estans paruenus, tous les Sauuages se mirent à genoux d'vn costé, les François de l'autre, et le Clergé au milieu ; alors les Sauuages prierent tous ensemble pour le Roy, re-

mercierent Dieu de ce qu'il luy auoit donné vn Dauphin. Ils prierent encore pour la Reine et pour tous les François, et en suitte pour toute leur nation ; puis se mirent à chanter les principaux articles de nostre creance. Cela fait, le Clergé, Monsieur le Gouuerneur, et les principaux de nos François et des Sauuages entrerent en la Chapelle dédiée au sang de Iesus-Christ, où ils prierent pour les mesmes sujets. Au sortir de l'Hospital, on tire droit aux Vrsulines. Passant deuant le Fort, les Mousquetaires firent vne salue fort gentille, et le Canon redoubla ses foudres et ses tonnerres ; nous gardasmes les mesmes ceremonies. Les Religieuses chantants l'*Exaudiat*, rauirent nos Sauuages, et resioüyrent fort nos François, voyant que deux Chœurs de vierges chantoient les Grandeurs de Dieu en ce nouueau monde. Au sortir des Vrsulines, nous tirasmes droit à l'Eglise, dans la mesme modestie et dans le mesme ordre que nous en estions partis. Nous reïterasmes encore les prieres en langue sauuage à la porte de la Chapelle, puis rentrans dans l'Eglise, nous terminasmes la Procession ; laquelle estant finie, monsieur le Gouuerneur fit vn festin à vne centaine de Sauuages, ou enuiron ; nous prismes auec nous les six qui estoient vestus à la royale, que nous fismes manger en nostre maison. Apres le disner, ils assisterent à Vespres auec les mesmes liberalitez du Roy ; quelques-vns d'eux n'auoient rien de sauuage que la couleur bazannée, leur port et leur demarche estoit pleine de grauité et de bonne grace. Les Vespres dites, nous les pensions congedier, mais l'vn d'eux me dit que les plus apparents des Sauuages assemblez dans nostre Salle, m'attendoient pour tenir conseil ; ie m'y transporte pour les écouter. Voyant qu'ils entroient en discours, ie fis aduertir le R. Pere Vimont de ce qui se passoit, lequel nous amena monsieur le Gouuerneur et Madame de la Pelterie, qui ne se pouuoit saouler de voir la deuotion de ces bonnes gens. Tout le monde estant assis, vn Capitaine me parla en cette sorte : Sois sage, Pere le Ieune, demeure en repos, ne laisse point égarer ton esprit, afin que tu ne perdes rien de ce que ie vay dire. Ho, ho, luy fis-ie ! m'accommodant à leur façon de faire. Ce n'est pas moy, dit-il, qui parle, ce sont tous ceux que tu vois là assis, lesquels m'ont donné charge de te dire que nous desirons tous croire en Dieu et que nous souhaittons d'estre aidez à cultiuer la terre, pour demeurer aupres de vous. Tu nous auois fait esperer qu'il te viendroit beaucoup de monde, et maintenant tu n'en as que fort peu. Sus donc, dis à nostre Capitaine qu'il écriue à nostre Roy, et qu'il luy dise ainsi : Tous les Sauuages vous remercient, ils s'estonnent que vous pensiez en eux ; ils vous disent : Prenez courage, aydez nous puis que vous nous aymez, nous voulons nous arrester, mais nous ne sçaurions faire des maisons comme les vostres, si vous ne nous aydez. Dis à ton frere qui est venu en ta place qu'il écriue aussi, écris toy-mesme, afin qu'on croye que nous disons vray. Voila le stile des Sauuages. Celuy-cy ayant finy sa harangue, vn autre prit la parole, et dit : Pere le Ieune, ie ne suis pas de ce pays cy, voila ma demeure dans ces Montagnes vers le Midy, il y a fort long temps que ie n'estois venu à Kébec. Ces hommes que tu vois m'étans venu visiter en mon pays, m'ont dit que tu faisois bâtir des maisons pour les Sauuages, que tu les aydois à cultiuer la terre. Ils m'ont demandé si ie ne te voulois point venir voir pour demeurer aupres de toy auec les autres : ie suis venu, i'ay veu que tu auois commencé, mais que n'as pas fait beaucoup de choses pour tant de personnes que nous sommes. Sus, prends courage, tu dis de bonnes choses, ne ments point, ie m'en vay encore dans les froidures de nos Montagnes pour cét Hyuer, au Printemps qu'il y aura encore de la neige sur la terre, ie viendray voir si tu dis vray, et si tu as des hommes pour nous ayder à cultiuer la terre, afin que nous ne soyons plus comme les bestes qui vont chercher leur vie dans les bois. A ces paroles tout le monde fut touché de compassion : Monsieur le

Gouuerneur promit de faire ce qu'il pourroit de son costé ; le Reuerend Pere Vimont estoit quasi dans l'impatience, voyant que faute de secours temporel, Sathan tenoit tousiours ces pauures âmes sous son Empire ; Madame de la Pelterie s'écria : Hélas que les dépenses d'vne seule collation de Paris, et d'vn seul ballet qui ne dure que deux ou trois heures, sauueroient d'âmes en ce payscy ! ie n'ay gueres amené d'hommes de trauail, mais ie feray ce que ie pourray pour secourir ces bonnes gens : Mon Pere, me dit-elle, assurés-les que si ie les pouuois ayder de mes propres bras, ie le ferois de bon cœur, ie tascheray de planter quelque chose pour eux. Ces bons Sauuages entendans son discours, se mirent à rire, disans que les bleds qui seroient faits par des bras si foibles, seroient trop tardifs. La conclusion fut qu'on feroit vn effort pour les secourir au Printemps.

Ie les consolay merueilleusement, quand ie leur dis que le Capitaine qui auoit commencé la Residence de Sainct Ioseph, auoit donné dequoy entretenir tousiours six ouuriers pour eux, et que méme apres sa mort, les ouuriers ne laisseroient pas de trauailler : ils ne pouuoient pas comprendre comment cela se pouuoit faire, ny pourquoy ces ouuriers n'alloient pas prendre tout à la fois l'argent qu'il laissoit pour eux, ny comme vn homme mort pouuoit faire trauailler des hommes viuans : car ils ne sçauent que c'est de laisser des rentes ny des reuenus. Pleût à Dieu que plusieurs personnes abondantes en richesses voulussent prendre la deuotion de ce grand homme, ce n'est pas perdre au change de donner la terre pour le Ciel.

On demanda à méme temps à *Ioanch8*, et à son fils qui auoit esté en France, s'ils ne vouloient point estre de la partie, ils respondirent qu'ils s'en iroient consulter leurs gens, que s'ils auoient de l'affection de monter ça haut, ils les ameneroient.

Or ie fus bien aise de parler des grandeurs de la France deuant vn Sauuage qui en reuenoit. Reprochés moy maintenant mes mensonges, leur disois-je, demandés à vostre Compatriote si ce que ie vous ay dit de la grandeur de nostre roy et de la beauté de nostre païs, n'est pas veritable ? et ne reuoqués plus en doute ce que ie vous diray dorénauant. Ce bon Sauuage disoit des merueilles, mais selon sa portée, et quoy qu'il eût bien admiré des choses, et entre autres le grand peuple de Paris, grand nombre de rotisseries, ce grand Sainct Christophle de Nostre Dame qui luy donna de la terreur à son premier regard, les Carosses qu'il appelloit des cabanes roulantes tirées par des Orignaux, si est-ce qu'il auoüoit que rien ne l'auoit tant touché que le Roy, le voyant marcher le premier iour de l'an auec ses gardes, il regardoit attentiuement tous les soldats marchants en bon ordre, les Suisses luy donnerent fort dans la veuë, et leur tambour dans la teste. Au sortir de là, il demeura le reste du iour sans parler, à ce que m'a dit le Pere qui l'accompagnoit, ne faisant que penser à ce qu'il auoit veu. Il racontoit tout cela à ses gens qui l'écoutoient auec auidité. La pieté du Roy nous seruit puissamment pour honorer nostre creance, car ce bon Canadien confessa que la premiere fois qu'il vit le Roy, ce fut en la maison de prieres, où il prioit Iesvs comme on le fait prier icy. Il dit encore publiquement que le Roy luy auoit demandé s'il estoit baptizé, ce qui nous seruit et seruira encore pour faire entendre à ces pauures peuples l'état que fait ce grand Prince de la doctrine qu'on leur enseigne. Bref, si tost que ce Sauuage eut veu le Roy, il dit au Pere qui le conduisoit : Allons nous en, i'ay tout veu, puisque i'ay veu le Roy.

Pour conclusion de ce Chapitre, nos Sauuages, notamment les Chrestiens, voyans que sa Maiesté leur auoit enuoyé des habits à la Françoise, se determinerent d'enuoyer vne petite robe à la Sauuage à Monseigneur le Daulphin. Comme ils me la presenterent, ils eurent bien l'esprit de me dire : Ce n'est pas vn present que nous luy faisons, car il a bien d'autres richesses que les nostres, mais c'est vn meta8agan, vn petit ioüet pour recreer son petit Fils,

qui prendra peut-estre plaisir de voir comme nos enfans sont vestus. Nous enuoyons cette petite robe à V. R. neantmoins comme la petite verolle attaque viuement nos Sauuages, ie ne sçay s'il est à propos de la presenter, de peur qu'elle ne porte tant soit peu de mauuais air auec soy ; il est vray que ie l'auois entre mes mains deuant que le mal attaquast ceux qui me l'ont confiée, mais quand il s'agit d'vne personne si sacrée, il faut craindre de mille lieuës loing.

CHAPITRE II.

Des Religieuses nouuellement arriuées en la Nouuelle France, et de leur employ.

C'a donc esté cette Année que Madame la duchesse d'Aiguillon a dressé et fondé vne maison à Dieu en ce nouueau monde, pendant que Dieu luy en prepare vne autre dans les Cieux. Et il s'est trouué vne Amazone qui a conduit et estably des Vrsulines en ces derniers confins du monde. Et c'est chose bien remarquable qu'en mesme temps que Dieu touchoit à Paris le cœur de Madame la Duchesse d'Aiguillon, et luy inspiroit de bastir vn Hostel-Dieu pour nos Sauuages qui mouroient dans les bois abandonnez de tout secours, et qu'elle iettoit les yeux pour ce dessein sur les Religieuses Hospitalieres de Dieppe, il suscitoit en vn autre endroit de la France vne honneste et vertueuse Dame, et l'inspiroit d'entreprendre le seminaire des petites filles des Sauuages, et d'en donner le gouuernement aux Vrsulines ; et a tellement disposé les affaires, que sans que l'vne sçeust rien du dessein de l'autre, il s'est trouué accomply en mesme temps, afin que ces bonnes Religieuses eussent la consolation de trauerser ensemble l'Ocean, et que les Sauuages receussent en mesme temps ce double seruice également necessaire. Ie ferois tort au desir raisonnable de plusieurs, si ie ne disois icy vn mot de la conduite de cette honneste Dame dans toute son entreprise. Elle est natiue d'Alençon, et se nomme Magdelaine de Chauuigny, fille de feu Monsieur de Chauuigny, seigneur de Vaubegon, et President des Esleuz en l'Election d'Alençon. Dés son bas âge elle fit tout son possible pour entrer en Religion, et commençoit deslors à practiquer les œuures de pieté et charité Chrestienne ; mais Monsieur son Pere l'obligea de se marier à vn honneste Gentil-homme nommé Monsieur de la Pelterie, qui la laissa veufue cinq ans et demy apres le mariage, et sans enfans, n'ayant eu d'elle qu'vne fille qui mourut incontinent apres le Baptesme. Si tost qu'elle se vit veufue, elle commença, par la lecture des Relations que nous enuoyons tous les ans, à penser à bon escient aux moyens de contribuer à l'instruction des petites filles Sauuages, et fit faire à cette intention quantité de prieres, car ayant resolu de se sacrifier entierement elle mesme et tout ce qu'elle pouuoit legitimement de son bien à la Diuine Maiesté, elle desiroit sçauoir de Dieu s'il auroit aggreable que ce fust à la Nouuelle France. Comme elle estoit en ce doute, la prouidence de Dieu se seruit d'vne forte maladie qui la mit si bas en peu de temps, que les Medecins desesperans de sa santé l'abandonnerent ; comme elle se vit en cét estat elle se sentit fortement inspirée de faire vœu de consacrer ses moyens et sa personne à la Nouuelle France sans en rien communiquer à personne. Vn peu apres, le Medecin arriuant la trouua en bien meilleur estat, et sans sçauoir ce qu'elle venoit de faire, ny chose aucune de son dessein, luy dit : Madame, vostre maladie est allée en Canada. Il parloit mieux qu'il ne croyoit, et fit rire la malade, qui fut extremement aise de voir, par cét effect si extraordinaire, que Dieu acceptoit son sacrifice. Estant donc reuenuë en pleine santé, elle ne fit plus que penser à l'execution de son dessein. Mais Mr. son Pere, qui viuoit encore, la pressoit cependant de se remarier, iusques là qu'il la menaça à bon escient

de la desheriter si elle ne luy obeyssoit : comme elle veit que son Pere parloit à bon escient, et qu'à faute d'vser de quelque condescendance elle se mettoit en danger de ruiner tout son pieux dessein, elle prit resolution de feindre qu'elle vouloit se remarier, et par ce moyen se remit en la bonne grace de son Pere, qui sur ces entrefaictes passa de cette vie à l'autre. Lors sans differer, ayant partagé son bien auec sa sœur, elle vint à Paris en Ianuier, et là ayant conferé de son entreprise auec plusieurs saincts et doctes personnages qui l'approuuerent, s'en alla à Tours, où il y auoit vne Vrsuline de sa cognoissance fort vertueuse et tres-zelée, qui depuis long-temps soûpiroit apres la Nouuelle France. Il n'est pas croyable comme elle fut bien receuë de Monseigneur l'Illustrissime et Reuerendissime Archeuesque de Tours qu'elle alla salüer, et luy declara naïfuement tout son dessein. Ce venerable Prelat, tres-affectionné au salut des âmes, admirant le courage et la vertu de cette Dame, et luy ayant fait paroistre les grandes affections qu'il auoit pour les missions de la Nouuelle France, luy promit tout le secours et l'assistance qui dependoit de luy. Les Vrsulines d'autre part la receurent à bras ouuerts, et passant par dessus mille difficultez, luy accorderent la Religieuse qu'elle demandoit, et pour compagne luy donnerent vne autre Religieuse pleine de courage et de vertu, fille de Monsieur de Sauoniere seigneur de la Troche, et de Sainct Germain en Anjou, qui ayant de premier abord resisté à ce choix qu'on auoit fait de sa fille pour ce dessein, y donna par apres son consentement auec Madame sa femme, par des lettres si pleines de pieté et de vertu Chrestienne, qu'elles meriteroient d'estre communiquées au public. Madame de la Pelterie, ayant obtenu si heureusement à Tours ce qu'elle desiroit, s'en alla prendre congé de Monseigneur l'Archeuesque, et par son commandement luy amena les deux Religieuses choisies pour ce dessein. Ce fut là qu'il receut vne singuliere consolation contemplant ces trois charitables Ames comme trois Victimes qui s'alloient immoler à tant de croix iusques au bout du monde ; et comme à raison de son infirmité il ne pouuoit celebrer la Saincte Messe, il voulut communier auec elles à la Messe qu'il fit dire en sa Chappelle particuliere, et puis il leur donna sa saincte benediction, à laquelle il adiousta vne courte, mais tres-feruente exhortation, entremeslée de larmes, pour leur recommander les vertus et la ferueur necessaire à cette entreprise : la Nouuelle France luy aura à iamais de tres-particulieres obligations. Madame de la Pelterie bien contente s'en reuient à Paris, emmenant auec elle les deux Vrsulines, où estant arriuée, elle s'efforce d'obtenir vne troisiesme Vrsuline de la Congregation de Paris, qui differe vn peu de celle de Tours, afin de donner moyens aux vnes et aux autres de trauailler au salut des Sauuages, et peut-estre commencer l'vnion des deux Congregations tant souhaittée ; mais elles ne peurent obtenir ce qu'elles desiroient, nous n'en auons pas encore pû sçauoir la cause, seulement sçay-je bien qui ne tint point aux Vrsulines de Paris, qui depuis douze ans sont dans vne ferueur incroyable pour la Nouuelle France, et qui au lieu d'vne Religieuse, en eussent fourny plusieurs autres, et sont encore toutes prestes de les donner ; aussi furent-elles bien mortifiées se voyant priuées de ceste occasion qu'elles auoient si long-temps attenduë. La bonne Fondatrice ne perd pas pourtant courage, mais continuant dans le dessein qu'elle auoit de mener vne Vrsuline de la Congregation de Paris, elle s'addresse à Monseigneur l'Illustrissime et Reuerendissime Archeuesque de Roüen, le sollicitant par l'entremise de quelque personne de vertu et de pieté de luy donner vne troisiesme Vrsuline du Couuent de Dieppe, vny à celuy de Paris ; ce qu'il accorda auec mesme zele qu'il auoit donné à Madame la Duchesse d'Aiguillon les trois Religieuses Hospitalieres. C'est vne double obligation que la Nouuelle France luy aura à iamais. Ainsi la Mere Cecile de la Croix, Vrsuline, fut choisie dans le Couuent de Dieppe pour se ioindre aux deux autres,

qui en furent fort consolées, comme estant bien portées à l'vnion des deux Congrégations ; et pour monstrer que Madame de la Pelterie n'auoit pas plus d'affection pour les vnes que pour les autres, elle n'a iamais voulu contracter auec aucune maison d'Vrsulines de France, mais seulement auec les Vrsulines qui ont leur Obedience pour la Nouuelle France, et a attaché sa donation à l'vnique maison des Vrsulines erigée en la Nouuelle France. I'aurois icy à dire beaucoup de choses de la vertu signalée et du zele incomparable de la personne de laquelle s'est seruie ceste bonne Dame pour la conduitte de toute son entreprise, qui rauiroit les cœurs de ceux qui le liroient ; mais sa modestie ne me permet pas seulement de le faire cognoistre, il se contente que Dieu se soit voulu seruir de luy pour assister en son dessein ceste Dame incomparable, qui seruira de modelle à tous ceux qui auront le courage de l'imiter et ensuiure. Reuenons à nostre Histoire.

Quand on nous vint donner auis qu'vne barque alloit surgir à Kébec, portant vn College de Iesuites, vne maison d'Hospitalieres et vn Couuent d'Vrsulines, la premiere nouuelle nous sembla quasi vn songe, mais en fin descendans vers le grand fleuue, nous trouuasmes que c'étoit vne verité. Cette saincte trouppe, sortant du vaisseau, se iette à deux genoux, beny le Dieu du Ciel, baisans la terre de leur chere patrie, c'est ainsi qu'ils appelloient ces contrées. Tout le monde regardoit ce spectacle dans vn silence : on voyoit sortir d'une prison flottante ces vierges consacrés à Dieu, aussi fraisches et aussi vermeilles, que quand elles partirent de leurs maisons, tout l'Ocean auec ses flots et ses tempestes n'ayans pas alteré vn seul petit brin de leur santé. Monsieur le Gouuerneur les receut auec tout l'accueil possible ; nous les conduisismes à la Chapelle, on chanta le *Te Deum laudamus*, le Canon retentit de tous costez, on benit le Ciel et la terre, et puis on les conduit aux maisons destinées pour elles, en attendant qu'elles en ayent de plus propres pour leurs fonctions. Le lendemain on les mene en la Residence de Sillery, où se retirent les Sauuages. Quand elles veirent ces pauures gens assemblez à la Chapelle, faire leurs prieres et chanter les articles de nostre creance, les larmes leur couloient des yeux ; elles auoient beau se cacher, leur ioye se trouuant trop resserrée dans leur cœur, se répandoit par leurs yeux. Au sortir de là, ils visitent les familles arrestées et les Cabanes voisines. Madame de la Pelterie qui conduisoit la bande, ne rencontroit petite fille Sauuage qu'elle n'embrassast et ne baisast, auec des signes d'amour si doux et si forts, que ces pauures barbares en restoient d'autant plus estonnez et plus edifiez, qu'ils sont froids en leurs rencontres ; toutes ces bonnes filles faisoient le mesme sans prendre garde si ces petits enfans sauuages estoient sales ou non, ny sans demander si c'étoit la coutume du païs, la loy d'amour et de charité l'emportoit par dessus toutes les considerations humaines. On fait mettre la main à l'œuure aux Peres nouuellement arriuez ; on leur fait baptiser quelques Sauuages. Madame de la Pelterie est desia maraine de plusieurs ; elle ne se pouuoit contenir, elle se vouloit trouuer par tout, quand il s'agissoit des Sauuages. Il luy arriua bien-tost apres qu'elle eut mis pied à terre, que se voulant communier elle ne veit à la saincte Table que monsieur le Gouuerneur et des Sauuages qui faisoient leurs deuotions ce iour là : elle se iette parmy eux, non sans larmes de consolation, voyant la simplicité et la deuotion de ces bons Neophytes. En effect, c'est vn doux plaisir de voir ces bonnes gens s'approcher de Iesus-Christ parmy nos François. Il faut confesser que Dieu se fait sentir en ces rencontres ; sa bonté veut que ceux qui cooperent au salut des Sauuages goûtent quelque petit brin des faueurs qu'il fait à ces ieunes plantes de son Eglise. Ces visites bientost passées, on dresse des Autels dans les Chapelles de leurs maisons, on y va dire la saincte Messe, et ces bonnes filles se renferment dans

leur closture : dans l'Hospital, les trois Hospitalieres enuoyées par Monseigneur le Reuerendissime Archeuesque de Roüen, tres-zelé au salut des âmes, et tres-desireux de témoigner à Madame d'Aiguillon les inclinations qu'il a de contribuer de tout son pouuoir aux bonnes œuures qu'elle fait, ne pouuant mieux l'obliger qu'en obligeant les pauures Sauuages, leur donnant pour secours vn des plus precieux thresors de son Diocese, car ces bonnes filles, outre qu'elles sont tres-exactes en la discipline et obseruance reguliere, sont sans doute excellentes au soin et traitement des malades, tant pour le temporel, que pour le spirituel ; les trois Vrsulines se retirerent dans vne maison particuliere, apres s'estre mutuellement embrassées les vnes et les autres. Bientost apres nous fismes donner six filles sauuages à Madame de la Pelterie, ou aux Vrsulines, et quelques filles françoises commencerent de les aller voir pour estre instruittes : si bien que les voila desia dans l'exercice de leur institut ; mais si iamais elles ont vne maison bien capable et bien dequoy nourrir les enfans sauuages, elles en auront peut-estre iusques à se lasser. Dieu veuille que les grands frais ne retardent leur dessein : les despenses qu'on fait icy sont fort grandes, mais Dieu l'est encore plus.

Pour l'Hospital, les Religieuses n'étoient pas encore logées, leur bagage n'étoit pas encore arriué, qu'on leur amena des malades ; il fallut prester nos paillasses et nos mattelats pour exercer cette premiere charité. O que i'ay souuent souhaitté que Madame la Duchesse d'Aiguillon veist seulement pour trois iours ce qu'elle a commencé d'operer en ces contrées ! Les filles qu'elle nous a enuoyées ne se pouuoient contenir d'aise, elles auoient des malades, et n'auoient pas dequoy leur donner, mais la charité de Monsieur nostre Gouuerneur est rauissante. Si fallut-il refuser de pauures Sauuages affligez : on ne peut pas tout du premier coup, nous esperons que Madame la Duchesse faisant croistre le secours, fera croistre la misericorde enuers les pauures malades de sa maison, disons plustost de la maison de Dieu. Si les Sauuages sont capables d'étonnement, c'est icy qu'ils le prennent : car parmy eux on ne tient compte des malades, notamment si on les iuge malades à la mort, on les regarde desia comme des gens de l'autre monde, auec qui on n'a ny commerce ny paroles. Or comme ils voyent les caresses et les soins qu'on a de leurs Compatriotes, cela leur fait conceuoir vne grande estime de celuy pour lequel on leur preste ces grands secours, qui est Iesvs-Christ nostre Sauueur.

Mais voyons, s'il vous plaist, les desseins qu'a eus Madame d'Aiguillon en la fondation de ceste maison. Voicy comme elle en parle dans la lettre qu'elle rescriuit à la Mere Superieure des Hospitalieres qui sont icy passées. Ma bonne Mere, ie louë Dieu de la resolution que vous auez prise de passer en la Nouuelle France, dont ie vous suis extremement obligée, et aux deux bonnes sœurs qui vous y accompagnent. I'ay aussi beaucoup de ioye de ce que Nostre Seigneur vous a chosie pour cela, ayant vne tres-particuliere estime de vostre merite ; i'espere que cela reparera tous les manquements qu'il y a de ma part, et que Dieu par sa bonté aura plus d'égard à vos vertus, qu'à mes defauts. Ie vous veux dire le dessein que i'ay eu faisant ceste fondation, c'est de dedier cét Hospital au Sang du Fils de Dieu, respandu pour faire misericorde à tous les hommes, et pour luy demander qu'il l'applique sur nos Ames, et sur celles de ce pauure peuple barbare. Ie vous fais part de mes intentions afin que vous les offriez à nostre Seigneur, et qu'allant faire la fondation, vous luy dediez selon cela, et que vous fassiez mettre sur la porte : Hospital dedié au Sang du Fils de Dieu, répandu pour faire misericorde à tous les hommes. Si on ne trouue pas à propos que ceste Inscription soit sur la porte, ie desire que toutes les Religieuses sçachent que c'est là mon intention dans la fondation, et qu'elles s'employent au seruice des pauures auec ceste intention. Ie desire de plus que

le Prestre qui dira tous les iours la Messe ait pareille intention. I'ay bien du regret de ne vous pouuoir embrasser et vos bonnes Sœurs qui passent auec vous, et vous prier moy-mesme de demander à Nostre Seigneur qu'il me fasse misericorde. Ce m'a esté vne grande consolation de voir ces bonnes Vrsulines qui vont aussi à Kébec auec Madame de la Pelterie; on m'a promis que vous serez toutes en mesme vaisseau. (Et plus bas) Asseurez-vous, ma Mere, que ie vous seruiray en vostre particulier auec beaucoup de passion, et vostre maison nouuelle, et que ie seray toute ma vie,

Ma bonne Mere,

Vostre tres-affectionnée à vous faire seruice,

Dv Pont.

En marge sont écrites ces paroles.

Ma bonne Mere, obligez moy de prendre soin de faire demander aux Sauuages que vous assisterez à la mort, le salut de Monseigneur le Cardinal, celuy de quelques personnes à qui i'ay de particulieres obligations, et le mien, et que toutes vos Religieuses me fassent la mesme charité.

De Paris, ce 10. *d'Auril,* 1639.

Les lettres dont il luy a pleu m'honorer sont remplies de semblables affections, ie n'ay que ces deux mots à luy dire pour Response.

Madame, que toute la France vous honore pour cette belle Couronne Ducale qui enuironne vostre Chef; ie vous asseure que tous les diamans qui l'embellissent ne frappent ny mon cœur ny mes yeux, leur éclat est trop foible pour trauerser la grandeur de l'Ocean; mais ie vous confesse que vostre cœur qui honore puissamment le Sang de Iesvs-Christ me touche au vif, vous allez à la source de la vie, et personne ne peut aimer Iesvs, qu'il n'aime ceux qui cherissent et qui honorent son Sang. Saincte Terese ayant rendu quelque seruice à Nostre Seigneur, ce bon Prince luy dit ces belles paroles couchées à la fin du liure de sa vie: Ma fille, ie veux que mon Sang te profite, et que tu n'ayes point de peur que ma misericorde te manque, ie l'ay répandu auec beaucoup de douleurs, et tu en ioüis auec de grandes delices comme tu vois. Ce sont, Madame, les paroles que ie souhaitte, que ce Roy des cœurs addresse à vostre cœur; seroit-il bien possible qu'vne Ame qui honore si amoureusement le Sang de Iesvs-Christ, n'en ressentist point les effects? O mon Seigneur, ne le permettez pas. Amen, Amen.

Ceste grande Dame est desia payée de ses aumosnes dés l'heure que i'escri cecy, plusieurs Sauuages ont desia prié pour elle dans son Hospital, plusieurs y sont desia morts; le premier auoit vescu comme vn Sainct depuis son Baptesme, il y est mort comme vn Sainct. Ce bon homme regardoit la vie comme vne prison, et la mort comme vn passage à la vraye liberté. La parole luy manqua par vne grande oppression de la poictrine, du moins on ne l'entendoit quasi plus; mais quand on luy eut recommandé de prier pour ceux qui le secouroient si charitablement, il s'efforça si bien qu'il pria tout haut pour Monseigneur le Cardinal, et pour Madame la Duchesse d'Aiguillon, la mort luy coupa la parole du corps, mais ne pût arrester la priere de l'âme qu'il alla continuer dedans les Cieux. Ie voulois faire porter son corps à Sillery, comme vn precieux dépost, et comme vne Relique, mais les vents et la marée me contraignirent de la laisser à Kébec. Voicy vn mot de Lettre du P. de Quen qui fait voir le bien qu'on fait à l'Hospital.

Barnabé Mistikoman s'en retourne à Sillery sain du corps et de l'âme, comme

ie croy, il s'est confessé et communié le matin en action de grace de sa santé, cela est venu de luy mesme. Nous enterrasmes hier l'vn des deux Algonquins que ie baptisay auant hier, c'est celuy qui auoit vne playe en la poictrine ; son compagnon se porte vn peu mieux qu'à l'ordinaire. Marie, femme de Noël Negabamat, pensa mourir hier au soir d'vne grosse colique et d'vne forte fiéure qui la trauaille encor, ie l'ay confessée ce matin en intention de la communier, mais la saignée l'en a empeschée ; Noël son mary se porte mieux, il s'est confessé et communié ; ie croy qu'il vous retournera voir dans peu de iours. Estienne Pygarouich voulant aller à la chasse aux Castors, vous a esté chercher iusques à Sillery pour se confesser, ne vous ayant point troué, il m'est venu voir, ie l'ay confessé auec vne grande satisfaction et contentement de mon âme. Les autres malades vont à l'ordinaire. Souuenez-vous à l'autel de celuy qui vous est, etc.

Ne diroit-on pas que cét Hospital qui ne fait que de naistre est dressé depuis cent ans dans le cœur de la Chrestienté ? Si la France voyoit la ioye, la modestie et la charité des bonnes Religieuses qui le gouuernent dans vne parfaicte closture et regularité, les Dames accourroient à leur secours : c'est l'exercice des Emperieres et des Reines de secourir les pauures de Iesvs-Christ. Or il faut que ie dise en passant que voicy quatre grands ouurages liez par ensemble d'vn mesme nœud : l'arrest des Sauuages, l'Hospital, le seminaire des petits garçons, et le seminaire des petites filles Sauuages. Ces trois derniers dépendent du premier. Faites que ces barbares soient tousiours vagabonds, leurs malades mourront dedans les bois, et leurs enfants n'entreront iamais au seminaire ; rendez-les sedentaires, vous peuplés ces trois maisons qui ont toutes besoin d'estre puissamment secouruës.

Messieurs de la Compagnie de la Nouuelle France, pour inciter les Sauuages à s'arrester, ont accordé mesme faueur en leur magazin aux Chrestiens sedentaires qu'aux François ; ils ont encore ordonné qu'on donneroit quelques terres desfrichées aux ieunes filles qui se mariroient ; de plus ils ont destiné tous les ans vne somme d'argent pour faire quelques presents aux Hurons Chrestiens qui viendront se fournir de marchandises en leurs magazins. Veritablement ces actions sont loüables, et dignes d'estre honorées des hommes et des Anges.

Vn autre a bien secouru le seminaire des petits garçons, et cette année il s'est trouué vne personne qui faisant vne aumosne de cent escus, la fait employer en étoffes et en quelques viures, qui semblent auoir esté enuoyez ceste année par vne tres-particuliere prouidence de Dieu.

Vne personne de merite et de pieté a fait donner cent escus pour le mariage d'vne ieune fille Sauuage recherchée d'vn ieune homme François d'vn fort bon naturel.

Messieurs de la Congregation de Nostre Dame erigée à Paris donnent tous les ans pour la nourriture d'vn Souuage. Ainsi Dieu va tousiours disposant quelque âme d'élite pour cooperer à son ouurage.

Ie ne dy rien de la mission des Hurons et des autres peuples sedentaires où la moisson est plus abondante : toutes choses viendront en leur temps ; ny le seminaire des filles, ny des garçons, ny l'Hospital, ny l'arrest des Sauuages, ny les missions és nations plus éloignées, ne manqueront point d'assistance. Bienheureux ceux desquels le Dieu du Ciel se voudra seruir pour ces grands ouurages, soit y employant leurs personnes, soit y contribuant de leurs biens, ou procurant que d'autres y contribüent.

CHAPITRE III.

Des bonnes dispositions des Sauuages pour la Foy.

Tout ce que nous dismes l'an passé des benedictions que Dieu donne à ceste nouuelle Eglise, s'est augmenté sensiblement depuis ce temps-là malgré toutes les oppositions et tous les obstacles des Demons et de leurs suppôts. Nous auons baptizé plus de Sauuages que les années precedentes. Les familles sedentaires ont perseueré dans l'exercice du Christianisme, et en ont disposé d'autres à les imiter. Les prieres se font publiquement par tout. Les chants et les Tambours des Sorciers ou des jongleurs perdent leur credit. Le nom de Iesvs-Christ se va répandant comme vn baume odoriferant, qui se fait sentir bien loing dans ces vastes contrées. Le bruit de nostre creance, et le secours qu'on a commencé de donner à ceux qui se sont arrestez, a fait descendre iusques aux Trois Riuieres plus de huict cens Algonquins, lesquels ont tesmoigné qu'ils ne s'approchoient de nous que pour entrer dans la cognoissance du vray Dieu : si bien que ie puis dire que nous auons veu des Sauuages de plus de dix sortes de Nations fléchir le genoüil deuant Iesvs-Christ, prestans l'oreille à vn langage qu'ils n'auoient iamais entendu. Ie ne dy pas qu'ils soient tous conuertis, mais du moins ont-ils commencé à rendre quelque hommage à leur Dieu, assistans aux prieres que leurs Compatriotes ou alliez luy presentent en sa maison. Or afin de garder quelque ordre, voyons premierement les obstacles que nous auons eus en l'instruction des vns et des autres, et puis nous verrons le bien que Dieu en a tiré.

Il ne faut pas penser que le Diable se rende, ny ses forteresses, sans combat. Quoy que les Sauuages témoignent qu'ils desirent estre instruits, ils n'ont pas tous vn mesme sentiment ny la volonté également bonne. Les meilleurs d'entre eux sont preuenus dés le berceau de beaucoup d'erreurs, qui ne se déracinent que petit à petit, à proportion que la lumiere et la grace entrent dans leurs âmes. Comme ils ont esté affligez depuis quelques années de grandes maladies, et qu'ils s'imaginent quasi tous qu'ils ne meurent que par des sortilèges, deux étourdis d'entre eux, voyans que tout le monde prestoit l'oreille à nostre creance, s'opposerent à nous, crians que les prieres les faisoient mourir. L'vn d'eux vsa de menace enuers les Peres qui appelloient les Sauuages pour estre instruits en la Chappelle. Depuis, disoient-ils, que nous prions, nous voyons par experience que la mort nous enleue par tout. D'autres adioustoient que les François estoient vindicatifs au dernier poinct, et qu'on nous auoit mandé de France que nous tirassions vengeance, par vne mort generale de tout le pays, de quelques François qui ont esté tuez par les Sauuages il y a desia quelques années.

Vn certain sorcier ou plustost charlatan, homme de quelque credit parmy eux, voulut prouuer par nostre doctrine que nous leur causions la mort : Les François enseignent, disoit-il, que la premiere femme qui fut iamais a introduit la mort dedans le monde : ce qu'ils disent est vray, les femmes de leur pays sont capables de ceste malice, et c'est pour cela qu'ils les font passer en ces contrées, pour nous faire perdre la vie à tous tant que nous sommes ; si le peu qu'ils ont desia fait venir a tant tué de monde, celles qu'on attend perdront tout le reste. (Le Diable sentoit desia la venuë des Hospitalieres et des Vrsulines). Tous ces mauuais bruits retardent grandement la gloire de Nostre Seigneur, et le salut de ces pauures peuples ; c'a tousiours esté le dessein du malin esprit, de décrier tant qu'il a pû ceux qui s'efforcent de tirer les âmes des tenebres et du peché. La guerre qui est suruenuë lorsque ces bruits sembloient assoupis, et la defaite des Algonquins a puissamment diuerty les esprits des bonnes pensées que Dieu leur donnoit; neantmoins comme pas vn de ceux

qui sont baptisez n'a esté pris ou tué dans le combat, ceste benediction en a confirmé plusieurs dans leur bonne volonté.

Bref le peché ou l'accoûtumance au vice est vne chaisne tres-difficile à rompre. Nous en entendons tous les iours qui nous disent que nostre doctrine est bonne, mais que la practique en est fascheuse. Les vns ont deux femmes qu'ils ayment, ou qui leur sont vtiles pour leur menage ; les autres sont en credit par quelque superstition, qu'il faudroit quitter s'ils se faisoient baptizer. Les ieunes gens ne pensent pas pouuoir perseuerer dans le mariage auec vne mauuaise femme, ou auec vn mauuais mary ; ils veulent estre libres, et se pouuoir repudier s'ils ne s'entr'ayment. Voila les principaux empéchements exterieurs que nous auons eus dans l'exercice de nos fonctions ; voyons maintenant comme les forces des Demons ne sont que des pailles, et comme les épines n'empéchent pas la naissance des roses.

Premierement, tous les Sauuages qui ont esté instruicts, excepté fort peu, ont vne grande opinion de nostre creance : ils croyent qu'estre Chrestien et ennemy des vices, c'est la méme chose : C'est pourquoy quand on leur demande s'ils n'ont point commis quelque mal, ils répondent : Ie prie Dieu, et par consequent ie ne commets point ces actions. S'ils voyent quelque vice en vn François, ils disent fort bien, qu'il ne croit pas, et qu'il descendra dans les Enfers.

Ils viennent aux prieres publiques, apportent leurs enfans pour estre baptizez, demandent ce Sacrement auec affection, i'entends ceux qu'on enseigne plus particulierement. Bref on cognoist déja par leurs déportemens que la Foy opere dedans leurs âmes. Quand ces Algonquins arriuerent aux Trois Riuieres au nombre de plus de cent canots, ils estoient extremement superbes et arrogans, notamment ceux de l'Isle. Ayans oüi la doctrine de Iesvs Christ, on les a veus tellement changez, que nos François mesmes s'en estonnoient.

Vn certain de la petite Nation des Algonquins, ayant assisté aux prieres, et oüi chanter les Litanies des attributs de Dieu, s'imprima cela si bien dans l'esprit qu'il les demanda par écrit ; ce que luy estant accordé, il faisoit grand estat du papier qui les contenoit. Arriue que ce bon homme retournant en son pays fit naufrage ; toutes ses marchandises furent perduës, luy et ses gens eurent la vie sauue ; ce qui l'attristoit le plus, à ce qu'il dit par apres, estoit la perte de son papier, si bien qu'encor qu'il fust grandement éloigné de celuy qui luy auoit donné, il pensa retourner sur ses brizées pour luy en demander vn autre ; mais il fut bien étonné quand il vit ce papier tout sain et entier entre les varangues de son canot réchappé du danger ; il admiroit cela comme vn prodige, et le racontoit comme vn miracle à ses gens. Estant de retour en son pays, il assembloit tous les iours ses voisins dans vne grande cabane, pendoit ce papier à vne perche, et tous se mettans à l'entour, chantoient ce qu'ils sçauoient de ces Litanies, s'escrians tous à Dieu : Cha8erindama8inan, ayez pitié de nous. Dieu prit plaisir à leur demande : car la maladie qui les affligeoit cessa entierement. Ce pauure homme reuenant voir nos Peres rapporta ce papier, et puis se retirant l'hyuer dans les bois pour faire sa prouision d'Elan, en demanda vn autre qu'il respectoit en la mesme façon ; et comme il ne sçauoit pas encore par cœur les prieres qu'il faut presenter à Dieu, il luy offroit ce papier, et luy disoit auec tous ses gens : Si nous sçauions ce qui est dans ce papier, nous te le dirions tous ; mais puisque nous sommes ignorans, contente toy de nos cœurs, et nous fais misericorde, toy qui es nostre grand Capitaine. Estant par apres de retour vers nos Peres, il leur dit que rien ne luy auoit manqué, et que Dieu l'auoit mis dans l'abondance.

Le Sorcier mesme dont i'ay parlé cy-dessus, lequel au commencement crioit contre la venuë des femmes Françoises, voyant sa petite fille malade, n'eut point de recours à son art, mais au Baptesme qu'il procura à son enfant,

et la santé du corps luy estant renduë auec la saincteté de l'âme, ce charlatan ne cessoit de nous preconiser, et nostre doctrine ; mais il faisoit comme les cloches, qui appellent le monde à l'Eglise, et n'y entrent iamais.

Vne chose nous attrista à la venuë de ces Algonquins : vn Capitaine Nipicirinien, venant aussi pour se faire instruire, tomba si fort malade à la riuiere des prairies, enuiron trente lieuës au dessus des Trois Riuieres, qu'il en mourut. Deuant que de rendre l'âme, il dit à ses gens : Vous direz aux François que ie les allois voir pour apprendre le chemin du Ciel, ie suis bien marry que ie ne puis mourir aupres d'eux, ie me suis pressé tant que i'ay pû, mais la maladie ne me permet pas de passer outre ; pour vous ne laissez pas de continuer vostre dessein apres ma mort.

Vn autre Algonquin, entendant parler de Dieu, s'écria : Voilà ce que ie desirois entendre il y a long temps. Et venant trouuer le Pere, il le pria de l'instruire plus particulierement, et pour ce faire il venoit tous les iours à nostre maison. A peine auoit-il commencé cét exercice, que son fils tombe fort malade. Cela ne l'étonne point ; il luy pend au col vn chapelet, et venant voir le Pere qui l'instruisoit, luy dit : Ie n'ay rien de si cher au monde que mes deux enfans, voilà desia mon fils malade, et en danger de mort ; quand luy et sa sœur mourroient, ie ne quitteray point la resolution que i'ay prise de prier Dieu, ie sçay bien qu'il est le maistre de nos vies : ma femme et mes enfans, et moy, adioustoit-il, estans tous ensemble tombez dans vne grande maladie, il me vint vne pensée qu'il falloit qu'il y eût quelqu'vn au monde qui eust soin des hommes ; ie l'inuoquay sans sçauoir son nom, il nous guerit tous, quoy que nous ne le cognussions pas : maintenant que nous commençons à le cognoistre, il ne nous abandonnera pas. En effect son fils guerit bien-tost apres, et il fut baptisé auec sa petite sœur et leur grande mere. Ce pauure homme, voyant qu'il falloit partir sans Baptesme, la faim les pressant à cause qu'on ne leur pouuoit vendre de viures au magazin, disoit au Pere qui les auoit instruits : Pourquoy me refusez-vous le bien que vous auez accordé à mes enfans et à ma mere ? Toutes choses ont leur temps, il ne se faut pas precipiter en choses de telle importance. C'est vne coûtume parmy ces peuples de faire festin à tout manger pour la guerison des malades : or pour détourner petit à petit ceste superstition, vn de nos Peres ayant préché contre ces festins, dit publiquement que Dieu les haïssoit, mais qu'il se plaisoit aux œuures de charité, et par consequent qu'il falloit donner aux pauures veufues et orphelins ce qu'on donnoit aux iongleurs et aux charlatans. Vn vieillard se souuenant de cét enseignement, et voyant sa fille malade, dit à son gendre qu'il s'en allast à la chasse, et qu'il demandast vn orignac à Dieu pour donner à manger aux pauures . son gendre obeït, tua ce grand animal ; le bon vieillard fit son aumosne, et sa fille guerit.

Vne bande de Sauuages, nous quittant pendant l'Automne pour aller hyuerner dedans les bois, nous racontoit au Printemps comme Dieu les auoit secourus. Nous le priions tous les iours, disoient-ils, sans y manquer ; si tost qu'on auoit tué quelque animal, on l'en remercioit sur la place méme, comme celuy qui nous l'auoit donné : en effect il nous sembloit que nous tirions nostre nourriture comme d'vne dépense piece apres piece ; par exemple, ayans trouué vn Ours, nous étions quelque temps sans rien rencontrer ; l'Ours estant mangé, nous disions à Dieu : Nous n'auons plus rien, donne-nous nostre nourriture, tu es nostre Pere ; aussi-tost nous trouuions dequoy uiure, et Dieu nous a tenus fort long-temps comme cela, de sorte que nous nous en étonnions, et disions que quand il n'y auroit plus rien dans nos sacs, que Dieu en feroit venir. Si quelqu'vn de nous faisoit quelque mal, aussitost les autres luy disoient : Fay ce que tu voudras, mais il faut que les Peres sçachent tout ce que nous faisons. De faict quand ils furent arriuez, ils nous declarerent sans le demander tout le bien et le mal qu'ils auoient fait, se con-

fessans tout haut deuant que d'estre baptisez.

I'ay fait mention cy-dessus des mauuais bruits et de la guerre qui retardoient le cours de l'Euangile. Monsieur nostre Gouuerneur, montant aux Trois Riuieres auec vne barque et quelques chalouppes bien armées, leua ces obstacles : car encor bien que la contrarieté des vents, et la precipitation des Sauuages luy eussent osté l'occasion de deffaire leurs ennemis qu'il alloit trouuer, neantmoins voyans la bonne volonté qu'vn homme d'un tel merite auoit pour eux, ils se rassemblerent, et tindrent plusieurs conseils entr'eux, dans lesquels ils conclurent d'embrasser la Foy Chrestienne, et de s'habituer aupres des François ; en effect ils firent de bonnes et longues cabanes tout aupres de nostre habitation des Trois Riuieres, nous donnans vne belle occasion de les instruire. Les affaires de Dieu sont tousiours contrariées : tout procedoit heureusement, ils se rendoient assidus aux prieres qu'on leur faisoit faire à la Chapelle, et à l'explication du Catechisme qu'on faisoit le matin aux femmes, et le soir aux hommes ; quand la famine les contraignit d'aller chercher leurs vies qui deçà qui delà dans les riuieres et dans les bois ; le retardement des vaisseaux fut cause de ce mal-heur. Ce nous fut vne douleur bien sensible de voir partir d'aupres de nous bon nombre d'âmes tres-bien disposées, faute de pouuoir secourir leurs corps. Enfin les vaisseaux ayans paru apres auoir esté long-temps attendus, ces pauures oüailles égarées se rassemblerent petit à petit aupres de nous.

Comme ie finissois ce Chapitre, l'vn des Peres de nostre Compagnie qui sont aux Trois Riuieres m'a rescrit ce qui suit :

La persecution recommence contre nous : la petite verolle, ou ie ne sçay quelle maladie semblable, s'estant iettée parmy les Sauuages, le Diable leur fait dire que c'est nous qui leur causons ceste contagion ; ils disent tout haut que le Pere le Ieune est infailliblement l'autheur de la mort de Mant8etchîmat qui ne luy voulut pas obeïr ; ils disent encor qu'il a fait mourir sa femme. Ils sont icy bon nombre de cabanes, et quelques-vnes bien affligées. K8ik8iriba-b8g8ch me presse de le baptizer auant que de partir d'icy ; la crainte de mourir dans les bois luy fait desirer le Baptesme, luy donneray-je ? Tous les Sauuages qui sont icy disent que c'est faict d'eux, et que pas vn ne verra le Printemps. Vostre Reuerence sera-elle icy bien-tost ? les meres Hospitalieres sont-elles venuës ? le bruit court icy qu'elles sont arriuées ; si les malades des Trois Riuieres demandent d'estre portez à Kébec, que leur diray-je ? Pourra-on secourir ceux de là bas et ceux d'icy haut tout ensemble ? Vn petit mot de Réponse s'il vous plaist.

Voila vne Lettre bien bigarrée. D'vn costé on nous accuse de causer la mort, et de l'autre on nous demande le Sacrement de vie.

Ie diray en passant que ce Mant8etchîmat estoit vn meschant Apostat, lequel ne se voulant pas ranger à son deuoir, ie luy dy que s'il s'attaquoit à Dieu, il ne seroit pas long-temps impuny ; il me promit qu'il descendroit auec moy à Kébec, car i'estois pour lors aux Trois Riuieres ; ie croy qu'il auoit quelque bonne volonté, mais il ne tint pas sa parolle. A peine estois-je party, que luy et sa femme, qui estoit aussi baptizée, et qui ne valoit pas mieux que son mary, moururent ; cela fit dire aux Sauuages que ie leur auois causé la mort.

Il arriua quasi en mesme temps qu'vn Sorcier ou Iongleur soufflant vn malade sur les dix heures de nuict, pource qu'il ne l'osoit faire de iour, ie l'entendy ; i'y couru auec vn de nos Peres, ie le tançay et le fis cesser, le menaçant de la part de Dieu. Deuant qu'il fut iour, ce miserable fut frappé de la contagion ou petite verolle, qui le rendit fort horrible ; cela étonna les Sauuages, et fit croire à quelques vns que nous souhaittions leur mort, et que Dieu obeïssoit à nos desirs. I'auois beau leur dire que Dieu se fascheroit contre nous, et nous puniroit si

nous voulions mal à quelqu'un : Quand vous tuëriez quelqu'vn de nous, nous disoient-ils, Dieu ne vous diroit rien, car vous le priez soir et matin, et à toute heure, et nous autres nous ne le sçauons pas prier, voila pourquoy il nous laissera mourir.

Pour ce qui touche l'Hospital, ie répondy que nous auions assez de malades à Kébec, et qu'il falloit attendre qu'on fût mieux accommodé, et qu'on eût plus de forces pour secourir tant de pauures miserables. Au reste toutes ces contradictions sont les vrais arguments de la conuersion de ces peuples ; nous commençons à si bien remarquer ceste verité, qu'elles ne nous font plus trembler ; elles ressemblent aux froidures et aux vents, qui font prendre de bonnes racines aux bleds et aux arbres, lors qu'ils paroissent deuoir tout rompre et tout perdre.

CHAPITRE IV.

Des Chrestiens ou Sauuages baptisez en general.

Nous auons de deux sortes de Chrestiens en ces contrées : les vns ont esté baptisez en extremité de maladie auec vne instruction assez legere, mais suffisante pour receuoir ce Sacrement en cét estat ; les autres ont esté baptisez en pleine santé apres auoir esté bien instruits és principaux et plus necessaires articles de nostre creance : les vns et les autres montent iusques au nombre de quatre cens cinquante ou enuiron, comprenant les Hurons qui font bien la plus grande partie. Or pour parler de ceux d'icy bas, ie diray en premier lieu que ie n'en sçay aucun de ceux qui ont esté baptisez en maladie, qui méprise apertement son Baptesme. Il y en a bien deux ou trois qui se sont mariez à des femmes Sauuages non Chrestiennes, pource qu'ils n'en trouuent point de baptisées qui les veuillent épouser ; on agit doucement auec eux, on les laisse venir aux prieres, mais on ne les reçoit pas encor aux Sacremens : *Lac potum vobis dedi*, on leur donne du laict à boire comme à des enfans. L'experience nous apprend qu'il ne faut desesperer de personne.

Pour tous les autres, c'est vne benediction bien sensible de les voir assister aux prieres et aux instructions qu'on leur fait, se trouuer à la Messe les Festes et les Dimanches, et quelques-vns les iours ouuriers, venir à Vespres quand on les chante en nostre Chappelle de Sillery, en la residence de Sainct Ioseph, chanter le *Pater* et le *Credo*, les Commandemens de Dieu et quelques Hymnes composés en leur Langue, se confesser auec vne candeur admirable, se communier auec deuotion et respect, reciter tous les iours leurs Chappelets à l'honneur de la saincte Vierge. C'est vne consolation bien sensible de voir des Sauuages dans ces saincts exercices. Il y en a qui viennent demander à Nostre Seigneur sa saincte benediction dans la Chappelle, quand ils veulent entreprendre quelque voyage, et au retour luy viennent aussi rendre graces de les auoir conserués. En vn mot ie reïtere ce que i'ay dit cent fois, si nous auions moyens de secourir fortement les Sauuages et les arrester, nous verrions vne grande benediction sur ces peuples, beaucoup plus dociles aux choses de la Foy que nous n'eussions osé esperer, comme on verra des remarques que ie vay faire.

I'ay sceu de bonne part, que quelques femmes impudentes s'approchants la nuict de quelques hommes, les ont sollicitez à mal en secret ; elles n'ont eu pour réponse que ces parolles : Ie croy en Dieu, ie le prie tous les iours ; il defend ces actions, ie ne les sçaurois commettre.

On louë tant la réponse de ceste seruante Chrestienne de l'Eglise de Lion, laquelle inuitée au peché par son maistre encor Payen, répondit : *Christiana ego sum, nihil sceleris admittunt Christiani* : Ie suis Chrestienne, les Chrestiens ne commettent point de crimes si enormes.

I'ay appris que quelques ieunes femmes veufues Sauuages et quelques filles, sollicitées et pressées de s'abandonner à des Sauuages qui les secouroient et aydoient à viure, ont répondu qu'elles estoient baptisées, et qu'elles ne commettroient iamais de telles offenses : cela n'est il pas étonnant au pays de la barbarie ?

Il y a vne tres-méchante coustume parmy les Sauuages : Ceux qui recherchent vne fille ou vne femme en mariage, luy vont faire l'amour la nuict; il y bien du mal dans ces visites, mais non pas tousiours, car les femmes Sauuages de ces quartiers sont assez retenuës, craignant de ne point trouuer party si elles se rendent communes. Or pour exterminer vne si méchante façon de faire, nous recommandons aux filles Chrestiennes de ne donner aucune réponse à ceux qui les recherchent en ce temps là ; il s'en est trouué qui l'ont tres-bien gardé, rebutans ceux qui les venoient visiter, iusques à nous venir prier de leur defendre semblables visites, croyans que ces ieunes gens nous obeïroient plustost qu'à elles. D'autres leur disoient seulement ce peu de paroles : Allez vous-en trouuer les Peres, faites vous instruire et baptiser, puis ie vous parleray, non pas la nuict, mais le iour. Trois ieunes Algonquins de l'Isle, estant descendus à Kébec, et voulant faire l'amour selon leur coustume, s'addresserent à des filles Chrestiennes, ils furent bien étonnez quand ces filles leur dirent qu'ils s'addressassent à nous pour cette affaire, et qu'elles ne concluroient rien sans nostre auis. Ces bonnes gens vindrent à la fin nous trouuer, et nous demanderent si nous gouuernions les filles Sauuages. Au commencement nous ne sçauions pas ce qu'ils vouloient dire ; enfin l'ayant conceu, nous leur fismes entendre que ces visites ne valoient rien, et qu'ils ne pouuoient pas pretendre d'épouser aucune fille Chrestienne, qu'ils ne fussent baptisez. Si toutes auoient la retenuë de celles dont ie viens de parler, ce seroit vne grande consolation ; mais le malheur est que quelques-vnes, estant éloignées de nos habitations, se marient à la sollicitation de leurs parents, et tous leurs mariages, n'estans pas selon Dieu, se rompent aussi aysément qu'ils ont esté legerement contractez.

Nous en auons confirmé quelques-vns dans leurs mariages depuis leur Baptesme : ceux là, comme nous esperons, seront fermes et constans. I'entendois vne fois vne femme instruire son mary sur la Confession, i'estois consolé de voir la candeur de ces bons Neophytes. Donne-toy bien de garde, disoit-elle, de cacher aucun de tes pechez, recherche les dans ta conscience, et les dy tous à Dieu ; c'est à luy que tu parles, le Pere n'est là que pour tenir sa place, à cause que Dieu ne se fait pas voir en terre ; mais sur tout sois bien marry de l'auoir offensé, car si tu n'as douleur de tes offenses, il ne se fera rien.

Voicy vn poinct qui m'a fort consolé. Les Hiroquois ayant paru proche des Trois Riuieres, les Sauuages furent conuoquez de tous costez ; estant rassemblez, ils firent plusieurs festins de guerre, où il faut chanter, danser, hurler, et tout cela par superstition pour auoir de l'auantage sur leurs ennemis ; comme ils dansent les vns apres les autres, ils se donnent le signal, choisissant celuy qu'ils veulent faire danser apres eux. Il arriua que l'vn de ces danseurs porta le bouquet ou le signal à François Xauier, vn de nos nouueaux Chrestiens ; luy le reiette, renonçant à ces danses superstitieuses : on le presente à Ignace Amisk8ape, il en fit de mesme : on le presente à quelques autres Chrestiens, tous imiterent la hardiesse de ces braues Athletes, se mocquans des badineries de leurs Compatriotes, lesquels mettoient leurs esperances en des actions ridicules.

Vne autrefois quelqu'vn de nos Peres, ayant eu aduis qu'on faisoit vn grand festin de viande vn iour de Vendredy dans vne cabane, demanda aux femmes qui en sortoient, si les Chrestiens n'estoient pas des conuiez, elles répondirent qu'ils en estoient en effect, mais qu'ils ne mangeoient point, qu'ils se trouuoient là seulement pour s'entre-

tenir et discourir auec les autres. Le Pere entrant dans la cabane sur la fin du banquet, trouua tous les Chrestiens auec leurs plats remplis de viande sans y auoir touché. Ils la reçoiuent pour la donner à ceux qui ne sont pas encor baptisez. Bref toute l'assemblée pria le Pere de leur faire rendre graces à Dieu, et de leur declarer quelques poincts de nostre creance.

Ayant quitté la Residence de Sainct Ioseph pour quelques affaires, le Pere à qui i'en laissay le soin me récriuit en ces termes :

On cognoist bien depuis vostre depart ceux des Sauuages qui veulent croire en verité, et ceux qui n'ont que de l'apparence. Ceux là sont assidus aux prieres, et ceux-cy n'y viennent quasi point depuis que vous estes party ; pour les Chrestiens ils donnent tres-grande edification, ils ne manquent pas aux prieres publiques, et quelques-vns d'eux assistent tous les iours à la saincte Messe dés quatre heures du matin ; ce qui confond et encourage nos François qui sont icy.

Vn autre Pere, laissé au mesme endroit, me manda ces parolles :

I'ay ce matin entendu de Confession vingt-deux Sauuages Chrétiens ; il aborde icy tous les iours des canots, ie ne puis moy seul suffire à tous, pressez vostre retour s'il vous plaist, etc.

Les Sauuages ayment vniquement leurs enfans ; ils ressemblent au Singe, ils les étouffent pour les embrasser trop étroitement ; ils ont encor vn grand respect humain, n'osans donner leurs enfans de peur d'estre blasmez de leurs Compatriotes. Voyant vne bonne femme Chrestienne proche de la mort, ie luy demanday vne sienne petite fille pour la faire éleuer chez les Reuerendes Meres Vrsulines, dont nous auions eu nouuelle de Tadoussac ; ceste bonne femme me dit : Pour moy i'en suis bien contente, ie sçay bien que vous auez vn grand soin des pauures orphelins ; mais sçachez vn petit de son Oncle s'il en sera content. De bonne fortune cét Oncle estoit Chrestien ; ie luy demanday s'il seroit content que nous fissions éleuer ceste petite fille auec ces bonnes Religieuses, il me repartit que c'estoit l'enfant de son propre frere, et qu'il ne la pouuoit quitter sans estre blasmé des siens. Alors ie luy repliquay, que i'étois bien aise qu'elle fust auec luy, et qu'il la feroit éleuer en la Foy, mais ie craignois seulement que Dieu ne luy demandast compte de ceste enfant, à raison que sa femme ne la conserueroit pas comme il faut, et que pour moy ie m'en déchargeois sur luy. Ce bon homme étonné me la donna sur l'heure pour la presenter à ces bonnes Meres à leur arriuée. Ceste action me fit cognoistre que la crainte de déplaire à Dieu s'enracinoit dans l'âme de ces pauures Neophytes.

Vn François voulant faire trauailler vn iour de Feste vne femme Sauuage Chrestienne sans sçauoir qu'elle fust baptizée, ceste bonne femme luy dit : T'est-il permis de trauailler auiourd'huy ? Le François ayant répondu que non : Pourquoy donc, dit-elle, me veux tu faire trauailler, puisque ie croy, et que ie prie Dieu, et que i'ay enuie d'aller au Ciel aussi bien que toy ?

Non requiritur in Christiano initium, sed finis, dit vn grand Sainct, Ce n'est pas tout de bien commencer, tout gist à bien conclure le dernier periode de sa vie. I'ay parlé és Relations precedentes d'vn ieune homme appellé Paul Aniska-8ask8sit, deuenu aueugle depuis son Baptesme ; ce bon Neophyte est mort comme il auoit vescu depuis sa conuersion, c'est à dire, fort sainctement. Quand nous luy donnâmes le Sacrement de l'Extréme Onction, il prenoit le Crucifix qu'on luy presentoit, le baisoit, l'apostrophoit tendrement : C'est toy qui m'as donné la vie, ie te la rends maintenant, tu es bon, aye pitié de mon âme, ie ne te demande point la santé, tu es le maistre, fay comme tu voudras. Ce pauure ieune homme a souffert auec la patience d'vn Iob depuis son Bapteme, et nous a fait dire à sa mort, qu'il n'y a cœur si dur, que le feu du Ciel n'amolisse.

Ie vay coucher icy le bout d'vne Lettre qui nous apprend que la Foy a bien

de la force dans vn cœur, quoy que barbare. L'an passé nous baptisasmes vn ieune garçon âgé d'enuiron quatorze ans; nous estions bien en doute si nous luy accorderions ceste faueur, car il estoit assez peu instruict, mais comme il s'en retournoit en son pays, où se retire la nation des Attikamegues, nous le fismes Chrestien, il fut nommé Iacques. Ce pauure ieune homme, estant tombé malade, a instruit son pere le mieux qu'il a pû, l'a fait prier Dieu, et deuant que de rendre les derniers soûpirs, luy a recommandé de se venir faire baptiser aux Trois Riuieres, ce qu'il a fait. Voicy ce qu'on m'en écrit:

Les Attikamegues ou poissons blancs, c'est le nom de ceux de ceste nation, sont descendus aux Trois-Riuieres; ie les ay vn peu instruicts, ils m'ont fort contenté. Vn vieillard entre autres nous a si bien pressés, que nous luy auons accordé le Baptesme ; c'est le pere de Iacques 8passe8igan, que nous baptisasmes l'an passé. Ce pauure garçon a perseueré en la Foy, encor qu'il fust bien éloigné de nous; il a enseigné son Pere, et se voyant surpris d'vne grosse maladie, il luy recommanda à la mort de nous venir trouuer pour se faire instruire. Il m'a étonné ; il estoit attentif à merueille: Voila, disoit-il par fois, ce que ie deuois sçauoir il y a long-temps; iusques icy ie n'ay pas vescu, ie ressemblois à vn mort; mon fils a commencé à me donner la vie. Haste toy mon fils, disoit-il au Pere, de m'instruire et de me baptiser, car ie ne veux pas aller dans le feu.

CHAPITRE V.

Des premieres Familles renduës sedentaires.

Celuy qui a commencé de donner secours à nos Sauuages pour se loger, et defricher la terre, a ietté, comme nous esperons, les fondements d'une bourgade Chrestienne, qui est toute remplie de benedictions en sa naissance. Les deux premieres Familles qui ont seruy de premieres pierres à cét édifice, ou à ceste nouuelle Eglise, non seulement ont perseueré dans leurs desseins, mais elles en ont encor attiré d'autres, qui commencent de les imiter ; tout gist à les ayder. Monsieur Gand, homme vrayement charitable, voyant le grand bien qu'on opere dans leurs âmes, a augmenté nostre secours de quelques hommes qu'il a gagés pour ceste année et la suiuante. Il voit de ses yeux les difficultez du païs, le peu d'auance qu'on fait dans la longueur et la rigueur des hyuers ; et cependant pour ioüir du fruict qu'on recueille des nouuelles plantes, il faut de grands fraiz pour les cultiuer. Voicy les premices des deux premieres Familles qui se sont arrestées, et qui donnent le bransle aux autres; ie les dédie de bon cœur à celuy qui leur a donné le premier secours, et à tous ceux qui fauorisent ce grand dessein.

Premierement, tous ceux qui composent ces deux Familles sont regenerez dans le Sang de Iesvs-Christ. Secondement, quoy qu'ils soient en bon nombre tous logez dans vne méme maison, hommes, femmes et enfans, n'ayans qu'vn méme foyer et vne méme table, si est-ce que iamais nous n'auons remarqué en eux aucun different; la paix qui loge si profondement chez eux, nous est vne marque asseurée que Dieu n'en est pas loin : *Factus est in pace locus eius.* Ils font leurs prieres en particulier soir et matin, à genoüil,

et ne laissent pas de venir aux publiques ; ils entendent pour l'ordinaire tous les iours la saincte Messe, et quelques-vns dés quatre heures du matin. Ils frequentent les Sacrements auec amour et respect, et quelques-vns d'eux ont la conscience si tendre, qu'aussi-tost qu'ils pensent auoir commis quelque offense, ils s'en viennent accuser au Pere qui les gouuerne, auec vne candeur nonpareille.

Quelqu'vn de nous sans estre veu entendoit vn iour les Chefs de ces deux Familles se donner courage l'vn à l'autre d'accomplir la loy Chrestienne. Ne perdons point cœur, disoient-ils, nous ne serons pas seuls, les principaux d'entre nous veulent croire et demeurer aupres de nous ; quittons nos anciennes façons de faire pour prendre celles qu'on nous enseigne, qui sont meilleures que les nostres.

Ils se trouuerent bien en peine comme ils pourroient garder l'abstinence de viande les Vendredis et Samedis : Car lors que nous serons dans les bois pour faire nostre prouision d'Elan, disoient-ils, nous n'aurons rien que de la chair à manger, que ferons-nous ? L'autre répondit : Nous voilà bien en peine ; puis qu'il n'y a que deux iours la semaine, il les faut passer sans rien manger, et par ce moyen nous garderons l'abstinence de viande. Ce conseil fut trouué bon, mais non pas du Pere qui les gouuerne, lequel les instruisit de ce qu'ils deuoient faire en telle occasion. Descendons plus en particulier.

Ces deux Familles estant parties pour aller chercher leur prouision de chair d'Elan, François Xauier, iadis nommé des siens Nenask8mat, retourna auec la plus grande partie de ses gens deux iours auant la saincte Quarantaine. Comme il n'auoit que de la chair et de l'anguille boucanée, nous ne luy parlasmes point de l'abstinence de viande qu'on garde en ce temps là ; mais luy l'ayant appris par la communication de nos François, nous dit qu'il desiroit garder ceste loy, puis qu'il estoit Chrestien. Nous luy répondismes, que n'ayant ny pain ny pois, en vn mot n'ayant pour tous mets qu'vn peu d'anguille seiche, qu'il n'estoit pas obligé à ceste rigueur. Il repartit, que les mesmes raisons qui nous induisent à ne point manger de viande, l'y obligeoient, puis qu'il n'auoit qu'vne méme creance auec nous, et qu'il auoit assez de force pour se pouuoir passer à vn peu de poisson fumé. Ceste réponse nous toucha le cœur, et nous fit resoudre de le soulager luy et sa fille du peu que nous auions, c'est à dire, d'vn peu de pain et de pois, et quelquefois d'vn peu de moluë. Voila donc le pere et la fille dans l'abstinence, et par fois dans le ieusne, pendant que le reste de la Famille qui n'estoit pas encor toute baptisée mangeoit de fort bonne viande. Entrant vn iour qu'ils ieusnoient dans leur chambre, ie les trouuay tous deux retirez à part, faisans collation sur le soir auec vn peu de pain ; puis me tournant de l'autre costé, i'apperceus vne grande marmite remplie de langues et de mufles d'orignac, qui rendoient vne fort bonne odeur ; ces viandes les plus delicates de la beste estoient preparées pour ses gens. Ie vous confesse que ce spectacle m'étonna ; en effect c'est vne chose étonnante de voir vn homme chef de sa Famille, apres auoir bien peiné et sué à tuer tels animaux, en voir manger deuant ses yeux les plus frians morceaux, et se reduire au ieusne sans obligation ny contrainte, et pour collation se contenter d'vn morceau de pain. Mais ce qui m'étonne dauantage, c'est qu'vne ieune fille âgée d'enuiron dix-huict à vingt ans, imitant son pere, passe ces quarante iours, partie en ieusne, et tousiours en abstinence, et fort mal nourrie dans l'abondance. Nous luy demandasmes vne fois si ce temps ne luy sembloit pas bien long, et si elle n'auoit pas beaucoup de peine de se priuer des viandes qu'elle voyoit manger à ses compagnes ; elle nous confessa qu'en effect elle en auoit eu vn peu au commencement, mais que cela s'estoit bientost passé. Vne autre fois comme on faisoit vn bon festin en leur maison pour receuoir quelques-vns de leurs amis, ie demanday à son pere s'il n'estoit pas tenté de goûter vn peu de ce festin,

composé de fort bonnes pieces d'Elan, sur lesquelles il iettoit les yeux ; il me répondit en souriant : Nikanis, au commencement du Caresme, ie mis mon cœur sous ceste table, c'est pourquoy mes yeux ont beau voir de la chair, ils n'en souhaittent pas, car ils n'ont plus de cœur ; et puis ne faut-il pas que nous souffrions vn petit aussi bien que les autres Chrestiens ? nous voulons contenter Dieu aussi bien que vous autres. O Dieu, qui eust iamais pensé que ces parolles deussent sortir de la bouche d'vn barbare ! et que ceste abstinence eust deuë estre practiquée par vn Sauuage qui s'est autrefois repeu de chair humaine ! Dieu est Dieu, et sa bonté n'a pas de limites, elle se répand sur qui il luy plaist.

Voicy qui est encor dans le méme étonnement. Ce bon homme s'estant engagé trop auant dans sa chasse, n'ayant porté qu'vn peu de pain que nous luy auions donné, se trouua sans autre viure que les Elans qu'il auoit tués ; il ayma mieux passer deux iours sans manger, que de rompre son abstinence de viande ; et quoy que nous luy eussions dit qu'il n'estoit point obligé à ceste austerité, il ne laissa pas vne autre fois en semblable occasion de faire le mesme.

Sa fille estant allée suiuant la coûtume du païs auec quelques-vnes de ses compagnes pour tirer des bois la viande des animaux que son pere auoit tués, fut retenuë du mauuais temps plus de iours qu'elle ne pensoit, si bien qu'ayant consommé sa petite prouision de Caresme, elle se trouua sans autre nourriture que de la viande ; il restoit encor enuiron deux iours de grand trauail deuant que d'arriuer à la maison ; il falloit tirer à viue force de grosses traisnes de chair dessus les neiges ; on la pressa fort d'en manger, mais ceste pauure fille, suiuant l'exemple de son pere, n'en voulut iamais goûter. Ceux qui cognoissent plus particulierement les Sauuages, et qui voyent ces actions, sont contraints de confesser que la grace est plus forte que la nature. Quelques-vns de nos François, voyans ceste coustume, disoient que si iamais ils repassoient en France, qu'ils reprocheroient cent et cent fois aux Heretiques et aux mauuais Catholiques, que les Sauuages gardoient le Caresme, cependant qu'ils mangeoient de la chair comme des chiens. Au reste ces pauures gens ne sont nullement obligez aux loix du ieusne, car ils n'ont le plus souuent que du poisson tout seul sans pain ny autre sauce que de l'eau, ou de la viande toute seule, et le plus souuent ils n'ont rien du tout. Les deserts qu'ils ont commencé à défricher, les tireront auec le temps de ces grandes miseres.

Ie serois trop long si ie voulois remarquer toutes les bonnes qualitez de cét homme vrayement Chrestien. Il nous entretient quelquefois des regrets qu'il a de voir les sinistres opinions que quelques-vns de sa nation ont de nous autres ; il deplore la dureté du cœur de ceux qui ne prestent point l'oreille à l'Euangile. Du reste il est homme adroit, fort industrieux, bien éloigné de la paresse et de la faineantise naturelle aux Sauuages. S'il estoit secondé, il se tireroit bien-tost de la misere commune à ces barbares ; mais il a fait rencontre d'vne femme de fort peu de conduite ; le secours qu'on luy donne maintenant, le fera reüssir. Il admire nos façons de faire. C'est chose étrange, disoit-il vn iour, que vous sçachiez tout ce que vous devez faire par le son d'vne cloche sans qu'on vous die rien, et sans vous parler les vns aux autres : si tost que vous entendez ceste cloche, les vns sortent, les autres entrent ; les vns vont au trauail, les autres vont prier ; elle vous fait leuer et coucher, et sans parole elle fait par vn mesme son tous les commandements qu'il faut faire. Il n'en est pas de mesme parmy nous autres : si ie veux induire mes gens au trauail, il faut bien dire des paroles, et apres tout cela ie ne suis gueres obey.

Vn ieune homme de sa Nation luy demandant sa fille en mariage, il luy dit : Maintenant que ie suis Chrestien, ie respecte Dieu, ie luy veux obeïr ; or il ne veut pas que ie donne ma fille sinon à vne personne qui croye en luy, et qui se

resolue de ne la quitter iamais s'il l'épouse : regarde si tu as assez de courage pour te resoudre à ces deux conditions. Le ieune homme répondit, qu'il n'auoit pas assez d'esprit pour retenir tout ce que nous enseignions, et qu'il n'osoit quasi esperer le Baptesme. Le Neophyte luy repartit : Ce n'est pas le defaut de ta memoire qui t'empéchera de ioüir de ce bonheur : au commencement i'estois dans le mesme erreur, mais i'ay recognu par apres que quand on prioit Dieu, il donnoit de l'esprit, et qu'il aydoit à sçauoir ce qui est necessaire pour estre baptisé; on me dit aussi qu'il n'estoit pas besoin que ie sceusse tant de choses, mais que i'eusse vne bonne volonté, et vne grande affection de bien obeïr à Dieu et ne le point offenser. Ce n'est pas le defaut d'esprit que i'apprehende en toy, mais la resolution de seruir Dieu toute ta vie, et de ne iamais quitter ma fille pour en épouser vne autre ; regarde si tu as assez de constance pour ce poinct. Ce pauure ieune homme saigna du nez, comme on dit, il ne pût iamais se resoudre à se ietter dans le lien d'vn mariage indissoluble. Or remarquez que ce n'est point le Neophyte qui nous a raconté ce procedé, c'est le ieune homme mesme, lequel a tâché depuis de renoüer ceste affaire, mais il n'en a encor pû venir à bout. O que les mariages des Sauuages nous donneront de peine ! C'est assez parlé du pere, disons deux mots de ses enfans. Cét homme de bien en auoit plusieurs, il luy en estoit resté quatre ; Dieu a pris pour soy ceste année les deux plus ieunes, si bien qu'il n'a plus qu'vn fils âgé de vingt à vingt-deux ans, et vne fille, dont nous venons de parler, âgée d'enuiron dix-huict ans. Ce ieune homme estant monté aux Trois Riuieres cét hyuer dernier, pour aller à la guerre contre leurs ennemis, s'en alla tout droit loger chez nos Peres, sans que personne luy eust donné ce conseil. Il leur dit, que s'il se retiroit dans les cabanes des Sauuages, il se mettoit en danger d'offenser Dieu ; que l'exemple de la ieunesse fort dissoluë le peruertiroit, et par consequent qu'il les supplioit de luy donner le couuert ; de plus que deuant bien-tost partir pour aller en guerre auec ses Compatriotes, il souhaittoit qu'on luy conferast le sainct Baptesme, pour ne mettre son âme dans les dangers où il alloit engager son corps. Nos Peres le receurent à bras ouuerts, le trouuerent bien instruit, et ayant consideré de prés ses deportements, iugerent qu'ils ne pouuoient en saine conscience luy refuser ce Sacrement qu'il demandoit auec tant d'instance. Le voila donc fait Chrestien et nommé Vincent ; son pere en ayant eu la nouuelle, s'en réioüit fort, mais non pas moy, car i'auois résolu de ne le point baptiser qu'il ne fust marié, pour la difficulté que ie preuoyois, et dans laquelle ie le vois de trouuer vne femme Chrestienne qui luy agrée, ou qui ne soit pas sa parente. Neantmoins Dieu m'a fait cognoistre iusques à maintenant que sa grandeur passoit la petitesse de mon cœur, peut-estre trop étroit et trop étrecy dans ces rencontres : car ce ieune homme assisté des graces qu'il tire des Sacrements, a perseueré dans la resolution de n'épouser aucune fille iusques à maintenant qui ne fust Chrestienne ; s'il se conserue dans la netteté de conscience que Dieu luy a donnée depuis son Baptesme, ses paroles seront trouuées veritables, Nostre Seigneur luy en fasse la grace.

Quant à l'autre Famille, dont le Chef se nommoit Negabamat ; mais il porte maintenant le nom de celuy qui les a secourus, et qui les secourt encor puissamment ; il a pris pour son Parrain Monsieur Gand, qui en ceste consideration l'a nommé Noël ; il fut baptisé auec sa femme et son fils aisné le iour de l'Immaculée Conception de la saincte Vierge ; ils estoient tous vestus à la Françoise des liberalitez de celuy qui les presentoit au Baptesme. Sa femme fut nommée Marie, et son fils Charles. Il auoit trois enfans de soy, et deux adoptez ; tous ont esté regenerez en Iesvs-Christ. Nous en parlerons maintenant.

Cét homme est bien fait, et d'vn bon naturel, comme on l'interrogeoit en son Baptesme, et sur tout qu'on luy recommandoit de ne mettre son esperance

qu'en Dieu, et non pas au secours temporel des hommes, il répondit d'vne voix haute : I'ay passé vne bonne partie de mon âge, ie ne suis pas pour viure longtemps en ce monde : c'est pourquoy ie n'appuye ma croyance ny ne fonde mon esperance sur les hommes, qui ne me sçauroient prolonger la vie, mais sur celuy qui a tout fait, lequel m'en peut donner vne eternelle. Quoy que les femmes soient naturellement honteuses, la sienne ne parut iamais s'estonner, encor qu'elle se veist dans vn habit à la françoise, qu'elle n'auoit iamais porté, la presence de nos François, qui remplissoient l'Eglise, ne l'émeut point ; elle répondoit aux interrogations qu'on luy faisoit d'vne voix forte, et d'vn visage remply de ioye. Nous luy demandasmes par apres d'où prouenoit qu'elle ne s'étoit pas monlrée craintiue deuant tant de monde ; elle répondit : Ie ne pensois pas du tout à ceux qui me regardoient, ie disois seulement en mon cœur : Ie n'iray pas en Enfer, i'iray au Ciel, tous mes pechez vont estre pardonnez ; et puis il ne faut pas, disoit-elle, que ceux qui croient en Dieu soient honteux de dire leurs creances. Cette bonne femme a de grandes marques de sa predestination ; elle prie Dieu volontiers, entend volontiers sa parole, ayme la frequentation des Sacremens ; elle est par fois retournée de bien loin tout exprés pour se confesser et communier, s'ennuyant fort quand elle est empeschée d'entendre la Messe. Estant dans les bois pour faire seicherie d'Orignac, et voyant qu'elle retardoit trop long temps, elle s'en vint à Kébec pour communier ; le Pere qui l'entendit de Confession, par mégarde ou pour l'éprouuer, la laissa là sans la faire approcher de la saincte Table. Cette pauure femme luy disoit : Ie suis venuë de si loin et auec tant de peine, pour ioüir d'vn si grand bien, et vous m'en priuez ; ay-ie donc fait quelque offense qui merite ce châtiment ? Elle s'en alla trouuer vn autre Pere, et luy fit ses plaintes auec vne telle candeur, qu'il en demeura tout édifié. Il faut confesser que ces deux bonnes âmes m'ont trompé, ie ne croyois pas que la Foy fust si fortement enracinée dans leurs cœurs. A peine estoient-ils Chrestiens, que Dieu les a visités ou éprouués fort rudement. Ce nouueau Chrestien, parlant vn iour à vn sien parent de nostre doctrine et du secours que nous donnions aux Sauuages pour les reduire dans vne bourgade, luy dit que le sentiment commun de la pluspart de ceux de sa nation, estoit que tout ce que nous en faisions n'estoit qu'vn voile pour couurir nostre malice, et que nous ne pretendions que la ruine du pays et la mort de tous les habitans : Et qu'ainsi ne soit, dit-il à Noël, tu verras bien-tost tes enfans mourir deuant tes yeux, tu suiuras par apres, et si nous leur prestons l'oreille aussi bien que toy, nous passerons par le mesme guichet. Voila le bruit qui court, disoit ce causeur. Noël me vint raconter tout cecy sans se troubler, m'exhortant à prescher fort et ferme contre cét erreur. Or soit que le Diable cognust la disposition du corps de ses enfans, ou que Dieu voulust tirer sa gloire de la foy et de la constance de ces nouueaux Chrestiens ; quoy que c'en soit, de cinq enfans qu'ils auoient, les voila quasi reduicts à vn. Bien-tost apres ce discours, l'vn de ses enfans fut pris d'vne fiebure etique qui luy ostera la vie dans peu de iours, car il n'a plus que les os, qui luy percent la peau en plusieurs endroicts. A quelque temps de là vn autre qui estoit au seminaire, fut saisi d'vne autre maladie qui luy a duré depuis cinq mois, et pour le present on ne luy donne plus que peu de iours de vie. Son fils aisné âgé d'enuiron quatorze ans, qui estoit aussi nostre Seminariste, luy seruoit de consolation dans ses aduersitez, car en verité c'étoit vn enfant bien fait et d'vn excellent esprit : vne defluxion ou vne pleuresie le saisit inopinément, et apres luy auoir fait souffrir de grandes douleurs, l'emporta dans peu de iours dans nostre Maison, où on l'auoit apporté pour estre pansé plus commodement. Son pere ne bougea d'auprés de luy tandis qu'il fut malade ; sa mere le venoit visiter tous les iours de plus d'vne grande lieuë. C'est dans cette maladie que nous recon-

nusmes la foy du pere et de l'enfant : la fiéure estant deuenuë si chaude et si violente, qu'elle le faisoit par fois extrauaguer, sitost que ce pauure enfant auoit quelque relâche, son pere nous appelloit et nous prioit de luy parler de Dieu pour bien disposer son âme à la mort. Ie l'ay veu par fois se ietter à genoux auprés de son lict pour prier Dieu, et le faire prier à son fils ; sa mere prioit de son costé, et tous deux firent vn vœu à Dieu pour la santé de leur enfant, mais auec vne tres-grande resignation à la volonté de Dieu : Ce n'est pas nous, disoient-ils, qui commandons à la vie, si tu preuois, ô grand Capitaine du Ciel, que nostre enfant venant sur l'âge, ne te veuille pas obeïr, nous ne te demandons point sa santé ; mais comme tu es bon, donne luy secours et pour son corps et pour son âme. L'enfant de son costé estoit fort bien disposé, témoignant qu'il ne croignoit point la mort ; il se confessa, receut le Corps de Nostre Seigneur et l'Extréme-Onction auec bon iugement, se remettant à la volonté de Dieu, sans luy demander la vie, si on ne luy faisoit demander. Sa priere ordinaire estoit : IESVS, aye pitié de moy, fay moy misericorde, ie suis marry de t'auoir offensé. En fin se sentant proche de la mort, il nous dit : Ie n'en puis plus, tenez, touchez mon corps, il est desia froid, ie me meurs. On le fit confesser derechef, et l'absolution receuë, sa défluxion l'étouffa tout d'vn coup. Estant mort, i'aduerty François Xauier, qui se trouua present de consoler son pere, craignant que ce coup ne l'ébranlast ; mais François me dit : Noël a le cœur bon : si tost qu'il a veu expirer son fils, il m'a dit que pendant qu'il le voyoit souffrir, la tristesse affligeoit son âme, mais que le voyant mort, et hors de tout secours humain, son cœur s'estoit senty soulagé. En effect, ce bon homme me vint trouuer, et me dit : Nikanis, tu diras à nostre Capitaine, il parloit de Monsieur le Gouuerneur, que ie le remercie de ce qu'il a visité mon fils dans sa maladie, et tu l'asseureras que mon cœur est tout libre, et que ie me souuiens bien de la parole que i'ay donné à Dieu de le seruir toute ma vie ; ie ne suis pas vn enfant pour la reuoquer ; ie le prieray tousiours, c'est luy qui dispose de nos vies, nous n'en sommes pas les maistres. Ces paroles consolerent grandement Monsieur le Cheualier de Montmagny, que ie nommerois volontiers le Cheualier du sainct Esprit, tant ie le vois porté aux actions sainctes et courageuses, et remplies de l'esprit de Dieu.

Apres ceste mort, il se trouue que sa fille adoptiue a vne toux dangereuse, et que son plus petit fils s'en va mourant : en verité ce bon homme peut bien dire : *Probasti me, et cognouisti me* : C'est ce qu'on luy inculquoit souuent, que Dieu vouloit éprouuer sa foy. Ces coups de fléches luy estoient tirés du Ciel par amour. Ce n'est pas tout, sa femme subsistoit parmi toutes ces maladies, et secouroit ses enfans ; Dieu la voulut affliger aussi bien que les autres : elle fut prise de la petite verole qui couroit, et fut la premiere qui entra dans l'Hospital nouuellement étably à Kébec. Deuant ces grandes atteintes, son mary auoit desia receu quelques attaques de ses gens ; car estant descendu à Tadoussac, les Sauuages se mocquoient de luy sçachant qu'il prioit Dieu, disans qu'il vouloit deuenir Iesuite ; qu'il vouloit paroistre auoir de l'esprit, et que tout ce qu'il en faisoit, n'estoit que pour viure long-temps çà bas en terre, mais qu'il se trouueroit trompé. Vn de ses Compatriotes luy dit vn iour ie ne sçay quoy qu'il auoit veu en songe, luy enioignant de l'executer s'il ne vouloit bien-tost mourir ; cela ne l'étonna point, il répondit qu'il demanderoit au Pere qui le gouuernoit, si la chose estoit permise, qu'en ce cas il l'accompliroit, autrement non. On luy deffendit de la faire, il obeït sans scrupule et sans replique. Voila ce qu'opere la grace dans vn cœur qu'on appelle barbare, disons plustost dans les enfans de Dieu, puis qu'ils sont rendus tels par le Baptesme.

Ie pensois finir le discours de ces deux Familles, mais puis que les vaisseaux me donnent encor loisir de parler, il faut que la douleur et la ioye qui

partagent maintenant mon cœur, soient la conclusion de ce Chapitre. Quelques Sauuages de l'Isle, retournant du païs des Abnaquiois, ont rapporté icy vne petite verole extrémement contagieuse ; ce mal qui tuë par tout ces pauures peuples, est descendu iusques à Sillery, c'est à dire, en la Residence de Sainct Ioseph, où nous rassemblons les Sauuages. Apres nous en auoir enleué quelques-vns, apres nous auoir rauy vn vray Apostre de ces contrées, il s'est ietté sur les Chefs de ces deux premieres Familles sedentaires auec vne telle fureur, que nous n'en sçauons pas encor le succez. François Xauier, iadis Nenask8mat, a esté pris le premier, on le fit incontinent porter à l'Hospital pour y estre promptement secouru. A peine y estoit-il entré, que Noël Negabamat se sentit assailly du mesme mal ; comme ie me disposois pour l'emporter à Kébec dans vn canot, afin de le loger auec les autres malades, on m'écriuit que François Xauier me demandoit, et que si ie le voulois voir pour la derniere fois, que ie me depéchasse. A mesme temps, voicy quatre Familles de Sauuages qui arriuent à Sillery à dessein de se rendre sedentaires, et de grossir nostre Bourgade encommencée. Les conseils de Dieu sont étranges : il oste, il donne, il destruit, il bastit, en vn mot il est le Maistre, il fait ce qu'il veut, qu'il soit beny à iamais ; s'il n'eust affligé le bon Iob, iamais ce grand flambeau n'eust éclairé le monde ; s'il n'eust secoüé les premieres Colomnes de ceste nouuelle Eglise et de cét arrest ou reduction des Sauuages, on n'en eust pas veu la fermeté. Il me fallut ioüer vn étrange personnage : car faisant profession d'arrester les Sauuages, il me fallut chasser ceux qui se presentoient. Allez, mes chers amis, leur dis-je, retirez-vous, autrement la maladie vous pourra égorger : l'amour que ie vous porte me fait vous donner ce conseil ; ne vous éloignez pas neantmoins beaucoup, afin que nous puissions auoir de vos nouuelles, ils me promirent de m'obeïr de poinct en poinct, et là dessus se rembarquent et s'en vont, me nommant le lieu où ils se retireroient. Cela fait, ie m'en vay dire à toutes les autres Familles arrestées aupres de nous, qu'il seroit bon qu'ils s'éloignassent pour vn temps. Ie ne sçay pas quels estoient les mouuemens de mon âme, mais ie sçay bien que Dieu ne veut pas que le cœur de l'homme s'attache à quoy que ce soit. Ayant donc chassé, pour ainsi dire, et banny pour vn temps ces pauures brebis bien desolées, le Pere Vimont qui nous estoit venu voir à Sillery, et moy et vn ieune Sauuage, prenons nostre malade dans vn canot, et le portons en la maison de charité et de misericorde, c'est à dire, à l'Hospital. Si tost qu'il fut placé, ie m'approche du lict de François Xauier, et le voyant en vn trespitoyable état, ie me couure la face de mon mouchoir, et m'appuye la teste sur son cheuet, sans luy pouuoir parler.

Ceux qui trauaillent au salut des âmes, ont des tendresses pour leurs Neophytes, aussi bien que les meres pour leurs enfans. Ce bon Sauuage vrayement Chrestien, se tournant vers moy, me dit : Nikanis, ne t'attriste point, ie meurs fort volontiers, ie ne crains point la mort, ie m'ennuye sur la terre, i'espere que i'iray au Ciel. Ie vous laisse à penser si ces paroles me perçoient le cœur. Le voyant fort oppressé, ie prie nos Peres qui estoient presents de luy apporter le sainct Viatique ; pendant qu'on l'alloit querir, ie le confessay. Monsieur le Gouuerneur, Monsieur le Cheualier de l'Isle, et quantité de nos François se trouuerent presents à ceste action : le malade ayant receu son Createur, ie priay encore qu'on allast querir les sainctes Huiles pour luy donner l'Extréme-Onction. Pendant ces allées et venuës, ce bon Neophyte fit son action de grâces à Dieu, et comme ie luy eus declaré qu'vne Dame d'eminente qualité, Niepce d'vn des plus grands du Royaume, auoit enuoyé ces bonnes Religieuses pour le secourir et tous les siens, ie ne pouuois luy faire entendre la grandeur de Monseigneur le Cardinal et de Madame la Duchesse d'Aiguillon sous autres termes, il s'écria : Vous qui auez tout fait, donnez vostre Paradis à ce grand Capi-

taine, et payez bien au Ciel tous les biens que nous fait sa Niepce en terre. Vous estes tout bon, ayez encore pitié de celuy qui nous a logés, et tous nos enfans. Apres qu'il eut fait ses prieres, ie luy demanday s'il se souuenoit bien de ceste grande veuë du Paradis et de l'Enfer, qu'il auoit euë vn peu apres son Baptesme il y a plus d'vn an ; ie luy recommanday sur tout qu'il se donnast bien garde de mentir, ayant l'âme sur le bord des lé-ures, et nostre Seigneur encore present dans son cœur. Nikanis, il se peut faire que ie n'aye pas dit vray, me fit-il : car ie t'ay dit que i'auois veu la demeure du grand Capitaine du Ciel, ie ne sçay pas si c'estoit sa maison ; mais ce que i'ay veu estoit si beau et si rauissant, que ie creus que c'estoit là sa demeure : il n'y a rien de semblable en terre ; i'ay encore ceste beauté si imprimée en l'e-sprit, que ie ne croy pas en perdre ia-mais la mémoire. En fin nous luy don-nâmes l'Extréme-Onction, qu'il receut auec de grands ressentiments de dou-leur d'auoir offensé Dieu. Comme il voyoit bon nombre de nos François prians Dieu pour luy à genoux à l'entour de son lict, il éleua sa voix, et leur dit : Mes amis, vous me faites plaisir de me visiter et de prier Dieu pour moy ; ie vous asseure que si ie vay au Ciel, comme i'espere, ie le prieray pour vous. Ces paroles et la deuotion de ce bon Sauuage en toucha plusieurs iusques aux larmes. Nous n'attendions pas de voir ces conuersions de nos iours. Ce n'est pas tout, à quelque temps de là, il fit venir ses enfans, qui se ietterent à ge-noux aupres de son lict, luy demande-rent pardon, et le prierent de leur don-ner sa benediction ; il leur donna de tres-bons conseils, leur recommanda la perseuerance en la Foy, leur enioignit de nous obeïr comme à luy-mesme, de viure en paix et en amitié l'vn auec l'autre, et de ne rien mettre dans sa fosse apres sa mort ; puis, faisant le signe de la Croix sur eux, il leur dit : Adieu, mes enfans, ie prieray pour vous en Paradis.

Quelque temps apres, comme ie le visitois, ie luy demanday ce qu'il pen-soit : Ie pense en Dieu, me fit-il, mon cœur est tousiours en luy, ie tasche de faire comme vous : il me semble que vous pensez tousiours en luy, ie veux faire le mesme. Quel subiect de confu-sion à vn cœur lasche comme le mien !

A méme temps que cecy se passoit, sa femme accoucha toute seule sans ayde d'aucune personne, elle accoucha le ma-tin, et sur le midy ie la vy trauailler. Elle s'estoit retirée sous vne méchante écorce qui ne l'abrioit d'aucun vent ; à deux iours de là elle porta elle-mesme son enfant à Kébec pour estre baptisé. Mais pour augmenter l'affliction de ceste Famille, ceste pauure creature tomba bien-tost apres en phrenesie, qui luy dura quelque temps ; de l'heure que i'écry cecy, elle est en son bon sens ; mais nous sommes encor dans l'incer-titude de la santé ou de la mort de son pauure mary.

Reuenons à nostre autre Neophyte Noël Negabamat. Si tost qu'il se sentit frappé de la maladie, il me dit : Nika-nis, ie m'en vay à la mort aussi bien que les autres. Comme ie l'exhortois à diuertir son esprit de ceste pensée, il se mit à rire. Cela seroit bon, dit-il, si ie craignois la mort ; nous autres qui croyons en Dieu, ne la deuons pas crain-dre : Tu sçais bien, adiousta-il, que plusieurs Sauuages croyent que vous estes les Autheurs des maladies qui nous font mourir ; sois asseuré que ceux qui ont la foy n'ont point ces pen-sées ; souuienne toy seulement de tenir ta parole, et d'auoir pitié de nos enfans apres nostre mort ; ie ne parle pas pour moy, car les miens sont morts, ou peu s'en faut, mais pour François Xauier. Il ne faut point perdre la resolution que tu as prise d'arrester les Sauuages. Là dessus, il me nomma vne Famille, et me dit : Quand ie seray mort, ceste Famille prendra ma place. Pour les presens que nostre Roy nous a faits, le fils de François portera l'habit de son pere, quand on fera quelques prieres publiques pour le Roy, et vn tel Sau-uage, qu'il me nomma, portera le mien ; conserue tousiours ces habits, afin que nos descendans sçachent combien le

Roy nous a aymez. Ie vous confesse que ie fus bien estonné quand i'entendis tenir ce langage à ce pauure homme. Sa maladie n'a pas esté si forte ny si pressante, que celle des autres. Le Pere de Quen qui visite souuentefois le iour les malades de l'Hospital, me mande que ce bon Neophyte s'est confessé et communié, et qu'on espere qu'il retournera bien-tost en sa maison à Sillery, mais que sa femme est retombée, et qu'elle est en danger de mort. Voila d'étranges épreuues; mais pour vne marque asseurée que *Non est malum in Ciuitate, quod non fecerit Dominus*, que Dieu est l'Autheur de ces afflictions, c'est que la foy de ces nouueaux Chrestiens, que nous pensions deuoir estre ébranlée dans les tempestes, a fait comme les arbres qui iettent de plus profondes racines, plus ils sont combattus des vents; elle s'est affermie iusques à nous consoler sensiblement dans les plus viues sources de nostre douleur.

En fin nous esperons le calme apres ceste bourasque, Dieu ne démolit point que pour mieux rebastir. Vous diriez que ces calamitez attirent les Sauuages. Ie me tiens desia comme asseuré que nous en aurons au double et au triple l'an prochain, si nous auons dequoy les assister; ils nous ont donné leurs paroles, et desia quelques-vns se sont rapprochez en attendant que le froid dissipe le mauuais air que les malades ont apporté auec eux. I'espere que deuant que les vaisseaux soient arriuez en France, que nostre petit troupeau se rassemblera, et se trouuera accreu de plus de personnes qu'il n'en est mort. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

Du Baptesme d'vn ieune homme Algonquin.

Ie couchay bien amplement dans la Relation de l'an passé les grandes dispositions de ce ieune homme, lequel n'estant encor que catechumene, paroissoit desia remply des graces bien particulieres que Dieu accorde à ceux qui sont laués dans le sang de son Fils. Ie ne m'estonneray pas si apres auoir si souuent parlé des grandes simplicitez de ces peuples, il se trouue en France quelqu'vn qui reuoque en doute les biens que nous en publions, puisque moy mesme qui vois les merueilles de mes yeux, ne les puis quasi croire qu'en faisant reflexion sur la grandeur de Dieu, *Qui non est personarum acceptor*, qui d'vn berger en fait vn grand Roy et vn grand Prophete, d'vn pecheur vn grand Apostre, et d'vn Sauuage vn Ange de son Eglise. Ce ieune homme dont nous parlons, voyant l'Automne passé que nous retardions son Baptesme, prit resolution de s'en aller auec vne escoüade de ses gens chercher quelque prouision dans l'espaisseur de leurs grandes Forests. Il ne fut pas bien loing, que son cœur transi de crainte, le fit rebrousser chemin: Ie ne sçaurois plus, nous fit-il, m'esloigner de vous, que ie ne sois baptisé. Quand ie iette les yeux sur les pechez que i'ay commis depuis que ie suis au monde, et que ie me represente le Baptesme comme vn bain qui les doit lauer, ie ne sçaurois quitter ceux qui me doiuent conferer vn si grand bien; i'ay resolu de demeurer icy iusques à ce que vous m'ayez ouuert les portes de l'Eglise. Nous le remismes à la Feste de tous les Saincts. Dans cette attente comme il nous visitoit souuent, et que par fois nous le faisions manger en nostre maison, il nous tint vne fois ce discours: Mes compatriotes s'imagineront peut estre que ie vous viens voir pour

tirer de vous quelques commoditez temporelles, et peut estre encor vous autres pourriez vous auoir cette pensée ; mais ie vous supplie de croire que ie ne vous demande rien, et que ie n'attends de vous que la seule instruction de mon âme. Si Dieu paroissoit ça bas en terre, ie vous quitterois là pour l'aller trouuer, ou plustost ie vous inuiterois de le venir recognoistre auec moy, car vous estes l'ouurage de ses mains, comme tout le reste des autres creatures ; mais puisque Dieu ne se fait pas voir en terre, et que nous n'auons pas la cognoissance de ses volontez, il faut de necessité que nous visitions et que nous importunions ceux qui nous la peuuent donner.

Vne autre fois il nous parla en ces termes : Mon cœur est fait d'vne autre façon qu'il n'estoit il y a quelque temps : car auparauant que ie vous eusse cogneus, i'employois tout mon esprit à rechercher les commoditez de cette vie ; à peine estois-ie en vn endroit, que ie pensois trouuer mieux en vn autre ; maintenant en quelque lieu que ie transporte mon corps, mon âme demeure tousiours auec vous, elle n'a point de repos qu'en vos discours, iamais elle ne se lasse de vous oüir parler de Dieu, nos cabanes me semblent des maisons estranges ; et encor que ie sçache que Dieu est par tout, neantmoins il me semble que ie suis plus prés de luy quand ie ne suis pas esloigné de vous. Quelques-vns de mes gens me reprochent que ie deuiens françois, que ie quitte ma nation, et ie leur responds, que ie ne suis ny françois, ny sauuage, mais que ie veux estre enfant de Dieu. Tous les François ny leur Capitaine ne sçauroient sauuer mon âme ; ce n'est pas en eux que ie crois, mais en celuy qui les a faits eux mesmes. Il nous tint ces discours en meilleurs termes en sa langue, que ie ne les rapporte en la nostre.

Le voyant tres-mal couuert dans vn froid fort picquant, ie luy demanday s'il n'auoit point d'autre robbe que celle qu'il portoit : Ton frere, me fit-il, m'en a donné vne il y a desia long-temps, mais ie ne la porte point pour deux raisons : premierement ie crains mon corps, si ie luy donne ses aises, et que ie le couure chaudement, il me sollicitera de luy procurer tousiours le mesme bien, et si ie ne le puis recouurer par mon industrie, il m'induira doucement à vous frequenter plustost pour son bien particulier que pour le salut de mon âme, c'est ce qui m'a fait resoudre de ne me point seruir de vos presens ; secondement si ie me montre affectionné à vos dons, ie seray incessamment importuné d'vne femme qui n'a gueres d'esprit, laquelle me pressera de tirer de vous tout ce qu'elle croira que vostre bonté me pourra accorder. De là vient que i'ay pris resolution de mépriser mon corps pour mieux penser aux biens de mon esprit.

Au commencement, disoit-il, que i'allois voir vos Peres qui sont aux Trois Riuieres, ie pensois à part moy : Peut-estre que ces gens-cy s'imaginent que ie les viens voir soubs esperance de quelque secours temporel ; ils se trompent bien, disois-ie en mon cœur, ce n'est pas mon corps qui m'ameine icy, mais le desir de sauuer mon âme ; ie pensois aux biens de l'autre vie, et non pas aux commoditez de celle-cy que nous menons en terre. Parlons de son Baptesme.

Il s'y disposa de longue main par de grands desirs d'estre fait enfant de Dieu et de son Eglise, et par de grands regrets de ses offenses ; il admiroit les effets de ce Sacrement que nous luy auions expliqué, il souhaittoit d'en auoir la ioüissance ; en fin le iour destiné s'approchant, il ieusna la veille. Nous le menasmes à Kébec pour y receuoir ce Sacrement en la presence de nos François. Là il fut nommé Ignace par Monsieur Gand son Parrain. Sa modestie accompagnée d'vne saincte liberté luy faisoit respondre auec grace et franchise à toutes les interrogations qu'on luy fit. Il fut baptizé le Dimanche, dernier iour d'Octobre, et le lendemain iour consacré à l'honneur de tous les saincts, il se communia publiquement en la Chapelle de Kébec. Les occupations que nous auons en ce temps-là furent cause que ie ne pûs pas sitost l'interroger des sen-

timens que Dieu luy auoit donnés dans la reception de ces deux grands Sacramens. Ie le fis deux iours apres par maniere de discours, luy demandant si son cœur n'auoit point ressenty de ioye dans son Baptesme. Sa face s'épanoüit à cette demande, et son âme goustant vne autre fois les contentemens qu'elle auoit receus en ces mysteres sacrés, fit sortir ces paroles de sa bouche : Estant à la porte de l'Eglise, où on fait demeurer les Catechumenes deuant leur Baptesme, il m'estoit à voir qu'on me tenoit là pour cognoistre ma derniere volonté, et pour sçauoir si ie croyois et si en effect ie voulois estre Chrestien ; mon cœur sentoit vne grande presse d'entrer vistement dans la maison de Dieu, comme si quelqu'vn m'eust incité viuement à faire vne chose à laquelle toute mon affection estoit portée. Ie prenois vn singulier plaisir à toutes les interrogations qu'on me faisoit. Ie disois en moy mesme : En fin Dieu a eu pitié de moy, en fin la porte me sera ouuerte, ie seray bien tost de ia famille des croyans, et de la nation des enfans de Dieu. Quand on m'imprimoit le signe de la croix au front, il me sembloit que le Diable s'enfuyoit, et qu'il n'auroit plus doresnauant de pouuoir sur moy. Comme on me fit entrer en l'Eglise, ie m'estonnois comme ie ne descendois point plustost dans les enfers, tous mes pechez se representans à ma mémoire ; mais ie prenois vn si grand plaisir qu'ils s'en alloient tous s'effacer en vn moment, que ie ne sçaurois l'expliquer ; ie m'étonnois comme Dieu m'auoit tant attendu pour me faire tant de biens tout en vn coup. Tout aussi-tost qu'on eut versé les eaux Sacrées sur ma teste, mon cœur se sentit tout changé. En effect il est tout autre qu'il n'estoit : car depuis ce temps-là il me semble qu'il n'attend pas que le peché vienne iusques à luy dans les occasions de mal faire ; mais vous diriez qu'il sort hors de moy pour aller au deuant des choses mauuaises, pour les repousser et les esloigner auec vne telle force, qu'il m'est aduis que ce n'est pas moy qui resiste. Il me semble aussi que ie suis deuenu comme sourd et aueugle, car ie ne prends point garde à ce qui se passe deuant moy. Hier il se fit vn grand bruit dans nostre cabane, les enfans faisoient vn tel tintamarre, que tous mes gens s'en fâcherent et se mirent à crier et faire plus de bruit que les enfans mesmes ; ie ne prenois point garde à tout cela, si on ne m'en eust aduerty, si bien qu'il me vint vne pensée si ie ne deuenois point sourd, mais ie m'aperceus bien que mon cœur me parloit si fort que ie n'escoutois point les creatures. *Magnus Dominus et magnitudinis eius non est finis.* O que Dieu est grand et qu'il est bon ! Si les Sauuages pouuoient tirer ces pensées et ces sentimens d'vn autre endroit que du Liure viuant qui est Iesus-Christ, ie douterois s'ils disent vray ; mais ils n'ont ny liure imprimé ny escrit à la main, et quand ils en auroient, ils n'y cognoissent rien, ils n'ont commerce auec aucun homme de la terre qui leur puisse donner ces pensées, c'est ce qui me fait dire que cette diuine source de lumiere et d'amour verse par soy mesme, ou par le ministere des bons Anges, ces sainctes pensées et ces doux sentimens dans des cœurs iadis remplis de barbarie, et maintenant possedez de Dieu.

Pour la Communion, comme on commença de l'instruire sur ce mystere vrayment adorable, il s'écria tout remply d'étonnement : O Sauuages, serez vous tousiours des chiens ? n'aurez-vous iamais d'autre nourriture que celle des chiens ? Et comme on luy recommandoit de ne point declarer cette doctrine à ses compatriotes, qui n'ont pas encor la Foy : Non, non, fit-il, ne craignez point, ie sçay bien qu'ils ne sont pas tous capables de ce que vous m'enseignez : c'est pourquoy ie ne leur dy rien que ce qu'il faut dire à des fols, pour les guerir de leur maladie. Cette response non attenduë nous fit rire, car il la donnoit auec assez de grace et de candeur. Comme il voulut s'approcher de cette table, Monsieur Gand le Parrain le conduisant, Dieu luy donna vn grand sentiment d'humilité : Il me sembloit, disoit-il, que ie ne n'estois qu'vne pauure pepetite puce, et ie m'estonnois qu'vn si

grand Capitaine voulust entrer dans le cœur d'vn si petit animal ; ie ressentois neantmoins vn si grand desir de m'approcher de luy, que ie ne le sçaurois declarer. Il apportoit cette comparaison : si on retenoit long-temps vn homme dans vn païs estranger esloigné de ses parens et de ses amis, si apres auoir esté bien tourmenté il trouuoit moyen d'éuader et de retourner en sa patrie, auec quelle affection s'y porteroit-il ? de quel doux plaisir ne ioüiroit-il pas à la veuë de ses parens et de ses amis ? Voila comme estoit mon âme, il me sembloit qu'elle sortoit d'vne rude captiuité, et qu'elle courroit de toutes ses forces apres celuy qu'elle alloit receuoir, et nonobstant toute son ardeur, il luy sembloit qu'on la pressoit encor interieurement de s'approcher de luy quand elle l'eut receu, elle se trouua contente et satisfaite comme vne personne qui n'a plus rien à souhaitter. *Regi sæculorum immortali soli Deo honor et gloria, amen.* Que le Dieu des Dieux soit à iamais beny. Ie ne m'attendois pas de voir le reste de mes iours des effects si puissans de sa grace dans le cœur d'vn barbare. Toutes les peines qu'on a prises, toutes les depenses qu'on a faites pour le salut des Sauuages, sont plus que suffisamment payées par la conuersion de ce seul homme. Passons outre.

Depuis son Baptesme, il a mené vne vie conforme à ces graces, en voicy quelques preuues. Les Algonquins de l'Isle, qui sont ses compatriotes, estans descendus en grand nombre aux Trois Riuieres, il se mit à les instruire auec vne telle ardeur que ses gens le tindrent suspect, si bien que quelques-vns le soupçonnerent de s'allier auec nous pour les faire mourir. Ils espioient toutes ses actions, prenoient garde où il alloit, ne l'abordant qu'en crainte, comme on feroit vn Negromancien. On ne l'inuitoit plus aux festins, comme vn tres-meschant homme dont ils se défioient ; c'est vn deshonneur estans parmy eux que d'estre exclu de ces banquets, mais il ne s'en mettoit guiere en peine ; bref ie cognoissois l'amour ou l'auersion que quelqu'vn auoit de nostre creance par le bon ou mauuais visage qu'on luy portoit, ayant cette consolation la plus douce qu'vn homme puisse auoir en ce monde, de se voir aymé ou hay pour Iesus-Christ. En fin les faux bruits que le Diable semoit contre la Doctrine de Iesus-Christ se dissipans, ceux qui auoient quelque desir de leur salut l'escoutoient volontiers. Il preschoit auec vne liberté vrayment apostolique, reprenoit hardiment les vices deuant les plus apparens et les plus orgueilleux de sa nation.

Qui pensons nous estre ? disoit-il vn iour ; voulez-vous que ie vous declare quelle est vostre grandeur ? Il prenoit vn pois chiche en sa main, et le tenant suspendu sur vn grand brasier, il s'écrioit : Voila ce que nous sommes entre les mains de Dieu. Si ce pois que ie tiens de mes deux doigts s'enorgueillissoit, s'il estoit capable de receuoir mon commandement, et qu'il me refusast obeïssance, s'il me disoit qu'il n'a que faire de moy qui le soustiens au dessus de ce feu, ne meriteroit-il pas que ie le laissasse tomber dans ce brasier ? Voila ce que nous deuons attendre de la main de Dieu, qui nous soustient et qui nous conserue, si nous refusons d'embrasser la Foy et d'obeyr à ses volontez.

Il trauailloit iour et nuict pour la conuersion de ces pauures gens, il agissoit, et aupres de Dieu, et aupres de nous, et aupres d'eux. Il faisoit des oraisons pleines de larmes, s'en alloit dans le fond du bois, et là prenoit vn chastiment sur son corps auec des ronces pour attirer la misericorde de Dieu, et appaiser sa colere contre son peuple.

Il nous venoit auertir de ceux qui estoient mieux disposez, et nous donnoit aduis comme il se falloit comporter en leur endroit. Helas, leur disoit-il par fois, s'il ne tenoit qu'à donner ma vie pour vostre salut, que ie le ferois volontiers ! Quand il vit que la necessité les contraignoit de s'esloigner de nous, les Nauires tardans trop à venir, il s'écrioit auec vn grand sentiment : Il me semble qu'on m'arrache les entrailles : faut-il que tant d'âmes se perdent faute

de secours ! le Diable qui ne les a pas creés sera-il tousiours leur maistre ? Les Hiroquois leurs ennemis leur venans faire la guerre, il dit au Pere qui l'auoit particulierement instruit aux Trois Riuieres, qu'il falloit faire paroistre que ceux qui estoient baptisez n'estoient point poltrons, que Dieu leur donnoit du courage. Il se confessa, puis alla recognoistre l'ennemy, l'approchant de si pres qu'il luy eust peu parler. Iamais on ne le vit troublé, ny iamais saisi de crainte ; il leur reprocha par apres que le peu de confiance qu'ils auoient eu en Dieu, les auoit perdus.

Les Sauuages sont fort liberaux les vns enuers les autres, mais ils font leurs presens à leurs parens ou à leurs amis, ou à ceux dont ils esperent le reciproque. Nostre Neophyte, ayant fait quelque bonne chasse, ou quelque bonne pesche, partage les malades et les pauures necessiteux tout les premiers.

Il auoit vne sœur qu'il aymoit vniquement ; il taschoit de luy procurer le Baptesme, mais deuant que ce bonheur luy arriuast elle mourut, s'estant esloignée du lieu où elle peust receuoir ce Sacrement ; cela le troubla fort, notamment de ce qu'elle estoit morte deuant que ses pechez luy fussent pardonnez. Comme il estoit dans cette angoisse, il s'approcha de la Communion, et sortant de la table, il eut cette pensée : Si ma sœur est damnée, ce n'est pas la faute de Dieu, car il est tout bon, et n'a pas manqué de luy donner les moyens necessaires pour se sauuer ; c'est donc elle qui a failly de son costé : or puis qu'elle a refusé l'amitié de Dieu, ie ne la veux plus aymer, car ie ne veux point auoir d'autres amis que les amis de Dieu ; ie suis de son party. Depuis ce temps il perdit entierement la memoire de cette sœur qu'il auoit tant cherie.

Quelques iours apres cette mort, vn Sauuage son beau frere l'abordant luy fit beaucoup de reproches de ce qu'à son dire il ne luy faisoit point part des meubles de sa sœur, dont il pensoit qu'il fust saisi : Tu dis, luy faisoit-il, que tu crois en Dieu, et cependant tu commets vne espece d'auarice ou de larcin, retenant pour toy seul ce qu'auoit ta sœur ; si tu croyois comme tu le dis, tu ne commettrois pas ces actions. Ignace entendant ce discours et plusieurs autres iniures et reproches que cét homme luy fit, repartit en cette sorte sans se troubler : Tu dis que ie croy en Dieu, tu le dis auec reproche, mais ie croy auec verité, et si ie n'y croyois pas, ie te ferois bien ressentir les iniures que tu me donnes ; mais ie t'asseure que mon cœur n'est point alteré, qu'il ne te veut aucun mal, et qu'il souffre auec plaisir tous ces reproches que tu m'as fait ; il y a quelque temps que ie n'aurois pas enduré tes iniures, pour le present ie te donne parole que non seulement ie ne te veux aucun mal, mais que ie prieray Dieu pour toy, et que dans les occasions ie te feray tout le plaisir qui me sera possible. Quand est du bagage de ma sœur, ie ne l'ay pas ; sçache où elle l'a mis en depost, et l'emporte ; i'aymerois mieux perdre tout ce que i'ay, que de te voir offenser celuy qui a tout fait. Il disoit par fois au Pere qui l'a instruit plus particulierement : Mortifie moy en public deuant les autres, afin que ceux qui veulent estre baptisez se persuadent qu'il faut exercer la vertu quand on est enfant de Dieu. Voila de grands effects de la grace. Que Dieu soit beny à iamais des hommes et des Anges, des Schytes et des Barbares, aussi bien que des Grecs. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

De la Conuersion d'vn Capitaine et de toute sa famille.

Il y a de deux sortes de Capitaines parmy les Sauuages, les vns le sont par droit de naissance, les autres par élection. Ces peuples ne sont point si barbares qu'ils ne portent du respect aux descendans de leurs Chefs; si bien que si le fils d'vn Capitaine a quelque conduite, sur tout s'il a quelque eloquence naturelle, il tiendra la place de son pere sans contredit. Celuy dont nous parlons, est Capitaine d'extraction, il est d'vn bon sens, homme de courage; mais comme il n'a pas le babil en main, aussi n'est-il pas dans la souueraine gloire des Capitaines: ces barbares font bien souuent plus d'état d'vn grand causeur que d'vn homme de bon sens. Ils honorent neantmoins celuy-cy, et l'ont en estime, luy deferant beaucoup en leurs conseils. Nous auons tâché vn fort long-temps de le gagner à Dieu, mais il nous faisoit tousiours de la resistance. Vn Sauuage, voyant vn iour que nous pressions fort ce Capitaine d'embrasser la Foy, nous dit par apres en particulier : Si celuy-là vous donne sa parole, tenez-vous asseurez qu'il croit, car il ne vous déguisera point sa pensée. En effect iamais il ne nous a donné grande esperance de sa conuersion, iusques à ce que Dieu l'a contraint de se rendre. Nous l'auions destiné pour estre le fondement et la base de la reduction de sainct Ioseph, croyans qu'il s'arresteroit en la maison qu'on y faisoit bastir ; nous luy promettions du secours pour l'aider à défricher la terre; il nous prestoit assez l'oreille, écoutoit volontiers, notamment ce qui concerne l'autre vie ; mais il n'auoit point de paroles pour nous répondre. En fin nous luy auons demandé depuis son Baptesme d'où venoit qu'il faisoit tant le retif : Peut-estre, luy disions-nous, que tu croyois que nous estions des menteurs? Non pas cela, répondit-il, ie n'ay point douté de vos paroles ny de vos promesses ; mais ie vous diray franchement, que ie craignois que mes gens me tinssent pour François ; c'est pourquoy ie ne voulois point quitter les façons de faire de ma Nation pour embrasser les vostres, quoy que ie les iugeasse meilleures. Ie ne laissois point de croire dans mon âme ce que vous enseigniez de celuy qui a tout fait. Il faut auouer qu'il a donné souuent des preuues de sa foy. Deuant qu'il fust Chrestien, il apportoit luy-mesme ses enfans en la Chapelle pour estre baptisez ; que s'ils estoient trop malades, il nous appelloit en sa cabane ; il a procuré le mesme bien à l'vne de ses femmes, car il en auoit deux. Il a veu iusques à quatre de ses enfans mourir Chrestiens deuant ses yeux. Il entendoit les blasphemes de ses Compatriotes contres ces eaux sacrées, leur attribuans la cause de leur mort ; et nonobstant tout cela, pas vn des siens n'est passé en l'autre vie sans estre laué du sang de Iesvs-Christ. Vne sienne fille âgée d'enuiron dix-huict à vingt ans, pressée d'vne forte maladie qui luy arrachoit la vie par violence, ne vouloit en aucune façon oüir parler du Baptesme, s'imaginant que ceste medecine sacrée de nos âmes, n'ayant point guery les corps de ses freres, luy seroit fatale et nuisible ; son pauure pere, la voyant en danger de mort, la pressoit fort de la receuoir, quoy qu'il ne la demandast point pour soy-mesme : Ne crains point, ma fille, luy disoit-il, ce n'est pas l'eau qu'on te versera sur la teste qui te fera mourir, en voila tant qui sont réchappez apres le Baptesme ; c'est pour le bien de ton âme qu'on te veut baptiser, et non pour abbreger tes iours. Et comme elle sembloit vn peu condescendre à ces paroles, il nous pressoit de la baptiser au plus tost. En fin nous luy dismes que quand on la baptiseroit cent fois pour vn iour, ces eaux sainctes ne luy seruiroient de rien, si elle ne croyoit en son cœur, et si elle n'auoit regret d'auoir offensé Dieu; qu'au reste elle n'en donnoit aucune marque.

Ce pauure homme entendant cela, la pressa tant et la catechisa si bien, qu'à la parfin elle nous donna de suffisans indices de sa bonne disposition ; on la fit Chrestienne, et peu de temps apres elle mourut. Or comme la maladie continuoit ses rauages, nous vismes toute la cabane de ce pauure Capitaine dans l'affliction ; nous baptizasmes pour vn iour treize personnes de ses parents et alliez ; et comme il se trouuoit mal aussi bien que les autres, en fin il se résolut de prendre pour soy ce qu'il auoit procuré pour tant d'autres ; il se nommoit en sa Langue Etinechka8at, et le nom de Iean Baptiste luy fut donné au Baptesme. Ayant traisné fort longtemps dans sa maladie, Nostre Seigneur luy rendit la santé ; il l'en vint remercier dans la Chappelle de Kebec, si tost qu'il pût marcher. Mais il ne tarda pas long-temps sans estre éprouué : *Fili, accedens ad seruitutem Dei sta in iustitia et timore, et præpara animam tuam ad tentationem.* Ces paroles du Sage se verifient tous les iours deuant nos yeux. Ce Neophyte n'auoit plus que trois enfans, c'estoient trois filles : l'vne mariée, l'autre âgée d'enuiron trois ans, et l'autre d'vn an. La plus âgée est morte sans enfans en la fleur de son âge ; son pauure pere la voyant trépassée, nous a renuoyé son corps de quarante lieuës loing, pour estre mise au cimetiere des Chrestiens. Il nous donna celle qui n'auoit que trois ans pour estre éleuée chez quelque Famille Françoise; et afin qu'elle ne s'ennuyast pas, il luy donna pour compagne vne autre petite fille sa parente, dont Monsieur Gand, vray pere des pauures, prit le soin, payant sa pension, comme nous faisons de ceux que nous tenons chez quelques Familles. Dieu a pris pour soy la fille de ce Capitaine, et a laissé l'autre ; si bien qu'il ne luy reste plus qu'vn enfant qui est encor à la mammelle, d'vn grand nombre que Dieu luy auoit donnés. Au bout du compte toutes ces afflictions ne l'ont point ébranlé. Le Pere qui residoit à Sillery, où s'est fait la Reduction des Sauuages, entrant vn iour dans sa cabane, le trouua tenant et baisant vn petit Crucifix qu'on luy auoit donné ; voyant le Pere, il luy dit : Nikanis, i'ay recours en mes afflictions à celuy qui est mort pour moy ; sois asseuré que ie croy en luy du fond de mon cœur ; ie ne vous ay point menty quand ie vous ay donné parole que ie ne quitterois point la Foy.

Quelques Sauuages venus de Tadoussac, logez dans sa cabane, n'auoient guere d'inclination à nostre creance, se gaussant quand on en vouloit parler ; luy, pour leur imposer silence, dit tout haut qu'il croioit en Dieu, et qu'il le vouloit prier, inuitant le Pere qui se trouua là de l'instruire, et de le venir voir tous les iours pour le mesme subiect ; le Pere prenant donc la parole, demanda à ses nouueaux hostes, pourquoy Dieu auoit creé le Soleil, pourquoy il auoit formé les animaux ? Ces grands causeurs en matiere de badineries n'eurent point de réponse à ces interrogations ; nostre Neophyte, les voyant muets, prit la parole, et discourut fort bien de la Creation du monde, comme Dieu auoit fait le Soleil pour nous éclairer, les animaux pour nous nourrir, pensant à nous comme vn bon pere pense à ses enfans. Son discours nous fit cognoistre que la Foy s'enracinoit tous les iours de plus en plus dedans son cœur. Il tient auec soy vne sienne parente, baptisée à l'extremité. Ceste femme, estant retournée en santé, ne se soucioit guiere de son âme ; quand on luy parloit des Sacrements, elle se gaussoit, la Confession luy seruant de risée. Nostre Neophyte la reprit luy imposant silence pour vn temps, mais il ne luy changea pas le cœur ; elle perseueroit tousiours dans ses railleries, se riant notamment du Sacrement de Penitence. En fin elle fut surprise tout en vn coup d'vn catarre qui luy ferma quasi le conduit de la respiration, et luy osta la parole. Ayant perdu la langue, Dieu luy ouurit les oreilles. Le Pere qui l'instruisoit l'allant visiter, l'épouuanta : En fin te voila prise à la gorge, c'est à ce coup que le Diable te veut empécher tout de bon de te confesser ; tu as refusé de le faire estant en santé, peut-

estre ne le pourras-tu plus faire estant malade. Ceste pauure femme, touchée de Dieu, fit signe qu'elle desiroit décharger sa conscience, et tout sur l'heure, et dans sa cabane, le Pere luy donna les signes qu'elle deuoit faire aux interrogations qu'il luy feroit. Comme elle auoit fort bon iugement, non seulement elle les gardoit, mais elle s'efforça en telle sorte qu'elle recouura vn petit la parole; bref, ayant purifié son cœur, Dieu la remit en santé. Elle se comporte maintenant comme vne personne qui croit en Dieu, et qui a volonté de luy obeïr.

Le Gendre de nostre Neophyte auoit bien de plus grandes dispositions à la Foy que ceste femme. Ce bon homme retournant des bois pour se confesser, le Pere auquel il s'adressa luy demandant s'il ne prioit pas Dieu en sa cabane : Non, dit-il, ie ne le prie pas, pource que ie ne sçay pas encore ce qu'il luy faut dire. Mais ne penses-tu pas quelquefois en luy, repliqua le Pere? Ah ! Nikanis, répondit-il, i'y pense incessamment, i'ay assez de regret de ce que ie ne sçay pas ce qu'il faut dire. En quelque lieu que i'aille, ie pense tousiours qu'il me voit ; i'espere tousiours en luy, mon cœur veut tousiours parler à luy, mais il ne sçait pas ce qu'il luy faut dire. Le Pere fut bien consolé voyant que ce bon homme faisoit oraison sans le cognoistre.

La derniere personne de la Famille de nostre Neophyte, qui a esté baptisée, c'est sa femme, laquelle est bonace et simple, se laissant conduire aisément au bien ; plaise à nostre Seigneur répandre sur elle sa saincte benediction, et sur son mary, et sur tous ceux de sa cabane ou maison.

Quelques Sauuages ont voulu persuader à ce braue Capitaine de prendre vne seconde femme, à quoy il sembloit quasi obligé selon les loix ou les coûtumes de sa Nation ; la femme mesme l'en a sollicité, et cela luy est arriué par deux fois à l'occasion de deux femmes qu'on luy a voulu donner en diuers temps ; mais il répondit en ces termes : Vous venez trop tard, i'ay donné ma parole à Dieu, ie ne sçaurois plus m'en dedire, ie luy veux obeïr ; ie luy ay dit: Ie t'obeïray, ie le veux faire. Quiconque a cognoissance de la liberté des Sauuages, et le besoin qu'ils ont de plusieurs femmes pour leur ménage, dira que la grace est bien forte qui renuerse les coûtumes du païs, bride les loix de la chair, et combat le propre interest.

CHAPITRE VIII.

De la Conuersion et du Baptesme d'vn Sorcier.

I'ay dit souuent qu'on donnoit icy le nom de sorcier à certains Iongleurs ou charlatans qui se mélent de chanter et de souffler les malades, de consulter les Diables, et de tuer les hommes par leurs sorts. Ie me persuade qu'en effect il y en a quelqu'vn entre eux qui a communication auec les Demons ; mais la plus-part ne sont que des trompeurs, exerçans leurs iongleries pour tirer quelques presens des pauures malades, et pour se rendre recommandables, ou pour se faire craindre. Celuy dont ie vay parler estoit de ceste categorie ; il estoit redouté de ses gens, et tenu pour vn méchant homme ; i'en ay souuent parlé és Relations precedentes, car nous auons eu quelques prises auec luy en la presence de ses Compatriotes ; mais comme son art estoit fondé sur le mensonge, et que nous estions appuyez sur la verité, nous le battismes si rudement, qu'il se rendit. Il nous venoit trouuer en particulier pour se faire instruire ; nous croyons au commencement qu'il n'auoit pas tant de desir de nous auoir pour amis, qu'il craignoit de nous auoir pour ennemis ; mais Dieu, qui est le Maistre des cœurs, le touchoit interieurement, et le disposoit à vn bien qui surpasse nostre cognoissance. Nous quittant pour aller à la guerre, il nous asseura qu'il auroit recours à Dieu, et qu'il croyoit en luy sans feintise ; il cognut bien que nous

prenions ses paroles comme vn compliment de Sauuage, qui ne fait pas difficulté de mentir ; c'est pourquoy se trouuant par aprés dans les difficultez, et s'adressant à Dieu, il luy disoit : Les Peres ne pensent pas que i'aye recours à toy, et que ie te prie, mais ils sont trompez ; ne laisse pas pourtant de me secourir. Or comme plusieurs choses luy sont arriuées l'espace de deux ans qu'il a poursuiuy son Baptesme, i'en rapporteray succinctement vne partie. Voicy ce qu'il nous a raconté :

Comme nous vous eusmes quittés pour aller à la guerre, ie dy à mes camarades sur le soir qu'il falloit faire les prieres qu'on nous auoit enseignées ; ils se mocquerent de moy ; ce qui fut cause que ie ne priois Dieu qu'en mon cœur. Quand nous fusmes arriuez au païs de nos ennemis, nous estans iettez trop auant, nous nous vismes en vn instant inuestis de tous costez ; alors ie fis le signe de la Croix, et dis à Dieu : Tu es tout-puissant, secours moy, tu le peux faire. Le combat s'anima tout à coup, les fléches voloient par l'air comme la gresle tombe sur la terre, elles passoient à l'entour de moy comme la foudre sans me toucher, ie voyois tomber mes camarades à mes pieds, les vns tuez les autres blessez, sans que ie receusse aucun dommage ; en fin trouuant iour au trauers de l'ennemy, ie me sauue auec quelques-vns de mes gens, et comme nous estions poursuiuis nous allions comme la tempeste ; ceux qui m'accompagnoient, me disoient souuent qu'ils n'en pouuoient plus ; pour moy leuant souuent mon cœur à Dieu, il me semble qu'il me fortifioit en sorte, que ie ne senty iamais aucune debilité, ny pour la faim, ny pour le trauail que nous endurions. Estans arriuez au lieu où nous auions laissé nos canots, nous n'auions rien du tout à manger ; ie dy derechef à ceux qui estoient restez auec moy, qu'il se falloit adresser à Dieu ; mais ils n'en tindrent compte. Ie ne laissay pas de l'inuoquer, luy presentant ceste priere : Toy qui as fait les oiseaux, i'en ay besoin, tu m'en peux donner si tu veux ; si tu ne veux pas, il n'importe ; ie ne laisseray pas de croire en toy. Ayant dit cela, ie fay le signe de la Croix, et me iette dans vne Isle pour chasser, ie n'allay pas bien loing que ie rencontray vne vache sauuage ; ie la fais saillir à l'eau, où nous la tuasmes. La voyant morte, ie remerciay celuy qui nous l'auoit donnée ; et mes gens furent contraints de confesser que ce present venoit de sa bonté.

Apres nous estre vn petit rafraischis, nous poursuiuismes nostre chemin ; arriuez que nous fusmes au grand fleuue, nous descendismes dans les Isles du Lac, où nous trouuasmes quelques Sauuages pressez de la faim ; nos gens leur dirent qu'ayant fait ma priere à Dieu, il nous auoit donné à manger, ils me presserent fort de le prier pour eux. Voyans leur necessité et la nostre, car nous auions desia consommé ce qui nous restoit de chair de ceste vache sauuage, ie luy dis ces paroles : Ces gens sont à toy, car tu as fait tous les hommes ; ils ont faim, et nous aussi ; donne nous à manger si tu veux, tu peux tout, si tu as de bonnes pensées pour nous, nous en trouuerons ; sinon, nous n'en trouuerons point, mais il n'importe, quand tu ne m'en voudrois point donner, ie ne laisserois pas de croire en toy. Ma priere finie, ie m'en vay chasser, ie ne trouuay rien ; ie pensois à part moy : Il ne m'en veut pas donner, mais il n'importe, c'est luy qui est le Maistre. Comme ie remontois dans mon canot, ie veis ie ne sçay quoy flotter sur la riuiere ; ie pensois au commencement que ce fust vn bois, mais voyant qu'il coupoit le fil de l'eau, ie le poursuiuy ; ie trouuay que c'estoit vn cerf qui trauersoit d'vne Isle en vne autre : nous le mismes bien-tost à mort, auec l'étonnement de mes gens qui en firent curée auec moy.

Au partir de là, ie me retiray vers les Algonquins, où la contagion commençoit desia. Or comme ie vous auois frequentés, on me demandoit souuent quelle estoit vostre creance. Leur exposant ce que vous m'auiez enseigné de l'autre vie, ils se mocquoient de moy,

s'estonnans que ie fusse si hebeté de croire des choses si éloignées des sens. Si ces Peres nous disoient, faisoient-ils, croyez en Dieu, et vous viurez long-temps en terre, vous ne serez point malades, vous aurez tous les cheueux gris deuant que de mourir, cette doctrine seroit bonne, tout le monde les croiroit; mais ils parlent d'vne autre vie, et nous font perdre celle que nous viuons çà bas par leurs prieres : voila ce qui ne vaut rien. Et toy-mesme, me disoient-ils, tu mourras bien-tost, puis que tu leur veux croire. Ie disois à part moy, entendant ces discours: Ie ne pense pas que Dieu qui est si bon, me tuë pour croire en luy, et pour luy vouloir obeyr. En effect il m'a conserué, et tous ceux qui parloient contre luy sont morts. La maladie nous pressa si fort, qu'on laissoit les corps des Trepassez sans sepulture, on ne les osoit aborder, et moy ie les enseuelissois et enterrois sans rien craindre, priant Dieu qu'il me conseruast, ce qu'il a fait. Voila ce que ce Neophyte nous racontoit.

Quittant le pays des Algonquins, il s'en vint aux Trois Riuieres, se presente à nos Peres pour estre instruit ; ils le rebuterent au commencement, comme vn sorcier qu'ils croyoient trop attaché à ses badineries ; mais sa perseuerance l'emporta. On l'instruit en particulier, et Dieu l'éprouue en public ; sa femme et ses enfans, et son frere, meurent de peste, il leur procure à tous le Baptesme sans s'ébranler.

Vn Capitaine le fait prier de souffler vn malade, luy offrant vn grand collier de porcelaine ; il renuoye le present, et dit tout haut en public que son art de sorcier est vn art de trompeur, qu'il a abusé autrefois ses Compatriotes, et qu'il ne le veut plus faire.

Comme il se voyoit molesté de ses gens aux Trois Riuieres, il descendit à Kébec, où il fit des merueilles au commencement ; mais en fin les femmes, qui ont depraué le cœur de Salomon, le penserent perdre ; il en voulut épouser vne à laquelle vn autre pretendoit, il se laisse emporter au ieu, bref il nous donna vn tel mécontentement, que nous le chassasmes de la maison où nous l'auions logé, et luy fismes quitter l'habit à la françoise qu'il portoit. Comme il se veit traité de la sorte, il ouure les yeux, et parle au Pere qui l'enuoyoit en cette sorte : En me chassant de cette maison, me fermez vous la porte de l'Eglise? refusez vous de m'instruire? Le Pere luy repliquant qu'on ne laisseroit par de l'enseigner s'il vouloit obeïr, il s'écria : Voila qui va bien, ie ne craignois que ce poinct: pour vostre maison et vostre secours, et vos habits, c'est dequoy ie ne me mets pas en peine, dit-il, ie pourray viure sans cela ; mais i'auois grand peur que vous refusassiez de m'enseigner le chemin du Ciel. Ie voy bien que ie fais mal, mais ie ne veux pas perseuerer dans mon peché.

Comme nous crions certain iour contre leur façon de faire, il nous dit : Escoutez-moy à vostre tour, ie veux parler : si vous n'auiez non plus la connoissance des Escritures que nous autres, si Dieu ne vous auoit pas enseigné dauantage, si vos ancestres ne vous auoient laissez que le ventre et la guerre comme à nous, peut-estre ne seriez vous pas plus gens de bien que nous.

Vne autre fois vn de Peres qui l'auoit enseigné passant auprés de luy sans luy rien dire, comme en le méprisant pour auoir perdu sa ferueur, il l'arresta tout court, et luy dit d'vne voix haute : Qui penses-tu que soit Pigar8ich ? (c'est ainsi qu'il se nommoit deuant son Baptesme). C'est vn gros arbre fortement enraciné dans la terre, crois-tu le ietter à bas tout d'vn coup? Donne, donne de grands coups de hache, et continuë long-temps et en fin tu le renuerseras ; il a enuie de tomber, mais il ne peut, ses racines, c'est à dire, ses meschantes habitudes, le retiennent malgré qu'il en ait ; ne perds pas courage, tu en viendras à bout.

Au mesme temps que nous le rebutions, il fut sollicité de retourner à ses iongleries ; on luy fit des presents, on luy promit que le tout se feroit en secret, cependant quoy il eut vne grande

disette des choses qu'on luy presentoit, iamais neantmoins il ne les voulut accepter, ny reprendre son tambour. En fin nous n'auons pas reconnu qu'il ait perdu la foy, nonobstant ses débauches ou ses libertez. Il prioit Dieu tous les iours soir et matin en sa Cabane, et par tout où il se trouuoit il publioit nostre creance sans craindre ses compatriotes. Le respect humain, qui fait icy bien du mal, aussi bien qu'en France, ne l'empêche guiere de dire ce qu'il pense. C'est vn esprit prompt, hardy, que la crainte de l'enfer a retenu dans quelque deuoir depuis que la Foy s'est emparée de son âme. Or comme il voyoit que nous le renuoyons de temps en temps pour son baptesme, il nous a fort pressez, et par de bonnes raisons : Puis que vous enseignez, disoit-il, que Dieu fait misericorde, et efface les pechez de ceux qui croient en luy et qui sont baptisez, pourquoy me refusez-vous le baptesme, moy qui tesmoigne publiquement le regret que i'ay de l'auoir offensé? Si vous hayssez mes malices, baptisez-moy, et elles seront effacées, et vous n'aurez plus dequoy haïr en moy. I'ay commis plusieurs pechez que ie n'aurois pas commis si vous m'eussiez baptisé, car i'ay tousiours eu cette resolution, si iamais ie le pouuois estre, que ie respecterois mon baptesme ; mais ne l'estant pas, ie suis comme vn chien, c'est pourquoy ie me laisse aller à mes passions, auec regret neantmoins. Nous le reprismes vne fois publiquement d'vne faute qu'il faisoit en nostre presence. Luy sans s'estonner nous dit deuant tous ses gens : Ie ne croyois pas que cette action fust mauuaise, mais puis qu'elle l'est, i'ay regret de l'auoir commise, et iamais plus il ne m'aduiendra de la commettre. Et puis il nous vint trouuer en particulier pour sçauoir la raison pourquoy nous condamnions cette action ; luy ayant donné, il s'accusa soy mesme, s'estonnant de sa bestise.

Le voyans vn certain iour tout pensif et affligé, nous luy demandasmes ce qu'il auoit : Mon cœur est triste, répondit-il, car il me semble que Dieu ne nous ayme pas, puis qu'il nous commande des choses que nous ne sçaurions garder : il y a bien des pechez que ie ne crains point, mais il y en a qui me font peur. Ie ne crains point l'yurongnerie, ny les festins à manger, ny la consulte des Demons, ny nos chanteries, ny l'orgueil, ny le larcin, ny le meurtre ; mais ie crains les femmes : Dieu nous commande de n'espouser qu'vne seule femme, et si elle nous quitte, de n'en point prendre d'autre ; me voila donc contraint d'estre seul, car nos femmes n'ont point d'esprit. De viure parmy nous sans femme, c'est viure sans secours, sans mesnage, et tousiours vagabond. Nous luy demandasmes s'il ne pensoit pas auoir assez de force auec la grace de Dieu, de ne point quitter sa femme au cas qu'il en eust espousé vne chrestienne : Ouy dea, repartit-il, car ie n'ay pas enuie de l'abandonner. Or, luy fismes-nous, si Dieu est assez puissant pour te donner la perseuerance au mariage auec vne seule femme, pourquoy ne pourra-il pas donner la mesme force à vne femme, si elle est chrestienne ? Vous auez raison, repliqua-il, ie ne perdray point courage, mon esperance est en luy, et quand mesme ie deurois estre seul le reste de mes iours, la vie n'est pas longue.

Le temps destiné pour son Baptesme s'approchant, nous le sondasmes plus particulierement, nous luy dismes certain iour que s'il tomboit malade estant chrestien, qu'il s'imagineroit que nous luy auions causé cette maladie : Il est vray, dit-il, qu'on vous croit les autheurs de la contagion qui recommence ; mais ie me ris de tout cela, vous n'estes pas des Dieux pour disposer de la vie des hommes. Tes gens te diuertiront de la Foy, luy dismes-nous, tu es inconstant, tu ne tiendras point ferme. Il est bien vray que ie n'ay point d'esprit, respondit-il, mais quand tous les Sauuages me diroient : Nous te tuërons si tu te fais baptiser ; ie leur dirois : Tuez moy, il n'importe, ie veux estre baptisé, puis que le grand Capitaine du Ciel le veut ainsi, ie luy veux obeyr, et non pas à vous autres, qui n'auez ny force ny credit sur nos âmes. Mais d'où vient,

luy dismes-nous, que tu n'es pas aymé de tes Capitaines? Ie n'en sçache qu'vn, respondit-il, qui me haïsse, et celuy là me décrie aupres des autres, il a depit de ce que ie veux aller au Ciel, voyant bien qu'il ira en enfer s'il ne quitte ses femmes, ce qu'il ne fera iamais; il dit qu'il veut estre baptisé, mais si vous ne le baptisez auec deux femmes, il ne le sera de long-temps : or comme il void que ie suis pour estre baptisé deuant luy, quoy que vous ayez commencé de l'instruire deuant moy, il me porte enuie de ce que ie veux aller le premier en Paradis. Sa response nous fit rire. Ce n'est pas neantmoins la raison pour quoy il est moins aymé. Cela prouient de ce qu'estant libre et d'vne humeur hardie, il paroist altier. Or les Sauuages ne sçauroient supporter en aucune façon ceux qui paroissent vouloir prendre quelque ascendant sur les autres ; ils mettent toute la vertu en vne certaine douceur ou apathie, ne recognoissant quasi point de peché plus enorme que la colere.

En fin ce bon homme, apres auoir frappé long-temps à la porte, fut admis au Sacrement de Baptesme, on luy fit porter le nom d'Estienne au sortir de ce bain Sacré, il nous dit : Il me semble que ie suis autre que ie n'estois, que i'ay vne autre vie en moy, c'est tout de bon que ie veux obeïr à Dieu. Nous luy fismes entendre qu'il estoit à propos qu'il tesmoignast à ses Compatriotes sès bonnes resolutions. Ie l'ay desia fait, repliqua-il, i'ay publié par tout que ie voulois quitter mes meschantes habitudes, et qu'on m'auoit appris que les eaux du Baptesme ne me seruiroient de rien, si ie ne voulois viure selon la Loy de Dieu et de son Eglise ; mais ie leur diray encor vne fois puisque vous le desirez, ie leur feray festin et declareray tout haut que ie suis enfant de Dieu, et que ie veux garder tout ce qui me sera commandé, renonçant à toutes nos sottises, et foulant aux pieds toutes nos vieilles façons de faire. Dieu luy en fasse la grace.

Quelque temps apres son baptesme, nous l'auons marié en face de l'Eglise à vne veufue chrestienne. Les sainctes ceremonies que nous gardons en l'administration des Sacremens, suiuant l'ordre ou le Rituel Romain, rauissent et touchent ces bonnes gens. Luy et sa femme frequentent maintenant les Sacremens, i'espere que Dieu leur donnera sa saincte benediction. Amen.

CHAPITRE IX.

Du Seminaire des Sauuages.

Nous auons tenu cette année dans nos Seminaires des Montagnais, des Algonquins et des Hurons. Les Seminaristes sont de conditions bien differentes aussi bien que d'âges : les vns nous sont donnez pour tousiours, et nous les auons esleuez chez quelques familles, à cause de leur ieunesse ; les autres demeuroient auec nous afin d'estre instruits en la Foy et és vertus chrestiennes ; les vns n'ont respiré que la liberté, les autres se sont faits pleinement instruire, et ont receu le sainct Baptesme. Bref, ie puis dire que le Seminaire s'est veu dans la bonace et dans la tempeste, dans la prosperité et dans l'aduersité. Mais pour descendre en particulier.

Celuy des Hurons qui a reussi par excellence, estoit vn homme âgé d'enuiron cinquante ans. Il n'y a point d'âge qui ne soit propre pour le Ciel ; on a tant crié qu'il falloit auoir soin particulierement des ieunes plantes, qu'on ne deuoit esperer aucun fruict des vieilles souches, et Dieu nous fait souuent cognoistre le contraire. Ce bon homme, ayant oüy parler de Dieu en son païs, pri: resolution de descendre à Kébec, et d'y passer vn hyuer, afin d'apprendre à le cognoistre. En chemin il rencontra Ioseph Te8atirhon qui sortoit du Seminaire, qui le confirma fortement dans son dessein, luy donnant vn chappelet pour marque de son amitié. Estant arriué aux Trois Riuieres, il se presente pour estre receu ; le voyant si âgé, nous le

rebutasmes. Les Sauuages ne se font pas esconduire trois fois, s'ils n'ont vne grande passion d'obtenir ce qu'ils demandent ; nous refusasmes celuy-cy plus de quatre, et cependant iamais il ne perdit courage ; il s'adressoit à nos François afin d'auoir entrée chez nous par leur moyen. Mais le Pere qui deuoit auoir charge de luy, le voulant éconduire entierement, luy dit qu'il estoit trop âgé, et qu'il auoit l'esprit trop pesant pour retenir ce qu'on luy enseigneroit ; de plus, qu'ayant cognoissance de la Riuiere, il s'en pourroit enfuir, et desrober ce qu'il pourroit attraper en nostre maison, comme d'autres auoient faict, et par consequent qu'il s'en retournât en son païs pour se faire instruire par nos Peres qui estoient là. A tout cela il repartit auec iugement : Il me semble, fit-il, que tu n'as pas raison de preferer des enfans à des hommes faits. Les ieunes gens ne sont point escoutez en nostre pays ; quand ils diroient des merueilles, on ne les croiroit pas ; mais les hommes parlent, ils ont l'esprit ferme, on croit ce qu'ils disent, c'est pourquoy ie feray mieux mon rapport de vostre doctrine estant de retour au païs, que non pas les enfans que tu recherches. Pour la crainte que tu as que ie ne m'enfuye et que ie ne desrobe, ie laisseray des gages entre les mains des François qui vaudront bien ce que ie pourrois emporter, si ie voulois estre meschant. Quand est de me faire instruire en nostre bourgade, c'est chose penible, pour les diuertissemens qui suruiennent, tant d'vn costé des affaires, que de la diuersité des opinions et des sentimens de mes Compatriotes, qui n'ont pas la mesme volonté que moy ; c'est ce qui m'a fait resoudre de venir çà bas pour traiter auec vous en paix et hors du bruit, d'vne chose de si grande importance : si bien que i'ay resolu quand vous m'esconduiriez de chercher quelque François qui me reçoiue en sa maison, du moins pour vn hyuer, afin qu'on m'enseigne ce que ie ne puis sçauoir de moy-mesme. En effect, comme ce bon homme vit que nonobstant ses responses nous ne le voulions admettre au Seminaire, il s'allie d'vn François qui le loge en sa maison, auec dessein d'aller tous les iours apprendre quelque chose de nostre creance chez vn truchement françois. Cependant nous attendions de iour à autre qu'il s'en iroit, estant homme desia âgé, et qu'il s'embarqueroit auec quelques-vns de ses compatriotes qu'il voyoit tous les iours arriuer et s'en retourner en leur païs, ayans leurs traites ou leurs marchandises. Mais enfin Dieu l'auoit choisi et escrit au Liure de ses Esleuz. Comme nous vismes que ses gens ne l'ébransloient point, nous le receusmes et fismes descendre à Kébec, où sans mentir il a fait paroistre vn naturel bien esloigné de tout ce qu'on conçoit d'vn Sauuage ; il a aussi donné des indices d'vne grace si particuliere, qu'à peine l'aurions nous pû croire, si nous ne l'auions veu de nos yeux. Il estoit doux, courtois, facile, prompt à faire plaisir à qui que ce fust, iamais oisif ; il admiroit la beauté de nostre Foy, et voyant nos veritez si conformes à la raison, il les goûtoit auec plaisir. Se voyant suffisamment instruit pour le Baptesme, il le demandoit auec vne affection si cordiale qu'on ne luy pût refuser. Nostre Seigneur nous donna vn beau sujet de recognoistre sa constance. Quinze ou seize Hurons de ses compatriotes se trouuans engagez dans le commencement de l'hyuer parmy les François, et ne pouuant retourner en leur païs, demeurerent assez long-temps proche du Seminaire, comme la pluspart auoient plustost des pensées de guerre, où ils vouloient encor aller et d'où ils venoient, que de la paix Euangelique, ils se mocquoient de nostre Neophyte, lequel leur donnoit de bons conseils, auec vne prudence et vne dexterité fort remarquable ; mais voyant que ses paroles tomboient à terre, il s'esloignoit doucement de leur compagnie pour n'estre participant de leurs sottises. Ils luy reprochoient qu'il n'estoit plus Huron, qu'il auoit renoncé à son païs ; mais ce bon Catechumene, ne se souciant guiere de leur blasme, leur respondoit doucement qu'il ne se despoüilloit pas de l'amour de sa nation, mais qu'il en

quittoit les vices. Voicy comme en parle le Pere qui auoit soin du Seminaire Huron : Il reprenoit ses compagnons de leurs fautes auec autant de prudence qu'on auroit peu desirer ; vne fois entr'autres, il me demanda deuant vn ieune Seminariste son compagnon, si les enuieux et les menteurs n'alloient point en enfer ; luy ayant respondu que Dieu punissoit ces crimes selon leur demerite, il ne fit que ietter les yeux sur ce ieune homme, lequel se sentit tellement repris de ce seul regard, qu'il ne parut point de tout le reste du iour dans la maison.

Ie l'ay souuent entendu repeter durant la nuict ce que ie luy auois enseigné pendant le iour. Il portoit vne telle affection à nostre Seigneur, que la pluspart de ses songes n'estoient que de luy, recherchant mesme en dormant les moyens de luy plaire. Il prenoit grand plaisir, dit le mesme Pere, d'assister au seruice Diuin ; il ieusnoit deux fois la sepmaine en Caresme, deuant qu'il fust baptisé ; et comme on luy eut accordé le Baptesme pour la veille de Pasques, il voulut ieusner toute la semaine Saincte ; ie ne le pouuois quasi contenter, tant il auoit desir que ie l'entretinsse des choses de son salut. En fin il fut fait chrestien, et nommé Pierre Ateïachias, et le iour d'apres son Baptesme, il communia auec de grands ressentimens de ces augustes mysteres. Comme ie luy eus parlé des œuures de misericorde, il se mit en deuoir de les pratiquer, si bien qu'il donnoit à quelques pauures le poisson mesme qu'on destinoit pour le disner de nos Seminaristes, et l'en ayant repris : Ne m'auez vous pas dit, faisoit-il, que c'estoit bien fait d'estre charitable? ne vous ay-ie pas veus vous-mesmes faire de semblables aumosnes ? pourquoy donc ne feray-ie point ce qu'on m'enseigne ? Il prenoit par fois vne hache, et s'en alloit coupper du bois de chauffage pour quelques personnes necessiteuses ; il secouroit tous ceux qu'il pouuoit, et auec vne telle demonstration d'amour, que tout le monde l'aimoit.

Depuis son baptesme, il assistoit tous les iours à la saincte Messe, recitoit deux fois le iour son chappelet, visitoit souuent le S. Sacrement de l'Autel, bref il estoit dans de grandes resolutions d'estre à iamais fidelle à nostre Seigneur, quand il nous fut rauy, par vn miserable accident selon les hommes, peut estre par vn trait d'vn grand amour et d'vne douce prouidence selon Dieu. Se disposant pour s'en aller en son païs et choisir ceux qu'il ingeroit propres pour amener au Seminaire, vn coup de vent renuersa son canot, dans lequel il estoit auec vn ieune Algonquin. Celuy-cy se sauua à la nage, quittant aysément sa robe, qu'il portoit volante à la façon des Sauuages ; mais nostre pauure Neophyte, estant vestu à la Françoise, ne pût resister à la tempeste, si bien qu'il fut noyé dans le grand Fleuue qui a seruy de sepulchre à son corps. Pour son âme, ie ne puis quasi douter qu'elle ne soit au Ciel : car outre qu'il estoit nouuellement baptisé, et encore tout remply du sainct Esprit, vous eussiez dit que Dieu le disposoit à ceste mort, car vn peu deuant que de s'embarquer, le Pere le voulant faire déieuner pource qu'il auoit trauaillé, il le refusa ; et comme le Pere le pressoit, il luy dit : I'ay pris resolution de ieusner aniourd'huy pour communier demain. Ce qu'il fit ; et peu de temps apres Nostre Seigneur l'appella à soy.

Venons à nos ieunes Montagnets et Algonquins. Ces ieunes enfans, âgez de douze à quinze ans pour la plus part, nous ont appris deux belles veritez : l'vne, que si les animaux sont capables de discipline, beaucoup plus les ieunes enfans Sauuages ; l'autre, que la seule education manque à ces pauures enfans, ayans l'esprit aussi bon que nos Europeans, comme on verra par ce que ie vay dire.

Vn petit Asnon sauuage n'est pas né dans vne plus grande liberté qu'vn petit Canadien ; ce pendant quand ces enfans se voyent dans vn seminaire, ils se rangent doucement aux petits exercices qu'on exige d'eux : ils font leurs prieres à deux genoüils soir et matin ;

cinq d'entre eux estant baptisez assistoient tous les iours à la Messe, quand ils estoient au seminaire. Deuant le Baptesme, ils ne l'entendent que iusques apres l'Euangile. Ils seruent au Prestre à l'Autel auec autant de grace et de modestie, que s'ils auoient esté éleuez dans vne academie bien reglée. Ils se trouuent aux heures qu'on les instruit, s'entr'ayment les vns les autres ; mais aussi leur faut-il donner la liberté de se recréer; et comme on ne les meine pas par la crainte, il faut prendre son temps pour les ranger par amour, à quoy ils sont assez prompts, demandans humblement congé à leur maistre quand ils se veulent vn peu éloigner du logis. Comme on fait le Catechisme aux petits François les iours de Dimanches, ou le matin ou bien apres Vespres, ils ont voulu estre de la partie : si bien qu'on expliquoit la doctrine de Iesvs-Christ en deux Langues ; et nos Seminaristes, ialoux de l'honneur qu'on faisoit aux petits François, quand ils répondoient bien, leur voulurent tenir teste, demandans mesme qu'on leur donnast par écrit quelque poinct du Catechisme, comme ils voyoient qu'on en donnoit aux autres pour l'apprendre pendant la semaine ; et en tout cela ils reüsissoient auec autant de grace et de gentillesse qu'aucun François, répondans aux questions qu'on leur faisoit auec vne petite grauité et vue modestie qui gagnoit le cœur, et attiroit l'affection des spectateurs. Ils se confessoient assez souuent, et ceux qu'on iugeoit capables de la saincte Communion s'en approchoient auec preparation et respect.

La crainte du peché entroit profondement dans leurs âmes. Deux ou trois d'entre eux estant allez voir ces Hurons dont i'ay parlé cy-dessus, ils leur presenterent ie ne sçay quel potage ou sagamité dans laquelle il y auoit de petits morceaux de chair. Or comme c'estoit vn iour auquel il n'estoit pas permis d'en manger, et que d'ailleurs c'est vne grande inciuilité parmy eux, et vne marque d'orgueil ou d'inimitié de refuser ce qu'en presente, ils prirent le boüillon, détournant doucement les petits morceaux de viande qui estoient dedans. Neantmoins estans sortis de là, leur âme fut saisie d'vn scrupule, si bien qu'ils demanderent le soir au Pere qui auoit soin du Seminaire Montagnets et Algonquin, s'ils n'auoient pas offensé Dieu, d'auoir mangé de ce boüillon. Pour moy, disoit l'vn, ie n'ay point mangé de chair. L'autre disoit qu'il en auoit aualé vn petit morceau par mégarde ; bref ils témoignerent que leur cœur n'estoit pas content de ceste action, et prirent resolution de ne plus frequenter ceux qui les pouuoient porter au mal.

Pour ce que ie disois de la bonté de leur esprit, i'en tire la preuue des interrogations qu'ils faisoient à leur maistre. En voicy quelques-vnes qu'il m'a données par écrit. Ie confesse que ces enfans sont éueillez, et qu'ils font paroistre beaucoup d'esprit, mais ie n'eusse pas creu qu'ils eussent tant raisonné, notamment en matiere de nostre creance. Escoutons leurs demandes : Vous nous dites que le Baptesme est absolument necessaire pour aller au Ciel : s'il se trouuoit vn homme si bon, que iamais il n'eût offensé Dieu, et qui mourût sans Baptesme, iroit-il en Enfer ? s'il va en Enfer, Dieu n'ayme pas tous les gens de bien, puis qu'il iette celuy-là dans le feu.

Vous nous enseignez que Dieu estoit auant la Creation du ciel et de la terre : s'il estoit, où se logeoit-il ? puis qu'il n'estoit ni au ciel ni en la terre. Vous dites encore que les Anges ont esté creés au commencement du monde, et que ceux qui desobeïrent furent iettez en Enfer ; d'ailleurs, vous mettez l'Enfer dans le fond de la terre : cela ne se peut pas bien accorder, car si les Anges ont peché deuant la Creation de la terre, ils n'ont pû estre iettez en Enfer, ou l'Enfer n'est pas où vous le placez.

De plus, vous asseurez que ceux qui vont en Enfer n'en sortent point, et ce pendant vous nous racontez des Histoires de quelques damnez qui ont paru au monde : comment cela se peut-il entendre ?

Ceux qui liront cecy en croiront ce qu'il leur plaira ; mais il est vray que ces demandes ont esté faites par de ieunes Seminaristes Sauuages âgez de douze à quinze ans. Comme on leur expliquoit que les Diables n'auoient pas de corps, et que se voulant faire voir aux hommes, ils se couuroient de figures difformes, ils demanderent si, quand ils paroissoient en forme d'hommes ou d'animal, on ne les pouuoit point tuer : Ah ! que ie les tuërois volontiers, disoit l'vn d'eux, puis qu'ils font tant de mal ! Mais quand ils sont faits comme des hommes, disoient-ils, et qu'ils viennent parmy les hommes, sentent-ils encore le feu d'Enfer ? D'où vient qu'ils ne se repentent point d'auoir offensé Dieu ? s'ils se repentoient, Dieu ne leur feroit-il pas misericorde ? Si Nostre Seigneur a souffert pour tous les pecheurs, pourquoy ceux-là ne trouuent-ils pas de pardon auprés de luy ? Voilà encore vne autre question bien remarquable pour des enfans : Vous dites que la Vierge Mere de Iesvs-Christ, n'est pas Dieu, et qu'elle n'a iamais offensé Dieu, et que son Fils a racheté tous les hommes, et payé pour tous : si elle n'a fait aucun mal, son Fils ne l'a pû racheter, ni payer pour elle. En verité toutes ces demandes m'étonnent, quand ie les considere en la bouche d'vn enfant qu'on appelle Sauuage et barbare. Ie ne fay point mention des réponses que leur donnoit leur Directeur, tant pour n'estre trop long, que pour autant que ie ne pretends point parler icy directement de nos actions, mais de celles des Sauuages. Or comme nos Seminaristes viuoient dans vne douce tranquillité, s'auançans de iour à autre en la cognoissance de Dieu, et en l'exercice des vertus proportionnées à leur âge, la maladie et la mort vindrent troubler nostre ioye. L'vn d'eux traisna assez long-temps d'vne maladie fort languissante ; ses compagnons l'auoient au commencement en auersion ; mais comme on leur eut enseigné que Dieu prenoit plaisir aux actions de charité, ils le visitoient, luy portoient à manger, et si pour sa foiblesse il ne pouuoit pas faire la benediction deuant son repas, ils la faisoient pour luy ; en fin la mort l'enleua le cinquiéme de Mars. Il fallut pour le mettre au sepulchre chercher la terre sous six pieds de neige, tant il en est tombé ceste année.

Enuiron six semaines ou deux mois apres sa mort, l'vn des plus gentils et des plus adroits enfans du mesme Seminaire, fut saisi d'vne fiévre lente qui ne l'a pas encore quitté ; nous voyons bien qu'elle le menera au tombeau aussi bien que son compagnon. Quelque temps apres, le plus accomply de tous, fut enleué de ce monde par vne espece de pleuresie, et cela en moins de dix iours. Ces accidens nous firent resoudre de ne retenir auec nous que les cinq ou six plus petits, qui ont encor esté attaquez de catarres et de rhumes, tant il est difficile de faire subsister ces pauures Seminaristes hors de la maison ou des cabanes de leurs parens. Le Diable voit bien le fruict qu'on en peut esperer, c'est pourquoy il fait ioüer tous les ressors de sa malice pour renuerser ceste saincte entreprise ; il n'y perdra que ses peines.

Outre ces enfans, nous secourons tousiours quelques Sauuages proches de nos habitations ; ce pauure peuple est le vray obiect de la misericorde, il a besoin d'estre puissamment aydé. La charité a des bras puissants, ie ne dy que deux mots à tous ceux qui s'en seruent : ***Date et dabitur vobis, mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et superfluentem dabunt in sinum vestrum.*** Donnez d'vne main, et receuez de l'autre ; Iesvs-Christ y est engagé, il verifiera ses paroles ; quiconque fera fructifier sa Croix et son Sang, sera payé à bonne mesure.

CHAPITRE X.

De la creance, des superstitions et de quelques coustumes des Sauuages.

Les Relations des années precedentes estant remplies des façons de faire de nos Sauuages, ie ne pretends pas en parler icy pleinement, mais bien coucher en peu de paroles ce que i'ay appris de nouueau sur ce suiet ; que si i'vse de quelques redites, c'est que i'ay perdu la memoire de ce que i'ay récry par cy-deuant.

Premierement, pour ce qui touche leur creance, quelques-vns se figurent vn Paradis rempiy de bluets ; ce sont petits fruicts bleus, dont les grains sont aussi gros que les plus gros grains de raisin ; ie n'en ay point veu en France. Ils sont d'vn assez bon goust ; c'est pourquoy les âmes les ayment fort. D'autres disent que les âmes ne font que danser apres le depart de ceste vie. Il y en a qui admettent la transmigration des esprits, comme faisoit Pythagore, et la pluspart s'imaginent que l'âme est stupide, ayant quitté le corps ; tous croyent pour l'ordinaire qu'elle est immortelle. Ils distinguent plusieurs âmes dans vn méme corps. Vn vieillard nous disoit il y a quelque temps, que quelques Sauuages auoient iusqu'à deux et trois âmes, que la sienne l'auoit quitté il y auoit plus de deux ans pour s'en aller auec ses parents defuncts, qu'il n'auoit plus que l'âme de son corps, qui deuoit descendre au tombeau auec luy. On cognoist par là qu'ils s'imaginent que le corps a vne âme propre, que quelques-vns appellent l'âme de leur Nation, et qu'en outre il y en vient d'autres, qui le quittent plus tost ou plus tard selon leur fantaisie. En effect, i'en ay oüy quelques-vns qui asseuroient n'auoir point d'âmes, ils entendoient parler de ces formes assistantes dont ils se persuadent parfois qu'ils sont possedez, le Diable se seruant de leur fantaisie et de leurs passions ou de leur melancolie, pour operer quelques effects qui leur paroissent extraordinaires. Ils s'imaginent que cela prouient de la diuersité de leurs âmes, s'ils cessent de songer, ou d'estre poussez de quelque passion non commune, ou de quelque Demon, ils disent que leur âme les a quittés ; si le Diable réueille leur fantaisie, leur âme est de retour. Ie pense auoir desia remarqué qu'ils se representent l'âme comme vne ombre qui a des pieds et des mains, vn corps, vne teste, des dents ; aussi croyent-ils qu'elle mange, ils ont troué de la viande rongée par les âmes, ils les ont oüy siffler, comme ces petits grillets qu'on entend quelquefois à la campagne ; ils s'en trouuent qui ont des pensées encore plus raualées que tout cela touchant les âmes ; car ils disent que le Diable se repaist de leur ceruelle, mettant au lieu des feuilles d'arbres seiches ; c'est pourquoy ces pauures âmes sont folles et étourdies, n'ayans point de ceruelle. Voila les tenebres où se perdent les hommes qui ne sont point éclairez du flambeau de la Foy. Ceux qui se souuiendront de la creance des anciens, tant Grecs que Romains, et des sottes opinions que ces Sages du monde ont euës touchant la Diuinité et touchant nos âmes, diront que toute la sagesse des hommes n'est que folie : *Sapientia huius mundi stultitia est apud Deum.* La Foy découure les verité du Ciel et de la terre.

Il y a des superstitions en l'ancienne France aussi bien qu'en la nouuelle. Vne femme Françoise estant icy malade, vne autre femme luy dit qu'elle gueriroit, si on luy pendoit au col vn trousseau de clefs ; voila qui vient de vostre France, en voicy de la nostre.

Quelques Sauuages malades, voulans recognoistre d'où procedoient leurs maladies, mirent des os de Castors bien secs dessous vne couuerture, puis l'vn de la trouppe se glissant dessous, mist le feu à ces os auec des charbons bien allumez ; ce pendant ses camarades chantoient et hurloient à leur mode ; en fin ces os réduits en cendre, celuy qui s'estoit caché, sortit, leua la couuer-

ture, ietta les cendres et le feu au vent, s'écriant qu'on prist bien garde d'où venoit la maladie ; le Pere qui vit faire ceste superstition, demanda prou comment on pouuoit recognoistre par ceste badinerie d'où leur mal procedoit, mais on ne luy voulut pas apprendre ce secret.

Le mesme Pere, voyant quelques Algonquins bien empéchez, frappans sur leurs cabanes auec des bastons, leur demanda ce qu'ils faisoient ; ils répondirent qu'ils tâchoient de chasser l'âme d'vne femme trépassée qui rodoit là autour. On dit qu'il y en a de si simples qu'ils tendent des rets à l'entour de leurs cabanes, afin que les âmes de ceux qui trépassent chez leurs voisins s'y prennent, si elles veulent entrer dans leurs demeures. Les autres brûlent quelque chose puante pour diuertir les âmes par ceste odeur, voire ils mettent sur leurs testes ce qui sent mal, afin que les âmes ne les abordent. Vn Iongleur brandilloit vn iour son épée dedans l'air, s'imaginant qu'il épouuanteroit vne âme nouuellement sortie de son corps. Ils ont grand peur que ces âmes n'entrent dans leurs cabanes, ou n'y fassent quelque seiour, car elles emmeneroient quelqu'vn auec elles en leur païs. Vn certain ayant veu vne fusée en l'air, et ne sçachant pas d'où elle estoit partie, ne pouuant croire d'ailleurs que les François pûssent lancer du feu si haut, assuroit qu'il auoit veu vne âme qui s'égaroit dedans le iour ; c'est ainsi qu'ils nomment l'air. Les femmes pendent au col de leurs petits enfans vn petit bout du nombril qu'ils apportent en leur naissance ; s'ils le perdoient, leurs enfans seroient tous hebetez et sans esprit, à ce qu'ils pensent. Quand on marche dans les tenebres, on ne fait guiere de pas sans chopper. I'ay déja trop parlé de ce qu'ils font pour la guerison de leurs malades, nous auons veu ceste année vn ieu solennel ou vn défy entre deux nations qui s'échaufferent fort et ferme pour guerir vn pauure patient. Les ioüeurs et les parians s'en allerent en sa cabane au son du tambour et de l'écaille de tortuë, qu'ils accompagnerent de cris et de chants à leur mode. Ceux qui parioient ou qui gageoient estoient assis de part et d'autre, regardans leurs ioüeurs, chacun fauorisant son party auec plusieurs gestes et plusieurs cris suiuans leur passion et leur affection. La conclusion fut, que l'âme des deux nations perdit quantité de porcelaine et d'autres choses, qu'ils auoient mis au ieu ; car pour le malade il ne receut autre soulagement, sinon d'auoir la teste bien rompuë de tout ce grand tumulte. Apres que ces beaux Medecins furent sortis, il enuoya querir vn de nos Peres qui auoit commencé de l'instruire, il luy demande le Baptesme. Le Pere le voulut tancer, et rebuter, voyant ceste sotte superstition ; mais le pauure patient luy dit : Ce n'est pas moy qui les ay appellez ; ma mere a songé que ie guerirois, si on faisoit vn ieu solennel ; c'est pourquoy elle m'a amené tout cét embarras sans m'en rien dire.

Au reste la creance et les superstitions des Sauuages n'est pas bien profondement enracinée dans leur esprit ; car comme toutes ces réueries ne sont fondées que sur le mensonge, elles tombent d'elles mesmes, et se fondent ou se dissipent aux rayons des veritez qu'on leur propose tres-conformes à la raison. Ie n'ay veu que quelques vieillards bien opiniastres, dont le cerueau desseiché dans leurs vieilles maximes, n'auoit plus d'humeur pour receuoir l'impression de nostre doctrine ; si quelques vns retombent par fois en leurs badineries, c'est plustost par habitude que par vne grande creance qu'ils ayent en leurs superstitions, notamment depuis qu'on les instruit.

Pour ce qui concerne leurs coûtumes c'est vne affaire de plus grande haleine : il est plus aysé de bannir l'erreur de l'entendement, que d'oster les mauuaises habitudes de la volonté : il n'y a pas beaucoup de peines à reconnoistre et approuuer le bien, mais on en trouue à le practiquer. *Video meliora proboque, deteriora sequor.* Il est vray qu'il y a quelques coûtumes parmy les Sauuages qui s'aboliront aysément, d'autres non.

En voicy de diuerses façons. La passion du jeu est violente, aussi bien en nostre France, qu'en la vostre. I'ay veu vne femme Sauuage ayant perdu tout ce qu'elle auoit, se ioüer elle mesme, non pas son honneur, mais bien son seruice, c'est à dire, qu'elle eust esté comme esclaue ou seruante du vainqueur si elle eust perdu ; ils disent qu'il arriue par fois qu'vn homme ou vne femme s'estans ioüez eux-mesmes, celuy qui les gagne, les retient vn ou deux ans, et les employe à la péche, à la chasse, aux petites affaires domestiques ; puis leur donne liberté. Les Sauuages ne sçauroient exercer de seuerité, ny exiger auec rudesse aucun seruice de leurs Compatriotes.

Vn Huron ayant ioüé toutes ses richesses, mit sa perruque en jeu, l'ayant perduë, le vainqueur le raza iusques au cuir de la teste. On m'a dit qu'il y en a qui ioüent iusques à leur petit doigt de la main, et que l'ayant perdu, ils le donnent à coupper sans monstrer aucun signe de douleur. Ie croirois bien qu'vn Sauuage d'vne Nation pourroit bien coupper le doigt à vn Sauuage d'vne autre ; mais ie ne sçaurois me persuader qu'il exerce ceste cruauté enuers aucun homme de son païs, ils se respectent ou se craignent trop les vns les autres ; pour les étrangers, ils les méprisent fort.

Pour conclusion de ce poinct, ie puis dire que les Sauuages, quoy que passionnez pour le ieu, l'emportent par dessus nos Europeans. Ils ne font quasi paroistre iamais ny de ioye pour leur gain, ny de tristesse pour leur perte, ioüans auec vne tranquillité exterieure tres remarquable, fideles au possible, sans se tromper les vns les autres. Ie ne sçay si i'ay fait mention d'vne coutume qu'ont les Sauuages, de ressusciter ou faire reuiure leurs amis trespassez, notamment s'ils estoient hommes de consideration parmy eux. Ils font porter le nom du defunct à quelque autre : et voila le mort resuscité, et la tristesse des parens entierement passée. Remarquez que le nom se donne dans vne grande assemblée ou festin, on adioûte vn present, qui se fait de la part des parens ou des amis de celuy qu'on fait reuiure, et celuy qui accepte le nom et le present, s'oblige d'auoir soin de la famille du defunct, si bien que les pupils le nomment leur pere. Cette coustume semble fort loüable pour le bien des pauures orphelins.

Ils gardent les mesmes ceremonies quand quelque braue homme a esté massacré par leurs ennemis ; s'il auoit quelque Collier de porcelaine, ou autre chose de valeur, ses amis l'offrent à quelque bon guerrier, ou luy font quelque present de leurs propres moyens, si cét homme les accepte auec le nom du defunct qu'on luy donne publiquement, il s'oblige d'aller à la guerre, d'y mener ceux qu'il pourra, et de tuer quelques ennemis à la place du trespassé qui reuit en sa personne.

On me dit encor que les Sauuages changent souuent de noms. On leur en donne vn en leur naissance, ils le changent en l'âge viril, et en prennent vn autre en leur vieillesse ; voire mesme si quelqu'vn est bien malade, s'il n'échappe de cette maladie, il quittera par fois son ancien nom, comme s'il luy portoit malheur pour en prendre vn autre de meilleur augure.

Si vn Sauuage se remarie deuant trois ans apres le decez de sa femme, il n'est pas bien voulu des parens de la defuncte ; ils tiennent cela comme vne espece de mespris, cét homme faisant voir qu'il n'aimoit point leur parenté, puis qu'il s'allie sitost d'vne autre. Que si vne femme apres le decez de son mary en prend vn autre deuant ce terme sans le congé des parens du trespassé, non seulement ils luy sçauent mauuais gré, mais ils pillent son mary s'ils le rencontrent, et cette coustume est tellement passé pour loy, que nous l'auons veu prattiquer deuant nos yeux ; en sorte que celuy qui s'estoit ainsi marié, vit prendre ses Colliers de Porcelaine, et tout ce qu'il auoit, sans dire autre chose sinon que c'estoit luy qui se faisoit ce tort, pour auoir enfreint leur coustume.

Quand vne fille ou vne femme agrée

quelqu'vn qui la recherche, elle se fait couper les cheueux à la façon que les portent les filles en France, pendant dessus le front, ce qui a fort mauuaise grâce, tant en l'vne qu'en l'autre France, S. Paul defendant aux femmes de faire paroistre leurs cheueux. Les femmes portent icy leurs cheueux en pacquets derriere la teste, en forme d'vne trousse qu'elles ornent de Porcelaine quand elles en ont. Si se marians à quelqu'vn, elles le quittent mal à propos, ou si s'estans promises, et ayans accepté quelque present, elles ne tiennent leur parolle, leur pretendu mary leur couppe par fois ces cheueux, ce qui les rend fort mesprisables, et les empesche de trouuer vn autre espoux. Cette coustume se garde plus estroitement chez les Algonquins, que parmy les Montagnets. Les Sauuages ne s'allient pas aysément de leurs parens, ie ne sçay pas encor les degrez ausquels ils se peuuent marier sans reproche de leurs Compatriotes, mais il me semble qu'ils sont bien plus reseruez que nous en certain cas. Par exemple, si vn pere a deux enfans, ils s'appellent frere et sœur, comme parmy nous, mais leurs enfans se nommeront aussi frere et sœur, et les descendans de ceux-cy porteront le mesme nom de frere et de sœur, et iamais ne se mariront ensemble, s'ils gardent les bonnes coustumes de leur nation ; que s'ils les enfreignent, on ne leur dit autre chose si non qu'ils n'ont point d'esprit. Vn Sauuage ne fait point de difficulté d'espouser deux sœurs à mesme temps, ou s'il en a desia espousé vne, il peut prendre l'autre du viuant de sa premiere femme car s'il attendoit apres sa mort, il la reputeroit comme sa niepce, et ne l'espouseroit pas sans blasme. Ils enterrent leurs morts en sorte que la teste du trépassé regarde l'Occident, c'est afin que l'âme cognoisse le lieu où elle doit aller. Ils croyent comme i'ay dit qu'elle s'en va où le Soleil se couche, c'est là le pays des âmes à leur dire. En effect estans priuez du flambeau de la Foy, ils descendent, *in regionem vmbræ mortis*, où le Soleil de Iustice est couché pour eux eternellement.

Ils sont fort portez à croire les choses extraordinaires. Vn Sauuage de l'Isle nous disoit, il n'y a pas long-temps que le bruit estoit par tous les païs plus hauts iusques dans les Nipissiriniens, qu'vn de nos Peres d'icy bas auoit vescu cinq âges d'hommes, que le poil luy estoit tombé quatre fois, qu'il grisonnoit pour la cinquiesme : là dessus il luy demandoit combien de fois encor il retourneroit en l'âge viril deuant que de mourir.

CHAPITRE XI.

Ramas de diuerses choses qui n'ont peu estre rapportées sous les Chapitres precedents.

Quoy que les remarques que ie vay faire n'ayent quasi point de liaison les vnes auec les autres, elles donneront neantmoins tousiours quelque iour et quelque lumiere pour mieux recognoistre l'esprit des Sauuages. Vn Capitaine des Algonquins de l'Isle, homme d'esprit et bien eloquent pour vn Sauuage, ayant eu quelque different auec vn autre Algonquin, receut vn coup de hache à la teste qui luy pensa oster la vie. Et en effect il l'auroit perduë n'eust esté qu'vn Sauuage detournant le bras de l'aggresseur empescha la violence du coup. Cet homme se voyant tout baigné dans son sang, ne se troubla point, il s'assit froidement dans la cabane de celuy qui l'auoit frappé, sans faire paroistre aucun mouuement, ny de crainte, ny de vengeance ; celuy qui auoit fait le coup s'assit vn peu plus loing, ne paroissant nullement alteré. Vn de nos Peres aduerty de cette dispute, s'encourt droit à la cabane, entre dedans, trouue tout le monde dans le silence aussi paisible et aussi froid que marbre, il n'eust pas creu qu'il y eust eu aucune querelle entre des gens si froids et si paisibles en apparence, s'il n'eust veu le sang ruis-

seler de la teste de ce pauure miserable ; il luy demande qui luy a fait cette playe, point de response ; l'aggresseur prit la parolle, et luy dit : C'est moy qui l'ai fait, par ce qu'il m'a fâché. Cela dit, il se teut. Le Pere tâcha de les reconcilier ; enfin ce Capitaine sortant, tint ce discours à ses gens : Mes nepueux, ne tirez aucune vengeance de l'iniure qui m'a esté faite, c'est assez que la terre ait tremblé du coup qui m'a esté donné, ne la renuersez point par vostre colere. Quelque temps apres, cét homme superbe au possible estant guery, et voyant que les François vouloient tirer quelque satisfaction du Sauuage qui auoit mis l'an passé la corde au col du Pere Hierosme Lallemant, cet homme rehaussant sa voix, harangua en cette sorte : Ie m'estonne que ceux qui font estat de prier Dieu, et qui disent qu'il faut pardonner les offenses puisque Dieu les pardonne, veuillent tirer vengeance d'vne iniure qu'on leur a faite il y a desia long-temps : on cognoist assez qui ie suis, on sçait bien que c'est moy qui tient la terre affermie de mes bras, et cependant ayant receu il n'y a pas longtemps vn coup qui me pensa diuiser la teste en deux pieces, ie ne m'esmeus point, ie ne conceus aucun desir de vengeance ; pourquoy n'imiterez-vous pas cet exemple ? Que si le coup eust fait sortir mon âme de son corps, ma bouche eût prononcé ces dernieres parolles : Mes nepueux, ne troublez point la terre à l'occasion de vostre oncle qui l'a tousiours maintenuë. Ie dy dauantage, si i'eusse senty la terre esbranlée, ie me fusse efforcé de l'arrester, et de la mettre en son repos, auec les deux bras de mon âme ; et si ie n'eusse peu en venir à bout, ie me fusse escrié : Tout est perdu, le monde est renuersé ; ie ne me mesle plus d'affaires : ie me suis acquitté de mon deuoir, i'ay pardonné l'iniure qu'on m'a faite, i'ay donné conseil, on n'a pas voulu estre sage, la faute n'est point de mon costé. Voila, disoit cet homme plein de faste, comme les hommes d'esprit se comportent. O que l'orgueil a d'instruire ! il arreste la colere, il semble donner de la patience ; et au bout du compte, il ne fait rien qui vaille, iettant les hommes dans des tenebres plus sombres que la nuict, et leur faisant proferer des impertinences qui n'appartiennent qu'à des fols et à des écerueiez. Changeons de discours.

Les Hiroquois ayant emmené vne pauure vieille femme âgée de plus de soixante et dix ans, luy arracherent les ongles des pieds et des mains, luy appliquerent des flambeaux de feu en plusieurs endroits de son corps ; ils la menoient auec d'autres prisonniers en leur païs ; comme ils viendrent à passer vn saut ou vne cheute d'eau où tout le monde met pied à terre, ceste pauure femme sans faire semblant de rien, ramassa vne coquille qu'elle rencontra sur la greue, la serre sans mot dire, et la nuict tout le monde estant couché, elle couppe doucement ses liens auec ceste coquille, et s'enfuit à la dérobbée dans le bois ; elle fit si bien que ses ennemis ne la pûrent retrouuer. Elle arriua aux Trois Riuieres le sixiéme iour apres auoir quitté les Hiroquois, ayant en partie cheminé tout ce temps-là, en partie nauigé toute seule dans vn méchant canot d'Hiroquois qu'elle trouua, et cela sans manger. En verité c'est vne chose bien étonnante qu'vne femme âgée prés de quatre-vingts ans, trauerse quasi toute nuë tant de brossailles, ayant les pieds pleins de douleur, et les orteils sans ongles, estant toute brûlée par les costez, assaillie de mille esquadrons de mousquilles, dont ces païs sont infestez, et passer cinq ou six iours dans ces trauaux sans prendre aucune nourriture.

Quelque temps apres son arriuée, nous assemblâmes vne vingtaine de vieilles femmes, dont la plus ieune auoit prés de soixante et dix ans pour les instruire en la Foy, sur le déclin de leur âge ; celle-cy estoit du nombre. Comme on luy vint à décrire les feux d'Enfer : Encor vaudroit-il bien mieux, disoit-elle, estre brûlé des Hiroquois que des Diables. Pour conclusion, elle fut baptisée auec quelques autres, et nous fit dire que tous les Demons et tous les hommes ne sçau-

roient détourner la bonté de Dieu, quand il plaist à sa Diuine Prouidence de mettre vne âme au nombre de ses éleuz.

Vne autre femme vn peu moins âgée que celle-cy, courut aussi grand risque de sa vie, en la défaite de ses gens. Comme elle vit que les Hiroquois estoient aux prises auec eux, elle se iette dans l'épaisseur d'vne grosse sapiniere, d'où elle entendoit les cris et les coups des combattans ; et de peur que ses pas ou ses vestiges ne parussent, elle se cache dedans des eaux fangeuses et croupissantes qu'elle rencontra ; comme elle n'estoit pas loing du Fort des Hiroquois, elle n'osoit partir de ceste triste demeure. En fin l'ennemy estant party, elle en sort deux iours apres le combat pour tirer vers l'habitation de nos François ; elle n'estoit pas bien loin, qu'elle entend vn grand cry, elle crût que c'étoient encore les Hiroquois, se va ietter dans sa taniere, où elle passe encor vn iour entier. Le lendemain pensant que tout estoit en paix, elle quitte ces eaux froides et bourbeuses ; mais comme elle approchoit des François, elle entendit tirer de grands coups de canons. Ceste pauure creature s'imagina que les Hiroquois attaquoient le Fort, et qu'on se battoit fort et ferme, elle se va replonger vne autre fois dans la fange, et y passer deux autres iours suiuans. Bref, la misere la contraignant de sortir, elle s'en reuint doucement, tâchant de découurir à la dérobbée si elle ne verroit pas l'ennemy ; elle fut bien étonnée quand approchant de nostre demeure, elle vit ses gens cabanez en asseurance, elle les aborde et leur conte son desastre ; et eux luy declarent comme les cris qu'elle auoit entendus estoient des gens de sa Nation, et non des Hiroquois ; et que le canon qu'elle auoit oüy se tiroit pour honorer la venuë de Monsieur nostre Gouuerneur aux Trois Riuieres. Cét erreur eust esté capable de faire mourir vn homme bien robuste, et ceste femme n'en receut autre mal, que celuy qu'elle endura dans sa triste solitude.

Il faut que ie touche icy en passant vn trait de simplicité de quelque Sauuage. Comme on leur faisoit voir dans la Chappelle vn tableau où Nostre Seigneur est representé au milieu des Docteurs de la Loy, ils consideroient sa ieunesse et la vieillesse de ces Docteurs ; et comme ils estoient tous peins auec vn liure en main, et nostre Seigneur aussi, ils prindrent garde que les Docteurs regardoient tous dans leurs liures, et les tenoient ouuerts, et que Nostre Seigneur ne regardoit point dans le sien ; cela leur fit dire ces paroles : Le Pere a raison de dire que ce ieune enfant sçauoit tout ; tenez, prenez garde, faisoient-ils, comme il ne iette point les yeux sur son liure, et ces vieillards regardent les leurs fort attentiuement. La naïfueté de ces bonnes gens est par fois agreable. Il est temps de finir. La flotte nous laisse dans la tristesse et dans la ioye : l'Hospital est chargé de tant de malades, qu'on est contraint d'en loger dehors sous des cabanes d'écorces ; les Sauuages sont grandement affligez, on dit qu'ils meurent en tel nombre és païs plus hauts, que les chiens mangent les corps morts qu'on ne peut enterrer. Les Religieuses Hospitalieres se sont portées auec vne telle ferueur dans ces pressantes necessitez, qu'elles en ont alteré leur santé. Ceux de nos Peres qui visitent et qui assistent ces pauures gens empestez, ne se portent pas mieux ; ceste contagion seule se vouloit glisser parmy nos François. Quelques ieunes femmes nées sur le païs en sont attaquées. Tout cela peut donner de la tristesse. La resignation de nos pauures Sauuages, le recours qu'ils ont au Baptesme, le desir qu'ont quelques-vns d'aller au Ciel, le mépris de la vie, la perseuerance en la Foy dans ces tempestes, sont capables d'essuyer nostre douleur. La croix porte des fruicts agreables en tout temps. Si iamais ces pauures gens ont besoin d'estre secourus de bonnes âmes qui s'interessent, et se liguent sainctement pour leur salut, c'est en ce temps de calamité. Il faut que la Foy se prouigne à la façon qu'elle a esté plantée, c'est à dire, dans les calamitez ; et pour ce qu'on ne voit

point icy de Tyrans qui massacrent nos Neophytes, Dieu y pouruoit d'ailleurs, tirant des preuues de leur constance par des afflictions bien sensibles. Qu'il soit beny à iamais. Nous supplions tous V. R. et tous nos Peres, et nos Freres de sa Prouince, voire de toute la France, et tant d'âmes sainctes, dans l'association desquelles nous sommes entrez, de prier pour ces pauures peuples, et pour nous, et en particulier, pour celuy qui est de toute son affection,

De V. R.

Tres-humble et tres-obeïssant seruiteur selon Dieu,

PAVL LE IEVNE.

A Sillery, autrement en la Residence de sainct Ioseph, en la Nouuelle France, ce 4. de Septembre, 1639.

RELATION

DE L'EMPLOY DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

QVI SONT AVX HVRONS,

PAIS DE LA NOVVELLE FRANCE.

Depuis le mois de Iuin 1638. iusques au mois de Iuin 1639.

Adressée au R. P. Paul le Ieune, Superieur des Missions de la Compagni de Iesus en la Nouuelle France.

MON R. PERE,

ME voila donc obligé de rendre compte à V. R. de l'employ des Religieux de nostre Compagnie en ces contrées : ie le feray d'autant plus volontiers, vn peu plus au long cette fois, qu'estant encore pour le present inutile à autre chose, ce ne me sera pas peu de consolation de seruir au moins à declarer le bien que la diuine misericorde commence à faire à ces peuples parmy lesquels nous viuons, par l'entremise des autres de nos Peres qui sont icy. Ie crois que vostre Reuerence y trouuera dequoy benir Dieu, et s'affectionner de plus en plus à nous assister de ses soins et charitez, et sur tout de ses S. S. et prieres, que ie luy demande tres-humblement, et à tous nos Peres et Freres de par delà, pour tous tant que nous sommes icy, et particulierement pour celuy qui en a le plus de besoin, c'est,

M. R. P.

Vostre tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en N. Seigneur,

HIEROSME LALEMANT.

De la Residence de la Conception de N. Dame, au Bourg d'Ossossané aux Hurons, ce 7. de Iuin, 1639.

CHAPITRE PREMIER.

De la situation du païs, et du nom de Huron.

MON dessein n'est pas de redire icy, ce qui se peut trouuer dans les precedentes Relations ou dans les autres Liures qui ont desia traité de ce sujet, mais seulement de suppleer au defaut de certaines circonstances sur lesquelles i'ay reconnu qu'on desiroit quelque satisfaction.

Par le mot du païs des Hurons, se doit entendre à proprement parler, vne certaine petite portion de terre dans l'Amerique Septentrionale, qui en longueur d'Orient à l'Occident, n'a pas plus de 20. ou 25. lieuës, et en largeur du Septentrion au Midy, n'est pas en plusieurs endroits considerable, et en pas vn ne passe sept ou huict lieuës. Son esleuation dans le cœur du païs, s'est trouuée de quarante-cinq et demy. Que si quelques-vns par le passé luy ont donné quelque peu moins, pour accorder les deux, il faut dire que ceux qui le mettent à quarante-quatre et demy ou enuiron, l'ont prise à quelque nation voisine plus Meridionale, censée du nombre des Huronnes, comme nous dirons cy-apres.

Quant à sa longitude, on ne l'a pû encore establir, selon les Regles de Geographie, pour ne s'estre appliqué par accord en France et icy, à l'exacte obseruation des eclypses. On attend la response des obseruations qui en ont esté faictes l'année derniere, et cependant nous nous figurons estre esloignez de France d'enuiron treize cent lieuës, tirant de la France à nous en droite ligne vers l'Occident, sous vn mesme parallelle d'esleuation ; et de Quebec, la principale demeure de nos François en la nouuelle France, de deux cent lieuës, quoy qu'on en fasse d'ordinaire plus de trois cent pour arriuer de là icy, à raison des détours qu'il faut prendre, pour euiter la rencontre des ennemis de ces peuples.

Dans cette petite estenduë de terre, située à l'Est quart de Suest d'vn grand lac appellé par quelques-vns Mer douce, se trouuent quatre Nations, ou plustost quatre diuers amas ou assemblages de quelques souches de familles par ensemble, qui toutes ayant communauté de langue, d'ennemis et de quelques autres interests, ne sont presque distinguées que par diuerses sources d'ayeuls et bisayeuls, dont ils conseruent cherement les noms et la memoire ; elle s'augmentent toutefois ou diminuent par l'adoption de quelques autres familles, qui se ioignent tantost auec les vnes, et tantost auec les autres, et qui s'en séparent aussi quelquefois pour faire bande et nation à part.

Le nom general et commun à ces quatre Nations, selon la langue du païs, est Sendat ; les noms particuliers sont Attigna8antan, Attigueenongnahac, Arendahronons et Tohontaenrat. Les deux premiers sont les deux plus considerables, comme ayant receu en leur païs et adopté les autres. L'vne depuis cinquante ans en ça, et l'autre depuis trente. Ces deux premiers parlent auec asseurance des demeures de leurs Ancestres, et des diuerses assiettes de leurs bourgades au delà de deux cens ans, car comme il se peut remarquer dans les precedentes Relations, ils sont contraints de changer de place au moins de dix ans en dix ans. Ces deux Nations s'entrequalifient dans les conseils et assemblées, des noms de freres et de sœur. Elles sont les plus peuplées pour auoir dans le cours du temps adopté plus de familles, et ces familles adoptées retenant tousiours les noms et la memoire de leurs souches, font encore diuerses petites Nations dans celles où elles ont esté adoptées, s'y conseruant vn nom general et la communauté de quelques petits interests particuliers, auec dependance à leurs deux Capitaines particuliers, l'vn de guerre, l'autre de conseil, ausquels se rapportent les affaires publiques de leur communauté.

Mais venons au nom de Huron, attri-

bué originairement à ces nations principales dant nous venons de parler.

Il y a enuiron quarante ans que ces peuples pour la premiere fois se resolurent de chercher quelque route asseurée pour venir traiter eux-mesmes auec les François, dont ils auoient eu quelque cognoissance, particulierement par le rapport de quelques-vns d'entr'eux, qui allant à la guerre contre leurs ennemis, auoient donné par occasion iusques au lieu où pour lors les François tenoient la traite auec les autres barbares de ces contrées. Arriuez qu'ils furent aux François, quelque Matelot ou Soldat, voyant pour la premiere fois cette sorte de barbares, dont les vns portoient les cheueux sillonnez, en sorte que sur le milieu de la teste paroissoit vne raye de cheueux large d'vn ou deux doigts, puis de part et d'autre autant de razé, en ensuite vne autre raye de cheueux, et d'autres qui auoient vn costé de la teste tout razé et l'autre garny de cheueux pendants iusques sur l'espaule, cette façon de cheueux luy semblant des hures, cela le porta à appeller ces barbares Hurons, et c'est le nom qui depuis leur est demeuré. Quelques-vns le rapportent à quelque autre semblable source, mais ce que nous en venons de dire semble le plus asseuré.

Ce n'est donc pas merueille si dans les Autheurs anciens il ne se trouue rien du nom de ces peuples; car pour ce nom François, ils ne l'ont que depuis le commencement de ce siecle. Pour leurs noms en leur langue, comme leur demeure est bien auant dans les terres, y ayant plus de vingt iournées de leur païs aux endroits de Mer les plus proches, dont presque les seuls riuages iusques icy ont esté conneus à nos Europeans, leurs noms propres aussi bien que leurs personnes et leurs païs ont esté par le passé inconneus, particulierement estant si peu considerables en l'estenduë de leur terre, et façon de viure toute dans le commun des Sauuages et Barbares de cette partie Septentrionale de l'Amerique. Ces Sauuages continuans de venir tous les ans à la traite, on s'appriuoisa bien-tost auec eux, et prit-on en suite resolution d'enuoyer quelques François, pour hyuerner dans leur païs, et prendre de plus particulieres connoissances de ces peuples et de leur langue, laquelle ayant esté reconnuë conuenir encore à d'autres nations voisines, de là vint que dans la suite des années, le nom de Huron s'estendit dauantage, et s'appliqua encore aux peuples voisins qui auoient communauté de langage auec les susdites nations, quoy qu'elles fussent separées d'interests.

Mais ce nom, dans les idées des Religieux de nostre Compagnie, s'estend encore bien plus auant : car y ayant deux sortes de Barbares dans ce tiers du nouueau monde, compris sous le nom de Nouuelle France, sçauoir les Errans et les Sedentaires, nostre Compagnie s'estant proposé la conuersion des vns et des autres, elle y a deux missions principales, l'vne pour les Barbares Errans et vagabonds, que l'on tasche ensemble de reduire et de faire Chrestiens, l'autre pour les peuples plus Sedentaires. La premiere comprend tous les païs qui sont depuis l'embouchure du fleuue de sainct Laurens dans la Mer Oceane iusques à nous, ce qui faict vn espace de plus de trois ou quatre cents lieuës d'Orient en Occident, sans parler de la latitude, particulierement du costé du Septentrion; et la seconde, qui porte le nom de Mission des Hurons, comprend en suite tous les autres peuples qui sont particulierement vers l'Occident et le Midy, tant que la terre se peut estendre, et au delà, s'il s'y trouue des Isles habitées de creatures rachептées du Sang de Iesus-Christ, capables du Paradis.

Cela presupposé, ie laisse à iuger, si nous auons raison d'esleuer les yeux et les mains au Ciel, pour prier le Maistre de la moisson d'enuoyer des Ouuriers à son champ, et si nous n'auons pas en suite sujet de nous escrier à qui il appartient sur terre, *messis quidem multa, operarij autem pauci.*

Que si l'on demande, quand est-ce que nous serons venus à bout de ce grand dessein, veu qu'à peine auons-nous encore faict vne démarche, et auan-

cé d'vn pas dans ce païs depuis que nous y sommes, à cela ie respons premierement, que quand bien cela ne deût estre accomply qu'vn peu deuant la fin du monde, si faut-il toûjours commencer deuant que de finir ; en second lieu ie dis, que s'il plaist à Dieu donner autant de benediction à ce second siecle de l'âge de nostre Compagnie, dans lequel nous allons entrer, qu'il en a donné au premier, tel est maintenant en vie, qui pourra voir le tout et l'accomplissement de ce dessein. Ie dis en outre, pour le temps du progrez et aduancement, qu'il sera quand il plaira à Dieu, de qui seul depend le tout, puisque *neque qui plantat, neque qui rigat est aliquid, sed qui incrementum dat Deus;* et qui veut que tous ceux qui trauaillent et contribuent à l'establissement de sa gloire, esperent de la sorte en luy qu'ils soient dans vne entiere resignation à son bon plaisir, et dans vne genereuse attente des temps et des moments arrestez par sa saincte prouidence, sans bransler dans cette disposition, ny se lasser pour quelque retardement ou difficulté qui arriue.

Ie croy toutefois pouuoir dire auec verité, qu'en ces 4. ou cinq ans que l'on s'est appliqué assiduëment à se rendre capable de contribuer à la conuersion de ces Peuples, plustost qu'à y trauailler effectiuement, on a plus faict encore cependant pour leur salut, qu'en quelques autres endroits, où on a passé les 20. et trente ans deuant que d'en faire autant ; quand il n'y auroit que quelques centaines d'enfants, qu'on y a baptisés et qui incontinent apres le Baptesme s'en sont enuolez au Ciel.

Au reste, ie ne pense pas qu'il se rencontre icy moins de difficultez capables d'arrester le cours de l'Euangile, qu'en aucun autre lieu du monde, comme on pourra facilement reconnoistre par ce qui en a esté dit dans les precedentes Relations : là où on pourra voir, que nous auons affaire à des Barbares, à qui on n'a encore iamais presché l'Euangile ; Barbares semblables à ceux de la Floride, et autres de l'Amerique, dont plusieurs histoires font mention, auec presque vn general desespoir de pouuoir iamais rien profiter aupres d'eux en faict de Christianisme, sinon auec des assistances et des procedures du tout extraordinaires qui font souuent douter de la solidité de leur conuersion ; et cependant pour en venir à bout nous n'auons ny le secours extraordinaire du Ciel par le don des langues et des miracles, ny ne pouuons auoir, au defaut de ce moyen, celuy de l'esclat, puissance et Majesté de l'Eglise et de nostre France, pour la grande et insurmontable difficulté des chemins, non pas mesme, pour cette mesme raison, vn secours et assistance mediocre pour subsister dans cette barbarie, où nous sommes à tous coups menacez de mort ou au moins de bannissement : de sorte qu'ayant les mesmes difficultez que les autres, nous sommes destituez des secours et assistances ordinaires et extraordinaires pour les surmonter.

Apres tout ie ne sçay ce que c'est, ny ce que Dieu veut faire, ny par quel moyen ; mais nous sommes tous pleins d'esperance, qu'auec patience et courage celuy à qui rien n'est impossible, et qui de rien faict tout ce qu'il veut, fera plus que nous n'oserions dire. Ce qui s'est passé cette année nous donne plus de suiet que iamais de le penser de la sorte.

CHAPITRE II.

De l'employ en general des Religieux de nostre Compagnie en ces quartiers.

Arriuant icy le 26. d'Aoust de l'an passé 1638. i'y trouuay sept Religieux Prestres de nostre Compagnie distribuez en deux Maisons ou Residences establies aux deux Bourgs les plus considerables des deux principales Nations des quatre qui composent les vrais Hurons, ainsi que nous auons deduit au Chap. precedent. Ie fis donc le huictiesme, et en-

uiron vn mois apres arriuerent le P. Simon le Moyne et le P. François du Peron, qui accomplirent le nombre de dix. Six ont la pluspart du temps demeuré en la Residence de la Conception au Bourg d'Ossosané, le P. François le Mercier, surnommé parmy les Sauuages Chaüosé, le P. Antoine Daniel, surnommé An8ennen, le P. Pierre Chastellain, surnommé Arioo, le P. Charles Garnier, surnommé 8aracha, le P. François du Peron, surnommé Anonchiara, et moy à qui on a donné le nom d'Achiendassé ; et quatre en la Residence de S. Ioseph au Bourg de Teanaustaiaé, le P. Iean de Brebeuf, surnommé Echon, le P. Isaac Iogues, surnommé Ondessone, le P. Paul Ragueneau, surnommé Aondecheté, et le P. Simon le Moyne, surnommé 8ane.

La raison de ces surnoms vient, de ce que les Sauuages ne pouuant ordinairement prononcer ny nos noms, ny nos surnoms, pour n'auoir en leur langue l'vsage de plusieurs consonantes qui s'y rencontrent, ils font le possible pour en approcher ; que si ils n'en peuuent venir à bout, ils cherchent en la place des mots vsitez dans le païs, qu'ils puissent facilement prononcer et qui ayent quelque rapport ou à nos noms, ou à leur signification ; mais d'autant qu'il arriue quelquefois qu'ils rencontrent assez mal à propos, la confirmation ou le changement des noms qu'ils ont donnés pendant le voyage, se faict dans le païs. Mais c'est assez de ce sujet ; venons à nos occupations ordinaires en ces contrées.

Depuis les quatre heures iusques aux huict du matin, le temps est employé aux Messes et autres deuotions particulieres. Sur les huict heures la porte de la Maison s'ouure aux Sauuages qui par le passé ne se fermoit plus iusques aux quatre heures du soir, tant pour se redimer de la vexation que autrement on apprehendoit, les Sauuages ne semblant pas capables d'vn refus d'entrer, au moins de iour, dans les cabanes qui sont dans leur païs, qui ne sont pour lors ordinairement fermées à personne, que pour prendre occasion de profiter de cette coustume, car autant de Barbares qui vous viennent voir, ce sont autant de Maistres et d'escoliers qui vous viennent trouuer et vous deliurent de la peine de les aller chercher : Maistres, dis-ie, pour l'usage de la langue ; Escoliers, pour les affaires de leur salut et dn Christianisme.

Toutefois l'importunité de ces Barbares, faineants au dernier point, deuenant insupportable et presque doresnauant inutile depuis qu'on a trouué le secret de leur langue, on a pris vne honneste liberté de n'y plus admettre que ceux auec lesquels on espere profiter. On a eu vn peu de peine d'arriuer à ce point, mais Dieu luy-mesme semble auoir conduit cette affaire, de sorte que nous en sommes heureusement en possession, auec vne consolation grande du dedans et dehors de nos maisons, excepté peut-estre de quelques-vns entre ces Barbares qui ont l'esprit plus mal faict.

Ceux de nos Peres qui sont de garde, se tiennent à leur tour à la cabane, et particulierement celuy qui tient la petite escole des enfans, des Chrestiens et Catechumenes ; les autres s'en vont au Bourg, faire la ronde et les visites de leur quartier, le Bourg estant diuisé en autant de parties qu'il y a de personnes intelligentes à la langue, et par consequent capables de trauailler. Mais pour le peu d'ouuriers qu'il y a pour maintenant, tel se trouue qui est chargé de quarante cabanes, dans plusieurs desquelles se trouuent quatre et cinq feux, c'est à dire, huit ou dix familles ; ce qui leur tailleroit beaucoup plus de besongne qu'ils n'en pourroient expedier, si leur courage ne leur donnoit des forces pour cela et au delà.

Ces visites consistent premierement à voir et à faire que pas vn, soit enfant, soit plus âgé, malade, ne meure sans Baptesme ou sans instruction ; pour à quoy arriuer plus facilement, on les secourt et assiste temporellement de tout ce que l'on peut, et particulierement de remedes et saignées, qui ont de fort bons effects. En 2. lieu, on veille à prendre les occasions d'instruire ceux qui se portent bien, et leur inculquer

sur tout, les matieres des derniers Catechismes, ou conseils à parler selon l'air du païs, et les disposer à l'intelligence des suiuants. Mais sur tout on s'applique à recognoistre les terres ou personnes dans lesquelles le grain et la semence de la parole de Dieu aura pris racine, pour en suite les considerer et cultiuer comme Catechumenes.

A quatre ou cinq heures, selon la saison, on se retire, et les Sauuages qui sont en nostre cabane s'en vont ; en suite dequoy on entre en conference, tantost des empeschemens et des moyens d'auancer la conuersion de ces peuples, tantost des cas qui regardent l'establissement d'vne nouuelle Eglise, et le plus ordinairement des preceptes de la langue, et des mots et façons de parler qu'on a entendus de nouueau ; dans lesquels exercices et autres, qui regardent le Spirituel et le deuoir particulier d'vn chacun, le temps se trouue si court, qu'encore qu'il soit veritable qu'il y ait icy disette de toutes les douceurs qui sont en France, n'y ayant que les quatre elements, et du reste pas plus de nourriture ordinaire et de couuert que ce qu'il en faut pour ne pas mourir de faim et de froid, ie n'y entens toutesfois qu'vne seule plainte, qu'il n'y a point de temps ; et en effect il n'y en a pas à demy.

Les Catechismes publics se font plusieurs fois la semaine en ceste maniere. Premierement, les iours de Dimanche et de Feste estant destinez pour l'instruction propre et particuliere de nos Neophytes et nouueaux Chrestiens, le matin pendant le temps de la Messe, on leur donne vne instruction en façon de prosne, où on a esgard à les instruire de ce qu'ils doiuent sçauoir, et tout ensemble former leur esprit à la pieté et deuotion Chrestienne. L'apres-disné, apres les Vespres, on les nourrit à ce commencement de la pure parole de Dieu, leur racontant vn Dimanche les histoires et la suite de l'ancien Testament, auec reflexion sur le profit qu'ils en doiuent tirer, et le Dimanche suiuant on en fait autant du Nouueau, le tout pour se conformer à ce qui est escrit: *Hæc est vita æterna, vt cognoscant te Deum, et quem misisti Iesum Christum.*

On prend vn iour ouurier de la semaine, pour faire vne autre instruction publique à tous indifferemment, soit fidelles, soit infidelles ; ce qui se passe en ceste maniere. Sur l'heure du Midy on s'en va crier par le Bourg, ou auec la clochette, inuiter, dans les ruës et carrefours, au conseil, mais au conseil des conseils, qui concerne l'affaire importante du salut. Au lieu où il n'y a point de Chappelle, et où nostre cabane est trop petite, on le fait le plus que l'on peut au dehors, et lors que le temps et la saison ne le permettent, on le fait au dedans, mais pour lors on n'admet que les hommes, reseruant les femmes et les enfans au lendemain. Le monde estant assemblé, apres l'inuocation du sainct Esprit, on dit ou l'on chante vne Oraison propre à cét exercice en langue Huronne. Apres quoy on commence l'instruction, qui est quelquefois interrompuë par l'approbation ou objections des Sauuages; à la fin de laquelle on leur fait faire quelques prieres et entr'autres vne petite, où est enfermé l'acte de contrition. A l'issuë de cela, on se met à chanter le *Credo*, les Commandemens, le *Pater*, l'*Aue*, et autres prieres, tant et si peu qu'on voit les Sauuages attentifs et en estat d'en faire leur profit.

Outre ceste instruction commune, on en fait quelqu'autre iour de la semaine vne moins generale, où sont inuitées nommément les personnes qu'on desire y assister, qui sont les Capitaines et les plus notables du Bourg qui ont esté recogneus auoir quelque pieuse affection et inclination au Christianisme, et ausquels il importe particulierement de faire bien entendre les mysteres de nostre foy, et qu'ils soient deuëment informez de ce que nous pretendons en ce pays, par toutes ces sortes d'assemblées et d'appareil.

Outre tout ce que dessus, au lieu où les Catechumenes ne peuuent estre suffisamment instruicts par des conferences particulieres de ceux qui ont soin de leurs cabanes, on les assemble tous les iours le soir, où en commun on leur

donne l'instruction que l'on iuge le plus à propos, touchant ce qu'ils doiuent sçauoir, deuant que d'estre baptisez.

On ne s'est pas contenté de trauailler dans les Bourgs où nous auons des residences ; mais nous sentans vn peu plus forts, que par le passé, d'ouuriers intelligens en la langue, on a entrepris des Missions par les Bourgs et villages du pays, particulierement pendant l'Hyuer, qui est le seul temps propre à cela, les Hurons en ceste saison faisant demeure en leurs cabanes, en tout autre temps estants ou à la guerre, ou en traite, ou à la chasse, ou à la pesche. On parcourra premierement tout le païs qui le premier nous a receus, puis on poussera plus auant, et tousiours de plus en plus, iusques à ce que nostre tasche soit accomplie, qui, comme nous auons desia dit, n'est bornée que des limites du Soleil couchant.

Ie ne parle point icy du soin du Seminaire erigé à Quebec en faueur de ces peuples, cest article estant esloigné de nous de 300. lieuës. C'est vn ouurage qui vn iour fera vn plus grand effect pour le seruice de Dieu en ces contrées, que ne se persuadent ceux que Dieu inspire d'y contribuer, quoy que peut-estre ce ne soit pas de la façon qu'ils l'ont pensé.

Le libertinage des enfans en ces païs est si grand, et ils se trouuent si incapables de reglement et de discipline, que tant s'en faut que nous puissions esperer la conuersion du païs par l'instruction des enfants, qu'il faut desesperer leur instruction, sans la conuersion des Parens. Et par consequent, tout bien consideré, la premiere chose à laquelle nous deuons veiller, c'est à la stabilité des mariages de nos Chrestiens, qui nous donnent des enfans qui de bonne heure soient esleuez à la crainte de Dieu et de leurs parents. Voila le seul moyen de fournir les Seminaires de ieunes plantes ; pour à quoy arriuer, quelques charitez seroient merueilleusement bien employées, par lesquelles on pourroit obuier aux difficultez qui se rencontrent à l'excution de la stabilité des mariages, contre la coustume immemoriale du païs ; vne trentaine de personnes donnant vne fois pour toutes, chacune vne douzaine d'escus l'vne portant l'autre, donneroient icy cinquante mariages stables, qui feroient dans quelque temps vn monde ou plustost vn Paradis tout nouueau. Que s'il y auoit quelque fondation pour cela, encore mieux. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu.

Cependant le Seminaire de Quebec pourra seruir, pour y retirer les enfans de nos Chrestiens qui se trouueront de bon naturel ; il seruira en outre pour des personnes âgées, qui desireront tout de bon estre à loisir et plus en repos instruites, et pour ce se veulent esloigner du païs pour quelque temps. Aussi bien si ceux qui retournent du seminaire, ne sont promptement liez par le mariage, le torrent des mauuaises coustumes et compagnies est si grand, qu'il faudroit du miracle pour y resister. L'âge en outre de tels seminaristes donnera du poids et de l'authorité à leurs paroles et au rapport de ce qu'ils auront veu de bien parmy la Chrestienté de Quebec.

Nous auons aussi pensé d'appliquer quelques-vns à la connoissance de nouuelles langues. Nous iettions les yeux sur trois autres des Peuples plus voisins : sur celle des Algonquains, espars de tous costez, et au Midy, et au Septentrion de nostre grand Lac ; sur celle de la Nation neutre, qui est vne maistresse porte pour les païs meridionaux, et sur celle de la Nation des Puants, qui est vn passage des plus considerables pour les païs Occidentaux, vn peu plus Septentrionaux. Mais nous ne nous sommes pas trouuez encore assez forts pour conseruer l'acquis, et songer ensemble à tant de nouuelles conquestes ; de sorte que nous auons iugé plus à propos de differer l'execution de ce dessein encore pour quelque temps, et de nous contenter cependant de prendre l'occasion que Dieu nous enuoyoit à nostre porte, d'entrer en quelque nation de la langue des Neutres, par l'arriuée en ce païs des 8eanohronons, qui s'y sont refugiez, comme nous dirons cy-apres,

lesquels faisoient vne des Nations associées à la Nation neutre.

Nous auons d'autant plus facilement quitté la pensée de nous appliquer pour le present à la langue des Algonquains, que nos Peres de Quebec et des Trois Riuieres s'y appliquent fortement. Nous esperons de là quelque braue ouurier, qui vienne icy rompre la glace, et nous donner entrée et ouuerture parmy ces peuples qui sont autour de nous, et n'ont l'vsage d'autre langue que de l'Algonquine. Plaise à la diuine Majesté donner benediction à toutes ces pensées et entreprises.

CHAPITRE III.

De l'Estat general du Christianisme en ces contrées.

Enuisageant de loin les affaires du Christianisme de la Nouuelle France, et particulierement celles des Hurons, elles me sembloient bien à la verité, vn ouurage particulier de la Prouidence diuine ; mais ie me suis beaucoup dauantage trouué confirmé en ceste pensée, les ayant veuz de pres. Qui n'eust dit, lors que pour la premiere fois nos Peres arriuerent en ce païs, que le meilleur eust esté, qui en eust eu le pouuoir, de s'establir dans les premieres et principales places, comme nous sommes maintenant ? Mais si cela eust esté, qu'y eussions-nous fait n'ayant aucune notion ny vsage de la langue, ny cognoissance des coustumes du païs et de l'humeur des Barbares ? Il y a grande apparence, que n'ayants rien d'ailleurs qui nous peût faire subsister dans l'esprit et l'estime de ces Sauuages, nous fussions tombez dans vn tel mespris general de tout le païs, que nous eussions eu de la peine de nous en releuer et nous mettre de long temps en estat de les assister effectiuement. Et en effect, ie ne sçay si ce n'est point de là qu'est arriué, qu'on a si peu profité au lieu où on s'estoit premierement estably.

Dieu donc disposa les affaires de la sorte, que nous fusmes contraints au commencement d'arrester en vn petit coin du païs, où on a forgé les armes necessaires à la guerre, ie veux dire qu'on s'y est estudié à la connoissance et vsage de la langue, et qu'on y a commencé à la reduire en preceptes, en quoy il a fallu estre à soy-mesme et maistre et escholier tout ensemble, auec vne peine incroyable, et de là au bout de trois années on est venu, pour ainsi parler, enseigne deployée aux bourg d'Ossosané, vn des plus considerables de tout le païs, en l'année d'apres au bourg de Teanaustayaé le principal de tous, laissant entierement et abandonnant la premiere demeure, à faute d'habitans et de personnes capables de profiter de nos trauaux, tous presque estans dissipez ou morts de maladie ; ce qui semble, non sans fondement, estre vne punition du Ciel, pour le mespris qu'ils ont faict de la grace de la visite que la diuine bonté leur auoit menagée.

De premier abord on a eu grand soing des enfans et des plus âgés malades à l'extremité, qu'on ne laissoit point mourir sans Baptesme, ou au moins sans instruction pour ceux qui en auoient besoin, nos Peres entrant librement par toutes les cabanes pour ce suiet. C'est vn bien et vn aduantage qui ne se peut estimer ; et ceux à qui il en a pensé couster la vie plusieurs fois, ainsi qu'il se peut voir dans la Relation de l'an passé, sont si satisfaits de ceste conqueste, qu'ils en exposeroient encore mille, s'ils les auoient, pour se la conseruer.

Dans les instructions generales et particulieres, comme aussi dans les courses ou missions, on gagne par fois quelques esprits, quoy que pour le present ce ne soient d'ordinaires que mocqueries et menaces, qui seront, comme i'espere, la semence qui produira en son temps le fruict de l'Euangile et la reduction generale de ces peuples à la foy.

Nous auons quelque fois douté, sçauoir si on pouuoit esperer la conuersion de ce païs sans qu'il y eust effusion de sang : le principe receu ce semble dans

l'Eglise de Dieu, que le sang des Martyrs est la semence des Chrestiens, me faisoit conclure pour lors, que cela n'estoit pas à esperer, voire mesme qu'il n'étoit pas à souhaiter, consideré la gloire qui reuient à Dieu de la constance des Martyrs, du sang desquels tout le reste de la terre ayant tantost esté abreuué, ce seroit vne espece de malediction, que ce quartier du monde ne participast point au bon-heur d'auoir contribué à l'esclat de ceste gloire.

Mais i'aduouë que depuis que ie suis icy, et que ie vois ce qui se passe, sçauoir les combats, les batailles, les attaques et les assauts generaux à toute la Nature que souffrent tous les iours icy les ouuriers de l'Euangile, et cependant leur patience, leur courage et leur application continuelle à poursuiure leur pointe, ie commence à douter si quelqu'autre martyre est plus necessaire que celuy-cy pour l'effect que nous pretendons, et ie ne doute point qu'il ne se trouuast plusieurs personnes qui aymassent mieux tout d'vn coup receuoir vn coup de hache sur la teste, que de mener les années durant, la vie qu'il faut mener icy tous les iours, trauaillant à la conuersion de ces Barbares.

Si vous les allez trouuer dans leurs cabanes, et il y faut aller plus souuent que tous les iours, si vous voulez vous acquiter comme il faut de vostre deuoir, vous y trouuerez vne petite image de l'Enfer, n'y voyant pour l'ordinaire que feu et fumée, et des corps nuds deçà et delà noirs et à demy rostis, pesle-meslez auec les chiens, qui sont aussi cheris que les enfants de la maison, et dans vne communauté de lict, de plat et de nourriture auec leurs maistres. Tout y est dans la poussiere, et si vous entrez dedans, vous ne serez pas au bout de la cabane, que vous serez tout couuert de noirceur, de suye, d'ordure et de pauureté.

Leurs paroles souuent ne sont que blasphemes contre Dieu et nos mysteres, et des iniures contre nous accompagnées d'ingratitude incroyable, nous reprochants que ce sont nos visites et nos remedes qui les font malades et mourir, et que nostre sejour icy est la seule cause de tous leurs maux. Si vous leur voulez parler pour les instruire, il faudra quelque fois attendre les heures entieres deuant que de trouuer l'occasion de leur dire à propos vn bon mot ; et apres toutes vos peines et vos visites, vn songe, qui est à proprement parler le Dieu du païs, en defera plus en vne nuict, que vous n'aurez auancé en trente iours, et vous pourroit bien, pour toute recompense, procurer vn coup de hache ou de fleche. S'ils viennent en vostre cabane, ne pensez pas que vous puissiez facilement leur refuser vostre porte, ny quand ils sont dedans, les gouuerner à vostre mode : ils se mettent où il leur plaist, et n'en sortent pas quand il vous plaist ; il faut qu'ils entrent par tout, et qu'ils voyent tout, et si vous les voulez empescher, ce sont querelles et reproches auec iniures ; et dans tout cela il faut filer doux, vn coup de hache est bien tost donné par ces Barbares, et le feu mis à vne escorce ; et de recherche de iustice pour le crime, il n'y en a point dans le païs, et au plus qu'on en pourroit attendre, ce seroit quelques presens. De sorte qu'il faut tousiours estre en garde, et sur la patience, et faire estat qu'on n'a icy, et moins encore qu'en tout autre lieu monde, aucun moment de sa vie asseuré.

Adioustez à ce que dessus, que vostre façon de loger, de coucher et de viure estant en tout semblable à celle des Sauuages, la nature ne trouue guere de consolation parmy tous ces trauaux. Vn peu de bled d'Inde bouilly dedans l'eau, et pour le meilleur ordinaire du païs, vn peu de poisson puant de pourriture dedans, ou de la poussiere de poisson sec pour tout assaisonnement, voila le manger et le boire ordinaire du païs ; pour l'extraordinaire vn peu de pain de leur bled, cuit sous la cendre, sans aucun leuain, où l'on mesle quelque fois quelques febves ou fruicts sauuages : voila vne des grandes regales du païs. Le poisson frais et la chasse sont choses si rares, qu'elles ne valent pas le parler, y ayant toutes les peines du monde

d'en recouurer pour les malades. Vne natte sur la terre ou sur vne escorce, est vostre coucher, le feu vostre chandelle ; les trous par où passe la fumée, vos fenestres qui ne ferment iamais ; des perches courbées, couuertes d'écorces, vos murailles et vostre lambris, par où le vent passe de tous costez. En vn mot tout le reste à l'aduenant des Sauuages, excepté le vestir, auquel encore faut il commencer à se reduire.

Ie ne dy rien de la rigueur des saisons, de l'incommodité des chemins, qu'on ne peut faire qu'à pied ou sur le dos d'vn autre, des dangers continuels des Ennemis du païs, qui sont tous les iours à vos portes et remplissent tout de frayeur, nouuelle arriuant à toute heure de quelque massacre ou prisonnier qu'ils ont enleué, et de leur resolution de venir brusler tout le païs ; ie ne dy rien, dis-ie, de tout cela et d'infinies autres petites disgraces qui accompagnent et s'ensuiuent de tout ce que dessus. Pour conclurre en fin, qu'il semble qu'vne seule année de patience et de courage, parmy ces combats et batailles continuelles vaut bien vn petit martyre, et qu'ainsi, quoy qu'il n'y ait point encore de sang de martyrs répandu, nous n'auons pas toute fois suiet de desesperer la conuersion de ces Peuples.

Il en sera toutefois tout ce qu'il plaira à Dieu, et on s'attend bien que le fort armé, qui commande absolument dans ce païs depuis tant de siecles, ne laissera pas si facilement eschaper de ses mains tant de vieilles et anciennes conquestes, et qu'il fera tout son possible pour prendre et exterminer tous ceux qui s'opposent à son empire, et qui n'en cherchent que la ruine. Mais qu'il fasse du pis qu'il pourra, tost ou tard le tout reüssira à sa plus grande confusion, et à l'auancement de la gloire de Dieu, quand ce ne seroit qu'en iustifiant sa bonté et misericorde sur ce païs ; et rien cependant n'arriuera sans sa permission, pour l'amour duquel mourir, c'est vivre, et estre abattu, c'est vaincre et triompher.

Que si ce que dit vn des SS. Peres de l'Eglise est veritable, que les bien-faits presents de la diuine Maiesté enuers les hommes, seruent de caution et d'asseurance pour ceux de l'aduenir, le repos, la confiance, la ioye et la consolation dans laquelle viuent icy les ouuriers de l'Euangile parmy ce premier genre de martyre, fait qu'on n'a pas suiet de redouter dauantage le second, que le premier.

Mais deuant que de passer plus auant à declarer l'estat particulier et le détail du Christianisme en ce païs, ie prie vne fois pour toutes, tous ceux et celles qui iusques icy ont contribué aux moyens d'instruire ces Peuples, soit par leurs prieres, soit par leurs autres charitez et bien-faits, ou à qui Dieu en donneroit doresnauant la pensée, de considerer que le fruict apres lequel nous trauaillons, est fruict de l'Euangile, lequel s'il doit estre bon et de durée, ne viendra qu'apres beaucoup de patience ; et par consequent de ne se point lasser d'exercer ceste charité, la plus grande qui puisse estre exercée en ce monde, enuisageant tousiours ces affaires auec l'œil de la foy, qui seul leur en fera veoir le merite et l'excellence, et que de si grands ouurages ne se font pas tout d'vn coup. Combien faut-il en France de temps et de peine, pour conuertir vn seul heretique, ou bien quelque ieune ou vieux Pecheur ? Hé qu'est-ce de cela en comparaison de la conuersion de tout vn monde, terrestre et brutal au dernier point, enuieilly depuis tant de siecles dans ses erreurs et superstitions ?

Nous nous trouuons icy comme au milieu d'vne mer, où vn million de personnes se noyent, et ne sçachants auquel courir, nous sentons nos cœurs se fendre, et nous nous trouuons reduits au point d'experimenter ce que dit l'Apostre des Gentils, *Charitas Christi vrget nos.* Le malheur n'arriue qu'à faute d'ouuriers, ou plustost de moyens de les pouuoir faire icy subsister, et de les entretenir dans vn païs et parmy des peuples où il faut, par necessité, auec Sainct Paul, renoncer aux droits de l'Euangile, et viure du sien, au moins

pour le present, si on ne veut, en vn moment, voir le tout renuersé, et les affaires reduites au desespoir.

Ie sçay bien que les difficultez d'apporter de dehors dequoy y subsister, sont extremes ; mais apres tout, il ne laisse pas d'y auoir vn monde entier à conuertir ; et n'y a point de porte plus commode pour y passer, que celle où nous sommes auiourd'huy et c'est ce qui afflige nostre cœur et nostre esprit.

Que si ces pertes nous sont si sensibles à qui ces peuples ne sont rien, combien a-on suiet de croire, qu'elles sont considerables à celuy qui leur a donné l'estre, pour les rendre bien-heureux, et de plus vne vie diuine, et son sang pour leur rachapt? Heureuses les Ames à qui le S. Esprit donne et conserue la deuotion de contribuer selon leur pouuoir à estancher la soif de I E S V S Christ mourant en Croix, et à ramasser les gouttes de son sang precieux, ou pour mieux dire, la marchandise dont ce sang adorable a esté le prix.

Ie ne puis icy obmettre la loüange qui est deuë à Messieurs les Associez de la Compagnie de la N. France, qui continuent plus que iamais à contribuer de ce qu'ils peuuent pour vne si sainte entreprise. Et cét ouurage, aussi bien que tous les autres de la Nouuelle France, aura à iamais vne tres-particuliere obligation à Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouuerneur, à la prudence, generosité, charité et zele duquel, il ne semble pas qu'il soit possible de rien adiouster : toutes lesquelles vertus et belles qualitez se font aussi bien sentir icy à trois cents lieuës, que nous sommes de son seiour, que sur les lieux où il fait sa demeure.

Il y en a encore plusieurs autres, qui meriteroient vne bonne part à la loüange de contribuer selon leur pouuoir à vn si saint ouurage ; mais ce ne seroit iamais fait, et c'est le point, que le liure de vie en conserue pour iamais la memoire. Pour nous, tout ce que nous pouuons, c'est de leuer les mains au Ciel, et de dire de tout nostre cœur : *De rore cœli et de pinguedine terræ, et desuper sit benedictio vestra.*

CHAPITRE IV.

De ce qui est arriué de plus remarquable en la Residence de la Conception au bourg d'Ossosané, et particulierement de la nouuelle Eglise de ce bourg.

Le nombre des enfans baptisez en maladie en cette Residence, est de 52. dont vingt-sept s'en sont enuolez au Ciel ; celuy des plus âgés qui ont esté baptisez à la mort ou en extremité de maladie, de septante-quatre, dont vingt-deux sont morts, et, comme il est à presumer de la bonté et misericorde de Dieu, ont pris le mesme chemin du Ciel ; celuy des Catechumenes, baptisez en bonne santé, de quarante-neuf.

Deuant que de declarer ce qu'il y a eû de plus remarquable en tout cecy, il faut que ie parle de ceux qui ont dauantage participé à ce bonheur, et qui nous rendront en suite, plus que iamais, adorables les secrets profonds et les abysmes de la sagesse, Bonté et Prouidence diuine sur ses Esleus.

Les 8enrôhronons faisoient par le passé vne des Nations associées à la Nation Neutre, et estoient situez sur ses confins du costé des Hiroquois, les ennemis communs de tous ces Peuples. Tant que cette Nation d'8enrôhronons a esté en bonne intelligence auec ceux de la Nation Neutre, elle a esté bastante pour resister aux Ennemis, subsister et se maintenir contre leurs courses et inuasions, mais par ie ne sçay quel mescontement, ceux de la Nation Neutre s'étant retirez et separez d'interests auec eux, ils sont demeurez en proye à leurs Ennemis, et n'eussent pas esté encore long temps sans estre du tout exterminez, s'ils n'eussent songé à la retraite, et à se mettre à couuert de la protection et association de quelque autre Nation.

Tout bien consideré, ils aduiserent qu'ils ne pouuoient mieux choisir que celle de nos Hurons. Ils deputent donc

les plus intelligens d'entr'eux, pour en venir faire la proposition, qui fut faite aux conseils et assemblées particulieres et generales de tout le Païs, où en fin il fut conclu, de les receuoir, leur arriuée ne seruant pas de peu à la defense et conseruation du païs.

En suite de ceste resolution, le temps fut pris pour les aller querir et assister en leur voyage, soit pour les soulager au portage de leurs meubles et enfants, n'y ayant en toutes ces contrées autre voiture par terre, que celle de la teste ou des espaules des hommes et des femmes, soit aussi pour les defendre de leurs ennemis communs, et leur faire escorte.

Quelque soulagement qu'on leur peust donner, la fatigue et les incommoditez d'vn tel voyage, de plus de quatre-vingts lieuës, où estoient plus de six cents personnes, dont les femmes et les petits enfants faisoient le plus grand nombre, furent si grandes, que plusieurs en moururent en chemin, et presque tous arriuerent malades, ou le furent incontinent apres.

Ce Bourg fut le premier du païs où ils aborderent, et aussi-tost que la nouuelle fut venuë qu'ils approchoient, tout le monde sortit, pour aller au deuant ; et les Capitaines s'y trouuerent, et exhorterent leurs gens auec tant d'ardeur et de compassion, à prendre courage, et assister ces pauures estrangers, que ie ne sçay pas qu'eust peu faire dauantage le Predicateur Chrestien le plus zelé pour les œuures de charité et de misericorde.

Ils furent incontinent distribuez par les principaux Bourgs du païs. La plus grande part toute fois s'arresta en celuy-cy, comme vn des plus aysez et accommodez de tous ; mais par tout où ils furent receus, les meilleures places dans les cabanes leur furent données ; les greniers ou quaisses de bled ouuertes, auec liberté d'en disposer comme si elles leur appartenoient.

Le gros arriua en ce bourg, au mesme temps que i'y arriuay auec quelques domestiques, intelligens à la saignée et aux remedes, que nous auions amenés de France, et iamais rien ne se rencontra plus à propos : car aussi-tost auec ce secours, on courut aux plus malades qui estoient en danger de mort, pour auoir entrée par-là de pouruoir à leur salut. C'est icy que nous parurent premierement les secrets adorables de la bonté de Dieu, sur ces pauures refugiez, car ce secours vint si à propos pour quelques-vns d'entr'eux, tant enfants que plus âgez, qu'il se trouua que depuis leur arriuée iusques à la mort, il n'y eut que le temps qu'il falloit pour les instruire et baptiser.

Depuis ce temps, ces malades donnerent tant d'occupation, qu'ils emporterent, l'espace de quelque temps, la plus grande part de l'employ de nos ouuriers, qui ne pouuoient retenir les regrets et les plaintes innocentes, de ne pouuoir pour ce suiet vaquer à la culture de ceux de leur quartier, dont, comme nous auons dit, vn chacun est chargé. Mais ils ne s'apperceuoient pas, que tandis qu'ils gardent l'ordre de la charité, la misericorde de Dieu passe par dessus l'ordre de leurs pensées et industrie, et aduance luy mesme leur tasche qu'ils estimoient de beaucoup reculer.

Deux mois donc, ou enuiron, apres l'arriuée de ces pauures estrangers, leurs malades commençant à diminuer, nos ouuriers eurent plus de temps et de loisirs de visiter les champs que par le passé ils auoient ensemencés. Et voila qu'aussi-tost, contre toute leur attente, ils en aperçoiuent la plus part, tout disposez à la moisson, rencontrants les esprits de plusieurs de ceux qu'ils auoient par le passé cultiués, pleins de satisfaction et de conuiction des veritez de la Foy, et ne desirans autre chose que d'estre au plustost baptisez.

Leur ferueur passa si auant, que nous nous trouuâmes obligez de mettre en deliberation, si nous les differerions iusques aux temps qu'il semble que l'Eglise destine pour le Baptesme des Catechumenes, sçauoir Pasques et la Pentecoste ; mais l'vn et l'autre se trouuoit trop esloigné ; tout bien consideré, il fut resolu d'ouurir à ce commencement la porte à tous ceux qui se presenteroient,

à mesure qu'ils s'en trouueroient capables ; puis qu'il estoit question d'vne nouuelle Eglise, à laquelle il falloit songer de donner l'estre, deuant que de s'appliquer à luy donner sa perfection. Que toute fois il y falloit proceder auec beaucoup de retenuë et nous souuenir tousiours que nous auions à faire à des Sauuages, à la dissimulation et legereté desquels il ne semble pas qu'il y ait rien de pareil.

C'est ce qui nous fit conclure, de n'en receuoir au commencement, que fort peu, et des Anciens et plus considerables des Chefs de familles et personnes mariées auec stabilité, crainte que si nous en admettions d'autres sans vne plus grande experience, les fondemens venans à crouler, nous ne vissions bientost tout l'edifice à bas, et sa ruine totale auparauant son establissement, et le sepulchre de cette nouuelle Eglise dans son berceau.

Ayant donc l'œil à toutes ces circonstances, et sur ce que la diuine Prouidence nous presentoit, on donna iour à la feste de S. Martin à trois chefs de famille des plus anciens et des plus considerables du bourg. Donc l'vn fut baptisé auec sa femme et trois de ses enfants. Des deux autres l'vn estoit veuf et sans enfants qui fussent petits ; l'autre ne iugea pas que sa femme fust encore capable de ce bien, comme en effect elle ne l'estoit pas.

Enuiron vn mois apres, sçauoir à la Feste de la Conception de la saincte Vierge, se firent les seconds baptemes, de seize personnes, entre lesquelles estoient trois ou quatre chefs de familles, auec leurs femmes et enfans ; ce qui joint auec les precedens, en la famille de Ioseph Chih8aterih8a, celuy dont a esté parlé amplement en la derniere relation, faisant vne compagnie d'vne trentaine de personnes, qui assisterent ensemble ce iour là à la saincte Messe pour la premiere fois, où se communierent tous ceux qui estoient en âge de le faire : il semble que nous auons tout subiet de recognoistre et de remarquer ce sainct iour, destiné à la memoire et à l'honneur de la premiere grandeur de ceste saincte Vierge, pour celuy de la Naissance de ceste nouuelle Eglise, et du commencement du bon-heur et de la benediction du païs.

Nous auons bien raison de croire, que celle en l'honneur de laquelle est consacrée ceste Feste, a mis la main à cet ouurage, et l'a conduit depuis au point que nous dirons cy-apres, et que nous voyons de nos yeux, auec vne consolation qui ne se peut expliquer.

Il y eut trois ans à ce mesme iour, que le vœu fut fait par nos Peres, pour obtenir la faueur de ceste grande Princesse en l'establissement du Christianisme en ces contrées, de ieusner la veille de ceste Feste, et de dire tous les mois vne Messe en l'honneur de ceste sienne premiere grandeur, et en outre que la premiere Chappelle que nous bastirions dans le païs, seroit en son honneur et sous le titre de sa saincte Conception. Ceste Chapelle a esté celle dans laquelle se sont faits ces premiers Baptesmes, dans laquelle nous auons veu l'effect que nous pretendions, deuant que d'estre parfaictement deschargez de l'obligation de ce que nous auions promis, puis que la Chappelle n'estoit encore acheuée iusqu'au point qu'on y peut dire la Messe auec bienseance, et ne sembloit estre capable que d'y faire les Baptesmes, qui en effect y furent faits.

Que loüange donc et action de graces soient à iamais renduës à ceste grande Reyne du Ciel et de la terre, par tous ceux qui ont et auront cy-apres interest à cét ouurage, et quant aux personnes qui ont vne pieuse et saincte affection pour cette entreprise, elles nous obligeront grandement de nous ayder à remercier ceste saincte Vierge de tant de graces que nous auons receuës et receuons continuellement de sa faueur et assistance, laquelle nous fait esperer que son sacré Fils, nostre tres-honoré Seigneur et Maistre, qui seul pouuoit mettre le fondement de cét edifice, aura agreable d'y continuer sa benediction, et le conduire iusques au comble et au point de sa perfection.

Depuis ce iour on a continué par interualles de baptiser ceux et celles qui

se son tpresentez, qu'on a iugés capables de ce bonheur, en sorte que le nombre des fidelles faisant profession du Christianisme, monte presentement en ce Bourg à pres de 60. dont plusieurs sont 8emroronons, du nombre de ces paures Estrangers refugiez en ce païs, comme nous auons dit au commencement de ce Chapitre, la diuine Prouidence les ayant attendus pour donner commencement à cette nouuelle Eglise, comme predestinez de toute Eternité, pour en estre vne partie des pierres fondamentales. Dans ce nombre se sont trouuez encore quelques autres Estrangers de diuerses Nations, qui depuis se sont retirez en leurs païs, qui tost ou tard pourront bien seruir à quelque dessein de Prouidence, Bonté et Misericorde de Dieu.

Ie dy pres de 60. Fideles, faisants profession du Christianisme : car de baptisez en extremité de maladie, il y en a beauconp d'autres dans le Bourg, mais qui ayans recouuré la santé, n'ont fait aucun estat du bien qu'ils auoient receu, auquel toutes fois il est croyable, au moins pour quelques-vns, qu'ils luy sont encore obligez de la vie temporelle.

Il faut aduoüer que le trauail d'vn enfantement spirituel, est grand pour le regard de ces Peuples Barbares et sauuages au dernier point ; mais aussi est-il veritable que la consolation est grande de voir ces pauures creatures reduites à la reconnoissance, respect et obeïssance à leur Createur et Redempteur, et se ranger aux deuoirs de veritables Chrestiens.

Seroit-il possible de retenir les larmes de ioye, voyant vn Dimanche matin, arriuer chez nous, pour entendre la Messe, ces pauures gens partis de leurs cabanes à point nommé, et quelque temps qu'il fasse trauerser vn espace notable qu'il y a de leur Bourg à nostre demeure, nuds pour la pluspart, comme la main, excepté vne simple peau qu'ils ont sur le dos en forme de mante, et dans la rigueur de l'hyuer quelques peaux à l'entour de leurs pieds, et de leurs iambes.

Mais sur tout quand on les voit se mettre à genoux, ce qui leur est vne posture du tout estrange et extraordinaire, faire leurs prieres à haute voix, en la presence du sainct Sacrement, et se communier pesle mesle auec nos François, il faut confesser que le contentement est tel, que le centuple là dedans nous est richement payé, et au-delà, et que nous n'aurons iamais suiet d'estre en peine de voir en ce point accomplies les promesses de l'Euangile.

On a soin l'hyuer de tenir en plusieurs endroicts de la Chappelle, des foyers pleins de braise, pour remedier aux inconueniens qui s'en pourroient ensuiure du froid et de leur nudité. Cela les satisfait de la sorte, que quelques-vns demeurent souuent de leur plein gré les heures entieres apres le seruice, à s'entretenir de nos mysteres, et à se faire instruire tousiours de plus en plus.

La premiere occasion qui se presenta apres leurs baptesmes, de faire paroistre leur deuotion, fut à la nuict de Noël, laquelle plusieurs passerent partie dans nostre cabane, partie dans la Chappelle nouuelle, qui se trouua en estat de seruir à ceste solemnité. On disposa les choses auec le plus d'ornement et d'éclat qui fut possible, pour leur faire apprehender le merite de ce iour. Et la chose reüssit de la sorte, que ces pauures gens ont souuent depuis demandé, quand est-ce que cette nuict reuiendroit, ou plustost ceste sorte de beau iour : car ces peuples n'ayans aucun vsage de chandelles, voyant quantité de lumieres qui brilloient et esclattoient dans cette Chappelle, auoient quelque suiet de doute, s'il faisoit iour ou nuict.

Nostre Chrestien (ainsi appellons nous Ioseph Chih8atenh8a, tant par ce qu'il a esté le premier en ce Bourg, et seul neuf ou dix mois auec sa famille faisant profession du Christianisme nonobstant tous les discours et les persecutions de langue de ses compatriotes, que parce qu'il est incomparablement eminent par dessus tous les autres en cognoissance et pieuse affection à nos mysteres et à l'esprit du Christianisme), ce braue

Chrestien, dis-ie, ne manqua pas en ceste occasion, de prendre souuent la parole, et y faire fonction de frere aisné, en instruisant et enseignant ses cadets auec vn aduantage et succez tout particulier, pour auoir tout ensemble l'esprit, la parole, la probité, la reputation, la connoissance de nos mysteres, et l'affection en vn eminent degré ; de sorte que nous commençons à le regarder plustost comme vn Apostre, que comme vn Barbare de ces contrées. Ah ! disoit-il, mes Freres, que veulent dire ces lumieres brillantes et esclatantes au milieu de la nuict, sinon que celuy dont nous honorons maintenant la memoire, a par sa naissance dissipé les tenebres et l'ignorance du monde ; ce qu'ayant fait pour la premiere fois depuis tant de siecles, il nous va auiourd'huy pour la premiere fois en ces contrées, faisant la mesme grace et misericorde. Ce sont des desseins et des iugemens qu'il ne faut qu'adorer, pourquoy c'est qu'il ne l'a pas fait plustost ; mais c'est vne grace et vne faueur pour nous qui ne se peut priser ny reconnoistre suffisamment, que sa prouidence ait menagé ce bien à nostre païs, pendant que nous sommes encore en vie.

De tels et semblables discours entretint ce bon Chrestien vne bonne partie de la nuict, le petit troupeau de ceste Eglise naissante, laquelle il n'edifia pas moins de ses exemples que de sa parole : car entre autres ne se contentant pas d'vne Messe, il en entendit cinq tout de suite, la plus part à genoux, ce qui pour vn Barbare, qui n'a iamais sçeu que c'estoit de ceste contenance, pourroit bien passer pour vn petit martyre. D'autres à son imitation n'en entendirent guere moins, et tous se confesserent, communierent, et donnerent en ceste occasion tant de contentement et de satisfaction, qu'on n'en pouuoit plus souhaiter dauantage.

Ie puis dire le mesme à proportion, de toutes les grandes Festes et Dimanches qui depuis ont suiuy, ausquels on garde tout ce qui se peut des ceremonies de l'Eglise ; entr'autres celle du pain benit, que ces bons Neophytes font chacun à son tour, auec beaucoup de deuotion, particulierement quelques-vns.

Ce n'est pas que pour conduire le tout de la sorte, il n'y faille apporter beaucoup de peine et de soin, et autant pour le moins qu'à esleuer des enfans malades, mais le contentement d'auoir en fin mis ces enfans au monde, ou plustost dans la grace du Christianisme, et le desir et esperance de les voir deuenir hommes dans l'Eglise de Dieu, fait qu'on ne sent presque point son mal, et qu'on est tout disposé à en souffrir beaucoup dauantage.

Ceste grace de Dieu sur ces peuples, n'est conceuable qu'à ceux qui sçauent iusques à quel point ces pauures Barbares sont terrestres et d'eux-mesmes esloignez et incapables de conceuoir et estimer les choses de l'esprit et de l'Eternité ; mais celuy à qui rien n'est impossible, et qui n'est pas moins puissant en vn temps qu'en vn autre, semble en fin agreer de susciter de ces pierres et rochers, des vrays enfans d'Abraham et de l'Eglise.

Ce qui, apres l'assistance du Ciel, semble auoir le plus contribué à l'aduancement de cét ouurage sont : Premierement, la patience et le courage des Peres qui ont esté icy par cy-deuant, qui ne se sont pas rebutez ny lassez dans l'attente des temps et des moments de la diuine Prouidence, et qui nonobstant toutes les persecutions et dangers de massacre, dont ils se sont veus à la veille souuent, et particulierement l'année precedente, n'ont rien relasché de leurs soins et charitez à visiter et assister les malades, voire mesme dans les cabanes de ceux qui sembloient leur vouloir le plus de mal.

Et il semble en effet, que Dieu ait voulu tesmoigner que c'estoit là le grain qui auoit produit ce fruict, disposant les choses de la sorte, qu'au mesme mois d'Octobre, auquel l'année d'auparauant on auoit couclu leur mort, ça esté en ce mesme mois, l'année d'apres, que pensants estre encore bien esloignez de la recolte, ils ont aperceu les fruicts tous meurs et prests à cueillir.

En second lieu, l'exemple de nos

François seculiers ou domestiques, n'y a pas de peu seruy. Nous n'experimentons que trop la force de cét article, soit pour le bien, soit pour le mal ; et ie ne doute point que l'affaire ne se fust plus tost aduancée, si tous les François qui ont monté en ce païs iusques icy, eussent esté d'vne vie irreprochable. Au moins est-il asseuré que les Barbares ne nous eussent pas si souuent arrestés leur proposant les commandements de Dieu et representé le contraire de ce que nous enseignons, dans les actions et les œuures de quelques personnes. Mais Dieu, disposant les affaires au point que nous les voyons, semble auoir inspiré à Messieurs de la Compagnie de la Nouuelle France, de si bonnes pensées et resolutions là dessus, et Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouuerneur y apporte vn si bon ordre, que nous esperons que cette pierre d'achoppement ne se trouuera plus en nostre chemin. Et en effect ceux qui sont icy de present, non seulement meinent vne vie irreprochable, mais en outre viuent et se comportent de la sorte, que nous auons tout suiet de croire que Dieu en leur consideration, a donné vne particuliere benediction à cét ouurage, auquel ils s'estudient, selon leur pouuoir et industrie, de prendre vne bonne part.

Ie mets au rang des causes de l'aduancement de ce mesme ouurage, les discours et comportemens de Ioseph Chih8atenh8a, ce bon Neophyte duquel nous auons desia plusieurs fois parlé, qui semble auoir esté ce leuain de l'Euangile, qui a faict leuer toute la masse de cette nouuelle Eglise des Hurons, non seulement en ce bourg, mais encore par tout ailleurs, où nous auons trauaillé à faire des Chrestiens, soit en celuy de Teanaustayaé où nous auons vne Residence, soit aux Missions, s'estant trouué par tout aux meilleures occasions, pour faire profession publique et rendre compte de sa foy et de sa conuersion. En quoy il s'est comporté par tout auec vne satisfaction pleine et entiere de ses compatriotes, qui ne se lassent iamais de l'entendre. Vous vous rebutez, mes Freres, leur dit-il quelquefois, sur ce que les affaires de vostre salut que vous proposent les François, sont choses nouuelles, et leurs propres coustumes qui renuersent les nostres. Vous leur dites que chaque païs a ses façons de faire ; que comme vous ne les pressez pas de prendre les nostres, aussi vous estonnez-vous de ce qu'ils nous pressent de prendre en cela les leur, et de reconnoistre auec eux le mesme Createur du Ciel et de la Terre, et le Seigneur vniuersel de toutes choses. Ie vous demande, quand au commencement vous vistes de leurs haches et chaudieres, apres auoir reconnu qu'elles estoient incomparablement meilleures et plus commodes que nos haches de pierre, et que nos vaisseaux de bois et de terre, auez vous pour cela reietté leurs haches et chaudieres, parce que c'estoit chose nouuelle à vostre païs et la coustume de France de s'en seruir, et non pas la vostre? Que s'ils nous pressent de croire ce qu'ils croyoient, et de viure conformement à ceste creance, nous leur en auons beaucoup d'obligation : car en effet si ce qu'ils disent est vray, comme il est, nous sommes les plus miserables gens du monde, si nous ne faisons ce qu'ils nous disent.

Ie n'aurois iamais faict, si ie me voulois estendre plus au long sur tous les discours, ou plustost sur toutes les saillies de l'esprit de Dieu, qui semble parler souuent par la bouche de ce bon Neophyte. Ie dy saillies de l'esprit de Dieu, car nous ne sçauons que penser autre chose, le voyant quelque fois se mettre à benir Dieu et le loüer tout en la mesme façon et maniere, que firent autre fois les enfans dans la fournaise, sans que iamais il ait eû connoissance de ce que la saincte Escriture nous en apprend.

Ie ne me trouuerois pas moins empesché, s'y i'auois entrepris de declarer tous les actes de vertu remarquables et tous les bons exemples qu'il a continué de faire paroistre depuis le temps de la derniere Relation, soit en santé, soit en maladie, soit dans la prosperité, soit dans l'aduersité.

Quand il fut question d'aller querir ces pauures estrangers dont nous auons parlé cy dessus, il ne se contenta pas d'aller à my-chemin comme plusieurs autres, mais il fit le voyage entier, et prit tant de peine et de soin à les assister, par des motifs veritablement Chrestiens, qu'estant icy de retour, il en tomba malade d'vne fievre qui luy dura 40. iours, pendant lesquels on le tint par plusieurs fois pour desesperé. Il pleût toute fois à Dieu donner benediction aux remedes et aux charitez dont nous l'assistâmes, en sorte qu'au bout des 40. iours il se trouua entierement hors de danger. Au plus fort de son mal, estant surpris de resuerie, ses discours et extrauagances n'estoient que des choses de Dieu et de la Foy : il se leuoit quelque fois tout nud, et se tenant aupres du feu : Qu'ils viennent, qu'ils viennent, disoit-il, qu'ils me bruslent, et qu'ils voyent si c'est tout de bon, que ie croy, où si c'est seulement du bout des levres.

Depuis ce temps, ceste bonne Ame nous a semblé de plus en plus se remplir du S. Esprit, et entrer dans le sentier des Saints, dont il a donné plusieurs autres preuues, tant aux attaques contre la chasteté et la Religion, qu'aux exercices de charité et de misericorde.

Ie ne sçay à quoy ie dois attribuer, ce qui luy arriua l'esté passé, lors qu'étant à la pesche, il plût par tout le païs et specialement tout à l'entour du lieu où il estoit, ce qui causa vn grand degast de poisson, et cependant il ne pleût iamais à l'endroit où il se trouua auec ceux de sa compagnie ; et fit sa pesche fort heureusement. Vne chose est asseurée, qu'il n'obmit iamais en tout ce temps, de prier et faire prier Dieu matin et soir tous ceux qui estoient auec luy, outre que tous les iours il se retiroit seul dans le bois, pour vacquer auec moins de diuertissement et plus long-temps à l'oraison.

En fin, il semble que ce soit ce bon grain de l'Euangile, et du meilleur, qui rend non seulement 60. mais 100. puis qu'à la S. Ioseph de l'an passé, n'y ayant que luy en sa famille de baptisé, faisant profession du Christianisme, vn an apres au mesme iour, il y en auoit prez de cent, dans le païs, faisants la mesme profession, à la conuersion desquels il n'auoit pas peu contribué.

Ie ne m'estendray point dauantage en ce Chapitre ny aux suiuants, sur plusieurs autres particularitez des affaires qui se sont passées, nommément sur les Baptesmes tant des enfants que des adultes malades, tant pour éuiter la longueur, que pour ne donner de l'ennuy à ceux qui pourront ietter les yeux sur ce Narré : car quoy qu'en plusieurs il y ait beaucoup de choses considerables et qui sont ouurages excellens de la bonté, iustice et Prouidence de Dieu sur ses Creatures, il en est toute fois de ces affaires, comme des ouurages de peinture ou de sculpture, desquels si les traits sont subtils et delicats, ils ne se peuuent voir de loin auec contentement, pour excellens qu'ils puissent estre, et demandent des personnes qui ne soient point esloignées, pour les voir de pres et en conceuoir le merite. Ces cas donc seront reseruez à l'entretien des sainctes Ames au sejour bienheureux de l'Eternité, qui cependant nous ayderont encore, s'il leur plaist, à remercier la diuine Maiesté, aussi bien des faueurs particulieres et occultes, que des esclatantes et generales.

I'aurois tous les torts du monde, si ie fermois ce Chapitre, deuant que d'adiouster vne autre cause de l'aduancement de cet ouurage : ce sont les saintes prieres et deuotions de tant de bonnes Ames qui sont en France, et qui prennent vne si grande part et vn si grand interest à toutes ces affaires.

Ie me suis quelque fois estonné de l'ordre que tenoit autre fois ce grand Apostre des Indes, S. François Xauier, inuitant et coniurant la diuine Maiesté de l'assister à l'entreprise de la conuersion des infidelles des contrées où il estoit, en vne sienne Oraison qu'il disoit tous les iours à ce suiet, et qui se trouue dans sa vie : il y met en premier lieu les prieres des sainctes Ames, comme les plus puissants moyens qu'il eust de fle-

chir Dieu, et le porter à faire misericorde à ces pauures Errans.

Mais l'experience me fait sortir de l'estonnement, car considerant dans la recolte de ceste année ce qu'il plaist à Dieu nous faire esperer à l'aduenir de nos trauaux en ces contrées, et cependant le peu de proportion de nos forces auec tels ouurages, ie me sens forcé de reconnoistre que comme dans le Ciel, qui roule dessus nos testes, il y a des Estoilles et des constellations si puissantes que la premiere et principale vertu productiue de certaines richesses de la terre leur est attribuée, ce qui se fait ordinairement par les Philosophes, lors qu'ils ne rencontrent icy bas aucune cause proportionnée à l'effect ; que pareillement dans le ciel de l'Eglise, il y a des Estoilles et des constellations mystiques si puissantes à influer sur les affaires que nous auons entre les mains, que la premiere et principale vertu productiue des biens que nous pouuons faire icy , leur doit estre attribuée, puis qu'en effect nous n'y voyons point icy bas d'autres causes proportionnées à ces effects.

Ie pretens par cecy en faire vne reconnoissance et vn remerciement general, duquel chaque sainte Ame et communauté prendra s'il luy plaist la part qu'elle y pretend, et qui luy est deuë, si elle n'ayme mieux quittant ses droits, attendre de Dieu sa recompense.

CHAPITRE V.

De la Residence de S. Ioseph au bourg de Teanaustayaé, de ce qui s'y est passé de plus remarquable, et principalement de la Naissance et establissement de la N. Eglise de ce bourg.

La resolution estant prise, de quitter la demeure d'Ihonatiria, à faute d'habitans, la pluspart ayant esté emportez ou dissipez par la maladie, comme a esté dit cy-dessus, et plus amplement encore en la precedente Relation, on ne fut pas long-temps à aduiser, de quel costé il seroit à propos de tirer, le bourg de Teanaustayaé estant le plus considerable de tout le païs, et qui par consequent estant vne fois gagné à Dieu, donneroit vn grand bransle à la conuersion de tout le reste.

Mais quelle apparence d'entamer ceste affaire, et moins encore d'en venir à bout, ce bourg ayant esté vn peu auparauant vne des principales boutiques, où s'estoient forgées des calomnies les plus noires, et les desseins les plus pernicieux contre nous, iusques là que les Capitaines auoient publiquement exhorté la ieunesse à nous venir massacrer à ce bourg, icy où nous estions, d'Ossosané. Toute fois celuy à qui rien n'est impossible, a donné plus de facilité à l'vn et à l'autre que nous n'eussions iamais osé esperer.

Appuyé donc sur Dieu seul, le P. Iean de Brebeuf se transporte à ce Bourg, parle aux particulieres, puis au Conseil, et faict si bien, qu'il gagne les vns et les autres ; de sorte qu'en peu de temps ils arresterent de nous receuoir dans leur bourg, et de nous y donner vne cabane ; ce qui fut executé. La premiere Messe y fut dite le 25. de Iuin, au grand contentement de nos Peres, qui auoient de la peine de croire ce qu'ils voyoient, tant vn peu auparauant ce bourg nous auoit eus en abomination.

Il est vray que ceste cabane est si pauure et si chetiue, que si le Sauueur du monde n'eût autre fois pris luy-mesme, dans la necessité, le logement de l'estable de Bethleem, nous aurions de la peine de luy donner tous les iours vne espece de nouuelle naissance en ce lieu, qui n'est couuert que de meschantes escorces, par où le vent entre de tous costez ; mais la necessité et l'impuissance de mieux, nous excuse facilement enuers la diuine Maiesté. Voila la premiere année accomplie depuis l'établissement de ceste Residenee : voicy les fruicts qu'elle a portés.

Enfants baptisez en danger de mort, au nombre de 49. dont dix-huict s'en

sont enuolés au Ciel. Des autres qui sont réchapez, ie ne sçay si plusieurs n'en ont point l'obligation au sainct baptesme.

Adultes baptisez dans la maladie, apres auoir esté instruits, au nombre de quarante-quatre, dont vingt-six ont pris, comme il est à esperer, le mesme chemin du Ciel. De ceux qui sont racheptez, quelques-vns ont fait profession d'en auoir l'obligation au sainct baptesme ; mais tous ceux qui luy ont ceste obligation, n'en ont pas, à nostre grand regret, tel ressentiment qu'ils deuroient.

Adultes catechumenes baptisez en pleine santé auec leurs enfants, au nombre de vingt-huict.

Venons aux particularitez les plus remarquables de ces baptesmes.

Le premier baptisé dans ce bourg ayant esté vn pauure malheureux Hiroquois, prisonnier de guerre, qu'on menoit à vn autre bourg voisin, pour le donner en recompense aux parens de ce braue Tarat8ane, qui fut pris ces années passées par les Ennemis, comme il a esté remarqué dans les precedentes Relations, ie ne sçay si ie ne dois point vn peu arrester à considerer et admirer l'adorable Prouidence de Dieu sur ce pauure mal-heureux et sur ses semblables, au nombre de 12. ou 13. baptisez par les Peres de ceste Residence ; mais i'ayme mieux laisser ceste reflexion à ceux qui ietteront les yeux sur ce Narré, et m'arrester seulement à remarquer quelques circonstances de ces rencontres qui les rendent plus considerables.

De long temps, les Hurons n'ont eu plus de bon-heur et d'auantage sur leurs ennemis, que l'année derniere. Estants allez à la guerre auec quelques Algonquains leurs voisins, ils prirent pour vn coup, de leurs ennemis enuiron quatre-vingts, qu'ils amenerent en vie dans le païs. Outre cét aduantage le plus considerable de tous, ils en ont eu d'autres de moindre importance, qui en tout leur ont donné plus de cent prisonniers.

Tous ceux qui ont esté destinez pour les Bourgs où nous auons des residences, ou pour les voisins, ont esté, graces à Dieu, instruicts et baptisez, et presque pas vn sans des rencontres si particulieres, qu'il y a suiet de croire qu'il y auoit en leur fait quelque conduite speciale de la diuine Prouidence et de leur predestination : en plusieurs on n'a eu que le temps precisément qu'il falloit pour leur instruction et baptesme ; d'autres apres estre baptisez, se sont trouuez si consolez, qu'ils ne se pouuoient tenir de mettre en chanson ce suiet de leur consolation, qu'au moins doresnauant ils estoient asseurez d'aller au Ciel ; d'autres ont refusé genereusement de contrefaire des actions sales et impudiques, à quoy on les vouloit porter ; d'autres en suite ont fait paroistre tant de constance dans leurs tourments, que nos Barbares prirent resolution de ne plus souffrir qu'on baptisast ces pauures infortunez, reputans à malheur pour leur païs, quand ceux qu'ils tourmentent ne crient point ou fort peu.

En effet, cela nous a donné depuis tant de peine, qu'il n'y en a eu pas vn, pour lequel baptiser il n'ait fallu donner des batailles contre ceux qui en sont les Maistres et les Gardiens, et quelque fois a esté necessaire de redimer ceste violence de quelque present.

Entre ceux qui ont fait paroistre plus de constance et plus de connoissance de leur bonheur, a esté vn nommé Ononel-8aia, et en son baptesme Pierre, qui fut vn des prisonniers de cette principale défaite dont nous venons de parler, Capitaine des Onei8chronons, nation d'Iroquois. Celuy-cy, estant attaché à vn pieux sur vn theatre, non guere loin d'vn sien compagnon attaché à vn autre, où nos barbares les tourmentoient à l'enuy les vns des autres, par l'application des flammes, des tisons et des fers ardents, auec des façons cruelles au delà de tout ce qui s'en peut escrire, et de toute l'imagination de ceux qui ne l'ont point veu, Pierre, dis-ie, voyant ce sien compagnon perdre patience dans ces tourmens, le consoloit et l'encourageoit par la representation du bonheur qu'ils auoient rencontré dans leur malheur, et de celuy qui leur estoit preparé apres cette vie. En fin le voyant mort : Ah !

dit-il, mon pauure camarade, as-tu demandé pardon à Dieu deuant que de mourir ? craignant que ce qu'il auoit témoigné de douleur, ne fust quelque peché considerable.

Ce braue courage, qui meritoit vne meilleure fortune, ne fut iamais plus tourmenté par nos barbares que depuis la mort de ce sien compagnon. Car celuy-cy estant mort plus tost qu'ils ne s'attendoient, ils deschargerent tous ensemble le reste de leur fureur sur celuy qui restoit. La premiere chose donc qu'en suite ils luy firent, fut qu'vn d'eux luy cerna auec vn cousteau la peau de la teste, laquelle il escorcha, pour emporter la cheuelure, et la garder selon leur coustume fort precieusement.

Apres vn tel traictement, à peine croioit on qu'il restast en vn corps si vsé de tourmens, aucun sentiment de la vie ; mais voila qu'il se leue subitement, et ne voyant sur l'eschafaut, que le cadaure de son cher compagnon, il arme ses mains qui estoient toutes en lambeaux, d'vn tison, pour ne pas mourir en captif, et defendre ce peu de liberté qu'il auoit recouurée vn peu auparauant la mort. La rage et les cris de ses ennemis redoublent à ce spectacle, ils accourent à luy, les fers tout rouges à la main. Son courage luy donne des forces, il se met en deffence, il darde ses tisons sur ceux qui l'approchent plus prez, il abat les eschelles pour leur rompre chemin, et se sert des feux et des flammes dont il venoit d'esprouuer la rigueur, pour repousser fortement leur assaut. Le sang qui rejaillissoit de sa teste sur tout son corps eust fendu de pitié vn cœur qui eust eu quelque reste d'humanité, mais la fureur de nos barbares y trouuoit son contentement. Les vns luy iettent des charbons et des cendres ardentes; les autres de dessous l'eschafaut trouuent passage à leurs tisons. Il voit de toutes parts quasi autant de bourreaux que de spectateurs; lors qu'il éuite vn feu, il en rencontre vn autre, et ne fait aucune démarche qu'il ne tombe dans le malheur qu'il fuit.

En se defendant vn long-temps de la sorte, vn faux pas le fait tomber en arriere par terre. Ses ennemis en mesme temps fondent sur luy, le bruslent de rechef, puis le iettent au feu. Ce courage inuincible se releue du milieu des flammes, tout reuestu de cendres qui s'estoient imbuës dans son sang. Deux tisons tout flambans en ses mains, il se tourne vers le gros de ses ennemis, pour leur donner la peur encore vne fois auant que de mourir. Pas vn n'est si hardy que de l'attendre ; il se fait place et marche vers le Bourg, comme pour y mettre le feu.

Il auance enuiron cent pas, qu'on luy iette vn baston qui le renuerse à terre ; auant qu'il se releue, on est sur luy ; ils luy coupent les pieds et les mains, et ayants pris le reste de ce corps tronçonné, ils le tournent de tous costez sur neuf diuers braziers, qu'il estouffa quasi tous de son sang. En fin ils le fourrent sous vn tronc d'arbre tout en feu, renuersé par terre, afin qu'en mesme temps il n'y eust partie de son corps qui ne fust cruellement bruslée. Ce fut alors que la nature, deuant que de ceder à la cruauté des supplices, fit vn dernier effort que iamais on n'eust attendu : car n'ayant ny pieds ny mains, il se roula dedans les flammes, et s'en estant mis hors, marcha plus de dix pas sur les coudes et sur les genoux du costé de ses ennemis, qui s'enfuirent de luy, redoutans les approches d'vn homme auquel rien ne restoit que le courage, qu'ils ne pouuoient pas luy rauir, sinon luy arrachant la vie; ce qu'ils firent en fin, vn d'eux luy couppant la teste auec vn cousteau : coup heureux qui luy donne la liberté, car nous auons suiet de croire que ce braue courage ioüit maintenant dans le Ciel de la liberté des enfans de Dieu ; puisque mesme ses ennemis crioyent tout haut, qu'il y auoit plus que de l'humain là dedans, et que sans doute le baptesme luy auoit donné ces forces et ce courage, qui surpassoit tout ce que iamais ils auoient veu.

Quelques Sauuages ont rapporté auec admiration, et quelque espece de conuiction des veritez que nous leurs pre-

schons, qu'vn peu deuant qu'il receut le dernier coup qui luy apporta la mort, il leua les yeux au Ciel, et s'escria auec ioie : Allons donc, allons ! comme s'il eust respondu à vne voix qui l'inuitoit.

Certes il semble qu'il ne s'agissoit d'autre voyage que de celuy du Ciel, où sans distinction, le captif, s'il le veut, a autant de droict et d'accez que celuy qui est en liberté. On apprit des autres prisonniers ses compagnons de fortune et de misere, ce qui suit :

Quelques Auenturiers de la bande de nos Hurons et Algonquains, ayants en ceste principale défaite, deuancé leur troupe qui estoit de trois cens hommes, pour descouurir s'il y auoit point d'ennemis en embuscade, s'en trouuerent plustost plus proches qu'ils ne pensoient. Ils ne furent pas toutes fois tellement surpris, que la pluspart ne peût se retirer vers le gros ; vn d'eux seulement fut attrappé par les ennemis, qui se voyants descouuerts prirent resolution de s'en retourner auec ceste seule conqueste, quoy qu'ils fussent au nombre de cent. Mais le captif, les voyant en ceste disposition, leur donna à entendre que ceux qui venoient apres eux n'estoient pas en tel nombre qu'ils n'en peussent facilement venir à bout ; il leur dit cela d'vn tel air et d'vn tel accent, qu'ils le creurent, et se resolurent de faire vn fort, et là d'attendre tout le gros de leurs ennemis. Mais ils furent bien estonnez à l'approche de nos Barbares d'en voir la multitude, et de se voir entourez de la sorte, qu'à peine auoient ils le moyen de fuyr. Toutefois y ayant encore quelque endroit par où ils pouuoient eschapper, apres auoir deschargé leur colere sur leur captif, qu'ils mirent aussi tost en pieces, on mit en deliberation ce qu'il y auoit à faire.

La pluspart opinant à la fuite, Ononk8aia ou Pierre, celuy dont nous venons de parler, iettant les yeux au Ciel, et voyant le Soleil sans aucun nuage : Ceste resolution, dit-il, seroit passable, si le Ciel estoit couuert et si le Soleil ne deuoit estre spectateur de ceste lascheté ; mais cela n'estant pas, il faut combattre tant que nous pourrons, et puis vn chacun aduisera à ce qu'il a à faire. Ainsi dit, ainsi executé. Mais nos Hurons et Algonquains ioüerent si bien leur personnage, que n'en ayant tué sur la place que 17. ou 18. ils prirent tout le reste en vie, à la reserue de quatre ou cinq, qui leur eschaperent. Et les ayants tous amenez au païs, ils furent distribuez par tous les bourgs, où on leur fit souffrir ce qu'il n'est pas possible d'expliquer.

Ie ne puis toute fois obmettre icy vne circonstance des cruautez que l'on exerça sur celuy qui le premier depuis mon arriuée en ce païs, y fut amené prisonnier de guerre. Ce fut le premier iour de Decembre, ce qui donna occasion de le nommer en son Baptesme François, en l'honneur de sainct François Xauier, dont le lendemain nous faisions la feste. Ce pauure malheureux la nuict de ses tourments (car il est de l'essence d'y employer au moins toute vne nuict) fut entr'autres entrepris par vn de nos Barbares, qui luy ayant commandé de mettre les mains contre terre, les luy perça l'vne apres l'autre auec vn fer ardent, et ne cessa de les hausser et baisser, et les tirailler le long du fer, iusques à ce que le feu en fust esteint. On a dit qu'vn autre luy en fit autant aux pieds : il ne falloit plus que luy ouurir le costé, pour estre en quelque maniere semblable à Celuy dont le sang luy auoit esté vn peu auparauant appliqué par le S. Baptesme ; et cela pareillement ne luy manqua pas : car vn peu deuant que d'expirer, on le luy ouurit pour luy arracher le cœur. Si ceste espece de tourment n'a seruy à ce pauure infortuné pour se consoler de se voir en ceste façon semblable à celuy qu'il ne connoissoit que pour ne le pas ignorer, et autant seulement qu'il estoit necessaire pour l'experimenter son Sauueur, au moins a-il seruy à d'autres qui ont ressenty des touches particulieres, de l'obligation que nous auions à ce bon Seigneur et Maistre qui par les playes qu'il a voulu receuoir pour nous, nous a deliurés des feux et des tourments, dont ceux que nos Barbares exercent

enuers leurs captifs, ne sont qu'ombres et figures passageres.

Nos Barbares, qui sçauent le desplaisir que nous auons de ces cruautez et en particulier de leur inhumanité à manger les corps de ces pauures victimes apres leur mort, trouuerent le moyen, pour nous faire despit, de ietter par vne cabane vne des mains de ce pauure defunct, comme nous donnant nostre part du festin. Nous fûmes surpris voyants à nos pieds ceste main percée ; et considerants que c'estoit la main d'vn Chrestien, nous l'enterrâmes en nostre Chapelle, et priâmes Dieu pour le repos de son Ame.

On feroit vn Roman des aduentures de ce pauure captif. Il estoit Agnierhonon de Nation, qui fait vne des cinq des Hiroquois, la plus esloignée de nos Hurons. Il partit de son païs pour venir aux nations des Hiroquois les plus proches de nous, auec dessein d'y traiter quelque pourcelaine qu'il portoit, pour des castors. Mais estant arriué, au lieu de faire ce pourquoy il estoit venu, il se met à ioüer, et perd tout ce qu'il auoit apporté. Honteux de retourner au païs sans autre effect, il prend resolution de s'arrester là quelque temps, et voyant vn peu apres que quelques-vns du lieu où il estoit s'en venoient à la guerre en nos quartiers, il se met de la partie ; mais leurs desseins ayants mal reüssi, il fut du nombre des captifs, et amené en ce bourg, où il fit la fin que nous venons de representer.

Mais laissons ces pauures captifs, et venons à d'autres sortes de baptesme et de conuersion.

Ce n'est pas l'ordre de la Nature, de donner les fruits de la terre sinon apres vne année escoulée des influences des astres, du Ciel et du trauail des hommes ; mais la grace ne s'attache pas tousiours aux loix de la Nature, et il a pleû à Dieu en dispenser, en l'establissement de la nouuelle Eglise de ce bourg, où apres six mois de trauail on a veu ce qu'en plusieurs années on n'a peu faire ailleurs. En suite donc des instructions generales et particulieres qui ont esté données aux habitans de ce bourg par les Peres de ceste Residence, selon l'ordre declaré au chap. 2. le premier des Catechumenes qui se declare pour conuaincu et resolu de suiure la Vocation et semonce du S. Esprit, qui en suite demanda instamment le Baptesme, fut vn bon vieillard d'enuiron 70. ans nommé Aochiati.

On ne fut pas long-temps à reconnoistre qu'il parloit tout de bon, et qu'en effect il croyoit et vouloit tout ce qui estoit necessaire pour receuoir le Baptesme ; et quoy qu'en suite on eust suiet d'esperer qu'il ne feroit pas moins qu'il promettoit, toute fois sa qualité de Sauuage nous empeschoit de nous haster en ceste affaire, et de luy donner contentement aussi tost qu'il le desiroit. Mais le temps le pressant d'aller à vne traite, où il deuoit passer trois mois de temps auec beaucoup de dangers de sa vie, il redoubla ses instances, priant qu'on donnast ceste consolation à son âme, qui ne pouuoit autrement, disoit-il, estre en repos ; puis qu'apres la mort, ceux qui n'estoient point baptisez alloient en des feux qui ne s'esteignent iamais.

Nonobstant toutes ces instances, on iugea à propos de le differer, et se contenta-on de le bien instruire et informer de l'acte de contrition, et ce pour bonnes raisons et considerations. Mais il semble que la diuine Prouidence nous voulut faire voir clairement qu'elle l'auoit destiné de toute Eternité, pour estre la premiere pierre fondamentale de la nouuelle Eglise de ce bourg : car deux iours apres son depart, le voila surpris d'vn si mauuais temps, et aduerty par tant de personnes des embusches des ennemis, qu'il fut contraint de rebrousser chemin, et de reuenir icy attendre vn temps plus fauorable et de meilleures nouuelles.

Au mesme temps de son retour, se trouua icy ce braue Chrestien de la Residence de la Conception, Ioseph Chih8atenh8a, les discours et la conuersation duquel l'ayant eschaufé plus que iamais, il redoubla ses instances du baptesme, qui en fin fut accordé le 20. de Decembre, et fut nommé Mathias, comme celuy

sur lequel estoit tombé le sort de premier Chrestien de ce bourg, comme de Catechumene baptisé en pleine santé et auec solemnité. Et il se trouua que sa cabane portoit le nom de ce sainct Apostre, conformément à la deuotion qu'on a cuë de mettre chaque cabane de Sauuages des bourgs où nous trauaillons, sous le patronage et la protection de quelque sainct ou sainte du Paradis.

Ce qui nous fit plus facilement condescendre à son desir, fut qu'il estoit tous les iours sur le point de se mettre en chemin ; et que quatre ou cinq iours auparauant, il auoit protesté à quelques chefs du bourg, qu'il estoit prest de quitter toutes les danses et superstitions diaboliques du païs, mais particulierement la danse des Nuds, dont il estoit le chef et le maistre. Ce bon homme, apres auoir respondu et satisfait à toutes les abrenonciations qui se trouuent dans les ceremonies du Baptesme, pendant la Messe repassant dans son esprit, s'il y auoit plus rien de mal à quoy il eust de l'attache, ne luy estant rien venu dont il doutast, que le Petun, il demanda aussi tost si le petun estoit defendu, et donna à entendre qu'il estoit tout prest de le quitter et abandonner en cas qu'il ne fust pas permis de s'en seruir. Ceste resolution peut passer pour des actes des plus heroïques que puisse faire vn Sauuage, qui se passeroit ce semble aussi-tost de viure que de petuner.

Auec ce bon homme qui estoit veuf, furent baptisées deux siennes petites filles, lesquelles il cherissoit vniquement, ce qui n'estoit pas vne petite marque de sa foy et de son affection au Christianisme, veu l'imagination commune de tout le païs, que le Baptesme fait mourir toute sorte de personnes, mais particulierement les enfants.

L'exemple de celuy-cy fut suiuy quelques iours apres d'onze autres personnes, choisies du nombre des Catechumenes, qu'on auoit soigneusement instruictes, et qui ne cessoient de demander le baptesme. Ces douze ou quinze donc se trouuans tous ensemble à la Messe le premier iour de l'année 1639. c'est le iour que nous remarquerons et reconnoistrons à iamais pour celuy de la naissance de ceste N. Eglise, comme celuy de la Conception de la Vierge, pour la naissance de celle de la Residence de la Conception.

Depuis ce temps on a continué de fois à autre de baptiser ceux et celles qui se sont trouuez disposez et capables de ce bien ; de sorte que le nombre des personnes baptizées en ce Bourg, faisans profession du Christianisme, monte de present à pres de trente, comme nous auons dit cy-dessus.

Ie ne m'estendray point icy sur le contentement, et la satisfaction que nous donne ce petit troupeau, et particulierement quelques-vns, non plus que sur les causes qui ont precedé et concourru à ce sainct Ouurage, le tout estant semblable, et presque en rien different de ce que nous auons deduit au Chapitre precedent, parlant de la Naissance de la N. Eglise de la Residence de la Conception. Quand il n'y auroit que la resolution et la constance de ces Neophytes, à faire profession du Christianisme au beau milieu de leur Nation, l'vne des plus peruerses de la terre, où ils se trouuent dans les attaques continuelles des railleries et calomnies, des craintes et frayeurs, des malheurs dont on les menace de tous costez, en suite de ce qu'ils se sont faits Chrestiens ; quand, dis-je, il n'y auroit que ce point, nous aurions tous suiet d'estre contens. Et cét article semble si considerable, qu'il merite qu'on en parle vn peu plus au long ; mais cela se fera plus commodement en l'vn des Chapitres suiuants, où nous traicterons des trauerses et difficultez qui se sont trouuées et se rencontrent encore tous les iours en la naissance et establissement de ces nouuelles Eglises. Disons auparauant quelque chose des Missions.

CHAPITRE VI.

De ce qui s'est passé de plus remarquable dans les Missions.

De dix Peres de nostre Compagnie qu'il y a icy, s'en estant trouué sept sur la fin de l'année passée (non sans vne grace et faueur tres speciale de Dieu) qui entendoient la langue de nos Sauuages, et la parloient suffisamment pour conuerser auec fruict parmy eux, et leur donner les instructions necessaires pour leur salut ; et trois autres derniers venus, qui deux ou trois mois apres leur arriuée, par le secours et assistance des autres, qui ont heureusement reüssi à reduire cette langue et preceptes et en faciliter l'entrée à ceux qui viennent de nouueau, se trouuoient capables de tenir vne petite escole, pour enseigner les enfans à prier Dieu. On considera que trois des anciens auec vn nouueau, pouuans en quelque façon suffire au trauail de la vigne de chaque Residence, on pourroit se seruir d'vn ancien auec vn nouueau, pour aller battre la campagne et seruir aux desseins de la diuine Prouidence sur quelque predestiné.

Le Bourg sur lequel d'abord on ietta les yeux, fut celuy de Scanonaentat, tant parce que c'est vn des plus considerables du pays, faisant luy seul vne nation entiere, des quatre qui composent les Hurons, ainsi que nous auons declaré au Chapitre premier, que parce qu'il n'est esloigné que de cinq quarts de lieuës de la Residence de sainct Ioseph. D'où s'ensuiuoit, que si Dieu donnoit benediction au trauail qu'on auoit à prendre en ce bourg, les Peres de cette Residence pourroient facilement entretenir et arrouser le champ qui auroit esté ensemencé.

Si nous n'eussions eu esgard à la puissance du Maistre que nous seruons et dont nous portons la parole, sans doute il y auoit dequoy s'effrayer et se rebuter de ce dessein, les barbares de ce bourg passans, en commun discours des habitans de ces contrées, pour les Demons du pays. Mais tant s'en faut que cette qualité qu'on leur donne nous détournast, que plustost elle nous porta, appuiez vniquement sur le seul fondement et ressort de telles entreprises qui est IESVS-Christ, à donner doresnauant à ce bourg le nom de sainct Michel, en l'honneur des saincts Anges, ausquels nous ne desesperions pas que ces pauures peuples vn iour seroient plustost semblables, qu'à ceux dont on leur donnoit le nom.

Ie ne sçay si ce fut de l'inuention et stratageme de l'ennemi commun des hommes, qui n'agreoit pas vne telle resolution, que le iour que les deux Peres partirent, deuans arriuer au giste sur les quatre heures du soir, en cette mesme heure ils s'esgarent de la sorte dans les bois, qu'ils n'y arriuerent qu'aux quatre heures du matin du lendemain, ayans marché douze heures durant et toute la nuict, chargez pour la pluspart du temps chacun d'vn pacquet, dont en fin ils furent contraints de se descharger du plus pesant et le cacher proche d'vn ruisseau, pour le pouuoir plus aisément retrouuer, quand on seroit en estat de le pouuoir chercher.

Il auoit neigé vne bonne partie du iour, et si la nuict eust esté telle qu'il sembloit qu'elle deuoit estre, les deux Peres possible n'en eussent pas esté quittes à meilleur marché que quelques-vns de nos Sauuages, qui s'estans pareillement quelque temps apres esgar[illegible] dans les bois pendant la nuict, furent trouuez morts le lendemain. La neige qui estoit tombée, leur fit plus de bien que de mal, car elle leur seruit à appaiser la faim, et sur tout la soif, qui dans le trauail et le soucy de personnes esgarées, ne leur donnoit pas peu de peine ; et, à leur rapport, la neige n'est pas vn si mauuais manger qu'on pourroit penser, ou pour mieux dire, la necessité est vn maistre cuisinier.

Quoy que c'en soit ils se trouuerent sains et saufs à la maison sur les quatre heures du matin, et leur pacquet laissé

proche d'vn ruisseau, où estoit vne bonne partie de la Chappelle, fut heureusement retrouué le mesme iour.

Il pleut à Dieu disposer les affaires de la sorte, que l'on fit rencontre d'vne cabane dans le bourg de sainct Michel, la plus commode qui se pouuoit rencontrer, pour ce qu'on y pretendoit. Il n'y auoit qu'vn seul feu ou famille, qui estoit iustement ce qu'il falloit pour estre deschargez du soin du viure ; il s'y trouua vn petit retranchement propre à y dresser vne Chappelle, où l'on dit tous les iours la Messe, tant qu'on y demeura, qui fut l'espace de trente iours.

De premier abord, on parle à l'assemblée des Capitaines, qui estoient au nombre de dix ou douze, à qui on declare ce qu'on pretendoit, qui estoit de leur donner et à tout le bourg, la cognoissance d'vn seul Dieu et de IESVS-Christ N. Seigneur et Redempteur ; pour quoy leur donner mieux à entendre, les Peres portoient ordinairement vn Crucifix pendu au col. Le conseil agrea la proposition de ce dessein, auec des formes et des complimens qui surpassent de beaucoup l'imagination ordinaire qu'on a des Sauuages.

Dés le lendemain l'vn des Peres commença, à faute de clochette, d'aller faire vne criée par tout le bourg, selon la coustume du pays pour les assemblées generales, en suite de laquelle on ne manqua pas de voir bien tost la cabane toute pleine. Il y auoit trop de nouueauté et d'appareil, pour en attendre moins, mais la confusion obligea, les iours suiuans, d'en exclurre les enfans, et leur assigner le temps d'apres les assemblées, pour venir à la petite escole.

Ce concours toutes fois si general ne dura pas long-temps. On vid bien tost la separation du bon grain d'auec le mauuais, et qui estoient les brebis entendans la voix du Pasteur, et qui ne l'estoient pas. Les premiers continuoient d'y venir, et escoutoient volontiers ; les autres apres auoir satisfait à leur curiosité, ne s'y trouuerent plus, ou s'ils y venoient, ce n'estoit que pour y brouiller et pour y commettre des insolences. C'est ce qui obligea de changer de batterie, et de s'appliquer totalement à la visite des cabanes ; où, apres qu'on auroit recogneu plus particulierement les terres où le grain auroit pris racine, on pourroit faire des assemblées particulieres, de ceux qu'on auroit recogneu auoir quelque pieuse affection au Christianisme qu'on leur auoit publié.

L'experience nous a fait voir par tout, que c'estoit de la sorte qu'il en falloit vser, au moins auec ces barbares parmy lesquels nous viuons. Au commencement qu'on les aborde, il est à propos, voire necessaire, de faire tant de predications publiques que l'on peut, puis dans la continuation s'il arriue du desordre et de l'insolence, on se contente des visites dans les cabanes, et des susdites assemblées particulieres ; et seulement de fois à autre renouueller le cry, en la publication de l'Euangile, pour seruir au moins à iustifier vn iour la bonté et misericorde de Dieu sur ces peuples.

On iugea aussi, que des assemblées particulieres de Capitaines et plus anciens du bourg, pourroient estre de grand profit. Ce que iugeans bien qu'on ne pouuoit pas esperer que par quelque attraict temporel, il fallut se resoudre de ietter chaque fois quelques pains de petun au milieu de l'assemblée, lesquels aussi tost estoient couppez par morceaux, et distribuez par les principaux Capitaines, ou par leur ordre ; ce qui reüssit comme on le pretendoit. C'est en ces assemblées, où se trouua quelque fois le Chrestien de la Conception, Ioseph Cheh8atenh8a, dans lesquels il fit merueilles de bien parler et expliquer nos mysteres.

Mais il faut aduoüer, que si Dieu ne met fortement la main à tels ouurages, il n'y a rien à gaigner que des paroles et des propositions qui s'en vont en fumée. Il s'en est trouué tel, dans ces assemblées particulieres de Capitaines, qui iettant sa peau ou mante bas, venoit tout nud proche des Peres, presentant sa teste et tout son corps à baptiser ; mais c'estoient des saillies qui n'estoient

pas de saison, dont le lendemain on ne voyoit ny fruict, ni fleur.

En fin tout bien consideré, l'estenduë d'vn mois, qui estoit le temps qu'on s'étoit proposé, s'en allant escouler, on se resolut de prendre ce qui sembloit paroistre de plus asseuré ; et le sort tomba sur quatre chefs de famille, qui furent baptisez solemnellement, dont l'vn estoit nostre Hoste, ce qui donna beaucoup de consolation aux Peres, et deux autres Capitaines du bourg, dont l'vn semble estre plus du nombre de ceux pour lesquels les Anges viendroient du Ciel au defaut des hommes, plustost que Dieu manquast à leur pourueoir des moyens de se sauuer, tant ce bon homme et toute sa famille se sont trouuez raisonnables et exacts obseruateurs de la loy de Nature. Leurs femmes toute fois et leurs enfans ne furent point baptisez, la crainte et la frayeur restant encore trop grande dans ce bourg, aussi bien que dans le reste du pays, que le baptesme faisoit mourir, ou rendoit ceux qui le receuoient suiets à mille maux et miseres ; en quoy est de plus considerable la resolution de ces pauures Neophytes, dont quelques-vns se sont portez au baptesme, aussi bien que plusieurs autres aux autres endroits, auec cette pensée : En deusse-ie mourir.

Ce fut le premier iour de l'an 1639. que ces baptesmes se firent, dont le lendemain qui estoit Dimanche ces Neophytes s'estans trouuez ensemble pour la premiere fois à la Messe, au nombre de cinq ou six, on pourroit remarquer ce 2. iour de la presente année pour le premier de la naissance de cette Eglise nouuelle, le nombre estant suffisant pour porter le nom d'assemblée ou congregation. Quelques iours apres on en baptisa quelques autres, et en suite encore d'autres en diuerses occasions et visites qui ont esté faites depuis en ce bourg : de sorte que de present, le nombre des Chrestiens y monte à vne vingtaine, quelqu'autres personnes, soit enfans ou plus âgées, y ont esté baptisées en extremité de maladie ou misere, comme entr'autres vn pauure prisonnier Hiroquois, qui y fut amené pendant que les Peres y estoient pour la premiere fois. Ce pauure malheureux ayant duré 24. heures apres son baptesme, on apprit qu'en sa derniere et funeste nuict il auoit fait effort, pour s'estouffer de luy-mesme. Cela obligea de l'aller trouuer, vn peu deuant qu'on exerçast sur luy les dernieres cruautez, et luy faire reconnoistre sa faute, le porter à s'en accuser et en demander pardon ; ce qu'ayant fait, on luy donna l'obsolution, et deux heures apres il boüilloit dans vne chaudiere, dont ceux de la cabane des Peres furent inuitez de venir prendre leur part.

Voilà la principale Mission de cette année. C'estoit bien le dessein d'en faire au moins vne ou deux autres semblables pendant le reste de l'hyuer, qui est le seul temps qu'on peut ioüir des Sauuages, qui en toute autre saison sont en guerre ou en traite. Mais s'étant trouué plus de peine et de soin à nourrir et esleuer les enfants spirituels de ces trois nouuelles Eglises, qu'on n'auoit eu à leur donner la vie de la grace, et beaucoup plus d'affaire à l'affermissement qu'à l'establissement de ces Ouurages, il a fallu vacquer au plus pressé. On n'a pas laissé de faire quelques courses, en diuers endroits, de moins de durée, qui ont eu de bons effets. En voicy quelques exemples.

Le 30. de Nouembre, iour de sainct André, vn de nos Peres estant allé au Bourg de Taenhatentaron, que nous auons surnommé de sainct Ignace, esloigné d'enuiron 2. lieuës de celuy de la Residence de sainct Ioseph, il y baptiza vn ieune enfant fort malade, et vn vieillard d'enuiron quatre-vingts ans, qui n'auoit autre maladie que celle de sa vieillesse, mais au reste se trouuoit tout disposé à escouter, et en suite donna à entendre qu'il croyoit et estoit tout resolu de faire ce qu'il falloit pour estre sauué. Le Pere sentit de l'inclination à ne point differer plus longtemps à le mettre en estat de ce faire, et là dessus le baptize.

Deux iours apres, iour de la feste de S. François Xauier, la nouuelle estant venuë asseurée de l'arriuée d'vn prison-

nier de guerre, Hiroquois de nation, au susdit bourg, qu'on y auoit amené des dernieres bourgades du païs, pour le donner à quelque parent de ceux qui auoient esté pris autre fois par les Ennemis. Le mesme Pere qui y auoit esté deux iours auparauant, fut deputé auec vn autre, pour aller promptement à la despoüille de ce pauure malheureux, et trauailler pour leur part au gain de son Ame. Comme ils approchent du bourg, ils aperçoiuent vne fosse que l'on faisoit. Ils demandent pour qui ; on respond que c'est pour vn tel vieillard, mort le iour precedent, et c'estoit iustement celuy qu'on auoit baptizé, qui estoit mort le lendemain de son Baptesme. Ils s'enquestent des nouuelles de l'enfant qui fut baptisé en mesme temps, et ils apprirent qu'il se portoit mieux. Passans plus auant, ils arriuerent à la cabane où estoit ce pauure prisonnier. C'estoit vn ieune homme de 22. ans, d'aussi bonne grace et aussi bien fait qu'on en puisse rencontrer qui ne sembloit auoir rien de barbare, que la misere et la condition où il estoit. Il portoit deux mains toutes saigneuses des doigts qu'en riant et par plaisir on luy auoit coupez par auance du traitement qu'on s'attendoit de luy faire la nuict suiuante.

Ce pauure ieune homme, aux premieres paroles que luy dirent nos Peres, parut si abattu de la douleur qu'il souffroit et de son malheur, que l'on douta si on en pouuoit esperer beaucoup de contentement. On s'aduisa de tirer quelque image de N. Seigneur. A cette veuë l'esprit de ce ieune homme se réueille ; il escoute ce qu'on luy dit. Et pour le faire court, il donne toute la satisfaction necessaire pour ce qu'on pretendoit ; voire mesme se met à chanter son acte de contrition, tesmoignant beaucoup de contentement et de consolation. Il fut donc baptisé.

Mais voicy où parut particulierement adorable la Prouidence diuine sur ce pauure infortuné : car les affaires ne s'estant pas trouuées telles qu'il falloit, pour le laisser à la disposition de ceux de ce bourg, on prit resolution de le remener d'où il estoit party, pour aduiser de rechef à ce qu'on en feroit. Mais y estant vne fois arriué, il n'en sortit plus et passa là par les cruautez ordinaires aux barbares de ces contrées ; comme s'il n'y pouuoit mourir, qu'auparauant il n'eût esté baptizé, et comme s'il n'y auoit autre affaire pour luy en nos quartiers, que d'y rencontrer cette heureuse fortune, par laquelle il se trouua en estat d'eschanger son extreme misere en vne felicité Eternelle.

Au commencement du Printemps, les Chrestiens des Bourgs où nous auons des Residences, et qui font les 2. principales Eglises ou assemblées, s'estans dissipez et allez qui deçà qui delà, les vns en traite, les autres à la pesche, d'autres principalement à la guerre, les ouuriers de l'Euangile se trouuerent auec vn peu de relasche. Apres auoir donc vn peu respiré des trauaux passez, et s'estre refraischis spirituellement, on en a appliqué ce qu'on a peu aux Missions et aux visites des bourgs et bourgades du païs, auec dessein de ne laisser pas vne cabane de Sauuages dans laquelle on ne se presente, et qu'on n'y parle et agisse autant qu'il faut, pour seruir aux desseins de Dieu sur ses Esleus. Pour ce suiet, quatre Peres ont esté destinez, deux d'vn costé et deux de l'autre, qui apres auoir parcouru leur quartier, retournent sur leurs pas, pour arrouser ce qu'ils ont semé. Leur soin principal est d'auoir l'œil aux enfants, vieillards et malades, sans negliger l'instruction des autres. Nous auons tout suiet de croire que Dieu reçoit beaucoup de contentement de cet exercice, et nos consciences se trouuent en fin par là en repos, et en asseurance que rien n'est oublié de ce qui peut estre fait maintenant pour sa gloire et pour son seruice en ces contrées. Ces Missions, depuis Pasques iusques à l'Ascension, nous ont donné 28. baptisez, dont plusieurs sont allez au Ciel, comme nous le presumons de la bonté et misericorde de Dieu. Mais ie n'estime pas moins l'impression et la disposition qu'on a laissée dans les esprits et les cœurs de tous ceux du païs, ce qui en son temps,

comme nous esperons, seruira aux desseins de la Prouidence diuine, et nous donnera des fruicts lors que nous y penserons le moins.

Entr'autres baptisez par les Peres destinez aux Missions, ont esté onze prisonniers de guerre, de douze qui furent amenez au Païs sur la fin du mois de May de cette presente année. Ce ne fut pas sans peine et trauail, qu'ils vinrent à bout d'vne telle entreprise, pour les difficultez qui se rencontrent aux baptesmes de telles personnes, comme nous auons plus amplement declaré au chap. 5. mais il faut aduoüer qu'il n'y a rien que la charité ne surmonte.

Il semble que Dieu nous voulut confirmer en ce rencontre dans la pensée que l'experience nous auoit desia fait auoir d'autres occasions semblables, que les Baptesmes de telles personnes n'estoient pas sans vne speciale disposition de sa bonté et misericorde sur ces pauures malheureux, et sans que luymesme y mist la main. Celuy seul des douze qui ne fut pas baptisé, ne fut pas celuy qui y eust moins de vocation et d'attrait. On trouua moins de resistance à l'aborder de la part des Sauuages qui le gardoient, qu'on n'auoit faict aux autres. On eut le moyen de luy rendre plus de tesmoignages de bonne volonté et affection; et cependant il ne fut iamais possible d'obtenir de ce malheureux aucun agreement de ce qui luy estoit dit et representé. On l'attaque par trois diuers iours, et le suit-on la part où on le menoit ; on ne peust iamais rien gagner sur cet esprit, voire mesme empescha-il pour vn temps, qu'vn sien compagnon ne se fist baptiser, qui d'ailleurs tesmoignoit autant d'inclination et de pieuse affection à estre instruit, que ce malheureux en auoit d'auersion ; mais vne fois ayans esté trouuez separez, on accomplit enuers ce 2. ce dont la compagnie de l'autre l'auoit destourné, l'ayant rencontré en aussi bonne disposition qu'auparauant.

Des 12. il y en eut deux qui furent destinez pour ce bourg d'où i'escris, et abandonnez à l'ordinaire, par ceux qui en estoient les maistres, aux cruautez ordinaires du païs. Tous deux estoient du nombre des baptisez, dont l'vn particulierement fit paroistre vne constance dans ses tourmens, au delà non seulement de ce que iamais on n'a veu, mais peut-estre au delà de ce qu'on eust peu s'imaginer si on ne l'eust veu. L'espace des deux premieres heures de la nuict qu'il fut tourmenté de toutes les façons, auec tisons ardens, hasches bruslantes et autres ferremens tout en feu qu'on luy appliquoit par tout, il ne bransla ny remua non plus que s'il eust esté de marbre. Il ne se plaingnit iamais, ny ne ietta aucun cry, non pas mesme vn souspir qui tesmoignast de la douleur, ce qui mettoit en furie ceux qui le tourmentoient, qui imputent à grand malheur quand ils font rencontre d'vne telle constance ; ils eurent beau faire, ils se lasserent plustost de le tourmenter que luy de souffrir ; luy mesme s'arrestoit et se presentoit à ceux qui plus le vouloient tourmenter, et tandis qu'ils le faisoient, il s'entretenoit aussi froidement auec tous ceux qui le vouloient questionner, de mesme que si c'eust esté vn autre qu'on eust tourmenté ; et au defaut d'entretien il ne cessoit de chanter, et souuent repetoit dans sa chanson : « Aronhiae Eskenonteta, ie m'en vay donc au Ciel ! » quoy qu'il n'y eust pas vn des nostres present pour le faire ressouuenir de son bonheur. Lors qu'on l'aborda pour l'instruire la premiere fois, vous eussiez dit qu'on luy eust porté vne nouuelle qu'il y a trente ans qu'il attendoit et à laquelle de longue main il s'estoit preparé, tant il agrea et conceut tout d'vn coup le point de l'affaire. Toutes ces rencontres nous font toucher au doigt les secrets adorables de la predestination de Dieu sur ses Esleus. En fin le matin venu, nos barbares le firent mourir promptement, voyans que la prolongation de ses tourmens, estoit celle de leur confusion, et qu'ils ne perdoient que leur peine sans en retirer ny donner au public aucun plaisir, qui consiste sur tout à entendre crier ces pauures victimes de leur fureur. Vn entr'autres qui pen-

dant son instruction m'y auoit pareillement donné beaucoup de contentement, ayant esté donné à quelques peuples esloignez, ceux-cy par ie ne sçay quelle consideration se resoluent de luy donner la vie et de le remener à son païs ; mais lors qu'on fut sur le point de l'y conduire, comme si son baptesme ne luy eust deu de rien seruir s'il sortoit de ces contrées, il tomba dans vne maladie qui luy apportant la mort luy donna la vie, et fut l'accomplissement de sa predestination.

Ie ne sçay si ce que nos Sauuages apprehendent de malheur du presage de constance de leurs prisonniers, leur arriuera ; ie prie Dieu qu'il le destourne de dessus leurs testes ; mais ie sçay bien qu'ils ont tout suiet d'ailleurs de l'apprehender. Ces 12. prisonniers sont les premices d'vne guerre qu'ils ont entreprise de nouueau cette année contre vn Peuple puissant, nommé Senontouerhonons, les plus proches de tous leurs ennemis, auec qui depuis quelques années ils auoient la paix. Ils voyent bien que cela ne leur peut apporter que malheur ; mais quelques-vns de leurs ieunes gens ayans recommencé l'année passée à tuer quelqu'vn de cette Nation, le ressouuenir et le ressentiment de ceux de leurs parens qui autrefois ont esté maltraitez par ces peuples, a fait resoudre tout le païs à reprendre la guerre contre eux, et les attaquer, plustost qu'à reparer la faute.

CHAPITRE VII.

Des diuerses trauerses et difficultez qui se sont rencontrées en la naissance de ces nouuelles Eglises, et de celles qui se presentent encore tous les iours en leur establissement.

Considerant de prés aussi bien que de loing ce païs des Hurons et autres peuples voisins, il m'a tousiours semblé vne des principales forteresses et comme vn donjon des Demons ; et en effect ie ne pense pas qu'il y ait personne qui ayant consideré ou veu les difficultez d'y aborder et d'y subsister, le souuerain empire et le repos auec lequel les Demons y ont dominé depuis tant de siecles, en fasse vn autre iugement.

La resolution des ouuriers de l'Euangile en ces dernieres années, de les venir attaquer en vn tel Fort, et leur donner l'alarme, les auoit irrités iusques au point qu'on a bien veu, particulierement ces deux dernieres années, qu'ils auoient coniuré leur ruine. Mais comme ils ne peuuent pas tout ce qu'ils veulent, leurs efforts ont abouti, où depuis le commencement du monde ils sont arriuez et arriueront à iamais, sçauoir à la plus grande gloire de Dieu et à leur confusion, comme on a peu voir aux Chapitres precedens. Ce n'est pas toutefois l'humeur de ces esprits orgueilleux, de se rendre si tost : tant plus leur confusion est grande, tant plus leur rage croist, qui leur fournit tous les iours de nouuelles inuentions de trauerser les affaires de Dieu ; sur tout quand ils voyent qu'il s'agit de l'estenduë du Royaume de Iesus-Christ, de luy former de nouuelles Espouses, en vn mot d'établir de nouuelles Eglises ou assemblées de Chrestiens, cela allant à la ruine fondamentale de leur empire et au renuersement de leurs principales pretentions.

En effect, lors que i'arriuay icy sur la fin du mois d'Aoust, i'y trouuay les esprits des Sauuages en assez grand repos, et comme dans le regret et le repentir de ce qui s'estoit passé, s'estonnans de leur aueuglement et peu d'esprit, d'auoir de tels ombrages et de si mauuaises inclinations pour des personnes comme nous, qui ne leur faisions que du bien. Mais apres le retour des traites, on n'eut pas plustost redoublé les batteries des Predications et instructions tant generales que particulieres, et à trauailler tout de bon à l'establissement de l'ouurage que l'on pretendoit, que voila les langues qui se délient plus que iamais. On renouuelle

toutes les plaintes et les cris : que depuis que nous estions au païs, et que nous y auions semé nostre doctrine, on n'y voyoit plus que malheur et misere, on n'y voyoit plus de vieillards ; que tout le païs s'en alloit en decadence et en ruine ; qu'apres auoir fait mourir tous ceux du quartier ou nous nous estions mis d'abord, nous allions par tous les autres bourgs, pour faire le mesme dégast ; que si on n'arrestoit la cause de tous ces maux, bien-tost on verroit toute leur nation aneantie.

Ces discours ne se tenoient pas seulement dans le particulier et en cachette, mais aussi en public et dans nos cabanes mesmes, et aux assemblées de nos Catechismes. Il s'est trouué quelque fois qu'en mesme temps qu'vn Pere alloit par le bourg, sonner ou faire la criée pour assembler le monde, au mesme temps quelque Capitaine mal affectionné sortoit de sa cabane, qui faisoit vn cry contraire, disant qu'on se donnast bien de garde d'y venir, que nous estions sorciers, qui n'auions autre dessein que de les perdre et ruiner ; qu'il falloit plustost songer à se défaire de nous, que de croire et faire ce que nous disions.

Ces mesmes discours se sont faits pendant les Catechismes, où ces organes du diable interrompoient le Catechiste, pour faire leur Presche, auec des blasphemes, qui donnoient bien auant dans le cœur de nos Peres, mais qui pour cela ne leur ostoient pas la parole, pour respondre à ces fols et les traiter comme il falloit, non pas toute fois tant selon leur merite, qu'auec la patience et la compassion auec laquelle il faut agir auec ces pauures malheureux.

L'insolence de telles personnes d'authorité, augmente beaucoup la hardiesse des enfans et des personnes du commun, desquelles en suite il n'a pas fallu peu souffrir. On a veu les pelotes de neige, les bastons, les troignons de bled et autres fatras, à faute de pierres, (qu'on ne trouue pas tousiours quand on veut en ce païs), voler sur les testes des Peres, pendant mesmes les Catechismes, et le long de la iournée, par les trous de la cabane qui seruent de fenestre et de cheminée, pour ne point parler dauantage de plusieurs autres disgraces qui s'ensuiuent tous les iours, viuans parmy vn peuple barbare contre lequel nous n'auons ny ne pouuons auoir aucune defense.

Quelques vns des plus aduisez entre les Capitaines et anciens, voyans bien que cela est contre les droits de l'alliance dont ils font profession auec les François, en font bien quelque fois des excuses, et taschent d'y apporter quelque ordre ; mais le tout se fait si froidement et auec si peu d'authorité, que cela souuent augmente plus le mal, qu'il ne le guerit.

Toutes ces imaginations de ces pauures Barbares, que nous sommes la ruine et la perte de leur païs, s'augmentent autant de fois que quelque malheur leur arriue de nouueau, soit maladie, soit famine, laquelle regne maintenant en quelques endroits du païs, particulierement au bourg de la Residence de la Conception, nous imputans tous ces malheurs, comme si nous en estions la cause, ou qu'y pouuans apporter remede nous ne le voulussions pas.

Sur ce que nous leur predisons les Ecclypses de la Lune et du Soleil, dont ils ont beaucoup de peur, ils se sont imaginez que nous en estions les maistres; que nous sçauions toutes les choses à aduenir, et que c'est nous qui en disposons ; et en ceste consideration, ils s'adressent à nous pour sçauoir si leurs bleds reüssiront ? où sont leurs ennemis? et en quelle quantité ils viennent? ne se pouuans persuader, qu'en toutes choses nous n'en sçachions dauantage que leurs sorciers, qui font profession de descouurir de semblables secrets. Et voicy ce qui les confirme encore dauantage dans leur imagination : car la coustume du païs estant qu'aux necessitez publiques on a recours aux Sorciers les plus fameux, ceux-cy ne manquans pas de promettre merueilles, pourueu qu'on leur fasse des presens, nous ne pouuons pas en telles occasions nous taire, particulierement depuis que nous

auons des Chrestiens, qui se trouuent engagés et enueloppez dans telles affaires; nous parlons donc et disons ce qu'il faut. Mais aussi tost à les entendre, nous voila declarez atteints et conuaincus de ce dont on nous accuse, de ne pretendre autre chose que la perte et la ruine du monde, puisque nous ne les voulons pas deliurer de leurs miseres, ny leur permettre qu'ils se pouruoient des remedes ordinaires practiquez dans leurs pays de tout temps contre leurs malheurs, particulierement dans la creance qu'ils ont que c'est nous qui en sommes la cause; et en suite on ne menace de rien moins que de coups de hache et de toute sorte de massacre.

Ces discours se tiennent plus souuent que tous les iours, à l'occasion des afflictions particulieres, particulierement de leurs maladies. Car comme ils n'ont point d'autres Medecins que Sorciers ou Magiciens, et que la pluspart de leurs remedes consistent en des danses, festins, ceremonies et circonstances du tout diaboliques, nous ne pouuons pas ne leur declarer que tout cela ne vaut rien, et qu'ils ioüent en fin à se perdre et tout leur pays. Cela les met au desespoir: car d'vn costé ils ne se peuuent resoudre de quitter ces remedes, qu'en quittant l'esperance de viure, qui est cependant leur souuerain bien; de l'autre ils voyent des personnes qui les menacent de la cholere et de la iustice de Dieu, s'ils continuent de s'en seruir. Il est croyable que ce desespoir les portera vn iour à faire pis qu'ils n'ont encore fait par le passé; mais nous seruons vn maistre qui sçaura bien tirer sa gloire de quoy que ce soit qui puisse arriuer, et on est bien resolu de faire voir, que ceux qui le seruent ne craignent rien sinon de luy deplaire.

Les Demons, pour souffler et eschauffer dauantage cette fournaise, semblent auoir acheminé quelques estrangers en ces contrées des derniers confins de la terre. Ce sont barbares des pays voisins de l'Ocean, qui ont habitude auec certains Europeans Insulaires, qui se sont habituez aux costes de la mer, tirant au Midy, et qui sont personnes qui ont tousiours paru esgalement mal affectionnez à l'Eglise Romaine et à ceux de nostre robe. Ces barbares estrangers, dis-ie, se trouuans en ces quartiers par ie ne sçay quelle rencontre, ont donné à entendre, que ces Europeans, dont nous venons de parler, ayans sceu que nous estions icy, leur auoient dit de nous, que nous estions gens à perdre et ruiner le monde; qu'il y en auoit comme nous en leur pays en Europe, mais qu'ils y estoient cachez sans oser se monstrer, et qu'autant qu'on en attrappoit, on les faisoit mourir.

Toutes ces rencontres ont tellement confirmé ces pauures gens en leur imagination, qu'aux premieres prises que nous auons auec eux à l'occasion de leurs insolences, c'est aussi tost à tomber sur ces reproches et à prier qu'on ne les fasse pas languir, mais qu'on les despesche promptement comme on fait les autres. Il s'est trouué des proches parens, comme nepueux, qui à la mort de leurs oncles ont fait tout leur possible pour leur faire dire, que c'estoit nous qui les faisions mourir, afin d'auoir fondement de descharger leur ressentiment sur nous, et se consoler de la mort des personnes qu'ils cherissoient tendrement, par le massacre de ceux qui en auroient esté declarez la cause, par la bouche des defuncts. Mais Dieu n'a pas permis que ceux qui, peut-estre, pendant leur vie l'auoient dit plusieurs fois en general, le confirmassent pour leur regard à la mort, mais plustost ont témoigné tout le contraire.

Nonobstant tout ce que dessus, c'est vn plaisir de faire reflexion sur ce qui se passe le long d'vne sepmaine: car ramassant ensemble les diuers sentimens qu'on a reconneus, traictant auec les Sauuages qu'on a visités, vous y voyez ce semble clairement l'esprit de Dieu et du diable se combattans dans leur esprit et dans leur cœur. On voit vn iour tout le monde, qui se tuë de dire qu'il croid et qu'il veut estre baptisé; vn autre iour, tout se trouue renuersé et desesperé. Ce contraste est

vn signe manifeste de combat et de bataille ; mais il faut aduouer, que nous ne voyons pas encore de quel costé penche l'entiere victoire ; et si nous n'auions autre principe pour nous conduire dans nos esperances, que ce qui paroist aux yeux, nous aurions sujet de penser que l'affaire est encore fort esloignée ; mais comme il n'y a rien d'impossible à Dieu, et que sa benediction depend souuent de certains temps et moments, et de certains ressorts qui nous sont inconneus, il nous faut attendre auec patience et courage tout ce qu'il luy plaist en ordonner.

L'excellence est, que les plus spirituels entre ces pauures Barbares, ne pouuans comprendre le suiect et le motif qui nous a fait quitter la France et venir de si loing auec tant de peine et de trauail, ne nous voyans pretendre aucun profit ny aduantage de nostre demeure parmy eux, ny des biens que nous leur faisons continuellement, ils concluent qu'il faut donc que nous pretendions leur ruine, puisque nous ne pouuons pas ne pretendre quelque chose de grand dans vne telle resolution.

On a beau leur dire, que c'est pour leur annoncer les biens et les richesses de l'autre vie, ils n'y conçoiuent rien, n'apprehendans autres biens que ceux qu'ils voyent de leurs yeux. Et comme on est contraint de leur dire, que les biens que nous leur preschons ne se voyent qu'apres la mort, ces discours où la mort entre, les confirment plus que iamais dans leur imagination, que nous les faisons mourir. De sorte que les plus moderez et mesme quelques-vns de nos pauures Chrestiens, pensent tout simplement qu'il en est ainsi, mais que ce que nous en faisons, c'est par amour et affection que nous auons de leur faire voir Dieu au plus tost, et de les rendre iouyssans de ces biens dont nous faisons tant d'estat. Mais là dessus ces pauures gens se trouuent bien empeschez : les vns disent qu'ils ne voyent pas comment ayans de si mauuaises iambes ils pourront faire vn si grand voyage, et arriuer iusques au Ciel ; d'autres tesmoignent auoir desia peur, et craindre de cheoir de si haut, ne pouuans pas aprehender comment ils se pourront tenir là long-temps sans tomber. Vous en trouuerez qui sont en peine s'il y aura du petun, disant qu'ils ne s'en peuuent passer. Bref ce sont des faiblesses inimaginables, qu'à ceux qui les voyent. Or apres tout, ce sont creatures raisonnables, capables du Paradis et de l'Enfer, racheptez du sang de IESVS-Christ, desquelles il est escrit: *Et alias oues habeo quæ non sunt ex hoc ouili, et illas oportet me adducere.* Et pour cét effect il les enuoye chercher dans les buissons et par tout.

Les orages dont nous venons de parler estoient à la verité considerables et de consequence, puis qu'ils alloient à la ruine ou à l'esloignement des vniques ouuriers de cette vigne ; ce ne sont pas toutes fois ces rencontres qui nous ont donné plus de peine et de soucy, mais bien dauantage les tempestes et les tentations suruenuës à Nos Neophytes depuis leur baptesme, et la naissance de ces nouuelles Eglises, dont nous auons parlé dans la Chapitres precedens, veu la tendresse de ces ieunes plantes, et le peu de fond qui se trouue dans le naturel et le genie des Barbares, pour aider la semence de l'Euangile à y ietter de grandes et profondes racines.

Si vn pauure Barbare se fait Chrestien, aussi tost il est accueilly de tous ceux de sa cognoissance, qui le lamentent et le déplorent comme s'il estoit desia perdu, et que ce fust fait de luy. Les vns l'asseurent, si c'est l'hyuer, qu'au Printemps (s'il est encore en vie) tous les cheueux luy tomberont ; les autres, qu'il ne faut plus qu'il fasse estat d'aller à la chasse, en traite, ou à la guerre, deuant estre asseuré que par tout doresnauant il sera mal-heureux. On donne l'aprehension aux femmes, qu'elles ne porteront plus d'enfans ; bref on les menace tous, ou plustost on les asseure que ce qu'ils craignent le plus au monde, ne manquera pas de leur arriuer.

On leur represente en outre, que les voila doresnauant frustrez des festins, et par consequent de l'vnique douceur ou beatitude du pays. Qu'il faut neces-

sairement en suite qu'ils renoncent à tous les droicts et entretiens de l'amitié enuers leurs proches et compatriotes, et si ce sont Capitaines qui ayent charge de faire les criées et les ceremonies, qu'ils fassent estat de se voir despoüillez de leur credit et authorité.

Et voila la plus forte batterie, et qui en effet en empesche le plus, et en a le plus esbranlé du nombre de ces pauures Neophytes. Car en effet, la pluspart de leurs danses, festins, Medecins et medecines, ceremonies et coustumes estant ou manifestement diaboliques, ou remplies de tant de ceremonies impertinentes, qu'il est presque impossible de les iuger ou interpreter exemptes de superstition ou pacte et communication tacite auec le diable, on est contraint de tenir tout pour suspect, et d'en donner le scrupule à nos Catechumenes et Neophytes. Arriuant donc, ce qui arriue tous les iours, que quelqu'vn de la famille, par exemple, tombe malade, voilà aussi tost le pauure Catechumene ou Neophyte poursuiuy de toute la parenté, à ce qu'il ait à faire venir le Medecin, c'est à dire le visiteur ou Sorcier, et faire mettre en execution les remedes ordinaires du païs, qui sont les ordonnances du Sorcier, lequel ou n'agit que dependamment de la connoissance que luy donne le diable, de la nature de la maladie et des remedes qu'il y faut apporter, ou ordonne des choses qui ne sont qu'abomination ou diableries. Que fera en ces rencontres vn pauure Neophyte ? S'il le fait, il renonce publiquement à sa profession ; s'il ne le fait, le voila dans la haine et l'abandonnement des siens, qui luy reprochent, qu'à son tour on l'assistera comme il a assisté les autres ; et que pour lors il ait recours à de malheureux estrangers, qui ne sont venus à leurs païs, que pour les perdre et les ruiner.

A la verité toutes ces rencontres ne seruiroient que de matiere et de suiet de victoire et de triomphe à ces nouueaux Champions, s'ils auoient assez de resolution et de courage ; mais le mal de tous les maux est au dedans de ces pauures creatures : leur esprit, pour la pluspart, est foible au dernier point, pour conceuoir et apprehender les choses qu'ils ne voyent pas, et pour se soustenir dans ces attaques, par l'esprit de la Foy, en l'esperance du futur; et leur cœur semble incapable de pouuoir resister aux assauts de l'affection de la nature corrompuë enuers les proches, et pour les douceurs et commoditez de cette vie, dans laquelle depuis vn si long temps ils ont mis leur souuerain bien.

L'attache qu'ils ont là dedans, fait que ce qui leur paroissoit au commencement facile, lors qu'ils ne le mesuroient que par la raison, leur deuient dans l'execution, si difficile, que vous les voyez à tous coups donner du nez en terre et perdre courage, se plaignans que le Christianisme ne leur sert de rien, et ne leur apporte aucun profit en cette vie.

Ces ressentimens se renouuellent autant de fois que quelqu'vn des leurs deuient malade, ou se meurt, ou que quelque autre malheur leur arriue. Vous diriez, à les entendre parler, qu'ils n'ont pretendu, se faisans Chrestiens, que de viure long-temps, eux ou au moins leurs enfants. Et ie ne sçay si ce qui se trouue dans la façon de proposer les commandements de Dieu, où il est promis vne longue vie à ceux qui honorent Pere et Mere, ne les abuse et trompe point pour l'ordinaire.

Ie ne m'estonne plus d'où vient que les Epistres des Apostres sont si fort remplies du *modicum nunc si oportet contristari in variis tribulationibus* : ils escriuoient à des Catechumenes et Neophytes qui ne sçauroient estre assez estançonnez de ce costé là. Et nous nous trouuons fort souuent dans la mesme peine que ce grand Apostre des Gentils, qui disoit : *Filioli quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis.*

Il semble que le passage du chapitre 14. de l'Euangile de sainct Luc ne se peut mieux entendre, que de nos pauures barbares ; lors qu'il y est parlé de ceux qui tout les derniers furent inuitez au souper de l'adorable Homme-Dieu, pour parfournir les places qui re-

stoient vuides dans la table du banquet, et suppleer en fin au defaut de tous ceux qui auparauant auoient esté inuitez. C'estoient des personnes qu'on alla chercher dans les sentiers, parmy les ronces et les brossailles, et qu'on auoit commission d'amener et faire entrer par force. Nous n'auons icy et n'y pouuons auoir ny la force de la contrainte, ny les chaisnes des biens-faits, au point qu'il faudroit pour rendre ces peuples entierement nostres. Toute nostre force est au bout de la langue, et en la monstre et production de nos liures et Escritures, dont ils ne cessent tous les iours d'admirer les effets ; ce qui nous sert vniquement enuers ces peuples, au lieu de tout autre motif de credibilité ; leur faisans voir par là, que ceux qui nous ont precedés et qui ont esté depuis le commencement du monde, ont peu nous donner cognoissance et asseurance de ce que nous leur preschons, là où eux ne peuuent auoir aucune marque, que ce que leurs peres leur ont enseigné n'a point esté controuué par eux ou par d'autres qui leur en ont voulu faire accroire.

Il est croyable que quelque grand don de miracle seroit bien capable d'esbranler les vns, et confirmer les autres ; mais outre que tous ceux qui ont veu les miracles du Sauueur du monde et ceux des Apostres, n'ont pas pour cela creu, au moins auec fermeté et constance, il semble que Dieu nous ait mesme voulu faire voir par experience, que ce n'étoit pas cela à quoy il tenoit, et qu'il falloit quelque autre chose que des miracles, pour conuertir des Sauuages, aussi bien que pour conuertir toute autre sorte de personnes.

Au plus fort de l'Esté dernier, les champs d'alentour le bourg de la Residence de la Conception estans tous grillez de chaleur et de seicheresse à faute de pluye, les habitans estans au desespoir, s'adresserent à nos Peres, qui firent vœu de dire quelques Messes. Le lendemain on n'eut pas plustost commencé la premiere, qu'il commença à pleuuoir vne pluye la plus fauorable qu'on eust peu souhaitter, qui dura trois iours. Ce ne furent sur le champ qu'admirations et remerciemens ; mais en suite, de renoncer à leurs superstitions, c'est à quoy ils ne se peuuent resoudre.

Au bourg de la Residence de sainct Ioseph vn des principaux et plus anciens Capitaines, nommé Ondihorrea, estant par maladie reduit à l'extremité, et ayant au commencement refusé nos visites et nostre assistance, apres auoir experimenté en vain tous les remedes ordinaires du païs pour le recouurement de sa santé, estant abandonné et comme aux abois de la mort, se sentit porté par quelque espece de vision qu'il eut de nous escouster en fin et receuoir le bien et les bons offices que nous luy desirions rendre en telle occasion, comme à celuy qui auoit le plus contribué à nostre establissement dans ce bourg. Le voila donc instruict et baptisé ; et aussi tost le voila sur pied, auec l'estonnement de tous ceux qui l'auoient vn peu auparauant tenu pour desesperé, ausquels comme à toute autre sorte de personnes qui le venoient voir de tout le païs, il ne se lassoit iamais de leur raconter ce qui s'estoit passé, et qu'il tenoit entierement sa vie du baptesme qu'il auoit receu.

Qui n'eust pensé que cette rencontre en vne personne si considerable, n'eust deu esbranler tout le païs? Mais tant s'en faut qu'elle ait profité à personne, que celuy mesme à qui elle est arriuée, qui en tesmoignoit tant de recognoissance, apres auoir assisté vne fois à la Messe, n'y est pas retourné pour la seconde, voyant qu'en suite de la profession qu'il feroit du Christianisme, il luy falloit quitter certaines confrairies diaboliques, dont il estoit le chef, et les fonctions et exercices du ministere de Satan, en qualité d'ancien et principal Capitaine, à qui il appartient de regler et maintenir les coustumes du pays.

Ie pourrois produire quelques autres exemples semblables des merueilles qu'il a pleu à Dieu de faire en de pareilles rencontres, lesquelles si elles ne sont miracles, n'en sont gueres loing. Mais ce n'est pas icy ce que nous pretendons. Cecy seulement soit dit, pour faire voir,

qu'il semble que ce n'est pas à vn defaut des merueilles, que le retardement de la conuersion generale de ces peuples doit estre attribué, et qu'il y a quelque autre chose d'où depend ce bonheur, qu'il faut attendre auec patience de la main de Dieu.

Au reste, il semble que Dieu nous ait encore voulu faire voir, que ce n'est pas seulement pour le temps passé qu'il a choisi les pauures, et non les riches, les personnes de peu de consideration aux yeux du monde, et non pas celles qui sont dans l'esclat et en dignité, pour estre les pierres fondamentales de son Eglise, mais encore au temps present. Toutes les personnes les plus considerables des bourgs où nous auons trauaillé à faire des Chrestiens, ou ont fait la sourde oreille, ou, apres auoir embrassé le Christianisme, l'ont d'eux mesmes abandonné ; ou se sont comportez de la sorte, reprenans leurs mauuaises coustumes auec volonté d'y perseuerer, que nous auons esté contraints de leur donner aduis de ne se plus trouuer à l'assemblée des Chrestiens, resolus de voir plustost le tout reduit au neant, que de souffrir vn tel meslange, et des taches et des rides si enormes dans ces nouuelles Espouses, que nous pretendons offrir à celuy qui a respandu son sang diuin, pour leur donner l'estre et la vie, et qui nous a icy enuoyés pour en recueillir les fruicts. Cette douce rigueur que nous auons exercée enuers ces pauures esclaues de Satan, n'a pas seruy de peu à releuer l'estime de nos mysteres et du Christianisme, dans l'esprit de tous ceux qui en ont eu la connoissance, et a commencé à les desabuser de la creance que plusieurs ont, que lors que nous desirons et les pressons de se faire Chrestiens et d'en faire profession, c'est nostre interest et nostre affaire, non la leur, et qu'il n'y a rien pour eux à y profiter.

Apres tout, ie ne sçay si nous auons plus de suiet de plaindre et déplorer ces desastres, que de nous en resiouyr et remercier Dieu des lumieres et du courage qu'il donne à quelques-vns de ce petit troupeau, n'y ayant pas vne de ces trois Eglises, dans laquelle il ne se trouue des Chrestiens en la procedure desquels il ne semble pas qu'il y ait rien à souhaiter de plus net et de plus accomply, auec des tendresses de conscience et vn recours cordial à la confession, qui ne furent iamais du creu d'vn Sauuage. Ce que nous auons dit aux Chapitres precedens, suffira pour le present. C'est vn leuain que le sainct Esprit va formant et conseruant, qui en son temps seruira, et fera de bons effects comme nous esperons et nous nous promettons de la bonté et misericorde de Dieu.

Ie n'ay rien dit icy, pour euiter la longueur, de la difficulté que ces Barbares ont de chommer les Dimanches, ces peuples ne viuans qu'au iour la iournée, et y ayant de la peine à le faire autrement. Ie n'ay point aussi parlé de la peine qu'il y a de garder le Caresme, qui se trouue tousiours en la saison dans laquelle est le retour de leur chasse, et par consequent l'vnique temps de l'année auquel ils ont quelque peu de chair ; non plus que de tout plein d'autres difficultez qui se rencontrent en l'establissement de ces nouuelles Eglises, dont l'vne des plus considerables est l'instabilité de leurs mariages : ce sont difficultez qui se conceuront aysément, et mieux peut-estre que ie ne les pourrois expliquer. Venons à la principale de toutes leurs difficultez où pour mieux dire à la source de tous leurs malheurs.

CHAPITRE DERNIER.

Du regne de Satan en ces contrées, et des diuerses superstitions qui s'y trouuent introduites et establies comme premiers principes et loix fondamentales de l'estat et conseruation de ces peuples.

Ie n'entreprends pas de traiter ceste affaire à fonds. Quiconque l'entreprendroit, se trouueroit à mon iugement,

plus empesché que ne fust iamais Hercule à escurer les estables d'Augee.

Ce que ie pretends, n'est autre chose, que de parcourir quelques actions particulieres qui se sont passées cét hyuer, au seul bourg de la Residence de la Conception, où i'ay fait ma principale demeure, dans lesquelles nous nous sommes trouuez obligez d'examiner les tenants et aboutissants de ces miseres, en consideration de nos Chrestiens, à la conscience desquels nous estions obligez de pouruoir.

Iettans les yeux sur les coustumes et façons de faire de ces peuples, elles nous auoient tousiours bien paru comme de vieilles mares puantes, toutefois nous n'en auions quasi veu par le passé, que le dessus. Mais depuis qu'à l'occasion de nos Chrestiens, il nous a fallu fouiller dedans, et remuer ceste cloaque, il n'est pas croyable combien on y a troué de puanteur et de misere.

Vn vieillard de ce bourg nommé Taorhenché, auoit depuis enuiron deux ans, vn chancre au bras, qui du poignet où il commença, luy estoit tousiours monté vers l'espaule, et commençoit à entrer dans le corps. L'on dit que par le passé, il n'auoit oublié aucune ceremonie, ou pour mieux dire, aucune superstition de celles qui se pratiquent dans le païs, pour le recouurement de sa santé. Cét hyuer dernier, vn peu deuant que de mourir, il donna à entendre aux Capitaines qu'il desiroit quelques choses pour sa consolation, et pour faire vn dernier effort de sa guerison. On assemble le Conseil, on depute des personnes, pour aller apprendre ses desirs, qui aboutissoient à cinq ou six chefs : à quelque nombre de chiens d'vne certaine façon et couleur, pour faire festin trois iours durant ; à quantité de farine pour le mesme suiet ; à quelques danses et choses semblables ; mais principalement à la ceremonie de l'andac8andet, qui est vn accouplement d'hommes auec filles qu'il se fait à l'issuë du festin ; il specifia qu'il falloit 12. filles, et vne treiziesme pour luy.

La response portée au conseil, on luy fournit aussi tost ce qui se pouuoit donner sur le champ, et ce de la liberalité et contribution volontaire des particuliers qui se trouuerent là, ou en entendirent parler, ces peuples faisants gloire en telles rencontres, de se dépoüiller de ce qu'ils ont de plus precieux. En suite les Capitaines furent par les ruës et carre-fours, et par les cabanes, crier à pleine teste, declarants les desirs du malade, et exhortants qu'on eust à y satisfaire promptement.

Ils ne se contentent pas d'y aller vne fois, ils y retournent trois et quatre, auec des termes et des accents tels, qu'en effect on eust iugé qu'il y alloit du bien de tout le païs. Ils ont cependant soin de marquer le nom des filles et des hommes qui se presentent pour l'execution du principal desir du malade, et dans l'assemblée du festin ; on les nomme tout haut, apres quoy s'ensuiuent les congratulations de toute l'assistance, et les meilleurs morceaux qui sont portez à ces deputez et deputées, qui doiuent ioüer de si mal-heureux personnages à l'issuë du festin ; apres quoy s'ensuiuent les remerciements de la part du malade, et de la santé qu'on luy a redonnée, se professant tout à fait guery par vn tel remede.

Ce miserable jeu continua deux iours ; le troisiesme il ne se fit pas, quoy qu'il se deust faire selon le premier dessein et intention du malade. On nous a voulu faire croire, que ce fust nous qui en fusmes la cause, pour auoir tesmoigné le desplaisir et la peine que nous en auions. Quoy qu'il en soit, toute la ceremonie se passa, sans que le malade pour cela s'en portast mieux, et bien tost apres il mourut. Dans son dernier festin auant la mort, il dit qu'il mouroit volontiers, et qu'il n'auoit qu'vn seul regret, de se voir priué des bons morceaux dont toute sa vie on l'auoit honoré dans les festins. Cette âme estoit trop de chair, pour gouster les choses de l'esprit.

Deuant que le fort de la maladie eust attaché ce pauure malheureux sur sa natte, il venoit quelque fois en nostre cabane et en suite dans nostre Chapelle ; ou apres auoir consideré toutes les ima-

ges : Ie ne sçay, disoit-il, qui est celuy-là, monstrant l'image de nostre Seigneur, mais il n'y a que luy qui me fasse peur.

Il auoit bien raison de le dire, particulierement apres auoir tant de fois méprisé ses sainctes semonces. On fit tous les efforts imaginables pendant sa maladie, pour le gaigner à Dieu ; mais cet esprit railleur, n'auoit de la langue que pour demander des pruneaux et des raisins, et des oreilles pour entendre la response ; hors de cela on luy rompoit la teste, ou se mettoit à railler.

On redoubla les efforts à sa mort ; et en fin on fit tant qu'au moins en apparence il tesmoigna desirer le baptesme. On l'instruit donc plus particulierement encore, que par le passé. Mais comme il auoit, toute sa vie, méprisé nos mysteres, et qu'il venoit tout fraischement de donner vn scandale public, on iugea à propos qu'il donnast quelque marque de sa bonne volonté et qu'il n'y auoit point de fiction, ny en sa foy, ny en sa penitence.

On luy propose donc qu'il eust au moins à inuiter deux ou trois personnes du bourg, des plus considerables, ausquels il s'estoit adressé pour ces méchantes actions ; et qu'en leur presence il tesmoignast le desir qu'il auoit du baptesme, et son desplaisir et regret de ce qui s'estoit passé pendant sa vie si detestable et abominable. Il receut fort froidement ceste proposition, et ne se voulut mettre en peine de l'executer. Ce qu'estant adiousté, auec plusieurs autres indices du peu de disposition qu'il y auoit en luy, on fut contraint de l'abandonner.

Ce miserable, vn peu deuant que de mourir, tomba en pasmoison, de laquelle reuenant il dit, à ce qu'on nous a rapporté, qu'il venoit de l'autre monde, où il n'auoit rien veu de ce que disent les François ; mais bien qu'il y auoit rencontré plusieurs de sa famille et parenté, qui luy auoient fait tres-bon accueil, l'asseurants qu'il y auoit longtemps qu'on l'attendoit en bonne deuotion, et qu'on se disposoit pour faire en sa consideration force danses et festins excellens. En effect, se le persuadant de la sorte, pour s'y trouuer dans le mesme equipage et appareil qu'il auoit veu les autres, il se fit peindre tout le visage de rouge, se fit apporter et mettre dessus soy ce qu'il auoit de plus beau, on luy donne son plat et sa cuiller, et là dessus meurt.

Ce barbare passoit dans le iugement commun des Sauuages, pour vn des plus honnestes hommes et des plus gens de bien de tout le païs. Que si vous leur demandez, en vertu de quoy? c'est, disoient-ils, que c'estoit vn homme paisible, qui ne faisoit mal à personne, et qui se plaisoit fort à se resioüir et faire festin. Si le iugement des Sauuages est veritable, ie laisse à penser ce que valent tous les autres.

A l'occasion de ce malheureux qui s'estoit plusieurs fois seruy des remedes dont nous venons de parler, et qui auoit certaines danses et chansons affectées en toutes les ceremonies qui se faisoient à son occasion, nous apprismes qu'il n'y a point, ou presque point de famille en ces contrées, dont les chefs n'ayent quelques danses, festins et autres ceremonies affectées pour le remede de leurs maladies et le bonheur de leurs affaires ; mais que le tout a esté enseigné par les Demons, soit en la façon que nous dirons tantost, soit en leur apparoissant en songe, tantost en forme de corbeau, ou autre oyseau, tantost en forme de couleuure, comme il estoit arriué à celuy dont nous venons de parler, ou d'autre animal, qui leur parle et leur declare le secret de leur bonheur, soit pour le recouurement de leur santé, quand ils seront tombez malades, soit pour le bon succez de leurs affaires. Et ce secret s'appelle Ondinoc, c'est à dire desir inspiré par le Demon. Et en effect si vous demandez à celuy qui desire en cette maniere, quelle est la cause de ce desir, il n'a autre response, sinon : Ondays ihatonc oki haendaerandic, la chose sous l'apparence de laquelle mon Demon familier m'apparoist, m'a donné cét aduis.

Ces Ondinoncs sont tousiours accompagnez de festins ou de danses, dont

les ceremonies et mesme les chansons qui s'y chantent, sont pour la pluspart dictées par le Demon, qui exprime le tout auec des precautions et menaces, que tout est perdu si on manque à la moindre circonstance. C'est ce qui fait, que lors que les Capitaines vont publier les desirs des malades, ou autres personnes qui ont songé, et qu'ils disent que c'est l'Ondinonc d'vn tel, aussi-tost chacun se met en peine et s'applique de tout son pouuoir à donner contentement et satisfaction à qui il appartient. Cecy semble entierement confirmé par la formule de laquelle se seruent les Capitaines, apportants à la personne les choses qu'elle a desirées, au temps de la premiere assemblée : Escoute, vn tel, ou vne telle, crient-ils, et toy voix de Demon (sçauoir qui l'as inspiré), voila ce qu'vn tel ou vne telle donnent. Et en disant cela ils iettent les presents sur le malade.

C'est la forme dont on s'est seruy, dans vne ceremonie qui s'est passée pendant que i'escriuois ce que dessus, à l'occasion d'vne femme malade, qui selon l'vn de ses desirs, fut dansée d'vne danse particuliere trois heures durant, par cinquante personnes. On a esté trois iours à se preparer à ceste danse, et le iour qu'elle s'est faite, les Capitaines firent plus de cinq criées publiques, tantost pour aduertir qu'on commençast à se lauer le corps, tantost que l'on se graissast, tantost que l'on se parast d'vne parure, et puis d'vne autre. En fin vous eussiez dit que le feu estoit au bourg, et que tout alloit estre consommé. La derniere criée se fit, pour exciter tout le monde à s'y trouuer, et d'entrer auparauant l'arriuée de ceux qui deuoient danser; deuant lesquels vint vn Capitaine qui apportant le reste des desirs de la malade, fit sa clameur en la forme que nous venons de dire, suiuit vn peu apres la compagnie des danseurs hommes et femmes, à la teste de laquelle marchoient deux maistres de ceremonie chantants, et la Tortuë en main, de laquelle ils ne cessoient de iouer. Cette tortuë n'est pas vne veritable tortuë, il n'y a que l'escaille et la peau, disposez à faire vne espece de tambour, dans lequel iettans certains petits noyaux, ils s'en font vn instrument semblable à celuy dont se seruent quelques enfants en France, pour iouër. Il y a ie ne sçay quoy de mysterieux dans ceste apparence de tortue, à laquelle ces peuples attribuent leur origine. Nous sçaurons auec le temps ce qui en est.

Ces maistres de ceremonie se mettent tantost à la teste de la malade, qui est au milieu de la cabane, et tantost se diuisant, l'vn demeurant à la teste, et l'autre allant aux pieds. Tous les autres qui dansent font vne espece d'ouale, et ne cessent de tourner à l'entour de la malade, tant que les maistres de la ceremonie chantent et ioüent de la tortue. Il ne sembloit pas qu'on y peust apporter plus de soin et de mystere, et qu'il fust possible d'y auoir plus d'application, que celle que chacun auoit à bien iouer son personnage; et cependant la malade ne se plaignit d'autre chose, sinon qu'on n'auoit pas gardé toutes les formes, et qu'elle n'en gueriroit pas, comme en effect elle empira.

Cinq ou six iours apres, elle se fait porter en vn autre bourg, où elle a esté dansée et redansée derechef, auec aussi peu de succez et le mesme mescontentement de sa part. Retournée qu'elle a esté icy, on a recommencé à luy ordonner de pareils remedes, et entr'autres force festins de Feu, de la nature desquels a esté amplement parlé aux precedentes Relations. En fin au milieu de l'vne de ces ceremonies, ceste pauure malheureuse a miserablement expiré, passant d'vn festin de feu, à vn autre, mais qui a bien d'autres mets et d'autres seruices, et pour comble de malheur n'a aucune issuë.

Elle estoit fille d'vn Sauuage, qui est en reputation d'estre vn des plus riches et des plus considerables du païs en nombre de sorts, dits Asc8andics ou diables familiers, qui y soit; et qui pour l'affection qu'il leur portoit voulut que cette sienne fille qu'il cherissoit vniquement portast le nom d'Asch8andic. Ce barbare fut prié de prester ces sorts

pour vne ceremonie du jeu de Plat, dont nous parlerons cy-apres. Sa fille s'y en va, où se fiant sur les thresors de son pere, elle se met à parier comme les autres ; comme elle estalloit les sorts, la voila surprise de la maladie, qui fit tant danser de monde, et dont en fin elle mourut, comme nous venons de dire. Tous lesquels mal-heurs ne sont attribuez à autre chose qu'aux defauts et manquements aux formes et circonstances des ceremonies.

C'est la plainte ordinaire des Capitaines que tout se va perdant, à faute de garder les formes et coustumes de leurs ancestres. Si on brusle vn prisonnier, et que la ieunesse là dedans soit insolente, vn vieillard se met à crier et tempester, qu'on ioüe à perdre le païs, que c'est vne affaire d'importance, et qu'on n'y procede pas assez serieusement. Si on ressuscite vn Capitaine, ou pour mieux dire, son nom, quand on vient à chanter la chanson des morts, si deux femmes ne sont entrées pour donner le ton, tout est perdu, et on ne s'attend à voir que testes cassées sous vn tel Capitaine qui prend le nom.

Bref, c'est la seruitude et l'esclauage le plus estrange qu'on se puisse imaginer ; et iamais galerien ne craignit tant de manquer à son deuoir, que ces peuples ont de frayeur de faillir à la moindre des circonstances de toutes leurs malheureuses ceremonies, s'ensuiuant de ce defaut non seulement la priuation de ce qu'ils attendoient, mais encore punition sensible que le diable pour ce suiet exerce sur ces pauures malheureux. Les plus iudicieux d'entr'eux aduoüent franchement leur misere, et disent nettement que les seuls demons sont les veritables maistres du païs ; que ce sont eux qui reglent et ordonnent tout, soit en songe, soit autrement ; qu'ils voyent bien cela, mais qu'il n'y a point de remede ; qu'ils ont tousiours vescu de la sorte, et qu'il n'y a apparence ny moyen de viure d'autre maniere, autrement que tout seroit perdu.

Les Capitaines et anciens disent, que s'ils auoient entrepris ce changement, ils verroient bien tost leurs bourgs abandonnez, et que chacun infailliblement se retireroit où il verroit les coustumes du païs obseruées, et où il trouueroit les remedes ordinaires de leurs maladies. Cét article est le pretexte que prennent quelques-vns de ces plus anciens et Capitaines, pour ne se pas encore rendre aux semonces du saint Esprit. Celuy qui leur frappe si souuent l'oreille, ouurira la porte du cœur quand il luy plaira.

Outre les Ondinoncs ou Desirs dont nous venons de parler, dictez par le demon qui apparoist sous quelque forme empruntée, il y a d'autres secrets et desirs moins considerables qui viennent de certains songes, dont ils croient leurs demons les autheurs, ausquels ils n'osent refuser d'obeïr, à moins que de s'exposer à vn danger de quelque grand malheur. Les plus considerables pour le iugement et l'experience d'entre nos Chrestiens, nous ont donné à entendre qu'il ne se fait quasi dans le païs aucune danse ny festin qui ne vienne de ce mesme principe du demon : d'où vient qu'on y tient toutes ces choses pour si augustes, que nous n'en ferions pas dauantage pour les choses les plus sainctes et sacrées de nos mysteres.

S'il arriue quelquefois que les enfans se veulent resioüir et danser quelques-vnes des danses qu'ils ont veu danser à leurs ceremonies, aussi tost on les tanse, et reprend-on fort rudement, comme si en France on voyoit quelques personnes profaner vne chose saincte, qui ne doit auoir autre vsage que celuy auquel elle est consacrée.

Que dire là dessus à nos pauures Chrestiens, quand ils demandent s'ils pourront assister aux festins, qui sont les seuls repas extraordinaires du païs ? tout le meilleur poisson et la chair ne se mangeant ordinairement qu'à tels festins ; où en outre pour le plus souuent, on exige des assistans, des presents et des ceremonies, qu'on a bien de la peine d'excuser d'hommage rendu à ce cruel tyran et vsurpateur de l'empire de Dieu ; voire mesme que plusieurs à ces festins semblent de veritables sacrifices, sur tout quand il s'agit d'vn chien qui se

tuë et se mange particulierement en quelques rencontres, auec telles circonstances et ceremonies, qu'il ne semble pas qu'on en puisse faire vn autre iugement. Mais ce n'est pas maintenant dequoy il est question, venons à d'autres histoires.

Vne femme, natifue de ce bourg, mais mariée dans vn autre prochain nommé Ang8tenc, sortant vne nuict de sa cabane auec vne sienne petite fille entre ses bras, au temps que l'on faisoit dans le bourg vne feste semblable à celle que ie m'en vay raconter, vit en vn instant, dit-elle, la Lune fondre sur sa teste, qui aussi tost luy parut comme vne belle grande femme, tenant vne petite fille semblable à la sienne entre ses bras.

Ie suis, luy dit ce spectre, l'immortel seigneur general de ces contrées, et de ceux qui y habitent : en foy dequoy ie veux et ordonne, que de tous les quartiers de mon domaine ceux qui y habitent t'offrent des presents, qui soient du creu de leur païs : des Khiononta-terons ou Nation du petun, du petun ; des Atti8andarons ou Nation neutre, des robes d'8tay ; des Askic8aneronons ou Sorciers, vne ceinture et chausses, auec leur ornement de porcs-espics ; des Ehonkeronons ou de ceux de l'Isle, vne peau de cerf. Et continuë ainsi à luy nommer quelques autres nations, dont il vouloit que de chacune on luy fist quelque present, et entr'autres nomma les François qui habitoient en ce païs, comme nous dirons incontinent.

La solemnité qui se fait maintenant dans le bourg, adiouste ce Demon, m'est fort agreable ; et ie pretends bien que l'on en fasse plusieurs semblables dans tous les autres endroits et bourgs du pays. Au reste, luy dit-il, ie t'ayme ; et en ceste consideration ie veux que doresnauant tu me sois semblable, et que comme ie suis tout de feu, que tu sois aussi au moins en couleur de feu. Et là dessus luy ordonne vn bonnet rouge, vne plume rouge, vne ceinture, chausses, souliers et le reste de ses vestemens auec leurs ornemens, rouges ; qui est en effet l'appareil, auec lequel elle parut dans la ceremonie qui fut faite en suite à son occasion.

Ceste pauure creature retourne en sa cabane, et aussi tost qu'elle y est arriuée, la voila par terre auec vn tournoyement de teste et vne contraction de nerfs, qui fit iuger qu'elle estoit malade d'vne maladie dont le remede est vne ceremonie, qui en la langue de nos barbares s'appelle Ononh8aroia ou tournoyement de teste, mot pris du premier symptome de ceste maladie ou plustost belle superstition. La malade fut confirmée en ceste creance, ne voyant en songe qu'allées et venuës, et clameurs par sa cabane ; ce qui la fit resoudre de demander au public qu'on luy celebrast ceste feste.

Sa deuotion, ou plustost celle du diable, pour nous faire dépit et trauerser les affaires du Christianisme qui estoient en leur premier lustre et esclat, la porta à s'adresser à ce bourg icy où nous sommes d'Ossonane ou Residence de la Conception, d'où, comme nous auons dit, elle estoit natifue. On vient donc de sa part en faire la proposition aux Capitaines, qui aussi-tost assemblent le conseil, où il fut declaré que ceste affaire estoit vne de celles qui estoient des plus importantes pour le bien du païs, et qu'il falloit bien se donner de garde de manquer en telle occasion de donner tout contentement et satisfaction à la malade.

Le lendemain matin on publie l'affaire par le bourg, et exhorte-on puissamment qu'on eust à aller promptement querir la malade, et à se preparer à la feste. On y court plustost que d'y aller, de sorte que sur le midy la voila qu'elle arriue, ou plustost qu'on la porte sur les espaules, dans vne certaine espece de hotte, auec vn conuoy de vingt-cinq ou trente personnes qui se tuoient de chanter.

Vn peu deuant qu'elle arriuast, on assemble le conseil general, auquel nous fusmes inuitez. Trois de nos Peres s'y en vont sans sçauoir dequoy il estoit question. D'abord on leur donne à entendre qu'on auoit desiré de nous voir en ce conseil, pour sçauoir nostre aduis

sur la proposition qu'vne telle malade auoit faite, et ce que nous en pensions. La response et substance fut qu'ils ne pouuoient faire vne plus mauuaise affaire pour le païs: que c'estoient des hommages qu'ils continuoient de rendre aux malins esprits, desquels par consequent ils confirmoient de plus en plus l'empire sur eux et sur le païs, et qu'il ne leur pouuoit arriuer que malheur, continuant de seruir vn si mauuais maistre.

Le principal Capitaine, qui sous main dirigeoit toute l'affaire, homme adroit et delié si iamais la terre en porta, au lieu de parler à propos de ce que nous auions dit, s'adresse à toute l'assemblée, et se met à crier : Courage donc ieunesse, courage femmes, courage mes freres, rendons à nostre païs ce seruice si necessaire et important, suiuant les coustumes de nos ancestres. Et continuë vn grand discours de mesme air et accent; puis d'vne voix vn peu plus basse, s'adressant à ceux qui estoient à l'entour de luy : C'est, dit-il, le conseil que i'auois donné à mes nepueux les François, l'Automne passé : vous verrez cét Hyuer, leur disois-ie, plusieurs choses qui vous deplairont, des Ononh8aroia, des 8taerohi et semblables ceremonies; ne dites mot ie vous prie, leur disois-ie, ne faites pas semblant de voir ce qui se passera, auec le temps cela pourra changer. On nous a dit autrefois aux Trois Riuieres et à Quebec, adiousta-il, que pourueu que dans quatre ans l'on creust, c'estoit assez.

Comme il continuoit semblables discours, entrent les deputez de la part de la malade, qui venoient signifier son arriuée au conseil, et dire de sa part qu'on luy enuoyast deux hommes et deux filles parées de robes et de colliers de telle et telle façon, auec tels et tels poissons et presents en main ; et ce pour apprendre de sa propre bouche ses desirs, et ce qu'il luy falloit pour sa guerison : aussi tost proposé, aussi tost executé.

Deux hommes donc et deux filles s'en vont chargez de tout ce que la malade auoit desiré, et retournerent aussi-tost nuds d'vn costé comme la main, excepté le brayé, tout ce qu'on auoit porté, estant demeuré à la malade ; mais de l'autre chargez de demandes qui estoient les importantes, et celles dont l'accomplissement deuoit commencer le recouurement de sa santé, ce qu'on luy auoit porté ne passant que pour compliment et agreement de son arriuée. Les deputez donc declarent vingt-deux presents qu'elle desiroit qu'on luy fist, qui estoient ceux que le diable luy auoit specifiez en son apparition, ainsi que nous auons dit vn peu auparauant. L'vn estoit six chiens d'vne certaine façon et couleur. Vn autre estoit cinquante pains de petun. Vn autre, vn grand canot; et ainsi du reste, et entr'autre fut nommée vne couuerture bleuë, mais auec ceste circonstance, qu'il falloit qu'elle appartînt à vn François.

Le rapport fait par les deputez, les Capitaines se mettent à exhorter tout le monde de satisfaire promptement aux desirs de la malade, leur representant et inculquant sans cesse l'importance d'vne telle affaire. On s'y eschauffe de la sorte, que deuant que nos Peres fussent sortis de l'assemblée, on auoit desia fourny quinze de ces presents.

On attaque cependant nos Peres à diuerses occasions et reprises, et les exhorte-on de ne pas espargner au moins ce qui les regardoit et dependoit d'eux. Nos Peres à cela respondent qu'on se mocque de nous et que si c'est pour ce suiet qu'on nous a appellez au conseil, que la malade s'en peut bien retourner, si sans nostre contribution et nostre hommage rendu au diable et à ses ordonnances elle ne peut guerir.

Nonobstant cela, vne demie heure apres que nos Peres furent retournez à la cabane, vn Capitaine y vint de la part du conseil, pour nous dire que tout estoit fourny, excepté la couuerture qu'on attendoit de nous, suiuant le desir de la malade. Ceste recharge n'eut autre response, sinon qu'en cas qu'on ne voulust pas passer outre en ceste ceremonie, qui n'estoit encore qu'à son commencement, et qu'on voulust renuoyer la malade d'où elle estoit venuë, qu'en ce cas nous ferions volontiers au public,

present d'vne couuerture, ou de quelque autre chose de plus grande valeur.

Voila la premiere ceremonie de la feste. Ie luy eusse volontiers donné le nom de premier acte, si i'eusse peu estre asseuré de la catastrophe de toute l'affaire, pour le qualifier selon son espece ; ce terme toutefois nous seruira doresnauant.

Le second acte donc, ou la seconde ceremonie de ceste feste, fut que tous les presents estans fournis et portez à la malade, auec les formes ordinaires dont nous auons parlé cy-deuant, sur le soir on fit vn cry public, pour aduertir toutes les cabanes et toutes les familles de tenir leurs feux allumez et les places de part et d'autre toutes disposées pour la premiere visite que la malade y deuoit faire sur le soir.

Le Soleil donc estant couché, au son de la voix des Capitaines qui redoubloient le cry, on attise les feux, et les entretient-on auec grand soin ; la malade faisant recommander par tout, qu'on les fasse les plus grands et les meilleurs qui se pourra, et que cela seruiroit beaucoup à son soulagement.

L'heure venuë qu'il luy fallut partir, ses nerfs, ce dit-on, se desserrerent, et la liberté de marcher mieux qu'auparauant luy fut renduë, mais il semble plus asseuré que cela ne se fit qu'apres auoir passé par quelques feux, ce qui est l'ordinaire ; quoy que c'en soit, deux Sauuages se tinrent tousiours à ses costez, pendant sa promenade, luy soustenans chacun vne main ; et elle ainsi appuyée, marcha au milieu des deux, et s'en alla par toutes les cabanes du bourg.

Dans les cabanes des Sauuages, qui sont en longueur et en façon comme des berceaux de jardins, les feux sont au beau milieu de la largeur, et plusieurs feux dans la longueur selon le nombre des familles et la grandeur de la cabane, distans ordinairement de deux à trois pas. C'est par le milieu des cabanes et par consequent par le beau milieu des feux que passa et marcha la malade pieds et jambes nuës, c'est à dire, par plus de deux et trois cent feux, sans se faire aucun mal, voire se plaignant continuellement du peu de feu qu'elle trouuoit, qui ne la soulageoit point contre le froid qu'elle sentoit aux pieds et aux iambes. Ceux qui luy soustenoient les mains passerent aux deux costez du feu, et l'ayant conduite de la sorte par toutes les cabanes, ils la ramenerent au lieu d'où elle estoit partie, sçauoir en la cabane où elle auoit sa retraicte, et ainsi se finit le second Acte.

Suiuit le troisiesme, qui selon les formes et coustumes consiste en vne manie generale de tous ceux du bourg, qui excepté peut-estre quelques Vieillards, se mettent à courir par tout où a passé la malade, matachiez où barboüillez à leur mode, auec des deformitez espouuantables de visage, à l'enuy les vns des autres, faisant par tout vn tintamarre et des extrauagances telles, que pour les exprimer et les mieux donner à entendre, ie ne sçay si ie les dois comparer ou à nos mascarades les plus extrauagants, dont on ait oüy parler, ou aux bacchantes des anciens, ou plustost aux furies d'Enfer. Ils entrent donc par tout, et ont pendant le temps de la feste sur tout les soirs et les nuicts des trois iours qu'elle dure, liberté de tout faire, sans qu'on leur ose rien dire. S'ils trouuent des chaudieres sur le feu, ils les renuersent, cassent les pots de terre, assomment les chiens, jettent le feu et les cendres par tout si bien et si beau que souuent les cabanes et les bourgs entiers en bruslent. Mais le point estant, que tant plus on fait de bruit et de tempeste, tant plus la personne malade en ressent de soulagement, on ne se soucie de rien ; et chacun se tuë à faire pis que son compagnon.

Nos cabanes qui sont dans les bourgs, ne sont pas exemptes des fruicts d'vne telle feste. La porte de la cabane de la Residence de sainct Ioseph fut brisée trois fois en vne pareille ceremonie. Pour ceste residence icy où ie suis, de la Conception, nous auons esté plus en repos pendant telles tempestes, pour estre esloignez du bourg d'enuiron vne

portée de mousquet. Voila quel est le troisiesme acte, venons au quatriesme.

Le soleil du lendemain estant leué, tout le monde se dispose à aller derechef par toutes les cabanes où la malade a passé, et particulierement en celle où elle est retirée, et ce pour proposer à chaque feu, son propre et particulier desir ou Ondinonc, selon que chacun en peut auoir eu lumiere et esclaircissement en songe, non pas toute fois ouuertement, mais par Enigmes. Par exemple, quelqu'vn dira, ce que ie desire et que ie cherche, c'est ce qui porte vn lac dedans soy, et par cela il entend vne courge ou calebasse. Vn autre dira, ce que ie demande se voit à mes yeux, qui seront marquez de diuerses couleurs, et par ce que le mesme mot Huron qui signifie œil, signifie aussi de la rassade, on a entrée à deuiner qu'il en desire, sçauoir quelque sorte de grains de ceste nature et de diuerses couleurs. Vn autre donnera à entendre qu'il desire vn festin d'Andac8andet, c'est à dire force fornications et adulteres. Son Enigme estant deuinée, on ne manque pas de personnes qui satisfont à son désir.

Ie ne m'estonne plus que Satan ait si fort agreable ceste feste et solemnité, selon qu'il le tesmoigna à ceste pauure malheureuse creature dont il s'agit : puis qu'en icelle toutes les facultez interieures et exterieures semblent trauailler à luy rendre vne espece d'hommage et de reconnoissance. Et il semble qu'entre toutes les ceremonies de la feste, il fasse vn particulier estat de celle-cy, où l'esprit mesme trauaille de la sorte à son occasion, comme il se peut voir en ce qui suit.

Aussi tost donc que l'Enigme est proposée, aussi tost on s'esuertuë de le deuiner; et en disant, c'est cela, en mesme temps on le jette à la personne qui demande et propose ses desirs. Si c'est en effet son mot, elle s'escrie qu'on l'a trouué, et là dessus c'est vne resioüissance de toute la cabane, qui se met d'aise à frapper contre les escorces, qui sont les murailles de leurs cabanes ; et en mesme temps, la malade se sent soulagée, et ce autant de fois qu'on trouue les desirs de ceux qui les ont proposés par Enigme. Il se trouua dans le conseil qui fut tenu pour conclusion de ceste presente ceremonie, où cela s'examina selon les formes et coustumes, que cent Enigmes auoient esté trouuées ceste fois.

Que si ce que l'on deuine n'est pas le mot de celuy qui a proposé l'Enigme, il dit qu'on en a approché, mais que ce ne l'est pas ; il ne laisse pas pour cela d'emporter ce qu'on luy a donné, pour le monstrer par les autres cabanes, et par là leur faire voir et donner mieux à entendre que ce n'est pas cela, afin que par l'exclusion de plusieurs choses on ait plus d'entrée à dire ce que c'est. Il est vray qu'apres il reporte ce qu'on luy a donné, soit qu'on ait en fin trouué son desir, soit qu'on ne l'ait pas trouué, ne reseruant que ce qui estoit veritablement son mot. Quelques-vns obseruent le tout fort religieusement, mais ie ne doute point, qu'il ne se glisse aussi là dedans beaucoup de frasque et de friponnerie. Tant y a que voila le 4. Acte, qui auec le precedent recommence toutes les trois nuicts et les trois iours que dure la feste.

Le cinquiesme ou dernier se commence le 3. iour. Cela consiste en vn second voyage ou promenade de la malade par les cabanes qui ferme toute la feste, et ce pour proposer son dernier et principal desir, non pas ouuertement, comme elle auoit fait d'abord en arriuant, mais par Enigme, comme les autres ont fait les iours precedents. C'est icy où le diable triomphe et fait le maistre et le seigneur tout de bon. Car premierement, ceste pauure malheureuse sortant de la cabane est assistée de nombre de personnes, qui la suiuent, et de quelques-vns qui vont deuant, tous file à file et vn à vn sans dire mot, auec des visages, des mines et des contenances de personnes affligées et penitentes, et sur tout la malade qui paroist seule au milieu, et dont tous les autres deuant et derriere sont vn peu esloignez : de sorte que les voyant marcher comme ils marchent, il est impos-

sible de faire vn autre iugement, sinon que ce sont personnes qui pretendent de donner de la compassion, et flechir à misericorde quelque puissance souueraine qu'ils reconnoissent estre le principe et la cause du mal de la personne dont il s'agit, et de la volonté duquel en dépend, à leur iugement, la continuation ou la guerison, et en effect c'est cela mesme.

Or il ne faut pas que, pendant que ceste espece de procession dure, pas vn Sauuage paroisse au dehors des cabanes: de sorte que de si loing qu'on en voit, ceux qui assistent le malade, se tuent de faire des signes et des gestes, qu'on ait à se retirer et à rentrer au dedans.

Entrée qu'est la malade dans les cabanes, c'est à raconter sa misere d'vne voix plaintiue et languissante, donnant au reste à entendre que sa guerison depend de la satisfaction à son dernier desir, dont elle propose l'Enigme. Aussi tost vn chacun s'applique à en trouuer l'explication, et en mesme temps iettent-ils à la malade ce qu'ils ont pensé que ce pouuoit estre, ainsi que nous venons de declarer.

Ceux qui assistent la malade ramassent tout, et sortent chargez de chaudieres, de pots, de peaux, de robes, de couuertes, de capots, de colliers, ceintures, chausses, souliers, de bled, de poisson, bref de tout ce qui est dans l'vsage des Sauuages, et qui leur a peu venir en pensée, pour arriuer à la satisfaction du desir de la malade.

Voila ce qui paroist, et non sans grand fondement, aux yeux esclairez de la lumiere de la foy, de veritables trophees de Satan, ou plustost vne ceremonie accomplie de foy et hommage que ces peuples rendent à celuy qu'ils recognoissent pour souuerain maistre et Seigneur, d'où ils estiment que depend tout leur bonheur ou malheur.

En fin la malade fait tant, et donne tant et tant d'ouuertures pour l'explication de son Enigme, que l'on trouue son mot. Et aussi-tost voila vne clameur et resioüissance generale de tout le monde: on frappe par tout contre les escorces, ce ne sont que congratulations qu'on luy fait, et de sa part des remerciemens de la santé qu'elle a recouurée. Elle retourne pour ce suiet vne troisiesme fois par toutes les cabanes; apres quoy se tient le dernier conseil general, où on fait rapport de tout ce qui s'est passé, et entr'autres du nombre des Enigmes trouuées. S'ensuit le dernier present de la part du public, qui consiste à parfournir et combler le dernier desir de la malade, par dessus ce que celuy des particuliers qui l'aura deuiné, aura peu donner; et là se termine la ceremonie.

Il est à presumer que la veritable fin de cest Acte et sa catastrophe ne sera autre que d'vne Tragedie, n'estant pas la coustume du diable de se comporter autrement. Toutefois ceste pauure malheureuse s'est trouuée apres la feste plus soulagée de beaucoup qu'auparauant, quoy qu'elle ne fust pas entierement libre et deliurée de son mal; ce qui est attribué par les Sauuages à l'ordinaire, au defaut et manquement de quelque circonstance et perfection de la ceremonie; ce qui entretient ces peuples dans les frayeurs continuelles, et applications si exactes aux formes et particularitez de leurs ceremonies.

Ie ne sçay si selon l'ordinaire du diable, de ne s'abstenir iamais d'vn mal que pour en faire vn autre, il n'auoit pas dessein de faire mourir en contreeschange, la petite fille de ceste femme, dont nous auons parlé au commencement de ceste histoire.

Tant y a qu'apres la feste elle deuint grandement malade, ce qui porta celuy de nos Peres qui auoit charge de la cabane où elle estoit, de la baptiser comme en extremité au desceu de sa mere, apres quoy la petite fille se porta mieux; nous ne sçauons pas toutefois au vray ce qui est depuis arriué, soit à la mere, soit à la fille, qui sont retournées à leur bourg.

Pendant la maladie de la fille, vne bruslure qui luy arriua, pour laquelle on cherchoit quelque remede, ayant donné accez au susdit Pere au feu où elle estoit auec sa mere, les caresses qu'on fit à la fille, appriuoisoient l'esprit de la

mere ; de sorte que le Pere trouua entrée suffisante pour l'aborder et luy faire raconter tout ce qui s'estoit passé. Ce fut de sa bouche que nous eusmes la confirmation et l'esclaircissement de ce que dessus, que nous auions desia appris d'ailleurs, tant pour ce qui regardoit ceste histoire particuliere, que pour la nature de la maladie en soy, et ce par des personnes qui auoient eu le mesme mal et qui auoient esté gueries par vn semblable remede. Elle nous apprit toutefois plusieurs circonstances que nous ne sçauions pas, et en outre nous dit, que le diable apres le refus que nous luy fismes de donner la couuerture qu'il auoit ordonnée, qu'on nous demanda, luy estoit apparu de nuict, et luy auoit dit que nous faisions bande à part, et que partant nonobstant nostre refus, elle ne lairroit pas de guerir, le reste alloit bien ; qu'au reste, doresnauant il ne nous mettroit plus de la partie.

Si cela est, ie ne sçay pas comme il l'entend, ou si c'est vn tour du mestier qu'il a exercé dés le commencement du monde, *Qui mendax est ab initio* ; mais il est asseuré que depuis ce temps, il n'a pas laissé de nous faire solliciter, soit à la Residence de sainct Ioseph en cas pareil, soit icy en quelques autres rencontres, et tousiours auec aussi peu de succez.

Il faut qu'à ce propos ie raconte en passant ce qui est icy arriué pendant que i'escriuois ce que dessus. Vn Sauuage d'vn bourg voisin est entré chez nous, portant derriere soy vn pacquet d'vne robe de castor, disant qu'il la venoit traiter pour vne couuerture, ou quelque autre piece d'estoffe, la response a esté, qu'il n'y en auoit point à la maison qui fust à cest vsage. Helas, dit-il, ie n'en demande qu'vn petit morceau grand comme le coude. On se douta aussi tost qu'il y auoit de l'Ondinonc : C'est pour quelque personne malade ? luy dit-on. Helas ! ouy, respond-il, i'ay vne pauure petite fille âgée de quatre ans ou enuiron, qui depuis l'Automne dernier est dans le plus piteux estat qui se puisse voir. I'ay fait iusques icy tout ce que i'ay peu, pour le recouurement de sa santé. En fin le Sorcier l'a visitée pour la derniere fois, et a dit que son Ame desiroit ce que ie suis venu vous demander, et qu'au plus tost ie vous vinsse trouuer pour ce suiet.

Il n'en fallut pas dauantage. Incontinent vn de nos Peres se dispose pour partir auec le Sauuage, et aller trouuer la petite fille là part où elle seroit, sous pretexte de luy porter quelque douceur, qui passe icy pour medecine. Il y va, la trouue telle qu'on auoit dit, la baptise sans faire semblant de rien, parcourt quelques autres cabanes selon leur loisir, pour voir s'il n'y auoit point encore quelque autre proye à enleuer des mains de Satan. Et voila d'ordinaire ce qu'il gaigne, à rechercher de nous des hommages et des reconnoissances de sa souueraineté en ces contrées. Cette pauure petite fille est morte heureusement quelque temps apres.

Ce Loup infernal ne gaigneroit guerre dauantage sur les oüailles que sur les Pasteurs, si toutes estoient semblables à Ioseph Chi8atenh8a, ce braue Neophyte, duquel nous auons parlé aux Chapitres precedens. Ce bon homme nourrit en sa cabane vne Brenesche, qui est vne espece d'oye sauuage, qui a desia esté ie ne sçay combien de fois l'Ondinonc ou le songe de tout plein de personnes, et pour laquelle en suite auoir de luy, ie ne sçay ce qu'on ne luy a pas presenté. Ce n'est pas toutefois ce qui luy a donné plus de peine, que de refuser ceux qui se sont presentez pour la traiter, mais bien dauantage de refuser à ses amis qui la luy ont demandée pour ce suiet iusques à l'importunité : Mais encore, dit sa femme, s'ils nous la demandoient, sans dire que c'est l'Ondinonc, mais vous diriez qu'on veut que ce soit expressement pour cela, ils ne tiennent rien ! Plaise à Dieu nous donner plusieurs familles de Barbares semblables à celle-là. Mais retournons à nostre histoire.

Il arriue quelque fois, que le diable en ceste grande ceremonie dont nous venons de parler, a recommandé entreautres choses à la personne malade, de

faire maison nouuelle. En ce cas, il ne faut pas qu'elle retienne chose du monde de ce qui luy appartient : elle doit donc donner tout ce qu'elle a, à mesme que ceux du bourg pendant les trois iours, vont proposer leurs desirs par les cabanes. Et il est quelque fois arriué, que pour vn seul plat de bois retenu par affection et attache, le Diable s'en est si fort ressenty, qu'outre qu'il n'a pas accordé la guerison, il a marqué en songe à la personne malade, le lieu et l'endroit où elle en deuoit mourir, pour auoir manqué, en ce point, d'obeïssance et de deference à ses ordres ; ce qui en effect est arriué.

Vne ceremonie si selemnelle, nous porta à en rechercher la source et l'origine ; et nous auons trouué par le rapport des anciens, tant de ce bourg, que de celuy de la Residence de sainct Ioseph, que les autheurs tant de ceste feste, que de toutes les autres ceremonies du païs, et nommement des danses nuës et choses semblables, ne sont autres que les Demons.

On nomme la Nation et le bourg où cela commença, et le Capitaine qui, les ayant apperceus sur vn lac passer le temps de la sorte, les pria instamment d'aborder à son Bourg, et leur enseigner tous ces beaux mysteres ; ce qu'apres beaucoup d'instance, et de sacrifices de chiens, que ce Capitaine leur fit, ils s'accorderent en fin.

Or nos barbares aduoüent que de là s'ensuiuit la mort du Capitaine et la ruine du bourg, et apres, celle de toute la Nation, dont quelques reliquats à peine restent refugiez parmy eux, desquels ils ont appris plus particulierement toutes les ceremonies de ces solemnitez. Toutes fois ils asseurent que ceux qui par apres les ont practiquées, s'en sont bien trouuez ; et partant que les malheurs de mortalité et de misere, qui les achemine à vne pareille fin, ne doiuent pas estre attribuez à cela, comme nous leur disons et preschons continuellement, mais à nostre demeure parmy eux, à laquelle seule ils s'en prennent.

Au reste, le corps des Hurons n'estant qu'vn amas de diuerses familles et petites Nations, qui se sont iointes les vnes aux autres pour se maintenir contre leurs ennemis communs, chacune a apporté ses danses, ses coustumes et ceremonies particulieres toutes emanées du mesme principe, qui se sont communiquées à tout le païs, et qui se font en suite dependemment du songe ou de l'ondinonc d'vn chacun, quand il est malade, ou par l'ordonnance du Medecin du païs, ou visiteur, qu'on a eu suiet de nommer Sorcier ou Magicien, comme nous pourrons dire cy-apres. Et telles affaires s'appellent chez-eux Onderha, c'est à dire la terre ; comme qui diroit le soustien et la manutention de tout leur Estat. Voila, nous disent les anciens et les Capitaines, ce que nous appellons affaires d'importance.

Pour plusieurs de ces superstitions il y a des Confrairies instituées, ausquelles et particulierement aux Maistres d'icelles il se faut adresser.

Tous ceux qui ont esté autrefois le suiet et l'occasion de la danse ou de la feste, sont de la Confrairie, ausquels apres leur mort succede vn de leurs enfans ; quelques-vns en outre ont vn secret ou vn sort qui leur a esté declaré en songe auec la chanson, pour s'en seruir deuant que d'aller par exemple, au festin de feu ; apres quoy ils manient le feu sans s'offenser.

Voicy vne histoire qui se passa pendant le temps de cette grande ceremonie. Vn des ieunes gens du bourg des plus considerables, courant l'vne de ces trois nuicts, et faisant l'enragé, fit rencontre d'vn spectre ou demon, auec lequel il eut quelque parole ; ceste rencontre luy renuersa de la sorte la ceruelle, qu'il tomba, et en effet en deuint fol. Le remede fut de tuer promptement deux chiens, et entr'autres vn qu'il cherissoit vniquement, dont on fit festin ; en suite dequoy il se porta mieux, et en fin retourna en son bon sens.

Ce ne seroit iamais fait, si i'auois entrepris de dire tous les tenans et aboutissans de ces miseres. En voila assez de cette façon, venons à d'autres mysteres.

Sur le milieu du mois de Mars, la saison de pescher à la Seine estant venuë, on parla de la marier selon la coustume du païs à deux ieunes filles, ou plustost à deux enfants, qui n'eussent iamais eu connoissance d'homme, et en suite de faire les nopces, ou le festin, auquel selon la forme, la Seine seroit au milieu, et les deux ieunes filles aupres. C'est là où on exhorte puissamment la Seine, à prendre bon courage, et de faire en sorte que la pesche soit heureuse, comme a esté dit plus amplement aux precedentes relations.

On jetta les yeux entr'autres sur vne de nos petites Chrestiennes, âgée de quatre ou cinq ans, pour estre l'vne des deux mariées. On nous en donne aduis: nous voila aussi tost à la recherche du fond de l'affaire, pour aduiser à ce que nous auions à dire là dessus. Il se trouue donc qu'il y a quelques années que les Algonquains, qui sont peuples voisins tres-intelligens et excellents en toute sorte de pesche, y estans allez en cette saison, pour pescher auec la Seine, du commencement ne prirent rien. Surpris et estonnez d'vn succez, qui leur estoit si extraordinaire, ils ne sçauoient que penser. Là dessus, l'Ame, le Genie ou l'Oki de la Seine, car nos Sauuages l'appellent de toutes ces facons, leur apparoist en forme d'vn grand homme bien faict, tout mescontent et en cholere, qui leur dit: I'ay perdu ma femme, et ie n'en puis trouuer qui n'ait cogneu d'autres hommes deuant moy : voila ce qui fait que vous ne reüssissez pas, et ne reüssirez iamais, iusques à ce qu'on m'ait donné contentement sur ce point.

Les Algonquains là dessus tiennent conseil, et aduisent que pour appaiser et donner satisfaction à la Seine, il luy falloit presenter des Filles en si bas âge, qu'il n'eust plus de suiect de se plaindre ; et que pour plus grande satisfaction, il luy en falloit presenter deux pour vne: ils le font donc en la maniere que i'ay marqué cy-dessus dans vn festin, et aussi tost leur pesche reüssit à merueilles.

Les Hurons leurs voisins n'en eurent pas plus tost le vent, que voila vne feste et solemnité instituée, qui depuis a tousiours duré, et se celebre tous les ans en ceste mesme saison. Cela estant, ie laisse à penser ce que nous dismes et conseillasmes aux parens de la Fille. Mais voicy le grief : car toute la famille profitant notablement d'vn tel mariage, vne partie de la pesche luy reuenant l'année qu'il se faict, en quoy luy estant deuë et affectée en consideration d'vne telle alliance, refuser son consentement à vn tel mariage, c'est se priuer, et frustrer toute vne famille de la plus grande douceur et de la meilleure rencontre qui se fasse dans le païs.

Ie ne sçay si Dieu eut agreable de mettre particulierement la main à cette affaire, pour la rompre tout à fait ; tant y a que la ceremonie ne se fit ny d'vne façon, ny d'autre.

Vne des dernieres folies qui se soit passée en ce bourg a esté à l'occasion d'vn malade d'vn bourg voisin, qui pour sa santé, songea ou receut l'ordonnance du Medecin du païs, qu'on luy fist vn jeu de plat. Il en parle aux Capitaines, qui aussi tost assemblent le conseil, arrestent le temps, et le Bourg qu'il falloit aller inuiter pour ce suiect, et ce bourg fut le nostre. On depute de là pour en venir faire icy la proposition ; elle est agreée, et en suite on se prepare de part et d'autre.

Ce ieu de plat consiste à faire sauter dans vn plat de bois quelques noyaux de prunes sauuages, chacun blanc d'vn costé, et noir de l'autre, d'où s'ensuit perte ou gain selon les loix du jeu.

Il est hors de mon pouuoir de representer l'application et l'actiuité de nos Barbares à se preparer, et à rechercher tous les moyens et les augures de quelque bonheur et succez en leur ieu. Ils s'assemblent les nuicts, et les passent partie à remuer le plat et à reconnoistre qui a la meilleure main, partie à estaller leurs sorts, et à les exhorter. Sur la fin ils se mettent à dormir dans la mesme cabane, ayants au prealable ieusné, et s'estans abstenus quelque temps de leurs femmes, le tout pour auoir quelque songe fauorable, et le

matin c'est à raconter ce qui s'est passé la nuict.

En fin on assemble tout ce qu'on a songé qui pourroit apporter bon-heur, et en remplit-on des sacs pour porter. On recherche en outre par tout, ceux qui ont des sorts propres pour le jeu, ou des Asc8andics ou diables familiers, pour assister celuy qui tient le plat, et estre le plus proche de luy, lors qu'il le remüera. S'il y a quelques vieillards dont la presence soit recogneuë efficace à augmenter la force et la vertu de leur sort, on ne se contente pas de porter leurs sorts, mais encore les charge-on quelque fois eux mesmes sur les espaules des ieunes gens, pour les porter au lieu de l'assemblée. Et d'autant que nous passons dans le païs pour maistres sorciers, on ne manque pas de nous auertir, de nous mettre en prieres et faire force ceremonies pour les faire gaigner.

On n'est pas plus tost arriué au lieu de l'assignation, que chaque party se range de costé et d'autre de la cabane, et la remplissent depuis le haut iusques en bas, dessus et dessous les Andichons, qui sont escorces faisant comme vn ciel de lict, ou couuerture respondant à celle d'en bas collée sur terre, sur laquelle on se couche la nuict. Il s'en met sur les perches couchées et suspenduës le long de la cabane. Les deux joueurs sont au milieu, auec leurs assesseurs qui tiennent les sorts. Chacun de ceux qui sont à l'assemblée, parie contre quelqu'autre, ce qu'il veut, et on commence le ieu.

C'est pour lors que tout le monde se met à prier ou marmotter ie ne sçay quelles paroles, auec des gestes et des empressemens de mains, d'yeux et de tout le visage, le tout pour attirer à soy le bonheur, et exhorter leurs Demons de prendre courage et de ne se pas laisser tourmenter.

Quelques-vns sont deputez pour faire des execrations et des gestes tout contraires, à dessein de repousser le malheur de l'autre costé, et en faire peur au Demon du parti contraire.

Ce jeu s'est ioüé cét Hyuer plusieurs fois par tout le païs ; mais ie ne sçay comment il est arriué que ceux des bourgs où nous auons des Reſidences y ont tousiours esté malheureux au dernier point ; et tel bourg y a perdu trente colliers de pourcelaine, chacun de mille grains, qui est en ce païs, comme si vous disiez en France cinquante mille perles ou pistoles. Mais ce n'est pas tout, car esperants tousiours regaigner ce qu'ils ont vne fois perdu, ils ioüent sacs à petun, robes, souliers et chausses, en vn mot tout ce qu'ils ont. De sorte que si le malheur leur en veut, comme il est arriué à ceux-cy, ils reuiennent à la maison nuds comme la main, ayans quelquefois perdu iusques à leur brayé.

Ils ne s'en vont pas toutesfois deuant que le malade les ait remerciés de la santé qu'il a recouurée par leur moyen, se professant tousiours guery à la fin de toutes ces belles ceremonies, quoy que souuent ils ne la fassent pas longue apres en ce monde.

Le bon est qu'en suite de ces pertes, nos Barbares retournez à la maison, ne manquent pas de nous venir reprocher, que voila iustement à quoy profite de croire, et qu'on voit bien en effet que tout ce que nous pretendons, n'est que de ruiner les lieux où nous faisons nostre demeure, et ainsi peu à peu ruiner tout le païs ; que depuis que nous sommes auec eux et qu'on leur a parlé de Dieu, ils ne songent plus ; leurs sorts et Asc8andics n'ont plus de force, ils sont mal-heureux par tout, bref il n'y a misere qui ne les accompagne.

Ie serois infiny si ie voulois raconter tout ce qui s'est passé de semblable à ce que dessus, qui regarde les ceremonies publiques, les danses differentes, les festins d'8taerohi, ou du feu, et de semblables superstitions, qui se sont dis-je passées cét hyuer dernier en ce seul bourg d'où i'escry, où toutefois ie puis dire auec asseurance, qu'on en a moins faict qu'en pas vn autre bourg du pays. Ie ne puis me resoudre, voyant la longueur où cela me porteroit, à entamer le narré et le discours à fonds des autres superstitions particulieres qu'on

descouure tous les iours. Ie me contenteray de ce qui suit.

Quelques-vns de nos Barbares, et entr'autres vn de nos pauures renegats, racontant vn iour à vn de nos Peres les aduantages qu'ils ont à retenir et conseruer leur Asc8andic ou diable familier, que le Pere l'exhortoit de quitter : Helas, dit-il, que me dis-tu là ? quand ie vay en traite ie n'ay qu'à ouurir le sac où il est, ie luy recommande de me faire auoir vn collier de pourcelaine de tant de grains, vne robe ou mante de tant de peaux de castor ; ie luy iette en hommage et recognoissance quelques grains de pourcelaine, et quelque piece ou morceau de castor ; finalement ie fay le festin : ie m'en vay là dessus, et ce que i'ai pretendu ne manque iamais. Ma femme, dit-il, tremble quand ie le tire pour luy parler, mais c'est une femme. Le Pere le pria de le luy faire voir. O, dit-il, mon nepueu voila vne grande demande ! mais que donneras-tu? Cét homme passe pour vn des plus sages et des plus reseruez du bourg, et en effet il l'est? iugez du reste. Ce pauure malheureux est allé à la guerre auec des regrets de nostre part qui ne se peuuent expliquer, et des craintes des malheurs qui lui peuuent arriuer, et ensuite à sa famille, qui est grande et considerable.

Vn autre se plaignant que son sort n'auoit plus de force, ny pour la pesche, ny pour la chasse, ny pour la traicte, mais sur tout pour le jeu, le Pere luy demanda : Que faudroit-il pour luy rendre la vertu ? Vn festin, respond le barbare, mais quoy ie n'ay ny chair ny poisson.

Ie ne sçay comme qualifier les festins au regard de nos Sauuages, c'est l'huyle de leurs onguents, le miel de leurs medecines, le preparatif de leurs maux, l'estoile de leur conduite, l'Alcyon de leur repos, le ressort de leurs ressorts et Asc8andics, bref l'instrument general, ou condition sans laquelle rien ne se fait. C'est à cela et pour cela que sont reseruez les meilleurs morceaux desquels toute la famille se priuera pour les conseruer pour les occasions d'vn songe ou de maladie, le Diable ayant gaigné qu'on luy gardast touiours et reseruast-on le meilleur et le plus beau. Et c'est ce qui donne suiet de les qualifier veritables sacrifices, particulierement lors que le songe ou la maladie demande le massacre d'vn chien, comme nous auons tantost dit ; ce qui n'arriue que trop souuent.

Mais pour retourner à nos Asc8andics ou diables familiers, la response commune de ceux que nous persecutons sur ce suiet, est qu'il n'y a personne qui n'en ait, et que s'ils n'en auoient, ils seroient en tout et par tout mal-heureux. Il est vray, qu'il y a en cela du plus et du moins : quelques vns en ont en nombre et de plus exprez et plus efficaces que les autres ; les vns les acheptent des Nations voisines, particulierement des Algonquains, qui sont en reputation d'en auoir d'excellens, et c'est la marchandise la plus chere et precieuse du païs ; les autres les ont herités de leurs parents. C'est de la façon qu'en auoit eu le Chrestien susmentionné de ce bourg, Ioseph Chih8aten-h8a, qui aussitost qu'il eut appris que cela estoit contre les commandements de Dieu, et luy desplaisoit, le ietta bien loing au premier voyage qu'il fit ; par où depuis, lors qu'il repasse, il a tousiours peur qu'il ne se remette dans son sac, comme il est arriué à plusieurs, qui par despit de n'auoir pas eu ce qu'ils auoient demandé, ayants ietté leur Asc8andic, l'ont apres retrouué ou dans leur sac, ou dans quelqu'vne de leur quaisse.

Ie ne diray rien des Visiteurs ou Medecins, nommez en leur langue Ocata ; ny aussi des Apotiquaires, ou donneurs de remedes, nommez Ontetsans. Ie diray seulement que les premiers se seruent souuent d'eau ou de feu pour reconnoistre l'estat et le mal de la personne malade, et prononcer ensuite leurs ordonnances ; et ce tousiours auec les circonstances de tortuë, qu'ils remuent, dont nous auons parlé cy-dessus, et de chanson qu'ils chantent, et autres circonstances du tout impertinentes.

Les seconds ne donnent aussi d'ordinaire leurs remedes qu'auec l'appareil

de semblables circonstances, et des exhortations à leurs remedes, d'auoir l'effet pretendu. Que si l'Ocata, ou Visiteur, a prononcé que c'est vn sort, l'Apotiquaire ou l'Atetsans ne manque pas de faire voir quelque chose dans sa main, par souplesse ou autrement, et quelquesfois dans la matiere qu'il a fait vomir, de ce qui dans le sens commun de ceux du païs passe pour sort.

Les 8enroronons, qui sont ces estrangers arriuez de nouveau en ce païs dont nous auons parlé aux Chapitres precedens, sont excellens pour tirer vne fleche du corps et en guerir la playe ; mais la recepte n'a point de force qu'en presence d'vne femme grosse, dont le diable a rendu la circonstance grandement considerable en ces païs, soit à bonheur, soit à malheur, en mille rencontres et occasions. Mais il faut briser icy.

En voila assez pour faire voir vn eschantillon de l'estat miserable de ces pauures peuples parmy lesquels nous viuons. Ce qui ne peut qui ne donne de la compassion à tous ceux qui ont vne foy saincte et viue de ce que les hommes sont à Dieu, et Dieu aux hommes, et de ce que nous deuenons apres la mort.

Ie prie tous ceux qui ietteront les yeux sur ce narré de considerer le besoin que nous auuons de leurs sainctes prieres et deuotions, veu les combats et batailles que nous auons à liurer et à soustenir tous les iours, pour establir en ce païs vn autre Souuerain que celuy qui depuis tous les siecles y a si tyranniquement vsurpé l'empire de Dieu et de IESVS-Christ ; pour les droicts et la gloire duquel puissions nous tous estre consommez. Ainsi soit-il.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy, et Bourgeois de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France en l'année mil six cent trente-neuf. Enuoyée au Réuérend Père Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France, Par le Pere Paul le Ieune de la mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kebec,* et ce pendant le temps et espace de dix années consecutiues. Auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer le dit liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 14. iour de Decembre 1639.

Par le Roy en son conseil,

CEBERET.

Permission du P. Prouincial.

Novs Iacqves Dinet, Prouincial de la Compagnie de Iesvs en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand-Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Faict à Paris le 20. Decembre 1639.

IACQVES DINET.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE EN LA NOVVELLE FRANCE

EN L'ANNEE 1640.

ENVOYEE

AV R. PERE PROVINCIAL de la Compagnie de Iesus de la prouince de France.

PAR LE P. BARTHELEMY VIMONT, DE LA MESME COMPAGNIE,
SVPERIEVR DE LA RESIDENCE DE KEBEC. (*)

MON R. PÈRE,

Ie croyois qu'estant deschargé du fardeau de la Superiorité, ie serois ensuite deliuré des soins de la Relation que V. R. exige de nous, et qu'vne grande partie de la France attend auec quelque passion ; mais nostre R. P. Superieur m'a fait veoir que ceste consequence n'estoit point necessaire, si bien que nonobstant qu'il la pût dresser auec auantage ayant desia vne grande cognoissance du pays et des Sauuages, il s'est encore reposé sur moy pour ceste année, dans l'empressement de ses affaires, du tribut dont les affections de V. R. et d'une infinité de personnes de merite et de condition nous rendent redeuables. Ie doute fort si nous aurons vn assez grand fonds pour faire ceste rente annuelle, si ce n'est qu'on ayme les redites, car les subiets se trouuans fort semblables, les discours ne sçauroient pas auoir vne grande diuersité, quand les Sauuages se seront tous reduits comme il arriuera quelque iour si on les secourt fortement ie ne sçay plus ce qu'on pourroit remarquer sinon leurs bonnes actions, qui pour auoir beaucoup de ressemblances pourroient causer du degoust. Pleut à Dieu que nous fussions dans ceste peine, et que tous ces pauures Barbares fussent au point que nous les souhaittons, à peine de ne produire leurs actions qu'à la veuë du Ciel et de n'en parler qu'à celuy auquel on ne les peut cacher. Mais entrons en discours.

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1641.

CHAPITRE I.

Du Voyage et de l'arriuée de la Flotte en la Nouuelle France.

Le Pere René Menart estant arriué à Kebec nous a raconté quelques particularitez du Voyage de la Flotte de ceste année, lesquelles m'ont semblé tres-dignes de composer ce premier chapitre. Nos vaisseaux, disoit-il, se mirent en Rade le vingt-sixiesme de Mars. Madame la Duchesse d'Aiguillon ayant augmenté la fondation de son Hospital en la Nouuelle France, et desirant ensuite que deux Religieuses de la maison de la Misericorde establie à Dieppe vinssent donner du secours à leurs bonnes sœurs, Monseigneur l'Archeuesque de Roüen leur accorda leur congé auec autant d'amour et d'affection qu'il desire l'accroissement de la gloire de nostre Seigneur en la conuersion des pauures Sauuages ; la Mere de saincte Marie et la sœur de sainct Nicolas toutes deux professes de ce Monastere furent choisies auec vne tres-sensible consolation de leur bon-heur et auec les regrets de quantité d'autres qui soupiroient apres ceste croix qu'ils enuisageoient comme vn Paradis. Madame de la Pelletrie fondatrice d'vn Seminaire de petites filles sauuages et des Religieuses Vrsulines qu'elle a fait passer en ces contrées, desirant qu'on leur amenast vne Professe du Couuent de Paris, Monseigneur l'Archeuesque, s'interessant dans la cause de Dieu, et voulant auoir part à l'instruction et au salut des âmes que ces bonnes filles cultiueront, ne jugeant pas à propos qu'vne seule sortist de son Couuent, en enuoya deux, sçauoir est la Mere Anne de saincte Claire, et la Mere Marguerite de saincte Athanase, qui enleuerent auec elles tous les cœurs de ceste grande Maison. Voyla donc quatre Religieuses embarquées dans le vaisseau nommé l'Esperance, conduit par Monsieur de Courpon fort honeste Gentilhomme, lequel a obligé ces bonnes âmes au dernier point. Ie ne sçay si les demons preuoyoient quelque grand bien de ce passage, mais il semble qu'ils nous ayent voulu abysmer dés la rade : ils sousleuerent tout l'Ocean, deschainerent les vents, exciterent des tempestes si horribles et si continuës qu'elles nous penserent perdre à la veuë de Dieppe. Nous fusmes dans ces dangers, racontoit le Pere, depuis le vingt-sixiesme de Mars iusques au vingt-huictiesme d'Auril, battus de pluye et de neige, aussi pres de la mort que nous l'estions des costes de France. Vn vaisseau de sainct Valery qui estoit en rade auec nous, se detachant de ses ancres, s'alla briser à nos yeux ; tout ce qui estoit dedans se perdit, les hommes furent engloutis dans les ondes et de vingt ou environ qu'ils étoient dans ce Nauire il ne s'en sauua que trois. La mort qui moissonnoit ces corps sembloit nous attendre à tous moments pour nous deuorer ; i'entendois plusieurs personnes detester l'heure et le moment que la pensée leur estoit venuë en l'esprit de monter sur mer et de confier leur vie à la mercy d'vn cable. La vertu anime puissamment vn cœur, ces bonnes filles qui en autre temps auroient tremblé dans vn basteau dessus la Seine, se mocquoient de la mort et de ses approches : en effet il importe peu qu'on meure sur la terre ou dans les eaux, pourueu qu'on meure auec Dieu. Ceste tempeste estant passée, il s'en esleua vne autre aussi furieuse que la premiere ; comme on la vit naistre dans l'air, nos mariniers ietterent le second ancre, qui nous sauua la vie, car le cable du premier qui nous auoit tenus iusques alors se rompit en vn moment, et nostre vaisseau se fust perdu sans ressource, si le second ancre ne l'eust arresté. Si nous euitions vn peril, nous tombions dans l'autre : le cable manquant à nostre Vice-Admiral, vn coup de mer le ietta sur nous auec une telle fureur que les plus constans pensoient estre perdus ; iamais ie n'ay enuisagé la mort de si prés. I'eus recours au grand sainct Ioseph, patron des contrées où nous voulions aller : si ce vaisseau se fust auancé

de vingt pas, nous nous fussions brisés, et l'Ocean nous auroit enseuelis dedans ses ondes ; au point que ie presentois mes vœux à Dieu par l'entremise de ce grand Sainct, on nous vint dire que le vent auoit escarté ce vaisseau ; Dieu conserua les trois de nostre Flotte qui estoient en rade, sans autre perte que d'vn cable et d'vn basteau que la tempeste nous enleua. Quelques vns auoient fait courre le bruit qu'vne des Religieuses estoit morte et que l'autre estoit à l'extremité. Ie descendy en terre, disoit le Pere, pour asseurer du contraire ; il est vray qu'elles eurent de l'exercice vn grand mois durant pendant ces tempestes, que Dieu esprouua leur constance, mais pas vne ne recula en arriere. Ah ! qu'il fait bon se ietter entre les bras de sa douce prouidence et receuoir auec amour les coups que sa main nous donne ! les Anges conseruoient nostre Flotte par les mesmes tempestes que les demons excitoient pour la perdre. Ie ne sçay si depuis cent ans on a veu des vaisseaux si long temps en rade, ny battus de vents si fortement contraires ; ceste furie nous enchaisnant prés du port nous deffendoit contre des fregates ennemyes équipées en guerre qui nous attendoient au passage, si bien que si nous eussions leué l'ancre vn iour deuant nostre despart, nous fussions infailliblement tombez entre les mains de l'ennemy. Madame la Duchesse d'Aiguillon, ayant eu aduis de cette embuscade, fit en sorte que Monseigneur le Cardinal de Richelieu commanda aux vaisseaux du Havre de nous donner escorte ; comme nous nous mettions en deuoir de les aller ioindre, nous rencontrasmes cinq fregates Dunquerquoises ; aussitost on met la main aux armes, on iette les canons hors des sabors, chacun se dispose au combat, Monsieur de Courpon nostre Admiral s'auance ; mais ces fregates estant embarassées de deux vaisseaux Hollandois qui nous auoient quittez la nuict precedente et qui venoient d'estre pris vn peu auant que nous parussions, s'escarterent de nous, voyans à nostre contenance que nous estions pour leur disputer fortement la victoire. Nous arriuasmes au Havre incontinent apres, où nous trouuasmes cinquante Nauires à l'ancre qui nous attendoient ; le vent nous fauorisant, Monsieur de Beaulieu, qui commandoit la Flotte Roiale, nous fit entourer de quarante vaisseaux. Ie ne pensois pas estre en mer, disoit le Pere, me voyant enuironné de tant de bois. Comme nous voguions dans cette asseurance, les vaisseaux du Roy descouurirent huict fregates ennemies ausquelles ils donnerent la chasse ; mais elles euaderent à la faueur du vent ; l'escorte Royale nous voyant hors de la Manche et hors du danger, nous quitta. Voila comme les tempestes, nous voulant perdre au port, nous protegeoient contre les ennemis. Si-tost que nous fusmes en haute mer, les vents nous fauoriserent pour la pluspart du temps ; nous eusmes quelques petites bourasques, mais de peu de durée. Ie n'ay point veu plus de deuotion sur la terre que sur la mer : les principaux de nostre flotte, les passagers et les matelots assistoient au diuin seruice que nous chantions fort souuent, ils frequentoient les Sacremens, se trouuoient aux prieres et aux lectures publiques qu'on faisoit en son temps. Mais la deuotion fut tres-sensible et tres-remarquable le iour du sainct Sacrement : on prepara vn autel magnifique dans la chambre de nostre Admiral, tout l'epuipage dressa vn reposoir sur l'auant du vaisseau ; nostre Seigneur voulant estre adoré sur cet element si mobile, nous donna vn calme si doux que nous pensions voguer sur vn estang. Nous fismes vne procession vrayement solemnelle, puis que tout le monde y assista et que la pieté et la deuotion la faisoient marcher en bel ordre tout à l'entour du vaisseau : nostre frere Dominique Scot reuestu d'vn surplis portoit la croix, aux deux costés de laquelle marchoient deux enfans portans vn flambeau ardent en la main ; suiuoient les Religieuses auec leurs cierges blancs et vne modestie Angelique ; apres le Prestre qui portoit le sainct Sacrement, marchoit l'Admiral de la flotte, et ensuitte tout l'equipage ; les canons firent retentir l'air et les ondes de leur ton-

nerre, et les Anges prenoient plaisir d'entendre les loüanges que nos cœurs et nos bouches donnoient à leur Prince et à nostre souuerain Roy. Il n'y eut que sept personnes qui n'approchassent de la saincte table, et encor s'estoient ils repus vn peu auparauant de cette viande sacrée. Enfin apres auoir iouy d'assez beau-temps depuis cette action, toute pleine de pieté, l'Admiral arriua à Tadoussac le dernier de Iuin, où le sainct Iacques estoit entré deux iours auparauant. Le Pere Menard, s'embarquant dans vne chalouppe auec nostre frere Dominique Scot, laissa le Pere Ioseph Duperron et nostre frere Iacques Ratel auec les Religieuses, pour nous venir donner promptement nouuelles de l'arriuée de la flotte ; bref le Dimanche au matin le sainct Iacques, commandé par le Capitaine Ancelot, vint moüiller l'ancre deuant Kebec. Monsieur nostre Gouuerneur descendit sur le port auec nostre R. P. Superieur, pour receuoir nos Peres et pour conduire ces filles vrayement genereuses en leurs maisons, au sortir du vaisseau elles se iettent à genoux, baisent la terre tant désirée, chantent vn *Laudate Dominum omnes Gentes*, et Madame de la Pelletrie accompagnée de ses petites Seminaristes gentiment vestuës, embrasse ces bonnes Religieuses, les conduit premierement en la Chapelle des Vrsulines, comme estant la plus proche du Quay, nostre Eglise et nostre maison ayant esté bruslées, on les mena en cette Chapelle pour adorer nostre Seigneur et pour le remercier des faueurs qu'elles auoient reçuës de sa bonté ; delà elle vont saluer Monsieur nostre Gouuerneur en son fort, puis on les mena chaqu'vne dans leurs maisons, où la ioye et la charité leur donna entrée. Elles sortirent du vaisseau plus saines qu'elles n'y estoient entrées ; la pauureté et les incommoditez des maisons basties sur la terre, semblent des palais et des richesses à ceux qui sortent d'vne maison de bois flottante au gré des vents et des vagues. Le lendemain on les conduisit à S. Ioseph, peur leur faire veoir les Sauuages, qui les ont attirées en ce nouueau monde ; elles assisterent aux prieres et à l'instruction qu'on leur fit ; la ioye deroboit leurs cœurs et leurs yeux. Ce pauure peuple admiroit la genereuse constance de ces ieunes Amazones, qui malgré l'Ocean viennent chercher le salut de ces barbares en ces derniers confins du monde. Bref ayant visité les pauures demeures de ce peuple, elles se retirerent en leur closture, pour la garder suiuant leurs Reigles et leurs Instituts. Quelques iours apres leur arriuée, la Mere de saincte Marie Hospitaliere est tombée malade ; c'est vn petit agneau tout disposé pour entrer dans le bercail du vray Berger, il semble neantmoins que Dieu luy veuille rendre la santé.

Pour conclusion de ce Chapitre, je diray ces deux mots à vne infinité de Religieuses, qui bruslent d'vn desir de suiure celles qui sont passées. Ce n'est pas tout d'estre enuoyées de la France, il faut estre appelée de la nouuelle, pour faire icy plus de fruict que de bruit. Les filles ne sçauroient penetrer dans les Nations plus éloignées et plus peuplées ; il en est venu tres-suffisamment pour les occupations qu'elles peuuent auoir dans vn païs qui ne fait que naistre. Celles à qui l'humilité, l'obeyssance et l'appel leur ont donné des patentes, ont esté receuës à bras ouverts des Anges gardiens de ces contrées ; elles cooperent sainctement auec ces bien-heureux esprits au salut de ces peuples ; en effet et les Hospitalieres et les Vrsulines sont dans la ioye, elles ont passé l'année dans vne profonde paix, cheries des François et des Sauuages, tres-zelées pour les fonctions de leur institut. Ce bon-heur n'en doit point attirer dauantage, puis qu'vn plus grand nombre n'est pas de saison ; le païs se faisant tous les iours ouurira en son temps la porte aux autres. Il faut pour le present bander tous nos nerfs pour arrester les Sauuages. Au commencement que nous vinsmes en ces contrées, comme nous n'esperions quasi rien des vieux arbres, nous emploions toutes nos forces à cultiuer les ieunes plantes ; mais nostre Seigneur nous donnant les adultes, nous conuertissons les grandes

despenses, que nous faisions pour les enfans, au secours de leurs peres et de leurs mères, les aydant à cultiuer la terre et à se loger dans vne maison fixe et permanente ; nous retenons neantmoins encor auec nous quelques petits orphelins delaissés. Mais nostre plus grand effort doit tendre à rallier ces pauures brebis égarées, sans cela il n'y a point d'occupation en ces contrées pour les Religieuses, notamment pour les Vrsulines. Il n'en est pas de mesme de nous autres, car nous penetrons és nations sedentaires, où les filles n'ont aucun accès, tant pour l'eloignement de nos Français qui les conseruent, que pour l'horreur des chemins et pour les grand trauaux et dangers qui surpassent leur sexe ; les filles et les femmes ne sçauroient monter plus haut que l'Isle de Montreal, ou le sault sainct Louys : or est il que depuis l'embouchure du fleuue S. Laurens iusques à cette Isle, tous les Sauuages sont errans ; il les faut donc reduire à vne vie sedentaire, si on veut auoir leurs enfans. Ceux qui prenoient plaisir de secourir nostre seminaire seront consolés, voyant que les despenses qu'on faisoit pour des enfans, estant employées à faire vne petite maison, arrestent et gaignent à Iesus-Christ le pere, la mere et les enfans. Nous auons fait quatre petits logemens cette année, voila pour quatre familles ; ces bonnes gens sont rauis voyant cette charité. Le tout peut reuenir à quatre ou cinq cens escus ; helas ! ce n'est qu'vn coup de dez en France, ou vne simple collation, et dans nos grands bois c'est le salut de quatre pauures familles, qui peut estre ne verroient iamais Dieu, si on ne leur prestoit ce secours.

CHAPITRE II.

De l'estat general de la Colonie Françoise et de la conuersion des Sauuages.

La paix, l'amour et la bonne intelligence regne parmy nos François. La foy s'estend et iette de profondes racines parmy les Sauuages ; ces quatre paroles suffiroient pour monstrer que nous viuons icy dans vn siecle d'or.

Ceux qui nous ont parlé des siecles dorés, ne les embellissoient pas des mines du Perou, mais d'vne innocence preferable aux richesses de l'vn et de l'autre hemisphere. Si bien que nous pouuons quasi dire que l'vsage du fer, rend les siecles d'or, et l'vsage de l'or fait les siecles de fer. Il est vray qu'on vit en ces contrées dans vne grande innocence ; la vertu y regne comme dans son empire, le vice qui la poursuit incessamment n'y paroît qu'en cachette et à la derobée, ne se produisant iamais sans confusion. Les principaux habitans de ce nouueau monde, desireux de conseruer cette benediction du Ciel, se sont rangés sous les drapeaux de la saincte Vierge, à l'honneur de laquelle ils entendent tous les Samedis la saincte Messe, frequentent souuent les Sacremens de vie, prestent l'oreille aux discours qu'on leur fait des grandeurs de cette Princesse et du bon-heur de la paix et de l'vnion qui les allie ça bas en terre, pour les rendre vne mesme chose auec Dieu dedans les Cieux ; cette deuotion a banny les inimitiés et les froideurs, elle a introduit de bons discours, au lieu des paroles trop libertines, elle a fait reuiure la coustume de prier Dieu publiquement soir et matin dans les familles, elle a donné des affections de la pureté à quelques personnes dans le mariage, iusques à presenter leurs vœux par mutuel accord, à l'integrité de la saincte Vierge et les renouueller de temps en temps, pour receuoir plus sainctement son fils bien aymé dedans leurs cœurs. L'année passée les chenilles, les sauterelles et les autres vermines, mangeant tout ce qui sortoit de la terre, on fit quelques processions et quelques prieres publiques pour cet effet, chose estrange, le iour suiuant ces bestioles moururent et disparurent en telle sorte, que telle personne a recueilly plus de trente poinçons de froment, n'en esperant pas dix boisseaux.

Au reste nous viuons icy fort contens

et fort satisfaits ; les François sont en bonne santé, l'air du pays leur est bon, aussi est-il pur et sain ; la terre commence à leur donner des grains abondamment ; les guerres, les procez, les debats et les querelles ne l'empestent point, en vn mot, le chemin du Ciel semble plus court et plus asseuré de nos grands bois, que de vos grandes villes. Il est vray que nous ne pensons point estre seuls dans vn pays estranger, aussi n'y sommes nous pas, puis que nous n'auons tous qu'vn mesme Prince et qu'vn mesme Roy, que nous aymons et que nous honorons vniquement ; nous fismes l'an passé des feux de resiouyssance pour la naissance de Monseigneur le Dauphin, nous priasmes Dieu par vne procession solemnelle, de rendre cette enfant semblable à son pere ; nostre ioye et nostre affection, ne s'est pas contenuës dans les limites d'vne année, Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouuerneur la voulant prolonger, a fait representer cette année vne Tragicomedie en l'honneur de ce Prince nouueau né. Ie n'aurois pas creu qu'on eust peu trouuer vn si gentil appareil et de si bons acteurs à Kebec ; le sieur Martial Piraubé, qui conduisoit cette action et qui en representoit le premier personnage, reussit auec excellence ; mais afin que nos Sauuages en peussent retirer quelque vtilité, Monsieur le Gouuerneur doüé d'vn zele et d'vne prudence non commune, nous inuita d'y mesler quelque chose qui leur pût donner dans la veuë et frapper leurs oreilles. Nous fismes poursuiure l'âme d'vn infidelle par deux demons, qui enfin la precipiterent dans vn enfer qui vomissoit des flammes ; les resistances, les cris et les hurlemens de cette âme et de ces demons, qui parloient en langue Algonquine, donnerent si auant dans le cœur de quelques vns, qu'vn Sauuage nous dit à deux iours de là, qu'il auoit esté fort espouuanté la nuict par vn songe tres-affreux : Ie voyois, disoit-il, vn gouffre horrible, d'où sortoient des flammes et des demons ; il me sembloit qu'ils me vouloient perdre, ce qui me donna bien de la terreur. Bref ce pauure peuple se vient rendre à Iesus-Christ de iour en iour ; le secours qu'on leur donne pour defricher et pour cultiuer la terre les encourage si fort, que c'est vne benediction de les voir prier et trauailler en son temps.

Les bons exemples des principaux de cette colonie les gagnent puissamment. Monsieur nostre Gouuerneur approche par fois de la saincte table auec eux ; il les honore de sa presence, les venant visiter à S. Ioseph. Ayant appris que ces bons Neophytes deuoient communier le iour de feste de nostre Pere et Patriarche S. Ignace, il vint faire ses deuotions auec eux en nostre Chapelle de S. Ioseph ; Madame de la Peltrie s'y trouua en mesme temps, pour estre marraine de quelques enfans qu'on deuoit baptiser : ne faisoit-il pas beau voir ces personnes de merite et de qualité meslées parmy des Sauuages approcher tous ensemble de Iesus-Christ ? Cette innocence nous fait un siecle d'or.

Il y a quelque temps que nous disions aux Sauuages que des personnes de condition auoient desiré d'estre recommandées à leurs prieres quand ils communieroient, que la Royne mesme auoit souhaitté qu'ils priassent Dieu pour son Dauphin, comme ie l'ay appris de bonne part ; cela les estonne et les console, et donne vne apprehension de la grandeur de Dieu et vne estime des prieres, voyans que des personnes si releuées en font tant d'estat ; leur disant que cette bonne Princesse auoit fait quelque aumosne pour les secourir, que d'autres Dames ou femmes de Capitaines faisoient le mesme, qu'on prioit Dieu pour eux par toute la France, ils admiroient la bonté et la noblesse du christianisme, qui abbaisse les choses grandes et releue les plus basses. Quelques vns d'eux me dirent que tous les iours ils ne manquoient pas de prier pour les personnes qui les assistoient, me nommant fort bien ceux qui ont estably quelque secours solide, pour les tirer de leurs grandes miseres. Les Chapitres suyuans donneront de la consolation à ceux qui ont cooperé au sang de Iesus-Christ, dont la vertu paroît auec estonnement en ces pauures barbares.

CHAPITRE III.

Les Sauuages se rassemblent à sainct Ioseph apres la maladie, elisent quelques Capitaines, et font paroistre leur zele pour la foy.

I'ay veu quelquefois des pigeons effarez battus d'vn faucon ; ces pauures oyseaux voloient qui deçà qui delà à l'entour de leur colombier sans y entrer, puis leur ennemy venant à disparoistre ils venoient fondre tout à coup dans leur petite maison : voilà iustement l'idée du pitoyable estat auquel se trouuoient l'an passé nos Sauuages ; la maladie les poursuiuoit comme à tire d'aisle, ils tournoient à l'entour de la maison S. Ioseph, passoient et repassoient dans leurs petites gondoles et canots, et voyant encor l'ombre du Vautour qui les chassoit, ils s'enfuyoient derechef ; mais enfin ce fleau venant à cesser, ils se sont venus rejetter dans la demeure qu'ils ont choisie, *Et Deus fecit cum tentatione prouentum,* Dieu leur a donné plus de courage qu'auparauant. Au temps qu'ils se rassembloient le R. P. Vimont nostre Superieur, montant aux trois Riuieres en rencontra quelques vns en chemin, desquels il m'escriuit en ces termes. Nous arriuasmes hier sur le midy chez Monsieur de la Poterie ; nous n'en pourrons partir que ce iourd'huy presque à mesme heure, pource que nos matelots ont laissé eschouer nostre chalouppe trop haut ; ie n'ai peu trouuer de canot pour gaigner le deuant, car il n'y en a icy que deux, dont l'vn s'en va à S. Ioseph, l'autre doit seruir à trente Sauuages ou enuiron, que ie rencontray icy hier au soir. Ie les fis prier Dieu et les enseignay le mieux que ie peus ; ils me forcerent de chanter Irinitik (c'est un Cantique composé en leur langue), Dieu sçait comme ie m'en acquitai, ie passay pourtant iusques au bout auec les Litanies ; ie leur exposay comme vostre Reuerence et moy, leur auions procuré la Gribane, pour mener leur petit bagage à S. Ioseph, et que Monsieur le Gouuerneur leur accordoit cette faueur pour les obliger à défricher la terre ; ils s'y tesmoignerent fort portez. Apres que i'eus parlé, ils me dirent d'eux mesmes qu'ils estoient parens du Capitaine de l'Isle ; mais cependant qu'ils ne l'aymoient pas, pource qu'ils sçauoient bien qu'il ne se montroit affectionné à la culture de la terre et à l'instruction qu'en apparence. Prenant congé d'eux ie les asseuray que ie presserois mon voyage, pour les venir prendre au retour et me faire leur Capitaine iusques à S. Ioseph ; i'ai veu quelques vieilles femmes infirmes et quelques enfans, qui pourront augmenter l'occupation des meres Hospitalieres et des meres Vrsulines. Ie desire auec passion de retourner bien viste et de contribuer quelque chose à l'arrest de ces pauures Sauuages. I'oubliois vn mot qui me consola bien fort, ils adiousterent à leur harangue, qu'ils n'auoient point d'esprit pour retenir ce qu'on leur enseignoit, pource qu'ils n'estoient point baptisez, et qu'ils sçauoient bien que le baptesme ayde à bien comprendre et à bien retenir, et que s'ils estoient baptisez ils auroient plus de force et plus d'esprit, pour apprendre les choses de la foy et pour faire comme les François. Ie vous prie saluer de ma part V. Ces bonnes gens et plusieurs autres de diuers endroits se sont enfin rassemblez à S. Ioseph, où ils ont fait ce que ie vay vous dire. Tous les Chrestiens qui sont les principaux d'entre eux firent vn complot, sans nous en rien dire, d'assembler les Sauuages pour les induire fortement à croire ; que si quelqu'vn se montroit formellement ennemy de la foy, ils prirent resolution de le chasser de la bourgade qu'ils commencent. Nous ayant donné aduis de leur dessein, nous iugeasmes qu'il les falloit laisser faire, et que cette action si extraordinaire aux Sauuages, qui ne se contredisent quasi iamais, s'estimans tous aussi grands seigneurs les vns que les autres, pouuoit prouenir de l'esprit de Dieu. L'assemblée faite trois Chrestiens haranguerent ; le premier fut Estienne Pigarouik, iadis fameux sorcier parmy

eux ; il aigrit vn petit les esprits de quelques payens par sa ferueur, car apres auoir tesmoigné qu'il ne craignoit point la mort, qu'il tiendroit à faueur qu'on le massacrast pour la foy, il dit qu'il falloit bannir le diable de leur nouuelle residence, et que les mescreans le retenoient auec eux, notamment ceux qui vouloient auoir deux femmes, et par consequent qu'il falloit ou croire ou se separer, et que ceux qui auoient du courage deuoient dire franchement leurs pensées sur ce sujet.

Apres celuy-cy Noel Negabamat parla, mais plus moderement. L'experience, fit il, nous apprend que Monsieur le Gouuerneur, que les Peres et tous les François nous ayment : vous voyez qu'ils ne secourent pas seulement ceux qui sont baptisez, ils nous aydent tous à cultiuer la terre et à nous loger, ils nous soulagent en nos maladies, ils subuiennent à nos disettes sans nous rien demander, ny sans attendre de nous aucune recompense ; vous approuuez tous ces bonnes actions, vous dites tous, cela est bien, ces gens là nous ayment ; mais sçachez que si ce qu'ils font est bon, ce qu'ils enseignent est encore meilleur : ils ne disent pas qu'ils iront tous seuls au Ciel, ils disent que nous sommes tous freres, que nous n'auons qu'vn mesme Pere, que les plaisirs de l'autre vie sont aussi-bien pour nous que pour eux ; vous sçauez ce qu'ils enseignent, vous les escoutez tous les iours. Il me semble que nous deurions nous vnir tous d'vne mesme creance, puis que nous voulons nous rassembler dans vne mesme bourgade.

Iean Baptiste Etinechkadat, qui est Capitaine d'extraction, parla le dernier. Vous sçauez, dit-il, que ie ne suis pas grand discoureur, que ma langue tient mon palais et qu'à peine ma bouche est elle percée ; ie suis desia âgé, ie commence à penser plus qu'à parler : or ie vous asseure que i'ay bien consideré la Foy deuant que de l'embrasser, ie ne me suis pas rendu à la premiere semonce, mais i'en suis maintenant si satisfait que plus ie la considere, et plus ie l'ayme, et par consequent si vous auez quelque creance en moy ne craignez point de l'embrasser ; ie croy que l'vnique moyen de ressusciter vostre nation qui se va perdre c'est de vous rassembler tous et de croire en Dieu, non par feintise, mais du fond du cœur ; et comme il est bon et qu'il peut tout, il nous fera reuiure et nous conseruera. Voila ce que dirent nos Chrestiens en ceste premiere assemblée qui se fit la nuict, en laquelle nous ne nous trouuasmes point non plus qu'aux autres suiuantes : nos Neophytes ou plustost nostre Seigneur conduisoit toute cette affaire.

Vn payen seul, homme arrogant, mais qui l'a autrefois esté dauantage, prit la parole apres ces trois harangues. Ie voy bien, dit-il, qu'on nous veut chasser, il est vray qu'on ne s'attaque pas si directement à moy qu'à vn tel, qui est mon parent ; mais il faut qu'on sçache qu'on ne le peut heurter sans me choquer. On crie qu'il ayme deux femmes, n'auons nous pas ceste liberté depuis vn long temps d'en prendre tant que nous voudrons ? Si on pense nous faire sortir de force, il faut iouër à qui l'emportera, celuy qui perdra la partie cedera. Nous escoutons tous les iours les Peres, nous n'improuuons pas ce qu'ils disent ; mais nous ne croyons pas pouuoir retenir ce qu'ils enseignent, ny garder ce qu'ils recommandent ; il ne se faut pas haster, les forces viennent auec l'âge. I'ay eu de grands degousts de ce qu'ils preschent, ie me suis autrefois mocqué d'eux, ie les ay querellez et menacé, ie n'auois que la bouche en ce temps-là ; maintenant ie commence à auoir des oreilles, si elles ne sont pas encore si bien percées que les vostres, ce qu'on dit ne laisse pas d'y entrer. Pour moy si i'estois parent des François comme vous qui auez receu leur creance, ie ne voudrois pas pourtant offenser mes compatriotes. La conclusion fut qu'on penseroit à cette affaire. Nos Chrestiens ne quitterent pas leur poincte, ils nous vindrent prier d'agir secrettement auec Monsieur le Gouuerneur, afin qu'il les portast à créer quelques Chefs pour les conduire dans leurs petites affaires,

iugeans bien que le petit nombre des Chefs estant gagné, tout le reste suiuroit aisement apres. Monsieur le Gouuerneur qui ne laisse escouler aucune occasion d'amplifier la Foy et le Royaume de Iesus-Christ, fit appeler les principaux, et apres les auoir loüez, les vns d'auoir receu le sainct Baptesme, les autres de se disposer à le receuoir, apres les auoir exhortez à tenir ferme dans la resolution qu'ils ont prise et qu'ils ont desia mise en practique de cultiuer la terre et de s'arrester, apres auoir recommandé aux Chrestiens la constance en leurs mariages, il leur fit entendre qu'il seroit à propos qu'ils eslussent quelques chefs pour les gouuerner, et que si les femmes et la ieunesse viuoient dans l'independance, que ce n'estoit pas le moyen de se conseruer, ils promirent tous de s'assembler à S. Ioseph sur ce subjet.

A trois iours de là ils nous vindrent trouuer en nostre maison, et nous demanderent comme ils procederoient en ceste affaire ; leur ayant expliqué comme cela se pourroit faire par bulletins secrets, ils conclurent tout sur l'heure qu'il falloit qu'ils entrassent l'vn apres l'autre en la chambre de l'vn de nous pour nommer au Pere qui seroit là trois des principaux qu'ils iugeroient plus propres pour commander ; cela se fit sur l'heure, le Pere escriuit leurs voix secretement, puis il leur declara tout haut combien chacun d'eux auoit de suffrages, sans nommer ceux qui les auoient donnez ; les Chrestiens l'emporterent par dessus les Payens. Iean Baptiste Etinechkadat n'entra point dans l'eslection ; car estant Capitaine d'extraction, chacun luy donna le premier rang ; vn seul Payen approcha du nombre des voix qu'eurent les Chrestiens.

L'election faite, ils se regardoient l'vn l'autre bien estonnez, n'ayans iamais procedé en ceste façon ; pas vn ne prenoit la parole. Enfin un Chrestien, estropiat d'vne iambe, qui s'estoit trouué auec les autres, s'escria : A quoy pensons nous? pourquoy personne ne parle-il ? voyla vostre ouurage, c'est nous qui venons de conclure qu'il faut que tels et tels commandent, ou plustost c'est Dieu qui l'a ainsi ordonné, il a conduit nos voix et nos suffrages, il ne reste plus qu'à obeyr. Puis se tournant vers nous : Ie voy bien, chacun regarde son compagnon à qui commencera de parler : mes Peres, nous dit-il, permettez nous de nous retirer en quelque endroit hors de vostre maison, afin que nous puissions nous consulter les vns et les autres, sur ce que nous venons de faire, et qu'vn chacun dise librement ce qu'il en pense. On les congedia sur le champ ; eux s'étans assemblez en l'vne de leurs cabanes, à part, ce boiteux poussé comme ie croy, de l'esprit de Dieu, parla d'vne si grande ferueur des grandeurs de la Foy et sur tout des biens de l'obeissance, qu'il les étonna tous. Ils parlementerent entr'eux et conclurent : Premierement que ce pauure boiteux, qui parloit si bien de Dieu, seroit Capitaine des prieres, qu'il seroit escouté, qu'il apprendroit de nous tout ce qu'il pourroit des veritez de nostre creance pour leur expliquer, et que chacun se disposeroit à la receuoir.

Secondement ils en destinerent deux, qui tiendroient la ieunesse dans leur deuoir, l'vn estoit Chestien et l'autre encore Payen.

En troisieme lieu ils conclurent, que les trois qui auoient eu plus de voix determineroient de leurs affaires, auec Iean Baptiste des-ia Capitaine, et que ces noueaux Magistrats ne seroient qu'vn an en charge, leur terme expiré qu'on procederoit à vne nouuelle eslection.

En quatriesme lieu, ils confirmerent la resolution qu'ils auoient prise de cultiuer la terre. Cela faict ils allerent trouuer Monsieur le Gouuerneur pour luy rendre raison de leur procedé, et pour le supplier d'authoriser ceux qu'ils auoient eslus, il leur promit de les maintenir, et comme il fait rendre obeyssance à chaque pere de famille dans sa maison, qu'il tiendra la main s'ils l'en requierent, que leurs compatriottes obeyssent à ce qu'ils ont conclud par entr'eux. Quand tout fut arresté, la ieunesse passant l'arquebuse sur l'espaule à l'entour de la cabane où les Capitaines auoient esté

esleus, fit vne gentille salue pour les honorer.

Le lendemain l'vn de nous interrogeant vn Payen assez esloigné de la foy, s'il ne pensoit point à se faire instruire : N'auez vous pas, dit-il, ouy ces coups d'arquebuses qu'on tira hier au soir? ce bruit vous asseuroit de la volonté que i'ai de croire en Dieu : car nous conclumes tous qu'il falloit vous escouter, et embrasser vos façons de faire.

Comme tout cecy s'estoit passé seulement entre les hommes, ils resolurent d'assembler les femmes pour les presser de se faire instruire et de receuoir le sainct Baptesme. On les fit donc venir, et les ieunes gens aussi ; le bon fut qu'on les prescha si bien, que le iour suiuant vne partie de ces pauures femmes, rencontrant le Pere de Quen, luy dirent : Où est vn tel Pere? nous le venons prier de nous baptiser ; hier les hommes nous appelerent en Conseil, c'est la premiere fois que iamais les femmes y sont entrées ; mais ils nous traicterent si rudement que nous en estions toutes estonnées. C'est vous autres, nous disoient-ils, qui estes causes de tous nos malheurs, c'est vous qui retenez les demons parmy nous : vous ne pressez point pour estre baptisées, il ne se faut pas contenter de demander vne seule fois cette faueur aux Peres, il les faut importuner ; vous estes paresseuses d'aller aux prieres, quand vous passez deuant la croix, vous ne la salués point, vous voulez estre independantes : or sçachez que vous obeïrez à vos maris, et vous ieunesse vous obeïrez à vos parents et à nos Capitaines, et si quelqu'vn y manque nous auons conclud qu'on ne luy donneroit point à manger. Voila vne partie du sermon de ces nouueaux Predicateurs, lesquels à mon aduis sont d'autant plus estonnans qu'ils sont nouueaux et tres-esloignez des façons d'agir des Sauuages. Ie croy bien qu'ils n'entreront pas tout d'vn coup dans cette grande sousmission qu'ils se promettent ; mais il en sera de cet article comme des autres, ils l'embrasseront petit à petit. Vne ieune femme vn peu apres ces eslections, s'en estant fuye dans le bois, ne voulant pas obeyr à son mary, les Capitaines la firent chercher et nous vindrent demander si l'ayant trouuée il ne seroit pas bon de l'enchainer par vn pied et si ce seroit assez de la faire ieuner quatre iours et quatre nuicts sans manger, pour penitence de sa faute.

Il arriua au mesme temps vn traict d'edification. Deux femmes aveugles, ayans ouy dire qu'il falloit honorer la croix qui estoit entre leurs cabanes et la Chapelle, la cherchoient auec leurs bastons quand elles venoient à la Messe, et comme elle est plantée dans vne palissade de pieux, elles passoient leurs bâtons sur ces pieux, se doutant bien que cette croix estant plus haute, elles la rencontreroient ; quelques vns de nos François les voyans si attentiues à chercher, s'arresterent pour veoir ce qu'elles vouloient faire. Apres auoir bien suyui la pallisade, enfin elles rencontrerent la croix, et toutes deux luy firent vne grande reuerence ; cela fit rire nos François, qui ne laisserent pas d'estre bien edifiez de la simplicité de ces bonnes gens.

En suite de toutes ces conclusions, ils se mirent à trauailler à leurs deserts ; de verité ie croy que leurs Anges se réiouyssoient bien fort, les voyant si feruens dans vne occupation si innocente et si vtile, pour le bien de leurs corps et de leurs âmes. Nostre Reuerend Pere Superieur, qui auoit passé l'Hyuer à Kebec, voulut iouyr de cette consolation, il s'en vint demeurer à S. Ioseph et fit merueille pour les secourir. Nous sommes extremement obligez à V. R. de nous auoir enuoyé vn homme si prudent, si charitable et si zelé pour le salut des pauures Sauuages. Nonobstant les diuertissemens de sa charge, il a tellement aduancé en la cognoissance de la langue qu'il se faict desia entendre, expliquant le catechisme auec fruict ; il s'en alloit luy mesme auec nos hommes secourir ces bons Neophytes, leur donnant par fois à manger à la fin de leur trauail, leur procurant du bled d'Inde pour semer. Ie vous laisse à penser si ces pauures Sauuages estoient consolez, voyans ces grands actes de charité.

Quelques François, voulant participer à ce bon œuvre, donnerent aussi quelques iournées de leurs hommes pour aduancer cet ouurage, et ayder ces pauures gens à semer leurs bleds ; la graine de charité, produit des fruicts de gloire.

A mesme temps qu'on trauailloit ça bas auec ferueur, quelques Algonquains de l'Isle faisoient le mesme aux trois riuieres, le desert qu'ils ont fait, est l'vne des plus fortes chaisnes qui les puissent arrester. Ils auoient donné parole à N. R. P. Superieur qui les alla visiter, de se faire instruire et de cultiuer la terre, ie croy qu'ils la garderont, si la crainte de leurs ennemis ne les faict quitter prise. Le Pere Iacques Buteux et le Pere Charles Raimbault qui trauaillent en cette residence, les gaignent fortement à nostre Seigneur.

Quand nos Sauuages eurent ensemencé leurs champs, ils nous dirent qu'ils auoient dessein de descendre à Tadoussac, en partie pour aller en marchandise aux peuples du Saguene, mais principalement pour inuiter le Capitaine de Tadoussac et ses gens, d'embrasser la foy et de venir demeurer aupres d'eux, et pource qu'en telles occasions les presens parlent plus que la bouche, ils amasserent quantité de porcelaine pour presenter à ce Capitaine ; nous y contribuasmes quelque chose de nostre part. Ils nous dirent encore que si ceux de Tadoussac se rangoient auec eux, qu'ils iroient inuiter les autres nations plus esloignées à faire le mesme, afin, adioustoient-ils, que nous n'ayons tous qu'vn Dieu et qu'vne façon de faire. Nos paroles, disoient les Chrestiens, ne seront point nouuelles ; car le bruit de nostre creance se respand desia partout. Ha ! qu'il est vray que, *Deus noster ignis consumens est*, que Dieu est vn feu consommant, et que *Nemo est qui se abscondat à calore eius*, qu'il n'y a marbre qu'il n'echauffe. Eussay-ie iamais creu que des Barbares nés dans la cruauté, nourris de chair humaine, fussent deuenus Predicateurs de Iesus-Christ ? Ie puis asseurer que ie ne sçache personne qui leur ayt donné ces pensées, d'aller inuiter les autres nations de croire en Dieu, c'est vn pur ouurage du sainct Esprit, et afin qu'on voye que c'est l'esprit *Qui continet omnia et replet orbem terrarum scientiam habens vocis*, voici ce qu'il a fait dire aux Sauuages des Trois Riuieres. Quelques canots d'Attikamegues (ce sont peuples qui habitent ordinairement au dessus du fleuve des trois Riuieres) estans descendus vers nos François, les Algonquins les inuiterent de venir demeurer auec eux pour auoir la connoissance de Dieu, leur disant mille biens du secours que nous leur rendons selon nostre petit pouuoir. Ces noueaux hostes ne repartirent rien à cela ; mais s'en allans trouuer le Pere Buteux, ils luy tesmoignerent qu'ils auoient vn grand desir d'estre instruicts et de cultiuer la terre, non pas auec les Algonquins, à raison qu'ils estoient differens d'humeur et de langue. Le Pere leur demanda s'ils ne voudroient pas bien choisir vne place, vne iournée de chemin ou enuiron, dans le fleuue Metaberdtin, que nous appelons les Trois Riuieres, et que là deux Peres de nostre Compagnie les iroient instruire : Helas ! firent-ils, c'est bien ce que nous souhaiterions. Voicy les propres termes de la lettre du Pere Buteux, qui nous rescriuit ces bonnes nouuelles : Asseure toy, me dit le Capitaine de cette nation, que ie feray ce que ie pourray enuers mes gens, afin que cela se fasse ; tu en sçauras des nouuelles deuant l'Automne, afin qu'on se puisse disposer pour deserter au Printemps ; prend courage, moy et mon oncle que voila parlerons fortement de cette affaire. Cet oncle dont il parloit et qui estoit là present, est vn bon vieillard que ie baptisay l'an passé, et que le sieur Marsolet nomma Nicolas. Ie luy auois dit qu'il taschast de se venir confesser au Printemps, il n'y a pas manqué, il a rompu expres le dessein qu'il auoit d'aller plus haut ; cet homme est fort affectionné à la saincte Foy, ce qui luy donne vne grande confiance en Dieu, dont en voicy vn effect qu'il me raconta : Lorsque ie le voulois congedier, apres s'estre confessé : Attend encor vn petit, me dit-il, ie te veux dire ce que m'a fait nostre Pere, c'est ainsi qu'il

appeloit Dieu : les neiges n'ont pas esté bonnes cette année, ce qui a esté cause qu'à la fin de l'Hyuer ie me suis trouué vne fois bien en peine, ie n'auois rien à manger et ie n'esperois pas d'en trouuer auec mes iambes desia vieilles, veu que de meilleurs chasseurs que moy perdoient courage, ie m'adressay pour lors, comme ie fay en toutes mes necessités, à nostre Pere, et luy dis i'espere en toy, tu es le maistre de tout, ayde nous ; fais ce qu'il te plaira : quelque temps apres ma priere, ie rencontray inopinement deux Orignaux, dont i'en tuay vn sur le champ, et donnay charge à de ieunes gens d'aller tuer l'autre, ce qu'ils firent ; ainsi i'espere que celuy qui est bon me logera au ciel auec luy. Ie puis dire en verité que le P. Raimbault et moy, voyans comme ce bon homme s'estoit si bien conserué dans les forets et parmy des Barbares, n'ayant eu que fort peu d'instruction, admirasmes la bonté de Dieu. Le sainct Esprit est vn grand maistre.

Nos Algonquins sont allez en traicte vers vne nation qui se nomme les Ytak-d'amivek ; ceux-cy traictent auec d'autres qui viennent du Nord, et qui s'appellent Papiragad'ek ; ils ont vn rendez-vous, où ils s'assemblent au mois d'Aoust. Il fait si froid au pays de ceux-cy que les arbres ne viennent pas à iuste grandeur, pour donner de l'escorce suffisante pour leur faire des canots, qu'ils acheptent des autres peuples. I'espere que la Foy sera portée dans ces nations, qu'on pourra attirer et arrester ça-bas auec le temps. Ce sont les paroles du Pere, Dieu le veuille exaucer.

I'ay desia dit, qu'vne piece de cent escus est capable d'arrester et de conuertir toute vne famille, par vne petite maisonnette qu'on luy dresse, partie à la Françoise, partie à la façon des Sauuages : pleust à Dieu que la superfluité des bastimens de France, fust conuertie en ces petits edifices, et que la deuotion d'arrester et fixer ces pauures peuples, entrast dans le cœur des puissans du monde. Qui reduit vne famille conuertit tous ses descendans, et fait vn petit peuple Chrestien.

CHAPITRE IV.

Des Sauuages baptisés, et des bonnes actions de cette nouuelle Eglise.

Nous auons baptisé cette année enuiron douze cens Sauuages, tant aux Hurons qu'icy bas, ceux qui ont receu ce Sacrement és residences de Kebec, de S. Ioseph, et des Trois Riuieres, sont la pluspart personnes adultes, qui ont embrassé la Foy de Iesus-Christ, dans vne bonne santé, apres vne suffisante instruction qu'on leur a donnée ; ils viuent maintenant dans vne ioye et dans vne innocence tres-aymable. Ie ne m'arresteray pas à descrire les particularités de leurs baptesmes, ie me contenteray de coucher quelques vnes de leurs bonnes actions et des bons sentimens que Dieu leur donne. C'est maintenant qu'on peut dire que, *Samaria recipit Verbum Dei*, qu'il n'y a point de barbarie à l'épreuue des bontés de Dieu ; les âmes sainctes qui ont arrousé ces nouuelles plantes de leurs larmes, et qui les ont fait germer et pousser par leurs sainctes prieres et par leurs secours charitables, gousteront auec plaisir ces fruicts du sang de Iesus-Christ, que ie leur presente de tout mon cœur.

Nous auons donc en la residence de sainct Ioseph, vne nouuelle Eglise de Sauuages, qui se rassemblent petit à petit en ce lieu là, tant pour estre instruicts, que pour cultiuer la terre. Nous en auons vn autre aux Trois Riuieres, qui pour estre plus ieune n'a pas encor tant de force. Les principaux Sauuages d'icy-bas sont desia Chrestiens, les autres aspirent à cette faueur ; c'est vne consolation bien douce de voir la candeur de ces nouueaux enfans de Dieu.

Premierement il n'y a nulle difficulté de porter ces bons Neophytes à frequenter les Sacremens les iours qu'on desire qu'ils s'en approchent, vn Pere s'en va la veille par les cabanes, ou bien leur dit aux prieres et à l'instruction qu'on leur fait tous les soirs en la Chapelle où

ils s'assemblent : Demain ne manqués pas de vous venir confesser, et ceux à qui on accordera la saincte Communion la receuront auec reuerence. *Ho !* répondent-ils. Cela fait tenez vous prests si vous voulez dés quatre heures du matin ; car vous ne manquerez pas de voir des Sauuages à vostre porte, tous prests de se confesser. Cette obeyssance est elle pas bien aymable ?

Comme on leur recommande de ne laisser croupir dans leur cœur aucune offense qu'ils iugent tant soit peu griesue, i'en ay veu s'en venir dés le point du iour en nostre maison, et dire à l'vn de nous : Mon cœur est meschant, i'ay faché Dieu, i'ay fait telle offense, disant tout haut leur peché, par exemple, i'ay fait vn festin à tout manger, le Diable m'a trompé, ie me viens confesser, ie n'auray point de repos que ie n'aye vomy la malice de mon âme. S'estans confessez ils s'en vont soulagez, se croyans purifiez dans le sang de Iesus-Christ qui leur est appliqué par ce Sacrement, dont ils conçoiuent fort bien la vertu.

Il y en a qui ne manquent point de se confesser tous les huict iours, et de se communier autant de fois qu'on leur permet, car ils ne le font point sans congé.

I'ay desia remarqué aux Relations precedentes, que plusieurs quittent leur ieu, ou leur disner, ou leur souper, c'est à dire leur manger, quand on les appelle aux prieres où à l'instruction qui se fait tous les iours vne fois ou deux à l'Eglise, quand ils ne sont point à la chasse.

Vn de nos François estant venu certain iour de grand matin à Sillery, et ayant ietté les yeux par les cabanes, vit encor les Sauuages tous endormis ; là dessus on sonne la premiere Messe, laquelle assez souuent se dit deuant que le Soleil se leue. En vn moment il vit la pluspart des Chrestiens debout, et en vn tour de main s'estans enueloppez de leurs couuertes qui leur seruent de robbes et de licts, ils s'en vindrent droit à la Chapelle en cet equipage sans mot dire ; ce bon homme qui les regardoit resta tout estonné, les ayant plustot veus en la Maison de Dieu qu'vn François ne se seroit habillé. La pluspart des Chrétiens sont ialoux d'entendre tous les iours la Messe, cet auantage qu'ils ont par dessus les Payens de pouuoir assister à ces mysteres sacrez les console fort.

Nous auons esté long-temps en doute si nous baptizerions les ieunes gens prests de se marier deuant qu'ils ayent pris party. L'experience nous fait veoir que la grace du Baptesme opere puissamment dans vn cœur. La loy qui deffend au Chrestien de s'allier d'vne infidelle est si bien receuë parmy ces bonnes gens, que si vn ieune homme Payen recherche vne fille Chrestienne, pour l'ordinaire il s'adressera à nous pour estre instruit, et pour receuoir le Baptesme deuant que parler à la fille, car il sçait bien qu'elle le mesprisera comme vn infidele, où si elle a quelque bonne inclination pour luy elle ne manquera pas de luy dire qu'elle ne se peut pas marier sans le consentement du Pere qui l'aura baptisée ou instruicte.

Nous viuons maintenant dans vne profonde paix, la Foy est respectée des Payens mesme, les nouueaux Chrestiens sont dans la ferueur ; il est vray que Dieu a esprouué ces pauures peuples par de grandes calamitez, mais comme la nuict retourne apres le iour, et l'Hyuer apres l'Esté, ie m'attend bien qu'il s'esleuera quelque tempeste apres ceste bonace. Ie me persuade quasi que ces bourrasques prouiendront des mariages faits à la façon des Chrestiens, les Sauuages sont depuis plusieurs siecles dans la possession d'vne pleine liberté brutale, changeans de femmes quand il leur plaist, n'en prenant qu'vne ou plusieurs, selon leur passion ; maintenant qu'ils se font Chrestiens, il faut qu'ils baissent le col sous le ioug d'vn mariage, qui peut-estre leur semblera vn iour bien rude. Il est vray qu'il ne s'est iamais trouué au monde d'alliances plus sainctes et plus parfaictes, et plus propres pour conseruer l'amitié, que celles des Chrestiens ; mais cela n'empesche pas que les mariés *tribulationem carnis habeant,* ne soient assez souuent troublés dans leurs mé-

nages, et que ce ne soit vne espece de martyre, d'estre lié inseparablement auec vn homme ou vne femme, qui aura plus d'âpreté qu'vn chardon, et moins de douceur qu'vne épine.

Or ce n'est pas que iusques à present nous ayons grand subiet de nous plaindre de nos Neophytes en ce point; au contraire, ie dirois volontiers que l'amour que se portent ceux que nous auons mariés en face de l'Eglise, apres la publication des bans, et le desir qu'ils ont de perseuerer iusques à leur mort dans cette amitié, est vn miracle de la Religion Chrestienne ; il est bien vray que deuant que de les baptiser, et par apres deuant que de les marier, nous leur faisons fortement apprehender les loix du mariage, leur faisant voir l'importance qu'il y a d'obeïr aux ordonnances de Dieu et de son Eglise, et la disgrace qu'ils encourroient de choquer l'authorité de Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouuerneur, lequel ne manqueroit pas de faire punir seuerement ceux qui rebuteroient leurs femmes pour en prendre d'autres.

Veritablement Dieu nous a fauorisés d'vn homme selon son cœur, tres zelé pour sa gloire et pour son seruice. Comme il voit l'importance qu'il y a d'authoriser ce Sacrement et de le rendre venerable parmy ces peuples, il desira qne la ceremonie de trois mariages que nous auons publiés à Sillery, se passât à Kebec, et voulut luy mesme faire vn magnifique festin à tous les conuiés aux nopces ; Madame de la Pelletrie et quelques autres Dames Françoises prirent charge d'accommoder les épousées, et pour les hommes on les fit richement vestir, portans les dons precieux que sa Maiesté fit l'an passé à quelques vns de nos Sauuages, les principaux de nos François les conduisirent auec honneur iusques à l'Eglise ; ayant receu le Sacrement de mariage, ils les menerent en vne sale, où ils furent tres-bien traictés. Les Sauuages voyant cet appareil estoient rauis, nos François bien edifiés, et les cieux prenoient plaisir à vne action qui se faisoit pour la gloire de celuy qui les a bastis. Quelques Montagnets et Algonquins, non conuiés aux nopces, regardoient ces ceremonies auec estonnement, et leurs femmes voyant les ieunes filles et femmes qu'on alloit marier, reuestuës des petites richesses du pays, dont ils font grande estime, se disoient l'vne à l'autre : On cognoist bien que ces épousées ne sont point orphelines, que leurs peres ne sont pas morts, elles ne seroient pas si braues si elles n'auoient de bons parens, loüant par cette admiration le soin qu'on a de ces nouuelles plantes du iardin de l'Eglise. I'entendy de mes oreilles ces paroles sortir de la bouche de quelques vns de nos François : Nous n'attendions pas cette benediction de nos iours, en vérité c'est vne consolation bien sensible, de voir vn Barbare esleué dans la liberté qu'ont les âmes sauuages, se captiuer doucement sous le ioug de Iesus-Christ nostre Sauueur.

L'un de ces mariés estoit Vincent Xauier, fils de deffunct François Xauier Nenaskvmate, ieune homme âgé d'enuiron vingt deux ans, se voyant priué de son pere et de sa belle mere, emportés de l'epidemie commune, nous vint dire qu'il auoit besoin du secours d'vne femme, qui luy fist ses raquettes et ses robes, bref qui prist garde à son mesnage : I'ay de l'affection, disoit-il, pour vne ieune fille, ie vous prie d'assembler mes parens, et de considerer si elle m'est propre, si vous iugés que ce soit mon bien ie l'espouseray, sinon ie suiuray vostre conseil. Ses parens et ses amis conclurent que ce party luy estoit sortable. Or comme l'Aduent approchoit, nous luy dismes qu'à la verité ils se pouuoient bien marier en ce sainct temps, mais que les plus sages Chrestiens ne le faisoient pas : Ouy, mais, disoit-il, le temps me presse d'aller à la chasse, vous me remettez à quarante iours d'icy, qui me fera mes raquettes? Priez-en vostre promise, luy dismes nous. Il se mit à rire : Ie me feray, répondit-il, gausser de moy : car ce n'est pas la coustume de nostre nation d'emploier les filles deuant leur mariage ; mais il n'importe, fit il, quoy que le terme que vous me donnez soit bien long, il vaut mieux attendre et se mettre en danger d'estre moqué que de

ne pas vous obeïr. Ce bon ieune homme attendit, et se comporta auec vne innocence vrayement Chrestienne pendant tout ce temps-là, se confessant fort souuent, pour se fortifier contre les embusches de sathan, qui ne dort pas en telles occasions.

Ie ne sçay si ce que ie vay dire, ne sera point trouué ridicule en vostre France ; mais il est icy et dans l'innocence et dans la bien-seance. Les Sauuages qui vont à l'entour de nos habitations, s'adressent à nous pour tous leurs petis negoces, comme feroient des enfans à leurs pères ; ils viennent par fois demander s'ils iront chasser en tel endroit, s'ils prendront medecine, s'ils feront suerie, s'ils danseront, s'ils se marieront ; les ieunes gens nous viennent trouuer en particulier et nous prient de leurs trouuer femme, ou de parler pour eux à celles qu'ils desirent épouser ; quelques femmes veufues et mesme encor quelques filles nous prient en secret de leurs trouuer mary, se confians plus en nous qu'à ceux de leur nation, et nous disent fort bien que nous agissions comme de nostre part, sans faire semblant qu'ils nous ont parlé ; le tout gist à se comporter en sorte dans ces offices de charité, qu'eux mesmes se lient et qu'ils concluent leurs affaires sans nous engager, sinon à les conduire dans les voyes des enfans de Dieu. Les Payens mesme qui ont quelque inclination à la Foy, se comportent ainsi enuers nous.

Il y a quelque temps qu'vn ieune Sauuage non encor baptisé, nous fit demander par quelques vns de ses parens Chrestiens, si nous trouuerions bon qu'il se mariât à vne fille qu'il nommoit. Or comme ny l'vn ny l'autre n'estoient pas Chrestiens, nous respondismes que nous n'entrions point dans ces cognoissances, et que nous ne nous meslions point des mariages, sinon pour prendre garde qu'ils se traictent à la façon des Chrestiens quand on est baptisé ; ce ieune homme ne passa pas outre. L'ayant rencontré à quelques iours delà, ie lui demanday s'il n'estoit point marié : Ie n'ay garde, fit-il, de me marier sans vostre consentement, vous estes mon pere, c'est à vous non seulement de me dire si vous trouués bon que ie me marie, mais encor de m'assigner le iour que ie le dois faire. Ouy, mais luy dy-ie, vous n'estes pas Chrestien ? Ie ne le suis pas encor, repartit-il, mais i'ay grande enuie de l'estre, et celle que ie recherche a la mesme volonté, c'est pourquoy ie vous supplie de nous baptiser tous deux deuant nostre mariage ; nous attendrons tant qu'il vous plaira, si nous ne sommes pas encor assez instruicts. Les âmes sainctes, qui prient pour la conuersion de ces peuples et qui se voient exaucées, pourront elles ouïr parler de cette candeur sans que leurs cœurs s'amollissent ou se fondent dans le cœur de Dieu ? Comme nous voyons que nostre Seigneur va benissant les mariages de ces bons Neophytes, nous baptisasmes ces deux ieunes gens, bien instruicts, et puis les mariasmes en face de l'Eglise. Nous auons fait plusieurs autres mariages, ils sont tous par la grace de nostre Seigneur dans vne bonne resolution de ne se point quitter iusques à la mort, excepté vn ou deux, qui commencent à nous donner de la peine.

Quand il arriue quelque different entr'eux, il nous viennent trouuer, ou nous en font donner aduis, vne femme Chrestienne apprenant qu'on faisoit ie ne sçay quels ieux ou recreations publiques dans vne cabane, s'y voulut trouuer, son mary tesmoigna qu'il ne l'aggreoit pas ; elle ne laissa pas d'y aller contre sa volonté. Estant de retour, son mary luy dit : Si ie n'estois pas Chrestien, ie vous dirois que si vous n'auez point d'affection pour moy, que vous cherchassiez vn autre mary à qui vous rendissiez plus d'obeïssance ; mais ayant promis à Dieu de ne vous point quitter iusques à la mort, ie ne sçaurois vous tenir ce language, quoy que vous m'offensiés. Cette pauure femme luy demanda pardon tout sur l'heure, et dès le matin du iour suiuant, elle s'en vint trouuer le Pere qui l'a baptisée, et luy dit : Mon Pere, i'ay faché Dieu, ie n'ay pas obey à mon mary, i'en ay le cœur tout triste, ie voudrois bien m'en confesser. Cette candeur est rauisante. C'est assez pour ce Chapitre, passons à quel-

ques autres actions de ces bons Neophytes.

CHAPITRE V.

Continuation du mesme discours.

Vn ieune Sauuage malade, ayant esté abandonné de ses gens enuiron dix lieuës au dessus de la residence S. Ioseph, le Pere de Quen, qui a grandement trauaillé toute cette année en cette residence, prit vn François auec soy et s'en alla chercher ce pauure malade, l'ayant trouué auec bien de la peine, le fit amener à l'Hospital, où ce pauure garçon fut si bien assisté, qu'il en guerit. La charité fait des miracles, elle change les Sauuages en enfans de Dieu. Ce ieune Sauuage, voyant vn si grand amour en son endroit, se fait instruire, presse qu'on le baptise, on en fait quelque difficulté, pource qu'estant prest à se marier, on craignoit qu'il ne s'alliast de quelque infidele, s'il ne pouuoit trouuer de fille Chrestienne ; il promet de garder toutes les loix de Dieu et de son Eglise, tant qu'il lui sera possible, mais il le promet de si bonne grace et d'vn si-bon cœur, qu'on le baptise. La grace a de puissans effects : depuis ce temps-là ce ieune homme ne s'est iamais dementi de sa parole, il n'a pas la seule pensée d'epouser vne infidele ; il est si ennemy des dissolutions de la ieunesse, qu'vn certain iour quelques Sauuages estans arriués du pays des Algonquins, il nous vint dire en secret, et sur le soir : Ie vous supplie de me donner le couuert cette nuict et les autres suiuantes, tant que ces ieunes gens seront parmy nous, pource que ie serois obligé par bienseance de les accompagner, et comme ils ne sont pas baptisez, ils pourront faire quelque chose que Dieu hayt, et moy ie ne sçaurois plus l'offenser, car c'est tout de bon que ie croy, et que ie luy ay dit que ie luy obeyrois.

Vn autre ieune homme nous disoit que son baptesme luy auoit bouché les oreilles : Ie n'entends plus, faisoit-il, les paroles dissoluës que quelques estourdis proferent par fois en nostre cabane ; mon cœur est si content de se voir libre de ses offenses, qu'il ne se peut comprendre. Ie sçay de bonne part ce que ie vay dire. Vn ieune homme âgé d'enuiron vingt-cinq à trente ans, passant chemin, coucha dans vne cabane de Sauuages ; la nuit vne femme l'aborda. Luy, voyant son dessein, courut au deuant de la tentation : Retirés vous, luy dit-il, car ie suis Chrestien, ceux qui prient Dieu ne commettent point ces pechez-là.

I'ay desia dit ailleurs, que les ieunes Sauuages qui cherchent femme, vont voir la nuit leurs maistresses. Nous crions fortement contre cette coustume trespernicieuse, car encor que pour l'ordinaire tout se passe dans vne grande honesteté, neantmoins le danger d'offenser Dieu y est trop grand.

Or tout aussi-tost qu'il arriue quelques ieunes Sauuages de dehors, nos Chrestiens nous en donnent aduis, afin que nous tenions la main que tous se contiennent dans leur deuoir ; eux mesmes crient contre la ieunesse qui s'emancipe, leurs reprochans qu'ils appellent les demons dans leurs cabanes, et qu'ils attirent la malediction de Dieu dessus leurs testes. Il est arriué vne chose bien remarquable en cet endroit. Vn ieune homme non encor baptisé, recherchant vne fille Chrestienne, l'alla voir la nuit ; cette fille ne le rebuta point de prime abord, elle l'escouta discourir ; ce qui scandalisa tellement les Chrestiens, que nous en fusmes incontinent aduertis. Nous la fismes venir et la tançasmes vertement, luy reprochant qu'elle se comportoit comme vne personne abandonnée, qui ne croyoit point en Dieu, et que les seules caresses de ce ieune homme en tel temps, estoient coulpables. Cette pauure fille bien estonnée repartit au Pere qui la tançoit : Mon Pere, il est vray que i'ay escouté ce ieune homme, mais il ne m'a point caressée, ie ne suis point Françoise, i'ay veu des François badiner auec des filles, et les caresser et baisoter ; ce n'est point

nostre coustume, ceux qui nous recherchent, nous parlent seulement et puis s'en vont : croyés moy, disoit elle, quand ce ieune homme me parloit, ie me souuenois fort bien que i'estois Chrestienne, et que ie ne voulois pas offenser Dieu ; ie luy ay dit seulement qu'il s'addressât à vous pour cette affaire. Le bruit est cependant, luy dit le Pere, que vous ne vous estes pas bien comportée. Ceux qui prient Dieu, respondit elle, ne diront pas cela, car ie vous asseure que ie n'ay fait autre mal que de l'escouter, me comportant selon nostre ancienne façon de faire. Là dessus, vn certain qui voulut rire, et tout ensemble s'asseurer de l'innocence de la fille en sa simplicité : Ie sçauray bien, luy dit-il, si ce ieune homme vous a trompée, car ie vous feray prendre vn breuage qui vous fera vomir tout sur le champ, s'il vous a touchée. Ne vomiray-ie point, dit-elle, au cas qu'il ne m'ait point touchée ? Point du tout. Ça donc donnez le moy tout maintenant, et vous verrez mon innocence. Le compagnon luy donne une cuillerée de sirop fort noir ; elle le prend d'vn visage tout guay, l'auale auec asseurance : Si ie ne dois point vomir, s'escrie elle, qu'au cas que i'aye commis quelque mal, ie ne crains rien. Elle fut loüée de sa constance, marque de sa pureté ; mais on luy fit si bien entendre le mal que c'estoit de scandaliser son prochain, et de se mettre en danger d'estre trompée du diable, qu'elle et ses compagnes en profiterent. Et à quelques sepmaines de là, d'autres ieunes gens les estans venus rechercher la nuit, elles leur dirent aussi-tost qu'ils se retirassent, et qu'elles estoient Chrestiennes, qu'ils s'adressassent aux Peres qui les auoient baptisées, pour parler de mariage s'ils en vouloient épouser quelques vnes ; ces ieunes gens ne s'en allans point, elles prirent des tisons de feu et les menacerent de leur porter à la face s'ils ne se retiroient. Estre né dans la barbarie et faire ces actions, c'est prescher hautement Iesus-Christ.

Vne femme Chrestienne, croyant qu'vn François luy donnoit vn cousteau assez gentil, qu'il luy prestoit seulement, le retint ; le François s'en oublia pour lors, si bien qu'il creut l'auoir perdu, mais l'ayant recognu entre les mains de cette femme, il luy voulut oster ; elle resiste, protestant qu'il luy a donné ; la diuersité de langage fait assez souuent de fausses ententes, enfin cette femme entre si bien en colere, qu'elle fit coniecturer au Pere de Quen, qui estoit là present, que la Foy n'estoit pas profondement enracinée dans son âme, c'est pourquoy il luy demanda si elle auoit voulu tromper Dieu en son baptesme ; à ces paroles elle entre en soy mesme et luy dit : Mon Pere, c'est la colere qui m'a transportée, i'ay faché Dieu, ie m'iray confesser ; ce n'est pas l'amour que ie porte au cousteau, mais la peur que i'ay euë que vous ne me tinssiés pour vne larronnesse : ie vous asseure que i'ay procedé de cœur deuant Dieu en mon baptesme, et c'est ce qui m'afflige, qu'on croie que ie commette les pechés que ceux qui sont baptisés ne commettent point. Là-dessus elle se mit à prescher les ieunes filles qui estoient là, leur declarant ce qu'elles deuoient quitter, au cas qu'elles voulussent estre Chrestiennes.

Quelques Sauuages nous ont proposé ces cas de conscience bien aisés à resoudre : par exemple, si c'estoit vn grand peché de songer la nuit quelque mal, quoy qu'en dormant mesme on y resistast ? quand le diable nous porte à croire nos songes, si nous les rejettons, disoient-ils, la pensée que nous auons euë de les croire, est-elle vn grand mal ? I'ay eu peine quelque fois de demander certains pechés à quelques Sauuages, de peur de leur faire entendre que des personnes baptisées les pouuoient commettre.

On baptisa certain iour cinq vieilles femmes ensemble, dont la plus ieune auoit plus de soixante ans. Apres le baptesme, l'vne de ces bonnes Neophytes prit le Pere qui les auoit baptisées par la main, et luy dit : Mon fils, tu nous as fait reuiure, nostre cœur est tout resiouy, il nous dit que tes paroles sont veritables, et que nous irons au ciel. L'autre s'escrioit : O que ie prieray Dieu maintenant de bon cœur ! En effet si-tost qu'on parloit de

Dieu dans leurs cabanes, elles se mettoient à genoux et ioignoient les mains; la plus âgée disoit à ses gens : Il me semble que nos Ancestres croyoient quelque chose de ce qu'enseignent les Peres, car il me souuient qu'estant bien ieune, mon pere fort âgé nous racontoit que celuy qui a tout fait, et qui donne à manger, se faschoit quand on faisoit quelque mal, et qu'il haïssoit les meschans et qu'il les punissoit apres leur mort.

Apres le baptesme de ces bonnes vieilles, comme nous renuoions vn grand homme bien fait, reiettans son baptesme en autre temps, pour ne nous sembler assez instruict, il parut fort triste : Ie suis affligé, nous disoit-il, vous me dites que ie ne suis pas encor assez instruict, n'en sçay-ie pas autant que ces bonnes vieilles que vous auez baptisées? permettez moy que ie reuienne demain matin, et vous m'examinerés encor vne fois. Nous luy permismes, et ce bon homme, iadis fort orgueilleux, mais maintenant fort bon Chrestien, se faisoit instruire par vn enfant, des principaux articles du Catechisme; enfin il nous pressa si bien, alleguant qu'il s'en alloit faire vn voiage, et qu'il n'osoit partir sans estre deschargé de ses pechés, que nous le baptisasmes auec quelques autres qu'on fit Chrestiens à mesme temps. Vn peu de cognoissance Chrestienne auec vne bonne volonté, vaut plus que toute la Philosophie d'Aristote.

Le seiziesme de Ianuier, ayant appris qu'vne pauure vieille femme estant partie de la residence de S. Ioseph, pour aller aux Trois Riuieres, estoit demeurée malade en chemin auec deux enfans, incapables de la secourir, nous enuoiasmes deux Sauuages pour l'amener à l'Hospital; comme ils n'auoient point de traisnes, ils amenerent les deux enfans, et laisserent la malade toute seule au milieu des bois. Nous tançasmes fort ces deux messagers, et leur dismes qu'il falloit retourner querir cette pauure creature ; l'vn d'eux, qui n'estoit pas encor Chrestien, entendant parler de retourner, esquiue au plus tost; celuy qui estoit baptisé, rebrousse chemin auec vn de nos Peres et nostre frere Iean Ligeois. Arriuées qu'ils furent où estoit la malade, ils la trouuerent en vn trou fait dans la neige, couchée sur quelque branche de pin, sans autre abry que le Ciel, elle n'auoit point d'ecorces pour se deffendre de l'iniure de l'air; il fallut coucher en cette mesme hostellerie, où on ne trouue rien à soupper que ce qu'on y porte. Dieu donna vn nouuel abry à ces noueaux hostes, il neiga tant toute la nuit, qu'ils estoient couuerts et enseuelis dans la neige de tous costés. Ces trauaux, qui paroissent grands en France, passent icy pour legers, en effet on les souffre sans peine. Le iour venu la malade se confesse, on la lie sur vne petite traisne, nostre frere Ligeois et ce bon ieune Sauuage la tirent et la poussent tant qu'ils peuuent; mais comme le temps estoit fascheux et qu'elle auoit beaucoup enduré, elle mourut deuant que d'arriuer à l'Hospital. Si ces actions touchent les Sauuages, elles touchent aussi le Ciel, *qui dat niuem sicut lanam*, qui fait trouuer vn manteau de neige aussi chaud qu'vn manteau de laine.

C'est vne chose assez ordinaire aux Chrestiens de se mettre à genoux si-tost qu'ils ont tué quelque animal, et d'en remercier Dieu sur le champ. Vne bonne vieille femme, sçachant cette coustume, la pratiqua à sa mode s'en allant chercher des racines pour manger; en ayant troué elle se mit à genoux sur la neige, tenant ce discours à nostre Seigneur : Grand Capitaine, c'est vous qui auez fait le ciel et la terre, et ces racines, vous les auez faictes pour nostre nourriture, vous me les auez enseignées afin que i'en mangeasse, ie vous en remercie ; si vous m'en voulés encor donner, ie les prendray, si-non ie ne laisseray pas de croire en vous. Voila sa priere.

Vn Sauuage passant sur le bord du grand fleuue, comme les vents souffloient auec violence, vne assez belle tortuë poussée par la tempeste, sortit du fond de l'eau et fut iettée à ses pieds comme vne pierre; luy la voyant se met à genoux, et leuant les yeux au Ciel dit ces paroles : Mon Pere, ie vous remercie, c'est vous qui m'auez donné cet animal, vous l'auez fait pour me nourrir, et

maintenant vous me le presentés, ie vous en remercie.

De verité ces bonnes gens ont vne candeur bien aymable. Ce seroit vne chose bien nouuelle en France, si quelqu'vn des auditeurs assemblés pour entendre la predication, arrestoit le predicateur au milieu de son discours, ou pour luy parler, ou pour luy demander l'explication de quelque point de sa doctrine: cela se fait tous les iours icy sans messeance. Quelqu'vn de nous preschant de la confession, et declarant l'importance qu'il y a de purifier son cœur dans ce Sacrement, et de ne rien cacher à Dieu, vn Capitaine s'escria tout haut : Mon Pere, on ne fait que iouër dans nos cabanes : escoutés ieunesse, entendez-vous bien ce que nous dit le Pere, vous ne faictes pas bien, amendez-vous, vous ioüez trop, venez vous confesser, et gardez-vous bien de celer aucun de vos pechez. Cette parenthese fermée, le Predicateur continuë son discours.

Vne autre fois le Pere parlant de la Communion, et disant que le Fils de Dieu se cachoit sous la blancheur du pain pour esprouuer nostre foy, vne bonne vieille leuant sa voix, dit aux autres femmes qui estoient là : Nous auons beau nous deguiser, il vient exprès en nostre cœur pour voir tout ce qui s'y passe, il cognoist bien si nous croyons par feintise ou non, c'est pour cela qu'il se cache, afin de descouurir si nous auons de la malice en l'âme.

Quand on dit quelque chose qu'ils approuuent fort, ils le tesmoignent par fois tout au milieu de la predication *ho ho*, disent-ils, ou bien, *mi hi*, voila qui va bien ; ou bien encor, *mi ke tiang*, nous ferons cela.

Vous en verrez qui diront au Predicateur : Mon Pere, n'allez pas si viste, parlez plus doucement. Si le Pere ne se sert pas bien à propos de quelque mot en leur langue, ils luy suggerent le vray mot qu'il faut dire, et personne ne trouue cela estrange. I'ay autrefois remarqué, que les Sauuages pour se faire beaux, se rougissent ou se noircissent la face, ou se la peignent d'vne autre couleur : or comme quelqu'vn de nous cryoit certain iour contre cette mauuaise coustume, l'vn de ses auditeurs, indigné contre ceux qui la retenoient, s'escria : Mon Pere, il n'y a que les difformes et les malotrus qui se peignent, nous autres qui sommes beaux naturellement, nous auons quitté cette vieille mode. Voila leur franchise. Mais remarquez s'il vous plaist, qu'il n'y a que les principaux de l'auditoire qui se donnent l'autorité de parler. C'est assés pour ce chapitre.

CHAPITRE VI.

Continuation du mesme suiet.

Vn ieune homme Chrestien s'estant mis en colere, battit sa femme, qui l'auoit insolemment prouoqué ; il n'estoit pas encor hors de fougue, que se repentant de son peché, il se glisse en nostre chappelle pour en crier mercy à Dieu. Il y rencontra le Pere de Quen auquel il dit : Ie suis triste, ie viens de fascher Dieu, priez-le pour moy. Or comme cela s'estoit fait deuant plusieurs personnes, il s'esleue vne grande rumeur dans les cabanes ; plusieurs Chrestiens et plusieurs Payens tous ensemble, s'en viennent chez nous se plaindre de ce scandale : Ces gens là ne respectent pas leur baptesme, disoient les Chrestiens, ils viuent comme s'ils ne croyoient pas en Dieu. Les infideles nous reprochoient que nous ne les baptisions pas, et qu'ils faisoient mieux que plusieurs qui l'estoient : On leur enseigne du bien, disoient-ils, et ils ne le font pas ; ils prient Dieu et cependant ils se mettent en colere, ils sont baptisés et neantmoins ils ne laissent pas de se battre. Comme nous leur eusmes dit que nous les aduertirions de leur deuoir, ils les allerent querir tout sur l'heure, sans attendre dauantage, ils furent vesperisés comme il faut, notamment la femme, qui estoit plus coulpable que son mary ; cette confusion leur seruit, et ne fit point de mal aux autres. Les infideles ne sçauroient supporter les deffauts des

Chrestiens, ils croyent qu'ayant embrassé vne Loy si saincte, ils doiuent estre exempts de toute fragilité : il est vray que la grace du baptesme fait d'estranges metamorphoses, quand on y correspond.

Vn Sauuage Chrestien, voulant entrer en quelque maison, vn François le repoussa auec violence. Ils se parloient tous deux sans s'entendre ; le Sauuage se voyant mal traicté, disoit : Si ie n'estois baptisé ie t'accommoderois bien, ie suis plus grand et plus fort que toy, ie t'aurois bien-tost renuersé par terre ; mais le Pere qui m'a baptisé m'a dit que la colere ne valoit rien, et qu'il ne falloit point faire de mal, mesme à ceux qui nous en faisoient, c'est pourquoy ie me retireray.

Vn ieune Neophyte ayant fait rencontre d'vn caribou, le tua d'vn coup d'arquebuse, aussi-tost il se mit à genoux pour en remercier Dieu, coustume qu'il gardoit mesme deuant que d'estre baptisé, mais ce qu'il fit en suitte est fort remarquable : premierement il enuoya aux pauures malades de l'Hospital, vne partie de sa chasse, offrant ces premices à nostre Seigneur ; secondement, comme il auoit tué cet animal le Ieudy au soir, et qu'il en deuoit faire festin le iour suiuant selon la coustume du pays, il voulut attendre iusques au Dimanche, de peur que les Chrestiens ne mangeassent de la chair les iours deffendus ; il voyoit bien que la necessité en laquelle ils étoient les dispensoient assez, on luy disoit aussi que les hommes deuoient partir le Samedy pour aller à la chasse, et qu'ils ne gousteroient point de son festin s'il ne se hastoit de le faire, nonobstant tout cela, il tint ferme, aymant mieux plaire à Dieu qu'aux hommes. La veille de Noël quelques Sauuages non encor baptisez, estans arriués à S. Ioseph, firent festin de graisse d'ours, ce sont leurs grandes delices ; comme on y inuitoit quelques vns de nos Chrestiens, l'vn d'eux respondit : Encore que veritablement nous soyons dans la necessité, neantmoins nous ne mangerons point de chair auiourd'huy, nous ieusnons tous, c'est pourquoy nous n'irons point au festin. Nous aprismes cette response quelques iours apres par cas fortuit, cela nous edifia et consola d'autant plus que ces pauures gens souffroient de la disette.

Madame de la Pelterie fondatrice des Vrsulines, tres-zelée pour les Sauuages, voulut venir à sainct Ioseph à la feste de Noël, pour se trouuer à la Messe de minuict auec eux, elle a vne ioye et vne consolation nompareille quand elle peut communier auec ces bons Neophytes ; elle se trouua certain iour entourrée de plus de quarante Sauuages, qui approchoient tous de la saincte table auec elle, cela ne se passa pas sans larmes de ioye : aussi faut-il auoüer que le changement si subit de ces pauures barbares, donne bien du contentement au cœur qui ayme Iesus-Christ.

Quand les Sauuages Chrestiens eurent aduis qu'elle leur vouloit faire cet honneur de les venir visiter à cette bonne feste, ils l'allerent querir, hommes, femmes et filles, auec vne telle ardeur que nous en estions estonnés, c'estoit à qui la caresseroit dauantage ; si par fois elle les vient visiter par eau, ces bonnes gens luy font vne petite salue d'arquebuzades lors qu'elle se desembarque, l'accompagnant iusques à leurs maisons ou cabanes, auec beaucoup d'affection. Elle amene touiours auec soy quelques petites filles Sauuages seminaristes bien gentiment couuertes, ce qui agrée fort aux Sauuages ; or comme ces enfans entendent tous les iours la saincte Messe auec les Religieuses, et qu'elles les entendent chanter pendant l'eleuation du sainct Sacrement, elles ont si bien retenu vn de leurs motets, qu'elles le chanterent brauement à S. Ioseph deuant tous leurs parens Chrestiens, lors qu'on leuoit la saincte Hostie à la Messe de minuict ; elles chenterent aussi deuant la saincte Messe vn Cantique spirituel composé en leur langue, sur la Naissance du Fils de Dieu, tous les Sauuages reprenoient gentiment les strophes, chantans les vns apres les autres auec vn bon accord. Dieu sçait si ces bons Neophytes estoient contens aussi-bien que leurs enfans, et si Madame de la Pelterie qui

en est plus ialouse que leurs pauures meres, estoit consolée. Deux choses augmenterent sa ioye : la premiere fut, qu'entrant sur le soir en la maison de Noël Negabamat, où elle se retiroit, elle le trouua à genoux auec toute sa famille, faisant leurs prieres, elle fut bien estonnée et les Peres aussi qui l'accompagnoient, d'entendre les longues oraisons qu'ils faisoient, nonobstant qu'ils eussent assisté aux prieres communes, qu'on fait faire ordinairement aux Sauuages en la Chapelle.

En second lieu, voulant faire festin aux Sauuages qui l'auoient tant edifiée, elle fit presenter à Noël Negabamat ce qu'elle leur donnoit ; mais Noël dit au Pere qui luy parloit : Mon Pere, il y a icy quelques Sauuages qui s'en vont aux Trois Riuieres, i'apprends que ceux qui sont là sont esbranlés et qu'ils ont enuie de croire, il seroit bon que Madame de la Pelterie fist ce present à ces Sauuages qui sont sur leur depart, pour les gagner, afin qu'ils parlent bien de la Foy, et qu'ils portent leurs compatriotes à l'embrasser. Ie n'aurois pas attendu cette response ny ce zele d'vn homme, qui ne fait que de naistre en Iesus-Christ.

Il n'est pas iusques aux enfans, qui n'ayent quelque affection pour leur creance ; si vn d'entr'eux voit faire quelque mal à son compagnon, il luy dit qu'il faut qu'il se confesse, et qu'il a mal fait. Il y a quelques iours que deux ieunes garçons l'vn Chrestien et l'autre Payen, se penserent gourmer à bon escient pour leur creance. Le Chrestien parlant à celuy-cy nouuellement arriué, l'inuitoit de prier Dieu ; il luy dit : Comment veux tu que ie le prie ne le voyant pas? L'autre le menace d'aller en enfer s'il ne le prioit. Penses-tu, dit l'infidele, que ce que disent les Peres soit vray ? nous irons nous autres apres nostre mort où le Soleil se couche, nous n'irons point dans la terre, les Peres sont des menteurs. Non, fit le Chrestien, ils ne mentent pas, ceux qui croyent et qui obeyssent à Dieu iront au Ciel, les autres iront au feu. Cela n'est pas vray, repart son compagnon. Le Chrestien resiste, l'autre luy tient teste, bref ils s'animent si bien, que si on ne fust venu pour les separer, ils s'alloient battre bien serré. Ie trouue ce zele d'autant plus admirable que les Sauuages sont froids comme glace, et ennemis des disputes et des querelles ; ce n'est pas qu'ils n'ayent de la colere, mais ils la cachent mieux que nous, aussi leur fait elle plus de mal ; en voicy vn exemple.

Vne ieune femme, se voyant pressée d'espouser vn homme qu'elle n'aymoit point, entre en telle fureur sans le faire paroistre au dehors, qu'elle se voulut étrangler ; on court incontinent, on la trouue demie morte, on coupe le licol, on la reporte toute pasmée en sa cabane ; aussi-tost vn Chrestien nous en vient donner aduis, nous y courusmes. L'vn de nous la voyant en cet estat deplorable, fit secrettement vn vœu à la plus saincte et plus adorable famille qui fut iamais, de Iesus, de Marie et de S. Ioseph, priant le chef de cette auguste maison, d'empescher que cette âme ne se perdist ; elle revint à soy, et nous donna tout le contentement que nous eussions peu esperer d'vne âme qui sortoit des portes de l'enfer. Nous luy demandasmes si elle ne craignoit point d'estre damnée : Ie ne pensois point à cela, disoit-elle, mais seulement à me deliurer de l'ennuy de cet homme.

Vn ieune Chrestien, ayant ioüé, et perdu quelque chose notable de son petit meuble, se douta bien que nous en serions mescontens ; il s'en vint trouuer l'vn de nous et luy dit : Mon Pere, ie vous prie ne soyés point mescontent de ce que i'ay fait, ie ne le feray plus ; i'ay perdu beaucoup au ieu, i'ay mal fait, ie ne suis pas triste de ma perte, mais de vous auoir mescontenté, car ie sçay bien que cela vous deplaist, et que Dieu ne l'agrée pas ; ie ne ioüeray plus que chose de petite valeur. Cette simplicité est aimable.

Vne femme Chrestienne ayant songé qu'elle voyoit le diable, nous vint trouuer dés le matin : I'ay pensé venir dés cette nuit, disoit-elle, le meschant manitou m'est venu voir, il m'a voulu donner à manger, ie l'ay refusé ; i'estois si

épouuantée me souuenant de ce que vous nous auez enseigné que ce meschant nous vouloit perdre, que m'estant eueillée en sursault, ie voulois courir en vostre maison de peur qu'il ne me trompast. On l'asseura que si elle estoit forte en la Foy, qu'il ne luy pourroit faire aucun mal, notamment si elle ne croyoit plus en ses songes : Ie les haïs mesme en dormant, disoit cette pauure creature. Voicy vn point d'edification : les neiges estant vn peu hautes, nos Sauuages s'en allerent dans les bois pour faire leurs prouisions de chairs d'Elan ; comme ils deuoient estre long-temps nous donnâmes aux Chrestiens vn calendrier pour recognoistre les Dimanches, afin de faire leurs prieres vn petit plus longues ces iours-là ; or comme ils ne sçauent ny lire, ny escrire, on auoit distingué les iours et les Lunes, et les Festes par diuerses marques, leur donnans ce papier comme à l'auenture, pour voir s'ils s'en pourroient seruir. Ie vous asseure que nous fusmes bien estonnés à leur retour, car nous estans venus voir, apres auoir remercié Dieu en la Chappelle, ils nous apporterent leur papier, et nous dirent : Voyez si nous ne nous sommes point mescomptés, voila le iour où nous pensons estre, firent-ils. Ils ne s'estoient pas mespris d'vn seul iour. Voila, adioustoient-ils, les iours de Dimanches, nous les auons gardez tous, excepté celuy-là, qu'ils monstroient ; nous l'auons marqué expres pour vous le monstrer, nous dîmes qu'il falloit vous en aduertir : le degel nous contraignit de trauailler ce iour-là, nous en estions bien marris, mais nous estions en danger de perdre nos prouisions ; les iours de Festes nous nous assemblions et prions Dieu dans vne cabane, et nous chantions ce que nous sçauons, les autres iours chacun prioit Dieu chez soy.

Le quinziesme de Ianuier, quelques Sauuages nous vindrent trouuer de plus d'vne lieuë loin pour se confesser, deuant que de s'engager plus auant dans les terres ; entre autres vne femme nous toucha. Ie n'ay point encor communié, disoit-elle, ie ne sçay si ie vous reuerray iamais, accordez moy la Communion deuant mon despart. On l'interrogea et l'ayant trouuée assez instruicte, on luy donna l'accomplissement de son desir.

Voicy quelques parolles tirées des lettres que la Mere Superieure de l'Hospital m'escriuoit, renuoyant les malades à S. Ioseph : Cette fille qui retourne à S. Ioseph, et que nous auons pansée en nostre Hospital, est l'vne des plus modestes que i'aye veu, non seulement parmy les Sauuages, mais aussi parmy les Françoises ; elle s'est comportée auec vne tres-grande retenuë parmy tant de personnes qui sont en l'Hospital. Dans vne autre lettre : Plusieurs Sauuages vindrent hier en nostre maison, comme il estoit tard, ils ont couché à l'Hospital, ils m'ont extremement edifiée : au premier mot des prieres qu'on fait le soir, ils se mirent à genoux, et les firent auec vne deuotion qui me touchoit. Ie crains que mes offenses ne me rendent indigne d'ayder ce pauure peuple.

Vne autre fois elle escriuoit en ces termes : Les malades que vous nous enuoyez sont extremement patiens, ils m'estonnent ; ils prient Dieu fort volontiers, nous les faisons entrer en nostre Chappelle pour prier, ils le font auec grande affection.

I'ay dit cy-dessus, que les Sauuages auoient creé vn certain ieune Chrestien fort feruent, Capitaine des prieres, c'est à dire qu'il auroit soing de faire faire les prieres en nostre absence, et de se faire instruire soy-mesme, pour rapporter à ses gens ce qu'on luy auroit enseigné : or il arriua que les Sauuages s'en estant allez à quelques lieuës de Sainct Ioseph, pour faire des canots, ce Capitaine les suiuit, et quelques iours apres il nous vint retrouuer, et nous tint ce discours : Nos Capitaines m'ont enuoyé vers vous, pour estre instruict, selon que nous auions conuenu par ensemble ; ie leur ay enseigné tout ce que ie sçauois, ie m'en viens à l'escole pour apprendre quelque autre chose de nostre creance, afin de leur enseigner. Ils sont tous extremement contens de la Foy qu'ils ont embrassée, c'est tout de bon qu'ils croyent en Dieu, on ne fait maintenant non plus d'estat de nos vieilles coustumes, et de

nos vieilles superstitions anciennes, dans les cabanes de ceux qui sont baptisés, que de cette pierre. Quelques Sauuages de Tadoussac nous sont venus voir pour estre instruicts, et pour demeurer auec nous et pour cultiuer la terre, ils nous ont estonnés, tant ils témoignent de desir d'estre Chrestiens. Ils nous ont dit iusques à ces paroles : Si vous nous voyez chanceler dans la resolution que nous auons prise de nous faire baptiser, nous vous permettons de nous frapper et de nous chasser d'auec vous.

Voicy vn mot de lettre du P. de Quen, touchant ces bons Neophytes : Iean Baptiste Etinechkavat et Estienne Pigarvich, me vindrent voir hier tout expres pour sçauoir quand il seroit Dimanche, ils me dirent qu'ils estoient tristes de n'auoir pus ouy la Messe depuis qu'ils estoient partis de S. Ioseph. Ie leur ay donné vn papier, où i'ay marqué les iours, afin qu'ils peussent sçauoir quand il sera Dimanche ; ils m'ont promis qu'ils ne manqueroient pas de venir à la Messe ce iour-là, quoy qu'ils soient esloignés d'icy enuiron trois lieuës, en effect, ils n'y ont pas manqué, ils m'ont asseuré qu'on prioit Dieu dans vne cabane, où tous les Sauuages Chrestiens s'assembloient, et qu'ils allumoient vne écorce deuant l'image de nostre Seigneur, mais pource que l'écorce se consomme trop tost, ils m'ont prié de leur donner vn cierge ; ils sont tous dans vn contentement incroyable d'auoir embrassé la Foy. Nous chastions, disoient-ils, les desobeïssans : vne ieune fille, n'ayant pas voulu aller à la rets, où son pere l'enuoyoit, fut deux iours sans manger en punition de sa desobeïssance ; deux ieunes garçons, estans venus trop tard aux prieres du matin, furent punis par vne poignée de cendres chaudes qu'on leur ietta sur la teste, auec menace de plus grand chastiment en cas de recidiue. Le Sauuage qui me racontoit cette histoire me fit rire : Estant, disoit-il, aux prieres auec les autres, la face tournée vers l'image de nostre Seigneur, i'auois grande enuie de voir si ces deux ieunes gens que ie venois d'cueiller estoient venus aux prieres ; mais me souuenant que vous recommandiez la modestie et l'attention quand on parle à Dieu, ie n'osois me mouuoir ; enfin voulant recognoistre si tout le monde estoit en son deuoir, ie me laissay aller, ie tournay la teste, mais tant soit peu et bien sagement ; ie croy, faisoit-il, qu'il n'y a point de mal en cela. Cette candeur me fit rire.

Voicy vne action qui m'a grandement touché. Vn ieune homme Chrestien, âgé d'enuiron vingt-deux ans, n'ayant peu trouuer femme à S. Ioseph, s'en alla en marchandise vers vne autre nation dans les terres, d'où il ramena vne ieune fille, auec le scandale des nouueaux Chrestiens, qui ne veulent pas qu'vn ieune homme baptisé épouse vne Payenne ; il demeuroit auec elle comme estant marié à la façon des Sauuages. Si-tost qu'il parut aux Trois Riuieres, on la luy fit quitter, l'ayant quitté il s'en reuint à S. Ioseph tout plein de confusion. Nous assemblasmes les principaux Chrestiens pour sçauoir comme on se comporteroit en cette affaire ; ils concluoient nettement qu'il le falloit chasser et luy deffendre de iamais plus demeurer auec les Chrestiens pour auoir fait vne si mauuaise action. Nous repartismes que cette rigueur seroit bonne en cas qu'il voulust perseuerer dans sa malice, mais que Dieu estant plein de misericorde, il le falloit receuoir à pardon s'il recognoissoit son offense : aussi-tost fut ordonné qu'il crieroit mercy à Dieu publiquement de son peché. Voicy comme la chose se passa : vn Dimanche matin la pluspart des Chrestiens estans assemblés en l'Eglise pour ouyr la saincte Messe, ce pauure ieune homme se tint à l'entrée de la porte, et parlant tout haut, dit au Pere qui se disposoit pour celebrer : Mon Pere, me voulez vous permettre l'entrée de l'Eglise ? Le Pere luy reprocha qu'il auoit commis vn grand scandale, et que s'il en vouloit demander pardon à Dieu, qu'il entrast. Il entre donc, se met à genoux deuant l'Autel, et de soy-mesme parlant tout haut il s'escrie : Mon Dieu, faictes moy misericorde, ie vous ay offensé, ie vous en

demande pardon, ayés pitié de moy, i'ay commis vn grand peché, mais vous estes bon, faites moy misericorde, ie ne commettray plus iamais cette offense, ie me confesseray, ayés pitié de moy, et vous autres qui estes icy assemblés, priés pour moy, afin que Dieu me fasse misericorde, ie suis bien marry de l'auoir faché. Cela dit, il se prosterna baisant la terre, et vn Capitaine Chrestien s'écria : Prions pour luy afin que Dieu luy fasse misericorde. Tout le monde se mit aussi-tost à genoux, priant tout haut nostre Seigneur d'auoir pitié de ce pauure penitent. Ie cônfesse ingenuement que cette action me perça le cœur. Ce n'est pas tout, ce ieune homme m'estant venu voir sur les trois heures apres midy, me toucha plus qu'il n'auoit fait le matin : Mon Pere, me disoit-il, i'ay eu vn si grand regret de ma faute que ie n'ay osé aborder aucun Chrestien depuis mon retour, ie n'oserois seulement les regarder ; on m'auoit bien dit que vous me tanceriez si ie reuenois à sainct Ioseph, ie n'ay pas laissé de vous venir trouuer, ie vous asseure que depuis que i'ay quitté cette femme, i'ay ieusné tous les iours, ne mangeant qu'vne fois le iour et encore pas, tant i'ay de douleur d'auoir fasché Dieu ; ie n'ay osé me retirer aux cabanes des Chrestiens, ie passe deuant eux la teste baissée sans mot dire, ie les iray voir quand ie seray confessé. Voyla comme la chose passa, mais voicy ce qui me ietta dans vn profond estonnement : quand ce bon Neophyte eut satisfait pour ce scandale, ie luy demanday comme il s'estoit laissé aller à vn si grand peché, ie ne luy auois point voulu parler deuant sa penitence ; i'examinay diligemment son procedé, ie le trouuay si peu coulpable deuant Dieu, que ie fremis quelque temps en moy-mesme d'vne saincte horreur : il est vray qu'il auoit amené cette ieune fille, ayant desia donné parole à vne autre, il est vray qu'il demeuroit auec elle comme s'il eust esté marié, et voyla le scandale, mais il est vray aussi que la crainte qu'il auoit d'offenser Dieu et le respect qu'il portoit à son baptesme, l'auoient empesché de la toucher, quoy qu'il en fust fortement sollicité, desirant qu'elle fût Chrestienne deuant que de luy tesmoigner son amitié. Voila à mon aduis ce qui passe l'étonnement, estre dans le feu et ne pas brusler, faire vne action presque innocente deuant Dieu, et en porter la penitence auec amour deuant les hommes.

CHAPITRE VII.

Continuation des actions de nos noueaux Chrestiens.

Conceptum sermonem tenere quis poterit. Puis que ie suis en train de parler des actions de nos Chrestiens, il faut que ie couche en ce Chapitre le reste des petites remarques que i'en ay faictes ou qu'on m'en a données.

Vn Sauuage de l'Isle estant descendu à S. Ioseph pour trouuer femme à son fils, et recherchant la fille de deffunct François Xauier Nenaskvmat, Noël Negabamat, à qui cette fille a esté fort recommandée, parla en ces termes au pere du ieune homme : Nous ne sommes plus ce que nous auons esté, nous auons quitté nos anciennes façons de faire pour en prendre de meilleures, celles que nous auons prises nous aggreent, nous les aymons et nous les voulons garder iusques à la mort : c'est pourquoy nous ne pouuons donner cette fille, qui croit en Dieu et qui est baptisée, qu'à vne personne de mesme creance, autrement Dieu se fascheroit, et nous ne voulons pas l'offenser. Le barbare ne repartit rien à ce discours, il diuertit le propos, et s'entretint pour lors de tout autre chose ; mais le lendemain matin il retourna auec vn grand colier de pourcelaine, qu'il presenta à Noël Negabamat, et luy dit ; Voyla qui parle pour moy et qui vous asseure que ie veux croire en Dieu, et que ie veux embrasser les façons de faire que vous cherissez tant, et par consequent ne faites nulle difficulté d'accorder cette fille à mon fils, car il se fera baptiser, et moy aussi. Noël

Negabamat bien estonné de cette action repartit : Nous ne voulons rien conclure touchant ce mariage sans l'aduis de nostre Pere ; il est allé faire vn tour à Kebec, nous l'attendons ce soir, si-tost qu'il sera de retour ie luy porteray ce collier, qui luy fera entendre vos intentions. Il n'y manqua pas, à peine le Pere estoit il entré dans sa chambre, que Noël luy presente cette pourcelaine et luy expose toute l'affaire ; ie sçay de bonne part que ce ieune Sauuage pressa fort la fille pour sçauoir si elle l'aggreoit, mais encor qu'elle eût de l'affection pour luy, neantmoins elle ne respondit autre chose sinon, qu'il ne falloit pas s'addresser à elle pour cette affaire, mais au Pere qui l'a instruicte et à ses parens.

Or ce Sauuage se voyant éconduit de ce costé-là, pour des iustes raisons, rechercha une ieune femme Payenne qui venoit de quitter son mary, et comme celle-cy estoit parente de Iean Baptiste Etinechkavat, il s'addresse à luy, le tire à l'écart, luy fait ses presens et sa demande. Iean Baptiste luy repondit en cette sorte : Ie tiens cette ieune femme comme ma fille, mais ie ne te celeray point que les eaux du baptesme n'ayant pas encor passé sur sa teste, elle a peu d'esprit ; i'ay prié souuent vn tel Pere de la baptiser, comme il recognoissoit qu'elle n'aymoit pas son mary, et qu'elle le pouuoit quitter, comme elle a fait, il ne l'a pas voulu faire ; si elle estoit baptisée ie ne la donnerois iamais qu'à vn Chrestien, puis qu'elle ne l'est pas, ie te l'accorde, si elle en est contente. Au reste encor que le Pere qui sçait la valeur des eaux qu'il verse sur nous, ne l'ait point voulu baptiser, il ne l'a pas entierement éconduite, mais il nous à dit seulement, qu'il falloit attendre qu'elle fust mieux disposée ; c'est pourquoy ie te supplie de la faire instruire là haut par les Peres qui sont aux Trois Riuieres, et de luy procurer le baptesme, et à ton fils aussi. Ce sont les paroles de ce bon Neophyte.

I'ay parlé cy-dessus d'vn Chrestien estropiat d'vne iambe, ie puis dire que la grace fait vn miracle en ce ieune homme ; ie pense auoir descrit son baptesme aux relations precedentes, mais cela n'empeschera pas que ie ne touche icy vne ou deux de ses actions en passant ; il est d'vn naturel prompt et altier, mais si le sang amollit les diamants, la grace dompte les cœurs. Il nous racontoit vn iour, qu'estant allé à la guerre, il se vit poursuiuy par trois grands Hiroquois ; comme lors il auoit de bonnes iambes, il les deuançoit auec aduantage ; enfin s'estant apperceu qu'ils n'estoient pas tous trois ensemble, il tourne visage, attaque le premier et l'arreste d'vn coup de fleche. Cela fait, il fait semblant de fuïr ; les autres le poursuiuans, il se retourne vne autre fois, transperce le plus proche, puis ayant ietté son arc et son carquois, il court apres le troisiesme l'espée à la main ; mais comme il craignoit d'en rencontrer quelques autres, il se retira bien ioyeux d'auoir euité vn tel danger.

Il auoit pour lors vn corps de fer, pour ainsi parler, et vne âme de feu, mais les grandes maladies qui l'attaquerent par apres luy firent bien voir qu'il estoit basty de fange et de bouë, comme le reste des hommes ; il attribuë toutes ses disgraces à son orgueil, il dit hautement deuant ses compatriotes qu'à mesme temps qu'il s'est veu plongé dans quelque estime de soy-mesme, à mesme temps quelque malheur l'a accueilly. Nous l'auons secouru quelques années dans ses miseres ; enfin la maison de charité et de miséricorde estant establie, on l'y fit porter ; comme il est vrayement touché de Dieu, il profitoit grandement aux autres malades. Ayant appris cet Hyuer que les Peres de la residence de S. Ioseph se retiroient, ou comme parlent maintenant les Sauuages qui nous cognoissent, se cachoient, pour parler à Dieu dans leurs exercices spirituels, il pria instamment qu'on l'y fist porter, n'ayant plus d'autre incommodité que sa iambe, dont il ne se peut seruir. La mere Superieure de l'Hospital m'en escriuit ces mots : Pierre Trigatin (c'est ainsi qu'il se nomme) me voyant donner ma lettre à vn Sauuage, m'a obligée de mander à V. R. qu'il desire auec passion d'aller à S. Ioseph, pour estre enseigné

à prier Dieu, et faire quelque retraicte. Il fut hier vne heure et demie en nostre Chappelle en oraison, et toutes les fois qu'il en sort, on voit bien qu'il est tout remply de Dieu, nous tesmoignant vn mespris de tout, mesme du boire et du manger, il est soumis à tout, on diroit d'vn predicateur le voyant enseigner les autres, l'affection luy faisant faire tous les gestes qu'il faut pour leur imprimer ce qu'il dit; ie croy que les âmes qui ayment Dieu feruemment ont des consolations nompareilles voyans ces bons Neophytes. Ce sont les paroles de la Mere.

Enfin nostre R. P. Superieur le fit apporter ou plustost traisner à la façon du païs. Il conceuoit fort bien les choses de Dieu, gardoit le silence, se retiroit en vn petit coing pour faire ses oraisons et ses meditations; il s'estonnoit de l'ignorance des hommes, et deploroit la misere de ses compatriotes: Nous ne sommes, disoit-il, que des chiens, nous ne pensons qu'à cette vie; quand on me parle de Dieu, mon âme est repuë, il me semble qu'elle est comme vn homme qui a grand appetit, auquel on donne bien à disner.

Le Pere qui le conduisoit le voyant petuner, luy demanda pourquoy il petunoit, il demeura court sans respondre. Si Dieu vous disoit, poursuit le Pere, rendez compte de vos actions, pourquoy auez vous pris du tabac? que diriez-vous? Ie serois bien en peine, car ie n'en ay iamais pris que pour le plaisir que i'y sentois; mais pourquoy, adioutoit-il, ne m'auez vous pas auerty plus tost de cette action dereglée? ie n'en prendray iamais plus. En effet il s'en passa fort longtemps, iusques à ce qu'vne personne luy dit qu'il seroit à propos qu'il en prist vn peu pour sa santé. Ceux qui sçauent de quelle manie les Sauuages et quelques François sont portés à prendre la fumée du tabac, admireront cette abstinence en vn Canadois: les grands yurongnes n'ayment pas tant le vin, que les Sauuages ayment le petun.

Ayant fait vn tour ce Printemps aux Trois Riuieres, le Pere Buteux rescriuit de luy ces paroles au Pere Claude Pijart: Pierre Trigatin est ça haut de fort bonne edification, il ne laisse pas d'auoir enuie de courir tout boiteux qu'il est; il y a quelque iours qu'vn François nous vint donner l'alarme des Hiroquois, Pierre aussi-tost se presente pour aller decouurir l'ennemy, et quoy que ie luy peusse alleguer, il desira s'embarquer dans vn canot de quatre personnes, qu'il gouuernoit au commencement auec l'vne des potences dont il se sert pour marcher, et puis auec vn auiron. Ils s'en allerent donc dans le lac S. Paul, où on auoit entendu du bruit; comme la nuit approchoit, ils apperceurent comme vn canot; aussi-tost croyans que c'estoit l'ennemy, Pierre fit desembarquer les Sauuages et vn François qui estoient auec eux, les fait mettre à genoux, pour prier Dieu, et leur priere estant faite ils se rembarquent, s'en vont donner sur ce canot pour le combattre; mais en l'approchant ils trouuerent que c'estoit vn arbre qui flottoit sur l'eau; s'il ne combattit point ce ne fut pas faute de courage, mais d'occasion. Il s'est icy confessé et communié, et Louis Nichvtensis aussi, les deux Dimanches qu'ils y ont esté. Il a bonne enuie de reuenir encor enseigner ses gens; en verité ie n'eusse pas creu qu'il eust eu la hardiesse qu'il a monstrée à l'endroit de ceux qu'il enseignoit, principalement en ce qu'il leur disoit qu'il cherissoit tous les hommes et mesmes les Hiroquois en Dieu, et que s'il auoit vn prisonnier, il auroit plus de soin de luy brusler le cœur de l'amour de Dieu, que de tourmenter son corps. A mon aduis il n'y a que la grace qui puisse faire dire cela, notamment à vn homme de son humeur. Voila ce que porte la lettre du Pere.

I'ay parlé bien amplement aux années precedentes d'vn certain sorcier tres-fameux parmy les Sauuages, maintenant bon Chrestien, il fut baptisé dès l'année passée; i'en diray deux mots pour le present. Il se nomme Estienne Pigarovich, il arriua à S. Ioseph le vingt-troisiesme d'Auril, retournant de sa chasse de l'Eslan; voicy ce qu'il nous raconta à diuerses rencontres. Voyant que la petite verole attaquoit ceux auec lesquels

il s'estoit ioint premierement, il reprit les incredules de n'auoir pas presté l'oreille aux discours de la foy que nous leur auions faicts ; en apres il s'escria : Si quelqu'vn veut prier Dieu, qu'il se ioigne à moy, i'espere qu'il nous secourra. Quelques infideles se ietterent de son party, tous les soirs et tous les matins ils faisoient leurs prieres à genoux, il les prononçoit tout haut et les autres le suiuoient mot apres mot ; chose estrange pas vn d'eux ne fut attaqué de cette maladie pestilente, qui emporta tous ceux que l'infidelité ou le respect humain empescherent d'auoir recours à Dieu..

Il nous racontoit que le Capitaine de Tadoussac, nommé Etovait, auec lequel il s'estoit retiré, disoit par fois deuant ses gens ; Ie hay la foy et les prieres, ny moy ny mes enfans ne croirons iamais ce que les François disent de l'autre vie. Ie m'estonnois, faisoit ce bon Neophyte, de cette malice ; Dieu ne l'a pas laissée long-temps impunie, car luy, sa femme et tous ses enfans et ceux qui estoient auec luy furent pris du mal commun et enleués en vn instant : O que i'estois triste, disoit-il, de voir mourir ces pauures miserables sans baptesme ! Apres que nous fusmes deliurés de ce fleau commun ie tombay malade bien auant dans l'Hyuer, et dans les bois, en sorte que ie n'en pouuois plus, tous ceux qui estoient auec moy me tenoient pour mort ; dans cette affliction ie me souuins que i'estois baptisé et que Dieu estoit mon Pere, ie luy dis pour lors en mon cœur : Tu peux tout, tu sçais bien que ie n'en puis plus et que i'ay la teste si foible que ie vay perdre l'esprit ; si tu veux, tu me peux guerir, determine neantmoins et faicts ce que tu voudras, mais ie croy que tu es tout puissant et que si tu voulois tout maintenant tu me guerirois. Comme ie priois en mon cœur, faisoit-il, ie me senty guery en vn instant kaïasikat, kaïasikat, tout à coup, tout à coup ; ie me leuay tout sur l'heure et mangeay auec l'estonnement de ces gens que tu vois, monstrant ceux qui l'accompagnoient pour lors. *Non est personarum acceptio apud Deum,* Dieu ne regarde point si on est Grec ou Barbare, qui a plus de confiance et plus d'amour est le mieux venu aupres de sa Majesté.

Voicy vn autre traict de sa prouidence. Ayant fait ma prouision de chair d'Elan, disoit ce bon Neophyte, ie me trouuay bien en peine comme ie la porterois à sainct Ioseph, car nous n'auions pas assez de canots pour nous et pour nostre bagage ; ie pensois dans mon esprit si ie ne pourrois pas bien faire vn caieux de bois, sur lequel ie mettrois mon equipage ; mais les marées sont si fortes, les vents si dangereux, et les caieux si pesans, que toute ma prouision s'en fust allée à vaux l'eau. Ne sçachant quel conseil prendre, ie dy à ma femme ; Prions Dieu, nous sommes baptisés, il nous inspirera ce qu'il faut faire. Apres nostre priere, ie me senty porté à faire vn canot, ie n'en auois iamais fait, et ie desperois deuant ma priere d'en pouuoir faire, mais ayant dit à Dieu que tout ce qu'il nous auoit donné à manger seroit perdu s'il ne nous aydoit, ie creu que i'en viendrois à bout, en effet nous en fismes aussi bien que les plus experts.

Ce bon homme est si zelé, que quand il sçait quelque desordre parmy ses gens, il nous en vient donner aduis pour y remedier ; luy mesme va voir ceux qu'il croit faire mal et leur donne bon conseil, il prend vn tres-grand plaisir d'oüir parler de Dieu, et des grandes recompenses et des grands chastimens de l'autre vie, il a si peu de respect humain qu'il ne craint ny petit ny grand, et par fois il nous tesmoigne qu'il voudroit bien souffrir la mort pour sa creance.

C'est vne consolation bien sensible d'entendre auec quelle innocence ces bonnes gens rendent compte de leurs consciences quand ils retournent des bois apres cinq ou six mois d'absence ; ils se conseruent pour la pluspart auec vne pureté rauissante, encor qu'ils soient auec des barbares, et qu'ils n'ayent autre secours que du Ciel ; comme ils ne sont pas polis à l'exterieur, il n'y a que ceux qui entendent leur langue et qui les conuersent, qui ayent cognoissance de ces vrais biens incognus aux yeux des hommes, mais bien cognus de Dieu.

CHAPITRE VIII.

De la bonne disposition de quelques Sauuages non encor baptisés.

Dans les grandes resistances que les Sauuages nous faisoient au commencement que nous leurs parlions de la foy, ie suppliois souuent nostre Seigneur de me faire ceste grace qu'auant ma mort ie peusse voir deux familles lauées dedans son sang, professer publiquement et constamment la Religion Chrestienne ; sa bonté ayant donné ceste consolation à mes yeux, ie souhaitais quasi de chanter le Cantique de S. Simeon, tant ceste faueur me sembloit grande, mais Dieu qui ne mesure pas ces dons à la petitesse de nostre cœur, a voulu que ie visse entrer en son Eglise, non seulement ces deux premieres familles, mais plusieurs autres, et que i'eusse ce contentement bien doux de les voir professer courageusement la foy de Iesus-Christ ; ce n'est pas tout, ce Dieu des misericordes a tellement disposé les Sauuages non encor baptisez, qu'il semble que sa Majesté veut changer ce pauure peuple, et faire reluire ses lumieres dans les tenebres. Disons deux mots des sentiments qu'il donne à quelques vns de ces Infideles.

Plusieurs se viennent recommander à nos prieresquand ils entreprennent quelque voyage ; cet hyuer dernier, voulant trauerser la grande riuiere toute herissée de glaces, ils nous venoient trouuer, et l'vn d'eux, s'addressant au Pere qu'il cognoissoit, luy disoit : Mon Pere, quand vous nous verrez embarquez, regardez nous, leuez les yeux au Ciel, dites à Dieu ces paroles : Gardez-les, ouurez leur passage, escartez les glaces, deliurez-les du peril ou plusieurs perdent la vie. Ne nous perdez point de veuë tandis que nous serons sur la riuiere, disoient ces bonnes gens, et quand nous serions esloignés de vous dedans les bois, pensez à nous quand vous prierez Dieu.

Vn autre Sauuage, dont la mere et la fille estoient baptisées et se nommoient Magdeleine et Dorothée, faisoit ceste priere à Dieu quand il alloit à la chasse : Vous qui auez tout fait, regardez Magdeleine et Dorothée vos enfans ; elles veulent manger, donnez leur dequoy, i'en vay chercher pour elles, vous les aymez, car elles sont baptisées. Ce bon homme empruntoit les noms de sa mere et de sa fille pour induire nostre Seigneur à luy donner bonne chasse, faisant voir par ceste action l'estime qu'il faisoit du baptesme, qu'il receura bien-tost s'il plaist à Dieu.

Vn Sauuage nous disoit que dés sa ieunesse il regardoit le Ciel et la terre auec estonnement : Mais qui pourroit bien auoir fait tout cela, disoit-il ? cela n'a pas esté fait en vain et sans dessein.

Vn autre nous racontoit qu'estant malade cet Automne, il auoit veu dans le Ciel vn ieune François de sa cognoissance, trespassé depuis peu : Ie le vy, disoit-il, dans vne beauté et dans vn lieu le plus rauissant du monde ; ie voulus m'auancer pour aller en ce lieu de delices, mais il me demanda si i'estois baptisé ; ayant respondu que non, il me dit : Retire toy, tu ne sçaurois voir le grand Capitaine du Ciel, ny venir auec moy, si tu n'es laué dans les eaux du baptesme. Cela m'estonna fort, et à mesme temps ce que ie voyais disparut.

Quoy qu'il en soit de ceste vision, ce Sauuage a soustenu publiquement deuant ceux de sa nation que les âmes pouuoient aller au Ciel, et qu'il y seroit desia s'il eust esté baptisé. Vn certain Algonquin racontoit cet hyuer qu'vn Sauuage de ces pays plus haut estoit resuscité : On l'auoit ensevely, disoit-il, on estoit tout prest de le mettre en terre, quand il commença à se remuer ; on se met à decoudre vistement les robes dans lesquelles on l'auoit enueloppé, ce bon homme se leue à son seant, racontant qu'il vient du pays des âmes, lequel est situé où le Soleil se couche, asseure qu'il n'a veu là aucun François, ce lieu estant destiné seulement pour les Sauuages : Il est en ma puissance, disoit-il, de viure encore en terre, mais i'ayme mieux m'en aller au pays des âmes que rester parmy les hommes. Cela dit, il se

couche, meurt derechef, on le renueloppe et le met-on en terre. Le Sauuage qui a eu la vision dont ie viens de parler, entendant ceste fable, dit tout hault qu'il n'en croyoit rien, et que ce qu'il auoit veu estoit si admirable qu'il ne le pouuoit oster de son esprit, asseurant tousiours que les âmes pouuoient aller au Ciel.

Mais remarquez s'il vous plaist que le Diable deçoit ce pauure homme, donnant vne fausse interpretation aux paroles qu'il a entenduës: car comme ce François qu'il asseure auoir veu dans vne grande gloire, luy dit qu'il n'entreroit point au Ciel qu'il ne fust baptisé, il a conclud de là, qu'aussi tost qu'il sera baptisé il pourra y aller, si bien qu'il retarde de iour en iour ne pouuant se resoudre à quitter si tost la terre ; i'espere qu'on luy ostera bien tost cet erreur. Il a fait desia baptiser sa femme et ses enfans.

Il y a des Sauuages non encor baptisez qui nous viennent donner aduis des superstitions qui se commettent en secret dans les cabanes, disans que ceux qui croyent encor à ces resueries, retiennent les demons parmy eux ; il est vray que les Infideles n'oseroient quasi plus diuulguer ces vieilles sottises, qui se vont tous les iours abolissant à S. Ioseph.

Vn Sauuage encor payen, auoit procuré le baptesme à vne sienne petite fille, cet enfant venant à mourir nous l'enterrasme honorablement en nostre Cimetierre, ce qui le toucha fort ; mais comme nous luy eusmes parlé de la gloire dont iouyssoit son enfant, il en fut si aise qu'il s'escria : Mon cœur estoit estouffé, et vous luy auez donné de l'air ; puis que ma fille est si heureuse, ie veux aller auec elle, et puis que vous auez logé son corps aupres de vostre maison, logez moy aussi aupres de vous, car doresnauant ie tiendray ce lieu-cy pour mon pays, et ie m'arresteray auec les autres qui veulent composer vne bourgade, instruisez moy tous les iours et ma femme aussi, elle a volonté d'estre baptisée aussi bien que moy. Comme on les instruisoit, s'il arriuoit que le Pere qui en auoit pris charge s'absentast quelque fois, ils luy disoient au retour : Vostre absence nous attriste et nostre cœur est resiouy quand vous estes de retour, car vous estes nostre pere.

Vne femme Sauuage ayant racommodé quelque chose pour nostre maison, quelque canot ou chose semblable, nous luy demandasmes ce qu'elle vouloit pour sa peine : Helas ! dit-elle, ie ne demande rien sinon que vous vous souueniez que ie ne suis pas baptisée ; ie craignois cet hiuer de mourir dans les bois sans baptesme, au moindre mal mon cœur trembloit : ne me laissez plus esloigner de vous, chargée de mes offenses.

Deux autres femmes s'estant esgarées du chemin sur la nuit, estoient en danger de mourir de froid sur les neiges, car elles n'auoient point de raquettes ny de hache ny de fusil, et ne se portoient pas trop bien ; se voyans dans ceste angoisse, elles ont recours à Dieu, l'vne estoit Chrestienne et l'autre non ; ayant fait leur priere elles crient à l'auenture pour voir si elles ne seroient point entenduës de quelqu'vn. A mesme temps vn canot conduit par deux Chrestiens passoit sur le grand fleuue à l'endroit ou estoient ces femmes ; ils respondent à leurs cris, les appellent, les font descendre au bord de l'eau, et les embarquent. Ces bonnes femmes admiroient ce rencontre, et disoient auec estonnement : Dieu nous a promptement secouruës.

Vn sorcier de Tadoussac fort estourdy, estant venu à S. Ioseph, nous le traictâmes rudement de paroles ; il nous disoit nettement que son art luy auoit sauué la vie, et que s'il croyoit en Dieu qu'il ne passeroit pas l'Esté. Nous recommandasmes à Noël Negabamat de luy parler en secret ; il n'y manqua pas, il passoit quasi les nuicts à luy parler de nostre creance. En fin cet homme quoy que mechant, fut touché des discours de ce bon Neophyte et des bons exemples des nouueaux Chrestiens, en sorte qu'il nous vint prier de baptiser son fils, et nous asseura qu'il se feroit instruire : Ie voy bien, dit il, que ie ne fay pas bien, ie veux quitter le Diable, et croire en Dieu ; ie m'en vais faire vn tour à Tadoussac, bien tost vous me verrez de retour. Ie

ne sçay pas ce qui en sera, tous ceux que Dieu appelle ne respondent pas à sa voix ; cet homme à bien des liens à rompre.

I'ay desia remarqué qu'il y a des Sauuages non encor baptisez qui ne se veulent pas marier sans nostre aduis ; d'autres ne manquent point de se mettre à genoux si-tost qu'ils ont tué quelque animal, et d'en remercier Dieu, cela se va mettre en coustume parmy eux, d'où naistra vn grand bien, car s'ils ont recours à Dieu sa bonté ne les abandonnera pas.

Vn Payen allant voir la nuit vne femme veufue pour l'épouser, celle-cy luy dit : Ne sçais tu pas que les Peres crient contre cette coustume ? de plus tu as desia vne femme, en voudrois tu auoir deux, toy qui fais estat d'approuuer les prieres ? si vn tel Pere, disoit-elle, te trouuoit icy, que dirois-tu ? Cet importun continuant de la molester les autres nuits, elle luy dit : Tu me contraindras de m'en aller ailleurs, et de descouurir ta malice aux Peres ; ne crains tu point l'enfer ? sçache que ie veux estre Chrestienne, et que ie ne veux épouser qu'vn Chrestien ; ne me parle plus, tu perds tes peines, ie veux obeïr à Dieu.

Il n'y a cœur si dur que la parole de Dieu n'amollisse à la longue. Vn esprit rude et superbe, me disoit il y a quelque temps : Ie me suis moqué cent fois des discours du Pere de Quen, i'ay resisté au Pere Buteux le voulant empescher de nous instruire, pour toy ie ne te pouuois supporter, ie prenois plaisir de te quereller, et quand ie l'auois fait ie l'allois raconter par les cabanes comme vne grande proüesse ; mais maintenant vos paroles me semblent bonnes, elles descendent petit à petit dans mon cœur, ie croy que mes oreilles se feront à les écouter.

Voicy quelques remarques du Pere Buteux enuoyées des Trois Riuieres : Ces pauures gens sont dans la creance que la maladie les doit accueillir cet Esté, ils ne laissent pas de se disposer pour le baptesme, ils sont fort portés à prier Dieu ; quand nous entrons dans leurs cabanes, ils demandent si c'est pour faire les prieres, se mettans à genoux si-tost qu'on les commence.

L'vn de nous allant faire prier Dieu dans les cabanes, vn peu esloignées de nostre habitation, rencontra vn vieillard qui s'en alloit faire des traisnes ; il demanda au Pere où il alloit : Ie vay faire prier tes gens, luy dit le Pere. Ie n'y pourray assister, dit ce bon Sauuage, mais prions icy. Là dessus il se met à genoux sur la neige, par vn temps tres-rigoureux, le Pere le fit prier Dieu ; cela fait, ce bon homme s'en alla tout content à son trauail.

Vne femme me disoit qu'estant dans la necessité au milieu des bois, son mary fit mettre ceux de sa cabane à genoux, et leur dit : Or sus addressons nous à celuy qui nous peut nourrir, il est bon, asseurement il nous secourra si nous le prions de bon cœur. Ce qu'ils firent, et incontinent apres ils firent fort bonne chasse d'ours.

Voicy ce qui est arriué depuis peu, dit le Pere : vn Sauuage de consideration parmy les siens, me vint dire qu'il auoit veu le manitou, et qu'il me prioit d'aller chez luy faire les prieres instituées pour le chasser, il y fallut aller quoy qu'il fust nuit ; ie portay auec moy vn crucifix, que chacun adora ; apres les auoir asseurez ie laissay le crucifix dans leur cabane. Quelque temps apres ce Sauuage qui m'estoit venu querir se trouua oppressé d'vn mal de costé, causé du trop grand trauail qu'il auoit pris à son champ ; ce pauure homme ne sçachant à qui auoir recours, s'addressa à celuy qu'il croyoit aussi puissant pour chasser la maladie que les diables, il luy demanda la guerison, qu'il receut pleinement et soudainement.

Vn ieune homme nous a fort édifiés demandant le baptesme. Ie confesse, disoit-il, que ie suis vn coureur, que ie n'ay point d'arrest ; mais depuis que vous m'auez parlé de l'autre vie, ie porte tousiours vos paroles dans mon cœur, i'ay beau aller ça et là, ce que vous m'auez dit me suit partout, il me semble qu'on l'a escrit dans mon cœur ; ie disois l'autre iour au sieur Oliuier, que ie croyois tout de bon, et que i'auois

pris resolution de m'arrester ; ce n'est pas, luy disoy-ie, que i'espere qu'on me fera meilleur marché au magazin si ie suis baptisé, non ie ne pense point à vos marchandises, ie pense à quelque chose de meilleur ; voila, luy monstrant le Ciel, ce que ie pense, c'est cela qui est escrit dedans mon cœur, et qui me fait craindre de mourir auparauant que mes pechez soient emportés par les eaux du baptesme. Dieu luy donne la perseuerance.

Il y a trois iours qu'vne femme non encor baptisée demeuroit à la porte de l'Eglise pendant la Messe, mais comme son petit fils estoit Chrestien, et qu'il n'est permis qu'aux Chrestiens d'entendre la Messe, elle plantoit ce petit enfant tout de bout attaché à son berceau à l'entrée de la Chapelle, attendant dehors que la Messe fust dite pour le prendre, faisant voir par cette action l'estime qu'elle faisoit du bon-heur de son fils, qu'on luy accorderoit à elle mesme n'estoit la crainte qu'on a qu'elle épouse vn Payen, son mary l'ayant laissée fort ieune.

CHAPITRE IX.

De la prouidence de Dieu au choix de quelques vns, et au rebut de quelques autres.

Quelques Sauuages se conuertissent quelques fois si soudainement, et par des occasions si peu premeditées, qu'il semble qu'vn hazard les mene au Ciel, et cependant ils n'y entrent que par vne sage conduite et par vne assurée prouidence du grand Dieu.

Vn Capitaine Sauuage s'estoit cabané au dessus de S. Ioseph en pleine santé, le voila tout à coup saisi d'vne grande maladie ; arriue qu'vne femme, passant deuant nostre maison dans son canot, nous dit deux mots sans se desembarquer ; comme elle poursuiuoit son chemin, l'vn de nous luy crie : N'y a-il point de malades en vostre cabane ? Helas ! fit elle, ie m'oubliois de vous dire qu'vn tel Capitaine est tombé ce matin dans de grandes conuulsions. Aussi-tost le Pere de Quen entendant cela, court, prend sa couuerture et vn morceau de pain pour tout viure et s'embarque ; il arriue sur la nuit, trouue cet homme en vn pitoyable estat, l'instruit, le console ; il demande le baptesme, crie mercy à Dieu de ses pechez. Le Pere, ne le croyant pas si mal, se retire en la cabane voisine pour faire ses prieres et prendre vn peu de repos ; mais Dieu, qui vouloit auoir cette âme, l'empescha si bien de dormir, qu'il fut comme contraint de se leuer et d'aller voir son malade : chose estrange, il le trouue aux abois, n'ayant plus de vie qu'autant qu'il en falloit pour demander et pour receuoir le sainct Baptesme ; le Pere bien estonné luy donne, et l'enuoie tout sur l'heure en Paradis : vous diriez que cet homme s'est sauué par hazard, et que d'autres se damnent par accident ; mais il n'y a ny hazard ny accident deuant Dieu, sa bonté et sa iustice s'accordent bien auec sa prouidence.

Ce n'est pas tout, quelques enfans estoient malades dans ces mesmes cabanes ; le Pere les veut baptiser, les parens s'y opposent, vne femme plus instruite que les autres se trouuant là plaide pour le baptesme de ces pauures enfans, et Dieu gagna sa cause, car ils furent faicts ses enfans. Qu'il soit beny à iamais, *laudent eum cœli et terra et omnia quæ in eis sunt.* L'vn de nous, estant allé dire la saincte Messe à l'Hospital, trouue vne femme nouuellement apportée bien malade ; il luy vint vne forte pensée de la disposer tout sur l'heure au baptesme, mais comme il estoit pressé et qu'il auoit quelque indisposition pour lors, il voulut differer, se promettant bien de la reuenir voir dans peu de temps. Comme il la quittoit, il sentit ce reproche en son cœur : Si cette femme meurt sans baptesme, à qui en sera la faute ? Il retourne vers la malade, luy touche le poux, et le trouuant assez bon à son aduis, la quitte encor vne fois. Il n'estoit pas sorty, qu'vn re-

mords luy fait prendre resolution de ne point quitter cette pauure creature, qu'il ne la vist en estat de receuoir ce Sacrement de salut : il s'arreste, l'instruit, la laisse dans vn grand desir d'estre Chrestienne, et dans des regrets d'auoir offensé son Dieu et son Pere. Il ne fut pas loing, qu'on luy vint crier que cette pauure femme expiroit ; il retourne, la baptise, elle meurt donnant des indices tres-grands de sa predestination. Le Pere se souuenant de ce qui s'estoit passé en son cœur, resta tout épouuanté, voyant qu'il ne s'en estoit quasi rien fallu qu'elle ne fust morte sans baptesme. Il est vray qu'à son regard le salut de cette âme paroissoit n'auoir esté attaché qu'au petit filet fort aisé à rompre, mais Dieu le tenoit auec vne chaisne bien forte.

Voicy quelques remarques tirées des memoires du Pere Buteux. Vne troupe d'Algonquins traisnans quand et eux beaucoup de pauures veufues et orphelins, se sont venus ietter entre les bras de nostre charité, qui n'estoient que trop ouuerts pour les receuoir. Il faut que ie confesse que voyant l'extreme disette de ces pauures barbares, soit pour leurs viures, soit pour leurs habits, iamais ie n'eus plus d'enuie d'estre riche : la premiere cabane où i'entray, fut de deux pauures veufues bien âgées, lesquelles auoient recueilly enuiron dix ou douze enfans, et pour toute prouision n'auoient pas la valeur d'vn sac de bled d'Inde ; c'est pour lors que ie regrettay les viures qu'on nous enuoyoit, lesquels ont esté perdus dans la barque qui nous venoit voir, i'entrois dans quelque deffiance voyant tant de pauures creatures sur nos bras auec si peu de viures qui se rencontroient en nostre maison ; mais celuy qui nourrit les oyseaux du Ciel, n'abandonne pas ceux pour lesquels il a creé les oyseaux, et les poissons et tous les animaux. Ie ne sçay par quel miracle de sa prouidence cela s'est fait, mais ie sçay bien que ces pauures gens ont tous passé l'Hyuer sains et gaillards, et sa bonté nous a fait trouuer dequoy les secourir. Nous en auons baptisé quelques vns qui nous consolent, entre autres vne bonne veufue, qui semble auoir esté reseruée pour le Ciel par vne particuliere prouidence de nostre Seigneur ; les Hiroquois venant faire la guerre en son pays l'enleuerent en sa petite ieunesse auec quelques autres prisonniers, elle fut esleuée parmy eux et reputée par apres comme vne femme de leur nation ; estant desia grande les Algonquins allans en guerre auec deffunt Monsieur de Champlain, et se iettans sur vne bourgade d'Hiroquois où estoit cette femme, massacroient tous ceux qu'ils auoient à la rencontre ; cette pauure creature se trouuant dans la mêlée, voulut faire entendre aux Algonquins qu'elle estoit de leur nation, mais elle auoit oublié sa langue, excepté ce mot seul, qu'elle reïteroit de toutes ses forces : *nir, nir, nir,* moy, moy, moy. Ce mot luy sauua la vie : vn Algonquin l'ayant tirée à part, elle luy fit entendre comme elle pût, qu'elle auoit esté prise en sa ieunesse par l'ennemy ; on la remene en son pays, où s'estant mariée, elle a veu mourir son mary, ses enfans grand nombre de ses parens, et Dieu l'a conseruée dans la grande mortalité qui a fort affligé sa nation, la reseruant pour luy donner entrée en son Eglise, et pour exciter ses compatriotes à deserter la terre : car elle seule, auec cinq petits enfans qu'elle a conseruez dans la calamité publique, n'ayant de viure que ce que nostre pauureté luy fournit, a desia fait vn beau grand champ de bled d'Inde. Elle me fit grande pitié l'autre iour : entrant sur le soir en sa cabane, ie la trouvay tout abattuë et tout éplorée ; luy en demandant la raison, elle me dit : Ie ne puis tenir mes larmes, iettant les yeux sur ces pauures orphelins : pour moy il y a long-temps que ie suis accoutumée à passer les iournées entieres sans manger, comme i'ay fait tout aujourd'huy, trauaillant à mon champ sans rien prendre ; mais ie ne puis entendre ces enfans crier à la faim sans estre touchée : voila, disoit-elle, le subiect de mes larmes ; de vous importuner, ie n'oserois, car depuis l'Automme iusques à maintenant vous nous auez tousiours secourües, consommant les viures qui vous font grand besoin. Si est-ce, luy dis-ie,

que i'ay donné ce matin de quoy vous faire vne fois à manger auiourd'huy. Ie n'en ay rien veu, repart elle. Enfin le Pere trouua que le Sauuage à qui il auoit donné cette commission, ayant de quoy disner ce iour-là, auoit reserué cette aumosne pour le lendemain. La bonté et la iustice sont les deux bras de la grande prouidence de Dieu : nous auons veu des effects de sa misericorde, voyons vn coup de sa iustice.

Vn Sauuage ayant esté baptisé en danger de mort auec de grands sentimens de l'autre vie, reuint en santé. Il estoit d'vn assez bon naturel, mais l'amour d'vne femme le perdit ; il l'aymoit passionnement, et n'ayant pas le loisir qu'elle fut instruite et baptisée, il l'épousa à la façon des Sauuages, sans attendre la benediction de l'Eglise. Nous le menaçasmes des chastimens de Dieu, qui le suiuirent de bien prés : ce miserable s'en estant allé à la chasse du castor auec sa famille assez nombreuse, vit mourir sa femme, et les enfans qu'elle auoit d'vn autre lit, sans baptesme ; ses parens saisis du mesme mal furent bien tost emportez ; enfin il tombe malade auec vn sien fils âgé d'enuiron vingt ans, et vne sienne fille Chrestienne âgée de douze. Sa sœur, qui estoit veufve depuis quelques années et qui auoit pour fils vn grand ieune homme excellent chasseur, soignoit tous ces malades dans les bois ; mais comme elle vit son fils saisi de ceste contagion, elle prit vn estrange conseil pour luy sauuer la vie : le voulant amener vers les demeures de nos François pour trouuer quelque remede à son mal, et ne pouuant embarquer son frere, qui estoit ce miserable apostat que Dieu poursuiuoit, viuement, elle l'assomme à grands coups de bastons en la presence de ses deux enfans, de son nepueu et de sa niepce, qui n'osoient branler, de peur que ceste megere ne leur en fist autant. Cela fait, elle embarque son fils malade, et laisse à l'abandon son nepueu et sa niepce qui sortoient de maladie, leur crians qu'ils prissent vn canot qu'elle leur monstroit s'ils se vouloient sauuer. Ces pauures enfans ne pouuans pas mettre à l'eau ce canot ny le gouuerner dans leur foiblesse, quittant leur pere qu'on venoit d'assommer, suiuent vn iour entier leur tante sur le bord de l'eau sans manger ; ceste proserpine les regardoit sans compassion. En fin estant lasse de ramer elle descendit en terre pour se reposer ; son nepueu la prie d'auoir pitié de luy et de sa pauure sœur, ceste cruelle repart : Si tu veux que ie te sauue la vie, tuë ta sœur, car ie ne vous sçaurois pas embarquer tous deux ; de plus promets moy que tu ne parleras iamais de ce que i'ay fait à ton pere. Ha ! Dieu que fera ce pauure ieune homme ? de tuer sa sœur c'est cruauté, de rester auec elle, c'est choisir la mort sans luy pouuoir donner la vie. Ces deux pauures enfans se regardoient l'vn l'autre parlans des yeux, car leurs cœurs n'auoient pas assez de forces pour donner du mouuement à leurs langues ; en fin ceste tigresse pressa ce pauure ieune homme d'estre le bourreau de sa propre sœur. Ma plume ne peut sans horreur trancher le mot : il prend vne corde, la passe au col de sa sœur, iette ceste pauure innocente par terre, met vn pied sur le bout de ce licol et tire l'autre bout tant qu'il peut des deux mains immolant à la cruauté de ceste louue ceste pauure victime innocente. Quand ce miserable frere fut de retour, ie luy demandois si sa sœur ne l'auoit point supplié de luy laisser la vie. Non, fit-il, elle ne m'en parla point, ny ne s'enfuit de moy : elle me regarda d'vn œil pitoyable et me laissa exercer vne cruauté qui me devoit sauuer la vie. Ce meurtre commis, ce ieune homme s'embarque auec ceste megere ; mais Dieu, à la veuë duquel se ioüoit toute ceste funeste tragedie, voulut que ceste proserpine en fist vn acte : il la frappa de la contagion qu'elle fuyoit et avant que d'arriuer où elle vouloit mener son fils, elle mourut comme vne beste. En fin son fils fut apporté à l'hospital, où il est mort dans vne puanteur intolerable, mais auec de grands indices de son salut. Nous en parlerons en son lieu.

CHAPITRE X.

De l'esperance qu'on a de la conuersion de plusieurs Sauuages.

I'auray de la peine à déclarer mes pensées dans ce Chapitre, mon esprit croit plus qu'il n'en sçauroit dire ; faisons le denombrement de quelques nations en partie voisines des riues du grand fleuue, et puis ie tascheray de m'enoncer.

A l'entrée du grand golfe de S. Laurent du costé du Nord, on trouue les Esquimaux, peuples bien barbares et grands ennemis des Europeans, à ce qu'on dit ; suiuant le mesme costé du Nord en montant, on rencontre les peuples de Chisedech et les Bersiamites, ce sont petites nations dont on a peu de cognoissance, lesquelles ont commerce auec d'autres qui sont dedans les terres. En suite on trouue les Sauuages de Tadoussac, qui ont cognoissance auec la nation du Porc Epic, et par l'entremise de ceux-cy auec d'autres Sauuages encore plus retirez dedans les terres. Montant touiours on arriue à Kebec, et puis aux Trois Riuieres. Les Sauuages qui frequentent ces deux habitations vont en marchandise aux Attikamegues, et ceux-cy à trois ou quatre petites nations qui sont au Nord de leur pays.

Quand on arriue au premier saut qui se rencontre dans le grand fleuve S. Laurent, que nous appelons le saut sainct Louis, on trouue vn autre fleuue nommé la Riuiere des Prairies. Ce fleuue se nomme ainsi, pource qu'vn certain François nommé des Prairies ayant charge de conduire vne barque au saut S. Louis, quand il vint à cet affour ou rencontre de ces deux fleuues, au lieu de tirer du costé du Sud, où est le saut S. Louis il tira au Nord vers cet autre fleuue qui n'auoit point encore de nom François, et qui depuis ce temps là fut appelé la Riuiere des Prairies. Montant donc sur cette riuiere on rencontre les Ouaouechkaïrini, que nous appellons la petite nation des Algonquins. Montant tousiours plus haut on trouue les Kichesipirini, les Sauuages de l'Isle, qui ont à costé dans les terres au Nord les Kotakoutouemi. Au Sud de l'Isle sont les Kinounchepirini, les Mataouchkarini, les Ountchataronnounga, les Sagahiganirini, les Sagnitaouigama, et puis les Hurons qui sont à l'entrée de la mer douce. Ces six nations dernieres sont entre le fleuue de sainct Laurens et la Riuiere des Prairies. Quittant la Riuiere des Prairies quand elle tire droit au Nord pour aller au Surouest on va trouuer le Lac Nipisin où sont les Nipisiriniens. Ceux-cy ont au Nord les Timiscimi, les Outimagami, les Ouachegami, les Mitchitamou, les Outurbi, les Kiristinon qui habitent sur les riues de la mer du Nord où les Nipisiriniens vont en marchandise. Reuenons maintenant à la mer douce. Ceste mer n'est autre chose qu'vn grand Lac, lequel se venant à estrecir à l'Oüest, ou l'Oüest Nord-oüest, fait vn autre plus petit Lac, qui puis apres se va elargissant en vn autre grand Lac ou seconde mer douce. Voicy les nations qui bordent ces grands Lacs ou ces mers du costé du Nord.

I'ay dit qu'à l'entrée du premier de ces Lacs se rencontrent les Hurons ; les quittans pour voguer plus haut dans le lac, on trouue au Nord les Ouasouarim, plus haut sont les Outchougai, plus haut encore à l'embouchure du fleuue qui vient du Lac Nipisin sont les Atchiligoüan. Au delà sur les mesmes riues de ceste mer douce sont les Amikoüai, ou la nation du Castor, au Sud desquels est vne Isle dans ceste mer douce longue d'enuiron trente lieuës habitée des Outaouan, ce sont peuples venus de la nation des cheueux releuez. Apres les Amikouai sur les mesmes riues du grand lac sont les Oumisagai, qu'on passe pour venir à Baouichtigouin, c'est à dire, à la nation des gens du Sault, pource qu'en effect il y a vn Sault qui se iette en cet endroit dans la mer douce. Au delà de ce Sault on trouue le petit lac, sur les bords duquel du costé du Nord sont les Roquai. Au Nord de ceux-cy sont les Mantoue, ces peuples ne nauigent

guiere, viuans des fruicts de la terre. Passant ce plus petit lac, on entre dans la seconde mer douce, sur les riues de laquelle sont les Maroumine ; plus auant encore sur les mesmes riues habitent les Ouinipigou, peuples sedentaires qui sont en grand nombre. Quelques François les appellent la Nation des Puans, à cause que le mot Algonquin ouinipeg signifie eau puante ; or ils nomment ainsi l'eau de la mer salée, si bien que ces peuples se nomment Ouinipigou, pource qu'ils viennent des bords d'vne mer dont nous n'auons point de cognoissance, et par consequent il ne faut pas les appeller la nation des Puans, mais la nation de la mer. Es enuirons de cette nation sont les Nadvesiv, les Assinipour, les Eriniouaj, les Rasaoua koueton, et les Pouutouatami. Voila les noms d'vne partie des nations qui sont au delà des riues du grand fleuue sainct Laurent, et des grands lacs des Hurons du costé du Nord. Ie visiteray tout maintenant le costé du Sud, ie diray en passant que le sieur Nicolet, interprete en langue Algonquine et Huronne pour Messieurs de la nouuelle France, m'a donné les noms de ces nations qu'il a visitées luy mesme pour la pluspart dans leur pays, tous ces peuples entendent l'Algonquin, excepté les Hurons, qui ont vne langue à part, comme aussi les Ouinipigou ou gens de mer. On nous a dit cette année qu'vn Algonquin voyageant au delà de ces peuples, a rencontré des nations extremement peuplées : Ie les voyois, disoit-il, assemblés comme dans vne foire, achepter et vendre, en si grand nombre qu'on ne les pouuoit compter. Il donnoit vne idée des villes d'Europe, ie ne sçay pas ce que c'en est. Visitons maintenant le costé du Sud du grand fleuue S. Laurent.

Depuis son embouchure iusques au sault S. Louis, on trouue les Sauuages du Cap Breton, les Souricois sont plus auant dans les terres, on rencontre les Sauuages de Miscou et de Gaspé, entre les riues de la mer de l'Acadie et le grand fleuue sont les Etechemins, les Pentagouetch, les Abnaquiois, les Nahiganiouetch, et quelques autres nations, mais elles sont toutes bien petites.

Depuis le sault S. Louis montant tousiours sur ce grand fleuue, on trouue de belles nations au Sud, et toutes sedentaires, et fort nombreuses, comme les Agneehronon, les Oneiochronon, les Onontaehronon, les Konkhandeenhronon, les Oniouenhronon, les Andastoehronon, les Sonontouehronon, les Andoouanchronon, les Kontareahronon, les Ouendat, les Khionontatehronon, les Oherokouaehronon, les Aondironon, les Ongmarahronon, les Akhrakvaeronon, les Oneronon, les Ehressaronon, les Attiouendaronk, les Eriehronon, les Totontaratonhronon, les Ahriottaehronon, les Oscouarahronon, les Hvattoehronon, les Skenchiohronon, les Attistaehronon, les Ontarahronon, les Aoueatsiouaenhronon, les Attochingochronon, les Attiouendarankhronon. Toutes ces nations sont sedentaires, comme i'ay desia dit, elles cultiuent la terre, et par consequent sont remplies de peuples, i'ay tiré leurs noms d'vne carte Huronne, que le Pere Paul Ragueneau m'a communiquée, il n'y a point de doute que ces peuples ne soient au Nord de la Virginie, de la Floride, et peut estre encore de la nouuelle Mexique. Voila vn beau champ pour les ouuriers Euangeliques et bien parsemé de Croix. La pluspart de ces peuples entendent la langue Huronne.

Le vingt-quatriesme iour de Iuin est arriué vn Anglois auec vn sien seruiteur, conduits dans des canots par vingt Sauuages Abnaquiois. Il est party du lac ou fleuue Quinibequi en Lacadie, où les Anglois ont vne habitation, pour venir chercher quelque passage par ces contrées vers la mer du Nord. Monsieur le Gouuerneur en ayant ouy nouuelle, ne luy permit pas de venir à Kebec, il l'enuoya garder par quelques soldats, luy enioignant de presser son retour ; il s'en mit en deuoir, mais quelques vns des principaux Sauuages qui l'auoient amenez estans tombez malades, et les riuieres ou ruisseaux par où il auoit passé estans asseichées, il se vint ietter entre les mains des François, pour euiter la

mort qu'il ne pouuoit quasi pas euiter au retour, tant ces chemins sont horribles et épouuantables. Monsieur de de Montmagny le fit conduire à Tadoussac, pour aller rechercher l'Angleterre par la France.

Ce bon homme nous racontoit des merueilles de la nouuelle Mexique : I'ay appris, disoit-il, qu'on peut nauiger en ce pays là par les mers qui luy sont au Nord ; il y deux ans que i'ay rodé toute la coste du Sud, depuis la Virginie iusques à Quinebiqui, pour chercher si ie ne trouuerois point quelque grande riuiere, ou quelque grand lac qui me conduisist à des peuples qui eussent cognoissance de cette mer qui est au Nord du Mexique, n'en ayant point trouué ie suis venu en ces pays cy, pour entrer dans le Saguené, et pour penetrer si ie pouuois auec les Sauuages du pays iusques à la mer du Nord. Ce pauure homme eust perdu cinquante vies s'il en eust eu autant, deuant que d'arriuer en cette mer du Nord, par le chemin qu'il se figuroit, et quand il auroit trouué cette mer, il n'auroit rien decouuert de nouueau, ny rencontré aucune ouuerture au nouueau Mexique, il ne faut pas estre grand Geographe pour recognoistre cette verité.

Mais ie diray en passant que nous auons de grandes probabilités, qu'on peut descendre par le second grand lac des Hurons, et par les peuples que nous auons nommés dans cette mer qu'il cherchoit, le sieur Nicolet qui a le plus auant penetré dedans ces pays si esloignés, m'a asseuré que s'il eust vogué trois iours plus auant sur vn grand fleuue qui sort de ce lac, qu'il auroit trouué la mer, or i'ay de fortes coniectures que c'est la mer qui respond au Nord de la nouuelle Mexique, et que de cette mer, on auroit entrée vers le Iapon et vers la Chine ; neantmoins comme on ne sçait pas où tire ce grand lac, ou cette mer douce, ce seroit vne entreprise genereuse d'aller descouurir ces contrées. Nos Peres qui sont aux Hurons, inuités par quelques Algonquins, sont sur le point de donner iusques à ces gens de l'autre mer, dont i'ay parlé cy-dessus ; peut estre que ce voyage se reseruera pour l'vn de nous qui auons quelque petite cognoissance de la langue Algonquine.

On voit par ce que ie viens de dire, la grande estenduë de pays, et le grand nombre de peuples qui n'ont point ouy parler de Iesus-Christ.

Et me semble que le temps viendra et qu'il est desia venu, auquel Dieu se veut faire cognoistre à vne partie de ces nations : on ne peut reuoquer en doute que le Pere Eternel ne veuille mettre son Fils en possession de l'heritage qu'il luy a promis, *dabo tibi gentes hæriditatem tuam, dominabitur à mari usque ad mare*, il commandera depuis la mer du Nord, iusques à la mer du Sud, *et à flumine usque ad terminos orbis terrarum*, et depuis le grand fleuue de S. Laurens, qui est le premier de tous les fleuues, iusques aux derniers confins de la terre, iusques aux dernieres limites de l'Amerique, et iusques aux Isles du Iapon, *et ultra*, et au delà, *omnes gentes seruient ei*, toutes les nations luy rendront hommage, *animas pauperum salvas faciet*, il sauuera les âmes des pauures Sauuages, *omnes gentes magnificabunt eum*, tous les peuples le magnifieront, *et replebitur Maiestate eius omnis terra*, sa Majesté remplira toute la terre, *fiat, fiat*. Et il y a de l'apparence, que nous en sommes là, veu le changement des cœurs, que Dieu fait en ces quartiers, en estant sollicité par vne infinité de sainctes âmes, qui iour et nuict employent leurs vœux et leurs prieres, aupres de sa diuine Majesté pour ce subiet. Le zele aussi et la ferueur de ceux qui y contribuent, et s'offrent à y contribuer de plus en plus, nous en donne aussi de grandes asseurances. Ce n'est pas sans dessein, que Dieu inspire tant de bonnes âmes, à assister de leurs moyens cette Eglise naissante, qui ne peut s'esleuer vers le Ciel, si elle n'est soustenuë sur terre, ie veux dire, si les biens temporels n'y sont employés et ne seruent d'attrait aux Sauuages, pour les retirer du milieu des bois, et leur donner quelque esperance de mieux en des demeures arrestées, où ils puissent estre

instruicts. Ie n'ose icy specifier ce que plusieurs y font, parce qu'ils m'ont fait entendre, qu'ils ne veulent auoir que Dieu pour tesmoin. Ceux qui auront deuotion de les imiter, ont par delà le P. Charles Lalemant Procureur de toutes nos missions, qui sçaura bien leur dire ce qui sera le plus expedient, lors qu'il sera aduerty de leurs bonnes intentions. Mais si nous nous promettons le secours des Princes et liberalitez des viuants, nous n'auons pas moins de suiet d'esperer que ceux qui nous ont honorez de leurs affections et offert leurs vœux à Dieu pour nous, durant le cours de cette vie, continueront cet exercice dans le Ciel, et ce d'autant plus volontiers, qu'ils en cognoîtront mieux la necessité. C'est icy que ie sens mon cœur attendry, et se renouuellent tous les sentimens dont il fut saisy à la nouuelle du deces de Monsieur Foucquet d'heureuse memoire, duquel il n'y a que Dieu qui comprit les tendresses pour nos pauures Sauuages, l'estime qu'il faisoit de ceste entreprise, le zele et les liberalitez auec lesquelles il en procuroit l'exécution. Ie ne doute point que la perte d'vn homme, si vtile à l'Estat, et dont les actions ont merité vne approbation si vniverselle, n'ayt esté extraordinairement sensible à l'ancienne France, mais elle me permettra de dire qu'elle ne l'a pas moins esté à la nouuelle, la consolation de l'vne et de l'autre est que, *uno auulso, non deficit alter*, il a laissé vn heritier non seulement de sa reputation et de ses charges, mais aussi de ses vertus, et particulierement de son zele pour le seruice de Dieu, dans ces contrées. La crainte que i'ay de faire souffrir la modestie des viuans, et de violer le secret dont l'obligation dure mesme apres la mort, ne me permettra pas d'en dire dauantage.

Quant à Messieurs de la Nouuelle France, qui font de grands frais tous les ans, pour faire passer en ces contrées si esloignées de l'Europe, les choses necessaires pour y subsister, ils nous obligent tousiours infiniment en cela, comme aussi en ce qu'ils ont accordé mesmes faueurs aux Sauuages Chrestiens qui se rendront sedentaires, qu'aux François, ie les en remercie de tout mon cœur, et les coniure de perseuerer dans leurs faueurs. Et sur ce propos, ils me permettront s'il leur plaist, de leur dire icy quatre petites paroles : la plus saine partie de leur corps s'est iettée dans leur association, non tant pour retirer les biens perissables de ce nouueau monde, que pour cooperer puissamment au salut de ces peuples, or puisque Dieu fauorise leur premier dessein, appelant ces pauures barbares à soy, par leur entremise, il me semble qu'ils ont subiet de se resiouïr, et de benir celuy qui leur accorde la fin plus noble qu'ils pretendoient, les choisissant pour procurer vn si grand ouurage. Que si les fruicts de ces grandes terres que le Roy leur a donnée ne correspondent pas à leurs despenses excessiues, ie ne croy pas que le Dieu du Ciel, duquel ils ont procuré et procureront encor la gloire, s'oublie d'eux.

Que l'esprit de Dieu est agissant ! ie souhaittais que quelqu'vn fist aux Trois Riuieres, ce que nous faisons à S. Ioseph proche de Kebec ; plusieurs Algonquins se presentoient pour s'arrester, et nous manquions de forces : le Dieu du ciel, qui voyoit nos foiblesses, nous disposoit des bras d'amour et de charité, vne personne de merite et de condition a faict passer cette année quatre hommes, à ce dessein, pour defricher et pour bastir.

Restoit encor à pouruoir à la Riuiere des prairies : on croit icy que si on dresse là quelque habitation, plusieurs Sauuages y aborderont de diuers endroits.

Nous apprenons par la flotte de cette année, que des personnes de vertu et de courage sont en resolution d'y enuoier nombre d'hommes l'an prochain, ils ont desia fait passer des viures pour ce dessein. N'est-il donc pas vray que Dieu fraie le chemin aux pauures Sauuages, pour les attirer dans les filets de l'Euangile ? Ouy, mais dira quelqu'vn, cette entreprise est pleine de depenses et de difficultez, ces Messieurs trouueront des montagnes où ils pensent trouuer des vallées. I'ay desia dit cent fois, que tous ceux qui trauaillent sous l'estendart de Iesus-Christ, pour luy amener

des âmes, *seminant in lacrymis,* ie ne diray pas à ces Messieurs qu'il trouueront des chemins parsemés de roses, la croix, les peines et les grands frais, sont les pierres fondamentales de la maison de Dieu. Au reste si iamais les François s'establissent en cet endroit, i'espere que les Sauuages qui ont autrefois habité cette contrée, et qui sont montés plus haut pour la crainte de leurs ennemis, retourneront dans leur ancien pays, où ils trouueront la vie de l'âme, n'y cherchans que la vie du corps.

Ce n'est pas tout, si iamais nous sommes en paix auec les peuples du Midy, ce qui se fera bien aysement, si quelques Hollandois cedent ce qu'ils ont vsurpé en l'Acadie sur les terres de sa Majesté, car cette coste est de la nouuelle France, l'habitation qui se fera en la Riuiere des Prairies, donnera vn facile accez à tous ces peuples qui sont en nombre et sedentaires. Madame la Duchesse d'Aiguillon m'en escrit de sa grace, et me promet de s'y emploier, comme elle a desia commencé ; d'où reussira vn bien nompareil pour ces pauures contrées ; et il n'y aura que Dieu seul qui soit capable de recompenser cette saincte et forte entreprise.

C'est ce qui faict que nous nous portons à de nouuelles decouuertures, nos Peres qui sont au pays des Hurons, combattans tous les iours contre la mort et contre les demons, ne sçauroient s'arrester ; ils parlent d'aller à la nation du petun, à la nation neutre, à la nation des gens de mer ; ceux qui trauaillent pour les Algonquins veulent estre de la partie. Dieu leur presente des Sauuages qui fauorisent leurs desseins, il remuë leurs cœurs, et anime leur courage.

Il me semble que quand ie mis le pied en ces contrées, il y auoit moins d'apparence que les Sauuages qui ont receu Iesus-Christ, se deussent arrester et se sousmettre à ses loix, que ie n'en voy, pour vne partie des nations dont i'ay fait mention cy-dessus. Pourquoy donc les desespererons-nous? Ouy, mais tout le monde n'est pas dans ces sentimens là. Ie respond, excepté ceux qui ne voyent les Sauuages qu'en passant, et au lieu où ils ne sont pas encor instruicts, excepté quelques esprits mescontens, et mal faits qui blasphement *quæcumque ignorant,* qui condamnent ce qu'ils ne voyent pas et qu'ils pensent voir, il n'y a personne icy qui n'admire et ne benisse Dieu dans la conuersion des Sauuages. Voulez-vous que ie vous parle nettement ? quand ie regarde auec mes yeux de chair, les frais innombrables qu'il faut faire pour venir à bout de cette entreprise, les peines, les trauaux, les souffrances, les croix, les dangers, les morts, les calomnies qui se rencontrent, et qui se rencontreront de plus en plus, et de toutes parts, en ce chemin où nous nous iettons, quand ie contemple auec ces mesmes yeux la legereté, l'inconstance, et la barbarie des Sauuages, ie tremble, ie suis foible comme vn roseau, ie n'ay plus de cœur, tout me semble basty sur le sable mouuant ; mais quand ie releue ma pensée et que ie la iette en Iesus-Christ, et que ie l'enuisage auec les yeux de la foy et de la confiance, quand ie considere ce qu'il a fait et ce qu'il fait tous les iours pour sauuer ces pauures âmes, ie suis tout puissant, ces difficultez m'animent, et tout cet ouurage me semble fondé sur la pierre viue, *petra autem erat Christus.* Ie parle dans les sentimens de tous ceux que Dieu a appelés à cette vigne, dont ie suis le moindre.

CHAPITRE XI.

De l'Hospital.

Les Religieuses hospitalieres arriuerent à Kebec le premier iour du mois d'Aoust de l'an passé. A peine estoient elles descendües du vaisseau, qu'elles se virent accablées de malades ; la salle de l'Hospital estant trop petite, il fallut dresser des cabanes en leur iardin, à la façon des Sauuages ; n'ayans pas de meubles suffisamment pour tant de monde, il leur fallut couper en deux et en trois

vne partie des couuertures et des draps qu'elles auoient apportés pour ces pauures malades ; en vn mot, au lieu de prendre vn peu de repos et de se rafraîchir des grandes incommoditez qu'elles auoient souffertes sur la mer, elles se virent si chargées et si occupées, que nous eusmes peur de les perdre et leur hospital dés sa premiere naissance. Les malades abordoient de tous costez en tel nombre, leur puanteur estoit si insupportable, les chaleurs si grandes, les rafraîchissemens si courts et si pauures, dans vn pays si neuf et si noueau, que ie ne sçay comme ces bonnes filles, qui n'auoient quasi pas le loisir de prendre vn petit de sommeil, resisterent à tous ces trauaux. Nostre R. P. Superieur auoit vn soing tres-particulier de ces pauures Sauuages, le P. de Quen se ioignoit à luy auec vne charité incomparable, sa santé en fut endommagée pour quelque temps, car l'air estoit si corrompu et si infect, qu'à peine les poulmons pouuoient ils respirer sans que le cœur s'en ressentist. Tous les François nez sur le pays, furent attaquez de cette contagion aussi-bien que les Sauuages ; ceux qui sont venus de vostre France en furent exempts, excepté deux ou trois, desia naturalisez à l'air de cette contrée.

Bref depuis le mois d'Aoust iusques au mois de May, il est entré plus de cent malades à l'hospital ; plus de deux cens pauures Sauuages y ont esté soulagez, soit en passant, soit en y couchant vne nuit ou deux ou dauantage ; on en a veu iusques à dix, douze, vingt, trente à la fois ; vingt pauures malades y ont receu le sainct Baptesme, et enuiron vingt-quatre sortant de cette maison de misericorde, sont entrez dans le seiour de la gloire. Tout cecy est dû à la charité et liberalité de Madame la Duchesse d'Aiguillon, qui procure auec des soins et des affections toutes d'or, cet ouurage. Que ce grand courage qu'elle a conceu dans le sang du Fils de Dieu, prenne ses accroissemens dans ce mesme sang adorable. Mais voyons en detail ce qui s'est passé dans la maison de cette Dame, ou plustost dans celle qu'elle a erigée à Dieu.

Le bel ordre qui se garde au seruice des pauures malades en la maison de misericorde de Dieppe, se faict voir icy en la nouuelle France, auec vne grande edification de nos François et des Sauuages ; ie ne le coucheray point sur ce papier, puis que vous le pouuez voir de vos yeux en vostre France. Le Pere Claude Pijard, lequel a eu soin tout l'hyuer de l'instruction des pauures de cette maison, m'a donné vn petit memoire couché en ces termes. Le matin on faisoit faire les prieres aux Sauuages, et quelque temps apres se disoit la saincte Messe, où ceux qui estoient baptisez assistoient ; apres le disner on faisoit reciter le catechisme, et en suite on en donnoit vne petite explication, adioutant pour l'ordinaire quelque histoire pieuse, qu'vn des Sauuages repetoit. Le soir ils faisoient leur examen de conscience, ils se confessoient et communioient tous les quinze iours, et l'auroient fait plus souuent si on leur eût permis ; leur deuotion s'est fait voir à visiter souuent le tres-sainct Sacrement, à dire plusieurs fois le iour leur chapelet, à chanter des cantiques spirituels, qui ont succedé à leurs chansons barbares, bref à ieusner la saincte quarantaine, pour ceux qui le pouuoient faire ; vn pauure boiteux et deux femmes aueugles nouuellement baptisées, comme on leur parla du caresme non pour les induire à le ieusner tout entier, mais quelques iours seulement, respondirent qu'ils vouloient faire tout ce que faisoient les Chrestiens, en effet ils ont ieusné comme nous.

Vne bonne vieille, entendant parler que les personnes de son âge estoient exemptes de cette loy, dit qu'elle auoit assez de force pour la garder, et la peur qu'elle eut qu'on ne la fist point ieusner auec les autres, luy fit commencer le caresme deux iours deuant le Mercredy des cendres ; les Religieuses auoient beau luy dire qu'il n'estoit pas encor temps de ieusner, si le Pere ne l'en eust asseuré, elle ne vouloit manger qu'à midy, nonobstant qu'elle ne fust pas

encor fortifiée d'vne maladie qui l'auoit fort affoiblie.

Ie diray icy en passant que l'vne de ces deux femmes aueugles, dont ie viens de parler, auoit vne petite fille âgée de deux ans seulement; cette enfant conduisoit sa mere, et l'aduertissoit en son petit iargon des endroits raboteux où elle auroit peu faire quelque faux pas.

Ce que ie vay dire est tiré des lettres que la Mere Superieure m'a escrites.

Tous nos malades ont vn grand soin de prier Dieu, ils nous pressent souuent de prier pour eux, ce nous est vne grande consolation de les voir assidus aux prieres soir et matin, ils se resueillent les vns les autres si-tost que le temps des prieres approche, il y en a qui se tiennent long-temps seuls en la Chapelle deuant le S. Sacrement. Les deux femmes aueugles sont deuenuës fort deuotes depuis leur baptesme; Heleine me sembloit fort stupide auant que d'estre Chrestienne, ie n'eusse iamais creu la voir si zelée comme elle est, elle employe beaucoup de temps à prier Dieu, elle se tient dans vn grand silence deuant la Messe le iour qu'elle veut communier. Ie leur ay demandé assez souuent ce qu'elles pensoient, les voyant fort attentives et recueillies: Nous pensons à Dieu, disoient elles, et à ce que le Pere nous enseigne.

Pierre Trigatin continuë dans les deuotions desquelles ie vous ay desia rescry, passant beaucoup de temps en oraison dans nostre chappelle.

La patience de nos malades m'estonne: i'en ay veu plusieurs couuerts de la petite verolle par tout le corps, auec vne fieure tres-ardente, ne se plaindre non plus que s'ils n'auoient point de mal, obeïr ponctuellement au medecin, se monstrer recognoissant des moindres seruices qu'on leur rendoit.

Entre autres Lazare Petikovchkaovat, nous a laissé l'vn des plus rares exemples de patience qu'on puisse voir. Vous l'auez veu souuent dans son infirmité; il a esté sept mois entiers dans nostre hospital, affligé de playes tres-sensibles en plusieurs endroits de son corps, auec vne fieure qui le minoit continuellement et qui le brusloit si fort, qu'il ne pouuoit etancher sa soif; il fut pris d'une faim canine, en sorte qu'il ne pouuoit se rassasier, il mangeoit incessamment, et plus il mangeoit et plus il desseichoit, il vint en tel estat que les os luy perçoient actuellement la peau; la pourriture se mit et dans ses os et dans sa peau, on eust mis vne grosse noix dans quelques vns de ses os decouuerts et tout cauez de pourriture, ses vlceres estoient grands et profonds; il souffroit estrangement, mais auec vne patience encor plus estrange. Il se faisoit leuer tous les iours vne fois, apres vn cry qu'il iettoit par la violence des douleurs qu'on luy faisoit en le touchant, il encourageoit ceux qui le portoient, et puis les remercioit auec beaucoup de douceur. Il aymoit notamment ce ieune homme qui s'est donné à nostre hospital pour secourir les pauures malades, aussi faut il confesser que ce bon ieune homme l'a secouru auec vne charité qui ne se peut assez loüer; il appeloit ce malade sa consolation, vous sçauez combien il estoit puant, ie n'ay iamais senty rien de si infect, cependant son corps resta sans aucune mauuaise odeur apres sa mort, ce qui nous estonna. Il se confessoit et communioit assez souuent, il l'a fait encor depuis que vous luy auez donné l'extreme-onction, bref il est mort auec ces paroles en la bouche, Iesus chaverimir, Iesus ayez pitié de moy, Iesus ayez pitié de moy. Iusqu'icy la Mere.

Les secrets de Dieu sont des abymes. Ce grand et puissant Sauuage auoit esté fort superbe et desbauché; au commencement qu'il fut en l'hospital il estoit encor plein de soy-mesme, il se vouloit faire mourir pour se deliurer des tourmens qu'il souffroit; mais le P. Pijard racontant tous les iours du caresme quelque histoire de la Passion en la salle des pauures, ce miserable fut touché, et se rangea sainctement à son deuoir. Les Religieuses ont exercé vne charité tres-signalée enuers ce cadaure viuant; c'est l'vn de ceux que Dieu a voulu sauuer, par la misericorde qui s'exerce en leur hospital.

I'ay veu, poursuit la Mere, en quelques

vns vne grande constance à la mort, et vne ioye fondée sur l'esperance qu'ils auoient d'aller au ciel, entre autres Esperance Itavichpich nous a grandement consolées : au commencement qu'elle entra en nostre hospital, elle auoit grand desir de recouurer sa santé, elle paroissoit fort ennemie de la mort, et cependant aussi-tost qu'on luy eut dit que sa maladie estoit mortelle, que c'estoit fait de sa vie, elle ne s'en estonna point, elle pria qu'on luy fist venir le Pere ; s'estant confessée deux ou trois fois, en peu de temps elle paroissoit resoluë et ferme comme vn rocher, elle voyoit deuant ses yeux quatre petits enfans qu'elle laissoit fort pauures et fort ieunes, et son mary grandement desolé, et tout cela ne l'esbranloit point. La foy opere fortement dans ces nouueaux Chrestiens, vous diriez qu'ils sont asseurez qu'en sortans de cette vie, ils vont droit en Paradis.

I'ay remarqué vne honesteté tres-grande dans tous les Sauuages que nous auons eus à l'hospital, notamment aux filles et femmes Chrestiennes. Comme nous disions certain iour par recreation à nos malades, que nous irions au pays des Hurons pour les secourir, ils nous dirent que ces peuples estoient fort dissolus, et que nous autres qui aymions tant la pureté ne les pourrions supporter, bref ils prierent vos Peres de nous dissuader ce dessein, par l'affection que nous portions à l'honnesteté ; mais comme nous leurs eusme dit que nous n'auions dit cela qu'en riant, ils nous repartirent qu'il falloit nous confesser, et que Dieu deffendoit de mentir ; cela nous fit rire et nous edifia fort, voyant la tendresse de leur conscience.

Vn de nos malades ayant fait quelque action de depit, en demanda pardon de luy mesme auec beaucoup d'humilité ; il s'en confessa le mesme iour, et deux ou trois iours apres il paroissoit encor tout confus de sa faute, il taschoit d'amadoüer la personne qu'il auoit offensée, il prioit Dieu pour elle, et luy offroit quelque petite chose qu'il auoit, pour l'appaiser.

I'ay souuent admiré, dit la Mere, comme ces personnes si differentes de pays, d'âge et de sexe, s'accordent si bien. Il faut qu'vne Religieuse veille tous les iours en France dans nos maisons, pour obuier aux disputes de nos pauures, ou pour les assoupir, et tout l'hyuer nous n'auons pas remarqué le moindre discord parmy nos Sauuages malades, il ne s'est esleué pas vne petite querelle.

Les remedes que nous auons apportés d'Europe sont fort bons pour les Sauuages, lesquels n'ont point de difficulté à prendre nos medecines, ny à se faire saigner ; la charité des meres enuers leurs enfans est fort grande, car elles prennent dans leur bouche la medecine qu'on donne à leurs enfans, et puis la font passer dans la bouche de leurs petits. Voila ce que m'escriuit cette bonne Mere.

Messieurs de la nouuelle France, ayant desiré que les Religieuses hospitalieres fissent celebrer le sacrifice de la saincte Messe, pour attirer la benediction de Dieu sur leurs sainctes entreprises, cela se fit solemnellement le trentiesme iour de Nouembre, et pour les honorer dauantage, Monsieur Gand fut parrain en leur nom d'vn braue ieune Sauuage, qui fut baptisé dans la chappelle de l'hospital, et nommé François.

Le Ieudy sainct, comme c'est la coustume des hospitaux bien reglés, de lauer les pieds des pauures, Monsieur nostre Gouuerneur se voulut trouuer à cette saincte ceremonie ; le matin on dit la Messe dans la salle des malades, où les Religieuses et les Sauuages malades communierent, en suite on rangea tous les hommes d'vn costé, et les femmes et filles de l'autre, Monsieur le Gouuerneur commença le premier à lauer les pieds des hommes, Monsieur le Cheualier de l'Isle et les principaux de nos François suiuirent apres ; les Religieuses auec Madame de la Pelletrie, Mademoiselle de Repentigny, et plusieurs autres femmes lauerent les pieds des femmes Sauuages auec vne grande charité et modestie. Dieu sçait si ces pauures barbares voyans des personnes de tel merite à leurs pieds, estoient

touchez. Nous leur expliquasmes pourquoy nous exercions ces actions d'humilité, ils sont tres capables de cette instruction. La conclusion leur fut bien agreable, car on leur fit apres vne belle collation ; vn honneste homme habitant du pays, ne s'estant peu trouuer à cette saincte action assembla le soir ses domestiques, et fit le mesme en leur endroit.

Les Sauuages qui sortent de l'hospital et qui nous viennent reuoir à S. Ioseph, ou aux Trois Riuieres, disent mille biens de ces bonnes Religieuses, ils les appellent les bonnes, les liberales, les charitables. La Mere Superieure estant tombée malade, ces pauures Sauuages en estoient tous tristes, les malades s'accusoient eux mesmes : C'est nous qui l'auons fait malade, disoient-ils, elle nous ayme trop, pourquoy trauaille elle tant pour nous ? Quand cette bonne Mere fut guerie, et qu'elle entra dans la salle des pauures, ils ne sçauoient quelle chere luy faire ; ils ont bien raison d'aymer ces bonnes Meres, car ie ne croy pas que les parens ayent des affections si douces, si fortes et si constantes pour leurs enfans, que ces bonnes filles en ont pour leurs malades ; ie les ay veuës souuent si accablées qu'elles n'en pouuoient plus, cependant ie ne les ay iamais ouy plaindre, ny du trop grand nombre de leurs malades, ny de leur infection, ny de la peine qu'ils leurs donnoient. Elles ont vn cœur si amoureux et si tendre pour ces pauures gens, que si par fois on leur faisoit quelque petit present, on pouuoit bien s'asseurer qu'elles n'en goutteroient pas, quelque besoin qu'elles en eussent, tout estoit dedié et consacré pour leurs malades ; il a fallu moderer cette charité, et leur faire vn commandement de manger du moins vne partie des petits dons qu'on leur feroit, lors principalement qu'elles estoient infirmes. Ie ne m'estonne pas si les Sauuages, qui recognoissent fort bien ce grand amour, les ayment, les cherissent et les honorent.

Le P. Buteux rescriuoit il y a quelques iours au R. P. Superieur, qu'vne femme qui auoit demeuré long-temps à l'hospital, faisoit beaucoup de fruict parmy les Sauuages de sa nation, les instruisant auec vne grande ferueur ; cela est ordinaire à tous ceux qui ont passé l'hyuer dans cette saincte maison, ils preschent par apres leurs compatriotes auec vn grand zele.

Pour conclusion, ie ne sçay qui des deux a plus de contentement, ou Madame la Duchesse d'Aiguillon d'auoir fondé et basty vne maison à nostre Seigneur en la nouuelle France, ou ses filles de se voir en ce noueau monde.

Voicy les paroles d'vne lettre de la Mere de S. Ignace Superieure : Mon contentement est si grand de me voir en Canada, que ie n'ay peu m'empescher d'escrire à V. R. que ie fay plus d'estat de m'y voir que d'estre Emperiere de tout le monde.

Pour Madame la Duchesse d'Aiguillon, sa ioye se produit et se fait paroistre par des paroles et par des effects tout d'amour ; i'ay veu icy plusieurs lettres escrites de sa main dont elle a honoré diuerses personnes, il n'y en a pas vne qui ne m'ait touché le cœur, car tous les articles portent coup, il me semble qu'ils vont tous donner dans le cœur de Dieu, n'enuisageant que son pur amour dans cette grande entreprise, pour laquelle Dieu l'a choisie, et qu'elle va accomplissant de iour à autre auec succez et liberalité, par la grace du mesme Dieu inspirateur des cœurs.

Ie pensois finir ce chapitre, mais il faut que ie dise deux mots d'vne ieune femme Hiroquoise, qui fut enuoyée en France il y a quelques années.

Madame la Duchesse d'Aiguillon l'ayant fait receuoir au nombre des enfans de Dieu par le sainct baptesme, la fit loger au grand Conuent des Meres Carmelites au fauxbourg S. Iacques de Paris. Ces bonnes Meres me voulant faire gouster des fruicts qu'vn sauuageon de ces contrées transplanté en l'Eglise de Dieu auoit porté en vostre France, m'ont enuoyé vn papier, sans nom, qui parle de ses vertus et de sa mort ; la Mere Magdeleine de Iesus, tres-zelée pour la conuersion de ces peuples, m'en a aussi amplement rescrit. Ie tireray deux ou

trois mots de ces lettres, pour faire voir qu'il n'y a cœur si barbare qui ne soit capable de Iesus-Christ.

I'ay remarqué, dit la Mere Magdeleine de Iesus, qu'Anne Therese, c'estoit le nom de cette bonne Hiroquoise, auoit vn desir tout à fait extraordinaire d'estre instruicte : elle ne se lassoit iamais d'entendre parler de Dieu, ny de le prier les Festes et les Dimanches, elle demandoit par fois congé de s'aller pourmener, mais sa recreation estoit d'aller entendre Vespres en vne Eglise, et Complie en vne autre ; elle auoit vne pureté et vne tendresse de conscience admirable, elle aymoit extremement la frequentation des Sacremens ; quand elle voyoit parer l'Eglise elle en demandoit la raison, et on n'auoit point de paix auec elle qu'on ne luy eust expliqué le mystere de la feste qu'on deuoit celebrer, l'escoutant auec vne grande auidité. Son cœur sçauoit bien s'entretenir auec Dieu : ayant remarqué certain iour qu'vne fille sortant de la Communion, s'occupa incontinent en prieres vocales, recitant son chappelet, elle luy dit au sortir de l'Eglise : Ma sœur, quand vous auez communié, il faut regarder Iesus-Christ dans vostre cœur sans parler, il le faut adorer en silence, et luy dire du fonds de vostre âme : Monseigneur ie me donne à vous, prenés mon cœur, possedés vostre pauure creature, et quand vous luy aurez parlé quelque temps du cœur, alors vous pourrez remuer vos leures.

Elle estoit d'vn bon naturel, fort charitable et fort recognoissante : estant vne fois auec la Mere Magdeleine, on luy vint dire qu'vne personne qui luy venoit monstrer à lire estoit morte, elle en fut touchée, et me pria et toutes les sœurs de recommander son âme à nostre Seigneur.

Quand il se presentoit quelque pauure, elle ne vouloit pas qu'on le fist attendre, elle mesme luy donnoit son disner s'il venoit en ce temps-là, se passant à du pain seul ; la nuit qu'elle mourut, elle tesmoigna qu'elle auoit de grandes obligations aux Peres Iesuites, elle en nomma trois ou quatre par leurs noms, elle se tesmoigna aussi fort redeuable à la Mere Magdeleine et à la Mere Prieure de l'auoir receuë en leur maison.

Quelques personnes estant en nostre tour, elle les fit rire par quelques paroles Françoises qu'elle prononça mal ; cela l'emeut vn peu et la fit sortir brusquement, pour fuir la confusion, mais vn remords la saisissant tout sur l'heure, elle rentra dans la chambre, se mit à genoux, baisa la terre, et demanda pardon de sa promptitude et de son defaut d'humilité.

Voyant vn homme s'impatienter pour s'estre blessé, elle s'escria : Est il possible qu'vn Chrestien souffre auec impatience, puis qu'on luy promet le Paradis, où il fait si beau, pour payement de sa patience? nous autres, disoit elle, nous n'auons pas l'esperance ny la promesse de ces biens, et cependant nous ne nous faschons point dans les douleurs horribles qu'on nous fait souffrir, quand nous sommes pris en guerre par nos ennemis.

Elle ne s'impatienta point en sa maladie, quoy qu'assez longue ; elle disoit qu'elle estoit bien ayse de souffrir, pensant bien souuent à ce que nostre Seigneur Iesus-Christ auoit enduré pour elle. Si-tost qu'elle fut baptisée, elle voulut ieusner tout le Caresme suiuant, surmontant genereusement la peine qu'ont ceux de sa nation de s'abstenir de manger quand ils ont appetit. Estant allée pendant ce sainct temps en quelque maison, on luy presenta à manger, peut estre quelques fruicts ; iamais elle n'en voulut gouster.

Elle auoit vne honesteté et vne pureté admirable. Vn homme de qualité, qu'elle honoroit et qu'elle auoit souuent veu chez Madame la Duchesse d'Aiguillon, venant des champs, s'approcha d'elle pour la saluër, elle se retira bien viste disant : Iesus, c'est vn homme, ie ne le puis saluër. Iamais elle ne parloit à aucun seul à seul ; s'il venoit en la maison quelque Religieux ou quelque seculier, elle alloit aussi-tost querir vne tourriere pour luy tenir compagnie.

Comme ie luy parlois, m'escrit la Mere Magdeleine, du dessein que vous auiez de la rappeler en la nouuelle France,

pour luy faire épouser quelque Sauuage Chrestien, elle me dit qu'elle ne vouloit point d'autre époux que Iesus-Christ. Luy en parlant vne autre fois, elle se fascha si fort, qu'elle s'en alla sur l'heure et on ne la put faire reuenir qu'on ne luy eût promis que iamais plus on ne luy parleroit de mariage.

Estant malade elle demanda pardon à toutes les sœurs auec beaucoup de deuotion. Elle auoit quelque repugnance à mourir, mais ayant demandé si la Vierge estoit morte, comme on luy eut dit que cette Princesse auoit payé cette debte commune à tous les hommes, elle témoigna qu'elle estoit fort contente de mourir ; vn peu deuant que de rendre l'esprit, elle appella vne tourriere et luy dit : Si vous sçauiez ma sœur que ie suis ayse là dedans, en luy monstrant son cœur, ie suis si contente que ie ne vous le puis dire. Elle pria qu'on recitast les Litanies de la saincte Vierge ; comme elle y repondoit auec grande attention, on luy dit qu'elle se feroit mal, mais il fallut accorder à la deuotion de son esprit, ce qui pouuoit vn peu nuire à la santé de son corps.

On luy demanda si elle estoit bien aise de mourir Chrestienne, ouy, dit elle, de tout mon cœur, elle paroissoit tres-ioyeuse et tres-contente. Vne bonne sœur luy faisant faire vne acte de contrition, cette pauure Neophyte luy dit : Recommencés, ma sœur, encor, encor. Elle le fit iusques à trois fois, souhaittant qu'on luy parlast incessamment de Dieu. Enfin cette âme qui a pris naissance au milieu de la Barbarie, s'en alla voir celuy qu'elle n'a cognu que bien tard, mais auec beaucoup d'ardeur et d'amour. Qu'il soit beny à iamais dans les temps et dans l'eternité.

CHAPITRE XII.

Du seminaire des Meres Vrsulines.

Ie n'ay point veu de Meres si ialouses pour leurs enfans, que Madame de la Pelletrie et les Vrsulines le sont pour leurs petites seminaristes : l'amour qui prend sa naissance en Dieu est plus genereux et plus constant que les tendresses de la nature, ces bonnes filles semblent n'auoir ny bras ny cœur, que pour cultiuer ces ieunes plantes, et les rendre dignes du iardin de l'Eglise, pour estre vn iour transplantées dans les sacrés parterres du Paradis.

Le dessein de cette bonne dame estoit de commencer vn petit seminaire de six pauures petites orphelines Sauuages, la difficulté de iouïr de ses biens ne luy permettant pas dauantage ; son cœur est bien moins limité que ses forces, au lieu de six, il en est entré dix-huict dans cette petite maison ; il est vray qu'elles n'ont pas demeuré toutes ensemble à mesme temps, mais pour l'ordinaire, elles estoient six ou sept logées auec Madame de la Pelletrie, trois Religieuses et deux filles Françoises, et tout cela dans deux petites chambres, où de nouueau sont encor entrées deux Religieuses, sans compter les petites filles Françoises qui vont en ce petit Monastere pour estre instruictes, sans compter aussi les filles et les femmes Sauuages, qui entrent à toutes heures en la chambre, où on enseigne leurs petites compatriotes, et qui assez souuent y passent la nuit, estant surprises de mauuais temps, ou retenuës pour quelque autre sujet. Ie vous laisse à penser combien grandes sont les incommodités, qui prouiennent d'vn lieu si rétrecy ; mais apres tout cela, ie puis dire que la ioye qu'elles reçoiuent de voir le fruict de leurs petits trauaux, essuye tellement leurs ennuis, et donne vn tel plaisir à leur cœur, que si leurs corps sont logez à l'estroit, leur esprit ne ressent rien de cette prison. Escoutons les parler de leur thresor, c'est à dire de leurs enfans ; si ie voulois coucher icy toutes les lettres de ioye qu'elles m'ont escrites sur ce sujet, ie ferois quasi vn liure au lieu d'vn chapitre. Ceux qui passent icy de vostre France, sont quasi tous trompez en vn point : ils ont des pensées extremement basses de nos Sauuages, ils les croyent massifs et pesans, et si-tost qu'ils les ont

pratiqués, ils confessent que la seule education, et non l'esprit, manque à ces peuples.

La Mere Cécile de la Croix, et la Mere Marie de sainct Ioseph, m'ont quelquefois entretenu des bonnes qualités de leurs enfans ; voicy comme celle-cy en parle : Il n'y a rien de si docile que ces enfans, on les plie comme on veut, elles n'ont aucune replique à ce qu'on desire d'elles ; s'il faut prier Dieu, reciter leur catechisme, ou faire quelque petit trauail ou quelque ouurage, elles sont aussitost prestes sans murmure et sans excuses.

Elles ont vne particuliere inclination à prier Dieu : outre les heures ordonnées pour le faire, et pour les instruire, elles nous pressent cent fois le iour de les faire prier, et de leur enseigner comme il faut faire, ne se lassant iamais de cette action ; vous les verriez ioindre leurs petites mains, et donner leur cœur à nostre Seigneur. Tous les iours elles assistent à la saincte Messe auec telle attention que nous en sommes rauies, ne badinant, ny ne parlant point à la façon des petits enfans de France, elles se composent et se reglent sur nos actions, excepté que pour les reuerences elles imitent Madame de la Pelletrie ; elles ont si peur de ne point assister à ce diuin sacrifice, qu'vn iour Madame les voulant mener à l'habitation de S. Ioseph, où sont leurs parens, elles demanderent si on ne leur feroit pas entendre la Messe deuant que de partir.

Elles ne manquent pas de reciter tous les iours leur chappelet ; si elles apperçoiuent quelque Religieuse se retirer à part pour le reciter, elles se presentent pour le dire auec elle. Vne Religieuse leur ayant certain iour accordé cette faueur, leur dit que c'estoit vne bonne deuotion de proferer ces paroles apres chaque *Aue Maria, sancte Ioseph, ora pro nobis,* elles promirent qu'elles les diroient, et qu'elles prieroient ce grand Sainct ; en effect si-tost qu'elles sortoient de la Messe, elles venoient rendre compte à cette bonne Mere de leur petite deuotion. Elles se glissent par fois dans nostre chœur, et là se plaçant de part et d'autre, tenant chacune vn liure en la main, elles se comportent comme nous faisons pendant nostre office, elles chantent l'*Aue maris stella* et le *Gloria Patri*, faisant les mesmes inclinations qu'elles nous voyent faire ; et comme elles ne sçauent que cette Hymne par cœur, elles le chantent vingt et trente fois sans se lasser, s'imaginans qu'elles font vne priere bien agreable à Dieu. Cette innocence est rauissante.

Le Vendredy Sainct, comme elles virent que les Religieuses quittoient leur chaussure, et faisoient de grandes prosternations pour adorer la saincte Croix, ces pauures enfans poserent leurs souliers, et garderent les mesmes ceremonies qu'elles auoient remarquées en leurs Meres.

Assés souuent on les trouue seules priant Dieu, et recitant leur chappelet. Elles prennent vn grand plaisir de ramasser des fleurs par les bois, et d'en faire de petites couronnes, qu'elles vont presenter à l'image de la saincte Vierge, qui est dans nostre chœur, elles l'entourent de bouquets, et luy font toutes les caresses possibles ; ces petites deuotions prouiennent d'elles mesmes, ou plustost de l'esprit de Dieu, car personne ne les incite à les embrasser, suffit qu'elles voient vne action louable pour l'imiter selon leur petit pouuoir.

Elles ayment grandement les images : elles en font de petits oratoires, où elles couchent, elles se font expliquer ce qu'elles representent, ne se lassant iamais d'ouïr parler des mysteres de nostre creance.

Leur plus grande recreation c'est de danser à la mode de leur pays, elles ne le font pas neantmoins sans congé ; l'estant venu demander vn iour de Vendredy, on leur dit que Iesus estoit mort vn Vendredy, et que c'estoit vn iour de tristesse, il n'en fallut pas dauantage pour les arrester : Nous ne danserons plus ce iour là, firent elles, nous serons tristes, puisque Iesus est mort à tel iour.

Quand on eut donné esperance à trois des plus grandes, qu'elles pourroient communier à Pasques, ie ne vy iamais plus de ioye, dit la Mere qui les instruict :

elles prenoient vn plaisir indicible quand on les instruisoit sur cet adorable mystere, se rendant extraordinairement attentiues. Il semble qu'elles conceuoient cette amoureuse verité par dessus leur âge, car elles n'ont pas plus de douze ans ; elles voulurent ieusner la veille de leur communion, coustume qu'elles ont gardée depuis, autant de fois qu'elles se sont approchées de la saincte table.

Comme le Pere Pijard instruisoit ces trois seminaristes, vne des plus petites âgée d'enuiron six ans, se presenta demandant la saincte communion auec les autres ; le Pere luy dit qu'elle estoit trop petite : He mon Pere, disoit elle, ne me rebutés pas pour estre petite, ie deuiendray grande aussi-bien que mes compagnes. On la laissa escouter, elle retint si bien tout ce qu'on expliquoit de cet adorable mystere et en rendoit par apres si bon compte, qu'elle rauissoit ceux qui l'en interrogeoient ; on ne luy accorda pas neantmoins cette viande des forts. Sa mere l'estant venuë voir pendant ces iours là, cette enfant se mit à l'instruire des mysteres de nostre foy, qu'elle expliquoit par des images, elle la fit prier Dieu, et puis luy monstroit les lettres alphabetiques dans vn liure, pour luy tesmoigner le desir qu'elle auoit de sçauoir lire : cette bonne femme estoit si rauie, qu'elle faisoit l'enfant auec son enfant, proferant les lettres apres sa petite fille, comme si elle eust repeté sa leçon. A la mienne volonté, disoit elle aux Religieuses, que i'eusse cognu Dieu aussi-tost que vous, ie suis extremement contente de voir ma fille auec vous autres, quand nous la retirerons elle nous instruira, son Pere et moy, nous auons tous deux vn grand desir d'estre baptisés, elle nous enseignera à prier Dieu.

Mais voyons ce que m'escriuit la mere Marie de l'Incarnation touchant la premiere communion de ces ieunes enfans. I'ay esté grandement consolée ayant appris que le R. P. Superieur auoit inclination que trois de nos seminaristes fissent leur premiere communion, si elles en estoient iugées capables ; le P. Claude Pijard les instruit auec vn grand soin, il est tout consolé de les voir en vne si bonne disposition ; il est vray, mon bon Pere, qu'elles font paroistre tant de desir de posseder vn si grand bien, que vous diriés qu'elles vont entrer au ciel, tant elles ont de ioye sur leur visage. Agnes faisoit hier quelque traict d'enfant, on luy dit qu'elle faschoit Dieu, elle se prit à pleurer, luy en ayant demandé la raison, elle repondit : On ne me fera pas communier à cause que i'ay fasché Dieu. On ne la peut appaiser qu'on ne l'eust asseurée, que cela ne l'empescheroit pas de communier. Elles sont si attentiues à ce qu'on leur enseigne, qu'outre ce que le Pere les instruit, si ie leur voulois faire repeter ce qu'on leur dit, et ce qui est couché au catechisme depuis le matin iusques au soir, elles s'y assuiettiroient volontiers ; i'en suis rauie d'estonnement, ie n'ay point veu des filles en France ardentes à se faire instruire ny à prier Dieu, comme le sont nos seminaristes, ie croy que les benedictions du ciel sont pleinement sur ces âmes innocentes, car elles le sont vrayement. Voicy ce que Madame de la Pelletrie m'escriuit sur ce sujet.

Il ne m'est pas possible de laisser passer cette occasion, sans vous raconter la ioye que nos enfans font paroistre de ce qu'on leur a accordé la saincte communion pour le Ieudy sainct : vous auriez vne consolation bien sensible, si vous voyés auec quelle attention elles escoutent les instructions que le Pere Pijard leur fait tous les iours vne fois, et nostre Mere deux ou trois fois, pour les bien disposer à receuoir vn tel hoste ; ce sont des ferueurs qui ne sont pas croyables : quand on leur demande, pourquoy elles ont vn si grand desir de communier, elles respondent, que Iesus les viendra baiser au cœur, et qu'il embellira leurs âmes. Souuent on apperçoit le visage de ma filliole Marie Negabamat, dans vn épanouissement de ioye tout extraordinaire ; si vous luy en demandés le subiet : C'est, dit elle, que ie communieray bientost. Ie vous confesse mon R. P. que i'ay le cœur tout rauy de les voir dans de si belles dispositions, de sorte que quand il plaira à la diuine prouidence de

me retirer de ce monde, ie suis satisfaicte, puisque sa diuine misericorde commence à reluire sur nos petites seminaristes, et qu'il semble agreer nos petits trauaux.

Le Pere Claude Pijard, qui auoit le soin d'instruire ces enfans pendant cet hiuer dernier, m'a confessé que les larmes luy tomboient des yeux, voyant la modestie de ces ieunes enfans en leur premiere communion.

Reuenons aux remarques que la Mere Marie de S. Ioseph m'a mises en main : Elles sont, dit elle, fort recognoissantes de l'amour qu'on leur porte, et du bien qu'on leur procure. Voyans certain iour, qne nous auions de la peine d'apprendre leur langue : O que volontiers nous vous donnerions nos langues, disoient elles. Si Madame de la Pelletrie les mene en quelque endroit, elles la suiuent auec plus d'amour, que les enfans ne suiuent leur vraye mere. I'ay admiré ce que ie vay dire : quand cette honneste Dame les amene à l'habitation de sainct Ioseph, ces enfans s'en vont voir leurs parens, qui deça qui delà ; Madame est elle preste de partir, vous les voyés quitter leurs parens pour se ranger aupres d'elle, l'embrassant auec plus d'affection que leurs propres parens.

Il y a quelque temps que trois filles entrant de nouueau au seminaire, les plus anciennes s'en allerent querir, qui l'vne de ses robes, qui vn bonnet pour reuestir leurs nouuelles compagnes, en attendant qu'on leur eût fait des habits. Elles sont si honnestes, que si quelqu'vne a la gorge tant soit peu descouuerte, les autres luy disent qu'elle chassera son bon Ange ; cela est maintenant si receu parmy elles, que pour auertir vne fille qu'elle se tienne dans la bienseance, elles luy disent : Prenez garde que vostre bon Ange ne vous quitte. Aussi-tost celle à qui on tient ce langage iette la veuë sur soy, pour voir s'il n'y a rien de messeant. Magdeleine Amiskoveiam âgée d'enuiron dix-sept à dixhuict ans, est singulierement pudique, iamais on ne luy a veu rien faire qui soit tant soit peu blasmable en ce point ; c'est elle qui recommande aux autres l'honesteté, les corrigeant quand elles font quelque action d'enfance, mais auec tant d'adresse que pas vne ne s'en fasche. Agnes ayant prononcé quelque parole messeante par mégarde, s'en voulut confesser tout sur l'heure, et le fit à la venuë du Pere.

Au reste ces enfans ont le corps bien fait, elles sont tres-capables de ciuilité. Elles sont grandement adroites à faire tous les petits ouurages, et les autres petites fonctions du menage, qu'on leur enseigne. Voyons encore vne lettre ou deux sur le mesme subiet.

Voicy comme la Mere Superieure m'en escrit : Il me seroit impossible de vous dire la consolation qu'a receuë mon esprit, d'auoir eu le bon-heur de voir cette sepmaine tant d'âmes qui ont receu le sainct Baptesme, et que nostre Seigneur nous ait fait ce bien qu'elles ayent esté instruictes en nostre petite Chappelle. Auiourd'huy nostre ioye a recommencé, lors que nous auons veu chez nous les filles et les femmes Chrestiennes, qui doiuent partir pour suiure leurs parens à la chasse ; nous les auons traictées trois fois cette sepmaine, mais de bon cœur. Mon R. P. il semble que ces bonnes gens portent le Paradis auec eux, aussi sont ce des âmes fraîchement lauées dans le sang de l'agneau. Mais que vous diray-ie de nos seminaristes ? Magdeleine Amiskoveian est en ses mœurs comme si elle auoit esté esleuée parmy nous, il ne se peut voir vne humeur plus douce et plus flexible ; elle fait tenir toutes ses compagnes en leur deuoir, elle gouste grandement bien les choses de Dieu. Marie Negabamat deuient tous les iours plus accomplie ; cette fille est tellement craintiue des iugemens de Dieu, que l'vn de ces iours comme i'instruisois les deux qui ne sont pas encor baptisées, elle auoit les larmes aux yeux ; elle entend fort bien les mysteres de nostre foy, le plus grand plaisir qu'on luy puisse faire, c'est de luy expliquer ces verités par des images ; elle a tant de deuotion enuers la saincte Vierge, qu'elle tressaillit de ioye à la veuë de son pourtraict, elle l'appelle sa mere, la baise, et la cherit vniquement ;

elle ne peut souffrir aucune indecence en ses compagnes; quand on l'a fait prier Dieu en sa langue auec ses compagnes, elle s'en va encor auec les petites Françoises pour le prier. On ne prendroit pas la petite Magdeleine pour vne Sauuage, il ne se peut voir vn enfant plus obeïssant, ny plus affectueux, on luy faict faire ce qu'on veut, c'est vn petit Ange en innocence, et la petite Vrsule aussi.

Les trois dernieres que vous nous aués données, ont laissé leur humeur Sauuage à la porte, elles n'en ont rien apporté chez nous, il semble qu'elles y ayent esté touiours esleuées : elles ne sont point emeuës pour voir entrer et sortir des filles ou femmes Sauuages, elles ne font paroistre aucun desir de les suiure, elles les salüent à la Françoise, et les quittent en riant, il semble que nous soyons leurs meres naturelles ; elles se viennent ietter entre nos bras, comme à leur refuge, quand elles ont quelque petite affliction. L'vn de ces iours, ayant quelque douleur de teste, on leur dit que i'estois malade, que ie mourrois si elles faisoient du bruit : à ce mot de mourir elles se mirent à pleurer, et à garder parfaictement le silence. Que desireriés vous dauantage ? ne semble-t-il pas que les thresors du ciel se versent sur ce pauure peuple ?

Disons encor deux mots des affections de Madame de la Pelletrie, et puis nous conclurons ce Chapitre, elle me parle en ces termes de ses enfans.

Ie ne serois pas satisfaite si ie ne vous entretenois de la consolation que ie reçois iournellement de nos petites filles, i'en ay tous les plaisirs qu'vne mere pourroit souhaitter de ses bons enfans, tant en l'obeïssance qu'elles me rendent, qu'en vn amour tendre et filial qu'elles me portent. I'auois commission durant la retraicte de nos meres de les faire prier Dieu, de leur faire reciter leur catechisme, et de leur faire dire leur leçon ; ie ressentois en faisant cette action vne ioye dans mon cœur, qui ne se peut dire. Ie ne manque point de leur faire exercer tous les iours les actes que vous me donnastes dernierement, et l'oraison du seminaire que vous auez faite tres conforme à mes desirs. Leur ayant fait entendre que nos meres estoient auec Dieu, ie leur fis garder vn silence de huict iours, qui m'estonna ; i'en venois bien plus aysement à bout, que des Françoises. L'vn de ces iours ayant gardé le lict vne matinée pour quelque indisposition, comme ie vins à passer dans leur chambre l'apresdinée, ce furent des cheres et des caresses, qui ne sont pas croyables ; elles s'ecrioient *Ninque, Ninque,* ma mere, ma mere, elles se iettoient à mon col, si bien que i'eus de la peine de m'en defaire ; ie vous confesse, mon cher Pere, que cela me rauit le cœur de voir vn si grand naturel en des enfans barbares ; aussi est-il vray que s'ils estoient mes enfans propres, ie ne les pourrois pas aymer dauantage. Vous allant voir dernierement à l'habitation de sainct Ioseph, ie laissay deux de mes enfans à la maison ; elles ne firent que lamenter en mon absence, on en trouua vne tout éplorée en vn petit coing s'escriant *daiar Ninque daiar*, venez ma mere, venez, *daiar* Madame, venez Madame ; elle m'appelloit tantost d'vne façon, tantost d'vne autre, pensant que ie luy repondrois plustost. Ie ne vous parle point des caresses qu'elles me firent à mon retour, de si loing qu'elles m'apperceurent à trauers la pallissade de pieux qui nous ferment, elles eussent volontiers sauté par dessus, pour me venir à la rencontre. I'ay commencé à leur monstrer à trauailler à l'aiguille ; mais mon principal exercice c'est de les habiller, de les peigner et de les accoustrer, ie ne suis pas capable de chose plus grande. Helas mon cher Pere ! encor trop heureuse de leur pouuoir rendre ce petit seruice.

Voila iusques où se porte l'affection de cette Dame, qui a augmenté le nombre de ses enfans, ou de ses petites seminaristes, voyant le secours qu'on luy donnoit en France ; son cœur est si bon et si grand, que si elle auoit autant de force que de bonne volonté, elle feroit construire des petits logemens aux Sauuages pour les arrester, et son contentement seroit d'aller instruire les nouuelles

Chrestiennes, et leur apprendre à dresser et tenir net leur petit ménage, de leur faire à manger de ses propres mains. La charité a la vertu qu'auoient les mains de ce fabuleux Midas, elle change tout ce qu'elle touche en or, ou plustost en vne beauté du Paradis ; elle releue les plus petites actions, et les fait monter bien-haut.

CHAPITRE XIII.

Diuerses choses qui n'ont peu estre rapportées aux Chapitres precedents.

Encor que nous viuions icy dans vn siecle de paix, l'affliction ne laisse pas de penetrer par fois dedans nos grandes forests, aussi-bien que dans vos grandes villes. Le R. P. Vimont nostre Superieur, ayant pris auec soy le P. Raimbault et moy, pour monter aux Trois Riuieres, la barque qui nous portoit se pensa briser au port ; la nuit suiuante comme nous voguions heureusement, nous échouasmes dans des roches ; la marée se retirant, nostre barque se couche sur le costé ; la marée retournant, elle se redresse, mais elle estoit si offensée qu'elle faisoit eau de tous costez. Nous tirasmes à l'autre bord du grand fleuue pour la radouber, si nous eussions tardé vn quart d'heure à trouuer terre, elle se fust abymée sans resource ; nous l'allames échoüer derriere le platon de saincte Croix ; la marée montant la renuersa en sorte qu'elle ne paroissoit plus, mais enfin s'estant releuée contre nostre attente, on la racommoda promptement ; le vent et la tempeste s'esleuant là dessus, la ietterent contre vne roche, et la creuerent derechef, si bien qu'on la pensoit toute brisée ; on la radouba encor vne autre fois, et la mit on en rade, mais auec vne grande perte, car tout ce qui pût deperir à l'eau fut gasté, le secours que nous portions aux pauures Sauuages fut tout perdu. Si-tost que la barque trouua fond, on nous mit à terre, où nous prismes logis à l'enseigne de la Lune, du froid et de la pluye. Voila le premier voyage que nostre R. P. Superieur commença, et qu'il ne peut acheuer pour lors, car il fut contrainct de retourner à Kebec.

Qui n'auroit qu'vne affliction en vne année, ne pourroit quasi dire de quel goust sont les fruicts de la Croix. Nous n'auions que quatre hommes de trauail en nostre maison de nostre Dame des Anges, deux se noyerent le premier iour de May, le Pere Claude Pijard se pensa perdre auec eux ; voicy comme il en parle en vn papier qu'il m'a mis entre les mains. Ie retournois de nostre Dame des Anges, où i'allois ordinairement dire la saincte Messe, les Festes et les Dimanches ; trauersant la riuiere sainct Charles, fort rapide par les grandes crües d'eau au Printemps, le Nordest soufflant auec violence, le canot dans lequel deux de nos hommes me passoient renuersa ; l'vn des hommes enfonça incontinent et ne parut plus, l'autre fut emporté assez loing par le courant de la marée, et apres s'estre debattu quelque temps contre la mort se noya. Ie me trouuay bien en peine, aussi-bien que ces deux ieunes hommes, car ie ne sçay non plus nager qu'vne pierre. Dieu me conserua le iugement sain et entier, i'eus recours à la mere de misericorde la saincte Vierge, ie fis vœu de ieusner trois Samedis à son honneur ; i'y adioustay l'intercession de son tres-pur époux sainct Ioseph : aussi-tost ie me senty aydé, i'allois dans l'eau tout debout où i'estois iusques à la teste bien loing du fond ; enfin ie me senty doucement porté vers le bord, où ie commencay à toucher la terre des pieds ; ie sors le plus viste qu'il me fut possible, ie remercie la diuine bonté, la saincte Vierge et son cher époux, les larmes aux yeux, et le regret au cœur de la perte de ces deux pauures hommes, qui venoient de perir deuant moy.

A quelques iours de là deux soldats firent vn semblable naufrage dans la grande riuiere ; leur canot tournant, ils se virent emportés au gré de la marée,

tenant des mains leur petit batteau d'écorce. L'vn d'eux qui ne sçauoit point nager, se souuenant de la faueur que le P. Pijard auoit receuë par l'entremise de la saincte Vierge, luy promit par vœu de ieusner trois Samedis au pain et à l'eau, et d'aller en pelerinage à nostre Dame des Anges à pieds nuds : cette bonne Mere luy sauua la vie, et ce bon ieune homme accomplit son vœu, se confessant et communiant à pieds nuds, en action de grace d'vne faueur si signalée.

On arresteroit plustost vn torrent que le cours d'vne affliction, quand il plaist à Dieu de l'enuoier. Apres ces pertes le feu se mit en nostre maison de Kebec, qu'il a reduite en poudre, et la Chappelle de Monsieur le Gouuerneur, et l'eglise publique : tout a esté consommé. Cela se fit si soudainement, qu'en moins de deux ou trois heures on ne vit de tous ces bastimens et de la pluspart de tous nos meubles, qu'vn peu de cendres et quelques pans de murailles qui sont restés pour publier cette desolation. Comme il n'y a point icy de boutiques de marchans d'où on puisse tirer ses besoins, nous faisons venir de France tout ce qui nous est necessaire pour subsister en ce nouueau monde ; et comme Kebec est le port d'où on transporte aux autres demeures tout ce que les vaisseaux y dechargent, nous auions ramassé en cette maison, comme en vn petit magazin, tout l'appuy et le support de nos autres residences et de nos missions : Dieu a reduit tout cela au neant. Le linge et les habits, et les autres meubles necessaires pour vingt-sept personnes que nous auons aux Hurons, estoient tout prests d'estre portés par eau dans ces pays si esloignés, et nostre Seigneur les a fait passer par le feu. Ce qui est necessaire pour entretenir selon nostre petit pouuoir la residence de S. Ioseph où se rassemblent les Sauuages, la residence des Trois Riuieres où pareillement les Algonquins s'arrestent, la maison de nostre Dame des Anges et la propre maison de Kebec, tout s'est consommé dans les flammes. Le vent assez violent, la seicheresse extreme, les bois onctueux de sapin, dont ces edifices estoient construicts, allumerent vn feu si prompt et si violent, qu'on ne pût quasi rien sauuer, toute la vaisselle et les cloches et calices se fondirent, les étoffes que quelques personnes de vertu nous auoient enuoiées pour habiller quelques seminaristes ou quelques pauures Sauuages, furent consommées dans ce mesme sacrifice. Ces habits vrayement Royaux que sa Majesté auoit enuoiés à nos Sauuages, desquels ils se seruoient aux actions publiques, pour honorer la liberalité d'vn si grand Roy, furent abysmés dans ce naufrage de feu, qui nous reduisit à l'hospital : car il fallut aller prendre logis à la salle des pauures, iusques à ce que Monsieur nostre Gouuerneur nous prestast vne maison, dans laquelle estans logés, il fallut changer cette salle des malades en vne Eglise. Voila vne perte dont nous nous ressentirons long-temps.

Quelque temps apres ce grand brasier, Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouuerneur, assemblant les principaux Sauuages de Trois Riuieres, et de la residence de sainct Ioseph, pour louër les vns du courage qu'ils font paroistre pour la foy, et pour animer les autres à l'embrasser, l'vn de ceux qui participoient le plus à ces riches presens, voyant que Monsieur le Gouuerneur estoit sur le poinct de congedier l'assemblée, luy addressa ces paroles : Nostre Capitaine, vous sçauez bien l'estime que nous faisions des presens de vostre grand Roy, nous les logions bien haut, afin que le monde les vist ; nous les conseruions exprés pour conseruer la memoire de ses liberalitez et de son amour en nostre endroit ; maintenant que le feu nous les a rauis, escriuez, s'il vous plaist, au Roy que ce n'est point nostre faute, nous les auions mis en garde en la maison de nos Peres, le feu s'y estant pris nous n'en sommes point coupables. Ces bonnes gens qui ne se font que rire dans leurs pertes, nous portoient compassion dans la nostre : aussi est-il vray qu'ils y ont de l'interest. Que Dieu soit beny à iamais. Fust il

ainsi que ce brasier eust consommé toutes mes offenses.

Puisque ie ne fais icy qu'vn ramas de choses décousuës, ie toucheray vne ou deux coustumes de ces peuples, que i'ay apprises de nouueau.

Les ieunes gens qui se marient viuent quelquefois deux ou trois mois auec leurs espousées sans les toucher. Nous auons appris cette coustume à l'occasion de quelques ieunes Chrestiens, nouuellement mariez : car comme on les instruisoit sur l'honnesteté et sur la chasteté coniugale, quelques-vns nous dirent : Ne vous mettez pas en peine, nostre coustume est de respecter celles que nous aimons, et de les tenir vn long temps comme nos parentes sans les toucher.

Vn Sauuage estant fort malade, on nous appella pour le voir. Sa femme l'assistoit auec vne grande charité ; comme elle vit qu'il se debattoit, entrant en frenesie, elle prend vn bout de peau qu'elle fit brusler, puis luy en frotte la teste pour empuantir par cette mauuaise odeur le Manitou, c'est à dire le diable, afin qu'il n'approchast de son mary.

Voicy vne chose que plusieurs ont tenu pour remarquable : Vne femme, qui a eu neuf enfans, dont le dernier estoit marié et auoit des enfans, ie veux dire en vn mot que cette femme estoit fort âgée, ie croy qu'elle auoit plus de 60. ans ; cependant vne sienne fille venant de mourir, et laissant vn enfant au maillot, cette bonne vieille prit l'enfant, luy presenta sa mamelle toute seiche ; l'enfant à force de la tirer fit revenir le laict en telle sorte que sa grande mere l'a nourry plus d'vn an : nous auons veu cela de nos yeux. La nature a d'estranges inuentions pour se conseruer, ou plustost celuy qui la conduit est vn grand Maistre.

Voicy vne estrange coustume des Hiroquois. On nous a raconté qu'ils prennent par fois vn enfant nouueau né, le lardent de fleches, le iettent au feu, la chair estant consommée ils prennent les os qu'ils mettent en poudre, et quand ils veulent aller en guerre ils boiuent vn peu de cette poudre, croyans que ce breuuage leur augmente le cœur ; ils se seruent aussi de ces cendres pour leurs sorts et pour leurs superstitions. La mere qui donne son enfant pour cet abominable sacrifice est recompensée de quelque beau present. Cela n'est-il pas horrible ?

Il est temps de sonner la retraitte. I'ay mille actions de graces à rendre à toutes les personnes qui cooperent au salut de ces pauures peuples, soit par l'affection de leurs cœurs, soit par les bonnes actions de leurs mains. Nous sommes obligez iusques à ceux qui enuoyent quelques chapelets pour nos nouueaux Chrestiens, et à ceux encore qui enuoyent quelque morceau d'estoffe pour faire des habits aux plus pauures. Dieu soit leur recompense à tous.

Nos Neophytes prient Dieu pour tous. Nous ne baptisons ny ne faisons communier personne qu'on ne le fasse prier pour ceux qui nous prestent la main dans ces grandes entreprises. Mais puis qu'on ne s'acquitte iamais de l'obligation que nous auons tous contractée dans le sang de Iesus-Christ, de nous aimer les vns les autres, nous auons droit de rechercher le reciproque, coniurans V. R. tous nos Peres et nos Freres de sa Prouince, et toutes les personnes auec lesquelles nous sommes associez et alliez en Nostre Seigneur, de se souuenir de nous deuant Dieu, de nostre Colonie Françoise, de tous nos pauures Sauuages, notamment des ieunes plantes nouuellement inserées au iardin de l'Eglise, en vn mot d'vn pauure pecheur qui auec sa permission se dira ce qu'il est de cœur,

De V. R.

Tres-humble et tres obligé seruiteur en Nostre Seigneur,

PAVL LE IEVNE.

A Kébec, en la nouuelle France,
ce 10. de Septembre 1640.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ

EN LA MISSION DES HVRONS,

DEPVIS LE MOIS DE IVIN DE L'AN 1639. IVSQVES AV MOIS DE IVIN DE L'ANNÉE 1640.

Enuoyée à Kébec, au R. P. Barthelemy Vimont, Superieur des Missions de la Compagnie de Iesus en la Nouuelle France.

Mon Reverend Pere,

Pax Christi.

Voicy la rente que ie dois à V. R. le narré de ce qui s'est passé de plus considerable depuis la derniere Relation, touchant l'employ des Peres de nostre Compagnie qui sont ici.

Nous nous trouuasmes au milieu de cette barbarie au commencement du mois d'Octobre de l'an 1639. vingt-sept François, et entre autres treize de nos Peres. La bonne volonté, le zele et le courage que ie remarque tant aux vns comme aux autres, me font beaucoup esperer cette année pour le seruice de Dieu, et pour la consolation de vostre Reuerence ; elle verra cy-apres ce qui en est.

Que si par aduance elle desire sçauoir en peu de mots le fruict de cette année, voicy ce que i'en puis dire : On a fait retentir le son de l'Euangile aux oreilles de plus de dix milles barbares, non tant en public et en commun, comme en particulier dedans les cabanes et aux feux de chaque famille. On en a baptizé plus de mille, la pluspart dans la maladie de la petite verole, qui s'est attachée indifferemment à toute sorte de personnes, dont vne bonne partie est sortie de ce monde auec de grandes marques de predestination ; et entre eux plus de trois cens soixante enfans au dessous de sept ans, sans compter plus d'vne centaine d'autres petits enfans, qui ayant esté baptisez les années precedentes, ont esté moissonnez par cette mesme maladie, et recueillis des Anges comme des fleurs du Paradis.

Et quoy que pour le regard des personnes adultes en bonne santé il y ait fort peu de fruict qui paroisse, au contraire qu'il n'y ait eu qu'orages et tourbillons de ce costé là, si ne mettons-nous pas au rang des peines perduës ce que nous auons fait en leur endroit, ayant distribué nos ouuriers Euangeliques en cinq missions, par toute l'estenduë du pays où nous auons pû aller : puis que tant plus qu'ils se sont opposez au dessein que nous auions de leur salut, et ont paru coniurer nostre ruyne, tant plus ils ont rehaussé l'éclat et le retentissement du son de l'Euangile, et seruiront au moins vn iour à iustifier la misericordieuse prouidence de Dieu en leur endroit.

Voila, mon Reuerend Pere, en peu de mots ce qui en est, et qui suffit pour faire voir à V. R. le besoin et la necessité que nous auons plus que iamais de

sa charité, et sur tout de ses SS. SS. et prieres, auxquelles nous nous recommandons tous de cœur et d'affection.

De V. R.

Tres-humble et tres obeissant seruiteur selon Dieu,

HIEROSME LALEMANT.

Des Hurons, ce 27. de May 1640.

CHAPITRE I.

De l'estat du pays.

De long temps nos Hurons n'ont eu vne année plus fertile et plus abondante que la derniere 1639. Nous y vismes pour lors en vn coup tout ce que la nature luy a laissé de beau et de meilleur ; ie dis laissé, car en comparaison de nostre France et des autres quartiers du monde, toutes leurs richesses n'estant que pauureté, il semble que la nature ait transporté ailleurs le plus precieux de son bien, et n'ait presque laissé icy que le rebut. Mais ce qui est deplorable, c'est qu'au lieu de recognoistre la principale main qui leur fait ces biens, la plus grande part et le meilleur s'en est allé, selon leurs anciennes coustumes, en festins ordinaires et extraordinaires, ou pour mieux dire en veritables sacrifices au diable.

Quant à la guerre, leurs pertes ont esté plus grandes que leurs aduantages : car, le tout consistant en quelques testes cassées sur les chemins, ou quelques captifs amenez dans le pays pour les y brusler et manger, sans autre intention que de ruiner et exterminer leurs ennemis en les tuant, et les intimider de venir à la guerre contre eux, en les traittant cruellement dans leurs supplices, en tout cela ils y ont plus perdu que gaigné.

Nous remarquons icy l'accomplissement de la parole du Prophete, que l'impie s'enfuit quoy que personne ne coure apres, ces pauures miserables estans dans des frayeurs et alarmes presque continuelles, que leurs ennemis sont à leurs portes, et qu'ils viennent enleuer leurs bourgs.

Ce à quoy trauaillent les principaux ministres de Satan, ou les Magiciens du pays, c'est à predire les succez de la guerre, à descouurir par leurs sortileges les troupes ennemies qui se mettent en campagne, et le nombre qu'ils sont, les endroits où ils sont cachez, intimidant par leurs menaces ceux qui n'ont pas recours à leur art, et au contraire donnant des asseurances de proteger puissamment ceux qui recognoissent par quelque present le demon qu'ils adorent. Ces imposteurs leuent la teste, et se font recognoistre publiquement comme des Anges de lumiere et les protecteurs du pays, on les ayme et honore en cette qualité, on leur obeyt en tout ce qu'ils commandent, quand vne fois ils se sont donné du credit ; mais il y en a d'autres qui se cachent comme des Anges de tenebres, et n'osent pas paroistre, estans tenus le mal-heur du pays et les instrumens du demon, pour procurer la mort de ceux qu'on croit qu'ils ensorcellent. Ceux-cy sont en horreur, et lors mesme qu'on les soupçonne, on les massacre impunement. Il est bien asseuré que les vns ne sont pas plus blancs que les autres, estant tous des supports de satan ; mais toutes fois pour ne pas les confondre, nous appellerons les premiers Magiciens, d'vn nom plus honorable parmy les puissances d'enfer, et les seconds Sorciers, qui ne sont que les valets du diable.

A propos de cecy arriua vne chose remarquable au Bourg de la Conception, enuiron la fin du mois de Iuillet. Vn Magicien estant enquis sur les craintes dans lesquelles on estoit que quelques ennemis ne fussent en campagne, apres auoir fait force ceremonies, dit qu'il en voyoit tant, de telle et telle parure, et que dans tant de iours ils arriueroient au pays. Ie ne sçay ce qui se passa, mais il se comporta de la sorte, qu'on

n'eut pas de creance en luy. Ce mal-heureux, ne trouuant meilleur moyen de faire valoir son mestier et de se maintenir en credit, s'aduisa vn soir de suiure sa femme qui alloit aux bois, et la prenant à l'escart il luy fendit la teste ; puis pour mettre l'effroy dans le bourg, il y accourt tout hors d'haleine, faisant le cry d'vne personne qui auoit descouuert l'ennemy : les ieunes gens se mettent en armes, tout le monde est dans l'espouuante et dans la crainte que quelqu'vn n'ait esté tué ; on visite par les cabanes, et en effect on recognoist bien tost celle-la qui manquoit, mais la frayeur et l'obscurité de la nuict empesche de courrir sus à l'ennemy, et de chercher cette pauure femme. Le lendemain matin on trouua son cadaure baigné dedans son sang ; mais n'ayant apperceu aucune piste d'ennemy, on se douta bien-tost du coup, et tant de circonstances augmenterent si fort le soupçon, qu'on n'en doutoit plus ; toutesfois ceux du bourg n'oserent descouurir le secret de l'affaire, dans la crainte qu'ils eurent que si elle éclatoit, il leur fallust selon les loix, satisfaire pour ce meurtre aux parens de la defuncte, qui estoit d'vn autre bourg. Mais cet œil adorable qui voit tout, et dont la iustice se fait sentir quelquesfois dés cette vie, ne permit pas que ce mal-heureux la portast plus loin : vingt iours apres, allant par les bourgs faire le cry d'vn autre massacre, commis en effect par les ennemis, il fut attaqué par vn du païs, qui l'accusant d'estre sorcier, luy fendit la teste, sans qu'il en ait esté fait aucune plainte ny recherche.

Puis que i'en suis sur ces ministres d'enfer, i'adiousteray encore icy la suiuante histoire. Vn noueau magicien desirant se donner à cognoistre, fit sçauoir partout le pays que les bourgs qui luy feroient certains petits presens, et qui au commencement de leur pesche, et de fois à autres pendant qu'elle dureroit, s'assembleroient en corps, feroient vn feu public pour y jetter en sacrifice quelques pains de petun en son honneur et de son demon, l'inuoquant à haute voix, retourneroient heureusement auec quantité de poisson, mais que ceux qui mepriseroient cet aduis s'en trouueroient mal. Plusieurs bourgs accepterent son offre, et luy enuoyerent les presens qu'il auoit desirés, auec asseurance d'accomplir les autres conditions, ce qui en effet leur a bien reüssi ; vn seul bourg refusa de luy obeïr, auec quelque mespris. Est-il vray qu'ils se moquent de moy, dit-il ? qu'ils soient asseurez que tous ceux d'entre eux qui s'embarquent pour aller à la pesche, n'en reuiendront pas. Il faut bien que le diable fust d'intelligence auec luy, car au bout de deux ou trois mois, les deux principaux Capitaines de ce bourg, retournans de leur pesche en compagnie de deux autres de leurs parens, furent surpris de la tempeste dans le milieu du lac, vn orage vint fondre sur eux, et presque en vn moment ils furent tous abismez dans les eaux.

Venons à la maladie, qui ayant tout mis en desolation, nous a donné beaucoup d'exercice, mais aussi nous a esté vn sujet de beaucoup de consolation, Dieu ne nous ayant donné quasi autre moisson que de ce costé là.

Ce fut au retour du voyage que les Hurons auoient fait à Kébec, qu'elle se mit dedans le pays, nos Hurons en remontant icy haut, s'estans inconsiderément meslez auec les Algonquins qu'ils rencontrerent par le chemin, dont la pluspart estoient infectez de la petite verole. Le premier Huron qui l'apporta vint aborder au pied de nostre maison, nouuellement bastie sur le bord d'vn lac, d'où estant porté à son bourg, éloigné de nous enuiron vne lieuë, il en mourut incontinent apres. Sans estre grand prophete, on pouuoit s'asseurer que le mal seroit bien tost respandu par toutes ces contrées : car les Hurons, quelque peste ou contagion qu'ils ayent, viuent au milieu de leurs malades, dans la mesme indifference et communication de toutes choses que si on estoit en pleine santé : en effet dans peu de iours, quasi tous ceux de la cabane du defunt se trouuerent infectez, puis le mal se respandit de maison en maison, de

bourg en bourg, et enfin se trouua dissipé par tout le pays.

CHAPITRE II.

Des persecutions excitées contre nous.

Les bourgs plus proches de nostre nouuelle maison ayant esté les premiers attaquez, et des plus affligez, le diable ne manqua pas de prendre son temps pour reueiller toutes les vieilles imaginations, et faire renouueller les anciennes plaintes de nous et de nostre demeure en ces quartiers, comme si elle estoit l'vnique cause de tous leurs malheurs et sur tout des maladies. On ne parle plus d'autre chose, on crie tout haut qu'il faut massacrer les François ; ces barbares s'y animent les vns les autres, la mort de leurs plus proches leur oste la raison, accroist leur rage contre nous si fortement dans chaque bourg, que les plus auisez ont de la peine à croire que nous puissions suruiure à vne si horrible tempeste. Ils remarquoient auec quelque sorte de fondement, que depuis nostre arriuée dedans ces terres, ceux qui auoient esté les plus proches de nous, s'estoient trouuez les plus ruynez des maladies, et que les bourgs entiers de ceux qui nous auoient receus se voyoient maintenant du tout exterminez : Et asseurément, disoient-ils, le mesme en arriueroit de tous les autres si on n'arrestoit le cours de ce mal-heur par le massacre de ceux qui en estoient la cause. C'estoit vn sentiment commun, non seulement dans les discours particuliers, mais dans les conseils generaux tenus sur ce sujet, où la pluralité des voix alloit à nostre mort, n'y ayant que quelques anciens qui croyoient nous bien obliger de conclure au bannissement.

Ce qui confirmoit puissamment cette fausse imagination estoit qu'en mesme temps ils nous voyoient dispersez par tout le pays, cherchans toutes sortes de voyes pour entrer dedans les cabanes, instruire et baptiser les plus malades auec vn soin qu'ils n'auoient iamais veu. Sans doute, disoient-ils, il falloit bien que nous eussions vne secrette intelligence auec la maladie (car ils croyent que ce soit vn demon), puis que nous seuls estions tous pleins de vie et de santé, quoy que sans cesse nous ne respirassions qu'vn air tout infecté, nous tenant les iournées entieres attachez au costé des malades les plus puants, dont tout le monde auoit horreur : sans doute nous portions auec nous le mal-heur, puis que partout où nous mettions le pied, ou la mort, ou la maladie nous suiuoit.

En suite de tous ces discours plusieurs nous auoient en horreur, ils nous chassoient de leurs cabanes, et ne permettoient pas que nous approchassions de leurs malades, et principalement des enfans, non pas mesme que nous peussions ietter la veuë sur eux : en vn mot on nous redoutoit comme les plus grands sorciers de la terre.

En quoy veritablement il faut auoüer que ces pauures gens sont aucunement excusables : car il est arriué tres-souuent, et on l'a remarqué plus de cent fois, qu'où nous estions les mieux venus, où nous baptisions plus de monde, c'estoit là en effect où on se mouroit dauantage ; et au contraire dans les cabanes dont on nous deffendoit l'entrée, quoy qu'ils fussent quelquefois malades à l'extremité, on voyoit au bout de quelques iours tout le monde heureusement guery. Nous verrons dans le ciel les secrets mais tousiours adorables iugemens de Dieu là dessus. Cependant c'est vn de nos estonnemens des plus ordinaires, et vn de nos plaisirs des plus solides, de considerer parmy tout cela les aimables bontez de Dieu sur ceux qu'il veut à soy, et de voir plus que tous les iours ses sainctes et efficaces prouidences, qui vont dispensant tellement les affaires, qu'il se trouue que pas vn des esleus ne se perd, quoy que l'enfer et la terre s'y opposent. Nous le verrons dans la suite de cette Relation. Seulement diray-je en passant pour ce qui

touche les petits enfans qui estoient en danger de mort, et qui n'estoient aucunement coupables du refus que souuent leurs parens nous faisoient de les approcher, qu'à peine en est-il mort vne douzaine qui n'ait receu son passe-port pour aller au ciel, durant le temps que nous auons eu libre accez dans les bourgs, le zele et la charité de nos ouuriers euangeliques ayant esté plus industrieuse et plus actiue à leur procurer ce bon-heur, que la rage et la haine du diable à les empescher.

Les raisons que iusques icy nous auons apportées pourquoy les barbares nous soupçonnent d'estre la cause de leurs maladies, semblent auoir quelque fondement ; mais le diable n'en demeura pas là : ce seroit vn miracle s'il ne bastissoit le plus fort de ses calomnies sur de purs mensonges.

Robert le Coq, vn de nos domestiques, estoit retourné de Kébec dans vn estat de maladie qui donnoit autant d'horreur que de compassion à tous ceux qui auoient assez de courage pour considérer les vlceres dont tous ses membres étoient couuerts ; iamais Huron n'eust creu qu'vn corps si remply de miseres eust pû retourner en santé : le iugeant donc pour mort, il se trouua des calomniateurs si asseurez en leur mensonge, qu'ils maintenoient publiquement que ce ieune François leur auoit dit en confiance que les Iesuites estoient seuls les autheurs et les causes des maladies qui d'année en année alloient depeuplant le pays ; qu'il auoit descouuert nos mysteres, et les secrets les plus cachez de nos sorcelleries. Les vns disoient que nous nourrissions en vn lieu retiré de nostre maison vn certain serpent duquel leurs fables font mention, et que c'estoit la maladie ; d'autres disoient que c'estoit vne espece de crapeau tout marqué de verole, et que mesme on l'auoit apereeu ; quelques vns faisoient cette maladie vn demon vn peu plus subtil, et à leur dire nous le tenions caché dans le canon d'vne arquebuse, et de là il nous estoit facile de l'enuoyer la part où nous voulions. On rapportoit mille semblables fables, et tout cela estoit tenu pour vray, puis qu'il partoit, disoit-on, de la bouche mesme d'vn François, qui auant sa mort auoit rendu ce bon office à tout le pays des Hurons, de les aduertir d'vne magie si noire, dont en effect tous leurs bourgs se voyoient desolez. C'estoient là les plus puissantes armes dont on nous combattoit, c'estoit la raison peremptoire qui nous faisoit tous criminels. Les nations circonuoisines en furent bien tost informées, tout le monde en estoit imbu, et mesme les enfans aussi bien que les peres, en quelque lieu que nous peussions aller, portoient là dessus l'arrest certain de nostre mort.

Auant que nous passions plus outre, ie croy que c'est vne chose qui merite d'estre remarquée, que la maladie et la santé de ce ieune homme. Ce seroit faire tort en quelque façon à la prouidence de Dieu de ne l'en pas benir, puis qu'elle y a grandement éclaté.

Ce bon ieune homme remontant icy de Kébec en troupe de plusieurs canots de Hurons, qui luy auoient promis toute assistance par le chemin, se vid bien tost abandonné de ces barbares, qui luy fausserent la foy, incontinent qu'ils furent hors la crainte des ennemis, et au deça des lieux où la chasse n'estant plus heureuse, ils ne iouyssoient plus des fruicts d'vne arquebuse qu'il portoit. Il resta seul, accompagné de deux Sauuages dans vn petit canot qu'il auoit achepté. Estant dans les saults il les veut soulager, il se charge dans les portages de quelques paquets si pesans que succombant dessous le faix il s'en ensuiuit vne entorse et vne rupture de reins si douloureuse qu'à peine croyoit-il pouuoir auancer plus outre, et desia ces Sauuages parloient de le quitter, mais Dieu luy reseruoit vne croix plus pesante. Il fut bien tost saisi d'vne violente fievre, et en suite la maladie du temps, la petite verole couurit tout son corps d'vne façon si extraordinaire, que sur tous ses membres il ne paroissoit qu'vne croûte de puanteur. Au lieu de ramer et de soulager ses matelots dans les portages, le voila deuenu luy-mesme vne nouuelle charge à des gens qui ont incontinent horreur de luy, ny mesme n'ont pas

assez de cœur pour arrester leurs yeux sur son corps, tant il est hideusement difforme, bien loin de le soulager dans le plus fort de ses douleurs, et de compatir à son mal ; tant s'en faut, ils parlent à tous momens de s'en deffaire, et de le ietter sur le riuage comme vn cadaure qui estoit desia confisqué à la mort ; ils en viennent à l'execution, mais ce pauure malade à qui rien ne restoit d'entier que le iugement et la langue, fit tant à force de raisons, de prieres, de menaces, de promesses, et sur tout de presens excessifs, qu'ils luy promirent de ne le point abandonner. Ce fut là toute la faueur qu'il pût esperer d'eux : car d'ailleurs ils le traittoient auec moins de respect et de compassion que nous ne ferions vn cadaure, iusques là mesme qu'ils auoient honte d'estre chargez de luy, en sorte qu'au rencontre qu'ils faisoient de quelques canots, ils le cachoient comme vne charogne puante et vn fumier qu'on n'ose pas exposer en veuë.

Il fut 12. ou 13. iours à traisner de la sorte vne si miserable vie, et se voyoit en fin dans l'esperance de pouuoir en deux bonnes iournées arriuer en cette maison, où sa consolation seroit de mourir assisté de nous, et encore vne fois iouyr de la douceur des Sacremens au milieu d'vne compagnie qui ne luy seruiroit pas peu à luy procurer les sentimens de pieté, dans lesquels il eust voulu rendre son âme à Dieu. Mais quoy, vn Huron infidele est tousiours barbare.

Ces malheureux l'abandonnent tout seul sur vne longue roche, qui est sur le bord du grand lac qui vient baigner ces costes ; ils luy emportent son canot, et tous les presens qu'ils auoient tirés de luy par le chemin, sans luy laisser non pas mesme vne écorce pour se couurir, ny aucun viure dont il peust soustenir ce peu qui luy restoit de vie. Sans doute si les rochers mesmes sur lesquels il fut exposé, eussent eu quelque sentiment, ils auroient pris compassion de voir ce pauure ieune homme abandonné de tout secours humain, tout chargé de playes et d'vlceres, couuert d'vne maladie si pleine de douleur, sans feu, sans viures et sans abry, couché sur vne roche nuë, qui n'auoit rien d'egal aussi peu que son corps, et moüillé depuis les pieds iusques à la teste d'vne pluye furieuse qui tomba dessus luy quasi vn iour entier. Nonobstant tout cela son courage ne cede pas à sa misere, il a recours à Dieu, et traisnant son miserable corps sur ses coudes et sur ses genoux (car il ne pouuoit se tenir sur ses pieds, ny s'appuyer sur autre chose), les yeux tout bouchez de verole, il s'en va dans les buissons et parmy les brossailles chercher à tastons s'il ne trouuera point quelque racine ou quelque fruict pour rassasier la faim qui le presse autant et plus que tous ses maux ensemble.

Il falloit que Dieu le conduisist, car ses mains tomboient si heureusement sur ce qu'il cherchoit, qu'en peu de temps il trouua vne certaine espece de grozeilles, assez pour soulager aucunement sa faim. Iugez quelle fut la nuict de ce pauure malade.

Le lendemain comme il estoit couché quasi tout nud sur le riuage, quelques canots Hurons qui l'auoient apperceu de loin, croyant que ce fust quelque corps mort, s'approcherent pour le recognoistre ; mais luy, s'estant vn peu leué au bruit pour leur crier misericorde, leur donna tant d'horreur, que n'osans aborder plus pres, ils le laisserent impitoyablement sans luy prester aucun secours, non pas mesme d'vne poignée de bled ou de farine. Vn peu de temps apres quelques autres passerent, qui en fin s'estans laissé flechir par les presens qu'il leur offrit, se resolurent de s'en charger ; mais helas cette ioye fut bien courte, à peine l'eurent-ils porté enuiron vne demie lieuë, que ne pouuans plus le souffrir, ils le remirent à bord auec ses hardes et vn paquet d'enuiron 50. ou 60. liures, en cela plus fideles que les premiers, qui luy emporterent ses presens.

Voila donc ce pauure garçon derechef abandonné à toutes ces miseres, mais pis qu'auparauant, car ses forces estant diminuées manque de nourriture, et la maladie ayant creu, il se vit enfin quasi

dans l'impuissance de plus se remuer. Ce fut alors qu'il eut plus à patir, car vn grand orage de pluye estant suruenu, et se trouuant couché au milieu de deux roches par où se deschargeoient les eaux des collines et des buttes voisines, il ne peut pas s'en retirer, et fut contraint de croupir la dedans autant que l'orage dura. Ce fut bien pis au retour du beau temps : car alors les moucherons venans à trouppe s'attachoient au pus qui sortoit de ses playes, d'où s'ensuiuit vne fourmiliere de vermine et de vers vniuerselle par tout le corps.

A moins que cela on en meurt : aussi ce bon ieune homme, desesperant tout à fait de sa vie, ne songea plus qu'au Ciel. Il regardoit la mort d'vn œil aussi paisible que font ceux qui enuisagent leur bonheur.

Il s'estoit chargé partant des Trois Riuieres d'vn paquet qu'il nous apportoit, où estoient plusieurs reliques assez notables. C'estoit là l'vnique support qui luy restoit en terre, et du moins ne pouuant pas venir mourir entre nos bras, il se consoloit que son corps reposeroit en paix aupres des reliques des Saincts ; mais Dieu le vouloit voir dans vn abandon plus entier.

Ceux qui l'auoient quitté racontoient aux autres Hurons dont ils faisoient rencontre, le miserable estat de ce pauure garçon. Entre ceux qui entendirent ces nouuelles fut vn certain barbare, auec lequel autresfois il auoit fait plusieurs voyages dans le pays, et qui faisoit profession de l'aymer. Celuy-cy, qui s'en alloit en vne traitte assez longue, quitte sa route, tire droit la part où estoit le malade pour le soulager ; mais l'ayant abordé, et consideré sa misere, et encor plus le paquet qui estoit prés de luy, ce barbare fit ce iugement, que c'estoit vne personne dont la mort auoit desia pris possession, et qu'ainsi on le pouuoit impunement piller. Toutesfois pour ne pas si ouuertement faire vn coup d'ennemy, il le saluë à la Huronne, et pour toute consolation luy presentant vn morceau de méchant pain quasi moisy, il prend son temps, et enleue subtilement le dit paquet. Le pauure malade, qui de temps en temps prenoit garde à ce qui luy restoit de consolation au monde, ne sentant plus son tresor, se douta aussi-tost de ce qui estoit arriué. Ce coup là luy perça le cœur, se considerant doresnauant comme abandonné de l'assistance du ciel et de la terre. Mais c'est là iustement le moment que Nostre Seigneur attendoit pour faire paroistre sa gloire et le soin paternel qu'il a de ceux qui mettent en luy toute leur confiance.

Il y auoit vn an que retournant du mesme voyage il auoit rencontré à cinq ou six iournées au deçà des Trois Riuieres vn pauure barbare Huron, delaissé par ses compagnons pour vn mesme suiet de maladie. Il fut touché de compassion, et se resolut d'assister ce pauure mal-heureux : il luy dresse vne petite cabane, le couure d'vne robe et de sa casaque, il va pour luy et à la chasse et à la pesche, il luy prepare son manger ; bref il luy rend nuict et iour tant de charité et de bons offices qu'il le remet sur pied, et le rend en estat de prendre la premiere commodité des canots qui passeroient par là pour le ramener. L'année s'estoit écoulée sans que ce barbare eust tesmoigné à son bienfaicteur aucune recognoissance ; mais le Dieu de iustice et de bonté ne voulut pas que cette ingratitude durast plus long-temps. Voicy ce barbare qui retournant dans vn canot auec vn autre sien camarade, de ie ne sçay quel voyage, aborde par vn heureux rencontre au lieu où estoit son ancien bien-faicteur, ne songeant pas à luy. Il est surpris de voir là vn si hideux spectacle, mais il n'auoit garde de le recognoistre. Ce pauure malade eut de la peine à entre-ouurir ses yeux bouchez de verole, il se sent tout reuiure apperceuant celuy qu'il auoit autresfois tellement obligé. Ha ! luy dit-il, mon camarade, c'est moy qui meurs icy mal-heureusement delaissé, il est en ton pouuoir de me rendre ce que ie t'ay donné. Le barbare recogneust sa voix, et touché de compassion et de ressentiment du bien de la vie qu'en effet l'année precedente il auoit receu par son assistance, il luy donne parole qu'il ne l'abandonnera

point qu'il ne l'ayt mis en lieu d'asseurance, et qu'ils courroient mesme risque.

En effect quoy que ces deux barbares n'eussent plus de farine que pour vn iour, et que le temps fust fort fascheux, ils se chargerent de cette carcasse viuante abandonnée depuis quatre iours à toutes les iniures des temps, et nuict et iour ils luy rendirent toute l'assistance dont ils se peurent aduiser. Mais il sembloit que les demons enuiassent cette charité en des personnes infideles : la tempeste s'accreust, les vents se redoublerent, et les orages furent si vehemens qu'ils ne croyoient pas iamais en rechapper ; toutesfois leur courage surmonta la rage des flots, car enfin apres auoir fortement ramé l'espace de cinq iours, durant lesquels ils moururent quasi de faim, et trauersé le lac (ce qui en temps de calme n'eust esté que le trauail de deux iournées), ils aborderent au pied de nostre maison, et liurerent entre nos mains celuy dont ils s'estoient chargez. Ie ne croy pas qu'on puisse voir vn corps humain plus couuert de miseres ; pas vn de nous n'eust iamais pû le recognoistre ; il n'y auoit partie sur luy qui ne ressentist sa douleur. Mais toutesfois le cœur estant entier, le mal qui le pressoit le plus estoit vne faim dereglée qui luy auoit quasi ôsté le sentiment de tous ses autres maux.

Dieu sçait combien fut grande la consolation qu'il sentit : c'estoit bien à cette heure qu'il mouroit le plus content du monde. Nous luy donnasmes les Sacremens pour l'y mieux disposer. Mais il pleut tellement à Dieu benir la charité qu'on luy rendit, qu'enuiron quarante iours apres son arriuée, il se trouua en parfaite santé.

Que si luy fut consolé en nous voyant, peut-estre que nostre ioye ne fut pas moindre que la sienne : car nous l'attendions mort, et nous le vismes en vie. Quelques Hurons de ceux qui les derniers l'auoient quitté, nous en apporterent des premieres nouuelles, ceux qui tout les premiers l'auoient plus infidelement abandonné nous en ayant caché la cognoissance, crainte comme on peut penser, que si le malade estoit secouru, il ne leur fallust rendre les presens et le canot dont ils desiroient profiter. Quoy qu'il en soit, on nous l'auoit fait mort, et aussi tost nous auions equipé vn canot d'vn de nos Peres, d'vn de nos domestiques et de quatre excellens Sauuages, pour l'aller ou secourir viuant, ou querir mort. Mais estans arriuez au lieu qu'on auoit designé, et apres auoir parcouru quasi toute la coste auec bien du trauail sans rien trouuer, Dieu y ayant pourueu d'ailleurs, ils ne le virent qu'à leur retour.

Or pour comble de benediction, le iour de la Toussaincts comme nous estions sur le poinct de dire Vespres, nos Peres de la Mission de la Conception arriuerent icy, et nous apporterent ce dont nous auions perdu quasi toute esperance, les Reliques des Saincts que ce traistre barbare auoit enleuées au pauure malade. Ce malheureux volleur n'ayant pas troué dans le paquet ce qu'il pensoit y estre, et n'y ayant qnasi rien veu que des choses dont il n'eust pû tirer aucun vsage, se resolut par ie ne sçay quel mouuement secret de cacher le dit paquet dans les bois, et poursuiure sa route : de sorte qu'au retour de son voyage qui dura 40. ou 50. iours, ayant appris que Robert le Coq estoit encore en vie, se doutant bien que son vol seroit cogneu, il reprit et rapporta le dit paquet, et n'eut pas assez de front pour le nier à nos Peres, qui s'adresserent à luy aussi tost qu'il fut arriué. Sans doute ces bons Saincts, à qui souuent nous recommandions affectueusement cette affaire qui les touchoit eux-mesmes autant que nous, auoient écouté nos prieres ; ils n'eussent pas pû nous donner cette ioye en vne meilleure iournée. Nous exposasmes incontinent sur nostre Autel toutes ces belles et heureuses Reliques, auec bon nombre d'autres qui nous estoient venuës de France cette année. Les Vespres de ce sainct iour furent chantées auec vne consolation qu'il seroit difficile d'expliquer.

Mais reuenons à nos Sauuages animez contre nous au suiet de la maladie, et à ces imposteurs qui auoient maintenu que

Robert le Coq les auoit si confidemment aduertis des magiés noires et des sortileges execrables dont nous les faisions tous mourir. Il ne fut pas bien difficile de refuter ces calomnies, puis que celuy qu'on disoit auoir esté l'vnique source de tous ces bruits n'estant pas mort, comme ils auoient iugé, mais ayant recouuré vne pleine santé, pût dementir tous ceux qui maintenoient auparauant l'auoir entendu de sa bouche. Mais quoy ? le mensonge l'emporte au dessus de la verité, les calomniateurs trouuent plus de creance que celuy qui nous iustifie. Le diable passa bien plus outre : car la maladie de ce ieune François ayant tenu assez long temps l'esprit de plusieurs en balance, nous voyant enueloppez dans la mesme misere, lors qu'ils virent en santé celuy que tous les hommes eussent iugé pour mort, il leur vint en pensée que tout cela n'auoit esté que collusion auec la maladie, et qu'ayant intelligence auec, nous en auions disposé de la sorte, pour leur ietter de la poussiere aux yeux. Quoy qu'il en soit, on crie publiquement au meurtre, mais les demons sont comme des tonnerres, qui font plus de bruit que de mal : car toutes ces menaces n'ont pas eu beaucoup d'effect. Nous viuons, Dieu mercy, tous pleins de vie et de santé. Il est bien vray que les croix ont esté abbattues de dessus nos maisons, qu'on est entré la hache en main dans nos cabanes pour y faire quelque mauuais coup ; on a, dit-on, attendu sur les chemins aucuns des nostres en intention de les tuer ; on a leué la hache sur les autres, et ramené le coup iusques à vn doigt pres de leur teste nue ; les Crucifix qu'on portoit aux malades nous ont esté arrachez par violence, les coups de baston ont esté deschargez fortement sur vn de nos missionnaires, pour l'empescher de conferer quelque baptesme ; *Sed nondum usque ad sanguinem restitimus :* Nostre sang et nos vies ne sont pas encore respanduës pour celuy auquel nous deuons tous nos cœurs. Nostre âme est entre nos mains, et c'est la faueur la plus grande que nous esperions receuoir du grand Maistre qui nous employe, que de mourir pour son sainct nom, apres auoir beaucoup paty.

Ce n'est pas que ie ne louë à iamais ce grand Dieu de bonté, de nous auoir iusques à maintenant protegés auec tant d'amour : car c'est veritablement vn bonneur indicible pour nous, au milieu de cette barbarie, d'entendre les rugissemens des demons, et de voir tout l'enfer, et quasi tous les hommes animez et remplis de fureur contre vne petite poignée de gens qui ne voudroient pas se defendre ; de nous voir renfermez en vn lieu à quinze cens lieuës de nostre patrie, où toutes les puissances de la terre ne pourroient pas nous garantir de la colere de l'homme le plus foible qui auroit dessein sur nos vies, et où mesme nous n'auons pas vn sac de bled qui ne nous soit fourny par ceux qui sans cesse parlementent de nous tuer ; et de sentir en mesme temps vne confiance si particuliere en la bonté de Dieu, vne asseurance si ferme au milieu des dangers, vn zele si actif, et vn courage si resolu à tout faire et patir pour la gloire de nostre Maistre, vne constance si infatigable dans les trauaux qui augmentent de iour en iour. De sorte qu'il est aisé de conceuoir que c'est Dieu qui prend nostre cause, que c'est luy seul qui nous protege, et que sa prouidence prend plaisir de se faire paroistre où nous voyons moins de l'humain.

Ie parle avec cette liberté du courage de nos ouuriers Euangeliques dans leurs trauaux, pour n'auoir autre part à cette gloire, que d'auoir veu et consideré de pres ce qui en estoit, me sentant d'ailleurs obligé de rendre ce tesmoignage à leur vertu. On en verra les effects plus en particulier aux Chapitres suiuans.

CHAPITRE III.

De l'estat general du Christianisme en ces contrées.

Ie ne puis donner vne idée plus conforme à l'estat des affaires du Christia-

nisme en ces contrées, que disant que nous sommes icy comme ceux qui vont cherchant les mines d'vn pays. Apres qu'ils ont mis ordre à tout l'appareil necessaire à leur dessein, ils considerent premierement et remarquent les terres, puis en ayant recognue quelques mines qui semblent cacher les thresors qu'ils souhaitent, ils foüillent et creusent en cet endroit, et à mesure qu'ils rencontrent quelque matiere qui a apparence du metail qu'ils recherchent, ils l'épurent et l'éprouuent au feu ; cependant s'ils se trouuent assez forts de monde, ils vont en mesme temps sonder d'autres endroits pour s'employer fortement selon leur dessein.

Dans la derniere relation on a peû remarquer trois lieux où nous pensions auoir trouué le metail que nous sommes venus chercher dans cette barbarie, sçauoir quelques âmes capables de la foy, pour en former vne couronne à Iesvs-Christ. Ce à quoy depuis on s'est estudié, a esté premierement d'épurer ce metail, puis on s'est auancé plus outre pour descouurir quelques nouueaux thresors dignes du ciel. Le fruict qui s'est ensuiuy du premier trauail, a esté de recognoistre au vray dans les occasions qui se sont presentées, qui estoient les solides Chrestiens, qui ceux qui n'auoient embrassé la foy que sur de fausses esperances de quelque bien temporel et sur tout d'vne longue vie. Ne faut-il pas que cette Eglise naissante soit espurée comme l'or en la fournaise ?

Quant à la recherche que nous auons faite de quelques autres nouueaux thresors, le succez en a esté semblable à celuy de ceux qui se meslent en effect des mines, qui en creusant la terre trouuent souuent ce qu'ils ne cherchent pas, et quelquefois plus qu'ils n'eussent osé esperer : car pretendant principalement trouuer des âmes capables de nos instructions, pour en former quelque partie de l'Eglise militante, nous n'en auons quasi rencontré que de propres pour la triomphante, Dieu, ce semble, par vn mesnagement extraordinaire de sa prouidence nous donnant par tout où nous auons esté, les maladies pour manœuures, qui nous ont fait rencontrer ces precieux thresors que nous ne cherchions pas, ou plustost d'vne façon que nous ne pensions pas ; ie veux dire que de mille personnes baptisées depuis la derniere Relation, il n'y en a pas vingt de baptisées hors du danger de la mort, dont en effect plusieurs estans decedez vn peu apres le baptesme, et entr'autres plus de 260. enfans au dessous de sept ans, et de plus vn tres-grand nombre qui n'auoient pas encore atteint dix, douze et quatorze ans, dont nous croyons le salut en asseurance : nous nous sommes employez cette année à accroistre l'Eglise triomphante plustost que la militante.

Ie serois bien en peine si i'estois obligé de decider si nous auons en cela plus ou moins d'auantage que ce que nous pretendions ; quoy qu'il en soit, nous auons suiet d'estre contens, puis que le grand Maistre qui nous employe en a disposé de la sorte.

Or des deux façons auec lesquelles on pouuoit passer plus auant en la conuersion de ces peuples, ou par la voye des residences, ou par celle des Missions ; celle des residences nous ayant paru pleine d'inconueniens et bien moins efficace, nous nous sommes resolus à celle des missions, quoy que plus fascheuse de beaucoup, et plus penible, sur tout en ces contrées.

En suite de ce dessein, apres auoir mesuré nos forces en la langue, le departement fut fait de nos ouuriers dans tout le pays où nous pouuions aller, en cinq missions : sçauoir, de saincte Marie aux Ataronchronons, de sainct Ioseph aux Attinquenongnahac, de la Conception aux Attignaouentan, de S. Iean Baptiste aux Ahrendaronons, et de celle à laquelle nous auons donné le nom des Apotres aux Khionontateronons.

Ce fut à la Toussaincts que nous nous dispersasmes, qui est le temps du retour des traittes, et la saison iusques au Printemps pour trouuer les hommes, les femmes et les enfans en leur cabane, quoy que la plus incommode pour voyager.

On auoit fait pendant l'Esté vne ronde

presque par tout, pour pouruoir au plus pressé, et prendre quelque cognoissance de la disposition des esprits. Dans cette course on donna le nom de quelque Sainct à tous les bourgs et villages qu'on rencontra, ce qui depuis dans les missions d'hyuer a esté acheué, dans la pensée que si iamais Dieu donnoit benediction à nos petits trauaux, et que l'on vînt à dresser vne Eglise ou Chapelle en ces lieux, elles seroient érigées en l'honneur du Sainct dont on imposoit le nom.

En suite nous auons eu le moyen de faire le denombrement non seulement des bourgs et bourgades, mais aussi des cabanes, des feux et mesme à peu prés des personnes de tout le pays, n'y ayant autre moyen de prescher l'Evangile en ces contrées qu'au foyer de chaque famille, dont on a tasché de n'obmettre pas vne. Il se trouue dans ces cinq missions trente-deux tant bourgs que bourgades, qui comprennent en tout enuiron sept cens cabanes, de feux enuiron deux mille, et enuiron douze mille personnes.

Ces bourgs et cabanes estoient bien autrement peuplés autrefois, mais les maladies extraordinaires et les guerres depuis quelques années en ça, semblent auoir emporté le meilleur, ne restant que fort peu de vieillards, fort peu de personnes de main et de conduite. Il est à craindre que le comble de leurs pechez ne s'approche, qui porte la Iustice diuine à les exterminer, aussi bien que plusieurs autres nations, dont les restes se sont venus refugier parmy eux ; ce qui doit exciter plus que iamais la charité et le zele de tout le monde pour secourir ces pauures miserables, crainte qu'ils ne tombent dans leur dernier malheur.

Voila le champ où ont trauaillé depuis l'Automne nos ouuriers Euangeliques, où il faisoit le plus chaud. C'est là où premierement on a tourné la teste, où on a esté à l'attaque ; et iamais pour quelque aduis, menaces, ou mauuais traittement que le diable ait pû susciter, on n'a quitté aucun dessein, ny perdu aucune occasion de seruir le maistre qui nous employe.

Ie ne dis rien icy des iniures du temps qu'il a fallu que nos ouuriers ayent souffert pendant leurs voyages de bourg en bourg de leur departement, voyageant touiours à pied pendant l'Hyuer, chargez de leurs petites hardes et chapelles, par de petits sentiers couuerts de neige, qui disparoissant souuent, laissent la personne dans le doute et l'incertitude des chemins, d'où s'ensuiuent des esgaremens assez ordinaires.

Mais le comble de ces disgraces est de n'auoir aucune hostellerie pour retraitte, et d'estre contraint de chercher la cabane de quelque Sauuage qui veuille nous receuoir, où d'ordinaire la plus grande caresse qu'on nous ait faite cette année, ont esté des reproches continuels de la perte du pays, dont on nous tenoit la cause ; pour lict, la terre couuerte d'vne meschante escorce ; pour toute nourriture, vne poignée ou deux de bled rosty, ou de farine détrempée dedans l'eau, qui bien souuent laissent nostre faim tout entiere ; et apres tout cela, n'oser faire aucune action, non pas même les plus sainctes, qui ne soit soupçonnée et prise pour des sortileges : n'est-ce pas là mener vne vie qui n'a rien de douceur sinon la Croix de Iesus-Christ ? Si nous voulions ou nous mettre à genoux, ou dire nostre Office à la lueur de cinq ou siz charbons, c'estoient iustement là ces magies noires dont nous les faisions tous mourrir. Demandions-nous le nom de quelqu'vn pour l'escrire dans le registre de nos baptisez, et n'en pas perdre la memoire, c'estoit, nous disoient-ils, pour le piquer secrettement, et deschirant par apres ce nom escrit, faire mourir d'vn mesme coup celuy ou celle qui portoit ce nom là : en tout nous estions criminels. Au reste, il a pleu à Dieu assister les ouuriers qu'il employoit de faueurs extraordinaires, soit par vn don passager de la langue, que plusieurs ont experimenté aux occasions, entendant et parlant au delà de leur portée, soit par le don de guerisons, qui se sont ensuiuies de l'vsage et application du Crucifix et eauë benite. Mais les

souffrances endurées pour vn Sauueur crucifié sont preferables à tout cela.

Voila en general quels ont esté les trauaux et fruicts de cette année. Deuant que ie l'explique plus en particulier, ie ne puis que ie ne remercie icy au nom des bons Anges de ce pays, Messieurs de la Compagnie de la Nouuelle France, qui vont tous les ans augmentant leurs charitez enuers ces pauures peuples. Ils se peuuent bien asseurer qu'à proportion se trouuera vn iour augmentée la part qu'ils ont suiet de pretendre aux merites de tout ce qui se fait et se passe icy, dont ie prie Dieu de tout mon cœur de leur donner dés cette vie des gages et asseurances telles qu'ils peuuent desirer.

Ie ne diray rien icy des obligations continuelles que nous auons à Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre gouuerneur : tout ce que i'en pourrois dire est au dessous de son merite et des ressentimens que nous en auons. Ie prie la diuine bonté d'auoir aggreables les prieres que nous nous tenons obligez de faire pour sa santé et prosperité, et celle de tous ceux de l'vne et de l'autre France à la charité desquels cette mission du bout du monde a de si grandes et particulieres obligations.

CHAPITRE IV.

De la residence fixe de saincte Marie.

I'escriuois l'an passé que nous auions deux Residences dedans le pays des Hurons, l'vne de S. Ioseph à Teananstεixé, l'autre de la Conception à Ossossarie ; outre cela nous estions dans le dessein d'en eriger d'autres nouuelles en quelques bourgs plus éloignez, mais depuis ayant recognu que la multiplicité de tant de Residences estoit suiete à beaucoup d'inconueniens, et que la conuersion de ces peuples pourroit plus s'aduancer par la voye des missions, nous prismes la resolution de reünir nos deux maisons en vne ; et afin que dans la suitte des années nous ne fussions point obligez à changer de lieu comme font les Sauuages, qui transportent leur bourg d'vn endroit à vn autre apres huict ou neuf ans, nous choisismes vne place, où nous iugeasmes nous pouuoir establir à demeure, d'où nous pourrions, selon que nous aurions de force en main, detacher vn bon nombre de missionnaires qui s'y seroient formez, pour aller auec bien plus de liberté porter aux bourgs et nations circonuoisines le sainct Nom de Nostre Seigneur.

Ce lieu est situé au milieu du pays, sur la coste d'vne belle riuiere, qui n'ayant pas de longueur plus d'vn quart de lieuë, ioinct ensemble deux lacs, l'vn qui s'estend à l'Occident, tirant vn peu vers le Septentrion, qui pourroit passer pour vne mer douce, l'autre qui est vers le Midi, dont le contour n'a guere moins de deux lieuës.

Nous commençasmes dés l'Esté passé à nous y establir, et sur le milieu de l'Automne nous y transportâmes la residence que nous auions à Ossossarie, ayant differé d'y reünir pareillement celle de sainct Ioseph ; mais dés le commencement du Printemps l'insolence des Sauuages nous a obligés de le faire bien plus tost que d'ailleurs nous n'auions resolu. Et ainsi nous n'auons maintenant dans tout le pays qu'vne seule maison, qui sera ferme et stable, le voisinage des eaux nous estans tres-aduantageux pour suppleer au manquement qui est en ces contrées de toute autre voiture, et les terres estans assez bonnes pour le bled du pays, que nous pretendons auec le temps y recueillir nous mesmes.

Il y auoit sujet d'apprehender la proposition et ouuerture de cette affaire aux communautez des Sauuauges qui en estoient les maistres, mais il pleut à Dieu en cela nous assister : car la proposition fut incontinent agreée, et aussi tost executée, et les presens necessaires à cela deliurez au temps qu'il le falloit : si nous eussions tardé deux heures, ie ne sçay si iamais l'affaire eust pû reüssir.

Nous trauaillons maintenant à nous y establir, et à dresser quelque logement

raisonnable proportionné à nos fonctions; mais cela se fait auec des peines qu'il seroit difficile d'expliquer, n'ayant aucun secours ny assistance du pays, et estans d'ailleurs dans vne disette presque vniuerselle d'ouuriers et d'outils.

Nous auons donné à cette nouuelle maison le nom de saincte Marie, ou de Nostre Dame de la Conception. Les obligations generales et particulieres que nous auons à cette grande Princesse du ciel et de la terre, font qu'vn de nos plus sensibles desplaisirs est de ne luy en pouuoir tesmoigner assez de recognoissance. Au moins pretendons nous doresnauant cette consolation, qu'autant de fois qu'on parlera de la principale demeure de cette mission des Hurons, la nommant du nom de saincte Marie, ce soient autant d'hommages qui luy seront rendus de ce que nous luy sommes et tenons d'elle, et de ce que nous luy voulons estre à iamais ; ioinct que sainct Ioseph ayant esté choisi pour le patron de ce pays, et en suite la premiere et principale Eglise qui se bastira dans les Hurons luy estant destinée, nous n'auons pas deu prendre d'autre protectrice de nostre maison que la saincte Vierge son espouse, pour ne pas separer ceux que Dieu a liez si estroitement.

C'auoit bien esté vne de nos pensées, faisant vne maison à l'escart esloignée du voisinage des bourgs, qu'elle seruiroit entr'autres choses à la retraitte et recollection de nos ouuriers euangeliques, qui apres leurs combats trouueroient cette solitude pleine de delices ; mais iamais nous n'eussions creu que le premier à qui cette maison seruiroit pour ce sujet, deust estre vn pauure barbare, dont le genie est si fort esloigné des idées conformes à telles occupations. Ce fut Ioseph Chihouatenhoua, surnommé icy par excellence le Chrestien.

A l'occasion des tempestes que nous preuoyions, nous iugeasmes à propos de le preuenir de quelque instruction plus particuliere, afin de luy fortifier le courage, comme à celuy qui deuoit seruir d'exemple à tous les autres. On luy en fit donc ouuerture, et on luy donna quelque idée des exercices spirituels. Helas ! dit-il, pourquoy auez vous esté si long temps sans me faire part d'vn si grand bien ? I'auois eu mille fois la pensée de m'enquerir pourquoy vous ne m'enseigniez point ce que ie voyois faire si souuent aux deux Peres qui sont en ma cabane, qui prient si longtemps Dieu sans remuer les leures ; ie m'en suis retenu croyant que si vous m'en eussiez iugé capable vous me l'eussiez enseigné, et partant qu'il falloit attendre d'en estre trouué digne : deslors le temps fut pris pour ce dessein, mais des occupations extraordinaires luy suruenant les vnes apres les autres, la chose tiroit en longueur. Ce bon homme s'en aperceut, et se doutant bien de luy-mesme qu'il pourroit y auoir de la ruse du diable, il quitte tout à l'heure mesme, abandonne entre les mains de Dieu le soin de sa famille, et en effect nous vint trouuer lors que nous l'attendions le moins. Peut-estre on sera bien aise de sçauoir quelque partie des sentimens que nostre Seigneur luy donna pendant cette saincte occupation, on verra que le S. Esprit est par tout le maistre des cœurs.

1. Toute ma vie i'ay touiours esté occupé ; si ie mourois à cette heure, quel profit m'en resteroit-il pour l'eternité, sinon du peu que i'ay fait pour le salut de mon âme depuis que i'ay la foy? l'occupation que ie vais entreprendre me sera à iamais profitable, il faut donc m'y employer plus fortement que iamais ie n'ay entrepris affaire du monde.

2. Mon Dieu ie viens icy pour sçauoir vostre saincte volonté, et en resolution à quelque prix que ce soit de l'accomplir, m'en deust-il couster la vie. Si vous ne me la donnez à cognoistre, pardonnez moy mon Dieu : vn subjet à qui son Capitaine ne declare pas ses desirs, est excusable s'il ne les fait.

3. Helas que l'appuy des hommes est peu de chose ! ceux qui m'aymoient le plus au monde, et de qui ie tiens dauantage, mon pere et ma mere, sont morts ; Dieu seul par sa bonté m'a seruy de pere et de mere ; lorsque ie ne songeois aucunement en luy, il a songé sans cesse à moy ; i'estois comme vn enfant à la

mammelle, qui mord et tourmente sa mere lors qu'elle luy fait plus de bien. Ce grand Dieu a appellé du bout du monde et de delà les mers des hommes qui sont venus pour moy, et pour moy quasi seul. Helas mon Dieu que vostre amour est grand ! me dois-je appuyer sur autre que sur vous ?

4. Vn certain iour il se trouua le soir dans vne grande aridité et euagation d'esprit; quand il fut question de rendre compte de sa meditation au Pere qui le dirigeoit: Mon frere, luy dit-il, ie recognois bien que ie n'ay point d'esprit, ie n'ay point bien fait mon oraison, ie me suis incontinent trouué au bout de mes pensées. Helas, qu'est-ce que de nostre esprit ! Le Pere luy ayant demandé comment il s'estoit comporté en cette occasion : I'ay dit à Dieu, respondit-il: Helas mon Dieu ie ne suis rien, est ce à moy à vous porter quelque parole ? ie viens icy pour vous entendre, parlez donc au fond de mon cœur, et dites moy, fais cela ; ie le feray mon Dieu, quand i'en deurois mourir. Puis i'ay dit à la Vierge: Saincte Marie mere de mon Sauueur Iesus, me voicy en vostre maison et dans vostre Chapelle, qui m'y fera du bien sinon vous ? ayez pitié de moy : ie suis icy venu pour cognoistre la volonté de Dieu, mais ie n'ay point d'esprit, et s'il parle, ie ne l'entends point. Ie ne suis rien, vous estes toute puissante, priez pour moy vostre fils bien-aimé Iesus. Puis ie me suis addressé aux Saincts dont les reliques sont icy, et dont la plus grande part m'a donné bien de la peine à apporter icy haut de Kébec ; ie leur ay dit: Grands Saincts, ie ne sçay pas vos noms, neantmoins vous ne pouuez ignorer que i'ay apporté vos reliques en ce pays, ayez pitié de moy, priez pour moy vostre maistre et le mien Iesus. Par apres ie me suis souuenu des tableaux qui sont en cette Chapelle, et ay prié les Saincts qui y sont depeints, particulierement sainct Ioseph, dont ie porte le nom.

5. En la meditation du Paradis il ne voulut point s'arrester à considerer tout ce qu'on peut se figurer de beau dans le ciel : Mon Dieu, dit-il, ie ne veux pas iuger des biens que vous reseruez apres cette vie à ceux qui vous seruent, car ie n'ay point d'esprit. C'est assez que vous ayez dit qu'on y seroit à tout iamais content, vous en sçauez mieux les moyens que tous les hommes ne le peuuent comprendre. Si ie me representois le Paradis comme vn lieu où il y a de belles cabanes, de belles robbes de castor, des cerfs et des ours à manger, ie ne vous ferois pas plus riche que les hommes : il n'y a rien de tout cela, mais il y a bien plus que tout cela, puis que les hommes et toutes leurs richesses ne sont rien à l'esgal des vostres. On me raconte mille raretez et beautez de la France, que ie ne puis comprendre, ie le croy toutefois? pourquoy ne serois-je pas asseuré des contentemens ineffables qu'il y a dans le ciel, quoy qu'ils surpassent mes pensées : c'est assez que vous ayez dit qu'on y sera à tout iamais content.

6. Vn iour on luy apporte vne fausse nouuelle de la maladie d'vne de ses niepces. Quand bien, dit-il, ma femme et mes enfans seroient malades, ie ne partiray point d'icy que les huict iours ne soient expirez : ie me console dans la creance que i'ay que Dieu voit tout ce qui se passe dans ma famille ; ie n'en suis pas le chef, c'est Dieu : s'il veut que tous meurent, qui luy peut resister? ma presence leur seroit maintenant inutile ; ie feray plus icy pour eux aupres de Dieu. Le diable a fait tout ce qu'il a pû pour m'empescher de commencer ces exercices, il tasche maintenant à faire que ie ne les continuë pas. Ceux qui me dirigent iugeront mieux que moy s'il faut que i'aille assister ceux qu'on me dit estre malades.

7. Vne nuict entr'autres s'estant esueillé, il se mit en oraison, et à considerer la prouidence de Dieu sur la conduite de la vie des hommes : que nous estions en la disposition de Dieu, comme les chiens qu'ils nourrissent sont en leur pouuoir ; que comme eux quand ils ont vn ieune chien qui se fait mauuais, ils le tuent pour obuier au mal qu'il feroit deuenant plus grand, de mesme Dieu preuoyant qu'vn enfant sera meschant s'il deuient homme, le preuient de la

mort par vn effect de sa bonté, ce que les hommes ne voyent pas. Tout de mesme, quoy que nous donnions à nos chiens ce qui leur suffit pour leur nourriture, ils ne laissent pas de manger ce qu'ils trouuent, et d'en prendre où ils peuuent : ainsi, quoy que Dieu nous donne suffisamment pour viure, iamais nous ne sommes contens. Nous battons nos chiens dans ces rencontres, quoy que nous les aimions : de mesme quand nous abusons des biens de Dieu, il nous chastie, et toutefois il ne laisse pas de nous aimer ; mais ceux qui le seruent fidelement, Dieu les aime auec plus de tendresse qu'vn pere n'aime ses enfans.

8. Il disoit souuent : Ie ne crains plus du tout la mort, et ie remercierois Dieu si ie me voyois à la fin de ma vie, dans la ferme esperance que i'ay, que i'irois au ciel ; tout de mesme ie n'apprehende plus la mort d'aucun de mes parens, pourueu qu'ils meurent en la grace de Dieu. Lorsqu'vne ieune femme qui demeure en la maison de son beau-pere, est inuitée par son pere de venir passer quelques mois en sa maison, si c'est vn homme riche et liberal, le beau-pere s'en réjouït dans la pensée qu'il a que sa bru sera bien à son aise : de mesme si quelqu'vn de nostre famille mouroit, i'aurois la pensée que Dieu son pere l'auroit tiré dans sa maison ; ie m'en réjouïrois, puisqu'elle y seroit mieux que chez moy.

9. Souuent sortant de l'oraison il ne trouuoit point de paroles pour expliquer les sentimens de son cœur, et repetoit plusieurs fois : Taouskeheati iatacan, c'est vne chose estrange, mon frere. O qu'il est vray, adioustoit-il, que les hommes n'ont point d'esprït, c'est maintenant que ie commence à cognoistre Dieu. O que n'est-il cognu ! à quoy songent les hommes ? et moy qui parle, où estoit mon esprit ? comment se peut-il faire qu'on demeure infidele ? peut-on pecher apres cela ? Il offrit souuent son sang et sa vie pour la conuersion de ses compatriotes, et fit vn ferme propos de ne point perdre d'occasion de parler de Dieu, et iamais ne rougir de professer ce qu'il estoit, Chrestien iusques à la mort.

Les iournées luy estoient trop courtes, et souuent il demandoit s'il ne pourroit pas faire les exercices plusieurs fois l'année. En vn mot il n'y a point de cœur barbare, mesme dans le plus profond de la barbarie, lors que Dieu veut en prendre la possession. Iesus-Christ n'a pas moins merité de graces aux Sauuages de l'Amerique, qu'aux peuples les plus policez de l'Europe.

Depuis ce temps-là nous l'auons veu croistre sensiblement dans cet esprit vrayement Chrestien qui se trouuoit en la primitiue Eglise.

Vn de ses huict iours d'exercices, pendant qu'il se chauffoit, vne bande de dix ou douze Sauuuges des plus anciens du pays entra dans nostre cabane ; ces barbares se mirent aussi tost sur leur entretien ordinaire, que nous estions la ruine de leur patrie. Ce braue Chrestien apres auoir fait vne profession publique et honorable de ce qu'il estoit, se mit à leur parler si à propos, et auec tant de douceur et efficace, que de loups qu'ils estoient entrez, ils s'en retournerent agneaux ; et l'vn d'eux qui ne trempoit point dans ces sentimens, mais de long temps pensoit et ruminoit les discours que nous allions tenant par tout de nos mysteres, gousta de telle sorte ses paroles et son esprit, qu'il le desira entretenir en particulier, où il passa à trois diuers iours qu'il le reuint voir les trois et quatre heures chaque iour, sans sentir que le temps se passoit, tant les discours de ce bon Chrestien, ou plustost le sainct Esprit qui parloit par sa bouche, luy donnoit de satisfaction.

En effect il ne la voulut faire plus longue, il demanda le baptesme, et donna telle satisfaction qu'on ne iugea pas à propos de differer plus long temps. Le iour fut pris à l'octaue de la feste des Roys, qui estoit le lendemain de la fin des exercices de nostre Chrestien, et le iour de son depart de chez nous ; ce qui nous parut comme vne offrande de cette gentilité que Nostre Dame faisoit à son cher fils Nostre Seigneur, pour y donner sa benediction.

Ce nouueau Chrestien, nommé Louys en son baptesme, est vn des bons esprits du pays, et qui nous a semblé, dés la premiere fois qu'on l'a abordé, des plus capables de nos mysteres ; s'il correspond aux graces de Dieu, il est pour estre vn des piliers de cette Eglise naissante. Ce qui nous confirme dans cette esperance, est qu'ayant repassé la vie et la conduite de cet homme, il ne s'est iamais trouué engagé dans aucune ceremonie diabolique, ni autre vice considerable, quoy qu'il passe quarante ans.

Au sortir de ses exercices nostre Ioseph Chihouatenhoua se sentit poussé à visiter quelques siens parens, en vn bourg assez proche d'icy. Le Pere le Mercier, qui l'auoit assisté en ses exercices, l'accompagna aussi en ce voyage, pour le mesnager à la gloire de Dieu. Ce bon Chrestien s'y comporta auec vn esprit qui semble auoir ie ne sçay quoy de celuy des Apostres, lors qu'ils sortirent du lieu où ils auoient receu le sainct Esprit.

Il commença par la visite d'vn sien frere, et apres quelques complimens ordinaires. Mon frere, luy dit-il, il est vray que ie ne suis que vostre cadet, mais il faut que vous sçachiez que la grace que Dieu m'a faite de receuoir le sainct baptesme, et les sentimens qu'il me donne, m'obligent de prendre la qualité d'aisné ; et en cette qualité ie vous diray que deux choses m'ont amené icy : la premiere, pour vous apprendre comme vous deuez vous comporter parmy les mauuais bruits qui courent de moy dans le pays ; la seconde, pour vous communiquer derechef la doctrine qu'on m'a enseignée, et vous sommer plus que iamais de penser serieusement aux affaires de vostre salut. Si on a parlé de moy en mauuais termes par le passé, il faut bien vous attendre que ce sera pis à l'aduenir, puis que ce que i'ay fait iusques à present n'est rien en comparaison de ce que ie pretends faire doresnauant pour Dieu. C'est maintenant que ie commence à le cognoistre, et que ie ne desire rien espargner pour son seruice.

Ce qui me fait parler de la sorte, est que ie viens de passer huict iours auec mes freres, où i'ay appris que ie ne suis rien, et les grandes obligations que nous auons à vn Dieu Tout-puissant qui nous a tant aymés : à quelque prix que ce soit ie veux accomplir ses sainctes volontez ; iamais ie ne rougiray de faire profession de ce que ie suis, et l'apprehension de la mort ne me fermera iamais la bouche quand il se presentera quelque occasion de parler de ses grandeurs. Ie vous dis cecy afin que vous vous disposiez à tout ce que Dieu voudra faire de moy. On vous asseurera bien-tost tout de nouueau ce dont on vous a souuent battu les oreilles, que ie suis vne des causes de la ruyne du pays, que les François m'ont appris le secret, et que ie suis passé maistre en matiere de sorts ; d'autres vous viendront dire que la resolution est prise de me tuer, ou mesme que desia on m'aura fendu la teste. Escoutez paisiblement tous ces discours sans vous troubler, baissez la teste et vous taisez, de peur que vous ne parliez mal à propos : car vous n'auez point encore d'esprit, n'ayant point encore de foy. Reposez-vous, si vous pouuez sur cette pensée, que celuy que ie recognois pour mon maistre disposera pour mon bien de tout ce qui me touche. Au reste ne me tenez pas en mesme rang que ceux qu'on soupçonne parmy nous estre sorciers : ceux-là ont tout sujet d'estre en peine pour leur personne, estant seuls, et n'ayant point d'autre support que le diable, qui n'a aucun pouuoir ; mais moy ne pensez pas que ie sois seul, i'ay pour moy et auec moy celuy qui est tout puissant, s'il me prend en sa protection, tous les hommes, ny mesme tous les demons de l'enfer ne peuuent rien contre moy ; i'ay pour moy les Anges, qui sont en plus grand nombre que tous les hommes, tous les Saincts du Paradis, entre lesquels il y a desia vn bon nombre de nos compatriotes, qui prient sans cesse pour moy. C'est cela qui m'enfle le courage : en vn mot, craignant Dieu ie ne crains rien. Enfin le pis qui me puisse arriuer à vostre aduis, est qu'on me fende la teste comme on fait aux sorciers du pays ; mais ie veux bien que

vous sçachiez que ie me tiendrois trop heureux de donner ma vie pour celuy qui nous a tant aymés. Ne craignez point que nostre famille en soit marquée d'aucune infamie : si Dieu fait la grace à nostre pays d'embrasser la Foy, ma memoire en sera honorable à toute la posterité, et sera dit à iamais que i'auray esté le premier qui auray mieux aimé perdre la vie que la liberté de viure ouuertement en Chrestien. Pour vous si vous auiez tant soit peu de foy, comme vous ne manquez pas d'affection pour moy, vous vous réiouyriez à la nouuelle de ma mort, qui me mettroit sans doute pour vn iamais en possession de tous les biens imaginables ; et vous mesmes y auriez beaucoup d'interest, car quel bien vous puis-ie faire en cette vie? tout ce que ie puis est de prier Dieu pour vous et vostre famille, et vous exciter à embrasser la foy ; mais c'est dans le ciel que ie pourray beaucoup, et qu'ayant plus de cognoissance de vostre misere, et par consequent plus de compassion pour vous, ie feray plus grande instance aupres de Dieu, pour vous obtenir la grace de recognoistre vostre malheur.

Ce Sauuage escouta ce discours sans dire vn seul mot, et demeura dans vn étonnement incroyable, voyant son frere luy parler d'vn language incogneu. Toute sa response fut, qu'en effect on ne parloit dans les festins et les assemblées que de luy et des François, que les affaires s'alloient aigrissant de plus en plus, et que les desseins sembloient estre tout formez de s'en deffaire. Nostre Chrestien ne luy respondit autre chose sinon qu'il ne s'en mist pas en peine, que sa vie et la nostre estoient entre les mains de Dieu.

Puis se tournant vers tous ceux qui estoient là dans la cabane, il continuë vne bonne partie de la nuict à les instruire des choses de nostre foy, tantost leur parlant des beautez ineffables du Paradis, puis des effroyables tourmens de l'Enfer. Il addressoit plus ordinairement la parole à son frere, sans se lasser de battre ce cœur plus dur que la pierre. En fin voyant qu'il ne pouuoit tirer de luy aucune bonne parole : Mon frere, ie recognois bien, luy dit-il, que vous ne faites pas beaucoup d'estat de ce que ie vous enseigne, vn iour viendra que vous regretterez de n'en auoir pas fait vostre profit. Nous sommes comme des enfans pendant cette vie, nous sommes sans esprit, nous n'estimons que des passetemps inutiles ; et sur tout ceux qui n'ont pas encore la foy, ny receu le baptesme, n'ont non plus de raison que des enfans. C'est alors que nous deuiendrons grands, et que nostre esprit s'ouurira, quand nostre âme sera separée du corps ; mais las il sera trop tard ! Vous m'escoutez comme vn homme à demy endormy, ou qui a l'esprit ailleurs : vous estes encore enfant, tandis que vous vous amusez apres vos songes et autres superstitions du pays. O malheureux frere, luy disoit-il, d'vn autre ton, si Dieu n'a pitié de toy, tu viuras iusques à la mort dans l'enfance, tu ouuriras pour lors les yeux à ton malheur, tu seras dans le repentir de n'auoir pas presté l'oreille, et donné tout ton cœur aux veritez que les François viennent icy nous enseigner ; mais ce repentir sera sans remede, et le malheur qui t'accueillera te rendra miserable pour vn iamais. Mon frere, ie m'asseure que tu ferois estat de mes dernieres paroles si i'estois à l'article de la mort ; au reste voila ce que ie te dirois : Il n'y a qu'vn seul maistre de tout le monde, ceux qui le seruent seront à iamais bien-heureux, ceux qui l'offensent et ne luy obeïssent pas, seront bruslez apres leur mort dans les Enfers : choisis l'vn de ces deux, ou vn bon-heur, ou vn mal-heur eternel. Voila ce que ie te dirois si i'estois sur le point de mourir. Mais en fin il faut que tu sçaches le fond de mes sentimens : tandis que tu seras esclaue du diable, ie ne te regarderay pas comme mon frere, mais comme vn estranger, duquel ie dois estre separé pour vn iamais : car le peu de temps que nous auons à viure ensemble n'est pas considerable ; ceux qui m'ont enseigné sont proprement mes freres, et ie ne tiens pour mes parens que ceux qui ont renoncé au diable et receu le sainct Baptesme. C'est auec ceux-là que ie viuray eternellement bien-

heureux dans le Ciel, ce sont ceux-là que veritablement i'appelle mes freres : si nous n'auons la Foy, nous ne sçauons ce que c'est que nous entre-aymer, il n'y a que les Chrestiens qui ioüissent de cette douceur en cette vie. Ce fut vne chose qui me toucha bien sensiblement estant à Kébec, et si ie n'eusse appris de longue main l'estroite amitié qui est entre les Chrestiens, ie me fusse persuadé que tous les François de Kébec n'eussent esté qu'vne mesme famille, tant ils s'entre-ayment et s'entre-cherissent. Ie me trouuay à l'arriuée d'vn vaisseau, ie ne vis iamais telle réjouïssance, et tant de tesmoignages d'amitié, et toutesfois plusieurs ne s'estoient iamais veus ny cogneus que dans ce rencontre. Mais ce qui m'estonna est ce que i'ay desia raconté cent fois, ce fut de voir de sainctes filles, habillées de noir, foibles de complexion, qui n'ont quitté la France et passé la mer qu'en nostre consideration, dont les vnes prirent en leur maison de petites filles Montagnaises, les habillerent à la Françoise, les faisoient manger auec elles pour les instruire et leur apprendre à cognoistre Dieu ; les autres sont venuës pour auoir soin des malades ; tandis que ie fus à Kébec elles prirent le soin de quatre ou cinq Montagnaises bien malades, les retirerent en leur maison, leur donnerent de bonnes couuertures pour se couurir, les veilloient les nuicts entieres, et leur donnoient toutes les douceurs qu'elles eussent pû souhaiter. Ha ! que nous sommes bien esloignez de cette amitié.

Ce bon Chrestien ne pouuoit finir, et ne se lassoit point de dire des merueilles de nostre foy ; mais il est bien vray que *Spiritus vbi vult spirat*, car ny son frere, ny les autres n'estoient guere bien disposez à faire profit de ces bons discours. Aussi leur dit-il que nous ne pretendions point faire des Chrestiens par force, que Dieu ne nous auoit enuoyez icy que pour leur faire voir leur miserable condition, et leur descouurir ces belles veritez ; que c'estoit à eux à voir ce qu'ils auoient à faire, que la perte en tomberoit sur eux s'ils negligeoient la visite de Dieu.

Le lendemain il alla dans quelques autres cabanes, où ayant trouué vne assemblée de plusieurs anciens, il leur parla auec vn ascendant que l'esprit de Dieu luy donnoit. Tous admiroient son eloquence ; car il parloit les heures entieres dans vn air qu'ils n'auoient iamais veu. La verité et la raison, leur dit-il, ne se trouue que dans la foy : ie ne suis qu'vn enfant, et serois vn superbe si i'entreprenois de moy-mesme de vous conuaincre ; ce n'est pas de moy que ie parle, c'est le maistre que ie sers qui me donne les pensées, et me rend eloquent à soustenir sa cause. Ces vieillards luy firent quantité de questions, il satisfit à tous leurs doutes. En fin vn de la troupe leuant vn peu plus haut sa voix : Il est vray, luy dit-il, que ce que les François t'ont enseigné est raisonnable, ie serois bien d'aduis que nous nous fissions tous Chrestiens comme toy ; mais c'est à nostre Capitaine à parler là dessus, c'est luy qui manie les affaires. Vrayement, repliqua-t-il, vous auez moins d'esprit que des enfans : si vos Capitaines se damnent, voulez vous vous damner auec eux ? vn enfant s'enfuiroit qui verroit tous les Capitaines brusler au milieu des flammes. Qui de vos Capitaines vous a iamais appris à bien viure ? qui d'eux a defendu le larcin ou l'adultere ? tant s'en faut, ils sont plus larrons et impudiques que les autres. Il les confondit là dessus, et les contraignit d'aduoüer qu'ils estoient sans esprit. Apres tout, le Pere le Mercier, auquel apres son retour ie recommanday d'escrire tout cecy, puis qu'il y auoit assisté, m'asseura que les paroles qui sortoient toutes de feu de la bouche de ce Chrestien, estoient receuës dans des cœurs plus froids que des marbres ; mais c'est vne semence que le sainct Esprit fera germer quand il luy plaira.

Ce premier effect des exercices spirituels de ce bon Sauuage fut suiui de plusieurs autres, qui se verront en leur lieu.

CHAPITRE V.

De la mission de saincte Marie aux Ataronchronons.

Cette maison de saincte Marie ne porte pas seulement la qualité de Residence, mais encore de Mission, comme ayant quatre bourgs dependans du soin et de la culture de ceux qui y font leur demeure. Ces quatre bourgs sont saincte Anne, S. Louys, S. Denys, et S. Iean, le nombre des âmes peut arriuer à quatorze cens.

Le bourg de saincte Anne fut le premier qui nous donna de l'exercice, ayant esté tout le premier affligé de la maladie. Il pleut à Dieu nous donner cette benediction que pas vn presque n'y mourut sinon baptisé, ou instruict suffisamment pour iouïr de ce bon-heur. Ce ne fut pas sans essuyer beaucoup de disgraces qu'on emporta cét aduantage : car comme les baptesmes n'eurent pas le succez que plusieurs auoient pretendu, de rendre la santé du corps, ils furent bien tost décriez, et le bruit fut incontinent respandu que cette eau sacrée du baptesme estoit mortelle à ceux qui en estoient lauez.

En suite de cela les cabanes de plusieurs nous furent fermées, on nous regarde comme portans le malheur du pays, on nous menace et on nous dit tout haut que iamais sorcier Huron n'auoit esté tué, qui en eust donné plus d'occasion que nous. Nonobstant nous suiuons nostre pointe, gaignant tousiours quelque âme à Dieu, et nous voyons sensiblement que Dieu s'en mesle.

On nous chasse d'vne cabane où nous voulons baptiser vn malade, nous entrons en vne autre voisine ; incontinent le malade que nous cherchions, par ie ne sçay quel accident est transporté d'vne maison à l'autre, on l'apporte où nous sommes, il y a tout loisir de l'instruire, on le baptise, il meurt et s'en va dans le Ciel.

Vn enfant de trois ans qu'on auoit porté à la pesche, y est saisi de maladie; on le rapporte par canot, il aborde au pied de nostre maison ; vn de nos Peres se trouue là par vn heureux rencontre lors qu'on descharge cet enfant, il se doute bien que c'est fait de sa vie ; il se baisse, prend de l'eau au lac et le baptise. Ce petit innocent n'est pas plus tost enfant de Dieu qu'on l'enleue de là, il est porté dans vne cabane du village prochain, qui nous est interdite, le lendemain il est entre les Anges.

Les autres bourgs de cette mission vn peu plus éloignez nous donnerent bientost apres assez de peine, la maladie n'ayant pas tardé long temps à s'y répandre ; mais le maistre qui nous employe continuë de nous assister.

Vn de nos Peres faisant la visite au bourg de sainct Iean, trouue sans y penser au fonds d'vne cabane vn grand homme, affreux au possible, tout couuert de verole, assis sur son seant: Approche ie te prie, mon frere, s'escria le malade, et donne moy de l'eau. Le Pere se persuadant que le malade desirast d'vne certaine eau destrempée dans deux ou trois grains de raisin, ou dans vn peu de sucre, dont quelquesfois nous donnons aux enfans pour prendre l'occasion de les baptiser, tire quelques grains de raisin pour les mettre dans l'eau : Non, non, dit ce barbare, ce n'est pas là l'eau que i'entends ; ie te parle de celle qui efface tous les pechez, et qui empesche d'estre bruslé dans les enfers. Tres volontiers ; mais il faut croire auparauant, et detester de tout ton cœur les pechez de ta vie passée. Enseigne moy, replique ce pauure homme, il n'y a rien que ie ne fasse. Quel plaisir de parler à vne âme que Dieu luy mesme nous dispose ! Ce bon Catechumene est aussi tost Chrestien, et benit Dieu d'auoir receu le sainct Baptesme. Au reste, adiousta-il, il faut que tu sçaches, mon frere, ce qui me fait mourir . ce n'est pas la verole dont tu me vois couuert, mais deux coups de cousteau que par desespoir ie me suis enfoncé dans le ventre, et vne alaisne que i'ay aualée, voyant que les medecins du pays et nos magiciens ne me donnoient aucun con-

tentement: i'en demande pardon à Dieu, et doresnauant i'attendray de sa main souueraine tout ce qu'il luy plaira ordonner de ma vie. Le Soleil n'estoit pas couché qu'il mourut. N'auons nous pas sujet de croire qu'il benit maintenant les misericordes de Dieu ?

Mais cette bonté infinie nous paroist bien plus adorable quand quelquesfois elle nous ameine sans que nous allions les chercher, ceux qu'elle ne veut pas perdre au moment de leur mort, quoy que toute leur vie ils n'ayent rien fait que l'offenser.

Il y a quelques iours qu'vn ieune homme de sainct François Xauier entra de grand matin dedans nostre cabane ; il estoit venu d'vn pas ferme, et chantant comme ceux qui vont à la guerre. A peine est-il assis, que le cœur luy manque, il tombe à terre et ne peut pas se releuer. Nous croyons ou qu'il fasse le fol, ou qu'il le soit ; nous le voulons mettre dehors, il nous prie doucement d'attendre. Les yeux luy roûllent en teste, l'escume luy vient à la bouche, nous ne sçauons que veulent dire ces symptosmes ; nous luy demandons son nom, d'où il est, et quels sont ses parens, pour les aller querir ; à cela il respond : Mais las ! adiousta-il, ie seray mort auant qu'ils viennent ; seulement donnez leur cela, dit-il, tirant de son sac à petun vn morceau de racine. Nous ignorons ce qu'il pretend ; toutesfois vn de nos Peres part en haste pour aller querir ses parens : à peine auoit-il trauersé la moitié de la largeur du lac, dont les glaces estoient encore assez fermes, qu'il rencontra çà et là quelques Sauuages qui peschoient ; il dit à celuy qui estoit le plus proche, qu'vn tel ieune homme du bourg prochain estoit bien malade dedans nostre maison, et en mesme temps luy presente ce morceau de racine. Celuy-cy le met en la bouche, et sans faire autre response au Pere, il s'escrie à ses camarades : Vn tel est mort, il a mangé de l'aconit : allons querir son corps. Ils quittent là leur pesche, accourent en haste ; mais le Pere tasche à les preuenir, il vient courant tout hors d'haleine, et s'escriant qu'on eust au plustost à baptiser cet homme, qu'il auoit mangé du poison. Ce fut vn grand bon-heur pour luy qu'on y auoit vn peu auparauant mis ordre : car tandis que le Pere alloit, le malade nous auoit dit que c'estoit du poison qui le faisoit mourir ; là dessus on l'auoit instruict et heureusement disposé à receuoir le sainct Baptesme. On acheuoit le coup de son salut, lors que ces barbares arriuerent en foule, le mirent sur vne claye pour le traisner sur les glaces du lac, et le mener en sa maison ; mais helas ! il se mit bien tost à vomir iusques au sang, et mourut incontinent dans le chemin. Le tout ne dura pas vne heure. Cecy arriua le 21. de Mars, iour de S. Benoist. Pouuoit on rencontrer vn nom plus conuenable pour luy donner en son Baptesme, puisque la benediction du ciel tomba si à propos sur luy ?

Ce sont là des victoires remportées dessus les demons ; mais ce n'est pas sans bien combattre ; il faut souuent soustenir des attaques et des blasphemes contre la Foy de Iesus-Christ, et contre nous qui la preschons.

Vn nommé Oscouenrout, des principaux capitaines de la nation des Ours, ayant fait rencontre du Pere le Mercier dans vne des cabanes du bourg de sainct Louys, où le Pere faisoit ses visites, ne l'eut pas plus tost apperceu qu'il entre dans vne manie qui le rendit plus semblable à vn possedé qu'à vn homme en colere. Ce mal-heureux a vne langue des plus perçantes qui soient dans le païs ; mais si iamais il fut eloquent, il le fit paroistre dans le discours qu'il tint alors, nous faisant les reproches de toutes leurs miseres, d'vn ton et d'vn accent plein de furie. Apres tout, il prend vn tison ardent de feu, et s'approchant du Pere : Resous-toy, luy dit-il, à ne pas partir de la place, auiourd'huy tu seras bruslé. Le Pere, qui auoit la langue à commandement, et le courage meilleur que ce mal-heureux, leue sa voix plus haut que luy : Ce n'est pas là, dit-il, ce que ie crains, ma vie ne despend pas de toy, mais du Dieu que les croyans adorent, qui est le maistre de ta vie autant que de la mienne ; s'il permet aux

demons d'enfer de se seruir de ta main pour faire ce coup, pour moy ie ne puis faire vn plus heureux rencontre ; mais quand à toy tu en porteras à tout iamais toy et toute ta posterité la honte et la confusion sur le visage. En mesme temps Dieu donna la pensée au Pere, que la meilleure façon de coniurer cette tempeste seroit de prescher, y ayant là vne grande assemblée. Il pleust à Dieu par la force de son discours abbattre cét esprit orgueilleux, qui depuis ne parla plus ; et le Pere, apres auoir fait ce qu'il pretendoit en cette cabane, s'en alla acheuer le reste de ses visites, où par tout il fut receu auec admiration de ce qu'il estoit encor en vie, le bruit ayant courut que c'en estoit fait, et qu'on auoit brûlé et fendu la teste à la robbe noire.

Sans doute nous auons tout sujet au milieu de ces peuples barbares, de chanter, mais d'vn accent remply de ioye, ce Pseaume du Prophete : *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania ?* car Dieu dissipe leurs efforts, va se moquant de leurs conseils et y iettant la confusion lors qu'ils concluent plus fortement nostre ruyne.

Il n'y a que deux mois qu'on tint vn conseil general du pays au mesme bourg de sainct Louys, nos vies y furent puissamment balottées l'espace d'vne nuict entiere : (car c'est le temps de leurs conseils, est-ce merueille que les esprits des tenebres y president ?) la pluspart concluoient à la mort, et le plus promptement, disoient-ils, ce sera le meilleur ; vne seule nation y resista, faisant voir les consequences de cette resolution qui alloit à la ruine de la patrie : les esprits se mutinent à cette opposition ; ceux qui tenoient pour nous se voyant les plus foibles : Faisons donc mourir les François, disent-ils, puis que vous le voulez ; mais que ceux qui poursuiuent si viuement cette affaire en commencent eux-mesmes l'execution, nous sçaurons bien nous en purger. Là dessus ils se renuoyerent tous l'estœuf l'vn à l'autre, pretendant que ce n'est pas à eux à commencer ; les heures entieres se coulent en ce debat. Vn ancien, qui a de l'affection pour nous, prend la parole, apres s'estre teu bien long-temps : Pour moy, dit-il, ie suis d'aduis que nous commencions par nous mesmes : nous sommes asseurez qu'il y a parmy nous grand nombre de sorciers, ceux-là continueroient à nous faire mourir, quand bien nous aurions massacré toutes les robbes noires : faisons vne exacte recherche de ces mal-heureux qui nous ensorcellent, puis quand ils seront mis à mort, alors si le cours de la maladie ne cessoit pas, nous aurions occasion de tuer les François, et esprouuer si leur massacre arresteroit le mal. Cette pensée pour ce coup arresta l'execution de leur mauuais dessein.

Le diable se mesle bien auant dedans ces parties, puis que c'est luy qui y perd dauantage.

A ce propos ie raconteray vne chose qui nous estonna il y a quelques iours. Le Pere Pierre Pijart estant en dispute dans le bourg de sainct Iean auec vn vieux Magicien du pays, ce barbare s'estant mis en colere, le menace que nous pouuions bien nous resoudre à mourir, et que desia Echon (c'est le Pere de Brebeuf) estoit frappé de maladie. Le Pere Pijart se mocque de ce vieillard, n'y ayant pas trois heures qu'il auoit laissé le Pere de Brebeuf à la maison de sainct Ioseph en fort bonne santé. Le Magicien luy repart, tu verras si ie suis menteur, ie t'en ay assez dit. En effect le Pere Pijart s'en estant retourné le mesme iour à S. Ioseph, esloigné de deux bonnes lieuës, trouue le Pere de Brebeuf attaqué d'vne grosse fieure, d'vn mal de cœur et mal de teste, et dans tous les symptomes d'vne grande maladie ; au moment que le Magicien en auoit porté la parole, aucun Sauuage n'en auoit esté aduerty. Mais si le diable et ses ministres minutent nostre mort, la prompte guerison du Pere, qui ne fut pas malade plus de 24. heures, nous fit bien voir qu'il y a des esprits mille fois plus puissans qui veillent à nostre defense et conseruation.

CHAPITRE VI.

De la residence et mission de sainct Ioseph aux Attingneenongnahac.

Il est bien difficile de viure en paix parmy vne ieunesse barbare, altiere de son naturel, et d'ailleurs aigrie par les mauuais bruits qui courent incessamment de nous. Nos Peres l'ont esprouué dans le bourg de S. Ioseph, car c'est là que les pierres ont volé sur nos testes iusques au fond de nostre cabane ; c'est là que les croix ont esté abbattuës et arrachées, les haches et les tisons leuez sur nous, les coups de baston deschargez, et le sang respandu : en vn mot quasi chaque iour on a souffert mille insolences, et mesme quelques Capitaines des plus considerables voyant la ieunesse desia dans la fureur et les armes en main, l'ont excitée à faire pis qu'elle ne faisoit, nous ont condamnés publiquement comme des malfaicteurs et les plus grands sorciers qui fussent dans leurs terres, ont commandé qu'on eust au plus tost à demolir nostre cabane, et la mettre par terre, adioustant que quand mesme on nous massacreroit, nous n'aurions que selon nos merites, bien loin de reprimer les violences, et arrester les coups de ceux qui desia s'étoient ruez sur nous.

Le P. Iean de Brebeuf et le P. Pierre Chastelain ont le plus ordinairement cultiué cette vigne ; outre le bourg de sainct Ioseph, ils ont eu soin des bourgs de sainct Michel et de sainct Ignace. Le bourg de sainct Ioseph, estant le plus grand et le plus peuplé de tout le pays, leur a aussi fourny durant la maladie plus d'occupation luy seul que plusieurs autres ensemble n'ont fait ailleurs.

Le nombre des baptisez en ce seul bourg, depuis la derniere Relation, monte à plus de deux cens soixante, dont plus de soixante et dix enfans au dessous de sept ans estans morts heureusement apres le sainct Baptesme : cette consolation nous fera attendre auec plus de patience le temps auquel nous esperons vn iour voir ce que sera deuenu le reste.

Plus les demons se sont opposez en tout cela à nos desseins, plus la gloire de Dieu et les traicts de sa prouidence nous y ont paru remarquables ; en voicy quelques exemples tirez d'vne lettre que m'escriuit sur ce sujet le P. Pierre Chastelain, selon que ie luy auois expressement recommandé.

Ie voulois dernierement entrer en vne cabane pour voir s'il n'y auroit point quelque malade, on me ferme la porte, on dit qu'il y a festin. Sur le poinct d'entrer en vne autre maison, il me vint en pensée que la cabane dont on me venoit de refuser l'entrée, estoit longue, et que peut-estre il y auoit quelque malade à l'autre bout, et point de festin : i'y vay, i'entre, il n'y a point de malade, le festin se fait au milieu. Le maistre du festin m'appelle, disant qu'il ne craignoit point que ie gastasse son festin. Ie luy parle, et voyant que rien ne m'arreste, ie passe outre pour m'en retourner par où l'on m'auoit refusé : ie trouue que le diable auoit raison, et qu'il gardoit vne proye qu'il deuoit emporter deux heures apres, et qui luy fut rauie de la sorte : ie m'approche, le pauure malade ne fait plus que souffler les derniers abois ; ie demande l'assistance du S. Esprit, instruis ce moribond, et luy demande s'il entend et s'il desire estre sauué ; i'approche l'oreille de sa bouche, i'entends tirer du fond de son estamach vne et deux fois le mot que ie cherchois, auec effort et tesmoignage d'vne puissante volonté. Ie luy demande s'il veut estre baptisé ; il me respond auec autant d'effort que la premiere fois, qu'il le vouloit. Ie le baptise, et le nomme Ioseph ; deux heures apres il est dans la iouïssance de ce qu'il esperoit.

Vne autre fois voulant entrer en vne cabane pour visiter vne femme fort malade, on me dit d'abord que c'en estoit fait, et qu'il y a deux heures qu'elle auoit expiré. Comme on ne nous voit pas volontiers où il y a quelques morts, i'entre dans vne cabane voisine ; mais ie n'y puis estre en repos, ie me sens pressé intérieurement de retourner et entrer chez

la dite morte ; son mary la garde comme vn cadaure auec beaucoup de tristesse, toutefois ie l'aperçois encore qui respire. Ie me recommande à Dieu, et ne craignant rien que mes pechez en semblables affaires, luy en ayant demandé le pardon, ie m'approche auec confiance en sa bonté pour l'instruire. On se mocque de moy, disant qu'elle auoit perdu l'oüye et la parole, il y auoit desia long temps : ie fais instance disant que i'en auois desia trouué plusieurs autres qui ayant perdu les sens pour les choses ordiraires, auoient par vne incomparable misericorde de Dieu entendu ce qui estoit de leur salut, et parlé suffisamment pour cela ; ie m'approche en même temps et l'instruis auec une confiance extraordinaire à vn cœur infidele à son Dieu comme le mien. Ie luy demande son consentement, voila que d'immobile qu'elle estoit elle commence à remuer la teste, les bras et tout le corps, et parle suffisamment pour me tesmoigner son desir. Son mary maintient que c'est vne auersion de ce que ie luy dis qu'elle fait paroistre, il ne veut pas que ie la baptise ; ie maintiens ce que i'auois aduancé. Il l'interroge luy-mesme, la presse de dire vn teouastato, ie ne le veux pas ; à cela elle ne dit mot. Ie luy redemande en mesme temps s'il n'est pas vray qu'elle desire estre baptisée, elle respond distinctement qu'oüy. Le mary surpris : Quoy donc, luy dit-il, veux tu quitter tes parens, tes peres, meres et enfans qui sont morts, pour aller auec des estrangers ? Dieu sçait si ie redoublois mes prieres. Elle respond auec vn effort et ferueur que ie n'eusse osé esperer, ouy : ie la baptise, elle meurt incontinent apres.

Dans vne certaine cabane qui est des plus superstitieuses du pays, tous ceux qui y sont morts se mocquoient du baptesme, et ie n'y estois veu que de tres-mauuais œil, c'est pour quoy ie iugeay à propos de n'y pas aller si souuent. Ie m'aduise vn iour d'y entrer, pour voir si ie trouuerois tousiours les mesmes visages ; i'y rencontray vne fille de seize ans qui alloit rendre l'esprit. Ie m'en approche ; ils me laissent faire, parce que la malade estoit abandonnée, et iugée en estat de ne pouuoir plus entendre ce que ie luy dirois ; ie ne sçay mesme s'ils ne l'auoient point à mespris, car elle estoit sans natte, sans feu et miserablement couuerte. Ce spectacle me touche au vif, ie l'en instruis auec plus d'affection ; elle m'entend, me demande instamment le baptesme, pour estre heureuse dans le ciel. Ie la baptise, et la prie de prier Dieu pour moy quand elle y sera arriuée, elle me le promet de bon cœur, elle mourut le mesme iour.

Toriches estoit vn Capitaine qui nous tesmoignoit de l'affection, mais estoit esloigné des sentimens du Christianisme plus qu'homme de sa sorte. Il me disoit souuent entendant les instructions que ie faisois aux malades de sa cabane : Tu nous desobliges de parler du Paradis : dis seulement, courage, tu retourneras en santé si tu fais ce que ie te dis. Il tombe malade luy-mesme, et vient à l'extremité : ie luy parle du Paradis, il preste l'oreille comme à vne chose que iamais il n'auoit entenduë ; il voit que cela le touche de bien pres, il me demande le baptesme. Mais, luy dis-je, il faut detester ses pechez. Ie les deteste, me respond-il : escoute moy. Ie croyois qu'il allast faire vn acte de contrition, mais ce bon homme commence auparauant à faire vne confession generale de toute sa vie passée : ie le baptise. Le lendemain ie le retournay voir ; il me promet de prier Dieu pour moy lors qu'il seroit au ciel, qu'il n'oubliera pas son pays, et tous tant que nous sommes qui les venions instruire ; incontinent apres il meurt.

On me vient querir vn iour pour aller voir vn malade ; c'estoit vn ieune homme de 14. ans, qui vouloit, disoit-il, aller au ciel, parce que dans son nom il portoit le nom du ciel, et concluoit de là que le ciel luy seroit à bon-heur. Ie l'instruis, ie le baptise, il meurt au bout de deux iours. Là mesme ie baptisay secrettement deux petits innocens, qui s'enuolerent incontinent au ciel. Ie ne sçay si ces pertes n'irriterent point les demons ; quoy qu'il en soit, vn ieune

homme de cette cabane se leue, et se met à blasphemer en ma presence : ie le reprends, et luy dis qu'il prenoit le chemin de l'Enfer : I'y suis tout resolu, me respondit-il. Tu verras ce que c'en est, luy dis-je, et puis ie sors. Le soir se fait, la nuict vient, le diable luy apparoist, luy dit qu'il luy faut vne teste, autrement qu'il baste mal pour luy ; il le possede, il deuient furieux, il court par le bourg vne hache à la main, cherchant vn François. Quelques Capitaines nous vinrent prier de ne point sortir, le chef de la cabane me vint dire en particulier que cet enragé me cherchoit nommément, comme l'ayant maudit, et luy ayant causé ce mal-heur : On le lie, on luy met vn cuir double sur les yeux, il voit à trauers comme vn demon, me disoit cet homme. Bref à l'entendre parler, on n'auoit iamais rien veu de semblable. En fin on s'aduise de luy presenter vne teste d'ennemy, enleué depuis peu, aussi tost le voila guery : le diable par son equiuoque luy ayant porté la pensée sur la teste d'vn François.

Voila quelques articles de la susdite lettre du P. Chastelain.

Plusieurs choses non moins considerables sont arriuées au P. de Brebeuf Superieur de cette Residence, qui dans la misere de ce pauure peuple n'a oublié aucune assistance spirituelle et corporelle en leur endroit, iusques à s'oster souuent le morceau de la bouche, charité d'autant plus precieuse aux yeux des Anges, qu'elle n'a esté iusques à maintenant recompensée que par ingratitude, par des menaces et des coups ; encore depuis peu il a esté indignement traitté et battu auec outrage dans le bourg de sainct Ioseph. C'est luy qui dans l'esprit de ces pauures Sauuages passe tousiours pour le plus grand sorcier des François, et la source de toutes les miseres qui ruinent le pays ; quoy que d'ailleurs, lors qu'ils consultent quelquefois la raison, ils se sentent contraints de recognoistre et adnoüer, nonobstant toute leur barbarie, qu'il y a des bontez sur terre qui passent tout à fait l'humain.

Nous auons toute occasion de croire que les bons Anges se sont souuent interessez en la pluspart de ces baptesmes ; au moins il nous est apparu plus sensiblement en d'aucuns.

Vne bonne femme qui depuis plus d'vn an pressoit nos Peres de la baptiser, tombe griefuement malade, elle est heureuse de trouuer à la mort ce que durant sa vie elle n'a pas obtenu : mais il fallut pour obeïr à son sainct desir auant qu'en venir là, dire le *Veni creator*, faire quelques autres prieres, et y garder les ceremonies que le temps et le lieu pouuoient permettre. Cette heureuse Neophyte vn peu deuant sa mort aperçoit à son costé vne troupe de visages incogneus d'vne rare beauté, qui luy presentent de tres-belles estoffes pour la couurir : elle est surprise à cette veuë. Retirez vous, dit-elle à sa grand mere qui estoit proche d'elle, retirez vous d'icy, voila ce que ie voy, vous m'empeschez. Peu apres elle expire paisiblement, et comme nous croyons elle se vit reuestuë de la robbe de gloire, dont elle auoit des gages si asseurez, ayant receu peu auparauant la grace du baptesme.

Vne autre petite fille d'enuiron dix ans, parente d'vne excellente Chrestienne, dont nous parlerons cy apres, est à l'extremité : elle consent à son baptême, ses parens s'y opposent ; lors qu'on estoit dans le conteste, cette petite innocente esleue doucement sa voix : On m'auertit, s'écrie-t-elle, que ie ne suiue pas ma sœur, que ie n'aille pas auec elle. C'estoit sa sœur aisnée, qui depuis quelques iours estoit morte malheureusement, ayant refusé le baptesme ; sans doute celle-cy ne la suiuit pas, car elle le receut sainctement. Ce sont des bontez ineffables de Dieu, qui veut accroistre de la sorte là haut dedans le ciel l'Eglise qui y triomphe.

Maintenant pour parler de cette Eglise militante, nous auons veu, à nostre grand regret, durant le cours de cette maladie, la nature du sol sur lequel elle estoit bastie : c'estoit sable pour la plus-part, les vents et les orages ont quasi tout ietté par terre. C'est vne chose difficile à adoucir que la perte de la vie, ou de celle de ceux d'où elle despend, sur tout à des barbares qui depuis deux

et trois mille siecles n'auoient iamais eu la pensée qu'il y eust d'autre bien que celuy de la vie presente ; de là se fait que les choses du ciel ne font quasi aucune impression sur leur esprit, que pour le temps de la prosperité : car aussi tost qu'il se rencontre quelque chose qui heurte l'estat de la vie presente, à peine peuuent-ils se tenir qu'ils n'ayent recours à leurs danses et festins, à l'obseruance de leurs songes et autres inuentions diaboliques, dont ils esperent tirer quelque secours. La creance publique que nous estions la cause de leur misere s'emparant en suite de leurs esprits, et la crainte d'estre compris dans le massacre general dont nous estions continuellement menacez, toutes ces choses ont fait que plusieurs qui auoient professé la foy les années precedentes, non seulement sont retournez à l'vsage de leurs anciennes superstitions, mais encore ont tesmoigné publiquement qu'ils renonçoient à ce qu'ils auoient embrassé.

Entre ceux-cy a esté vn des plus considerables du bourg, et des meilleurs esprits de tout le pays, dont l'humeur et les bonnes qualitez nous auoient tousjours fait souhaitter la conuersion, et la demander à Dieu auec beaucoup d'instance : en effect vn peu auparauant le cours de la maladie il demanda le baptesme, et fut baptisé. *Sed non hos elegit Dominus :* Il semble que Dieu ne nous eust accordé nostre requeste que pour nous apprendre que nous ne deuons non plus que luy auoir acception de personnes, ou plustost que c'estoit à luy et non pas à nous de choisir ses esleuz : tant y a qu'aux premiers tourbillons qui s'éleuerent contre nous, il rendit son chappelet, et fit toute sorte de protestation publique et particuliere de son renoncement au Christianisme. Au reste, il a esté vn des plus mal traittez, la maladie luy ayant enleué vne partie de ce qu'il auoit de meilleur dans sa famille. Peut-estre Dieu l'a il conserué pour luy faire vn iour misericorde.

Vn autre, ayant pareillement renoncé au Christianisme, estant frappé de la maladie eut recours à leurs remedes diaboliques. Dieu luy a prolongé la vie, mais il semble que ce n'ait esté que pour le rendre vn spectacle de sa Iustice : luy seul de tous ceux qui sont rechappez estant resté aueugle, et sec comme vne squelette ; depuis peu il est mort impenitent.

Or si la cheute de plusieurs de nos Chrestiens nous a affligés, la resolution et le courage de quelques autres nous a remplis de consolation. N'est-ce pas vn plaisir de considerer vne bonne femme septuagenaire, qui en ce temps n'entendoit rien que des blasphemes contre Dieu, estoit contrainte tous les iours de voir en sa cabane des diableries de toutes sortes, n'auoit deuant les yeux que des morts, des malades, des spectacles d'horreur, et parmy tout cela n'a pas manqué d'vn poinct aux deuoirs de Chrestien, iusques à se derober les Festes et les Dimanches, pour à l'insceu de ses plus proches, qui la persecutoient et vouloient l'empescher de professer la Foy, se trouuer à temps à la Messe, et là faire ses deuotions auec autant de paix que si elle eust esté hors l'orage et à l'abry de ces tempestes ? *Verè talium est regnum Dei :* elle fut nommée Anne en son baptesme. C'est vn esprit simple, m'escrit le Pere de Brebeuf, d'vn naturel fort doux et benin ; il semble qu'elle a tousjours vescu dans vne grande innocence, horsmis les supperstitions en l'obseruance desquelles elle a esté nourrie. Ayant entendu parler de Dieu, elle fut incontinent éprise de son amour, et du desir de croire en luy et de le seruir. Elle ne demande iamais rien, et quand elle a quelque chose, elle nous en fait part, et ne veut receuoir de nous aucune recompense (c'est peut-estre l'vnique en son espece). Elle apprehende fort le peché, et dans le doute elle vient demander conseil. Elle se confesse des moindres choses, et ce incontinent qu'elle les a commis, sans dilayer. Vn iour luy ayant dit qu'elle ne mangeast point de chair humaine : Comment, dit-elle, en mangerois-je ? pendant tout le Caresme ie me suis abstenuë de toute viande et festins, quoy que vous m'eussiez permis d'y assister et d'en manger.

Auparauant que d'estre baptisée elle auoit de continuels vertiges, et chaque année, enuiron l'Automne, elle faisoit faire des chansons et des danses pour sa guerison ; mais depuis son baptesme elle n'a plus esté tourmentée de ce mal, et c'est ce qu'elle va racontant à tout le monde, aussi bien que quelques autres faueurs qu'il a pleu à Dieu de faire à quelques petits enfans ausquels elle auoit procuré le baptesme. Elle a vne grande tendresse pour tous nos interets, et se fasche des mauuais bruits qu'on fait courir contre nous ; et quand elle a appris quelque mauuaise nouuelle, elle nous la vient raconter. Il y a quelque temps que parlant à vne sienne amie de l'efficace du Baptesme, et du changement qu'il cause en nos âmes : On est si bon, disoit cette bonne femme, depuis qu'on est baptisé, que l'autre iour voyant qu'on me desroboit vn plat, iamais ie n'en dis mot. N'est-ce pas là vne simplicité extraordinaire, et vne disposition bien grande à pratiquer le conseil de nostre Seigneur, et donner son manteau à celuy qui veut nous rauir nostre robbe ?

Il est vray que cette nouuelle Eglise n'a pas beaucoup de courages semblables, quoy qu'il s'en retrouue encore quelques autres qui donnent assez de contentement ; mais ce sera vne grande consolation, s'il plaist à Dieu donner benediction à la constance de nos petits trauaux, de se souuenir de ces premiers commencemens et de ce grain de moutarde.

Auant que finir ie ne puis taire vne chose prodigieuse qui est arriuée à vn Sauuage baptisé depuis quelque temps : il estoit encore catechumene, et ne donnoit pas la satisfaction que nous eussions desirée pour luy conferer le baptesme, que d'ailleurs il nous demandoit auec assez de ferueur ; sur tout nous ne voyons pas qu'il priast Dieu auec le respect qui est inseparable d'vne vraye foy. Vn iour comme vn de nos Peres le faisoit prier Dieu dans leur Chapelle, ce Sauuage fut tout surpris d'vne chose qui luy osta quasi la parole. Il vit vn tableau de Nostre Seigneur se remuer de soy-mesme, le regarder d'vn œil de courroux, et remuer les leures d'vne façon qui luy donna horreur. Ce barbare s'arreste tout court, et ne pût poursuiure sa priere ; apres estre vn peu reuenu à soy : Que voy-je là, dit-il, quel prodige ? ce tableau me menace-t-il de la mort ? que veut-il dire par là ? Le Pere qui n'auoit rien veu est estonné de l'estonnement de cet homme, luy fait expliquer ce qui luy donne ces craintes et ces pensées. Ayant entendu sa response : Ie ne sçay pas, luy dit le Pere, si tu ne veux point me tromper, mais si la chose est comme tu me la racontes, c'est peut-estre que Nostre Seigneur te reprend du peu de respect que tu apportes en le priant : il est arriué quelquefois en l'Eglise des choses semblables. Ce barbare asseure derechef ce qu'il a veu, et la peur dans laquelle il est donne occasion à quatre de nos Peres qui examinerent par apres cette affaire, de croire que la chose estoit veritable.

Ie veux estre Chrestien, continuë ce Catechumene, baptise moy : pourquoy tant differer ? tandis que ie ne seray pas dans la grace de Dieu, i'ay crainte qu'il ne me punisse. On n'y va pas si chaudement, on le differe pour tousiours l'esprouuer : luy de son costé vient tousiours prier Dieu, et presser son baptesme ; mais ses prieres sont du depuis accompagnées de respect, et la deuotion qui paroist au dehors, et qui continuë les mois entiers, donne sujet de croire que vrayement son cœur est touché, et que la grace y est, ou que Dieu l'y veut mettre. On examine de plus pres ses deportemens, et on recognoist qu'en effect il a abandonné tout ce que la foy nous defend. En fin on ne peut differer plus long temps, il fut baptisé solennellement en compagnie de deux autres. Depuis quelques iours ayant esté moy-mesme au bourg de sainct Ioseph, i'ay examiné cette histoire, et ay trouué qu'elle estoit veritable. Ce nouueau Chrestien s'appelle Ioseph Teaouché, et est gendre de ce renegat, si bon esprit, dont nous auons parlé quelques pages auparauant dans ce mesme chapitre.

On s'est tellement appliqué au soin du bourg de sainct Ioseph, qu'on n'a pas

obmis les deux autres appartenans à cette mission, S. Michel et S. Ignace, où plusieurs tant enfans qu'adultes ont esté baptisez pendant la maladie, auec des prouidences de Dieu tres-particulieres, que ie serois trop long à deduire. On a fait aussi le possible pour y conseruer ce peu de Chrestiens qu'on y auoit acquis par le passé ; mais c'est où on a eu beaucoup de peine, tant le mal qui les pressoit, et les mauuais bruits qui couroient de nous, leur auoient renuersé la ceruelle.

Ces deux bourgs ont esté les premiers qui nous furent solennellement interdits par les Capitaines et Anciens, qui prirent pour pretexte que quelques-vns de leurs ieunes gens auoient dessein sur nos vies ; il fallut interrompre pour quelque temps, mais depuis peu nous auons trouué le moyen de reprendre le cours de nos visites, les esprits s'estans aucunement appaisez.

CHAPITRE VII.

De la mission de la Conception aux Attignaouentan.

Ayant quitté la Residence que nous auions les années precedentes au bourg de la Conception, ou Ossossané, on a continué de cultiuer ce mesme bourg par voye de mission, à laquelle ont de plus esté adioints douze autres tant bourgs que petits villages. S. François Xauier, sainct Charles, saincte Agnes, saincte Magdeleine, saincte Geneuiefue, sainct Martin, sainct Antoine, saincte Cecile, saincte Catherine, saincte Terese, saincte Barbe et sainct Estienne.

Le Pere Paul Ragueneau a eu le soin principal de cette mission ; le Pere du Perron et le Pere Chaumonot l'ont assisté l'vn apres l'autre, et tous trois n'ont pas eu peu à souffrir et trauailler, tant pour l'estenduë de leur departement, que pour la qualité des personnes qui s'y rencontrent : car ayant tousiours habité parmy eux depuis que nous sommes dans le pays, ils se trouuent pour la pluspart battus et rebattus de nos mysteres, et par le mespris qu'ils ont fait de la grace de Dieu, leur cœur est endurcy, et tous les iours de plus en plus ils se vont aigrissant contre luy, à mesure que cette main paternelle les va chastiant pour les reduire à leur deuoir. C'est de là que sont venus les plus mauuais bruits et les plus pernicieux desseins contre nous ; ce sont ceux là qui dans les conseils publics crioient le plus fort au massacre, et qui ont remply de calomnies contre nous les nations où nous auons esté de nouueau annoncer l'Euangile, lesquels ils ont sollicitées de nous mettre à mort, pour se pouuoir deffaire de nous auec moins de consequence.

Voicy ce que m'escrit le P. Ragueneau de l'estat de cette mission, en vne de ses lettres.

Les cabanes de nos Chrestiens sont, dans ce bourg de la Conception, les plus affligées de la maladie : outre vne seule de Ioseph Chihouatenhoua, ou cinq enfans n'ont eu que le mal, il n'y en a pas vne qui ne se voye plus rigoureusement traittée que ne sont les familles des infideles. René compte dans sa cabane iusques à onze morts ; la bonne Anne se voit despouillée de tous enfans, vnique appuy de sa vieillesse : tandis que des esprits rebelles à Dieu, et qui tousiours se sont bandez contre la foy, se vantent de voir toute leur famille en santé, et que malgré le ciel ils sont heureux en ce monde. En suite de cela les bruits se confirment plus que iamais que la Foy est inutile à ceux qui l'embrassent ; que si Dieu ne les conserue pas, c'est ou manque d'affection, ou manque de pouuoir ; que du mauuais traittement qu'ils esprouuent en cette vie on ne peut raisonnablement tirer autre consequence, sinon que les esperances du Paradis dont nous les voulons consoler, ne sont rien que des fables ; qu'au reste la mortalité estant principalement sur les enfans qui sont encore dans l'innocence, nous ne pouuons attribuer aux pechez des parens la mort de ces petites creatures, puis

que Dieu estant iuste ne doit pas punir l'innocent pour le coupable. En vn mot, nous pouuons dire que la Foy est maintenant en opprobre non seulement en ce bourg, mais aussi dans toutes les bourgades voisines, qui se voyans moins attaquées du mal, se reiouïssent d'estre demeurées opiniastres dans l'infidelité, et s'endurcissent plus que iamais dans les resolutions non seulement de refuser la Foy, mais mesme de ne pas escouter ceux qui leur vont annoncer. En effect en la ronde que nous venons de faire nous auons trouué quasi par tout les cabanes fermées, et plusieurs qui se voyoient surpris plustost qu'ils n'auoient pû preuoir nostre arriuée, nous ont incontinent chassés ; d'autres ont dit qu'ils estoient sourds, et mesme se sont malicieusement bouché les oreilles, crainte de nous entendre ; d'aucuns faisoient des fols et demoniacles, et s'escrioient qu'ils ne pouuoient supporter nostre veuë ; quelques-vns s'enfuyoient et nous laissoient la cabane quasi vuide : en vn mot ils ne veuleut pas entendre ce qu'ils ne sont pas resolus de faire. Nous n'auons pas laissé quasi en chaque bourg de gaigner quelques âmes à Dieu, sinon dans celuy de saincte Terese, où nous eusmes vn plus mauuais accueil. Nous ne fusmes pas plustost arriuez, qu'vn ieune homme bien fait nous prie de l'instruire ; il escoute volontiers, et à le voir on eust iugé qu'il goustoit les paroles de Dieu. Apres vn long temps voicy vn autre Sauuage fort mal fait, qui se presente le visage tout enflammé, et nous commande de sortir. Ie me leue ; ce ieune homme que nous auions instruit m'arrache auec effort le Crucifix que ie portois au col, il prend vne hache en main, dit que resolument i'en mourrois. Ie ne crains pas la mort, luy dis-je ; tu deurois me remercier de ce que nous venons t'enseigner : si tu me veux tuer, ie ne fuiray pas, car la mort me mettra au Ciel. Il leue la hache droit sur le milieu de ma teste alors descouuerte, et descharge son coup si roidement que le Pere Chaumonot et moy croyons voir en ce moment ce que nous souhaittons il y a si long-temps : ie ne sçay ce qui arresta le coup, sinon la grandeur de mes pechez ; mais à moins que de sentir la hache fendre vne teste en deux, on ne peut pas se voir plus proche de la mort. Il veut recommencer son coup, vne femme luy arreste le bras et le saisit. Ie benis Dieu de la resolution qu'il nous donna ; au moins ces pauures barbares peurent voir que ceux qui ont leur esperance dans le Ciel ne craignent pas la mort, et qu'ils l'enuisagent aussi asseurement que des âmes infideles souspirent apres la vie. Ie redemande mon Crucifix, ce ieune homme veut le ietter au feu, redouble ses menaces ; mais en fin on le fait disparoistre. Nous demandons le capitaine du vilage, il vient, nous luy formons nostre plainte : enuiron vn quart d'heure apres, ce ieune homme retourne, offre de me rendre mon Crucifix en cas que nous leur promettions que la maladie n'attaquera pas leur village : vous pouuez voir quelle fut la response. Nous prismes de là occasion de les instruire, car il y auoit bon nombre de Sauuages ; Nostre Seigneur nous y assista. Nous le prions qu'vn iour cette semence fructifie ; mais pour lors nous n'en vismes point d'autre effect, sinon d'appaiser les esprits qui s'estoient esmeus. Iusques icy le Pere.

C'est vne chose pitoyable de voir ces pauures barbares accuser tout autre que eux-mesmes des mal-heurs dont Dieu les punit ; toutesfois il s'en trouue qui en cela ont les yeux assez clair-voyans. Vn des meilleurs esprits du bourg de la Conception, et des mieux informez des choses de la Foy, mais d'ailleurs infidele, ayant parlé à nos Peres de la mortalité qui rauageoit tout le pays, et des mauuais bruits qu'on faisoit courir contre nous : Ce sont là pures calomnies, adjousta-il, vous n'auez pas quitté vostre patrie, vos biens et tout ce que vous pouuiez auoir de plus cher en ce monde, pour venir icy procurer nostre mort : quel profit en retireriez vous ? Mais ie voy bien que Dieu s'irrite contre nous, de ce qu'ayant esté suffisamment instruits nous refusons de croire et de luy obeïr. Qu'ainsi ne soit, le mal-heur a commencé par Ihonatiria, qui se void

maintenant ruyné, et c'est le lieu où ayant fait premierement vostre demeure aussi vous y auez premierement annoncé la parole de Dieu ; Ossossané vous a depuis receus, la pluspart ont refusé de croire, en suite voila le mal-heur qui nous accueille et qui ruyne toutes nos familles ; cette année vous auez couru tout le pays, à peine auez vous trouué quelqu'vn qui voulût abandonner ce que Dieu deffend, incontinent le mal s'est espandu par tout, et le pays se void ruyné. Que pouuoit-on attendre apres vn discours si raisonnable, sinon qu'il se rendist luy mesme à Dieu, et adorast cette puissance qu'il recognoissoit vengeresse de leurs pechez? mais voicy vne conclusion bien differente : Mon sentiment, adiousta-il, seroit qu'on vous fermast toutes les cabanes, ou que vous y laissant entrer, quand vous parlez de Dieu on baissast la teste, et on se bouchast les oreilles, sans plus disputer contre vous : car ainsi nous serions moins coupables, et Dieu ne nous puniroit pas si cruellement.

N'est-ce pas là resister obstinement au S. Esprit, et vouloir ne pas voir ce qu'on void ? Pleust à Dieu que ce malheur ne se retrouuast que parmy les Hurons. En effect il semble qu'ils soient pour la pluspart dans vn sens reprouué.

Mais toutesfois la misericorde de Dieu y éclate autant qu'en aucun autre lieu : car nonobstant toutes ces dispositions contraires, on y a baptisé malgré les demons et l'enfer plus de 250. personnes, la pluspart au fort de la maladie ; et de ce nombre plus de 70. enfans baptisez au dessous de 7. ans sont maintenant en Paradis, sans y comprendre plus de 60. autres petits innocens, qui ayant esté baptisez les années passées, ont esté celle-cy rauis de la mort, crainte que la malice des parens ne changeast leur esprit, et ne les mist au rang des reprouuez.

Dans ces baptesmes la prouidence de Dieu sur ses esleus s'y est fait souuent recognoistre. Voicy ce que m'en escrit le P. Ragueneau.

Vn soir nous arriuons à Ossossané bien fatiguez d'vne excursion assez penible ; auant que nous peussions nous reposer on nous aduertit que la fille d'vn de nos bons Chrestiens est à l'extremité. Ie m'y porte de ce mesme pas; entrant en la cabane, ie trouue au premier feu vne femme qui se mouroit, et qui, me disoit-on, auoit perdu et l'ouye et la parole : ie m'approche pour luy parler de Dieu, elle m'entend sans aucune difficulté : C'est en Paradis, me dit-elle, où ie pretens aller. Faut donc te resoudre, luy dis-je, à estre baptisée. C'est pour cela, dit-elle, que tous les iours depuis ma maladie ie te demande : mais las où estois-tu ? Ie la baptise en la presence de ses parens, qui ne me disent pas vn mot. Ie passe au second feu, où estoit celle qui m'amenoit . helas ! ie trouue vne âme endurcie dedans son peché ; elle fait malicieusement de la sourde, et ne veut pas respondre vn mot. Ie fais tout mon possible, mais si Nostre Seigneur ne parle au cœur luy-mesme, que faisons nous sinon du bruit ? Ie quitte cette malheureuse, et passe outre sans autre dessein, sinon de sortir par l'autre porte de la cabane ; mais Dieu me conduisoit : ie trouue en mon chemin deux autres femmes qui n'en peuuent plus, ie les instruis l'vne apres l'autre, et les dispose à bien mourir. Que les graces du bon Iesus sont adorables ! et qu'elles sont puissantes lors qu'il esclaire vne âme ! ces bonnes femmes me contentent, elles reçoiuent le baptesme, et puis la nuict m'auertit de me retirer au plus tost. Ie ne fus pas long temps sans entendre la mort de ces quatre malades. Ne sont-ce pas des iugemens adorables de Dieu ? celle-là seule qui me menoit est du nombre des reprouuez, et nous auons sujet de croire que les trois autres sont au ciel. La premiere auoit depuis vn mois vn petit enfant dans le ciel, qui peut-estre y attira sa mere ; les deux dernieres furent bien tost suiuies chacune d'vn enfant qu'elles auoient laissé dans le berceau, et qui tous deux furent heureusement baptisez vn peu deuant leur mort.

Nous ne pouuons auoir entrée dans vne certaine cabane qui n'est remplie que de malades : lors que nous sommes

dans la ruë, vn enfant d'enuiron quatre ans qui est plein de santé accourt à nous, et nous flatte extraordinairement : nous luy demandons sa maison, il nous l'enseigne ; nous nous doutons qu'en l'âge où il estoit, au milieu de tant de malades, la mort pourroit bien le rauir sans que nous peussions dans l'extrême necessité pouruoir au salut de son âme. Ie me sens poussé fortement à ne pas perdre l'occasion, ie prie le P. Chaumonot de le baptiser en secret. Il prend dans le chemin vne poignée de neige, l'eschauffe dans sa main, et verse l'eau sur ce petit enfant, qui luy sousrit en mesme temps ; et puis apres, comme s'il auoit receu tout ce qu'il desiroit de nous, il se retire en courant deuers sa cabane : il tombe incontinent malade. Tous ceux de sa maison que nous n'auions pû aborder retournent en santé, luy seul est emporté de la force du mal, et son âme s'enuole au Ciel.

Vn petit enfant nouueau né, n'est pas si tost venu au monde qu'il est attaqué de verole : ie songeois à le baptiser, mais les parens ne sont pas disposez à le souffrir, et l'eau me manque. Sans que i'y pense on apporte vn grand vaisseau remply d'eau tiede pour le lauer : ie me iette dans la meslée, et me saisis gayement de cet enfant ; ie le plonge tout nud, et le replonge en l'eau, et le baptise tout à mon aise, *usque ad trinam immersionem ;* au bout de quelques iours il meurt. Les parens estoient bien esloignez de croire que c'estoit là la meilleure façon de baptiser.

Au bourg de sainct Xauier ie trouue trois freres malades, ie les instruis ; leur mere s'oppose à leur baptesme : Vn de leurs freres, dit-elle, mourut l'Esté passé pour auoir esté baptisé. Elle adiouste d'autres blasphemes contre Dieu. Ie quitte là cette megere, et me tourne vers les enfans ; ie leur parle le plus fortement que ie puis de l'enfer et de ces flammes qui iamais ne s'esteignent. Ie m'addresse à l'aisné âgé pres de vingt ans : Es-tu resolu à ces peines, luy dis-je ? Helas nenny ! baptise moy. Quoy, mal-heureux, luy dit sa mere, es-tu donc resolu de mourir ? tu es mort si on te baptise. Ie veux qu'on me baptise, respond-il, car ie redoute trop ces flammes qui bruslent tout, et iamais ne finissent. Dieu sçait de quel cœur ie conferay ce sainct Baptesme ; mais les deux autres freres n'eurent pas assez de courage pour en cela desobeïr sainctement à leur mere. Huict iours apres ie retourne les voir, celuy que i'auois baptisé ne l'auoit pas fait longue, les deux autres estoient rechapez : de quel œil pouuoit on me voir ? et cette pauure mere n'auoit-elle pas quelque raison d'auoir le baptesme en horreur, et celuy qui l'auoit conferé ?

Au reste cet autre frere qui leur estoit mort l'Esté precedent, apres auoir receu le sainct baptesme, nous auoit fait paroistre vne prouidence de Dieu bien particuliere sur luy. Le P. Garnier arriua heureusement en ce bourg, à l'heure mesme qu'on y rapportoit ce ieune homme, qui estoit desia quasi mort. Lors qu'ils estoient à la pesche à deux iournées de leur pays, vne nation incogneuë s'estoit venu ietter sur leur cabane, et auoit tué sur le lieu trois ou quatre de nos Hurons, quelques autres estans eschappez. Celuy-cy voyant vne gresle de fleches fondre sur eux, au lieu de prendre la fuite, prit entre ses bras vn petit frere qu'il auoit, et auoit paré tous les coups qu'on decochoit sur ce petit innocent, les receuant luy-mesme sur son corps, auec vn courage et vn amour fraternel qui semble auoir quelque chose plus que la nature. En effect il conserua ce petit frere, mais luy fut transpercé de fleches, et tomba comme mort sur celuy qu'il vouloit couurir de son corps en mourant. Les ennemis s'estans retirez, ceux qui auoient pris la fuite retournerent au lieu où s'estoit fait le meurtre, et ayant trouué celuy-cy auec quelques restes de vie, ils l'amenerent en leur bourg. Le Pere Garnier s'estant donc là trouué lors que ce pauure moribond arriuoit, s'approcha de luy pour l'instruire ; mais las il n'auoit plus de iugement, son esprit estoit sans arrest dans des folies continuelles. Le Pere iette ses yeux et son cœur vers le ciel, et voyant bien que si Dieu n'auoit pitié de

ce pauure homme, c'estoit fait à iamais de son âme, il a recours aux merites de S. François Xauier, il implore son assistance, et voüe quelques Messes et quelques mortifications en son honneur. A l'heure mesme le malade comme reuenant d'vn profond sommeil, s'écrie: Toy qui as fait le monde, aye pitié de moy. A ce cry les barbares qui sont là present sont tous estonnez, le Pere benit Dieu, instruit ce pauure moribond, qui luy demande le baptesme, deteste ses pechez, souspire apres le ciel, où sans doute il se vit bien tost, n'ayant pas survescu vn iour à son baptesme.

Voicy encore quelques autres coups de faueur de Dieu sur ses esleus.

Allant en vn endroit, nous nous égarons sans y penser, et nous trouuons engagez dans des routes que nous ne cherchions pas : nous rencontrons deux petits enfans qui se meurent, couchez pres de leur mere tout éplorée ; ils reçoiuent tous deux le baptesme, et puis s'enuolent au ciel. N'est-ce pas Dieu qui nous guidoit?

La veille de la Toussaincts ie suis contraint de courir seul en deux ou trois cabanes, au milieu d'vne espaisse forest, où la maladie les ruinoit. Ie mets le pied dans vne pauure maisonnette où iamais ie n'estois entré, ie trouue vn ieune garçon en bien grand danger de mourir : ie l'instruis et le dispose au sainct baptesme ; son pere s'y oppose, et ne veut pas me le permettre, si en mesme temps ie n'en baptise vn autre qui estoit encore au berceau ; i'en fais difficulté, ce plus petit n'estant aucunement malade ; le pere de son costé persiste aussi dans son refus, me disant qu'il vouloit que si ses deux enfans mouroient ils allassent de compagnie ou dans le ciel ou aux enfers. Ie suis contraint de luy accorder ce qu'il veut, pour ne pas perdre vne âme, ie les baptise donc tous deux ; au bout de huict iours ie retourne, ie ne les trouue plus en vie, on me chasse de la cabane, et on n'y veut plus entendre parler de Dieu. C'est ainsi que Nostre Seigneur se sert mesme des reprouuez pour auoir ses esleus.

Ie passe proche d'vne cabane, où trois petits enfans se meurent, on m'appelle comme vn grand medecin pour porter iugement combien il leur restoit de vie : en entrant ie voy bien qu'il en restoit encore assez pour les faire viure à iamais dans le ciel : en leur tastant le poux, ie prends mon temps secrettement, et les baptise ; ils n'attendoient rien que cela pour mourir à toutes leurs miseres. En vn mot nous faisons ici les affaires de Dieu, est-ce merueille qu'il s'en mesle ? Iusques icy le Pere.

N'y a-il pas dans ces rencontres dequoy benir à iamais les misericordes de Dieu ? mais aussi tres-souuent les effects adorables de sa iustice se font voir clairement sur vne quantité d'infideles et de reprouuez qui vomissent leur âme blasphemant contre vn si bon Seigneur, dont ils refusent les faueurs gratuites à l'heure de la mort, qu'ils voudroient dedans l'eternité auoir rachepté au prix de toutes les souffrances d'enfer. Ie n'en apporte qu'vn exemple, qui me donne autant de pitié que d'indignation.

Vn de nos Peres entre en vne cabane, il y aborde vn malade qui tire à la mort, il obtient auec bien de la peine de plusieurs qui estoient là presens le loisir d'instruire ce pauure moribond ; il est instruit et disposé, il donne son consentement au baptesme, il ne faut plus que de l'eau. A ce moment vne petite fille de sept à huict ans se leue, prend le seau où estoit l'eau, la verse en terre, et la foule aux pieds ; elle s'écrie que resolument le malade ne seroit point baptisé. Tu es mort, luy dit-elle, si tu permets qu'on te baptise, retracte ton consentement ; pour moy quoy que tu fasses, i'empescheray bien qu'on ne trouue de l'eau. En fin cette petite furie d'enfer est si eloquente que le malade se dedit, ne veut plus estre baptisé. Veux tu donc te damner ? Ouy da, ie suis tout resolu, dit-il, de souffrir les feux et les flammes d'enfer ; ie me suis disposé dés mon bas âge à estre cruellement bruslé, i'y feray paroistre mon courage. Le diable qui sans doute auoit animé cét enfant, n'entra-il point dans le corps de cet homme ? quoy qu'il en

soit, ce malheureux persista iusques à la mort dans son refus.

CHAPITRE VIII.

Des Chrestiens de cette mesme mission de la Conception.

L'an passé cette Eglise florissoit assez heureusement pour les commencemens d'vne Eglise naissante au milieu d'vne barbarie qui n'auoit rien que de sauuage depuis la creation du monde. Cette année le nombre en est notablement décheu; plusieurs ont esté renuersez par terre, qui dans la mort de leurs parens, de leurs nepueux, de leurs enfans, et la ruine de leur famille n'ont pas eu assez de foy pour supporter auec courage ces coups-là de la main de Dieu, mais ont blasphemé contre luy, et se voyant plus mal traittez que ceux qui estoient infideles, ont abandonné le Christianisme, comme si ce malheur ne leur fust arriué que par l'impuissance de Dieu, qui auroit eu moins de pouuoir à les preseruer du fleau qui rauageoit tout le pays, que n'auoient les demons pour ceux qui se rangeoient de leur party. Nous apprendrons dans l'eternité les ressorts adorables de cet œil qui voit tout et va disposant en cette façon les ordres de sa prouidence ; mais cependant nous ne cessons de le benir de tout : car si plusieurs en ces rencontres ont esté infideles à Dieu, nous auons admiré le courage de quelques vns, qui se sont conseruez entierement dans leur ferueur, et mesme ont augmenté leur zele au plus fort de toutes ces bourrasques.

Vne bonne vieille d'enuiron septante ans, de mesme nom d'Anne que celle dont nous auons parlé au chapitre sixiesme, pour estre agreable aux yeux de Dieu, n'a pas esté exempte du fleau qui a rauagé cette petite Eglise, plustost ie puis dire que peut-estre dans tout le pays il n'y a eu aucun plus auant dans l'affliction qu'elle. Elle n'auoit que deux grandes filles et vne niepce, qui estoient l'vnique appuy de sa vieillesse et toutes les richesses de cette pauure femme : Dieu les prit toutes trois à soy en moins de trois semaines; elle se vit donc abandonnée, non pas toute seule, mais pour accroistre sa misere, trois petits enfans orphelins sur les bras. Ce n'est pas tout, ces trois petits innocens tombent malades quasi en mesme iour, et sont si bas qu'ils ne peuuent demander assistance que par leurs cris : lors qu'elle soulage l'vn, l'autre pleure voyant qu'on le quitte ; l'vn est dans le berceau, et crie apres le laict, il tend les mains à sa grand-mere pour se pendre à vne mammelle flestrie et qui n'a plus de suc; les deux autres meurent aussi de faim, et luy demandent à manger. Cette pauure vieille est si foible qu'à peine peut-elle en vne heure briser entre deux pierres vne poignée de bled ; de plus le bois luy manque, et n'a pas dans la rigueur du froid dequoy entretenir son feu ; d'en aller couper dans les bois, outre qu'elle se voit quasi toute nuë, la veuë et les forces luy deffaillent. Dans tout son bourg ils ont eu assez de langue et de malice pour plaindre sa misere, et accuser Dieu comme impuissant ou iniuste en ses prouidences ; mais à peine y en eut-il aucun, mesme de ses plus proches, qui se mist en deuoir de luy donner quelque assistance. Son affliction en a espouuanté plusieurs, et leur a fait perdre courage, craignant, disoient-ils, vn semblable malheur s'ils persistoient dedans la Foy. Mais elle seule supporta plus constamment son mal que les autres ne le considererent. Quant à nous, quoy que nous fismes le possible pour l'assister, et que cette misere nous touchast viuement, nous prismes toutefois plaisir aussi bien que le ciel, à voir sa fidelité et la fermeté de son cœur en vne espreuue si asseurée. Durant tout ce temps iamais elle ne dit aucun mot contre Dieu, plustost c'estoit sa plus grande consolation d'auoir recours à luy, et de leuer les yeux au ciel, où elle espere apres la mort se trouuer exempte de ses maux. Ses filles furent baptisées, et sa niepce qui l'auoit esté, fut confessée vn peu deuant

la mort. Cette bonne femme les voyant mortes toutes trois, se consoloit dans la pensée qu'elles estoient au ciel bienheureuses. Sa simplicité fut bien si grande, que voyant ces petits orphelins qui luy restoient malades, quoy que desia ils eussent esté baptisez, elle se tourna vers vn de nos Peres : Tu vois bien, luy dit-elle, que ces enfans se meurent, ie te prie rebaptise les, afin que plus asseurément ils aillent dans le ciel, ce sera ma consolation de les voir mourir par apres. Vn d'eux ne la fit pas longue, l'autre à qui le laict manque le suiura bien-tost. Qu'il est bien vray que Dieu se plaist à faire ses graces aux plus simples ! car cette bonne femme continuë autant que iamais dans la pratique des Sacremens, et dans les devoirs d'vne bonne Chrestienne. Vne âme si fidele à Dieu, quand bien elle seroit toute seule, meriteroit qu'on employast cent vies pour la conduire dans les voyes de la saincteté que luy a meritée le Sang et la Passion de Iesus-Christ.

Vn autre bon Chrestien, chef d'vne famille des plus considerables, du mesme bourg de la Conception, et qui depuis son baptesme nous a donné l'espace de treize mois toute sorte de satisfaction, estant venu vn iour dans la chappelle entendre Messe et prier Dieu à son ordinaire, apres auoir acheué quelques prieres qu'il a apprises par cœur : Mon Dieu, dit-il, escoutez moy, car c'est maintenant que ie vais vous prier. Tous mes enfans sont maintenant attaquez de la maladie, et quasi tous en danger de mourir : vous diray-je guerissez les ? vous le pouuez d'vne seule parole ; ce n'est pas là, mon Dieu, ce que ie veux vous dire : escoutez les pensées de mon âme, vous qui cognoissez tous nos cœurs. Vous estes le grand maistre de tout, vous qui auez creé le monde, et toutesfois i'ay desir auiourd'huy de vous faire vn present : ie regarde par tout, et ne rencontre rien qui soit digne de vous. Helas ! ie ne suis que poussiere en vostre presence, et les balieures d'vne cabane qu'on nettoye ; tous les hommes ne sont rien deuant vous : que puis-je donc vous offrir, grand Dieu ? tout ce que i'ay, mon Dieu. Vous estes le maistre de nos vies : c'est auiourd'huy que ie vous les offre, non seulement la vie de mes enfans, mais la mienne, et de tous ceux de ma famille.. Si ie suis le dernier à mourir, ie vous diray, prenez ma vie, mon Dieu, tout ce que vous voulez est raisonnable. C'est auiourd'huy mon Dieu, que vous pouuez m'esprouuer en me prenant au mot. Ouy, ie ne diray rien autre chose sinon que vostre volonté est saincte en tout ce qu'elle ordonne. Mais vous, Iesus, mon Sauueur, que puis-je maintenant vous offrir ? il ne me reste rien apres le don que ie viens de faire ; mais aussi vous y auez part, puis que vous estes Dieu. Ayez pitié de moy, ce m'est assez que le present que ie viens de faire vous agrée.

Vn de nos Peres qui escoutoit cette priere, lors que le bon homme ne croyoit pas auoir aucun tesmoin, m'asseure au bas de la lettre qu'il m'en escriuoit, qu'il n'y a du tout rien adiousté, et que mesme il n'a pas peu exprimer en nostre langue Françoise l'efficace et l'affection de la deuotion qui luy paroissoit bien plus grande dans les termes Hurons.

Il pleust à Dieu prendre au mot ce bon Chrestien : celuy de ses enfans qu'il cherissoit le plus mourust, apres des douleurs quasi insupportables ; mais sans doute Dieu fit misericorde au fils pour recompenser les sainctes volontez du pere. Ce ieune garçon depuis son baptesme n'auoit pas quasi fait aucune profession du Christianisme, la ieunesse l'ayant emporté dans le libertinage.

Vn iour que les deux Peres qui ont soin de cette mission retournerent au dit bourg, apres quelques courses qu'ils auoient faites, on leur dit que ce ieune garçon estoit mort : ils vont incontinent en la cabane pour consoler le pere, ils trouuent le fils encore en vie, et auec vn plein iugement, mais tirant à sa fin. On luy parle du Ciel, il escoute tres-volontiers, il s'accuse de ses pechez, et demande pardon à Dieu ; on luy donne l'absolution, et se dispose à bien mourir. A peine les Peres furent retournez en leur cabane, qu'on leur vint apporter les nouuelles asseurées de sa mort.

Cette mort resonna bien haut : par tout il se disoit que Dieu abandonnoit ses plus fideles seruiteurs, que la Foy ne seruoit qu'à les faire mourir, et que le desir que nous auions de les mettre au plus tost dans le Ciel, faisoit que nous auancions les iours de ceux que nous croyons y estre les mieux disposez. Le pere en la perte de ce fils, qui suiuit la mort de deux autres petits enfans, ne manqua pas d'estre puissamment attaqué et dedans et dehors sa maison : ses amys et sa femme luy disoient aussi bien qu'autresfois on disoit au bon Iob, *Benedic Deo, et morere.* Nonobstant il fut entierement fidele à Dieu, il continua dans sa mesme ferueur, et vint derechef en nostre Chappelle remercier Dieu de la mort de ce fils bien-aymé, et luy offrir tout de nouueau tout ce qui luy restoit d'enfans.

Mais, helas ! si l'esprit est prompt, la foiblesse de la chair est grande : le pauure homme se trouua surpris, Nostre Seigneur ayant continué d'esprouuer sa fidelité et sa constance. Voicy ce que nos Peres m'en escriuent. Helas ! que le bon René a besoin que nous redoublions nos prieres pour luy ! *Cecidit de cœlo Lucifer qui mane oriebatur.* Tant de morts de sa cabane et de ses propres enfans, et l'extremité dans laquelle il void enfin vne sienne fille de vingt ans, l'importunité de sa femme qui ne cesse de le tourmenter, les asseurances qu'vn imposteur magicien leur a données qu'il gueriroit leur fille : toutes ces choses enfin l'ont fait tomber dans le peché, et recourir à ces remedes diaboliques. Au reste on ne parle dans tout ce bourg que de ce magicien : il a promis publiquement de guerir tous les malades qu'il arroseroit d'vne eau que son demon, dit-il, luy a enseignée. On a tenu conseil trois iours entiers pour vne affaire de telle consequence ; on a fait treize presens notables à cet imposteur : incontinent apres il commença son operation, il arrosa tous les malades du village. Dieu soit beny des heureux commencemens qu'il a donnés à ce mal-heureux medecin, qui a esté si bien payé par aduance : quatre de ceux qu'il aspergea moururent la mesme nuict, et vne autre estoit morte sur l'heure entre ses mains. Iusques icy le Pere.

Voila ce semble des tesmoignages bien asseurez du grand pouuoir que les demons ont acquis sur ces pauures barbares, de voir qu'il se fasse adorer si facilement pour leur maistre, quoy qu'il les trompe si publiquement. Quoy qu'il en soit, Nostre Seigneur eut pitié de ce pauure Chrestien : cette fille, qui auoit esté l'occasion de sa cheutte, mourut bien tost entre les mains du Magicien aussi bien que les autres ; cette mort fut la vie du pere, il ouurit incontinent les yeux à son malheur, il recogneut sa faute, et se vint confesser, et depuis ce temps-là continuë en la pratique des Sacremens. Dieu veuille que sa femme ne luy soit point encore vne Eue, car cette malheureuse n'est pas reduite en son deuoir.

Venons à la perle de nos Chrestiens, Ioseph Chihouatenhoua. Voicy ce que m'en escriuent nos Peres.

Nostre bon Chrestien se comporte genereusement au milieu de toutes ces tempestes : il parle plus resolument et plus hautement que iamais, il reprend publiquement les superstitions diaboliques et la sottise de ses compatriotes. Nous prenions plaisir à l'entendre il y a quelques iours, parlant à des Anciens et Capitaines : I'estois, disoit-il, ces années passées appelé à tous vos conseils, semblables à ceux qu'on a tenus ces iours derniers ; ie m'estonnerois de n'auoir point esté inuité à ceux-cy, n'estoit que ie sçay bien que le Magicien n'a pas voulu que les croyans y assistassent. I'y eusse parlé volontiers, et quoy que ie vous honore, et vous appelle tous mes oncles, ie vous eusse dit publiquement qu'en toutes ces affaires vous vous comportez comme des enfans sans esprit. Vn sorcier vous persuade ce qu'il veut : il a promis de guerir tous vos malades, vous l'auez creu et luy auez fait de grands presens selon qu'il les a desirés. Le diable est vn menteur, et nonobstant vous le croyez ; il est insolent en ses demandes, et toutefois quoy qu'il vous couste vous luy obeïssez de poinct en poinct ; Dieu est veritable en ses pro-

messes, vous luy refusez la croyance ; ses commandemens sont faciles et raisonnables, pas vn ne se met en peine de luy obeïr. Le diable prend plaisir à receuoir des honneurs qui ne sont deus qu'à Dieu seul, et apres il se mocque de vous : la maladie continuë aussi fort que iamais, la mortalité rauage vos cabanes, et ceux que cet imposteur Magicien a le plus arrosés de son eau, ce sont ceux-là iustement qui sont morts. Vous voyez cela aussi bien que moy, et nonobstant vous persistez dans vostre aueuglement : ouurez les yeux, et vous confesserez que le diable vous trompe. Au reste i'entends qu'on parle de moy comme d'vn homme qui a intelligence auec les robbes noires : ie veux qu'on sçache que ie suis lié auec eux, non pas pour ruiner le pays, comme disent les langues mesdisantes, mais pour maintenir les veritez qu'ils sont venus nous annoncer ; ie seray heureux de mourir pour ce sujet, ie suis tout prest d'estre bruslé pour cette cause. Ie ne pretens rien en croyant, que d'honorer le maistre de nos vies, non pas pour l'esperance d'aucun bien que i'attende de luy en ce monde, mais sous les seules esperances du Paradis, dont nous n'auions pas cognoissance auant qu'on fust venu nous enseigner. Cela fait que ie ne crains pas de mourir ; qu'on me tuë pour ce sujet, ie ne fuiray pas la mort. Dites cela à tout le monde, ie le dis à tous ceux qui me parlent de ma croyance, afin qu'on sçache nettement l'estime que ie fais de la Foy.

La pureté de sa conscience ne luy permet pas de porter plus d'vn iour ce qui luy semble le moins du monde desagreable à Dieu ; il a horreur du peché veniel autant qu'il seroit souhaitable que tous les Chrestiens eussent des pechez mortels. Ses discours ne sont que de Dieu, lors qu'il se trouue en lieu où il puisse sans donner occasion aux blasphemes parler de nostre Foy, et il en parle si fortement, que les plus infideles qui l'entendent à loisir, sont contrains d'auoüer qu'ils souhaiteroient que tout le pays fust Chrestien ; mais tous ceux qui approuuoient ce que disoit Nostre Seigneur ne se rangeoient pas de son party. Il souffre maintenant plus que iamais persecution : il n'oseroit paroistre en compagnie qu'on ne se raille de sa bonté, qu'on ne se mocque de son innocence, et qu'on ne l'accuse de participer auec nous aux desseins de ruyner ce pays ; mais il n'a point de honte de l'Euangile, il professe par tout ce qu'il est, et ce qu'il voudroit que tous les autres fussent, quoy que pour ne pas donner sujet aux impies de pecher blasphemant contre Dieu, il se soit priué de soymesme de tous les festins, qui est le souuerain bien des Hurons : Parce, dit-il, que dans les festins les supposts de Satan trouuent tousiours assez de temps pour y vomir leur poison, et s'animer les vns les autres à offenser Dieu ; et moy ie n'ay pas le loisir et l'audience pour iustifier la verité.

Il ne permet aucune offense en sa famille sans correction, et en effect on y vit Chrestiennement et auec edification : c'est là son premier soin de bien enseigner ceux que Dieu a mis en sa charge.

Il est encore plus eloquent parlant à Dieu en ses prieres, qu'il ne l'est en parlant aux hommes ; sur tout c'est vn plaisir de l'entendre apres la communion, car c'est là qu'il va goustant la deuotion auec vne douceur incroyable, et ne peut se saouler de benir celuy qui alors se fait sensiblement cognoistre par les effects de la grace qu'il va produisant en son âme. Quelqu'vn de ses enfans est-il tombé malade : Mon Dieu, dit-il, cette maison est la vostre, ie sçay le soin que vous en deuez auoir, puis que vous nous aimez : soit en la vie, soit en la mort de celle-cy qui est malade, en tout il est sans doute que vous aurez égard à nostre plus grand bien ; grand Dieu, que vostre volonté soit faite, et que la vostre soit la nostre.

Va-il en quelque voyage : Mon Dieu, dit-il, que i'ay fait de pas inutiles en ma vie, parce que ie ne vous ay pas cogneu ! faites, mon Dieu, en quelque endroit où i'aille, que iamais ie ne m'oublie que vous estes auec moy, afin qu'en aucun lieu ie n'aye l'asseurance de vous y offenser.

L'Esté passé allant et retournant de

Kébec, dans les saults et portages il faisoit trois et quatre voyages chargé quasi au dessus de ses forces, et tout cela pour Dieu. Au commencement du portage il offroit son trauail à nostre Seigneur, dans le chemin il s'entretenoit continuellement auec luy, et à la fin il le remercioit de luy auoir donné la force de faire quelque chose pour luy.

Dans les pacquets qu'il rapporta pour nous il y auoit entr'autres choses des Reliques precieuses de quelque Sainct : c'estoit là se consolation, et iamais ne voulut permettre qu'autre que luy se chargeast d'vn si sainct quoy que pesant fardeau, et ses deuis plus ordinaires dans le plus fort de ses trauaux estoient auec ceux qu'il ne cognoissoit pas mesme de nom, mais qu'il aimoit et honoroit puis qu'ils estoient amis de Dieu. De sept caches de bled qu'il auoit faites en descendant, pour les reprendre à son retour, il n'en trouua que deux, les cinq autres luy ayant esté derobées : c'est à dire qu'il fallut redoubler ses trauaux, et diminuer ses viures, se voyant quasi condamné à mourir de faim. Ce bon Chrestien receuoit ces disgraces comme faueur du ciel ; aussi sçauoit-il bien auant que visiter ses caches disposer sainctement son cœur à tout ce qui luy pouuoit arriuer. Mon Dieu, disoit-il, vous ne manquez pas aux bestes qui viuent dans les bois, et toutefois elles n'ont ny champs, ny lieu où elles cachent leurs viures ; elles ne meurent que quand vous l'ordonnez : disposez grand Dieu de nos viures et par consequent de nos vies selon vos volontez.

Le P. le Mercier, qui fit tout ce voyage auec luy, estoit tout consolé de le voir en tout temps egal à soy-mesme, tousjours et par tout dedans les sentimens de Dieu.

A-il fait quelque perte : Helas, dit-il, mon Dieu, il n'y a rien que vous de precieux au monde, pourueu que ie ne perde pas ce qui rend mon âme agreable à vos yeux, ie suis tousiours trop riche ; ie deuois quitter à la mort ce que ie viens de perdre, et ainsi ie n'ay fait qu'auancer quelque peu le temps de cette perte.

A-il receu quelque faueur : Mon Dieu, dit-il, que i'ay receu de graces et de biens en ma vie sans vous en recognoistre ! si ie n'auois la Foy, ie serois encore dans le mesme aueuglement que mes compatriotes ; ils vous cognoissent assez pour blasphemer vostre sainct nom, mais pas encore assez pour vous benir : qu'ay-je fait plus qu'eux pour que vous ayez voulu me preferer à eux ? Ie vous rends graces de tant de biens ; aydez moy, mon Dieu, afin que iamais ne soit dit que vous ayez abandonné celuy qui se confie entierement en vous.

En effect sa confiance est aussi grande que sa foy ; et Dieu nous a voulu monstrer qu'il l'agreoit. Il y a quelques iours qu'vne de ses petites niepces estant inquietée de terreurs qui luy prenoient dans son sommeil, et luy faisoient passer les nuicts dans des cris et frayeurs estranges, tous ceux de sa cabane se trouuerent en grande peine, ne pouuant iuger autre chose sinon que quelque esprit malin tourmentoit ainsi cet enfant. Ils auoient trop d'horreur du peché pour seulement songer à se seruir des danses superstitieuses du pays, seuls remedes à ces sortes de maladies ; mais ils n'auoient pas assez de confiance en Dieu pour esperer que la foy seule deuoit estre plus puissante en ce poinct que ces inuentions diaboliques. Le bon Ioseph se leue, voyant sa niepce au plus fort de ses craintes : Non, non, dit-il, les diables ne seront pas les maistres en vne maison qui ne veut point auoir d'autre maistre que Dieu ; si ce sont eux qui épouuantent cet enfant, il faut resolument qu'ils cessent. Il prend la croix de son chapelet en la main, s'approche de l'enfant : Courage, luy dit-il, souuiens toy que tu es baptisée, que tu n'es plus creature du diable : croy seulement, et pends cette croix à ton col, ces frayeurs cesseront. Aussi tost fait, à mesme temps cet enfant se sent deliuré, ses terreurs se dissipent, le calme retourne en cet esprit, et depuis le sommeil la saisit si paisiblement, qu'il fut aisé de iuger que ces insomnies et frayeurs nocturnes n'estoient causées que de cet esprit de tenebres qui porte le trouble auec soy, et ne redoute rien

au monde qu'vne vraye foy, et vn cœur genereux, qui met en Dieu seul toutes ses confiances.

Nos Peres qui ont eu soin de cette mission, ont eu tout loisir de considerer ses deportemens, n'ayant point eu de retraite plus ordinaire que sa cabane plus de cinq mois entiers.

Ce fut vn bon-heur pour nous, quittant le bourg de la Conception et la chapelle qui y auoit esté dressée en son honneur, de trouuer vn si bon Chrestien pour en estre le gardien, tandis que nos Peres deuoient l'abandonner de fois à autres pour parcourir les bourgs et villages circonuoisins dans l'estenduë de leur ressort. Mais luy de son costé s'en ressentit plus obligé à Dieu ; c'estoit là sa consolation, de mener toute sa famille soir et matin en ce sainct lieu pour y faire plus deuotement leurs prieres. Pour luy il y passoit les heures entieres dans la meditation, quoy que souuent son cœur s'espanchast par sa bouche. Helas ! mon Dieu, s'escrioit-il, si ie garde vostre maison vous conseruez la mienne ; i'ay soin de vostre temple, ayez soin de mon âme. Il faut vn Sainct pour garder des choses si sainctes : mon Dieu c'est à vous à me sanctifier. Et quoy, mon Dieu, disoit-il autrefois, faut il que les demons soient si puissans en ce pays ! toute la terre vous adore, pourquoy permettez-vous que celle-cy ne vous cognoisse pas ? ne l'emplissez-vous pas aussi bien que le reste du monde ? Il est vray que nos pechez vous ont iustement irrité ; mais quoy où voit-on vostre misericorde sinon où il a plus de misere ?

Ie crains d'estre ennuyeux ; mais ie croy que de voir tant de bons sentimens en l'âme d'vn barbare, c'est estre conuaincu que Dieu par tout est semblable à soy-mesme, et qu'il n'est pas moins Dieu des Scythes que des Grecs et Romains.

Ce bon Chrestien estant retourné il y a quelques mois d'vn voyage qu'il auoit fait aux Khionontateronons, où il estoit allé assister nos Peres en la predication de l'Euangile, se voyant fatigué du chemin, fit suerie (c'est vne certaine façon de bain qu'ont les Sauuages pour se delasser) ; estant entré dedans ce bain, ce fut vn plaisir de l'entendre, non pas chanter des songes et des chansons de guerre, comme font en ce rencontre tous ses compatriotes, mais s'animer à vn noueau combat, se resoudre à mourir pour la deffense de la Foy, promettre à Dieu de parcourir tout le païs, et annoncer par tout son sainct nom. En vn mot, ce qu'il a plus auant dans le cœur est le sujet plus ordinaire de ses discours, de ses chansons, de ses plus aymables entretiens.

Il a fait cette année tout ce qu'on peut attendre d'vn excellent Chrestien : il s'est ietté dans l'employ apostolique au plus fort de toutes ces bourrasques, qu'il a touiours enuisagées auec l'œil de la foy. Il n'y a contrée dans le pays ou il n'ait assisté nos Peres à la publication de l'Euangile : par tout il a rendu publiquement tesmoignage à la verité qu'il cognoit, et tous ces peuples infideles ont esté contraints d'aduoüer que la Foy et la loy de Dieu ne leur estoient pas impossibles, voyant vn Huron comme eux, qui depuis sa naissance a esté nourry et eleué dans les mesmes coustumes qu'eux, le voyant non seulement professer cette Foy, et pratiquer en toutes occasions les commandemens de ce grand maistre de nos vies qu'on leur vient annoncer, mais protester publiquement qu'il est prest de mourir plustost que d'offenser en ce poinct là sa conscience ; spectacle vrayement digne de Dieu, et qui sans doute a rauy tous les Anges, quoy que cette terre infidelle n'en ait pas retiré le profit que meritoit vn si sainct zele. Dieu luy fasse la grace de perseuerer iusques à la mort.

Toute la famille de ce bon Chrestien s'est ressentie de sa pieté : sa femme, ses enfans, ses nepueux et ses niepces suiuent tous son exemple ; tous quasi se sont veus dedans la maladie, leur vnique recours a esté en Dieu seul. Il n'y a pas iusques à vne petite fille de huict ans, qui se voyant la premiere attaquée de verole, ne iettast ses pensées au ciel : Grand maistre de nos vies, disoit-elle pleusieurs fois le iour, ordonnez de ma

mort selon qu'il vous plaira ; ie n'ay point d'esprit et ne sçay pas ce qui m'est bon, ie ne vous demande que vostre paradis. Mais le cœur parloit plus que la bouche.

Aussi Dieu les a il conserués, et c'a esté vn argument bien fort pour rembarrer les infideles, lors qu'ils maintenoient que la Foy les faisoit mourir, et que ce grand Dieu des Chrestiens estoit impuissant.

La femme de ce Chrestien, Marie Aonnetta, communique le plus au zele de son mary Ioseph : il y a quelques mois qu'elle le fit bien paroistre.

Le Pere Paul Ragueneau, ayant appris le iour du mardy gras qu'vne femme du bourg d'Ossossané se mouroit, y alla au plus tost. Nostre Seigneur luy auoit disposé luy mesme cette pauure malade : il n'ouure pas plus tost la bouche pour luy parler de Dieu, qu'elle embrasse la Foy, deteste ses pechez, et se prepare à mourir Chrestienne. Rien ne luy manque pour cet effect que le Baptesme ; mais le diable ne vouloit pas quitter à si bon marché vne âme qu'il auoit possedée depuis sa naissance. Voicy le mary de cette pauure languissante qui entre brusquement : Iamais ie ne permettray que ma femme soit baptisée, dit-il ; ie deteste la Foy, et ie maudis le Dieu des croyans : sors d'icy et ne parle plus. Quoy donc, luy respond le Pere, veux tu que ta femme soit à iamais mal-heureuse dans les flammes d'enfer ? quoy que tu fasses, tu ne peux pas l'empescher de croire : Dieu aura pitié d'elle, et ton impieté ne la rend pas coupable, attens ie te prie vn moment. C'estoit trop au iugement de ce cœur infidele : il se saisit d'vn gros baston au defaut d'vne hache qu'il ne pût pas trouuer ; il descharge sa colere fortement sur le Pere, ne donnant autre response à tout ce qu'il peut dire, sinon de redoubler ses coups ; et quoy que son baston se fust rompu en deux apres cinq ou six bonnes descharges, il continuë de ce qui luy restoit en main. Il fallut obeyr à ce malheureux, et sortir, puis que la presence du Pere ne seruoit rien qu'à l'irriter, et ne pouuoit plus en ce temps-là estre vtile à cette malade, qui quoy qu'elle peust s'escrier, trouua son mary aussi sourd pour elle que pour celuy qui la venoit instruire. Ce nous eust esté vn coup bien sensible si cette bonne âme n'eust pas trouué deuant la mort la grace du Baptesme ; de le tenter en la presence du mary, c'eust esté vne temerité. Marie Aonnetta, cousine de celle qui se mouroit, entreprend de luy procurer cette charité, luy en deust-il couster la vie. Elle va donc visiter sa cousine vne, deux, et trois fois, elle luy repete les principaux mysteres de la Foy, l'instruit tout de nouueau, l'anime à ne pas obeïr aux volontez de son mary, et ne pas perdre auant la mort vn bien qui la rendroit à iamais heureuse. En vn mot elle fait l'office d'Apostre, et voyant en fin vn temps fauorable, vient aduertir nos Peres qu'il estoit temps de faire le coup. Ce fut vn coup vrayement heureux pour cette pauure languissante, car tost apres elle rendit son âme à Dieu.

Pas vn de la cabane n'agreoit le baptesme, que celle qui le receuoit, aussi fallut-il que la bonne Marie Aonnetta rendist bien du combat. Et quoy, luy disoit-on, veux tu que ta cousine meure? Si elle meurt, ce sera, respond-elle, le plus grand bon-heur qui luy puisse arriuer : ie l'ayme autant que moy, mon mary, mes enfans, qui tous auons receu le sainct baptesme, et ferons profession de la Foy iusques au dernier souspir. Dequoy te mesles-tu, luy disent-ils? est-ce à toy à prendre le soin d'elle ? Ouy da, quand il s'agit du salut de son âme. Prends donc aussi le soin du corps. Volontiers, leur dit-elle ; lors qu'elle a esté en santé, ma cabane luy a tousiours esté ouuerte, et elle ne luy sera pas fermée au temps de la maladie, non seulement à elle, mais aussi à tous ses freres, ausquels ie procureray le baptesme, si ie voy que leur maladie se rengrege ; nous ne ferons qu'vne famille au ciel, comme nous n'en faisons qu'vne en terre.

Plaise à Nostre Seigneur nous donner quantité de fideles semblables à ces deux cy, Ioseph et Marie : pourroit-on souhaiter un mariage plus accomply ?

Ce sont là les plus belles richesses de

cette pauure Eglise ; il y en a encore quelques autres, mais ils n'approchent pas de ces courages.

De nouueaux baptisez cette année en estat de santé, à peine s'en retrouue-il quatre ou cinq : ce n'est pas peu pour les temps où nous sommes, encore ce sont de bonnes vieilles gens plus qu'octogenaires, à qui il semble que Dieu veuille faire misericorde vn peu deuant leur mort. Sans doute il y a dequoy benir Dieu ; mais craignant la longueur, attendons dans l'eternité à adorer les ineffables bontez de ces misericordes qui nous paroissent icy de iour en iour surpasser tous les autres ouurages de Dieu.

CHAPITRE IX.

De la mission de sainct Iean Baptiste aux Arendaronons.

Les Arendaronons font vne des quatre nations qui composent ceux qu'à proprement parler on nomme Hurons : elle est la plus Orientale de toutes, et est celle qui la premiere a découuert les François, et à qui en suite appartenoit la traitte, selon les loix du pays. Ils en pouuoient iouïr seuls, neantmoins ils trouuerent bon d'en faire part aux autres nations, se retenant toutefois plus particulierement la qualité de nos alliez, et se portans en cette consideration à la protection des François, lors que quelque malheur est arriué. C'est où feu monsieur de Champlain s'arresta plus long temps au voyage qu'il fit icy haut, il y a enuiron 22. ans, et où sa reputation vit encore dans l'esprit de ces peuples barbares, qui honorent mesme apres tant d'années plusieurs belles vertus qu'ils admiroient en luy, et particulierement sa chasteté et continence enuers les femmes. Pleust à Dieu que tous les François qui les premiers sont venus en ces contrées luy eussent esté semblables : nous n'en rougirions pas si souuent aupres de nos Sauuages, qui nous obiectent les impudicitez et les desbauches de plusieurs, comme si c'estoit vne marque infaillible que ce dont nous les menaçons de l'enfer ne soient rien que des fables, puis que ces premiers François qu'ils ont cogneus n'en auoient point de crainte.

Cette alliance si particuliere que ces peuples Arendaronons ont auec les François nous auoit souuent donné la pensée de leur aller communiquer les richesses de l'Euangile, mais le deffaut de langue nous auoit tousiours empeschés de pousser iusques là, nous estans trouuez engagez de premier abord à nostre premiere demeure, qui estoit située à l'autre extremité du pays tout opposée.

Cette année nous estant trouuez assez forts pour cette entreprise, nous y auons commencé vne mission, qui a eu dans son ressort trois bourgs : de S. Iean Baptiste, de S. Ioachim, et de Saincte Elizabeth. Les Peres Antoine Daniel et Simon le Moine en ont eu le soin.

Ils firent leur premiere demeure et la plus ordinaire dans le bourg plus peuplé de S. Iean Baptiste, y ayant plus à trauailler. D'abord ils exposerent en plein conseil le dessein de leur venuë, qui fut approuué et receu vniuersellement de tout le monde ; on ne parloit rien que de croire et d'embrasser la Foy, les cabanes leur estoient ouuertes, et mesme à l'enuy l'vn de l'autre ; ces bonnes gens les venoient inuiter, et leur presentoient auec vn cœur d'amy toutes les douceurs dont ils peurent s'imaginer.

La maladie qui auoit desia commencé dans ce bourg, se rengregea apres l'arriué de nos Peres ; l'affection et la confiance de ces pauures barbares sembloit en mesme temps s'accroistre en leur endroit : vn ou deux grains de raisins secs, plein la paulme de la main d'eau à demy sucrée, l'assistance qu'on taschoit de donner aux malades soit par conseil, soit allant demander l'aumosne dans les cabanes des plus riches pour ceux qui estoient dans la pauureté, c'estoient des charmes d'vne charité qui iamais n'auoit esté veuë dans ces bourgs.

Cependant on faisoit doucement les

affaires de Dieu : les enfans estoient baptisez lors qu'on les iugeoit en danger, les adultes receuoient à cœur ouuert les paroles du ciel, et à peine s'en trouuoit-il qui dans le peril de la mort ne voulust songer au salut de son âme ; les parens mesmes, lors qu'ils auoient quelque malade, venoient en aduertir nos Peres.

Quelques effects de la bonté de Dieu sur ces pauures barbares leur redoublerent encore l'affection qu'ils auoient pour nous. Vn ieune homme des plus grands chasseurs et guerriers du pays, et des mieux aparentez de tout ce bourg, fut mis si bas par la maladie, qu'on desesperoit entierement de luy : il fut instruit et baptisé par vn de nos Peres, qui fit là vne course sur la fin du mois de Septembre. Peu apres il retourne en santé contre toute esperance ; mais il demeure aueugle, et il luy reste vne fluxion insupportable qui luy gaste les yeux. Vn mois apres, nos deux missionnaires estant arriuez en ce bourg visiterent ce Neophyte : il benit Dieu d'estre guery, mais il deplore sa misere d'auoir perdu la veuë, sans laquelle il ne peut plus aymer la vie. On l'exhorte à esperer en Dieu, à qui rien n'est impossible ; il proteste qu'il croit, en preuue de sa croyance il se defait d'vne tortuë, qui est comme le luth et le violon de leurs concerts, dont il se seruoit à la chasse pour inuoquer l'assistance de son demon. On luy applique sur les yeux de l'eau benite auec un signe de croix, proferant ces paroles : Celuy que tu as pris pour maistre, Nostre Seigneur, le Pere, le Fils, et le S. Esprit te guerisse. Il pleust à Dieu benir sa Foy : la fluxion se dissipe, la douleur cesse, il n'y a plus d'aueuglement, la veuë retourne en son entier. Il luy restoit encore quelques fistules sur le visage et sur le corps : on luy laissa quelque peu de cette eau benite pour s'en seruir de temps en temps, inuoquant Nostre Seigneur, l'espace de neuf iours, en l'honneur des neuf chœurs des Anges, auec promesse d'en venir rendre grace à Dieu dans la Chapelle que nos Peres auoient dressée dans la cabane du principal capitaine de ce bourg, chez lequel ils estoient logez. Le ciel continua ses faueurs sur ce pauure ieune homme : il se trouua du tout guery auant le temps, et pour n'en estre pas ingrat il fit vn festin solemnel, où le monde estant assemblé, il protesta publiquement qu'il tenoit du Dieu des croyans la veuë, la santé et la vie. Ce ieune homme s'appelle Ononrouten, et fut nommé Charles en son baptesme.

Les faueurs de Dieu n'en demeurent pas là : vne sienne petite fille tomba malade et en danger de mort, pour vn certain charbon qui la mangeoit iusques aux os. Il prie qu'on la baptise, on ne peut pas luy refuser : elle se trouue apres son baptesme entierement guerie.

Vne autre femme de la mesme cabane estoit suffoquée d'vne cholique furieuse qui luy fit rendre par des vomissemens estranges tout ce qu'elle auoit dans le corps ; apres cela elle perdit le sentiment, et desia ses parens la comptoient pour morte. Nos Peres y accoururent et luy mirent deuant les yeux vne image de Nostre Seigneur : on est tout estonné que les sens luy reuiennent, elle parle et entend, on la baptise auec toute sorte de satisfaction. Apres cela on luy donne vn peu d'eau benite, et on l'exhorte à mettre sa confiance en Dieu. Le lendemain elle est sur pied, elle trauaille comme auparauant, et dit tout haut à tout le monde, que c'est Dieu seul qui l'a guerie. Elle fut nommée Marie en son baptesme ; son nom Huron est Atatasé.

Chez l'hoste où logeoient nos Peres, deux y receurent vne semblable guerison, et pour action de grace les parens firent deux festins publics à la Chretienté, où au lieu de leurs chansons de guerre ou de songes, le *Pater noster* en Huron y fut chanté, et quelques autres prieres, qui rauirent en admiration toute l'assistance. Vne voix Françoise qui a de l'harmonie l'emporte au dessus de tous leurs heurlemens.

Quelques autres coups du ciel semblables à ceux cy, retentirent bien haut par toutes les cabanes, où en suite nos Peres estoient receus et veus d'vn œil qui n'auoit du tout rien de Sauuage.

La maladie ne laisse pas d'y faire ses

rauages ; tout ce beau et grand bourg deuient vn hospital funeste.

C'eust esté bien merueille si les puissances de l'enfer n'eussent point trauersé les affaires de Dieu : il faut bien que le diable deffende son royaume, qu'il a possedé de tout temps, et ce n'est pas sans resistance qu'il en doit estre expulsé.

Vn homme de ce mesme bourg estoit durant tout ce temps là occupé à la pesche, vn demon s'apparut à luy sous la forme d'vn beau et grand ieune homme : Ne crains point, dit cet esprit superbe, ie suis le maistre de la terre que vous autres Hurons honorez sous le nom de Iouskeha ; c'est moy que les François appellent mal à propos Iesus, mais ils ne me cognoissent pas. J'ay pitié de vostre pays, que i'ay pris soubs ma protection ; ie te viens enseigner et les causes et les remedes de vostre malheur : ce sont les estrangers qui seuls en sont la cause ; ils courent maintenant deux à deux par tout le pays auec dessein de respandre le mal par tout ; ils n'en demeureront pas là, apres cette verole qui maintenant depeuple vos cabanes, suiuront de certaines choliques qui en moins de trois iours emporteront tous ceux que cette maladie n'aura pas enleués. Vous pouuez preuenir ce malheur : chassez de vostre bourg les deux robes noires qui y sont. Pour ceux qui maintenant sont attaquez de la verole, ie veux que tu me serues à les guerir : fais quantité d'vne telle eau, cours au plus tost au bourg, et dis aux anciens qu'ils portent et distribuent cette potion pendant toute la nuict, et alors toute la ieunesse et les Capitaines de guerre iront faisant les furieux par toutes les cabanes ; mais ie veux qu'on continuë iusques à l'aube du iour. Apres cela le demon disparoist.

Ce pauure homme accourt incontinent au bourg, donne aduis de tout ce qu'il sçait : là dessus les Anciens assemblent deux et trois fois le conseil, ces ceremonies diaboliques sont receuës auec approbation ; sur le soir on n'entend par toutes les ruës que le cry des Capitaines, qui exhortent la ieunesse à faire brauement les fols. Ce fut alors que cet esprit de trouble triompha dans son regne. Comme nos missionnaires estoient logez dans la cabane du principal Capitaine, ce fut là que commença le premier acte de cette comedie ; il fallut que nos Peres rompissent leur petite retraitte pour la saincte Messe, afin de preuenir ce qu'eussent fait ces fols : car on iuge le plus vaillant celui qui fait mieux l'enragé. Ce n'estoient qu'heurlemens par tout, rien que trouble et folie ; mais la rigueur du froid s'accroist, ces mascarades se retirent vn peu apres my-nuict, qui fut cause que ces nouueaux Apothiquaires (c'estoient six des Anciens qui portoient en silence vne grande chaudiere pleine de cette eau diabolique, dont ils faisoient boire tous les malades), ces medecins d'enfer cesserent de faire leur ronde, pour ce que les folies des ieunes gens auoient cessé. La nuict du lendemain il fallut satisfaire au diable, et recommencer tout de nouueau. Cette nuict fut celle de Noel, durant laquelle le demon fut obey ponctuellement.

En suite de cela ce Prince de luxure commanda des danses et des festins infames, durant tous ces saincts iours consacrez à la memoire du petit Iesvs, Roy de pureté, et de son cher disciple le bien aimé pour sa virginité.

Voila les âmes de ces pauures barbares possedées du demon, les veritez de nostre Foy ne trouuent plus passage en leur esprit, leur affection pour nous se change en haine. Cet esprit de mensonge, qu'ils honorent comme le maistre de leur terre, les ayant asseurez que nous seuls estions la cause de leur ruine, les portes des cabanes commencent à estre fermées à nos Peres, on redoute leur veuë, comme si vn seul de leurs regards faisoit mourir tous les enfans, on les a en horreur, et à peine trouuent-ils quelqu'vn qui les supporte.

De iour en iour les esprits s'aigrissent dauantage, les faux bruits qui venoient des nations voisines augmentent leurs soupçons, estant receus pour veritables, et de certains supposts du diable confirmoient toutes ces medisances, asseurant auoir veu en songe des robes noires, maintenant hors la palissade du bourg,

ores sur le bord du lac, qui deueloppoient de certains liures d'où sortoient des estincelles de feu qui se respandoient par tout, et sans doute causoient cette maladie pestilentielle.

Il n'y a pas iusques dans la cabane où nos deux missionnaires se retiroient, qu'on ne les regarde de mauuais œil, que nuict et iour on ne leur obiecte les bruits qui courent d'eux, que tout le monde, et principalement vne megere qui est la maistresse de la maison, ne les traitte de pis en pis, afin de les obliger de sortir au plustost ; leur hoste est seul qui les supporte, mais il les prie en amy de se tenir clos et couuerts, pour la crainte qu'il a de quelque mauuais coup.

Vn si grand et si subit changement n'est pas difficile à comprendre à qui songera que le Sauueur du monde fut blasphemé de tous les Iuifs, et traitté comme vn mal-faicteur, qui peu de iours auparauant l'auoient receu dedans leur ville, et auoient recogneu vne partie de ses grandeurs.

Au reste c'est vne chose estrange, que mesme ceux qui peu auparauant auoient receu leur guerison du ciel, et qui n'osoient pas le nier, se refroidissent dans la Foy apres toutes ces menées de satan, et perdent les idées de Dieu et des obligations qu'ils ont en sa bonté. Comme vn de nos Peres en faisoit vn iour des reproches à celuy qui auoit si heureusement recouuré la veuë par la force de l'eau benite : Mais, luy dit ce barbare, comment luy ay-ie vne si grande obligation ? que luy a-il cousté à me rendre la veuë ? tu ne t'es seruy que d'eau froide : ce n'est pas là vn remede bien difficile. C'est pour cela, mal-heureux, luy dit-on, que tu deurois admirer son pouuoir, et aimer sa bonté, qui t'a rendu si facile ta guerison, sans te commander comme font vos demons, qui toutefois sont impuissans, des cerfs, des chiens et des ours en sacrifice. Sçache donc que s'il a tant de pouuoir à te faire du bien, il n'en aura pas moins à te chastier, si tu ne le sers suiuant ta promesse. A cela point de repartie : vn esprit dont le diable a repris possession, n'est plus capable d'estimer les grandeurs de Dieu, qu'auparauant il adoroit.

Nonobstant tout cela nos missionnaires suiuent leur pointe ; Atironta leur hoste, qui les ayme et qui portant le nom du premier Capitaine Huron qui ait rencontré les François, en a aussi la charge et le pouuoir, les assiste de tout ce qu'il peut pour assembler vn conseil des Anciens du bourg, où ils puissent publiquement faire paroistre leur innocence, et refuter ces calomnies.

Par vn heureux rencontre Ioseph Chihouatenhoua, cet excellent Chrestien dont nous auons parlé au chapitre precedent, arriue en ce mesme bourg pour assister nos Peres en ce dont ils voudront se seruir de luy pour la publication de l'Euangile : le conseil se tient, le Pere Antoine Daniel refute les calomniateurs, et parle d'vn accent si fort, que pas vn ne luy ose respondre. Ioseph Chihouatenhoua prend apres la parole, et passe plus de deux heures entieres a parler des mysteres de nostre Foy. Ces anciens Capitaines se trouuent tous surpris de voir vn ieune homme parler en maistre vn language noueau ; ils ne peuuent que l'admirer, ils approuuent les veritez de nostre Foy, tous les commandemens de Dieu leur semblent raisonnables : en vn mot ils se condamnent eux-mesmes, et d'aucuns s'écrioient qu'il faudroit que toute la terre écoustast de si grandes affaires, et des discours d'vne telle importance. Mais au bout, quel aueuglement ! pas vn n'embrasse les veritez qu'il recognoist, pas vn ne prend pour luy le conseil qu'il approuue.

Toutefois cette assemblée et le succez qui en fut fauorable pour nous, appaisa quelque peu les esprits ; les ombrages qu'ils auoient contre nous se diminuerent de beaucoup : on commence à receuoir nos Peres assez paisiblement dans la pluspart des cabanes, et eux continuent à annoncer le nom de Dieu aux sains et aux malades. Quelques esprits de ceux qui ne sont point en maladie le goustent, et mesme quelques vns desirent le baptesme ; mais nous n'y allons pas si viste, il faut les esprouuer, autrement nous nous mettrions en danger de

faire plusieurs baptisez, mais bien peu de Chrestiens.

La misericorde de Dieu parut dauantage sur les malades : dans le seul bourg de sainct Iean Baptiste plus de 140. y furent baptisez, dont la pluspart sont morts, et entr'autres 40. petits enfans, dont le salut est hors de doute. Les iugemens de Dieu sont tousiours adorables. Voicy ce que m'en escriuent les Peres de cette mission.

D'aucuns reçoiuent le baptesme auec vne ioye indicible, et ne sçauent comme exprimer la grace qu'ils ressentent par des colloques amoureux, tantost à nostre Crucifix, tantost à l'Image du Sauueur du monde. Helas ! (disoit entr'autres vn ieune homme de 25. ans) ô ! le maistre de nos vies, tu voy que ie n'ay point d'esprit, et que ie ne puis parler : dy moy donc ce qu'il te plaist que ie te die. Et d'autres quasi en mesme temps blasphement contre Dieu, ayant leur âme sur leurs leures. Dernierement vn Capitaine de guerre, lors que nous luy parlions de l'enfer, se mocquoit de ces feux : Ces flammes là ne bruslent pas pour moy, disoit ce brauache, la mort me redoute, ie la cherche par tout, et elle me fuit ; ma plus ordinaire prouision est la chair de nos ennemis. Ce pauure mal-heureux fut bien tost emporté de la mort, sans iamais se vouloir recognoistre. Vn pauure enfant est mort au milieu de nostre cabane, sans que iamais nous ayons pû le baptiser. Plusieurs autres bien éloignez de nous en des cabanes escartées au milieu des campagnes, n'attendoient que nostre venuë pour expirer quasi entre nos mains, et sont allez iouïr au Ciel de celuy qui ne les auoit faits que pour les sauuer. D'aucuns nous fermant leurs cabanes nous contraignent d'entrer en vne autre où nous ne pretendions pas d'aller : nous y trouuons vne âme à qui rien ne manque sinon le baptesme pour qu'elle soit le mesme iour en paradis. D'autres que nous ne cherchions pas, nous appellent chez eux, et sans y penser nous donnent le moyen de procurer le salut d'vn pauure homme qui desia auoit vn pied dedans l'enfer. En vn mot, les Anges nous assistent à acroistre le nombre des bien-heureux. Nous ne pouuons attribuer à d'autre puissance qu'à des esprits tutelaires des hommes le cas qui suit.

Pendant que le songe ou plus tost le diable se fait obeyr dans nostre propre cabane par vn desordre ou folie vniuerselle de tout le peuple, et qu'en suite il nous interrompt le cours de nostre exercice, vn capitaine des Algonquins qui hiuernent à vn demy quart de lieuë d'ici, nous vient chercher en haste : Vn mien frere, nous dit-il, se meurt dans la contagion : venez ie vous prie le visiter tandis qu'il est encore en vie, venez luy enseigner le chemin du ciel, car il le desire. Nons y courons, on l'instruit plus de cœur que de bouche ; son frere, voyant qu'il ne nous entendoit qu'à demy, se met de la partie, car il entend passablement le Huron, et nous sert d'interprete. Nous nous seruons de quelques prieres Algonquines que nous auions par escrit de nos Peres qui sont aux Trois Riuieres, et entre autres de l'acte de contrition, que ce moribond repetoit de si bon cœur, qu'enfin nous l'appellons Felix au baptesme, de fait il mourut peu d'heures apres. Ces bonnes gens nous parlerent de l'enterrer à nostre mode, comme nos Peres font aux Trois Riuieres ; mais la saison n'en est pas encore venuë. Iusques icy la lettre.

I'espere que dans quelque temps nous aurons icy haut des ouuriers qui sçauront la langue Algonquine, et qui pourront non seulement assister quelques bandes d'Algonquins qui viennent hyuerner chaque année proche de nos Hurons, mais passer outre à deux et trois cens lieuës d'icy, où la langue des Algonquins se fait entendre.

Les deux bourgs de sainct Ioachim et de saincte Elizabeth donnerent aussi de l'exercice à nos ouuriers euangeliques, la maladie ayant regné esgalement par tout. La plus grande peine que nous y auons, m'escrit vn de nos Peres, n'est pas à deuorer les pauuretez de ces miserables, mais c'est d'entrer dans leurs esprits, que nous voyons manifestement estre la pluspart possedez de quelque

demon, iusques là que d'aucuns à nostre abord heurlent par fois comme des loups; lesquels i'ay experimenté se taire court lors qu'exterieurement nous les exhorcisons *per Dominum nostrum Iesum Christum.*

CHAPITRE X.

De la mission surnommée des Apostres aux Khionontateronons.

Les Khionontateronons, qu'on appelle la nation du Petun, pour l'abondance qu'il y a de cette herbe, sont eloignez du pays des Hurons, dont ils parlent la langue, enuiron douze ou quinze lieuës tirant à l'Occident ; ils ont eu autrefois de cruelles guerres les vns contre les autres, mais ils sont maintenant en tres-bonne intelligence, et depuis peu ont renouuellé leur alliance, et fait nouuelle confederation contre quelques autres peuples leurs ennemis communs.

Nous auons pris cette occasion pour y annoncer l'euangile, et y arborer si nous pouuons le drappeau de Iesus-Christ. C'a esté la cinquiesme de nos missions, que nous auons nommée la mission des Apostres. Le sort en est escheu au Pere Charles Garnier, et au Pere Isaac Iogues. Voicy les noms qu'ils ont donnés à neuf bourgs qu'ils y ont rencontrés : sainct Pierre et sainct Paul, sainct André, sainct Iacques, sainct Thomas, sainct Iean, sainct Iacques et sainct Philippe, sainct Barthelemy, sainct Matthieu, sainct Simon et sainct Iude.

Cette mission a esté la plus riche de toutes, puis que les croix et les souffrances y ont esté plus abondantes. Voicy ce que m'escriuirent nos Peres des commencemens qu'ils y eurent.

En fin nous voila arriuez, Dieu mercy, au dernier et principal bourg de nostre district, auquel nous auons donné le nom de sainct Pierre et sainct Paul. N'ayant peu trouuer aucun Sauuage au bourg de la Conception pour venir auec nous, les chemins estans alors trop mauuais pour des gens qui ne cherchent pas Dieu, nous fusmes contraints de partir seuls, prenant nos bons Anges pour guides. Sur le milieu du chemin, n'ayant pû trouuer vn certain destour qui nous eust conduits à quelques cabanes qui sont vn peu à l'escart, nous fusmes surpris de la nuict dans vne sapiniere ; nous estions en vn lieu humide et ne pouuions en aller chercher vn plus sec ; nous eusmes assez de peine à nous amasser quelques morceaux de bois pour faire vn peu de feu, et quelques branches seiches pour nous coucher dessus ; la neige nous menaçoit d'esteindre nostre feu, mais elle cessa incontinent. Dieu soit beny, nous passasmes la nuict fort doucement. Le lendemain matin nous rencontrasmes quelques pauures cabanes dans les champs, mais ils n'auoient point de bled. Y trouuant compagnie pour venir dans le pays nous ne la voulusmes perdre, pour ce que les chemins estoient fort difficiles à raison des neiges nouuellement tombées qui auoient effacé les pistes. Nous partismes donc et allasmes par de biens mauuais chemins en vn bien mauuais temps à vn petit village que nous nommasmes S. Thomas ; nous fismes bien vne lieuë à la seule clarté de la neige, et arriuasmes vers les huict heures du soir auec bon appetit, n'ayant pas mangé en toute la iournée que chacun vn morceau de pain. Nous n'auions aucun dessein sur ce bourg-là plus tost que sur vn autre ; mais ayant pris la compagnie des Sauuages qui se presenta, et les ayant suiuis, nous arriuasmes sans doute où Dieu nous conduisoit, pour le salut d'vne âme predestinée, qui n'attendoit rien que nostre venuë pour mourir à toutes ses miseres. Lors que nous estions en peine de sçauoir s'il n'y auoit point quelque malade qui pressast, vn ieune homme nous vint prier d'aller donner quelque douceur à vne de sa cabane : nous y allons et trouuons vne pauure femme qui n'en peut plus ; elle fut instruite et receut heureusement auec la Foy la grace du Baptesme, peu apres elle se vit dans la gloire. Il n'y

auoit dans tout le village que celle-là qui eust besoin de nostre secours. Nous courusmes à quelques autres petits bourgs, où on nous dit qu'il y auoit des malades : nous en auons baptisé quelques-vns ; les brebis de Nostre Seigneur sont bien esgarées çà et là. Nous auons rencontré quelques personnes qui d'abord goustent bien l'euangile. Dieu leur fasse la grace de l'embrasser tout à fait. Nous receusmes de la consolation il y a deux ou trois iours, voyant qu'vne fille qui se venoit engager de parole à vn ieune garçon, ayant vn peu apres entendu parler de Dieu et des peines d'enfer, s'alla coucher seule, disant : Il nous void mesme la nuict.

Arriuant en ce bourg, nous ne sçauions pas qu'il y auoit vn petit enfant de la nation neutre, âgé de cinq ans, que ses parens ont apporté fraischement icy, où la faim les fait refugier ; il y auoit long temps que chaque iour on croyoit que ce seroit le dernier de sa vie. De 45. ou 50. cabanes, sans penser à luy, nous visitasmes d'abord celle où estoit ce petit estranger, et le baptisasmes : il se vit incontinent hors de bannissement, et heureux dedans sa patrie. Ce sont là les premices de cette nation neutre, et celuy qui tout le premier a esté arrousé du sang de Iesus-Christ.

Tout ce pays est remply de mauuais bruits qui courent contre nous : les enfans nous voyant arriuer quelque part, s'escrient que la famine et la maladie viennent ; quelques femmes s'enfuyent, d'autres nous cachent leurs enfans, quasi tous nous refusent l'hospitalité, qu'ils accordent à des peuples les plus incogneus. Nous n'auons pû trouuer maison pour Nostre Seigneur, n'ayant pû trouuer aucun lieu où nous puissions dire la Messe. Nostre hoste, qui est le premier Capitaine de ce pays, et qui par vne prudence naturelle auoit paru assez paisible, nous voyant prier Dieu les matins et les soirs à genoux, en fin ne pût se tenir vne fois de nous faire paroistre ce qu'il auoit sur le cœur. Il commence donc à parler, mais d'vne voix de conseil, c'est à dire haute et intelligible : C'est veritablement maintenant que ie crains et que ie parle : que font maintenant ces demons autre chose que des sorts pour nous faire mourir, et acheuer ce que la maladie a laissé de reste en cette cabane ? on me l'auoit bien dit que c'estoient des sorciers, mais ie le croy trop tard : c'est vne chose que l'on ne voit point, que des personnes qui viennent loger chez quelqu'vn, passent la nuict dans des postures ausquelles nos yeux ne sont aucunement accoustumez. Iugez de quel œil on nous voit en vne cabane où on a de si belles idées de nous. A peine peusmes nous remettre cet esprit. On nous traitte tres-mal pour nous obliger de sortir. C'est bien tout si nous auons ce qui suffit à viure ; nostre faim nous accompagne d'ordinaire depuis le matin iusques au soir. Mais ces bonnes gens ne voyent pas que ce qui nous arreste est plus precieux que tout ce qu'ils conçoiuent de douceurs en ce monde. Il n'y a point presque de bled en ce bourg, et neantmoins tous les iours arriuent des Attiouandarons (ce sont ceux de la nation neutre) des bandes d'hommes, de femmes et enfans, tous haues et defigurez, que la famine chasse icy : fuyant la famine ils trouuent icy la mort, ou plus tost vne vie bienheureuse, car nous auons l'œil que pas vn ne meure sans baptesme. Entre ceux-là a esté vn petit enfant d'vn an, qui sembloit plus tost vn monstre qu'vn homme ; il fut heureusement baptisé. Dieu ce semble ne luy conseruoit la vie que par miracle, afin qu'estant laué dans le sang de Iesus-Christ, il benist à iamais ses misericordes.

Tandis que nous taschons de rendre quelque honneur à Dieu, le diable continuë de se faire adorer. Encore hier dans nostre cabane on luy fit vn sacrifice solennel : tout le monde y estant assemblé, on ietta plusieurs fois du petun et de la graisse dans le feu, faisant plusieurs inuocations, et tout cela pour la guerison d'vn malheureux que son demon priué afflige d'vne certaine maladie, pour ce qu'il ne luy a pas obey en quelques festins qu'il luy auoit ordonnés.

Est-ce merueille qu'on nous ait en horreur dans vn lieu où les diables sont

recogneus pour maistres. Nostre hoste veut qu'on y barricade sa porte tous les soirs, crainte que de nuict on ne nous fasse quelque violence : car si on nous tuoit dans sa maison il en auroit les reproches, mesme de ceux qui ne souhaitent que nostre mort. Ce n'est pas ce qui nous asseure : nous auons vne protection plus puissante, quoy que moins visible à ces pauures infideles.

Iusques icy les Peres.

Ce ne furent là que les commencemens de leurs souffrances ; dans les autres bourgs, comme les bruits alloient tousiours s'augmentant, ils eurent plus à endurer : ils n'auoient pas esté deux iours en vn lieu qu'on ne pouuoit plus les souffrir, et qu'il falloit changer de place. Quelques Hurons qui alloient là de fois à autres y faire quelques traittes animoient les esprits contre eux, et mesme firent leur possible afin que l'on s'en deffist au plus tost. Tantost vn homme qui se resueille auec effroy au milieu de la nuict, leur commande de sortir hors de sa cabane ; tantost on vient de dehors aussi en pleine nuict crier à leur porte que le lendemain matin ils ne paroissent pas dans le bourg ; comme ils sortent d'vn bourg prenant la route de quelque autre, on les preuient, et on va donner aduis aux villages prochains qu'on ait à leur en refuser l'entrée ; les Capitaines viennent qui leur defendent d'y mettre le pied, et les menacent qu'on leur fendroit la teste si seulement ils en approchoient.

Leur plus grand crime est qu'ils portent la Foy et le nom de Iesus par tout, qu'ils defendent les ceremonies diaboliques, que faisant leurs prieres ils ensorcellent les villages. Mais leur ioye et consolation est celle-là mesme, de se voir ainsi rebutez pour le nom de Iesus, non seulement dans les conseils, mais des bourgs et des maisons particulieres, de se voir en l'horreur de ceux dont ils recherchent le salut au peril de leur vie, endurant la faim, le froid, les pluyes et les neiges, en vn mot toutes les iniures des saisons et des temps ; de se voir menacez quasi à tout moment de mourir comme des malfaicteurs : *Non est seruus maior domino suo.* Si le Sauueur du monde a esté traitté de la sorte, les seruiteurs n'ont-ils pas suiet de se glorifier selon Dieu, portant les liurées de leur maistre ?

Là dessus vn de nos missionnaires tombe malade, la fieure le saisit, et quelques autres incommoditez. Il faut bien que Dieu soit leur medecin, leur nourriture et leur tout en ces rencontres, puis que là tout leur manque.

A peine est-il aucunement soulagé de son mal, qu'il faut partir à ieun dés les trois heures du matin, pour aller à vn autre bourg à onze et douze lieuës de là, où les affaires de Dieu les appellent. Vn peu de pain du pays, si toutefois c'est pain vne masse de farine de bled d'Inde detrempée dedans l'eau sans leuain, qui ne vaut pas le pain qu'on fait en France pour les chiens, quelque nom qu'on luy donne ; ce peu qu'ils portent de nourriture se gelle en chemin, et toutefois il faut s'en contenter, et faire par necessité onze lieuës, n'ayant pas mangé en toute la iournée gros comme le poing de ce manger si delicat : peu s'en faut qu'ils ne demeurent de foiblesse ; mais Nostre Seigneur les assiste, et enfin ils se traisnent parmy les neiges, et arriuent bien tard au lieu qu'ils pretendoient, remplis de sueur d'vn costé, et de l'autre plus qu'à demy gelez. Quelques âmes esgarées çà et là, qu'on met dans le chemin du ciel lors qu'elles sont sur le poinct d'estre abysmées dedans l'enfer, meritent mille fois plus que ces trauaux, puis qu'elles ont cousté plus cher au Sauueur du monde.

Lors que nos Missionnaires estoient dans ces persecutions, Ioseph Chihouatenhoua, dont nous parlons souuent, parce que son zele et son courage luy ont fait prendre bonne part en toutes nos souffrances, ce bon Chrestien voulant estre de la partie, quitte sa femme et ses enfans, abandonne entre les mains de Dieu le soin de sa maison au temps que tout leur bourg estoit plus affligé de maladie. Cette pauure famille attendoit tous les iours la visite de Nostre Seigneur ; la pauure mere particulierement estoit dans l'apprehension pour ses en-

fans, voyant bien que son mary estant éloigné elle demeuroit priuée d'vn fort appuy, et spirituel et temporel. Vn de nos Peres qui estoit là, voulant la consoler, luy dit que ce voyage seroit court, de douze ou quinze iours au plus. Helas, dit-elle, nos enfans seront morts dans cet espace de temps, sans qu'il ait appris la nouuelle de leur maladie. Ma femme, respondit le mary, pour qui me prenez-vous ? ie ne suis rien du tout : hé de quoy seruiroit icy ma presence ? Quand mes enfans seroient malades, tout ce que ie pourrois faire ce seroit d'en auoir du ressentiment, et donner de la peine à mon esprit pour tascher de les soulager ; mais cela et rien c'est tout vn, c'est à Dieu seul qu'il appartient de conseruer ou rendre la santé à qui il luy plaist ; pour nous nous n'auons qu'à tascher de luy plaire en toutes nos actions : c'est ce qui me fait separer maintenant d'auec vous ; il me suffit que ce soit sa volonté. Pour ce qui est de nostre famille, il en aura le soin s'il luy plaist ; et puis voila mes freres les Iesuites qui demeurent auec vous ; quand ie serois icy, le meilleur que ie peusse faire ce seroit de suiure leur conseil : tenez vostre esprit en repos. Deuant que de partir, il se confessa et communia, et sur le poinct de la separation il se mit à deux genoux dans sa cabane, pour offrir à Dieu et luy recommander sa famille.

Il partit là dessus, lors qu'il faisoit vn temps terrible, le froid fendoit les arbres, vn vent furieux luy donnoit en face ; mais le feu de sa charité fut plus fort que toutes ces froidures. S'estant joint à nos missionnaires, ils commencent à parcourir les bourgs et villages. Estans arriuez au premier, bien las et fatiguez, ils se presentent pour entrer en vne cabane, on leur ferme la porte ; ils s'addressent à vne autre, ils y reçoiuent vn pareil refus ; enfin ce Chrestien les mene chez quelques siens parens, mais ils sont contrains de desloger le lendemain, apres auoir fait en ce bourg quelques baptesmes. Estans abordez en vne autre bourgade, la porte du Capitaine leur est incontinent fermée ; il fallut que ce bon Chrestien eust encore recours chez vn de ses parens : ce ne fut pas sans des reproches qu'on luy fit, de se ranger auec des gens qui estoient les plus grands sorciers de la terre ; mais il sceut bien les releuer. Cela n'empescha pas que la nuict estant venuë vn ieune homme de la cabane ne se mist en furie, soit qu'il fust possedé du diable, soit qu'il le contrefist. Il iette les tisons des feux de costé et d'autre, il brusle ce qu'il trouue, mesme de plus precieux ; les barbares se cachent où ils peuuent. Ce phrenetique vient iustement se ietter en la place où sont nos missionnaires ; mais par bon-heur ils venoient de s'en retirer. Comme ce fol estoit là à faire mille tours d'enragé, cherchant des yeux ceux à qui il en vouloit, on l'aduertit doucement du lieu où ils s'estoient retirez. Nostre Ioseph ayant eu assez bonne oreille pour entendre cet aduis : Quoy donc, s'escria-il, ce fol a de l'esprit, et vous conspirez auec luy ? Nonobstant ce frenetique, soit vray, soit contrefait, va de fureur au lieu où estoit vn de nos Peres, qui se retire en mesme temps, et sort de la cabane pour trouuer quelque giste ailleurs au milieu de la nuict. Dieu sçait quels estoient les desseins de ce fol ; mais il fut incontinent guery.

En vn autre bourg, où quelques iours auparauant nos Peres auoient esté assez bien accueillis, tout le monde leur refusoit le giste, et toutefois la nuict estoit bien proche ; lors qu'ils ne sçauoient où aller, estans tout transis de froid et tout mouïllez, vn bon vieillard qu'ils auoient autrefois instruit, et qui auoit gousté la parole de Dieu, s'approche d'eux : Eh quoy ta porte nous sera-elle aussi fermée, luy dirent-ils ? Venez, à la bonne heure, respondit ce vieillard. C'estoit vn estranger d'vne nation ennemie, qu'ils appellent Atsistaehronons, Nation du feu, qui ayant esté pris captif dés son bas âge, receut la vie, et s'habitua parmy eux. *Non est inuentus, nisi hic alienigena, qui daret laudem Deo.* Ce bon homme receut auidement les paroles de salut ; toutesfois comme nous ne nous pressons pas tant pour les baptesmes, on le remit à vne autre fois.

Ce fut dans le bourg principal de sainct Pierre et sainct Paul, où estans retournez y faire vne seconde visite, ils ne peurent trouuer aucun qui voulût les admettre : les portes leur sont fermées d'abord, mesme de ceux qui du commencement auoient tesmoigné quelque pieuse affection pour la Foy ; ils n'entendent que des menaces et des maledictions ; les femmes s'escrient tout haut : Où sont maintenant ceux qui disoient que si ces habillez de noir retournoient ils leurs fendroient la teste ? Les heures se passent, et plus ils se presentent à de cabanes, plus ils sont refusez. Les enfans crient apres eux comme apres des sorciers. Enfin la nuict s'approche et les oblige de sortir de ce bourg, où pas vn n'auoit esté trouué digne de les receuoir. Ils n'estoient pas bien loin, qu'vne trouppe insolente de ieunes gens les suit la hache en main pour les massacrer. Le capitaine de ce bourg les auoit exhortés à cela dans vn festin où ils estoient tous assemblez. Ie ne sçay si ce fut vn bonheur ou mal-heur pour nous, que ces barbares se mirent vn peu trop tard en chemin, et ne peurent pas les atteindre : peut-estre nostre sang feroit plus pour là conuersion de ces peuples, que toutes nos sueurs.

Le lendemain le capitaine de ce malheureux bourg vint trouuer nos Missionnaires au village où ils s'estoient retirez, pour faire ses excuses ; mais il auoit bien de la peine à se purger. Ce fut lors que nostre Ioseph Chihouatenhoua fit plus paroistre son courage, et releua bien ce capitaine, qui s'estonnoit de ce que nous appellions les choses de la Foy affaires d'importance. Ce Chrestien donc prenant la parole, luy dit : C'est bien vous autres capitaines, qui ignorez ce que c'est qu'affaires d'importance ; c'est vous qui auez renuersé nostre pays, nous separant des maximes et bons reglemens de nos ancestres ; ce sont ces robes noires icy que vous mesprisez, qui sçauent ce que c'est qu'affaires d'importance, et qui viennent pour nous l'apprendre. Ie veux bien que tu sçaches que c'est moy que par derision on appelle par tout Le croyant : on pense me maudire, et c'est là ma plus grande gloire. Ie suis vn tel, i'ay tels et tels parens en ton bourg, ie fais profession de suiure les bons enseignemens que ces miens maistres me donnent. Nous n'auons point d'esprit tous tant que nous sommes, nos pensées ne s'estendent pas plus loing que cette vie ; ceux qui croyent iettent leurs esperances sur vne eternité de biens qui asseurement les attendent ; pour vous autres qui estes tousiours infideles, vous n'attendez pas des miseres apres vostre mort, et toutefois elles vous seront inéuitables si vous n'ouurez les yeux à vostre mal-heur : vous chassez ceux qui vous ayment plus qu'eux mesmes, puis que leur vie leur est moins precieuse que vostre salut, qu'ils viennent procurer de si loing auec tant de trauaux. Nos ancestres ont esté en quelque façon excusables s'ils n'ont pas adoré ce grand maistre qui a creé le monde, pas vn ne leur enseignoit ; mais vous serez cent mille fois plus punis qu'eux, puis que vous voulez demeurer dedans vostre misere, quoy qu'on tasche à vous en retirer. Tout ce que pût répondre ce capitaine fut de dire, Cela est vray, et destourner le propos ailleurs.

Voila comme l'Euangile a esté receuë de ces pauures barbares. Ce n'est pas qu'on ne trouue quasi tousiours, en quelque bourg qu'on aille, quelque âme à retirer du precipice, et dont le salut qu'on procure rend pleines de douceur toutes les amertumes qu'il faut par necessité deuorer ; et en cela ce qui console dauantage est qu'on y void sensiblement la main de Dieu.

Entrant dedans vn bourg, m'escrit le Pere Garnier, i'apprens qu'on preparoit festin en vne cabane ; au nom d'vn enfant qui se meurt, ie m'y presente, i'y trouue aussi-tost mon refus. Ie me retire et recommande à Nostre Seigneur ce petit innocent : quelque temps apres, ses parens m'enuoyent inuiter au festin, et ce auant qu'on allast inuiter le commun. I'entre, ie trouue place tout proche du malade : faisant semblant de luy taster la veine de la tempe pour recognoistre l'estat de sa santé, i'arrouse

heureusement son âme du sang de Iesus-Christ, qui l'appella à soy pour assister au banquet eternel.

Dans vn autre village, peu apres y estre arriuez, ie fais rencontre d'vn petit enfant de dix iours ; ie voy bien qu'il n'est pas pour cette vie mortelle, ie le baptise : le lendemain il est au ciel.

Faisant vne excursion en vn autre petit bourg, ie trouue vn enfant de deux iours, dont la mere estoit venuë d'vn autre bourg faire ses couches en celuy-cy : cet enfant n'estoit né que pour estre heureux, car il mourut bien tost apres le sainct baptesme, que ie luy conferay à la faueur d'vne bonne femme, qui a de bonnes inclinations pour la Foy, et que Dieu en mesme temps n'auoit ce semble amenée de dix lieuës loin pour autre sujet que pour me rendre cette assistance. Iusques icy le Pere.

Ces prouidences si aimables de Dieu, et plusieurs autres semblables coups de salut pour quelques âmes predestinées, nous font bien recognoistre que nous ne sommes pas tout seuls, et qu'il y a mille personnes dans la France qui leuent les mains au ciel, tandis que nous sommes au combat. Ce sera dans l'eternité où nous verrons à qui appartiennent les despoüilles que nous emportons icy sur les puissances de l'enfer. Tant de vœux et tant de saincts desirs pour la conuersion de ces peuples, des mortifications si frequentes et si continuës qui se font à cette intention, et particulierement trois mille Messes qui se disent pour le mesme sujet le second Dimanche de chaque mois, et des communions innombrables qui se font à mesme iour (faueur qui nous a esté sainctement moyennée par vne personne de grand merite, qui semble n'estre au monde que pour obliger le ciel et la terre) : c'est sans doute ce qui flechit le cœur de Dieu, et luy fait verser dessus nous tant de graces. Il est ce semble doucement forcé ce grand Dieu à ne pas refuser à vn si puissant effort de prieres vn nombre d'âmes. Qui sçait si voyant que ces peuples n'eussent pas fait profit dans la santé des paroles de leur salut, il n'a point permis toutes ces maladies pour attirer à soy par cette voye ceux qu'il auoit choisis ? N'est-il pas raisonnable de croire que 450. enfans qui sont morts apres le baptesme, ont esté rauis de ce monde, crainte que la malice n'alterast la blancheur de leur innocence ? et pour quoy ne penserons nous pas que des peuples estrangers où iamais nous n'auons mis le pied, qui cette année sont venus mourir entre nos mains, chassez de leur pays par la famine, n'ayent esté sans qu'ils y pensassent conduits du sainct Esprit, qui a voulu par ce moyen fournir et accomplir ce nombre d'âmes qu'il deuoit mettre au ciel en vertu de toutes ces prieres ?

Il faut confesser que nous ne pouuons pas respondre du futur, et qu'enuisageant ces affaires des yeux de la chair, on n'y voit pas le iour que plusieurs y desireroient. Mais quoy, c'est l'ouurage de Dieu, c'est luy seul qui en voit le terme, et qui en cognoist les moyens ; c'est à nous à le suiure, et non pas à le preuenir. Il faut seruir vn maistre selon sa volonté, et quoy qu'arriue, estre content pourueu qu'il le soit : c'est la gloire de Dieu que les choses aillent comme il le veut. Souuent nous auançons le plus, lors que nous croyons estre bien reculez : nous auons veu en plusieurs malades que nous auons beaucoup gaigné à les instruire lors qu'ils estoient en santé, quoy qu'alors il nous sembloit auoir perdu tout nostre temps : plusieurs ont adoré à l'heure de la mort celuy qu'ils blasphemoient durant leur vie. La parole de l'Euangile germe quand le sainct Esprit la veut rendre feconde ; c'est à nous seulement à la semer auec fidelité, et attendre les momens du ciel. Plusieurs qui ne voyent nos Hurons que de quinze cens lieuës d'icy, s'impatientent qu'ils ne soient desia tous conuertis, et pensent qu'il ne faut que parler des grandeurs de la Foy pour les rendre adorables ; d'autres desesperent quasi du salut de ces pauures barbares, voyant qu'ils sont si esloignez des sentimens non seulement de la Foy, mais mesme de la raison. Ie prierois volontiers les premiers de songer qu'il n'y a point de pays sur la terre qui se soit si tost con-

uerty. Si des peuples ciuilisez ont esté des siecles entiers à recognoistre Iesvs Christ, peut-on raisonnablement exiger vne plus prompte obeïssance des peuples qui sont nez dans la barbarie ? S'ils les consideroient de pres, ils prendroient pour vn vray miracle que mesme vn seul eust esté conuerty : car il semble que ny l'Euangile, ny l'Escriture saincte n'ayent esté composez pour eux. Non seulement les mots leur manquent pour exprimer la saincteté de nos mysteres, mais mesme les paraboles et les discours plus familiers de Iesus-Christ leur sont inexplicables : ils ne sçauent ce que c'est que sel, leuain, chasteau, perle, prison, grain de moutarde, tonneaux de vin, lampe, chandelier, flambeau ; ils n'ont aucune idée des Royaumes, des Roys et de leur majesté, non pas mesme de pasteurs, de troupeaux et de bergerie : en vn mot l'ignorance qu'ils ont des choses de la terre semble leur fermer le chemin du ciel. Les motifs de credibilité pris de l'accomplissement des propheties, des miracles, des Martyrs, des Conciles, des saincts Docteurs, des histoires tant sacrées que profanes, de la saincteté de l'Eglise, et de l'éclat exterieur qui la rend venerable aux plus grands Monarques du monde, tout cela n'a point icy de lieu : par où la Foy peut-elle entrer dans leur esprit ?

Mais toutefois ce seroit impieté de desesperer du salut de ces peuples : le sang de Iesus-Christ a esté respandu pour eux. La main de Dieu n'est pas racourcie ; si des pierres il en peut susciter des enfans d'Abraham, s'il peut rendre les steriles fecondes, pourquoy ne pourra-il pas tirer de ces deserts et du profond de cette barbarie, des hommes qu'il formera selon son cœur, et qu'il placera parmy les Chœurs des Anges ? Ce qu'on a veu dans les autres contrées du monde, ce que nous mesmes nous voyons icy de nos yeux doit animer nos esperances, et faire que nous prenions des sentimens dignes de la bonté de Dieu.

Il est vray que la pluspart de ces paures barbares s'endurcissent dans leurs pechez, et se rendent de iour en iour plus indignes des graces de Dieu ; il est vray qu'ils se mutinent à toute occasion contre la main du medecin qui veut guerir leur mal, nous prenant pour la cause de toutes leurs miseres, et s'excitant les vns les autres à nous faire mourir ; il est sans doute que toutes les raisons humaines nous font paroistre de plus en plus de nouuelles difficultez en cet ouurage : mais c'est de cela mesme que nous tirons nos plus puissans motifs pour esperer contre toute esperance, aussi bien que faisoit Abraham. Nous recognoissons euidemment que c'est Dieu qui conduit nos affaires, et pas vn ne le peut nier qui ouurira les yeux aux choses que nous voyons iournellement. Ces barbares desiroient quasi tous nostre mort, aussi passionnément qu'ils souhaitent la conseruation de leur vie ; ils ne parloient dans leurs discours que de nous massacrer, c'estoit vn sujet ordinaire de leurs conseils : rien au monde ne leur est si facile, et mesme ils eussent pû le faire sans que deuant les hommes on leur eust imputé ce crime. Nous ne viuons que de ce qu'eux mesmes nous vendent et nous viennent apporter en nostre maison : qui les a contraints de le faire ? Ils ont l'vsage du poison : ne pourroient-ils pas chaque iour en mesler dans ce qu'ils nous apportent ? Ils se tuent assez souuent les vns les autres, et ces meurtres s'imputent aux ennemis, qui tout le long de l'esté et de l'automne sont aux embusches sur les chemins : qui les retient de nous massacrer durant ces temps, que nous courons de bourg en bourg sans armes ny defense, quelques fois seuls, et au plus deux de compagnie? N'est-ce pas Dieu qui leur ferme les yeux? n'est-ce pas luy qui nous protege, et qui veut que nous ne doutions pas du soin qu'il a de nous, et que luy seul est nostre forteresse, nos canons, nos armées, nostre pouruoyeur, nostre tout? Nous voyons qu'il prend son temps et ses momens à l'heure mesme qu'il le faut : il nous donne l'accez aupres de ceux qu'il veut tirer à soy, quoy que la terre et l'enfer s'y opposent, et cela se fait auec tant de suauité et d'efficace, qu'il est aisé de iuger que c'est vn coup de

cette main qui touche fortement d'vne extremité à vne autre, et va disposant de tout auec douceur.

Lors que la maladie rauageoit ce pays, nos ouuriers Euangeliques iouyssoient d'vne santé plus robuste que iamais en leur vie ils n'auoient eu : la maladie ayant cessé, et par consequent la necessité n'estant plus de courir de bourgade en bourgade pour secourir ces pauures infideles à l'heure de la mort, nous nous sommes veus arrestez par les jambes, et attaquez du mal de terre. N'est-ce pas cette adorable prouidence qui en a ordonné de la sorte ? En vn mot nous ne sommes que les instrumens de ce bras tout-puissant, c'est Dieu qui est le maistre, ses desseins ne demeurent iamais imparfaits : puis donc que iusques icy les commencemens sont de luy, ne deuons nous pas esperer qu'il accomplira son ouurage ? Et ainsi que les Hurons conspirent nostre mort, que les moyens humains nous manquent pour soustenir icy nos vies, que les ennemis de ces peuples s'accroissent comme ils font toutes les années, leur coupent le chemin qu'ils tiennent pour descendre à Kébec, et en ce faisant nous priuent du peu de secours que nous tirons de là, que tout l'enfer et les demons se sousleuent contre la Foy et contre ceux qui la publient, nos confiances et nos pensées de passer plus auant n'en diminueront pas d'vn poinct, puis qu'elles ont pour appuy la Croix de Iesus-Christ, qui doit en fin subiuguer tout le monde, et se faire adorer des Anges, des hommes et des enfers.

Depuis la Relation, voicy vne lettre venuë des Hurons, addressée au R. P. Vimont, qui merite de faire partie de ce present narré.

Mon Reverend Pere,

Pax Christi.

Il semble que les derniers canots qui doiuent descendre n'attendent à partir que pour nous donner moyen de faire sçauoir à V. R. vne nouuelle qui ie m'asseure la surprendra autant qu'elle nous a surpris, et luy fera mettre au nombre des secrets profonds et des dispositions adorables de la diuine prouidence, ce que nous ne pouuons considerer sans estonnement.

Ie me disposois à escrire à V. R. pour la derniere fois de cette presente année, par la voye de Ioseph Chihouatenhoua nostre bon Chrestien, et voila que le mesme papier dont il deuoit estre le porteur, est employé pour porter à V. R. la nouuelle de sa mort.

Hier sur le soir, deuxiesme du courant, lors qu'il trauailloit en son champ à couper quelques arbres, deux Hiroquois, ennemis des Hurons, sortirent du bois prochain, où ils se tenoient en embusche, et s'estans ruez dessus luy, le percerent d'vne longue espée, puis l'ayant abattu de deux coups de hache, se retirerent promptement à la fuitte, apres luy auoir enleué sa cheuelure selon leur coustume, pour l'emporter en triomphe dans leur pays. Comme on vit en sa maison qu'il tardoit à reuenir, on se douta de ce qui estoit arriué ; et en effect ayant esté pour le chercher, on trouua au lieu mesme son cadaure estendu roide mort et enseuely dans son sang. Il y a de l'apparence qu'ils ne l'eurent pas sans resistance, et les anciens du bourg, apres la visite du lieu, ont iugé par le foulement de la place et le pietillement du bled, qu'il auoit rendu du combat, et que les ennemis n'en fussent venus à bout s'ils n'eussent eu vne longue espée dont ils l'atteignirent. Sans doute que cette mort, quoy que subite à ce bon et excellent Chrestien, ne le prit pas à l'impourueu : car outre qu'il estoit continuellement en la grace de Dieu, comme asseurent ceux qui ont eu soin de son âme et entendu ses confessions, qui d'vn costé s'estonnoient des lumieres que Dieu luy donnoit de ses moindres deffauts, et d'autre part admiroient la tendresse de sa conscience et sa fidelité à respondre aux graces de Dieu, ce iour là mesme dés le matin il s'estoit mis à deux genoux à son ordinaire au milieu de la cabane, recom-

mandant son âme à Dieu, et s'offrant auec toute sa famille à tout ce qu'il plairoit à Nostre Seigneur disposer de luy ou des siens. Sur le midy estant sorty de sa cabane auec trois de ses petites niepces pour aller en son champ, il ne fit que les instruire par le chemin ; puis estant arriué sur le lieu, et y voyant les fruicts de la terre extraordinairement beaux : Mettons nous à genoux, dit-il, et remercions Dieu de ces biens qu'il nous donne, c'est bien le moins que nous puissions faire, puisque sans cesse il continuë ses benedictions dessus nous. Apres qu'ils eurent prié Dieu, il leur fit cueillir quelques citroüilles, et au plustost les renuoya toutes trois chargées à la maison, leur disant qu'ils n'estoient pas en lieu asseuré ; que pour luy il alloit dans les bois coupper quelques bastons de Cedre pour acheuer le canot qui le deuoit porter à Kébec, et qu'au retour il continueroit à trauailler dans son champ le reste de la iournée, ce trauail estant necessaire. Mais quoy ! c'estoit là mesme où quelques heures apres, la mort le deuoit trouuer.

Dimanche dernier il estoit venu en nostre maison, esloignée maintenant de la sienne d'enuiron trois lieuës, auec sa femme et ses deux enfans, pour y faire ses deuotions à son ordinaire. Apres s'estre confessé et communié, il auoit fait venir et auoit offert à Nostre Seigneur les premiers fruicts de ce mesme champ où depuis il a esté tué ; et Dieu sans doute accepta dés lors et le don et celuy qui faisoit l'offrande, l'ayant trouué meur pour le ciel ; puis que si peu de iours apres il a voulu le cueillir du parterre de son Eglise militante pour le mettre dans la triomphante. Ceux qui auront leu les Relations precedentes et celle de cette année n'auront pas de la peine à le croire : Dieu n'auoit pas commencé et conduit si auant vn courage si rare, pour ne pas continuer dessus luy ses misericordes autant et plus à l'heure de la mort qu'il n'auoit fait pendant sa vie. Ceux qui ont cogneu de plus prés ce bon Chrestien, et qui l'ont pratiqué eux mesmes, me rendent tesmoignage qu'il auoit vne presence de Dieu quasi continuelle, qu'il agissoit en tout auec des intentions dignes d'vn cœur vrayement Chrestien, et que si quelques fois son esprit s'esgaroit le moins du monde hors de la voye des Saincts, il se retrouuoit incontinent, et se confondoit de ses fautes legeres comme d'autant de crimes qu'il commettoit dans l'amour de celuy sans lequel il n'eust pas voulu respirer vn moment. Pour moy ie puis dire en verité, que i'admirois en luy de iour en iour les puissans effects de la grace qui possedoit entierement son cœur, et que ie ne souhaitte point d'autre recompense apres cette vie, que le lieu où ie crois asseurément que soit son âme.

Il est vray que nous esperions beaucoup de luy pour la conuersion de ces peuples, dont il s'estoit rendu Apostre durant le cours de cette année ; mais puis que les Saincts ont plus de pouuoir lors qu'ils sont dans le ciel qu'icy bas sur terre, nous deuons croire que nous auons plus gaigné que perdu à sa mort. Nous verrons en son temps ce qu'elle produira.

Puis que le temps me presse, et que les canots sont sur le point de partir, ie suis contraint de rompre icy et n'en pas dire dauantage, quoy qu'il y ait des choses qui n'ayant deu estre publiées d'vn homme auant sa mort, couronnée du don de perseuerance, meriteroient d'estre icy adioustées, pour faire aduoüer à tout le monde que Dieu est admirable dans ses Saincts, autant en cette barbarie qu'en autre lieu du monde ; mais si elles ne sont cogneuës en terre, elles le seront dans le ciel : c'est là où sans cesse nous benirons Dieu de ses misericordes qu'il va exerçant sur cette pauure barbarie et sur ceux qu'il veut y employer. V. R. continuë, s'il luy plaist, par ses saincts sacrifices et prieres de nous ayder à ne nous en pas rendre indignes.

De V. R.

Tres-humble et tres obeïssant
seruiteur selon Dieu,

HIEROSME LALEMANT.

Des Hurons, ce 3. d'Aoust 1640.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy, et Bourgeois de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France en l'année mil six cent quarante, enuoyée au Réuérend Père Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France, Par le Pere Barthelemy Vimont de la mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kebec*, et ce pendant le temps et espace de quinze années consecutiues : Auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer la dite relation, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par le dit Priuilege. Donné à Paris, ce 20. Septembre 1640.

Par le Roy en son conseil,

Signé, CEBERET.

Permission du P. Prouincial.

Novs Iacqves Dinet, Prouincial de la Compagnie de Iesvs en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand-Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Faict à Paris le 12. Decembre 1640.

IACQVES DINET.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE EN LA NOVVELLE FRANCE

EN L'ANNEE 1641.

ENVOYEE

AV R. PERE PROVINCIAL de la Compagnie de Iesus de la prouince de France.

PAR LE P. BARTHELEMY VIMONT, DE LA MESME COMPAGNIE,
SVPERIEVR DE LA RESIDENCE DE KEBEC. (*)

MON R. PERE,

Ie fais quasi comme celuy, qui ayant escrit ses lettres, en estoit luy-mesme le porteur : i'ay tracé en la Nouuelle France les Chapitres suiuans, et ie les viens moy-mesme presenter à V. R. La flotte qui a fait trauerser l'Ocean à ce peu de lignes, nous a embarqués trois de nostre Compagnie : le Pere Nicolas Adam, que la charité de V. R. a rappellé pour ses infirmités ; le Pere Claude Quentin, qu'elle a aussi mandé pour trauailler aux affaires de la Mission, et moy qui parois sans estre attendu, mais non pas sans estre enuoyé. Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouuerneur, les principaux François de nostre Colonie, le R. P. Vimont nostre Superieur, et tous nos Peres, les Sauuages mesmes m'ont condamné d'entreprendre ce voyage pour le bien public et commun. Nous estions quatre vaisseaux de compagnie commandés par le sieur de Courpon, homme vaillant et bon nauigateur. Vne tempeste nous separa au sortir du golfe de sainct Laurens, de sorte que nous ne nous sommes point veus depuis, ny rencontrés en mer. Le vaisseau qui portoit le Pere Claude Quentin ayant pris la manche de sainct Georges pour celle qui separe l'Angleterre de la France, a demeuré long temps sans paroistre ; mais enfin Dieu l'a conduit à bon port. Nous rencontrasmes aux approches des terres vn grand mast, et d'autres pieces du débris de quelques nauires perdus aux costes de France ou d'Angleterre. Quoy que c'en soit, ie ne voy qu'vn seul bien sur la mer, c'est que vous estes à tous momens dans vne

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1642.

dependance de Dieu plus grande et plus immediate, pour ainsi dire, et par consequent plus douce que sur la terre. Mais poursuiuons nostre route, V. R. verra dans la suitte de ce discours, comme Dieu va exauçant les grandes prieres qu'on fait pour les pauures Sauuages, comme il va benissant les secours qu'on leur donne ; mais elle verra aussi comme les Demons ne dorment pas, comme ils s'efforcent de tout perdre : ces maudits esprits, voyans que leurs anciens sujets les quittent, que les âmes sainctes, et que les grands de la terre et bien cheris du ciel, s'employent pour faire ouurir la porte à l'Euangile dans de vastes contrées que nous decouurons tous les iours, remplies de Nations bien peuplées et toutes sedentaires, arment tous leurs supposts tant qu'ils peuuent, pour detruire ce qui est si sainctement commencé, pour ruiner la Colonie Françoise, et pour fermer toutes les auenuës de salut à toutes ces âmes qui n'ont iamais ouy parler de Iesus-Christ. Les Chapitres suiuans feront voir les grandes oppositions qu'ils nous forment. Cependant ie consoleray vostre R. l'assurant qu'elle a des sujets en ce Noueau Monde, qui courent à grands pas à la saincteté ; Dieu leur depart ses faueurs en abondance : les difficultés les animent, la disette est leur tresor, les dangers leur assurance, les souffrances leurs delices, la mort en la Croix leur attente, et le Dieu des viuans leur grande recompense. I'espere qu'aussi-tost que ie me seray acquitté de ma commission, V. R. me donnera mon Passeport pour retourner en ce Noueau Monde, et mourir dans vn noueau païs, ou parmy ces bons Neophytes qui m'ont rauy le cœur par leur pieté et par leur deuotion. Ie les recommande tous, et tous les ouuriers de l'Euangile, et toute la Colonie Françoise, à ses saincts Sacrifices et aux prieres des âmes sainctes qui honorent le tres aimable Iesus.

De V. R.

Tres-humble et obeissant seruiteur en Nostre Seigneur,

PAVL LE IEVNE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Residence de Nostre-Dame de Recouurance à Kébec et du Seminaire des Vrsulines.

C'EST en ce Chapitre que ie deurois parler de la vertu de nos François ; mais il suffit de dire, que la paix, le repos et la tranquillité que nous possedons, et le bon exemple de ceux qui nous commandent, auec l'éloignement des occasions du peché, nous mettent dans le chemin du Ciel sans grande recherche ; si bien que si quelqu'vn de ceux qui meurent en ces contrées, se damne, ie croy qu'il sera doublement coupable : car tout nous porte à la Vertu, et le chemin du vice est icy tout plein de honte et de vergongne. C'est assez pour cet article. Disons deux mots du Seminaire des Meres Vrsulines. Deux braues filles armées d'vn bon dot, pour ayder à bastir la Maison qu'elles font commencer cette année à Kébec et qui leur coustera bon, seroient bien receües en leur Monastere, qui renferme plus de ioye dans son petit pourpris, que les Palais des Cesars dans leur grande estenduë. On dit qu'à peine se trouuera-t-il des filles seculieres qui veüillent porter leurs biens, et passer leur vie en ce Noueau Monde, soit parmy les Filles de la Misericorde dans l'Hospital, soit dans la maison des Vrsulines. Quoy donc ? est-il possible que tout ce qu'il y auoit de filles genereuses en l'ancienne France, soit passé en la Nouuelle ? et qu'il ne se trouue plus de cœurs assés hardis, pour suiure les vestiges de ces premieres Amazones ? c'est ce que ie ne puis croire ; du moins puis-je asseurer que si on vouloit des Religieuses professes, qu'on en trouueroit dix pour vne. Ouy, mais elles manqueroient d'employ. Non pas, si les Sauuages s'arrestent, comme ils s'y prennent fort bien, Dieu mercy. Madame de la Pelterie, qui a vn cœur vrayement genereux, et toutes ses filles font leur possible pour auancer

ce dessein, aussi me semble-t-il que nostre Seigneur les fauorise : car il se trouue quelques personnes en France de merite et de vertu, qui prennent cette deuotion vrayement chrestienne, de marier quelques Seminaristes ; ils enuoyent, par exemple, cent escus pour luy faire vne petite maisonnette, et voila vne famille arrestée, auec quelque autre aide qu'on luy donne, de cultiuer vn peu de terre pour son viure. Ils ont quatre Seminaristes quasi toutes prestes à marier, ie prie Dieu qu'il les fauorise d'vn heureux rencontre. Si cette pieté touche le cœur de plusieurs, les Sauuages quitteront les bois pour nous venir ioindre, et les parens donneront leurs enfans au Seminaire, pour pouuoir entrer dans ces maisons, et pour ioüyr de cette aumosne enregistrée dans les cahiers du grand Dieu.

Au reste, l'occupation de ces bonnes Meres est tres-vtile, et le sera encor plus doresnauant, quand elles seront basties. Outre les petites Françoises qu'elles instruisent, elles ont de petites Seminaristes sedentaires ; ces enfans seront bien plus fermes en la foy que les autres : car elles sont dans vne continuelle instruction, elles ne voyent rien qui ne les porte à la vertu. Nous auons marié cette année Magdeleine de sainct Ioseph Amisk8eian, tirée de leur Seminaire. Cette ieune femme sortit bien couuerte de leur maison, les Meres luy donnerent son petit ameublement. Bien tost apres elle donna des preuues d'vne foy viue et animée de la charité : estant aux Trois Riuieres, elle fut recherchée et sollicitée de plusieurs ieunes hommes payens ; mais sa constance les rebutta, et fit voir que Iesus-Christ a des graces plus fortes que la nature : comme elle vit que certains Iongleurs souffloient et chantoient vn sien frere malade, elle ne fit que pleurer ; si tost qu'on eut chassé ces Charlatans, la pauure enfant se mit à rire, témoignant par ses larmes l'horreur qu'elle auoit de leurs anciennes superstitions, et monstrant par sa ioye le plaisir qu'elle prenoit de voir son frere dans les pensées d'auoir recours à Dieu. Elle porte le nom de la B. Mere Magdeleine de sainct Ioseph Carmelite ; cette âme saincte honorée de Dieu par plusieurs miracles, a procuré sur la terre le dot du mariage de cette ieune Neophyte, ie ne doute nullement qu'elle ne parle puissamment pour elle dedans les cieux, et pour ceux qui trauaillent en cette vigne, qu'elle a tant cherie.

Outre ces Seminaristes arrestées, nous en enuoyons d'autres passageres, vestuës à la Sauuage, qui demeurent quelque temps en cette petite maison, pour y estre instruites sur les Mysteres de nostre creance. Ces ieunes filles ayant pris quelque bonne teinture en cette Maison, s'en retournent par apres chés leurs parens. Quand ces bonnes Meres seront logées plus au large, elles auront encor vne autre occupation, les filles et les femmes qu'on voudra baptiser, iront deuant leur baptesme passer quelques iours en leur Monastere, pour y apprendre auec plus de repos la doctrine de Iesus-Christ ; voire mesme les Neophytes y pourront aller, pour se preparer plus sainctement à la saincte Communion. Or encor qu'elles soient logées à l'estroit, elles ne laissent pas d'estre souuent visitées par de bonnes femmes Sauuages pressées de la faim ; les Meres les font prier Dieu, leur disent un bon mot, les font manger, puis les renuoyent auec cette double aumosne. Mais descendons plus en particulier, et disons deux mots des petites Seminaristes, suiuant le memoire que leurs bonnes Meres m'ont enuoyé.

Ces petites creatures ont vn si grand desir de se faire instruire, qu'elles disent par fois à leur maistresse qu'elle les chastie, si elles manquent à leur deuoir ; et si quelqu'vne tombe en quelque faute, elle se iette aussi-tost à genoux pour en demander pardon. Vn de nos Peres estant descendu ce Printemps à Tadoussac, à la requeste des Sauuages, les deux plus grandes Seminaristes luy escriuirent de leur propre main, témoignant d'vn costé vne grande consolation de ce qu'il instruisoit leurs compatriotes, et de l'autre, vn desir de son retour ; le Pere leut ces deux lettres en la presence des Sauuages, leur monstrant comme

leurs enfans estoient capables du Massinahigan aussi bien que les nostres ; ils prenoient ces lettres, les tournoient de tous costés, les regardoient auec attention comme s'ils les eussent pû lire, ils faisoient dire et redire ce qui estoit couché dedans, bien ioyeux de voir que nostre papier parloit leur langue, car ces enfans escriuoient en Sauuage. C'est vn plaisir de voir les filles plus grandelettes et les mieux instruites, s'accoster des Seminaristes passageres, leur expliquer la doctrine de Iesus-Christ, se seruir des mesmes interrogations qu'on leur fait, dechiffrer vne image, raconter gentiment vne histoire, et se concilier l'attention de celles qui les escoutent.

Si les actions exterieures sont des indices des mouuemens et des affections du cœur, ces enfans croissent tous les iours en la deuotion et en la vertu : elles font tous les soirs l'examen de leur conscience, et s'entr'aduertissent auec paix de leurs petits defauts ; elles ont vn tres-grand soin de rechercher leurs offenses quand il se faut confesser. Il y en a vne qui n'a pas plus de huict ans, qui parle aux plus petites, les aide à s'examiner, et leur recommande sur tout de ne cacher aucun peché. Ie puis rendre bon témoignage de leur conscience ; mais ie puis assurer auec sincerité, que ie n'ay entendu aucun enfant François de leur âge, ny deça ny dela l'Ocean, qui ouurît son cœur plus nettement, et qui en reconnût mieux les petits plis et replis : en vn mot, les Sauuages se confessent parfaitement bien ; c'est chose admirable comme ils conçoiuent l'importance de ce Sacrement, cela m'a par fois donné de l'étonnement, de voir que les barbares connoissent ce que les heretiques ignorent ou veulent ignorer.

La veille de l'Assomption de la saincte Vierge, vn Pere ayant ouy en confession la petite Anne Marie Negabamat, cette enfant luy dit apres l'absolution : *N8sai eapitch ni-8ich tissara8i ;* Mon pere, ie veux tousiours estre vierge, ne me faites point sortir de cette Maison, ie desire d'y demeurer toute ma vie. Ses paroles toucherent le Pere, se ressouuenant des resistances qu'elle luy auoit faites, iusques là qu'il la prit vne fois et fit semblant de la jetter dans la riuiere, voyant qu'elle ne voulait pas obeïr à ses parens, qui luy commandoient de demeurer auec ces bonnes Filles.

Agnes Chab8ck8echich entendant parler la Mere Superieure des grandes souffrances de nostre Seigneur, s'écria : Helas ! s'il n'eust payé pour nous, nous serions tombées au feu apres nostre mort : en verité ie l'aime plus que moy-mesme. Les autres témoignerent aussi qu'elles l'aimoient. Quelqu'vne s'enquesta si Dieu n'estoit pas assés bon pour pardonner aux méchans Manitous : la Mere leur répondit, que les demons estoient superbes, et que s'ils se pouuoient humilier, que Dieu leur feroit misericorde.

Les grandes neiges et les froids tout glacés ne sont pas capables d'éteindre l'ardeur d'vne âme qui aime Iesus-Christ. Madame de la Pelterie, qui n'a point de consolation plus sensible que de visiter les Sauuages, s'en vint à S. Ioseph au trauers des neiges pour assister à la Messe de minuict auec les nouueaux Chrestiens, elle amena auec soy deux ou trois Seminaristes. Ces enfans estans de retour en la Maison, Agnes se mit à raconter ce qu'vn Pere auoit dit de la Naissance du petit Iesus, en la Predication qu'il fit aux Sauuages sur ce Mystere ; elle exprimoit les gestes, disoit la Mere Superieure, monstroit le rebut que les Bethleemites faisoient de la saincte Vierge, auec vne indignation contr'eux, et vne compassion pour la Mere et pour l'Enfant ; elle décriuoit le petit Iesus dedans sa creiche auec des paroles qui attendrissoient les bonnes Meres.

On auoit dressé dans le Seminaire vne petite creiche, les enfans ne cessoient d'aller voir le petit Iesus qui y reposoit, elles se tenoient à genoux aupres de luy, portoient de petites écorces allumées, faute de chandelles de cire. Souuent elles font des bouquets et des chappeaux de fleurs qu'elles vont presenter à l'image de la saincte Vierge, qu'elles apostrophent auec des affections fort tendres.

S'estant vn iour rassemblées, elles firent vne petite cabane de feüillages, la tapisserent de verdure à leur façon, puis allerent demander congé à la Mere Superieure d'y passer la nuict. La Mere les en voulant destourner, leur dit qu'elles auroient peur, et que la porte de cette cabane ne fermoit point : Nous ne craignons rien, firent-elles, nous porterons auec nous l'Image de Iesus et de la saincte Vierge, et le meschant Manitou ne nous pourra aborder. Nous n'auons pas peur des âmes des trespassez : car ceux qui meurent, s'ils sont bien bons, s'en vont au Ciel ; s'ils n'ont pas payé et satisfait pour leurs offenses, ils vont en Purgatoire ; s'ils sont bien meschans, ils vont en Enfer : ils ne sortiront pas de là pour nous venir trouuer. Si le Diable s'approche de nostre cabane nous prierons Dieu, et il le fera fuir. La Mere adjouste dans son memoire : Cette response m'estonna, il s'en faut beaucoup que nos petites Françoises soient si presentes à elles, quoy qu'on les instruise sans cesse.

Il y a vne petite Huronne parmy les Algonquines ; estant interrogée si elle auoit encor sa mere : Celle que i'ay en mon païs n'est plus ma chere mere, répond cet enfant, parce qu'elle ne croit point en Dieu ; c'est vous qui estes mes vrayes Meres, puis que vous m'instruisés. Cette petite Neophyte fut long-temps auec le bon Charles Sondatsaa la veille de son Baptesme ; elle luy parloit des biens qu'on reçoit dans ces eaux sacrées, des grandes recompenses que Dieu donne à ceux qui luy obeïssent, des horribles chastimens qu'il exerce sur les superbes et sur les rebelles ; elle le presse fort d'exciter les petites Huronnes de venir demeurer au Seminaire, elle en disoit mille biens : Ces Filles vierges nous ayment tant, disoit-elle, ce sont vrayement nos meres, nous ne manquons de rien auec elles. Cet homme sage et serieux se plaisoit si fort au discours et à la conuersation de cette ieune fille, âgée d'enuiron douze ou treize ans, qu'il y passa plus de deux heures et demie.

Si quelque personne de son païs la vient visiter, elle ne s'enqueste point de ses parens, ny de ce qui se passe parmy ses proches, mais elle demande si les Hurons n'ont point enuie de croire en Dieu, s'ils ne quittent point leurs dances et leurs chants superstitieux, s'ils consultent tousiours les Diables.

Vn sien parent l'interrogeant, si elle ne vouloit point retourner en son païs : Non, dit-elle, ie n'y pense plus, ie me trouue fort bien où ie suis. Ma fille, tu ne fais pas bien, luy dit-il, il ne faut pas que tu penses à toy seule ; quand tu seras bien instruite, il faut venir instruire tes compatriotes. Voila comme les enfans les plus Sauuages deuiennent enfans de Dieu. Qu'il soit beny à iamais par toutes les nations de la terre.

La bonne Madame de la Pelterie, qui a ietté les fondemens de ce petit Seminaire, a suiet de benir Dieu de ce qu'il l'a choisie pour vn ouurage qui luy est si agreable. Mais son cœur est grand, les desirs qu'elle a de rassembler les peres et meres, encor errants, pour ayder à sauuer les enfans, luy font souhaitter vn tresor dessus ses forces ; elle ne cesse de visiter ces bonnes gens, elle leur parle des yeux, ne pouuant leur parler de la langue, elle leur parleroit bien plus volontiers des mains ; et si elle pouuoit exercer le mestier de masson et de charpentier pour leur dresser de petites demeures, et de laboureur pour les ayder à cultiuer la terre, elle s'y employeroit auec autant d'ardeur, qu'elle voit de bonnes dispositions en ces peuples pour s'arrester ; mais ses bras sont foibles aussi bien que les nostres. *Deus Dominus fortitudo nostra in æternum.*

CHAPITRE II.

De la residence de sainct Ioseph.

Le nombre des Chrestiens croist tous les iours ; le reste de ceux qui ne sont point baptisés, et qui se retirent en cette Bourgade encommencée, n'ont point d'alienation de la foy ; les prieres se font

publiquement, et dans les cabanes, et dans les maisons, et dans la chapelle ; les Sacremens sont en honneur, et plusieurs ne sçauroient garder aucune offense qu'ils croyent tant soit peu griefue, sur leur cœur, si tost qu'ils pensent estre blessés, quoy que legerement, ils ont recours aux remedes sacrés que Dieu a laissés en son Eglise. On ne souffre aucun deffaut public ; les Neophytes sont fortement liés par ensemble, auec vn zele qu'on n'auroit iamais ozé esperer des Sauuages : car c'est chose estrange comme ces peuples sont froids, et esloignés de nostre chaleur et de nostre promptitude ; mais descendons plus en particulier : *à fructibus eorum cognoscetis eos.*

Les Chrestiens plus zelés s'assemblerent à nostre desceu durant cet hyuer, pour traitter par entr'eux, des moyens de se conseruer en la foy : l'vn d'eux haranguant, dit, qu'il faisoit plus d'estat des prieres, c'est ainsi qu'ils parlent, que de la vie, et qu'il mourroit plutost que de les quitter ; l'autre dit, qu'il desiroit qu'on le punist et qu'on le chastiast, en cas qu'il se dementist de la parole qu'il auoit donnée à Dieu ; vn troisiesme s'escria, qu'il falloit mettre en prison celuy qui tomberoit dans quelque faute, et qu'il le falloit faire ieusner quatre iours sans boire ny manger. Les actions de iustice qu'ils voyent par fois exercer contre les delinquans, leur donnent ces pensées. Charles Meiachka8at tout nouuellement baptisé se trouua dans cette assemblée ; non seulement cela ne l'épouuanta point, ains au contraire il en fut consolé : Ie suis des vostres, leur dit-il, tout ce que vous concluërés m'aggréera, c'est tout de bon que ie croy en Dieu, et si vous aués quelque croyance que ie doiue perdre cœur, ie vous donne dés à present la liberté de me lier et de me tenir en prison ; mais mon cœur me dit que ie marcheray droit, et que ce que i'ay embrassé auec tant d'affection, ne sortira iamais de ma pensée.

Cette assemblée se fit dans le silence de la nuict, et le matin ils nous en vindrent donner aduis. Nous repartismes qu'ils procedoient auec trop de seuerité, que la douceur auoit plus de pouuoir sur les esprits, que la force ; qu'vne femme tout fraischement nous auoit dit, que ce qui la retardoit de presser son baptesme estoit, qu'elle ne croyoit pas pouuoir viure si sainctement que les Chrestiens, et qu'elle ne sçauroit venir tous les iours à la Messe, comme ils faisoient dans les rigueurs de l'hyuer, estans par fois assés esloignés de l'Eglise, et la neige, et la gresle, et le froid assiegeant le chemin : que sera-ce donc, leur disions nous, si on parle de prison à des gens foibles, et non encor éclairés du flambeau de la foy? Ils ne laisserent pas de poursuiure leur pointe, et de dire tout haut, qu'ils auoient fait vn complot par entr'eux, que le premier de leur nombre qui tomberoit dans quelque faute tant soit peu notable, subiroit la prison et le ieusne ; cela épouuanta les foibles, et le bruit courut parmy les infidelles, que les Sauuages Chrestiens auoient des chaînes et des liens tout prests pour garotter les refractaires ; quelques Payens nous dirent qu'on ioüoit à tout perdre, et que les Sauuages se tueroient les vns les autres. Tout cela nous consoloit fort : car nous prenions plaisir de voir l'vnion des Chrestiens ; il est bien plus aisé de temperer la ferueur que de l'allumer. Il est bon que les Sauuages sentent ces feux, mais il ne faut pas condescendre à tous leurs desirs : les façons de faire d'vn peuple ne se changent pas si tost, il faut proceder auec dexterité, douceur et patience.

Quelque temps apres ces resolutions prises, vn de nos Peres estant entré dans la cabane d'vn des principaux Sauuages qui les auoient receuës et approuuées, ce bon-homme enuisagea le Pere d'vn œil triste, et luy dit : Nikanis, ie suis en cholere, i'ay fasché Dieu, i'ay pensé m'en aller rendre prisonnier à Kébec, pour passer quatre iours sans boire ny manger, suiuant ce que nous auons resolu, mais i'attens que tu m'y enuoyes. Le Pere à ces paroles fut surpris, ne sçachant que respondre ; cet homme le voyant pensif, luy dit : Tu n'as point de cœur, tu te deffies de nous autres, tu ne tiens pas assés ferme ; tu t'imagines que

si tu nous enioignois ces penitences, que nous ne les ferions pas : éprouue-le tout maintenant en ma personne, commande moy d'aller en prison, donne moy vn mot d'escrit afin que la porte me soit ouuerte, et tout à l'heure ie parts en ta presence. Le Pere luy demande, si sa faute meritoit bien vn tel chastiment : Ouy, dit-il, i'ay fasché Dieu, mon peché est grand, i'ay frappé ma femme auec cholere. Il est vray qu'elle m'a irrité : car ce matin m'en allant à la Messe, ie luy ay dit qu'elle y vinst apres moy ; ne l'ayant point veuë, ie l'ay frappée à mon retour ; ie ne veux personne auec moy, disoit-il, qui ne prie Dieu. Ouy mais, luy fit le Pere, tu sçais bien qu'il n'est pas iour de feste, et qu'elle n'a point d'obligation d'assister auiourd'huy à la saincte Messe ? Il est vray, respond-il, mais puis que c'est mieux fait d'y assister, elle le deuoit faire, veu mesme que ie l'y auois inuitée, et que c'est nostre coustume de l'entendre tous les iours ; ie merite neantmoins chastiment, car ie me suis laissé emporter à ma cholere, donne moy vn mot de lettre afin que ie fasse penitence de mon peché. Le Pere se mit là-dessus à excuser cette faute, et à temoigner que cette bonne femme estoit bien marrie d'auoir desobey, qu'elle aimoit son mary, et que iamais chose semblable ne luy arriueroit. Cette pauure creature prenant la parole, dit, d'vne voix pleine de douceur et de regret : Mon Pere, i'ay en mon cœur ce que vous aués en la bouche, Et puis se teut. La conclusion fut, que dés le lendemain au poinct du iour, ils se vindrent confesser tous deux ; mais ce qui nous estonna fort, fut que cette bonne femme iamais ne s'excusa, quoy que son mary luy dist ou reprochast, et cependant elle auoit vn grand suiet d'excuse, car elle nous dit depuis que quand son mary l'appela pour aller à la Messe, qu'elle ne l'auoit pas entendu ; neantmoins de peur de le fascher, elle aima mieux se rendre coupable, que de s'excuser.

A quelque temps de là, vn ieune homme estant tombé dans vne faute assés lourde, car il s'estoit enyuré, vn Chrestien son parent delibera de le faire mettre en prison. Comme on en demandoit aduis à celuy dont ie viens de parler, il repliqua : Ie n'ay point de parole sur ce sujet : i'ay merité chastiment, on ne me l'a pas donné, ie n'y puis condamner vn autre. En effet, il ne voulut iamais declarer son aduis ; on ne laissa pas d'enuoyer ce ieune étourdy à Kebec. Monsieur le Gouuerneur le fit mettre dans vne basse fosse, à la requeste des Sauuages ; il y fut mis iustement la veille de Noël, et le lendemain de cette grande feste, cinq des principaux Chrestiens allerent trouuer monsieur de Montmagny, et l'vn d'eux luy tint ce discours : Voila les deux plus proches parens du prisonnier, sçauoir est Noël Negabamat, et Charles Meiachka8at : il y a longtemps que le premier est déliuré des chaisnes du Diable ; pour le second, il a esté mis tout recemment en liberté par le sainct Baptesme ; mais quant à celuy que vous aués fait emprisonner, il est garotté de tous costés, le Diable le tient fortement lié, car il n'est pas encor baptisé, et son peché merite vne double prison ; au reste, ses parens vous prient d'en faire iustice, car estans Chrestiens ils veulent garder toutes les loix de Dieu, ils se departent entierement de sa parenté. Voila vn coup capable d'étonner tous ceux qui cognoissent les façons de faire des Sauuages, lesquels ne sçauroient souffrir qu'on touche leurs alliés ; mais Dieu a plus de force que la nature. Monsieur le Gouuerneur repartit, qu'il le feroit venir deuant soy, qu'il luy donneroit de bons aduis et de la terreur, et que s'il retomboit dans sa faute, qu'il ne manqueroit pas de le faire reprendre vne autre fois. Tout se passa auec prudence et auec fruict. Ce pauure homme estant sorty de prison, nous vint aussitost trouuer à sainct Ioseph ; il nous dit, qu'il n'improuuoit point ce que les François et les Sauuages auoient fait, qu'au commencement cela l'auoit fort irrité, mais qu'ayant connu que c'estoit pour son bien, qu'il s'estoit appaisé : Ie m'amenderay, disoit-il, le Capitaine m'a donné de bons aduis, ie les garderay ; il m'a fait entendre qu'il auoit de longs bras, et qu'encor que i'allasse à Tadoussac

ou aux Trois Riuieres, qu'il atteignoit iusques là et encor plus loing ; ie luy ay promis que ie ne le mécontenterois plus, et que ie me rendrois obeïssant, c'est la parole que ie vous donne aussi, et que ie garderay ; mais hastés-vous de me baptiser, afin que ie deuienne plus sage.

Estant de retour en sa cabane, les principaux Sauuages l'allerent trouuer sur la nuict, et luy parlerent en cette sorte : Tu sçais bien que tu t'es meslé de sortileges, mais comme nous sommes maintenant Chrestiens, nous ne craignons plus tes inuocations de Demon, tes menaces et tes sorts ne nous donnent plus l'épouuante ; au reste, il faut que tu sçaches que c'est nous qui t'auons fait mettre en prison, c'est nous qui auons prié nostre Capitaine de t'arrester, sois maintenant plus sage, quitte tes façons de faire ; si tu veux croire en Dieu et receuoir sa Loy, nous t'aimerons et te protegerons par tout ; sinon, dés à present nous renonçons à ta parenté et à ton amitié ; si tu veux perseuerer en ta malice, tu feras bien de t'éloigner, car si quelqu'vn te met à mort, comme tu en as esté desia dans les dangers, nous ne vengerons point ta mort. A ces paroles, cet homme qui auoit coûtume de donner de la terreur aux autres par ses iongleries et par son impudence, se trouua bien estonné : Vous m'aués fait plaisir, respondit-il, ce que vous aués fait ne tend qu'à mon bien, ie l'ay desia dit à nostre Capitaine, ie seray plus retenu et plus discret doresnauant, la resolution en est prise ; pour mes sortileges, c'est vne chose que i'ay desia abandonnée, et que ie ne reprendray iamais. Voila le premier coup de iustice que les Sauuages ayent fait exercer ; il les faut petit à petit, et auec adresse, ranger dans la soumission.

Voicy d'autres actions aussi remarquables que les precedentes. Quelques Sauuages de l'Isle et autres endroits, estans descendus à sainct Ioseph, les Chrestiens voyans que ces noueaux hostes n'auoient pas dequoy disner, firent vne cueillette par entr'eux et fournirent iusques à douze cens anguilles boucannées, diuisées en douze gros pacquets ; ayans rassemblé cette aumosne, ils nous enuoyent querir, pour sçauoir si elle seroit agreable à Dieu. Les pauures gens n'auoient pas trop de viures pour eux ; mais comme on leur recommande les actions de charité, ils se cottiserent ioyeusement les vns les autres. Ayans donc enuoyé querir quatre des principaux Sauuages nouuellement venus, ils leur mirent cette aumosne entre les mains, pour estre distribuée à tous ceux qui en auoient besoin. Nous approuuasmes fort cette bonté, elle ne sera pas sans recompense, Dieu la benira au centuple.

Cette charité n'empescha pas, que ces noueaux hostes, naturellement superbes et orgueilleux, n'eussent diuerses prises auec les Chrestiens de S. Ioseph, et quasi tousiours pour la Religion ; voicy trois ou quatre paroles qui donnent à connoistre la grande vanité et l'insupportable superbe du Capitaine de ces Insulaires. Nous estant venu voir pendant le sejour qu'il fit à S. Ioseph, il nous tint ce discours : I'auois quelque dessein de passer icy l'hyuer, mais on me dit que vostre Capitaine, ny vous autres aussi, ne m'aimés pas ; peut-estre ne sçaués vous pas que ie commande dés ma ieunesse, que ie suis né pour commander. Si tost que i'ouure la bouche, tout le monde m'écoute : aussi est-il vray que ie soustiens et que ie conserue tout le païs pendant la vie de mes petits enfans et de mes neueux, c'est ainsi qu'il nomme ses gens ; les Hurons mesme me prestent l'oreille, et ie commande parmy eux, ie les regle, comme estant Capitaine ; ie ne dy mot ça bas, les autres parlent, mais il ne se fait rien que ce que i'ay dans la pensée ; ie suis comme vn arbre, les hommes en sont les branches, ausquelles ie donne la vigueur. Voir vn homme tout nud, qui n'a ny chaussure aux pieds, ny autre habit qu'vn méchant bout de peau qui n'abrie que la moitié de son corps, disgracié de la nature n'ayant que la moitié de ses yeux, car il est borgne, sec comme vn vieil arbre sans feüilles ; voir, dis-je, vne squelette, ou plus tost vn

gueux, marcher en President, et parler en Roy, c'est voir l'orgueil et la superbe sous des haillons. Ce Thrason et vne partie de ses gens, estans dans cette disposition, furent bien-tost aux prises auec nos Chrestiens : ils leur reprochoient que la foy et les prieres faisoient mourir les hommes ; que depuis que quelques-vns s'estoient fait baptiser, que les maladies auoient regné parmy eux ; et qu'à mesme temps qu'on leur a enseigné vne autre croyance que celle de leurs peres, à mesme temps la mort les a exterminés ; qu'vne partie de ceux qui se sont faits Chrestiens, s'entendent auec les François pour perdre tout le païs des Sauuages. Ils apportent des exemples qu'ils croyent fort puissans : Vn tel, disent-ils, ayant deux femmes, et n'ayant pas voulu obeïr au Capitaine des François, est tombé malade tout sur l'heure ; d'autres sont morts subitement ayans quitté leurs anciennes façons de faire. Les Chrestiens là-dessus se defendent, quelques-vns auec trop de zele : Si les prieres vous tuent, allés vous-en ailleurs, et ne demeurés point auec nous : chacun se trouue bien icy de croire en Dieu, et d'auoir quitté ses vieilles malices. Ce n'est pas la foy qui nous extermine, mais nos pechés, et notamment vostre infidelité ; c'est vous qui vous faites mourir, retenans les Demons au milieu de vous par vos méchantes actions ; sçachés que nous ne vous craignons nullement, et que nous ne quitterons iamais la croyance que nous auons embrassée. L'affaire en vint à tel point sans que nous en eussions connoissance, que les Infidelles parlerent d'assommer quelques-vns des croyans ; ce qu'estant venu aux oreilles d'vn des principaux Chrestiens, il s'en alla sur la nuict trouuer les ieunes gens baptisés, et leur dit : On parle de meurtre, tenés ferme en la foy ; si on veut massacrer quelqu'vn pour sa croyance, il ne faut point mettre la main aux armes, souffrons la mort pour Iesus-Christ nostre Capitaine ; mais si on nous veut tuer par inimitié particuliere, ou par enuie, il se faut defendre courageusement. Nous ne sçeûmes point ce procedé que long-temps apres, et encor par accident ; ie vous laisse à penser si la resolution des Chrestiens nous consola. *Benedictus Deus in æternum*, les Sauuages paroissent froids comme la glace, mais Dieu ne laisse pas d'échauffer et de brusler leur cœur quand il luy plaist.

Dans ces entrefaites, vn Chrestien ayant parlé fort hautement, les autres nous en vindrent donner aduis, disans qu'il prouoquoit trop les Infidelles ; nous le fismes venir pour luy recommander la douceur et la discretion. Il nous dit ces paroles : Enseignés-vous maintenant vne autre doctrine que celle que vous nous aués enseignée par cy-deuant? Non pas, luy dismes-nous. Ne nous aués vous pas dit, repliqua-t-il, que quand il s'agissoit de la foy, il falloit tenir bon, et parler hardiment, et monstrer qu'on ne craignoit point la mort ? et que si on mouroit pour sa creance, qu'on iroit droit au ciel ? C'est cela, adiousta-t-il, qui m'a fait parler haut. Ils nous reprochent que nous les faisons mourir, quittans les coustumes de nos ancestres, et que nos prieres tuent les Sauuages, et là-dessus ils nous menacent : ie leur ay dit que ie ne les craignois pas, ny tous leurs Demons, que ie les deffiois de me tuer, que ie croirois malgré qu'ils en eussent, et qu'ils s'en allassent d'auec nous, s'ils auoient peur de nos prieres. Son zele nous pleut ; mais nous luy recommandasmes de l'assaisonner de douceur, et que cette rigueur n'attiroit pas des esprits aigris par leurs malheurs.

A quelques mois de là, le mesme Chrestien ayant sçeu que sa liberté en auoit fortement irrité quelques-vns, et qu'ils machinoient sa mort, à ce qu'on luy rapportoit, il s'en alla trouuer Monsieur le Gouuerneur, pour luy demander vn cas de conscience : car comme il s'agissoit de mort, et qu'il sçait bien que nous ne portons point les armes, il s'imagina que c'estoit à celuy qui commande aux soldats, et qui fait profession des armes, de satisfaire à sa demande. Vn de nos Peres de sainct Ioseph, se trouua par rencontre ce iour là à Kebec ; l'ayant apperceu, il le pria de l'introduire chés Monsieur le Gouuerneur, auquel il

auoit vn petit mot à dire. Estant en sa presence, il luy demanda comme il se deuoit comporter, en cas que quelqu'vn l'attaquast, et le voulust mettre à mort: Puis que ie suis Chrestien, disoit-il, ie veux faire tout ce que doit faire vn bon Chrestien: s'il se faut defendre, ie me defendray ; s'il faut poser les armes, ie les poseray. Monsieur le Cheualier de Montmagny luy demanda s'il auoit des ennemis, et à quel propos il faisoit cette demande : Ie suis le premier de ma nation, respondit-il, qui me suis fait Chrestien ; ceux de mon païs, voyant que i'ay quitté leur party, croyent que les prieres et la foy que i'ay embrassée leur cause les grandes maladies qui les ont quasi tous exterminés: voila pourquoy ils me haïssent à mort. Monsieur le Gouuerneur luy ayant donné la resolution de son doute, ce bon homme luy dit: Tous les iours, si tost que ie suis leué, ie dy à Dieu, si on me tuë pour ce que ie croy en toy, i'en seray bien aise, ie seray bien content de mourir; ie luy dy le mesme à la Messe tous les iours, et ie sens dans mon cœur que ie ne les crains pas tous tant qu'ils sont: car ils ne sçauroient toucher à mon âme, leur rage ne peut tomber que sur mon corps. Si quelqu'vn m'attaque pour quelque autre sujet que pour la foy, il ne sera pas le bien venu. Il disoit cela d'vne façon si gaye et si resoluë, qu'il recrea Monsieur le Gouuerneur, lequel admirant son courage et sa bonne disposition, luy tesmoigna que si on l'attaquoit pour la foy, qu'on s'attaquoit à sa propre personne, n'ayant qu'vne mesme creance et qu'vn mesme Dieu auec luy : cela resioüit merueilleusement ce pauure Neophyte, qui s'en alla aussi content que s'il eust gaigné vn grand Empire. En voyla suffisamment pour ce Chapitre.

CHAPITRE III.

Continuation de ce qui s'est passé entre les Sauuages de la Residence de Sainct Ioseph.

Le Diable, qui voit bien que l'arrest des Sauuages errans est le plus court chemin et le plus assuré de leur salut, bande toutes ses forces pour detruire ce que Dieu a si heureusement commencé. Les Sauuages de l'Isle dont i'ay parlé cy-dessus, estans sur le point de se retirer de Sainct Ioseph, où ils estoient venus pour vn peu de temps, ne vouloient pas se separer auec aigreur de nos Chrestiens et de nos Catechumenes. Ils firent ioüer vn ressort qui auroit bien fait du mal, si Dieu n'eust donné de la constance à ces bons Neophytes : ils les inuitent donc à vn festin, et leur disent, que la priere est bonne, qu'il est vray que nostre doctrine est vn peu rude, notamment touchant les Mariages, mais qu'estant receuë de quelques vns, les autres la pouuoient aussi embrasser auec le temps, et que pour faciliter l'affaire, et pour vne plus grande vnion des vns auec les autres, il seroit à propos qu'ils demeurassent tous ensemble, qu'il falloit choisir quelque lieu plus éloigné de Kebec, que n'estoit Sainct Ioseph, pour mille raisons qu'ils alleguoient; que les Peres seroient auec eux pour les instruire, et que petit à petit chacun se rendroit aux façons de faire des François : bref ils tesmoignerent vne grande amitié, et vn grand desir que les Chrestiens quittassent leur demeure pour s'en aller loger auec eux en quelque autre endroit ; c'estoit vn coup fourré de l'Ennemy de Dieu et des hommes, qui se seruoit de la bouche de l'eloquence d'vn miserable borgne, qui ne voit que la moitié de la terre, et rien du tout de la beauté du ciel. Nos Neophytes ayans entendu ce discours, nous en vindrent faire le rapport. Il ne fut pas difficile de leur faire voir la malice de Satan, et l'inconstance de ceux qui les

inuitoient : c'est pourquoy l'vn d'eux dans vne assemblée qu'ils firent sur ce sujet, leur dit ces paroles : Si ie ne croyois pas en Dieu, ie vous pourrois suiure, mais le coup est donné ; i'ay respondu à Dieu, et luy ay dit, que ie luy obeïrois, et ainsi ie ne puis m'éloigner du lieu où nous sommes instruits de ses volontés. Vn autre adiousta : Vous dites que vous tiendrés ferme au lieu que vous voulés choisir, et ie vous auise que la foy seule vous donnera de la constance : ie vous connois bien, vos testes, ny vos pieds n'auront point d'arrest iusques à ce que vous croyés en Dieu.

Ces Algonquins estans retournés aux Trois Riuieres, enuoyerent inuiter les Sauuages de Sainct Ioseph d'aller à la guerre auec eux ; celuy qui porta la parole, vsa de ces termes : Voicy vn coup d'Estat pour les prieres et pour la foy que vous aués embrassée : les Algonquins de l'Isle et de la petite Nation, disent que si vous les voulés accompagner à la guerre, qu'ils se feront tous baptiser au retour, et qu'ils embrasseront les prieres. Iean Baptiste Etinechka8at répondit au nom de tous : Vostre harangue n'est pas dans son lustre, vous l'aués mise à l'enuers : vous dites, allons à la guerre, et puis nous nous ferons baptiser ; renuersés vostre parole, et dites : Faisons nous baptiser, et puis allons tous de compagnie à la guerre ; si vous parlés ainsi, vostre discours ira droit, vous ne vous mettrés pas en danger de vous perdre, et Dieu nostre pere voyant ses enfans ensemble, aura de bonnes pensées pour nous. Ce discours en son langage n'a rien de barbare, et ces sentimens ne se trouuent que dans vn cœur vrayement Chrestien.

Quelques vns de nos Neophytes ne laisserent pas de les accompagner, quoy qu'auec peine, à cause de leurs superstitions. Voicy ce que l'vn d'eux nous en racontoit à son retour. Partant de Sainct Ioseph, nous allasmes prier Dieu à la Chapelle ; passant par les Trois Riuieres nous nous confessames nous autres qui estions baptisés ; et vn peu au delà les mescroyans firent vn festin de deux chiens, ils chanterent et hurlerent selon nos anciennes coustumes, et tout cela pour tuer des ennemis. Ie leur disois prou que cela ne seruoit de rien, mais ils s'en mocquoient ; ils consulterent cinq fois les Diables dans leurs tabernacles, pendant tout ce temps là nous nous retirasmes à part faisant nos prieres à genoux ; vn Sauuage non encor baptisé se mit de nostre costé renonçant au Sabbat des infideles. A la derniere consulte les ennemis nous enuironnerent ; si tost que nous en eusmes le vent, mes Iongleurs quittent leurs tabernacles, et gaignent au pied. Ie leur criay tout haut, et leur demanday ce que leur auoient seruy leurs demons ; mon discours ne fut pas long, car il se fallut sauuer aussi bien que les autres ; les vns gaignent les bois, les autres les eaux, nous nous embarquasmes sur le grand lac, sur lequel voguoit l'Ennemy, nous passasmes et repassasmes dans les dangers sans estre descouuerts. Ie priois Dieu dans mon âme de tout mon cœur ; il me sembloit que ie sentois dans moy ie ne sçay quelle force qui me soustenoit, et qui me donnoit l'esperance de mon salut. Voilà comme se termina nostre guerre, disoit ce bon Neophyte. Mais touchons quelques actions particulieres des plus fermes Chrestiens.

Vn ieune homme nous parlant d'espouser vne fille Chrestienne, nous luy conseillasmes de prendre aduis de son frere aisné, homme de consideration parmy les Algonquins : Il n'est pas Chrestien, respondit-il, il est ennemy des prieres, ie ne le reconnois point pour mon frere ; s'il croyoit en Dieu, ie luy obeïrois de tout mon cœur : quel bon aduis me pourroit donner vn homme qui ne prend pas pour soy les bons aduis qu'on luy donne de son salut ? c'est à vous de me conseiller, vous m'aués donné la vie de l'âme, ie suiuray aussi vostre direction pour le bien de mon corps. Sa mere s'estant mise vn iour en cholere, luy dit, qu'elle vouloit se retirer de Sainct Ioseph pour demeurer ailleurs, où elle esperoit plus grand secours. Son fils luy repliqua : Ma mere, nous n'auons pas receu la foy pour les

biens de la terre : quand tout le monde s'en iroit, ie demeurerois tousiours aupres de ceux qui nous enseignent le chemin du ciel ; c'est tout de bon que ie croy en Dieu, ie tiendray ferme iusques à la mort. Vn sien parent le voulant enleuer apres son mariage, luy dit, qu'il s'embarquast au plus tost pour empêcher le desordre de sa femme, laquelle estant allée voir ses parens aux Trois Riuieres, s'y gouuernoit mal, au dire de cet imposteur, ce bon ieune homme nous vint trouuer là-dessus, et nous dit : Ie viens d'apprendre des nouuelles qui affligent mon cœur, on m'a rapporté que ma femme n'obeïssoit pas à Dieu ; mais il n'importe, qu'elle quitte Dieu si elle veut, que tous mes parens me quittent et m'abandonnent, ie ne quitteray iamais la foy ; ce qui m'attriste dauantage, c'est l'offense qu'elle commet, et le peu d'estat qu'elle fait de son âme. De bonne fortune nous venions de receuoir des lettres des Peres qui sont aux Trois Riuieres, qui rendoient vn grand témoignage de l'honnesteté et de la constance en la foy de cette ieune femme ; son mary, entendant la lecture de ces lettres, s'écria : Ah ! ie voy bien maintenant le dessein de mes parens, ils ont forgé cette calomnie pour me perdre ; ils s'imaginent que s'ils me tenoient parmy eux, qu'ils me feroient quitter la foy : ils sont bien loin de leur compte, ie ne la quitteray qu'auec la vie. La resolution de ce ieune homme me toucha le cœur.

I'entendois certain iour vn Sauuage Chrestien prescher dans vne cabane, où vn ieune homme baptisé mouroit ; les raisons que l'Esprit de Dieu luy suggeroit, m'estonnoient. Il ne me voyoit pas, car i'estois derriere la cabane, où ie m'arrestay pour l'escouter. Il parloit du mespris de la terre, et du bonheur du ciel, auec des paroles de feu : Ce que nous croyons est vray, disoit-il, c'est porter enuie à ceux qui vont en Paradis, de s'attrister de leur mort. Vne autre fois pressant vn Infidele de se rendre à Dieu : Ie n'ay pas assés d'esprit, luy dit cet homme, pour estre baptisé, ie ne çaurois retenir tout ce qu'on m'enseigne, ie suis muet deuant Dieu, ie ne sçay que luy dire. Il n'est pas besoin, luy fit ce Neophyte, de beaucoup parler des léures, suffit que ton cœur soit à Dieu ; quand i'estois encor petit garçon, et que mon pere s'en allant à la chasse où en quelque autre endroit, me laissoit en la cabane, ie ne faisois que penser à luy, i'y pensois le soir en me couchant, et le matin en me leuant, et ie disois en mon cœur, quand le verray-je ? ma bouche ne parloit point, tout se passoit dans ma pensée : voila comme il te faut comporter, disoit-il, enuers Dieu ; il importe peu que tu parles, suffit que ton cœur pense à luy : le soir deuant que de prendre ton repos, le matin à ton réueil, pense à luy, et luy dy seulement ces quatre paroles : Si ie sçauois ce qu'il te faut dire, ie te le dirois ; cela suffit, il n'en demande pas dauantage. La langue du cœur est la plus intelligible en Paradis. Noël Negabamat voguant ce printemps dans vn canot auec vn de nos Peres, luy raconta ce que ie vay dire : Il y a deux hyuers que ie pensay perdre la vie en ce lieu cy. Le Pere demandant la raison, il poursuit : Comme ie trauersois le grand fleuue auec mes gens pour aller à la chasse de l'autre bord, nous fusmes enuironnés d'vn grand banc de glaces, qui se fracassoient d'vne telle impetuosité dans la rencontre de deux courans d'eaux, que nous pensions tous estre perdus. Voyant le danger éuident, nous montasmes sur vne glace, sur laquelle nous tirasmes aussi nos canots ; le malheur est qu'elle estoit si petite, qu'à peine y pouuions nous estre debout. Nous voila tous sur vn pont flottant, mais si estroit et si volage, qu'au moindre heurt nous attendions vne mort sans ressource ; ie m'écriay : c'est fait de nous, prions Dieu pour la derniere fois : Toy qui as tout fait, tu es tout-puissant, sauue nous si tu nous veux sauuer ; si tu veux que nous mourions, nous le voulons bien ; puisque nous croyons en toy, nous irons au ciel, et nous te verrons, nous ne croyons pas en toy pour viure long-temps sur la terre. Ayant fait ma priere tout haut, ie dis à mes gens : Ne craignons point, mourons courageuse-

ment, nous sommes baptisés : courage, nous irons au ciel. Au commencement du peril, i'eus grand peur, mais ayant fait ma priere ie ne craignois plus la mort. Ie n'auois pas acheué la parole, qu'il se fit vne grande éclaircie deuant nos yeux, les glaces s'écartans pour nous faire passage ; aussi-tost nous mettons nostre canot à l'eau, nous sautons dedans plus viste que le vent, nous voguons sans sçauoir où nous allions, car les glaces nous déroboient la veuë des bords de la riuiere, en fin cette éclaircie nous conduisit iusques aux riues où nous desirions aller. Nous fusmes si épouuantés de cette merueille, que sans nous dire mot les vns aux autres, chacun se mit à genoux sur le bord du fleuue, pour remercier Dieu du peril que nous venions d'euiter par sa faueur. Ce bon homme ne nous auoit point encor raconté ce grand benefice de nostre Seigneur : les Sauuages parlent peu de ce qui se passe chez eux, si les occasions ne s'en presentent.

Vne pauure femme estant venue deux ou trois fois pour se confesser, et n'ayant peu le faire pour l'absence du Pere qui la pût entendre, elle s'en retourna si triste qu'elle passa vne grande partie de la nuict en larmes ; le matin estant retournée, elle dit au Pere : Ie n'ay point eu de repos depuis mon offense, ie ne m'en retourneray plus que ie ne sois confessée. I'ay desia remarqué que quelques vns ne sçauroient souffrir sur leur cœur aucune offense qu'ils ayent commise volontairement, quoy que fort legere. Vn ieune Sauuage Chrestien s'étant éueillé la nuict, et voyant vne femme indecemment couuerte dans son sommeil, fut saisi de frayeur, tant l'occasion de pecher touche ces bonnes gens ; ne sçachant comme aduertir cette femme, de peur de luy donner de la confusion, il s'aduisa de battre rudement vn chien, et de le faire crier bien haut, afin que cette femme s'éueillant se remist dans la bienseance. Si ie dy que des filles et des femmes et des ieunes hommes sollicités au mal iusques aux menaces, ont imité le Sainct Ioseph et la chaste Susanne, i'vseray de redites ; ces actions estant reïterées meritent d'estre publiées, car en verité elles sont heroïques.

Vn ieune payen s'estant glissé la nuict dans vne cabane, s'adressa à vne ieune fille Chrestienne, et luy dit ces quatre paroles : Crois tu en Dieu ? Ouy, dit-elle, i'y croy. Y crois-tu tout de bon ? C'est tout de bon, respond la fille. Adieu donc, dit ce frippon, ie n'ay rien à te dire.

Vn bon Neophyte nous disoit vn iour, qu'il s'ennuyoit de cette vie, qu'il sentoit bien maintenant qu'il estoit prisonnier, et qu'il pensoit incessamment à la vie qui ne meurt iamais ; que son cœur estoit tousiours en Dieu.

Vn de nos Peres ayant parlé de nostre Seigneur dans vne maison de Sauuages, et recommandé l'honnesteté, vne ieune femme mariée depuis peu, le suiuit et luy demanda en secret, si elle ne pouuoit pas bien se separer de son mary, et coucher auec vne sienne parente. Le Pere luy demanda si elle haïssoit son mary, et s'il la traitoit mal : Non pas, fit-elle, mais ie voudrois bien me sauuer.

La mesme estant allée communier aux Vrsulines auec ses compagnes, les Meres leur firent vn petit festin : celle-cy ne fit que pleurer pendant que les autres mangeoient. On la presse d'en donner la raison, mais iamais elle n'en voulut parler. Cela estant venu à nos oreilles, nous luy demandasmes le sujet de ses larmes ; en fin apres vn long silence : I'estois triste, respondit-elle, de ce que vous m'auiés mariée, ie voyois ces bonnes Religieuses auec lesquelles i'ay demeuré, et i'eusse bien voulu viure comme elles, et ie ne sçaurois plus maintenant. Mais ne vous ay-je pas demandé, luy dit vn de nous, si vous desiriés estre Religieuse ? ne m'aués vous pas respondu que vous vouliés estre mariée ? Vous m'aués bien demandé, fit-elle, si ie voulois estre Religieuse ; ie ne vous ay pas respondu que ie voulois estre mariée ; mais bien que ie ne pensois pas pouuoir faire comme ces bonnes Filles, et voila le sujet de ma douleur, de ce que ie n'ay pas assés d'esprit pour viure comme elles.

Vne ieune femme Chrestienne pensant

mourir en ses couches, et sa petite fille nouuellement née, estant si malade que les femmes Sauuages disoient qu'elle s'en alloit expirer, le pere et la mere de l'enfant promirent à Dieu qu'elle seroit tousiours vierge, c'est à dire, qu'ils la feroient Religieuse quand elle seroit grande, si elle le vouloit estre : Dieu sauua la mere et la fille. Maintenant ces bonnes gens offrent souuent leur fruit à nostre Seigneur, et le supplient de l'aggréer pour la Maison. Le sieur Giffard sauua la vie à la mere, et nostre Seigneur resuscita, pour ainsi dire, le petit enfant.

Vne bonne Chrestienne estant accouchée dans les bois, voyant son enfant nouuellement né bien malade, et ne sçachant que luy faire, consulta quelques autres Chrestiennes ; mais comme ces bonnes gens ne sçauoient pas la formule du Baptesme, ils s'aduiserent de pendre leurs chappelets au col du petit enfant ; et peut-estre que nostre Seigneur aggreant leur foy et leur simplicité a conserué cette petite creature, qui depuis a receu le sainct Baptesme, et se porte fort bien. I'aurois quantité d'autres actions semblables à dire de nos Neophytes, mais il faut éuiter la longueur. En verité, Dieu est bon, et sa bonté n'a point de limites : le Scythe et le Tartare sont aussi bien à luy que les Grecs ; ie voudrois que toutes les langues du ciel et de la terre le benissent pour les merueilles qu'il a operées et qu'il opere tous les iours deuant nos yeux, au milieu de la Barbarie. Qui n'admire point ces Metamorphoses, ne les voit pas ; ou qui les voit, et ne les admire pas, n'a point de cœur, ne conceuant pas ce qu'il a cousté à Iesus-Christ pour changer des enfans de Satan en des enfans du grand Dieu.

CHAPITRE IV.

De quelques baptesmes plus signalés en la Residence de Sainct Ioseph.

Le nombre de ceux qu'on a fait Chrestiens cette année, és Residences de la Conception et de S. Ioseph, n'est pas moindre que celuy des années precedentes ; nous auons maintenant cette consolation qu'on ne baptise pas seulement les enfans et les malades, mais encor les adultes qui sont pleins de vie et de santé. Les graces que Dieu fait à quelques vns de ces bons Neophytes sont signalées ; i'en toucheray quelques-vnes en ce chapitre, que ie presenteray comme vne riche recompense à tous ceux qui procurent deuant Dieu et deuant les hommes, la conuersion de ces peuples.

Nous baptisasmes à mesme iour trois chefs de familles qui se retiroient ordinairement à Tadoussac, mais le desir de leur salut leur a fait prendre party auec les Chrestiens de la Residence de Sainct Ioseph, le plus signalé des trois se nomme Charles Meiachka8at. Monsieur le Cheualier de Montmagny, nostre Gouuerneur le voyant si zelé pour nostre croyance, voulut estre son parrain. Ie dirois volontiers de luy ce que nostre Seigneur disoit de Nathanaël : *Ecce verè Israelita in quo dolus non est*, ce bon homme est vn vray Israëlite, il n'est composé ny de fraude ny de supercherie, c'est la mesme candeur ; il a tousiours esté porté au bien, mais depuis enuiron deux ans Dieu l'a fortement touché. Il nous a raconté, qu'estant certain iour dans les bois, il vit vn homme vestu comme nous, et qu'il entendoit vne voix qui luy disoit : Quitte tes anciennes façons de faire, preste l'oreille à ces gens là, et fais comme eux ; et quand tu seras instruit, enseigne tes Compatriotes. Ie ne sçay, disoit-il, si c'estoit la voix du grand Capitaine du ciel, mais ie voyois et conceuois des choses grandes. Ie tins au commencement tout ce discours pour vne réuerie de Sauuage, et i'ay passé plus d'vn an sans y faire autre reflexion que celle que ie ferois sur vn songe ; mais enfin voyant que ce bonhomme s'efforçoit de nous imiter le plus prés qu'il luy estoit possible, selon sa condition, voyant sa ferueur à embrasser et publier la foy, quoy qu'il en soit de cette vision ou de ce songe, i'ay creu que ces bons effets ne pouuoient prouenir que de la grace de Iesus-Christ. Si

tost qu'il eut entendu cette voix, il quitta de soy-mesme sans nous parler, car il estoit bien loin de nous, toutes les folies de sa nation, les festins à tout manger, les chants superstitieux ; il quitta mesme les choses indifferentes, comme de se peindre le visage, de s'oindre et de se graisser les cheueux et la face, à la façon des autres Sauuages ; il quitta le petun, dont les Sauuages sont passionnés au delà de ce qui s'en peut dire. Il se mit à prescher ses gens, disant, qu'il falloit croire en Dieu, qu'il nous falloit prester l'oreille, qu'il falloit faire le signe de la Croix : C'est, disoit-il, tout ce que ie sçay. Il le faisoit à tous propos, sans prononcer aucune parole, n'ayant pas encor esté instruit. Il parla si bien aux Sauuages de Tadoussac et à quelques vns du Sagné, qu'ils le deleguerent à Kebec pour venir querir quelque Pere de nostre Compagnie, afin de leur enseigner les prieres, c'est ainsi qu'ils parloient. Ce bon-homme, voyant que le Pere qu'il demandoit n'y pouuoit aller, se tourmentoit : Ie pense, faisoit-il, qu'on s'imagine que ie suis vn menteur. Il s'adresse au sieur Oliuier, et le coniure de faire en sorte aupres de Monsieur nostre Gouuerneur, qu'on enuoyast ce Pere à Tadoussac, assurant que les Sauuages qui estoient là, vouloient croire en Dieu. Il n'y eut point moyen de luy satisfaire pour lors. Il s'en retourne donc porter response, qu'on ne les pourroit aller visiter ; qu'au Printemps le Pere qu'ils demandoient les iroit voir. Ayant fait son message, il s'en reuint en la Residence de Sainct Ioseph, amenant auec soy deux familles. Nous prenions plaisir de voir la naïfueté de ce bon Neophyte : il ne iettoit point les yeux sur les autres François, mais sur nous, taschant de nous imiter selon ses forces. Il nous vint demander vn papier, nous priant d'y marquer tous les iours : Marqués, disoit-il, les iours de feste, les iours de trauail, les iours qu'on ne mange point de chair, les iours de ieusne, les iours que vous ieunés vous autres, et non pas les Compagnés, c'est ainsi qu'ils nomment les hommes de trauail, car ie veux faire entierement comme vous. Luy ayant donné ce papier, il remarquoit fort bien la difference des iours. Vn honneste François ayant fait quelque voyage auec luy, nous a rapporté, qu'il se contentoit les iours de poisson d'vn peu de galette boüillie dedans de l'eau pure ; il s'est comporté si religieusement en ce point que le pauure homme a quelquefois passé deux iours sans manger, n'ayant autre chose que de la chair, ne voulant pas violer le Commandement de l'Eglise, auquel il n'est nullement obligé dans la necessité de leurs viures. Estant inuité au festin les iours qu'on ne mangeoit point de viande, il gardoit son mets pour sa famille, sans y toucher ; mais comme nous luy auions dit seulement qu'on ne mangeoit point de chair les iours marqués dans son papier, luy prenant cela au pied de la lettre, sans philosopher plus auant, ne mangeoit point de chair, mais ne laissoit pas de boire du boüillon où la viande auoit cuit. Nous en estans apperceus, nous ne luy voulusmes point defendre, ayans compassion de sa pauureté ; car il n'auoit le plus souuent ces iours là qu'vn morceau de galette, ou vn morceau de pain pour tout mets, et encor bien petit.

Il a tellement dans l'esprit d'imiter nos façons de faire, qu'il nous demanda si nous le voudrions bien receuoir parmy nous ; qu'aussi bien il vouloit quitter sa femme, puis qu'elle ne pressoit point son bapteme : La voix que i'ay entendüe, disoit-il, m'exhorte à vous imiter, ie ne me soucie point d'estre marié, ie donneray ma petite fille aux Vrsulines, et ie demeureray auec vous. Ce dessein nous fit rire. Comme il nous voit par fois retirer seuls à l'escart, pour nous entretenir auec Dieu, il fait le mesme, se promenant tout seul, contre la coustume de sa nation, recitant son chappelet, ou ruminant quelque point de la doctrine qu'on luy a enseignée.

Vn Pere de nostre Compagnie, estant descendu ce Printemps à Tadoussac, comme il s'éloignoit tous les iours des cabanes, pour se recueillir quelque temps, ce bon-homme le suiuoit sans mot dire, se promenant à part sans

l'interrompre. Enfin le Pere s'estant apperceu qu'il portoit vn pistolet sous sa robe, luy demanda ce qu'il venoit faire, et ce qu'il vouloit faire de ces armes : I'y viens, fit-il, pour faire mes prieres, et pour te garder : ce lieu où tu te retires est dangereux, quelque Etechimin ou autre Sauuage mal affectionné peut venir iusques icy, et te tuer sans que nous nous en apperceuions ; si cela arriuoit tu attristerois tous les Sauuages : voila pourquoy ie viens armé pour te proteger ; tu ne deurois pas t'éloigner des cabanes iusques à la venuë des nauires, qui nous mettront en assurance.

On l'entend assés souuent exhorter les Sauuages à suiure nos façons de faire : Iettés les yeux, leur fait-il, sur les principaux François, sur les Capitaines, sur les Peres : ce sont ceux-la qu'il faut imiter ; s'il y a quelque Compagnés qui ne marche pas droit, il n'y faut pas prendre garde, ils ne sçauent pas tous le Massinahigan, c'est à dire le Liure qui enseigne comme il se faut bien comporter. Si tost qu'il fut touché de Dieu, voyant des Sauuages du Sagné arriuer à Tadoussac, il les alla visiter, les exhorta à embrasser la foy, dont il n'auoit quasi aucune cognoissance, et pour ce que les presents sont les paroles de ce païs-cy, il leur offre vn grand collier de porcelaine, pour les engager à croire en nostre Seigneur. Ie n'appris cela qu'vn an apres, et encor par accident.

Ces trois chefs de familles dont i'ay parlé, estoient si ardens à se faire instruire, qu'ils nous lassoient. Ayans esté certain iour long temps auec nous, on les vint inuiter au festin, ils se dirent l'vn l'autre : N'y allons pas, nous voicy en repos aupres des Peres qui nous instruisent, escoutons les pendant que nous auons le temps. Qui a connoissance du genie des Sauuages, iugera que cette action est remarquable en eux. I'ay veu entr'autres Charles, dont ie parle maintenant, se bander si fort pour retenir les prieres, qu'il en suoit à grosses gouttes en vn temps assés froid. Il se faisoit instruire par des enfans, escriuoit, ou plus tost faisoit des marques sur de l'escorce, pour s'imprimer dans l'esprit ce qu'on luy enseignoit ; ils ont tous trois passé plusieurs nuicts, ou peu s'en falloit, pour se faire dire et redire le *Pater* et l'*Aue*, et le *Credo* en leur langue, afin de pouuoir reciter leur chapelet. Ils eurent de grands sentimens en leur baptesme ; ie m'estonnay du courage de l'vn d'eux : car deuant qu'il fust Chrestien, il auoit de grandes craintes que sa femme ne le quittast ; estant baptisé, non seulement il perdit cette crainte, mais voyant qu'elle ne pressoit pas son baptesme assés fortement à son gré, il luy dit nettement, que si elle ne se hastoit de croire en Dieu, qu'il la banniroit de ses costés, et qu'il espouseroit vne Chrestienne. Ces trois familles sont pour le present regenerées dans le Sang de l'Agneau, il n'y a que la femme de Charles, qui se fait maintenant instruire, quoy qu'assés lentement ; c'est vn naturel brusque et hagard, qui donne bien de l'exercice à ce pauure homme. Il nous vint trouuer certain iour tout affligé : Vous m'auez dit que ceux qui font du mal y sont bien souuent incités par les Demons, helas ! faisoit-il, ie suis donc tousiours auec quelque Demon, car ma femme est incessamment en cholere ; i'ay peur que les Demons qu'elle retient en ma cabane ne fassent tort au bien que i'ay receu dans le sainct Baptesme. Et là dessus mettant les bras sur son cœur : Ie vous assure, disoit-il, que c'est tout de bon que ie croy en Dieu, et que ie luy veux obeïr ; et comme i'ay appris que le peché chassoit Dieu de nostre âme, quand vn autre fait mal en ma presence, ie crains que cela ne porte dommage à mon cœur.

Vne autre fois sa femme luy portant vn cousteau dans la cuisse, luy esquiuant le coup, il n'y eut que sa robe offensée, à laquelle cette Megere fit vne grande estafilade. Là dessus il nous vint trouuer ; rencontrant des Sauuages en chemin, il se mettoit à rire : Voila, disoit-il, la cholere de celle qui me tient pour son valet, elle pensoit me pouuoir fascher, mais i'ay plus de pouuoir sur moy que d'entrer en fureur pour la cholere d'vne femme. Et regardant sa robe toute déchirée : En verité, disoit-il, cette femme

n'a point d'esprit. C'est chose estrange comme les Sauuages sont ennemis de la cholere, et comme ce peché les choque.

Ie ne sçay ce que ce bon-homme n'a point fait pour la gaigner à Dieu : Si tu veux croire, luy disoit-il, ie t'aymeray vniquement, ie te seruiray à tous tes besoins, ie feray mesme les petits offices que font les femmes, i'iray querir de l'eau et du bois, ie te cheriray plus que moy-mesme. Il se pinçoit le bras, et luy disoit : Vois-tu cette chair ? ie ne l'ayme pas, c'est Dieu que i'aime, et ceux qui croyent en luy ; si tu ne luy veux pas obeïr, il te faut éloigner de moy, car ie ne puis aimer ceux qui n'aiment pas Dieu.

Sa femme se mocquoit de luy : Ne vois-tu pas que nous mourons tous depuis qu'on nous a parlé de prier Dieu ? où sont tes parens ? où sont les miens ? la pluspart sont morts : il n'est plus temps de croire.

Tu n'as pas d'esprit, luy repartoit-il, celuy qui nous a donné la vie, et qui nous la conserue lors que nous ne croyons pas en luy, nous l'ostera-t-il maintenant que nous voulons luy obeïr ? et quand il nous l'osteroit ie ne laisserois pas de l'aimer ; car ie ne l'aime pas pour viure long-temps ça bas en terre, mais pour le voir au ciel : si tu ne veux croire en luy, retire toy d'aupres de moy ; si mon Pere qui m'a instruit, dit que ie viue seul, ie luy obeïray ; s'il me fait remarier à vne Chrestienne, ie la prendray. Comme on luy auoit donné vn catalogue des iours de festes, et qu'il les gardoit dans les bois, sa femme luy reprochoit qu'il estoit paresseux, qu'il ne chassoit point, qu'il ne seroit qu'vn gueux, qu'il n'auroit pas dequoy viure, ny dequoy se couurir. Tes paroles, luy disoit-il, ne m'estonnent pas ; quand tout ce que tu dis deuroit arriuer, ie ne laisserois pas d'obeïr à Dieu, ie n'attens pas de luy des richesses en terre, i'espere neantmoins qu'il m'assistera, et quoy que l'on me die, ie luy obeïray. Quelques Sauuages, voyans qu'il jettoit aux chiens les os de castor qu'il prenoit, l'accusoient de folie, disant qu'il n'en prendroit plus : c'est l'vne de leurs superstitions anciennes de jetter dans la riuiere ou dans le feu les os de certains animaux, afin qu'ils ayent bonne chasse. Luy leur reprochoit leur ignorance : Ces animaux sont faits pour nous, disoit-il, c'est vne tromperie du Diable de s'arrester à ces superstitions, vous vous arrestés à des mensonges ; et vous fermés les yeux à la verité.

Si on l'incitoit à embrasser quelque chose où il doutast qu'il y eût peché : Ie ne sçay pas, faisoit-il, si cela m'est permis, ie le demanderay à mon Pere, et ie feray ce qu'il me dira sur ce sujet.

Quand il s'en alla faire sa chasse pendant l'hyuer, nous luy donnasmes, comme i'ay remarqué cy-dessus, vn petit calendrier, où il marquoit tous les iours ; nous l'exhortasmes aussi de se trouuer le iour du grand Vendredy à Kebec, s'il y auoit moyen : il n'y manqua pas, il s'y trouua parmy les François, et fut plus de trois heures à l'Eglise, assistant au Seruice et à la Passion, quoy qu'il n'y entendît rien ; apres le disner il se vint confesser, et apres sa confession il fut encor vne heure et demie à la chapelle, il n'auoit mangé pendant le Caresme qu'vn peu de galette et vn peu d'huile de loup-marin, qu'il auoit expressement conseruée pour ce temps-là. S'estant confessé et communié, il s'en retourna à la chasse ; le temps luy estant encor fauorable, il fit bonne prouision de chair d'Eslan ; mais ayant donné charge à ses gens de l'aller requerir auec sa chaloupe, et les vents estans contraires, il fut long-temps comme prisonnier dans ces grands bois, sans nous pouuoir venir voir ; à son retour il nous tira quasi les larmes des yeux, nous racontant comme il se comportoit dans ce petit bannissement.

Ie disois à Dieu, faisoit-il : Toy qui commandes aux vents, arreste-les, afin que ie puisse aller en ta Maison, ie m'ennuie d'estre si long-temps sans me confesser et sans voir la Maison de priere. Quand il faisoit quelque chose qu'il pensoit estre peché, aussi-tost il se mettoit à genoux, en demandoit à Dieu pardon, et se frappoit soy-mesme, pour tirer vengeance de ce qu'il pensoit estre

faute, et qui bien souuent ne l'estoit pas, prenant la crainte du peché pour le peché mesme.

Sa petite fille estant tombée malade, en sorte qu'il pensoit qu'elle en deust mourir, sa femme ne manqua pas de luy reprocher que le baptesme la faisoit mourir ; ce bon homme mettant son esperance en Dieu, prend son chappelet, luy pend au col, et la presente à Dieu auec ces paroles : Cet enfant est à toy, tu me l'as donnée, et ie te l'ay renduë : determine de sa vie comme tu voudras, tu en es le maistre ; si tu veux qu'elle meure, ie l'aggréeray ; si tu me la veux encor donner vne fois, ie t'en remercieray, et si tost qu'elle sera grande, ie la donneray aux Filles vierges, pour la faire instruire ; fais-en comme tu voudras, quoy qu'il arriue, ie ne laisseray pas de croire en toy. L'enfant guerit auec l'estonnement et auec la consolation de ses parens.

Ayant appris qu'vn certain homme parloit mal de luy, il luy vint quelque pensée de le payer en mesme monnoye, et de diuulguer quelque mal qu'on luy auoit appris de cette personne ; faisant reflexion sur sa pensée, il deuint tout confus, et se mit à genoux, demanda pardon à Dieu, disant en soy-mesme : Si ceux qui ne sont pas baptisés font du mal, il ne faut pas que ceux qui le sont, les imitent. Et là dessus il se mit à prier pour celuy qui le calomnioit. La nature ne va pas si auant ; ces fruicts ne se cueillent qu'au iardin de la grace, au milieu duquel est planté l'arbre de la saincte Croix, sur lequel Iesus-Christ prioit pour ses ennemis.

Exhortant vn malade, et luy representant les biens de l'autre vie : Ne pense pas, disoit-il, que les eaux du Baptesme se versent pour guerir ton corps, c'est pour purifier ton âme, et te donner vne vie qui ne peut mourir ; le Baptesme n'est pas institué pour vne chose si basse que nostre vie ; nostre Pere qui est dans les cieux, ne nous tient pas au rang des chiens pour ne nous donner que la vie commune aux bestes.

De verité, ie luy ay ouy dire tant de biens de la foy, et tenir des discours si deuots et si tendres, que i'en estois tout estonné ; ie me veux mal, d'auoir laissé eschapper de ma memoire les bons sentimens que Dieu luy donne, et à plusieurs autres ; mais comme ces bonnes gens ne decouurent les mouuements de leur cœur, que dans les occasions qui se presentent, et que nous n'auons pour lors, ny plume, ny encre, pour les remarquer, nous laissons écouler quantité de sainctes affections de ces bons Neophytes, sans les remarquer. Adioustés que la ressemblance de ces actions, me fait craindre le dégoust, pour ce que cela semble des redites.

L'vn de ces trois chefs de famille fut nommé Achilles par Monsieur le Cheualier de l'Isle, lequel prend grand plaisir de voir ces bonnes gens se ranger au bercail de l'Eglise. Tant que des hommes de vertu et de merite tiendront icy le timon, la foy y florira ; si ceux qui doiuent estre comme les yeux, s'aueuglent iamais dans les vices, le beau iour dont maintenant nous ioüissons, sera bien-tost changé en des tenebres. Mais pour parler de nostre Neophyte, ie ne fais pas moins de cas de celuy-cy que de Charles. Il est vray qu'il n'a pas si grande authorité, qu'il a moins de parole, mais ie croy que son cœur n'est pas moins touché ; il estoit fort orgueilleux deuant son baptesme, nous en esperions peu de chose, Dieu l'a conuerty en vn petit agneau. Son pere estoit Capitaine, plus aimé des François qu'il ne les aimoit, il a esté miserablement massacré par les Hiroquois ; son fils a maintenant autant de bonnes qualités que son pere en auoit de mauuaises. Il fut baptisé en Nouembre, et tomba malade au mois de Decembre ; on le tenoit pour mort. La crainte que nous auions qu'il n'attribuast sa maladie à son baptesme, comme font les infideles, nous portoit à le visiter souuent ; nous en retournions tousiours tres-consolés : Ie ne m'attriste point de ma maladie, ie ne crains point la mort, ie pense incessamment à Dieu, faisoit-il, ie me réjouys de ce que mes pechés sont effacés ; si ie meurs, i'espere que i'iray au ciel, voila ce qui console mon cœur.

Il n'auoit qu'vne petite fille, Dieu luy rauit quelque temps apres son baptesme ; ce coup ne l'esbranla point. Il nous aduoüa neantmoins qu'il l'auoit ressenty : Ma maladie, disoit-il, ne m'a causé aucune tristesse, mais la mort de mon enfant m'a vn peu touché. Dieu luy a rendu depuis vn beau fils.

Pendant la Messe de minuict, comme il estoit malade, il demeura dans sa cabane, mais il ne voulut iamais dormir ; il passa tout ce temps-la en prieres, faisant ses plaintes à nostre Seigneur de ce qu'il ne pouuoit point aller à l'Eglise comme les autres.

Vn Sauuage me menant de grand matin à Kebec, son canot faisant eau, il descend deuant l'Hospital pour demander vn peu de feu afin de radouber son petit vaisseau ; i'entray cependant à la Chappelle, i'ay trouuay nostre nouueau Chrestien à deux genoux, les mains iointes, et les yeux au ciel, mais si attentif à sa priere qu'il ne m'apperceut point, quoy que ie demeurasse là quelque temps, et que i'en sortisse auec assés de bruit ; son attention m'attendrissoit ; en effet, ses deportemens font voir que son cœur est à Dieu.

Il nous a dit par rencontre, ce qui l'auoit porté à embrasser la foy : vn Chrestien parlant hardiment de Dieu deuant les infideles, et priant publiquement, quoy qu'on l'improuuast et qu'on se mocquast de luy, fut cause qu'il conclud quelque chose de grand de nostre creance, puis qu'vn homme la defendoit si courageusement aux depens de son honneur.

Vn autre homme son parent, non encor baptisé, estant malade à la mort, fit venir ses amis, et leur dit : I'ay esté à Kebec, i'ay entendu parler vn tel Pere, des choses de l'autre vie, tout ce qu'il dit me semble veritable ; i'ay vn grand regret de mourir deuant que d'estre instruit ; vous autres, allés trouuer ce Pere apres ma mort, écoutés-le, croyés ce qu'il vous dira, et faites vous baptiser : car ce que ces gens-la enseignent, est bon. Ce pauure homme meurt làdessus, et nostre Neophyte desia tout disposé dans l'âme, ayant fait rencontre de Charles son Compatriote, qui l'inuitoit à croire en Dieu, se ioint auec luy pour venir faire sa residence à Sainct Ioseph. Dieu luy a rendu la santé, mais il ne l'a pas forte, et s'il peine beaucoup, il n'est pas pour viure long-temps.

Charles l'emmenant ce Printemps à Tadoussac, il me disoit en secret : O que i'ay eu de peine à me resoudre à ce voyage, il me sembloit, quand ie quittay la Chappelle pour m'embarquer, qu'on m'arrachoit le cœur, et iamais ie ne m'eusse pû resoudre à partir, n'estoit que i'esperois de te trouuer à Tadoussac, et que i'aurois le moyen de me confesser et communier.

Il disoit vn iour apres auoir receu nostre Seigneur : Mon cœur est plein de ioye, ie ne sçay ce qu'il dit, ie sçay bien qu'il parle, mais ie ne l'entens pas, il va plus viste que ma pensée ; il me semble que ce que Dieu me fait, est admirable ; ie tremble, tant i'ay peur de sallir ce qui est en moy; il m'est auis qu'on me dit dans l'âme, qu'il faut que ie sois bon, puis que ie croy en luy, et que ie ne commette plus aucun mal. Si vous sçauiés, disoit-il, combien i'aime mon baptesme, et combien i'en ressens de ioye dans mon cœur, il me semble que ie n'ay plus rien à craindre. Si tost qu'il eut enuie de se conuertir, le Diable luy dressa vne forte embusche, le miserable Mathembichtichid, dont i'ay souuent parlé és Relations precedentes, honteux de demeurer parmy les Chrestiens, qui le confondoient par leurs exemples, prit resolution de s'éloigner auec ses deux femmes, qu'il ne pouuoit quitter. Il fit ses efforts pour emmener ce bon-homme auec luy dans le païs des Abnaquiois, luy promettant monts et merueilles, comme on dit ; mais ce braue Neophyte luy respondit, qu'ayant ouy parler d'vne autre vie, il vouloit aller voir ceux qui en ouuroient le chemin, que la chose estoit de trop grande consequence pour la negliger : Peutestre que ie n'auray pas assés d'esprit, disoit-il, pour comprendre ce qu'on me dira, mais tousiours est-il bon d'oüir parler de ces merueilles. Il s'en vint à Sainct Ioseph, et Mathembichtichid s'en

alla au païs des Abnaquiois, où il a esté miserablement tué cet hyuer. Ses femmes sont reuenuës fort miserables, son fils aisné mort comme vn chien, sans baptesme, sa famille renuersée : voila la fin de ceux qui ferment l'oreille à la voix de Dieu qui les appelle.

Ie voy bien que ie diray la mesme chose, si ie veux rapporter les bons sentimens des autres que nous auons baptisés : car nostre Seigneur leur donne les mesmes affections et les mesmes volontés. Ie diray seulement en passant, que deux ieunes hommes à marier nous pressant fort pour leur baptesme, enfin comme nous les remettions apres leur mariage, à cause que nous auons de la peine à marier les ieunes Chrestiens, d'autant que le mariage des Sauuages ne s'affermit pour l'ordinaire que par vne ressemblance d'humeurs, ou par les enfans que Dieu leur donne, ou par vn long temps et par vne longue et mutuelle conuersation par ensemble, comme donc nous rejettions nos ieunes gens, leur promettant le baptesme quand ils seroient mariés, ils nous venoient souuent trouuer et nous disoient : Ou baptise nous sans nous marier, ou nous trouue des filles propres pour nous : veux-tu nous perdre ? si nous mourions dans les bois, s'il nous arriue quelque accident allans à la chasse, que deuiendront nos âmes ? tu nous fais trembler par le recit des feux et des tourmens de l'Enfer, et tu ne veux pas nous deliurer de ce peril. Enfin, comme il falloit ce Printemps partir pour aller à la guerre, ils dirent tous deux à leurs Capitaines, qu'ils ne marcheroient point s'ils n'étoient baptisés, et qu'ils craignoient de mourir deuant que de receuoir ce Sacrement, ils promirent de plus tost iamais ne se marier, s'ils ne trouuoient des Chrestiennes : Ie me soucie bien de mariage, disoit l'vn deux ; vous ne procedés pas bien, nous disoit-il, ie vous parle du ciel et du baptesme, et vous me parlés de me marier : vne femme effacera-t-elle mes pechés ? Il se fascha si bien qu'il nous dit : Ie voy bien ce que c'est, vous voulés que ie sois damné, vous me faites perdre cœur : mais vous respondrés de mon âme. Enfin nonobstant les peines que nous apprehendons pour leurs mariages, nous les baptisasmes à leur grand contentement. Le plus ieune a esté esleu Capitaine ; et nostre Seigneur depuis qu'il est Chrestien, luy a donné vne ieune femme Chrestienne, qui ne le pouuoit aimer deuant qu'il fust enfant de Dieu. Ils ont esté mariés publiquement à la venuë des Vaisseaux.

CHAPITRE V.

Du baptesme d'vn Huron en la Residence de Sainct Ioseph proche de Kebec.

Le Pere Iean de Brebeuf estant descendu des Hurons auec le Pere François du Peron, fut conduit iusques à Kebec par des Sauuages, en partie Chrestiens, en partie Catechumenes. Il y en auoit vn de consideration, homme de bon sens, fils du Capitaine de sa Bourgade ; mais comme en ces quartiers là, les enfans ne succedent pas à leurs peres dans ces charges honorables, si bien les neueux du costé de la sœur, cet homme mene vne vie priuée en son païs ; neantmoins comme il est adroit et reconnu pour vn homme d'esprit, il est écouté et bien voulu de ses Compatriotes. Monsieur le Cheualier de Montmagny, ayant appris de la bouche du Pere de Brebeuf les belles qualités de ce bon Catechumene, demanda si on ne le pouuoit pas bien baptiser deuant son depart ; le Pere repartit que ce bon homme n'auoit pas de plus ardens desirs, qu'on ne le retardoit que pour l'éprouuer dauantage : Iamais, disoit le Pere, il n'a combattu formellement la foy. Au plus fort de nos persecutions, lors qu'on nous bannissoit de tous costés, et que les portes des cabanes et l'entrée des Bourgades nous estoient fermées, il nous receuoit charitablement, et nous permettoit de faire baptiser, non pas seulement ses parens, mais encor ses propres enfans. Ce Printemps dernier, il a ietté au feu les sorts

qu'il auoit pour la chasse, declarant tout haut qu'il vouloit croire en Dieu, mais tout de bon et sans feintise, renonçant publiquement à toutes les anciennes coustumes et à toutes les superstitions de ses ancestres. Estant allé en guerre, il s'accosta de deux Chrestiens, et les voyant retirer dans les bois, pour fuir les superstitions de leurs Compatriotes, et faire à part leurs petites prieres, il les suiuoit et prioit comme eux. Dans tout le voyage depuis les Hurons iusques à Kebec, qui est fort long, il n'a passé iour qu'il n'ait inuoqué le sainct Nom de Dieu, et iamais il ne s'engageoit dans aucun saut et dans aucun danger, qu'il n'eust fait sa priere et qu'il ne se fust armé du signe de la saincte Croix. Il disoit par fois au Pere, que s'il s'en retournoit en son païs sans estre baptisé, qu'il apprehendoit l'abord de sa femme : Elle ne manquera pas, faisoit-il, de me faire ce reproche, on voit bien qu'il y a quelque chose qui manque en ta foy, si les Peres auec lesquels tu as esté si long temps, pendant vn si grand voyage, t'auoient iugé digne du baptesme, ils ne te l'auroient pas refusé : peut-estre que l'amour de quelque autre femme, t'a empesché de poursuiure vn si grand bien : voila, disoit-il, le premier salut que i'attens de ma femme, à mon arriuée au païs. Monsieur le Gouuerneur, voyant vne âme si bien disposée, dit pour ce bon Neophyte, ce que l'Eunuque de la Reine de Candace disoit à sainct Philippe. *Ecce aqua, quid probibet eum baptisari?* Il y a tant d'eau sur le païs, qu'y a-t-il donc qui puisse retarder son baptesme? puis qu'il croit de tout son cœur en Iesus-Christ? Les Peres y condescendent aisement; Monsieur le Gouuerneur voulut estre son Parrain, le iour est pris au vingt-sixiesme de Iuin, on en porte la nouuelle à ce bon Catechumene, on luy dit que le grand Capitaine des François a intercedé pour son baptesme ; il est tout raui, la ioye possede son cœur tout entier. La ceremonie se passa en l'Eglise de sainct Ioseph, où se retirent les Sauuages ; il y en auoit pour lors vn bon nombre, chacun accourt pour voir vn Sauuage de trois cens lieuës, se venir presenter au baptesme en vne Eglise de nouueaux Chrestiens. Ces bons Neophytes prennent vn souuerain plaisir à ce doux spectacle, et pour marque de leur ioye ils font retentir l'air de leurs Cantiques Spirituels : de sorte que ce bon Catechumene s'escria : Si vous chantiés ces airs en mon païs, vous euleueriés tous les cœurs de mes Compatriotes. Enfin le Reuerend Pere Vimont commence les sainctes ceremonies, et le Pere de Brebeuf l'interroge sur sa creance et sur ses volontés : comme il est homme de iugement, il ne se troubla point, il repondit posément et resolument à toutes les demandes, protestant tout haut qu'il vouloit viure et mourir Chrestien, dans l'obseruance des volontés et des commandemens de Dieu, et de son Eglise. Monsieur de Montmagny le nomme Charles, luy faisant porter son nom ; il se nommoit en sa langue Sondatsaa, du Bourg d'Ososane. Si tost que les eaux sacrées eurent touché son corps, et purifié son âme, son parrain le caresse et luy dit : Ie me resiouis de vous voir maintenant au nombre des enfans de Dieu ; puis que vous estes affranchy des liens des Demons, combattés genereusement, tenés la parole que vous aués donnée à Dieu, le Baptesme vous a donné des armes et des forces contre vos ennemis inuisibles, serués-vous-en courageusement ; et pour ce que les peuples qui vous font la guerre desirent de vous detruire, ie vous veux armer contre eux. Là-dessus il luy fait present d'vne belle arquebuse, qui estonna ce bon Neophyte, car ces armes leur sont toutes nouuelles : Allés, luy dit-il, exhortés vos Compatriotes à embrasser la foy que vous aués receuë, et les assurés de ma part, que ie les protegeray, s'ils se rangent au giron de l'Eglise. Ce discours finy, le Capitaine de nos Chrestiens de Sainct Ioseph se leue, et apostrophant ce nouueau Chrestien luy dit :

Mon frere, tous les Sauuages que tu vois icy à l'entour de toy sont Chrestiens, nous auons tous quitté nos vieilles coustumes, nous auons ietté bas les sottises et les superstitions de nostre Nation ; tu ne sçaurois conceuoir la ioye de nos

cœurs, voyans que tu embrasses nostre creance, et que tu as choisi cette petite Eglise pour y estre fait nostre frere : oüy, tu l'es maintenant, nous n'auons plus qu'vn Pere, qui est Dieu, et qu'vne Mere commune, qui est l'Eglise ; voicy donc tes freres qui te declarent, que tes amis sont leurs amis, et que tes ennemis sont leurs ennemis ; et pource que nostre Capitaine t'a fait present d'vne arme à feu, tes freres te presentent par mes mains de la poudre pour t'en seruir dans les besoins, en ton retour.

A ces harangues le bon Charles Sondatsaa respondit : *Onontio, grande Montagne* (c'est ainsi que les Hurons et les Hiroquois nomment Monsieur nostre Gouuerneur, à cause qu'il s'appelle De Montmagny), le nom que vous m'aués donné est vn riche present ; c'est vne obligation qui m'est particuliere, de laquelle ie me ressentiray toute ma vie ; ce canon que vous aués adiousté, fera vn grand bruit dedans nostre païs, il fera voir l'estime que vous faites des croyans ; cette affaire est importante, vostre authorité en touchera plusieurs, et vostre present ne sera iamais mis en oubly. Puis se tournant vers les Sauuages : Mes freres, si vostre cœur a de la ioye me voyant fait enfant de Dieu, le mien en doit ressentir dauantage, vous voyant tous dans la possession de ce bon-heur ; vous m'aués deuancé, et ie vous veux suiure et imiter : si vous desirés d'aller au ciel, i'ay les mesmes volontés ; si vous faites profession de garder les Commandemens de Dieu, c'est ce qu'auiourd'huy i'ay publiquement promis et protesté, i'espere que iamais ie ne me dementiray de ma parole. Nous n'auons rien de si precieux que nos colliers de porcelaine ; si i'en voyois briller vne vingtaine deuant mes yeux pour m'allecher au peché, ie détournerois ma veuë, et mon cœur auroit du dégoust de ce qu'il a tant aimé. Nous faisons estat dans nos Bourgades de quelques habits et de quelques robes qui sont en estime parmy nous ; si ce que nous appelons beauté me presentoit vne de ces robes pour me corrompre, ie luy dirois : Si le Dieu que i'adore veut que ie me serue de ces habits, il m'en fera trouuer par d'autres voyes : le peché est banny de mon cœur, il n'y doit iamais rentrer ; et si par les mesmes attraits on m'offroit vn baril de poudre, et des armes toutes de feu pour détruire nos ennemis, ie respondrois : Celuy qui a purifié mon âme ne veut pas que ie la sallisse de rechef, il a bien d'autres moyens de me proteger, i'aymerois mieux perdre la vie que de l'offenser. Voila, mes freres, les resolutions que ie prens dans mon baptesme. Au reste ma famille est desia toute baptisée, mes enfans et mes neueux sont Chrestiens, il ne reste plus que ma femme, laquelle non seulement suiura mon exemple, mais comme ie suis en quelque consideration dans mon païs, i'espere que d'autres encor prendront enuie de m'imiter, notamment quand ie leur auray fait le recit de l'honneur que le grand Capitaine des François fait aux Croyans, et que ie leur parleray de la conuersion des peuples qui nous sont semblables.

Apres ces harangues, on fait festin, chacun prenant part à cette ioye, benissoit Dieu, de voir de ses yeux des changemens si estranges. Que l'on en die ce qu'on voudra, mais ie croy que quelques Sauuages s'énoncent mieux en leur langue, que ie ne fais en la nostre, et leurs sentimens de Dieu sont par fois si tendres que le cœur les gouste mieux, que le papier ne les exprime ; le mal est qu'il n'y a que ceux qui les entendent, qui connoissent plus particulierement ces merueilles du grand Dieu.

Quelque temps apres, ce bon Neophyte parlant familierement au Pere de Brebeuf, luy disoit : Si ma femme retarde tant soit peu son baptesme, ie luy feray le mesme reproche que i'attendois d'elle, ie la piqueray iusques au vif. I'aduoüe qu'elle est plus sage et plus iuste que moy, il y a long-temps que i'ay des preuues de la fidelité qu'elle m'a gardée ; mais comme ie la desire voir au plus tost dans le bon-heur dont i'ay fait rencontre, si elle ne presse son baptesme, ie luy diray que la veuë des ieunes hommes l'aueugle, et l'empesche de voir la beauté de la loy de Dieu ; ie

ne croy pas que i'en vienne là, car elle est plus portée au bien que moy.

A peine estoit-il baptisé, qu'il se mit dans l'exercice du Christianisme, et dans la frequentation des Sacremens ; il se confessa trois fois deuant que de remonter en son païs. Ayant fait vn tour aux Trois Riuieres, comme i'estois sur le point de mettre le pied dans le canot, pour descendre à Sainct Ioseph, ce bon Neophyte s'adressa au Pere de Brebeuf, et le pria de me dire ce qui suit : Ie prie le Pere de dire à Onontio grand Capitaine des François, que ie n'ay point de paroles pour le remercier, mais que i'en trouueray pour publier dans mon païs les riches obligations que ie luy ay. Il est vray que l'honneur qu'il m'a fait, et ses riches presents me touchent au cœur, mais tout cela n'approche de la ioye et du contentement que ie ressens d'estre Chrestien ; il m'a recommandé de publier cette faueur, ie ne la sçaurois taire, ie reporte ma langue tout entiere, voire elle est accreüe de beaucoup en ce voyage, ie l'employeray toute, et en tous lieux, à publier les verités de nostre creance. Ce discours m'attendrit, ie l'embrassay là-dessus et m'embarquay auec vn Nocher Chrestien, et vn autre Catechumene, bien édifiés de la foy de ce bon Neophyte. Il adiousta au Pere, qu'il estoit bien marry de ce qu'il ne pouuoit reconnoistre par quelque present reciproque, les faueurs de Monsieur le Gouuerneur, l'amitié des François, et la charité des Sauuages Chrestiens ; mais le Pere luy ayant reparty, que Monsieur le Gouuerneur n'attendoit autre chose de luy qu'vne constance en le foy, et vne fidele obeïssance aux Commandemens de Dieu : I'espere, repliqua-t-il, que ie luy donneray toute satisfaction en ce point, car il me semble selon la disposition de mon cœur, que rien ne me peut esbranler ; neantmoins, comme ie suis fragile, si ie venois à chopper, le souuenir de la protestation publique et solennelle que i'ay faite à mon baptesme, de vouloir viure et mourir dans l'obseruance des Commandemens de Dieu, me rappelleroit à mon deuoir ; et vous, mon Pere, faisoit ce bon Neophyte, si iamais vous me voyés chanceler tant soit peu, remettés moy en memoire cette promesse faite à Dieu, et vous me verrés bien tost dans mes premieres resolutions, comme i'espere.

Il disoit que trois choses l'auoient fortement touché à Kebec : Premierement, la prompte obeïssance et le grand respect qu'on rendoit à Monsieur nostre Gouuerneur : cet éclat et cette bonté n'est point chés les Sauuages ; les Capitaines ont beau commander, les Sujets n'en sont pas plus obeïssans, s'ils ne veulent.

Secondement, la pieté et la charité des Religieuses le rauissoit : en effet c'est l'vn des puissans motifs que nous ayons, pour faire paroistre l'estime que nous faisons de Dieu et des actions qui luy sont agreables, de monstrer comme de ieunes Filles, tendres et delicates, ont quitté leurs perens et leurs amis, et leur patrie si douce et si agreable, pour venir en vn païs pauure et fascheux, sous l'espoir d'vne vie eternelle, et pour agréer à celuy qui la leur doit donner ; cela leur fait croire qu'en effet cette autre vie doit estre, puis que sans attendre autre recompense, ces bonnes Filles cherissent, medicamentent et nourrissent leurs malades, auec vne netteté et vne charité admirable, instruisent leurs enfans auec des affections de vrayes Meres. Les Sauuages nous demandent assés souuent, si ces filles de Capitaines, car c'est ainsi que par fois ils les appellent, ont encor leurs peres et leurs meres ; et quand on leur en monstre quelques vnes dont les parens sont encor viuans, ils s'estonnent comment elles ont pû prendre la resolution de les quitter. Là-dessus on leur fait voir que la Grace a plus de force que la Nature, et que les feux d'vn cœur qui aime Dieu sont plus ardens, que leurs grandes glaces et leurs profondes neiges n'ont de froideur.

La troisiéme chose qui a grandement edifié ce bon Neophyte et ses Compatriotes, c'est la deuotion et la charité des nouueaux Chrestiens. Les Sauuages ne s'estonnent pas tant de voir des François portés au bien et croire forte-

ment en Dieu, ils pensent que cela nous est requis dés nostre naissance ; mais de voir des Sauuages qui leur sont semblables, accoustumés à leurs superstitions, plongés dans les vices de leur Nation, sortir du Baptesme tout purs et tout nets, embrasser la foy et la publier sans crainte, detester ce qu'ils ont aimé, et fouler aux pieds ce que les autres adorent, c'est ce qui les estonne et qui leur fait dire : Si ceux-la qui nous ressemblent se passent d'vne seule femme, s'ils sont fermes et constans dans leurs mariages, s'ils aiment ceux mesmes qui ne sont pas de leur Nation, s'ils prient Dieu, et si les prieres ne leur font point de mal, pourquoy ne les imiterons nous pas? En effet, i'ay remarqué qu'vn bon Sauuage Chrestien, et zelé pour la foy, fait plus parmy ses gens que trois Iesuites.

CHAPITRE VI.

De l'Hospital.

I'ay creu que ce chapitre deuoit estre placé en suitte de ce que nous auons dit de la Residence de Sainct Ioseph, non seulement pource que cette Maison est bastie auprés des Sauuages, mais aussi pour autant que la charité de ces bonnes Filles coopere puissamment à l'arrest de ceux qui se retirent en cette Bourgade encommencée. C'est chose estrange, comme ces peuples sont froids, et comme ils paroissent exempts des admirations qui nous estonnent ; ils ne le sont pas neantmoins, leur cœur est touché aussi bien que le nostre, mais il ne se produit pas tant. I'ay par fois ouy des Sauuages tenir ce langage : Nikanis, nous nous estonnons comme ces bonnes Filles si delicates ont quitté vn si bon païs comme tu nous le depeins, comme elles ont abandonné leurs parens pour venir demeurer auprés de nous, et ce qui est plus admirable, elles nous donnent à manger, et nous pensent dans nos maladies, Chekher, c'est à dire sans attente d'aucune recompense.

Nostre Seigneur, qui a donné les pensées à Madame la Duchesse d'Aiguillon, de fonder vne Maison de Misericorde en ce bout du Monde, luy auoit aussi inspiré le lieu où elle deuoit estre bastie : or comme elle s'estoit prudemment rapportée de cette affaire, à ceux qui sont sur le païs, ils prirent au commencement des pensées contraires à ses inclinations ; mais apres auoir consideré meurement l'affaire deuant Dieu, ils iugerent que les raisons que ces bonnes Filles alleguoient, pour auoir quelque demeure auprés des Sauuages, l'emportoient par dessus ces pensées contraires. En effet, si elles eussent esté éloignées des Sauuages, ces pauures gens ne se fussent iamais fait porter à l'Hospital, qu'à l'extremité de leur vie ; et ainsi les Barbares auroient appelé cette Maison, la Maison de mort, et non la Maison de santé, ou de Misericorde, comme quelques vns l'appellent. Cette grande Dame, écriuant sur ce sujet, parle en ces termes : I'ay vne ioye bien grande de ce qu'on a resolu que la Maison de ces bonnes Filles s'establiroit à Sainct Ioseph, sans doute le fruict en sera plus grand : car il me semble que les conuersions qui se font au commencement des maladies, sont plus asseurées que celles qui arriuent si proches de la mort ; et si la satisfaction qu'en auront les pauures Sauuages, contribuera sans doute beaucoup à leur salut, cela est tres-veritable.

Ces bonnes gens furent tellement épris, quand ils sçeurent le iour que les Religieuses deuoient venir en leur nouuelle Maison, que les principaux d'entre eux monterent incontinent en leurs canots, pour les aller querir eux mesmes : ils prirent nostre Reuerend Pere Superieur, et quelques autres de nos Peres dans vn de leurs petits vaisseaux, et ces bonnes Filles dans vn autre, et les rendirent bien-tost où estoient desia leurs souhaits. Si tost que les Sauuages qui estoient restés à S. Ioseph apperceurent les canots, ils accourent au deuant, témoignent des ioyes tres-sensibles,

emportent en vn instant tout leur petit bagage ; c'estoit à qui leur rendroit quelque petit seruice. Dieu sçait quelles estoient les pensées et les affections de ces bonnes Meres, voyans que des Barbares, dont le seul nom fait peur, et le regard épouuante, au commencement, couroient deuant elles auec leurs robes faites à la Sainct Iean. Baptiste, pour marque de leur bien-veillance, plus remplis d'affection et de candeur que de politesse.

Elles entrerent en cette nouuelle Maison le premier de Decembre de l'an passé. Si elles n'eussent esté fortement secouruës, cette Maison, dans vn si pauure païs, eust traisné bien plus long temps, elle n'est pas encor acheuée : qui commence à bastir n'est pas si tost au bout ; on a beau faire comme cet homme qui vouloit bastir vne tour, *Sedens computabat sumptus suos*, on a beau compter son fonds et ses reuenus, on se trouue tousiours court en ces entreprises, notamment en vn païs où tout est cher au double de la France, où les Ouuriers qui s'y rencontrent en petit nombre, ne se loüent pas à prix d'argent, mais au poids d'or.

Ie sçay bon gré à vne Dame de merite et de condition, dont la vertu est bien connuë par ses effets, d'auoir donné la premiere aumosne à cet Hospital apres sa fondation. Elle sçait bien que Madame la Duchesse d'Aiguillon a vn grand cœur ; mais elle n'ignore pas aussi que ce cœur aime et cherit l'vne et l'autre France, et que les miseres qui frappent ses yeux dans vn temps si deplorable, luy sont aussi sensibles, que celles qui passent l'Ocean pour venir iusques à ses oreilles ; elle a tant de modestie et d'humilité, disons plutost de charité, qu'elle tient à faueur que les âmes d'eslite fassent des biens iusques au bout du Monde. Ie me suis trompé en mon calcul, ce sont Messieurs de la Nouuelle France qui ont les premiers cooperé à ce grand Ouurage, nonobstant le peu de succés de leurs affaires temporelles.

I'apprens qu'ils ont encor aumosné cette année quelques toiles pour les pauures Sauuages de Sainct Ioseph, et pour les malades de l'Hospital, ie prie Dieu qu'il soit leur grande recompense. Vne personne de vertu leur a enuoyé cette année vn beau Soleil et vn beau Ciboire d'argent doré pour leur Chapelle. Ie croy que tous ceux qui aiment les œuures de Misericorde, seront consolés, lisant ce que ie vais dire de cette petite Maison.

Premierement, ces bonnes Filles accoustumées à exercer les œuures de charité les plus repugnantes au sens et à la nature, recueillent tous les pauures Sauuages abandonnés. Il y a peu de iours que le Pere de Quen escriuoit en ces termes au R. P. Superieur : I'enuoye à l'Hospital Adam ce bon vieillard, le plus âgé des Sauuages. Ie l'ay retiré de la mort, que ces Barbares luy vouloient causer par vn cordeau, pour se defaire d'vn fardeau qui les charge fort ; i'ay prié nos François qui descendoient là-bas de le mettre dans leur barque : ie ne doute pas que les Meres ne le reçoiuent volontiers ; elles l'ont desia nourry et secouru tout l'hiuer passé. Ce bonhomme n'a point d'autre maladie que celle qu'il a commencé de contracter il y a plus de cent ans.

Secondement, tous les malades François et Sauuages sont bien venus en cette Maison, et le seul regret des Meres en leurs fonctions, est l'impuissance qu'elles ont de les secourir auec la mesme assistance qu'elles auroient en France, le païs estant encor tout neuf, et tout pauure, et destitué de biens, dont regorge l'Europe.

En troisiéme lieu, si tost qu'vn Sauuage se trouue mal, il se va faire purger et saigner à l'Hospital ; quelques-vns vont demander medecine, qu'ils prennent en leurs cabanes. I'apprens que les Meres en ont fait cette année plus de cent cinquante.

En quatriéme lieu, cette Maison n'est pas seulement l'appuy des malades, mais encor des pauures necessiteux. Quand ces bonnes Meres voient que la disette presse ces pauures gens, elles font à manger aux plus pauures, et les font venir en la Salle des malades, où le R. Pere Superieur, ou quelqu'vn de nos

Peres qui sçauent la langue, se trouue pour ioindre l'aumosne spirituelle auec la corporelle.

En cinquiéme lieu, comme Sainct Ioseph est éloigné d'enuiron vne lieuë et demie de Kebec, où se sont retirées les Meres Vrsulines, pour mieux retenir et instruire leurs petites Seminaristes, tant sedentaires que passageres, qui seroient moins soupples et plus volages auprés de leurs parens, les petites Sauuages qui ne sçauroient aller si loin trouuer ces bonnes Meres, s'assemblent chés les Hospitalieres pour y estre instruites ; elles ont tant de zele pour apprendre, qu'elles passent iusques à l'importunité. Voila les fruicts que cette saincte Maison produit ; et si les forces viennent à croistre, les fruicts croistront à proportion : car les grandes actions de charité sont les vrais Miracles qui touchent les cœurs des Grecs et des Barbares. Bref, on peut dire des Sauuages, ce que disoit Iacob, parlant de Dieu : *Si dederit mihi panem ad vescendum, et vestimentum ad induendum, erit mihi Dominus in Deum*, Si vous secourés les Sauuages vous les aurés tous.

Voicy ce que ie ly dans vn papier que m'a donné la Mere Superieure. Nous auons receu et assisté soixante sept malades Sauuages en nostre Hospital, et vn François ; nous auons nourry pendant l'hyuer les pauures et les infirmes qui ne pouuoient suiure leurs compatriotes à la chasse ; sept personnes ont esté baptisées en nostre Maison, et quatre seulement de nos malades sont passés à l'autre vie, auec des marques plus que probables de leur salut. Le François qui nous a quittés, pour entrer dans vn repos eternel, auoit vne patience de Iob : ses plaintes n'estoient pas du pauure secours que nous luy rendions dans nos disettes, mais de ce qu'il ne pouuoit s'acquitter de ses deuotions ordinaires ; et cependant nous remarquions qu'il recitoit tout les iours l'Office de Nostre Dame et son chappelet ; ie ne doute nullement que Dieu ne l'ait fait passer en ce bout du monde, pour le mettre au ciel : ce ieune homme a honoré et chery la vertu depuis son arriuée à Kebec, et iamais il ne s'est dementy depuis qu'il s'est fortement donné à Dieu.

Iean Sakit8neg8chit n'a iamais esté abattu, ny à la mort, ny dans sa maladie : les nouueaux Chrestiens ont ie ne sçay quelle force qui les anime et qui les console dans leurs afflictions. Ce bon Neophyte, voulant éuiter les occasions du peché parmy ceux de sa nation, s'estoit retiré quelques mois auec les Peres de nostre Compagnie, qui sont aux Trois Riuieres. Il a rendu des preuues d'vne foy viue et constante ; au point qu'on le vouloit marier, il est tombé malade d'vne pleuresie bastarde, il s'est formé vn abcés dans son costé, il ne pouuoit respirer, la fieure le tourmentoit fort : tout ces maux ne l'ont iamais ietté dans l'impatience ny dans les plaintes ; on luy demandoit souuent s'il n'estoit point triste : Point du tout, respondoit-il. C'est vne grande benediction de Dieu, et vne grace bien particuliere, de voir vn ieune homme à la fleur de son âge, aller au tombeau auec autant de ioye qu'il alloit au mariage. Voicy comme en parle la Mere Superieure : C'estoit la douceur mesme : il ne demandoit iamais rien, il prenoit auec vne tres-prompte obeïssance tout ce qu'on luy donnoit, sans s'enquerir s'il estoit amer ou doux ; il prenoit vn tres-grand plaisir d'entendre parler de Dieu, et souuent on le voyoit prier auec grande attention, il se confessoit et communioit tous les huict iours, il assistoit tous les iours à la saincte Messe ; bref il le falloit moderer quelque temps deuant sa mort, pour ce que sa ferueur augmentoit son mal. Quand il se vit hors d'esperance de recouurer sa santé, il dit qu'il auoit laissé quelques pelteries aux Trois Riuieres, il pria les Meres de tenir la main qu'on en payast ses dettes, et que du surplus on fist vne aumosne aux pauures Sauuages de son païs. Il receut dans vne grande paix le S. Viatique et l'Extreme Onction ; bref ny en sa maladie, ny en sa mort, il ne fit paroistre aucune crainte, passant de cette vie comme s'il eust esté assuré d'aller tout droit au ciel.

La petite Anne 8pitaban8k8e âgée d'enuiron 13. ou 14. ans nous a fort

consolés dans sa maladie : elle auoit vn tres-grand desir d'estre baptisée, si tost qu'on l'instruisoit sur ce Sacrement, elle se monstroit attentiue, et sa maladie quoy que tres-fascheuse ne la diuertissoit point de prester l'oreille, encore qu'és autres discours elle n'eust quasi point d'attention. Estant regenerée dans le Sang du Fils de Dieu, on luy parla de receuoir son sainct Corps : cette doctrine luy fit redoubler son affection ; comme elle auoit l'esprit excellent, elle fut bien-tost capable de receuoir cette viande sacrée. Estant à l'agonie, elle paroissoit n'auoir plus d'yeux ny d'oreilles ; mais si tost qu'on luy parloit de Dieu, elle sembloit reuenir à soy, monstrant par signe qu'elle prenoit plaisir d'oüir parler de celuy dont elle ioüit maintenant.

Françoise 8natchiganik8ë apprehendoit grandement la mort au commencement de sa maladie ; si-tost qu'elle fut baptisée, et qu'on luy eut enseigné, qu'apres cette vie il y en auroit vne autre pleine de bon-heur, elle perdit cette crainte, quoy que sa maladie fust fort langoureuse, et qu'elle n'eust point de forces. Elle estoit si honneste que iamais on n'a remarqué en elle la moindre indecence. Toutes les filles Sauuages, dit la Mere, sont tres-verecondes et remplies de pudeur : iamais on ne les voit ioüer auec les petits garçons ; et comme vn certain iour vn enfant assés ieune fut entré en la salle des malades auec sa parente, qui venoit pour se faire instruire, les autres filles demanderent à la Mere, permission de le faire sortir, alleguant que c'estoit vn garçon ; elles le traiterent si rudement, qu'il n'y retourna pas vne autre fois.

L'vne des ioyes que nous auons d'estre logées à Sainct Ioseph, disent ces bonnes Meres, c'est la consolation de voir tous les iours des Sauuages ; leur deuotion nous rauit. Ce Printemps, comme ils reuenoient de la chasse, tirant apres eux leurs grandes traisnes, ils s'arresterent deuant nostre Hospital, et s'en vindrent faire leur petite priere en nostre Chapelle, puis ils poursuiuirent leur chemin : ces actions sont pleines de ioye. Il ne s'est passé aucun iour de l'Esté, que quelqu'vn d'eux n'ait entendu la saincte Messe en nostre Eglise. I'ay veu, dit la Mere Superieure, de petites filles si attentiues à reciter leurs chappelets, que leurs compagnes les venans appeller pour aller ioüer ou pour retourner à la maison, elles ne partoient point de la Chappelle qu'elles ne les eussent acheués. Souuent ces petites âmes nous viennent dire : Ma Mere, faites nous repeter ce que les Peres nous ont enseigné au Catechisme, afin que nous sçachions bien nostre leçon.

C'est assés pour cet article, disons deux mots de la simplicité et de la candeur de ces bonnes gens. Quand quelqu'vn d'eux s'est bien trouué d'vne medecine, tous les autres malades en demandent vne semblable, quoy que leur maladie soit bien differente. Vne bonne femme s'étant venuë rendre à l'Hospital, auec deux de ses enfans, dont l'vn se portoit mal, on ordonna deux medecines, l'vne pour l'enfant, et l'autre pour la mere ; le matin on presenta les deux gobelets à la mere : or comme c'est la coustume parmy eux, de se faire part les vns aux autres de ce qu'ils boiuent, ou de ce qu'ils mangent, cette bonne creature prend en main la medecine de sa fille, elle y gouste la premiere, puis elle en donne à boire à ses deux enfans l'vn apres l'autre ; ayant vuidé le premier gobelet, elle prend le second, et le distribue à la mesme façon, chacun y beuuant à son tour : voila vne bonne façon de prendre medecine.

Madame la Duchesse d'Aiguillon aiant enuoyé en la Chappelle de son Hospital vn beau Crucifix, où d'vn costé est la saincte Vierge, qui presente à nostre Seigneur cette bonne Dame, et de l'autre Sainct Iean, qui presente Monseigneur le Cardinal et de petits Sauuages peints tout à l'entour, ces bonnes gens, notamment les femmes et les filles, accouroient pour voir ce Tableau viuant. Or comme les Meres leur declaroient les obligations qu'ils ont à cette grande Dame, ces bonnes gens ne se contenterent pas de regarder simplement ce beau Portrait, il fallut exprimer les actions qui frappoient leurs yeux.

Les filles se disoient l'vne à l'autre, parlans de Madame la Duchesse : Elle est à genoux ; là-dessus elles s'y mettoient toutes : Elle ioint les mains, toutes les ioignoient aussi-tost : Elle regarde nostre Capitaine qui est mort en Croix pour nous ; toutes leuoient les yeux, et regardoient attentiuement le Crucifix : Elle prie Dieu ; elles se mettoient aussi-tost à reciter les oraisons qu'elles sçauent ; puis ayant fait leurs prieres, elles se leuoient debout, et faisans vne grande reuerence à cette Dame, l'alloient baiser auec plus de simplicité et de candeur, que de grace, et puis s'en retournoient bien contentes. Ce n'est pas la coustume des Sauuages de se saluer par vn baiser ; mais comme Madame de la Pelterie embrasse assés souuent et baise ses pauures filles à la rencontre, ces bonnes creatures s'imaginent que cette action est de prix et de valeur, comme ils parlent, et qu'il faut imiter pour bien faire.

Les Meres ne parlent en leur memoire que de ceux qui sont trespassés en leur Maison, elles ne voient pas le fruit qui prouient de leur Hospital : car ceux qui recouurent leur santé, s'en retournent dans leurs cabanes, sans leur donner ce bien souuent à connoistre que la charité a operé dans leurs âmes. Vne partie de ce que nous auons dit, au chapitre de la Residence de Sainct Ioseph, se doit rapporter à cette Maison de Misericorde : car les Sauuages y ayans receu du secours dans leurs maladies, ont esté fortement gaignés à Dieu. I'en sçay vn entre autres, lequel fut porté en cette Maison par l'vn de nos Peres, qui l'alla querir dans les bois, où ses Compatriotes l'auoient abandonné : ce bon ieune homme ayant recouuert la santé par les soins de ces bonnes Meres, fut si puissamment touché, que non seulement il poursuiuit fortement son baptesme, mais il prit resolution de demeurer toute sa vie aupres de nous, pour y estre plus pleinement instruit, et iamais ses parens ne luy ont pû faire quitter cette pensée ; ils ont fait leur possible pour l'en diuertir, mais tous leurs efforts n'ont seruy qu'à faire paroistre sa constance. Ce n'est pas tout : comme S. Bernard gaigna ses freres, qui le vouloient diuertir d'entrer en Religion, de mesme ce ieune homme appellera et attirera auec soy ceux qui le vouloient empescher d'écouter Iesus-Christ : car i'apprens que l'vn des principaux d'entr'eux chancele desia, disant, qu'il veut croire en Dieu comme son cadet.

Ie concluray ce chapitre par la mort d'vne petite colombe, c'est la Mere de saincte Marie que Dieu nous a rauïe : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum eius.* O que la mort de cette Espouse de Iesus-Christ est precieuse deuant Dieu ! Elle se trouuoit vn peu mal dés la France, d'vn rheume ou d'vne defluxion qui la saisit au temps de l'embarquement ; le mal creut sur mer, et encor plus sur terre. Depuis son arriuée elle a presché plus fortement les Sauuages par sa patience, par sa resignation, par sa gaieté, dans vne maladie traisnante et douloureuse, que ne sçauroient faire trois Predicateurs, auec toute leur eloquence. Elle se traisnoit souuent dans la salle des malades, pour auoir la consolation de les voir ; nous prenions plaisir de nous y rencontrer, auec vne bande de ces pauures Barbares, pour leur apprendre la resignation par l'exemple de cette pauure malade : ils ne pouuoient comprendre comme vne ieune fille si tendre et si delicate, pût oublier son païs et ses parens auec la gaieté qu'elle faisoit paroistre en son visage et en ses paroles.

Le sieur Giffard la traittant dans sa maladie, luy dit, que c'estoit fait de sa vie, qu'elle auoit trois maladies mortelles : cette âme innocente se mit à rire, se monstrant aussi ioieuse de la nouuelle de la mort, qu'vn autre eût fait de la nouuelle de la vie. Nous ne manquions pas de rapporter tout cela aux Sauuages, qui prenoient vn singulier plaisir de l'aller voir ; elle les caressoit en souriant, ce qui les touchoit fort. La vertu a plus d'eloquence que l'Aristote ou le Ciceron.

Quelqu'vn de nous luy demandant, certain iour, si elle n'auoit point de regret d'auoir passé la mer, d'auoir quitté

vne maison qui la pouuoit secourir, et qui auroit trouué des remedes propres pour la remettre en santé ; si la pauureté du pays, l'incommodité du logement, l'absence de tant de bonnes filles, le defaut de viures propres pour vne personne malade, ne luy causoient point quelque tristesse : cette petite colombe le regardant d'vn œil qui faisoit voir la sincerité de son cœur, luy dit : Mon Pere, si i'estois en France, et qu'on me presentast toutes les grandeurs capables d'allecher vn cœur, ie les quitterois toutes, pour venir en Canada, quand mesme ie serois asseurée d'y trouuer la maladie qui afflige mon corps : car il me semble que la resignation que ie ressens dans mon cœur, et la patience que i'ay dans vne maladie bien longue et bien douleureuse, m'a esté donnée de Dieu, en consideration du Canada, pour m'estre offerte à sa Maiesté sans reserue, prenant plaisir de luy venir sacrifier ma vie au seruice des pauures Sauuages. Si vn Ange estoit capable de nos desirs, il souhaitteroit de pouuoir parler et souffrir comme cette vierge.

Enfin cette belle âme se detacha de son corps le cinquiesme du mois de Mars; elle remplit ses pauures sœurs de douleur, et nostre cœur de ioie ; elle laissa vne douce odeur de ses vertus aux François et aux Sauuages. Estant à l'agonie comme la fluxion la suffoquoit de temps en temps, puis luy donnoit quelque liberté de respirer, elle estoit si presente en elle mesme, qu'elle disoit par fois : Ce dernier coup tarde bien à venir. On luy demandoit de fois à autre, si le cœur estoit en paix ; mais il ne falloit que regarder son visage, pour voir la paix de son âme. Enfin sentant la mort prochaine, elle s'écria : C'est à ce coup : adieu ma Mere, dit-elle à sa Superieure, et le respir cessa auec sa vie. Quelques habitans nous dirent apres sa mort, qu'ils tenoient à faueur que cette saincte eût passé la mer, pour venir laisser vn si sacré depost en leur païs, et qu'ils croioient que par ses merites et par ses prieres, nostre Seigneur beniroit ces contrées. Si deux braues Filles auec leur dot, pour n'estre point à charge, venoient prendre la place de cette colombe, elles trouueroient encor le parfum de ses vertus. Nous sommes en petit nombre, disent ces bonnes Meres, pour tous les trauaux qu'il faut subir en ce bout du monde ; deux âmes genereuses pourroient icy cueillir des palmes approchantes d'vn petit Martyre : car les dangers de l'Ocean, la prison flottante au gré des tempestes, la pauureté d'vn païs tout neuf, la rigueur des hiuers, sont les tyrans, qui n'ostent pas la ioie des âmes constantes, mais qui étoffent leurs guirlandes de lis, de roses et de palmes.

CHAPITRE VII.

De la Residence de la Conception, aux Trois Riuieres.

Ie croy que la pauure Eglise des Trois Riuieres a esté plus battuë cette année de toutes les sortes de vents, que les pilotes ou nautonniers n'en marquent dedans leurs roses, ou dedans leurs cartes marines. Il s'est fait là de temps en temps, vn ramas de diuerses Nations, qui a bien donné de l'exercice à nos Peres : on y a veu des Sauuages de l'Isle, de la petite nation des Attikamegues, des Montagnais, des 8kotoemis, des 8natchatazonons, et plusieurs autres, dans la paix, dans la guerre, dans de petites jalousies les vns enuers les autres ; si bien que les mauuais gastoient les bons, et les Demons réueilloient les superstitions qu'on ne voit plus à Sainct Ioseph, et qui sembloient estre éteintes aux Trois Riuieres. Mais écoutons ce qu'en escriuent le Pere Iacques Buteux et le Pere Iean de Quen, dedans les lettres qu'ils ont enuoïées à nostre R. P. Superieur, et dedans les memoires qu'ils m'ont communiqués : Les Chrestiens de Saînct Ioseph qui sont montés icy, font tres-bien, le moins qu'il en pourra venir pour le present, ce sera le meilleur pour

eux : car les Sauuages venus nouuellement des terres de diuerses contrées, n'ayant encor eu aucune instruction, resuscitent les vieilles superstitions ; ils font bruire les tambours, dont il n'estoit quasi plus de memoire ; ils réueillent la creance aux songes, que l'on ignoroit quasi du tout. Ceux qui sont venus des endroits plus voisins des Hurons, ont apporté ie ne sçay quelle danse, ou superstition diabolique, qui nous a donné bien de la peine. L'orgueil est icy en son régne, et la famine qui presse ces pauures miserables, ne le sçauroit abbattre. La crainte qu'ils ont de leurs ennemis, les empesche d'aller à la chasse, pour conseruer leur vie : ils ont tous les iours et toutes les nuicts des visions ; ils voient, disent-ils, des Hiroquois derriere leurs bleds, ils en voient dans les bois, ils voient des canots voguans, ils en voient à l'ancre, ils en voient qui les poursuiuent ; ils remarquent la piste de leurs ennemis sur le sable, ils reconnoissent le lieu où ils ont couché, les arbres où ils ont cueilly des fruicts, ils les entendent mesme crier dans le profond des bois ; ils donnent mille fausses allarmes à nos François. Et dans tout cela il n'y a qu'vne seule verité, sçauoir est, qu'vne vaine crainte de la mort engendre tous ces phantosmes dans leur imagination, et les détourne de la vraye peur qu'ils deuroient auoir, d'offenser Celuy qui seul peut affermir leur cœur. *Fugit impius nemine persequente.* Les reproches qu'on nous faisoit jadis, recommencent icy : ces nouueaux hostes nous disent que les prieres les font mourir, que d'estre baptisé et voir bien tost la fin de sa vie, c'est vne mesme chose ; si vn Chrestien est malade, ou s'il vient à mourir, c'est le Baptesme qui luy oste la vie ; on a beau leur dire qu'il en meurt beaucoup plus d'Infideles que de Croyans, le Diable prend son temps, et leur bande les yeux contre la verité connuë. Cet hiuer passé, tous les Sauuages qui sont icy s'estans ioints ensemble et renfermés comme dans vn fort, les pauures Chrestiens souffroient l'insolence et les mauuais exemples des Payens. Entre leurs superstitions ils en commencerent vne, tirée des païs plus hauts, qui deuoit durer trois nuicts, pendant lesquelles les Sauuages vont courans par les cabanes, auec des cris et des hurlemens de Demons ; le plus bel acte de cette tragicomedie consiste en ce point, les filles et les femmes vont dançant, et quelques hommes menent le Iongleur ou le Sorcier par dessous les bras, et le font marcher par dessus des charbons ardens sans qu'il se brusle. Le Pere Buteux ayant eu secrettement aduis par vn Chrestien, du temps que cette farce diabolique se deuoit ioüer pour la guerison d'vne femme malade, porté d'vn zele de la gloire de nostre Seigneur, s'en alla dans les cabanes sur les dix heures du soir, accompagné du Pere Poncet, crie tant qu'il peut contre ces insolences, aborde le Capitaine des Sauuages de l'Isle, qui seul pouuoit arrester ces desordres, comme en estant le premier autheur et promoteur : cet homme plus froid naturellement que la glace, s'échauffe, reproche au Pere que le Baptesme et les prieres faisoient mourir les Sauuages. Le Pere luy replique, que leurs pechés et leurs sortileges estoient la cause de leur mort. A ce bruit les Sauuages accourent de tous costés, l'allarme se met dans leur camp, les Chrestiens ne disent mot, estant en petit nombre, les Paiens crient à pleine teste : ie serois trop long de raconter tout ce qui se passa pour lors. Bref, ce Capitaine transporté de cholere, jette des cendres bruslantes aux yeux du Pere, et prend vne corde, comme s'il eust voulu le garotter, le menaçant de le tuer. Le Pere tend le col tout froidement, mais ce Barbare ne passa plus outre. Enfin, quelques Sauuages prierent les Peres de se retirer, ce qu'ils firent, et cette superstition diabolique fut arrestée pour ce coup là.

Les François ayans appris l'affront qu'on auoit fait au Pere à leur porte, s'alterent. Monsieur de Chanflour commandant aux Trois Riuieres, fait venir ce Capitaine, pour tirer satisfaction, contre la priere que le Pere luy faisoit de ietter tout cela dans l'oubly ; comme ce Barbare est subtil et rusé, il trouua

sa deffaite, il auoüa bien qu'il auoit jetté des cendres sur le Pere, et qu'il estoit tout prest d'en receuoir autant pour reparation de sa faute : Mais pour le cordeau que i'ay pris en main, faisoit-il, ce n'a iamais esté ma pensée de lier le Pere, beaucoup moins de l'étrangler ; mais comme il me reprochoit que ie faisois mourir les Sauuages par mes sorts, et que ie luy reprochois dans ma cholere, qu'il les faisoit mourir par les prieres, i'ay pris vn licol pour luy monstrer, que si nous disions tous deux vray, que nous meritions tous deux la mort ; d'auoir attenté sur sa vie, c'est ce qui n'est iamais entré dans ma pensée. La catastrophe de cette tragedie fut, que ces beaux Medecins ne purent iamais guerir leur malade. Voila vne partie des bourrasques et des tempestes qui sont arriuées cette année en diuers temps, aux Trois Riuieres. Ces épines n'ont pas empesché la naissance des roses : presentons-en quelques vnes sur l'autel de nostre Seigneur.

L'Eglise qui commence à naistre en cette Residence, estoit composée de quatre-vingt Neophytes, au mois de Ianuier. Ceux qui sont capables d'instruction, viennent tous les iours vne fois à la Chappelle, pour entendre la saincte Messe ; les medisances de leurs Compatriotes infidelles, ne les en ont peu empescher iusques à present ; la rigueur du froid, les neiges et les glaces, et l'éloignement de leurs cabanes ny l'heure de la Messe, qui est au point du iour, ne les retiennent point ; ils frequentent souuent les Sacremens, c'est ce qui les nourrit et qui les entretient en la foy : bref ils se comportent fort bien, et feroient encor mieux, si leurs yeux n'etoient point blessés par le mauuais exemple de leurs parens et de leurs Compatriotes infidelles. I'ay sçeu que trente deux Neophytes s'estoient communiés à la feste de Sainct Pierre et Sainct Paul : ce n'est pas peu pour vne Eglise qui ne fait que de naistre, et qui ne se nourrit encor que de pain paistri dans les larmes. Mais descendons plus en particulier.

Vn ieune Chrestien se trouuant à plus de cent lieües des Trois Riuieres, dans vne cabane de payens, introduisoit les prieres, et les prononçoit le premier, et tous les autres respondoient. Si quelqu'vn tuoit quelque castor ou quelque autre animal, il se iettoit à genoux sur la place, et en rendoit graces à Dieu.

Vne femme extremement superbe a esté tellement changée par le baptesme, qu'elle est deuenuë docile comme vn petit agneau. Elle a vne ardeur incroyable de se faire instruire ; si elle passe quelque temps sans frequenter les Sacremens, elle reuient alterée de ces eaux viues, comme le cerf poursuiuy des chasseurs. Vn ieune homme de sa famille estant tombé malade, la pria de faire venir l'vn de leurs Iongleurs, pour se faire chanter et souffler à leur mode ; cette bonne femme se fascha contre luy : I'aymerois mieux, luy fit-elle, te voir mourir, que Dieu fust iamais offensé par mon entremise ; aye recours à celuy qui t'a fait, ces trompeurs ne te sçauroient guerir.

Elle exhorte les nouueaux Chrestiens, à donner bon exemple aux Fidelles et Infidelles, afin que le sainct Nom de Dieu ne soit point blasphemé.

La crainte de Dieu et du peché, se graue sensiblement dans les cœurs de ces bons Neophytes, les enfans mesme commencent à prendre le party de la vertu : si leurs peres et meres par mesgarde, ou par vne vieille habitude, laissent sortir de leurs bouches quelques paroles meschantes, ces pauures petits leurs disent qu'ils s'en doiuent confesser, et qu'ils offensent Dieu ; qu'ils le chassent de leurs cabanes, pour y faire entrer le meschant Manitou.

Les Dimanches et les Festes ils assistent tous ensemble à vne Messe, qui se dit expressément pour eux : car comme la Chappelle est trop petite pour tenir les François et les Sauuages, on les appelle separement au diuin Seruice. Au commencement on les fait prier tout haut, puis on leur fait vne petite instruction en leur langue ; en suite on chante l'eau benite. Pendant l'éleuation on leur fait faire quelques actes de foy, d'esperance et d'amour ; et apres le sacré Office on leur fait chanter quelque

Cantique spirituel, qui nourrit en leurs cœurs la deuotion.

Vne bonne-femme nouuellement baptisée, estant inuitée à vn festin, voiant qu'on parloit de tout manger, suiuant leur ancienne superstition, se voulut retirer, disant, qu'il n'estoit pas permis aux Chrestiens d'entrer aux banquets, où Dieu estoit offensé. Celle qui faisoit le festin luy dit : Les Peres ne vous defendent pas d'assister à ces festins, mais bien d'en faire. Les Peres, respondit-elle, defendent nos excès. Hé bien donc, fit celle qui l'auoit conuiée, ne faites aucun excès, ne mangés que ce qu'il vous plaira. La bonne-femme s'y accorde, protestant qu'elle ne vouloit contreuenir à aucune des loix de son baptesme.

Vne ieune fille de la Nation d'Iroquet, ayant eu quelque instruction ça bas pendant l'Automne, a passé l'hiuer aux Hurons, et voyant que dans la Bourgade où elle estoit, on vomissoit mille blasphemes contre Dieu et contre nous, elle prit la cause de Dieu en main et nostre deffence, iamais on ne la put empescher de faire ses prieres ; ses parens nous disoient, qu'ils auoient appris à prier Dieu par son moyen.

Malgré toutes les attaques du Diable, les Infidelles ne laissent pas d'ouurir les yeux petit à-petit ; en sorte qu'ils s'adoucissent et s'appriuoisent, nous donnans de bonnes esperances de leur conuersion. Vn certain, qui paroissoit autant opiniastre que les autres, estant poursuiuy des Hiroquois, eut recours à la priere ; et comme on luy demanda ce qu'il disoit, il recita le *Pater* et l'*Aue*, qu'il auoit appris en deux iours d'vne pauure femme aueugle, instruite et baptisée à l'Hospital.

Ce que ie vais dire des Attikamegues, appartient à cette Residence, pour ce que les Peres qui sont là les instruisent, mais fort peu, car ils ne paroissent que comme des éclairs. Les Sauuages de ce païs les nomment Attikamegues, du mot Attikameg8, qui signifie vn certain poisson blanc. Ie n'en ay point veu en France de semblables, il est d'vn fort bon goust ; et peut-estre que s'en trouuant quantité au païs de ces bonnes gens, on leur a fait porter le nom de ce poisson. Ils demeurent dans les terres, au Nord des Trois Riuieres, ils ont commerce auec d'autres Nations, encor plus esloignées de nos habitations ; ils descendent par le fleuue que nous appelons en Sauuage, Metaber8tin, en François, les Trois Riuieres, pour venir trafiquer au magasin de Messieurs de la Nouuelle France. Pendant le sejour qu'ils font là, nos Peres qui sont en la Residence de la Conception, aux Trois Riuieres, font vn autre trafic auec eux : ils leur promettent, au nom de Iesus-Christ, vne Eternité de grandeur, pour vne obeïssance passagere. Ces bonnes gens auoient donné parole qu'ils s'approcheroient plus prés de nous, pour estre instruits ; mais la crainte des Hiroquois, ennemis communs de tous les Sauuages qui ont commerce auec les François, leur a fait quitter cette pensée ; si bien qu'estans descendus au Printemps aux Trois Riuieres, voicy comme ils parlerent au Pere Iacques Buteux : Nous te promismes l'an passé, dit leur Capitaine, que nous viendrions demeurer à vne iournée de vostre Habitation, tant pour apprendre le chemin du ciel, que pour cultiuer la terre : nous nous sommes assemblés sur ce sujet en nostre païs, tout le monde approuuoit ce dessein ; mais l'orgueil des Hiroquois nous en fait suspendre l'execution ; nous ne sommes pas gens de guerre, nous manions mieux l'auiron que l'espée, nous aimons la paix, c'est pour quoy nous nous éloignons le plus que nous pouuons des occasions de combattre ; si on pouuoit dompter ces peuples qui nous veulent massacrer, nous serions bien tost aupres de vous, car nous auons vn grand desir d'estre instruits. En effet, ces bonnes gens sont plus souuent chés nous, qu'au magazin où ils vont acheter leurs denrées.

Apres le discours de ce Capitaine, l'vn de ses gens vint trouuer le Pere en particulier, pour se faire plus pleinement instruire. Le Pere luy ayant expliqué à diuerses fois vne bonne partie de nostre creance, ce bon-homme le pria à son depart, de luy donner vn chappellet et

vne image, deuant laquelle il pût faire ses prieres ; de plus, il luy demanda vn papier où les prieres qu'il deuoit faire, fussent escrites. Le Pere voyant la naïfueté de ce bon-homme, luy accorda tout ce qu'il demandoit, encor bien qu'il n'ignorast pas que ce pauure Sauuage ne sçauoit pas lire ; mais assés souuent ils prennent leurs papiers et les presentent à Dieu, et luy disent : I'ay enuie de te dire tout ce qui est là dedans ; si ie le sçauois, ie te le dirois tout au long. A quelques mois de là, ce bon-homme estant de retour, vint voir le Pere, luy presente l'image qu'il luy auoit donnée : Elle n'est pas si blanche, dit-il, que lors que ie la receus de ta main, c'est la fumée de la cabane, qui l'a noircie, ie la tirois tous les iours de mon sac, ie l'attachois à ma cabane, et ma femme et moy, et toute ma famille, nous nous mettions à genoux pour faire nos prieres soir et matin. Ie disois souuent à ma femme : Ie suis bien fasché de ce que ie ne sçay pas tout ce qu'il faut dire à nostre Pere qui a fait le ciel et la terre. Ie n'ay point d'esprit, tu me ferois grand plaisir, disoit-il au Pere Buteux, si tu me donnois le moyen d'en auoir, et si tu m'enseignois la façon de bien retenir toutes les prieres qu'il faut faire à Dieu : prens courage, enseigne moy tous les iours pendant que ie seray auprés de vous ; ne me parle point d'autre chose que de mon salut, c'est cela que ie veux sçauoir ; ce feu qui est là bas, est bien à craindre, i'espere que ie n'iray pas, car Celuy qui est bon m'aidera à croire en luy. Ayant dit cela, il tire son papier : Or ça mon Pere, fit-il, regarde si i'ay bien retenu les prieres que tu m'as enseignées, et que ie t'ay fait escrire en ce papier ; regarde-le, et m'escoute, pour voir si ie n'ay rien oublié. Le Pere fut bien en peine, car il n'auoit mis que les lettres initiales de plusieurs prieres et de plusieurs actes de vertus, qu'il luy auoit enseignés, dont il ne se souuenoit plus. Il s'auisa de cette defaite : Mais plus tost, commence toy le premier, luy dit-il ; dy tout haut ce que ie t'ay enseigné, pour voir si tu n'as rien changé. Ce bon Sauuage se mit à reciter non seulement ce qui estoit marqué en son papier, mais tout ce qu'on luy auoit enseigné, auec vne fidelité que le Pere en resta tout réjoüy et tout estonné. Il faut que ie confesse, adjouste le Pere, que iamais Sauuage ne m'a plus touché que celuy-cy, soit pour la candeur et la simplicité auec laquelle il agissoit, soit pour les sentimens de deuotion qu'il faisoit paroistre, soit pour l'attention qu'il apportoit à ma parole, et pour l'auidité qu'il auoit de sçauoir la doctrine de salut. Si tost que ie luy parlay du Baptesme, il me le demanda auec vne tres-grande ardeur : Ne crains point, me faisoit-il, ie ne retourneray point en arriere, ie croy tout de bon, mon Pere m'aidera à luy obeïr. Ie le voulus éprouuer deuant ses gens, dit le Pere ; il se monstra tousiours ferme et constant : si bien que ie luy auois donné iour pour son baptesme, mais arriuant la-dessus vne alarme des Hiroquois, ces gens s'enfuirent incontinent dans les terres, et luy auec eux, redoutant ces guerriers, plus que les Demons.

Les Neophytes nouuellement baptisés, aident grandement leurs Compatriotes, l'vn de ceux qui se retirent à Sillery, estant aux Trois Riuieres pendant le sejour de ces Attikamegues, qui lui sont parens, disoit à quelqu'vn d'eux, qui se faisoit instruire : Nous serons bientost parens tout de bon : mes vrais parens sont ceux qui croient en Dieu, et qui sont baptisés, car ie seray eternellement auec eux. Nous n'auons qu'vn Pere, qui est Dieu, puis que tu le veux connoistre, tu seras bien tost de mes parens. La parenté que nous auons selon la chair, n'est pas grand'chose ; il faut que tu sois baptisé, pour estre mon vray parent. La chair ne connoist point ce langage, il ne se parle point en terre, il vient du ciel.

———

CHAPITRE VIII.

De quelques baptesmes en la Residence de la Conception aux Trois Riuieres.

Il se trouue vn certain Apostat dans le district de cette Residence, nommé des siens 8masatik8eie, c'est à dire le crapaud : ce meschant homme a plus de venin en son cœur, et en sa langue, que cette vilaine beste n'en a en toutes les parties de son corps. Il a esté baptisé dans vne grande maladie ; estant guery il n'a pas imité ceux qui ont publiquement confessé dans leur santé la foy qu'ils auoient receuë dans leur maladie, il s'est declaré publiquement ennemy de Dieu et du Christianisme, faisant tous ses efforts pour diuertir ceux qui le voudroient embrasser. Il a voulu empêcher qu'vn certain nommé Piescars, dont ie veux parler, homme assés conneu des siens, ne receust le sainct Baptesme ; mais le Diable a esté vaincu dans l'vn de ses plus grands suppôts, et Dieu a triomphé dans vne âme qui s'est renduë fidele : ce bon Neophyte a esté nommé Simon par Monsieur de Chanflour commandant au fort des Trois Riuieres. Comme il vit que les Infidelles, et notamment ce miserable Apostat, le piquotoient sur le dessein qu'il auoit de se faire baptiser, il voulut rendre son baptesme le plus solemnel qu'il luy fut possible, protestant par cette action toute publique, qu'il ne vouloit point croire en cachette comme Nicodeme *propter metum Iudæorum*, mais qu'il vouloit sans crainte esleuer l'étendard de la Croix par tout où il se trouueroit. Quelque temps deuant son baptesme, il assembla les principaux Sauuages, et leur dit : I'ay pris resolution d'estre Chrestien, ie ne suis pas vn enfant, ie sçay bien ce que ie fay ; ie ne doute pas que plusieurs n'improuuent mon dessein, mais la doctrine qu'on m'a enseignée, me semble si belle et si veritable, que quand bien tout le monde la rebuteroit, ie l'embrasserois de tout mon cœur, deussé-ie estre seul dans mes resolutions. Voyant que quelques vns baissoient la teste, pour marque que ces paroles auoient blessé leurs oreilles, le lendemain il recharge de nouueau, il sort en public, s'en va faire vn grand cry à l'entour des cabanes selon la coustume du païs : les Capitaines et les principaux Sauuages, voulans annoncer quelque chose publiquement, n'ont point d'autres trompettes que leurs voix, qu'ils font retentir dans leurs Bourgades, ou dans les lieux où ils rassemblent leurs cabanes. Celuy-cy s'en alla crier à pleine teste : Hommes, écoutés ma parole. Aussi-tost chacun se taist dans les cabanes, et pour marque qu'on écoute, quelques-vns répondent : ho ho ! I'ay desia dit à quelques-vns, que ie croyois en Dieu, que ie voulois estre baptisé : ie le dy publiquement, ie ne fais rien en cachette, la chose estant de soy bonne et saincte, il ne la faut point cacher ; l'improuue qui voudra, la conclusion en est prise, ie seray demain baptisé. Ayant dit cela il rentre dans sa cabane, et l'Apostat sort de la sienne vomissant de sa bouche du poison, dont il s'efforça d'empester tous ses Compatriotes : Ie voy bien, s'écria-t-il, que celuy qui vient de haranguer, se veut laisser tromper par les François : qu'il soit trompé, à la bonne heure, puis qu'il le veut estre ; mais il sera seul de sa bande, car personne n'a enuie de le suiure : c'est quelque vain espoir qui le pousse, dont nous ne faisons point d'estat. On m'a baptisé lors que i'estois malade à la mort ; si tost que l'esprit m'est reuenu, i'ay desauoüé tout ce que i'auois dit pour lors. Nostre Cathechumene entendant ce discours, s'anime dauantage, il va trouuer le Pere Buteux, luy raconte tout ce qui s'estoit passé : Allons, luy dit-il, à la Chappelle, ie veux faire vn autre cry public contre l'impudence de cet Apostat ; mais deuant que l'entreprendre, ie veux recommander l'affaire à nostre Seigneur. Ayant fait sa priere, il s'en va vers les cabanes, éleue sa voix, crie auec vn zele de feu : Ie vous ay desia dit plusieurs fois, que ie voulois estre baptisé, ie perseuere dans ma resolution ; si quelqu'vn a quelque chose

à dire contre moy, qu'il se haste, car c'est demain que ie le dois estre ; ie le deuois estre auiourd'huy, mais pource que la ieunesse est absente, i'attens son retour, afin qu'elle apprenne par mon exemple, à ne point redouter les langues médisantes, quand il s'agit d'vne si saincte action.

Le lendemain il se vint presenter au sainct Baptesme ; deuant que de le receuoir il tint ce discours à ceux qui estoient presens : Escoutés ieunesse, peut-estre que quand vous me voiés à la porte de cette Eglise, vous dites dans vos cœurs : Voila qui va bien, Pieskars va estre amy des François, il nous sera fauorable, il ne manquera pas de belles robes, il aura des viures en abondance. Voila peut-estre vos pensées ; mais vous vous abusés, sçachés que Pieskars ne se fait pas Chrestien pour aucune consideration humaine, c'est pour euiter les feux de l'autre vie, c'est pour estre parent de Dieu, et pour aller vn iour au ciel : voila les desseins de Pieskars. Ayant dit cela, il se jette aux pieds du Pere, demandant le sainct Baptesme, qui luy fut accordé auec la ioye de tous ceux qui aiment le salut de ces peuples. Depuis son baptesme il a vescu dans l'exercice du Christianisme, marchant la teste leuée, consolant les Chrestiens, et confondant les Infidelles par son exemple. Cet homme est de l'Isle. En voicy vn autre de la petite Nation des Algonquins, moins contrarié des hommes, mais peut-estre plus fortement attaqué des Demons.

Estant encor Catechumene, le Pere Buteux luy dit, qu'il ne falloit iamais plus manier son tambour : car il estoit du mestier des Iongleurs, ou des Charlatans du païs, que quelques vns appellent Sorciers. Ce bon-homme prit resolution d'obeïr ; mais il voulut faire vn traict de gentillesse à la sepulture de son tambour. Il pria donc le Pere de le venir voir le iour suiuant ; le Pere approchant de sa cabane, ce Charlatan prend son tambour, et s'anime à la façon des Iongleurs, il le fait si fortement retentir, que le Pere l'ayant entendu de bien loin, s'arreste tout court. Vn Sauuage aposté par nostre Catechumene, l'aborde sans faire semblant de rien ; le Pere luy demande qui estoit celuy qui faisoit ioüer ce tambour : C'est, dit-il, vn nommé Dabirini8ich, qui souffle et qui chante quelque malade. Le Pere entendant nommer son Catechumene, s'en va tout indigné, s'imaginant que cet homme luy auoit donné de belles paroles. Le Sauuage l'inuite d'entrer, mais le Pere ne le voulut point écouter. Le pauure Catechumene voyant cela, prend son tambour, le met en pieces, et le jette à ses chiens : Ie voulois, dit-il, recréer le Pere, et le faire spectateur de l'estat que ie fais de mon tambour, le donnant aux chiens en sa presence ; mais puis qu'il n'a pas voulu entrer, il ne laissera pas d'estre jetté dans vn oubly éternel. Le Pere ayant appris l'histoire, fut bien aise d'auoir esté sainctement trompé par ce bon Neophyte, qui fut nommé Paul en son baptesme.

Si tost qu'il fut Chrestien, il inuita les principaux Sauuages à vn banquet, pour leur rendre raison de ce qui l'auoit meu à rechercher si ardemment le baptesme : La vie que nous menons ça-bas, est courte ; on nous enseigne qu'il y en a vne autre remplie de biens eternels, qu'on ne peut obtenir, qu'on ne soit laué dans les eaux du baptesme, il faut donc que ces eaux soient de grande importance ; on nous dit que ceux qui les mesprisent, ne doiuent attendre qu'vn feu eternel, si cela est, comme ie croy qu'il est, car nos âmes estans immortelles, doiuent estre recompensées selon leurs œuures, il me semble que i'ay eu raison de rechercher le moyen d'entrer dans ces biens, et d'euiter ces grands maux ; ne pensés point que l'interest temporel me touche, ou que ie fasse estat de la parenté et de l'alliance des François, ma pensée va plus loing que tout cela.

Au reste i'ay resolu de quitter pour iamais nos anciennes façons de faire ; ie n'ay plus de voix pour les chants superstitieux, mon tambour n'a plus de son, et ma bouche n'a plus de souffle, pour tromper les malades : car toutes ces niaiseries ne leur sçauroient rendre la santé. Ie veux obeïr à Dieu, et tout ce

qu'il defend, me sera interdit pour tousiours.

La Capitaine de l'Isle, qui ne frappe que de trauers et à coups fourrés, voulant raualer cette saincte action, et monstrer qu'il n'appartenoit qu'aux vieilles femmes et aux enfans de se faire baptiser, s'écria par les cabanes : Allés, bonnes vieilles, allés, et vous petits enfans, qui n'aués pas le moyen de trouuer à manger, allés vous en trouuer les Robes noires, et vous faites baptiser, afin que vous ne mouriés pas de faim ; que ceux qui vous ressemblent, vous imitent. Le Pere de Quen voyant que ce cry se faisoit au mespris de la foy, et pour éloigner les Sauuages du baptesme, rendit le change à ce miserable borgne ; car allant le lendemain appeller les Chrestiens pour venir à la Messe, adjousta ces paroles d'vne voix haute : Hommes et femmes, qui n'estes pas baptisés, allés trouuer Tes8ehat (c'est le nom de ce borgne), il vous donnera tous à manger, c'est luy qui tue les castors et qui sçait bien attrapper l'orignac. Cet homme superbe au dernier point se croyant offensé, s'en vint tout fumant de cholere, trouuer le sieur Nicolet et le Pere Buteux, se plaignant de l'affront qu'on luy auoit fait ; mais on luy demanda si, quand il renuoyoit les vieilles femmes et les enfans aux Peres pour se faire baptiser, afin d'auoir à manger, s'il pretendoit mespriser les prieres et le baptesme. Il dit, que non : on luy repart, que le Pere de Quen ne pretendoit pas aussi de l'offenser, luy adressant les hommes et les femmes pour les secourir, veu mesme qu'il estoit Capitaine. Ce bon homme voyant bien qu'il perdroit son procés s'il passoit outre, aima mieux se taire, que de plaider dauantage.

Pour reuenir à nostre Neophyte, il a fait baptiser toute sa famille ; sa femme estant bien instruite, se vint presenter au Baptesme trois iours apres sa couche, sans que la longueur du chemin, ny que la rigueur du froid l'en pust empescher. Si tost que son fils fut né, son pere vint presser pour son baptesme ; ce pauure petit estant malade, tous les Chrestiens mirent leurs chappelets sur son berceau, esperant que Dieu luy rendroit la santé par cette deuotion ; il se porte bien à present, Dieu mercy.

Tous les iours on prie Dieu dans sa famille, soir et matin, chacun se mettant à genoux ; ils frequentent les Sacremens auec vne candeur admirable ; ils obeïssent aux loix de Dieu et de son Eglise auec fidelité. On pressoit certain iour, ce bon Neophyte, de faire acheuer ses raquettes vn iour de feste, la neige estant tres-propre pour la chasse ; il ne voulut iamais qu'on y trauaillast : Ie ne suis pas, dit-il, Chrestien à demy, il faut obeïr à tout ce qu'on nous commande.

S'en allant à la chasse d'Eslan dans les bois, il demandoit auec instance, si quelqu'vn de ceux qui le pourroient instruire et entretenir en deuotion, ne le voudroit pas bien accompagner ; et Simon Pieskars pressoit qu'on l'instruisist pleinement de tout ce qu'il falloit faire quand on estoit éloigné de l'Eglise, sentant vn regret de s'en absenter, quoy que pour vn peu de temps.

Vn certain Paien disoit vn iour, qu'il se feroit volontiers baptiser, si apres estre purifié dans les eaux du Baptesme, on l'assuroit qu'il iroit au ciel : Mais vous me dites, faisoit-il, qu'on peut estre damné, quoy qu'on soit baptisé, et que la recheute au peché nous precipite dans les Enfers : qui doute que nous ne retombions dans nos offenses par la violence de nos vieilles habitudes, qui nous entrainent ? Il est vray que les habitudes ont vn poids épouuantable sur nos cœurs ; mais il est vray aussi que le Baptesme est puissant, et qu'il fait d'estranges metamorphoses ; ce qui n'empesche pas que quelques-vns ne retombent dans les occasions puissantes et dans les fortes tentations, ce qui arriua à ce pauure Neophyte dont nous parlons : car estant tombé malade, et se trouuant dans des douleurs tres-cruelles, vn Charlatan se presentant pour le chanter à la façon du païs, il y condescendit. Le bon Charles Sondatsaa Huron, encor Catechumene, voyant cette superstition, en vint donner aduis à nos Peres. Aussitost le Pere de Quen court aux cabanes, trouue le Charlatan en action, et plu-

sieurs Infideles à l'entour du patient. Il commence à fulminer contre ces remedes, plus propres à tuer les malades qu'à les guerir : vn de la trouppe leue la main pour le frapper ; mais il se retint. Le Pere demande au malade, s'il auoit quelque creance à ces badineries, qu'il auoit exercées luy-mesme, et dont il ne connoissoit que trop l'impuissance : le pauure homme repentant de sa faute, chasse le Sorcier. A quelques iours de là, se trouuant mieux, il s'en vint en l'Eglise, et en la presence des François et des Sauuages, il demanda publiquement pardon du scandale qu'il auoit donné, suppliant à deux genoux tous les Chrestiens de prier Dieu pour luy, à ce qu'il luy pleust oublier son peché, promettant de iamais plus n'y retomber. Il est bon de tenir ferme au commencement, pour des fautes mesme assés legeres, on ne se relasche que trop aisément. Ce bon Neophyte est maintenant dans l'exercice de la patience et de la resignation à la volonté de Dieu, ayant fait voir par plusieurs actions, qu'il auoit la foy fortement grauée au cœur.

Celuy qui auoit leué la main sur le Pere pour le frapper, fut touché de Dieu à quelque temps de là. Il demanda souuent le Baptesme ; mais comme il s'est monstré contraire à la foy, on veut tirer de luy de fortes épreuues. Il en donna vne il n'y a pas long-temps, qui nous réjoüit bien fort : Ayant fait assembler ceux qu'il croyoit les plus éloignés de la foy, il leur dit, qu'il auoit pris resolution de se faire baptiser, et que la pensée d'vne recompense, ou d'vn chastiment eternel, luy touchoit le cœur. L'Apostat, dont i'ay parlé cy-dessus, estant present, ne put supporter ce discours ; il se leua incontinent et sortit, quittant la compagnie sans mot dire. Paul 8abirin8ich releua le courage de ce nouueau athlete : Si nous faisons de grandes festes lors que nous resuscitons quelque trespassé, donnant son nom à quelqu'vn des viuans, il me semble qu'il y a bien plus de sujet de se réjoüir quand vn homme deuient enfant de Dieu, et qu'on luy fait porter le nom de l'vn des Bienheureux qui sont en Paradis.

Ie ne fais pas profession de parler de tous ceux qu'on a baptisés, mais seulement de ceux qui sont en estime parmy leurs Compatriotes, et qui ont le plus d'empeschemens et plus d'obstacles, pour receuoir nostre creance.

Ie ne parleray point d'vn certain nommé Arim8stig8an, qui fut nommé Claude en son baptesme. Il estoit excellent Iongleur ; quelque temps apres s'estre fait Chrestien, vn malade luy enuoya vn present, le suppliant de le venir panser auec ses chants et auec son tambour ; le bon Neophyte respond, qu'il a quitté ces folies, pour ne les iamais reprendre. Le messager laissa le present en la cabane du Neophyte ; mais voyant que ce medecin ne venoit point, il le renuoya querir, et laissa en repos ce bon-homme, auquel ie prie nostre Seigneur de donner perseuerance.

CHAPITRE IX.

De la prise de deux François conduits au païs des Hiroquois, et de leur retour aux Trois Riuieres.

Sous le nom d'Hiroquois nous entendons six Nations, ennemiës des Hurons, des Algonquins, des Montagnais, et maintenant des François. Nous auons des peuples au Sud, tirant du costé de l'Acadie ; ils s'estendent à l'Ouest de la Virginie, dedans les terres. Or comme leurs Bourgades sont éloignées les vnes des autres, il n'y a que la seule Nation des Aquieeronons, à proprement parler, qui se soit declarée ennemie des François ; elle a trois Bourgades bien peuplées, situées assés proches les vnes des autres sur trois petites montagnes ; il est vray que ces Nations se prestent la main dans leurs guerres, comme font aussi celles qui ont quelque commerce auec les François. Les Aquieeronons tuerent vn François en leur païs, il y a plusieurs années, contre le droit commun des

peuples, car il estoit enuoyé auec quelques Sauuages, pour traiter la paix auec eux. L'an 1633. le second iour de Iuin, ils tuerent en trahison trois autres François, fort proche du fleuue que nous appelons les Trois Riuieres ; depuis ce temps là ils ont massacré plusieurs Hurons et Algonquins, comme i'ay fait voir és Relations precedentes : en vn mot, ils sont venus à tel point d'insolence, qu'il faut voir perdre le païs, ou y apporter vn remede prompt et efficace. Si les François estoient alliés les vns aupres des autres, il leur seroit bien aisé de maistriser ces Barbares ; mais estans dispersés, qui deça, qui dela, nauigeans à toute heure sur le grand fleuue dans des chaloupes, ou dans des canots, ils peuuent estre aisement surpris de ces traistres, qui chassent aux hommes comme on fait aux bestes, qui peuuent offenser sans estre quasi offensés, car estans descouuerts, ils n'attendent pas pour l'ordinaire le choc, mais ils sont plustost hors de la portée de vos armes, que vous n'estes en disposition de les tirer. Voyons maintenant ce qu'ils ont fait depuis l'an passé.

Sur la fin de l'Automne ils partirent de leur païs enuiron quatre vingts et dix hommes, ils se répandirent, qui deça qui delà, dans les petits fleuues et dans les riuieres, où ils sçauent que les Sauuages nos alliés vont chercher les castors ; vne trentaine ayans trouué leur proïe au dessus de Montreal, l'enleuent en leurs païs, les autres s'en vindrent roder à l'entour de l'Habitation des Trois Riuieres. Deux ieunes François, l'vn interprete en la langue Algonquine pour Messieurs de la Nouuelle France, nommé François Marguerie, l'autre appellé Thomas Godefroy, qui est frere d'vn honneste habitant du païs, estans allés faire vn tour à la chasse, furent découuerts par ces Barbares, qui suiuans la trace de leurs raquettes, imprimées sur la neige, les aborderent à pas de larrons pendant la nuict, et tout à coup se voulans jetter sur eux, firent des cris et des hurlemens épouuantables. L'vn des deux François eut loisir de presenter son arquebuse au premier qui le voulut saisir ; mais par vn bon-heur, ou plus tost par vne prouidence de nostre Seigneur, elle fait vne fausse amorce : si elle eust pris feu, et qu'il eust tué ce barbare, ils auroient tous deux perdu la vie. Il en fut quitte pour vn coup d'épée que luy darda son ennemy dans la cuisse. L'autre François s'estant leué promptement au bruit, met la main à l'épée ; vn Hiroquois luy tire vn coup de fleche, qui luy passa sous le bras ; vn autre le voulant aborder, fit vne mauuaise demarche, et tomba dans la neige. Aussi-tost le François luy presente l'épée nuë à la gorge ; les Hiroquois le regardoient faire sans branler, pas vn ne faisant mine de l'empescher, ou de le tuer, de peur qu'il ne transperçast son ennemy, qu'il auoit à ses pieds. Enfin ce ieune homme voyant qu'il seroit massacré en vn instant, s'il passoit outre, jette bas son épée et se rend, pour auoir loisir de penser à sa conscience, quoy qu'il se fust confessé et communié le Dimanche precedent, aimant mieux estre buslé, rosty et mangé, que de mourir dans cette precipitation sans penser à Dieu. Voila donc ces deux pauures victimes entre les mains de ces Tygres : ils les lient, les garottent, les emmeinent en leur païs auec des cris et des huées, ou plus tost auec des hurlemens de loups. Ayans neantmoins reconnu qu'ils estoient François, ils ne les traiterent pas comme ils font les Sauuages, vsans d'vne plus grande douceur ; car ils ne leur aracherent ny les ongles des doigts, ny ne les meurtrirent en aucune partie de leur corps.

Cependant comme ils ne retournoient point au iour assigné, on commence à douter qu'il ne leur soit suruenu quelque malheur ; on attend encor quelque temps, mais comme ils ne paroissoient point, les François les vont chercher au lieu où ils auoient dit qu'ils iroient chasser. Ils rencontrerent vne perche plantée dans la neige, à laquelle estoit attaché vn meschant papier, griffonné auec vn charbon ; ils le prennent, le lisent, treuuent ces paroles escrites : Les Hiroquois nous ont pris entrés dedans le bois. Ils entrent dans le bois, treuuent vn gros arbre duquel on auoit fraî-

chement enleué l'écorce, sur lequel estoient escrits ces mots auec du charbon : Les Hiroquois nous ont pris la nuict, ils ne nous ont fait encor aucun mal, ils nous emmeinent en leur païs. Il y auoit quelques autres paroles qu'on ne pût lire. Cecy arriua enuiron le vingtiesme de Feurier. Ce coup estonna vn peu nos François, qui recommanderent à Dieu auec ferueur, ces deux pauures captifs ; on chercha toutes les voyes possibles pour les déliurer, mais on ne voyoit point de iour à cet affaire. Nos Sauuages voisins nous disoient, que c'estoit fait de leur vie, qu'ils auoient esté boüillis et rostis, et mangés ; mais Dieu qui se plaist d'exaucer les prieres de ceux qui ont confiance en sa bonté, en disposoit autrement : il nous les a rendus, et nous auons appris ce qui suit, de leurs bouches.

Nous arriuasmes dans la Bourgade de ceux qui nous ont pris, apres dix-sept ou dix-huict iours de chemin. Au bruit de nostre arriuée chacun accourt pour nous voir ; non seulement les Bourgades voisines, mais encor les autres Nations se vouloient donner ce contentement, de voir des captifs François. On nous faisoit tenir debout à toute heure, pour nous contempler depuis la teste iusques aux pieds : quelques-vns se mocquoient de nous, d'autres nous menaçoient de nous brusler, d'autres nous portoient compassion ; quelques Hiroquois qui auoient esté prisonniers à Kebec et aux Trois Riuieres, et qui auoient esté fauorablement traités des François, nous regarderent de bon œil, et nous dirent que nous ne mourrions point ; vn entre autres, que François Marguerie auoit fort caressé et que nos Peres auoient secouru dans sa necessité, dit tout haut, que les François estoient bons, et qu'il ne les falloit pas faire mourir. Vn bienfait n'est iamais en oubly deuant Dieu, il en sçait rendre la recompense en son temps ; il fait bon exercer des actes de charité et de misericorde pour son amour.

Vn ieune prisonnier Algonquin, à qui les Hiroquois auoient donné la vie, reconnoissant nos François, leur dit : Prenés courage, vous ne mourrés point ; puis que vous sçaués prier Dieu, il ne manquera pas de vous secourir. Ie ne sçay pas si ce ieune homme auoit quelque confiance en son souuerain Seigneur ; mais quoy que c'en soit, il s'est sauué des mains de ses ennemis.

Nonobstant tous ces discours, ces ieunes hommes auoient tout sujet de craindre, se voyans au milieu de la barbarie et de la cruauté, sans secours d'aucune creature. Il n'y alloit pas moins que du feu, de la rage et de la dent de ces barbares, qui exercent des tourmens estranges sur leurs prisonniers.

Quelques Sauuages des Nations plus hautes, ne voulans pas irriter les François, firent des presens, à ce qu'on deliurast ces deux pauures captifs. Enfin on tint conseil dans le païs, et la conclusion fut prise de traiter de paix auec les François ; cela fait, on promet aux prisonniers qu'on les ramenera au Printemps aux Trois Riuieres. En attendant on les donne en garde à deux chefs de familles, qui les traiterent comme leurs enfans. L'vn d'eux voyant que son prisonnier prioit Dieu soir et matin, et qu'il faisoit le signe de la Croix deuant le repas, luy demanda ce que signifioit ce signe sacré ; ayant eu pour response, que le Dieu qui a fait le ciel et la terre, les animaux et tous les bleds, conseruoit ceux qui l'honoroient et qui auoient recours à luy : Ie veux donc faire le mesme, respond-il, afin qu'il me conserue et qu'il me nourrisse.

Vne autre fois plusieurs de ces Barbares inuiterent l'vn de leurs prisonniers à chanter à la Françoise : Tenés vous donc dans le respect, fit-il, car le Dieu du Ciel et de la terre, que nous honorons par nos voix et par nos Cantiques, vous pourroit chastier rudement, si vous entriés dans quelque mépris. Ils promirent tous de ne point rire et de se comporter sagement. Le François entonne l'*Aue maris stella*, qu'ils escouterent la teste baissée auec beaucoup de modestie et de respect, témoignant par apres que ce chant leur auoit aggreé. La saincte Vierge, qui faisoit tous les iours chanter cet Hymne à Kebec, pour la deliurance des prisonniers, preuoyoit

dés lors leur liberté, et peut-estre encor demandoit à son fils la conuersion de ces peuples, qui entendront bien-tost la clairon de l'Euangile, si l'ancienne France ayme la nouuelle, comme vne sœur aisnée doit aymer sa cadette.

Or ces deux pauures François se trouuans incommodés dans les rigueurs du froid, car ils auoient donné partie de force, partie de bon gré, le meilleur de leurs habits à ces Barbares, l'vn deux ayant connoissance de la langue Angloise, écriuit aux Hollandois qui se sont emparés d'vne partie de l'Acadie, qui appartient au Roy, les suppliant d'auoir pitié de leur misere ; il se seruit de la peau d'vn castor pour papier, d'vn petit baston pour plume, et de la crasse ou suie attachée au dessous d'vn chauderon, pour encre. Le Sauuage à qui appartenoit ce castor, le portant aux Hollandois, ils reconnurent cette escriture, et touchés de compassion, ils enuoyerent à ces deux pauures prisonniers vne couple de chemises, deux couuertures, quelques viures, et vne escritoire et du papier, auec vn mot de lettre. Le Sauuage rendit tout fidelement, excepté la lettre, disant que l'escriture des François estoit bonne, mais que celle des Hollandois ne valoit rien. François Marguerie ayant du papier, escriuit toute l'histoire de leur prise, et pour ce qu'ils craignoient que les Hollandois n'entendissent pas la langue Françoise, il coucha sa lettre en François et en Latin comme il pût, et en Anglois. Il croit qu'elle fut portée ; mais il ne vit point de response, les Hiroquois sans doute ne leur voulurent pas rendre. Ils ne voulurent aussi iamais leur permettre d'aller visiter les Hollandois : Ces gens, leur disoient-ils, sont cruels, ils nous mettront aux fers, ils pilleront nos Compatriotes, s'ils viennent en ces quartiers pour vous deliurer. Les François ne croioient rien de tout cela ; d'ailleurs, ils ne vouloient pas s'eschapper des mains de ces Barbares, pour les mieux disposer à vne bonne paix.

Sur la fin du mois d'Auril, la conclusion de rechercher cette paix auec les François estant prise, cinq cens Hiroquois ou enuiron, partirent de leur païs bien armés, ramenant auec eux les deux François : quelques-vns s'en retournerent, d'autres se débanderent du gros, pour s'en aller au deuant des Hurons et des Algonquins, à dessein de piller, de tuer et de massacrer tous ceux qu'ils pourroient surprendre, le reste tire droit aux Trois Riuieres. Le cinquiesme de Iuin, sur le point du iour parurent vingt canots, plus bas que la demeure des François, tous chargés d'hommes bien armés ; il en parut d'autres au milieu de la riuiere dans le mesme equipage. Voila aussi-tost l'alarme parmy les François et parmy les Algonquins qui demeurent auprés de nous ; ceux-cy s'écrient que c'estoit fait de leurs gens, qui estoient allés chasser au castor ; là-dessus vn canot Algonquin sortant de l'embouchure du fleuue, que nous appellons les Trois Riuieres, fut pris de ses ennemis à la veuë des François et des Sauuages, sans qu'on luy peut donner aucun secours. Comme on estoit dans cette alarme, parut vn autre canot, conduit par vn homme seul, sortant du quartier de l'ennemy, tirant vers le fort des François ; ce canot portoit vn petit guidon pour marque de paix. On iette les yeux sur son nocher : à l'habit il paroissoit comme vn Sauuage, mais à la voix on reconnut que c'estoit François Marguerie, l'vn des deux prisonniers. Ayant mis pied à terre, on le conduit au fort pour saluer le sieur de Chanflour, qui le commande ; tout le monde accourt, chacun l'embrasse, on le regarde comme vn homme resuscité et comme vne victime échappée du cousteau qui l'alloit sacrifier, et du feu qui l'alloit consommer ; on luy fait quitter ses haillons, on le reuest à la Françoise, chacun est dans la ioye, on le traite auec amour, et apres les premieres caresses, chacun se met dans le silence pour l'écouter. Il dit donc que les Hiroquois souhaitans l'alliance des François, les auoient doucement traités ; qu'ils estoient partis cinq cens du païs, qu'on en voyoit trois cens cinquante roder sur la grande riuiere, à la veuë du fort, qu'ils l'auoient deputé pour parler de paix auec les François, et

non auec les Sauuages, Algonquins et Montagnais, qu'ils haïssent à mort, et qu'ils veulent exterminer entierement : Ils ont, dit-il, trente-six arquebusiers, aussi adroits que les François, le reste est fort bien armé à la Sauuage; ils sont munis de poudre, de plomb, d'arcs et de fleches, d'épées, et de viures abondamment ; ils s'attendent qu'on leur fera present de trente bonnes arquebuses. Ce sont gens resolus, ausquels ils ne se faut fier que de bonne sorte; veu mesme qu'vne femme Algonquine, habituée depuis quelque temps dans leur païs, de laquelle ces Barbares se cachoient peu, nous a aduertis en secret, que ces peuples se vouloient seruir de nos corps comme d'vne amorce, pour prendre tous les Sauuages nos confederés, perdre tout le païs, et se rendre maistres absolus de la grande Riuiere. I'ay commission, faisoit-il, de retourner sans delay; ils ont retenu auec eux mon compagnon pour hostage, et moy ie leur ay donné parole que ie les reuerrois au plus tost. Le sieur de Chanflour donna pour response, que cette affaire estant de grande importance, il falloit que le grand Capitaine des François en fust aduerty ; qu'on ne doutoit pas qu'il n'agreast les recherches de la paix, qu'on luy alloit deleguer des Messagers, et qu'il seroit dans peu de temps aux Trois Riuieres. Nostre prisonnier, et vn François qui l'accompagne, se rembarque auec cette response, assaisonnée de quantité de viures et de petites douceurs, pour gagner ces Barbares. Ils approuuerent nostre procedé, mais ils ne laisserent pas de se bien fortifier, en attendant la venuë d'Onontio, c'est ainsi qu'ils appellent Monsieur le Gouuerneur. Ils renuoyerent vne autre fois François Marguerie et Thomas Godefroy son concaptif, suppliant le Capitaine des Trois Riuieres, de les venir voir pour parlementer, en attendant la venuë du grand Capitaine. Le Pere Paul Ragueneau et le sieur Nicolet, tous deux bien versés en la Langue Huronne, qui a du rapport auec la Langue Hiroquoise, s'y transporterent au lieu du Capitaine, qui, auec raison, ne voulut pas quitter son fort. Arriués qu'ils furent dans le reduit de ces Barbares, ils leur témoignerent que les François auoient receu vn grand contentement à la veuë de leurs Compatriotes, qu'ils prenoient tous plaisir aux nouuelles de la paix, et qu'on les auoit enuoyés sçauoir ce qu'ils souhaitoient du Capitaine, qu'ils auoient demandé. Ils respondirent, qu'ils vouloient parler, c'est à dire, qu'ils vouloient faire des presens, tant pour nous rendre nos prisonniers, que pour nous inuiter à faire vne Habitation vers leur païs, où toutes les Nations Hiroquoises aborderoient pour leur commerce. Il leur fut respondu, qu'on les écouteroit volontiers, mais qu'on attendoit le grand Capitaine, auquel on auoit donné aduis de tout ce qui se passoit. Ils firent de longues harangues de l'estat de leur païs, des desirs qu'auoient toutes les Nations Hiroquoises, de se voir liées auec les François ; et pour preuue de leur parole, ils font vn petit present par auance, en attendant la venuë d'Onontio.

Le lendemain trois canots ennemis se vindrent promener deuant le fort, à la portée de la voix ; l'vn des plus âgés de cette escoüade s'écria à pleine teste, parlant aux Sauuages : Prestés moy l'oreille, ie viens pour traiter la paix auec toutes les Nations de ces quartiers, auec les Montagnais, auec les Algonquins, auec les Hurons; la terre sera toute belle, la riuiere n'aura plus de vagues, on ira par tout sans crainte. Vn Capitaine Algonquin reconnoissant la fourbe de cet imposteur, luy respondit d'vne voix plus forte et d'vn ton piquant : Ie represente toutes les Nations que tu as nommées, en leur absence, et ie te dy de leur part, que tu es vn menteur : si tu venois pour parler de paix, tu déliurerois du moins vn de nos prisonniers selon nostre coustume, tu ne ferois aucun acte d'hostilité; et tous les iours tu es aux aguets pour nous surprendre, tu massacres tous ceux que tu peux attraper. Cela dit, chacun se retire en son quartier.

Cependant le canot qu'on auoit depesché à Kebec, fit vne tres-grande diligence ; Monsieur le Gouuerneur ayant receu les nouuelles, arma en vn instant

vne barque et quatre chaloupes, prit auec soy le Pere Vimont nostre Superieur, vogue contre les vents et contre les marées ; mais voyant que la barque n'auançoit point, il prend le deuant auec ses chaloupes ; les matelots et les soldats ramoient à toutes forces. Enfin, ils arriuerent aux Trois Riuieres plus tost qu'on n'esperoit. Si tost que l'ennemy les apperceut, il se resserra dans son fort ; il estoit neantmoins si enragé contre les Algonquins, qu'vne heure auparauant que Monsieur le Gouuerneur les allast trouuer, ils se jetterent sur vn canot Algonquin, conduit par deux hommes et vne femme ; celle-cy fut tuée, l'vn des hommes fut pris prisonnier, et l'autre se sauua. Le iour precedent Anera8i, Capitaine de guerre des plus hauts Algonquins, s'estoit sauué de leurs mains, les ayant apperceus de loin à l'emboucheure du grand Lac, voisin des Trois Riuieres, où ils gardoient toutes les auenuës, par la multitude de leurs canots.

CHAPITRE X.

De la deliurance des prisonniers François, et du pourparler de paix auec les Hiroquois.

Monsieur le Cheualier de Montmagny, ayant appris des prisonniers François l'humeur de ces Barbares, et reconnu leur malice par leurs actions, se comporte auec vne grande prudence et dexterité. Il s'en va moüiller l'ancre deuant leur fort, à la portée du mousquet ; ces Barbares luy font vne salue de trente-six ou quarante coups d'arquebuse, fort adroitement ; cela fait, deux canots d'Hiroquois le vindrent aborder, dans lesquels ils fit embarquer le Pere Ragueneau et le sieur Nicolet, pour aller representer les deux prisonniers, les tirer de leurs mains, et entendre les propositions de la paix, qu'ils venoient rechercher. Ils entrent donc tous quatre dans le reduit, ou fort des Hiroquois, qu'ils trouuent assis en rond, en assés bon ordre, sans tumulte et sans bruit ; ils firent asseoir les deux mediateurs de la paix sur vn bouclier, et les deux prisonniers à terre, les liant par forme de contenance, pour monstrer qu'ils estoient encor captifs. Là-dessus, l'vn des Capitaines, nommé Onagan, se leue, prend le Soleil à témoing de la sincerité de son procedé, puis parle en ces termes.

Ces deux ieunes hommes que vous voyés, sont Hiroquois, ils ne sont plus François, le droit de la guerre les a faits nostres ; jadis le seul nom de François nous jettoit la terreur dedans l'âme, leur regard nous donnoit l'épouuante, et nous les fuions comme des Demons, qu'on n'ose aborder ; mais enfin, nous auons appris à changer les François en Hiroquois. Ces deux que vous voyés deuant vos yeux, ont esté pris cet hyuer par vne escouade de nos ieunes gens. Se voyans entre nos mains, ils eurent peur qu'on ne les mal-traitast ; mais on leur dit, que les Hiroquois recherchoient l'alliance des François, et qu'on ne leur feroit aucun tort : Si cela est, dirent-ils, que l'vn de nous retourne vers les François pour les informer de vos bonnes volontés, et que l'autre s'en aille en vostre païs. Nous repliquasmes, qu'il estoit plus à propos qu'ils vinssent tous deux consoler toutes les Nations Hiroquoises par leur presence, puis qu'elles auoient toutes de l'affection pour les François : en effet, les peuples les plus éloignés, nous ont fait des presens pour leur sauuer la vie. Il ne falloit point de ces attraits pour nous donner de l'amour et de l'affection vers vous, nos cœurs y estoient desia tout portés ; vous sçaurés d'eux qu'on les a traités en amis, et non en esclaues. Si tost que le Printemps a paru, nous nous sommes mis en chemin pour les ramener ; ils sont encor Hiroquois, mais tout maintenant ils seront François ; disons plus tost qu'ils seront François et Hiroquois tout ensemble, car nous ne serons plus qu'vn peuple. Disant cela, il prit les mains du Pere Ragueneau et du sieur Nicolet, delegués pour traitter la paix, puis les touchant

au visage et sur le menton, leur dit : Non seulement nos coustumes seront vos coustumes, mais nous serons si étroitement vnis, que nos mentons se reuestiront de poil et de barbe comme les vostres. Apres quelques autres ceremonies, il s'approche des captifs, brise leurs liens, les jette pardessus la palissade de leur fort, s'écriant : Que la riuiere emporte si loin ces liens, que iamais il n'en soit de memoire, ces ieunes gens ne sont plus captifs, leurs liens sont brisés, ils sont maintenant tous vostres. Puis tirant vn collier de Porcelaine, il le presente aux Mediateurs de la paix, auec ces paroles : Gardés pour vn iamais ce collier, comme vne marque de leur pleine et entiere liberté. Puis faisant apporter deux pacquets de peaux de castors : Ie ne veux pas, fit-il, vous rendre tout nuds à vos freres, voila dequoy leur faire chacun vne belle robe. Il fit en suite quantité de presens, selon la coustume du païs, où le mot de presens se nomme parole, pour faire entendre que c'est le present qui parle plus fortement que la bouche. Il en fit quatre au nom des quatre Nations Hiroquoises, pour marque qu'elles souhaitoient nostre alliance. Eleuant vne robe de castor : Voicy, dit-il, l'estendard que vous planterés sur vostre fort, lors que vous verrés paroistre nos canots sur cette grande riuiere ; et nous autres, voyant ce signal de vostre amitié, nous aborderons auec assurance à vos ports. Tirant vn autre collier de porcelaine, il le mit en rond sur la terre : Voicy, dit-il, la maison que nous aurons aux Trois Riuieres, quand nous y viendrons traiter auec vous, nous y petunerons sans crainte, puis que nous aurons Onontio pour frere.

Les Deputés pour la paix, témoignerent à ces Barbares vne grande satisfaction de tout ce qui s'estoit passé en ce conseil ; ils adiousterent qu'ils s'en alloient faire vn ample rapport de tout à Monsieur le Gouuerneur, lequel ne leur pourroit parler que le iour suiuant, pource qu'il estoit desia tard ; ils emportent les presens, et remenent les deux prisonniers mis en liberté. Comme ils sortoient, ce Capitaine leur cria : Dites à Onontio, que nous le prions de cacher les haches des Montagnais et des Algonquins sous sa robe, pendant que nous traiterons de la paix. Ils promirent de leur costé, qu'ils ne courroient aucun canot Algonquin, et qu'ils ne leur dresseroient aucune embusche ; mais leur promesse n'estoit que perfidie, car les François n'estoient quasi pas retirés au port des Trois Riuieres, qu'ils poursuiuirent quatre canots Algonquins qui reuenoient de la chasse, bien chargés de viures et de pelteries ; à peine les hommes se purent-ils sauuer, tout leur bagage fut pillé, et vne pauure femme chargée de son enfant, fut prise.

Monsieur le Cheualier de Montmagny iugea par le rapport qui luy fut fait, et par la contenance qu'il remarqua en cet ennemy rusé et deloyal, que la crainte des armes Françoises luy faisoit souhaiter la paix auec nous, pour pouuoir auec plus de liberté massacrer, mesme deuant nos yeux, les peuples qui nous sont confederés ; neantmoins, comme il est prudent et adroit, il rechercha les moyens d'induire ces Barbares à entrer dans vne bonne paix vniuerselle auec toutes les Nations qui nous sont alliées. Le lendemain iour de Sainct Barnabé, ces Barbares, qui n'osoient aborder du fort, pour crainte des Algonquins, attendoient auec impatience Monsieur le Gouuerneur ; mais les vents et la pluie l'arresterent, il ne s'embarqua que le iour suiuant, dans ses chaloupes, chargées de soixante et dix hommes bien armés. Il s'en vient moüiller deuant leur fort ; mais la mauuaise foy de ces Barbares les rendans coupables, les fit entrer en deffiance, fondée sur le retardement d'vn iour, qu'on auoit pris pour le mauuais temps, et sur les actes d'hostilité qu'ils auoient commis, se doutans bien que nous en auions connoissance. On attendoit qu'ils viendroient querir les Deputés de la paix, comme ils auoient desia fait ; mais la deffiance les arresta. Ils poussent vn canot vuide vers nos chaloupes, inuitans Monsieur le Gouuerneur, le Pere Ragueneau et le sieur Nicolet, de s'embarquer pour les aller

trouuer ; leur dessein estoit de les massacrer, à ce qu'vn ieune Algonquin, qui se sauua de leurs mains, nous rapporta puis apres. Ce procedé tout brutal, fit qu'on se tint plus sur ses gardes que iamais. On inuite les Capitaines de venir écouter nos paroles, comme on auoit esté écouter les leur ; à cela, point de nouuelle. On les presse d'enuoyer quelques Hurons, de ceux qui se sont naturalisés parmy eux, et qui sont deuenus Hiroquois ; ils en firent de grandes difficultés. Enfin, deux aborderent nos chaloupes dans vn canot, ils regardoient par tout, s'ils ne verroient point quelque Algonquin caché parmy nous ; n'en ayant apperceu aucun, trois Capitaines Hiroquois s'embarquerent dans vn autre canot : nous ayans approchés à la portée du pistolet, ils inuiterent Onontio, c'est Monsieur nostre Gouuerneur, à parler, c'est à dire, à faire ses presens.

Ie ne deduiray point la harangue qu'il leur fit faire par son truchement, suffira de dire deux petits mots de la façon qu'il leur fit offrir ses presens, se conformant aux loix de ces peuples ; ses dons surpassoient de beaucoup ceux de ces Barbares.

Il en fit vn pour remerciment de la bonne chere qu'ils auoient faite à nos François en leur païs, il offrit des couuertures pour les nattes qu'ils auoient estenduës sous eux pendant la nuict, il donna des haches pour le bois qu'ils auoient couppé durant l'hiuer pour les chauffer, des robes ou des capots pour les auoir reuestus, des cousteaux en la place de ceux dont ils s'estoient seruis, coupant la teste aux cerfs dont ils leur auoient fait festin, d'autres presens pour les Nations qui recherchoient nostre alliance, et d'autres encor pour marque qu'ils verroient sur nos bastions des estendards de paix, et qu'ils trouueroient vne maison d'asseurance auprés de nous.

Tous ces presens furent acceptés de ces Barbares, auec de grands témoignages d'affection en apparence ; mais comme ils ne voyoient point d'arquebuses dont ls auoient vne passion estrange, ils dirent qu'on n'auoit point parlé de la rupture des liens de nos captifs, qu'ils auoient mis en liberté : là-dessus on leur fait encor d'autres presens pour auoir couppé ces liens. Mais on ne parloit point d'armes à feu, qui estoit le plus ardent de leurs souhaits, cela les incita à parler derechef : ils presentent donc vn collier de porcelaine pour nous inuiter à faire vne habitation dans leur païs ; ils en donnent vn second pour seruir de traict, ou de rames à nos barques, pour y monter ; ils en offrent vn troisiesme au nom de la ieunesse Hiroquoise, à ce que leur oncle Onontio grand Capitaine des François, leur fist present de quelques arquebuses ; ils en tirent vn quatriesme pour marque de paix qu'ils vouloient contracter auec les Montagnais, auec les Algonquins et auec les Hurons nos alliés ; ils produisent quelques peaux de castor pour asseurance qu'estans de retour en leurs Bourgades, ils feroient vne assemblée generale des personnes plus considerables de toutes les Nations Hiroquoises, pour publier par tout la generosité et la liberalité des François : bref, ils font vn dernier present, pour témoigner qu'ils donnoient vn coup de pied aux Hollandois, auec lesquels ils ne vouloient plus auoir de commerce, disoient-ils. Remarqués, ie vous supplie, en passant, le procedé de ces peuples, et ne me dites plus, que les Sauuages sont des bestes brutes : assurement ils ne manquent pas de bonne education. Leur dessein estoit de faire vne paix fourrée auec nous pour se deliurer de la peur qu'ils ont de nos armes, et pour massacrer sans crainte nos confederés : nous pouuoient-ils plus finement induire à leur donner des armes ? Se pouuoient-ils plus finement insinuer en nostre amitié, qu'en nous rendant nos prisonniers, nous offrant des presens ? qu'en témoignant qu'ils vouloient entrer en bonne intelligence auec ceux que nous protegions en leur presence ? qu'en nous inuitant en leur païs, nous assurans qu'ils nous preferoient aux Hollandois, nous extollans par dessus le commun des hommes ? Voila leur conduite, qui manque à la verité, du vray Esprit des enfans de Dieu,

mais non pas de l'esprit des enfans du siecle. Monsieur nostre Gouuerneur plus auisé et plus prudent que ces bonnes gens ne sont rusés, demanda l'auis du Reuerend Pere Vimont et du Pere Ragueneau, sur le present sujet ; mais s'estans excusés de parler en matiere de guerre, il conclud, apres auoir recueilly les pensées des principaux de ceux qui l'accompagnoient, qu'il ne falloit point faire la paix auec ces peuples, à l'exclusion de nos confederés ; autrement, qu'on pourroit entrer dans vne guerre plus dangereuse que celle qu'on voudroit éuiter : car si ces peuples auec lesquels nous viuons tous les iours, et qui nous enuironnent de tous costés, nous attaquoient, comme il se pourroit faire si nous les abandonnions, ils nous donneroient bien plus de peine que les Hiroquois ; de plus, si les Hiroquois auoient vn libre accés dans nos ports, le commerce des Hurons, des Algonquins et des autres peuples qui viennent visiter les magazins de Messieurs de la Nouuelle France, seroit entierement rompu ; ie dy bien dauantage, que dés à present le commerce se va perdre, si on n'arreste les courses de ces Barbares. Enfin, ny Monsieur nostre Gouuerneur, ny aucun des François, ne se pouuoient resoudre à jetter dans la gueule de l'ennemy les nouueaux Chrestiens, qui se professent publiquement François : aussi est-il vray que nostre bon Roy, que Dieu benisse dans le temps et dans l'eternité, les regarde et les reconnoist pour ses Sujets, dans le don qu'il a fait de ces contrées à Messieurs de la Nouuelle France.

Monsieur le Cheualier de Montmagny, penetrant la force de ces raisons, iugea qu'il falloit faire parler nettement les Hiroquois ; il leur fit dire, que s'ils vouloient vne paix vniverselle, qu'elle leur seroit accordée auec vne grande satisfaction des François, et de leurs confederés ; et que si le present qu'ils auoient fait aux Algonquins, pour entrer en paix auec eux, estoit sans feintise, qu'ils déliurassent presentement l'vn des prisonniers dont ils s'estoient nouuellement saisis, telle estant la coustume des peuples amis et confederés. Ils respondirent, que le iour suiuant ils passeroient le grand fleuue, pour s'en venir traiter de cette affaire auec les Algonquins dans nostre fort, et que nous nous retirassions. Monsieur le Gouuerneur voyant bien que leur dessein estoit de s'enfuir dans l'obscurité de la nuict, repliqua, qu'il souhaitoit remener auec soy vn captif Algonquin, pour le rendre à ses freres alliés, en témoignage de la paix qu'ils vouloient conclure. Ils firent semblant d'en vouloir donner vn ; mais enfin ils respondirent, qu'on se retirast, et que cette affaire estant importante, ils en confereroient entr'eux pendant la nuict. Monsieur le Gouuerneur leur fit respondre, qu'ils en traitassent, à la bonne heure ; mais qu'il ne s'éloigneroit point qu'il n'eust veu le cours de leur resolution. Comme on parlementoit, voila sept canots Algonquins, ignorans de la venuë de l'ennemy, qui paroissoient au haut du grand fleuue, remplis d'hommes, et de chasse et de castors. Les ieunes guerriers Hiroquois les ayans apperceus, se retenoient à peine, les mains leur demangeoient, comme on dit ; mais la presence de nos chaloupes armées et de la barque, qui n'ayant pû encor monter, commença à paroistre, tirant vers nous auec ses voiles desployés, les arresta et les fit retirer dans leur fort, auec quelques paroles de mettre au plus tost vn captif Algonquin en liberté. On attend l'effet de leurs promesses : il s'écoule vne bonne demie heure dans vn profond silence, puis tout à coup on entend vn tintamarre et vn cliquetis de haches, si horrible et si épouuantable, vne cheute et vn debris de tant d'arbres qu'il sembloit que toute la forest s'en alloit renuerser ; et alors on connut leur fourbe plus que iamais. Monsieur le Gouuerneur les voulant mettre tout à fait dans leur tort, deuant que d'en venir aux mains, se délibera de passer la nuict sur l'eau auec sa barque et ses chaloupes, pour les empescher de fuir et pour les sonder encor vne fois sur leurs pensées de la paix.

CHAPITRE XI.

De la guerre auec les Hiroquois.

Le lendemain matin Monsieur le Cheualier de Montmagny, fait équiper vn canot auec vn guidon pour inuiter les Capitaines à parler : ils mesprisent le canot, et le guidon, et le herault ; ils nous chargent de brocards, auec des huées barbaresques; ils nous reprochent qu'Onontio ne leur a point donné à manger d'arquebuses (c'est leur façon de parler, pour dire qu'il ne leur en a point fait present) ; ils arborent vne cheuelure, qu'ils auoient arrachée à quelque Algonquin, dessus leur fort comme vn guidon, denotant la guerre ; ils tirent des fleches sur nos chaloupes. Toutes ces insolences firent resoudre Monsieur le Gouuerneur, de leur donner à manger des arquebuses, non à la façon qu'ils demandoient : il fit décharger sur leur fort les pieces de fonte de la barque, les pierriers des chaloupes et toute la mousqueterie ; tout cela se fit auec vne telle ardeur des François, et auec vn tel redoublement, qu'encor bien que l'ennemy par vne ruse qu'on n'attendroit pas des Sauuages, se fust mis en sureté, neantmoins il prit vne telle épouuante, qu'aussi-tost qu'il se vit couuert des tenebres de la nuict, il emporte ses canots au trauers du bois, pour s'aller embarquer vn quart de lieuë plus haut que nous, et se sauuer de nos mains. Estant decouuert, on le voulut suiure, les chaloupes rament de toutes leurs forces ; mais le vent et la marée contraires les arresterent. Quelques canots Algonquins leur voulurent donner la chasse ; comme ils estoient en petit nombre, à comparaison des Hiroquois, Monsieur le Gouuerneur les rappella. Vn ieune homme Algonquin, qui estoit depuis deux ans parmy les Hiroquois, s'estant sauué dans cette retraite, nous rapporta que ces Barbares auoient eu peur de nos canons ; que si on les eût peu aborder, qu'on les auroit defaits, c'est à dire qu'on les auroit mis en fuite dans les bois : car d'en tuer beaucoup, c'est ce que les François ne doiuent pas pretendre, d'autant qu'ils courent comme des cerfs, ils sautent comme des daims, ils connoissent mieux les estres de ces grandes et épouuantables forests que les bestes sauuages, qui les ont pour demeure ; les François n'oserent s'engager aisement dans ces grands bois.

Apres leur retraite on reconnut leur ruse et leur adresse plus que iamais. ils auoient vn fort assés proche des riues du grand fleuue, d'où ils nous parloient ; ils en auoient vn autre secret plus éloigné dans les bois, mais si bien fait et si bien muny, qu'il estoit à l'epreuue de toutes nos batteries. Or se doutant bien que nous en pourrions venir aux mains, dans la resolution qu'ils auoient de continuer la guerre auec les Sauuages nos alliés, ils mirent pendant la nuict leurs canots en sauueté ; ils transporterent dans leur second fort tout leur bagage, où ils se retirerent eux-mesmes en cachettes, et afin que nous pensassions qu'ils estoient dans le premier, contre lequel nous tirions, n'ayans pas connoissance du second, ils y tenoient tousiours du feu allumé ; ils y laisserent aussi leurs arquebusiers, lesquels apres auoir tiré quelques coups, en sortirent pour nous choisir de plus prés, se cachans d'arbres en arbres, tirans fort adroitement ; ils déchargeoient toute leur fureur sur la barque, sçachans que Monsieur le Gouuerneur estoit dedans ; et en effet, si elle n'eust esté bien pauoisée, ils auroient blessé et tué plusieurs de nos hommes ; vne épée Françoise paroissant au dessus des pauois, fut emportée d'vn coup d'arquebuse, plusieurs cordages couppés, et les pauois tous remplis de balles. Ils firent leur retraite dans vne bonne conduite : car ils enchargerent à leurs arquebusiers de combatre vaillamment, comme ils firent, pendant qu'ils transporterent à trauers des marais et des bois, leur bagage et leurs canots, pour n'estre point apperceus. La nuict venuë, ils éuaderent, comme i'ay remarqué cy-dessus. Voila comme la guerre, auec ces peuples, s'est declarée plus que iamais ; mais voyons ce qui suit.

Ils estoient partis cinq cens bons guerriers de leurs païs, comme i'ay desia dit; vne trouppe s'en estoit allée au deuant des Hurons, pour leur dresser des embusches, et les attendre comme on attend vne beste à l'affust: estans aux aguets, ils apperceurent deux canots qui nous amenoient le Pere de Brebeuf et quelques François; mais les ayans découuerts vn peu tard, dans vn lieu où ils se pourroient sauuer à force de rames, ils les laisserent passer sans leur donner la chasse, ny sans se decouurir. Ce fut vn grand trait de la bonté et de la prouidence de nostre Seigneur enuers le Pere et enuers ceux qui l'accompagnoient: car cinq autres canots de Hurons, venans vn peu apres, furent attaqués de ces voleurs, qui en massacrerent quelques-vns, d'autres se sauuerent, d'autres tomberent tout vifs entre leurs mains, pour estre le ioüet des flammes et de leur rage, et la pasture de leurs malheureux estomachs. Voila les funerailles et le sepulchre que nous attendons, si iamais nous venons à tomber entre les griffes de ces tigres, et dans la fureur de ces Demons.

L'vn de ceux qui se sauuerent de cette embuscade, tira droit aux Trois Riuieres; les autres remonterent vers les Hurons, pour auertir ceux qui descendoient, du danger où ils s'estoient perdus. Quelque temps apres cette defaite, le Pere Paul Ragueneau et le Pere René Menard, remontans au païs des Hurons, conduits par quelques canots, firent rencontre de huict ou dix Sauuages, qui leur dirent, que c'estoit fait de leur vie s'ils passoient outre; que l'ennemy ne s'estoit pas encor retiré. A cette nouuelle inopinée, ces canots retournent aux Trois Riuieres, pour demander secours aux Algonquins; ceux-cy les exhortent de donner iusques à Kebec, pour obtenir quelques armes du fort, et quelque assistance des Sauuages Chrestiens de Sainct Ioseph, promettans de se ioindre à cette escorte. Le Pere de Brebeuf, le Pere Ragueneau et le bon Charles Sondatsaa se chargent de cette commission, ils viennent voir Monsieur le Gouuerneur, qui fit embarquer quelques soldats bien armés et bien resolus, les recommandans aux nouueaux Chrestiens de Sainct Ioseph, qui armerent huict canots de leur part, pour ce mesme dessein. Comme ils estoient prests de partir, arriuent deux Sauuages, du païs des Abnaquiois, qui disent pour nouuelles, que tout le païs des Hiroquois ne respire que la guerre; que les Anglois ont quitté l'habitation qu'ils auoient à Quinibequi; qu'vn nommé Matheabichtichi8, dont i'ay parlé cy-dessus, auoit esté miserablement massacré en leur païs, par vn Abnaquiois plus voisin de la mer; que ce coup s'estoit fait dans l'yurognerie, que tous ses Compatriotes l'auoient fort improuué, et qu'ils estoient enuoiés pour satisfaire aux parens et aux alliés, et à toute la Nation du defunct. Or comme ses parens estoient pour la pluspart aux Trois Riuieres, ces deux Abnaquiois s'embarquerent auec la flotte, pour les aller trouuer; le bruit de leur venuë ayant desia couru, nos guerriers, qui auoient receu dans leurs canots ces deux Ambassadeurs, furent assés mal receus des Algonquins.

On leur dit d'abord, que ces Algonquins se vouloient saisir des Abnaquiois, pour les mettre à mort, contre le droict de toutes les Nations, car ils venoient pour traiter de la paix. Iean Baptiste Etinechka8at et Noël Negabamat, qui sont les deux principaux Chefs de Sainct Ioseph, voyans que les Algonquins se tenoient pressés, et que quelques-vns d'eux estoient armés, commandent à ceux qui les suiuoient, de faire halte, et de charger leurs arquebuses à balle. Là-dessus, vn ieune Algonquin s'auance le cousteau en la main pour le jetter sur l'vn des Abnaquiois; mais celuy-cy faisant vne démarche en arriere, luy presente le bout de son arquebuse. Lès Algonquins s'écrient, que c'est vne feinte, que leur coustume est d'épouuanter ceux qui apportent nouuelle de la mort de quelqu'vn de leur Nation, quoy qu'ils viennent comme Delegués et comme Mediateurs de la paix.

A ces paroles chacun s'arreste, on se visite, quoy qu'assés froidement, les Abnaquiois traitent leur affaire, et vn

Capitaine Algonquin, proche parent de l'vn de nos Chrestiens de Sainct Ioseph, l'abordant et le salüant, luy dit : Mon nepueu, ie suis bien aise de ta venuë. Et moy, fit ce ieune Chrestien, ie me suis trouué bien estonné à l'abord des Trois Riuieres, voyant qu'on mettoit la main aux armes. Quoy donc, faisois-je à part moy, sommes nous desia arriués au païs de l'ennemy ? Quand ie suis party de Sainct Ioseph, ie disois dans mon cœur, ie trouueray mes parens aux Trois Riuieres, ie seray bien consolé de les voir ; et aussi-tost que i'ay mis pied à terre, i'ay rencontré le païs des Hiroquois : car on nous a commandé de charger à balle. Y as-tu chargé, luy dit son oncle ? Ouy, respond-il, i'ay mis deux balles dans mon arquebuse. Aurois tu tiré sur tes parens ? I'aurois obëi à nos Capitaines, et tiré à tort et à trauers : ie suis du party de ceux qui croyent en Dieu. Ces responses me font d'autant plus voir la force de la foy, que les Sauuages sont étroitement liés à leurs parens : mais Iesus-Christ est venu rompre ce lien. *Veni separare hominem aduersus patrem suum.*

Ce tumulte estant appaisé, le sieur de Chanflour fit appeller les principaux Sauuages, Montagnais et Algonquins ; il leur fit demander, quand ils partiroient pour escorter les Hurons. Les Algonquins firent signe à Iean Baptiste Etinezka8at Capitaine Montagnais, que c'estoit à luy à parler, sa harangue ne comprit qu'vn seul mot : Ie suis François, dit-il, ie n'ay rien à dire dauantage. Ce mot en valloit dix mille, il vouloit dire qu'il estoit Chrestien et François tout ensemble, qu'il estoit prest d'obeïr aux volontés de celuy qui commandoit aux François, et que dans vne affaire si pressée il n'estoit pas question de long discours, mais de marcher sans delay.

L'Apostat 8masatikeie prit la parole, dit mille impertinences ; enfin, il conclud que l'ennemy estoit party, et par consequent qu'il n'estoit pas besoin de faire escorter les Hurons.

Charles Sondatsaa Huron, harangue là dessus puissamment, represente le danger, presse les Algonquins ; mais il parla à des oreilles fermées, qui sortirent de l'assemblée, si tost qu'ils eurent tiré leur coup. Il s'agit donc maintenant de voir si les huict canots de Chrestiens qui portoient quelques soldats François, passeroient outre auec les Hurons : leur petit nombre, à comparaison de l'ennemy, estoit pour les épouuanter. On demande aux soldats François, si se voyans destitués du secours des Algonquins, ils voudroient bien marcher plus auant : ils respondent auec vne constance vraiement genereuse, que Monsieur le Gouuerneur leur ayant commandé d'accompagner les Sauuages Chrestiens de Sainct Ioseph, qu'ils ne les quitteront iamais pour aucun danger. La foy a ie ne sçay quel lien, qui vnit les cœurs. Les soldats au retour dirent tout plein de bien de nos Neophytes, et nos Neophytes ne se pouuoient assés loüer des soldats. Voila donc nos soldats François prests de s'embarquer, si ces huict canots de Chrestiens veulent marcher. On leur demande, quelle estoit leur pensée ; ils respondent, que ce n'est pas à eux d'en determiner, qu'ils estoient tous disposés de receuoir l'ordre et le commandement des François : cela mit en peine le sieur Chanflour et tous ceux qui estoient presens ; pas vn n'opina iamais qu'il leur fallust commander ce voyage, personne ne voulant exposer ces bons Neophytes dans les grands dangers qu'on apprehendoit. Ce petit nombre de Chrestiens, disoit quelqu'vn, est comme le leuain, qui doit faire leuer toute la masse du Christianisme en ces contrées ; s'il est defait, les Infideles se rendront plus difficiles que iamais, et nous accuseront d'auoir jetté à la mort ceux qui ont receu nostre creance. Sur ces difficultés, les pauures Hurons se voyans abandonnés de tout secours, estoient bien en peine, et nous aussi bien qu'eux, car le Pere Paul Ragueneau et le Pere René Menart les deuoient accompagner.

Enfin, nostre Seigneur nous consola : car au mesme temps qu'on vouloit partir, arriue vn canot de Huron, qui nous apprend, que l'ennemy s'estoit retiré ; si bien que les Peres sont passés, auec le bon Charles Sondatsaa et les autres

Hurons, sans autre mal que les grandes fatigues d'vn chemin tres-affreux.

Quelque temps apres leur depart, arriuerent quelques autres canots de Hurons, qui calomnierent puissamment le pauure Pere de Brebeuf ; ils disoient, qu'ayant rencontré vn Huron sauué des mains de l'ennemy, ils auoient appris de luy ce que ie vais raconter. Estant entre les mains des Hiroquois, disoit ce prisonnier échappé, l'vn d'eux m'a tenu ce discours : Nous auons connoissance et bonne intelligence auec les François vestus de noir, qui sont en vostre païs, et notamment auec vn certain que vous nommés Echon (c'est ainsi qu'ils appellent le Pere Iean de Brebeuf) ; cet homme a passé l'hyuer dans la Nation neutre, où il a eu communication auec les Hiroquois nos confederés ; il s'est lié auec eux et auec nous, pour vous perdre : Courage, leur disoit-il, nous sommes entrés dans le païs des Hurons pour les exterminer ; nous en auons desia fait mourir grand nombre par nos prieres, comme par de puissans charmes ; mais nous n'auons pû les consommer entierement : il faut que vous les acheuiés par vos guerres et par vos surprises ; quand ils seront tout à fait détruits, nous irons demeurer auec vous en vostre païs. Nos confederés nous ayans donné aduis de tout cecy, nous vous sommes venus dresser des embusches, nous auons reconnu Echon, nous l'auons visité pendant la nuict, il nous a fait des presens, nous l'auons laissé passer, il nous a auerty des canots qui le suiuoient ; et voila comment vous estes tombés entre nos mains, disoient les Hiroquois à ce prisonnier, au rapport de ces calomniateurs, qui controuuoient ces impostures pour nous perdre. Sainct Paul a bien raison de dire, que, *Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus :* Si nous n'attendons rien en l'autre vie, nous sommes plus miserables que le reste des hommes : car ceux pour qui nous donnons nos vies dans des trauaux immenses, nous procurent la mort par des voyes les plus iniques du monde.

Auant que de conclure ce chapitre, il faut que ie remarque vn traict de generosité de nos Chrestiens de S. Ioseph, pendant le sejour qu'ils ont fait aux Trois Riuieres. Leur Capitaine ayant dit en pleine assemblée, qu'il estoit François, puis qu'il auoit embrassé leur creance, vn certain Infidele, homme impudent, luy voulut faire vn affront, et à tous ses gens ; se promenant à l'entour de sa cabane, il luy cria tout haut : Va t'en donc, François, va-t'en à la bonne heure en ton païs, embarque toy dans les Nauires, puis que tu es François, passe la mer, et t'en va en ta patrie : il y a trop long-temps que tu nous fais icy mourir. Ce Capitaine me vint trouuer tout sur l'heure, sans rien repartir : Mon cœur veut estre meschant, disoit-il, mais ie ne luy obeïray pas. Si ie n'auois quitté mes anciennes façons de faire, i'abattrois bien l'orgueil de cet impudent ; mais puis qu'il ne faut pas estre Chrestien à demy, ie ne luy diray mot, ie ne luy feray aucun mal. Ie sçay bien qu'ils disent que ie n'ay point d'esprit d'auoir embrassé la foy, ils m'accusent de les faire mourir, pour ce que ie les ay inuités de se faire instruire ; leurs calomnies m'auroit troublé en autre temps : mais puis que i'ay donné ma parole à Dieu, ie veux faire tout ce qui m'est commandé, ie ne leur feray aucun reproche ; ce qui me seroit bien facile, non seulement pource que leur vie n'est pas meilleure que la nostre, mais pource que ie n'ay iamais receu aucun de leurs presens, quoy que nous leur en ayons fait par plusieurs fois. La grace a d'estranges effets : aussi est-il vray, que le Dieu qui la donne, est vn Dieu tout-puissant.

CHAPITRE XII.

D'vne Mission faicte à Tadoussac.

Encor que les Sauuages de Tadoussac soient quasi les premiers que nos vaisseaux rencontrent, si est-ce qu'on ne

leur a porté les bonnes nouuelles de l'Euangile qu'apres plusieurs autres, et encor faut-il confesser que ce n'est pas nous qui les auons attirés, mais nos Neophytes ou nouueaux Chrestiens de la Residence de Sainct Ioseph. Comme ils se sont visités de part et d'autre, et qu'ils ont veu que les principaux Sauuages de cette Residence, faisoient profession publique de la foy, ils s'en sont mocqués au commencement; mais enfin, le bon exemple et le bon discours de leurs Compatriotes, leur ont fait aimer ce qu'ils haïssoient, et rechercher ce qu'ils abhorroient. L'an passé nos Neophytes, comme i'ay remarqué, les allerent inuiter par vn beau present, de venir demeurer auec eux à S. Ioseph, pour entendre parler des biens de l'autre vie. Ils respondirent par vn autre present, qu'ils n'estoient point alienés de la foy ; mais qu'ils desiroient qu'on les vînt instruire en leur païs. En effet, ils deleguerent Charles Meiachka8at, qui n'estoit pas encor baptisé, pour venir querir vn Pere de nostre Compagnie, et l'emmener à Tadoussac, où quelques Sauuages des peuples du Sagné se deuoient aussi trouuer ; comme le Pere qu'ils demandoient estoit occupé ailleurs, on leur promit qu'on ne manqueroit pas de les secourir au Printemps.

Le douziesme de May, le Capitaine de Tadoussac vint sommer nostre Reuerend Pere Superieur de sa promesse ; le Pere luy accorda tres-volontiers celuy de nostre Compagnie qu'il demandoit. Si tost que nos Chrestiens de Sainct Ioseph eurent connoissance de ce voyage, ils vindrent trouuer le Pere, le suppliant de parler à Tadoussac, c'est à dire, de faire des presens pour attirer à Sainct Ioseph le reliquat de ces pauures peuples : Prie Monsieur nostre Capitaine, luy disoient-ils, qu'il parle aussi, peut-estre qu'ils respecteront sa parole ; s'ils viennent demeurer auec nous, nous parlerons de nostre costé, c'est à dire, nous leur ferons des presens, pour applanir la terre sur laquelle ils placeront leurs cabanes ou leurs maisons. Monsieur le Gouuerneur voyant que ce dessein tendoit à la gloire de nostre Seigneur, fit son present, auec lequel nous ioignismes le nostre, pour les offrir selon l'instruction que nos Neophytes nous auoient donnée : car ils nous informerent par le menu, comme il falloit parler. Cela fait, le Pere monte dans vne barque, qui descendoit à Tadoussac, les vents contraires le retarderent assés long temps en chemin, mais écoutons-le parler de son voyage.

Le Mercredy veille du tres-Sainct Sacrement, vn canot de Sauuages nous vint aborder. Comme ie vy que les vents, qui sembloient vouloir faire quelque tréue auec nous, recommençoient leur guerre, ie m'embarquay auec eux, promettant à nos François que ie leur viendrois dire la saincte Messe le iour suiuant, si le temps le permettoit. Les Sauuages m'emmenerent en vn lieu où il n'y auoit ny terre ny bois ; c'estoit sur des roches, où ils auroient passé la nuict sans autre couuerture que le ciel, si ie ne me fusse trouué auec eux. Ie les excite incontinent à chercher quelque meschant lieu pour nous cabaner ; en ayant fait rencontre, ils jettent leurs écorces sur cinq ou six perches ; et bien leur en prit, et à moy aussi, dit le Pere, car nous fusmes battus toute la nuict du vent et de la pluïe.

Le lendemain, ne pouuant aborder la barque, ie passay la grande feste de nostre Seigneur dans cette maison trespauure des biens de la terre, mais richement pourueuë des biens du ciel : la meilleure partie des Sauuages estoient Chrestiens. Ie leur parlay de l'honneur qu'on rendoit ce iour là au Fils de Dieu auec pompe et magnificence dans toute l'Europe ; là-dessus ie dresse vn petit Autel pour dire la saincte Messe ; ils m'aidoient auec tant d'affection que i'en estois tout attendry : voyans que le lieu où ie deuois marcher, estoit tout humide et fangeux, ils jettent par terre vne robe pour me seruir de marchepied. I'estendy vne petite nappe de communion au trauers de la cabane, pour separer les fideles d'auec les infideles. Là-dessus ie commence la saincte Messe, non sans estonnement, que le Dieu des dieux s'abaissast vne autre fois, dans vn

lieu plus chetif que l'estable de Bethleem. Ces bonnes gens se vouloient confesser et communier, mais ie les remis au Dimanche suiuant. Les Sauuages qui n'estoient pas baptisés, garderent vn profond silence pendant ce diuin Sacrifice: aussi ont-ils bonne enuie d'estre Chrestiens.

La tempeste nous retint deux iours et deux nuicts prisonniers sous ces écorces, plus ouuertes qu'vne porte cochere. Comme nous songions à nostre depart, le sieur Marsolet, qui commandoit la barque, m'escriuit ce peu de mots par vn ieune Sauuage, qui m'apporta la lettre: Le Sauuage surnommé Boyer, est arriué en nostre barque ; il dit, qu'il vous est venu querir tout exprés pour vous mener à Tadoussac ; il vous attend icy : faites luy, s'il vous plaist, vn petit mot de response. I'ay donné au present porteur vn peu de pain et de pruneaux, sçachant bien que vous en auiés besoin.

Ayant receu ce petit mot, ie vais trouuer la barque ; le Sauuage qui estoit venu au deuant de moy, me presse d'entrer à Tadoussac, disant, que tous ceux qui estoient là, souhaitoient ardemment d'estre instruicts : ie m'y transporte dans les canots qui me vindrent querir. Estant arriué, ils me témoignerent toute sorte de bonne volonté, ils m'accueillirent tous auec beaucoup de bienueillance. Ie visite les malades, ie trouue vne femme en danger, ie l'instruy, ie la baptise, et Dieu l'enleue au ciel : *Cuius vult, miseretur,* Dieu choisit ceux qu'il luy plaist. Cette pauure femme attendoit ce passeport pour entrer en Paradis.

Si tost que ie fus arriué, poursuit le Pere, les Sauuages me bastirent vne maison à leur mode. Elle fut bien-tost dressée : les ieunes hommes vont chercher des écorces, les filles et les femmes des branches de sapin pour la tapisser d'vn beau verd, les hommes plus âgés en font la charpente, qui consiste en quelques perches qu'ils arrondirent en berceau ; on iette là-dessus des écorces de fresne ou de prusse, et voila vne Eglise et vne maison bien-tost bastie. Au commencement ie songeois, où on coupperoit les écorces pour faire des fenestres ; mais la maison estant faite, ie reconnus qu'il ne falloit point prendre cette peine, car il y auoit assés de iour et de lumiere sans fenestres. Ie dresse là dedans vn Autel, ie fay ma petite retraite tout auprés, et ie me trouue plus content, et aussi bien logé, que dans vn Louure. La porte seule me mettoit en peine : car ie desirois la pouuoir fermer quand ie sortirois ; les Sauuages, qui ne se seruent que d'vne écorce ou d'vne peau pour fermer leurs cabanes, ne me sembloient pas assés bons charpentiers pour fermer mon palais ; mais Charles Meiachka8at me monstra que si. Il s'en va chercher deux bouts de planche, les cloüe par ensemble, fait vne petite porte ; i'auois auec moy vn cadenat pendu à vn petit sac, il trouue l'inuention de s'en seruir pour fermer ma maison à clef : me voila donc logé comme vn petit Prince, dans vn Palais basty en trois heures. Comme ie craignois l'importunité des enfans, le Capitaine fait vn grand cry par les cabanes, et recommande à la ieunesse de ne point entrer en ma demeure, que par ma permission : Ieunesse, disoit-il, et vous enfans, respectés nostre Pere : allés le visiter, mais quand il priera ou qu'il sera empesché, retirés vous sans bruit ; portés luy du poisson, quand vous en prendrés. Les enfans me suiuoient par tout, et m'appelloient leur Pere ; ils m'apportoient de leur pesche, et ie leur donnois vn peu de galette : en vn mot, i'estois en paix quand ie voulois, dans ma maison d'écorce, car ie pris la liberté dés le premier commencement, de renuoyer tous ceux que ie voudrois, quand i'auois quelque empeschement. Encor que ce soit chose inoüie, qu'vn Sauuage refuse la porte de sa cabane à vn autre Sauuage, personne neantmoins ne se formalisoit de la façon d'agir du Pere. Il faut dés vostre premiere entrée donner le ply que vous desirés à ces bonnes gens, capables de raison, et ils ne s'estonnent pas que nous ayons des façons de faire differentes des leurs.

Quelque temps apres mon arriuée ie fis festin auec les Sauuages d'vn bled

d'Inde, qu'ils aiment beaucoup ; ie l'auois fait apporter exprés dans la barque pour ce sujet. Ie voulus parler pendant ce festin, mais les Sauuages ayans éuenté mon dessein, me remirent en vn autre temps. Sur le soir le sieur Marsolet et moy, voulans produire les presens de Monsieur le Gouuerneur et les nostres, le Capitaine nous courut au deuant, et me parla en ces termes : Mon Pere, il n'est pas besoin de nous faire des presens pour nous inuiter à croire en Dieu, nous y sommes desia tous resolus : le Ciel est vne assés grande recompense, nous ne desirons point d'estre orgueilleux, ny nous vanter d'estre honorés de vos presens ; pour toute parole, suffit que vous nous enseigniés le chemin du ciel. Sans entrer en d'autres discours, tous ceux que vous voiés icy sont dans la resolution de prier, mais non pas de quitter leur païs pour monter là haut. Il apporta plusieurs raisons, pour faire voir qu'il leur estoit important, de ne se point retirer de Tadoussac. En effet, son discours estoit bon, mais fondé sur les considerations humaines et temporelles. Voila donc nos presens arrestés. Charles Meiachka8at, qui s'est retiré, comme i'ay desia dit, de Tadoussac, pour viure en enfant de Dieu, à Sainct Ioseph, leur parla plusieurs fois tres-fortement, mais pardessus leur portée, car les hommes ne se deprennent pas si tost des interets de la terre, quoy qu'elle ne soit qu'vn point, à comparaison du ciel. Ah ! ie voy bien, fit ce bon-homme, que le Diable vous arreste icy : il vous donne des pensées, que vous serés pauures, si vous quittés vostre païs, il vous fait apprehender que les richesses de la terre sont de grande importance ; et que vous seruira tout cela à l'heure de la mort ? Il voit bien qu'il ne sçauroit vous rauir la volonté que vous aués de croire en Dieu ; il vous jettera dans l'impossibilité de l'excuter, vous attachant en vn lieu, où vous ne pouués estre instruits : si tost que vous ne verrés plus le Pere, vous ne penserés plus à Dieu ; qui vous conseillera dans vos difficultés ? qui vous empeschera de retomber dans vos chants superstitieux et dans vos festins ? Si quelqu'un a vn tambour, qui prendra la hardiesse de luy oster ? Nous les auons tous jettés, dirés-vous ? comme si vous n'en pouuiés pas refaire d'autres. Moy mesme, encor que ie croye de tout mon cœur, il me semble que quand ie suis long-temps absent des Peres, que mes vieilles idées veulent retourner : voila pour quoy, quand ie deurois estre le plus pauure du monde, ie ne les quitteray iamais. Ce bon Neophyte ne cessoit matin et soir, et la nuict mesme, de presser ses Compatriotes, de venir demeurer auprés de ceux qui enseignent le chemin du salut. Les Sauuages pressés de ces raisons, ne concluoient pas qu'il fallust monter à Kebec, mais qu'il estoit à propos que nous descendissions à Tadoussac, pour y dresser vne Maison, afin de les instruire : Les Nations voisines y viendront demeurer, disoient-ils, elles embrasseront la foy sans contredit. Mais ce païs est si miserable, qu'à peine y trouue-t-on de la terre pour leurs sepulcres, ce ne sont que rochers steriles et affreux ; si neantmoins Monsieur le general, et la flotte de Messieurs de la Nouuelle France, qui passe tous les ans quelque mois à Tadoussac, y faisoit bastir vne maison par leur ordre, comme Monsieur du Plessis Bochart auoit commencé, cela feroit du bien à tout son équipage et aux pauures Sauuages : car quelques Peres de nostre Compagnie se pourroient retirer là depuis le Printemps iusques au depart des vaisseaux, pour secourir les François et les Sauuages dans leurs besoins spirituels. D'y demeurer pendant l'hyuer, c'est chose que ie ne conseillerois à aucun François : car les Sauuages s'en éloignent pendant ce temps-là, abandonnans leurs rochers au froid, et à la neige et aux glaces, dont on voyoit encor quelques reliquats, cette année bien auant dans le mois de Iuin. Au reste, ie ne doute nullement, que si la fureur des Hiroquois peut estre arrestée, que tous les Sauuages de Tadoussac, du Sagné et de plusieurs autres petites Nations, ne montent plus haut, si on continuë de les secourir. Mais voyons toutes les remarques du Pere.

Pendant le seiour que i'ay fait là, ces bonnes gens, dit-il, m'appelloient ordinairement à leurs conseils, ils me communiquoient leurs petites affaires, ils m'inuitoient à leurs festins, me traitant comme leur pere. Ils firent vn festin sur les fosses de leurs morts, incontinent apres mon arriuée, auquel ils emploierent huict orignaux et dix castors ; le Capitaine haranguant, dit, que les âmes des defuncts prenoient grand plaisir à l'odeur de ces bonnes viandes. Ie voulus parler pour refuter cet erreur ; mais ils me dirent, ne te mets pas en peine, ce n'est pas cela qui nous empeschera de croire, nous allons bientost jetter à bas nos vieilles façons de faire.

Voicy comme i'emploiois le temps auec eux : dés le petit iour, qui estoit enuiron trois ou quatre heures du matin, ie m'en allois faire prier Dieu par les cabanes ; puis ie disois la saincte Messe, où tous les Chrestiens qui estoient descendus à Tadoussac, pour aller en traite, assistoient tous les iours, se confessans et communians assés souuent ; la Messe estant dite, ie me retirois à l'écart, hors le bruit des cabanes, pour vacquer vn petit à moy mesme, i'allois en suitte visiter les malades, puis i'assemblois les enfans pour leur faire le Catechisme ; le Soleil ne regloit ny mon leuer, ny mon coucher, ny l'heure de mes repas, mais la seule commodité qui n'estoit guere auantageuse ny fauorable au corps.

Ie donnois vn temps apres le disner, tantost aux hommes, et puis aux femmes qui s'assembloient pour estre instruites, et sur le soir, apres m'estre retiré quelque temps, ie faisois faire les prieres auec vne instruction publique où les enfans rendoient compte deuant leurs peres et meres, de ce qu'ils auoient appris au Catechisme ; cela les encourageoit, et consoloit infiniment leurs parens.

I'en ay veu de si ardens à se faire instruire, qu'ils ont passé les nuicts auprés de nos Chrestiens, se faisans dire et redire vne mesme chose, pour la mettre dans leur memoire. I'interrogeois les plus âgés publiquement comme des enfans, et tous me rendoient compte de ce que ie leur auois enseigné. En vn mot, si cette Mission est penible, elle est assaisonnée de beaucoup de consolation.

Ie leur disois certain iour, que quelques François m'auoient dit à mon depart de Kebec, que ie ferois d'eux tout ce que ie voudrois deuant la venuë des Vaisseaux, mais qu'à l'abord des Nauires, on ne les pourroit plus retenir, qu'ils seroient yures depuis le matin iusques au soir. L'vn d'eux prenant la parole, me dit auec bonne grace : Mon Pere, fay gageure auec ceux qui t'ont dit cela, et nous te ferons gagner, car assurement nous ne nous enyurerons point ; demeure auec nous iusques à la flotte, et nous t'apporterons toutes les boissons que nous aurons, tu en seras l'Echanson et le distributeur, tu nous en verseras de tes mains, et nous ne passerons point la mesure que tu nous donneras.

Ie vy aborder icy quelques ieunes gens du Sagné, qui n'auoient iamais veu de François ; ils furent bien estonnés de m'entendre parler leur Langue. Ils demandoient de quel païs i'estois : on leur dit, que i'estois de Kebec, et de leurs parens ; mais ils n'en pouuoient rien croire, car nos barbes mettent vne difference quasi essentielle, pour ainsi dire, entre vn European et vn Sauuage. I'ay communiqué auec quelques familles venuës des Terres, ce sont gens simples, et tres-capables de receuoir le bon grain et la riche semence de l'Euangile.

Estant certain iour en vne assemblée, où les Sauuages traitoient d'enuoyer la ieunesse en marchandise vers ces Nations plus éloignées, ie me presentay pour les accompagner, afin de parler de Dieu à ces pauures peuples : cela les mit vn peu en peine, car ils ne veulent pas que les François ayent connoissance de leur commerce, ny de ce qu'ils donnent à ces autres Sauuages pour leurs pelteries ; et cela se garde si bien que personne ne le sçauroit découurir. Ils me faisoient les chemins horribles et épouuantables, comme ils le sont en effet ; mais ils en augmentoient l'horreur pour

m'étonner et pour me diuertir de mon dessein. Ayant reconnu leur crainte, ie me mets à discourir des malheurs et des biens eternels ; les voyant touchés, ie leur demanday, s'ils seroient bien aises que ces pauures peuples de leur connoissance, tombassent dans ces feux. Ils respondent que non. Il les faut donc instruire, reparty-je ; qui le fera, si vous me fermés la porte ? Il est vray, dit l'vn des principaux, il faut qu'il soit permis au Pere d'aller par tout, il n'est point chargé ny de cousteaux, ny de haches, ny d'autres marchandises, c'est nostre Pere, il nous aime, ie suis d'auis qu'il aille où il voudra. Tous les autres s'y estans accordés, vn Capitaine s'écria : Va où tu voudras, mon Pere, la porte t'est ouuerte dans toutes les Nations dont nous auons connoissance, nous t'y porterons dans nos canots ; mais demeure auec nous pour ce Printemps : car estant venu pour nous instruire, il ne faut pas nous quitter que nous ne sçachions les prieres, tu pourras aller visiter ces bonnes gens vne autre année. Les voyant dans cette apprehension ie leur dis, qu'ils sçauoient bien mon dessein : Il est vray, fit l'vn des principaux, le Pere ne vient pas icy pour nos pelteries, il n'a aucune marchandise entre les mains, il nous aime, c'est nostre Pere, il faut que la porte luy soit ouuerte par toutes les Nations dont nous auons connoissance. Tous les autres furent de mesme auis ; mais ils me prierent neantmoins de rester là. Ceux qui n'estoient pas baptisés, me demanderent des Chrestiens pour les embarquer et pour parler de ma part à ces peuples. Ie mis des presens entre les mains de deux Chrestiens pour inuiter deux Nations à venir prester l'oreille aux bonnes nouuelles de l'Euangile. Ils me renuoyerent d'autres presens auec parole, que si ie voulois m'arrester à Tadoussac, qu'ils y viendroient. L'vn de nos Chrestiens de Sainct Ioseph, frere d'vn Capitaine des Sauuages qui sont dedans les Terres, l'inuitant de venir voir leurs champs et leurs bleds, pour l'inciter à cultiuer la terre, celuy-cy respondit : Trauaillés courageusement, priés les François de vous aider fortement à defricher la terre ; si tost que vous aurés des bleds, pour nous pouuoir secourir, nous irons tous vous voir et demeurer auprés de vous ; mais nous craignons les Hiroquois.

Quelque temps apres Charles Meiachka8at alla de luy mesme inuiter vne autre Nation de croire en Dieu ; il trouua ces gens si bien disposés, qu'il s'en estonna. Voicy comme il entra en discours auec eux : comme ils auoient desia ouy parler de nostre creance, par le bruit qui en court par tout ces grands bois, ils luy demanderent s'il en auoit quelque connoissance : Ouy dea, fit-il, moy mesme ie suis baptisé et ie croy en celuy qui a fait le ciel et la terre. Instruy donc, dirent-ils, ce pauure malade, que tu as visité et qui s'en va mourant. Il l'aborde, luy parle du pouuoir de Dieu sur tous les hommes, du recours qu'il deuoit auoir en luy, le fait prier et demander secours à sa bonté. Le malade apres cette priere, se trouue à demy guery, il se leue, il marche, auec l'étonnement de ses Compatriotes. Charles les voyant attentifs, leur parle de la creation du monde, de l'Incarnation du Verbe, en vn mot, leur enseigne ce qu'il a appris de nous. Estans las de parler, il se retiroit seul, recitoit son chapellet et s'entretenoit en quelque saincte pensée, se pourmenant à l'écart, sans auoir égard si ses gens s'en estonnoient ou non, imitant ce qu'il auoit veu faire au Pere qui instruisoit les Sauuages de Tadoussac. Si tost qu'il rentroit dans la cabane du malade, tous les autres Sauuages accouroient, ils se mettoient en rond à l'entour de luy, dans vn profond silence, et luy les instruisoit selon sa portée. Ne sçachant plus que dire, il se mit à crier si fort contre leurs superstitions, contre leurs festins à tout manger, monstrant la brutalité de leurs mœurs, et benissant Dieu d'auoir quitté son ancienne barbarie, il dit tant de chose contre l'inutilité et la folie de leurs tambours, que tous ceux qui en auoient, les allerent tout soudainement querir, et les mirent en mille pieces en sa présence ; cela l'estonna et

le consola fort. Quand il fut de retour, il ne sçauoit se comprendre : Nikanis, me faisoit-il, ie les ay pensé amener icy auec moy ; s'il eussent eu dequoy acheter des viures pour passer l'hiuer, ils m'auroient suiuy ; tous ceux que i'ay veus sont dans la resolution de se faire instruire et de quitter leurs anciennes coustumes, pour embrasser les nostres. Enfin, ie ne doute point que toutes ces pauures petites Nations qui sont dans les bois, où nos Chrestiens frequentent, ne se viennent ranger au bercail de l'Eglise, si on les peut secourir.

Pour conclusion, le Pere arriua à Tadoussac le second iour de Iuin, et en fut rappellé le vingt-neuf. Il baptisa quatorze ou quinze Sauuages, notamment des enfans et des personnes âgées ; il en auroit baptisé bien dauantage, si ces pauures gens eussent esté en vn lieu où ils pourroient estre conserués en la foy ; tout cela arriuera en son temps. Le Dieu qui les a touchés et qui les appelle, leur ouurira la porte et leur donnera le moyen d'executer ses sainctes volontés. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIII.

Des bonnes esperances et des obstacles de la conuersion des Sauuages.

La venuë des Vaisseaux apporte ordinairement vn meslange de ioie et de tristesse. Nous auons receu du contentement à la veuë des hommes de Messieurs de Montreal, pource que leur dessein est entierement à la gloire de nostre Seigneur, s'il reüssit. Ce contentement a receu du meslange par le retardement du sieur de Maison-neufue qui commande ces hommes, lequel a relasché trois fois en France, et enfin est arriué si tard, qu'il ne sçauroit monter plus haut que Kebec pour cette année ; et Dieu veüille que les Hiroquois ne ferment point les chemins, quand il sera question de passer plus auant. Quiconque a pris vne forte resolution de trauailler pour Iesus-Christ, doit aimer la Croix de Iesus-Christ. *Non est discipulus super magistrum.* La Croix est l'arbre de vie, qui porte les fruicts du Paradis, *et folia ligni ad sanitatem gentium.* Le conuersion des Sauuages ne se fera que par la Croix.

Ce nous est encor vne douce consolation, de voir que les longues fatigues de la mer n'ont point alteré la santé des passagers qui viennent grossir nostre petite Colonie : le Pere Iacques de la Place et nostre frere Ambroise Broüet sont arriués en bonne santé, Dieu mercy. Vne ieune Damoiselle, qui n'auoit pas pour deux doubles de vie en France, à ce qu'on dit, en a perdu plus de la moitié dans le Vaisseau, tant elle a souffert, mais elle en a trouué à Kebec plus qu'elle n'en auoit embarqué à la Rochelle ; les hommes de trauail arriuent ordinairement icy le corps et la dent bien saine, et si leur âme a quelque maladie, elle ne tarde gueres à recouurer vne bonne santé. L'aïr de la Nouuelle France est tres-sain pour l'âme et pour le corps. On nous a dit qu'il couroit vn bruit dans Paris, qu'on auoit mené en Canada, vn Vaisseau tout chargé de filles, dont la vertu n'auoit l'approbation d'aucun Docteur ; c'est vn faux bruit, i'ay veu tous les Vaisseaux, pas vn n'estoit chargé de cette marchandise. Changeons de propos.

Il n'y auoit pas long-temps que nos Autels auoient porté le deüil de la mort de Monsieur Gand, quand la flotte a paru. Cet homme de bien secouroit fortement les Sauuages qui se retirent à Sainct Ioseph ; leurs conuersions luy touchoient les yeux et gagnoient le cœur. Il est mort dans vn sublime exercice de patience ; en vn mot, il est mort comme il auoit vescu, c'est à dire, en homme qui cherche Dieu auec verité. A peine auoit-on acheué les derniers deuoirs qui luy estoient deubs, qu'il nous a fallu vne autre fois reuestir de noir nos Chappelles, pour faire le seruice de Monsieur le Commandeur de Sillery. Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur, Monsieur le Cheualier de l'Isle, et

plusieurs autres, y assisterent ; quelques Sauuages voulurent communier ce iour là, et tous prierent pour son âme, n'ignorans pas les grandes obligations qu'ils ont à ce sainct Homme qui a jetté les fondemens de l'arrest de ces pauures peuples errans, en la Residence de Sainct Ioseph. Pleust à Dieu que ceux qui succederont à l'affection de ce grand Homme, vissent vn petit brin des grandes recompenses dont il ioüit dedans les cieux. Sa mort auoit arresté le secours qu'il nous donne ; mais i'apprens que quelques personnes de merite n'ont pas voulu que ce grand ouurage cessast, fortifians nos bras, qui s'alloient affoiblir par le decés de ceux qui meritent de porter le nom de vrais Peres des Chrestiens Sauuages.

Monsieur le Marquis de Gamache defunct, a merité le premier de porter ce tiltre : car il a ouuert la premiere porte aux grandes Missions que nous auons entreprises en ces derniers confins du Monde. Son fils s'estant donné à nostre Compagnie, finit ses iours l'an passé, auec la couronne d'vne riche perseuerance en la vertu. Ils voient maintenant tous deux, combien sainctement et vtilement ces grandes liberalités sont emploiées, et comme vne belle action faite dans les temps, fructifie pour l'Eternité.

On m'a fait voir vne deuotion, dont ie ne doute nullement que le Sainct Esprit n'en soit l'autheur : la Charité est industrieuse. Vn homme de merite et de condition, veut prendre le soin d'vne famille de Sauuages : il destine vne centaine d'escus pour luy bastir vne petite maison ; il veut qu'on luy escriue le nombre des personnes qui la composent et comme ils s'appellent ; il demande ce qu'ils auront de besoin pour s'establir la premiere année, et quel ordre il faut garder pour la faire subsister. Cette inuention ne vient point d'Archimede, mais d'vn plus grand esprit. Voila iustement le moyen de donner à Iesus-Christ tous les descendans de cette famille, *et nati natorum, et qui nascentur ab illis :* Tous les enfans de leurs enfans, leurs neueux et leurs arriere-neueux croiront en Dieu. Qui conuertit vn pecheur en France, ne conuertit ordinairement qu'vn homme ; qui appelle à la foy vn chef de famille Sauuage, y appelle tous ses descendans, *vsque ad tertiam et quartam generationem, et vltra.* Ie ne sçaurois croire que Dieu ne verse tost ou tard ses benedictions sur la famille de ceux qui procurent l'amplification de la famille de Iesus-Christ son Fils.

I'vseray de redites, si ie fais mention des grandes prieres, des grandes deuotions, des ieusnes et des autres mortifications qui se font en beaucoup d'endroits de l'Europe, pour la conuersion de ces peuples, notamment en quelques Maisons de Filles signalées en vertu. Ie sçay vn Monastere, où depuis plusieurs années il y a incessamment iour et nuict, quelque Religieuse deuant le S. Sacrement, sollicitant ce Pain de vie, de se faire donner à connoistre et de se faire gouster aux pauures Sauuages. Il s'est trouué mesme dans la campagne vn Curé si zelé pour le salut des pauures Sauuages, des Paroissiens si pleins de bonté, qu'ils ont fait trois processions generales, soixante et quinze ieusnes, cent vingt-quatre disciplines, dix-huict aumosnes et quantité de prieres, pour la conuersion de ces peuples : cela n'est-il pas rauissant ? Ie prie le grand Berger d'auoir vn soin tout particulier de ce bon Pasteur et de son troupeau. Quand on me dit que les âmes les plus sainctes de la France, pressent les cieux pour pleuuoir des benedictions sur ces contrées ; quand nous voyons de ieunes filles delicates, renfermées dans leurs maisons, sur les riues de nostre grand fleuue, prendre part aux trauaux de ce Monde, auec vne gaieté nompareille ; quand ie considere vne Dame, éloignée de plus de mille lieuës de son païs, donner ses biens et sa vie pour ces Barbares, preferer vn toict d'écorce à vn lambris d'azur, prendre plus de plaisir à conuerser des Sauuages, qu'à visiter les plus Grands de la Cour ; quand ie contemple vne ieune Damoiselle, à qui vn frimas donnoit le rheume en France, trauerser l'Ocean pour venir deffier nos grands hiuers, et cela pour dire trois

bonnes paroles à quelque Sauuage deuant sa mort, et en voir quelqu'vn de ses propres yeux inuoquer le sainct Nom de Dieu ; quand ie voy des Sauuages deuenus Predicateurs, et des mangeurs de chair humaine s'approcher de la Table de Iesus-Christ, auec vne modestie et auec des sentimens de vrais enfans de Dieu ; ie ne puis quasi douter, que Dieu, qui a commencé le grand ouurage de la conuersion de ces peuples, ne le conduise à chef, malgré tous les obstacles qui s'y rencontrent.

Ie racontois il n'y a pas long temps à nos Sauuages Chrestiens, les secours que les âmes d'elite leur donnoient, les grandes prieres qu'on faisoit pour eux en France. Cela les toucha ; mais comme ils paroissent fort froids, ils n'en firent paroistre pour lors aucun semblant. Le lendemain deux des principaux me vindrent trouuer, et me dirent : Nikanis, nous nous sommes assemblés sur ce que tu nous disois hier, nous sommes pauures, nous n'auons pas le moyen de reconnoistre ceux qui nous assistent ; mais nous auons conclu que nous ieusnerions pour eux, et que nous prierions pour ceux qui prient tant Dieu pour nous. Nous ieusnerons sans boire ny manger tout le iour, disoient ces bons Neophytes. Cette resolution me toucha et me fit dire, que ceux qui plaident pour les Sauuages deuant la diuine Iustice, gagneront leur cause en faueur de Iesus-Christ.

Ie ne suis pas Prophete, ny fils de Prophete, comme dit le prouerbe ; mais voyant ce que Dieu fait pour le salut des Sauuages, en l'vne et l'autre France, ie ne doute quasi pas qu'on ne voie vn iour ce que ie vay remarquer.

Premierement, ie m'attens que Sainct Ioseph sera peuplé d'Abnaquiois, de Bersiamites, de Sauuages de Tadoussac, de la Nation du Porc-Epic, des 8papinachi8ekhi, des 8mami8ekhi ; ce sont petits peuples dans les Terres, qui se rallieront auec nos Neophytes de S. Ioseph, et qui en appelleront encor d'autres petit à petit. Ces Nations ont oüy parler de Iesus-Christ, sa Doctrine leur semble belle et agreable, l'exemple de leurs semblables, qui se sont faits Chrestiens, les touche puissamment ; mais le peu de secours que nous leur pouuons donner, et la fureur des Hiroquois, les empesche de nous venir ioindre.

Secondement, les Attikamegues, et les autres Nations dont ie ne sçay pas les noms, qui sont dedans les Terres, prendront place aux Trois Riuieres ; ils l'auroient desia fait, n'estoit la crainte de leurs ennemis communs, les Hiroquois. Ce sont peuples bons et dociles, bien aisés à gagner à Iesus-Christ.

En troisiesme lieu, les Algonquins, tant de l'Isle que de la petite Nation, les Onontchataronons, et plusieurs autres qui sont en ces quartiers là, quelques Hurons, et mesme encor quelques Hiroquois, habiteront vn iour en l'Isle de Montreal et és lieux circonuoisins. Cette Isle doit estre vn grand abord de plusieurs peuples. Ie ne dy pas des Hurons, des plus hauts Algonquins et des Hiroquois, ce que i'ay dit des Attikamegues, des Kak8azakhi et des Bersiamites : ceux-cy sont des agneaux, et ceux-là sont farouches comme des loups ; mais, *habitabit lupus cum agno, et puer paruulus minabit eos.*

En quatriesme lieu, apres Montreal, *Video turbam magnam, quam dinumerare nemo potest, ex omnibus gentibus ;* Ie voy au Midy et à l'Occident, vn grand nombre de Nations qui cultiuent la terre, qui sont toutes sedentaires, mais qui iamais n'ont oüy parler de Iesus-Christ ; la porte nous est fermée à tous ces peuples par les Hiroquois. Il n'y a dans toutes ces grandes estenduës, que les Hurons et quelques autres Nations circonuoisines à qui nous ayons porté les bonnes nouuelles de l'Euangile ; mais encor les faut-il aborder par des chemins horribles, par des longs détours, par des dangers continuels d'estre boüillis et rostis, et puis deuorés à belles dents par les miserables Hiroquois. Nous ne perdons point courage pour cela, nous croyons que Dieu fera iour dans ces tenebres, et que quelque grand Genie ouurira la porte à l'Euangile de Iesus-Christ, dans ces vastes contrées, et que l'ancienne France sauuera la vie à la

Nouuelle, qui se va perdre si elle n'est fortement et promptement secouruë : le commerce de ces Messieurs, la Colonie des François, et la Religion qui commence à florir parmy les Sauuages, sont à bas, si on ne dompte les Hiroquois. Cinquante Hiroquois sont capables de faire quitter le païs à deux cens François, non pas s'ils combattoient de pied ferme, car en tel cas cinquante François deferoient cinq cens Hiroquois, si les Hollandois ne leur donnoient point d'armes à feu. Si ces Barbares s'acharnent à nos François, iamais ils ne les laisseront dormir d'vn bon sommeil : vn Hiroquois se tiendra deux ou trois iours sans manger, derriere vne souche, à cinquante pas de vostre maison, pour massacrer le premier qui tombera dans ses embusches ; s'il est découuert, les bois luy seruent d'azile : où vn François ne trouuera que de l'embarras, vn Sauuage y sautera lestement comme vn cerf. Le moyen de respirer dedans ces presses. Si on n'a ce peuple pour amy ou si on ne l'extermine, il faut abandonner à leur cruauté tant de bons Neophytes, il faut perdre tant de belles esperances, et voir rentrer les Demons dans leur empire.

Ie pensois finir ce chapitre ; mais voicy quelques fragmens de lettre qui en feront vne bonne conclusion. Ie party l'an passé des Trois Riuieres, dit le Pere Claude Pijart, pour aller au païs des Nipisiriniens. Dieu nous deliura des embusches des Hiroquois, et d'vn naufrage où ie pensay perdre la vie : les Sauuages qui me conduisoient ayans mis le pied en l'eau dans vn torrent, contre le courant duquel ils traisnoient le canot qui me portoit, la rapidité de l'eau leur ayant fait quitter prise, ie me vy emporté par le torrent dans vne precipitation d'eau toute pleine d'horreur ; i'estois tout viuant à deux doigts de la mort ; quand vn ieune Huron, qui estoit resté seul auec moy dans le canot, saute allegrement dans les boüillons d'eau, pousse le canot hors du courant, et en se sauuant luy-mesme, me sauua, et tout nostre petit bagage. I'ay encouru encor d'autres dangers, desquels *Eripuit me Dominus, et mater misericordiæ,* Dieu m'a deliuré, et la Mere de Misericorde. Nous auons fait quelques courses cet hiuer ; Dieu a recompensé nos petits trauaux, de quelques âmes predestinées, qui sembloient n'attendre que le Sainct Baptesme pour aller au ciel. Nostre demeure ordinaire pendant l'hiuer, a esté au païs des Hurons, que nous auons quitté le huictiesme de May, pour aller instruire les Nipisiriniens. Nous disons tous les iours la saincte Messe dans leurs cabanes, faisans vn petit retranchement, ou vne petite Chapelle de nos couuertures. Ces peuples me semblent fort doux, bien modestes et nullement superbes ; ils sont bons mesnagers, les femmes ne sçauent que c'est d'oisiueté, les ieusnes enfans vont à la pesche si tost qu'ils sont vn peu grandelets, la ieunesse tesmoigne vne grande ardeur à apprendre ce que nous leur enseignons de la doctrine de Iesus-Christ, ils sont fort portés à chanter. Les hommes vont en traite ou en marchandise vers d'autres Sauuages du costé du Nord, d'où ils rapportent quantité de pelleries ; vn seul Sauuage, ayant sa prouision de bleds, auoit de reste trois cens castors, qui sont la meilleure monnoïe du païs. Si Dieu donne sa benediction à ces paures gens, on aura besoin d'vn bon nombre de braues ouuriers qui s'adonnent à la langue Algonquine, tous ces païs cy sont remplis de gens qui la parlent. I'espere que nos Nipisiriniens descendront aux Trois Riuieres auec le Pere Charles Raimbault, trouués-vous s'il vous plaist en ces quartiers là, auec les nouueaux Chrestiens : leur exemple et leurs discours auront beaucoup de pouuoir sur nos Sauuages.

Dans vne autre lettre : Vostre R. ne sçauroit croire combien elle seroit la bien-venuë en ces quartiers-cy, pour y affermir nos Missions errantes ; ie prie nostre Seigneur qu'il dispose le tout à sa plus grande gloire. Ie n'ay rien de noueau depuis ma derniere, sinon que le Pere Paul Ragueneau et le Pere Menard sont arriués icy en bonne santé, la veille de l'Assomption ; le soir les prieres furent chantées en nostre Chapelle d'écorce, en Latin, en Algonquin,

et en Huron. Ce qu'on vous a dit des hommes qui sont au dela du Sagné, est veritable; nos Nipisiriniens retournés depuis peu des Kyristin8ns, qui trafiquent en la mer du Nord, nous asseurent qu'ils ont trouué quatre cens hommes qui parlent tous Montagnais: cela monte à quatre mille âmes.

Voicy deux mots du Pere Pierre Pijart: I'ay esté en Mission à la Nation du petun; i'ay veu deux Bourgades qui parloient Algonquin, en l'vne desquelles les hommes vont tout nuds sans reserue; il est asseuré que les peuples de la Nation de feu, parlent aussi Algonquin, et vne autre Nation, qu'on appelle A8anchronons: voila vne belle estenduë pour nos Peres, qui apprendront cette langue, voila dequoy animer leur zele. Vn prisonnier de la Nation de feu, m'a dit, qu'il auoit appris en son païs, qu'on trouuoit certains peuples au Midy de ces contrées, qui semoient et recüeilloient deux fois l'année du bled d'Inde, et que la derniere recolte se faisoit au mois de Decembre. Ce sont les paroles du Pere.

Quiconque arrestera ou domptera la fureur des Hiroquois, ou qui fera reüssir les moyens de les gaigner, ouurira la porte à Iesus-Christ dans toutes ces contrées. C'est vn grand honneur que Dieu fait aux hommes, de les rendre participans des trauaux de la Croix de son Fils, en la conuersion des âmes.

RELATION

De ce qui s'est passé de plus remarquable en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus

AUX HVRONS

PAYS DE LA NOVVELLE FRANCE,

DEPVIS LE MOIS DE IVIN DE L'ANNÉE 1640. IVSQVES AV MOIS DE IVIN DE L'ANNÉE 1641.

Addressée au Reuerend Pere Iacques Dinet, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France.

MON REVEREND PERE,

Pax Christi.

La Relation de cette année que i'enuoye à vostre Reuerence, luy fera voir comme nos Peres qui estoient icy, ont esté distribuez en sept Missions, où ils ont presché et publié l'Euangile à seize ou dix-sept mille Barbares. Si les souffrances endurées dans vn si noble employ, sont la mesure des esperances que nous deuons auoir de la conuersion de ces peuples, nous auons occasion de croire qu'enfin de ces pauures infideles nous en ferons de bons Chrestiens; et quelque resistance que la terre et l'enfer apportent aux desseins que nous auons, nous n'en perdrons pas vn poinct de nostre confiance. Le sang de Iesus-Christ qui a esté respandu pour eux aussi bien que pour nous, y sera enfin adoré; et non seulement les Hurons, mais quantité de nations encore plus peuplées qui nous enuironnent quasi de

toutes parts, s'assujettiront à ce grand Roy de gloire, à qui toutes les nations de la terre doiuent enfin rendre hommage. Ce sont ces seules esperances qui soustiennent tous nos trauaux ; et afin qu'elles ne soient pas vaines, ie supplie V. R. de nous assister de ses S. S. et prieres,

De V. R.

Tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en N. S.

H. L'ALEMANT.

De la residence fixe de S. Marie aux Hurons, ce 19. de May 1641.

CHAPITRE I.

De l'estat general du Christianisme en ces contrées.

Nos Barbares ayans iouy cette année d'vne parfaite santé, et des fruicts d'vne belle et heureuse recolte, ne nous ont pas rebuté dans nos visites, ny fait si mauuais visage que la precedente. Ie ne sçay toutesfois ce que nous leur deuons plus tost souhaitter, l'aduersité ou la prosperité : la maladie ou la santé, car si les sains ne deuiennent pas plus sages au temps de l'vne que de l'autre, quelques malades au moins durant les maladies, nous donnent en mourant, l'asseurance, ou du moins l'esperance de leur bonheur.

Depuis le mois de Iuin de l'année precedente, iusques au mois de Nouembre ensuiuant, nostre occupation a esté d'entretenir ce peu de Chrestiens qui nous estoient restez apres la bourrasque de l'hyuer precedent, de faire quelques courses aux Missions encommencées, et nous disposer aux Missions de l'hyuer.

Sur le milieu de l'Automne, ayant consideré nos forces en la langue, et ce qu'il y auoit à faire aupres des peuples, ausquels on auoit par le passé publié l'Euangile, nous trouuâmes que sans faire tort aux cinq Missions de l'année precedente, nous pouuions en entreprendre deux nouuelles : l'vne de la langue Huronne et l'autre de l'Algonquine, et celle-cy à la faueur de deux de nos Peres, nouuellement arriuez de Quebeq, et enuoyez à ce dessein.

Nous voila donc incontinent apres distribuez en sept missions, où on a presché et publié le Royaume de Dieu à seize ou dix-sept mille Barbares de diuerses nations. Il n'y a eu bourg ny bourgade, cabane ny feu où on a pû aborder, où on ne se soit acquitté de sa fonction ; et si nous n'y voyons tant de conuersions que nous desirerions, au moins auons nous la consolation de trouuer dans les esprits beaucoup plus de disposition à la Foy que les années precedentes.

Cependant c'est vne chose pitoyable que de voir les idées et les imaginations dans lesquelles le malin esprit entretient encore ces pauures peuples. Les vns entrent dans des frayeurs aussi tost qu'ils nous voyent, et demandent si la maladie ne reuient point auec nous ; les autres apres nous auoir entendu n'ont autre replique sinon qu'ils n'ont point d'esprit. Quelques vns deuant que de s'engager, demandent si on leur donne asseurance qu'ils vieilliront ; d'autres font instance que nous entreprenions donc tout ensemble la guerison de tous les malades, puis que nous defendons les festins et les danses de ceremonie, qui sont les remedes du pays ; d'autres demandent dequoy ils viuront, et à quoy ils passeront leur temps, puis qu'on leur defend de desrober, et d'entretenir les femmes ; d'autres ne cessent de protester qu'ils croyent, auec mille complaisances et cajolleries, qui n'aboutissent en fin qu'à demander ou desrober quelque chose s'ils peuuent.

Il s'en trouue qui escoutent serieusement et consentent volontiers à tout, demeurans conuaincus de la verité ; mais pressez d'en venir à l'exécution, et de quitter toutes leurs superstitions et

particulierement leurs Aask8andiks ou diables familiers, vrais ou imaginaires, perdent courage, ne pouuans se resoudre à quitter ce que depuis tant de siecles ils se sont persuadez estre le principe de leur conseruation et de celle de leur famille, et la source de tout leur bon-heur.

On trouue à l'ordinaire parmy cette poussiere quelque perle, ie veux dire quelque âme predestinée, qui profite de nos visites ; mais le nombre en est en effet tel que celuy des predestinez, petit en comparaison des autres : le nombre de ceux qui ont esté baptisez cette année est d'vne centaine, dont plusieurs sont morts heureusement, sans parler de plusieurs petits enfans decedez, qui auoient esté baptisez les années precedentes.

Apres tout, nous voyons icy au milieu de cette grande Barbarie, vne petite Eglise composée d'vne trentaine de François, et d'vne cinquantaine de Sauuages faisans profession, assistez et fauorisez continuellement d'vne Prouidence de Dieu toute speciale ; nous ne pouuons penser autre chose, sinon que c'est vn peu de leuain qui se forme petit à petit, qui en son temps produira son effet.

Or en quelque temps que ce soit qu'il plaise à Dieu donner benediction pleine et entiere à cet ouurage, par où il faudra commencer, ce sera d'arrester et affermir les mariages, qui n'ont icy aucune stabilité, et se rompent plus facilement que les promesses que les enfans se font en France les vns aux autres. Et d'autant qu'vne des principales causes de leur dissolution, vient de ce que quelqu'vne des parties ne peut fournir à l'autre ses besoins et necessitez, ce qui fait qu'elle les va chercher ailleurs, l'vn des plus puissans moyens de les lier auec indissolubilité sera de les assister en telle rencontre.

Ie ne sçaurois assez admirer la Prouidence diuine, ny assez adorer sa bonté et misericorde, en ce qu'ayant insinué vn petit mot de ce suiet aux precedentes Relations, il luy a pleu susciter tout plein de sainctes âmes, dont la charité a surmonté toutes nos esperances : en sorte que nous auons asseurance, au moins pour quelque temps, qu'il ne tiendra pas aux moyens d'assister plusieurs de ces pauures barbares, que leurs mariages ne soient rendus stables. C'est à quoy moyennant cette assistance, nous auons commencé à trauailler.

Quelques personnes de merite ne se contentant pas d'vne aumosne passagere, ont resolu de faire des fondations perpetuelles de ces dix ou douze escus, auec lesquels ie disois qu'on pouuoit affermir chacun de ces mariages ; afin qu'ils y soient continuellement appliquez par l'ordre des Peres de nostre Compagnie, tandis que la Foy se trouuera fermement enracinée dans les conjoints et dans les maisons, et au cas qu'elle vînt à manquer en eux, qu'on la puisse prouigner dans d'autres familles qui se Christianiseront ; à quoy le fond de telle rente sera destiné. Ce qui est en effet establir et entretenir le Christianisme dans ces contrées, par vne deuotion aussi iudicieuse que charitable.

Entre ceux qui se sont portez à cette charité, s'en sont trouuez quelques vns, à ce que i'apprens, desgagez du mariage et sans enfans, ou mesme qui ont tousiours vescu libres de ce lien, qui ont creu qu'ils pouuoient icy acquerir des enfans pour Dieu et pour eux, par cette voye de saincte adoption ; et pour perpetuer leur nom en cette terre d'Eglise naissante, lors qu'il se perd en la leur, et faire que par ce moyen leur memoire y fust tousiours plus presente dans les prieres, ils ont desiré que leur nom fust donné aux familles prouenantes de ces mariages, procurez par les efforts de leur charité. Nous en attendons la memoire pour commencer à executer leur dessein, pendant que le liure de vie conseruera le nom de tous, pour rendre vn iour à vn chacun selon son merite et charité ; c'est dequoy nous supplions tres-humblement la diuine Maiesté.

Tant de sainctes pensées et inuentions pour secourir nos pauures Sauuages, jointes au courage de Messieurs de la Compagnie de la Nouuelle France, qui ne se rebuttent d'aucune disgrace du

temps, pour faire marcher le principal de nos affaires, qui depend beaucoup de leur resolution et bonne volonté, nous confirme dans la pensée que Dieu tost ou tard fera quelque chose de grand.

CHAPITRE II.

De la Residence fixe et Mission de Saincte Marie.

Du nombre des Peres que nous estions dans les Hurons, au temps de la derniere Relation, le Pere Paul Ragueneau et le Pere Ioseph Poncet descendirent à Quebek l'Esté dernier pour y passer l'Hyuer, et sur le commencement de l'Automne arriuerent icy le Pere Claude Pijart et le Pere Charles Raymbault pour la langue Algonquine, qui accomplirent le mesme nombre de treize Peres que nous estions l'an passé. C'est en cette Maison de la Mere de Dieu où quelquefois l'année nous nous voyons tous reünis, et mesme nous esperons qu'elle pourra seruir de retraicte aux pauures Sauuages Chrestiens, qui se sentans emportez par le torrent des desbauches et des coustumes barbares et infernales du Pays, demeurans dans les bourgs, auront moyen de se sauuer du naufrage se retirant proche de nous ; quelques vns l'ont desia fait, et nous donnerons volontiers le voisinage aux familles entieres qui voudront s'en approcher, dont d'aucuns nous ont donné parole.

Quoy qu'il en soit, ce nous est à tous vne consolation bien sensible de voir icy arriuer de deux, trois et quatre lieuës loin, les Samedys au soir, nombre de nos Chrestiens qui s'y rangent des bourgades plus proches pour y celebrer le Dimanche, et rendre tous ensemble au milieu de cette Barbarie, les hommages qui depuis la creation du monde y auoient esté deniez à celuy qui seul les meritoit. Nombre d'Algonquins ayant hyuerné cet hyuer prés de nous, c'estoit vn doux motet d'entendre en mesme temps les loüanges de Dieu en trois et quatre langues ; en vn mot, ie puis dire que cette maison est la maison de paix, iusques là mesme que les Sauuages qui ailleurs nous sont plus ennemis et les plus insolens contre nous, prennent ce semble des sentimens et vne humeur toute contraire, lors que nous les voyons chez nous. Nous esperons qu'auec le temps les choses s'adouciront de plus en plus, et qu'en fin on les verra reduits en leur deuoir.

L'ordre que Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouuerneur apporta l'an passé, au temps qu'ils estoient descendus en traite, pour punir et reprimer les insolences qu'icy haut ils auoient commises contre nous, a eu desia de bons effects dans l'esprit de ces Barbares, qui apres leur retour n'ont pas moins admiré la sagesse de sa conduite et de sa iustice sur le passé, qu'ils ont redouté ces menaces pour l'aduenir ; iusques là mesme que quelques nations entieres nous ont icy rendu iustice du tort que nous auions receu de quelques vns d'entr'eux, pour euiter la punition et le reproche qu'ils craignoient de receuoir là bas aux Trois Riuieres. C'est sagement se seruir de son authorité, de reduire sous les loix de la iustice vn peuple barbare, esloigné de trois cens lieuës de vous ; et c'est employer sainctement son pouuoir, de le rendre efficace pour maintenir en paix les Predicateurs de la Foy, dans vn païs ou l'impieté et l'insolence ont regné depuis le commencement du monde. Vn tel appuy de l'Euangile ne seruira pas moins à la conuersion de ces peuples, que ceux mesmes qui leur annoncent la parole de Dieu. Il n'y a que Dieu seul qui en puisse estre la iuste recompense : nous le prions que cela soit.

Le 2. iour de Nouembre nous quittasmes tous la maison, nous separant auec autant de ioye pour commencer nos Missions, que nous en auions ressenty nous voyans tous de compagnie. Le Pere Pierre Chastelain y fut laissé tout seul pour y receuoir et entretenir les Chrestiens, et pouruoir à la paix et au repos du dedans et du dehors, lors

que les Sauuages y aborderoient : ce qu'il a fait auec vne benediction de Dieu particuliere.

Le soin de la Mission qui porte le nom de cette Maison, qui comprend quatre ou cinq bourgs des plus voisins, estoit escheu au Pere Isaac Iogues, et au Pere François du Peron, y ayans eu les mesmes emplois et les mesmes difficultez que nous verrons dans les Missions suiuantes : ils ont aussi participé aux consolations qu'il y a de trauailler dans la vigne du grand Maistre qui nous y employe.

CHAPITRE III.

De la Mission de la Conception.

Le Pere François le Mercier a eu le principal soin de cette Mission ; i'ay eu la consolation de l'y accompagner et de voir souuent de mes yeux le plus agreable obiect, et le plus grand thresor que nous ayons en ces contrées : c'est la premiere Eglise qui y soit, composée de quelque nombre de Chrestiens qui viuent en la crainte de Dieu, et l'adorent en verité au milieu d'vne nation qui depuis cinq mille ans n'a recogneu que les demons pour maistres. La plus part de ces bons Chrestiens se retrouuent dans le principal bourg de la Mission, qui s'estend sur plusieurs autres bourgs et bourgades.

C'est de ce bourg de la Conception, qui porte le nom de toute la Mission, qu'estoit ce braue et genereux Chrestien Ioseph Chih8atenh8a, dont il a esté si souuent parlé dans les relations precedentes, et que les Iroquois massacrerent l'Esté passé, s'estans ruez inopinement dessus luy.

Qui n'eust iugé que tout l'edifice ne deust tomber en ruyne apres vne mort si funeste, ce semble, de celuy que tous, tant Infideles que Chrestiens, regardoient comme le pilier et la colomne de cette petite Eglise naissante, et sur qui en effect nous iettions les yeux comme sur vn Apostre de ce pays? puis que ne respirant que la gloire de Dieu, n'ayant de l'amour que pour luy, et ne faisant estat que des veritez de la foy, qui sans cesse esclairoient son esprit et animoient quasi tous ses desirs, non seulement il en auoit les qualitez, mais aussi en auoit fait souuent l'office au peril de sa vie, n'y ayant lieu dans toutes ces contrées où de son viuant nous ayons mis le pied, que par tout il n'y ait presché hautement des grandeurs de celuy qu'ils doiuent adorer pour Dieu, et des obligations que nous auons au Sang et à la Croix de Iesus-Christ.

Mais tant s'en faut que la foy ait receu aucun dommage de ce coup dans le cœur des Croyans, que plus tost elle semble s'estre affermie plus qu'auparauant.

Sa femme, qui sembloit deuoir estre la plus abattuë de cet accident, nous a dit que lors que la nouuelle luy en fut apportée, elle demeura quelque temps interdite, sans penser à rien, et que la premiere pensée qui luy vint, fut ce que si souuent elle auoit entendu dire au defunct en plusieurs occasions : *Celuy qui en est le maistre en a disposé de la sorte, qu'y ferions-nous ?* Elle s'est en suitte comportée de la sorte dans son affliction, que ie ne sçay ce que pourroit faire de mieux vne des meilleures Chrestiennes de nostre Europe. Plusieurs de la famille nous ont dit que les discours que si souuent le defunct leur auoit faits pendant sa vie, ne les ayans point conuaincus de son viuant, au temps de sa mort, leur reuindrent dans l'esprit et les toucherent si fort, qu'ils conceurent ce que iamais ils n'auoient bien entendu, et prirent resolution de changer de vie.

En effet son frere aisné nommé Teondechorren, qui auparauant n'auoit fait beaucoup d'estat de ses instructions et bons aduis, nous vint trouuer trois iours apres le massacre, pour nous demander instamment le Baptesme. On l'examine, on le sonde, on le trouue instruit et informé de tout ce qui estoit necessaire à

cela. On prit toutesfois quelque temps pour mieux encor recognoistre sa disposition, à laquelle ne trouuant rien à redire, il fut baptisé à la feste de la Natiuité de Nostre Dame. On luy donna le nom de Ioseph, qui est le nom du defunct, dans l'esperance que l'on eut que la vertu de son feu frere, aussi bien que son nom resusciteroit en sa personne. Nous ne sçauons pas quels en seront les progrez et l'issuë, mais à ce commencement nous ne receuons pas moins de contentement de luy que nous en auons receu autresfois de feu son frere, lors qu'il commença d'estre Chrestien, voir mesme y trouuons-nous quelque chose de plus, avec cette difference neantmoins, que son frere n'auoit eu personne deuant soy qu'il eût pû imiter ; mais celuy-cy a eu l'exemple de son frere, qui semble auoir esté toute la cause de son bon-heur.

La conuersion de ce nouueau Ioseph semble d'autant plus considerable, qu'il a trempé vingt ans durant dans l'exercice de l'A8taenhrohi ou festin et danse de feu, le plus diabolique et cependant le plus ordinaire remede des maladies qui soit dans le pays. Il nous a confirmé tout ce qui en a desia esté escrit autrefois, et nous a raconté qu'enuiron l'âge de vingt ans, il se mit par fantaisie de ieunesse à suiure ceux qui s'en méloient ; mais que comme il eut veu qu'il n'auoit pas comme les autres, les mains et la bouche à l'espreuue du feu, il se gardoit bien de toucher à ce qui estoit trop chaud, mais qu'il en faisoit seulement le semblant, et couuroit son ieu du mieux qu'il pouuoit.

Au bout de quelque temps, il eut vn songe, dans lequel il se vid assister à vne de ces danses ou festins, et manier le feu comme les autres, et entendit en mesme temps vne chanson, laquelle il fut estonné à son resueil de sçauoir en perfection. Au premier festin qui se fit de cette nature, il se mit à chanter sa chanson, et voila petit à petit qu'il se sent entrer en fureur : il prend les braizes et les pierres ardentes auec les mains et les dents du milieu des braziers, il enfonce son bras nud tout au fonds des chaudieres boûillantes, le tout sans lezion ny douleur ; en vn mot le voila maistre passé. Et depuis, l'espace de vingt ans, il luy est arriué quelquefois d'assister à trois et quatre festins ou danses de cette nature en vn iour, pour la guerison des malades.

Il nous a asseuré que tant s'en faut pour lors qu'on se brusle, qu'au contraire on sent de la fraischeur aux mains et à la bouche, mais que le tout se doit faire en suitte et dependemment de la chanson qu'on a apprise dans le songe ; qu'autrement rien d'extraordinaire ne se fait.

Il nous disoit en outre que pour lors de temps en temps il se voyoit en songe assister à ces festins, et que là on luy donnoit ou prestoit quelque chose qu'il portoit sur soy pendant la ceremonie. Cela luy estoit vn aduertissement qu'il ne falloit pas qu'il l'entreprît la premiere fois, qu'il n'eust sur soy ce qu'il auoit veu en songe, ce qui faisoit qu'à la premiere danse il declaroit son desir, et aussi tost on luy iettoit ce qu'il auoit declaré luy estre necessaire pour ioüer son personnage. Cela à mon iugement se doit appeller de son vray nom, renouuellement d'hommage et de reconnoissance que le malin esprit tire de temps en temps de ces pauures Peuples, comme des esclaues de sa puissance.

Maintenant ce pauure homme est tout rauy de se voir en l'estat où il est. Il va souuent se representant qu'il est comme vn prisonnier de guerre de ces quartiers, eschappé de la main de ses ennemis, pendant que ses compagnons attachez aux liens, sont à la veille de souffrir d'horribles tourmens : ce sont ses propres pensées. Il a tout d'vn coup rompu auec toutes les superstitions du pays ; et en tous les festins où il a esté inuité depuis son baptesme, il a genereusement gardé la liberté que nous demandons de nos Chrestiens en telles rencontres, et partout où il se trouue, il fait ouuertement profession de ce qu'il est. Il a voulu que la volonté du defunct fust executée, touchant la petite Therese sa niepce, et qu'elle fût menée à Quebek, et mise entre les mains des Meres

Vrsulines, resolu à tout ce que Dieu en ordonneroit. Et en vn mot, il nous donne tout contentement.

Ce bon homme iusques icy n'estoit pas beaucoup considerable parmy ceux de sa Nation; mais depuis qu'il s'est fait Chrestien il a esté regardé de tout autre œil par les Capitaines mesmes, et les plus considerables de son bourg, qui l'ont voulu mettre dans les affaires. Or vn iour comme il se fust engagé à nous rendre quelque seruice (c'estoit pour faire le voyage de la Nation Neutre, et assister au retour les Peres qui y estoient en Missions), s'estant en mesme temps rencontré qu'on le voulust employer pour les affaires du public, il tascha de ioindre l'vn auec l'autre, et en proposa les expediens au Conseil ; mais n'ayant peu estre agreez par ceux qui y presidoient, les deux affaires estans deuenuës incompatibles, il pria qu'on ne trouuast point mauuais qu'il ne se meslast point de celles du Public, faisant vne protestation solemnelle, que par tout où il s'agiroit du seruice de Dieu et du nostre, il n'y auoit affaire qu'il ne postposast à celle là.

Sa femme d'vn tres-bon esprit et d'vne belle humeur, estant deuenuë Catechumene en mesme temps que son mary fut baptisé, fut en fin baptisée elle mesme à Pasques dernier, et nommée Catherine ; nous en esperons beaucoup. Plaise à Dieu benir ce mariage confirmé Chrestiennement dans toute la stabilité souhaitable.

Ce n'est pas seulement sur la famille du defunct Ioseph Chih8atenh8a, que les benedictions du Ciel sont tombées heureusement depuis sa mort, mais nous en voyons des effects pleins de consolation sur tous les autres Chrestiens qui composent cette petite Eglise ; car à peine pourrions nous desirer plus de contentement et de satisfaction que nous receuons de ce petit troupeau, qui nous paroist comme vne petite masse d'or espurée à la fournaise de plusieurs tribulations, qui ont en fin separé le vray d'auec le faux : de sorte que nous ne voyons presque plus personne parmy nos Chrestiens, de la sincerité duquel nous ayons suiet de douter.

Le bruit estant venu au bourg de la Conception enuiron la my-Ianuier, que nos PP. de la Mission des Apost. aux Khionontatehronons s'estoient perdus dans les neiges, en retournant icy faire vn tour, quelques vns de ces bons Chrestiens aussi tost se mirent en deuoir de les aller chercher ou secourir ; mais les ayans trouué à 2. ou 3. lieuës du bourg qui s'en venoient, apres auoir passé la nuict dans les bois assez heureusement par vne bonne rencontre ou plus tost conduite de Dieu, ils prirent le deuant pour faire preparer à manger à ces pauures PP. qui n'auoient mangé de ce iour.

Le defunct, depuis le transport de nostre demeure hors de son bourg, auoit destiné vne partie de sa cabane pour vne chapelle. Cela de son viuant n'auoit pû estre executé, sa mort estant suruenuë au temps que le bourg changeoit de place, et que chacun se faisoit vne nouuelle cabane ; mais au mois d'Octobre ensuiuant, le tout se trouuant disposé, la Chapelle fort commode y fut dressée, et la premiere Messe dite le 14. du mesme mois. C'est en cette Chapelle (de laquelle en nostre absence ce nouueau Chrestien a la clef) que s'assemblent matin et soir les Chrestiens, pour faire leurs prieres, ausquelles preside le Chrestien le plus ancien et le plus considerable pour le present, de cette petite Eglise, nommé René Tsondih8ane. C'est luy sur tous qui a le soin de remarquer le *Sainct iour*, c'est à dire, le Dimanche : ce qu'il fait auec les autres, disant tous les iours de la semaine vne dixaine de son chapellet à ce dessein.

Ils s'assemblent en cette mesme Chapelle tous les Dimanches, ou pour entendre la Messe et l'instruction publique lors que nous y sommes, ou pour dire en communauté leur chapellet. Quand ils pensent que nous ne sommes pas pour nous trouuer auec eux le Dimanche, rarement quelqu'vn d'eux manque-il à se trouuer chez nous pour celebrer ce Sainct iour. Celuy dont ie parlois maintenant René Tsondih8ane y a passé

quelquefois les 8. iours. Or deuant que conclure ce qui appartient à cette petite Eglise, ie ne puis obmettre ce qui est arriué à ce bon Sauuage, qui estoit bien capable d'ébranler la foy, si Dieu ne l'eust assisté bien particulierement. Il est âgé d'enuiron soixante ans. Au commencement qu'il fut en âge de faire des festins et d'y assister, il eut vn songe dans lequel il luy fut defendu de faire iamais festin de chien, ny souffrir qu'on luy en fist, qu'autrement malheur luy arriueroit ; il auoit tousiours eu vn grand soin d'obseruer ce songe, iusques à ce que l'année passée au commencement de l'hyuer, estant allé en visite en quelque bourg, quelque sien amy luy desira faire festin de chien : il se souuint aussi tost de son songe, toutefois pensant en mesme temps qu'il estoit Chrestien et que ses songes ne luy deuoient plus estre considerables, il accepta le festin. Il ne fut pas plus tost de retour à sa maison que voila vne sienne fille et vn de ses fils malades, et en suitte qui meurent. Ce coup l'esbranla et luy fit faire le faux pas, que nous auons remarqué en la precedente Relation ; mais s'estant releué de sa cheute au bout de quelques iours, par l'assistance et les bonnes paroles de feu nostre Chrestien, qui l'ayant premierement gaigné à Dieu, le regaigna derechef cette seconde fois, il nous auoit depuis donné beaucoup de contentement. Mais voicy vne occasion dans laquelle il a du tout reparé la faute de sa cheute par la fermeté de sa foy et par la constance qu'il y a fait paroistre.

René donc vn peu apres son baptesme, se trouuant à la pesche auec nostre feu Chrestien Ioseph Chih8atenh8a, celuy-cy vint à songer tout ce qui en effet luy est arriué enuiron quatorze mois apres : sçauoir que trois ou quatre Iroquois l'attaquoient, que s'estant defendu il auoit esté terassé, qu'on luy auoit enleué sa moustache, et qu'on luy auoit donné vn coup de hache à l'endroit de la teste d'où on la luy auoit enleuée. Le feu Chrestien s'esueillant apres ce songe, s'adresse à René son compagnon. Ah ! mon camarade, dit-il, c'est à ce coup que si nous n'estions Chrestiens, il nous faudroit auoir recours à nos chansons et festins, pour effacer le malheur de mon songe ; mais ce n'est pas luy qui a esté le maistre de nos vies, c'est celuy qu'on nous a enseigné, et en qui nous croyons, qui seul en disposera selon son bon plaisir. Et là dessus luy raconte le songe que ie viens de dire. Nous auons suiet de penser que ce mesme songe luy reuint plusieurs fois depuis : car ceux de la famille deposent que souuent le matin ils l'ont entendu parler en se réueillant, et dire *Est-ce toy qui en es le maistre ? non, non, il n'y a que Dieu qui en disposera.* Or ce qu'il auoit songé luy estant arriué de poinct en poinct, et le bruit estant dans le pays, qu'il estoit mort pour n'auoir pas gardé son songe, qui le menaçant des ennemis, luy commandoit vn sacrifice ou festin de 2. chiens, cela estoit bien capable de réueiller dans l'esprit du pauure René, aussi bien que des autres bons Chrestiens, la creance generale et la deference que tous ces Peuples rendent au songe, comme au maistre de la vie et de la mort. Il a plû toutefois à Dieu le deliurer de cette tentation, et affermir du tout son esprit et son courage. Il est le premier à soudre les difficultez qui se presentent là dessus, qui ne sont pas petites.

Comme nous estions à sa cabane cet hyuer, on luy vint apporter la nouuelle qu'vn sien fils auoit esté pris des ennemis, et emmené vif en leur pays. Cette nouuelle le toucha de premier abord, et comme rentrant en soy mesme : Helas ! mon Dieu, dit-il, que puis-ie trouuer à redire apres ce que vous en auez ordonné ?

Voila l'estat de nostre petite Eglise naissante, dans laquelle si nous ne voyons pas vn grand troupeau, au moins auons nous la consolation d'y voir la crainte de Dieu et le seruice de sa Maiesté en recommandation. Sur tout, pendant l'Aduent et le Caresme, on n'a pas manqué matin et soir à l'issuë de leurs prieres, de leur faire vne petite instruction en commun, pour establir dans leur esprit et dans leur cœur les principes de la vie Chrestienne. Le

fruict s'en est ensuiuy tel que nous eussions pû souhaitter.

Nous auons visité tous les autres bourgs et bourgades appartenantes à cette Mission, nous en sommes reuenus auec cette pensée, que tost ou tard ils seront à nous, ou plus tost à Dieu. Ie ne puis obmettre la singuliere obligation que nous auons à Dieu, de nous auoir conserué le Pere François le Mercier, qui en l'vn des voyages d'hyuer passant par necessité par dessus vn lac glacé, se vid plus tost tombé dans l'eau, qu'il ne se fut apperceu de la foiblesse de la glace. Quelques Sauuages qui venoient apres luy s'arresterent tout court, songeans plus au danger où ils estoient qu'à secourir le Pere ; ce qu'ils ne voyoient pas mesme pouuoir faire sans se mettre dans vn plus grand danger. Le Pere estendant ses coudes se soustenoit le moins mal qu'il pouuoit de glace en glace, et en fin ayant rencontré vn endroit vn peu plus ferme que le reste, se hazarda de faire vn effort et leuer vne jambe sur la glace. Le Sauuage le moins esloigné de luy le voyant en cet estat, met bas vn sac de bled qu'il auoit sur le dos et s'approche doucement du Pere, et le saisissant par l'espaule et par la jambe, il fit vn effort pour le tirer ; mais y sentant trop de resistance, il le quitte pour retourner promptement en lieu de plus grande asseurance. Là apres auoir consideré le Pere, qui de son costé continuoit à faire ce qu'il pouuoit pour faciliter le secours dont il auoit besoin, il ne se pût tenir qu'il ne retournast faire vn second effort plus grand que le premier, par lequel en fin il tira le Pere hors de l'eau.

Voila quelques-vns des hazards qui sont inseparablement attachez à la recherche de nos pauures brebis errantes en ces quartiers, ainsi que nous verrons encore cy apres, mais ce sont les delices des seruiteurs du bon Pasteur.

CHAPITRE IV.

Des Missions de S. Ioseph aux Attingueenongnahak, et de S. Iean Baptiste aux Arendacronons.

Ces deux Missions sont assez heureusement peuplées pour donner vn raisonnable employ à six et à huict ouuriers ; mais le peu de nombre que nous sommes dans les Hurons, n'estant pas mesme suffisant de fournir deux Peres à chaque Mission, nous nous sommes veus obligez de reünir ces deux sous le soin du Pere Antoine Daniel et du Pere Simon le Moyne. Leur peine en est accruë notablement, quand mesme il n'y auroit que la distance des bourgs qu'ils doiuent cultiuer, dont les chemins de l'vn à l'autre sont tres-souuent infestez des Iroquois ennemis des Hurons ; mais leur ioye croist à proportion, puis que les démarches que l'on fait à la conqueste d'vne seule âme, sont autant de pas vers le Ciel.

On va brusler vn Iroquois en vn bourg assez esloigné : quelle consolation de partir dans le fort des chaleurs de l'Esté pour deliurer cette pauure victime de l'enfer qui luy est preparé ! On l'aborde, et on l'instruit lors mesme qu'il gemit sous la cruauté des supplices : incontinent la foy trouue place dans son cœur ; il recognoist et adore pour autheur de sa vie, celuy dont iamais il n'auoit entendu le nom qu'à l'heure de la mort ; il reçoit la grace du Baptesme, et ne respire plus qu'au Ciel. On redouble les feux et les flammes, et tout ce que la cruauté fournit à des esprits enragez de fureur. Ce nouueau, mais ce genereux Chrestien, monté sur l'eschafaut qui est le lieu de son supplice, à la veuë de mille personnes qui sont ses iuges, ses bourreaux et ses ennemis, esleue et ses yeux et sa voix vers le Ciel, n'y ayant rien dessus la terre qui arreste son cœur ; il s'escrie d'vne voix vigoureuse, et fait sçauoir à tout le monde les causes d'vne ioye qui paroist sur son front dans le plus fort des tourmens

qu'il endure : Io sakhrihotat de Sarak8 nentai, onne ichien aihei aronhiae eeth de Eihei. Soleil, qui es tesmoin de mes tourmens, escoute mes paroles ; ie suis sur le poinct de mourir, mais apres cette mort, c'est le Ciel qui sera ma demeure. Il redouble et repete souuent ces mots, et meurt dedans ces douces esperances. Quel bon-heur pour cette âme ! mais quelle ioye ressent celuy qui a couru huict et dix lieuës pour luy procurer cette grace ! Cet heureux prisonnier se nommoit Tehondak8ae, et en son baptesme Ioseph, nom du bourg dans lequel il fut bruslé.

Dans le bourg de S. Iean Baptiste, vn ieune homme tomba subitement malade, et malade à la mort. Souuent depuis quelques années on luy auoit parlé de Dieu, soit à Quebek où il auoit esté sept ou huict mois dans nostre seminaire, soit apres son retour au pays dans les frequentes visites qu'on auoit fait en sa cabane ; mais iamais ny la foy ny la crainte de Dieu n'estoit entrée en cet esprit ; ses discours n'estoient rien que des calomnies contre nous, que des blasphemes contre Dieu, et ce sembloit des marques infaillibles d'vne âme reprouuée. Que les pensées de Dieu sont esloignées des nostres! Ce ieune homme n'est pas plus tost tombé malade qu'il ouure de luy-mesme les yeux à la verité ; la crainte de l'enfer que iusqu'alors il auoit reputé des fables, luy fait penser au Paradis : Helas ! s'escrie-il, ie me meurs, et les Peres ne sont pas icy. Courez, ie vous en prie, mon frere, en quelque part qu'ils soient (dit-il à vn sien frere aisné, principal Capitaine de cette nation), courez viste, et qu'ils sçachent au plus tost le peril où ie suis. Ce frere part en haste et vient trouuer nos Peres à 12. lieuës de là. Dieu sçait de quelle part ils volerent à ce pauure malade, qui leur ouure les bras, leur demande pardon, et souspire apres le Baptesme. Quand Dieu dispose vne âme et luy parle au profond du cœur, il ne faut pas tant de paroles. Il reçoit bien tost le Baptesme et ensemble la paix de l'esprit, et ce peu qu'il luy restoit de vie, il l'employe iusqu'au dernier moment à le deliurer du malheur eternel.

Quelque reuolté que puisse estre vn esprit contre les veritez de nostre foy, il ne faut pas desesperer de luy auant la mort. Si Dieu, qui est seul offensé, attend l'heure de nostre salut auec tant de patience et de longanimité, c'est à nous à suiure ses conduites et adorer en tout les ressorts de sa diuine prouidence.

Nous l'auons veu encore depuis peu en la personne d'vn autre ieune homme du bourg Sainct Ignace nommé Ioseph Te8atirhon. Le Seminaire de Quebek l'auoit nourry deux ans entiers, et n'en estoit sorty qu'auec la grace de Chrestien et la crainte de Dieu ; mais en cet âge il est bien difficile de conseruer vn si precieux thresor dans le regne de l'impudicité : se reuoyant dans son pays, il n'est pas long-temps sans se voir engagé dans les vices qui y passent pour des vertus. Nos remonstrances et les touches de Dieu le reduisoient de fois à autres en son deuoir ; mais quoy, dans les Hurons aussi bien qu'au millieu de la France, qui n'est pas fortifié d'vn secours extraordinaire du Ciel, se voit bien tost retombé dedans son malheur ; et le pis est, que plus on tombe, plus on enfonce auant dedans le precipice, vn abysme en attire vn autre ; et bien souuent la foy se voit estouffée au milieu de tant de pechez. Nous craignions ce malheur pour ce ieune Chrestien ; mais le moment de son salut estoit venu. Il est surpris d'vn accident de feu, qui pensa l'emporter sur le champ : ce feu en estouffe vn plus infernal qui deuoroit son âme, il ne fallut plus penser qu'au Ciel ; nos Peres y courent et luy prestent assistance. La Mere de Misericorde, qu'il reclama iusques à la mort, sans doute le secourut en ce moment, d'où dependoit l'eternité et nous fit voir que pas vn ne se perd de ceux que Dieu choisit pour ses esleus.

Nostre consolation parmy nos peines est d'aller ainsi de bourg en bourg, de village en village recueillir ces espics de froment que les Anges separent de l'yuroye, pour que dans le Ciel ils

composent cette couronne des esleus, qui a cousté tant de sueurs et de fatigues au fils de Dieu.

CHAPITRE V.

De la Mission des Apostres aux Khionontatehronons ou Nation du Petun.

Le Pere Charles Garnier et le Pere Pierre Pijart ont eu le soin de cette Mission, à la culture de laquelle ils n'ont rien oublié de tout ce qu'on pouuoit attendre de bons ouuriers. Les difficultez se trouuent d'autant plus grandes en cette Mission, que cette Nation n'est point du nombre de celles qui descendent pour la traite des Hurons, ceux qui s'en attribuënt, ne le permettant pas comme nous auons desia dit autrefois: ce qui fait qu'ils nous considerent comme estrangers et comme personnes auec lesquelles ils n'ont aucune liaison. Mais en outre, les calomnies ordinaires de ceux parmy lesquels nous viuons, remplissans tous les iours leurs oreilles et leurs esprits, ils ne nous regardent que d'vn œil soupçonneux de quelque malheur que nous leur venons apporter ; d'où vient qu'ils tournent incontinent en mal tout ce qu'ils nous voyent faire, et sur tout les actions les plus sainctes, n'apportans au reste autre raison de leur défiance, que le suiet que leur en donnent les Hurons par leurs discours.

Pour adoucir et appriuoiser ces esprits, nous iugeasmes qu'il seroit à propos, que les Peres allans cette année en leur Mission, fissent le possible pour y tenir quelque assemblée generale des principaux du pays, pour les informer deuëment de nos intentions ; et ne voyans meilleur moyen d'arriuer là, que celuy des presens, ils en emporterent auec eux, et estans arriuez au pays, donnerent à entendre leur dessein.

Ie ne sçay si iamais affaire y a esté debattuë comme celle-là, les vns agreans la proposition, les autres ne voulans ouïr parler ny d'assemblée, ny de presens venans de nostre main, disans haut et clair, que c'estoit le charme duquel nous nous voulions seruir, pour ruiner le pays, comme nous auions fait iusques icy ceux où nous auions esté. L'assemblée toutefois se tint, mais les presens y furent refusez ; ce qu'on gaigna fut, qu'en cette assemblée des plus Notables du Pays, nostre commission de la part de Dieu leur fut signifiée, et l'obligation intimée de reconnoistre et honorer sa Maiesté diuine et Nostre Seigneur Iesus-Christ, comme le maistre de leur vie et de leur salut. Peut-estre y auoit-il là quelque Predestiné, qui en son temps fera son profit d'vn si sainct discours.

Depuis ce temps, les Peres n'ont pas laissé d'aller par tous les bourgs et bourgades de leur departement, et y ont fait leur fonction auec toute liberté, comme ayans vn pouuoir independant de toutes ces ceremonies ; et ils y ont trouué tout autre visage et accueil que celuy que leur auoit voulu donner à entendre vn Capitaine, qui en plein conseil leur fit commandement de vuider au plus tost le pays s'ils n'estoient sages ; voire mesme il n'y a point eu de bourg, où depuis ils ayent esté mieux receus que celuy où demeure ce Capitaine, les habitans s'efforçans, ce semble, de reparer la faute de leur chef. Mais ils en demeurent là pour le present, et ne parlent point encore tout de bon d'embrasser la Foy. Nous verrons, auec le temps, ce que la constance produira dans ces esprits, si ce n'est que Dieu sollicité par quelques sainctes âmes, ait agreable d'ouurir vn chemin plus court.

Nous commençons à douter si les fleaux et les punitions qui arriuent à ceux qui méprisent les visites et douces semonces du Ciel, ne seront point vne des inuentions de sa bonté, pour faire ouurir les yeux à ces pauures aueugles. Quoy que c'en soit, il est asseuré qu'au bourg d'Eh8ae surnommé S. Pierre et S. Paul, principal bourg de cette Mission, d'où le Pere Garnier fut chassé l'année passée, tous les malheurs imaginables sont arriuez deuant la fin de

l'année. La plus part des cabanes furent bruslées par les ennemis, enuiron trois mois apres. Plusieurs sont morts de faim, de froid ou de verole ; d'autres ont pery dans les eaux ; plusieurs ont esté pris des ennemis. En fin la chose a paru si extraordinaine, qu'vn Capitaine d'vn bourg voisin l'a bien sceu remarquer, n'attribuant à autre cause la desolation de ce bourg, qu'au refus qu'ils auoient fait des Predicateurs de l'Euangile l'an passé.

Ie grossirois de beaucoup ce Chapitre si i'auois entrepris de declarer icy par le menu tout ce qu'il a fallu que les Peres ayent souffert de ces Barbares l'espace de 4. ou 5. mois qu'a duré le temps principal de leur Mission. Car pour ne rien dire de ce qui est commun à tous les Missionnaires de ces contrées, dont on a pû voir quelque chose dans la derniere Relation, et qui a esté d'autant plus considerable cette année, que les neiges icy ont esté extraordinairement hautes, allans vn iour d'vn bourg à vn autre, chargez de leur pacquet, sortis qu'ils furent d'vn petit boquet, ils sentirent soudain chacun vne main les saisir par les espaules, et vne voix criant : Vous estes morts ! Aussi tost ils se virent par terre. Ils n'attendoient en suitte rien moins que le coup de hache ou de cousteau ; mais rien autre chose ne s'ensuiuit. Il se releuent donc et apperceurent des Sauuages tout nuds, qui s'enfuyoient l'vn d'vn costé, l'autre de l'autre, sans qu'on ait pû sçauoir ny conjecturer ce qu'ils auoient pretendu en cette action, ou ce qui auoit arresté leur dessein.

Vne autre fois faisans voyage, ils se rencontrerent dans les neiges iusques au dessus des genoux, les pieds dans l'eau, et le vent si rude, que deux Sauuages faisans ce mesme iour le mesme chemin, y moururent de froid. Vne chose remarquable se passa à la mort de l'vn des deux. Celuy-cy faisoit le voyage auec vne sienne sœur iumelle ; la voyant en aussi grand danger de mourir que luy, il prit la peau d'Ours dont estoit couuerte sa sœur, et luy donna sa peau ou robe de Castor, comme estant chaude : et en effet la fille reschappa, et le ieune homme mourut.

A propos de cet acte de pieté, i'en diray icy vn autre arriué à la Nation Neutre pendant que nos Peres y estoient : vn ieune enfant, allant puiser de l'eau dans vne riuiere glacée, tomba dans le trou ; vn sien frere en ayant esté aduerty s'en court aussi tost, et se iette apres luy : il fut si heureux que d'attrapper son petit frere et le retirer de l'eau par vn autre trou, encore assez à temps pour luy sauuer la vie.

La consolation que les Peres ont receuē à la fin de leur voyage, a esté, outre quelques enfans baptisez l'année passée qu'ils ont trouués morts, et d'autres qu'ils ont nouuellement baptisés, de voir generalement parlant ces Peuples adoucis et appriuoisez de la moitié plus que l'année passée, plusieurs qui commencent à entendre volontiers parler de Dieu, et quelques vns mesmes qui sembleroient suffisamment disposez pour le Baptesme, si l'experience ne nous auoit fait voir qu'en fait de Barbares, le plus tost baptisé n'est pas le meilleur. Quelques Algonquins de ce quartier commencent mesme desia à prier et chanter les loüanges de Dieu. L'exemple de quelques-vns de leur langue qu'ils ont veus icy en nostre maison, et d'autres dont ils ont entendu parler, leur donne, ce semble, quelque saincte emulation. Dieu la leur veüille accroistre et confirmer,

Ces Algonquins nous sont d'autant plus considerables que nous sçauons qu'ils ont commerce auec des Nations Occidentales, où nous n'auons encore pû trouuer moyen d'aborder. Peut-estre est-ce là la porte que Dieu en son temps nous ouurira, si nous luy sommes fideles à ce que nous auons en main.

CHAPITRE VI.

De la Mission des Anges aux Attikadaron ou Peuples de la Nation Neutre.

C'est icy vne des Missions nouuelles, que nous auons commencée cette année à vne des Nations des plus considerables qui soit en ces contrées. Il y auoit longtemps que l'on iettoit les yeux de ce costé là, conformément au souuenir de tout plein de personnes. Mais nombre d'ouuriers en langues estrangeres ne se trouuent ou ne se forment pas si tost, si le S. Esprit n'y met la main d'vne façon extraordinaire, lors particulierement qu'on est destitué du secours et de l'assistance de Maistres, Truchemens ou Interpretes qui les enseignent, comme nous le sommes en ces quartiers.

En outre, ce n'estoit pas l'ordre d'aller aux extremitez, sans passer par le milieu, et de s'appliquer à cultiuer les Nations plus esloignées, deuant que d'auoir trauaillé aux plus proches. Ce qu'ayant esté fait les années precedentes, nous nous trouuâmes en estat, au commencement de l'Automne, de pouuoir destiner deux Ouuriers à cette Mission, sans faire aucun tort aux precedentes.

Celuy sur lequel le sort tomba, fut le Pere Iean de Brebeuf, lequel ayant autrefois esté choisi, pour nous introduire le premier et établir en ces contrées, et Dieu luy ayant donné pour ce regard vne singuliere benediction, nommement en la langue ; il sembloit que ce nom deuoit estre vn preiugé de ce que sa diuine Maiesté demandoit en ce rencontre, où il estoit question d'vne introduction toute nouuelle, dans vne Nation differente de langage, au moins en plusieurs choses, et où, s'il plaisoit à Dieu donner la benediction, il seroit necessaire d'establir vne demeure fixe et permanente, qui seroit la retraite des Missionnaires d'alentour, comme celle-cy où nous sommes à present, l'est des Missionnaires des quartiers de deça.

Celuy qui luy fut donné pour compagnon fut le Pere Ioseph Marie Chaumonot, venu de France l'année d'auparauant, que l'on auoit reconneu tres-propre pour les langues.

Cette nation est grandement peuplée : l'on y compte enuiron quarante bourgs ou bourgades. Partant de nos Hurons pour arriuer aux premiers et plus proches, on chemine quatre ou cinq iournées, c'est à dire enuiron quarante lieuës, tirant tousiours droit au Sud. De sorte que nous pouuons dire, que si selon la derniere et plus exacte obseruation qu'on a pû faire, nostre nouuelle maison de Saincte Marie, qui est au milieu du pays des Hurons, est à quarante-quatre degrez et enuiron vingt et cinq minutes d'esleuation, l'entrée de la Nation Neutre du costé de nos Hurons aura d'esleuation 42. degrez et demy ou enuiron. Car de penser en faire pour le present vne plus exacte recherche et obseruation dans le pays mesme, c'est ce qui ne se peut. La veuë du seul instrument seroit pour porter à l'extremité ceux qui n'ont pû souffrir celle des escritoires, comme nous verrons cy apres.

Du premier bourg de la Nation Neutre, que l'on rencontre y arriuant d'icy, continuant de cheminer au Midy ou Sudest, il y a enuiron quatre iournées de chemin iusques à l'emboucheure de la Riuiere si celebre de cette Nation, dans l'Ontario ou lac de S. Louys. Au deça de cette Riuiere, et non au delà, comme le marque quelque Charte, sont la plus part des bourgs de la Nation Neutre. Il y en a trois ou quatre au delà, rangez d'Orient à l'Occident, vers la Nation du Chat ou Erieehronons.

Cette Riuiere ou Fleuue, est celuy par lequel se descharge nostre grand lac des Hurons ou Mer douce, qui se rend premierement dans le lac d'Erié, ou de la Nation du Chat, et iusques là elle entre dans les terres de la Nation Neutre, et prend le nom d'Onguiaahra, iusques à ce qu'elle se soit deschargée dans l'Ontario ou lac de Sainct Louys, d'où en fin sort le fleuue qui passe deuant Quebek, dit de S. Laurens. De sorte que si vne fois on estoit maistre de la coste de la

mer plus proche de la demeure des Iroquois, on monteroit par le fleuue de sainct Laurens sans danger, iusques a la Nation Neutre, et au delà de beaucoup, auec espargne notable de peine et de temps.

Suiuant l'estime des Peres qui y ont esté, il y a bien au moins douze mille âmes dans toute l'estenduë du pays, qui fait estat de pouuoir encore fournir quatre mille guerriers, nonobstant les guerres, la famine et la maladie qui depuis 3. ans y ont extraordinairement regné.

Apres tout, ie croy que ceux qui ont autre fois donné tant d'estenduë à cette Nation, et luy ont donné tant de peuples ont entendu par la Nation Neutre, toutes les autres Nations qui sont au Sud et Suroüest de nos Hurons, qui en effect sont en grand nombre, mais qui au commencement n'ayant esté connuës que confusément, auoient esté presque comprises sous vn mesme nom. La cognoissance plus grande qu'on a euë depuis ce temps là, soit de la langue, soit du pays, a fait qu'on a distingué dauantage.

Au reste, de plusieurs Nations differentes dont on a maintenant la cognoissance, il ne s'en trouue pas vne qui n'ait commerce ou guerre auec d'autres plus esloignées. Ce qui confirme qu'en effet la multitude est grande de ces Peuples qui nous restent à voir, et que s'il n'y a pas encore grande moisson à faire, il y a de grands champs à labourer et semer.

Nos François qui les premiers ont esté icy, ont surnommé cette Nation, la Nation Neutre, et non sans raison : car ce pays estant le passage ordinaire par terre de quelque Nation d'Iroquois et des Hurons, ennemis iurez, ils se conseruent en paix également auec les deux. Voire mesme autrefois les Hurons et les Iroquois, se rencontrans en mesme cabane ou mesme bourg de cette Nation, les vns et les autres estoient en asseurance tant qu'ils ne sortoient à la campagne ; mais depuis quelque temps la furie des vns contre les autres est si grande qu'en quelque lieu que ce soit, il n'y a pas d'asseurance pour le plus foible, particulierement s'il est party Huron, pour lequel cette Nation, pour la plus part, semble auoir moins d'inclination.

Nos Hurons appellent la Nation Neutre Atti8andaronk, comme qui diroit, Peuples d'vne langue vn peu differente : car quant aux Nations qui parlent d'vne langue qu'ils n'entendent aucunement, ils les appellent Ak8anake, de quelque Nation qu'ils puissent estre, comme qui diroit estrangers. Ceux de la Nation Neutre reciproquement pour la mesme raison appellent nos Hurons Atti8andaronk.

Nous auons tous sujet de croire qu'il n'y a pas long temps qu'ils ne faisoient tous qu'vn Peuple, et Hurons et Iroquois, et ceux de la Nation Neutre ; et qu'ils viennent d'vne mesme famille, ou de quelques premieres souches abordées autrefois aux costes de ces quartiers ; mais que par succession de temps, ils se sont esloignez et separez les vns des autres, qui plus, qui moins, de demeure, d'interests et d'affection : de sorte que quelques vns sont deuenus ennemis, d'autres Neutres, et d'autres sont demeurez dans quelque liaison et communication plus particuliere.

Ces peuples qui sont Neutres entre les Hurons et les Iroquois, ont de cruelles guerres auec d'autres Nations Occidentales, et particulierement auec les Atsistaehronons, ou Nation du Feu, de laquelle l'an passé ils prirent cent prisonniers, et cette année, y estans retournez en guerre auec vne armée de deux mille hommes, ils en ont encore amenés plus de cent septante ; enuers lesquels ils se comportent quasi auec les mesmes cruautez que les Hurons enuers leurs ennemis ; toutefois ils ont cela de plus, qu'ils bruslent les femmes prisonnieres de guerre, aussi bien que les hommes, ce que ne font pas les Hurons, qui, ou leur donnent la vie, ou se contentent de les assommer à la chaude, et emporter quelque partie du corps.

Le viure et le vestir de cette Nation ne semble pas beaucoup different de celuy de nos Hurons. Ils ont le bled d'Inde, les faizoles et les citroüilles en

esgale abondance. La pesche pareillement y semble esgale, pour l'abondance de poisson, dont quelques especes se trouuent en vn lieu, qui ne sont point en l'autre. Ceux de la Nation Neutre l'emportent de beaucoup pour la chasse des Cerfs, des Vaches et des Chats sauuages, des Loups, des bestes noires, des Castors et autres animaux, dont les peaux et les chairs sont precieuses. L'abondance de chair y a esté grande cette année pour les neiges extraordinaires qui sont suruenuës, qui ont facilité la chasse. Car estant chose rare que de voir dans le pays plus d'vn demy pied de neige, il y en auoit cette année plus de trois pieds. Ils ont aussi quantité de coqs d'Inde sauuages, qui vont par troupes dans les champs et dans les bois.

Pour le rafraischissement des fruicts, il ne s'y en trouue pas plus qu'aux Hurons, si ce n'est des chastaignes, dont ils ont quantité, et des pommes de bois vn peu plus grosses.

Ils vont couuerts d'vne peau sur la chair nuë comme tous les Sauuages, mais auec moins de retenuë que les Hurons pour le brayé, dont plusieurs ne se seruent point du tout ; d'autres s'en seruent, mais pour l'ordinaire de la sorte qu'à grande peine ce qui ne se doit voir se trouue caché. Les femmes toutefois sont ordinairement couuertes au moins depuis la ceinture iusques aux genoux. Ils semblent plus desborbez et impudents en leurs impudicitez, que nos Hurons.

Ils passent leurs peaux auec beaucoup de soin et d'industrie, et s'estudient à les enjoliuer en diuerses façons, mais encore plus leur propre corps, sur lequel depuis la teste iusqu'aux pieds ils font faire mille diuerses figures auec du charbon picqué dans la chair, sur laquelle auparauant ils ont tracé leurs lignes : de sorte qu'on leur void quelquefois le visage et l'estomac figuré, comme le sont en France les morions et les cuirasses et les haussecols des gens de guerre, et le reste du corps à l'aduenant.

Pour le reste de leurs coustumes et façons de faire, ils sont presque en tout semblables aux autres Sauuages de ces contrées, specialement en leur irreligion et gouuernement, soit politique, soit œconomique.

Il y a toutesfois quelques choses en quoy ils semblent vn peu differens de nos Hurons. Premierement, ils paroissent plus grands, plus forts et mieux faits.

Secondement, l'affection enuers leurs morts, semble estre bien plus grande. Nos Hurons, incontinent apres la mort, portent les corps au cimetiere, et ne les en retirent que pour la feste des Morts ; ceux de la Nation Neutre, ne portent les corps au cimetiere que le plus tard qu'ils peuuent, lors que la pourriture les rendroit insupportables. D'où se fait que les corps passent souuent l'hyuer entier dans les cabanes ; et les ayant vne fois mis dehors sur vn eschaffaut pour pourrir, ils en retirent les os le plus tost qu'il se peut, et les exposent en veuë, arrangez de costé et d'autre dans leurs cabanes, iusques à la feste des Morts. Cet object qu'ils ont deuant les yeux, leur renouuellant continuellement le ressentiment de leurs pertes, leur fait ordinairement ietter des cris, et faire des lamentations tout à fait lugubres, le tout en chanson. Mais cela ne se fait que par les femmes.

La troisiesme chose en quoy ils semblent differens de nos Hurons, c'est en la multitude et qualité des fols. On ne trouue autre chose, allant par le pays, que des gens qui font ce personnage auec toutes les extrauagances possibles, et libertez qu'ils prennent, et qui sont tolerés de faire tout ce qui leur plaist, crainte de desplaire à leur demon. Ils iettent et esparpillent les braises des foyers, rompent et brisent ce qu'ils rencontrent, comme s'ils estoient furieux, quoyqu'en effect pour la plus part ils soient aussi presens à eux mesmes, que ceux qui ne font pas ce personnage. Mais ils se comportent de la sorte, pour donner, disent-ils, ce contentement à leur demon particulier, qui demande et exige cela d'eux : sçauoir à celuy qui leur parle en songe, et qui leur fait esperer l'accomplissement de leurs souhaits pour le bon succez de la chasse.

Les Peres estans en ces quartiers, apprirent que les Oneiochronons, qui font vne des cinq Nations d'Iroquois, auoient vne façon de gouuernement fort particulier. Les hommes et les femmes y manient alternatiuement les affaires : de sorte que si c'est maintenant vn homme qui les gouuerne, ce sera apres sa mort vne femme qui de son viuant les gouuernera à son tour, excepté ce qui regarde la guerre ; et apres la mort de la femme, ce sera vn homme qui reprendra derechef le maniement des affaires.

Quelques anciens racontoient à nos Peres qu'ils auoient cognoissance d'vne certaine Nation Occidentale, vers laquelle ils alloient faire la guerre, qui n'estoit pas beaucoup esloignée de la mer ; que les habitans du lieu y pêchoient les Vignots, qui sont vne espece d'huistres, dont l'escaille sert à faire la pourcelaine, qui sont les perles du pays. Voicy la façon qu'ils descriuent leur pesche. Ils obseruent quand la mer monte aux endroits où ces Vignots abondent ; et lors que la violence des flots les pousse vers le bord, ils se iettent à corps perdu dans les eaux, et se saisissent de ceux qu'ils peuuent attrapper. Ils en trouuent qnelquefois de si gros, que c'est tout ce qu'ils peuuent faire que d'en embrasser vn. Or plusieurs asseurent, qu'il faut que ce soient ieunes gens qui n'ayent encore eu cognoissance de femme, qui fassent cette pesche, qu'autrement ces animaux se retirent d'eux. Ie m'en rapporte à la verité.

Ils racontoient que ces mesmes Peuples ont vne espece de guerre auec certains animaux aquatiques, plus grands et plus legers à la course que les Orignaux. Les ieunes gens vont agacer dans l'eau ces animaux, qui ne manquent pas aussi tost de gaigner la terre, et poursuiure leurs agresseurs. Ceux-cy se sentans suiuis de trop prés, iettent quelque piece de cuir, comme souliers sauuages, à ces animaux, qui s'arrestent et s'amusent, pendant que les chasseurs gaignent le deuant, qui autant de fois qu'ils se sentent suiuis de trop prés, font le mesme que la premiere fois, iusques à ce qu'ils soient arriuez à vn fort ou embuscade d'vne troupe de leurs gens, qui enuironnans la beste, s'en rendent en fin les maistres. Voila ce que nous auons appris de plus considerable de ces contrées.

Plusieurs de nos François qui ont esté icy, ont fait autrefois voyage en ce pays de la Nation Neutre, pour en tirer les profits et les auantages de pelleterie et autres petites denrées qu'on en peut esperer. Mais nous n'auons cognoissance d'aucun qui y soit passé à dessein d'y prescher l'Euangile, sinon du Reuerend Pere Ioseph de la Roche Daillon Recollect, qui en 1626. y fit vn voyage et y passa l'hyuer. Mais les François qui estoient pour lors icy, ayant appris le mauuais traittement qu'il y auoit receu, craignans que les choses ne passassent à l'extremité, le retournerent querir et ramenerent au Printemps de l'année d'apres. Le zele qui porta le susdit Pere à faire ce voyage aussi tost qu'il eut mis le pied aux Hurons, ne luy ayant pas permis de se former auparauant à la langue, et se trouuant la plus part du temps sans Truchement, il estoit contraint d'instruire ceux qu'il pouuoit plus tost par signes que de viue voix, comme il raconte luy-mesme en vne sienne lettre imprimée. Celá, ioint aux mauuais tours que luy ioüerent pour lors les Hurons, qui craignoient le transport de la traicte, semblables à ceux dont nous parlerons tantost, ne luy permit pas en si peu de temps de faire ce qu'il eust desiré pour le seruice de Dieu.

Quatorze ans donc apres, les deux Peres de nostre Compagnie, qui ont eu charge de cette Mission, partirent de cette Maison de S. Marie, le second iour de Nouembre de l'année passée 1640.

Arriuez qu'ils furent à S. Ioseph ou Teanaustajae, dernier bourg des Hurons, où ils deuoient faire leurs prouisions pour leur voyage et trouuer des guides pour le chemin, ceux qui leur auoient donné parole leur ayant manqué, ils ne peurent faire autre chose que de s'addresser au Ciel. Apres quelque vœu fait, le Pere de Brebeuf rencontra vn ieune

homme qui n'auoit aucun dessein de faire ce voyage ; ie ne sçay par quel mouuement il s'addressa à luy, quoy que c'en soit, ne luy ayant dit que ces deux mots : Quio ack8e, sus allons nous-en de compagnie : ce ieune homme sans resistance les suiuit sur le champ, et leur tint fidelle compagnie. Ils auoient auec eux deux de nos François domestiques, tant pour les assister en leur voyage, que pour prendre le pretexte de trafiquer par leurs mains et passer comme marchands dans le pays, en cas que sans cette consideration les portes des cabanes leur deussent estre fermées, comme en effet il fust arriué.

Ils coucherent quatre nuicts dans les bois, et le cinquiesme iour ils arriuerent au premier bourg de la Nation Neutre, nommé Kand8cho, qu'ils surnommerent de tous les Saincts.

Comme on n'ignoroit pas la mauuaise disposition des esprits de ces Peuples, abreuuez seulement de tous les mauuais discours qui s'estoient tenus de nous en nos quartiers les années passées, et qui n'en auoient d'ailleurs autre cognoissance, on iugea à propos d'y aller auec presens et de viser à quelque assemblée des Capitaines et Anciens, que l'on esclairciroit de nos intentions.

Il falloit pour ce dessein s'addresser à celuy des Capitaines qui manie les affaires du public, nommé Tsohahissen. Son bourg estoit au milieu du pays ; pour y arriuer il falloit passer par plusieurs autres bourgs et bourgades, ausquelles les Peres arriuans, ils estoient tout estonnez, que l'effroy auoit marché deuant eux, et auoit par tout fait fermer les portes des cabanes. Le nom d'Echon, qui est celuy que les Sauuages ont donné de tout temps au Pere de Brebeuf, retentissoit par tout, comme celuy d'vn des plus fameux sorciers ou demons qu'on se fut iamais imaginé. Toutefois le pretexte de la traite adoucissoit tout, et cette consideration les fit arriuer assez heureusement iusques au bourg de ce principal Capitaine, qui se trouua estre allé à la guerre, pour ne reuenir qu'au Printemps. Nos Peres s'adressent à ceux qui en son absence faisoient les affaires ; ils leur exposent leur dessein de publier l'Euangile par toute l'estenduë de leurs terres, et de contracter par ce moyen vne particuliere alliance auec eux. Pour preuue de quoy ils auoient apporté vn collier de deux mille grains de pourcelaine, dont ils desiroient faire present au Public.

Les Capitaines, apres auoir tenu conseil, dirent pour response, que le chef du pays estant absent, on ne pouuoit deuant son retour accepter les Presens, qui selon leurs coustumes les obligeoient à en faire de reciproques ; que si nous voulions attendre iusques là, nous pouuions cependant aller librement dans le pays, pour y donner telle instruction qu'il nous plairoit.

Rien, ce semble, ne pouuoit arriuer plus à propos pour donner temps d'informer en particulier quelques-vns des plus Anciens, et commencer à appriuoiser ces esprits sauuages. Mais deuant que commencer, les Peres iugerent à propos de retourner sur leurs pas pour reconduire nos domestiques hors du pays, puis reprendre pour la seconde fois leur chemin, et commencer leur fonction. Ce qu'ils firent ; mais le pretexte de la traicte leur manquant, ils eurent bien à souffrir en suitte de mille calomnies qu'on suscitoit à l'occasion de leur voyage.

Nos Hurons disoient, qu'Echon mettant pour la premiere fois le pied dans leur pays, auoit dit : I'y seray tant d'années, pendant lesquelles i'en feray mourir tant, et puis i'iray ailleurs en faire autant, iusques à ce que i'aye perdu toute la terre.

D'autres disoient, qu'Echon, apres auoir fait mourir par maladie vne partie des Hurons, estoit allé faire alliance auec les Sonont8ehronons, qui font vne Nation d'Iroquois, la plus redoutée et la plus voisine de nos Hurons, comme n'estans esloignez que d'vne iournée du dernier bourg de la Nation Neutre du costé de l'Orient, nommé Onguiaahra, du mesme nom que la Riuiere ; qu'il les estoit allé trouuer pour leur faire present de colliers de pourcelaine et fers

de fleche, et les exciter à venir acheuer de ruiner le pays.

D'autres nous aduertissoient à l'oreille, que nous prissions garde à cette affaire ; qu'il n'y auoit eu autre cause du massacre d'vn de nos François fait icy il y a quelques années, que des voyages semblables, qui mettoient le pays en ialousie et en crainte du transport de la traite.

D'autres disoient que lors qu'on auoit enterré cet excellent Chrestien Ioseph Chi8atenh8a, Echon se tournant du costé du pays des Sonont8ehronons, qui l'auoient tué, dit tout haut : Sonont8ehronon, c'est fait de toy, tu es mort : et qu'aussi tost apres le Pere s'estoit acheminé vers leur quartier pour leur porter la maladie ; laquelle en effet se trouuoit parmy les ennemis bien forte, pendant le sejour des Peres à la Nation Neutre. Surquoy les Hurons nous prioient de prendre bon courage et de faire mourir tous leurs ennemis.

Ie ne sçay si depuis leur depart iusques à leur retour il s'est passé semaine, qu'on ne nous soit venu apporter nouuelles, qu'ayans esté trouuez dans la Nation Neutre par les ennemis, ils auoient esté massacrez de leur main. Mais ie ne sçay s'il y a à douter, si ces bruits ne venoient point de la part des Barbares de nos quartiers mesmes, qui couuoient de long temps quelque mauuais dessein, qu'ils voyoient ne pouuoir iamais executer plus impunement que pour lors, ce massacre deuant estre attribué à tout autre plus tost qu'à eux ; et lequel se faisant dans vne Nation estrangere, leur pays n'en demeuroit aucunement responsable.

Quoy que c'en soit, il est asseuré qu'vn de nos Hurons, nommé A8enhok8i, neueu d'vn des principaux Capitaines de ce pays, en compagnie d'un autre Huron, a esté par plusieurs bourgs de la Nation Neutre, lorsque nos Peres y estoient, se disant enuoyé de la part des Capitaines et anciens de ce quartier, auec presens de haches, qu'ils monstroient pour donner aduis aux Capitaines que l'on se defist de ces François, s'ils ne vouloient voir la ruine du pays, pour ne nous auoir pas preuenus. Et ces porteurs d'aduis adioustoient qu'en cas qu'on fist refus de faire le coup, que la resolution estait prise aux Hurons, de l'executer incontinent apres le retour des Peres, et que la chose eust desia esté executée si nous ne nous fussions tous rassemblez ensemble en vne mesme maison.

Cet A8enhok8i, ayant en son chemin rencontré les Peres dans vn bourg, leur fit mille caresses, et les inuitoit et quasi forçoit de continuer à cheminer plus auant dans le pays auec luy ; mais eux ayans affaire ailleurs le laisserent aller. Depuis ayans appris les discours et propositions du personnage, ils ont fait reflexion auec quelques Sauuages du pays, sur le dessein que pouuoit auoir cet A8enhok8i, les pressant si fort de faire voyage auec luy ; et ils n'en ont rien coniecturé que de mauuais.

Celuy-cy, quoy que le plus dangereux, ne fut pas toutefois le plus effronté. Mais vn nommé Oëntara, estant venu à la Nation Neutre, apres auoir entretenu le pays de tous les mauuais discours et calomnies dont les precedentes Relations sont pleines : Que nous nourrissions la maladie à nostre maison, que nos escritures n'estoient que sorcelleries, que nous auions fait mourir tout le monde dans les Hurons sous pretexte de presens, que nous nous disposions à faire mourir tout le reste de la terre : adioustoit, qu'on eust hardiment à nous fermer par tout les portes des cabanes, si on n'en vouloit bien tost voir la desolation ; et il fut si impudent que de soustenir le tout en presence de nos Peres et de quelques anciens du pays, qui voulurent confronter les vns auec les autres.

Or quoy que le Pere de Brebeuf refutât pertinemment tous ces mauuais esprits, leur fermant à tous la bouche, et les remplissant de confusion, si est-ce que le venin vne fois ietté ne sortoit pas si facilement du cœur de ces pauures barbares, qui craignent tout, pour ne pas connoistre celuy qui seul merite d'estre craint et redouté. Et plusieurs autres Hurons suruenus là dessus, qui confirmoient tous ces discours, donnerent en

fin tant d'ombrages de nous aux chefs et aux Capitaines, qu'au bout d'enuiron deux mois et demy que les Peres auoient commencé leur fonction, ceux à qui ils s'estoient adressez au commencement, pour tenir conseil, et qui auoient renuoyé l'affaire au retour de Tsohahissen principal Capitaine, les manderent et leur declarerent le pouuoir qu'ils auoient de decider les affaires pressantes, en l'absence de Tsohahissen ; qu'ils commençoient à iuger que nostre affaire estoit de cette nature, et partant qu'ils en vouloient deliberer sur le champ. Là dessus faisans mine de tenir conseil et deliberer sur cette affaire desia resoluë par entr'eux, l'vn d'eux s'approcha des Peres pour leur intimer le resultat, qui estoit, qu'on refusoit leur present. Les Peres dirent que ce n'estoit pas la seule chose qui les amenoit, mais principalement le desir de leur donner la connoissance d'vn Dieu et de son Fils Iesus-Christ nostre Seigneur, et partant qu'ils desiroient sçauoir s'ils refusoient d'estre enseignez, aussi bien qu'ils refusoient le present. A cela ils respondirent : Que pour la Foy qu'on leur auoit preschée, ils l'acceptoient, n'y trouuans rien que de bon ; mais que pour le present, ils le refusoient absolument.

Les Peres, assez contens et satisfaits de cette response, comme pensans auoir le principal de ce qu'ils pretendoient, qui estoit la liberté de prescher et publier l'Euangile dans le pays, iugerent cependant à propos de demander la cause du refus du present, disans auoir eu commission de le faire, et estre obligez de rendre compte de ce refus. Ils dirent au commencement, que le Fisc estoit pauure, et qu'ils n'auoient moyen de leur en faire de reciproque. Les Peres firent response, que s'il n'y auoit que cela, ils ne fissent point de difficulté d'accepter le present, qu'ils renonçoient au retour et à la recognoissance de cette nature ; qu'il leur suffisoit qu'ils nous tinssent pour freres. Ils persisterent au refus, et ne pouuans apporter de pretexte qui ne fust aussi tost leué, en fin le chef du Conseil dit : Hé ! quoy donc, ignorez-vous ce qu'A8enhok8i dit, et est venu faire icy ? et en suitte le danger où vous estes et où vous mettez le pays? A cela on s'efforça de respondre comme au reste ; mais on ne trouua plus d'oreille capable d'entendre, il fallut se retirer.

Les Peres cependant ne se tinrent pas chassez du Pays par l'issuë de ce Conseil. Ils iugerent bien toutefois que si par le passé ils auoient eu de la peine, allans par les bourgs, ils en auroient doresnauant plus que iamais. En effect ils n'approchoient pas plus tost d'vn bourg, qu'on crioit de tous costez : Voicy les Ag8a qui viennent (c'est le nom qu'ils donnent à leurs plus grands ennemis), barrez vos portes. De sorte que les Peres se presentans aux cabanes pour y entrer selon l'ordre et la coustume du pays, n'y trouuoient pour l'ordinaire que visage de bois, n'estans regardez que comme des sorciers qui portoient la mort et le malheur par tout ; que si d'aucuns les receuoient, c'estoit plus souuent par crainte qu'ils ne se vengeassent du refus, que pour l'esperance qu'on eust de grand profit, Dieu se seruant de tout pour nourrir ses seruiteurs.

Au reste, il n'est pas croyable dans quelles frayeurs les discours de nos Hurons auoient ietté les esprits de ces pauures Barbares, desia de leur naturel extremement défians, particulierement des estrangers, et sur tout de nous, desquels ils n'auoient iamais entendu que du mal, tous les discours et les calomnies forgées par nos Hurons les années precedentes ayant dés lors remply leurs oreilles et leurs esprits. La seule veuë des Peres, faits et vestus d'vne façon si esloignée de la leur, leurs démarches, leurs gestes et tous leurs deportemens leur sembloient autant de conuiction et de confirmation de ce qu'on leur auoit dit. Les Breuiaires, escritoires et escritures estoient censez par eux, instrumens de magie ; s'ils se mettoient à prier Dieu, c'estoit iustement dans leur idée, exercice de sorciers. On disoit qu'allans au ruisseau pour lauer leurs plats, ils empoisonnoient les eaux ; que par toutes les cabanes par tout où ils passoient, les enfans estoient saisis d'vne toux et d'vn

flux de sang, que les femmes deuenoient steriles. Bref, il n'y auoit malheur present et à venir, dont ils ne fussent considerez comme la source. Et plusieurs de ceux chez lesquels estoient logez les Peres, n'en dormoient ny iour ny nuict : ils n'osoient toucher à leur reste, ils rapportoient leurs presens, tenans tout pour suspect. Les bonnes vieilles se tenoient desia pour perduës, et ne regrettoient que leurs petits enfans, qui eussent pû repeupler la terre.

Les Capitaines intimidoient les Peres de l'arriuée des Sonont8ehronons, qu'ils asseuroient n'estre pas loin. D'autres ne dissimuloient pas, que nos presens n'ayant pas esté acceptez, c'estoit à dire qu'il n'y auoit point d'asseurance pour eux au pays. L'insolence sur tout, et la tyrannie de quelques hostes estoit insupportable, qui leur commandoient comme à des esclaues, et vouloient en tout estre obeïs : quelquefois ils ne leur donnoient presque rien pour viure, et d'autres fois ils les contraignoient d'aller chez tous leurs parens, pour manger ce qu'on leur presenteroit, et puis payer ce qu'ils ordonneroient.

Bref on ne parloit plus que de tuer et manger ces deux pauures Peres. Les fols cependant couroient par les bourgs et par les cabanes. Trois vne fois pour vn coup entrerent nuds comme la main, dans la cabane où ils estoient, et apres y auoir fait plusieurs tours de leur mestier, s'en allerent ; d'autres fois ces fols s'en venoient asseoir proche d'eux, et demandoient à foüiller dans leurs sacs, et apres leur auoir rauy ce qu'ils auoient entre les mains, s'en alloient faisans les fols. Bref, il semble que les Peres fussent comme vne balle de laquelle se ioüoient les demons au milieu de cette Barbarie, mais auec ordre de la diuine Prouidence, que rien ne leur manquast, comme en effect en quatre mois qu'ils ont esté là, rien iamais ne leur a manqué de ce qui estoit necessaire pour la vie, ny giste, ny nourriture suffisante, et se sont tousiours bien portez parmy des peines et des incommoditez, qui se peuuent mieux conceuoir qu'expliquer. Leur industrie consistoit à faire prouision de quelque pain cuit sous la cendre à la mode du pays, qu'ils conseruoient les trente et quarante iours durant, pour s'en seruir dans la necessité.

Les Peres ont parcouru en leur voyage dix-huicts bourgs ou bourgades, à toutes lesquelles ils ont donné vn nom Chrestien, duquel nous nous seruirons cy-apres aux occasions. Ils se sont arrestez particulierement à dix, ausquels ils ont donné autant d'instruction qu'ils ont pû trouuer d'audience. Ils font estat d'enuiron cinq cens feux et de trois mille personnes, que peuuent contenir ces dix bourgades, ausquels ils ont proposé et publié l'Euangile ; mais il est bien difficile que le son n'en ait retenty dans tout le pays. Nous ne faisons toutefois estat dans nostre supputation que de ces trois mille.

Or les Peres ne voyans pas les esprits assez disposez, les bruits et les frayeurs s'augmentans tousiours de plus en plus, iugerent à propos de retourner sur leurs pas, et s'en reuenir au premier bourg de Kand8cho ou de tous les Saincts, où ils sembloient estre le moins mal venus, et là trauaillant à l'instruction des habitans du lieu, attendre le Printemps, que nous auions arresté de les renuoïer querir. Mais Dieu en disposa autrement, et de leur costé et du nostre : car pour eux estans arriuez à my-chemin de leur retour, au bourg de Teotongniaton, surnommé de S. Guillaume, la neige suruint en si grande quantité, qu'il leur fut impossible de passer outre. Ce malheur, s'il le faut ainsi appeller, fut cause du plus grand bien et de la plus grande consolation qu'ils ayent receuë en tout leur voyage : car n'ayans pû subsister en aucun lieu en paix et en repos, pour estudier au moins quelque peu le langage du pays, et se rendre encor plus capables d'agir à l'aduenir, ils se trouuerent dans ce bourg logez chez vne hostesse, qui s'estudioit de leur donner autant de contentement que tous les autres par le passé leur auoient donné suiet de desplaisir.

Elle auoit vn soin tout particulier de

leur faire la meilleure chere qu'elle pouuoit ; et voyant qu'à cause du Caresme ils ne mangeoient point de chair, dont cependant en cette saison elle auoit abondance, et de laquelle seule on faisoit à manger dans sa cabane, elle prenoit la peine de leur faire vn pot à part, assaisonné de poisson, beaucoup meilleur qu'elle n'eust fait pour elle-mesme. Elle prenoit vn singulier plaisir de les instruire en la langue, leur dictant syllabe par syllabe les mots, comme feroit vn maistre à vn petit escolier, leur dictant mesme des Narrations entieres, telles qu'ils les desiroient. A son exemple les petits enfans, qui ailleurs par tout s'enfuyoient ou se cachoient en leur presence, icy à l'enuy les vns des autres leur rendoient mille bons offices, et ne se pouuoient lasser de les entretenir et leur donner tout contentement, soit pour la langue, soit pour quoy que ce fust.

Ce n'est pas tout. Toutes les autres cabanes du bourg, ne cessant de crier apres elle qu'elle eust à chasser les Peres, et à l'intimider de tous les malheurs dont on les faisoit les porteurs, elle se mocquoit de tout et refutoit si pertinemment toutes les calomnies qu'on leur imposoit, qu'elle reconnoissoit n'estre qu'impostures par ce qu'elle voyoit et remarquoit elle mesme en leurs façons de faire, que nous n'eussions pû le faire plus pertinemment. Lors que quelqu'vn la menaçoit de la mort et de la desolation de sa famille, qui s'ensuiuroit apres le depart des Peres, et ce pour les auoir accueillis en sa maison, elle repliquoit que c'estoit vne chose ordinaire aux hommes de mourir, et qu'elle s'y attendoit bien ; mais que ceux qui parloient de la sorte, estoient ceux-là mesme qui la vouloient ensorceler et faire mourir elle et ses enfans ; qu'au reste, elle aimeroit mieux s'exposer et sa famille au danger de la mort, que de les congedier en vn temps où ils pourroient perir dans les neiges.

Non seulement elle auoit à respondre à ceux de dehors, mais encore à quelques-vns de sa propre cabane, qui luy reprochoient entr'autres choses, que son pere estant sorcier, ce n'estoit pas merueille si elle se plaisoit tant à retirer des sorciers ; mais cela ne l'esbranloit non plus que le reste. Les petits enfans auoient d'ordinaire des querelles sur ce mesme suiet auec leurs compagnons, iusques à se battre pour la defense des PP. Ce qui est sur tout considerable est que cette bonne femme ne se lassa iamais ny de souffrir tant d'importunitez ny de continuer son soin et sa bonne chere enuers les Peres iusques au iour de leur depart. Le seul regret qui resta aux Peres se separans d'auec elle, fut de ne luy pouuoir encore donner le bien que nous sommes venus apporter aux plus barbares de ces contrées, la disposition pour ce faire n'estant pas encore suffisante. Ils esperent que les bonnes prieres de ceux qui entendront parler de cette hospitalité, obtiendront l'accomplissement de ce qu'ils ont commencé à operer dans son esprit.

Le plus grand desplaisir que receut cette femme, fut de ne pouuoir empescher la violence qu'elle voyoit souffrir à ces Peres. Vn fol de sa cabane se mit à cracher sur le Pere Chaumonot, à luy dechirer sa soutane, à le vouloir brûler, à chanter tant d'iniures et à faire tant de tintamarres plusieurs nuits durant, que les Peres ne pûrent dormir. D'autres venoient qui leur enleuoient en sa presence par force ce qu'ils auoient de plus precieux, et pour toute satisfaction ne parloient de rien moins que de les brusler ; et peut-estre l'eussent-ils fait, si leurs bons Anges n'y eussent mis la main.

Le pere de cette bonne hostesse suruenant sur la fin, agrea tout ce que sa fille auoit fait pour les Peres, et leur tesmoigna vne fort particuliere affection, promettant de nous venir voir à nostre maison. Ie prie nostre Seigneur que ses pas ne soient pas perdus.

Ce fut sans doute vne prouidence de Dieu toute speciale, que le retardement des Peres en ce lieu : car en vingt cinq iours qu'ils demeurerent en cette cabane, ils eurent le moyen d'aiuster le Dictionnaire et les Regles de la langue Huronne, à celle de ces Peuples, et faire

vn ouurage qui seul meritoit qu'on fist vn voyage de plusieurs années dans le pays, nos Sauuages se plaisans beaucoup plus auec ceux qui parlent leur propre langue, qu'auec ceux qui n'en font qu'approcher, qu'ils tiennent iusques là pour estrangers.

D'autre part, nous autres ne receuans icy que rarement de leurs nouuelles, les Hurons à qui on confioit les lettres, les perdans en chemin, ou les iettans par malice ou par crainte, nous estions en peine de ce qui se passoit. Ce qui nous fit resoudre à y enuoyer quelques vns qui les accompagnassent à leur retour, à quoy s'offrirent volontiers nos Chrestiens de la Conception, nonobstant tous les bruits qui couroient de ce qui se passoit, dont deux accompagnez de deux de nos domestiques firent le voyage ; et il pleut à Dieu nous les rendre apres huict iours de chemin et de fatigue dans les bois, le propre iour de Sainct Ioseph, Patron du païs, encore assez à temps pour dire la Messe, qu'ils n'auoient peû dire depuis leur depart.

Pendant toutes ces bourrasques et tempestes, les Peres n'ont pas laissé de pouruoir au salut des petits enfans, vieillards et malades qu'ils ont peû aborder et qu'ils en ont trouués capables. En tous ces dix-huict bourgs qu'ils ont visités, il ne s'en est trouué qu'vn, sçauoir celuy de Khioetoa, surnommé de sainct Michel, qui leur ayt donné l'audience que meritoit leur Ambassade. Dans ce bourg s'est refugié depuis quelques années, pour la crainte de leurs ennemis, vne certaine Nation estrangere, qui demeuroit au delà d'Erie ou de la Nation du chat, nommée A8enrehronon, qui semble n'estre venuë en ces quartiers que pour ioüyr du bonheur de cette visite, et y auoir esté conduite par la prouidence du bon Pasteur, pour y entendre sa voix. On les a suffisamment instruits ; mais les Peres n'ont pas iugé à propos de passer encore outre à les baptiser. Le sainct Esprit fera meurir cette semence qu'on a iettée dedans leurs cœurs, et en son temps on ira recueillir la moisson qu'on a desia arrousée de tant de sueurs.

C'est en cette Nation que les Peres firent le premier Baptesme d'Adultes, en la personne d'vne bonne vieille qui auoit desia presque perdu l'oüye, au Baptesme de laquelle est remarquable l'affection d'vne bonne femme de la mesme cabane, qui seruit aux Peres de truchement, luy declarant les mysteres de nostre Foy plus clairement et efficacement, que les Peres, disent-ils, n'auoient fait auparauant à elle mesme. La pauure femme n'eut rien à repliquer, sinon que pour estre desia vieille, elle auroit trop de peine d'arriuer iusques au Ciel ; en outre qu'elle n'auoit rien dont elle peût faire present aux Peres, et qu'il eust fallu attendre ses enfans, qui estoient à la chasse, afin d'auoir d'eux les habits necessaires pour se parer. Il fut facile de la contenter là dessus, et elle fut en fin heureusement baptizée. Deux ou trois autres adultes ont aussi participé au bonheur de cette visite, et quelque nombre de petits enfans, qui par aduance s'en sont allez au Ciel, entr'autres vn petit Huron âgé de deux ans, qui estoit pour lors à la Nation Neutre, et se trouua malade : il en réchappa pour ce coup, mais quelques mois apres, retourné qu'il fut au pays, il fut tué par les ennemis entre les bras de sa mere.

Les Peres ont remarqué en leurs memoires, qu'vne des plus speciales Prouidences de Dieu en leur endroit a esté qu'on leur eût enuoyé pour les ramener, vn de nos domestiques, qui l'année passée fut atteint et gasté de petite verole : car les Barbares de ces contrées le voyant, se desabusoient de la creance qu'on leur auoit donnée, et dans laquelle ils estoient : Que nous estions des demons immortels, et maistres des maladies, dont nous disposions à nostre bon plaisir. Puis que si peu de chose a esté capable de commencer à leur dessiller les yeux, ils pourront bien auec le temps se desabuser entierement, et se rendre en ce faisant, plus capables des lumieres et des visites du ciel. Cependant nous voyons assez que c'est Dieu seul qui nous a protegez dans cette nation estrangere, puis que mesme dans

les Hurons, qui nous sont alliez, souuent on y a attenté sur nos vies. Voicy vn accident qui est arriué depuis peu.

Le Pere Ioseph Marie Chaumonot retourné de la Nation Neutre, fut quelque temps apres donné pour compagnon au Pere Antoine Daniel, qui commençoit en son quartier les Missions d'Esté. Arriué qu'ils furent à sainct Michel, bourg de la Mission de sainct Ioseph, vn ieune esceruelé, dont le diable s'estoit desia voulu seruir pour plusieurs autres meschants coups contre nous, prend la resolution d'en tuer vn des deux. Il se cache à costé d'vne cabane, où les Peres estoient en visites pour instruire ; de laquelle estant sorti, il prend son temps, qu'ils auoient le dos tourné ; et prenant de la main gauche le chapeau du Pere Chaumonot, qui marchoit le dernier, luy descharge de la main droite vn coup de pierre qu'il tenoit, sur le haut de la teste nuë. Ie ne sçay ce qui empescha le mal qu'il auoit enuie de faire ; tant y a que celuy-cy s'aperceuant que son coup ne reüssissoit pas comme il auoit pretendu, il court à vne hache, la leue pour la rabattre sur le Pere. Mais dans cet entredeux, le Pere Daniel son compagnon, et quelques Hurons accourent, qui arresterent le bras et le coup. Vn de nos Chrestiens de ce bourg, voyant le Pere Chaumonot en cet estat, entreprend sa cure et sa guerison. En effet n'ayant trouué que contusion et tumeur en la partie offensée, il la scarifie auec vne pierre, la souffle et l'abreuue de saliue, puis il applique dessus le mastic de certaines racines, auec quoy il le mit en estat de nous reuenir voir le lendemain. Quant au meurtrier, la iustice qui s'en ensuiuit, fut que quelques-vns de ses plus proches luy dirent qu'il n'auoit point d'esprit. Nous supplions nostre Seigneur de deuenir le Pere de ces pauures aueugles, et qu'ils soient en fin ses heritiers, nos coheritiers et confreres.

CHAPITRE VII.

De la Mission dite du Sainct Esprit aux Nipissiriniens.

Les Askik8anehronons selon nos Hurons, ou Nipissiriniens selon les Algonquins, font vne Nation de la langue Algonquine, qui tient plus des errantes que des sedentaires. Ils semblent auoir autant de demeures que l'année a de saisons : au Printemps partie demeurent pour la pesche où ils la pensent meilleure, partie s'en va en traite à des peuples qui s'assemblent au riuage de la mer du Nord ou glaciale, sur laquelle ils voguent dix iours, apres en auoir fait trente par les riuieres pour y arriuer.

En esté ils se rassemblent tous sur le passage des Hurons aux François, au bord d'vn grand lac qui porte leur nom, esloigné de Quebeq enuiron deux cens lieuës, et de nos Hurons enuiron septante, de sorte que leur demeure principale est comme aux deux tiers du chemin de Quebecq à nos Hurons.

Enuiron le milieu de l'Automne, ils partent pour s'approcher de nos Hurons, sur les terres desquels ils passent ordinairement l'hyuer ; mais deuant que d'y arriuer, ils peschent du poisson le plus qu'ils peuuent, lequel ils font secher : c'est la monnoye ordinaire de laquelle ils acheptent leur pricipale prouision de bled, quoy qu'ils viennent garnis de toute autre marchandise, estans gens riches et accommodez. Ils cultiuent quelque peu de terre proche de leur demeure d'Esté ; mais c'est plus pour delices, et pour manger en verd, que pour en faire mesnage.

Nos Peres de Quebec et des Trois-Riuieres, ayans par le passé heureusement trauaillé à la culture de tous les peuples errans qui estoient les plus proches d'eux, les ayans tantost tous rendus hommes et Chrestiens, iettoient les yeux sur cette Nation, la plus proche de la derniere qui est descenduë pour se venir habituer proche d'eux. Mais comme ils ne venoient plus à la Traite,

à raison de quelque empeschement qu'y mettoient les autres d'au-dessous, on ne sçauoit comme entamer cette affaire. L'esté passé Dieu eut agreable de disposer les choses de la sorte, qu'ils se resolurent de sonder le gué, et d'enuoyer quelques canots à la Traite aux François. Ils y arriuerent heureusement sans aucun empeschement, et rien ne pouuoit venir plus à propos pour ce que nous pretendions.

On leur parle donc, non pas de quitter leur pays, et se venir ranger proche des autres Algonquins desia habituez, mais bien de receuoir auec eux quelques vns de nos Peres, pour les instruire. Ils tesmoignerent qu'ils l'auoient fort agreable. Ce qui fit que les Peres Claude Pijart et Charles Raymbaut, partans de là bas pour nous venir assister, eurent charge de s'offrir en passant à eux. Mais ne les ayans pas trouué à leur demeure d'Esté, et ayans appris qu'ils deuoient venir hyuerner en nos quartiers, ils aborderent icy, sans perdre esperance d'y voir ceux pour lesquels particulierement ils estoient enuoyez.

Ils n'ont pas esté frustrez de leur attente : ces Sauuages quelque temps apres arriuerent au nombre d'enuiron deux cent cinquante âmes, et prirent en ce pays vn tel departement, pour leur hyuernement, qu'il semble que ce soit le sainct Esprit, et point autre, qui les ayt conduits.

Ce fut à deux portées d'arquebuse de nostre maison, du mesme costé de la riuiere, sur laquelle elle est située, qu'ils prirent leur place. C'estoit iustement pour n'auoir l'incommodité de leur voysinage, et pour n'en estre d'ailleurs si esloignez, que nos Peres ne peussent commodement tous les iours les aller trouuer pour les instruire ; à quoy ils n'ont pas manqué.

Il faut aduoüer que ces sortes de Nations ont ie ne sçay quelle disposition d'esprit, plus grande pour la semence de la Foy, que nos Hurons. Les Peres ne les eurent pas entretenus quinze iours, qu'ils s'affectionnerent entierement à les escouter, et n'auoient point plus grand contentement que lors qu'on leur faisoit chanter les grandeurs de Dieu, les articles de la creance et des Commandemens. Bref, il ne se peut rien voir de plus complaisant, que la façon et maniere auec laquelle d'abord ils se comportent auec les Peres.

Le principal Capitaine de cette Nation nommé 8ikasoumir, fit au commencement vn cry public : Que chacun eût à prier et honorer Dieu de la maniere que l'enseignoient les François.

Les petits enfans en suitte se mirent et s'appliquerent de sorte à apprendre les premiers principes de la Foy, qu'en peu de temps ils s'y trouuerent notablement aduancez.

Ils ne font aucune difficulté de laisser instruire et baptiser leurs malades ; voire mesme quelques vns d'eux contribuënt volontiers à leur instruction. Quelques-vns ont esté baptisez en cet estat, à qui il a pleu à Dieu de rendre la santé.

Les Peres toutefois ne se sont point encore pû resoudre d'en baptiser aucun qui fût en santé, pour instance qu'ils ayent faite de l'estre, desirans vne plus longue espreuue de leur resolution et constance ; et pour ce faire, ils ont pris resolution de les suiure, la part où ils iroient reste d'année, et par mesme moyen s'aduancer et se fortifier tousiours de plus en plus en l'vsage de leur langue, qui se trouue en plusieurs choses differente de celle dont ils ont eu la premiere teinture, auec les Algonquins des quartiers d'en bas. Ils partirent d'icy le huictiesme de May, veille de l'Ascension, tous ensemble, de compagnie, auec esperance d'arriuer à la principale demeure de cette Nation à la Pentecoste. Plaise à cet adorable Esprit, dont leur Mission porte le nom, prendre en mesme temps vne parfaicte possession des esprits et des cœurs de ces pauures Peuples et des nostres, y regner eternellement.

La commodité qu'il y auoit d'instruire les Nipissiriniens, à raison du voysinage, et la bonne disposition qu'ils faisoient paroistre à receuoir l'instruction, fit que, dans le peu de temps que dure leur hyuernement, on ne peût se resoudre

de les quitter pour s'appliquer à d'autres de mesme langue, qui estoient venus aussi hyuerner dans le pays. Le Pere Claude Pijart toutefois visita quelques autres endroits, en l'vn desquels il trouua bien cinq cens personnes assemblées, de diuerses Nations, ausquelles en passant il annonça le Royaume de Dieu, et leur fit chanter ses loüanges. Presque par tout il y trouua quelque predestiné, qui n'attendoit que sa visite pour s'en aller au Ciel. En voicy vn exemple assez remarquable.

Les Tontthrataronons, Nation Algonquine, hyuernoient au nombre de quinze cabanes, sur les terres de la Mission de sainct Iean Baptiste aux Arendaehronons. Le Pere Claude Pijart les allant visiter, y receut toute sorte de bon accueil. Le soir estant venu, comme il estoit prés de s'endormir, il entend vne voix plaintiue ; il demande que c'est ? on luy dit que c'estoit vne pauure vieille malade, qui estoit en la cabane voysine, qui s'en alloit mourir. Le Pere demande à l'aller voir : le chef de la cabane, Capitaine considerable, se leue et allume vn flambeau, c'est à dire vne escorce d'arbre, et le Pere estant en peine d'eau pour le Baptesme, ce Capitaine luy fait promptement fondre de la neige. Le Pere entre, instruit cette pauure creature, l'interroge ; elle luy donne toute satisfaction, comme si elle eût esté instruite de longue main ; il la baptise, et vn peu apres elle meurt heureusement.

Le Pere trouua en tous ceux qu'il visita, vne semblable disposition d'esprit à celle qu'il auoit trouuée aux Nipissiriniens, mais beaucoup meilleure en ceux qui auroient le plus fait de voyages, et hanté dauantage les magazins de nos François aux Trois Riuieres et à Quebec depuis quelques années en ça. Nous verrons ce qu'auec le temps et auec le renfort que nous esperons de cette langue, nous pourrons faire dauantage à l'aduenir, pour toutes ces pauures brebis errantes, tant de l'vne que de l'autre langue.

Ie ne sçaurois me persuader que le manquement du progrez de cette affaire, doiue venir du costé dont on nous menace en France, qui est l'impuissance de fournir aux frais de l'entretien et entreprise de tous ces desseins. Le maistre du banquet qui nous enuoye pour inuiter et forcer nos estropiats, d'entrer dans la salle du festin, n'a que trop de puissance et de sagesse pour nous maintenir et soustenir iusques au bout, et il n'est pas croyable qu'il nous veuille laisser en si beau chemin. Parmy tant de sainctes et genereuses âmes, qui sont maintenant en France, qui semblent n'auoir autre occupation que de voir où et en quoy elles pourront employer, pour le seruice de Dieu et de leur Redempteur, et par ce moyen s'asseurer, ce peu de biens de la terre, dont la mort ne leur fait que trop voir qu'ils n'en peuuent autrement auoir que l'vsufruict, quelle apparence de desesperer de voir deuant que de mourir, cette maison fixe de saincte Marie matrice de tous les Missionnaires, et chacune de ces sept Missions et celles encore qui suiuront Dieu aidant cy apres, establies et fondées à perpetuité, particulierement n'estant question que de la nourriture et entretien de deux ouuriers Euangeliques en chaque Mission ? Ces Missions portent des titres et des noms assez capables de satisfaire à la deuotion de ceux qui en voudroient estre les Peres ; mais si leur inclination les portoit à les nommer autrement, ie ne voy aucune loy qui les peût empescher d'en estre tout ensemble et les peres et les parrains. Le S. Esprit, au sainct iour de la descente duquel ie ferme cette Relation, sera le maistre et le conducteur de cette affaire, laquelle aussi bien que toutes les autres qui regardent ces contrées, ie ne puis assez recommander aux SS. prieres et deuotions de ceux qui en auront quelque cognoissance.

QVELQVES vns ont souhaitté de voir vn eschantillon de la langue Huronne pour en recognoistre l'œconomie et leur façon de s'enoncer : ie n'ay pû choisir rien de meilleur qu'vn des entretiens des plus ordinaires qu'eut auec Dieu sur la fin de ses iours Ioseph Chi8atenh8a ce braue Chrestien dont nous auons fait mention ; on y pourra par mesme moyen recognoistre l'Esprit de Dieu qui le poussoit.

Seigneur Dieu en fin donc ie te
Sa chie8endio Di8 onné ichien onen-
connois, à la bonne heure maintenant ie te co-
tere, 8toekti ichien nonh8a onen-
gnois : c'est toy qui as fait cette terre
tere : isa ichien sateienondi de ka on-
que voilà, et ce Ciel que voila ; tu nous as
dechen, din de ka aronhiate ; isa sk8a-
faits nous autres qui sommes appellez hommes.
atichiae dajon8e a8aathi.
Tout ainsi comme nous autres sommes
To ichien iotti onionh8a ichien a8a-
maistres du canot que nous auons fait canot, et
8endio de ïa aa8ahonichien, din
de la cabane que nous auons fait cabane ; de mê-
de anonchia aa8anonchichien ; to ati
me tu es maistre toy qui nous as creés.
hiotti de sa chie8endio de sk8aatichiai.
C'est peu toutesfois que nous sommes maistres
Oehron itochien nendi da8a8endio
de tout ce que nous auons : peu de temps seulement
de stan ïesta nonaen : ïonda8ak ato
nous sommes les maistres du canot que nous auons
a8a8endio de ia aa8ahoni-
fait canot, et de la cabane que nous auons
chien, din de anonchia aa8anon-
fait cabane, peu de temps seulement en sommes-nous
chichien, ïonda8ak ato a8a8en-
les maistres. Quant à toy pour tousiours tu seras
dio ien. Tan de sa aondechaon ichien
le maistre de nous qui sommes appellez hommes :
chie8endio a8aton de aion8e a8aatsi :
et pendant que l'on est encor en vie, pourroit on douter
din d'asson aondhai, aioehron ati
que tu n'en sois le maître ? et pour lors principale-
chie8endio ? to haonoe aat an-
ment tu es le maistre quand nous venons à mourir.
derakti chie8endio de aa8enhei.
Toy seul tout à fait tu es maistre parfaitement ;
Son8a aat akhiaondi chie8endio aat ;
il n'y en a pas aucun autre auec toy. Tu es principa-
stan d8a tsatan ta testi. Isa ichien
lement celuy que nous deurions craindre ; tu es prin-
aat aiesatandihi ; isa
cipalement celuy que nous deurions aimer ; parceque
ichien aat aiesannonh8eha ; aerhon
c'est toy qui es tres-puissant, et veritablement c'est
isa ichien aat ista8r, aat attoain aa isa
toy aussi qui nous aymes extremement : tres-verita-
ichien aat sk8annonh8e : daak at-
blement quant aux autres qui sont hommes, et aux
toain aa atan d'8a non8e, din
autres qui sont demons, ny les vns ny les autres ne
d'8a d'ondaki, stan ichien deka
sont point puissans, ny les hommes ny les demons :
te hattinda8r, enon8e din d'ondaki :
non non ils ne sont point puissans les demons,
stan ichien te hattinda8r ondaki,
de plus aussi ils ne nous ayment pas.
e8a ichien te onkinnonh8e.
C'est pourquoy maintenant d'vne façon particu-
Ondaie ati nonh8a andera-
liere ie rends graces de ce que tu as voulu qu'il me
kti atones d'iseri ahaien-
cognoisse. Extremement tu nous aymes :
teha. Daat anderakti sk8anno8e :
en fin maintenant ie me consacre à toy moy que
onne ichien non8a onataank8as de k'ii-
voicy ; en fin maintenant ie te fais mon maistre,
khon ; onne ichien nonh8a on8endiosti,
tu es principalement le maistre de moy que voicy.
daak chie8endio de k'iikhon.
Ordonne seulement de moy que voicy : n'importe
Sendionran itoch de k'iikhon : niané to
que ie souffre, ie penseray seulement
de eatonnhontaiona, eerhon itochien
il y aduisera seulement le maistre absolu de
ehendionraan itochien daak a8endio de
moy que voicy. Toy tu nous as tous pour creatures
k'iikhon. Isa ichien a8etti sk8aata8an
en nostre famille : encore bien que ie n'y
d'a8ah8atsia : a8anchkran ichien de
fusse present, et quelque accident nous arriuast en
te ikhontak, chia stan onata8an d'a-
nostre famille, ie penseray seulement : Celuy là voit
8ah8atsia, eerhon itochien : Tehaagnra
qui principalement nous a pour creatures ; mais
ichien daak sonaata8an aa ; tan
pour moy, ie ne suis rien du tout, quand bien i'y eusse
nendi, stan ichien ea teen, de te ikhon-
esté, nonobstant nous fussions morts, quand bien
tak, oont ichien aia8enheonnen, de te
i'y eusse esté. Voila donc que grandement ie re-
ikhontak. Onne ichien anderakti ato-
mercie ! voila que ie te cognois pour ce
nes aa ! onne ichien onentere staat
qui regarde tes desseins : ie ne veux pas songer
isendionr8ten aa : te8astato aendion-
si en nostre famille il arriuera quelque chose ;
raenton d'a8ah8asia t'ea8ank ;
ie penseray seulement, il y aduisera Dieu
eerhon itochien, ehendionran de Di8
qui nous aime : soit qu'il ait dessein qu'ils deuiennent
sonnanh8e : din d'eherhon ahattiessaha
pauures en leur famille, ie penseray seulement
to d'atti8atsia, eerhon itochien kon-
voila le dessein de Dieu qui nous aime ;
d'ihondionr8ten de Diou sonannonh8e ;
soit qu'il ait dessein que celuy-là soit riche,
din d'eherhon ahoki8aneha sen,
ie penseray seulement ie ne sçay ce que pretend Dieu ;
eerhon itochien stan ne iherhai de Diou ;

l'en seray d'autant plus en crainte, et prendray garde
anderakti eatandihi, ea teiensta ito-
à la façon que ie vis : il est bien aisé que
chien t'iondhai : akiessen itochien d'aor-
les riches soient pecheurs : parce que
rihouanderaskon daoki8anne : aerhon
sans qu'on s'en apperçoiue, voila aussi tost le diable
te8ahente, onne ichien oki
qui les accompagne. Helas ! c'est en vain que
hi8ei. O ! onek atochien at-
font les glorieux quelques hommes qui sont
tinaendae non8e d'8a ondaie d'ondaki-
riches : non asseurement nous ne nous entre-
ouane : ô ichien te onatateh8iche-
surpassons pas soit riches soit pauures. Tu
gnonch de ondaki8ant din d'eessas. Chia
nous aymes également et les pauures et
te sk8annonh8e ichien d'a8kaota din
les riches. O que c'est donc à la bonne heure
d'aoki8ane. O outoekti onne onen-
qu'en fin ie te cognois en tes desseins toy qui nous
tere ti sendionr8ten de ikouannonhoue
aimes Dieu ! d'autant plus ie remercie, d'autant plus
de Di8 ! anderakti atones, anderakti
ie m'abandonne à toy moy que voicy, me voi-
ichien onatonchiens ek'iikhon, onne
la maintenant que ie secouë de moy tout
ichien nonhoua aakhiatehoue enstan
ce que nous estimons pendant que nous viuons ;
iesta a8andoronkoua d'asson aiond'hay ;
en fin donc ie n'en fais plus d'estat, toy seul vni-
onne ichien teskandoron, sonh8a to
quement dispose de moy que voicy qui en es
hara sendionran de k'iikhon daat chie-
le maistre.
8endio aa.

C'eût esté beaucoup seulement que tu eusses voulu
Aiouteektik ichien de te serinen
que les hommes soient, nonobstant on deuroit
on8e ichien aionton, oont ichien aion-
t'en remercier il y auroit encore beaucoup dont on
tones ae8ane ichien aiontenhn-
iouyroit sur la terre de toutes les choses
rak8at de k'ondechen iaen de stan
que tu nous as laissées ; mais de plus en cela
iesta sk8aentandi ; onek ichien kondaie
grandement tu nous as obligés, que tu as voulu
anderakti sk8atharatandi, d'iseri aron-
qu'ils aillent au ciel quand ils mourront, là
hiaie ichien ahendeta de hendihei to ati
où à iamais ils viuront.
de aondechahaon ichien de to aondhei.
Ie ne veux pas maintenant examiner ce que c'est veri-
Te8astato nonh8a aatoretta staat iokirren
tablement du Paradis, ie presumerois par trop de moy
de aronhiae, anaendaek itochien
si ie pensois, que ie recherche ce que c'en est; aussi bien
de erhai, t'aiatoretta ; onek in-
ie ne suis rien, cela seul me deuroit suffire de ce que
de ea te ondaie ichien ai8toektik de
ie sçay ce que c'est de tes commandemens. En fin
erri8atere ti ehie8end8ten. Onne
voila que maintenant ie croy et tout de bon ;
ichien nonh8a rih8iosta daak attoain aa ;
il n'y a rien du tout dont ie doute aucu-
stan ichien agnaktan ta te8a endionrha-
nement, car tu n'es point menteur, tu
tandik, onek inde te chiendachi8ane ara
dis tousiours la verité quoy que tu dises ; cela me
ito ti chrieieriata de stan chion ; ondaie
suffit, que tu ayes dit : ie ne vous refuseray rien
is en to, disen stan te8anonstatindihai
dans le ciel : parce que quoy que ce soit
de aronhaie : onek inde stan iesta te
ne t'est difficile ; de plus tu nous
satandoronk8andik ; e8a ichien sk8an-
aimes. Voila le sujet de mon esperance
no8e. Kondaie nenakhrendaentak8a ti
ta parole. N'est il pas donc vray que nous
chie8end8ten. Ou ichien teskan-
deuons plus faire de difficulté de souffrir pendant
doron attoain a8atonnhontaiona asson
nostre vie ? voila ce qui en arriuera : d'autant
aiondhai ? kondaie echa aa8ank : e8ane
plus nous en tirerons de profit dans le ciel, outre
ea8atengnrak8at earohaie , e8a
que on est moins tenant de sa vie quand on est dans
ichien tetsaonnonste d'aondhai d'ao-
l'affliction.
tetsirati.

Ah ! veritablement ce n'est plus vne chose à crain-
Ou ! ichien teskandoron
dre que la mort, c'est pour neant que nous
de enheon, onek atochien ti a8
craignons si fort de mourir, pendant que nous viuons ;
atandik de enhepn, t'asson adiondhai ;
veritablement nous n'auons point d'esprit : en mesme
ô ichien te onediont : to hao-
temps qu'au ciel on va lors que l'on meurt,
noe ichien aronhiae haient d'onna aihei,
en mesme temps precisement on est heureux
to haonoe aat aionk8asta de
au ciel. Nous sommes semblables à ceux qui
aronhiae. To itochien iotti d'ao-
vont en traite, pendant que nous viuons : ils souffrent
nonches, d'asson aiondhaï : te hon-
continuellement ceux qui vont en traite ;
tonnhontaïonach ichien d'onnonches ;
ie vous laisse à penser si on se resioüit, quand on est
aioehron ati aontones, onne tsao-
sur le retour : on pense seulement voila que nous al-
onhake : aenrhai itochien onne tso-
lons arriuer, nous voicy au bout de nos souf-
naonhak, onne a8endionhia nonatonn-
frances : de mesme en deuroit il arriuer
hontaionan : to ati haia8ank
lors que l'on est sur le poinct de mourir, on deuroit
don'ontaiheonche, aien-
penser seulement tout maintenant ie seray au bout
rhon itochien on8a toat eendionhia
de mes peines. Voila mon senti-
d'atonnhontaionach. Kondaie nendi
ment Seigneur Dieu : en fin
hi8aendionr8ten de chi8endio Di8 : onne
donc ie ne crains plus la mort, ie me resioüiray quand ie
ichien teskatandik enheon eatones
seray sur le poinct de mourir. Ie ne veux pas m'af-
ichien de k'iheonche. Te8astato eatonn-

fliger m'attristant pour la mort
hontaiona e8aendionrachenk de cathei
de quelqu'vn de mes proches; ie penseray seulement,
de kennonhonk; eerhon itochien,
il en dispose Dieu, il aura dessein qu'ils
hendionran de Di8, eherhon ichien
partent, qu'en Paradis ils aillent,
aionrask8a, aronhiae ichien haient,

et pour moy ie penseray seulement, grandement
endi de eerhon ichien, anderakti
il les aime, puis qu'il a voulu qu'ils partent,
saonnonh8e, de ha8eri ahonrask8a,
et que parfaitement ils soient heureux.
anderacti ahonk8asta.

Permission d'Imprimer.

Novs Iacqves Dinet, Prouincial de la Compagnie de Iesvs en la Prouince de France, suiuant le Priuilege qui nous a esté octroyé par les Roys Tres Chrestiens Henry III. le 10. May 1583. Henry IV. le 10. Decembre 1605. et Louys XIII. à present regnant, le 14. Feurier 1612. par lequel il est defendu à tous Libraires et Imprimeurs, de n'imprimer aucun Liure de ceux qui sont composés par quelqu'vn de nostre Compagnie, sans permission des Superieurs d'icelle : Permettons à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, et Imprimeur ordinaire du Roy, d'imprimer la *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France és années* 1640. *et* 1641. tant de fois, et en telle forme et caractere que bon luy semblera, auec pouuoir aussi d'imprimer toutes autres Relations de la dite Nouuelle France, qui seront enuoyées de par deça. En foy dequoy nous auons signé la presente : A Paris ce 20 Decembre 1641.

IACQVES DINET.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

ANNÉE 1611.

N. B. On trouvera, à la page 68, une table alphabétique des matières que renferme cette première Relation.

ANNÉE 1626.

ANNÉE 1632.

ANNÉE 1633.

Année 1634.

Année 1635.

Année 1636.

Année 1637.

Relation de ce qvi s'est passé av pays des Hvrons 103

Année 1638.

Relation de ce qvi s'est passé av pays des Hvrons 32

Année 1639.

Année 1640.

Année 1641.

Relation de ce qvi s'est passé de plvs remarqvable en la mission des Hvrons